VIES
DES SAINTS



SAINT ANN'S
COLLEGE

I, the undersigned Prefect of Studies in the English Course of Saint Ann's College, do certify that

Jos.-Aug. Moreau,

a student in the 3d A

class of this course, merits this 2d

prize in the study of

arithmetic,

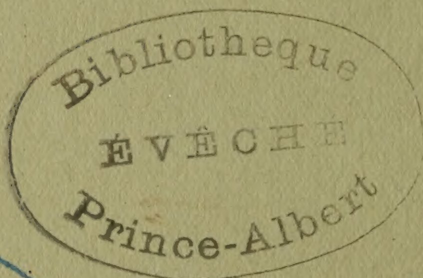
and that it has been granted him at the solemn distribution of Rewards made

on the 19th day

of June, 1904.

Ene. Dionne pro.,

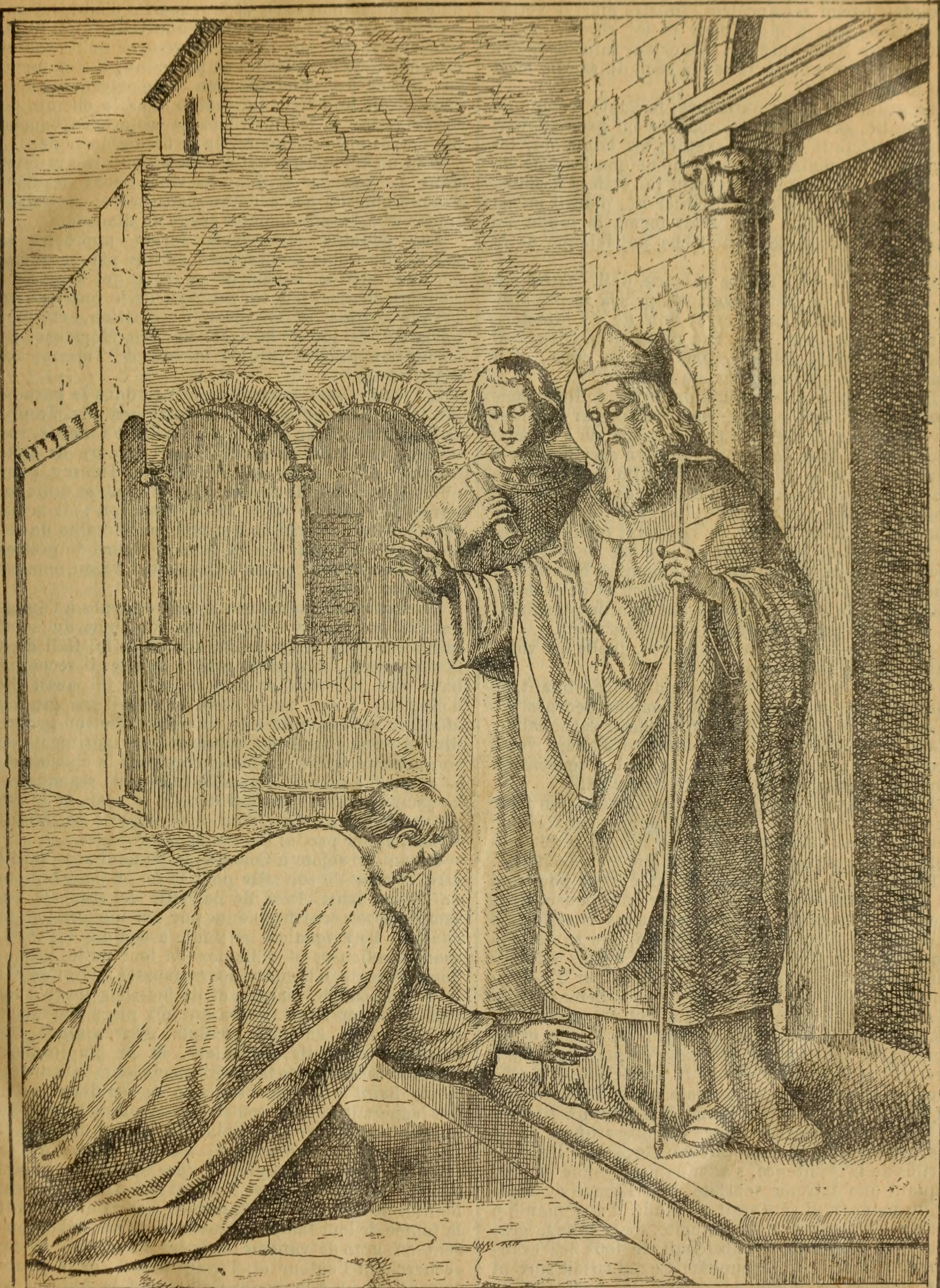
P. S.





SAINT GALL, ÉVÊQUE DE CLERMONT

Fête le 1er Juillet.



Un prêtre ayant eu le malheur d'injurier saint Gall, se jette publiquement à ses pieds pour lui demander pardon. Le Saint le relève avec bonté, mais lui prédit qu'il ne sera jamais évêque.

Saint Gall naquit vers l'an 489, à Clermont, capitale de l'Arvernie (Auvergne). Sa famille était de la plus haute noblesse des Gaules. Georges, son père, était sénateur et appartenait à l'une des meilleures maisons de la province. Léocadie, sa mère, comptait parmi ses ancêtres l'illustre martyr Vetius Epagathus, mis à mort pour la foi chrétienne, à Lyon, sous Marc-Aurèle. L'historien, saint Grégoire de Tours, qui nous a laissé le récit de sa vie, était son propre neveu.

La grandeur de sa naissance, la haute fortune de sa famille, ses brillantes qualités lui promettaient dans le siècle le plus bel avenir; les honneurs, les richesses, les plaisirs, tous les biens que les gens du monde recherchent si avidement lui étaient assurés. Son père, dont il était le premier-né, plaçait en lui l'espoir de sa race et il avait formé le projet de l'unir par le mariage à une riche patricienne de la contrée.

Mais, dès sa plus tendre enfance, Gall, éclairé par la lumière de la grâce, avait compris la vanité et le néant des choses de la terre; loin de s'y attacher, il n'éprouvait pour elles que du mépris, Dieu seul possédait toutes les affections de son cœur, et il était résolu à n'aimer jamais que lui.

Pour éviter que les séductions et les sollicitations auxquelles il était en butte ne finissent par ébranler son généreux dessein, il prit le parti de s'y soustraire par la fuite. Accompagné d'un serviteur qu'il avait mis dans sa confidence, il quitta la maison de son père et s'en vint frapper à la porte du monastère de Cournon, situé à trois petites lieues de la ville. Il se jeta aux pieds de l'Abbé, le suppliant de lui donner la tonsure et de le recevoir au nombre de ses religieux. Celui-ci, voyant un jeune homme bien fait et qui laissait paraître beaucoup d'esprit et de sagesse, soupçonna qu'il appartenait à une famille puissante, et ne voulut pas l'admettre inconsidérément.

« Qui êtes-vous, lui demanda-t-il, quelle est votre patrie, quels sont vos parents?

— Je me nomme Gall, répondit le postulant, je suis Arverne, mon père est le sénateur Georges.

— Mon fils, reprit l'Abbé, votre désir est louable; mais il convient de faire connaître d'abord votre projet au sénateur votre père; et, s'il y consent, je vous accorderai l'objet de votre demande. »

L'Abbé envoya donc un message au patricien pour l'avertir de ce qui se passait et pour s'enquérir de ses intentions relativement à son fils. A cette nouvelle, Georges fut d'abord quelque peu contristé. « Hélas, dit-il, c'était mon fils aîné c'est pourquoi je m'étais préoccupé de lui trouver une épouse. Mais ajouta-t-il aussitôt, en père vraiment chrétien, si Dieu daigne l'appeler à son service, que sa volonté s'accomplisse plutôt que la mienne. » Puis s'adressant aux envoyés de l'Abbé : « Faites, leur dit-il, ce que Dieu inspirera à mon fils de vous demander. »

Aussitôt que cette réponse lui eut été rapportée, l'Abbé reçut le jeune Gall dans son monastère et lui conféra la tonsure. Le nouveau religieux marcha à grands pas dans les voies de la perfection. Il édifia tous ses frères par son éminente vertu. Sa modestie, sa pureté étaient exemplaires. Il accomplissait avec la plus grande ferveur toutes les observances de la vie monastique; il domptait son corps par les austérités de la pénitence, s'adonnant au jeûne et pratiquant une extrême sobriété dans l'usage du boire et du manger. Il se livrait à l'étude d'une manière assidue. Il avait toute la maturité, toute la sage gravité d'un vieillard ; il s'abstenait de tous les amusements puérils de la jeunesse. Ce qui faisait surtout ses délices, c'étaient la prière, les exercices de dévotion, les cérémonies du culte, tout ce qui le mettait en rapports plus directs et plus intimes avec Dieu, l'unique objet de son amour. La psalmodie sainte avait pour lui un attrait particulier; doué d'une très belle voix, il chantait les louanges du Seigneur avec une telle grâce, une telle suavité, une telle expression de piété que tous ceux qui l'entendaient en étaient ravis et transportés d'admiration. L'évêque saint Quintien, lors d'une visite qu'il fit au monastère, en fut tellement touché qu'il voulut attacher le jeune clerc à sa personne; il l'emmena chez lui et, avec une affection toute paternelle, il se chargea de le diriger lui-même dans le chemin de la sainteté; il lui distribua de sa propre bouche les suaves enseignements de la divine doctrine.

Sous un tel maître, Gall fit des progrès très rapides dans la science et dans la vertu ; aussi le saint évêque n'hésita pas à l'élever aux ordres ecclésiastiques et à le faire monter jusqu'au diaconat.

Les peuples eux-mêmes surent apprécier le mérite du noble adolescent : édifiés par sa piété, charmés par la beauté de sa voix qui se perfectionnait chaque jour davantage, ils le tenaient en grande estime et en grande affection, et tous parlaient de lui de la façon la plus élogieuse. Sa réputation parvint jusqu'à la cour de Thierry, roi d'Austrasie.

L'Arvernie était échue à ce prince dans le partage de la monarchie de Clovis entre ses fils. Tandis qu'il guerroyait en Thuringe, son frère Clotaire, sur un faux bruit de sa mort, s'était emparé de cette province. Revenu de son expédition, Thierry, pour punir l'Arvernie de sa défection, l'avait envahie et livrée au pillage et à la dévastation ; il avait emmené en captivité une partie considérable de ses habitants, et parmi eux un grand nombre de prêtres et de clercs. Notre jeune Saint se trouva au nombre des prisonniers.

Tous ces ecclésiastiques furent attachés à l'église de Trèves pour y remplir les fonctions du saint ministère. Mais le roi retint auprès de lui Gall dont la renommée lui avait appris le mérite. Il reconnut bien vite la vérité de tout ce qu'on lui avait dit d'élogieux à son sujet, aussi le prit-il en grande affection et il en vint à le chérir comme son propre fils. La reine partagea à son égard les sentiments de son auguste époux, moins encore pour le charme de sa voix, que pour l'admirable pureté de ses mœurs. Le jeune lévite séjournait donc à la cour, et le roi ne pouvant souffrir d'en être séparé se faisait accompagner par lui dans tous ses voyages.

Durant un séjour à Cologne, le jeune diacre faillit être victime de son zèle pour la foi et pour le nom de Jésus-Christ. Près de la ville se trouvait un temple païen très fréquenté par les idolâtres de la contrée. Ils y venaient en foule accomplir les cérémonies odieuses et ridicules de leur culte impie. Sous prétexte d'honorer leurs fausses divinités, ils se gorgeaient de viandes et de boissons jusqu'à en vomir. Les malades déposaient aux pieds des idoles des figurines en bois sculpté, représentant les membres dont ils souffraient, et ils imploraient de leurs dieux muets la guérison de leurs infirmités. Notre Saint vit avec beaucoup de douleur toutes ces superstitions et toutes ces abominations ; ne pouvant les souffrir, il résolut d'y mettre un terme. Choisissant un moment où aucun idolâtre ne se trouvait dans le temple, il s'en approche accompagné d'un seul clerc et il y met le feu. L'édifice est bientôt dévoré par les flammes. Les païens voyant la fumée de leur temple s'élever jusqu'au ciel accourent en grande rumeur éteindre l'incendie. Ils en recherchent l'auteur et, l'ayant trouvé, ils le poursuivent l'épée à la main. Gall prend la fuite et se réfugie en toute hâte dans le palais du roi. La foule furieuse, ne pouvant y pénétrer après lui, stationne

à la porte, réclamant sa mort à grands cris. Le prince dut intervenir et, à force de douces paroles, il réussit à calmer l'émeute.

Dans la suite, lorsque saint Gall racontait cet épisode de sa jeunesse, il ajoutait en versant des larmes de regret : « Hélas ! Pourquoi me suis-je enfui alors ? J'ai lâchement perdu la grâce du martyre ! »

Peut-être à la suite de cette circonstance, saint Gall fut-il obligé de quitter la Germanie pour se soustraire à la fureur des idolâtres. L'histoire ne nous dit rien à ce sujet. Quoi qu'il en soit, il se trouvait à Clermont quand le bienheureux évêque Quintien, rappelé par le Seigneur, émigra de ce siècle. La mort du saint Pontife fut un deuil pour toute la cité. Le soir de ses funérailles, les principaux citoyens se rendirent à la maison du prêtre Impétrat, oncle de notre Saint, chez lequel celui-ci était logé. Déplorant le trépas de leur premier pasteur, ils se préoccupaient de lui trouver un successeur, et parlaient d'envoyer à ce sujet un message au roi Thierry. Leur entretien se prolongea longtemps; enfin il se retirèrent. Gall, présent à leur conférence, n'avait pas ouvert la bouche. Il se mit au lit. Tout à coup l'Esprit-Saint fit éruption dans son âme, et il s'écria : « A quoi bon toutes ces agitations ? Le Seigneur veut que je sois évêque de cette ville. » Un clerc qui l'entendit, attribuant cette parole à un mouvement d'orgueil, s'approcha et le poussa sur l'angle du lit avec une telle violence qu'il se blessa au côté. « Tu viendras au devant de moi, quand j'entrerai comme évêque dans cette ville, lui dit Gall. Tu m'amèneras tout sellé le cheval de mon prédécesseur. Garde-toi d'y manquer si tu veux éviter la vengeance du ciel ! »

Le lendemain matin, Impétrat dit à son neveu : « Ecoutez-moi, mon fils, et suivez mon conseil. Partez sans délai, allez trouver le roi, informez-le de ce qui se passe. Si le Seigneur lui inspire la pensée de vous désigner pour l'épiscopat,nous rendrons à Dieu de grandes actions de grâces; sinon, vous aurez bien mérité de celui qui sera élu. » Gall se mit en route.

A son arrivée à Trèves, saint Apruncule, évêque de cette ville, venait de passer à Dieu. Le clergé demandait à Thierry que Gall lui fût donné pour successeur. — « Cherchez-en un autre répondit le roi; je destine le diacre Gall à une autre église. » Leur choix se porta sur saint Nicet. Cependant quelques clercs arvernes,poussés par le conseil d'hommes intrigants et brouillons, arrivèrent à Trèves, avec de magnifiques présents, pour obtenir du roi que l'évêché de Clermont fut donné à l'un d'entre eux. Car, dès lors, on voyait poindre le germe de la simonie, ce fléau terrible qui désola si longtemps l'Eglise de Dieu.

Mais les espérances sacrilèges des ambitieux Arvernes furent déçues. Le choix du roi tomba sur notre Saint, qui fut aussitôt ordonné prêtre. Avant de le laisser partir, Thierry donna en son honneur un festin, auquel il convoqua tous les grands de sa cour. A ce propos saint Gall avait coutume de dire assez agréablement que les frais de sa nomination épiscopale s'étaient bornés pour lui à un quart d'écu, donné au cuisinier du roi le jour du banquet.

Par l'ordre du monarque, deux évêques escortèrent saint Gall jusqu'à Clermont. A son approche, le clerc qui l'avait frappé lorsqu'il avait prédit son élévation à l'épiscopat vint à sa rencontre, tenant par la bride le cheval de son prédécesseur. Le Saint lui dit en riant : « Je ne souffre plus de mon point de côté. » Son entrée dans la ville fut un triomphe ; les habitants le conduisirent en grande pompe, au chant des hymnes et des cantiques, à l'église, où il reçut la consécration épiscopale.

Les vertus éclatantes du nouveau Pontife, son humilité, sa douceur, son affabilité, sa charité universelle lui eurent bientôt conquis les cœurs des fidèles confiés à sa sollicitude. Cependant il eut maintes fois à souffrir de ceux-là même sur le respect et l'affection desquels il avait le droit de compter davantage. Mais ces injures, ces mauvais traitements si pénibles à son cœur paternel ne servirent qu'à faire briller sa patience ; c'est par cette vertu qu'il se distingua surtout ; il la poussa jusqu'aux plus extrêmes limites de l'héroïcité.

Un de ses prêtres, trop fidèle imitateur des mœurs violentes de cette époque, s'oublia un jour jusqu'à le frapper et à le blesser à la tête ; le bon évêque se contenta de le regarder d'un œil plein de compassion et ne lui fit pas même le plus léger reproche.

Un autre prêtre, nommé Evodius, qui était de race sénatoriale et qui avait quelque espérance probable d'être élevé à l'épiscopat, se laissa égarer par la passion au point de l'accabler publiquement d'injures. Revenu à lui, il ne tarda pas à regretter sa faute et il courut se jeter aux pieds du Saint, en pleine place publique, implorant son pardon. Le doux Pontife se contenta de lui recommander de ne plus outrager les évêques à l'avenir, et il lui prédit qu'il ne serait jamais lui-même honoré de cette dignité. Cette prédiction se vérifia d'une façon merveilleuse. Evodius ayant été nommé à l'évêché de Mende se rendit dans cette ville pour prendre possession de son siège. Mais le jour où il devait être sacré, le peuple se souleva contre lui, et pour échapper à la mort, il dut prendre la fuite ; il acheva sa vie dans le rang des prêtres.

Le Saint travailla au salut de ses peuples avec beaucoup de zèle et de vigilance dans tout le cours de son ministère épiscopal. Il prit également part à plusieurs conciles qui se tinrent, soit à Clermont soit à Orléans ; et il participa avec ses collègues à la rédaction de ces ordonnances, qui, devenues lois de l'Etat, contribuèrent si puissamment, par leur haute sagesse, à la formation et au développement de la nation française.

Dieu rendit lui-même témoignage de la sainteté de son serviteur, en lui accordant le pouvoir de faire des miracles.

Un incendie s'était déclaré, qui menaçait de détruire toute la ville, l'homme de Dieu, après s'être prosterné devant l'autel de la basilique, prit à la main le livre des Evangiles et se jeta au milieu des flammes qui s'éteignirent aussitôt.

Plus tard, un tremblement de terre ébranla la cité, saint Gall pria et l'on n'eut pas une seule victime à déplorer.

Une affreuse contagion, la peste dite *inguinaria*, sévit sur toutes les provinces voisines. Arles en particulier fut décimée. Le saint évêque passait les jours et les nuits en prières, suppliant le Seigneur d'épargner son peuple. — Un ange lui apparut et lui dit : « Tes vœux sont exaucés. Ne crains rien, le fléau ne s'arrêtera pas ici. Quant à toi, dans huit ans, ton pèlerinage sera accompli et tu émigreras vers le Seigneur. »

Clermont en effet fut épargnée, et pour rendre grâces à Dieu saint Gall institua des rogations qui se célébrèrent à la mi-carême, en allant en procession à pied et au chant des psaumes, jusqu'à Saint-Julien de Brioude, à quinze lieues de la ville.

Huit ans après le Saint fut pris d'une fièvre tellement violente que ses cheveux et sa barbe tombèrent complètement. Sa patience habituelle ne se démentit pas dans cette extrémité. Sachant sa fin prochaine, il fit assembler les fidèles pour leur distribuer la communion une dernière fois. Trois jours après, un dimanche, au lever de l'aurore, comme

on chantait matines à l'église, le malade demanda où l'on en était de la divine psalmodie; il récita lui-même le reste de l'office puis il dit : « Adieu mes frères bien-aimés, » et étendant les mains, il rendit son âme à Dieu. Il était dans la soixante-cinquième année de son âge. La population toute entière le pleura avec une douleur inexprimable. Les évêques de la province se réunirent pour célébrer ses funérailles. De nombreux miracles s'opérèrent sur son tombeau.

SAINTE AMÉLIE

Fête le 10 juillet.

Amalberge (par abréviation, Amélie) naquit à Santes dans le Hainaut, d'une des plus nobles et des plus riches familles de la France du nord. Elle était proche parente du bienheureux Pépin de Landen, l'un des ancêtres de Charlemagne : quelques chroniqueurs prétendent même qu'elle était la nièce ou la sœur de cet illustre maire du palais qui fut ministre de Dagobert et gouverna l'Austrasie.

La mort de son père et de sa mère la laissa orpheline dans un âge encore tendre ; mais le duc Pépin de Landen la prit sous sa protection. La jeune Amélie, initiée de si bonne heure aux malheurs de la vie présente, animée d'une piété vive et sincère, d'une intelligence droite et d'une volonté ferme, montra dès son enfance un sérieux, une gravité, une assiduité à ses devoirs qu'on ne rencontre pas toujours dans les personnes d'un âge mûr. Ennemie de la dissipation et des jeux frivoles, elle consacrait beaucoup de temps à la prière et à la méditation.

Ayant pris en main l'administration de sa maison, elle voulut conserver dans leurs fonctions tous les anciens serviteurs de ses parents, non qu'elle eût besoin d'une domesticité aussi nombreuse, mais par générosité de cœur pour leur procurer une existence honorable.

Les nombreuses richesses que lui avaient laissées ses parents ne poussaient point son âme innocente à la vanité ; elle songeait même à renoncer à toutes les préoccupations et à tous les embarras des biens de ce monde, pour se consacrer entièrement à Dieu dans la pauvreté libre et paisible d'un monastère, quand le duc Pépin de Landen, son tuteur, qui l'avait promise en mariage au comte Witger, l'un des principaux seigneurs du pays, la pressa de donner son consentement. Witger, par sa foi chrétienne, ses vertus et sa noblesse, était digne d'Amélie. Celle-ci, après avoir demandé à Dieu de lui faire connaître sa volonté, accepta enfin et le mariage fut célébré.

De cette union bénie du Seigneur naquit saint Adalbert ou Emebert, plus tard évêque de Cambrai, sainte Reynelde et la grande sainte Gudule, patronne de Bruxelles. Witger lui-même a mérité l'auréole des bienheureux. Quel beau spectacle qu'une famille de saints ! Quelle suavité, quelle pureté, quelles vertus dans ce foyer domestique ! Quels exemples et quels enseignements donnés par les parents aux enfants, quelles consolations saintes données aux parents par l'innocence, la piété, l'obéissance des enfants ! Ces familles attiraient les bénédictions de Dieu sur la France naissante. Puisse le Seigneur lui en donner de semblables pour la relever aujourd'hui.

Peu de temps avant la naissance de Gudule, Amélie, anxieuse et préoccupée, priait Dieu de la protéger contre tout péril. Un ange lui apparut et lui dit : « Bannissez de votre âme les angoisses et les perplexités qui la fatiguent. Vous serez la mère d'une fille sur laquelle Dieu a de grands desseins et qui servira Jésus-Christ dès son enfance dans une admirable sainteté. Ce sera votre dernière enfant. Après l'avoir reçue, vous et votre mari quitterez l'habit du monde pour vous consacrer à Dieu dans un monastère. — Seigneur Jésus-Christ, répondit Amélie, je vous rends grâces d'avoir envoyé votre ange pour consoler votre servante. »

Dès que Gudule put se passer de sa mère, Amélie la confia à sa cousine, l'abbesse sainte Gertrude, fille du duc Pépin de Landen, pour qu'elle l'élevât dans le couvent de Nivelle. Puis, du consentement de son mari, la noble dame reçut le voile des mains de saint Aubert évêque de Cambrai, et se fit religieuse à l'abbaye de Maubeuge.

Witger, ayant mis ordre à ses affaires et à celles de ses enfants, renonça également au monde et alla achever saintement sa vie au monastère de Lobbes. Reynelde et Gudule embrassèrent à leur tour la vie religieuse. Emebert succéda à saint Vindicien sur le trône épiscopal de Cambrai.

Mais quand il fut élevé à ces fonctions sublimes, sainte Amélie, sa mère, l'attendait déjà dans le ciel.

Ses dernières années s'étaient écoulées calmes et ferventes dans le cloître de Maubeuge. Heureuse d'avoir enfin pu réaliser les désirs de sa jeunesse, elle pratiquait avec une infatigable exactitude tous les exercices de la vie monastique. La prière et l'austérité étaient ses vertus dominantes. Elle domptait son corps par le jeûne. Enfin son grand désir d'entrer dans la céleste patrie fut exaucé, elle fut atteinte de la fièvre et s'endormit paisiblement dans le Seigneur, en récitant ce verset du psaume : « Seigneur, j'ai aimé la beauté de votre demeure. » C'était vers l'an 690.

Sa mort fut un grand deuil pour Maubeuge, les pauvres la pleurèrent comme leur mère. Son corps fut porté en grande pompe à l'abbaye de Lobbes et déposé dans l'église de la Sainte Vierge près des restes de son mari. Des miracles illustrèrent son tombeau. Plus tard, pour les soustraire aux ravages des guerres, ses reliques furent portées dans la ville fortifiée de Binche ; et dès lors cette ville célébra aussi la fête de sainte Amélie, le 10 Juillet.

Imp.-*gérant* : PETITHENRY, 8, rue François Ier, Paris.

LA VISITATION DE LA SAINTE VIERGE

Fête le 2 juillet.



LA VISITATION, d'après le tableau de M. Doze.

Heureuses mères, auxquelles l'Enfant Jésus, apporté par la Sainte Vierge, donne un Saint.

ORIGINE DE LA FÊTE DE LA VISITATION

Le mystère de la Visitation de la Très Sainte Vierge à sainte Elisabeth fut solennisé dans les liturgies orientales, longtemps avant de l'être chez nous. En Occident, l'Ordre franciscain commença le premier à en faire la fête, en 1263. Mais ce n'est qu'à la fin du XIVe siècle que cette fête fut étendue à l'Eglise universelle.

Le grand schisme d'Occident venait d'éclater.

En 1378, Urbain VI avait été élu pape par tous les cardinaux présents à Rome. Mais plusieurs d'entre eux prétendirent que l'élection n'avait pas été libre et s'en allèrent préconiser de leur côté Clément VII, qui vint peu après se fixer à Avignon. Le monde catholique se partagea entre les deux obédiences, au grand détriment du bien public et du salut des âmes.

Urbain VI, voyant tous ses efforts impuissants pour rétablir la paix, ne mit plus sa confiance qu'en la Très Sainte Vierge, la grande pacificatrice de Dieu et des hommes, et pour attirer plus efficacement sa protection, il résolut d'augmenter le culte que lui rend l'Eglise, en instituant une fête en l'honneur du mystère de la Visitation. La bulle qu'il composa à cet effet ne fut publiée que par Boniface IX, son successeur, en 1389, qui fut la première année de son pontificat.

Cette dévotion nouvelle contribua sans doute à rendre la paix au monde chrétien, et, après bien des luttes et bien des angoisses, à éteindre le schisme funeste qui le désolait. D'après la pensée de son institution, la Visitation est donc la fête de la pacification de l'Eglise, et ce but, si conforme au mystère même, est bien propre à exciter notre dévotion. Car si saint Isidore a dit que Dieu n'aime rien tant que la liberté de son Eglise, on peut dire la même chose de la paix, qui est le fruit de cette liberté.

La visite de la Sainte Vierge à sainte Elisabeth eut lieu dans les derniers jours de mars. Saint Luc, en effet, après avoir rapporté l'Annonciation et l'Incarnation du Fils de Dieu, ajoute aussitôt : « En ces jours-là, Marie se levant, s'en alla en grande hâte par les montagnes, dans une ville de la tribu de Juda. » Mais comme cette date tombe ordinairement en Carême, l'Eglise n'a pas jugé à propos de multiplier les fêtes en ce temps de pénitence, c'est pourquoi elle a remis la solennité de la Visitation au 2 juillet, lendemain de l'Octave de la Nativité de saint Jean-Baptiste.

POURQUOI MARIE VISITA SAINTE ÉLISABETH

Gabriel, en annonçant à Marie le mystère de l'Incarnation, lui avait donné comme garant de sa parole le miracle qui avait rendu mère Elisabeth, jusque-là stérile. Plusieurs ont pris occasion de là pour dire que la Sainte Vierge entreprit de visiter sa cousine pour s'assurer de la vérité des paroles de l'ange relatives à Elisabeth, et pour se convaincre qu'elle-même serait Mère de Dieu. Mais on ne saurait admettre un doute semblable dans le cœur de la Vierge très fidèle. S'il avait pu y entrer, Elisabeth, remplie de l'Esprit-Saint, ne lui aurait pas dit : « Vous êtes bienheureuse d'avoir cru. » Non, dit saint Ambroise : « Quand Marie eut entendu le discours de l'ange, elle s'en alla par les montagnes; non pas qu'elle fût incrédule à l'oracle divin, ni qu'elle doutât du message, ni qu'elle hésitât à croire à l'exemple proposé; mais c'est qu'elle était heureuse de la bonne nouvelle de l'Incarnation qu'elle apportait à sa cousine; elle avait aussi à la féliciter d'avoir elle-même un fils, et la joie lui faisait hâter le pas. »

Le principal motif qui poussa Marie à ce voyage fut le Fils de Dieu qu'elle portait dans son sein, et qui avait hâte de faire ressentir à son Précurseur le bienfait de sa grâce, et de sanctifier la Voix qui devait annoncer dans le désert l'approche du Verbe de Dieu.

Saint Thomas explique ainsi la signification de ce mystère : « Après avoir reçu le consentement de la Vierge, l'ange regagne les hauteurs des cieux. Aussitôt, la Vierge gravit les montagnes comme pour suivre l'ange dans son essor. Ainsi l'âme juste, dès qu'elle a conçu spirituellement le Verbe de Dieu par la grâce, entreprend par amour de monter jusqu'au sommet des vertus, pour pénétrer dans la cité de Juda, c'est-à-dire dans le séjour élevé de la bénédiction et de la louange, et y demeurer jusqu'à ce qu'elle ait atteint la perfection de la foi, de l'espérance et de la charité, qui sont comme les trois mois que Marie passa près d'Elisabeth. »

LE VOYAGE DE MARIE

Après avoir donné quelques jours à la contemplation du mystère de l'Incarnation qui s'était opéré en elle, la Sainte Vierge se leva, comme dit l'Evangile, et s'en alla par les montagnes.

Saint François de Sales, méditant sur le voyage de Marie, s'en explique ainsi dans une de ses lettres :

« Demain, vous verrez la pauvre petite jeune Dame enceinte du Fils de Dieu, qui vient doucement occuper l'esprit de son saint mari, pour avoir le congé de faire la visite de sa vieille cousine Elisabeth. Vous verrez comme elle dit adieu à ses chères voisines pour trois mois qu'elle pense être aux champs et ès montagnes, car ce mot est bon. Je pense que toutes la laissent avec tendreté; car elle était si aimable et amiable, qu'on ne pouvait être avec elle sans amour, ni la laisser sans douleur.

» Elle entreprend son voyage avec un peu d'empressement; car l'Evangile le dit, que ce fut hâtivement. Ah ! les prémices des mouvements de celui qu'elle a en ses entrailles ne se peuvent faire qu'avec de la ferveur. O saint empressement, qui ne trouble point, et qui nous hâte sans nous précipiter !

» Les anges se disposent à l'accompagner, et saint Joseph à la conduire cordialement. Je voudrais bien savoir quelque chose des entretiens de ces deux grandes âmes, car vous prendriez bien plaisir que je vous le dise : mais je pense bien que la Vierge ne s'entretient que de ce quoi elle est pleine, et qu'elle ne respire que le Sauveur. Saint Joseph, réciproquement, n'aspire qu'au Sauveur qui, par des rayons secrets, lui touche le cœur de mille extraordinaires sentiments; et, comme les vins enfermés dans les caves ressentent, sans les sentir, l'odeur des vignes florissantes, ainsi le cœur de ce saint patriarche ressent, sans les sentir, l'odeur, la vigueur et la force du petit enfant qui fleurit en sa vigne. »

Saint Joseph ignorait encore le mystère de l'Incarnation, dont il ne sera instruit qu'après son retour à Nazareth. Il allait, accompagnant avec respect la sainte Epouse. En descendant de la montagne de Nazareth, ils traversèrent la fertile plaine d'Esdrelon. Ils laissèrent à droite le champ de Mageddon où périt le saint roi Josias, et où commença le deuil et cette longue lamentation d'Israël qui figurait les larmes de l'Eglise sur la mort du Fils que Marie portait en son sein. A gauche, ils apercevaient le sommet arrondi du Thabor, et plus loin la neige de l'Hermon. Il était écrit dans les Psaumes que ces deux montagnes tressailliraient de joie au nom du Messie. Ainsi le Verbe, à sa première sortie sur la terre, passait au milieu de ses douleurs et de ses gloires. Plus loin, c'était Béthulie, où Marie retrouvait le souvenir de Judith, et entendait sans doute l'écho

des acclamations triomphales que l'Église fera un jour retentir en son honneur : « Vous êtes la gloire de Jérusalem, vous êtes la joie d'Israël, vous êtes l'honneur de votre peuple. » Puis c'était l'antique Sichem, où Abraham dressa son premier autel sur la terre promise dans la vallée illustre, et remercia Dieu des bénédictions figuratives dont la réalité est maintenant présente. Peut-être les voyageurs se désaltérèrent-ils au puits de Jacob, dont les eaux signifiaient la grâce que la Vierge portait dans ses entrailles. Ensuite les hauteurs de Silo, où résida l'Arche et le Tabernacle, figures de Marie. Un peu plus loin, Béthel, où Jacob vit l'échelle merveilleuse qui joignait le ciel et la terre; mais le ciel et la terre étaient bien plus parfaitement unis dans la personne du Verbe de Dieu fait chair. Tels étaient sans doute les grands souvenirs qui occupaient les contemplations et les entretiens de Marie et de Joseph.

Enfin, après trois jours de marche, ils aperçurent Jérusalem. « N'est-il pas croyable, dit le P. d'Argentan, que la Sainte Vierge, passant par les montagnes qui environnent Jérusalem, monta sur celle du Calvaire qui en était voisine? Et que pensez-vous, en considérant la Sainte Vierge élevée sur cette montagne et portant le Sauveur du monde? N'est-ce point voir la première croix où sa divine charité voulut bien s'immoler aux yeux de son Père, pour racheter par avance celui qui le devait devancer comme son Précurseur, le montrant du doigt comme l'Agneau de Dieu qui ôte les péchés du monde? »

Une opinion encore assez répandue est que sainte Elisabeth habitait Hébron, à une journée de marche, au midi de Jérusalem. Mais la tradition des Franciscains de Terre Sainte nous apprend à vénérer l'endroit de la Visitation à deux lieues seulement de la Ville Sainte, du côté de l'Occident, au village actuel d'Aïn-Karim, dit *Saint-Jean-dans-la-Montagne*. Descendant d'âpres sommets pierreux, la Vierge et Joseph pénétrèrent dans une verdoyante et fertile vallée, pleine de beaux arbres en fleurs. A leur droite apparaissait la ville sacerdotale, où Zacharie avait sa demeure principale. Mais, vis-à-vis, de l'autre côté de la vallée, le saint prêtre possédait une petite maison des champs, à demi cachée sous les oliviers et les grenadiers. C'est là que Marie entra pour saluer Elisabeth, et qu'elle chanta, sans autre témoin que la mère de Jean-Baptiste, le cantique *Magnificat*. Le *Benedictus* devait être chanté par Zacharie, trois mois plus tard, à la naissance de Jean, dans la maison de ville, devant la multitude des amis du prêtre.

MARIE SALUE ÉLISABETH

Joseph n'entra point avec Marie. Peut-être, durant ce temps, alla-t-il visiter dans la ville le vieillard Zacharie, alors muet depuis l'apparition de l'ange qui lui annonça un fils.

Elisabeth était sans doute absorbée dans la prière lorsque Marie entra; elle admirait les merveilles de Dieu opérées en elle, et dont elle n'avait pas encore l'explication. La Vierge la salua, et, à l'instant même où retentit à ses oreilles cette voix suave, interprète du Verbe de Dieu, le souhait qu'elle proférait la pénétra de la grâce. Jean fut rempli de l'Esprit-Saint dans le sein de sa mère, comme l'ange l'avait prédit à Zacharie, et il se mit à tressaillir de joie. La présence du Sauveur avait effacé en lui le péché originel et l'avait sanctifié. Ainsi touché de la grâce et éclairé dans son âme, avant même que les yeux de son corps ne fussent ouverts à la lumière du jour, il s'efforce de se lever et de sortir de sa prison pour courir au-devant de son Maître. « Jésus, dit Ludolphe, dès cet instant, fit de son Précurseur un prophète, car, en tressaillant dans le sein d'Elisabeth, il évangélisa son avènement et commença l'office de sa prédication. Ne pouvant encore ouvrir la bouche, il y suppléa par l'élan de son corps et se mit à crier par ses tressaillements ce qu'il prêchera plus tard au peuple : *Voici l'Agneau de Dieu, voici celui qui efface les péchés du monde.* Le Christ donc voulut que Marie saluât Elisabeth, afin que sa parole, sortant de ses entrailles où habitait le Seigneur, et entrant par les oreilles d'Elisabeth, pénétrât jusqu'à saint Jean pour le sacrer prophète. »

Jean, à qui devait appartenir ici le principal honneur, fut le premier à recevoir les effets de la grâce. Jésus l'a choisi pour son Précurseur, et il commença sa mission en l'annonçant à sa mère. Celle-ci, docile à la prédication muette de son fils, fut elle-même aussitôt remplie du Saint-Esprit et sa langue, obéissant à la grâce d'en haut, se mit à proclamer prophétiquement ce que son fils avait senti avant elle.

Quand l'ange salua Marie dans son Annonciation, les dernières paroles de sa salutation furent : « Vous êtes bénie entre toutes les femmes, » c'est par ces mêmes paroles qu'Elisabeth commença la sienne comme pour joindre sans interruption aux hommages du ciel les hommages de toutes les générations de la terre qui allaient proclamer Marie Bienheureuse : « Vous êtes bénie entre toutes les femmes, » dit-elle. Et elle continua l'*Ave Maria* en disant : « Et le fruit de vos entrailles est béni. Et d'où me vient ce bonheur, ajouta-t-elle, que la Mère de mon Seigneur descende jusqu'à moi? Car, au même instant que résonnait à mes oreilles la parole de votre salutation, l'enfant a tressailli de joie dans mon sein. Vous êtes bienheureuse d'avoir cru, car ce qui vous a été dit par le Seigneur s'accomplira en vous. »

C'est manifestement l'Esprit-Saint qui inspire Elisabeth, quand elle publie ce mystère que nul ne connaissait encore sur la terre. « Le fils qu'elle portait en elle enseigne à sa mère ce qu'elle doit faire, dit Ludolphe; car l'esprit de l'enfant, qui ne pouvait encore ni crier, ni parler par lui-même, força Elisabeth à crier d'une grande voix. Et elle cria ainsi tant à cause de la vivacité du sentiment qu'elle éprouvait elle-même qu'à cause de l'enfant qu'elle portait dans son sein, et qui était la grande Voix du Verbe. Le cri qu'elle poussa n'était pas un son matériel, mais plutôt une grande ferveur de dévotion, car ce n'est point le son de la voix mais le son de l'amour qui retentit aux oreilles de Dieu. Et l'ardeur de la dévotion est un grand cri qui pénètre le ciel. »

LE « MAGNIFICAT »

Quand Marie eut entendu les paroles d'Elisabeth, elle connut que le secret que son humilité cachait avec tant de soin, même à Joseph, lui avait été révélé par le Saint-Esprit. Elle ne pouvait donc plus se taire sur les grandes choses qui s'étaient opérées en elle. Alors, donnant libre cours aux sentiments qui la remplissaient tout entière, elle chanta cet admirable cantique dans lequel elle rapporte à Dieu seul tout le bien qu'elle possède.

« Dans ce cantique, dit Gerson, Marie accomplit la prophétie du Psalmiste : *Je chanterai un cantique sur une harpe à dix cordes.* Les dix cordes de cette harpe, d'après le pieux auteur, sont les

dix versets dont ce beau cantique est composé. Elles résonnent hautement, portant au ciel la louange de toutes les générations des hommes, qui ne cesseront de répéter avec allégresse les paroles de la Vierge Bienheureuse.

Marie, sous l'impulsion intérieure de l'Esprit-Saint, s'écria donc :

Mon âme glorifie le Seigneur. Comme si elle disait à Elisabeth : Vous me proclamez grande à cause des biens qui sont en moi, je reporte cette gloire et cette grandeur au Seigneur, Créateur de toutes choses, à Dieu le Père dont tout bien procède.

Et mon esprit tressaille d'allégresse en Dieu mon Sauveur. « Dieu m'a comblé de dons si grands, explique saint Ambroise, que nulle parole ne suffirait à les exprimer. Mais j'offre à Dieu, pour lui en rendre grâces, toutes les puissances de mon âme, c'est-à-dire ma vie et tous mes sens; je lui offre tout mon esprit, c'est-à-dire cette intelligence par laquelle je comprends ses bienfaits, et je veux m'employer tout entière à comprendre sa grandeur et à faire sa volonté. »

Parce qu'il a regardé l'humilité de sa servante; et voici que, dès à présent, toutes les générations m'appelleront bienheureuse. Parmi toutes les vertus dont elle est ornée, Marie n'attribue qu'à son humilité la gloire de sa maternité; car Dieu n'élève que les humbles, et il abaisse les superbes. « C'est par l'humilité, dit saint Bernard, que la Vierge a conçu le Fils de Dieu. » Maintenant donc, ô Elisabeth, à cause de l'humilité de ma foi, vous me proclamez bienheureuse, et voici que toutes les générations feront écho de cette parole qui ne cessera de retentir parmi les hommes rachetés.

Le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses, et son nom est saint. « Il y a trois choses si excellentes, dit saint Thomas, que toute la puissance de Dieu ne saurait rien faire de plus sublime : un Homme-Dieu, un bienheureux qui voit Dieu, une Mère de Dieu ; car ces trois œuvres ont en quelque sorte une dignité infinie, à cause du bien infini où elles atteignent. Or, ces trois merveilles se sont accomplies en Marie : Dieu était incarné dans son sein virginal, cet Homme-Dieu qu'elle portait en elle contemplait intuitivement l'essence béatifique de Dieu, et elle était vraiment Mère de Dieu. »

L'étendue des effets fera mieux entendre encore la grandeur de la puissance de Dieu. C'est pourquoi Marie ajoute :

Et sa miséricorde s'étend de génération en génération sur tous ceux qui le craignent. Le Psalmiste s'écriait : « La terre est pleine de la miséricorde du Seigneur. » La miséricorde du Seigneur, la pitié qu'il a montrée pour nos misères en se faisant homme ne s'est renfermée dans le sein de Marie que pour s'épancher de là sur tous les hommes; c'est comme un flot assez vaste pour couvrir toute la terre, assez intarissable pour que toutes les générations y viennent puiser le salut, dans les sacrements et dans une infinité de grâces qui nous sont départies à chaque instant de notre vie.

Mais le Dieu des miséricordes, qui invite tous les hommes au salut, sera pour un grand nombre un signe de contradiction. Que ceux-là, qui ne le craignent pas comme un père, tremblent devant lui comme des condamnés; car, ajoute Marie :

Il a montré la puissance de son bras : il a dispersé les superbes qui méditaient dans leur cœur de vaines pensées. Tous les desseins, tous les complots formés contre le Christ et son Eglise, pourront bien sembler prévaloir pendant un temps; mais, enfin, la puissance du Christ les déjouera et en aura raison au jour qu'il marquera lui-même.

Non seulement les complots des méchants seront déçus, mais les superbes eux-mêmes, qui les formaient, seront renversés.

Il a déposé du trône les superbes, et il a exalté les humbles. Tous les superbes, qui se préféreront à Dieu en l'offensant, seront humiliés dans les abîmes de l'enfer. Tandis que les humbles seront élevés sur le trône immortel du Christ. Considérant alors avec désespoir l'immensité des miséricordes méprisées, ils seront éternellement plongés dans d'inexprimables angoisses.

Il a comblé de biens ceux qui avaient faim : mais pour les riches, qui se complaisaient dans leurs biens et croyaient se suffire à eux-mêmes, *il les a renvoyés les mains vides.* Le genre humain tout entier était pauvre et mendiant, dénué de tous les biens célestes qui, seuls peuvent rassasier notre âme, Dieu les leur apporte; mais beaucoup d'hommes ne sauront pas élever leur cœur jusqu'à désirer les biens éternels. Pour ceux-ci, la libéralité infinie de Dieu n'aura point d'aumône, mais seulement pour les hommes de désir qui savent ce qui leur manque et soupirent après la grâce. L'aumône de la grâce n'est donnée qu'à l'humilité, au désir et à la prière.

Il a soutenu de ses mains Israël son serviteur, se souvenant enfin de sa miséricorde. Israël, le peuple choisi, non pas cet Israël grossier et charnel qui ne connaissait que la graisse de la terre; mais l'Israël spirituel qui avait soif de la rosée du ciel. Dieu lui a tendu la main, et l'a soutenu comme une mère qui porte tendrement son enfant sur son bras.

Ainsi qu'il l'avait promis à nos pères, à Abraham et à toute sa race pour jamais. Il avait promis à Abraham et aux patriarches de faire miséricorde à eux et à leur race. Il n'a pas oublié sa promesse. Après une longue attente, il s'en est souvenu pour l'accomplir. Et tous les vrais enfants d'Abraham, le Père des croyants, tous ceux qui croient et qui aiment, ont ressenti et ressentiront éternellement les effets de sa promesse fidèle.

De là ce beau cantique que répètent si souvent les générations et qui sert à nous rappeler sans cesse les miséricordes infinies de la justice redoutable de Dieu.

Ludolphe s'écrie : « Saluons donc souvent Marie, afin qu'elle nous rende le salut. » Quand Marie salue Elisabeth, elle fait descendre en elle la grâce de l'Esprit-Saint, et lui révèle les secrets divins. Ainsi, elle purifiera notre cœur et éclairera notre esprit par le don de la prière et de la contemplation.

MARIE SERT ÉLISABETH

Marie, dit l'Evangile, resta près d'Elisabeth environ trois mois, et revint dans sa demeure.

Après avoir rempli l'office de Marie-Madeleine dans la sublime contemplation de son *Magnificat,* la Vierge resta avec Elisabeth pour remplir l'office de Marthe en servant sa cousine.

L'Evangile ne dit pas si la Vierge assista à la naissance de saint Jean, mais beaucoup de pieux auteurs pensent qu'elle était là encore quand le Précurseur naquit, et que les premières mains qui reçurent, à son entrée dans le monde, le héraut du Christ furent celles de la Mère du Christ. Et heureuses toutes les âmes qui naissent à la vie de la grâce, si, à l'instant de cette naissance spirituelle, elles sont reçues dans les bras de la Mère de Dieu et y demeurent fidèlement!

Le gérant : E. PETITHENRY. — Imprimerie P. FERON-VRAU, 3 & 5, rue Bayard, Paris. VIIIe

SAINT RAYMOND DE TOULOUSE

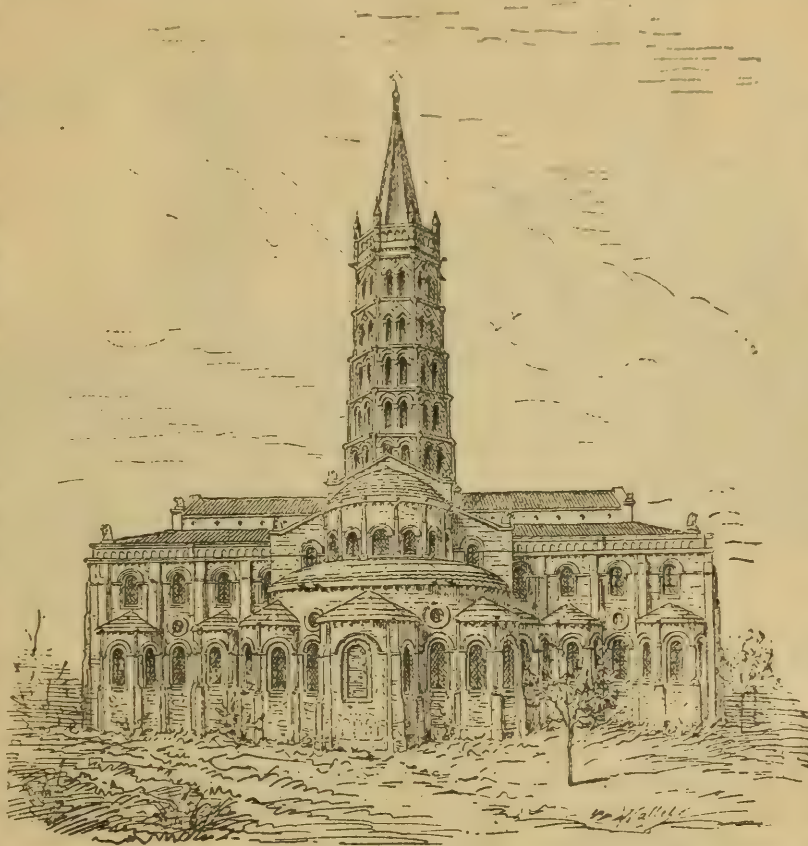
CHANOINE RÉGULIER AUGUSTIN DE L'ÉGLISE DE SAINT-SERNIN

Fête le 3 juillet.

ENFANCE DU JEUNE RAYMOND

« Deux gloires humaines peuvent illustrer un berceau, dit l'historiographe toulousain de saint Raymond: la noblesse du sang et la célébrité de la patrie. Celui de notre Bienheureux réunit cette double gloire, puisque Raymond eut la fortune d'avoir pour auteurs de ses jours des parents de race illustre, et pour patrie une ville aussi fameuse que Toulouse. »

On ne connaît pas au juste l'année de sa naissance, on sait seulement qu'Henri Ier était roi de France, et Pons III, comte de Toulouse; c'était donc au XIe siècle. Tout petit encore, le jeune Raymond se faisait remarquer par un grand respect des choses de Dieu; il faut dire que la grâce lui avait donné une maturité de raison peu commune à son âge. Comme Basile et son ami Grégoire à Athènes, l'enfant ne connaissait guère plus de deux chemins à Toulouse: celui de l'école et celui de l'église qu'il fréquentait encore plus souvent.



Basilique de Saint-Sernin, à Toulouse, reconstruite au XIe siècle, par saint Raymond. Vue de l'abside.

Après s'être formé aux premiers éléments de la grammaire, Raymond, à la suite d'instances renouvelées auprès de ses parents, entra à la collégiale des Chanoines réguliers augustins de l'église Saint-Sernin. C'est à ces hommes de prière et d'étude que Toulouse confiait l'instruction et l'éducation de sa jeunesse, car dans ces temps où les peuples se dépouillaient, sous l'influence de l'Eglise, des restes de l'ancienne barbarie, les monastères étaient les centres intellectuels à peu près uniques de l'Europe. Aujourd'hui on persécute l'Eglise et les moines, sans doute pour les remercier de nous avoir civilisés en civilisant nos ancêtres. Quoi qu'il en soit, notre jeune adolescent parcourut sans peine le cercle varié des études, mais son amour de la vertu surpassait encore son goût pour la science. Ses maîtres lui confièrent l'office de chantre dans leur basilique; lui-même accueillit cet emploi avec un allégresse d'âme admirable. Pouvait-il faire de sa belle voix un plus noble usage que de la consacrer au chant des louanges de Dieu.

MARIAGE — FRAGILITÉ DES ESPÉRANCES HUMAINES
VŒU DE CHASTETÉ

Parvenu à l'âge nubile, Raymond se choisit une épouse dont les vertus lui étaient connues. Quelques années se passent calmes et rapides, et son épouse meurt sans lui laisser de fils. Leur vie conjugale avait été admirable de fidélité mutuelle, de concorde et de charité. Aucun nuage n'avait terni la sérénité de leurs jours, pas même l'ombre de la moindre dispute. « Ce dernier point, ajoute le chroniqueur avec quelque malice, mérite bien d'être remarqué. »

Dégagé des liens de ce premier mariage, le pieux laïc voulut se faire une loi de ce conseil de l'Apôtre : « Perdez-vous votre épouse, n'en cherchez pas d'autre (I. Corinth. VII, 27.) » et se voua désormais à la continence. Pour sauvegarder son vœu de chasteté, il se livra aux plus rudes pénitences : jeûnes, veilles, macérations de toute sorte, rien ne l'effraie, dès qu'il s'agit de préserver de la moindre atteinte la fraîcheur de cette délicate vertu.

LE MODÈLE DU RICHE

Possesseur de biens considérables, le gentilhomme toulousain aurait pu couler ses jours dans les satisfactions du bien-être. Mais il était loin de penser que la vie du riche pouvait être, sans crime, une jouissance égoïste de la fortune; il savait que Dieu a fait le riche pour être le dispensateur de ses largesses auprès des indigents. Plein de ces pensées, Raymond multiplie ses aumônes avec une abondance sans borne comme sa charité. Les malades, les prisonniers, les pauvres honteux, éprouvent tour à tour les effets de son cœur compatissant. Il fonde un collège pour l'entretien et l'instruction de treize pauvres clercs, en l'honneur de Notre-

Seigneur et de ses douze Apôtres. Dans la suite, on le trouvera souvent au milieu de ses chers protégés, les exhortant avec feu à se préparer dignement aux devoirs de l'état ecclésiastique. Au XVII[e] siècle, ce collège portait encore, et recommandait au souvenir des peuples, le nom de son fondateur.

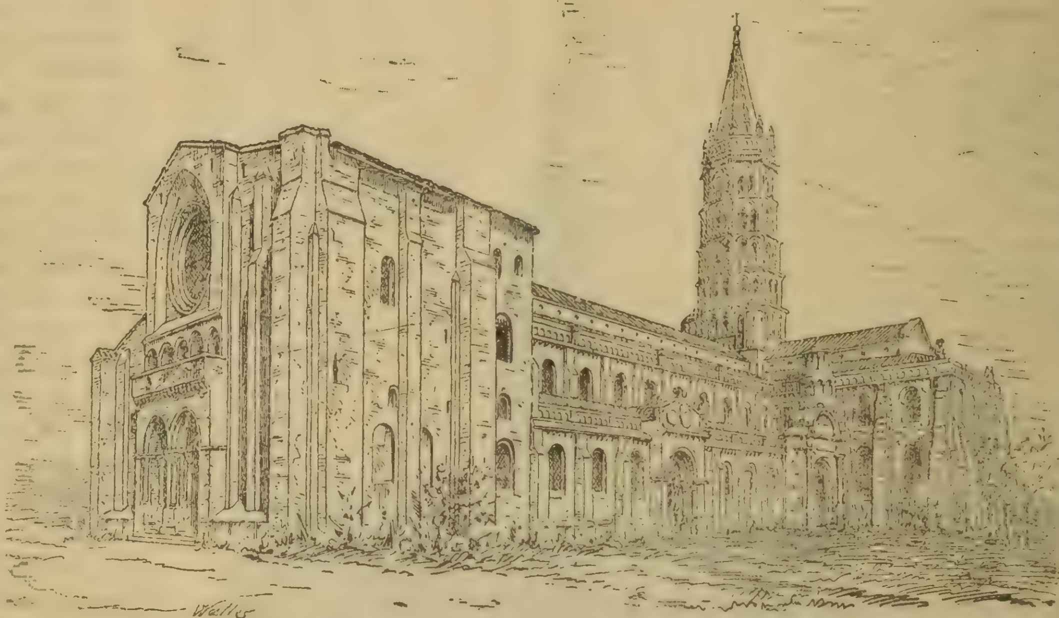
Aux approches du Carême, il réunissait une centaine de pauvres au moins qu'il nourrissait pendant la sainte quarantaine et instruisait des vérités de la foi.

CONSTRUCTION DE DEUX PONTS — RESTAURATION DE L'ÉGLISE SAINT-SERNIN

Les étrangers qui venaient à Toulouse devaient traverser en barque la rivière de l'Héro. A l'époque des grandes crues, il n'était pas rare de voir des bateaux disparaître sous ses eaux impétueuses. Raymond, que le bien commun ne trouve jamais insensible, ordonne la construction de deux ponts et se charge lui-même de la dépense énorme d'une pareille entreprise.

La basilique de Saint-Sernin tombait en ruines. Notre Saint forme le projet de la faire rebâtir à neuf. Les travaux ne durèrent pas moins de treize ans, Raymond en paya tous les frais. Mais sa piété surpassait encore sa libéralité. On le vit surveiller lui-même les travaux, en diriger l'exécution, exhorter les ouvriers à mettre tout leur savoir à la restauration de l'édifice. « Ce n'est pas une maison profane, leur disait-il, c'est le temple de Dieu que vous bâtissez. » Ce fut bien en effet le temple de Dieu. La foi et la piété du Saint surent faire parler la pierre et inspirer le recueillement au moyen de la nature inanimée.

« O Toulousains, s'écrie ici l'historiographe, quels témoignages de vénération et d'amour ne devez-vous aux restes sacrés d'un tel bienfaiteur! »



Basilique de Saint-Sernin, à Toulouse, reconstruite au XI[e] siècle par saint Raymond. Côté du sud-ouest.

RAYMOND, CHANOINE RÉGULIER DE SAINT-SERNIN

Raymond faisait tous les jours le sacrifice de ses biens terrestres, il résolut de s'immoler lui-même à Dieu sur l'autel de la vie religieuse.

A peine l'église Saint-Sernin est-elle achevée qu'il demande aux Chanoines une place dans leurs rangs. Il est reçu, comme il le méritait, à bras ouverts. Le noviciat terminé, le Saint prononce ses vœux avec une ferveur qui remplit d'admiration ceux qui avaient blanchi sous le froc monastique. On le nomme dispensateur des aumônes de la communauté. Le nouveau profès s'acquitte si bien de cet emploi difficile qu'il peut subvenir aux nécessités des nombreux indigents de Toulouse, sans nuire au bien général du monastère.

Mais les intérêts spirituels et éternels de ses frères le touchaient bien davantage encore. Quelques négligences s'étaient glissées dans la pratique de la Règle; la nature humaine est si portée à descendre vers le plus facile. Raymond résolut de s'opposer aux abus qu'il remarquait. Profondément pénétré de l'influence irrésistible du bon exemple, comme aussi de la stérilité des plus chaudes exhortations que l'exemple n'accompagne pas, il s'appliqua avec plus d'ardeur aux observances de la vie religieuse : silence, mortification assiduité à l'oraison, recueillement à l'office, détachement des choses qui passent, Raymond apporte dans tous ses devoirs une ponctualité et surtout une ferveur qui eurent leurs pleins effets. La maison se transforme peu à peu, si bien que le parfum de vertu qu'elle répand autour d'elle attire plusieurs mondains sous le joug suave et léger de Jésus-Christ. L'impulsion de ferveur fut si vive, qu'au jugement d'un écrivain recommandable, l'abbaye de Saint-Sernin de Toulouse demeura dans la suite une des plus réglées et des plus florissantes de France.

MORT DE SAINT RAYMOND (1074)

Cependant l'heure des récompenses éternelles approchait; le religieux en avait déjà reçu la connaissance du ciel. Accablé sous le poids des ans et des infirmités de son âge, il appelait de tous ses vœux cette mort qui l'unirait pour jamais à son Dieu. Une maladie aiguë le saisit enfin; il fait appeler la communauté autour de son lit, demande au supérieur la permission d'être enseveli dans le collège qu'il avait fondé, au milieu de ses « pauvres clercs » qu'il aimait tant, fait la confession publique de ses fautes et s'endort dans le baiser de son Dieu qu'il vient de recevoir, le 3 juillet 1074.

Ses restes vénérables furent portés au tombeau qu'il s'était choisi. Les Chanoines de Saint-Sernin se privaient d'un grand trésor, mais ils préféraient

encore, avec raison, respecter les dernières volontés du moribond.

MIRACLES APRÈS LA MORT

De nombreux miracles ont illustré, dans la suite des siècles, le tombeau de saint Raymond de Toulouse. Citons le fait suivant: Un malheureux estropié, qui venait demander son pain quotidien aux Chanoines de la collégiale de Saint-Sernin, homme instruit d'ailleurs, s'avise un jour de faire un cierge avec les morceaux de cire qu'il a pu recueillir dans la cathédrale, et vient l'allumer sur le tombeau de notre Saint. La face prosternée contre terre, il supplie saint Raymond de lui obtenir sa guérison. Une vive chaleur s'empare soudain de ses membres, ses nerfs se tendent; la douleur qu'il en ressent lui fait pousser un cri, mais il était guéri. Il se constitua, pour le reste de ses jours, le vaillant champion de la sainteté du bienheureux Raymond contre ses détracteurs incrédules ou, pour traduire plus fidèlement le mot du chroniqueur, contre ses *aboyeurs.*

TOULOUSE DÉLIVRÉE DE LA PESTE

L'an 1652, une peste maligne s'abattit sur Toulouse; la ville se dépeuplait tous les jours. Ne comptant plus sur les secours humains, les magistrats en appellent au ciel et à leur saint compatriote. Ils s'engagent, par vœu, à se cotiser pour l'achat d'une châsse en argent, destinée à recevoir les restes précieux de saint Raymond. Leur foi ne fut pas trompée, la peste disparut comme par enchantement.

Les saints ont une puissance particulière pour attirer les bénédictions de Dieu sur les pays qui les ont vus naître ou qu'ils ont habités.

SAINTE ZOÉ, MARTYRE A ROME

Fête le 5 juillet.

GUÉRISON ET CONVERSION DE ZOÉ

Deux chevaliers romains, frères jumeaux, Marc et Marcellin, venaient d'être arrêtés pour la foi de Jésus-Christ. Le premier secrétaire de la préfecture, Nicostrate, époux de Zoé, avait reçu ordre de garder les deux prisonniers dans sa propre maison. « Je leur donne trente jours de délai, avait dit le préfet de Rome aux parents des deux chrétiens, et ce temps expiré, s'ils refusent encore de sacrifier aux dieux, le glaive les attend. »

Pendant ces trente jours, Marc et Marcellin sont en butte à tous les assauts de la chair et du sang. Leur famille était encore païenne. Leur père, leur mère, leurs femmes, leurs jeunes enfants unissent leurs supplications, leurs menaces, leurs cris, leurs caresses, leurs larmes. Emus jusqu'au fond de l'âme, les deux captifs sentent leur courage faiblir, ils sont sur le point de succomber. Un vaillant capitaine des gardes du palais impérial assistait à cette scène. Honoré de l'estime de Dioclétien, chrétien fervent, mais qui pratiquait en secret, Sébastien profitait de sa situation et de sa présence au palais pour soutenir la constance de ses frères dans la foi aux heures difficiles. C'est dans ce but d'apostolique charité qu'il avait pénétré jusqu'auprès des deux captifs. A la vue du péril que court leur foi, il n'hésite pas à se compromettre lui-même devant le secrétaire de la préfecture : « Braves soldats du Roi des rois, dit-il aux martyrs, tenez ferme! Montrez à vos parents qu'un chrétien est invincible avec la grâce de Dieu. Quoi! ceux que les cachots ne peuvent abattre, ne sauront pas résister aux larmes! Courage! une gloire sans fin sera la récompense de vos combats. Quant à vous, ajouta-t-il, en se tournant vers les assistants, ne soyez pas cause que ces chevaliers perdent le ciel. Séchez vos larmes, et applaudissez plutôt à leur sort fortuné. »

Le discours de saint Sébastien, dont nous n'avons cité que des fragments, ne dura pas moins d'une heure. Pendant qu'il parlait, une clarté céleste avait inondé la maison de Nicostrate. Le discours achevé, Notre-Seigneur apparaît escorté de sept anges, et s'approchant de Sébastien : « Sébastien, lui dit-il, tu seras toujours avec moi. » La femme de Nicostrate, Zoé, qu'une maladie de six ans avait rendue muette, avait entendu elle aussi le discours de saint Sébastien et avait vu l'apparition. Elle se jette aux pieds du Saint et lui manifeste par signe son désir d'être baptisée. « Si je suis serviteur de Jésus-Christ, reprend Sébastien en traçant le signe de la croix sur les lèvres de la muette, que le même Seigneur Jésus-Christ délie votre langue et vous rende la parole. » Zoé est guérie à l'instant. « Bienheureux êtes-vous, ô Sébastien, lui dit-elle, et bienheureux aussi tous ceux qui croient par vous à Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant. Car j'ai vu, pendant votre discours, j'ai vu un ange se tenir devant vous et vous présenter un livre où vos yeux semblaient lire tout ce que vous disiez. Bienheureux donc ceux qui embrassent votre sainte foi, maudits ceux qui doutent encore! Comme l'aurore chasse les ombres de la nuit, les clartés qui jaillissent de vos paroles dissipent les ténèbres de tout païen de bonne foi. »

BAPTÊME DE ZOÉ

Emu de joie et d'étonnement Nicostrate affirme qu'il veut être chrétien comme son épouse. Puis il se jette aux pieds de Marc et Marcellin, les supplie de se retirer dans leur maison et leur demande pardon de les avoir tenus si longtemps prisonniers dans la sienne. Le père et la mère des deux confesseurs de la foi, Tranquillin et Marcia, leurs femmes et leurs enfants, ébranlés par ce spectacle, se déclarent aussi chrétiens. Toute la famille de Nicostrate et de Zoé se convertit également à la foi de Jésus-Christ. Le prêtre Polycarpe baptisa tous ces

nouveaux catéchumènes dont Sébastien fut le parrain.

MARTYRE DE ZOÉ

La persécution sévissait toujours. Parmi nos néophytes les uns se retirèrent en Campanie, les autres voulurent rester à Rome, malgré les périls qui les menaçaient; de ce nombre était la vaillante Zoé.

Le jour de la fête de saint Pierre et de saint Paul, elle était sortie pour aller prier sur leurs tombeaux. Des païens la saisissent et la conduisent au magistrat. « Sacrifie à Mars, s'écrie ce dernier en la voyant. — Jamais ! répond Zoé; forte de la force de Jésus-Christ, je vous méprise vous et votre Mars ! »

Cette réponse lui valut cinq jours de prison. Le tyran espérait avoir raison de sa patience. Mais Zoé passe ces cinq jours à louer et à bénir son Dieu. Le magistrat furieux la fait pendre à un arbre par les cheveux et ordonne d'allumer à ses pieds un feu de fumier pour l'étouffer. Zoé rendit son âme à Dieu en chantant ses louanges.

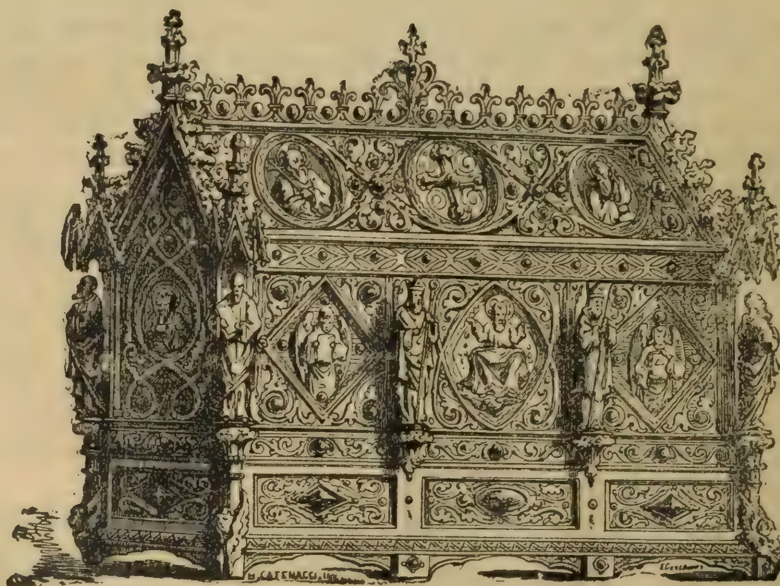
La rage féroce de ses bourreaux n'était pas assouvie. Ils jetèrent son corps dans le Tibre. « Les chrétiens, se dirent-ils, pourraient bien en faire une déesse. » Ils s'étaient aperçus en effet que les chrétiens vénéraient les reliques des martyrs; mais autre est le culte que nous rendons à Dieu, autre est celui que nous rendons à ses amis les saints.

La nuit suivante, Zoé apparut à saint Sébastien et lui apprit les circonstances de son martyre. A cette nouvelle le vieux Tranquillin s'écria : « Quoi les femmes nous précèdent dans la gloire, et nous, nous restons sur la terre ! » Ses vœux furent bientôt exaucés. Huit jours après il fut surpris et lapidé par les païens au moment où il allait prier au tombeau de saint Paul. Nicostrate fut arrêté à son tour et noyé dans le Tibre, son âme rejoignit au ciel celle de sa bienheureuse épouse.

SAINT HYACINTHE

Fête le 3 juillet.

Hyacinthe, chambellan de l'empereur Trajan, était né à Césarée de Cappadoce. Accusé auprès de ce prince de s'être fait chrétien, il refuse, en dépit des menaces de Trajan, de toucher aux viandes offertes aux idoles et proclame que Jésus-Christ est le seul vrai Dieu, le souverain Maître de toutes choses. Trajan le fait battre de verges, l'enferme dans un cachot et défend de lui donner d'autre nourriture que les mets offerts aux dieux. Le courageux chrétien demeure ainsi quarante jours sans boire ni manger. En présence de ce miracle l'empereur permet qu'on lui apporte des aliments ordinaires. Mais avant que cet ordre soit exécuté le vaillant martyr expire et va s'asseoir au festin éternel des cieux.



Imp.-*gérant :* E. PETITHENRY, 8, rue François Ier, Paris

SAINT UDALRIC OU ULRIC

ÉVÊQUE D'AUGSBOURG

Fête le 4 juillet.



Pendant que saint Udalric célèbre le Saint-Sacrifice, une main céleste bénit son calice.

NAISSANCE DE SAINT UDALRIC

Saint Udalric naquit en 893; il était issu de la maison de Souabe, la plus illustre de l'Allemagne. Il vint au monde avec une complexion si délicate, que ses parents s'attendaient de jour en jour à le voir expirer. Craignant de perdre ce fils unique, ils adressèrent au ciel les plus ferventes prières pour qu'il le conservât à leur tendresse. Leurs vœux furent exaucés, et non seulement l'enfant reprit des forces, mais encore il donna bientôt des preuves de sa sainteté future.

Les anges veillaient sur le berceau où reposait cette créature si chétive et si frêle en apparence, mais qui devait cependant devenir une des gloires de l'épiscopat et de son siècle. C'est ainsi que le Tout-Puissant se plaît à dispenser ses grâces aux faibles pour confondre les puissants et accomplir ses desseins.

SAINT UDALRIC AU MONASTÈRE DE SAINT GALL

Il y avait trois siècles que saint Gall, disciple de saint Colomban, avait fondé, près du lac de Zug, le célèbre monastère qui porte son nom. A l'époque où vivait saint Udalric, l'abbaye était parvenue à sa plus grande efflorescence, au point que beaucoup de nobles et de princes de l'empire y envoyaient leurs enfants, pour y être instruits dans toutes les sciences de leur temps. C'est à cette école que notre Saint eut le bonheur de se former à la vertu et de s'adonner à l'étude des lettres divines et humaines.

Le jeune étudiant attira bientôt sur lui tous les regards. A la pénétration de l'esprit, il joignait encore toutes les vertus d'un religieux. Il devint le modèle de ses condisciples par son assiduité à l'étude. Dans cet âge où les passions ont le plus d'empire, il leur opposait les armes puissantes de la prière et de l'austérité; ainsi fortifié, il fit chaque jour de nouveaux progrès dans la vertu. Sa douceur inaltérable le rendait aimable envers tous ceux qui l'approchaient; jamais une parole blessante ne sortait de sa bouche. Il réglait parfaitement tous les mouvements de son cœur, de sorte qu'il était en ce monde comme n'y étant pas. Dégagé de toute préoccupation terrestre, il semblait vivre dans le ciel.

Les moines de Saint-Gall, ravis de la sainteté d'Udalric, mirent tout en œuvre pour lui faire prendre l'habit de leur Ordre. Il consulta longtemps la volonté de Dieu sur sa vocation et fut enfin exaucé. En effet, sainte Guiborade, qui s'était retirée dans une solitude près de Saint-Gall, lui prédit l'épiscopat et lui annonça que Dieu le destinait à de grandes luttes. Son humilité le fit hésiter un instant sur le parti qu'il avait à prendre, mais les instances de la Sainte le déterminèrent à retourner dans sa patrie : « Car, disait-elle, c'est là que Dieu vous appelle, pour secourir un grand nombre d'âmes affligées. » Dès lors, il se sentit enflammé de l'ardent désir de conquérir ces âmes à Jésus-Christ et, sachant que tel était le bon plaisir de Dieu, il ne se permit aucun retard.

SAINT UDALRIC SE REND A ROME
LA PRÉDICTION RÉALISÉE

Adalbéron était alors évêque d'Augsbourg. Ce fut à lui que ses parents le confièrent. En 909, il fut successivement nommé camérier et chanoine de la cathédrale. L'année suivante, poussé par le désir de visiter le tombeau des Apôtres, il fit part de sa résolution à son évêque, qui l'approuva et lui confia même des lettres à remettre au Souverain Pontife.

Udalric partit donc pour Rome, en habit de pèlerin, répandant sur son passage la bonne odeur de ses vertus. Après avoir satisfait sa dévotion, il se rendit auprès du Pape, pour s'acquitter de sa mission. Sergius III le reçut avec bonté et lui annonça en même temps la mort d'Adalbéron, que Dieu lui avait révélée. De plus, prévenu par l'évêque lui-même, dans une de ses lettres, en faveur d'Udalric, il voulut le lui donner pour successeur sur le siège d'Augsbourg. Celui-ci, désolé et effrayé, prétexta sa grande jeunesse et son inexpérience, et supplia le Pape de ne pas lui imposer une charge au-dessus de ses forces. Sergius ne le contraignit pas; mais il lui assura que son refus ne le préserverait pas de l'épiscopat et que de grandes tribulations viendraient fondre sur son diocèse.

Cette prédiction se réalisa, en effet. Quinze ans après, l'évêque Hultin, qui avait remplacé Adalbéron, étant venu à mourir, tous les suffrages se portèrent sur Udalric, qui fut élu unanimement par le clergé et le peuple. Malgré sa résistance, il fut porté en triomphe à la cathédrale et sacré évêque avec une grande solennité.

IL REND A SON DIOCÈSE SON ANCIENNE SPLENDEUR

Comme le lui avait prédit Sergius III, le nouvel évêque trouva Augsbourg en proie aux plus grandes calamités. Les terribles invasions des Hongrois, encore païens, avaient tout bouleversé, églises et sanctuaires; le troupeau était dispersé, ceux qui restaient se trouvaient sans guide et sans pasteur, et un grand nombre d'entre eux se livraient à de graves désordres. A la vue de ce triste spectacle, saint Udalric se sentit pénétré d'une vive douleur. Il se jeta à genoux et supplia le Seigneur d'épargner son peuple.

Les fidèles, qui l'avaient reconnu pour leur évêque, l'aidèrent à relever les ruines de la ville. Mais il ne se borna pas à cette restauration matérielle, il releva encore le moral de ses diocésains par de continuelles instructions. Il réforma les abus qui s'étaient glissés dans le clergé et reprit les vices avec une incroyable énergie. La sainteté trouve toujours des ennemis parmi ceux que sa clarté offusque. Plusieurs esprits turbulents inventèrent contre lui des calomnies sans fondement, qui tombèrent bientôt devant le zèle du saint évêque pour le maintien des droits de Dieu et de son Eglise et devant l'affection du peuple, qui ne pouvait se lasser de l'entendre. Aucun obstacle ne pouvait l'arrêter dans ses courses apostoliques. Tout entier au soin de son troupeau, il allait de village en village, visitant les pauvres, consolant les affligés et portant secours aux nécessiteux.

Des paysans vinrent un jour le prier de faire la dédicace d'un petit sanctuaire qu'eux-mêmes avaient construit au milieu des rochers. Le parcours était très difficile, et plusieurs évêques avaient même refusé de se rendre à ce lieu, qu'ils regardaient comme inaccessible. Saint Udalric se prête sans hésiter au désir des paysans; il les suit à travers les rochers. La cérémonie achevée, il revient à Augsbourg, harassé de fatigue, mais heureux d'avoir été utile à ses ouailles et surtout d'avoir pu souffrir pour Jésus-Christ, son divin Modèle.

Grâce à cette sollicitude toujours croissante, l'Eglise d'Augsbourg devint florissante. Elle semblait avoir oublié ses malheurs, auxquels succédaient des jours de paix. Ce calme n'était qu'apparent et de nouveaux maux devaient venir la désoler. Mais le pasteur veille sur le troupeau confié à sa garde; ce sera encore lui qui le protégera.

DOUBLE DÉLIVRANCE D'AUGSBOURG
DÉFAITE DES HONGROIS

Une guerre éclata entre l'empereur Othon et son fils Luitolfe, qui voulait détrôner son père. Saint Udalric s'étant justement déclaré contre le fils dénaturé, celui-ci, pour s'en venger, envoya un de ses généraux nommé Arnould, qui surprit Augsbourg à l'improviste et la livra au pillage. Le fruit de tant d'années de travaux était ainsi anéanti. Mais le dévastateur, ayant voulu s'emparer de la personne du saint évêque, fut puni de sa témérité. Pendant qu'il pressait le siège de la citadelle où le pontife s'était renfermé, une petite troupe de paysans accourut à son secours et repoussa l'armée d'Arnould, quoique supérieure en nombre. Ce succès, qui tenait du miracle, fut dû aux prières d'Udalric. Ainsi délivré, il se hâta d'intervenir entre l'empereur et son fils rebelle qu'il parvint à réconcilier en 934.

L'année suivante, nouvelle invasion des terribles Hongrois; ils mettent tout à feu et à sang dans le Norique, depuis le Danube jusqu'à la forêt Noire. Ils arrivent devant Augsbourg, saccagent les environs, incendient l'église de Sainte-Afra et commencent le siège de la ville; mais, comme autrefois l'armée d'Attila avait été arrêtée dans sa marche sur Rome, ils devaient trouver dans saint Udalric un nouveau Léon.

Le saint évêque avait été averti de l'invasion barbare par une apparition de sainte Afra, patronne de la ville. La Sainte lui avait prophétisé en même temps le triomphe après bien des ruines. A l'approche des hordes païennes, Udalric se revêtit des ornements pontificaux et encouragea les habitants à la défense en leur représentant qu'ils combattaient pour leur foi et leur indépendance. Sous la grêle de pierres et de flèches lancées par les barbares, il parcourait les remparts, enflammant les courages et soutenant l'ardeur des défenseurs de la ville. Entouré de son clergé, il adressait à Dieu et à la Très

Sainte Vierge des prières publiques pour le salut d'Augsbourg.

Grâce au saint pontife, la ville soutint assez longtemps le choc des barbares, pour permettre à l'armée de l'empereur Othon d'arriver. A son approche, les Hongrois qui avaient déjà perdu beaucoup des leurs pendant le siège se découragèrent; ils furent complètement battus et s'enfuirent, laissant un grand nombre de morts sur le champ de bataille.

Othon, reconnaissant envers Udalric, vint en personne le remercier du concours généreux qu'il avait apporté en cette circonstance critique. En même temps, il lui procura les moyens nécessaires pour réparer les dommages causés à la ville par les assiégeants. Ce succès, que le peuple attribuait à son pasteur, ne fit que redoubler son affection pour lui. De son côté, Udalric ne négligea rien pour remédier aux désastres antérieurs. Sa vigilance s'étendit sur le pays environnant. Sainte Afra lui apparut de nouveau pour lui apprendre le lieu précis de son tombeau, et le pieux évêque s'empressa de faire rebâtir en cet endroit l'église de la sainte martyre. Il recueillit dans son palais épiscopal tous les prêtres que l'invasion des barbares avait privés de leurs moyens de subsistance; il multiplia les aumônes en faveur des malheureux, distribuant tout ce dont il pouvait disposer, et son nom, devenu synonyme de charité et de grandeur d'âme, devint de plus en plus cher aux populations.

PÈLERINAGE D'ACTION DE GRACES

Quand la ville d'Augsbourg fut à l'abri de tout péril, le saint pasteur ordonna dans tout le diocèse des prières solennelles d'actions de grâces. Non content de cette manifestation reconnaissante envers la bonté de Dieu, il résolut de faire une seconde fois le voyage de Rome, dans le but de remercier les saints Apôtres Pierre et Paul de l'insigne protection qu'ils avaient accordée à sa ville épiscopale. En effet, c'était à leur garde qu'il l'avait confiée, pendant qu'elle était investie par les Hongrois.

Il fit ce pèlerinage avec une grande piété et une sincère humilité. Accueilli sur son passage par les populations comme un libérateur, il rapportait à Dieu toute la gloire qu'on lui attribuait. Dans les louanges qui lui venaient de toutes parts, il trouvait toujours le moyen d'être utile à son prochain. Il exhortait les fidèles à se confier en Dieu, qui seul peut nous donner l'avantage sur nos adversaires. « Grâces soient rendues au Seigneur, disait-il, qui nous a procuré la victoire sur nos ennemis temporels; mais s'il nous a accordé cette faveur, c'est pour que nous veillions avec une plus grande attention aux portes de notre âme et que nous en écartions le démon, notre plus redoutable ennemi. » Arrivé à Rome, il fut reçu avec le même empressement par le pape Jean XII et par la cour romaine. Le duc Albéric, pour lui prouver son attachement, lui fit don du chef de saint Abondius, que le Saint accepta avec une grande joie et rapporta dans son diocèse.

En 967, malgré sa vieillesse et ses infirmités, il fit de nouveau ce pèlerinage, dont il ne revenait jamais sans un surcroît de grâces. Dieu lui avait révélé que sa mort était proche, aussi notre Saint avait-il voulu, avant de quitter cette terre, visiter le tombeau des Apôtres, pour lesquels il avait une si grande vénération.

CE QUE PEUVENT LA PRIÈRE ET LA FOI

Toutes les faveurs qu'il recevait du ciel, il les devait à sa foi ardente et à la ferveur de ses prières. Il en fit preuve en plusieurs circonstances.

Dans un de ses voyages, il fut arrêté par le Taro, qui était sorti de son lit et avait inondé les campagnes environnantes. Ceux qui l'accompagnaient cherchèrent en vain les moyens de le traverser. Saint Udalric, comprenant qu'il fallait recourir à Dieu plutôt qu'aux hommes, ordonna d'élever un autel sur le bord du fleuve. Il y célébra la messe et, par l'efficacité de sa prière, l'eau se retira devant eux et rentra dans son lit, de sorte qu'ils purent continuer leur route sans péril. C'est ainsi que la foi est toute-puissante devant Dieu. Jésus-Christ lui-même nous l'apprend, quand il dit à ses apôtres : « Si vous aviez de la foi comme un grain de sénevé, vous diriez à cette montagne : Jette-toi dans la mer, et il sera fait selon votre parole. »

Une autre fois, comme il traversait le Danube, le bateau qui le portait alla heurter contre un rocher et se brisa : tous les passagers s'étaient hâtés de prendre terre, à l'exception d'Udalric qui demeura le dernier, afin de permettre aux autres de se sauver plus facilement. Dieu le récompensa de cet acte de charité, car il aborda sain et sauf au rivage. Le bateau, qu'une force invisible avait retenu à la surface de l'eau, s'enfonça alors, comme s'il était resté plus léger, tandis que le saint évêque s'y trouvait.

Comme il se rendait à Ingelheim pour assister à un Concile provincial, il rencontra sur sa route un pauvre mendiant nommé Robert, affreusement blessé; saisi de compassion, l'évêque lui offre une généreuse aumône : « Au nom de Notre-Seigneur, dit-il, recevez ceci et allez en paix. » Peu après, Robert fut entièrement guéri.

Le saint pasteur avait fondé un couvent de religieuses sous le patronage de saint Etienne, dans un faubourg de la ville. Parmi les personnes qui s'y consacrèrent à Dieu se trouva une pieuse dame, à qui ses sœurs voulurent confier la charge d'économe à cause de son habitude des affaires. Mais celle-ci, effrayée des tracas de cette charge, refusa d'accepter; l'évêque lui ordonna de s'y soumettre par charité pour ses sœurs; elle résista encore. Or, pendant son sommeil, elle fut avertie surnaturellement qu'en punition de sa désobéissance, elle ne pourrait plus marcher. En effet, elle se réveilla paralysée des deux jambes. On la porta étendue sur un grabat aux pieds du saint évêque, elle lui demanda pardon de sa faute, reçut sa bénédiction, se releva complètement guérie et courut à l'église voisine remercier Dieu.

Un jour, le bruit courut que Conrad, évêque de Constance, venait de mourir. Tous attendaient les ordres d'Udalric au sujet du service funèbre à célébrer pour l'âme de son collègue dans l'épiscopat : « Soyez tranquilles, répondit le Saint, demain vous saurez ce qu'il faut penser de cette nouvelle. » Le lendemain, un voyageur arrivant de Constance annonça que l'évêque de cette ville se portait bien.

Dans une de ses courses apostoliques, il lui fallut traverser une rivière profonde. Le clerc qui l'accompagnait, bien que monté sur un plus grand cheval, avait de l'eau jusqu'à la ceinture. Quel ne fut pas son étonnement en arrivant à l'autre rive de constater que l'évêque n'avait point été mouillé! Mais le saint prélat se hâta de

lui défendre de parler à personne de ce miracle tant que lui-même vivrait.

Il avait de fréquents rapports avec les bienheureux habitants du ciel. On raconte que saint Fortunat et Adalbéron, son prédécesseur, lui apparaissaient pendant la célébration du Saint Sacrifice de la Messe et l'assistaient surtout dans la bénédiction des saintes huiles le Jeudi-Saint. Un grand nombre de malades recouvraient la santé quand on les oignait de cette huile, et saint Udalric lui-même, étant tombé gravement malade, fut guéri de cette manière.

SAINT UDALRIC A LA COUR DE L'EMPEREUR

Au retour de son troisième pèlerinage de Rome, saint Udalric fut mandé à Ravenne, par l'empereur Othon le Grand, qui voulait le consulter sur plusieurs questions importantes. A peine le monarque eut-il appris son approche qu'il ne prit pas le temps de se chausser et qu'il sortit à sa rencontre jusqu'au milieu de la ville. Le Saint fut accueilli à la cour avec de grands honneurs. Depuis le siège mémorable dont il a été parlé, Othon avait conçu pour lui une estime toute particulière et l'avait souvent admis dans son conseil. Saint Udalric, reconnaissant de cette marque de distinction, se fit un devoir de l'aider par ses exhortations pleines de sagesse dans le gouvernement de l'empire.

L'impératrice sainte Adélaïde, modèle des princesses de son temps par son éminente piété, et qui donna au monde le spectacle des vertus les plus héroïques, se trouvait aussi à Ravenne. Ces deux grandes âmes s'entretinrent longtemps de Dieu et se fortifièrent mutuellement par l'ardeur de la charité qui les embrasait. Adélaïde, profitant de la présence du Saint dans son palais, s'empressa de recueillir en son âme les salutaires avis qu'elle en reçut.

FAUTE RÉPARÉE

Cependant, comme Udalric sentait qu'il allait bientôt quitter cette terre, il songea à pourvoir son Eglise d'un successeur qui fût digne de cette charge. Il jeta les yeux sur son neveu Adalbéron, qu'il affectionnait particulièrement à cause de ses bonnes qualités. L'occasion de lui faire obtenir l'évêché d'Augsbourg ne pouvait être plus favorable. Il s'en ouvrit à l'empereur, qui accéda à sa demande.

C'était la coutume, après avoir désigné un sujet à l'épiscopat, de le présenter à l'empereur pour qu'il agréât le choix. Mais, dans la suite, les princes en abusèrent et prétendirent même avoir autant de droits que le Pape pour instituer des évêques. Ils trouvèrent dans cette exigence un moyen d'assouvir leur cupidité et de s'emparer des biens ecclésiastiques. Mais la main ferme des Souverains Pontifes, après bien des luttes, sut triompher de cet abus et faire rendre à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu.

Saint Udalric avait peut-être agi dans cette circonstance en consultant la voix de la chair et du sang. De plus, cet acte était contraire aux saints canons, qui interdisent aux évêques de se donner des successeurs dès leur vivant. Mais, comme il l'affirma plus tard, son intention n'avait pas été de contrevenir aux règlements de l'Eglise. Voyant en son neveu un sujet digne de diriger son Eglise, il l'avait proposé pour ce motif. Toutefois, ce qu'il venait de faire n'était pas moins un scandale pour les faibles. Aussi dans un Concile tenu à Ingelheim, les évêques assemblés lui reprochèrent sa faute et interdirent à Adalbéron l'exercice des fonctions épiscopales.

Udalric se soumit humblement à toutes les exigences du Concile et demanda pardon de sa faute aux prélats qui s'y trouvaient. Il eut la douleur, en revenant du Concile, de voir son neveu expirer subitement, ce qu'il regarda comme une punition de Dieu. Arrivé dans son diocèse, en même temps qu'il s'appliqua avec un zèle de plus en plus ardent à ses devoirs de pasteur, il s'imposa des pénitences excessives, afin d'expier ce qu'il appelait son crime.

Dieu permet quelquefois certaines fautes, afin que, reconnaissant notre faiblesse, nous ne présumions pas de nous-mêmes. Par ce moyen, nous sommes davantage persuadés de notre néant et nous sommes amenés à une confiance plus grande en la bonté de Dieu. Lui seul peut nous relever, et, nous ayant relevés, il exige de nous une réparation d'autant plus grande que nous étions plus avancés dans la vertu. La sincère pénitence lui est infiniment agréable. En effet, Notre-Seigneur nous dit dans l'Evangile : « Il y a plus de joie dans le ciel pour un seul pécheur qui fait pénitence que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui persévèrent. »

MORT DE SAINT UDALRIC

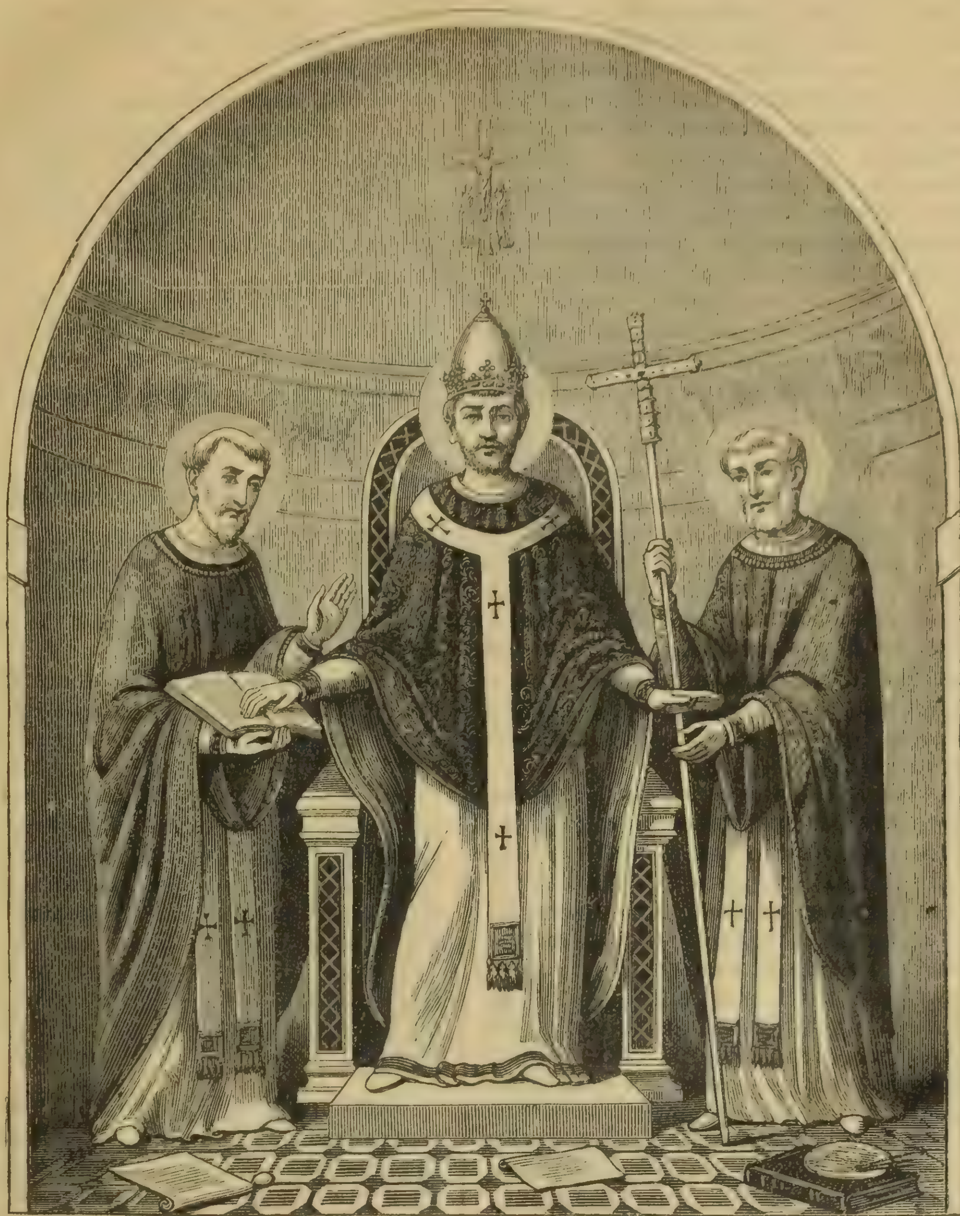
Les dernières années de sa vie ne furent qu'une longue suite de pénitences. Elles redoublaient encore à mesure qu'il approchait du terme de son pèlerinage ici-bas. Malgré ses fatigues, il continuait à visiter son diocèse et à prêcher partout à son peuple la parole de Dieu. Le temps que sa charge pastorale lui laissait et parfois le temps même de son repas, il le consacrait à la prière, aux saintes lectures, à la méditation qui faisaient les délices et la nourriture de son âme. Enfin Dieu lui révéla le jour de sa mort, et il sentit une grande joie à la pensée qu'il irait bientôt s'unir pour toujours à son divin Maître. Il distribua le peu de biens qui lui restaient, car sa charité inépuisable ne lui avait laissé que les choses indispensables à la vie. Quelques instants avant de mourir, il se fit étendre sur un lit de cendre en forme de croix, afin d'imiter jusqu'au dernier soupir Jésus-Christ, qu'il avait tant aimé sur la terre. Il rendit sa belle âme à Dieu, le 4 juillet 973, à l'âge de quatre-vingts ans, après un demi-siècle d'épiscopat. Ses funérailles furent présidées par saint Wolfgang, alors évêque de Ratisbonne; ses précieux restes exhalaient une suave odeur qui parfumait jusqu'aux vêtements des assistants.

Il fut enseveli dans l'église de Sainte-Afra et de nombreux miracles s'opérèrent à son tombeau. En 993, vingt ans après sa mort, il fut mis au nombre des saints par Jean XV.

Imp.-*gérant*, E. PETITHENRY, 8, rue François Ier, Paris.

LES SAINTS CYRILLE ET MÉTHODE

Fête le 5 juillet.



Le Pape confirme la mission des saints Cyrille et Méthode.

ORIGINE DES DEUX SAINTS

Les saints Cyrille et Méthode étaient deux frères, issus de noble race, et originaires de Thessalonique. Ils naquirent en 820.

De bonne heure, ils furent envoyés par leurs pieux parents dans la grande métropole de l'Orient, Constantinople, pour y développer leurs précoces talents dans l'étude des sciences et des lettres. Leurs progrès furent rapides. Cyrille, appelé d'abord Constantin, se distingua par son génie et sa pénétration d'esprit. En plus d'une occasion, il donna des preuves de son savoir extraordinaire, tellement que les savants ne l'appelaient plus entre eux que Constantin le philosophe.

Mais, si la science de nos deux jeunes frères était étonnante, leur vertu n'était pas moins admirable; on les citait dans Constantinople comme les modèles les plus parfaits de la sainteté et de l'humilité; leur piété et leur douceur ravissaient tous les cœurs de ceux qui les approchaient. On recherchait leur aimable société, on se disputait le bonheur de converser quelques instants avec eux; l'impératrice Théodora elle-même les avait en grande estime et en singulière vénération.

MOINE ET MISSIONNAIRE

Le cours de leurs études étant achevé, les deux frères songèrent à embrasser définitivement une carrière. Depuis longtemps, toutes leurs aspirations se portaient vers la vie de perfection, dans laquelle ils voulaient se consacrer pleinement au service du Seigneur.

Méthode put se faire moine aussitôt; il revêtit donc avec joie les habits grossiers de la pauvreté dans le monastère de Polychrone, auprès de Constantinople, et s'adonna avec un redoublement de ferveur au travail de la sainteté.

Cyrille ne fut pas libre d'exécuter au moment même le dessein qu'il avait formé d'entrer dans la même voie que son frère. En effet, les Khazars (peuple qui habitait au delà de la Tauride ou Crimée) firent savoir dans ce temps-là à l'impératrice Théodora qu'ils désiraient embrasser le christianisme, et la prièrent de leur envoyer quelqu'un pour les instruire. Jusqu'alors, leur religion n'avait été qu'un mélange de judaïsme et de mahométisme.

L'impératrice choisit saint Cyrille pour cette mission; celui-ci venait de recevoir l'Ordre de prêtrise, il accepta la charge qui lui était confiée, et se dirigea vers la contrée, où il devait exercer son apostolat.

En passant à Cherson, où il séjourna quelque temps pour étudier la langue des Khazars, il fit la découverte des reliques du pape saint Clément d'une façon toute miraculeuse.

INVENTION DES RELIQUES DE SAINT CLÉMENT

Le pape saint Clément avait été précipité dans la mer avec une ancre au cou, en face de la ville de Cherson. Ses précieuses reliques avaient été jadis miraculeusement découvertes et déposées dans un temple en marbre qui avait été élevé au milieu d'une petite île. Mais la négligence des chrétiens et surtout les dévastations causées par les invasions des barbares avaient fait perdre complètement le souvenir du lieu où ces saintes dépouilles avaient été placées.

Quand Cyrille arriva à Cherson, le Seigneur lui inspira la pensée de faire des recherches à ce sujet. Le missionnaire, voyant que toute tradition avait péri, et ne pouvant rien obtenir par la voie des interrogations, se mit en prières et demanda à Dieu de vouloir bien lui révéler ce qui devait servir à la glorification de son serviteur.

Cyrille fut exaucé; mû par l'impulsion de l'Esprit-Saint, il monta un jour dans une barque avec Georges, évêque de Cherson, et tout son clergé. Pendant tout le temps que dura le voyage en mer, le Saint et ses compagnons ne firent que prier et chanter des psaumes. Enfin, ils arrivèrent à une petite île, où ils débarquèrent.

Des fouilles furent aussitôt pratiquées, et Cyrille ne tarda pas à découvrir, ensevelis dans la terre, les précieux restes du glorieux pape saint Clément. Les cris de joie et d'actions de grâces retentirent à la vue des ossements vénérés du saint martyr; tout le corps fut retrouvé avec l'ancre qui avait servi à le précipiter dans la mer. L'endroit où fut faite cette invention était l'emplacement du temple dédié à saint Clément, dont il ne restait plus alors que quelques ruines.

Les précieuses reliques furent rapportées à Cherson en grande pompe au milieu des chants d'allégresse et d'un concours immense de fidèles.

PRÉDICATIONS AUX KHAZARS

L'intention de saint Cyrille était de transporter les reliques de saint Clément à Rome. En attendant qu'il pût exécuter ce projet, il les conserva près de lui, et les apporta dans toutes ses courses apostoliques.

Il alla d'abord remplir sa mission chez les Khazars; ses travaux y furent couronnés de succès. Il confondit les sectateurs de la religion juive ainsi que les musulmans et toute la nation devint chrétienne. Cyrille inventa un alphabet pour les Khazars, qui, jusque-là, étaient restés plongés dans la plus profonde ignorance. Il les instruisit autant qu'il lui fut possible durant les quelques années qu'il resta parmi eux, et lorsqu'il fut rappelé à Constantinople, il laissa aux Khazars des prêtres pieux et savants pour continuer son œuvre.

Quand la nouvelle de son départ se répandit dans le peuple, la désolation fut extrême. Mais Cyrille sut consoler ses fidèles. On voulut du moins lui faire accepter comme récompense de riches offrandes. Mais le Saint refusant les présents qui lui étaient offerts, répondit :

« Si vous voulez me donner quelque chose que je puisse accepter, remettez-moi tous vos prisonniers. C'est la seule récompense que j'ambitionne. »

Les Khazars ne firent aucune difficulté à cette demande, et Cyrille emmena avec lui à Constantinople les prisonniers qu'il convertit à la vraie foi et qu'il s'attacha dans la suite comme ses disciples.

CYRILLE MOINE
LES DEUX FRÈRES MISSIONNAIRES EN MORAVIE

De retour à Constantinople, saint Cyrille reçut les félicitations de l'empereur; puis il demanda et obtint la permission de se retirer en liberté au monastère de Polychrone, où son frère Méthode l'avait précédé.

Mais Dieu appelait les deux frères à de nouvelles missions. Ratislas, roi des Moraves, ayant appris ce que Cyrille avait fait chez les Khazars, envoya des ambassadeurs à l'empereur Michel, ou plutôt à sa mère sainte Théodora, disant que son peuple avait renoncé à l'idolâtrie et voulait embrasser la religion chrétienne, mais qu'il n'avait personne capable de les instruire : en conséquence, il suppliait l'impératrice de lui envoyer des missionnaires.

Sainte Théodora choisit pour cet apostolat Cyrille et Méthode, qu'elle envoya au roi Ratislas, en fournissant abondamment aux frais de leur voyage.

CONVERSION DE LA BULGARIE ET DE LA MORAVIE

Nos deux saints missionnaires devaient, pour aller en Moravie, passer par la Bulgarie. Ce pays était encore sous le joug du plus honteux paganisme. Les deux frères ne négligèrent pas de profiter de la circonstance de leur passage pour prêcher la vraie foi.

Tout d'abord, le roi résista à leurs prédications; mais enfin Dieu toucha le cœur de ce monarque de la manière suivante : désirant faire peindre une galerie de son palais, il avait demandé un artiste habile à l'empereur de Constantinople. Celui-ci répondit : « Vous avez le moine Méthode; adressez-vous à lui. »

Saint Méthode, chargé de cette œuvre, représenta sur les murs de la galerie le jugement dernier, car le roi l'avait prié de peindre un spectacle terrible. A la vue du tableau, et surtout en entendant l'explication donnée par le peintre, le prince ne sut pas résister davantage à la grâce : il se fit instruire et baptiser et, peu de temps après, son peuple suivit son exemple.

Cyrille et Méthode passèrent ensuite chez les Moraves, qui ressentirent une grande joie de leur arrivée, d'autant plus que les saints missionnaires apportaient avec eux l'Evangile traduit en leur langue, avec les reliques de saint Clément.

Les habitants envoyèrent donc des députés au-devant d'eux, et les reçurent avec grand honneur. La prédication de Cyrille et Méthode ne tarda pas à porter ses fruits; toute la nation se convertit et reçut le baptême. Le séjour des deux frères en cette contrée dura quatre ans et demi; durant ce temps, ils dotèrent la Moravie d'une écriture alphabétique, traduisirent dans la langue du pays les prières liturgiques de l'office et de la messe, élevèrent partout des églises, et établirent des prêtres sur les divers points du royaume.

VOYAGE A ROME

Cependant, le récit des merveilles opérées par les saints frères pour la gloire de Dieu et l'extension de l'Evangile dans des pays encore barbares, avait comblé de joie le cœur du souverain pontife saint Nicolas Ier. La nouvelle de l'invention des reliques du pape saint Clément augmenta encore sa satisfaction. Il voulut voir les ardents missionnaires et hâter la translation du corps de saint Clément.

Cyrille et Méthode furent donc mandés à Rome. A leur arrivée dans la capitale du monde chrétien, le pape saint Nicolas était mort, mais il avait un successeur digne de lui dans la personne d'Adrien II.

Celui-ci vint au-devant des deux missionnaires, suivi de tout le clergé et du peuple de Rome. Il reçut de leurs mains les reliques de saint Clément et les déposa dans la basilique dédiée à ce saint pontife. Dieu, en cette circonstance, glorifia ces saintes reliques par plusieurs miracles.

De nos jours, les fouilles pratiquées dans les substructions de l'église actuelle de Saint-Clément ont permis de retrouver la basilique primitive encore décorée des fresques exécutées en souvenir de cette translation mémorable. L'une d'elles, et non la moins précieuse, reproduit les traits des saints Cyrille et Méthode. Les apôtres des Slaves sont représentés en habits sacerdotaux; entre eux est placé le pape. Il porte le pallium sur la chasuble; ses deux mains sont étendues dans un geste paternel, comme s'il appelait à lui les multitudes que ses envoyés convertissaient à l'Evangile. Suivant l'expression d'un savant italien, c'est le monument le plus éloquent de la dévotion des Romains pour les apôtres des Slaves, en même temps que de la subordination filiale de l'Eglise slave au Siège Apostolique. Nous l'avons reproduit en tête de cette vie.

SACRE ÉPISCOPAL — MORT DE SAINT CYRILLE

Adrien II, pour récompenser Cyrille et Méthode de leurs travaux apostoliques et aussi pour consolider leur œuvre, les sacra lui-même évêques des pays slaves : mais Cyrille ne devait pas revoir les populations qu'il avait évangélisées. Bien qu'il n'eût encore que quarante-deux ans, les fatigues de l'apostolat avaient épuisé ses forces. Se sentant incapable de porter le fardeau de l'épiscopat, il demanda au pape et obtint la permission de se retirer dans un monastère pour y finir sa vie au milieu des moines de Rome.

Quarante jours après être entré dans ce couvent, saint Cyrille mourut entre les bras de son frère, le 14 février 869.

« Mon frère, lui dit-il, avant d'expirer, nous avons été jusqu'ici comme deux bœufs attelés à une même charrue; je termine ma carrière et je tombe au milieu du sillon. Tu aspirais, je le sais, au bonheur de la retraite, : il t'y faut renoncer, puisque je meurs. N'abandonne point, par amour pour la solitude, une entreprise qui assure mieux ton salut et ta gloire éternelle. Je te laisse le gouvernement de l'Eglise slavonne; adieu, frère, adieu ! »

C'est dans ces sentiments que saint Cyrille s'endormit dans le Seigneur. Toute la ville de Rome pleura sa mort.

Saint Méthode demanda au pape la permission d'emporter le corps de son frère à Constantinople. « Notre mère, dit-il, nous a suppliés avec larmes de ne choisir d'autre sépulture qu'en notre pays. »

Le Souverain Pontife accéda d'abord à ce désir; mais, le peuple romain ayant fait de vives instances pour que le saint corps ne lui fût pas enlevé, Adrien II fit inhumer saint Cyrille dans la basilique de Saint-Pierre, dans le tombeau qu'il s'était fait préparer pour lui-même.

Saint Méthode, désolé de ne pouvoir emporter la dépouille mortelle de son frère bien-aimé, demanda du moins qu'elle fût ensevelie dans la basilique de Saint-Clément, en souvenir de la gloire prouvée à ce grand pontife par le saint apôtre. Le pape ne fit aucune difficulté; et le corps fut définitivement transporté dans l'église Saint-Clément, où il fut déposé dans un magnifique tombeau.

Méthode, cependant, songeait à retourner en Orient; il lui semblait cruel de se séparer ainsi de la sépulture de son frère. La nuit de son départ, il entra dans la basilique de Saint-Clément, et, à l'aide de ses compagnons, il parvint à s'emparer du corps de Cyrille. Il sortit secrètement de Rome et prit le chemin de la Moravie.

Mais, lorsque le matin du jour suivant, la caravane se fut arrêtée dans un endroit solitaire pour y prendre un peu de repos, il fut impossible, au moment où l'on voulut continuer le voyage, de mouvoir la châsse qui contenait les reliques du Saint; une force divine la rendait immobile. Etonné à la vue du prodige, Méthode se met en prière pour connaître la volonté de Dieu. Alors on vit Cyrille étendre les bras dans la direction de Rome, comme pour marquer que c'était dans cette ville qu'il devait reposer.

Ne doutant plus de la volonté de Dieu, Méthode revint dans la Ville Eternelle avec le corps de son frère, qu'on n'eut plus de peine à emporter, et le déposa de nouveau dans la basilique de Saint-Clément.

NOUVELLES PRÉDICATIONS DE SAINT MÉTHODE
CONVERSION DE LA BOHÊME

Méthode retourna au pays des Slaves, où il continua la mission qu'il partageait jadis avec son courageux frère. Mais Dieu lui réservait des épreuves et des persécutions; le saint apôtre eut, en effet, à subir de grandes tribulations.

Le prince Swatopluck, qui régnait vers l'an 870, après la mort de Ratislas, se montra d'abord tyran et impie. Saint Méthode, l'ayant frappé d'anathème, fut chassé du pays. Mais le roi se repentit bientôt, envoya prier le Saint de revenir, et promit de réparer ses premières fautes.

Swatopluck tint parole, et Méthode se vit amplement récompensé de ses premières tribulations, car elles lui méritèrent la grâce de convertir une autre nation.

Un jour, le jeune duc de Bohême, nommé Borzivoy, vint trouver le roi Swatopluck, dont il dépendait. Le roi le reçut avec honneur; mais, au repas, il le fit asseoir à terre, suivant l'usage des païens, car Borzivoy était encore idolâtre.

Saint Méthode, sensible à l'injure faite au jeune

duc, en prit occasion de l'instruire de la vanité des idoles et de la vérité du christianisme. Borzivoy, après avoir bien écouté et réfléchi, demanda le baptême avec trente de ses comtes. Et saint Méthode, après les avoir instruits et leur avoir fait observer les jeûnes solennels, les baptisa et leur donna un prêtre pour les affermir dans la foi.

Le jeune duc avait épousé une femme de la nation des Slaves: elle se nommait Ludmille, et avait beaucoup de zèle pour les idoles. L'exemple de son mari et les instructions du prêtre qu'il avait amené lui firent ouvrir les yeux : elle se convertit de tout son cœur et devint une sainte; elle fut la mère de saint Wenceslas, et elle-même termina sa vie par le martyre.

Une partie de la Bohême suivit l'exemple de son prince, l'autre partie demeura idolâtre. Cette dernière expulsa même le duc Borzivoy; mais enfin, les chrétiens l'emportèrent, le duc fut rappelé et tout le pays finit par se convertir à la vraie foi.

QUESTION DU RITE SLAVE

Nous avons vu plus haut comment Cyrille et Méthode furent les civilisateurs des peuples slaves au sein desquels leur prédication avait tracé comme un immense sillon de la lumière évangélique, et comment ils leur donnèrent un alphabet au moyen duquel ces peuples purent désormais écrire leur langue.

Saint Cyrille et saint Méthode crurent non seulement devoir traduire en slavon les Livres Saints, mais encore employer cet idiome dans le célébration du service divin, dans l'espoir d'accélérer par ce moyen la conversion des peuples au salut desquels ils s'étaient voués.

Adrien II conféra avec les deux missionnaires au sujet de cette innovation liturgique; mais les raisons apportées par eux le convainquirent, et il ne fit aucune difficulté pour approuver le rite slave.

Ce fut seulement sous Jean VIII, successeur d'Adrien II, que ce fait attira sérieusement l'attention du Saint-Siège. A cette époque, des calomniateurs avaient accusé saint Méthode d'hérésie. Mandé à Rome à ce sujet, le Saint n'eut pas de peine à se justifier.

Mais le pape, tout en reconnaissant son intégrité dans la foi, le blâma vivement d'avoir introduit une nouvelle langue dans la liturgie. Saint Méthode s'excusa en disant que le Psalmiste avait dit : « Que toutes les nations louent le Seigneur. » Il ajouta que s'il avait traduit les prières liturgiques en langue slavonne, c'était à cause de l'extrême ignorance dans laquelle ce peuple était plongé.

Le pape reconnut la justesse de ces raisons; il confirma l'usage de la langue slavonne dans le service divin; voici ses propres paroles :

« Nous ordonnons que l'on célèbre en langue slavonne les louanges et les œuvres du Christ, Notre-Seigneur. Car la Sainte Ecriture ne nous enseigne pas à louer le Seigneur seulement dans une langue, mais dans toutes, quand elle dit : Toutes les nations, louez-le Seigneur : célébrez-le, tous les peuples!..... Il n'est donc contraire ni à la saine foi, ni à la doctrine, de célébrer la messe dans la langue slavonne. Celui qui a fait les trois langues principales, l'hébreu, le grec et le latin, a créé aussi toutes les autres pour sa louange et pour sa gloire.

» Nous ordonnons cependant, ajoutait le Pontife, que, dans toutes les églises, on lise d'abord l'Evangile en latin pour le plus grand honneur, et qu'ensuite, on le lise en slavon pour le peuple qui n'entendrait pas les paroles latines. »

L'Eglise permet très difficilement de semblables innovations dans la liturgie sacrée, mais elle les approuve et les confirme quand l'usage les a consacrées.

Il y a des auteurs qui pensent que si le pape Jean VIII avait tenu plus ferme à l'usage du latin, il aurait rendu moins facile le schisme et la perversion des nations slavonnes. Mais nous avons à ce sujet le sentiment du grand pape saint Grégoire VII, qui dit à propos de saint Cyrille et de saint Méthode :

« Ces hommes religieux ont subi avec condescendance les désirs d'un peuple rempli de simplicité, ou n'ont pas jugé à propos d'y porter remède. »

« Du reste, le Saint-Siège se fit un devoir, dit Dom Guéranger, de protéger la langue slavonne dans les églises qui en usaient légitimement pour le service divin; les papes exigèrent seulement que la traduction fût exacte, et que le slavon ancien y fût employé. »

DERNIÈRES CONQUÊTES DE SAINT MÉTHODE

Saint Méthode, continuateur de l'œuvre commencée par son frère saint Cyrille, semble avoir été appelé de Dieu à évangéliser toute la partie de l'Europe qui n'avait point embrassé la vraie foi.

De la Moravie, il alla en Pannonie, en Pologne, en Dalmatie, en Carinthie, en Illyrie, et y travailla avec succès à répandre la lumière de l'Evangile.

Le saint apôtre eut à lutter contre les efforts du fourbe Photius qui troublait alors la paix de l'Eglise, mais qui ne put jamais surprendre la science des saints missionnaires.

Ceux-ci, au témoignage du docte romain, Anastase le bibliothécaire, connaissaient parfaitement l'histoire de saint Denys l'Aréopagite, premier évêque de Paris. Ils en lisaient assidûment les œuvres et ne se lassaient pas de les commenter à leurs auditeurs. Ils avaient coutume de dire que la théologie de ce Père était le fléau de tous les hérétiques présents et à venir.

MORT DE SAINT MÉTHODE

L'heure du repos était venue pour saint Méthode : cet apôtre zélé, qui avait été si uni à son frère durant sa vie, allait bientôt le rejoindre pour l'éternelle récompense.

Sentant sa fin approcher, il désigna un de ses prêtres pour lui succéder dans la charge de l'épiscopat; puis, ayant donné à son clergé et à son peuple ses suprêmes instructions, il s'endormit dans le Seigneur vers l'an 885.

Plusieurs peuples slaves, entraînés dans le schisme par la perfidie des Grecs, se sont séparés de l'Eglise catholique; puisse l'intercession de leurs deux saints apôtres les ramener à l'unique bercail de Jésus-Christ. C'est dans ce but que N. S. P. le Pape Léon XIII, en 1880, a ordonné de célébrer la fête de saint Cyrille et de saint Méthode dans l'Eglise universelle.

E. PETITHENRY, Imp.-*gérant*, 8, rue François Ier, Paris

OCTAVE DE LA FÊTE DE SAINT PIERRE ET SAINT PAUL

Fête le 6 juillet.



LES DERNIÈRES ANNÉES DE SAINT PAUL

Après avoir évangélisé plusieurs fois la Syrie, toutes les provinces de l'Asie-Mineure, la Macédoine et la Grèce, après avoir conquis des milliers d'âmes à Jésus-Christ et fondé de nombreuses Eglises malgré les obstacles immenses accumulés sous ses pas par la haine de l'enfer et l'indocilité des passions humaines, l'apôtre saint Paul se trouvait pour la seconde fois dans la ville de Corinthe. Déjà il avait par ses épîtres rendu la paix à cette Eglise où divers abus étaient venus jeter le trouble, sa présence confirma les bonnes dispositions des fidèles et les affermit dans la foi. Il résolut alors d'aller revoir Jérusalem, et il partit, emportant diverses aumônes que les chrétiens de Corinthe envoyaient à leurs frères les pauvres de la ville sainte. C'est qu'en effet, les œuvres de charité inconnues des païens, venaient de faire leur entrée dans le monde avec la prédication de l'Evangile.

INCONVÉNIENT DE DORMIR AU SERMON

Troade fut la première ville d'Asie où saint Paul et ses compagnons s'arrêtèrent dans leur voyage vers la Judée. Ils y restèrent sept jours; le dimanche l'Apôtre présida l'assemblée des fidèles; la réunion se tenait dans une salle haute, éclairée de nombreuses lumières; saint Paul devait partir le lendemain et tous les fidèles désiraient avec ardeur recueillir une dernière fois, et avec abondance, les trésors de cette parole ardente et lumineuse qui jaillissait du cœur du grand Apôtre pour transformer les âmes. Le zèle et la charité de Paul ne leur firent pas défaut et lui-même, oubliant dans l'ardeur de son entretien que les heures s'écoulaient, parla une bonne partie de la nuit. Cependant, un jeune homme nommé Eutyque, qui s'était assis sur le rebord d'une fenêtre, faute de place meilleure, se laissa gagner par le sommeil; son corps, qui se balançait par un mouvement machinal, perdit l'équilibre et il tomba du troisième étage sur le pavé de la rue. On se précipita pour le relever : il était mort! L'Apôtre, qui était accouru, lui aussi, saisit dans ses bras le cadavre de l'infortuné jeune homme, et dit aux assistants : « Ne vous troublez pas car il vit. » En effet Dieu venait de renouveler par les mains de Paul le miracle d'Elie et d'Elisée, Eutyque

sortit de ce pieux embrassement ressuscité et guéri.

Une joie triomphante illumina tous les cœurs que ce douloureux accident avait jetés dans une grande tristesse. On célébra les saints mystères avec beaucoup d'actions de grâces, et après de fraternelles agapes, saint Paul reprit la parole jusqu'au lever du jour. Alors, sans perdre de temps, il alla s'embarquer pour la Syrie.

Le navire fit escale à Milet près d'Ephèse; Paul fait avertir les prêtres de cette ville qui se hâtent d'accourir; il leur adresse une paternelle exhortation que saint Luc nous a conservée dans les *Actes des Apôtres ;* elle est si belle et si touchante qu'aucune littérature profane n'offre rien de semblable. « Je m'en vais à Jérusalem, ajouta-t-il, sans savoir le détail des persécutions qui m'y sont réservées; mais dans toutes les villes que je traverse, l'Esprit-Saint me renouvelle le même avertissement, savoir que des chaînes et des tribulations m'attendent à Jérusalem. Cependant je ne redoute rien pourvu que j'achève ma course et le ministère de la parole que le Seigneur m'a confié. » Les prêtres d'Ephèse se jetèrent au cou de Paul, fondant en larmes, car ils craignaient de ne plus le revoir et ils l'accompagnèrent jusqu'au navire.

A Tyr, où saint Pierre avait prêché, l'Apôtre trouva plusieurs familles chrétiennes, heureuses de le recevoir pendant les sept jours qu'il s'arrêta dans cette ville. Au moment du départ, tous les fidèles l'accompagnèrent, on s'agenouilla sur le rivage et après avoir prié avec eux, saint Paul et ses compagnons montèrent sur le bateau. A Césarée de Palestine, l'Apôtre fut reçu dans la maison du diacre saint Philippe. Un chrétien nommé Agab, doué du don de prophétie, prit la ceinture de Paul et s'en étant lié les pieds et les mains : « Voici, dit-il, ce que dit l'Esprit-Saint : l'homme à qui appartient cette ceinture sera lié de cette sorte par les Juifs dans Jérusalem et ils le livreront entre les mains des Gentils. » Alors les amis de Paul et les fidèles de Césarée supplièrent l'Apôtre de ne pas monter à Jérusalem. Mais celui-ci leur répondit avec courage : « Que faites-vous de pleurer et d'attendrir ainsi mon cœur? Je suis prêt non seulement à subir les chaînes, mais à mourir s'il le faut à Jérusalem pour le nom du Seigneur Jésus! » Devant cette résolution inébranlable, les assistants répondirent : « Que la volonté de Dieu soit faite, » et l'heure du départ fut fixée.

DEUX ANS DE CAPTIVITÉ EN PALESTINE

Reçu à bras ouverts par saint Jacques le Mineur, évêque de Jérusalem, saint Paul jouit d'abord de quelque repos dans la Ville Sainte. Mais un jour qu'il priait dans le temple, il fut reconnu par des Juifs venus d'Asie; ils se jetèrent sur lui en criant : « Au secours, Israélites, voici l'homme qui prêche par toute la terre contre le peuple, contre la loi et contre le temple! Il vient même profaner le saint Lieu en y introduisant les Gentils. » (Ils l'avaient vu dans la rue en compagnie de l'Ephésien Trophyme et ils croyaient qu'il l'avait fait entrer dans l'enceinte du Temple réservée aux seuls Juifs.) La multitude se précipita sur l'Apôtre, on le traîna hors du Temple dont on ferma aussitôt les portes; on allait le massacrer, lorsque le tribun militaire, Claudius Lysias, averti à temps de l'émeute, accourt avec des centurions et des soldats. A son aspect, les forcenés cessent de frapper saint Paul, le tribun leur arrache leur victime et la fait charger de chaînes; il interroge ensuite la foule : « Quel est cet homme? Qu'a-t-il fait? » demandait-il. Les uns répondaient une chose, les autres une autre, tous criaient. Désespérant de rien apprendre dans ce tumulte, le tribun ordonne aux soldats de conduire le prisonnier à la forteresse Antonia qui leur servait de caserne. Mais la multitude se pressait autour d'eux en criant : A mort! A mort! tellement qu'en montant les degrés qui menaient à la forteresse, ils durent porter le prisonnier dans leurs bras pour le soustraire à la fureur populaire.

Arrivé sur le degré le plus élevé du portique et désormais à l'abri de la foule, Paul dit en grec au tribun : « Pourrais-je vous adresser une prière? — Tu sais le grec? repartit le tribun étonné. Serais-tu, par hasard, cet égyptien qui a soulevé une émeute l'autre jour et s'est enfui dans le désert en entraînant avec lui quatre mille sicaires? — Non, dit saint Paul, je suis un hébreu né à Tarse en Cilicie, municipe bien connu. Permettez-moi, je vous prie, d'adresser la parole au peuple. » Lysias le lui accorda.

Alors l'Apôtre se tournant vers la foule, étendit la main et fit signe qu'il allait parler; aussitôt il se fit un grand silence, et Paul dit en langue hébraïque : « Israélites, mes frères et mes pères, écoutez l'explication de ma conduite. » En l'entendant parler en hébreu la multitude redoubla d'attention. Il continua donc : « Je suis de race juive, je suis né à Tarse en Cilicie, mais j'ai été élevé dans cette ville de Jérusalem et c'est aux pieds du savant Gamaliel que j'ai appris les véritables principes de la loi de nos aïeux. Zélateur ardent de cette loi, comme vous tous l'êtes encore aujourd'hui, j'ai persécuté jusqu'à la mort les disciples de Jésus-Christ. Je les faisais arrêter et traîner chargés de chaînes dans les cachots. Le prince des prêtres et tous les anciens du peuple le savent et peuvent l'attester. C'est d'eux que je reçus des lettres pour la synagogue de Damas, me donnant pleins pouvoirs pour faire arrêter les chrétiens de cette ville et les amener ici recevoir leur châtiment.

« Je partis donc pour Damas, et déjà j'approchais de cette ville, c'était vers l'heure de midi, quand je fus environné soudain d'une lumière céleste. Renversé à terre, j'entendis une voix qui me disait : Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu? — Qui êtes-vous, Seigneur? m'écriai-je. — Je suis Jésus que tu persécutes, reprit la voix. — Ceux qui m'accompagnaient voyaient la lumière, mais ne comprenaient pas les paroles qui m'étaient adressées. — Je demandai alors : Seigneur, que me faut-il faire? — Et le Seigneur me répondit : Lève-toi, entre à Damas. Là, on t'instruira de ce que tu dois faire? — Or, cette clarté éblouissante m'avait aveuglé. Mes compagnons durent me conduire par la main et j'arrivai ainsi à Damas. »

Le saint orateur raconta ensuite son baptême à Damas, la mission qu'il reçut de Dieu, son retour à Jérusalem, la résistance des Juifs à sa parole et l'ordre que Dieu lui donna d'aller prêcher aux Gentils. A ce mot de Gentils, la foule jusque-là silencieuse éclata en vociférations : « Massacrez cet impie! Il n'est pas permis de le laisser vivre! A mort! A mort! » Ils se dépouillaient de leurs manteaux, comme s'ils allaient le lapider, mais, n'osant accabler de pierres un prisonnier placé sous la sauvegarde d'un officier romain, ils remplissaient l'air de poussière qu'ils jetaient à pleines mains.

En présence de ce nouveau tumulte, le tribun ordonne aux soldats d'amener Paul dans l'intérieur de la forteresse pour le flageller, le mettre à la torture et l'obliger ainsi à avouer ses prétendus crimes. Déjà on l'avait lié avec des cordes, quand l'Apôtre dit à l'officier qui présidait l'exécution : « Depuis quand vous est-il permis de flageller un homme qui est citoyen romain et qui n'a pas été condamné? » L'officier courut au tribun : « Qu'alliez-vous faire,

dit-il, cet homme est citoyen romain! » (La loi défendait expressément de flageller un citoyen romain.) Paul fut aussitôt détaché.

Le lendemain, le tribun fait comparaître saint Paul devant le Sanhédrin ou grand tribunal des Juifs. Mais à peine l'Apôtre a-t-il parlé du dogme de la résurrection, que l'assemblée, composée de Pharisiens et de Sadducéens, se divise contre elle-même; une discussion tumultueuse éclate entre les deux partis(1), et le tribun craignant de voir Paul mis en pièces par ces frénétiques appelle des soldats pour le ramener au camp.

Cependant la foule était furieuse de voir sa victime lui échapper. Quarante Juifs s'engagent par serment à ne rien manger ni boire avant d'avoir poignardé l'Apôtre. Ils s'entendent avec les princes des prêtres; il est convenu que ceux-ci demanderont au tribun de leur amener une seconde fois le prisonnier sous prétexte de l'interroger et les assassins le poignarderont en route. La Providence permet qu'un neveu de saint Paul, fils de sa sœur, ait connaissance du complot. Il en prévient secrètement saint Paul ainsi que le tribun. A cette nouvelle, le tribun réunit une escorte de deux cents légionnaires, de soixante-dix cavaliers et de deux cents lances, sous la conduite de deux centurions, leur confie saint Paul avec ordre de le conduire sain et sauf à Félix, gouverneur de Palestine, en résidence à Césarée. La petite troupe quitta Jérusalem durant la nuit et échappa heureusement aux attaques des sicaires.

Cinq jours après la venue de Paul à Césarée, une députation ayant à sa tête l'avocat Tertullus vint porter au tribunal du gouverneur les accusations des Juifs contre l'Apôtre. Celui-ci répondit avec une noble assurance et se justifia pleinement; Félix reconnut son innocence, mais, plus avare que juste, il retint son prisonnier dans les fers dans l'espoir qu'il donnerait de l'argent pour recouvrer sa liberté. Deux ans se passèrent ainsi, après lesquels Félix fut remplacé par un autre gouverneur nommé Festus.

DÉPART POUR ROME — TEMPÊTE ET NAUFRAGE

Dès que Festus eut pris possession de son gouvernement, les Juifs s'empressèrent de reprendre leurs accusations contre saint Paul. Ils accablaient d'instances le gouverneur lui demandant de renvoyer le prisonnier à Jérusalem pour y être jugé. Leur dessein était de l'assassiner en route. Alors Paul, usant de ses droits de citoyen romain, dit à Festus : « J'en appelle au tribunal de l'empereur, si j'ai commis quelque crime qui mérite la peine capitale, je ne refuse pas de l'expier par ma mort, mais si je suis innocent, comme vous avez pu vous en convaincre, nul n'a le droit de me livrer à mes ennemis, j'en appelle à César. — Tu en as appelé à César, répondit Festus, tu iras à César. »

En attendant, le roi Agrippa le jeune et sa sœur Bérénice étant venus saluer le nouveau gouverneur, celui-ci fit comparaître devant eux saint Paul dont ils avaient souvent entendu parler et qu'ils désiraient beaucoup voir. L'Apôtre en profita pour leur prêcher la divinité de Jésus-Christ, avec tant de force et de clarté, que le roi ne put s'empêcher de dire : « Encore un peu et tu me persuaderais d'être chrétien! — Plût à Dieu qu'il ne s'en fallut ni de peu ni de beaucoup! reprit l'Apôtre. Plût à Dieu que vous et tous ceux qui m'écoutent, vous fussiez ce que je suis moi-même, à la réserve de ces chaînes.

L'Apôtre et quelques autres prisonniers furent confiés au centurion Julius qui, avec une escorte de soldats, devait les conduire en Italie. Saint Luc et Aristarque de Thessalonique, qui avaient entouré saint Paul de leurs soins durant sa captivité, obtinrent la permission de l'accompagner dans ce long voyage. On prit la route de mer, la traversée fut d'abord heureuse, mais l'hiver vint avec ses dangers; saint Paul conseillait d'attendre dans un port le retour de la bonne saison, le centurion et le pilote préférèrent aller encore un peu plus loin; bientôt le vent se leva, le ciel se couvrit de nuages, une terrible tempête se déchaîna, le navire en grand danger allait à la dérive au gré des vagues, il fallut abattre le grand mât, jeter à la mer les marchandises pour alléger le vaisseau. La tempête continua plusieurs jours, tout espoir de salut semblait perdu, dans l'attente de la mort, nul ne songeait à prendre de la nourriture. Il y avait à bord deux cent soixante-seize personnes. En ce péril extrême, ce fut saint Paul qui releva les courages : Amis, dit-il, vous auriez mieux fait de croire à ma parole, et de ne point quitter l'île de Crète... Cependant reprenez courage, personne d'entre vous ne périra. Le navire seul sera perdu. Cette nuit, le Dieu que je sers m'a envoyé son ange, qui m'a dit : « Ne crains rien, Paul. Tu comparaîtras au tribunal de César, et le Seigneur, touché de tes prières, t'a accordé la vie de tous ceux qui naviguent avec toi! Courage donc, mes amis. Je crois en Dieu, et tout ce qu'il m'a ainsi révélé s'accomplira. Bientôt nous allons approcher d'une île. »

On ne tarda pas en effet à apercevoir une terre, c'était l'île de Malte. On dirigea comme on put le navire dans cette direction, mais il alla échouer sur un banc de sable non loin de la côte. Les soldats, craignant de voir leurs prisonniers s'échapper durant le sauvetage, voulaient les massacrer tous; le centurion qui voulait conserver Paul, fut assez heureux pour les en empêcher. Alors les passagers qui savaient nager gagnèrent à la nage la terre voisine, les autres furent sauvés sur des radeaux et des débris du navire.

SAINT PAUL MORDU PAR UNE VIPÈRE

Les habitants de Malte traitèrent les naufragés avec beaucoup d'humanité; ils allumèrent un grand feu pour les réchauffer et les sécher, car il faisait un froid glacial. Saint Paul s'était empressé, lui aussi, de ramasser des sarments; comme il les jetait au feu, une vipère, réveillée par la flamme, se jeta sur sa main, et y resta suspendue en la mordant. Les indigènes, à cette vue, se dirent entre eux : « Cet homme est sans doute quelque grand meurtrier, puisque, après un naufrage, la vengeance céleste le poursuit encore. » Cependant, Paul secoua le reptile dans le feu, et ne s'en occupa pas davantage. Les indigènes surveillaient des yeux sa main mordue et s'attendaient à la voir enfler sous l'action du venin, qui ne tarderait pas à envahir tout le corps. Ils attendirent longtemps, et restèrent stupéfaits de voir que saint Paul n'éprouvait aucun dommage. Changeant alors de sentiment, ils se disaient : « C'est un Dieu. »

Publius, chef de l'île, offrit généreusement l'hospitalité à l'Apôtre et à ses compagnons; le père de Publius était gravement malade, Paul, en entrant dans la maison, pria pour lui, lui imposa les mains, et il fut guéri. A cette nouvelle, tous les habitants amenèrent leurs malades, et Dieu les guérit tous par son fidèle Apôtre. Publius se fit chrétien et devint le premier évêque de Malte.

Après trois mois de séjour, nos voyageurs s'embarquèrent sur un nouveau vaisseau, et arrivèrent heureusement à Reggio, en Sicile. La tradition de cette ville nous apprend que le grand Apôtre se mit aussitôt à annoncer la bonne nouvelle de la venue de Jésus-Christ à la foule qui se pressait sur le quai du port. Mais on ne voulait point l'écouter, et la nuit

(1) Les Pharisiens admettaient cette vérité et les Sadducéens la niaient.

venant, les auditeurs se dispersaient en se moquant de l'orateur étranger. « Ecoutez-moi seulement jusqu'à ce que cette torche soit consumée » dit saint Paul, et il posa la torche sur la colonne rostrale à laquelle était amarrée le navire. La torche se consuma bientôt, mais la lumière ne cessa point de resplendir sur le haut de la colonne. Témoins de ce prodige, les assistants écoutèrent la parole du messager de Dieu, et un grand nombre se firent chrétiens. La cathédrale de Reggio conserve encore aujourd'hui avec respect la colonne rostrale, monument de la prédication de saint Paul.

A Pouzzoles, en Italie, saint Paul et ses compagnons trouvèrent une chrétienté puissante; l'apôtre saint Pierre avait déjà évangélisé cette contrée. Les fidèles les retinrent huit jours au milieu d'eux. Puis ils continuèrent leur route vers Rome. Les chrétiens de cette grande ville, disciples de saint Pierre, apprirent avec joie l'arrivée de saint Paul. Deux députations vinrent au devant de lui jusque fort loin, la première fit plus de soixante kilomètres pour aller le rejoindre. C'est ainsi que saint Paul, captif, entra dans cette ville fameuse, alors la capitale du paganisme, mais où saint Pierre avait déjà intrépidement fixé son siège, où l'Apôtre des Gentils devait répandre aussi son sang, et dont Dieu voulait faire la capitale du monde chrétien.

Le centurion Julius remit son illustre prisonnier au prefet du prétoire Burrhus; celui-ci le mit sous la garde d'un soldat, qui fut rattaché à son captif par une chaîne de fer, suivant une coutume romaine, et il lui permit de se loger où il voudrait.

Saint Paul dut encore attendre deux ans avant d'obtenir justice, mais ce temps ne fut pas perdu pour la prédication évangélique. La demeure où il logeait, et dont la tradition romaine a gardé fidèlement le souvenir (1) devint un centre d'apostolat. A l'abri des vexations des Juifs, sans crainte des païens, il prêchait librement Jésus-Christ, beaucoup venaient le voir et l'entendre; il fit de nombreuses conversions, et Jésus-Christ eut des adorateurs jusque dans le palais de l'empereur.

Les Eglises d'Asie qu'il avait fondées n'oubliaient pas leur Apôtre, et s'intéressaient vivement à lui. Les chrétiens de Philippes surpassèrent les autres dans l'expression de leur reconnaissance filiale, lui envoyèrent leur évêque Epaphrodite pour lui porter des secours et prendre soin de sa personne. L'Apôtre, en leur renvoyant leur messager, les remercia dans une touchante épître. Il écrivit aussi à Philémon, riche chrétien de Phrygie, pour lui recommander son esclave fugitif Onésime qu'il venait de convertir à Rome. De cette première captivité de saint Paul, datent également l'épître aux Colossiens, la première épître à Timothée et cette sublime *épître aux Hébreux* où le Docteur des Nations expose, en termes si profonds, l'excellence du Sacerdoce de Jésus-Christ et la substitution de la loi nouvelle à la loi ancienne.

Saint Paul comparut enfin devant l'empereur : c'était Néron, mais Néron jeune encore, et aimé de Rome qu'il allait épouvanter par ses folies et ses cruautés monstrueuses. L'empereur reconnut l'innocence de l'Apôtre et lui fit rendre la liberté.

DERNIER VOYAGE — DEUXIÈME CAPTIVITÉ — MARTYRE

Néron, devenu bientôt l'effroi du monde romain, venait, en digne père des persécuteurs de l'Eglise, de décréter la première persécution générale; Rome vit un nombre immense de martyrs mourir pour Jésus-Christ au milieu des plus affreux supplices. Saint Paul qui visitait les églises d'Asie, sur une inspiration de Dieu, se hâta d'accourir à Rome auprès de saint Pierre pour soutenir avec lui le courage des chrétiens. Saint Luc l'accompagnait encore en ce voyage. La persécution s'étant un peu ralentie, les deux apôtres reprirent avec ardeur les travaux de leur mission sainte. Mais saint Paul ayant converti l'échanson du palais et une des amies de Néron, le tyran le fait jeter dans un cachot. Bientôt, il comparaît devant le monstre couronné; ses amis, effrayés, l'abandonnent et n'osent venir témoigner en sa faveur; mais saint Luc et Onésiphore le consolent par leur fidélité; Dieu l'assiste dans cette terrible rencontre, et cette fois encore il échappa « à la gueule du lion » ainsi qu'il l'écrivit lui-même peu après dans sa deuxième épître à Timothée son cher disciple.

Toutefois, s'il échappa à la mort, il ne recouvra point sa liberté, ou si on la lui rendit ce fut pour peu de temps. Le jour du dernier combat et de la victoire éternelle, digne couronnement de tant de travaux, approchait pour lui. Le 29 juin de l'an 67, après plusieurs mois de captivité, il fut tiré de son cachot et conduit avec saint Pierre au martyre. Après avoir marché quelque temps ensemble, les deux hérauts de Jésus-Christ, fondateurs de Rome chrétienne et vrais pères de la civilisation européenne, s'embrassèrent une dernière fois sur la terre : « La paix soit avec toi, chef de l'Eglise, pasteur de tous les agneaux du Christ! dit saint Paul. — Va en paix, prédicateur des biens célestes, guide des justes dans la voie du salut! » répondit saint Pierre.

Pendant que le premier Pape allait à la croix qui l'attendait au-delà du Tibre, l'Apôtre des nations continua sa marche sur le chemin d'Ostie. Non loin des remparts de Rome, il rencontra une jeune et noble chrétienne, c'était Plautilla, fille de Flavius-Sabinus, préfet de Rome et frère du général Vespasien qui devint empereur trois ans après. Plautilla fondait en larmes en voyant saint Paul conduit à la mort : « Adieu, Plautilla, plante de la vie éternelle, lui dit l'Apôtre, marche toujours dans la voie des commandements du Christ et tu entreras en possession de l'héritage céleste. » Puis il la pria de lui prêter son voile afin de se bander les yeux, suivant la coutume, au moment du supplice.

Arrivé au lieu appelé les *Eaux Salviennes*, à plusieurs kilomètres de Rome, saint Paul se banda les yeux, s'agenouilla et inclina la tête; le glaive du soldat fit tomber cette tête vénérable qui rebondit trois fois sur le sol. Une source d'eau jaillit à chacun des endroits où elle toucha la terre; et l'on peut voir encore aujourd'hui ces trois sources dans le sanctuaire élevé sur ce lieu. A côté, se trouve le couvent des Trappistes français, devenus de nos jours les gardiens de cette terre bénie.

Après son martyre, saint Paul apparut à Plautilla, tout brillant de gloire, et lui remit son voile ensanglanté, cher et précieux souvenir, que la noble romaine garda comme un trésor. Lucine, aïeule maternelle de Plautilla, fit recueillir avec respect le corps de l'Apôtre et lui donna la sépulture, dans sa propriété, près de la voie d'Ostie, où elle avait fait commencer à creuser une catacombe. Le premier empereur chrétien, Constantin le Grand, fit plus tard bâtir autour de ce tombeau une basilique splendide qui a vécu quinze siècles. Détruite en 1823 par un violent incendie, elle a été magnifiquement rebâtie par la généreuse sollicitude de trois papes et les dons de l'univers chrétien, et Pie IX, de glorieuse et sainte mémoire, en a fait la dédicace solennelle le 10 décembre 1854.

Le corps du grand Apôtre y est toujours avec ses chaînes et les reliques de saint Timothée son disciple; mais son chef est avec celui de saint Pierre dans la basilique de Saint-Jean-de-Latran.

(1) C'est aujourd'hui la partie souterraine de la belle petite église de Sainte-Marie-*in-via-Lata*.

Imp.-*gérant* : PETITHENRY, 8, rue François Ier, Paris.

SAINT PIERRE FOURIER

Fête le 7 juillet.



Portrait authentique de saint Pierre Fourier.

ENFANCE DE PIERRE FOURIER — SA VIE D'ÉTUDIANT

Pierre Fourier naquit à Mirecourt, le 30 novembre 1565, de parents très chrétiens et d'un rang ordinaire, mais anoblis plus tard par Charles III. Il mit généreusement à profit leurs leçons de vertu. Ferveur dans les prières, obéissance prompte et affectueuse, application à l'étude, douceur inaltérable, délicatesse de manières, précocité d'intelligence, fuite des plus innocentes familiarités et des moindres paroles mensongères, telles étaient ses dispositions.

Certains traits présagent l'héroïsme de sa sainteté future. Je me bornerai au suivant. Il jouait un jour avec ses camarades ; à un certain moment, il vient à heurter le bras de l'un de ses parte-

naires. Celui-ci, persuadé que Pierre lui a fait manquer un bon coup, lui administre un vigoureux soufflet. A l'instant, les amis de Pierre s'élancent sur l'insulteur, mais voici que le saint enfant s'interpose aussitôt et protège lui-même celui qui l'a frappé, « épargnant, dit le P. Bédel, le dos de celui qui n'avait point épargné ses joues. » Les mères, émerveillées de ses dispositions, le proposent comme un modèle à leurs enfants. Bientôt il prélude aux fonctions du sacerdoce et de l'apostolat. Il dresse et orne des autels, et là, il récite les prières de la messe et fait des prédications d'une naïve éloquence. L'expression angélique de son visage et son ton pénétré ravissent les auditeurs, qui s'écrient, comme autrefois de saint Jean-Baptiste : « Que pensez-vous que sera cet enfant? »

A quinze ans, son père le conduit à la célèbre Université de Pont-à-Mousson, et lui donne les avis les plus sages. Pierre les a devancés et s'est promis à lui-même de mourir plutôt que de se souiller. Il marche avec une précaution plus grande sous les yeux de son Père céleste et sous le regard de Marie à laquelle il s'est consacré; il se livre plus assidûment à l'exercice de la prière, fuit avec le plus grand soin les écoliers pervers, pratique déjà des mortifications très rudes, comme de ne manger qu'une fois le jour et de coucher sur le sol nu. Son séjour à l'Université se résume dans cet éloge de ses maîtres dont il est l'orgueil, et de ses condisciples dont il est le modèle : *aut orat, aut studet;* ou il prie, ou il étudie.

CHANOINE RÉGULIER ET CURÉ DE MATTAINCOURT

A vingt ans, Pierre Fourier entre chez les Chanoines réguliers de Chaumouzey, déchus, hélas! de leur ferveur primitive. Cette démarche étonne, mais Dieu a ses desseins. Il y fait profession en 1587. Ordonné prêtre le 25 février 1589, il ne veut célébrer sa première messe qu'après une longue préparation, le jour de la Nativité de saint Jean-Baptiste, qu'il semble avoir pris pour modèle. Il retourne à Pont-à-Mousson pour l'étude de la théologie, faisant ses délices de l'Ecriture Sainte et des Pères. Il arrive à posséder avec tant de solidité saint Augustin, saint Jean Chrysostome, saint Basile, saint Grégoire et saint Bernard, que souvent il cite, avec indication du titre et du livre, des passages entiers de ses auteurs favoris, avec la même facilité et la même fidélité que s'il les avait lus la veille. Un mot de ses condisciples nous donnera une idée plus juste encore de sa science : « Si la Somme de saint Thomas venait à se perdre, on pourrait la retrouver sur les lèvres de Fourier. »

Entre trois bénéfices qui lui sont offerts, il choisit le plus pauvre, Mattaincourt, paroisse alors livrée au libertinage, à l'hérésie et à l'athéisme, et que l'on nommait *la petite Genève.* Il inaugure son ministère au jour de la Fête-Dieu, 5 juin 1597. « Mes enfants, dit-il à ses paroissiens, Dieu se donne aux hommes sous les espèces sacramentelles sans chercher d'autre intérêt que le bien et le salut de ceux qui le reçoivent : ainsi, je me donne à vous en ce jour, non pour l'honneur, non pour les richesses, mais pour le bien de vos âmes que je veux sauver, quand je devrais perdre et mon sang et ma vie. » Son sermon fut tellement pathétique qu'après quarante ans on s'en souvenait comme d'hier. Mais personne ne s'en souvint comme Fourier pour le réaliser dans sa conduite.

ZÈLE ET CHARITÉ DE PIERRE FOURIER

Brûlant d'amour pour Dieu et pour le prochain, il se met à l'œuvre avec un courage et une persévérance qui ne se démentent jamais. Il paraît devant son peuple comme un évangile vivant, où la malignité ne peut relever le moindre défaut, la plus petite contradiction. Il se donne tout entier à ses paroissiens. Quand il n'est pas auprès d'eux pour les instruire, les consoler, les secourir, il plaide leur cause devant Dieu par ses mortifications, ses prières et ses larmes. Que de pieuses industries sa charité n'invente-t-elle pas pour porter la lumière dans ces esprits si peu éclairés, pour toucher ces cœurs endurcis!

Quelle sollicitude de tous les instants! Il ménage le temps comme un baume précieux, dont il ne faut pas, dit-il, *perdre une seule goutte-telette à escient*, c'est-à-dire volontairement. Attentif au bien des âmes, Fourier l'est encore à celui des corps; il secourt ses chers paroissiens dans leurs nécessités, les conseille dans leurs embarras, apaise leurs discordes, défend leurs droits avec plus d'énergie que s'ils étaient les siens, fonde des institutions pour sauvegarder leurs intérêts, comme la *Bourse de Saint-Evre*, et une association pour la diminution des procès.

La *Bourse de Saint-Evre* était une sorte d'assurance mutuelle. Elle se composait de dons volontaires, de legs pieux, d'amendes et d'autres épaves. Quand un paroissien se trouvait en *déficit* dans ses affaires, on lui prêtait une certaine somme, à la seule condition de rendre l'équivalent quand elle aurait fructifié entre ses mains. Pierre visitait avec une bonté paternelle les pauvres honteux, déployait une souveraine délicatesse à venir généreusement à leur aide, sans blesser leur amour-propre. Sa charité pour les malades était infatigable; il veillait à faire acheter pour eux la meilleure viande de boucherie; il voulait qu'ils eussent non seulement le nécessaire, mais encore l'agréable. Parfois, il passait des nuits entières auprès d'eux, réunissant les fonctions de prêtre et d'infirmier avec un dévouement sans bornes. Il prêtait son lit à ceux qui n'en avaient point. Un jour, il prêta à un pauvre malade ses couvertures, à un autre les draps réservés pour lui-même, à un autre la paillasse, et le bois du lit à un quatrième. Le Bienheureux dut coucher sur une planche; c'était d'ailleurs le lieu ordinaire de son repos.

En un mot, il se fait tout à tous, comme saint Paul, pour les gagner tous à Jésus-Christ. Il a promis de se donner, de se dépenser; il se donne et se dépense tout entier.

LE BON PÈRE ET SA BANDE PERDUE

Tant de bonté, tant de douceur, gagnent à Dieu tous les cœurs. Unanimement, on donne à Fourier le titre de *bon Père* de Mattaincourt, sublime appellation décernée par la reconnaissance populaire et religieusement maintenue par la postérité. La petite Genève est maintenant un véritable monastère où les étrangers accourent pour s'édifier au spectacle de tant de vertus.

Quelques âmes cependant s'obstinent à résister à son cœur. Fourier les appelle sa *bande perdue* et les traite toujours avec la plus grande douceur, mais en même temps avec le zèle le plus dévoué. Quelquefois, sous l'étreinte de sa responsabilité de pasteur ou de son amour passionné des âmes, il court à ces pécheurs, se jette à leurs pieds, les arrose de ses larmes, les conjure

de revenir à Dieu, et, par de vivantes peintures de l'enfer ou du ciel, les presse de se rendre à ses désirs. Est-il impuissant? Il vole à l'église, court jusqu'au tabernacle, raconte sa peine au divin Pasteur, et s'écrie : « Grand Dieu! ou effacez-moi du livre des vivants, ou remédiez à ce désastre; je veux être anathème pour mon enfant; c'est à vous de manier les cœurs; vous êtes son premier curé, je ne suis que votre dernier vicaire, faites ce qui m'est impossible. » On l'a même vu quelquefois ouvrir le tabernacle d'une main fébrile, saisir le Saint-Sacrement, le porter à la maison de l'obstiné, et d'une voix que l'amour faisait éclater comme un tonnerre, le terrasser devant son Dieu.

AMOUR DU SAINT POUR LES PAUVRES ET LES ENFANTS

Outre les pécheurs, il est des âmes qui, à d'autres titres, ont une place spéciale dans son cœur. Ce sont les pauvres et les enfants. Les pauvres, il les appelle les courtisans du bon Dieu, la noblesse de son royaume, les privilégiés du ciel. Il les supplie de lui demander tout ce dont ils ont besoin. « Mes biens, leur dit-il, ne sont-ils pas les vôtres? » Lui-même prend soin de les augmenter par la frugalité, qu'il appelle une banque de bon rapport; il y puise largement, donne à ceux qui demandent, prévient les timides, ne sépare jamais la délicatesse de la générosité, donne tout, et quand il n'y a plus rien, dit le P. Lacordaire, il y a encore Fourier, c'est-à-dire son grand cœur, servant à adoucir les souffrances, ingénieux à multiplier les ressources et puissant pour les faire multiplier par Dieu.

Une pauvre femme lui demandait un jour un boisseau de blé; le bon curé donne l'ordre de le lui livrer.

« Mais, mon Père, il n'y a plus rien.

— Allez-y voir, reprend le Bienheureux.

— C'est très sûr, mon Père; hier, j'ai balayé le grenier.

— Allez toujours », répond-il.

On y va et on trouve du blé autant qu'il en faut pour la pauvre femme.

Mais c'est surtout pour les enfants qu'il déploie sa sollicitude la plus active et la plus affectueuse. Aussi lui rendent-ils amour pour amour. Ils accourent à lui, l'entourent, le suivent partout, jusqu'au chœur de l'église et groupés les uns à sa droite, les autres à sa gauche, pendant qu'il récite son office, ils bégayent avec lui les louanges de Dieu.

On veut les éloigner du bon Père, mais lui ne le veut pas et il répète la parole du divin Maître « Laissez venir à moi les petits enfants et ne les empêchez pas, car le royaume des cieux appartient à ceux qui leur ressemblent. » « Il chercha même dans les enfants, nous dit le P. Lacordaire, une éloquence qui pût séduire leurs pères et, élevant dans son église une sorte de théâtre pieux et ingénu, il y amenait devant toute sa paroisse des prédicateurs de dix à douze ans, qui charmaient la foule par la grâce de l'enfance unie à la grâce de la vérité. » Il aimait à recourir à leurs prières. Quand il avait une grâce importante à demander et qu'il était pressé par le temps, il réunissait les enfants qu'il trouvait dans les rues, les conduisait à l'église, et là, il mêlait ses prières aux leurs. Si sa demande était exaucée, son humilité lui en faisait rapporter tout le mérite à ces petits intercesseurs, comme sa gratitude lui faisait répandre de nouvelles prières devant Dieu en action de grâces de la faveur obtenue.

FONDATION DE LA CONGRÉGATION DE NOTRE-DAME

A la vue de ces innocentes créatures qui perdront bientôt peut-être le précieux trésor de la pureté, son cœur s'émeut de compassion. Il veut leur assurer le bienfait d'une éducation chrétienne. C'est alors qu'il songe à la fondation de la Congrégation de Notre-Dame, œuvre capitale de sa vie, qui ne cessera de l'occuper pendant quarante ans, jusqu'à son dernier soupir. Quelques jeunes personnes se présentent à lui, ce sont les envoyées de la Providence; dans leurs âmes, il fait passer sa grande âme. A son berceau, comme toutes les œuvres de Dieu, la petite Congrégation reçoit le baptême de la souffrance, elle grandit à l'ombre et sous les bras de la croix, c'est l'infaillible moyen de multiplication. Satan suscite contre elle des difficultés, le monde la tracasse et la calomnie, l'évêque la bénit, le Souverain Pontife l'approuve, la bénédiction du ciel la féconde; la Lorraine, la France, l'Allemagne en réclament les bénéfices. Que de voyages entrepris pour sa chère Congrégation, que de lettres écrites, que de souffrances endurées, que de beaux petits traités composés pour ses religieuses!

Aujourd'hui, la Congrégation de Notre-Dame possède trente maisons tant en France qu'à l'étranger. Paris en a trois : la maison dite des Oiseaux, l'Abbaye au Bois et le Roule. Outre les trois vœux ordinaires, les religieuses en prononcent un quatrième relatif à l'instruction.

IL RESSUSCITE UNE ENFANT

Cette époque de la vie du Bienheureux fut marquée par un miracle éclatant.

Une petite fille était tombée dans un puits, entraînée par le poids du seau. On accourut pour lui porter secours, mais trop tard; on la retira morte. Le père de la pauvre petite va se jeter aux pieds de son pasteur :

« Que ferai-je, mon Père, que ferai-je?

— Priez Dieu, mon fils. »

L'enfant fut portée à sa maison.

L'homme de Dieu rentra dans sa chambre, se jeta à genoux, pleura et pria. Au bout de quelques heures, la petite fille était revenue à la vie; mise au lit, elle dormit, et le lendemain alla à l'école. Trente-six ans plus tard, elle racontait elle-même sa résurrection, à la gloire de Dieu et de son serviteur.

Vers le même temps, il guérit aussi miraculeusement plusieurs malades, entre autres le jeune duc de Lorraine en 1623.

RÉFORME DES CHANOINES RÉGULIERS DE SAINT-SAUVEUR

Le Bienheureux a tressé une couronne à Marie par la fondation de la Congrégation de Notre-Dame; il en tressera une à Jésus par la réforme de la Congrégation de Saint-Sauveur.

Jadis, le grand saint Augustin, devenu évêque d'Hippone, proposa au clergé de sa ville épiscopale de se réunir avec lui dans sa maison, pour y vivre en communauté, en toute pauvreté et charité, comme les douze apôtres autour de Jésus-Christ. Les prêtres d'Hippone acceptèrent, et, sous la direction de l'illustre docteur, unirent les saintes et austères pratiques de la vie religieuse aux fonctions du ministère apostolique. Ainsi le clergé d'Hippone devint le modèle du clergé d'Afrique, et son exemple fut imité en beaucoup de diocèses. Telle fut l'origine de l'Ordre des Chanoines Réguliers de Saint-Augus-

tin, qui s'est plus tard multiplié en un grand nombre de Congrégations. Enfant de cet Ordre, le bienheureux Pierre Fourier aurait voulu rendre aux maisons situées en Lorraine leur ancienne ferveur qui s'était refroidie. Mais que de difficultés dans cette œuvre entreprise sur les instances de l'évêque de Toul! Fourier presse ces religieux attiédis, dont le courage hésite ou recule; il en gagne un certain nombre, et, au bout de trois mois, le réformateur ayant réussi à fonder un nouveau noviciat, source d'une Congrégation nouvelle, pleine d'union et de ferveur, il loue Dieu et conçoit de grandes espérances. Si une première fois son humilité est assez ingénieuse pour écarter les fonctions de Supérieur général, après la mort du P. Guinet, il ne peut écarter cet honneur, malgré ses prières, ses angoisses et ses larmes.

IL PRÊCHE DES MISSIONS

Les soins donnés à ses trois familles spirituelles n'empêchent pas Fourier d'accourir partout où l'appelle la voix de son évêque. Une fois entre autres, il est chargé de donner une mission dans une contrée souillée par l'hérésie. On y a déjà travaillé pendant trente ans, sans rien obtenir. L'homme de Dieu paraît, et, au bout de six mois, tout est transformé, au point que le temple protestant est consacré à Marie.

Qu'a donc fait le bon Père? Aux catholiques, il a donné sa parole; aux savants, sa science; aux protestants, son exemple, ses prières et ses larmes; aux insulteurs, sa patience; à tous sa grande âme. Un jour, voyant les hérétiques sortir du prêche en grand nombre, il s'arrête brusquement et éclate en sanglots. On s'approche, on s'empresse, on lui demande s'il n'est pas malade ou s'il lui manque quelque chose. « Je pleure, dit le bon Père, je pleure en voyant ces pauvres étrangers si malheureusement trompés et des bourgeois de notre ville qui cherchent l'enfer avec tant de soin. » Ce zèle et ces succès feront comprendre cette belle parole de l'évêque de Toul : « Je souhaiterais seulement d'avoir cinq prêtres semblables à celui-là, un à chaque coin de mon diocèse et l'autre au milieu.

IL EST PERSÉCUTÉ A CAUSE DE SON PATRIOTISME

Une gloire manquait à Fourier, la gloire de la persécution : elle lui fut dispensée avec usure. Il était l'ami et le conseiller des ducs de Lorraine. Lors de la guerre de Trente Ans, il donna un conseil qui sauva pour un siècle la nationalité de son pays. Richelieu ne put le lui pardonner.

Fourier n'avait déjà pas assez de larmes pour les malheurs de sa patrie, jadis riche et paisible et aujourd'hui occupée et traversée en tous sens par les Allemands, les Espagnols et surtout les barbares suédois, célèbres par leurs cruautés et leurs sacrilèges. Avec la guerre, c'était la peste, l'incendie, la famine, le pillage et une effrayante mortalité. Au témoignage des historiens, il n'y eut jamais pareille désolation, sinon peut-être au siège de Jérusalem par Titus. Que fait alors le bon Père? il fait ce qu'il a toujours fait. Avec plus d'ardeur que jamais, il prie, il pleure, il pratique et prêche la pénitence, puis, émule de saint Vincent de Paul, le grand hospitalier de la Lorraine, il secourt les nécessiteux, assiste les malades, console les affligés, donne tout ce qu'il a, se fait mendiant pour les mendiants.

Quand il a épuisé ses ressources et celles de ses pieux enfants, il ne pense plus qu'à mourir avec ses chers paroissiens que les fléaux n'ont pas encore frappés. Cette triste consolation lui est refusée. Richelieu a appris ou soupçonné d'où venait le conseil qui renversait ses plans; il veut s'emparer de lui. Traqué de maison en maison, Fourier n'échappe qu'à la faveur de la fuite et du déguisement; bientôt il se voit réduit à choisir entre l'exil et la captivité. Les prières, les larmes, les ordres de ses enfants le déterminent à prendre le chemin de l'exil et à dire adieu à ses chers paroissiens, à sa double famille spirituelle, à sa patrie dévastée. Il passe en Franche-Comté, et Gray lui ouvre ses portes. C'était en 1636. Là, les nouvelles les plus lamentables lui arrivent, et sur son cher Mattaincourt qui « est tout pillé et repillé, tourmenté, défiguré pour les personnes, les biens, les bâtiments », et où l'hérésie s'est emparée de l'église, et sur ses enfants spirituels chassés de leur couvent, sans abri ni ressources. La peste sévit cruellement à Gray; Fourier encourage, console, assiste les malades. « Ne vaut-il pas mieux, dit-il aux dames, mourir en faisant son devoir que vivre en lâches en le trahissant. » Il fait prendre les précautions ordinaires, recommande instamment la prière et la pénitence, porte en procession le Saint-Sacrement dans les rues, et bientôt le fléau diminue et disparaît,

DERNIERS MOMENTS A GRAY

Et maintenant, Fourier est devant un autre ennemi, si l'on peut ainsi appeler la mort, surtout en présence des saints.

A la pensée des jugements de Dieu, il tremble, lui qui, pendant soixante-quinze ans, n'a cessé d'être utile à tous et de ne nuire à personne, selon sa bien-aimée devise : *Omnibus prodesse, obesse nemini*, qui a aimé son Maître de tout son cœur et souffert avec une patience angélique; il tremble, mais il recourt avec confiance à Jésus et à Marie, reçoit avec une humilité touchante le Saint Viatique, entre dans une immense extase à la sortie de laquelle on l'entend jeter ces accents : « Que vous rendre, ô mon Dieu, pour tant de faveurs? Ne faut-il, pour vous plaire, que prendre en main le calice de ma mort? De bon cœur, mon Dieu, de bon cœur, pourvu que ce soit avec votre grâce. » Il se fait relire le récit de la mort de saint Augustin et veut mourir comme son Père spirituel. Il exhale son âme avec ces paroles qu'il a tant de fois répétées pendant sa vie mortelle: « *Habemus bonum Dominum et bonam Dominam:* Nous avons un bon Maître et une bonne Souveraine. » Comme héritage, il laisse à ses filles les constitutions qu'il vient d'achever, et à ses fils d'admirables avis spirituels. Au moment de sa mort, on vit s'élever au-dessus de la maison qui l'abritait un globe de feu qui plana quelque temps dans les airs et se dirigea vers la Lorraine. Avant de monter au ciel, Fourier voulait dire adieu à sa patrie, pour laquelle il mourait en exil. Les habitants de Gray avaient compris cette grande âme : on sait leur douleur, leur empressement, leurs démarches pour garder la précieuse dépouille du Bienheureux. Enfin, le corps vint reposer à Mattaincourt, dans sa paroisse tant aimée, auprès de la première maison de Notre-Dame, et le cœur demeura comme la récompense de l'hospitalité reçue aux jours de l'infortune.

Benoît XIII le béatifia en 1730. En la fête de l'Ascension, le 27 mai 1897, Léon XIII plaça solennellement Pierre Fourier au nombre des saints : la Lorraine et toute la France témoignèrent en cette occasion par des fêtes splendides leur piété constante envers le « Bon Père » de Mattaincourt.

Imp.-*gérant*, E. PETITHENRY, 8, rue François Ier, Paris.

SAINTE ÉLISABETH, REINE DE PORTUGAL

Fête le 8 juillet.



Sainte Élisabeth de Portugal portait un jour une somme d'argent aux pauvres. Elle rencontre son mari : l'argent se change en roses toutes fraîches.

NAISSANCE DE SAINTE ÉLISABETH ET PREMIÈRES ANNÉES

Sainte Elisabeth naquit en l'an du salut 1271. Son père était Pierre III, roi d'Aragon ; par sa mère Constance, elle descendait de l'empereur Frédéric II. Elle reçut au baptême le nom d'Elisabeth, en l'honneur de sa tante, sainte Elisabeth de Hongrie, que le pape Grégoire IX venait de canoniser.

La naissance de la grande pacificatrice de la péninsule espagnole fut le présage de sa mission ; car, à cette occasion, son grand-père, le roi Jacques, se réconcilia avec son père ; c'est ainsi que sa venue au monde apporta la paix dans sa famille, et la tranquillité dans tout le royaume.

Le roi Jacques, qui vit en elle de grandes inclinations à la piété et à la vertu, voulut l'avoir à sa cour, et surveiller lui-même son éducation. Il

prit un plaisir tout particulier à imprégner cette jeune âme du désir de la vertu et des solides maximes de la religion chrétienne. Aussi, quand la jeune princesse, âgée de six ans, retourna auprès de son père à la mort de son aïeul, sa modestie et sa vie sainte témoignèrent du profit qu'elle avait eu près de lui.

Dès l'âge de huit ans, elle récitait chaque jour l'Office divin, et elle garda cette pieuse coutume jusqu'à sa mort. Sa compassion pour les pauvres lui faisait trouver mille moyens de les secourir. Elle méprisait le luxe des habits, ce qui est peu ordinaire chez une princesse. Ses plaisirs et ses divertissements consistaient dans les prières et les jeûnes qu'elle observait inviolablement. Elle regardait la vertu comme le plus précieux de tous les avantages. C'est pourquoi elle fuyait les vains amusements du monde, et regardait comme insipide tout autre chant que celui des psaumes et des hymnes de l'Eglise. En un mot, elle menait à la cour une vie toute céleste, et le roi son père attribuait à la piété de sa fille l'heureux succès des affaires dans ses Etats.

ELLE ÉPOUSE DENIS, ROI DE PORTUGAL — SA SAINTE VIE

L'éclat de sa vertu se répandit bientôt dans toute l'Europe, et plusieurs princes la demandèrent en mariage. Ce fut le roi de Portugal, Denis, qui eut le bonheur de l'avoir pour épouse. Elle n'avait alors que douze ans.

Semblable à Esther, la jeune reine de Portugal ne fut pas éblouie par l'appareil des grandeurs humaines; elle partagea son temps entre les devoirs de son état et ceux de la vie chrétienne. Jamais elle ne manquait à ses dévotions, si ce n'est pour des raisons importantes. Elle s'étudiait surtout à ne se rendre à charge à personne, et le roi Denis, qui avait moins considéré en elle la vertu que l'éclat de sa naissance et les nobles qualités de l'esprit et du corps, lui laissa cependant la liberté de vaquer à ses exercices et ne put refuser son admiration à la piété de sa jeune femme. Tous les jours, elle se levait de grand matin. Après une longue méditation, elle récitait l'Office, entendait la Sainte Messe où elle communiait souvent. Elle disait encore chaque jour l'Office de la Sainte Vierge et celui des morts. Elle se nourrissait fréquemment de lectures pieuses, qu'elle faisait avec un grand recueillement dans un oratoire retiré. Son travail consistait à faire des ornements pour les autels ou des vêtements pour les pauvres. Toutes ces œuvres de piété ne l'empêchaient nullement d'accomplir ses devoirs d'épouse et de reine. Elle avait des heures réglées pour ses affaires domestiques ainsi que pour ses autres rapports avec le prochain. Tout son extérieur était plein de simplicité, et tous ceux qui l'approchaient ne pouvaient se rassasier de la voir si affable et si pleine de bonté.

SES AUSTÉRITÉS

Au milieu des délices et des joies de la cour, elle gardait une abstinence complète, et souvent il lui arrivait dans la prière de verser d'abondantes larmes. Plus d'une fois, on voulut lui persuader de modérer ses austérités, mais elle répondit toujours que la mortification n'est nulle part plus nécessaire que sur le trône, parce que là, tout semble exciter et nourrir les passions.

Les jeûnes prescrits par l'Eglise ne suffisaient point à sa ferveur; elle jeûnait encore trois fois la semaine, pendant l'Avent, depuis l'Assomption jusqu'à la fête de saint Michel, et en d'autres époques de l'année. Son zèle l'aurait poussée à faire davantage encore, mais elle consentit à le modérer pour condescendre aux désirs de son mari.

SA CHARITÉ POUR LE PROCHAIN

La charité pour les pauvres était une des vertus principales de sainte Elisabeth. Son aumônier avait ordre de ne refuser à aucun le secours nécessaire. Par ses soins, les étrangers étaient logés, vêtus et nourris. Elle faisait faire une exacte recherche des pauvres honteux, c'est-à-dire de ceux qui étaient tombés de la richesse dans l'indigence; et pour ménager leur pudeur, elle leur faisait parvenir secrètement les secours nécessaires à leurs besoins. Elle s'occupait aussi des pauvres filles, si souvent exposées au danger de perdre leur vertu, et par ses libéralités, elle les mettait en état de se marier convenablement.

Elle ne se contentait pas de faire donner aux malades ce dont ils avaient besoin, mais elle les servait encore elle-même, pansait avec joie leurs plaies les plus dégoûtantes. Tous les vendredis de Carême, elle lavait humblement les pieds à treize pauvres et les baisait avec un saint respect de la personne de Jésus-Christ qu'elle voyait en eux.

Sa libéralité s'étendait encore dans les pays étrangers, lorsque ces pays étaient frappés par des calamités publiques; en un mot, indifférente à elle-même, elle ne semblait vivre que pour soulager les malheureux partout où elle les connaissait.

LE MIRACLE DES ROSES

Aussi, Dieu se plaisait à montrer par des miracles combien cette charité lui était agréable. Plus d'une fois, les pauvres malades dont elle pansait les plaies, en les couvrant de ses baisers, étaient subitement guéris de leurs infirmités.

Un jour qu'elle portait dans sa robe une grande somme d'argent pour la distribuer aux pauvres, elle rencontra son mari qui lui demanda ce qu'elle portait. La charitable reine répondit que c'étaient des roses. En effet, elle déplia aussitôt sa robe, et de belles roses toutes fraîches en tombèrent, bien que ce fût dans une saison où, naturellement, il ne pouvait y avoir de fleurs.

C'est pour rappeler ce prodige qu'on représente souvent cette Sainte tenant des roses dans sa robe, et qu'une des portes du monastère de Sainte-Claire à Lisbonne fut appelée la Porte des Roses, à cause des grandes aumônes qu'elle y fit.

SAINTE ÉLISABETH RÉTABLIT LA PAIX

Notre-Seigneur avait dit : Bienheureux les pacifiques parce qu'ils seront appelés les fils de Dieu. Sainte Elisabeth s'efforça d'obtenir cette béatitude; en elle-même d'abord, en cherchant à mortifier ses sens et surtout sa volonté. Mais elle s'appliqua surtout à rétablir la concorde entre les princes ses parents, et dans le cours de sa vie, elle opéra des réconciliations qui paraissaient impossibles humainement. Elle n'épargnait rien pour obtenir ces saints résultats. Son beau-frère, Alphonse, était en querelle avec le roi Denis au sujet d'un domaine. La pieuse reine sacrifia une partie de ses revenus et les céda de bon cœur au roi pour le dédommager.

Elle rétablit aussi la paix deux ou trois fois entre le roi Denis et son fils, et prévint par sa douce autorité les horreurs d'une guerre parricide. Ce fut surtout dans une émeute populaire à Lisbonne qu'elle tint une conduite héroïque.

Les citoyens, partagés entre le père et le fils, étaient prêts à en venir aux mains. La généreuse princesse, ne consultant que sa charité, monta sur une mule, et allant de côté et d'autre, elle fit tant par ses larmes et ses paroles, qu'elle obligea les deux armées à mettre bas les armes et à traiter de la paix.

Son zèle ne se renfermait pas dans les limites étroites du Portugal; il s'étendit encore aux autres royaumes. Par elle encore, le roi d'Aragon, son père, se réconcilia avec Ferdinand de Castille, ainsi que le roi son mari. Enfin, elle mourut à la suite des fatigues qu'elle eut à supporter pour réconcilier son fils avec le roi de Castille.

SOUPÇONS DU ROI ET SA CONDUITE INDIGNE

Il semble que ce grand amour de la tranquillité eût dû recevoir sa récompense dès ici-bas, mais Dieu voulut éprouver sa servante, et il permit que de méchants conseillers persuadassent au roi son époux que la reine était complice dans la révolte de son fils. Sainte Elisabeth, qui multipliait ses prières et ses mortifications pour obtenir de Dieu une paix solide dans la maison royale, et qui faisait tous ses efforts pour ramener son fils à l'obéissance, fut accusée d'assister secrètement le prince d'argent et de soldats, et de lui révéler les secrets du conseil. Sur ce faux rapport, le roi Denis, sans s'informer aucunement de la vérité, priva Elisabeth de tous ses revenus et la relégua dans Alanguer. A cette nouvelle, plusieurs seigneurs indignés vinrent lui offrir leurs services, mais la Sainte les refusa : « Abandonnons nos intérêts, leur dit-elle, à la divine Providence, et n'ayons confiance qu'en Dieu seul; il saura bien montrer notre innocence. »

Elle passa tout le temps de cet exil dans les larmes, les jeûnes et les prières, jusqu'à ce que le roi, désabusé, la rappela près de lui.

Mais, voici que Dieu permit, pour augmenter les mérites de sa servante, qu'elle eût à endurer un genre d'épreuves plus terrible encore. Le roi Denis manqua à la fidélité conjugale, et s'adonna aux plus honteux désordres. La reine en eut une immense douleur, surtout à cause de l'offense faite à Dieu et du scandale donné à tout le royaume. Elle redoubla ses prières et ses pénitences, et s'efforça de retirer le roi de ses débauches par les voies de la douceur. A cet effet, elle prit soin elle-même des enfants qu'il avait eus de ces liaisons coupables, et une conduite si héroïque fit enfin ouvrir les yeux au roi, qui renonça à tout commerce criminel, et garda depuis à son épouse une fidélité inviolable. Ce fut un événement terrible, qui vint le décider à reconnaître enfin la vertu de son épouse.

LE PAGE VERTUEUX RÉCOMPENSÉ

La Sainte avait un page très vertueux dont elle se servait pour faire ses aumônes et pour d'autres œuvres de piété. Un autre page du roi, jaloux de l'honneur que la reine faisait au premier, persuada au roi qu'il entretenait de coupables relations avec la reine. Le prince ajouta foi à la calomnie et se résolut de faire périr ce jeune page. Il ordonna donc à un maître de four à chaux de jeter dans le feu le serviteur qu'il lui enverrait, pour demander s'il avait exécuté les ordres du roi. Au jour dit, Denis envoya le page de la reine à l'endroit convenu. Mais en route, celui-ci entra dans une église, où il ouït dévotement plusieurs messes à la suite, car il avait pris pour habitude d'entendre toutes les messes qu'il verrait commencer. Pendant ce temps, le roi, impatient de savoir le résultat de l'affaire, envoya le page calomniateur demander au maître du four s'il avait exécuté ses ordres. Le maître crut reconnaître celui que le roi avait désigné, et il le jeta dans la fournaise. Le page de la reine vint à son tour, et après avoir rempli sa mission, retourna vers le roi qui, fort surpris à sa vue, adora les secrets jugements de Dieu, rendit justice à l'innocence du page, et respecta toujours depuis la vertu et la sainteté de la reine.

BONNES ŒUVRES DE LA SAINTE

Pour supporter tant d'épreuves, notre Sainte avait besoin de grâces nombreuses; et c'est pour se disposer à bien les recevoir qu'elle couvrait tout le royaume de ses bonnes œuvres. Aucun édifice public ne fut élevé de son temps, qu'elle n'y prit une part considérable. Elle se plaisait surtout à bâtir des églises, à construire des monastères pour les religieuses, que, dans son humilité, elle servait parfois à table, avec la princesse Béatrix, sa fille. Elle fondait également des hôpitaux pour les enfants trouvés, des maisons de refuge pour les repenties. Sa charité s'étendait à tous: elle ne laissait aucune misère sans la soulager de tout son pouvoir.

SA TENDRESSE POUR SON MARI ET MORT DE CELUI-CI

Fidèle à son époux, malgré tous ses désordres, elle montra toujours pour lui un très profond respect et une très grande tendresse. Mais ces sentiments ne parurent jamais mieux que dans la dernière maladie du roi et après sa mort.

Dès qu'elle le vit dangereusement malade, elle en fut grandement affligée, et elle apporta tous ses soins à l'assister. Elle ne le quittait pas un instant, lui rendait tous les services que son état réclamait. Elle passait les nuits auprès de son lit, et elle s'efforçait de le consoler dans ses douleurs et de chasser de son âme la mélancolie que lui causait la violence du mal. Mais les soins qu'elle prodiguait à son corps n'étaient rien auprès de ceux qu'elle donnait à son âme. Etudiant avec avidité les moments favorables de parler de Dieu au roi mourant, elle lui remontrait la rigueur des jugements divins, la componction nécessaire pour obtenir le pardon de ses péchés, la pureté que l'on doit avoir pour paraître devant la divine Majesté, aux yeux de qui les rois sont comme les bergers; enfin, elle n'épargnait rien pour le disposer à une mort très chrétienne. C'est aussi dans cette vue qu'elle faisait distribuer d'abondantes aumônes. Ainsi, grâce à tant de soins, le roi mourut saintement entre ses bras.

CONDUITE DE LA VEUVE

La reine, aussitôt, se retira dans son oratoire pour chercher des consolations auprès de Dieu, et surtout pour le prier de recevoir favorablement son époux au Paradis.

Puis, quittant ses vêtements royaux, elle se coupa elle-même les cheveux, et prit l'habit de sainte Claire.

Elle revint ensuite près du corps de son époux, et ne le quitta point qu'il ne fût inhumé; elle demeura encore quelques jours auprès de son tombeau, afin de prier pour lui.

Après lui avoir rendu les derniers devoirs, la reine s'en vint à Coïmbre, au couvent de Sainte-Claire, avec la résolution de s'y enfermer jusqu'à la fin de ses jours, et d'y vivre dans le recueillement et la prière, sous la règle de saint François. Cependant, quelques personnes sages et pieuses l'en détournèrent en lui représentant

que la multitude des pauvres secourus par ses libéralités seraient réduits à la plus complète misère. La Sainte préféra donc les avantages du prochain à ses propres satisfactions, et elle ne se retira pas complètement dans le cloître. Toutefois, elle garda toujours l'habit du Tiers-Ordre franciscain, et se fit construire, auprès du monastère, un petit logement, afin de se retirer souvent avec les religieuses, qu'elle pouvait aller voir quand elle voulait.

PÈLERINAGE A SAINT-JACQUES DE COMPOSTELLE

Dans l'année qui suivit la mort de son mari, elle voulut aller prier saint Jacques, en Galice, pour le repos de son âme.

Dès qu'elle put apercevoir les hautes tours de l'église de Compostelle, elle mit pied à terre, et continua son pieux voyage avec tant de ferveur, que tout le monde en était dans l'admiration.

Elle choisit le jour de la fête du grand apôtre pour lui offrir les riches présents qu'elle avait apportés. On y voyait sa couronne d'or, garnie des plus belles pierreries, ses habits royaux, des vases d'or et des étoffes d'une magnificence inouïe. Sa générosité surpassa en cette occasion tout ce qu'avaient déjà fait les plus grands princes de la terre en l'honneur de saint Jacques.

SES ADMIRABLES VERTUS

Après avoir pleinement satisfait sa dévotion, elle alla célébrer l'anniversaire de la mort du roi, à son tombeau, et rentra ensuite à son cher monastère de Coïmbre, où elle poursuivit avec ardeur la voie de la perfection chrétienne.

Délivrée de la loi du mariage, et n'ayant plus d'autre souci que de vivre pour Jésus-Christ, elle fit paraître ses vertus avec un éclat plus resplendissant. L'abstinence, la retraite, l'oraison et la charité envers le prochain furent encore ses exercices ordinaires; mais elle leur donna un développement plus considérable qu'elle ne pouvait leur accorder du vivant de son mari qui l'obligeait à se ménager.

Quoique déjà bien avancée en âge (elle avait près de soixante ans), elle se livra à des jeûnes très rigoureux, se privant non seulement des mets délicats, mais aussi des aliments nécessaires. Elle entrait souvent dans le monastère, et son plus grand plaisir était de prier avec les religieuses, de manger avec elles, de les servir même à table, et de converser avec elles sur les choses du ciel.

Toutes les nuits elle se levait pour réciter Matines; dès qu'elle était levée, elle assistait à une messe basse afin de commencer saintement la journée. Quelque temps après, elle en entendait une autre, qu'elle faisait chanter chaque jour pour l'âme de son mari; enfin, elle assistait encore à la messe solennelle du jour.

Le reste de la journée se passait dans la récitation de l'Office divin, dans les lectures pieuses, dans la contemplation des choses célestes. Elle consacrait parfois à cet exercice une bonne partie de la nuit; retirée dans un oratoire secret, afin de n'être ni vue, ni entendue de personne, elle donnait un libre cours à ses soupirs et à ses larmes.

Ses seuls divertissements étaient de recevoir toutes les personnes qui imploraient ses largesses ou demandaient ses conseils. On venait de tous côtés la trouver, et on ne la quittait jamais sans être content. Elle donnait des avis salutaires à tous ceux qui la consultaient; ceux qu'elle savait être dans le désordre étaient portés efficacement à la pénitence par ses pressantes invitations; les cœurs oppressés par la douleur puisaient la consolation dans le sien; les captifs étaient délivrés, grâce à ses aumônes.

Non contente de donner ses biens, elle se donnait elle-même au prochain. Souvent on la voyait à l'hôpital qu'elle avait fait bâtir en l'honneur de sainte Elisabeth de Hongrie, et elle y servait les pauvres de ses mains. Elle s'entretenait familièrement avec eux, les exhortait à la patience, et, après avoir adouci leurs maux par des paroles pleines d'onction céleste, elle les levait, faisait leurs lits, préparait leur nourriture, et les faisait manger comme une mère fait pour son enfant. La puanteur des ulcères ne la rebutait point, ni la crainte de gagner leurs maladies, et sa dignité de reine ne l'arrêtait point dans ce vil ministère de l'hôpital.

NOUVEAU PÈLERINAGE A SAINT-JACQUES

Les grâces nombreuses qu'elle avait reçues au tombeau de l'apôtre saint Jacques l'engagèrent à retourner une seconde fois à Compostelle; mais ce ne fut plus avec tout l'éclat de la première fois. Revêtue d'un pauvre habit, pour n'être pas reconnue, et seulement accompagnée de deux femmes, elle fit la route à pied, chargée de son petit bagage, comme une mendiante, bien qu'elle fût âgée de soixante-quatre ans, et que ce fût pendant les brûlantes chaleurs de l'été. Elle ne rougit pas non plus de demander l'aumône de porte en porte pendant tout le chemin, tant elle chérissait la sainte vertu de pauvreté!

A son retour de Compostelle, on lui apprit que son fils, le roi de Portugal, était brouillé avec le roi de Castille, son petit-fils, et qu'une guerre terrible pour les deux royaumes menaçait d'éclater.

Sans égard pour les fatigues de son pèlerinage ni pour son grand âge, elle se mit aussitôt en route, et vint trouver son fils à Estremoz, où il était prêt à entrer en campagne contre son neveu. Elle voulait lui arracher des paroles de paix et passer ensuite en Castille, pour achever la réconciliation auprès du roi Alphonse. Mais une fièvre violente vint briser tous ses projets. Elle vit bientôt que cette maladie la conduirait au tombeau et demanda elle-même les derniers sacrements.

Elle fit préparer un autel hors de sa chambre, et y fit célébrer le Saint Sacrifice de la messe. Quand vint le moment de communier, la reine se leva elle-même de son lit, revêtit l'habit du Tiers-Ordre de Saint-François, et toute moribonde qu'elle était, elle vint se jeter au pied de l'autel, sans l'assistance de personne, mais soutenue par sa ferveur et la grâce de Dieu. Elle reçut alors le Corps du Seigneur en fondant en larmes, et en jetant des soupirs de dévotion qui touchèrent sensiblement tous les assistants.

C'était le 4 juillet 1336. Sur le soir, après avoir engagé son fils à faire la paix avec le roi de Castille, elle rendit son âme à Dieu, en adressant à la Sainte Vierge cette prière : « Marie, Mère de grâces, Mère de miséricorde, défendez-moi de l'ennemi, et recevez-moi à l'heure de ma mort. » Sa prière fut exaucée, car elle vit venir au-devant d'elle cette bonne Mère, accompagnée de sainte Claire et d'autres saintes religieuses.

Un parfum céleste s'exhalait de son corps qui fut enseveli sept jours après à Coïmbre.

En 1612, deux cent soixante-seize ans plus tard, il fut retrouvé sans corruption.

Imp.-*gérant*, PETITHENRY, 8, rue François Ier, Paris.

LES DIX-NEUF MARTYRS DE GORCUM

Fête le 9 juillet.



Supplice des dix-neuf martyrs de Gorcum. *(Tableau de Fracassini au Vatican.)*

PRISE DE GORCUM PAR LES PROTESTANTS

La nouvelle religion inventée par Luther et Calvin avait commencé à porter ses tristes fruits. L'Allemagne était bouleversée et ensanglantée. Dans les Pays-Bas, lès calvinistes, surnommés les *Gueux*, étaient en armes, et la guerre civile régnait. Le 25 juin 1572, les calvinistes s'emparent par surprise de Gorcum, ville située à six lieues de Dordrecht.

La citadelle échappa au coup de main; mais elle n'était pas en état de se défendre longtemps. Néanmoins, la première réponse du gouverneur Gaspard Turck aux sommations de Marin Brant, le chef des Gueux, fut empreinte d'une résolution toute virile. Celui-ci, irrité, fit disposer son artillerie en face de la partie la plus faible du rempart et ouvrit vigoureusement le feu. La nuit commençait à tomber.

A minuit, la dernière enceinte fut forcée. Le gouverneur demanda à capituler. Marin Brant jura en présence des deux partis, et déclara formellement que toutes les personnes qui se trouvaient en ce moment dans la citadelle, tant ecclésiastiques que laïques, auraient la vie sauve et seraient mis en liberté; que l'or, l'argent et autres objets précieux seraient livrés au pillage et à la discrétion du vainqueur.

CONDUITE DES ECCLÉSIASTIQUES ET DES RELIGIEUX

Pendant ce temps, les ecclésiastiques et les Franciscains, qui s'attendaient à tout, se confessaient les uns aux autres ou entendaient la confession des laïques. Le curé Nicolas Poppel avait apporté avec lui les Saintes Espèces, pour les dérober aux insultes des hérétiques. Presque tous vinrent recevoir la communion de sa main, semblables à ces premiers chrétiens qui, dans la nuit des prisons, se nourrissaient une dernière fois du Pain des forts avant de paraître dans les amphitéâtres.

Une fois entré avec toute sa troupe, Marin Brant, fier de sa victoire, réunit toutes les personnes présentes sur la plate-forme de la forteresse, en plein air et donne à ses soldats le signal du pillage. Ceux-ci se précipitent sur les malheureux captifs, les saisissent à bras le corps, les fouillent avec la dernière brutalité.

Pour avoir osé rappeler les clauses de la capitulation, le gouverneur Gaspard fut garrotté et jeté dans un cachot. Les Frères Mineurs, pleins de calme et de dignité, étaient rangés autour de leur supérieur. Nicolas Pieck veillait sur eux comme un père sur ses enfants.

Contre toute attente, les laïques se virent, avant le soir, successivement relâchés. Les religieux et les prêtres séculiers, au lieu de suivre leurs compagnons vers le pont-levis, furent entraînés vers la prison, mauvaise cave humide où on les jeta pêle-mêle.

Le P. Nicolas Pieck fut le premier torturé.

LE P. NICOLAS PIECK MIS A LA TORTURE

Les forcenés commencèrent par le charger de coups. Ensuite, ils lui enlevèrent sa ceinture, qui devint l'instrument de ses souffrances. Le cou fortement serré, il fut élevé de terre et ballotté par ses bourreaux, qui le tinrent suspendu jusqu'à ce qu'on eût fixé au-dessus de la porte un bâton pour y attacher la corde. Le martyre se prolongea jusqu'à ce que le lien, usé par le frottement, se rompit et laissa tomber le corps sans mouvement sur le sol. Les soldats, étonnés de le voir sitôt mort, le relevèrent le dos appuyé contre le mur. Puis, soit pour insulter à son cadavre, soit pour s'assurer s'il était privé de vie, au moyen du flambeau qui les éclairait, ils lui brûlèrent à loisir le front, la bouche, les oreilles, le menton, et firent monter la flamme dans les narines afin d'atteindre le cerveau; ils lui ouvrirent la bouche de force et promenèrent les flammes sur sa langue et son palais. Comme il ne donnait plus signe de vie, les soldats, le croyant mort, le repoussèrent du pied et se retirèrent.

Après le départ de la soldatesque, lorsque les bienheureux s'empressèrent autour du P. Pieck, ils furent étonnés d'entendre un profond soupir. A mesure qu'il reprenait ses sens, le généreux martyr se rendait compte de son état : « Quoi, disait-il, d'une voix faible et pénible, plût à Dieu qu'ils m'eussent achevé; j'ai la confiance que le bon Maître m'aurait reçu dans son sein. Mais que sa volonté soit faite et non la mienne! Il a sans doute trouvé, et avec raison, que c'eût été acheter le ciel trop bon marché. »

NOUVEAUX TOURMENTS — JEUX CRUELS

Le lendemain matin, les soldats revinrent avec une hache, dans le dessein de partager en morceaux celui qu'ils avaient laissé pour mort la veille. Mais le trouvant revenu à lui, ils le frappèrent du pied, du poing, le traînèrent par la prison, mais sans ajouter des tortures capables de lui donner la mort.

Un Frison, chef d'une compagnie de rebelles, imagina de leur faire à tous gonfler les joues : alors il les souffletait de toute la vigueur de son bras. Le sang jaillissait du nez, des oreilles et de la bouche. Le bourreau, charmé de son invention, renouvelait l'expérience sur les malheureux prisonniers, à tour de rôle.

Le sort des martyrs commençait à émouvoir le cœur de leurs concitoyens. Il entrait, on le pense bien, dans la politique de Marin Brant de ne pas ébruiter au dehors ce qui se passait dans la citadelle. Les soldats avaient à ce sujet la plus sévère consigne, mais ses plans furent déjoués par la suite des événements. Le P. Nicolas lui avait fait demander un chirurgien par un catholique qui s'était furtivement approché des soupiraux de la prison. Le chef des Gueux feignit ne pas comprendre quel besoin pouvaient avoir les gens de la citadelle d'un chirurgien. Il n'osa cependant pas le refuser.

Les récits du chirurgien et de plusieurs prisonniers relâchés vers le même temps, après avoir payé une forte rançon, la douleur des familles de Nicolas Pieck et de Nicolas Poppel contribuèrent à donner l'éveil à la piété des Gorgomiens. L'affaire fut portée au Conseil de la ville.

Les Gueux commencèrent à craindre de voir leur proie leur échapper, et résolurent de précipiter le dénouement.

LUMMEN, COMTE DE LA MARK, RÉCLAME LES CAPTIFS

Ils demandèrent sur-le-champ des instructions au farouche comte de la Mark, Van Lummen, qui répondit par un ordre de lui amener tous les prisonniers sans délai.

Pour éviter toute émotion populaire, on eut soin d'opérer l'enlèvement à la faveur des ténèbres. Au milieu de la nuit du 5 au 6 juillet, les saints confesseurs de la foi se virent donc éveillés en sursaut, dépouillés de tous leurs vêtements et jetés dans une barque. La nuit était fraîche. Le vénérable P. Villehade, à qui on n'avait laissé que sa chemise, réclamait vainement ou sa soutane ou son manteau. Il reçut d'abord pour satis-

faction une grêle de soufflets et d'injures; mais un matelot, touché de compassion, lui fit rendre son manteau.

A 2 heures du matin, les bras des rameurs entraînèrent loin du rivage les bourreaux et les victimes.

Après environ huit heures de navigation, on arriva à Dordrecht. Le patron de la barque et ses hommes quittèrent le bateau et l'amenèrent au rivage, ils montèrent avec les soldats dans une galiote employée au commerce de la marée. Les martyrs furent transbordés et entassés les uns sur les autres dans une cale infecte, privée d'air et de lumière.

On reprit le large dans l'après-midi; les martyrs n'avaient encore reçu aucune nourriture depuis la veille. Le patron de la barque songea seul, le soir, à leur donner à chacun un morceau de pain.

Après une nouvelle nuit froide et pluvieuse passée en plein air, dans un état si voisin de la nudité, ils abordèrent, le 7 juillet au matin, à Brielle, résidence du comte Lummen.

LE DÉBARQUEMENT — ON LES ORGANISE EN PROCESSION

Toute la ville était sur pied pour les recevoir. Le comte de la Mark était radieux; deux cavaliers chargés de maintenir la foule chevauchaient çà et là, frappant de leurs houssines les captifs qui n'allaient pas à leur gré; les fantassins, munis de verges, activaient la marche. Les Frères Mineurs, dépouillés de leur capuchon, recevaient sur le cou et l'estomac découverts une grêle de coups, et Van Lummen lui-même cinglait de temps en temps de sa cravache le visage des martyrs qui se trouvaient à sa portée. Les héros de la foi s'avançaient meurtris, défigurés, rendus méconnaissables au milieu de deux haies serrées d'ennemis. Tandis que des salves d'artillerie partaient de la citadelle, les voix mâles des confesseurs entonnèrent le *Te Deum*. On les arrêta sur la grande place du marché où se dressait une potence toujours prête. Les captifs se virent contraints d'en faire lentement trois fois le tour et chantèrent les litanies des saints pour obéir à leurs persécuteurs, et quand ils furent à genoux, ils reçurent l'ordre de commencer le *Stabat mater dolorosa* Cette touchante complainte terminée, ils se turent tous à la fois; nul ne se jugeait digne de prononcer seul la collecte que, d'après les rites de l'Eglise, le prêtre officiant récite au nom de tous les fidèles. « L'*Oremus!* l'*Oremus!* vociféraient les assistants, qu'on nous serve l'*Oremus*, nous n'aurons pas de sitôt l'occasion de l entendre dans ce pays-ci. » Alors Godefroy Duynem, en sa qualité de prêtre plus âgé, récita la prière d'une voix claire, lente et assurée. Elle put être entendue de toute la ville au milieu d'un silence universel. Les martyrs répondirent tout d'une voix : *Amen,* et la foule demeura un instant interdite, muette et comme ébranlée. Mais ce bon mouvement ne dura pas. Les outrages recommencèrent.

Enfin on les conduisit à la prison.

INTERROGATOIRES ET CONFÉRENCE

La soirée fut employée à les interroger sur la foi catholique à l'Hôtel de Ville en présence du comte et de deux ministres protestants. Leur fermeté ne leur attira pas de nouveaux outrages, sauf à Léonard qu'un soldat, irrité de ses réponses, frappa du revers d'une hache : « Frappez donc, répondit le saint prêtre sans s'émouvoir, ma chair est en votre pouvoir, mais mon âme est à Dieu. » Sur ce, un autre soldat lui lança un petit marteau, l'atteignit au front et fit jaillir le sang à flots.

Le lendemain, 8 juillet, la séance reprit son cours, mais seulement pour les principaux d'entre les martyrs. Quand les plus influents seront gagnés, pensaient les hérétiques, les autres le seront facilement. Les prédicants, confondus sur la question de l'infaillibilité du Pontife Romain, proposèrent aux vaillants athlètes de la foi, aussi habiles controversistes que généreux martyrs, une conférence en règle d'après la Bible. La discussion acceptée ne fit pas honneur aux calvinistes, et se termina par l'expulsion hors de la salle des théologiens catholiques.

Mais avant de les renvoyer définitivement, le comte voulut entretenir en particulier Jacques Lecops, religieux Prémontré, dont la douceur et la grâce d'élocution l'avaient vivement frappé. Flatteries, promesses, offres brillantes, il n'omit rien pour le séduire. Mais le jeune religieux demeura inébranlable.

TENTATIVES DE DÉLIVRANCE
CONSTANCE DU P. NICOLAS PIECK

Sur ces entrefaites, le comte Lummen reçut deux messages, l'un des magistrats de Gorcum, l'autre du prince Guillaume d'Orange lui-même, réclamant l'élargissement des captifs en vertu des clauses de la capitulation de Gorcum. En outre, de fortes rançons étaient proposées par les familles. Ces requêtes, au lieu de calmer, irritèrent, au contraire, sa fureur contre les moines et les prêtres dont le sort était entre ses mains.

D'un autre côté, à force de sollicitations, les deux frères du Père Gardien avaient obtenu d'emmener celui-ci sans qu'il fût obligé de renoncer à sa foi. Le saint religieux, toujours fidèle à son devoir de père et de supérieur, avait déjà repoussé une pareille faveur; il la repoussa de nouveau. Les deux frères ne perdaient pas courage. Revenus à la charge auprès des ministres calvinistes et du comte, ils arrachèrent, comme seconde et dernière concession, la déclaration formelle que tous les captifs sans exception seraient mis en liberté s'ils voulaient renoncer au Pape. Libre leur était de rester fidèles aux autres dogmes catholiques.

LUTTE SUPRÊME ENTRE LE PÈRE GARDIEN
ET SES DEUX PARENTS

Pour mettre les deux frères en mesure de tirer de cette assurance tout le parti possible, on les autorisa à faire sortir momentanément le Père Gardien de prison et à l'inviter à souper avec eux dans une maison de la ville. Si le P. Nicolas venait à céder, il ne céderait pas seul : tel fut le motif de cette tolérance inattendue à son égard.

Les trois frères se virent donc réunis à table à la tombée de la nuit, ce repas devait être le dernier pour le Père Gardien. On ne saurait rendre tout ce que la tendresse fraternelle, stimulée par l'imminence du danger, employa de caresses, d'obsessions, de ruses, même d'arguments théologiques et bibliques préparés d'avance pour gagner le courageux confesseur.

Le saint martyr, déjà tout entier aux joies du ciel, les dissuada doucement, leur montra l'attitude que doit avoir un enfant de l'Eglise en face de la persécution et de la mort, anéantissant avec sa profonde science des Saintes Ecritures toutes leurs subtiles argumentations puisées aux sources hérétiques.

LE PERSÉCUTEUR ORDONNE LE DERNIER SUPPLICE

La nuit était déjà avancée, le comte de la Mark se livrait à ses orgies habituelles. Avant de se mettre au lit, le tyran, mis dans la plus mauvaise humeur par les deux lettres de la veille, les rencontra par hasard sous sa main et les examina de nouveau. De plus en plus courroucé, il appela l'officier qui remplissait auprès de lui les fonctions de grand exécuteur, et lui ordonna de mener pendre sur l'heure tous les Gorcumiens, prêtres et moines.

L'officier n'eut garde de lui faire observer que ce n'est pas à minuit qu'on porte de pareilles sentences, et courut à la maison où se trouvait le Père Gardien avec ses frères. Il fut ramené auprès des autres martyrs qui déjà attendaient, liés deux à deux, au milieu d'une nombreuse escorte de fantassins et de cavaliers. Ne doutant plus du sort qui les attend, les généreux confesseurs de la foi se munirent une dernière fois de l'absolution sacramentelle pour se préparer à combattre en vaillants soldats le bon combat du Seigneur. La populace, réveillée par le bruit des troupes, ne tarda pas d'affluer, malgré les ténèbres, à la nouvelle du supplice impatiemment attendu. C'était le 9 juillet 1572. Une heure du matin venait de sonner.

On conduisit les martyrs hors de la ville. Non loin de Brielle, dans la campagne, à Rugge, s'élevait le monastère Sainte-Elisabeth, tout récemment abandonné par une communauté de chanoines réguliers de saint Augustin. Peu de jours auparavant, les rebelles venaient de le saccager et de le livrer aux flammes. On s'y arrêta. Un bâtiment, ancien grenier dont les murailles étaient encore traversées de deux poutres d'inégale longueur, parut l'endroit propre à l'exécution.

Introduits dans les ruines, les martyrs furent dépouillés de leurs vêtements; ils acceptèrent cette dernière ignominie comme un nouveau trait de ressemblance avec la grande Victime du Calvaire. Le Père Gardien fut appelé le premier. Avant de monter à l'échelle, il embrassa tous ses religieux, et les exhorta à demeurer unis dans la même foi, comme ils l'avaient été sous la même règle; puis il ajouta en les quittant : « Nous ne serons pas longtemps séparés, mes bien chers Frères, je vous attends tous auprès du trône de Dieu; que pas un de vous, par une indigne lâcheté, ne perde cette précieuse occasion qui lui est offerte de jouir de la béatitude éternelle. »

Il s'avança radieux, et gravissant les échelons d'un pied assuré, il adressa encore la parole à ses compagnons. Ses saintes exhortations cessèrent quand la corde intercepta sa voix. Le bienheureux P. Nicolas Pieck n'avait que trente-huit ans.

Comme le vice-gardien des Frères-Mineurs, le P. Jérôme de Weert, montant à son tour, exhortait à la persévérance les plus jeunes religieux et les plus faibles confiés à sa garde, les Gueux lui fermèrent la bouche à coups de pique. Sans proférer aucune plainte, le martyr récitait tout bas les litanies des saints et exhortait encore ses frères.

Nicaise de Heeze et Nicolas Poppel moururent martyrs de leur attachement inviolable à l'Eglise de Dieu et à la Papauté.

Godefroy de Mervel répétait, avant d'entrer dans la gloire, ces paroles de Jésus-Christ sur la croix: « Pardonnez-leur, Seigneur, car ils ne savent ce qu'ils font ! »

Léonard Vechel, au dernier moment, songea à sa famille, à sa vieille mère qu'il savait mourante. Il ralentissait le pas sous le poids de cette pensée et ne semblait pas gravir l'échelle avec assez de diligence. Godefroy Duynem lui cria : « Courage ! Léonard, courage ! aujourd'hui nous nous assoirons dans le ciel au festin de l'Agneau ! » L'intrépide ministre du Seigneur monta rapidement les échelons, et, arrivé à la hauteur voulue, il jeta un regard plein de gratitude sur le vieillard, remit son âme entre les mains de Dieu, protesta encore de son dévouement à la foi catholique et mourut en vrai soldat de Jésus-Christ, âgé de quarante-cinq ans.

Le vénérable Godefroy Duynem fut pendu le dernier. Comme les soldats, émus, hésitaient à retirer l'échelle de dessous ses pieds et se disaient : « Ah ! épargnons au moins celui-ci, nous savons tous que c'est un innocent. — Non, non, leur dit-il, hâtez-vous de m'associer à mes frères. Je vois les cieux ouverts ! » Et il ajouta : « Si j'ai offensé ou scandalisé quelqu'un, je le prie de me pardonner. »

LA CRUAUTÉ DES BOURREAUX — LA SÉPULTURE

L'agonie de la plupart des martyrs fut longue et douloureuse. La soldatesque s'était acquittée des derniers préparatifs avec une barbare négligence: pourvu qu'ils mourussent, peu leur importait quand et comment. La corde supportait l'un par l'extrémité du menton, un autre l'avait dans la bouche et la mordait comme un frein ; d'autres ne l'avaient pas suffisamment serrée pour donner la mort. Saint Nicaise de Heeze n'expira qu'après le lever du soleil. Les soldats s'acharnèrent sur leurs glorieuses dépouilles et s'employèrent, deux heures durant, à leur infliger l'outrage de la mutilation. Ils tailladaient en tous sens les cadavres devenus méconnaissables. Le grenier ne désemplit pas de curieux toute la journée. Un octroi fut établi pour la circonstance, aux portes de Brielle, afin de lever rétribution sur la foule qui allait insulter aux corps des généreux confesseurs de la foi. On jeta ensuite ces précieux restes dans deux fosses.

Sur le soir, un catholique de Gorcum, personnage grave et considéré, autre Joseph d'Arimathie, témoin de ces scènes d'horreur, représenta aux magistrats de Brielle l'inutilité de pareilles ignominies, honteuses pour ceux qui n'avaient rien fait pour les réprimer, et obtint, non sans débourser une forte somme, l'autorisation d'ensevelir les saintes reliques. Il revint donc le lendemain, 10 juillet, au point du jour, pour remplir ce pieux devoir ; mais les soldats eux-mêmes l'avaient prévenu pendant la nuit par ordre des magistrats. Deux fosses avaient été creusées, l'une plus large, où l'on avait entassé les quinze martyrs pendus à la longue poutre ; une seconde plus étroite, où avaient été jetés les quatre autres.

LEUR CULTE

Quarante-trois ans après cette inhumation nocturne, en 1615, des catholiques belges résolurent de doter leur pays des précieux restes des martyrs. Déjà la voix publique avait proclamé leur sainteté ; déjà, par leur intercession s'étaient opérés des miracles, et leurs tombes étaient devenues des lieux de pèlerinage. Les vénérables ossements apportés à Bruxelles furent solennellement reconnus par l'archevêque de Malines et déposés dans l'église des Franciscains de cette ville.

Les saints martyrs de Gorcum ont été canonisés par Pie IX en 1867.

Imp.-*gérant*, E. Petithenry, 8, rue François Ier Paris.

SAINTE FÉLICITÉ, DAME ROMAINE

ET SES SEPT FILS, MARTYRS

Fête le 10 juillet.



Martyre de sainte Félicité et de ses fils.

UNE MÈRE

C'était en l'année 161 ou 162 de l'ère chrétienne; l'empereur Antonin était vieux et allait mourir; l'empire était déjà gouverné de fait par son fils adoptif et successeur Marc-Aurèle. Ce prince affectait de se poser en philosophe ; il était pourtant très superstitieux vis-à-vis des dieux du paganisme, et, malgré une seconde apologie de saint Justin en faveur des chrétiens innocents, une nouvelle ère de persécution allait s'ouvrir. Sainte Félicité et ses enfants furent au nombre des premières victimes.

Cette femme héroïque, restée si célèbre dans l'histoire de l'Eglise, cette mère admirable, que saint Pierre Chrysologue, saint Grégoire et taut d'autres ont louée dans des discours immortels, était alors

l'un des ornements de l'Eglise de Rome. Elle appartenait par sa naissance à l'une des familles patriciennes de la ville (peut-être la famille Claudia), mais ses vertus personnelles la rendaient plus illustre encore. Dieu lui avait donné sept fils : autant qu'il y a de jours dans la semaine, dit saint Pierre Chrysologue. Ils s'appelaient : Janvier, Félix, Philippe, Silvain, Alexandre, Vital et Martial. Leur mère les instruisit, dès leur plus jeune âge, de la foi et des vertus chrétiennes.

Devenue veuve, elle se voua au service de Dieu, dans la continence parfaite, consacrant ses jours à la prière, à l'éducation de ses enfants, et aux bonnes œuvres. Ses exemples et ceux de sa famille, ses paroles saintes, édifiaient les fidèles et attiraient assez souvent des païens à la lumière de la religion véritable.

Les pontifes idolâtres, furieux de l'influence croissante qu'exerçait la sainte veuve, allèrent se plaindre à l'empereur. Une femme et des orphelins pouvaient-ils donc leur résister ? Quelques-uns d'entre eux se présentèrent devant le prince et lui dirent : « Seigneur, cette veuve et ses enfants insultent chaque jour nos dieux, avec une audace qui vous outrage vous-même; sachez, ô prince, que si on ne la force, elle et ses fils, à les adorer, nos dieux finiront par être tellement irrités, que nous ne pourrons plus les apaiser. »

L'empereur envoya immédiatement au préfet de Rome, Publius, l'ordre de s'occuper de cette affaire et de contraindre Félicité, ainsi que ses enfants, à adorer les idoles. — L'heure du combat était venue pour la paisible famille.

Félicité est appelée chez le préfet. Celui-ci, dans un entretien respectueux, lui fait part des accusations portées contre elle ; il l'invite à détourner de sa tête et de celle de ses fils les châtiments qui les menacent, en sacrifiant aux dieux de l'empire. Il ajoute que la protection de l'empereur sera le prix de son obéissance, et que sa soumission ouvrira à ses fils la carrière des honneurs. Mais la noble chrétienne l'interrompt: « Vos promesses et vos menaces sont également inutiles, lui dit-elle, elles n'obtiendront rien de moi. J'ai l'Esprit-Saint qui habite en moi, et il ne permettra pas que je sois vaincue par Satan. Je reste donc pleine d'assurance; tant que je vivrai, vous ne triompherez pas de moi, et, si je meurs dans le combat, je ne vous vaincrai que mieux. »

Déconcerté par cette réponse inattendue, Publius s'écria plein de fureur : « Misérable femme ! s'il t'est agréable de mourir, laisse au moins vivre tes enfants.

— Mes enfants vivront véritablement s'ils ne sacrifient pas aux idoles, dit Félicité ; mais, s'ils commettent ce crime, ils périront d'une mort éternelle. »

A ces mots, Publius rompit l'entretien ; il avait compris que la voie de la persuasion n'obtiendrait rien, et qu'il faudrait procéder juridiquement contre l'accusée.

SES ENFANTS

INTERROGATOIRE DEVANT LE PRÉFET DE ROME

Le lendemain, le préfet s'assit sur son tribunal au forum de Mars, entouré d'officiers de justice, de satellites, de bourreaux et de tout l'appareil accoutumé en semblable circonstance.

La sainte veuve et tous ses fils avaient été arrêtés. Sur l'ordre de Publius, on les amène devant le tribunal.

Le préfet, s'adressant à la mère, lui dit : « Aie pitié de tes enfants; ils sont dans la fleur de la plus brillante jeunesse.

— Votre pitié n'est qu'impiété, et votre compassion une cruauté », répond l'héroïque femme. Et s'adressant à ses fils : « Regardez le ciel, mes enfants, leur dit-elle. Tenez vos yeux en haut : c'est là que Jésus-Christ vous attend avec ses saints. Combattez courageusement pour le salut de votre âme, et montrez-vous fidèles à l'amour de Dieu.

— Quoi ! s'écria Publius, jusqu'en ma présence tu oses les exhorter à mépriser les ordonnances de nos maîtres ! » et il fait donner des soufflets à la noble dame par un soldat. Puis on l'éloigne, et ses enfants restent seuls devant le tyran.

Alors il appelle Janvier, l'aîné des sept frères ; il lui promet des biens immenses s'il consent à sacrifier aux idoles ; il le menace de l'accabler de coups s'il refuse. L'enfant, digne de sa vaillante mère, répond : « Vos propositions sont insensées, mais j'ai pris pour guide la sagesse de Dieu. C'est lui qui me donnera la victoire sur votre impiété. »

Publius ordonne de le battre de verges, et ensuite on le jette tout sanglant dans un cachot.

Il fait comparaître le second, Félix, et l'exhorte à être plus sage que son frère, s'il veut éviter un pareil châtiment. « Il n'y a qu'un seul Dieu, dit Félix, c'est celui que nous adorons. A lui nous offrons le sacrifice de nos cœurs. Ne pensez pas pouvoir nous ravir l'amour de Jésus-Christ. Vos tourments n'y réussiront pas plus que vos mauvais conseils. »

Le juge le renvoie en prison, et, s'adressant au troisième, nommé Philippe, il lui dit : « L'empereur, notre maître, te commande d'adorer les dieux.

— Ce ne sont pas des dieux, répond le jeune homme; ils n'ont aucune puissance; ce sont de vaines statues qui ne sentent rien. Ceux qui leur offrent des sacrifices seront punis de châtiments éternels. »

Le juge fait un signe d'impatience, et on reconduit Philippe en prison.

Silvain, le quatrième, est présenté au préfet : « Je vois, lui dit le magistrat d'une voix terrible, que vous vous êtes entendus avec votre méchante mère pour mépriser les ordres des princes : vous allez tous être mis à mort.

— Si nous craignions ce supplice d'un instant, dit l'enfant avec calme, nous nous exposerions à des châtiments sans fin. Nous savons d'une manière certaine quelles récompenses sont réservées aux justes, et quels supplices attendent les pécheurs ; c'est pourquoi, avec une pleine assurance, nous préférons obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes. Ainsi nous méprisons vos idoles, pour adorer le Dieu tout-puissant qui nous récompensera éternellement, tandis que les idolâtres iront brûler pour toujours. »

Pendant qu'on emmène Silvain, Publius interroge Alexandre : « Pourquoi, mon enfant, veux-tu mourir si jeune ? Sois obéissant ; si tu sacrifies aux dieux, l'empereur t'aimera, et il te comblera de faveurs.

— Je suis le serviteur de Jésus-Christ, répond Alexandre. Ma bouche atteste sa divinité, mon cœur l'aime, et je l'adore sans cesse. Si jeune que l'on soit, on a plus de sagesse qu'un vieillard, en adorant le vrai Dieu. Vos fausses divinités périront avec leurs adorateurs. »

Vital est appelé à son tour. « Toi, du moins, mon enfant, dit le préfet, tu veux vivre, tu ne veux pas te laisser tuer ?

— Et qui donc vivra davantage, répond l'enfant, celui qui mérite la protection de Dieu ou celui qui cherche les faveurs du démon ?

— Qu'est-ce que le démon ?

— Les démons, ce sont vos dieux et ceux qui les adorent. »

Les soldats le reconduisent au cachot.

Quand Notre-Seigneur prédit à ses disciples les persécutions qu'ils auraient à souffrir dans le monde

à cause de Lui, il leur recommanda de ne point s'effrayer en songeant à ce qu'il leur faudrait répondre devant les tribunaux : « Car, ajoutait-il, l'Esprit-Saint vous suggérera ce que vous devrez dire. » Cette promesse venait de s'accomplir d'une manière étonnante sous les yeux du préfet : avait-il jamais vu un groupe d'enfants, mis en présence des supplices et de la mort, répondre avec tant de calme, d'intelligence et d'intrépidité !

Restait le septième, le petit Martial : il fut digne de ses frères et de sa mère.

« Vous allez tous être tués, lui dit le juge, c'est votre faute : pourquoi ne voulez-vous pas obéir aux ordres des empereurs ?

— Oh ! si vous saviez, dit l'enfant avec une majesté surnaturelle, si vous saviez les peines qui sont réservées aux adorateurs des idoles ! Dieu, dans sa patience, ne fait pas encore éclater sur vos dieux et sur vous les foudres de sa colère, mais le temps viendra où tous ceux qui ne reconnaissent pas Jésus-Christ pour seul vrai Dieu iront brûler dans les flammes éternelles. »

Le juge se lève en ordonnant de reconduire Martial en prison, et il envoie aux empereurs le procès-verbal de l'interrogatoire.

LE DERNIER COMBAT

La réponse de Marc-Aurèle ne se fit pas attendre : il condamna toute la famille à périr par divers supplices. Toutefois, désirant éviter en ce moment un trop grand éclat, et ne pas laisser peser sur le préfet toute la responsabilité de cette sanglante tragédie, il renvoya les accusés devant plusieurs juges subalternes chargés d'appliquer la peine.

Le premier de ces juges fit battre Janvier, l'aîné des sept frères, à coups de fouets armés de petites boules de plomb ; le supplice dura jusqu'à ce que l'innocente victime eût rendu le dernier soupir.

Félix et Philippe furent assommés à coups de bâton.

Silvain fut précipité d'un lieu élevé.

Les trois plus jeunes, Alexandre, Vital et Martial, eurent la tête tranchée. C'était le 10 juillet.

Restait Félicité. Sept fois martyre par la mort de chacun de ses enfants, elle ne fut pas immolée elle-même ce jour-là. On différa son exécution : on espérait sans doute que son cœur, brisé par la perte de tous ses fils, serait moins fort, et que son courage se laisserait abattre. Mais les jeunes martyrs, qu'elle avait envoyés devant elle dans la gloire, priaient pour leur mère, et la victoire ne pouvait lui manquer.

Les rigueurs de la prison ne purent lui arracher une parole d'apostasie. A son tour, elle eut la tête tranchée, le 23 novembre, et fut réunie pour toujours à ses enfants dans le bonheur sans fin de la vraie patrie.

Ainsi tous reçurent la couronne glorieuse qu'ils avaient méritée, en surmontant les menaces des hommes et le supplice de la mort, pour rester fidèles à l'amour de Jésus-Christ, Fils de Dieu, qui vit et règne avec le Père et l'Esprit-Saint, dans les siècles des siècles. *Amen.*

SOUVENIR DE L'ÉGLISE — BELLES PAROLES DE S. PIERRE CHRYSOLOGUE ET DE S. GRÉGOIRE LE GRAND

L'Eglise a toujours conservé avec amour le souvenir de cette héroïque famille. Chaque année, elle célèbre la fête des sept frères le 10 juillet, et celle de leur mère le 23 novembre. Elle a inscrit le nom de Félicité au canon de la messe, avec ceux d'Agnès, de Cécile, d'Anastasie, de Perpétue, récompense digne de la foi et du courage d'une si grande martyre. Les docteurs ont célébré sa gloire dans leurs discours.

« Avec quelle ardeur et au milieu de quelles » angoisses elle a enfanté au ciel, en un seul jour, » ceux qu'elle avait donnés à la terre, à de longs » intervalles, dit saint Pierre Chrysologue. O femme, » ô mère, que la vie de ses enfants rendait anxieuse » et que leur mort rassurait ! Qu'elle est bienheureuse » de les avoir tous envoyés devant elle au ciel ! » de n'avoir rien perdu sur la terre de son précieux » trésor ! Elle fut plus joyeuse en voyant étendus » sans vie autour d'elle leurs corps déchirés, qu'elle » ne l'avait été au milieu des paisibles berceaux de » leur enfance. Autant les yeux de son corps aperçoivent de blessures, autant les yeux de son âme » comptent de couronnes ; autant de tourments, » autant de récompenses ; autant de victimes, autant » de vainqueurs ! Celle-là n'est pas une vraie mère » qui ne sait pas aimer ainsi ses fils. »

« L'appellerai-je martyre ? s'écrie à son tour saint » Grégoire le Grand. Elle fut plus que martyre, » puisqu'elle endura en quelque sorte tout ce que » souffrait chacun de ses enfants. Elle combattit la » huitième, selon l'ordre du temps ; mais elle fut » dans la peine durant toute cette scène sanglante. » Elle commença son martyre dans l'aîné de ses fils, » et ne le consomma que par sa propre mort... En » les voyant tourmenter, elle ne perdit rien de sa » constance. Comme mère, elle éprouvait tout ce » que la nature fait souffrir en pareille circonstance, » mais l'espérance assurée des récompenses célestes » soutenait et réjouissait son cœur. Elle craignait » de laisser un de ses fils vivant après elle sur la » terre, de peur de ne pas l'avoir en sa compagnie » dans l'éternité... Nous pleurons sans cesse lorsque » Dieu nous demande les enfants qu'il nous a donnés ; tandis que Félicité les aurait considérés » comme perdus si elle ne les avait vus mourir pour » Jésus-Christ, et sceller leur foi par l'effusion de » leur sang....

» Soyons du moins couverts de confusion, ajoute-» t-il, en voyant que nous sommes si éloignés de la » vertu de cette Sainte, et que nous permettons aux » mauvais penchants d'étouffer la foi dans nos » cœurs. Souvent un mot nous trouble, la moindre » contradiction nous irrite ou nous décourage, tandis » que les supplices de la mort même ne purent » ébranler l'âme courageuse de Félicité, et elle a » méprisé comme un néant tout ce qui l'empêchait » d'aller à Dieu ! »

Il n'arrive pas souvent aujourd'hui, que Dieu demande à une mère le sacrifice de ses enfants par le martyre, mais parfois il désire qu'elle les lui donne dans le sacerdoce ou la vie religieuse. O sainte Félicité, mère vraiment aimante et généreuse, obtenez à ces mères la grâce d'accomplir leur sacrifice avec le même courage que vous, afin de partager la même récompense.

SÉPULTURES — DÉCOUVERTES DE M. DE ROSSI

Le supplice des huit martyrs avait eu lieu sur divers points de la voie Salaria. Les chrétiens recueillirent leurs corps et les ensevelirent dans les catacombes les plus voisines.

Félix et Alexandre, immolés ensemble, furent déposés dans le cimetière de Priscille. Alexandre, Vital et Martial, mis à mort dans un même endroit, eurent une tombe commune dans la catacombe de Gordien (Giordani). Silvain, qui obtint la palme séparément de ses frères, fut enseveli dans le cimetière de Maxime ; et près de lui, la piété des fidèles déposa ensuite l'héroïque mère. De nombreux pèlerins, jusqu'au VIII[e] siècle, visitèrent ces sépultures ;

la vénération pour ces héros de la foi était si grande, que le jour anniversaire de leur fête était appelé « le jour des martyrs. »

Au IVe siècle, le Pape saint Damase composa des vers en leur honneur, et fit placer cette inscription sur la tombe de sainte Félicité :

DISCITE QVID MERITI PRÆSTET PRO REGE FERIRI,
FŒMINA NON TIMVIT GLADIVM. CVM NATIS OBIVIT,
CONFESSA CHRISTVM MERVIT PER SÆCVLA NOMEN.

« Apprenez ce qu'il vaut de donner sa vie pour le Roi du ciel. Une femme n'a pas redouté le glaive; elle est morte avec ses fils pour attester la divinité du Christ, et a mérité une gloire éternelle. »

En ce même siècle, siècle de paix après les longues persécutions, une riche basilique entourée de maisons fut élevée au-dessus de la chapelle souterraine où reposait la mère des sept martyrs, et le cimetière qui portait le nom de *Maxime* (vocable emprunté sans doute au propriétaire du champ), fut désormais appelé cimetière de Sainte-Félicité.

Dès le commencement du VIIe siècle, le Pape Boniface IV, à cause des invasions des barbares, fait transporter dans la ville de Rome un grand nombre de reliques des catacombes. Au VIIIe et au IXe siècles, les ravages des Lombards et des Sarrasins multiplient les ruines dans les campagnes romaines et les catacombes sont peu à peu oubliées.

Dans les temps modernes, on a recommencé à visiter ces souterrains, témoins de la foi des premiers âges; mais nul ne les a explorés avec tant de science que l'illustre archéologue, M. Jean-Baptiste de Rossi. C'est ainsi qu'il a retrouvé, en 1856, le lieu où fut enseveli saint Janvier, et ensuite le tombeau de ses autres frères. Enfin, plus récemment, en 1886, en creusant les fondations d'une maison, on a retrouvé la chapelle souterraine où fut déposé le corps de sainte Félicité après son martyre. On descend dans cette crypte par un escalier étroit et en ruine. Cet escalier a les marches usées par les pas des anciens pèlerins qui vinrent prier en ce lieu pendant de longues années. La chapelle est pleine de terre et de décombres accumulés par les ruines; on y trouve un nombre considérable de lampes d'argile, preuve que ce souterrain a été autrefois splendidement illuminé : c'est ce qui devait avoir lieu le jour de la fête des martyrs. Sur le parvis qu'on a pu découvrir, on aperçoit d'anciennes peintures; en haut, on voit le buste du Sauveur dont la main est levée pour bénir; au-dessous sont rangés en bel ordre nos bienheureux martyrs; au milieu, sainte Félicité, la tête ornée du nimbe; à sa gauche sont quatre de ses fils, à sa droite les trois autres. Le sépulcre lui-même doit se trouver plus bas ou à peu de distance.

Mais si les monuments matériels sont sujets aux ruines, la demeure du ciel est inébranlable à jamais. Du haut du séjour immortel de la paix, sainte Félicité et vous, jeunes héros du Christ, priez pour nous qui combattons encore sur la terre, afin que, victorieux, nous allions vous rejoindre, quand notre heure viendra.



Les sept frères martyrs, fils de sainte Félicité

D'après une très ancienne peinture romaine suivant le symbolisme en usage aux catacombes, les poissons et les pains figurent Jésus-Christ et l'Eucharistie.

Imp. *gérant*, E. Petithenry, 8, rue François Ier, Paris.

SAINT LÉON, ABBÉ

SAINT PIE Ier, PAPE, SAINT KETILL, CHANOINE RÉGULIER DE ST-AUGUSTIN

Fête le 11 juillet.



Le moine bénédictin saint Léon, abbé du monastère de la Cava, allait dans la forêt chercher des fagots de bois qu'il portait sur ses propres épaules jusqu'à la ville où il les vendait pour acheter du pain aux pauvres.

SAINT LÉON, DISCIPLE DE SAINT ALFIER

Saint Léon, né à Lucques, en Toscane, vint à Salerne où il entendit parler du mérite et des vertus de saint Alferius ou Alfieri, premier abbé du monastère de la Cava, sous la Règle de saint Benoît, et voulut aussitôt se mettre au nombre des disciples de l'homme de Dieu. Il profita si bien des leçons de son maître qu'au bout de peu de temps, il parut être devenu son égal aussi bien en vertu qu'en science. Alfier lui-même reconnut les heureuses dispositions de son disciple : un jour qu'on le suppliait de ressusciter un mort, il ne voulut avoir, auprès de lui, pendant sa prière, que Léon seul, paraissant ainsi par humilité, emprunter de son inférieur une puissance dont il n'avait en réalité pas besoin.

SES VERTUS ET SES MIRACLES

Après la mort du saint fondateur, Léon fut élu pour lui succéder, et sa réputation de sainteté ne cessa de s'accroître. Le récit de sa vie n'est que le

récit de ses miracles et de ses œuvres de charité; nous allons en citer quelques traits, d'après une biographie du Saint, écrite peu de temps après sa mort, conformément aux dépositions de témoins oculaires.

D'un cœur pur et humble, d'une tendre dévotion, il mérita plusieurs apparitions de la Mère de Dieu. Pour honorer spécialement celle qui passa toute sa vie dans le prière solitaire et le travail à Nazareth, suivant du reste en cela les prescriptions de la Règle bénédictine, le saint religieux consacrait une bonne partie de ses journées au travail des mains. Unissant la pratique de la charité à la mortification, il faisait, dans un bois voisin du monastère, des fagots qu'il portait à Salerne sur ses épaules, et avec le prix qu'il en recevait, il achetait du pain qu'il distribuait aux pauvres.

Un jour qu'il revenait de cette ville, partageant entre les malheureux le pain gagné à la sueur de son front, il vit passer le prince de Salerne, Gisulphe, et lui en tendit un morceau. Gisulphe se détourna d'abord avec dédain. Mais, repris vivement par les seigneurs qui l'accompagnaient, il accepta le présent de l'homme de Dieu, mangea ce pain et, à partir de ce jour-là, montra beaucoup d'amitié pour Léon.

Comme le prince était un homme plein d'orgueil et de violence, le Saint profita souvent, en faveur des malheureux, de l'ascendant qu'il avait su acquérir sur son esprit, pour l'empêcher d'abuser de son pouvoir et de s'abandonner trop à son penchant pour la tyrannie. Lorsque les prières ne suffisaient pas pour émouvoir son cœur, Léon résistait ouvertement, sans qu'aucune crainte fût capable d'arrêter son zèle à protéger l'innocence. Ainsi Gisulphe, dans une guerre aux habitants d'Amalfi, irrité de leur résistance, envoyait à d'affreux supplices tous les prisonniers qui lui tombaient sous la main. Le vénérable abbé trouva là un champ nouveau pour sa charité; il visitait les captifs, les consolait, en rachetait un grand nombre, leur fournissait des vêtements, et leur sauvait la vie en les enlevant même aux bourreaux qui n'osaient pas lui résister. Un jour qu'il prenait son repas avec ses frères, arrive un messager qui lui dit : « Père, accourez vite; trois prisonniers viennent d'être condamnés par le prince à avoir les yeux crevés; on les conduit au supplice. » Le Saint se lève aussitôt, se dirige en toute hâte vers Salerne, et trouve le funèbre cortège déjà hors des portes de la ville; il l'arrête, absout les prisonniers et ordonne aux soldats de les mettre en liberté, en leur disant, pour les rassurer, qu'il se porte caution pour les captifs devant le farouche Gisulphe.

Gisulphe, aussi cupide que cruel, ayant appris qu'un riche citoyen d'Amalfi avait caché une partie de sa fortune à Salerne, dans le monastère de Saint-Nicolas, se rendit en personne à ce couvent pour s'emparer du dépôt. Mais saint Léon, prévenu, s'y transporta avant lui, et en arrivant le prince le trouva assis sur le coffre même où était renfermé l'argent confié. N'osant avouer publiquement son dessein, et encore moins faire violence au vénérable abbé, Gisulphe lui tendit la main comme pour l'inviter à se lever. Saint Léon fit mine de ne pas comprendre, et le prince ayant renouvelé plusieurs fois le même geste, à chaque fois notre Saint lui frappait les doigts de sa crosse, en ayant l'air de s'amuser. Gisulphe finit par le prier de quitter sa place, puis par demander que le trésor lui fût remis. Non seulement Léon refusa énergiquement, mais encore il lui adressa de vifs reproches sur son injuste cupidité et le força à se retirer.

Dans une autre circonstance, comme il lui donnait de sages conseils et le suppliait de mettre un terme à ses cruautés, Gisulphe refusa avec mépris d'écouter ces avis salutaires; le saint moine lui prédit que Dieu allait le punir de ses crimes en lui retirant le pouvoir. En effet, ce prince ne tarda pas à perdre sa principauté de Salerne qui lui fut enlevée, en 1075, par Robert Guiscard, duc de Pouille.

Si nous voulions rapporter toutes les circonstances où le vénérable abbé s'interposa pour délier les chaînes des captifs, dit son biographe du moyen âge, où il s'offrit à prendre lui-même la place des prisonniers, où il usa de prières, de larmes, de menaces, pour ramener à plus d'humanité le prince de Salerne, une page ne suffirait pas et il nous faudrait écrire un gros volume.

Un jour, veille de la fête de sainte Cécile, pour laquelle saint Léon avait une dévotion particulière, il avait passé la journée auprès de Gisulphe, occupé à plaider la cause des malheureux. Le soir venu, il se remit en route à la clarté d'une torche, accompagné de plusieurs de ses religieux. Or un violent orage ayant éclaté brusquement, avec un grand vent et une pluie abondante, le saint abbé arriva au monastère les vêtements complétement secs et sans que la torche se fût éteinte.

Une autre fois, il obtint par ses prières la mort d'un énorme serpent établi dans une grotte voisine de l'abbaye.

Enfin, devenu fort âgé, il se déchargea de la direction de son monastère sur le bienheureux Pierre, ancien moine de Cluny et ancien évêque de Policastro, et s'endormit lui-même dans le Seigneur, le 12 juillet 1075. Pendant que les moines veillaient son corps dans l'église, un des cierges du catafalque vint à tomber sur le drap mortuaire; quand on s'en aperçut, après un temps assez long, on constata que l'étoffe était demeurée intacte; la puissance surnaturelle du Bienheureux lui survivait, et il semblait commander encore aux éléments.

SAINT PIE Ier, PAPE

Fête le 12 juillet.

FAMILLE DE SAINT PIE — LE PRÊTRE PASTOR

Le pontife, qui porta le premier ce nom glorieux de Pie, naquit vers le commencement du IIe siècle de l'ère chrétienne, à Aquilée, en Illyrie, dans l'Autriche actuelle, d'une famille d'origine italienne et qui paraît avoir occupé un rang social assez élevé. Son père se nommait Rufinus et son frère Pastor. Les deux frères vinrent à Rome et furent l'un et l'autre ordonnés prêtres, mais on ignore en quelles circonstances. Pie monta sur le trône de saint Pierre vers l'an 142, sous le règne d'Antonin le Pieux; Pastor resta attaché à une des églises de la ville et brilla autant par ses vertus que par sa science, puisqu'il mérita d'être favorisé de visions angéliques.

SAINT JUSTIN — DÉCRETS DE SAINT PIE

Sous le pontificat de saint Pie, l'illustre saint Justin, philosophe converti, éleva sa voix éloquente jusqu'au trône des Césars, en faveur de l'Eglise persécutée. Le courageux apologiste démontra clairement la fausseté des calomnies dont on chargeait les fidèles du Christ, prouva la divinité de Jésus-Christ et réclama pour ses frères la liberté de servir paisiblement le vrai Dieu. L'empereur Antonin, frappé du courage et de l'éloquence de Justin, fit droit à sa requête, et l'Eglise jouit sous son règne d'une certaine tranquillité.

Saint Pie profita de ce calme relatif pour étendre la connaissance du vrai Dieu et eut la joie de voir augmenter considérablement le nombre des conversions. En cinq ordinations, faites au mois de décembre, il imposa les mains à dix-neuf prêtres, vingt-et-un diacres et douze évêques destinés à diverses Eglises. Il rendit un décret relatif au baptême des hérétiques qui se convertissaient à la foi chrétienne, et un autre imposant une pénitence aux prêtres qui, par négligence, laisseraient se répandre à terre le sang précieux du Seigneur pendant le saint Sacrifice : pénitence variant de trois à quarante jours, suivant que le vin aurait coulé jusqu'à terre, ou n'aurait qu'arrosé l'autel ou les linges qui le recouvraient. On devait en recueillir tout ce qu'il était possible, laver ou racler le reste; l'eau qui avait servi à l'ablution ou les débris de bois et de pierre devaient être brûlés, les cendres jetées dans la piscine. On voit, par ce document cité dans l'office de saint Pie Ier, que l'Eglise primitive croyait comme nous, n'en déplaise aux protestants, à la présence réelle de Jésus-Christ dans le Sacrement de l'autel ; on voit de quelle vénération les fidèles entouraient ce divin Sacrement.

Saint Pie Ier publia encore deux décrets très sévères contre les blasphémateurs; il ordonna que les biens donnés en fonds à l'Eglise fussent inaliénables; il défendit d'employer à des usages profanes les vases et les ornements sacrés, et de recevoir les vierges au vœu perpétuel de chasteté avant qu'elles eussent atteint l'âge de vingt-cinq ans.

LES ÉGLISES CONSACRÉES PAR SAINT PIE

Une lettre du prêtre Pastor au prêtre Timothée nous raconte un des actes les plus importants du pontificat de saint Pie : l'illustre patricien Pudens, père de sainte Praxede et de sainte Pudentienne, avait fait de sa maison une église à laquelle Pastor était attaché. Ses filles voulurent y ériger une piscine baptismale, ce qui était y constituer une paroisse. A la demande de Pastor, Pie approuva ce dessein, et fit construire lui-même la piscine. Le jour de Pâques, il y conféra le baptême aux esclaves encore païens des deux sœurs et fit aussitôt procéder à leur affranchissement. A partir de ce moment la maison, ou plutôt l'église, devint un lieu de réunion permanente; une multitude de païens accouraient pour s'y instruire de la vraie religion et recevoir le baptême. Les vierges consacrées à Dieu et les nouveaux baptisés y faisaient retentir nuit et jour les louanges du Seigneur.

Novatus, frère du prêtre Timothée, après avoir dépensé, durant sa vie, sa fortune à soulager les indigents, en laissa les restes à sainte Praxède qui fit consacrer les thermes de sa maison en une nouvelle église; le pontife lui donna le titre de Sainte-Pudentienne et l'enrichit de nombreux présents.

Plus tard, il érigea, non loin de ce lieu une autre paroisse sous le nom de Sainte-Praxède et y consacra un baptistère. Ces églises sont au nombre des plus anciens monuments de la foi dans la capitale du monde chrétien.

Dans la catacombe de Sainte-Priscille, sur la *via Salaria*, est une peinture contemporaine de saint Pie Ier, qui représente ce pontife imposant les mains à la bienheureuse vierge Praxède pour la consacrer au Seigneur, et ayant à côté de lui son frère le prêtre Pastor.

SES LETTRES

Outre les décrets disciplinaires dont nous avons parlé, saint Pie en publia un autre sous forme d'encyclique, ordonnant à tous les fidèles de célébrer la fête de Pâques le dimanche après le quatorzième jour de la lune de mars, et non le jour de la semaine où elle tombait, comme beaucoup pensaient jusqu'alors devoir le faire d'après la coutume des juifs. Le pontife romain invoque la tradition apostolique, au maintien de laquelle il est chargé de veiller en sa qualité de successeur de Pierre, et s'appuie aussi sur l'ordre intimé, dans une vision, au pieux docteur Hermès, par un ange qui lui était apparu sous la figure d'un berger.

Nous possédons la traduction latine de deux lettres de saint Pie, primitivement rédigées en grec, et adressées à saint Just, évêque de Vienne dans les Gaules. La première nous apprend que le prédécesseur de saint Just venait de donner sa vie pour la foi. Pie exhorte l'évêque de Vienne, récemment élu pour remplacer ce saint martyr, à se montrer plein de charité pour les fidèles, les diacres et les

prêtres qui lui sont soumis, à défendre les confesseurs de la foi, à les visiter dans les cachots, à les exhorter à souffrir pour le nom du Sauveur, et à honorer la sépulture des bienheureux martyrs.

Dans sa deuxième lettre à Just, Pie nous apprend que cet évêque avait fait récemment un voyage à Rome, et s'informe des progrès de la foi dans son Eglise. Il lui annonce le triomphe glorieux de plusieurs martyrs, et l'exhorte à combattre lui-même vaillamment pour mériter la palme immortelle. Il se plaint des ravages que fait dans l'Eglise l'hérésie de Cérinthe, le même que saint Jean avait anathématisé dans sa vieillesse.

MORT DE SAINT PIE Ier

Malgré le décret officiel de l'empereur, qui permettait aux chrétiens le libre exercice de leur culte à l'intérieur de leurs demeures, les progrès de la foi et l'érection de nombreuses églises durent servir de prétexte à une nouvelle persécution qui signala les dernières années du pontificat de saint Pie Ier, persécution où périrent sainte Pudentienne et de nombreux martyrs. Plusieurs monuments hagiographiques affirment que le saint Pontife eut lui-même la gloire de verser son sang pour Jésus-Christ. Quoiqu'il en soit, il mourut le 11 juillet 150, après un pontificat de huit ans, quatre mois et trois jours.

Il reçut la sépulture au Vatican, près du tombeau de saint Pierre. Une partie de ses reliques a été plus tard transportée dans l'église Sainte-Pudentienne et le reste à Bologne. Plusieurs églises du diocèse d'Amiens en vénèrent des fragments.

SAINT KÉTILL, CHANOINE RÉGULIER DE SAINT-AUGUSTIN

Fête le 11 juillet.

PREMIÈRES ANNÉES DE SAINT KÉTILL

Saint Kétill naquit vers le commencement du XIIe siècle, à Winghe, en Danemark. Ses parents, plus riches encore par leurs vertus que par l'illustration de leur race et les biens de la fortune que Dieu leur avait départis, lui firent donner une éducation solide et vraiment chrétienne.

Le noble enfant, consacré au Seigneur dès l'aurore de sa vie, par les soins d'une tendre mère, tandis qu'il faisait de rapides progrès dans les sciences et les belles-lettres, avançait aussi « de vertu en vertu », selon l'expression du Psalmiste.

Il se distinguait dès lors par une pureté angélique, par une grande douceur et miséricorde à l'égard du prochain, par une prudence consommée et par une charité ineffable envers les malheureux. Il aima ses amis en Dieu, ses ennemis à cause de Dieu, les pauvres comme les images de Dieu.

IL DEVIENT CHANOINE DE WIBORG

Enfin, écoutant la parole du Sauveur : « Celui qui ne renonce pas à tous ses biens pour me suivre, n'est pas mon parfait disciple », il se dépouilla de tout ce qu'il avait, pour embrasser un état plus excellent et porter la croix de Jésus-Christ.

Sur les conseils du vénérable Eskill, évêque de Wiborg, Kétill entra dans l'institut des Chanoines de la cathédrale de cette ville, qui vivaient dévotement sous la Règle de saint Augustin.

SES TRAVAUX — SON MARTYRE — SON CULTE

Chargé d'abord du soin des enfants qui se destinaient à la vie religieuse, Kétill composa pour leur instruction plusieurs ouvrages remarquables, suivant en cela le précepte de l'Apôtre, qui recommande de gagner son pain par le travail, et l'exemple de son bienheureux patriarche Augustin, qui interrompait sa prière pour composer d'admirables livres.

Ordonné prêtre par l'évêque Eskill et élevé à la dignité de prévôt, Kétill se montra comblé de tous les dons de l'Esprit-Saint.

Mais peu d'années après, le 27 septembre 1151, pendant qu'il récitait l'office canonial dans l'église de Sainte-Marguerite, il fut mis à mort, en haine de la religion, par les ennemis de la foi.

En 1188, le pape Clément III le mit solennellement au rang des bienheureux; son culte fut très répandu dans plusieurs églises de Danemark, et on possède encore plusieurs offices composés anciennement en son honneur.

SES MIRACLES ET SA CHARITÉ

Parmi les vertus dont saint Kétill se montra un modèle plus spécial, nous devons citer en premier lieu sa charité pour les pauvres. On le vit un jour recueillir un lépreux, le panser et l'habiller convenablement; puis, ce lépreux disparut subitement. Nul ne douta que le Christ lui-même n'eût voulu, sous la figure d'un de ses membres mystiques, recevoir l'aumône de son fidèle serviteur.

Celui-ci opéra du reste de nombreux miracles durant sa vie; une nuit qu'il chantait l'office, ses frères l'aperçurent tout brillant d'une lumière surnaturelle qui l'enveloppait. On le vit guérir beaucoup de malades et un jour arrêter, par la vertu du signe de la croix, un violent incendie qui menaçait de détruire la ville.

Imp.-*gérant :* PETITHENRY, 8, rue François Ier, Paris.

SAINT JEAN GUALBERT

FONDATEUR DE L'ORDRE DE VALLOMBREUSE

Fête le 12 juillet.

Sous Conrad II, empereur, vivait, à Florence, un brillant chevalier du nom de Jean Gualbert. Elevé dans la piété la plus vive, il perdit bientôt, au milieu des camps, la sainteté de son enfance, et l'esprit du siècle s'empara de lui; mais, dans ce temps d'égarement, Dieu veillait toujours sur son serviteur, et alors qu'il semblait abandonner le chemin du ciel, la miséricorde le prédestinait à occuper une place considérable dans l'Eglise.

Ce fut le jour même du *Vendredi-Saint* que le Sauveur choisit pour s'emparer de cette âme, et pour cela, il lui jeta une sorte de défi.

LA VENGEANCE

A la suite de querelles, un gentilhomme avait tué, dans un guet-apens, Hugues, frère unique de Jean, et celui-ci avait juré de venger cette mort. L'amour fraternel, l'honneur humain, la colère, tous les sentiments naturels s'unissaient pour lui faire accomplir ce serment et c'est dans ces circonstances que Notre-Seigneur permit qu'à l'heure où tous priaient, Jean, chevauchant avec ses hommes d'armes, le Vendredi-Saint, se trouvât face à face, au détour d'un chemin, avec le meurtrier de son frère.

Le malheureux vit Jean tirer l'épée et fondre sur lui, et ne pouvant échapper, il se jeta à terre, étendu dans la poussière et les bras en croix.

Mais, ô merveille! à ce spectacle, la pensée de Jésus mort ce même jour en croix s'empara de l'âme de Jean et il lui sembla voir, dans son mortel ennemi, Jésus, les bras étendus et attendant les coups. Au lieu de frapper, il tomba à genoux tout en larmes, et, abandonnant son épée dont il ne devait plus se servir, il embrassa celui qu'il voulait tuer.

« Relevez-vous, disait-il, ne craignez plus rien de moi; priez Dieu qu'il me pardonne mes péchés. »

LE CRUCIFIX REMERCIE

Cet acte de miséricorde plut au Seigneur, et il voulut aussitôt être plus généreux que son serviteur ne l'avait été, car Jean, jusqu'alors pécheur et ennemi de Dieu, étant entré dans une chapelle le long du chemin, pour y vénérer la Croix, l'image du divin Crucifié inclina doucement la tête pour le remercier de l'acte de clémence qu'il venait d'accomplir en son nom (1).

L'âme généreuse du jeune chevalier, inondée par la grâce, remplie de reconnaissance, se donna pour toujours à ce Jésus.

« Quelle récompense ne recevrai-je pas au ciel, disait-il, si je sers fidèlement le Seigneur, qui récompense, par un si grand miracle, le peu que je viens de faire. »

(1) Ce crucifix miraculeux est encore aujourd'hui l'objet d'une grande vénération, et l'on va le visiter en pèlerinage à l'église de Jean Gualbert, à Florence.

Jean sortit de l'église, il avait hâte d'être seul; il envoya son escorte en avant, à l'hôtellerie, et lui, de son côté, courut au monastère de Minieto, se jeta aux pieds de l'abbé, raconta les prodiges opérés en sa faveur et demanda l'habit monastique.

UNE ÉMOUVANTE PRISE D'HABIT

L'abbé l'encouragea à persévérer, mais il ne jugea point prudent de le recevoir de suite parmi les moines, lui laissant seulement partager leurs austérités et leurs prières. Jean adopta la croix qu'il ne quittera plus et qui sera dans ses mains l'instrument des miracles et des conversions.

Cependant, les gens et hommes d'armes du chevalier devenu pénitent étaient rentrés à Florence et avaient raconté en quelles circonstances leur maître les avait quittés.

Le père de Jean, encore imbu des sentiments qui remplissaient l'âme de son fils le matin de sa conversion, résolut de ramener le jeune chevalier à tout prix dans le monde, comme font encore aujourd'hui des parents, quand Dieu daigne prendre leurs enfants à son service. Il se présenta donc au monastère avec une troupe d'hommes d'armes, déclarant que, si son fils ne lui était immédiatement rendu, il allait livrer le couvent au pillage.

« Entrez, dit l'abbé à ce furieux, voyez votre fils et ramenez-le vous-même s'il consent à vous suivre. »

Dans cette circonstance critique, Jean ne voulait point laisser saccager la maison de Dieu, il ne voulait pas non plus la quitter. Alors, dans un élan surnaturel, il saisit une robe de moine, court vers l'autel, et là, prenant de ses mains les ciseaux, fait tomber ses cheveux, dépouille son habit d'homme de guerre, se revêt lui-même de l'habit des moines, prend le livre d'heures, et, ainsi armé, se présente à son père.

Le vieillard s'apprêtait à lancer des malédictions sur son fils; il recule avec respect; une auréole de sainteté lui était apparue sur ce front dépouillé, et c'est avec émotion qu'il lui demande doucement :

« Mon enfant bien-aimé, mon seul fils aujourd'hui, toi notre gloire, pourquoi nous avoir abandonné? »

Avec une angélique modestie, le chevalier devenu novice raconta ce qui s'était passé et les secrets appels de Dieu. Son père l'embrassa en pleurant, le bénit et, en le quittant, se recommanda à ses prières.

Cette lutte avait néanmoins été terrible pour le nouvel athlète de Jésus-Christ et la victoire qu'il avait remportée fut récompensée par un accroissement de ferveur. Il devint un religieux exemplaire; son humilité, sa douceur, sa patience, exerçaient un merveilleux attrait et, à la mort du père abbé, les moines le choisirent d'une voix unanime pour occuper la chaire abbatiale. Une

telle nouvelle fit trembler l'humble religieux; il était venu pour obéir, non pour commander, il refusa énergiquement. « Je suis un vermisseau et non pas un homme, répétait-il avec le Psalmiste, je suis l'opprobre des hommes et l'abjection du peuple. » Cependant, le Seigneur, après une nouvelle épreuve que nous allons dire, le réservait à une plus haute dignité.

IL FUIT LE DÉMON SIMONIAQUE

L'Eglise était alors désolée par la simonie que le pape saint Grégoire VII devait bientôt combattre avec tant d'énergie, et l'abbaye de Minieto vit un misérable simoniaque, qui avait acheté l'appui de l'autorité civile et brigué des suffrages à prix d'argent, obtenir la dignité que Jean avait repoussée par humilité.

Ce scandale désola le saint religieux, et, plein d'inquiétude sur l'obéissance qu'il devait à ce nouveau supérieur, il partit avec un autre moine consulter un célèbre reclus, Theuzo, qui habitait une cellule isolée près le monastère de Sainte-Marie de Florence.

L'homme de Dieu, dégagé de toute considération humaine, était un des plus énergiques adversaires de l'hérésie simoniaque qui ravageait l'Eglise.

« Mon père, lui dit Jean, je vous supplie d'éclairer ma conscience. Je ne voudrais point vivre sous la direction d'un abbé simoniaque! que me conseillez-vous donc? je suis prêt à exécuter tout ce que vous m'ordonnerez.

— S'il en est ainsi, reprit l'ermite, rendez-vous au Forum, à l'heure où la foule se réunit; là, vous déclarerez devant tout le peuple que l'abbé de Saint-Minieto est un simoniaque et que, dès lors, vous vous retirez de son obéissance. »

Jean Gualbert et son compagnon suivirent héroïquement ce conseil. En pleine place publique, au milieu d'une affluence énorme, ils firent leur déclaration officielle. Un tumulte effroyable succéda à leur discours. Les agents du pouvoir civil, qui avaient favorisé l'intrusion du simoniaque, se faisaient remarquer par la violence de leurs clameurs.

« Qu'on les arrête, criaient-ils, qu'on les déchire en lambeaux! »

Quelques personnes, cependant, prirent la défense des religieux insultés et parvinrent à les arracher aux mains de ces furieux. Après cette scène tumultueuse, Gualbert et son compagnon retournèrent vers le saint reclus :

« Quittez maintenant, leur dit-il, cette contrée, et allez dans la province de Romagne, vous y trouverez des monastères que la lèpre simoniaque n'a pas atteints. »

MENDIANTS

Pendant qu'ils se dirigeaient vers les Romagnes, ils rencontrèrent un pauvre qui vint leur demander l'aumône :

« Frère, dit Jean à son compagnon, donnez-lui la moitié du pain qui nous reste. » Le religieux hésitait :

« Nous n'avons plus, à nous deux, qu'un seul pain pour le repas du soir. Ce pauvre trouvera facilement sa subsistance dans la bourgade que nous venons de quitter. »

— Mon Frère, n'hésitez plus, je vous en prie. » Le religieux forma donc deux portions égales de l'unique pain qu'il portait dans son sac, et il donna une moitié à l'indigent. Celui-ci reçut l'offrande avec de vives actions de grâces.

Vers le soir, les deux pèlerins arrivèrent près d'un castrum, dont nous n'avons plus le nom. Gualbert, sans y entrer, se mit en prières, et dit à son compagnon :

« Allez demander aux chrétiens de ce lieu de quoi nourrir deux pauvres serviteurs de Jésus-Christ. »

Le religieux obéit, mais sa quête fut infructueuse, et, à son retour, il interpella assez vivement le Saint :

« Vous avez voulu donner l'unique pain qui nous restait. Voici que, dans toutes les maisons de ce castrum, je n'en ai pu obtenir un morceau. »

C'était l'heure où les bergers ramenaient leurs troupeaux dans l'enceinte fortifiée du castrum. Ils avaient rencontré dans la campagne le pauvre mendiant qui leur avait raconté l'acte touchant de charité des deux voyageurs inconnus. Arrivés au village, ils le redirent aux habitants, et ceux mêmes qui avaient refusé au Frère quêteur un petit morceau de pain vinrent apporter aux deux étrangers des vivres en abondance. Le Saint, se tournant alors vers son compagnon, dont la confiance avait été un instant ébranlée, lui dit pour toute réprimande : « Prenez maintenant, mon Frère, ce que vous avez donné tantôt. »

On retrouve toujours un bienfait au centuple, dès ce monde.

Ce fut dans un monastère de Camaldules que les deux fugitifs trouvèrent la retraite que leur avait indiquée le reclus de Florence. Jean Gualbert y passa plusieurs années dans la pratique des mortifications les plus austères. Témoin de ses vertus, le supérieur voulut l'élever au sacerdoce; mais l'humble religieux recula encore devant cet honneur qu'il estimait redoutable, et il demanda la permission de se retirer dans une solitude plus profonde, pour être caché à tous les regards.

VALLOMBREUSE

Le prieur ne rejeta pas cette demande et, d'une voix prophétique, s'écria :

« Allez, ne tardez plus à jeter les fondements du nouvel institut dont vous allez être le père. »

Jean Gualbert, sans comprendre cette parole, partit aussitôt; il se fixa dans une magnifique vallée ombragée d'innombrables sapins, sur les bords d'un torrent alimenté par les sources de l'Apennin, et c'est dans cette vallée que le pauvre solitaire jeta les premiers fondements du célèbre *monastère de Vallombreuse*.

Attiré par ses miracles et ses vertus, on vint de toutes parts se ranger sous sa discipline. Ses premiers disciples bâtissaient simplement, auprès de lui, des cellules de branchages, et ils employaient leur temps à la mortification et à la prière, ou à écouter ses leçons.

Le nombre des moines, augmentant tous les jours, força les solitaires à construire un oratoire de planches grossières; bientôt, on fut obligé de diviser les Frères en deux ordres : les religieux de chœur qui se livraient à la vie contemplative, et les Frères lais ou laïcs, qui étaient chargés des offices extérieurs. C'est l'origine de cette division devenue habituelle parmi les religieux.

Le fondateur choisit la règle de saint Benoît dans toute sa rigueur primitive, avec quelques modifications sur des points de détails.

LE COSTUME

Dès la première année, quand il fallut tisser pour l'habillement de la communauté la laine fournie par le troupeau du monastère, les toisons se trouvèrent partagées presque également en



Saint Jean Gualbert, fondateur de Vallombreuse, multiplie les miracles avec la croix. On voit au ciel la figure de Jésus crucifié qui lui est apparu quand il allait frapper un ennemi; sous ses pieds, le démon de l'hérésie simoniaque; à gauche, Vallombreuse, et à droite, Florence.

deux nuances, l'une noire, l'autre blanche. On demanda au Saint s'il fallait tisser à part les deux sortes de laines. « Non, répondit-il, mêlez pour l'usage commun les toisons telles que Dieu vous les donne. » Ce fut à partir de ce jour que les disciples de saint Jean Gualbert adoptèrent le vêtement gris qu'il portent encore.

LA FIDÉLITÉ A LA RÈGLE REND DIEU FIDÈLE

Le silence absolu, l'usage du cilice, la méditation constante, le travail des mains, interrompu par l'Office en commun de jour et de nuit, faisaient revivre, à Vallombreuse, la ferveur de Subiaco et du mont Cassin. L'abstinence de viande était perpétuelle, et les religieux subissaient tous les inconvénients plutôt que de renoncer à leurs règles. On rapporte que, le pain ayant manqué complètement, Jean, ému de la disette, ordonna de tuer un des moutons et de l'apprêter pour le repas. Les Frères prirent place au réfectoire à l'heure accoutumée; on servit à chacun sa portion de viande, mais personne n'y toucha, et le Saint ne voulut point ordonner, au nom de l'obéissance, en sorte qu'après l'action de grâces, tous se retirèrent à jeun. Ceci se renouvela, et un jour où les choses s'étaient passées de la sorte, les religieux allaient encore se retirer, laissant la viande aux pauvres, lorsqu'on sonna violemment à la porte. Le cellérier accourut, et il trouva une abondante provision de pain et de farine; mais personne ne put découvrir la trace des mystérieux donateurs.

On cherche communément à accroître sa réputation par l'éclat des richesses et l'extension des biens, mais la réputation de Vallombreuse s'accrut en raison même de sa pauvreté. Toute la Toscane voulait voir les pauvres de Jésus-Christ, et les pèlerins prenaient l'habit gris des moines et ne voulaient plus quitter ce lieu sanctifié.

On dut fonder successivement six monastères pour les recevoir.

LA DISETTE ET LE CELLÉRIER

Une année de grande disette, les autres couvents, ayant épuisé leurs ressources, le Saint se rendit au monastère de Passignano où il espérait trouver quelque provision de blé pour ses enfants.

« Voyons, dit-il au cellérier Geoffroi, ce que renferme votre grenier. »

Le pauvre cellérier traversait l'épreuve commune aux celleriers qui vivent sous la direction d'un saint; il n'avait presque rien, et on lui demandait de partager, il n'osait répondre; cependant, il obéit, espérant que la petitesse de sa provision serait plus convaincante que ses raisons. A peine a-t-il ouvert, qu'il recule comme épouvanté : la vaste salle était pleine de bon froment.

« Comment se fait-il, demande le Saint, que nos Frères soient en telle détresse, quand vous êtes en telle abondance ? » Et il sourit.

Sur-le-champ, on commença à remplir les sacs destinés aux autres maisons, et le cellérier se garda bien de se plaindre; cependant, il ne pouvait s'empêcher de remarquer qu'on prenait tout. On fit, en outre, d'abondantes distributions à tous les pauvres qui se présentèrent, car la famine était grande.

Le soir, quand on fut fatigué de prendre, le cellérier alla voir s'il lui restait quelque chose pour nourrir son couvent le lendemain, mais le merveilleux grenier, véritable figure de l'Eucharistie, n'avait pas désempli. Le cellérier Geoffroi rendit alors d'abondantes actions de grâces et comprit que Jean, dont il estimait peu les capacités économiques, était meilleur cellérier que lui.

LES MIRACLES

La vie de Jean Gualbert est un tissu de miracles; nous en publierons une série en gravure; citons quelques-uns de ceux qui se multipliaient sous ses pas.

Un écuyer, nommé Rozo, accourt au monastère, tout en larmes, se jette à ses pieds :

« L'illustre Ubald, mon maître et votre serviteur, est à l'agonie. »

Jean se contente de lever les yeux vers le ciel, et, après être demeuré absorbé quelques instants dans une fervente prière, il répond :

« Retournez en toute hâte au castrum d'Ubald. Votre maître vous attend; il est en bonne santé. »

Un autre jour, il visitait le couvent de Musceran qui avait été bâti solidement et bellement, à la joie du prieur. Le Saint, voyant la grandeur et le luxe de cette maison de pauvres, fit appeler l'abbé Rodolphe et d'un ton sévère :

« Vous avez bâti ici des palais à votre gré, et y avez employé des sommes qui auraient servi à soulager un grand nombre de pauvres. »

Puis, se tournant vers un ruisseau qui coulait non loin de là :

« Dieu tout-puissant, s'écria-t-il, vengez-moi par ce petit ruisseau de cet immense édifice. »

A peine avait-il achevé la prière, que des torrents tombant des montagnes voisines grossirent subitement le ruisseau qui déborda bientôt et ruina le bâtiment de fond en comble.

Il reçut dans ses monastères un certain nombre de prêtres simoniaques qu'il avait convertis, mais il leur défendit d'exercer jamais leurs fonctions.

Lui-même refusa de recevoir aucun des Ordres de la cléricature, parce que, disait-il, n'ayant jamais suivi dans sa jeunesse le cours des études ecclésiastiques, il se trouvait dans le cas d'indignité prévu par les règles canoniques, qui excluaient des Ordres les illettrés. Et, cependant, c'était à cet illettré que s'adressaient, dans les circonstances les plus difficiles, les évêques de l'Italie, afin de s'éclairer de ses conseils.

Le pape saint Léon IX voulut venir visiter le défenseur de la papauté et l'ennemi de la simonie, et il se présenta inopinément à Vallombreuse.

L'austère communauté n'avait pas même de poisson à offrir à ces hôtes illustres.

Le Saint, sans se troubler, ordonna à deux bons novices d'aller pêcher au lac voisin.

« Mais, de mémoire d'homme, répondit-on, on n'a jamais vu un poisson dans ce lac.

— N'importe! ayez confiance. »

Les novices obéirent, et à peine avaient-ils jeté leurs filets, qu'ils retirèrent deux énormes brochets.

Après des œuvres innombrables, le Saint, plein de jours, sentit sa fin approcher; il fit appeler les abbés des divers monastères, leur annonça sa mort et les exhorta à maintenir les observances et l'amour fraternel.

Sa maladie dura quelque temps, et l'on rapporte qu'un ange le venait servir et soulager.

Son âme monta au ciel le 12 juillet 1073. Il avait soixante-quinze ans. Il fut enterré au monastère de Passignano.

Imp. *gérant,* E. Petithenry, 8, rue François Ier, Paris.

SAINT EUGENE
ÉVÊQUE DE CARTHAGE, MARTYR

Fête le 13 juillet



Le jour de l'Ascension, les catholiques de Carthage étant réunis dans l'ég pour célébrer cette sainte solennité, une horde de barbares pénètre dans l'enceinte au saint evêque un nouveau décret du roi.

PERSÉCUTION D'HUNÉRIC CONTRE L'ÉGLISE D'AFRIQUE SAINT EUGÈNE, ÉVÊQUE DE CARTHAGE

On ne sait rien sur la naissance et les premières années du Saint dont nous entreprenons d'écrire la vie. La première fois que son nom apparaît sur la scène de l'histoire, nous voyons les fidèles de l'Eglise de Carthage, veuve depuis plus de vingt ans de son dernier évêque, le saint martyr Déogratias, porter les yeux sur lui dans le choix d'un pasteur. Cet acte nous fait assez comprendre quelles devaient être la vertu et l'ardeur d'Eugène pour la foi catholique, puisqu'alors la dignité épiscopale était comme un gage et une assurance du martyre. Il suffit pour s'en convaincre de jeter un coup d'œil rapide sur l'état de l'Eglise d'Afrique à cette époque, c'est-à-dire dans la seconde moitié du cinquième siècle.

Le fanatisme arien se mêlait alors à la barbarie des Vandales dans une haine commune contre le catholicisme. Le roi Genséric, non content d'avoir inondé l'Afrique du sang des martyrs, avait cru porter un dernier coup à la religion orthodoxe en défendant sous peine de mort d'ordonner de nouveaux évêques, pour interrompre ainsi la perpétuité du gouvernement ecclésiastique et empêcher la succession de l'épiscopat. Ce tyrannique édit avait été son dernier acte, et il était mort en 477, après un règne de trente-sept ans. Il eut pour successeur Hunéric, son fils aîné, prince farouche et arien comme lui ; aussi l'Afrique semblait-elle ne pas avoir changé de tyran. Depuis vingt-sept ans, l'Eglise de Carthage privée d'évêque n'avait pu, comme nous l'avons dit, obtenir de Genséric la liberté d'en élire un nouveau. L'intervention de l'empereur d'Orient, Zénon, arracha cette autorisation à Hunéric ; mais le roi vandale y mit une restriction qui faillit en annuler l'effet.

Voici comment M. l'abbé Darras rapporte le fait :

« L'édit qui permettait de procéder à l'élection, lu publiquement par Vitarit ou Vitared, notaire royal, était ainsi conçu : « Notre maître, à la prière de « l'empereur Zénon et de la très noble Placidie, sa « sœur, vous autorise à élire un évêque de votre choix,

« à condition que les évêques de notre religion (arienne) « à Constantinople et dans les autres provinces « d'Orient, auront la liberté de prêcher dans leurs « églises en telle langue qu'ils voudront et d'observer « la religion à leur manière, comme vous aurez la « liberté, ici et dans vos autres Eglises d'Afrique, « de célébrer la messe, de prêcher et de pratiquer « votre culte. Si cela n'est point exécuté, l'évêque « qui sera ordonné ici et tous ses collègues africains « seront exilés chez les Maures. »

C'était retirer d'une main, ajoute l'auteur de l'*Histoire Générale*, ce que l'on paraissait accorder de l'autre. Aussi, les évêques présents à la lecture de ce décret captieux, s'écrièrent-ils qu'ils renonçaient à une élection imposée sous des conditions qu'il ne dépendait pas d'eux de tenir, et qui laissaient toujours une porte ouverte à la tyrannie des persécuteurs. « Puisqu'il en est ainsi, dirent-ils, que le Christ, l'éternel Pasteur, gouverne seul notre Eglise. » — Mais le peuple de Carthage, depuis si longtemps sans évêque, insista pour qu'il fût passé outre malgré la clause restrictive; et un saint prêtre fut élu d'un consentement unanime. Ce prêtre était notre Eugène, et nous le rejoignons ici pour reprendre, sans l'interrompre désormais, le fil de sa vie et de ses glorieux travaux.

LE BON PASTEUR — LES LOUPS DANS LE BERCAIL

L'humilité, la charité, la compassion dont saint Eugène faisait preuve envers les malheureux, l'avaient désigné aux suffrages du clergé et du peuple. Les fruits de son épiscopat ne démentirent pas les espérances qu'on en avait conçues. Sa prédication et ses œuvres plus éloquentes encore opéraient des merveilles de conversion et de salut. On ne saurait dire le triste état où les spoliations des Vandales devenues proverbiales et le fanatisme non moins farouche des Ariens avaient réduit la pauvre Eglise de Carthage ; néanmoins le saint évêque trouvait moyen de répandre dans le sein des indigents de si larges aumônes, que Dieu semblait multiplier à plaisir les ressources entre ses mains ; mais il ne se réservait jamais rien. « Le bon pasteur, disait-il, devant donner sa vie pour son troupeau, serais-je excusable de m'inquiéter de ce qui concerne mon corps ? »

Cependant les évêques ariens, surtout un nommé Cyrola, crurent arrêter les progrès de son apostolat en lui faisant défendre par Hunéric de recevoir dans l'enceinte de son Eglise aucun chrétien de la race des Vandales, et même ceux qui en portaient simplement le costume. Ils croyaient circonscrire ainsi le zèle du saint évêque dans le cercle des Africains indigènes depuis longtemps attachés au catholicisme, et l'empêcher de conquérir les ariens à la vraie foi. Eugène refusa d'obéir à des ordres si injustes. « La maison de Dieu, répondit-il avec une noble et sainte fierté, est ouverte à tout le monde : nul ne peut en chasser ceux qui entrent. » Ce fut le signal d'une nouvelle persécution. Des bourreaux, placés par Hunéric à la porte des églises, crevaient les yeux des Vandales qui s'y présentaient ; d'autres fois, ils les tiraient violemment avec des crochets de fer, en forme de peignes, qui leur arrachaient les cheveux, souvent même la peau de la tête; les femmes dont cet effroyable supplice avait mis le corps en lambeaux, étaient ensuite promenées à travers les rues de la ville, pendant que des crieurs publics, précédant cette marche sanguinaire, invitaient les habitants à venir jouir, ou plutôt repaître leurs yeux de cet atroce spectacle. Aucune de ces saintes martyres ne succomba à ce tourment ignominieux.

La persécution, d'abord concentrée dans l'intérieur de Carthage, devint alors générale. Hunéric ordonna par un décret que tous les officiers de son palais fussent contraints de signer une profession de foi arienne : aussitôt les catholiques attachés à la cour par des charges, des honneurs ou des emplois, qui préférèrent la mort à l'apostasie, furent exilés dans les plaines d'Utique, et soumis comme des esclaves aux rudes travaux de la campagne, exposés presque nus aux rayons brûlants du soleil africain. L'un d'eux, depuis plusieurs années déjà, ne pouvait se servir d'une de ses mains : c'en fut assez pour que ces féroces barbares l'obligeassent à un travail plus laborieux. Ce que voyant, le saint confesseur se mit en prières, et sa main paralytique recouvra aussitôt le mouvement et la vie.

GRANDE PERSÉCUTION GÉNÉRALE
PLUS VIOLENTE ENCORE QUE LA PRÉCÉDENTE

Cette première persécution avait été surtout dirigée contre les simples fidèles : Hunéric n'avait pas encore osé s'attaquer aux pasteurs, car il craignait que l'empereur Zénon ne traitât à Constantinople les évêques et les prêtres ariens de la même manière qu'il traitait les catholiques en Afrique ; aussi saint Eugène, bien que fréquemment contrarié dans son zèle par les vexations incessantes de l'astucieux Vandale dont le trône s'élevait à côté de son palais épiscopal, jouissait cependant encore d'une indépendance relative. Ce bon pasteur en profitait pour visiter, consoler et fortifier ses ouailles, les relever dans leur abattement et les préparer à de nouveaux combats. D'ailleurs, Hunéric tournait alors sa fureur et sa soif de sang humain contre les membres de sa propre famille. Prince ombrageux et cruel, il fut assez fécond en raisons politiques pour bannir ou massacrer tous ses proches parents, afin de léguer à ses fils un trône solidement affermi. Sûr alors de n'être contredit par personne dans ses projets d'ambition conquérante et de fanatisme arien, il crut le moment venu d'établir définitivement en Afrique la barbarie et l'arianisme, sa religion officielle, sur les ruines de la puissance romaine et de la foi catholique.

HÉROÏSME DE QUELQUES VIERGES — EXIL EN MAURITANIE

Bien résolu cette fois de s'attaquer de préférence aux évêques, comme à la source du sacerdoce, il eut d'abord recours à l'artifice suivant pour les faire périr sous d'autres prétextes que celui de la religion. Il réunit les vierges consacrées à Dieu, et voulut les contraindre par des traitements infâmes à déposer contre l'honneur des évêques et des clercs catholiques. Pour donner une idée des affreuses tortures auxquelles il livra ces chrétiennes innocentes, qu'il nous suffise de dire qu'après leur avoir attaché aux pieds des poids énormes, on les suspendait en l'air et on leur faisait sur le corps de larges et profondes brûlures avec des lames de fer chauffées au rouge ; en même temps les bourreaux leur criaient : « Avouez que vos évêques et vos prêtres entretiennent avec vous des liaisons criminelles. » Malgré ces tortures, pas une parole calomnieuse ne sortit de la bouche de ces saintes filles pour noircir les ministres de Jésus-Christ.

Quoiqu'il en soit, cette ignoble invention n'ayant pas réussi, le farouche Vandale, outré de dépit et plein de ressentiment et de haine, ne dissimula plus ses desseins de vengeance. Jusque-là, il n'avait fait que des menaces contre les pasteurs : cette fois, il allait rendre les églises désertes par d'effroyables massacres. Un décret de bannissement fut porté con-

tre les évêques, les prêtres, les diacres et les catholiques restés fidèles. Ils furent déportés, au nombre de quatre mille neuf cent soixante-seize, dans les déserts de la Mauritanie, pour y être soumis au plus dur et au plus honteux esclavage. Sur leur passage, le peuple accourait en foule ; les fidèles couvraient les vallées et les montagnes, portant des cierges à la main et offrant leurs petits enfants à la bénédiction des martyrs.

L'historien de cette lutte glorieuse de l'Eglise d'Afrique contre le vandalisme arien, Victor, évêque de Vite, nous a conservé le détail des souffrances des généreux chrétiens qui versèrent alors leur sang pour la vraie foi. « Témoin oculaire des faits qu'il raconte, remarque M. l'abbé Darras, banni lui-même et persécuté, son récit emprunte à cette circonstance un saisissant intérêt. C'est un long martyrologe dressé dans un esprit de foi et de charité par la plume d'un martyr. » Détachons au moins un nom de cette douloureuse litanie de confesseurs persécutés.

Saint Félix, évêque d'Abbir, dirigeait cette Eglise depuis quarante-quatre ans : le travail et les souffrances unies aux glaces de l'âge l'avaient tellement rendu paralytique, qu'il n'avait pas même l'usage de la langue. Comme il était privé de tout mouvement, on pria le roi de le retenir à Carthage, en lui faisant observer que d'ailleurs il ne tarderait pas à mourir. — « S'il ne peut se tenir debout sur une monture quelconque, répondit le cruel Hunéric, qu'on l'attache à un couple de taureaux sauvages qui l'entraîneront chez les Maures. »

« Les expressions me manquent, ajoute le témoin de la persécution, pour dépeindre le spectacle vraiment tragique dont nos fûmes l'objet quand on nous livra entre les mains des Maures. » Plus malheureux que les captifs de Babylone, qui pouvaient au moins chanter leur infortune sur les bords de l'Euphrate, il n'était pas même permis à ces généreux martyrs de réciter tout haut une prière. Si la faiblesse ou la maladie en mettait quelques-uns dans l'impuissance de marcher, les barbares les piquaient avec la pointe de leurs javelots ou leur jetaient des pierres. Enfin, arrivés dans une ville de Mauritanie, on les contraignit de s'enterrer dans une prison qui ressemblait plutôt à un tombeau. « On nous y jetait pêle-mêle les uns sur les autres, comme un tas de sauterelles, dit encore l'évêque de Vite, ou plutôt comme des grains d'un froment très pur. Joignez-y une chaleur dévorante qu'augmentait encore la puanteur occasionnée par tant de corps malades et mourants et par les agglomérations d'immondices qui faisaient de notre cachot une fosse de pourriture et de boue. » On aurait dit que ces barbares tenaient à orgueil de braver tous les sentiments de l'humanité. Ce qui augmentait encore les désastres de cette malheureuse chrétienté d'Afrique, c'est qu'il n'était pas permis de combler le vide causé par la mort ou l'exil des pontifes et de les remplacer par de nouveaux évêques qui pussent rétablir ou renouer la chaîne sacerdotale par des ordinations. Aussi le deuil et la dévastation s'étendaient partout dans les églises ; les ronces et les épines croissaient librement jusque dans le sanctuaire, devenu le séjour des animaux.

UNE FÊTE DE L'ASCENSION EN 483 — CONFÉRENCE DE CARTHAGE — L'AVEUGLE FÉLIX — LES MUETS-PARLANTS DE TYPASE

Au sein de cette furieuse tempête, qu'était devenu le saint pilote de l'Eglise désolée de Carthage ? Par une permission visible de la Providence, car on ne comprenait pas cela de la part d'Hunéric, il était demeuré à Carthage pour être le soutien de son troupeau. La haine du roi vandale n'avait cependant pas désarmé contre lui. Ainsi, le jour de l'Ascension, pendant que les catholiques réunis dans l'église célébraient cette sainte solennité, une horde de barbares pénétra dans l'enceinte et présenta à Eugène un nouveau décret du roi qui indiquait une conférence entre les catholiques et les ariens de Carthage, pour le 1er février 484. Le Saint répondit aux envoyés que si le roi souhaitait une conférence sur la religion, il trouvât bon de réunir les évêques des autres pays, afin que la décision fût résolue d'après leur consentement unanime. — « Fais-moi monarque de tout l'univers, repartit durement le barbare, et je t'accorderai ce que tu demandes. » — « Il n'est pas nécessaire que vous soyez leur maître, reprit le Saint ; il vous suffit d'écrire à vos amis (les autres princes ariens) de laisser venir leurs évêques, et de mon côté je préviendrai les nôtres, en particulier celui de Rome, l'Evêque des évêques, afin qu'étant tous assemblés, ils décident quelle est la véritable foi. » Cette réponse était trop raisonnable pour qu'elle plût à Hunéric ; frémissant de colère, il fit saisir plusieurs évêques, en envoya quelques-uns en exil, et condamna les autres à être frappés de verges par les licteurs ; à la suite de cette flagellation plusieurs subirent la peine capitale. Il défendit en même temps à tous ses sujets de manger avec les catholiques. Ces vexations n'étaient pas de nature à faire espérer la concorde et la paix. Avant que l'étincelle ne devînt un vaste incendie, Dieu voulut au moins prouver par un prodige éclatant la vérité catholique contre l'astuce des ariens. Un aveugle de Carthage, nommé Félix, vient trouver Eugène le jour de l'Epiphanie, au moment où le Saint bénissait les fonts baptismaux ; à trois reprises différentes, une voix céleste lui avait assuré sa guérison s'il faisait cette démarche. — « Je viens ici sur l'ordre de Dieu, dit-il avec confiance au saint évêque, et je n'en sortirai pas que vous ne m'ayiez rendu la vue. » Eugène le repoussa d'abord avec bonté, protestant qu'il n'était pas homme à faire des miracles : mais l'aveugle insista : il fit alors un signe de croix sur ses yeux qui s'ouvrirent aussitôt à la lumière. A peine la nouvelle du prodige parvient-elle aux oreilles d'Hunéric qu'il fait appeler Félix, afin de savoir de sa bouche même ce qu'il en était. — « C'est un effet de magie, dirent alors au roi les évêques ariens ; Eugène possède à fond tous les secrets de cette science. » Cependant, comme le fait était aussi évident que le soleil, ils cherchèrent plusieurs fois à tuer celui qui en avait été l'objet, comme autrefois les juifs pour Lazare afin d'ensevelir avec lui le souvenir du prodige de saint Eugène.

Cependant la conférence s'ouvrit à Carthage au jour indiqué. La veille, le roi vandale avait fait brûler vif sur la place publique un saint évêque, nommé Latus, un des plus savants du clergé, afin d'intimider les autres. Au reste, remarque l'abbé Darras, « convoquée sans bonne foi, cette assemblée ne fut qu'une nouvelle occasion pour le roi barbare de renouveler la persécution. Les catholiques avaient choisi dix de leurs principaux évêques pour prendre la parole. On ne voulut point les entendre. Une profession de foi explicite qui contenait la doctrine orthodoxe sur l'unité de substance et la trinité des personnes divines, la nécessité d'employer le terme de consubstantiel, la divinité du Saint-Esprit et en général tous les dogmes attaqués par l'arianisme, fut mise sous les yeux d'Hunéric et des prélats ariens. Le roi vandale y répondit par un décret qui fermait toutes les églises catholiques, confisquait leurs biens, et déférait les évêques et les clercs aux poursuites des tribunaux.

Tous ceux qui avaient pris part à la conférence de Carthage furent jetés sur des vaisseaux et transportés dans l'île de Corse, où on les employait à cou-

per le bois pour la construction des navires. Les fidèles qui demeurèrent constants dans leur foi étaient livrés aux plus cruels supplices. Des villes entières furent dépeuplées, et les habitants traînés en exil. »

A Typase, pendant que les catholiques réunis dans une maison particulière célébraient les saints mystères, une horde de barbares pénétra dans l'enceinte, et coupa la langue jusqu'à la racine à tous les membres de ce pieux troupeau : mais, par la vertu de l'Esprit-Saint, ces héroïques martyrs ne laissèrent pas de parler comme auparavant. « Si quelqu'un doute de ce prodige, ajoute Victor de Vite, qu'il s'achemine à Constantinople où il trouvera un sous-diacre nommé Réparat, qui fut de ces confesseurs de la foi, et qui parle avec une facilité et une éloquence merveilleuse : aussi est-il l'objet d'une grande vénération à la cour de l'empereur Zénon. »

DÉNOUEMENT TRAGIQUE D'UNE COMÉDIE ARIENNE
EXIL DE SAINT EUGÈNE — MORT D'HUNÉRIC — FIN DE LA PERSÉCUTION

Cependant saint Eugène n'avait pas été compris dans ce premier bannissement : Hunéric n'avait pas encore assez dépeuplé le troupeau de Carthage pour s'attaquer librement à son premier pasteur. C'est alors que l'impie Cyrola, chef des Ariens, sentant qu'il devenait l'objet de l'exécration publique, essaya de ressaisir le crédit populaire qui lui échappait, en reproduisant le même miracle que notre Saint. Pour remporter la palme dans ce tournoi d'un nouveau genre, et sachant bien que Dieu n'avait pas coutume de faire des miracles par les mains des Ariens, il imagina le stratagème suivant : Un pauvre homme gagné au prix de cinquante pièces d'or devait contrefaire l'aveugle, et prier Cyrola de lui rendre la vue au moment où celui-ci passerait sur la place publique, entouré de la foule de ses partisans, qui lui formaient un cortège triomphal. Malheureusement, loin d'ouvrir les yeux de l'aveugle imaginaire, les paroles de l'impie hérétique ne firent que le plonger dans la plus complète cécité et lui causer une douleur insupportable. L'imposture fut à l'instant découverte : mais Dieu voulut achever le miracle et rendre le triomphe parfait. Le nouvel aveugle se tourna vers saint Eugène, qui, touché de ses larmes, fit le signe de la croix sur ses yeux, en disant : « Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, un seul vrai Dieu en trois personnes égales en puissance et en majesté, que tes yeux soient ouverts. » Le misérable recouvra aussitôt la vue.

La fureur d'Hunéric et de Cyrola ne connut plus de bornes. Saint Eugène fut déporté dans un désert voisin de Tripoli, et confié à la surveillance tyrannique d'un évêque arien, nommé Antoine, homme orgueilleux et barbare, qui le retint longtemps prisonnier dans une caverne humide, où il espérait le voir succomber aux mauvais traitements : mais Dieu lui conserva la vie. C'est ainsi que les prélats ariens se faisaient eux-mêmes persécuteurs et bourreaux. Ils parcouraient les campagnes à la tête de soldats armés, rebaptisant tous ceux qu'ils pouvaient arrêter sur les grands chemins, et multipliant partout les victimes de leur fureur.

Cependant la main de Dieu ne tarda pas à s'appesantir sur les persécuteurs. Une maladie effroyable, qu'on peut regarder comme un châtiment céleste, consumait lentement le corps d'Hunéric. Saint Victor de Vite dit qu'un ulcère affreux s'étendit sur les membres inférieurs du corps, et des vers sans cesse renaissants le dévoraient tout vivant. Saint Grégoire de Tours ajoute que, dans sa frénésie, il déchira ses propres membres avec ses dents. Enfin, saint Isidore de Séville écrit que les entrailles lui sortirent du corps. L'horreur d'un tel spectacle fit trembler ses sectateurs mêmes, et il mourut dans ces souffrances atroces, à la fin de l'année 484. Sa sépulture, ajoute Victor de Vite, fut plutôt celle d'un âne mort que celle d'un homme : personne n'osait l'approcher, et on la montrait au doigt comme un monument de de la vengeance divine. Goutamond, son fils, mit fin à la persécution et rappela les exilés dans leur patrie.

PERSÉCUTION DE THRASAMOND — MORT DE SAINT EUGÈNE
LES RELIQUES DE SAINT AUGUSTIN

Cependant, après un court intervalle de paix, l'Afrique vit bientôt la persécution contre les catholiques se renouveler par les ordres de Thrasamond (496). Le sytème qu'il adopta contre ses sujets orthodoxes ne consistait plus en violences ouvertes, en supplices barbares, en exécutions sanglantes. Thrasamond espérait séduire les catholiques en leur promettant des charges, des dignités, de l'argent ou des faveurs. Mais ni les séductions, ni les persécutions ne corrompent la foi ; elles ne font que la purifier, les artifices furent aussi impuissants que l'avait été la rigueur des persécutions contre les fidèles de Carthage, car notre vigilant pasteur veillait toujours sur son troupeau. Outré de dépit, le roi vandale l'envoya prendre par ses satellites, et, après avoir en vain essayé d'ébranler sa constance par la vue des supplices, il le fit déporter à Albi, dans les Gaules, ville alors sous la domination arienne des Visigoths. C'est ainsi que dans ces temps si reculés, la fille aînée de l'Eglise, la France, se montrait déjà fidèle à sa sainte et héroïque mission, celle de protéger l'innocence opprimée et d'être le refuge de tous ceux qui souffrent pour la justice. C'est sur son sol hospitalier que le vaillant athlète de la foi, saint Eugène, vit la fin de ses glorieux travaux, le 13 juillet 505. Il fut enseveli dans le monastère qu'il avait fait bâtir à Viance, près d'Albi.

Soixante autres évêques africains partagèrent l'exil de leur saint collègue de Carthage, et furent déportés en Sardaigne. Leur chef et leur modèle à tous était saint Fulgence de Ruspe, ancien moine augustin. Ces confesseurs de Jésus-Christ emportèrent avec eux dans leur exil le corps du grand évêque d'Hippone qui demeura deux cents ans à Cagliari, comme si les ossements du docteur de la grâce eussent dû abandonner leur patrie, quand leur patrie elle-même abandonnait la doctrine de la grâce et la voie de la vérité.

Imp.-*gérant :* PETITHENRY, 8, rue François Ier, Paris.

SAINT BONAVENTURE, DOCTEUR

Fête le 14 juillet.



Saint Bonaventure enfant est guéri par les prières de saint François.

NAISSANCE ET GUÉRISON MIRACULEUSE
DE SAINT BONAVENTURE

Le docteur séraphique naquit à Bagnorea, en Toscane, d'une famille distinguée, l'an 1221. Il reçut au baptême le nom de Jean : celui de Bonaventure ne lui fut donné qu'à l'occasion du fait suivant :

L'enfant entrait à peine dans sa quatrième année, lorsqu'il fut attaqué d'un mal si dangereux que les médecins perdirent bientôt tout espoir. Mais sa mère résolut de le sauver en obtenant un miracle. Saint François parcourait alors les campagnes de l'Ombrie, semant les miracles sous ses pas; elle courut se jeter à ses pieds. Implorant avec larmes la guérison de son fils, elle promit en retour de le consacrer à Dieu dans l'Ordre que l'homme de Dieu achevait de fonder. Saint François pria, et l'enfant fut sauvé. Le saint le prit alors dans ses bras et s'écria : *O buonaventura!* (bonne rencontre) d'où le nom de Bonaventure que notre Bienheureux porta depuis.

Quand il fut en âge de le comprendre, sa mère lui révéla le vœu qu'elle avait fait. A cette nouvelle, l'heureux enfant tressaillit de joie. Mais, avant de lui permettre l'entrée du couvent, on l'envoya dans les plus célèbres universités d'Italie. Son humilité et son innocence n'y souffrirent aucune atteinte, malgré des dangers réels et d'éclatants succès.

SAINT BONAVENTURE ENTRE DANS L'ORDRE
DES FRÈRES MINEURS

Cependant, Bonaventure avait atteint sa vingt-deuxième année. Le moment était venu de quitter la vie facile du siècle pour l'austérité du cloître. Il le fit sans peine. Son noviciat se passa dans une ferveur croissante, et la profession combla tous ses vœux de perfection, en l'attachant à une

règle en qui il avait mis ses plus chères délices.

Ses supérieurs remarquèrent bientôt les heureuses dispositions et les qualités éminentes du jeune profès. A un élève extraordinaire, il fallait des maîtres extraordinaires : c'est pourquoi ils se déterminèrent à l'envoyer à l'Université de Paris, où il fut confié aux soins du célèbre Alexandre de Halès, le *docteur irréfragable*. Celui-ci reconnut sur-le-champ l'innocence qui resplendissait dans son disciple. « C'est un candide Israélite, disait-il, qui semble n'avoir pas même été souillé de la tache originelle. »

C'est à cette même époque, 1244, qu'il faut faire remonter l'arrivée de saint Thomas aux écoles de Paris. Il s'unit bientôt avec Bonaventure d'une étroite amitié, qui sembla faire revivre celle de saint Basile et de saint Grégoire de Nazianze.

Tous deux couraient plus qu'ils ne marchaient dans la carrière des sciences et de la vertu.

Bonaventure passa sans interruption et avec le plus prodigieux succès des épines de la philosophie à tout ce que la théologie a de plus grand et de plus profond. Il fut bientôt à même d'expliquer avec une exacte précision les plus embarrassantes difficultés, et l'école retentit de ses louanges. Mais celui-ci ne cherchait à acquérir des connaissances que pour mieux comprendre ses devoirs. La lumière de l'étude ne servait qu'à le faire marcher plus sûrement dans la voie des saints, et si ses talents l'élevaient au-dessus des hommes, ce n'était que pour le rapprocher davantage de Dieu. Il se disait souvent que la science sans la piété rend orgueilleux, mais que la perfection était de savoir beaucoup, et d'être saint; de briller et de brûler tout ensemble.

L'invocation de l'Esprit-Saint commençait toujours son étude, qui n'était, du reste, que la prolongation de sa fervente oraison.

VERTUS DE L'ÉTUDIANT

A cette époque déjà, la charité consumait son cœur. Le service des malades était le plus doux objet de ses soins. Sans écouter ni délicatesse, ni répugnance naturelle, il volait à eux et leur rendait les services les plus capables de rebuter. C'était aux pieds du Crucifix qu'il puisait cet héroïque dévouement.

L'humilité la plus grande présidait toute sa vie. Parfois même, il la poussa trop loin. Ainsi, frappé de sa profonde indignité, il avait résolu de s'éloigner pendant quelque temps de la Table Sainte. Plusieurs jours s'étaient écoulés sans qu'il eût osé s'approcher du banquet sacré : mais un matin qu'il entendait la messe et qu'il méditait sur la passion de Jésus-Christ, une partie de l'hostie consacrée se détacha miraculeusement de la main du prêtre et un ange vint la déposer sur ses lèvres. Cette faveur remplit son âme de telles délices que le moment le plus précieux fut toujours pour lui celui de la Sainte Communion.

A la vue d'un religieux de si grande vertu, les supérieurs voulurent l'élever au sacerdoce. Bonaventure crut que Dieu s'expliquait par leur bouche, et, malgré les saintes frayeurs de son humilité, il vint aux pieds de l'évêque recevoir l'onction sacrée. L'auguste ministère des autels fut dès lors la préoccupation exclusive de son cœur. Les ardeurs de sa charité devinrent encore plus brûlantes pendant le Saint Sacrifice. Son cœur était enflammé d'amour pour Jésus-Christ, et il semblait communiquer cette ardeur à ceux qui le voyaient à l'autel. Il ne parlait de l'Eucharistie qu'avec de vifs transports toujours accompagnés de larmes. Nous avons un gage de ces tendres effusions dans son oraison : *Transfige me* que l'Eglise met sur les lèvres des prêtres après la sainte Messe.

Mais Bonaventure savait qu'il avait reçu l'onction sacerdotale surtout pour les autres. C'est pourquoi il voulut de suite commencer à travailler à la vigne du Père de famille. Il fut d'abord chargé d'annoncer la parole de Dieu. Les vérités de la religion clairement exposées; les dangers du siècle manifestés; le vice dépouillé de ses artifices et présenté sous toutes les couleurs qui peuvent le rendre odieux; la vertu mise dans un jour aimable; les peines de l'enfer et les joies du paradis: voilà les sujets sur lesquels il exerça sa première éloquence avec cette énergie, cette solidité de doctrine, et aussi cette onction toute séraphique, qui le caractérisèrent toujours.

SAINT BONAVENTURE DOCTEUR

Le peuple chrétien avait donc trouvé, dans ce jeune prêtre, un apôtre : ses frères avaient le droit d'y chercher un docteur. C'est pourquoi ses supérieurs lui donnèrent une chaire dans les écoles de l'Ordre. Mais son nom en eut bientôt franchi les limites, et lorsque Jean de La Rochelle quitta sa chaire publique, Bonaventure, âgé de 33 ans, fut appelé à lui succéder.

Notre Saint parut avec un nouvel éclat sur ce grand théâtre. Il y expliqua le Maître des sentences avec tant d'abondance et de netteté qu'on l'aurait plutôt pris pour auteur que pour interprète. Il commençait la preuve de ses questions par l'Ecriture Sainte, il passait ensuite aux autorités des Pères, et il y joignait des raisons dont l'attrait inconnu produisait toujours une conviction entière. D'où les tirait-il? Il va nous l'apprendre lui-même.

Saint Thomas vint un jour le visiter, et, comme il appartient aux saints de pénétrer les saints, il ne pouvait se méprendre sur les connaissances surnaturelles de Bonaventure. Il lui demanda dans quels livres il puisait cette profonde doctrine que l'on admirait si justement en lui. Bonaventure lui montra quelques volumes qu'il lisait assez souvent. Mais son ami lui répondit qu'il avait aussi ces mêmes livres, qu'il en faisait également usage et n'y trouvait pas les mêmes richesses.

Alors, cédant aux instances de Thomas, Bonaventure lui montra un Crucifix qui était sur sa table et lui dit : « Voilà l'unique source de ma doctrine; c'est dans ces plaies sacrées que je puise mes lumières. » Il lui était aisé de devenir savant avec un tel Maître.

Aussi, sa doctrine, avec celle de saint Thomas, était reçue comme la plus saine et la plus salutaire; et c'est à juste titre qu'on l'appela le docteur séraphique, parce que ses leçons avaient autant d'onction que de force, et qu'en portant dans les esprits la lumière de la science, il portait dans les cœurs les feux de l'amour divin.

De si précieuses qualités lui valurent toute la confiance du roi saint Louis. Ce pieux monarque l'appelait souvent à sa table et l'admettait dans ses conseils. Bonaventure savait toujours, avec une aimable candeur, aider son saint et royal ami. C'est à sa prière qu'il mitigea la règle de sainte Claire pour les filles de la cour qui voulaient se donner à Dieu dans le cloître.

Des travaux si nombreux ne l'empêchaient pas cependant de prendre une part active à la lutte tristement célèbre, que certains esprits remuants avaient engagée contre les Ordres mendiants.

Ici encore, il se retrouva aux côtés de Thomas. Il écrivit deux opuscules : l'*Apologie des pauvres*, et la *Pauvreté de Jésus-Christ*, pour réfuter les funestes et perfides attaques de Guillaume de Saint-Amour, et de maître Girard. La plus grande charité, unie à une force et une éloquence entraînante, préside à ces écrits.

BONAVENTURE EST ÉLU GÉNÉRAL DE SON ORDRE

Pendant que l'illustre docteur brillait ainsi au sein de l'Université, l'Ordre des Frères mineurs, déchu de sa première ferveur, souffrait de dissensions intestines. Le général, Jean de Parme, d'une excessive rigidité, ne savait pas assez compatir aux faiblesses de l'humanité, et il s'était aliéné beaucoup de cœurs. Le Souverain Pontife, Alexandre IV, gémissait le premier de cette triste situation, et, pour y mettre un terme, il ordonna la tenue d'un Chapitre général dans le couvent de l'*Ara Cœli*. Le général s'y démit de ses fonctions. Par déférence, ses frères le prièrent de se choisir lui-même un successeur. Sans hésiter, il nomma le frère Bonaventure comme celui qui était le mieux en état de diriger l'Ordre séraphique. Cette désignation fut accueillie par d'unanimes applaudissements. Le Pape la confirma, et Bonaventure, malgré ses larmes et ses supplications, dut accepter le fardeau.

Il quitta aussitôt Paris pour se rendre à Rome, où sa présence était très nécessaire. Le nouveau général s'appliqua immédiatement à guérir les plaies que son prédécesseur n'avait pas su cicatriser. Une douceur sans faiblesse, une fermeté sans aigreur, des discours pleins d'onction et de force : telles furent les armes qu'il employa pour exciter les lâches, ranimer les tièdes et soutenir les fervents. Grâce à cette sage conduite, la sérénité revint bientôt dans tous les esprits, et il lui fut possible de reprendre le chemin de Paris.

Il visita sur sa route tous les couvents soumis à son autorité, et il montra partout qu'il n'était devenu le maître de tous qu'afin de donner plus parfaitement l'exemple de l'humilité et de la charité.

A Paris, il mena de front les devoirs de sa charge et les études particulières. Il avait, avec saint Thomas, réfuté les ennemis des religieux. La paix et le calme avaient succédé aux agitations, au sein de l'Université. Pour gage de réconciliation, on invita les deux saints à venir recevoir le bonnet de docteur. Bonaventure avait fait, dans les écoles mêmes de l'Université, tous les exercices requis pour le grade qu'on allait lui conférer ; Thomas, lui, était plus étranger, il avait fait une partie de ses études à Cologne. Qui des deux sera couronné le premier? L'humilité de Bonaventure lèvera le doute, et, malgré ses protestations, Thomas devra se rendre. Bonaventure triomphait ainsi de son ami et de lui-même.

Après cet événement, il se retira à Nantes, pour y goûter la paix de la solitude. On y voit encore la pierre qui lui servait d'oreiller. C'est là qu'il composa plusieurs de ses ouvrages.

En 1260, il tint son premier Chapitre général, où il donna une nouvelle forme aux Constitutions de l'Ordre, et où il se chargea d'écrire la vie du séraphique saint François. De là il passa au mont Alverne, afin de vivre pendant quelque temps dans un petit oratoire où son bienheureux Père avait reçu l'impression des stigmates. Sa vie y fut une extase continuelle, dont il nous laisse entrevoir la sublimité dans le livre qu'il écrivit aussitôt après : *Itinéraire pour aller à Dieu*.

Avant de quitter l'Italie, il se rendit à Assise et aux divers endroits où saint François avait vécu. Il y recueillit tous les renseignements de la bouche même de ceux qui avaient été témoins des merveilles opérées par le séraphique François.

De retour à Paris, il se consacra à sa noble tâche avec une ardeur incroyable. Il suffit, du reste, de lire cet admirable travail, pour sentir que l'auteur était rempli des vertus qu'il exalte.

Saint Thomas était venu un jour lui rendre visite, et la porte de sa chambre étant entr'ouverte, il l'aperçut tout ravi, hors de lui-même, et élevé de terre. Pénétré d'admiration et de respect, cet illustre ami ne voulut pas le troubler, et se retira en disant : « Laissons un saint travailler pour un saint. »

BONAVENTURE DÉVOT SERVITEUR DE MARIE
REFUS DE L'ARCHEVÊCHÉ D'YORK

Saint Bonaventure avait une tendre dévotion envers la Mère de Dieu, et il en donna des preuves non équivoques au commencement de son généralat. Immédiatement après son élection, il s'était placé, lui et son Ordre, sous la spéciale protection de Marie. Toute sa vie, il travailla à étendre son culte. Ses écrits respirent tous l'amour le plus pur et la confiance la plus absolue en cette bonne Mère. Ainsi, dans son *Miroir de la Vierge*, il décrit merveilleusement les grâces, les vertus et les privilèges dont Marie fut favorisée. Il composa aussi en son honneur un petit office, tout rempli des effusions d'un cœur tendre et respectueux. C'est à saint Bonaventure que nous devons la pieuse institution de l'*Angelus*.

Le Souverain Pontife, qui le considérait comme une des plus fermes colonnes de l'Eglise, désirait le revêtir de quelque dignité ecclésiastique, pour lui donner plus d'autorité. Aussi, en 1265, l'archevêché d'York étant venu à vaquer, Clément IV ne trouva personne qui fût plus capable de gouverner cette malheureuse Eglise que Bonaventure; sans le consulter, il l'en nomma pasteur. A cette nouvelle, l'humble religieux accourt, tout effrayé, se jeter aux genoux du Pape: il le supplie avec larmes de ne pas charger ses débiles épaules d'un aussi pesant fardeau. Il y met tant d'instances que Clément IV finit par céder, bien qu'à regret; et Bonaventure, rendu à l'amour de ses enfants, s'appliqua plus que jamais à les guider dans la voie des saints, plus par ses exemples que par ses paroles.

IL EST NOMMÉ CARDINAL ET ÉVÊQUE

A la mort de Clément IV, le Collège cardinalice, indécis et irrésolu, ne put lui donner un successeur. L'Eglise tout entière souffrait de cette absence de pasteur. Il y avait déjà deux mois que cette situation durait quand Bonaventure entreprit d'y mettre un terme. En 1272, il réussit à faire tomber le choix des cardinaux sur un saint, Thibaut, archidiacre de Liège. Le nouveau Pontife prit le nom de Grégoire X, et, pendant les jours qui suivirent son élection et sa consécration, il manifesta sa reconnaissance à saint Bonaventure en l'honorant d'une amitié tout à fait spéciale.

Mais celui-ci, craignant qu'il ne la poussât jusqu'à vouloir l'élever aux dignités ecclésiastiques, s'empressa de quitter l'Italie. Arrivé à Paris, il reprit ses travaux, et c'est alors qu'il composa son *Hexaméron*, où l'on trouve, avec la richesse d'une exposition sentencieuse, toute la pénétration d'une

subtile scolastique. A peine avait-il achevé cet ouvrage qu'il reçut un bref de Rome, dans lequel Grégoire X le nommait cardinal et évêque d'Albano; et, pour que son humilité ne pût opposer de nouveaux obstacles, le Souverain Pontife lui donnait l'ordre d'accepter et de partir immédiatement pour Rome.

En même temps, il députait deux légats qui devaient le rencontrer en route et lui remettre, au nom du Pape, les insignes du cardinalat. Ceux-ci le trouvèrent dans le couvent des Franciscains de Mugel, à quatre lieues de Florence. Le saint Général, qui recherchait toujours les plus bas offices, était occupé, avec plusieurs de ses frères, à laver la vaisselle. La présence des deux délégués pontificaux ne le troubla nullement. Il leur demanda la permission de continuer ce qu'il avait commencé, et les pria de suspendre à une branche de l'arbre près duquel il était, le chapeau de cardinal qu'il ne pouvait décemment recevoir en ce moment. Les deux légats accédèrent à son désir et s'éloignèrent. Bonaventure acheva son humble travail, puis alla les rejoindre et leur rendre les honneurs dus à leur rang. L'entretien dura longtemps.

La joie était si grande dans tout le couvent, que les religieux laissèrent passer l'heure à laquelle ils récitaient ordinairement les Complies, sans oser abandonner leurs respectables hôtes. Ceux-ci ne les quittèrent que vers le soir, et aussitôt après leur départ, on se rendit au réfectoire, remettant l'office après le repas. A peine était-on à table que le saint Général, dont rien ne pouvait distraire la vigilance, s'occupa de savoir si l'on avait récité Complies; sur la réponse qu'on lui fit, il leur demanda lequel des deux exercices devait être plus sagement renvoyé; et, arrêtant le repas, il conduisit lui-même les religieux au chœur. En mémoire de cet acte d'énergie, les Complies ne se chantent, dans ce couvent, que vers le soir.

SAINT BONAVENTURE AU CONCILE DE LYON

Pendant ce temps, le Pape était arrivé à Florence, et c'est là que Bonaventure lui fut présenté. Sa Sainteté l'exhorta à porter vaillamment sa nouvelle charge comme un prince de l'Eglise, et lui promit de le sacrer elle-même. Dans le cours de cet entretien, le nouveau cardinal reçut aussi l'ordre de se préparer à parler au Concile général, réuni à Lyon, pour l'union des Grecs et des Latins.

Saint Thomas y avait été appelé de son côté, mais le moment était venu, pour l'ange de l'école, de remonter aux cieux.

Bonaventure resta donc presque seul près du Pontife romain. Préoccupé des devoirs que lui imposait le cardinalat, et partageant toutes les vues du Pape, il se livra à un labeur opiniâtre; et, au bout de peu de temps, il fut en état de se montrer l'organe de la foi, et comme l'âme même du Concile. Assis à côté de Grégoire X, successeur d'Innocent IV, il dirigea les assemblées préliminaires et prépara toutes les matières qu'on devait traiter. A l'arrivée des ambassadeurs grecs, il dut d'abord conférer avec eux, détruire leurs objections et se prémunir contre leurs subtilités. Du reste, sa douceur et sa force d'argumentation les subjuguèrent, et ils se soumirent à tout ce qu'il leur proposa.

Tant de travaux avaient fini par attaquer une santé jusque-là saine et robuste. Cependant, Bonaventure ne voulut point y prendre garde. Il assista à l'ouverture du Concile, et, après le Pape, il adressa la parole aux Pères, réunis au nombre de cinq cents, sur ce texte: « *Lève-toi, Jérusalem: monte sur un lieu élevé, regarde du côté de l'Orient, et vois tous tes enfants rassemblés, depuis l'Orient jusqu'à l'Occident.* »

La justesse de l'application et les charmes de son éloquence gagnèrent tous les cœurs. Mais le mal grandissait, et il fallut bientôt constater qu'il ne laissait plus d'espérance. Par une sorte de miracle, Bonaventure put encore se soutenir jusqu'après la quatrième session du Concile. Il convenait, en effet, que l'ouvrier du Seigneur pût contempler un moment les admirables fruits de sa parole. A la messe, après le chant du *Credo*, les grecs, au nom de l'empereur, abjurèrent le schisme, acceptèrent la profession de foi de l'Eglise romaine, et reconnurent, librement et sans restriction, la primauté du Pape. Tous les vœux de Bonaventure étaient comblés; et, après avoir joui un instant de la récompense sur la terre, il ne lui restait plus qu'à aller recevoir celle du ciel. Elle se présentait déjà à ses yeux.

MORT DE SAINT BONAVENTURE

L'abattement du corps était complet, mais son âme restait en paix. La singulière dévotion qu'il avait toujours eue pour l'adorable Sacrement de nos autels lui faisait vivement souhaiter de le recevoir; mais, à cause du vomissement continuel qu'il souffrait, il se priva, par respect, de cette consolation divine; afin de se dédommager, en quelque sorte, il voulut revoir encore son Bien-Aimé.

Pour satisfaire ce pieux désir, on apporta dans sa chambre le Saint Ciboire. Dès qu'il l'eut aperçu, il recueillit toutes ses forces, il attacha fixement ses yeux sur ce Pain des anges, et, dans les transports d'une foi et d'une tendresse sans bornes, il conjura le prêtre d'approcher de lui cet Agneau de Dieu, et de le poser sur sa poitrine. A peine le Saint Ciboire avait-il touché le cœur brûlant de ce séraphin terrestre, que l'Hostie se détacha d'elle-même pour voler à lui. Après cette divine faveur, il ne lui restait plus qu'à goûter les splendeurs célestes, et, au milieu d'une paix inaltérable, il émigra vers son Dieu, le 14 juillet 1274, à l'âge de 53 ans. L'Eglise entière le pleura, car elle perdait en lui un de ses plus beaux ornements; un docteur incomparable, qui apprit beaucoup plus des révélations divines que de son propre travail, et qui sut traduire sa science dans un langage enflammé d'amour.

Du reste, le témoignage d'Innocent IV suffit à lui seul pour montrer ce qu'était Bonaventure: « *Cecidit columna christianitatis;* la colonne de la chrétienté est tombée! s'écria le Pape en plein Concile. » Ce mot était bien le résumé d'une vie tout entière employée à défendre et à faire aimer l'Eglise.

Imp.-*gérant*, E. Petithenry, 8, rue François Ier, Paris.

SAINT HENRI, EMPEREUR

Fête le 15 juillet.



Saint Henri à son lit de mort remet l'impératrice Cunégonde aux mains de ses parents et leur dit: Vous m'aviez confié cette vierge de Jésus-Christ; je la rends au Seigneur Jésus et à vous dans sa dignité intacte.

Saint Henri appartenait à la famille impériale des Othons qui joua un si grand rôle au moyen âge.

Les chroniques du temps ne nous disent rien de ses premières années, mais on ne peut douter qu'il les passa dans une grande pureté d'âme et innocence de vie. Dès qu'il eut atteint l'adolescence, touché d'une grâce toute spéciale de Dieu qui l'appelait à une vie plus parfaite, il fit le vœu de continence perpétuelle.

C'était un acte de hardiesse pour un prince aussi bien doué et dont les brillantes qualités relevaient les attraits les plus séduisants. Mais, sans écouter la voix de la prudence humaine, il se consacra tout à Dieu et lui promit de ne jamais s'attacher qu'à lui.

Son père étant mort, il fut proclamé duc de Bavière. Bientôt les seigneurs qui s'étaient attachés à lui, et le peuple qui l'aimait comme son père, lui firent les plus vives instances pour l'engager à prendre une épouse. Le jeune duc ne répondit d'abord que d'une manière évasive. Il espérait que

le temps changerait ces dispositions importunes et il en fit d'abord peu de cas. Mais personne ne s'accommodait de ces atermoiements. La surexcitation fut telle qu'un moment on put craindre une révolte.

Henri ne pouvait plus hésiter. La voix du peuple en cette occasion était la voix de Dieu. Mais alors que devenait son vœu ? Il ne voyait pas encore le moyen d'unir deux choses qui semblent tout d'abord s'exclure : la virginité et le mariage. Cependant il ne perdit point confiance, assuré que Dieu, qui lui avait inspiré autrefois une résolution si énergique, lui donnerait les moyens d'y être fidèle.

Obligé de se prononcer, le duc donna à ses vassaux la réponse suivante : « Je ne m'oppose plus à votre volonté, mais je ne consentirai à prendre pour épouse qu'une personne digne du rang suprême auquel vous la convierez. Je vous laisse le soin de la choisir vous-mêmes dans ces conditions. »

Laissons à un hagiographe de cette époque le soin de nous raconter comment les pieux désirs de Henri furent exaucés :

« Sur les bords du Rhin vivait un comte palatin nommé Sigfrid, retiré dans ses domaines avec sa noble épouse Hedwige. Tous deux étaient d'illustre race ; ils comptaient des rois parmi leurs aïeux : leur fortune était considérable, mais leur vertu plus éclatante encore. De leur alliance sainte, ils avaient une fille nommée Cunégonde, perle précieuse qui devait effacer par son mérite la gloire de tous ses ancêtres. Elle était d'une beauté accomplie ; son caractère, ses mœurs douces et simples lui conciliaient l'admiration de tous ceux qui l'approchaient. Elle aussi avait fait au Seigneur un vœu secret de perpétuelle virginité. Les princes de Bavière jetèrent les yeux sur elle et la proposèrent à leur maître ; comme la seule épouse vraiment digne de lui.

» Durant ces pourparlers, il advint que le père et la mère de la jeune fille moururent tous deux. Elle resta donc orpheline et ce fut à ses tuteurs qu'on s'adressa pour les négociations du futur mariage. A cette nouvelle, la chaste vierge fut saisie d'une douleur inexprimable ; elle répandait dans le secret de la solitude des torrents de larmes, voulant rester fidèle au Roi des anges qu'elle avait choisi pour l'époux de son âme. Mais ses proches, fiers d'une alliance qui devait illustrer leur famille, combattaient ses scrupules ; ils multipliaient les instances, les caresses, les supplications. La vierge très prudente résistait toujours ; elle priait le Seigneur de lui faire connaître sa volonté. Enfin, un pressentiment intérieur lui fit comprendre que ses prières étaient exaucées, et que la grâce de rester fidèle à son union avec le Christ lui serait accordée dans le mariage qu'elle allait contracter. Elle donna donc enfin un consentement que sa famille reçut avec une joie extrême. Ses noces avec Henri furent célébrées au milieu d'universelles acclamations de triomphe. Les hommes se réjouirent dans des pensées terrestres, mais les anges, témoins de cette union virginale, entonnèrent dans les cieux les cantiques d'une allégresse sainte.

LES ÉPOUX VIERGES

» Après que les évêques eurent béni les nobles époux, lorsque ceux-ci se trouvèrent seuls, Henri prit le premier la parole, et dit : « Epouse très chérie, je ne veux pas vous laisser ignorer que j'ai fait devant Dieu un serment de lui dévouer mon corps et mon âme, en gardant par amour pour Jésus-Christ la continence parfaite. » — A ces mots, le visage de la jeune fiancée parut rayonnant d'une joie céleste : « Seigneur, mon roi, dit-elle, votre parole est plus douce à mon cœur que le parfum du miel. Le vœu que vous avez fait de votre côté, je l'avais fait du mien. Plutôt que d'y manquer, je renoncerais à toutes les couronnes de la terre. Les jours qui viennent de s'écouler ont été pour moi des jours d'épouvante, car je craignais de violer mes serments et d'encourir la colère du Souverain juge. »

» Henri prit alors la main droite de la vierge, et la tenant dans la sienne, il lui dit : Maintenant je puis vous appeler mon amie, mon épouse immaculée. Le Seigneur est vraiment avec nous, puisqu'il a inspiré à nos cœurs la même volonté et le même désir. Jurons-lui tous deux de rester fidèles à son amour. Quant à moi, par la foi de Jésus-Christ que je prends ici à témoin, je vous promets de vous honorer comme la plus glorieuse des épouses, de vous aimer comme la plus chère moitié de moi-même et de vous préférer à tout sur la terre.

» Telles furent ces noces immaculées, ajoute l'hagiographe. Les invités qui assistèrent aux fêtes dont elles furent accompagnées ne virent que la pompe extérieure ; pour nous, il nous semble que le Fils de la Vierge Marie y assista réellement, quoique invisible, et renouvela en un sens mystique le prodige de Cana, changeant l'eau d'un mariage vulgaire en un vin céleste qui fait germer les vierges (1). »

Quelque temps après, les deux époux furent investis par l'archevêque de Mayence de la couronne royale de Bavière. Dès lors, Henri se distingua par sa piété et son attachement à l'Eglise.

Un de ses compétiteurs, Herman, duc de Souabe, s'étant emparé de Strasbourg, en avait pillé l'église, uniquement parce que cette ville avait manifesté son attachement au duc de Bavière. On conseillait à Henri d'en faire autant de la ville et de l'église de Constance qui tenaient pour Herman. « A Dieu ne plaise, répondit-il avec douceur, que pour punir l'emportement d'Herman, je m'attaque à Celui qui m'a donné la couronne royale. D'ailleurs, c'est mal acquérir un royaume que d'y risquer son âme. Dieu m'a couronné non pour violer les églises, mais pour punir ceux qui les violent. »

Telle fut la ligne de conduite à laquelle il demeura toujours fidèle. C'est ainsi qu'il rétablit l'évêché de Mersebourg que l'ambitieux Giseler avait fait supprimer. Il érigea également un évêché à Bamberg, en Franconie, dans le but de contribuer à la destruction du paganisme chez les Slaves dont cette ville se trouvait proche. Le Pape, pour lui donner une marque de son affection, voulut que le nouvel évêché relevât directement du Saint-Siège. Il devait bientôt rendre un hommage encore plus éclatant à ses vertus et à son dévouement.

L'union entre les deux époux, commencée sous de si heureux auspices, ne fut longtemps troublée par aucun nuage. Se considérant mutuellement comme des vases destinés à répandre devant Dieu les plus suaves parfums, ils vivaient dans cette paix qui est le partage des âmes pures et qu'aucune des misères humaines ne saurait altérer.

Mais il fallait que la souffrance vînt révéler d'une manière plus évidente encore jusqu'où allait la délicatesse d'un amour aussi pur. C'est par l'épreuve que Dieu a coutume de visiter ses saints, et c'est ordinairement par cette voie qu'il les élève aux plus sublimes hauteurs de la perfection. Henri et Cunégonde devaient en faire l'expérience.

TERRIBLE ÉPREUVE

Ils vivaient ensemble dans cette union parfaite, quand une affreuse calomnie vint troubler la paix dont ils avaient joui jusqu'alors. Henri ayant dû

(1) *Histoire générale de l'Église catholique* par Darras, tom. XX, p. 456.

faire une campagne de quelques mois, de perfides esprits profitèrent de cette circonstance pour lui faire perdre la confiance qu'il avait en son épouse bien-aimée. Cunégonde fut accusée de la plus abominable infidélité. La calomnie partie de haut se divulgua peu à peu, pénétra jusque dans le peuple, et il n'y eut bientôt plus qu'une voix pour flétrir ce qu'on appelait l'hypocrisie de la reine.

Henri ne tarda pas à être informé de ce qui se passait. Il repoussa d'abord avec indignation tout ce qu'on lui disait contre Cunégonde. Mais recevant chaque jour de divers côtés des avertissements non équivoques, il crut que tous ces témoignages ne pouvaient être sans fondement. Il résolut alors de briser avec elle toute relation, jusqu'à ce que l'affaire eût été examinée par un concile des évêques d'Allemagne. Puis il eut recours à la prière pour demander à Dieu force et consolation au milieu d'une si terrible épreuve.

La reine de son côté n'ignorait pas les calomnies odieuses dont elle était l'objet; l'éloignement de l'époux qu'elle aimait de toute son affection virginale lui déchirait le cœur. Elle se plaça un jour sur son passage et l'aborda en toute confiance et sérénité; mais Henri détourna les yeux et ne répondit point à son salut. « Mon très regretté seigneur, lui dit-elle en pleurant, pourquoi ne m'adressez-vous plus la parole, et détournez-vous de moi votre face ? » La tête baissée et d'un ton sévère : « Ce n'est point à moi à vous l'apprendre, dit l'empereur. Interrogez votre conscience; vous y trouverez une réponse suffisante. — Ma conscience, reprit Cunégonde, est absolument pure : le Dieu Très Haut m'en est témoin, lui qui voit tout. Je n'ai commis aucun des crimes qu'on me reproche. O roi, mon seigneur, je vous en supplie, montrez en cette circonstance le même héroïsme dont vous avez donné tant de preuves dans les combats, daignez prendre patience. L'honneur du royaume semble en ce moment diminué à cause de moi, mais, avec la grâce de Dieu, il sera bientôt relevé par moi, si pourtant vous consentez à prendre les mesures que je vais vous indiquer. »

Un peu adouci par ces paroles, le roi lui permit de continuer; ce qu'elle fit en ces termes : « Seigneur, que votre majesté convoque tous les princes, évêques ou laïques, en cette cité royale de Bamberg. En leur présence, la cause sera examinée dans les formes juridiques et l'assemblée décidera. J'ai la ferme espérance que la miséricorde divine nous arrachera à cet abîme de honte et de misérables calomnies. »

Après y avoir sérieusement réfléchi, le roi accepta la proposition. L'assemblée fut convoquée et il la présida lui-même, mais quand il fallut prononcer le jugement définitif, tous les princes et seigneurs éclatèrent en sanglots. Ils ne pouvaient se décider à condamner une reine dont ils avaient si longtemps admiré les vertus et loué le mérite. Cunégonde remarqua leur embarras. S'armant donc d'un courage viril, elle se leva, et au milieu du plus profond silence protesta de son innocence et de la fidélité qu'elle avait toujours inviolablement gardée à son cher époux. Puis, avec une douceur angélique, elle leur proposa elle-même l'épreuve à laquelle elle se soumettait pour témoigner de son innocence : « Faites chauffer à blanc, leur dit-elle, douze socs de charrue; pieds nus, je marcherai sur ces fers ardents. »

Ces épreuves, dites *jugements de Dieu*, étaient d'un usage fréquent au XI[e] siècle. Mais ce serait tenter Dieu que d'y recourir sans une inspiration spéciale du ciel. C'est pourquoi les Papes ne tardèrent pas à les défendre.

« Douze socs de charrue furent chauffés à blanc, continue l'hagiographe, et la bienheureuse Cunégonde fut conduite à la basilique par deux évêques. Henri suivait à pied, avec tous les seigneurs. Quand on jeta sur le pavé les fers rouges qui lançait des étincelles de feu, le roi ne put contenir son émotion : « Ne persistez point, dit-il à Cunégonde, dans votre horrible projet. Je vous crois innocente. »

» Mais la vierge répondit avec une douceur évangélique : « Plus l'épreuve est terrible, plus elle sera convaincante. » Levant alors les yeux au ciel, elle s'avança pieds nus sur les fers rouges, en disant : « Seigneur, mon Dieu, protégez votre humble servante. »

» Tous les assistants avaient les yeux fixés sur elle. On la vit successivement appuyer les deux pieds sur les fers incandescents, en répétant chaque fois cette prière : « Seigneur Jésus, ayez pitié de votre humble servante ! » Quand elle fut arrivée au douzième, elle y resta debout comme sur un trône d'honneur.

» La foule émue se précipitait pour vénérer la sainte et courageuse femme. Le roi se jeta à ses pieds : « Très douce dame, lui dit-il, pardonnez-moi je vous en supplie, et rendez-moi votre amour. J'ai péché, je le confesse; je vous ai indignement outragée par d'odieux soupçons. Ma douleur est égale à mon admiration. Que ma langue se dessèche sur mes lèvres, si jusqu'au dernier jour de ma vie je ne travaille à réparer mon erreur. — O roi, mon seigneur, répondit-elle, c'est Dieu seul qu'il vous faut aimer et non pas moi. Mon respect et mon affection pour vous sont sans bornes; il en a toujours été ainsi depuis que j'eus l'honneur de devenir votre épouse, il en sera de même jusqu'à mon dernier soupir. »

» Cependant l'assemblée tout entière faisait retentir des cantiques d'actions de grâces, et bénissait le Seigneur tout puissant qui glorifie ses élus (1). »

SAINT HENRI COURONNÉ EMPEREUR

Vers cette époque, le pape Benoît VIII voulut donner à saint Henri un témoignage de l'estime qu'il faisait de sa vertu en déposant sur sa tête la couronne de Charlemagne. On sait que le pape saint Léon III avait rétabli en faveur de ce grand prince la dignité impériale, afin de le constituer défenseur officiel de l'Église romaine dans le monde.

Benoît VIII jeta les yeux sur saint Henri et l'invita à venir à Rome pour y recevoir la couronne impériale. Il y fut accueilli avec des applaudissements unanimes, et se rendit à Saint-Pierre où le Pape l'attendait. Après avoir prêté les serments d'usage, il fut sacré et couronné des mains du Pape. Celui-ci lui remit en souvenir de sa consécration un globe d'or surmonté d'une croix de même métal. Ce globe, divisé à angles droits par deux cercles de pierres précieuses, représentait les quatre parties du monde sous le sceptre de la croix, en même temps qu'il indiquait la mission que devait remplir dans ce magnifique royaume du Christ celui qui en était le chef temporel.

Saint Henri remercia gracieusement le Pape d'un don si précieux, mais son désintéressement le porta bientôt à s'en dépouiller en faveur des moines de Cluny qu'il aimait tout particulièrement.

L'Église du ciel avait en quelque sorte devancé le choix de l'Église de la terre dans l'élection de saint Henri à la dignité impériale. Six ans avant son sacre, Henri était en prière au tombeau de saint Volfgang, son ancien maître. Le Saint lui apparut, et lui montrant du doigt une inscription qui se trouvait sur un mur voisin, l'engagea à la considérer et

(1) Darras, ibid.

à en méditer le sens. Elle consistait en ces deux mots : *Post sex : Après six.* Henri se mit à chercher quel avertissement le ciel pouvait lui donner par ces paroles mystérieuses. Il les entendit d'abord de sa mort qui arriverait dans six jours et se prépara, par la mortification et l'aumône, au redoutable passage de l'éternité. Puis les six jours s'étant écoulés sans que rien d'extraordinaire lui fût arrivé, il remit à six mois l'accomplissement de la prédiction. Enfin quand, au bout de six ans, il se vit élevé à la dignité impériale, il comprit le sens de l'oracle mystérieux, et rendit grâces à Dieu et à son serviteur saint Volfgang.

SAINT HENRI DÉFENSEUR DE L'ÉGLISE

Le premier acte du nouvel empereur, après son couronnement, fut de ratifier toutes les donations faites au Saint-Siège par Pépin et Charlemagne. Défenseur armé de l'Eglise, il ne songea plus qu'à en venger les droits.

L'empereur grec de Constantinople conservait encore une certaine prétention d'autorité sur les Etats pontificaux. Les quelques villes de la basse Italie demeurées sous sa domination étaient administrées par un gouverneur. Celui-ci, obéissant aux ordres de son maître, envahit plusieurs villes de la Pouille qui relevaient du Saint-Siège et ne dissimulait point son intention de rétablir l'influence byzantine dans toute l'étendue de la péninsule. Le Pape envoya contre lui Raoul, prince de Normandie, qui força les Grecs de se retirer de la Pouille.

Mais pour assurer d'une manière plus durable l'indépendance de l'Italie, Benoît VIII passa les Alpes et vint exposer à l'empereur l'état des affaires. L'entrevue eut lieu à Bamberg (1020). Des questions de la plus haute importance y furent examinées tant au point de vue social qu'au point de vue religieux. Il s'agissait de repousser la domination byzantine hostile à l'Eglise et ennemie de son unité. Saint Henri renouvela donc au Pape ses engagements de fidélité, et il lui promit de voler à la défense du Saint-Siège dès qu'il le verrait menacé dans ses droits. Diverses questions de discipline furent également examinées relativement à la réforme du clergé, et le concile de Pavie, qui se tint quelques mois plus tard, ne fit que confirmer les décisions prises de concert avec le Pape et l'empereur. Telle était la merveilleuse harmonie qui régnait alors entre les deux pouvoirs spirituel et temporel : ils se prêtaient l'un l'autre un mutuel appui pour faire le bonheur des peuples et les conduire à leurs plus sublimes destinées.

L'année suivante (1021), en exécution de ses promesses, Henri s'avança avec une armée considérable contre les Grecs qui avaient de nouveau envahi l'Italie. Cette fois, leur défaite fut complète. Henri leur enleva toutes les places qu'ils avaient conservées jusqu'alors et en fit don au Saint-Siège; puis, après avoir ainsi pacifié la péninsule, il songea à retourner dans ses Etats. Il s'arrêta quelque temps au Mont Cassin où il régla avec le Pape diverses affaires concernant l'administration de l'abbaye. Y étant tombé malade par suite des fatigues de cette campagne, il fut miraculeusement guéri par l'intercession du bienheureux patriarche saint Benoît.

Cependant son âme si élevée gémissait sous le poids du fardeau que lui imposait sa dignité, et si la chose eût dépendu de lui, il aurait volontiers dit adieu aux grandeurs de la terre pour se cacher dans la retraite d'un monastère.

LA SAINTE OBÉISSANCE — LA COURONNE ÉTERNELLE

Un jour, comme il visitait le cloître de Saint-Vanne, en Lorraine, il s'écria : « C'est ici le lieu de mon repos, voilà la demeure que j'ai choisie ! »

Et il demanda sur-le-champ au bienheureux Richard de le recevoir parmi les moines de son abbaye. Richard comprit que la vocation d'Henri n'était pas celle d'un pauvre et modeste religieux : il trouva un expédient pour satisfaire la piété du prince sans nuire à l'Etat. Il assembla sa communauté, et pria l'empereur de s'expliquer devant tous les religieux. Henri protesta qu'il avait résolu de quitter les vanités du siècle, pour se consacrer au service de Dieu dans le monastère où il se trouvait. « Voulez-vous, dit l'Abbé, pratiquer l'obéissance jusqu'à la mort, suivant la Règle et l'exemple de Jésus-Christ ? — Je le veux, répondit Henri. — Et moi, dit l'Abbé, dès ce moment je vous reçois au nombre de mes religieux. J'accepte la responsabilité du salut de votre âme, si de votre côté vous promettez de suivre, en vue du Seigneur, tout ce que je vous ordonnerai. — Je jure de vous obéir ponctuellement en tout ce que vous me commanderez. — Je veux donc, reprit Richard, et je vous ordonne, en vertu de la sainte obéissance, de reprendre le gouvernement de l'empire confié à vos soins par la Providence divine. Je veux que vous procuriez, autant qu'il dépendra de vous, le salut de vos sujets, par votre vigilance et votre fermeté à rendre la justice. » En entendant ces paroles, l'empereur étonné regretta sans doute de ne pouvoir secouer le joug qui pesait sur ses épaules; il se soumit pourtant, et continua de faire briller sur le trône les vertus qu'il eût voulu ensevelir dans la solitude.

Cependant sa vie, si remplie de saintes œuvres, touchait à sa fin. Ses forces l'abandonnèrent peu à peu jusqu'au jour où l'on comprit que son état était désespéré. « Nouveau Moïse, disent ses Actes, il avait dû les triomphes de sa vie moins à la puissance des armes qu'à celle de la prière. Toutes ses guerres si glorieusement terminées avaient été justes et saintes ; ses victoires furent des triomphes pour l'humanité. Il aspirait maintenant à la couronne immarcescible que le Seigneur réserve à ses élus. Sentant la mort approcher, il manda les parents de la bienheureuse impératrice, et en présence des seigneurs qui entouraient son lit de souffrance, prenant la main de Cunégonde, il leur dit : « Vous m'aviez confié cette vierge de Jésus-Christ : je la remets au Seigneur Jésus et à vous dans sa virginité intacte. » Après avoir ainsi parlé, il s'endormit dans le Seigneur, à l'âge de cinquante-deux ans. Si sa mort fut un deuil pour toute la chrétienté, l'Eglise du ciel l'accueillit triomphant, et il put enfin jouir de la couronne de gloire qui avait été sa seule ambition ici-bas.

Imp. *gérant*, E. Petithenry, 8, rue François Ier. Paris.

NOTRE-DAME DU MONT CARMEL

Fête le 16 juillet.



Statue miraculeuse de Marie, vénérée au Mont Carmel.

A droite, sur la montagne, le couvent du Carmel; à gauche, la mer Méditerranée.

LA BEAUTÉ DU CARMEL

La Sainte Eglise se plaît à appliquer à la Bienheureuse Vierge Marie ces paroles du prophète Isaïe: « La gloire du Liban lui a été donnée, avec la beauté du Carmel et de Saron. » Le Carmel est une belle montagne de l'ancienne tribu de Zabulon, qui domine la vaste baie de Saint-Jean d'Acre.

C'est après une grande et solennelle exécution de la justice divine contre les ennemis de la foi que Marie en prit possession. Le prophète Elie de la Thesbite venait de massacrer les quatre cent cinquante faux prophètes de Baal,

sur le bord du torrent de Cison, qui coule au pied du Carmel. Ces hommes de perdition, en séduisant le peuple d'Israël, avaient mérité que le ciel restât fermé trois ans au commandement d'Elie, et la terre, sans pluie et sans rosée, était devenue stérile comme le cœur des méchants. Mais la destruction de l'impiété allait soudain y faire descendre la bénédiction du ciel.

Quand le glaive d'Elie, dévorant comme la flamme, en eut fini avec les prêtres de Baal, le prophète dit à Achab : « Va manger et boire, car j'entends le son d'une grande pluie. » Achab alla donc manger et boire. En même temps, Elie gravit le sommet du Carmel, et se prosterna devant le Seigneur. Après avoir prié, il dit à son serviteur: « Monte, regarde du côté de la mer. » Le serviteur monta, et, après avoir contemplé la tranquille immensité des flots, il revint dire au Prophète : « Je ne vois rien. » Elie lui dit : « Retournes-y jusqu'à sept fois. » Et à la septième fois, voici qu'une petite nuée, semblable à la trace du pied d'un homme, s'élevait de la mer. « Va, dit Elie, et dis à Achab : « Attèle ton char et hâte-toi de descendre, de peur que la pluie ne te surprenne. » Tandis qu'Achab, étonné, regardait autour de lui, le ciel s'obscurcit soudain, les nuages s'amoncelèrent, le vent s'éleva avec violence, et il tomba une grande pluie.

Il est dit dans l'Office de Notre-Dame du Mont Carmel que la petite nuée qui s'éleva de la mer était le *type de la Vierge.*

Car, comme la nuée s'élève de la mer sans garder la pesanteur ni l'amertume de ses eaux, de même Marie sort de la race humaine appesantie et corrompue par le péché sans rien contracter de ses souillures. Aussi la doctrine de l'Immaculée-Conception a-t-elle toujours été particulièrement vénérée dans l'Ordre des Carmes.

Saint Méthode, qui vivait à la fin du IIIe siècle, dit qu'Elie fut instruit surnaturellement de tous les mystères; qu'il connut dans le signe de la nuée la pureté de la Sainte Vierge, et qu'il se résolut à l'imiter par avance. Et la tradition constante des Carmes est qu'il fonda alors leur Ordre, en y faisant pratiquer par vœux la chasteté, la pauvreté et l'obéissance.

Après sa grande vision de la caverne du mont Oreb, où Dieu, d'après saint Jean de la Croix, lui fit contempler son essence à découvert comme aux bienheureux du ciel, Elie, par une inspiration divine, se choisit un disciple et un successeur dans la personne d'Elisée. Plusieurs fidèles israélites se joignirent à eux. Elie revint au Carmel en leur compagnie, et y fonda l'Ordre prophétique, afin d'y former des hommes de zèle pour combattre contre Baal, contre ses faux prêtres et ses prophètes. Cet Ordre, il le dédia dès lors à la Sainte Vierge, dont les excellences lui avaient été surnaturellement montrées par avance, et choisit Marie comme patronne et comme modèle pour lui-même et pour ses disciples.

L'école du prophète du Mont Carmel se perpétua après la mort d'Elie et d'Elisée, et conserva l'étincelle de la foi dans le royaume schismatique d'Israël, dont les prêtres, enfants d'Aaron, étaient exclus, et à qui les princes impies fermaient le chemin de Jérusalem.

Après la captivité de Babylone, la vie religieuse instituée par Elie se retrouve en Judée dans la secte ou plutôt l'Ordre des *Esséniens,* dont la vie admirable a été décrite par Josèphe, et une véritable communauté religieuse d'enfants d'Elie vivait encore sur le Carmel au temps de Notre-Seigneur.

LE CARMEL AU TEMPS APOSTOLIQUE

Nazareth, où Marie passa une grande partie de sa vie, est voisin du Carmel. La tradition rapporte qu'au retour de l'Egypte, la Sainte Famille resta quelques jours dans la grotte de l'Ecole des prophètes, et que Marie se plaisait ensuite à revenir souvent sur la sainte montagne, pour converser avec les ermites et les instruire des mystères de la foi et des règles de la perfection.

Beaucoup des enfants d'Elie entendirent la prédication de saint Jean-Baptiste et reçurent son baptême. Ils se trouvaient en grand nombre à Jérusalem le jour de la Pentecôte, quand les apôtres parlèrent les diverses langues et commencèrent à opérer des miracles au nom de Jésus. Ils crurent aussitôt à l'Evangile, et se mirent à vénérer avec une affection toute particulière la Sainte Vierge qu'ils eurent le bonheur de voir et d'entretenir sur la montagne de Sion. Ils se joignirent ensuite aux apôtres pour prêcher l'Evangile dans la Judée et la Samarie.

Après la dispersion des Apôtres, l'an 38, à ce que l'on croit, ils élevèrent sur le versant du Carmel, à l'endroit même d'où Elie vit la petite nuée sortir de la mer, une chapelle en l'honneur de la Vierge, qui fut sans doute le premier temple dédié à Marie. Ils s'y réunissaient chaque jour pour chanter les louanges de la Mère de Dieu. Les fidèles venaient se joindre à eux, et commencèrent dès lors à leur donner le nom de Frères de la Sainte Vierge, titre glorieux qui a été conservé à l'Ordre, consacré par les Papes, Urbain VI a même accordé trois ans et trois quarantaines d'indulgence à ceux qui donnent aux Carmes le nom de *Frères de la Bienheureuse Mère de Dieu, Marie du Mont Carmel.*

Une autre église plus grande fut construite l'an 83 sur le sommet même du Mont Carmel, où elle pouvait être aperçue de plus loin, et les religieux vivaient répandus dans les alentours, sans former une communauté proprement dite, mais menant dans un même esprit la vie érémitique.

Leur genre de vie consistait à imiter celui de la Sainte Vierge. Beaucoup même pensent qu'ils portaient le même vêtement qu'elle, savoir : la robe brune et le manteau blanc que les Carmes ont conservés. La Sainte Vierge, en effet, est représentée ainsi vêtue dans plusieurs peintures antiques.

LES CARMES EN OCCIDENT

Les Carmes sont donc les premiers qui pratiquèrent dans le monde la vie religieuse. Aux disciples d'Elie se rattachent les moines appelés Thérapeutes que saint Marc l'Evangéliste institua à Alexandrie, et ceux dont saint Denys l'aréopagite décrit la vie dans son livre de la hiérarchie ecclésiastique. Les Pères du désert de la Thébaïde sont leurs successeurs et les héritiers de l'esprit d'Elie.

Les Carmes eurent beaucoup à souffrir sous les persécutions païennes et au temps de la conquête de Terre Sainte par les Musulmans. Leurs martyrs furent nombreux; on les obligea même pour un temps à quitter leur habit, et il sembla que le Carmel allait perdre les derniers vestiges de sa gloire et de sa beauté. Il refleurit à l'époque des Croisades. Alors, délivré par l'épée des chevaliers chrétiens, il reçut dans son sein un grand nombre de pèlerins d'Occident. Saint

Berthold, saint Cyrille, saint Ange, saint Simon Stock furent les nouveaux gages que Marie donna de son amour pour ses enfants.

Cependant, le royaume de Jérusalem ne tarda pas à décliner sous le poids des péchés des hommes. Le Carmel, qui avait relevé la tête sous la protection de Godefroy de Bouillon, voyait revenir les mauvais jours. Saint Cyrille, alors général de l'Ordre, s'affligeait grandement des maux de la Terre Sainte et de ses enfants. Dans ses angoisses, il recourut à la Sainte Vierge. La Reine du Carmel vint elle-même le consoler : « C'est la volonté de mon Fils et la mienne, lui dit-elle, que la Religion du Carmel ne soit pas seulement une lumière pour la Palestine et la Syrie, mais qu'elle éclaire le monde entier. C'est pour ce motif que je lui ai attiré et lui attirerai de tous les pays de nombreux enfants, afin que, retournant chez eux, ils s'établissent et la répandent partout. »

Les généraux Berthold II et Alain le Breton ne tardèrent pas, en effet, à envoyer des colonies en Chypre, en Sicile, en Allemagne, en Angleterre. Saint Louis, sauvé du naufrage par Notre-Dame du Mont Carmel, reçut l'hospitalité des moines, et, par reconnaissance, leur fit construire à Paris un couvent qui fut la pépinière de beaucoup d'autres.

Mais leur nouveauté en Occident leur suscita de nouvelles contradictions. Le IVe Concile général de Latran, tenu par Innocent III, en 1215, avait porté la défense d'établir aucun Ordre religieux nouveau sans l'approbation du Pape. Nul n'était mieux en règle que l'Ordre des Carmes, et il semblait qu'ils n'eussent rien à craindre pour leur existence. Ce ne fut pas l'avis de certains esprits téméraires qui prétendaient les obliger à se dissoudre en vertu du décret du Concile. Ils avaient d'autant plus tort que, outre l'antiquité de l'institution, saint Albert, patriarche de Jérusalem, avait donné aux Carmes, en 1205, dix ans avant le Concile, une règle écrite qu'ils n'avaient point eue jusque-là, et l'avait confirmée au nom du Pape dont il était légat.

Saint Simon Stock, vicaire général de l'Ordre pour tous les monastères d'Occident, recourut, contre ses contradicteurs, à l'autorité du pape Honorius III, qui venait de succéder en 1216 à Innocent. Honorius nomma, pour examiner l'affaire, deux juges qu'il croyait affectionnés à l'Ordre. Mais son attente fut trompée. Ces deux hommes ne songèrent qu'à retarder la conclusion et à multiplier les difficultés. Ces retards durèrent dix ans. Enfin, le Pape, étant venu à Réati en 1226, les Carmes l'y suivirent, et n'attendant plus de secours que du ciel, ils conjurèrent Marie de prendre elle-même leur cause en main. Or, une nuit, la Sainte Vierge apparut à Honorius durant son sommeil, et lui ordonna de recevoir les Carmes avec bonté et d'approuver leur règle et leur institut. Et elle ajouta sur le ton du commandemant : « Ce que j'ordonne ne comporte ni contradiction ni délai. Et pour que tu ajoutes foi à mes paroles, sache que, cette nuit même, tes deux juges, ennemis de ma religion, seront frappés par la vengeance de Dieu, et mourront à la même heure de mort subite. »

Le lendemain, qui était le 30 janvier, Honorius apprit, en effet, la mort des juges. Il appela auprès de lui les religieux Carmes, les embrassa avec bonté, et, le même jour, il rendit la bulle qui confirmait la règle et approuvait définitivement l'institut.

Quand on connut dans l'Ordre ce trait insigne de la protection de la Sainte Vierge, tous les enfants du Carmel se répandirent en actions de grâces. Pour en perpétuer le souvenir, saint Simon Stock demanda qu'une fête fût instituée par le pape. Honorius accorda cette faveur ; il plaça au 16 du mois de juillet la *Commemoration solennelle de Notre-Dame du Mont Carmel*, et fit relater dans les leçons de l'Office qu'on y célèbre le fait que nous venons de rapporter.

LE SCAPULAIRE

La Sainte Vierge accorda à l'œuvre des Carmes une autre faveur signalée et plus précieuse encore, car elle n'est pas seulement pour les religieux, mais elle peut s'étendre à tous les fidèles sans distinction.

En 1251, saint Simon Stock, alors cassé par l'âge et par les austérités, était allé dans le Cambridge pour présider à la fondation d'un nouveau couvent. L'âme du saint vieillard était pleine d'amertume et de tristesse, car, malgré l'approbation du Pape et tant de marques de la protection de Marie, l'Ordre éprouvait en Angleterre de très puissantes contradictions. Mettant tout son appui dans la Mère du Carmel, il passait de longues heures en larmes et en prières, conjurant Marie, puisqu'elle avait daigné appeler les Carmes ses frères et ses fils, de vouloir bien se montrer leur véritable Mère en leur donnant quelque gage qui obligeât leurs ennemis à les aimer ou du moins à les respecter.

En la nuit de la fête du Carmel, il redoublait ses supplications, répétant à la Sainte Vierge ces paroles d'une hymne qu'il avait lui-même composée à sa louange : « Fleur du Carmel, Vigne fleurie, Splendeur du ciel, unique Vierge Mère, Mère pleine de douceur et toujours Vierge, Etoile de la mer, donnez à vos Carmes des privilèges. » Il pria ainsi jusqu'aux premiers rayons du jour. Au lever de l'aurore, Marie lui apparut, accompagnée d'une multitude d'anges et environnée d'une lumière éclatante. Elle était vêtue de l'habit du Carmel ; son visage était souriant ; sa tête était ornée d'une couronne impériale. Dans ses mains, elle tenait le scapulaire de l'Ordre. Arrivée auprès du Saint, elle l'en revêtit en disant : « Ceci est un privilège pour toi et pour tous les Carmes. Quiconque mourra en portant cet habit ne souffrira pas le feu éternel. »

Cette vision a été publiée par le Saint lui-même dans une lettre adressée à toutes les maisons de l'Ordre, et conservée par Pierre Savanyngton, son secrétaire, qui l'a écrite sous sa dictée. Et le témoignage qu'il rendit de cette faveur de Marie fut confirmé par des miracles éclatants.

Ce n'est point là la première origine du scapulaire que portent les Carmes ; ils avaient eu de tout temps cet habit ; mais, dès lors, ils commencèrent à le porter comme un don de leur Mère du ciel, et comme un gage des nouvelles faveurs que Marie leur avait accordées.

LA CONFRÉRIE DE NOTRE-DAME DU MONT CARMEL

A l'ombre du grand Ordre des Carmes s'éleva très anciennement la confrérie de Notre-Dame du Mont Carmel, pour les chrétiens qui, ne pouvant embrasser la règle, veulent cependant se mettre sous la protection de la Sainte Vierge honorée sous ce titre.

Quelques auteurs rapportent l'origine de cette confrérie aux temps mêmes du prophète Elie.

Il en est fait une mention authentique pour la première fois sous le pontificat de Léon IV, élu en 843, comme le constate la bulle de Sixte IV en 1477. Plusieurs Papes, successeurs de Léon IV, l'enrichirent d'indulgences. Elle prit une extension toute nouvelle après le don du scapulaire à saint Simon Stock. Enfin, les Souverains Pontifes accordèrent avec tant de libéralité leurs faveurs à la Confrérie, qu'il en résulta de la confusion, si bien que Paul IV, en 1616, et Clément X, en 1673, jugèrent à propos de publier des bulles pour en donner le compte avec netteté.

Mais le privilège le plus notable des confrères, après celui qui a été révélé à saint Simon Stock, est ce qu'on appelle *l'indulgence sabbatine*. En voici l'origine et la teneur :

En 1314, à la mort du pape Clément V, les cardinaux se réunirent à Avignon pour lui élire un successeur. Des factions contraires se disputaient les suffrages avec tant d'acharnement, que deux ans se passèrent sans qu'un nouveau Pontife vînt consoler le veuvage de l'Eglise. Alors Philippe de Valois, qui fut roi depuis sous le nom de Philippe VI, d'accord avec les autres princes chrétiens, amena les cardinaux dans le Conclave, en leur intimant de n'en pas sortir avant qu'ils n'eussent élu un pape. Quarante jours se passèrent encore en délibérations. Le cardinal Jacques d'Euse, un des concurrents, affligé des maux qui désolaient l'Eglise, conjurait souvent avec larmes Marie de les abréger. Or, une nuit qu'il priait ainsi, la Sainte Vierge lui apparut revêtue de l'habit du Carmel, et lui parla en ces termes :

« Jean, vicaire de mon Fils, à cause de la dévotion que tu as pour moi, j'ai demandé et obtenu de mon Fils que tu sois pape et son vicaire en terre. Je te délivrerai de tes adversaires, et, en retour de cette grâce, je veux que tu favorises mon Ordre des Carmes, et que tu lui accordes les faveurs suivantes que je lui ai obtenues dans le ciel, savoir : que tous ses religieux et ceux qui, par dévotion, entreront dans ma confrérie, porteront le scapulaire, s'appelleront confrères, garderont la chasteté selon leur état, réciteront l'Office divin, ou, s'ils ne le peuvent, feront abstinence le mercredi et le samedi, reçoivent le jour de leur entrée la remise du tiers des peines dues à leurs péchés et, le jour de leur mort, une indulgence plénière. Et s'ils vont en Purgatoire, moi, comme Mère de miséricorde, je les aiderai de mes supplications continuelles, de mes prières, de mes mérites et de ma protection spéciale pour qu'ils soient au plus tôt délivrés de leurs peines, spécialement le samedi qui suivra immédiatement leur mort, pour être placés dans la béatitude céleste. »

Le lendemain, l'animosité des factions avait miraculeusement disparu. Jacques d'Euse fut élu pape, comme la Sainte Vierge le lui avait prédit. Il prit le nom de Jean sous lequel Marie l'avait interpellé, et il publia aussitôt une bulle en faveur de l'Ordre des Carmes, dans laquelle il annonçait en même temps *l'indulgence sabbatine*, c'est-à-dire la délivrance des feux du Purgatoire le samedi qui suivrait leur mort pour tous ceux qui auraient porté le scapulaire et rempli les autres conditions.

Plusieurs ont contesté l'authenticité de la bulle de Jean XXII; mais, quoi qu'il en soit, l'indulgence qu'elle concède est parfaitement certaine, car elle a été confirmée d'autorité par les Souverains Pontifes Alexandre V et Clément VII.

PRIVILÈGES ATTACHÉS AU SCAPULAIRE

Les privilèges attachés au scapulaire du Carmel sont très nombreux. Déterminons-en la signification :

Et d'abord, quand on dit que ceux qui portent le scapulaire seront délivrés des feux de l'enfer, cela ne signifie point que la seule condition de le porter suffise pour éviter la damnation, si d'ailleurs on ne remplit pas les obligations de la vie chrétienne. En aucun cas, la grâce de Dieu ne peut tout faire pour nous sauver sans la coopération de notre volonté. Mais il faut entendre que Marie fait de son côté tout ce qui est nécessaire pour le salut de ses confrères, de sorte que, s'ils profitent des secours qu'elle leur obtient et leur accorde, ils se sauveront infailliblement. Dieu veut le salut de tous les hommes, et Notre-Seigneur a mérité par sa mort toutes les grâces qui leur sont nécessaires. Ceux qui portent le scapulaire ont comme les autres ces grâces communes, mais ils reçoivent, de plus, un autre secours dû à la protection de la Sainte Vierge et assez puissant à lui seul pour leur procurer le salut. C'est l'explication du savant carme Lezana.

Quant à la délivrance du Purgatoire, parmi les papes qui en ont parlé, les uns disent qu'elle aura lieu au plus tôt; les autres, notamment Jean XXII, la fixent expressément au samedi après la mort. Les auteurs Carmes s'en expliquent ainsi : Les âmes, au moment de la mort, sont redevables à la justice de Dieu de peines plus ou moins considérables. La Sainte Vierge emploiera aussitôt sa médiation en faveur des enfants du scapulaire pour les délivrer ; et si la justice divine le permet, leurs peines seront très abrégées ou même supprimées. Mais, s'ils doivent les subir, du moins elles ne dureront pas plus longtemps que le samedi après leur mort, pourvu qu'ils aient rempli les conditions nécessaires.

Les autres biens attachés au scapulaire sont des indulgences que nous ne pouvons rapporter ici, mais qui sont très nombreuses.

CONDITIONS POUR GAGNER LES PRIVILÈGES ET GRACES SPIRITUELLES DU SCAPULAIRE

Les grâces et privilèges du scapulaire sont divisibles, et les confrères ont droit à une partie ou à la totalité selon les diverses conditions qu'ils remplissent.

Pour avoir part au premier privilège : être garanti du feu de l'enfer, il faut avoir reçu le scapulaire des mains d'un prêtre approuvé à cet effet, et selon la formule ordinaire, s'être fait inscrire sur le registre de la Confrérie (cependant, on peut aujourd'hui gagner les indulgences avant cette inscription) et porter sur soi le scapulaire de manière qu'une extrémité pende sur la poitrine et l'autre sur les épaules. En remplissant ces conditions, on est encore associé aux bonnes œuvres et aux suffrages qui se font dans l'Ordre des Carmes, et on a le droit à un grand nombre d'indulgences plénières ou partielles.

Enfin, pour gagner l'indulgence sabbatine, il faut réciter chaque jour le petit Office de la Sainte Vierge (pour les prêtres, l'office canonial suffit, quoiqu'il soit d'obligation), faire abstinence le mercredi et le samedi, et garder la chasteté selon son état. Les deux premières pratiques peuvent être commuées par tout confesseur.

Le Gérant : E. Petithenry. — Imp. P. Féron-Vrau, 3 & 5, rue Bayard, Paris.

SAINT ALEXIS

Fête le 17 juillet



Saint Alexis reconnu après sa mort par ses parents.

C'est au milieu des splendeurs de la Rome patricienne que naquit le pauvre volontaire de Jésus-Christ, saint Alexis, dont le nom est si populaire.

Son père, Euphémien, tenait un rang distingué parmi les chevaliers, et sa mère, Aglès, appartenait à l'une des principales familles de l'Empire. Longtemps sans enfant, ils suppliaient le ciel de leur accorder une famille, comme ont fait les parents de plusieurs saints illustres; Aglès surtout, pour obtenir cette faveur du ciel, accomplissait des bonnes œuvres sans nombre; elle visitait les délaissés, soignait les malades et offrait toujours la plus généreuse hospitalité aux pèlerins qui venaient visiter le tombeau des apôtres Pierre et Paul. Elle mérita ainsi de devenir la mère d'un des plus illustres pèlerins de l'Eglise de Dieu.

En effet, Euphémien et Aglès eurent enfin un enfant qu'on baptisa du nom d'Alexis. Héritier d'une immense fortune, noble par la naissance comme par le caractère, ce fils unique semblait destiné à toutes les gloires et le monde souriait à son berceau.

Mais Dieu, qui ne l'avait accordé qu'aux larmes et aux prières, le réservait à une gloire plus solide que celles de la terre. Il le prédestinait à être pour le monde un signe éclatant de contradiction, et voulait lui accorder le don sans pareil de la pauvreté volontaire.

COMMENCEMENT ET FIN D'UNE FÊTE

Quand Alexis eut atteint l'âge nubile, ses parents pensèrent qu'on ne pouvait rien imaginer de meilleur pour la famille, comme pour l'Eglise, que de lui faire contracter un riche mariage. « Il pourra ainsi, disait-on, répandre des aumônes, exercer une influence salutaire, et ce serait dommage, d'ailleurs, de laisser éteindre notre nom. »

Ces considérations, appuyées par des personnes haut placées et par de nombreux conseillers, contraignirent Alexis, malgré ses répugnances, à accepter la main d'une jeune chrétienne alliée à la maison impériale.

Les parents d'Alexis se réjouissaient, il semblait qu'ils avaient assuré le bonheur de leur enfant; ils rêvaient pour eux la gloire d'une longue postérité.

Jamais noces ne furent plus brillantes sur le mont Palatin. Le Pontife lui-même y présida et toute la noblesse romaine félicita le jeune couple.

Jusque-là, Alexis avait laissé faire. Mais, au soir de cette journée de fêtes, au moment d'accomplir la démarche qui devait clore et rendre définitif pour toujours le contrat commencé, le jeune homme hésita. Au lieu de conduire sa fiancée dans les appartements somptueux qui leur ont été préparés, Alexis entre d'abord dans l'oratoire où il a répandu les ferventes prières de son enfance.

Les larmes envahissent ce visage que les autres pensaient alors rayonnant des joies du monde, il ne peut consentir à appartenir à un autre qu'à Jésus-Christ seul, et, sous une inspiration héroïque que la grâce de Dieu fait descendre soudain en son âme, il jure à Dieu que les serments anciens qu'il avait faits au fond de son cœur subsisteront toujours, et il prononce un vœu solennel de virginité. Il se lève et, s'approchant des appartements de la nouvelle mariée, il y dépose la *bague d'or*, gage d'alliance et dont la remise à cette heure, d'après l'usage de l'époque, rompait le mariage si la jeune fille ne voulait pas se consacrer au service de Dieu, comme sa piété le faisait penser à Alexis.

Quant à lui, délivré de l'hymen comme d'un poids, il saisit le bâton de pèlerin et, allant au Tibre, il s'embarque dans un navire en partance pour Laodicée.

LE PÈLERIN DE LA VIERGE MARIE

A peine débarqué, il se dirigea à pied comme un pauvre pèlerin vers Edesse de Mésopotamie et, arrivé dans cette dernière ville, il se débarrassa de ses riches vêtements, de ses joyaux, de son argent, et il se mit à mendier son pain, passant la plus grande partie de son temps à prier sous le portail de l'Eglise où il y avait une image de Notre-Dame. C'était bien aux pieds de la Très Sainte Vierge que devait se réfugier le Saint qui s'était fait mendiant pour conserver sa virginité.

Revenons à Rome.

La fiancée d'Alexis avait trouvé la bague d'or, mais elle avait perdu le trésor de son Alexis avant de l'avoir possédé. Elle comprit, sachant les aspirations du saint jeune homme, que le doigt de Dieu était là ; elle pleura, mais jura de conserver jusqu'à la mort une fidélité inviolable à celui à qui elle avait espéré appartenir; elle refusa donc de quitter sa nouvelle famille, où elle remplaça, au milieu de l'affection de tous, l'enfant fugitif.

Mais les parents d'Alexis ne pouvaient se résoudre à ce mécompte ; ils y voyaient même un déshonneur pour eux, car toute Rome était remplie du bruit de l'événement, et ils jurèrent de retrouver leur fils.

Ils envoyèrent des messagers sur toutes les routes et jusqu'en Asie.

L'un des envoyés étant arrivé à Edesse, ville célèbre par les souvenirs évangéliques, trouva de nombreux mendiants près du sanctuaire de la Sainte Vierge. Il leur fit l'aumône et demanda à l'un d'eux s'il n'avait pas vu un pèlerin dont il lui fit la description.

Ce mendiant était Alexis, mais son habit souillé et l'austérité de sa vie l'avaient tellement changé, que l'envoyé ne le reconnut même pas au trouble que lui causa sa demande.

Alexis demeura dix-sept ans dans l'abjection et l'oubli le plus complet, parmi les mendiants assemblés au sanctuaire de Notre-Dame d'Edesse. Après ce laps de temps, il plut à la Sainte Vierge de glorifier son serviteur par un miracle éclatant.

Un jour, comme le trésorier de l'église passait sous le porche, l'image de la Vierge s'illumina d'une clarté soudaine. Le trésorier, effrayé par ce prodige, vint s'agenouiller en tremblant aux pieds de Notre-Dame; mais la Mère de Dieu le rassura d'un geste plein de douceur, et lui montrant le mendiant qui se tenait à l'entrée de l'église : « Allez, lui dit-elle, préparez à ce pauvre un logement convenable : je ne puis souffrir qu'un de mes serviteurs aussi dévoué demeure délaissé et méconnu à la porte même de mon sanctuaire. »

La nouvelle de cette révélation se répandit bientôt dans la ville, et le Saint, pour se soustraire aux témoignages de vénération dont il était l'objet, s'embarqua sur un navire qui faisait voile pour Tarse. Il espérait visiter cette église encore pleine des souvenirs de saint Paul. Mais une horrible tempête rejeta le pèlerin sur les côtes de l'Italie, et quelques jours plus tard, Alexis se trouvait aux portes de Rome où sa place était marquée.

En entrant, pauvre et inconnu, dans cette ville où il avait été entouré de tant d'honneurs, Alexis conçut une grande pensée. Au lieu de choisir pour refuge, comme à Edesse, les porches des églises, il se dirigea vers la demeure paternelle et il n'hésita pas à mendier une petite place dans la maison qui lui appartenait.

Euphémien ne repoussait pas les pauvres, et il ne voulut pas qu'on empêchât celui-ci, malgré l'extrême misère de son accoutrement, de demeurer près de l'entrée de la maison le jour et la nuit. On lui disposa un refuge sous l'escalier d'entrée, et Euphémien ne lui demanda, en retour de ce bienfait, que le monde jugeait extraordinaire, qu'une faveur.

« Laquelle, illustre patricien ?

— Je te demande de prier pour le prochain retour du fils que je pleure. »

Le mendiant considéra les larmes de son père; son cœur fut brisé ; mais, fidèle à son serment, et luttant en quelque sorte de générosité avec Dieu qui le ramenait malgré lui à la maison paternelle, il garda son secret, sachant que le Seigneur s'est engagé à récompenser magnifiquement tout sacrifice accompli en son nom, et que la douleur même de son père se changerait dans le ciel en joie et en gloire.

Alexis demeura dix-sept ans dans l'abjection et l'oubli le plus complet, sous l'escalier que tous gravissaient pour entrer dans sa maison, en sorte qu'il semblait foulé aux pieds.

Il vit sa fiancée passer, portant toujours les habits de deuil du veuvage, et les esclaves qui, eux, l'insultaient, le frappaient, l'outrageaient, lui reprochant le pain qu'on lui donnait par ordre des maîtres.

Combien Alexis, méprisé et injurié de la sorte dans sa maison, ressemble à Notre-Seigneur qui est chez lui dans nos cités, et que les hommes qui devraient le servir insultent, outragent et méprisent.

Alexis priait pour eux; son amour filial était cependant en butte à des attaques bien plus formidables. Chaque jour, il entendait sa mère, qui l'avait demandé à Dieu avec tant d'instances, pleurer sa perte et s'écrier dans son désespoir :

« Oh! mon fils Alexis, où es-tu? pourquoi t'ai-je tant désiré? J'espérais que tu serais le bâton de ma vieillesse, l'honneur de ma maison, l'héritier de tous mes biens, et voici que tu m'abandonnes. Ton absence me laisse triste, seule, éplorée; je t'ai enfanté une fois, et les douleurs de la maternité me causaient une joie indicible, et maintenant de nouveaux et impitoyables chagrins me tourmentent, depuis que j'ai perdu la consolation de mon cœur et le fondement de mes espérances. Est-il possible que tu n'aies pas eu pitié d'une mère qui t'a désiré avec tant d'ardeur, t'a élevé avec tant de soin, t'a aimé plus qu'aucune mère n'a jamais aimé ses enfants? Mais il faut qu'une cause supérieure t'ait emporté, car tu avais trop de tendresse pour me procurer de toi-même la peine et l'affliction où je suis plongée. »

Et si son amour filial souffrait en entendant ces supplications d'une mère, son cœur ne demeurait pas non plus insensible aux reproches de son épouse :

« Si ce n'est pas pour moi que vous vous êtes absenté, pourquoi attendiez-vous, pour le faire, au soir de mes noces? Que ne le faisiez-vous plus tôt? Si vous ne l'avez fait qu'au moment de notre union conjugale, c'est que je n'étais pas digne de vous. Que ne le disiez-vous plus tôt, et pourquoi m'avez-vous rendue la cause de la désolation de votre famille? Mais, quelque indigne que je sois de vous posséder, je vous garderai toujours une foi inviolable et je passerai ma vie dans les larmes comme une tourterelle délaissée. »

ON RECONNAIT ALEXIS

Au bout de dix-sept ans, il plut à Dieu de glorifier son serviteur sur la terre en même temps qu'au ciel, et il lui ordonna de mettre par écrit et son nom et l'histoire de sa vie.

Alexis obéit et comprit qu'il allait mourir; mais il voulait emporter son secret dans la tombe, et, continuant cette lutte extraordinaire avec Dieu qui voulait glorifier son serviteur, tandis que celui-ci ne voulait glorifier que l'humilité de son Maître jusqu'à la fin, il saisit le parchemin dans sa main défaillante et s'efforça de le cacher.

Le dimanche suivant, comme le pape Innocent Ier célébrait la messe dans la basilique de Saint-Pierre, en présence de l'empereur Honorius et de tout le peuple assemblé, on entendit une voix sortir du milieu du sanctuaire. Elle disait: « Venez à moi, vous tous qui êtes dans la peine et l'accablement, je vous soulagerai. »

A cette parole mystérieuse, les assistants, saisis d'étonnement et d'effroi, se jetèrent à genoux en s'écriant: « Seigneur, ayez pitié de nous. » La voix répondit: « Cherchez l'homme de Dieu, il priera pour Rome, et le Seigneur lui sera propice; du reste, il doit mourir vendredi prochain. »

La ville tout entière rechercha ce saint inconnu dont les voix du ciel révélaient l'existence; mais tous les efforts furent infructueux, et le vendredi, quand la foule se réunit à la basilique, personne n'avait découvert l'homme de Dieu.

Le peuple alors se mit en prières avec cette ardeur et cette foi qui obtiennent toujours des miracles, et, au milieu de ce recueillement général, la voix du ciel fit entendre à nouveau ces paroles: « Le serviteur de Dieu, que vous cherchez, est dans la maison d'Euphémien. »

L'empereur, se tournant vers le patricien qui occupait une des premières places près de son trône, lui dit d'un ton de reproche: « Pourquoi cachez-vous un si grand trésor en votre maison?

— Je n'en ai point connaissance, répondit Euphémien, cependant, allons voir qui il est; » et il prit les devants afin de préparer aux hôtes illustres qui allaient visiter sa maison une réception digne d'eux.

Quand il fut arrivé dans sa demeure, il demanda s'il ne s'était rien passé de nouveau. Un serviteur, qui s'était attaché plus particulièrement à saint Alexis, répondit: « Seigneur, l'homme de Dieu dont le ciel a révélé l'existence dans votre maison doit être le pauvre dont vous m'avez donné le soin. Il communie tous les jours; il prie et jeûne sans cesse, et il accepte avec patience, humilité et joie les outrages dont vos serviteurs ne cessent de l'abreuver. »

Euphémien voulut contempler le premier le Saint dont la gloire se manifestait tout à coup au milieu de Rome étonnée, et il entra dans la chambrette où reposait Alexis. Le mendiant était couché, le visage couvert de son sac. Il l'appela plusieurs fois, mais il ne reçut aucune réponse et n'entendit aucun mouvement; le Saint venait d'expirer, selon la prédiction que l'ange avait

faite le dimanche précédent à la basilique de Saint-Pierre.

S'approchant alors du lit mortuaire, Euphémien leva le sac qui couvrait le corps, et aperçut le Saint, dont le visage éclatant jetait des rayons de lumière et qui tenait un billet plié dans sa main. La joie, l'étonnement, la crainte, saisirent en même temps le noble patricien, et il demeura immobile en présence de ce spectacle étonnant.

Cependant, le Pape et l'empereur, suivis du clergé et du peuple, s'étaient portés vers la demeure d'Euphémien. Ils pénétrèrent dans le réduit où était couché le Saint, et ils ordonnèrent qu'on transportât le corps dans une chambre plus spacieuse. On voulut prendre le billet que le mendiant retenait encore dans ses mains glacées par la mort; mais tous les efforts furent inutiles, et il fallut l'ordre du Pontife pour triompher de la résistance du Saint.

Il se fit un profond silence quand le chancelier Aétius déploya le parchemin; tous voulaient connaître le secret que gardait si obstinément le mendiant inconnu. Il fut bientôt dévoilé, et Euphémien, en entendant le nom du fils qu'il avait tant pleuré, se jeta sur le corps inanimé qu'il baigna de ses larmes.

« Alexis, disait-il, que n'avez-vous découvert plus tôt votre secret à votre père? Pourquoi avez-vous refusé d'apaiser ma tristesse? C'était un fils vivant que je demandais et non pas un fils mort! Que me sert de vous avoir recouvré, s'il me faut être privé de vous en vous cachant dans le sépulcre. Ne valait-il pas mieux me laisser dans la peine, qui était, du moins, accompagnée de quelque espérance, que de m'ôter toute espérance en me tirant de mon inquiétude.»

En un instant, la nouvelle de cette découverte inattendue se répandit dans toute la maison, et l'on vit la mère et la fiancée accourir auprès de celui qu'elles n'espéraient plus revoir et qu'elles ne retrouvaient que pour le perdre.

Sa mère, rugissant comme une lionne, embrassait le corps de son fils, et on l'entendait crier dans l'excès de sa douleur : « Laissez-moi voir le fils que j'ai enfanté au milieu des tribulations. Je perds aujourd'hui l'espérance que j'avais de retrouver celui que je vois à cette heure si à regret et si à contre-cœur. »

Et sa fiancée, s'approchant du lit mortuaire, faisait entendre ses plaintes: « J'ai passé toute ma vie à pleurer votre absence, et je ne vous retrouve que pour prendre votre deuil. Je n'ai plus rien à attendre ni à désirer, avec votre vie, la mienne est achevée et mon cœur s'envole avec vous. »

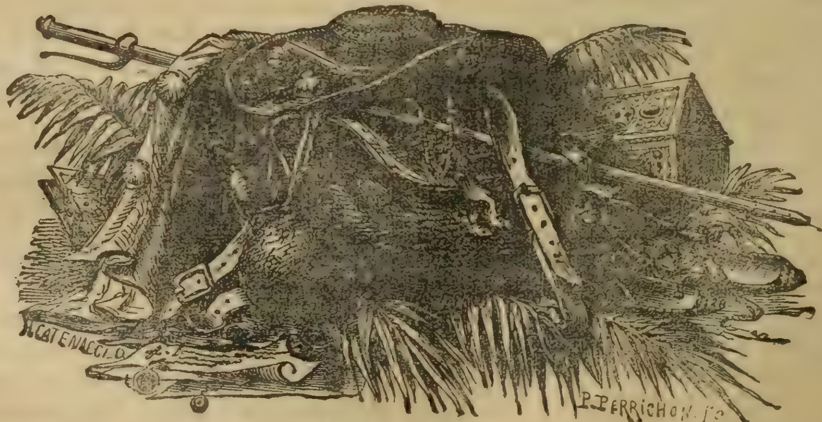
Ce spectacle déchirant de toute une famille en pleurs dura longtemps encore, et il fallut l'autorité du Pontife pour arracher ces précieuses reliques à une si grande douleur.

Pendant sept jours, le corps du Saint resta exposé à la basilique de Saint-Pierre, au milieu d'un concours immense de peuple qui venait implorer l'assistance de l'homme de Dieu.

Quelques jours plus tard, on le transporta dans l'église de Saint-Boniface, où d'éclatants miracles s'accomplirent à son tombeau.

Plus tard, la maison d'Euphémien fut changée en une église dédiée à saint Alexis. On y montre encore quelques marches de l'escalier sous lequel le saint pèlerin est demeuré dix-sept ans, et une image de la Sainte Vierge que l'on dit être celle d'Edesse.

L'humble pèlerin que Dieu a glorifié par tant de prodiges ne délaissera pas ceux qui, comme lui, ont embrassé la pauvreté volontaire, et, au milieu de leurs tribulations, les religieux persécutés trouveront dans saint Alexis un puissant protecteur.



E. PETITHENRY, Imp.-*gérant*, 8, rue François Ier, Paris.

SAINT CAMILLE DE LELLIS

Fête le 18 juillet.



« Pardon, Seigneur! Laissez-moi le temps de faire une vraie pénitence. »

Ce fut dans le royaume de Naples que naquit le grand hospitalier, saint Camille de Lellis. Son père, Jean de Lellis, noble chevalier, avait servi avec honneur dans les armées de Charles-Quint; sa mère, Camille Compellio de Laureto, appartenait à une des familles les plus illustres de la contrée. Elle avait eu, dans les premières années de son mariage, un fils qui lui avait été enlevé au berceau, et elle était demeurée sans postérité, quand, nouvelle Elisabeth, à soixante ans, elle comprit qu'elle mettrait bientôt au monde un nouvel enfant.

Dans un songe, elle crut voir le nouvel enfant que Dieu allait lui donner, avec une croix sur la poitrine et suivi d'une foule innombrable d'autres enfants marqués de la même croix. Elle prit peur, croyant qu'il s'agissait de la croix dont on marque les condamnés et se demanda si elle ne mettrait pas au monde un chef de brigands qui serait un jour la croix de sa famille.

Bientôt, elle mourut et elle dut comprendre au ciel ce que signifiait ce signe béni, qui désignait la postérité spirituelle de son fils et les innombrables religieux dont la famille devait être pendant toute l'éternité sa joie et sa gloire. Heureuses les mères auxquelles la vocation de leurs enfants réserve de telles récompenses!

Les commencements de l'enfant prédestiné ne justifièrent que trop les appréhensions de sa mère: paresseux et frivole, il s'adonna à la passion du jeu avec une ardeur fébrile, et toutes les remontrances de sa famille ne purent le ramener dans la bonne voie.

Lorsque Camille eut atteint l'âge de 19 ans, son père se proposa de l'engager au service de la riche République de Venise, et l'amena à cet effet; mais le vieillard ne put atteindre le terme de son voyage : il mourut à Lorette, chez un capitaine de ses amis.

Seul, sans famille, au milieu d'un pays inconnu, le jeune homme, malgré une plaie à la jambe qui lui rendait difficile le service militaire, ne songea pas à reprendre le chemin de Naples. Il continua sa course aventureuse, dans le dessein de s'engager aussitôt qu'il le pourrait.

Dieu veillait sur cet orphelin et, comme il passait par Fermo, une grâce de vocation tomba dans son âme. Deux Franciscains, à l'aspect pieux et humble, en passant devant lui, suffirent à opérer cette transformation; il aima leur simplicité et leur pauvreté et, dans son cœur, fit le vœu d'entrer un jour dans leur Ordre.

Il renonça donc à la carrière des armes et se dirigea vers le couvent franciscain d'Aquila, dont un de ses oncles était précisément gardien. Il lui raconta tout ce qui s'était passé et lui demanda l'habit.

Le Père Gardien connaissait les tristes antécédents de son neveu et voulut éprouver cette vocation subite; il lui refusa donc pour un temps l'entrée du couvent.

Soit que la vocation ne fût pas affirmée, ou l'épreuve trop forte, le pauvre jeune homme ne résista point et, au bout de quelque temps d'attente, il retomba dans ses désordres.

Il prit la route de Rome, et là, il entra à l'hospice Saint-Jacques pour y faire soigner sa plaie. Sa passion pour le jeu ne tarda pas à mettre le trouble dans l'hôpital, et on fut obligé de le renvoyer avant même que sa blessure se fût complè-

tement cicatrisée. Camille, cherchant toujours fortune, prit le parti d'aller, selon son premier projet, à Venise la riche, où il s'engagea dans l'armée qui partit pour Chypre.

Après une campagne pleine de sanglantes péripéties, le jeune soldat prit du service à bord des galères de Naples; à peine s'était-il embarqué, qu'une violente tempête s'éleva. Rejetée en pleine mer par les vagues furieuses, la flotte courut les plus grands périls; enfin, après une lutte de trois jours, elle put aborder dans un port hospitalier. Mais les galères avaient reçu de telles avaries qu'elles étaient incapables de tenir plus longtemps la mer, et l'on fut obligé de licencier les équipages.

Camille continua sa vie d'aventures et, dans sa passion pour les dés, il joua son arquebuse, son manteau, jusqu'à sa chemise, et, réduit au dernier dénuement, il fut obligé de parcourir le royaume de Naples en mendiant son pain, avec un soldat aussi misérable que lui.

Le jour de saint André, en 1574, il demandait l'aumône à la porte de l'église de Manfredonia, quand passa un seigneur du pays, qui faisait construire un couvent de Capucins. La jeunesse et la pauvreté du mendiant attirèrent son attention, et, s'approchant de Camille, il lui proposa de travailler au monastère. Cette proposition inattendue frappa vivement le jeune homme qui se rappela le vœu qu'il avait fait; il allait accepter, quand son compagnon survint tout à coup et l'entraîna. Camille, torturé cependant par le remords, le suivit sur la route de Barletta. Près de cette ville, ils rencontrèrent une troupe de cavaliers et leur demandèrent s'ils pourraient trouver du travail dans les villages voisins. « Il n'y faut pas compter, répondirent les voyageurs. » Camille vit dans ces paroles un avertissement de la Providence, et, abandonnant son compagnon, il retourna vers le couvent de Manfredonia. Les Capucins l'accueillirent avec bonté comme travailleur, malgré son état misérable, et lui donnèrent la charge facile de conduire deux ânes chargés de fournir aux maçons l'eau, la chaux et les pierres nécessaires pour les travaux.

Le démon comprit que l'heure de la lutte était arrivée, et il livra au jeune homme de terribles assauts. Camille portait encore son costume de soldat, et les enfants du voisinage, le voyant employé aux travaux les plus vils, le poursuivaient de leurs huées. L'orgueil du jeune gentilhomme se révolta, et il fallut toute la douceur et toutes les prévenances des religieux pour le retenir auprès du couvent hospitalier. Enfin, la grâce triompha et Camille eut la force de résister aux avances de son ancien compagnon, qui revint exprès à Manfredonia pour essayer encore une fois de l'entraîner. La grâce triomphait dans le cœur de Camille; l'heure approchait où il allait entrer pour toujours dans la voie de la sainteté.

Au commencement de l'an 1575, les religieux envoyèrent leur commissionnaire au couvent de Saint-Jean, chercher du vin. Le gardien du monastère, le Fr. Angelo, ne connaissait pas Camille; mais, éclairé tout à coup par une inspiration céleste, il le conduisit dans le jardin et, le prenant à part, il l'entretint de la nécessité de fuir le péché et de se donner complètement à Dieu. Ces paroles émurent le jeune homme qui se jeta aux pieds du religieux en se recommandant à ses prières.

Le lendemain, jour de la Purification de Notre-Dame, Camille retourna au couvent de Manfredonia. Il cheminait doucement à cheval en pensant à ce que le Père Gardien lui avait dit la veille, lorsque, tout à coup, un rayon de la lumière divine pénétra jusqu'au fond de son cœur et l'éclaira sur les désordres de sa vie passée. Saisi d'un profond repentir, Camille saute à bas de son cheval, s'agenouille sur le chemin, et s'écrie en versant un torrent de larmes :

« Ah! malheureux, pourquoi ai-je connu si tard mon Seigneur et mon Dieu? Comment suis-je resté sourd à tant d'appels? Pardon, Seigneur, pardon pour ce misérable pécheur! laissez-lui le temps de faire une vraie pénitence. »

Et, renouvelant le vœu qu'il avait fait, alors qu'il était encore plongé dans tous les désordres :

« Je ne veux plus rester dans le monde, j'y renonce à jamais. »

A son arrivée à Manfredonia, le nouveau converti alla se jeter aux pieds du Gardien et lui raconta la grâce extraordinaire dont il était l'objet. Le Gardien encouragea le pénitent et lui promit de parler en sa faveur au Provincial qui, seul, pouvait le recevoir dans l'Ordre. Le Provincial accueillit la demande, et c'est ainsi que Camille fut envoyé comme novice au couvent de Trivento.

Le nouveau religieux partit aussitôt, et, le soir, il arriva près d'une rivière; il s'avançait pour la traverser, quand une voix, sortant de la montagne voisine, cria :

« Ne va pas plus loin, ne passe pas! »

Croyant être l'objet d'une hallucination, le jeune homme voulut d'abord continuer sa marche; mais la voix mystérieuse se fit entendre de nouveau, et Camille, s'arrêtant au bord de l'eau, se coucha sous un arbre. Le lendemain, au point du jour, des religieux qui allaient à Trivento le rejoignirent et, lui montrant la rapidité du courant à cet endroit, lui apprirent qu'il avait échappé à la mort.

Au couvent de Trivento, le jeune novice édifia tous les religieux par l'austérité de sa pénitence; on ne l'appelait que le *Frère humble*. Dieu destinait son serviteur à une autre vocation, et il permit que le frottement de la robe de bure rouvrît son ancienne plaie de la jambe. En vain essaya-t-on plusieurs remèdes; le mal ne fit qu'empirer et les supérieurs, impuissants à le combattre, furent obligés de congédier le novice sur lequel ils fondaient d'ailleurs de grandes espérances. Il partit pour Rome, se fit soigner, et quand il fut guéri, il voulut rentrer dans son couvent; à cet effet, il consulta un homme dont la sagesse et la sainteté avaient grande réputation, saint Philippe de Néri. Celui-ci lui répondit en riant :

« Adieu, Camille; tu persiste à vouloir être Capucin, mais ta plaie se rouvrira et il faudra partir une seconde fois. »

La prédiction du saint vieillard se réalisa et Camille, obligé de renoncer à la vie monastique, se retira de nouveau dans les hôpitaux, où il s'occupa de soigner et d'édifier les malades qu'il avait autrefois scandalisés par ses désordres et son amour du jeu.

En voyant la négligence que les employés salariés de l'hôpital mettaient à soigner les malades, Camille comprit qu'il y avait une grande œuvre à fonder et il résolut de grouper quelques hommes dévoués qui serviraient les infirmes, par amour pour Jésus-Christ. En pensant à la Croix du Sauveur : « S'ils la portaient, se dit-il, sur la poitrine, cette vue les soutiendrait, les encouragerait, les récompenserait. »

Ce fut en l'année 1582 que Camille conçut ce dessein; il avait alors trente-deux ans. Éloigné de son pays, ruiné par ses pertes au jeu, petit employé d'hôpital, il n'avait à sa disposition aucune ressource; il se mit cependant à l'œuvre, et il prit cinq compagnons, décidés comme lui à se dévouer au soin des infirmes pauvres, et il les réunit dans une chambrette qu'il transforma en oratoire.

Les œuvres de Dieu soulèvent toujours de grandes contradictions; c'est leur privilège; celle de Camille ne devait pas en être privée. Les autres servants de l'hôpital, jaloux de la petite association qui se formait à côté d'eux, accusèrent Camille et ses compagnons d'aspirer à la direction de l'hospice; leurs calomnies furent écoutées, et les administrateurs ordonnèrent de fermer l'oratoire.

Attristé par cet ordre imprévu, Camille prit le crucifix de l'autel, et, le pressant sur son cœur, il le porta dans sa chambre; sa prière muette fut entendue. Au milieu de la nuit, il vit en songe le crucifix incliner doucement la tête et le consoler de ses paroles : « Ne crains rien, je t'aiderai et serai avec toi. »

Le lendemain, le serviteur de Dieu se réveilla plein d'espérance; le Christ lui-même prenait en main sa cause, il n'avait pas besoin d'autre protecteur.

Il y avait en ce moment à Rome un prêtre de l'Oratoire que le monde catholique devait connaître plus tard sous le nom de cardinal Tarigi. Il s'intéressait vivement à notre Saint, et il lui conseilla de se faire ordonner prêtre avant de mettre à exécution son dessein. Camille suivit son avis, et l'on vit cet ancien soldat, qui, jusque-là, ne s'était pas beaucoup occupé des règles de la rhétorique et de la grammaire, suivre les cours du collège Romain et s'asseoir à côté des écoliers qui venaient étudier les éléments de la langue latine. Les quolibets ne lui furent pas épargnés, et ses petits compagnons, se moquant de sa haute taille, ne cessaient de lui répéter: « *Tardevenisti.* » Camille laissait dire; mais, un jour que les malicieux recommençaient leurs plaisanteries, le professeur les arrêta par ces paroles prophétiques : « Oui, il est venu tard, mais il regagnera le temps perdu et fera de grandes choses dans l'Eglise de Dieu. »

La persévérance de l'étudiant triompha, en effet, de tous les obstacles, et le jour de la Pentecôte 1584, Camille célébrait sa première messe à l'église de Saint-Jacques des Incurables, sur l'autel de la Sainte Vierge. Quelques mois plus tard, on lui confia l'église de Notre-Dame des Miracles; c'est là qu'il fonda sa Congrégation. Il n'eut d'abord que deux compagnons, qui, à son exemple, partageaient leur temps entre la prière et le soin des malades; mais le nombre des nouveaux Frères ne tarda pas à augmenter et notre Saint fut obligé de louer une autre maison, dans la rue des *Boutiques-Obscures*. Il n'y avait pas de chapelle, et les Frères devaient, chaque matin, entendre la messe dans les églises des environs. Faute de ressources suffisantes, on ne pouvait sortir de cette situation difficile, quand, la vigile de sainte Madeleine, le serviteur de Dieu alla visiter l'église de cette sainte. Pendant sa prière, il eut l'inspiration de demander cette église à la confrérie du Gonfalon, dont elle dépendait. Contre toute apparence, sa requête fut écoutée, et la Congrégation naissante qui, sur ces entrefaites, fut approuvée par le pape Sixte-Quint, put en prendre possession avant la fin de 1581. A peu près à cette époque, elle adopta le costume qu'elle porte encore aujourd'hui, la croix rouge sur un vêtement noir.

A la demande du pieux cardinal Mandovi, le pape Grégoire XIV permit aux religieux de saint Camille de prononcer les vœux solennels de pauvreté, de chasteté, d'obéissance et celui de servir les malades *même en temps de peste*.

Une maladie contagieuse ayant été apportée à Naples sur des galères d'Espagne, on relégua à Pouzzoles les soldats qui en étaient atteints. Aussitôt, Camille envoya dans cette ville cinq religieux secourir les abandonnés. Trois d'entre eux succombèrent à la peine, et leur mort glorieuse excita un tel mouvement dans ces contrées que, de toutes parts, les postulants se présentèrent pour entrer dans un Ordre où l'on pouvait mourir martyr de la charité.

Parmi les nouveaux novices, il y en avait un qui était venu contre le gré de ses parents. Son père, à force d'instances, parvint à le faire revenir de sa première détermination, et il le dégoûta tellement de la vie monastique, que le jeune homme, malgré toutes les résistances du Saint, persista dans sa résolution de rentrer dans le monde. Voyant que tous ces efforts étaient inutiles, l'homme de Dieu se tourna vers le novice, et d'une voix vibrante :

« Frère, lui dit-il, puisque vous avez résolu de retourner au monde, sachez bien que vous n'y trouverez pas le bonheur. Vous tournerez mal et vous mourrez par la main de la justice. »

Ces terribles menaces ne tardèrent pas à se réaliser, et, quelques années plus tard, le jeune homme, condamné à la peine capitale, rappelait en pleurant ces paroles prophétiques du Saint au religieux camillien qui était venu l'assister sur l'échafaud.

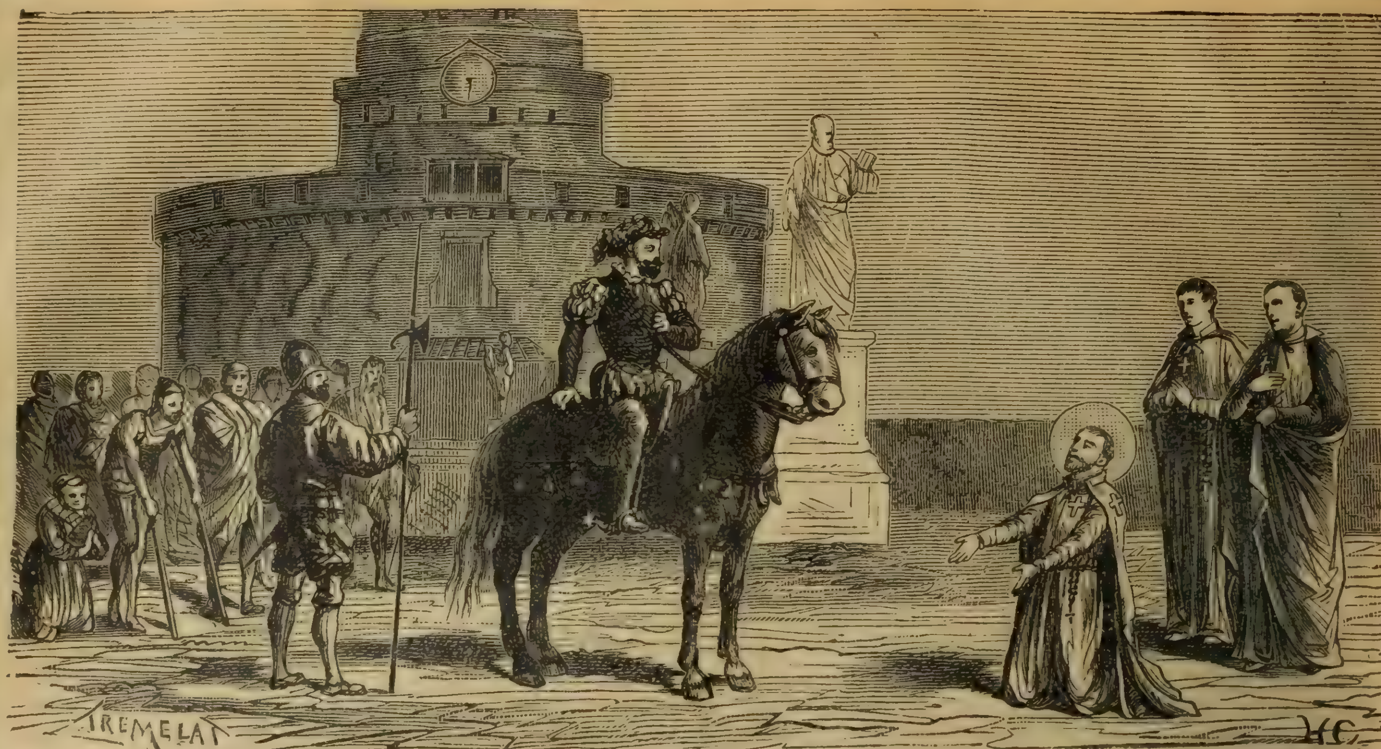
Ne quittons pas notre vocation.

Pendant l'année 1590, une horrible famine désola le territoire de Rome et toute l'Italie. La charité fut impuissante à soulager toutes les misères, et les pauvres, dénués de tout, erraient dans les campagnes, heureux de trouver quelques racines sauvages pour apaiser leur faim. A Rome et dans les environs, la mortalité fut effrayante, et, en quelques mois, on compta dans les rues plus de 60 000 cadavres.

En présence d'un tel fléau, le gouverneur fut obligé d'expulser de la ville les pauvres étrangers qui l'encombraient. Dans des circonstances critiques, le Saint se multiplia pour venir en aide aux délaissés. Il allait dans les étables, les cavernes, jusque dans les ruines antiques où s'étaient réfugiés les malheureux transis de froid, épuisés par les privations, il se dépouillait lui-même pour revêtir leur nudité, et bien souvent, sans compter avec l'avenir, il donna jusqu'au dernier sac de farine du couvent. Dieu bénit la charité de son serviteur, et envoya toujours des bienfaiteurs inconnus porter les provisions nécessaires et le pain qui manquait.

Un jour, Camille rencontra une troupe de pauvres que l'on conduisait enchaînés hors de la ville. A la vue de ces malheureux, le Saint, plein de compassion, s'avança vers l'officier qui les conduisait, et d'une voix tremblante d'émotion, il le supplia de les lui confier. « Je les nourrirai, disait-il; tant qu'ils vivront, j'aurai soin d'eux, et, s'ils meurent, il y a bien encore à Rome pour eux un petit coin de terre chrétienne. »

Mais les ordres étaient formels, et l'officier pressait la marche de son escorte. Alors, le Saint se jette à genoux, et, les bras en croix, il



Saint Camille supplie l'officier romain de lui confier les malheureux que la ville ne peut plus nourrir.

demande en versant des larmes, qu'on lui confie au moins les plus misérables afin de pouvoir sauver leur vie. L'officier, attendri, fut obligé de céder à cette dernière prière, et il abandonna au Saint les deux pauvres qui paraissaient les plus malades. Camille, jetant alors un regard plein de compassion sur ceux qui allaient partir.

« Ah ! mes amis, leur dit-il, puisqu'il n'y a plus pour vous aucun remède en ce monde, tâchez de conserver au moins la vie de l'âme et de mourir dans la grâce de Dieu. »

Au milieu de la détresse générale, le Saint continuait son œuvre sans se préoccuper des difficultés matérielles. Camille savait que pauvre, inconnu, perdu dans la grande ville de Rome, il avait fondé son Ordre avec le secours de Dieu, et il comptait sur la Providence, son unique trésorier.

Ses créanciers vinrent une fois le trouver et lui demandèrent, pleins d'anxiété.

« Eh bien! Père, quand finirez-vous de nous payer?

— Ne vous inquiétez pas, répondit le Saint, Dieu n'est-il pas assez puissant pour nous envoyer ici, demain matin, des sacs d'argent? »

Les créanciers se mirent à rire, et ils répliquèrent:

« Le temps des miracles est passé. »

On a fait cette réflexion dans tous les temps.

Quelques jours après, un prince de l'Eglise léguait 15 000 écus romains à la Congrégation. La Providence montrait ainsi que ses miracles sont perpétuels pour ceux qui s'abandonnent à elle.

Cependant, l'Ordre grandissait tous les jours, et des maisons se fondaient à Milan, Gênes, Bologne, Ferrare et dans les autres villes importantes de l'Italie. Partout, les religieux s'étaient rendus dignes de leur grande mission, et plusieurs avaient payé de la vie leur zèle à soigner les malades.

L'Institut était désormais affermi, les difficultés des commencements étaient résolues, le serviteur de Dieu avait rempli son œuvre, et, par esprit d'humilité, il se démit du généralat. Retiré à Naples, il se consacra tout entier au service des malades, et, malgré le rang qu'il tenait dans la Congrégation, on le vit se charger des emplois les plus rebutants.

Dans ces derniers temps, la plaie de sa jambe se rouvrit et lui fit endurer d'atroces souffrances. Un jour, comme il traversait l'hôpital, les malades, voyant qu'il avait peine à se soutenir, lui dirent :

« Père reposez-vous un peu, vous allez tomber.

— Mes enfants, répondit-il, je suis votre serviteur : il faut bien que je fasse tout ce que je peux pour votre service. »

Cependant, l'heure approchait où tant de patience et d'abnégation allaient recevoir leur récompense. Camille prédit lui-même qu'il mourrait le jour de saint Bonaventure, et il voulut une dernière fois visiter les maisons de l'Ordre.

A Naples, comme les infirmes se pressaient autour de lui.

« Je m'en vais mourir à Rome, leur dit-il; vivez chrétiennement si vous voulez éviter l'enfer; adieu, car nous ne nous reverrons plus. »

De retour dans la ville de Rome, il alla une dernière fois prier sur le tombeau de saint Pierre, et, de ses mains défaillantes, il voulut soigner les malades de l'hôpital du Saint-Esprit.

Comme ses souffrances augmentaient d'une manière qui faisait présager la fin, il fit venir ses religieux auprès de son lit, et, après leur avoir demandé pardon, il s'écria, plein de joie: *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi ; in domum Domini ibimus.*

A ce moment, quelques personnes de Rome, poussées par une curiosité indiscrète, demandèrent à le voir; mais le Saint se fit excuser en disant :

« On ne meurt qu'une fois, et je dois m'y préparer de mon mieux avec l'aide de mon Sauveur. »

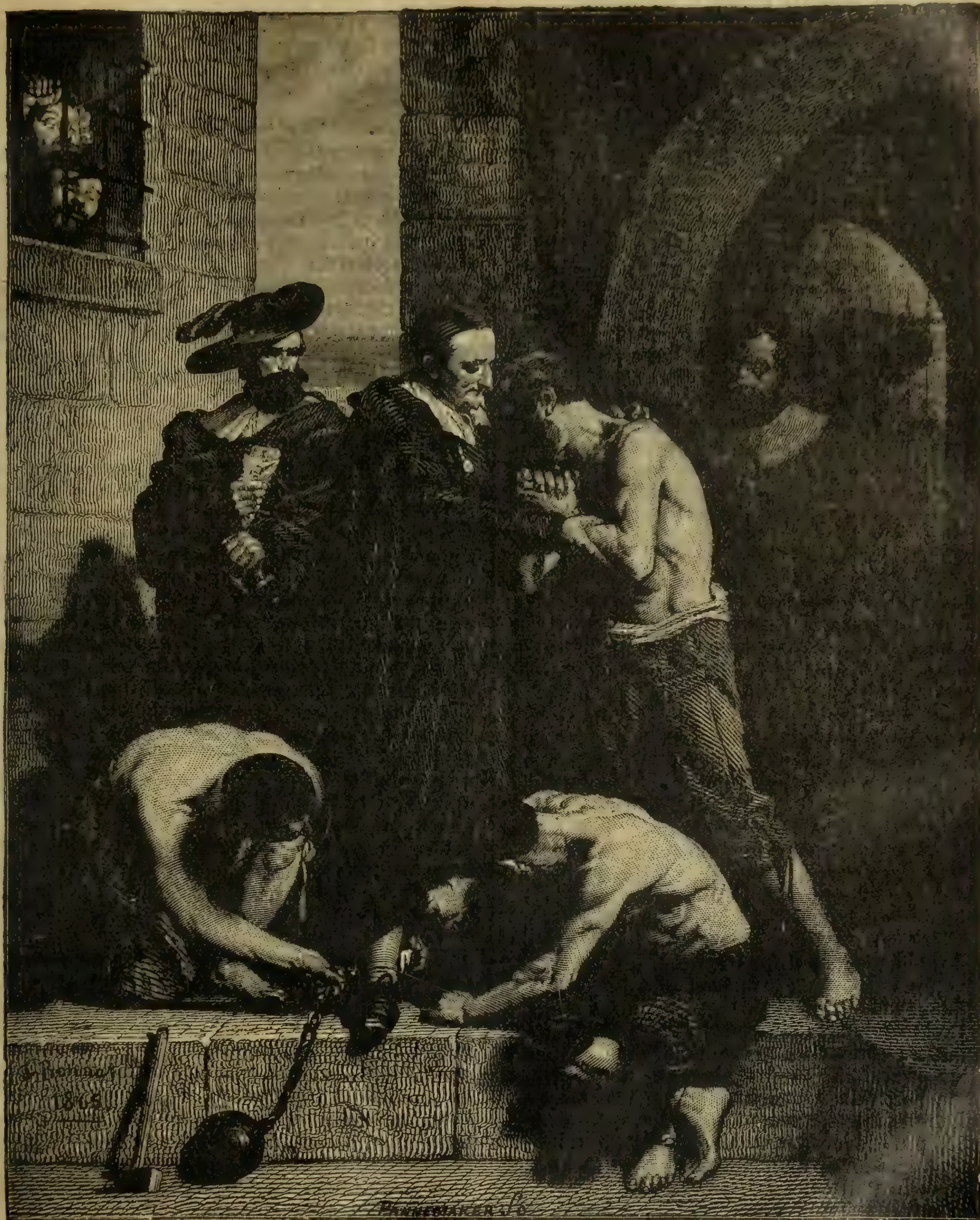
Comme il sentait la mort approcher, il étendit les bras en croix, invoqua une dernière fois la Très Sainte Trinité, la Sainte Vierge, et l'archange saint Michel, et, après avoir prononcé ces paroles: « Que le visage du Seigneur Jésus me soit doux et joyeux ! » il expira.

C'était le 14 juillet de 1614. Il avait 65 ans.

Imp.-*gérant*, Petithenry, 8, rue François Ier, Paris.

SAINT VINCENT DE PAUL [1]

Fête le 19 juillet.



Saint Vincent de Paul délivre un galérien en prenant lui-même ses fers.

SAINT VINCENT DE PAUL,
L'UNE DES GLOIRES DE LA FRANCE ET DE L'ÉGLISE

« Quand Dieu fit le cœur de l'homme, il y mit premièrement la bonté », dit Bossuet. En nul autre homme peut-être cette grande vérité n'a eu une aussi resplendissante manifestation qu'en Vincent de Paul, dont le nom personnifie le dévouement et la charité. Ce grand homme et ce grand saint est l'honneur de son pays, la France, et l'une des gloires les plus incontestées de l'Eglise catholique.

C'est à Pouy, petit village des Landes, près de

(1) Cette notice ne fait pas double emploi avec les autres déjà publiées sur saint Vincent de Paul dans cette collection : (nº 24) Vie du Saint toute en gravures; (nº 27) Notice sur l'œuvre spéciale des Enfants-Trouvés; (nº 792) Translation des reliques de saint Vincent de Paul.

Dax, que naquit saint Vincent de Paul, le 24 avril 1576. Comme l'innocent Abel, comme David, il garda pendant son enfance les troupeaux de son père. Il avait vraiment « reçu du ciel une âme bonne, et la miséricorde croissait en lui », ainsi que parlent nos Saints Livres. Tout jeune enfant, lorsqu'il revenait du moulin, rapportant la farine à la maison paternelle, il en donnait des poignées aux pauvres qui lui en demandaient. « De quoi, ajoute l'historien de sa vie, son père, qui était homme de bien, témoigna n'être pas fâché. » Voici un autre trait. A l'âge de douze ou treize ans, ayant amassé peu à peu jusqu'à trente sous de ce qu'il avait pu gagner, ce qu'il estimait beaucoup en cet âge et en ce pays, où l'argent était rare, et ayant un jour trouvé un pauvre qui lui paraissait dans une grande indigence, touché de compassion, il lui donna tout son trésor. C'était en cet enfant de bénédiction les premiers signes de la grande charité qui devait se répandre sur le monde. De si heureuses dispositions inclinèrent le père du jeune Vincent à faire, suivant l'étendue de sa modique fortune, quelques sacrifices pour l'appliquer aux études en vue du sacerdoce. Le jeune enfant étudia d'abord chez les Cordeliers de Dax ; plus tard, son père vendit une paire de bœufs pour l'aider à continuer, et Vincent étudia à l'Université de Toulouse où il prit ses grades en théologie, puis à celle de Saragosse en Espagne.

VINCENT DE PAUL ESCLAVE A TUNIS

Vincent de Paul avait été ordonné prêtre. Or, il arriva qu'en 1605, ayant à se rendre par mer à Marseille, il tomba en captivité et fut emmené par les pirates à Tunis. Lui-même en a fait le récit.

« Trois brigantins turcs, dit-il, qui côtoyaient le golfe de Lyon pour s'emparer des barques qui venaient de Beaucaire, où il y avait une foire que l'on estime être des plus belles de la chrétienté, nous attaquèrent si vivement, que deux ou trois des nôtres étant tués, et tout le reste blessé, et même moi ayant eu un coup de flèche qui me servira d'horloge tout le reste de ma vie, nous fûmes contraints de nous rendre à ces félons. Les premiers éclats de leur rage furent de hacher notre pilote en mille pièces ; cela fait, ils nous enchaînèrent, et, après nous avoir grossièrement pansés, ils prirent la route de Barbarie, où, étant arrivés, ils nous exposèrent en vente.

» Ils nous promenèrent par la ville de Tunis, où ils étaient venus exprèssément pour nous vendre. Nous ayant fait faire cinq ou six tours par la ville, la chaîne au cou, ils nous ramenèrent au bateau, où les marchands nous vinrent visiter, tout comme l'on fait à l'achat d'un cheval ou d'un bœuf, nous faisant cheminer le pas, trotter et courir, puis lever des fardeaux, et puis lutter pour voir la force d'un chacun et mille autres sortes de brutalités. »

Vincent de Paul fut vendu d'abord à un pêcheur, puis à un médecin, enfin à un renégat qui l'employa au travail des champs. L'une des femmes de ce renégat était Turque. « Curieuse qu'elle était, raconte Vincent de Paul, de savoir notre façon de vivre, elle me venait voir aux champs et me posait des questions. Un jour, elle me commanda de chanter les louanges de mon Dieu. Le ressouvenir du *Quomodo cantabimus in terra aliena* des enfants d'Israël captifs en Babylone me fit commencer, les larmes aux yeux, le psaume *Super flumina Babylonis*, et puis le *Salve Regina*, et plusieurs autres choses, en quoi elle prenait tant de plaisir que c'était merveille. Elle ne manqua pas de dire à son mari, le soir, qu'il avait eu tort de quitter sa religion, qu'elle estimait extrêmement bonne, pour un récit que je lui avais fait de notre Dieu et quelques louanges que j'avais chantées en sa présence. » Celui-ci, touché à son tour, s'embarqua sur un léger esquif pour fuir cette terre infidèle avec sa femme et son esclave Vincent. Ils abordèrent à Aigues-Mortes et le renégat fit son abjuration entre les mains du vice-légat du Pape à Avignon, à la grande joie de Vincent de Paul.

VINCENT DE PAUL, CURÉ

La Providence poussa l'apôtre à Paris, centre de toutes les misères et de toutes les ressources, Il avait le titre d'aumônier de la reine Marguerite et il visitait les hôpitaux. Désormais sa vie ne sera plus qu'un acte sublime de charité au service des pauvres.

Dieu donna à Vincent de Paul de servir les pauvres dans toutes les conditions où on peut les rencontrer. Ce fut d'abord comme curé d'humbles paroisses : à Clichy, dans la banlieue de Paris, et à Châtillon-les-Dombes.

En moins d'un an, tant la main de Dieu était visiblement avec lui, Vincent avait renouvelé la population de Clichy dans la religion, rebâti l'église, institué des confréries, posé les bases d'une école ecclésiastique : il avait surtout gagné tous les cœurs.

A Châtillon, dont il accepta d'être curé par déférence pour les prières de M. de Bérulle, il ne mit que quatre mois pour réaliser les merveilles qu'il avait accomplies à Clichy : il amena à une vie exemplaire les prêtres qui vivaient en cette localité ; il convertit les hérétiques ; et c'est là qu'il fonda les premières associations de charité, qui produisent encore de nos jours de si grands biens.

LA CONFRÉRIE ET LES DAMES DE CHARITÉ

Un dimanche, Vincent recommanda au prône une famille malade en une ferme voisine de Châtillon.

La parole de l'homme de Dieu eut sa bénédiction ordinaire, et le sermon terminé, presque tous les auditeurs prirent le chemin de la ferme, le cœur plein de charité et les mains de toute sorte de secours. Après vêpres, il prit la même direction et fut agréablement surpris de voir les groupes charitables qui revenaient à Châtillon ou cherchaient sous les arbres de la route un abri contre une excessive chaleur. « Voilà, s'écria-t-il, une grande charité, mais elle est mal réglée. Ces pauvres malades, pourvus de trop de provisions à la fois, en laisseront une partie se gâter et se perdre, et ils retomberont ensuite dans leur première nécessité. » Dès lors, avec l'esprit d'ordre et d'arrangement qu'il portait en tout, il fit un règlement pour les femmes pieuses et charitables de Châtillon : les confréries de charité et les associations des Dames de Charité étaient fondées. Quelques semaines plus tard, les hommes se réunirent sous sa direction et il leur donnait un règlement analogue et un programme : ce sont les origines des conférences de Saint-Vincent de Paul. Le Saint en organisa plusieurs dès lors sur son passage, en retournant à Paris, à Mâcon, à Trévoux, à Joigny. — On a un règlement écrit de la main de Vincent pour l'organisation d'une manufacture chrétienne, sur la manière de pourvoir aux nécessités des pauvres et de leur faire gagner la vie, avec les devoirs du maître ouvrier, de l'apprenti, et l'em-

ploi chrétien de la journée; c'était l'assistance par le travail et les patronages. Tant il est vrai qu'il n'y a pas une œuvre de charité qui n'ait été devinée par le cœur et organisée par la main prévoyante et bienfaisante de Vincent de Paul.

SAINT VINCENT DE PAUL CHEZ LES GONDI

Sa charité était universelle. M. de Bérulle fit encore appel à son dévouement pour servir Dieu auprès des grands, et il l'introduisit dans la famille de Gondi qui donnait alors des princes à l'Etat et des pontifes à l'Eglise de Paris. Vincent y fut bientôt comme l'âme de cette famille. Mme de Gondi ne pouvait plus se passer de lui pour la direction de sa conscience et l'accomplissement de ses bonnes œuvres. Sa vertu lui donnait aussi un grand empire sur M. de Gondi.

Celui-ci était l'administrateur général des galères de France. Vincent en profita pour obtenir de visiter ses prisonniers. Il se mit à évangéliser les bagnes : il procura l'amélioration de la condition matérielle des forçats dans leurs prisons et sur les galères; il allait essuyer leurs larmes, leur porter les consolations de la religion et adoucir leur douleur. Louis XIII donna à Vincent de Paul le titre qui lui était très cher, parce qu'il lui permettait de faire beaucoup de bien : celui d'aumônier général des galères de France.

LES MISSIONS DANS LES CAMPAGNES

« Les pauvres sont évangélisés », avait dit Notre-Seigneur. Ce fut peut-être la parole de l'Evangile la plus chère au cœur de Vincent de Paul. Pour évangéliser les pauvres, il fonda une communauté de missionnaires. Voici à quelle occasion : Vers le commencement de l'année 1617, il se trouvait avec le général de Gondi au château de Folleville, dans le diocèse d'Amiens, lorsqu'on l'appela à un village voisin, Gannes, pour confesser un paysan qui se mourait. Celui-ci passait pour un homme de bien, mais une fausse honte lui faisait cacher depuis longtemps quelques fautes en confession. Vincent fit faire au mourant une confession générale qui lui rendit une telle paix qu'il ne cessait d'en bénir Dieu publiquement pendant les quelques jours qu'il vécut encore : « Ah! Madame, dit-il, à Mme de Gondi devant tous les gens du village, j'étais damné, si je n'eusse fait une confession générale à cause de plusieurs gros péchés dont je n'avais pas osé me confesser. » La pieuse comtesse, touchée et effrayée par cet exemple, pressa alors Vincent d'évangéliser les campagnes environnantes. L'homme de Dieu n'avait pas de plus ardent désir. Autour de lui se groupèrent d'autres prêtres zélés qui se dévouèrent à cette œuvre et s'engagèrent par vœu sous la conduite de Vincent à travailler toute leur vie au salut des pauvres gens des champs : ce fut le début de la Congrégation de la Mission. L'une des œuvres apostoliques les plus importantes de Vincent était ainsi fondée; elle donne encore aujourd'hui des fruits abondants. Vincent travailla toute sa vie à évangéliser les campagnes; à quatre-vingts ans il allait encore dans les missions. « Lorsque je rentre à Paris, disait-il, en pensant aux pauvres qui restent à évangéliser, il me semble que les murailles de la ville vont tomber sur moi pour m'écraser. »

SAINT-LAZARE ET LES ŒUVRES DE CHARITÉ DANS PARIS

Les œuvres de charité se multipliaient sous la main de Vincent et sa réputation s'étendait. Le roi Louis XIII mourant fit appeler l'homme de Dieu pour se préparer à paraître devant son souverain Juge. Vincent habitait alors avec sa petite communauté au collège des Bons-Enfants. Près de Saint-Laurent était une vaste maison où résidaient des chanoines dont la Congrégation s'éteignait; leur prieur ayant été témoin du bien entrepris par Vincent, de la modestie et du zèle de ses disciples, leur offrit sa maison; de là, la nouvelle Congrégation reçut la dénomination populaire de Lazaristes, et Saint-Lazare, par la présence de Vincent de Paul, devint le foyer de la charité matérielle et spirituelle dans Paris.

C'est de Saint-Lazare que l'homme de Dieu organisa l'œuvre des Enfants-Trouvés dont nous avons raconté les merveilles dans ce recueil de *Vies des Saints* (n° 27) et qui rendit son nom légendaire dans les Annales de la charité; c'est de là qu'il créa au faubourg Saint-Martin l'hôpital du Nom de Jésus, qu'on a regardé comme l'idéal de l'hospice chrétien; de là qu'il organisa cet hôpital général de Paris destiné à recueillir l'innombrable armée de mendiants qui était une des plaies de la grande capitale. Et à la porte de Saint-Lazare, pendant ce temps, Vincent multipliait aussi les aumônes. L'homme de Dieu prodiguait en même temps autour de lui les secours spirituels. Des foules véritables de laïques, de prêtres, de soldats venaient à Saint-Lazare faire les exercices de la retraite spirituelle. Le clergé de Paris s'y réunissait pour les conférences dites *du mardi* présidées par Vincent et dont Bossuet, qui en avait fait partie, écrivait au Souverain Pontife : « En y entendant les paroles de ce saint prêtre, il nous semblait entendre *comme des paroles de Dieu* », et c'est de là aussi que Vincent, toujours intimement uni à la chaire de Pierre, organisait la lutte contre le jansénisme.

VINCENT DE PAUL NOURRIT DES PROVINCES ENTIÈRES

Dès 1639, pendant la dernière période de la guerre de Trente Ans, Vincent avait fait des prodiges pour secourir la Lorraine ravagée par la guerre. Il n'y avait plus ni récoltes, ni semailles dans ces campagnes toujours foulées par les soldats; et comme au temps de la guerre des Juifs et sur les ruines de Jérusalem, on vit les horreurs de la famine et jusqu'à des repas horribles de chair humaine. Epuisée par cinq armées qu'elle entretenait alors, la France n'avait plus rien à consacrer aux malheureux. Un homme se leva, et son cœur miséricordieux osa rêver de soulager des provinces tout entières : c'était encore Vincent de Paul.

Il quêta à la Cour, il organisa la charité et envoya les prêtres et les frères de sa communauté porter à ces malheureuses provinces le pain matériel et les secours religieux. La peste se mêlant à la famine, il faisait ensevelir les morts, puis distribuer aux paysans du pain et des semences. Il soulageait les seigneurs et les nobles aussi bien que les paysans; il procurait aux prêtres des ornements pour leurs églises ruinées; il recueillait les religieuses chassées de leurs couvents par la guerre et la misère.

En Lorraine, en Champagne, en Picardie et dans d'autres provinces, pendant vingt-cinq années, on s'habitua à regarder Vincent de Paul comme la Providence incarnée.

Il renouvela les mêmes prodiges dans la capitale, pendant les troubles de Paris. Après avoir épuisé la bourse de Saint-Lazare, il recourait à celle de Mlle Le Gras, qu'il avait mise à la tête des Filles de la Charité; il quêtait et faisait quêter. Ce fils d'un pauvre laboureur a pu distribuer, dans le cours de sa vie, des aumônes dont

le total a dû dépasser 1 200 000 louis d'or, plus de 12 millions de livres! Voilà comment il mérita le nom que lui donnèrent plusieurs villes reconnaissantes, de sauveur, de père de la patrie!

LES MISSIONS LOINTAINES

« Dieu, disait Salomon, m'a donné un cœur dont l'amour est vaste comme les plages de la mer. » Vincent de Paul, dont le zèle ne connut aucune barrière, pourrait en dire autant, et il envoya ses missionnaires aux Hébrides, en Pologne et jusqu'en Barbarie, soigner les chrétiens que les Turcs tenaient captifs dans les bagnes d'Alger et de Tunis.

Il rêvait déjà la conquête de l'Algérie par la France chrétienne, et il pressait Richelieu, puis Louis XIV, de l'entreprendre. En attendant, il accepta pour ses missionnaires les titres de consuls et de préfets apostoliques à Tunis et à Alger, qui lui donnaient le moyen de secourir les pauvres esclaves. Les bagnes furent d'abord évangélisés en secret, puis on y dit la messe et on y célébra les solennités. A la Fête-Dieu, l'Hostie Sainte était portée en procession dans les bagnes, escortée par ces captifs qui, à leur manière, faisaient à Jésus-Christ, de leurs liens et de leurs haillons, un splendide triomphe. Les missionnaires envoyés par Vincent étaient parfois jetés eux-mêmes dans les fers ou mouraient de la peste, en évangélisant les bagnes : Vincent ne se lassait pas : il envoyait sans relâche de nouveaux prêtres remplacer ceux qui mouraient.

Vincent ne fut pas moins intrépide pour envoyer des ouvriers évangéliques sur la grande île de Madagascar, où la France venait de planter son drapeau. Autant il envoyait d'apôtres, autant il en mourait, emportés par le travail et l'intempérie du climat. Il pleurait ses enfants, mais « bienheureux, disait-il, sont ceux qui consomment leur vie pour le service de Jésus-Christ; la mort qui nous surprend les armes à la main est la plus enviable et la plus désirable. » Il remplaçait ceux qui mouraient en disant : « Les marchands laissent-ils d'aller sur mer et les soldats à la guerre, à cause des plaies et de la mort à laquelle ils s'exposent? » Près de mourir, il rêvait d'envoyer des missionnaires en Chine, à Babylone, au Maroc.

LES FILLES DE LA CHARITÉ

Le chef-d'œuvre de Vincent de Paul fut peut-être la création de la Compagnie des Filles de la Charité. De concert avec une femme d'une rare intelligence et d'une foi éminente, la Vénérable Louise de Marillac, il créa cette œuvre avec une audace que le génie de la charité lui inspira. Jusqu'alors, en effet, les personnes consacrées à Dieu vivaient protégeant leur vertu dans les cloîtres. Vincent de Paul osa jeter ses filles au milieu du monde, comptant sur leur dévouement pour être la sauvegarde de leur angélique chasteté. Il écrivit dans leurs Règles ces paroles admirables : « Elles n'auront point d'autres monastères que les maisons des pauvres; point d'autres cloîtres que les rues des villes et les salles des hôpitaux; point d'autre clôture que l'obéissance, ni d'autre voile que la sainte modestie. » Aussitôt à l'œuvre, les Filles de saint Vincent, penchées sur le berceau des enfants trouvés ou sur le lit des mourants, envoyées par leur bienheureux Père lui-même sur les champs de bataille, au siège de Calais et parmi les pestiférés, provoquèrent un cri d'admiration, qui n'a cessé de retentir dans l'Eglise catholique. Ces humbles filles proclamaient de leur côté leur bonheur de servir les pauvres que Vincent leur avait appris à regarder comme leurs seigneurs et leurs maîtres. Une d'elles mourait et Vincent l'assistait. « N'y a-t-il rien qui vous fasse de la peine? disait-il. — Rien, mon Père, répondait-elle, sinon, peut-être, que j'ai eu trop de plaisir au service des pauvres quand on m'appelait près d'eux; je ne marchais pas, je volais, tant j'étais heureuse de les servir ! — Mourez en paix, ma fille », répliquait l'homme de Dieu, ému et consolé de tant de simplicité et de tant de charité. Les filles de saint Vincent de Paul sont aujourd'hui sous tous les climats du monde, au milieu des nations catholiques, à Constantinople chez les Turcs, en Chine et dans l'Océanie chez les peuplades infidèles.

LA JOURNÉE DE VINCENT DE PAUL

Le secret de ces merveilles que nous n'avons pas même suffi à énumérer était dans l'amour de Dieu, amour pratique qui était au cœur de saint Vincent de Paul. « Aimons Dieu, Messieurs et mes Frères, disait-il aux membres de sa communauté, et aimons-le aux dépens de nos bras et à la sueur de notre front. » De fait, l'homme de Dieu, jusqu'à sa mort — et il mourut âgé de plus de quatre-vingts ans — se levait chaque matin à 4 heures. Souvent, au lever, une discipline sanglante meurtrissait ses épaules. Les premières heures du jour étaient pour la prière et la méditation qn'il faisait à genoux, avec les siens, dans la chapelle de sa maison de Saint-Lazare. Il célébrait alors la messe avec une foi qui ravissait les assistants : « Oh! que ce prêtre, dit bien la messe, » s'écriait un jour un des témoins de tant de modestie et de tant de ferveur!

Il eut là des visions du ciel: un jour qu'il célébrait, il vit l'âme de sainte Chantal mourante; cette âme montait au ciel et celle de saint François de Sales venait l'accueillir; et ces deux âmes saintes allaient se perdre en Dieu. Après la messe, commençait le travail de journées qui étaient sans repos et sans trêve. Traitant avec les rois et les princes comme avec les mendiants, Vincent resta l'homme de sa vertu favorite : l'humilité! Il disait aussi dans son zèle « qu'un prêtre doit toujours avoir plus de travail qu'il n'en peut faire ». Il joignait au travail une pénitence incessante; et on entendit cet infatigable ouvrier de l'Evangile se dire, dans son humilité, en entrant au réfectoire : « Malheureux, as-tu gagné le pain que tu vas manger? » Sa journée se prolongeait bien avant dans la nuit, et, chaque soir, il se mettait devant Dieu et se préparait humblement et affectueusement à mourir. Jusqu'à plus de quatre-vingts ans, il vécut de la sorte.

Dieu l'appela enfin le 27 septembre 1660 à recevoir la récompense. Entouré des regrets des grands et des princes, du clergé, de pauvres innombrables et de sa double famille, il s'endormit doucement dans la paix du Seigneur. Son nom est resté comme un symbole du dévouement et de la charité catholique.

Le pape Clément XII l'a placé au nombre des Saints. Ses reliques reposent dans l'église des prêtres de sa Congrégation à Paris, et Léon XIII l'a proclamé le patron de toutes les œuvres de charité.

Le gérant : E. Petithenry. — Imprimerie P. Féron-Vrau, 3 & 5, rue Bayard, Paris.

SAINT ÉLIE, FONDATEUR DES CARMES

Fête le 20 juillet.



Sabocha, père d'Elie, voit dans un songe, avant la naissance de l'enfant, des hommes couverts d'un manteau blanc qui le saluent, puis s'approchent, l'arrachent du sein de sa mère pour le mettre sur le feu, et lui présentent de la flamme au lieu de nourriture (tradition relatée dans l'Office de saint Elie). Cette vision annonçait l'Ordre des Carmes.



Tandis que le roi d'Israël, Achab, détruisait le culte du vrai Dieu et sacrifiait à l'idole de Baal, *Elie se dressa comme le feu et sa parole fut comme une flamme ardente et il s'écria : Vive le Seigneur Dieu, en présence duquel je suis : Sache qu'il ne tombera pendant ces années ni rosée ni pluie que selon la parole qui sortira de ma bouche.* **Et une sécheresse de feu dévora la terre.**



Sabocha se rend à Jérusalem raconter sa vision aux prêtres. L'oracle divin répondit : Gardez-vous de publier ma réponse : la lumière sera la maison de votre fils ; ses discours seront brefs et éclatants pour démontrer, et il jugera Israël avec le feu comme avec une épée. (*Vie du prophète*, par saint Epiphane.) Elie est nommé, par tous les anciens, le prophète du feu.



La parole de Dieu se fit entendre à Elie : Pars d'ici et va contre l'Orient, **c'est-à-dire quitte tes biens et marche contre ta volonté,** *et cache-toi près du torrent de Larith*, **c'est-à-dire dans la solitude de la chasteté. C'est ainsi que la forme complète de la vie parfaite et religieuse fut donnée à Elie ; et il suivit l'ange et commença la vie monastique.**



Elie, caché au torrent de Larith, qui coule ici à sa gauche, rassemble des hommes pieux et les instruit de la vie monastique ; des *corbeaux* apportaient à Elie, au matin et au soir, du pain et de la viande. Depuis, les religieux ont toujours été nourris par les envoyés du ciel.

Bientôt, la voix de Dieu lui dit ;



car le Seigneur déclare que cette farine et cette huile ne diminueront pas. — Ce qui arriva, et, de plus, il ressuscita son fils mort. (Voir les deux sujets au fond.)

Achab : C'est toi, religieux, qui troubles Israël. — Non, répondit hardiment le prophète, dont le zèle dévorait la poitrine ; je ne trouble pas Israël, mais c'est toi et ta maison qui avez abandonné le Seigneur et suivi Baal !



Leve-toi, va à Sarepta, j'ai commandé à une veuve de te nourrir. Il la trouve pauvre et rapportant avec son fils un peu de bois pour ne pas mourir de faim : donne-moi un peu d'eau et une bouchée de pain cuit sous la cendre : Je n'ai qu'une poignée de farine et quelques gouttes d'huile. — Ne crains pas, fais-moi le pain avec la farine et ensuite tu feras de même pour toi et ton enfant ;



Elie porte un défi aux 850 prophètes des faux dieux : Qu'on nous donne deux bœufs, sur des bûchers non allumés. Vous invoquerez vos dieux et moi mon Dieu, et le Dieu qui enverra le feu sera le vrai Dieu. Du matin à midi, les faux prophètes criaient en vain ! Elie se moquait, et, selon leur rite, ils se déchiraient jusqu'au sang avec des couteaux et des pointes.



Elie éleva un autel en pierre, l'entoura de deux fossés d'eau, plaça le bois et la victime, et dit par trois fois : Prenez 4 amphores d'eau et versez-les sur les membres et le bois. L'eau inondait l'autel, et Elie, alors : Seigneur, montrez que vous êtes notre Dieu.....

Le feu du ciel descendit et consuma l'holocauste et le bois, et les pierres, et les cendres, et l'eau même qui entourait le sacrifice.



Elie étant monté sur le Carmel pour obtenir la pluie, lorsqu'il eut prié sept fois, voici qu'une petite nuée, large comme le pas d'un homme, s'éleva de la mer. Cette nuée révélait à Elie la Vierge Immaculée, Mère de Dieu, et cette pluie salutaire signifiait le Sauveur.



Elie dit au peuple : Saisissez les prophètes de Baal et que pas un n'échappe. Ils les prirent et Elie les conduisit au torrent de Cison et les fit tous mettre à mort, les uns par le glaive, les autres par l'eau.



Elie s'enfuit au désert et s'endort à l'ombre d'un genévrier ; l'ange le toucha et lui dit : Lève-toi et mange ; tu as un long chemin à parcourir. Et voici que, derrière la tête, il y avait un pain cuit sous la cendre et un vase d'eau. Elie marcha, fortifié par cette nourriture, 40 jours et 40 nuits, jusqu'au mont Horeb. — Ce pain était la figure de l'Eucharistie.



Après ce jeûne, il se cacha dans une caverne, et la voix de Dieu : Que fais-tu ici, Elie ? — Je suis embrasé de zèle pour le Seigneur Dieu des armées, car Israël a manqué à votre alliance; ils ont détruit vos autels, tué vos prophètes; je suis demeuré seul d'entre eux et ils cherchent à me tuer.



Le Seigneur : Retourne; va..... tu oindras un roi..... et puis, tu oindras le prophète Elisée..... Elie trouva Elisée labourant avec douze paires de bœufs et conduisant lui-même une paire; il plaça son manteau sur ses épaules, et, laissant ses bœufs, Elisée courut vers Elie, disant : Laisse-moi embrasser mon père et ma mère et je te suivrai. — Va, dit Elie, et reviens.



La voix de Dieu : Sors et tiens-toi sur la montagne. Voici que le Seigneur passe et un souffle violent renverse les montagnes, bouleverse les pierres devant le Seigneur..... et, après le feu, viendra le souffle d'un vent doux. A ces paroles, Elie cacha son visage avec son manteau et se tint debout à l'entrée de la caverne.



Telle fut la vocation d'Elisée.
Elie, sorti de la caverne, souffla comme cet air doux qui succède à la tempête et assembla de toutes parts ses disciples et les conduisit avec Elisée au Carmel, et, sous l'inspiration de l'Esprit-Saint, il institua l'Ordre du Carmel en l'honneur de la Vierge, signifiée par la nuée.

Imp. *gérant*, PETITHENRY, 8, rue François Ier, Paris.

SAINT ÉLIE, FONDATEUR DES CARMES

(Seconde partie.



Le Seigneur à Elie : Descends vers le roi d'Israël, Achab, et tu lui diras : Tu as tué Naboth et tu as pris sa vigne : au lieu même où les chiens ont léché le sang de Naboth, ils lècheront aussi ton sang. (Voir la mort de Naboth au fond.)



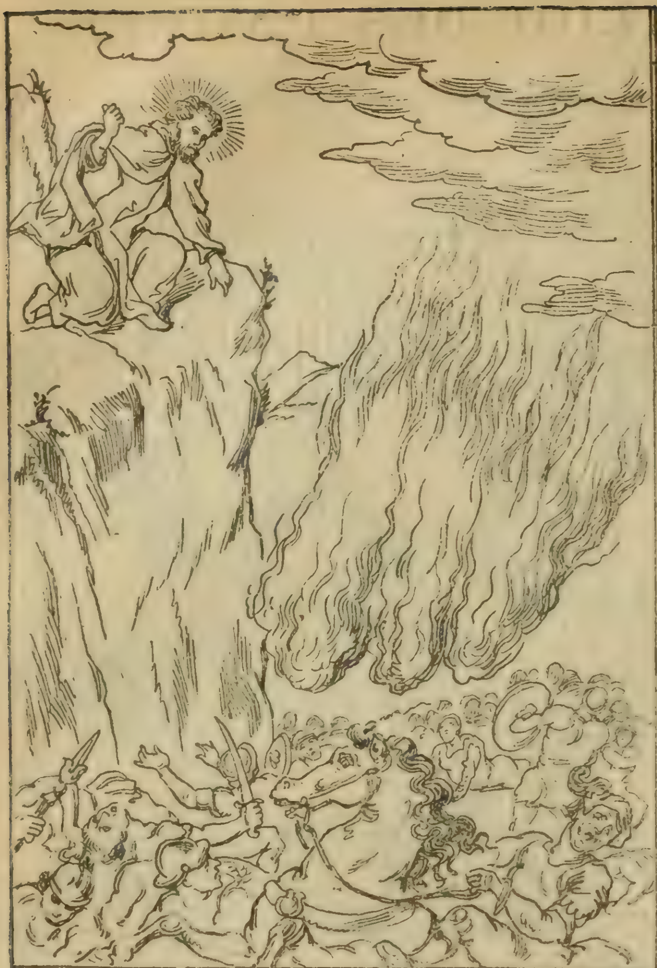
A ces menaces, Achab déchira ses vêtements, prit le cilice, jeûna, se couvrit de cendres et marcha tête nue. — Le Seigneur à Elie : Tu as vu Achab humilié, et parce qu'il s'est humilié à cause de moi, je transporterai la malédiction au règne de son fils.



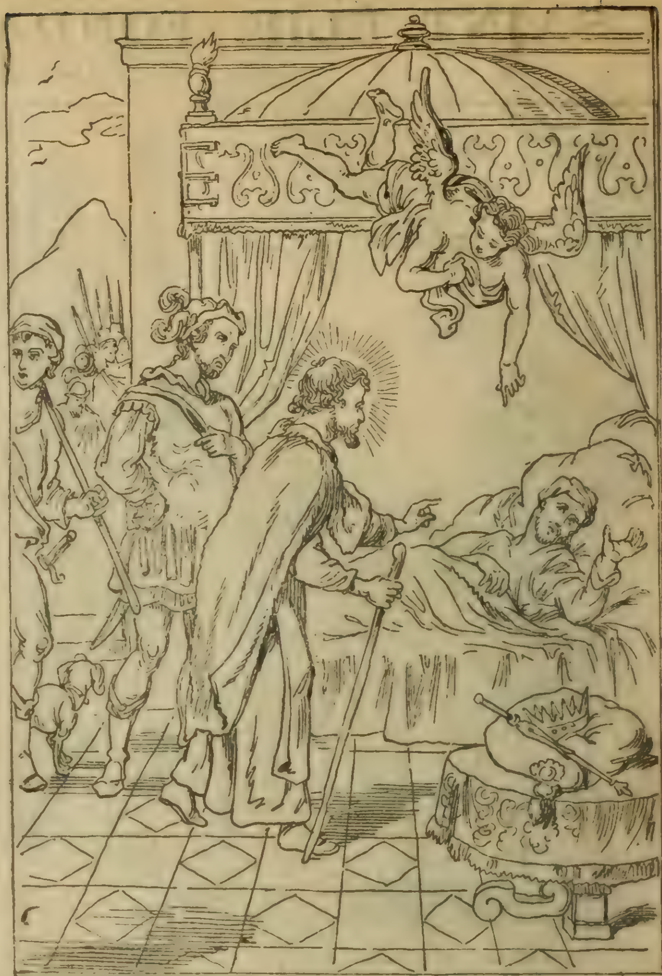
Achab, avec feinte, lui dit : Ai-je donc été ton ennemi ? — Elie avec force : Tu es vendu au péché devant le Seigneur et le mal tombera sur toi et ta postérité ; tes fils mourront et tu seras le dernier de ta race à régner en Israel, etc.



Ochosias, fils d'Achab, étant tombé d'une fenêtre à Samarie, se coucha et envoya consulter Beelzébuth. Elie alla au-devant des envoyés : Retournez, dites au roi : Est-ce qu'il n'y a pas un Dieu en Israël, que vous envoyez à Beelzébuth ? C'est pourquoi vous mourrez de ce mal.



Le roi, irrité, envoya un capitaine de 5o soldats à Elie sur le haut de la montagne : Homme de Dieu, lui dit-il, le roi ordonne que tu descendes. — Elie au capitaine: Si je suis homme de Dieu, que le feu du ciel descende et te dévore, toi et tes 5o soldats ! — Et le feu du ciel descendit, le dévora avec ses 5o hommes.



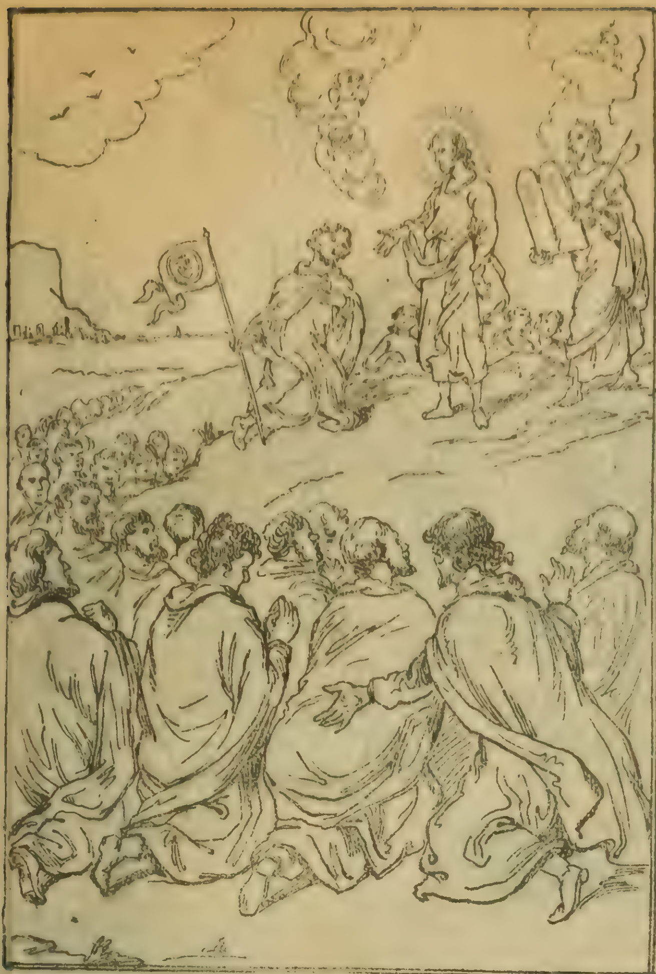
Le troisième capitaine, dit · Homme de Dieu, aie pitié de ma vie et de celle de mes soldats ! Alors l'ange de Dieu dit à Elie : Descends, obéis et va au roi. Et il vint et dit : Parce que tu as envoyé consulter Beelzébuth, comme s'il n'y avait pas un Dieu en Israël, tu ne sortiras pas de ce lit et mourras. — Et il mourut



Le roi envoya à nouveau un capitaine de 5o soldats, qui ne craignait pas Dieu : Homme de Dieu, le roi dit que tu te hâtes de descendre. — Elie : Si je suis homme de Dieu, que le feu du ciel descende et te dévore, toi et tes 5o soldats ! — Et le feu descendit, le dévora avec ses 5o hommes.



Elie, avec Elisée, suivis de 5o prophètes, vinrent au Jourdain et s'arrêtèrent : Elie frappa l'eau de son manteau : l'eau s'ouvrit et leur fit passage. — Alors Elie à Elisée : Demande ce que tu veux, afin que je te l'accorde avant que je ne parte. — Elisée Que ton double esprit vienne en moi. — Si tu me vois quand je serai enlevé.



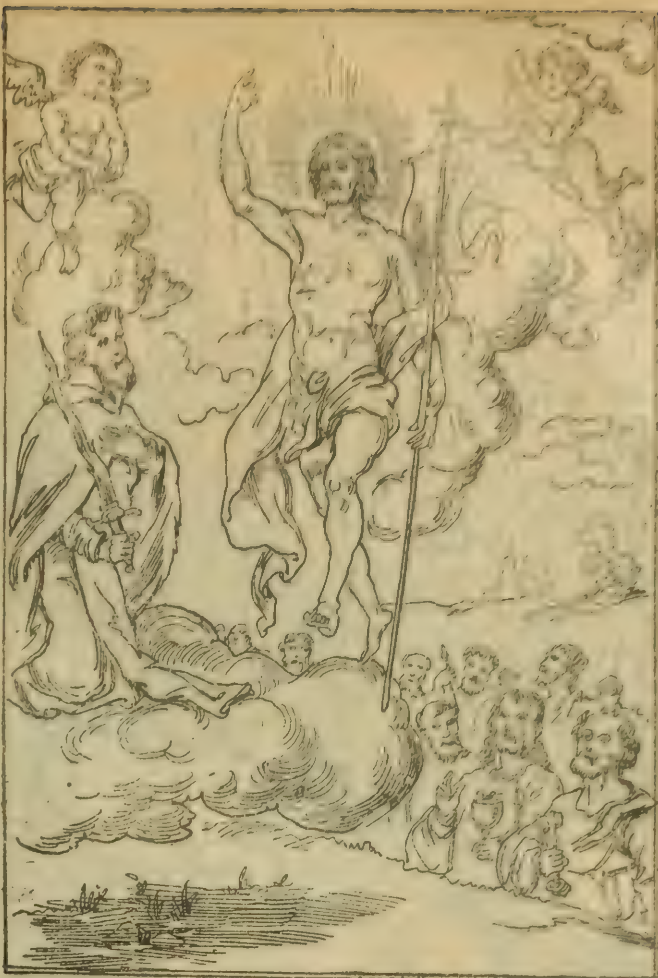
tu seras exaucé. — Et un char de feu et des coursiers l'enlevèrent dans le tourbillon au paradis terrestre. — Elisée le voyait et criait : Mon père, char d'Israël et son conducteur ! — Il ramassa le manteau.

Jésus prit Pierre, Jacques et Jean, son frère, sur une montagne élevée et fut transfiguré devant eux. — Et



voici que Moïse et Elie apparurent, causant avec lui, et la tradition des Carmes, révélée par la Sainte Vierge, est qu'à ce moment Elie obtint du Christ la perpétuité de son Ordre, figuré ici au pied du Thabor.

Elie, pendant les 40 jours qui s'écoulèrent entre la résurrection et l'ascension, jouit de la société du Christ au



paradis, et il est instruit de ce qu'il devra faire contre l'Antéchrist qu'il sera appelé à combattre.

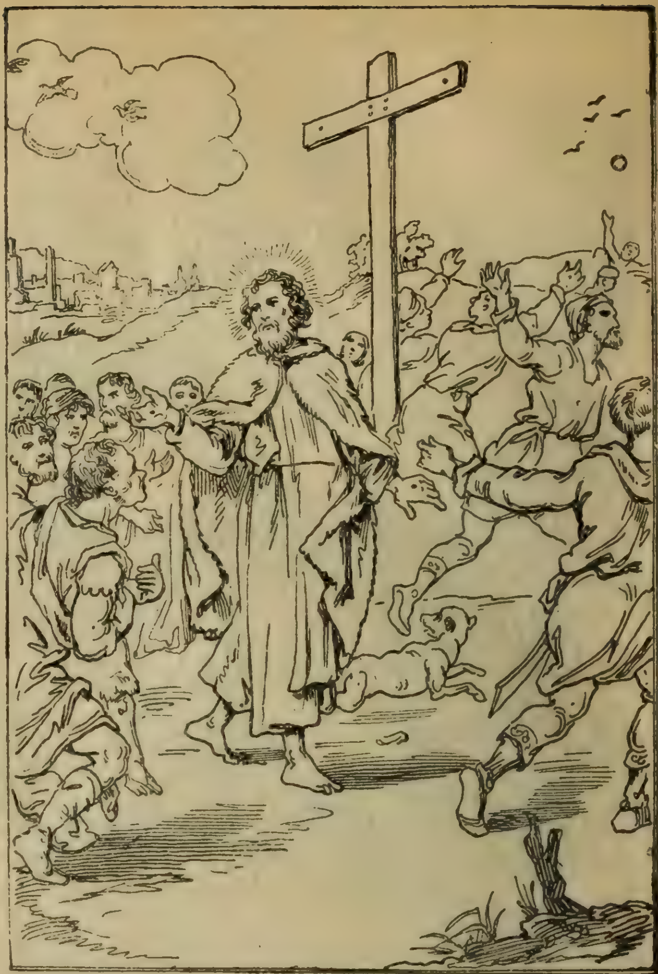
Le prophète Elie assiste à la résurrection glorieuse du Christ au ciel. — Les douze apôtres sont à droite, Pierre et Jean au premier rang.



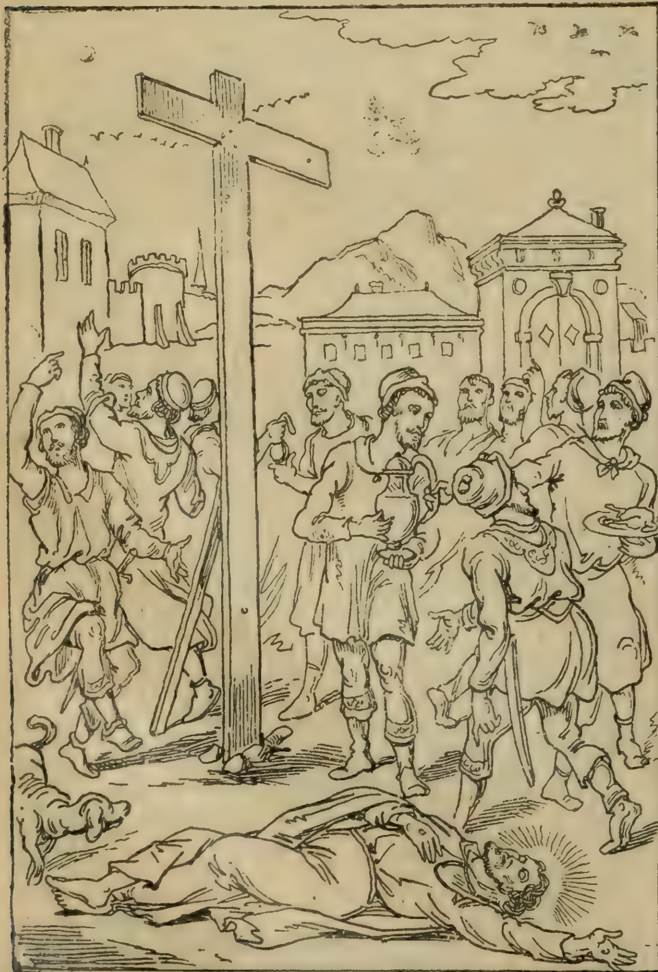
Jésus a dit : Je vous enverrai le prophète Elie avant que vienne le grand et terrible jour du Seigneur, et il réconciliera le cœur des pères à leur fils et le cœur des fils à leurs pères (selon Malachie). Il convertira les Juifs, fortifiera les fidèles, enverra des disciples : *Elias venturus est, et restituet omnia.* (Matth.)



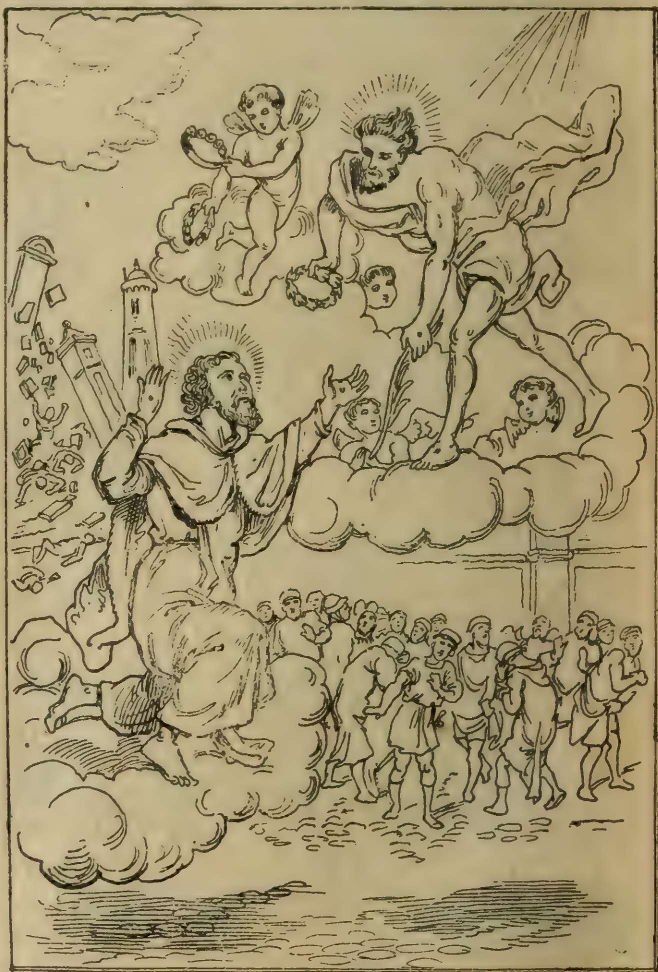
Et lorsqu'il aura achevé de rendre son témoignage, la bête de l'abîme (l'Antéchrist) lui fera la guerre, le vaincra, le tuera..... et, d'après les interprètes, il sera crucifié sur la place de la cité qui est appelée spirituellement Sodome et Egypte et où leur Seigneur a été crucifié. (*Apoc.)*



Et après trois jours et demi, le souffle de vie envoyé par Dieu rentrera en lui, et il se tiendra debout, et une grande crainte s emparera de ceux qui le verront. (*Apoc.*)



Et les tribus et les peuples de toutes langues verront son corps trois jours et demi sans sépulture sur la place, et ils se réjouiront et feront fête à l'occasion de cette mort, et se donneront mutuellement des présents, parce qu'ils auront crucifié le prophète. (*Apoc.*)



Et il entendra une voix du ciel : Monte ici ! — Et il montera au ciel sur la nuée; ses ennemis le verront, et à cette heure, il y aura un grand tremblement de terre et la dixième partie de la cité croulera et ensevelira les noms de 7000 hommes (à gauche de la gravure), les autres, pleins de crainte, rendront gloire à Dieu. (*Apoc.*)

Nota. — Les paroles de l'*Apocalypse* citées sous ces quatre dernières gravures s'appliquent à la fois à Henoch et à Elie, et le texte a été mis au singulier par le traducteur, parce qu'il ne s'agit que de la vie de saint Elie.

Imp.-*Gérant*, Petithenry, 8, rue François Ier, Paris.

SAINT VICTOR DE MARSEILLE, MARTYR

Fête le 21 juillet.



L'empereur fait couper le pied de saint Victor qui a renversé l'idole de Jupiter.

LA PATRIE DE SAINT VICTOR

Parmi tant de titres de gloire dont s'honore la ville de Marseille, l'un des plus éclatants est d'avoir donné au Christ le martyr saint Victor. Ce fut au commencement du IVe siècle, peu avant le triomphe de l'Eglise sur le paganisme romain.

Ville ancienne et magnifique, fondée par les Grecs, au bord de la mer, dans une des meilleures provinces des Gaules, la ville de *Massilia* (Marseille), après avoir dominé pour son propre compte sur une partie de la Méditerranée, avait été soumise aux Romains. Mais sa prospérité ne fit qu'y gagner, elle devint l'un des principaux centres de la domination romaine en Occident, étendit les relations de son commerce vers tous les ports de l'empire, et vit augmenter le nombre de ses habitants.

Dieu, qui lui avait donné en abondance les biens de ce monde comme un présent de vil prix, lui offrit, dès les premières années de la prédication évangélique, le trésor incomparable de la vraie foi et du salut. Il lui envoya son ami Lazare, Lazare le ressuscité, le témoin des choses d'outre-tombe, lui dont la vie, revenue du sein de la mort, était une preuve si palpable de la divinité du Christ.

Avec Lazare était sa sœur Marie-Madeleine; celle qui vit expirer le Sauveur sur la Croix, qui baigna de ses larmes son corps inanimé et percé de plaies, et qui, au troisième jour, près du tombeau vide, eut la joie de le revoir ressuscité. Quelques-uns pensent que sainte Marthe, l'hôtesse du Seigneur, vécut aussi quelque temps à Marseille avant d'aller se fixer à Tarascon.

Il fallait sans doute de tels témoins à des âmes dissipées par l'abus des plaisirs, desséchées par les soucis du commerce, de la richesse et de la cupidité. Aussi, malgré toutes les difficultés, Jésus-Christ trouva des adorateurs à Marseille; une Eglise fut fondée et scellée du sang des martyrs. Mais les amis de Jésus et de sa croix restèrent longtemps le petit nombre. La grande majorité des habitants s'obstinait dans les superstitions du paganisme gréco-romain.

Quand paraissait un nouvel édit de persécution, quand un empereur visitait la contrée, la vieille cité païenne immolait volontiers ses propres enfants, coupables de croire au vrai Dieu.

Saint Victor, dont le nom signifie *vainqueur*, fut une de ces glorieuses victimes.

L'OFFICIER CHRÉTIEN

Originaire de la ville même de Marseille, d'après la tradition, Victor était le rejeton d'une famille illustre. Entré dans l'état militaire, il avait attiré l'attention par son courage et sa prudence, autant que par son exactitude à ses devoirs, et avait été élevé au grade d'officier supérieur.

L'empereur Maximien, l'un des plus cruels tyrans qui se soient assis sur un trône, ne pouvait être que l'ennemi passionné de la religion chrétienne. Pour satisfaire sa haine, il n'avait pas hésité à faire massacrer toute une légion de son armée, avec son général : la légion Thébéenne et saint Maurice.

Etant venu à Marseille, un de ses premiers soins fut de faire rechercher les chrétiens, pour leur donner à choisir entre les derniers supplices ou l'apostasie. Beaucoup étaient effrayés ; mais Victor, comme un vaillant capitaine qui soutient le courage de ses soldats à la veille de la bataille, visitait les fidèles dans leurs maisons, assistait à leurs réunions et les encourageait à rester inébranlables dans la foi, malgré les menaces et les périls. Il rappelait l'exemple récent de tant de martyrs, fidèles au Christ dans les supplices et dans la mort, et maintenant en possession de la vie bienheureuse qui ne finira point.

A son exemple et à sa voix, tous se sentaient affermis et prêts à affronter l'orage. Cependant, comme c'est de Dieu que vient la force et la persévérance, ils priaient avec ardeur.

Le zèle de l'officier Victor ne put échapper longtemps aux regards des païens. Il fut arrêté et conduit devant deux magistrats, Astère et Eutyque, chargés par le prince de châtier les disciples de Jésus-Christ.

« Que faites-vous? lui dirent-ils. Vos relations avec les chrétiens vous compromettent. Vous allez perdre l'amitié de César (l'empereur), votre grade et votre solde. Et cela pour le culte d'un homme crucifié autrefois par les Juifs!

— Vos dieux, répond Victor, ne sont que des démons impurs. Jésus-Christ est le Fils du Dieu Très-Haut. Pour nous sauver, il s'est fait homme semblable à nous; si les impies ont pu le mettre à mort, c'est parce que lui-même l'a voulu, afin d'expier nos péchés par son sacrifice ; mais il est ressuscité le troisième jour. Pour le service et l'amour de ce Roi immortel, je suis prêt, s'il le faut, à perdre l'amitié de l'empereur terrestre et même la vie. Quant à ma solde, j'y renonce dès maintenant. »

Comme il s'agissait d'un personnage important, les deux magistrats en référèrent à Maximien lui-même.

Celui-ci fut outré de dépit en apprenant que Victor, qu'il considérait comme un des meilleurs officiers de son armée, appartenait à la religion des chrétiens.

VICTOR COMPARAIT DEVANT L'EMPEREUR

Cependant, pour triompher plus facilement de lui, il dissimule son ressentiment, il reçoit Victor avec une feinte bonté, l'assure qu'il veut bien consentir à oublier sa faute et même à lui donner de nouveaux témoignages d'amitié, s'il veut adorer les dieux de l'empire. Il le menace, s'il refuse, des plus horribles tortures.

Victor, calme et sans crainte, proclame devant l'empereur la divinité de Jésus-Christ et démontre la folie funeste du culte païen.

Maximien ne peut plus contenir sa fureur. Il interrompt Victor et ordonne, disent les *Actes*, qu'il soit chargé de chaînes et traîné comme un scélérat à travers toute la ville, au milieu des huées de la populace. D'après la tradition, c'est attaché à la queue d'un cheval furieux que Victor aurait subi cet ignominieux supplice.

Couvert de sang et de boue, Victor sortit inébranlable de cette épreuve.

Les deux magistrats essayent de nouveau de le convaincre. Ils ont recours à tous les arguments que les intérêts humains peuvent suggérer; mais, fort des lumières de la foi, le soldat de Jésus-Christ ne se laisse pas séduire. Prenant la parole à son tour, il démontre longuement à l'assistance, et par des raisons invincibles, la fausseté impie du paganisme.

Astère et Eutyque sont saisis de dépit et de haine : ils ne pourront donc pas se vanter devant l'empereur d'avoir vaincu Victor.

« Cesse de philosopher, lui disent-ils. Il faut choisir entre deux choses : apaiser les dieux en leur sacrifiant ou périr de la mort la plus affreuse.

— Mon choix est fait depuis longtemps, répond le chrétien. Je méprise vos dieux inutiles et je crois à Jésus-Christ, préparez contre moi les tourments que vous voudrez.

NOUVEAUX SUPPLICES

A ces mots, les deux magistrats, de plus en plus furieux, se disputent le barbare plaisir d'exercer leur rage sur l'innocente victime. Aucun ne voulant céder à l'autre, ils tirent au sort. Astère est vainqueur. Aussitôt il ordonne d'étendre le martyr sur le chevalet, tous ses membres sont violemment étendus à l'aide de poulies de cordes, et toutes les jointures en éprouvent de grandes douleurs. Des bourreaux vigoureux flagellent la victime à coups de nerfs de bœuf, jusqu'à ce que leurs bras tombent de lassitude.

Victor n'est plus qu'une plaie sanglante, mais Dieu le soutient, il conserve un visage calme et souriant. Ses lèvres invoquent le secours de son divin Roi Jésus.

Tout à coup celui-ci apparaît à son généreux athlète, il tient en main l'étendard de la croix ; d'une voix douce et triomphante, il dit au martyr :

« La paix soit avec toi, noble Victor; je suis
» Jésus : C'est moi qui souffre dans mes saints
» les injures et les tourments. Je serai ton ferme
» appui, et bientôt ta récompense éternelle. Je te
» donnerai cette nuit même une autre preuve de
» ma bonté. »

Et la vision disparaît. Mais la vue de la croix et de Jésus est un baume pour les blessures du courageux martyr. Il oublie dès lors ses douleurs pour ne penser qu'à celles de Jésus-Christ, et tandis que les bourreaux se lassent à meurtrir son corps et à déchaîner sur lui toute leur fureur, Victor se répand en actions de grâces; la joie de son âme brille sur tous ses traits.

VICTOR EN PRISON — CONVERSION DES TROIS GARDES

Astère, voyant sa victime insensible aux tourments, la fait enfin détacher du chevalet, et, pour donner quelque relâche à ses bourreaux, l'envoie dans le cachot le plus obscur. Trois gardes veillent à la porte.

Soudain, au milieu de la nuit, alors que les ténèbres enveloppent la terre, une lumière céleste, plus brillante que la lumière du jour, illumine la prison, les portes du cachot s'ouvrent d'elles-mêmes et les trois soldats sont saisis d'effroi.

Mais voyant que le prisonnier, au lieu de s'enfuir, chante avec allégresse les louanges de son Dieu, ils se rassurent. Ils comprennent que le Dieu des chrétiens est venu consoler son serviteur, et ils viennent se jeter aux pieds de Victor, déclarant qu'eux aussi veulent être chrétiens.

Ils se nommaient Alexandre, Longin et Félicien.

Victor les instruit à la hâte et les conduit lui-même au bord de la mer. Un prêtre, averti par Dieu, les avait précédés sur la plage; c'est lui qui fit couler sur le front des nouveaux convertis l'onde salutaire, et Victor les reçut au sortir du bain sacré dans le baiser du Seigneur, c'est-à-dire qu'il fut leur parrain.

C'est ainsi que les soldats de Maximien abandonnaient la tyrannie de leur maître pour passer au service du Roi très clément Jésus.

ALEXANDRE, LONGIN ET FÉLICIEN SONT ARRÊTÉS
VICTOR LES ENCOURAGE AU MARTYRE

Mais le bruit d'une conversion si éclatante ne tarda pas à se répandre. Le soleil venait à peine de paraître que la nouvelle en est portée au féroce Maximien. « Qu'on les arrête, s'écrie-t-il, qu'ils aient la tête tranchée! Qu'on punisse de même quiconque sera reconnu de la secte de Victor l'imposteur! » C'était son cri habituel au premier mot de délation.

On vient arrêter les trois néophytes.

« Courage, généreux compagnons d'armes, leur dit Victor, : c'est le Seigneur lui-même qui vous appelle au combat. Allez mourir pour Lui, vaincre en Lui et régner avec Lui. »

Les bienheureux soldats, animés par ces paroles, paraissent sans crainte devant le tribunal, et confessent hautement qu'ils sont chrétiens.

Sur-le-champ, ils sont condamnés à avoir la tête tranchée.

— Par quelques instants de souffrance; ils achètent une éternité de bonheur.

Il serait impossible de décrire la joie du Saint en voyant ces soldats, qu'il venait d'arracher à l'idolâtrie, remporter ainsi la palme de la victoire. Il verse des larmes de joie et rend mille actions de grâces au Seigneur tout-puissant.

Il a hâte d'aller les rejoindre. Mais Dieu veut prolonger son combat pour rendre plus belle sa couronne.

VICTOR EST RECONDUIT EN PRISON, LES
ANGES VIENNENT LE CONSOLER ET GUÉRIR SES BLESSURES

Tandis que Victor, partagé entre ces deux sentiments, priait à haute voix sur le lieu même du martyre des bienheureux soldats, la populace, ameutée contre lui, demandait à grands cris du sang. Rien ne pouvait assouvir sa haine. Par ordre du préfet Astère, Victor est suspendu de nouveau au chevalet; les verges se brisent sur ses épaules; les lanières de cuir et les nerfs de bœuf lui labourent les chairs. Victor est invincible. Il prie, et c'est pour ses bourreaux, à l'exemple du Christ. Et, tandis que sa prière, purifiée par la souffrance, monte comme un encens d'une agréable odeur vers le trône de l'Agneau, une céleste rosée se répand sur la terre : plusieurs païens sont touchés de la grâce, et veulent devenir chrétiens.

Astère, redoutant moins la mort de Victor que la conversion de tous les païens, fait ramener en prison le saint martyr. Il y reste trois jours, consolé tour à tour par les anges et les bienheureux soldats qu'il avait gagnés à Jésus-Christ. Ils viennent panser ses plaies et réjouir son cœur.

VICTOR RENVERSE L'AUTEL ET L'IDOLE

Cependant, Maximien s'imagine qu'on épargne Victor. Bourreau plus cruel que les autres, tyran plus inhumain, il veut se réserver l'honneur de frapper lui-même sa victime et lui porter le dernier coup. A cet effet, il se déclare juge de la cause de Victor. Il le mande à son tribunal.

Il renouvelle ses promesses les plus flatteuses, ses menaces les plus terribles. Il fait apporter un autel de Jupiter. On le dresse devant lui. Le prêtre sacrilège est là, tout prêt au sacrifice. « Brûle de l'encens à Jupiter », s'écrie alors Maximien, en regardant Victor d'un œil étincelant.

A ces mots, il se fait un profond silnece. Un froid glacial s'empare de tous les assistants et l'on attend avec une anxieuse impatience l'issue de cette tentative. Victor sacrifiera-t-il à Jupiter? Préférera-t-il la mort?

Victor s'avance de quelques pas, l'attention redouble. Mais, au moment où les païens s'apprêtent à crier victoire, le saint martyr s'approche, et, dans l'ardeur de son zèle et de son indignation, il renverse l'idole et l'autel d'un violent coup de pied.

On devine le courroux du tyran. L'empereur lui fait à l'instant couper ce pied, qui vient de renverser par terre, pour la honte des païens, le père tout-puissant des divinités de l'Olympe.

Le saint martyr offrit ce membre à Jésus-Christ, comme un agréable parfum, prémice de tout son corps.

La tradition rapporte qu'il n'en continua pas moins à marcher droit comme par le passé. Mais, c'est surtout dans la voie droite du ciel que son âme sut marcher avec une assurance toujours plus ferme. Bientôt nous le verrons, franchissant les derniers obstacles, arriver heureusement au terme de sa course, la paix du ciel.

VICTOR REÇOIT SA COURONNE ET MAXIMIEN SON CHATIMENT

Maximien, ne pouvant supporter de se voir vaincu, veut en finir avec sa victime. Il fait mettre Victor sous une meule de moulin, pour y être broyé. Ses os sont en effet brisés et, comme saint Ignace, saint Victor, pouvait dire : « Je suis devenu le froment choisi de Jésus-Christ, je suis le grain réduit en farine, dont sera fait le pain qu'on présentera à mon Seigneur Jésus-Christ. »

Mais, au moment où les bœufs, fortement aiguillonnés, font tourner la roue avec la plus grande rapidité, la machine est tout à coup renversée. Dieu avait envoyé son ange pour arrêter le mouvement et la faire voler en éclats. Cependant le martyr paraissait respirer encore. Un bourreau tire son glaive et lui tranche la tête. Aussitôt on entend une voix du ciel, et l'on disstingue ces mots : *Vous avez vaincu, bienheureux Victor, vous avez vaincu!*

Maximien ne veut pas que ses victimes aient l'honneur d'une sépulture; il a peur qu'elles soient honorées par les chrétiens : il ordonne que le corps de Victor et de ses trois compagnons soient jetés à la mer.

Mais que peut la fureur des hommes contre

Dieu? Les flots vont déposer les saintes reliques sur un rivage voisin, les chrétiens les recueillent comme un précieux trésor et les enferment dans une crypte creusée dans le roc. Encore quelques années et Marseille, devenue chrétienne, choisira saint Victor pour patron.

Quant à Maximien, la vengeance divine, appelée par ses crimes, l'atteignit dès ce monde. Après avoir perdu l'empire et essayé d'assassiner son gendre, Constantin le Grand, il se trouva réduit à s'étrangler de ses propres mains, dans cette même ville de Marseille, l'an 310.

LE PATRON DE MARSEILLE — RELIQUES ET MIRACLES

Une église fut bâtie sur le tombeau de saint Victor et les fidèles y venaient obtenir de nombreuses faveurs.

Voici quelques traits rapportés par les hagiographes anciens :

Un seigneur riche et vertueux nourrissait, pour l'amour de Dieu, un mendiant nommé Avitus. En lui donnant cette part de ses richesses temporelles, il espérait participer aux richesses spirituelles du pauvre. Or, Avitus avait perdu la vue et aucun remède n'avait pu le guérir. Le pieux seigneur lui conseilla divers pèlerinages en des lieux où se conservaient de saintes reliques. Avitus y alla, mais n'obtint pas encore la grâce désirée. Il se désolait et se désespérait. Alors son bienfaiteur le conduisit lui-même au tombeau de saint Victor, à Marseille. Tous deux s'agenouillèrent et prièrent avec ferveur. Quand Avitus se releva, il était guéri.

Une femme veuve avait une fille unique, dont la piété filiale consolait sa vieillesse. La jeune fille tomba malade et, malgré les soins empressés de sa mère, elle mourut. Sa mère, accablée par un coup si terrible, repoussait toute consolation, et, au milieu de ses sanglots et de ses larmes, ne cessait d'appeler sa fille à grands cris. L'égarement de la douleur fermait son âme à tous les conseils de l'amitié.

Elle se souvint pourtant de saint Victor, qu'elle aimait à prier. « O bienheureux martyr, disait-elle d'une voix abîmée par les pleurs, que j'éprouve aujourd'hui la puissance de vos mérites auprès de Dieu; ma fille était ma dernière consolation en ce monde et je l'ai perdue, mais si vous voulez, vous pouvez me la rendre. »

Cependant, les voisins préparaient les funérailles, et quelques-uns passèrent la nuit à prier près de la défunte en compagnie de la pauvre veuve. Le lendemain, quand on vint chercher le corps, la mère le saisit entre ses bras pour le serrer dans un dernier embrassement, pour le couvrir encore une fois de ses larmes. En ce moment, la défunte se réveille et reconnaît sa mère!

Elle était vivante et guérie. Tous les témoins de ce prodige rendirent gloire à Dieu.

Une femme de mauvaise vie, nommée Julie, traînait depuis longtemps son âme souillée dans la boue du vice, sans songer à l'enfer ouvert sous ses pieds, lorsqu'un jour elle eut la curiosité de visiter la crypte où reposaient les restes de saint Victor. Elle y entra la tête haute et présomptueuse, mais soudain, la main de Dieu s'appesantit sur elle, la coupable perdit la vue.

Les ténèbres aux yeux de son corps devinrent une lumière pour son âme. Ainsi, Dieu continuait à glorifier son serviteur. Effrayée, désolée, Julie reconnaît la juste main qui la frappe, elle demande pardon de ses crimes, elle promet de les réparer. Bien plus, elle fait vœu, si Dieu lui rend la vue, de s'enfermer dans un cloître pour y consacrer le reste de sa vie à l'expiation. Elle est exaucée, la vue lui est rendue. Elle tint parole, purifia son âme par une bonne confession, et le reste de sa vie, voué à la solitude et à la pénitence, fut embelli des plus belles vertus.

Le culte de saint-Victor a toujours été très populaire. L'abbaye de Saint-Victor de Marseille, de l'Ordre de saint Benoît, et l'abbaye de Saint-Victor de Paris, de l'Ordre de saint Augustin, ont longtemps figuré parmi les plus célèbres de la France. La Normandie eut aussi son abbaye de Saint-Victor.

La cathédrale de Marseille possédait les ossements du saint martyr, et l'abbaye de Saint-Victor son chef, renfermé dans un riche reliquaire, quand la Révolution est survenue; quelques fragments ont seuls été sauvés.

Au XIVe siècle, le pape Nicolas V, ancien abbé de Saint-Victor de Marseille, avait donné au frère du roi de France Charles V le pied du glorieux martyr, jadis coupé par l'ordre de Maximien. Le prince en fit don à l'abbaye de Saint-Victor de Paris, qui le conserva jusqu'à la Révolution. Aujourd'hui, on le vénère dans l'église de Saint-Nicolas du Chardonnet. Ce pied est entier et encore recouvert de sa peau, mais desséché par le temps.

Les *fourbisseurs d'armes* et les *meuniers* ont choisi saint Victor pour patron : les premiers, parce qu'il fut soldat; les seconds, en souvenir de la *meule*, instrument de son martyre.

Imp.-*gérant*. E. PETITHENRY, 8, rue François Ier, Paris.

SAINTE MARIE-MADELEINE

Fête le 22 juillet.



Marie-Madeleine aux pieds de Notre-Seigneur chez Simon le Pharisien.

Marie-Madeleine naquit à Béthanie, en Judée, d'une famille honorable et très riche. Lazare, le mort de quatre jours ressuscité par Jésus-Christ, était son frère. Elle avait pour sœur Marthe, l'hôtesse du Seigneur, qui, toujours active, avait reçu dès son adolescence l'administration des biens patrimoniaux.

A cette époque, les Romains avaient apporté en Judée les vices du paganisme.

CONVERSION DE MADELEINE

Retirée loin de son frère et de sa sœur dans son château de Magdalon, Madeleine en subit bientôt les atteintes. Une fois son âme ardente engagée sur la pente du vice, elle alla bientôt jusqu'au fond du gouffre ; ses désordres la firent renommer dans Jérusalem plus que sa noblesse et ses richesses ; l'Evangile ne la désigne plus que sous le nom de pécheresse de la cité.

Or le Sauveur venait d'atteindre sa trentième année, le bruit de ses miracles commençait à se répandre, et tout le peuple accourait vers lui, les uns pour satisfaire leur curiosité, d'autres pour chercher un remède à leurs maux; Madeleine était de ce nombre. Tourmentée par le remords plus encore que par les esprits impurs qui la tyrannisaient, elle était accourue vers le nouveau prophète, et, délivrée du joug de Satan, elle avait cru soudain en lui. Mais là ne s'arrêta pas son zèle. En entendant Jésus dire à tous: « Venez à moi, vous tous qui souffrez et je vous consolerai... je ne suis pas venu pour sauver les justes mais les pécheurs, » elle se sentit éprise d'un immense amour pour lui comme pour son Rédempteur, et à vingt-deux ans, au moment où le monde lui souriait le plus, elle résolut de le quitter, pour suivre les pas du divin Maître.

SIMON INVITE JÉSUS A DINER CHEZ LUI

Un Pharisien, nommé Simon, avait invité Jésus à dîner chez lui. Et voilà qu'une femme en pleurs portant un vase de parfums précieux apparut soudain dans la salle du festin. C'était Madeleine qui, sans invitation, aux yeux de nombreux convives, osait affronter l'indignation d'un Pharisien rigide, pour venir verser aux pieds du Seigneur les larmes de sa pénitence avec le parfum de son amour. Mais Simon qui se croyait pur, parce qu'il avait accompli les jeûnes prescrits par la loi, ne put voir sans indignation sa maison souillée par la présence d'une pécheresse.

« A coup sûr, se dit-il en lui-même, si celui-là était prophète, il saurait bien qui est cette femme qui baise ses pieds. » Jésus se tournant alors vers lui: « Simon, j'ai quelque chose à te dire. — Parlez maître. — Un créancier avait deux débiteurs dont » l'un lui devait 500 deniers, l'autre 50; comme ils » ne pouvaient payer leurs dettes, le créancier les » leur remit à tous deux: dis-moi qui des deux l'ai- » mera le plus? — Maître, répond le Pharisien, c'est celui à qui l'on a fait la plus grande remise. — Tu » en as bien jugé Simon. » Et se tournant alors vers Madeleine qu'il avait paru ne pas apercevoir jusque-là, Jésus dit à Simon: « Je suis entré dans ta » maison; tu ne m'as pas offert de l'eau pour me laver » les pieds, et cette femme les a inondés de ses » larmes; tu ne m'as pas donné le baiser de paix que » l'on donne aux hôtes vulgaires, et celle-ci, depuis le » moment où elle est entrée chez toi, n'a point cessé » de couvrir mes pieds de baisers; tu n'as pas voulu » répandre l'huile sur ma tête et c'est sur mes pieds » qu'elle a répandu tout ce parfum précieux. C'est » pourquoi je te dis: Beaucoup de péchés lui sont » remis, parce qu'elle a beaucoup aimé. »

Madeleine n'était venue chercher que son pardon. Quelle joie ne dut-elle pas sentir en entendant exalter son amour par celui dont elle implorait la clémence! Quand elle se releva, ses doutes et ses remords avaient fait place à une paix parfaite. Elle venait d'être l'objet d'une résurrection plus merveilleuse que celle dont sera favorisé Lazare son frère. Désormais, dit saint Bernard, la pénitente de Béthanie sauvera plus d'âmes que la pécheresse de Magdalon n'en avait perdues.

JÉSUS REÇOIT L'HOSPITALITÉ A BÉTHANIE

Le Fils du Dieu tout-puissant était pauvre, il n'avait pas une pierre pour reposer sa tête, jamais cependant il ne voulut faire un miracle pour lui-même, et ne vivait que d'aumônes; qui donc subvenait aux besoins du grand nourricier de l'univers? Joseph était mort; c'était Madeleine et quelques autres saintes femmes.

C'est pourquoi le Seigneur, dit l'Evangile, étant entré un jour dans le bourg de Béthanie, une femme du nom de Marthe le reçut dans sa maison, et Marthe était la sœur de Marie-Madeleine. Marthe dirige avec empressement les apprêts du repas, mais sa sœur, assise aux pieds du Sauveur, savoure avec délices les paroles qui tombent de la bouche du divin Maître. En présence de cette oisiveté, Marthe, qui allait et venait inquiète, s'arrêta devant le Seigneur, et croyant que son amour n'avait pas été aussi bien compris, dit sainte Thérèse, elle s'adressa à Jésus: « Maître ne voyez-vous pas que ma sœur me laisse seule dans le service de la maison? dites-lui donc qu'elle vienne à mon aide. » Jésus prit la défense de Marie qui se taisait, et, constitué juge du débat, se fit l'avocat: « Marthe, Marthe, » pourquoi votre cœur est-il tant inquiet, et se » trouble-t-il pour tant de choses? sachez cependant » qu'une seule est nécessaire. Marie a choisi la » meilleure part et elle ne lui sera point enlevée. »

Cette unique chose nécessaire était l'amour de Dieu qui doit faire le fond de toute vie active, comme de toute vie contemplative dont Madeleine était la figure si parfaite; quant à la meilleure part, c'est celle qu'ont choisie ceux que le monde appelle oisifs et inutiles, parce que, adonnés à la contemplation, ils ont regardé comme de la boue ce que le siècle estime au prix de l'or.

RÉSURRECTION DE LAZARE

Peu de temps après, l'heureuse famille que Jésus aimait fut plongée dans la tristesse. Lazare se mourait entre les bras de ses sœurs, et Jésus n'était pas là. Consulté par ce message plein de confiance: « Seigneur, celui que vous aimez est malade », il avait répondu: « Cette maladie n'est pas pour la » mort, mais pour la gloire du Fils de Dieu. » Que pouvait la médecine sur celui que Dieu avait résolu de laisser mourir? Lazare expira pendant que son divin ami continuait de prêcher au loin. Cependant, deux jours après, Jésus dit à ses apôtres: « Retour- » nons en Judée, car notre ami Lazare sommeille. »

Marthe fut la première informée de son arrivée, elle courut à sa rencontre, et, se jetant à ses pieds en pleurant: « Seigneur, disait-elle, si vous aviez été là, mon frère ne serait pas mort, mais maintenant je sais que tout ce que vous demandez à Dieu vous est accordé sur-le-champ. » Marie, appelée par le Seigneur lui-même, accourt ensuite se jeter à ses pieds en pleurant: « O Seigneur, si vous aviez été là, mon frère ne serait pas mort. » Elle n'ajouta rien de plus, pas même l'acte de foi sublime de sa sœur, mais ses larmes coulaient abondamment. Et Jésus, à la vue de sa douleur et de la tristesse des juifs qui l'entouraient, ne lui répondit point non plus comme à sa sœur; il se troubla lui-même et frémit en esprit. « Où l'avez-vous posé? » dit-il d'une voix faible. « *Seigneur, venez et voyez.* » Et le Fils de Dieu pleura. Il pleura pour nous apprendre à pleurer avec ceux qui pleurent, dit saint Ambroise; il pleura surtout sur la mort spirituelle des pécheurs dont la mort corporelle n'est qu'une faible image. Cependant, quelques juifs, à la vue de ses larmes, disaient à voix basse: « Voyez comme il aimait Lazare »; d'autres osaient encore murmurer: « Lui qui a ouvert les yeux de l'aveugle-né, ne pouvait-il pas empêcher son ami de mourir? » — Il se fit un grand silence lorsque, la pierre du sépulcre enlevée, on aperçut Lazare couché dans son cercueil et exhalant une odeur de corruption. Les apôtres inquiets attendaient quelque grand événement, et Jésus levant alors les yeux au ciel, s'écria: *Père saint, je vous rends grâces de m'avoir exaucé;* puis, se tournant vers le sépulcre, il cria d'une voix forte: « Lazare,



Madeleine aux pieds du Sauveur

» viens dehors ! » Et Lazare se lève plein de vie, et sort du sépulcre malgré les bandelettes qui le retenaient: la foi de ses deux sœurs avait reçu sa récompense. Quant à Jésus, sa mort fut dès ce moment décrétée par les juifs.

SECONDE ONCTION DE MADELEINE A BÉTHANIE

Après le triomphe du jour des Rameaux, le peuple de Jérusalem, soulevé par les pharisiens, préparait une croix au Fils de Dieu. En attendant, Jésus acceptait un abri à Béthanie dans la maison de ses amis privilégiés. Là, en effet, s'étaient rassemblés avec Lazare, Marthe et Madeleine, Marie, sa mère, avec les apôtres, ainsi que les quelques disciples restés fidèles; ils étaient venus à leur insu faire leurs adieux à celui qui allait mourir pour eux. C'est pourquoi nous le voyons assister à un dernier repas public dans la maison de Simon le lépreux, le Pharisien superbe d'autrefois, mais dont le cœur, avant la raison peut-être, avait fini par se rendre à la bonté de Jésus. Lazare, le ressuscité, était en face de son Sauveur, Marthe servait comme toujours. Pour Madeleine, elle avait encore choisi la meilleure part. On la voit bientôt en effet apparaître dans la salle du festin portant un vase d'albâtre rempli d'un parfum précieux qu'elle répand sur les pieds du Dieu voyageur sur la terre. Mais l'onction des pieds ne lui suffit plus cette fois, et c'est sur la tête, qui bientôt sera couronnée d'épines, qu'elle verse avec amour les dernières gouttes de la précieuse liqueur.

A cette vue, l'avarice de Judas se réveille : « A quoi bon cette prodigalité excessive, murmure-t-il indigné ? On aurait pu vendre ce parfum plus de 300 deniers et en donner le prix aux pauvres. » — Et quelques disciples plus charnels redisaient les mêmes paroles. Madeleine, qui n'avait agi que par amour, se tut pendant que Jésus prenait encore sa défense. « Pourquoi attristez-vous cette femme? Son » action envers moi est bonne, car vous aurez » toujours des pauvres avec vous, mais moi vous ne » m'aurez pas toujours. Aussi, le nard qu'elle a » répandu sur mon corps, l'a-t-elle versé comme « pour m'ensevelir. C'est pourquoi, je vous le dis,

» en vérité, partout où cet évangile sera prêché, on » redira à la gloire de cette femme ce qu'elle a fait » en mémoire de moi. »

La prophétie s'est merveilleusement accomplie. Qui dans le monde entier ne connaît le nom de Madeleine? En entendant ce nom, le pécheur sent renaître sa confiance et les vierges les plus pures envient son amour.

MARIE-MADELEINE A LA PASSION ET A LA RÉSURRECTION

Mais c'est dans la Passion de son Seigneur que se manifeste dans toute sa force l'amour de la pécheresse convertie. Tous les apôtres ont fui à l'arrestation de leur Maître. Pierre, le téméraire, a rougi de lui devant une servante et l'a renié trois fois, et Madeleine, malgré la faiblesse de son sexe, malgré les menaces, les injures, les moqueries de la populace, suit partout celui que les juifs maudissent. Elle est là avec la Mère de Jésus lorsque retentissent ces clameurs épouvantables: *Qu'il soit crucifié... Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants.* Et quand le Christ élevé en croix ne fut plus soutenu que par les blessures de ses mains et de ses pieds, quand il put contempler cette foule ennemie qui s'étendait au loin, s'agitant autour de lui comme « des chiens menaçants », selon la parole du psalmiste, au milieu des cris de haine et de mort de la multitude, il entendait les sanglots de la pécheresse qui pleurait à ses pieds. Si la mort du Fils de Dieu et les prodiges qui la suivirent eurent la force d'éloigner les juifs ennemis du Calvaire, ils ne purent en éloigner Madeleine; attachée aux pieds de Jésus, elle ne les quitta qu'au moment où Joseph d'Arimathie, accompagné de Nicodème, eut mis le cadavre dans le sépulcre.

L'aube venait à peine de se lever le dimanche matin, lorsque Marie-Madeleine devançant toutes ses compagnes vint au tombeau pour y pleurer. Mais grande fut sa surprise: le tombeau était vide, le corps de Jésus avait disparu; seules les bandelettes qui avaient servi à l'envelopper étaient restées, toutes tachées de sang. Pierre et Jean accoururent à cette nouvelle, ils constatèrent la disparition du corps et, ne se souvenant plus des paroles du Maître : *Je ressusciterai le troisième jour*, ils s'en retournèrent chez eux. Madeleine resta seule près du sépulcre vide. Ses larmes avaient redoublé, car son amour plus parfait que sa foi lui avait fait oublier les paroles si précises du Seigneur touchant sa résurrection. Et voilà qu'en s'approchant de nouveau du tombeau, elle aperçut deux anges revêtus de blanc. Devant une apparition si inattendue, qui n'eût tressailli et n'eût séché immédiatement ses pleurs? Pour la pécheresse, ce n'étaient pas des anges, mais le Seigneur des anges qu'elle cherchait et elle continua à pleurer.

« Femme, pourquoi pleurez-vous, lui dirent alors les deux messagers du ciel? » Et elle répondit: « C'est parce qu'on a enlevé mon Seigneur et je ne sais où l'a mis. »

Comme elle achevait ces paroles, elle se retourna et vit Jésus derrière elle, mais elle ne le reconnut point, et croyant que c'était le jardinier, elle lui adressa ces paroles où se peint bien le trouble où son amour l'avait plongé : « Seigneur, si c'est vous qui l'avez enlevé, dites-moi où vous l'avez mis, et moi j'irai le prendre. » Devant cette explosion d'amour, Jésus s'écria : « *Marie !* » et celle-ci, reconnaissant la voix du pasteur, se jette à ses genoux et lui dit : « Rabbi (Maître). » « Ne me touche point, lui dit » alors Jésus, car je ne suis pas encore monté vers » mon Père, mais va dire à mes frères : Voilà que » je monte vers mon Père et votre Père, vers mon » Dieu et votre Dieu. » C'est ainsi que Madeleine fut constituée apôtre des apôtres.

MADELEINE A LA SAINTE-BAUME — SA MORT

Enfermée dans le Cénacle avec les apôtres, elle avait mêlé ses prières aux leurs, et son amour déjà si intense, dilaté encore par les flammes de l'Esprit-Saint, fut désormais trop grand pour un seul cœur. Aussi, quand la mort de la très douce Mère de Dieu vint briser le dernier lien qui la retenait à sa malheureuse patrie, la voit-on brûler d'un immense désir de donner à Jésus des contrées moins rebelles que la Judée. Les juifs eux-mêmes se chargèrent de réaliser ses désirs. Fatigués de ses exhortations, ils se saisirent d'elle ainsi que de vingt-trois autres disciples du Seigneur, et, par un temps orageux, les firent monter sur une pauvre barque sans rames ni voiles. La nacelle voguait à la garde de Dieu. Mais bientôt après, les habitants de la Provence virent aborder au rivage une pauvre barque remplie d'hommes qui chantaient des cantiques. Ces hommes étaient les amis et les parents du Sauveur, et l'heureux pays qu'ils abordaient était la France.

Cependant, à peine arrivés, les nobles fugitifs, tels que des conquérants, se partagent la Gaule pour la gagner au Christ. Marseille fut l'héritage de Lazare, Aix échut à saint Maximin, Périgueux à saint Front, Avignon et Tarascon à Marthe. Madeleine dit donc adieu à sa sœur bien-aimée et peu de temps après à son frère Lazare qu'elle avait suivi à Marseille; puis seule, désormais, en un pays complètement inconnu, elle s'enfonça dans les montagnes boisées de la Provence à la recherche de la *meilleure part*.

Ayant supplié le Seigneur de lui désigner le lieu de son repos, les anges descendirent et vinrent la transporter dans une grotte appelée depuis la *Sainte-Baume*, qui se trouvait à égale distance de Toulon, d'Aix et de Marseille. C'est là que Marie-Madeleine se renferma pour y honorer, par trente ans d'une héroïque pénitence, les trente années de silence de Jésus sur la terre. C'est là que l'ancienne pécheresse commença et finit cette vie plus angélique qu'humaine, que les hommes charnels ne sauraient comprendre. A genoux dans sa grotte, les bras et les yeux levés au ciel, elle passait les jours et les nuits, les mois et les années à contempler le Christ assis à la droite du Père, environné de l'innombrable multitude des élus qui le louaient sans cesse, et elle unissait sa voix à ce concert admirable, de louanges. Sept fois le jour, les anges descendaient dans sa grotte, et, transportée par eux dans les airs comme pour aller chanter les sept heures canoniques à leur chœur, elle y jouissait d'ineffables délices qui consumaient son cœur d'amour. Une nourriture terrestre ne pouvait rassasier celle qui touchait de si près au ciel, aussi le corps de Jésus-Christ était-il sa seule nourriture. C'était Maximin qui, de sa métropole d'Aix, venait lui apporter ce Jésus dont elle avait jadis arrosé les pieds de ses larmes. Son visage devenait alors transfiguré et le saint évêque, n'osant troubler son extase, s'en retournait rendant grâces à Dieu.

Mais Madeleine, malgré toutes ces faveurs, ou plutôt à cause de ces faveurs, souffrait en elle-même un grand martyre, martyre horrible par son intensité, en même temps que ravissant par sa suavité. Elle eût voulu aimer d'un amour égal à celui des séraphins dans le ciel, tandis que son corps la retenait captive sur la terre. Enfin le jour tant désiré arriva. Après avoir reçu la sainte Communion une dernière fois sur la terre, son âme s'envola au ciel, pour jouir à jamais de la meilleure part, aux pieds de son Sauveur.

Le gérant : E. Petithenry. — Imprimerie P. Féron-Vrau, 3 & 5, rue Bayard, Paris.

SAINT APOLLINAIRE DE RAVENNE

Fête le 23 juillet.



Le martyre de saint Apollinaire.

APOLLINAIRE ENVOYÉ A RAVENNE

Comme Jésus disait à ses disciples : « Allez, enseignez toutes les nations, » Pierre, son premier vicaire ici-bas, répétait à ceux qui venaient travailler à la vigne du Seigneur : « Allez, et apportez des fruits abondants aux celliers du Père de famille. » Parmi les premiers que le prince des apôtres envoya çà et là, apparaît glorieusement saint Apollinaire de Ravenne. Il avait suivi l'apôtre d'Antioche à Rome où il fut quelque temps son auxiliaire infatigable. Enfin, Pierre lui dit : « Apollinaire, pourquoi resterais-tu plus longtemps avec nous, car voilà que tu es assez instruit dans notre sainte religion ? Lève-toi donc, reçois avec le Saint-Esprit la dignité épiscopale, et va prêcher le nom du Christ à Ravenne. » Le disciple aussitôt se prosterne aux pieds de son maître qui le congédie en disant : « Que le Seigneur envoie devant toi son ange, et qu'il prépare tout selon tes désirs. » Apollinaire, sans hésiter ou se demander ce qu'il fera, se met en marche vers la partie du champ dont Jésus lui réserve la culture. Heureux sont les hommes pour qui Dieu est si bon qu'il envoie ses serviteurs à eur recherche.

Arrivé aux environs de Ravenne, le messager céleste entra chez un soldat auquel il demanda l'hospitalité. Ce soldat s'appelait Irénée. Il reçut l'homme de Dieu avec empressement. Apollinaire lui raconta son voyage, suivant l'usage que les hôtes avaient de le faire à ceux qui les recevaient. Il lui exposa en même temps le but pour lequel il venait à Ravenne et l'invita à quitter le culte des idoles. « Etranger, répondit le soldat, si le Dieu que tu prêches est si puissant que tu le dis, supplie-le de rendre la vue à mon fils, et je croirai en lui. » Le Saint se fait amener l'enfant et, devant les assistants (car beaucoup étaient accourus pour savoir ce que pouvait être cet étranger), il fit à Dieu cette prière : « Seigneur, faites que non seulement cet aveugle recouvre la vue, mais ouvrez encore les yeux à ce peuple que je viens évangéliser, afin que la semence de votre parole porte ses fruits. » En disant ces mots, Apollinaire faisait sur l'aveugle un signe de Croix. A peine avait-il terminé, qu'au grand étonnement de tous, le malheureux recouvrait la vue. Ce miracle disposa leur cœur à entendre favorablement l'enseignement de l'apôtre.

CHEZ UN TRIBUN

Un ou deux jours après, Irénée se trouva

chez un tribun militaire dont la femme, appelée Thécla, souffrait depuis longtemps les tortures d'une maladie réputée incurable par les médecins. La conversation roulait sur des choses diverses. Or, ce jour-là, Thécla avait souffert plus qu'à l'ordinaire. Le tribun exposa ses angoisses au soldat. Ce dernier lui répondit : « J'ai chez moi un étranger qui a rendu la vue à mon fils sans employer aucun remède. Si tu veux, je le ferai venir, et par une seule de ses paroles, ta femme recouvrera la santé. — D'où vient-il? répondit le tribun avec un frémissement de joie. — De Rome. — C'est donc un Romain? — Je l'ignore; cependant, je crois qu'il doit être Grec. — Eh bien! fais-le venir en secret, et je verrai si tu dis vrai. » Irénée revint aussitôt chercher l'apôtre. Celui-ci fut transporté de joie à la pensée du succès que Dieu allait accorder à son apostolat. En le voyant, le tribun s'écria : « Sois le bienvenu, ô noble étranger : c'est bien à propos que tu viens aujourd'hui parmi nous. — Que la paix du Christ descende sur vous, répondit le Saint. — Quel est ce Dieu dont tu viens de prononcer le nom? — Le Fils du Dieu vivant, qui a relevé le monde de la ruine. — Tu es sans doute de la Galilée? — Tu dis vrai. — Connais-tu l'art de la médecine? — Je ne fais rien sans l'assistance de Jésus-Christ. — Quel pouvoir a-t-il donc? — Assemble ici tes soldats, et je te ferai voir, ainsi qu'à eux, ce que peut le Fils du Très-Haut. » Le tribun s'empressa d'exécuter l'ordre à l'instant. Apollinaire prit alors la main de Thécla et lui dit : « Femme, lève-toi, et promets de croire en Jésus-Christ seul. » Elle se leva guérie et s'écria : « Vive le Christ que tu prêches! Il n'y a pas d'autre Dieu que lui. » Les assistants étaient stupéfaits. Beaucoup crurent et furent baptisés avec le tribun et sa famille tout entière.

ARRESTATION

Apollinaire habita chez le tribun. La maison de ce dernier devint ainsi un centre d'action apostolique où se réunissaient en secret ceux qui voulaient entendre le prédicateur de l'Evangile. Plusieurs lui confiaient leurs enfants pour qu'il les instruisît dans la foi chrétienne. Peu à peu il se forma dans Ravenne une chrétienté florissante. Des prêtres et des diacres furent ordonnés. Le Saint vivait en communauté avec eux. Ceux-ci s'unissaient à lui et récitaient les offices sacrés en chœur. Les prêtres étaient Adhéritus et Galocérius; les diacres, Marcianus et Leucedius.

Cependant, la réputation d'Apollinaire se répandit bientôt dans toute la ville, et les païens craignirent pour le sort de leurs dieux. En conséquence, ils se saisirent de l'étranger et le menèrent chez le gouverneur Saturnin. Celui-ci le conduisit au Capitole de Ravenne, et lui dit en présence des prêtres idolâtres : « Que prétends-tu faire au milieu de nous? — Prêcher le nom du Christ. — Qu'est-ce que le Christ? — Le Fils de Dieu par qui toute créature vit au ciel et sur la terre. — Il t'a donc envoyé parmi nous détruire le culte de nos dieux? Ignorerais-tu, par hasard, le nom sacré de Jupiter, habitant de ce Capitole, nom que tu dois invoquer avec crainte? — Je ne sais quel est cet habitant. J'ignore pareillement s'il a un temple. » A ces mots, les pontifes lui dirent : « Viens donc, nous te ferons voir ce temple magnifique, orné de toutes les splendeurs. Tu y verras la statue du puissant et redoutable Jupiter. » A la vue de ce temple, Apollinaire se mit à sourire et dit aux pontifes : « Ce sont là les ornements que vous vantez tant. Vous feriez mieux d'en distribuer le prix aux pauvres que de les offrir aux démons. » Les prêtres ne purent contenir leur colère. Ils ameutèrent contre lui le peuple qui l'accabla de coups, le chassa de la ville, et le jeta à demi mort sur les bords de la mer. Ses disciples le recueillirent et le cachèrent dans la maison d'une veuve vertueuse, dont les soins assidus le ramenèrent en peu de temps à la santé. Cédant aux sollicitations d'un certain Boniface, citoyen de Chiusi, en Toscane, l'homme de Dieu sortit de Ravenne et vint délivrer sa fille possédée du démon. De là, il passa dans l'Emilie et revint à Ravenne.

L'EX-CONSUL RUFUS

A peine rentré à Ravenne, saint Apollinaire reçut l'envoyé d'un ex-consul nommé Rufus. Ce dernier avait une fille unique qui était l'espoir de sa vieillesse, mais elle était sur le point de mourir, et le père était dans l'affliction la plus profonde. C'est pourquoi, ayant appris que le prêtre du Christ était de retour en la ville, il envoyait le prier de venir guérir son enfant. Apollinaire se rendit aussitôt chez le noble patricien, mais à peine mettait-il le pied sur le seuil de la maison, que l'infortunée malade mourait. A cette vue, Rufus éclate en sanglots et dit à l'apôtre : « Ah! plaise aux dieux que tu ne fusses pas venu dans ma demeure, car Jupiter s'est irrité contre moi, et voici qu'il m'a puni de ma révolte contre lui. Ma fille est morte; désormais, que pourrais-tu faire pour elle? » Notre héros répondit : « Aie confiance, Rufus. Jure-moi seulement par César que tu laisseras à ta fille la liberté de suivre Jésus-Christ. — Je sais qu'elle est morte, répliqua Rufus. Si elle pouvait jamais revivre, certes, je n'oserais pas m'opposer à ce qu'elle me quitte pour suivre son Sauveur. » Pendant ce temps, tous pleuraient autour de la défunte. Le Saint s'approche du lit funèbre et fait à Dieu cette prière : « Seigneur, qui avez accordé à Pierre le pouvoir de faire ce qu'il veut, donnez à son disciple celui de ressusciter cette créature qui est vôtre, car il n'y a pas d'autre Dieu que vous. » A ces paroles, il prend la main de la jeune fille et lui dit : « Au nom du Christ, lève-toi, et confesse qu'il n'y a pas d'autre Dieu que lui. » Elle se lève vivante : « Je confesse, dit-elle, qu'il n'y a pas d'autre divinité que celle que nous prêche Apollinaire. » Les assistants, si désolés un instant auparavant, ne se possèdent plus de joie. Ils s'associent au bonheur de la ressuscitée, et la suivent dans sa conversion. Ils étaient au nombre de trois cents. Le Saint leur conféra à tous le baptême après l'avoir donné à l'enfant et à son père.

APOLLINAIRE DEVANT LE VICAIRE IMPÉRIAL

Rufus aimait et servait saint Apollinaire en secret, car il redoutait la vengeance de César. Sa fille se consacra au Seigneur par le vœu de virginité.

Cependant, les progrès du christianisme à Ravenne donnaient de l'inquiétude aux païens, et surtout aux prêtres des idoles qui voyaient de mauvais œil leur influence diminuer petit à petit depuis l'apparition des chrétiens. Ils firent parvenir leurs plaintes à l'empereur Vespasien qui donna ordre à Messalinus, son vicaire à

Ravenne, d'interroger publiquement l'étranger. L'ordre fut exécuté sur-le-champ, et Apollinaire comparut devant le tribunal du procurateur.

« Quel est ton nom? lui demanda-t-il. — Mon nom est Apollinaire. — D'où viens-tu? — d'Antioche. — Quel art exerces-tu? — Je suis chrétien et disciple des apôtres du Christ. — Que dis-tu du Christ? Quelle est donc cette divinité inconnue? — Le Fils du Dieu vivant, créateur du ciel et de la terre, de la mer et de tout ce qu'ils renferment. — C'est peut-être ce Christ que les juifs ont crucifié pour s'être dit le Fils de Dieu? A la vérité, s'il avait été un dieu, il ne se serait jamais laissé insulter et mettre à mort comme il l'a fait. Je ne sais quelle folie traverse ton esprit pour oser mettre cet homme au nombre des dieux. — Il était Dieu, il l'est encore et le sera toujours. Né d'une Vierge, il a voulu souffrir et mourir pour délivrer les hommes de la servitude où le démon les retenait. — Ce fait a bien été raconté parmi nous, mais il me paraît incroyable. — Messalinus, écoute avec bonne foi ce que je vais te dire : Ce Dieu qui avait pris un corps dans le sein d'une Vierge faisait durant sa vie des miracles sans nombre. S'il a été crucifié par les juifs, ce n'est pas sa divinité qui a subi la mort, mais la chair dont il s'était revêtu. Après trois jours passés dans le tombeau, il est ressuscité et monté au ciel. A ceux qui veulent être ses disciples, il donne une telle puissance que les démons fuient à leur approche, qu'à leur parole les malades guérissent et les morts ressuscitent. — C'est en vain que tu voudrais me persuader d'adorer des dieux que le Sénat n'a pas approuvés. Cesse au plus tôt tes discours insensés, et sacrifie à Jupiter, sinon je te ferai torturer et envoyer en exil. — Je suis chrétien, fais de moi ce que tu voudras. »

A ces mots, les prêtres païens s'écrièrent : « Il se sert de notre titre de pontife pour séduire et tromper le peuple ; qu'il soit accablé de coups. » Messalinus appela les bourreaux et leur commanda de le flageller. Comme le saint apôtre ne cessait de confesser Jésus-Christ au milieu des supplices, on essaya de vaincre sa constance en le soumettant à des tortures plus terribles. C'est ainsi qu'il fut successivement flagellé, étendu sur un chevalet et plongé dans de l'huile bouillante. Après ce dernier supplice, le juge ordonna de lui lier les pieds avec une chaîne d'un poids énorme, et de l'envoyer en exil en Illyrie. « O juge inique! s'écria notre Saint, pourquoi ne crois-tu pas au Christ, afin d'éviter les supplices éternels? » Pour le punir de son audace, Messalinus ordonna de lui frapper la bouche avec des pierres aiguës. A cette vue, les chrétiens indignés (ils étaient très nombreux) se jetèrent sur les païens et en tuèrent plus de deux cents. Messalinus lui-même allait avoir son tour, s'il ne s'était aussitôt échappé. Cet incident ne fit qu'aggraver la situation d'Apollinaire, qui fut jeté dans un noir cachot, dont les gardiens avaient ordre de le laisser mourir de faim. Mais, pendant la nuit, un ange lui apparut, et lui fit prendre de la nourriture en présence de ces mêmes gardiens terrifiés. Après quatre jours passés dans ce réduit, il fut jeté sur un navire pour être conduit en Illyrie.

COURSES APOSTOLIQUES — RETOUR DEVANT LE TRIBUNAL

Satan prévoyait le mal que les conquêtes de l'apôtre, à Ravenne, lui feraient plus tard, alors que les chrétiens ayant augmenté de jour en jour dans cette cité, il en serait impitoyablement chassé pour n'y plus rentrer. Afin d'assouvir sa rage infernale, il aurait voulu le faire disparaître sous les flots. Mais c'est en vain qu'il souleva contre lui la mer en furie. Le navire fit naufrage. Beaucoup d'hommes périrent engloutis dans les abîmes de l'Océan. Apollinaire, soutenu par Celui qui commande au vent et à la mer, parvint au rivage d'une contrée barbare, assise encore à l'ombre de la mort. Des nombreux soldats qui composaient l'équipage du vaisseau, deux ou trois seulement avaient échappé au péril. Le Saint les convertit, et ainsi ils lui vinrent en aide pour l'évangélisation du pays où la Providence les avait jetés. Pour empêcher l'œuvre d'Apollinaire, le démon endurcissait les cœurs des barbares. Néanmoins, plusieurs se convertirent à la vue des miracles que le Saint fit en guérissant de la lèpre le fils d'un noble de Mœsie.

L'apôtre du Christ parcourut successivement la Mœsie, longea les bords du Danube et descendit vers la Thrace où il convertit encore un grand nombre d'idolâtres. Comme il prolongeait son séjour dans une ville de cette province, l'idole qui rendait des oracles avant son arrivée ne répondit plus à ceux qui venaient la consulter. Les païens cherchaient en vain la cause de ce silence. Ils interpellèrent leur dieu et lui demandèrent ce qu'il fallait faire pour apaiser sa colère. Ce dernier, c'est-à-dire le démon qui habitait cette statue, déclara qu'il ne rendrait plus d'oracles avant qu'un certain Apollinaire n'eût quitté la contrée. On le chercha. Interrogé sur ce qu'il était venu faire en Thrace, il répondit qu'il était venu annoncer la foi du Christ. A peine avait-il prononcé ces mots qu'il fut accablé d'injures et de coups, puis on le jeta avec ses compagnons dans un navire qui devait les conduire en Italie.

Apollinaire rentra à Ravenne après trois ans d'absence, il y fut reçu avec joie par les chrétiens qui pleuraient en revoyant leur père dans la foi. Hélas! leur triomphe dura peu. Dès que les prêtres idolâtres eurent appris son retour, ils se hâtèrent d'exciter le peuple contre lui. Il s'emparèrent du saint missionnaire et le conduisirent vers le temple d'Apollon; mais, à la prière de l'apôtre chrétien le temple s'écroula soudain.

Livré ensuite au juge Thaurus, il fut interrogé sur le lieu où il réunissait ses disciples, et par quel Dieu il opérait des prodiges si extraordinaires pour attirer à lui une telle affluence de païens. Il répondit : « Ma puissance n'est autre que celle de Jésus-Christ. Quant au lieu où mes disciples se rassemblent, il est en dehors de la ville. — As-tu quelques compagnons? — J'en ai un grand nombre. — As-tu quelque vertu divine en toi? — Je t'ai déjà dit que ma puissance venait de Jésus-Christ. — J'ai un fils aveugle depuis de longues années. Si tu parviens à le guérir, je croirai que ton Dieu est le seul véritable. — Ordonne qu'il vienne ici. » A ces mots, les assistants se pressaient autour de saint Apollinaire, pour être témoins du miracle.

L'aveugle fut amené devant lui. L'apôtre lui dit : « Au nom de Jésus-Christ, ouvre les yeux et vois. » Il obéit et fut guéri. A cette vue, un cri d'admiration s'échappa des poitrines de l'immense assemblée, et beaucoup de païens se convertirent. Pour soustraire Apollinaire à la rage des Gentils, Thaurus le fit conduire dans une de ses villas, sous prétexte de l'y enfermer. Notre héros y demeura quatre années consécutives, fortifiant les chrétiens dans la foi, convertissant les païens et guérissant les infirmes.

APOLLINAIRE MIS EN PRISON TENTE DE S'ÉVADER SA MORT

Cependant, les prêtres des idoles découvrirent l'intention que Thaurus avait eue en faisant garder Apollinaire dans sa villa. Ils firent parvenir leurs plaintes à l'empereur qui était alors Vespasien; ils assuraient que son empire était en danger de périr, s'il n'imposait silence aux discours enchanteurs d'un étranger venu d'Antioche pour ruiner la religion des Romains. Le prince donna ordre au patrice Démosthène de juger le prétendu criminel.

Le patrice fit comparaître le Saint devant lui et lui dit : « Antique séducteur, de quelle condition es-tu? — Je suis chrétien : c'est mon plus beau titre de noblesse. — Allons! insensé, le temps est venu de cesser tes folies et d'apaiser la colère des dieux irrités contre toi. — Loin de moi pareille turpitude! Je mourrai fidèle à mon Dieu, et je m'offrirai comme victime pour le salut des enfants que j'ai engendrés dans la foi. Quant à toi, Démosthène, je te déclare (ainsi qu'aux autres païens qui refuseront d'adorer Jésus-Christ) que tu seras livré en pâture aux flammes éternelles de l'enfer. »

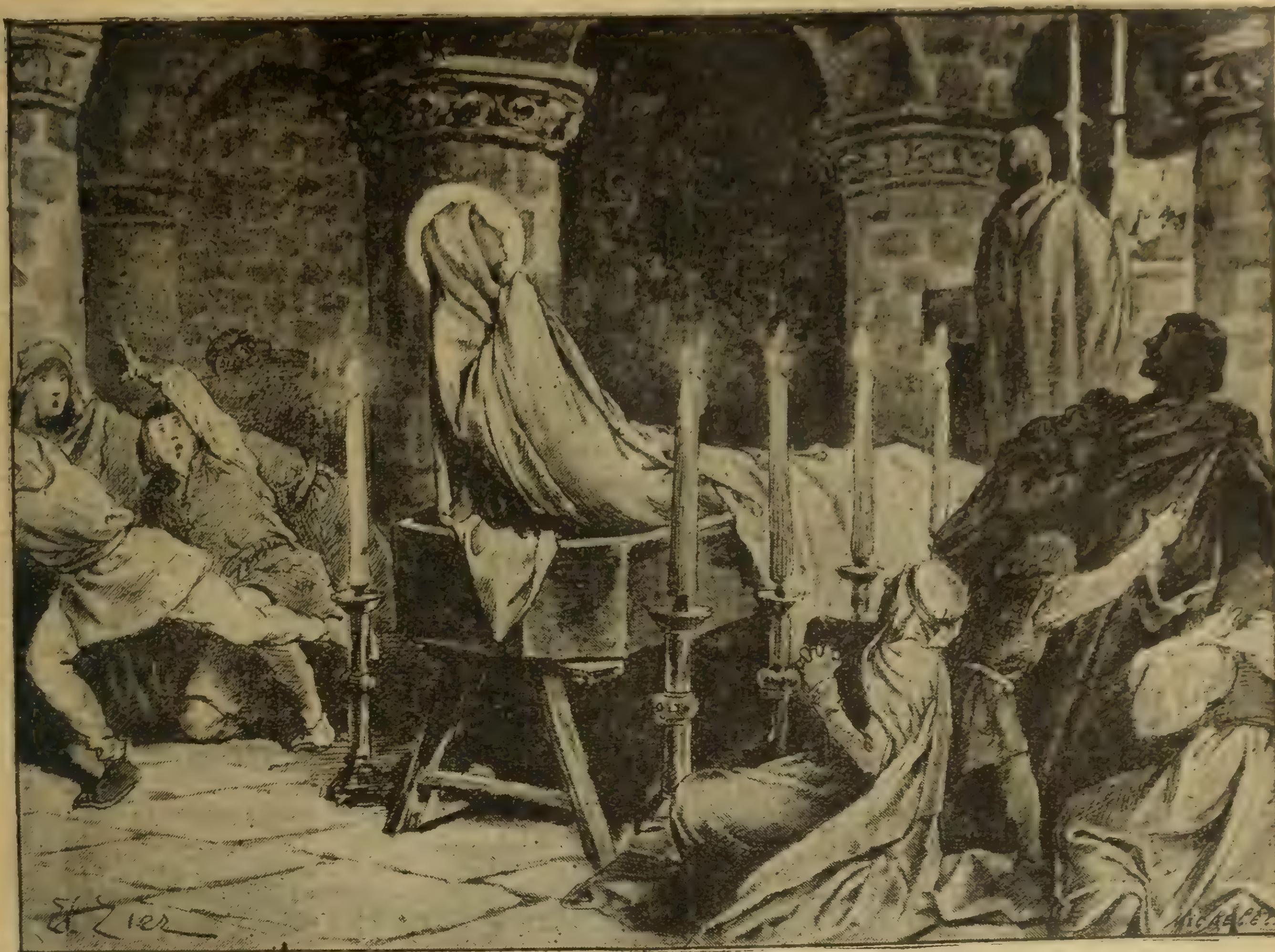
Ces paroles courageuses remplirent le juge de rage. Aussi résolut-il d'infliger au Saint des peines inconnues jusque-là. En conséquence, il le remit à la garde d'un centurion en attendant qu'il eût trouvé le nouveau genre de supplices. Mais le centurion était chrétien dans le secret de son âme. Il offrit donc au martyr un moyen de s'échapper de la prison. Apollinaire, dans l'espoir de gagner de nouvelles âmes à Jésus-Christ, consentit à cette proposition. Vers minuit, il sortit de la maison du centurion. Il était déjà hors de la ville, lorsque des païens, qui avaient épié son évasion, le saisirent et l'accablèrent de coups de bâtons. Le croyant mort, ils se retirèrent. Mais ses disciples le recueillirent avant le lever du jour et le portèrent dans une maison de lépreux où il vécut encore sept jours, et prédit aux chrétiens de grandes persécutions pour l'Eglise et une paix profonde qui suivrait le triomphe définitif du christianisme sur le paganisme.

Sa mort arriva le 23 juillet de l'année 87 de Jésus-Christ. Saint Apollinaire fut enseveli hors de la ville. C'était près de ce tombeau que les habitants de Ravenne se réunissaient quand ils avaient quelque serment à prêter, ce qu'ils faisaient en étendant la main sur la tombe de celui qui les avait engendrés à la foi. Ses reliques attiraient jadis une foule de pèlerins de toute l'Italie.

Imp.-*gérant*, E. Petithenry, 8, rue François 1er, Paris.

SAINTE CHRISTINE L'ADMIRABLE

Fête le 24 juillet.



Sainte Christine sort du cercueil pendant qu'on célèbre ses funérailles.

Sainte Christine l'*Admirable* a été surnommée ainsi à cause de sa vie si singulièrement étonnante et extraordinaire que les faits en paraîtraient complètement incroyables s'ils ne nous étaient attestés par des historiens sérieux et dignes de foi, et reconnus comme tels par les Grands Bollandistes (au tome V de juillet). L'illustre Jacques de Vitry, dans un de ses ouvrages, déclare l'avoir lui-même connue. Son premier historien, Thomas de Catimpré, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, que Denys le Chartreux appelle un homme pieux et instruit, a écrit sa vie, d'après des témoins oculaires, huit ans seulement après sa mort. Aussi, après avoir assuré son lecteur de la véracité de son récit, il le prie de se souvenir que rien n'est impossible à Dieu, et que le Seigneur est admirable dans ses saints. Au reste, si l'on ne trouve chez aucun saint un exemple de vocation tout à fait semblable à celle de sainte Christine l'Admirable, cependant plusieurs des merveilles que Dieu a opérées en elle ont des exemples dans la vie d'autres bienheureux.

PREMIÈRE VIE ET PREMIÈRE MORT

Christine naquit au bourg de Saint-Trond, en Hasbaye, au diocèse de Liège (Belgique), l'an 1150. Laissée orpheline de bonne heure en compagnie de ses deux sœurs plus âgées qu'elle, Christine fut chargée par celles-ci de conduire aux champs le bétail de la famille. Elle accepta avec une grande joie cette part des soins domestiques qui, par sa nature, lui permettait de passer de longues heures seule à seule avec Dieu, loin des conversations inutiles de la maison. Dans cette vie de prière et de contemplation, l'âme de la jeune bergère s'éleva peu à peu à des relations très intimes avec Dieu, et le céleste Ami des âmes la favorisait souvent de ses relations et de ses douceurs. Mais elle en gardait humblement le secret dans son cœur, et son historien n'a pu recueillir aucun autre détail sur cette première partie de sa vie.

Cependant sa santé s'était peu à peu affaiblie, et, à l'âge de trente-deux ans, elle mourait au milieu de ses sœurs désolées.

RÉSURRECTION
VIE D'EXPIATION POUR LES AMES DU PURGATOIRE

Suivant l'usage, le corps fut transporté à l'église pour les funérailles. La messe célébrée pour le repos de son âme n'était pas encore terminée, quand, tout à coup, la morte s'agita dans sa bière encore ouverte, se dressa vivante et vola comme un oiseau sur une poutre de l'église où elle

attendit la fin de la messe. Toute l'assistance s'était enfuie épouvantée; la sœur aînée de la défunte, personne d'une grande piété, resta seule tremblante près du cercueil vide.

Le sacrifice achevé, le prêtre descendit de l'autel et adjura la ressuscitée de descendre. Elle obéit promptement et revint avec ses sœurs à la maison où elle prit quelque nourriture. Plusieurs personnes ne tardèrent pas à s'empresser autour d'elle et à l'accabler de questions. « Aussitôt que mon âme eut quitté mon corps, dit-elle, des anges lumineux s'en emparèrent et la conduisirent dans un lieu obscur et horrible où je vis beaucoup d'âmes, et, parmi elles, des personnes que j'avais connues. Ce qu'on souffre de tourments en ce lieu, aucune parole ne le saurait décrire. J'étais saisie d'une immense compassion pour ces âmes si malheureuses, et je demandais quel était ce lieu, car je pensais que ce devait être l'enfer. « C'est le Purgatoire, me dirent mes guides, c'est ici qu'achèvent de se purifier ceux qui se sont repentis de leurs péchés sur la terre mais qui n'en ont pas fait suffisamment pénitence. » Ils me menèrent ensuite jusqu'aux abords de l'enfer et j'aperçus dans les tourments et le désespoir éternel des personnes que j'avais également connues. Puis je fus conduite dans le paradis, au pied du trône de la divine Majesté, et, en entendant le Seigneur me féliciter, je surabondais d'une joie indicible à la pensée que j'allais demeurer à jamais près de lui. Mais Dieu, répondant aussitôt à ma pensée, me dit : « En effet, ma chère fille, tu seras ici avec moi. Toutefois, en ce moment, je te donne à choisir entre ces deux choses : ou bien entrer immédiatement et pour toujours dans le bonheur éternel, ou bien retourner sur la terre et reprendre ton corps afin de délivrer par tes expiations les âmes que tu viens de voir en Purgatoire et d'exciter par ton exemple les hommes qui vivent encore à la pénitence et au salut de leur âme; les plus grandes souffrances ne détruiront pas ton corps, jusqu'à ce qu'enfin je te rappelle, comblée de mérites nouveaux. » Je répondis immédiatement que j'acceptais de voir différer mon propre bonheur pour remplir cet acte de charité. Le Seigneur me félicita de ma prompte acceptation et ordonna aux anges de me rendre à mon corps.

» Incroyable est la vélocité de ces esprits bienheureux! Le prêtre commençait le premier *Agnus Dei* quand je fus présentée devant le trône de Dieu; il n'avait pas achevé le troisième que j'étais déjà ressuscitée. Me voici donc revenue sur la terre pour servir d'avertissement aux hommes. Ne vous étonnez point de ce que vous verrez en moi : les mortels n'ont encore rien vu de semblable, mais il plaît à Dieu qu'il en soit ainsi. »

SINGULIÈRES QUALITÉS DE SON CORPS SOUFFRANCES INOUIES

Christine venait de commencer, en effet, une vie d'un genre à part et extraordinaire, une sorte de vie intermédiaire entre celle du monde présent et celle du monde futur. Son âme, surtout dans ses extases, avait sur son corps une puissance que la nôtre n'a point, dans l'ordre naturel du monde présent, et son corps, tout en souffrant comme le nôtre, restait indestructible.

On la voyait donc éviter la société des hommes pour vivre seule à seule avec Dieu dans la contemplation et la souffrance. Dans des ravissements extatiques, elle s'élevait de terre, et d'un bond volait sur des hauteurs, sur le toit d'une maison, sur le toit ou la tour de l'église, ou encore sur un arbre, dont les branches semblaient aussi insensibles à son poids que si elles eussent porté un petit oiseau. Elle y restait longtemps, priant et souffrant.

Les amis de sa famille, la croyant possédée du démon, se saisirent d'elle, la chargèrent de grosses chaînes et l'enfermèrent. Ce fut son nouveau martyre pendant quelque temps. Mais, une nuit, ses chaînes se brisèrent d'elles-mêmes et la captive s'enfuit dans un lieu désert où elle logea sur des arbres comme les oiseaux du ciel. Elle y souffrit d'abord les tortures de la faim, puis Dieu lui envoya une nourriture miraculeuse. Retrouvée par sa famille, elle se voit de nouveau enchaînée et emprisonnée, mais en vain. Miraculeusement délivrée, elle court à Liège pour avoir le bonheur d'y recevoir la Sainte Communion.

Bientôt ce sont des expiations non moins étranges qu'effrayantes. Entre-t-elle dans une maison où se trouve un foyer allumé, on la voit avec stupeur tenir longtemps ses mains ou ses pieds dans le feu, ou encore plonger ses membres dans l'eau bouillante. Que dis-je! si elle rencontre un four bien embrasé que l'on chauffe pour la cuisson du pain, elle se hâte d'y entrer et d'aller prendre sa place au milieu des flammes. Elle souffre dans ces divers supplices autant qu'y souffrirait toute autre personne, et la violence de la douleur lui arrache des cris déchirants, mais au sortir de là ses membres sont intacts. Pendant l'hiver, par les froids rigoureux, elle va se plonger souvent dans les eaux glacées de la Meuse et y reste parfois plus de six jours entiers. Mais quand le prêtre qui avait le soin de son âme venait lui ordonner de sortir, elle obéissait promptement. Elle pouvait rester au fond de l'eau comme un poisson, elle en souffrait davantage, mais n'en mourait point.

D'autres fois, elle traverse au milieu de la nuit les rues de Saint-Trond, poursuivie comme une bête fauve par tous les chiens du bourg qu'elle-même a excités contre elle; elle va se rouler sur les pierres, les ronces et les épines, qu'elle inonde de son sang; et pourtant, quand elle se relève, ses membres n'ont aucune blessure. Parfois elle enfonce elle-même dans son corps endolori de nombreuses épines, qui lui coûtent beaucoup de sang; mais une fois les épines arrachées, on n'en voit plus les traces.

En un mot, elle employait tout ce qu'elle pouvait rencontrer et inventer pour martyriser son corps et multiplier ses souffrances; on la vit même aller se suspendre pendant des journées entières entre les malfaiteurs condamnés à la potence. Telle était sa soif d'expiations pour les pauvres âmes qu'elle avait vues dans les tourments du Purgatoire.

La population, témoin de ces faits inouïs, la croyait de plus en plus possédée du démon. Ses sœurs elles-mêmes en étaient toutes honteuses. Elles payèrent un homme vigoureux pour aller l'arrêter et l'enchaîner de nouveau. Cet homme violent, ne pouvant l'atteindre, lui lança un projectile qui lui cassa une jambe. Il la fit ainsi prisonnière.

Ses sœurs la placèrent sur un char pour la conduire à Liège et la faire panser par un chirurgien. Celui-ci pansa et banda la blessure et laissa la malade enchaînée dans une cave bien fermée. Dès que le médecin fut parti, Christine ôta tous les bandages; son médecin à elle était Notre-Seigneur. Elle ne fut pas trompée dans son

attente. Une nuit elle fut miraculeusement guérie et délivrée des chaînes et de la prison. Reprise de nouveau et enchaînée dans sa maison, elle y fut traitée avec la dernière dureté. On ne lui donnait que du pain et de l'eau pour nourriture, et cette fois Dieu permit que l'immobilité, les chaînes, la dureté du bois sur lequel elle était attachée, engendrassent des plaies douloureuses et repoussantes. Elle en souffrait affreusement. Mais un jour ses sœurs la virent en possession d'une huile miraculeuse pour soigner ses plaies. Reconnaissant enfin l'intervention divine, elles firent ôter ses chaînes, se jetèrent à ses genoux pour lui demander pardon et promirent de lui laisser désormais sa liberté. Christine reprit avec joie ses expiations précédentes.

NOUVELLE PHASE DE SA VIE — ELLE SE CONFORME DAVANTAGE AUX HABITUDES DE LA VIE PRÉSENTE

Comme on le conçoit, une vie si extraordinaire finit par attirer des curieux en grand nombre. Chaque jour, on voyait arriver à Saint-Trond beaucoup de personnes des pays voisins, ou même de fort loin, désireuses de constater de leurs yeux ce qu'on racontait de Christine.

Un certain nombre de pieux habitants de Saint-Trond, craignant qu'une vie si singulière ne devînt un objet de scandale pour plusieurs, s'entendirent afin de prier Dieu de conduire sa servante par des voies moins merveilleuses. Ils l'obtinrent, en effet; Christine sentit désormais moins de répugnance pour la terre et la société des mortels, et se mit à mener un genre de vie plus conforme aux habitudes de la vie présente.

Ses mortifications, toutefois, pour être plus semblables à celles des autres saints, n'en demeurèrent pas moins très grandes. Elle passait très souvent deux ou trois jours sans nourriture, elle se contentait d'un peu de pain de son, d'eau et des quelques restes qu'on voulait bien lui donner, car Dieu lui inspira de ne plus vivre désormais que d'aumônes, comme une pauvre mendiante. Sa vraie nourriture était la Sainte Eucharistie, qu'elle recevait souvent. Son corps lui-même y puisait une nouvelle vigueur, pendant que son âme y trouvait des délices qui semblaient la dédommager quelque peu du bonheur du ciel. Qu'étaient-ce, en effet, que toutes ses autres souffrances en comparaison du sacrifice incomparable qu'elle avait fait en acceptant d'être éloignée pendant de longues années encore du ciel ouvert devant elle!

Elle demandait l'aumône de préférence aux personnes peu chrétiennes, au risque d'être fort mal reçue, parce que, disait-elle, la pratique des œuvres de miséricorde est grandement utile aux pécheurs : elle incline vers eux la miséricorde divine et prépare leur conversion. Mais c'était pour elle une source de nouvelles mortifications : quand elle approchait de sa bouche la nourriture que lui avait donnée une main souillée par le péché, il lui semblait manger des entrailles de reptile. Il lui fallait alors un courage surhumain pour triompher de ses répugnances, et elle ne pouvait s'empêcher de s'en plaindre amoureusement à Notre-Seigneur : « O mon très doux Jésus, disait-elle, pourquoi me tourmenter ainsi! »

RÉVÉLATIONS ET EXTASES

Dieu lui révélait l'état des âmes qui venaient de quitter ce monde, de celles du moins qu'elle avait connues. Si ces pauvres âmes étaient damnées, Christine en éprouvait une telle tristesse et une telle douleur, qu'on ne pouvait la voir sans avoir soi-même le cœur brisé. Apprenait-elle, au contraire, qu'une âme était sauvée, elle éclatait en actions de grâces dans les transports d'une joie inexprimable. Aussi assistait-elle les mourants avec une piété touchante et un dévouement infatigable. Elle les disposait à se repentir de leurs péchés, à faire une bonne confession et à quitter ce monde en paix dans les bras de la miséricorde divine.

Elle brilla aussi par le don de prophétie. Elle avertit plusieurs personnes des dangers ignorés qui les menaçaient, dévoila à d'autres des péchés secrets qu'elles cachaient au fond de leur conscience, les avertissant de s'en confesser si elles voulaient être sauvées. Un jour, ses sœurs l'entendaient s'écrier : « Hélas! hélas! hâtez-vous, mes sœurs, hâtez-vous de vous prosterner devant Dieu pour implorer sa miséricorde, je vois les airs pleins de sang. » Et elle dit aussi à une religieuse du couvent Sainte-Catherine : « Allez vite prier pour votre père, car il est en grand danger de perdre la vie. » En effet, à cette heure même, ainsi qu'on l'apprit ensuite, le duc de Brabant livrait bataille à ses ennemis.

La servante de Dieu prédit également la fin du royaume chrétien fondé par les croisés en Orient, et quand Jérusalem fut prise par Saladin, sultan d'Egypte, Christine le sut le jour même et l'annonça aux personnes qui l'entouraient. Ce malheur toutefois ne laissa pas que de lui causer une certaine joie qui étonna les assistants. C'est que Notre-Seigneur lui avait révélé comment, dans le désir de reconquérir son tombeau, beaucoup feraient encore de généreux sacrifices et même donneraient leur vie corporelle au grand profit de leur âme.

Elle annonça de même une famine, plusieurs années avant qu'elle arrivât.

Elle aimait beaucoup les Sœurs du couvent de Sainte-Catherine, bâti près de Saint-Trond, et les visitait souvent. Parfois, en s'entretenant de notre divin Sauveur avec les bonnes religieuses, elle était soudain ravie en extase; une mélodie céleste s'échappait de sa poitrine sans que l'on vît remuer ses lèvres, puis elle convoquait les hommes à louer Dieu et entonnait le *Te Deum* que les Sœurs s'empressaient de continuer avec elle. Revenue à elle-même, elle s'enfuyait toute honteuse, car elle était très humble, redoutait les louanges des hommes comme d'autres craignent leurs injures, et disait que la vaine gloire et l'orgueil conduisent beaucoup d'âmes en Purgatoire et même quelques-unes en enfer.

Quelquefois, au sortir de ses extases, on l'entendait s'écrier : « O pauvre monde, misérable monde, qui ne reconnais pas ton Créateur! Malheureux, pourquoi ne le sers-tu pas! Oh! si tu comprenais l'immense bonté de Dieu, aucune puissance créée ne pourrait t'empêcher de l'aimer! Mais tu fermes les yeux pour ne point voir, et tu te détournes de lui! » et alors, dans l'excès de sa douleur, elle se roulait par terre en répétant encore : « O malheureux monde! »

SÉJOUR A LOËN

La ville de Loën près de l'Allemagne eut l'avantage de la posséder assez longtemps. Là, vivait une recluse de grande piété, nommée Ivèra; Christine alla passer neuf années auprès d'elle. Cette recluse a fourni plus tard à Thomas de Catimpré une partie des détails consignés dans la vie de la Sainte.

Dans cette ville, elle avait coutume d'assister

la nuit à l'office de Matines; quand tout le monde s'était retiré, elle restait en prière et en contemplation, et souvent laissait déborder les sentiments de son cœur en des cantiques d'une harmonie céleste. Dieu lui avait donné la science des Saintes Ecritures, et, tout illettrée qu'elle était, elle en expliquait les discours aux personnes amies qui la consultaient. Toutefois, elle le faisait rarement et après qu'on l'en avait beaucoup priée, « car, disait-elle, c'est aux prêtres et non à moi qu'il appartient d'expliquer les Livres Saints ».

Son amour pour Jésus-Christ la portait d'ailleurs à une grande estime du sacerdoce, et elle avait pour les prêtres un immense respect, quoique plusieurs la jugeassent défavorablement. Si parfois la conduite de quelques-uns laissait à désirer, elle osait les en avertir en particulier et en termes toujours pleins d'égards.

DERNIÈRE ANNÉE D'EXIL

Cependant la fin de son héroïque exil approchait, et le temps allait venir où elle irait joyeuse au ciel jouir de l'éternel repos, en compagnie de tant d'âmes qu'elle avait délivrées des flammes du Purgatoire. En attendant, elle achevait avec une générosité nouvelle son rôle de victime. La dernière année qu'elle passa sur la terre, elle reprit ses anciennes habitudes de vie solitaire, ses souffrances furent plus vives que les années précédentes, mais elles paraissaient surtout intérieures. Elle passait ordinairement ses jours et même ses nuits dans un lieu désert et ne reparaissait à Saint-Trond qu'à de rares intervalles, quand Dieu lui inspirait d'aller s'acquitter de quelque acte de charité ou prendre un peu de nourriture.

Les religieuses du couvent Sainte-Catherine étaient à peu près la seule société qui jouît de temps en temps de ses entretiens.

Résumons encore le trait suivant, raconté à l'historien de la Sainte par un curé devenu plus tard abbé du monastère de Saint-Teudon : « Un matin, j'étais sorti de l'église après Matines en compagnie d'un autre ecclésiastique quand nous vîmes entrer Christine qui, semblant voler plutôt que marcher, alla droit vers l'autel et tomba à genoux; le bruit de sa chute nous parut semblable à celui d'un sac rempli d'ossements qui se choquent. Elle ne nous avait point aperçus, nous nous cachâmes derrière une colonne pour être témoins de sa prière. Nous l'entendîmes, en effet, s'entretenir avec elle-même à haute voix : « Ah! malheureux et misérable corps, disait-elle, jusqu'à quand me feras-tu souffrir ainsi? Jusqu'à quand retarderas-tu l'heureux moment où je verrai la face de Jésus-Christ! Quand me laisseras-tu enfin m'envoler vers mon Créateur? Ah! pourquoi suis-je liée à toi? » Puis elle répondait au nom de son corps : « O mon âme, pourquoi me tourmenter si longtemps? Qu'est-ce qui te retient en moi? Qu'est-ce qui te charme en moi? Quand me laisseras-tu retourner à la terre d'où j'ai été tiré pour y reposer jusqu'au jour du grand jugement? Pourquoi ne vas-tu pas prendre ton repos toi-même dans les délices éternelles? » Puis elle se tut. Elle semblait absorbée en Dieu. Tout à coup, nous l'entendîmes reprendre la parole d'une voix pleine d'ardeur : « O mon très heureux et très doux corps, pourquoi t'ai-je tant fait souffrir? Tu as été pourtant si obéissant à tout ce que j'ai exigé de toi pour tous les actes de vertus que Dieu m'a demandés. Courage, ô mon corps, voici bientôt la fin des travaux, voici bientôt le temps du repos, tu dormiras en paix dans la tombe jusqu'à ce qu'enfin la trompette du dernier jour te réveille brillant et immortel pour m'être associé dans le bonheur qui ne finira jamais. » Et elle baisa son corps avec respect ».

DERNIERS JOURS — ELLE MEURT POUR LA DEUXIÈME ET LA TROISIÈME FOIS

Durant les derniers mois, elle ne prenait de nourriture que rarement et en très petite quantité. Elle cessa même ses entretiens avec les religieuses; après un court sommeil elle regagnait sa solitude au milieu de la nuit. On ne la vit plus sourire : Elle semblait endurer de grandes souffrances intérieures.

Un jour enfin, elle pria Sœur Béatrice, religieuse du couvent de Sainte-Catherine, de lui préparer un lit dans une cellule écartée, annonçant qu'elle était menacée d'une maladie prochaine. Bientôt elle se mit au lit, très malade. Trois semaines se passèrent, Christine demanda et reçut les sacrements d'Extrême-Onction et d'Eucharistie avec une piété angélique. Sœur Béatrice, à genoux près d'elle, la pria de lui donner avant de mourir son avis sur certains points qui la préoccupaient beaucoup. La Bienheureuse, ordinairement en contemplation, ne parut pas entendre, et la religieuse résolut d'attendre un moment plus favorable pour renouveler ses questions.

Ayant dû s'éloigner un instant de sa malade, elle revint bientôt avec une autre Sœur, mais Christine avait cessé de vivre. Sœur Béatrice se jette en sanglotant sur le corps de son amie, se plaignant de ce qu'elle les eût quittées sans leur dire adieu. Puis, saisie d'une grande confiance, elle s'approche de l'oreille de la défunte et lui dit : « Christine, vous m'obéissiez toujours durant votre vie, je vous en conjure par Notre-Seigneur Jésus-Christ que vous avez tant aimé, obéissez-moi encore cette fois, et donnez-moi les réponses que j'ai si ardemment sollicitées. » Aussitôt Christine, revenant à la vie, ouvrit les yeux et regardant Sœur Béatrice : « Pourquoi, lui dit-elle, avez-vous troublé mon repos? pourquoi m'ordonner de revenir ici quand on me conduisait déjà en présence de Jésus-Christ? Dites vite, ma Sœur, ce que vous avez à me demander et laissez-moi retourner vers ce que j'ai si longtemps désiré. » Béatrice exposa ses difficultés, Christine répondit à toutes. Cependant les religieuses prévenues s'étaient hâtées d'accourir, la Bienheureuse fit sur elles le signe de la Croix et quitta doucement ce monde pour la troisième fois, afin d'aller vivre à jamais avec Dieu.

C'était en 1224, quarante-deux ans après sa première mort; elle avait vécu en tout soixante-quatorze ans. Elle fut ensevelie dans l'église du couvent.

Une dizaine d'années plus tard, les Bénédictines ayant fait reconstruire leur monastère un peu plus loin, à Milen, dans un site meilleur, on ouvrit le tombeau de Christine pour transporter ses restes dans la nouvelle église. Quand on découvrit le cercueil, une très suave odeur embauma toute l'assistance; les reliques furent donc placées dans la nouvelle église, où elles furent en grande vénération. Surius donne l'histoire de cette Sainte au 23 juin, mais le 24 juillet était le jour de sa fête au couvent de Milen. Ce couvent ayant été supprimé par la Révolution à la fin du siècle dernier, les reliques se trouvent aujourd'hui dans l'église des Rédemptoristes à Saint-Trond.

Imp.-*gérant*, E. Petithenry, 8, rue François Ier, Paris.

SAINT CHRISTOPHE

Fête le 25 juillet.



Saint Christophe, prisonnier, prêche le vrai Dieu. | Les peuples se convertissent autour du corps de saint Christophe.

LE CULTE DE SAINT CHRISTOPHE PLUS CONNU QUE LES ACTES DE SA VIE

La vie des saints les plus populaires, les plus invoqués et les plus vénérés se trouve parfois enveloppée d'une mystérieuse obscurité. On dirait que Dieu se plaît à exalter singulièrement aux yeux des hommes ceux de ses serviteurs qui ont poussé la pratique de l'abnégation et de l'humilité jusqu'à ne pas laisser de trace de leur passage sur la terre.

Le très glorieux martyr de Jésus-Christ, Christophe, en est un exemple frappant.

Les hagiographes ne nous apprennent rien de bien certain touchant sa naissance, les actes de sa vie et le genre de son supplice; tandis que l'histoire authentique de son culte remplit de nombreuses pages.

Dès la plus haute antiquité, l'Eglise l'a distingué parmi les autres saints; elle a entouré sa mémoire d'honneurs particuliers.

Le moyen âge le compta au nombre des quinze bienheureux, décorés du titre de *saints auxiliaires* ou *protecteurs*, toujours invoqués efficacement dans les grands dangers. On avait recours à lui surtout en temps de peste et dans les cas de possessions diaboliques. Un jour, par la bouche d'un démoniaque, Satan avoua qu'après la Mère des miséricordes, le Géant chrétien (ainsi nommait-il notre Bienheureux) lui arrachait le plus de victimes.

Témoins des prodiges opérés par sa vertu, les fidèles aimaient à implorer l'intercession de Christophe. Les églises et les monastères élevés en son honneur sur tous les points de la chrétienté attestent l'universalité de son culte. Lorsque la dévotion aux saints était florissante, il n'y avait pas de pays, pas de province, pas même de ville, qui ne se glorifiât d'avoir au moins une parcelle des reliques du généreux martyr. Il n'y avait pas d'église qui ne possédât l'image du Saint, image bien connue, où Christophe est représenté sous les traits d'un géant, portant sur ses robustes épaules le Christ petit Enfant, et traversant, un bâton à la main, les eaux d'un fleuve profond.

Cette image occupait une place à part dans les cathédrales. Elle était immense, et parfois, on la représentait, entourée du zodiaque, comme si elle remplissait le monde entier.

Les peuples ne purent se résoudre à ignorer les actes et la vie d'un Saint dont le nom était si glorieux. L'histoire leur fournissait à ce sujet des renseignements rares et confus; la pieuse imagination de nos pères s'empara de ces débris informes et en bâtit un gracieux édifice, qui fut la légende de saint Christophe.

LÉGENDE DE SAINT CHRISTOPHE

CHRISTOPHE AU SERVICE D'UN ROI PUISSANT

En ce temps-là existait un géant de la race des Chananéens, et dont la haute stature mesurait douze coudées. Fier de sa taille et de la force physique dont il était doué, il voulut s'attacher au service du roi le plus puissant de la terre.

A cet effet, il alla trouver un grand prince très renommé pour sa bravoure et ses hauts faits. On le reçut à bras ouverts, et on l'admit parmi les capitaines de l'armée. Or, le prince était chrétien. Un jour, il advint qu'un jongleur se présenta à la cour. Il chanta une sorte de cantique magique, où le nom du diable revenait sans cesse. Toutes les fois qu'il entendait le nom du maudit, le roi se signait dévotement. Fort intrigué, Christophe en demanda la raison au prince lui-même. Celui-ci, pressé de questions, lui avoua que le diable était un être méchant dont il craignait les maléfices, et qu'il cherchait à les éloigner par le signe de la Croix.

« Donc, repartit Christophe, vous n'êtes pas le monarque le plus puissant du monde, et je me suis trompé en m'attachant à votre personne! Adieu, seigneur, je vous quitte pour aller me mettre au service du diable. »

CHRISTOPHE AU SERVICE DU DIABLE

Après une longue course, le géant, étant au milieu du désert, se trouva en face d'un homme à l'aspect terrible.

« Qui es-tu, demanda Christophe?

— Je suis le diable, répliqua l'étranger.

— Justement, je te cherchais pour entrer à ton service. »

Et Christophe promit à Satan une fidélité éternelle.

Pendant longtemps, il se livra au brigandage et au meurtre, sous la conduite de son nouveau maître. Or, une fois qu'ils cheminaient côte à côte, une croix se dressa sur leur passage. Satan se prit à trembler de tous ses membres; il ne put passer outre.

« Qu'as-tu, » lui demanda son compagnon.

Obligé, par une force divine, de confesser la vérité, le démon répondit : « Jadis, je fis moi-même clouer sur cette croix un homme appelé le Christ; mais, par sa mort, il me vainquit. Depuis lors, il m'est impossible de supporter sa vue ou celle de l'instrument de son supplice.

— Donc, reprit le géant, tu n'es pas le monarque le plus puissant du monde, et je me suis trompé en m'attachant à ta personne! Adieu, seigneur diable, je vais à la recherche du Christ, plus grand et plus puissant que toi. »

CHRISTOPHE AU SERVICE DE JÉSUS-CHRIST

Après avoir longuement cherché, il fit la rencontre d'un saint ermite qui lui annonça le Christ et l'instruisit dans les mystères de la foi. Au baptême, il lui changea son nom païen, qui signifiait *réprouvé*, en celui de Christophore ou Christophe, qui signifie Porte-Christ. Puis, il lui dit :

« Tu veux t'engager au service du Christ, mon Roi?

— Je le veux.

— Apprends donc que le service de Jésus, mon maître et le tien, consiste dans le jeûne et dans la prière.

— Demandez-moi toute autre chose, saint ermite, car vous savez que je suis incapable de jeûner et que je ne puis pas encore beaucoup prier.

— Eh bien, soit! tu ne jeûneras pas, et tu ne prieras que très peu, mais à la condition d'exercer la charité envers les hommes pour l'amour de ton Dieu. Je t'établirai auprès d'un fleuve profond, et tu auras le soin de transporter, à travers les eaux du fleuve, les voyageurs qui imploreront ton assistance. »

Pendant longtemps, Christophe s'occupa avec zèle de la mission que l'ermite lui avait confiée. Un jour, il rencontra sur le bord de l'eau un jeune enfant qui demanda son aide pour passer de l'autre côté. Le géant chargea la frêle créature

sur ses épaules; mais le fardeau, très léger au commencement, allait sans cesse augmentant dans le trajet, en sorte que notre Saint n'atteignit qu'avec de grands efforts la rive opposée.

« Jeune enfant, dit-il, en s'allégeant de sa lourde charge, lorsque je t'avais sur mes épaules, il me semblait que je portais le monde entier.

— Ne t'en étonne pas, répliqua le petit voyageur; tu portais celui qui porte le monde. »

A ces mots, l'Enfant Jésus disparut, laissant Christophe plongé dans l'admiration.

Telle est la charmante légende de notre Saint : sous des apparences fort naïves, elle cache un ensemble d'enseignements élevés.

Saint Christophe, d'abord au service d'un roi puissant et bon, puis ministre de Satan, enfin serviteur de Jésus-Christ, représente l'humanité dans les trois états qu'elle a successivement parcourus : La loi naturelle, la loi diabolique ou l'idolâtrie, la loi évangélique.

Considérée en elle-même, la loi naturelle est semblable au roi dont parle la légende; elle est puissante, elle est bonne. Mais qu'elle est faible, si on la met en présence des mauvais instincts de la nature et des attaques du démon!

L'humanité, dominée par les absurdités de l'idolâtrie, est vraiment dans la situation de Christophe, pendant la durée de son second service; elle est l'esclave du diable.

Ayant reçu la loi de l'Evangile, elle devient *Christophore;* elle porte le Christ à travers les adversités de la vie, signifiées par le fleuve de la légende.

LES ACTES DU MARTYRE DE SAINT CHRISTOPHE

ARRIVÉE DU SAINT A SAMOS

A côté de la légende de saint Christophe, il y a le récit de son martyre, vrai dans son ensemble sinon dans tous les détails, au témoignage de Baronius. En voici les faits les plus saillants :

Sous le règne de l'empereur Dèce, la ville de Samos, encore presque entièrement païenne, vit arriver dans ses murs un inconnu dont la stature gigantesque excita l'étonnement de tout le peuple. Mais la surprise augmenta lorsqu'on vit le géant se prosterner au milieu d'une immense multitude, et prier à haute voix pour la conversion des infidèles qui l'entouraient.

La contrée, en ce temps-là, était sous la puissance d'un certain Dagnus, que nos Actes appellent roi, mais qui ne devait être qu'un simple gouverneur, imposé à Samos par la volonté de l'empereur. Féroce persécuteur des chrétiens comme son maître, Dagnus, apprenant ce qui se passait, ordonna qu'on fît comparaître l'étranger devant lui. Des soldats se rendirent sur la place publique pour exécuter les volontés du gouverneur. Le nouvel arrivé leur annonça Jésus-Christ; ensuite, afin de les convaincre de la vérité de sa prédication, il fixa en terre le bâton qu'il tenait à la main, et la verge devint sur-le-champ un arbre magnifique.

Ce miracle convertit, avec les soldats, une grande partie de la foule.

SAINT CHRISTOPHE CONFESSE LA FOI DEVANT DAGNUS

L'étranger leur dit alors : « Mes frères, puisque votre maître désire me voir, je vais maintenant, de mon plein gré, me rendre à sa demeure. » A l'entrée du palais, un officier du gouverneur s'écria, en l'apercevant : « Voici l'ennemi des dieux et de la chose publique; voici celui qui est venu apporter le désordre dans la cité. » Et il lui appliqua sur la joue un vigoureux soufflet.

« Rends grâces au ciel de m'avoir fait chrétien, car si je n'étais pas le serviteur du Christ, tu ne sortirais pas vivant d'entre mes mains », répliqua le géant sans faire paraître la moindre émotion.

Cependant, on l'amena devant le tribunal de Dagnus : « Quel est ton nom, lui demanda ce dernier?

— Mes parents m'ont appelé réprouvé; mais, au baptême, j'ai pris le nom de Christophe.

— Peu m'importe ton changement de nom : ce que je veux, c'est que, sans tarder, tu sacrifies aux dieux.

— Sacrifier à des dieux qui ont des oreilles et n'entendent point, des yeux et ne voient point, à des dieux d'or ou d'argent, de pierre ou de bois, qui ne sont d'aucune utilité à leurs adorateurs! Jamais! Tu devrais bien plutôt prier avec moi le Seigneur Jésus dont tu obtiendrais la rémission de tes péchés. »

Encouragés par les paroles du généreux confesseur, quelques-uns des soldats précédemment convertis s'approchèrent du tribunal, et, jetant leurs insignes militaires, ils s'écrièrent d'une commune voix : « Le Dieu de Christophe est notre Dieu. Nous voulons entrer à son service, arrière les fausses divinités! »

Dagnus, la rage dans le cœur, les envoya tous à la mort. Quant au géant, il le fit jeter en prison.

ATTAQUE TERRIBLE DIRIGÉE CONTRE SAINT CHRISTOPHE

PÉCHERESSES ET MARTYRES

Comme les menaces paraissaient peu propres à effrayer le Saint et à ébranler sa constance, Dagnus résolut d'attaquer sa vertu. Il essaya de le séduire par l'appât des voluptés grossières.

A cette fin, il envoya, dans le cachot, des pécheresses, Nicœa et Aquilina, l'une et l'autre extrêmement remarquables par leur beauté. Il leur promit de grands honneurs et d'immenses richesses, si elles parvenaient à entraîner au mal le glorieux martyr de Jésus-Christ.

A peine furent-elles introduites auprès du Saint, qu'une divine flamme, s'échappant de son visage, vint les entourer et les renverser. Saisies de crainte, elles se mirent à le supplier : « Bienheureux homme de Dieu, lui disaient-elles, qu'il ne nous soit fait aucun mal; car, dès cette heure, nous croyons en Jésus-Christ, ton Dieu, et nous renonçons au péché pour toujours.

— Levez-vous, mes filles, reprit le martyr, si vous voulez être chrétiennes; si vous renoncez à votre vie d'infamie, ne craignez rien. » Puis, Christophe les catéchisa et les fit sortir de son cachot, saines et sauves.

A cette nouvelle, Dagnus voulut contraindre les deux femmes à sacrifier. Elles semblèrent y consentir sans trop de difficulté. Comblé de joie, le gouverneur assembla tout le peuple dans le plus vaste temple de Samos, afin que les nouveaux convertis fussent invités à revenir à l'idolâtrie, par l'exemple des deux anciennes courtisanes.

Amenées devant les idoles, Nicœa entoura de sa ceinture la statue de Jupiter, Aquilina, avec la sienne, la statue d'Apollon, et elles renversèrent les images des deux divinités. Puis elles crièrent, en présence de tout le peuple : « Si vous êtes des dieux, relevez-vous promptement! »

Le gouverneur, hors de lui, fit périr Aquilina dans les supplices de la torture. Nicœa, con-

damnée au feu, mais miraculeusement épargnée par les flammes, eut la tête tranchée.

L'Eglise honore la mémoire des deux pécheresses le 24 juillet.

SAINT CHRISTOPHE CRUELLEMENT TOURMENTÉ SA MORT

Christophe, retiré de la prison, fut battu avec des verges de fer, et on lui mit sur la tête un casque rougi au feu.

Le bienheureux martyr, souriant au milieu de ces atroces souffrances, se tourna vers le tyran et lui dit : « Si tu as des tourments plus raffinés, prépare-les contre moi; car la vie éternelle qui m'a été promise et que j'attends me rend les tortures plus douces que le miel. »

Le gouverneur, qu'irritaient ces paroles, fit construire un immense gril, mesurant douze coudées et proportionné à la taille du Saint.

On l'y étendit, après avoir répandu de l'huile sur tout son corps, les bourreaux allumèrent du feu sous le gril.

Christophe souffrit horriblement de ce supplice, mais sans discontinuer pour cela son oraison, sans rien perdre de sa patience et de sa sérénité habituelles. Son visage, dit l'hagiographe, était éclatant comme une rose parfaitement épanouie.

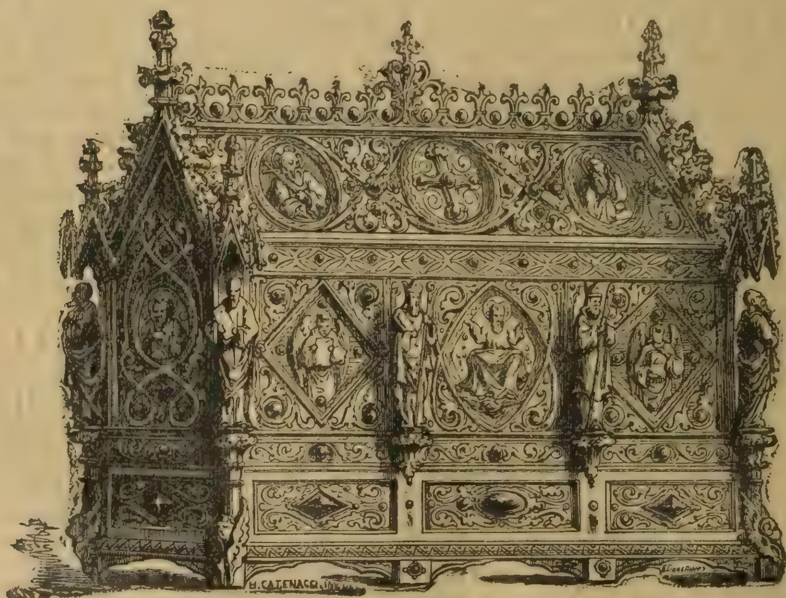
Malgré l'âpreté des tourments, Dieu ne permit pas qu'ils donnassent la mort à son serviteur.

Le gouverneur l'ayant fait enlever du gril, comme il le trouva toujours persévérant dans la confession du Christ, ordonna de l'attacher à un poteau et de cribler son corps de flèches.

Les flèches, retenues par le vent, restèrent suspendues en l'air, formant comme un rempart autour du Saint. Aucune ne le blessa.

Cependant, Christophe offrait au ciel une fervente prière : « O Dieu, disait-il, qui m'avez introduit dans la lumière de la foi, faites, je vous en supplie, que le lieu où reposera mon corps soit à jamais préservé des ravages de la grêle et des dévastations du feu, épargnez-lui aussi pour toujours le double fléau de la peste et de la famine. Accordez, Seigneur, aux démoniaques qui viendront se prosterner devant mes reliques et m'adresseront leurs vœux, de s'en retourner dans leur maison, délivrés de l'esprit mauvais.

» Et maintenant, ô Christ, daignez recevoir dans le temple de votre gloire un humble serviteur qui a vaillamment lutté pour soutenir la gloire de votre nom. » Et saint Christophe exhala doucement son âme qui s'envola au paradis le vingt-cinquième jour de juillet.



Imp. *gérant*, E. Petithenry, 8, rue François I[er], Paris.

SAINTE ANNE

MÈRE DE LA VIERGE MARIE DE QUI EST NÉ JÉSUS-CHRIST

Fête le 26 juillet



Marie méditant un passage des Saints Livres que sa mère sainte Anne lui fait lire.

La glorieuse sainte Anne, qui devait donner le jour à la Vierge bénie dans tous les siècles, naquit en Palestine, probablement à Bethléem, cette ville que l'on ne peut appeler la plus petite des cités de Juda, puisque le Fils de Dieu, Sauveur du monde, devait y naître et y devenir le petit-fils de sainte Anne selon la chair.

Anne était de la race sacerdotale d'Aaron, au moins par sa mère, car plusieurs pensent que son père était, comme saint Joachim, de la famille royale de David. Toujours est-il que c'est par Anne et Joachim que Marie devait recevoir et donner au Verbe fait homme la plus belle des noblesses terrestres, le sang des patriarches, des

prophètes, des pontifes et des rois du peuple choisi.

La bienheureuse enfant reçut à sa naissance le nom d'Anne, *Anna*, qui veut dire *grâce* ou *miséricorde*. Et vraiment, c'était bien le nom qui convenait à la mère de celle que l'ange appellera pleine de grâce, à la mère de celle par qui nous est venue toute grâce et toute miséricorde.

JEUNESSE DE SAINTE ANNE

Anne avait deux sœurs, une sœur aînée, nommée Ismaria ou Sobé, qui fut mère de sainte Elisabeth et aïeule de saint Jean-Baptiste, une autre appelée Marie, qui fut mère de Marie, femme de Cléophas ou Alphée, frère de saint Joseph. C'est cette dernière que, suivant l'usage des Hébreux, l'Evangile appelle sœur de la Sainte Vierge, dont elle était belle-sœur et cousine germaine.

Quelle dut être, dès ses premières années, la sainteté de celle qui devait obtenir par ses prières la naissance de la Mère de Dieu, il est plus facile de le concevoir que de le dire. Plusieurs théologiens se demandent avec raison si Notre-Seigneur n'aurait pas accordé à son aïeule la faveur qui fut faite à Jérémie, à Jean-Baptiste, et, comme quelques-uns aiment à le croire, à saint Joseph, d'être sanctifiés dès le sein de leur mère. Il n'y a rien là, en effet, qui ne paraisse très plausible et très convenable.

Une singulière innocence, qu'elle enrichit sans cesse des plus beaux trésors spirituels, fut d'ailleurs l'apanage de toute sa vie.

Trithème nous la représente grave dans sa démarche, d'un visage plein de grâce et de douceur, d'un langage prudent et réfléchi, humble dans sa parure, sainte dans ses pensées et dans ses œuvres. La loi du Seigneur était sa méditation favorite le jour et la nuit; son esprit était ferme dans la foi, son cœur solidement fondé sur l'espérance et rempli de charité. Un grand désir transportait son cœur à la pensée du Sauveur qui devait venir, et la longue attente des patriarches et des prophètes trouvait dans son âme un digne écho de leur confiance et de leurs soupirs. Souvent elle suppliait le Seigneur d'envoyer enfin le Messie promis depuis tant de siècles. On la voyait rarement en public, elle n'aimait pas à se répandre au dehors. Dans sa maison, au milieu du silence et de la retraite, elle se livrait à la prière et au travail des mains. Amie de la concorde et de la paix, jamais elle n'offensa personne en paroles ou en actions.

ANNE ET JOACHIM

Dieu, qui préparait ainsi à Marie une mère digne d'elle, avait également choisi entre tous celui qui devait être son père. « *Seigneur*, dit la Sainte Eglise dans ses prières, *vous qui, parmi tous les autres saints, avez choisi le bienheureux Joachim pour être le père de la Mère de votre Fils*, etc. » C'était Joachim, de la maison et de la famille de David. Ce fut donc lui, dit saint Jean Damascène, qui reçut en mariage sainte Anne, cette femme élue de Dieu, et au-dessus des louanges les plus sublimes.

L'heureux fils de David conduisit donc sa chère épouse dans la ville de Nazareth où était alors sa demeure, cette demeure où devait plus tard s'accomplir un si grand mystère au jour de l'Annonciation. En franchissant avec sainte Anne le seuil de ce lieu béni, il put dire avec le livre de la Sagesse : « *Je suis entré dans ma maison et j'ai reposé avec elle; ses paroles et sa conduite sont sans amertume, il n'y a point d'ennui à vivre avec elle, mais c'est allégresse et bonheur.* »

VIE CONJUGALE

« Dieu dont le regard embrasse tous les temps, dit sainte Brigitte, et voit la vie de tous les époux passés et futurs, n'en a point rencontré comme Anne et Joachim. En effet, Marie et Joseph les ont seuls surpassés. »

Ils étaient tous deux justes devant le Seigneur, dit saint Luc des parents de saint Jean-Baptiste, *marchant sans reproche dans tous les commandements et les préceptes de Dieu*. En pouvait-il être autrement des parents de la Mère de Jésus? O bienheureux parents, Anne et Joachim, dignes d'une éternelle mémoire, s'écrie Trithème, vous qui servant Dieu dans la simplicité de votre cœur, lui avez offert un trésor inestimable, qui vous pourra dignement louer? La charité, la concorde, l'innocence et la piété unissaient leur cœur. Ils plaisaient à Dieu et réjouissaient les hommes. Bienheureuse maison, continue le P. Jean-Thomas de Saint-Cyrille, les époux n'y avaient qu'une seule volonté, servir Dieu et suivre ses préceptes.

Saint Jérôme nous apprend qu'ils faisaient trois parts de leurs biens. La première était destinée au temple de Jérusalem, et nul n'était plus fidèle qu'eux à s'y rendre aux solennités fixées par la loi. La seconde était distribuée aux pauvres. La troisième servait à l'entretien de la maison.

STÉRILITÉ MYSTÉRIEUSE

Cependant, leur sainteté devait éclater sur un nouveau théâtre. Une immense épreuve était venue peu à peu s'appesantir sur leur cœur, et son poids allait en s'augmentant à mesure que leurs jours s'écoulaient. Depuis de longues années que durait leur union, ils n'avaient point d'enfant. Une stérilité mystérieuse privait Anne, et par suite Joachim, de la plus douce joie que des époux pussent désirer en Israël : l'espérance de devenir les ancêtres du Messie, ou du moins de pouvoir assister dans leur postérité aux jours bénis du Sauveur. « Heureux, s'écriait le vieux Tobie mourant, s'il demeure quelques restes de ma race pour voir la clarté de Jérusalem. » C'est pourquoi la stérilité était considérée comme un opprobre et une malédiction de Dieu.

La douleur d'Anne et de Joachim n'était cependant pas due à l'apparente infamie qui rejaillissait sur eux : ils la portaient avec un grand courage et une grande soumission, mais bien à la pensée du Messie, d'autant plus que les temps approchaient, et qu'ils étaient de la famille de David d'où il devait naître. L'Esprit-Saint, d'ailleurs, leur inspirait un désir immense et accompagné des intentions les plus saintes et les plus surnaturelles d'obtenir de Dieu un enfant destiné à procurer sa gloire et le salut d'Israël.

Cependant, le Seigneur semblait demeurer sourd à des gémissements qu'il demandait lui-même. C'est que la stérilité d'Anne était pleine de raisons mystérieuses, nous disent les saints Pères. Anne était la figure du monde, jusque-là stérilisé, et qui allait enfin produire son *fruit*, suivant l'expression du prophète.

D'un autre côté, rien de ce qui avait paru sur la terre depuis le commencement du monde ne pouvait entrer en comparaison avec la merveille que Dieu allait réaliser par la naissance de Marie.

Ce prodige des prodiges, cet abîme de miracles comme l'appelle saint Jean Damascène, ne pouvait commencer que par un miracle, grandir par des miracles, et quitter enfin cette terre par un nouveau miracle. « Tout en vous est admirable, Marie, dit saint Germain de Constantinople, tout est grand, tout excède les forces de la créature. » Cette Vierge, dont la maternité sera si admirable, doit naître elle-même d'une façon miraculeuse.

En troisième lieu, Marie devait être fille de la grâce plutôt que de la chair et du sang, elle devait venir du ciel plutôt que de la terre, Dieu seul pouvait donner au monde un fruit si divin. Aussi la nature s'efface, et disparaît pour ainsi dire sans oser prévenir le temps de la grâce, et c'est Dieu qui fera tout.

Le P. Jean-Thomas de Saint-Cyrille ajoute une autre raison encore: Dieu différa la naissance de Marie afin qu'elle fût la fille de la prière, des larmes et des grands désirs. «Marie est la préoccupation des siècles », dit saint Bernard. « Les siècles, dit saint Jean Damascène, s'enviaient l'honneur de lui donner le jour. » Dieu destinait cet inestimable trésor à saint Joachim et à sainte Anne, il les avait, dans ce but, prévenus de ses bénédictions et de ses grâces; mais il voulait leur laisser l'honneur d'en payer le prix dans une certaine mesure, par des années de prières, de vœux, de jeûnes, d'aumônes et de vertus admirables.

LA FOI D'ABRAHAM

Saint Vincent Ferrier nous représente ces chastes et saints époux, insistant auprès de Dieu de quatre façons différentes. C'était, premièrement, par leurs ferventes et continuelles prières, unies à leurs larmes et aux élans de leur cœur. Si nous voulons savoir ce que durent être ces prières, il nous suffit de considérer la manière dont elles furent exaucées. Secondement, ils multipliaient les aumônes dans le sein des pauvres, ils multipliaient leurs offrandes au temple de Jérusalem, et leurs pèlerinages les y amenaient fréquemment en présence du Seigneur. Troisièmement, ils se souvenaient de la parole écrite au livre de Tobie, que la prière est bonne accompagnée du jeûne, et ce qui ne pouvait être le fruit de leur mariage sera le fruit de leurs mortifications.

Enfin, ils y joignirent une promesse. Tous deux vouèrent au Seigneur l'enfant qu'il leur donnerait.

Leur stérilité durait depuis vingt ans, et ils entraient dans la vieillesse, chaque jour semblait venir diminuer leur espoir; et cependant, en présence de l'âge et de la stérilité, ils ne cessaient pas d'avoir confiance en celui qui, des pierres du désert, peut faire des enfants d'Abraham. Comme le père des croyants, ils crurent à l'espérance contre l'espérance elle-même : *Contra spem in spem credidit.*

Dieu voulait faire resplendir leur foi dans une dernière épreuve.

C'était une des fêtes de la loi, et Joachim, suivi de sainte Anne, s'était rendu à la Ville Sainte. Au milieu de la multitude des chefs de famille qui se pressaient au temple pour présenter leurs offrandes, Joachim apportait également les siennes. Mais quelle que fût la noblesse de sa race, les prêtres les refusèrent devant toute la foule. « Comment le Seigneur les aurait-il pour agréables, dirent-ils à Joachim, puisqu'il n'a pas daigné féconder votre union, et vous accorder ce qu'il accorde à tant d'autres ? Quel crime l'a irrité contre vous ? » Joachim savait que sa conscience ne lui reprochait rien, mais il ne chercha pas à se justifier. Soumis à la volonté de Dieu qui les éprouvait, les vieux époux acceptèrent sans murmure ce terrible affront et sortirent du temple. Ils revinrent à Nazareth.

Peu de jours après, saint Joachim se trouvait sur une montagne voisine, veillant sur les troupeaux qu'il possédait. Seul, en présence de Dieu, il priait avec ardeur.

Anne, de son côté, se trouvait dans son jardin à Nazareth; elle s'y était fait comme une solitude et, en ce moment même, elle y renouvelait ses supplications.

O priez, priez, glorieuse sainte Anne, ne vous lassez point; toute la terre attend le résultat de vos gémissements et de vos larmes. Dieu n'a-t-il pas exaucé Anne, la mère de Samson, et cette autre Anne qui obtint la naissance de Samuel ? Celle qui naîtra de vous sera plus remplie de l'esprit de Dieu que Samuel, elle sera plus terrible aux légions infernales que Samson ne le fut jamais aux Philistins.

Tout à coup, le futur messager de l'Incarnation, celui qui avait fixé à Daniel les soixante-dix semaines d'années après lesquelles viendrait le Christ, l'archange Gabriel, qui annoncera aussi Jean-Baptiste, apparut à Joachim. Il lui dit de la part de Dieu que ses prières avaient été exaucées, lui apprit la naissance d'une fille qui s'appellerait Marie, objet de la prédilection de Dieu et de la vénération des anges, et plus désirable au peuple d'Israël que Judith la victorieuse. Tel est le récit de la tradition.

Eve s'était laissé tromper au milieu des arbres de l'Eden, l'ange vient donc annoncer à sainte Anne, priant à l'ombre des arbres de son jardin, la naissance de Marie, qui devait réparer la faute d'Eve.

MARIE IMMACULÉE

Les deux époux revinrent à Jérusalem prier dans le temple. Anne connut bientôt que Dieu avait fait cesser son opprobre et opéré en elle de grandes choses. Elle était le sanctuaire où venait de s'accomplir le plus grand prodige qui fût sorti jusque-là des mains du Tout-Puissant, et que les merveilles de l'Incarnation devaient seules surpasser. En elle venait de s'accomplir l'Immaculée-Conception de Marie.

L'honneur de notre siècle ne sera ni l'électricité, ni la vapeur, ce sera d'avoir assisté à la proclamation du magnifique privilège de Marie-Immaculée par la bouche du successeur de Pierre. Marie elle-même a voulu y répondre par les miséricordes de Lourdes. S'il est vrai que ces événements doivent imprimer à nos cœurs un nouvel élan vers Marie, ne demandent-ils pas, par une conséquence toute naturelle, à exciter en nous une dévotion toute spéciale envers sa bienheureuse Mère, tabernacle vivant où se construisit et reposa l'Arche d'alliance de la loi nouvelle ? Après Marie qui en fut l'objet, nul ne touche de plus près au mystère de l'Immaculée-Conception que sainte Anne, et nul prodige ne nous fait connaître si bien son éminente sainteté.

La Très Sainte Vierge fut conçue sans nul péché ni pour elle, ni pour ses parents. Elle fut conçue en état de grâce, et même dans l'usage et la perfection de la grâce, dans une sainteté supérieure à celle de tous les justes et des hiérarchies célestes elles-mêmes. Elle donna dès lors plus de gloire à Dieu et l'aima d'un amour plus parfait que les chérubins et les séraphins.

Déjà les anges la regardaient comme leur Reine; et, dit un ancien auteur, ils accompagnaient sans cesse sainte Anne, veillant sur l'inestimable trésor que le ciel lui avait confié.

La mère de Marie fut la terre fertile d'où sortit la tige qui devait produire le froment divin, le paradis terrestre où la nouvelle Eve, mère des vivants, commença sa vie à jamais innocente.

Au moment de la Visitation, quand saint Jean-Baptiste fut sanctifié, il fit rejaillir sur sa mère Elisabeth l'esprit de piété et de prophétie qui débordait de son âme, que penserons-nous de Marie à l'égard de sainte Anne? Le foyer de grâces que cette bienheureuse Mère portait en elle ne dut-il pas rayonner à travers tout son être pour en augmenter la pureté et la ferveur ?

Joachim prit dix agneaux et les fit offrir au temple en sacrifice d'actions de grâces; et comme s'il ne s'était point souvenu de l'injure que les prêtres lui avaient faite, il leur fit à eux-mêmes des présents.

ANNE ET MARIE

Quand le temps fut arrivé, Anne mit au monde la Mère de Dieu : « *Tu enfanteras tes fils dans la douleur* », avait dit le Seigneur à la première femme en la chassant du paradis terrestre. C'était un châtiment du péché, mais Marie n'eut jamais rien de commun avec le péché, et cette loi des filles d'Eve n'atteignit pas plus sa mère que la loi du péché originel ne l'avait atteinte elle-même.

Ainsi brilla sur le monde la douce aurore du grand jour de la Rédemption. Les anges, qui purent en admirer la splendeur, éclatèrent en chants d'allégresse, les temps étaient venus où les enfants spirituels de Marie viendraient remplir dans les cieux les places laissées vides par Lucifer et ses complices. Ce fut aussi une grande joie pour les âmes des justes, prisonnières dans les limbes.

Et quelle allégresse ce fut pour sainte Anne ! « O fille chère à Dieu, s'écrie saint Jean Damascène, très belle et très sainte, que toutes les générations proclameront bienheureuse, l'honneur de ceux qui vous donnèrent le jour, bienheureux les bras qui vous ont portée et les lèvres qui ont reçu vos baisers très purs ! »

Le livre des Rois nous raconte comment le Seigneur bénit la maison d'Obédédom à cause de l'Arche d'alliance qu'on y déposa, quelles bénédictions pour la maison d'Anne et de Joachim, qui posséda celle dont l'Arche d'alliance n'était que la figure !

D'ailleurs, qu'est-ce que Marie ne pouvait obtenir pour sa mère ? Comblée de toutes les faveurs de la Trinité Sainte, dans une pensée de filiale et reconnaissante tendresse, elle reversait sur Anne les trésors dont débordait son âme.

Ces saints et doux épanchements entre une telle mère et une telle fille durèrent trois ans, nous dit la tradition. Joachim partageait ce bonheur.

GÉNÉROSITÉ INCOMPARABLE

Mais sainte Anne, cette âme toute remplie de la générosité d'Abraham, sacrifiant Isaac et devenant le père des croyants, n'avait pas oublié le vœu qu'elle avait fait de concert avec Joachim. Dès que Marie put se passer d'une mère, ils songèrent à la rendre à Dieu qui la leur avait prêtée.

Conformément aux désirs de Marie elle-même, ils la conduisirent au temple. Marie, aidée par les anges, franchit toute seule les quinze degrés du sanctuaire, fut reçue par les prêtres et réunie à celles qui vivaient à l'ombre de la maison de Dieu.

Mais je me tourne vers vous, ô sainte Anne, dit le P. Jean-Thomas de Saint-Cyrille. Hé quoi ! est-ce ainsi, mère très douce, que vous vous hâtez d'éloigner de vous cette aimable enfant, que vous la séparez de votre sein, que vous l'écartez de vos côtés? Vous permettez qu'on emmène Marie ? Vous souffrez qu'on vous ôte les délices de votre âme ? Cette fille unique qui vous est si chère, fruit de tant de prières, de tant de larmes, de tant de jeûnes et d'aumônes, à peine est-elle née que vous la livrez au temple ! Vous rejetez le bâton de votre vieillesse? Jouissez du moins quelque temps encore d'une fille si parfaite, elle est votre joie, votre bonheur, votre couronne !... *O femme, que votre foi est grande*, que votre générosité est incomparable, quel présent plus cher, plus saint, plus excellent, plus magnifique fut jamais offert à Dieu ! Vous avez été sainte en la recevant, vous avez été plus sainte en la donnant.

Sainte Anne ne fut jamais la patronne de ces parents qui, ne sachant aimer véritablement ni Dieu ni leurs enfants, les empêchent de se consacrer à Dieu; mais, digne mère de celle qui, plus tard, offrira son divin Fils sur le Calvaire pour le salut des hommes, elle donna sa fille généreusement, sans retard et joyeusement. Car « Dieu aime celui qui donne avec joie », et donner promptement, c'est donner deux fois.

ANNE, MARIE ET JÉSUS

Nous ignorons la date précise de la mort de sainte Anne. On croit généralement qu'elle a cependant quitté cette vie pendant que Marie vivait dans le temple; plusieurs pensent qu'elle a vécu jusqu'après le retour de la Sainte Famille de la terre d'Egypte. C'est même ce que la Sainte Vierge aurait révélé un jour à sainte Brigitte. S'il en fut ainsi, la bienheureuse mère put donc être témoin des divines destinées de sa fille très sainte, destinées que l'ange lui avait sans doute apprises, mais dont elle avait gardé le secret au fond de son cœur. Elle put, dans un transport inexprimable, serrer sur son cœur maternel le Fils même de Dieu, devenu pour nous sauver de la mort éternelle son petit-fils bien-aimé. Elle put mourir, emportant avec les dernières prières de Joseph et de Marie, les dernières caresses et le dernier baiser de Jésus. Elle put raconter aux âmes des patriarches et des prophètes les merveilles de l'Incarnation, en attendant la visite du Rédempteur et l'Ascension glorieuse.

La France est devenue l'héritière des reliques de sainte Anne : elles reposent à Apt en Provence; et parmi tous les lieux de pèlerinage dédiés à la Mère de Marie, il n'y en a point de plus célèbre que celui de Sainte-Anne d'Auray en Bretagne.

Imprimerie P. Feron-Vrau, 3 et 5, rue Bayard, Paris VIIIe,

SAINT BERTHOLD, CONFESSEUR

Douzième siècle. — Fête le 27 juillet.



COMMENT LE BIENHEUREUX PÈRE EST PLACÉ A LA TÊTE DU MONASTÈRE DE GARSTEN

Il y avait autrefois dans la Norique danubienne (Styrie), vers l'an 1106, un monastère habité par des clercs qu'aucun vœu ne liait entre eux, mais qui, de leur plein gré, vivaient réunis sous la direction d'un certain Eberhard. Après la mort de ce supérieur, leur vie peu fervente fit désirer qu'on donnât à d'autres le monastère qu'ils occupaient.

Un jour qu'ils prenaient leurs ébats dans le fleuve, grand nombre d'imprudents périrent dans les flots et fournirent ainsi à Ottocar, margrave de Styrie et fondateur du monastère, l'occasion qu'il attendait depuis longtemps de leur retirer le couvent.

Enlevé aux clercs qui l'habitaient, celui-ci fut donc remis entre les mains de Berthold, prieur et archiviste de l'abbaye de Gœttwein. Les religieux étaient encore peu nombreux en Styrie, mais Berthold eut bientôt sous sa direction une florissante communauté. Une partie des clercs survivants, pressés par leur prince Ottocar, consentirent à embrasser la vie bénédictine. Parmi eux étaient deux clercs nommés Udalric et un autre appelé Eberhard, qui, après avoir d'abord résisté, devinrent ensuite de bons religieux.

Berthold, devenu ainsi le premier prieur de Garsten, accomplissait alors sa quarantième année. Les biographes nous laissent soupçonner qu'il était issu d'une illustre famille, sans s'étendre davantage sur ce sujet.

VERTUS RELIGIEUSES

Le monastère de Garsten une fois fondé, toutes choses allèrent heureusement sous la direction du saint abbé.

Ottocar prenait soin lui-même des religieux et ne les laissait manquer de rien. C'est pourquoi Berthold ferma difficilement la porte du couvent à ceux qui voulaient embrasser la vie monastique. Il recevait, comme un tendre père, tous ceux qui se présentaient avec un véritable désir de servir Dieu, et s'efforçait de les aider à se corriger de leurs défauts et à devenir de vrais moines.

Cependant, il ne laissait se relâcher en aucune façon les lois et la discipline religieuses, à tel point qu'il ne permettait à personne de franchir les limites du monastère, si ce n'est à ceux qui étaient chargés de l'administration des affaires temporelles et qui avaient reçu l'ordre de procurer à tous les choses nécessaires à la vie.

Le bienheureux abbé avait reçu au monastère un de ses jeunes neveux portant le même nom que lui.

Ce jeune homme portait sur son corps les livrées monastiques, mais était loin d'avoir, pour cette raison, l'âme plus religieuse. Il avait accoutumé, paraît-il, de franchir souvent, à l'insu du prieur, les clôtures du monastère pour s'en aller dans la campagne prendre ses ébats et agir en tout à sa guise.

Son pieux oncle, chaque fois que le bruit de pareilles aventures parvenait jusqu'à lui, ne laissait pas impunies les fautes de son neveu. Enfin, il se vit obligé de l'envoyer dans un autre monastère afin que, les liens de parenté n'étant plus là pour le protéger, il pût être remis plus facilement dans la voie du bien par de sévères corrections.

Mais si les religieux irréguliers trouvaient en lui un censeur de leurs fautes, tous, indistinctement, éprouvaient les effets de sa charité chaque fois que l'occasion s'en présentait.

Etait-il à table avec eux, jamais il ne les laissait manquer de quoi que ce soit. Quand, parfois, la portion de vin ou de poisson qui devait être donnée à chacun lui paraissait insuffisante, il s'adressait au Père céleste, plein de confiance en la bonté toute-puissante de Dieu, et ses fils spirituels ne manquaient jamais du nécessaire.

Si quelque chose de rare lui était apporté, ou bien il le partageait entre ses serviteurs, ou bien il le donnait aux pauvres, aux lépreux ou aux malades.

Pour lui, il était si peu préoccupé de son corps, qu'on eût dit qu'il l'avait oublié.

Aussi observait-il, non seulement l'abstinence perpétuelle de chair, comme c'était la coutume, mais il n'usait pas de poisson, et le plus souvent un pain grossier et un peu de bouillie lui suffisaient pour apaiser sa faim.

Pendant l'hiver, assez rude en ces climats, il avait bien garde de s'approcher du feu, et si une nécessité pressante l'obligeait à se réchauffer, il avait soin de ne le faire qu'à très grande distance.

Jamais il ne perdait une minute, on le voyait sans cesse occupé à la prière, ou à l'étude, ou au bien du prochain. Il fuyait l'oisiveté comme une ennemie.

Les revenus du monastère, lorsqu'il en prit la direction, étaient si minimes, qu'ils étaient insuffisants pour subvenir aux frais des clercs qui l'habitaient; mais, au temps du bienheureux Berthold, les revenus s'accrurent par les soins du céleste Père de famille et les nobles venaient apporter leurs biens aux pieds du vénéré prieur.

Cet accroissement lui causa une joie extraordinaire, car il lui permettait de venir plus efficacement en aide aux malheureux, l'objet de toute sa sollicitude.

A ce sujet, son biographe nous raconte que ses économes ayant caché plusieurs choses, de peur que ses aumônes ne vinssent à en priver la communauté, le saint abbé, dès qu'il en fut instruit, se les fit apporter et, les considérant comme volées, les jeta dans le fleuve.

Une autre fois, un des pauvres, qui se tenaient à la porte du monastère, demanda au Bienheureux de venir en aide à sa pauvreté. L'abbé, qui n'avait pas coutume de porter de l'argent sur lui, chargea l'économe d'en aller chercher dans sa cassette. Celui-ci revint bientôt, affirmant que la cassette était vide. Berthold remonte à sa cellule, cherche partout et trouve une somme qu'on avait cachée. Saisi d'indignation et estimant la vertu des religieux au-dessus de tous les trésors, il jette cet argent dans le fleuve, afin de donner une salutaire leçon à ces âmes trop attachées aux biens de la terre.

Il révoqua ensuite cet économe trop avare et confia sa charge à un autre.

TRAVAUX APOSTOLIQUES

La renommée du saint abbé de Garsten s'étendit dans toute la contrée. On venait de fort loin pour se recommander à ses prières et lui demander ses conseils, ou, du moins, pour le voir et recevoir sa bénédiction.

Le serviteur de Dieu avait un extrême dévouement pour entendre les confessions, bien persuadé que c'est le plus excellent moyen de faire du bien aux âmes. Quand on lui annonçait qu'un pécheur l'attendait pour se réconcilier avec

Dieu, il quittait tout pour aller le recevoir, l'encourager, l'instruire des vérités de la foi, s'il les ignorait et ne le laissait enfin que pleinement converti et purifié de ses fautes.

Il célébrait chaque jour la Sainte Messe avec ferveur et s'y préparait avec soin. Parfois, pendant cette préparation, on venait le chercher pour entendre des confessions, il se levait et y allait, ce qui l'obligeait, à certains jours, à retarder sa messe jusqu'à midi. Mais il ne se plaignait point de la fatigue, heureux d'avoir pu donner quelques âmes de plus à Jésus-Christ.

Le concours des fidèles finit par devenir si considérable au confessionnal du saint prêtre que les moines se plaignirent avec amertume qu'on leur enlevait leur père, et qu'on l'empêchait de gouverner son monastère. Berthold calma les esprits et n'en continua pas moins à recevoir les pécheurs, car il avait sous ses ordres deux prieurs qui veillaient à toutes choses dans le couvent.

Dans sa conduite vis-à-vis des pénitents qui venaient à lui, il unissait à la douceur une grande fermeté : suivant un usage du temps, il donnait souvent pour pénitence un certain nombre de coups de discipline qu'il infligeait lui-même séance tenante.

Souvent on lui apportait des dons pour le monastère. Il ne les recevait pas lui-même ; les fidèles les déposaient au pied de l'autel et un Frère convers, désigné pour cela, venait les recueillir.

DEUX BONS LARRONS

Pour que le va-et-vient des étrangers ne nuisît pas au recueillement des moines, le saint abbé fit construire à quelque distance du monastère une hôtellerie. C'est là qu'on recevait les hôtes, et nul autre que les religieux chargés de cet office n'avait de relations avec eux.

Mais il recommandait aux Frères hôteliers une charité pleine de zèle et de discrétion.

Un jour, il leur dit : « Vous recevrez bientôt un homme dans une grande angoisse, recevez-le et tirez-le du péril imminent où il se trouve. — Qui est-ce? demandèrent les moines. — Un homme indigne de miséricorde, reprit le Père, mais dans un extrême besoin ; il faudra l'accueillir par charité. »

Le lendemain, on vit accourir un soldat justement condamné à mort pour ses crimes de vol et de brigandage. Il fuyait les agents de la justice qui le cherchaient pour le pendre. Entré en toute hâte dans l'enceinte du monastère, il se jeta aux pieds des moines, les suppliant de le sauver, et promettant de consacrer le reste de sa vie à une sincère pénitence.

On va prévenir l'abbé. « Que faut-il faire? — Coupez-lui les cheveux et donnez-lui aussitôt l'habit monastique, » répondit Berthold.

Quand les agents de la police arrivèrent, les moines, usant du droit d'asile dont jouissait le couvent, refusèrent de livrer celui qui était devenu leur frère. Celui-ci, en effet, tint parole et expia ses fautes dans une sévère pénitence.

Le saint abbé, éclairé intérieurement par Dieu sur les dispositions des âmes, ouvrit de même les portes du monastère à un autre voleur nommé Embich, et cela malgré les protestations des Frères. On n'eut point à s'en repentir. Le voleur, devenu pénitent, édifia le monastère par ses vertus durant deux ans, et mourut comme un saint après avoir prédit la mort de Berthold et de quelques autres religieux. Ceux-ci moururent, en effet, au temps qu'il avait annoncé.

BERTHOLD ET SATAN

Un chevalier, nommé Tyéme de Hovestetin, eut la douleur de voir sa fille possédée du démon. Plusieurs prêtres essayèrent de chasser l'ennemi infernal, mais sans y réussir : le démon répétait par la bouche de sa malheureuse victime qu'il ne sortirait que sur l'ordre de Berthold.

Le chevalier envoya donc prier Berthold de venir chez lui. Pendant que le messager était en route, la possédée entra dans de grandes fureurs : « Méchant trompeur, disait-elle à son père, tu me trahis en envoyant chercher mon ennemi. »

Berthold arriva enfin. Il commanda, au nom de Dieu, à l'esprit mauvais et celui-ci abandonna sa proie.

A la vue de sa fille guérie, le chevalier entra en transports de joie, et toute la famille, partageant son bonheur, entoura de vénération le serviteur de Dieu.

Un seigneur, nommé Ragtz, parent de notre Saint, le priait depuis longtemps de venir le voir. Berthold finit par lui accorder cette satisfaction. Après s'être entretenu avec cette famille, le moine prit un moment de repos et se leva pour prier. Alors, le démon, descendant par la cheminée, parut dans la salle sous la forme d'un pourceau furieux ; mais Berthold fut seul à le voir, ainsi que le jeune fils de Ragtz, nommé Ulric, et qui n'avait pas encore l'âge de raison. L'enfant, épouvanté à la vue du monstre, se mit à pleurer et à pousser des cris terribles. Ses parents s'efforçaient en vain de le calmer. Mais le moine, saisissant une poignée de paille, se mit à frapper avec dédain la bête infernale, qui fut contrainte de s'enfuir par le chemin qui l'avait amenée. (Voir la gravure.)

Une autre fois, on lui amena une femme possédée du démon ; le Saint ordonna au démon de partir ; mais Dieu, par un juste châtiment de cette femme, permit à Satan de garder sa victime. Toutefois, tant que vécut encore Berthold, l'esprit malin ne put parler par sa bouche ; il ne pouvait qu'aboyer ou grogner.

Chaque soir d'été, on avait coutume dans ce couvent de laver les pieds à trois pauvres et de leur donner une aumône. Le dimanche, cet office d'humble charité était rempli par le Père Abbé. Mais les autres jours, Berthold ne manquait pas de se trouver présent, afin que, si le religieux désigné était un peu en retard, il eût la joie de le suppléer lui-même.

COMMENT LES PÈRES DE GARSTEN, QUI N'AVAIENT PU MANGER DE POISSON, SELON LA COUTUME ÉTABLIE EN LA FÊTE DE SAINT JACQUES, FRÈRE DE L'ÉVANGÉLISTE, EN PURENT CEPENDANT MANGER LE LENDEMAIN

Le jour où l'on célébrait la fête de saint Jacques approchait et, selon la coutume du monastère, du poisson devait, ce jour-là, par extraordinaire, être servi aux religieux qui s'abstenaient de chair pendant presque tout le cours de l'année. Mais le vivier du couvent n'en renfermait point pour le moment et le Frère économe n'ayant pu s'en procurer d'une autre manière, la fête se passa sans qu'on eût de poisson. Plusieurs religieux, encore faibles dans la vertu, en murmurèrent hautement. Ils se plaignirent à l'Abbé de ce qu'il refusait les adoucissements accoutumés, tandis qu'il ne permettait pas qu'on fît la moindre infraction à la discipline du monastère.

Le bienheureux Père, se jetant aux genoux des

religieux, leur demande aussitôt pardon de sa négligence.

« Attendez un peu, dit-il, aujourd'hui même je vous servirai du poisson à satiété. »

Chacun d'eux, étonné, se demandait où il en pourrait bien rencontrer, quand le saint homme, plein de confiance en la miséricorde divine, sortant un peu hors du monastère, rencontra sur son chemin un pêcheur qui venait de prendre un énorme corax (sorte de poisson) dont il fit hommage au monastère.

C'est ainsi que les Pères de Garsten purent manger du poisson, contrairement à leurs habitudes, au lendemain de la fête de saint Jacques.

Un autre jour, Berthold recevait des hôtes de qualité, qui, pour cela même, devaient être traités plus largement : le vivier se trouvait encore vide. L'Abbé ordonna aussitôt aux serviteurs du monastère de mettre des nasses dans le fleuve, de jeter des filets et de prendre du poisson.

Ceux-ci, qui déjà avaient perdu leur temps à en chercher dans ce lieu, répondirent que c'était inutile. Mais Berthold : « Allez, leur dit-il, la bonté de Dieu est grande, jetez le filet et le retirez ; il faut espérer qu'à l'exemple des disciples jetant le filet sur l'ordre du Christ et retirant une infinité de poissons d'un lieu où ils n'avaient rien pu rencontrer, votre obéissance vous vaudra même fortune. »

A peine furent-ils arrivés sur les rives du fleuve pour obéir et jeter le filet qu'ils aperçurent un thymalle (sorte de poisson) poursuivi par un rufus et qui, pour lui échapper, se jetait à la rive. Ils le prirent, avec son ennemi, de sorte qu'il leur semblait que le commandement du Père faisait accourir les poissons, non seulement dans leurs filets, mais jusque sur les rivages.

DES DERNIERS MOMENTS DU BIENHEUREUX PÈRE ET DES FUNÉRAILLES QUI LUI SONT FAITES PAR LES ANGES

L'heure de son ascension au ciel ne devait pas tarder comme l'avait prédit Embich, le voleur devenu moine à ses derniers jours.

Le bienheureux Père était étendu sur son grabat où il sentait chaque jour diminuer ses forces. Sur sa demande, Eberhard, l'ancien clerc récalcitrant, devenu, depuis, le meilleur disciple du bienheureux Berthold, vint l'assister à ses derniers moments avec un autre religieux du nom d'Hildibolde, que l'Abbé chérissait aussi plus particulièrement.

Sur la demande du malade, Eberhard envoya Hildibolde chercher de l'eau à la fontaine voisine; mais, dès que le Bienheureux l'eût versée et sentie, il la rendit à Eberhard disant: « C'est de l'eau et non du vin que je vous ai demandé. » Eberhard alla donc lui-même à la source accompagné d'Hildibolde, pour se conformer aux désirs du bienheureux Père, et lui rapporta l'eau qu'il y avait puisée de ses propres mains.

Berthold, approchant le liquide de ses lèvres, remarqua, comme la première fois, qu'on lui avait apporté du vin.

« O Christ, dit-il, versant des larmes, que faites-vous? vous faites des miracles sans avoir égard à mon indignité? »

Il défendit aux deux moines d'ébruiter ce prodige au dehors comme il avait accoutumé de le faire toutes les fois qu'il était l'objet d'une faveur de la part du ciel.

A cette époque, l'évêque d'Admunte, Gonfrid, était gravement malade; désespérant de conserver la vie, il envoya annoncer au bienheureux Père le danger dans lequel il se trouvait, lui annonçant sa fin prochaine et le chargeant du soin de ses funérailles.

« Allez, dit Berthold aux envoyés, votre pieux évêque est revenu à la santé; dites-lui de se charger de mes funérailles et de prier pour le repos de mon âme dès qu'il aura reçu la nouvelle de ma mort. »

Gonfrid était à l'heure même revenu à la santé.

Quant à Berthold, il mourut le 27 juillet 1140, remettant entre les mains de son ami Eberhard la direction du monastère, car ses moines pleins de confiance dans les lumières de leur abbé, l'avaient prié de se choisir lui-même son successeur.

Le Bienheureux était alors dans sa soixante-dixième année et avait gouverné pendant trente ans le monastère.

Citons un fait miraculeux qui se passa aux funérailles du serviteur de Dieu. Ceux qui portaient son corps à l'église du monastère, au milieu d'un nombreux cortège, sentirent tout à coup que le précieux fardeau ne pesait plus sur les épaules, et, miraculeusement soulevé au-dessus de leur tête, continuait à les suivre. Les témoins de cette scène, étonnés du prodige, ainsi que les religieux de Garsten, ne doutèrent pas longtemps que les anges ne se fussent chargés des funérailles de celui qui, pendant tout le cours de sa vie, s'était efforcé de leur ressembler.

E. Petithenry, Imp.-*gerant*, 8, rue François Ier, Paris.

SAINT SAMSON

Fête le 28 juillet.



Saint Samson guérit un jeune homme mortellement blessé en tombant d'un char.

SON ENFANCE

Vers l'an 480, deux époux chrétiens du pays des Demètes, en Grande-Bretagne, nommés Ammon et Anne, eurent un premier fils qui, à son baptême, reçut le nom de Samson.

Dès l'âge le plus tendre, l'enfant montra la piété la plus ardente et une vive inclination pour les hautes études, qui n'étaient guère cultivées à cette époque que par les Ordres monastiques. Son père, prévoyant pour ces motifs qu'il échapperait à sa tendresse en entrant dans le cloître, essayait de le diriger vers d'autres horizons; mais le ciel permit qu'un ange vînt avertir Ammon de seconder au contraire ces dispositions. Nouvel Abraham, le père fit dans son cœur le sacrifice de son fils, et alla immédiatement le confier à Iltud, abbé d'un monastère voisin. L'enfant n'avait que cinq ans.

SA JEUNESSE

Le saint abbé distingua vite les belles qualités de Samson et l'entoura de tendresse et de soins. A quinze ans, le disciple égalait presque le maître, et, devenu savant, il pouvait se mesurer avec les plus habiles. Loin d'en tirer vaine gloire, il ne cherchait la sagesse qu'aux pieds du crucifix. Un jour, ne pouvant résoudre une diffi-

culté philosophique, il s'adressa d'une façon plus pressante à Dieu, comme au seul maître dont il voulût recevoir les enseignements, et non seulement une lumière divine éclaira son entendement, mais sa cellule elle-même fut remplie de rayons, et une voix se fit entendre, annonçant que toute grâce demandée par lui serait accordée. Les nombreux miracles de saint Samson témoignent assez que Dieu ne refusa rien, en effet, à son serviteur.

SON PREMIER MIRACLE

Comme le Saint, encore écolier, était occupé avec quelques-uns de ses compagnons à arracher, sur le commandement de saint Iltud, les herbes folles d'un champ de blé, dans la saison où le soleil d'été est le plus ardent, un des enfants ayant soulevé une pierre, une vipère sortit de dessous et le piqua à la jambe. En quelques minutes, la mort de l'enfant était devenue imminente. Samson, rappelant à Dieu, dans son cœur, la promesse de son assistance, bénit la plaie, et la guérit, se servant pour tout baume d'eau bénite et d'huile prise à la lampe du sanctuaire.

SON ENTRÉE DANS LA VIE MONASTIQUE ET DANS LES ORDRES

Ammon entreprit encore de ramener son fils au monde, quand furent terminées ses études; mais, devant les résistances du jeune homme, il comprit enfin qu'il s'opposerait aux desseins de Dieu s'il l'empêchait plus longtemps de suivre sa vocation. Samson prit donc le froc dans le monastère où il avait été élevé. Il commença dès lors à s'imposer toutes les privations de jeûne, d'abstinence, de mortification que s'imposent d'ordinaire les saints, parce que la sainteté est impossible sans leur concours et sans une continuelle vigilance. Saint Dubrice, évêque de Caërlon, lui conféra l'ordre du diaconat, et, pendant la cérémonie, une colombe plana sur la tête du néophyte, Dieu voulant ainsi marquer combien le nouveau diacre lui était agréable. La colombe reparut à la cérémonie de la prêtrise de Samson, et, plus tard, à celle de sa consécration d'évêque. Tous les yeux purent la voir.

IL CONVERTIT DEUX DE SES ENNEMIS

On s'étonne que Samson ait pu avoir des ennemis. Il arriva pourtant que deux neveux de saint Iltud, tous deux hôtes du monastère, l'un à titre de pharmacien, l'autre comme prêtre, l'un et l'autre de mœurs corrompues, prirent le Saint en telle aversion qu'ils ne négligeaient aucune occasion de le contrister. Ils en vinrent à former le projet de l'empoisonner. Le pharmacien prépara à cet effet un poison violent qu'il présenta au jeune religieux un jour où, pour obéir à la règle, tous les membres du monastère devaient user d'un breuvage composé de quelque infusion de plantes médicinales. A leur grand étonnement, Samson le but sans en ressentir aucun mal. Or, ils avaient essayé l'effet de ce poison sur un chien vigoureux qui était mort en quelques minutes. Ce miracle du ciel convertit le pharmacien, mais l'autre n'en donna que plus de haine à celui dont la vertu, par la permission de Dieu, se jouait de ses artifices. Le dimanche suivant, Samson servait lui-même la messe à ce prêtre sacrilège, quand le démon s'empara par une possession manifeste et épouvantable de cet indigne ministre de l'autel. Il fallut un nouveau miracle de Samson pour délivrer ce possédé et l'arracher au démon. Ses prières obtinrent cette délivrance et cette conversion.

IL ENTRAINE SA FAMILLE ENTIÈRE A LA VIE RELIGIEUSE

L'éclat de ses vertus et des miracles que le ciel répandait sous sa main, attira vite sur Samson l'attention du pays entier; il demanda à saint Iltud, afin de pouvoir mener une vie plus cachée, la permission de se retirer dans un monastère gouverné par un abbé du nom de Pyron, et situé dans une île écartée de l'Océan, entre le pays des Anglo-Saxons et celui des Armoricains.

Il s'y trouvait depuis quinze jours quand un courrier le vint prendre pour le conduire à son père. Celui-ci était à toute extrémité et voulait voir son fils avant de mourir. L'abbé Pyron ordonna à son disciple de partir incontinent, et celui-ci obéit. La légende rapporte que, traversant une forêt, le Saint et le messager furent poursuivis par le démon, qui leur apparut sous les traits d'une femme de grande beauté, mais la tentation ne triompha ni de l'un ni de l'autre. Le démon vaincu s'en vengea en traînant sur les rocs et parmi les ronces l'envoyé du père de Samson jusqu'à ce que son corps ne fût plus qu'une plaie; alors, d'un signe de Croix, Samson, recourant au Seigneur, mit en fuite l'esprit malin, et guérit le blessé sans qu'il restât trace de ses meurtrissures. Quand ils arrivèrent au logis d'Ammon, le vieillard, toujours très malade, eut grande joie cependant; mais, songeant vite au salut de son âme, il fit taire tous autres sentiments et voulut s'humilier en se confessant à son propre fils. Samson admira les bons sentiments de son père, et pria pour lui avec tant de ferveur, que le ciel accorda à l'âme du vieillard la rémission de toutes ses fautes et à son corps la guérison de la maladie qui le menaçait de mort. Cette double vie de la santé et de la grâce, le vieillard, reconnaissant, voulut immédiatement la consacrer au souverain Maître. Cinq de ses fils, frères de Samson, formèrent une semblable résolution, leur mère ressentit le même attrait et toute cette pieuse famille prit le chemin des cloîtres, chacun où le dirigeait le doigt de Dieu. Un oncle et une tante ne résistèrent pas à un tel exemple, et, se convertissant, les imitèrent dans le sacrifice.

Seule, une sœur de Samson eut moins de courage et resta dans le monde. Ammon et Umbrafel, le père et l'oncle du Saint, le suivirent quand il rentra au monastère du prieur Pyron, et c'est là, près de lui, qu'ils prirent l'habit et commencèrent leur vie religieuse.

IL EST NOMMÉ ABBÉ

A peine avaient-ils passé quelques mois dans la paix et le recueillement de la vie religieuse, que l'abbé Pyron vint à mourir. Cette mort affligea beaucoup Samson qui perdait en lui un père et un ami. Dès que la tombe se fut fermée, la voix de ses compagnons, ayant à se choisir un supérieur, s'accorda à l'appeler à cette charge. L'humilité du Saint en fut consternée. Il accepta néanmoins pour faire la volonté de Dieu. Zèle, charité, prudence, il réunit toutes les qualités que peut avoir un maître. Ce qui brilla particulièrement à cette époque de sa vie fut sa charité pour les pauvres. Il avait donné l'ordre de ne jamais en rebuter aucun. Un jour, n'ayant autre chose à donner que le miel des abeilles qui avaient leurs ruches dans les jardins du couvent, il ne put résister à l'élan de sa

charité, et fit vider les ruches de leurs trésors pour en faire profiter les pauvres. Dieu permit que, le lendemain, les ruches fussent encore pleines comme si on n'y eût pas touché.

IL VA EN IRLANDE

Il gouverna dix-huit mois son abbaye. Mais la Providence ayant amené d'Irlande à son monastère quelques religieux qui venaient de Rome et retournaient à leur cloître, il implora de saint Dubrice, son évêque, la permission de faire un voyage en Irlande dans la compagnie de ces religieux. Il avait reconnu combien ils étaient versés dans les études sacrées et voulait s'instruire à leur école. Il passa ainsi quelque temps dans l'Hibernie, disciple dans les sciences humaines, mais maître consommé dans la science de la sainteté.

Quelques miracles attirèrent encore sur lui l'attention et il fut bientôt entouré d'honneurs et de considération, aussi son humilité n'y put tenir. Il sollicita et obtint de ses nouveaux supérieurs l'autorisation de retourner à son monastère.

Il allait monter sur un navire : le vent gonflait les voiles et on allait quitter le rivage, quand des religieux accoururent. Leur supérieur était tombé sous le pouvoir du démon, ils venaient supplier le Saint d'être leur intermédiaire près du ciel. Le commandant du navire ne voulait pas retarder. « Allez, disait Samson, partez quand vous voudrez, je vous retrouverai demain ! » et il courut au monastère de ces religieux, peu éloigné du port. Le capitaine du voilier donna l'ordre de lever l'ancre ; le navire essaya de s'éloigner, mais un souffle surnaturel le repoussait à la côte, et, le lendemain, quand Samson revint, son œuvre de grâce accomplie, le navire l'attendait. Le prieur, délivré de sa possession, accompagnait Samson. Dans sa reconnaissance, il ne voulait plus se séparer de son bienfaiteur, et il venait d'abandonner à sa juridiction le monastère à la tête duquel il avait été lui-même. Samson avait promis aux religieux de cet Ordre de leur choisir un nouveau supérieur dans sa propre maison.

IL S'ENFUIT DANS LA SOLITUDE

Rentré au moustier de l'abbé Pyron, il eut la satisfaction d'y voir son père et son oncle très avancés dans les voies spirituelles. S'élevant immédiatement au-dessus de toutes considérations humaines, il leur commanda, au nom de l'obéissance, de partir pour le monastère d'Irlande qu'il venait de laisser sans directeur. Après quoi, lui-même choisit quatre de ses religieux, et, ayant pourvu à la direction des autres, comme poussé par une force surnaturelle, il se met en route avec ses compagnons.

Sur les rives de la Saverne, non loin des ruines d'un castel antique, nos voyageurs découvrirent une grotte d'accès difficile, au fond d'une épaisse forêt. Samson établit ses quatre religieux dans les murs ruinés du castel, et lui, se retira dans la caverne, leur en interdisant l'entrée. La vie qu'il mena dans cet endroit ne peut se définir : Chaque dimanche, il sortait pour aller célébrer la messe à l'oratoire édifié par ses religieux. Pour sa nourriture, il se contentait d'un pain tous les mois, puis se retirait sans laisser deviner l'endroit de sa retraite. Un jour, néanmoins, ses pas furent si bien épiés, que sa grotte fut découverte. Vers le même temps, l'évêque de la contrée tenait un synode, et le récit ayant été fait à cette assemblée des merveilles de la vie de saint Samson, il ordonna de l'aller chercher et de l'amener. Il en fut ainsi et Samson dut prendre, par ordre du prélat, la direction du monastère fondé jadis par saint Germain d'Auxerre dans ces parages.

IL EST NOMMÉ ÉVÊQUE

La Providence le réservait à une plus grande dignité. Peu de temps après, trois évêques s'assemblaient au monastère qu'il dirigeait. Ils avaient à élire un évêque. Or, l'usage de l'Eglise, en Cambrie, dans ces temps reculés, voulait qu'à chaque intronisation d'évêques, on sacrât avec le prélat deux autres évêques destinés à lui servir d'assesseurs. Il y avait ainsi trois évêques à ordonner et trois qui ordonnaient. Cette fois, l'évêque titulaire était choisi et un de ceux qui avaient à partager sa dignité ; mais le choix du troisième avait été remis jusqu'au jour de l'assemblée. Saint Dubrice, l'un des trois évêques consécrateurs, eut dans la nuit une vision : Un ange l'avertissait que, par ordre de Dieu, le troisième évêque devait être Samson. La même nuit, saint Samson eut également une vision. Les apôtres saint Pierre, saint Jacques et saint Jean se présentèrent à lui, revêtus d'ornements épiscopaux ; ils le sacrèrent évêque, puis disparurent. Saint Dubrice n'eut donc qu'à confirmer ce sacre extraordinaire, et, durant la cérémonie, on vit la blanche colombe des fêtes sacerdotales se tenir immobile au-dessus de la tête de l'élu de Dieu. Dans la suite, on vit souvent les anges eux-mêmes le servir à l'autel.

UN ANGE LUI ORDONNE D'ALLER EN ARMORIQUE SES DERNIERS MIRACLES EN ANGLETERRE

L'emploi d'évêque auxiliaire ne suffisait pas au zèle immense du nouveau pontife, et, d'autre part, c'était trop pour son humilité. Son sacre était passé depuis plusieurs années.

« Va ! lui dit un ange une nuit de Pâques, traverse la mer, rends-toi au pays d'Armorique au milieu des ouailles que Dieu te réserve. »

Et Samson se prépara à partir.

Il voulut visiter préalablement tous les siens, et vit sa mère et ses frères. C'était le suprême adieu. En voyage, il répandait la grâce sur ses pas.

Un jour, il traversait un village où les habitants célébraient une sorte de fête païenne autour d'une statue d'idole qu'ils avaient conservée. C'étaient des danses, des jeux, des festins, le tout mêlé de libertinage. Au moment où Samson passait, un jeune homme qui conduisait un char se vit emporter par les chevaux fougueux et fit une chute affreuse qui le laissa mort sur place. Saint Samson se fit apporter le corps, resta deux heures en prières et lui rendit la vie. Les habitants renoncèrent à leurs plaisirs sensuels et se convertirent.

Samson trouva plus loin un endroit qui lui semblait favorable à la construction d'un monastère, il s'y arrêta donc et mena à bonne fin cette fondation. Un serpent gigantesque occupait une caverne qu'il avait choisie pour y prendre son repos, ce serpent répandait la terreur dans toute la contrée, les chroniques disent que c'était un dragon (mot que les anciens ont étendu un peu à toutes sortes de bêtes fauves d'une férocité extraordinaire). Samson délivra le pays de ce fléau. Son nouveau monastère terminé, il appela son père pour en être supérieur, et partit pour l'Armorique.

IL FONDE UN MONASTÈRE A DOL

Saint Samson envoyé par Dieu vers nos rivages ne venait point seul. Un grand nombre de saints religieux avaient obtenu de l'accompagner. Citons saint Magloire et saint Malo. Ils abordèrent à un petit port nommé Winiau, formant l'embouchure d'une rivière appelée le Petit-Guyon, dans la partie septentrionale du département actuel d'Ille-et-Vilaine. Ils rencontrèrent en débarquant un seigneur de l'endroit, nommé Privatus, dont la femme était lépreuse et la fille possédée du démon. Saint Samson, ému de compassion à la vue de ce malheureux, le suivit dans son domaine et guérit les deux malades. La reconnaissance de Privatus fut si grande, qu'il offrit au Saint une partie de ses terres pour y fonder un couvent. Telle fut l'origine de Dol, Dol qui signifie deuil, en souvenir de cette origine, bien que quelques auteurs prétendent que cette dénomination vienne du même mot Dol, qui, en breton cambrien, veut dire terre basse et fertile.

Le monastère de Dol était fondé. Des cabanes se groupèrent autour. Dol devint une ville qui a eu ses gloires et ses beaux jours. Peu de temps après, saint Samson fit encore bâtir à Laudtmeur un couvent dont il fit abbé son neveu, saint Magloire.

IL RETOURNE A PARIS — IL EST CONSTITUÉ ÉVÊQUE DE DOL

De grands troubles divisaient la Bretagne. Le roi Canao avait tué le roi Jonas. Les grands de la contrée suppliaient le prieur de Dol de se rendre à Paris pour demander secours à Childebert, en faveur de Judual, fils de Jonas. Samson remplit cette mission, et Childebert, cédant à des considérations politiques, ne se pressa point de rétablir le jeune prince dans les Etats de son père; mais, plein de déférence pour le saint ambassadeur, il lui donna des terres sur la rivière de Risle entre Brionne et Pont-Audemer, en Normandie. Samson y construisit le monastère de Pentalle, soumis à celui de Dol. En se rendant à cette nouvelle propriété, il eut occasion de visiter saint Germain, évêque de Paris. Les deux saints se rencontrèrent dans une maison de campagne, au temps des vendanges. L'eau manquait; mais, à la prière de Samson, une source abondante et limpide jaillit à l'improviste dans les jardins.

Judual rentra enfin en possession de ses Etats, et, plein de reconnaissance, combla de présents le monastère de Dol. Il agissait en même temps, se faisant appuyer de l'autorité de Childebert, pour que le pape Pélage Ier érigeât ce monastère en évêché. Le pape accorda cette faveur et envoya le pallium à saint Samson, qui le reçut pieds nus et prosterné devant l'autel, protestant de son indignité.

Aujourd'hui, Dol n'est plus même évêché. Seule, sa cathédrale, dressant vers le ciel sa masse de granit, retrace avec ses sculptures, ses vitraux étincelants, ses inscriptions antiques et ses dalles sépulcrales, les gloires d'autrefois.

IL ASSISTE AU 3e CONCILE DE PARIS — SA MORT

En 557, saint Samson se transporta de nouveau à Paris pour assister au 3e concile de cette cité. Là, comme partout, son humilité se signala. Il refusa de signer avec les archevêques, comme le privilège du pallium l'y autorisait, et il mit son contre-seing l'avant-dernier des évêques, avec cette formule : *Samson, pécheur, j'ai signé.* La même humilité lui fit refuser de prendre l'appartement que le roi avait fait préparer pour lui dans son palais, et il se retirait dans le monastère de Saint-Germain. Il était à cette époque d'un âge avancé et courbé sous le poids des ans. Dans son voyage pour retourner en Bretagne, une des roues du chariot qui le portait se brisa dans la Beauce. Il était difficile de trouver un ouvrier. Samson fit un signe de Croix sur la roue, et Dieu voulut qu'elle se retrouvât instantanément en parfait état. Le roi Childebert, informé du miracle, désira qu'on bâtît un monastère en ce lieu. Notre Saint l'appela Rotmon. C'était une dépendance de l'abbaye de Dol. Le Saint semait les miracles sur sa route. Il délivra à Dol huit démoniaques et guérit deux agonisants; enfin, il rendit l'usage de la vue à une dame de qualité qui, au mépris de sa défense, était entrée dans son monastère et avait été frappée par le ciel de cécité à la suite de cette faute.

Une maladie assez longue lui fit comprendre que le terme de sa vie était arrivé. Il rassembla ses religieux, et désigna, en leur présence, saint Magloire pour son successeur; puis, ayant reçu les derniers sacrements, il rendit son esprit à Dieu le 28 juillet, l'an de Notre-Seigneur 565.

Une partie de ses reliques est conservée à Paris, dans l'église de Saint-Jacques du Haut Pas. La révolution a profané et fait disparaître celles qui restaient à Dol.

On peut dire que saint Samson est une des plus belles fleurs de cette couronne de saints qui ont illustré la Bretagne. Son nom y est resté en grande vénération.

Imp.-gerant E. PETITHENRY, 8, rue François Ier, Paris.

SAINTE MARTHE

Fête le 29 juillet.

Sainte Marthe, la sœur de Marie-Madeleine et de Lazare, appartenait à une famille illustre. Sa mère, Eucharie, était issue de la maison royale d'Israël, et son père, Théophile, noble Syrien, avait été gouverneur de toute la contrée maritime, et il comptait parmi les premiers satrapes du royaume.

Dès son adolescence, Marthe reçut l'administration des biens patrimoniaux que ses parents avaient laissés dans la Judée et sur les bords du Jourdain. Elle se montra digne de la confiance qu'on lui témoignait. Douce et aimable envers les siens, elle avait renoncé aux joies légitimes du monde, et elle remplissait, dans le célibat, auprès de son frère et de sa sœur, la charge de mère de famille, que ses parents lui avaient léguée. Elle n'usait des biens considérables dont elle avait la garde que pour soulager toutes les misères. C'est en se faisant hôtesse des pauvres qu'elle se préparait à donner un jour l'hospitalité au Sauveur.

LA FAMILLE DE MARTHE ENTRE EN AMITIÉ AVEC NOTRE-SEIGNEUR

Notre-Seigneur avait été invité chez Simon le pharisien et il était assis dans la salle du festin, lorsqu'une illustre pécheresse de la ville vint se prosterner à ses pieds, et, les baisant, elle les lavait de ses larmes, les oignait d'un parfum précieux, qu'elle répandait avec profusion d'un vase d'albâtre. Jésus ne repoussa pas la pécheresse qui témoignait tant de repentir et tant d'amour, mais le pharisien Simon se scandalisa et, n'osant interpeller le divin Maître, son hôte, il se dit en lui-même : « Si cet homme était véritablement prophète, il saurait bien que cette femme est une pécheresse et il ne lui permettrait pas de le toucher. »

Jésus, qui lit au fond des cœurs, lui reprocha bien vite son incrédulité, et, lui montrant la pécheresse prosternée à ses pieds :

« En vérité, je vous le dis, beaucoup de péchés lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé. » Et, se tournant vers elle, il répéta : « Tes péchés te sont remis. »

La pécheresse justifiée était Marie-Madeleine, la sœur de Marthe, et, à partir de ce jour, les deux sœurs se mirent sans doute à la suite du Sauveur avec les saintes femmes, et là le Sauveur daigna les distinguer de telle sorte que Marthe, Madeleine et Lazare, leur frère, devinrent ses amis privilégiés sur la terre, et il se reposa dans leur maison.

LA MEILLEURE PART

Un jour donc que Notre-Seigneur se rendait à Jérusalem, il entra dans le bourg de Magdalon, domaine de Marie-Madeleine. Ce fut Marthe qui le reçut. Pendant que la Sainte se livrait avec agitation à tous les soins domestiques, sa sœur, comme au premier repas, demeurait aux pieds du Sauveur, et elle écoutait sa parole. Marthe ne sut pas alors le prix de cette contemplation divine, et, trouvant que sa sœur ne comprenait pas les devoirs de l'hospitalité, et qu'elle en usait mal vis-à-vis d'elle, qui se dévouait à tout préparer, elle ne put s'empêcher de s'écrier :

« Seigneur, ne considérez-vous pas que ma sœur me laisse tout préparer ? dites-lui donc de venir à mon aide. »

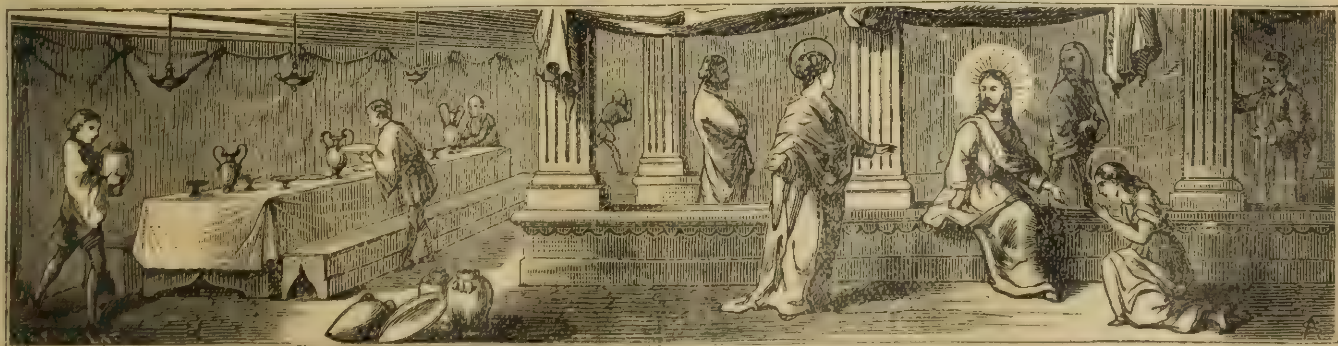
Marie-Madeleine, tout entière à la contemplation de son Dieu, laissa au Christ le soin de prendre sa défense.

« Marthe, Marthe, lui dit le Maître, pourquoi ce trouble et cette inquiétude ? il n'y a qu'une chose de nécessaire. Marie a choisi la meilleure part, et elle ne lui sera pas enlevée. »

C'est la réponse que Notre-Seigneur fait encore aujourd'hui au monde, lorsqu'il accuse les religieux de n'être pas des citoyens assez utiles aux choses de la terre. Ils ont choisi la meilleure part, et elle ne leur sera pas enlevée.

RÉSURRECTION DE LAZARE

Notre-Seigneur chassé de Jérusalem par les Juifs qui avaient menacé de le lapider, était retourné dans la Galilée, quand Lazare, le frère de Marthe et de Marie, tomba malade à Béthanie. Aussitôt, les deux sœurs envoyèrent dire au Sauveur : « Seigneur, celui que vous aimez est malade. » Et Jésus, loin d'accourir auprès de celui qu'il aimait, répondit : « Cette maladie n'est point





pour la mort de Lazare, mais elle est pour la gloire de Dieu et afin que le Fils de Dieu soit glorifié par elle. » Il resta deux jours encore en Galilée; or, dès ce moment, Lazare était mort.

Il n'avait pas cependant dédaigné la prière de Marie et de Marthe, et le troisième jour n'était pas encore écoulé, lorsqu'il dit à ses disciples : « Retournons en Judée. » Et comme les disciples, effrayés pour leur propre vie, lui rappelaient la haine des Juifs et lui représentaient les périls du voyage : « Lazare, notre ami, dort, répondit-il, mais je vais le réveiller de son sommeil. » Les disciples ne comprirent pas le sens de ces paroles, et ils lui objectèrent que ce sommeil bienfaisant était un indice de la guérison. Jésus leur dit ouvertement : « Lazare est mort, et je me réjouis de ne m'être pas trouvé là, afin que vous croyiez. » Et, sans écouter leurs craintes, il se rendit à Béthanie, où Lazare était déjà depuis quatre jours dans le tombeau.

Beaucoup de Juifs étaient accourus pour consoler Marthe et Marie. Dès que Marthe apprit l'arrivée de Jésus, sans rentrer à la maison où Marie reposait, elle courut au-devant de lui et elle s'écria :

« Seigneur, si vous eussiez été ici, mon frère ne serait pas mort; mais je crois que tout ce que vous demanderez à Dieu, Dieu vous l'accordera.

— Ton frère ressuscitera, » dit Jésus.

Mais Marthe ne pouvait croire que sa prière était exaucée.

« Je sais qu'il ressuscitera au dernier jour.

— Je suis la résurrection et la vie, et celui qui croit en moi, même s'il est mort, vivra, et celui qui vit et croit en moi ne mourra point dans l'éternité; crois-tu cela ? »

Et Marthe, éclairée par la lumière d'en haut, s'écria : « Seigneur; je crois que vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant, qui êtes venu dans ce monde pour le salut du genre humain. » Cette parole de foi, qui avait valu à Pierre les grandes promesses, allait être récompensée ici par le plus grand miracle du Sauveur.

Marthe, après cette parole, courut vers sa sœur et lui dit à voix basse : « Le Maître est là, il t'appelle. »

Marie se leva précipitamment et courut se jeter aux pieds de Jésus, qui était encore à une certaine distance de la maison, au lieu où Marthe l'avait rencontré.

« Seigneur, si vous aviez été ici, il ne serait pas mort. »

Jésus, à la vue de Marie qui pleurait et des Juifs qui l'accompagnaient en pleurant, sentit son âme se troubler, et il demanda : « Ou l'avez-vous placé? » On lui répondit : « Venez et voyez. » Et Jésus se mit à pleurer.

Les Juifs eux-mêmes, touchés par cette grande douleur, se dirent entre eux : « Voyez comme il l'aimait! » Mais plusieurs murmuraient encore : « Ne pouvait-il pas, lui qui a ouvert les yeux de l'aveugle-né, empêcher Lazare de mourir ? »

Jésus pleurait, moins sur Lazare, puisqu'il allait le ressusciter, que sur tant d'âmes mortes à la vie de la grâce par le péché mortel.

Conduit dans la grotte funéraire, le Christ, frémissant de douleur, s'avança vers le tombeau, et il demanda qu'on enlevât la pierre. Mais Marthe, craignant que l'odeur du cadavre ne l'incommodât : « Maître, il sent déjà mauvais; il y a quatre jours qu'il est mort. » Jésus lui repartit avec une autorité pleine de douceur : « Ne vous ai-je point dit que si vous croyez, vous verrez la gloire de Dieu ? » Et, s'avançant vers la tombe ouverte, il rendit témoignage à son Père qui est dans les cieux, et d'une voix forte, il s'écria : « Lazare, sors du tombeau. »

A l'appel de son Dieu, le mort se réveilla soudain, et, en se levant malgré les entraves qui lui liaient les pieds et les mains, et le linceul qui lui voilait la face, il apparut dans l'horrible pompe sépulcrale, environné de bandelettes, rendant un éclatant hommage au Dieu qui l'avait arraché à la mort. Et Jésus, s'adressant aux Juifs, s'écria : « Dégagez-le de ses liens, et laissez-le aller. »

Cette victoire du Christ était complète; elle n'était cependant que le prélude de la victoire définitive qu'il devait remporter sur la croix.

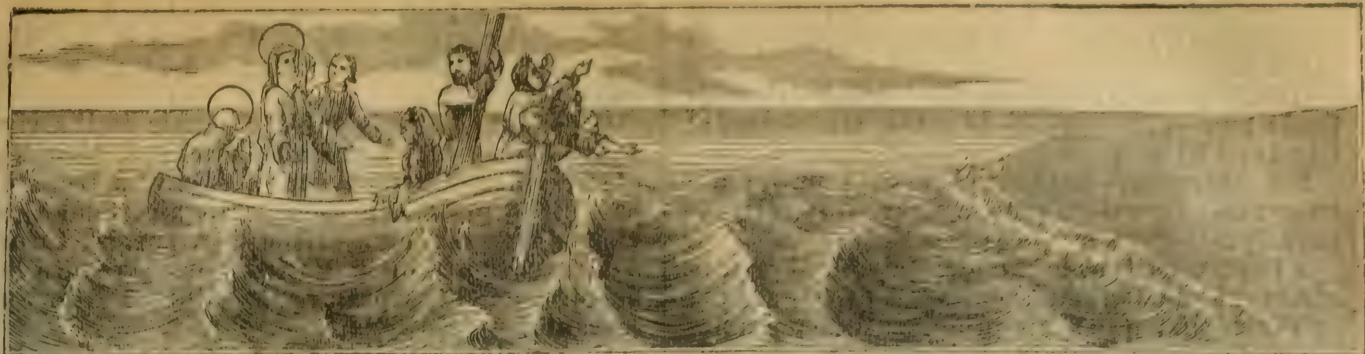
A LA PASSION

L'heure de la dernière victoire était venue, et Jésus quitta Béthanie (la maison de l'obéissance), pour se rendre à Jérusalem. Les deux sœurs l'y suivirent, et elles assistèrent avec les saintes femmes aux péripéties émouvantes de la Passion. Pendant que Marie, la pécheresse justifiée, fondait en larmes en voyant souffrir, pour effacer les péchés du monde, celui qu'elle avait tant aimé, Marthe, plus calme dans son affliction, soutenait avec une tendre sollicitude la Mère de Dieu, dont le cœur était percé par sept glaives de douleur.

Avec les autres saintes femmes elles demeurèrent au pied de la croix pendant la journée du Vendredi-Saint, et quand, vers le soir, Joseph d'Arimathie vint ensevelir Jésus, elles l'accompagnèrent en pleurant jusqu'au tombeau.

L'Evangile se tait désormais sur Marthe, l'hôtesse du Seigneur, et il ne raconte plus que les gloires de Madeleine au jour de la Résurrection. Mais nous savons que Marthe, associée à la vie de sa sœur, partagea toutes ses douleurs comme tous ses triomphes, et, dans la seconde partie de sa vie, la tradition nous la fait voir participant à son apostolat pour la conversion de la France.

Après l'Assomption de la Sainte Vierge, Marthe, Marie-Madeleine et Marie Salomé, qui s'étaient



attachées au service de la Mère de Dieu, n'échappèrent pas à la persécution qui s'éleva en Judée.

Saisies par les Juifs, elles furent exposées aux flots avec Lazare, leur frère, Maximin qui sera le premier archevêque d'Aix, et quelques autres, sur un navire sans voiles, sans cordages, sans gouvernail.

Mais Jésus qui, au milieu de la tempête, avait sauvé et conduit la barque de Pierre, veillait sur celle de Marthe et de Marie : les vagues irritées s'inclinèrent soudain devant les serviteurs du Christ, et la mer fit, à travers ses montagnes mouvantes, un libre passage au frêle esquif qu'elle menaçait d'engloutir. On eût dit que le tombeau de Lazare s'entr'ouvrait encore une fois pour rendre témoignage à la puissance et à l'amour de Jésus.

Les anges dirigèrent cette barque, privée de gouvernail, et les flots la déposèrent sur la terre de France. Les Juifs persécuteurs avaient été à leur insu les instruments de la miséricorde divine; ils avaient cru condamner à une mort certaine les amis de Jésus, et ils préparaient la conversion de la fille aînée de l'Eglise, en lui envoyant des apôtres.

Ce débarquement miraculeux a laissé sur la côte de Provence de vivaces souvenirs ; au lieu même où la barque est venue aborder s'élève aujourd'hui le hameau des Saintes-Marie. On y conserve comme un précieux dépôt les corps des saintes Marie Salomé et Jacobée, et il s'y fait de nombreux miracles.

Les saints prirent possession de la terre que Dieu leur donnait : Lazare s'établit à Marseille, dont il fut le premier évêque et où l'on vénère son tombeau; Trophime et Maximin allèrent fonder la métropole d'Arles et l'archevêché d'Aix; Marie-Madeleine se réfugia dans la solitude de la Baume, où elle continua sa vie de pénitence et de contemplation ; Marthe et sa servante Marcelle s'adonnèrent à la vie active, et elles se dirigèrent du côté d'Avignon.

SAINTE MARTHE ENCHAINE LE DRAGON

Au moment où sainte Marthe commençait son œuvre d'évangélisation dans les cités riveraines du Rhône, un monstre effroyable, connu sous le nom de *Tarasque*, jetait la terreur dans toute la contrée. Son souffle répandait une fumée pestilentielle, et sa gueule, armée de dents aiguës, faisait entendre des sifflements perçants et des mugissements horribles. Il déchirait avec ses dents et ses griffes tous ceux qu'il rencontrait, et la seule infection de son haleine suffisait à ôter la vie.

Or, un jour que Marthe annonçait la parole divine dans la ville de Tarascon, près de laquelle le monstre avait établi son repaire, la foule s'écria : « Si vous parvenez à détruire le dragon, nous embrassons sans tarder votre foi. — Si vous êtes disposés à croire, repartit la Sainte, tout est possible à l'âme qui croit. » Et, seule, elle s'avança vers l'antre redouté, suivie de loin par la foule qui osait à peine la regarder.

Pour combattre cet ennemi terrible, la Sainte n'a qu'une arme, le signe de la Croix; mais voici qu'à ce signe l'animal farouche baisse la tête, il tremble, et sainte Marthe, l'enchaînant avec sa ceinture, l'amène comme un trophée de victoire aux habitants. Ceux-ci ont peine à en croire leurs yeux et tremblent encore devant le monstre captif. Marthe les rassure, et ils immolent avec joie le dragon vaincu, en rendant grâces au Christ.

En effet, sous cette forme, c'est Satan lui-même, l'antique dragon, qui venait d'être vaincu.

Depuis ce temps, les Tarasconais célèbrent leur délivrance par une magnifique procession, où l'on traîne un monstre enchaîné pour figurer la *Tarasque*. Plusieurs pensent que c'est le nom de cette bête enchaînée par sainte Marthe, qui leur a fait donner le nom de Tarascon à leur cité.

Marthe est demeurée la patronne de Tarascon.

Marthe s'établit dans la ville qu'elle venait de délivrer; elle se fit la servante et l'hôtesse des pauvres, et une communauté de vierges se réunit sous sa direction. Bientôt, les foules affluèrent auprès de sa demeure, qu'illustrèrent de nombreux miracles.

Saint Trophime d'Arles et saint Eutrope, évêque d'Orange, dédièrent dans la maison même de Marthe une église au Seigneur. L'affluence des pèlerins fut telle que le vin manqua. L'hôtesse du Sauveur, confiante dans la bonté du Maître, ordonna aussitôt de puiser de l'eau au nom de Jésus et d'en servir abondamment à tous les convives. A la prière de sa servante, le Christ, renouvelant le miracle de Cana, changea en vin délicieux l'eau que l'on avait puisée, et les évêques décidèrent que la mémoire de ce miracle serait célébrée chaque année solennellement, au jour de la Dédicace de la basilique.

Cependant, la vie de Marthe touchait à sa fin. Déjà l'hôtesse du Seigneur avait vu dans une vision l'âme de sa sœur, environnée par les anges, s'envoler vers l'Epoux; elle-même, en proie à une fièvre violente, étendue sur un lit de sarments, avait prévu sa mort prochaine.

Lorsque le jour désigné par elle fut arrivé, par son ordre on étendit sous un arbre touffu de la paille recouverte d'un cilice, et on la plaça dès le matin sur ce lit improvisé. Marthe demanda l'image de Jésus crucifié. Puis, tournant ses regards vers les fidèles accourus pour recueillir son dernier soupir, elle les supplia d'accélérer par leurs prières le moment de sa délivrance. Elle-même éleva les yeux vers la croix et s'écria : « O mon hôte, ô mon Sauveur, pourquoi tardez-vous?..... » Elle eut à peine le

temps d'achever cette prière : le Seigneur, dont elle avait été l'hôtesse sur la terre, était devenu son hôte dans le ciel.

C'était le quatre des calendes d'août, le huitième jour après la mort de sainte Madeleine, et elle avait 65 ans.

Ses obsèques, auxquelles assista une foule immense, furent illustrées par un éclatant miracle.

A l'heure où tout le monde était réuni pour la cérémonie de l'inhumation, saint Front, évêque de Périgueux, qui avait promis d'assister à ses funérailles, se préparait à célébrer le Saint Sacrifice. Assis sur sa chaire épiscopale, il attendait les fidèles, quand, soudain, il fut saisi d'un sommeil mystérieux. Et Jésus lui apparut et lui dit : « Mon fils, venez accomplir votre promesse, venez ensevelir Marthe, mon hôtesse. » A peine le Sauveur avait-il achevé ces paroles, que saint Front se trouva dans l'église de Tarascon; le Christ était à côté de lui, et tous deux apparurent au peuple, un livre à la main. Le Sauveur ordonna à saint Front de soulever le corps avec soin, et ils le placèrent dans le mausolée, en présence de tous les assistants étonnés par cette brusque apparition. Puis le Sauveur sortit de l'église, accompagné de Front; un clerc s'approcha et lui demanda qui il était et d'où il était venu. Pour toute réponse, le Christ lui laissa le livre qu'il avait entre les mains, il y était écrit : « La mémoire de Marthe, l'hôtesse du Christ, sera éternelle. »

Cependant, à Périgueux, le peuple était arrivé dans l'église, et il se lassait d'attendre, quand le diacre vint éveiller l'évêque : « Ne vous troublez pas, dit le prélat, en s'adressant aux fidèles, je viens d'être ravi en esprit et transporté à Tarascon, avec notre divin Maître, pour y rendre les devoirs de la sépulture à sainte Marthe, sa servante.

Ce prodige, constaté à la même heure par les habitants de Périgueux et ceux de Tarascon, amena au tombeau de la Sainte un grand concours de pèlerins. Chaque jour, des sourds, des aveugles, des paralytiques étaient guéris et rendaient témoignage à la puissance de l'intercession de la Sainte. Le premier roi des Francs, Clovis, affligé d'un mal très grave, fut guéri en touchant le tombeau de sainte Marthe, et, en reconnaissance, il céda à la basilique tous les bourgs, villages, bois et terres qui s'étendaient de l'un et l'autre côté du Rhône sur un espace de trois lieues.

Le tombeau de sainte Marthe à Tarascon, objet d'un culte immémorial, a été longtemps le centre d'un perpétuel et magnifique pèlerinage, qu'il faut reprendre aujourd'hui.



Le gérant : E. Petithenry. — Imprimerie P. Féron-Vrau, 3 & 5, rue Bayard, Paris.

SAINT ABDON ET SAINT SENNEN, MARTYRS

Fête le 30 juillet.



Les lions et les ours se couchent comme de tendres agneaux aux pieds des deux martyrs.

L'ORIENT

Les princes Abdon et Sennen étaient Persans ou Gordyens. Malgré l'obscurité qui enveloppe leur origine, on est fondé à croire qu'ils étaient unis par les liens du sang. Il est certain, du moins, qu'en l'an 242, lors de l'expédition de l'empereur Gordien III contre les Perses, Abdon et Sennen professaient le christianisme.

Vaincus et prisonniers, ils jouirent d'une certaine liberté, jusqu'au jour ou Dèce, général de l'empereur, et déjà persécuteur forcené, les fit arrêter et comparaître devant lui pour avoir donné la sépulture à des chrétiens martyrs de Babylone et de Corduena.

« Et vous aussi, leur dit le juge Pannonien, vous êtes venus à ce point de folie? Souvenez-vous donc que c'est pour n'avoir pas honoré les dieux que vous êtes tombés au pouvoir des Romains et au nôtre. — Nous sommes plutôt vainqueurs par la faveur de Dieu et de Notre-Seigneur Jésus-Christ qui règne éternellement. — Votre abaissement actuel ne vous dit-il pas assez que votre vie est toute entre mes mains? — Notre abaissement! nous ne sommes abaissés que devant Dieu le Père et devant Jésus-Christ Notre-Seigneur, qui a daigné venir en terre et s'abaisser lui-même pour notre salut. »

Tant de sainte fierté valut aux deux confesseurs d'être chargés de chaînes et jetés dans un cachot. Bientôt, cependant, des événements politiques obligèrent le général de retourner à Rome; il partit d'Orient, mais en traînant à sa suite les deux prisonniers, qu'il voulait donner en spectacle au peuple romain.

ROME

Quatre mois après, nos deux princes faisaient leur entrée publique dans Rome; mais, au lieu du martyre qu'ils espéraient y trouver, ils y reçurent la liberté. La grâce leur venait de Phi-

lippe l'Arabe, empereur demi-chrétien, qui venait de succéder à Gordien III.

A Philippe succéda Dèce, le général qui avait emmené Abdon et Sennen d'Orient à Rome. Dèce se chargea de réaliser leurs espérances frustrées.

Arrêtés avec une multitude d'autres chrétiens, les deux princes furent assignés des premiers à comparaître. On les revêtit pour la circonstance du riche costume des princes persans; ordre fut donné au sénat de se réunir en corps dans le temple de la Terre, où l'empereur se rendit lui-même.

« Pères conscrits, dit l'empereur, que votre assemblée prête attention. Les dieux et les déesses ont livré entre nos mains ces farouches ennemis. Vous avez là devant vous des adversaires déclarés de la république et de l'empire romain. »

Au même moment, Abdon et Sennen étaient introduits, sous leur costume oriental, tout ruisselant d'or et de pierreries. A leur vue, le sénat tout entier fut saisi d'un mouvement d'admiration. « Telle était, disent les *Actes*, la grâce que le Seigneur répandit sur leurs personnes, que la sympathie et la compassion prirent dans tous les cœurs la place de l'hostilité. »

Dèce seul demeura impassible, et manda Claude, pontife de Jupiter Capitolin. Claude arrive avec le trépied sacré. Alors Dèce César s'adressant aux confesseurs : « Sacrifiez aux dieux, leur dit-il, et à l'instant même vous êtes princes de par la liberté romaine, vous devenez maîtres de tous vos biens, vous obtenez la paix avec l'empire, vous êtes comblés de richesses et d'honneurs. Songez à vous. — Nous avons fait une fois pour toutes le sacrifice de nous-mêmes au Seigneur Jésus-Christ, tout indignes pécheurs que nous sommes; il ne nous reste rien à offrir à vos dieux, » répondirent les courageux confesseurs de la foi.

César ne souffrit pas cette résistance. « Qu'on prépare pour ces misérables les plus horribles tortures! » Ce fut toute sa réplique et il commanda de tenir prêts les lions et les ours. « Que tardez-vous? dirent les saints. Faites à votre guise; pour nous, nous sommes sûrs de Notre-Seigneur Jésus-Christ; il est assez puissant pour renverser vos desseins et vous anéantir vous-même. »

LE MARTYRE

Dans la matinée du lendemain, l'empereur descendait déjà le mont Palatin et se rendait à l'amphithéâtre de Vespasien, quand on vint lui annoncer que les lions et les ours réservés la veille étaient morts dans leurs loges. Dèce s'emporta en apprenant ce fâcheux contre-temps, et renonça à paraître aux jeux. « Amenez-les devant le dieu Soleil, dit-il à Valérien, préfet de la ville; et, s'ils ne consentent pas à l'adorer, qu'ils périssent quand même par la dent des bêtes féroces. »

Devant la statue du dieu, Valérien adressa aux confesseurs cette dernière sommation : « Ayez égard à la noblesse de votre race, et faites fumer l'encens devant le dieu Soleil, sinon vous serez sans retard livrés aux bêtes féroces. — Nous adorons le Seigneur Jésus-Christ, et nous ne courbons pas nos fronts devant des idoles, ouvrage de la main des hommes, » répondirent-ils.

Malgré cette déclaration nette et ferme, les soldats entraînent les deux saints jusqu'au pied de la statue et veulent les forcer à sacrifier. Mais eux crachent sur l'idole, et, se retournant vers Valérien : « Faites au plus tôt ce que vous avez à faire. »

Furieux de l'outrage, Valérien ordonne de les flageller, et puis de les mener au spectacle. Avant l'exécution, le héraut monta sur la *Pierre scélérate*, dressée tout auprès, et proclama, avec les noms des condamnés, leurs crimes prétendus et le châtiment qui allait leur être infligé. On dépouilla ensuite plusieurs martyrs de leurs vêtements, et la flagellation commença. Cependant le héraut, toujours debout, criait : « Ne blasphémez point les dieux. » Tandis que les chaînes de bronze et les balles de plomb qui en garnissaient les bouts s'abattaient en tous sens sur le corps des suppliciés, le préfet se dirigeait vers la porte du Colisée. Il monta sur le *Podium* impérial, et vint occuper la place d'honneur à côté du siège de César; car, César absent, c'était à lui de présider les jeux en sa qualité de premier magistrat de la justice et des plaisirs.

Cette flagellation terminée, Abdon et Sennen, furent conduits à leur tour vers l'amphithéâtre. Au moment solennel où ils vont en franchir le seuil, les illustres victimes se recueillent; ils s'arment du signe de la Croix; et, forts de sa vertu divine, ils s'avancent d'un pas ferme, unis dans la mort comme ils l'ont été dans la vie, « dépouillés des vêtements terrestres, mais revêtus invisiblement de Jésus-Christ. »

A la vue des deux saints, une clameur confuse s'élève dans le vaste amphithéâtre. Des trois étages superposés, qui regorgent de spectateurs, tous les regards se tournent de leur côté; tandis que le héraut leur fait faire le tour de l'enceinte. Parvenus devant la loge du préfet, ils s'arrêtent, et leurs bouches s'ouvrent pour le saluer avant d'aller mourir. « Au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, nous entrons ici pour remporter la couronne; qu'il t'empêche de nous la ravir, esprit immonde. » Après cela, ils gagnent le milieu de l'arène, et, se rangeant côte à côte devant l'autel du Jupiter Latialis, ils attendent en priant.

« Qu'on lâche deux lions et quatre ours! » crie Valérien aux gardiens des bêtes. A ce signal, les herses de fer qui ferment les fosses souterraines sont relevées avec fracas, et ces antres obscurs vomissent dans l'enceinte six animaux féroces, dont les yeux flamboyants ont bientôt aperçu la proie facile qui leur est préparée. Les lions s'élancent en rugissant, le cou tendu et la crinière hérissée; les ours accourent en mugissant; les six monstres vont saisir les deux victimes, et les déchirer de leurs griffes et de leurs dents, lorsque, par une sorte d'enchantement, leur furie tombe tout à coup; la crinière des lions s'abat sur leur cou timidement penché à terre, le mugissement des ours tourne en plainte lugubre; et, tous ensemble, s'approchant à pas lents, viennent tracer comme un cercle d'hommages autour des deux martyrs, et se couchent à leurs pieds comme de tendres agneaux.

Désappointée, la foule accueille par des cris irrités cette conversion subite des animaux furieux. « Voilà bien un prestige de leur magie, » s'écrie Valérien. Des gladiateurs, armés de tridents et de filets, les rétiaires, reçoivent l'ordre de s'avancer dans l'arène. Ils approchent des animaux; mais ceux-ci, recouvrant contre ces importuns ennemis de leurs protégés tous leurs instincts féroces, se précipitent vers eux pour les dévorer. Sans reculer, les rétiaires, par un mouvement de main rapide et sûr, leur lancent à la tête leurs amples filets, et les bêtes fauves, aveuglées, embarrassées, ne font plus que rugir et se consumer en vains efforts. Ainsi livrées sans

merci à leurs assaillants, elles sont percées de coups de tridents et tombent expirantes au milieu des applaudissements de la foule. Les applaudissements durent redoubler, quand les gladiateurs, délivrés de tout obstacle, se portèrent avec leurs armes contre les serviteurs de Jésus-Christ, et les massacrèrent sans pitié.

La cruauté sanguinaire des persécuteurs était satisfaite, mais non leur fanatisme. Sur un nouvel ordre de Valérien, les gladiateurs lient les pieds des deux saints, les traînent avec des crocs à travers l'enceinte, et vont les jeter par la *Porte des Cercueils* hors de l'amphithéâtre, au pied de la statue du Soleil. Les dépouilles sacrées demeurèrent là gisantes et abandonnées durant trois jours. Dans la nuit du troisième jour, un sous-diacre, nommé Quirinus, qui habitait tout près du Colisée, vint les recueillir et les emporta dans sa demeure.

LA CATACOMBE

Un demi-siècle après, « Constantin étant déjà chrétien, racontent les *Actes*, les bienheureux martyrs révélèrent eux-mêmes le lieu de leur déposition. Alors se fit la levée de leurs corps et leur translation au cimetière de Pontien. » La cérémonie qui eut lieu à cette occasion est la plus ancienne procession en l'honneur des martyrs qui se trouve marquée dans l'histoire ecclésiastique. Dans une des chambres sépulcrales de la catacombe Pontienne, se voit encore aujourd'hui la vasque d'un antique baptistère, où ne cesse de jaillir une eau fraîche et limpide. Un tombeau qui servit d'autel forme la paroi du fond; au-dessus du tombeau une niche arquée est pratiquée dans la roche, et présente sur sa façade intérieure la plus belle croix diamantée qu'on puisse admirer dans les catacombes. C'est à droite de la niche ou *arcosolium* qu'on disposa la tombe des martyrs persans. Elle consistait en un pilastre de briques, travaillé en stuc.

Le *cubiculum* de nos saints étant devenu, du IVe au VIIe siècle, un des buts préférés de la visite pieuse des chrétiens de Rome et d'au delà des monts, les ornements se succédèrent autour des précieux restes et jusque sur la pierre du tombeau. Un des plus remarquables fut la peinture, conservée jusqu'à nos jours, dont on décora la face antérieure du sépulcre, gardien des vénérables reliques; elle représente l'apothéose des illustres martyrs. Vers le VIIe siècle, une basilique s'éleva même au-dessus de l'emplacement du cimetière; mais les Lombards, au cours de leur longue lutte contre le Saint-Siège, ayant fait des faubourgs de Rome le principal théâtre de leurs ravages, cette basilique, comme tant d'autres, tomba dans un délabrement déplorable; à tel point que le pape Grégoire IV résolut de transférer les corps de nos saints dans la basilique de Saint-Marc, à l'intérieur de la ville, afin de les soustraire à la profanation et aux rapines. La crypte de Saint-Marc garda fidèlement son trésor jusqu'à la deuxième moitié de Xe siècle.

SAINTE-MARIE D'ARLES EN ROUSSILLON
SÉRIE DE MIRACLES

Or, à cette époque, le monastère bénédictin de Sainte-Marie, en Roussillon, et toute la vallée d'Arles qui en dépendait, étaient frappés par la justice de Dieu. C'étaient des orages affreux et continuels qui emportaient tous les ans les récoltes; c'étaient les bêtes des forêts, loups, sangliers, ours, chats sauvages, qui, chassés de leurs repaires par la faim, se répandaient dans la campagne; c'étaient, chose horrible qu'on ne pourrait croire, si des documents irrécusables ne l'attestaient, des singes ou [illegible] qui envahissaient les maisons, ravissaient les enfants dans leurs berceaux et les emportaient dans les bois pour les dévorer. Prières, jeûnes, processions, tout fut mis en œuvre pour obtenir de Dieu la cessation de ces fléaux; mais Dieu se montrait sourd.

Arnulfe, abbé du monastère, conçut alors le dessein d'aller solliciter à Rome de saintes reliques, dans l'espoir que leur présence à Arles serait le salut du pays. Il partit donc, malgré son grand âge, et les événements prouvèrent que son dessein était inspiré d'en haut.

Le Pape remarqua sa présence dans une procession stationale, le fit appeler, l'interrogea, et touché par le récit que lui fit Arnulfe des épreuves de son monastère, lui concéda telles reliques qu'il désirerait, hormis celles des Bienheureux apôtres Pierre et Paul, et des Bienheureux martyrs Etienne et Laurent.

Un songe mystérieux désigna au saint abbé celles qu'il devait demander. Une crypte lui fut montrée, et dans cette crypte deux tombeaux, d'où s'échappait une fontaine de sang. C'était la *confession* même de la basilique où avait eu lieu la veille la station, et cette basilique était celle de Saint-Marc. « Les reliques renfermées dans ces deux tombeaux, lui dit une voix, sont celles des Bienheureux martyrs Abdon et Sennen. » Alors, se tournant vers la voix : « O Seigneur, s'écria-t-il, qu'il vous soit agréable que je les emporte avec moi pour la délivrance de ma patrie! » Ce vœu ardent fut exaucé. Le Pape, informé de la révélation, fit solennellement procéder à la recherche des saints corps, à l'aide des indications du songe, et, quand il les eut découverts, il fit deux parts des sacrés ossements; l'heureux Arnulfe en reçut environ la moitié.

Trésor inestimable, mais que son prix même allait exposer à de graves dangers. Dans ces âges de foi, les saintes reliques inspiraient la convoitise, et Arnulfe avait tout lieu de craindre que les populations, sur son passage, ne se fissent un devoir de le détrousser respectueusement, pour l'amour de Dieu et de ses saints. Justement avisé, il commanda, d'après la chronique, un barillon assez grand, divisé en trois compartiments. Dans la cavité du milieu, il déposa « les précieuses perles, » et il remplit de vin les deux cavités extrêmes.

Il n'eut qu'à se féliciter d'avoir pris cette originale précaution. Au port de Gênes, le démon trahit la présence des martyrs par la bouche d'une femme possédée; le prudent abbé fit boire à la femme du vin du baril, et elle fut délivrée. En mer, les démons déchaînèrent une furieuse tempête, et, afin qu'il fût bien avéré qu'elle était leur ouvrage, ils faisaient entendre distinctement ces cris dans les airs : « Saints de Dieu, pourquoi nous affligez-vous? » Au plus fort du péril, l'abbé tombe à genoux; il invoque les saints, l'équipage s'unit à lui par un vœu : et soudain deux jeunes gens d'une beauté surhumaine apparaissent à l'avant et à l'arrière du vaisseau, relèvent l'antenne brisée, accommodent les voiles et calment les flots irrités.

Débarqué dans une anse du cap de Creus, Arnulfe charge le barillon sur ses épaules vénérables et poursuit sa route par terre.

Au pied des Pyrénées, nouveau miracle;

deux jeunes mendiants aveugles recouvrent la vue en buvant un peu de vin du mystérieux barillon. Pour effectuer le passage de la grande chaîne, Arnulfe, par un sentiment de dignité, dit la chronique, loue un muletier avec une monture, et décharge sur celle-ci son précieux fardeau. Dès qu'il se trouve sur le territoire dépendant de son abbaye, dans toutes les localités qu'il traverse, les cloches se mettent en branle d'elles-mêmes, et sonnent sans aucun secours humain. L'hymne triomphal qui accueille ainsi la venue des saints dans la contrée affligée vole de campanile en campanile et les accompagne tout le long du chemin jusqu'à Sainte-Marie-d'Arles, où il se termine dans un *Amen* retentissant.

On entendait déjà le carillon joyeux de l'antique monastère quand un nouveau prodige vint manifester la puissance de nos saints. La monture, suivie du muletier et de l'abbé, longeait un escarpement vertigineux, sur le flanc de la montagne. Surexcité par toutes ces sonneries étranges, poussé surtout par l'esprit malin, le muletier pousse nerveusement sa bête, qui perd l'équilibre et s'en va rouler à travers les broussailles et les saillies de rochers au fond du précipice, dans la rivière. « Au nom de Dieu, murmurait en même temps le bonhomme, je verrai bien si je porte le diable ou ce que je porte. » Le mulet ne reçut aucun mal dans sa chute; il se redressa tranquillement sur ses jambes, le barillon intact sur le dos, et, remontant lestement le lit de la rivière, il atteignit l'abbaye bien avant son maître et le saint abbé.

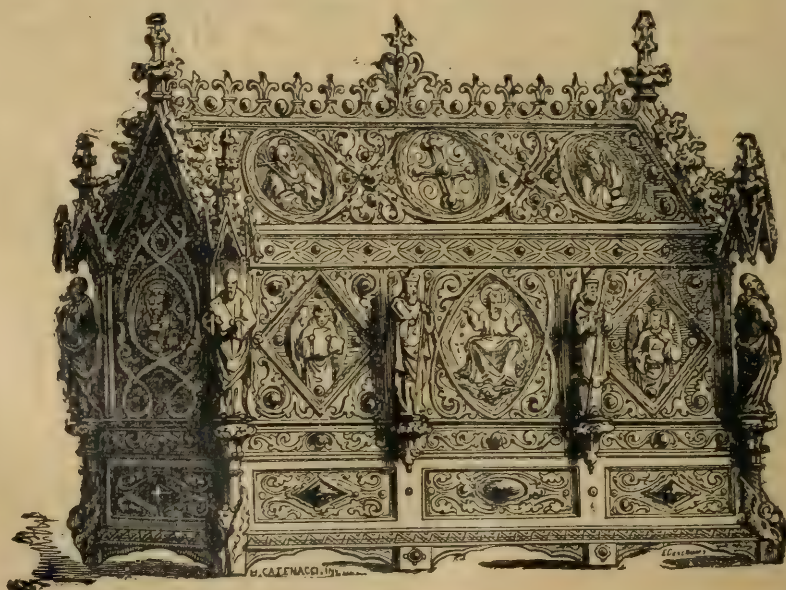
La vallée d'Arles était sauvée; le ciel redevint serein, les animaux sauvages firent entendre quelques horribles hurlements, qui furent leurs derniers adieux, et les mères n'eurent plus à craindre les monstrueux singes ravisseurs.

LA SAINTE TOMBE

Dans un angle de l'étroite enceinte qui précède l'église de Notre-Dame d'Arles, on remarque un sarcophage fermé de marbre blanc, rapporté par la science au IVe et même au IIIe siècle. Ce tombeau est entièrement isolé du sol par deux dés de pierre. La tradition locale nous apprend qu'il reçut, dès leur arrivée, les reliques de nos saints; en tout temps du moins il a contenu quelques parcelles de leurs ossements, et c'est à ces sacrées parcelles que l'on doit attribuer le miracle dont la cavité de la tombe est le siège permanent. Une eau claire et limpide s'y renouvelle sans cesse, une eau dont on puise tous les jours et qui ne s'épuise jamais. Plusieurs fois pourtant, dans le courant des siècles, l'eau est venue à manquer, en temps pluvieux comme en temps sec; mais les prières publiques du peuple ont chaque fois eu la vertu de la ramener.

La Révolution profana la *sainte tombe* en 1794, renversa le couvercle et remplit la cavité intérieure d'immondices. Mais, seize mois après, la piété des fidèles mettait fin à la profanation. Le sarcophage fut lavé et étanché; car après chaque passage de linge, l'eau renaissait sur toutes les parois et allait se réunir au fond. Le miracle depuis n'a pas été, pour ainsi dire, interrompu, il est même arrivé, durant un été des plus secs que l'eau a légèrement débordé.

La science incrédule a soumis à plusieurs reprises la merveille de la *sainte tombe* à des examens minutieux; on attend encore son explication. Mieux avisée, la foi des fidèles y voit une manifestation de la puissance miséricordieuse de Dieu qui veut honorer ses saints, et, confiante dans le crédit de saint Abdon et de saint Sennen, elle leur demande la guérison des maladies du corps et de l'âme, et cette foi n'est point trompée.



Impr.-gérant : E. PETITHENRY, 8, rue François Ier, Paris.

SAINT GERMAIN L'AUXERROIS

Fête le 31 juillet.



Élection de saint Germain.



S. Germain annonce la sainteté de Geneviève.



Saint Germain bénit sainte Geneviève.



Saint Germain arrête le roi barbare Eocane.

Germain naquit à Auxerre, de parents nobles et pieux, et fut envoyé aux écoles les plus célèbres des Gaules, où il obtint de grands succès dans les belles-lettres, la philosophie et la jurisprudence.

Il alla à Rome étudier le droit, et acquit bientôt une belle renommée par son éloquence au barreau.

Le puissant ministre Stilicon, qui commandait en Italie pour Honorius et défendait l'empire contre les barbares, le distingua, et après lui avoir fait contracter un brillant mariage, l'investit du titre de duc d'Auxerre, sa patrie.

Au commencement du ve siècle, cette charge impliquait de lourds devoirs; en effet, le jeune capitaine trouva sa province bouleversée par les barbares vandales et burgondes; il endossa l'armure et devint aussi brillant homme de guerre qu'il était brillant avocat.

Au retour de ses expéditions, en son ardeur qui ne connaissait point le repos, il se livrait avec passion à la chasse; ceci faillit être l'oc-

casion de sa perte, mais devint son salut. Sur la place du palais d'Auxerre s'élevait un arbre druidique, considéré par les païens comme un arbre sacré; selon une coutume ancienne, le gouverneur attachait à cet arbre les dépouilles des sangliers et des cerfs, et c'était l'occasion pour le peuple de danses profanes faites à la lueur des torches et selon les mœurs païennes.

L'évêque saint Amator se plaignit de ces jeux et démontra au duc ce qu'il y avait d'inconvenant à continuer le culte de l'arbre druidique.

Germain, n'ayant point tenu compte des remontrances réitérées de l'évêque, celui-ci prit un moyen énergique; et, un jour de chasse, afin de prévenir le désordre du retour, il fit couper et brûler l'arbre sacré.

A ce spectacle, la fureur du duc fut grande; il ne parlait de rien moins que de traiter l'évêque et les chrétiens comme ils avaient fait de l'arbre. Mais le premier moment passé, il réfléchit, comprit que saint Amator avait raison, et que lui avait tort; il abaissa son orgueil, se soumit humblement, et devint un chrétien exemplaire.

UNE ÉLECTION AU Ve SIÈCLE

L'an 418, saint Amator eut la révélation qu'il allait mourir et que Dieu désignait pour lui succéder le gouverneur Germain.

L'évêque assembla aussitôt le peuple. « Mes fils, leur dit-il, le Seigneur m'a donné l'assurance que je vais bientôt quitter cette terre; cherchons donc parmi vous un homme ferme qui soit le gardien vigilant de la maison de Dieu. » Et, suivi des fidèles, il entre dans l'église pour prier; mais lorsque l'église fut remplie, il ordonna qu'on en fermât les portes et, entouré de ses clercs, s'avança vers Germain, qui ne comprenait point cette démarche.

« C'est vous, mon fils, que le Seigneur a choisi pour porter ce bâton pastoral qui va s'échapper de mes mains; préparez-vous à remplir dignement votre nouveau ministère. »

Et alors s'adressant au peuple, sans laisser à Germain le temps de répondre : « Voulez-vous de Germanus pour évêque? — *Amen, Amen!* » s'écria la foule avec enthousiasme, en arrêtant les pleurs que lui avait causés la nouvelle de la mort prochaine de son pasteur.

Germain, immobile, était atterré de ce changement soudain qui lui était demandé. Il est vrai que les grandeurs du monde devaient le dégoûter; il avait vu son protecteur Stilicon, poussé par l'ambition, chercher la couronne et mourir misérablement. Il jeta donc les insignes de la puissance militaire, et, se mettant à genoux devant le vieillard, il reçut aussitôt les premiers ordres sacrés.

Quelques jours après, selon la discipline de ce temps, le jurisconsulte-capitaine devenait prêtre du Christ, et aussitôt l'âme du vieil évêque, qui semblait attendre cette heure comme un signal, s'éleva au ciel, escortée par les anges.

GERMAIN ÉVÊQUE

Cependant, le prêtre Germain hésita encore à accepter le fardeau; il ne se trouvait point préparé, et ne céda aux instances qu'au bout d'un mois. Son épouse, devenue désormais pour lui une sœur, entra dans la voie des œuvres saintes, et ils distribuèrent leur riche patrimoine aux pauvres.

Germain ne fit plus désormais, chaque jour, qu'un repas, composé de pain d'orge trempé dans l'eau; il ne consentait à boire un peu de vin qu'aux solennités de Noël et de Pâques; il passait les nuits en oraison, n'accordant à la nature que quelques instants de repos, qu'il prenait sur un carré de planches recouvertes de cendre.

Il fonda de l'autre côté de l'Yonne un monastère selon la règle de saint Augustin; il aimait à s'y retremper dans le silence et la mortification.

LE PÉLAGIANISME EN GRANDE-BRETAGNE

Le pélagianisme, tant de fois terrassé par les docteurs et par leur prince, saint Augustin, expulsé de l'Orient, s'était réfugié dans la Grande-Bretagne, d'où il était sorti. Les îles de la Grande-Bretagne étaient alors abandonnées par les Romains, devenus impuissants à les défendre contre les barbares; c'était un pays perdu pour le monde civilisé d'alors, et l'hérésie semblait pouvoir s'y cacher en sûreté loin de Rome.

Le clergé breton, impuissant à les combattre, s'adressa à l'épiscopat des Gaules, et un Concile fut assemblé à Troyes auprès de saint Loup, que saint Germain venait d'instituer évêque malgré lui, et qui faisait briller sur le siège de Troyes les mêmes vertus que Germain à Auxerre. Le Concile anathématisa les hérétiques Pélage et Agricola, et désigna les deux lumières de l'Église des Gaules, saint Germain et saint Loup, pour porter secours à l'Eglise de Bretagne; le pape saint Célestin ratifia le choix, nomma Germain légat apostolique, et ils partirent.

SAINT GERMAIN ET SAINTE GENEVIÈVE

Leur voyage à travers les Gaules fut une marche triomphale, les foules accouraient au-devant des pontifes, et l'on rapporte que c'est pour éviter cet accueil extraordinaire qu'ils voulurent éviter de s'arrêter à Lutèce, et vinrent jusqu'à un bourg voisin, Nanterre. Une petite bergère de dix ans, déjà toute remplie de l'esprit de Dieu, les voyant du mont Valérien où elle gardait son troupeau, avertit les habitants qui accoururent au-devant des missionnaires. Germain les remercia et remarqua l'éclat de sainteté de la petite Geneviève.

« Quelle est cette enfant? — C'est Génovéfa, répondit le peuple; en même temps ses parents s'approchaient du saint évêque. — Béni soit le jour, dit Germain, où cette enfant vous fut donnée; sa naissance fut saluée par les anges; le Seigneur la réserve à de grandes choses. »

— Dites-moi, ma fille, n'avez-vous pas la volonté de vous consacrer au Seigneur et de devenir son épouse?

— Père saint, soyez béni, vous qui lisez dans mon cœur; tel est, en effet, mon désir, et j'ai souvent prié Dieu de l'exaucer.

— Ayez confiance, ma fille, demeurez ferme dans votre vocation, le Seigneur vous donnera force et courage. »

On chanta None et Vêpres à l'église, et pendant tout le temps, le bienheureux Germain tint la main droite étendue sur la tête de Génovéfa. Le lendemain, après l'office, le saint prélat appela l'enfant et lui dit : « Vous souvenez-vous, ma fille, de la promesse que vous m'avez faite?

— Père saint, répondit-elle, je l'ai faite à Dieu et à vous, je ne l'oublierai jamais. »

Or, il se trouva à terre un *nummus* d'airain qui portait sur l'une de ses faces le signe sacré de la croix : Germain le ramassa, et le présentant à l'enfant ; « Suspendez à votre cou ce signe sacré, ma fille, et gardez-le en mémoire de moi, qu'il vous tienne lieu de toutes les parures du siècle. »

Puis il la bénit et reprit sa route. Nous savons

comment se réalisèrent les paroles du saint évêque

Les deux saints s'embarquèrent au port de Boulogne; une horrible tempête assaillit le navire et brisa les mâts; le démon voulait empêcher une expédition qui allait sauver tant d'âmes. Le bienheureux Germain invoqua le nom de Jésus-Christ, versa dans les flots quelques gouttes de l'huile sainte, et aussitôt le calme se rétablit. Le reste de la traversée s'accomplit heureusement, et les deux évêques abordèrent au milieu d'une foule immense qui les conduisit à Vérulam. Saint Germain réunit un Concile. Les pélagiens, invités à comparaître, s'enfuirent. Saint Germain et saint Loup parcoururent alors les cités et les bourgades, prêchant dans les rues et les carrefours, partout où ils rencontraient un hérétique à convertir. Des miracles sans nombre et la sainte austérité de leur vie produisirent sur les Bretons une impression plus grande encore que leurs discours. Presque tous étaient déjà revenus à la vraie foi, quand le pélagien Agricola, voyant tout perdu, se décida, avec quelques adeptes, à paraître au Concile.

Les deux saints laissèrent les hérétiques exposer tout au long leur système du libre arbitre substitué à la grâce, puis reprenant une à une leurs propositions, ils les réfutèrent par les témoignages authentiques de l'Ecriture Sainte, aux grands applaudissements de la foule. En ce moment, un tribun breton amena à saint Germain sa fille âgée de dix ans, aveugle de naissance. « Adressez-vous aux pélagiens, dit Germain, si leur foi est la vraie, le Seigneur saura bien la confirmer par un miracle. » Mais les pélagiens unirent leurs prières à celle du tribun pour obtenir la guérison de l'enfant. Germain, détachant alors le reliquaire qu'il portait au cou, le plaça sur les yeux de la jeune aveugle, et ils s'ouvrirent à la lumière. Des larmes de joie et de reconnaissance inondaient les visages; un seul cri sortait des poitrines pour acclamer la foi qui opère de tels miracles. Le pélagianisme était terrassé.

Les évêques du ve siècle n'étaient pas seulement les défenseurs de la foi, ils furent encore, au moment où l'empire romain s'effondrait sous le choc des barbares, le plus ferme appui des populations qui, dans les grands périls, avaient toujours recours à eux.

Le Concile à peine terminé, les Pictes et les Saxons, avaient envahi la Grande-Bretagne, et les Bretons, terrifiés, avaient supplié aussitôt les deux évêques de les accompagner au combat. Saint Germain, l'ancien duc, n'hésita point à prendre le commandement en chef, sans s'armer toutefois du glaive. Or, c'était au saint temps du Carême, et les guerriers, encore païens, recevaient en foule le baptême; le dimanche de la Résurrection fut célébré avec une ferveur admirable.

Saint Germain, apprenant l'arrivée des barbares, posta le gros de sa troupe à l'entrée d'une gorge étroite qui formait la clé des passages. Quand l'ennemi déboucha dans la vallée, il jeta son cri de guerre, en ordonnant à ses soldats de le répéter, c'était l'*Alleluia*. A cette clameur, jetée par tous les soldats chrétiens et répercutée par les échos de la montagne, l'épouvante se mit dans l'armée barbare; les Saxons se débandèrent, et Germain, profitant de cette terreur, lança ses guerriers. Les barbares s'enfuirent en désordre, en jetant armes et bagages; un torrent, qu'ils avaient traversé sur un petit pont, leur barrait maintenant le chemin, et un grand nombre périrent en voulant le traverser à la nage, les autres tombèrent sous les coups des Bretons. L'armée chrétienne rendit de solennelles actions de grâce pour une victoire si éclatante. Le lieu du combat s'appelle encore *Maes Germon* (champ de Germain).

Les deux saints évêques, comblés des bénédictions de la Grande-Bretagne, revinrent dans leur patrie.

Rentré dans sa ville épiscopale, notre Saint continua sa vie d'apostolat, de prières et de mortifications. Vers l'an 444, il dut se rendre à Arles, afin de solliciter du préfet Auxiliaris une réduction de charges pour sa province. Sur sa route, les miracles se produisaient à chaque instant. Le soir du premier jour, il rencontra un pauvre, demi-nu, et lui permit de se joindre à la caravane. Arrivés à l'hôtellerie, pendant que l'évêque faisait avec ses clercs les prières accoutumées, le faux mendiant lui déroba son cheval. Le lendemain, le Saint prit la monture de l'un de ses clercs et continua sa route. Peu de temps après, on vit apparaître le voleur couvert de sueur; il se jeta aux genoux de l'évêque et lui raconta qu'il avait vainement essayé toute la nuit de diriger le cheval dérobé; c'est pourquoi, reconnaissant la main de Dieu, il le ramenait à son maître. « Mon ami, dit le Saint, c'est moi qui suis coupable; si j'avais eu hier la charité de te donner un habit, tu n'aurais pas eu l'idée de commettre ce vol. » Il lui fit sur-le-champ remettre un vêtement et le congédia après l'avoir béni.

Dans la cité d'Alésia, il fut reçu chez le prêtre Sénator, son ami. Sénator avait été marié. De concert avec Nectariola, sa femme, il s'était consacré au Seigneur et avait reçu la prêtrise; Nectariola avait pris le voile religieux, et tous les deux vivaient sous le même toit dans la continence la plus parfaite. Germain, après quelques heures de repos, reprit son voyage, et Nectariola conserva la paille sur laquelle le Saint s'était reposé; or, quelques jours après, un patricien d'Alésia, nommé Agestius, fut possédé du démon; il se débattait dans de telles convulsions que rien ne pouvait le dompter. La pieuse Nectariola, avec la paille de saint Germain, fit des liens dont elle se servit pour garrotter le démoniaque, et Agestius fut aussitôt délivré.

Saint Hilaire, alors évêque d'Arles, vint à la rencontre du Saint avec tout son peuple, et le reçut comme un apôtre. Le préfet Auxiliaris lui accorda toutes ses demandes et le combla de riches présents. La femme d'Auxiliaris était atteinte d'une maladie contre laquelle les efforts des médecins étaient demeurés impuissants; le Saint la bénit, et elle fut à l'instant guérie.

L'erreur pélagienne relevait une seconde fois la tête; les Anglais imploraient le secours de saint Germain. Le Saint, accompagné de Séverus, évêque de Trèves, se mit aussitôt en chemin. Ils s'arrêtèrent d'abord dans la cité des Parisii, où saint Germain demanda ce qu'était devenue Génovéfa. Le genre de vie extraordinaire de la jeune vierge avait été l'occasion de bien des critiques et de bien des calomnies; c'est pourquoi, à la demande du saint évêque, mille voix répondirent : « C'est une démoniaque ! » Le Bienheureux se fit indiquer la demeure de la vierge et, après avoir salué Génovéfa, comme s'il eût salué un ange, il dit au peuple : « Voyez cette humble cellule, son sol est détrempé par les larmes d'une vierge chère à Dieu, et qui sera un jour l'instrument de votre salut à tous ! » A ces mots, le peuple changea en bénédictions les blasphèmes

qu'il proférait auparavant, et saint Germain poursuivit sa route.

La traversée fut heureuse, une foule immense attendait les deux évêques sur le rivage. Elaphius, l'un des princes de la contrée, avait amené son fils, à qui une jambe repliée sur elle-même ôtait la faculté de marcher. Saint Germain lui passa la main sur toute la longueur de la jambe et le jeune homme fut guéri; le peuple, témoin du prodige, éclata en cris d'actions de grâces. La seconde mission du saint évêque eut un plein succès; sauf quelques hérétiques obstinés qui furent exilés, tous revinrent à la vraie foi.

L'homme de Dieu était à peine de retour à Auxerre qu'une députation des habitants de l'Armorique vint implorer son secours. Aétius, désespérant de les assujettir au joug romain, venait de livrer leur pays au roi des Alains, Eocane. Celui-ci se précipita avec ses barbares sur le pays voué à la dévastation, mais saint Germain accourait; après avoir traversé les bataillons alains, il parvint jusqu'au roi. Eocane, à cheval, se préparait à partir quand le Saint le conjura de renoncer à cette expédition. Le roi barbare le laissa parler, et quand il eut fini, il lui fit signe de s'éloigner et continua sa route. Saint Germain, saisissant la bride du cheval, s'écria : « Vous me passerez sur le corps ou vous m'écouterez, roi des Alains; c'est au nom du Christ, Roi des cieux, que je vous parle. » Eocane, frappé de la majesté surnaturelle du pontife, descendit de cheval et écouta les propositions de Germain. Le roi barbare promit de renoncer à son expédition à condition que l'Armorique rentrerait sous la domination romaine. Le traité devait être ratifié par l'empereur Valentinien III.

Le bienheureux évêque partit aussitôt pour Ravenne. Il s'écarta un peu de sa route pour aller visiter une dernière fois son saint ami, saint Lupus, évêque de Troyes.

Près de la ville, il trouva un mendiant qui pleurait sur le cadavre d'un mort : « Mon frère vient de mourir, disait-il, et je n'ai pas de quoi le faire enterrer. » Saint Germain lui fit remettre une somme d'argent et continua sa route; il fut bientôt rappelé par les gémissements du mendiant; son compagnon, qui, pour tromper la charité de l'évêque, avait joué le rôle de mort, était bien réellement sans vie. Prosterné aux pieds du Saint, il implora son pardon et le supplia de rendre la vie au coupable. Saint Germain pria et le mort fut ressuscité.

A Autun, il se rendit, accompagné du peuple, au tombeau du saint évêque Cassien, et après avoir longtemps prié, il lui dit : « Glorieux frère, que faites-vous dans votre tombe? — Je repose dans la paix du Seigneur et j'attends l'avènement du Rédempteur, répondit une voix sortie du sépulcre. — Mon frère, dit alors Germain, reposez dans cette tombe tant qu'il plaira au Christ, mais priez pour ce peuple et pour moi afin que nous méritions la gloire de la bienheureuse résurrection. »

Comme il s'éloignait, on lui présenta une jeune fille dont les doigts étaient paralysés; sa main était toujours fermée, et les ongles s'étaient enfoncés dans la chair. Le Bienheureux fit le signe de la Croix : les doigts se redressèrent, et la plaie fut guérie.

Le Saint voulait passer à Milan sans se faire connaître; il entra dans la basilique au moment où l'on célébrait les Saints Mystères; personne n'avait remarqué sa présence, quand un démoniaque s'écria : *Germain, pourquoi viens-tu nous poursuivre en Italie; ne te suffisait-il pas de nous avoir chassés des Gaules et de la Grande-Bretagne?* Tous les yeux se portèrent alors sur saint Germain. Les évêques le firent asseoir à la place d'honneur; le démoniaque fut délivré par les prières du Bienheureux. De là, il s'achemina vers Ravenne, au milieu des triomphes que lui préparaient les populations de chaque cité. Saint Pierre Chrysologue vint, avec tout son clergé, recevoir l'homme de Dieu, aux portes de Ravenne où l'attendaient l'empereur Valentinien et l'impératrice Placidie.

Quand notre Saint fut entré dans la maison où il devait loger, il trouva un plateau d'argent, sur lequel l'impératrice avait fait préparer une collation en maigre, car on savait que saint Germain ne prenait jamais d'aliments gras. Il distribua ces mets à ses clercs, fit vendre le plateau et en distribua le prix aux pauvres; puis, mettant un pain d'orge sur l'assiette de bois dont il se servait, il l'envoya à l'impératrice. Placidie accueillit joyeusement cette humble offrande et la garda comme une relique. Valentinien, plein de vénération pour le Saint, était prêt à faire droit à toutes ses requêtes, quand un message d'Aétius annonça une nouvelle révolte des Bretons. La négociation commencée échoua; mais le saint évêque n'en continua pas moins à semer les miracles sous ses pas : il guérit les malades de la ville, délivra les possédés, ressuscita le fils de Volusien, secrétaire du patrice Sigisvult. Pierre Chrysologue et six autres évêques italiens ne quittaient pas l'homme de Dieu, tant ils trouvaient de charmes dans sa conversation. Mais l'heure était venue où ce trésor de grâces et de vertus devait être ravi à la terre. Un matin, après la célébration des Saints Mystères, le Bienheureux dit aux évêques, rassemblés autour de lui : « Frères bien-aimés, priez pour moi, car ma fin est proche; le Seigneur m'appelle à la patrie du bonheur sans fin. » Il tomba, en effet, malade; la ville fut dans la consternation, et la foule, rassemblée autour de la demeure du Bienheureux, suppliait jour et nuit le Seigneur de ne pas rappeler encore à lui un pasteur si utile à son peuple. La maladie dura sept jours, à la fin desquels le Saint annonça que sa dernière heure était venue. Placidie vint le visiter, et Germain la pria de faire transporter ses restes à Auxerre, au milieu de son peuple. Il remit à son diacre des eulogies et le chargea de les porter à la vierge Génovéfa, à son retour dans les Gaules. Puis son âme bienheureuse émigra de ce monde vers la patrie céleste, le 31 juillet 448. Il avait gouverné son Eglise durant trente ans. Le deuil de sa mort fut général, car il avait été le boulevard de l'Eglise, le défenseur de tous les opprimés et le soutien des pauvres. Placidie obtint le reliquaire que le Saint portait toujours au cou; saint Pierre Chrysologue demanda son cilice; les autres évêques se partagèrent ses vêtements comme des trésors précieux. Le corps du Saint, embaumé dans des aromates et enveloppé dans les voiles d'or et de soie, fut déposé dans un cercueil de cyprès.

La Gaule entière accourut à Auxerre pour contempler une dernière fois les traits du thaumaturge. Ces restes vénérés furent exposés, durant huit jours, afin de satisfaire la dévotion du peuple chrétien; puis ils reçurent la sépulture dans l'église que le Saint avait bâtie en l'honneur de saint Maurice, et qui prit, dès lors, le nom de Saint-Germain.

Imp.-*gérant*, E. PETITHENRY, 8, rue François Ier, Paris.

SAINT PIERRE-ÈS-LIENS

Fête le 1er août.



Un ange vient délivrer saint Pierre de sa prison, malgré les chaînes et les gardes, et le rendre à l'Eglise qui prie pour lui.

(Fresque de Raphaël, au Vatican.)

La fête de saint Pierre-ès-liens, c'est-à-dire de saint Pierre dans les chaînes, a un double but : 1° de célébrer la délivrance miraculeuse de saint Pierre, enchaîné dans un cachot de Jérusalem, par le roi Hérode Agrippa ; 2° d'honorer ces mêmes chaînes, instruments des souffrances victorieuses et de la captivité que saint Pierre a endurées pour le nom de Jésus-Christ, son divin Maître.

L'Eglise honore tous les objets qui ont touché le corps de Jésus-Christ, elle veut aussi entourer

de son respect tout ce qui a touché les membres persécutés du corps mystique de notre Sauveur. Elle nous apprend par là quel est le prix des souffrances endurées pour l'amour de Jésus-Christ et, en même temps, elle montre aux fidèles combien respectables sont leurs propres corps purifiés par les sacrements et devenus les temples vivants du Saint-Esprit. Avec quelle attention ne doivent-ils pas veiller à ne pas souiller par le péché ce palais sacré qui ne leur appartient plus, selon la parole de l'apôtre saint Paul : « Ne savez-vous pas que vos corps sont le temple du Saint-Esprit et qu'ils ne vous appartiennent plus : *Et jam non estis vestri?* »

L'Eglise veut enfin nous apprendre que, si les objets qui servent à torturer les membres des chrétiens sont vénérables parce qu'ils les rendent plus saints, ceux-là sont au contraire abominables qui servent à souiller ces murs du temple de l'éternel Amour.

SAINT PIERRE EN PRISON

Vers l'an 41, le monde apprenait avec un frémissement de joie la fin désirée de l'empereur Caligula. Claude lui succéda. Le premier décret signé par le nouveau prince rétablissait le royaume de Judée en faveur d'Agrippa, auquel Caligula avait donné la principauté d'Abylène et d'Iturée.

Agrippa était le petit-fils du premier Hérode. C'était un de ces princes ambitieux, qui ne reculent devant aucun crime quand il s'agit de satisfaire les caprices multiples de leur cupidité. Hérode Agrippa n'était pas juif, sa famille était iduméenne, c'est-à-dire de la race d'Esaü. Cette origine était une cause suffisante pour lui attirer la haine et l'aversion de ses nouveaux sujets, qui n'avaient pas oublié, d'ailleurs, l'usurpation et les cruautés de son grand-père. Mais, dès le début de son règne, il étudia avec soin les dispositions et les désirs de son peuple. Aussi, à peine vit-il la persécution que les juifs faisaient subir aux disciples du Christ, qu'il usa de toute son autorité pour les aider dans cette œuvre infernale et mériter ainsi leur affection.

La persécution redoubla. Le sang innocent coula sans s'arrêter, comme un torrent impétueux. Parmi les victimes, la principale fut l'apôtre saint Jacques le Majeur, patron bien-aimé de l'Espagne, qui vénère son corps à Saint-Jacques-de-Compostelle ou Santiago.

Cette exécution fit plaisir aux juifs.

Aussitôt le tyran s'empressa d'augmenter leur joie en leur livrant le chef ou général de l'armée chrétienne. Pierre fut pris et jeté en prison. On était alors aux fêtes de la Pâque. Hérode renvoya la mort de l'apôtre au jour qui suivrait cette grande fête.

En attendant, il le remit à seize soldats qui se relayaient deux à deux pour le garder dans son cachot.

DÉLIVRANCE MIRACULEUSE

Saint Pierre, enfermé dans la prison, était gardé par deux soldats sans cesse à ses côtés. La prison était entourée d'une double enceinte, que l'on franchissait en ouvrant deux grilles surveillées chacune par sept soldats. Humainement parlant, l'apôtre ne pouvait même essayer de s'échapper. Mais l'Eglise, vivement affligée de l'emprisonnement de son chef, priait et jeûnait pour la délivrance du premier pape. Sa voix fut entendue par Dieu. Ecoutons le récit des Actes des apôtres :

« La nuit qui précéda le jour où Hérode devait le faire mourir, Pierre dormait entre deux soldats, attaché à chacun d'eux par une chaîne. Les gardiens veillaient à la porte de la prison. Tout à coup, un ange apparut, et une vive lumière éclaira aussitôt le cachot. L'ange frappa Pierre au côté, le réveilla, et lui dit : « Lève-toi promptement. »

» A ces mots, l'apôtre sentit les chaînes s'échapper de ses mains. L'ange ajouta : « Ceins-toi les reins et mets la chaussure. » Pierre obéit. L'ange lui dit : « Prends ton manteau et suis-moi. » Le divin messager sortit, le prisonnier le suivait, et ne savait encore si ce qui se faisait par l'intervention de l'ange était véritable, car il croyait avoir un songe. Ils passèrent donc devant les soldats de la première et de la seconde grille, sans que ces derniers s'en aperçussent. La première grille s'ouvrit d'elle-même. La seconde, celle qui conduisait à la ville, s'ouvrit également. L'ange s'engagea dans une rue et disparut.

» Pierre, étonné, ne savait où il se trouvait. Mais, après quelques instants, il revint à lui, et dit : « Maintenant, je reconnais que le Seigneur a envoyé son ange pour me délivrer des mains d'Hérode et me soustraire à l'attente des juifs. »

Réfléchissant un moment sur le chemin qu'il devait prendre, il se dirigea vers la maison de Marie, mère de Jean surnommé Marc, où se trouvait un grand nombre de disciples..... Il frappa à la porte. Une jeune fille du nom de Rhodia (Rose) vint écouter..... Elle reconnut la voix de Pierre. Aussitôt, elle courut annoncer à l'intérieur que Pierre se trouvait à la porte. Mais les disciples lui dirent : « Vous déraisonnez ! » Elle affirma que c'était la réalité. Ils ajoutèrent : « Ce doit être son ange. » Pendant ce temps, Pierre frappait toujours à la porte. Les disciples vinrent donc ouvrir, et reconnurent leur maître. A cette vue ils furent dans la stupéfaction. L'apôtre leur fit signe du doigt de se taire, entra, et, quand la porte se fut refermée sur lui, il raconta la manière dont le Seigneur l'avait tiré de la prison.

Or, le jour étant venu, l'anxiété des soldats fut extrême. Hérode fit chercher en vain le prisonnier. Il mit les soldats à la question, et finit par les condamner au supplice.

FIN D'HÉRODE AGRIPPA

C'est une vérité prouvée par l'histoire et par les faits qui s'accomplissent encore aujourd'hui, que quiconque s'attaque à Jésus-Christ ou à ses ministres, finit toujours d'une manière misérable. Cette vérité s'est vérifiée d'une manière spéciale pour Hérode Agrippa. L'historien Josèphe raconte ainsi la fin de ce prince : « Hérode quitta Jérusalem pour se rendre à Césarée où il devait célébrer les jeux solennels en l'honneur du César Claude. De toute la province une multitude de nobles et de magistrats s'était rendue à cette fête. Le second jour des jeux, le roi vint au théâtre et prit place sur son trône. Il portait un manteau de drap d'argent d'un tissu merveilleux. Les rayons du soleil levant, réfléchis sur l'éclatante broderie, formaient autour de sa personne comme une auréole divine. De vils flatteurs s'écrièrent : « Vive le dieu Hérode ! »

La foule répéta leur acclamation, et les suppliants vinrent s'agenouiller au pied du trône de cette divinité mortelle, implorant sa grâce et sa miséricorde, lui demandant pardon d'avoir jusqu'alors méconnu l'excellence surhumaine de sa nature. Hérode, au lieu de flétrir ces adu-

lations impies, sembla les accepter avec complaisance. Tout à coup, levant les yeux, il aperçut un hibou, perché au-dessus de sa tête, sur une des guirlandes qui décoraient le trône royal. Ce présage, qui lui avait jadis annoncé la fortune, et qui lui apportait maintenant une nouvelle de mort, le fit frissonner. A l'instant même, il ressentit aux entrailles une douleur intolérable. S'adressant alors à ses courtisans : « Voilà, dit-il, que votre dieu se meurt. Tout le monde ici me parle de mon immortalité, et je vais rendre le dernier soupir ! » On le transporta dans une des salles attenantes au théâtre..... Autour du roi mourant, ses officiers et les courtisans, à genoux, adressaient des prières au ciel. A ce spectacle, Hérode ne put retenir ses larmes ; cependant, les douleurs continuaient avec une intensité toujours croissante. Ramené au palais, le roi reçut inutilement tous les secours de l'art. Après cinq jours de douleurs atroces, il expira (1).

HISTORIQUE DES CHAINES DE SAINT PIERRE
BASILIQUE DE SAINT PIERRE-ÈS-LIENS

Les deux chaînes de saint Pierre furent conservées à Jérusalem. D'après le témoignage de saint Jean Chrysostome, elles auraient été sauvées par les gardiens eux-mêmes de la prison, qui se seraient convertis. Au ve siècle (439), l'impératrice Eudoxie, femme de Théodose le Jeune, vint visiter les Lieux Saints. Juvénal, patriarche de Jérusalem, fit présent à la princesse des deux chaînes de saint Pierre. Elle les reçut avec respect et vénération. A son retour à Constantinople, elle en laissa une partie dans la cité impériale, et apporta l'autre à Rome où se trouvait sa fille Eudoxie, épouse de Valentinien III.

Des miracles éclatants signalèrent, dans l'une et l'autre cité, au peuple chrétien, la vertu divine de ces instruments de supplice. Ces miracles et surtout le suivant contribuèrent beaucoup à établir la fête de saint Pierre-ès-liens. Quand Eudoxie eut apporté une chaîne de saint Pierre à Rome, le pape, qui était alors Sixte III, voulut montrer à la princesse une autre chaîne dont saint Pierre avait été lié à Rome sous Néron. En même temps, il l'approcha de l'autre. Aussitôt, raconte le Bréviaire romain, les deux chaînes se rapprochèrent d'elles-mêmes l'une de l'autre, et s'unirent si fortement qu'elles ne firent plus qu'une même chaîne. A la vue de ce prodige éclatant, l'impératrice rendit grâces à Dieu, et fit bâtir une basilique en l'honneur de la double chaîne miraculeuse du prince des Apôtres. Cette basilique s'appela d'abord la basilique eudoxienne. Mais plus tard elle prit le nom de Saint-Pierre-ès-liens : *Sancti Petri ad vincula.*

PENSÉES DES PÈRES

Saint Jean Chrysostome aimait d'une manière extraordinaire les chaînes de saint Paul et aussi celles de saint Pierre. Dans un de ses discours, il donne au prince des Apôtres des épithètes qui célèbrent la dignité et les prérogatives du siège de saint Pierre. Il l'appelle la *bouche* de Jésus-Christ et de ses confrères, l'*interprète* des secrets de Dieu, la *colonne* d'Israël, l'*affermissement* de ceux qui doutent, l'*ornement* et l'*appui* des amis de la vérité, la *réconciliation* des pécheurs, le *grand miracle* du monde, etc.

Saint Augustin compare entre elles l'ombre de saint Pierre et les chaînes dont il a été chargé, et dit à ce propos, dans son sermon [illegible] sur les saints : « Si l'ombre de Pierre a été salutaire, combien plus le sera la chaîne dont son corps a été entouré ! Si Dieu a donné à l'apparence de son image la force de rendre la santé aux malades, quelle force n'aura-t-il pas donnée à des liens qui ont servi à enchaîner les membres sacrés du chef des apôtres ! Si Pierre, avant son martyre, a été si puissant, combien plus ne doit-il pas l'être maintenant qu'il est sorti victorieux des attaques des démons ! O chaînes fortunées, que de menottes et d'entraves ont été changées en couronnes et en diadèmes pour l'apôtre martyr ! »

DÉVOTION AUX CHAINES DE SAINT PIERRE

Cet amour et cette dévotion des Pères pour les chaînes de saint Pierre s'accrurent de plus en plus, surtout depuis l'institution d'une fête et l'érection d'une basilique en l'honneur de ces chaînes.

Les historiens racontent que, dès le vi^e siècle, le pape avait coutume d'envoyer aux princes ou à de grands personnages de la limaille des chaînes de saint Pierre enchâssée dans une clé d'or. Plusieurs miracles eurent lieu par l'intermédiaire de ces clés.

En 949, un comte d'Allemagne fut possédé du démon, et cette possession était si violente qu'il se déchirait lui-même de ses propres dents. Othon II, qui chérissait le comte tout particulièrement, pria Jean XIII d'intercéder auprès de Dieu pour sa guérison. Le pape mit au cou du malheureux une clé d'or où se trouvait de la limaille des chaînes de saint Pierre. Aussitôt le démon quitta le corps du comte et celui-ci fut rendu à la santé.

Saint Grégoire le Grand raconte qu'un seigneur lombard se moqua de cet usage. Ayant reçu une de ces clés, il voulut la couper pour en avoir l'or. Mais à peine son couteau avait-il touché la clé qu'il fut saisi du démon. Il entra dans une telle fureur qu'il s'égorgea avec le couteau dont il voulait se servir pour scier la clé, et mourut à l'instant même.

A la suite des persécutions dirigées par la franc-maçonnerie contre Pie IX, il s'est formé, à Rome, une confrérie des *chaînes de saint Pierre* (1). Elle a pour insigne un *fac-simile* des chaînes du saint apôtre, armé de la croix de son martyre.

Elle est un témoignage de la dévotion au prince des apôtres et de la fidélité à son successeur même au milieu de la captivité et de la persécution.

Les plus terribles chaînes sont celles du péché, prions saint Pierre de nous en délivrer et de nous en préserver à l'avenir.

---

(1) Darras, *Hist. générale de l'Eglise*, t. V.

(1) Cette confrérie a été aussi érigée dans l'église de Saint-Pierre, à Toulouse, le 1er août 1870.

SAINT SIXTE II, PAPE MARTYR

Fête le 6 août.

Saint Sixte II monta sur le trône de saint Pierre, alors tout empourpré du sang des martyrs, cent quarante ans après la mort glorieuse du prince des apôtres, dont il s'appliqua à faire revivre les vertus, spécialement sa mansuétude et sa douceur paternelle.

Sixte avait été dans le monde un philosophe païen renommé et applaudi dans les écoles de la Grèce, sa patrie ; mais, éclairé par la grâce, il avait ensuite reconnu humblement que Jésus-Christ est le seul maître de la vraie sagesse ; foulant aux pieds l'orgueil humain, il laissa les philosophes menteurs du paganisme pour venir à Celui qui a les paroles de la vie éternelle. Il se fit chrétien et devint le modèle de ses frères. Plus tard, il fut élevé au sacerdoce et, en 257, il fut élu pape pour succéder à saint Etienne Ier, qui venait de souffrir le martyre. Les temps étaient difficiles et demandaient un courage héroïque; la persécution de Valérien sévissait dans toute sa violence et multipliait chaque jour les victimes. L'ami de saint Sixte, le grand Cyprien, eut la tête tranchée à Carthage. Sixte, souvent caché dans les catacombes, continuait à gouverner l'Eglise; il eut la consolation de ramener au bercail de Jésus-Christ plusieurs âmes que le schisme de Novatien en avait arrachées.

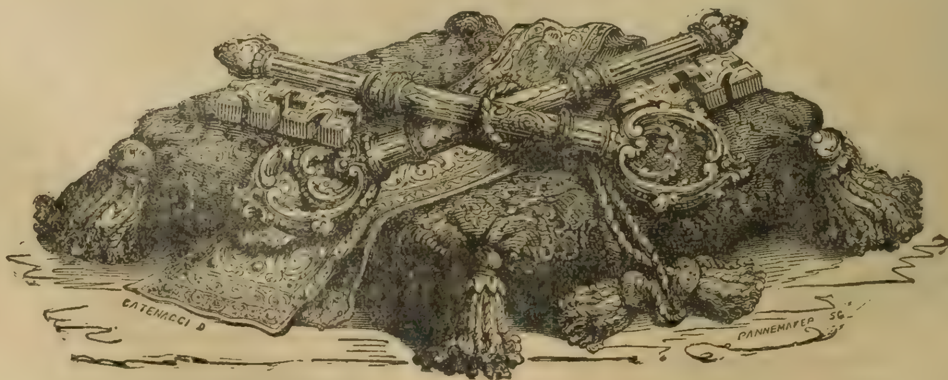
Il n'y avait pas encore un an qu'il était pape quand il fut découvert par les païens, tandis qu'il célébrait les Saints Mystères, dans les catacombes, et conduit au temple du dieu Mars pour renoncer à Jésus-Christ. Mais, en dépit des menaces de l'empereur et de ses bourreaux, le père des chrétiens sut donner à ses fils spirituels l'exemple d'un courage invincible. Condamné à mort, il marchait joyeusement au supplice, quand il vit son archidiacre, saint Laurent, qui le suivait en pleurant et disait : « Où allez-vous mon père, sans votre fils ? Où allez-vous saint pontife, sans votre diacre ? » Sixte lui répondit : « Ce n'est pas moi qui t'abandonne, ô mon fils, mais un plus grand combat t'est réservé : tu me suivras dans trois jours. » De là, le saint pontife fut reconduit à l'endroit même où il avait été surpris par les païens, pour y être décapité : ainsi le voulait la coutume romaine de punir les coupables sur le lieu même de leur délit. On conserva longtemps dans les catacombes la chaire de saint Sixte sur laquelle on voyait encore la trace de son sang.

Avec lui furent martyrisés six de ses diacres : Félicissime, Agapit, Janvier, Magnus, Vincent et Etienne, et toutes ces nobles âmes allèrent régner au ciel avec le prince des pasteurs. Trois jours après, saint Laurent remportait à son tour la victoire dans un illustre martyre.

Saint Sixte avait aimé la terre des Gaules et, entre autres marques de sa sollicitude paternelle, il lui avait envoyé saint Pérégrinus, qui fut le premier évêque d'Auxerre.

Au IIIe siècle, le *cimetière de Calixte* était la sépulture ordinaire des papes : aussi, tandis que les corps des diacres saints Félicissime et Agapit furent laissés au cimetière de Prétextat, témoin de leur martyre, celui de saint Sixte fut transporté dans la crypte où reposaient déjà les restes de la vierge sainte Cécile. Le pape saint Damase plaça plus tard une inscription au-dessus de son tombeau en l'honneur de l'illustre martyr (1).

(1) De Rossi, *Roma sotterranea*, t. I, p. 247; t. II, p. 23 et 89.



Imp.-*gérant*, E. Petithenry, 8, rue François Ier, Paris.

SAINT ALPHONSE DE LIGUORI

ÉVÊQUE ET DOCTEUR, FONDATEUR DE LA CONGRÉGATION DES RÉDEMPTORISTES

Fête le 2 août.



Vrai portrait de saint Alphonse de Liguori.

(D'après la belle chromolithographie de l'imagerie du *Pèlerin.*)

Alphonse Marie de Liguori naquit près de Naples, l'an 1696. Sa mission sur la terre a été d'évangéliser les pauvres, de raviver la dévotion envers la Sainte Vierge et le Saint-Sacrement, de réfuter les faux philosophes, de ranimer la véritable piété parmi les fidèles, en écartant les murs d'épines à l'aide desquels l'humeur sombre des jansénistes obstruait le chemin du ciel.

Il venait de naître, lorsqu'il fut présenté à un religieux de la Compagnie de Jésus, saint François de Girolamo, qui le bénit et dit à sa mère : « Cet enfant vivra jusqu'à l'âge de 90 ans ; il sera évêque et fera de grandes choses pour Jésus-Christ. »

Ses parents, aussi recommandables par leur piété que par leur noblesse, l'élevèrent chrétiennement. Sa mère surtout y donna tous ses soins. Mère de plusieurs enfants, elle n'avait pour eux d'autre sollicitude que celle de faire croître et grandir en eux Jésus-Christ.

Ses efforts furent bénis, les vertus de ses enfants la consolèrent durant sa vie, et sa mort fut heureuse.

Alphonse fut celui qui répondit le mieux aux soins de sa mère. Jeune encore, il avait un amour singulier pour Jésus-Christ caché dans le Tabernacle, et pour la Très Sainte Vierge, deux dévotions qui embaumèrent sa vie de parfums célestes.

Il ne passait jamais un jour sans réciter son chapelet.

Un jour qu'il jouait avec des enfants de son âge, il entendit l'un d'eux prononcer des paroles peu respectueuses pour le nom de Dieu. Il lui en exprima aussitôt sa douleur avec une gravité imposante, et, quittant le jeu, il se retira à l'écart.

Au moment de repartir, ses camarades le cher-

chèrent et le trouvèrent tout absorbé dans la prière au pied d'une image de Marie.

De bonne heure, saint Alphonse se donna à l'étude. Il excella dans tous les genres, mais plus particulièrement en littérature et en musique : témoins les suaves et pieux cantiques qu'il composa plus tard en l'honneur de Jésus et de Marie.

A l'âge de seize ans, il était reçu docteur en droit canonique et en droit civil. Son père l'engagea aussitôt dans la carrière du barreau, et il devint en peu de temps l'un des plus brillants avocats de Naples. Il passa dix ans dans cet état, dix ans où Dieu voulut le proposer comme un modèle de piété vraie au milieu du monde, et montrer en même temps combien le monde est à craindre pour quiconque veut se sauver.

Pour se conserver dans la vertu et y faire des progrès, il prit tous les moyens, particulièrement la prière et la fréquentation des sacrements. Il s'exerçait aux œuvres de miséricorde en allant visiter dans les hôpitaux les membres souffrants de Jésus-Christ. Il se donnait ensuite aux devoirs du barreau où il avait un grand succès. Sa parole était toujours suivie d'applaudissements, et il ne perdit jamais aucune cause, sinon la dernière.

Cependant, malgré ses efforts pour rester un chrétien fervent, il ne put s'empêcher de décliner insensiblement; son père le conduisait au théâtre et dans les sociétés; les idées, les attraits du monde, les paroles flatteuses, à force de battre son âme, finirent par y faire brèche.

Lui-même avouait plus tard que, s'il eût persisté davantage dans cet état dangereux, il serait tombé dans quelque lourde chute. Mais il fut assez vigilant et assez énergique sur lui-même pour éviter le péché mortel. Bientôt Dieu le tira providentiellement de ce péril. Un de ses amis, jeune homme de mœurs excellentes et plein de vertus, lui proposa de venir avec lui faire une retraite. Alphonse accepta volontiers et se livra à ces saints exercices avec tout le recueillement et le sérieux qu'ils comportent. Dieu éclaira son âme; il déplora le refroidissement de sa piété, demanda pardon à Dieu, et sortit animé d'une ardeur toute nouvelle.

Le principal fruit de cette retraite fut une dévotion plus grande à la sainte Eucharistie, qui le détacha peu à peu du monde. Il assistait à la messe chaque matin, se confessait tous les huit jours, communiait plusieurs fois la semaine, et faisait sa retraite chaque année.

Chaque jour, il allait adorer Notre-Seigneur dans l'église où se célébraient les Quarante heures, et c'était un spectacle tellement édifiant de voir ce jeune homme du monde, si longuement et si saintement recueilli au pied de l'autel, les yeux fixés sur le Saint-Sacrement, que des prêtres eux-mêmes enviaient sa ferveur.

ALPHONSE REFUSE UN BRILLANT MARIAGE ET REVÊT L'HABIT ECCLÉSIASTIQUE

Le rang qu'occupait la famille de Liguori et la bienveillance que lui témoignait le roi de Naples, les talents et les vertus d'Alphonse, inspirèrent aux premières familles le désir de s'allier avec lui. Deux brillants projets de mariage se présentèrent successivement, à la grande joie de son père. Mais Alphonse, qui déjà songeait à se consacrer à Dieu, sut les écarter avec une grande prudence et une grande fermeté.

Un événement providentiel acheva de le détacher du monde et de lui montrer la voie où Dieu l'appelait.

Un grand procès féodal venait d'éclater entre deux princes. L'un d'eux confie ses intérêts à notre jeune, mais éminent avocat. Alphonse emploie un mois entier à étudier toutes les pièces; puis, se croyant assuré du succès, il se présente devant le tribunal et plaide avec une éloquence qui soulève de longs applaudissements. L'assistance croit sa cause gagnée, et le président ne songe plus qu'à prononcer en sa faveur, quand l'avocat de la partie adverse montrant, avec un sourire, une des pièces du procès, signale au brillant orateur une circonstance essentielle qui lui a complètement échappé et qui renverse par la base toute sa thèse.

L'honorable jeune homme, dont la loyauté avait toujours été si sincère, est comme frappé de la foudre : « Pardonnez, Messieurs, dit-il en rougissant, je me suis trompé, j'ai tort. » Et il sort en disant : « Monde trompeur, je t'ai connu, tu n'es plus rien pour moi. »

Il se retira dans sa chambre et pleura. En vain son père mit tout en œuvre pour le ramener dans le monde : « Mon père, dit Alphonse, à d'autres les affaires temporelles; pour moi, je n'ai plus que celles de mon âme. »

Un dimanche, pendant qu'il soignait, selon sa charitable habitude, les malades de l'hospice des Incurables, la salle lui parut tout à coup environnée de lumière et il crut entendre une voix qui lui disait : « Que fais-tu encore dans le monde? — Vous avez raison, Seigneur! répondit-il, me voici, faites de moi ce qu'il vous plaira. »

En sortant de l'hôpital, il entra dans la première église qu'il rencontra; c'était l'église des Pères de la Merci; le Saint-Sacrement était exposé. Alphonse se prosterne devant la divine Victime, et s'offre de nouveau à Dieu sans réserve. Comme gage de son sacrifice, il détache son épée et va la suspendre à l'autel de la Sainte Vierge. Il va ensuite trouver son directeur, le P. Pagano, lui confie toutes ses pensées, et le saint prêtre l'encourage dans sa généreuse résolution.

Restait à triompher des résistances de sa famille. Elles furent longues et ardentes; son père surtout paraissait disposé à ne jamais céder; il employa tous ses amis à détourner son fils de sa vocation; la première fois qu'il vit Alphonse, alors âgé de vingt-sept ans, se présenter devant lui revêtu de l'habit ecclésiastique, il poussa un cri et se jeta sur son lit dans un accablement indescriptible. Il resta une année entière sans adresser la parole à son fils. On conçoit tout ce que dut souffrir le cœur si respectueux et si aimant d'Alphonse au milieu de ces luttes pénibles.

La première personne qui avait ambitionné la main du saint jeune homme, la noble fille du prince de Prescicio, luttant de générosité avec Alphonse, imita son exemple, renonça au monde et embrassa la vie religieuse dans un couvent de Naples, où elle acheva sa vie dans la pratique des plus éminentes vertus. Le père d'Alphonse finit par se soumettre au douloureux honneur que Dieu lui faisait en demandant son fils, et ratifia la cession qu'Alphonse avait faite de ses droits d'aînesse à son frère puîné.

ÉTUDES THÉOLOGIQUES ET ORDINATION

Le jeune ecclésiastique n'avait pas attendu cette victoire pour se livrer avec ardeur aux études théologiques.

La promptitude de son intelligence, les règles sévères et minutieuses qu'il se traça pour le

fidèle emploi de ses heures lui permettaient de trouver encore du temps pour des œuvres de charité et d'apostolat. C'était un spectacle étonnant et édifiant, de voir ce jeune homme distingué, qui avait renoncé à un si brillant avenir, parcourir les rues pour ramasser les enfants, les conduire dans l'église et s'appliquer à leur apprendre, avec autant d'humilité que de dévouement, les premiers éléments de la doctrine chrétienne.

Ses vêtements étaient humbles et communs; il jeûnait tous les samedis au pain et à l'eau en l'honneur de la Sainte Vierge; il usait du cilice et de la discipline, enfin il s'appliquait à mortifier ses sens en toute occasion. Il eut à souffrir le dédain et les moqueries de ses anciens collègues du barreau; mais la prière devenait de plus en plus la vie de son âme, elle soutenait son courage et il marchait avec ardeur à la suite de Jésus crucifié.

Le 21 décembre 1726, il fut ordonné prêtre par le cardinal Pignatelli, archevêque de Naples. Il fallait le voir descendant du saint autel, rempli d'un feu divin, ne respirant que le désir de se vouer au salut des âmes.

EN CHAIRE — LA JOIE D'UN PÈRE

On peut dire qu'à partir de ce jour, sa vie ne fut plus qu'une prédication continuelle et une perpétuelle exhortation à la vertu. Dieu seul sait le nombre d'âmes qu'il a converties ou affermies dans la vie chrétienne ou poussées dans les voies de la perfection.

La foule ne se rassasiait point de l'entendre. On le demandait dans toutes les paroisses et toutes les communautés. Des prêtres, des magistrats, des gentilshommes, des dames de haut rang se pressaient à ses sermons, aussi bien que les ouvriers, les pauvres femmes et les gens du peuple. Sa parole, pleine de dignité, mais en même temps claire, simple, vive, entraînante, à la portée de tout le monde, brûlante de conviction et d'amour, était toujours comprise et ne restait jamais sans fruit. « Un prédicateur, disait-il plus tard, qui ne prêche pas Jésus crucifié, se prêche lui-même, viole son ministère et ne fait aucun profit. »

Don Joseph de Liguori, son père, passant un jour devant une église où l'on prêchait les Quarante heures, eut la dévotion d'entrer. Alphonse était en chaire. Don Joseph fut presque fâché de l'y apercevoir: lui qui avait tant aimé les discours de son fils avocat, n'avait pas encore eu le courage d'assister à un sermon de son fils prêtre. Il resta cependant. Bientôt une douce onction, une pénétrante lumière entrent dans son âme; ce père terrible est désarmé; il se sent ému, il pleure. Après le sermon, il va rejoindre son fils, l'embrasse en l'arrosant de ses larmes : « O mon fils, dit-il, vous m'avez fait connaître Dieu; Alphonse, je vous bénis mille fois d'avoir embrassé une si sainte carrière et je vous demande pardon de la peine que je vous ai causée, en m'opposant si longtemps à la volonté de Dieu! »

AU TRIBUNAL DE LA PÉNITENCE

Le saint missionnaire n'obtenait pas des résultats moins consolants au confessionnal. La haute idée qu'il concevait d'un ministère qui demande tant de qualités éminentes, l'avait d'abord effrayé et il fallut que le cardinal Pignatelli lui enjoignît, en vertu de la sainte obéissance, d'user des pouvoirs qu'il lui avait accordés. Alphonse obéit et fit un bien immense.

« Plus une âme, disait-il ensuite, est enfoncée dans le vice et engagée dans les liens du péché, plus il faut tâcher, à force de bonté, de l'arracher des griffes du démon, pour la jeter dans les bras de Dieu. »

C'est ce qu'il pratiquait lui-même, et l'ascendant qu'il exerçait sur les pauvres pécheurs était tel qu'il ne se vit jamais dans la douloureuse obligation d'en renvoyer un seul sans l'avoir réconcilié avec Dieu. Il leur montrait les moyens de sortir du péché, les remplissait de confiance dans la miséricorde de Dieu et dans les mérites de Jésus-Christ, et arrivait toujours à leur inspirer un sincère repentir.

C'est ainsi qu'une multitude de gens de toutes les classes de la société, dont beaucoup avaient scandalisé la ville par leur mauvaise conduite, furent ramenés par ses soins à la pratique de la chasteté et des autres vertus chrétiennes.

Les pénitences qu'il donnait le plus ordinairement étaient de revenir se confesser au bout d'un certain temps; de se confesser et de communier souvent, d'assister chaque jour à la messe, en y méditant sur les souffrances de Jésus-Christ. Sans imposer d'une manière obligatoire certaines macérations corporelles, il déployait tous ses efforts pour engager ses pénitents à mortifier leurs sens, et les amener à se soumettre d'eux-mêmes avec générosité aux expiations nécessaires.

« Par la méditation, disait-il, vous verrez vos défauts comme dans un miroir; par la mortification vous les corrigerez : il n'y a point de vraie oraison sans mortification, et point de mortification sans esprit d'oraison. De tous ceux que j'ai connus qui étaient vrais pénitents, il n'y en a point qui n'aient été fort zélés pour ces deux exercices. »

Il encourageait vivement à la visite quotidienne du Saint-Sacrement : « Quelles délices, avait-il coutume de dire, quelles délices que d'être prosterné devant le saint autel, d'y parler familièrement à Jésus renfermé pour l'amour de nous dans l'auguste Sacrement; de lui demander pardon des déplaisirs qu'on lui a donnés, de lui exposer ses besoins comme un ami fait à son ami, de lui demander son amour et l'abondance de ses grâces! » Qui n'a lu le précieux petit livre qu'il a composé sous ce titre : *Visites au Saint-Sacrement?*

Dans son zèle, il imagina de réunir le soir, après leur travail, les gens de la dernière classe de la société, pour leur apprendre les éléments de la religion. Des prêtres dévoués, de pieux laïques s'unirent à lui pour cette bonne œuvre. Ces réunions eurent lieu d'abord dans certains carrefours, puis dans des salles particulières, enfin dans des églises et des chapelles. Cette œuvre, imitée de ce qu'avait fait à Rome saint Philippe de Néri, eut les plus consolants résultats et survécut à notre saint missionnaire. Naguère encore, on comptait à Naples près de quatre-vingts réunions semblables, rassemblant chacune de cent trente à cent cinquante personnes. Il y a toujours un prêtre qui préside; des instructions, des chants, des prières et ensuite des confessions en sont le programme habituel.

FONDATION DE LA CONGRÉGATION DE NOTRE DIVIN RÉDEMPTEUR

Un moment, l'intrépide missionnaire songea à partir pour les pays infidèles et à porter la foi

jusqu'en Chine. Son directeur n'ayant pas reconnu en ce projet la volonté de Dieu, Alphonse y renonça.

Une sainte religieuse, nommée sœur Marie-Céleste Costarosa, que le Seigneur favorisait de grâces surnaturelles, lui dit un jour : « Dieu vous appelle à fonder une Congrégation de missionnaires, qui procureront des secours spirituels aux âmes de ceux qui sont le plus dépourvus d'instruction religieuse. »

Ces paroles jetèrent l'âme d'Alphonse dans une grande frayeur. Il se mit à prier avec ardeur pour connaître la volonté de Dieu, et il resta enfin persuadé que le Seigneur réclamait de son zèle cette entreprise : ce fut, en effet, la plus grande et la plus féconde de toutes ses œuvres.

Des ecclésiastiques zélés ne tardèrent pas à se grouper sous sa direction, pour donner des missions dans les paroisses, surtout au peuple des campagnes, alors très délaissé. Mais la nouvelle Congrégation se fonda au milieu d'obstacles et de contradictions sans nombre. Alphonse fut d'abord désapprouvé de la plupart de ses amis. Son vieux père fondit en larmes à la nouvelle qu'Alphonse allait s'éloigner de Naples et essaya par tous les moyens de l'y retenir. Les premiers compagnons du saint prêtre l'abandonnèrent à l'exception de deux.

Au milieu de tant de difficultés, saint Alphonse recourut à son refuge ordinaire, la Sainte Vierge. De nouveaux compagnons lui arrivèrent en foule, et au bout de trois ans, l'Institut comptait déjà quatre maisons.

Former ses missionnaires aux vertus religieuses et à l'apostolat des missions fut désormais la grande sollicitude du bienheureux fondateur. A leur tête, il évangélisa un grand nombre de diocèses, et accomplit un bien incalculable.

En arrivant en vue du lieu où devait se donner la mission, il récitait les litanies de la Sainte Vierge et d'autres prières. Il se rendait ensuite à l'église principale; après avoir adoré le Saint-Sacrement, il montait en chaire et adressait un chaleureux appel à la population, pour l'inviter à bien profiter des exercices spirituels qui allaient suivre.

Dans un village, les habitants, le voyant arriver le premier, pauvrement vêtu, monté sur un âne chétif, le prirent pour un simple Frère convers, servant de cocher aux Pères. Tout étonnés de l'entendre prêcher d'une manière si admirable, ils disaient entre eux : « Si le cocher prêche si bien, que sera-ce des autres! »

Pour rendre les exercices plus profitables, on les faisait durer jusqu'à quinze ou même trente jours. Outre les instructions générales, il y avait des réunions et des exhortations spéciales pour les différentes catégories de personnes, pour les hommes, pour les femmes mariées et les veuves, pour les jeunes filles, pour les jeunes gens, et aussi pour les enfants, à qui les missionnaires faisaient le catéchisme chaque jour, matin et soir.

Le soir des trois premiers jours, les Pères allaient dans les rues les plus fréquentées, le crucifix à la main, invitant les habitants à songer à leurs fins dernières et à venir aux instructions. Trois fois, durant la mission, au cours de ses sermons sur le péché, sur le scandale et sur l'enfer, le saint prédicateur se flagellait du haut de la chaire, avec une grosse corde. Les auditeurs, saisis d'émotion, lui criaient de cesser, en promettant une conversion sincère.

La plus douce consolation du bon missionnaire était de prêcher sur la Sainte Vierge.

Un jour qu'il parlait sur ce sujet favori, dans l'église de Foggia, en présence d'une grande foule, un rayon étincelant partit d'un tableau de Marie et vint illuminer d'une clarté céleste le visage du saint prédicateur, qui fut ravi en extase et s'éleva de plusieurs coudées au-dessus de terre. Le peuple, témoin de cette merveille, criait : *Miracle! Miracle!* Des pécheresses, qui se trouvaient présentes, furent saisies d'un tel repentir qu'elles se mirent à déplorer publiquement leurs fautes; elles quittèrent le monde et consacrèrent le reste de leur vie à la pénitence.

Le 25 février 1749 fut un jour de grande joie pour le saint fondateur. Le Pape Benoît XIV approuva la Congrégation des Rédemptoristes, qui n'a cessé de travailler avec succès au salut des âmes et qui se trouve heureusement répandue aujourd'hui dans l'ancien et le nouveau monde.

ÉPISCOPAT DE SAINT ALPHONSE

Le saint fondateur espérait finir humblement sa vie au milieu de ses fils spirituels; il se félicitait d'avoir échappé aux responsabilités de l'épiscopat, lorsqu'il reçut des Lettres du Pape Clément XIII, le nommant évêque de Sainte-Agathe-des-Goths. Sa surprise ne fut égalée que par sa douleur. Il écrivit au Souverain Pontife pour le supplier de vouloir bien agréer son humble refus. Le Pape lui renvoya, par le cardinal Négroni, son secrétaire, l'ordre formel d'accepter. En même temps, le cardinal Spinelli écrivait au saint prêtre : « C'est la volonté de Dieu; la voix du Pape est la voix de Dieu. — Que la volonté de Dieu soit faite! dit Alphonse. Il exige le sacrifice du reste de ma vie, il faut me soumettre. Le Pape ordonne, je dois obéir, Dieu me chasse de la Congrégation pour mes péchés! » Il en tomba gravement malade.

A peine rétabli, il fut sacré à Rome, dans l'église de Sainte-Marie-sur-Minerve, le 20 juin 1762. Il était âgé de soixante-six ans. Reçu avec enthousiasme dans son diocèse, il y parut comme un nouveau saint Charles Borromée; il réforma le Séminaire et le clergé, fonda des confréries, fit refleurir la fréquentation des sacrements. Il visitait chaque année la moitié de son diocèse. Sa charité pour les pauvres allait jusqu'à le réduire lui-même à la mendicité. Un jour, en rentrant à sa demeure, il est entouré d'un groupe de pauvres gens : « Mes enfants, leur dit-il, je n'ai plus rien, j'ai vendu ma voiture, mes mules et et tout ce que j'avais; je n'ai plus d'argent et je ne trouve plus personne qui veuille m'en prêter. » Et il pleura avec eux.

SES OUVRAGES — SA MORT

Après treize ans d'épiscopat, il réussit à faire agréer sa démission par le pape Pie VI et il rentra dans sa Congrégation. Ses dernières années furent troublées par des persécutions, des humiliations, des tentations, des scrupules, enfin Dieu lui rendit la paix et il mourut en bénissant ses religieux en pleurs, le 1er août 1787, âgé de près de 91 ans.

Cette longue carrière avait été enrichie par un vœu des plus héroïques : celui de ne jamais perdre un moment. Aussi, au milieu de tant de travaux, a-t-il encore trouvé le temps d'écrire un grand nombre d'excellents ouvrages de piété, de théologie morale ou de controverse religieuse, qui continuent encore aujourd'hui son apostolat et pour lesquels le pape Pie IX l'a déclaré docteur de l'Eglise universelle.

Imp.-*Gerant*, PETITHENRY, 8, rue François 1er, Paris.

INVENTION DES RELIQUES DE SAINT ÉTIENNE

PREMIER MARTYR

Fête le 3 août.



Saint Étienne dans le Sépulcre.

On sait comment le diacre saint Etienne, martyrisé par les Juifs de Jérusalem, au temps des Apôtres, fut le premier des chrétiens qui eut l'honneur de verser son sang pour Jésus-Christ. Le lieu où était enseveli son corps, oublié durant les persécutions, fut retrouvé au commencement du cinquième siècle, et une multitude de miracles s'accomplirent alors par l'intercession du saint martyr. Les faits que nous allons raconter sont pleinement certains au point de vue historique, et reposent sur des documents d'une authenticité indiscutable.

Voici d'abord un extrait de la lettre adressée aux catholiques de son temps, par le principal auteur de la découverte, Lucien, prêtre de Caphargamala, au diocèse de Jérusalem.

« Le vendredi, 3 décembre 415, après la journée finie, je me couchai, à mon ordinaire, dans le baptistère de l'église de Caphargamala, dont je suis le prêtre. Vers la troisième heure de la nuit, qui est celle où l'on relève les premières gardes, environ onze heures du soir, à demi éveillé et comme dans une extase, je vis se dresser devant moi un vieillard

d'une taille majestueuse. Il était vêtu à la manière des prêtres juifs, d'une robe de lin, recouverte d'un manteau dont les franges étaient parsemées de croix d'or. Une longue barbe blanche tombait sur sa poitrine; il tenait à la main une verge d'or. Il vint à moi, me prit la main droite, et me toucha trois fois de sa verge d'or en répétant mon nom : Lucianus ! Lucianus ! Lucianus ! Puis il me dit en grec : « Pars pour la cité qui se nomme aujourd'hui Ælia (Jérusalem) et dis à Jean qui en est évêque : « Jusques à quand nous laisses-tu emprisonnés, sans nous ouvrir ? Le temps est venu de desceller la pierre du sépulcre où nos restes gisent sans honneur. Le Dieu Tout-Puissant, Jésus-Christ son Fils, et l'Esprit-Saint veulent par nous manifester leurs desseins de miséricorde sur le monde, à une époque où le siècle semble s'écrouler. C'est moins pour moi que je parle que pour les saints illustres dont les corps reposent à côté du mien.

— Seigneur, lui dis-je, qui êtes-vous et quels sont les saints dont vous parlez ? — Je suis, répondit-il, le docteur juif Gamaliel, qui élevai l'apôtre du Christ, Paul, et lui enseignai la loi à Jérusalem. Dans le sépulcre où repose mon corps, à la partie orientale du monument, se trouve aussi celui d'Etienne, le bienheureux diacre qui fut lapidé par les Juifs et les princes des prêtres pour la foi du Christ. Son martyre eut lieu en dehors de la porte septentrionale de Jérusalem, sur la route du Cédron. On le laissa plusieurs jours et plusieurs nuits en pleine campagne, sans sépulture, d'après l'ordre impie des princes des prêtres, dans l'espérance que son corps deviendrait la proie des bêtes féroces ou des oiseaux carnassiers. Mais Dieu veillait sur les restes de son serviteur. Il les protégea contre la dent des lions et la griffe des vautours. J'avais aimé durant sa vie ce digne ministre de Jésus-Christ ; je partageais désormais sa foi, et je voulais avoir part à son héritage. J'allai donc nuitamment trouver les fidèles de Jérusalem; *je les engageai à se rendre en secret au lieu où gisait le corps ; ils purent s'en saisir, et le plaçant sur mon char, que j'avais mis à leur disposition*, ils le transportèrent à vingt milles de la cité, dans un domaine que je possédais et qui porte encore aujourd'hui mon nom, puisque Caphargamala signifie : « Villa de Gamaliel. » Là, nous lui fîmes, durant quarante jours, l'honneur des funérailles solennelles. Je le déposai dans un *loculus* (*theca*) du tombeau que j'avais fait creuser pour ma famille et pour moi. A côté repose le corps de Nicodème, celui qui vint une nuit trouver le Sauveur et auquel fut dite cette parole : « Quiconque ne renaît de l'eau et de l'Esprit-Saint ne saurait entrer dans le royaume des cieux. » Plus tard, il fut baptisé par les disciples du Christ. Les Juifs le surent; ils le dépouillèrent de ses dignités et de ses biens, le chassèrent de leurs synagogues et le bannirent de la ville. Je le recueillis dans ma maison de campagne ; il y acheva ses jours, et je l'ensevelis auprès du martyr Etienne. Abibas, mon fils bien-aimé, jeune homme de vingt ans, qui avait en même temps que moi reçu le baptême des mains des apôtres, me précéda dans la mort. Je l'ensevelis dans le *loculus* le plus élevé du sépulcre, et plus tard mon corps y fut aussi déposé. » Ainsi parla le vieillard. Mon trouble était extrême. J'avais à peine la force de parler. Cependant je lui dis : « Seigneur, en quel endroit pourrons-nous trouver votre sépulcre ? — Au milieu du champ qui se nomme maintenant *Delagabri* (*les hommes de Dieu*). » Telle fut sa réponse, et la vision disparut.

« Il me sembla que je m'éveillais comme d'un songe, et je me mis à prier avec ferveur. Seigneur Jésus, disais-je, si cette vision vient de vous, si elle n'est point une illusion de Satan, faites qu'elle se renouvelle trois fois. Je jeûnai tous les jours suivants, ne mangeant que des aliments secs, jusqu'à l'autre vendredi. »

Ce jour-là, le vieillard lui apparaît encore et lui demande pourquoi il n'a pas exécuté ses ordres. Il lui donne diverses indications pour distinguer les uns des autres les corps qui reposent avec celui d'Etienne. Le vendredi 17 décembre 415, nouvelle apparition : le saint vieillard reproche de nouveau à son messager sa résistance à ses paroles, et lui promet que la sécheresse, dont les ravages désolaient cette année la Palestine, cesserait le jour de la translation des saintes reliques. Le prêtre Lucien se décide alors à se rendre auprès de Jean, évêque de Jérusalem, il lui raconte tout ce qui s'est passé et en reçoit l'autorisation de commencer les fouilles. Gamaliel apparaît au moine Migétius et lui indique l'endroit précis où l'on devra creuser. Lucianus, Migétius et de nombreux chrétiens se rendent en procession au lieu indiqué; on fouille la terre, bientôt la pioche met à découvert trois *loculi;* sur le premier était inscrit en langue syriaque le nom d'*Etienne*, sur le second le nom de *Nicodème*, et sur le troisième, qui était double, les noms d'*Abibas* et de *Gamaliel.*

Pendant ce temps, l'évêque de Jérusalem avait été obligé de se rendre au concile de Diospolis (Lydda). Lucianus s'empressa de l'y rejoindre et annonça aux évêques réunis son heureuse découverte.

Jean de Jérusalem, accompagné d'Eleuthère, évêque de Sébaste et d'Eleuthère, évêque de Jéricho, se rendit immédiatement à Caphargamala. En arrivant, les prélats rouvèrent rassemblée une foule immense. On amenait au tombeau des infirmes, des épileptiques, des blessés. Les évêques descendirent dans l'intérieur du sépulcre et ouvrirent le *loculus* de saint Etienne. « Il s'en exhala, dit un témoin oculaire, un parfum délicieux, tel que les hommes n'en sauraient composer. Il nous semblait respirer l'atmosphère embaumée du paradis. La douce odeur se répandit au loin et soixante-treize malades en furent immédiatement guéris. Les uns étaient des possédés que le démon quitta à l'instant même ; d'autres des perclus dont le rhumatisme ou la paralysie disparurent; d'autres des fiévreux, des ulcérés, des lépreux, des épileptiques. Enfin toutes les espèces de maladies qui se trouvaient représentées là, et qu'il serait trop long d'énumérer, furent subitement guéries. Les évêques, après avoir respectueusement baisé les reliques du bienheureux Etienne, les enfermèrent dans une châsse précieuse. Puis on procéda, au chant des psaumes et des hymnes sacrés, à leur translation dans la Ville sainte, dont le glorieux martyr avait été le premier archidiacre. Cette translation eut lieu le VIII des calendes de janvier (25 décembre 415; c'est en souvenir de cet événement que l'on a désormais célébré la fête de saint Etienne le lendemain de Noël). Or, à l'instant où l'on leva les précieuses reliques pour les transporter dans la sainte Sion, une pluie bienfaisante commença à tomber. Elle mit fin à la sécheresse qui désolait depuis plusieurs mois la Palestine, et tous glorifiaient le Seigneur dans la personne de son serviteur Etienne. Tous rendaient grâce à la miséricorde divine qui manifestait au monde ce trésor céleste, en un temps plein d'épouvante et de périls. « Hélas! ajoute le prêtre Lucien (car c'est lui dont nous traduisons les paroles), on ne réserva pour mon église que quelques petites articulations des ossements du glorieux martyr. Mais, sans le vouloir peut-être, on nous laissa un trésor bien autrement précieux. Comme les ossements seuls furent transférés, nous demeurâmes en possession de la pous-

sière qui remplissait le fond du *loculus* et qui représente tout ce qui reste aujourd'hui de la chair sacrée du martyr. »

GLOIRE DE SAINT ÉTIENNE

La nouvelle de la découverte des reliques de saint Etienne eut un immense retentissement dans toute l'Eglise. L'on sait en effet que Jérusalem, alors sous la domination des empereurs chrétiens, était le centre d'un pèlerinage où les fidèles affluaient par milliers de tous les points de l'empire romain. Beaucoup d'Eglises sollicitèrent la faveur d'avoir quelques fragments des reliques du premier martyr, et des miracles innombrables manifestèrent aux populations la gloire du saint diacre. Saint Augustin, qui vivait alors, nous a conservé le récit de plusieurs : « Qui ne connaît, écrivait-il, les merveilles inouïes opérées à la face du monde par le premier martyr Etienne? Il a triomphé de nos jours, ce grand athlète du Seigneur, il a été couronné sous nos yeux une seconde fois. Son sépulcre si longtemps méconnu, nous a été manifesté au temps et à l'heure marquée par la Providence. Quelle lumière projetée sur notre monde! Que de miracles! Mort, Etienne ressuscite des morts. C'est que les saints vivent pour de perpétuelles éternités dans le royaume de Dieu!... »

Ici c'étaient des malades guéris, là des pécheurs obstinés convertis, ailleurs des morts ressuscités. « A Tibilis, raconte le saint docteur, comme l'évêque Projectus s'avançait au milieu d'une affluence et d'un concours extraordinaires, portant dans ses mains la châsse qui contenait quelques reliques du glorieux Etienne, une femme aveugle présenta un bouquet de fleurs, on le fit toucher à la châsse; on le lui rendit, elle le porta à ses yeux et fut guérie... Parmi les plus illustres citoyens de Calame, on comptait un riche vieillard nommé Martialis. Il avait en horreur la foi chrétienne. Cependant sa fille et son gendre étaient baptisés. Le vieillard tomba malade; ils le conjurèrent avec des torrents de larmes de se faire chrétien. Martialis refusa, les couvrant de malédictions, et les chassa de sa présence. Son gendre se rendit à la *Mémoria* d'Etienne (châsse ou chapelle où étaient les reliques) dans la basilique de Calame. Il pria avec des sanglots pour le salut d'une âme qui lui était si chère. En se retirant il prit au hasard quelques-unes des fleurs de l'autel, et vint les déposer au chevet du vieillard endormi, A son réveil, Martialis demanda qu'on fît venir l'évêque. Celui-ci était absent, il était alors près de moi à Hippone. Des prêtres accoururent au lit du malade. « Je crois! » dit Martialis. Il reçut le baptême et depuis cet instant jusqu'à l'heure où il expira il répétait souvent ces paroles : « Seigneur Jésus recevez mon esprit! » C'étaient les derniers mots prononcés par le martyr saint Etienne et le néophyte n'avait jamais eu l'occasion de les entendre citer par une bouche humaine. »

Saint Augustin eut lui-même la joie de recevoir des reliques du premier martyr; il les plaça dans sa cathédrale, dans une chapelle richement ornée. Le syrien Bassus, résidant à Hippone, était allé faire toucher à la châsse la robe de sa fille mourante; il revient chez lui et entend les lamentations de la famille: sa fille était morte! Il va droit au cadavre, le couvre de la robe qu'il apporte, sa fille ressuscite aussitôt et lui tend les bras. Le percepteur Irénée obtient également la résurrection de son fils en oignant le cadavre avec de l'huile de la lampe qui brûlait devant les reliques de saint Etienne. En moins de deux ans, plus de soixante-dix miracles furent régulièrement constatés par l'autorité ecclésiastique.

HISTOIRE DE PAUL ET DE PALLADIE

Le jour de Pâques de l'an 425, saint Augustin présidait les offices dans sa cathédrale. Au milieu de la foule des fidèles, se trouvaient deux étrangers, un frère et une sœur, arrivés depuis quinze jours à Hippone, en proie tous les deux à un tremblement nerveux qui ne leur laissait pas un moment de repos. Le jeune homme s'appuyait à la grille qui entourait la *Memoria* de saint Etienne. Tout à coup, il tombe, on se précipite pour le relever; mais on s'aperçoit qu'il dort paisiblement, et que ses convulsions ont cessé. On respecte son repos. Quelque temps après Paul (c'était le nom du jeune homme), se réveille, se relève, ses membres ne tremblent plus, des larmes de joie inondent son visage, il se tourne vers le peuple: « Je suis guéri! » « Il y eut alors, dit saint Augustin, une explosion d'amour et de reconnaissance envers le Seigneur, l'église retentit de cris d'allégresse; la multitude se précipita vers le trône où j'étais assis, chacun voulant être le premier à m'apprendre la bonne nouvelle, tous voulant me la dire et me la redire encore. Dans ma joie, je rendais grâce à Dieu, quand le jeune homme survint lui-même, entouré d'un groupe qui fendait les flots pressés. Il tomba à mes genoux, je le relevai en l'embrassant, et le prenant par la main, je me dirigeai avec lui vers l'ambon (sorte de chaire). L'église était littéralement encombrée; les transports de cette multitude immense se traduisaient par les acclamations mille fois répétées: *Deo gratias! Deo laudes!* De toutes les bouches, de tous les cœurs, de tous les points de l'enceinte sacrée, sortait ce cri qui se renouvelait sans cesse. Je saluai le peuple, et à ma vue, les acclamations redoublèrent avec un ensemble et une chaleur nouvelle! »

Le surlendemain (mardi de Pâques) saint Augustin lut au peuple le document suivant dans lequel le *miraculé* avait consigné son histoire:

« Moi, Paul, je vous supplie, seigneur et très bienheureux Père Augustin, de faire lire au peuple saint d'Hippone le procès verbal authentique dont j'ai déposé l'original entre vos mains.

« Quand nous étions encore à Césarée de Cappadoce notre patrie (Asie-Mineure), mon frère aîné se livra aux plus détestables excès contre notre commune mère; il alla jusqu'à lever sur elle une main parricide. Nous, ses frères et sœurs, rassemblés en ce moment, nous le vîmes, et nul ne s'opposa à cette violence et ne dit un seul mot pour protéger notre mère. Celle-ci, désespérée de tant d'ingratitude, résolut de lancer une malédiction solennelle contre son fils aîné. Le lendemain matin, au chant du coq, elle se rendit à la piscine sacrée du baptistère, afin d'y prononcer, en présence du peuple, la formule de malédiction.

Chemin faisant, elle rencontra notre oncle, ou plutôt le démon sous forme humaine; il lui demanda où elle courait si vite. « Je vais, dit-elle, me venger d'un fils ingrat, qui a levé la main sur sa mère! » Notre oncle, mû par une haine satanique, répondit qu'une telle vengeance serait incomplète. « Maudissez tous vos enfants, lui dit-il, puisqu'aucun d'eux n'a pris votre défense! » Dans l'état d'exaspération où se trouvait notre mère, elle prêta l'oreille à ce conseil perfide. Arrivée à la piscine sainte, les cheveux épars, les vêtements en désordre, elle se roulait à terre, demandant à Dieu de faire éclater sur nous tous sa vengeance, de nous bannir de notre patrie, de nous condamner à errer sur toutes les plages de l'univers, pour effrayer le genre

humain par l'exemple de notre châtiment. La prière maternelle eut un effet terrible; à l'instant même, notre frère aîné, le plus coupable, fut saisi de ce tremblement convulsif dont Votre Sainteté m'a vu atteint moi-même. Dans l'espace d'une année, à intervalles fixes, et suivant l'ordre de notre naissance, chacun de nous fut successivement frappé du même fléau. Notre mère, épouvantée de la terrible efficacité de ses malédictions, ne put supporter plus longtemps les remords de sa conscience et l'opprobre des hommes; elle se pendit, mettant à une vie lamentable un terme plus funeste encore.

« Nous abandonnâmes notre patrie pour nous soustraire à la vue de nos concitoyens, et nous errâmes sur tous les points du monde. De dix frères et sœurs que nous sommes, le second, par ordre de naissance, a naguère recouvré la santé à Ravenne, près de la relique du glorieux martyr Laurent, qui vient d'être transférée en cette ville. Je suis le sixième des frères. Palladie, qui m'accompagne, est ma puînée. Avec elle, j'ai parcouru tous les sanctuaires célèbres par leurs miracles, dans l'espoir d'y obtenir notre guérison. Pour ne parler que des plus illustres, nous visitâmes Ancône, où le Seigneur multiplie les prodiges par l'intercession du très glorieux Etienne. Cependant, je n'y obtins pas la grâce que je sollicitais. La divine Providence me réservait pour Hippone. Il en fut de même à Uzala, sur cette terre d'Afrique où le bienheureux martyr Etienne opère aussi des miracles sans nombre. Enfin, il y a trois mois (le 1er janvier 425), ma sœur, qui est encore en proie à cet horrible fléau, et moi-même, maintenant guéri, nous eûmes simultanément une vision céleste. Durant mon sommeil, un vénérable évêque, au visage rayonnant de gloire, à la chevelure blanche, m'apparut et me dit que, dans trois mois, j'obtiendrais enfin la guérison tant désirée. Ma sœur eut la même vision, mais il lui fut révélé que cet évêque, qui nous apparaissait ainsi, était celui d'Hippone, et, en effet, les traits de Votre Sainteté sont exactement ceux que nous contemplâmes dans notre vision.

« Nous prîmes donc le chemin d'Hippone, et dans toutes les villes que je traversais, votre Béatitude m'apparaissait de la même manière, et telle que je la vois en ce moment. Depuis quinze jours nous sommes ici. Vous avez vu mon infirmité, vous voyez encore celle de ma sœur. J'allais prier chaque jour avec larmes, auprès de la *Memoria* du très glorieux martyr Etienne. Le matin de Pâques, en présence de tout le peuple, j'étais là debout, serrant de mes mains convulsivement agitées les barreaux de la grille, priant et pleurant. Soudain je tombai; je perdis connaissance et n'ai plus aucune idée de ce qui se passa alors en moi. Après quelques instants je me relevai, et le tremblement convulsif avait disparu. En reconnaissance d'un si grand bienfait de Dieu, j'ai voulu rédiger cette relation qui vous apprendra l'origine de nos malheurs, afin que vous daigniez continuer vos prières pour ma sœur et rendre grâces à Dieu pour moi-même. »

« Après cette lecture, reprend Augustin, je fis descendre Paul et Palladia de l'ambon, et je commençai quelques réflexions sur l'ensemble de ces faits. « Enfants, disais-je, comprenez le devoir de l'obéissance filiale; parents, apprenez à modérer les transports de la colère. Il est écrit : *La bénédiction du père affermit la maison des fils, la malédiction d'une mère la déracine jusqu'au fondement.* Enfants, rendez à vos parents l'honneur qui leur est dû; pères, quand vous vous irritez, n'oubliez jamais que vous êtes pères! Cette mère de Cappadoce a imploré la vengeance du Seigneur contre ses fils; Dieu l'a exaucée parce qu'il est juste, parce que cette mère avait été réellement outragée. L'aîné avait levé sur elle une main parricide; les autres enfants ne s'étaient point opposés à ce crime. Dieu fut juste en exauçant la prière et la plainte. Mais, la malheureuse mère! on peut dire que plus vite elle fut exaucée, plus cruellement elle fut punie. Apprenez dès lors à demander à Dieu ce que vous ne vous repentirez jamais d'avoir obtenu. »

Le saint évêque continua son discours, demandant des prières pour la malheureuse Palladia et exposant à son peuple les enseignements qui résultaient de tous ces faits. « Comme je parlais ainsi, raconte Augustin, une clameur immense s'éleva du côté de la basilique où repose la relique du premier martyr. Grâces à Dieu! gloire au Christ! criait la foule. Les auditeurs qui m'environnaient se précipitèrent sur ce point. Bientôt on m'amena près de l'ambon la jeune fille. Après la lecture du *libellus* de son frère, elle s'était rendue près de la *Memoria* d'Etienne pour y prier. Aussitôt qu'elle en eut touché la balustrade, elle tomba elle-même dans un sommeil miraculeux et se releva guérie. Quand elle reparut près de l'ambon, ce fut, dans toute l'assemblée, un tel cri d'admiration que l'enthousiasme et les larmes semblaient ne pouvoir finir. Nous la conduisîmes guérie au lieu où elle venait de paraître dans le désordre de ses affreuses convulsions. La pitié qu'elle inspirait tout à l'heure se changeait en une allégresse indescriptible. C'était vers Dieu un transport d'amour; enthousiasme sans paroles articulées, mais qui éclatait avec tant de force que nos oreilles pouvaient à peine y résister! Qu'y avait-il au fond de ces cœurs triomphants? La foi de Jésus-Christ, pour laquelle le sang d'Etienne a coulé (1). »

Que cette foi anime toujours nos âmes, malgré les apostasies de notre siècle. Le Dieu d'Etienne est toujours le vrai Dieu.

---

(1) St Augustin, *Cité de Dieu*, liv. XXII. Voir Darras (à qui nous empruntons la traduction des citations précédentes.) *Histoire générale de l'Eglise*, tome XII, page 330 et suiv.; Vivès, rue Delambre, 13, Paris.

Imp.-*gérant* : PETITHENRY, 3, rue François Ier, Paris.

SAINT DOMINIQUE

FONDATEUR DE L'ORDRE DES FRÈRES PRÊCHEURS

1170-1221. — *Fête le 4 août.*



Saint Dominique méditant la Passion (d'après Fra Angelico.)

DE LA MANIÈRE MERVEILLEUSE DONT SAINT DOMINIQUE VINT AU MONDE

Saint Dominique naquit en 1170, au petit village de Caleruega, dans le diocèse d'Osma, en Espagne. Dès avant sa naissance, Dieu donna des présages de sa sainteté future: sa mère, la Bienheureuse Jeanne d'Aza, vit en songe son enfant sous la forme d'un chien, qui tenait dans sa gueule un flambeau, et qui s'échappait de son sein pour embraser toute la terre. Inquiète de ce présage, elle alla faire une neuvaine à saint Dominique de Silos. Au septième jour, le saint abbé lui apparut, tout rayonnant de clarté, et lui dit : « Ne craignez point; l'enfant que vous portez sera, par sa sainteté et sa doctrine, la lumière du monde et la consolation de toute l'Eglise.

En reconnaissance de ce bienfait, l'enfant reçut a son baptême le nom de Dominique. Dieu se plut encore à entourer son berceau de merveilles : une étoile éclatante, qui illuminait toute la maison, apparaissait parfois sur son front; on vit un jour un essaim d'abeilles venir se reposer sur sa bouche, image de sa future douceur. On rapporte encore que sa mère, l'ayant mené à la messe au monastère des Bénédictins de Silos, le célébrant, au lieu de dire *Dominus vobiscum*, répéta par trois fois, en se tournant vers l'enfant : *Ecce reformator Ecclesiæ. : Voilà celui qui réformera l'Eglise.*

Sa mère ne voulut point le confier à une nourrice étrangère, et guida ses premiers pas dans la piété.

Il avait une grande dévotion à la Sainte Vierge ; elle lui apparut souvent et lui enseigna dès lors la dévotion du Rosaire, dont il devait se servir plus tard pour convertir les héritiques.

COMMENT IL VÉCUT A OSMA SOUS-PRIEUR DES CHANOINES

A l'âge de quatorze ans, ses parents l'envoyèrent à l'Université de Palencia. Il fit de rapides progrès dans les connaissances divines et humaines. Ce fut alors que, durant une famine, non content de donner aux pauvres jusqu'à ses vêtements, il vendit encore ses livres, annotés de sa main, pour leur en distribuer le prix. Comme on s'étonnait de ce désintéressement, il répondit :

« Pourrais-je étudier sur des peaux mortes, quand il y a des hommes qui meurent de faim ? »

Un autre jour, voyant une pauvre femme pleurer son malheureux frère, emmené captif chez les Maures, Dominique, qui n'avait plus d'argent, offrit de se vendre lui-même pour racheter le prisonnier. Mais cette femme ne voulut point y consentir.

Le jeune étudiant ne buvait point de vin, couchait sur une planche, jeûnait fréquemment, et sa grande pureté le rendait cher à la Reine des Anges.

La réputation de ses vertus s'étendit bientôt au loin; l'évêque d'Osma, qui venait de réunir ses chanoines en communauté, sous la règle de saint Augustin, résolut de leur adjoindre le jeune Dominique. Notre Saint obéit au message du prélat, et mérita bientôt par sa piété d'être nommé sous-prieur du Chapitre. « Alors, dit le bienheureux Jourdain, il commença à paraître entre les chanoines comme un flambeau éclatant, le premier par sa sainteté et le dernier de tous par l'humilité de son cœur, répandant autour de lui un parfum qui donnait la vie, et une odeur semblable à l'encens dans les jours d'été. Il demeurait jour et nuit dans l'église, vacant sans relâche à la prière; il se montrait à peine hors du cloître, de peur de nuire à sa contemplation. »

Cependant, sur le conseil de son évêque, il se livra à la prédication dans tous les pays environnants et en retira de grands fruits. C'est ainsi qu'il vécut neuf années, parmi les chanoines Réguliers de saint Augustin, se préparant, sans le savoir, aux grandes œuvres auxquelles Dieu le réservait.

COMMENT IL CONVERTIT LES ALBIGEOIS

Vers l'an 1204, l'évêque d'Osma, don Diégo d'Azévédo, se rendit à Rome et se fit accompagner de Dominique. Ils virent de leurs yeux les maux effroyables que causaient dans le midi de la France les hérétiques Albigeois : c'étaît les anarchistes et les francs-maçons de ce temps-là. A leur retour, Dominique resta en France pour travailler à la conversion des Albigeois. Son zèle ne connut plus de bornes, il prêchait partout la vérité.

Or, dans ce temps, il arriva, dit l'hagiographe, qu'en une conférence avec les hérétiques, trois arbitres furent choisis pour juger quel était le parti dont les raisons étaient les meilleures. Après beaucoup de discours, ces arbitres ne pouvant s'entendre sur une décision, la pensée leur vint de jeter au feu le mémoire de Dominique et celui des hérétiques, afin que, si l'un des deux était épargné par les flammes, il fût certain qu'il contenait la vraie doctrine. On allume donc un grand feu, on y jette les deux volumes : aussitôt, celui des hérétiques est consumé; l'autre, non seulement demeure intact, mais il est repoussé au loin par les flammes. On le rejette au feu une seconde et une troisième fois : autant de fois, l'événement, qui se reproduit, manifeste clairement où est la vraie foi, et quelle est la sainteté de l'écrivain.

Les Albigeois endurcis tentèrent de se défaire de l'homme de Dieu par un crime. Mais Dieu le délivra des embûches qu'on lui avait dressées. L'assassin, le rencontrant quelques jours après dans une assemblée, lui dit : « Si tu eusses passé par tel chemin, tu ne serais plus en vie. » Dominique lui répondit : « Je sais bien aussi que je ne mérite pas tant de faveur; mais si Notre-Seigneur me donnait le choix d'une mort pour son service, je prendrais plaisir qu'après m'avoir dépouillé, tu me coupasses les pieds et les mains, et puis que tu m'arrachasses la langue et les yeux, et qu'après avoir baigné mon corps dans son sang, tu m'ôtasses la tête de dessus les épaules. »

La rage des Albigeois n'était pas encore assouvie. Le Saint, voyant qu'un prélat se rendait à une conférence en grande pompe : « Ce n'est pas ainsi, lui dit-il, qu'il faut aller au-devant des ennemis. Armons-nous de la prière, et faisant reluire en notre personne des signes d'humilité, avançons-nous nu-pieds au-devant des Goliaths. » L'évêque se rendit à ce pieux conseil, et tous se déchaussèrent. Or, comme ils n'étaient pas sûrs de leur chemin, ils rencontrèrent un hérétique, qui promit de les conduire droit à leur but. Mais il les engagea, par malice, dans un bois plein de ronces et d'épines, où leurs pieds se blessèrent, et bientôt le sang coula tout le long de leurs jambes. Alors, l'athlète de Dieu, patient et joyeux, exhorta ses compagnons à rendre grâces de ce qu'ils souffraient, en leur disant : « Confiez-vous dans le Seigneur, mes très chers, la victoire nous est assurée, puisque voilà nos péchés qui s'expient par le sang. » L'hérétique, touché de cette admirable patience et des discours du Saint, avoua sa malice et abjura l'hérésie.

Un autre jour qu'il passait un fleuve dans une barque, le batelier, quand on fut à l'autre bord, lui demanda un denier pour sa peine. « Je suis, répondit Dominique, un disciple du Christ, je ne porte sur moi ni or ni argent; Dieu vous payera plus tard le prix de mon passage. » Le batelier, mécontent, se met à le tirer par le manteau, en lui disant : « Ou vous laisserez le manteau, ou j'aurai mon denier. » Le Saint, levant les yeux au ciel, se recueillit un moment en lui-même, puis, regardant à terre, il montra au batelier une pièce d'argent que la Providence venait de lui envoyer, et lui dit : « Mon frère, voilà ce que vous demandez, prenez-le et laissez-moi aller en paix. »

Le saint missionnaire fut très affligé de voir des catholiques mettre leurs filles en service chez de riches hérétiques, parce qu'ils n'avaient de quoi les nourrir : leur foi et leur salut éternel se trouvaient en grand danger. Dominique quêta en leur faveur et fonda le monastère de Notre-Dame de Prouille, où il en recueillit un grand nombre.

Lorsque les princes catholiques vinrent avec une armée pour défendre la foi et la civilisation contre les Albigeois, Dominique resta toujours au milieu des vainqueurs et des vaincus l'homme de la charité, de la vérité et de la paix. Par ses prières, il coopéra à la victoire de Muret, où le brave Simon de Montfort, avec trois mille catholiques, vainquit la grande armée des hérétiques, forte de plus de cent mille hommes.

COMMENT IL PRÊCHA LE ROSAIRE ET ÉTABLIT SON ORDRE

C'est ainsi, disent les historiens, que, tandis que Simon de Montfort combattait les hérétiques avec le glaive matériel, le bienheureux Dominique les combattait avec le glaive de la prière et de la parole de Dieu. Son arme principale et favorite était le Rosaire, dévotion qu'il avait déjà propagée en Espagne et en Bretagne.

Par cette prière, par ses prédications, par ses miracles, il convertit des milliers d'Albigeois. Heureux les chrétiens qui savent se servir du Rosaire.

Cependant, Dominique ne pouvait suffire à la tâche; il résolut de s'unir quelques compagnons, premiers membres de l'Ordre, depuis si illustre, des *Frères Prêcheurs*.

Il se rendit auprès du pape Innocent III, pour en recevoir l'approbation. Le pape hésitait; or, la nuit suivante, il vit en songe la basilique de Latran près de tomber, quand arriva Dominique qui en soutint sur ses épaules les murailles chancelantes. Ainsi averti de la volonté de Dieu, il rappela le Saint et approuva son Ordre.

Quelques jours après, Dominique, se tenant à genoux dans la basilique de Saint-Pierre, ce bienheureux apôtre lui apparut avec saint Paul, et lui présentant l'un un bâton, l'autre un livre, ils lui dirent : « Allez et prêchez, parce que vous êtes choisi de Dieu pour ce ministère. » Il vit en même temps ses enfants aller deux à deux par toute la terre annoncer la parole de Dieu.

COMMENT SAINT DOMINIQUE ET SAINT FRANÇOIS SE RECONNURENT SANS S'ÊTRE JAMAIS VUS

Il était encore à Rome, quand une nuit, étant en prière, Dominique vit Jésus-Christ irrité, tenant trois flèches qu'il était prêt à lancer contre le monde. Marie accourut pour désarmer le bras de son Fils : « Puisque les hommes, dit le Sauveur, sont adonnés aux trois vices: de l'orgueil, de la concupiscence et de l'avarice, je veux les frapper de ces trois flèches. — Mon très cher Fils, dit Marie, ayez pitié du monde. — Mais ne voyez-vous pas comme les hommes m'insultent? — Ayez pitié, voici deux hommes qui vont faire revivre partout les vertus. » Et, en même temps, elle les présenta à son Fils. Dominique se reconnut pour l'un d'eux, mais il ne savai qui était l'autre.

Le lendemain, entrant dans une église, il reconnut, sous le froc d'un mendiant, celui qu'il avait vu la nuit précédente. Il le serra dans ses bras en s'écriant : « O François! — O Dominique ! » s'écria le pauvre en l'embrassant. Puis tous deux : « Nous sommes compagnons; marchons et tenons-nous ensemble, et nul ne pourra prévaloir contre nous. »

COMMENT DOMINIQUE PARLA ALLEMAND SANS SAVOIR CETTE LANGUE

Dominique revint en Provence et, bien que ses religieux fussent encore peu nombreux, il les dispersa, pour les envoyer fonder des couvents en France, en Espagne, en Italie.

Ses monastères devinrent bientôt florissants, le Saint crut nécessaire de les visiter; or, dit l'hagiographe (1), tandis qu'il se rendait à Paris avec Fr. Bertrand, ils furent joints sur la route par des pèlerins allemands qui, les ayant entendus réciter des psaumes et des litanies, les suivirent pieusement. Au prochain village, leurs nouveaux compagnons les invitèrent à dîner, et ils agirent de même pendant quatre jours consécutifs. Le cinquième jour, le bienheureux Dominique dit en gémissant à Bertrand : « Fr. Bertrand, j'ai conscience de voir que nous moissonnons le temporel de ces pèlerins, sans pouvoir semer en eux le spirituel. C'est pourquoi, s'il vous plaît, mettons-nous à genoux, et demandons à Dieu la grâce d'entendre et de parler leur langue, afin que nous leur annoncions le Seigneur Jésus. » Ce qu'ayant fait, ils commencèrent à s'exprimer en allemand, à la grande surprise des pèlerins, et pendant quatre autres jours qu'ils furent ensemble, jusqu'à Orléans, ils s'entretinrent du Seigneur Jésus.

(1) Traduction de Lacordaire : *Vie de saint Dominique.*

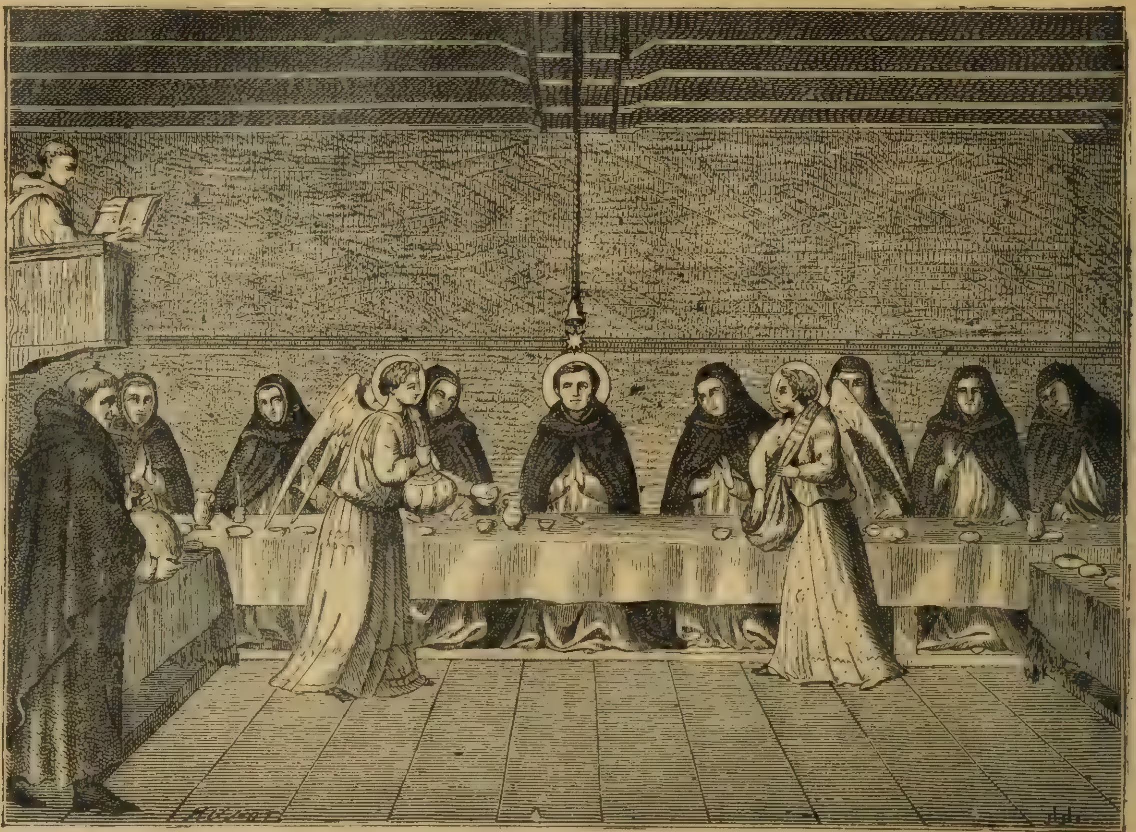
COMMENT LES ANGES SERVIRENT A TABLE DOMINIQUE ET SES FRÈRES

Le monastère de Rome, quoique pauvre, était florissant, les religieux étaient au nombre de cent ; or, il arriva, durant la visite de Dominique, qu'un certain jour le bienheureux commanda à Fr. Jean de Calabre et à Fr. Albert le Romain, d'aller par la ville chercher des aumônes. Mais ils s'y employèrent inutilement depuis le matin jusqu'à la troisième heure du jour. Ils revenaient donc à la maison, quand une femme, qui avait une grande dévotion à l'Ordre, les rencontra et voyant qu'ils ne rapportaient rien, leur donna un pain : « Je ne veux pas, leur dit-elle, que vous retourniez tout à fait à vide. »

Un peu plus loin, ils furent accostés par un homme qui leur demanda instamment la charité. Ils s'excusèrent de lui donner, parce qu'ils n'avaient rien pour eux-mêmes. Mais l'homme, insistant toujours davantage, ils se dirent l'un à l'autre : « Que ferons-nous d'un pain ? Donnons-le lui pour l'amour de Dieu. » Ils lui donnèrent donc le pain, et aussitôt ils le perdirent de vue.

Or, comme ils rentraient au couvent, le bienheureux Père, à qui le Saint-Esprit avait déjà tout révélé, vint à leur rencontre, et leur dit d'un air joyeux: « Enfants, vous n'avez rien ? — Non, Père, répondirent-ils. » Et ils lui racontèrent ce qui était arrivé, et comment ils avaient donné le pain au pauvre. Il leur dit : « C'était un ange du Seigneur; le Seigneur saura bien nourrir les siens ; allons prier. » Là-dessus, il entra dans l'église, et, en étant sorti au bout de peu de temps, il dit aux Frères d'appeler la communauté au réfectoire. Ceux-ci lui répondirent: « Mais, Père saint, comment voulez-vous que nous les appelions, puisqu'il n'y a rien à leur servir? » Et ils tardaient exprès d'accomplir l'ordre qui leur avait été donné. C'est pourquoi le bienheureux Père fit venir Fr. Roger, le cellérier, et lui commanda de rassembler les Frères pour le dîner, parce que le Seigneur pourvoirait à leurs besoins. On couvrit donc les tables; on posa les coupes, et, à un signal donné, tous entrèrent au réfectoire. Le bienheureux Père prononça la bénédiction, et tout le monde s'étant assis, Fr. Henri le Romain commença la lecture.

Cependant, le bienheureux Dominique priait, les mains jointes sur la table : et voilà que tout à coup deux beaux jeunes hommes, ministres de la divine Providence, apparurent au milieu du réfectoire, portant des pains dans deux nappes blanches, qui leur pendaient de l'épaule devant et derrière. Ils commencèrent la distribution par les rangs inférieurs, l'un à droite, l'autre à gauche, et mirent devant chaque Frère un pain entier d'une admirable beauté. Puis, lorsqu'ils furent parvenus au bienheureux Dominique, et qu'ils eurent mis semblablement devant lui un pain entier, ils inclinèrent la tête et disparurent, sans qu'on ait jamais su jusqu'aujourd'hui où ils allaient ni d'où ils venaient. Le bienheureux Dominique dit aux Frères : « Mes frères, mangez le pain que le Seigneur vous a envoyé. » Il dit ensuite aux Frères servants de verser du vin. Mais ceux-ci répondirent : « Père, il n'y en a pas. » Alors le bienheureux Dominique, plein de l'esprit de prophétie, leur dit : « Allez au muid, et versez aux Frères le vin que le Seigneur



Comment les anges servirent à table saint Dominique et ses frères. (D'après Fra Angelico.)

leur a envoyé. » Ils y allèrent et trouvèrent le muid plein jusqu'au bord d'un vin excellent qu'ils s'empressèrent d'apporter. Et le bienheureux Dominique dit : « Buvez, mes frères, du vin que le Seigneur vous a envoyé. » Ils mangèrent donc et burent tant qu'il leur plut ce jour-là, le lendemain et le surlendemain. Mais, après le repas du troisième jour, il fit donner aux pauvres tout ce qui restait.

COMMENT DOMINIQUE RESSUSCITA LE JEUNE NAPOLÉON ET MOURUT LUI-MÊME A BOLOGNE

Pendant une assemblée que Dominique, accompagné de ses Frères, avait avec les cardinaux, un homme entre soudain en s'arrachant les cheveux et en poussant de grands cris. On lui demande ce qu'il y a, il répond : « C'est le neveu de Mgr Etienne qui vient de tomber de cheval et de se tuer ! » Or, le jeune homme s'appelait Napoléon. Son oncle, le cardinal Etienne, en l'entendant nommer, s'évanouit. Le bienheureux Père, touché de sa douleur, célébra aussitôt la messe avec une grande abondance de larmes, puis s'avança près du cadavre. Il en arrangea les membres l'un après l'autre de sa main; ensuite, il se prosterna en priant et pleurant. Trois fois, il toucha le visage et les membres du défunt pour les remettre en leur lieu, et, trois fois, il se prosterna. Lorsqu'il se fut relevé pour la troisième fois, il fit le signe de la croix sur le mort et, les mains étendues vers le ciel, son corps au-dessus de terre de plus d'une coudée il s'écria : « O jeune homme Napoléon, je te dis, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, lève-toi ! » Aussitôt, à la vue de tous, le jeune homme se leva sain et sauf et dit au bienheureux : « Père, donnez-moi à manger. » Dominique lui donna à manger et à boire, et le rendit joyeux au cardinal son oncle.

Ce qui n'était pas moins admirable que ses miracles, c'était sa merveilleuse dévotion envers la Sainte Vierge. Aussi, cette bonne Mère le comblait-elle de faveurs signalées.

Quant à son amour pour Jésus-Christ, il était sans limite. On peut dire qu'il n'avait pas d'autre chambre que l'église. Il passait les nuits en prière, et, quand le sommeil était trop accablant, il dormait un moment sur les marches de l'autel.

En quelques années, il eut la joie de voir son Ordre répandu dans toute l'Europe, travaillant partout avec fruit au salut des âmes. Il eût souhaité lui-même aller porter la foi chez les infidèles, mais Dieu ne voulut pas.

Le reste de la vie de Dominique se passa à visiter les nombreuses maisons de son Ordre, semant partout des miracles et annonçant à tous la parole de Dieu. Il voyageait toujours à pied, un bâton à la main, le livre des Evangiles sous le bras. Quoique le plus digne, il voulait toujours porter les quelques bagages de ses frères. Quand il était hors des villes, il ôtait sa chaussure et marchait nu-pieds; si quelque pierre le blessait, il disait en riant : « Voilà notre pénitence. » La pluie venait-elle à tomber, il chantait gaiement l'*Ave maris stella* ou le *Veni Creator*. Plus on le traitait mal, plus il était content. Rien n'égalait sa douceur, sa patience et sa bonté.

Il tomba malade à Bologne. Un ange lui apparut et lui dit : « Viens, mon bien-aimé, viens dans la joie, viens. » Dominique dit aux religieux, ses disciples : « Voici l'héritage que je vous laisse comme à mes enfants : ayez la charité, gardez l'humilité, possédez la pauvreté volontaire. » On récita la prière des agonisants; à ces mots : *Venez au-devant de lui, anges du Seigneur, portez son âme en présence de Dieu*, Dominique leva les mains au ciel et remit son âme entre les mains de son Sauveur. C'était le vendredi 6 août de l'an 1221.

Imp.-*gérant* : E. PETITHENRY, 8, rue François Ier, Paris.

SAINT OSWALD

ROI DE LA GRANDE-BRETAGNE ET MARTYR

Fête le 5 août.



Avant d'engager une bataille, saint Oswald plante une croix de bois et se prosterne devant elle avec toute son armée.

LA GRANDE-BRETAGNE

Avant de parler de saint Oswald, disons un mot du pays qui le vit naître.

La Grande-Bretagne était primitivement habitée par un peuple de race celtique, les Bretons. La religion catholique y fut implantée une première fois au IIe siècle; mais à la fin du Ve, l'invasion des Anglo-Saxons vint renverser pour un temps cette Eglise naissante. Le paganisme germanique, en détruisant l'indépendance bretonne, détruisit en même temps l'édifice de la foi dans ce pays. Cet édifice ne fut rétabli que plus tard, sous l'inspiration de saint Grégoire le Grand, en 595, par saint Augustin de Cantorbéry. Celui-ci parvint à convertir Ethelbert, roi de Kent, et baptisa en même temps que lui une grande partie de la nation anglo-saxonne. Mais toute la Grande-Bretagne était loin d'être chrétienne. Le paganisme continua d'y marcher de pair avec le christianisme jusqu'à la fin du VIIe siècle.

Au moment où saint Oswald vint au monde, la Grande-Bretagne était habitée par quatre peuples de race différente, luttant avec acharnement les uns contre les autres. C'étaient, au Nord, les Pictes et les Scots, encore ennemis de la religion

chrétienne; plus loin, dans le pays de Galles, les Bretons, la plupart convertis et qui conservaient toujours l'amour de leur nationalité; enfin, dans la partie méridionale, les Anglo-Saxons. Ces derniers avaient envahi la Grande-Bretagne à la fin du ve siècle et y avaient fondé sept royaumes connus sous le nom d'heptarchie anglo-saxonne. Chacun de ces royaumes avait son roi particulier et indépendant : mais le vénérable Bède nous apprend que l'un d'eux, portant le titre de *bretwalda*, avait autorité sur les six autres rois de l'heptarchie. Saint Oswald était dans ce cas : il étendit même au delà sa domination sur toute la Grande-Bretagne.

Parmi les sept royaumes anglo-saxons, ce fut celui de Northumbrie qui mérita d'avoir notre Saint comme chef. La Northumbrie, ayant pour capitale York, était la réunion des deux royaumes de Bernicie et de Deirie, fondés par les Angles, l'un en 547 et l'autre en 559. Elle était alors en majorité païenne. La foi s'y était introduite sous le saint roi Edwin, mais à saint Oswald était réservé l'honneur de l'y propager. Après lui, la Grande-Bretagne produira sans se lasser des merveilles de grâce et de vertu : cette fécondité, elle la tirera de son union à l'Eglise et la conservera tant qu'elle ignorera les malheurs du schisme. Alors, séparée de la source qui la fécondait, elle sera soudain frappée de stérilité.

NAISSANCE DE SAINT OSWALD — EXIL ET CONVERSION — OSWALD SUCCÈDE A SON ONCLE SAINT EDWIN — INVASION DE CADWALLA

Saint Oswald naquit au commencement du VIIe siècle. Son père, Ethelfrid, roi des Northumbres, était païen. A sa mort, qui arriva en 617, Oswald se vit contraint de fuir en Irlande. C'est là que Dieu l'attendait pour éclairer son âme et faire briller à ses yeux la lumière de la vérité catholique. Des missionnaires, qui évangélisaient alors le pays, reçurent le fugitif et lui parlèrent de Jésus-Christ. La grâce eut bientôt conquis le cœur du jeune prince : Oswald se fit chrétien.

A peine converti, notre Saint rentra en Northumbrie, dont le trône était alors occupé par son oncle Edwin, récemment baptisé. Une révolution sanglante allait bientôt ravager ce pays. Edwin régnait depuis dix-sept ans sur les Angles et les Bretons, lorsque le farouche Cadwalla leva l'étendard de la révolte. Il envahit la Northumbrie à la tête d'une armée de Bretons, aidé et soutenu par Penda, roi de Mercie, païen des plus fanatiques. Une bataille sanglante se livra, et Edwin, que l'Eglise a inscrit au catalogue de ses saints, trouva la mort sur le champ de bataille. C'était en 635. Pendant plusieurs mois, les hordes barbares de Penda et de Cadwalla parcoururent la Northumbrie, ravageant les campagnes, pillant et démolissant les églises, massacrant femmes et enfants. Mais le chef breton ne devait pas jouir longtemps de son triomphe. Saint Oswald, neveu du saint roi Edwin, devenait par sa mort l'héritier légitime du trône. Il réunit une armée, petite par le nombre, dit le vénérable Bède, mais forte par la foi en Jésus-Christ, et marcha à la rencontre de l'insolent envahisseur.

LE CHAMP CÉLESTE

Ce fut à Erringburn que les deux armées se rencontrèrent. Nouveau Goliath, Cadwalla, fier de la supériorité du nombre, demandait avec mépris ce que pouvait bien lui vouloir Oswald avec une poignée d'hommes. Celui-ci, pour toute réponse, priait le Dieu des armées, lui demandant de faire triompher sa cause.

Enfin, le moment du combat arrive : les trompettes sonnent, les chevaux hennissent, les guerriers saisissent leurs armes, la bataille va commencer.

Saint Oswald apparaît au milieu des siens portant une grande croix de bois sur ses épaules. « Soldats de Dieu, s'écrie-t-il, c'est à l'ombre de la Croix que nous allons combattre : fléchissez tous le genou devant ce signe sacré et prions ensemble le Dieu de la vie, qu'il nous délivre d'un ennemi superbe et impie. C'est pour le salut de notre patrie et la défense de notre religion que nous avons pris les armes : que Dieu fasse triompher la justice de notre cause. » Il dit et plante lui-même la croix de bois. L'armée entière tombe à genoux, unissant sa prière à celle de son chef.

L'ennemi étonné contemplait muet cette singulière manière de commencer le combat. Mais bientôt la peur fait place à l'étonnement. Notre poignée de braves s'élance contre les bataillons innombrables de Cadwalla, comme autrefois les 300 soldats de Gédéon contre les Madianites : le choc fut terrible. Sans doute, l'ange du Seigneur dut ce jour-là tirer son glaive, car les Bretons terrifiés prirent la fuite, laissant la moitié des leurs et Cadwalla lui-même sur le champ de bataille.

Ce lieu, témoin de l'acte de foi et de la victoire du jeune prince, fut appelé depuis le Champ Céleste, Havenfelth, aujourd'hui Hallington : de nombreux miracles s'y accomplirent. La croix de bois de saint Oswald opéra aussi des guérisons merveilleuses. Le vénérable Bède nous apprend que de son temps, on en découpait de petits morceaux que l'on infusait dans de l'eau. La santé était rendue aux malades qui buvaient de cette eau ou qui en étaient seulement aspergés.

LE ROI APOTRE — SAINT ÆDAN, ÉVÊQUE DE LINDISFARNE ÉVANGÉLISATION DES ANGLES

A peine Oswald eut-il ceint son front de la couronne royale qu'il s'occupa des intérêts religieux de son peuple. Plusieurs provinces de la Northumbrie étaient restées païennes; dans les autres, où la foi avait pénétré sous le règne de saint Edwin, le nombre des catholiques était assez restreint : l'évangélisation de la Northumbrie était donc nécessaire. Oswald le comprit. Dans ce but, il s'adressa aux moines irlandais du monastère d'Hiy. Ceux-ci s'empressèrent de satisfaire de si saints et si légitimes désirs : saint Aidan, alors moine d'Hiy, reçut la consécration épiscopale et lui fut envoyé. Saint Oswald accueillit le nouvel évêque avec des transports d'allégresse comme un ange du ciel : il lui céda la ville de Lindisfarne pour en faire son siège épiscopal et y établir un monastère.

Sur l'ordre d'Oswald, les Angles accourent alors de tout côté pour entendre la voix de saint Aidan, dont la douceur et le zèle avaient déjà gagné tous les cœurs. Mais le saint évêque ne connaissait guère que l'hibernois, sa langue maternelle; l'idiome des Angles lui était presque inconnu. Admirable de foi et de piété, Oswald, qui suivait partout l'évêque, voulut bien se faire son interprète : assis à côté de lui, il traduisait à la foule en anglo-saxon les paroles du prédicateur. Ce touchant spectacle, digne de l'admiration des peuples et de l'imitation des rois, se renouvela plusieurs fois. Une prédication si édifiante ne pouvait que produire les plus merveil-

leux résultats : les Angles, émus jusqu'aux larmes, se convertirent en foule.

De nouveaux moines furent envoyés par le monastère d'Iiy, et toute la Northumbrie rentra dans le giron de l'Eglise. Bientôt des sanctuaires s'élevèrent de toute part : des monastères surgirent dans les solitudes et devinrent des foyers de science et de sainteté.

SAINT OSWALD ÉTEND SA DOMINATION SUR TOUTE LA GRANDE-BRETAGNE — SA CHARITÉ ENVERS LES PAUVRES

En même temps qu'il procurait le salut de son peuple, Oswald n'oubliait pas la sanctification de son âme. Dès l'arrivée de saint Aidan, il s'était mis sous sa direction : à son école, il apprit à conquérir le royaume du ciel et à mépriser celui de la terre.

Dieu récompensa sa piété d'une façon extraordinaire, l'entourant d'autant plus de gloire que le Saint était plus humble et plus détaché de tout. Victorieux dans ses conquêtes, Oswald étendit sa domination sur toute la Grande-Bretagne. Dieu, en lui donnant cette puissance terrestre que nul de ses ancêtres n'avait possédée, réalisait là promesse faite par Jésus-Christ : « Cherchez d'abord le royaume de Dieu, et tout le reste vous sera donné par surcroît. »

Arrivé à ce haut degré de gloire, Oswald ne brilla que par son humilité et sa charité envers les pauvres. Plein d'une tendre compassion pour ces derniers, il avait organisé un service pour eux dans son palais.

Un jour, le prince était assis à table avec saint Aidan : un lourd plateau d'argent massif chargé de viandes venait d'être apporté par les serviteurs, lorsqu'entra l'officier chargé de veiller à la distribution des aumônes quotidiennes. « Sire, dit-il, des pauvres sont dans la cour du palais, attendant quelque chose de la main de Votre Majesté. — Qu'on leur porte ces viandes », dit le roi. Et le festin royal fut distribué aux indigents. En même temps, il ordonna qu'on rompît le grand plateau d'argent en parties égales, et qu'on en donnât une à chacun. Emu d'une telle largesse, l'évêque saint Aidan saisit la main du roi et s'écria : « Que jamais la mort ni la vieillesse ne dessèchent cette main si charitable. » Ce vœu du saint évêque fut accompli, nous dit le vénérable Bede, et le bras droit du pieux monarque s'est conservé jusqu'à ce jour sans altération.

MORT DE SAINT OSWALD — SES RELIQUES

Notre glorieux Saint régnait depuis neuf ans en Grande-Bretagne, lorsqu'en 642, Penda, roi de Mercie, ennemi juré de la foi chrétienne, leva pour la seconde fois l'étendard de la révolte. La bataille eut lieu à Masrefelth, probablement aujourd'hui Winwick, dans le Lancashire : Oswald y trouva la mort. Il avait alors trente-huit ans.

Des miracles vinrent aussitôt attester sa sainteté : un enfant souffrant de la fièvre recouvra la santé sur son tombeau; un possédé du démon fut délivré par l'attouchement de ses restes. Le sol lui-même, qu'il avait arrosé de son sang, opéra des merveilles : une poignée de cette terre suffit un jour à préserver l'aile d'une maison que l'incendie menaçait de dévorer. Pendant le transfert des reliques du Saint au monastère de Bardey, une colonne de feu apparut sur le char qui les portait.

La majeure partie du corps de saint Oswald se trouve à Glocester, dans l'église Saint-Pierre; la tête, d'abord envoyée à Lindisfarne, fut, en 1104, transférée à Durham. Le bras droit se conservait anciennement à Bamburgh. L'abbaye de Saint-Winoc à Bergues (Nord) possédait autrefois quelques reliques du saint monarque : elles furent brûlées par les calvinistes.

L'Eglise honore saint Oswald comme martyr, parce qu'il mourut en combattant les païens, et fait sa fête le 5 août.

OUVRAGES CONSULTÉS

V. Bède. — *Hist. angl.* liv. III.
Acta Sanctorum Bolland., t. II, d'août.
Alban Butler. — Lifes of the Fathers, martyrs and other principal Saints, édition de Dublin, 1845.

SAINT ABEL, ARCHEVÊQUE DE REIMS

MOINE DE LOBBES (PAYS-BAS)

Fête le 5 août.

L'ABEL DE LA NOUVELLE LOI — L'IRLANDE

En même temps que saint Oswald, l'Eglise fête saint Abel; celui-ci est presque le compatriote et le contemporain du précédent.

Saint Abel naquit en Irlande, en 660 environ; d'autres placent en Ecosse le lieu de sa naissance. Il devait faire revivre sous la loi nouvelle l'innocence et la pureté qui avaient distingué son homonyme, le juste Abel, sous la loi ancienne. Comme lui, il devait aussi trouver parmi ses frères spirituels un Caïn pour le persécuter.

L'Irlande voyait alors s'épanouir en son sein des fleurs suaves destinées à embaumer le jardin de l'Eglise. Evangélisée deux siècles auparavant par saint Patrice, en 432, cette île était devenue bientôt une Eglise florissante, donnant sans se lasser des saints à la terre et des bienheureux au ciel; aussi l'avait-on surnommé l'île des Saints. A l'époque qui nous occupe, l'Irlande comptait parmi ses enfants saint Boniface, plus tard l'apôtre de l'Allemagne, saint Egbert, saint Willibrord, les trois frères saint Foursy, saint Foillan, saint Ultain, etc.

ABEL PASTEUR DES AMES

Saint Abel passa son enfance et sa jeunesse dans son pays natal. Il est probable qu'il entra dans quelque monastère pour y faire son éducation et se préparer à la vie cléricale. L'Irlande,

en effet, était alors peuplée de nombreux couvents, dans lesquels venait étudier la jeunesse du pays. Quand il eut l'âge requis, il reçut la prêtrise. Devenu pasteur du troupeau de Jésus-Christ, saint Abel sentit le zèle des âmes s'emparer de lui ; il résolut de se consacrer tout entier à l'extension du règne du Christ dans les âmes. Mais l'Irlande était un champ trop restreint pour son ardeur; il lui en fallait un plus vaste où la flamme de son zèle pût se développer à l'aise : la Providence le lui fournit.

L'APOTRE — ÉVANGÉLISATION DE LA FRISE

Sur ces entrefaites, saint Egbert, quittant le monastère dont il était abbé, en Irlande, essaye de traverser le détroit pour venir sur le continent prêcher l'Evangile aux nations barbares; une tempête le rejette sur le rivage et Dieu lui fait connaître que sa volonté s'oppose à son départ. Saint Willibrord part alors à sa place, accompagné de douze moines qui lui font cortège. C'était en 690. Saint Abel se trouvait dans ce groupe choisi qui, plein de foi et d'ardeur, marchait à la conquête des races germaines, comme autrefois les apôtres à la conquête du monde. Cela nous inclinerait à croire que le Saint avait embrassé la vie monastique en Irlande, sous la direction de saint Egbert.

Après une heureuse traversée, la sainte phalange aborda à Catwick, en Hollande; de là elle se rendit à Utrecht, où elle fut reçue par Pépin d'Héristal, alors maire du palais de France. Celui-ci venait de conquérir la Frise sur le duc Radbod; il exhorta nos missionnaires à consacrer les efforts de leur zèle à la conversion de ce pays. Saint Abel partit avec ses compagnons pour le nouveau champ que la Providence ouvrait à son ardeur apostolique.

Les Frisons habitaient anciennement une vaste étendue de pays sur les côtes de l'Océan germanique. Après avoir conquis la Gaule-Belgique, ils s'étaient assujetti les provinces situées à l'embouchure du Rhin. C'est là que Pépin d'Héristal était allé les attaquer. Ce peuple encore païen avait été, mais en vain, évangélisé par saint Eloi en 630 et par saint Wilfrid en 678. Les Frisons s'obstinaient toujours dans l'idolâtrie. A notre Saint et aux autres disciples de saint Egbert était réservée l'œuvre de leur conversion.

A peine arrivé, saint Abel commence une série de prédications ardentes capables d'enflammer les cœurs les plus froids : peu soucieux de son corps, il ne pense qu'à sauver des âmes. Bientôt, les populations s'émeuvent, les foules accourent, avides d'entendre les paroles du serviteur de Dieu et de recevoir le baptême. Chaque jour, la moisson devient plus abondante; les bras des saints apôtres ne suffisent bientôt plus pour baptiser les nombreux néophytes qui demandent à grands cris le bonheur de naître à une vie nouvelle. En moins de quelques années, la Frise était chrétienne.

SAINT ABEL ÉVÊQUE — ABEL ET CAIN

Tant de travaux méritaient une récompense. Saint Boniface, qui évangélisait alors depuis plusieurs années, en qualité de légat apostolique, les peuplades de la Germanie, connaissait depuis longtemps le mérite de notre Saint, il cherchait une occasion de lui manifester hautement par une insigne faveur la grande estime qu'il avait pour lui, lorsque le siège archiépiscopal de Reims vint à vaquer par la mort de saint Rigobert, son pasteur légitime. Saint Boniface jugea bon de lui donner notre Saint pour successeur; en même temps, il obtint pour ce dernier le pallium, du pape Zacharie.

Consacré évêque, saint Abel se rendit avec obéissance dans la ville que, trois siècles auparavant, avait illustrée saint Remy : il la trouva dans un état déplorable. Un certain Milon, prêtre fourbe et intrigant, dévoré d'ambition, s'était intrus sur le siège de Reims, dont il avait chassé l'évêque saint Rigobert. Il y régnait en despote, persécutant tous ceux qui semblaient prendre parti pour leur ancien pasteur. L'arrivée de saint Abel ne fit qu'exciter sa rage.

Le nouveau prélat ne put longtemps jouir en paix de son Eglise. Caïn avait persécuté Abel : l'intrus persécuta notre héros. Les partisans de Milon, après l'avoir poursuivi de leurs outrages et de leurs insultes, lui ravirent ses biens épiscopaux; puis, voyant que l'humble prélat supportait tout cela avec patience, ils eurent recours à la violence et menacèrent de mort notre Saint s'il ne s'éloignait de Reims.

Le nouveau Caïn aurait mis son barbare projet à exécution, si le doux Abel n'eût cédé à la force pour éviter un crime à son persécuteur; il quitta la ville de Reims avec la même joie et la même égalité d'âme que lorsqu'il y était entré, montrant bien par cet acte de désintéressement qu'il avait accepté la dignité épiscopale, non pour lui-même, mais pour le bien des âmes.

SAINT ABEL MOINE — SA MORT

Chassé de son siège épiscopal, saint Abel se retira dans l'abbaye de Lobbes, dans les Pays-Bas : c'est là qu'il devait terminer ses jours. Il y prit l'habit de moine, échangeant humblement la mitre pour le capuchon, et les ornements épiscopaux pour la bure grossière du religieux. Bientôt il devint l'exemple et le modèle de ses frères : nul n'aurait pu se dire humble, austère, silencieux, régulier et fervent comme lui. Le Saint remplissait encore quelques fonctions de sa dignité et parcourait les campagnes pour y prêcher Jésus-Christ, de sorte qu'on peut le considérer comme un des principaux apôtres du pays de Liège et du Hainaut.

L'heure de la récompense sonna enfin. La mort n'a rien d'effrayant pour le juste : saint Abel alla au-devant d'elle comme au-devant d'une fiancée. Affaibli par l'âge et par les austérités dont il accablait son corps, il s'endormit doucement dans le Seigneur, inconnu des hommes, mais grandement estimé de Dieu. C'était le 5 août, vers l'an 754 environ.

Saint Abel fut enseveli dans l'église de Saint-Ursmard; plus tard, son corps fut transféré à Buich, dans le Hainaut, en 1409. Le couvent des Minimes d'Andreleck, près de Bruxelles, reçut une partie de son bras. De nombreux possédés ont été délivrés au tombeau de saint Abel.

OUVRAGES CONSULTÉS

Acta Sanct. Boll., t. II du mois d'août.
Gallia christiana, t. III, col. 81 ; t. IX, col. 28.
FLODOARD. — *Hist. eccl. Rem.* lib. II, ch. XVI.
MABILLON. — *Acta Sanctorum O. S. Bened.*, Sœcul. III.
MABILLON. — *Annales Benedictini*, t. II, p. 128.
Petits Bollandistes, 5 août et Supplément de Dom PIOLIN, t. II, p. 520.

Imp.- E. PETITHENRY, 8, rue François Ier, Paris.

LA TRANSFIGURATION DE NOTRE-SEIGNEUR

Fête le 6 août.

« Jésus, dit l'évangéliste saint Mathieu, prit Pierre, Jacques et Jean son frère, et les conduisit sur une haute montagne, à l'écart. Et il fut transfiguré devant eux; sa face resplendit comme le soleil, et ses vêtements devinrent blancs comme la neige. Et voilà que Moïse et Elie leur apparurent, s'entretenant avec lui.

» Pierre, prenant la parole, dit à Jésus : « Seigneur, il nous est bon d'être ici ; si vous voulez faisons trois tentes, une pour vous, une pour Moïse et une pour Elie. » Il parlait encore quand une nuée lumineuse les couvrit. Et une voix se fit entendre de la nuée, disant : « Celui-ci est mon fils bien-aimé en qui j'ai mis toutes mes complaisances. Ecoutez-le. »

» Les disciples entendant cela, tombèrent la face contre terre, et furent saisis d'une frayeur extrême. Mais Jésus s'approcha les toucha et leur dit : « Levez-vous et ne craignez point. » Alors, levant les yeux, ils ne virent plus personne, si ce n'est Jésus seul. Et comme ils descendaient de la montagne, Jésus leur commanda en ces termes : « Ne parlez à personne de cette vision, jusqu'à ce que le Fils de l'homme ressuscite d'entre les morts. » (S. Math. XVII, 1-10)

Voilà le récit de l'évangéliste dans sa sublime simplicité. Ecoutons maintenant l'explication qu'en donne un grand saint, non moins illustre par sa doctrine que par sa charité.

BEAU COMMENTAIRE DE SAINT THOMAS DE VILLENEUVE

Jésus-Christ appelle à l'écart ses trois plus chers disciples, Pierre, Jacques et Jean, et les emmène avec lui au sommet du Thabor. Ces apôtres admirent en silence cette conduite extraordinaire qu'il n'avait jamais tenue jusqu'à ce moment. Que veut-il? Pourquoi les conduire eux seuls sur ces hauteurs? Mais à peine arrivé au sommet de la montagne le Sauveur leur adresse ces paroles :

« Vous vous étonnez peut-être, mes petits enfants, de ce que je vous ai séparés des autres, pour vous conduire en ce lieu; vous en saurez bientôt le but et le motif. Je veux vous apprendre ce que je suis ; je veux vous montrer ce qui se cache sous ce voile de ma chair; vous connaîtrez quel est celui à qui vous vous êtes attachés, celui que vous suivez, celui avec qui vous mangez et buvez, celui avec qui vous conversez chaque jour. Tous ne peuvent pas contempler cette vision ; vous êtes les seuls à qui cette faveur est accordée. Soyez attentifs aux choses qui vont vous être manifestées; un jour le monde aura besoin de les savoir. »

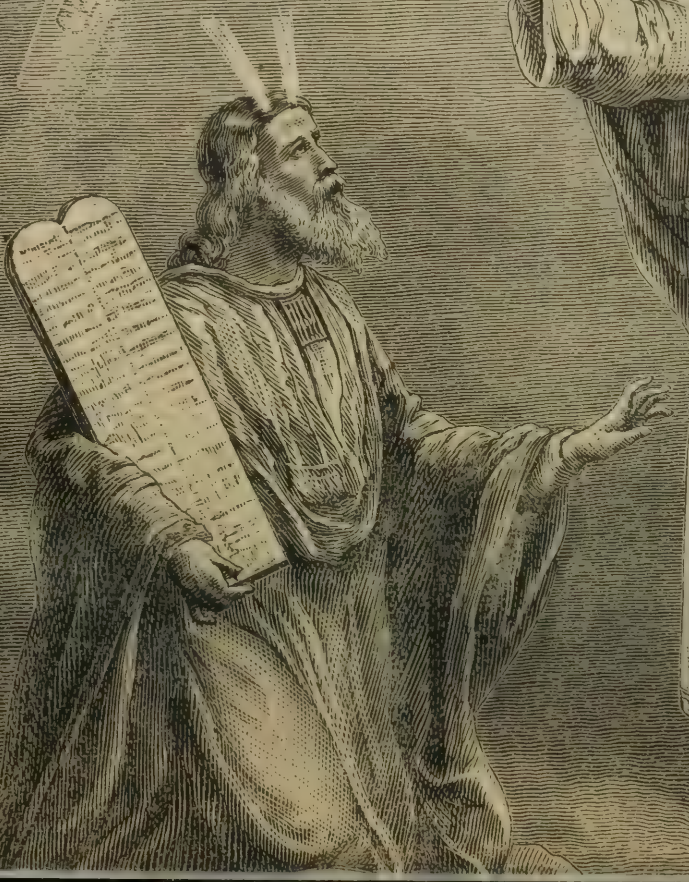
Il dit, et tout à coup, ô étonnant miracle! il ouvre l'abîme de gloire et de splendeur enfermé dans la partie supérieure de son être, il laisse des flots de lumière rompre leur digue et inonder tous ses membres. Cette gloire immense jaillit au dehors et tout son corps resplendit d'une clarté merveilleuse; son visage rayonne d'un éclat plus brillant que le soleil, son vêtement devient plus blanc que la neige, tout son extérieur revêt une beauté nouvelle ; auprès de cette clarté la lumière du soleil n'est qu'une ombre, la montagne entière réfléchit de toutes parts les rayons d'une splendeur si merveilleuse.

Jadis, lorsque Moïse descendit de la montagne, son visage avait une telle splendeur que les enfants d'Israël ne pouvaient jeter les yeux sur lui à cause de sa gloire. Mais la gloire du serviteur ne peut être aussi grande que celle du Maître. La gloire de Jésus-Christ devait être au-dessus de celle de Moïse, autant que l'ouvrier l'emporte en dignité sur la maison qu'il a bâtie. Moïse n'était qu'un fidèle serviteur dans la maison de Dieu ; Jésus-Christ était un fils unique dans sa propre maison. Aussi le visage seul de Moïse était resplendissant, tandis que le corps entier de Jésus-Christ était plus resplendissant que le soleil. Moïse couvrait son visage d'un voile ; nul vêtement ne pouvait couvrir l'éclat de Jésus-Christ ; cet éclat, au contraire, faisait briller les vêtements eux-mêmes d'une blancheur plus éblouissante que la neige : que dis-je ? les vêtements de Jésus-Christ surpassent en splendeur le visage de Moïse. Le visage lumineux de Moïse blessait les yeux qui le regardaient ; l'éclat de Jésus-Christ, par sa suavité merveilleuse, ne blessait nullement l'œil qui le contemplait. Le voile de Moïse était une figure mystérieuse, car Moïse parlait à un peuple aveugle ; pour nous, nous devons contempler sans voile : nous contemplons « le Seigneur, la face découverte, nous sommes transformés en sa propre image. » Aussi Moïse lui-même vint contempler cette nouvelle gloire; il se tenait avec Elie auprès du Seigneur Jésus-Christ, lui rendant témoignage qu'il était le vrai Seigneur, le vrai Messie figuré dans la loi et promis par les prophètes. « Ils s'entretenaient avec Jésus, » nous dit l'évangéliste.

Mais quel pouvait être, en un tel moment, le sujet de leur entretien ? Ah ! que je désirerais le connaître! Veuillez nous le dire, ô évangéliste. « Ils parlaient, dit-il, de l'excès que le Sauveur devait accomplir à Jérusalem ». O excès véritable ! excès infini ! ô transport tout-puissant. Oui, mon Seigneur, vous avez dépassé dans Jérusalem toutes les bornes de la raison et de l'intelligence; oui, en vous livrant à votre amour pour moi, ô mon Dieu, vous êtes tombé dans un excès inconcevable. Que vous rendrai-je pour un si grand amour ? Vous qui avez fait toutes choses avec nombre, poids et mesure, vous m'avez aimé sans nombre, sans poids, sans mesure. Dans cette œuvre de notre rédemption, point de nombre, point de mesure; c'est un excès surabondant, une surabondance excessive. Partout ailleurs vous avez tout pesé, tout mesuré ; votre amour seul est excessif. N'est-ce pas une surabondance excessive et un excès surabondant que Dieu meure pour l'homme, l'ouvrier pour son ouvrage, le Créateur pour sa créature? O extase d'un amour qui déborde ! ô excès d'une charité brûlante !

Mais que disaient-ils de cet excès? Ici l'évangéliste se tait. Ils lui rendaient grâce de ce témoignage d'amour, ou plutôt ils le suppliaient de ne pas le subir, si c'était possible. Et ce n'était pas sans des raisons profondes, qu'ils rappelaient le souvenir de ce sanglant excès au milieu de cette immense gloire. Il fallait constater que l'homme dont on voyait aujourd'hui la gloire sur le Thabor, était le même qu'on verrait suspendu à la croix. Il ne fallait pas qu'on pût croire à une substitution, ainsi que l'a supposé l'impie Mahomet. Le Seigneur voulait encore nous enseigner à nous rappeler nos malheurs aux jours de notre prospérité, à tempérer, par la pensée


CELUI-CI EST MON FILS BIEN AIMÉ EN QUI J'AI MIS TOUTE MON AFFECTION: ECOUTEZ-LE





LA TRANSFIGURATION DE NOTRE-SEIGNEUR

de quelque affliction, la trop grande vivacité de notre joie.

Pendant ce temps, Pierre et les autres apôtres étaient saisis d'une admiration sans borne. Pierre ne peut plus souffrir de les entendre parler de cet excès qui devait avoir lieu à Jérusalem. La joie transporte son âme, il ne peut plus retenir l'expression de ses sentiments, et, saisissant un moment favorable : Pourquoi, Seigneur, dit-il, ces prophètes vous parlent-ils de je ne sais quel excès ? Croyez-moi, écoutez mon désir : « Faisons ici trois tentes, une pour vous, une pour Moïse et une pour Elie. » C'est assez ; demeurons ici, passons ici tous les jours de notre vie. Que voudrions-nous de plus ? Pourquoi parcourir encore les lieux qui sont à nos pieds ? Dans son amour, Pierre ne savait ce qu'il disait ; l'éclat de la gloire, qui frappait ses yeux, remplissait son âme de tant d'amour, de tant de délices, qu'il ne désirait rien de plus ; il pensait qu'une telle ivresse était pour lui la plénitude du bonheur.

Mais, ô Pierre, ces paroles ne sont pas dignes de vous ; vous vous trompez, ô pasteur de l'Eglise, vous vous trompez gravement. Avant d'être en possession de ces joies, il faut que l'Evangile soit établi, il faut que le monde soit racheté par l'effusion du sang divin ; il faut, ô Pierre, « qu'un autre ceigne vos reins et vous conduise où vous ne voudrez pas. »

Pouvez-vous être vainqueur sans combat, triomphateur sans victoire ?

Mais hélas ! il n'est pas seul dans cette erreur. Notre volonté ne ressemble-t-elle pas souvent à celle de Pierre ? Nous désirons le repos et nous fuyons le travail ; avant la souffrance nous voulons le bonheur. O insensés ! ô hommes en démence ! Ne savons-nous pas qu'il est écrit : « Parce que nous aurons souffert avec Lui, nous règnerons avec Lui ? » Et encore : « C'est à travers de nombreuses tribulations, qu'il nous faut entrer dans le royaume de Dieu. » — (*Saint Thomas de Villeneuve.*)

LE MONT THABOR

La montagne où s'accomplit la transfiguration du Sauveur est le mont Thabor, en Galilée. En moins de trois heures de marche on va de Nazareth à la cime de cette montagne, qui s'élève à 400 mètres au-dessus de la plaine d'Esdrelon et à 855 mètres au-dessus du lac de Tibériade. C'est la montagne la plus haute de la Galilée et on y jouit d'un magnifique panorama sur toute cette partie de la Terre-Sainte.

L'impératrice sainte Hélène, âgée de plus de quatre-vingts ans, visita pieusement le mont Thabort, en 326 ; elle y fit construire une belle église et un couvent, et voulut que Jésus-Christ reçût en ce lieu des hommages dignes de la gloire qu'il y avait manifestée. Un peu après, deux autres églises furent construites. Le vœu de saint Pierre : *Faisons ici trois tentes*, semblait magnifiquement réalisé.

Les Perses de Chosroès, et plus tard les musulmans, dévastèrent ces édifices ; mais après la conquête des croisés, au XIIe siècle, le vaillant Tancrède fonda, sur le Thabor, le couvent de Saint-Sauveur pour les Bénédictins de Cluny, et releva l'ancienne forteresse qui avait fait jadis du Thabor une place forte importante. Un autre couvent latin et un couvent grec furent construits. Mais au siècle suivant, les musulmans vainqueurs renversèrent tout et la sainte montagne, rendue déserte, devint le rendez-vous des chacals, des sangliers, et des oiseaux de proie.

Cependant les Fransciscains de Nazareth avaient gardé la propriété du lieu même de la transfiguration, et ils y construisirent, au XIVe siècle, une petite chapelle, où ils venaient célébrer la messe quelquefois. Ils viennent de la reconstruire de nos jours d'une manière plus digne du Thabor. Près de là, les Grecs schismatiques ont rebâti une des anciennes églises.

SAINTE VALENTINE, VIERGE ET MARTYRE

Fête le 25 juillet.

C'était sous la persécution de l'empereur Galérius, successeur de Dioclétien, de nombreux martyrs souffrirent pour Jésus-Christ, dans la ville de Césarée en Palestine. Un jour, on amena un groupe de chrétiens qu'on avait arrêtés à Gaza pendant qu'ils lisaient l'Ecriture-Sainte. Sur leur refus d'apostasier, les uns ont l'œil droit arraché et le pied coupé, les autres ont les flancs déchirés avec des crochets de fer.

Au nombre des martyrs était une femme qui montra un courage incomparable ; c'était sainte Théa ; elle fut d'abord battue de verges, puis déchirée sur le chevalet.

A la vue des blessures atroces qu'on lui infligeait, une jeune chrétienne de Césarée, nommé Valentine, qui avait consacré à Dieu sa virginité, comme sainte Théa, ne peut retenir son indignation, et s'adressant au juge, elle s'écrie du milieu de la foule : « Jusqu'à quand ferez-vous ainsi souffrir ma sœur ? — Qu'on arrête cette femme, » dit le juge. Valentine ne cherche point à s'enfuir ; on s'empare d'elle et on la conduit devant le juge. A la vue de sa noble assurance celui-ci affecte de se calmer, et d'une voix paternelle, il l'invite par de douces paroles à sacrifier aux dieux. Valentine refuse.

On la conduit de force devant une idole ; près de la statue s'élevait un trépied surmonté d'un réchaud. On ordonne à Valentine d'y brûler de l'encens en l'honneur du faux dieu. Pour toute réponse la vierge chrétienne, d'un vigoureux coup de pied, renverse à terre l'idole et le réchaud.

A cette vue, le juge bondit comme un tigre. Sur son ordre, Valentine est étendue sur le chevalet ; des cordes y fixent ses membres délicats, les bourreaux lui labourent les côtes avec une cruauté féroce, leurs crocs de fer arrachent des lambeaux de chair palpitants. Valentine souffre ce supplice avec un courage invincible.

Alors le juge ordonne de la détacher, on fait approcher sainte Théa, on les lie toutes les deux ensemble et on les précipite dans les flammes d'un bûcher. Un instant après, leurs âmes échappées de leurs corps s'envolaient ensemble au ciel.

Le même jour, un chrétien nommé Paul, que plusieurs pensent avoir été le frère de sainte Théa, acheva glorieusement son martyre.

Imp.-*gérant*. E. PETITHENRY, 8, rue François Ier, Paris.

SAINT GAÉTAN DE THIENNE

Fête le 7 août.



Notre-Seigneur apparaît à saint Gaétan sous la forme d'un petit enfant.

ENFANCE DE GAÉTAN

En la ville de Vicence, vers l'an de grâce 1480, vivaient paisiblement, au milieu de leurs terres, le comte Gaspard de Thienne, et son épouse Marie de Laporte. Gaspard était resté héritier d'une grande fortune et d'un grand nom qu'avaient porté avant lui des vice-rois, d'illustres théologiens et de grands guerriers. Marie était aussi d'un noble sang, mais sa famille est moins connue.

Les deux vertueux époux avaient un fils qu'ils élevaient dans la crainte du Seigneur, mais ce n'est point celui dont nous parlerons ici. Le temps vint où Dieu donna à Marie un second enfant qu'elle offrit à la Vierge-Mère, alors qu'elle le portait encore dans son sein. A la naissance de l'enfant, elle renouvela ce don, et voulut que la Reine du ciel le protégeât comme son fils. Le nouveau-né fut appelé Gaétan, pour conserver dans la famille un nom que l'un de ses aïeux avait illustré; mais à ce nom, la mère ajouta celui de Marie, parce qu'elle l'avait voué à la Vierge. Il s'appela donc Gaétan de Sainte-Marie.

L'enfant que l'Eglise accueillait au baptême devait être l'un de ses brillants flambeaux et le père des pauvres. En même temps il devait être pour la famille de Thienne, déjà si fière des grands hommes qu'elle avait produits, l'illustration la plus noble de toutes. Heureuses et nobles, en effet, sont les familles qui donnent à Dieu non pas des orateurs ou des guerriers, mais des saints!

PREMIÈRES MARQUES DE SAINTETÉ

La Vierge n'avait garde d'abandonner l'enfant

qu'une mère de la terre venait de placer dans ses bras. Elle reposa sur lui sa sollicitude et le conduisit par la main à travers tous les dangers de la vie.

Gaétan montra de bonne heure un grand amour pour les pauvres. Son cœur tendre et délicat s'ouvrait à toutes les bonnes impressions de la grâce. Il pleurait souvent à la vue des misères dont son âme candide n'avait sans doute pas soupçonné l'existence ici-bas. Les pauvres, qui le connaissaient tous, l'appelaient leur petit ami, en attendant qu'il fût leur père. L'enfant leur rendait mille petits services, et lorsqu'il recevait quelque argent de ses parents à titre de récompense, il n'avait rien de plus pressé que de le distribuer à ses chers mendiants. La petite somme était vite épuisée; alors Gaétan mettait en mouvement tous les ressorts de sa jeune politique, et il finissait toujours par reconstituer son petit trésor. Quand il se trouvait à bout d'expédients, il finissait par demander l'aumône à ses proches « pour l'amour de Dieu. »

Cependant il savait se livrer aux jeux lorsqu'il en était temps, et ses compagnons le chérissaient d'une manière toute spéciale. Mais avec son bon sens de chrétien et d'enfant de Dieu, le jeune Saint distinguait et savait éloigner tous les jeux qui auraient pu altérer la pureté de son âme. Il aimait fort à imiter les cérémonies pontificales et le Saint Sacrifice de la Messe; il le faisait avec un respect et une dignité qui faisaient l'admiration des personnes présentes.

A TRAVERS LES ÉTUDES — PREMIER PÉCHÉ — ROME

Notre petit Saint était doué d'une intelligence des plus vives. Ses parents, pour lui permettre de se développer plus rapidement, lui firent commencer de bonne heure ses études. Gaétan étudia donc. A mesure qu'il avançait en âge, il rencontrait de nouveaux périls dont la présence le tenait toujours sur le qui-vive. Ainsi constamment exercées, ses vertus se fortifièrent et acquirent quelque chose de plus héroïque et de plus viril. Jeune homme, il rencontra de mauvaises compagnies, mais il eut assez d'énergie pour les fuir et résister à leurs funestes entraînements. Ces belles années de sa jeunesse se passèrent dans la suavité de ses communications avec Dieu et la recherche de l'obscurité. Mais Gaétan eut beau faire pour se cacher, ses brillants succès en doctorat lui attirèrent un grand nombre d'admirateurs que la vue de son humilité changea bientôt en amis sincères.

Une pareille vie mérita au jeune homme la grâce de la vocation à l'état ecclésiastique. Il s'y prépara longuement en attendant le moment de la Providence.

Cependant les habitants de Rampazzo, village qui se trouvait dans ses possessions, ne pouvaient entendre la messe, faute d'église. Alors il se concerta avec son frère aîné, don Baptiste de Thienne, et tous deux élevèrent une église qu'ils dotèrent du revenu de 60 ducats. Cette action n'eut point d'autre mobile que l'amour des âmes qui dévorait Gaétan ; il n'avait encore que vingt-cinq ans.

Après cela, il ne faut pas s'étonner du peu de soin qu'il mettait dans ses habits, si bien que son père se fâcha souvent et l'accusa de déshonorer son nom en se mêlant aux mendiants. Le plus souvent il répondit à ses reproches par son silence; mais s'étant excusé une fois avec trop d'empressement et de vivacité, il crut lui avoir manqué de respect, et pleura cette légère faute pendant le reste de sa vie.

Sa mère n'était point de l'avis du comte Gaspard; elle aimait tellement son fils pour sa sainteté, qu'après sa mort, le Saint craignait qu'elle ne souffrît en Purgatoire pour quelque excès de tendresse envers lui. Dieu le rassura par une religieuse appelée Laure Mignana, laquelle lui écrivit avoir vu sa mère, au sortir de ce monde, présentée à Marie sa patronne, par saint Michel et sainte Monique. Gaétan se souvint alors qu'au moment de l'agonie, il avait invoqué pour elle ces deux saints.

La mort de la comtesse Marie arriva pendant que son fils était à Rome. Il y était allé, non pour briguer des dignités, mais pour s'y former à la vie ecclésiastique. Les églises étaient sa demeure habituelle. Son temps était partagé entre l'étude, la prière et les œuvres de miséricorde. Sa piété et sa charité lui gagnèrent l'amitié des princes et des prélats qui le firent connaître à Clément VII. Le Saint, bientôt honoré de la familiarité du Pontife universel, nommé par lui protonotaire apostolique, puis camérier, ne perdit rien de sa ferveur et de sa simplicité.

Dès qu'il eut reçu les saints Ordres, il se présenta pour être admis dans la Congrégation du Divin-Amour, dont beaucoup de saints prélats faisaient alors partie, et qui avait pour but la réforme des mœurs parmi les fidèles et surtout parmi le clergé déchu. Il fit si bien par ses exemples que la Congrégation parut bientôt une association de saints. Tout le bien retomba sur lui, car Dieu le récompensa par des visions célestes qui reposaient son âme en lui donnant un avant-goût des joies du paradis.

Un jour de Noël, Notre-Seigneur lui apparut sous la forme d'un petit enfant qui vient à peine de naître. Il le prit dans ses bras lorsque la Vierge le lui eut permis, et le caressa longtemps pendant que son cœur se fondait d'amour.

RETOUR A VICENCE — LES ŒUVRES OUVRIÈRES LES NOBLESSES VÉNITIENNES

Gaétan redoutait fort les honneurs ; il demanda et obtint du Pape la permission de quitter Rome, où, disait-il, son humilité était en danger. Il revit donc le sol natal, mais il avait depuis longtemps renoncé aux joies terrestres de la famille. Son pied-à-terre fut l'hôpital, où il voyait bien des misères à soulager et des blessures à guérir.

Dès les premiers temps aussi, il se fit inscrire dans une corporation d'ouvriers qui existait dans la ville, mais dont la vie était fort languissante faute de chef. Il poursuivit ces travaux au milieu des mépris et des tracasseries de sa famille même, qui lui en voulait de s'être abaissé jusqu'au rang des manœuvres et des artisans. Peu à peu, pourtant, les mépris tombèrent, les colères s'éteignirent et le jour se fit dans les esprits sur la conduite de Gaétan. Le bien qu'il avait fait était si palpable que ses ennemis devinrent ses admirateurs. Les ouvriers qui, auparavant, communiaient quatre fois l'an à peine, communiaient maintenant pour la plupart trois fois par semaine; et tous les travaux marchaient à merveille. De plus, le Saint les conduisait souvent à l'hôpital où, ensemble, ils soignaient les infirmes.

C'est au milieu de ses succès que Gaétan reçut de son directeur spirituel, lequel était un Dominicain, l'ordre de partir pour Venise, où il devait trouver plus de bien à faire. Fidèle à la sainte obéissance, il partit sans murmurer, laissant à Dieu seul le soin de continuer les œuvres qu'il avait entreprises.

Le voici à Venise : sa première visite est encore pour les malades et les pauvres. Il se fait leur ami comme à Vicence, les sert de ses propres mains, et, à force de dévouement, parvient à rebâtir leur hôpital qui tombait en ruines. Aujourd'hui, une belle statue du saint fondateur est placée sur l'entrée de cet édifice.

Ici comme à Vicence, l'exemple fut contagieux : après avoir admiré dans sa charité celui qu'on appelait encore « Mgr le comte Gaétan », les grands Vénitiens se firent ses imitateurs. Il leur apprit à panser les plaies, à préparer les remèdes, et leur fit faire les lits ou balayer les salles. Le diable était confondu..... Mais ce n'était encore que le commencement.

RETOUR A ROME
COMMENCEMENT DE L'ORDRE DES THÉATINS

Le Saint devra bientôt quitter ce cher hôpital qui renferme son trésor le plus cher ici-bas ; il lui faudra laisser tant d'œuvres déjà commencées et que Dieu semble bénir avec complaisance ; n'importe, le soldat du Christ, en route pour l'éternité, n'enchaîne point son cœur à tous les arbres et à toutes les pierres du chemin ; il sait renoncer à tout, dès que la voix de Dieu se fait entendre.

Un matin, Gaétan, vêtu de sa vieille soutane râpée, un bâton à la main et son bréviaire sous le bras, prenait la route de Rome. Son directeur, inspiré sans doute sur sa grande destinée, lui avait ordonné de partir. Il revit avec une grande joie sa chère Congrégation du Divin-Amour, et c'est alors qu'il commença à parler des moyens de réformer les mœurs du clergé. Sa pensée était qu'il fallait un nouvel Ordre de clercs réguliers, qui, par leurs exemples et la pureté de leur vie, fissent cesser le scandale dont beaucoup de mauvais prêtres étaient la cause.

Il se trouva que trois de ses amis nourrissaient le même désir ; ils se joignirent à Gaétan lorsqu'il leur en eut parlé. C'étaient Boniface del Colle, prêtre noble et vertueux ; Pierre Caraffa, évêque de Théate et plus tard pape sous le nom de Paul IV enfin, Paul Consiglieri, d'une grande origine et d'une angélique pureté.

Après quelques conférences sur le règlement de vie à adopter, le projet fut présenté au Vicaire de Jésus-Christ, afin qu'il l'approuvât. Le pape Clément VII accueillit avec bienveillance les nouveaux fondateurs, encouragea leurs efforts et accorda pour leur Ordre des privilèges extraordinaires.

Tout ceci se passait au mois de septembre 1524. La nouvelle Congrégation commençait. Elle avait pour but, nous l'avons déjà dit, la réforme des mœurs parmi le clergé. Gaétan voulut que l'on y pratiquât la pauvreté au point de ne pouvoir même quêter les aumônes. « Celui, disait-il, qui nourrit les oisillons et revêt les lis saura bien nous soutenir ; » et effectivement la Providence ne leur refusa jamais le nécessaire.

Puisque nous en sommes à la fondation, voyons d'où vient le nom de « Théatins », donné aux nouveaux religieux. Il semblerait tout naturel que Gaétan laissât son nom à sa famille spirituelle, mais son humilité en eût souffert, et ce fut Caraffa, évêque de Théate, qui eut cet honneur, lorsque Gaétan l'eut fait nommer premier Supérieur général de sa Congrégation.

SIÈGE ET PRISE DE ROME PAR LE CONNÉTABLE DE BOURBON
LES LANSQUENETS

Les épreuves n'abandonnèrent pas le Bienheureux au seuil de sa cellule, car le diable ne renonce jamais à sa vengeance. Nous allons le voir faire rage pour détourner son ennemi du service de Dieu.

L'Italie était en feu. Le connétable de Bourbon, traître à son roi, marchait sur Rome à la tête d'une bande de vagabonds luthériens, vrais démons déchaînés qu'il menait au pillage. Dans le langage du temps, on les appelait les lansquenets.

Le misérable qui les conduisait reçut avec la première balle, le châtiment de ses trahisons ; mais Rome, sans défenseurs, fut prise et saccagée. Des sacrilèges épouvantables avaient lieu journellement, et l'enfer semblait être passé sur la terre.

Gaétan et ses compagnons cependant, bravant le péril du martyre, arrachaient à ces misérables un grand nombre de leurs victimes, et cherchaient à convertir les sacrilèges eux-mêmes. Ne pouvant arrêter le torrent, ils s'enfermèrent dans leur église pour prier Dieu d'apaiser sa colère. Des soldats y pénétrèrent, et parmi eux un ancien domestique de la maison de Thienne qui reconnut Gaétan. Ce malheureux, s'imaginant qu'il n'avait mis un si pauvre habit que pour mieux cacher ses richesses, le fit mettre à la torture, pour qu'il avouât où étaient ses trésors. Le Saint endura tout avec joie et, le lendemain, les brigands, revenant pour saccager le couvent, et l'ayant trouvé avec ses frères à genoux devant l'autel, le tourmentèrent encore brutalement. Las enfin de ne rien trouver, ils traînèrent tous les religieux dans une tour du Vatican où on les oublia. Ils y continuèrent à prier et à chanter les louanges de Dieu. Un jour qu'ils chantaient l'office, un officier espagnol qui passait sous leurs fenêtres les entendit et fut touché de leur calme et de leur dévotion : il leur fit ouvrir la porte et les laissa aller libres.

Les saints (car tous méritent ce nom) sortirent de Rome pour n'être plus témoins des abominations qui s'y commettaient. Arrivés au Tibre, ils cherchaient une embarcation pour descendre le fleuve. Et voici qu'un inconnu se présenta à Gaétan, lui offrit de louer une barque à ses frais, et l'assura d'un heureux voyage. C'était un ange que Dieu avait envoyé à leurs secours, parce qu'ils n'avait pas une obole pour payer la traversée.

En route, ils furent arrêtés par des corsaires, mais le capitaine, au lieu de les dépouiller, leur donna tont ce dont ils avaient besoin, et s'éloigna en leur souhaitant bon voyage. Plus tard, le Saint rapportait ce fait à ses religieux pour les engager à mettre leur confiance en Dieu.

DERNIERS VOYAGES DE SAINT GAÉTAN — LUTTES CONTRE LES HÉRÉTIQUES

Après cette aventure, ils arrivèrent à Ostie, où l'ambassadeur de Venise les attendait pour les emmener dans sa patrie. Ils furent reçus en triomphe dans la grande cité, où le peuple et les seigneurs se souvenaient toujours de saint Gaétan. Ce dernier revit son cher hôpital, et bâtit un couvent à côté.

L'obéissance l'arracha encore une fois à ses occupations familières. Il alla, sur l'ordre du P. Caraffa, devenu supérieur du couvent de Venise, réconcilier l'évêque de Vérone avec son Chapitre. Il y réussit si bien que, plusieurs années après, on l'y rappela avec quelques autres religieux pour achever la conversion de quelques mauvais prêtres. Il y parvint encore, et à son

départ de Vérone, les grands et les petits le regrettèrent fort.

Trois ans après, sur l'ordre du Pape, il prend la route de Naples avec le bienheureux Jean Marinon que l'on surnommait « le Saint de Dieu. » C'est au mois d'août, il faut marcher sous un ciel embrasé, et cependant rien ne les arrête. A Naples, où ils arrivent comme deux mendiants, la noblesse les reçoit avec vénération, et le comte d'Oppido les installe dans le couvent et l'église qu'il leur a préparés. Les vocations arrivent en foule, et le couvent de Naples est définitivement établi.

Cependant, le comte d'Oppido importunait le Saint pour qu'il acceptât un revenu pour son couvent. « Il est impossible, disait-il, qu'une communauté nombreuse trouve au jour le jour de quoi vivre. » Mais Gaétan estimait que la confiance absolue en Dieu valait plus que tous les conseils de la prudence humaine, et il affirmait que, ni à Venise ni ailleurs, la Providence ne leur avait jamais refusé le nécessaire. Le comte répliqua qu'à Naples il y avait peu de richesses et beaucoup de luxe, tandis qu'à Venise il y avait peu de luxe et beaucoup de richesses, ce qui permettait d'y vivre facilement. « Je crois néanmoins, reprit Gaétan, que le Dieu de Venise est celui de Naples. »

Mais le comte étant revenu à la charge, le Saint qui voulait avant tout pratiquer sa règle dans la paix la plus complète, abandonna l'église et le couvent pour s'établir près des incurables, dans la maison d'une noble Napolitaine, dona Lorenza Longa. C'est là qu'il guérit par le signe de la Croix un Frère convers qui était attaqué de la gangrène.

Voilà, en quelques traits, les diverses péripéties de l'importante fondation de Naples. Le nombre des religieux s'étant augmenté, la communauté s'établit définitivement dans le grand monastère de Saint-Paul le Majeur.

Saint Gaétan commença en même temps la lutte contre quelques hérétiques secrets qui s'élevaient dans cette région. Il combattit d'abord leur influence en engageant particulièrement les fidèles à se tenir sur leurs gardes; mais dès que l'erreur se manifesta en public, il écrivit à Caraffa devenu cardinal, pour qu'il en parlât au Pape, et en même temps il les attaqua en chaire. Les hérétiques, qui craignaient l'Inquisition, quittèrent précipitamment l'Italie.

LA MORT DE SAINT GAÉTAN

Bientôt après, le Saint fut nommé supérieur du couvent de Venise. Il se rendit en cette ville où il resta cependant peu de temps, car il devait mourir à Naples. Aussi la Providence disposa tout pour qu'il pût être nommé de nouveau supérieur du couvent de Saint-Paul le Majeur.

Quand il y revint, tout Naples était soulevé. Le roi d'Espagne, approuvé du Pape, avait voulu établir l'Inquisition pour arrêter les progrès de quelques hérésies toujours renaissantes; mais quelques chefs de parti ayant crié à la violation des droits du peuple, avaient échauffé les esprits et produit ce bouleversement.

Le saint vieillard s'employa de toutes ses forces à apaiser les troubles et à empêcher les crimes qui se commettaient, mais ses forces le trahirent, et il tomba un jour pour ne plus se relever.

Pendant les quelques jours que dura sa maladie, il exhortait ses frères à l'amour de la sainte pauvreté; et pour leur donner encore l'exemple, il refusa le matelas qu'on lui donnait, voulant, au contraire, qu'on le couchât sur la cendre et le cilice. Il refusa aussi de voir un second médecin que l'on avait appelé pour aider le premier qui manquait d'expérience : « Je suis, disait-il, un pauvre religieux sans importance, et qui ne vaut point la peine d'être assisté. »

Sa dernière parole fut encore une exhortation à l'amour de la pauvreté. Puis ses yeux s'ouvrirent et s'illuminèrent d'un éclat divin pendant qu'il faisait signe que la Sainte Vierge était là.

Elle descendit en effet pour prendre entre ses mains l'âme de son fidèle serviteur et la porter à son Fils. C'était le 7 août 1547. Ce jour-là même les troubles cessèrent dans la ville de Naples, et, dans la foule immense qui accourut pour voir le corps du Saint, beaucoup de miracles s'accomplirent.

Telle fut la glorieuse mort de cet homme qui s'appelait lui-même le plus grand pécheur de la terre, qui déchirait son corps de disciplines, jeûnait au pain et à l'eau, et dont la vie peut se résumer en ces deux mots : foi et amour.

Imp.-gérant : E. Petithenry, 8, rue François Ier, Paris.

SAINT CYRIAQUE

SAINTS SISINNIUS, SATURNIN, LARGUS, SMARAGDUS, MARTYRS

Fête de saint Cyriaque, le 8 août.



Sur l'ordre d'un magistrat païen, un bourreau verse de la poix bouillante sur la tête de saint Cyriaque, et le martyr fait cette prière : « Gloire à vous, Seigneur, qui me rendez digne de souffrir pour votre nom. »

C'était dans les dernières années du IIIe siècle; Maximien, soldat parvenu et général cruel, avait été associé à l'empire par Dioclétien. Il voulut bâtir, en l'honneur de son bienfaiteur, un magnifique établissement de bains publics, avec bibliothèque, jardins, emplacements pour les jeux, etc. Les Thermes de Dioclétien (tel était le nom du futur palais) devaient rivaliser avec les plus grandioses monuments de Rome, et rendre populaire le nom des deux empereurs.

La persécution sévissait alors avec fureur contre les chrétiens. Le fer, le feu, les roues, les cachots, tous les instruments de torture étaient employés contre eux. Mais rien n'ébranlait la constance des martyrs; plus les tourments étaient grands, plus grande était leur joie. Ce courage et cette sérénité excitaient la rage de l'empereur. Il inventa donc un nouveau genre de supplice, plus long, plus ennuyeux, et aussi plus en rapport avec ses intérêts; par son ordre, les serviteurs du vrai Dieu furent condamnés à travailler comme des forçats à la construction du palais des Thermes.

On y voyait des chrétiens de tout âge et de toute condition. Là, des vieillards portaient des pierres, du sable, du mortier; ici, des personnages de haut rang étaient attelés à de lourds chariots, et conduits

comme des esclaves, à coups de fouet. Leur nourriture était mauvaise et insuffisante; couverts de sueur et de poussière, ils travaillaient tout le jour; exposés aux ardeurs du soleil d'Italie, ils souffraient horriblement de la soif. Mais ces tourments leur paraissaient doux, parce qu'ils les supportaient pour l'amour de Dieu.

« O saints martyrs, obtenez aux chrétiens de nos jours, plus de courage, de patience et d'esprit de sacrifice, pour rester fidèles à la foi, malgré les vexations, les ennuis et les railleries qui leur viennent de la part des ennemis de Dieu. »

Il y avait alors à Rome un seigneur chrétien, riche et puissant, nommé Thrason. Touché des cruautés que l'on exerçait envers les serviteurs de Jésus-Christ, il résolut d'employer ses biens immenses à les soulager. Comme il ne pouvait les secourir en personne, il se servait du ministère de Sisinnius, de Cyriaque, de Largus et de Smaragdus. — Si l'on en croit un ancien auteur italien, Cyriaque appartenait à une riche famille païenne de Toscane. Fils du préfet de cette province, il lui avait succédé dans le gouvernement de la Toscane puis, appelé à Rome à la cour impériale, il avait connu la vérité de la religion chrétienne, l'avait embrassée avec ardeur et avait distribué toute sa fortune aux pauvres. — Quoi qu'il en soit de ce récit, il est certain que Cyriaque, chrétien courageux et fidèle, se livrait avec ardeur aux œuvres de charité et il était digne de la confiance de Thrason.

Avec ses compagnons il portait aux fidèles, employés à la construction du palais des Thermes, les aumônes qui leur étaient destinées. Parvenus jusqu'à eux, grâce aux ombres de la nuit, ils versaient dans leurs mains les aumônes dont ils étaient chargés, et dans leur cœur quelques pieuses exhortations. Le pape saint Marcellin instruit du zèle de Cyriaque et de Largus, les éleva à la dignité du diaconat.

Mais Jésus-Christ voulut récompenser cet héroïque dévouement, par une faveur bien plus grande, en les associant aux souffrances de sa vie terrestre. Ces courageux serviteurs de Dieu furent victimes de leur charité. Les gardiens les surprirent portant des vivres sur leurs épaules: on les condamna à partager les privations et les travaux de ceux qu'ils secouraient au péril de leur vie. A la lecture de la sentence, ils entonnèrent un chant de louange et d'action de grâces : jamais plus douce joie n'avait rempli leurs cœurs.

Il n'était plus en leur pouvoir de soulager leurs compagnons par des aumônes ; mais il leur restait l'apostolat de la parole et de l'exemple. Ils portaient avec un visage riant des pierres et du sable, traînaient des chariots et servaient de manœuvres aux maçons. Leur tâche achevée, ils couraient au secours des plus accablés.

Or, un jour, il arriva qu'un vieillard, Saturnin, succomba sous le faix: les saints s'empressèrent de relever le martyr, et le fardeau fut chargé sur leurs épaules. Cette noble action étonna les gardiens. Et comme déjà ils avaient observé que ces chrétiens employaient le temps destiné au repos à chanter avec allégresse des hymmes et des cantiques à la louange de leur Dieu, ils en avertirent l'empereur. Mais Maximien, cet homme sans cœur, loin d'être touché d'un tel héroïsme, en fut vivement irrité. Il ordonna de jeter les confesseurs de la foi dans un cachot obscur et de les y faire souffrir cruellement.

MARTYRE DE SAINT SISINNIUS ET DE SAINT SATURNIN

Bientôt l'empereur fit comparaître devant son tribunal Sisinnius. « Qui es-tu ? lui demanda-t-il? — Je suis un pécheur, je m'appelle le serviteur des serviteurs de Notre-Seigneur Jésus-Christ. — Quels sont les chants des chrétiens ? — Si vous les connaissiez, vous connaîtriez votre Créateur. — Est-il un autre créateur que l'invincible Hercule ? — C'est une honte pour nous que d'entendre ou de prononcer ce nom. — Je te propose deux choses ; à toi de choisir promptement : sacrifie au dieu Hercule ou tu mourras par le feu. — Mourir pour Jésus-Christ c'est ce que j'ai toujours désiré: heureux si j'ai mérité de recevoir la couronne à laquelle j'aspire. »

L'empereur, irrité de la constance du martyr, le fit jeter dans la prison Mamertine. Le Saint en fut retiré quelque temps après pour subir un nouvel interrogatoire. Quand il parut devant le tribunal, il fut entouré tout à coup d'une lumière céleste et l'on entendit une voix, qui disait: « *Venez à moi les bénis de mon Père ; recevez le royaume qui vous est préparé depuis le commencement du monde.* » Ce miracle convertit un certain Apronianus, qui reçut ensuite le baptême des mains de Sisinnius, et eut la tête tranchée quelques jours après. Quant au Saint, il fut renvoyé en prison avec le vieillard Saturnin. Ils y instruisaient et baptisaient beaucoup de païens. qui venaient à eux. Laodicius, l'ayant appris, les fit comparaître devant lui, enchaînés et nu-pieds.

Le juge : « Vous n'avez pas encore abandonné vos vaines superstitions et vous n'adorez point les dieux de l'empereur ? — *Sisinnius :* Nous, pauvres pécheurs, nous adorons Notre-Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu. Nous ne saurions nous abaisser jusqu'à adorer des démons et des pierres. — *Le juge:* Que l'on apporte un trépied et qu'ils brûlent de l'encens à nos puissants dieux. — *Saturnin:* Que le Seigneur réduise en poussière les dieux des païens. » Et aussitôt le trépied d'airain tomba en cendres.

A la vue de ce prodige, deux soldats, Papias et Maurus, s'écrièrent : « Il est vraiment Dieu le Seigneur Jésus-Christ qu'adorent Sisinnius et Saturnin. »

Le juge, exaspéré, ordonne d'étendre Sisinnius et Saturnin sur le chevalet; on les frappe à coups de nerfs et de bâton. Pendant ce temps, les Saints répètent cette prière : « Gloire à vous, Seigneur Jésus, qui nous avez fait la grâce d'être comptés au nombre de vos serviteurs. » Puis ils disent aux bourreaux : « Pourquoi le démon vous pousse-t-il à torturer les serviteurs de Dieu ? » Ces paroles irritent Laodicius : il commande de leur briser la machoire avec des pierres. Viennent ensuite d'autres supplices ; les bourreaux approchent des martyrs des torches enflammées et les promènent lentement le long de leurs corps. Mais ceux-ci, soutenus par une force divine au milieu de ces tourments, conservaient un visage joyeux et serein et ne cessaient pas de rendre grâces à Dieu.

Laodicius confus et furieux les condamna à avoir la tête tranchée. Ils furent conduits sur la voie Nomentane ; ils tendirent le cou au glaive et allèrent recevoir dans les cieux la palme du martyre.

Quant aux deux soldats, Papias et Maurus, ils confessèrent courageusement le nom de Jésus-Christ. Ils furent frappés de verges et rendirent à Dieu leur âme dans ce supplice. — L'Eglise célèbre leur fête le 30 novembre.

En entrant dans l'éternel repos, les bienheureux martyrs n'oublièrent pas leurs anciens compagnons d'exil, et, déjà possesseurs de la couronne, avec quelle tendresse ils devaient prier pour ceux de leurs frères qui combattaient encore. Aussi le secours de la grâce ne manqua pas à ces derniers.

SAINT CYRIAQUE, BIENFAITEUR DE LA FAMILLE IMPÉRIALE

Cyriaque et ses pieux amis accompagnaient leurs durs travaux de prières ferventes et s'exhortaient

mutuellement à la persévérance et au courage. Parfois, surtout s'ils avaient un moment de répit, ils entonnaient un psaume ou un cantique. Il plut à la miséricorde divine de glorifier leurs souffrances et leur fidélité par le don des miracles. Par l'efficacité de leurs prières, des aveugles recouvrèrent la vue et divers autres malades la santé.

Mais Dieu voulut manifester par saint Cyriaque, plus merveilleusement encore, la puissance de son bras. Il permit au démon d'entrer dans le corps d'Artémie, fille de Dioclétien, et de la tourmenter cruellement. Les médecins les plus habiles de la cour cherchèrent vainement à l'en chasser. Or, le malin esprit jetait de grands cris par la bouche de la princesse, et disait qu'il ne partirait que sur l'ordre de Cyriaque. Il fallait donc recourir à la bienveillance de ce chrétien, condamné aux travaux forcés par les cruels empereurs : grande humiliation pour la cour, mais la nécessité les y obligeait. Des officiers allèrent donc chercher Cyriaque; ils le trouvèrent en prison, et l'amenèrent au palais avec ses deux amis, Largus et Smaragdus. Saint Cyriaque, s'étant approché de la jeune possédée, commanda au démon de sortir. « Si tu me chasses d'ici, répliqua ce dernier, je te ferai aller en Perse. » Nous verrons, en effet, comment il tint parole, mais cela ne servit qu'à sa confusion et à la gloire de Dieu.

Obligé de quitter sa victime, le démon céda à la puissance divine et Artémie fut délivrée. Sa mère, l'impératrice Séréna, qui était secrètement chrétienne, instruisit alors sa fille des mystères de notre foi, et la jeune princesse reçut le baptême, à l'insu sans doute de Dioclétien. Celui-ci, tout entier à la joie que lui causait la guérison de sa fille, voulut récompenser Cyriaque : il lui rendit la liberté et lui donna une maison dans Rome.

VOYAGE EN PERSE — AUTRE MIRACLE — DÉSINTÉRESSEMENT

Or, il arriva bientôt que Jobie, fille du roi de Perse, fut saisie par le démon. Elle s'écriait au milieu de ses tortures que Cyriaque seul, alors à Rome, pouvait la délivrer. Son père envoya donc des messagers à Dioclétien : il le priait de lui mander ce personnage si puissant et si habile. L'empereur se fit un plaisir de le satisfaire, et le Saint partit avec ses compagnons.

Il lui eût été facile de voyager commodément à cheval ou bien en voiture, mais il ne voulut jamais marcher qu'à pied, charmant les longueurs de la route par le chant des hymnes et des psaumes. Un peu de pain sec lui suffisait pour nourriture et il ne buvait que de l'eau.

Lorsqu'il fut arrivé au palais du monarque persan, le roi se jeta à ses pieds, le conjurant de délivrer sa fille. Le Saint le consola, puis, après avoir prié longtemps, prosterné contre terre et le visage baigné de larmes, au nom de Jésus-Christ, il ordonna au démon de sortir du corps de Jobie. Celle-ci, une fois délivrée, crut en la religion chrétienne et beaucoup d'infidèles imitèrent son exemple.

Cependant le roi voulut reconnaître un si grand bienfait par de riches présents. Mais les austères chrétiens les refusèrent humblement : « Les serviteurs du Christ, disaient-ils, donnent gratuitement ce qu'ils ont reçu gratuitement. » Ils confessaient ainsi que le pouvoir des miracles leur venait de Dieu seul.

Enfin, après avoir passé quarante-cinq jours en ce pays, pour instruire les nouveaux disciples de Jésus-Christ, ils reprirent le chemin de l'Italie. Comme ils étaient porteurs de lettres de remerciement du roi de Perse pour Dioclétien, ils se présentèrent devant ce dernier, qui les reçut honorablement et les laissa vivre en paix dans Rome.

ILS SONT ARRÊTÉS — LEURS SOUFFRANCES — LEUR SÉPULTURE

Nos saints amis profitèrent de cette liberté pour continuer à soulager les pauvres et les malheureux et à se rendre aux assemblées des chrétiens. Mais ce n'était qu'un calme passager au milieu de la tempête.

En effet, quelque temps après, Dioclétien dut quitter Rome pour visiter les provinces de l'empire : son intention était de s'occuper surtout de l'Orient. Il alla fixer sa résidence à Nicomédie, en Asie-Mineure, laissant à son collègue le soin de l'Occident. Maximien s'empresse aussitôt d'assouvir sa rage contre les disciples de Jésus-Christ. Il n'oublia pas nos trois saints amis, qui furent arrêtés et jetés en prison.

Ils comparurent bientôt devant le tribunal de Carpase. Ce magistrat employa vainement et menaces et flatteries ; rien n'ébranla la constance des martyrs. « Insensés, leur dit-il, reconnaissez donc votre erreur ; adorez les dieux de l'empire. — Nous ne connaissons, répond Cyriaque, qu'un seul Dieu, Jésus-Christ, maître du ciel et de la terre, mort sur la croix pour nous, misérables pécheurs. Nous sommes prêts à confesser son nom au prix de notre vie. »

Ce langage, vraiment héroïque et chrétien, irrite le juge. Le bourreau reçoit ordre de verser de la poix fondue et bouillante sur la tête du saint diacre, qui remerciait Dieu et chantait : « Gloire à vous, Seigneur, qui me rendez digne de souffrir pour votre nom. »

Ce courage, cette sérénité remplissent Carpase de fureur : « Qu'on l'étende sur le chevalet, s'écrie-t-il, qu'on disloque ses membres, qu'on le frappe à coups de bâton ». Pendant que les bourreaux exécutent la cruelle sentence, appliquent le Saint à la question, frappent et déchirent son corps, Cyriaque, souriant et paisible, les yeux levés au ciel, murmure cette prière : « Seigneur Jésus, gloire à vous : ayez pitié de moi, votre indigne serviteur. Je vous rends grâces, mon Dieu, qui me permettez de souffrir pour votre saint nom ».

Voyant bien qu'il ne réussirait point à les faire renoncer à leur religion, le juge les renvoie en prison et rend compte à l'empereur de l'interrogatoire.

Dès le lendemain, sur un ordre du prince, on retira les martyrs de leur cachot et on les conduisit, avec une vingtaine d'autres chrétiens, en dehors de Rome, sur la voie Salaria, où ils eurent tous la tête tranchée. Leurs corps furent recueillis par un saint prêtre, nommé Jean, et ensevelis près de cette même route, excepté celui de saint Cyriaque, qui fut déposé avec respect par les soins de Lucine, riche et pieuse dame romaine, dans une catacombe qu'elle avait fait creuser près de la voie d'Ostie.

Plus tard les reliques de saint Cyriaque furent rapportées à Rome et déposées dans l'église appelée aujourd'hui Sainte-Marie in via Lata, bâtie sur l'emplacement de la maison où demeura saint Paul. A côté se trouvait un couvent de religieuses construit en l'honneur de saint Cyriaque. Les reliques du saint martyr y étaient en grande vénération et il s'y accomplit plusieurs miracles.

Un bras de saint Cyriaque fut accordé, au x[e] siècle, à l'église de Bamberg, en Allemagne.

CE QUE SONT DEVENUS LES THERMES DE DIOCLÉTIEN

Les *Thermes de Dioclétien*, écrit le chanoine de Bléser, furent commencés par cet empereur et par Maximien en 302 et achevés par Constance-Chlore et Galerius. Ils pouvaient recevoir 3 200 baigneurs et étaient, sans contredit, l'établissement le plus con-

sidérable de ce genre que renfermait Rome ancienne. Ils couvraient l'emplacement occupé aujourd'hui par l'église de Sainte-Marie des Anges, la place *dei Termini*, le couvent des Chartreux, celui des Bernardins, la prison, les greniers publics, les maisons et les jardins potagers, qui sont à l'entour, et une partie de la villa Massimi. Le *theatridium* se trouvait vis-à-vis de l'église de Sainte-Marie des Anges; à chaque angle étaient des édifices circulaires, dont un a été converti en une église dédiée aujourd'hui à saint Bernard et l'autre est devenu un grenier à foin dans la *Via Strozzi*.

Ces thermes ne furent achevés qu'au commencement du IVe siècle. Les chrétiens, condamnés pour la foi, y furent employés comme forçats jusqu'à l'entière exécution des travaux. Baronius estime qu'il y en eut plus de 40 000, et il signale les briques que l'on a trouvées marquées d'une croix. Ces thermes étaient encore en usage à la fin du IVe siècle; mais depuis cette époque, les auteurs n'en parlent plus que comme d'un établissement en ruines. Ils étaient complètement abandonnés onze cents ans plus tard, quand le cardinal du Bellay, ambassadeur de François Ier, en fit une magnifique villa, acquise ensuite par saint Charles Borromée, sous Pie IV. Le saint cardinal la céda bientôt au Pontife, son oncle, qui la donna aux Chartreux.

De tous ces bâtiments, outre ceux que nous venons de décrire, il reste encore le *laconicum*, qui sert aujourd'hui d'entrée, le *caldarium*, transformé en église par Michel-Ange, la *natatio* ou *frigidarium*, devenue le chœur de cette même église; puis, dans le jardin des Chartreux, des ruines immenses en briques.

Comment cet imposant *caldarium* a-t-il été transformé en la magnifique église de Sainte-Marie des Anges et est-il devenu un sanctuaire, où une force mystérieuse vous retient, dont vous sortez et où je ne sais quelle influence vous fait revenir pour admirer, contempler, puis auquel vous dites adieu, en vous retournant et en soupirant encore? Au XVIe siècle, le *caldarium* était consacré à des jeux profanes, à des exercices équestres et autres divertissements particulièrement chers à la noblesse romaine de cette époque. Ce fut le temps que Dieu choisit pour revendiquer à son service un monument qui avait été autrefois le témoin de tant d'infamies. Antoine del Duca, né à Céfalie, en Sicile, fut l'instrument choisi pour cette belle œuvre. Il était rempli de dévotion pour les saints Anges et particulièrement pour les sept esprits bienheureux qui assistent devant le trône de Dieu. Il résolut, bien que privé de ressources personnelles, de travailler à bâtir une église spécialement dédiée en leur honneur et vint à Rome sous le pontificat de Clément VII. Constamment occupé de bonnes œuvres, il nourrissait aussi avec une persévérance invincible son pieux dessein dans son cœur. Un jour qu'il était presque entièrement découragé, il fut transporté en esprit aux thermes de Dioclétien, et il crut entendre la voix de Dieu qui lui disait : « Ici doit être votre église : lisez sans retard la vie de saint Saturnin. » Or, Saturnin est un des martyrs qui succombèrent dans les travaux de ces thermes.

Del Duca lut cette pieuse légende et se rendit aux thermes qu'il reconnut immédiatement. Il y conçut aussitôt un plan pour la nouvelle église. Après bien des contradictions et des obstacles, il avait enfin obtenu de Jules III l'accomplissement de ses désirs. Le 15 août, 1550, jour de l'Assomption, eut lieu la bénédiction solennelle des thermes où il avait placé deux autels provisoires. La dévotion du peuple pour le nouveau sanctuaire était devenue immédiatement des plus vives. De pieux ecclésiastiques s'y étaient réunis pour y officier gratuitement, lorsque s'éleva tout à coup une violente tempête, qui faillit tout renverser à jamais. Ceux que la nouvelle consécration privait du local où ils se livraient habituellement à leurs jeux et à leurs désordres, ne pouvaient pardonner au saint prêtre, qui fut menacé même de mort. Dans une telle extrémité, del Duca recourut vainement au Pape, qui, prévenu par de faux rapports, lui répondit : « Nous ne pouvons pas faire davantage; recommandez-vous aux anges : qu'ils vous assistent. » Le courageux ministre de Dieu les pria en effet avec tant d'assurance, qu'il obtint finalement le succès de l'œuvre.

Trois ou quatre années s'écoulèrent pendant lesquelles del Duca ne cessait de prier et de pleurer devant Dieu. Les châtiments les plus effroyables étaient venus frapper les auteurs de la profanation. L'un d'entre eux fut assassiné; d'autres périrent à la guerre, plusieurs moururent de telle sorte qu'il fut impossible de leur accorder la sépulture chrétienne; un dernier, après avoir eu son père et son fils assassinés, mourut de chagrin à la suite d'une perte de fortune.

Une nouvelle visite du Seigneur assura enfin le saint prêtre que le terme de ses tribulations et de ses larmes était arrivé. Encouragé par saint Charles, son neveu, Pie IV, à peine monté sur le trône pontifical, s'occupa très activement de la construction de cette église, dont il voulut faire une somptueuse basilique; il confia cette charge à Michel Ange. Del Duca mourut en 1554, le 30 octobre, et fut enterré dans le chœur, au-dessous du tableau de la Présentation de la Sainte Vierge.

Michel Ange s'empara du *caldarium* des thermes et en fit un des bras de la croix grecque, car c'était là la forme qu'il voulait donner à la nouvelle basilique. Il conserva en place les huit belles colonnes monolithes de granit rouge d'Egypte : puis, pour préserver l'édifice de l'humidité, exhaussa le pavé de deux mètres et enterra la base des colonnes, Malgré cela, la hauteur du grand ordre, y compris la nouvelle base et le chapiteau, est de treize mètres; du sol à la voûte de vingt-huit mètres; la longueur de la grande nef, aujourd'hui transversale, est de cent mètres. Sous Benoît XIV, Vanvitelli altéra les belles dispositions de Michel Ange. Il mit l'autel du bienheureux Nicolas Albergati à la place où était la grande porte de l'église; la porte latérale gauche, qui fut conservée primitivement, devint l'entrée principale; il convertit en maître-autel l'autel de la Sainte Vierge, et, comme la nef où était auparavant l'entrée principale avait huit colonnes de granit, il ajouta huit nouvelles colonnes en briques, revêtues de stuc et peintes en granit. »

Derrière la basilique se trouve le couvent des Chartreux avec son merveilleux cloître.

Sur les ruines des thermes de Dioclétien s'élève encore le vaste *hospice de Sainte-Marie des Anges*, créé par le Pape Pie VII. Cet hospice est composé de deux établissements pour les enfants orphelins et sans ressources, l'un réunit plus de 450 garçons, l'autre environ 500 jeunes filles. Ce dernier est sous la direction des Sœurs de la Charité du Calvaire. Les enfants apprennent le catéchisme, la lecture, l'écriture, le calcul et un métier. Un troisième bâtiment réunit une soixantaine de vieillards infirmes.

C'est ainsi que ces vieux murs, jadis élevés par la main des martyrs et sanctifiés par leurs souffrances et leurs sueurs, sont devenus, par une touchante disposition de la Providence, une église, un couvent, des hospices, un asile de la prière et de la charité.

Fr. Victor Marin, (*décédé le 5 mai 1888*).

(1). *Rome et ses monuments*, Guide du voyageur catholique, p. 80.

Imp.-*gérant*. E. Petithenry, 8, rue François Ier, Paris.

SAINT JEAN FIRMAIN

DE L'ORDRE DES FRÈRES MINEURS

Fête le 9 août.



Il s'exerce aux offices les plus humbles, se fait cuisinier, servant, chantre, sacristain, portier; il lave le linge de la communauté, et toute cette variété d'exercices ne le distrait pas du regard de Dieu.

SON ENFANCE

Jean, nommé *Firmain*, du nom de sa ville natale, ou *d'Alverne*, du mont où il passa en partie sa vie, naquit vers l'an 1259. De bonne heure, il manifesta des sentiments extraordinaires de piété : à sept ans, la vue d'un crucifix lui faisait verser des larmes brûlantes, au point que ses parents, moins surnaturels, y croyaient voir un effet de la folie; déjà les jeux de l'enfance ne lui souriaient plus : tout son attrait était vers la prière et la mortification; mais, à la maison, on ne souffrait pas qu'il s'y livrât à son gré. Que fait-il? Il se rend fréquemment, sous divers prétextes, dans une vigne écartée, propriété de son père, et y satisfait à l'aise sa piété. L'oraison mentale est au-dessus de son âge; il multiplie les *Pater* et les *Ave*, agenouillé de longues heures sur le sol labouré, jusqu'à en avoir les genoux en sang; et pour mortifier sa chair innocente, il se tresse des cilices d'orties.

IL ENTRE CHEZ LES CHANOINES DE SAINT-AUGUSTIN

Tant d'ardeur dans une vertu si précoce défiait toute résistance : ses parents le comprennent enfin. Ils lui permettent l'entrée d'un Ordre religieux, dont la sévérité ne soit pas cependant de nature à trop alarmer leur tendresse ; ce fut l'Ordre des Chanoines réguliers de Saint-Augustin. La piété chaque jour croissante du jeune religieux fut bientôt pour tous un tel sujet d'édification que le prieur l'en récompensa par l'exemption du dortoir, et le privilège de la cellule ; mais cette confiance n'est pour lui qu'une occasion d'austérités nouvelles, de nuits passées dans la prière ou les macérations. C'était encore trop peu au gré de sa ferveur : il sortait de ses repas

avec un appétit plutôt aiguisé que satisfait ; il jeûnait au pain et à l'eau tous les vendredis ; ce jour-là cependant, il se permettait du pain à discrétion ; d'où, il lui échappa de dire, dans un excès d'abandon, que son estomac, à jeun des mets délicats de la semaine, avait heureusement le vendredi pour se satisfaire.

Il ne recherchait pas non plus la délicatesse dans le vêtement; il rêva même de porter sur la chair nue un corset de fer; mais il n'y en avait pas au monastère. Un jour qu'il était plongé dans cette préoccupation il finit par découvrir, sous un vieux meuble, une cuirasse rouillée, débris d'armure, sans doute, de quelque preux revenu de la croisade. Il veut l'endosser; hélas! la cuirasse est trop grande, ou plutôt son corps trop petit; elle se dissimule mal sous l'habit monastique ; une idée lumineuse lui traverse l'esprit! il s'arme d'une hache, court au clocher pour ne pas donner l'éveil et taille tant et si bien la cuirasse, qu'il finit par se l'ajuster ; il la garda deux ans, ne la quittant que par intervalles et le fer laissait chaque fois sur sa chair de douloureuses empreintes. Mais un jour les chanoines découvrent l'instrument de ses héroïques pénitences ; ils sont effrayés et obligent le Saint à se contenter désormais des mortifications plus bénignes du monastère.

Son attrait pour les grandes austérités n'en fut pas diminué pour cela : les religieux purent le constater; aussi lui disaient-ils souvent : « Vous feriez un bon Frère mineur ; l'esprit de cet Ordre encourage les mortifications et vous y pourriez satisfaire aussi votre goût pour la solitude :» C'était, à leur insu, caresser un secret désir de l'enfant; il y réfléchit devant Dieu et résolut d'en poursuivre l'exécution. Mais les Chanoines tenaient à leur petit novice et ce fut avec bien des difficultés qu'il parvint à communiquer son projet au Père Gardien des Franciscains de la province voisine. Quand il fut admis, après les épreuves d'usage, Jean Firmain n'avait que treize ans.

IL REVÊT LA BURE DE SAINT FRANÇOIS

Dans un milieu aussi propice, sa ferveur crût rapidement et la fin du noviciat le trouva orné, à un degré plus qu'ordinaire, de toutes les vertus d'un bon Frère mineur. Ainsi muni pour les futurs combats, le jeune milicien de saint François est envoyé faire ses premières armes dans un petit couvent solitaire. Il n'oublie pas que l'humilité est le fondement de la sanctification ; mais il sait aussi que l'orgueil est indéracinable ; du moins s'appliquera-t-il à en trancher tous les rejetons. Pour ce faire, il s'exerce aux offices les plus humbles et les cumule au besoin : il se fait tour à tour, ou en même temps, cuisinier, servant, portier, chantre, sacristain et même jardinier; il lave le linge de la communauté; et toute cette variété d'exercices ne le distrait pas un instant du regard de Dieu sous lequel il s'est placé, de l'union amoureuse qu'il a contractée avec Lui et dans laquelle son cœur se consume lentement et en silence.

Si plus tard l'obéissance l'appelle dans une communauté plus nombreuse, son cœur compatissant le porte à soulager Jésus dans ses membres souffrants; il accepte avec joie l'office parfois si répugnant et toujours si pénible de garde-malade, et ce qu'une charge aussi astreignante peut lui laisser de loisirs est employé à la lecture de la vie du séraphique fondateur de son Ordre. Il savait que l'humilité est le fondement de la sainteté; saint François lui apprend que la pauvreté est elle-même la sauvegarde de l'humilité. Il n'en faut pas davantage ; à l'instant, il ne veut avoir d'autre vêtement que sa tunique et son cordon, d'autre livre que son bréviaire; c'était la perfection dans le détachement. Le sentiment, devenu chez lui comme habituel, de la présence de Dieu fut sa récompense; son âme se complaisait dans cette pensée et y était à l'aise comme un poisson dans l'océan. Il s'isolait du monde, même au milieu du monde dont les beautés sensibles ne servaient qu'à le ramener à Dieu : une église artistement construite, une maison bien ordonnée, un dortoir, une infirmerie, un réfectoire, tout était également pour lui un sujet de louer Dieu. Une aumône, un succès, un revers, une prospérité matérielle, tout arrivait toujours pour la plus grande gloire de Dieu: « Mes fils, disait-il aux jeunes religieux qu'il invitait à cette louange, nous ne sommes point ici pour juger ou critiquer Dieu dans les œuvres des hommes; nous y sommes pour nous élever jusqu'à Lui, par la contemplation de ses merveilles que nous rencontrons partout et jusque dans la dernière œuvre de l'homme. » Ainsi l'amour voit partout l'objet aimé; mais quand il s'agit de Dieu, cet amour pour être sincère doit conduire au mépris de soi; notre Saint connaissait ce mépris, qu'on en juge plutôt par ce qui suit :

SES GRANDES AUSTÉRITÉS

Aucune mortification à laquelle il ne se crût convenablement obligé de celles qu'un saint avait pu pratiquer avant lui: la faim, la soif, les froids excessifs, les jeûnes fréquents, les disciplines jusqu'au sang, les carêmes au pain et à l'eau. En tout temps d'ailleurs, il ne mangeait qu'une fois le jour. Dans sa solitude du mont Alverne, à part une peau de fauve lui servant de natte et dont il n'usait que rarement, il n'avait pas de siège ni de lit pour reposer son corps ployé sous la fatigue; et quand le sommeil s'imposait, il le prenait debout, la tête appuyée contre un arbre ou l'angle d'un rocher.

Nous avons nommé là solitude de l'Alverne ; elle fut sa principale résidence. En voici une rapide description : Entre les sommets des Apennins, il en est un qui domine les autres, aux sources du Tibre et de l'Arno ; sa cime verdoyante attire le touriste à travers bien des dangers ; elle est bordée de précipices, d'abîmes insondables dont la vue ne se détourne avec horreur que pour rencontrer des quartiers de roches surplombants et comme suspendus dans l'espace; ici et là des anfractuosités. C'est dans l'une d'elles que François d'Assise reçut ses stigmates ; c'est vers cette même grotte que l'amour de la solitude et de l'austérité avait poussé son disciple Jean Firmain. Le couvent dont elle dépend est à une distance considérable, sur le penchant de la montagne. Jean s'y rendait tous les jours pour chanter Matines avec ses frères. Que de fois, dans la saison rigoureuse, il y descendit nu-pieds, par des sentiers escarpés et glissants, où il roulait parfois dans des fondrières de neige, au risque de s'y ensevelir sans retour.

C'étaient de saintes exagérations, et Dieu pouvait bien ne pas en être toujours l'inspirateur, nous le verrons plus loin. Toutefois, ces mortifications excessives eurent en notre Saint un heureux résultat : ce fut de tremper vigoureusement son âme en lui donnant un empire absolu sur ses sens, et Firmain pouvait dire avec un de nos grands orateurs de la chaire: « Il y avait deux hommes en moi, j'en ai jeté un par la fenêtre et suis resté seul maître chez moi .» Dégagé de ce côté, il reportait ce surcroît d'activité surnaturelle vers les âmes, ces chères âmes, dans chacune desquelles l'ardeur de sa foi lui faisait découvrir comme un reflet de Dieu même.

SON AMOUR DES AMES

Il allait, comme le divin Maître, de village en village, à la recherche des brebis égarées ; sa parole simple, transparente comme son âme, vibrante comme son amour, eût ébranlé des rochers; quoi d'étonnant qu'elle touchât des hommes ! Aussi les conversions s'opéraient nombreuses; son humilité n'allait-elle pas en souffrir? Dieu y pourvut; ses frères, s'inspirant de leur jalousie qu'ils prennent pour du zèle, lui reprochent amèrement ses longues absences, sa vie aventureuse et sans règle. Il répond simplement « qu'il croit faire la volonté de Dieu, que ses goûts le portent vers la solitude, mais qu'à certains jours il éprouve un attrait si irrésistible vers les âmes que des chaînes de fer ne le pourraient retenir ».

Ses prédications tenaient en effet du merveilleux: lui, pauvre moine, sachant lire à peine pour méditer avec fruit la sainte Ecriture, sait tout à coup, en chaire, en scruter les profondeurs; il paraît familiarisé avec les sens littéral et spirituel, au point de laisser croire qu'il les tire de son propre fonds; avec quel à propos, quelle discrétion, il sait encore les appliquer aux états des personnes de son auditoire! avec quelle sainte liberté il rappelle, même aux grands, leurs devoirs! commerçants, soldats, juges, médecins, prélats ou clercs, sujets ou rois, chacun trouve en sa parole le remède à son mal, l'aliment contre sa faiblesse. Il lui arriva de passer ainsi tout un carême en courses apostoliques, prêchant le jour et priant la nuit. C'est au milieu de ses insomnies volontaires qu'il parlait à Dieu des pécheurs et qu'on l'entendait parfois entre deux extases crier pour eux miséricorde.

Sa science surnaturelle eut des admirateurs parmi les savants de l'époque; un d'eux, docteur en théologie et jouissant d'une grande réputation, vint même lui proposer la solution d'une controverse théologique; le moine la lui donne et le docteur l'accepte comme une solution définitive.

Quelqu'un invite un jour le Saint à faire des sermons en règle; mais se retrouvant en face de son incapacité naturelle, il ne sait plus parler : pour que Dieu l'inspire il n'a besoin ni de l'emphase ni de l'érudition vaniteuse du sermonneur; l'abandon et la simplicité du langage lui suffisent; il ne lui faut contre Goliath ni la cuirasse ni l'épée de Saül, tout cet attirail est gênant; il suffira d'une des cinq petites pierres du torrent, dont Dieu dirigera le jet, pour rendre du même coup et plus humiliante la défaite du géant et plus humble l'instrument de la victoire; c'est même l'ordre voulu de Dieu d'employer la faiblesse à renverser la puissance pour rassurer les bons et faire trembler les méchants. Firmain le comprenait et pensait sagement que ce don de la science et de la parole devait, dans l'intention de Dieu, moins servir à son profit personnel qu'à celui des autres.

Un frère ayant remarqué qu'il n'était pas favorisé des mêmes extases au cours de ses missions, osa lui dire un jour : « Pour donner la grâce aux autres, vous la diminuez en vous. — Non, répondit le Saint, mais auparavant elle me dominait; maintenant, c'est moi qui la domine et la soumets à l'opportunité du moment ». De retour en sa solitude, il retrouvait en effet ses rapports intimes avec Dieu.

SES RAVISSEMENTS — SES VISIONS

L'extase a des degrés et, parmi tant de saints extatiques dont s'honore l'Eglise, il n'en est peut-être pas deux qui l'aient été au même degré de fréquence, de durée ou d'intensité. Les extases de Firmain opéraient en lui comme un anéantissement de la nature, la mort en moins; plus de douleur, plus de plaisir sensible. Surpris un jour par son directeur en cet état merveilleux, celui-ci court appeler des témoins, puis il lui applique un charbon ardent sur la main; la main ne bougea point; ce fut seulement au sortir de l'extase que se fit sentir la vivacité de la douleur.

Ses ravissements étaient souvent accompagnés de visions. Pris un jour au saint autel d'un violent désir de voir Notre-Seigneur, il Le voit tout à coup, après le *Pater*, tel qu'Il était dans les bras de sa mère à la descente de la Croix. Il est couché sur l'autel, sa face est livide, le sang coule des blessures de la tête, il ruisselle des pieds, des mains et de la plaie du côté. Le moine à cette vue sent son âme se fondre littéralement de compassion et d'amour, surtout quand il rencontre le doux regard de Jésus à travers des larmes mêlées à des caillots de sang.

Le divin Maître lui apparut un autre jour vêtu d'une tunique rouge et lui dit que le sacrifice qu'il achevait avait apaisé Dieu pour le monde entier, et pour les âmes, en particulier, dont il avait fait mémoire.

Il vit une autrefois, le jour des morts, une grande multitude d'âmes s'envoler du Purgatoire comme font des étincelles d'un immense brasier; heureuses ces âmes pour lesquelles Jésus s'immole des milliers de fois tous les jours sur tous les points du globe!

Tous les saints ont donné à Marie une large place dans leur cœur. Elle a été unie à Jésus dans la souffrance, il est juste qu'elle n'en soit pas séparée dans notre affection. Firmain n'eut garde de manquer à ce devoir filial; pour récompense il vit un jour la Très Sainte Vierge venir à lui, l'entretenir un instant, et lui prodiguer, comme à un fils de prédilection, toutes les tendresses de l'amour maternel.

Frère Jean honorait aussi saint Laurent d'un culte spécial. Le diacre martyr lui apparut un jour, d'abord couché sur son gril embrasé, puis glorieux, décoré des insignes du diaconat et tenant en main, comme un trophée de victoire, l'instrument de son supplice: « Vois-tu ce gril, frère Jean? lui dit-il, c'est lui qui m'a valu le ciel! » Le ciel n'est en effet donné qu'au prix de la souffrance. Beaucoup de chrétiens ne l'ignorent pas, mais peu savent souffrir; notre Saint avait cette science pratique de la souffrance. Il voulut un jour s'infliger une pénitence extraordinaire, mais il demanda auparavant une double grâce à saint François: 1° de lui dire si Dieu l'agréerait, 2° de lui montrer ses stigmates. Le Saint lui apparut et lui dit: « Votre pénitence ne sera pas agréée ; il faut savoir ménager au corps les forces qui lui sont nécessaires pour le service de Dieu. » Il lui montra ensuite ses stigmates ; le fils vénéra avec amour ces plaies creusées par l'amour dans les membres de son père; il fut rempli d'une joie si fortifiante qu'il put rester huit jours sans prendre aucune nourriture.

« Qui donc vous a si bien enseigné à interpréter les saintes Ecritures ? lui demandait un religieux. — Un jour, répond-il, que je priais avec ferveur au pied de mon crucifix, un beau jeune homme, que je reconnus vite pour mon ange gardien, m'apparut et m'entretint longtemps sur divers sujets spirituels.

A partir de ce moment, j'eus chaque jour sa visite trois mois durant, au bout desquels il me découvrit le sens des Ecritures. Il n'est aucun passage dont je ne puisse donner, suivant le bon plaisir de Dieu, au moins un des sens intentionnels de l'Esprit-Saint. »

Tant de faveurs divines devaient rendre l'humble moine terrible au démon : on le voyait parfois armé d'un bâton poursuivre à toutes jambes des adversaires invisibles. « Qu'est-ce donc? lui disait-on.

— Des démons envoyés pour troubler la paix du monastère et de toute la région. — Y en a-t-il beaucoup? — Des millions. » Leur nombre ne l'effrayait pas; l'austérité, la sainteté de vie étaient ses armes invincibles ; tout l'enfer s'y fût brisé inutilement. Les démons le savaient bien; aussi ne songeaient-ils plus qu'à s'en venger comme font, en désespoir de cause, des écoliers rebelles à la férule : tantôt ils le jetaient violemment sur le pavé de la galerie, tantôt ils lui représentaient la forêt voisine en feu dont les flammes léchaient déjà l'entrée de sa cellule. Un signe de croix suffisait au Saint pour les chasser ou dissiper leurs illusions.

SES DERNIERS MOMENTS

Cependant l'heure de la récompense approchait. Durant une de ses courses apostoliques dans le voisinage de Florence, il eut un instant l'intention de pousser jusqu'à Assise pour y vénérer le berceau de saint François; mais averti intérieurement que le moment de sa mort est venu, il renonce au pèlerinage d'Assise pour revenir à la grotte des stigmates où il désirait mourir : c'était le 5 août, fête de Notre-Dame des Neiges.

Arrivé au couvent, il célèbre une dernière fois le Saint-Sacrifice, prend joyeusement son repas avec ses frères, comme pour faire ressortir dans sa mort même le cachet merveilleux qui a marqué toute sa vie, puis s'achemine vers sa grotte. A peine arrivé, la fièvre le saisit; les religieux l'apprennent et vont le voir; ils le trouvent au pied de son crucifix, louant Dieu de toute la force de sa voix, de tout l'élan de son âme. On veut le ramener au couvent, lui donner les soins d'un médecin; il y consent : « A Jésus, dit-il, j'ai donné mon âme, à vous je donne mon corps, guérissez-le si vous pouvez. »

Saint Laurent était un de ses saints de prédilection, on touchait à sa fête : « Confiance, lui disait-on, demain, nous fêtons saint Laurent. » A ce nom, le malade, quoique miné par la fièvre, s'élance hors de son lit et court à la chapelle en criant : « *Le bienheureux Laurent! Le bienheureux Laurent!* » Le Saint-Sacrifice commençait, il y assiste jusqu'à la fin, debout, les mains et les yeux au ciel. De retour en sa cellule, il demande les derniers sacrements ; il les reçoit pendant que ses frères psalmodient les psaumes de la pénitence. Soudain, sa face se contracte, son regard courroucé lance des flammes! « Voilà le démon, » dit un frère; les assistants sont glacés et muets de frayeur. « Reprenez votre psalmodie », commande le mourant; les religieux obéissent; ils voient alors sa face rassérénée et toute rayonnante : « Cette fois, disent-ils, c'est Jésus ou quelqu'un des saints ». L'un d'eux ose interroger le malade : « Qu'avez-vous vu, mon Père? — Que vous importe, répond-il, il vous suffit de savoir une seule chose : Jésus-Christ. Il est la Voie, la Vérité et la Vie. Voulez-vous trouver dans le secret d'une conscience pure le chemin du ciel, étudiez Jésus-Christ, Il est la Voie. Voulez-vous établir votre esprit sur les bases d'une solide sagesse, écoutez Jésus-Christ, Il est la Vérité. Voulez-vous conquérir une vie de gloire sans nuage, de bonheur sans fin, recevez Jésus-Christ, Il est la Vie. » Viennent ensuite des développements théologiques et mystiques, dont l'élévation étonne et la profondeur effraie chez un moine qui ne connut jamais les écoles des savants; mais nous savons qu'il eut des Maîtres auprès desquels s'éclipsent les petits docteurs de nos facultés. Enfin, voici son heure; on recommande à Dieu son âme : il la lui remet doucement et sans effort au milieu d'une prière qui expire avec lui. Il avait environ soixante-trois ans.

Trois jours séparent le moment de la mort de celui de la sépulture, durant lesquels le corps du Saint garde sa souplesse et la sérénité de son visage, il répand tout alentour une très agréable odeur : c'était le signe non équivoque de son admission dans le ciel. Le jour même de la sépulture, un religieux eut révélation de sa gloire. Ainsi vivent, ainsi meurent les saints.



Imp.-*gérant :* PETITHENRY, 8, rue François Ier, Paris.

SAINT LAURENT, DIACRE ET MARTYR

Fête le 10 août.

Saint Laurent naquit en Espagne, dans une maison de campagne, située à deux milles de Huesca, qui, jusqu'à nos jours, a conservé le nom de *Loret*. L'église d'Huesca fait la fête de saint Orence, son père, et de sainte Patience, sa mère.

Nous n'avons pas de détails certains sur ses premières années, nous savons seulement qu'il vint à Rome jeune encore et fit son éducation. Sa piété et ses autres vertus le rendirent cher aux fidèles de cette église.

SAINT LAURENT ARCHIDIACRE DE L'ÉGLISE ROMAINE

Quand saint Sixte fut appelé à monter sur la chaire de saint Pierre, la place d'archidiacre, devenue vacante par sa promotion, fut confiée à son disciple bien-aimé, saint Laurent.

Saint Laurent fut ainsi mis à la tête des sept diacres qui présidaient aux différents quartiers de la ville. Il était encore dans toute la fleur de sa jeunesse.

Les principales fonctions attachées à sa dignité étaient d'assister le Souverain Pontife, de dispenser les divins Mystères aux fidèles, de prendre soin des pauvres, des infirmes, des vierges consacrées à Dieu. Il avait la garde des vases d'or, des habits et des ornements précieux destinés au Saint Sacrifice.

Laurent, au milieu des trésors, des riches présents que les fidèles et l'Eglise confiaient à ses soins, était très pauvre cependant, et vivait de la vie des pauvres.

MARTYRE DE SAINT SIXTE

Le 6 août 259, pendant que Sixte II célébrait les Saints Mystères au cimetière de Callixte, des soldats s'emparèrent de sa personne et le conduisirent au supplice. Son archidiacre, Laurent, le suivait en pleurant et lui disait : « Où allez-vous, mon Père, sans votre fils? Où allez-vous, très saint Pontife, sans votre diacre? Vous n'avez pas coutume d'offrir des sacrifices sans ministre! En quoi vous ai-je déplu? » Après avoir assisté le Pontife dans le sacrifice non sanglant du Christ, Laurent voulait l'accompagner aussi dans le sacrifice de sa propre personne qu'il allait immoler par le martyre.

Sixte lui répondit : « Je ne vous abandonne pas, ô mon fils! Un plus grand combat vous est réservé. Vous me suivrez dans trois jours.

» Pour moi, vieillard, je passerai par de légères épreuves; mais vous, qui êtes dans la fleur de l'âge, vous triompherez d'une manière beaucoup plus glorieuse. » Et le saint Pontife se sépara de son fils bien-aimé en lui donnant le baiser de paix.

Le diacre, s'étant retiré, parcourut toute la ville de Rome pour chercher les pauvres chrétiens dans les retraites où ils étaient cachés. Toute la nuit se passa à les visiter, à les consoler, à les encourager. Il entra dans les maisons où ils étaient retirés, leur lava les pieds, leur donna à tous, les larmes aux yeux, le baiser de paix, faisant à chacun des aumônes et guérissant les malades et les infirmes par des miracles.

LES TRÉSORS DE L'ÉGLISE

Cependant, l'empereur Valérien, croyant que les chrétiens avaient de grands trésors à leur disposition et voulant s'en emparer, fit comparaître Laurent en sa présence : « Vous autres chrétiens, lui dit-il, vous vous plaignez que nous vous traitons cruellement. Il n'est point question ici de supplice. Je vous demande ce qui dépend de vous. On dit que, dans vos cérémonies, les Pontifes offrent des libations avec des vases d'or, que le sang des victimes est reçu dans des coupes d'argent, et que, pour éclairer vos sacrifices nocturnes, vous avez des cierges portés par des chandeliers d'or. Apportez-nous ces trésors. L'Empereur en a besoin pour solder les troupes et rétablir les finances de l'Etat. Si je ne me trompe, votre Dieu ne fait point battre monnaie, il n'a pas apporté d'argent en ce monde, il n'y a apporté que des paroles. Rendez-nous l'argent et gardez les paroles.

— J'avoue, répondit Laurent, que notre Eglise est riche. L'empereur lui-même ne possède pas de si grands trésors. Je vous ferai voir ce qu'elle a de plus précieux. Donnez-moi seulement quelque temps pour tout ramasser et tout mettre en ordre. »



Saint Laurent. (D'après Fra Angelico.)

L'empereur lui donna trois jours de délai, et le mit sous la surveillance d'un chevalier romain, nommé Hippolyte.

« O Hippolyte, lui dit Laurent, si vous voulez croire en Dieu le Père Tout-Puissant, et en son Fils Jésus-Christ, je m'engage à vous montrer de grands trésors, et je vous promets la vie éternelle. Le chevalier se fit instruire, crut en Jésus-Christ et reçut le baptême avec toute sa famille, composée de dix-neuf personnes. Peu après, il donna généreusement sa vie pour la foi, et on célèbre sa fête le 13 août.

Laurent parcourut la ville pour chercher en

P. GRENIER sc

Saint Laurent comparaît devant l'empereur Valérien et lui présente les
(D'après les belles peintures murales de la basilique romain

Saint Laurent est étendu sur le gril par ordre de l'empereur : « Sa
(Peinture de Saint-L

s de l'Eglise, c'est-à-dire les pauvres, les infirmes dont elle prend soin.
-Laurent-hors-les-murs, exécutées sous le règne de Pie IX.)

le martyr, que ces feux n'ont pour moi que du rafraîchissement. »
rs-les-Murs, à Rome.)

chaque rue les pauvres que l'Eglise nourrissait. Il les rassembla tous : lépreux, aveugles, boiteux, paralytiques, malades couverts d'ulcères. Il les fit monter sur les chameaux et les chariots qu'on lui avait donnés pour apporter ces trésors, se rendit au palais de l'Empereur et lui dit :

« Auguste prince, voici les trésors de l'Eglise que je vous amène. Car ils sont les vrais trésors, ceux par les mains desquels nos aumônes sont portées au ciel et qui nous donnent des droits aux trésors éternels. Profitez de ces richesses pour Rome et pour vous-même. »

L'Empereur, exaspéré, commanda qu'on le dépouillât et qu'on lui déchirât la peau avec des scorpions (fouets garnis de pointes de fer).

Ensuite, il fit apporter tous les instruments des supplices qu'on faisait endurer aux martyrs. « Je sais que tu désires la mort, lui dit-il, mais ne t'imagine pas mourir sur-le-champ, je saurai prolonger tes tortures. »

Le généreux disciple de Jésus-Christ lui répondit sans s'émouvoir : « Vous croyez m'effrayer par ces supplices ! Or, sachez que ces tourments, si terribles à vos yeux, ne le sont nullement aux miens et, que loin de les craindre, je les désire depuis longtemps. »

L'Empereur l'avertit de ne point mettre son espérance dans les richesses qu'il tenait cachées et qui étaient incapables de le garantir des instruments de supplice.

Le diacre répondit : « Je me confie aux trésors du ciel qui sont la bonté et la miséricorde divines et qui tiendront mon âme en liberté, pendant que mon corps sera exposé à vos supplices.

L'Empereur le fit fouetter de verges, lui fit brûler les flancs avec des lames de fer rougies au feu. Le Saint adressait sa prière à Notre-Seigneur : « Jésus, fils unique du vrai Dieu, faites miséricorde à votre serviteur qui ne veut point désavouer votre nom et qui veut en soutenir la gloire au milieu de ces tortures. »

« Puisque tu es un magicien qui te ris des supplices, dit le tyran, je t'en ferai tant souffrir que jamais homme n'en endura davantage.

— Par la grâce de mon Dieu, je ne les crains point. Faites hardiment ce que vous pourrez pour me faire souffrir. »

On battit alors le martyr avec des fouets plombés, d'une manière si cruelle, qu'il crut perdre la vie ; il leva les yeux au ciel et pria Dieu de recevoir son âme. Mais une voix l'avertit qu'il avait encore de rudes combats à soutenir. L'Empereur entendit lui-même cette voix et s'écria : « Ne voyez-vous pas, ô Romains, que les démons viennent au secours de ce sacrilège ? »

Le supplice du chevalet fut ajouté à tant d'autres. Ensuite, on éloigna le martyr de la présence de l'Empereur. Un ange vint le consoler et lui donner quelque soulagement dans ses souffrances. Il essuya avec un linge la sueur de son front et les plaies de son corps.

Un des soldats, témoin de ce supplice, nommé Romain, fut touché de l'héroïque courage du martyr ; et, après avoir vu l'ange qui, sous la figure d'un beau jeune homme, essuyait ses plaies, il se fit chrétien, fut baptisé par saint Laurent, et fut martyr à son tour.

LE SUPPLICE DU GRIL

Mais, avant la fin du jour, l'empereur fit comparaître de nouveau saint Laurent devant son tribunal. On apporta encore une fois devant le martyr tous les instruments de supplice dont on pouvait affliger un corps humain.

L'empereur commença par l'interroger sur son pays, sa naissance et sur toute la suite de sa vie. Le Saint manifesta hautement combien il s'estimait heureux d'avoir toujours été élevé dans la connaissance et la pratique des lois divines.

L'empereur le menaça de le laisser toute la nuit dans les tortures. Il fit apporter un immense gril de fer sous lequel on alluma un petit feu de charbons pour brûler le martyr à loisir. Le tyran l'insultait, les bourreaux attisaient le feu et lui enfonçaient de grandes fourches de fer dans le corps, pour l'ajuster à leur manière.

Saint Laurent, tournant la tête vers le tyran, lui dit : « Sachez que ces feux n'ont pour moi que du rafraîchissement, et qu'ils réservent toute leur ardeur pour vous brûler vous-même éternellement, sans jamais vous consumer. » Valérien montrait un grand trouble et l'on voyait l'écume sortir de sa bouche.

Le saint martyr, d'un visage riant, lui dit encore : « Ne voyez-vous pas que ma chair est assez rôtie de ce côté ? Faites-moi retourner. »

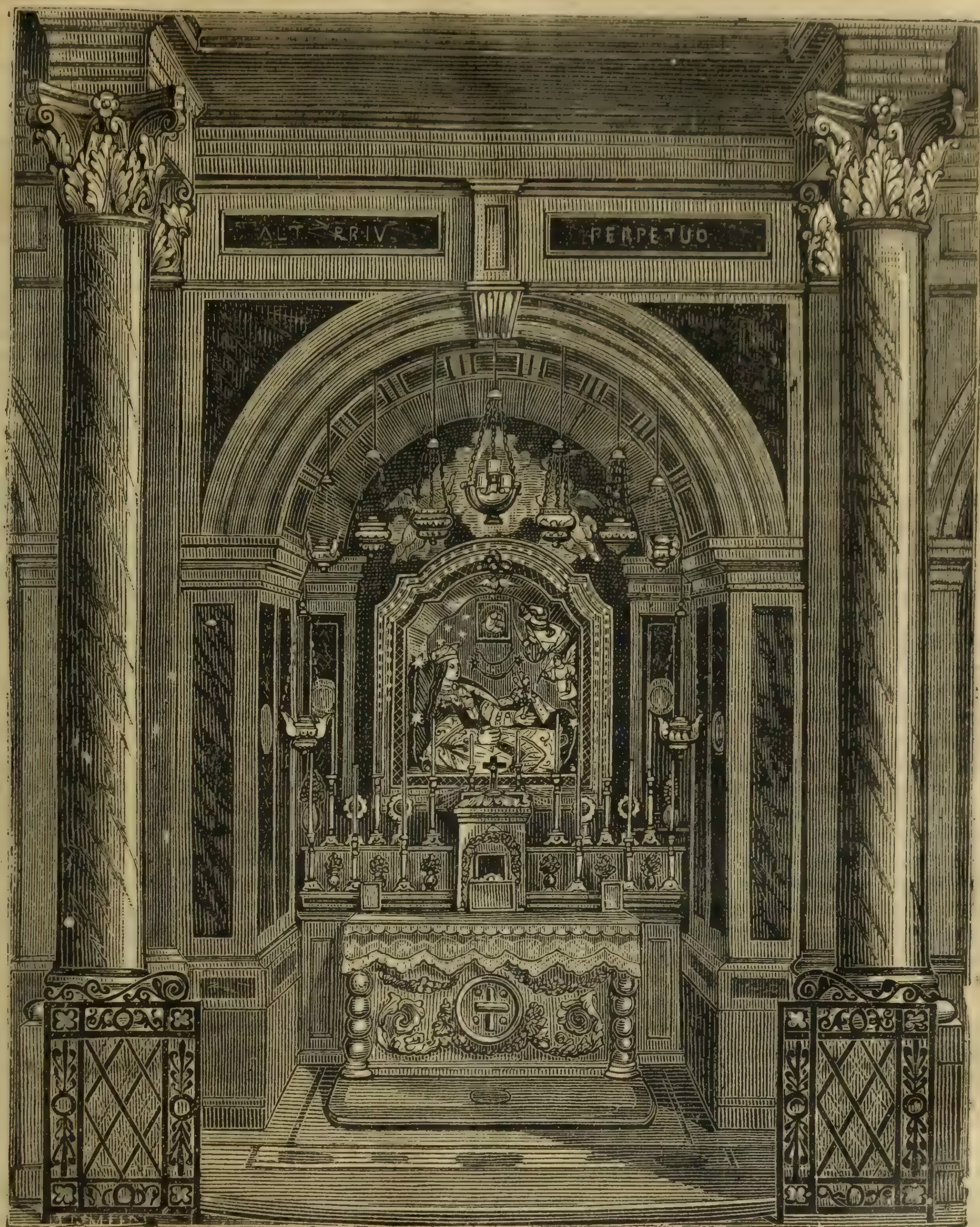
Quand les bourreaux l'eurent tourné, il dit de nouveau au juge : « C'est assez cuit, vous pouvez manger. » En ce moment, son visage parut aux chrétiens nouveaux baptisés environné d'un éclat extraordinaire et l'odeur de son corps rôti, un parfum délicieux.

Enfin, le terme du combat étant arrivé, saint Laurent rendit grâces à Dieu, et remit son âme entre ses mains. Il fut enseveli à deux kilomètres de Rome, et sur son tombeau s'élève une splendide basilique bâtie par le premier empereur chrétien.

Le gérant : E. Petithenry. — Imprimerie P. Feron-Vrau, 3 & 5, rue Bayard, Paris.

SAINTE PHILOMÈNE, VIERGE ET MARTYRE

Fête le 11 août.



Chapelle de sainte Philomène à Mugnano.

Dieu, dit nos saints livres, appelle les étoiles par leur nom, et, dociles, elles commencent à briller en sa présence avec une douceur infinie. Au firmament de l'Eglise, les saints qui en sont la splendeur, apparaissent aussi sur un signe de sa puissance, et répandent leurs clartés et leurs bienfaits. Les unes, et c'est le cas le plus ordinaire des serviteurs de Dieu, après avoir éclairé leurs contemporains par leurs exemples, révèlent par leurs miracles le bonheur et le crédit dont ils jouissent déjà. Pour celles-ci, l'Eglise, juge infaillible, les attache sans retard à son ciel qu'elles illumineront pendant les éternités sans fin. Pour tant d'autres, au contraire, Dieu semble les tenir en réserve, et leurs feux ne nous arrivent que tardivement, comme ces étoiles fixes qui, au dire des astronomes, sont perdues si loin de notre planète, qu'il faut des siècles pour que leurs rayons nous parviennent.

Sainte Philomène est dans cette seconde catégorie. Martyre illustre des premiers temps de l'Eglise, elle est restée inconnue pendant quinze ou seize cents ans; puis, tout à coup, une circonstance,

que d'autres appelleraient fortuite, et que nous aimons à dire providentielle, fait découvrir ses reliques, et voici, qu'aussitôt, la gloire de cette humble enfant, franchissant les barrières de Rome et de l'Italie, se répand dans l'univers catholique. Des églises se bâtissent en son honneur, des congrégations se fondent sous son patronage, et partout d'innombrables miracles attestent que la confiance ne s'est pas trompée en s'adressant à Philomène.

Après ces préliminaires, nous allons dire ce que nous savons de la jeune martyre, les circonstances qui ont accompagné et suivi l'invention de son corps, et enfin nous dirons quelque chose de son culte.

CE QUE FUT PHILOMÈNE

Philomène, du grec Φιλουμένη, signifie *Bien-aimée* ou la bien-aimée. D'autres, il est vrai, veulent en faire *filumena* ou fille de la lumière, mais cette étymologie semble forcée. Quoi qu'il en soit, Philomène fut, à coup sûr, la bien-aimée de Dieu comme elle est pour nous la fille de la lumière.

Le bréviaire romain ne nous apprend que peu de choses sur cette jeune martyre; et, à l'exception de son nom, de son âge encore très tendre, si l'on en juge par l'inspection de ses reliques, de son martyre et du temps approximatif où elle le souffrit, ce que nous savons de sainte Philomène ne nous est connu que par les révélations dont nous allons parler maintenant.

Ces révélations furent faites presque simultanément à trois personnes de conditions différentes, et empruntent à cette circonstance un degré d'autorité qu'il ne nous plaît pas de discuter ici. Nous en trouvons le détail dans un petit livre populaire intitulé : *Vie de sainte Philomène*, par M. l'abbé E. Petit, auquel nous renvoyons les lecteurs avides d'étudier plus à fond cette sainte martyre.

Bien qu'il nous semble utile de faire quelques réserves sur certaines conclusions de l'auteur, ce travail n'en contient pas moins des choses aussi intéressantes que pieuses.

La première révélation fut faite par la Sainte elle-même à un jeune artisan de la ville de Naples, qui s'empressa de transmettre ce qu'il venait d'apprendre à Dom François de Lucia, le premier et le plus ancien historien de sainte Philomène. Ce fut ce premier travail, écrit en italien et tiré à des milliers d'exemplaires, qui contribua le plus à répandre le culte de la jeune martyre.

La seconde fois, la Sainte s'adressa à un prêtre, aussi pieux que savant, chanoine de l'église de Naples, et cette révélation contient à peu près, quoique avec moins de détails, ce qu'apprit la troisième confidente de sainte Philomène.

Cette troisième était une religieuse d'un couvent de la ville de Naples où sainte Philomène était déjà en grande vénération.

C'était en 1832, la sœur Marie-Louise (c'était son nom de religion) avait alors 34 ans. Elle était peu versée dans les connaissances humaines; à peine savait-elle lire et écrire, jusqu'au jour où, par une grâce de Dieu obtenue par sainte Philomène, elle devint subitement assez savante pour écrire des commentaires sur la Sainte Ecriture, et pour tenir une correspondance avec les plus hauts personnages qui la consultaient de toutes parts. Un jour qu'elle était en oraison dans la chapelle de son couvent, où elle avait déposé une petite statue de la Sainte, elle entendit distinctement une voix qui lui dit : « Puisque tu as si grand désir de le savoir, c'est le 10 août que j'ai subi le martyre, et voici dans quelles circonstances. »

Nous laissons ici la plume à la religieuse, qui, par ordre de la Supérieure, écrivit en quelque sorte, sous la dictée de la Sainte elle-même un opuscule qui fut traduit de l'italien dans presque toutes les langues de l'Europe. Nous y lisons que sainte Philomène était née dans la Grèce, ce que son nom semble d'ailleurs confirmer jusqu'à l'évidence. Son père, descendant des anciens rois du pays, gouvernait une province sous l'autorité des Romains.

Dès l'âge de onze ans, suivant à la fois l'inspiration divine et le conseil du grand Apôtre, elle consacra à Dieu sa virginité, renonçant ainsi et pour toujours aux espérances que pouvaient autoriser sa naissance et sa beauté. Sur ces entrefaites, son père fut mandé à Rome par l'empereur Dioclétien, au sujet de quelques détails de son administration. Il s'y rendit aussitôt accompagné de sa femme et de sa fille, alors âgée de treize ou quatorze ans.

L'empereur Dioclétien, l'un des plus horribles tyrans que l'Eglise ait connus, était alors devenu veuf, par suite de la mort de sainte Sévère qu'il avait fait périr avec sa propre fille, ne pouvant vaincre leur attachement à la foi de Jésus-Christ. Quand il vit Philomène, qui avait accompagné son père à l'audience, il fut pris pour elle d'une passion si vive que le jour même il fit connaître au père, ébloui d'une telle proposition, son désir d'épouser Philomène. Le père en fut si flatté que, ne doutant pas du consentement de Philomène, il répondit à l'empereur qu'il était trop honoré d'une telle alliance.

Mais il avait compté sans la résolution de l'enfant, et sans la grâce divine qui allait lui venir en aide dans des conjonctures si délicates.

A la première ouverture qu'il lui fit de ce dessein, Philomène répondit sans hésiter que, fiancée à Jésus-Christ, elle n'accepterait jamais d'autre époux. L'étonnement du père n'eut d'égale que la colère du prince en apprenant le refus de Philomène. Mais lui, devant qui l'empire romain tremblait et pliait, se persuada facilement qu'il viendrait à bout d'une résistance inexplicable. Il employa d'abord les parents de la jeune fille, mais leurs larmes, leurs prières, leurs caresses, tout échoua contre sa résolution. Dioclétien pensa être plus heureux en la faisant comparaître de nouveau à sa cour, afin de l'éblouir par l'étalage des richesses et des honneurs qu'il lui offrait, et, au besoin, de l'épouvanter si elle persistait dans son refus. Tout par lui fut mis en œuvre, mais tout fut inutile.

Humilié dans son orgueil, vaincu dans sa passion, Dioclétien sentit son amour se changer en une ardente colère, et, passant de la prière aux menaces, il fit sommation à cette enfant héroïque d'avoir à choisir promptement entre le lit impérial et un sombre cachot, remplacé bientôt par une mort cruelle.

Philomène demeura inébranlable : son divin Epoux lui communiquait intérieurement l'énergie de tout subir, même la mort dans les tortures, plutôt que de lui être infidèle.

Par ordre de l'empereur, elle est chargée de chaînes et jetée dans un cachot où elle resta trente-sept jours, enfermée et souffrant les plus dures privations. Au bout du trente-septième jour, ses forces commençaient à l'abandonner et son courage allait peut-être faiblir, quand elle fut réjouie par une céleste vision; la Sainte Vierge lui apparut et lui dit : « Courage, ma fille! encore trois jours et l'heure de ta délivrance sera venue! »

Cependant l'empereur s'informait souvent de sa prisonnière, et, apprenant sa constance, il résolut d'en finir. Après avoir inutilement fait sonder ses intentions, il la condamna à être flagellée avec des courroies plombées, et cette pauvre petite

victime dut subir cet horrible supplice. Bientôt des plaies profondes labourèrent sa chair virginale, mais pas une plainte ne s'échappa de sa bouche. Reportée sanglante dans sa prison, elle y fut guérie miraculeusement, comme autrefois sainte Agathe, la vierge de Catane.

Le fait est rapporté à l'empereur qui, pour s'en convaincre, la fait de nouveau comparaître devant lui et à sa vue est pris d'une passion plus violente encore. Il lui fit de nouvelles propositions, et, se voyant toujours repoussé, il la condamna au supplice qu'avait enduré avant elle saint Sébastien. Attachée à une colonne, elle sert de but aux flèches qui viennent enfin mettre un terme à tant d'héroïsme et de cruautés.

Quand la pauvre petite brebis tomba, Dioclétien, présent jusqu'au bout à cette boucherie, fit trancher la tête de la sainte martyre, qui mourut ainsi le quarantième jour de son emprisonnement et à l'âge de quatorze ans. Les fidèles, présents à sa mort, recueillirent ses précieux restes, remplirent une fiole de son sang et déposèrent le tout dans la catacombe de Sainte-Priscille, sur la voie Salaria. Sur sa tombe trois tuiles, grossièrement dessinées et posées précipitamment sans doute et sans ordre, contiennent ces trois mots : LUMENA PAX TE CUM FI, qu'il faut évidemment rétablir : FI LVMENA PAX TECUM : PHILOMENE, QUE LA PAIX SOIT AVEC TOI. Ce souhait si bien en harmonie avec nos espérances éternelles et les habitudes des premiers chrétiens (1).

INVENTION ET TRANSPORT DES RELIQUES

Le corps de la jeune martyre fut donc déposé dans les catacombes où il attendit, comme les âmes des Saints cachés sous l'autel mystérieux de l'Apocalypse, que vint le jour de la glorification et de la justice.

Ce jour fut le 24 mai 1802. Des fouilles se faisaient dans ces vastes souterrains qui furent les premières églises. Tout à coup la pioche heurta une pierre sépulcrale divisée en trois panneaux et portant gravée assez grossièrement la légende que nous avons reproduite plus haut.

Le préposé aux fouilles fit dessiner l'inscription avant même qu'elle ne fut descellée, puis on fit l'ouverture du tombeau où l'on trouva intacts les restes d'une enfant et à ses pieds une fiole, dont l'intérieur contenait du sang desséché. Une commission, composée de prélats romains, de théologiens, de chirurgiens et de médecins instruits, fut chargée d'étudier cette découverte et d'en dresser un rapport. Tandis qu'on le préparait, le saint corps fut porté à la chapelle dite des reliques, avec tout le respect que méritait un pareil trésor.

Sa vertu d'ailleurs allait s'affirmer par d'éclatants miracles et révéler la sainteté de celle que Dieu avait réservée à nos temps.

Pendant que les prélats romains, aidés par les hommes de l'art, concluaient dans leur rapport à l'authenticité de leur découverte, dom François de Lucia, prêtre de Mugnano, du diocèse de Nôle, était venu à Rome avec Mgr Barthélemy de Césarée, évêque de Potenza, pour chercher le corps d'une Sainte connue. Il s'adressa à Mgr Pouzetti, gardien des reliques, et après quelques difficultés, il obtint le corps de sainte Philomène. C'était au mois de juillet 1805.

Tout joyeux d'emporter son trésor, François de Lucia s'arrête à Naples, en se rendant à Mugnano.

Dans cette ville un riche citoyen, nommé Antoine Torres, offrit l'hospitalité à la Sainte dans une chapelle domestique. Il en fut récompensé par la guérison de sa femme qui fut subitement guérie d'un mal réputé incurable, dont elle souffrait depuis douze ans. Ce premier miracle, opéré par la reconnaissance, fut suivi d'une foule de merveilles. Un ami d'Antonio Torres, nommé Michel Ulpicella, et avocat de Naples, tourmenté d'une sciatique douloureuse, en fut délivré en venant prier devant les précieuses reliques. Une dame de la ville, ayant à la main un mal gangreneux qui nécessitait l'amputation, fut également guérie par la seule application sur son mal d'une portion des ossements de la Sainte.

Ces prodiges augmentèrent le regret des habitants de Naples, quand on y apprit la nouvelle du prochain départ de sainte Philomène pour Mugnano. Mugnano était en effet le lieu que la sainte martyre allait illustrer à jamais. Son arrivée fut tout d'abord la cause d'une joie universelle. Une sécheresse de plusieurs mois désolait la campagne, et les bonnes gens se disaient : « Oh ! si notre Sainte voulait nous envoyer une bonne pluie, quelle satisfaction pour nous d'avoir en même temps les grâces spirituelles qu'elle nous apporte et les bienfaits temporels que nous lui devrions ! »

Dieu qui ne nous défend pas de réclamer sa puissance, même pour les choses du temps, exauça ce vœu, et, quand le cortège mit le pied sur le territoire du village, une pluie abondante commença de tomber. Ce fut donc au milieu des bénédictions et des hosannas de tout un peuple que notre aimable Sainte prit possession du modeste autel que la piété lui avait préparé à Mugnano, dans l'église de Notre-Dame des Grâces.

MIRACLES — CULTE PRODIGIEUX DE LA SAINTE

Le séjour de sainte Philomène à Mugnano n'est qu'un tissu de merveilles, dont le nombre et l'éclat peuvent seuls expliquer la grande faveur dont elle jouit bientôt dans le royaume de Naples, puis dans l'Italie et successivement dans les contrées les plus lointaines.

Le premier prodige fut opéré en faveur d'un habitant du bourg de Mugnano. Depuis plusieurs mois une goutte cruelle le clouait sur son lit. Entendant raconter les belles fêtes qui se préparaient, il gémissait de n'y pouvoir prendre part : « Je fais vœu, dit-il, de suivre la procession, si je suis guéri ! » Plein de confiance, il se lève, malgré ses douleurs plus cuisantes que jamais. Il s'habille, et, arrivé sur la place de l'église, il est totalement guéri.

Huit jours après, un événement plus miraculeux augmentait la confiance de ce bon peuple. Tout à coup, au moment de l'élévation, en présence d'une foule immense qui assistait à la grand'messe, un cri de joie retentit dans l'assemblée. Ce cri était poussé par une pieuse femme, par une mère, qui venait de voir s'échapper de ses bras et courir vers la Sainte son fils, âgé de dix ans, et tellement estropié qu'il ne pouvait ni marcher ni se tenir sur ses jambes.

Ce miracle, survenu pendant la messe, attira dans l'église à l'heure des vêpres une foule plus compacte encore. Dans cette foule se trouvait une femme d'Avella, dont la petite fille, âgée de deux ans, était restée aveugle à la suite de la petite vérole. Animée d'une foi à laquelle le Bon Dieu ne sait pas résister, elle fend péniblement les rangs épais des fidèles, puis trempant son doigt dans l'huile de la lampe

(1) Notons que chacun de ces mots est séparé ou souligné par divers symboles, des ancres, des flèches, une palme, des bannières qui représentent à la fois les genres de supplices et leurs récompenses.

que la piété publique entretenait déjà devant la châsse, elle en baigne les yeux de sa chère enfant. Au même instant, ô prodige ! les yeux de la petite fille s'ouvrent à la lumière ! C'était pendant le sermon. Mais les cris, les témoignages de la reconnaissance publique, tels qu'ils se manifestent si facilement d'ailleurs dans ce peuple impressionnable de l'Italie méridionale, couvrent la voix de l'orateur. Chacun veut voir l'enfant, et alors le prédicateur, la prenant près de lui, montre à toute l'assistance palpitante celle qui vient d'être l'objet d'une si grande faveur.

On devine comment des faits de ce genre contribuèrent à étendre rapidement la réputation de sainte Philomène. Un autre miracle augmenta encore, en 1814, la dévotion populaire. Quand les précieux ossements avaient été apportés de Rome à Naples, Antonio Torrès les avait étendus dans un corps figuré en carton, assez grossièrement dessiné et que l'on avait recouvert d'ornements plus riches que gracieux. Le corps figuré était couché, mais tout à coup des visiteurs virent un matin la représentation de la Sainte gracieusement assise ; tout le corps avait suivi ce mouvement, la chevelure factice qui jusque-là se cachait derrière la tête, flottait également sur chaque épaule. Or, il faut noter que le quadruple sceau de l'archevêque de Naples, apposé aux coins de la châsse, n'avait pas subi la plus légère altération. Comme pour attester la vérité de cette première merveille, dans le même moment, une autre avait lieu dans l'église. Un enfant de six ans, aveugle par suite de la petite vérole, recouvrait aussi la vue à l'admiration générale.

Il nous est impossible de mentionner dans une notice aussi restreinte les traits merveilleux par lesquels Dieu se plaisait à publier le pouvoir de la jeune martyre.

Cependant les prodiges opérés à Mugnano devinrent l'objet de l'attention de l'Eglise. Les visions de Naples et du voisinage firent constater juridiquement ceux que nous venons de rapporter et beaucoup d'autres. Les Souverains Pontifes Léon XII, Grégoire XVI et Pie IX, après avoir étudié par eux-mêmes ou par des commissions canoniques tout ce qu'on racontait de la Sainte de Mugnano, conçurent pour elle une grande dévotion qu'ils s'efforcèrent de propager. Ils enrichirent de nombreuses indulgences le sanctuaire et les associations dont il était le centre. Grégoire XVI donna à sainte Philomène le titre de protectrice du Rosaire, titre que Pie IX confirmait en 1862.

Dès 1837, sur les instances de l'évêque de Nôle, dont relève Mugnano, la fête de la sainte martyre fut autorisée par Grégoire XVI pour les évêchés d'Italie et bientôt étendue aux églises qui en firent la demande.

CULTE DE SAINTE PHILOMÈNE EN FRANCE
LE VÉNÉRABLE CURÉ D'ARS

Il n'est personne qui ignore la dévotion du vénérable Jean Vianney, curé d'Ars, pour sainte Philomène, qu'il appelait *sa petite sainte*. Peut-être ne sera-t-il pas sans intérêt de rappeler comment cette dévotion s'établit dans la ville de Lyon d'abord et dans la petite église d'Ars, que le saint curé devait rendre si illustre.

En 1829, une pieuse fille gémissait à Lyon : abandonnée des médecins, quand elle fut visitée par deux Frères de Saint-Jean-de-Dieu, quêtant pour des incurables et des aliénés. Mlle Pauline Jaricot (c'était son nom) leur entendit parler des prodiges qui s'opéraient en Italie par l'invocation de sainte Philomène. Elle fit vœu aussitôt d'aller à Mugnano remercier la Sainte si elle obtenait la guérison d'une maladie de cœur qui semblait déjouer tous les remèdes. Le mieux étant survenu, elle se mit en route et fut totalement guérie dans l'église de Mugnano, devant les reliques, dont elle obtint une portion assez notable.

De retour à Lyon, Mlle Jaricot fonda sucessivement les œuvres admirables de la Propagation de la foi et du Rosaire vivant, qui la mirent en rapport avec le vénérable curé d'Ars. Elle lui donna même une partie des reliques qu'elle avait apportées de Mugnano. M. Vianney fit élever dans son église une chapelle en l'honneur de sainte Philomène; il y déposa la relique, il y fit placer une magnifique statue, et c'est devant cette image qu'il obtint, comme chacun sait, tant de miracles et de conversions. Nous renvoyons ceux de nos lecteurs qui désireraient de plus amples détails, au livre si attrayant que M. l'abbé Mounin a écrit sur le saint Curé et ses œuvres.

Mlle Jaricot avait obtenu de Léon XII la permission de bâtir à Lyon une chapelle pour abriter les reliques qu'elle apportait. Cette chapelle s'éleva dans les voisinages du célèbre pèlerinage de Fourvières, et là bientôt, comme en Italie, comme à Ars, la Sainte fit connaître le crédit dont elle jouit près de Dieu.

De Lyon cette dévotion s'établit à Paris, en 1836, dans l'église Saint-Gervais. La paroisse de Sempigny, au diocèse de Beauvais, obtint de Mlle Jaricot, une relique de sainte Philomène, et dans cette église bientôt un pèlerinage s'établit de lui-même, favorisé par les grâces qui s'y obtenaient. Il en fut de même à Thivet, dans le diocèse de Langres : une relique apportée d'Ars a suffi pour y déterminer un courant de prières ferventes et de nombreux miracles. A Saulles, à la Villeneuve-au-Roi, dans le même diocèse, la dévotion à sainte Philomène s'est établie dans des circonstances analogues et avec un égal succès. Nous mentionnons de même Neuville-sur-Seine, diocèse de Troyes, Sainte-Philomène de Saint-Maurice, Château-Villain, Autreville, diocèse de Langres, et tant d'autres lieux.

Il nous faut encore citer, parmi les diocèses où le culte de sainte Philomène s'est le plus accrédité, ceux d'Arras et de Cambrai. Enfin dans le diocèse de Poitiers une congrégation de religieuses s'est fondée récemment, à Salvert, dans la paroisse de Migné, célèbre par l'apparition de la croix en 1826, sous le vocable et la protection de la sainte gracieuse et puissante, dont nous venons de raconter les bienfaits et l'histoire.

Le Gérant : F. Hervagault. — Imp. P. Féron-Vrau, 3 & 5, rue Bayard, Paris.

SAINTE CLAIRE D'ASSISE

Fête le 12 août.



**Sainte Claire invoqua Jésus dans l'Eucharistie,
et les Barbares, saisis d'une terreur panique, s'enfuirent en désordre.**

Sur une gracieuse colline, au milieu de la vallée de Spolète, s'élève la cité d'Assise, illustre par ses artistes, mais plus célèbre encore par les saints dont elle fut le berceau. C'est au moment où le monde semblait s'abîmer dans une ruine complète, succombant sous l'effort séculaire du luxe, des passions et de l'impiété, que le ciel suscita François et Claire pour rendre la vie à ce monde décrépit.

Claire naquit le 16 juillet 1194. La noble dame Hortulana del Fiume, mariée au comte Favorino del Sciffi, n'avait point d'enfant; elle fit le pèlerinage de Terre Sainte, visita le sanctuaire de Saint-Michel, au mont Gargan, et pria au tombeau des apôtres Pierre et Paul. Elle eut enfin un fille, et l'appela Claire, nom qui caractérisait bien sa mission.

Claire était née le sourire aux lèvres. Petite enfant, on ne la vit jamais pleurer; elle réservait le ruisseau de ses larmes pour les répandre aux pieds de son Sauveur crucifié.

Hortulana veillait avec un soin extrême sur l'éducation de sa fille, et développait, par ses conseils et ses exemples, les germes précieux de vertus que le ciel avait déposés dans cette jeune âme. Aussi, dès l'âge le plus tendre, pouvait-on

admirer en Claire un vif attrait pour la retraite, l'oraison, le mépris du monde, l'amour des pauvres et de la souffrance; car, sous ses habits précieux, elle portait un cilice.

VOCATION DE SAINTE CLAIRE

Claire atteint sa seizième année; son goût naturel la poussait à se donner toute à Dieu; mais il fallait attendre le moment fixé par la Providence; il ne tarda pas. A cette époque, il n'était bruit partout que de la vie sainte et des miracles du grand serviteur de Dieu, François. Claire, pour l'entendre, alla à un de ses sermons avec sa mère et en revint toute pénétrée des flammes du ciel. Elle va aussitôt voir le P. François pour l'entretenir de sa vocation.

Le Saint, éclairé d'en haut, connaissait la valeur de cette perle que le ciel s'était choisie : ses exhortations pénètrent comme autant de dards enflammés dans l'âme de la jeune fille, qu'il remplit de mépris pour la terre. C'en est fait, Claire est toute à Dieu. Mais le Saint demande des actes : Claire devra, revêtue d'un sac, parcourir la ville en mendiant son pain de porte en porte. La fervente postulante s'arme de courage et accomplit ce qui lui est demandé.

Claire se met sous la direction de saint François, et se prépare à dire bientôt au monde un solennel adieu. Ce jour si désiré arrive; c'est le dimanche des Rameaux. Suivant les instructions du Saint, Claire se revêt de ses plus beaux habits, au grand étonnement de ses parents qui connaissaient ses goûts si modestes, et se rend à l'église de la Portioncule pour la cérémonie des palmes : l'évêque d'Assise officiait. Claire ne venait pas chercher sa palme : l'évêque s'en aperçoit, et, avec une bonté toute paternelle, lui présente celle qu'il s'était réservée à lui-même.

Le soir, de concert avec une dame, seule confidente des secrets de son cœur, elle se rend à l'église de Notre-Dame de la Portioncule : c'est là qu'elle doit célébrer ses mystiques épousailles avec le Fils de Dieu et s'offrir en holocauste. Le séraphique Père l'attendait avec ses religieux.

Claire se place devant l'image sacrée de la Reine des Anges, et, après une allocution de saint François, elle échange ses riches habits pour une rude tunique, et se ceint les reins d'une corde; François lui met sur la tête un voile d'étoffe grossière, et Claire, l'âme inondée de joie, prononce ses vœux : pauvreté, chasteté, obéissance, et ce, jusqu'à la mort. Un dernier lien la retenait encore malgré elle dans le siècle : Claire présente donc sa chevelure au Saint; il la coupe et offre ce nouveau trophée à la Reine des Anges, en odeur de suavité et en signe de la dévotion que lui porte cette fervente disciple. Ainsi parée des insignes de la pénitence, Claire est conduite au monastère de Saint-Paul, à l'Ordre de saint Benoît, à l'intérieur d'Assise, pour s'y former à la vie religieuse.

RUDE COMBAT CONTRE SA FAMILLE

Cependant, sa famille ne tarde pas à s'apercevoir que Claire s'est enfuie de la maison paternelle. Son père croit qu'il y va de son honneur, et il entre dans des accès de colère. Mais, apprenant que sa fille est au monastère de Saint-Paul, il s'apaise et se rend près d'elle pour se dissuader; il lui représente la noblesse de son sang, son jeune âge, l'obéissance qu'un enfant doit à ses parents, le déshonneur infligé à toute la famille dont un de ses membres se place ainsi corps et âme sous la direction d'un fou, c'est ainsi qu'il appelle saint François; du reste, elle pourra, sous le toit paternel, se livrer en pleine sécurité à ses exercices de piété.

Claire reste sourde.

Après le père vient la mère; aux raisons succèdent les larmes, puis les plaintes de tous les autres parents; mais Claire a fait son sacrifice généreux, héroïque, irrévocable.

Alors viennent les menaces; la pauvre enfant est accablée d'injures; mais, souriante et calme, elle s'avance vers l'autel, et pour terminer cette lutte par un coup d'éclat, montre sa chevelure entièrement coupée, signe de son irrévocable consécration à Dieu. Ses parents se retirent vaincus.

Les jours suivants, ils revinrent à la charge. Peine inutile; la victoire resta à Claire. Elle rendit grâces à Dieu qui lui avait donné la force; mais, comme elle était exposée, à Saint-Paul, aux attaques de sa famille, saint François transféra la jeune religieuse au monastère de Saint-Damien, situé hors de la ville. Ce fut le berceau de l'Ordre des Clarisses.

Quinze jours s'étaient à peine écoulés depuis que Claire s'était enfermée dans le cloître, que sa jeune sœur Agnès vint lui rendre visite : les parents attendaient beaucoup de cette entrevue des deux sœurs pour vaincre l'obstination d'un esprit fanatisé; mais Claire avait prié : elle devait conquérir sa sœur à Jésus. En apercevant sa sœur, Agnès lui dit : « Pardon, ma sœur, de vous avoir contristée; oubliez le passé, je vous en supplie, et acceptez-moi près de vous ; je veux partager votre sacrifice ! »

Claire tressaille de bonheur et rend grâces au ciel. La porte du couvent se referme sur Agnès.

A cette nouvelle, le comte Favorino ne peut contenir sa colère; il convoque tous les membres de la famille, et leur fait partager son exaspération. « Morte ou vive, s'écrie-t-il, qu'on me ramène Agnès. »

Les furieux arrivent au couvent, essayent les paroles douces, les menaces, rien n'y fait ; ils s'élancent sur Agnès et la traînent par les cheveux : ils étaient hors du couvent, quand, soudain, le corps de l'enfant devint si lourd, qu'il fut impossible de le traîner un pas plus loin.

Monalde, oncle d'Agnès, aveugle dans sa rage, lève le bras pour frapper l'enfant, son bras se raidit à l'instant. On vit bien que Claire priait pour sa pauvre sœur. Elle-même les rejoignit en ce moment, acheva de les apaiser par ses paroles et ramena Agnès, toute meurtrie, mais heureuse de s'être préparée ainsi, par les mauvais traitements, à l'union qu'elle voulait consommer avec Jésus. Saint François, en effet, la consacra à Dieu.

Tant de vertus ne pouvaient être longtemps méconnues; bientôt, en effet, s'accrut le nombre des disciples de Claire : parmi elles se trouva Hortulana, propre mère de notre Sainte, qui, dégagée des liens du mariage par la mort de son mari, prit l'habit religieux avec une autre de ses filles, Sœur Béatrix.

LE PREMIER COUVENT DES CLARISSES

A cette communauté, il fallait un gouvernement régulier; par suite, une supérieure légitimement élue. Saint François jeta les yeux sur Claire, dont il connaissait la vertu et les qualités naturelles : les Sœurs applaudirent à ce choix, mais l'humble religieuse n'accepta cette charge que forcée par l'obéissance.

Saint François chargea deux religieux de

recueillir les aumônes des fidèles pour la nourriture corporelle des servantes de Dieu et nomma le P. Philippe leur aumônier.

Claire était jeune, mais elle connaissait les voies du ciel et de la perfection ; aussi dirigeat-elle ses religieuses avec une sagesse admirable. Elle éclairait les intelligences relativement aux grandes obligations de la vie monastique, maintenait la paix à l'intérieur, prémunissait ses filles contre leurs ennemis : le monde par la clôture, le démon par l'oraison, la chair par la fréquente réception des sacrements, un silence absolu et la charité mutuelle. Gonfalonière intrépide (comme parle la bulle de canonisation), elle enflammait les cœurs d'amour pour les souffrances, levant bien haut le bois sacré de la croix, et son exemple, plus puissant encore que ses paroles, inclinait les volontés par une douce violence à opérer toujours le plus parfait. Plusieurs de ses religieuses sont vénérées comme saintes dans l'Ordre franciscain.

Elle leur procurait le plus souvent possible le bonheur d'entendre la parole de Dieu de la bouche de saint François ou d'autres religieux ; pour elle, elle y apportait une sainte avidité et sa ferveur était si grande, qu'on vit parfois le petit Jésus se tenir auprès d'elle, lui sourire et la caresser.

Il arriva que, à la demande des supérieurs de l'Ordre, un décret de Grégoire IX défendit à tout religieux de se rendre au monastère de Saint-Damien, sans la permission du Pape. Claire, profondément affligée, fait appeler les religieux chargés de recueillir les aumônes, et, les larmes aux yeux, leur dit : « Retournez près du Ministre Général de l'Ordre : Sa Sainteté a retiré aux Sœurs les Pères qui nourrissaient leurs âmes, ceux qui pourvoient aux besoins de leurs corps ne leur semblent plus nécessaires. » Informé de la résolution prise par la Sainte, le Souverain Pontife annula le décret.

LA SAINTE ABBESSE

Claire ne cessait d'avancer dans la perfection : sa foi était ferme, son espérance sans borne, son amour immense. Son cœur était un foyer ardent; plusieurs fois, l'on vit, soit un globe de feu planer au-dessus de sa tête, soit un nimbe lumineux encadrer son front, soit des ailes de feu lui couvrir la tête et refléter sur son visage l'éclat de leurs rayons.

Vierge sans tache, ce lis plaisait à l'Agneau; mais il croissait au milieu des épines. Petite enfant, Claire s'arma pour la lutte; chose singulière, elle apprit à châtier le péché avant de le connaître. Religieuse, sa ferveur multiplia les inventions pour torturer son corps innocent : elle se fit une tunique avec la peau d'un animal tout hérissé d'épines, dont les pointes s'enfonçaient dans sa chair; elle s'était fabriqué aussi un cilice en crins de cheval tressés avec de petites ficelles garnies de nœuds. Les herbes sèches, assaisonnées de cendres, formaient sa nourriture. Pendant le Carême, elle ne prenait, trois fois par semaine, que du pain et de l'eau. Longtemps, elle coucha sur la terre nue, ayant un morceau de bois pour oreiller. Les fièvres qui la consumèrent pendant vingt-huit ans la contraignirent plus tard à prendre un lit, mais elle le garnit de sarments.

Ses sœurs la priaient de se relâcher un peu d'une telle rigueur : « Laissez-moi, mes filles, disait-elle, je suis redevable à Dieu de vos âmes : la supérieure doit amasser un trésor de mérites pour effacer ses fautes et celles de ses religieuses. »

Pour compléter l'holocauste, aux souffrances physiques s'ajoutèrent les souffrances morales : sécheresses, tentations, dégoûts. Claire supportait tout avec une extrême patience et, loin de se laisser abattre, en ces moments là mêmes, elle était pour les cœurs ulcérés : une consolation, pour les faibles une force, pour les corps brisés par la maladie une mère pleine de tendresse et souvent un médecin tout-puissant.

Claire, supérieure, se regardait comme la dernière du couvent et le montrait par ses actes ; ainsi elle éveillait les Sœurs pour l'office, sonnait matines, allumait les lampes, balayait le monastère avec tant de soin, que la religieuse chargée de cet office se plaignait de n'avoir rien à faire : « Eh ! ma Sœur, lui disait la Sainte, ces sortes de travaux demandent un goût particulier ; je vous l'assure, je suis née pour ces occupations machinales. » Quand les Sœurs converses revenaient de la ville, elle leur lavait les pieds et les baisait humblement.

Son obéissance était égale à son humilité. Devenue supérieure, Claire se sentit tellement embarrassée de l'usage de sa volonté, qu'elle promit obéissance à saint François, au cardinal-protecteur, et à l'évêque d'Assise; aussi, comprenant qu'une seule désobéissance trouble toute l'harmonie de la vie religieuse, elle châtiait comme une faute grave la moindre réplique ou observation sur un ordre donné. On peut juger par là de la sagesse et de la prudence avec laquelle la bienheureuse Mère se dirigeait, elle et toute sa communauté.

Mais la perle la plus brillante de ce superbe écrin était, sans contredit, la « sainte pauvreté », joyau de l'Ordre qui en porte le nom : les *Pauvres-Dames*. Claire voulait la pauvreté complète : vivre au jour le jour, sans fonds de terre, sans pensions, et dans une clôture perpétuelle. La Sainte eut de longues luttes à soutenir pour obtenir la confirmation de cette Règle. Les papes étaient effrayés d'un tel abandon à la Providence et regardaient cette vie comme impraticable. Vaincu à la fin par les instances de l'abbesse, Innocent IV rendit une bulle, dont il écrivit le commencement de sa propre main, où il confirmait solennellement pauvre la vie des Clarisses. Les Sœurs chantèrent le *Te Deum*. Quant à la Sainte, elle avait prononcé ce vœu depuis longtemps et l'observait dans sa rigueur : l'habit le plus rapé était sa parure; les restes des religieuses lui faisaient un plat délicat.

Le ciel se plut à récompenser par des prodiges cet héroïsme de pauvreté : un jour, à la prière de la vénérable Mère, un seul pain se multiplia et suffit à la nourriture des religieuses; et l'huile, manquant complètement, remplit soudain le vase que la Sainte venait de laver.

Claire nourrissait une tendre dévotion envers Jésus, naissant pauvre dans une crèche; aussi, au jour de Noël, l'Enfant Dieu venait parfois dans ses bras, ou bien, une douce vision lui permettait de contempler Jésus à Bethléem, et autour de lui Marie et Joseph.

SAINTE CLAIRE ET L'EUCHARISTIE

Jésus dans l'Eucharistie faisait aussi les délices de sainte Claire; elle passait ses journées au pied du tabernacle, et dans ses maladies, confectionnait avec beaucoup d'art des corporaux qu'elle distribuait aux églises pauvres. Chacun sait la délivrance miraculeuse du monastère de Saint-Damien et de la ville d'Assise. Des hordes

de mahométans, conduites par l'impie Frédéric II, pillaient les Etats du Pape. Les Sarrasins se répandent dans la campagne; ils vont envahir le couvent; Claire, malade, se fait conduire à l'entrée du monastère, et demande qu'on lui apporte la custode où était renfermée la Sainte Eucharistie : à genoux, elle prie avec ferveur. « Ne livrez pas, Seigneur, aux bêtes, des âmes qui mettent en vous toute leur confiance. » Et une voix semblable à celle d'un petit enfant répond : « Je vous garde et vous garderai toujours. » Déjà, les barbares avaient franchi le mur d'enceinte : « Ouvrez, ouvrez à deux battants, s'écrie la sainte abbesse, et voyons en face ces infidèles, ennemis de notre Dieu! » Saisis de terreur, les Sarrasins s'enfuient avec précipitation : ceux qui escaladaient le mur tombent étourdis et aveuglés par l'éclat des rayons qui s'échappaient de la Sainte Hostie. La ville fut aussi délivrée. Peu après, les Sarrasins disparurent, mais un vent furieux renversa tentes et chariots de l'ennemi, qui dut battre honteusement en retraite.

SAINTE CLAIRE ET JÉSUS CRUCIFIÉ

Mais l'amour de prédilection de sainte Claire était pour le divin Crucifié. Son vœu était d'accompagner Jésus dans ses humiliations, de partager ses douleurs, de « monter sur le palmier triomphant de sa croix et d'en cueillir le fruit parmi les amertumes de sa mort. Aussi méditait-elle jour et nuit sur les souffrances de son Bien-Aimé; ces pensées transperçaient son cœur et ravissaient son âme. Après un Carême très rigoureux, elle contemplait avec ferveur, dans la soirée du Jeudi-Saint, les angoisses qui s'étaient emparées de l'âme de Jésus-Christ à Gethsémani. Elle fut soudain ravie en extase : deux jours s'écoulèrent. Le samedi soir enfin, la Sœur servante qui lui apportait son pauvre repas se hasarda de lui dire : « Mère chérie, notre directeur vous a ordonné de prendre chaque jour quelque nourriture : Où est donc votre obéissance? » A ce mot *d'obéissance*, Claire s'éveilla comme d'un doux sommeil, et reprit ses occupations.

Par la vertu de la croix, Claire chassait les démons, guérissait des lépreux, des hydropiques, etc.

Affligée de plusieurs longues et douloureuses maladies, elle les supporta toujours avec une héroïque patience, heureuse d'être sur la croix avec Jésus-Christ. Pour n'être pas oisive, même dans la maladie, elle se faisait asseoir sur son lit, le dos appuyé sur un coussin, et travaillait encore de ses mains.

DERNIERS JOURS DE SAINT FRANÇOIS ET DE SAINTE CLAIRE

Depuis longtemps, Claire désirait manger avec le séraphique Père saint François, qui refusait toujours. Cédant enfin aux avis de ses disciples, il accéda au désir de la servante de Dieu. Claire se rendit donc tout heureuse à l'église de la Portioncule, et pria longtemps. L'heure du dîner venue, saint François bénit le pauvre repas, préparé sur la terre nue, et parle de Dieu avec tant d'amour que, soudain, les convives sont ravis en extase. Des portes et fenêtres de l'église s'élance une flamme impétueuse, le couvent paraît tout en feu. Les citoyens accourent éteindre l'incendie : mais que voient-ils? L'église intacte, le feu extraordinaire plane en l'air et projette son éclat sur de pauvres gens absorbés en Dieu.

Tant de faveurs célestes et tant de vertus ne pouvaient demeurer méconnues; Claire était en grande vénération près du Pape et des grands de Rome; ses paroles étaient reçues comme l'oracle même du ciel; son audace aussi grandissait; le petit ruisseau, parti d'Assise, devenait un fleuve qui promenait ses eaux dans l'Europe entière et baignait toutes les villes de la chrétienté ; des princesses : Agnès de Bohême, Salomée de Pologne, Isabelle de France, quittaient la cour et la pourpre pour le cloître et la bure des pauvres Clarisses.

Au milieu des joies causées par cet épanouissement de son Ordre, une vive douleur s'empara de l'âme de Claire : François, son père, son soutien, venait de mourir ! Les Sœurs pleurent, se lamentent : pour les consoler, le cortège funèbre s'arrêta près de Saint-Damien, et le corps du Saint fut laissé quelque temps au couvent. Les religieuses baisaient avec vénération les pieds et les mains de saint François, marqués des stigmates de Jésus crucifié.

La fidèle épouse de Jésus-Christ allait être elle-même bientôt introduite dans les célestes parvis. Son corps, brisé par la maladie et la pénitence, se penchait vers la tombe. Pendant dix-sept jours, Claire ne put goûter aucune nourriture, sauf la Sainte Eucharistie. Innocent IV vint la voir, et avec lui, plusieurs cardinaux : la Sainte obtint la faveur d'être au baisement de pied, elle demanda l'indulgence plénière de ses fautes et la bénédiction pontificale.

A ses sœurs réunies autour d'elle, elle dicte son testament, où elle développe l'excellence de la vocation, et recommande l'observance parfaite de la règle, l'humilité et la sainte pauvreté ! Puis, le visage transfiguré par l'amour et l'allégresse : « Moi, Claire, dit-elle, servante inutile de Jésus-Christ, petite plante du bienheureux Père saint François, transplantée dans le délicieux jardin de la Religion, moi, votre sœur et votre mère, quoique indigne, au nom de la très adorable Trinité, je vous bénis, mes sœurs bien-aimées. »

Ses filles fondaient en larmes; pour elle, calme et souriante, elle s'entretenait en son cœur de la passion du Sauveur. Soudain, on vit entrer dans la cellule une procession de vierges, portant sur le front une couronne d'or; à leur tête, marchait une vierge au visage incomparable de douceur et de majesté, au diadème plus brillant, aux vêtements plus splendides. Cette noble Reine souriait à Claire et l'invitait à la suivre; les autres vierges déployaient un riche manteau destiné à décorer la fiancée du Fils du Roi. En ce moment, un parfum suave se répandit dans la cellule, l'apparition disparut : Claire était morte (12 août 1253).

Les funérailles ressemblaient à un cortège triomphal : toute la ville était dans l'allégresse; le Pape, présent à la cérémonie, voulait que l'on chantât, au lieu de l'office des morts, la messe des vierges; mais, à la remarque de l'évêque d'Ostie, le Saint-Père laissa célébrer l'office ordinaire. Alexandre IV canonisa solennellement la fondatrice des Pauvres-Dames. Une religieuse vit, quelque temps après, les anges fêter la Sainte, pour avoir multiplié sur la terre le culte de la chasteté. C'est, en effet, un de ses plus beaux titres de gloire.

Quæ castitatis per sæcula cultum multiplicasti, honor, virgo, tibi. Amen.

Le gérant : E. PETITHENRY. — Imprimerie P. FERON-VRAU, 3 & 5, rue Bayard, Paris, VIIIe.

SAINT CASSIEN, MARTYR

Fête le 13 août.



Saint Cassien, maître d'école, est livré à la cruauté de ses élèves, qui le font mourir lentement à coups de stylet.

Au fond de la cathédrale d'Imola, à côté du tombeau de saint Pierre Chrysologue, l'illustre archevêque de Ravenne, s'élève un autre tombeau dont les vastes proportions attirent l'attention des visiteurs. Ce monument, que décorent des sculptures d'un grand mérite, a été restauré par Mastaï Ferretti, évêque d'Imola, qui devait plus tard occuper le siège pontifical, sous le nom vénéré de Pie IX.

Ce riche mausolée renferme les reliques d'un confesseur de la foi, dont les poètes ont chanté le glorieux martyre, et que l'Eglise honore à la date du 13 août, sous le nom de saint Cassien.

Saint Cassien, martyrisé durant la dixième persécution, pour avoir ouvert une école où il enseignait, avec les règles de la grammaire, les premiers préceptes de la religion chrétienne, est le patron des maîtres chrétiens persécutés. On doit donc l'invoquer avec plus de ferveur à ce moment où Satan prétend s'emparer de l'enfance, au moyen des écoles sans Dieu. Sa mort glorieuse est un encouragement et un exemple, et elle montre à tous ceux qui ont consacré leur vie à l'éducation et à la conservation de l'enfance que si, sur la terre, ils sont parfois en butte au mauvais vouloir et à l'ingratitude des hommes, ils sont appelés à recevoir la récompense plus solide et plus durable que Dieu ne refuse pas à ses serviteurs.

Si l'on en croit le témoignage de certains chroniqueurs, saint Cassien aurait été évêque de Brescia. Chassé de son siège épiscopal par la persécution, il aurait été obligé de se retirer à Imola et il aurait ouvert une école dans cette ville encore païenne. L'iconographie, s'emparant de ces traditions confuses, a souvent représenté le Saint avec les insignes épiscopaux, et la vieille gravure dont nous donnons le fac simile fait intervenir un ange qui tient entre ses mains la palme et la mitre, signes que l'on n'attribue qu'aux pontifes martyrs.

Cependant, nous croyons plus probable que la similitude de nom a fait confondre le martyr d'Imola avec un autre Cassien, évêque de Brescia, qui, lui aussi, a subi le martyre durant la persécution de Dioclétien.

Quelle que soit l'opinion que l'on adopte, le Saint, voyant que, malgré toutes les prédications, le peuple d'Imola restait obstinément attaché au culte des idoles, résolut de sauver au moins les âmes des enfants, et, dans ce but, il ouvrit une école.

Sa réputation de grammairien attira autour de lui une grande affluence de disciples, et le maître, dont tout le monde vantait la science et le dévouement, put bientôt exercer un sérieux apostolat en inculquant avec les préceptes de la rhétorique les premières vérités de la foi.

Cependant, l'œuvre de l'éducation ne peut point s'accomplir sans labeur et sans fatigue, et, dans l'exercice de ses fonctions, le professeur eut à éprouver bien des difficultés de la part de son auditoire. Bien souvent il se vit contraint de recourir aux réprimandes et aux punitions, et ces mesures de rigueur soulevèrent contre lui la foule des paresseux et des mauvais écoliers.

Impatients de s'affranchir d'un joug insupportable, ceux-ci résolurent de se débarrasser d'un maître qu'ils trouvaient trop sévère, et à l'instigation des instituteurs païens, dont les écoles avaient été désertées, ils n'hésitèrent pas à ourdir un abominable complot contre le Saint.

A ce moment, des édits de persécution venaient d'être portés contre les chrétiens, et sur tous les points de l'empire, les disciples du Christ, pourchassés comme des bêtes fauves, étaient condamnés aux plus cruels supplices.

Les écoliers, jaloux de satisfaire leurs mesquines vengeances, ne refusèrent pas de jouer le rôle infâme de délateurs et, se portant en foule au tribunal, ils accusèrent leur maître de professer la religion chrétienne.

Cette seule dénomination équivalait à un arrêt de mort.

Le proconsul, qui avait exécuté dans toute leur rigueur les édits de persécution, jugea que la prison, les chevalets, les verges, les tourments ordinaires ne suffiraient pas à faire expier à Cassien le crime qu'on lui reprochait. Voyant l'acharnement que mettaient ces enfants à poursuivre le Saint, il imagina un nouveau supplice dont la seule description fait frémir d'épouvante.

Par son ordre, Cassien est attaché dans l'école même où il donnait ses leçons à des disciples indociles, et ceux mêmes qui se sont faits ses accusateurs sont appelés à remplir l'office du bourreau. Et comme les instruments qu'on a l'habitude d'employer pour torturer les autres condamnés ne prolongeraient pas assez le supplice, on arme les mains encore débiles des écoliers du stylet dont ils se servent pour transcrire les leçons du professeur, et on les jette sur leur maître enchaîné et impuissant.

La gravure que nous avons reproduite dépeint cette scène dans toute son horreur. Les écoliers, excités par les sicaires du proconsul, s'acharnent avec une joie sauvage sur le maître, qu'ils n'ont plus à redouter, et ils se font un plaisir de cribler son corps de blessures.

Le Saint, en butte aux outrages et aux coups de cette engeance sans pitié voit couler son sang goutte à goutte, ses forces s'épuisent, son courage seul ne faiblit point, son visage conserve toujours la même expression de douceur, de tristesse et de résignation, et le maître, déplorant l'égarement de ceux qui ont si mal profité de son enseignement, se console de l'ingratitude qu'il rencontre sur cette terre en pensant à la gloire immortelle qui l'attend dans les cieux.

QUARANTE MOINES MARTYRS EN IRLANDE

Seizième siècle. — Fête le 13 août.

Les annales bénédictines mentionnent en ce jour le martyre de quarante religieux du monastère de Magal, sous le règne néfaste d'Elisabeth.

Alors que cette reine, renouvelant les excès de son père Henri VIII, épouvantait l'Angleterre par l'énormité de ses forfaits, florissait à Magal, en Irlande, une communauté de l'Ordre de saint Benoît, qui avait conservé, avec la pratique des vertus religieuses, la ferveur et la régularité des premiers jours.

Demeurés fidèles à la foi, les religieux avaient refusé de se soumettre aux décrets qui proscrivaient le culte catholique, et, sans s'inquiéter des haines dont ils étaient l'objet, ils continuaient à mener, au milieu de la plus complète solitude, cette vie de prières et d'étude que prescrit la règle de saint Benoît.

Les vertus que l'on pratiquait dans le cloître étaient la condamnation des vices qui s'étalaient à la cour. Ce crime était impardonnable; il méritait les plus cruels châtiments. Aussi, les épaisses forêts qui protégeaient le monastère ne purent-elles le soustraire aux fureurs d'Elisabeth.

Les ministres envoient donc au commandant de l'armée anglaise en Irlande l'ordre de se porter sans retard sur l'abbaye de Magal et de passer tous les moines au fil de l'épée.

Les officiers d'Elisabeth rassemblent un corps de troupes, comme s'il se fût agi d'une expédition militaire, et, après avoir achevé tous leurs préparatifs, ils s'avancent en toute hâte sur le monastère qu'ils espèrent surprendre.

On eût dit qu'il fallût prendre toutes les précautions militaires pour faire le siège d'un couvent sans défense.

Les religieux, loin de fortifier les murailles du monastère, vaquaient comme d'habitude aux fonctions qui leur étaient assignées, lorsqu'on vint annoncer au Père Abbé l'approche des troupes anglaises.

Les moines pouvaient encore se soustraire au danger dont ils étaient menacés; il leur était facile, en effet, de s'enfuir à travers les sentiers de la forêt, et d'échapper à un ennemi qui n'avait aucune connaissance d'un pays aussi accidenté.

Le Père Abbé ne s'arrêta pas à ce parti que conseillait la prudence humaine; mais, faisant sonner la cloche, comme pour préparer les religieux au combat, il leur donna l'ordre de se réunir à la chapelle.

C'était au pied de l'autel que les soldats du Christ, n'ayant pour toute arme que leur livre de prières, s'apprêtaient à soutenir le choc d'un ennemi puissant et redoutable.

Cependant, les soldats, poursuivant leur marche à travers la forêt, étaient arrivés tout près du monastère.

L'officier qui commande l'expédition, voulant brusquer l'attaque, lance toutes ses troupes à l'assaut. En un instant, les portes sont enfoncées, et la soldatesque, ivre de sang, se répand dans le monastère en poussant des clameurs furieuses. Mais le cloître est désert; les cellules elles-mêmes sont vides; c'est à peine si les assaillants peuvent y amasser un maigre butin.

Exaspérés, les séides d'Elisabeth mettent tout au pillage, portent partout la dévastation; en vain opèrent-ils les perquisitions les plus minutieuses, leurs recherches demeurent inutiles; il leur est impossible de mettre la main sur la proie qu'ils convoitent avec tant d'avidité. Déjà les chefs, croyant que les moines avaient eu le temps de s'échapper, prenaient le parti de battre en retraite, lorsque des maraudeurs, peu contents des prises qu'ils avaient faites, se portent sur la chapelle où ils espèrent se dédommager de leur déconvenue.

A peine ont-ils pénétré dans le sanctuaire, qu'ils s'arrêtent saisis d'étonnement et d'effroi. Les quarante religieux, à genoux dans leurs stalles, attendent avec le calme et l'intrépidité des martyrs que l'heure du combat et du triomphe sonne enfin pour eux.

Bientôt cependant, les Anglais reprennent quelque assurance, et ils vont chercher leurs compagnons. Ceux-ci, manifestant une joie sauvage, se précipitent dans la chapelle l'épée à la main. Calmes, au milieu de ce désordre, les moines, sans s'inquiéter des railleries infâmes dont ils sont l'objet, attendent, dans le recueillement et la prière, le coup qui doit les frapper; victimes résignées, ils présentent eux-mêmes le cou aux bourreaux. Ce n'est, pendant quelques instants, que bruit et que confusion; les armes s'entrechoquent avec fracas, puis tout à coup les clameurs cessent, et un silence de mort succède à cette effrayante agitation.

Quarante têtes séparées de leur tronc gisent au milieu du chœur, transformé en une mare de sang.

Les meurtriers eux-mêmes, épouvantés par le crime qu'ils viennent de commettre, n'osent pas livrer au pillage l'église qu'ils ont profanée, et ils s'éloignent en toute hâte de ces lieux désolés dont le seul aspect éveille en eux tant de remords.

Cependant, le Père procureur, sorti de grand matin pour régler une affaire importante, rentrait en toute hâte afin d'assister à l'Office du soir. Arrivé devant le monastère, il trouve les portes enfoncées; plein d'anxiété, il pénètre dans le couvent, les cloîtres sont déserts; des débris épars çà et là semblent indiquer que l'abbaye a été mise au pillage; mais, nulle part, le religieux ne découvre aucune tache de sang. Ne sachant comment expliquer cet étrange spectacle, il court à la cellule du Père Abbé, elle est vide et il est réduit à conjecturer que des voleurs ont mis à sac le monastère et ont emmené avec eux la communauté tout entière dans l'espoir de tirer une forte rançon.

Craignant que la chapelle n'ait été profanée, le religieux se précipite de ce côté; mais, à la vue de l'horrible spectacle qui se présente à ses regards, il s'arrête saisi d'épouvante.

Revenu à lui, le Père procureur se jette à

genoux devant une statue de la Très Sainte Vierge que les bandits avaient respectée, et il prie avec ferveur. Sans doute, il n'a pas à prier pour ses frères; les taches de sang qui souillent le sanctuaire indiquent qu'ils ont vaillamment combattu pour le Seigneur; ils ont reçu leur récompense. Mais, à la vue de ces cadavres amoncelés, le religieux se rappelle la solennité avec laquelle on célébrait jadis les fêtes de l'Assomption; il pense à l'œuvre de tant de siècles détruite en un instant, et, ne pouvant maîtriser son émotion, il laisse échapper un torrent de larmes.

Agenouillé devant la statue de la Très Sainte Vierge, il pleurait toujours, mêlant les larmes à la prière, lorsque tout à coup les cloches du monastère, mises en branle par une main invisible, se mettent à sonner, une clarté incomparable illumine la chapelle, les corps mutilés se redressent, les têtes rejoignent les troncs dont elles ont été séparées, et la communauté, prenant sa place au chœur, entonne les Vêpres de la Très Sainte Vierge.

On était au 13 août, jour où le monastère, d'après un ancien usage, célébrait la fête de l'Assomption de la Très Sainte Vierge.

Jamais concerts aussi harmonieux n'avaient retenti dans la chapelle de l'abbaye. Les anges, mêlant leurs voix à celles des bienheureux, modulaient leurs plus beaux cantiques pour célébrer les gloires de la Mère de Dieu, qui est aussi la Reine des martyrs.

Lorsque l'Office fut terminé, le rayon lumineux qui éclairait la chapelle disparut, les corps s'affaissèrent, et un silence de mort plana sur l'abbaye désolée, mais le religieux survivant ne pleurait plus.

Réconforté par le spectacle auquel il avait eu le bonheur d'assister, il continua à chanter sur la terre les gloires de la Bienheureuse Vierge, jusqu'au jour où il lui fut donné d'achever son cantique avec ses frères dans le ciel.

Le *Calendarium annale benedictinum*, qui rapporte ce fait, cite à l'appui l'autorité de Manriquez et de Buzelin.



Les moines de Magal, en Irlande, après avoir eu la tête tranchée, se relèvent, et chantent les vêpres de l'Assomption, pour se rendormir ensuite dans la paix du Seigneur.

Imp.-*gérant*, E. Petithenry, 8, rue François Ier, Paris.

SAINTE ATHANASIE, VEUVE ET RELIGIEUSE

Fête le 14 août.



Une possédée est délivrée au tombeau de sainte Athanasie.

UNE ÉTOILE MIRACULEUSE

Sainte Athanasie naquit au commencement du IXe siècle, dans l'île d'Egine (Mer Egée), d'une famille grecque qui s'était gagné une honnête aisance par son travail, et s'était attiré l'estime des habitants par ses vertus.

Son père se nommait Nicétas et sa mère Irène.

En les voyant faire le bien, l'enfant apprit à le pratiquer, et bientôt elle montra que ce n'était pas en vain que Dieu l'avait fait appeler *Athanasie*, c'est-à-dire *immortelle*, puisqu'elle devait, par ses vertus, laisser ici-bas comme les justes « une mémoire éternelle, pendant que son âme jouirait de l'immortalité bienheureuse du ciel ».

A sept ans, elle savait tout son psautier et allait, par une méditation fréquente, puiser dans les Saintes Ecritures et les exemples des martyrs la force et les lumières nécessaires pour courir dans les voies de la perfection.

Dieu, qui descend toujours vers ceux qui veulent monter à lui, récompensa bientôt ses généreux efforts. Un jour qu'Athanasie, dans un esprit de pénitence et d'amour divin, aidait son père dans son pénible métier de tisserand, elle vit une étoile rayonnante de mille feux se détacher du ciel, venir jusqu'à sa poitrine et, après l'avoir enveloppée de ses rayons, la pénétrer peu à peu. Mais cette divine lumière éclaira plus encore son âme que les yeux de son corps. L'enfant comprit dès lors tout le vide et le néant des délices de la terre, et, brûlant d'une sainte ardeur, elle n'aspira plus qu'à mener, dès ici-bas, la vie des anges en se faisant religieuse.

LA JEUNE VEUVE

Mais ses parents, aveuglés par cet égoïsme, si commun aux pères et aux mères, qui les pousse à préférer leur propre satisfaction au bien véritable de leurs enfants, crurent qu'ils manqueraient d'affection pour leur fille en lui permettant de suivre sa vocation. Un jeune seigneur du pays, maître d'une fortune considérable, captivé par les vertus et les charmes d'Athanasie, la demandait en mariage. Eblouis par une telle proposition, Nicétas et Irène forcèrent leur fille à accepter la main du riche prétendant. Ainsi contrainte, elle se soumit, en pleurant l'inesti-

mable trésor de sa virginité, dont on la dépouillait par une aveugle tendresse.

Les fêtes des noces n'étaient pas encore terminées quand les Maures envahirent l'île d'Egine, patrie de notre Sainte, et son époux fut appelé aux combats. Par un de ces jugements dont Dieu seul a le secret, il périt dans la lutte, laissant sa veuve maîtresse de toute sa fortune.

Athanasie n'attendait que la fin de la guerre pour la sacrifier et s'enfermer dans un cloître, quand le Seigneur voulut, par une seconde épreuve, faire briller encore plus sa constance et son énergie.

Les Maures ne se retirèrent qu'après des massacres si nombreux, que le gouverneur de l'île craignit de voir ses Etats se dépeupler. Sans comprendre son véritable intérêt, et mettant sa gloire au-dessus de celle du Très-Haut, il prohiba le célibat, et força les vierges et les veuves à prendre des époux.

DEUXIÈME MARIAGE — CHARITÉ DOUBLE VOCATION

La jeune veuve dut ainsi contracter une nouvelle alliance qui augmenta encore sa fortune.

Mais les préoccupations du monde ne la détournaient pas du soin de son salut. Chaque jour, elle récitait tout le psautier et allait chercher dans les Saintes Lettres des enseignements et des exemples qui la soutenaient parmi les dangers de son état. Humblement soumise à celui que le ciel lui avait donné pour guide et pour chef, elle s'efforçait, par son amour et sa mansuétude, de l'entraîner après elle vers Dieu.

Elle sut lui inspirer une telle charité pour les pauvres qu'elle obtint la permission de leur donner tout ce qu'elle voudrait ; et elle en usait si largement que ses immenses revenus lui suffisaient à peine.

Sa demeure était comme le grenier d'abondance de la contrée où tous venaient puiser dans leurs nécessités. Moines, pèlerins, voyageurs, orphelins, tous trouvaient place à sa table et ne s'éloignaient jamais sans avoir été comblés de ses bienfaits.

Mais son zèle et sa générosité éclatèrent surtout au milieu d'une famine qui vint fondre sur sa patrie. On la voyait partir dès le matin chargée de provisions pour aller sauver les malheureux qui périssaient sur les routes, tandis que son mari pourvoyait aux besoins de ceux qui se présentaient à son palais.

Miséricordieuse comme le Père céleste qui fait « lever son soleil sur les bons comme sur les méchants, et envoie sa pluie aux saints comme aux pécheurs », elle étendait ses bienfaits jusque sur les hérétiques manichéens qui remplissaient alors la Grèce. En même temps qu'elle nourrissait leurs corps, elle s'efforçait d'éclairer et de toucher leurs cœurs, et plus d'un malheureux qui ne lui demandait que le pain matériel recevait, en outre, le pain de la vérité bien plus nécessaire à l'homme. Poussée par cet amour des âmes, elle réunissait toutes ses voisines aux jours de fêtes, leur expliquait les mystères divins et « leur communiquait sans jalousie les lumières qu'elle avait reçues de Dieu ».

Comme ces vertus se développaient de plus en plus en elle et que son âme était devenue, dit l'historien grec, « telle qu'un parterre orné des fleurs les plus belles et les plus odoriférantes », son mari comprit toute la grandeur et la beauté des biens célestes ; Athanasie osa lui proposer de renoncer au monde avec elle et d'embrasser la vie religieuse. Il y consentit volontiers et, laissant sa maison à sa femme qui voulait la changer en monastère de religieuses, il se retira dans un couvent de moines, où, après quelques années d'une vie sainte, il alla jouir au ciel des joies ineffables que lui avait préparées l'amour si vrai et si saint de son épouse.

ESSAIS DE VIE RELIGIEUSE

Athanasie, de son côté, ne songea plus qu'à se donner à Dieu : elle répandit ses richesses dans le sein des pauvres, et reçut dans sa maison plusieurs saintes femmes éprises d'une même ardeur pour la pénitence et la prière.

Quelques mois à peine s'étaient écoulés, quand ses compagnes l'élurent comme supérieure. Ce n'est qu'à force de contrainte qu'on put lui faire accepter cette charge ; mais, si son rang l'obligeait de marcher la première, dans son cœur, Athanasie s'estimait la dernière et la plus méprisable de toutes, suivant ce conseil de l'Evangile : « Que celui qui veut être grand parmi vous se regarde comme le plus petit et le plus faible. »

Cette humilité se manifestait dans tous ses actes ; jamais elle ne souffrit qu'on la servît, pas même, selon le témoignage des contemporains, qu'on lui versât de l'eau sur les mains. « Indigne pécheresse, disait-elle, je ne mérite pas de vivre en si sainte compagnie, comment voulez-vous donc que j'accepte des honneurs qui ne sont dus qu'à la vertu ? »

Pendant les quatre années qu'elle vécut ainsi, on ne l'entendit jamais parler avec amertume ou colère. Ses avis, toujours pleins de douceur et d'onction, étaient reçus comme des oracles, et c'était surtout par une ardente prière au Maître de toute volonté qu'elle savait faire régner l'obéissance.

Mais, pour garder cette égalité et cette suavité d'âme, elle devait chaque jour lutter énergiquement contre elle-même, abattre ses passions sous le sang et les larmes de la pénitence.

Sa nourriture quotidienne était du pain et de l'eau. A grand'peine, au jour de Pâques, pouvait-on lui faire goûter un peu de poisson et de lait. Pendant la sainte quarantaine et à l'approche des grandes fêtes, elle ne mangeait que tous les deux jours, et encore ne prenait-elle que quelques légumes crus, sans aucune boisson. Elle passait ses nuits dans une auge de pierre, priant et pleurant jusqu'à ce qu'elle fût vaincue par le sommeil. Sous son vêtement de laine, elle portait un long cilice qui la torturait à chaque instant du jour ; mais, seul, le Père céleste était témoin de ses souffrances. Athanasie cachait tout aux yeux des hommes, redoutant de s'attirer leur estime.

Ainsi maîtresse de son corps, elle s'était élevée à une contemplation perpétuelle. En dehors des offices communs, on l'entendait souvent répéter quelques versets des psaumes ou exciter ses sœurs à les redire après elle. « Je bénirai le Seigneur en tout temps, s'écria-t-elle souvent avec David, et sans cesse ma bouche fera retentir ses louanges. »

La véhémence de son amour lui faisait verser des larmes en l'oraison comme au milieu de la psalmodie, et en telle abondance qu'on eût plutôt vu, dit la chronique, une fontaine se tarir

que les yeux d'Athanasie, toujours fixés sur le Sauveur crucifié, ne cessant de verser des larmes de tendresse et de compassion

CONSÉCRATION DÉFINITIVE — LE COUVENT DE TIMIA

Le véritable amour est insatiable; il cherche toujours de nouveaux moyens de se manifester. Toute sainte que fût sa vie, cette humble servante du Seigneur la trouvait encore tiède et imparfaite. Aucune consécration solennelle ne l'avait liée à Dieu, elle ne se croyait pas véritablement toute à lui.

Aussi songea-t-elle à prononcer les vœux de religion.

Ses pieuses compagnes embrassèrent avidement son dessein; bientôt, elles n'aspirèrent plus qu'à se lier elles-mêmes par ces chaînes bénies, et à se retirer dans un lieu plus solitaire.

Elles se préparaient à donner suite à leur généreuse pensée par un redoublement de prière et de pénitence, quand Dieu leur envoya un directeur sage et prudent, le prêtre Mathias. C'était un saint vieillard qui, depuis de longues années déjà, dirigeait avec honneur une communauté de femmes ,et ses vertus lui avaient mérité plusieurs visions célestes.

« Je ne saurais assez remercier Dieu, dit-il à Athanasie, du généreux désir qu'il vous a inspiré. Oui, mettez une barrière infranchissable entre vous et le monde, retirez-vous dans la solitude afin de vous livrer davantage encore à la prière. Mais, cependant, modérez vos austérités; car s'il ne convient pas que le corps écrase l'âme de son poids, il faut pourtant qu'il soit assez fort pour la porter. L'obéissance est meilleure que les sacrifices et les victimes. »

Ces saintes femmes se soumirent humblement. Mathias vit dans ce prompt renoncement la marque plus évidente de leur vertu et de la sainteté de celle qui les avait formées, et dès lors, il n'hésita plus à se rendre à leurs désirs.

Comme il les conduisait à l'ermitage du Timia, bâti dans un désert, Athanasie s'écria en l'apercevant : « C'est ici le lieu de mon repos; il y a longtemps que Dieu me l'avait montré ! »

Le pieux guide donna l'habit religieux et une règle monastique à ses filles, et bientôt il constitua, par les vœux, une communauté régulière.

Comment peindre la ferveur de nos pieuses cénobites? Elles persévéraient dans la prière, l'amour divin, l'abnégation avec une énergie extraordinaire qui rappelait les communautés de la Thébaïde.

Notre Sainte se distinguait entre toutes ses compagnes par une recherche constante de la mansuétude et de l'humilité.

Se faire toute à tous, se mettre aux pieds de tous pour la gloire de Jésus, telles étaient ses délices, et le ciel lui-même venait l'aider à avancer dans cette voie.

Souvent, elle voyait notre divin Sauveur marcher à côté d'elle au milieu d'une nuée lumineuse; les anges l'entouraient en chantant : « Voilà celui qui, sur la terre, fut doux, et humble de cœur; imite-le, Athanasie, et tu participeras à ses gloires et à ses triomphes. »

Ainsi poussée sans cesse, elle finit par enlever jusqu'à la racine de l'orgueil et de la colère que le péché a fait entrer si avant dans le cœur humain.

Elle avait aussi une très grande dévotion pour la Sainte Vierge.

DON DES MIRACLES

Comme elle s'abaissait chaque jour davantage, Notre-Seigneur devait l'exalter, car il l'a prédit dans l'Ecriture.

Un jour, un aveugle vint se jeter aux pieds de cette humble servante du Christ, implorant avec larmes sa guérison. Comme elle s'excusait sur son indignité et la multitude de ses péchés. « Non, non, répondit l'infortuné, vous êtes toute-puissante auprès de Dieu, priez et je verrai, priez, je le veux. »

Athanasie, poussée par la charité, s'agenouilla, fit le signe de la croix sur les yeux du malade en disant : « Que le Sauveur qui guérit l'aveugle-né te guérisse aujourd'hui. » Et, sur l'heure, l'aveugle recouvra la vue.

Malgré la défense de la Sainte, cet homme alla raconter partout le prodige, et bientôt les foules accoururent au monastère.

Il y avait eu autrefois dans ce lieu un pèlerinage à saint Etienne ; Athanasie profita du concours du peuple pour le faire refleurir.

Pour aider encore à la piété des fidèles, elle éleva trois églises : à la Bienheureuse Vierge, à saint Jean-Baptiste et à saint Nicolas. L'impératrice Théodora, charmée de ce qu'elle entendait raconter de ses vertus, voulut la voir et lui envoya l'ordre de venir à Constantinople.

Malgré ses répugnances, elle obéit, mais elle voulut résider dans un couvent et non au palais.

Les novices, attirées par la renommée de cette sainte Mère, affluèrent bientôt, et elle sut, par sa patience douce et ferme à la fois, en faire de dignes épouses de Jésus-Christ. Il y avait déjà sept ans qu'elle fécondait cette nouvelle communauté par ses exemples et ses sages conseils, quand la Sainte Vierge lui apparut : « Voici, lui dit-elle, l'heure de la récompense qui approche, retourne donc à ta première retraite, car je veux que tu meures à l'ombre du sanctuaire que tu m'as élevé. »

Docile à la voix du ciel, Athanasie reprend le chemin de Timia.

SAINTE MORT

A peine y avait-elle repris sa vie de prière et d'amour qu'elle fut saisie d'une grave maladie, et deux anges vinrent lui annoncer l'heure de sa mort. Ils portaient un livre où l'on voyait écrit en lettres d'or : « Réjouis-toi : dans douze jours, ton âme pourra enfin s'échapper de la prison du corps. »

Dès ce moment, Athanasie ne se livra plus qu'à la prière; elle n'interrompait sa contemplation que pour répéter : « Priez, mes sœurs, priez et louez sans cesse le Seigneur, afin que, dans sa miséricorde, il oublie nos péchés. »

Le soir du onzième jour, elle s'écria : « Ayez pitié de moi, mes filles ! allez au chœur et finissez pour moi les cantiques de David que j'avais promis à Dieu de réciter chaque jour : je suis arrivée au quatre-vingt-dixième psaume, mais ma faiblesse ne me permet pas d'aller plus loin. »

Les religieuses obéirent, et achevèrent en pleurant la tâche de leur sainte Mère. Puis, rassemblées autour de son lit, elles la supplièrent de ne pas les abandonner, de les conduire et de les éclairer encore du haut du ciel.

« Priez plutôt pour moi, reprit Athanasie, car je tremble en pensant que je vais paraître devant un Dieu qui m'a tant aimée et pour qui j'ai fait si peu. »

Embrassant alors Marina et Euphrasie, les plus saintes de ses compagnes, elle ajouta: « Voilà donc qu'il faut nous séparer, mes chères sœurs, mais, consolez-vous, Dieu nous réunira, je l'espère de sa bonté, dans un monde meilleur. Qu'il vous donne, en attendant, la paix, la céleste charité, la concorde, et qu'il vous comble de ses bénédictions. »

La beauté de son âme se refléta un instant sur son visage, qui devint éblouissant de clarté, et elle rentra dans le calme.

Le lendemain, Athanasie, plus que jamais jalouse du culte divin, ne voulut pas qu'à cause d'elle on négligeât la prière. « Célébrez aujourd'hui en toute solennité, dit-elle, la gloire de Marie dans son Assomption, et quand vous aurez tout terminé, venez confier à la terre mon pauvre corps. »

Elle reçut ensuite les divins sacrements, et à peine le Corps sacré du Sauveur avait-il touché ses lèvres, que son âme allait commencer au ciel l'éternelle action de grâces.

Ses filles se jetèrent alors sur sa sainte dépouille et la couvrirent de leurs larmes et de leurs baisers. « Comment donc as-tu pu mourir, toi dont le nom signifiait l'immortalité? s'écriaient-elles; ah! pourquoi nous laisser orphelines? Nous ne verrons plus, pendant la divine psalmodie, ton visage enflammé, tes yeux baignés de larmes qui excitaient tant notre ferveur. Nous étions indignes de te posséder plus longtemps et Dieu t'a rappelée à lui. »

COMMENT DIEU CANONISA LUI-MÊME ATHANASIE

Ces pleurs, ces regrets et la pieuse mémoire qu'elle laissait dans tous les esprits auraient suffi pour révéler la sainteté d'Athanasie; mais le Seigneur, qui élève les hommes autant qu'ils se sont abaissés pour lui, voulut la manifester plus visiblement.

Une des religieuses de Timia ne pouvait quitter le tombeau de sa Mère vénérée. Elle y passait ses jours et ses nuits, priant et pleurant sans cesse. Un soir, la Sainte lui apparut et lui dit: « Consoles-toi, dans quarante jours je jouirai pleinement de tout ce que m'a préparé la miséricorde de mon Dieu (1). »

Cependant, par un oubli involontaire ou par une permission du ciel, le quarantième jour passa sans qu'on récitât au monastère les prières solennelles que la Règle ordonnait en faveur des Sœurs défuntes.

Le soir même, Athanasie apparaissait encore à celle qui veillait sur son sépulcre. « Est-ce ainsi que l'on m'oublie? dit-elle. Cependant, fais préparer un festin pour les pauvres et soyez vous-mêmes dans la joie, car je vais rentrer au milieu de vous. »

(1) Ce passage du chroniqueur contemporain nous paraît obscur. La défunte veut-elle dire que sa gloire est différée, et qu'elle attend certains suffrages de sa communauté pour sa délivrance? ou bien veut-elle simplement leur rappeler de ne pas négliger les prières de Règle en faveur des défunts et des âmes du Purgatoire, leur promettant en retour des bénédictions spéciales de Dieu? Ce dernier sens nous paraît préférable.

Le lendemain, comme on chantait au chœur l'office des morts, deux des plus saintes religieuses aperçurent leur bienheureuse Mère environnée d'un vêtement de gloire et de lumière. Des anges la portèrent jusqu'au sommet de l'autel, l'établirent sur un trône et la proclamèrent la protectrice et la patronne de son couvent et de sa patrie.

A partir de ce jour, le sépulcre d'Athanasie retentit d'une divine mélodie: cette langue qui avait tant loué Dieu sur la terre était plus forte que la mort.

Alors, on amena sur le tombeau une femme que les malins esprits tourmentaient cruellement. Dès que la malheureuse se fut approchée, elle entra en fureur, et, dans sa rage, elle arracha toutes les pierres, sans qu'on pût la retenir; mais, à peine eut-elle touché aux saintes reliques que le démon s'enfuit.

Le corps de l'humble servante du Christ apparut alors aussi radieux et aussi flexible qu'au premier jour de la mort; il répandait même un suave parfum.

Avant de l'ensevelir une seconde fois, les religieuses voulurent revêtir leur Mère d'une robe plus riche et plus éclatante; mais elle serrait si fortement les bras contre sa poitrine qu'on ne pouvait y parvenir. Une des Sœurs, touchée du Saint-Esprit, se jette à genoux et s'écrie: « Toi qui fus toujours obéissante pendant ta vie, obéis encore aujourd'hui. » Et Athanasie étendit aussitôt les bras.

Tant de prodiges excitèrent la confiance des peuples, et bientôt Timia fut comme une nouvelle piscine de Siloé.

Une mère y arriva un jour, portant dans ses bras son petit enfant tout estropié: il avait l'œil complètement éteint, une main et une jambe privées de mouvement. Après de persévérantes prières, elle vit son fils complètement guéri et s'en retourna bénissant Dieu qui nous a donné des saints pour protecteurs.

Un jeune homme, sous l'action d'une fièvre maligne, était sans cesse inondé de sueur: après un mois de continuelle oraison, Athanasie se présenta à lui en disant: « Aie confiance, je veille sur toi, et tu seras bientôt guéri. » Le soir même, malgré ses efforts, le malade s'endormit dans l'église et, au milieu de son sommeil, il entendit ces paroles: « Ouvre la bouche, je viens t'apporter moi-même le remède. » Il obéit, et la glorieuse sainte lui remit une relique de son corps. Quand il se réveilla, il était guéri et il possédait un des doigts de sa bienfaitrice.

Une religieuse de Timia, gravement malade, invoqua sa sainte Mère qui lui apparut aussitôt et lui dit: « Prends le cilice que j'ai porté toute ma vie et ton mal disparaîtra. » La pieuse fille se soumit, et après quelques jours de souffrances qui lui révélèrent quelle avait été la mortification d'Athanasie, elle se trouvait parfaitement saine.

Il serait impossible de dire combien d'aveugles, de boiteux, de paralytiques, de morts, de sourds, trouvèrent la guérison sur ce saint tombeau. Les contemporains eux-mêmes s'y déclarent impuissants. Cette femme, qui n'avait pendant toute sa vie cherché qu'à se cacher, était devenue la gloire de son pays, et c'était justice; car le Seigneur a dit: « Celui qui s'humilie sera élevé. »

E. PETITHENRY, Imp.-*gérant*, 8, rue François Ier, Paris.

SAINT THARSICIUS

PREMIER MARTYR DE L'EUCHARISTIE

Fête le 15 août.



L'acolyte Tharsicius se laisse massacrer plutôt que de livrer la Sainte Hostie aux païens.

Ce jeune martyr est vénéré à Paris dans la chapelle de Nazareth, boulevard Montparnasse, 95. On y voit une belle statue du Saint (par M. Falguière).

L'ACOLYTE

Tharsicius (ou Tarsicius), saint jeune homme, fidèle à Jésus dans l'Eucharistie jusqu'au martyre, peut servir de modèle et de protecteur à l'enfant qui veut persévérer dans la douce et courageuse ferveur de sa première Communion, malgré tous les obstacles.

Tharsicius vécut vers le milieu du IIIe siècle, et l'on pense qu'il mourut l'an 257, sous le pontificat du pape saint Etienne Ier.

Son nom, qui paraît d'origine grecque, rappelle l'idée de confiance et de courage; et l'on peut dire qu'il en a parfaitement réalisé la signification, par son héroïque conduite en face des païens.

Quand sonna pour lui l'heure du combat, il appartenait déjà au nombre des clercs, parmi les

ministres inférieurs de l'Eglise : il était acolyte.

Les fonctions ordinaires des acolytes se bornent aujourd'hui à porter les flambeaux dans les cérémonies et les offices de l'Eglise, et à présenter le vin et l'eau qui servent au sacrifice, fonctions que l'on permet même aux enfants de chœur de remplir. Mais, autrefois, leur responsabilité était plus étendue. Les acolytes servaient et accompagnaient l'évêque, et c'est pour cela qu'on les appelait *acolytes*, d'un mot grec qui signifie accompagner.

Les diacres n'étant pas toujours assez nombreux, les évêques faisaient parfois appel à la discrétion et au dévouement des acolytes pour diverses missions de confiance, comme de porter leurs lettres aux Eglises, éclairer les doutes et fortifier la foi des fidèles, relever les courages, maintenir la discipline et la ferveur. Ils les chargeaient encore de porter les *eulogies* ou pain bénit, et même, à défaut de diacres, on leur confiait l'honneur de porter la Sainte Eucharistie aux chrétiens empêchés de prendre part aux saints mystères ou retenus dans les prisons par les persécuteurs.

On comprend dès lors que l'importance de ces fonctions, et surtout les périls auxquels elles exposaient ceux qui en étaient chargés, demandaient qu'on ne les confiât en général qu'à des hommes d'une vertu éprouvée, et dont la fermeté dans la foi fût une garantie de fidélité.

D'ailleurs, déjà dès cette époque, malgré les difficultés des temps et des persécutions, la plupart de ceux qui composaient le clergé étaient appliqués au service de Dieu dès leur plus tendre enfance. Ils étaient formés de bonne heure à la pratique de toutes les vertus qui les rendaient capables d'exposer, au besoin, leur vie pour la gloire de leur divin Maître. Ils n'avançaient que lentement dans les divers degrés de la hiérarchie ecclésiastique, suivant leurs mérites et les besoins de l'Eglise.

LA PERSÉCUTION — LE PAPE SAINT ÉTIENNE

L'histoire ne nous a conservé aucun détail sur la vie de notre aimable Saint; elle n'a gardé que le souvenir de sa glorieuse mort. Les détails qu'elle nous a transmis sont très sobres, il est vrai; mais ils suffisent à nous donner une idée de l'intrépidité de sa foi et de l'ardeur de son amour envers la Sainte Eucharistie ; ils sont pour nous un enseignement très salutaire (1).

Nous avons dit plus haut que saint Tharsicius vivait sous le pontificat du pape saint Etienne, dont il était le disciple et le ministre. Le martyre de ce glorieux pontife est tellement lié à celui de notre cher acolyte, que nous croyons devoir le raconter.

C'était en l'année 257 ou 258 de l'ère chrétienne. L'Eglise subissait alors une violente persécution de la part des empereurs païens Valérien et Gallien. Le pape saint Etienne, plein de sollicitude pour le troupeau de Jésus-Christ, travaillait avec un zèle infatigable à soutenir la foi des fidèles dans Rome, et à opérer des conversions de jour en jour plus nombreuses parmi les païens.

Les empereurs, irrités de la conduite du saint Pontife, publièrent un édit par lequel ils ordonnaient de leur dénoncer les chrétiens ou de les leur amener, promettant en récompense les biens de ceux qu'on aurait livrés.

A cette nouvelle, Etienne assemble les prêtres, les clercs et les fidèles présents à Rome, et les exhorte à se préparer, par la prière et par le mépris des biens temporels, à soutenir l'effort de la tempête qui les menace.

Un prêtre, nommé Bonus, prit la parole et dit qu'ils étaient tous disposés non seulement à perdre leurs biens, mais aussi à donner leur sang pour la cause de Jésus-Christ.

Chacun applaudit à cette réponse, qui causa une très grande joie au vénérable Pontife.

Cependant, pour se soustraire aux recherches des païens, qui en voulaient spécialement à sa personne, et continuer plus sûrement son ministère de chef de l'Eglise, Etienne se retira dans le cimetière souterrain ou *catacombe* de Calixte, aux environs de Rome.

On sait que ces longs et étroits corridors souterrains, bordés de tombes étagées les unes sur les autres, servirent souvent de refuge aux chrétiens durant les persécutions des premiers siècles. De distance en distance, le corridor traversait des excavations plus spacieuses, sortes de chapelles, où se réunissaient les fidèles pour assister au Sacrifice de la Messe, et prendre part aux saints mystères.

Du fond de ces obscures et silencieuses retraites, le saint pape continuait à gouverner l'Eglise; il soutenait la foi des fidèles, baptisait les païens convertis qu'on lui amenait, administrait les sacrements de Confirmation et d'Eucharistie. Toutefois, comme il pouvait être dénoncé et arrêté d'un jour à l'autre, pour assurer après sa mort le gouvernement du peuple chrétien, il en chargea trois prêtres, sept diacres et treize clercs inférieurs. Il y a tout lieu de croire, comme la suite nous le montrera, que l'acolyte Tharsicius fut du nombre de ces derniers.

Les prévisions du saint pontife ne tardèrent pas à se réaliser. Un jour qu'il célébrait les saints mystères dans l'une des chapelles souterraines du cimetière de Calixte, il fut surpris par les soldats de l'empereur Valérien. Sans s'émouvoir de leur entrée tumultueuse, Etienne demeura à l'autel et acheva avec une imperturbable sérénité le divin sacrifice, après lequel il vint s'asseoir sur son siège épiscopal, comme pour exhorter une dernière fois les chrétiens qui l'entouraient. Alors, sans respect pour la sainteté du lieu, ni pour la dignité du pontife, les soldats se jetèrent sur lui et lui tranchèrent la tête.

MARTYRE DE SAINT THARSICIUS

La haine des païens ne fut pas satisfaite par le sang du pasteur et la persécution continua pleine de rage contre les brebis du troupeau.

Le jour suivant, l'acolyte Tharsicius, portant caché sous ses vêtements la Sainte Eucharistie, fut accosté par les païens qui le reconnurent comme chrétien.

Reconnaissant sans doute, à sa démarche et à son maintien, qu'il portait quelque objet sacré, ils lui barrèrent le passage et lui ordonnèrent de leur montrer ce qu'il tenait si mystérieusement.

« Que va faire Tharsicius ? Seul contre dix, contre vingt ou plus encore ?... Puisant dans l'ardeur de sa foi et de son amour pour le dépôt sacré qu'il porte, des forces et une vigueur surna-

(1) Nous empruntons la plus grande partie de ce touchant récit aux « Fleurs eucharistiques de la Vie des Saints. » — *Saint Tharsicius*, premier martyr de l'Eucharistie et patron des Enfants de la Persévérance. Opuscule de propagande, la douzaine 1 fr. — *Au bureau des Œuvres eucharistiques, 27, avenue de Friedland, Paris.*

turelles, le généreux acolyte refuse, il résiste et se défend si bien qu'il tient tête pendant quelque temps à cette bande sacrilège...

» Pour avoir raison de ce vaillant athlète, les païens s'arment lâchement de pierres et de bâtons. En un instant, ils font pleuvoir sur lui une grêle de coups... N'ayant plus de salut à espérer, Tharsicius n'oppose plus à ses ennemis que la force de sa prière.

« O Dieu ! murmure-t-il, ma vie n'est rien mais vous êtes tout ! Faudra-t-il donc vous laisser profaner entre des mains sacrilèges ?... Ah ! de grâce, épargnez-vous un tel outrage et à moi une telle douleur ! »

» Et en disant ces paroles, il presse avec amour sur sa poitrine le divin trésor qu'il y porte caché... Mais déjà l'héroïque jeune homme, accablé sous cette grêle de coups, est tombé baigné dans son sang.

» Ses mains tiennent encore dans une étreinte puissante ce dépôt mille fois plus cher que sa vie. Mais les barbares païens, acharnés à le lui ravir, continuent à frapper sans pitié leur victime. Enfin, épuisé de sang, Tharsicius rend à Dieu sa belle âme.

» Cependant, les meurtriers fouillent avec un empressement fiévreux les vêtements du martyr pour s'emparer de l'adorable Eucharistie. Mais c'est en vain : ils ont beau tourner et retourner son corps dans tous les sens, ils ne parviennent pas à la découvrir.

» Qu'était-il devenu ? Tharsicius avait-il eu le temps de s'en communier, et de lui offrir dans son cœur un asile où leur impiété ne pût l'atteindre ; ou bien, plus vraisemblablement, Dieu l'avait-il miraculeusement rendue invisible ? Toujours est-il que quelque chose de surnaturel dut se passer en ce moment, car les Actes des Saints nous apprennent que, saisis d'une terreur soudaine et laissant là leur victime, les païens prirent la fuite...

» Telle est, dans sa sublime simplicité, la mort du premier martyr de l'Eucharistie.

» Ajoutons, pour compléter ce récit, que les chrétiens ne tardèrent pas à être informés de cette mort tragique et que, au risque de tomber eux-mêmes sous les coups des païens, ils s'empressèrent de venir recueillir le corps inanimé de l'intrépide acolyte, et de le transporter au cimetière de Calixte, où ils lui firent des funérailles honorables. » *(Ibi. saint Tharsicius, p. 21.)*

Durant plusieurs siècles, les reliques du saint martyr reposèrent dans cette catacombe, près des tombeaux de plusieurs papes. Saint Damase orna sa sépulture d'une belle inscription en vers latins. Plus tard ce trésor fut placé dans l'église de Saint-Sixte élevée au-dessus de la catacombe ; ensuite elles furent tranférées dans l'intérieur de Rome et déposées dans l'église de Saint-Sylvestre *in Capite*. Enfin ce corps précieux a été donné à l'église de Saint-Dominique de Naples, où il est encore aujourd'hui l'objet d'une grande vénération.

Ainsi ce vaillant et saint jeune homme nous apparaît comme le patron et le modèle du jeune chrétien, qui au prix de tous les efforts et de tous les sacrifices, garde et défend tous les dépôts sacrés qu'il a reçus de Dieu : dépôt de la foi de son baptême, dépôt des dons du Saint-Esprit reçus à la Confirmation, dépôt de la grâce sanctifiante et de l'union à Dieu reçues dans l'Eucharistie, dépôt enfin de toutes les grâces particulières qu'il a plu à la bonté de Dieu de lui accorder.

LE BIENHEUREUX ANTOINE PRIMALDI

ET SES HUIT CENTS COMPAGNONS MARTYRS

Fête le 14 août.

OTRANTE ASSIÉGÉE PAR LES TURCS FOI ET PATRIOTISME

L'an 1480, sous le règne de Mahomet II, les Turcs, furieux de n'avoir pu conquérir l'île de Rhodes, héroïquement défendue par les chevaliers de Saint-Jean, firent voile vers les côtes d'Italie et parurent inopinément devant Otrante, ville maritime de Calabre.

Le pays était sans défense et dégarni de troupes. Dix-huit mille musulmans, commandés par le pacha Géduc-Achmet, débarquèrent aussitôt et et marchèrent contre la ville. Le pacha envoya un interprète proposer aux habitants de se rendre sans résistance ; à cette condition, il leur promettait la vie sauve et le droit de se retirer où ils voudraient, en emportant avec eux tout ce dont ils pourraient se charger.

Les murs de la ville étaient en mauvais état et ne pouvaient tenir longtemps ; le roi de Naples était loin. Néanmoins, les courageux habitants répondirent unanimement qu'ils aimaient mieux mourir, en confessant leur foi et en prouvant leur fidélité à leur roi, que de capituler devant les infidèles.

A cette nouvelle, le pacha fit immédiatement donner l'assaut à la ville. Mais les chrétiens, accourus sur les remparts et armés de tout ce qui pouvait servir de défense, résistèrent héroïquement. Pendant trois jours, ils tinrent tête à l'ennemi. Alors un pan de mur s'écroula, et les Turcs se précipitèrent dans la brèche. Les chrétiens les y arrêtèrent et, par des prodiges de valeur, soutinrent encore le choc des ennemis pendant quinze jours.

Enfin ils succombèrent sous le nombre et les Turcs entrèrent dans la ville, le vendredi 11 août.

FUREURS ET MASSACRES

Ces barbares, avides de vengeance et altérés de sang, envahirent la cité comme un torrent dévastateur, égorgeant tout ce qui leur tombait sous la main, hommes, femmes, enfants et vieillards.

Une bande de soldats, le cimeterre à la main,

pénétra dans la cathédrale : elle était pleine de peuple. L'archevêque Etienne, vénérable vieillard, âgé de plus de 80 ans, venait d'achever le saint Sacrifice de la Messe ; il avait donné la communion à beaucoup de fidèles et avait exhorté tous les assistants au martyre ; il retournait en ce moment à la sacristie, revêtu de ses habits pontificaux, quand les Turcs, courant à travers l'église, fondirent sur lui, le saisirent et le tuèrent sans pitié, malgré son grand âge. Ils égorgèrent ou firent prisonniers les ecclésiastiques qui l'accompagnaient. Dans les autres églises, les prêtres furent également massacrés.

En entrant dans une de ces églises, les barbares aperçurent un religieux dominicain qui exhortait les chrétiens du haut de la chaire ; ils lui crièrent de cesser son sermon et de descendre. Sur son refus d'obéir à leurs menaces, quelques soldats montèrent aussitôt, le glaive à la main, et coupèrent en deux le prédicateur, qui expira dans la chaire même en prononçant ces paroles: *Sainte foi! Sainte foi! Sainte foi!*

Les rues, les places, les églises, les maisons étaient encombrées de cadavres. Le pacha qui était resté hors de la ville, laissant toute liberté aux égorgeurs, ne voulut pas entrer dans la cité conquise avant qu'elle eût été nettoyée et débarrassée des cadavres. En attendant, il campa sur une colline voisine, appelée le mont Saint-Jean de la Minerve.

LES PRISONNIERS CHRÉTIENS DEVANT LE PACHA

Le lendemain, 12 août, le chef musulman ordonna de lui amener tous les hommes au-dessus de quinze ans qui se trouvaient encore vivants dans la ville dévastée. On en réunit environ huit cents, dont beaucoup étaient blessés ou malades, et on les conduisit comme des malfaiteurs, la corde au cou, les mains liées derrière le dos.

Pendant le trajet, ces courageux chrétiens s'animaient mutuellement à souffrir la mort pour Jésus-Christ; le père exhortait son fils, le fils exhortait son père, le frère son frère, l'ami son ami, à mériter la palme du martyre.

Quand ils furent réunis au pied de la colline de Saint-Jean, le pacha fit proclamer à haute voix, par un interprète, que tous ceux qui voudraient abjurer la foi chrétienne, pour embrasser la religion de Mahomet, seraient renvoyés libres, qu'on leur rendrait leurs femmes, leurs enfants, leurs maisons et qu'ils pourraient rester en paix à Otrante, sous l'obéissance du sultan. L'interprète était un apostat, qui accompagnait ses paroles de nombreux blasphèmes.

Un vieillard nommé Antoine Primaldi, simple artisan, mais chrétien vertueux et plein de foi, qui se trouvait plus près du pacha, répondit aussitôt : « Jésus-Christ est Fils de Dieu et vrai Dieu lui-même ; nous aimons mieux mourir mille fois que de renoncer à Jésus-Christ pour croire à Mahomet. » Et se tournant vers les chrétiens, il s'écria d'une voix forte : « Mes frères, jusqu'ici nous avons combattu pour défendre notre patrie et notre vie ; maintenant nous devons combattre pour notre âme et pour Jésus-Christ. Le divin Sauveur qui est mort pour nous mérite bien que nous mourrions pour lui. Par cette mort temporelle, nous gagnerons la couronne du martyre et nous entrerons dans la vie éternelle ! » A ces mots, tous les chrétiens, sans en excepter un seul, crièrent qu'ils préféraient souffrir n'importe quel genre de mort plutôt que de renoncer à Jésus-Christ.

Dès que l'interprète eut expliqué ces paroles au pacha, le musulman bondit de colère, et ordonna de trancher la tête à tous ces captifs, en commençant par Antoine Primaldi.

LE MARTYRE

Cependant on leur laissa encore deux jours pour réfléchir. Le 14 août, les soldats de Jésus-Christ furent partagés par groupes de cinquante, et conduits, les mains liées derrière le dos, sur le mont Saint-Jean de la Minerve, appelé depuis lors le mont des Martyrs. C'est là qu'ils devaient consommer leur sacrifice.

Ils marchaient d'un pas ferme, le visage rayonnant d'une sainte allégresse.

On raconte qu'une jeune fille, faite prisonnière par les Turcs, se trouvant sur le passage des captifs, reconnut parmi eux ses deux frères : « O mes frères, leur dit-elle, où allez-vous? — Nous allons mourir pour Jésus-Christ ! » répondit l'un d'eux. A ces mots, la jeune fille tomba à terre ; pour l'obliger à se relever, un Turc lui donna un si rude coup sur la tête qu'elle expira.

Au sommet de la colline, le pacha attendait les condamnés. Un musulman s'avança au-devant d'eux, tenant à la main une feuille écrite en sa langue (probablement une page du Coran), et il disait à haute voix : « Quiconque voudra croire ceci aura la vie sauve ; quiconque refusera, sera tué ! » L'interprète traduisait ces paroles, mais ce fut sans résultat : aucun chrétien ne fit un signe de découragement ou d'apostasie.

Le massacre commença immédiatement. Le vaillant Primaldi n'avait cessé d'exhorter ses compagnons, assurant qu'il voyait les cieux ouverts et les anges prêts à recevoir leurs âmes; il fut frappé le premier : on lui trancha la tête; mais son corps, dit une tradition, resta debout tout le temps que dura l'exécution des autres martyrs.

En témoignage de mépris, les infidèles laissèrent les corps de leurs victimes sans sépulture sur la montagne.

Treize mois après, en 1481, Alphonse, duc de Calabre, fils du roi de Naples, reconquit la ville d'Otrante sur les Turcs. Il se rendit sur le mont des Martyrs pour recueillir leurs restes avec un religieux respect : il trouva les corps sans corruption et les bêtes féroces n'y avaient point touché. Il fit creuser un vaste caveau dans la cathédrale pour les ensevelir.

Quatre ans plus tard, il en transporta deux cents à Naples, et donna ce trésor à l'église de Sainte-Catherine.

A la suite de plusieurs miracles opérés par leur intercession, Antoine Primaldi et ses compagnons martyrs commencèrent à être honorés d'un culte public, avec l'autorisation de l'Archevêque d'Otrante, en 1539. Ce culte a été approuvé par le pape Clément XIV, le 14 décembre 1771.

E. PETITHENRY, Imp.-*gérant*, 8, rue François Ier, Paris.

SAINT ROCH, MÉDECIN DES PESTIFÉRÉS

Fête le 16 août.



Gothard découvre la retraite de saint Roch.

LE FILS DU GOUVERNEUR

Jean, le gouverneur de Montpellier, et sa femme Libérie, semblaient au comble du bonheur ici-bas. Les richesses affluaient dans leur maison. Les pauvres se plaisaient à exalter leur générosité, les étrangers leur bonne hospitalité, et tout le monde leur ardente dévotion.

Cependant, quelque chose manquait à la félicité des deux époux. Ils avançaient en âge et n'avaient point d'enfant. Or, un jour, Jean dit à Libérie :

« Tes bonnes œuvres ont dû toucher le cœur de Dieu, redouble de ferveur et demande-lui un fils; que le Seigneur daigne nous accorder ce miracle. »

Libérie suivit ce conseil; elle redoubla ses œuvres de charité et dit à Dieu et à la bienheureuse Vierge :

« O Dieu, créateur de l'univers, et vous, glorieuse Reine des cieux, s'il vous plaît d'exaucer une prière que je fais pour votre gloire, donnez-moi un fils. Je ne vous le demande pas pour en faire l'héritier de nos richesses, je ne désire pas qu'il soit comblé d'honneurs ici-bas, mais qu'il soit le soutien des pauvres et qu'il continue ce que nous faisons à vos fidèles. Je ne vous demande pas un fils qui passe sa vie dans la prospérité, mais qu'il soit livré aux contradictions pour la gloire de votre saint nom, si telle est votre volonté. »

Cette prière désintéressée toucha le cœur de Dieu et, vers l'an 1295, Libérie devint mère d'un bel enfant qui portait sur la poitrine une croix rouge. Par respect pour le don du ciel et le signe sacré de notre salut, elle l'allaita elle-même malgré sa vieillesse. Mais, tous les mercredis et vendredis, en signe de la vie austère qu'il devait mener plus tard, l'enfant merveilleux ne prenait le lait qu'une seule fois.

Dès l'âge de cinq ans, il commençait déjà à châtier son petit corps en le privant le plus possible de nourriture. Plus il grandissait, plus il apprenait à s'oublier pour ne penser qu'aux autres ; on le voyait sans cesse occupé à secourir les pauvres et les étrangers, à verser dans les cœurs oppressés de douces paroles et des consolations. Il faisait la joie de ses parents et de toute la ville de Montpellier.

L'ABANDON DES RICHESSES

Mais, un jour, la mort vint frapper au foyer paternel. Jean, étendu sur un lit de douleur, appela son fils pour lui laisser ses derniers conseils et sa bénédiction.

« Cher enfant, lui dit-il, me voici au moment de quitter cette terre d'exil, pour retourner à la patrie céleste : Je n'ai point d'autre désir pour vous que de vous y retrouver chargé de mérites. Et pour cela, pensez souvent à la bonté de Dieu et aux souffrances de Jésus-Christ. Bannissez toute avarice de votre cœur, et ne craignez jamais de donner aux indigents. Soyez le père et le soutien de tous. »

Roch promit d'observer fidèlement les conseils de son père, et quand celui-ci eut rendu son âme à Dieu, il lui fit de magnifiques obsèques.

Mais, peu de temps après, la douleur emporta sa mère dans le tombeau.

Notre Saint n'avait pas encore vingt ans quand il se vit orphelin.

Il voulut à l'instant mettre à exécution les recommandations de son père mourant; et se souvenant des paroles du Sauveur : « Si vous voulez être parfait, distribuez vos biens aux pauvres et suivez-moi, » il vendit en secret tout ce qu'il put de ses biens et en distribua le prix aux malheureux. Il céda ensuite à un oncle paternel le reste de ses biens et tous ses droits à la succession de son père.

L'âme ainsi déchargée des sollicitudes de la terre, il alla se faire recevoir dans le Tiers-Ordre de Saint-François, et, revêtu d'un vieil habit de pèlerin, il prit le chemin de Rome.

LA GUÉRISON DES PESTIFÉRÉS

Il cheminait ainsi pauvrement, demandant l'aumône pour l'amour de Dieu, heureux quand il recevait des injures, et triste quand une charitable personne lui prodiguait ses soins.

Un jour, il arriva à Aquapendente, ville du domaine de l'Eglise; la peste y faisait d'étranges ravages. Plein de charité pour le prochain, Roch se présente à l'hôpital en qualité d'infirmier; mais son jeune âge, son air tendre et délicat font craindre que le fléau ne l'emporte bien vite. Vincent, l'administrateur de l'hôpital, le remercie de son offre généreuse et ne veut point l'accepter. « Cependant, réplique le Saint, Dieu ne peut-il point donner à ses serviteurs la force d'accomplir ce qu'ils se proposent pour sa seule gloire? »

On admire l'élan de sa charité, mais c'est en vain qu'il supplie. Pendant plusieurs jours, il réitère sa demande. Enfin, ses vœux sont accomplis: on lui permet la visite des malades. Il passe devant tous les lits, prend la main droite des pestiférés et fait sur eux le signe de la Croix. Alors chacun se lève guéri ; pas un seul n'échappe à la merveilleuse bonté du Saint.

Il parcourt ensuite les maisons de la ville, guérissant tous les pestiférés qu'il rencontre.

Le miracle fait crier partout qu'un ange est descendu du ciel; mais, pour éviter tout honneur, le jeune homme s'échappe de la cité.

Il apprend alors que la ville de Césène, en Lombardie, est éprouvée par le fléau qu'il vient de détruire à Aquapendente; il s'empresse de s'y rendre et la délivre par le même prodige.

SAINT ROCH A ROME
LA PUISSANCE DU SIGNE DE LA CROIX

Le pèlerinage du Saint à Rome avait été ainsi retardé, mais un événement vint presser la marche du bienfaisant voyageur.

La Ville Eternelle fut à son tour visitée par le terrible fléau. Roch s'empressa de s'y rendre.

Aussitôt arrivé, il alla se jeter aux pieds d'un cardinal Breton (1), se confessa et reçut de ses mains la Sainte Eucharistie. Alors, un rayon de la divine sagesse illumina l'âme du cardinal et lui fit connaître qu'il avait devant lui un homme céleste. Tout joyeux, le prince de l'Eglise prit à part le pauvre pèlerin, et le supplia d'user du crédit qu'il avait auprès de Dieu en faveur des pestiférés.

Roch se mit à genoux, pria pour les malades, et quand il sentit que sa prière était exaucée, il se leva et traça sur le front du cardinal le signe de la Croix pour le préserver du fléau ; mais le signe de la rédemption y resta profondément gravé. Tout le monde le vit et beaucoup dirent au prélat qu'il dégradait la beauté de son front. Il pria donc le Saint d'effacer le signe miraculeux :

« Comment! répondit celui-ci, quand un serviteur s'honore de porter les livrées de son maître, vous, vous rougiriez de porter les armes de votre Roi et Sauveur, alors qu'elles vous rappellent tout ce qu'il a souffert pour vous! Ne vous souvient-il pas que quiconque veut suivre Jésus-Christ doit porter sa croix? »

Le cardinal, convaincu par ces paroles, laissa dire les hommes et conserva le signe de notre rédemption.

Le Saint fut bientôt introduit auprès du Pape; il se jeta à ses pieds, les baisant avec respect et implorant avec larmes l'absolution de ses péchés. Mais, de ses yeux mouillés de pleurs, le Pontife vit sortir des rayons de lumière, et de son front incliné jusqu'à terre, l'éclatante splendeur d'un séraphin.

« Non, lui dit-il en le relevant, vous n'avez point besoin de mon absolution. »

Puis il l'interrogea sur sa patrie et sa famille; mais Roch, craignant de porter atteinte à son humilité, garda le silence sur ce point.

Durant trois ans, il vécut à Rome chez le cardinal Breton. Il parcourait la ville des papes et ses environs, délivrant les pestiférés par le signe de la Croix.

Quand son protecteur mourut, il s'éloigna et visita les contrées d'Italie atteintes de la peste. Elles étaient très nombreuses, et il les sauva toutes.

L'ÉPREUVE

Il s'arrêta un jour à Plaisance, se rendit à l'hôpital et se mit à panser les malades. Cependant, il fut bientôt accablé de fatigue et le sommeil s'empara de lui. Tandis qu'il dormait, il entendit une voix qui lui dit :

« Fidèle serviteur, ton courage a été grand pour soulager les maux de tes frères par amour pour moi, qu'il soit encore grand à supporter les maux que je t'enverrai à toi-même. »

A cette voix, il se réveille. Il est alors saisi d'une fièvre ardente et une violente douleur s'empare de son genou gauche, comme si on l'eût transpercé d'une flèche. Il lève les yeux vers le ciel, non pour se plaindre, mais pour rendre grâces à Dieu.

On le met au nombre des malades et, bientôt,

---

(1) Nous rapportons simplement, d'après les chroniqueurs, cet épisode et l'entrevue du Saint avec le Pape. On l'explique difficilement, étant donné que les Papes, à cette époque, avaient fixé leur séjour à Avignon.

son mal s'aggrave; la douleur l'oppresse et lui fait pousser des cris malgré lui. Alors, pour ne point incommoder ses compagnons, il se traîne jusqu'à la porte. Les passants le pressent de rentrer, dans la crainte de contracter son mal. Mais le Saint, pour ne point les inquiéter à leur tour, se traîne péniblement hors de la ville jusqu'à l'entrée d'une forêt où une cabane lui sert d'asile.

Une soif ardente, occasionnée par la fièvre, vient s'ajouter à la douleur cuisante qu'il éprouve au genou.

« O Dieu de miséricorde, s'écrie-t-il, je vous remercie de me faire souffrir pour vous, mais ne m'abandonnez pas. »

A l'instant, une source d'eau limpide jaillit à côté de lui. Il s'y désaltéra et s'y lava.

LE CHIEN CHARITABLE

Cependant, non loin du lieu où le Saint s'était retiré, s'élevaient de magnifiques maisons de campagne. Les hommes opulents de la ville y étaient accourus afin d'échapper au fléau. L'un deux, nommé Gothard, homme très riche et très noble, vit un jour pendant le repas un de ses chiens enlever de dessus la table un petit pain et s'enfuir en l'emportant dans la gueule. Le lendemain, le fait se renouvela deux fois. Le seigneur crut que l'animal le faisait parce qu'il avait faim et gronda ses serviteurs. Le lendemain, il constata que ceux-ci ne le laissaient manquer de rien. Cependant, le chien revint prendre un pain. Intrigué de cette manœuvre, Gothard le suivit. Il le vit s'enfoncer dans la forêt et déposer le pain près d'un malade abandonné. C'était saint Roch.

Le Saint recevait le pain avec reconnaissance et bénissait l'animal qui le lui donnait en courbant la tête. « Il faut, se dit le seigneur, que celui-ci soit un grand ami de Dieu, pour que les animaux lui obéissent. »

Puis il s'approcha de lui, lui demanda qui il était et qu'elle était sa maladie.

« Je suis un pestiféré, lui répondit Roch, c'est pourquoi je vous prie de vous retirer de peur que vous ne gagniez mon mal. »

Et le riche seigneur revint chez lui. Mais il se prit aussitôt à réfléchir sur ce qu'il avait vu. Son chien n'était-il pas plus charitable que lui ? Il eut honte de sa crainte et revint vers le malade. Celui-ci vit en ce retour la volonté de Dieu et l'accepta près de lui.

LE RICHE DEVENU MENDIANT.

Le riche Gothard se fit donc serviteur du pauvre pèlerin; il ne retournait plus à son château dans la crainte d'épouvanter les siens ou de leur communiquer la maladie de son protégé. Mais le chien n'apportait plus de nourriture et le seigneur fut rempli d'inquiétude.

« Comment ferai-je, dit-il au Saint, pour trouver de la nourriture.

— Prends mon manteau, lui répond celui-ci et va quêter dans les environs. »

L'humiliation semblait grande au seigneur qui était connu de tous côtés; mais Roch, l'ayant encouragé avec des paroles surnaturelles, il partit pour l'amour de Dieu.

Il tendait la main devant chaque porte et sa besace de mendiant ne se remplissait pas; mais les anges transportaient au ciel les injures, les refus, les mauvais traitements qu'il recevait avec un bonheur qu'il n'avait pas encore connu parmi les plaisirs de son château.

Enfin, après une longue course, il ne rapporta au malade que deux petits pains. Roch se réjouit de savoir que son bienfaiteur avait souffert pour l'amour de Jésus-Christ et, pour imiter son divin Maître pardonnant à ses bourreaux, il se rendit à la ville et guérit par le signe de la Croix les pestiférés de l'hôpital et des maisons particulières.

Comme il retournait à sa chétive habitation, beaucoup de personnes, frappées des merveilles accomplies dans la ville, le suivaient en rendant grâces à Dieu.

Soudain, une voix venue du ciel se fait entendre:

« Roch, mon fidèle serviteur, la santé t'est rendue, retourne en ta patrie, et fais-y des œuvres de pénitence pour mériter d'être rangé parmi les bienheureux. »

A l'instant, Roch fut guéri. Un jeune homme se précipite à ses pieds, le prie d'étendre sa protection sur la ville et ses environs, et il en reçoit l'assurance.

LA CHARITÉ RÉCOMPENSÉE

Cependant, le Saint ne quitta pas aussitôt Plaisance. Il venait de conquérir une âme à Jésus-Christ, il voulait, de plus, en assurer la persévérance. Frappé des prodiges dont il avait été témoin, Gothard écouta avec plaisir les conseils de Roch qui le poussait dans la voie de la perfection; il renonça aux richesses et aux honneurs dont il jouissait pour mener au fond d'un bois une vie pauvre, oubliée, et entièrement donnée à Dieu.

Son ami le forma aux pratiques de la mortification et de la prière, et quand il vit sa marche assurée dans ce nouveau chemin, il prit congé de lui.

LE PRISONNIER INNOCENT

Pour obéir à l'ordre descendu du ciel, il regagna sa patrie. La ville de Montpellier était alors en état de guerre, un rien rendait un homme suspect. A peine Roch y fut-il entré, qu'on s'empara de lui et qu'on le conduisit devant son oncle, qui était encore gouverneur. Celui-ci ne reconnut point son neveu et l'envoya en prison comme un espion.

Joyeux de pouvoir souffrir, Roch se garda bien de dire qui il était. Jeté dans un cachot infect, où aucun rayon de lumière ne trouvait entrée, il y demeura cinq ans, souffrant tout pour l'amour de Jésus crucifié.

Ceci lui paraissait encore peu; il refusait les aliments cuits, se meurtrissait la poitrine de coups, déchirait tout son corps avec des fouets et passait presque tout le jour et la nuit en prière.

Cependant, un jour, une lumière éclatante illumina l'obscurité de cette prison : c'était Jésus qui venait annoncer au captif sa prochaine délivrance. La mort allait le retirer de la main des hommes.

Le Saint demanda au geôlier de lui chercher un prêtre pour le confesser; le prêtre parut bientôt. Cette fois, l'infect cachot était encore éclairé d'une lumière céleste, et les yeux du Saint brillaient comme deux astres. Le ministre du Seigneur ne pouvait croire qu'il eût devant lui un pécheur à qui son ministère fût nécessaire. Mais le Saint se jeta à ses pieds, se confessa et demanda la Sainte Communion.

Après l'avoir quitté, le prêtre alla aussitôt trouver le gouverneur et lui raconta ce qu'il avait vu; néanmoins, le magistrat ne se pressa point d'examiner l'affaire.

L'HEURE DE LA DÉLIVRANCE

Pendant ce temps, une voix du ciel s'était fait entendre à Roch:

« Voici ton heure arrivée, avait-elle dit, tu vas entrer dans ma gloire; s'il te reste quelque grâce à demander, fais-le maintenant. »

Et Roch pria pour le pardon de ses fautes, pour son admission à la gloire céleste et demanda à Dieu de préserver ou de délivrer de la peste tous ceux qui auraient recours à lui. Puis, il s'étendit sur la terre, leva les yeux vers le ciel, et sa belle âme s'échappa de son corps.

C'était le 16 août 1327.

LE TRIOMPHE APRÈS LA MORT

A l'instant, à travers les fentes de la porte de son cachot, on vit paraître les rayons d'une brillante lumière; on s'empressa d'ouvrir, et l'on aperçut, étendu à terre, le corps du bienheureux prisonnier environné de flambeaux et, à côté, une planchette avec cette inscription : « Ceux qui, frappés de la peste, imploreront le secours de Roch, seront délivrés de la terrible maladie. »

Le fait fut aussitôt rapporté au gouverneur. Or, il avait encore avec lui sa mère, c'est-à-dire l'aïeule de notre Saint.

« Ce prisonnier, dit-elle à son fils, ne peut être que ton neveu qui t'a laissé tant de richesses. D'ailleurs, il serait facile de le reconnaître, il portait sur sa poitrine une croix rouge. »

On courut à la prison, et l'on découvrit sur le corps du défunt le signe de notre Rédemption. Alors, le gouverneur fut rempli de douleur et de confusion : il avait été le bourreau de son neveu et bienfaiteur. Pour réparer sa cruauté dans la mesure du possible, il fit exposer ses restes à la vénération des fidèles; car, après les merveilles que l'on racontait de lui, personne ne doutait que Dieu ne l'eût mis au nombre des saints. La foule s'empressait de venir lui baiser les pieds et les mains.

On lui fit de magnifiques obsèques. Ses reliques furent déposées dans l'église principale, et plus tard, on les transporta dans une chapelle bâtie en l'honneur du serviteur de Dieu.

LE CULTE DE SAINT ROCH

Dès lors, les populations de la Provence et du Languedoc eurent recours à la puissante intercession de notre Saint dans toutes les maladies contagieuses. Mais ce culte était local, Dieu voulait qu'il s'étendît à l'Eglise universelle. Les événements qui se passèrent à Constance, en Allemagne (1414), firent connaître à la terre entière la sainteté de Roch et son merveilleux pouvoir. Un concile général s'était réuni dans cette ville pour mettre fin au grand schisme d'Occident qui désolait affreusement l'Eglise de Dieu. Tout à coup, une terrible épidémie s'abat sur la cité et menace d'interrompre les travaux des Pères, au grand détriment de la chrétienté. Mais un jeune Allemand propose, sous l'inspiration divine, de recourir à saint Roch, selon la pratique de la France en de semblables occasions.

Aussitôt, on se livre à la prière, au jeûne, l'on organise des processions dans lesquelles on porte les images de saint Roch. Devant elles, le fléau paraît s'enfuir; bientôt, il ne reste plus un malade dans la ville, tous sont guéris. En ce jour, saint Roch fut canonisé par les acclamations des évêques qui, de retour dans leurs diocèses, y propagèrent son culte.

SAINT ROCH INVOQUÉ A NOTRE ÉPOQUE

La dévotion des peuples envers le serviteur de Dieu, loin de s'affaiblir avec le temps, n'a fait que s'accroître. Sans parler des divers pays qui ont été délivrés ou préservés de la peste en invoquant son nom, sans mentionner les nombreuses églises qui gardent et vénèrent son image, ni les corporations ouvrières qui se sont placées sous son vocable, nous nous bornerons à rappeler avec quel soin jaloux ses heureux concitoyens conservent et célèbrent sa mémoire. Une magnifique église, due à la générosité d'un pasteur zélé et de pieux fidèles, s'est élevée à Montpellier pour perpétuer à travers les âges le nom immortel de saint Roch. Nous avons été témoin, en 1884, du concours admirable de fidèles qu'amenait chaque jour, à l'église Saint-Roch, des diverses paroisses du diocèse, la crainte du fléau dévastateur qui jetait l'épouvante dans le midi de la France.

Des fêtes religieuses magnifiques furent célébrées à Montpellier au milieu d'un grand enthousiasme. Huit prélats remarquables de l'Eglise de France avaient bien voulu se rendre à l'invitation de Mgr de Cabrières pour témoigner de leur vénération envers le grand Saint et rehausser de leur présence la pompe de ces triomphes décernés à saint Roch. Tous les cœurs battaient de la plus douce émotion et la joie était universelle. Les concitoyens de saint Roch et les quinze mille étrangers environ que ces belles fêtes avaient attirés à Montpellier ne se sont retirés qu'avec peine de ce sanctuaire béni, gardant toutefois au fond de leur âme une salutaire impression de foi. Mais, mieux que personne, saint Roch conservera fidèlement le souvenir de tout ce qu'on a fait en son honneur. Il recueille toutes les prières et il les fait valoir au jour de l'épreuve en faveur de ses protégés.

En Espagne aussi, la mémoire de saint Roch jouit d'un culte tout particulier. Il y a telle ville de Castille, qui, fêtant saint Roch le 16 août, comme l'Eglise universelle, prolonge ces solennités jusqu'au mois d'octobre. Les fidèles de chaque rue se font un devoir de rendre tour à tour au Saint populaire des honneurs bien mérités. La joie spirituelle s'y traduit par des récréations innocentes et inoffensives. Dans tous les quartiers, ce ne sont que lumières, festons de fleurs ou de feuillage, décorations variées selon le goût du pays.

Du haut du ciel, saint Roch répand abondamment la rosée de ses bénédictions, sur l'âme et le corps de ceux qui l'invoquent.

Le gérant.: E. PETITHENRY — Imprimerie P. FÉRON-VRAU, 3 & 5, rue Bayard, Paris.

LE BIENHEUREUX CARLOMAN

ONCLE DE CHARLEMAGNE ET RELIGIEUX BÉNÉDICTIN

Fête le 17 août.



Au nombre des religieux qui ont sanctifié l'abbaye du mont Cassin, les martyrologes comptent un humble moine du nom de Carloman. Ce moine, dont les hagiographes font à peine mention, appartient cependant à la famille carlovingienne et a joué un grand rôle dans notre histoire; mais son humilité qui, sa vie durant, lui a fait mépriser les dignités de la terre, semble après sa mort l'avoir dérobé aux hommages des hommes, et il a fallu toutes les recherches et toute la science de Mabillon et d'autres savants bénédictins, pour lui rendre le titre de saint qui lui avait été contesté.

Fils de Charles-Martel, frère aîné de Pépin le Bref, Carloman fut élevé à la cour d'Austrasie, au milieu des honneurs dont les princes sont entourés. Il fut, dès son adolescence, envoyé dans les camps, et il se distingua à côté des braves qui avaient défait les Saxons puis sauvé la France de l'invasion musulmane par la grande victoire de Poitiers. De nombreux faits d'armes attirèrent sur le jeune guerrier l'attention générale, et, à la mort de Charles-Martel, Carloman était jugé digne de lui succéder avec son frère Pépin le Bref.

L'héritage qu'avait légué Charles-Martel était glorieux, mais difficile à défendre. A l'Est, les Allemands, toujours en armes, renouvelaient chaque année leurs incursions sur le territoire franc, et parfois s'avançaient jusqu'au cœur de l'Austrasie; au Midi, les Sarrasins n'aspiraient qu'à venger la grande défaite de Poitiers et, maîtres de Narbonne, menaçaient à chaque instant la sécurité de nos frontières; enfin, le duc d'Aquitaine, descendant de Clovis, jaloux de la suprématie de la race carlovingienne, essayait de susciter des compétiteurs contre les fils de Charles-Martel.

Sans se laisser effrayer par tous ces ennemis, les deux princes, concentrant rapidement leurs forces, marchèrent sur l'Aquitaine, le principal foyer de la résistance, battirent le vieux duc Hunald aux environs de Bourges, et emportèrent d'assaut la ville de Loches; puis, se retournant vers le Rhin, ils repoussèrent les Allemands, et les contraignirent à remettre

entre leurs mains, comme gage de soumission, de nombreux otages.

LE PRINCE CHRÉTIEN

Ces brillantes campagnes n'avaient pas empêché Carloman de s'occuper de l'administration du royaume. A l'époque de son avènement, saint Boniface, l'apôtre de l'Allemagne, était venu le trouver, et, lui présentant les lettres du pape, l'avait conjuré de mettre un terme aux désordres qui affligeaient l'Eglise de France.

Si nous en croyons l'historien du saint missionnaire, Carloman, élevé au milieu des camps et des batailles, n'avait eu jusque-là que des notions assez vagues sur la religion chrétienne ; mais les entretiens de saint Boniface le transformèrent complètement. Dès ce moment, il mit tout son pouvoir au service de Dieu et devint un prince digne de l'Eglise et de la France.

IL FAIT RESPECTER LES LOIS DE L'ÉGLISE

Durant les troubles du règne précédent, des soldats s'étaient installés de force sur les sièges épiscopaux, et avaient forcé le clergé à prendre les armes sous prétexte de payer la dette du sang à la patrie. Le nombre des prêtres-soldats était donc considérable, et au milieu des camps, le clergé avait perdu ce caractère de sainteté qui convient à son ministère. Les peuples n'étaient plus instruits. C'était une situation déplorable.

Par les soins de Carloman, un concile fut réuni, sous la présidence de saint Boniface, et ses décrets furent proclamés comme lois du royaume par Carloman. Par un capitulaire solennel, le duc d'Austrasie interdit aux prêtres et aux clercs de suivre les armées. Il n'exceptait de cette mesure que ceux que l'on avait désignés pour porter les reliques et distribuer les sacrements aux soldats.

Les partisans des lois existantes auraient dû consulter le capitulaire de Carloman, avant de réclamer la suppression des aumôniers militaires et le service obligatoire des séminaristes.

Après avoir signé cet acte fameux où étaient posées les bases de la régénération spirituelle de la France et de l'Allemagne, le duc d'Austrasie reprit les armes pour combattre les Saxons qui renouvelaient leurs incursions sur les frontières. La victoire fut complète. Enveloppés par une habile manœuvre, les Allemands, vaincus avant d'avoir pu engager le combat, furent obligés de s'en remettre à la générosité du vainqueur. Ce brillant succès assurait pour de longues années la sécurité du royaume, et Carloman, qui, depuis quelque temps déjà, songeait à se retirer du monde, crut que le moment était venu d'accomplir son dessein.

CARLOMAN, EN RENONÇANT AU MONDE, PRÉPARE LA GLOIRE DE SON NEVEU CHARLEMAGNE

Après avoir annoncé sa résolution à son frère Pépin, le duc d'Austrasie fit l'abdication solennelle de ses Etats, et partit pour Rome, accompagné d'un grand nombre de ses *optimates*. Le cortège prit la direction de la Suisse et s'arrêta quelques jours au monastère de Saint-Gall. Malgré la grande renommée dont elle jouissait dans toute l'Europe, cette abbaye était réduite à la plus extrême pauvreté. Témoin des vertus des religieux et des miracles sans nombre qui s'accomplissaient au tombeau du Saint, le prince songea un instant à subvenir, par une importante donation, à l'indigence du monastère. Déjà toutes les dispositions étaient prises et l'acte allait être signé, lorsque Carloman, se rappelant qu'il n'était plus lui aussi qu'un pauvre de Jésus-Christ, s'écria : « J'ai renoncé aux biens que je possédais en Austrasie; il ne m'est plus permis d'en disposer. » Et le pauvre volontaire, se faisant mendiant pour ses frères, les pauvres de Saint-Gall, envoya une supplique à Pépin le Bref, le priant d'octroyer une largesse royale à la vieille abbaye. Etant encore duc d'Austrasie, Carloman avait donné à saint Boniface un vaste domaine pour fonder la célèbre abbaye de Fulda, qui devint un centre de lumière et de civilisation pour toute l'Allemagne.

Arrivé à Rome, le prince, après avoir déposé à la confession des apôtres les riches offrandes qu'il avait emportées avec lui, fit couper sa chevelure et reçut l'habit monastique des mains du bienheureux pape Zacharie. Plusieurs de ses compagnons de voyage imitèrent son exemple, et Carloman se trouva bientôt à la tête d'une nombreuse communauté. Avec l'aide de ses frères, le prince moine releva, au mont Soracte, l'ancien monastère de Saint-Sylvestre, ruiné par les Lombards, et, pendant quelque temps, il put goûter, à l'abri des sollicitudes du monde, le repos de la vie contemplative.

Mais, à cette époque de foi, les pèlerinages à Rome étaient fréquents, et les seigneurs français, qui venaient déposer leurs offrandes au tombeau des Apôtres, ne manquaient jamais d'aller rendre hommage à l'humble moine du mont Soracte dont ils étaient fiers d'admirer les vertus et de revoir les traits aimés. La retraite du mont Soracte ne tarda pas à devenir comme la succursale de la cour d'Austrasie. Carloman n'avait pas renoncé aux dignités et aux honneurs de la terre, pour retrouver au fond du cloître les sollicitudes du pouvoir, aussi, après avoir pris conseil de saints personnages, il résolut de s'y soustraire.

Une nuit, prenant le bâton de pèlerin, il quitta le couvent à l'insu des Frères. Un comte franc, qui, après l'avoir accompagné dans toutes ses expéditions, avait, à son exemple, embrassé le vie religieuse, était seul dans le secret de cette évasion. Les fugitifs n'emportaient que la misérable tunique qui leur couvrait le corps. Pauvres à la suite du Christ, ils arrivèrent au mont Cassin et, selon l'usage, frappant humblement à la porte, demandèrent le Père Abbé. Optat, le successeur du bienheureux Pétronax, gouvernait en ce moment le monastère. A sa vue, Carloman se prosterne la face contre terre : « Je suis, s'écrie-t-il, un pécheur souillé de tous les crimes. Mes mains ont versé le sang et tué bien des hommes. J'implore miséricorde et vous demande une place dans votre monastère pour y faire pénitence. »

A son accent, Optat comprit qu'il était étranger. « De quel pays, de quelle nation êtes-vous? » lui demanda-t-il.

« Je suis né au pays des Francs et me suis volontairement exilé sur la terre. Mon unique but est de ne point perdre la patrie céleste. »

Au huitième siècle, la foi accomplissait de véritables miracles au milieu de ces populations à demi barbares, qui n'avaient pas encore eu le temps de se polir au contact de la civilisation romaine. Aussi n'était-il pas rare de voir d'héroïques pénitents venir expier dans les couvents ou dans les déserts une vie qui n'avait été marquée jusque-là que par des brigandages et des crimes.

Emu de compassion par l'aspect pauvre et misérable des deux inconnus, l'abbé crut n'avoir devant lui que deux malfaiteurs vulgaires. Toutefois, voulant éprouver la sincérité de leur conversion, il les admit dans la communauté et leur donna un emploi à la cuisine.



Carloman, duc d'Austrasie, avant d'entrer dans les rangs de la milice du Christ, combat, pour la cause de Dieu, à la tête de ses armées.

Le prince franc, heureux de pouvoir offrir à Dieu ce nouveau sacrifice, accepta avec joie ces humiliantes fonctions, mais, par manque d'habitude, il s'en acquitta fort mal.

Le Frère, préposé au gouvernement de la cuisine, s'indigna contre cet aide par trop inexpérimenté et, dans son emportement, s'oublia jusqu'à lui donner un soufflet.

« Que Dieu et Carloman vous pardonnent », se contenta de répondre l'offensé.

Témoin de cette scène de brutalité, le comte franc ne put maîtriser son indignation. Saisissant un

pilon qui servait à concasser le pain : « Méchant serviteur, s'écria-t-il d'une voix vibrante de colère, que ni Dieu ni Carloman ne te pardonnent, » et de toute sa force il en déchargea un grand coup sur les épaules du cuisinier.

On accourut au bruit. Le coupable, pris en flagrant délit, fut, selon l'usage, enfermé dans la cellule de pénitence jusqu'à ce qu'on eût statué sur sa faute.

L'émotion fut grande parmi les Frères. On s'indignait contre l'étranger qui répondait par de telles violences à l'hospitalité qu'on avait bien voulu lui donner.

Le lendemain, tous les religieux furent réunis à la salle conventuelle, et l'abbé fit amener l'accusé au milieu de cette importante assemblée.

« Pourquoi, lui demanda-t-il d'une voix sévère, avez-vous porté le trouble dans toute la communauté en levant la main sur un Frère ministre ?

— Parce que, répondit le comte, je voyais le plus méchant des serviteurs frapper le meilleur des hommes, le plus grand des princes qui soit sur la terre.

— Quel est le prince dont vous parlez; cet homme dont la noblesse et la vertu dépassent ce qu'il y a de meilleur et de plus grand ici-bas ? »

Se tournant alors vers Carloman : « Le voilà, répondit l'accusé. Ce religieux dont vous ne connaissez pas l'origine, c'est Carloman qui régnait naguère sur la nation des Francs. Par amour pour Jésus-Christ, il a quitté un royaume et la gloire du monde. D'un si haut rang, il s'est humilié non pas seulement jusqu'à remplir les offices les plus vils, mais jusqu'à supporter les outrages d'un cuisinier. »

« A ces mots, ajoute le chroniqueur, auquel nous avons emprunté ce dialogue, les religieux quittent leurs sièges et, venant se prosterner devant le prince méconnu, le prient d'excuser leur ignorance. » En vain, Carloman s'agenouille-t-il à son tour, les suppliant de ne pas faire attention aux paroles qu'ils viennent d'entendre; il lui faut avouer sa royale origine et accepter leurs témoignages de respect et d'admiration.

L'humilité de Carloman triompha encore de cette nouvelle épreuve. En vain les religieux le pressèrent-ils d'accepter une des charges importantes de l'abbaye : il demeura inébranlable, et, grâce à son insistance, obtint de garder au milieu des Frères la place obscure qui lui avait été assignée.

L'abbé, cependant, ne voulut plus l'exposer aux mésaventures de la cuisine et lui confia la garde du troupeau.

Pendant de longues années, on vit le prince qui avait gouverné l'Etat le plus puissant de l'Europe, veiller avec sollicitude sur les brebis qu'il menait paître dans les champs.

Un jour, comme un pauvre petit agneau, fatigué par la longueur de la route, suivait en boitant le troupeau, le bon pasteur, plein de compassion, le prit sur ses épaules et revint au monastère, chargé de ce précieux fardeau. L'iconographie a immortalisé, dans des compositions pleines de naïveté, cet épisode de la vie du Saint, et notre gravure, en retraçant cette scène touchante, représente le véritable Agneau, qui, entouré d'un limbe lumineux, vient jeter un regard plein de complaisance sur l'humble moine qui triomphe des répugnances de la nature pour remplir tous les devoirs du bon pasteur.

Un autre jour, le Saint était assailli au milieu de la campagne par une troupe de brigands. A la vue de ces hommes qui viennent, l'épée à la main, fondre sur le troupeau, son ardeur guerrière se réveille et il s'élance, prêt à soutenir un combat inégal. Mais, saisi tout à coup d'une inspiration soudaine : « Mes amis, s'écrie-t-il, vous n'enlèverez aucune de ces brebis, car elles sont placées sous ma garde. Cependant, si vous désirez avoir une victime, tournez votre fureur contre Carloman. »

Les brigands, croyant voir devant eux un insensé, acceptent cette étrange proposition, ils laissent le troupeau paître paisiblement dans la prairie, mais se jetant sur le berger, ils l'accablent de coups, le dépouillent d'une partie de ses vêtements et le laissent harassé et demi-nu sur la place.

De retour au couvent, le Saint va trouver l'abbé et lui rend compte de sa conduite. Optat, voulant éprouver sa patience, lui adresse des reproches publics et le traite d'insensé. Carloman, qui, par sa présence d'esprit, a su, en se dévouant, conserver le troupeau, accepte joyeusement ces reproches immérités et, après avoir demandé une pénitence, retourne aux pâturages, laissant tous les Frères dans l'admiration d'une si grande humilité.

Ces exemples d'humilité et d'abnégation remplissaient de joie les anges du ciel qui se préparaient à rendre au prince dépouillé une couronne plus belle que celle qu'il avait laissée à son frère Pépin le Bref.

Carloman mourut vers 775, pendant un voyage diplomatique qu'il avait entrepris en France d'après les ordres de ses supérieurs. Ses reliques, un instant déposées à Vienne, furent transportées au mont Cassin, où elles sont demeurées longtemps vénérées des fidèles

Imp.-*Gérant*, E. Petithenry, 8, rue François Ier, Paris.

SAINTE HÉLÈNE

MÈRE DE CONSTANTIN-LE-GRAND

Fête le 18 août



Sainte Hélène retrouve le bois de la vraie Croix.

ORIGINE DE SAINTE HÉLÈNE

On a beaucoup discuté sur l'origine de sainte Hélène, mère du premier empereur chrétien. Les uns, et c'est le petit nombre, la croient originaire de Trêves, qui la revendique comme une de ses gloires les plus pures. D'autres, tels que les auteurs anglais du XVIe siècle, affirment qu'elle était fille d'un chef de tribus bretonnes connu sous le nom de Coël et que Colchester a eu le bonheur de la voir naître dans son sein.

Les Bollandistes, cités à ce propos par Darras, rapportent ainsi leur assertion. « Flavia Julia-Héléna, mère du grand Constantin, disent-ils, était fille du roi Coël, et naquit à Colchester. La tradition immémoriale s'en est conservée jusqu'à ce jour. En souvenir de leur illustre compatriote qui retrouva le bois sacré de la vraie Croix, les citoyens de Colchester ont adopté pour armes une croix neuve entre quatre couronnes. »

Cependant, malgré l'importance que l'on peut attacher au récit des auteurs susdits, n'est-il pas plus sûr de se fier aux paroles d'un saint évêque du IVe siècle, moins éloigné que les historiens anglais de l'époque où vivait sainte Hélène? Or, voici ce que dit saint Ambroise : « Hélène, première femme de Constance Chlore, qui ceignit depuis la couronne impériale, était, paraît-il, une humble fille d'étable. Noble fille d'étable, qui sut mettre tant de sollicitude dans la recherche de la crèche sacrée! Noble fille d'étable, à qui fut réservé de connaître l'étable de celui qui guérit les blessures de l'humanité déchue! Noble fille d'étable, qui préféra les abaissements du Christ aux dignités trompeuses du monde! Aussi, le Christ l'a-t-il élevée du fumier de l'étable au sommet des grandeurs humaines. » Ainsi parle l'Abeille de Milan. Il est donc plus vraisemblable de croire que sainte Hélène était originaire de Drépane en Bithynie, cité dont Constantin changea plus tard le nom en celui d'Hélenopolis.

A quelle année faut-il rapporter la conversion

d'Hélène? Les auteurs sont encore en désaccord sur ce point. Les uns assurent qu'elle ne devint chrétienne qu'après la conversion de Constantin, mais l'opinion la plus probable est qu'elle avait embrassé le christianisme avant son fils. — « Constantin, nous dit saint Paulin de Nole, doit plus à la piété de sa mère qu'à la sienne propre d'avoir été le premier empereur chrétien. »

Et, en effet, contrairement aux autres empereurs, Constance Chlore reconnaissait le vrai Dieu. Les prêtres chrétiens étaient admis à la cour de ce prince, où ils vivaient tranquilles, et pratiquaient en sécurité tous les devoirs de la religion chrétienne. Or, une telle bienveillance ne peut être attribuée qu'à l'influence d'Hélène chrétienne sur l'esprit de son royal époux.

« IN HOC VINCE »

Hélène avait été de bonne heure séparée de son fils Constantin ; car, en 293, Constance Chlore, nommé César par Maximien, fut obligé, pour recevoir la dignité qui lui était offerte, de se séparer d'Hélène, et de s'unir à Théodora, belle-fille de Maximien. Toutefois, bien que loin de sa mère, le jeune prince ne cessa d'adorer le vrai Dieu que son père lui-même adorait sans être chrétien, et dont celui-ci avait appris l'existence de sa première épouse. En outre, Hélène, éloignée de son fils, priait le Seigneur de l'éclairer sur la religion véritable de laquelle il était déjà si rapproché par ses croyances. Ses prières furent écoutées.

Bientôt, en effet, Constantin fut appelé à succéder à son père et à défendre la cause que ce dernier avait embrassée. Il se trouvait en ce moment en Grande-Bretagne où Constance venait de mourir. Les Romains gémissaient sous le joug de Maxence, son compétiteur, et levaient vers le jeune prince leurs mains suppliantes. Constantin, dont la valeur égalait le noble cœur, résolut de chasser le tyran de l'antique cité de Romulus. Avec une armée de braves, il se dirigea donc vers l'Italie. A son approche, Rome tressaillit et chanta sa délivrance. Maxence se prépara au combat. Les armées se trouvèrent en présence.

Or, un soir que le fils d'Hélène regardait les derniers rayons du soleil couchant, une merveille se présenta à ses yeux. Au-dessus de l'astre du jour, se dressait une croix radieuse sur laquelle se trouvaient écrits ces mots : *In hoc vince* : « C'est en ce signe que tu dois vaincre. » L'armée entière fut témoin de ce prodige. La nuit suivante, le Christ apparut à l'empereur. Il portait le même signe qui avait apparu la veille dans les airs. Il ordonna à Constantin de faire reproduire cette image sur les drapeaux de son armée, et lui promit qu'il serait victorieux s'il exécutait ces ordres.

A son réveil, le prince fit appeler des orfèvres, et, leur décrivant le signe qu'il avait vu, il leur commanda d'en exécuter un modèle enrichi d'or et de diamants. Ce modèle fut imité sur les drapeaux de chacune des légions.

Le combat s'engagea. Maxence, battu, prit la fuite, et se noya dans le Tibre avec une partie de son armée. Constantin rendit grâces au Dieu de sa mère qui fut au comble de la joie, à la vue des merveilles qui venaient de s'opérer. Le Sénat romain célébra le héros qui avait brisé ses chaînes, et fit élever en son honneur un arc-de-triomphe sur lequel l'empereur fit graver ces paroles : « Par ce signe salutaire, la vrai marque du courage, j'ai délivré votre ville du joug de la tyrannie, et j'ai rendu au Sénat et au peuple de Rome leur ancienne gloire. »

VERTUS DE SAINTE HÉLÈNE

Constantin célébra sa victoire, à son tour, par des réjouissances qu'il accorda au peuple romain. Mais il aimait et vénérait sa mère dans laquelle il voyait reluire un reflet de la perfection du Dieu qui lui avait apparu. Comme marque de piété filiale envers elle, il la fit proclamer *Augusta* (impératrice) dans toutes les armées et les provinces de son empire. En même temps, il ordonnait de frapper des médailles sur lesquelles serait marqué son nom : *Flavia Julia Helena.*

La sainte reine méritait ces honneurs. Mais elle plaçait bien au-dessus d'eux la gloire de servir humblement Jésus-Christ, car elle était persuadée de cette vérité : que servir Dieu, c'est régner ; *servire Deo, regnare est.* En conséquence, elle vivait sans faste et sans étalage de grandeurs. Nourrir les pauvres, donner aux uns de l'argent, aux autres des habits, à d'autres des habitations ou des terres, tel était son bonheur. Ses faveurs s'étendaient aux malheureux qui gémissaient dans les prisons, dans les mines, aux exilés et aux victimes de l'oppression. Rufin nous raconte que sa vertu était incomparable, et saint Grégoire nous assure que sa modestie enflammait les Romains d'enthousiasme.

En effet, le peuple voyait avec une joie mêlée parfois de larmes sa maîtresse venir en habits simples et ordinaires, prendre sa place dans les rangs des fidèles, dans les assemblées publiques, et surtout dans les églises.

Cet exemple était d'autant plus digne d'admiration qu'il était plus nouveau et plus rare. Quel prince, dans l'antiquité païenne, aurait osé se présenter ainsi à ses sujets ! La vertu chrétienne seule est capable de faire naître dans le cœur des rois et des grands, en général, de tels sentiments de modestie et d'humilité.

LA VRAIE CROIX

Telles étaient les vertus de la maîtresse du monde. Toutefois, l'amour qu'elle portait au Dieu crucifié la faisait songer souvent à cette terre bénie où ce Dieu avait accompli l'œuvre de notre rédemption.

Vers l'année 327, Hélène entreprit le pèlerinage de la Terre Sainte. Son voyage fut un triomphe continuel. Les peuples venaient en foule pour contempler le visage auguste d'une reine dont la renommée disait tant de merveilles. De son côté, notre Sainte s'efforçait de récompenser par des largesses sans nombre les hommages respectueux et enthousiastes tout ensemble de ses sujets.

Arrivée à Jérusalem, elle n'eut rien de plus empressé que de se diriger vers le Calvaire. Hélas! spectacle navrant pour un chrétien : un temple et une idole consacrés à la déesse de l'impureté souillaient l'endroit à jamais mémorable où le Dieu de toute sainteté avait voulu racheter le monde. Hélène, indignée, commande de détruire l'idole et le temple. En même temps, elle ordonne de faire des fouilles. Ses ordres sont exécutés à l'instant. Le temple et l'idole disparaissent, les fouilles commencent. L'ouvrage s'avance rapidement. La Sainte attend avec anxiété. Soudain on découvre une croix. On continue à creuser. Bientôt une seconde et une troisième croix apparaissent à leur tour. A côté, on trouve une planchette avec l'inscription hébraïque grecque et latine en lettres rouges, placée sur la croix par ordre de Pilate. Mais laquelle des trois croix est celle du Sauveur? Comment distinguer cette précieuse relique de l'instrument de supplice des deux larrons crucifiés avec Jésus?

Hélène est dans une grande inquiétude. Elle fait venir le bienheureux Macaire, patriarche de Jérusalem. Ce dernier propose de demander un miracle à la bonté divine pour reconnaître la Croix du Sauveur.

Il y avait dans la ville une dame qui souffrait depuis de longues années d'une maladie incurable. Le saint évêque fit appel à la piété du peuple, et après trois jours de jeûnes et de prières, il fit transporter chez la malade les trois croix. La reine le suivit. Le peuple se précipita vers la demeure de l'infortunée.

L'évêque appliqua sur elle une première croix. Rien ne se produisit. Une seconde fut approchée sans plus de résultat; restait la troisième. Les assistants attendaient avec impatience qu'on l'appliquât à son tour. De tous côtés, on entendait ces paroles : « La malade sera-t-elle guérie? Que fera-t-on si elle ne l'est pas? Comment reconnaîtra-t-on quelle est la vraie Croix? » Mais à peine la Croix a-t-elle touché le corps de la patiente que celle-ci s'écrie avec transports : « Je suis guérie! je suis guérie! »

A ces mots, des cris d'enthousiasme éclatent partout. Ce sont des chants de gloire et d'actions de grâces. Hélène partage l'émotion générale. Elle appelle des orfèvres, et leur commande plusieurs reliquaires en or ornés de pierres précieuses. En même temps, elle envoie à son fils les clous qui avaient servi à transpercer les pieds et les mains du Sauveur. Elle lui conseille d'en mettre une partie à son casque, et l'autre à la bride de son cheval : « Armé de la sorte, lui dit-elle, vous pourrez marcher sans crainte contre vos ennemis; car, le Dieu qui a vaincu le prince de ce monde saura bien mettre en fuite ceux qui voudraient encore le défendre. »

C'est à dater de cette époque, que, grâce aux munificences de sainte Hélène, la Terre Sainte vit s'élever dans les lieux sanctifiés par le Sauveur ces basiliques grandioses dont les ruines font encore aujourd'hui l'admiration des voyageurs et des pèlerins.

Quant à la vraie Croix, la plus grande partie fut déposée dans la basilique construite sur le Calvaire; une autre partie fut donnée à la ville de Constantinople, et enfin un troisième fragment fut envoyé à Rome pour être placé dans l'église que Constantin et sa mère avaient fait construire dans le palais de Sessorius, et qui porta depuis le nom de *Sainte-Croix de Jérusalem*. Dans cette basilique, l'une des plus chères à la piété chrétienne, on conserve encore aujourd'hui le titre de la Croix et l'un des clous des pieds ou des mains du divin Sauveur.

MORT DE SAINTE HÉLÈNE — SES RELIQUES

Sainte Hélène avait alors plus de quatre-vingts ans (328.) A son retour à Rome, elle se sentit défaillir. Sa dernière heure était proche. Son fils ne la quitta plus un instant. Elle l'entretint sur la manière de gouverner ses peuples avec sagesse et grandeur. Constantin versait des larmes. Il tenait la main de sa mère qui expira ainsi entourée des tendresses d'un fils qu'elle avait le bonheur de voir chrétien avant sa mort. Les funérailles se firent avec grande solennité. Les restes vénérables de la sainte impératrice furent placés dans une urne de porphyre que l'on renferma dans un mausolée en briques.

En 849, une partie des reliques de sainte Hélène fut transportée à l'abbaye de Hautvilliers, près de Reims. L'autre partie resta sous un autel de l'*Ara Cœli* à Rome. Au moment de la Révolution, les religieux de Hautvilliers mirent ce précieux dépôt en sûreté, et en firent ensuite don à la confrérie du Saint-Sépulcre de Paris en 1827. Il fut déposé dans une châsse de bois doré, et placé à l'église Saint-Leu de la même ville. Quelques années plus tard, une partie de cette relique fut donnée à l'église de Reims.

MIRACLES DIVERS — VICTOIRE SUR LES DÉMONS

Transportées à l'abbaye de Hautvilliers, les reliques de sainte Hélène furent l'objet d'un culte spécial de la part des populations rémoises et autres. Des miracles sans nombre attestèrent la sainteté et la puissance de la bienheureuse impératrice : guérisons de paralysies, d'apoplexies, de cécités, de mutismes, etc. Mais les plus remarquables sinon les plus importants sont ceux par lesquels la Sainte manifesta son pouvoir sur les démons. Ce genre de miracle atteste d'une manière toute particulière la puissance que Dieu accorde sur les princes des ténèbres à ceux qui ont su vaincre la chair et le monde ici-bas.

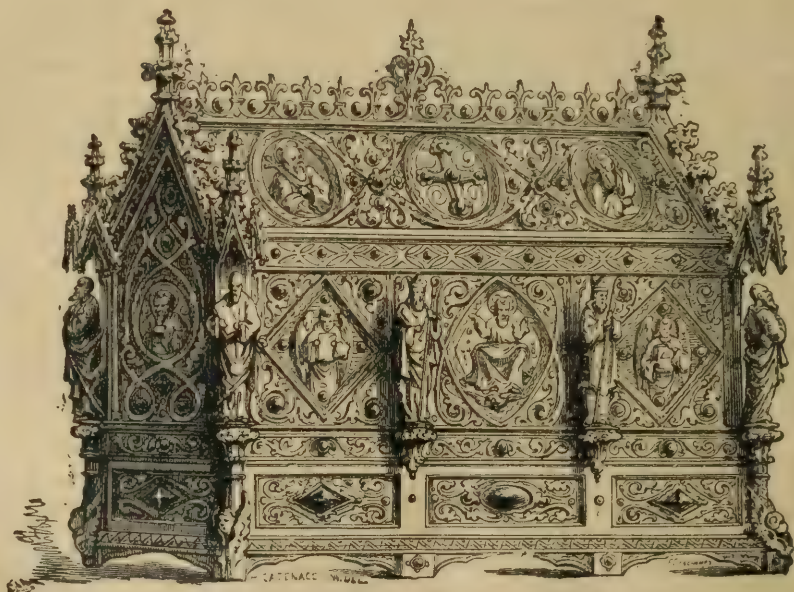
Un enfant de Reims, fils d'un nommé Périllon, fut ensorcelé par une vieille femme qui lui avait donné une pomme à manger. A peine avait-il fini de la manger qu'il fut possédé du démon et senti de violentes douleurs dans les entrailles. Son corps s'enfle, ses bras s'étendent en proie à des contorsions nerveuses qui durent des heures entières, sa tête est agitée d'un tremblement convulsif sans qu'il puisse la calmer pendant l'espace de six semaines. A ces douleurs étranges vient s'ajouter un phénomène qui attire l'attention des médecins : une voix sonore et vibrante se fait entendre dans les entrailles de l'enfant. Les

remèdes sont inutiles. Ses parents sont dans une désolation extrême. Que faire? Un médecin leur déclare enfin que l'enfant n'a pas de maladie, mais qu'il est ensorcelé. Aussitôt, ils mènent François à Hautvilliers. Là, ils commencent une neuvaine à sainte Hélène. Leur ferveur est grande : Dieu ne peut rester sourd à leurs prières, et le quatrième jour de la neuvaine l'enfant est complètement guéri.

Une jeune fille était grandement tourmentée par le démon, qui la faisait beaucoup souffrir depuis dix-huit ans. Dès qu'elle eut entendu parler des merveilles qui se faisaient à Hautvilliers, elle s'empressa de s'y rendre. Elle s'appelait Jeanne Bloquet et habitait à Brugny. Elle était connue dans tous les pays environnants. Aussi, quand on sut qu'elle se rendait à Hautvilliers, une foule de curieux la suivirent pour être témoins d'un miracle qu'ils réputaient comme certain, tant était grande la confiance qu'on avait en sainte Hélène. Arrivée à l'abbaye, la jeune fille entendit la messe. Elle alla ensuite prier au tombeau de la Sainte. Tous les regards se portent sur elle. Beaucoup se disent les uns aux autres : « Nous allons voir le diable sortir ». D'autres, moins confiants, commencent à douter, en disant : « Elle aurait dû être guérie pendant la messe; sainte Hélène n'a peut-être pas assez de pouvoir sur le démon qui la tourmente. » Soudain, la jeune fille fait des contorsions effrayantes. Les yeux sortent de leur orbite. Elle vomit une grenouille, une pierre traversée de cinq grandes épingles, des os, une pièce de lanterne, une pêche, une peau verte remplie d'aiguilles, des limaçons, etc. Les vomissements durent plus d'un quart d'heure. Les assistants sont remplis de stupeur. Jeanne cesse enfin de vomir : elle était guérie.

Ce prodige extraordinaire se répandit à plus de vingt lieues à la ronde, et de toutes parts on accourut pour obtenir de semblables guérisons. Une autre jeune fille était également ensorcelée. Des cris de grenouilles se faisaient entendre dans ses entrailles. Elle va à Hautvilliers, elle est pareillement guérie après avoir vomi plusieurs grands lézards vivants, sous la forme desquels les démons s'échappèrent de son corps.

Les attaques sensibles des démons sont relativement rares, mais qui est à l'abri de leurs attaques invisibles? Il importe donc à tous de prier sainte Hélène pour triompher de toutes les embûches des mauvais esprits, et remporter sur eux la victoire, à l'aide de la croix du divin Sauveur que cette glorieuse Sainte a tant honorée et aimée.



Imp.-*gérant* : E. Petithenry, 8, rue François Ier, Paris.

SAINT LOUIS D'ANJOU

ÉVÊQUE DE TOULOUSE, DE L'ORDRE DES FRÈRES MINEURS

Fête le 19 août.



Saint Louis d'Anjou, évêque de Toulouse, renonce à la couronne royale en faveur de son frère et reçoit en retour la couronne céleste, que deux anges tiennent suspendue sur sa tête.

D'après un tableau de Simon de Sienne (1320) à San-Lorenzo, Naples.

Voici une des plus belles fleurs de sainteté qui s'épanouirent en si grand nombre au moyen âge sur le sol toujours fécond de l'Eglise. Saint Louis de Toulouse fut, au XIIIe siècle, ce que saint Louis de Gonzague devait être au XVIe. Au reste, la sainteté était comme le plus bel apanage de sa royale famille. Fils de Charles II *le boiteux*, comte d'Anjou et de Provence, roi de Naples et de Jérusalem, il avait devant lui, dans trois générations de saints, un exemple illustre de l'union de toutes les vertus chrétiennes avec la majesté souveraine. Ainsi, du côté de son père, nous comptons le modèle des rois, saint Louis de France, la bienheureuse Isabelle, saint Ferdinand de Castille; du côté de sa mère, Marie de Hongrie, sainte Hedwige, la *chère* sainte Elisabeth de Hongrie, sainte Elisabeth de Portugal, les bienheureuses Agnès de Bohême, Cunégonde, Yolande, Marguerite de Hongrie et Salomé.

Notre Saint ne dérogea point à cette illustre parenté. Né en 1274, au château de Brignoles en Provence, il reçut, sur les fonts du baptême, le nom de Louis, en mémoire de son grand-oncle, le saint roi de France. Le jeune prince donna dès le berceau des gages de la sublime destinée que Dieu lui réservait : il n'avait d'ailleurs qu'à ouvrir son cœur aux pieuses leçons de sa mère, Marie de Hongrie, dont l'unique préocupation, à l'exemple de sa tante, la grande sainte Elisabeth, était de faire de ses nombreux enfants (ils étaient onze) des serviteurs fidèles du Roi des rois, en faisant tomber sur eux cette rosée divine de la piété qui féconde et embellit la vie

Ce qui distingua surtout notre Saint dès ses plus jeunes années, ce fut une pureté d'âme et de corps vraiment angélique; jamais il ne ternit de l'ombre la plus légère ce précieux trésor. Pour le préserver de toute atteinte, il observait dans ses paroles et dans ses actes la plus grande réserve et une exquise modestie. Les délices de la cour, au sein de laquelle il vivait, étaient pour cette âme prédestinée une sorte d'épreuve dont elle triomphait en redoublant de pratiques pieuses et de privations, et en domptant par la pénitence son tendre corps, élevé dans la délicatesse. Souvent, au témoignage de sa mère, on le surprit couché, pour prendre son repos, sur le tapis à côté de son lit. Sous ses plus beaux habits, ce jeune et innocent prince portait toujours contre sa peau de rudes étamines.

Mais tandis que Louis se traitait si rigoureusement lui-même, son cœur compatissant débordait de charité et de tendresse envers les membres souffrants de Jésus-Christ. Dans l'ardeur de cette charité, il allait souvent dans les offices et dans les cuisines du château pour y ramasser quelques restes qu'il portait avec soin à la dérobée, aux pauvres affamés. Ces pieux larcins éveillèrent contre lui le mécontentement des officiers de la maison qui en informèrent le roi son père.

Or, un jour qu'il sortait des cuisines avec des vivres qu'il avait pris de la sorte pour ses chers pauvres, il se trouva tout à coup en face de son père qui lui dit : « Que portes-tu là? » Louis, un peu effrayé par cette rencontre inattendue, ouvrit en tremblant son manteau; mais il n'y avait plus qu'un magnifique bouquet de fleurs : cela surprit d'autant plus le roi que l'on était alors au cœur de l'hiver. Le même miracle est arrivé à sainte Elisabeth de Hongrie, aïeule de notre Saint, et à plusieurs autres serviteurs de Dieu. Louis profita de la profonde impression que ce prodige avait fait sur son père, pour multiplier à l'excès ses pieuses largesses.

LA CAPTIVITÉ

Hélas! le malheur des temps vint bientôt mettre fin à ce merveilleux dévouement en condamnant notre Saint à une longue et inquiétante captivité. En effet, la guerre ayant éclaté entre Charles d'Anjou, roi de Naples et Pierre III d'Aragon, Charles II d'Anjou, fils du roi de Naples et père de notre Saint, fut fait prisonnier par l'amiral aragonais, Roger de Loria, et jeté dans les fers à Barcelone. Mais ce prince apprit bientôt la mort de son père, dont la succession lui appartenait; il obtint alors du roi d'Aragon sa mise en liberté et alla prendre possession du trône de Naples, sous le nom de Charles II, dit *le boiteux* (1288). Cependant, il ne put secouer ses chaînes qu'à la condition de donner pour otages trois de ses fils et cinquante gentilshommes de Provence. Ces trois prisonniers de sang royal furent saint Louis et ses deux frères, les princes Robert et Raymond. C'est ainsi, remarque un hagiographe, que notre Saint rendit la liberté à celui à qui, après Dieu, il devait la vie.

Cette captivité devait durer sept ans, et, pour comble de malheur, les augustes prisonniers furent traités avec la plus extrême rigueur; mais, comme Louis aimait sincèrement son Dieu, il l'aima dans les épreuves de son étroite prison comme au sein des délices du palais; ses frères et leurs compagnons de captivité trouvèrent toujours en lui un modèle et un ange consolateur.

Jamais il ne pria Dieu de rompre ses liens, sauf une fois, et encore le fit-il avec cette clause : « Si cela importe à mon salut. » C'est ainsi que l'innocent prince croissait et fleurissait au milieu des amertumes, comme le lis entre les épines et répandait autour de lui le parfum de la patience et de la résignation.

Mais il ne se contenta pas de faire de nécessité vertu; aux souffrances inévitables de sa dure captivité, il ajoutait des pénitences volontaires, et imposait à ses sens le joug le plus rigoureux; il mangeait peu, jeûnait plusieurs fois la semaine, et portait sur lui de grosses chaînes qui servaient en même temps à ceindre ses reins. C'est qu'en effet, s'il aimait les chaînes matérielles qui le retenaient captif, comme un vaillant soldat de l'amour de Dieu, il aspirait de tout son cœur à briser les liens dont la chair et les passions veulent charger l'homme. Il voulait à tout prix régner en souverain sur ses passions vaincues.

Pendant qu'il était encore dans sa prison de Barcelone, un certain seigneur, voulant mettre à l'épreuve son innocence, osa lui conseiller une mauvaise action. Louis se retourna vers lui, vivement indigné : « Eh quoi! s'écria-t-il, n'est-ce pas assez que mon corps soit retenu dans une dure captivité? Voulez-vous encore jeter mon âme dans l'esclavage? Si mes membres sont enchaînés, du moins que mon cœur soit libre! Dieu me préserve de précipiter mon corps et mon âme dans l'enfer. »

PIÉTÉ DE SAINT LOUIS
SA CHARITÉ POUR LES PAUVRES ET LES LÉPREUX

Une vertu si rare et si courageuse ne pouvait avoir pour fondement que la piété la plus vive et la pratique de la plus ardente charité; aussi ces deux fleurs que nous avons vues germer pour ainsi dire chez notre Saint, dès le berceau, s'épanouirent alors avec le plus bel éclat. Pour se

maintenir dans l'amour de Dieu, il n'avait pas de secours plus efficace que de communier souvent et d'assister, quoique laïque, à l'office canonial, avec un empressement et un respect sans égal, reprenant sévèrement, dit l'hagiographe, ceux qui allaient trop vite ou qui troublaient de quelque manière que ce fût ces saints exercices. Rien ne saurait exprimer la ferveur, l'amour, la tendre dévotion que lui inspirait le sacrifice toujours renouvelé de l'auguste Victime du Calvaire; aussi célébrait-il avec une pieuse et reconnaissante vénération ces saints jours où l'Église rappelle à ses enfants l'ineffable mystère de notre Rédemption. C'est pour cela qu'il voulut toujours porter sur ses vêtements, jusqu'au moment où il revêtit l'habit de saint François, la croix que l'on donnait alors aux soldats de la Terre Sainte.

Dès son enfance, ainsi que nous l'avons déjà dit, il n'avait pu supporter la vue d'un pauvre sans se sentir percé de douleur ; maintenant que son père n'était plus là pour modérer les pieux excès de sa libéralité, il s'y abandonnait sans réserve. Mais, à l'exemple de ses glorieux ancêtres, le roi saint Louis et sainte Elisabeth, parmi les malheureux qui attiraient sa tendre compassion, les lépreux occupaient la plus large part ; le caractère mystérieux de leur infortune en faisait les plus touchantes images du Sauveur couvert de la lèpre de nos péchés. Triomphant du sentiment de frayeur qui retenait ces malheureux loin de la société des hommes, Louis allait les trouver dans leurs affreuses retraites; avec ses belles mains, blanches comme l'ivoire, dit son hagiographe, le jeune prince lavait lui-même leurs membres, pansait leurs plaies, nettoyait leurs ulcères et ne les quittait qu'après les avoir baisés avec une tendresse vraiment maternelle. Un jour de Jeudi-Saint, comme il allait, accompagné du prince Robert, visiter église des Templiers, il se trouva tout à coup en face d'un de ces infortunés dont l'aspect était souverainement repoussant; il eût voulut l'embrasser, mais il se retint, pour ne pas blesser la délicatesse de son frère. Le lendemain, il rencontre ce même lépreux. Imitant alors le Roi des rois qui, à pareil jour, du haut de la croix, avait donné aux hommes pécheurs le baiser suprême de la réconciliation, l'héritier des rois de Naples appelle le lépreux, se prosterne devant lui et baise humblement ses plaies et ses ulcères. Le prince Robert, électrisé par cet acte héroïque, méprise à son tour les précautions qui l'éloignaient de cet être malheureux et serre tendrement sur son cœur celui qui n'avait d'abord été pour lui qu'un objet d'horreur. Tous ces traits touchants, épars çà et là sur le champ des traditions populaires et des écrivains contemporains, ont été glanés avec amour et réunis en une même gerbe par le T. R. P. Léon, dans son *Auréole séraphique*, où nous les avons nous-mêmes recueillis avec reconnaissance.

LA DÉLIVRANCE — SAINT LOUIS RENONCE A LA COURONNE DE NAPLES — LE PAIN DE L'AUMONE CHANGÉ EN LINGOTS D'OR

Un traité de paix signé à Oléron en 1291 vint enfin rompre les liens qui le retenaient en Aragon, depuis sept ans; mais il put croire un moment que sa liberté allait lui imposer un joug mille fois plus rigoureux. Son père, Charles II, avait projeté de l'unir en mariage à la sœur du jeune roi d'Aragon, Jacques II *le Juste*, qui, de son côté, devait épouser la princesse Blanche, sœur de notre Saint. Aux yeux de la politique humaine, cette double alliance devait à jamais cimenter la paix entre les deux royaumes. Mais tous les assauts, toutes les industries mises en jeu par son père vinrent échouer devant son inébranlable fermeté : « Jésus-Christ est toute ma richesse, répondit-il, lui seul me suffit. Toute abondance qui n'est pas mon Dieu n'est pour moi que disette. »

Peu de temps après leur délivrance, comme ils revenaient dans leur patrie, Louis et ses deux frères rencontrent à Florence leur pieuse mère. A la vue de ses enfants séparés d'elle depuis sept longues années, le cœur maternel de Marie de Hongrie déborde de joie; elle se précipite dans leurs bras pour se presser sur son sein, mais Louis ne leva point ses regards pour considérer le visage de sa mère. « Eh quoi! mon fils, lui dit alors celle-ci étonnée, ne suis-je pas votre mère, et la tendresse d'une mère saurait-elle déplaire à Dieu? — Vous êtes ma mère, je le sais, répondit l'angélique jeune homme, mais je n'ignore pas non plus que vous êtes une femme, et ma réserve plaît à Dieu. » Ces paroles paraîtront rigides de la part d'un fils retrouvant sa mère après une longue absence. Mais n'oublions pas que Dieu appelait ce jeune Saint à une grande perfection, et voulait le donner au monde comme un limpide miroir de pureté et d'innocence. Aussi l'Eglise, dans son gracieux langage, le désigne-t-elle sous les plus pures images. Elle l'appelle une Rose printanière de charité, un Lis de virginité, une Etoile brillante, un Vase de sainteté. Au reste, nous verrons bientôt comment Dieu justifia lui-même ces titres de son serviteur par les plus éclatants prodiges.

Une fois entré dans la voie de l'abnégation et du sacrifice, il s'abandonna sans réserve à son penchant naturel de se livrer tout entier au service de Dieu. La mort de son frère aîné le laissait héritier présomptif de la couronne de Naples : Louis y renonça absolument pour recevoir une autre couronne, nous voulons dire le diadème impérissable du sacerdoce. Pour se préparer à cette investiture sublime, non moins que pour satisfaire au désir de la pauvreté évangélique qui lui brûlait le cœur, il se hâta de prendre place sous l'humble bannière du séraphin d'Assise, le glorieux pauvre du Christ, sur les traces duquel une sorte d'entraînement irrésistible l'excitait à marcher. Après s'être ainsi dépouillé de la pourpre royale et de sa glorieuse armure pour se revêtir de l'habit de saint François, Louis n'avait plus désormais qu'un désir : mourir sous ces insignes d'un dernier triomphe sur la chair et le sang.

Les Romains ne purent contempler sans émotion le descendant des maisons royales de France, de Naples et de Hongrie, parcourant les rues de la ville, revêtu d'un misérable manteau de couleur brune, la besace sur l'épaule et mendiant son pain comme le dernier des pauvres et des indigents. Son père, le rencontrant un jour dans cet état, ne put se défendre d'une certaine irritation. « Allez, dit-il à un officier de sa suite, allez lui dire de ma part s'il estime faire grand honneur aux royaumes de France et de Naples, en échangeant ses vêtements royaux contre la besace du mendiant. » L'officier accomplit aussitôt son message. « Votre reproche est tout à fait injuste, lui répondit le saint religieux; voyez vous-même. » Et ouvrant sa besace, il montra à son interlocuteur stupéfait les morceaux de pain qu'il avait quêtés et qui s'étaient

changés en beaux lingots d'or, brillants comme des étoiles.

Mais précisément parce qu'il avait su dessécher dans son cœur jusqu'aux dernières racines des gloires mondaines, Dieu voulut l'élever sur un trône bien autrement noble que celui de Naples et il l'appela à siéger parmi les princes de son Eglise.

LOUIS, ÉVÊQUE DE TOULOUSE

A peine notre Saint avait-il consommé son sacrifice par la profession religieuse au couvent de l'*Ara-Cœli*, à Rome, véritable reliquaire de souvenirs sacrés (qui vient d'être brisé par les coups sacrilèges des niveleurs révolutionnaires), que le pape Boniface VIII le nommait au gouvernement de l'Eglise de Toulouse, restée veuve par la mort de son dernier pasteur, Hugues Mascaron. Saint Louis n'avait que vingt-deux ans à peine : son humilité espérait trouver derrière son âge un rempart assuré, mais le pape, après avoir exalté sa rare connaissance des lettres, l'innocence de sa vie, déclare que ses éminentes vertus sont une large compensation du défaut d'âge, et en vertu de son autorité apostolique, il accorde la dispense nécessaire.

Saint Louis dut donc se soumettre à la volonté de Dieu qui avait parlé par la bouche de son Vicaire. Il ne put cependant se résigner à dépouiller l'humble bure de Frère Mineur pour revêtir l'habit ecclésiastique, et c'est à l'ombre de cette glorieuse bannière de la pauvreté qu'il viendra sans cesse se reposer au sein des pompes inévitables de l'épiscopat.

L'ENTRÉE DANS LA VILLE ÉPISCOPALE
LE BAISER DU LÉPREUX — LES PERLES DES PAUVRES

Peu de jours après, Louis, muni de la bénédiction du Souverain Pontife, dit un dernier adieu aux membres de sa famille et prit le chemin de son diocèse. « Durant le voyage, dit le R. P. Léon, il oubliait volontiers son titre d'évêque et de prince, pour ne se souvenir que des abaissements du Sauveur. » A Florence, ses frères du couvent de *Sainte-Croix* le conduirent dans une chambre ornée avec art par de riches tentures marquées aux armes de France et de Sicile. A la vue de ce luxueux appareil : « Ce n'est point là, s'écria l'humble religieux, la cellule d'un Frère Mineur, mais le palais d'un prince du monde. » On enlève aussitôt tout objet superflu et on ne laisse que le lit. Non encore satisfait, notre Saint étend son manteau sur les froides pierres du pavé et y prend le repos de la nuit.

L'entrée de l'humble religieux dans sa ville de Toulouse fut une véritable marche triomphale. A la seule vue de son chaste maintien et de la sérénité virginale de tous ses traits, un pécheur qui croupissait depuis longtemps dans de criminelles habitudes et qui s'était glissé, lui aussi, dans les rangs de la population émue, fut saisi d'un violent repentir de ses fautes, et s'écria : « Notre évêque est un saint. »

L'humble Frère Mineur, placé tout à coup sur le chandelier de la maison de Dieu, ne vit dans l'épiscopat qu'un nouveau et plus vaste champ pour exercer son zèle et son amour pour les pauvres, et donner l'exemple des plus solides vertus. Tous les jours il allait visiter les indigents dans les hôpitaux et dans leurs demeures, souvent repoussantes par la saleté et le mauvais air. « Un jour qu'il assistait à une messe solennelle, dit Marc de Lisbonne, le ministre qui présentait la paix omit de la donner à un pauvre lépreux; à cette vue, le pieux prélat se lève, s'approche du lépreux et l'embrasse après s'être agenouillé devant lui. »

Une autre fois, comme il passait près d'une chétive cabane, une pauvre femme, couchée sur un misérable lit de douleur, demande à se confesser. Le Saint s'y rend aussitôt lui-même, console la souffrante par ses douces et affectueuses paroles, et ne la quitte qu'en lui laissant un don généreux. Au sortir de cet asile de la misère, ses serviteurs lui firent remarquer que son habit était couvert de vermine. « Ce sont là, dit l'évêque en souriant, les perles des pauvres. »

LA LONGUE COURSE D'UNE COURTE VIE — LA MÈRE DE SAINT LOUIS — LA NOBLE FAMILLE PECCI

Mais, dit le R. P. Léon, « il semble que Dieu ait voulu seulement montrer à la terre cet héroïque Pontife. » A peine âgé de vingt-trois ans, il avait déjà rempli la course d'une longue vie, écoulée tout entière dans une sorte d'enfance céleste, à laquelle le royaume du ciel a été promis. A la fleur de son âge, il était mûr pour l'éternité, et Dieu ne le retint pas longtemps loin de sa vraie patrie. Au retour d'un voyage en Catalogne, qu'il fit pour visiter Blanche, sa sœur, reine d'Aragon, il prit la route de Rome où, pour la seconde fois, il allait solliciter la grâce de déposer le fardeau de l'épiscopat. Retenu par son père, il s'arrête à Brignoles, où il était venu au monde; mais une fièvre violente le saisit le 4 août 1297, et le 19 du même mois sa belle âme allait prendre place au sein des phalanges angéliques, après avoir murmuré une dernière fois le doux nom de Marie! Il était dans la seconde année de son épiscopat. A peine eut-il rendu le dernier soupir, raconte Wadding, qu'une rose d'une merveilleuse beauté sortit soudain de sa bouche angélique, et un saint religieux vit son âme s'élever vers le ciel, au milieu d'un cortège d'esprits célestes qui chantaient : « Ainsi sont honorés ceux qui ont servi Dieu dans l'innocence et la pureté. »

Le corps du saint évêque, d'abord enseveli dans l'église des Frères Mineurs de Marseille, en fut plus tard enlevé par Alphonse V, roi d'Aragon, et déposé dans la cathédrale de Valence (1423).

Le 7 avril 1317, saint Louis fut solennellement canonisé par le pape Jean XXII, qui avait été son précepteur. « On conçoit, dit M. l'abbé Darras, quelle dut être la consolation du Souverain Pontife, en plaçant sur les autels le prince dont il avait élevé la jeunesse. La mère du nouveau Saint, la veuve de Charles II, la pieuse Marie de Hongrie, vivait encore..... Une mère, une reine qui voit son fils l'objet d'un culte public, qui peut lui offrir son encens et ses vœux, recueillir ses reliques sacrées, les environner de tout ce que l'amour et la vénération imaginent de plus précieux, c'est peut-être la situation la plus touchante que l'esprit humain puisse se figurer. »

Au milieu du siècle dernier, les représentants d'une noble famille italienne, le comte Charles Pecci et son épouse Marie Jacovacci se désolaient de se voir sans enfants. En 1767, sur le conseil d'un Père Franciscain, la comtesse fit une neuvaine à saint Louis de Toulouse : elle fut exaucée et obtint la naissance d'un fils, qui fut nommé Louis, en souvenir de son céleste protecteur. Louis Pecci fut le père de Joachim Pecci, aujourd'hui pape, sous le nom de Léon XIII.

Imp.-*gérant :* E PETITHENRY, 8, rue François Ier, Paris.

SAINT BERNARD

ABBÉ DE CLAIRVAUX ET DOCTEUR DE L'ÉGLISE

Fête le 20 août.



Portrait de saint Bernard.

D'après des documents authentiques.

LA PRIÈRE A CITEAUX — TRENTE VOCATIONS

De fervents religieux s'étaient réunis dans un vallon solitaire de la Bourgogne, nommé Citeaux, où ils avaient construit un couvent. Ils observaient la règle de Saint-Benoît dans toute son intégrité, et même y ajoutaient de nouvelles rigueurs. Après saint Robert et saint Albéric, saint Etienne Harding les conduisait dans le chemin de la perfection. Dans toute la contrée, on

admirait leurs vertus, leur amour de la prière et du silence, leur courage dans les austérités et le travail; mais presque personne n'osait se joindre à eux pour embrasser leur genre de vie, tant étaient grandes leur pauvreté et leurs pénitences.

Cependant saint Etienne et ses religieux adressaient souvent au Seigneur de ferventes prières, afin que, si leur manière de vivre lui était agréable, il daignât leur envoyer de nouveaux compagnons pour la continuer après eux. Mais les années se passaient; de nouveaux religieux ne venaient point remplacer ceux qui allaient recevoir au ciel une couronne si laborieusement conquise, et la communauté diminuait peu à peu. Sans se décourager, les bons moines redoublaient leurs prières, confiants en la bonté de Dieu, qui, parfois, ne diffère d'exaucer que pour donner davantage.

Or, un jour, on vit arriver à la porte du monastère un jeune seigneur de vingt-trois ans, d'une taille avantageuse, d'une distinction remarquable, d'un visage admirablement beau, où se reflétait un étonnant mélange de douceur et d'intrépidité. Il était suivi d'une trentaine d'autres gentilshommes, ses amis, ses parents ou ses frères, qui tous ensemble avaient renoncé au monde et venaient avec lui se consacrer à Dieu au monastère de Cîteaux.

Ce jeune seigneur était saint Bernard, dont nous allons raconter ici l'histoire.

UNE SAINTE MÈRE ET SON FILS

Bernard, qui devait être l'une des plus belles gloires de l'Eglise et de la France, naquit en 1091, au château de Fontaine, près de Dijon. Son père était le vertueux et noble seigneur Técelin, et sa mère, la bienheureuse Aleth (ou Alix) de Montbard, parente des ducs de Bourgogne. Bernard fut le troisième des sept enfants qu'Aleth donna à son mari, ou plutôt à Dieu : car cette pieuse mère avait la louable coutume d'offrir au Seigneur ses enfants aussitôt après leur naissance.

Dès que l'enfant fut en âge d'étudier, Técelin et Aleth songèrent à lui donner des maîtres chrétiens pour l'instruire : ils le confièrent aux prêtres qui desservaient l'église de Châtillon-sur-Seine. Ces bons ecclésiastiques furent bien payés plus tard de leurs soins, par leur saint élève, car, devenu à son tour leur maître dans le chemin de la vertu, il leur procura le moyen de s'élever à une plus grande perfection, en leur faisant adopter les pratiques de la vie religieuse, sous la règle de Saint-Augustin.

Bernard surpassa bientôt ses compagnons dans l'étude, tout en restant leur modèle dans la vertu. Sa tendre piété lui rendait chers le silence et la retraite : il était humble, modeste et docile; il ne résistait jamais à la voix de ses maîtres ou de ses parents.

Un incident vint un jour mettre en lumière la vivacité de sa foi. Il était malade au lit, en proie à un violent mal de tête. Les médecins ne réussissant pas à le soulager, certaines personnes du château (sans doute à l'insu de ses parents) eurent l'idée d'appeler une vieille femme qui se vantait de guérir toutes les maladies, à l'aide de certaines paroles magiques.

L'enfant n'eut pas plus tôt aperçu cette femme, et appris le but superstitieux de sa visite, que, saisi d'une sainte indignation, il la chassa immédiatement de sa chambre. Pour le récompenser de cet acte de courage, Dieu lui rendit à l'instant la santé.

L'ÉPREUVE — COMBATS ET VICTOIRES

Bernard arriva ainsi à l'âge de dix-neuf ans, pur comme un ange, pieux comme un moine, ardent et brave comme un chevalier de France. Toutes les séductions du monde s'offraient devant ses yeux, quand il perdit sa bienheureuse mère Aleth.

« Trois ennemis jettent sur nous leurs filets pour nous perdre, dit l'apôtre Jean : la concupiscence des yeux, la concupiscence de la chair et l'orgueil de la vie. » Ces ennemis se dressaient devant notre jeune héros avec une dangereuse audace.

Ses yeux pouvaient se repaître du spectacle des richesses que lui offrait sa famille ou que son industrie et son épée pouvaient conquérir. Mais Bernard se souvenait de la parole du divin Maître : « A quoi sert à l'homme de gagner le monde entier, s'il vient à perdre son âme? »

Les charmes dont la nature avait doué ce jeune seigneur étaient tels, dit un historien, qu'il était un danger pour le monde, comme le monde était un danger pour lui. Mais sa promptitude à repousser la tentation dès qu'elle se présentait le rendit fidèle à la grâce; et un jour qu'une rencontre imprévue avait soudain éveillé en lui le feu de la concupiscence, il courut se plonger jusqu'au cou dans un étang glacé et y resta longtemps.

L'orgueil et l'ambition se présentaient à leur tour. Déjà les frères aînés de Bernard se distinguaient dans les armées, pourquoi ne les surpasserait-il pas? — Quelques-uns lui conseillaient de se faire un nom dans les sciences humaines, dont son esprit curieux et pénétrant lui rendait l'accès agréable et facile. Mais Bernard a dit lui-même plus tard : « Il y a des hommes qui ne veulent apprendre que pour savoir, et c'est une curiosité blâmable; d'autres ne veulent apprendre que pour être regardés comme savants, et c'est une vanité ridicule; d'autres n'apprennent que pour trafiquer de leur science, et ce trafic est digne de mépris. Quand donc les connaissances sont-elles bonnes et salutaires? « Elles sont bonnes, répond le Psalmiste, quand on les met en pratique.» Et celui-là est coupable, ajoute l'apôtre saint Jacques, qui, ayant la science du bien qu'il doit faire, ne le fait pas. »

Cependant, bien que décidé à préférer toujours l'amour de Dieu et le salut de son âme à tout le reste, Bernard hésitait encore sur le choix de la carrière qu'il devait embrasser et priait Dieu de l'éclairer.

Sur ces entrefaites, il dut aller visiter ses frères, qui étaient avec le duc de Bourgogne, au siège de Grancey. En route, ses perplexités augmentèrent et il entra dans une église où il supplia le Seigneur, avec beaucoup de larmes, de lui faire connaître sa volonté et de lui donner le courage de la suivre.

A ce moment, la lumière de la grâce acheva de l'éclairer sur la vanité du monde et l'infinie beauté de Dieu. Il se releva avec la forte résolution de tout quitter pour aller se faire moine à Cîteaux.

Cette décision souleva d'abord de vives oppositions auprès de ses frères, mais Bernard plaida si bien sa cause que deux de ses frères se déclarèrent prêts à le suivre : c'étaient Guido et Barthélemy. Leur oncle Gauldry exprima le même sentiment. Deux autres frères du Saint, nommés André et Gérard, déjà engagés dans la carrière militaire, et officiers distingués, hésitaient à imiter leur exemple : mais André fut décidé par

une apparition de leur bienheureuse mère Aleth. Gérard, fait prisonnier dans une bataille et délivré miraculeusement, vint alors rejoindre ses frères.

Bernard fit ensuite beaucoup d'autres conquêtes en dehors de sa famille, et l'une des plus brillantes fut le seigneur Hugues de Mâcon, gentilhomme très noble, très vertueux et très riche, qui fonda plus tard l'abbaye de Pontigny.

Tous ces hommes, au nombre de trente, se réunirent dans une maison que l'un d'eux possédait à Châtillon et commencèrent à s'exercer avec Bernard aux pratiques de la vie religieuse.

Enfin, avant de partir pour Citeaux, Bernard et ses frères vinrent au château de Fontaine dire adieu à leur père et lui demander sa bénédiction. Ils lui laissaient leur sœur Hombeline et leur plus jeune frère, nommé Nivard, qui devait être le soutien de sa vieillesse. En se retirant, ils aperçurent cet enfant qui jouait dans la cour du château; Guido, l'aîné de tous, s'approcha et lui dit : « Adieu, mon petit frère Nivard; tu auras seul nos biens et nos terres. — Quoi! répondit l'enfant, avec une sagesse au-dessus de son âge, vous prenez le ciel pour vous et vous me laissez la terre? Le partage n'est pas égal. »

En effet, quelque temps après, il alla les rejoindre au couvent. Nous dirons plus loin comment leur sœur et leur père quittèrent le monde à leur tour.

BERNARD, QU'ES-TU VENU FAIRE ICI?

Saint Etienne reçut avec une grande joie le courageux bataillon de novices que lui conduisait Bernard; une vision lui avait annoncé leur arrivée; il les revêtit de l'habit blanc des moines de Citeaux et les enrôla dans la milice du Christ.

Bernard commença son noviciat avec une telle ferveur et une telle exactitude dans l'observance de tous les détails de la règle, qu'on l'eût pris pour un religieux depuis longtemps exercé à toutes les vertus monastiques. Il était surtout admirable de recueillement et de silence : la prière et l'union avec Dieu absorbaient tout son cœur et toutes ses pensées. Après un an de séjour à Citeaux, il ne savait pas encore si la salle du dortoir était plate ou voûtée; il ignorait s'il y avait des fenêtres au bout de la chapelle où il priait tous les jours.

Il était héroïque dans la pénitence, allant au réfectoire comme au supplice et se portant comme à un festin à tout ce qui pouvait déplaire à la nature et la crucifier. Il faisait si peu attention au goût des aliments qu'il avala un jour un verre d'huile au lieu d'un verre d'eau, sans s'en apercevoir. Il combattait énergiquement le sommeil et ne donnait au repos que le temps absolument indispensable. Jamais il ne parlait, à moins que son devoir ou la charité ne l'obligeassent à dire quelque chose; cependant, sa compagnie n'était pas ennuyeuse, il savait si bien accommoder sa retenue aux exigences de la vraie charité que personne ne sortait mécontent d'avec lui.

Pour se maintenir dans la ferveur des premiers jours et avoir sans cesse devant les yeux le but surnaturel qui l'avait conduit au monastère, il avait coutume de se répéter souvent à lui-même : *Bernarde, Bernarde, ad quid venisti? Bernard, Bernard, qu'es-tu venu faire ici?*

Il aimait à porter les habits les plus pauvres, mais il veillait soigneusement à leur propreté. Il s'efforçait de partager tous les travaux des Frères, même les plus vils et les plus pénibles. Un jour, au temps de la moisson, les moines étaient occupés à couper les blés dans les champs, le Père Abbé voyant que Fr. Bernard n'avait pas la force ni l'expérience nécessaires à ce travail, lui ordonna de se reposer. Bernard s'assit par obéissance; mais, en même temps, il suppliait Dieu avec larmes de lui accorder la grâce de pouvoir travailler comme les autres Frères. Le Seigneur exauça son pieux désir et à partir de ce moment, il fut l'un des plus habiles moissonneurs de l'abbaye.

Le travail manuel et les autres occupations extérieures ne pouvaient le distraire de ses saintes pensées ni de ses entretiens avec Dieu, et son cœur était sans cesse embrasé d'amour divin.

Dans les intervalles laissés par les exercices communs, il priait sans cesse, ou lisait, ou méditait. Il lisait et relisait surtout la Sainte Ecriture, dont il pesait toutes les paroles avec des réflexions profondes. C'est par ces méditations continuelles, fécondées par la prière et l'amour divin, qu'il acquit cette science admirable et cette suavité comparable au miel, qui rendent la lecture de ses écrits si attrayante et si utile.

Il s'était tellement familiarisé avec les sentences et les expressions du texte sacré, que ses sermons, ses conférences, ses lettres en sont remplis; elles forment presque tout le fond de ses pensées et de ses paroles.

Il disait agréablement à ses amis, en repoussant leurs louanges, qu'il n'avait eu pour maître que les chênes et les hêtres de la forêt; mais il était facile de voir combien il avait profité à l'école du Maître des maîtres : l'Esprit-Saint.

SAINT BERNARD ABBÉ DE CLAIRVAUX

Depuis l'arrivée de Bernard et de ses compagnons, la solitude de Citeaux avait reçu beaucoup d'autres âmes avides de perfection; le monastère ne les pouvait plus contenir. De divers côtés, les populations désiraient avoir des rejetons de ce bel arbre. Saint Etienne Harding résolut de fonder quatre nouvelles abbayes : ces quatre premières filles de Citeaux, destinées à devenir bientôt elles-mêmes les mères de beaucoup d'autres maisons furent : La Ferté, dans le diocèse de Châlon-sur-Saône; Pontigny, dans le diocèse d'Auxerre; Morimond et Clairvaux dans le diocèse de Langres.

Bernard, nommé supérieur à vingt et un ans, fut envoyé avec ses frères à Clairvaux ou plutôt dans la *Vallée d'Absinthe*, car c'est ainsi qu'on appelait cette localité alors obscure, mais que ses nouveaux habitants allaient rendre célèbre dans tout l'univers. C'était un vallon couvert de bois, qui s'étendait le long de la rivière de l'Aube, et ne servait de refuge qu'aux bêtes sauvages et aux brigands. C'est là qu'il fallait bâtir une abbaye et défricher assez de terrain pour nourrir les moines et les pauvres.

Les commencements furent extrêmement rudes. On manquait de tout. Les logements, provisoires et incommodes, ne garantissaient pas du froid. On était parfois réduit à faire le potage des Frères avec des feuilles de hêtre. Le pain était si noir et si grossier qu'un religieux étranger, de passage au nouveau couvent, ne put le voir sans pleurer, et en emporta un morceau pour le montrer à tout le monde, comme une exhortation muette à la pénitence.

Gérard, frère de notre Saint, qui était économe, vint un jour lui déclarer tristement qu'il lui était

impossible de pourvoir aux besoins des Frères pendant l'hiver qui approchait.

« Combien faudrait-il? demanda Bernard. — Il faudrait bien onze livres, répondit Gérard. — Prions donc la bonté de Dieu, repartit le Saint, de nous envoyer cette somme. » A l'heure même, il se mit en oraison. Quand il se releva, une femme de Châtillon arrivait, demandant à parler au Supérieur : elle lui donna douze livres, et recommanda aux prières de la communauté son mari qui était à toute extrémité. « Allez, lui dit Bernard en la remerciant, vous trouverez votre mari en bonne santé. » Elle s'en alla consolée et trouva son mari parfaitement guéri, comme le Saint le lui avait promis.

Quant aux religieux, ils apprirent, par cet exemple, à rester toujours pleins de confiance en Dieu.

Quand la nouvelle fondation eut pris un aspect régulier, Bernard dut se préparer à recevoir la bénédiction abbatiale. Mais l'évêque de Langres étant mort, il fallut s'adresser à l'évêque de Châlon; c'était le savant et pieux Guillaume de Champeaux, ancien chanoine régulier de l'Ordre de Saint-Augustin. Ce grand prélat fut si frappé du mérite et de la sainteté de Bernard, qu'il se lia dès lors avec lui d'une étroite amitié, et il faisait son éloge par toute la France.

Le nouvel Abbé s'appliquait avec un zèle et un dévouement infatigables à former ses religieux aux plus excellentes vertus. Mais, mesurant trop le courage des autres à la hauteur du sien, il manquait un peu, dans les commencements, de condescendance et de suavité; il reprenait les moindres fautes avec une grande sévérité, sans tenir assez compte des infirmités de notre pauvre nature, comme aussi des attraits divers de la grâce. Ses religieux se soumettaient sans se plaindre; mais Bernard, homme de prière et d'humilité, ne tarda pas à reconnaître lui-même ce qu'il avait de trop rude et de trop indiscret dans son zèle; il tempéra désormais si bien la fermeté du commandement par la douceur de la charité, qu'il devint le modèle des supérieurs et un admirable Père des âmes.

Mais si doux et si compatissant qu'il fût vis-à-vis des autres, il ne cessait jamais de se traiter lui-même avec une incroyable rigueur.

Il allait toujours en augmentant ses austérités; il accablait son corps de jeûnes, de travaux et de et de veilles, et lui refusait tout soulagement dans ses infirmités et ses fatigues. Comme il était supérieur, et qu'il n'avait personne pour modérer en cela l'excès de sa ferveur, il finit par ruiner complètement sa santé. Lui-même se reprocha plus tard d'avoir manqué en cela de discrétion, car il faut réduire son corps en servitude sous le joug de l'âme, mais non l'abattre tellement qu'il devienne incapable de suffire aux obligations de son état.

Cependant, comme il s'était livré à ces austérités avec une grande droiture, il ne laissa pas que d'en retirer de précieux avantages; il devint maître absolu de ses sens. La vigueur de son âme suppléait à la faiblesse du corps ; Dieu lui donnait, quand il le fallait, les forces nécessaires, et, malgré sa santé toujours débile, il accomplit dans l'Eglise des merveilles d'apostolat et ne mourut qu'à l'âge de soixante-trois ans.

L'histoire doit néanmoins se montrer reconnaissante envers Guillaume de Champeaux, l'ami de saint Bernard. Craignant de voir une si éclatante lumière s'éteindre avant le temps, Guillaume alla se prosterner aux pieds des Abbés réunis à Citeaux, et les supplia de lui accorder, pendant un an, toute autorité sur Bernard, pour qu'il lui fît soigner sa santé. On lui accorda sa demande. Bernard se soumit humblement à tout ce que l'obéissance exigea de lui ; mais, l'année terminée, il reprit, avec une nouvelle ardeur, ses anciennes austérités.

POSTÉRITÉ SPIRITUELLE — TÉCELIN ET HOMBELINE

Une nuit, comme le vigilant Abbé se promenait autour du monastère, pour s'assurer que tout était en repos, il eut une vision dans laquelle il aperçut une multitude de personnes de toute condition qui descendaient des montagnes voisines, et se pressaient dans la vallée en foules si nombreuses que celle-ci ne pouvait les contenir. C'était l'image du grand nombre d'âmes qu'il devait conquérir à la vie religieuse.

En effet, les vocations ne cessaient d'affluer dans la nouvelle abbaye. Le bon vieillard Técelin quitta son château de Fontaine ; il vint demander l'habit à Bernard et prendre rang parmi les Frères, heureux d'appeler désormais son père celui qu'il avait nommé jusque-là son fils.

Sa fille Hombeline restait seule dans le siècle. Héritière de toute la fortune paternelle, mariée à un riche seigneur, elle aimait le monde et en était aimée. Cependant, sa sainte famille priait pour elle. Elle eut un jour la pensée d'aller voir ses frères à Clairvaux. Elle arriva, parée avec beaucoup de luxe et d'élégance et accompagnée d'un magnifique cortège.

André, son frère, se trouvait en ce moment à la porte du monastère. A la vue de cette pompe mondaine, dangereuse pour les âmes, il fut indigné : « Voilà, dit-il, un sac d'ordures bien richement orné », et il refusa de s'entretenir avec sa sœur. Ses autres frères refusèrent également de la voir.

Hombeline, rentrant en elle-même, se mit à fondre en larmes. Elle envoya dire à ses frères que ses péchés la rendaient indigne de les voir, mais, puisque Notre-Seigneur était mort pour les pécheurs, elle les suppliait d'avoir compassion de de son âme. Alors, Bernard et ses frères vinrent lui parler. Elle sortit de cet entretien comme transformée ; elle renonça désormais aux plaisirs et aux vanités du monde, et régla sa vie sur celle de la bienheureuse Aleth, sa mère. Deux ans après, son mari lui permit de le quitter; et elle alla prendre le voile au couvent de Billette, où elle acheva saintement sa vie.

(A suivre, au n° 604.)

E. PETITHENRY, Imp.-*gérant*, 8, rue François Ier, Paris.

SAINTE JEANNE DE CHANTAL ET L'ORDRE DE LA VISITATION

Fête le 21 août.



La vénérable Mère de Chantal à l'âge de soixante-cinq ans.
(D'après le portrait original fait à Paris en 1636 et conservé au second monastère de la Visitation.)

VOCATION RELIGIEUSE

La direction douce et forte de saint François de Sales eut bientôt complètement détaché sainte Chantal des créatures. Elle voulait être toute à Dieu, et se persuada que la vie du Carmel était faite pour elle. Mais comme son saint directeur lui avait commandé de vivre saintement dans son état, sans songer à la vie religieuse, elle eut scrupule de l'avoir souhaitée, et en écrivit au saint évêque. Il lui répondit en ces termes :

« Oh! non, ma fille, je ne vous avais pas dit que vous n'eussiez nulle espérance d'être religieuse, mais bien que vous ne vous y amusassiez pas, n'y ayant rien qui nous empêche tant de nous perfectionner dans notre état, que d'aspirer à un autre. Les enfants d'Israël ne purent chanter en Babylone parce qu'ils pensaient à leur pays, mais moi je voudrais que nous chantassions partout. Je vois votre désir d'être religieuse. O doux Jésus! que vous dirai-je, ma très chère fille? J'ai souvent imploré la grâce de Dieu au Saint-Sacrifice, et j'ai appris qu'un jour vous devez tout quitter; mais que ce soit pour entrer en religion, c'est grand cas : il ne m'est pas encore arrivé d'en être d'avis. »

La sainte veuve ne songea plus au Carmel. Cependant, ses désirs de perfection ne faisaient que s'accroître.

« C'est donc tout de bon que vous voulez servir Jésus-Christ? lui dit une fois saint François de Sales.

— Tout de bon, répondit-elle.

— Donc, vous vous dédiez toute au pur amour?

— Toute, afin qu'il me consume et me transforme en lui.

— Est-ce sans réserve que vous vous y consacrez?

— Oui, sans réserve je m'y consacre.

— Méprisez-vous donc tout le monde comme fiente et ordure pour avoir Jésus-Christ et sa bonne grâce?

— Je le méprise de toute mon âme, et il m'est en horreur.

— Pour conclusion, ma fille, vous ne voulez donc que Dieu?

— Non, non, rien que lui pour le temps et pour l'éternité. »

Ravi de joie à la vue des torrents de grâce qui coulaient dans cette sainte âme, le bienheureux lui dit avec son style figuré : « O ma fille, ma chère fille, il tombe bien de l'eau du ciel. » Elle, tout absorbée en Dieu : « Laissons pleuvoir, mon Père, laissons pleuvoir. »

Quelque temps après, elle reçut une lettre de saint François de Sales qui lui donnait rendez-vous à Annecy pour le 30 mai 1607. Des affaires imprévues retardèrent son départ. Pour compenser ce délai, elle fit de grandes journées à cheval et marcha même toute une nuit, quoiqu'il fît un grand orage, ne croyant pas qu'il lui fût permis, sous aucun prétexte, de se dispenser d'arriver au jour indiqué.

Le lendemain de la Pentecôte, à l'issue de la Messe, le Saint fit appeler la baronne :

« Eh! bien ma fille, lui dit-il, je suis résolu de ce que je veux faire de vous.

— Et moi, dit-elle, Monseigneur et mon Père, je suis résolue de vous obéir.

— Or sus, ma fille il faut entrer à Sainte-Claire.

— Mon Père, je suis toute prête.

— Non, vous n'êtes pas assez robuste, il faut être Sœur de l'hôpital de Beaune.

— Tout ce qu'il vous plaira.

— Ce n'est pas encore ce que je veux, vous serez Carmélite.

— Je suis prête à obéir. »

Il l'éprouva ainsi de plusieurs manières, et il trouva que c'était une cire amollie par la chaleur divine, et disposée à recevoir n'importe quelle forme de vie religieuse.

« Eh bien! dit-il, rien de tout cela ne vous convient. »

Et il commença à déployer devant elle tout le plan et l'idée générale de la Visitation.

La Sainte fut comblée de joie à cette ouverture, et y sentit une correspondance intérieure si puissante, qu'elle ne douta point que ce ne fût la volonté de Dieu.

Les obstacles ne firent pas défaut. Mais les saints fondateurs attendaient tout du ciel. Aussi, peu de temps après, Mme de Chantal put dire adieu à sa famille et partir pour Annecy, où elle fut reçue au milieu des démonstrations d'une joie universelle.

DE QUOI DIEU FIT LA VISITATION

Le saint évêque aimait à répéter que la céleste Providence avait fait la Visitation, comme l'univers, de rien du tout. La pauvreté fut, en effet, le premier trésor de l'Institut naissant. C'est d'ailleurs un peu comme cela pour tous les Ordres religieux, et c'est ce qui explique leur admirable fécondité spirituelle.

Saint François de Sales acquit comme il put la maison où devaient habiter ses filles. En revenant de passer le contrat, il disait : « Je ne fus jamais plus content que maintenant, j'ai enfin trouvé une ruche pour mes pauvres abeilles. »

Toutes les difficultés n'étaient pas enlevées. Sainte Chantal et ses filles se trouvaient sans aucune espèce de provisions. Ne sachant comment préparer le repas, la bonne Sœur tourière, Jacqueline, va trouver Mme de Chantal. « Ma bonne fille, Dieu y pourvoira, » répondit la Sainte.

Jacqueline attend tranquillement le pourvoyeur qui n'arrivait jamais. Alors, elle fait bouillir quelques herbes cueillies au jardin, dans une écuelle de lait empruntée d'une voisine. A peine commençaient-elles leur premier festin, que le pourvoyeur annoncé par la Sainte arrivait, portant du pain, du vin et de la viande.

On leur donna un petit baril de vin qui dura huit mois, quoiqu'elles fussent quinze à s'en servir. La Sainte assurait que si on n'avait point pensé à en avoir d'autre, il eût toujours duré.

Cette intervention de la Providence se montrait dans les plus petites choses. La Mère de Chatel, chargée un jour d'apprêter un bouillon pour un malade : « Hélas! mon Dieu, dit-elle, ce pauvre attendra bien longtemps ce petit soulagement, puisqu'il n'y a point de feu et que je ne sais où en prendre. » Aussitôt le feu s'allume de lui-même. La Mère de Chatel se jette à genoux : « Vraiment, Seigneur, s'écria-t-elle, je savais bien que vous étiez ici, mais je ne savais pas que ce fût pour vous rendre le serviteur de la cuisine. » Et il lui sembla entendre Notre-Seigneur qui lui répondait : « Je sers dans le ciel des bienheureux à ma table, et je veux bien encore servir dans la cuisine ceux qui m'aiment sur la terre. »

Une dame fort riche avait réclamé dans sa dernière maladie les soins des nouvelles religieuses, et pour les récompenser de leur charité elle les institua ses héritières. Les parents de cette dame intriguèrent pour faire annuler le testament. Bien que le monastère manquât de tout, saint François de Sales ne voulut pas que « ses abeilles allassent débattre avec des fourmis ménagères, les biens de ce monde », et il donna ordre au monastère de céder tous ses droits.

Bientôt s'élevèrent des obstacles d'un nouveau genre. La sainte fondatrice fut accablée dans son corps par des maladies si extraordinaires, que les médecins attribuèrent ses maux à l'amour de Dieu, n'y trouvant aucune cause naturelle. Son esprit fut tourmenté par d'affreuses tentations. Le monde ne tarda pas à se soulever contre elle, la poursuivant par d'indignes calomnies, mais rien ne parvint ni à la décourager ni à l'abattre.

De son côté, saint François de Sales disait, au plus fort des difficultés : « J'espère que le Dieu de nos pères multipliera nos filles comme des étoiles du ciel et le sable des mers. » Ses espérances ne furent pas déçues : en quelques années, il y avait en France plus de cent monastères de la Visitation.

FERVEUR — PROFESSION — VŒU DU PLUS PARFAIT

Sainte Chantal attendait avec impatience le moment de s'offrir irrévocablement à Notre-Seigneur. « Sa bonté, écrivait-elle, m'a remplie d'un sentiment si extraordinaire et si puissant de la grâce qu'il y a d'être toute sienne, que si ce sentiment dure dans toute sa vigueur, il me consumera. Hélas! à mesure que je me résous à être bien fidèle à l'amour de ce doux Sauveur, il me semble qu'il m'est impossible de correspondre à la grandeur de ce même amour. Oh! que c'est chose pénible en l'amour que cette barrière de notre impuissance! »

Elle eut à cette époque une extase dans laquelle Dieu lui inspira le désir de se consacrer par vœu à faire toujours ce qui lui paraîtrait le plus parfait. Elle fit, en effet, ce vœu effrayant; dès lors, chaque jour qu'elle s'agenouillait à la Table sainte, elle sentait autour du cœur une chaleur intérieure si grande qu'elle avait peine à la supporter.

BUT PRIMITIF DE LA VISITATION — SAINT FRANÇOIS DE SALES ET SAINTE CHANTAL MODIFIENT TOUS LEURS PLANS

Le but primitif de la Visitation était la visite des pauvres. Les religieuses les allaient soigner à tour de rôle, en ville, et les assistaient non seulement des consolations spirituelles, mais encore de tous les secours que réclamait leur dénûment. La Sainte donna des gages à un médecin pour les traiter.

Sainte Chantal se réservait toujours les malades qui étaient plus infects et couverts de plaies. Elle

répondit à une religieuse qui lui demandait comment elle pouvait imposer un silence si absolu aux répugnances de la nature : « Ma chère fille, j'ai toujours cru qu'en la personne de ces pauvres j'essuie les plaies de Jésus-Christ. »

Le cardinal archevêque de Lyon voulut avoir un couvent de la Visitation dans sa ville épiscopale. La Mère de Chantal s'y rendit avec quelques compagnes. On les reçut avec une joie extrême, puis on les délaissa. Elles furent réduites à la mendicité. Un jour que les Sœurs n'avaient plus que quatre ou cinq sous, un inconnu remit à Mme de Chantal un rouleau de quatre-vingts écus d'or, en lui disant pour tout compliment : « Priez pour celui qui vous envoie cela. »

Les Sœurs n'avaient qu'une custode d'étain pour conserver le Saint-Sacrement. Sainte Chantal pria le divin Sauveur, « puisqu'il prenait tant de soin de ses épouses, qu'il prît aussi soin de lui-même ». Tout à coup, on sonne à la porte. C'était encore un inconnu qui apportait une belle custode d'argent doré, et qui ne voulut pas dire son nom.

On voulut se servir des vieilles patentes du roi pour l'établissement d'un monastère dit la *Présentation*, qui fut ruiné dès sa naissance; et comme on voulut mettre le mot de *Visitation*, on l'y trouva miraculeusement écrit.

Le cardinal archevêque de Lyon proposa à saint François de Sales et à sa sainte coopératrice d'ériger le nouvel institut en Ordre religieux, avec la clôture et les vœux solennels. Malgré toute leur déférence pour le cardinal, les deux fondateurs hésitèrent longtemps à se rendre à son désir.

Ils implorèrent les lumières d'en haut, et saint François de Sales, toujours humble et détaché de toute idée propre, consentit à rectifier l'œuvre qu'il avait faite, et traça de nouveaux plans, dès qu'il vit que c'était la volonté de Dieu. Aussi, plus tard, le saint évêque disait agréablement : « Je ne sais pourquoi l'on m'appelle fondateur d'Ordre, j'ai fait précisément le contraire de ce que j'avais conçu. »

Il voulut ériger son institut de telle sorte que « nulle grande âpreté ne pût empêcher les faibles et infirmes de s'y ranger, pour y vaquer à la perfection du divin amour. » C'est ce qui lui fit choisir la règle de saint Augustin, car, disait-il, il n'y a rien de si doux que saint Augustin, ses écrits sont la suavité même, sa règle est tellement animée de l'esprit de charité qu'en tout et partout elle ne respire que douceur, suavité et bénignité, et par ce moyen est propre à toutes sortes de personnes, de nations et de complexions. » Mais si le nouvel institut, fait pour des santés faibles et des âmes généreuses, ne présente rien qui puisse affaiblir le corps, d'autre part, il n'oublie rien de ce qui peut crucifier l'esprit.

Saint François de Sales remplaça la récitation du grand Office par celle du petit Office de la Sainte Vierge, étant persuadé que l'obligation à un seul Office, toujours le même, leur permettrait de le mieux réciter.

NOUVELLES FONDATIONS

Les maisons de l'Ordre se multiplièrent rapidement. En allant fonder celle de Paris, sainte Chantal passa par Bourges, où elle visita l'archevêque, son frère. Celui-ci prétendait garder sa sœur avec lui quelques années au moins, et il fit défendre, sur toute la route de Paris, de lui donner un équipage. « Monseigneur, il n'importe lui dit la Sainte, s'il n'y a pas d'équipage l'obéissance a de bonnes jambes, nous irons fort bien à pied: »

Monseigneur de Bourges céda, et le monastère de Paris fut fondé malgré les oppositions les plus puissantes et les plus obstinées. La misère était extrême. Sainte Chantal était réduite à s'asseoir par terre. L'hiver, il leur était impossible d'avoir du bois ni des couvertures. Plusieurs couchaient sur des fagots au grenier et se réveillaient couvertes de neige.

Dans une lettre à saint François de Sales, la Sainte nous révèle jusqu'à quel degré son cœur était détaché de tout : « Mon Dieu, mon vrai Père, écrivait-elle, que le rasoir a pénétré avant! Jésus daigne me continuer ce bonheur! Il nous est aisé de quitter ce qui est autour de nous; mais quitter notre peau, notre chair, nos os, et tout notre intérieur, qui est ce que nous avons fait, ce me semble, c'est une chose grande, difficile et impossible à un autre qu'à la grâce de Dieu. »

Et saint François de Sales répondait : « C'est la fin de la Transfiguration, ma très chère Mère, de ne plus voir ni Moïse, ni Elie, ains le seul Jésus. Il faut donc demeurer à jamais toute dépouillée. »

On ne les recevait pas partout ainsi. A Grenoble, les dames de la ville leur faisaient souvent apporter leur dîner tout apprêté, afin, disaient-elles, qu'elles demeurassent tout le jour, comme sainte Madeleine, aux pieds du Sauveur, sans se divertir à l'action de Marthe.

A Turin, l'enthousiasme fut au comble. La vénérable Mère de Chantal fut partout traitée comme une sainte. Les routes étaient bordées de paysans qui se mettaient à genoux, et lui demandaient sa bénédiction. On tirait du canon sur son passage, les évêques venaient la saluer comme le plus grand trésor qui fût au monde. Les princes et les princesses lui faisaient cortège.

L'humilité de la Sainte s'effraya d'abord de ces témoignages de respect. « Ces gens-là se méprennent, disait-elle en pleurant, ils ne savent pas qui je suis. » Plus tard, quand elle eut atteint le dernier degré de la mort à soi-même, elle ne s'apercevait plus de ces honneurs et ne se doutait même pas qu'en cela il se pût agir d'elle.

Elle se reposa quelque temps à la Visitation du val d'Aoste. Plusieurs séculiers et un très dévot chanoine de la cathédrale vinrent se jeter à ses pieds et lui rendre compte de leur conscience. On lui coupa son voile pour avoir de ses reliques.

Le lieutenant de la province chercha des porteurs pour la litière de la Sainte. L'un d'entre eux, homme très robuste, fut tout à coup saisi d'un tel accablement qu'il succomba sous sa charge. Tout étonné, le lieutenant lui ordonna de remuer une pierre qu'il lui montra et que quatre hommes des plus vigoureux auraient eu peine à ébranler. Il la fit rouler avec tant d'aisance qu'il semblait se jouer. C'est que le malheureux avait sur la conscience un poids énorme de crimes, et le Seigneur ne voulait pas qu'un vil esclave de Satan fût chargé d'un si précieux fardeau.

MORT DE SAINT FRANÇOIS DE SALES

Les deux saints fondateurs s'étaient donné rendez-vous à Lyon. Le matin de son départ d'Annecy, le saint évêque vint dire la messe au couvent de la Visitation, et en quittant les religieuses : « Adieu, mes filles, leur dit-il, jusqu'à l'éternité.

— Monseigneur, Dieu vous ramène bientôt.

— Et s'il lui plaisait de ne pas me ramener, en serait-il moins aimable? »

Sur la porte, l'attendait la Sœur tourière : « Ah! Monseigneur, lui dit-elle, le cœur me dit que nous ne nous reverrons plus. — Nous nous reverrons plus tôt que vous ne pensez, » lui dit saint François de Sales. Et ils moururent à peu de jours l'un de l'autre.

Il passa à la Visitation de Belley. La Sœur Simplicienne lui dit encore en sanglotant : « Je sais, Monseigneur, que vous mourrez cette année, mais je vous prie de demander à Dieu que cela ne soit pas.

— O ma fille, ne me priez pas de cela, car je ne le ferai pas.

— Eh bien! moi je le ferai.

— Gardez-vous-en bien, ma chère fille. Hélas! ne serez-vous pas bien aise que je m'en aille reposer. Voyez, je suis si las et si pesant que je ne me puis plus porter. D'ailleurs, je vous laisse notre Mère de Chantal, qui vous suffira. »

A Lyon, les plus hauts personnages sollicitaient l'honneur de le loger; il préféra une petite chambre dans la maison du jardinier de la Visitation, pour être plus près de ses filles, disant que, d'ailleurs, il n'était jamais mieux que quand il n'était guère bien.

Les deux saints fondateurs s'entretinrent longuement des affaires de leur Congrégation. Avant de se séparer, sainte Chantal ne put s'empêcher de lui dire : « Mon Père, je ne doute que vous soyez un jour canonisé, et j'espère y travailler moi-même. — Dieu pourrait faire ce miracle, répondit le Saint, mais ceux qui doivent traiter ma canonisation ne sont pas encore nés. »

Le jour de Noël, il parut à l'autel comme un séraphin. Les anges eux-mêmes l'assistèrent au saint sacrifice, et le divin Enfant s'y rendit visible.

Le Bienheureux mourut deux jours après. Sainte Chantal était à Grenoble et priait pour son directeur, lorsqu'elle entendit une voix qui lui dit : *Il n'est plus*, et elle apprit sa mort peu de temps après. Elle se fit de telles violences pour arrêter ses larmes, que son estomac enfla avec de grandes douleurs.

Après avoir fait porter les restes du saint évêque à Annecy, dans la chapelle du couvent, elle s'occupa de sa canonisation. Les commissaires qui furent envoyés pour visiter son tombeau trouvèrent son corps intact. La Mère de Chantal leur demanda la permission de le toucher. Comme elle s'approchait, le Bienheureux, étendant lui-même le bras, serra doucement sur son cœur la tête de sa sainte coopératrice.

RAVISSEMENTS — MARTYRE D'AMOUR

La Sainte avait fréquemment des extases. En la fête de saint Basile, pendant la récréation, elle fut violemment assaillie par l'amour divin. Quand elle put parler, s'adressant aux Sœurs : « Mes chères filles, leur dit-elle, saint Basile et la plupart de nos saints Pères et piliers de l'Eglise n'ont pas été martyrisés : pourquoi vous semble-t-il que cela soit arrivé? »

Après que chacune eut répondu : « Et moi, dit-elle, je pense que c'est qu'il y a un martyre qui s'appelle le martyre d'amour, dans lequel Dieu, soutenant la vie de ses serviteurs, les rend à la fois martyrs et confesseurs. »

Une Sœur demanda en quoi il consistait : « Donnez votre volonté à Dieu, dit-elle, et vous le sentirez.

— Et combien de temps dure ce martyre?

— Depuis le moment où l'âme se livre à Dieu, jusqu'à l'heure de la mort. Mais cela s'entend des cœurs généreux et qui, sans se reprendre, sont fidèles à l'amour; car les cœurs faibles, Notre-Seigneur ne s'applique pas à les martyriser, il se contente de les laisser rouler leur petit train, de crainte qu'ils ne lui échappent s'il les pressait.

— Ce martyre d'amour peut-il égaler le martyre corporel?

— Oui, certes, l'un ne le cède pas à l'autre, car l'amour est fort comme la mort, et les martyrs d'amour souffrent plus en gardant leur vie pour faire la volonté de Dieu, que s'il en fallait donner mille pour témoignage de leur foi, de leur amour et de leur fidélité. »

Ce martyre faisait cruellement souffrir notre Sainte. Elle était assaillie des plus affreuses tentations. « Il y a quarante et un ans, disait-elle, que les tentations m'écrasent. J'espérerais en Dieu quand même il m'aurait tuée et anéantie pour jamais. »

Bientôt il lui fut impossible de diriger les autres. Une religieuse lui parlant de quelques peines intérieures : « O ma Sœur, ne poursuivez pas, lui dit-elle. De toutes les tentations spirituelles dont mes filles me parlent, je suis soudain attaquée. Dieu me donne de quoi les consoler, et moi je demeure dans ma misère. »

Un jour qu'elle répandait son âme devant Dieu avec un flot de larmes, saint François de Sales lui apparut : « Mon bienheureux Père, que vous plaît-il que je fasse? s'écrie-t-elle. — Ma fille, Dieu veut que vous parachevierz avec amour et courage ce que l'amour vous a fait commencer. »

MORT DE SAINTE CHANTAL

La Sainte fut attaquée, à Moulins, d'une inflammation de poitrine qui la conduisit promptement au tombeau.

Elle fit venir ses filles autour de son lit de douleur : « Voici donc la dernière fois que j'ai à vous parler, leur dit-elle, puisque telle est la volonté de Dieu. Je vous recommande de tout mon cœur le respect et l'obéissance à vos Supérieurs, regardant Notre-Seigneur en eux. Soyez parfaitement unies les unes aux autres, mais de la véritable union des cœurs. Ne faites nul état des choses de cette vie qui passe; pensez seulement que vous vous trouverez un jour au même état où vous me voyez à présent. »

Les miracles éclatèrent sur son cercueil. Un jeune libertin se présenta pour baiser les pieds de la Sainte; mais, au moment où il approchait ses lèvres, la Sainte retira ses pieds.

Le lendemain de sa mort, saint Vincent de Paul vit son âme, sous la forme d'un globe de feu, monter au ciel, se joindre à un autre globe plus grand et plus lumineux, et s'abîmer avec lui dans une mer de feu. En même temps il lui fut dit intérieurement que le premier globe était l'âme de sainte Chantal, le second, celle de saint François de Sales, et que la mer de feu représentait l'essence divine. Dieu voulait montrer, par cette ardente image, de quoi était faite l'âme de cette femme incomparable.

Imp.-*Gérant*, E. PETITHENRY, 8, rue François Ier, Paris.

SAINT SYMPHORIEN

MARTYR A AUTUN

Fête le 22 août.



« Mon fils, Symphorien, lui cria sa mère du haut des remparts, Symphorien mon fils, souviens-toi du Dieu vivant. Courage, mon cher enfant, courage! Lève ton cœur en haut et regarde Celui qui règne dans les cieux!... »

PATRIE ET FAMILLE DE SAINT SYMPHORIEN

L'an du Seigneur 178, l'empereur Marc-Aurèle venait de lancer contre les chrétiens le décret d'une violente persecution. Parmi les héros qui scellèrent la foi de leur sang, l'un des plus célèbres est, sans contredit, le martyr d'Autun, l'adolescent saint Symphorien.

Par ses ancêtres, ses honneurs, ses richesses, ses fonctions, la famille de notre Saint était l'une des plus considérables de l'antique Augustodunum. Mais, par-dessus tous ces avantages, elle avait le bonheur incomparable d'avoir connu et embrassé la vérité. Quand les saints missionnaires Bénigne, Andoche et Thyrse arrivèrent d'Asie Mineure au pays d'Autun, les parents de Symphorien leur offrirent une généreuse hospitalité. Faustellus et Augusta — tels étaient les noms de ces pieux époux — donnaient de si beaux exemples de vertus qu'ils ont mérité les honneurs d'un culte public. Les saints missionnaires baptisèrent leur jeune enfant, et avec lui plusieurs parents et amis de la famille. Ce fut une fête des plus touchantes.

Lorsque la persécution éclata contre la sainte Eglise, Symphorien vivait dans tout l'éclat que peuvent donner une haute naissance et une rare vertu.

Son esprit avait été cultivé et poli par l'étude des belles-lettres, et son cœur formé par la doctrine très pure de l'Evangile.

Ainsi, dans un âge qui, d'ordinaire, ne donne que des fleurs, l'enfant, déjà mûr, avait produit des fruits d'une sagesse anticipée dont les vieillards les plus consommés dans la pratique des vertus auraient pu se faire honneur.

Déjà, il était l'ornement d'Autun; un jour, il en sera le patron.

Symphorien était resté pur au milieu des ardeurs et des dangers de la jeunesse. Les scandales et les hontes du monde païen n'avaient pu ternir l'innocence du jeune chrétien: aussi certaines personnes, étonnées de voir tant de vertus et tant de prudence dans un âge aussi tendre, disaient qu'un jeune homme ne pouvait être si accompli sans entretenir commerce avec les intelligences célestes.

Tels étaient les résultats produits par une éducation vraiment chrétienne.

Sa noble et sainte mère lui faisait lire chaque jour quelque page des livres saints, attirant son attention sur les passages les plus propres à former son intelligence et son cœur. Elle se réjouissait en voyant grandir en lui l'amour de Dieu et cette énergique force de caractère qui devait le rendre supérieur à toutes les épreuves et à toutes les tentations.

UNE FÊTE PAIENNE A AUTUN

Augustodunum (Autun) faisait remonter bien haut dans l'antiquité la noblesse de son origine. Mais, hélas ! le démon régnait sans conteste dans la cité, qui lui avait élevé de nombreux temples. Le peuple se livrait entièrement aux vaines et sacrilèges superstitions du paganisme. Cybèle, Apollon et Diane étaient l'objet d'une vénération toute particulière.

Cependant, une étincelle de la vraie foi avait pénétré dans la vieille cité. Elle devait peu à peu embraser les cœurs, renverser les idoles, et donner, par un nombreux cortège de martyrs et de saints, une gloire immortelle à la ville du démon devenue la ville du Christ.

Vint donc la fête de Cybèle, vénérée sous le nom de Bérécynthie.

Une foule immense, ivre de plaisirs et de débauches, était accourue pour offrir ses prières et ses adorations à cette idole qu'on appelait la mère des dieux. La déesse était portée en triomphe dans les rues de la cité, et des créatures faites à l'image du Dieu véritable se prosternaient devant ce vain simulacre, habitation de Satan, Au fond, ce que ce peuple adorait, c'était ses passions et ses vices, dans une divinité fabriquée à son image. Ainsi, le démon avait avili l'humanité.

SYMPHORIEN REFUSE D'ADORER CYBÈLE

Cependant, un jeune homme d'environ vingt ans, rencontrant l'ignoble cortège au détour d'une rue, ne put maîtriser un geste d'indignation et de mépris et refusa de se prosterner.

C'était Symphorien.

A cette vue, la foule pousse des cris de fureur. « Adore la déesse Cybèle, lui crie-t-on. — J'adore le Dieu vivant, et non une muette idole. — C'est un chrétien ! » disent quelques-uns.

On s'empare de lui et on le conduit devant Héraclius.

C'était un magistrat (si l'on peut toutefois donner ce nom à un persécuteur) envoyé dans les Gaules par l'empereur avec ordre d'y rechercher tous les chrétiens. Symphorien, plein de confiance en celui qui a promis une assistance particulière à ceux qui confesseraient son saint nom devant les tribunaux, se laissa conduire devant son juge.

AU TRIBUNAL DU PROCONSUL
SYMPHORIEN CONFESSE INTRÉPIDEMENT SA FOI

Le jeune chrétien fut donc amené devant Héraclius, qui voulait, par des promesses et des menaces, sauver un corps mortel pour condamner à des feux éternels une âme qui ne peut mourir.

« Jeune homme, dit-il, déclare ton nom et ta condition.

— Je m'appelle Symphorien, et je suis chrétien.

— Tu es chrétien ! Comment as-tu donc pu nous échapper jusqu'à présent? car on ne trouve guère ici de gens de cette profession. Mais, réponds-moi, pourquoi n'as-tu pas voulu adorer la statue de la déesse mère?

— Je vous l'ai déjà dit, je suis chrétien. J'adore le Dieu vivant, qui règne dans les cieux, et ce n'est pas à une vaine idole du démon que je rendrai des marques d'adoration. Au contraire, faites-moi donner un marteau et je réduirai en mille pièces la statue de votre déesse mère ».

Le juge, étonné d'une telle fermeté, dit à un des officiers : « Ce jeune homme n'est pas seulement un sacrilège, mais il joint la révolte à l'impiété. Est-il de cette ville?

— Oui, Seigneur, répond l'officier, et sa famille est l'une des premières de la cité.

— C'est donc ce qui te rend si fier, dit Héraclius à Symphorien. Ignores-tu quelles sont les ordonnances des empereurs? Qu'on les lise. »

Alors un greffier donna lecture de ces décrets impériaux, qui ordonnaient de procéder rigoureusement et jusqu'aux derniers supplices contre certaines gens qui se disaient chrétiens et qui ne faisaient aucune difficulté de violer les lois les plus saintes de l'empire.

Après la lecture de l'édit impérial, le juge s'adressa de nouveau à Symphorien: « Qu'as-tu à répondre à cela ? lui dit-il; crois-tu que je puisse aller contre un ordre aussi formel? Tu ne peux nier que tu ne sois coupable de deux crimes; de sacrilège envers les dieux et de manque de respect à l'égard de la loi. Donc, si tu ne veux obéir à l'édit qu'on vient de lire, je ne puis me dispenser de faire un exemple en ta personne ; les lois outragées et les dieux offensés réclament ton sang. »

A ces menaces, le martyr, fortifié par le secours d'en haut, répondit en confessant la justice et la miséricorde du Dieu créateur et rédempteur : « Nous avons un Dieu, dit-il, qui n'est pas moins sévère et rigoureux lorsqu'il punit le péché qu'il est bon et libéral lorsqu'il récompense les mérites. Il donne la vie à ceux qui craignent sa puissance et la mort à ceux qui se révoltent contre elle. Tant que je demeurerai ferme dans la protestation publique et sincère que je fais de n'adorer que lui, je suis sûr d'arriver au port du salut éternel sans craindre ni les vents ni les flots que la fureur du démon peut soulever contre moi afin de me faire périr. »

SYMPHORIEN FLAGELLÉ

Héraclius, voyant que ses efforts demeuraient inutiles et que le généreux soldat de Jésus-Christ demeurait ferme dans sa résolution, ordonna à ses licteurs de le battre de verges comme un vil esclave.

Cet ordre cruel fut exécuté, et le jeune adolescent subit, comme son maître et son chef, le supplice de la flagellation.

Il fut ensuite enfermé dans un affreux cachot; on espérait ainsi que la solitude et les horreurs de la prison pourraient abattre son courage vraiment chrétien. Mais il en fut autrement, Dieu soutenait son soldat.

NOUVEL INTERROGATOIRE — SAGES RÉPONSES

Dès que les délais accordés par la loi furent expirés, Héraclius se fit amener le prisonnier. On vit alors sortir du milieu des ténèbres cet enfant de la lumière, et du sein d'un cachot obscur celui qui devait bientôt être reçu au palais du roi éternel, séjour d'une immortelle clarté.

Le corps du martyr avait été affaibli par la flagellation et la prison. Les chaînes ne serraient plus ses membres amaigris et exténués. Il semblait que le juge aurait facilement raison d'un jeune homme réduit à un tel état de faiblesse; mais une âme forte et pure animait ce corps abattu; et le martyr, soutenu par la grâce, pouvait mépriser les plus séduisantes promesses du magistrat romain.

Lorsque Héraclius vit devant lui le saint jeune homme, il affecta une compassion mille fois plus dangereuse que les menaces :

« Considère, Symphorien, lui dit-il, ce que tu perds; combien tu as tort de ne pas vouloir adorer les dieux immortels! Obéis; je te promets un emploi éminent dans les armées de l'empereur. En outre, tu seras en droit d'attendre de sa libéralité des récompenses proportionnées à tes services.

» Considère le péril auquel tu t'exposes si, aujourd'hui même, tu ne fléchis pas le genou devant la déesse mère, et si tu ne rends pas tes adorations à nos grands dieux Apollon et Diane. Veux-tu que je fasse entourer leurs autels de guirlandes? Crois-moi, offre l'encens à nos divinités, et, par des sacrifices dignes de leur immortelle majesté, fais qu'elles te soient favorables. »

Symphorien : « Un juge, qui est le dépositaire de l'autorité du prince et des affaires publiques, ne doit pas perdre le temps en des discours vains et frivoles. S'il est dangereux de ne pas travailler chaque jour à acquérir une vertu nouvelle, combien plus doit-on craindre, en s'écartant du droit chemin, d'aller inconsidérément se briser contre les écueils du vice ! »

Le juge insiste pour arracher à l'adolescent une parole d'apostasie; il réitère ses flatteuses promesses et fait une attrayante description des honneurs qui l'attendent à la cour.

A ces perfides avances, Symphorien répond : « Un juge se déshonore lorsqu'il se sert du pouvoir que la justice a mis entre ses mains pour tendre des pièges à l'innocence. Nos richesses, nos honneurs, nous les attendons du Christ, nous savons que le temps ne pourra les corrompre. Vous, au contraire, avec vos richesses, le démon vous retient dans ses filets : le désir de biens périssables vous dévore de soucis continuels. Pour nous, nos biens ne sont pas de ce monde, l'adversité ne nous enlève donc rien. Vos joies sont de courte durée et semblables à un morceau de glace qui se dissout aux premiers rayons du soleil. Vos plaisirs passent aussi rapidement que le temps; seul, notre Dieu peut donner un bonheur sans fin. L'antiquité la plus éloignée n'a pas vu le commencement de sa gloire, et toute la série des siècles futurs ne pourra connaître sa fin qui n'arrivera jamais. »

Ainsi, l'innocence de l'enfant terrassait la fourberie du juge.

Cependant, celui-ci, honteux de sa défaite, s'écria plein de colère : « C'en est trop, Symphorien, tu lasses enfin ma patience par tes discours sur la grandeur et la majesté de je ne sais quel Christ. Obéis, adore la mère de tous les dieux, sinon je me vois obligé de prononcer contre toi la peine capitale. »

A cette injonction suprême, un éclair de joie surnaturelle illumine le visage du jeune martyr, il répondit en confessant une dernière fois le Seigneur Jésus: « Je crains le Dieu tout-puissant et unique, dit-il, c'est lui seul que je sers. Vous avez pouvoir sur mon corps, mais vous ne pouvez rien sur mon âme. »

Puis, devant ces vieux Romains adonnés à l'idolâtrie, le jeune chrétien leur reprocha les abominables orgies qui accompagnent les fêtes païennes, et la honte d'adorer, comme des divinités, des mortels dont la vie n'a été qu'un tissu de scandales, dont le culte inspiré par le démon ne tend qu'à perdre les hommes en jetant dans les cœurs, avec l'envie et la discorde, la corruption et l'erreur.

Mais l'âme d'Héraclius, loin de se laisser toucher par une si courageuse confession, était emporté par la fureur, et il dicta la sentence suivante :

« Nous déclarons Symphorien coupable du crime de lèse-majesté pour avoir refusé d'adorer nos dieux et pour avoir, par ses discours impies et sacrilèges, outragé leurs autels sacrés ; nous le condamnons donc à périr par le glaive vengeur et des dieux et des lois. »

Tel était l'arrêt qui condamnait le chrétien à perdre une vie mortelle, mais qui lui ouvrait les portes de l'éternité.

UNE MÈRE CHRÉTIENNE AU MARTYRE DE SON FILS

Comme la sentence devait être exécutée aussitôt, le martyr fut conduit hors de la cité par les bourreaux, afin de recevoir la palme réservée à ceux qui ont affirmé Jésus-Christ.

C'est alors qu'eut lieu cette scène admirable et touchante d'une mère chrétienne encourageant son fils à combattre courageusement le dernier combat.

Augusta avait, sans doute, suivi tous les détails de l'interrogatoire de son bien-aimé fils ; son cœur de mère avait dû souffrir en voyant ce fils flagellé et enfermé dans un obscur cachot; mais les sentiments chrétiens avaient pris le dessus. Elle avait assisté au combat, elle voulait aussi assister à la victoire. Elle court sur le haut des murs de la ville, près de la porte où son fils doit passer, afin de lui envoyer un dernier adieu.

Alors, nous disent les Actes, cette mère, doublement vénérable par ses cheveux blancs et par sa haute vertu, se montra digne de la mère des Machabées. Dieu appelait au martyre l'enfant qu'elle avait porté dans son sein ; la mère chré-

tienne, loin d'attendrir son fils par des larmes, lui adressa du haut des remparts cette courageuse et maternelle exhortation :

« Mon fils Symphorien, Symphorien mon fils, souvenez-vous du Dieu vivant. Courage, ô mon fils, courage ! Nous ne pouvons craindre la mort lorsqu'elle nous conduit à la vie. Levez votre cœur en haut, mon fils ! regardez celui qui règne dans les cieux ! Non, votre vie n'est pas perdue; mais vous l'échangez contre une vie meilleure. Aujourd'hui, mon fils ! par un heureux échange, vous allez entrer dans la gloire sans fin et éternelle. »

Ainsi parla Augusta, qui comprenait les devoirs que lui imposait son titre de mère chrétienne.

Pourquoi si peu de parents refusent-ils aujourd'hui d'imiter la mère du martyr d'Autun ? Dieu ne demande pas des sacrifices sanglants, mais, s'il appelle un enfant à son service, souvent une tendresse excessive et antichrétienne s'oppose aux desseins divins, et l'honneur que Dieu nous fait est méprisé.

LE MARTYR — SON GLORIEUX TOMBEAU

Fortifié par les paroles de sa mère, le jeune chrétien livra, sans hésiter, sa tête au bourreau.

Aussitôt, il reçut le coup, et vit s'ouvrir devant lui les portes de la bienheureuse éternité, où il règne aujourd'hui dans la gloire, d'où il protège ceux qui l'invoquent, où il doit vivre à jamais.

Le corps du martyr fut recouvert de son propre sang comme d'un glorieux manteau de pourpre.

Près de l'endroit où saint Symphorien avait consommé son martyre se trouvait une fontaine, et ce fut là que de pieux chrétiens ensevelirent le corps du fils d'Augusta, en attendant que des jours meilleurs permissent d'élever au Saint un monument digne de lui.

Lorsque ce temps fut arrivé, lorsque la paix fut rendue à la Sainte Eglise, le saint évêque Simplice fit élever une chapelle sur le tombeau du jeune martyr, qui devint un des premiers patrons de l'antique Augustodunum.

La confiance des fidèles ne fut point déçue, et l'histoire prouve que le Saint, du sein de la gloire dont il jouit dans la céleste patrie, n'a jamais cessé de protéger sa patrie terrestre. Au sépulcre de son serviteur, Dieu multiplia les miracles et faveurs de tout genre.

Au siècle suivant, l'évêque saint Euphrone fait construire, en l'honneur du saint martyr, un vaste monastère et une magnifique basilique, où il place les reliques du jeune patron d'Autun.

Beaucoup d'églises et de cités se mettent sous la puissante protection du martyr d'Augustodunum.

Son tombeau attire de nombreux et illustres pèlerins. Saint Cassien vient du fond de l'Egypte pour y prier, avec douze compagnons qu'il a recueillis en Italie; saint Emanus y vient de la Cappadoce.

Le thaumaturge des Gaules, le grand Saint Martin, y porte ses prières, en venant semer dans la contrée la parole de Dieu et les miracles pour achever la conversion des païens et déraciner les restes de l'idolâtrie celtique.

Saint Amator d'Auxerre y arrive à son tour.

Saint Germain, dans sa jeunesse, fait chaque nuit plusieurs lieues, pour y venir répandre ses prières au milieu des chants des moines. Saint Droctovée y va puiser cette fécondité surnaturelle de la vie monastique qu'il ira répandre, comme saint Germain, jusqu'à Paris.

Saint Léger, devenu évêque d'Autun, fait construire un nouveau et splendide monument dans la basilique de Saint-Symphorien, et les restes de ce jeune héros gaulois sont solennellement déposés entre le corps du sénateur Faustellus, son père, et celui de sa mère Augusta, également honorés d'un culte public.

On les y retrouva neuf siècles plus tard, quand le cardinal Rolin fit réparer la basilique vers l'an 1467.

Mais, l'an 1570, l'amiral de Coligny, ce protestant révolté contre sa patrie et son roi, sembla vouloir infliger à Symphorien un second martyr; à la tête de ses bandes de rebelles, il pilla la basilique et le monastère, les incendia et jeta au feu les ossements du patron d'Autun. Les catholiques réussirent à en sauver quelques débris, à demi calcinés, qui sont encore conservés aujourd'hui dans la cathédrale. Dieu saura bien les reconstituer au jour de la résurrection glorieuse. Heureux qui pourra suivre alors Symphorien dans l'éternelle et sainte Jérusalem !

E. PETITHENRY, Imp.-gérant, 8, rue François Ier, Paris.

SAINT PHILIPPE BÉNITI

PROPAGATEUR DES SERVITES DE MARIE

Fête le 23 août.



NAISSANCE ET ÉDUCATION DE SAINT PHILIPPE
SON PREMIER MIRACLE

Saint Philippe Béniti était originaire de la noble cité de Florence. Il naquit vers l'an 1224.

Son père, nommé Jacques, homme d'une éminente vertu, était de l'illustre famille des Béniti; et sa mère, Albande, était aussi une dame de haute noblesse et de grande piété. Avec de tels parents pour le former, on conçoit ce que devait être le jeune Philippe. Dès sa plus tendre enfance, il donna des signes non équivoques de sa future sainteté.

A peine âgé d'un an, il s'écria, à la vue de quelques Frères Servites qui étaient venus quêter dans Florence : « Ce sont là les serviteurs de la Vierge Marie. » Et sa mère, émerveillée d'un tel prodige, donna une abondante aumône aux pauvres religieux.

Elle consacra son enfant à la Sainte Vierge et mit tous ses soins à lui donner, avec le lait maternel, le lait incomparablement plus doux de la doctrine chrétienne et de la vertu.

Dieu bénit les efforts de cette pieuse mère. A mesure que son fils croissait en âge, elle voyait se développer dans son âme tous les germes qu'elle y avait semés : piété, chasteté, innocence, humilité, et surtout une grande dévotion envers la Très Sainte Vierge.

Ajoutez à cela une intelligence d'élite, un esprit vif et pénétrant, un caractère d'une douceur inaltérable, et vous aurez, dans tout son jour, la physionomie de notre Saint.

Après avoir achevé ses études d'humanités à

Florence, le jeune Philippe vint étudier la médecine à Paris, où il se fit remarquer par ses succès et par une pureté de mœurs peu ordinaire aux jeunes gens et aux étudiants en médecine.

Il revint ensuite en Italie, et alla continuer ses études à l'Université de Padoue, qui l'honora du titre et du bonnet de docteur.

VISION EFFRAYANTE — VOCATION DE SAINT PHILIPPE

Tout sourit au saint jeune homme : un brillant avenir, une immense fortune. Mais il ne se laisse pas éblouir par les flatteuses espérances du monde. La grâce qui le pousse le fait aspirer à une gloire plus solide, à des biens plus vrais, à un bonheur plus assuré.

Incertain sur l'état de vie qu'il doit embrasser, il se rend un jour dans la chapelle des Pères Servites, près de Florence, pour y entendre la messe. C'était le jeudi de l'octave de Pâques. Au moment où il entrait, le sous-diacre chantait l'épître du jour, qui raconte la conversion merveilleuse du ministre de la reine d'Ethiopie. Les paroles de l'Esprit-Saint au diacre saint Philippe : *Approchez-vous et joignez ce char.* font sur notre Saint la plus vive impression : il lui semble que cette invitation s'adresse aussi à lui-même.

L'âme remplie de cette pensée, il revient chez lui, tombe à genoux devant une image de Marie, supplie cette bonne Mère de lui faire connaître la volonté de son Fils, et reste en prières jusqu'à minuit.

Tout à coup, au milieu de son oraison, il est ravi en extase. Il se voit dans une campagne vaste et solitaire, bordée de précipices et de rochers inaccessibles, couverte de boue et infestée de serpents. Une vision si affreuse jette l'effroi dans son âme, et il se met à crier de toutes ses forces. Aussitôt la Bienheureuse Vierge Marie vient à son secours. Elle lui apparaît, assise sur un char magnifique, entourée d'anges et de bienheureux, qui chantaient en chœur : « Philippe, approchez-vous et joignez ce char. » Et comme le Saint regardait, transporté d'admiration, la vision céleste : « Entrez, lui dit la Vierge Marie, entrez dans l'Ordre des Servites, dont ce char est la figure. »

Saint Philippe obéit. Dès le point du jour, il alla se jeter aux pieds du P. Bonfils, supérieur des Servites, le conjurant avec larmes de l'admettre au nombre de ses fils spirituels.

SAINT PHILIPPE FRÈRE CONVERS — SON HUMILITÉ ET SES MORTIFICATIONS — LA FONTAINE DE SAINT PHILIPPE

Il y avait une vingtaine d'années que l'Ordre des Servites ou Serviteurs de Marie avait pris naissance, sur le mont Senario, non loin de Florence. Sept riches marchands florentins s'y étaient retirés et y avaient jeté les bases de leur institut, en l'honneur de la Sainte Vierge; ils honoraient d'un culte spécial les douleurs de cette Sainte Mère. Ils ont tous les sept mérité d'être inscrits au catalogue des Saints. La vie qu'ils menaient était très pauvre et très austère. La Sainte Vierge elle-même leur avait ordonné de prendre pour base de leurs constitutions la *Règle de saint Augustin*, et leur avait montré l'habit noir qu'ils devaient porter en souvenir de la Passion de son divin Fils.

C'était dans leur chapelle que le jeune Philippe était venu prier le jour précédent, et c'était à leur Ordre que la Sainte Vierge réservait cette grande lumière qui devait un jour illuminer l'Eglise. Ce saint religieux allait propager l'Ordre des Servites dans le monde entier.

Le P. Bonfils, à qui s'était adressé saint Philippe, ignorait les vertus et les talents du postulant. Il le reçut parmi les Frères convers du couvent. Heureux de cette méprise qui mettait à couvert son humilité, notre Saint ne dit rien de sa qualité et de ses études, et s'appliqua, avec une générosité et une ardeur admirables, aux offices les plus vils et les plus pénibles de la maison.

Non content de dompter sa chair par les plus rudes travaux, il se livrait à des mortifications et à des austérités effrayantes.

Mais, quelles que fussent ses occupations, il ne laissait pas de trouver du temps pour méditer les sublimes mystères de la religion, surtout la Passion du Sauveur et les douleurs de sa sainte Mère au pied de la Croix.

A cet effet, on le voyait souvent se retirer dans une caverne auprès de l'église; et là, le feu de l'amour divin embrasait si bien son âme, et l'emportait tellement hors de lui-même, qu'il oubliait entièrement son corps et passait des jours entiers sans prendre aucune nourriture.

Ce fut alors que, pour récompenser la vertu de son serviteur, la Sainte Vierge fit jaillir, au milieu de la grotte témoin des larmes et des pénitences de notre Saint, une belle fontaine, aux eaux fraîches et limpides que l'on nomme encore aujourd'hui la fontaine de saint Philippe.

SAINT PHILIPPE DÉJOUÉ DANS SES PROJETS PAR DEUX DOMINICAINS — IL EST ORDONNÉ PRÊTRE

L'humble Frère convers se réjouissait à la pensée de servir Notre-Seigneur Jésus-Christ le reste de ses jours dans cette vie obscure. Mais Dieu, qui le destinait à être le vrai fondateur ou du moins le propagateur de l'Ordre des Servites, ne voulut pas laisser davantage une si grande lumière sous le boisseau. Or, voici comment il la fit éclater au grand jour.

Sans avoir encore pu découvrir entièrement les talents et la science de notre Saint, ses supérieurs n'avaient pas tardé cependant à reconnaître en lui une sagesse peu ordinaire et une vertu éminente. Aussi ne tardèrent-ils pas à l'envoyer à Sienne, pour diriger les travaux d'une nouvelle maison.

Chemin faisant, Philippe rencontra deux religieux Dominicains.

La conversation qu'il engagea avec eux fit éclater à leurs yeux ses grands talents, sa science et sa sagesse. Les deux fils de saint Dominique conçurent une vive tristesse de voir une si éclatante lumière cachée dans les ténèbres; et, sans plus tarder, ils allèrent trahir l'humilité de l'humble Frère, en avertissant ses supérieurs des dons précieux dont Dieu l'avait doué.

Il ne fut pas difficile au P. Bonfils de constater, en effet, les talents de Bénitî; et, sans avoir égard à ses prières et à ses larmes, il le fit ordonner prêtre.

LE « SANCTUS » DES ANGES — SAINT PHILIPPE, SUPÉRIEUR GÉNÉRAL DES SERVITES — EXTENSION DE SON ORDRE

A la première messe de saint Philippe, on vit encore resplendir davantage son éminente sainteté. A l'élévation de l'hostie, toute l'assemblée entendit distinctement des voix célestes chanter alternativement : *Sanctus, Sanctus, Sanctus.*

Ce fut une consolation pour le Saint de voir comment le ciel approuvait son élévation au sacerdoce.

Mais, dès lors, il ne lui fut plus possible d'échapper aux honneurs et à l'attention de ses Frères. Il passa successivement par tous les emplois de son Ordre : d'abord définiteur, puis assistant général, il fut enfin acclamé d'une voix unanime, par tous les religieux Servites, Supérieur général.

Toutes ses larmes, toutes ses résistances, toutes les industries que lui suggérait son humilité pour repousser cet honneur et cette responsabilité furent inutiles. Il dut obéir à l'ordre du ciel qui parlait si visiblement par la bouche de tous les religieux, ses frères en Jésus-Christ.

Et, de fait, jamais supérieur ne fut plus digne de l'être. L'esprit de Dieu le guidait visiblement dans toutes ses actions. Sous l'impulsion de ce grand Saint, le culte de la Très Saint Vierge, qui était le but de son Institut et l'Institut lui-même, prirent une extension inouïe.

Fondé depuis plus de trente-quatre ans, son Ordre néanmoins avait fait fort peu de progrès et comptait à peine six maisons. Mais à peine saint Philippe en eût-il pris la direction que son mérite et sa sainteté le rendirent célèbre, non seulement en Italie, mais en France, en Espagne et dans les autres pays chrétiens. De toutes parts, les vocations, et des vocations vraiment choisies de Dieu, affluaient vers les couvents des Pères Servites. Toutes les villes tenaient à honneur de posséder dans leur sein les enfants du grand serviteur de Marie.

Il donna tant d'éclat à son Ordre que tout le monde convint de l'en regarder comme le fondateur, bien qu'à vrai dire il n'en ait été que le cinquième Supérieur général.

GUÉRISON D'UN LÉPREUX — SAINT PHILIPPE TRIOMPHE DE NOTRE-SEIGNEUR — SA RETRAITE — LES BAINS DE SAINT PHILIPPE

La Très Sainte Vierge, du reste, se plaisait à manifester la sainteté de son serviteur par des miracles sans nombre.

Un jour, par exemple, que le Saint se rendait à Rome, il rencontra sur son chemin un pauvre lépreux qui lui demanda l'aumône. Emu de compassion à la vue de ce membre souffrant de Jésus-Christ : « Je n'ai ni or ni argent, lui dit-il, comme autrefois saint Pierre et saint Jean au boiteux de la porte du Temple, mais ce que j'ai, je vous le donne. » Et à l'instant même, quittant sa tunique, il en revêtit le pauvre lépreux, qui fut aussitôt guéri.

« Gardez-vous bien, lui dit alors le Saint, de divulguer cette merveille. » Mais la reconnaissance du pauvre l'emporta sur l'humilité du Saint. Et toute l'Italie retentit bientôt du bruit de ce miracle.

Plus Notre-Seigneur voulait exalter le fidèle disciple qui avait tout quitté pour embrasser sa croix et le suivre, plus aussi notre Saint s'efforçait de disparaître, de se soustraire aux honneurs, aux ovations et de passer inaperçu. Admirable duel entre la bonté de Notre-Seigneur et l'humilité du Saint; duel où la bonté du divin Maître fut parfois vaincue par l'humilité du disciple. L'exemple suivant nous en fournit une preuve.

Il y avait près de trois ans que le pape Clément IV était mort. Les cardinaux, assemblés en conclave à Viterbe, ne pouvaient s'entendre sur le choix de son successeur. Et voilà qu'un jour, sans s'être consultés, tous leurs suffrages tombèrent sur le Général des Servites.

Mais l'humble religieux ne leur donna pas le temps d'exécuter leur dessein : il s'enfuit secrètement, accompagné d'un seul religieux, dans les montagnes de Sienne, se cacha dans le creux d'un rocher et y demeura jusqu'à ce que, désespérant de le trouver, les cardinaux eurent donné un autre pasteur à l'Église dans la personne de Grégoire X.

Durant tout le temps de sa retraite, saint Philippe s'adonna avec une ardeur toute nouvelle à l'oraison et à la plus austère pénitence. « Le jeune, dit un de ses biographes, était sa nourriture; les veilles, son soulagement et son repos; l'entretien avec Dieu, sa récréation et son divertissement. Il ne mangeait point de pain, mais seulement des herbes sauvages et insipides; il ne buvait que de l'eau; encore lui manqua-t-elle bientôt. Le Seigneur n'abandonna pas son serviteur en cette occasion. Rempli de foi et de confiance en Celui qui fit jaillir la source au désert pour désaltérer le peuple hébreu, notre Saint frappa trois fois la terre de son bâton. Il en sortit une telle quantité d'eau qu'il se forma, à cet endroit, un petit lac, appelé encore aujourd'hui les bains de saint Philippe, et dont les eaux ont la vertu de guérir plusieurs maladies.

SAINT PHILIPPE S'EN VA PRÊCHER LE CULTE DE LA SAINTE VIERGE EN FRANCE ET EN ALLEMAGNE

Ce fut dans cette solitude que Dieu fit connaître à notre Bienheureux qu'il devait porter son nom et propager la dévotion envers la Sainte Vierge dans les autres provinces et dans les royaumes étrangers.

Saint Philippe, qui ne comptait pour rien les peines et les fatigues, quand la gloire de Dieu et des saints et le bien des âmes était en jeu, obéit sur-le-champ.

Après avoir établi un vicaire général en sa place, en Italie, il partit, accompagné de deux religieux, pour aller publier partout les grandeurs et les mérites de la Reine des anges, de la Mère de Dieu.

La France eut l'honneur de le recevoir la première.

Toutes les villes lui ouvrirent leurs portes. Partout l'homme de Dieu était reçu comme un envoyé du ciel; partout aussi il opérait d'éclatantes conversions : les pécheurs les plus endurcis dans le crime venaient se jeter à ses pieds et implorer le pardon de leurs péchés.

Le Saint les recevait tous avec bonté, et après les avoir réconciliés avec Jésus-Christ, leur Sauveur, il les consacrait à Marie, leur Mère.

Les villes d'Avignon, de Toulouse et de Paris conservèrent longtemps, avec une touchante piété, le souvenir de son passage.

Saint Philippe se rendit ensuite dans les Pays-Bas, l'Allemagne, la Saxe, publiant partout, avec le même succès qu'en France, les grandeurs de la Sainte Vierge, augmentant en tout lieu la dévotion envers cette bonne Mère et fondant, en un bon nombre de villes, des couvents de son Ordre.

SAINT PHILIPPE, DE NOUVEAU DÉJOUÉ DANS LES PROJETS DE SON HUMILITÉ — IL PACIFIE L'ITALIE ET SOUFFRE POUR LE PAPE

Notre Saint consacra deux ans à cette mission.

A son retour en Italie, il essaya encore, dans un Chapitre général des Servites, assemblé à

Borgo, de se faire décharger du supériorat. Mais ce fut en vain.

Pour toute réponse, ses religieux le déclarèrent Général pour le reste de sa vie.

C'est ce qui l'obligea de se rendre au deuxième Concile général de Lyon, tenu en 1274, pour y demander l'approbation de son Ordre.

Le pape Grégoire X la lui accorda volontiers, et saint Philippe revint en Italie, où l'attendaient d'autres travaux et d'autres peines.

On sait que, à cette époque, l'Italie était déchirée par les dissensions et la rivalité des Guelfes et des Gibelins. Dieu se servit de l'humble Servite pour les apaiser.

Les deux villes de Pistoie et de Florence, où les deux factions se livraient chaque jour de sanglants combats, virent enfin la paix et la concorde régner entre leurs citoyens, grâce aux efforts de saint Philippe.

De Florence, l'apôtre se rendit à Forli, pour faire rentrer les habitants de cette cité dans l'obéissance du pape Martin II, leur légitime souverain.

Il y réussit, mais non sans de grandes souffrances. Un jour, les rebelles, ne pouvant supporter la véhémence de ses prédications, se jetèrent sur lui, le dépouillèrent de ses vêtements, le traînèrent, en le frappant, dans les rues de la ville, et enfin le chassèrent de leurs murs.

Le Bienheureux supporta sans se plaindre tous ces mauvais traitements, heureux de souffrir quelque chose pour la cause du Vicaire de Jésus-Christ. Sa patience, du reste, ne tarda pas à être récompensée. Les habitants de Forli se soumirent à l'autorité du Pape, et l'un des plus ardents persécuteurs du Saint vint se jeter à ses pieds, lui demander pardon et le supplier de le recevoir dans un de ses couvents, pour y faire pénitence le reste de ses jours.

L'an 1284, saint Philippe donna l'habit du Tiers-Ordre des Servites de Marie à sainte Julienne de Falconieri, alors âgée de quatorze ans. C'était la nièce de saint Alexis de Falconieri, l'un des sept fondateurs de l'Ordre, et elle appartenait à une des plus riches familles de Florence; elle voulut renoncer à toutes les espérances du monde pour servir Jésus-Christ dans l'humilité du cloître. Son oncle, saint Alexis, eut plusieurs entretiens avec elle, lui donna de sages conseils pour son avancement dans la piété, lui annonça qu'elle réunirait bientôt plusieurs autres Tertiaires, ses compagnes, pour fonder avec elles une communauté régulière.

FONDATION DU TIERS-ORDRE — SAINTE JULIENNE — DERNIERS ACTES D'HUMILITÉ ET D'APOSTOLAT DE SAINT PHILIPPE

Tant de travaux et de pénitences avaient considérablement affaibli saint Philippe, et tout faisait prévoir qu'il ne tarderait pas à quitter la terre pour le ciel.

Néanmoins, il voulut encore, avant de mourir, recevoir la bénédiction du Souverain Pontife, et, à cet effet, il se rendit à Pérouse, où le pape Honorius IV l'accueillit avec les plus grands honneurs et lui accorda de nouveaux privilèges pour son Ordre.

Au sortir de Pérouse, notre Saint se dirigea sur Todi. Les habitants de cette ville, apprenant son arrivée, sortirent en foule au-devant de lui et lui préparèrent une magnifique réception. L'homme de Dieu en eut connaissance et, aussitôt, changeant de chemin, il se dirigea vers la ville par un sentier détourné.

La Vierge Marie récompensa sur-le-champ l'humilité de son serviteur, en lui fournissant l'occasion de convertir, sur sa route, deux femmes pécheresses.

Elles furent si touchées des reproches et des exhortations que le Saint leur avait adressées, qu'elles vinrent bientôt à Todi se jeter à ses pieds et confesser humblement leurs fautes.

Après avoir été réconciliées avec Dieu, elles déclarèrent au saint religieux qu'elles voulaient consacrer à la penitence le reste de leur vie. Philippe approuva leur projet. Elles se nommaient Hélène et Flore.

Ainsi, celles qui avaient jusque-là scandalisé le pays devinrent une source d'édification. Le bruit de leur conversion et de leur pénitence se répandit au loin. Plusieurs résolurent de les imiter, les unes pour expier leurs péchés, les autres pour se préserver des dangers du monde. Hélène et Flore ne tardèrent pas à se voir à la tête d'une communauté pleine de ferveur. Ce fut l'un des premiers couvents de religieuses cloîtrées de l'Ordre des Servites. Les deux converties y achevèrent leur vie au milieu des plus saintes vertus et elles sont honorées dans l'Ordre sous le titre de Bienheureuses.

Cette fondation fut le dernier acte d'apostolat de saint Philippe sur cette terre d'Italie qu'il avait tant aimée. Arrivé à son monastère, il alla se prosterner devant l'autel de la Sainte Vierge et prononça ces paroles du Roi-Prophète : « C'est ici le lieu de mon repos à jamais. » Le lendemain, fête de l'Assomption, la fièvre le prit, et il passa toute l'octave dans les sentiments les plus vifs d'amour de Dieu et de tendresse envers la Sainte Vierge.

Le dernier jour de l'octave, il reçut le Saint Viatique, en disant à son Sauveur : « C'est vous, mon Seigneur, en qui j'ai cru, c'est vous que j'ai prêché, que j'ai cherché et que j'ai aimé. »

LUTTE CONTRE LE DIABLE — MORT DU BIENHEUREUX DIEU GLORIFIE LES HUMBLES

A ces mots, il tomba en défaillance, et pendant trois heures on le crut mort. Revenu à lui, il dit, transporté de joie, à ses religieux assemblés autour de son lit : « Mes frères, je viens de soutenir un grand combat. Le démon s'est efforcé de me faire tomber dans le désespoir, en me représentant tous les péchés de ma vie. Mais Jésus-Christ, mon Sauveur, et Marie, sa très sainte Mère, ont repoussé les flèches de ce cruel ennemi et m'ont fait voir le royaume éternel qui m'est préparé. »

Ayant achevé ces mots, il demanda son livre, c'était son crucifix qu'il appelait ainsi; et, en le serrant sur son cœur, il rendit sa grande âme au Dieu qu'il avait servi avec tant de fidélité, le 23 août, jour de l'octave de l'Assomption.

Il était âgé de soixante et un ans.

La cellule où le défunt venait d'expirer fut aussitôt embaumée d'un parfum très agréable et la tête du Bienheureux devint comme lumineuse.

On dut laisser exposé pendant plusieurs jours le saint corps, pour satisfaire la piété des fidèles qui accouraient de toutes parts pour le vénérer.

De nombreux prodiges furent la récompense de cette piété, si bien que le 23 août, au lieu de la messe solennelle de *Requiem*, l'évêque diocésain permit de chanter la messe des saints confesseurs.

Toutefois, on ne commença à célébrer la fête annuelle du Bienheureux qu'en 1516, avec l'autorisation du pape Léon X.

Saint Philippe Béniti a été canonisé par Clément X en 1671.

Imp.-*gérant* E. PETITHENRY, 8, rue François Ier, Paris.

SAINT BARTHÉLEMY, APOTRE

Fête le 24 août.



L'apôtre saint Barthélemy, qui fut écorché vif.

La vie de saint Barthélemy et les travaux de son apostolat ne nous sont pas connus dans tout leur éclat. Abdias, évêque de Babylone, vers le IIIe siècle, dans son ouvrage sur chacun des Apôtres, parle, il est vrai, assez longuement de saint Barthélemy ; mais bien des choses dans cette vie sont apocryphes, et nous ne saurions affirmer la véracité d'une foule de traits ayant rapport à la vie de notre Saint.

Voici, cependant, ce qu'on y trouve de plus intéressant et de plus conforme aux traditions : nous allons résumer ces faits d'après les hagiographes les mieux goûtés, tels que Ribadeneira et le P. Giry.

Dieu, pour nous enseigner l'humilité et pour d'autres raisons connues de sa sagesse, n'a pas fait transmettre aux siècles suivants tous les détails des grands travaux des Apôtres dans le monde ; mais ce qui est dit dans les quatre *Evangiles* et les *Actes des Apôtres* suffirait pour montrer aux hommes l'éminente sainteté des messagers de la bonne nouvelle, leur zèle admi-

rable pour le salut des âmes, leurs souffrances, leurs miracles, leurs victoires.

Barthélemy fut choisi par Notre-Seigneur pour semer la sainte doctrine: il reçut de la bouche même du divin Maître la science divine que, plus tard, il devait enseigner.

Il vécut avec le Sauveur, assista à ses prédications, ouït ses paraboles, et fut témoin, avec tous les autres Apôtres, de ses jeûnes et de ses mortifications. Il vit sa patience et sa résignation aux volontés de son Père, jusqu'à la mort et jusqu'à la mort de la Croix.

Après avoir été témoin de la gloire de la Résurrection de Notre-Seigneur, Barthélemy partit où l'envoya le chef de l'Eglise nouvellement née, et devint ainsi l'ambassadeur de Dieu qui réduisit le monde sous le joug de la parole évangélique.

QUI ÉTAIT BARTHÉLEMY

Saint Matthieu, saint Marc et saint Luc le nomment tous le sixième parmi les Apôtres; il naquit en Galilée de parents de basse condition: son père, pêcheur de son métier, avait des mœurs très pures et servait Dieu de tout son cœur. Le nom de Barthélemy tire son étymologie de BAR et de THOLMAI, nom assez répandu chez les Hébreux et qui signifie FILS de THOLMAI, ainsi que Baronius nous l'explique en ses notes sur le martyrologe.

Plusieurs auteurs ont pensé que Barthélemy était ce Nathanaël appelé par Notre-Seigneur « véritable israélite, chez qui il n'y a nul artifice ». Mais saint Augustin, saint Ambroise, saint Grégoire et saint Jean Chrysostome rejettent cette opinion, en disant que Jésus-Christ ne voulait pas choisir pour Apôtres des docteurs de la loi, tel qu'était Nathanaël, mais bien de pauvres ignorants, grossiers et communs, afin que sa toute-puissance se fît voir ostensiblement dans cette œuvre sublime, que ne pouvait pénétrer la sagesse humaine.

D'autres auteurs, se basant sans doute sur le nom de Tolmaï ou Ptolémée, que portait son père, le font originaire de Syrie et de la race des rois Ptolémée. Il marchait, disent-ils, vêtu d'un habit de pourpre et orné de pierreries. Mais ceci n'est pas vraisemblable, car tous les Apôtres étaient Galiléens, et la Galilée n'est pas la Syrie proprement dite: puis, les Ptolémée n'ont jamais régné en cette province asiatique, mais bien en Egypte.

IL EST ENVOYÉ PRÊCHER DANS L'INDE

Ce qui est plus certain, c'est que, dans le partage que les Apôtres se firent de toutes les régions de l'univers, après la descente du Saint-Esprit, saint Barthélemy fut envoyé porter la bonne nouvelle dans l'Inde, au delà du Gange, et qui comprenait alors quarante royaumes.

Il traversa mille pays, enseignant partout Jésus-Christ, Sauveur du monde, il vint dans la Lycaonie, en Cappadoce et dans l'Albanie d'Asie, où, comme le dit saint Jean Chrysostome, il forma les peuples à la tempérance.

Son zèle fut très grand, et partout il faisait retentir la trompette éclatante de l'Evangile: il changea la face de ces contrées; des églises furent bâties, des prêtres furent ordonnés, des évêques même furent sacrés.

Ce saint Apôtre accomplit mille autres travaux remarquables, très nécessaires à la fondation du christianisme, mais l'éloignement de ces contrées, et les souffrances qu'a supportées la religion depuis lors nous en ont ôté la parfaite connaissance.

Saint Pantène, maître de Clément d'Alexandrie, nous dit seulement que, lorsqu'il fut envoyé dans l'Inde par Démétrius, évêque d'Alexandrie, il y trouva l'Evangile de saint Matthieu, apporté dans ce pays par Barthélemy.

SAINT BARTHÉLEMY REND LES DÉMONS MUETS

En quittant les Indes, Barthélemy vint dans la grande Arménie qui devait être le champ glorieux de son zèle. Dans la ville capitale de cette province, il y avait un temple où l'on rendait les honneurs divins à une idole nommée Astaroth; devant cette idole, les malades venaient demander leur guérison.

Le diable, qui avait fixé sa demeure dans cette idole, était très rusé, et depuis longtemps trompait le pauvre peuple. Il aveuglait les uns, estropiait les autres, mettait enfin des douleurs en tous leurs membres; de cette manière, ces malheureux étaient obligés de venir en son temple lui demander la guérison; alors, il retirait de leurs personnes les maléfices qu'il y avait jetés et les maladies qu'il leur avait causées, et ainsi on croyait qu'il les avait guéris. Ce démon rendait aussi des oracles et répondait à ceux qui l'interrogeaient; parfois, il disait vrai, mais le plus souvent, il mentait.

Or, dès que saint Barthélemy fut entré dans ce temple où demeurait le roi Polymius et toute sa famille, le démon devint complètement muet et ne fit plus aucune guérison.

Les prêtres arméniens, surpris du silence d'Astaroth, consultèrent une autre idole nommée Bérith pour en découvrir la raison.

Bérith répondit que c'était à cause de Barthélemy, serviteur et Apôtre du vrai Dieu, qui, étant venu dans cette ville, le tenait, par sa présence, comme captif dans des chaînes de fer.

LE DIABLE FAIT LE PORTRAIT DE SAINT BARTHÉLEMY

Ensuite, le diable Bérith dit que jamais Astaroth ne pourrait parler tant que Barthélemy resterait dans la ville: « Car, ajoutait-il, c'est » un Apôtre du vrai Dieu que vous reconnaîtrez » à ces marques: il a les cheveux noirs et crépus, » la figure blanche, le nez droit, la barbe longue » et grise; sa taille est moyenne, ses habits sont » blancs et il ne les use pas; voilà vingt-six ans » qu'il n'en a pas changé.

» Il fléchit les genoux cent fois le jour et cent » fois la nuit pour faire oraison; sa voix est claire » et argentine, une troupe d'anges marchent à » ses côtés; il a un visage gai, parle toutes les » langues, et annonce partout que les honneurs » divins ne doivent être rendus qu'au seul et » vrai Dieu. Il sait tout ce qui se passe dans » l'endroit même d'où il est absent; à cette » heure, il sait ce que je vous dis, et si, voulant » le prendre, vous le cherchez, il saura se dérober » à vos regards. »

Sur ces indications, les prêtres employèrent toute leur diligence à chercher l'ennemi d'Astaroth, et ils ne l'eurent pas trouvé si Barthélemy ne se fût produit de lui-même; mais il le fit par la délivrance des possédés, par la guérison des infirmes et autres prodiges qui frappaient d'ad-

miration tous les fidèles. En voyant cela, les prêtres d'Astaroth ne le maltraitèrent pas, comme ils en avaient eu auparavant l'intention.

IL DÉLIVRE DU DÉMON LA FILLE DU ROI

Le roi Polymius avait une fille possédée d'un esprit de malice et fort tourmentée. Ayant été informé des merveilles opérées par le saint Apôtre, il le manda en son palais pour guérir son enfant.

Astaroth, qu'on avait invoqué, n'avait pu en venir à bout, et pour cause; au contraire, en sa présence, un autre diable, plus furieux que le premier, était entré dans le corps de la malheureuse, de sorte qu'il fallait parfois la tenir en l'attachant avec des chaînes de fer.

Le roi envoya donc de riches présents à Barthélemy pour qu'il vînt près de sa fille, mais le Saint se tint si bien caché que les serviteurs rapportèrent les présents à leur maître, sans avoir trouvé l'Apôtre.

Celui-ci vint peu de temps après au palais et délivra l'enfant du démon qui la tourmentait si cruellement. Et, comme le roi le pressait d'accepter des présents, le Saint répondit : « Ce n'est » ni l'or ni l'argent qui m'ont amené dans votre » pays, mais bien le zèle du salut des âmes; je » vous demande donc, non des richesses, mais » de vous rendre vous-même digne des trésors » éternels. Quittez l'abominable superstition de » votre idolâtrie, reconnaissez le vrai Dieu, seul » auteur de notre vie et maître de toutes choses. » Et, pour vous prouver la vérité de mes paroles, » je vais faire confesser au diable toutes ses » tromperies et mensonges. »

AVEUX DU DÉMON

En effet, Polymius, ayant conduit Barthélemy au temple, celui-ci ordonna à l'idole Astaroth de faire une confession publique de ses fourberies.

Alors, en présence du roi, des prêtres du temple et d'une infinité de peuple que la curiosité avait amenés à ce spectacle, le démon, au commandement de saint Barthélemy, commença ainsi sa confession humiliante : « Je suis un » misérable démon condamné à brûler éternel- » lement dans les flammes de l'enfer. Je ne suis » pas Dieu comme je l'ai toujours dit, mais je » suis un de ces anges rebelles qui ont été pré- » cipités dans les abîmes du feu. Ma puissance » n'est rien, car je suis enchaîné avec des chaînes » de flammes, par le seul et vrai Dieu Jésus- » Christ, que prêche Barthélemy. Je n'ai fait » dans ce temple que des méchancetés et des » impostures, mes oracles ont été presque tous » d'affreux mensonges. Les miracles qu'on a cru » que je faisais n'ont été que des prestiges, car » moi-même je causais ces maux par ma malice, » et quand je cessais de les causer, on pensait y » voir une guérison; alors, on me rendait les » honneurs divins qui ne sont dus qu'à Dieu » seul, dont le Fils Jésus-Christ est descendu du » ciel sur la terre pour m'écraser la tête et » détruire mon empire en rachetant le monde. » Jésus-Christ a envoyé partout ses ambassa- » deurs pour porter sa parole, et Barthélemy » est un de ses fidèles Apôtres. »

Le démon parlait ainsi en grinçant des dents et comme poussé fatalement à dire ces choses par une force supérieure invisible, qui n'était autre que celle du Dieu Très-Haut.

CONVERSION DU ROI

Une merveille si éclatante frappa les esprits et les cœurs, le roi et toute la foule présente désiraient ardemment connaître la foi de Jésus-Christ.

Pour se venger du démon qui leur avait fait tant de mal, les assistants renversèrent sa statue et la traînèrent par terre : alors, on vit sur les murs du temple une multitude de petites croix que la main invisible d'un ange y gravait.

Puis, pour montrer plus ouvertement encore la vérité des paroles de Barthélemy, Dieu permit que tout le monde présent au temple vit sortir hors de l'idole Astaroth le diable lui-même sous la forme d'un petit nègre, au nez crochu, à la barbe longue, aux yeux rouges de feu, aux narines vomissant une noire fumée. Tous furent saisis d'effroi devant cette épouvantable figure, mais l'Apôtre ordonna aussitôt au diable de fuir au désert.

Alors, le roi et sa famille avec toute sa maison écoutèrent docilement les instructions de la religion chrétienne, et, peu après, ils reçurent le saint baptême, avec les habitants de douze villes du royaume où Barthélemy alla prêcher et faire de nombreux miracles. Il choisit, parmi ces habitants convertis, un certain nombre des plus vertueux et des plus instruits, qu'il ordonna prêtres, diacres et ministres de Jésus-Christ.

FUREUR DU DÉMON CONTRE LE SAINT APOTRE

Le grand accroissement de la religion chrétienne, l'augmentation de la gloire de Dieu et la destruction humiliante des idoles, avaient aigri les prêtres des faux dieux, qui haïssaient Barthélemy. Ils résolurent donc de se venger et pour cela, ils s'adressèrent à Astiagès, frère du roi converti, Polymius.

Astiagès, furieux de tout ce que lui disaient les prêtres, fit mander Barthélemy pour le châtier. « N'est-ce point toi, dit-il, qui a perverti » mon frère Polymius, et brisé les idoles du » temple et tous les dieux de ma nation?

— Le seul Dieu des nations, dit l'Apôtre, c'est » le Créateur du ciel et de la terre qui règne là- » haut avec Jésus-Christ son Fils. Je n'ai détruit » le culte d'aucun dieu, mais seulement le culte » des démons. Je n'ai pas perverti Polymius, » mais lui ai enseigné le droit chemin. »

Le Saint avait à peine fini ces paroles que les idoles du palais d'Astiagès tombèrent par terre et se brisèrent en mille pièces.

ASTIAGÈS FAIT ÉCORCHER VIF SAINT BARTHÉLEMY

Astiagès, furieux des paroles du Saint et de la destruction de ses idoles, fit rudement fouetter l'Apôtre : ensuite, il chercha dans son esprit l'idée d'un supplice affreux pour punir honteusement le saint prédicateur; le démon lui suggéra tout ce qu'il y a de plus dur et de plus cruel. Le prince fit étendre Barthélemy sur une large planche, puis commanda à ses féroces soldats d'écorcher l'Apôtre tout vif. Ces êtres inhumains s'arment alors de couteaux et de pierres tranchantes et écorchent le Saint depuis la tête jusqu'aux pieds; de telle sorte que, n'ayant plus de peau, on ne voyait qu'une chair sanglante et percée horriblement de ses os. Pendant ce cruel martyre, Barthélemy souffrait avec patience et ne cessait de publier la gloire de Dieu et la vérité de l'Evangile.

SA MORT — SON CULTE

Pierre de Natalibus dit qu'il fut écorché le 24 août et que ce ne fut que le 25 qu'Astiagès lui fit trancher la tête.

Cette mort du juste fut châtiée par les démons mêmes, qui s'emparèrent d'Astiagès et des prêtres païens complices du crime ; ils les tourmentèrent durant quarante jours, puis les étranglèrent pour continuer de les tourmenter dans les enfers.

Le roi Polymius devint, dit-on, le premier évêque d'Arménie et travailla pendant vingt ans à perpétuer ce qui y avait fait saint Barthélemy.

Le corps du martyr et sa peau ensanglantée furent enterrés à Albane en haute Arménie. Beaucoup de miracles s'opérèrent à son tombeau; mais les païens, furieux de voir une affluence si considérable de chrétiens venir vénérer les saintes reliques, enfermèrent le corps du Bienheureux dans un coffre de plomb et le jetèrent dans la mer, en disant : « Barthélemy, tu ne » tromperas plus le peuple. »

Mais le coffre, flottant sur l'onde, vint heureusement à l'île de Lipari, près de la Sicile. En 831, les Sarrasins s'emparèrent de cette île, et dispersèrent les saintes reliques.

Saint Barthélemy apparut alors à un moine et lui dit : « Lève-toi et va ramasser tous mes osse- » ments que les païens ont dispersés. » Le moine, surpris, répondit : « Grand Saint, comment vou- » lez-vous que je reconnaisse votre corps parmi » tant de morts qui gisent ici ? — Ne réplique » pas, dit saint Barthélemy, lève-toi, et cette » nuit-même, tu iras recueillir tous mes osse- » ments. Tu les reconnaîtras facilement, car ils » brilleront d'une douce lumière, entre tous les » cadavres. »

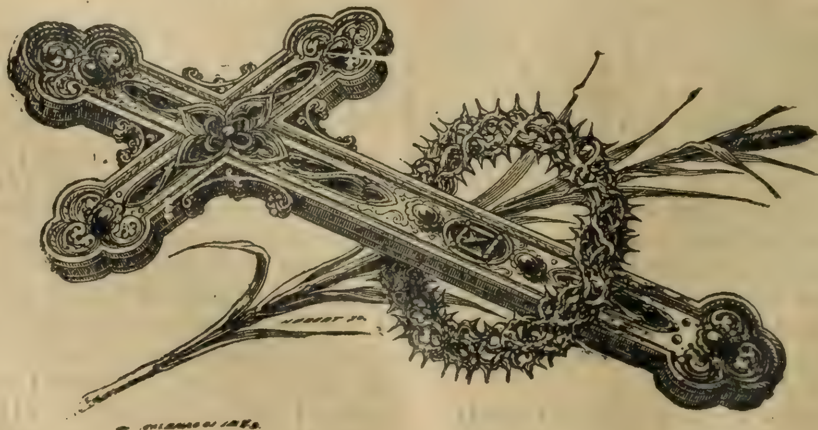
Le moine obéit, et recueillit les reliques du Saint : elles furent transportées en grande pompe à Bénévent, et vers l'an 983, le saint corps fut envoyé à Rome, par l'empereur Othon II. Cette relique insigne est certainement authentique, et a toujours été très honorée dans la ville du Pape. Chaque année, un immense concours de peuple vient honorer le grand Apôtre et le saint défenseur de la parole divine.

Toulouse conserve, dans l'église de Saint-Sernin, le chef de saint Barthélemy. La cathédrale de Versailles possède un de ses bras.

L'Arménie elle-même n'a pas oublié le souvenir de son premier apôtre. Le lieu où saint Barthélemy a subi le martyre porte aujourd'hui le nom de Kisouæ. C'est un bourg assez important, situé près de la ville de Nakchivan, à trois lieues du mont Ararat. Le culte du saint Apôtre y est très célèbre, les miracles qu'on y obtient par son intercession sont nombreux, de sorte qu'il est invoqué, non seulement par les chrétiens, mais aussi par les musulmans du pays.

TRAIT CURIEUX, TIRÉ DE LA « LÉGENDE DORÉE »

On lit, dans un ancien manuscrit des miracles des Saints, qu'un docteur célébrait chaque année, avec grande solennité, la fête de saint Barthélemy. Un jour, tandis qu'il prononçait un discours, le diable lui apparut sous la forme d'une jeune fille ravissante de beauté. Le docteur l'ayant vu l'invita à sa table : or, tandis qu'ils prenaient le repas et que le démon cherchait à séduire son hôte par d'insidieuses paroles, le bienheureux Barthélemy vint, sous la forme d'un pauvre pèlerin, frapper à la porte, et demander l'hospitalité au nom de saint Barthélemy. Le maître lui donna un morceau de pain, mais le pauvre refusa cette offre; puis il parla ainsi : « Docteur, quel est le propre de l'homme? — C'est le rire, » répondit celui-ci. Mais la jeune fille répliqua : « Non, docteur, le propre de » l'homme c'est le péché, avec lequel il est conçu, » il naît et vit. — Vous avez bien répondu, maître, » dit le Saint, mais la jeune fille a donné une » pensée plus profonde. » Le pèlerin posa encore cette seconde question : « Quel est le lieu, dit-il, » d'un pied carré, où Dieu a accompli ses plus » grands prodiges ? » Le docteur répondit: « C'est » la croix où Dieu a opéré les choses les plus » admirables. — Pardon, docteur, dit la femme, » c'est la tête de l'homme, dans laquelle vit tout » un petit monde. — Les deux réponses sont » bonnes, dit le Saint. Je vous ferai une troisième » question, si vous le voulez : quelle distance y » a-t-il entre les hauteurs des cieux et les abîmes » de l'enfer? — Je ne sais, répondit le docteur. » — Pour moi, dit le diable, caché sous la forme » de la jeune fille, je ne le sais que trop bien, » car je suis tombé, aux premiers temps, des » hauteurs de l'un jusqu'aux profondeurs de » l'autre, et je veux te le montrer..... » Disant cela, la terre s'ouvrit et le diable se précipita en hurlant dans le noir abîme. Saint Barthélemy, caché sous les dehors d'un pèlerin, disparut aussi, mais pour remonter dans les cieux, aussi haut que le diable était tombé bas.



E. PETITHENRY, Imp.-*gérant*, 8, rue François Ier, Paris.

SAINT LOUIS, ROI DE FRANCE

Fête le 25 août.



Saint Louis portant la sainte Couronne d'épines de Notre-Seigneur.

(Vitrail de M. Imlé.)

LOUIS DE POISSY

Voici un homme qui sut être un saint au milieu d'une cour, à la tête des armées et parmi les mille soucis qu'apporte le gouvernement d'un royaume. Grand roi, valeureux capitaine, admirable père de famille, justicier ferme et sage, père de son peuple, saint Louis est l'une des plus belles gloires de la France en même temps que de l'Eglise catholique.

Il naquit au château de Poissy, le 25 avril 1215, et fut baptisé dans cette ville, qu'il aima au point de signer parfois *Louis de Poissy*, en souvenir de son baptême.

Il était petit-fils du victorieux Philippe-Auguste et fils du brave Louis VIII, surnommé le *Lion*.

On lui donna d'excellents précepteurs, mais nul n'égala la sollicitude de sa pieuse et prudente mère, la reine Blanche de Castille, pour former en lui le cœur d'un grand roi et d'un grand saint.

Tout le monde sait la belle parole qu'elle lui répétait souvent : *« Mon fils, je vous aime par-dessus toutes les créatures; pourtant, j'aimerais mieux vous voir mort que coupable d'un seul péché mortel. »*

Le roi, son père, était digne d'une telle épouse par ses vertus, mais la France le perdit trop tôt. Le jeune Louis fut sacré roi à Reims, à l'âge de douze ans. Blanche de Castille gouverna sagement le royaume pendant la minorité du prince, qui fut déclaré majeur à vingt ans.

Le jeune roi était déjà cher à tout son peuple qu'il édifiait par une douceur charmante, une intrépidité toute française, une égalité d'âme inaltérable, un grand amour pour la justice, et surtout par la piété la plus tendre. Chaque jour, il consacrait plusieurs heures aux exercices de la religion. Comme on lui reprochait quelquefois d'y donner trop de temps, il répondait: « Les hommes sont étranges ; on me fait un crime de mon assiduité à la prière ; on ne dirait mot, si j'employais les heures que j'y consacre à jouer aux jeux du hasard, à courir les bêtes fauves, à chasser aux oiseaux. »

SA CHARITÉ

En même temps, Louis faisait bâtir des hôpitaux, dont le plus célèbre est celui des Quinze-Vingts; il fondait des abbayes et des couvents; il distribuait d'incalculables aumônes, nourrissait quotidiennement dans son palais, et souvent même servait à table plus de cent pauvres.

Ses largesses s'étendaient jusqu'aux régions de l'Orient. Pour lui témoigner sa reconnaissance, l'empereur de Constantinople lui fit présent, en 1239, de la sainte couronne d'épines. Louis se rendit au-devant des religieux Dominicains qui revenaient porteurs de ce don précieux. Lorsqu'il les rencontra, il ne put contenir ses larmes, et, chargeant l'insigne relique sur ses royales épaules, il entra pieds-nus dans la ville. Pour la placer honorablement, il fit construire, dans son palais de Paris, un magnifique oratoire, connu depuis sous le nom de Sainte-Chapelle. C'est là qu'il vaquait ordinairement aux exercices de piété, et qu'il passait parfois les nuits en prière.

LE CROISÉ

Mais la sainteté n'empêchait pas chez lui le développement des qualités guerrières: il le montra d'une manière éclatante en culbutant, à Taillebourg et à Saintes, des vassaux rebelles et les Anglais qui étaient venus à leur secours. Sa valeur nous apparaîtra dans la suite sur d'autres champs de bataille plus illustres.

Vers la fin de l'année 1244, Louis fut atteint d'une maladie qui le conduisit en peu de temps aux portes du tombeau. A cette nouvelle, la France tout entière s'alarma : partout on fit des prières publiques, des aumônes, des processions pour le salut du bon roi. Mais, un jour, Louis se trouva si mal qu'on le crut mort. La reine Blanche, cependant, conservait une lueur d'espérance: elle fit apporter la croix du Sauveur, la couronne d'épines et la sainte lance, et, les approchant du corps immobile de son fils, elle s'écria : « Seigneur Jésus, rendez gloire, non pas à nous, mais à votre nom. Par ces instruments vénérables, avec lesquels vous apparaîtrez au jour du grand jugement, sauvez aujourd'hui le royaume de France en sauvant son monarque! »

A peine cette prière était-elle achevée que le roi se mit à remuer les lèvres; puis, ayant fait quelques mouvements convulsifs, il prononça ces paroles avec effort : « L'Orient est venu d'en haut me visiter, il m'a ramené d'entre les morts. »

La joie renaissait dans le cœur des assistants, mais la tristesse succéda bientôt à ce premier sentiment de bonheur. Le roi avait, en effet, appelé l'évêque de Paris. Quand le prélat fut auprès de sa couche, il le pria de lui mettre sur l'épaule la croix de pèlerin pour le voyage d'outre-mer. Grand fut l'étonnement de tous. Vainement les deux reines, sa mère et son épouse, le conjuraient d'attendre son complet rétablissement pour prendre un pareil engagement. Vainement, l'évêque lui représentait la faiblesse de sa santé et les fatigues de ce pèlerinage, Louis déclara qu'il ne prendrait aucune nourriture avant d'avoir reçu la croix: devant une si ferme détermination, on céda, mais non sans verser des larmes.

Le 12 juin 1248, tous les préparatifs pour l'expédition d'outre-mer étaient terminés. Louis confia la régence à sa mère, la reine Blanche, et se rendit à Saint-Denys, accompagné de son épouse, de ses frères, et des principaux seigneurs qui devaient le suivre à la croisade. Il y reçut de la main du légat du Pape l'oriflamme avec la panetière et le bourdon, qui étaient les insignes du pèlerin, et s'éloigna de Paris; il voulut, en allant à Aigues-Mortes, où il devait s'embarquer, s'arrêter à Lyon, afin de faire sa confession au Vicaire de Jésus-Christ qui s'y trouvait, et recevoir l'absolution de ses péchés avec la bénédiction apostolique.

Après une heureuse navigation, la flotte chrétienne arriva devant Damiette. Le rivage était défendu par une armée innombrable de Sarrasins. Mais, comme la mer n'est pas profonde sur cette côte, il fallut quitter les grands vaisseaux pour entrer dans les galères et les barques. On ne trouva pas même assez d'eau pour aborder dans ces bâtiments plats. *Montjoie Saint-Denys!* s'écria alors Louis (c'était le cri de guerre des Français); et le casque en tête, le bouclier au cou, l'épée à la main, il s'élança dans les flots.

L'armée imita l'exemple de son chef, et, en peu de temps, les infidèles, culbutés, furent contraints de prendre la fuite: leur terreur fut si grande que, pendant la nuit, ils abandonnèrent Damiette, où les chrétiens entrèrent le lendemain sans coup férir. Le roi fit aussitôt chanter un *Te Deum* pour remercier le Seigneur de ce premier succès.

Malheureusement, les guerriers, victorieux, n'imitèrent pas les vertus de leur chef, et beaucoup attirèrent par leurs péchés le châtiment de Dieu.

Les croisés remportèrent sur les musulmans deux autres victoires, qui coûtèrent à la France

le sang de ses plus vaillants soldats. Un fléau destructeur, la peste, vint mettre un terme aux triomphes, et fit de terribles ravages dans le camp des chrétiens. Cette épreuve cruelle n'abattit point le cœur de saint Louis : le bon roi pourvoyait à tout ; il visitait les malades, les consolait, les exhortait à la patience, et les disposait à paraître devant Dieu. Mais ses forces physiques n'étaient pas égales à la charité de son âme : le mal contagieux l'attaqua à son tour et ne trouva guère de résistance dans un corps débilité par la fatigue.

SAINT LOUIS DANS LES REVERS

Les Sarrasins mirent à profit cette situation critique; ils revinrent plus nombreux et plus hardis. L'armée chrétienne, décimée par le fléau, fut obligée de battre en retraite devant un ennemi cruel qui la harcelait sans relâche. Le roi, malgré son épuisement, combattait encore de son épée. Un brave chevalier se tenait toujours auprès de sa personne, et repoussait les Sarrasins comme un bon serviteur, selon l'expression du pieux monarque lui-même, chasse les mouches d'auprès de la coupe de son maître.

Le seul moyen d'échapper à la mort était de se rendre; mais Louis répondait à ceux qui lui donnaient ce conseil : « A Dieu ne plaise que je me rende à païen ou à Sarrasin ! — Eh ! Sire, lui disaient ses frères, les comtes de Poitiers et d'Anjou, pour Dieu ! faites-le, faites-le ! Vous voyez que nous sommes sans munitions, et que nous mourrons tous ici de faim ou de maladie, au lieu que nous pourrions être délivrés par rançon. »

Les autres chevaliers joignirent leurs instances à celles des seigneurs ses frères, et l'intrépide monarque ne chercha plus à se raidir davantage contre une dure nécessité. Il fit appeler un émir et lui déclara qu'il consentait à déposer les armes à la condition que la vie de ses gens et la sienne seraient sauvées.

Le royal vaincu fut alors dépouillé de ses vêtements, on le laissa presque nu, après avoir chargé de lourdes chaînes de fer ses pieds et ses mains. Un pauvre Arabe, ému de pitié au spectacle du premier des rois chrétiens ainsi garrotté et maltraité, lui jeta un vieux manteau sur les épaules. Mais saint Louis paraissait insensible à ses propres souffrances : aucun murmure, aucune plainte ne s'échappaient de ses lèvres, on le voyait seulement pâlir, lorsque les infidèles blasphémaient le nom du Christ. Un jour, cependant, où ces misérables foulèrent aux pieds une croix pour insulter à la foi chrétienne, sa résignation sembla l'abandonner et il se redressa plein d'une légitime colère sur le grabat où il gisait, son regard de feu faisait entendre ce que sa langue ne pouvait dire.

Sa grandeur d'âme, sa patience, son courage au milieu des épreuves n'émerveillaient pas moins les musulmans que la valeur dont il avait fait preuve dans les combats. Les émirs ayant assassiné leur sultan, qu'ils détestaient, plusieurs d'entre eux proposèrent de choisir pour souverain le roi de France, à qui Dieu venait de rendre la santé ; et ils l'auraient élu s'ils avaient pu espérer que Louis renoncerait au Christ.

Enfin, le roi finit par s'accorder avec les émirs sur les conditions de la paix et du rachat : le roi devait payer un million de pesants d'or pour la délivrance de tous ses soldats et rendre la ville de Damiette pour sa personne, car un roi de France, disait-il, ne se rachète pas avec de l'argent.

RETOUR EN FRANCE

Louis sortit alors de sa prison. Néanmoins, il resta cinq ans encore en Orient, s'occupant de libérer les chrétiens que les musulmans avaient réduits en esclavage, instruisant par lui-même ou par ses clercs les infidèles qui voulaient se convertir, faisant des pèlerinages aux Lieux Saints de Palestine, relevant les villes et les citadelles. Toutefois, il n'osa pas aller à Jérusalem, puisqu'il n'avait eu le bonheur de la délivrer.

La renommée de ses vertus se répandit au loin : les peuples des pays les plus éloignés désiraient le voir et l'entretenir.

Un jour, une troupe nombreuse d'Arméniens allant en pèlerinage à Jérusalem vint trouver Joinville, le bon sénéchal de Champagne, pour le prier de leur montrer le saint roi. Joinville se rendit aussitôt dans le pavillon où Louis était assis sur le sable : « Sire, lui dit-il, il y a là dehors un grand peuple de la grande Arménie qui vont à Jérusalem, et ils me prient de leur montrer le saint roi. Cependant, je n'aspire pas encore à baiser vos reliques. » Le monarque rit *moult clairement* et lui dit avec beaucoup de simplicité de les aller quérir. Après l'avoir vu et lui avoir parlé, les Arméniens se retirèrent édifiés de la vertu du prince.

Sur ces entrefaites, Louis apprit la mort de la reine Blanche, sa mère ; cette nouvelle le détermina à revenir pour mettre ordre aux affaires du royaume.

Sur le navire, le roi fit dresser un autel, avec un tabernacle magnifiquement orné, où le légat du Pape permit de placer la Sainte Eucharistie. C'est là que Louis aimait à venir prier, surtout aux heures difficiles. Il avait grand soin de l'âme des passagers et des matelots. Par son ordre, tous devaient assister à trois sermons par semaine, et il les exhortait lui-même à purifier leur conscience par une bonne confession. « S'il arrive, ajoutait le bon roi, que l'un de vous soit nécessaire aux manœuvres tandis qu'il se confessera, j'irai volontiers moi-même occuper sa place, tirer les cordages et faire tout ce qu'il eût fait. »

Etant encore en Palestine, il avait ouï dire qu'un sultan faisait rechercher avec soin tous les livres qui pouvaient être nécessaires aux philosophes musulmans, les faisait écrire ensuite à ses dépens et serrer dans sa bibliothèque, afin que tous les hommes de lettres pussent en prendre communication. La vue de ces infidèles, plus zélés pour la défense de leurs erreurs que beaucoup de chrétiens pour la défense de la vérité, avait produit sur son esprit une profonde impression. A son retour, il fit donc bâtir auprès de sa chapelle, à Paris, un lieu commode et sûr où il amassa soigneusement plusieurs exemplaires de saint Augustin, de saint Jérôme, de saint Grégoire et d'autres docteurs catholiques, avec un nombre immense de livres transcrits à ses frais dans les bibliothèques des abbayes. Il y étudiait volontiers quand il en avait le loisir, et ce trésor était ouvert aux savants du royaume : saint Thomas d'Aquin, saint Bonaventure, Vincent de Beauvais et beaucoup d'autres y allèrent puiser fréquemment.

Louis récitait chaque jour ou se faisait réciter par les religieux dont il était toujours entouré les heures canoniales, ou office des prêtres et des moines. Ses voyages, ses expéditons guerrières, ses maladies même n'apportèrent aucun changement à la régularité de cette pieuse pratique

Chaque vendredi, plus souvent même, s'il n'en était empêché, il se présentait au tribunal de la pénitence. Après l'absolution, il tendait humblement le dos au prêtre, exigeant qu'il lui donnât des coups d'une discipline dont les cinq cordelettes de fer lui déchiraient quelquefois la peau.

Il avait l'habitude de laver les pieds tous les samedis à un grand nombre de pauvres, et donnait souvent la préférence aux aveugles. Plusieurs fois témoin de cet acte d'humilité chrétienne, le sénéchal de Champagne s'en émerveillait grandement.

Un jour qu'il lui en manifestait sa surprise : « Lavez-vous les pieds aux pauvres le grand jeudi? lui demanda le roi. — Pour Dieu ! non, répondit Joinville avec franchise, jamais je ne laverai les pieds de ces vilains. — Vraiment, reprit le saint roi, ce n'est pas bien dit, car vous ne devez pas avoir en dédain ce que Dieu a fait pour notre enseignement. Je vous prie, pour l'amour de Dieu et de moi, de vous accoutumer à les laver. »

Une autre fois, il demanda au sire de Joinville: « Quelle chose est Dieu? — Le sénéchal répondit: — C'est chose si bonne que meilleure ne peut être. — Vraiment, reprit-il, c'est bien répondu. Or, je vous demande lequel vous aimeriez le mieux, ou d'être lépreux ou d'avoir fait un péché mortel? — Le sénéchal, qui ne mentit jamais, lui répondit : J'aimerais mieux en avoir fait trente que d'être lépreux. — Vous avez parlé comme un jeune étourdi, lui dit alors le saint roi, car il n'y a pas de lèpre si hideuse comme d'être en péché mortel, parce que l'âme qui est en péché mortel est semblable au diable. »

SAGES INSTITUTIONS

Si Louis savait si bien gouverner son âme, il était encore plus admirable dans le gouvernement de ses Etats : jamais, ni avant, ni après lui, la France ne goûta une paix plus profonde, une prospérité plus merveilleuse. Toutes les autres nations, à l'Orient, à l'Occident, au Midi, au Septentrion, étaient dans le trouble ; seuls, les Français jouissaient d'une tranquillité parfaite.

Son esprit de justice et de désintéressement inspirait une telle confiance que le roi d'Angleterre et ses barons, alors en guerre, le prirent pour juge de leurs différends. Louis servit également d'arbitre entre le duc de Bretagne et le roi de Navarre.

Le saint roi s'efforçait de bannir de ses Etats, par de sages lois, tous les dérèglements impies, les jeux de hasard, le blasphème, le luxe des femmes et les chicanes dans les procès. Il est aussi le premier qui ait défendu le duel en France.

Ses envoyés allaient dans toutes les provinces rendre la justice en son nom : il les surveillait sévèrement. Ses oreilles étaient toujours prêtes à recevoir les plaintes, à écouter les causes de ses sujets, sans que personne osât les empêcher d'approcher de lui. Dans ses promenades, soit dans son jardin, à Paris, soit au bois de Vincennes, il se mettait à l'ombre d'un arbre pour juger sans forme de procès leurs différends. Rien ne faisait fléchir sa conscience, ni richesse ni noblesse : aussi, on le vit défendre plus d'une fois la veuve pauvre et délaissée contre le puissant seigneur, coupable d'injustice.

Plein de respect pour tous les conseils du Pape, il recherchait encore auprès des religieux les lumières dont il avait besoin pour gouverner sagement : saint Thomas d'Aquin et saint Bonaventure étaient dans son intimité et s'assirent plus d'une fois à sa table.

SECONDE CROISADE — MORT DU BON ROI LOUIS

Cependant, les chrétiens d'Orient imploraient continuellement le secours de ses armes, et leurs plaintes retentissaient d'une manière douloureuse au fond de son cœur. Il pensait toujours à une seconde croisade ; il s'y résolut enfin, et, au mois de février 1270, il se mit en chemin, après avoir fait son testament.

Comme le roi de Tunis lui avait promis de se faire chrétien, s'il voulait descendre en Afrique, Louis, brûlant du désir « d'être le parrain d'un tel filleul », fit voile de ce côté. Mais il fut cruellement trompé dans son attente, car le traître qui l'appelait s'opposa à son débarquement.

Louis envoya alors son chapelain lui porter une déclaration de guerre ainsi conçue : « Je vous dis le ban de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de Louis de France, son sergent. » Mais le sergent du Christ ne put effectuer son dessein. Il fut atteint de la fièvre pestilentielle que l'air malsain, les chaleurs étouffantes, la disette des vivres avait occasionnée dans l'armée.

Se voyant à l'extrémité, Louis fit appeler son fils aîné, Philippe, et lui donna une instruction écrite de sa main, où il avait rassemblé les conseils les plus sages pour le gouvernement de ses Etats et pour sa conduite privée.

« Je te recommande avant toute chose, mon cher fils, disait-il, de t'appliquer de tout ton cœur à aimer Dieu, car celui qui ne l'aime point ne peut être sauvé. Garde-toi de rien faire qui lui déplaise, de commettre aucun péché mortel, et souffre plutôt toute espèce de peines et de misères que de tomber dans ce malheur... Confesse-toi souvent, et choisis pour cela des confesseurs sages et expérimentés, qui aient de la lumière et de la vigueur pour te porter au bien et te détourner du mal... Si tu retiens quelque chose du bien d'autrui par toi ou tes officiers, et que le fait soit certain, rends-le sans délai ; s'il est douteux, fais-le éclaircir promptement et soigneusement. Tu dois mettre toute ton application à faire vivre tes sujets en paix et en justice... Aie soin d'avoir de bons gouverneurs et de bons juges et informe-toi souvent de leur conduite... »

Il exhorta aussi ses principaux officiers à se comporter en véritables serviteurs de Jésus-Christ, à n'être pas mahométans par les mœurs, tandis qu'ils faisaient une profession si authentique d'être chrétiens en exposant leur vie pour la Sainte Eglise.

Il se fit mettre ensuite sur un petit lit couvert de cendres ; puis, ayant prononcé ces paroles du Roi Prophète : « J'entrerai, Seigneur, dans votre maison, et je bénirai votre nom, » il rendit son âme à Dieu. On était au 25 août de l'an 1270. Louis avait vécu cinquante-six ans, dont il avait passé quarante-quatre sur le trône de France.

Du haut du ciel, le saint roi protégea son armée. Son fils aîné, Philippe-le-Hardi, fortifié par l'arrivée de son oncle Charles d'Anjou, roi de Naples, remporta deux victoires sur les Tunisiens, conclut une paix honorable, et revint en France, ensevelir à Saint-Denys les précieux restes de son père.

Le gérant : E. Petithenry. — Imprimerie P. Féron-Vrau, 3 & 5, rue Bayard, Paris.

SAINT AMADOUR

SOLITAIRE DANS LE DIOCÈSE DE CAHORS

Fête le 26 août.



Zachée était monté sur un arbre pour voir passer le Sauveur. Jésus lui dit : « Zachée, hâtez-vous de descendre, car c'est chez vous que je loge aujourd'hui. »

VOCATION DE ZACHÉE

D'après une ancienne tradition, acceptée par le pape Martin V (bulle de 1427), et soutenue avec érudition par plusieurs écrivains de notre temps (1), saint Amateur, ou Amadour, suivant le langage du Quercy, est le même que le Zachée de l'Evangile. On croit qu'il fut aussi l'époux de sainte Véronique, cette courageuse femme qui essuya la face de Jésus montant au Calvaire.

Jésus venait de guérir un aveugle près de Jéricho. Entré dans cette ville, il se voit bientôt entouré d'une grande foule. Au milieu de ce peuple, raconte l'Evangile, était un homme appelé Zachée, chef des publicains et fort riche, Il voulait connaître ce Jésus qui attirait tant de monde à sa suite. Mais sa petite taille l'empêchait d'apercevoir le Sauveur. Il court en avant et monte sur un sycomore, afin de voir Jésus à son passage. Le divin Maître arrive en cet endroit, et, levant les yeux, il dit : « Zachée, hâtez-vous de descendre, car c'est chez vous que je loge aujourd'hui. »

Zachée descendit aussitôt et le reçut avec joie dans sa maison. A cette vue, la foule murmurait,

(1) Voir entre autres le savant ouvragede Mgr Cirot de la Ville, sur les *Origines chrétiennes de Bordeaux.*

disant que Jésus était allé loger chez un pécheur. Mais Zachée, converti et transformé par la grâce, se présente devant le Seigneur, et lui dit : « Je vais donner la moitié de mes biens aux pauvres; et si j'ai fait tort à quelqu'un, en quoi que ce soit, voici que je lui rends quatre fois autant. » Jésus répond : « Cette maison a reçu aujourd'hui le salut, parce que celui-ci est aussi fils d'Abraham..... » Telle fut la conversion de Zachée. Certains auteurs le mettent au nombre des soixante-douze disciples de Notre-Seigneur.

ZACHÉE VIENT EN GAULE

Peu après la Pentecôte et les conversions qui suivirent, la persécution des juifs sévit avec violence contre les chrétiens de Jérusalem. Ce fut le signal de la dispersion des apôtres. Ils abandonnent leur ingrate patrie, qui ne veut point recevoir la vérité, et vont évangéliser les Gentils. Un grand nombre de chrétiens suivent leurs pas. D'autres, comme saint Etienne, sont victimes de la fureur des juifs.

Pendant ce temps, dit une antique tradition, Zachée accompagne jusqu'à Rome son épouse, sainte Véronique, qui portait avec elle son précieux trésor : le voile sur lequel était imprimé la *Sainte Face* de Jésus. Cette sainte relique est encore aujourd'hui vénérée dans la basilique de Saint-Pierre.

Quelques années après, Zachée et Véronique partent pour les Gaules, avec le grand missionnaire saint Martial, que saint Pierre envoyait à notre patrie.

ZACHÉE S'ÉTABLIT DANS LA SOLITUDE

Pendant que saint Martial évangélise l'Aquitaine, sainte Véronique se fixe à Soulac, non loin de Bordeaux, sur les rives de l'Océan. Quant à Zachée, Notre-Seigneur, qui l'avait visité dans sa maison, lui avait inspiré l'amour de la vie contemplative et du sacrifice complet de toutes choses. Il quitte sa sainte épouse et son compagnon pour chercher une solitude.

Il la trouve au milieu du Quercy, dans un labyrinthe de roches, qui s'élèvent au-dessus d'un ravin étroit et profondément creusé par les eaux torrentielles du Lauzon.

Cette sombre vallée s'appelait alors le « Val ténébreux ».

Elle était peuplée de bêtes féroces.

Ce sévère et grandiose paysage ne pouvait manquer de plaire à un homme qu'occupaient de hautes et austères pensées. Il se bâtit une humble cellule sur l'un des points culminants de la montagne, et creusa dans le roc un oratoire en l'honneur de la Mère de Dieu. Il fit également une petite statue de la Sainte Vierge dont il avait eu le bonheur de contempler les traits bénis en Palestine. Dans la suite, cette image fut l'instrument de nombreux miracles en faveur des fidèles qui venaient prier Marie en ce lieu. Ce fut l'origine d'un pèlerinage fréquenté. Les peuples des environs saluèrent le pieux ermite du nom de *Amator rupis, qui aime le Rocher,* d'où le nom de *Roc-Amadour,* suivant le dialecte du Midi.

DÉCOUVERTE DU CORPS DE SAINT AMADOUR

A sa mort, le solitaire de Roc-Amadour fut enseveli dans le vestibule de la chapelle. Son tombeau demeura longtemps inconnu. Cependant, les foules affluaient de toute part à ces roches désertes, à cause des miracles de la petite statue, que l'on conserva toujours dans l'oratoire, l'un des plus anciens sanctuaires de la Très Sainte Vierge qui soient au monde. Il était en grande vénération du temps de Charlemagne. On y montrait la fameuse épée de Roland, apportée de Roncevaux après sa mort. Au-dessus de la porte, il y avait une cloche qui sonnait toute seule, quand un chrétien se trouvait en mer exposé à quelque naufrage, et qu'il implorait la Vierge de Roc-Amadour.

Mais, c'est à partir de 1166 que Dieu fait éclater la gloire de son pieux serviteur, inconnu durant sa vie. En cette même année, un habitant du pays, qui avait une grande dévotion à Notre-Dame de Roc-Amadour, voulut, à sa mort, être enseveli à l'entrée de l'oratoire. A peine eut-on creusé la terre que le corps du Bienheureux fut retrouvé tout entier. Dès lors, les miracles se multiplièrent.

FUREUR DES PROTESTANTS A ROC-AMADOUR

Le corps de saint Amadour demeura toujours intact et exposé à la vénération des fidèles durant plusieurs siècles. Le proverbe populaire rendait témoignage à cette préservation privilégiée : « Ceci est entier comme le corps de saint Amadour, » disait-on. Ou bien encore : « Il est en chair et en os comme saint Amadour. » Mais, que ne feraient point les démons de l'enfer contre les merveilles de Dieu? Vers 1562, les huguenots (protestants), déjà établis dans la plupart des régions du Midi, après avoir déclaré la guerre civile à leur patrie, pillent la chapelle et livrent aux flammes les reliques du Saint. Le feu les respecte. Alors, le chef des hérétiques, en vrai suppôt de Satan, prend un marteau de forgeron pour les briser, et accompagne de blasphèmes son œuvre d'impiété. Les chrétiens du pays parvinrent à arracher aux protestants une partie de ces précieuses reliques. Mais la Révolution de 1793 s'efforça à son tour de les anéantir.

SOUVENIRS ACTUELS DE ROC-AMADOUR

Il ne nous reste plus maintenant que deux reliquaires. Dans l'un, on voit des ossements à demi consumés par le feu et mêlés avec une poussière semblable à une cendre noire. Dans l'autre, apparaissent plusieurs ossements que le feu n'a pas endommagés. Le taffetas qui environnait le foie est encore empreint de marques de sang; et le foie lui-même, loin de s'être corrompu, a conservé l'élasticité d'une chair vivante.

D'après la tradition du pays, c'est dans ce sanctuaire que saint Dominique a eu la révélation du Rosaire. Maintenant, il se compose de deux églises superposées. La plus élevée et la plus grande est dédiée à la Très Sainte Vierge. Celle qui est inférieure est dédiée à saint Amadour.

En 1887, des pèlerins de Jérusalem, suivis d'une foule immense, sont venus planter à Roc-Amadour une grande croix de chêne, au pied de laquelle ils avaient prié sur le navire, et qu'ils avaient portée, pieds nus, à travers les rues de la Ville Sainte le long de la Voie douloureuse.

LE PÈLERINAGE DE LEVROUX, EN BERRY

Nous devons signaler également ici le pèlerinage de saint Silvain à Levroux, en Berry. Saint Silvain fut le premier apôtre de cette contrée, et on pense qu'il vint de Rome, envoyé par saint Pierre pour prêcher en ce pays. Une tradition, déjà ancienne, que nous n'avons pas le loisir de discuter en cette courte notice, dit que Silvain serait le même que Zachée.

Envoyé de Roc-Amadour à Rome par saint Martial, il aurait reçu du prince des apôtres la mission d'évangéliser le pays de Bourges et se serait fixé à *Gabattum*, aujourd'hui Levroux, avec son compagnon saint Sylvestre. Les deux missionnaires se retiraient souvent, pour prier, dans la solitude d'une forêt voisine; ce qui leur valut, de la part du peuple, les noms de *Silvain* et de *Sylvestre : les hommes du bois*. Le tombeau de saint Silvain, à Levroux, est encore le centre d'un pèlerinage fréquenté. D'après les habitants du Berry, ce serait là le vrai tombeau de Zachée et celui de Roc-Amadour serait seulement celui d'un de ses disciples ou de ses imitateurs (1).

SAINT ZÉPHYRIN, PAPE ET MARTYR

Fête le 26 août.

AVÈNEMENT DE SAINT ZÉPHYRIN

Saint Zéphyrin, connu dans certaines provinces de France sous le nom de saint Saphorin, naquit à Rome. Son père s'appelait Abundius. Il succéda à saint Victor Ier, vers l'an 160, sous Septime-Sévère, qui laissa d'abord l'Eglise en paix.

Cette paix était le fruit du récent miracle de la Légion fulminante. « Mais, dit Darras, avec le caractère connu de cet empereur, dont les Romains disaient que son vrai nom eût été, non point *Severus*, mais *Crudelis*, et dont la maxime gouvernementale était celle-ci : « Payez bien les soldats, et moquez-vous de tout le reste », on a quelque droit de s'étonner d'une pareille conduite en faveur des chrétiens, objets de la haine universelle. »

Aussi, après dix ans de règne, à la suite d'une lutte entre sa nièce, Julia Mamméa, et sa femme, Julia Domna, lança-t-il l'édit de la septième persécution générale. Néanmoins, les préfets de certaines provinces n'avaient point attendu cet édit. En ce genre se distinguait Plautien, préfet de Rome.

Le pape saint Zéphyrin fut obligé de se tenir caché dans les catacombes, et de là il veillait sur l'Eglise, répandue dans tout l'empire. Il eût souhaité de donner promptement sa vie pour Jésus-Christ; mais il était de son devoir de ne pas abandonner les fidèles sans pasteur au milieu de cette tempête. Sacrifiant donc au bien commun son désir du martyre, il sortait de sa retraite le moins possible.

DÉCRETS DE SAINT ZÉPHYRIN

L'histoire nous a conservé peu de choses sur la vie personnelle de cet illustre pontife. Mais il est surtout connu dans les annales de l'Eglise par ses décrets importants.

A cause des persécutions, les premiers chrétiens vivaient souvent dans une extrême pauvreté. Il y avait des églises, où on se servait, pour la messe, de calices en bois. Par respect pour le Saint Sacrifice, saint Zéphyrin ordonna qu'à l'avenir les vases sacrés fussent au moins en verre. Dans les catacombes, on célébrait les Mystères divins à la lueur des lampes ou des flambeaux en cire. La translucidité du verre permettait ainsi d'apercevoir les moindres parcelles du pain eucharistique. Pour mieux confirmer ce décret, saint Irénée rapporte que le vin, mis dans le calice du pape saint Zéphyrin, prenait, à un moment donné, la couleur du sang. Après les persécutions, l'usage des vases sacrés en verre fut interdit à cause de la trop grande fragilité de cette substance.

Ce grand pontife ordonna que tous les chrétiens communieraient aux fêtes de Pâques. Il prescrivit aussi « que les ordinations devaient avoir lieu en présence des clercs et des laïques de l'Eglise réunis ». Ceux-ci devaient attester, comme témoins, les bonnes mœurs et les vertus des ordinands appelés au service de l'Eglise.

Nous avons deux lettres de saint Zéphyrin, où se trouvent deux autres décrets, au sujet des évêques alors si calomniés par les hérétiques. Dans l'une, il défend « à tout patriarche, primat ou métropolitain, de condamner juridiquement un évêque, avant d'y avoir été autorisé par le Saint-Siège ». Dans l'autre, il ordonne que « dans la célébration des Mystères par l'évêque, celui-ci soit assisté par tous ses prêtres rangés autour de lui; qu'ils recevront de sa main pour eux-mêmes la couronne consacrée (l'hostie eucharistique), et qu'après l'avoir reçue, ils distribueront à leur tour le sacrement aux fidèles ».

CONDAMNATION DES PATRIPASSIENS

Tout en s'occupant de la discipline ecclésiastique, le pape saint Zéphyrin veillait, du fond des catacombes, sur son troupeau désolé par la persécution des empereurs païens. Mais il le prévenait aussi contre un danger encore plus funeste : celui des hérésies alors en grand nombre. Durant un long pontificat de vingt ans, il ne cessa de maintenir la pureté de la foi parmi le clergé. Son prédécesseur, saint Victor Ier, s'était montré énergique contre l'erreur. Saint Zéphyrin, quoique d'un caractère plus doux, ne la ménage pas davantage. Il condamne les *patripassiens*, ainsi nommés parce qu'ils prétendaient que Dieu le Père avait été crucifié, et réduisaient les trois personnes de la Très Sainte Trinité à la triple manifestation d'une seule. Cette hérésie se répandit en Occident avec Praxéas, victorieusement réfutée par Tertullien; et, en Orient, avec un certain Noët, également combattu par saint Hippolyte, évêque de Porto. Par une miséricordieuse faveur de Dieu, Praxéas rentra dans le sein de l'Eglise.

---

(1) Voir la *Grande vie des saints* de MM. Collin de Plancy et Darras, t. XVII, p. 683; *Apostolat de Zachée en Gaule*, par M. le chanoine Damourette.

CONDAMNATION DES MONTANISTES

Sorti de l'Asie Mineure, foyer de superstitions et de fanatisme païens, Montan fonde, vers le milieu du IIe siècle, une secte d'*Illuminés*. Il entraîne dans ses erreurs deux femmes opulentes: Priscilla et Maximilla. Celles-ci quittent leur famille, marchent à la suite de l'imposteur, prophétisent, s'adonnent à des convulsions et à des extases. Montan veut réformer l'Eglise et la soumettre à ses prétendues révélations. Il se dit tout rempli de l'Esprit-Saint. Voyant l'Eglise sans cesse persécutée, il conclut que la fin du monde est proche. Dès lors, le chrétien, d'après lui, ne doit rechercher que Dieu et le martyre. Plus de vie sociale, plus de mariage dont les liens, dorénavant, peuvent être rompus, plus d'affaires terrestres. Par ce moyen, se jetant dans un ascétisme impitoyable, Montan ordonna trois jeûnes extraordinaires pendant l'année. Ses sectateurs passaient des jours entiers sans aucune nourriture. L'hérésiarque n'admettait aucun pécheur à la pénitence, ne laissant plus d'espoir à quiconque avait eu le malheur de tomber dans le péché. Mais ces apparences d'austérité et de pénitence servaient, au fond, à cacher de grands désordres. C'est le terme fatal où marche toute hérésie. Quand on a cessé de bien croire, on ne tarde pas à cesser de bien vivre.

Sous la direction du pape, les docteurs orthodoxes réfutèrent les monstruosités de ces hérétiques. Le souverain pontife lui-même prononça, vers l'an 212, une sentence d'excommunication contre la secte. Plusieurs de ceux qui avaient été séduits par l'hérésie se rétractèrent. Dès lors, le montanisme aurait facilement disparu, s'il n'avait trouvé un appui dans le plus grand écrivain de l'époque : Tertullien.

Tertullien avait un beau génie, mais il lui manquait deux vertus bien nécessaires : la patience et l'humilité. Ce fut la cause de sa ruine.

Froissé dans son amour-propre et ses opinions parfois trop rigoristes, lui qui avait énergiquement défendu la vérité catholique contre toute sorte d'hérésie, dans son beau traité des *Prescriptions*, ne craignit pas de rompre publiquement avec la Sainte Eglise Romaine pour s'attacher à la secte des Montanistes, dont l'apparente austérité lui plaisait. Il se fit le défenseur de leurs opinions rigides, et prit pour commentaire authentique de l'Evangile les révélations ou plutôt les rêveries de Montan. Triste sort de l'orgueil ! Apprend-il alors que le pape condamne ses principes? il entre en fureur, il prend le ton du pamphlétaire et se sert d'injures au lieu de raisons. Cependant, tout en bravant le pape, il reconnaît qu'il est le *pontife suprême, l'Evêque des évêques*. Il veut rester dans l'Eglise, malgré l'Eglise. En attendant, il se précipite plus avant dans l'erreur, en composant d'autres ouvrages contre les catholiques. Enfin, mécontent de ses nouveaux amis, il les laisse à leur tour pour faire école à part. S'est-il rétracté à la fin de sa vie ? Toute âme chrétienne le souhaiterait, mais l'histoire n'en dit rien. Terrible exemple, qui nous apprend à éviter l'orgueil pour nous soumettre avec humilité à la doctrine de l'Eglise que Dieu assiste dans son enseignement.

CLÉMENCE DE SAINT ZÉPHIRIN — SON MARTYRE

Après que le pontife de Rome eut ainsi condamné les hérésies, plusieurs de ceux qui avaient été séduits revinrent au sein de l Eglise. En voici un consolant exemple :

Un chrétien, Natalis ou Natalius, vivait saintement à Rome, et avait souffert pour la foi. Mais il se laissa tromper par les sectaires de Théodore le corroyeur. Ce Théodore, après avoir eu la lâcheté d'apostasier, niait la divinité de Jésus-Christ. Les hérétiques l'ordonnèrent évêque et lui assurèrent une pension mensuelle de 150 deniers romains (120 francs). « Cependant, dit un auteur contemporain, notre Dieu et Seigneur Jésus-Christ, plein de miséricorde, ne voulut pas laisser périr hors de l'Eglise un confesseur qui avait pris part à ses souffrances; il lui fit reconnaître son erreur par plusieurs apparitions, et comme le malheureux hésitait encore, une nuit, deux anges vinrent le battre de verges. Dès le lendemain matin, Natalis, revêtu d'un cilice, couvert de cendre et versant un torrent de larmes, vint se jeter aux pieds du pape saint Zéphyrin. Il confessa sa faute en présence de tous les fidèles, touchés de son repentir. Le Souverain Pontife le réconcilia avec l'Eglise et l'admit à la communion. »

Enfin, le 26 juillet 217, le pape saint Zéphyrin couronna par le martyre son long pontificat, si agité par l'erreur et la persécution, mais rempli de saintes œuvres aux yeux de Dieu et de l'Eglise. Nous n'avons plus les *Actes* de sa *passion ;* mais le *Liber Pontificalis* nous apprend qu'il eut la tête tranchée, et fut enseveli dans le catacombe de Callixte, sur la voie Appienne.

Imp.-*gérant*, E. Petithenry. 8. rue François Ier, Paris.

SAINT JOSEPH CALASANZ

FONDATEUR DES ÉCOLES PIES

Fête le 27 août.



Pendant que saint Joseph Calasanz fait réciter la prière à ses élèves,
la Très Sainte Vierge lui apparaît et l'Enfant Jésus bénit le maître et ses écoliers.

Il y a près de trois siècles, Rome chrétienne, cette ville modèle en œuvres de charité, vit un prêtre, aussi saint que savant et noble, un prêtre de race royale, docteur en théologie et ancien vicaire général, ouvrir des écoles gratuites pour les enfants du peuple, y enseigner lui-même, avec une humilité patiente la doctrine chrétienne en y joignant les premiers éléments des lettres et des sciences humaines, donner tour à tour l'enseignement primaire et secondaire, pousser le dévouement jusqu'à balayer les salles d'école, comme le dernier des serviteurs, et reconduire ses élèves dans leurs familles. Cet incomparable maître d'école, qui refusa d'être évêque et cardinal pour rester plus facilement le serviteur et le père des enfants du peuple, et qui, non content de se dévouer lui-même, fonda un Ordre religieux pour développer et continuer son œuvre, c'est saint Joseph Calasanz.

Joseph était né le 15 septembre 1556, au château de Péralta, en Aragon, d'une vaillante et chrétienne famille qui descendait des premiers rois de Navarre. Le respect des choses saintes, l'amour de Dieu et de la prière, la haine du péché, furent les premiers sentiments que ses parents lui inspirèrent. Les historiens racontent avec complaisance que le petit Joseph, âgé de cinq ans, sentant déjà bouillonner dans ses veines le sang chevaleresque de ses aïeux, s'armait d'une petite épée, et partait bravement à travers champs, à la tête de ses camarades, pour aller *faire la guerre au diable et le vaincre.* Faire la guerre au démon et le vaincre partout fut en effet l'œuvre de toute sa vie; mais il ne tarda pas à mieux savoir avec quelles armes il faut le combattre. Déjà il récitait chaque jour le saint Rosaire, et sa joie était de le faire réciter à genoux, avec lui, à toutes les personnes de la maison.

Un peu plus tard, il aimait à rassembler ses petits camarades autour d'un autel qu'il avait dressé avec tout l'art et toute la splendeur dont il était capable; il les retenait par de petits présents, leur répétait les leçons de catéchisme que ses maîtres lui avaient apprises; puis, monté sur une chaise, il imitait les prédicateurs de l'Eglise, excitant ses auditeurs à aimer Dieu et à fuir le péché. L'exercice se terminait par la récitation du chapelet ou le chant d'un cantique. Ce n'était pas là de simples jeux d'enfant, Joseph y mettait tant de piété et de conviction, tant de sérieux et de grâce, que les grandes personnes elle-mêmes en étaient dans l'admiration.

Dans cette famille chrétienne, on lisait la *Vie des saints.* Joseph écoutait ces récits avec une sainte avidité, en gravait les détails dans sa mémoire, et s'efforçait d'imiter, autant qu'il le pouvait, ces héros de la pénitence, de la prière et de la charité. Il savait trouver diverses pénitences pour mortifier son corps, parfois même, au lieu de se mettre dans son lit, il prenait son sommeil sur le bois dur d'une table. Son obéissance à ses parents et à ses maîtres était exemplaire; et dès qu'il eut l'âge de raison, son esprit de pureté et de modestie était si grand qu'il n'eût pas permis, même à sa mère, de voir la moindre partie de son corps. Il était d'une politesse aussi gracieuse que noble envers les étrangers qui venaient au château, et même vis à vis des domestiques de la maison.

A Estadilla, ville voisine de Péralta, où il étudia la grammaire et les humanités, ses vertus et ses bons exemples furent tels que les jeunes gens, ses camarades, l'appelaient entre eux le *petit saint.* A l'âge de quinze ans, il terminait sa rhétorique au milieu des plus brillants succès littéraires. Joseph était alors un parfait adolescent; son corps plein de vigueur et d'une taille déjà au-dessus de la moyenne, son noble visage où se reflétaient l'innocence, l'intelligence et le courage, réjouissaient son père. Déjà ses espérances paternelles saluaient en ce fils chéri un futur capitaine, digne de la valeur guerrière de ses ancêtres et des gloires militaires de l'Espagne.

Mais la gloire mondaine touchait peu le cœur de Joseph. Une vocation plus excellente que la carrière militaire attirait son cœur. Au reste, son frère aîné, don Pedro, payait déjà de sa vaillante épée la dette de sa famille envers sa patrie et son roi. Joseph obtint d'aller étudier la philosophie à l'université de Lérida. L'Espagne était alors à l'apogée de sa gloire intellectuelle et politique : ses savants et ses saints n'étaient pas moins illustres que ses guerriers.

Pour prémunir son innocence contre les passions de la jeunesse, et aussi contre les assauts du démon, qui déjà l'avait attaqué parfois sous des formes visibles et effrayantes, Calasanz se traça un règlement sévère et y fut fidèle. Il ne prenait plus qu'un repas par jour, souvent au pain et à l'eau; il portait le cilice, se flagellait, fréquentait les sacrements, ne s'accordait que quelques heures de sommeil, et le prenait, le plus souvent, sur une chaise ou par terre, enfin, il se livrait avec une incomparable ardeur à la prière et au travail. Avec une activité admirable, il trouvait encore du temps pour divers exercices de charité : enseigner le catéchisme aux ignorants, visiter les pauvres et les secourir, soigner les malades dans les hôpitaux. Ses succès en philosophie furent extraordinaires. Les étudiants Aragonais le choisirent pour président de leur société, ou comme on disait alors, pour *Prince des Aragonais,* et il en remplit les fonctions avec autant de tact que de dévouement.

VOCATION ECCLÉSIASTIQUE

La réputation de Joseph Calasanz parvint jusqu'aux oreilles de son père, qui lui permit de rester à Lérida afin d'étudier le droit canonique et civil. A force d'instances, Joseph obtint la permission de recevoir l'habit ecclésiastique et la tonsure des mains de l'évêque d'Urgel, à Balaguer, le 11 avril 1575; ce fut un des grands événements de sa vie. Brisant au fond de son cœur toutes les espérances mondaines, il alla se prosterner devant l'autel de la Sainte Vierge et fit vœu de chasteté perpétuelle. Se considérant désormais comme tout à Dieu, il mit dans ses exercices de piété et l'accomplissement de ses devoirs d'état une ardeur nouvelle. A vingt ans, il recevait le grade de docteur en droit canonique et civil dans l'université de Lérida, et, avec la permission de son père, allait étudier la théologie à l'université de Valence.

Mais dans cette ville voluptueuse, le démon qu'il avait si souvent vaincu, se servit d'une parente pour dresser contre son innocence un piège si habile que mille autres y seraient tombés. Le saint jeune homme l'évita, et s'enfuit, tout effrayé, loin de Valence. Redoublant d'austérités et de prières, il achevait brillamment sa théologie à l'université d'Alcala de Hénarez, quand une douloureuse nouvelle vint affliger son cœur et soulever en même temps contre sa vocation ecclésiastique les plus grandes difficultés : son unique frère, officier supérieur dans l'armée espagnole, venait de mourir à la suite de fatigues excessives et sans laisser de postérité. Le père de Joseph rappela son fils avec les plus vives instances ; tout ce que celui-ci put obtenir fut de prolonger son séjour à Alcala pour recevoir le grade de docteur en théologie, et aussitôt après il revint au château de Péralta.

Joseph avait vingt-cinq ans, mais n'était encore engagé dans la carrière ecclésiastique par la réception d'aucun ordre; il serait difficile de dire, tout ce

que son père et sa famille essayèrent de conseils, d'exhortations, de supplications et même de larmes, pour l'engager à prendre la place de son frère décédé, et à contracter mariage afin de perpétuer sa noble famille. Joseph qui aimait et respectait profondément son père, était dans une vive affliction à la vue de la douleur que ses refus lui causaient, mais, ferme dans sa résolution d'embrasser le sacerdoce et de garder le vœu de chasteté par lequel il s'était secrètement consacré à Dieu, il redoublait ses mortifications et suppliait la Sainte Vierge de lui venir en aide.

Voici comment il fut exaucé : il tomba si gravement malade que les médecins désespérèrent de sa vie ; son père, au comble de la douleur, lui permit de faire vœu de devenir prêtre s'il guérissait. Le malade prononça ce vœu et recouvra aussitôt la santé. Il reçut les premiers Ordres en 1582.

SACERDOCE

Ordonné prêtre, le 17 décembre 1583, Joseph se livre avec un zèle infatigable, à toutes les œuvres de charité et d'apostolat en son pouvoir.

Pendant la dernière maladie de son père, il le soigne de ses propres mains avec toute la tendresse de la piété filiale et le prépare saintement à paraître devant Dieu. Malgré sa jeunesse, Joseph devient confesseur et théologien de l'évêque d'Albarazina, puis vicaire général de l'évêque d'Urgel.

Pendant huit ans, par sa sainteté, sa science, son activité et sa sagesse dans les affaires, il fit un bien immense au clergé et aux fidèles de ces contrées. Le roi d'Espagne songeait à le nommer bientôt à quelque évêché important. Mais le jeune vicaire général entendait souvent une voix intérieure qui lui disait : *« Va à Rome, Joseph! Joseph, va à Rome! »* Il résolut de répondre à cet appel, sans savoir à quelle mission Dieu le réservait. Il renonça à ses charges et à ses bénéfices ecclésiastiques, donna aux pauvres une partie de son héritage paternel, laissa le reste à ses sœurs, moyennant une modeste pension, et partit pour Rome, comme un pèlerin pauvre et inconnu.

ROME — BONNES ŒUVRES — VOCATION DÉFINITIVE

Malgré le soin qu'il met à se cacher à Rome, des compatriotes le reconnaissent, et le présentent au cardinal Marc-Antoine Colonna. Le cardinal, juste appréciateur de son mérite, le choisit pour théologien et le nomme précepteur de son neveu, le prince Philippe. Saint Joseph Calasanz accepte ces fonctions, en attendant que la Providence lui manifeste sa vocation définitive. A Rome, comme en Espagne, comme pendant tout le reste de sa vie, son activité dans la prière et le travail est tellement inouïe qu'on n'oserait pas y croire si les documents les plus certains ne nous en garantissaient les merveilles. Levé à minuit, il se livrait à une longue méditation en présence du Saint-Sacrement; ensuite il récitait à genoux matines et laudes; puis il partait pour accomplir son pèlerinage aux sept basiliques de Rome : c'est une course d'environ douze à quinze kilomètres qu'il faisait à pied, par n'importe quel temps, et si absorbé dans la prière qu'il lui arrivait parfois de se heurter à quelque obstacle et de tomber à terre. Le matin, il récitait prime, célébrait la sainte messe à Saint-Jean-de-Latran ou à Sainte-Praxède et terminait son pèlerinage au tombeau de Saint-Pierre, où il restait parfois plusieurs heures en prière. Visiter, servir et consoler les malades dans les hôpitaux, les coupables dans les prisons, les pauvres dans leurs réduits, s'occuper de ses fonctions de précepteur et de théologien, se livrer à l'étude et à de nouveaux exercices de piété, voilà plus qu'il n'en fallait pour remplir le reste de sa journée et le commencement de la nuit. Vers une heure de l'après-midi, il prenait son premier et unique repas, qui souvent n'était autre qu'un peu de pain et d'eau. Des flagellations, le cilice, une ceinture de fer, ajoutaient aux souffrances de ce corps, déjà fatigué par une vie si active et si austère. Et cependant tel fut en général le règlement sévère que Joseph Calasanz observa jusqu'à une extrême vieillesse. Pendant la peste de 1596, il se dévoua jour et nuit au soin des malades.

Il disait parfois : « Qui fait du bien aux pauvres, fait du bien à Jésus-Christ... Je veux servir les pauvres qui me représentent Jésus-Christ. »

Son immense amour de Dieu le remplissait d'ardeur pour tout ce qui peut contribuer au salut des âmes : « Gagner une âme, disait-il souvent, oh! combien cela vaut, combien cela plaît à Dieu ! » Il s'agrégea à diverses sociétés d'apostolat de charité, entre autres à la Congrégation de la Doctrine Chrétienne, qui avait pour but de réunir tous les dimanches les enfants du peuple pour leur enseigner le catéchisme, et les préparer à recevoir les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. Saint Joseph Calasanz se dévouait à cette bonne œuvre, non seulement le dimanche, mais tous les jours, non seulement à l'église, mais partout où il pouvait réunir des auditeurs et même sur la place publique. Il étendait son zèle aux ouvriers, aux mendiants, aux gens de la campagne. Dieu bénit ses efforts : il instruisit, confessa et ramena au bien un grand nombre d'âmes. « Il suffisait de tomber entre ses mains pour être assuré d'une conversion sincère, » disait plus tard un témoin au procès de ses vertus.

Pendant cinq ans de ce ministère, aussi fructueux qu'humble et pénible, Calasanz acquit une grande connaissance des besoins du peuple. Il vit combien d'enfants, par suite de la négligence et de la pauvreté de leurs parents, grandissaient sans instruction religieuse. Plus tard, devenus grands, ils avaient honte d'étudier ce qu'ils n'avaient pas appris dans leur jeune âge et traînaient leur vie dans le vice et l'ignorance. A leur tour, ils négligeaient l'éducation de leurs enfants, et le mal se perpétuait et s'augmentait. Les écoles primaires étaient assez nombreuses à Rome, mais les instituteurs acceptaient peu d'élèves gratuitement, et ne donnaient pas assez de soin à l'instruction religieuse et à l'éducation morale des enfants. Saint Joseph Calasanz comprit la nécessité de fonder des écoles gratuites, où l'on enseignerait avant tout le catéchisme et la pratique des vertus chrétiennes, en y joignant l'enseignement des connaissances humaines pour attirer les enfants et leur faciliter les moyens de gagner honorablement leur vie. Il soumit ce projet à divers personnages ecclésiastiques, à plusieurs Ordres religieux déjà existants, il s'adressa aux instituteurs eux-mêmes, tous l'approuvaient vivement, mais les uns ne pouvaient pas, les autres n'osaient pas se dévouer à cette œuvre nouvelle. Cette œuvre était pourtant voulue de Dieu, que faire ? Saint Joseph résolut de la commencer lui-même. Il avait enfin trouvé la vocation définitive que la Providence lui réservait. Calasanz, âgé de quarante ans, allait devenir fondateur d'un nouvel Ordre religieux, dont le monde avait alors besoin. C'était en 1597, Joseph partit à pied pour la ville d'Assise; arrivé au terme de son pèlerinage, il priait avec ferveur devant le tombeau de saint François, quand le séraphique patriarche lui apparut, l'invitant à contracter une indissoluble alliance avec trois angéliques vierges qu'il lui montrait : la *Pauvreté*, la *Chasteté* et l'*Obéissance*, c'est-à-dire avec les trois vertus principales de la vie religieuse.

Cette même année, saint Joseph Calasanz, aidé du curé de Sainte-Dorothée, ouvre, à côté de cette église, une école gratuite dans le quartier populaire du Transtévère, à Rome. Le Pape Clément VIII, alors Souverain Pontife, l'encourage et le bénit : les Papes ont toujours favorisé tout ce qui pouvait servir au bien du peuple, et en particulier les progrès de la science et de la vertu. Calasanz achète tout le mobilier scolaire nécessaire à l'installation : tables, bancs, papier, livres, etc.; il se procure des images, des chapelets et des médailles pour gagner les cœurs de ses futurs disciples. Bientôt une centaine d'élèves se groupent chaque jour autour de lui dans l'école de Sainte-Dorothée. Des hommes de bonne volonté se joignent au saint fondateur pour l'aider dans son œuvre : les uns reçoivent un traitement, les autres se contentent de la nourriture, quelques-uns, imitant le dévouement de Calasanz, ne veulent accepter de lui aucune rétribution et fournissent eux-mêmes à leur propre entretien. Le but de l'œuvre étant avant tout de former les enfants à la piété et aux bonnes mœurs, Joseph donna à ses écoles, le nom d'*Ecoles Pies* : c'est-à-dire écoles *pieuses* et *charitables*. Leur succès fut étonnant. Il en fallut fonder plusieurs dans Rome; la principale fut celle de Saint-Pantaléon qui compta plus de mille élèves. On leur enseignait à tous le catéchisme, la lecture, l'écriture, le calcul, la grammaire; et à beaucoup, le latin et les humanités. Les collaborateurs de Calasanz augmentèrent avec le nombre de ses élèves; quelques-uns, comme Gellio Ghellini, Glicerio Landriani, Paul Curtini, moururent en odeur de sainteté. Déjà, ces pieux maîtres s'exerçaient à vivre sous une règle, comme des religieux, avec l'approbation du Pape Paul V.

La Congrégation des Pères Luchésiens, récemment fondée par le vénérable Père Jean Léonardi, accepta de s'unir aux compagnons de Calasanz. Grande joie du Saint. Mais alors, un article fut introduit dans le règlement des *Ecoles Pies* pour exiger des enfants qui se présentaient un certificat d'indigence. Beaucoup de familles, surtout dans le peuple, eurent honte de se soumettre à cette formalité (car tel est l'amour-propre des hommes), le nombre des élèves diminua rapidement, et les Pères Luchésiens, occupés déjà à d'autres œuvres, se séparèrent de Calasanz. Mais Dieu multiplia sa propre famille spirituelle, qui fut canoniquement érigée en *Ordre religieux*, par le Pape Grégoire XV, le 28 avril 1622. Saint Joseph Calasanz prononça le premier ses vœux solennels, et renonça à la pension qu'il recevait d'Espagne pour embrasser la pauvreté parfaite. Il prit les parchemins de ses diplômes de docteur, les déchira en lanières, et en fabriqua de petits fouets pour corriger les écoliers indisciplinés : (car, à cette époque, on savait se servir du fouet avec intelligence et sagesse, science que notre siècle a oubliée, mais dont le besoin se fait de plus en plus sentir).

Le Supérieur du nouvel Ordre avait demandé au Pape un cardinal protecteur. « J'y ai déjà pensé, répondit le Pontife, et ce cardinal ce sera vous. » Impossible de dire l'effroi de l'humble et savant prêtre à cette parole. Il se jeta tout en larmes aux pieds du Saint-Père, et ne consentit à se relever qu'après avoir reçu la promesse qu'on ne songerait plus à lui pour cette dignité.

L'Ordre des *Pauvres clercs de la Mère de Dieu des Ecoles Pies* (tel était le nom du nouvel institut) se répandit rapidement, accomplissant partout un bien admirable. Ce fut un enthousiasme immense. Des princes, des évêques, en Italie, en Sicile, en Espagne, en Autriche, en Moravie, en Allemagne, sollicitaient à l'envi la fondation d'*Ecoles Pies* dans leurs provinces. Malgré les nombreuses vocations qui s'offraient chaque année, le zélé fondateur ne pouvait suffire à toutes les demandes : « Si j'avais dix mille religieux, écrivait-il en 1624, je les emploierais tous dans un mois tant on m'en demande. » En 1621, saint Joseph Calasanz avait fondé à Rome le *collège Nazaréen* ou *collège des nobles*, qui subsiste encore aujourd'hui.

Mais le bien ne saurait s'accomplir ici-bas sans avoir à lutter contre les attaques de Satan, contre les faiblesses et les passions des hommes; le chemin de la croix, suivi par Jésus-Christ, est aussi la route des saints. Si les succès de saint Joseph Calasanz furent immenses, ses tribulations, ses peines et ses épreuves furent inouïes. Il faudrait un volume pour les raconter en détails : tentations de découragement et d'ennui, plusieurs graves maladies dont il faillit mourir, une jambe cassée en 1601 qui le rendit infirme pour le reste de sa vie, c'est-à-dire pendant quarante-sept ans, un escroc qui falsifia sa signature et le discrédita dans plusieurs provinces, des sollicitudes de toutes sortes, parfois le manque absolu de ressources pour le soutien de ses œuvres, mais dans ce cas sa sainteté et sa confiance en Dieu obtenaient des miracles. Le succès et la diffusion de ses écoles éveillèrent des jalousies et des inimitiés terribles; le développement trop rapide de son Ordre devint une autre source de difficultés.

Dans le désir de satisfaire à tant de nouvelles fondations, les maîtres des novices se montrèrent parfois trop faciles dans l'admission des nouveaux sujets, les frères coadjuteurs reçurent un rôle trop important, et, admis à la cléricature, voulurent arriver jusqu'au sacerdoce. Un intrigant, hypocrite habile, nommé Mario Sozzi, désireux d'utiliser au profit de son orgueil, l'illustration des *Ecoles Pies*, réussit à s'y faire recevoir à la profession et jeta ensuite le trouble et la division dans l'Ordre tout entier. Les ennemis du nouvel Institut profitèrent habilement de ces difficultés ; la calomnie y trouva un appui. Des personnages influents s'y laissèrent tromper, tellement que le Pape Innocent X crut utile de réduire l'Ordre à l'état de simple congrégation sans vœux. Ce fut un grand désastre pour les *Ecoles Pies* et une immense douleur pour Joseph Calasanz. Il supporta cette épreuve comme toutes les autres, avec une humilité, une douceur, une patience, une résignation à la volonté de Dieu tellement admirables qu'on l'a appelé un miracle de constance et la parfaite image du saint homme Job. « Laissez faire, répondait-il à un Père Théatin qui le plaignait, laissez faire, Dieu veille sur tout. La seule chose qui me regarde, c'est la gloire de Dieu et le salut du prochain. Que nos ennemis soient bénis, prions pour eux et faites de même, car je remets tout à la Providence de Dieu qui est si grande. »

Dieu le glorifia par de nombreux miracles, fruits de ses prières, par le don de prophétie et des apparitions célestes. La Sainte Vierge lui apparut, portant l'Enfant Jésus entre ses bras et entourée d'un groupe d'anges. Marie et son divin Fils regardèrent avec joie les élèves qui récitaient la prière, et Jésus les bénit. Saint Joseph Calasanz prédit que son Ordre serait rétabli dix ans après sa suppression et deviendrait peu à peu plus florissant qu'autrefois. C'est ce qui arriva, mais Joseph ne le vit pas sur la terre. Muni de la bénédiction du Pape, il quitta saintement ce monde, le 25 août 1648, à l'âge de quatre-vingt-douze ans. Il s'était dévoué pendant cinquante-deux ans à l'éducation de la jeunesse. Toute la ville de Rome accourut à ses funérailles, de nombreux malades y furent guéris miraculeusement. Clément XIII l'inscrivit au catalogue des saints, le 12 octobre 1766.

Imp.-gérant : PETITHENRY, 8, rue François Ier, Paris.

SAINT AUGUSTIN

FONDATEUR DE L'ORDRE DES AUGUSTINS ET DOCTEUR DE L'ÉGLISE

Fête le 28 août.



Saint Augustin est l'un des plus grands génies que Dieu ait donnés au monde, et, ce qui est mieux encore, un saint incomparable. Aussi doit-on le considérer comme l'une des plus grandes gloires de l'humanité. Moine, évêque, orateur, écrivain, philosophe, théologien, homme de prière et homme d'action, il sut mettre la philosophie humaine au service de la foi pour l'exposition et la défense des vérités révélées. il sut allier aux sollicitudes du ministère apostolique les austérités de la vie religieuse. Il a contribué au salut d'un très grand nombre d'âmes durant sa vie, et même après sa mort, il a continué et continue toujours depuis quinze siècles son fécond apostolat par les admirables écrits qu'il a laissés et par les moines dont il a été le Père. Au moyen âge, la fête de saint Augustin était de précepte dans toute l'Eglise latine.

GRAVURE

Les belles gravures de cette livraison sont empruntées à une série de compositions pleines de piété et de vie, représentant les principaux traits de la vie de saint Augustin, par Schelte Bolswert, graveur de l'école flamande. La première, le frontispice, nous montre saint Augustin avec son habit religieux, sa mitre et son livre, c'est-à-dire moine, évêque et docteur. Sur le livre sont inscrites les paroles qui terminent sa *Règle* et dont voici la traduction : « Vous lirez ce petit livre une fois par semaine, afin de vous y regarder comme dans un miroir. » A droite et à gauche sont deux personnages allégoriques. Celui de gauche représente *l'Amour divin ;* il tient en main le cœur de saint Augustin transpercé d'une flèche, en mémoire de ces paroles du saint évêque : *Seigneur, vous aviez percé mon cœur du trait de votre amour.* De là aussi cette coutume de représenter saint Augustin tenant en main son propre cœur, percé d'une flèche, et l'élevant vers Dieu.

Le second personnage, à droite, est l'*Humilité.* Elle foule aux pieds une couronne, symbole de la grandeur humaine, et sa main tient la pomme fatale qui rappelle le péché, souvenir incompatible avec l'orgueil ; derrière l'humilité, on aperçoit un agneau, symbole de douceur, car ces deux vertus vont toujours ensemble : « Apprenez de moi que *je suis doux et humble de cœur.* »

Amour, humilité, douceur : c'est bien là le cachet spécial de la sainteté de saint Augustin. Et s'il a soutenu dans son épiscopat de longues

et pénibles luttes contre l'hérésie, c'est autant par la patience et la douceur de ses procédés que par la force de son argumentation qu'il est arrivé à convaincre et à ramener à l'Eglise les adhérents du schisme et de l'erreur. C'est ce qui exprime la figure à la fois douce et énergique sous laquelle Boilwert nous le représente.

PRINCIPAUX TRAITS DE LA VIE DE SAINT AUGUSTIN

Augustin était né à Tagaste, en Afrique (dans l'Algérie actuelle), l'an 354. Sa jeunesse s'écoula entre les enseignements admirables d'une mère qui était une sainte, et les détestables exemples d'un père païen. L'enfant ne tarde pas à trouver les exemples de son père plus commodes que ceux de sa mère; cependant celle-ci aurait réussi à en faire un chrétien, si le père, frappé de l'intelligence incomparable du jeune homme et désirant lui faire poursuivre ses études, ne l'eût confié à des maîtres païens dont les enseignements ne firent que favoriser ses passions naissantes. Entraîné par de mauvais camarades, il mène la vie de jeunes gens dissipés de son époque,



Saint Augustin donne une Règle à ses religieux.

tombe dans l'hérésie grossière des Manichéens et reste plusieurs années leur adepte. Lui-même a fait plus tard le tableau de ces années d'égarement, avec une humilité sans exemple, dans le livre de ses *Confessions*.

Mais la victoire devait être à Dieu et au bien. Après trente années de larmes, de prières et de pénitences, son admirable mère, sainte Monique, obtient plus qu'elle n'avait jamais osé espérer. Augustin, après une longue lutte avec lui-même, se convertit à Milan, en Italie, à la lecture d'un passage de saint Paul, le grand converti du siècle apostolique; il est baptisé par saint Ambroise dont les discours avaient puissamment contribué à lui ouvrir les yeux à la vérité; désormais tout à Dieu et à l'Eglise, il persévère dans l'innocence de son baptême et marche à grands pas dans la voie de la plus admirable sainteté. Non content des vertus d'un simple chrétien, il embrasse la vie religieuse dans toute sa perfection. Il allait s'embarquer pour revenir en Afrique lorsqu'il eut la douleur de perdre, à Ostie, celle qui avait été deux fois sa mère, la bienheureuse Monique.

Arrivé à Tagaste, sa patrie, il donne aux pauvres une partie de son patrimoine et consacre le reste à fonder un monastère, le premier bâti dans cette province africaine; il s'y retire avec quelques disciples et quelques amis; leur temps se partage entre la prière, l'étude, la composition des livres, les travaux manuels et les austérités de la vie monastique.

Il jouissait depuis trois ans de la paix de cette retraite laborieuse, lorsqu'il fut ordonné, malgré lui, prêtre de l'Eglise d'Hippone et dut se consacrer aux œuvres d'apostolat. Mais il ne voulait pas cesser de mener la vie religieuse; l'évêque d'Hippone, Valère, lui donna donc une maison avec un jardin et Augustin y établit une seconde communauté monastique, composée de clercs et de laïques désireux de servir Dieu comme lui et avec lui. On ne sait pas au juste en quelle année il leur a donné sa fameuse *Règle*. Quoi qu'il en soit, cette règle servit de code aux nombreux monastères qui se fondèrent alors dans l'Afrique romaine sur le modèle de ceux qu'Augustin avait établis et le plus souvent avec l'aide de ses reli-

gieux. Cette règle, admirable dans sa brièveté, n'est qu'une sorte de commentaire pratique de ces belles paroles qui lui servent d'exorde : *Avant toute chose, mes Frères, il faut aimer Dieu, et ensuite le prochain* ; adoptée dans la suite des siècles par plus de soixante Ordres ou Congrégations différentes, elle place saint Augustin au rang des grands patriarches de la vie religieuse.

Saint Augustin fonda aussi à Hippone un couvent de religieuses, dont la bienheureuse Perpétue, sa sœur, fut la première supérieure ; cette fondation fut le modèle et la source de beaucoup d'autres semblables.

Devenu évêque d'Hippone, l'illustre fils de Monique s'applique avec une nouvelle ardeur au salut des âmes. Il réunit dans sa maison épiscopale le clergé de la ville, il fait de ses clercs et de ses prêtres de véritables moines, avec lesquels il vit en communauté, comme leur père et leur frère. Telle est l'origine des Chanoines Réguliers. Il y eut un temps où les chanoines d'un grand nombre de cathédrales d'Europe vivaient en communauté sous la règle de saint Augustin.

Les vêtements et le mobilier du saint évêque n'étaient ni trop éclatants ni trop négligés. Augustin se tenait également éloigné de l'ostentation qui fait parade de la richesse et de l'orgueil qui affecte de la proscrire. Ses journées se passaient presque tout entières dans l'accomplissement des charges multiples d'un évêque : présider les offices de l'Eglise, instruire le peuple, donner audience à tous ceux qui venaient lui demander un jugement, une décision, un conseil. Une grande partie de la nuit était consacrée à l'oraison et à la composition des livres. Il ne quittait sa ville épiscopale qu'autant que le bien de l'Eglise le demandait. Pendant le repas, il faisait faire une lecture ou traiter en conversation quelque point doctrinal. Il ne pouvait souffrir que l'on parlât mal des absents.



Au concile de Carthage saint Augustin fait cesser le schisme des Donatistes.

Non seulement il a merveilleusement expliqué aux fidèles les vérités de la foi, mais il a été comme le marteau de toutes les erreurs de son époque. Il a lutté contre les païens, à propos desquels il a écrit son incomparable ouvrage de la *Cité de Dieu*, l'un des plus beaux livres qui soient sortis de la main des hommes.

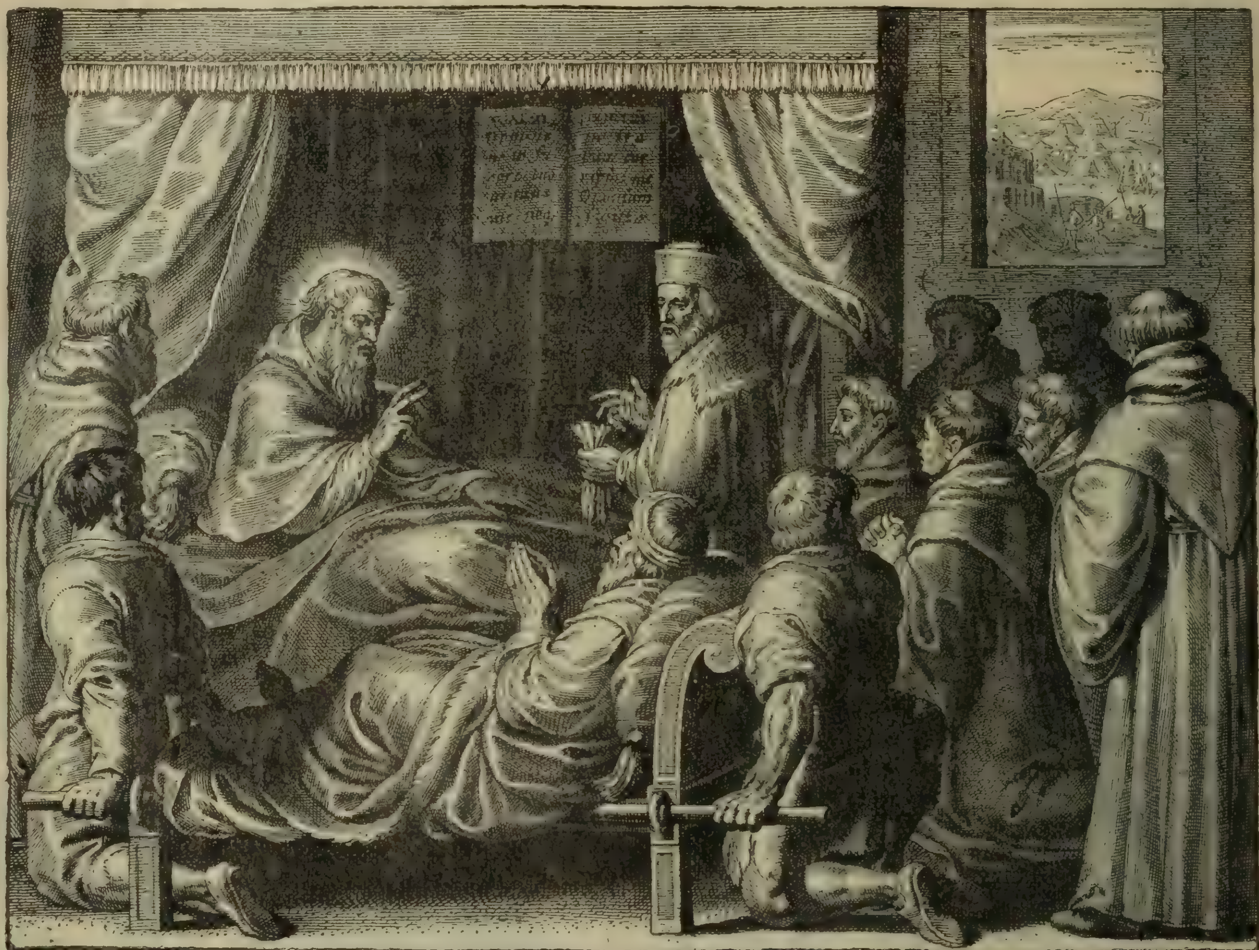
Il a réfuté l'hérésie des Ariens, qui niaient la divinité de Jésus-Christ. Il a travaillé avec un zèle plein d'ardeur et de compassion à montrer la vérité aux Manichéens dont il avait jadis partagé les erreurs ; il soutint contre eux plusieurs conférences publiques dans lesquelles il mit à néant toutes les arguties sur lesquelles ils appuyaient leurs fausses doctrines. A la suite d'une de ces conférences, il eut la joie de recevoir dans l'Eglise catholique l'un des chefs de la secte, nommé Félix.

Une nouvelle hérésie surgit à cette époque, ce fut celle des Pélagiens, qui niaient orgueilleusement la nécessité de la grâce pour le salut. Saint Augustin foudroya cette nouvelle erreur avec tant de logique et de savoir qu'on l'a surnommé le *Docteur de la grâce*.

Mais les plus violents adversaires du grand évêque d'Hippone, ceux qui le maudirent le plus, ceux enfin sur lesquels il remporta le plus beau triomphe, ce furent les Donatistes. Les Donatistes étaient des schismatiques qui, depuis un siècle, divisaient l'Eglise d'Afrique. Répandus un peu partout, ils élevaient autel contre autel ; il n'y avait guère de ville ayant l'honneur d'avoir

un évêque catholique à qui les évêques schismatiques n'eussent imposé un second évêque de leur secte. Ils ne craignaient pas de recourir à la violence pour soutenir leur cause et grossir leurs partisans. Des groupes de Donatistes, vraies bandes de brigands, sillonnaient le pays et y commettaient des atrocités; il fallut plusieurs fois recourir contre eux à la force publique et à la rigueur des lois. Que ne fit pas saint Augustin pour les ramener : discours, discussions, ouvrages, lettres, conciles! Aussi le détestaient-ils comme leur plus grand adversaire et un jour, il n'échappa que par miracle aux assassins qu'ils avaient postés sur sa route pour le massacrer.

Enfin, dans un grand concile tenu à Carthage, où les évêques des deux partis furent convoqués; saint Augustin, après avoir anéanti toutes les objections des schismatiques et prouvé la



Sur son lit de mort saint Augustin guérit un infirme qu'on lui apporte.

nécessité de se soumettre à l'Eglise, dans un mouvement admirable d'éloquente charité, propose à ses collègues catholiques d'abandonner leur sièges épiscopaux aux évêques Donatistes si ceux-ci consentent à renoncer au schisme. Les prélats catholiques acceptent et les Donatistes, vaincus par tant de désintéressement, se soumettent à l'unité : il n'y a plus qu'un seul troupeau, et la paix est rendue à l'Eglise d'Afrique.

Ce fut l'une des plus belles victoires de saint Augustin.

Une immense douleur accabla les derniers jours du grand évêque. Sa chère Afrique, qu'il avait évangélisée pendant quarante ans, fut envahie par quatre-vingt mille barbares; c'étaient les Vandales ariens, commandés par le cruel Genséric. Ils mirent tout à feu et à sang. Hippone fut assiégée à son tour. Augustin, âgé de soixante-seize ans, tomba gravement malade et mourut avant la fin du siège, le 28 août 430. Son corps fut porté plus tard à Cagliari, en Sardaigne, puis à Pavie, en Italie, où on le vénère encore.

E. Petithenry, Imp.-gérant, 8, rue François Ier, Paris.

SAINT MERRI, PRÊTRE ET ABBÉ

Fête le 29 août.



Saint Merri délivre les prisonniers.

Au milieu des révolutions politiques, qui agitaient le pays des Francs au VIIe siècle, la sainteté faisait les plus belles conquêtes jusque sur les trônes des fils de Clovis.

Les évêques et les moines affermissaient nos ancêtres dans leur foi et cherchaient à adoucir leurs mœurs qui se ressentaient encore de leur origine barbare. Courageux et zélés, ils se voyaient parfois persécutés par les rois ou par leurs ministres. C'est ainsi que Léodégard, évêque d'Autun, tomba victime de la cruauté d'Ebroïn. Mais son sang devait être fécond, et l'Eglise d'Autun se préparait à enfanter un nouveau saint, qui restera à jamais une des plus pures gloires de notre France.

PREMIÈRES ANNÉES DE SAINT MERRI

Médéricus ou Merri naquit dans l'antique cité d'Autun, vers le milieu du VIIe siècle. Ses parents appartenaient à l'une des plus riches familles de la Burgondie.

Médéricus semble n'avoir jamais été entraîné par la passion des armes si violente à cette époque. Son enfance s'écoula dans une paix inaltérable, et ni les richesses ni les honneurs ne purent charmer l'âme innocente de notre jeune Saint; elle n'aspirait qu'à la gloire de servir Jésus-Christ et de s'immoler pour lui.

C'est à l'âge de treize ans que Médéricus voulut s'imposer le joug doux et léger du Sauveur et se retirer dans le monastère de Saint-Martin, qui s'élevait près de sa ville natale. C'était demander un bien grand sacrifice à ses nobles parents; mais la grâce remporta la victoire : ils préférèrent la volonté de Dieu et l'intérêt spirituel de leur fils à leur propre plaisir.

Conduit par son père et sa mère, le pieux enfant vint avec joie s'agenouiller au pied de l'autel et s'offrir au Seigneur pour toujours.

LES IDOLES ET SAINT MARTIN

L'abbaye de Saint-Martin, où Médéricus prit l'habit monastique, appartenait à la famille bénédictine.

Un jour, le grand thaumaturge des Gaules s'était rendu dans la ville d'Autun. Rencontrant aux portes de la cité un temple dédié aux idoles, il voulut renverser les statues des faux dieux et

détruire l'édifice, mais les païens irrités accoururent en foule défendre leurs divinités. Leur surexcitation était grande. Ils voulaient se jeter sur le Saint; et l'un d'eux, plus hardi et plus cruel que les autres, brandissait déjà son glaive au-dessus de la tête de Martin. L'apôtre restait immobile, attendant en prière le coup de la mort.

Mais voici que le bras du païen est frappé de paralysie. Le malheureux reconnaît sa faute et se jette aux pieds de saint Martin, qui le guérit à l'instant.

Un grand nombre d'idolâtres se convertirent à la vraie foi. Le courageux évêque brisa les idoles et renversa leur temple, fit élever à la place une église, qu'il consacra à Dieu sous le vocable des apôtres Pierre et Paul.

Plus tard, la puissante Brunehaut, avec le concours de l'évêque Syagrius, construisit un monastère auprès de cette église, qu'elle fit dédier à saint Martin. Après la mort tragique de cette reine, ses restes y furent déposés.

Telle est l'origine du monastère où Médéricus se consacra à Dieu et fit briller les plus éclatantes vertus.

Il se distingua surtout par ses longs jeûnes. Il ne consentait que deux fois par semaine à prendre un peu de pain d'orge trempé dans de l'eau pure. Il portait continuellement sous son habit religieux un cruel cilice pour réprimer les ardeurs de la concupiscence. Sa charité était vive. Une humilité profonde, une patience héroïque, un dévouement inaltérable formaient le brillant cortège de la reine des vertus. C'est en vain qu'il s'efforçait de cacher sa sainteté à ses frères. Ceux-ci n'ignoraient plus le trésor qu'ils possédaient, et ils allaient bientôt infliger une grande épreuve à l'humble Médéricus.

SAINT MERRI EST ÉLU ABBÉ

Les moines de Saint-Martin ayant perdu leur Père, il n'y eut qu'une voix au monastère, comme dans la ville, pour désigner Médéricus et l'obliger à prendre la crosse abbatiale.

L'évêque d'Autun dut employer son autorité pour le forcer à accepter le fardeau. Médéricus se soumit aux vœux du Pontife, de ses frères et de toute la ville.

Le nouvel abbé fut d'une bonté extrême pour les autres, mais il poussa l'amour de Dieu jusqu'au mépris de lui-même quand il s'agissait de sa personne. Insensible à la flatterie, il ne considérait pas tant les honneurs qui lui étaient décernés que les obligations de sa charge. Il était ferme et sévère quand il le fallait. Il soutenait les faibles, encourageait les pusillanimes, consolait les affligés, mais il savait aussi réprimander les pécheurs.

Son historien nous apprend que ses religieux recherchaient avec empressement les charmes de ses entretiens et qu'il entraînait les siens dans la voie de la perfection par ses exemples bien plus que par ses exhortations et ses réprimandes.

LE DÉMON VAINCU

Dieu se plut parfois à lui témoigner combien sa vie lui était agréable. L'un de ses religieux était horriblement tourmenté par l'esprit des ténèbres qui lui livrait de furieux assauts pour ternir la blancheur de sa chasteté. Il découvrit ses blessures à son Père, et Médéricus s'empressa d'y apporter un remède efficace. Le saint abbé se dépouilla de son habit monastique, et, le présentant au religieux, lui ordonna de s'en revêtir. Celui-ci obéit aussitôt. A peine le vêtement de Médéricus eut-il touché le moine, que le diable s'écria d'une voix formidable : « Médéricus, pourquoi me tourmentes-tu par tes prières? Tu m'arraches le vase que j'ai longtemps possédé et tu me précipites dans les flammes inextinguibles de l'enfer. » Le Saint, d'une voix impérieuse, dicta ses ordres à Satan : « Tais-toi, vilain esprit, et sors de cet homme. Tu ne posséderas pas un trésor que le Christ s'est acquis au prix de son sang. »

A partir de ce jour, le moine fut délivré de ses tentations et mena la vie la plus édifiante.

Toujours attentif à procurer le bien de ses religieux, le saint abbé se faisait tout à tous et méditait sans cesse cette parole de notre divin Sauveur : « *Non veni ministrari sed ministrare.* Je ne suis pas venu pour être servi, mais pour servir. » C'était la règle de sa conduite.

Un autre de ses religieux éprouvait également de furieuses tentations : il avait même eu la faiblesse de céder aux suggestions de l'esprit tentateur, au point de ne vouloir jamais assister au Saint Sacrifice de la messe jusqu'à la fin. Il sortait toujours avant la consécration. Notre Saint, affligé de ces lâchetés, n'épargnait ni les conseils, ni les réprimandes, et cependant le moine restait incorrigible. Médéricus eut recours à Dieu, lui adressa une fervente prière pour le coupable, prit du pain, le bénit et le donna à manger au religieux, qui fut délivré de ses tentations : il fut désormais très assidu au chœur et à la célébration du Saint Sacrifice.

VÉNÉRATION DES PEUPLES — MERRI S'Y DÉROBE PAR LA FUITE

Malgré le soin que l'humble abbé prenait pour cacher ses vertus, sa sainteté héroïque répandait un vif éclat autour de lui. La ville d'Autun, témoin des prodiges accomplis par Médéricus, en publiait au loin la renommée. Les foules accoururent vers le saint religieux : les uns venaient lui demander la délivrance de leurs maux physiques, et le Saint les renvoyait toujours guéris; c'étaient des boiteux, auxquels il restituait l'usage de leurs jambes; c'étaient des aveugles, qui recouvraient la vue à sa prière; c'étaient des sourds, dont l'infirmité disparaissait au contact de ses mains.

D'autres venaient lui exposer leurs misères spirituelles, et le saint abbé avait pour eux une plus grande tendresse. Il leur ouvrait son cœur, guérissait leurs blessures, fortifiait leurs pas dans le chemin de la vertu, distribuait à tous une parole aimable et un conseil toujours sûr. Il faisait tomber sur eux la rosée bienfaisante de la grâce divine; mais comme Jésus, qui défendait à ses disciples de publier ses miracles, il cherchait à cacher les prodiges opérés par ses mains. Il n'y réussissait guère; et c'était là sa plus profonde douleur.

Le nombre de ses disciples augmentait, car les âmes consolées et guéries par notre Saint ne consentaient pas toujours à le quitter, et se consacraient à Dieu sous sa conduite.

Les louanges qu'il entendait résonner à ses oreilles blessaient cruellement son humilité, et elles étaient comme autant de flèches aiguës qui lui transperçaient le cœur. Il résolut de se soustraire par la fuite aux honneurs qu'on lui décernait. Il sortit du monastère à l'insu de ses enfants et se retira dans la forêt, à deux milles d'Autun, pour se consacrer uniquement à la prière. On éleva plus tard à cet endroit un oratoire, et ce

lieu porta depuis lors le nom de Celle (*Cella, cellule, ermitage*).

UN SAINT MENACÉ D'EXCOMMUNICATION

Mais les moines de Saint-Martin, inconsolables de la perte de leur père, se mirent à le rechercher. Longtemps, nous dit le biographe du Saint, ils parcoururent les forêts voisines sans pouvoir le rencontrer. Ils le trouvèrent enfin. Mais en vain le supplièrent-ils de ne pas les laisser orphelins, Médéricus ne se laissa vaincre ni par leurs larmes ni par leurs supplications.

Les religieux, de retour à Autun, exposèrent à l'évêque l'inutilité de leur démarche auprès de leur Père, et prièrent le prélat de vouloir interposer son autorité. Celui-ci, qui aimait et estimait le saint abbé, entra pleinement dans leurs vues. Il voulut remettre sur le chandelier de l'Eglise cette ardente et brillante lumière. Il se fit donc conduire à la retraite de Médéricus et s'efforça en vain de lui persuader de rentrer à Saint-Martin. Voyant ses exhortations inutiles, le pontife recourut à un autre moyen : il menaça le Saint d'une sentence d'excommunication, s'il ne consentait pas à reprendre la charge abbatiale.

C'est alors, dit son ancien biographe, qu'enchaîné par les liens de l'excommunication, Médéricus fut reconduit en son abbaye, où il reprit son lourd fardeau. Dieu se plut à bénir son obéissance en multipliant ses miracles. L'historien de saint Merri n'hésite pas à comparer son héros à l'apôtre Pierre, dont l'ombre seule opérait des prodiges, et au grand Paul, qui faisait de nombreuses merveilles au milieu des Gentils.

Mais le Saint se voyait accablé ainsi de plus en plus d'honneurs, et il chercha le moyen de s'y soustraire à jamais.

LE PÈLERIN

Médéricus, encouragé par son disciple saint Frou, résolut de se rendre à Paris, en pèlerinage au tombeau de saint Germain, ancien moine d'Autun. Il quitta donc son abbaye une seconde fois, accompagné de quelques-uns de ses moines. Son histoire ne nous dit pas s'il résigna sa charge abbatiale avant de s'éloigner d'Autun ou s'il quitta son monastère à l'insu de ses religieux.

Dieu ne tarda pas à éprouver son serviteur. Le saint abbé fut saisi d'un violent accès de fièvre à Champeaux, dans la Brie. Il fut obligé de s'y arrêter. La maladie fut longue, mais la patience du Saint était immense. Il offrait ses souffrances à Dieu en expiation de ses péchés. Il consacrait ses jours et ses nuits à la prière et persévérait courageusement dans toutes ses austérités. Rarement il interrompait ses longs jeûnes.

Enfin la fièvre le quitta, et Médéricus reprit aussitôt le chemin de Paris. Arrivé à Melun, il alla prier longtemps dans une chapelle de saint Pierre.

Le gouverneur de Melun retenait injustement dans ses prisons de pauvres gens faussement accusés : saint Médéricus, le père des pauvres et des captifs, l'apprit, et il s'empressa d'aller se jeter aux genoux du juge pour solliciter de sa miséricorde la délivrance de ces malheureux. Le gouverneur fut inflexible et resta sourd aux prières du saint abbé. Rejeté des hommes, Médéricus eut recours à Dieu. Il le pria d'envoyer son ange, comme autrefois à saint Pierre, et de briser les chaînes des prisonniers. Sa prière fut exaucée. Les fers des captifs tombèrent de leurs mains, et les portes de la prison s'ouvrirent devant eux.

NOUVEAUX MIRACLES DU SAINT

Cependant, dès que ses forces le lui permirent, Médéricus songea à reprendre sa course. Il fit préparer un petit char et se remit en route. En arrivant à Charenton, il apprit qu'un brigand ayant rompu pendant la nuit le pont jeté sur la Seine, avait été enfermé dans un noir cachot. Le Saint voulut encore rendre le bien pour le mal et sauver l'âme de ce malheureux en lui épargnant les châtiments temporels. Il intercéda donc pour lui et obtint sa délivrance.

Cependant, la renommée de la sainteté de Médéric l'avait précédé et les foules accouraient sur son chemin pour obtenir de lui quelque bienfait en retour des présents qu'elles lui offraient. Le Saint ne refusait point les dons de ces pieux fidèles; il les acceptait, mais c'était pour secourir les pauvres, auxquels il distribuait avec joie les aumônes qu'on lui avait apportées.

Il semait les miracles sous ses pas; mais son historien, qui engage les fidèles à imiter plutôt les exemples et la sainte vie de son héros qu'à admirer les prodiges accomplis par ses mains, s'est contenté de nous en signaler trois. Il y a des démons qu'on ne peut repousser qu'avec les armes de la mortification et de la prière. On sait avec quelle perfection notre Saint savait manier ces deux armes; aussi était-il terrible aux démons. Un jour il vit accourir à sa rencontre une pauvre femme tourmentée par un démon impur. Une seule parole tombée de ses lèvres suffit pour mettre le diable en fuite.

Un homme appelé Ursus était depuis longtemps en proie à de violents accès de fièvre. Il vint implorer le secours du Saint, qui le délivra de cette terrible infirmité.

Dieu se plaisait à révéler ainsi aux hommes cette sainteté que le Bienheureux s'efforçait de cacher. Toutefois il y avait, dans cette foule qui l'entourait, des hommes qui refusaient de croire à ses grandes vertus et à sa puissance de thaumaturge. Nous avons dit que notre Saint voyageait porté sur un modeste char. Parmi les présents qu'on vint lui offrir, il s'en trouva un qui semblait extraordinaire. Un habitant de la campagne, homme simple, lui fit don d'une vache. Les incrédules, si l'on peut les nommer ainsi, se mirent à rire et proposèrent d'attacher la vache au char du Saint, en compagnie d'un jeune taureau fougueux et indompté. Le saint abbé accéda à leurs désirs. Le couple improvisé fut attelé au char du Bienheureux. Le taureau perdit sa fougue naturelle, et les deux animaux, sans avoir de conducteur, se dirigèrent droit vers Paris. Ils s'arrêtèrent aux portes de la ville, dans un petit bois où s'élevait un oratoire dédié à l'apôtre saint Pierre. La vertu de Médéricus venait de remporter une nouvelle victoire.

Notre pieux pèlerin avait une dévotion spéciale pour le Prince des apôtres. Aussi fixa-t-il son séjour auprès du sanctuaire de Saint-Pierre.

SAINT MERRI A PARIS

Notre Bienheureux avait atteint le terme de son pèlerinage, et il put aller vénérer les reliques de sainte Geneviève et de saint Germain. Ensuite il se construisit une petite cellule à l'ombre de l'oratoire dédié à saint Pierre. Il partagea sa retraite avec quelques disciples parmi lesquels brillait surtout Frodulphe (saint Frou), qui, de nos jours encore, est honoré dans l'église Saint-Merri, à Paris.

La vie de Médéricus fut pendant ces dernières

années un holocauste continuel. La fièvre le tourmenta pendant près de trois ans. Le Saint triomphait du mal par la prière et la patience. Il sanctifiait par ses souffrances la contrée qui lui donnait l'hospitalité et qui devait plus tard le mettre au nombre de ses principaux protecteurs.

MORT DE SAINT MERRI

Cependant, les forces du saint abbé décroissaient de jour en jour, minées par les fréquents accès d'une fièvre violente. Paris le possédait depuis deux ans et neuf mois, quand Merri reçut du ciel la révélation de sa mort prochaine. Il refusa de demander à Dieu sa guérison; il lui semblait, en effet, entendre une voix céleste résonner au fond de son cœur et lui dire : « Venez, mon bien-aimé, posséder le royaume que je vous ai préparé depuis la constitution du monde. Le temps des labeurs est terminé, celui de la récompense s'ouvre sous un éternel horizon. »

Le bienheureux abbé rassembla ses disciples, et leur prédit l'heure de sa mort.

C'est en leur présence, raconte le chroniqueur, que son âme après un dernier acte d'amour et d'adoration s'envola au ciel pour y recevoir la récompense qu'elle avait méritée par ses éminentes vertus.

On était au 29 août de l'an 700.

CULTE ET RELIQUES

Les disciples de saint Merri déposèrent les restes vénérés de leur maître et de leur Père dans l'oratoire même de Saint-Pierre.

La piété des fidèles ne tarda pas à honorer le grand serviteur de Jésus-Christ. L'oratoire dédié à saint Pierre s'agrandit peu à peu, et bientôt il devint une église, quand Paris, s'agrandissant de plus en plus, vit reculer ses remparts.

Au IXe siècle, un vénérable prêtre, Théodebert, desservait cette église. Sa grande dévotion à saint Merri lui inspira le désir de raviver le culte du Saint et de lui rendre de nouveaux honneurs. Il songea à faire la translation de ses précieuses reliques; il se mit activement à l'œuvre et prépara un lieu convenable pour déposer le corps sacré du saint abbé. Sur sa demande, l'évêque de Paris, le fameux Gozlin, qui lutta avec tant d'ardeur contre les Normands et sauva la capitale, vint lui-même visiter les travaux et promettre un concours actif à ce prêtre dévoué. Il voulait même présider la cérémonie de l'élévation du saint corps; mais, au jour convenu, il ne put se rendre au sanctuaire de saint Merri.

Toutefois, le chapitre de la cathédrale, tout le clergé de la ville et des paroisses voisines, tous les religieux de la contrée accoururent pour rehausser l'éclat de la cérémonie. Les pieux fidèles se pressaient en foule aux portes de l'oratoire, et redisaient avec enthousiasme les louanges du Saint. On fit donc l'élévation solennelle des reliques de saint Merri, au chant du *Te Deum* et d'autres cantiques sacrés. Ce fut une grande fête; et, depuis ce jour, la chapelle dédiée au prince des apôtres devint l'église Saint-Merri.

Dans la suite des âges, les pèlerins vinrent en grand nombre au sanctuaire du saint abbé. L'auteur des antiquités parisiennes n'hésite pas à placer, parmi les églises de la grande cité, celle de Saint-Merri au second rang, à cause des nombreux pèlerins qui affluent vers ce sanctuaire. Et il ajoute que le Saint ne dédaignait point les prières de ses dévots serviteurs, et qu'il se plaisait surtout à guérir les personnes qui souffraient de maux d'entrailles.

Le docte et célèbre Mabillon nous parle au XVIIIe siècle, des restes précieux du saint moine. A cette époque, une châsse splendide, couverte de lames d'argent et de vermeil, renfermait une grande partie des reliques de saint Merri; les os maxillaires étaient déposés dans un écrin précieux.

La collégiale de Lynais, située près de Paris, possédait aussi une partie des restes sacrés de Médéricus; enfin l'église de Champeaux, où le Saint s'était longtemps arrêté, quand il se rendait à la cité illustrée par les vertus de sainte Geneviève, vénérait une partie du crâne, deux côtes et un os considérable.

Mais voici que l'heure de la Révolution a sonné. La pauvre France se voit inondée du sang de ses fils, pendant que l'on renverse les autels et profane les églises. Les infâmes bourreaux, qui avaient livré aux flammes la précieuse dépouille de la patronne de Paris, n'épargnèrent pas les restes sacrés de saint Merri. Les révolutionnaires profanèrent son église et brûlèrent dans son sanctuaire même ses reliques avec celles de son disciple saint Frou et du glorieux Léodegard, victime des fureurs d'Ebroïn.

On a pu cependant sauver quelques fragments.

De nos jours, saint Merri est honoré dans son antique sanctuaire, rebâti au XVIe siècle, sous le règne de François Ier et devenu le centre d'une importante paroisse de la capitale.

Imp.-*gérant*, E. PETITHENRY, 8, rue François Ier, Paris.

SAINTE ROSE DE LIMA

Fête le 30 août.



Sainte Rose de Lima jouissait de la vue continuelle du divin Enfant qui brillait pour elle et dans les fleur qu'elle portait et sur les livres qu'elle lisait.

SA NAISSANCE — SON NOM

Rose, née à Lima, le 20 avril 1586, avait reçu au baptême le nom d'Isabelle, nom de sa grand'-mère. Mais, un jour, sa mère, penchée sur son berceau, ayant aperçu une rose rouge épanouie sur son visage, fit admirer le prodige aux assistants et, prenant la petite dans ses bras : « Désormais, tu seras ma rose, dit-elle. »

Elle reçut le sacrement de confirmation des mains de saint Turibe, l'illustre apôtre du Pérou, et l'archevêque, ne sachant pas quel était son nom, lui donna celui de Rose. L'enfant, devenue adolescente et entendant sans cesse louer sa beauté, craignit de lui devoir son nom. Alarmée dans sa chaste humilité, elle se prosterna aux pieds de la Très Sainte Vierge, et lui raconta naïvement sa peine. Aussitôt, celle qu'on appelle la rose mystique lui apparut, tenant l'Enfant Jésus dans ses bras, et lui dit : « Mon fils approuve le nom que tu portes; mais il désire que tu y ajoutes le mien. Tu te nommeras désormais *Rose de Sainte-Marie*. »

Et, sans parler de cette vision, Rose obtint qu'on l'appellerait ainsi.

PREMIÈRES ÉPREUVES DE ROSE
SA PATIENCE

Rose n'avait que trois ans quand elle laissa violemment retomber sur ses petits doigts le couvercle d'un coffre. Elle dissimula si bien ce

qu'elle souffrait, que ce fut seulement plusieurs jours après que sa mère appela le chirurgien. Celui-ci appliqua sur l'ongle un onguent corrosif qui le dévora en grande partie, puis il arracha le reste avec des tenailles sans que l'enfant poussât un seul cri et donnât le moindre signe d'effroi.

Quelques mois après, Rose eut un mal d'oreille. Il fallut couper la partie malade. Elle se laissa faire sans rien dire.

A peine cette épreuve était-elle passée, que la mère de Rose eut l'imprudence, pour la guérir de la gourme, de saupoudrer sa tête de mercure. La croûte disparut, le mercure entra dans les chairs et les dévora; la pauvre petite en avait des tremblements convulsifs. Elle ne chercha, néanmoins, aucun allègement, et sa mère, confiante en la parole de l'enfant disant qu'elle ne souffrait que modérément, laissa le cataplasme jusqu'au matin. Quel ne fut pas alors son effroi en voyant une blessure large et profonde causée par le caustique dévorant. Il fallut quarante-deux jours de souffrances pour guérir cette plaie béante.

Presque aussitôt après, Rose eut un polype aux narines On l'arracha avec des pinces. Tous les assistants pleuraient de compassion. Rose seule était calme et sereine.

OBÉISSANCE DE ROSE ENVERS SES PARENTS

Une telle constance fut récompensée par des faveurs spirituelles en face desquelles les douleurs de la terre sont peu de chose.

Eclairée d'une lumière surnaturelle dans les voies d'une perfection extraordinaire, Rose comprit, dès le bas âge, que les lumières exceptionnelles doivent servir avant tout à faire accomplir parfaitement les devoirs d'état. Sa fidélité absolue à la grâce fut pour elle la source de grandes souffrances et de grands mérites, car, voulant également obéir à ses parents et suivre les lumières intérieures dont ils étaient loin de comprendre la puissance, il en résultait pour la vaillante enfant des difficultés de tous genres.

Ayant, dès l'âge de cinq ans, voué sa virginité à Dieu, Rose ne voulait plaire qu'à lui seul. Les vains ajustements du monde lui étaient un supplice; mais Rose était ingénieuse à trouver les moyens de souffrir tout en obéissant à Dieu et à sa mère.

Contrainte un jour de mettre une couronne de fleurs, elle eut l'art d'y placer une aiguille qui pénétra dans la tête, de sorte que cet ornement de vanité devint un instrument de supplice atroce.

Trop préoccupée de la beauté de sa fille, sa mère la reprenait avec vivacité du peu de soin qu'elle apportait à parfumer ses mains. Elle les lui fit tremper dans des eaux odoriférantes, puis, elle-même, les enveloppa soigneusement, ordonnant à Rose de rester ainsi jusqu'au lendemain.

L'humble enfant obéit; mais, s'étant endormie, elle se réveilla en proie à une vive douleur; de ses mains s'échappaient des flammes qui brûlaient sa chair. Sa mère eut peine à croire à son récit; mais, quand elle eut vu les brûlures, elle frémit, et ne parla plus désormais à Rose du soin exagéré de ses mains. Toutefois, elle la tourmenta encore pour la forcer à se vêtir d'habits précieux; et quand la pauvre Rose y manquait, non par insubordination, mais par indifférence des choses de ce monde, elle était cruellement frappée.

A force de patience, Rose finit par vaincre les résistances de sa mère et obtint d'elle la permission de revêtir un manteau d'étoffe grossière.

Elle s'exerçait dans sa famille à toutes les pratiques dignes des plus ferventes religieuses. Ainsi, elle s'était fait une loi de ne jamais boire sans une permission expresse de sa mère; et elle ne la demandait tout au plus qu'une fois en trois jours.

Quand sa mère, pour l'éprouver, lui refusait la permission, Rose restait trois autres jours sans renouveler sa demande.

ROSE ENTRE DANS LE TIERS-ORDRE DE SAINT-DOMINIQUE

Les parents de Rose, qui étaient d'une condition aisée, perdirent instantanément toute leur fortune. Rose se fit leur servante; et, après les avoir soignés, elle trouvait encore le temps de gagner l'argent nécessaire à la subsistance de toute la famille.

Du reste, Dieu lui venait miraculeusement en aide, car, malgré sa frêle santé et ses fréquentes extases, elle faisait chaque jour l'ouvrage de quatre personnes.

Cependant, avec l'inconséquence qui caractérise l'esprit humain, sa mère, qui lui avait permis de revêtir l'habit des vierges, ne pouvait se résoudre à la voir renoncer définitivement au mariage; et comme la rare beauté de Rose, que ses austérités ne parvenaient pas à diminuer, lui attirait de nombreuses demandes, la pieuse fille eut de longues et pénibles luttes à soutenir, voire même de la part des siens; mais, confiante dans la protection de sainte Catherine de Sienne, qu'elle avait prise pour modèle, elle resta fidèle à son Epoux céleste. Pour l'en récompenser, Dieu lui fit connaître par plusieurs prodiges qu'elle devait se consacrer à lui et pratiquer toutes les vertus monastiques, sans toutefois quitter sa famille. Elle revêtit donc, à l'exemple de la Vierge de Sienne, l'habit du Tiers-Ordre de Saint-Dominique, et s'adonna, comme elle, à une vie de contemplation et de pénitence.

AUSTÉRITÉS DE ROSE — SON HUMILITÉ

Rose, s'étant exercée dès l'enfance au jeûne, put le pratiquer à un degré héroïque, tant il est vrai que les exigences de nos corps et de nos santés croissent ou diminuent en proportion de ce que nous leur accordons.

Toute petite, Rose ne mangeait jamais de fruits. A six ans, elle jeûnait le vendredi et le samedi au pain et à l'eau. A quinze ans, elle fit vœu de ne jamais manger de viande, sauf le cas où elle y serait forcée au nom de l'obéissance. Plus tard, elle ne mangea plus qu'une soupe faite de pain et d'eau, sans sel ni aucun autre assaisonnement, et, ne trouvant pas cette mortification suffisante, elle y joignit un breuvage si amer qu'elle ne pouvait l'avaler sans pleurer.

En Carême, elle ne mangeait que des pépins d'oranges, se bornant à cinq le vendredi en l'honneur des cinq plaies du Sauveur. Souvent, elle restait plusieurs jours sans manger, et ces jeûnes extraordinaires étaient vraiment chez elle l'effet d'une grâce spéciale à laquelle elle répondait généreusement, car, si ses parents la forçaient à prendre une nourriture substantielle, ils étaient bientôt obligés de reconnaître que, loin de la soulager, ils augmentaient, au contraire, ses douleurs.

Toutes les nuits, elle se frappait cruellement avec des chaînes de fer, s'offrant à Dieu comme une victime sanglante pour l'Eglise, pour l'Etat,

pour les âmes du Purgatoire et les pécheurs, en un mot, pour tous les grands intérêts de la foi et des âmes. Elle avait soin de ne déchirer ses membres que les uns après les autres ; mais ses blessures n'avaient pas le temps de guérir, et son corps n'était que plaies.

L'humble Rose se croyait redevable à Dieu de tous les péchés du monde, s'imaginant que ses fautes attiraient sur la terre tous les châtiments dont le monde est accablé.

Fidèlement unie à la Passion du Sauveur, elle était ingénieuse à trouver les pénitences qui la rapprochaient davantage de son divin modèle. Toute petite encore, elle supplia quelqu'un de charger sur ses épaules un monceau de briques, afin, dit-elle, de mieux comprendre ce que Jésus avait souffert sous le poids de la croix. Chargée ainsi, elle se mettait en oraison, suant, gémissant sous son lourd fardeau, et cependant tenant ferme jusqu'à ce que son faible corps tombât épuisé.

A quatorze ans, elle échangea cette pratique contre cette autre : elle sortait la nuit dans le jardin, les épaules meurtries par la discipline, comme l'avaient été celles de Jésus-Christ par la flagellation et portant, à son exemple, une lourde croix. Elle marchait nu-pieds et à pas lents, méditant l'ascension de Jésus-Christ au Calvaire et se laissant tomber de temps en temps pour mieux imiter son divin modèle.

Elle ceignait ses reins d'une triple chaîne qu'elle ferma d'un cadenas et jeta la clé dans la rivière pour s'ôter toute possibilité de la retrouver. Ces chaînes usèrent promptement la peau et pénétrèrent dans les chairs. Les douleurs étaient des plus aiguës. Rose les supporta longtemps en silence; mais, une nuit, elle ne put retenir ses larmes et éclata en sanglots. Forcée d'avouer son secret à la servante qui était auprès d'elle, elles se mirent à l'œuvre pour rompre la chaîne, mais impossible ; craignant que le bruit d'un marteau n'attirât l'attention de ses parents, Rose se mit en prières et la chaîne se rompit. Mais elle ne put être enlevée qu'en arrachant les chairs.

Souvent, la Sainte mettait ses pieds nus sur la pierre saillante du four, et là, faisait une longue méditation sur les peines de l'enfer.

S'étant procuré une petite lame d'argent, elle en fit un cercle et y enfonça des clous, la pointe en dedans. Il y en avait trois rangs, composés chacun de trente-trois clous en mémoire des années que Jésus-Christ passa sur la terre. Elle eut soin de couper sa chevelure, afin de ne diminuer en rien ses douleurs; et chaque vendredi elle enfonçait ces pointes aiguës plus profondément et les faisait pénétrer dans les chairs.

Peut-être aurait-on toujours ignoré cette pénitence héroïque, si, un jour, Rose n'était tombée devant son père et ne s'était heurté la tête, d'où trois ruisseaux de sang s'échappèrent aussitôt.

Non contente du lit de planches sur lequel elle reposa longtemps, Rose se fit un lit avec des morceaux de bois fortement liés avec des cordes, puis elle remplit les intervalles de fragments de tuiles et de vaisselle observant de tourner en haut leurs parties les plus aiguës. Chaque soir, en se couchant sur ce lit de supplice, elle remplissait sa bouche de fiel en mémoire de celui que les bourreaux offrirent à Jésus-Christ sur la croix. Elle avoua que ce breuvage lui rendait la bouche tellement brûlante et desséchée qu'à son réveil elle ne pouvait parler et respirer qu'à grand'peine. Aussi avait-elle une telle horreur de son lit, que de le voir ou même d'y penser la faisait trembler ; et le soir, en prévoyant tout ce qu'elle allait souffrir, elle était prise d'une fièvre brûlante.

Un jour même, sa répugnance fut telle qu'elle délibéra longtemps avant de pouvoir se décider à subir son martyre. Jésus alors lui parla sous une forme visible et lui dit :

« Souviens-toi, ma fille, que le lit de la croix fut bien plus dur, plus étroit et plus effrayant que le tien. Il est vrai que je n'avais pas comme toi des pierres sous le dos, mais des clous cruels perçaient tous mes membres. Le fiel ne me fut pas épargné. Les bourreaux me le présentèrent au milieu de ma fièvre brûlante. Médite cela sur ton lit de douleurs, et la charité te dira que ton lit est un lit de fleurs. »

Fortifiée par ces paroles, la constance de Rose ne se démentit plus pendant les seize années qu'elle vécut encore. Aussi dormait-elle fort peu et l'insomnie fut pour elle, comme pour sainte Catherine de Sienne, une des mortifications les plus difficiles à vaincre.

Sur vingt-quatre heures, elle en donnait douze à l'oraison, dix au travail des mains et deux au sommeil.

Quand elle était à genoux, ses paupières se fermaient malgré elle, et elle ne triompha du sommeil qu'en faisant faire une croix d'une taille un peu plus élevée que la sienne, dont les bras étaient percés de deux clous capables de la porter. Quand elle voulait prier la nuit, elle la dressait contre une muraille, et s'y tenait suspendue tant que durait sa prière. Nous aurions donné une idée bien imparfaite de la sainteté de Rose si nous ne parlions que de ses austérités extraordinaires sans dire qu'elle les soumettait à l'obéissance, et qu'elle était toujours prête à tout abandonner, car la vraie sainteté ne réside pas dans la pénitence du corps, mais dans celle du cœur, qui est impossible sans l'humilité et l'obéissance.

Il ne faut d'ailleurs pas s'étonner que des austérités aussi cruelles aient été permises à une enfant si jeune et si frêle. Chaque fois que ses confesseurs voulurent s'y opposer, ils en furent empêchés par une lumière divine; et sa mère, qui la maltraitait quand elle découvrait quelque nouvelle pénitence, était mystérieusement arrêtée quand elle voulait l'obliger à prendre quelques ménagements.

L'humilité de Rose n'était pas moindre que son obéissance. La pâleur de son visage, l'altération de ses traits, ses yeux, qui avaient perdu tout leur éclat à force de pleurer, en un mot, toute sa personne, défigurée par la pénitence, attira l'attention du public. Rose apprit avec confusion que le monde étonné la vénérait comme une sainte. Dans sa désolation, elle eut recours à Dieu, et lui demanda avec instance que ses jeûnes n'altérassent en rien les traits de son visage. Et, chose admirable ! elle reprit son embonpoint et ses vives couleurs. Ses yeux éteints se ranimèrent, et tous ses membres eurent une vigueur nouvelle. Aussi, arriva-t-il qu'après avoir jeûné tout un Carême au pain et à l'eau, et être restée trente heures sans prendre aucune nourriture, elle rencontra une troupe de jeunes gens qui se moquèrent d'elle en disant :

« Voyez cette religieuse si célèbre par sa pénitence ! elle revient sans doute d'un festin. C'est édifiant vraiment en ce saint temps ! »

Rose remercia Dieu.

L'ERMITAGE DE ROSE

La pieuse vierge de Lima avait toujours fait

ses délices de la solitude, et ne trouvant dans la maison de ses parents aucun lieu assez caché pour y vivre loin du monde et totalement oubliée de lui, elle se fit construire un petit ermitage au fond du jardin et y transporta son pauvre lit, une chaise et quelques images pieuses. Son temps y était partagé entre la prière et le travail des mains.

Dieu l'y favorisait de grâces extraordinaires.

Ainsi, il ne lui était pas permis d'aller seule à l'église, et sa mère ne pouvait pas toujours l'y conduire. Quelqu'un la plaignait de cette privation; mais elle répondit que Dieu la faisait assister miraculeusement chaque matin à plusieurs messes, tantôt dans l'église du Saint-Esprit, tantôt dans celle de Saint-Augustin.

Elle jouissait fréquemment de la vue de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui lui apparaissait sous la forme d'un tout petit enfant. Pendant ses prières, ses méditations, son travail, elle le voyait souvent se montrer ainsi, sur la table où elle travaillait, sur le livre où elle lisait, sur un bouquet de roses qu'elle tenait à la main. Ce petit enfant lui tendait les bras et lui parlait familièrement.

On ne s'étonnera pas qu'à une faveur aussi extraordinaire, Dieu en joignît de moindres. Par exemple, les moustiques qui fourmillent au Pérou étaient plus nombreux que partout ailleurs dans l'ermitage de Rose, situé dans un lieu humide et couvert de feuillages. Les murs en étaient noirs; mais jamais aucun ne vint la troubler dans ses entretiens avec Dieu :

« Ils ne cherchent point à me nuire, disait Rose, et moi je ne leur fais aucun mal. Ils se mettent à couvert sous mon toit, et ils accompagnent du bruit de leurs ailes les cantiques que je chante à la gloire de mon Dieu. »

Rose reçut dans cette retraite la visite de Notre-Seigneur, de la Sainte Vierge, de sainte Catherine de Sienne et des Saints Anges : mais le démon, jaloux de tant de sainteté et de tant de grâces, lui fit subir des tourments dont la vie des saints offre très souvent l'exemple.

Sentant que cette proie précieuse lui échappait de plus en plus, sans cesse l'esprit du mal revenait à la charge. Il faisait subir à la courageuse athlète du Christ les traitements les plus inhumains, la frappant avec violence, la poussant contre la muraille au point de l'étouffer, la traînant par terre. Mais Rose se riait de ses vaines colères et se confiait en celui qui ne permet jamais que nous soyons tentés au delà de nos forces.

ZÈLE POUR LE SALUT DES AMES

La charité de Rose pour le salut des âmes croissait en proportion de son amour pour Jésus-Christ. « Elle considérait ses semblables comme les membres vivants de Jésus-Christ, dit son meilleur historien, M. de Bussières ; elle savait à quel prix son céleste Epoux avait racheté les âmes, et elle ressentait une poignante douleur en pensant à toutes celles qui se perdent après avoir été si chèrement payées.

» Souvent, elle dirigeait ses yeux vers les chaînes des Cordillères habitées par des Indiens plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie. Le royaume du Chili, qui, après avoir connu la religion, était retourné au culte abject des idoles, lui causait une profonde affliction ; elle pleurait aussi sur le sort des Chinois, des Turcs et des nombreuses sectes hérétiques et schismatiques qui désolaient l'Europe, après avoir déchiré la robe sans couture de l'Eglise. Quelquefois, on l'entendait s'écrier que, pour sauver les âmes, elle consentirait à se laisser hacher en morceaux, et qu'elle voudrait pouvoir se placer à la porte des enfers pour les empêcher d'y entrer. Hélas! ajoutait-elle, les âmes tombent dans le gouffre infernal comme les feuilles desséchées tombent sur la terre pendant une violente tempête d'automne, et cependant Jésus a payé la rançon de chacune d'elles !...

» L'un de ses confesseurs lui déclara un jour qu'il se sentait poussé à aller porter aux idolâtres la lumière de l'Evangile. Loin de faire un retour égoïste sur elle-même et de s'attrister à la pensée de perdre son Père spirituel, Rose reçut cette ouverture avec la joie la plus vive.... Se départant à cette occasion de la réserve habituelle à son humilité, elle promit, sans hésiter, de rendre le Père participant à toutes ses bonnes œuvres, à la condition que, de son côté, il l'associerait au mérite de son apostolat parmi les infidèles. La proposition fut acceptée avec reconnaissance. Soutenue par les prières de notre Sainte, le nouveau missionnaire amena beaucoup d'âmes à la connaissance du vrai Dieu.

Dans les derniers temps de sa vie, elle conçut le projet d'adopter et de faire élever à ses frais, dans les sciences ecclésiastiques, un jeune orphelin, qui deviendrait un jour prêtre et missionnaire, mais la mort l'empêcha de réaliser ce dessein.

Dieu seul sait toutes les grâces de conversion et de salut qu'elle a obtenues par ses ardentes prières et ses héroïques pénitences.

Elle avait beaucoup prié pour l'établissement, à Lima, d'un couvent de Religieuses Dominicaines ; Dieu lui révéla qu'elle était exaucée. Le couvent fut, en effet, fondé peu après la mort de la Sainte, comme celle-ci l'avait prédit. Sa mère, Marie d'Oliva, devenue veuve, y prit le voile. Ce monastère, élevé en l'honneur de sainte Catherine, compta bientôt jusqu'à deux cents religieuses, dont les vertus édifièrent la ville de Lima.

Parmi les merveilles qui illustrèrent les funérailles et le tombeau de sainte Rose, morte le 24 août, à l'âge de 31 ans, la plus admirable est sans nul doute le mouvement de conversions qui ébranla une multitude de pécheurs jusqu'au fond de l'âme. On vit, dit M. de Bussières, pendant plusieurs mois, les confessionnaux assiégés depuis l'aube du jour jusqu'à une heure avancée de la nuit ; les nombreux membres du clergé séculier et régulier de Lima n'y pouvaient presque pas suffire. On n'entendait parler que de restitutions, de réconciliations, de cessations de scandales, d'œuvres de charité et de mortifications.

De la capitale, cette prodigieuse rénovation gagna le reste du Pérou et s'étendit jusqu'au Mexique.

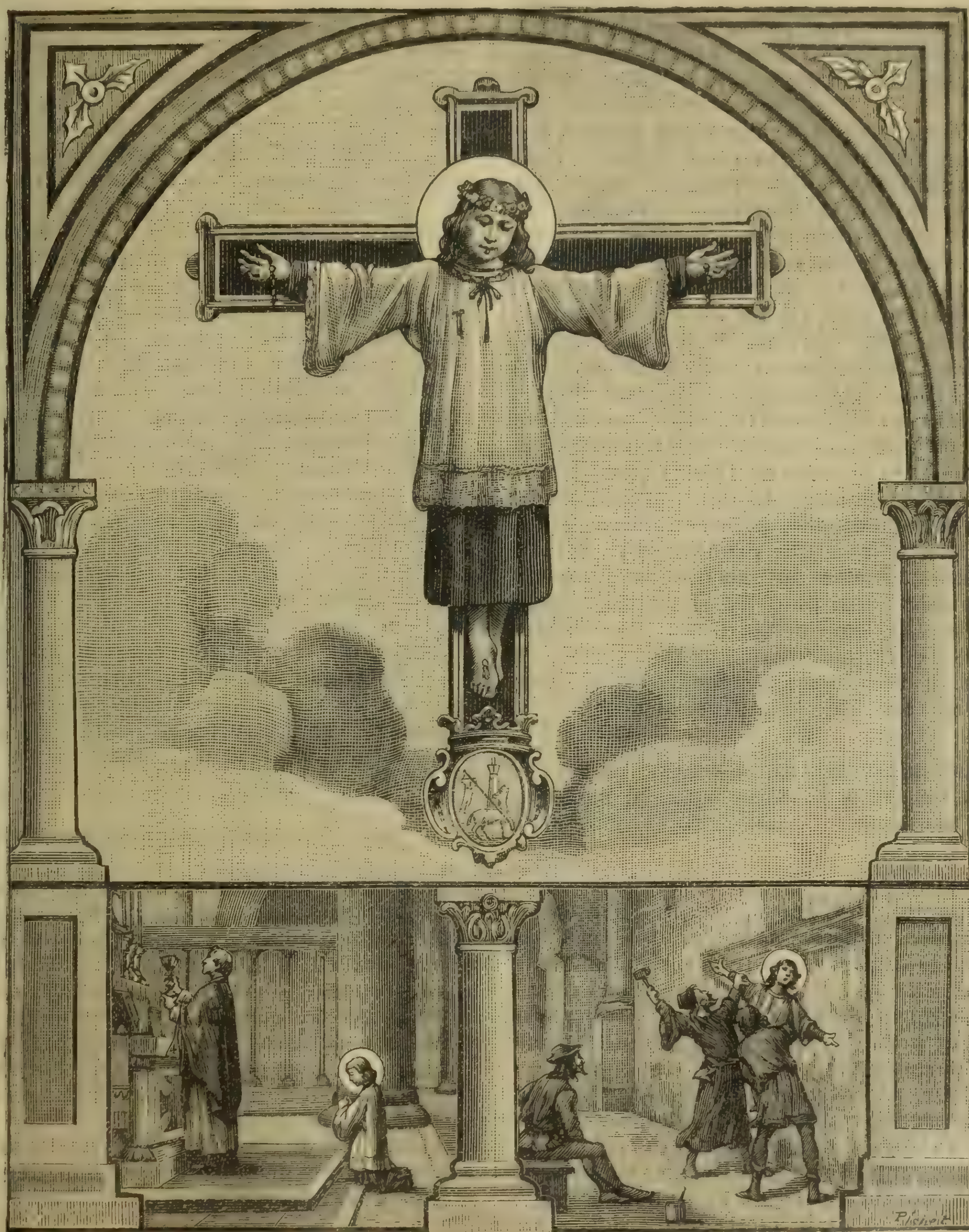
Imp.-*gérant*, E. PETITHENRY, 8, rue François Ier, Paris.

SAINT DOMINIQUE DE VAL

ENFANT MARTYRISÉ PAR LES JUIFS A SARAGOSSE

PATRON DES ENFANTS DE CHŒUR

Fête le 31 août.



Saint Dominique, d'après une peinture vénérée en Espagne. — Il sert la messe. Il est crucifié par les Juifs.

Depuis la mémorable scène du Calvaire, les juifs ont-ils sucé avec le lait de leur mère la haine contre les petits enfants chrétiens? On serait porté à le croire, en voyant l'acharnement qu'ils ont mis de tout temps à poursuivre de leur fureur sanguinaire cet âge si tendre et si candide.

Ne dirait-on pas que, furieux de ce que Notre-Seigneur Jésus-Christ ait réussi à leur échapper, ils veulent s'en venger sur les êtres innocents qui ont le bonheur de suivre la doctrine de l'Enfant-Dieu? Peut-on rêver plus atroce supplice que le crucifiement pour les membres délicats d'un enfant de sept ans? C'est pourtant celui qu'ils infligèrent au jeune Dominique de Val, à Saragosse, au XIII[e] siècle.

ENFANCE ET PREMIÈRES ANNÉES

Ce Saint naquit en Espagne à Saragosse, capitale de la province d'Aragon, en 1243. Son père, Sancius de Val, était un tabellion et sa mère répondait au nom d'Elisabeth. Les deux époux jouissaient d'une honnête aisance et vivaient dans la crainte du Seigneur, attendant de sa bonté qu'il voulût donner à leur union une fécondité ardemment désirée. Dieu exauça bientôt leurs vœux et Elisabeth mit au monde un enfant d'une beauté ravissante, mais quelle ne fut pas sa surprise en constatant qu'il portait une couronne sur la tête et une croix sur le bras droit. Etonnés d'un pareil prodige, les parents ne surent d'abord qu'en penser, mais bien vite ils comprirent que Dominique était destiné par Dieu à de grandes choses et qu'il fallait le lui consacrer.

Ils entourèrent donc ses premières années des soins les plus tendres et les plus délicats, puis dès que l'enfant fut assez grand et assez fort pour remplir quelques fonctions à l'église, ils l'adressèrent aux prêtres du voisinage qui en firent un de leurs enfants de chœur. Dominique, charmé de son nouvel emploi, le remplissait avec la ferveur et l'esprit de foi d'un Samuel. Tantôt il balançait l'encensoir devant l'autel, tantôt il présentait le vin ou l'eau pour le Saint Sacrifice de la Messe. A ces moments, sans doute, et en attendant qu'il pût offrir son corps comme une hostie vivante au Crucifié du Calvaire qui s'immolait tous les jours sur l'autel pour lui, il élevait son jeune cœur vers le ciel, l'unissant aux parfums de son encensoir, pour rendre ses hommages au Dieu si bon qui prenait soin de son existence. Mais l'heure du sacrifice n'allait pas tarder de sonner aussi pour lui. Dieu qui se plaît parfois à cueillir sur cette terre des fleurs fraîches et odoriférantes pour l'ornement de son beau ciel et la joie de ses anges, trouva bon de rappeler à lui cette âme si pure et si belle.

UN JUIF NOMMÉ MOISE ALBAICET S'EMPARE DE DOMINIQUE ET L'EMMÈNE A LA SYNAGOGUE DE LA VILLE POUR ÊTRE MIS A MORT — SON CORPS EST JETÉ DANS L'EBRE

A cette époque, Saragosse, comme beaucoup d'autres grandes villes espagnoles, était inondée de juifs, race maudite, terreur des chrétiens. Ils avaient pour eux les richesses, comment n'auraient-ils pas eu la puissance? Ils en profitaient naturellement pour tyranniser le peuple et assouvir leurs passions religieuses contre les pauvres catholiques. Or, à Saragosse, ils avaient inventé un nouveau procédé pour tourmenter ces derniers dans ce qu'ils avaient de plus cher au monde, leurs enfants: c'était de promettre exemption complète de tribut et impôts à celui qui aurait l'adresse et le courage d'enlever un enfant chrétien pour le leur livrer et le mettre à mort. Le moyen pour des gens pervers et pauvres de ne pas céder à une promesse si séduisante?

Il se trouva donc un juif nommé Moïse Albaicet assez osé pour tenter le coup. On était au Jeudi-Saint. Le nouveau Judas, sachant que le jeune Sancius allait revenir de la cathédrale sitôt l'office terminé, se posta au coin d'une rue et résolut de l'y attendre.

Celui-ci, en effet, arrivait, hâtant un peu le pas, sans doute, afin d'embrasser plus tôt ses chers parents qu'il n'avait pas revus depuis le matin, quand, tout à coup, le malfaiteur se jeta sur lui et, malgré sa résistance, l'entraîna les mains liées à la synagogue principale de la ville où étaient déjà réunis un grand nombre de juifs. Quelle frayeur l'infortuné dut ressentir en présence de ces bêtes féroces qui saluaient son arrivée avec des cris de joie menaçants! Enfin, ils tenaient un chrétien, un adepte de cette religion qu'ils abhorraient si profondément. C'était décidé, il fallait le tuer, mais quelle torture employer? on eut vite fait de la choisir : n'était-ce pas une tradition chez eux d'assister, en haine du Galiléen, à une reproduction vivante de la sanglante scène du Golgotha en son jour anniversaire? On opta donc pour le crucifiement.

O cruauté sans nom. Ces barbares, ivres de fureur, clouent sur-le-champ les pieds et les mains du pauvre enfant à une muraille : le patient jette alors des cris de douleur à fendre l'âme, mais les juifs n'en ont aucune pitié. Au contraire, à la vue des souffrances atroces qu'ils lui font endurer, ils poussent — les inhumains — des cris de satisfaction. Pendant ce temps, le jeune martyr semble, à l'exemple de son Dieu mourant comme lui sur la croix, jeter sur ses bourreaux un regard plein de commisération et de pardon. Enfin, peu à peu, les forces l'abandonnent et bientôt l'âme de l'angélique Saint, victime de son amour pour Dieu, prend son vol vers une patrie meilleure. Combien cet holocauste si pur, offert en pareil jour, dut être agréable aux yeux de Dieu!

Il ne manque plus qu'un détail pour compléter la ressemblance extérieure du crucifiement du saint martyr avec celui de son adorable Maître. Les juifs tiennent à le remplir en transperçant d'un coup de lance le côté du martyr. Mais le crime commis, il faut faire disparaître au plus tôt le cadavre accusateur. L'Ebre coule non loin de la synagogue. Ils profitent de l'obscurité de la nuit pour creuser une fosse au bord du fleuve. Ils y jettent le corps du supplicié, pensant ainsi déjouer les recherches de la justice humaine et s'assurer l'impunité; qui aurait pu seulement soupçonner la présence d'un cadavre en pareil endroit?

DÉCOUVERTE MIRACULEUSE DU CORPS DE L'ENFANT MARTYR

Mais ces impies avaient compté sans le Dieu des chrétiens qui avait à cœur de glorifier les restes de son fidèle serviteur. Quelque temps donc après l'exécution du crime, il advint que les gardes, chargés de veiller sur les bateaux pêcheurs de Saragosse, distinguèrent pendant plusieurs nuits consécutives une lumière brillante éclairant toujours un même point du bord de l'Ebre. Que pouvait-il donc se passer là? Ils en avertirent quelques gens de la ville.

Alors, un de ceux-ci, mû par le désir de se rendre compte de l'étrange prodige, descendit lui-même à l'endroit mystérieux et se mit résolument à fouiller. Quelle ne fut pas sa stupéfaction de se trouver en face d'un cadavre d'enfant! Ce ne pouvait être évidemment que le corps du jeune Dominique, le fils de Sancius son voisin, que ses parents attristés cherchaient depuis plusieurs jours.

Le mystère de sa disparition s'expliqua de même bien vite. C'était une nouvelle victime de la cruauté des juifs, un martyr de plus de la foi chrétienne. A qui, en effet, attribuer ce crime, sinon à ceux qui cherchaient, par tous les moyens, à perdre les enfants élevés dans la religion catholique?

TRANSLATION DU CORPS DE SAINT DOMINIQUE — IL APPARAIT A QUELQUES FIDÈLES ET CONVERTIT SON PRINCIPAL BOURREAU MOISE ALBAICET

La nouvelle de cette découverte se répandit avec la rapidité de l'éclair dans tout Saragosse. Aussitôt le peuple, le clergé et les parents du jeune Dominique se portèrent avec empressement sur les lieux où le phénomène s'était passé. Il n'y eut plus l'ombre d'un doute. Sancius reconnaît dans ce cadavre déjà en putréfaction son cher fils Dominique. On transporte les restes de l'enfant à l'église Saint-Gilles. Mais, ô prodige, à peine y furent-elles placées, que le Saint lui-même apparut à tous ceux qui étaient présents pour la prière dans la posture d'un homme à genoux.

Cette apparition miraculeuse fit beaucoup de bruit dans la ville et impressionna vivement tout le clergé. L'évêque qui siégeait alors à Saragosse, D. Arnaud de Peralta, homme d'une grande piété et d'une science profonde, voyant dans ce fait une indication de la Providence, résolut de rendre des honneurs extraordinaires aux reliques de celui que les fidèles appelaient déjà le petit martyr, et qui allait être la gloire de sa ville épiscopale. Il se rendit processionnellement à l'église de Saint-Gilles, suivi de son Chapitre et de ses clercs; ce fut au milieu des acclamations et des cris de joie de tout le peuple qu'il procéda au transfert du saint corps à l'église métropolitaine, qui était alors celle du Saint-Sauveur.

Tout fier de son précieux trésor, le pieux prélat ordonna quelque temps après de construire, pour le recevoir, une urne magnifique avec cette inscription : *Ici repose le bienheureux Dominique de Val, mis à mort en haine de Notre-Seigneur Jésus-Christ.*

On l'exposa ensuite à la vénération des fidèles qui accoururent en foule se recommander à leur nouveau protecteur et lui demander des grâces spéciales. Ils ne tardèrent pas à voir leurs prières exaucées, et de nombreux miracles vinrent manifester la puissance dont il jouissait au ciel.

L'âme du saint martyr, à peine en possession de la gloire, ambitionna de la miséricorde de Dieu une faveur signalée : Jésus avait prié sur la croix pour ses bourreaux; saint Dominique, pour imiter en tout son divin Maître, demanda et obtint la conversion de son cruel persécuteur : Moïse Albaicet. Celui-ci, en effet, sentant son cœur touché par la grâce, renonça au judaïsme, se fit baptiser et vécut ensuite dans la pratique de la vertu, gardant une profonde reconnaissance envers le Saint qui, non content de lui pardonner son crime affreux, s'était noblement vengé en le mettant sur la voie qui conduit au ciel.

CULTE RENDU AU SAINT
ASSOCIATION SOUS SON PATRONAGE

Cependant la dévotion au saint martyr allait s'augmentant de jour en jour et se propageait dans toute l'Espagne, passant même jusqu'au Nouveau Monde. On le choisit enfin comme patron des enfants de chœur.

N'est-elle pas touchante, cette coutume introduite autrefois à Saragosse parmi les jeunes clercs? Le jour de la fête de saint Dominique, les enfants de l'église cathédrale étaient chargés d'orner son autel qui se trouve encore aujourd'hui dans la chapelle qui porte son nom. Après avoir entendu la Messe et fait la Sainte Communion, ils se réunissaient pour offrir solennellement aux chanoines un bouquet de fleurs. Ils en recevaient comme récompense la permission de baiser le chef du Saint, puis ils allaient en procession chez l'archevêque qui leur faisait un don de 50 ducats. Cette tradition n'existe plus, malheureusement; mais l'association des enfants de chœur de la ville, groupés sous le patronage de saint Dominique de Val, prospère encore. Rien de gracieux comme le costume qu'ils portent. Avec leur tonsure, ils ont l'air de petits clercs.

L'abbaye royale de Santo-Domingo de Silos, restaurée par des Bénédictins français, après les expulsions de 1880, possède une association semblable, dans laquelle entrent les jeunes enfants du village. Elle a obtenu de l'archevêque de Saragosse, en janvier 1898, une relique insigne de saint Dominique, ce qui a fourni l'occasion d'ériger dans l'église abbatiale un autel en l'honneur du jeune martyr.

SOURCES CONSULTÉES :

Bollandistes. — P. CROISSET, *Glorias de Espana*, Madrid, 1877.

FLEURS DES SAINTS

LE LOUP DE GUBBIO

Au temps où saint François d'Assise demeurait dans la ville de Gubbio, parut dans les environs un loup monstrueux, terrible et féroce, qui dévorait non seulement les animaux, mais aussi les hommes: souvent même, il s'approchait de la ville et les habitants ne sortaient plus des murs que tous armés, comme s'ils fussent allés en guerre. Nonobstant, on ne pouvait s'en défendre quand on se trouvait seul sur son chemin; et par peur de ce loup on en vint au point que personne n'osait sortir de la cité. Donc, saint François, ayant compassion des hommes de ce pays, voulut s'en aller au-devant du loup, bien que les habitants ne lui conseillassent en aucune façon; il fit sur lui le signe de la très sainte croix, plaça toute sa confiance en Dieu, et sortit de la ville avec ses compagnons. Mais les autres craignant d'aller plus outre, saint François prit son chemin vers le lieu où était le loup. Or, voici qu'à la vue de beaucoup de gens de la ville qui étaient venus pour être témoins de ce miracle, le loup alla à la rencontre de saint François, la gueule

ouverte; et comme il s'approchait de lui, saint François lui fit le signe de la très sainte croix et lui dit en l'appelant: « Viens ici, frère loup; je te commande, de la part du Christ, de ne faire de mal ni à moi, ni à personne. » Chose admirable! incontinent après que saint François eut fait le signe de la croix, le loup terrible ferma la gueule, s'arrêta de courir, et, obéissant au commandement, vint, doux comme un agneau, se coucher aux pieds de saint François. Alors le Saint lui parla ainsi: « Loup, tu fais beaucoup de dommages en ce pays: tu as commis de grands méfaits, détruisant et tuant les créatures de Dieu, sans sa permission; et non seulement tu as tué et dévoré les bêtes, mais tu as eu la hardiesse de tuer les hommes faits à l'image de Dieu, cause pour laquelle tu es digne de la potence comme voleur et homicide très méchant. Les gens crient et se plaignent de toi, et toute cette ville est ton ennemie. Mais je veux, loup, faire la paix entre eux et toi, si bien que tu ne les offenses plus désormais, qu'ils te pardonnent tes offenses passées, et que ni les hommes ni les chiens ne te persécutent plus. »

Ces paroles dites, le loup, par les mouvements de son corps, de sa queue et de ses yeux, inclinant la tête, faisait signe d'agréer ce que saint François disait, et de vouloir s'y tenir. Alors saint François reprit: « Puisqu'il te plaît de conclure et de tenir cette paix, je te promets que je te ferai défrayer de tout pendant que tu vivras avec les hommes de ce pays. Ainsi tu ne pâtiras plus de la faim; car je sais bien que la faim t'a fait faire tout ce mal. Mais puisque je t'obtiens cette grâce, je veux, loup, que tu me promettes de n'attaquer jamais aucune personne humaine, ni aucun animal. Me promets-tu ceci?..... »

Et le loup, en inclinant la tête, fit évidemment signe qu'il promettait. Et saint François lui dit: « Loup, je veux que tu fasses foi de cette promesse, afin que je puisse bien m'y fier. » Et saint François tendit la main pour recevoir la foi du loup. Celui-ci leva la patte droite de devant, et familièrement la posa sur la main de saint François, lui donnant ainsi tel signe de foi qu'il pouvait.

Alors le Saint dit: « Loup, je te commande, au nom de Jésus-Christ, de venir à l'heure même, sans hésiter aucunement, et nous allons conclure cette paix au nom de Dieu. » Et le loup obéissant se mit en route avec lui, doux comme un agneau. Ce que voyant les gens de la ville, ils s'émerveillaient fort; et soudain cette nouvelle se répandit par toute la cité, et toutes gens, hommes et femmes, grands et petits, jeunes et vieux, se pressaient vers la place pour voir le loup avec saint François. Et le peuple étant réuni, le Saint monta sur un lieu élevé pour le prêcher, disant, entre autres choses, comment, pour leurs péchés, Dieu permettait de telles calamités; mais combien la flamme de l'enfer, qui doit brûler éternellement les damnés, était plus redoutable que la fureur du loup, lequel ne peut tuer que le corps. « Combien donc est à craindre la gueule de l'enfer, disait-il, quand la gueule d'un pauvre animal tient en crainte et en tremblement une grande multitude! Tournez-vous donc vers Dieu, mes bien-aimés, et faites une digne pénitence de vos péchés; et Dieu vous délivrera du loup dans le temps présent et du feu de l'enfer dans le temps à venir. »

La prédication finie, saint François ajouta: « Ecoutez, mes frères! le loup qui est ici devant vous m'a promis, et il m'en a donné sa foi, de faire la paix avec vous et de ne vous offenser plus jamais en aucune chose. En retour, vous promettez de lui donner chaque jour le nécessaire; et je me rends caution pour lui qu'il observera fermement le pacte de la paix. » Alors le peuple, tout d'une voix, promit de le nourrir jusqu'à la fin de ses jours. Et saint François, devant tous, dit au loup: « Et toi, loup, promets-tu d'observer avec ceux-ci le pacte de la paix, en sorte que tu n'offenses ni les hommes, ni les animaux, ni aucune créature? » Et le loup s'agenouilla et inclina la tête, et avec les mouvements de son corps, en flattant de la queue et des oreilles, témoigna autant que possible qu'il voulait observer le pacte.

Saint François dit alors: « Loup, je veux que, comme tu m'as donné foi de cette promesse hors de la porte, de même devant tout le peuple tu me fasses foi de ta promesse et m'assures que tu ne me rendras pas dupe de la garantie et caution que j'ai donnée pour toi. » Alors le loup, levant la patte droite, la posa dans la main de saint François. Or, cet acte et ceux qu'on a dits ci-dessus causèrent une si grande allégresse et admiration dans le peuple, soit pour la dévotion du Saint, soit pour la nouveauté du miracle, soit pour la paix du loup, que tous commencèrent à crier vers le ciel, louant et bénissant Dieu de leur avoir donné saint François, qui, par ses mérites, les avait délivrés de la gueule d'une si cruelle bête.

Le loup vécut ensuite deux années à Gubbio; il entrait familièrement dans les maisons, de porte en porte, sans faire de mal à personne et sans qu'il lui en fût fait, nourri courtoisement par les gens du lieu; et tandis qu'il s'en allait ainsi par la ville et par les maisons, jamais aucun chien n'aboya contre lui. Enfin, après deux ans, le loup mourut de vieillesse, et les habitants le regrettèrent beaucoup, car le voyant aller si débonnairement par la ville, ils se rappelaient mieux la vertu et la sainteté de saint François. (Extrait des *Fioretti*, traduction d'Ozanam.)

Imp. E. Petithenry, 8, rue François Ier, Paris.

SAINT GILLES, SOLITAIRE ET ABBÉ

Fête le 1er septembre.



Poursuivie par des chasseurs, la biche qui nourrissait saint Gilles au désert, se réfugie auprès du bon solitaire ; saint Gilles étend la main pour la protéger et reçoit la flèche lancée contre l'innocent animal.

LE CHRÉTIEN D'ATHÈNES

Gilles, en grec *Aigidios* (*Chévrier*), naquit à Athènes, vers le milieu du septième siècle.

Si vous aviez à choisir, cher lecteur, entre la destinée éternelle de Thémistocle ou de Périclès et celle de saint Gilles, vous préféreriez, sans nul doute, la gloire immortelle dont saint Gilles jouit au ciel, au sort peu rassurant de ces grands hommes païens. Et à vrai dire, vous n'auriez pas tort. Il y a donc plus de gloire véritable pour Athènes d'avoir été la patrie de saint Gilles que d'avoir été la mère de Périclès, de Thémistocle, et de tant d'autres hommes célèbres dans l'éloquence, les arts ou la guerre.

Gilles était de race royale, nous disent les plus anciens historiens de notre Saint. Quelle province ses ancêtres avaient-ils jadis gouvernée, on ne le sait plus ; au reste, à l'époque où naquit saint Gilles, la Grèce était soumise aux Romains depuis plusieurs siècles et les parents de notre Saint habitaient la ville d'Athènes. Son père s'appelait Théodore et sa mère Pélagie. Ils donnèrent à leur fils l'exemple de toutes les vertus chrétiennes, et le formèrent à une solide piété. — Que d'enfants deviendraient des saints si leurs parents commençaient dans leurs jeunes âmes ce bel ouvrage !

Quoique bien déchue de son ancienne splendeur, Athènes était encore l'un des principaux centres intellectuels de l'Orient. Gilles, doué des plus belles qualités de l'âme et du corps, reçut une éducation brillante, dont il profita admirablement. On lui a même attribué des ouvrages de médecine et de poésie

remarquables. Mais Athènes avait vu tant d'autres hommes habiles dans les sciences humaines, et qui n'en étaient pas plus vertueux pour cela! Ce qui plaçait saint Gilles bien au-dessus d'eux, c'était l'étude de la science des saints et de la perfection évangélique, la méditation des Saintes Ecritures et les progrès qu'il accomplissait chaque jour dans les plus belles vertus. Plein d'amour pour Jésus crucifié, il méprisait les vanités du monde, et montrait dès lors cette humilité prodigieuse qui fut le caractère dominant de toute sa vie.

Dieu, qui exalte les humbles et qui devait rendre plus tard son tombeau si illustre, se plut dès lors à honorer notre jeune Saint du don des miracles. Il se rendait souvent à l'église. Un jour il rencontre sur son chemin un pauvre mendiant, malade et presque nu, qui lui demande l'aumône. Emu de compassion, le généreux étudiant se dépouille de sa riche tunique et la lui donne. A peine le malade s'en est-il revêtu qu'il recouvre une parfaite santé. Gilles comprit à ce miracle combien l'aumône était agréable à Dieu. Aussi, quelque temps après, la mort de ses parents l'ayant laissé maître d'une fortune considérable, il distribua tout aux pauvres, se réservant pour lui-même de suivre Jésus-Christ dans la pauvreté volontaire, la souffrance et l'humilité. Mais Jésus-Christ ne s'est pas laissé vaincre en générosité, et nous savons maintenant de quelles richesses immortelles il a comblé son serviteur au ciel.

En attendant, de nouveaux miracles attirèrent sur Aigidios l'attention de ses compatriotes. Un homme, piqué par un serpent, voyait déjà l'enflure gagner ses membres sous l'action d'un venin mortel, quand il fut subitement guéri par les prières de saint Gilles. Un dimanche, un malheureux, possédé du démon, remplissait l'église de ses hurlements; Gilles qui assistait à l'assemblée avec les autres fidèles, força le démon de quitter sa victime. Le jeune homme se vit dès lors entouré de la vénération publique, la foule se pressait sur son passage, répétait ses louanges, lui amenait des malades à guérir. L'humilité de Gilles s'effraya de tant d'honneurs, il s'enfuit secrètement d'Athènes et s'embarqua sur un navire qui faisait voile vers l'Occident.

SAINT GILLES, ERMITE EN FRANCE — SAINT VÉRÉDÈME

Le fugitif naviguait avec assurance sur cette mer Méditerranée, jadis traversée par saint Paul et aussi par les premiers apôtres des Gaules, saint Lazare et ses compagnons, quand une tempête terrible s'éleva et le vaisseau courut les plus grands dangers. Gilles ne craignait pas la mort, mais touché du désespoir de ses compagnons de voyage, il se mit en prière et le Tout-Puissant calma les flots. On débarqua heureusement à Marseille, et Gilles, remontant dans l'intérieur de sa nouvelle patrie, vint dans la ville d'Arles, illustrée deux siècles auparavant par saint Césaire. L'étranger reçut l'hospitalité chez une pieuse chrétienne nommée Théocrita. Pendant que la charitable dame préparait le repas, Gilles entendit des gémissements qui partaient de la chambre intérieure de la maison. « Hélas, seigneur, dit Théocrita, c'est ma fille; voici trois ans qu'elle souffre de la fièvre, j'ai eu recours aux médecins, j'ai fait beaucoup de dépenses, tout est resté inutile. Si vous saviez quelque remède efficace, vous recevriez de grandes marques de ma reconnaissance. » Comment résister aux plaintes de cette pauvre mère, si charitable pour lui? Saint Gilles pria Dieu de rendre la santé à l'enfant, et l'enfant guérit. Mais Théocrita ne put témoigner longtemps sa reconnaissance à l'homme de Dieu, qui alla se cacher dans les gorges solitaires et profondes que traverse le torrent du Gardon, (le Gard, rivière qui se jette dans le Rhône, au dessus de Beaucaire).

Savait-il qu'un de ses compatriotes l'avait précédé dans ces parages? S'il l'ignorait, ce dut être pour lui une bien agréable surprise de trouver, dans cette solitude, saint Vérédème. Vérédème, grec de nation, vivait dans une grotte naturelle, située sur la rive gauche du Gardon, non loin de Collias (arrondissement d'Uzès). Cette grotte, d'un accès difficile, et qui se prolonge assez loin dans la colline, est encore aujourd'hui un lieu de pèlerinage : on y remarque trois petites croix taillées dans le roc. Peut-être le saint ermite voulait-il affirmer par ce signe sa croyance à la Sainte Trinité. L'Athénien fugitif fut heureux de se mettre sous la direction de saint Vérédème dont il avait reconnu bien vite l'éminente sainteté. Sous ce maître expérimenté dans les choses divines, Gilles fit de grands progrès dans l'oraison et l'union avec Dieu. Ils s'emflammaient l'un l'autre dans le service de Jésus-Christ. Cependant les habitants des villages voisins venaient parfois leur demander leurs conseils, le bienfait de leurs prières, et même la guérison de leurs maladies. La prière des solitaires obtenait souvent des prodiges. Saint Gilles avait soin d'en rapporter tout l'honneur à son maître. Dans une grande sécheresse, il obtint aux habitants une pluie bienfaisante, et leur vénération grandit. Gilles craignit pour son humilité les dangers qui l'avaient forcé de quitter Athènes. Un jour que Vérédème s'était absenté, on lui apporta un malade au pied de son ermitage; Gilles eut beau protester qu'il n'était qu'un pécheur et que Vérédème seul pouvait leur obtenir la guérison désirée, les paysans déclarèrent qu'ils ne s'en retourneraient pas avant que le malade n'eût recouvré la santé. Gilles céda à leurs instances, il pria Dieu de récompenser la foi de ces pauvres gens et le malade fut guéri. Mais le solitaire n'hésita plus à quitter ce lieu. Malgré l'affection qu'il avait pour son cher maître, il lui dit adieu, et sans indiquer à personne le lieu de sa nouvelle retraite, il alla se fixer à six ou sept lieues de là, non loin du Rhône, dans une plaine sauvage couverte de bois et de broussailles et appelée alors la vallée flavienne (1).

LA VALLÉE FLAVIENNE, — LA BICHE AMIE, — LA CHASSE ROYALE

Le temps qu'il avait passé sous la direction de saint Vérédème avait été pour Gilles comme un noviciat providentiel, pendant lequel il s'était formé à la vie religieuse. Il pouvait maintenant marcher seul dans un chemin connu de lui, sans craindre les surprises du démon trompeur. Ayant découvert dans la forêt flavienne une grotte près de laquelle coulait une petite source, il rendit grâces à la Providence, et s'installa dans cette demeure avec autant de joie que s'il eût trouvé un palais. Dégagé de toute préoccupation terrestre, tout à Dieu, il commença un genre de vie d'une ferveur et d'une austérité extraordinaires. Ses jours, ses nuits presque entières s'écoulaient dans une prière continuelle, dans l'adoration de Dieu et la contemplation des vérités célestes. Son âme, souvent portée sur les ailes de l'extase, semblait appartenir au ciel plutôt qu'à la terre. Ses pénitences étaient effrayantes, tellement que plusieurs siècles après on a cru en retrouver des marques visibles sur ses ossements. Il jeûnait tous les jours; le lait d'une biche de la forêt, que

---

(1) Saint Vérédème fut choisi quelque temps après pour devenir évêque d'Avignon, et mourut dans cette ville après une vie pleine de saintes œuvres; sa fête y est célébrée le 17 juin.

la Providence lui envoyait, suffisait à son entretien. Trois années se passèrent de la sorte, pendant lesquelles ce solitaire inconnu du monde obtint certainement pour les hommes beaucoup de grâces. Alors Dieu jugea bon d'employer son serviteur d'une manière plus directe à l'édification et au salut de ses frères.

« A cette époque, dit M. Jules de Kerval, les Visigoths, établis en Espagne, possédaient une partie du sud de la Gaule, ils étaient gouvernés par Wamba (670-680). Ce roi, qui se glorifiait de compter parmi ses ancêtres l'empereur Vespasien, prenait le surnom de Flavius. L'an 673, le comte Haldéric, gouverneur de Nîmes, se révolta contre lui et chassa du diocèse l'évêque Arégius, demeuré fidèle à son souverain. Flavius Wamba vint avec une armée assiéger la ville rebelle et la força à capituler. Il demeura quelque temps dans la contrée pour y établir la paix.

» Un jour qu'accompagné d'une suite nombreuse, il chassait dans la forêt, ses chiens poursuivirent la biche qui nourrissait saint Gilles. Exténuée de fatigue, près de tomber sous les coups des chasseurs, la pauvre bête accourut vers la grotte et, poussant des gémissements, implora le secours du Saint. Celui-ci sortit de la caverne : il entendit les aboiements des chiens et les cris des chasseurs... A la pensée du péril qui menaçait la biche, son cœur fut saisi de douleur; il leva ses regards vers le ciel et, en versant des larmes, supplia le Seigneur de conserver la vie à cet innocent animal. Cependant les chiens ne cessaient d'aboyer, sans néanmoins avancer vers la grotte... Un des chasseurs, pour faire sortir la biche de sa retraite, décocha une flèche à travers les broussailles. Elle atteignit à la main le serviteur de Dieu. Le roi, touché d'une crainte secrète et pressé par la nuit, se retira.

» Il revint le lendemain, accompagné de l'évêque de Nîmes, et fit couper les buissons qui défendaient l'accès de la caverne. Il aperçut alors le Saint en prière, couvert de sang et protégeant la biche réfugiée auprès de lui. A l'aspect du saint ermite, plein de douceur et de majesté, orné de l'auréole de la sainteté et de la souffrance, le roi tombe à genoux, il lui demande pardon et veut faire panser sa plaie. Le Saint se souvenant de cette parole de l'apôtre : « C'est au milieu des souffrances que se perfectionne la vertu, » n'y voulut point consentir. Il supplia Dieu de ne jamais permettre qu'il guérît de cette blessure, mais de l'éprouver sans cesse par de nouvelles douleurs. Cette scène charmante, empreinte d'une inexprimable poésie, est restée chez nos pères le trait le plus populaire de la vie de saint Gilles. Ils y voyaient une touchante image du rôle bienfaisant de l'Eglise protégeant le faible contre le fort, l'innocent contre l'oppresseur, et inspirant à ces natures fières et sauvages du moyen âge, la douceur et l'horreur du sang, le plus beau et le plus incontestable caractère de la civilisation chrétienne (1). »

LE MONASTÈRE

L'humble ermite avait espéré achever ses jours dans cette solitude silencieuse, sans être connu des hommes; ce fut pour son âme une vive douleur de se voir ainsi découvert, mais il se soumit pleinement à la volonté de Dieu. Le roi profitait de son séjour dans la contrée pour venir voir souvent l'homme de Dieu, dont il admirait la sainteté et dont les entretiens étaient grandement utiles à son âme. Il lui offrit souvent des présents de toutes sortes, mais l'ermite ne voulut jamais rien accepter. Un jour que le prince insistait davantage, saint Gilles lui dit : « Si vous tenez à signaler votre générosité dans une bonne œuvre, fondez un monastère où vous placerez des religieux d'une vie très régulière, qui serviront Dieu fidèlement jour et nuit et prieront pour vous. — Je veux bien, répondit Wamba, mais à une condition, c'est que vous consentirez à être supérieur de l'abbaye, et à diriger dans la vertu ceux qui viendront s'y consacrer au Seigneur. » Cette réponse déconcerta saint Gilles; il se croyait incapable et indigne de commander à personne, et peut-être songeait-il à se chercher quelque nouvelle retraite inconnue. Mais le roi le supplia si vivement, que saint Gilles eut peur d'empêcher par un refus obstiné une œuvre si utile à la gloire de Dieu et au bien des âmes. Il accepta.

Le roi, tout joyeux, donna immédiatement l'ordre de construire deux églises dont le bon ermite indiqua l'emplacement et les dimensions, l'une fut dédiée en l'honneur de saint Pierre et de tous les apôtres, l'autre en l'honneur de saint Privat, évêque de Mende et martyr. Cette dernière était près de la grotte de l'homme de Dieu, qui ne voulut pas avoir d'autre cellule.

Un monastère s'éleva près de l'église Saint-Pierre. Le roi, avant de retourner en Espagne, avait fourni les sommes nécessaires aux constructions et donné à la nouvelle abbaye toute la vallée flavienne sur un rayon de quinze milles. De nombreux disciples, désireux de se consacrer à Dieu sous la direction d'un père tel que saint Gilles, ne tardèrent pas à peupler le monastère. L'ancien compagnon de saint Vérédème fut ordonné prêtre et conduisit sa famille spirituelle avec un zèle plein de vigilance, de fermeté et d'incomparable douceur. Nul ne le surpassait dans les jeûnes, la prière et les saintes veilles.

Afin de donner à son œuvre toute la stabilité désirables, saint Gilles voulut la placer sous la protection du Pape. Il fit donc le pèlerinage de Rome, se prosterna avec amour aux tombeaux de saint Pierre et de saint Paul, vénéra les souvenirs des martyrs, se présenta humblement au Souverain-Pontife qui l'accueillit avec une bonté paternelle, et, par une bulle datée du 26 avril 685, mit sous la juridiction immédiate du Saint-Siège le monastère de la vallée flavienne. Enfin il renvoya le saint abbé à son couvent, comblé de présents et de bénédictions.

SAINT GILLES EN ESPAGNE

C'est une ancienne tradition de la Catalogne et des provinces voisines que saint Gilles a vécu quelque temps en Espagne. Sans doute, peu d'années après son retour de Rome, le bienheureux abbé, voyant sa fondation monastique solidement établie et capable de se suffire à elle-même, céda de nouveau à son attrait pour la vie solitaire et cachée. « La montagne de Nuria, au territoire de la ville de Caralaps, sur les confins du diocèse d'Urgel, lui offrit une grotte profonde. Un manuscrit de la plus haute antiquité atteste que saint Gilles habita la montagne de Nuria, qu'il y sculpta l'image de la Vierge vénérée aujourd'hui, et qu'au moment de son départ, il la cacha dans la grotte où elle fut miraculeusement découverte en 1079, et où elle n'a cessé, depuis plus de huit siècles, d'opérer les prodiges les plus éclatants (1) ». On attribue, non sans raison, le retour de saint Gilles en France, aux persécutions exercées contre les catholiques, par l'un des indignes successeurs de Wamba, le débauché Witiza, grand ennemi de la morale chrétienne, et

(1) *Vie de saint Gilles*, par M. Jules de Kerval.

(1) *Histoire de saint Gilles*, par M. l'abbé d'Everlange, curé-doyen de Saint-Gilles (Gard).

dont le règne fut une ruine pour l'Espagne. Ce prince mourut en 710, et un an après, l'Espagne tombait sous le joug des Mahométans.

SAINT GILLES ET CHARLES MARTEL — DERNIERS JOURS

Après avoir conquis l'Espagne, les sectateurs de Mahomet franchirent les Pyrénées en 719, et envahirent le midi de la France. Saint Gilles se réfugia auprès de Charles Martel. Divers miracles signalèrent son voyage. A Orléans, il délivra un possédé du démon. Charles le reçut avec joie, il avait souvent entendu parler de ses vertus, et il désirait vivement le voir. Le chroniqueur nous rapporte, que le duc, homme actif et vaillant, mais trop souvent dominé par ses passions, avait commis un péché très grave qu'il n'osait dire à personne, pas même à saint Gilles. Il se recommanda toutefois avec beaucoup d'instances à ses prières. Or, pendant que le serviteur de Dieu disait la messe et priait pour le duc d'Austrasie, un ange lui remit un billet où était écrit le péché de Charles et la promesse du pardon, s'il se corrigeait. Après la messe, le saint montra le billet au duc; celui-ci, tombant à ses pieds, confessa qu'il était en effet coupable de cette faute, et en reçut l'absolution. En souvenir de ce trait, on invoquait autrefois saint Gilles contre la peur.

L'année 721, le duc Eudes d'Aquitaine ayant vaincu les Sarrasins musulmans dans une grande bataille livrée sous les murs de Toulouse, saint Gilles et ses religieux purent revenir relever les ruines de leur monastère, et reprendre leurs exercices réguliers dans la vallée flavienne. Le saint fondateur y acheva paisiblement le peu de jours qui lui restaient à passer sur la terre, il mourut âgé d'environ quatre-vingts ans.

LE CULTE DE SAINT GILLES — L'ABBAYE ET LA VILLE

Les nouvelles invasions des Sarrasins n'empêchèrent pas les moines de revenir se grouper autour du tombeau du Bienheureux. Les nombreux miracles opérés à ce tombeau rendent populaire dans tout l'Occident le culte de saint Gilles. Une ancienne ville, depuis longtemps ruinée, se reforme peu à peu autour de l'abbaye; les moines y tiennent une école célèbre, Saint-Gilles devient un des principaux pèlerinages de la chrétienté; on y vient de tous les points de l'Europe; la ville voit augmenter sa population, au XI[e], XII[e] et XIII[e] siècle, jusqu'à compter plus de cent mille habitants, sept paroisses, quatre couvents, un vaste hôpital, un des plus importants prieurés de l'Ordre des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem. En 1095, le pape Urbain II, venu en France pour soulever l'héroïque mouvement des croisades, s'arrête à Saint-Gilles pour consacrer l'autel majeur d'une magnifique crypte; et sur cette église souterraine, ne tarde pas à s'élever une splendide basilique, la merveille de l'art romano-bysantin, dans nos contrées occidentales. La ville de Saint-Gilles donne à l'Eglise l'illustre pape Clément IV (mort à Viterbe en 1268), à l'Ordre naissant de saint Dominique, le bienheureux Réginald de Saint-Gilles. Saint Louis, partant pour la croisade, vient prier à la célèbre basilique et son fidèle sénéchal Joinville y inscrit son nom.

Ce n'était pas la première fois que des croisés invoquaient saint Gilles. L'un des chefs les plus intrépides de la première croisade, Raymond IV, comte de Toulouse, qui par dévotion pour notre Saint se faisait appeler Raymond de Saint-Gilles, tomba dangereusement malade après la prise de Nicée. En quelques jours, raconte Raymond d'Agile, son chapelain et son historien, le mal fit d'effrayants progrès et ce fut dans l'armée un désespoir immense. Or, un chevalier saxon se présenta sous la tente du malade et lui dit : « A deux reprises votre patron saint Gilles m'est apparu : Va trouver, m'a-t-il dit, mon serviteur Raymond de Saint-Gilles. Dis-lui qu'il ait bonne confiance, il ne mourra pas de cette maladie, j'ai obtenu pour lui cette grâce et je continuerai à le protéger. » Cependant la maladie poursuit son cours et ne laisse plus d'espoir. Guillaume, évêque d'Orange, qui avait administré au comte le sacrement de l'Extrême-Onction, commence les prières des agonisants avec le légat du Saint-Siège, Adhémar, évêque du Puy. Mais, dit l'historien, Dieu n'avait conduit le comte aux portes du tombeau que pour mieux faire éclater la puissance de saint Gilles et le rendre subitement à la santé. L'armée entière célébra sa guérison comme un bienfait du Saint qu'il avait choisi pour protecteur.

Au moyen âge, dans les diverses provinces de France, en Belgique, en Angleterre et spécialement à Londres, en Pologne, s'élevèrent des églises et des chapelles en l'honneur de saint Gilles. On l'invoquait contre la frayeur, contre l'incendie, contre l'épilepsie, contre la folie, contre la fièvre, contre les sécheresses, etc. En 1085, Ladislas, roi de Pologne et son épouse Judith, après avoir vu leur union stérile, obtenaient par l'intercession du saint moine et les prières des religieux de son monastère, la naissance miraculeuse de Boleslas III. En 1633, Louis XIII et Anne d'Autriche, à l'occasion de la naissance de Louis XIV, ordonnèrent qu'une députation du clergé et de la noblesse se rendrait pendant neuf jours de suite à l'église de Saint-Leu-Saint-Gilles, à Paris, et que pendant cette neuvaine on ferait des prières solennelles au saint abbé pour la conservation du prince nouveau-né.

A cette dernière époque toutefois, la prospérité matérielle de la ville de Saint-Gilles était bien diminuée. La domination des Albigeois lui avait porté un premier coup; les religieux eux-mêmes, oubliant leur ferveur primitive, demandent leur sécularisation en 1538 ; bientôt les protestants révoltés déchaînent la guerre civile contre leur patrie, des centaines d'églises sont renversées, la France déchirée; pour soustraire le corps de saint Gilles à la fureur de ces sectaires, il est transporté à Toulouse en 1552; la même année, les protestants pouvaient écrire dans leurs fastes ecclésiastiques, à la date du 15 septembre : « En ce jour, la ville de Saint-Gilles fut mise au pillage, les prêtres égorgés et jetés dans le puits qui est joignant l'église intérieure. Les enfants de chœur précipités dans le puits, chantant : *Christe Fili Dei vivi, miserere nobis.* »

Trois siècles après, on reconnaît encore aux parois de la partie supérieure les longues traces de leur sang. La belle basilique est renversée, toutefois ces Vandales n'ont pas le temps d'en détruire le portail. La Révolution n'oublie pas d'ajouter aussi ses ravages. Mais de nos jours le tombeau de saint Gilles a été retrouvé sous les décombres (1867), la crypte du XI[e] siècle réparée, l'église paroissiale embellie, Toulouse a rendu quelques reliques du saint moine, on en a trouvé d'autres fragments dans son tombeau, le zèle des évêques de Nimes et des curés de Saint-Gilles a ranimé la foi des fidèles, et des grâces éclatantes obtenues par l'intercession de saint Gilles prouvent qu'il suffit de l'invoquer avec la même confiance que nos pères pour en obtenir les mêmes faveurs.

Le Gérant : E. PETITHENRY. — Imp. P. FÉRON-VRAU, 3 & 5, rue Bayard, Paris.

SAINT ÉTIENNE

PREMIER ROI ET APOTRE DES HONGROIS

Fête le 2 septembre.



Saint Étienne, roi de Hongrie, s'étant habillé en pèlerin pour visiter les pauvres, est traité comme un mendiant et un malfaiteur.

LES HONGROIS

Les Hongrois, peuple asiatique, de la même race que ces terribles Huns qui ravagèrent jadis l'Europe sous la conduite d'Attila, *le fléau de Dieu,* firent à leur tour, au IXe siècle, la conquête d'une partie de la Pannonie et de la Dacie, pays qui portèrent dès lors le nom de Hongrie. Cette conquête leur fut d'autant plus facile que Charlemagne avait renversé le royaume élevé dans ces contrées par les Huns et les Avares.

Les auteurs contemporains nous ont laissé un tableau effrayant de la barbarie et de la férocité des Hongrois païens. Leurs hordes dévastatrices portèrent un instant la terreur et la mort dans l'Italie, l'Allemagne et même la France. On eut beaucoup de peine à les refouler dans la Hongrie. Le christianisme, cependant, devait triompher de ces natures de fer, les adoucir et les civiliser.

CONVERSION DE GEYSA

Ils étaient gouvernés par des ducs dont Geysa fut le quatrième. Ce prince, sévère et cruel vis-à-vis de ses sujets, était doux et affable à l'égard des étrangers qu'il honorait d'une bienveillance toute particulière. Il conçut une grande idée de notre sainte religion par les conversations qu'il eut avec quelques prisonniers chrétiens. De saints missionnaires, qui vinrent dans le pays, firent fructifier ces premières semences. Il se fit instruire et bientôt la religion de Jésus-Christ lui parut si belle qu'il résolut de l'embrasser. Il reçut le baptême avec Sarloth sa femme et plusieurs des principaux seigneurs de la cour.

A partir de ce moment, Geysa ne songea plus qu'à propager la vérité dans ses Etats et à la faire goûter à son peuple. Mais, pendant qu'il réfléchissait sur les moyens à prendre pour arriver à son but, un homme d'une beauté merveilleuse lui apparut et lui dit :

« Ce que tu penses ne s'exécutera point par toi : tes mains sont souillées de sang humain; mais tu auras un fils qui accomplira ton dessein; il sera au nombre des élus, et après avoir régné sur la terre, il régnera éternellement dans le ciel. Cependant, reçois avec honneur un homme qui viendra exercer près de toi une ambassade spirituelle et profite de ses instructions. »

Cet ambassadeur céleste fut saint Adalbert de Prague, qui vint en Hongrie peu de temps après. Par son conseil, Geysa assembla partout ses sujets et le saint évêque en convertit un grand nombre tant par ses prédications que par ses exemples.

VISION DE LA PRINCESSE SARLOTH NAISSANCE DE SAINT ÉTIENNE

Cependant, la princesse Sarloth faisait, de son côté, de grands progrès dans les voies de la perfection. Elle eut aussi une vision. Saint Etienne, le premier martyr, lui apparut et lui dit :

« Mettez toute votre confiance dans le Seigneur; bientôt vous aurez un fils à qui vous donnerez mon nom, et qui sera le roi et l'apôtre de sa nation. Il achèvera l'œuvre que vous avez commencée avec le duc votre époux et exterminera le paganisme du milieu de son peuple. »

Ce fut vers l'an 977 que naquit, dans la ville de Strigonie, cet enfant sur lequel le Seigneur avait de si grandes vues. A son baptême, il reçut le nom d'Etienne, suivant l'ordre que la mère avait reçu dans la vision qu'elle avait eue. On lui donna pour gouverneur le pieux Théodat, comte d'Italie, qui, de concert avec saint Adalbert, lui inspira de bonne heure de vifs sentiments de religion. Il fut élevé avec soin et reçut une brillante éducation. Ses progrès dans les sciences et les vertus furent rapides, et, dès sa jeunesse, il devint le prince le plus accompli de son siècle. Quand il fut hors de l'enfance, le duc son père assembla tous les seigneurs de la cour et, de leur consentement, le déclara son successeur.

AVÈNEMENT DE SAINT ÉTIENNE SES TRAVAUX POUR ÉTENDRE LE CHRISTIANISME

Geysa mourut en 997. Le premier soin d'Etienne fut de conclure la paix avec tous les peuples voisins. Il s'appliqua ensuite avec un zèle infatigable à établir solidement dans ses Etats la religion de Jésus-Christ; mais un grand nombre de Hongrois, opiniâtrément attachés à leurs superstitions, se révoltèrent. Ils prirent les armes contre leur souverain et, après avoir pillé plusieurs villes, ils vinrent mettre le siège devant Vesprin, qui était alors la ville la plus importante après Strigonie.

Etienne, plein de confiance en Dieu, se prépara à la guerre par le jeûne, l'aumône et la prière; il implora aussi le secours du ciel par l'intercession de saint Martin et de saint Georges, dont il portait l'image sur ses enseignes.

Il marcha ensuite contre ses sujets rebelles et les défit complètement, malgré l'infériorité numérique de sa petite armée. En reconnaissance, il fit bâtir sur le lieu où s'était donné le combat un monastère sous l'invocation de saint Martin.

Après cette victoire, Etienne reprit son premier dessein de propager l'Evangile dans tous ses Etats. Il fit venir des prêtres et des religieux qui fondèrent des monastères, bâtirent des églises et civilisèrent le peuple encore plongé dans la barbarie. Quelques-uns d'entre eux obtinrent la couronne du martyre.

Bientôt l'idolâtrie fut entièrement bannie de la Hongrie. Le zélé prince divisa le pays en dix évêchés, dont il voulut que Strigonie fût la métropole. Des hommes de grande vertu furent placés sur ces différents sièges, et la religion catholique commença à fleurir dans toute la Hongrie.

COURONNEMENT D'ÉTIENNE

Mais il manquait à Etienne l'approbation du Saint-Siège. C'est pourquoi il députa à Rome l'évêque Astric, qui occupait le siège de Coloctz, pour prier le pape Sylvestre II de recevoir la Hongrie, nouvellement convertie, au nombre des Etats chrétiens : il le suppliait en même temps de lui donner sa bénédiction apostolique, d'approuver l'érection des évêchés, de confirmer les évêques élus et d'agréer qu'il prît le titre de roi et en portât les insignes, afin que cette dignité lui donnât plus d'autorité pour l'exécution de ses bons desseins.

Vers ce même temps, Miceslas, duc de Pologne, avait aussi embrassé le christianisme et demandait au pape le titre de roi. Le Souverain Pontife fit préparer une riche couronne d'or pour en faire présent au duc. Mais un ange du Seigneur lui dit que cette couronne ne devait pas être pour Miceslas, mais pour Etienne, prince de Hongrie, dont les députés ne tarderaient pas à se présenter devant lui, parce que ses insignes vertus et son ardeur pour la propagation de l'Evangile lui faisaient mériter cette préférence.

En effet, Astric parut bientôt devant le Souverain Pontife. Ce dernier, apprenant ce qu'Etienne faisait pour le christianisme, lui donna un plein pouvoir apostolique pour fonder des Eglises, et pour y nommer les personnes qu'il jugerait dignes de les remplir. Il lui accorda très volontiers la couronne, y ajoutant une croix pour porter devant le nouveau roi, comme un signe de son apostolat. « Car, dit-il, je suis l'apostolique, mais lui mérite le nom d'apôtre puisqu'il a acquis un si grand peuple à Jésus-Christ. »

La lettre du pape au saint roi était conçue en ces termes :

« Les envoyés de votre noblesse, principalement notre bien-aimé frère Astric, évêque de Coloctz, ont d'autant plus réjoui notre cœur, ils ont d'autant plus facilement rempli leur mission, que nous-même, averti de Dieu, nous attendions ardemment leur arrivée d'auprès d'une nation qui nous était inconnue. Heureuse ambassade, qui, prévenue par un message céleste et négociée par le ministère des anges, a été conclue par Dieu, avant qu'elle eût été entendue de nous. Nous rendons avant tout grâces à Dieu le Père et à Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui, en nos jours, a trouvé un David, le fils de Geysa, un homme selon son cœur, et, l'ayant éclairé de la lumière céleste, l'a suscité pour paître son peuple d'Israël, la nation choisie des Hongrois. Ensuite nous louons votre piété envers Dieu et votre respect envers la Chaire apostolique, à laquelle, par la miséricorde divine, nous présidons sans aucun mérite de notre part.

» C'est pourquoi, glorieux fils, tout ce que vous nous avez demandé, à nous et au Siège apostolique, le diadème, le nom de roi et les évêchés, de l'autorité du Dieu tout-puissant, ainsi que des bienheureux apôtres Pierre et Paul,

Dieu nous en ayant averti et nous l'ayant ordonné, nous vous l'accordons de grand cœur avec la bénédiction des apôtres et la nôtre. Nous recevons la nation des Hongrois sous la protection de la Sainte Eglise Romaine. »

Cette lettre était accompagnée d'autres, adressées aux grands et à tout le peuple.

Lorsque l'évêque Astric fut de retour en Hongrie, les prélats, les seigneurs, le clergé et le peuple s'assemblèrent, et le duc Etienne fut reconnu roi, sacré et couronné solennellement.

SA LIBÉRALITÉ POUR LES ÉGLISES

Après avoir fait couronner reine Gisèle, son épouse, sœur de l'empereur saint Henri, le roi donna de grands revenus aux cathédrales qu'il avait établies et leur assigna de vastes diocèses. Il ne cessa point de fonder des églises dans tous les endroits de sa domination, et Gisèle en fit surtout bâtir une très magnifique à Vesprin, et l'enrichit d'ornements et de vases sacrés.

Mais le zèle du saint roi ne se renfermait pas dans son royaume. A Jérusalem, il fonda un monastère, et lui donna des revenus suffisants en terres et en vignes; il fonda à Rome une Collégiale de douze chanoines et des maisons d'hospitalité pour les Hongrois qui allaient en pèlerinage au tombeau des saints apôtres; enfin il bâtit une très belle église à Constantinople.

SA DÉVOTION ENVERS LA SAINTE VIERGE

Toute sa vie, Etienne eut une très grande dévotion envers la Mère de Dieu. Par un vœu particulier, il mit sous sa protection spéciale sa personne et son royaume. Il appela la Hongrie la famille de Sainte Marie. Ses sujets, en parlant de la Sainte Vierge, ne lui donnaient point le nom de Marie, ni aucun autre, ils disaient seulement la Dame ou Notre-Dame. A ce nom seul ils inclinaient la tête et fléchissaient le genou.

Le saint roi fit bâtir une église magnifique à Albe-Royale, en l'honneur de sa glorieuse patronne. Il l'orna de peintures, de sculptures et y fit placer plusieurs autels d'or pur, enrichis de pierreries. Il la dota des dons de sa munificence royale : ornements, vases d'or et d'argent, etc.....

SA CHARITÉ ENVERS LES PAUVRES

Mais rien n'égalait la charité que le saint roi exerçait à l'égard des malheureux, des veuves et des orphelins.

Très souvent, il faisait faire des aumônes générales dans tout le royaume, principalement lorsqu'il voulait obtenir le succès d'une affaire importante. Il pourvut, avec une libéralité et une sagesse qui ont peu d'exemples, à la subsistance des pauvres familles, et cela avec tant d'ordre et tant de succès que, sous son règne, la Hongrie semblait n'avoir point de pauvres.

Un jour, voulant lui-même faire l'aumône, il se déguisa pour n'être pas connu. Les premiers mendiants qu'il trouva, hommes encore violents et barbares, n'eurent pas plutôt vu la bourse remplie d'argent qu'il allait distribuer, qu'ils se jetèrent brutalement sur lui, l'étendirent à terre, le meurtrirent de coups, lui arrachant les cheveux et la barbe, et s'enfuirent après lui avoir enlevé des mains la bourse qu'il tenait.

Le roi se laissa outrager sans proférer une seule parole et sans faire entendre une seule plainte. Il se releva tout couvert de boue et de sang et s'adressa à la Sainte Vierge, sa chère et douce Mère :

« Voyez, lui dit-il, ô Reine des cieux, ma souveraine Dame, voyez comme vos soldats ont traité celui que vous avez fait roi.

» Si cette injure m'avait été faite par un infidèle, je ne la souffrirais pas, et, étant assuré de votre secours, j'entreprendrais d'en tirer vengeance ; mais puisqu'elle m'a été faite par ceux que votre Fils appelle les siens, je les en remercie et je ne puis avoir que de l'indulgence et de la tendresse pour eux. Je sais que le divin Sauveur a dit que pas un cheveu de notre tête ne périra sans sa permission; aussi je m'attends, pour cet affront, à recevoir de ses mains la couronne de la vie éternelle. »

Le saint roi se vengea comme savent se venger les saints. Il promit de ne jamais refuser l'aumône à aucun pauvre et d'augmenter ses largesses.

Afin qu'il pût mieux exercer la charité, Notre-Seigneur lui accorda le don de guérir les malades, et, de fait, il opéra un grand nombre de miracles. Dieu l'honora aussi du don de prophétie.

SON ESPRIT DE PRIÈRE ET SES AUSTÉRITÉS

Etienne donnait une grande partie de la journée aux affaires publiques de la religion et de l'Etat. Il rendait lui-même la justice à son peuple.

Mais toutes ces occupations ne l'empêchaient pas de consacrer de longues heures à la prière et à la méditation. Agenouillé sur les froides dalles de son église, il passait là une grande partie de la nuit dans la contemplation des sublimes mystères de notre foi et dans des colloques amoureux avec Notre-Seigneur Jésus-Christ. On le trouvait quelquefois les yeux élevés vers le ciel, le visage rayonnant de lumière.

Sa prière était si fervente qu'un jour les anges l'élevèrent à plusieurs mètres au-dessus du sol, et il resta dans cette position jusqu'à ce qu'il eût terminé son oraison.

La nuit qui précédait le jour où il devait recevoir Notre-Seigneur dans le Très Saint-Sacrement de son amour, il la passait tout entière à l'église dans les larmes et la prière.

Ses austérités répondaient à sa ferveur : jeûnes, cilices, instruments de pénitence, macérations de la chair, disciplines, tout lui était familier.

ÉTIENNE TRIOMPHE MIRACULEUSEMENT DE L'EMPEREUR CONRAD II

L'empereur saint Henri, beau-frère et intime ami d'Etienne, venait de mourir. Son successeur, Conrad, envoya une puissante armée en Hongrie pour s'emparer des Etats du saint roi. Etienne mit aussitôt toutes ses troupes sur pied; mais comme il savait que, sans l'intervention du secours divin, les plus grandes armées ne sont que faiblesse, il s'adressa à la Reine du ciel, sa patronne, pour obtenir ce secours par son intercession.

« Voulez-vous, lui dit-il, glorieuse Vierge Marie, que cette partie de votre héritage soit en proie à ceux qui nous haïssent, et que cette nouvelle plante du christianisme soit étouffée dans sa naissance? Si cela est, que votre sainte volonté soit faite, mais agréez que ma défiance et ma lâcheté n'en soient pas la cause. Me voilà prêt à combattre; donnez-moi la prudence et le courage qui me sont nécessaires pour m'acquitter dignement de ce devoir; et si j'ai mérité quelque châtiment, trouvez bon que je l'endure tout seul, et ne perdez pas ce peuple innocent avec son prince coupable. »

Cette prière achevée, il se mit généreusement à la tête de son armée; mais, le lendemain, les

capitaines de Conrad virent venir à eux, de la part de l'empereur, un courrier qui leur signifiait de mettre bas les armes : saint Etienne demeura donc victorieux sans avoir livré de combat.

Conrad, qui n'avait point contremandé son armée, fut bien étonné de la voir revenir sans avoir rien fait; mais quand ses officiers lui eurent appris qu'ils n'avaient quitté l'entreprise commencée que par un ordre venu de sa part, il vit bien que Dieu s'était mêlé de cette affaire, et que le courrier avait été envoyé par un plus grand maître que lui, qui prenait saint Etienne sous sa protection.

Ce ne fut pas la seule victoire que le saint roi remporta par ses prières.

En 1002, son oncle Guila, duc de Transylvanie, ayant attaqué la Hongrie plusieurs fois, Etienne marcha contre lui, le fit prisonnier avec sa famille, et joignit ses Etats à la monarchie hongroise.

Il vainquit de même Kean, duc des Bulgares, et repoussa avec le même succès les Besses, peuple voisin de la Bulgarie.

ÉPREUVES DE SAINT ÉTIENNE

Dieu éprouva la vertu de son serviteur par de grandes afflictions. Il fut tourmenté d'une maladie aiguë qui dura trois ans. Ensuite, la mort lui enleva plusieurs de ses enfants; mais il s'en consolait par les grandes espérances que lui donnait le seul qui lui restait, nommé Emeric. Il le fit élever avec un grand soin, et composa pour son instruction un admirable traité de politique et de législation chrétiennes.

Le jeune prince profita si bien de la bonne éducation qu'il avait reçue qu'il parvint à une haute piété. Il promit à Dieu de garder la virginité; mais il tint cette résolution très secrète.

Déjà Emeric commençait à porter une partie du poids du gouvernement, lorsque Etienne le vit mourir sans postérité. Tout le royaume fut consterné en apprenant la douloureuse nouvelle; mais rien ne put ébranler la constance du saint roi. Emeric fut enterré à Albe-Royale, et il se fit plusieurs miracles à son tombeau. L'Eglise le compte au nombre de ses saints, et elle honore sa mémoire le quatrième jour du mois de novembre.

SA MORT BIENHEUREUSE

Bientôt Etienne fut pris lui-même d'une fièvre lente qui l'affaiblit tellement qu'il ne pouvait plus se soutenir. Quatre courtisans profitèrent de cette circonstance pour attenter à ses jours. L'exactitude avec laquelle il faisait observer la justice, sans acception de personnes, les avait poussés à cette action honteuse. L'un d'entre eux, tenant son épée nue sous son manteau, entra pendant la nuit dans la chambre du Saint, pour exécuter son malheureux dessein.

Mais Dieu veillait sur son fidèle serviteur. Le courtisan laissa par mégarde tomber son épée, ce qui réveilla le roi, instruit d'ailleurs par révélation. Il demanda ce que c'était. Le malheureux tomba à ses pieds et lui demanda pardon. Le Saint lui accorda sa grâce

Enfin, après avoir été tourmenté longtemps par la maladie, le saint roi sentit sa mort approcher. Il fit appeler les évêques et les seigneurs de sa cour, et leur recommanda de conserver toujours la religion nouvellement établie en Hongrie.

Ensuite, il leva les mains vers le ciel, et s'écria : « Reine du ciel, réparatrice du monde, c'est à votre patronage que je commets la Sainte Eglise avec les évêques et le clergé, le royaume avec les grands et le peuple; leur disant le dernier adieu, je remets mon âme entre vos mains. »

Il reçut avec une grande ferveur le sacrement de l'Extrême-Onction et le Saint Viatique, et son âme s'envola vers le ciel pour jouir éternellement de la gloire que ses mérites lui avaient acquise.

C'était en l'année 1038, le jour de l'Assomption de la Sainte Vierge. Il avait été grand sur la terre, mais combien plus brillante et plus belle fut la couronne qu'il reçut dans le royaume éternel de Jésus-Christ.

Il fut enterré auprès de son fils dans l'église d'Albe-Royale, où sa sainteté fut attestée par de nombreux miracles.

Quarante-cinq ans après sa mort, on transporta son corps dans un lieu plus honorable. On trouva ses ossements sacrés nageant dans une liqueur plus agréable que tous les parfums de la terre. On voulut l'épuiser afin de trouver l'anneau du saint roi, mais plus on le vidait, plus le tombeau se remplissait, ce qui obligea d'y remettre celle qu'on en avait tirée, et alors, par un prodige merveilleux, le cercueil, qui était plein, reçut toute la liqueur précédente, sans paraître plus plein qu'il n'était auparavant. On recouvrit le tombeau en rendant à Dieu des actions de grâces.

L'anneau du saint roi, qu'on n'avait pu trouver dans son cercueil, avait été, ainsi que sa main, invisiblement enlevé par un ange et déposé entre les mains d'un saint religieux nommé Mercure.

Imp.-*gérant*, E. Petithenry, 8, rue François Ier, Paris.

SAINT MANSUY OU MANSUET

PREMIER ÉVÊQUE DE TOUL

Fête le 3 septembre.



Saint Mansuy ressuscite le fils du gouverneur de Toul.

L'ancien diocèse de Toul, aujourd'hui réuni à celui de Nancy, vénère saint Mansuy comme son fondateur et son apôtre. A travers les siècles passés, les populations chrétiennes de ce pays ont conservé un culte tout particulier pour l'homme de Dieu, à qui elles étaient redevables du grand bienfait de la foi, trésor qui vaut plus que toutes les richesses de la terre.

Malheureusement, les *Actes* primitifs de son apostolat ont été perdus, au milieu des persécutions païennes ou des invasions barbares, et n'ont été reconstitués que plus tard, d'après des traditions populaires dont nous ne reproduirons pas tous les détails, parce qu'elles n'offrent pas assez de garanties.

D'après ces traditions, Mansuy aurait été un des missionnaires envoyés par saint Pierre lui-même prêcher l'Evangile de Jésus-Christ dans notre patrie. Les Bollandistes regrettent que le moine Adson, qui réunit, au xe siècle, tout ce qu'il put recueillir au sujet du saint évêque, n'ait pas donné des preuves suffisantes de cette asser-

tion, et croient devoir reculer jusqu'au commencement du IVe siècle l'apostolat de saint Mansuy.

Quoi qu'il en soit, il est certain que le saint missionnaire, dont le nom *Mansuetus* (doux) était un symbole de douceur et de bonté, était digne par la fermeté de sa foi, l'énergie de son caractère, la ferveur de son zèle apostolique, et par l'amour divin qui embrasait son âme, d'être le messager de la parole de Dieu auprès de tout un peuple.

Plusieurs pensent qu'il était d'origine écossaise. Il fut élevé à Rome, et c'est de là que le Souverain Pontife, vicaire de Jésus-Christ, après l'avoir sacré évêque, l'envoya évangéliser les populations encore païennes du pays *leucois*.

DIFFICULTÉS — L'ARME DE LA PRIÈRE ET DE LA PÉNITENCE

Ses prédications produisirent d'abord peu de fruits; les magistrats et les notables de la ville de Toul refusaient orgueilleusement d'écouter ses saints enseignements; le peuple imitait l'exemple de ses maîtres.

Plein d'humilité et de confiance en Dieu, l'apôtre ne se découragea pas. Il savait qu'il avait à lutter non seulement contre les passions obstinées des hommes, mais encore contre les esprits de ténèbres, toujours vigilants à maintenir sous leur joug infernal les âmes malheureuses qu'ils ont asservies. Aussi, le saint missionnaire se réfugiait souvent dans une petite cabane, vraie cellule d'ermite, qu'il s'était construite dans les environs de la ville, et il y passait de longues heures, des jours et des nuits, dans la méditation, la prière et la pénitence.

C'est là qu'il renouvelait la ferveur de son âme et qu'il se consolait avec son Dieu bien-aimé; c'est là qu'il livrait à Satan une guerre redoutable; c'est là enfin qu'il obtenait de Dieu, pour son entreprise, des grâces qui devaient lui assurer un jour la victoire.

L'ENFANT RESSUSCITÉ

Un jour de grande fête, tout le peuple de Toul se livrait aux réjouissances, lorsque le fils unique du gouverneur, en jouant sur les remparts, tomba dans la Moselle, dont les eaux baignaient les murailles de la ville et même étaient très profondes à cet endroit.

Le malheureux père accourut, poussant des cris de désespoir, appelant ses faux dieux à son secours et au secours de son enfant.

Mais ce fut en vain. On essaya inutilement de sauver le noyé. On ne put même pas retrouver son corps. La journée, commencée dans les plaisirs et les cris de joie, s'acheva dans le deuil et la désolation.

La nuit suivante, l'épouse du gouverneur, après avoir pleuré longtemps son malheureux fils, s'endormit enfin, vaincue par la fatigue, le sommeil et la douleur. Elle vit en songe Mansuy, le prédicateur de la religion des chrétiens, si souvent méprisé à Toul; elle le vit majestueux et divin, lui promettant, au nom du seul vrai Dieu, de lui rendre son fils, si elle voulait croire à ce Dieu vivant et véritable. A son réveil, la malheureuse mère courut raconter à son mari le songe qui avait fait briller dans son cœur comme une aurore d'espérance.

Le gouverneur envoya chercher Mansuy; l'apôtre arriva. « Ah! si vous pouviez, par la puissance de votre Dieu, dit le gouverneur, me ramener au moins le corps de mon fils, pour que je l'embrasse une dernière fois et que je l'ensevelisse avec honneur, je vous promets de recevoir le baptême que vous prêchez. »

Mansuy, suivi du magistrat, se rend au bord de la Moselle, près de l'endroit où l'enfant était tombé. Il s'agenouille sur la rive et supplie Jésus-Christ de manifester sa puissance.

Bientôt le corps de l'enfant remonte et vient flotter à la surface des eaux. On l'amène sur la rive, et on le dépose aux pieds du gouverneur: « Voilà le corps de votre fils, dit l'évêque, en se relevant; mais si vous êtes sincère à tenir la promesse que vous m'avez faite, la clémence de mon Dieu vous accordera un bienfait plus grand.

— Si mon pauvre enfant revient à la vie, reprend le gouverneur d'une voix entrecoupée de larmes, je jure de renoncer à mes dieux et d'embrasser la religion chrétienne! »

L'évêque s'agenouille de nouveau; quelques chrétiens, ses premières et rares conquêtes dans cette ville, s'unissent à lui pour prier. Tout à coup, le petit cadavre s'agite et recommence à respirer. Mansuy lui ordonne de se lever; l'enfant se lève et le Saint le rend plein de vie à son père.

Pendant que celui-ci le couvre de baisers, le peuple, accouru à ce spectacle, éclate en cris de joie et de reconnaissance, acclamant le Dieu des chrétiens, seul vrai, seul puissant, seul maître de la vie et de la mort.

CONVERSIONS — FONDATION DU DIOCÈSE

Le gouverneur tint parole. Il se fit instruire de la religion chrétienne et reçut le baptême avec toute sa famille.

La majeure partie de la population imita son exemple.

Peu à peu, par les prédications du saint missionnaire et le zèle des nouveaux convertis, le paganisme disparut de Toul. Deux églises furent construites dans la ville; Mansuy dédia la première en l'honneur de la Sainte Vierge et la seconde en l'honneur de saint Etienne. Il bâtit également un oratoire à saint Pierre, près de sa demeure.

En même temps, il travaillait à étendre le christianisme dans les villes et les villages des environs. Il ordonna des prêtres et des diacres pour le seconder dans le saint ministère. Les conversions se multiplièrent. Des églises furent bâties en diverses localités; les nouveaux fidèles s'y réunissaient pour recevoir les sacrements et rendre à la majesté du vrai Dieu les honneurs qui lui sont dus.

Enfin, après un long apostolat, rendu si fécond par les bénédictions du ciel, saint Mansuy s'endormit dans la paix du Seigneur, laissant un diocèse solidement établi, et alla recevoir au ciel la récompense de ses travaux.

Il fut enseveli dans l'oratoire qu'il avait construit en l'honneur de saint Pierre, et plus tard, on remplaça ce petit sanctuaire par une église et un couvent de Bénédictins.

LE PATRON CÉLESTE

Du séjour de la gloire, le pasteur n'oublia pas ses enfants spirituels, et les faveurs obtenues par son intercession le firent invoquer comme patron par tout son ancien diocèse.

On raconte que saint Martin, allant à Trèves voir l'empereur Maxime, vint s'agenouiller au tombeau du premier évêque de Toul.

Dans les sécheresses, on portait solennel-

lement en procession la châsse, contenant ses reliques; les chants et les prières de tout le peuple s'élevaient vers le ciel, et Dieu, fléchi par l'intercession de son glorieux serviteur, versait sur les champs arides une pluie bienfaisante.

Dans les temps de peste ou d'épidémie, le peuple de Toul recourait également avec confiance à son saint patron et ses supplications n'étaient jamais sans résultat.

La fête du Saint était de précepte dans tout le diocèse. On raconte qu'une année, des paysans du Barrois, conduisant des chariots chargés de sel, traversaient le bourg de Gondreville le jour de la fête de saint Mansuy. Les habitants les avertirent de respecter le repos de ce jour consacré à une si grande solennité; les charretiers s'en moquèrent; mais leur insolence dura peu, car il plut à la Providence de leur montrer qu'on ne se raille pas impunément des saints et des lois de l'Eglise. Ils faillirent se noyer avec leurs bêtes de somme et leurs marchandises en voulant traverser à gué la Moselle. Dans ce pressant danger, ils invoquèrent, avec repentir, saint Mansuy, promettant de respecter désormais sa fête. Aussitôt leurs bêtes devinrent dociles et ils purent sortir promptement de ce mauvais passage.

Seindebard, comte de Toul, souffrait affreusement d'une main, et les médecins ne voyaient plus d'autre remède au mal que l'amputation. Dans cette extrémité, le comte invoque avec ferveur le saint patron de la cité, et sa main, déjà toute desséchée, est aussiôt parfaitement guérie.

Saint Gérard, évêque de Toul, atteint d'une maladie mortelle, retrouva la santé en priant son saint prédécesseur.

« Les yeux de celui qui insulte son père et sa mère, dit Salomon, devraient être arrachés par les corbeaux des torrents. » Un enfant, emporté par la colère, s'oublia au point de refuser insolemment obéissance à sa mère et de l'accabler d'injures. Dieu, pour l'enseignement de tous, le punit sur-le-champ. Sa langue s'enfla, en lui causant d'affreuses douleurs, et tout son visage fut bientôt endolori au point de lui arracher des larmes. Il promit à Dieu, s'il recouvrait la santé, de se vouer au service de l'église et du monastère de Saint-Mansuy. Il vint donc s'offrir à l'autel; et au moment où, suivant le cérémonial de ces sortes de consécrations, on étendait sur sa tête le bord de la nappe de l'autel, du sang corrompu s'échappa de sa langue et il fut guéri.

Un homme, nommé Bruno, était affligé d'une triple infirmité : il était bègue, boitait de la jambe gauche et avait la main droite desséchée : il fut délivré de tous ces maux en priant dans l'église de Saint-Mansuy, au tombeau du vénéré pontife.

L'abbé du monastère fit consigner dans les archives le fait suivant, plus extraordinaire encore. C'était le 3 septembre, jour de la fête du Saint; pendant que les habitants de la contrée se rendaient joyeux aux églises pour honorer leur glorieux patron, une pauvre mère, du village de Rogeville, pleurait à côté du berceau où son enfant venait d'expirer. En songeant au puissant protecteur que la contrée invoquait en ce jour, elle le supplia, avec une foi égale à sa douleur, de lui rendre son fils. Alors le petit cadavre, déjà tout glacé et raidi par la mort, s'agita; l'enfant ouvrit les yeux et sourit à sa mère. La pieuse femme le prit entre ses bras, le couvrit de baisers et l'habilla. La joie lui donnant des forces, elle franchit les quelques lieues qui séparent Rogeville de Toul, et alla présenter son fils ressuscité à l'église de Saint-Mansuy.

Grand serviteur de Dieu, priez pour tant d'âmes mortes à la foi et à la vertu, afin qu'elles ressuscitent à la vie chrétienne; et obtenez-nous la grâce d'aller vous rejoindre un jour dans la vie éternelle.

LA BIENHEUREUSE MARGUERITE DE LOUVAIN

VIERGE ET MARTYRE

Fête le 2 septembre.

UNE SERVANTE D'AUBERGE

Au commencement du XIIIe siècle naquit à Louvain, en Belgique, de parents pauvres, mais vertueux, une petite fille, qui reçut au baptême le nom de Marguerite. Elle fut élevée dans une grande piété par sa bonne mère, et se montra docile à ses conseils; elle apprit dès lors à travailler avec courage, et à se dévouer avec charité.

Elle entra ensuite au service d'un de ses parents nommé Amand ; c'était un aubergiste, mais en même temps un chrétien fidèle à tous ses devoirs; il n'eût pas toléré que Dieu fût offensé chez lui, et il donnait gratuitement l'hospitalité aux pèlerins pauvres, qui n'avaient pas de quoi payer leur gîte.

Marguerite aimait à aider Amand et sa femme dans leurs bonnes œuvres ; elle accomplissait avec une ponctuelle obéissance et une exacte fidélité tous les devoirs de sa charge, et elle n'était jamais plus contente que lorsqu'elle avait pu rendre service à quelque pèlerin, à quelque pauvre ou à quelque malade. Depuis longtemps, elle avait, après mûre délibération, consacré sa virginité à Jésus-Christ; et elle était si ferme et si prudente à éviter tout ce qui aurait pu porter atteinte à la fleur de son innocence, que les gens qui fréquentaient l'auberge l'appelaient *la fière Marguerite.*

Cependant, Amand et son épouse, sans enfants et n'espérant plus en avoir, conçurent le projet de renoncer au monde et de se consacrer uniquement au service de Dieu et à la grande affaire de leur salut. D'un commun accord, ils résolurent d'entrer, chacun de son côté, dans un monastère.

Marguerite, elle aussi, ne voulait profiter de sa liberté que pour entrer dans un couvent.

Les deux époux vendirent donc leurs biens et réglèrent leurs affaires.

La nouvelle de cet événement fit quelque bruit dans le pays. La veille du jour où les deux époux devaient quitter la maison, des voleurs, désireux de faire main basse sur leur petit avoir, se présentèrent vers le soir à l'auberge, déguisés en pèlerins, et implorèrent humblement l'hospitalité.

Ils furent reçus dans la charitable maison, avec la bienveillance ordinaire. Mais pendant que Marguerite était allée chercher du vin, dans un vase qui se voit encore à Louvain, les faux pèlerins se jetèrent sur Amand et sa femme, les assassinèrent, et se mirent à piller l'argent qu'ils purent découvrir.

Quand Marguerite reparut, ils se saisirent d'elle, lui lièrent les mains et l'entraînèrent avec eux dans leur fuite.

Ils s'arrêtèrent sur les bords de la Dyle, et se mirent à délibérer sur ce qu'ils feraient de leur prisonnière. On parlait de la jeter à la rivière.

L'un des brigands, touché de pitié, demanda qu'on la lui donnât pour sa part de butin, assurant qu'il la voulait prendre pour épouse. Mais Marguerite, qui s'était vouée à Jésus-Christ, n'y voulut point consentir. Au reste, les brigands craignaient qu'elle leur échappât et allât les dénoncer. Ils donnèrent de l'argent à l'un d'entre eux, pour qu'il les débarrassât de la jeune fille. Celui-ci saisit par le bras l'innocente victime, lui porta un coup de poignard dans la gorge et un autre dans le cœur, puis la jeta expirante dans la rivière.

Après cet exploit, les brigands, profitant de la nuit, s'enfuirent rapidement. Ce dernier crime n'était pas resté sans témoin, une femme les avait entendus et aperçus ; mais on ne put les atteindre.

Il existe au ciel un Juge suprême, à qui nul ne peut échapper, et qui rendra à chacun selon ses œuvres. Quant aux justes, tout sert à leur bien. Mourir de la main des brigands ou des coups de la maladie, n'est pas pour eux un malheur sans remède; mais à travers les maux de la vie présente, ils arrivent à la vie bienheureuse du ciel.

Quant à Marguerite, fidèle à Jésus-Christ jusqu'à la mort, elle reçut de son céleste Epoux sa récompense, et Dieu voulut manifester aux hommes, par des prodiges, combien sa vie lui avait été agréable.

Un tableau de l'église de Saint-Pierre de Louvain, peint par Van Haegen d'Alost, d'après d'anciens documents, nous représente le corps de la vierge martyre entouré de lumière, flottant sur les ondes de la Dyle, au pied des remparts de Louvain. Le duc de Brabant et sa femme contemplent le spectacle. Dans les airs, des anges font entendre une céleste harmonie.

Le corps de Marguerite fut enseveli près du rivage, une chapelle fut élevée sur son tombeau. Plus tard, on porta ses restes dans une chapelle attenante à l'église de Saint-Pierre de Louvain. Enfin, pour satisfaire à la piété des fidèles, on plaça ses reliques dans une châsse dorée, qui fut déposée dans une des chapelles intérieures de l'église.

En 1725, le cinquième centenaire de la mort de la bienheureuse Marguerite fut célébré à Louvain par une fête magnifique. A la suite de la grand'messe, chantée par Hermann Dœmin, doyen de Saint-Pierre, une immense procession se déroula dans les murs de la ville, pavoisée et ornée d'inscriptions. L'une d'elles s'exprimait ainsi :

A MARGUERITE LEUR CONCITOYENNE,
ILLUSTRE PAR SA VIRGINITÉ INTACTE
QUI A VERSÉ GLORIEUSEMENT SON SANG
IL Y A CINQ SIÈCLES,
LE SÉNAT ET LE PEUPLE DE LOUVAIN.

Ainsi Dieu se plaît à exalter les humbles.

SAINTE PHÉBÉ, DIACONESSE DE CENCHRÉE

Parmi les saints honorés le 3 septembre, le martyrologe romain fait mémoire de sainte Phébé, qui eut l'honneur de donner l'hospitalité à l'apôtre saint Paul.

C'était une vénérable et pieuse dame de la bourgade de Cenchrée, port de mer près de Corinthe. Elle se distinguait surtout par son dévouement et sa charité. Pendant le long séjour de saint Paul à Corinthe, le grand Apôtre logea tantôt chez Aquilla et Priscille, tantôt chez Justin ou Caïus, et parfois chez Phébé.

On pense qu'elle était veuve, d'un âge mûr, et qu'elle fut élevée par l'Apôtre au rang des diaconesses. Le lecteur sait que l'on donnait ce nom, dans la primitive Eglise, à certaines religieuses vouées aux œuvres de charité et d'apostolat, par une consécration spéciale. Dans les assemblées des fidèles, elles avaient la garde et la surveillance de la partie de l'édifice réservée aux femmes; elles travaillaient aussi à préparer au baptême les personnes de leur sexe.

Plusieurs écrivains croient que Phébé fut chargée de porter, d'Orient à Rome, la fameuse épître de saint Paul aux Romains. Toujours est-il que l'apôtre y fait son éloge en ces termes : « Je vous recommande aussi notre sœur Phébé, diaconesse de l'Eglise qui est au port de Cenchrée, recevez-la dans la charité du Seigneur, comme on doit recevoir les saints ; assistez-la dans toutes les choses où elle pourrait avoir besoin de vous; car elle en a assisté elle-même beaucoup et moi en particulier. »

Saint Jean Chrysostôme célébrait plus tard avec éloquence la pieuse femme, dont la charité avait mérité de telles louanges de la bouche de saint Paul et exhortait ses auditeurs à l'imiter dans ses bonnes œuvres.

Imp.-*gérant*, 8, PETITHENRY, rue François Ier, Paris.

SAINTE NOTBURGE

VIERGE, SERVANTE

Quatorzième siècle. — Fête le 4 septembre.



Un soir, comme son maître la voulait contraindre à moissonner après le son de l' « Angelus », contrairement aux conventions qu'il avait faites avec elle, la Bienheureuse enfant levant sa faux en l'air, lui dit : « Que ma faux soit juge entre vous et moi ! » Tandis que le vieillard et les moissonneurs regardaient avec étonnement sa faux suspendue miraculeusement en l'air, Notburge s'en alla, suivant sa pieuse coutume, prier à la chapelle voisine.

DE LA NAISSANCE ET DES PREMIÈRES ANNÉES DE LA BIENHEUREUSE SAINTE

C'est au village de Rotembourg, en Tyrol, dans la vallée inférieure de l'Inn, que naquit la bienheureuse vierge Notburge.

Il y avait jadis près du village, sur la montagne qui le domine, un château somptueux, où la bienheureuse enfant fut placée par son père, en qualité de servante, dès qu'elle eut atteint sa dix-huitième année.

En ce lieu s'écoulèrent, dans l'obscurité, les premières années de sa vie, mais Dieu était témoin de la piété avec laquelle elle unissait son âme à lui, tout en accomplissant avec grand soin chacun des devoirs de son état.

Chaque soir, les pauvres qui l'attendaient à la porte du château la voyaient accourir après le dîner de ses maîtres apportant, avec de pieuses exhortations pour chacun, les restes de la table qu'elle leur partageait.

Elle put, durant plusieurs années, continuer sans obstacle les pieuses libéralités qui lui permettaient de faire accepter le pain spirituel de l'âme, au moyen de l'aliment plus grossier du corps.

Mais, à quelque temps de là, Odile, la dame du château, vint arrêter l'élan de son cœur en lui défendant de donner ainsi son bien aux indigents.

La pieuse Notburge accepta cette épreuve avec grande résignation d'âme et ne toucha plus désormais aux restes de la table pour ne pas désobéir à sa maîtresse. Mais, afin de satisfaire le grand désir qu'elle ressentait de se montrer charitable, elle eut soin de partager chaque jour une partie des mets qui lui étaient donnés pour sa nourriture, entre ses anciens amis les pauvres qui n'avaient cessé de venir chaque jour à la porte du château implorer sa charité selon leur coutume.

Le vendredi, elle faisait plus : leur distribuant tout ce qui lui était destiné, ainsi que son vin, auquel elle ne touchait en aucun des jours de l'année.

Ces actes de charité excitaient à un tel point le dépit de sa maîtresse que celle-ci jetait souvent dans la porcherie, pour en faire la nourriture des pourceaux, les mets que la pieuse servante destinait à ses pauvres. Elle fit plus et manda à son mari de la guetter au passage afin de la pouvoir fortement molester.

Un jour donc qu'elle se rendait, suivant sa coutume, à la porte du château, portant dans les plis de sa robe une portion de son dîner, la bienheureuse Notburge se trouva subitement en face du comte de Rotembourg qui lui demanda à quelle fin on la voyait cheminer ainsi.

La bienheureuse Sainte, dissimulant autant que possible la frayeur que trahissait son visage, expliqua à son maître en toute sincérité ce qu'elle avait l'intention de faire.

« Montrez-moi ce que vous célez ainsi? » lui dit le comte, fortement courroucé.

Celle-ci ne voulut point désobéir, mais le seigneur de Rotembourg fut fort étonné quand elle laissa tomber, avec les plis de sa robe, une poignée de copeaux qui avaient été miraculeusement substitués aux mets qu'elle y avait cachés.

Henri lui demanda ensuite de goûter à ce qu'elle portait dans sa cruche; Notburge n'hésita pas un instant et lui présenta le vase qu'elle croyait rempli de vin, mais elle fut très étonnée de le voir le rejeter avec dégoût après y avoir trempé ses lèvres. Qu'était-il donc advenu?

Dieu, pour châtier le comte, avait changé le vin que Notburge destinait aux pauvres en eau de lessive, boisson qu'il ne trouva pas à son goût.

De retour au château, il s'empressa de raconter à Odile ce qui lui était arrivé. Notburge, cependant, continuant son chemin, s'en alla porter aux malheureux les mets et le vin qui avaient été métamorphosés par la main toute-puissante de Dieu. Toutefois, lorsque la pieuse servante revint à la maison, elle se vit accablée de reproches et d'injures par sa maîtresse, qui l'accusait d'avoir voulu se moquer du comte Henri; elle lui avait dit à son retour, lorsqu'il s'était plaint des procédés dont la servante avait usé à son égard :

« De deux choses il faut admettre l'une, seigneur comte : ou cette fille a eu le désir de vous tromper, ou bien de se rire en votre présence; en l'un ou l'autre cas, il nous la faut renvoyer. »

Notburge reçut donc l'ordre de quitter le château.

La Sainte, qui savait bien n'avoir pas eu de pareilles intentions, recueillit en silence les quelques hardes qu'elle possédait et se prépara à quitter Rotembourg. Mais voici que, tout à coup, Odile tomba dans une grave maladie qui la conduisit aux portes du tombeau, avant même que Notburge eût mis le pied hors de sa demeure. Oubliant les mauvais traitements dont elle avait été l'objet de la part de son indigne maîtresse, la bienheureuse Sainte, qui voyait l'occasion de gagner une âme à Dieu, s'empressa de lui donner, pendant sa courte maladie, tous les soins qui étaient en son pouvoir, et c'est à ses prières qu'il faut attribuer le salut de cette femme qui, cependant, ne laissa pas de souffrir après sa mort de terribles châtiments, juste peine de sa dureté envers les pauvres, car on vit, paraît-il, quelques jours après sa mort, errer son ombre en poussant des hurlements affreux, dans la porcherie près de ces mêmes pourceaux auxquels Notburge avait reçu l'ordre de donner les mets que sa maîtresse ne voulait point voir distribuer aux malheureux.

La pieuse fille fut aussitôt conduite par la Providence dans la maison d'un cultivateur du nom d'Eben, qui l'admit à son service, lui permettant d'accomplir avec liberté les devoirs de sa religion; il ajouta, entre autres clauses à son traité, qu'elle serait exemptée de tout travail après le son de l'*Angelus* du soir, notamment la veille des dimanches et des fêtes, ce qui, sans nul doute, se devait trouver compensé par de fortes brèches que faisait à ses gages ce maître si pieusement généreux.

Notburge, qui ne voyait que son intérêt spirituel, ne s'arrêta pas un instant à considérer la condition des maîtres qu'elle avait servis primitivement, pour se laisser détourner de la situation qui lui était faite par la volonté divine; elle se réjouit, au contraire, à la pensée qu'elle pourrait ainsi consacrer plus de temps à la prière et opérer plus facilement le bien qu'elle se proposait de faire en l'âme de ceux qui l'entouraient.

Eben, pendant quelque temps, fut fidèle à tenir la promesse qu'il lui avait faite de la laisser accomplir en toute liberté ses pieux exercices de chaque jour. La jeune fille, de son côté, se gardait bien d'en omettre aucun et profitait des loisirs qui lui étaient donnés après le son de l'*Angelus* pour se retirer dans une chapelle voisine où elle avait coutume de demeurer jus-

qu'à la nuit, heure à laquelle elle revenait à la maison.

COMMENT UN SOIR, APRÈS LE SON DE « L'ANGELUS », LA FAUX DE LA BIENHEUREUSE SAINTE REFUSA DE TRAVAILLER

Cependant, la générosité d'Eben commençait à se ralentir. Un jour qu'il était venu aux champs pour surveiller les moissonneurs (c'était alors l'époque de la fauchaison), lorsqu'il vit, au son de l'*Angelus*, sa servante mettre sa faux à ses pieds et se préparer à prier Dieu, selon sa pieuse coutume. Entrant dans une grande colère, il prétexta la nécessité dans laquelle on était de hâter l'ouvrage, pour la contraindre à continuer de travailler.

Notburge suspendit alors sa faucille en l'air en disant : « Que ma faucille soit juge entre vous et moi ! »

« Grande fut la stupéfaction du paysan et de » ses gens, dit l'historien. Or, pendant que tous » étaient encore interdits du prodige, Notburge » reprit sa faucille et s'en alla satisfaire sa dévo- » tion à la chapelle ».

Notburge continua à servir son maître comme par le passé, et le céleste Père de famille bénissait si abondamment les œuvres de ses mains, que toutes choses allaient merveilleusement à la ferme.

Cependant, si la présence de Notburge en la maison du paysan Eben faisait accroître sa fortune spirituelle et matérielle, son départ du château de Rotembourg avait été la cause des malheurs qui y survinrent peu de temps après.

Qu'était-il donc arrivé depuis qu'elle avait été si indignement chassée par le comte Henri? Celui-ci, non seulement avait perdu Odile, sa malheureuse épouse, presque à l'heure où cette femme, si dure envers les pauvres, l'avait persuadé d'éloigner de sa maison la pieuse Notburge, mais encore l'année suivante, le comte Sigefroi, frère de Henri, envahit, avec une troupe armée, le district de Rotembourg, ravageant et pillant tout sur son passage.

COMMENT LES ALENTOURS DE LA PORTE DU CHATEAU DE ROTEMBOURG, DÉSERTS DEPUIS LE DÉPART DE NOTBURGE, SE REMPLISSAIENT, UN BEAU MATIN, DE TOUS LES PAUVRES, SES ANCIENS HOTES

Un jour que Notburge était assise sur la lisière de la forêt voisine, plongée dans un grand recueillement, qu'elle n'interrompait que pour jeter un regard sur les troupeaux qui paissaient à ses côtés, elle fut tout à coup arrachée à sa méditation par des cris réitérés de chiens qu'il lui semblait entendre courir derrière elle. Attendant un peu, la bienheureuse Sainte vit bientôt approcher le comte Henri, son ancien maître, qui s'était montré autrefois si rude à son égard. Les chagrins qu'il avait éprouvés depuis le départ de Notburge l'obligeaient à prendre quelques distractions : c'est ainsi qu'en se livrant à la chasse, il avait été amené auprès de la pieuse servante.

Plus d'une fois le chapelain de sa maison lui avait fait considérer que ces maux n'étaient venus fondre sur sa maison qu'avec le départ de Notburge et l'avait engagé à venir un jour, humblement prosterné à ses pieds, la prier de vouloir bien revenir à son service.

Le comte de Rotembourg, dont les chagrins avaient singulièrement modifié le caractère, crut devoir profiter de l'occasion, et, se jetant à genoux, supplia humblement la servante de lui vouloir bien accorder cette faveur, l'assurant qu'elle pourrait comme par le passé continuer ses pieuses libéralités envers les pauvres.

La bienheureuse Sainte, ne considérant rien autre chose que le bien qu'elle allait pouvoir faire désormais et la volonté de la Providence, n'hésita pas à retourner au château de Rotembourg pour y servir le comte Henri, qui venait de remplacer sa malheureuse épouse défunte par une demoiselle de Hohenech.

Elle put donc, à son grand contentement, reprendre les œuvres de miséricorde, entreprises autrefois, et si brusquement interrompues; et, dès le lendemain de son arrivée au château, la porterie, déserte pendant son absence, reprenait sa vie accoutumée.

Mettant de côté tous les intérêts terrestres, elle ne songea qu'à travailler à la gloire et au salut éternel de son maître autant qu'à son bonheur temporel; elle le supplia de se réconcilier avec son frère, ajoutant que s'il ne le faisait pas, elle le quitterait à nouveau.

Non seulement le seigneur de Rotembourg promit à sa sainte servante de proposer la paix à son frère, mais encore il suivit à la lettre tous les conseils qu'elle lui donna pour la meilleure exécution de cette grave affaire.

Notburge demeura chez son maître dix-huit ans encore. Et ce fut un grand bonheur pour lui, car durant cette longue période, elle ne cessa de travailler avec un zèle infatigable à sa prospérité temporelle et à son bonheur éternel. En peu d'années, il se trouva dans un état fort prospère et se fit un devoir d'imiter les vertus de Notburge, particulièrement sa charité. Autant il avait été autrefois dur envers les pauvres, autant il fut désormais charitable et compatissant à leur égard, et ses enfants, imitant l'exemple de leur père, se firent aussi remarquer par leur générosité et leur bienfaisance.

Cependant la bienheureuse Sainte touchait à sa quarante-septième année et encore qu'elle ne fût pas très avancée en âge, Dieu la trouvait assez mûre pour le ciel. Elle allait donc quitter pour un autre palais le château de Rotembourg, dans lequel elle n'avait cessé de répandre, tout en menant une vie humble et ignorée, les effets de sa puissante édification.

Le 4 septembre de l'année 1360, Notburge était couronnée au ciel.

COMMENT DEUX BŒUFS SE CHARGÈRENT DES FUNÉRAILLES DE LA BIENHEUREUSE SAINTE, APRÈS QU'ELLE EUT RENDU SON AME A DIEU ET DE LA SÉPULTURE QUI LUI FUT DONNÉE PAR LES ANGES

Le comte Henri avait promis à sa pieuse servante qu'il se chargerait lui-même de ses funérailles et l'avait consultée à ce sujet pour se conformer plus entièrement à ses dernières volontés.

La Sainte lui ayant dit qu'elle désirait être placée sur un char traîné par deux bœufs en liberté et qu'elle choisissait pour lieu de sa sépulture l'endroit où ces deux animaux suspendraient leur course, le comte fit préparer toutes choses conformément à ses désirs.

Les restes de Notburge furent donc déposés sur le char, que suivit Henri de Rotembourg, accompagné de tous les serviteurs de sa maison.

A sa sortie du château, la précieuse dépouille fut reçue par une foule considérable, composée d'hommes de tous rangs, mais principalement

de pauvres de Rotembourg, qui versaient d'abondantes larmes. Le cortège, qui grossissait à chaque instant, continua lentement sa route jusqu'à ce que, arrivant sur les bords de l'Inn, il se vit obligé de suspendre sa marche, car il n'y avait alors aucun pont qui permît de gagner la rive opposée de la rivière.

Mais voici que, tout à coup, tandis que les uns et les autres se demandaient de quelle façon ils parviendraient à se tirer d'embarras, on vit se renouveler le miracle que Dieu fit autrefois en faveur des Israélites qui se trouvaient arrêtés dans leur fuite par les flots de la mer Rouge : les eaux, se séparant à droite et à gauche, laissèrent un libre passage aux bœufs et au cortège, qui parvinrent ainsi facilement jusqu'à l'autre rive.

On pensait alors déposer en ce lieu les restes de la Bienheureuse, quand les bœufs attelés au char, poussés par une force invisible, prirent la fuite vers le champ d'Eben, où ils s'arrêtèrent sous un noyer, près de la muraille qui servait de clôture à la petite chapelle de saint Rupert et attendirent que l'on enfermât le corps de la Sainte dans son cercueil.

Lorsqu'ils virent qu'on l'y avait placé, ils pénétrèrent dans l'intérieur de la chapelle, d'où on les vit sortir quelques instants après, avec le char vide qu'ils traînaient après eux. Les assistants, étonnés, se précipitèrent alors dans l'église, où ils virent, enseveli au pied de l'autel, le corps de la Bienheureuse qui, certainement, n'y avait pu être déposé par d'autres mains que celles des anges.

La chambre du château dans laquelle s'était écoulée une partie considérable de sa vie et qui avait reçu son dernier soupir, fut convertie en oratoire, aussitôt après sa mort, par les soins de son maître, le comte Henri de Rotembourg. Quant à la petite chapelle de Saint-Rupert, dans laquelle le corps de la bienheureuse Sainte avait été miraculeusement conduit par des bœufs et enseveli par les anges, elle fut bientôt dédiée à l'humble servante qui l'avait visitée tant de fois le soir après son travail, alors qu'elle entendait le son de l'*Angelus*.

La foule des pèlerins qui furent attirés en ce lieu par les nombreux miracles opérés à son tombeau nécessita la construction d'une vaste église qui en occupa l'emplacement.



Imp.-*gérant*, PETITHENRY, 8, rue François Ier, Paris.

SAINT BERTIN, ABBÉ

FONDATEUR DE LA VILLE DE SAINT-OMER

Fête le 5 septembre



Saint Bertin envoie un vin miraculeux pour guérir le seigneur Walbert, dont la vie était en danger, par suite d'une chute de cheval.

Un homme cherchait des pierres précieuses dit l'Evangile; or, il en trouva une de grande valeur; il vendit tous ses biens et l'acheta.

Telle est, en peu de mots, la vie de notre Saint, qui sacrifia les honneurs et les plaisirs passagers pour mériter la gloire éternelle.

COMMENT SAINT BERTIN FUT MOINE ET APOTRE

Saint Bertin naquit à Constance, au commencement du VIIe siècle.

Favorisé de tous les dons de la fortune et de la nature, il faisait l'orgueil de ses parents qui, l'aimant d'une affection plus mondaine que chrétienne, le destinaient à briller dans le monde. Mais lui, fidèle à la grâce qui le prévint dès le berceau, se porta avec d'autant plus d'énergie au service de Dieu qu'on s'efforçait de l'en l'éloigner et son premier acte, dès qu'il devint maître de sa volonté, fut de renoncer à ses biens, à sa famille et à lui-même pour suivre Notre-Seigneur Jésus-Christ.

A dix-huit ans, il s'enferma dans le monastère de Luxeuil.

Comme un prince multiplie ses bienfaits à ceux qui en usent pour l'honorer et le glorifier davantage, Dieu combla saint Bertin de ses grâces, et, en peu de temps, bien que le plus jeune des religieux de Luxeuil, il dépassa tous les autres par la perfection de sa vie. Pendant plus de trente ans, la pratique des vœux, la prière, la mortification, l'étude des saintes lettres furent son seul souci, et tandis que ses Frères s'édifiaient de sa perfection et de sa science, il se regardait comme le dernier d'entre eux, car toutes ses vertus reposaient sur une humilité profonde.

Mais les saints ne sont pas créés pour eux seuls, leur sainteté est un trésor qui appartient à tous leurs frères. Enrichi des grâces du ciel,

saint Bertin reçut l'ordre d'aller les répandre par l'apostolat. Il sortit donc de Luxeuil avec deux de ses Frères : Mommelin et Ebertramme, que l'Eglise honore aussi sur les autels.

Les trois saints évangélisèrent le centre de la Gaule avec un tel succès que le roi Clotaire II les appela à sa cour et les combla d'honneurs ; mais ils se hâtèrent de s'y soustraire pour aller aider dans ses travaux apostoliques Omer, évêque de Thérouanne. A leur voix, les idoles tombèrent, la foi descendit dans les cœurs, et Satan s'enfuit pour laisser régner Jésus-Christ.

COMMENT LES ANGES GUIDENT LA BARQUE DE SAINT BERTIN

A leur arrivée à Thérouanne, saint Omer avait donné aux trois missionnaires un oratoire sur une colline appelée encore aujourd'hui *Saint-Mommelin*, que de vastes marais éloignaient de toute habitation humaine. Ils y élevèrent un petit édifice qu'on nomma plus tard le *vieux monastère*, et là, sous le regard de Dieu, malgré leurs travaux apostoliques, ils se livraient, comme à Luxeuil, à toutes les pratiques de la vie religieuse. Cet exemple attira les chrétiens qu'ils avaient convertis. Ils vinrent en foule se joindre à eux, et bientôt la première ruche fut trop étroite pour les nombreux essaims qui se pressaient autour d'elle; il fallut songer à s'établir ailleurs. Mais les saints ne font rien sans consulter la volonté de Dieu.

Après avoir jeûné et prié avec tous ses Frères, Bertin descendit avec trois d'entre eux dans une barque dépourvue de rames, de voiles et de gouvernail; puis, laissant à la Providence le soin de la diriger, les serviteurs de Dieu entonnèrent les psaumes que chantaient autrefois les enfants d'Israël en se rendant au temple. Les anges se firent leurs pilotes invisibles. L'embarcation, guidée d'en haut, remonta miraculeusement le cours de la rivière et vint doucement aborder à une petite île qu'on appelle aujourd'hui le *mont Sithiù*, au moment où ils chantaient ce verset : « C'est ici le lieu de notre repos. » Ce fut pour notre Saint le signe évident de la volonté divine, et il débarqua joyeux sur cette terre où le Seigneur l'avait conduit.

COMMENT L'ON VIVAIT A L'ABBAYE DE SAINT BERTIN

Bientôt, un monastère fut élevé dans ce lieu que Dieu s'était choisi lui-même, et plus de deux cents religieux vinrent s'y placer sous la direction de Bertin. Comme un père qui veut former ses fils à la vertu commence par leur en donner l'exemple, ainsi notre Saint fut le modèle de ses religieux; il s'appliqua de toutes ses forces à la pratique de l'obéissance, de la prière, du travail, et ses fils, marchant sur ses pas, persévérèrent longtemps dans une ferveur qui fit l'admiration de la France entière.

Des légumes, des racines et un peu d'eau composaient toute la nourriture des moines; comme les anges du ciel, ils étaient partagés en différents chœurs, et jamais, ni le jour ni la nuit, on ne cessait à l'abbaye de saint Bertin de chanter les louanges du Seigneur.

Plus que le reste des hommes, les serviteurs de Dieu mangeaient leur pain à la sueur de leur front: après avoir passé les premières heures du jour dans les exercices monastiques et l'étude des saintes lettres, ils consacraient le reste au travail des mains. Ils desséchèrent et comblèrent les marais qui entouraient leur monastère ; ils construisirent en l'honneur de la Bienheureuse Vierge une magnifique église autour de laquelle se forma peu à peu la ville de Saint-Omer qui, comme beaucoup d'autres en France, repose sur une terre défrichée et sanctifiée par les travaux et les sueurs des moines.

CE QUE VAUT LA BÉNÉDICTION D'UN SAINT

Parmi les nombreux fidèles que de si saints exemples attiraient à l'abbaye, se trouvait un riche seigneur, nommé Walbert, qui venait chaque jour avec sa pieuse femme Régentrude entendre la messe et communier à l'église du monastère; puis, avant de se retirer, ils allaient tous les deux recevoir la bénédiction de l'abbé qui était le père de leur âme.

Or, un jour, il arriva que le comte, pressé par ses affaires, négligea cette pieuse coutume; on vint en avertir saint Bertin : « Je le sais, répondit-il, et Walbert aura lieu de s'en repentir avant d'arriver à sa demeure. » En effet, un messager du comte vint bientôt trouver l'abbé : « Père, lui dit-il, votre fils vous prie d'intercéder pour son âme auprès de Dieu; ce matin, en retournant à son château, il a fait une chute si malheureuse que sa vie est en danger; il reconnaît que ce malheur ne lui est arrivé que pour avoir quitté le couvent sans recevoir votre bénédiction et il l'accepte comme un châtiment de sa faute. »

Les maux de son ami et de son fils remplirent le saint vieillard de douleur; cependant, mettant son espérance en Dieu, il ordonna à un de ses religieux d'aller puiser du vin dans un vase qu'il lui désigna. « Mais, Père, répondit le religieux, il y a plus d'un mois qu'il n'y reste pas une goutte de vin. — Allez, mon fils, reprit le saint abbé, et croyez que Dieu, à qui tout est possible, saura tirer de là un breuvage salutaire pour notre ami. Le moine obéit, et le Seigneur, récompensant la confiance de l'un et la soumission de l'autre, fit jaillir dans ce vase un vin qui répandait une odeur délicieuse. Saint Bertin le bénit et le renvoya à Walbert.

Au récit du miracle qui s'était opéré, le comte, plein d'espérance, porta le breuvage à ses lèvres, et à peine l'eurent-elles touché qu'il recouvra la santé.

Pour manifester toute sa reconnaissance à Dieu et à son serviteur, il donna ses biens à l'abbaye et alla prendre l'habit au monastère de Luxeuil.

COMMENT LES SAINTS SE PRÉPARENT A LA MORT ET COMMENT LA PAIX N'EST PAS DE CE MONDE

Pendant près de soixante ans, saint Bertin gouverna son monastère avec sagesse, le soutint par ses exemples, et l'embauma par ses vertus. Il crut enfin sa mission terminée, et renonçant à la dignité d'abbé, comme il avait fui les grandeurs de son rang, et les honneurs du roi Clotaire, il fit élire un de ses disciples à sa place et rentra dans la vie commune.

Dès ce moment, il ne songea plus qu'à préparer son âme au jugement qu'il allait subir. On le vit obéissant et humble comme le plus jeune des religieux, passer des nuits entières dans la prière et les macérations; tremblant de ne point expier assez ses fautes ici-bas et d'augmenter encore le nombre de ses péchés.

Malgré sa sainteté, le démon ne le laissait point en repos, car, ici-bas, il faut lutter toujours.

Un jour, une jeune libertine, obéissant à cet esprit malin, résolut de le séduire et de faire faillir sa vertu. Mais saint Martin apparut au serviteur de Dieu et lui révéla le danger. S'armant alors du signe de la Croix, Bertin chassa

la malheureuse et humilia encore l'ennemi de son âme par ce dernier triomphe.

Enfin, peu de temps après, âgé de plus de cent douze ans, le saint abbé sentit venir sa dernière heure. Il réunit tous ses religieux, leur recommanda de ne point quitter le lieu où il les avait établis, mais d'y persévérer dans le service de Dieu, puis il les bénit, et, au milieu de leurs sanglots, sa belle âme passa des douleurs de cette vie au bonheur de l'éternité. C'était le 5 septembre 709.

COMMENT LES SAINTS NE MEURENT PAS

Mais la gloire des saints ne finit point avec leur vie, car, dit l'Ecriture, « la mémoire du juste demeure éternellement », et, du haut du ciel, ils continuent à porter les cœurs à Dieu par leurs miracles, comme ils le faisaient sur la terre par leurs vertus.

Pendant la nuit de la Résurrection, deux pêcheurs des bords du Rhône n'avaient point voulu, contre leur coutume, cesser leur travail, et ils s'en réjouissaient, car jamais la pêche n'avait été si heureuse. Mais la justice de Dieu les attendait.

Quand, à l'aurore du saint jour de Pâques, ils approchèrent leur barque de la rive du fleuve, ils ne purent en sortir, deux d'entre eux avaient perdu l'usage des jambes et des bras, et le troisième était devenu sourd et boiteux ; de ce jour de joie, leur péché avait fait pour eux un jour de tristesse et de désolation. Le châtiment de Dieu fit rentrer les trois coupables en eux-mêmes, et celui à qui le Seigneur en avait laissé la force parcourut à grand'peine les sanctuaires de la France pour demander miséricorde par l'intercession des saints; ces prières ne furent exaucées que sur le tombeau de notre Saint ; il assista à l'Office des religieux, demandant avec larmes le salut de son âme et la guérison de son corps, et, au moment de l'Evangile, il sentit la vie renaître dans les membres que la justice divine avait frappés.

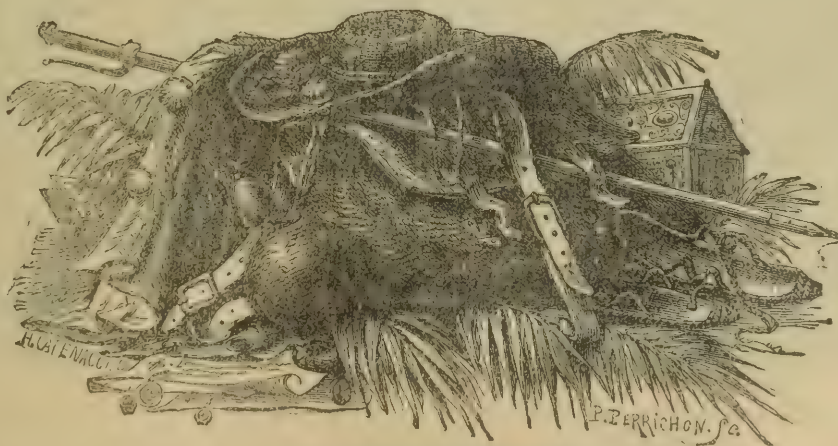
C'était à saint Bertin qu'il devait sa guérison.

Un religieux de ce même monastère, cédant aux tentations du démon, avait fui la compagnie de ses Frères pour se livrer aux plus mauvais penchants de sa nature ; mais il fut atteint d'un mal mystérieux que les médecins ne pouvaient guérir; alors, le remords entra dans son cœur et il retourna au monastère. Saint Bertin qui, pour sauver l'âme de son fils, avait frappé son corps, le délivra de son mal quand il le vit revenir sincèrement à Dieu.

Un homme cupide pénétra un jour dans l'église de l'abbaye pendant le repas des religieux, et s'empara des lampes d'or et d'argent que la piété et la reconnaissance avaient placées au tombeau de notre Saint. Mais, quand il voulut s'échapper, il crut voir devant lui une multitude d'hommes armés qui lui fermaient le passage, et ainsi il ne put échapper à la justice des hommes qui le condamna, comme sacrilège, à la peine de mort.

Les fils de saint Bertin, espérant que ce pécheur rentrerait dans la voie du salut, demandèrent et obtinrent sa grâce; mais, loin de toucher son cœur, le châtiment divin et la miséricordieuse bonté des moines ne firent que l'endurcir dans le péché. Dieu, pour venger son Saint, frappa de mort ce malheureux rebelle à sa grâce.

Bien d'autres prodiges, qu'on ne peut rapporter ici, se sont opérés par l'intercession de saint Bertin. Ses précieuses reliques sont pieusement conservées dans la ville de Saint-Omer, dont on peut bien l'appeler le père et le fondateur, car elle a eu pour berceau l'abbaye de saint Bertin.



SAINT LYMNÉE, ANACHORÈTE

Théodoret, évêque de Tyr, s'était fait des amis et des pères des nombreux solitaires qui peuplaient, au ve siècle, les déserts de la Syrie, et souvent il les visitait pour s'éclairer de leurs conseils et obtenir par leurs prières des secours pour son âme.

Parmi eux il s'en trouvait un, nommé Lymnée, avec lequel il demeura plusieurs jours et qui lui donna de tels exemples de vertu qu'il voulut les communiquer à son peuple pour l'animer à servir Dieu.

Ce saint homme, dit-il dans son livre des *Amants de Dieu,* fut frappé dès son jeune âge des dangers que son âme courait dans le monde et il se réfugia dans le désert, sous la direction d'un célèbre anachorète nommé Thalasse, qui avait passé de longues années dans la solitude. La règle que lui imposa ce premier maître fut celle du silence, et Lymnée la pratiqua avec tant d'obéissance que longtemps il n'ouvrit la bouche que pour chanter les louanges de Dieu. Ainsi il évita toutes les fautes de la langue, que saint Jacques appelle la mère de tous les péchés.

Après être demeuré quelque temps avec Thalasse, il alla trouver Maron, solitaire, modèle de mortification et de recueillement, qui passait la plus grande partie de sa vie en plein air, ne rentrant dans l'humble cellule qu'il s'était construite que lorsque la maladie l'y obligeait.

Le disciple recueillit avidement les enseignements et les exemples de ce second père, et il résolut de les imiter; avec la grâce de Dieu, il put même les dépasser. Il se retira sur la montagne où il vit maintenant, près du bourg de Targalle, et il y éleva quatre murs de pierres sèches, qui le séparent des hommes et ne lui permettent de voir que le ciel.

Mais la charité l'obligeant à se rapprocher un peu du monde, il déplaça quelques pierres d'un de ses murs, et c'est par cette petite ouverture qu'il entend les plaintes de ceux qui viennent le visiter, et qu'il donne sa bénédiction aux nombreux malades qui accourent à lui des contrées éloignées pour en recevoir la guérison. Car, au nom du Sauveur, comme autrefois les apôtres, il guérit les infirmes, chasse les démons et ressuscite les morts; ce n'est pas seulement pour le bien des autres que le Seigneur lui a donné cette puissance, il en use aussi pour lui-même quand ses souffrances l'empêchent de vaquer à l'oraison comme il le voudrait.

Un jour, il fut pris d'un mal d'entrailles si violent qu'il se crut arrivé à sa dernière heure.

Cependant, il n'eut point recours aux médecins, il ne changea pas les racines et les herbes sèches qui composaient sa nourriture contre des aliments plus sains; mais, s'étendant sur la pierre qui lui servait de couche, il chanta les psaumes en se marquant fréquemment du signe de notre salut, et peu à peu ses douleurs disparurent.

Une autre fois, comme il se promenait pendant la nuit, il marcha sur une vipère endormie; l'animal s'éveilla en fureur et mordit cruellement le pied du serviteur de Dieu; celui-ci porta instinctivement la main droite à la blessure, le serpent s'y attacha, la piqua avec colère et y infiltra son mortel poison; la main gauche étant venue au secours de la main droite, le serpent la mordit à son tour, et le pauvre moine, ainsi maltraité, se sentit envahi par des douleurs qui devenaient d'instant en instant plus vives et plus brûlantes, à mesure que le venin terrible envahissait son corps. Mais, loin de se plaindre, Lymnée, comme Job, bénit la main du Sauveur et le Seigneur, récompensant sa patience comme celle du saint patriarche, le guérit de tous ses maux.

Par amour pour Dieu, notre Saint s'était fait solitaire; par amour des âmes, qu'il voulait conquérir à Dieu, il communiqua avec le monde et peupla son désert.

Parmi les nombreux malades qui vinrent implorer sa bénédiction, il s'en trouva plusieurs qui ne purent recouvrer la santé, le Seigneur les ayant frappés en punition de leurs péchés. Pour guérir leurs âmes, Lymnée fit élever avec les aumônes des fidèles deux édifices spacieux, l'un à droite et l'autre à gauche de sa retraite où il recueillit ces malheureux; et lui, pauvre de Jésus-Christ, justifiant cette parole du Sauveur : « Vous qui avez tout quitté pour moi, vous retrouverez le centuple », il pourvoit chaque jour à la subsistance de cette nombreuse famille d'indigents, logée par ses soins, tandis que lui-même passe sa vie en plein air dans son enclos.

Pour toute occupation, il les a chargés de prier Dieu et de le bénir; il leur a appris le Psautier, il ne manque jamais de le chanter avec eux, et sa voix fait écho à la leur.

Voilà, dit Théodoret en achevant son récit, quelle est la vie du saint moine Lymnée qui combat ainsi pour le service de Dieu depuis plus de trente-huit ans.

Imp.-*gérant,* E. PETITHENRY, 8, rue François Ier, Paris.

SAINTE BÉGA D'EGREMOND

VIERGE IRLANDAISE

Fête le 6 septembre.



Béga supplie humblement l'évêque saint Aïdan de nommer sainte Hilda supérieure du monastère à sa place.

Au palais d'une riche et noble famille irlandaise, que d'anciens auteurs appellent même une famille royale, vivait, au commencement du VIIe siècle, une sainte jeune fille nommée Béga. Quelques historiens français l'appellent aussi Bége ou Bées. Sa tendre piété, ses vertus, son obéissance et les qualités naturelles dont Dieu l'avait douée l'avaient rendue chère à ses parents, et les jeunes personnes la pouvaient prendre pour modèle.

BÉGA RENONCE A TOUT POUR L'AMOUR DE JÉSUS-CHRIST

La noble jeune fille ne fut pas captivée par les richesses de sa famille, ni éblouie par les espérances que le monde faisait briller à ses yeux. *Que sert à l'homme de gagner le monde entier, s'il vient à perdre son âme?* a dit Jésus-Christ.

Ce divin Roi, dont les charmes sont infinis et immortels, possédait seul le cœur de la sainte

enfant, et celle-ci avait pris la résolution de lui appartenir entièrement et à jamais.

Mais tout autres étaient les projets de ses parents. Préférant leurs propres intérêts aux désirs de leur fille, ils lui préparaient un brillant mariage. Le jour des noces approchait et Béga ne trouvait nul moyen de s'y soustraire. Elle suppliait le Seigneur de lui venir en aide.

Or, durant la nuit, raconte le Bréviaire d'Aberdon, un ange lui apparaît en songe et lui dit de se réfugier en Angleterre. Béga se réveille, se lève ausitôt sans bruit, et s'enfuit secrètement de la maison paternelle.

Elle avait souvent entendu dire que la religion chrétienne florissait alors dans le royaume du Northumberland, sous la direction de l'évêque saint Aïdan et du roi Oswald. Arrivée sur le bord de la mer, elle s'embarque pour ce pays, l'un des sept royaumes qui se partageaient en ce temps-là l'Angleterre.

LA PREMIÈRE RELIGIEUSE DE NORTHUMBRIE

Après un heureux voyage, elle parvint en Northumbrie ou Northumberland; elle vint se jeter aux pieds de l'évêque saint Aïdan, et le supplia de la fiancer au Seigneur, en lui donnant le voile des vierges. L'évêque, après avoir examiné avec prudence la vocation de la noble fugitive, agréa sa demande; il bénit Béga et lui donna le voile des vierges. C'était la première fois qu'une semblable cérémonie avait lieu dans cette province nouvellement convertie, et ainsi Béga fut la première religieuse de Northumbrie.

FONDATIONS MONASTIQUES

La servante de Dieu se retira d'abord dans l'ermitage d'Egremond. Elle y consacrait ses heures à la pénitence et à la prière quand Dieu lui envoya des compagnes, désireuses d'imiter son genre de vie. On construisit alors un petit couvent sur le promontoire de Copeland, appelé plus tard *Sainte-Bège*.

Bientôt le roi saint Oswald, dans sa piété intelligente et généreuse, fit construire pour Béga un monastère dans un lieu appelé communément Héorthu et que le vénérable Bède nomme Hérutry. De nombreuses chrétiennes renonçant au monde vinrent s'y consacrer au Seigneur, sous la direction de la pieuse abbesse. Celle-ci les conduisait dans le chemin de la perfection avec la tendresse d'une mère et la sagesse d'une Sainte.

Cependant elle se défiait de ses propres lumières, et aurait préféré la joie d'obéir à l'honneur de commander. Elle entendit parler des vertus de la noble princesse Hilda. Sainte Héreswide (ou Herwide), sœur de sainte Hilda, après avoir été reine d'Est-Anglie, était allée embrasser la vie religieuse dans la célèbre abbaye de Chelles, près de Paris. D'après quelques auteurs, Hilda y vint elle-même se former quelque temps à la pratique des vertus monastiques. Ce qui est certain, c'est qu'elle avait renoncé aux grandeurs du monde afin de ne vivre que pour Jésus-Christ, dans l'humilité et l'austérité. Béga l'invita à venir à Héorthu; et bientôt elle supplia saint Aïdan de la nommer supérieure à sa place. Ses instances furent exaucées et Béga s'estima heureuse de redevenir simple religieuse, sous l'obéissance d'Hilda.

Elle vécut ainsi plusieurs années dans la paix et la pratique de toutes les vertus. Cependant, elle dut, pour le bien des âmes, quitter ensuite ce monastère, pour aller fonder un troisième couvent à Kalcacester, dans le comté de Durham. Enfin, quelques auteurs pensent qu'elle mourut au monastère d'Hacanos, dans le comté d'York; mais les Bollandistes attribuent à une autre servante de Dieu la fondation de ce dernier monastère, et sont d'avis que Béga mourut à Kalcacester. La nouvelle de sa mort causa un grand deuil à l'abbaye d'Héorthu, qui réclama les restes de la sainte fondatrice et fut assez heureuse pour les obtenir.

Nous ne savons pour quelles causes, peut-être par suite des dévastations causées par la guerre, le tombeau de la *première religieuse de Northumbrie* fut ensuite oublié pendant de longues années. Découvert au XII[e] siècle, à la suite d'une révélation céleste, le corps de sainte Béga fut transféré solennellement dans la célèbre abbaye de Withby (1), fondée par sainte Hilda, tour à tour disciple et maîtresse de notre Sainte. Le culte de la vierge irlandaise devint dès lors populaire en Angleterre, en Irlande et même sur le continent, grâce aux nombreuses faveurs obtenues par son intercession. Le Bréviaire d'Aberdon raconte même, qu'un Français de la ville de Chartres entreprit un pèlerinage au tombeau de sainte Béga, avec ses deux fils, l'un muet, l'autre infirme, et eut la joie de les voir guéris tous les deux par la protection de la Sainte.

Dans le diocèse d'Aberdon, la fête de la servante de Dieu était transférée jusqu'au 31 octobre; dans l'office de ce jour, on récitait l'oraison suivante :

Prière.

O Dieu, qui êtes le gardien de la pureté de toutes les vierges, daignez écouter les prières que votre bienheureuse vierge Béga vous adresse pour nous, et préservez vos fidèles serviteurs du feu des passions. Par Jésus-Christ Notre-Seigneur. Ainsi soit-il.

---

(1) Appelée d'abord Streaneshalch.

LE BIENHEUREUX GENTIL DE MATÉLICA

DE L'ORDRE DE SAINT-FRANÇOIS, MISSIONNAIRE ET MARTYR EN ORIENT

Fête le 5 septembre.

PRIÈRE ET PRÉDICATIONS

Matélica est une petite ville de la Marche d'Ancône, en Italie. C'est là que naquit, à la fin du XIIIe siècle, le bienheureux Gentil.

Sa famille était l'une des plus nobles et des plus chrétiennes de la cité.

Après une enfance tout embaumée des parfums de l'innocence et de la piété, le jeune homme quitta sa chère famille pour se consacrer à Dieu dans l'Ordre de Saint-François.

Son noviciat terminé, il étudia avec succès la théologie, reçut le sacerdoce et, tout pénétré encore du religieux enthousiasme dont l'ordination avait embrasé son âme, il fut envoyé au couvent du Mont Alverne. C'est la montagne si célèbre dans les annales de l'Ordre franciscain, où le bienheureux patriarche d'Assise a reçu les stigmates de Jésus crucifié.

Dans cette solitude où tout lui rappelait les vertus de son séraphique Père, Gentil s'appliqua avec un zèle indicible à marcher sur ses traces.

Il parlait peu, mais il priait beaucoup.

Il consacrait à l'oraison plusieurs heures du jour. Une bonne partie de ses nuits se passait en adoration et en contemplation aux pieds du Très Saint-Sacrement. Comme saint François, il méditait avec amour les souffrances de notre divin Sauveur.

Il ne tarda pas à devenir un religieux parfait ; et deux fois ses frères, confiants dans son mérite, se rangèrent sous son obéissance, en le choisissant pour gardien du couvent. Pendant tout le temps qu'il fut supérieur, il fit fleurir l'observance de la Règle dans sa perfection.

Son zèle apostolique, sans cesse ranimé au feu de la prière, ne se renfermait pas dans l'enceinte du couvent ; il ne manquait aucune occasion d'annoncer la parole de Dieu aux populations de la contrée, et les fidèles étaient toujours avides de l'entendre.

Son éloquence douce, simple, persuasive, pénétrante, portait jusque dans les cœurs ces traits enflammés, qu'il puisait lui-même dans l'oraison, pendant ses communications intimes avec Dieu.

Ses vertus, son dévouement, ses miracles, donnaient une grande autorité à ses paroles. Ses prédications convertirent un grand nombre de pécheurs et ranimèrent la ferveur dans des multitudes d'âmes tièdes.

LE MISSIONNAIRE — LES ADIEUX — L'APOTRE SÈME DANS LA DOULEUR ET MOISSONNE DANS LA JOIE

Après avoir évangélisé divers diocèses d'Italie, le P. Gentil sollicita l'honneur de porter la foi chez les infidèles, heureux d'y verser son sang pour Jésus-Christ, s'il plaisait à Dieu de lui faire cette grâce. Ses supérieurs lui accordèrent ce qu'il souhaitait, et il reçut son obédience pour l'Orient.

Avant de partir, il vint dire adieu à son père. Le bon vieillard, déjà brisé par l'âge et l'infirmité, fondit en larmes et se plaignit avec amertume : « Eh ! quoi, mon cher fils, dit-il, vous ne » voulez donc pas rester pour fermer les yeux à » votre père et le déposer dans la tombe ? — Mon » père, répondit Gentil, vivement ému lui-même, » je vous promets devant Dieu de revenir vous » assister à vos derniers instants et vous rendre » les derniers devoirs. »

Consolé par cette promesse, le vieillard bénit son fils, l'embrassa et le laissa partir.

Le missionnaire s'embarqua pour l'Egypte. Après un séjour de quelque temps dans ce vieux pays des Pharaons, il passa en Palestine et accomplit avec une grande piété le pèlerinage de Jérusalem. Il annonçait la parole de Dieu, autant qu'il le pouvait ; mais la grande difficulté qu'il éprouvait dans l'étude de la langue arabe, ajoutait un empêchement considérable aux nombreux obstacles qu'il rencontrait sans cesse.

Il s'avança néanmoins jusqu'en Perse, annonçant intrépidement la religion de Jésus-Christ. Mais tant de fatigues semblaient stériles.

Encore incapable de s'exprimer clairement en arabe, il eût fallu qu'il pût parler aussi le persan.

Il finit par croire l'entreprise au-dessus de ses forces, et songeait à revenir en Europe.

Mais Dieu, qui suscite des apôtres quand il lui plaît, ne voulait pas laisser sans fruits les prières et les héroïques efforts de son serviteur. Après une si rude épreuve, Notre-Seigneur apparut un jour au missionnaire découragé et lui dit, comme autrefois au prophète : « Voici que j'ai placé ma parole sur tes lèvres, partout où je t'enverrai, tu iras ; et tout ce que je t'aurai révélé, tu le diras de ma part à ces nations infidèles. »

Au même instant, le Bienheureux fut rempli de l'Esprit-Saint, il reçut le don des langues et commença à s'exprimer en arabe et en persan aussi facilement qu'en italien, sa langue maternelle.

Il recommença donc ses prédications avec une ardeur digne des premiers apôtres, et, à partir de ce jour, les conversions qu'il opéra furent merveilleuses.

On estime qu'il baptisa environ quinze mille infidèles ou juifs.

Impossible de ne pas voir dans ce résultat une intervention miraculeuse de la grâce, quand on sait combien il est difficile d'amener à la vérité les fils d'Israël et les sectateurs de Mahomet.

Il faut dire aussi que le saint missionnaire paraissait au milieu des populations, un ange plutôt qu'un homme. Ses jeûnes étaient de tous les jours ; ses vêtements pauvres et rudes ; il ne gardait des aumônes qu'on lui offrait, que le strict nécessaire à sa vie pénitente et distribuait aussitôt tout le reste en aumônes, s'en remettant à la Providence pour le soin de l'avenir.

Les populations avaient en leur apôtre une confiance sans bornes. Si on demandait aux convertis quelle était leur foi, ils disaient, pour toute réponse : « Nous croyons la foi de frère Gentil. »

Fréquemment, Dieu environnait son serviteur de l'éclat des miracles. Plus d'une fois, pendant qu'il prêchait, la foule vit avec admiration des

multitudes d'oiseaux, d'espèces différentes, se rassembler autour de lui, et ces habitants de l'air semblaient l'écouter avec attention, comme leurs frères d'Italie avaient jadis écouté saint François.

Le shah de Perse, ayant fait arrêter et jeter en prison tous les marchands vénitiens, la république de Venise envoya au souverain irrité une ambassade chargée de réclamer les droits de ses nationaux. En chemin, les ambassadeurs eurent la joie de rencontrer le vaillant missionnaire et l'emmenèrent avec eux.

Il leur était difficile de trouver un meilleur interprète et un ami plus sûr.

Mais, nul n'eut autant à se louer de sa compagnie que l'illustre Marco Cornaro, chef de l'ambassade. Tombé malade, le noble Vénitien fut réduit en peu de jours à l'extrémité. Il n'attendait plus que la mort, quand le Père ranima son courage, en lui prédisant que non seulement il guérirait, mais qu'il deviendrait un jour doge de Venise (président de la république).

Les événements justifièrent cette prédiction. Les prières du saint religieux ne furent sans doute pas étrangères à cette guérison.

LE MONT SINAI — TOMBEAU DE SAINTE CATHERINE GENTIL AU CHEVET DE SON PÈRE — MARTYRE

Le missionnaire et l'ambassade vénitienne revinrent ensuite en Palestine vénérer les Lieux Saints, et eurent la piété de pousser leur pèlerinage jusqu'au mont Sinaï, où reposent les reliques de sainte Catherine.

Au cours de ce voyage, le Bienheureux disparut tout à coup, et pendant huit jours on n'eut plus de ses nouvelles. Au bout de ce temps, il reparut au milieu de la caravane, aussi calme que si rien d'extraordinaire ne lui était arrivé.

Cornaro, qui avait été très inquiet à son sujet, le pressa de questions pour savoir où il était allé, et comment il avait pu rejoindre les pèlerins. Le saint religieux finit par lui avouer confidentiellement qu'il avait été en Italie assister son père à ses derniers moments. Il avait présidé les funérailles et pris part ensuite au conseil de famille, pour aider à la pacifique solution des affaires.

De retour en Italie, Cornaro se rendit lui-même à Matélica pour prendre des informations sur le miraculeux voyage de son saint ami. Les habitants lui attestèrent qu'en effet, Gentil avait assisté son vieux père dans sa dernière maladie, et n'avait quitté sa patrie qu'après les funérailles, après être resté huit jours parmi ses concitoyens.

Dieu, sans doute, n'accorde pas un semblable miracle à tous les parents dont le fils est allé au loin, à la conquête des âmes, dans les contrées où la vocation l'appelait; mais que de raisons de penser qu'il remplace cette consolation par d'autres grâces très précieuses. Dieu ne se laisse jamais vaincre en générosité.

Après ce pèlerinage, le saint missionnaire reprit ses courses apostoliques à travers l'empire musulman et remonta jusqu'à Samastro et jusqu'à Trébizonde, sur les rivages de la mer Noire. Puis à travers l'Arménie, il s'avança dans la Perse septentrionale.

Il prêchait dans une ville que le chroniqueur appelle Torizgie, lorsque les Mahométans, furieux de son influence et des conversions qu'il opérait, le massacrèrent, le 5 septembre 1340.

Un riche négociant vénitien, nommé Nicolas Querini, que ses affaires avaient conduit en Perse, racheta à prix d'argent les restes du martyr et les transporta à Venise.

Ces reliques furent déposées avec honneur dans l'église des Frères Mineurs Conventuels; elles y furent dès lors l'objet d'une vénération, encouragée par de nombreux prodiges.

Le culte immémorial du bienheureux Gentil a été approuvé par Pie VI; sa fête est célébrée le 5 septembre par les Franciscains de l'Observance, par les Franciscains Conventuels et par le clergé de Matélica.

Puisse l'intercession du bienheureux martyr, susciter à l'Eglise de nombreux et saints missionnaires, soit pour l'Orient où l'apostolat est toujours aussi difficile, soit pour les autres contrées du globe, afin que tout l'univers rende gloire à Dieu.

SAINT FAUSTE

ET SES DOUZE COMPAGNONS, MARTYRS

Parmi les saints dont l'Eglise célèbre la mémoire le 6 septembre, les martyrologes grecs et latins citent treize martyrs qui furent immolés pour la foi, dans la ville d'Alexandrie.

C'était au milieu du IIIe siècle, pendant l'effroyable persécution de l'empereur Dèce, ennemi acharné des chrétiens.

Voici les noms de ces héros :

Fauste, prêtre; Bibos ou Abibos, moine et diacre; Denys, lecteur; Cyriaque, acolyte; Andronique, soldat; Théoctiste, matelot; Macaire, fonctionnaire civil; André; Sarapambon, sous-officier; Cyriaque, bourgeois d'Alexandrie; deux sœurs, les vierges Thécla et Andropélagie; Calodota, femme d'un Egyptien nommé Cyrus et qui attendait la naissance d'un fils.

Arrêtés de divers côtés et traînés au tribunal du préfet Valérien, ils confessèrent franchement qu'ils étaient chrétiens.

Mis à la torture, ils persistèrent dans leur foi.

Jetés dans un cachot, tout couverts de plaies, ils ne tardèrent pas à en être retirés et comparurent de nouveau devant leur juge inique.

Celui-ci mit tout en œuvre pour leur persuader d'adorer les idoles. Mais loin de se laisser intimider, ils affirmaient hautement leur foi en Jésus-Christ notre Sauveur, et montraient par de sages raisons la fausseté des divinités païennes.

Alors le préfet les condamna tous à avoir la tête tranchée.

Ils marchèrent joyeux au supplice, s'encourageant les uns les autres, et tous reçurent la palme du martyre.

Leurs corps restèrent sans vie, mais leurs âmes, confiées aux mains du Christ notre Dieu, ne cessent jamais de prier pour nous, dit le ménologe de l'empereur Basile, nous obtenant force et victoire, pour la gloire de Jésus-Christ, pour lequel ils ont versé leur sang.

E. Petithenry, Imp.-*gérant*, 8, rue François Ier, Paris.

SAINTE REINE, VIERGE ET MARTYRE

Fête le 7 septembre.

SAINT ONESIPHORE, DISCIPLE DE SAINT PAUL

Fête le 6 septembre.



Sur le point d'avoir la tête tranchée, sainte Reine déclare qu'elle aime mieux mourir que de renoncer à Jésus-Christ et annonce au peuple le vrai Dieu.

JEUNESSE DE REINE — L'HUMBLE BERGÈRE
SON ARRESTATION

Alise-Sainte-Reine, l'antique et fameuse Alésia, n'a pas vu dans ses murs que les combats du héros gaulois, Vercingétorix. Sainte Reine soutint dans cette ville une de ces luttes qui font véritablement honneur à l'humanité régénérée dans le sang de son Dieu, et remporta une victoire plus durable que celle de César.

On sait combien fut terrible, malgré son peu de durée, la persécution du farouche Dèce. Le mouve-

ment qu'il lui imprima fut tel que, deux ans après sa mort, les chrétiens etaient encore traqués sur tous les points de l'empire.

A cette époque, en 253 le préfet des Gaules, Olybrius arrivant au pied de la montagne d'Alise, au lieu qu'on appelle aujourd'hui les *Trois-Ormeaux*, aperçut du haut de son char une jeune fille d'une rare beauté. L'infâme gouverneur forme le dessein d'en faire son épouse, et sans autre forme de procès il commande son arrestation.

Originaire d'Alise, née d'un père et d'une mère nobles, mais païens, *Regina* (Reine, tel était le nom de cette jeune fille,) avait été convertie à la foi chrétienne par la nourrice qui lui avait servi de seconde mère. Chassée de la maison par son père, idolâtre fanatique, Reine était retournée auprès de sa nourrice. A son école elle apprit à croître chaque jour dans l'amour de Dieu. D'un recueillement profond, d'une modestie angélique, elle s'éprit bientôt de la beauté céleste du divin Epoux des âmes : un jour elle se jeta à ses genoux et lui donna tout son cœur.

L'humilité, gardienne des autres vertus et surtout de la pureté, n'était pas moins admirable dans cette âme de choix. L'occupation de cette noble patricienne était de conduire aux champs les troupeaux de sa nourrice, qui permettait plutôt cet emploi à sa vertu qu'à sa condition. Elle préférait les charmes de la solitude aux plus charmantes compagnies d'Alise, parce qu'elle y conversait plus à l'aise avec son Dieu. Là, elle avait tout le temps de faire oraison, de s'exciter au mépris d'un monde qui passe pour ne s'attacher qu'aux biens éternels. Elle s'y délectait surtout de la lecture de la vie des martyrs ; l'exemple de ces courageux athlètes de la foi l'enflammait du désir de donner son sang pour son divin Epoux. Ses vœux furent exaucés. Suivant sa pieuse habitude, Reine menait paître ses troupeaux à la campagne, quand Olybrius approchait d'Alise. On la saisit sur un mot du gouverneur. La vierge, qui soupçonne quelque infâme dessein, lève les yeux au ciel et adresse au Seigneur cette ardente prière : « Ah! mon Sauveur! vous êtes l'Epoux des âmes chastes et le protecteur des Vierges ; souffrirez-vous qu'on triomphe de la faiblesse de mon âge! Ne permettez pas qu'on m'enlève un trésor si précieux. Plutôt mourir que de le perdre! Cette mort me rendra doublement votre épouse, et comme vierge et comme martyre. »

PREMIER INTERROGATOIRE — FERMETÉ DE REINE DEUXIÈME INTERROGATOIRE

On emmène la vierge aux pieds d'Olybrius. « Ta race, jeune fille? demande le tyran. — Je suis de race noble. — Ton nom? — Je m'appelle Reine. — Ta profession? — J'adore la Très Sainte Trinité. — Tu portes donc le nom de ce Galiléen ou Nazaréen!... — Oui, je suis chrétienne, et je demande à Jésus-Christ de me regarder et de me protéger comme sa servante. »

Olybrius comprend qu'il perd son temps à essayer plus longtemps de séduire une âme si fermement chrétienne. Aussi va-t-il changer désormais de tactique et tenter par tous les moyens de l'amener à l'apostasie. En attendant, il fait mettre la vierge sous bonne garde, se promettant de l'interroger le lendemain, devant tout le public d'Alise, sans doute dans l'espoir de l'intimider davantage. Il n'y réussit pas.

Le lendemain, à l'aube, Olybrius prend place à son tribunal, et là, en face de ses vaines idoles qu'il vient d'honorer par un sacrifice, en face d'une foule immense accourue à ce spectacle, il mande la courageuse chrétienne et l'interpelle en ces termes : « Jeune fille, adore les dieux, prends pitié de ta vie et de ta beauté que tu t'exposes à perdre sans retour. Ecoute-moi, et je te promets des monceaux d'or et un rang honorable dans ma maison. Mais si tu t'obstines, je n'épargnerai rien pour te torturer ; le fer et le feu sont à ma disposition. — Je suis chrétienne, répondit la Sainte, et je préfère cette qualité, que j'ai reçue au baptême, à toutes celles que la nature et la fortune pourraient me donner. Je suis la servante de Jésus-Christ, et s'il faut signer cette profession de mon sang, je suis prête à souffrir mille morts plutôt que de renier mon Dieu. »

LA PRISON — BARBARIE DU PÈRE DE REINE

L'amour d'Olybrius l'emporta-t-il sur sa cruauté ? Ou bien se flattait-il qu'avec le temps l'épouse de Jésus-Christ changerait de sentiment? On ne sait. Toujours est-il qu'il ne poussa pas plus loin l'interrogatoire et qu'il se contenta de la faire conduire en prison jusqu'à son retour de Germanie où une soudaine incursion de barbares l'appelait au secours des frontières de l'empire.

En l'absence d'Olybrius, son propre père se fait le bourreau de notre Sainte. Il l'enferme dans l'une des tours du château de Grinou (c'est à lui que le gouverneur avait confié le soin d'incarcérer la jeune vierge). La rage incompréhensible de ce père dénaturé n'est pas encore assouvie. Il entoure les flancs de la victime d'une ceinture de fer que ses deux extrémités relient à la muraille. Soutenue de la force d'en haut, l'héroïque chrétienne endure ce supplice avec une patience invincible. Elle n'avait d'autre secours humain qu'un peu de pain et d'eau qu'un chrétien lui apportait en cachette au péril de sa vie.

Enfin on annonce à Alise le retour d'Olybrius. A peine arrivé, il s'informe des dispositions de sa prisonnière. Les nouvelles qu'on lui en donne l'irritent et l'attristent à la fois.

NOUVEL INTERROGATOIRE — TORTURES EFFROYABLES

Il veut pourtant tenter un nouvel assaut, assaut de caresses d'abord, de tortures ensuite. On lui amène donc l'innocente vierge. Olybrius déroule à ses yeux toutes les plus belles promesses que peut faire un amour passionné. A l'entendre, il suffirait à la jeune chrétienne de jeter un grain d'encens dans la cassolette qui brûle devant les statues des dieux pour se voir à l'instant la première dame des Gaules. Inutile effort, Reine demeure inébranlable dans la foi de son Dieu. Sur un mot d'Olybrius, on l'étend sur le chevalet, des bourreaux la flagellent à coups redoublés. La victime, les yeux fixés au ciel, n'a qu'un mot à la bouche: « Seigneur, c'est en vous que j'ai placé toutes mes espérances, et je ne serai pas confondue. » Le sang coule à torrents, la chair vole en

lambeaux. Les assistants, païens pour la plupart, en sont émus jusqu'aux larmes. « De quels honneurs te prives-tu, lui crient quelques-uns; il te suffit d'un oui; immole aux dieux, et tu seras la plus heureuse des femmes ; quelle folie que de perdre une si belle fortune pour soutenir le parti d'un crucifié ! — Mauvais conseillers, mauvais conseils, répliquait la vierge, je ne sacrifierai pas à de vaines idoles de pierre ou de bois. J'adore Jésus-Christ, seul vrai Dieu, qui me remplit de sa force au milieu de mes cruelles souffrances. »

Exaspéré, le préfet ordonne qu'on l'écharpe avec des ongles de fer. L'horreur qu'inspire cette scène de cruauté sauvage arrache de nouvelles larmes aux assistants. Le farouche Olybrius se voile lui-même la face du pan de sa toge, tant le spectacle est écœurant. Mais le calme de la Sainte au milieu de l'émotion générale le pétrifie d'étonnement. « Etrange mystère, s'écrie-t-il, es-tu donc seule à ne pas prendre garde à tes tourments ? Le sang ruisselle de tes membres, ton corps n'est qu'une plaie, et tu t'obstines toujours ! Sacrifie aux dieux, sinon tu n'échapperas pas encore à ces tortures. » Reine semble ne pas même faire attention à ce langage.

AGONIE MORALE — DIEU LA CONSOLE ENFIN
LA COLOMBE

La nuit seule fut capable de mettre un terme à tant de barbarie. Reine est enfermée dans un affreux cachot pour y attendre le lever de l'aurore. A peine introduite dans la prison, la vierge n'a rien tant à cœur que de tomber à genoux et d'attribuer à son divin Epoux la gloire du triomphe qu'elle vient de remporter. En même temps elle lui demande de nouvelles grâces pour continuer la lutte.

Mais, par une permission mystérieuse de Dieu, elle entra dans une agonie semblable à celle de Jésus au jardin des Oliviers. Sans doute que Notre-Seigneur voulait donner à son épouse un trait de ressemblance de plus avec lui. L'obscurité de la prison, la solitude où elle se trouvait, le souvenir des supplices de la veille, la perspective des tortures que le cruel Olybrius lui preparait encore, les douleurs aiguës que lui causaient ses plaies, la frappaient d'abattement. Plus de consolations sensibles de la grâce, plus de joies célestes ; mais une tristesse, un dégoût d'où il lui semblait impossible de sortir. Epreuve inouïe. Elle y résiste cependant, et reste ferme dans son désir d'aimer Jésus-Christ par-dessus toute chose. Dieu est content d'elle ; à la tempête il fait succéder le calme et inonde son âme de consolations d'autant plus grandes que ses peines avaient été plus poignantes. Ravie en extase, elle vit une grande croix qui touchait de la terre au ciel. Au sommet était une colombe d'une blancheur éclatante qui lui dit : « Salut, Reine, vierge dont la prière exhale les plus suaves parfums. La couronne de gloire est prête, Dieu la déposera bientôt sur votre tête. » Pour l'assurer que cette vision n'était pas l'effet de l'illusion, Dieu la guérit instantanément de toutes ses plaies et la remplit d'un courage tel que la Sainte attendit le lever du jour avec une impatience ineffable.

DERNIER INTERROGATOIRE
FERMETÉ DE LA SAINTE — LA COLOMBE APPARAIT ENCORE
CONVERSION DE 800 IDOLATRES

Le lendemain Olybrius la fait comparaître devant son tribunal. Mais il est bien étonné de la revoir en pleine santé. Le feu de la passion se rallume en lui, il la conjure d'adorer les idoles et d'accepter sa main. Nouveaux refus de la part de la vierge, nouvelle barbarie de la part du préfet. « Je méprise vos vaines promesses, répliqua la Sainte. Vous ne vous servez de la religion que comme d'un prétexte pour couvrir vos criminelles convoitises. Mais je vous proteste, encore une fois, que je serai fidèle à mon Dieu, malgré vos tourments, et malgré la mort. » Sa franchise et la fermeté de ce langage mettent le tyran au désespoir. Reine est encore étendue sur le chevalet en forme de croix. On applique sur ses flancs des torches enflammées. Ce supplice semble ne lui faire aucune impression. Elle est si heureuse de se voir crucifiée à l'imitation de son Dieu et de son Epoux, que l'allégresse de son âme rayonne sur son visage. Olybrius, qui s'en aperçoit, la fait jeter dans une cuve d'eau froide, pour voir si cette transition brusque du feu dans l'eau glacée, ne lui enlèvera rien de sa sérénité. Nouveau triomphe de la vierge et de la grâce, nouvelle défaite du tyran. Le corps surnage, et la martyre de louer son Dieu : « Le Seigneur a montré sa puissance, le Seigneur a manifesté sa gloire. Jésus, mon Maître, qui m'avez sauvée tant de fois de la mort, soyez béni dans les siècles des siècles. »

Au même instant, la colombe qui lui était apparue dans la prison chantait dans les airs : « Reine, envole-toi au royaume du Christ ; viens recevoir la couronne que tes combats t'ont méritée. » Plus de huit cents personnes, qui avaient vu cette colombe et entendu sa voix, embrassèrent la foi de Jésus-Christ, dont ce miracle, à la suite de tant d'autres, affirmait assez la divinité aux yeux de tout homme de bonne foi. La conversion de ces idolâtres, pour qui elle avait tant prié durant son martyre, remplit la vierge d'une joie indicible.

DISCOURS DE REINE AUX ASSISTANTS — MORT DE LA SAINTE

Olybrius comprit enfin qu'il n'avait rien à attendre d'une âme si vaillante. Il la condamna à avoir la tête tranchée. Une heure de délai lui est accordée pour se préparer au coup de la mort. Le peuple se transporte en foule à l'endroit destiné à l'exécution. Là notre Sainte demande la permission de parler aux assistants. Elle le fit avec tant de grâce et d'onction, de majesté et de vigueur à la fois que tous les cœurs en furent attendris. On admirait cette jeune et noble patricienne qui affrontait la mort avec l'héroïsme du plus intrépide soldat. Puis, se tournant vers les chrétiens qui l'entouraient, elle les supplia d'employer leurs prières et leurs larmes pour lui obtenir le pardon de ses péchés. Touchante humilité d'une âme qui avait toujours gardé une innocence angélique. Elle les exhorta avec feu à soutenir jusqu'à la mort, s'il le fallait, l'honneur de la seule véritable religion, de cette religion que le Fils de Dieu était venu établir sur la terre en mourant sur une croix pour notre salut. Enfin la

victime tendit le cou au bourreau qui lui trancha la tête, le 7 septembre, l'an de grâce 253.

Les spectateurs virent son âme s'élever au ciel, en compagnie des anges dont elle avait si bien reproduit la pureté dans sa chair virginale.

TRANSLATION DES RELIQUES DE SAINTE REINE AU MONASTÈRE DE FLAVIGNY EN 864

Le corps de sainte Reine fut enseveli par les chrétiens au pied de la montagne d'Alise. On n'oublia pas de déposer dans son cercueil la chaîne qui avait été un des plus rudes instruments de son martyre. Quelques siècles plus tard, un monastère bénédictin se dressait sur cette tombe illustrée par de nombreux miracles Mais les malheurs des temps et plus encore l'avarice de quelques abbés commendataires qui s'approprièrent injustement tout le revenu de cette abbaye, la dépeuplèrent à peu près. La mémoire de sainte Reine s'affaiblit si bien de jour en jour qu'on finit par oublier l'endroit de son tombeau.

Les moines du couvent de Flavigny, qui possédaient des domaines aux environs d'Alise, résolurent de relever le culte d'une si illustre vierge, Leur abbé, Egile, en conféra avec Jonas, évêque d'Autun, qui approuva fort et encouragea son pieux dessein. Après un jeûne préparatoire de trois jours, les moines de Flavigny, précédés de leur abbé et de l'évêque de Dol, Salocon, que Jonas avait prié de le remplacer, se rendent en procession au tombeau présumé de la Sainte. Une colombe, qui vient se reposer en ce même endroit, enlève jusqu'au moindre doute, sur le point du sol qui cache le précieux trésor. Egile creuse lui-même la terre, pendant que ses religieux chantent des psaumes au Seigneur. Enfin le sépulcre apparaît, le corps est là aussi avec son chef, couvert encore de ses cheveux et la chaîne de fer que l'on connaît. Grande joie des spectateurs qui entonnent un *Te Deum* d'actions de grâces.

Dès le lendemain, la sainte dépouille est transportée à Flavigny au milieu d'un grand concours de peuple. On l'ensevelit dans l'église de l'abbaye.

Cette translation se fit l'an 684, sous le règne de Charles le Chauve; et tous les ans, les moines de Flavigny en solennisaient la mémoire, le 22 du mois de mars.

Depuis la révolution française, qui rasa le monastère de Flavigny, le corps de sainte Reine, miraculeusement sauvé de toute profanation, repose aujourd'hui dans la belle église paroissiale de Flavigny. On y conserve aussi la chaîne qu'a illustrée son martyre.

SAINT ONÉSIPHORE, DISCIPLE DE SAINT PAUL

Fête le 6 septembre.

Onésiphore appartenait à une riche famille d'Ephèse, en Asie. Si nous en croyons l'histoire de sainte Thècle, il habitait Iconium au moment où saint Paul vint prêcher dans cette ville, et il lui donna l'hospitalité. C'est sans doute à cette époque qu'il embrassa la foi chrétienne. Ce qui est certain, c'est qu'il devint un des plus généreux et des plus zélés disciples du grand Apôtre, et plus tard, sa charité lui fit rendre d'importants services à son illustre maître, quand celui-ci vint évangéliser la ville d'Ephèse.

Il devint l'imitateur des vertus de saint Paul, qui l'employa utilement à l'œuvre du salut des âmes, et même plusieurs auteurs affirment qu'il l'ordonna évêque de la ville de Colophone en Asie-Mineure. Austère pour lui-même, Onésiphore distribuait ses biens aux pauvres avec une inépuisable charité.

A peine eut-il appris que saint Paul avait été emprisonné une seconde fois à Rome, qu'il s'empressa d'accourir dans la capitale de l'empire romain; après bien des recherches, il découvrit enfin la prison où souffrait l'Apôtre des nations, paya fort cher aux geoliers païens la permission de pénétrer jusqu'à lui et de lui apporter, au péril de sa vie, tous les soulagements en son pouvoir. Saint Paul, en ce moment abandonné de ses autres amis que la peur de la persécution éloignait de lui, fut extrêmement touché du dévouement d'Onésiphore. Et il écrivait à son disciple saint Timothée, évêque d'Ephèse : « Que Dieu comble de ses bienfaits la famille d'Onésiphore; il m'a souvent secouru, et n'a pas eu honte de mes chaînes. Arrivé à Rome, il m'a cherché jusqu'à ce qu'il m'ait trouvé. Que Dieu lui fasse trouver grâce au jour du jugement. Et quelle a été sa générosité pour moi à Ephèse, vous le savez mieux que personne... Saluez Prisca et Aquila et la famille d'Onésiphore. »

Après le martyre de saint Paul, saint Onésiphore retourna en Asie, opéra de nombreuses conversions, et fut arrêté à son tour, avec son serviteur Porphyre, dans la ville de Parion (province de l'Hellespont), où il était allé prêcher l'Evangile. Ils furent tous deux flagellés, et on leur brûla le corps avec des torches ardentes, sans pouvoir leur arracher une parole d'apostasie. Alors les païens les attachèrent à la queue de chevaux indomptés qui les traînèrent à travers les rochers et les épines. Ils expirèrent dans ce supplice, et leurs âmes allèrent rejoindre saint Paul au ciel, où ils règnent avec Jésus-Christ, dans les siècles des siècles.

Imp.-*gérant :* Petithenry, 8, rue François I[er], Paris.

LA NATIVITÉ DE LA TRÈS SAINTE VIERGE MARIE

MÈRE DE DIEU

Fête le 8 septembre.



La Nativité de la Très Sainte Vierge

(D'après Domenico Ghirlandajo. Fresque de l'église Santa Maria Novella, à Florence.)

LA VIERGE PRÉDESTINÉE

Dieu, dans sa bonté et sa miséricorde infinies, ayant résolu l'incarnation de son divin Fils, pour la manifestation de sa gloire et le salut des hommes pécheurs, a déterminé en même temps quelle serait la créature privilégiée qui aurait l'honneur incomparable de devenir sur la terre la Mère de son Fils éternel et bien-aimé. Marie fut choisie d'avance pour cette mission sans égale, elle fut prédestinée à remplir ce rôle sublime au milieu des créatures. Aussi la Trinité Sainte la prévint-elle de tous les dons, de toutes les faveurs et de toutes les grâces de l'âme et du corps, qui devaient la préparer à être la digne Mère de Dieu. Préservée de toute tache originelle par sa Conception Immaculée, elle n'avait pas encore vu la lumière du jour qu'elle était déjà les délices du ciel, et son âme enfantine était un chef-d'œuvre de l'Esprit-Saint.

SAINTE ANNE ET SAINT JOACHIM

Joachim (ou Héli, abréviation hébraïque du même nom), père de la Sainte Vierge, était de la race royale de David. On pense généralement que sainte Anne, sa bienheureuse mère, était de la descendance sacerdotale d'Aaron. C'était les deux plus illustres familles du peuple choisi.

Anne et Joachim, dignes héritiers des anciens patriarches, semblaient avoir réuni en eux-mêmes toutes les vertus de leurs ancêtres, et, non moins que les parents de Jean-Baptiste, ils marchaient sans reproche dans l'observance de tous les commandements du Seigneur.

Mais, nous dit la tradition, après bientôt vingt ans de mariage, ils se trouvaient encore sans enfants, malheur qui remplissait de confusion, chez les Hébreux, et qui leur attira plus d'un mépris. Cette épreuve n'était pourtant pas un châtiment de Dieu, et assurément

nulle famille n'était plus bénie que celle d'où devait naître la plus sainte, la plus digne, la plus bienfaisante, la plus admirable de toutes les créatures, Marie, mère du Rédempteur.

Depuis environ quatre mille ans, l'humanité gémissait sous la tyrannie du péché, de l'erreur et du démon; elle était maintenant suffisamment convaincue de son impuissance et de sa propre faiblesse. Le temps marqué par la Providence pour l'envoi d'un Libérateur approchait, le jour de la naissance de sa bienheureuse Mère ne devait donc pas être éloigné. Mais la nature se sentait impuissante à produire cette merveille, elle semblait attendre l'intervention de la grâce, et comme céder la place au miracle, fruit de la prière persévérante et des bonnes œuvres multipliées.

Sainte Anne et saint Joachim, pleins de confusion et de douleur, mais aussi d'espérance, faisaient trois parts de leurs biens, l'une était distribuée aux pauvres, l'autre donnée au temple de Dieu, ils ne gardaient pour leur usage que la troisième. Ils se retiraient dans la solitude de leurs demeures pour jeûner et prier. Ils promirent à Dieu de lui consacrer l'enfant qu'il leur donnerait. Enfin, nous rapporte la tradition, un ange les avertit l'un et l'autre que leurs supplications étaient exaucées, et, pendant un séjour à Jérusalem, les deux époux surent d'une manière certaine que leurs espérances seraient réalisées bientôt.

NAISSANCE DE MARIE

Quatre villes se disputent l'honneur d'avoir vu naître la Sainte Vierge : Jérusalem et Bethléem en Judée, Nazareth et Séphoris en Galilée; il paraît en effet que ses parents possédaient des biens dans ces diverses villes. Mais, toutes les raisons examinées, il est plus probable qu'elle est née à Jérusalem; cette opinion est d'ailleurs plus conforme aux anciennes traditions.

Ce fut le 8 septembre que naquit cette enfant pleine de grâce, que cette fleur immaculée s'épanouit à la lumière; jour d'allégresse pour les anges qui fêtaient leur Reine, jour de joie pour l'humanité toute entière, qui vit briller en elle l'aurore du salut. On pense que l'ange gardien à qui elle fut confiée, fut l'archange saint Gabriel, le messager de l'Incarnation. Huit jours après sa naissance, ses parents accomplirent pour elle la cérémonie religieuse alors en usage, pour obtenir à l'enfant la rémission du péché originel; Marie, préservée de toute tache et de toute souillure, n'en avait nul besoin, mais elle devait donner en toute chose l'exemple d'une humble obéissance à la loi. Elle reçut le nom de Marie, et ainsi ce nom devint le plus doux, le plus puissant, le plus salutaire après celui de Jésus; en syriaque, il signifie *Souveraine* et en hébreu, *Etoile de la mer*.

Quatre-vingts jours après la naissance de Marie, sa mère se rendit au temple pour se purifier suivant la loi, et y présenta l'enfant que le ciel lui avait donnée. Marie, qui malgré la faiblesse de cet âge, jouissait du parfait usage de sa raison, s'offrit au Seigneur avec une ferveur immense et un complet abandon d'elle-même à tout ce que Dieu voudrait d'elle. Cette âme privilégiée donnait déjà plus de gloire à Dieu par son amour et son adoration que tous les anges ensemble. Sainte Anne revint ensuite chez elle avec son précieux trésor; mais trois ans après, Marie revint au temple pour s'y consacrer au Seigneur, suivant son propre désir et la promesse de ses parents.

BELLES PAROLES DE SAINT ALPHONSE DE LIGUORI

Avant la naissance de Marie, le monde était enseveli dans les ténèbres du péché; avec elle, on vit paraître l'aurore, dit saint Pierre Damien : *Nata Virgine, surrexit aurora.* Aussi, dans les cantiques, est-elle comparée à l'aurore : *Quæ est ista quæ progreditur quasi aurora consurgens?* En effet, de même qu'au lever de l'aurore la terre se réjouit, parce que l'aurore est l'avant courrière du soleil; de même, à la naissance de Marie, le monde entier fut dans la joie, parce qu'elle était l'avant-courrière du Soleil de justice, Jésus-Christ son divin Fils, venu pour nous sauver par sa mort; c'est ce que l'Eglise exprime bien dans ses chants : *Nativitas tua, Dei genitrix Virgo, gaudium annuntiavit universo mundo; ex te enim ortus est sol justitiæ, Christus Deus noster qui... donavit nobis vitam sempiternam.* Ainsi la naissance de Marie nous apporta le remède à nos maux, la consolation et le salut, puisque c'est par Marie que nous avons reçu le Sauveur.

II

Cette jeune enfant étant donc destinée à être la Mère du Verbe éternel, Dieu l'enrichit d'une si grande grâce que, dès sa conception immaculée, sa sainteté surpassa celle de tous les saints et de tous les anges ensemble; car elle reçut une grâce d'un ordre supérieur, correspondant à la dignité de Mère de Dieu.

O sainte enfant! ô pleine de grâce! je vous salue et je vous rends mes hommages, moi qui suis un pauvre pécheur. Vous êtes la bien-aimée de Dieu, l'objet de ses complaisances; ayez pitié de moi, qui me suis rendu par mes péchés, un objet d'horreur et d'abomination à ses yeux. O Vierge pure, vous avez su, dès votre enfance, tellement gagner le cœur de Dieu, qu'il ne vous refuse rien et qu'il fait tout ce que vous lui demandez; je mets donc en vous toutes mes espérances; recommandez-moi à votre Fils et je serai sauvé.

III

En même temps que Marie fut destinée pour Mère à notre Rédempteur, elle fut encore destinée à être médiatrice entre Dieu et les pécheurs. De là, le Docteur angélique dit que Marie reçut une grâce si abondante qu'elle suffit pour sauver tous les hommes; et saint Bernard l'appelle un canal rempli, à la plénitude duquel nous participons tous : *Plenus aquæductus, ut accipiant cæteri de ejus plenitudine.*

O ma Reine! ô Médiatrice des pécheurs! je vous en conjure, faites votre office, intercédez pour moi. Je ne veux point que mes péchés m'empêchent de me confier en vous, auguste Mère de Dieu! non; je me confie en vous, et ma confiance est si grande que, si mon salut était entre mes mains, je le remettrais entièrement dans les vôtres. O Marie! recevez-moi sous votre protection et cela me suffit. (*Gloires de Marie*, tome II. Traduit par le P. Dujardin.)

UNE FÊTE DE LA NATIVITÉ DE MARIE, A CERFROID AU XIII[e] SIÈCLE

Saint Félix de Valois était prieur du couvent de Cerfroid, berceau de l'Ordre des Trinitaires. Peu de temps avant la mort du Bienheureux, pendant la nuit qui précède le 8 septembre, il arriva dans le couvent de Cerfroid, soit par oubli de celui qui avait la charge de sonner, soit par une disposition particulière de la Providence, il arriva, disons-nous, que l'heure de minuit s'écoula, sans qu'on eût entendu le signal qui appelait ordinairement les religieux à la récitation de matines. Cependant, ô excès de l'amour de Dieu et de la tendresse de sa divine Mère! en une fête aussi solennelle, les stalles des religieux ne demeurèrent point vides : Marie, suivie d'un beau cortège d'anges, revêtus, comme elle, de l'habit

blanc de l'Ordre, et portant sur la poitrine la croix bleue et rouge, vint occuper les places du chœur. Les chantres célestes s'étaient distribués en deux groupes, de manière à remplir tout l'espace vide, et à ne laisser inoccupée qu'une seule place, au côté droit de la très Sainte Vierge.

Félix qui, depuis le coucher du soleil, ne s'était point éloigné du lieu où il était à genoux, devant l'image vénérée de sa protectrice, Félix avait entendu le coup de minuit, et sachant imposer des bornes à la ferveur de sa dévotion particulière pour donner à tous l'exemple de la régularité, il s'était dirigé vers le chœur, où il devait présider lui-même à la récitation de l'office divin.

Quel ne fut point alors son étonnement! A peine arrivé à l'entrée du chœur, ou pour mieux dire, à l'entrée de ce petit paradis, il se sentit ébloui par la splendeur d'une vive lumière qui s'échappait de la face de la très Sainte Vierge. Félix reconnut aussitôt la Reine du ciel, et se prosterna humblement à ses pieds pour lui rendre hommage, mais bientôt, sur un signal de Marie, il se leva et alla prendre la place qui lui était réservée; et certes, remarque un de ses historiens, il n'était point trop déplacé, à cause de l'éminente pureté de sa vie, dans cette réunion d'esprits célestes. Alors, Marie commença l'office. A la voix de leur immaculée Souveraine, les anges se hâtèrent de joindre l'harmonie de leurs chants, et entonnèrent l'invitatoire: *Nativitatem Beatæ Mariæ virginis celebremus*, etc.

Le bienheureux Félix chantait avec eux, la joie inondait son âme, de douces larmes coulaient de ses yeux et il se demandait s'il était déjà au ciel ou encore sur la terre. Volontiers, il se fût écrié comme saint Pierre sur le Thabor: « Oh! qu'il fait bon ici! souffrez que nous y fassions notre demeure! » Au reste, ses désirs furent satisfaits, car, après l'office, la très Sainte Vierge daigna lui donner l'assurance que, dans peu de temps, il jouirait dans le paradis de la béatitude éternelle.

Après ces touchants témoignages de sa bonté, Marie se retira avec les anges qui formaient sa cour, laissant le bienheureux Félix plongé dans un si doux ravissement, et une si profonde extase que ses religieux, entrant peu après dans le chœur, trouvèrent leur père tout à fait immobile, et environné d'une auréole de lumière, qui leur fit craindre de s'approcher de lui. La salle était encore remplie d'une très suave odeur, annonçant assez qu'il venait de s'y produire quelque fait extraordinaire. (*Vie de saint Félix de Valois*, par le R. P. Calixte.)

UN TRAIT DE LA MISÉRICORDE DE MARIE

Un jeune homme de Bragance, en Portugal, avait fait partie d'une Association ou petite Congrégation de jeunes gens instituée en l'honneur de la très Sainte Vierge. Mais au bout de quelque temps, désireux de se laisser aller à ses plaisirs et à ses passions, il quitta la Congrégation, ne reparut plus à ses saintes réunions, et s'abandonna à tous les vices. Il n'y trouva point le bonheur qu'il cherchait, mais la honte, la fatigue, la tristesse, la déception, le remords et le désespoir, tellement que, dégoûté de la vie, à charge à lui-même, il résolut d'aller se noyer. Mais avant de se jeter à la rivière, se rappelant l'heureux temps où il servait Marie, il se sentit poussé de lui adresser cette prière: « O Marie! je vous ai servie dans la Congrégation, secourez-moi! » Cette tendre Mère lui apparut aussitôt et lui dit: « Eh bien! que veux-tu faire maintenant? Veux-tu perdre ton âme et ton corps? Va, confesse-toi et retourne à la Congrégation. » Eclairé par cet avis, le jeune débauché rentra en lui-même, remercia sa protectrice et changea de conduite. (*Saint Alphonse de Liguori*, Ibid.)

DÉVOTION DE SAINT PAUL DE LA CROIX

« Saint Paul de la Croix voyant que la Sainte Vierge se montrait si bonne mère pour lui en toute circonstance, s'efforça de son côté de mériter sa bienveillance et de répondre à ses bontés par un amour filial. Après Dieu, c'est à elle qu'il avait voué son cœur.

Tout son désir, sa joie, ses délices, étaient de rendre à cette grande Reine, des hommages qui lui fussent agréables.

Chaque jour il récitait le saint rosaire avec une dévotion extraordinaire, et jamais il ne voulut l'omettre, même sur son lit de mort...

» Chacune des fêtes de la rès Sainte Vierge était pour lui un jour de récollection plus parfaite de piété, de ferveur...

On voit dans une de ses lettres, les beaux sentiments que lui inspirait la fête de la Nativité de la sainte Vierge: « Le grand cœur de Marie enfant, dit-il, est, après le cœur de Jésus, le roi de tous les cœurs; il a aimé et il aime Dieu plus que tout le paradis ensemble, je veux dire plus que tous les anges et les saints passés, présents et futurs. Désirez donc d'aimer Dieu comme le cœur de cette sublime Enfant, et pour cela jetez-vous en esprit dans ce beau cœur et aimez le Souverain Bien par ce cœur très pur, avec l'intention d'exercer toutes les vertus qu'elle a pratiquées. »

Il se préparait par des neuvaines très ferventes aux fêtes de la Présentation de Marie au temple et de sa glorieuse Assomption dans le ciel. Il jeûnait les quarante jours qui précèdent cette dernière fête; il appelait cela le carême de Notre-Dame. » (*Vie de saint Paul de la Croix*, par le vénérable Strambi.)

DÉVOTION DE SAINT PHILIPPE DE NÉRI ENVERS LA SAINTE VIERGE

Ce saint homme aimait trop Jésus pour ne pas aimer son auguste Mère, il en parlait sans cesse, il la portait dans son cœur. « Aimez Marie, disait-il dans ses prédications, elle est après Dieu l'objet le plus aimable, donnez-lui votre confiance, elle est la distributrice de tous les dons du ciel. » Il lui arrivait parfois d'employer la nuit entière à s'entretenir avec elle, et alors il épuisait toutes les formules de la tendresse, jusqu'à l'appeler de ce nom caressant que donnent à leurs mères les petits enfants. Citons les faits, sa dévotion en ressortira mieux que tout ce que j'en pourrais dire.

Dans une maladie qu'il fit à Saint-Jérôme, les symptômes devinrent si alarmants que le médecin, craignant une mort subite, recommanda de ne le laisser seul ni le jour ni la nuit. En conséquence ses disciples vinrent veiller près de lui, les uns après les autres. Antoine Luccio, arrivant un soir pour y passer la nuit, craignit de ne pouvoir supporter l'air étouffant d'une si petite chambre, mais il se trompait, jamais il ne passa une nuit aussi délicieuse; ce fut au point que, quand on sonna l'*Angelus* du matin, il crut que c'était celui du soir. C'est que le saint homme, qui se croyait seul, n'avait cessé de converser d'une manière ravissante avec la divine Marie, comme si elle eût été présente.

Son invocation favorite était celle-ci: « Vierge Marie, Mère de Dieu, priez Jésus pour moi. » « O Vierge et Mère! ces paroles sont courtes, disait-il, mais elles renferment ce qu'il y a de plus honorable à cette grande Reine; c'est pourquoi elle ne peut

manquer d'en être flattée ». Dans cette persuasion, il conseillait à ses disciples de les répéter soixante-trois fois en forme de couronne, ce qu'il faisait lui-même avec autant de ferveur que de confiance. Plusieurs reconnurent par expérience l'efficacité de cette dévotion, notamment dans les tentations contraires à la pureté; c'est pourquoi ils se rendirent cette pratique familière.

Touchée du tendre amour de son fidèle serviteur, Marie ne cessait de le combler de ses bienfaits, ce qui le pénétrait d'une vive reconnaissance; aussi quand il s'agit de décorer les chapelles de l'église qu'il venait de faire bâtir, il voulut que les peintures représentassent les divers mystères de la rédemption, et que dans chacune il y eût une image de son auguste bienfaitrice. « Elle portera bonheur disait-il, à tous ceux qui la contempleront et la prieront : je sais cela par expérience, car toutes les fois que je prie devant celle qui est dans ma chambre mes vœux sont exaucés. » De là est venu l'usage de représenter la divine Marie dans tous les tableaux consacrés à la gloire du saint prêtre.

L'érection du nouveau temple, dont je parlais tout à l'heure, fut marquée par un événement qui mérite d'être rapporté. Pendant qu'on démolissait la vieille église, Antoine Luccio, chargé de surveiller les travaux, fit conserver le toit d'une chapelle de la Sainte Vierge où se trouvait une image miraculeuse et fort vénérée. Son intention, dictée par le respect, était d'attendre que la nouvelle chapelle fût bâtie, pour y transporter cette sainte image avec solennité, comme cela se fit en effet dans la suite. C'était un soir que Luccio donnait cet ordre aux ouvriers. Le lendemain matin, Philippe l'envoya chercher, et lui dit : « Hâtez-vous de faire démolir cette toiture ruineuse que Marie soutient par miracle, pour conserver son image. » Luccio étant allé sur le lieu, vit en effet, que les pièces de bois qui portaient la charpente avaient quitté les murs, et qu'elles se tenaient en l'air. Les ouvriers le virent comme lui et crièrent au miracle. Lorsque l'église fut achevée, le saint homme voulut qu'elle fût dédiée à la Sainte Vierge, afin de demeurer en quelque sorte avec elle sous le même toit, et sans doute aussi pour la rendre plus chère à ses disciples. C'était un de ses désirs les plus ardents, aussi leur disait-il sans cesse : « Soyez dévots à la Mère de Dieu, mes enfants; aimez bien Marie. »

Sa tendresse pour cette auguste Vierge ne lui fit jamais oublier ce qu'il devait aux saints. Il les honorait de tout son cœur, et les invoquait avec autant de ferveur que de confiance; il lisait assidûment leurs vies, et prenait un plaisir singulier, soit à en raconter des traits, soit à les entendre raconter aux autres. Dans les dernières années de sa vie il se les faisait lire pendant plusieurs heures chaque jour. Quoiqu'il les vénérât tous, il avait cependant pour quelques-uns une affection particulière. De ce nombre était sainte Marie-Madeleine, parce qu'il était né la veille de sa fête, et saint Philippe son patron. (*Vie de saint Philippe de Néri*, par l'abbé P*** ancien vicaire général d'Evreux).

MARIE REFUGE DES PÉCHEURS

Le Père Joseph Jorio raconte qu'une femme exerçait un métier coupable, pensant qu'elle ne pourrait pas trouver autrement de quoi vivre. On lui conseilla de se recommander à la Mère de Dieu en récitant le Rosaire. Elle le fit et voilà qu'une nuit, Marie lui apparut et lui dit : « Quitte le péché, pour ce qui regarde ta subsistance, confie-toi en moi, j'y penserai. » Le matin, elle alla se confesser, en renonçant au péché, et la Reine du ciel sut bien pourvoir à ses besoins.

DEUX SERVITEURS DE MARIE

Césaire raconte qu'un Frère convers de l'Ordre de Citeaux ne savait dire autre chose que l'*Ave Maria*, et qu'il le récitait continuellement avec beaucoup de dévotion. Après sa mort, il sortit de l'endroit où il était enterré un arbre sur les feuilles duquel étaient écrits ces mots: *Ave Maria, gratia plena.*

Un écolier avait appris de son maître à répéter souvent ces paroles à la Sainte Vierge: « Je vous salue, Mère de miséricorde! » Au moment de sa mort, il eut le bonheur de voir Marie, qui lui dit : « Mon fils, tu ne me reconnais pas ? je suis cette Mère de miséricorde que tu as tant de fois saluée. » Alors ce pieux enfant de Marie étendit les bras comme pour la suivre, et il expira doucement. (*Saint Alphonse de Liguori.*)



Imp.-*gérant*. E. PETITHENRY, 8, rue François Ier, Paris.

SAINT OMER, APOTRE DE L'ARTOIS

Fête le 9 septembre.



Saint Omer donne la lumière à un enfant aveugle-né, en le baptisant.

NAISSANCE D'OMER — SON ENFANCE

Saint Omer, évêque de Thérouanne en Morinie, vit le jour près de Constance, en la terre du Val d'Or (Gundildal ou Goldenthal, village des environs du lac de Bodensée, en Suisse). Son père, Friulphe, et sa mère, Domitta, nobles et profondément chrétiens, entourèrent des soins les plus affectueux le berceau de leur fils et unique héritier. Sa mère, le prenant sur ses genoux, s'appliquait à lui faire connaître, aimer et bénir Dieu, le maître de tout l'univers. Le petit Omer joignait les mains et adorait pieusement celui que sa mère priait avec tant de ferveur : et de même qu'à la naissance de l'aube on peut facilement prédire si la journée sera nébuleuse ou sereine, ainsi ceux qui voyaient dans le jeune enfant les dispositions de sainteté et de haute vertu que Dieu y avait mises pouvaient facilement présager le futur apôtre de tant d'âmes qu'il devait sauver. En effet, dès sa plus tendre enfance, Omer suçait avec le lait maternel le goût d'une vertu et d'une perfection prématurées; il était la joie de la famille et charmait tout le monde par l'exemple de sa ferveur et de son innocence. « Le premier banc d'école du petit enfant, a dit un grand évêque, c'est le bras de sa mère », et Joseph de Maistre disait aussi : « L'homme sera toute sa vie ce qu'il a été sur les genoux de sa mère. » Ces paroles sont bien vraies pour notre Saint; Domitta, en effet, veillait assidûment sur son fils et ne voulait partager avec personne les premiers

soins d'une éducation qui sera si complète; en pressant le jeune enfant sur son sein, elle ouvrait son cœur à la compassion pour les pauvres et à l'amour des âmes qui ne connaissent pas leur Dieu. Omer, sous de telles impulsions, grandissait en sagesse, en âge et en grâce devant Jésus, son modèle, et devant les hommes.

IL PERSUADE A SON PÈRE DE SE FAIRE MOINE AVEC LUI

Omer était arrivé à l'adolescence, quand il eut la douleur de voir mourir Domitta, sa pieuse mère. Le saint jeune homme profita de cette circonstance pour annoncer à Friulphe qu'il voulait se consacrer entièrement au Seigneur dans la vie religieuse, et suivre généreusement les conseils évangéliques. Le zèle d'apôtre qui dévorait déjà sa jeune âme s'exerça d'abord en cette occasion; il parla avec tant d'éloquence et de chaleur que son père, entraîné à son tour par un attrait invincible vers la sainteté de l'état monastique, résolut de quitter le monde et de suivre son fils. Ils se dépouillèrent donc de leurs biens en faveur des nécessiteux, et, n'ayant alors pour tout avoir que leur amour pour Dieu, ils prirent, joyeux, le chemin du monastère de Luxeuil, en Bourgogne, qui comptait à cette époque 600 religieux, dirigés par saint Eustase.

SAINT OMER, MOINE ET ÉVÊQUE

Saint Eustase, successeur immédiat de saint Colomban, les reçut avec empressement. Sur leur prière, il les admit à la probation, et, pour les débarrasser de tout lien terrestre, surtout de leur mutuel attachement, il les soumit à de rudes épreuves. Les pénitences d'Omer furent effrayantes : il mortifiait ses passions en se roulant dans les ronces comme saint Benoît, il passait des nuits en prière, au milieu des grands froids de la saison, enfin, il acheva de se former à toutes les vertus qui composent l'ensemble d'une âme parfaitement régénérée. Quelque temps après s'être voué à Dieu, Friulphe mourait saintement dans les bras de son fils.

Bientôt la réputation de la haute vertu et de la science d'Omer ne tarda pas à se répandre par toute la France, et parvint jusqu'aux oreilles du roi Dagobert. Celui-ci le tira de sa retraite, pour le placer sur le chandelier de l'Eglise, en le faisant élire évêque de Thérouanne, par les suffrages libres du clergé et du peuple. C'est vers l'an 637 que le Saint fit son entrée apostolique dans le pays qu'il devait ranimer et vivifier par la foi de Jésus-Christ.

TRAVAUX DE SAINT OMER A THÉROUANNE

Omer trouva dans son diocèse une occupation digne du zèle ardent dont son cœur était rempli. Les Morins — c'est ainsi qu'on appelait alors les premiers habitants du pays de Thérouanne, — convertis une première fois par les prédications de saint Victoris et de saint Fuscien, étaient retombés dans l'idolâtrie. Sa parole ne fut pas immédiatement écoutée, mais le Saint ne se laissa pas rebuter par les obstacles : Omer consacra son temps et ses forces à la conversion de son cher peuple; il se fit aider dans cette tâche difficile par trois de ses compatriotes, Bertin, Ebertramme et Mommelin, qui avaient été moines avec lui au monastère de Luxeuil et qui, plus tard, partagèrent encore avec lui les honneurs de la canonisation. Sous l'influence de ces apôtres, la Morinie changea bientôt d'aspect et redevint chrétienne pour toujours. Omer et ses compagnons avaient attaqué avec ardeur le culte des idoles, ils faisaient briller aux yeux de ses populations isolées la lumière de l'Evangile, ils guérissaient les malades, se faisaient les protecteurs des veuves et des orphelins, en un mot, ils ne vivaient pas pour eux-mêmes, mais pour les autres.

Les ténèbres épaisses où les retenait l'ignorance de la vérité se dissipèrent peu à peu dans l'esprit des peuples, on éleva des temples au vrai Dieu sur les ruines des temples païens, et, dès lors, le christianisme était triomphant, et la croix s'élevait radieuse et bienfaisante sur la Morinie.

SAINT OMER A SITHIU

Le bienheureux Omer aimait d'un amour filial et ardent la Très Sainte Vierge Marie et il avait bâti un oratoire en son honneur sur une colline, où s'élève aujourd'hui une église dédiée à saint Mommelin. Il y plaça trois missionnaires, Bertin, Ebertramme et Mommelin, qui s'y construisirent un petit édifice que l'on connaît encore aujourd'hui sous le nom de *vieux monastère*.

Bientôt un grand nombre de disciples vinrent leur demander la permission de partager leur vie de prière et de pénitence. Au bout de quelques années, le couvent était devenu trop petit pour une si grande affluence de religieux, et il fallut songer à créer un autre établissement.

Or, parmi les nouveaux convertis, se trouvait le seigneur Adroald, qui avait donné à saint Omer une de ses terres appelée Sithiu, éloignée d'une lieue environ du *vieux monastère*. Le riche seigneur avait offert ce lieu pour y faire construire un hôpital, mais le pieux Omer estima qu'un monastère serait plus utile que tout autre établissement; il n'eut pas de peine à faire partager son opinion à Adroald. En conséquence, le monastère fut construit en peu de temps avec son église dédiée à saint Pierre, le prince des apôtres : « Joyeux monastère où Omer vivait avec ses moines et y rassemblait les bienheureux pauvres d'esprit et les habitants de la maison de la foi, dont les voix résonnaient chaque jour aux oreilles du Seigneur qui écoute leurs demandes et les exauce. » Adroald, dans une lettre de donation, disait : « A ces causes, je vous donne à vous, mes Pères dans le Christ, dans le territoire de Thérouanne, une terre à moi appartenant, nommée Sithiu, sur le fleuve d'Aa, avec tout ce que lui est inhérent ou adjacent ou qui y a rapport. »

Saint Omer fit bâtir une église en l'honneur de la Sainte Vierge sur la colline voisine, à cent pas du monastère de Sithiu, et qui était spécialement destinée « à la sépulture des moines et à la sienne ». A cet endroit, s'élève maintenant une insigne et magnifique basilique dans laquelle chaque année une foule de pèlerins accourent des confins les plus reculés de l'Artois pour prier sur la tombe d'Omer et vénérer la statue miraculeuse de la Mère de Dieu, honorée sous le vocable de Notre-Dame des Miracles.

PÉNITENCES DU BIENHEUREUX OMER

Le saint moine, avant de vaincre Satan, avait dû se vaincre lui-même; parfois encore il ressentait les atteintes de l'ennemi du salut. Une nuit, tandis qu'il était en prière, des tentations plus terribles que de coutume vinrent l'assaillir : il se frappe la poitrine, gémit, supplie le ciel et cependant ne gagne rien. Il prend alors un moyen extrême, employé par tous les saints en telle occasion : au milieu des ténèbres d'une nuit obscure, il sort subitement du monastère, court à un champ où abondaient les épines et les ronces aiguës, il se dépouille de ses habits, et, sans pitié,

se roule dans les buissons, jusqu'à ce que les désirs charnels soient complètement éteints. Son corps n'était qu'une plaie; il regagna furtivement sa cellule et voulut cacher ce qui lui était arrivé, mais les innombrables gouttes de sang qui perlaient sur ses vêtements eurent bientôt dévoilé le secret.

IL DONNE LA LUMIÈRE A UN ENFANT AVEUGLE-NÉ

Dans le village de Quernes, on le pria de consacrer une chapelle que la générosité du seigneur du lieu avait fait construire. Après la consécration, un envoyé du château vint dire à l'évêque que l'épouse du seigneur de Quernes avait donné le jour à un enfant mâle, mais, hélas! complètement aveugle. Le Saint ordonne de lui apporter le nouveau-né pour le régénérer dans les eaux saintes du Baptême; le seigneur arrive bientôt avec l'enfant privé de la vue, et le présente à l'évêque pour qu'il donne à son âme la lumière dont Dieu avait privé son corps. Cependant, il n'y avait pas d'eau dans ce lieu, Omer frappe la terre de son bâton pastoral et aussitôt une source limpide jaillit à ses pieds et servit à l'administration du Baptême; mais! ô prodige, dès que l'eau eut touché la tête de l'enfant, ses yeux fermés s'ouvrirent, inondés d'une vive lumière. Tout le pays fut au comble de la joie. Un manuscrit de saint Omer dit que « le seigneur de Quernes fut tellement touché qu'il voulut donner à saint Omer la terre de Quernes avec l'église et tout ce qui en dépendait. »

SAINT OMER DANS SES COURSES PASTORALES

C'était un bon pasteur qui courait après ses brebis, et avec les délices du dévouement et les tendresses de l'amour, il chargeait lui-même sur ses épaules les brebis égarées du bercail. Le Saint parcourait les forêts, gravissait les montagnes, suivait les bords des eaux, visitait les ports maritimes, puis revenait au sein des terres, se rendant compte lui-même de l'état des âmes confiées à sa paternelle sollicitude. Renty, Journy, Doudeauville, conservent encore la mémoire du passage de saint Omer, et le fidèle souvenir des visites du grand apôtre des Morins.

Un jour, fatigué de la course qu'il venait de faire, il n'alla pas chercher une couche élégante, mais vint reposer sa tête vénérable au tronc d'un vieux chêne. Les branches s'inclinèrent doucement vers lui, et l'épais feuillage, projetant son ombre sur ses membres bénis, le garantit des rayons du soleil; pendant qu'il goûtait le bienfait d'un sommeil réparateur, le Saint, déjà habitué à converser avec les habitants des cieux, eut une vision : « Peut-être, dit un auteur, cette vision avait pour objet quelque chose qui avait rapport à l'endroit où il se trouvait alors, car, revenu de son repos, il ordonna à ceux qui l'accompagnaient de façonner une croix qu'il baisa et vénéra d'abord et qu'il fixa en terre sous l'arbre même qui lui avait servi d'instrument de repos. »

La nuit suivante, les habitants du lieu (qu'on nomme aujourd'hui Journy, [canton d'Ardres]), virent une blanche lumière entourer cette croix, tandis que tout l'arbre était resplendissant comme une colonne d'or. Depuis, on eut ce lieu en grande vénération, et beaucoup de miracles s'y opérèrent.

COMMENT UN JEUNE MOINE DÉSOBÉISSANT FAIT NAUFRAGE. IL EST DÉLIVRÉ PAR LES MÉRITES ET L'INTERCESSION D'OMER

Un jour, saint Omer était à Boulogne; c'était après l'arrivée de l'image miraculeuse de Marie, qui vint aborder en cette ville privilégiée, fuyant d'autres lieux où la Mère de Dieu n'était pas aimée. Un jeune moine, qui avait accompagné le Saint dans son voyage, vint le trouver et lui demanda d'aller se divertir au voisinage de la mer : « Non, mon fils, lui répondit le Saint, je ne vous le permets pas, il vous serait funeste de sortir aujourd'hui sans moi. » Le clerc méprisa ces avertissements prophétiques, il s'enfuit et courut au rivage. Là, voyant une barque amarrée au bord de l'Elne (la Liane) qui a son embouchure à cet endroit, l'imprudent y monte et détache la corde qui la retient. Tout à coup s'élève un vent violent qui emporte la barque loin du rivage et la jette en pleine mer. L'orage commence à gronder, les éclairs sillonnent la nue, les flots courroucés emportent le gouvernail et les rames, la petite nacelle roule de tous côtés à la merci des vagues et menace mille fois de sombrer. Le jeune moine reconnaît alors le châtiment de sa désobéissance; il fait un acte de contrition et prie Dieu par l'intercession et les mérites du bienheureux Omer de le délivrer de ce pressant danger, car il savait bien que le saint évêque avait été miraculeusement informé de son malheureux sort. La miséricorde divine le conduisit vers la terre des Saxons. Mais, frappé à cette pensée qu'il est dans un pays inconnu, il verse des larmes et réclame de nouveau le secours d'Omer, et, confiant en Dieu, il retourne à sa barque. Dieu envoya un vent léger, et la nacelle, voguant de rechef sur une mer sereine, rentre sans obstacle au même port d'où la violence du vent l'avait fait sortir.

Le jeune moine vint aussitôt se jeter aux pieds d'Omer pour lui demander pardon de sa désobéissance et le remercier de la grâce qu'il avait obtenue par son intercession : « Ne vous avais-je pas défendu de vous éloigner de moi, dit le Saint, mais vous avez méprisé les paroles de votre père. Maintenant que la miséricorde vous a sauvé du péril, je vous ordonne de ne rien dire à personne tant que je vivrai! » Cette fois, le clerc fut fidèle à la recommandation d'Omer, car il ne révéla le miracle qu'après la mort du saint évêque.

UNE GRACE QUE TOUS LES AVEUGLES GUÉRIS NE DEMANDERAIENT PEUT-ÊTRE PAS

Saint Omer, après avoir gouverné pendant trente ans l'Eglise de Thérouanne et dirigé le monastère de Sithiu et d'autres qu'il avait fait bâtir, perdit l'usage de la vue. « Homme de foi et vrai Israélite », selon l'expression du bréviaire de Thérouanne, Omer ne vit pas en cela un malheur, car son œil intérieur était ouvert à la contemplation des choses divines. Il voulut néanmoins assister à la translation du corps de saint Vaast, translation qui se fit vers l'an 667, en présence de saint Aubert, évêque d'Arras, de Lambert, de Tongres et de plusieurs autres saints prélats. Le bienheureux Omer, par les prières de ses saints collègues et par les mérites de saint Vaast, recouvra l'usage de ses yeux. Mais le vénérable vieillard, qui avait déjà goûté combien il était avantageux d'avoir les yeux fermés à toutes les choses de ce monde, pour contempler avec moins de trouble les perfections de la divinité, supplia Dieu et saint Vaast, qu'il lui fut accordé de redevenir aveugle : ses vœux furent exaucés. Heureux état dans lequel, ne pouvant plus voir la lumière corporelle, il contemplait à son aise les beautés du paradis! « Que voulez-vous, disait-il à tous, mon Père céleste sait mieux que moi ce qui me convient. »

MORT DE SAINT OMER

Vers l'an 671, pendant qu'il était en tournée pastorale, Omer fut atteint d'une fièvre dans un lieu nommé Wavrans, à quatre lieues de Sithiu. Il sentit que sa dernière heure approchait, il se fit porter à l'église où, fondant en larmes, il offrit à Dieu l'encens de ses prières, et distribua lui-même aux assistants la communion du corps et du sang du Sauveur. Puis il bénit ses ouailles : « Mes chers enfants, disait-il, vous qui m'avez fait éprouver des douleurs si vives pour vous enfanter à Jésus-Christ, voici que le pasteur à qui vous avez été confiés est sur le point d'entrer dans la voie de ses pères. J'ai semé, j'ai planté partout dans ce vaste diocèse; que vos bonnes œuvres fassent connaître à la postérité que le Seigneur a béni mes travaux. Que l'esprit qui anime cette église naissante ne se corrompe jamais. Je vous embrasse tous dans le sein de Jésus-Christ : la miséricorde du Seigneur est sans bornes; puisse-t-elle m'accorder la grâce de vous voir tous heureux dans l'éternité! » Alors il regagna sa demeure et se mit au lit : la fièvre devint plus ardente et les souffrances plus aiguës, mais le visage du Saint ne perdait rien de la sérénité qu'il avait toujours portée. Enfin, quelques instants après, il croisa ses mains sur sa poitrine en appliquant le crucifix sur son cœur, et, prononçant ces paroles : « Entre vos mains, ô mon Dieu, je remets mon esprit », son âme quittait sa demeure terrestre au milieu des mélodies angéliques, pour aller jouir de la vue du Seigneur. Il s'exhala en ce moment de son corps une odeur si suave, qu'elle surpassait le parfum de l'encens le plus pur, doux symbole des perfections évangéliques et des exemples saints, dont le serviteur de Jésus-Christ avait embaumé les lieux où il avait vécu. Dès que l'on connut son heureux trépas, les peuples accoururent en foule pour prier devant les restes bénis de leur père.

INHUMATION DU CORPS DE SAINT OMER A SITHIU

L'abbé saint Bertin, instruit du décès du bienheureux évêque, par une révélation d'en haut, se rendit immédiatement à Wavrans avec tous ses religieux. Ils prirent le corps du saint apôtre et le conduisirent solennellement à l'église de la Très Sainte Vierge, près Sithiu, où, selon le désir d'Omer, ils l'ensevelirent. Cette inhumation se fit avec un immense concours de peuples, qui chantaient des hymnes et des cantiques, interrompus par mille sanglots. Le deuil était universel, chacun pleurait un ami, un père.

C'est autour du tombeau d'Omer, comme plus tard autour de celui de Bertin, que se forma peu à peu la ville de Saint-Omer, et c'est sur l'emplacement de la petite chapelle de la Vierge que s'éleva la splendide basilique de Notre-Dame des Miracles. — On y vénère encore son tombeau au côté gauche de la nef supérieure.

MIRACLES DE SAINT OMER APRÈS SA MORT

Un grand nombre de miracles s'opérait à son tombeau et fit reconnaître que le crédit dont le Saint avait joui auprès de Dieu durant sa vie, n'avait fait qu'augmenter après sa mort. Des aveugles recouvrèrent la vue en se frottant les yeux avec une huile qui coulait de la tombe d'Omer : des paralytiques se levèrent et des muets purent chanter des hymnes d'actions de grâces, etc., etc..... Un jour, un homme qui habitait non loin de Sithiu, à Clairmarais, avait volé à son voisin un vase d'argent, et il niait toujours avoir commis le vol : « Viens nier ton péché, lui dit le voisin, sur la tombe du saint évêque. — Je ferai tout ce que vous voudrez, » lui répliqua l'autre. Et les voilà en route pour le tombeau de saint Omer. Mais, au milieu du chemin, le propriétaire du vase dit au voleur : « Pourquoi donc aller si loin? Dieu est partout et sait bien tout ce qui est vrai ou faux. Par les vertus et mérites du bienheureux Omer, jure que tu n'as pas commis le vol; lève les mains sur ce temple très saint que nous voyons là-bas, et dis que tu ne détiens pas le vase d'argent, qu'on t'accuse d'avoir volé. » Le voleur, poussé par le démon, lève les mains sur le temple et jure par un affreux mensonge, n'être pas l'auteur du vol. Il n'eut pas plutôt achevé de parler que ses deux yeux se fermèrent à la lumière. Après deux jours d'atroces douleurs, il expira dans le désespoir.

DÉCEPTION D'UN VOLEUR DE RELIQUES

Quelques années plus tard, un abbé de Saint-Quentin, nommé Huguy, essaya d'enlever le corps du bienheureux Omer pour en doter son monastère : il réussit à le sortir de la ville, mais il ne put dépasser le village de Lisbourg, « car tout à coup la bière devint si lourde qu'aucune force humaine ne put l'enlever de terre. » Cet évènement donna lieu à Golquin, évêque de Thérouanne, de venir en toute hâte reprendre les reliques sacrées : à cette occasion, le noble prélat établit une fête qui se célébrait au mois de juin. « Et pour éviter à l'avenir un pareil accident, fut enterré le saint corps en un lieu secret. »

UN CAPTIF EST DÉLIVRÉ DE SES FERS

Un jour, un pauvre captif était conduit en prison : il passait devant l'église de la Vierge où reposait saint Omer. Le prisonnier, confiant, fait une courte mais fervente prière au Saint, pour implorer son secours, et voici que les anneaux de ses chaînes, rivés les uns aux autres, se rompent aussitôt..... Les gardes, par respect pour saint Omer, laissent échapper le coupable qui se convertit sincèrement et termina sa vie dans une pénitence très austère.

CULTE DE SAINT OMER ET SES RELIQUES

Le corps du Bienheureux fut conservé pendant longtemps dans l'église cathédrale de Saint-Omer. Au XVIIe siècle, on voyait encore au monastère de Saint-Bertin le pluvial de saint Omer, espèce de manteau ainsi appelé à cause du capuchon qui se relevait pour protéger contre la pluie.

L'authenticité des reliques fut plusieurs fois reconnue dans l'église Notre-Dame. En 1269, le chef du Saint fut mis à part. Avant la Révolution française, ce chef était renfermé dans un buste très riche, donné par la comtesse Mathilde; il était derrière une grille dont le Chapitre et les échevins avaient chacun une clé. On le descendait aux grandes fêtes avec solennité. Le corps du Saint était exposé sur le grand autel dans une châsse aussi précieuse par la richesse de la matière que par la beauté du travail.

La basilique de Notre-Dame à Saint-Omer possède encore une partie notable des restes du Saint. Un orfèvre qui, pendant la Révolution, acheta le reliquaire de vermeil qui renfermait cette précieuse relique, la remit à des personnes respectables. L'authenticité en fut reconnue le 3 septembre 1803. C'est cette relique qui est à présent renfermée dans un buste représentant un évêque, et que l'on expose aux jours de fête à la vénération publique.

Imp.-gérant, E. PETITHENRY, 8, rue François Ier, Paris.

SAINT NICOLAS DE TOLENTIN

DE L'ORDRE DES ERMITES DE SAINT-AUGUSTIN

Fête le 10 septembre.



LES AMBASSADEURS DE SAINT NICOLAS

Dieu qui crée ses saints pour la gloire éternelle sait sanctifier non seulement leur vieillesse et leur âge mur, mais encore leur naissance.

C'est ainsi qu'il fit à notre bienheureux Père saint Nicolas l'honneur d'envoyer des anges annoncer sa venue en ce monde. Compagnani son père, et Aimée, sa mère, qui vivaient au bourg de Santo-Angelo, dans la marche d'Ancône, pleurèrent longtemps l'infécondité de leur mariage. Grands dévots de saint Nicolas de Myre, ils espéraient, par ses mérites, voir cesser leur opprobre. Un jour ils firent vœu d'aller vénérer ses reliques qui reposaient à Bari, ville du royaume de Naples.

La nuit suivante, un ange leur apparut : « Vos prières sont exaucées, leur dit-il, mais allez au tombeau de saint Nicolas, il vous apprendra qui doit naître de vous. »

SAINT NICOLAS DE MYRE PRÉDIT LES GLOIRES DE SAINT NICOLAS DE TOLENTIN

La joie de cette vision réveille les deux époux. Ils se lèvent aussitôt et rendent grâce au ciel. Confiants dans le message divin, ils donnent leur humble patrimoine à la garde de leurs amis et se mettent en route.

Arrivés à Bari, ils vont avant tout, comme il convient à de pieux pèlerins, faire leurs dévotions au Christ et au seigneur saint Nicolas son serviteur. Tandis qu'ils prient au pied de l'autel, mal-

gré leur ferveur et leur religion, ils s'endorment, vaincus par la fatigue.

Les yeux de leur âme s'ouvrent alors aux choses célestes, et voient saint Nicolas qui leur dit : « Je viens confirmer les paroles que l'ange vous a apportées. Vous aurez bientôt un fils. Appelez-le Nicolas puisque c'est à moi que vous le devrez. Cet enfant réjouira le Seigneur par sa vie de prière et de pénitence. Il sera prêtre et illustrera son nom par de nombreux miracles. Pour vous, regagnez maintenant en paix votre demeure. »

Revenus à eux, Compagnani et Aimée gémissent sur leurs péchés, qui les rendent indignes de tant de grâces, et ils mêlent des pleurs de repentir à leurs élans de reconnaissance et de joie.

Ces deux sentiments luttaient encore dans leur cœur, quand ils revinrent à Santo-Angelo. Leur fils y naquit enfin. Ils le présentèrent au baptême dans un grand sentiment de foi, et le firent appeler Nicolas.

SAINT NICOLAS, MODÈLE DES ENFANTS

Dès ses premières années, Nicolas est appliqué à l'étude. Les femmes immodestes, les compagnons légers lui font horreur. Il fuit leur commerce et s'attache à imiter les vertus qui resplendissent chez les vrais chrétiens. Il attire les pauvres à la maison paternelle, pauvre elle-même, et les sert de ses mains. Son bonheur est ensuite d'assister aux divins offices. A l'église, il écoute la parole de Dieu avec tout le respect d'un homme. Sa dévotion est si profonde, son maintien si religieux, que les fidèles sont persuadés qu'il voit le Christ des yeux du corps. « Si Dieu laisse vivre cet enfant, se disent-ils, ce sera quelque jour un grand saint. »

Ces heureux présages firent, dès lors, recevoir Nicolas parmi les chanoines d'une grande église. Mais, quoiqu'il fût bien jeune encore, son ambition tendait plus haut. Au-dessus de toutes les dignités humaines, il cherchait un état qui pût l'élever à un tel point de vertu que le monde ne fût plus digne de le posséder. Pour s'y préparer, dès sa septième année, il s'imposa trois jours de jeûne par semaine.

UN GRAND EXEMPLE POUR LES ENFANTS ET LEURS PARENTS

Cependant, il y avait, dans le monastère de Santo-Angelo, un prieur dont la parole et la vie faisaient l'édification du peuple. Un jour, la foule écoutait sur la place publique son prédicateur bien-aimé. « N'aimez point le monde, disait celui-ci, n'aimez point le monde, car le monde et ses plaisirs passeront vite pour nous. » Nicolas était parmi les auditeurs. Cette pensée le frappe et jette dans son âme le désir de la vie religieuse.

A peine le prédicateur a-t-il achevé son discours qu'il se met à ses pieds et réclame l'habit de saint Augustin. Mais le Père refuse de recevoir un novice si jeune sans le consentement des siens. Il craignait que le bonheur de l'enfant ne fît le désespoir des parents.

Aimée et Compagnani aimaient trop leur fils pour s'opposer au bien de son âme. Ils s'en séparèrent, en bénissant Dieu qui commençait ainsi à remplir ses promesses.

UN NOVICE FERVENT

Grâce à la paix et au recueillement du cloître, notre Saint passa vite maître en vertu. Il n'avait pas encore douze ans qu'on le donnait comme modèle aux plus anciens religieux. « Il ne vit pas en homme, disait-on, mais en ange. » Nicolas, cependant, s'estimait le dernier de tous. Comme tel il obéissait à chacun de ses frères, et il ne pouvait se défendre d'un spécial attachement pour ceux qui lui procuraient quelque humiliation imprévue. Il ne trouvait jamais ses emplois assez bas et assez pénibles.

Cette précoce sainteté fit déroger aux lois ordinaires. Nicolas put, avant l'âge canonique, prononcer ses vœux solennels de pauvreté, d'obéissance et de très sainte chasteté.

Le jeune profès comprit que la loyauté l'obligeait, devant Dieu comme devant les hommes, à garder des engagements si sacrés. Aussi, sentant qu'il ne pourrait sauvegarder sa pureté qu'au prix des plus rudes sacrifices, il surpassa tous ses frères en austérités

Sa prière, ses jeûnes prolongés, ses cruelles macérations lui donnèrent la victoire. Au milieu des souffles dévorants et empoisonnés de la terre, il conserva, dans toute sa fraîcheur et son éclat, le lys de sa virginité.

Quelquefois on lui demandait s'il était possible à l'homme de repousser tous les assauts de la luxure. Mais il se gardait bien de révéler ses triomphes sur ce point. « C'est Satan qui inspire cette question, pensait-il, pour me faire tomber dans le péché; il voudrait m'embarrasser dans le filet de l'orgueil et de la présomption. »

UNE MESSE VOTIVE DES MORTS LE DIMANCHE

Après avoir reçu les Ordres sacrés, Nicolas passa dans le monastère de Valmane, près de Pise. Plein d'une ardente et constante dévotion, il y célébrait le Saint Sacrifice tous les jours. A l'autel, son visage s'enflammait d'un feu divin, et des larmes d'amour coulaient de ses yeux. Aussi les fidèles s'empressaient à sa messe pour participer à ses prières.

Mais ce n'était point seulement la terre qui venait réclamer les suffrages de notre Saint.

Une nuit il entend des gémissements et des soupirs confus : « Frère Nicolas, serviteur de Dieu, daigne avoir pitié de moi », répétait une voix lamentable. « Mais qui es-tu? » répondit-il. « Je suis l'âme de ce pèlerin d'Aucimum qu'autrefois tu connus. Aujourd'hui, hélas ! je souffre dans les flammes du Purgatoire. Je t'en prie, dis demain la messe des trépassés pour me délivrer de mes peines.

— Que le sang rédempteur se répande sur toi, mais je ne puis me rendre à tes désirs. Demain c'est dimanche, et il ne m'est point permis de changer l'office du jour. De plus, je dois présider au chœur cette semaine, et chanter la messe conventuelle.

— Viens donc, vénérable Père, et vois si tu peux repousser aussi cruellement les supplications des infortunés qui m'envoient. »

Le Bienheureux fut alors transporté dans la solitude qui entourait son couvent. Là, une foule d'enfants, de femmes, d'hommes s'agitaient comme dans une mer de douleur. « Pitié ! pitié pour ceux qui réclament ton secours, s'écrièrent-ils à sa vue. Demain, tu nous délivreras presque tous de nos peines, si tu veux dire la messe pour nous. »

Le Saint fut pris d'une telle compassion qu'il revint à lui. Aussitôt, il se jette à genoux et répand devant Dieu des prières et des larmes abondantes pour le soulagement des âmes du Purgatoire. Dès le matin, il découvre à son supérieur les instances que l'Eglise souffrante a faites auprès de lui; mais il tait sa vision pour se pré-

server de toute marque d'estime particulière.

Néanmoins, il est délivré de toute charge, et pendant toute la semaine, il consacra ses messes, ses oraisons et ses pénitences à la délivrance des défunts.

Le dimanche suivant, l'âme du pèlerin vint remercier Nicolas de lui avoir ouvert le ciel, ainsi qu'à un grand nombre de ses malheureux compagnons.

POUR SUIVRE LE CHRIST IL FAUT SAVOIR PARFOIS HAIR SES PARENTS

Telles furent les prémices de l'apostolat de notre Saint. Il s'apprêtait, par la mortification, à le rendre plus fécond encore dans la suite. Dès l'âge de quinze ans, il s'obligea à une abstinence perpétuelle, à cinq jours de jeûne par semaine. Le cilice ne le quittait jamais. Souvent il y joignait une ceinture de fer, dont les pointes acérées pénétraient ses chairs. Enfin il achevait d'ensanglanter son corps innocent par de fréquentes flagellations.

Pour éteindre la ferveur de Nicolas, le démon voulut se servir de la voix d'un oncle bien-aimé, comme il avait employé les caresses d'Eve pour vaincre et tromper Adam.

Ce parent était abbé d'un monastère voisin. A la vue de son neveu, tout accablé sous le poids de ses austérités, il fut ému d'une compassion mondaine. « Ménage ta jeunesse et ta santé, lui dit-il. Pour moi je ne puis, sans manquer à mon devoir, te laisser t'exténuer davantage; sors de ton Ordre et viens dans le mien. La discipline y est moins rigoureuse et je saurai modérer tes indiscrétions. » La seule pensée de l'apostasie fit frémir le jeune religieux. Plein de haine pour cette perfide amitié, il abandonna son oncle, et courut à l'église s'armer du bouclier de la prière. « Seigneur, s'écriait-il, faites que je marche toujours devant vous ! »

Cependant, vingt jeunes gens, divisés en deux chœurs, l'entourèrent et chantèrent par trois fois : « C'est à Tolentino, c'est à Tolentino, c'est à Tolentino que tu mourras. Persévère dans ta vocation tu y trouveras le salut. » A leur aspect radieux, l'homme de Dieu comprit que c'étaient des anges qu'il avait entendus. Pour se rendre à leur avis, il demanda et obtint de passer dans le couvent de Tolentino.

LA RÉSURRECTION D'UNE PERDRIX

Pour se préparer à la mort qu'il croyait bientôt trouver à Tolentino, le P. Nicolas entra dans une voie encore bien plus étroite que jamais. Il s'interdit l'usage du lait, des œufs, des fruits et des poissons; quelques herbes bouillies faisaient son seul aliment. Ces nouvelles privations le firent tomber dans une grave maladie. Confiant dans le médecin souverain, Notre-Seigneur Jésus-Christ, notre Saint n'en voulait pas voir d'autres. Ses frères, cependant, en firent venir malgré lui. Ces hommes décidèrent que, pour recouvrer la santé, saint Nicolas devait manquer aux promesses qu'il avait faites à Dieu, et manger de la viande.

Sur leur conseil, son supérieur le lui commanda. Mais notre Bienheureux « préférait avoir la mort entre les dents qu'un seul morceau de viande ». Néanmoins, l'obéissance fut inflexible, et le malade dut se soumettre. Il prit une bouchée de viande et refusa le reste en disant : « J'ai rempli l'ordre donné, n'essayez pas davantage de réveiller en moi les appétits de la sensualité. » Une autre fois, cependant, il fut contraint d'accepter une perdrix rôtie. L'infirmier en a déjà coupé un morceau, quand saint Nicolas lève les yeux au ciel et s'écrie : « Mon Dieu, vous connaissez mon cœur. » A ce moment, les deux parties de la perdrix se réunissent, le corps se couvre de plumes, et l'oiseau, après avoir reçu la bénédiction du Père, s'envole du plat et de la chambre, à la vue de tous les assistants. La maladie part en même temps, et le Saint se trouve parfaitement guéri.

LES PETITS PAINS DE SAINT NICOLAS

Il eut, dans la suite, un autre accès si violent qu'il se crut aux portes du tombeau. La crainte des jugements de Dieu vint encore augmenter son mal. Mais la Sainte Vierge, saint Augustin et sainte Monique le rassurèrent dans une apparition.

« Ne craignez point, lui dirent-ils, votre Sauveur vous aime, et nous intercédons pour vous auprès de lui. L'heure de la mort n'est point venue pour vous. Envoyez à la ferme voisine demander un morceau de pain cuit aujourd'hui : trempez-le dans l'eau, mangez-le, et vous recouvrerez la santé. » Nicolas obéit, et il se releva plein de force et de vie.

En mémoire de ce miracle, les Augustins bénissent des petits pains le jour de sa fête. Ceux qui en usent en invoquant le nom de la Vierge Marie et celui de saint Nicolas sont souvent délivrés de leurs maux. On en a fait aussi manger aux animaux pour les préserver des accidents et des épidémies.

VAINES TENTATIVES DU DÉMON

Notre Saint profita du temps qui lui était donné pour monter avec plus d'ardeur le chemin de la sainteté. Le lundi, le mercredi et le samedi, pour l'amour de Notre-Dame, il ne prenait qu'un peu de pain et d'eau. Souvent il se déchirait avec des verges de fer.

Pour le détourner de ces pratiques salutaires, le démon lui mit en pensée que son genre de vie offensait Dieu. « Vous ne le suivez que par orgueil, disait-il, se transformant en ange de lumière. Sachez donc vous contenter de la règle commune, autrement vous vous exténuez, vous devenez inutile au prochain et une charge onéreuse pour tout votre Ordre. » Ces réflexions jetèrent saint Nicolas dans de grandes souffrances, car il ne voulait que se conformer à la volonté divine. Le divin Maître eut pitié de lui. Il vint, pendant le sommeil, dissiper les craintes de son fidèle serviteur, et l'engager à continuer ses mortifications.

A tous ses travaux, l'homme de Dieu joignait une prière incessante. La communauté quittait le chœur le soir après Complies. Quand elle y venait le lendemain, à l'aurore, pour le chant des Matines, elle y retrouvait saint Nicolas encore en oraison. Après l'office, le Bienheureux disait sa messe, avec la piété débordante dont nous avons parlé. Puis il se livrait à l'apostolat : prêchant, confessant, donnant des conseils, faisant germer la vertu. Il reprenait ensuite sa contemplation. Agenouillé dans sa cellule sur une plaque de marbre, il appuyait ses bras sur une autre, afin que le froid de la pierre l'empêchât de s'assoupir.

Or, un soir qu'il était là, plongé dans la méditation, le démon vint renverser et briser la lampe qui l'éclairait. Sans la moindre impatience, le Saint rassemble les morceaux. Dans ses mains, ils se réunissent si étroitement, qu'on n'aurait

pas même cru que la malice infernale les eût un instant séparés. Deux fois encore, l'esprit des ténèbres renouvelle cette persécution, et deux fois encore Nicolas renouvelle le miracle.

Furieux, Satan va se placer sur le toit de la chambre où prie le Bienheureux. Pour le distraire, il imite tour à tour le cri des bêtes les plus farouches: il feint de casser les tuiles, de couper les charpentes et de vouloir renverser le monastère.

Mais tout est en vain. Le fervent religieux reste invinciblement uni à Dieu.

Dans sa rage, Lucifer s'arme d'une massue : il l'accable de coups, le traîne dans le cloître et le laisse tout couvert de blessures et de sang.

DES ROSES AU MOIS DE DÉCEMBRE

Saint Nicolas se releva, mais il demeura boiteux. Malgré cette infirmité, il ne voulut rien diminuer de ses travaux. Comme par le passé, il allait visiter les malades et leur porter les secours corporels et spirituels. Ses paroles étaient alors comme des flèches enflammées, qui réveillaient l'amour divin dans les cœurs. Quand son tour arrivait, il allait humblement, de porte en porte, quêter pour la subsistance de ses frères. Un jour, une pauvre femme lui remit un pain tout entier en disant : « Je n'ai plus de farine que pour en faire un semblable; quand nous l'aurons mangé, nous mourrons. » Emu de cette charité, il supplia le Seigneur de renouveler pour sa bienfaitrice le prodige qu'il avait accompli pour la veuve de Sarepta.

L'homme de Dieu fut exaucé, et la généreuse femme trouva dans son grenier une grande quantité de farine.

Il remplissait aussi la charge d'aumônier du couvent. Il recevait les étrangers comme les envoyés de Dieu. Pour honorer Jésus-Christ, il baisait les pieds et les mains de ceux qui venaient demander l'aumône à la porte de son monastère. Souvent, il allait implorer pour eux la compassion des fidèles, ou il leur partageait ses repas et les restes de la communauté. Au milieu du mois de décembre, son prieur le surprit portant les fruits de ce pieux larcin. « Que cachez-vous sous votre robe? lui dit-il. — Ce sont des fleurs », répondit le vieillard, et en effet, les morceaux de pain étaient devenus autant de roses éclatantes.

On comprit alors que la charité de saint Nicolas était bénie de Dieu, et que, loin de l'appauvrir, il enrichissait le couvent.

UNE ÉTOILE MIRACULEUSE

Une nuit, après une longue oraison, saint Nicolas se jeta un instant sur son lit. Il vit une étoile resplendissante s'élever de Santo-Angelo et venir se reposer à Tolentino, sur l'autel du monastère où il disait habituellement la messe. Une multitude de tout rang et de toute nation venait contempler cet astre mystérieux.

Dans la suite, le même spectacle frappe souvent ses regards. Tout troublé, il en demande l'explication à un de ses frères, homme de grande piété et de grande doctrine.

« C'est la marque de votre sainteté, répondit celui-ci. De Santo-Angelo, où vous êtes né, à l'autel de notre monastère, où vous serez sans doute inhumé, vous avez tracé un sillon lumineux. Les peuples accourront à votre tombeau fécond en miracles.

— Laissez cette pensée, reprit le Bienheureux, car je ne suis, hélas! qu'un serviteur inutile de Jésus-Christ. Je vais demander à Dieu de me révéler le sens de ma vision que vous n'avez pas comprise. »

Quelque temps après, en entrant à l'église, il aperçut devant lui une boule de feu. Elle s'arrêta avec lui à l'autel où tous les jours il disait la messe. Comme ce prodige se renouvelait souvent, il pensa que ce globe enflammé était la figure de celui qu'il avait vu en songe. « Voyons, se dit-il, s'il désigne véritablement le lieu de ma sépulture. » Il va donc s'agenouiller un instant à l'autel, puis il s'éloigne peu à peu, mais l'étoile demeure immobile. Pour obéir à la volonté divine clairement manifestée par là, notre Saint demanda longtemps avant sa mort d'être enseveli sous l'autel où tant de fois il avait immolé l'Agneau divin.

Plus tard, au jour de sa fête, et devant la multitude des pèlerins accourus de toutes parts, l'étoile miraculeuse venait encore briller audessus du tombeau de saint Nicolas.

LES MIRACLES — LE TRIOMPHE

Les dernières années du serviteur de Dieu furent illustrées par de nombreux miracles.

Une jeune femme de Tolentino perdit son premier-né. Elle s'affligea tellement de ce trépas qu'elle en contracta une infirmité. Pendant plusieurs années, elle ne donna jamais le jour qu'à des enfants morts. Dans sa douleur, elle vint se jeter aux pieds du saint vieillard. Celui-ci la bénit, et elle devint, dans la suite, mère d'une famille nombreuse et florissante.

Une autre avait souffert longtemps des yeux. Les soins des hommes n'avaient fait qu'aggraver son mal. Ils l'avaient rendue folle et paralytique. Le Saint posa la main sur la tête de cette malheureuse : il récita pour elle l'oraison dominicale et la guérit ainsi sur-le-champ.

Le signe de la Croix était le remède qu'il employait le plus souvent. Un jeune homme tomba dans le feu. Quand on l'en retira il était complètement aveugle. Le Bienheureux fit le signe de la Croix sur les plaies, et l'infortuné recouvra la vue. C'est de la même manière qu'il délivra un des religieux, ses frères, auquel une chute avait fait contracter une maladie d'entrailles.

Au milieu de ces brillantes récompenses, dont son humilité s'alarmait, notre Saint en avait d'autres plus intimes et plus chères.

Notre-Seigneur le remplissait de consolations spirituelles, et venait même le visiter par des visions. Une nuit, il entendit chanter les anges avec tant d'harmonie et de suavité qu'il s'écria à plusieurs reprises : « Je voudrais mourir pour vivre avec le Christ. »

Son vœu ne tarda pas à se réaliser. Les mauvais traitements que lui avait infligés Satan l'avaient toujours fait souffrir. Mais bientôt il sentit son mal augmenter : il eut besoin de béquilles pour aider sa marche défaillante. Enfin il dut renoncer à tout mouvement, et s'étendre sur un lit. Les malades accouraient à la couche de ce moribond pour y recouvrer la santé.

Après avoir reçu le saint viatique, il entra en extase pendant plusieurs heures. Son visage était rayonnant. Puis il dit : « Jésus-Christ est là, appuyé sur la Vierge, sa Mère, et sur notre père saint Augustin. Il me répète : Courage bon et fidèle serviteur; entre dans la joie du Seigneur. » — Les religieux commencèrent les prières des agonisants. Mais le Saint joignit les mains, jeta un dernier regard sur la croix et s'écria : « Mon Père, je remets mon esprit entre vos mains, » et il rendit l'âme.

Imp.-*gérant*, E. Petithenry, 8, rue François Ier Paris.

SAINT ÉLIE LE SPÉLÉOTE, ABBÉ

Fête le 11 septembre.



Une ourse, avide de miel, venait ravager les ruches du monastère; saint Élie s'avance intrépidement, gronde l'animal sauvage qui baisse la tête et s'enfuit pour ne plus revenir.

SAINT ÉLIE ABANDONNE LA MAISON PATERNELLE

Saint Elie, surnommé le Spéléote, c'est-à-dire l'habitant des cavernes, vint au monde dans la seconde moitié du IXe siècle, à Reggio en Calabre, ancien royaume de Naples. Ses parents, riches et pieux, lui inspirèrent l'amour de la vertu et lui firent donner en même temps une solide éducation.

Vers l'âge de quinze ans, il se rendait un jour à l'église, vêtu d'un habit rouge selon la mode des gens de sa condition ; il rencontra un saint moine qui lui dit d'un air inspiré : « Rejetez cet habit mondain qui ne sert qu'à entraîner aux voluptés coupables ceux qui le portent, prenez le vêtement de salut et la tunique d'incorruptibilité ; prenez sur les épaules le joug du Sauveur et suivez-le : vous parviendrez ainsi à l'héritage des biens éternels auxquels Dieu vous a prédestiné. »

Le jeune homme fit sur ces paroles de sérieuses réflexions. Bien convaincu du néant des choses qui passent, mais ne connaissant aux environs de la ville qu'il habitait aucun monastère où il pût se retirer, il hésita quelque temps sur la voie par laquelle Dieu voulait l'appeler à la perfection. Ne sachant que résoudre, il priait et méditai sans cesse, demandant au Seigneur de nouvelle lumières.

Enfin ses parents lui ayant manifesté leur intention de lui faire épouser prochainement une jeune fille appartenant à une des plus riches familles du pays, Elie se décida à quitter le monde. Il s'ouvrit de son dessein à Léontia sa pieuse mère et lui fit ses adieux ; mais il n'osa pas affronter le spectacle de la douleur de son père, et partit secrètement pour la Sicile avec un jeune parent, tout rempli comme lui, semblait-il, du désir de se consacrer à Dieu pour toujours.

ESSAIS DE VIE RELIGIEUSE

Nos fugitifs ayant heureusement abordé dans l'île, s'établirent aux environs de Messine, sur la montagne où saint Nicon et ses compagnons avaient autrefois souffert le martyre. Il y avait là une église et sans doute d'autres chrétiens voués à la vie religieuse.

Lorsque Pierre, le père de notre Bienheureux, s'aperçut de la disparition de cet enfant bien-aimé, il fut en proie à une douleur poignante.

« Où est mon fils, s'écriait-il? loin de moi il périra sans doute de misère. »

Depuis son enfance, le Saint était en effet infirme d'une main, dont les doigts étaient tombés par suite des mauvais soins d'un médecin ignorant. Or, pendant que le père infortuné se lamentait ainsi, il eut une vision dans laquelle Dieu lui dit : « Ne crains rien, car j'ai fortifié ton fils pour qu'il me serve dans la sainteté. » Consolé par ces paroles, Pierre raconta le fait à son épouse, et tous deux rendirent grâces au Seigneur pour les faveurs qu'il faisait à leur enfant.

Elie était heureux d'avoir tout quitté pour l'amour de Dieu. Mais son compagnon ne tarda pas à succomber à des tentations de découragement, il se dégoûta de son nouveau genre de vie et regagna sa patrie. Son infidélité à sa vocation ne lui porta pas bonheur : quelque temps après il fut massacré par les Sarrasins dans une de leurs fréquentes incursions en Italie.

Après le départ de son ami, Elie quitta aussi la Sicile, mais dans un but tout différent : il se dirigea vers Rome, n'ayant pour toute richesse que l'habit qu'il portait, arrosa de ses larmes le tombeau des saints Apôtres et continua à vivre saintement. Enfermé dans une étroite cellule, souffrant tour à tour du froid et de la chaleur, il affligeait son corps par la faim et la soif, faisait abstinence toute la semaine et ne prenait de nourriture que tous les deux ou trois jours. Son temps se passait tout entier dans la prière et la méditation des Saintes-Ecritures. C'est avec ces armes puissantes qu'il repoussait les assauts réitérés du démon : car pour amollir son courage, le tentateur ne cessait de lui rappeler les douceurs de la vie qu'il menait dans sa famille et les plaisirs de l'étude qu'il avait goûtés dans les écoles.

Pour le soutenir dans la lutte, Dieu lui envoya un saint anachorète nommé Ignace. Celui-ci, admirant la ferveur du jeune homme et ses austérités, l'emmena pour quelque temps chez lui, l'instruisit à fond dans la science de la vie monastique et lui conseilla de retourner dans son pays.

SAINT ÉLIE CHANGE PLUSIEURS FOIS DE RÉSIDENCE

Élie obéit à l'ordre de son directeur, et, revenu en Calabre, se retira près d'une église dédiée à sainte Lucie, voisine de Reggio, sa patrie, où il se mit sous la direction d'un autre saint anachorète, le bienheureux Arsène. Celui-ci, après avoir reconnu la piété de son disciple, lui coupa les cheveux et lui donna l'habit monastique; puis tous deux luttèrent de ferveur dans le jeûne, la contemplation et le travail des mains.

Mais un prêtre des environs ayant gravement lésé leurs droits sur l'église de sainte Lucie et corrompu à prix d'argent le juge devant qui les solitaires avaient porté l'affaire, celui-ci refusa d'écouter leur plainte et les condamna à être battus de verges. Arsène implora l'aide de Dieu. Le juge, saisi d'une horrible maladie, vint réclamer l'intercession des Bienheureux en leur offrant des présents, mais comme son repentir n'était pas sincère, sa prière n'obtint pas d'effet, et il périt après trois jours d'atroces douleurs.

Les deux serviteurs de Dieu, pour éviter de nouveaux embarras, se retirèrent près d'Armi, non loin d'une église dédiée au martyr saint Eustrate, où ils poursuivirent leur carrière de sainteté dans la prière, les veilles et l'austérité. Saint Elie surpassait même souvent son maître ; il faisait jusqu'à trois mille génuflexions par jour pendant le Carême, et restait dix jours sans prendre aucune nourriture. Dieu regardait favorablement ses serviteurs et des prodiges vinrent attester parfois combien il était près d'eux.

Arsène avait souvent supplié un marchand d'esclaves de renoncer à sa cruelle profession, cet homme barbare et cupide refusa toujours. Enfin il mourut, et le solitaire qui était prêtre, tremblant pour le salut de cette âme coupable, se préparait à offrir pour elle le saint Sacrifice, mais un ange vint lui fermer la bouche jusqu'à trois fois. La justice divine voulait sans doute que celui qui n'avait pas eu de miséricorde pour les autres, n'en trouvât pas pour lui-même. Une révélation apprit aussi aux solitaires l'approche d'une invasion sarrasine. Ils quittèrent encore une fois leur chère retraite et se rendirent à Patras où l'évêque et le clergé les accueillirent favorablement. Ils y habitèrent une tour qu'on disait hantée par des fantômes; toutes les apparitions cessèrent dès qu'ils y furent. La femme d'un des principaux habitants du pays étant devenue possédée du démon, les deux Saints obtinrent par leurs prières, qu'elle fût délivrée de la puissance de l'ennemi.

La renommée de leur sainteté ne tarda pas à leur attirer le respect et l'admiration des habitants de la contrée. Elie et Arsène, redoutant l'esprit d'orgueil plus que les hordes barbares, résolurent de fuir encore une fois secrètement. L'évêque les fit poursuivre, on les ramena, et ce n'est que sur leurs vives supplications qu'il leur permit enfin de repartir. Ils revinrent à leur habitation, près d'Armi. Arsène y vécut encore quelque temps, et s'endormit en paix dans le Seigneur.

Après la mort de son bienheureux père, Elie se retira dans un monastère fondé par saint Elie le Jeune, et y fut un modèle de vertus religieuses. Mais bientôt, préférant le genre de vie qu'il avait mené jusque-là, il alla rejoindre un anachorète nommé Cosmas, réfugié dans une grotte solitaire avec un seul disciple. Le bruit de la sainteté des pieux ermites s'étant répandu dans tout le pays, une foule d'hommes de toute condition accourut à leur solitude pour les voir, leur apporter de larges aumônes et partager leur vie. Cosmas supportait avec peine le tumulte occasionné par ces nombreux visiteurs; il apprit en outre par révélation qu'un grand monastère ne tarderait pas à s'élever en cet endroit. Il prit alors congé d'Elie, qui s'efforça en vain de le retenir; et, accompagné de son premier disciple, il alla chercher ailleurs le silence et un recueillement plus parfait.

SAINT ÉLIE FONDE UN MONASTÈRE

La grotte habitée par Elie n'était pas grande, le solitaire avait consenti à la partager avec un petit nombre de disciples. Mais sans cesse, il s'en présentait de nouveaux qui venaient le supplier de les prendre sous sa direction. Comment repousser ces âmes de bonne volonté qui voulaient fuir les dangers du siècle et travailler à leur salut ? Au reste, Dieu ordonna dans un songe à son serviteur de les accueillir avec charité. Notre Saint choisit donc une caverne dans le voisinage, plus vaste que la première; il bâtit tout auprès une église et un monastère bientôt peuplé.

Il y enseignait à ses moines le mépris des biens terrestres, l'oubli du monde, l'humilité dans l'obéissance, le travail des mains qui convient aux pauvres. Lui-même donnait l'exemple de toutes les vertus monastiques. Il veillait, priant à genoux ou debout sans s'appuyer et restait plusieurs jours de suite sans manger ni boire. Ces mortifications, comme il l'avouait lui-même, avaient fini par

dompter tellement sa chair, qu'il n'en sentait plus aucune rébellion.

Il passait la nuit des fêtes en prière, lisant ou chantant des hymnes, des psaumes, des cantiques spirituels; et toute la journée son visage rayonnait d'un éclat surnaturel.

MIRACLES OPÉRÉS PAR SAINT ÉLIE

Dieu manifesta la sainteté de son serviteur par le don des miracles et de prophétie. Les animaux féroces, la maladie, les démons, tout obéit aux prières puissantes du pieux abbé; nous devons rapporter les principaux de ces faits miraculeux, tels que les raconte l'historien de sa vie, qui les avait recueillis de la bouche de témoins oculaires.

On le vit multiplier abondamment une petite quantité de vin, et une autre fois changer l'eau en vin par un seul signe de croix, en disant à ses disciples : Le Christ est toujours le Seigneur.

Un de ses religieux coupait un jour un arbre sur le bord d'un effrayant précipice : en tombant, l'arbre accrocha son vêtement et l'entraîna dans sa chute. Mais Elie aperçut l'accident et se mit aussitôt en prière. Le moine remonta sain et sauf.

Une autre fois, Elie avait envoyé un religieux porter du vin, dans un monastère voisin : au lieu d'obéir, le commissionnaire en distribua à des amis la plus grande partie. A son retour au monastère, il fut attaqué par un ours qui lui fit à la tête d'horribles blessures et le laissa demi-mort. Elie connut surnaturellement la cause de cet accident, qui était une punition de Dieu, fit de vifs reproches au religieux désobéissant ; mais ensuite il le guérit complètement en quelques jours par la vertu seule du signe de la croix.

Sa charité s'étendait jusqu'aux animaux : il guérit un cheval en l'aspergeant d'eau bénite. Les bêtes féroces obéissaient à sa voix. Une ourse venait fréquemment dévorer le miel des ruches élevées près du monastère ; averti un jour de l'approche de la terrible voleuse, notre Saint s'avance vers elle, la gronde de sa gourmandise et lui commande de se retirer. L'animal paraît comprendre, incline la tête jusqu'à terre, et, dit naïvement l'hagiographe, s'en retourne d'un air confus.

Saint Elie jouissait également d'un pouvoir absolu sur les esprits infernaux. Lorsqu'il résolut de fonder son monastère, il mit d'abord en fuite une nombreuse troupe de ces démons qui semblaient avoir élu leur demeure dans la grande grotte dont nous avons parlé. Il délivra aussi beaucoup de possédés: un moine dont le démon s'était emparé parce qu'il était sorti du couvent sans la permission de son supérieur; un jeune homme réduit à la dernière extrémité; un prêtre qui s'était occupé de magie et qu'il guérit après une nuit passée en prières. Un riche habitant des environs, également possédé par le démon, vint consulter le Saint qui lui promit sa délivrance; cet homme, n'ajoutant pas trop confiance à ses paroles, s'embarqua pour Palerme où il voulait consulter des médecins; mais Elie le sauva malgré lui. La nuit, le possédé eut un songe pendant lequel il vit le saint abbé le délivrer de son ennemi; en effet, à son réveil, il se trouva parfaitement tranquille.

Voici deux faits non moins étonnants. Un postulant, non encore revêtu de l'habit religieux, était violemment tenté de quitter le monastère pour rentrer dans le monde. L'abbé, à qui il découvrit la tentation, le fortifia dans sa résolution de se consacrer à Dieu, lui assurant qu'il était là dans sa véritable vocation. Le jeune homme s'obstina à vouloir partir, mais il fut tout à coup saisi d'une terrible maladie qui mit immédiatement sa vie en danger. Il comprit que Dieu le punissait de son manque de foi et eut recours à son bienheureux Père, qui le guérit subitement en lui donnant l'habit monastique.

Une fois les Sarrasins, qui faisaient alors de fréquentes descentes sur les côtes de l'Italie, comme nous avons déjà eu occasion de le signaler, s'approchèrent du monastère, et les religieux se préparaient à la mort, lorsque Elie se mit en prières. Tout à coup, d'épaisses ténèbres et d'horribles précipices environnèrent l'abbaye de toutes parts et la dérobèrent aux regards des féroces pirates. Après leur départ, les environs de l'abbaye reprirent leur aspect habituel.

Saint Elie était pareillement doué du don de prophétie; il annonça à un de ses moines qu'il deviendrait plus tard supérieur du monastère, ce qui se réalisa après sa mort.

Un puissant seigneur de ce pays s'était révolté contre son souverain légitime; Elie essaya par amour de la paix de le ramener à son devoir. Ce fut en vain. Alors il lui prédit une chute prochaine. Les moines furent fort étonnés de ces paroles; ils firent observer à leur abbé la richesse et la puissance de cet homme, la force de ses châteaux et le nombre de ses soldats. Néanmoins le seigneur révolté périt quelques mois après, assassiné par ses domestiques. Elie, qui était assez éloigné du lieu où se passait l'événement, en eut connaissance d'une manière surnaturelle.

Il avait le don des larmes; souvent elles inondaient son visage pendant ses prières à l'église et quand il méditait en silence les Saintes Ecritures.

MORT DE SAINT ÉLIE

Parvenu à un âge avancé, Elie se prépara à la mort en redoublant de zèle dans le service du Seigneur. Depuis longtemps déjà, il s'était creusé un tombeau dans la caverne même qu'il habitait, un peu au-dessous de l'endroit où il reposait la nuit, et il l'arrosait fréquemment de ses larmes, le regardant comme le creuset où son corps d'argile devrait se dissoudre avant de ressusciter incorruptible et immortel. Une vision le prévint que l'heure du repos ne tarderait pas à sonner. Un énorme bloc de rocher, suspendu à la voûte de la caverne, s'en détacha pendant la nuit et roula jusqu'à la porte de la cellule. A cette vue les disciples du Saint comprirent que leur Père, pierre angulaire de la communauté, ne tarderait pas à leur être ravi.

Le bienheureux Elie les réunit et leur adressa cette exhortation : « Je suis vieux, mes fils bien-aimés, et le temps de ma mort est proche. Mourir est le sort de tout homme vivant. Quant à vous, n'abandonnez pas vos brillants débuts dans la vie monastique; ce n'est pas le commencement, mais la fin des bonnes œuvres qui couronne l'ouvrier. Ne souillez pas la sainteté de votre corps par l'intempérance; le chemin qui mène à la vie est étroit et resserré, et l'âme qui vit dans les délices est morte. Soyez diligents et pleins de ferveur dans les prières de la nuit et le chant des psaumes. Accomplissez sans murmure les plus humbles charges du monastère: celui qui sert pour l'amour de Jésus-Christ est plus grand que celui qui est servi. Pratiquez aussi la charité qui est le lien de la perfection; que celui qui aura reçu une injure l'oublie et pardonne à son frère. Soyez heureux de souffrir pendant l'exil de cette vie, vous souvenant que les riches, les puissants, les superbes de ce monde seront à la mort plongés dans un deuil éternel, parce qu'ils auront déjà reçu ici-bas leur récompense, tandis que ceux qui auront traité durement leur corps par le jeûne,

les veilles, le sommeil sur la dure et les autres macérations, ressusciteront dans la gloire, plus brillants que le soleil. L'homme livré aux affections désordonnées n'a ni vu ni entendu ni compris les délices que Dieu réserve à ceux qui l'aiment. »

Enfin, comme il revenait de visiter, selon sa coutume, le glorieux tombeau de saint Elie le Jeune, dont il avait été le disciple et l'ami, et dont il avait si fidèlement imité les vertus, il fut saisi par la maladie, et comprit bientôt que Dieu allait le rappeler à lui. Il donna la tonsure monacale aux derniers venus de ses enfants, les réunit au reste de son troupeau, et se prépara aux derniers combats. Malgré la violence du mal, il ne laissait pas échapper une plainte ; rien ne trahissait sur son visage les souffrances qu'il endurait. Il regardait ses frères avec un visage tranquille et souriant. Bien que son corps fut exténué par d'abondantes pertes de sang, il ne voulut rien changer à sa manière de vivre, et se contenta d'un peu d'orge une fois par jour.

Après vingt-cinq jours de souffrances, supportées avec cette résignation admirable, la mort vint interrompre sur ses lèvres une dernière action de grâces et il s'endormit doucement dans la paix divine. Son visage devint aussitôt resplendissant, et il s'en échappa toute la nuit des rayons lumineux. C'était le onzième jour de septembre. L'évêque diocésain, une foule de prêtres et de laïques étaient présents. Il était âgé de quatre-vingt-seize ans, et en était resté soixante-dix-sept dans la vie religieuse.

Ses enfants passèrent la nuit auprès de ses restes précieux, versant des larmes tout à la fois de joie et de tristesse, et chantant les psaumes des funérailles ; puis ils déposèrent le corps de leur vénéré père dans le tombeau qu'il s'était lui-même creusé dans le roc, comme nous l'avons raconté. Quelques jours après sa mort, le bienheureux apparut en songe à un saint moine de ses disciples, tout resplendissant de la gloire céleste, et lui dit: Mon fils, le Seigneur, roi des armées célestes, a daigné m'introduire dans son palais.

MIRACLES ACCOMPLIS PAR SAINT ÉLIE APRÈS SA MORT

Le Seigneur, qui accomplit des merveilles par ses saints, glorifia le tombeau de son fidèle serviteur par de nombreux prodiges. La vertu du grand thaumaturge lui survivait dans son corps, ses vêtements, les objets qui avaient été à son usage. Ainsi un prêtre, nommé Pierre, renommé lui-même pour sa piété, reçut des moines comme un trésor d'un prix inestimable et un remède souverain à toute espèce de maux, le bâton dont le Saint s'était servi pendant les derniers jours de sa vie mortelle. Il guérit un homme paralysé de tout le corps en déposant sur lui ce bâton et en lui faisant boire un peu d'eau dans laquelle il l'avait trempé. Cette eau fit bien d'autres miracles, car elle rendit la santé à une foule de gens, paralysés, tourmentés de la fièvre, malades de la tête. Le pays tout entier était dans l'étonnement.

A l'aide de l'eau qu'avait touchée la chaussure d'Elie, on vit le diable chassé du corps d'une possédée, la parole donnée à une femme muette de naissance, la santé à une autre privée de sentiment depuis dix-huit jours. L'huile de la lampe qui brûlait au sépulcre du saint abbé servit de même à opérer plusieurs guérisons.

Parmi les faits merveilleux que rapporte l'historien de saint Elie, comme les ayant appris pour la plupart de témoins oculaires, nous en choisirons encore deux, qui eurent lieu peu de temps après sa mort.

Un pieux moine, nommé Jacques, avait une nièce dont l'esprit mauvais s'était emparé. Ne pouvant introduire une femme dans la chapelle bâtie sur le tombeau du Saint, il revêtit la malheureuse d'un habit d'homme, lui fit prendre une coiffure convenable, et la fit entrer avec d'autres visiteurs. La jeune fille passa une partie de la nuit en prières ferventes, puis s'endormit. Le Saint lui apparut alors, revêtu d'un brillant manteau, et lui dit en souriant: « Bien qu'il soit écrit: Voleurs, ne volez plus, vous avez dérobé la grâce de votre guérison. Vous êtes exaucée. » Et lui faisant ouvrir la bouche, il en retira un serpent qu'il tua en le foulant aux pieds. L'énergumène était délivrée et partit le lendemain, rendant grâces à Dieu et à celui dont elle avait reçu un secours si puissant.

Une autre fois on apporta au monastère une toute jeune enfant d'une ville voisine, complètement percluse des pieds et des mains, et ne pouvant se mouvoir qu'en rampant sur le sol. Sa mère, pleine de confiance, la donna au moine Elie qui la déposa sur le tombeau même du Saint et sortit en fermant la porte. En rentrant quelques minutes après, il trouva l'enfant assise à terre d'une façon ordinaire, jouant avec les fleurs du tombeau, la prit par la main pour la relever, et la rendit à sa mère parfaitement guérie. Tous les assistants étaient dans l'admiration de voir s'accomplir ainsi à leurs yeux la prophétie de l'Ecriture Sainte : « Alors le boiteux bondira comme un cerf. »

La fête de saint Elie de Reggio se célèbre le 11 septembre. Il ne faut pas le confondre avec saint Elie le Jeune, dont il fut le disciple, fondateur du monastère de Mélicucca, aussi en Calabre, et dont les religieux de l'Ordre de saint Basile, font la fête le 12 septembre.

Imp.-*gérant :* Petithenry, 8, rue François Ier, Paris.

LA BIENHEUREUSE MARIE-VICTOIRE FORNARI

FONDATRICE DES ANNONCIADES

Fête le 12 septembre.



Sur le point de rendre le dernier soupir, le fils aîné de la bienheureuse Marie-Victoire voit la très sainte Vierge venir le chercher pour le conduire au ciel.

NAISSANCE DE VICTOIRE — MODÈLE DE LA MÈRE CHRÉTIENNE

« L'Esprit de Dieu souffle où il veut, » a dit le Verbe incarné, et nous ne pouvons connaître les ressorts infinis de sa miséricorde qui sait appeler ses élus et ses saints de tous les rangs de la société.

La bienheureuse Victoire Fornari en est une éclatante preuve. Née à Gênes, en l'an 1562, de Jérôme Fornari et de Barbara Vénérosa, Victoire se fit remarquer dès sa plus tendre enfance par son amour pour la retraite et la prière. Elle eut bien voulu consacrer à Dieu sa virginité, mais Notre-Seigneur avait d'autres vues sur sa servante : il voulait la présenter au monde comme le modèle parfait des mères chrétiennes et former sa vertu au milieu des tribulations les plus nombreuses et les plus variées. Elle épousa donc en 1579, un noble gentilhomme, issu lui aussi d'une famille génoise. Dieu bénit cette union et, pendant huit ans, la paix la plus parfaite régna entre les deux époux : ils s'aimaient en Dieu et pour Dieu, n'ayant qu'un cœur et qu'une âme, fréquentant ensemble les sacrements, secourant les pauvres, élevant leurs enfants dans la pratique de toutes les vertus chrétiennes. Les quatre fils et les deux filles que Dieu leur donna en récompense de leurs vertus, vinrent encore accroître leur joie et leur bonheur. A peine venus au monde, la bienheureuse Victoire les prenant dans ses bras, en faisait l'offrande à Notre-Seigneur et à sa sainte mère Notre-Dame, les conjurant de les garder pendant tout le cours de leur vie.

Pour remplir la mission que le ciel lui confiait, notre Sainte dit au monde un complet adieu et résolut de se consacrer tout entière à l'éducation de ses enfants. — « Je serais, disait-elle souvent, la plus vile de toutes les créatures, si je n'entourais des soins les plus dévoués ces tendres fleurs qui doivent orner un jour le parterre du ciel. »

A cette fin, elle choisit dans son palais un oratoire où chaque jour elle assemblait sa petite communauté et la divisait en deux chœurs pour réciter le chapelet et l'office de la Très Sainte Vierge. Elle terminait ce pieux exercice par la lecture d'une vie de saint ou par le chant d'une hymne qu'elle-même avait composée. Jamais ses deux filles ne la quittè-

rent un moment. Leur principale occupation durant le cours de la journée était de confectionner des ornements pour les églises pauvres et de préparer les pains d'autel, nécessaires au saint sacrifice de la messe. La bienheureuse Victoire allumait ainsi dans ces jeunes cœurs une ardente dévotion envers la sainte Eucharistie, et cet amour pour Jésus hostie ne faisait que croître avec l'âge. Lorsqu'elles rencontraient le Saint-Sacrement porté aux malades, elles l'accompagnaient toujours et priaient toutes deux pour le salut de ceux qui allaient recevoir le saint Viatique. — Telle était l'influence de la mère chrétienne sur ses enfants : tous imitaient ses bons exemples, et le foyer domestique devenait un véritable sanctuaire.

LE PETIT ANGE DE LA FAMILLE

C'était un bien grand sujet de joie pour Victoire de contempler autour d'elle cette édifiante famille, sur laquelle Dieu répandait de si abondantes bénédictions. Mais l'heure de la douleur allait sonner, et la Bienheureuse allait entrer dans cette longue voie de souffrance qu'elle devait parcourir jusqu'à sa mort. C'est dans les épreuves que se perfectionnent les grandes âmes, et il faut avoir le courage de suivre Jésus-Christ sur le chemin du Calvaire et de la Croix.

Après neuf ans d'une union bénie de Dieu, Angelo Strata, son fidèle époux, expirait entre ses bras et la laissait inconsolable. — Cette plaie faisait encore saigner son cœur quand une autre survint. — L'aîné de ses enfants, âgé de onze ans, tomba dans une grave maladie qui le conduisit en quelques jours aux portes du tombeau : il échappa pourtant à la mort, mais ce ne fut que pour commencer un douloureux martyre, qui dura cinq ans. Au milieu de ses atroces souffrances, le petit ange fut toujours d'une héroïque résignation ; jamais une plainte ne sortit de sa bouche, et jamais non plus le sourire n'abandonna ses lèvres. Son corps, couvert de plaies et d'ulcères, annonçait cependant une fin prochaine : la mère désolée entrevoyait déjà ce douloureux moment. Enfin, l'enfant se voyant sur le point de monter au ciel, au milieu des chœurs des anges qui venaient le visiter, demanda à recevoir une dernière fois le Seigneur auquel il allait être bientôt uni. Quand il le posséda dans sa poitrine, son visage parut brillant d'une joie céleste, son front devint plus radieux encore, et d'une voix douce il dit à la Bienheureuse : « Mère, ne voyez-vous pas la reine du ciel, Notre-Dame, que jadis vous m'avez donnée pour gardienne? La voici qui descend du ciel, éclatante de beauté, environnée des esprits bienheureux. Voyez, voyez, mère, elle veut me conduire au paradis. » — En disant ces mots, l'heureux enfant croisa ses petits bras sur sa poitrine : un dernier sourire effleura ses lèvres, et son âme innocente partit d'un vol rapide pour le séjour des éternelles joies. — On croirait voir le petit Évangélista prenant son essor vers le ciel et faisant ses adieux suprêmes à sa mère sainte Françoise Romaine, dont la bienheureuse Victoire fut du reste une fidèle imitatrice.

L'IMAGE MIRACULEUSE

Malgré le spectacle d'une si sainte mort, Victoire n'en demeura pas moins écrasée sous le poids de sa douleur. Elle pleurait chaque jour son fidèle époux, ravi si tôt à son affection, et qui l'avait laissée en mourant à la tête d'une nombreuse famille. Or un jour elle versait d'abondantes larmes, devant une image de la Sainte-Famille qu'elle avait en grande vénération ; elle tomba à genoux, et, les mains levées vers Marie : « Vierge sainte et compatissante, s'écria-t-elle, acceptez comme vôtres ces petits enfants que je vous présente : adoptez-les pour vos fils, car ils n'ont plus de père, et bientôt peut-être, ils n'auront plus de mère. »

Le cœur de la sainte Vierge ne put résister à cette foi si vive et si confiante. Du fond du tableau, cette bonne Mère étendit son bras, en signe de protection, et d'une voix douce : « Victoire, ma fille, dit-elle, aie bon courage, et cesse de t'affliger ainsi : tes enfants sont désormais les miens : je serai leur mère partout. Pour toi, n'aie plus d'autre souci que d'aimer Dieu de toute ton âme. »

VICTOIRE VOIT SES CINQ ENFANTS EMBRASSER LA VIE RELIGIEUSE

La promesse de la très sainte Vierge ne tarda point à se réaliser. La mort de leur frère, dont nous avons vu les admirables détails, produisit sur les enfants de la Bienheureuse une impression que le temps ne fit que raviver. Plusieurs d'entre eux conçurent aussitôt le désir de se donner tout entiers à Dieu, afin de gagner plus sûrement le ciel. Victoire en mère vraiment chrétienne, prit soin de développer dans ceux-ci cette généreuse disposition, et elle sut par ses bons conseils la faire naître au cœur des plus jeunes. Les résultats furent merveilleux. Ses deux filles entrèrent au cloître où elles vécurent et moururent saintement. L'une d'elles, près d'expirer, fit chanter le « *Te Deum* » pour remercier Notre-Seigneur des grâces dont il l'avait comblée et spécialement de celle qu'il lui faisait de mourir dans son amour.

Les trois fils prirent de même l'habit religieux dans l'Ordre des Minimes. Les parents de la Bienheureuse eussent désiré que l'aîné, au moins, demeurât dans le monde pour perpétuer un nom illustre ; mais cette héroïque mère leur répondit : « Puis-je me plaindre à Dieu de ce qu'il reprend ce qui lui appartient? N'est-ce pas plutôt un sujet de réjouissance? Et quel plus grand bonheur pouvais-je désirer? » — Tous trois furent dignes de leurs sœurs et de leur mère : ils furent de fervents religieux et embaumèrent du parfum de leurs vertus le couvent qui les abrita.

ADIEU AU MONDE

Dieu, qui avait si miséricordieusement béni la famille de Victoire, ne pouvait lui refuser plus longtemps la grâce de se donner tout entière, elle aussi, à son bien-aimé. En conséquence, elle fit vœu de chasteté, et, désireuse d'être fidèle à la recommandation de Marie, elle commença de vivre dans la retraite, où elle n'avait plus de communi-

cations qu'avec Dieu. Toutefois, le besoin d'un directeur habile se fit bientôt sentir à son âme : sur l'avis de deux pieuses dames, ses amies, elle choisit le Père Bernardino Zannoni, jésuite aussi distingué par sa science que par sa vertu. Celui-ci comprit bien vite de quelle âme d'élite Dieu lui avait confié la garde, aussi résolut-il de la mener à la sainteté par la voie la plus droite qui est celle des humiliations.

VERTUS ÉMINENTES DE VICTOIRE — ELLE A DESSEIN DE FONDER UN ORDRE EN L'HONNEUR DE LA TRÈS SAINTE VIERGE

Victoire se soumit humblement à la direction du Père Bernardino, et poussa même son obéissance jusqu'à l'héroïsme. Elle abandonna ses vêtements somptueux et ses meubles brillants pour vivre dans la plus parfaite simplicité. Un petit lit, un crucifix et quelques pieuses images, tel était tout l'ameublement de sa chambre. Mais en se détachant ainsi des créatures, elle s'unissait chaque jour plus intimement à Dieu, par l'oraison continuelle, et surtout par la communion fréquente. Elle apportait à la sainte table un cœur si brûlant d'amour, qu'on la vit, à plusieurs reprises, toute tremblante à la pensée que son bien-aimé venait habiter dans sa poitrine. Ces tremblements étaient quelquefois tels qu'on la croyait atteinte de quelque grave maladie.

Mais Victoire ne s'en tenait pas là, elle avait encore à l'égard du prochain la plus délicate charité. Les pauvres surtout étaient l'objet de ses généreuses aumônes, et il n'était pas rare de la rencontrer dans les réduits les plus infects, distribuant aux malades et aux pauvres honteux le pain qui soutient le corps et la parole qui vivifie l'âme. Elle avait un soin non moins exquis des jeunes filles que leur faiblesse et leur indigence exposaient davantage aux coups de la séduction.

Toutefois, au milieu de ces œuvres saintes, une voix se faisait entendre souvent. Son amour pour la très sainte Vierge lui inspirait depuis longtemps le désir de fonder un Ordre où la Reine du Ciel serait particulièrement honorée. Cette pensée lui revenait sans cesse à l'esprit; mais les difficultés lui paraissaient si insurmontables qu'elle regardait ses projets comme des « *châteaux en l'air* », : ce sont les paroles dont elle se servait.

ORIGINE DES ANNONCIADES-CÉLESTES

Cependant, elle exposa son dessein au Père Zannoni qui l'approuva, s'engageant même à rédiger les statuts, en temps opportun. L'archevêque de Gênes, Mgr Spinola, l'aida aussi de ses conseils et de ses encouragements. Mais Victoire ne recevait pas de partout les mêmes adhésions : elle se vit combattue par sa propre sœur et par deux de ses enfants qui taxaient son entreprise de téméraire. Son immense confiance en Marie pouvait seule triompher de tous ces obstacles : c'est ce qui eut lieu.

Etienne Centurioni et sa femme, de l'illustre famille des Lomellini, tous deux Génois, vivaient alors à Naples. Souvent suppliés par leurs parents de retourner en leur patrie, ils ne pouvaient s'y résoudre. Ayant donc consulté leur confesseur, frère Léon, enfant de saint François, celui-ci résolut d'interroger Dieu dans la prière. Trois jours s'étaient à peine écoulés, que Centurioni revint de nouveau. Dès qu'il l'aperçut, frère Léon s'écria : « Seigneur Etienne, *sursum corda*, en haut les cœurs ! Dieu vous veut à Gênes; partez sans hésiter, car de votre voyage doit résulter un grand bien. »

Les deux époux obéirent aussitôt et revinrent en leur ville natale. Ils y firent l'un et l'autre le vœu d'entrer en religion, et Mme Centurioni se joignit à la bienheureuse Victoire pour jeter avec elle les fondements de son nouvel Ordre. Cette détermination ayant été annoncée à Centurioni, alors à Naples pour une affaire importante, lui déplût, et il déclara ce projet mal conçu et irréalisable. A cette nouvelle inattendue, Mme Centurioni faillit être ébranlée, mais Victoire sut lui rendre courage par ce simple mot : « Eh ! quoi, ma sœur, n'est-il pas étrange que vous préfériez votre intérêt personnel à la plus grande gloire de Dieu ? »

Dès lors, toute hésitation cessa dans le cœur de Mme Centurioni, elle renonça au projet d'entrer dans un Ordre ancien et promit de se dévouer à la fondation du nouveau monastère. Dieu changea de même le cœur de son mari, qui poussa la complaisance jusqu'à présenter lui-même au Pape Clément VIII les statuts rédigés par le P. Zannoni. Le souverain Pontife fut charmé de cette fondation : il remit l'examen de la Règle à la congrégation des Evêques et Réguliers, qui l'approuva le 15 mars 1604. Ainsi, tous les obstacles étant levés, Victoire, accompagnée de Mme Centurioni et de trois autres postulantes, prit possession du monastère qui reçut dès lors le nom de l'Annonciation de la très sainte Vierge. C'était le 19 juin de la même année. Le 5 août suivant, l'archevêque de Gênes vint y donner l'habit à dix novices parmi lesquelles on remarquait la nièce de la Bienheureuse. Cette dernière ne s'appela depuis ce jour que Sœur Marie de l'Annonciation. L'habit des nouvelles religieuses se composait d'une tunique et d'un scapulaire blancs, avec le manteau bleu. De là leur est venu le nom d'Annonciades-Célestes. Leur règle se distinguait de celle des autres Ordres par une clôture plus sévère, et surtout, par le culte spécial de la très sainte Vierge dont toutes les fêtes devaient être célébrées avec grande pompe.

L'ENFER AUX ABOIS — LE REGARD DE MARIE

On conçoit aisément quelle dut être la rage du démon contre cette famille religieuse destinée à lui ravir tant d'âmes sous la bannière de Marie. C'est ce qui explique toutes les machinations employées pour l'anéantir à sa naissance. La bienheureuse Victoire étant tombée dans une grave maladie, Satan en profita pour semer le désespoir parmi ses compagnes, et leur fit entrevoir la mort de leur fondatrice comme le signal de la ruine du nouvel Institut. Mais Victoire sut bientôt dissiper leurs craintes en les assurant de sa guérison prochaine.

Cependant, Mme Centurioni, en religion sœur Marie-Madeleine, alla recevoir au ciel la récompense de ses héroïques vertus. On craignit qu'après la mort de sa femme, M. Centurioni cessât de protéger le monastère, mais il n'en fut rien.

Le démon eut pourtant l'habileté de faire servir

l'intérêt même qu'il portait aux religieuses à la plus douloureuse épreuve que Victoire eût encore soutenue.

Un jour que ce pieux seigneur réfléchissait à la difficulté de fonder un couvent sans d'anciennes religieuses, déjà expérimentées dans la vie de perfection, il crut bien faire en réunissant le nouvel Ordre à celui des Carmélites déchaussées. La Bienheureuse se rendit presque à ses raisons, quoiqu'une voix intérieure lui reprochât sa faiblesse. Quant à ses compagnes, elles goûtèrent beaucoup la proposition de M. Centurioni, et n'eurent qu'une voix pour l'approuver. Elles allèrent même, sans toutefois demander l'avis de leur supérieure, jusqu'à signer un contrat relatif à l'union. Quelle ne fut pas la douleur de Victoire en apprenant la défection de ses sœurs, et en voyant tous ses desseins ruinés. Sans retard, elle va se jeter aux pieds de la Vierge qu'elle aimait tant : « Bonne mère, lui dit-elle, laisserez-vous ainsi périr cette petite famille instituée pour la gloire de votre nom ? » — Mais Notre-Dame lui répondit d'une voix claire : « Qu'as-tu, ma fille ? pourquoi verser des larmes ? ce monastère est à moi ; c'est moi qui l'ai fondé, et je veux en avoir seule le soin. Sois sans crainte, je mènerai tout à bonne fin. »

L'accomplissement de cette promesse ne se fit pas attendre. Le soir du même jour, les religieuses repentantes vinrent se jeter aux genoux de Victoire et lui demander pardon. M. Centurioni accourut aussi, lui déclarant qu'il renonçait à ses premières idées. Ainsi, un regard de la Vierge, à qui les cœurs obéissent, suffit à dissiper une entreprise qui n'était pas conforme aux desseins de Dieu.

ENCORE L'IMAGE MIRACULEUSE — GUÉRISON D'UNE ÉPILEPTIQUE

Cette image vénérée, devant laquelle la Bienheureuse avait obtenu tant de faveurs, fut dès ce moment l'objet d'un culte, et on l'honora sous le titre de Notre-Dame de la Protection. Les Papes Clément XIII et Clément XIV permirent de célébrer la fête de la Protection de Notre-Dame au rite de seconde classe avec octave. Beaucoup d'autres miracles obtenus par son intercession accrûrent encore la foi des fidèles. Signalons seulement ici la guérison d'une épileptique. Il y avait au couvent une sœur converse qui tombait en des attaques d'épilepsie si violentes que cinq personnes pouvaient à peine la contenir. Victoire l'avait déjà recommandée à la sainte Vierge, mais sans résultat. Un jour, elle se jette au pied de l'image, en disant : « Vierge compatissante, jusques à quand tarderez-vous de m'exaucer ? » Une voix répondit que la grâce était accordée. En effet, dans la suite, la sœur ne ressentit plus aucune douleur.

DERNIÈRES ANNÉES ET MORT BIENHEUREUSE DE VICTOIRE

Les dernières années de Victoire sont marquées par de grandes grâces et de grandes humiliations. Presque continuellement en extase, elle converse avec les anges, sans se laisser distraire par les occupations de la vie commune. D'autre part, elle souffre avec patience et joie les injurieux procédés d'une supérieure qui la soumet à de continuelles humiliations. En effet, après avoir dirigé le monastère pendant six ans, la Bienheureuse fut remplacée dans sa charge par une sœur qui ne faisait aucun cas de son éminente sainteté. Mais jamais on n'entendit un mot de plainte sortir de sa bouche, elle n'avait au contraire que des paroles pleines de douceur et savait toujours excuser sa supérieure. Enfin, vint le jour de sa récompense : Victoire, pleine de vertus et de mérites, s'envola vers son divin Epoux, le vendredi 15 décembre 1617, à l'âge de cinquante-cinq ans. Elle avait prédit longtemps à l'avance l'heure de sa bienheureuse mort.

L'ordre des Annonciades se répandit rapidement en France, en Italie, en Allemagne. En 1631, Louis XIII et Anne d'Autriche firent les premières instances pour la canonisation de la Bienheureuse ; mais le procès subit des retards et ce fut Léon XII qui la béatifia en 1828.

Bienheureuse Victoire, obtenez-nous la patience au milieu des épreuves et la persévérance dans le service de Dieu.

Imp.-gérant : E. Petithenry, 8, rue François Ier, Paris.

SAINT AIMÉ, PRÊTRE ET MOINE

Fête le 13 septembre.



Pour décourager saint Aimé de la vie solitaire, un démon, sous la forme d'un corbeau, renverse la cruche d'eau et enlève le pain qu'on avait portés au pieux ermite pour sa nourriture.

Aimé ou Amé (en latin Amatus) naquit vers l'an 570, dans un faubourg de Grenoble. Héliodore, son père, descendant d'une noble famille romaine, était un chrétien plein de foi qui avait promis d'offrir son fils à Dieu dans un monastère. Quand l'enfant eut dix à douze ans, son père le conduisit à la célèbre abbaye d'Agaune (Saint-Maurice), fondée par le roi saint Sigismond, au lieu du martyre de saint Maurice et de la légion thébéenne. Le petit Aimé y grandit sous le regard de Dieu, loin des dangers du monde, et fit de rapides progrès dans l'étude, en compagnie des autres enfants qu'instruisaient les moines.

Vint l'âge de choisir lui-même sa vocation définitive. Au lieu de regretter le monde, dont son père l'avait éloigné si jeune, Aimé sollicita l'honneur de consacrer à Dieu sa vie toute entière, il fut donc reçu au nombre des moines, prononça ses vœux et fut plus tard élevé au sacerdoce,

Il y avait trente ans que le fils d'Héliodore était arrivé au monastère d'Agaune, et il était devenu un religieux exemplaire dans toutes les vertus de sa vocation, quand il se sentit appelé à une vie plus austère encore et plus uniquement vouée à Dieu. Il se retira dans une grotte de la montagne pour y vivre à la façon des Pères du désert égyptien. « Que faut-il vous envoyer pour votre nourriture ? lui demanda son supérieur. — Du pain d'orge et de l'eau me suffiront, » répondit l'ermite. L'abbé chargea le Frère Bérin de lui porter tous les trois jours du pain et une cruche d'eau. La première fois que le charitable Frère accomplit son office, il posa son fardeau devant la grotte et se retira. Aimé avait voulu prolonger son oraison avant de toucher aux aliments. Le démon sous la figure d'un corbeau renversa la cruche et emporta le pain. « O mon Dieu, dit le nouvel ermite sans s'impatienter, rien n'arrive sans votre permission, je vous remercie de vouloir que je double mon jeûne. » Et il continua sa prière.

On trouva sa grotte trop malsaine, et on voulut lui construire une cabane. Le charpentier chargé du travail, ayant mal pris ses mesures, s'approcha du solitaire : « Je crois, dit-il, que j'ai scié le bois trop court, venez voir. — Mais non, répondit le Saint

sans se déranger, allez mesurer de nouveau. » L'ouvrier obéit, et voilà que le bois avait maintenant la longueur voulue et même un peu plus. Il revint tout joyeux annoncer cette merveille, mais le solitaire lui commanda de n'en rien dire à personne. La cellule s'acheva et l'ermite y servait Dieu avec grand amour. Le démon aurait bien voulu l'en chasser. Un jour le serviteur de Dieu entend un grand bruit, il lève les yeux, et il aperçoit un énorme rocher qui se précipitait en roulant du haut de la montagne, droit sur sa cabane qu'il allait mettre en mille pièces. Aimé fait le signe de la croix et dit au rocher : « Au nom de Jésus, je te le commande, ne va pas plus loin ! » Et le rocher s'arrêta soudain, immobile sur la pente, un peu au-dessus de la cabane qu'il semblait menacer encore. Confiant dans la protection de Dieu, le Saint continua d'habiter sa cellule.

Une première année s'écoula de la sorte. Le frère Bérin était fidèle à son charitable office de pourvoyeur. Un jour, l'ermite le voyant arriver avec sa cruche qu'il était allé remplir dans le torrent au fond de la vallée, fut ému de la peine qu'il lui donnait : « Mon frère, lui dit-il, mettons-nous en prières, Dieu est assez puissant pour nous donner de l'eau ici. » Ils prièrent ensemble, puis l'ermite se leva, frappa de son bâton une roche du voisinage et il en jaillit une source, qui n'a cessé de couler depuis, dit son premier historien. Aimé se fit apporter du grain et un petit moulin à bras ; il défricha un peu de terrain autour de son ermitage, et se mit à le cultiver, afin de n'être plus à charge à personne. Ses habits étaient en peau de mouton. Durant le carême, il s'abstenait même de pain ; il se contentait de manger cinq noix vers le soir, et quelquefois même passait trois jours de suite sans nourriture.

ILLUSTRES VISITEURS

L'ermitage d'Aimé se trouvait dans le diocèse de Sion (Suisse) ; l'évêque diocésain se lia d'une étroite amitié avec le saint solitaire, il venait le voir de temps en temps et ne pouvait se rassasier de ses pieux entretiens. Une fois, avant de se retirer, il offrit à l'ermite une petite somme d'argent, comme témoignage de son affection. « Vous vous en servirez quand vous en aurez besoin, dit-il, ou bien vous le donnerez aux pauvres. — Mon bon seigneur, dit le solitaire, donnez cet argent à d'autres qui en ont un plus grand besoin, pour moi, j'ai renoncé à tout bien terrestre. » L'évêque insista beaucoup, mais ce fut inutile. Toutefois, en s'en allant, il déposa secrètement l'argent sur le petit autel où saint Aimé avait coutume de célébrer la messe. Le lendemain, le bon ermite s'étant mis à préparer son autel pour offrir le saint Sacrifice, trouva l'argent : « Qu'est-ce ceci ? se dit-il, d'où vient cet argent, voilà sans doute encore un de ces artifices du démon pour me tenter. » Et saisissant les pièces de monnaies, d'une main vigoureuse il les lance bien loin, au fond des précipices. « Seigneur, s'écrie-t-il ensuite, c'est vous qui êtes mon héritage. ».

Saint Eustaise, abbé de Luxeuil, alors célèbre dans toute la France par sa sainteté, passa par l'abbaye d'Agaune, en allant à Rome. On lui parla du pieux ermite et il voulut le voir. Il en fut tellement charmé, qu'à son retour il revint lui rendre visite et fit tant par ses instances qu'il le décida à le suivre à son monastère de Luxeuil. Dieu appelait en effet son serviteur à de nouvelles œuvres.

Saint Aimé fut un grand sujet d'édification pour les moines de Luxeuil, parmi lesquels il y avait beaucoup de saintes âmes. Sa douceur, son humilité, sa patience, son esprit de pénitence le rendirent cher et vénérable à tous les frères. Ils aimaient surtout à l'entendre parler de Dieu.

SAINT ROMARIC — FONDATION DE REMIREMONT

L'abbé de Luxeuil voulant rendre utile au salut des peuples l'éloquence surnaturelle de saint Aimé l'envoyait prêcher de temps en temps dans les villes et les bourgs d'Austrasie. Dans un de ces voyages, Aimé reçut l'hospitalité chez un seigneur des Vosges, aussi pieux que noble, nommé Romaric. Quand on eut préparé le repas, Romaric pria son hôte de lui adresser quelques paroles d'édification. « Voyez-vous ce plat en argent, dit le moine, il a eu déjà bien des esclaves et il en a encore. » Et il parla avec chaleur sur la vanité des biens de ce monde. « Vous savez le conseil du divin Maître, ajouta-t-il, donnez vos biens aux pauvres et vous aurez un trésor au ciel. — Vous me décidez, dit Romaric à accomplir enfin une chose que je méditais depuis longtemps. »

Quelques jours après, Romaric distribuait aux pauvres une grande partie de son immense fortune, donnait la liberté à ses serfs, et renonçant au monde, suivait saint Aimé au couvent de Luxeuil. On vit donc l'ancien seigneur, riche et puissant, devenu le plus humble et le plus obéissant des moines, cultiver la terre de ses propres mains en compagnie de plusieurs de ses anciens serviteurs, qui s'étant faits religieux avec lui, étaient devenus ses frères en Notre-Seigneur. Sous la direction de saint Eustaise et de saint Aimé, il fut bientôt un homme accompli. Il a mérité la couronne des saints.

Avec la permission de l'abbé, il consacra le reste de ses biens à fonder un monastère de religieuses et une abbaye de moines. Le couvent des religieuses remplaça son château et garda son nom : montagne de Romaric ou Remiremont. Deux de ses filles s'y consacrèrent à Dieu sous la direction de l'abbesse sainte Macteflède. Le nombre des Sœurs augmenta rapidement. Saint Aimé, leur aumônier, les partagea en sept chœurs, qui se succédaient les uns aux autres pour chanter perpétuellement, jour et nuit, dans l'église, les louanges de Dieu, comme font les anges dans le ciel. C'était l'usage des moines d'Agaune où saint Aimé avait été élevé ; ils étaient divisés en neuf chœurs et la psalmodie sainte ne cessait jamais dans leur église.

Saint Romaric habita désormais près de Remiremont dans l'abbaye de moines qu'il avait fondée. Saint Aimé reprit sa vie solitaire dans une grotte voisine, étroite et petite, (que remplace aujourd'hui l'église paroissiale de Saint-Aimé). Il n'en sortait que les dimanches et les fêtes pour aller distribuer le pain de la parole de Dieu aux religieux et aux religieuses. Il guérit un estropié qui n'avait l'usage ni de ses pieds ni de ses mains, il guérit aussi une Sœur qui était devenue possédée du démon pour s'être permis un acte de gourmandise pourtant bien léger : elle avait mangé une pomme sans permission.

DERNIERS JOURS

Dieu permit cependant qu'au milieu de cette prospérité, le bon solitaire tombât dans une faute, sans doute afin d'augmenter son humilité et son esprit de pénitence. Aimé se laissa tromper par un ancien moine de Luxeuil, Agrestinus, schismatique et intrigant, dont il ne soupçonnait pas la malice. Agrestinus s'efforça de le détacher de l'amitié de saint Eustaise et de la règle de saint Colomban, fondateur de Luxeuil. Aimé se mit, en effet, à modifier dans les deux monastères soumis à sa di-

rection, la règle de saint Colomban. Mais divers accidents qu'il considéra comme des châtiments de Dieu, lui ouvrirent les yeux, il demanda pardon à saint Eustaise, et les meilleurs rapports se rétablirent avec Luxeuil.

Notre saint moine prédit un an à l'avance le jour de sa mort. Malade, il se fit étendre sur un lit de cendre, et, couvert d'un cilice, il confessa devant tous les Frères les fautes qu'il croyait avoir commises. Les derniers temps de sa vie furent marqués par d'immenses douleurs de tout son corps, mais il était heureux de souffrir avec Jésus sur la croix. A l'approche de sa mort, il se fit lire l'admirable lettre du pape saint Léon le Grand à Flavien de Constantinople, où la foi catholique sur Jésus-Christ est si bien exprimée. « Je crois ainsi, ô Trinité sainte, dit-il ensuite, je confesse toutes ces vérités, ô Dieu tout-puissant !... » Ainsi mourut ce digne enfant de l'Eglise véritable. Il fut enterré à la porte de l'église de la Sainte-Vierge, comme il l'avait demandé par humilité; mais Dieu ayant révélé la gloire de son serviteur, ses reliques furent placées honorablement dans la même église. — Remiremont est aujourd'hui une ville de 7 à 8 000 âmes.

SAINT ARCADIUS, MARTYR DE CHERCHELL (Algérie)

Fête le 26 septembre.

La persécution était déchaînée; le démon avait armé ses satellites contre le peuple de Dieu; les attaques fréquentes de ce loup plein de rage avaient jeté le trouble dans toute la famille du Christ, et la guerre la plus violente se poursuivait contre Dieu et ses adorateurs. Sous chaque toit, qu'on soupçonnait renfermer un chrétien ou avoir été la demeure d'un adorateur du vrai Dieu, se multipliaient publiquement les attentats; aucun bien n'échappait à une profanation sacrilège, sous prétexte de religion. Le peuple du Christ était contraint, tantôt d'assister à de vaines cérémonies, tantôt de répandre de coupables libations en l'honneur d'un culte abominable; ici, de conduire des victimes ornées de couronnes et de guirlandes de fleurs; là, de brûler de l'encens et des parfums; ailleurs, de chanter à la façon des bacchantes, autour des charbons fumants et parmi les tourbillons de l'épaisse vapeur des viandes rôties; on pensait pouvoir, par une présence forcée à ces détestables sacrifices, arracher Dieu du cœur des chrétiens.

II

Pendant cette guerre acharnée dont la famille du Seigneur, à la face du ciel attentif, était la victime, Arcadius, soldat du Christ, voyant la ville dans une funeste confusion et chacun de ses habitants entraîné à ces tristes spectacles, résolut de se soustraire à ces maux par une prompte fuite, sans tenir compte de ce qu'il possédait. Il sortit de la ville, et, ayant trouvé dans les environs un refuge, il s'y tint caché quelque temps. Dans cet endroit retiré il servait le Christ de tout cœur dans les veilles, la prière et tous les exercices d'une vie austère. Cependant son absence des sacrifices fut remarquée. Aussitôt une troupe furieuse et impatiente de gens armés se précipite dans sa maison, espérant, par cette prompte invasion, y surprendre le serviteur de Dieu. Ils trouvent un parent du martyr qui, par hasard, était descendu chez lui ce jour-là. Cet homme fit tout son possible pour justifier l'absence de son parent. Arrêté lui-même, à la place de celui qu'on cherchait, il est emmené de force aux sacrifices, puis traîné devant le cruel gouverneur de la province, et, par les ordres de celui-ci, jeté dans le cachot le plus rigoureux jusqu'à ce qu'il fasse connaître la retraite d'Arcadius. Mais le bienheureux soldat du Christ, Arcadius, apprit ce qui se passait. Tout brûlant de désir du martyre il abandonna précipitamment son cher asile, ne voulant pas dissimuler plus longtemps sa foi en Jésus-Christ ni laisser son parent dans l'affliction à cause de lui. Il revint donc à la ville et se présenta de son plein gré au gouverneur de la province. « Si c'est à cause de moi, lui dit-il, que vous retenez mon parent en prison, rendez-lui la liberté, car il est innocent. Je suis venu le délivrer parce qu'il n'est pas coupable ; je suis prêt à vous déclarer ce qu'il n'eût jamais pu vous révéler lui-même à mon sujet, comme à répondre à tout ce que vous me demanderez. »

Le gouverneur de la province répondit : « Je lui pardonne ta fuite; il n'a plus rien à craindre pour l'avenir, si tu consens à sacrifier, quoique bien tardivement.

— Que dites-vous, ô juge insensé ! répliqua Arcadius, croyez-vous que la crainte de perdre cette vie si fragile ou les menaces d'une mort prématurée puissent effrayer les serviteurs de Dieu. Nous savons qu'il est écrit : Le Christ est ma vie et la mort m'est un gain (1) ! Imaginez les supplices les plus affreux, abandonnez-vous à tous les transports de la plus violente fureur, faites-moi subir les plus effroyables tortures ; vous ne pourrez jamais me séparer du vrai Dieu. »

III

Aussitôt le cruel gouverneur de la province s'enflamme de colère; c'est une vipère qui se gorge de son venin. Il cherche par quel supplice nouveau et sans précédent, par quel tourment en dehors des peines infligées d'ordinaire aux coupables, il pourra exercer sa rage sur les membres du martyr. Il compte pour rien les ongles de fer, les verges plombées lui semblent inoffensives, il méprise le chevalet; sa pensée attentive à inventer un plus grand châtiment lui fait négliger le supplice de la grêle de coups de bâtons. Enfin il se présente à son esprit ce tourment nouveau et incroyable qui lui permettra, il le pense du moins dans sa folie, de vaincre Dieu dans un homme. Alors il ordonne de livrer le bienheureux martyr aux complices de sa fureur. Il ne leur prescrit qu'une chose : Réduire le martyr à mourir comme par force après l'avoir tellement rassasié de

(1) Voir Ruinard, *Acta Martyrum*, édit. Ratisbonne, 1859, p. 550. Nous empruntons la traduction de Mgr Dupuch : *Fastes sacrés* de l'Afrique chrétienne, 1re époque, p. 445. Nous avons essayé de rendre, à certains passages, cette traduction plus littérale et par là-même plus conforme au texte.

(1) *Philip.* I, 21.

douleurs qu'il soupire après la mort : « Qu'il attende, dit-il, sa mort, qu'il soit coupé par morceaux, que son corps soit déchiré et que, semblable à un tronc, il voie, vivant, son propre cadavre. Coupez chacune des jointures et des articulations de tous ses membres, rompez par fragments chacune des parties de la charpente de son corps. Commencez par les phalanges de ses doigts, détachez les doigts du poignet, les poignets de l'avant-bras, l'avant-bras du coude, le coude des épaules, et les épaules de la poitrine ; puis reprenant par les pieds, remontant par degrés pareils à partir de leurs articulations, détachez-en ses doigts, séparez ses pieds des jambes, les jambes des genoux, les genoux des cuisses et arrachez celles-ci du tronc. Agissez avec art et lenteur afin que, par cette prolongation des tourments, ce déserteur des dieux de la patrie apprenne ce qu'il en coûte de vouloir adorer un Dieu étranger. »

IV

A peine les licteurs ont-ils reçu les ordres de cet homme barbare qu'ils saisissent Arcadius et le conduisent au lieu du sacrifice, à ce lieu aimé des justes et de ceux qui soupirent après la vie éternelle. Arcadius, y étant arrivé, prie en regardant le ciel, plein de confiance en Dieu qu'il invoque ; déjà il avait incliné la tête et il la tendait au double tranchant de la hache, pensant que le juge pourrait étancher, par une prompte mort, sa soif de sang, quand, tout à coup, il reçoit l'ordre d'étendre les mains. Il les présente aussitôt et, pendant qu'on les lui coupait, articulation par articulation, il priait : « Seigneur, vos mains m'ont fait et m'ont formé, donnez-moi l'intelligence (1). » Les bourreaux se lassaient plutôt de leur cruelle exécution que le martyr de louer Dieu. Dans l'aveuglement de sa fureur le juge avait oublié d'ordonner de lui arracher d'abord la langue ; aussi cette langue, durant tout le temps de cette lutte héroïque, en confessant sans cesse le Seigneur, faisait-elle éclater la défaite du tyran : elle proclamait le néant des dieux et la victoire du Christ seul vrai Dieu. Après avoir désarticulé toute la partie supérieure de son corps, on lui ordonna de se coucher sur le dos. Dans cette posture il glorifie Dieu avec plus de force de ce que, pendant son martyre, il voit le ciel dont il implore l'assistance. Il offre avec joie ses pieds à couper, et les bourreaux, sans s'arrêter, avec un art infernal, détachent chaque articulation de ses pieds, ses pieds des jambes, les jambes des genoux, les genoux des cuisses et finalement ne laissent que le tronc ruisselant de sang.

La constance du martyr fut si grande, si admirables sa patience et ses actions de grâces, que les yeux des féroces assistants ne purent retenir leurs larmes. Ils reconnurent hautement la puissance de Dieu, source d'une si héroïque patience qui surpassait évidemment les forces naturelles de l'homme, et ces persécuteurs témoignèrent à leur victime leur douleur et leurs regrets.

Après autant de martyres que de séparations de jointures, que de fragments de ses membres mutilés, le corps du héros reste immobile par terre baigné dans son sang, mais son courage n'a rien perdu de sa vigueur ; pendant ce long supplice son esprit demeure inébranlable. Il envoie devant lui les dépouilles de sa mort : ce sont ses trophées qui le précèdent en triomphe. Il contemple les parties de son corps mutilé éparses çà et là, et il dit : « Membres fortunés qui avez mérité de servir votre Dieu ! jamais mon amour pour vous, lorsque vous étiez unis à mon corps, n'a été aussi grand que le bonheur que j'éprouve en ce moment de vous en voir séparés. Il a fallu cette désunion d'un instant pour que nous accourussions enfin ensemble au devant de notre Roi dans la gloire, et afin que, de membres mortels que vous étiez, vous me fussiez restitués immortels. Vous êtes maintenant les membres du Christ, maintenant je sens que j'appartiens au Christ, ce que j'ai toujours désiré par dessus tout. »

Et il ajouta : « Hommes qui m'entourez, témoins de cet étrange spectacle, ce que vous voyez est peu de chose. Il n'est pas difficile à celui qui sait se nourrir des pensées de l'immortalité future de supporter ces souffrances. Abandonnez le culte de vos mensongères divinités qui ne sauraient vous être d'aucun secours. Reconnaissez mon Dieu qui me fortifie : mourir pour lui, c'est vivre ; souffrir pour lui, c'est le bonheur ; son amour ne s'attiédira pas, à jamais croîtra sa gloire ! Je vais à lui, grâce à ce chétif supplice, je vais recevoir une vie immortelle pour être uni à lui pour toujours. »

En achevant ces mots il remit sans nul effort, au Christ le Seigneur, son âme glorieuse la veille des Ides (le 12) de janvier, vers l'an 260. La fin du glorieux martyr remplit d'admiration les idolâtres eux-mêmes. Les chrétiens n'en devinrent que plus ardents à répandre leur sang pour Jésus-Christ. Ceux-ci l'ensevelirent avec honneur ; ils recueillirent ses reliques dispersées et les réunirent à son corps. Ils louaient, dans ce martyr, le Christ, le Seigneur qui donne à ses athlètes la force de vaincre tous les tourments. A lui, honneur et gloire dans tous les siècles. *Amen.*

(1) *Ps*, *CXVIII*, 73.

Imp.-*gérant :* E. PETITHENRY 8 rue François Ier, Paris.

SAINTE CATHERINE DE GÊNES

Fête le 14 septembre.



Sainte Catherine de Gênes, d'après un portrait authentique.

FAMILLE DE CATHERINE — SA SAINTE ENFANCE

Catherine Fieschi naquit à Gênes, au milieu du xve siècle; son père, Jacques Fieschi, était vice-roi de Naples.

La famille de notre Sainte fut féconde en grands hommes; elle donna deux pontifes à l'Eglise, Innocent IV et Adrien V, huit ou neuf cardinaux à la cour de Rome, deux archevêques à Gênes, et beaucoup de magistrats et de capitaines à sa patrie.

Les parents de Catherine, en bons et fervents chrétiens, l'élevèrent dans la crainte et l'amour de Dieu, et Catherine profita si bien de leurs leçons, que, dès l'âge de huit ans, elle se mit à pratiquer des mortifications très rudes et très austères elle dormait sur une simple paillasse et n'avait qu'un morceau de bois pour oreiller, mais elle avait soin de cacher ses pénitences aux personnes qui l'entouraient et aux femmes qui la servaient.

Elle eut aussi de bonne heure le don d'oraison à un degré extraordinaire. Elle avait dans sa chambre une image représentant Notre-Seigneur mort, couché sur le sein de la Sainte Vierge. La jeune Catherine sanglotait toutes les fois qu'elle levait les yeux vers ce tableau.

A l'âge de douze ans, son oraison atteignit un degré encore plus sublime; elle éprouvait les délicieuses ardeurs de l'amour de Dieu, particulièrement quand elle méditait sur la Passion de son Sauveur; sa disposition était celle de l'abandon le plus parfait à la volonté divine, elle n'avait de joie que dans la contemplation des choses du ciel, et tous les biens de la terre ne lui inspiraient qu'horreur et dégoût.

COMMENT ELLE NE PUT SE FAIRE RELIGIEUSE

Voulant se donner entièrement à Dieu, qui se communiquait à elle avec tant de familiarité, la Sainte se décida à entrer dans le cloître.

Parmi les nombreux monastères de femmes qu'on comptait alors à Gênes, et où régnait la régularité la plus édifiante, Catherine choisit le couvent de Notre-Dame des Grâces, soumis à la règle de Saint-Augustin.

Elle ouvrit son cœur à son directeur spirituel, et le pria instamment, s'il approuvait ses pensées, de la faire admettre dans ce monastère. Le vénérable prêtre voulut éprouver quelque temps sa vocation; la voyant inébranlable, il n'hésita plus et promit d'agir.

En effet, il fit la demande le jour suivant à la Mère supérieure du couvent; mais Catherine n'avait que treize ans, et la Règle s'opposait à ce qu'on admît des personnes d'un âge aussi tendre. Les religieuses eussent volontiers accédé au désir de l'enfant et de son confesseur, car elles connaissaient les grâces extraordinaires dont jouissait Catherine, mais elles aimèrent mieux renoncer au trésor qu'on leur proposait, que de transgresser leurs coutumes.

MARIAGE DE CATHERINE

La Sainte fut fort affligée de ce refus, mais après avoir ployé un instant, elle se redressa avec énergie et dit : « C'est Dieu qui me fait subir cette épreuve; je lui remets le soin de ma personne, afin qu'il me fasse arriver à mon but par les voies que sa sagesse jugera les meilleures. »

Les voies que Dieu lui réservait devaient être des voies douloureuses; dès l'âge de seize ans, elle commença à y entrer. Elle perdit son père en 1460, et se trouva ainsi sous la tutelle de Jacques, son frère aîné.

A cette époque, la ville de Gênes était le théâtre de guerres sanglantes, à l'occasion de la rivalité des Guelfes et des Gibelins. Mais le duc de Milan, profitant de ces troubles civils, vint à s'emparer de Gènes et fit cesser l'anarchie. Les familles ennemies se rapprochèrent, et c'est ainsi que les Fieschi firent la paix avec les Adorno : pour cimenter cette réconciliation, Jacques Fieschi donna la main de sa sœur Catherine à Julien Adorno.

Notre Sainte, habituée à voir l'ordre divin dans tout ce qui lui advenait de la part des créatures, se laissa mener à l'autel et contracta avec un époux mortel cette union qu'elle eût tant désiré de ne conclure qu'avec Jésus-Christ.

CE QUE CATHERINE EUT A SOUFFRIR DE LA PART DE SON ÉPOUX

Julien Adorno était d'un extérieur avenant, riche et d'illustre naissance; mais c'était un homme dur, violent et emporté, joueur et voluptueux. On comprend tout ce que Catherine eut à souffrir d'un époux de ce caractère.

Dès les premiers jours de son mariage, Julien lui reprocha son genre de vie austère et retirée, et ne lui témoigna que froideur et dédain. Ce fut une source d'amers chagrins pour la Sainte; elle se séquestra chez elle, se fit une solitude dans sa demeure, et se mit à prier jour et nuit, au pied de la croix, en méditant sur la Passion.

Mais là, également, elle ne trouva aucune consolation : il semblait que le Seigneur l'eût abandonnée. Plus elle pleurait, plus elle gémissait et priait, plus aussi sa douleur devenait poignante et amère.

Cet état dura cinq longues années, pendant lesquelles Catherine, consumée par l'affliction, maigrit au point de devenir entièrement méconnaissable.

Ses parents, effrayés de ce changement, eurent recours à toutes sortes de moyens et d'artifices pour rendre notre Sainte au monde, et lui faire quitter son genre de vie solitaire et mortifiée.

Catherine céda et commença à se donner quelque liberté, entretenant un commerce de visites avec les femmes de son rang, et usant avec modération de certains plaisirs permis, dont jusqu'alors elle s'était toujours tenue éloignée.

Mais la soif de son cœur, trop grand pour s'amuser à ces bagatelles, s'accrut au lieu de s'apaiser. Elle ressentit un vide affreux, plus amer encore que sa sécheresse intérieure.

Telle était sa situation, lorsque, la veille de la fête de saint Benoît, en 1474, elle entra dans l'église consacrée à ce Saint, et, s'étant prosternée à terre, elle s'écria, presque désespérée : *Saint Benoît, demandez à Dieu qu'il m'envoie une maladie de trois mois.*

Sa prière ne fut pas exaucée, mais elle devint pour elle le point de départ d'une vie nouvelle, ainsi que nous allons voir.

CATHERINE ATTEINTE PAR L'AMOUR DE DIEU JÉSUS-CHRIST LUI APPARAIT

Toujours en proie aux mêmes tourments, Catherine alla trouver sa sœur Limbania, qui était religieuse à Notre-Dame des Grâces. Celle-ci lui conseilla de se rendre auprès du confesseur du monastère, prêtre éclairé et de très sainte vie, et de lui ouvrir son cœur.

La Sainte suivit ce conseil. Quand le confesseur fut assis au tribunal de la Pénitence, elle se mit à repasser sa vie pour lui ouvrir son âme : « Dieu qui la regardait du haut du ciel, dit Ribadéneira, ne put tenir à tant de droiture unie à une douleur si vraie; son cœur de père s'émut, et un rayon de la divine bonté descendit dans l'âme de Catherine. » A la flamme de ce rayon, le cœur de la pauvre jeune femme s'embrasa; elle comprit d'un seul coup l'amour infini de Dieu. Une douleur immense serra son âme et la brisa; les joies du monde s'éteignirent pour elle : un seul regard de Dieu lui avait révélé les joies ineffables de l'amour divin. Absorbée dans l'extase de ce nouvel amour, Catherine ne savait que répéter ces mots : « Plus de monde, plus de péché! »

En ce moment, on vint chercher le confesseur pour une autre personne qui le demandait; il s'éloigna en promettant de revenir bientôt.

Il revint en effet et retrouva Catherine dans la même attitude et la même impossibilité de parler. Il l'exhorte à se confesser; alors elle fait un immense effort et dit : « Mon père, si cela vous convient, je remettrais volontiers cette confession à un autre temps. »

Le prêtre y consent. Catherine retourne à sa demeure, s'enferme dans sa chambre, et jette loin d'elle, pour ne plus les reprendre, ses vains ornements de femme.

La claire vue de ses misères et des miséricordes divines est toujours devant les yeux de son âme : elle ne cesse de répéter d'une voix entrecoupée de sanglots : « O amour se peut-il que vous m'ayez prévenue avec une telle bonté, et qu'en un moment vous m'ayez fait connaître tant de choses que ma langue ne saurait exprimer! »

En ce moment, Notre-Seigneur lui apparaît chargé de sa Croix; il est couvert de sang, de la tête aux pieds, et en répand en si grande abondance que toute la maison en paraît inondée.

Il regarde Catherine avec une ineffable tendresse et lui dit : « Vois ma fille, tout ce sang a été répandu au Calvaire pour l'amour de toi, en expiation de tes fautes. »

La vue de cet excès d'amour alluma en Catherine une haine inextinguible contre elle-même : « O amour! s'écrie-t-elle, je ne pécherai jamais plus, et, s'il en est besoin, je suis prête à confesser mes péchés en public! »

CATHERINE VIT DE LA COMMUNION

Trois jours après cet événement, Catherine fit sa confession générale avec larmes, et aussitôt elle fut touchée d'un ardent désir de la Sainte Communion. Elle obtint la permission de communier tous les jours. Le céleste aliment était sa vie non seulement quant à l'âme, mais même quant au corps.

En effet, pendant vingt-trois ans, il lui fut impossible de rien prendre autre chose que la Sainte Communion. Elle buvait seulement chaque jour un verre d'eau, mêlée de vinaigre et de sel, pour modérer le grand feu qui la dévorait intérieurement et lui consumait les entrailles.

Cette conduite lui inspira au commencement quelque crainte: et elle fit même en ce temps-là tout ce qu'elle put pour manger; elle se mettait à table avec sa famille, et elle ne manquait pas de prendre et d'avaler quelque chose pour cacher le privilège singulier qui aurait pu la faire estimer du monde; mais elle était contrainte de rejeter ce qu'elle avait pris. Et si, par le respect et la soumission qu'elle devait aux ordres de son confesseur, elle se faisait quelquefois plus de violence pour le retenir, elle tombait dans un état si pitoyable, qu'on la croyait sur le point de mourir.

Au reste, pendant cette prodigieuse abstinence, elle n'était pas plus faible qu'auparavant; au contraire, elle dormait mieux et se sentait plus agile et plus vigoureuse que dans le temps où elle mangeait comme les autres.

Et, ce qui est plus surprenant, bien loin de se tenir en repos, elle s'appliquait avec plus d'assiduité aux exercices pénibles de la charité et de la mortification, sans en ressentir aucune lassitude.

AUSTÉRITÉS DE CATHERINE

Catherine avait constamment devant les yeux ses fautes passées, et quoique, d'après le témoignage de son confesseur, elle n'eût pas commis de péché mortel, ce souvenir entretenait cependant son repentir et sa haine d'elle-même.

Peu de pénitents ont poussé aussi loin qu'elle la mortification extérieure et intérieure.

Elle interdit à sa langue toute parole inutile; et, pour se punir de l'abus qu'elle estimait en avoir fait autrefois, il lui arrivait souvent de la frotter contre le sol de manière à la mettre en sang.

Elle s'astreignit aussi à dormir fort peu, souvent elle mettait dans son lit des ronces et des chardons pour se priver de la douceur du repos. Mais, ainsi qu'elle le dit elle-même, Dieu qui voulait la laisser jouir du sommeil nécessaire, déjouait son calcul, et elle dormait aussi bien sur les épines que sur le duvet.

Tous les jours elle passait six à sept heures en prière, immobile, agenouillée à nu sur la terre.

Catherine s'attacha avec plus de soin encore à la mortification intérieure qu'à la mortification extérieure. « Les macérations infligées au corps, disait-elle, sont parfaitement inutiles quand elles ne sont pas accompagnées de l'abnégation du moi. »

Pour mettre cette maxime en pratique, la Sainte s'efforçait de découvrir toutes ses affections et les tendances de sa volonté propre, afin de les vaincre et de les détruire. Dès que son appétit naturel aspirait à une chose, elle la lui refusait et l'obligeait à embrasser l'opposé.

Elle en vint ainsi à n'avoir plus aucun désir, aucune préférence, à se trouver vis-à-vis de tout ce qui n'était pas Dieu dans un état parfait de sainte indifférence.

ELLE S'ADONNE AU SOIN DES MALADES

Il existait à Gênes une Société dite de la Miséricorde, composée de quatre des principaux personnages de la ville et de huit dames de charité choisies parmi les plus nobles et les plus riches. Cette Société avait pour but le secours des pauvres et l'administration des aumônes.

Catherine y fut admise et commença sans délai l'exercice de son nouvel emploi. Tous les jours, elle parcourait les rues de la ville, pour découvrir les pauvres et les malades qui cachaient leur détresse.

Rencontrait-elle quelque lépreux, quelques infortunés couverts d'ulcères ou de plaies engendrant la gangrène, ceux-là devenaient les objets de son dévouement le plus tendre; elle leur procurait des demeures saines, des lits, du linge, la nourriture et les remèdes dont ils avaient besoin; elle remplissait auprès d'eux les offices de garde et de servante, jusque dans les détails les plus rebutants.

Cependant, la Sainte avait livré de rudes combats avant d'être arrivée à ce degré héroïque de charité. Elle avait une horreur instinctive pour les maladies, pour les mauvaises odeurs surtout; mais l'esprit lutta avec courage contre les répugnances de la chair. Lorsqu'elle sentait son estomac en pleine révolte, à la vue de certains ulcères purulents, elle portait résolument à la bouche ce qui causait son dégoût et l'avalait.

Elle répéta ces actes héroïques jusqu'à ce qu'elle eût remporté le triomphe le plus complet, et que la nature fût domptée assez parfaitement, pour être devenue indifférente à toutes choses et ne trouver de plaisir ni de peine en rien.

LES TROIS RÈGLES DE CATHERINE

Catherine s'était imposé trois règles principales de perfection :

La première, de ne jamais dire *: Je veux* ou *je ne veux pas*; ni *mon* ou *mien*; mais seulement : *Faites ceci, ne faites pas cela, notre livre, notre habit...*

La seconde, de ne point s'excuser, mais d'être toujours prête à s'accuser.

La troisième, de prendre pour fondement de toute sa vie, cette parole du *Pater : Fiat voluntas tua,* que votre volonté soit faite. Elle s'attachait spécialement à cette parole dans la récitation de l'Oraison Dominicale, et en disant la Salutation Angélique, elle s'arrêtait principalement sur le nom de Jésus.

CATHERINE OBTIENT LA CONVERSION DE SON ÉPOUX

Julien Adorno avait continué à mener une vie dissipée et à se livrer à sa passion pour le jeu et pour les plaisirs du monde.

Catherine, sans jamais se plaindre, priait Dieu de sauver cette âme qui courait à sa perte.

Julien ne mettait pas de bornes à ses folles prodigalités; au bout de quelques années il se trouva complètement ruiné, et, après avoir payé ses dettes, il se vit réduit à un état voisin de la

pauvreté : la fortune de sa femme avait disparu avec la sienne.

Alors enfin, vaincu par la douceur et la patience de sa sainte épouse, il rentra en lui-même, pria humblement Catherine de lui pardonner sa conduite passée, se fit recevoir tertiaire dans l'Ordre de Saint-François, et s'associa aux bonnes œuvres de notre Sainte.

Cependant, un mauvais caractère et des habitudes invétérées ne se réforment pas en un jour. Adorno continua à causer des chagrins à sa pieuse épouse; il était dur et exigeant.

Vers la fin de l'année 1497, il fut atteint d'une douloureuse infirmité. L'emploi des remèdes prescrits par les médecins aggrava le mal. L'irascibilité du malade se réveilla avec une violence inouïe.

Catherine, placée au chevet de son époux, cherchait en vain à le calmer et à obtenir de lui qu'il se soumît à la volonté divine.

Craignant enfin que ces impatiences ne missent le salut de Julien en danger, elle se retira dans une chambre voisine, se jeta à genoux en versant des torrents de larmes, et répéta plusieurs fois, d'une voix entrecoupée de sanglots : « O mon Seigneur, je vous demande cette âme; je vous supplie de me la donner! vous pouvez le faire! »

Au bout d'une demi-heure, elle sentit intérieurement qu'elle était exaucée. Rentrant dans la chambre du malade, elle le trouva si changé et si parfaitement résigné, qu'il était prêt à souffrir des douleurs encore plus aiguës.

Elle ne dit point à son mari ce qu'elle avait fait; mais elle lui témoigna la joie que lui causait sa parfaite soumission, et elle continua à l'exhorter jusqu'au moment où il rendit son âme doucement au Créateur.

CATHERINE PLACÉE A LA TÊTE DU GRAND HOPITAL DE GÊNES

Catherine continuait à aller à la recherche des infirmes et des malheureux; mais Dieu, voulant faire briller davantage la charité de sa Sainte, inspira aux administrateurs du grand hôpital de Gênes de lui confier la surveillance du service des malades dans ce grand établissement.

Elle s'acquitta de ses fonctions avec un zèle qui ne connut pas de bornes.

Entre autres faits héroïques qu'elle accomplit, les contemporains rapportent que, dans les premiers temps de son séjour au grand hôpital, on y avait recueilli une Tertiaire franciscaine, atteinte d'une fièvre pestilentielle.

Notre Sainte la visitait fréquemment et l'engageait à invoquer le nom de Jésus.

La moribonde ne pouvait proférer un son; mais le mouvement de ses lèvres et l'expression de son regard prouvaient qu'elle avait la volonté de le faire et que son cœur était brûlant d'amour.

« Alors, dit l'ancien biographe, Catherine lui voyant la bouche pleine de Jésus, ne se contint plus; elle baisa avec transports les lèvres de la mourante, pour y recueillir le nom sacré de son bien-aimé. » Mais elle y prit aussi le germe de la peste, qui la réduisit à toute extrémité. Elle en guérit contre toute espérance, et rentra dans ses fonctions habituelles.

EXTASES ET MARTYRE DE CATHERINE

Sainte Catherine, semblable au Roi-prophète ou à saint François d'Assise, exhortait la création entière à louer le Seigneur : « Petites fleurs, mes amies, disait-elle en entrant dans son jardin, vous êtes les créatures de mon Dieu, aimez-le donc et bénissez-le à votre manière. »

Mais ces exclamations, par lesquelles la Sainte cherchait à livrer passage au feu intérieur qui la consumait, ne servaient au contraire qu'à en augmenter les flammes. Les battements précipités de son cœur paraissaient alors prêts à rompre son enveloppe; et ce cœur bouillonnant ne pouvant plus contenir ses ardeurs, les répandait sur la surface du corps lequel en était pénétré au point de devenir brûlant au toucher.

Le feu divin finit même par se faire jour dans l'organe qui en est le siège principal : la poitrine de Catherine fut traversée de part en part d'une ouverture qui attirait et rendait l'air extérieur.

Elle était tellement dévorée de l'amour divin qu'elle perdait l'usage de la parole : à peine pouvait-elle encore prononcer tout bas ces paroles : « Mon cœur s'en va, je le sens consumé. »

Il résultait de cette absorption en Dieu, que lorsqu'il fallait vaquer aux occupations extérieures, Catherine, tout en se faisant une violence extrême, n'en pouvait venir à bout.

Les témoins contemporains rapportent que, quand la Sainte, ravie hors d'elle-même, commençait à parler de Dieu et du Purgatoire, son visage devenait radieux et semblable à la face d'un chérubin. En entendant la doctrine admirable qui coulait de ses lèvres, on croyait assister aux leçons d'un ange initié aux mystères du ciel.

Son directeur l'obligea à écrire plusieurs de ses enseignements; en particulier son *Traité du Purgatoire* et ses *Dialogues*.

Le corps de Catherine était tellement consacré par la fréquence des extases et la violence de l'amour divin, que les dix dernières années de sa vie ne furent qu'un long et continuel martyre.

Les médecins ne comprenant pas que son mal était surnaturel, essayèrent de lui donner des remèdes afin de la délivrer de ses oppressions. Elle les prit par obéissance, bien qu'elle sût que ses souffrances physiques en seraient augmentées, ce qui en effet, ne manqua jamais d'arriver.

Elle assurait elle-même « qu'il lui semblait être dans un moulin qui lui triturait l'âme et le corps. »

Tandis qu'elle souffrait ainsi, des anges venaient de temps en temps l'encourager et lui montrer son prochain triomphe.

Le 25 août 1510, après un long évanouissement, elle fit ouvrir ses fenêtres, pour contempler le ciel, et chanta le *Veni Creator Spiritus*. Puis elle eut une extase d'une heure et demie : « Allons-nous-en! plus de terre! » disait-elle.

L'embrasement de son corps était tel, que parfois on en voyait sortir des flammes; l'eau dans laquelle on lui plongeait les mains pour les rafraîchir devenait bouillante.

Le 14 septembre, elle parut se ranimer. Un peu après minuit, on lui demanda si elle communierait. Connaissant sa fin prochaine, elle montra du doigt le ciel, afin de faire comprendre qu'elle y était attendue.

Puis son visage prit une incomparable expression de sérénité. D'une voix pleine de douceur, elle prononça les dernières paroles de Jésus-Christ : « Mon Père, je remets mon esprit entre vos mains, » et elle rendit le dernier soupir.

Cette vie est tirée du livre de M. le vicomte DE BUSSIÈRE. *Vie et Œuvres de sainte Catherine de Gênes.*

Imp.-*gérant*, E. PETITHENRY, 8, rue François Ier, Paris.

SAINT ACHARD, ABBÉ DE JUMIÈGES (Normandie)

Fête le 15 septembre.



Durant la nuit, l'ange du monastère montre à saint Achard les religieux qui mourront bientôt.

PREMIÈRES ANNÉES ET VOCATION

Au commencement du VIIe siècle, vivait dans la ville de Poitiers un seigneur fort riche, nommé Anschaire; son épouse Ermène, également noble, était femme d'une grande vertu; tous deux se rendaient agréables à Dieu et aux hommes par leur charité envers les pauvres et les pèlerins, et le Seigneur, en retour de leur fidélité, leur accorda un fils qu'ils appelèrent Achard ou Aïcadre.

Officier dans les armées du roi Clotaire, Anschaire désirait voir son fils lui succéder dans la carrière militaire ; Ermène eût préféré qu'il devînt prêtre. Mais le petit Achard, à l'âge de dix ans, dit à son père : « Mon Père, je n'ai aucune ambition pour les biens de cette terre, ni pour les vains honneurs des armes; j'ai résolu de n'être soldat que du Christ, et rien au monde, si ce n'est la mort, ne pourra me détourner de sa sainte milice. Permettez-moi donc, je vous prie, en attendant de m'y rendre utile, d'étudier la science sacrée. »

Il y avait à cette époque, à l'abbaye de Saint-Hilaire, un vieux moine austère et vertueux, nommé Ansfrid. Très versé dans les études libérales, et non moins charitable que savant, il instruisait tous ceux qui venaient à lui. Ses exemples inspiraient à ses disciples le mépris du monde et le désir de la vie bienheureuse. Des seigneurs nobles et riches lui envoyaient leurs fils. Achard vint auprès de lui.

« Que veux-tu que je t'apprenne, lui demanda le célèbre professeur. — Seigneur et maître, répondit l'enfant, apprenez-moi premièrement les choses de Dieu, car c'est le principal, après cela nous nous occuperons des choses de cette terre. » Le vieux moine fut grandement émerveillé de cette réponse, et prit son jeune disciple en singulière affection.

La première science à laquelle s'adonna le petit Achard fut la divine psalmodie dont il ne tarda pas à goûter la douceur. Il récitait les prières de l'Église avec une grande ferveur, et surpassait ses compagnons, non-seulement par son savoir, mais encore et surtout par ses vertus.

Agé de douze ans, le saint écolier dit adieu à son vieux maître, embrassa ses parents en larmes, se rendit à l'abbaye d'Ansion (Saint-Jouin) et demanda à être reçu au nombre des religieux. Cet innocent agneau n'était pas plutôt entré dans le bercail privilégié du Seigneur qu'il donnait déjà l'exemple des vertus les plus héroïques; la plume est impuissante à décrire ce que furent son obéissance, sa mortification, sa patience et son humilité. Sa prière était féconde en miracles: des boiteux, des aveugles, des malades de toutes sortes, avertis par des anges, accouraient en foule à Ansion et nul ne s'en retournait sans une complète guérison. Dans son humilité, le jeune Saint les suppliait de n'en rien divulguer, mais partout on publiait ses miracles et il n'y avait qu'une voix pour dire : « C'est vraiment Dieu qui a visité cette région dans la personne de ce moine. »

HÉRITAGE BIEN PLACÉ — L'ABBAYE DE QUINÇAY

Cependant, notre Saint, soucieux du salut de sa famille, cherchait le moyen de toucher le cœur de son père et de le décider à donner à l'Eglise de Dieu et à ses serviteurs l'héritage qui lui revenait. Il se rendit donc auprès de ses parents : « Mon bien cher père, dit-il, il y a quelques années, vous m'exhortiez à me livrer aux affaires terrestres et passagères, pour qu'aucun étranger ne vînt recueillir l'héritage qui m'était dû. Si, obéissant à vos ordres, j'eus abandonné la milice du Christ et me fus donné au monde, j'eus peut-être dissipé mon patrimoine dans des repas somptueux et dans la volupté? A quoi vous auraient alors servi vos richesses ? Si vous voulez les conserver toujours, je vous offre un héritier qui ne vous enlèvera jamais rien de votre fortune, et de plus vous fera partager la sienne.

» Cet héritier, c'est le Fils unique du Père éternel, l'Époux immortel de l'Eglise, le maître du royaume des cieux. Si vous voulez l'accepter comme votre légataire, la mort elle-même ne pourra rien vous enlever; si, au contraire, vous le repoussez, quand la mort viendra, vous perdrez tous ces biens terrestres sans en emporter une obole en l'autre vie, et alors de quoi vous serviront-ils?

» Je vous ai dit ce qui est le plus avantageux pour votre âme, maintenant voyez vous-même ce que vous voulez faire. Mais, je vous en prie, si vous acquiescez à mes désirs, n'en différez pas l'exécution jusqu'à votre mort, faisons le bien nous-mêmes au lieu d'en charger les autres, nous en aurons meilleure récompense. »

A ces franches et chrétiennes paroles, le vieux père, âgé alors de plus de soixante ans, répondit : « Je remercie Dieu d'avoir rempli de son esprit l'âme de mon fils unique. Seigneur, bénissez les pieux désirs que vous nous avez inspirés, afin que nous accomplissions jusqu'au bout votre sainte volonté. Mon cher fils, votre mère et moi, offrons à Dieu Notre-Seigneur et au bienheureux apôtre Pierre et à l'abbé Philibert, la partie de notre domaine de Quinçay qui devait vous revenir en héritage. Nous y ferons construire une église et un monastère; le pieux Philibert y réunira une communauté de moines qui soient vrais serviteurs de Dieu. Nous prenons à notre charge tous les frais de cette fondation; puisse notre don être agréable à Dieu et utile au salut de notre âme. »

Ce moine dont parlait le père de notre Saint, était le célèbre saint Philibert, fondateur des abbayes de Jumièges et de Noirmoutiers.

Achard, se réjouissant des promesses de son père, désirait exécuter sans retard le dessein qu'il avait conçu. Il s'empressa d'en donner avis à l'évêque de Poitiers, Ansoald, qui donna volontiers son assentiment, posa lui-même la première pierre du monastère et en fit la dédicace en l'honneur de la Sainte Vierge.

Quinze religieux, amenés de Jumièges par saint Philibert, formèrent le premier noyau de la communauté. Le saint fondateur de Jumièges, alors persécuté par le tyran Ebroïn, demeura lui-même au Quinçay, mais admirant les hautes qualités d'Achard, il se déchargea sur lui du gouvernement du nouveau monastère.

SAINT ACHARD, ABBÉ DE JUMIÈGES

A la mort d'Ebroïn, saint Philibert retourna à Jumièges; mais l'amour de la solitude et la crainte de gouverner les autres lui firent de nouveau tourner ses regards vers Achard, pour le placer à la tête de sa grande abbaye. Il vint avec l'évêque Ansoald le supplier d'accepter cette charge.

Achard se rendit d'abord à Rouen pour recevoir la bénédiction de l'Archevêque de cette ville, c'était alors le célèbre saint Ouen. Puis il vint au monastère, et y trouva tous les religieux dans la profonde tristesse où les avait laissés le départ de leur cher et saint abbé Philibert. Il s'efforça de continuer les traditions de son prédécesseur, et il sembla que Philibert était revenu, car sa sagesse et ses vertus revivaient dans le nouvel abbé.

Ce n'était pas une petite responsabilité de gouverner Jumièges, l'une des plus grandes abbayes de l'Europe: elle compta, en ce temps-là, jusqu'à neuf cents religieux et quinze cents domestiques ou artisans qui travaillaient avec les moines et sous leur direction. Rien n'était beau comme de voir l'ordre qui régnait dans ces cités monastiques qui ont fait l'éducation de l'Europe après les invasions barbares.

« A cette époque, écrit le cardinal Pitra, le monde avait par dessus tout besoin de stabilité et d'association. D'une part, l'empire, la cité, la famille romaine étaient entamés ou dissipés; de l'autre, le klan des tribus du Nord, les sodalités gauloises, les

Bagaudes celtiques, les ghildes germaniques se dissipaient après le pêle-mêle de la conquête, ou se ralliaient sous des formes plus hostiles encore que l'anarchie; toute agrégation humaine s'évanouissait. C'est alors qu'au souffle de saint Benoît l'association monastique s'élève, grandit et domine. Il fallait, à ces hommes épars et nouveaux venus, un rendez-vous commun et consacré, une sainte et vivante image de la cité chrétienne. Il fallait, à ces bandes vieillies dans les habitudes guerrières, façonnées au dévouement féodal, groupées autour de leur chef et de sa lance par les serments et le servage héréditaire, une institution qui tînt de la famille et du camp, qui eût un enrôlement et des vœux, un chef, un père, des frères, des compagnons d'armes, des vieillards ou censeurs, et des dizainiers ou doyens, une discipline militaire et une règle paternelle; et dans cette règle un fond évangélique et une forme féodale, et jusque dans l'expression de ces formules un mélange de sentences populaires, de préceptes incisifs et d'images belliqueuses : telle est la règle de saint Benoît, tel est le couvent bénédictin.

» Semblable à ces églises en miniature, par où les artistes du moyen âge préludaient aux basiliques colossales qu'ils montaient en proportions croissantes par delà les nues, le couvent apparut, au sommet des montagnes, aux portes des cités, sur toutes les routes des peuples, et Dieu dit aux générations qui passaient: Voyez et faites! — Elles virent, et familles, corporations, communes, chevalerie, magistratures, tout se fit à l'image et à la ressemblance de la communauté monastique (1). »

LE DÉMON ET L'ANGE GARDIEN DU MONASTÈRE

Le démon cherchait souvent à jeter le trouble dans la communauté de saint Achard. Un jour, pendant que les frères travaillaient aux champs, le Père aperçoit Satan, une hache de feu à la main, s'efforçant de couper un arbre dont la chute aurait écrasé plusieurs religieux; le Saint poussa un cri d'effroi et fit le signe de la croix, le démon s'enfuit. Les religieux, qui n'avaient rien vu, furent très étonnés, mais l'abbé leur montra l'arbre à demi scié et de cette blessure s'échappait une odeur infecte. Les moines voulaient couper l'arbre. « Non, répondit l'abbé, laissez-le, sa vue nous avertira d'être toujours en garde contre le démon. »

Une nuit, il aperçut cet ennemi des hommes rôdant autour des dortoirs, mais ne pouvant y entrer parce qu'on venait de les asperger d'eau bénite, il lançait des objets sur la lampe pour l'éteindre. Le Saint prit une croix et poursuivit hardiment le démon qui disparut. « Seigneur, disait parfois le bienheureux Père, veillez sur mes religieux, défendez-les, et retirez-les plutôt de ce monde que de les laisser tomber dans le péché. »

Une autre nuit, après avoir achevé sa tournée et s'être assuré que tout le monde reposait, il aperçut un ange magnifique qui repoussait un démon furieux dont l'horrible figure jetait feu et flamme. « Que viens-tu faire ici? disait l'ange, c'est la maison de Dieu, fourbe, retire-toi, rien ne t'appartient en ce lieu, va chercher ailleurs tes amis. »

Le démon. — Faut-il donc que je m'en aille d'ici sans avoir rien fait?

Le bon ange. — Non; tu as un ministère à remplir, mais un ministère fructueux pour les enfants de Dieu, sans profit pour toi et qui tournera à ta confusion.

Le démon. — Est-ce que moi je suis chargé de ces moines ou de n'importe quel chrétien pour les aider dans leur salut?

Le bon ange. — Oui, pour ce qui regarde ces religieux, car s'il est quelque chose en eux qui doive être arraché, la vue de ton horrible visage les excitera à s'en corriger.

Le démon. — Je m'en irai bien plutôt d'ici sans avoir rien gagné, que de coopérer au salut de quelqu'un. Au reste, je sens que Dieu me laissera frapper et je me vengerai.

Le bon ange. — Dieu te laissera frapper les corps, mais tu n'atteindras pas les âmes. Je suis là pour te surveiller.

En entendant cette dispute, le Saint sentait son âme partagée entre la joie et la terreur. L'ange du Seigneur s'approcha de lui : « Frère, lui dit-il, ne vous effrayez pas de ce que vous venez d'entendre, mais soyez constant, continuez avec courage ce que vous avez si heureusement commencé, et ne cessez point de prier pour les âmes confiées à votre garde. Dieu appellera bientôt à lui un grand nombre des religieux de ce couvent, mais c'est pour leur bien, leurs noms sont écrits au livre de vie. Pour vous, réunissez-les demain ; qu'ils purifient leur âme par la confession et que dans le temps qui leur reste à passer ici-bas, ils se livrent à une ardente pénitence. Enfin, après avoir reçu le viatique du corps et du sang du Christ, qu'ils attendent avec confiance le moment de leur appel et soient prêts à se présenter aux festins éternels dans la céleste patrie.

Saint Achard. — Qui sont ceux qui vont être ainsi appelés et combien sont-ils?

Le bon ange. — La moitié de cette communauté est écrite pour un prochain départ; vous les verrez bientôt désignés par cette verge; avertissez-les avec soin et chacun en particulier.

Saint Achard.—Mais pourquoi, s'ils sont mandés à régner maintenant avec le Christ, pourquoi ne les accompagnerais-je pas? Pourquoi le père n'accompagnerait-il pas ses enfants? Je suis âgé, sans force, que pourrais-je faire ici-bas après eux? Il me serait si doux d'être délivré de ce corps de boue et d'être réuni au Christ; qu'il me soit donc donné de partir avec mes frères.

Le bon ange. — Vous viendrez, mais pas maintenant encore ; il faut que vous en ayez reçu l'ordre. Vous avez à travailler encore à la vigne du Seigneur, à lui gagner d'autres âmes qui n'ont pas fait des progrès suffisants dans la perfection ; quand elles y seront arrivées, alors vous vous présenterez devant Dieu les mains pleines de bonnes œuvres, et les âmes que vous aurez déjà envoyées au ciel, viendront à votre rencontre, en chantant les louanges du Très-Haut; vous vous réjouirez ensemble et pendant toute l'éternité. Supportez donc de continuer votre travail tandis que les autres vont recevoir leur récompense; votre couronne n'en sera que plus précieuse.

LE CHOIX DE DIEU

L'ange continue : « Retenez bien toutes ces choses dans votre esprit : maintenant, je vais toucher de cette verge ceux que Dieu va bientôt retirer de ce monde; ceux que je ne toucherai pas n'ont pas encore achevé le temps de leur épreuve. Dieu les laisse pour qu'ils continuent à faire pénitence et à se sanctifier, leur tour viendra plus tard. »

Et l'ange, traversant les dortoirs, au milieu des frères plongés dans le plus doux sommeil, frappait légèrement les uns, tandis qu'il semblait ne pas apercevoir les autres. L'homme de Dieu regardait avec anxiété et gravait leurs noms dans sa mémoire.

Quand l'ange eut achevé cette revue consolante et

(1) *Vie de Saint Léger.* Introduction, p. 18.

terrible, il sembla s'éloigner, mais saint Achard, apercevant toujours le démon horrible et furieux, dit avec anxiété : « Vous nous abandonnez, ô ange de Dieu, et vous nous laissez à la merci de cet exterminateur venu pour nous perdre ! — Ne craignez rien, reprit l'ange, je ne quitte point ce saint monastère qui a toujours été sous ma garde depuis qu'il a été fondé. Le démon ne pourra rien contre l'âme de ceux qui vont mourir. » En disant cela il disparut.

Saint Achard passa le reste de la nuit en prière et dès le point du jour, il réunit tous ses frères. Il leur demanda d'abord s'ils n'avaient rien vu ni entendu pendant le temps du sommeil. Les uns lui dirent qu'ils s'étaient crus en procession comme le jour de Pâques, marchant vers une église bâtie sur une montagne très élevée et ornée des pierres précieuses les plus variées; les autres, qu'ils avaient entendu leurs frères invités à la table d'un grand prince et que pour eux le héraut les avait priés d'attendre.

Ce ne sont pas là, interrompit le Saint, ce ne sont pas là de vaines images et des illusions ; et leur expliquant leur songe, il leur raconta la vision qu'il avait eue, les paroles de l'ange, et leur annonça que la moitié d'entre eux allait quitter ce monde.

A ces paroles un frémissement agita l'assemblée, une vive émotion s'empara de tous les cœurs. Saint Achard recommanda à tous la résignation à la volonté divine, et avertit ceux dont la mort était proche de se préparer à paraître devant Dieu.

Avec quelle ardeur tous ceux-ci s'empressèrent de profiter des dernières heures qui leur étaient données. Trois jours se passèrent dans une ferveur impossible à décrire, on ne mangeait plus, on priait, on confessait ses péchés, on se mortifiait de mille manières. On en voyait, prosternés la face contre terre, demander à haute voix pardon de leurs péchés, en versant d'abondantes larmes. D'autres ensanglantaient leur corps à coups de fouets.

DÉPART D'UNE COLONIE POUR LE CIEL

Le quatrième jour qui était un dimanche, saint Achard réunit toute la communauté pour le chant de la messe. Les Frères reçurent avec amour le corps et le sang du Sauveur, c'était pour beaucoup le viatique du grand voyage, car ce jour était le dernier. Après s'être inclinés sous la bénédiction de l'Abbé, tous les Frères se donnèrent le baiser de paix. On se rendit ensuite à la salle capitulaire pour y attendre l'appel de Dieu.

Saint Achard ordonne de commencer les saintes psalmodies afin que ceux qui vont partir soient aidés des prières de ceux qui restent. Spectacle admirable, à neuf heures, le visage d'une partie des religieux s'illumine d'une clarté céleste, rayonnement avant-coureur de la résurrection glorieuse, et aussitôt ces bons moines expirent comme quelqu'un qui s'endort d'un doux sommeil.

La prière sainte recommence plus fervente et plus pure, tous les appelés ne sont point encore partis. A midi, un second groupe se tait sur la terre pour aller continuer la louange au ciel. A trois heures, une autre partie rend l'âme avec une douceur inexprimable. Enfin, vers le soir, le reste de ceux que l'ange avait marqués meurt à son tour : ils vont retrouver leurs frères au ciel dans la clarté qui ne connaît point de nuit.

Alors les survivants peuvent compter ceux qui se sont endormis du dernier sommeil : Quatre cent quarante-deux Frères ont laissé leur corps sans vie dans la salle du chapitre.

Enviant le sort de ces élus et mêlant leurs larmes avec leurs prières, Achard et ses disciples se mirent en devoir d'ensevelir les défunts : les funérailles durèrent huit jours. « Heureuse terre, s'écrie le vieux moine normand, qui nous a laissé ce récit, O champ riche et béni qui a reçu un pareil trésor ! »

Nous lisons dans la vie de saint Maur, disciple de saint Benoît et fondateur du premier monastère bénédictin de France, qu'une peste terrible qui ravageait la France, lui enleva en peu de jours cent trente de ses religieux, mais tous bien préparés à paraître devant Dieu. Pourquoi les plaindre ? n'est-ce pas le but de la terre de préparer des saints au ciel?

DERNIERS JOURS ET MORT DE SAINT ACHARD

Il restait encore à Jumièges plus de quatre cents moines, parmi lesquels des vieillards qui avaient blanchi dans les pratiques de la vie monastique, et quelques-uns pleuraient de se voir encore sur la terre, dans l'incertitude de leur salut, alors que tant d'autres plus jeunes étaient déjà dans la paix éternelle. Le saint Abbé releva les courages, exhorta tout le monde à se conformer à la volonté de Dieu, et à bien employer le temps qu'il leur donnait. Les exercices de la vie claustrale reprirent leur marche avec une régularité nouvelle.

Cependant Achard, père plein d'affection, sentait vivement la perte d'un si grand nombre de ses fils. En regardant sa communauté diminuée de moitié, il se demandait, si lui-même, par ses péchés, n'avait pas attiré sur sa famille spirituelle les châtiments du ciel.

Mais un ange vint le consoler et ajouta : « L'heure de votre récompense n'est plus éloignée. Votre frère l'abbé Philibert vient lui-même de quitter ce monde pour entrer dans le royaume éternel, vous recevrez aujourd'hui même la nouvelle de sa mort. »

Achard assembla ses frères une dernière fois et les exhorta à la charité fraternelle en Dieu. Il les pria ensuite de le laisser seul, et pendant sept jours il ne s'occupa que de la grande affaire de son salut.

Un instant avant de rendre le dernier soupir, comme tous les religieux entouraient sa pauvre couche, il leur dit : « Mes frères, je ne veux pas vous parler longtemps, mais malgré la violence de mes douleurs, je ne puis m'empêcher de vous recommander encore de vous aimer les uns les autres ; la haine sépare l'homme de Dieu et du ciel, elle ne peut être expiée par la pénitence, ni même lavée par le martyre, si on ne la chasse de son cœur. Que le Dieu Tout-Puissant éloigne de vous une telle peste !... » Ici la parole du Saint fut étouffée, il leva les yeux aux ciel et son âme s'y envola pour régner éternellement avec Jésus-Christ. C'était le 15 septembre, jour auquel l'Eglise célèbre sa fête. A l'époque des invasions normandes, ses reliques furent portées à Haspres, au diocèse de Cambrai.

Imp.-*gérant*. E. PETITHENRY, 8, rue François I[er], Paris.

SAINT CYPRIEN, ÉVÊQUE MARTYR

Fête le 16 septembre.



Saint Cyprien, évêque et martyr, *d'après le tableau de B. de Champagne.*

CONVERSION DE SAINT CYPRIEN

Né en Afrique, d'une famille sénatoriale, Cyprien s'était distingué dans les lettres et donnait des leçons publiques d'éloquence; mécontent du paganisme, qui ne rassasiait ni son esprit, ni son cœur, il chercha autour de lui un secours pour son âme défaillante. Il s'en ouvrit à un ami intime, le prêtre chrétien Cécilius, qui lui montra les beautés de la religion du Christ et le gagna au vrai Dieu.

« Plongé dans les ténèbres d'une nuit épaisse, et flottant au hasard sur la mer orageuse du siècle, nous dit saint Cyprien lui-même, j'errais çà et là, sans savoir où diriger ma vie, étranger à la lumière comme à la vérité. La bonté divine m'assurait que, pour être sauvé, il fallait naître une seconde fois, prendre une nouvelle vie dans les eaux salutaires du baptême, y déposer le vieil homme, et, tout en gardant le même corps, se transformer quant à l'esprit et au cœur. Mystère incompréhensible pour moi et que repoussaient alors mes désordres. L'homme accoutumé à la bonne chère et au luxe des festins, apprit-il jamais la sobriété? Celui qui aime à faire parade de ses vêtements somptueux, à briller sous l'or et la pourpre, ira-t-il déposer son faste pour prendre des habits simples et ordinaires? Le magistrat qui se complaît dans les faisceaux et dans les honneurs pourrait-il se résigner à l'obscurité de la vie privée? »

Cécilius, cependant, lui présentait l'admirable tableau des vierges, des veuves, des hommes de tout âge et de toute condition que le Christ avait transformés en saints. Cyprien sentit ses doutes s'évanouir à la vue d'un tel spectacle. Autant il avait mis de maturité pour prendre sa détermination, autant il montra de zèle à la suivre jusqu'au bout. Sans retard, il vendit ses biens, pour en distribuer le prix aux indigents, fit vœu de continence perpétuelle, et se consacra tout entier au service de Jésus-Christ. C'était débuter en maître dans le noviciat de la vertu. « Il n'est pas ordinaire de moissonner aussitôt que l'on a semé, s'écrie son historien; personne ne cueille le raisin sur un cep nouvellement enfoui, nul ne va chercher des fruits mûrs sur l'arbuste qui vient d'être planté. Chez Cyprien, tout marcha rapidement à la maturité. L'épi précéda la semence; la vendange devança le pampre, le fruit prévint la racine. »

Cyprien était donc prêt pour le baptême, il y fut admis en 245. Modèle des chrétiens, il recevait avec bonté tous ceux qui avaient recours à lui; il était le refuge des veuves, la lumière des égarés, la force des faibles et la protection des opprimés. « C'est ainsi, disait-il, que doivent faire ceux qui désirent se rendre agréables à Dieu. » Dès ce moment, il mit au service du christianisme son talent littéraire, et s'adonna avec ardeur à l'étude des Saintes Ecritures. Il lisait pareillement avec assiduité les auteurs ecclésiastiques, mais surtout Tertullien, son compatriote. « Apportez-moi le maître, disait-il, » pour désigner ses ouvrages. Il écrivait en même temps contre les païens et les juifs, désireux de faire connaître à tous la vérité qui illuminait son âme.

IL EST ÉLU ÉVÊQUE DE CARTHAGE

Tant de science et de vertu le fit élever à la prêtrise, quoique encore néophyte. Un an ne s'était pas encore écoulé depuis sa conversion qu'à la mort de Donat, évêque de Carthage, tout le peuple le demanda pour lui succéder. Cyprien s'enfuit dans sa demeure et s'y cacha pour se dérober à un tel honneur. Mais les chrétiens investirent sa maison et en assiégèrent toutes les issues; force fut à Cyprien de se rendre. Il fut amené au milieu de l'assemblée des fidèles et sacré sur-le-champ. Cependant, il y eut quelque opposition de la part de cinq prêtres. Le nouveau pasteur leur pardonna avec bonté et les traita comme ses meilleurs amis. Mais il ne put rien gagner sur ces esprits ambitieux, qui lui opposèrent le schismatique Félicissime, et ne cessèrent de troubler l'Eglise de Carthage.

SAINT CYPRIEN PENDANT LA PERSÉCUTION DE DÈCE

Les paroles du pasteur ne suffisaient cependant pas à réveiller les chrétiens du relâchement où les avait plongés une longue paix. Dieu permit pour le bien de son peuple la violente persécution de Dèce, en 250. Dès que l'édit en eut été promulgué à Carthage, une immense clameur s'éleva parmi les païens : « Cyprien aux lions! » A cette vue, n'écoutant que les intérêts de la foi, Cyprien résolut de laisser passer l'orage au lieu de l'affronter inutilement. Il entendit une voix d'en haut qui lui dit : « Quitte Carthage, de peur que le troupeau des fidèles ne soit dispersé et mis en fuite, après la mort du pasteur, et abandonné à la gueule des loups. » Cyprien obéit : il se retira avec quelques clercs dans une solitude. L'avenir allait manifester la prudence de l'évêque, en montrant combien l'Eglise de Carthage avait besoin de ses lumières et de son zèle.

Du fond de sa retraite, Cyprien, par ses lettres, exhortait à la pénitence ceux qui sombraient et consolait ceux qui gémissaient dans les prisons. « Au dehors, on pressure la vendange, écrit-il aux confesseurs de la foi; des raisins destinés à la coupe sont foulés dans les pressoirs. Mais vous, rameaux vigoureux de la vigne du Seigneur, grappes déjà mûres et broyées par la persécution du monde, écrasées sous le pressoir du cachot, au lieu de vin vous répandez votre sang, et, forts contre la souffrance, vous buvez avec joie la coupe du martyre. »

On ne cessait, toutefois, à l'amphithéâtre, de crier : « Cyprien aux lions! » Les recherches des païens furent vaines. Ils confisquèrent néanmoins tous ses biens, et un édit parut, conçu en ces termes : Quiconque possède quelque chose appartenant à Cécilius Cyprianus, évêque des chrétiens, doit le déclarer.

La persécution cessa, et Cyprien put revenir au milieu de son troupeau, où il traita avec autant de fermeté que de sagesse la question des chrétiens qui avaient apostasié.

IL RACHÈTE DES CHRÉTIENS CAPTIFS — QUESTION DES REBAPTISANTS

Les barbares, vers ce même temps, commençaient déjà à ravager l'empire. Plusieurs villes de Numidie furent attaquées par eux, et un grand nombre de chrétiens emmenés en exil. Huit évêques en écrivirent à saint Cyprien, lui demandant quelques secours pour racheter ces captifs. L'évêque de Carthage versa des larmes à ces récits. Il lut les lettres aux fidèles de son Eglise, et ces généreux chrétiens se dépouillèrent de leurs richesses pour nourrir leurs frères captifs. « Soyez bénis, disait Cyprien aux évêques de Numidie, en leur envoyant l'aumône de l'Eglise de Carthage, soyez bénis d'avoir songé à nous, en cette circonstance, et de nous avoir ouvert le champ fertile où nous jetons la semence de notre

aumône, pour qu'elle puisse germer et mûrir en une moisson d'immortalité. Nous vous envoyons cent mille sesterces. S'il arrivait encore un pareil accident, ce qu'à Dieu ne plaise, ne craignez point de nous l'écrire ; soyez assurés que nous nous efforcerons de vous procurer tous les secours nécessaires. »

C'est vers cette époque que s'éleva entre saint Cyprien et le pape saint Etienne la question des rebaptisants. L'évêque de Carthage prétendait, à tort, que le baptême conféré par les hérétiques était nul, et que, partant, il fallait de nouveau baptiser ceux qui revenaient au bercail. On croit généralement que saint Cyprien se rétracta. « Quoi qu'il en soit, dit saint Augustin, s'il s'est élevé quelque nuage dans son âme, si éclairée d'ailleurs, il fut dissipé par le glorieux éclat de son sang répandu pour Jésus-Christ, car ceux qui ont le plus de charité peuvent avoir encore quelque rejeton sauvage, que le laboureur arrache tôt ou tard. »

PERSÉCUTION DE VALÉRIEN — SAINT CYPRIEN AU PRÉTOIRE

Valérien, protecteur des chrétiens au début de son règne, ne tarda pas à suivre la même voie que ses prédécesseurs. Un édit de persécution générale fut donné, et le sang coula dans tout l'empire. Les yeux de tous les fidèles d'Afrique se tournèrent vers Cyprien. L'évêque Fortunien, se faisant l'organe de ses collègues, lui demanda un plan de conduite pour les luttes qui s'annonçaient. Le Saint composa une exhortation au martyre. C'est un recueil de divers passages de l'Ecriture, divisés en douze chapitres. Il n'y ajouta que quelques mots, afin que Fortunien et les autres évêques pussent y puiser des idées propres à encourager les fidèles confiés à leurs soins. « Je vous envoie, disait-il, non pas une robe toute faite, mais la laine même et la pourpre de l'Agneau, qui nous a rachetés et vivifiés. Vous en ferez une tunique à votre volonté ; approprié à votre taille et devenu le vôtre, ce vêtement ne vous en sera que plus cher. Vous communiquerez également cet envoi à nos frères, afin qu'ils portent, sous la robe du Christ, ce vêtement de la grâce sanctifiante. Je n'en dirai point davantage, car, lorsqu'il s'agit de faire des martyrs, il faut que les hommes se taisent et que Dieu parle. »

Les fidèles d'Afrique étaient ainsi prêts à descendre dans la lice. Après les avoir excités au combat par ses paroles, Cyprien les anima par son exemple.

Le 30 août 257, le saint évêque fut traîné devant le proconsul d'Afrique, Paternus.

« Les très saints empereurs Valérien et Gallien, dit le proconsul, ont daigné m'adresser des lettres où ils ordonnent à quiconque ne professe pas la religion des Romains, d'en observer sans délai toutes les cérémonies. Je vous ai donc fait citer pour connaître vos intentions. Qu'avez-vous à répondre ?

— Je suis chrétien et évêque ; je ne connais d'autre Dieu que le Dieu unique et véritable qui a fait le ciel et la terre, la mer et tout ce qu'ils renferment. C'est ce Dieu que nous servons, nous, chrétiens ; c'est lui que nous prions nuit et jour pour nous-mêmes et pour tous les hommes, en particulier pour le salut des empereurs.

— Persistez-vous dans cette résolution ?

— La bonne volonté, qui a une fois connu Dieu, ne change pas.

— Vous pouvez donc vous disposer à partir en exil pour la ville de Curube, ainsi l'ordonnent les empereurs Valérien et Gallien.

— Je suis prêt à partir.

— Les ordres que j'ai reçus, ajouta Paternus, ne concernent pas seulement les évêques, mais encore les prêtres. Je veux donc savoir de vous le nom des prêtres établis dans cette ville.

— Vos lois ont sagement et utilement proscrit la délation : je ne puis donc vous faire connaître ni vous déférer ceux dont vous me parlez. Vous les trouverez dans les villes où ils demeurent.

— Je veux qu'ils se présentent aujourd'hui même dans ce lieu.

— La discipline leur défend de se livrer eux-mêmes, et, en cela, vous ne saurez improuver leur conduite. Mais faites-les chercher, vous les trouverez.

— Ne craignez rien, je saurai les trouver. Les empereurs, dit encore le proconsul, interdisent également les réunions dans n'importe quel lieu et l'entrée des cimetières. Quiconque violera cette sage défense sera puni de mort.

— Faites ce qui vous est ordonné, » s'écria Cyprien ; et il partit pour l'exil après cet interrogatoire où la calme intrépidité de son caractère avait brillé d'un si vif éclat.

SAINT CYPRIEN EN EXIL

Curube était un lieu très agréable sur le bord de la mer, quoique désert et écarté. Par déférence pour la vertu du saint évêque, que les païens eux-mêmes ne pouvaient se lasser d'admirer, il fut permis aux clercs et aux fidèles d'approcher de leur pasteur. A Curube, comme à Carthage, Cyprien resta l'âme de tout ce peuple qui l'honorait comme un père, ne cessant de correspondre avec lui, stimulant l'ardeur des uns, prodiguant tour à tour ses exhortations au clergé, au peuple, aux confesseurs de la foi.

En apprenant comment des prêtres et des évêques vénérables avaient été traînés au fond des cachots et dans les mines où ils étaient accablés de tourments : « Je ne m'étonne pas, s'écriait-il dans une lettre, je ne m'étonne pas que des vases d'or et d'argent aient été envoyés aux lieux où sont l'argent et l'or, si ce n'est que peut-être les mines, changeant de nature et de fonctions, reçoivent de nous l'or et l'argent, qu'elles étaient habituées à nous fournir.

» On a chargé vos pieds d'entraves ; des liens enchaînent votre corps, membre fortuné et temple de Dieu ; mais vos ennemis ont-ils garrotté votre âme ? Le contact du fer a-t-il rouillé votre or ? Loin du chrétien les chaînes qui déshonorent ! Les vôtres sont la matière précieuse dont on formera votre couronne. O pieds glorieusement liés ! ce n'est pas un artisan, mais le Seigneur qui vous déliera. O pieds enchaînés pour le temps, afin de rester libres pendant l'éternité ! O pieds retardés un moment par de jaloux obstacles, mais qui vous élancerez bientôt d'une course glorieuse vers le Christ ! Une terre nue, je le sais, reçoit vos membres harassés par le travail ; mais ce n'est pas un supplice d'être couché à terre avec le Christ. Le pain n'y est pas abondant ; mais l'homme ne vit pas seulement de pain, il vit encore de la parole de Dieu, point de vêtement à opposer au froid qui vous glace ; mais on est suffisamment couvert, on est richement paré quand on a revêtu le Christ. Ils ont placé l'ignominie sur votre tête à demi rasée ; mais puisque le Christ est le chef de l'homme, quel que soit cet outrage, tout sied bien à une tête ennoblie par la confession du nom chrétien.....

— Eloquent dans le discours, innocent dans vos mœurs, lui répondirent les martyrs du fond

des souterrains, partout vous avez la palme. Notre vœu le plus cher est de voir un docteur qui nous affectionne si tendrement parvenir à la couronne après une éclatante confession. N'étiez-vous pas notre docteur, quand vous prononciez au tribunal du proconsul ces généreuses paroles que nous, vos disciples, nous devions répéter devant lui! Votre voix était alors comme une trompette retentissante qui appelait sur le champ de bataille les soldats de Dieu, munis des armes célestes.

— Demandez au Seigneur, leur avait dit Cyprien, qu'il m'enlève moi aussi, aux ténèbres de ce monde, afin que des cœurs unis ici-bas par les liens de la charité et de la paix, après avoir lutté de concert, se réjouissent ensemble dans le royaume des cieux. »

Dieu ne devait pas tarder à exaucer son serviteur. Une nuit, il se vit conduire par un ange devant le tribunal du proconsul; le proconsul écrivit sur une tablette la sentence de mort. L'ange la montra au saint évêque en disant : « Dans un an, elle sera exécutée. »

ADIEUX DE SAINT CYPRIEN A SON ÉGLISE

On put croire que ce jour allait être reculé. Par une permission de l'empereur, Cyprien, revenu de son exil, habitait depuis quelque temps un jardin près de Carthage. Ce fut là qu'il acheva de régler les affaires de l'Eglise et de distribuer aux pauvres ce qui lui restait.

Il y apprit que la persécution avait recommencé : et comme on faisait courir divers bruits confus, il envoya des chrétiens à Rome pour s'informer du véritable état des choses. Ils rapportèrent le décret de Valérien : « On frappera de mort, sans délai, y était-il dit, les évêques, les prêtres et les diacres. » L'édit était formel, et les ménagements dont on avait usé envers quelques-uns allaient faire place aux mesures les plus violentes.

A cette nouvelle, grand nombre de chrétiens conseillèrent à leur pasteur de se retirer dans des lieux écartés : « Non, dit Cyprien, je veux mourir pour mon Dieu. Il nous faut maintenant plutôt penser à l'immortalité qu'à la mort. »

En apprenant toutefois que le proconsul, qui était à Utique, avait envoyé des soldats pour l'y amener, il gagna une autre retraite, ne voulant pas quitter Carthage.

De là il écrivit sa dernière lettre à ses ouailles : « Si j'ai échappé aux licteurs envoyés pour me conduire à Utique, c'est qu'il convient qu'un évêque confesse le Seigneur dans la ville où il gouvernait l'Eglise, afin que l'honneur de sa confession rejaillisse sur le peuple entier. » Toutes les paroles qu'il prononce dans ce moment solennel, tout le troupeau semble les dire avec lui. « Ce serait flétrir l'honneur d'une Eglise aussi glorieuse que la nôtre, si je recevais à Utique la sentence de la mort, et si je partais d'une terre étrangère pour aller recevoir la couronne du martyre. Il n'en sera point ainsi. Mon vœu le plus cher, l'objet constant de mes prières, c'est de pouvoir confesser la foi pour vous comme pour moi, et au milieu de vous. Quant à vous, mes bien-aimés, observez la discipline et gardez le repos et la tranquillité. Daigne Notre-Seigneur, frères bien-aimés, vous faire persévérer en vous conservant sains et saufs dans son Eglise. »

SON MARTYRE

Le 14 septembre de l'an 258 approchait, jour anniversaire de la fameuse vision. Cyprien se prépara au martyre. Le proconsul revint à Carthage, et le saint évêque, sortant de sa retraite, reparut dans ses jardins. En vain on l'exhorta à fuir. L'heure avait enfin sonné, Cyprien ne voulut pas reculer.

Bientôt arriva une troupe de soldats. Cyprien se présenta, le visage gai et souriant. On le mena au prétoire, mais l'interrogatoire fut remis au lendemain, et l'évêque transféré à la maison de l'officier qui l'avait arrêté. Ses amis eurent la permission de rester avec lui et de partager son repas comme de coutume. Cependant la ville entière était en émoi, et, tandis que les païens, craignant quelque tentative, étaient en observation devant la maison de l'officier, les fidèles passaient la nuit en prières.

Le lendemain, quand l'évêque retourna au prétoire, une foule de chrétiens l'entourèrent, comme pour lui faire un rempart. On eût dit une armée marchant à l'assaut pour triompher de la mort. On fit asseoir Cyprien sur un siège recouvert de tentures; et un soldat, voulant recueillir la sueur du martyr, lui offrit des vêtements à changer. « Inutile remède, dit Cyprien, pour des maux qui finiront aujourd'hui! »

Le proconsul arriva : « Etes-vous Cyprien? lui dit-il.

— Oui, c'est moi.

— Vous êtes le pape de ces hommes sacrilèges?

— Oui.

— Les sacrés empereurs vous ordonnent de sacrifier aux dieux.

— Je n'en ferai rien.

— Pensez à vous.

— Faites ce qui vous est ordonné, dit Cyprien; dans une chose si juste, il n'y a pas à délibérer. »

Le proconsul prit l'avis de son Conseil et prononça la sentence en ces termes :

« Nous condamnons Thascius Cyprien à être décapité.

— Dieu soit loué! s'écria Cyprien, et il ajouta : Je vous rends grâces, Seigneur, de ce que vous daignez retirer mon âme de ce corps mortel. »

Les fidèles, qui ne l'abandonnaient pas, s'écrièrent d'une seule voix : « Qu'on nous décapite tous avec lui! »

Cependant, la communauté chrétienne obéit aux recommandations suprêmes de son pasteur. Elle se contenta de le suivre en silence jusqu'au lieu du supplice. Le lieu était entouré d'arbres; comme la foule était immense, plusieurs y montèrent pour contempler le héros.

Cyprien ôta son manteau, se mit à genoux et se prosterna pour prier quelque temps. Puis il ce dépouilla de sa dalmatique, qu'il donna aux diacres, ne gardant qu'une tunique de lin. A la vue du bourreau, il lui fit donner vingt-cinq pièces d'or; après quoi, il se banda les yeux lui-même, et un prêtre et un diacre lui attachèrent les mains, tandis que les fidèles jetaient des linges tout autour de lui pour recueillir son sang.

Le bourreau parut tremblant, quand il lui fallut faire son office, mais le martyr l'encouragea à lui donner le coup : enfin, il laissa tomber le glaive, et l'âme de Cyprien s'envola au ciel.

Imp.-*gérant*, E. PETITHENRY, 8, rue François I[er], Paris.

SAINT FLOSCEL, ENFANT ET MARTYR

Fête le 17 septembre.



Saint Floscel dans la cage d'un lion. — L'animal féroce tombe mort à ses pieds, une vive lumière remplit la prison.

Le IIIe siècle touchait à sa fin lorsque naquit, dans la Basse-Normandie, un enfant, dont l'héroïque martyre devait donner à cette contrée encore païenne une gloire que les siècles n'ont pas effacée.

La famille de notre martyr devait occuper dans la société d'alors un rang élevé, s'il faut en juger d'après les immenses richesses qui étaient en sa possession. Mais était-elle chrétienne, et le futur athlète du Christ avait-il sucé avec le lait maternel la connaissance et l'amour du divin Crucifié ou bien ne fut-il éclairé que plus tard? C'est ce que nous ignorons.

A LA COUR DE CONSTANCE CHLORE — CONSTANTIA

A peine les grâces de l'adolescence s'étaient-elles épanouies sur le jeune front de Floscel, qu'il fut envoyé à la cour du César Constance Chlore, que Maximien Hercule, souverain de l'Occident, avait associé à l'empire et auquel il avait donné les Gaules à gouverner.

Nous lisons dans l'histoire des villes de France, que c'est pendant un de ses séjours en Normandie, que Constance fit fortifier la capitale du Cotentin, à laquelle il donna son nom. De Constantia,

ville de Constance, on a fait Coutances. Il visita aussi Bayeux, capitale d'un canton voisin, célèbre par un collège de druides et un temple magnifique consacré à Apollon, connu en Gaule sous le nom de Belen ou Bélénus. Le prince voulut offrir à cette prétendue divinité un sacrifice solennel.

UN SACRIFICE AUX FAUX DIEUX
PROTESTATION DE FLOSCEL

Mais afin de donner à la cérémonie un éclat et une splendeur capables d'agir vivement sur l'esprit de la population grossière, il convoqua trente-trois jeunes gens de sa suite. Floscel, alors âgé d'environ quatorze ans, était de ce nombre. Que va-t-il faire? Sa grande âme de chrétien se révolte à l'idée d'offrir de l'encens à une divinité païenne. Sa résolution est prise, il n'ira point à la cérémonie : ce serait abjurer sa foi et donner aux chrétiens, ses frères, l'exemple de la désertion et de la lâcheté. Il fait plus encore ; il exhorte ses compagnons à ne pas suivre l'ordre du prince. Il les rassemble avec les fidèles de la ville, et la vivacité de sa foi lui met sur les lèvres des accents d'une incomparable éloquence.

« Chrétiens, mes frères, leur dit-il, on voudrait nous amener à sacrifier aux idoles, mais il n'en sera pas ainsi : vous vous y refuserez, j'en suis sûr, et confiant en Dieu, vous mépriserez toutes les menaces qu'on pourra vous faire, le martyre lui-même. Souvenez-vous de ce que nous a dit celui qui est la vérité : « Ne craignez pas ceux qui, en tuant le corps, ne peuvent rien sur l'âme ; craignez plutôt celui qui peut perdre le corps et l'âme pour l'éternité », et de cette autre parole : « Celui qui ne craindra pas de me confesser devant les hommes, je le confesserai devant mon Père au dernier jour. »

« Celui qui nous parle ainsi a bien quelque droit à une confession généreuse de notre foi, puisque le premier, il a souffert pour nous toutes sortes d'opprobres, qu'il est mort sur la croix et nous a ainsi délivrés de la mort éternelle. Par son ascension glorieuse, il est allé nous reconquérir les droits à l'héritage céleste que nous avait fait perdre le péché d'Adam. Dieu vous garde d'adorer jamais les idoles ! Continuez sans crainte à offrir vos hommages à Celui qui règne dans les cieux, à Jésus-Christ, son Fils unique et notre avocat auprès de lui, et au divin Esprit, qui procède du Père et du Fils. Oui, adorez Dieu dans l'unité de sa nature et la Trinité de ses personnes, car il règne au plus haut des cieux et il règnera dans tous les siècles des siècles. »

A toutes les époques, il s'est trouvé des imitateurs de Judas, de ces faux frères, dont l'apôtre saint Paul signale le danger et qui se font de la délation un piédestal pour s'élever dans l'estime des despotes ou arriver à la fortune et aux honneurs.

UN TRAITRE
FLOSCEL EST ARRÊTÉ ET CONDUIT AU TRIBUNAL DU PRÉFET

Floscel, en effet, n'avait pas fini de parler qu'un de ses compagnons, nommé Camarinus, quittant furtivement l'assemblée, courut au palais de Constance. « Salut, empereur; à toi vie immortelle ! Croirais-tu que dans ta suite, il s'est trouvé quelqu'un pour nous empêcher, ainsi que le peuple, de te suivre au temple d'Apollon? mieux que cela, qui nous pousse à l'église du Crucifié, nous presse de renverser tes dieux et leurs autels? »

A ce moment, le préfet Valérien était aux côtés de l'empereur. Sa charge consistait à arrêter les chrétiens et à leur faire souffrir toutes sortes de supplices.

« Qui donc, s'écria-t-il, ose ainsi désobéir aux ordres de notre divin empereur ?

— C'est le jeune Floscel, reprit Camarinus.

— Que dis-tu là ? réplique Valérien ; tu mens : car Floscel est notre enfant bien-aimé...

— Très vénérable préfet, répond Camarinus, envoie des agents à l'église des chrétiens et tu verras que je dis la vérité : oui, Floscel exhorte tout le monde à entrer dans l'église.

— Allez, dit alors le préfet à ses soldats, saisissez Floscel et amenez-le à mon tribunal. » Puis il sortit afin de procéder à l'interrogatoire.

« Enfant pervers, dit-il au jeune chrétien, toi, l'objet de nos plus tendres affections, comment as-tu laissé ton cœur s'éprendre d'amour pour un Crucifié? Que machines-tu contre nous? Tu pousses la foule dans l'église des chrétiens et tu veux détruire l'image de nos dieux. Si tu veux éviter un châtiment exemplaire, cesse aussitôt d'adorer ce Crucifié que les Juifs, nos tributaires, ont autrefois traité comme un vil scélérat.

— Tes menaces ne m'épouvantent pas, reprit saint Floscel, et elles ne m'empêcheront nullement d'aller au temple des chrétiens. Je crains Dieu, mon Maître; sa toute-puissance peut changer ton cœur, te faire quitter l'idolâtrie et permettre à ses serviteurs de l'adorer dans son temple.

— Alors, répond Valérien, tu me crois assez pervers pour être capable d'un pareil changement?

— C'est vrai, répond Floscel, ta perversité n'a plus de bornes, puisque tu préfères le culte des idoles à celui du vrai Dieu. »

TORTURES — COURAGE HÉROIQUE

Valérien, irrité d'une telle audace, fait étendre Floscel sur le chevalet, et pendant que l'instrument du supplice brisait les membres du martyr, un notaire public lui faisait entrevoir le plus brillant avenir : « Obéis, lui disait-il, et tu deviendras gouverneur de la ville et de la province. »

Le préfet, pour assurer l'effet de cette tentation perfide, fit alors descendre le patient en lui disant : « Allons, Floscel, tu vas suivre ces bons conseils. »

Mais le généreux martyr s'écrie : « Mon honneur et ma gloire sont de croire au Dieu en trois personnes, le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Lui seul est la source de toute liberté et de tout honneur. Quant à ce pouvoir que tu me promets, je le considère comme une iniquité.

» Tous tes dieux ne sont que des simulacres aveugles, sourds et muets. Ils ont des yeux et ils ne voient pas, des oreilles et ils n'entendent pas, des pieds et ils ne peuvent se mouvoir. Toi qui les adores, tu leur ressembleras toujours si tu ne consens à te prosterner aux pieds du divin Crucifié et à mépriser désormais tes dieux qui ne sont que des démons. »

Valérien, de plus en plus irrité, donne l'ordre de flageller le bienheureux martyr, et, pendant que les verges s'abattaient sur ses épaules et les sillonnaient de longs traits sanglants : « Eh bien ! lui disait-il, me répondras-tu encore avec tant d'arrogance ?

— Le Christ est ma confiance, répond le généreux enfant, c'est lui qui m'aide et me soutient. D'ailleurs, je n'ai commis d'autre faute

que celle de répondre à tes interrogations. Et je te répondrai encore, car mon silence ne ferait que t'exaspérer.

— Je ne te défends pas de parler, reprend Valérien; je te reproche seulement de le faire avec insolence. Prends un ton plus humble, ta religion t'en fait un devoir : mais, parce que tes parents possèdent dans la région d'immenses richesses, tu en profites pour me répondre d'une manière aussi sotte et arrogante.

— L'arrogance, reprit le saint enfant; n'est pas le fait des justes. Si parfois les chrétiens l'emploient, c'est que leur fermeté et leur constance sont appuyées sur les paroles du Christ, qui a dit dans son Evangile : « Ne craignez pas ceux qui tuent le corps et ne peuvent rien sur l'âme, craignez plutôt celui qui peut perdre à jamais le corps et l'âme. »

— J'ai passé sur toutes tes sottises, répond le préfet, à cause de la noblesse de ta famille et de l'amitié de César pour toi; mais désormais, sache-le bien, que ta bouche ne profère plus de paroles inconvenantes pour nos dieux, car j'ai reçu de nos empereurs l'ordre de faire sacrifier tous les chrétiens ou de les livrer aux flammes.

— Tu déraisonnes de plus en plus, repartit Floscel ! ainsi donc, tu préfères sacrifier aux idoles que de croire en Jésus-Christ, le Fils de Dieu fait homme, Créateur du ciel et de la terre? O misérable persécuteur! tu ne vois pas combien il est amer et absurde d'adorer des pierres et du bois. »

Au comble de la fureur, Valérien fit de nouveau flageller le martyr, en lui disant : « Apprendsque tu es en présence du préfet et que tu dois lui répondre désormais avec plus de respect. »

Floscel, fortifié par un secours céleste, répondit : « Les tourments que tu me fais subir sont ma gloire et l'édification des assistants. »

A ces paroles, Valérien, hors de lui-même, donna l'ordre aux bourreaux de remettre le bienheureux Floscel sur le chevalet. « Ne le ménagez pas, dit-il, faites-le souffrir, car il le mérite bien. »

Le saint enfant, rayonnant de joie au milieu des tourments, s'écria : « Malheureux insensé, tu ne gagneras rien à me faire souffrir ! Je crois en un Dieu qui me donne le courage de supporter tes tourments. Avec sa grâce, je te vaincrai ainsi que Satan, dont tu n'es que l'instrument contre les serviteurs du Christ.

— Brisez-lui la mâchoire, crie Valérien aux bourreaux, afin qu'il ne puisse plus se moquer de nous et de nos empereurs. »

Pendant qu'on le torturait ainsi, le martyr s'écria : « Mon courage grandit, parce que je crois au divin Crucifié. »

VAINES PROMESSES
NOUVEAUX SUPPLICES — DANS LA CAGE DU LION

Les menaces et les tortures étant demeurées sans effet sur Floscel, Valérien essaya de le gagner par les caresses : « Allons, mon cher ami, lui dit-il, écoute-moi. Les empereurs m'ont adressé une lettre signée de leur propre main : ils ordonnent d'adorer nos dieux et d'abandonner le culte du Crucifié; si tu obéis, ils te donneront un vêtement de pourpre, un diadème et tu occuperas le second rang dans l'empire.

— Adorer vos dieux, s'écrie Floscel ! jamais! car je perdrais mon âme. Quant à la couronne, aux richesses, aux honneurs qui me sont offerts, tout cela, disent nos Saintes Lettres, n'est propre qu'à aveugler l'esprit et à corrompre le cœur. Tu peux, il est vrai, faire souffrir les justes, mais par ces tourments passagers, tu leur assures un bonheur sans fin. Ceux-là, au contraire, se préparent des tourments terribles, qui, pour des honneurs éphémères, renoncent à leur Créateur et sacrifient à de grossières et vaines idoles.

Irrité de ce langage, Valérien ordonna de replacer le martyr sur le chevalet et de le tourmenter le plus possible; mais pendant ce supplice, le Bienheureux s'écriait : « Oh! que vous me faites du bien.

— Si je te fais souffrir, exclame le préfet, c'est que j'espère vaincre ta constance.

— Tout faible que je suis, répond Floscel, je suis fort en Celui qui me fortifie, ce Jésus qui vengera ma mort en renversant vos idoles et en détruisant l'empire du démon dans cette contrée.

— Eh bien! s'écrie le préfet, pour châtier ton insolence, je te condamne à être brûlé. Nous verrons alors si Celui que tu appelles ton Sauveur viendra t'arracher aux flammes. Pour moi, je rougirais d'adorer un homme mort sur une croix infâme.

— Ma honte à moi, reprend Floscel, serait de trembler devant toi; tous ceux qui aiment le Christ ont ces sentiments. Je te dis seulement que j'ai confiance dans la protection de mon Sauveur Jésus. Tout tourne à bien, dit l'Apôtre, à ceux qui aiment Dieu.

— Je vois, répond Valérien, que tu es un magicien.

— Nous sommes des chrétiens, réplique Floscel : les magiciens ne sont autres que vos dieux dont nous nous efforçons de détruire l'empire. »

Cette réponse exaspéra le préfet qui résolut d'en finir avec le martyr. Il le fit jeter dans la cage d'un lion, espérant qu'il serait vite dévoré.

Dès que le bienheureux martyr se trouva seul avec l'animal féroce, il offrit à Dieu ses prières et ses larmes et s'écria : « Seigneur tout-puissant, sauvez-moi », et à l'instant le lion tomba mort.

Cependant Floscel était seul dans sa prison, privé de toute consolation humaine; mais le Seigneur lui apparut; sept candélabres dissipèrent l'obscurité, les parfums les plus suaves embaumèrent son cachot et une nourriture céleste rendit à ses membres brisés une vigueur toute nouvelle.

Au bruit de ces prodiges, un païen, dont le fils, âgé de douze ans, était aveugle, sourd et muet, comprit que la puissance divine s'était reposée sur le saint prisonnier. Il vint donc à la porte du cachot, et d'une voix étouffée par les larmes, il fit cette prière : « Floscel, ami du Christ, je vous conjure de demander la guérison de mon enfant.

— Croyez au Dieu des chrétiens, répondit le Saint, et votre fils sera guéri.

— Je crois fermement, répondit le père, en Jésus-Christ, Fils de Dieu, Créateur du ciel et de la terre. »

Floscel se mit en prière et à l'instant même, l'enfant fut guéri de sa triple infirmité.

Pendant que le Bienheureux opérait cette merveille, Valérien donnait l'ordre d'aller voir si le prisonnier était devenu la pâture du fauve. Arrivés à la prison, les bourreaux furent éblouis par l'éclat resplendissant des candélabres; mais leur terreur fut au comble quand ils virent le lion étendu mort aux pieds de Floscel, qui chantait les louanges de Jésus-Christ, son Sauveur.

A la nouvelle de ces prodiges, Valérien s'écria : « O Floscel, que tes prodiges sont surprenants ! » et aussitôt il commanda de préparer un immense

bûcher hors de la ville. Les bourreaux s'empressent d'obéir : ils entassent une quantité énorme de bois : le lendemain matin, ils y mettent le feu; et quand le brasier est dans toute son ardeur, ils vont chercher le jeune martyr pour l'y précipiter. Celui-ci avançait plein d'intrépidité, en récitant cette prière :

« Seigneur, j'accepte généreusement la mort, mais en ce moment je vous conjure de m'accorder la grâce de sortir sain et sauf du bûcher, afin que ce prodige affermisse dans la foi les fidèles qui en seront témoins, qu'il détermine la conversion de mes compatriotes : je vous demande aussi qu'un jour, mon corps soit rapporté dans le Cotentin, ma patrie. »

Floscel priait encore lorsqu'une voix se fit entendre du haut du ciel : « Ne crains rien, lui dit-elle, je suis avec toi, courage. » Et pour augmenter encore sa confiance, son ange gardien se montra à lui visiblement et l'accompagna jusqu'au bûcher.

Les bourreaux, s'étant saisis de lui, le jetèrent au milieu des flammes : mais une averse soudaine éteignit le bûcher en un clin d'œil. « Est-il étonnant, s'écrie un pieux chroniqueur, que le feu matériel n'ait point d'action sur celui qui brûlait intérieurement des pures flammes d'un amour tout céleste ? »

Les bourreaux, stupéfaits d'un tel prodige, tout en se rappelant que Floscel l'avait prédit au tribunal du préfet, le ramenèrent dans sa prison. Valérien prévenu fit comparaître Floscel devant lui et dit aux assistants : « Gardez-vous bien de croire que la pluie soit venue délivrer ce rebelle, c'est aujourd'hui le huitième jour de la lune, et nous devions avoir de l'eau ; rien de plus naturel.

— Je connais mon Dieu, répondit Floscel, il est mon soutien en tout et partout; c'est ma foi la plus vive, et je ne doute nullement que la pluie survenue ne soit due à sa protection. »

A ces paroles, Valérien entre dans une véritable fureur.

« Percez avec des clous, rugit-il, les joues et la langue de ce blasphémateur, nous verrons alors s'il continuera à invectiver contre nous et nos empereurs.

— Béni soit le Seigneur, dit Floscel, qui couronne ses enfants. »

Le bourreau le saisit, l'entraîna au lieu du supplice, et lui perça avec des clous les joues et la langue.

Et aussitôt Floscel de remercier le Seigneur ; « Ma bouche, dit-il, est remplie de joie et ma langue de cantiques d'allégresse. » Puis il dit aux assistants : « Bienheureux les cœurs purs, car ils verront Dieu; bienheureux ceux qui aiment le Seigneur de tout leur cœur; bienheureux les miséricordieux, car ils obtiendront miséricorde; bienheureux ceux qui renoncent au monde, car ils recevront au centuple ce qu'ils ont quitté; bienheureux ceux qui confessent Dieu ici-bas, car Jésus-Christ les confessera devant son Père au dernier jour. »

Valérien appelle le bourreau : « Tu te moques de moi : tu n'as donc pas exécuté ponctuellement mes ordres, car Floscel parle toujours au peuple.

— Par les dieux de l'empire, proteste le bourreau, je jure avoir transpercé la langue de Floscel plus profondément que jamais. Si vous ne m'en croyez, faites amener un animal quelconque et vous verrez qu'il ne survivra pas à un pareil supplice. »

Aussitôt on amène un taureau. On lui perce la langue et le pauvre animal en périt bientôt.

Valérien alla trouver l'empereur et lui raconta ce qui venait de se passer. Constance fit venir le martyr et, après avoir constaté sa fermeté, l'abandonna au préfet son persécuteur. Alors il fut conduit au lieu des exécutions, et eut la tête tranchée. C'était le 17 septembre.

Floscel avait enfin obtenu cette palme du martyre, après laquelle il avait soupiré avec tant d'ardeur. Les chrétiens pleurèrent la mort de cet héroïque enfant; mais son entrée au ciel fut saluée par les cantiques d'allégresse des célestes phalanges.

Son sang fut la semence d'une multitude de chrétiens. La plupart des assistants crurent au Christ. Plusieurs soldats de la garde impériale, des compagnons de notre Saint et quelques-uns de ses parents reçurent le baptême au nom de l'adorable Trinité. Tous, dans des transports unanimes, proclamaient le jeune martyr bienheureux et le félicitaient d'avoir eu le courage de fouler aux pieds les honneurs de la cour impériale. On pense généralement que dès lors, Constance Chlore ne persécuta plus les chrétiens.

CULTE DE SAINT FLOSCEL

Quand saint Floscel eut rendu sa belle âme à son divin Maître, les chrétiens enlevèrent ses précieuses dépouilles avec un grand respect et les déposèrent dans un tombeau richement décoré. Mais cinq mois ne s'étaient pas encore écoulés que des matelots coutançais reçurent en songe l'ordre d'aller les chercher. Ils débarquèrent donc sur les rivages du pays des Bajocasses et enlevèrent secrètement le précieux trésor.

L'ayant enveloppé dans un riche linceul, ils le placèrent sur leur navire au milieu d'un magnifique luminaire; ils mirent ensuite à la voile et gagnant aussitôt la haute mer, ils abordèrent trois jours après aux rivages du Cotentin.

Le lendemain, 3 des calendes de mars (27 février) eurent lieu les obsèques de saint Floscel. Tous les missionnaires de la région s'y étaient rendus. Ce fut au milieu d'un concours immense de peuple, au chant des cantiques et des psaumes, que le saint martyr, dont les ossements exhalaient une suave odeur, fut déposé dans un monument élevé à sa mémoire au lieu appelé aujourd'hui *Saint-Floscel*. C'est là que l'héroïque enfant reposa jusqu'au temps des invasions normandes. Pour le soustraire à la fureur des barbares du Nord, on le transporta en Bourgogne. L'église de Notre-Dame de Beaune fut choisie pour recevoir le précieux trésor, dont elle conserve encore aujourd'hui une notable partie.

Les anciens auteurs parlent de nombreux prodiges opérés au tombeau du saint enfant.

Salut donc à vous, généreux martyr, dirons-nous avec un poète antique, astre glorieux qui resplendissez au ciel, écoutez la prière de vos serviteurs et obtenez-leur pardon et miséricorde. Fleur du Christ, perle précieuse, empourprée d'un sang généreux, nous vous en supplions, secourez-nous.

Une savante brochure sur saint Floscel, couronnée par l'Académie de Dijon, a été publiée en 1886 par M. l'abbé Vaillery, curé de Pommard, par Beaune (Côte-d'Or).

E. Petithenry, Imp.-*gérant*, 8, rue François Iᵉʳ, Paris.

SAINT JOSEPH DE COPERTINO

Fête le 18 septembre.

S'il est un saint dont Voltaire et ses amis, ou plutôt ses disciples, car Voltaire n'eut jamais d'amis, se soient moqués et se moquent encore aujourd'hui, c'est assurément saint Joseph de Copertino. Tout autant que le bienheureux Benoît-Joseph Labre, il a eu l'honneur d'exciter la verve de ces beaux esprits.

Benoît-Joseph dont la vie est un long acte de mépris des richesses, d'amour des humiliations, placé sur les autels en plein XIXe siècle! Un pauvre Franciscain, qui, pendant 64 ans, étonne l'Italie par ses miracles, s'élève chaque jour dans les airs comme la colombe, sous l'effort d'un amour divin brûlant, dont la flamme suspend les lois de la pesanteur, et cela, sous Louis XIV, aux beaux jours des Jansénistes et de Launoy, surnommé le dénicheur de saints!



En ces deux merveilles de la grâce, Dieu semble avoir jeté un défi direct au sensualisme orgueilleux et incrédule dont souffre la chrétienté. Par l'une, il glorifie la pauvreté volontaire absolue; par l'autre, il fait voir que dût en être humiliée l'Académie de médecine, il est toujours le maître de toutes les forces de la nature créée.

LE JEUNE INFIRME — UN EXAMEN

Parlons d'abord de saint Joseph de Copertino.

Le 17 juin 1603 naquit dans la petite ville de Copertino, au royaume de Naples, un enfant qui reçut le nom de Joseph-Marie. Son père, Félix Desa, était un simple artisan; sa mère, Françoise Panara, avait une foi vive; elle sut en remplir le cœur de son fils. Joseph, dès son jeune âge, fut prévenu de grâces extraordinaires : il vivait constamment avec la pensée des choses célestes et son esprit en était si absorbé, qu'il semblait impropre à tout ce qui n'était pas prière ou contemplation. A grand peine, parvint-on à lui apprendre à lire et à écrire; mais Dieu, qui voulait être lui-même son instituteur, le mit tout jeune à la grande école de la souffrance. Sa santé s'altéra, son corps se couvrit d'ulcères et, pendant longtemps, il devint un objet de dégoût; comme tout devait en Joseph être surnaturel, il fut guéri miraculeusement de cette douloureuse maladie au sanctuaire de Notre-Dame des Grâces.

Dès lors, l'enfant n'eut plus qu'une idée : se consacrer à Dieu. Il était toujours à l'église, sa mortification prenait toutes les formes, il vivait d'herbes assaisonnées d'absinthe et portait sur sa chair encore tendre un rude cilice. Le Saint avait 17 ans quand il fit choix de l'Ordre des Capucins; après avoir essuyé un refus, il parvint à grand peine à se faire admettre comme frère lai: on ne lui avait pas reconnu les qualités et l'intelligence nécessaires pour jamais arriver à la prêtrise, tout au plus, pouvait-il espérer être un serviteur passable; mais il se montra complètement impropre à l'accomplissement de ses nouveaux devoirs : ses mains, naturellement maladroites, brisaient tout ce qu'elles touchaient; en mettant du bois sur le feu, il faisait tomber les casseroles, prenait du pain bis pour du pain blanc et autres énormités de cette force, si bien, qu'à son grand désespoir, il fut renvoyé du couvent.

Un peu plus tard, il entra en qualité de tertiaire oblat chez les Frères mineurs conventuels de Santa-Maria de Grotella; il ne quittait pas la famille franciscaine. Bientôt, la sainteté de Joseph frappa ses supérieurs à tel point qu'ils décidèrent son admission au noviciat, le destinant à la prêtrise; son angélique piété, ses mortifications l'en

rendaient digne, mais la science lui faisait absolument défaut. Il parvint cependant, à force de zèle et de persévérance, à lire et à écrire passablement et à traduire un évangile, celui où sont écrites ces paroles en l'honneur de Marie : « *Beatus venter qui te portavit.* » Pour arriver au diaconat, il était indispensable, suivant le droit canon, de subir un examen. L'évêque de Nardo l'interrogea et lui demanda l'explication d'un évangile : le hasard indiqua le seul que sût le candidat. Par cette heureuse ou plutôt miraculeuse chance, il fut admis. En 1628, il reçut l'Ordre de prêtrise sans autre examen.

Voilà pour quelle cause saint Joseph de Copertino est invoqué par les étudiants, à la veille de subir des épreuves qu'ils redoutent.

PAUVRETÉ — JOSEPH ET L'INQUISITION

A partir de ce moment, le Saint redoubla de ferveur et de mortification : pendant cinq ans, à partir de son ordination, il ne mangea pas de pain et ne but pas de vin, quelques herbes et de mauvais légumes assaisonnés avec de l'absinthe, des fruits secs, étaient sa seule nourriture. Le vendredi, il se contentait d'une herbe d'un goût si repoussant, qu'un religieux, ayant voulu en goûter du bout de la langue, en eut des nausées pendant toute la journée.

A l'imitation du glorieux patriarche, saint François, il jeûnait sept carêmes. Du jeudi au dimanche, il ne prenait rien et n'était soutenu que par la sainte Eucharistie. Un soir, son supérieur lui ordonna de manger de la viande, il le fit, mais son estomac la rendit immédiatement avec d'atroces souffrances.

Il se disciplinait toute la nuit jusqu'à en perdre haleine et portait un cilice armé de pointes de fer. Pauvre par vocation, il voulut l'être davantage et se dépouiller de quelques menus objets, une image peinte, un second vêtement, dont l'usage ne lui était cependant pas interdit par la règle. Chose étonnante! cet homme, si détaché des biens du monde, devait, à l'occasion de sa pauvre robe de bure, supporter une de ses tentations d'avarice que l'on croit, bien à tort, réservées aux millionnaires : « Je ne savais pas » encore, dit-il longtemps après, ce qu'il me » restait à combattre, et je n'avais pas réfléchi » que le mérite de la pauvreté ne consistait pas » à ne rien posséder, mais bien à n'avoir aucune » affection pour les choses de la terre. Cette » pauvreté que j'avais tant cherchée me procura » une grande affliction qui s'empara de mon » cœur, et si Dieu, avec son amour, ne m'eût soutenu, c'en était fait de moi; plus ma robe » menaçait de m'abandonner, plus grandes » étaient mes craintes... O Jésus! m'écriai-je, » j'ai tout quitté pour vous et vous ne me donnez » en retour qu'amertume et douleur? J'éclatais » en sanglots ; au bout de deux ans, je fus assailli » par une mélancolie si forte, qu'on n'en peut » imaginer une semblable : plein de découragement, sans nulle consolation intérieure, je me » jetai sur ma couche en criant : Mon Dieu! mon » Dieu! pourquoi m'avez-vous abandonné! A ce » moment, un petit Frère entra dans ma cellule, » je ne le connaissais pas : était-ce un ange ? Il » en faisait certainement l'office. — Frère Joseph, » qu'as-tu, dit-il d'un ton compatissant. Je viens » te secourir ? Je t'ai acheté une robe, pensant » que tu en avais besoin. Cela dit, il la posa sur » le lit et partit.

» Je me lève alors tout transporté, je vois la » tunique, j'ôte la vieille et je mets la neuve. » O prodige de la bonté divine! A peine l'ai-je » revêtue, mon chagrin se dissipe, je ressens au » cœur une joie toute céleste. En songeant à mon » aveuglement passé, je reconnais ma faute, » détestant ma méfiance et résolu à me jeter » dans les bras de Jésus dont je ne me séparerai » jamais pour tous les royaumes de la terre. »

Cette anecdote si touchante et si naïve nous a paru bonne à conter en ces jours où tant de pauvres par vocation pourraient s'effrayer de ce calice de pauvreté plus grande qui mouille déjà leurs lèvres.

Saint Joseph ne prêchait pas, ne confessait pas, il évitait le bruit, la foule et tout ce qui pouvait le mettre en évidence; cependant, son renom de sainteté était si grand, que sa seule présence produisait un effet extraordinaire. Ses supérieurs, dans un but d'édification, lui firent parcourir les diverses maisons de son Ordre, situées dans le royaume de Naples et l'on put dire de cette course ces paroles : « Un homme de 33 ans entraîne, » comme le Christ, des populations entières, » les prodiges et les miracles se renouvellent à » chaque pas. »

Celui qui écrivait ces lignes n'était pas mû par une inspiration bienveillante; il dénonçait le Fr. Joseph au tribunal de l'Inquisition.

Ce tribunal, que l'on a bien calomnié et contre lequel l'imagination haineuse des philosophes a débité tant de fables absurdes, a pour mission de contrôler la doctrine et les mœurs des fidèles, des membres du clergé principalement, et d'examiner avec sagesse et maturité les faits extraordinaires et soi-disant miraculeux, afin de prévenir ou de réprimer les fraudes et les supercheries. Il exerce dans l'Eglise une sorte de police. La police est toujours haïe des malfaiteurs.

Joseph donc fut mandé à Naples, à sa grande affliction. Il avait été surnaturellement informé de cette épreuve, de cette « croix vivante » comme il lui avait été dit. Chemin faisant, il ne faisait qu'entretenir son compagnon de ses péchés, de son indignité et des châtiments dont il s'était rendu digne. Dieu en jugea autrement, car, après trois interrogations rigoureuses, le tribunal proclama le Saint irréprochable dans sa doctrine et dans ses mœurs. Les juges avaient vu les miracles se renouveler devant eux, ils avaient été témoins de quelques-unes de ces étonnantes extases dont la vie de saint Joseph fournit tant d'exemples.

Plusieurs jours après, la ville de Naples, toute remplie du bruit de ces merveilles, put en juger par elle-même. L'Inquisition avait ordonné au Saint, en vertu de l'obéissance, de célébrer une messe à l'église de Saint-Grégoire-l'Arménien ; il voulut le faire, mais, à peine était-il agenouillé dans un coin, qu'en présence de la foule il poussa un grand cri, et, s'élançant dans les airs, vola jusqu'à l'autel où il vint se poser debout, les bras sur la poitrine en forme de croix, le corps penché sur les fleurs et les cierges allumés qui ne le brûlaient pas. Ensuite, il fit entendre un autre cri, s'éleva d'un second vol en tournoyant et en chantant : « O bienheureuse Vierge! ô bienheureuse Vierge! » et revint prendre la place qu'il occupait d'abord.

Le vice-roi de Naples voulut le voir, mais l'humble religieux, craignant de se produire devant la cour, trouva moyen de partir pour Rome avec le Fr. Ludovic, son compagnon.

En approchant de la Ville Sainte, les pensées les plus sublimes envahissent son esprit; il ne

se croit pas digne de mettre le pied sur ce sol jadis inondé du sang des martyrs; se rappelant son modèle saint François, venu là, dénué de tout, il se retourne vers le Frère et lui ordonne d'abandonner une petite pièce de monnaie qu'il tenait en réserve: « Notre affaire à nous qui » sommes voués à une stricte pauvreté, est » d'arriver tout à fait pauvres dans la ville de » la Foi. »

Un peu plus tard, en présence du pape Urbain VIII, le spectacle de la grande majesté du Vicaire de Jésus-Christ émeut son cœur à tel point qu'il est ravi en esprit, s'envole et demeure suspendu dans les airs, dans la salle même des audiences.

Le pontife s'écria que si Joseph mourait avant lui, il pourrait servir de témoin dans son procès de canonisation.

Le général de l'Ordre se demandait à quel couvent il enverrait notre Saint; il se décida pour Assise, couvent de stricte observance. La joie de Joseph fut vive en songeant qu'il allait demeurer en ce lieu béni par la naissance et la vie du patriarche séraphique; il ne tarda pas cependant à y trouver les épreuves qui l'assaillaient partout; d'injustes méfiances et de mauvais traitements de la part de ses supérieurs, trompés sur son compte, des tentations terribles et jusqu'à la honte de se voir un objet de curiosité à raison des dons de Dieu. Les épreuves devinrent telles que le général dut le faire revenir à Rome pendant quelque temps.

Sa vie, durant ce séjour, était consacrée à visiter les églises et à prier. Au bout de plusieurs mois, il retourna à Assise; les esprits étaient changés à son égard; il rentra dans l'église, où les notables habitants et les religieux l'attendaient; à peine avait-il dépassé le seuil, qu'apercevant une image de la Sainte Vierge tout à fait semblable à celle de Grotella, qu'il aimait depuis sa jeunesse, il tombe en extase, s'élève dans son vol à dix-huit pieds de haut, jusqu'à la sainte effigie qu'il baise tendrement en disant: « O ma » mère, vous m'avez accompagné ici! »

L'assistance était émerveillée, la joie à son comble dans la ville: « Le Saint est revenu », criait-on de toutes parts.

D'une seule voix, le conseil de la cité le fait bourgeois d'Assise; on lui porte le diplôme d'honneur en le priant de ne pas refuser. « Et comment refuserais-je, dit-il, de devenir concitoyen de mon père saint François, du Chevalier du Christ, christ lui-même et stigmatisé? » Puis, immédiatement, il s'envole dans un ravissement et demeure quelque temps en l'air, la tête touchant les solives du plafond.

SCIENCE MERVEILLEUSE D'UN IGNORANT

Le pauvre religieux, ignorant de toute science humaine, était devenu un grand savant devant Dieu. Des potentats, des cardinaux, des prélats réclamaient ses conseils. Le prince royal de Pologne, Jean Casimir, s'était ouvert au P. Joseph de son désir de prendre les Ordres: « Ne le faites pas, lui fut-il répondu, vous serez obligé de rentrer dans le monde; Dieu ne tardera pas à vous faire connaître sa volonté. » L'événement justifia cette prophétie, car, bien que fait cardinal par Innocent X, Casimir fut élu roi à la mort de son frère et monta sur le trône. Passant par Assise, le nouveau roi voulut voir le Saint: « Ne vous l'avais-je pas dit? vous serez plus utile que si vous vous étiez fait moine! » Depuis, il consultait habituellement le P. Joseph et en reçut des avis et des révélations sur l'avenir de ses Etats.

La très dévote princesse Marie de Savoie, religieuse du Tiers-Ordre de Saint-François, commença avec lui vers cette époque des relations toutes mystiques, qui rappelaient celles de saint François et de sainte Claire en d'autres temps. Il faudrait bien des pages pour en donner une simple analyse.

Ce fut ensuite le duc de Brunswick qu'il vit et réconcilia avec l'Eglise. Le prince allemand, âgé de vingt-cinq ans, brillant et chevaleresque, visitait les diverses cours de l'Europe: il avait comme tant d'autres entendu parler du grand thaumaturge d'Assise, et souhaitait vivement d'assister à quelque miracle. Le Père Gardien, pour le satisfaire, le fit conduire, un matin, à la porte de la chapelle où Joseph disait sa messe.

Celui-ci ignorait quel témoin l'observait, et voici qu'arrivé au moment de diviser la Sainte Hostie, il ne put y parvenir et dut la remettre de nouveau sur la patène. Tout affligé de cet incident, il lève au ciel ses yeux pleins de larmes, fait, en volant, cinq pas en arrière, puis revient et, reprenant la Sainte Hostie, parvient à la diviser en faisant usage de force.

Le prince avait tout vu; il était dans l'étonnement et désirait savoir la cause d'une chose si extraordinaire: « Vous m'avez amené ce matin à » ma messe, dit le Saint au Père Gardien, des gens » qui ont le cœur dur et ne veulent pas croire » tout ce qu'enseigne l'Eglise; voilà pourquoi » l'Agneau s'est durci dans mes mains au point » que je ne pouvais le diviser. »

Ces paroles rapportées à Jean de Brunswick le frappèrent au cœur: après avoir entretenu le Saint de diverses choses relatives au salut, il manifesta le plus vif désir d'assister une fois encore à la messe. Un nouveau prodige l'y attendait: à l'élévation apparut sur l'hostie une croix noire; Joseph poussa un cri, s'envola et resta en l'air pendant un demi-quart d'heure. Ce spectacle atterra le prince et le fit éclater en sanglots: « Maudit soit le jour où je suis venu ici, dit-il à » un de ses gentilshommes protestants; j'étais » chez moi tranquille et en repos, maintenant, je » suis troublé et tourmenté dans ma conscience.»

Le Père savait par révélation que cette âme avait trouvé grâce devant Dieu, cependant, il priait toujours: « Mon Seigneur, disait-il au » Christ en croix, cette œuvre est bien vôtre, en » elle je ne veux que votre gloire, donc inspirez » et amollissez ce cœur, rendez-le agréable à » votre divine Majesté! » Admirable prière à jamais digne d'être répétée jusqu'à la fin des temps, par ceux qui voudront demander et obtenir une grâce de conversion. Elle fut exaucée et Jean de Brunswick abjura, malgré les fureurs du gentilhomme protestant qui avait menacé le Père de lui passer son épée au travers du corps.

DE COUVENT EN COUVENT

Cependant, les prophéties, les guérisons, les extases et les élévations devenaient si fréquentes que le Souverain Pontife, Innocent X, conçut des craintes sur toute cette affaire; il redoutait quelque supercherie et un scandale à la suite. Avec cette prudence jalouse dont ne se départit jamais l'Eglise en pareilles circonstances, il se décida à agir de rigueur avec le Saint. L'inquisiteur de Péronne fut chargé, en juillet 1653, de venir à Assise pour enlever Joseph afin de le

conduire dans un couvent de Capucins à Pietra Rubbia. On voulait, dans un but de défiance, le séparer de sa famille religieuse et le placer sous la surveillance d'étrangers, dans une chambre isolée, sans voir personne. Mais si les hommes avaient cru pouvoir jeter un voile sur ces prodigieuses manifestations de la puissance de Dieu, Dieu se servait précisément des moyens que l'on employait pour amener le résultat contraire. Le voyage avait été marqué par d'éclatants miracles, opérés devant l'inquisiteur et les soldats. Le séjour à Pietra Rubbia fut signalé par d'admirables prodiges renouvelés si fréquemment, que le but que l'on s'était proposé était complètement manqué. L'affluence du peuple était plus grande qu'à Assise, à tel point qu'une auberge avait été établie sur la montagne pour loger les pèlerins, et que ceux-ci, dans leur empressement, avaient été jusqu'à tenter de découvrir le toit de la chapelle où le Saint disait la messe, pour le voir plus à leur aise.

Au bout de trois mois, on prit les ordres du Souverain Pontife et il fut décidé que le P. Joseph serait à l'improviste et dans le plus grand secret, conduit dans une solitude si retirée que nul ne pourrait aller l'y chercher. Le chanoine Viviani d'Urbino fut chargé d'accomplir cette mission : il vint donc avec quelques domestiques prendre le Saint et le mena chez les Capucins de Fossombrone.

Dans ce nouvel asile, les mêmes miracles se produisirent, et le peuple proclama de mille manières la sainteté du vénérable serviteur de Dieu: les ordres sévères donnés à son endroit étaient donc encore une fois devenus inexécutables.

Après quelque temps, il fallut quitter Fossombrone où devait se tenir le chapitre général de l'Ordre, pour se rendre dans un troisième couvent de Capucins à Montevecchio ; ce lieu fut témoin des mêmes prodiges.

Un dimanche, au jardin, le Père aperçoit un agneau ; il se rappelle l'évangile du jour où il est dit: « Je suis le Bon Pasteur. » Puis, s'élevant à la contemplation du Christ, Agneau et Pasteur, il dit: « Voilà la petite brebis », et se met en devoir de la saisir; il la prend sur ses épaules et, courant d'allégresse, arrive devant le Père Gardien, en disant : « Voici le Bon Pasteur qui porte sur ses épaules la brebis égarée ! » Ces paroles l'enflamment, sa figure s'empourpre, il prend son vol avec son agneau à une telle hauteur qu'il dépasse la cime des arbres et, pendant deux heures, il demeure dans les airs, à genoux, les bras ouverts, les yeux et l'âme au ciel.

Une autre fois, le matin, il célébrait la messe de la Pentecôte. Quand il arriva au *Veni Creator Spiritus,* son cœur fut inondé d'un tel torrent d'amour divin que, ne pouvant en supporter l'effort, il s'éleva de l'autel en poussant un cri retentissant et se mit à tournoyer en l'air tout autour de la chapelle; les cellules des Frères en furent ébranlées, les religieux se précipitèrent dehors, croyant à un tremblement de terre.

DERNIERS VOYAGES

Cependant, l'exil du Fr. Joseph touchait à son terme. Innocent X avait tenu à sa résolution d'une manière inébranlable, mais Alexandre VII, qui lui succéda, consentit à rendre le Saint à ses Frères les Religieux Conventuels. Le 6 juillet 1657, il se mit en route pour Osimo où devait être sa dernière étape en ce monde.

Arrivés auprès de Lorette, non loin d'Osimo, un religieux lui montra la coupole de la Santa-Casa. Dès qu'il l'eut considérée, il parut en proie au plus grand étonnement: « Je vois, dit-il, les anges qui montent et descendent du ciel à la Santa-Casa. » Puis il pousse un cri, s'élève à la hauteur de douze palmes et vient au pied d'un amandier éloigné de six palmes. Cet arbre est resté en vénération aujourd'hui encore.

Le 10 juillet, il entra au couvent d'Osimo et y passa les six dernières années de sa vie, marquant chacun de ses jours par des prodiges et des actes d'héroïque sainteté. Ses forces diminuaient peu à peu, et le 10 août 1663, il fut atteint d'une fièvre qui devait l'emporter. L'esprit prophétique dont il était doué lui avait révélé l'époque du grand passage auquel il s'était préparé par un redoublement de ferveur. Avec une résignation parfaite, il se mit entre les mains des médecins qui devaient torturer son pauvre corps épuisé par les jeûnes et les macérations.

Quand ses forces le lui permettaient, il se levait pour dire la messe: il la célébra le jour de l'Assomption pour la dernière fois ; ce ne fut qu'une suite d'extases et d'élévations. A partir de ce jour, la fièvre qui le dévorait lui enleva progressivement le reste de ses forces, et le 17 septembre, il était à toute extrémité. On lui apporta le Saint Viatique: il ne pouvait plus faire un mouvement; cependant, au son de la cloche annonçant l'arrivée du Saint-Sacrement, il retrouva sa vigueur et se leva de son lit, comme un homme bien portant; il fut enlevé par un dernier vol, les bras en croix, la figure resplendissante, et alla jusqu'à la porte de sa chambre pour y recevoir son Dieu. Puis il entra en agonie et, le lendemain, il rendit le dernier soupir.

Il faudrait tout un livre pour relater même sommairement les innombrables merveilles de cette vie, riche écrin des plus précieux joyaux de la grâce divine. Les conversions, les prophéties, les guérisons et les bienfaits de toute sorte, répandus à pleines mains autour de lui; des extases qui confondent la raison, renouvelées chaque jour en face de milliers de témoins; cette existence passée entre le ciel et la terre; puis, à côté de ces choses, un charme d'esprit qui rappelle le gracieux génie de saint François.

Saint Joseph aimait la musique, il accompagnait ses chants sur le clavecin. A Osimo, on montre encore dans sa cellule, l'instrument dont il se servait.

Le 16 juillet 1757 eut lieu la canonisation solennelle du Saint, 94 ans après sa mort. Cet acte suivait l'irréfutable constatation d'innombrables miracles prouvés par d'irrécusables témoignages. Aux incrédules qui ne pouvaient contester, il restait une ressource : rire ; ils en usèrent largement.

Le corps de saint Joseph de Copertino se voit à Osimo. Une chapelle lui a été consacrée en France, dans l'église Saint-Pierre de Lisieux, en Normandie.

Incomparable serviteur de Dieu; martyr, sans effusion de sang, de toutes les vertus du bon religieux, soyez secourable à vos frères persécutés ! Inspirez à tous le renoncement, la foi, l'espérance et la charité. A ce monde esclave des biens de la terre, prêtez les ailes qui vous élevaient au ciel, afin qu'il puisse rompre ses attaches charnelles et considérer, parfois au moins, les choses d'en haut.

Z.

E. PETITHENRY, Imp.-*gérant*, 8, rue François Ier, Paris.

LE BIENHEUREUX ALPHONSE D'OROZCO

DES ERMITES DE SAINT-AUGUSTIN

Fête le 19 septembre.



Le bienheureux Alphonse d'Orozco persuade à Charles-Quint d'abdiquer pour se retirer en un monastère.

PREMIÈRES ANNÉES

Le bienheureux Alphonse naquit à Oropesa, en Espagne, le 17 octobre de l'an 1500. Pendant que sa mère était enceinte, elle offrit son enfant à la Sainte Vierge et lui demanda quel nom il devrait porter. La Mère de Dieu lui apparut et lui dit : « Quel patron pourrait avoir ton fils si ce n'est mon grand serviteur Ildefonse, qu'il porte son nom et marche sur ses traces. » L'enfant s'appela Alphonse ou Alonso, diminutifs espagnols d'Ildefonse.

Ses parents lui inspirèrent de bonne heure un grand amour pour Jésus notre Sauveur et pour sa divine Mère. Alphonse se pénétra si promptement de ses sentiments qu'à l'âge de six ans, il fit vœu de se consacrer au Seigneur dans l'état ecclésiastique. Son père, pour favoriser ses dispositions, l'envoya, quatre ans plus tard à Tolède, où il fut reçu, dans la cathédrale, comme enfant de chœur. Il y fit de grands progrès dans la piété, il s'y adonna aussi avec succès à l'étude de la musique, dont les mélodies lui servirent toute sa vie comme d'épanchement à son amour pour Dieu.

Peu après, Alphonse se rendit à la célèbre université de Salamanque, qui possédait alors en Espagne le monopole de la science : il y fit de rapides progrès dans les connaissances divines et humaines.

ALPHONSE SE FAIT AUGUSTIN — ÉPREUVES DU NOVICIAT

Saint Thomas de Villeneuve, de l'Ordre de saint Augustin, vint alors dans cette ville. Par sa parole ardente et puissante, il transforma bientôt toute la cité et fit tourner vers Dieu tous les esprits. Entraîné par la sainteté du prédicateur, François, le frère d'Alphonse, se fit moine dans le couvent qu'il dirigeait. Le jeune Orozco s'attrista fort de cette séparation, à laquelle il n'était point préparé. Mais la nuit qui la suivit, saint Augustin lui apparut, le consola et définitivement lui ordonna de suivre son frère, et d'embrasser la vie de perfection telle que les apôtres l'ont pratiquée. Quelques semaines plus tard, les deux frères prenaient ensemble l'habit augustinien (1522) et leur noviciat commençait; il devait être pour Alonso plein de tribulations; quant à François, il alla l'achever dans le ciel.

Quand Dieu veut faire monter ses serviteurs jusqu'aux plus hauts degrés de la vertu, il commence par détruire en eux, par les humiliations et les mortifications, tout ce qu'il peut y avoir de terrestre et d'humain, afin que leur âme, pleinement purifiée, puisse s'élever sans entraves vers les choses divines. C'est de la sorte qu'il agit envers Alphonse, prédestiné à une si grande perfection. A peine entré en religion, le jeune homme sentit dans sa chair toutes les révoltes des passions, il ne trouvait que dégoût dans l'obéissance; en outre, des maladies successives, jointes à un tourbillon de scrupules qui venaient obscurcir son âme, lui suggéraient continuellement des tentations de désespoir. Le démon ajoutait ses attaques à toutes ces épreuves; tantôt il représentait au jeune novice la liberté dont on jouit dans le monde, tantôt l'amour naturel de ses parents, tantôt enfin il lui montrait l'âpre solitude de la vie religieuse qu'il avait embrassée, s'efforçant de lui persuader qu'il était impossible de persévérer dans un état si plein de labeurs. Toute sa vie n'était qu'un combat acharné.

Cette lutte perpétuelle empêchait Alphonse de laisser rouiller les armes que la vie religieuse mettait en son pouvoir et de s'endormir dans une quiétude plus périlleuse encore que la tentation. Fort de sa foi et de sa confiance en Dieu, il ne se laissa jamais abattre, et, après une année de ces rudes épreuves, il put offrir au Seigneur, en prononçant ses vœux, une âme fortement trempée et prête à soutenir les grands combats que lui réservait l'avenir.

LE BIENHEUREUX OROZCO ORDONNÉ PRÊTRE

Jeune profès, il redoubla d'ardeur dans ses exercices de pénitence : ses jeûnes étaient continuels, il portait toujours le cilice; tout son repos consistait à passer, la nuit, quelques heures sur un lit de sarments. Il puisait la force et l'énergie nécessaires pour supporter tant de mortifications dans la prière et la fidélité à tous les exercices de la vie religieuse.

Il s'adonnait, en outre, avec ardeur, aux études théologiques qui élevaient continuellement son âme vers Dieu et devaient lui permettre, plus tard, de faire pénétrer plus abondamment la vérité dans les âmes.

Ordonné prêtre, il célébra sa première messe avec une faveur ineffable, qui ne se ralentit jamais dans la suite. Cet acte principal de la vie sacerdotale absorbait toutes les forces de son âme, toutes les pensées de son esprit dès le premier instant du lever. Dès lors, il se nourrissait comme par anticipation du divin Sacrifice qu'il allait offrir. Il restait à l'autel environ une heure, à cause des contemplations et des extases qui le privaient, à certains moments, de toute connaissance. Il prolongeait aussi son action de grâces qui, d'ailleurs, ne semblait point cesser, car, toute la journée, il était plongé dans un recueillement profond, par lequel il s'efforçait de complaire à l'Hôte qu'il avait reçu le matin et qu'il se préparait à recevoir le lendemain.

Grâce à cette force qu'il puisait chaque jour à l'autel, le bienheureux Orozco put résister aux terribles épreuves qui avaient commencé au noviciat et auxquelles s'ajouta bientôt une tentation de blasphème qui dura trente ans. « La tribulation, disait-il lui-même, est le coup d'éperon qui fait courir le chrétien dans le chemin de la vertu, c'est l'amertume qui fait détester à l'homme les plaisirs du monde, c'est le coup de fouet qui l'empêche de s'endormir dans la tiédeur, c'est enfin le frein seul capable de contenir la sensualité qui est comme un cheval indompté. » L'épreuve eut pour lui tous ces avantages; aussi, à peine était-il promu au sacerdoce, que ses supérieurs le jugèrent assez vertueux et assez savant pour le nommer prédicateur du couvent. Il remplit cette charge avec un zèle vraiment apostolique qui attirait les âmes à lui. C'était dans la prière et la contemplation qu'il cherchait le secret d'émouvoir les cœurs pour les gagner au Christ. Cette méditation de la vérité en engendrait l'amour dans son âme et rendait sa parole à la fois élégante et simple, vive et passionnée. Il attirait à lui les foules et se montrait toujours, comme le Sauveur, plein de douceur et de suavité. Il aimait à montrer à ses auditeurs la grande miséricorde de Dieu pour nous : « C'est le propre de Dieu, disait-il, de pardonner les offenses. » Mais il savait empêcher ses auditeurs de tomber dans la présomption en ajoutant : « Cependant, ne vous imaginez point que Dieu n'aie qu'un bras droit pour faire des largesses, sans bras gauche pour venger les injures qui lui sont faites, car il est aussi juste que miséricordieux. »

Cette ligne de conduite, pleine de douceur et

de suavité, le bienheureux Orozco la suivait en tout. Etant prieur des couvents de Soria et de Médina (de 1538 à 1541), il s'efforçait de se faire plutôt aimer que craindre de ses subordonnés. Il savait que si, par la fermeté, la sévérité, on peut obtenir la régularité extérieure d'un couvent, on ne peut espérer de ses frères un avancement vrai et solide dans la vertu, une disposition favorable au service de Dieu qu'en y gagnant leurs cœurs et en leur rendant aimable ce qu'on veut obtenir d'eux. Mais le grand moyen dont il se servait pour les attirer à Dieu était de leur donner lui-même l'exemple de toutes les vertus religieuses.

LE P. ALPHONSE DEVIENT AUTEUR

Au Chapitre général tenu à Duenas, en 1541, le Bienheureux fut nommé visiteur de la province d'Espagne. Cette charge le força à parcourir successivement tous les couvents augustiniens, alors très nombreux de la Péninsule. En passant à Séville, il eut une vision qu'il raconte en ces termes : « Comme je me trouvais dans le couvent de cette ville, la Sainte Vierge m'apparut en songe et me dit cette seule parole : *Ecris*. La joie que je ressentis à cette vue fut si grande que je ne saurais l'exprimer. Le visage de la Reine du ciel était si humble à la fois et si grave, que même maintenant il me semble encore la voir, tant son image s'imprima profondément dans mon cœur. Cette joie m'arracha au sommeil et je fis aussitôt cette prière : « Oh ! Reine des Anges, je vous en supplie, si ce que je viens de voir n'est pas un pur effet de mon imagination, rendez-moi certain de votre volonté par une seconde révélation. » Je me rendormis aussitôt, la Vierge m'apparut de nouveau et me dit : *Ecris*. »

Quelques jours après, l'heureux auteur commençait à obéir. Dès lors, il offrit chaque année un livre comme tribut à la Reine des cieux.

Dieu ne commande rien sans donner le moyen d'accomplir sa volonté. Il voulait que le P. Alphonse guidât les âmes dans le chemin du ciel, il illumina son esprit pour en faire un guide sûr. Aussi toutes les œuvres du Bienheureux ont-elles un fondement de doctrine forte et substantielle, qui éclaire l'intelligence et enflamme la volonté. On respire, en lisant ses ouvrages, un parfum délicieux de suavité, une inexprimable douceur de sentiments qui rappellent le ciel où il puisait son inspiration. Ses pages sortent d'un cœur plein de charité plutôt que d'une intelligence qui cherche à remplacer la chaleur de l'inspiration vive et spontanée en recouvrant ses pensées du manteau trompeur de la rhétorique.

IL PART POUR L'AMÉRIQUE

Ce nouveau travail, joint à ceux qu'il soutenait auparavant, ne suffisait point encore au zèle du Bienheureux ; il voulait se sacrifier d'une manière plus complète, il désirait ardemment obtenir la faveur de mourir martyr. Il put espérer un moment qu'il allait être exaucé, car ses supérieurs lui permirent de s'embarquer pour les missions du Mexique, en 1548. Mais Dieu n'accepta pas son sacrifice, il lui envoya une maladie qui le força d'abord de s'arrêter aux îles Canaries et ensuite de revenir en Espagne. Peu après, il fut délivré des scrupules et des tentations contre la foi qui avaient jusque-là continué à l'obséder. Une nuit qu'il revenait de Matines et rentrait dans sa cellule, il entendit de formidables aboiements poussés par les démons sortant en tumulte, et une voix céleste forte et douce qui disait : « Alphonse, ils s'en vont vaincus. » Dès lors, le P. Orozco mena sur la terre une vie angélique, sans ces combats et ces épreuves intérieures qui l'avaient tant fait souffrir pendant trente ans.

IL EST NOMMÉ PRÉDICATEUR DU ROI

En ce temps (1554), ses supérieurs lui conférèrent le priorat du couvent de Saint-Augustin à Valladolid. Ce poste éminent mettait Alphonse sur le chandelier et l'exposait aux regards de tous. De même que le soleil ne peut s'empêcher d'illuminer, de même le Saint ne peut s'empêcher de répandre partout le suave parfum de sa piété. Aussi, était-ce tout un de converser avec le Bienheureux et de se sentir captivé par ses vertus. L'influence du P. Orozco fut si grande, que les princes demandèrent et obtinrent de Charles-Quint qu'il fût nommé prédicateur de la cour.

Peu après cet acte, le grand empereur abdiquait, laissant l'Espagne à Philippe II son fils. Le P. Alphonse se trouva continuellement aux côtés de ce prince si calomnié. Il sera, auprès de la postérité, comme une garantie de la droiture des intentions de ce roi. Il suivit la cour à Madrid, mais ne voulut point séjourner au palais. Il aimait trop la vie religieuse pour ne point s'efforcer de demeurer dans un couvent. Il alla demander une cellule au monastère augustinien de Saint-Philippe. Son premier acte ,en y arrivant, fut de se prosterner aux pieds du prieur, se soumettre à lui et de renoncer à tous ses privilèges et à toutes les exemptions que sa charge lui conférait. Il choisit dans la maison la chambre la plus pauvre et la moins commode; il en fit consister tout l'ornement en un arsenal de disciplines, de bracelets de fer et d'autres instruments de mortification; son lit était composé de quelques sarments cachés par une couverture. Une image du Crucifix dominait tout ce mobilier et lui rendait agréables tous ces objets si contraires aux désirs de la nature. Mais il ne voulait point qu'on connût ses mortifications et il défendait l'accès de sa cellule à tout le monde.

Dur envers lui-même, il était pour les autres plein de douceur et de charité. Comme il avait la permission de disposer de l'argent qu'il recevait comme prédicateur, il le distribuait tout entier aux pauvres, ce qu'il faisait prudemment toutefois, en donnant tous les matins à chacun d'eux ce qui lui était nécessaire pour passer le jour.

Mais sa réputation de charité lui attirait de si nombreux clients que, souvent, ses ressources ne lui suffisaient pas. Il distribuait alors tout ce qu'il pouvait se procurer, même ses habits.

Un jour, il n'avait plus rien, une pauvre femme se présente, lui demandant l'aumône; le Bienheureux n'a pas la force de la renvoyer, il prend des ciseaux et coupe des deux côtés de son habit ce qu'il avait de trop large. Cet habit recousu ressemblait à un sac, le Père, n'en ayant point d'autre, dut se rendre à la cour dans cet accoutrement. La vue de cette charité, qui ne reculait devant aucun sacrifice, opéra un heureux changement dans l'âme de plusieurs seigneurs qui, désormais, s'associèrent aux bonnes œuvres du P. Orozco.

Il était aussi très zélé pour porter l'aumône spirituelle dans les prisons et les hôpitaux. Il consolait les malades et leur imposait les mains,

ce qui valut à beaucoup d'entre eux une guérison complète.

FIN SPÉCIALE QUE SE PROPOSAIT LE BIENHEUREUX

Mais ce n'était là qu'un côté de la vie du P. Aldhonse; son but principal, celui qu'il poursuivait avec le plus d'ardeur, c'était d'exciter et d'augmenter la foi des grands de la cour pour qu'ils fussent, comme un levain préservateur, capables d'empêcher l'hérésie luthérienne de pénétrer en Espagne. Comme dans toutes les autres œuvres, la prière et la mortification furent ses grands moyens d'action. Ses méditations fréquentes embrasaient son âme d'un amour de Dieu qui enflammait sa parole et lui donnait la force d'enthousiasmer tous ceux qui l'approchaient, et de susciter à chaque instant de nouveaux dévouements à la cause de Dieu. Il se montrait comme un ambassadeur du ciel chargé de maintenir les droits divins au milieu d'une société qui, dans son orgueil, commençait à leur opposer les prétendus droits de l'homme. Pendant quarante ans, il suivit à la cour cette règle de conduite sans jamais faiblir un instant; il parvint à inspirer au roi Philippe II et à tous ses seigneurs l'ardeur qui l'animait lui-même pour l'unité de l'Eglise et la sainte doctrine. Mais il craignait que sa voix, reçu dans des cœurs sur lesquels passaient d'une manière continuelle toutes les tempêtes du monde ne laissât une trop faible empreinte. Il voulut obvier à cet inconvénient en écrivant sa doctrine, il l'abrita ainsi contre l'oubli qui menace toute parole humaine. Ses livres sur la politique chrétienne étaient surtout adressés au roi et à ses seigneurs.

VIEILLESSE DU PÈRE OROZCO

Cependant, la vieillesse avançait; déjà, autour de lui, le Bienheureux entendait des personnes dévouées lui parler de repos. Mais l'intrépide travailleur ne voulait pas entendre ces conseils : « Notre vie, disait-il, est un combat, je me reposerai dans la gloire, » et il continuait tranquillement ses travaux et ses pénitences. Il donnait son concours actif à toutes les œuvres capables d'augmenter le règne de Jésus-Christ sur la terre. Quand il voyait la gloire de Dieu en cause, il ne balançait pas un instant et se mettait au travail avec ardeur. C'est ainsi que, dans un âge très avancé, il ne recula pas devant la fondation très difficile de plusieurs couvents.

Dieu, pour bénir son serviteur, lui accorda le don des miracles. Il guérissait les malades en récitant les Evangiles et en les ceignant de la ceinture augustinienne.

Ces prodiges multipliés lui attiraient des honneurs; pour les fuir, il résolut de se retirer dans la solitude, afin aussi de se préparer au jugement de Dieu. A ses instances, le roi Philippe répondait toujours : « Restez, je ne veux point chasser les saints de ma cour. » Le Saint obéit.

Toute la vie du Bienheureux, si remplie de merveilles, ne pouvait rester cachée; les supérieurs du P. Orozco lui ordonnèrent d'en faire une relation, afin de servir à l'édification des âmes. Celui-ci écrivit sa vie sous forme de *Confessions*, comptant bien éloigner par ce moyen les hommages qu'on lui rendait, mais il ne put y réussir. Dieu voulait dès ici-bas glorifier son serviteur qui, au milieu de tous ces honneurs, restait toujours profondément humble et comme abattu sous le poids de sa prétendue indignité. Il s'efforçait de persuader par ses paroles et par ses actes à ceux qui l'approchaient qu'il n'était qu'un misérable pécheur. Il n'apercevait en soi-même qu'ingratitude envers Dieu, tandis qu'il était toujours à admirer dans les autres ce qu'il y avait de bon et de saint.

Dans les derniers mois que dura sa vie mortelle, il fut l'objet de faveurs extraordinaires qui étaient comme un avant-goût du ciel. Le mercredi de la Pentecôte (1591), pendant sa méditation, il fut ravi dans une extase qui l'arracha violemment à la vie mortelle pour lui faire admirer un instant, contempler et bénir la bonté divine. En revenant à lui, il s'écria : « Hélas ! quelle pauvre nature qui ne peut subir que peu de temps vos douceurs ! quand donc m'enlèverez-vous ce corps de boue pour rendre mon âme bienheureuse en l'unissant à vous? »

PRÉCIEUSE MORT DU BIENHEUREUX

La mort enfin répondit à ses désirs. Le 10 août 1591, il fut atteint de la fièvre qui devait l'emporter. Il surmonta d'abord le mal par la force de sa volonté et ne cessa point, pendant les vingt premiers jours de sa maladie, la célébration du Saint Sacrifice de la messe. Aux représentations des médecins, il répondait : « Qui me défend de dire la messe? Gallien et Hippocrate? S'ils savaient la valeur d'une messe, ils la préféreraient certainement à la santé. D'ailleurs, Dieu ne fit jamais mal à personne. »

Vers le commencement de septembre, il lui fut tout à fait impossible de sortir du lit. Il se faisait alors apporter la Sainte Communion chaque jour. Les grands de la terre venaient aussi le visiter et lui manifester leur reconnaissance en remplissant à l'envi auprès de lui la charge d'infirmier. Dieu les récompensait, car leurs mains recevaient, au contact du Bienheureux, une odeur merveilleuse et vraiment divine.

Cependant, la fièvre continuait ses ravages; un jour même les assistants crurent le malade à l'agonie : « Ne craignez rien, leur dit celui-ci, le Seigneur m'a fait naître un jeudi, ce n'est que jeudi prochain qu'il m'appellera à lui. »

Le jour fixé, au matin, il ressuscita un enfant et consola ainsi ses parents éplorés. Puis il demanda la croix qu'il avait tant aimée, il l'embrassa, la pressa aussi fortement qu'il put sur son cœur, lui exprimant tout son amour en des paroles douces et tendres, et lui demandant de le faire aborder heureusement au port du salut.

Peu après, il appela autour de son lit tous les religieux de la maison et leur fit lentement un discours d'adieu, en prenant pour sujet ces paroles du Sauveur : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. » Il se recoucha ensuite et s'endormit doucement dans le Seigneur, le jeudi 19 septembre 1591.

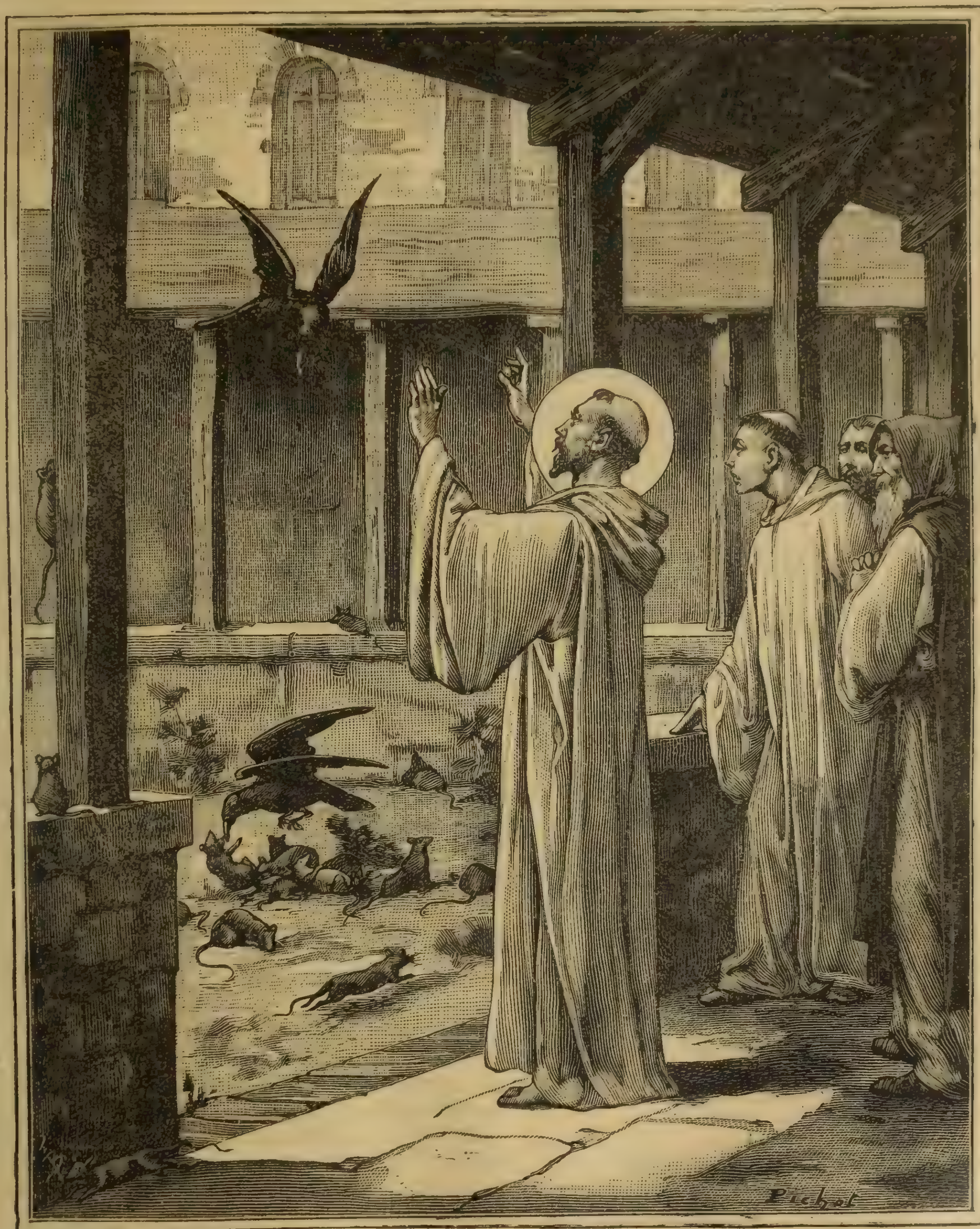
Dieu glorifia le sépulcre de son serviteur en accordant des miracles sans nombre par son intercession, mais c'est surtout aux chrétiens de notre siècle qu'il appartient de vénérer le bienheureux Alphonse d'Orozco, puisque c'est à eux que le Seigneur a réservé de voir la béatification et peut-être bientôt la canonisation de son grand serviteur.

Imp-.*Gérant*, E. PETITHENRY, 8, rue François Ier, Paris.

SAINT MAURICE DE LOUDÉAC

ABBÉ DE LANGONET ET DE CARNOET

Fête le 20 septembre et le 5 octobre.



Merveilleuse destruction des rats qui avaient envahi le monastère de Carnoet.

UN ENNEMI DE L'ÉCOLE BUISSONNIÈRE

Maurice Duault vit le jour sous le règne de Louis le Gros, vers l'an 1113, au village de Groshaner, en Noyal-Pontivy, au diocèse de Vannes et dans le comté de Porhoët (1).

(1) Ce village, aujourd'hui connu sous le nom de Croixanvec, n'était pas éloigné de Loudéac où les comtes de Porhoët faisaient quelquefois séjour. Les parents du bienheureux Maurice vinrent y habiter peu de temps après sa naissance. De là vient que la tradition populaire l'a appelé Maurice de Loudéac, du diocèse de Saint-Brieuc.

Ses parents, pauvres des biens d'ici-bas, mais riches de dévouement et de piété, s'imposèrent pour son éducation de pénibles sacrifices. Ils le mirent tout d'abord à l'école de Loudéac, et la tradition locale signalait encore, il y a quarante ans, la maison (aujourd'hui détruite) où le Bienheureux aurait reçu ses premières leçons.

Plus tard, on croit qu'ils secondèrent ses riches dispositions en le confiant aux maîtres renommés de l'Université de Paris. Ils n'eurent certes pas à s'en repentir; Dieu bénit leurs sacrifices; leur enfant fit de rapides progrès et devint l'un des plus savants maîtres de la Bretagne.

Un trait montrera quel était, dès ses jeunes années, son désir d'apprendre.

Sa mère l'envoya un jour garder un champ nouvellement ensemencé et envahi par des corbeaux. C'était jour de classe. Comment faire sans désobéir pour ne pas être privé des leçons du maître? L'enfant, aussi pieux déjà que studieux, se met en prière et Dieu ne refuse pas d'opérer en faveur de cette âme innocente et naïve le prodige accompli six siècles plus tôt à l'égard de saint Pol de Léon. La troupe de corbeaux se laisse docilement enfermer dans une grange et y passe toute la journée sans pouvoir endommager le champ ensemencé. Pendant ce temps, Maurice étudie, écoute la leçon habituelle, s'instruit. Le soir venu, il rend la liberté à tous les oiseaux prisonniers.

Cet amour de l'étude ne fit que s'accroître et conduisit notre Saint de succès en succès jusqu'au grade de docteur et à la haute dignité d'écolâtre.

HUMILITÉ DE L'ÉCOLATRE

En même temps, il gravissait les degrés de la cléricature et arrivait au sacerdoce. Sa piété l'en rendait digne : pendant ses années d'études, Maurice avait mis tous ses soins à garder son âme pure de tout péché et à l'orner des fleurs de la vertu. Il avait particulièrement cultivé celle de l'humilité, et la science ne réussit pas à l'enfler.

Les grades auxquels il parvint pouvaient le mener aux dignités. « Les fonctions *d'écolâtre* (1) ou de maître d'une école supérieure imposaient à celui qui en était honoré la double obligation de donner des cours publics de belles-lettres et de philosophie au chef-lieu de l'école et de surveiller les écoles inférieures qui dépendaient de l'école principale. Elles étaient aussi un acheminement assez ordinaire à de plus hautes dignités. Il n'était pas rare, en effet, aux XII[e] et XIII[e] siècles, de voir les écolâtres promus à un évêché, à un titre de cardinal. »

Ce ne fut pas le fait de saint Maurice. Il avait des vues trop hautes pour s'attacher à ces honneurs vains et passagers. Effrayé des périls d'une position si élevée, il l'occupa peu de temps, et, peu soucieux de la fortune qu'elle lui assurait, il la quitta pour un genre de vie plus obscur et plus humble. Docile à la voix intérieure qui le poussait à abandonner un ministère honorable et glorieux selon le monde, il s'en vient frapper à la porte d'un monastère de Cîteaux.

IL EST ÉLU ABBÉ TROIS ANS APRÈS SON ENTRÉE EN RELIGION

C'était en 1142. L'Ordre de Cîteaux, fondé dans une solitude sauvage de la Bourgogne depuis quarante-quatre ans, se développait rapidement, et élevait ses monastères jusqu'en Bretagne, sous le patronage de la pieuse duchesse Ermengarde d'Anjou.

L'un de ces monastères s'était établi à Langonet, sur les rives de l'Ellé, à proximité de l'ancienne voie romaine qui reliait Vannes et Carhaix. Les fondateurs étaient dans l'élan de leur première ferveur. Leur renom de sainteté détermina le choix du bienheureux Maurice dans les jours où il songeait à quitter le monde. Il reçut l'habit religieux, et, le temps de probation expiré, après avoir subi victorieusement toutes les épreuves par lesquelles il plut à ses supérieurs de le faire passer, il se consacra entièrement à Dieu par les vœux.

Il devint le modèle du moine, possédant à un haut degré l'esprit de simplicité et d'humilité.

Ces qualités, jointes à une telle science et à un si rare mérite, le distinguèrent vite et le signalèrent à l'attention et à l'estime de ses Frères.

Il n'était pas depuis trois ans parmi eux qu'ils le choisirent pour abbé malgré ses résistances. Il avait renoncé aux dignités du monde, et voici que les honneurs tant redoutés venaient le trouver dans le cloître. La volonté divine seule, manifestée clairement par les instances de toute la communauté, put le déterminer à accepter ce fardeau. Il le porta trente ans, non sans avoir beaucoup à souffrir, tant de la part de ses frères que de la part des étrangers, au témoignage du biographe contemporain de notre Saint, qui borne presque à ces quelques mots l'histoire de cette longue période.

La pauvreté lui fit souvent sentir ses épines, il la supporta patiemment; les autres épreuves, de quelque source qu'elles lui vinssent, le trouvèrent toujours calme et serein : l'Esprit-Saint qui habitait en lui fortifiait l'homme intérieur contre tout ce qui aurait pu troubler sa paix.

L'HOMME DE BON CONSEIL

Deux fois, en des circonstances difficiles, la prudence bien connue du bienheureux Maurice le fit choisir pour arbitre.

Un différend était survenu entre les chanoines de la cathédrale de Nantes et les Bénédictins de l'abbaye de Quimperlé. Il s'agissait de savoir à laquelle de ces deux communautés devait appartenir l'église de Notre-Dame de Nantes. On convint, après bien des discussions, de s'en rapporter à la décision de six arbitres, dont trois seraient pris dans chaque partie. L'abbé de Langonet fut choisi avec deux autres par les Bénédictins de Quimperlé; les chanoines élurent les avocats de leur cause, et le débat se déroula en présence de l'évêque de Nantes. L'esprit de charité du Bienheureux dut sans doute influer sur les décisions des arbitres.

Le conflit cessa, les moines furent maintenus dans la possession de l'église en litige; mais, dans un but de conciliation parfaite, ils convinrent de donner aux chanoines une indemnité annuelle de douze sous d'or.

Quelques années plus tard, l'arbitrage éclairé de Maurice fut encore sollicité. La même abbaye bénédictine de Quimperlé était en pourparlers avec l'évêque Bernard, qui, moins bienveillant envers elle que son prédécesseur, Benoît, voulait amoindrir et restreindre des privilèges considérables jadis accordés par celui-ci. L'abbé de Langonet fut un des principaux membres délibérants de cette assemblée synodale.

DE SIMPLE ABBÉ, MAURICE DEVIENT FONDATEUR

Après trente ans de fatigues, de travaux féconds et de grande édification, Maurice crut qu'il était temps pour lui de résigner sa charge et de terminer ses jours dans le repos de la vie contemplative. C'était justice : après s'être tant occupé des autres, il réclamait le calme nécessaire pour travailler à sa sanctification propre.

Il se démit de sa dignité abbatiale, pour se mettre au rang du plus humble des Frères, et vivre dans l'obscurité et l'obéissance.

Ce repos ne dura pas longtemps.

Le petit-fils d'Ermengarde d'Anjou, Conon III,

(1) Dom Plaine, *Vie de saint Maurice de Loudéac.*

voulut, comme son aïeule, fonder en Cornouailles des monastères cisterciens, car il aimait beaucoup saint Bernard et son Ordre.

Il demanda donc au bienheureux Maurice douze de ses religieux, et leur fit don des terres qu'il possédait dans la forêt de Carnoët et sur les rives de la Laita. Au moment où le saint abbé donnait sa démission, la fondation nouvelle était toujours à l'état de projet. Conon mourut sur ces entrefaites. Des troubles politiques survinrent. L'œuvre bienfaisante du duc périclitait, quand les frères de Maurice de Loudéac le supplièrent de reprendre les fonctions de sa charge, pour diriger la nouvelle fondation.

Ainsi s'évanouissaient les désirs de douce retraite et de sainte quiétude longtemps caressés. Devant le bien à réaliser, Maurice n'hésita pas à se sacrifier.

Quand il arriva à Carnoët avec ses religieux, il se trouva en face d'un désert, d'une solitude aride et desséchée; là, il fallait édifier un monastère, élever un temple, transformer la contrée environnante, rendre le sol fertile. C'est dire les difficultés, les travaux, les privations des premières années. Le serviteur de Dieu mena tout à bien. Il jeta les fondements d'un monastère et d'une église, qui, comme tous les monastères cisterciens, furent placés sous le vocable de la Sainte Vierge.

COMMENT LES PREMIERS RELIGIEUX DE CARNOET TROUVÈRENT TOUJOURS LE NÉCESSAIRE

La pauvreté des commencements fut extrême, en dépit des libéralités de la duchesse Constance, fille de Conon, qui continua de favoriser la nouvelle abbaye avec autant de bonté que son père. Plus d'une fois les religieux faillirent manquer du nécessaire, mais Dieu intervint toujours au moment opportun.

Parmi les bienfaitrices qu'il leur suscita, il faut compter une noble matrone de Quimperlé, si dévouée à la communauté et à son supérieur, qu'après la mort du saint homme les religieux lui réservèrent, en gage de reconnaissance, la propre ceinture du bienheureux Maurice.

Il y eut encore néanmoins des moments de disette et d'absolue pénurie. Mais la confiance de ces fervents religieux ne connaissait pas de bornes. Quand les secours ne leur arrivaient pas du côté de la terre, ils les attendaient du ciel, et, grâce à la puissance miraculeuse de leur saint abbé, leur attente ne fut jamais déçue.

Un jour de fête, Maurice était sur le point de commencer le Saint Sacrifice, quand le Frère sacristain vint annoncer avec douleur qu'il n'y avait plus une goutte de vin dans le monastère. Le Saint fut affligé à la pensée d'être privé de la messe en un pareil jour. Il se mit à prier dans le sanctuaire, non loin des burettes vides. Il pria si longtemps que les Frères sortirent du chœur les uns après les autres et le laissèrent seul.

Enfin, il se lève, va constater à la crédence le triste état des choses. O surprise ! il trouve pleine de vin l'ampoule reconnue vide quelques instants auparavant. Il avertit aussitôt ses Frères, la tristesse fait place à la joie, et la messe se célèbre au milieu des chants d'actions de grâces.

INVASION DE RATS

Un autre fléau s'abattit sur le monastère.

« Les rats (1) l'envahirent en nombre immense.

» Rendus insolents par leur grand nombre, ils se montraient souvent en plein jour. Mais ce qui les rendait souvent incommodes, c'est qu'ils employaient les nuits à ronger, à mettre en pièces les chaussures des Frères, en particulier celles qui avaient été récemment enduites de graisse.

» Les religieux qui, au point de vue temporel, ne connaissaient d'autres richesses que leur pauvreté, furent profondément affligés du tort qui leur était fait et ne se firent pas faute de vouer à la malédiction ces rats destructeurs. Le vénérable abbé fut même invité à intervenir en personne. On aurait voulu qu'il lançât contre ces rongeurs de la pire espèce une malédiction solennelle. L'homme de Dieu se contenta de dire à ses Frères, sur un ton, moitié sérieux, moitié plaisant : Que pouvons-nous contre ces rats? Ce qu'il y a de mieux à faire, c'est de garder chacun son bien, et, au besoin, de conserver la nuit ses souliers aux pieds.

» Or, il se trouvait précisément que le bienheureux Maurice avait alors aux pieds une chaussure tout récemment enduite de graisse. La nuit suivante, il se garda bien de l'ôter de ses pieds pendant son sommeil. Il eût craint qu'on l'accusât ensuite de ne pas prêcher d'exemple.

» Cependant, les rats ne se firent pas scrupule de venir ronger les souliers du vénérable abbé jusque sur ses pieds. Ils s'y acharnèrent même avec tant de rage qu'ils n'y laissèrent que la semelle. Le lendemain, grand émoi dans le monastère.

» Les Frères vinrent de nouveau trouver l'abbé et le supplièrent de ne pas tarder plus longtemps à châtier une telle insolence. Le Saint ne put résister plus longtemps à ces supplications; il maudit au nom de Dieu les méchants rongeurs dont la rapacité se portait à de tels excès. Or, chose merveilleuse, le jour même on vit planer sur le monastère deux corbeaux d'une taille gigantesque, tels qu'on n'en avait jamais vu de mémoire d'homme. Ils s'abattirent sur les rats, les poursuivirent avec acharnement à travers les crevasses des murailles, les ouvertures et les simples fentes de la charpente. Bref, toute la gent rongeuse fut bientôt exterminée sous les yeux des Frères. Bien plus, on vit ensuite ces exécuteurs des vengeances divines prendre l'un après l'autre les cadavres des rats exterminés, et les emporter si loin qu'il n'y en eut plus trace dans la maison de Dieu. »

UN RÉCIDIVISTE INCORRIGIBLE

Saint Maurice jouit d'une grande puissance surnaturelle contre les démons. Un pauvre homme, ayant eu la faiblesse de recourir à des devins pour connaître l'auteur d'un vol dont il avait été victime, fut saisi par le démon qui le tourmenta cruellement.

Aucun remède ne le délivrait. En désespoir de cause, il s'en vint trouver l'abbé de Carnoët dont on lui avait dit la sainteté et les miracles.

A la prière de l'homme de Dieu, le possédé fut délivré et recouvra la paix. Il se résolut de vivre à l'avenir sous l'obéissance de l'abbé, et demeura dans le monastère une année et demie sans ressentir les atteintes de son mal.

Ce laps de temps écoulé, il lui prit fantaisie de franchir la clôture et de retourner à son ancienne vie : il retomba aussitôt au pouvoir du démon, revint alors près de son abbé, et, de nouveau guéri, promit cette fois de persévérer.

Plus tard, avec la permission de saint Maurice,

(1) Récit de Dom Plaine, d'après un manuscrit latin des archives de la grande abbaye de Clairvaux.

il se croisa et accomplit le pèlerinage de Palestine avec ferveur; mais, au retour, au lieu de se rendre directement au monastère, il oublia ses vœux et ses promesses, et voulut rentrer dans le monde. Une troisième fois, le démon l'amena à résipiscence par son avertissement accoutumé; l'abbé reçut à bras ouverts le coupable repentant, aussitôt délivré, et désormais fidèle jusqu'à la mort.

MORT DE SAINT MAURICE
DEUX DE SES MIRACLES

En l'an 1191, le Bienheureux eut révélation de sa mort prochaine. Sa mission était achevée; les deux monastères de Langonet et de Carnoët lui devaient toute leur prospérité. L'annonce de la récompense remplit son âme d'une joie surnaturelle indicible.

Il quitta cette terre le 5 octobre, entouré de tous ses Frères, après avoir reçu les sacrements de l'Eglise. Il avait gouverné, avec autant de prudence que de sainteté, l'abbaye de Langonet environ trente-deux ans, et celle de Carnoët quinze ans.

Sa mort fut suivie de nombreux miracles. Dans la distribution de ses faveurs, le Saint breton semble avoir eu des prédilections pour les marins bretons qui ne l'invoquaient jamais en vain.

Guillaume de Saint-Arnould, chevalier du pays de Vannes, possédait un navire que la violence des vents engagea un jour au milieu des rochers. Au fort de la tempête, les matelots qui le montaient ne crurent pas pouvoir se sauver autrement qu'en le poussant plus avant dans les récifs afin d'escalader les rochers et d'y fixer en quelque manière le navire, pour qu'il n'achevât pas de se briser. Mais comment sortir de là, une fois la tempête apaisée? Les matelots firent de vaines manœuvres depuis le matin jusqu'à midi pour dégager leur bâtiment: il ne remua pas. On allait l'abandonner, quand le propriétaire du navire eut l'inspiration de le vouer au bienheureux Maurice de Loudéac. Le soleil n'était pas encore arrivé aux deux tiers de sa course que le navire échoué se soulevait, se remettait à flot, sortait victorieusement de l'impasse et reprenait tranquillement sa course en pleine mer sans grave avarie. Les matelots reconnurent que le plus puissant moyen de sauvetage était l'intervention de saint Maurice, et ils l'en bénirent.

Nous ne devons pas passer sous silence un autre prodige si éclatant qu'il était mentionné dans une prose du missel particulier de Carnoët. Le petit enfant d'un bourgeois de Quimperlé tomba dans l'Ellé, rivière de cette ville. On se jette à l'eau après lui, on sonde la rivière en tous sens, mais il est impossible de retrouver le corps. Le père et la mère, inconsolables, font un vœu à saint Maurice. Ils lui promettent, si leur fils revient à la vie, de le consacrer pour toujours au service du saint abbé. Quelques instants après l'émission de ce vœu, devant un grand nombre de témoins, le cadavre apparaît à la surface des eaux et le flot le rejette sur la rive. On se prépare à l'ensevelir, mais le père et la mère, dont la confiance est excitée par une première faveur, ne cessent d'invoquer le Saint: « Rendez-nous notre fils, ô bienheureux Maurice, disent-ils avec larmes, rappelez à la vie celui qui doit vous servir fidèlement. Si vous faites monter vers Dieu nos prières, elles seront infailliblement exaucées. » Mais pourquoi insister davantage, dit l'écrivain, témoin oculaire du miracle; le jour n'était pas achevé que l'enfant était rendu vivant à ses parents pleins de foi.

C'est à la suite de cette résurrection que les enfants au-dessous de quatre ans étaient dans toute la contrée offerts au serviteur de Dieu, pour être préservés par son intercession des maladies de leur âge, et principalement des convulsions et des spasmes.

CULTE DE SAINT MAURICE

Le saint abbé défunt continuait ses miracles. Les religieux de Carnoët comprirent qu'ils devaient à ce thaumaturge, plus qu'une obscure tombe confondue avec celle de ses frères décédés avant lui, et transportèrent son corps dans leur église abbatiale, en un endroit qui fût accessible à tous, même aux femmes. Ce premier transfert favorisa beaucoup la dévotion populaire envers saint Maurice et le concours à son tombeau.

L'attention de l'autorité ecclésiastique fut mise en éveil sur ce point. Les évêques de Bretagne unirent leurs voix à celles des abbés de l'Ordre de Cîteaux, réunis en Chapitre général pour obtenir d'Honorius III la faveur d'ouvrir les enquêtes préparatoires à la béatification et à la canonisation solennelle.

Le Pape chargea, sans aucun retard, de cette mission l'évêque de Léon et l'abbé de Sainte-Croix de Quimperlé. Malheureusement, soit précipitation, soit tout autre motif, les deux délégués commirent la faute de n'interroger les témoins qu'en masse, et d'une manière publique, au lieu de le faire isolément et en secret. Ce vice de forme rendit nulle toute la procédure.

Une seconde enquête fut ouverte. Eut-elle des résultats? Fut-elle suivie d'une canonisation solennelle? Il faut plutôt croire, en l'absence de documents, que la cause resta suspendue.

La culte de saint Maurice ne souffrit nullement des vicissitudes du procès de canonisation. La vénération populaire envers lui est toujours aussi vivace dans les trois diocèses de Saint-Brieuc, de Vannes et de Quimper. Les huit ou neuf chapelles dédiées à son nom sont très fréquentées, et l'époque de sa fête attire chaque année une affluence considérable de fidèles. Les uns vont à Loudéac, dont la chapelle consacrée à saint Maurice fut autrefois enrichie d'indulgences par un bref de Sixte IV. Les autres visitent, à Clohars, les débris de l'antique monastère de Carnoët, fondé par le Saint. Une partie de l'église du monastère a survécu aux ruines amassées par le temps. C'est là que se conservent, respectées par la Révolution, les reliques de saint Maurice.

Pour n'être pas canonisé selon les formes, Maurice de Loudéac a cependant été reconnu comme Saint par l'Eglise. Au commencement du XVIIIe siècle, le pape Clément XI permit à l'Ordre de Cîteaux d'en célébrer la fête du rite double majeur, et plus tard Benoît XIV fit insérer au martyrologe cistercien, à la date du 13 octobre cet éloge: « Au diocèse de Quimper, fête de saint Maurice, abbé de l'Ordre de Cîteaux, qui a laissé de sa sainteté et de sa gloire plusieurs preuves éclatantes. »

SOURCES CONSULTÉES

Vie de saint Maurice de Loudéac, par DOM PLAINE, O. S. B. — *Vie des saints de Bretagne*, par DOM LOBINEAU. — *Vie des saints de Bretagne*, par le Fr. ALBERT LE GRAND, de Morlaix. — *Petits Bollandistes*, au 5 octobre.

Imp. E. PETITHENRY, 8, rue François Ier, Paris.

SAINT MATTHIEU

Fête le 21 septembre.



Saint Matthieu, ou Lévi, quitte sa banque et suit Notre-Seigneur qui l'appelle.

(D'après Overbeck.)

SON ORIGINE

Deux apôtres ont été élevés au rang d'Evangélistes, saint Matthieu et saint Jean.

Saint Jean fut l'apôtre vierge, gardien de Marie Immaculée, et saint Matthieu fut l'hostie ou la victime de la virginité.

La pureté est le fondement des grandes grâces et des grandes lumières, car Notre-Seigneur a dit : « Bienheureux les cœurs purs, car ils verront Dieu. »

Saint Matthieu était, croit-on, de Galilée, et, avant sa conversion, il s'appelait Lévi. Il fut appelé dans la seconde année de la prédication publique de Jésus.

Il n'était pas, comme ses compatriotes, Pierre, André, Jean et Jacques, un pêcheur de poissons, c'était un publicain ou receveur d'impôts pour les Romains, — fonction que les Juifs avaient en grande aversion, — et c'est probablement le seul des apôtres qui fût riche, et il laissa tout; c'est pourquoi les rares financiers bons chrétiens le prennent pour modèle et patron.

L'Evangile, dont il fut un des narrateurs, ne nous parle que trois fois de saint Matthieu.

LA CONVERSION

D'abord, l'Evangile nous dit sa conversion : Notre-Seigneur passait le long du lac de Génésareth et il aperçut, assis à son bureau, au comptoir, le publicain auquel il devait confier une si haute mission, et, d'une voix miséricordieuse, il lui dit : *Suivez-moi.*

Aussitôt, Matthieu comprit la vanité de toutes les choses de la terre, et, se levant sans hésiter, il abandonna sa position lucrative et suivit le Maître.

On voit combien ce Saint est étranger à la fausse prudence des hommes qui hésitent à reconnaître les appels de Dieu, qui consultent quand Dieu parle, et qui ont si grand peur de perdre leur place.

LE FESTIN

L'Evangile nous apprend encore qu'après sa conversion, Lévi, qui désormais s'appellera Matthieu, fit un festin dans sa maison auquel Notre-Seigneur daigna assister.

A ce festin, il y avait plusieurs autres publicains, il voulait leur faire connaître Jésus pour les sau-

ver; mais, soit qu'on se convertisse rarement à table, soit que l'heure ne fût pas venue, ils n'entendirent point la parole ou le regard du médecin leur disant aussi : « Suivez-moi. »

SON TITRE

L'Evangile enfin nous parle une troisième fois de saint Matthieu en cette phrase où le Saint, faisant la nomenclature des apôtres, a soin, par humilité, de se déshonorer lui-même en disant : « Matthieu qui ne fut qu'un publicain. »

Et depuis, on cite ce passage de l'Evangile comme un titre de gloire pour l'*humble* évangéliste.

Il est toujours vrai que ceux qui s'humilient seront exaltés par cela même qui devait les abaisser aux yeux des hommes.

LE TÉMOIN DE JÉSUS

Quoique l'Evangile ne nous en dise pas davantage sur celui qui est une des quatre colonnes du temple de Dieu ici-bas, nous savons que chaque fois que Jésus fut accompagné des douze, Matthieu était là présent, qu'il fut l'heureux témoin des grands mystères de la Rédemption, et qu'il écoutait la parole divine avec une attention et un amour si grand que les apôtres le chargèrent de devenir l'historien et le témoin de Jésus qu'il confessa, d'ailleurs, toute sa vie par sa pénitence héroïque.

L'ÉVANGILE

Saint Matthieu composa son Evangile en syriaque, langue vulgaire des Hébreux, pour faire connaître à la Judée la bonne nouvelle. Ce sont les saints apôtres qui lui ont donné cette mission dont il s'acquitta autrement que les autres évangélistes en s'occupant peu de l'ordre chronologique pour lier entre eux les divers enseignements du Sauveur. Le texte fut traduit en grec, du vivant des apôtres, et un exemplaire contemporain de saint Matthieu fut miraculeusement conservé et retrouvé par révélation de l'apôtre sous l'empereur Zénon, dans l'île de Chypre, au tombeau de saint Barnabé (1).

Cet Evangile est le premier qui fut écrit, et ce fut trois ans après la mort du Sauveur.

L'ÉTHIOPIE (2)

Après la descente du Saint-Esprit, au sortir du cénacle, lorsque les apôtres se dispersèrent, saint Matthieu reçut en partage les noirs Ethiopiens, au fond de l'Egypte.

Il prit donc le chemin que le peuple de Dieu avait suivi avec les patriarches pour aller s'établir en Egypte, le chemin que Jésus Enfant avait pris, afin de vérifier la parole du prophète : « J'ai rappelé mon fils d'Egypte. »

Il est à noter que saint Matthieu est le seul des évangélistes qui ait raconté la fuite en Egypte et le grand épisode de la venue des mages.

Un de ces mages était un noir et probablement un Ethiopien, en tous cas ces trois sages représentent la gentilité livrée au démon, dont l'Egypte nous représente le pays particulièrement maudit.

Jésus a beaucoup aimé cette terre d'Afrique où l'humanité est destinée à souffrir davantage à cause de la malédiction de Cham. Il a été au-devant de la gentilité en cette Egypte, il a voulu que le premier baptisé fût un eunuque d'Ethiopie, et c'est de ces pays que l'illustre reine de Saba (aujourd'hui Kartoum) vint admirer Salomon. Enfin, c'est à elle qu'il a demandé de produire le roi des docteurs, saint Augustin.

Il n'est pas douteux que l'immense douleur de l'esclavage qui remplit l'Afrique et qui opprime la race nègre n'ait été une des grandes douleurs de Jésus crucifié qui ramènera à lui cette race maudite à la fin des temps, car l'Evangile y doit être porté en dernier lieu.

Deux des évangélistes furent miséricordieusement réservés à cette terre, saint Marc et saint Matthieu.

Saint Matthieu devait y instituer la merveille de la consécration des vierges et du voile qui leur est donné, c'est au moins l'opinion de plusieurs écrivains et nous allons expliquer en quelles circonstances cela arriva.

SAINT ANDRÉ LE DÉLIVRE

Il arriva d'abord à Myrmidon. Les habitants ne pouvant supporter ce qu'on disait de la puissance du Rédempteur et ne voulant point détruire leurs temples, se soulevèrent contre l'apôtre, lui crevèrent les yeux, le chargèrent de chaînes et le jetèrent en prison pour le faire mourir.

Or, avant qu'ils n'exécutassent leur projet, un ange fut envoyé à l'apôtre saint André qui prêchait alors en Achaïe pour qu'il se hâtât de venir dans la ville de Myrmidon délivrer son frère l'apôtre saint Matthieu.

Saint André, avec l'assistance divine, délivra son collègue, fit tomber ses chaînes, brisa ses entraves et le tira de sa prison avec éclat. Nicéphore rapporte la même histoire, mais avec des circonstances un peu différentes. Cet historien, avec le savant évêque de Saussay, place *Myrmenen* dans le pays des anthropophages, dans l'Ethiopie inférieure ; il raconte que saint Matthieu et saint André y formèrent une chrétienté à la tête de laquelle fut préposé un évêque nommé Platon, mentionné dans les Méléloges au 16 de novembre, comme ayant été ordonné par saint Matthieu. Il parle du supplice destiné à saint Matthieu, des clous qui attachaient ses membres dans des pièces de bois, de son horrible captivité.

Selon son récit, Jésus-Christ apparut à l'apôtre sous la forme d'un petit enfant ravissant de beauté, prit une branche qu'il planta près d'une église que saint Matthieu avait fait construire. Cette branche crût et devint un bel arbre au pied duquel jaillit une fontaine dont l'eau avait une efficacité merveilleuse. Des anthropophages y furent baptisés, devinrent meilleurs, plus beaux et furent délivrés de leurs habitudes féroces. A ce sujet, l'ancien bréviaire romain s'exprime ainsi dans l'hymne de la fête des apôtres.

Æthiopes horridos, Matthæe,
Agnelli vellere,
Qui maculas nesciens aliquas
Vestisti candido.

Le moine Milon, dans la vie de saint Amand, dit pareillement :

---

(1) Cet Evangile était écrit sur du bois de thuya, espèce de cyprès, qui était un bois fort rare que l'on apportait d'Orient, et l'empereur Zénon l'enrichit d'or et le fit garder en son palais. Les palais les mieux gardés sont les endroits du monde les plus exposés à être pillés. L'Evangile de Saint Matthieu disparut.

(2) Anciennement, on donnait le nom d'Ethiopie à toute la région Sud de l'Egypte. Dans la suite, le nom d'Ethiopie s'appliqua plus spécialement à tout le haut Nil, depuis les cataractes jusqu'au cap Delgado comprenant la *Nubie*, l'Abyssinie, le Kordofan, Darfour, Adel, Magadoxo, Brava, Mélindo, etc.

Matthæus Æthiopas torrente ardore crematos
Ut Geon eximus sacrato diluit amne,
Et facit in speciem lotos candere nivalem.

Saint André étant retourné en Achaïe, saint Matthieu poursuivit sa marche au sein de l'Ethiopie.

IL CONFOND LES MAGES

Il s'était rendu dans la ville de Naddaver, ville considérable par sa population, et métropole du royaume Ethiopien, où il fut reçu par cet eunuque de la reine de Candace que saint Philippe, diacre, avait baptisé, ainsi qu'il est rapporté aux *Actes des Apôtres*. Il trouva dans cette ville deux magiciens, nommés Zaroës et Arfaxat, qui, par leurs prestiges, trompaient ces pauvres idolâtres, leur causant des maladies et puis les en guérissant, afin de se faire rendre, par ces faux miracles, des respects qui ne leur étaient point dus.

Quand ils virent que l'apôtre découvrait leurs sortilèges et qu'il désabusait le peuple, ils firent venir, par leur art diabolique, deux dragons épouvantables pour jeter la terreur dans la ville; mais saint Matthieu ayant fait le signe de la Croix, rendit ces animaux doux comme des agneaux, et les obligea de retourner dans leurs cavernes.

Cette merveille commença à rassurer les habitants contre les charmes de ces imposteurs, et donna moyen au saint apôtre de leur annoncer le Sauveur, par la vertu duquel il avait opéré ce prodige; de sorte que plusieurs se convertirent par ses prédications et embrassèrent la religion chrétienne.

CONVERSION DE LA FAMILLE ROYALE

Mais un autre miracle, bien plus éclatant que le premier, lui fit faire des progrès encore plus considérables et acheva de perdre le crédit des deux magiciens. La mort avait enlevé le fils du roi, nommé Euphranor, et saint Matthieu, ayant invoqué le nom de Jésus-Christ sur le corps du défunt, lui rendit incontinent la vie.

Cette merveille fut cause de la conversion du roi, de la reine, de la maison royale et de toute la province, qui reçurent tous le saint baptême. Ce qui consola merveilleusement notre apôtre, ce fut la princesse Iphigénie, fille de ce même roi, laquelle était un prodige de beauté et de sagesse. Lui ayant ouï parler du bonheur des vierges qui choisissent Jésus-Christ pour Epoux, elle résolut de garder sa virginité et de consacrer à Dieu seul toutes les inclinations de son cœur. Son exemple ayant excité plusieurs autres jeunes filles à en faire de même, le Saint leur conseilla de se retirer toutes ensemble dans une maison particulière pour y vivre, sous la conduite de la princesse, comme les fidèles épouses du Fils de Dieu.

Telle fut l'institution du premier couvent de femmes, et l'histoire de l'institution de la consécration du voile et des vierges.

L'ASSOMPTION

C'est vers ce temps que Marie, mourant à Jérusalem, convia les douze apôtres à son trépas et à son Assomption.

Saint Matthieu y fut transporté de ces sombres et brûlants rivages et Marie, de qui il avait appris sans doute les détails relatifs aux Mages et à la fuite en Egypte, lui donna peut-être alors avant de mourir la mission d'instituer des vierges.

Marie ayant été transportée aux cieux, les anges qui avaient apporté Matthieu comme les autres apôtres à Jérusalem, le transportèrent de nouveau en sa mission.

LE MARTYR DE LA VIRGINITÉ

Le roi Eglippe étant mort, Hirtace, son frère, s'empara du royaume et conçut le dessein d'épouser l'héritière Iphigénie, dont la beauté était d'ailleurs fort grande et dont la main lui garantissait le trône.

Saint Matthieu comprit bientôt que la lutte avec cet ambitieux ne pourrait aboutir à le convaincre, et lorsque ce prince l'eut fait appeler, au lieu de discuter, il se souvint de la promesse du Maître : « Lorsque vous serez appelé devant les rois et les présidents, ne vous inquiétez pas de ce que vous répondrez; il vous sera donné à cette heure la parole la plus convenable, car ce n'est pas vous qui parlez, mais l'Esprit de votre Père qui parle en vous. »

Le roi lui demandait donc avec autorité d'user de son pouvoir sur la princesse pour la disposer à consentir de suite à ce mariage, et le Saint-Esprit inspira à l'apôtre de répondre : « Venez au discours que je vais faire aux vierges chrétiennes assemblées avec Iphigénie et vous verrez vous-même avec quel zèle je vais remplir vos ordres. »

Le roi accourut au sermon, mais quel ne fut pas son étonnement lorsque Matthieu, loin de prêcher le mariage, exhorta les vierges à mourir plutôt que de renoncer à ce glorieux état dont il dépeignit l'excellence.

Hirtace, entendant l'éloge de la virginité au lieu de l'éloge du mariage, entra dans une telle colère qu'il résolut de s'en venger sur-le-champ et, sortant de l'église, il y envoya incontinent des bourreaux.

Ceux-ci trouvèrent le Saint achevant le sacrifice qu'il avait offert pour la dernière fois après son sermon; ils le frappèrent à l'autel sans respect pour les mystères sacrés qu'il tenait en main, et l'accablèrent de coups; il consacra ainsi par son sang l'autel et le sanctuaire de la virginité.

Saint Hippolyte, racontant cette mort, appelle saint Matthieu l'*Hostie et la victime de la virginité*, comme nous disons plus haut.

RÉSUMÉ DE SA VIE

Il avait demeuré vingt-trois ans en Ethiopie, durant lesquels il avait gagné des milliers d'âmes au vrai Dieu, renversé les temples des idoles, érigé des églises en leur place, ordonné des prêtres et sacré des évêques pour l'entier établissement de la religion chrétienne. Voilà ce que les meilleurs auteurs de l'*Histoire ecclésiastique* nous apprennent sur saint Matthieu, à quoi les leçons du Bréviaire romain sont entièrement conformes.

Nous trouvons dans les *Constitutions* de saint Clément, pape (liv. VIII, chap. XXV), que saint Matthieu est l'instituteur de l'eau bénite, et il rapporte même l'oraison dont il se servait pour faire cette bénédiction. Il ajoute que ce fut lui aussi qui ordonna que les fidèles offriraient à Notre-Seigneur les prémices et la dîme de leur revenu pour l'entretien des ministres de l'Eglise et l'assistance des pauvres.

LES RELIQUES

Le corps de ce saint apôtre a été conservé longtemps avec beaucoup de vénération dans la ville de Naddaver, en Ethiopie, où il endura le martyre; il fut transféré à Salerne, au royaume de Naples, en 944. A ces époques troublées par les guerres et les divisions intestines, il n'était pas rare de voir les saintes reliques profanées, aussi on avait soin de les mettre en sûreté, c'est



SAINT MATTHIEU APOTRE ET ÉVANGÉLISTE

On le représente d'après la vision d'Ézéchiel avec « la figure de l'homme » parce qu'il commence son Évangile par la généalogie de Notre-Seigneur.

(Fresque de Nicolas Consoni, au Vatican.)

ce qui fit que le corps de saint Matthieu demeura environ cent vingt ans caché dans un caveau secret qui fut découvert à Salerne, en 1080, sous le pontificat de saint Grégoire VII, comme ce pape nous l'apprend lui-même dans une lettre à Alfane, évêque de Salerne. De là son chef sacré a été transporté en France et déposé dans la cathédrale de Beauvais, excepté une partie qui se conserve encore religieusement dans le monastère de la Visitation de Sainte-Marie, à Chartres. Quant au chef de saint Matthieu, conservé dans la cathédrale de Beauvais avant la Révolution, il a disparu en 1793.

C'est en allant faire la dédicace de l'église consacrée à saint Matthieu, à Salerne, que l'illustre pape Grégoire VII mourut en disant : « J'ai aimé la justice et haï l'iniquité, et c'est pourquoi je meurs en exil. »

ORAISON

Faites, Seigneur, que nous soyons aidés par les prières de saint Matthieu, apôtre et évangéliste, afin d'obtenir par son intercession ce que par nous-mêmes nous ne pourrions obtenir. Nous vous le demandons par Jésus-Christ Notre-Seigneur. Ainsi soit-il.

Imp.-*gérant*, E. Petithenry, 8 rue François Ier, Paris.

SAINT MAURICE

PATRON DES MILITAIRES, ET LES SOLDATS DE LA LÉGION THÉBÉENNE, MARTYRS

Fête le 22 septembre.



L'histoire de l'Eglise catholique, seule et véritable Eglise de Jésus-Christ, nous offre à chaque siècle de magnifiques exemples de grandeur morale, qui honorent l'humanité et peuvent servir d'enseignement aux générations futures. Ainsi, il y eut telle année du quatrième siècle, où l'on vit toute une légion romaine (nous dirions aujourd'hui un régiment), son général en tête, sacrifier sa vie plutôt que de commettre un crime : le crime de renoncer à Jésus-Christ et de persécuter les chrétiens.

Cette légion était la *légion thébéenne* et son général était *saint Maurice*.

Il y avait déjà trois cents ans que Jésus-Christ était né à Bethléem et, malgré les persécutions, son Eglise s'était répandue dans tout l'empire romain et au delà. Mais la puissance restait aux mains des persécuteurs. Après de longues années de dissensions politiques, les armées romaines obéissaient à un ancien esclave dalmate, Dioclès, successivement soldat, officier, général, et enfin empereur sous le nom de Dioclétien. Pendant plusieurs années, il laissa les chrétiens en paix, il craignait en les envoyant à la mort de dépeupler l'empire. Enfin, excité par son collègue Maximien, et plus encore par son lieutenant Galère, il condamna tous les adorateurs de Jésus-Christ à l'apostasie ou à la mort. La grande persécution

ne devint générale qu'en février de l'an 303; mais elle sévit contre les soldats chrétiens dès l'année 302 (et ce fut l'époque du martyre de la *légion thébéenne.*)

La *légion thébéenne* était ainsi nommée parce qu'elle avait été recrutée dans la Thébaïde, cette province de la Haute-Egypte dont les solitudes devaient bientôt être illustrées par des milliers de saints religieux. Pour empêcher toute nouvelle tentative d'indépendance parmi les énergiques habitants de cette province située aux extrémités de l'empire romain, Dioclétien avait enrôlé dans son armée presque toute la jeunesse valide du pays. Le savant abbé Ducis nomme jusqu'à six légions de Thébéens (1). L'une d'elle, entièrement composée de soldats chrétiens, avait pour chef (*primicier*) un héros, Maurice, né dans la Thébaïde comme ses soldats. « Type accompli du chevalier chrétien, dit M. Montagnoux, il portait sous son armure une âme d'ange et un cœur de lion. »

Parmi ses principaux officiers, on remarquait Exupère, Candide et Innocent. La légion romaine, à cette époque, était composée de six mille six cents soldats, auxquels on adjoignait quelques compagnies auxiliaires de cavalerie. La légion de saint Maurice signala d'abord son courage dans une campagne victorieuse contre les Maures d'Afrique, en 293 ; puis sur les bords du Danube, à l'autre bout de l'empire l'an 299 et l'an 300 ; elle se trouvait en Asie, sur les frontières de la Perse, lorsqu'au printemps de l'an 302, Dioclétien l'envoya en Occident à son collègue Maximien-Hercule, pour défendre la frontière du Rhin contre les barbares. Dans le cours de la même année, nouvelle révolte dans la Mauritanie (Algérie). Maximien se hâte d'organiser une expédition contre les rebelles, et les braves guerriers de saint Maurice sont désignés pour en faire partie. Soldats infatigables, toujours prêts à se dévouer pour la défense des provinces romaines, dociles aux ordres des chefs parce qu'ils obéissent à Dieu, les Thébéens quittent leurs campements de Mayence ou de Cologne, dans les derniers jours du mois d'août, et se mettent en marche vers l'Italie où ils doivent s'embarquer pour l'Afrique.

Mais voilà qu'au lieu d'aller moissonner si loin des lauriers périssables, ils vont rencontrer dans une vallée des Alpes un combat inattendu ; et, soldats du roi immortel Jésus-Christ, ils remporteront sur l'impiété païenne le plus éclatant triomphe, qui leur méritera une gloire divine et éternelle.

LA LÉGION THÉBÉENNE DÉCIMÉE

« C'était au mois de septembre de l'an 302 du Sauveur. Le gros de l'armée était campé au pied des Alpes à Octodure, aujourd'hui Martigny. La légion thébéenne, qui formait l'arrière-garde de l'armée impériale de Maximien-Hercule, s'était arrêtée sur les bords du Rhône, aux portes de l'antique cité connue dans l'histoire sous le nom de Tarnade, puis d'Agaune et enfin de Saint-Maurice-d'Agaune, (dans le Valais suisse.) A peu de distance au sud de cette ancienne station romaine, entre la montagne et le fleuve, s'étend une longue plaine, qui servait aux campements militaires des légions qui allaient dans les Gaules ou retournaient en Italie (2). »

Les armées romaines ne franchissaient jamais les Alpes sans offrir un sacrifice destiné à se rendre propice le Jupiter des Alpes *(Jovi Pœnino)*. L'empereur envoie aux Thébéens l'ordre de rechercher les chrétiens du pays pour les forcer à l'apostasie et rejoindre eux-mêmes le reste de l'armée pour prendre part aux sacrifices idolâtriques... Que vont faire ces guerriers toujours si fidèles?... Entre Dieu et l'empereur ils n'hésitent pas.

Assurément, c'est un grand et nécessaire principe de discipline militaire que le soldat doit exécuter les ordres de ses chefs et non les discuter. Mais lorsqu'un ordre des chefs est manifestement contraire à la loi de Dieu, le soldat ne doit pas l'exécuter. — Un bon soldat devrait-il obéir à un lieutenant révolté donnant des ordres contraires à ceux du général? — Evidemment non. De même, si un homme, constitué en dignité, commande une action contraire aux ordres de Dieu, notre premier Maître et souverain Roi à tous, cet homme, quelle que soit sa dignité, n'est qu'un rebelle à son chef suprême, et on n'a pas le droit de se rendre complice de sa révolte en lui obéissant en ce point. — Voilà pourquoi saint Maurice et ses compagnons ne furent point des rebelles, mais des héros de loyale fidélité en refusant jusqu'à la mort d'exécuter les ordres criminels d'un prince impie; car la force ne saurait primer le droit et *il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes*.

Le cruel et fougueux Maximien, en apprenant le refus des Thébéens, bondit de colère et donna l'ordre de *décimer* la légion. C'était le châtiment usité dans l'armée romaine contre les mutins et les lâches. Voici comment on l'exécutait : chaque centurion jetait dans une urne ou un casque les noms des cent hommes qu'il commandait; on tirait ensuite dix noms et ceux que le sort avait ainsi désignés étaient passés par les armes.

Un détachement de l'armée païenne, commandé probablement par Rictius Varus, partit donc d'Octodurum, et franchit rapidement les quatre lieues qui séparaient cette ville du camp des Thébéens. Maurice les attendait à cheval à la tête de ses troupes rangées en bataille, comme pour une revue militaire. « Au soleil levant, au pied des cimes neigeuses qui dominent et entourent l'antique Tarnade, qu'il devait être beau à contempler le spectacle de ces six mille légionnaires, à qui la foi rendait plus aisé le service militaire, groupés par une discipline merveilleuse autour de leur vaillant primicier! L'aigrette blanche au casque et la clamyde de pourpre aux plis flottants, rattachée à l'épaule par le laticlave, Maurice apparaissait immédiatement avant les primipilaires. A ses côtés chevauchaient Exupère, le *campiductor* (adjudant-major) de la légion, et Candide, le *sénateur* des troupes, ayant tous deux au casque l'aigrette rouge et sur les épaules la blanche clamyde. L'énergie tempérée par la douceur brillait sur le visage de ces vaillants chefs; une fière sérénité éclatait dans leurs traits, et il s'exhalait de leur personne un parfum de bravoure et de vertu. Les soldats étaient, dit-on, les plus beaux types militaires qu'eussent jamais contemplés les Alpes depuis Annibal; on comprenait, à les voir, qu'on eût fait d'eux la vaillante élite d'une vaillante armée (1). »

En présence de ces bataillons magnifiques, à la

---

(1) *Prima Diocletiana Thebœorum, Secunda Diocletiana Thebaïdos, Tertia Dioclétiana Thebœorum; prima Maximiana Thebœorum, secunda Maximiana Thebœorum,* (c'est celle-ci qui paraît avoir été la légion martyre) *Tertia Maximiana Thebœorum.* — Voir : *Saint Maurice et la légion thébéenne,* par M. le chanoine Ducis; — chez Niérat, à Annecy.

(2) *Saint Maurice et la légion thébéenne,* par M. le Chanoine Bernard de Montmélian, tome 1er, page 174. (chez Plon, à Paris ; 2 volumes ; c'est l'ouvrage le plus complet sur la question.) — La chute du mont Tauredunum a plus tard modifié le site de Tarnade.

(1) *Saint Maurice et la légion thébéenne,* par Maurice Simonnet.

vue de l'harmonie majestueuse et formidable de leurs mouvements, les escadrons païens craignent pour eux-mêmes. Qu'ils se rassurent : ces armes tant de fois victorieuses des ennemis de la patrie, les Thébéens ne les tireront pas contre leurs compagnons d'armes. Le Christ ne leur demande point cela.

L'envoyé de l'empereur somme Maurice et sa légion d'obéir à l'ordre impie de Maximien, sous peine d'être décimés : « Nous sommes chrétiens ! répondent d'une commune voix officiers et soldats, nous ne pouvons pas persécuter nos frères ni sacrifier aux faux dieux ! » Aussitôt on ordonne aux centurions de jeter dans des casques les noms des légionnaires : on tire au sort : un sur dix : dix sur cent : six cents hommes doivent périr. Au lieu d'appréhender le sort fatal, chacun le désire pour soi, chacun veut mourir pour le Christ ; on félicite les élus, on les prie de céder leur place, mais nul courage ne faiblit ; ceux qui vont mourir reçoivent les adieux et les embrassements de leurs camarades, puis ils livrent leur noble tête au glaive des exécuteurs. Toute la légion est là, immobile sous les armes, enviant le sort des martyrs, les encourageant du regard et de la voix.

Le sanglant sacrifice achevé, les bourreaux retournent mornes et silencieux auprès de leur maître. En les voyant revenir seuls, en apprenant que la légion thébéenne persiste dans ce qu'il appelle sa *révolte,* le tyran, plus furieux qu'une bête fauve, envoie l'ordre de la décimer une seconde fois.

L'affreuse boucherie recommença donc ; et plusieurs centaines de braves rougirent de leur sang les rives du Rhône.

Les survivants, inébranlables dans leur foi, adressèrent à cet empereur, devant qui le monde tremblait, l'admirable et noble déclaration suivante, où se peint la grande âme de saint Maurice :

MESSAGE A L'EMPEREUR — LA GRANDE IMMOLATION

« Empereur, nous sommes vos soldats; mais en même temps — et nous nous faisons gloire de le dire hautement, — nous sommes les serviteurs de Dieu ! A vous nous devons le service militaire, à Lui l'hommage d'une vie innocente. De vous nous recevons la solde pour nos services, de Lui nous avons reçu la vie. Nous ne pouvons donc, ô empereur, vous obéir à vous jusqu'à renier Dieu, notre créateur, Seigneur de toutes choses, et qui est aussi votre Maître, que vous le vouliez ou non. Donnez-nous des ordres que nous puissions suivre sans l'offenser, et nous continuerons à vous obéir comme par le passé; sinon, nous obéirons à Dieu plutôt qu'à vous...

» Voici nos mains : elles sont prêtes à combattre les ennemis de l'empire romain, les rebelles et les impies ; mais elles ne savent pas égorger des amis de Dieu et des frères. Nous ne pouvons oublier que nous avons pris les armes pour la défense de nos concitoyens, et non pour leur destruction. Toujours nous avons combattu pour la justice, pour le bien, pour le salut des innocents : telle était notre ambition.

» Nous avons servi sous vos drapeaux, à cause du serment de fidélité que nous vous avons prêté. Mais notre premier serment a été donné à Dieu ; c'est à Lui d'abord et avant tout que nous avons juré fidélité, et à vous en second lieu seulement. Si donc nous violons cette fidélité que nous avons promise à Dieu, comment vous, empereur, pourrez-vous compter sur la fidélité secondaire que nous vous avons vouée ?

» Vous voulez qu'on cherche les chrétiens. Soyez satisfait, nous voici : nous sommes chrétiens, n'en cherchez pas d'autres. Nous adorons Dieu le Père Tout-Puissant et son Fils Jésus-Christ qui est un même Dieu avec lui... Nous avons vu tomber sous le glaive les compagnons de nos travaux et de nos dangers, et leur sang a rejailli jusque sur nous. Cependant nous n'avons pas pleuré leur mort ; au contraire, nous nous sommes réjouis de leur bonheur et nous les avons félicités d'avoir été trouvés dignes de souffrir pour leur Seigneur et leur Dieu.

» Nous ne sommes pas des révoltés que le désespoir anime contre vous : nous avons des armes entre les mains et nous ne résistons pas ; nous aimons mieux être victimes que bourreaux ; nous préférons mourir innocents que vivre coupables. Maintenant si vous avez de nouvelles sentences à porter contre nous, sachez que le fer, le feu, la torture ne nous effrayent pas : nous sommes prêts à mourir; car, nous le déclarons hautement, nous sommes chrétiens et nous ne pouvons pas persécuter les chrétiens. »

Le tyran était incapable de comprendre un si beau langage. Ces Thébéens formaient une des *légions palatines* (garde impériale), c'était un corps d'élite qui avait rendu de grands services en Orient et en Occident, n'importe : dans sa rage païenne et son orgueil froissé, Maximien oublie tout. D'un trait de plume, il condamne à mort ces cinq mille braves, et met en marche une grande partie de l'armée qui l'entoure, pour assiéger et exterminer les Thébéens dans leur camp.

Ceux-ci connaissaient trop bien leur cruel maître pour ne pas s'y attendre. Ils auraient pu s'enfuir à travers les défilés des montagnes, ou, électrisés par le désespoir, se retrancher dans les gorges ou sur les rochers et vendre chèrement leur vie. Mais non, ni la lâcheté, ni le désespoir ne troublent leur cœur, tous sont dignes de leur héroïque chef, dignes de leurs frères martyrs ; ils ont hâte d'aller les rejoindre dans la gloire, en mourant à leur tour pour Jésus-Christ. Aussi, qui pourrait redire les choses sublimes qui se passèrent dans la nuit du 21 au 22 septembre, cette *veillée des armes* où les chevaliers du Christ se préparèrent au grand combat et à la grande victoire ! Tour à tour, Maurice et les principaux chefs exhortaient la multitude ; les soldats s'encourageaient mutuellement, ils priaient ensemble, s'embrassaient et se donnaient rendez-vous dans le ciel.

Voici le grand jour: l'armée païenne les entoure et se précipite sur eux le glaive à la main, comme une légion de moissonneurs sur un champ d'épis mûrs. Saint Maurice et les chefs sont égorgés les premiers à la vue de leurs bataillons ; leurs soldats déposant leurs armes présentent aux bourreaux leur tête, leur gorge ou leur poitrine ; ils tombent par centaines sous le glaive, sous la lance, sous la massue ; la terre se couvre de cadavres, elle s'inonde de ruisseaux de sang, qui vont rougir les flots du Rhône où roulent parfois des têtes, des membres coupés et des corps mutilés.

Enfin le carnage est terminé ; les bourreaux se partagent les dépouilles de leurs victimes et se réunissent par groupes pour boire et festoyer en l'honneur de cet horrible triomphe. Ils voient alors passer un voyageur : c'était un ancien militaire nommé Victor, qui, après de longs et brillants services, avait reçu son congé et vivait retiré au pays de Véragres. Les soldats l'invitent à s'asseoir et à partager leur festin. Mais apprenant le sujet de leur joie cruelle, Victor témoigne son indignation et veut partir. « Serais-tu donc chrétien, toi aussi ? lui crient les soldats. — Oui, je le suis, et je le serai toujours ! » répond fièrement Victor. Alors, saisissant leurs armes, ils se précipitent sur lui et le tuent.

Son âme va rejoindre au ciel la brillante armée des martyrs.

Tel fut le magnifique témoignage rendu par six mille guerriers de Rome antique à la divinité de Jésus-Christ. — O sainte Eglise de Dieu, immortelle Epouse du Christ, ne pleure pas la mort de ces fils glorieux. Ils vivent à jamais avec Dieu et, réunis aux bataillons des anges, ils forment autour de toi un invisible mais puissant rempart de protecteurs immortels. — Encore dix ans et ces mêmes défilés des Alpes verront passer Constantin le Grand et l'armée du premier empereur chrétien.

AUTRES SOLDATS MARTYRS

Après la légion de saint Maurice, la persécution atteignit les autres parties de l'armée et les différentes garnisons échelonnées depuis le Rhin jusqu'à la Méditerranée d'une part, jusqu'à l'Adriatique de l'autre. Beaucoup d'officiers et de soldats payèrent de leur vie leur fidélité à Jésus-Christ. La tradition donne à plusieurs de ces nouveaux martyrs le nom de Thébéens ; peut-être appartenaient-ils à quelques compagnies de la légion Mauricienne absentes d'Agaune au moment du massacre ; mais il est plus probable qu'ils faisaient partie des autres légions thébéennes, spécialement de la *prima Diocletiana* dans la Haute-Italie, et de la *Tertia Maximiana* sur les bords du Rhin. Parmi ces martyrs, nous citerons saint Ours et saint Victor à Soleure, saint Thyrse, avec sa sœur sainte Regula, près de Zurich ; un autre saint Thyrse, avec saint Boniface, saint Second et environ deux cents soldats à Trèves ; le capitaine saint Géréon à Cologne, avec de nombreux compagnons dont certains auteurs font monter le chiffre jusqu'à trois ou quatre cents; saint Victor et saint Mallose à Santes, au pays de Clèves; saint Cassien et saint Florent à Bonn ; saint Soluteur, saint Octave, saint Adventeur, saint Théodore, deux saints du nom de Maurice, deux autres du nom de Victor, un saint Georges, un saint Sébastien, et plusieurs autres à Turin; l'officier supérieur saint Second à Vintimille ; les saints Cassius, Second, Séverin et Licinius à Côme; les saints Constant, Magnus, Constantin, Théodore, Dalmace, Ponce et Désiré près de la vallée de Magra, saint Antonin à Plaisance ; saint Alexandre à Bergame, et une foule d'autres en diverses villes d'Italie.

CULTE DE SAINT MAURICE ET DE SES COMPAGNONS

Les chrétiens des Alpes ne purent donner qu'une sépulture provisoire à la multitude des martyrs d'Agaune, si toutefois leurs bourreaux avaient négligé de les recouvrir de terre. Mais Dieu et ses anges veillaient sur ces restes destinés aux gloires de la résurrection future.

Vers l'an 350, saint Théodore, évêque de Sion, en Valais, à la suite d'une révélation divine, convoque un grand nombre d'ouvriers, les conduit sur le champ du martyre, et fait exhumer des centaines de corps qu'il ensevelit respectueusement dans de longs caveaux souterrains et murés. Au-dessus, il bâtit une église.

Ce pieux travail dura longtemps. Or, parmi les nombreux ouvriers réunis à la voix de l'évêque, raconte saint Eucher, il s'en trouva un qui était encore païen. Un dimanche, tous les autres avaient quitté le chantier à cause du repos dominical et des offices de l'Eglise, le païen était resté seul à continuer son travail. Tout à coup, au milieu de cette solitude, il se voit environné par les saints martyrs, resplendissants de lumière ; ils le renversent à terre et le frappent, en lui reprochant son impiété : pourquoi ne va-t-il pas à l'église? pourquoi profane-t-il leurs cendres par son travail de païen?... Miséricordieuse correction, car cet obstiné, converti par ce prodige, alla aussitôt demander le baptême à l'évêque et devint un fervent chrétien.

Des moines furent préposés à la garde de l'église et des saintes reliques, sous la juridiction de l'évêque de Sion, qui habitait souvent au milieu d'eux. Les fidèles de la contrée et même des pays lointains, les voyageurs et les pèlerins allant de Gaule en Italie venaient souvent s'agenouiller devant la tombe de saint Maurice et de ses compagnons. Après saint Romain de Condat, on y vit venir saint Martin, l'apôtre des Gaules. On raconte qu'il demanda des reliques, mais les moines ne le reconnaissant pas dans son humble équipage, refusaient de lui en donner ; alors il prit un couteau et se mit à couper un peu de cette terre sacrée qui avait bu le sang d'une légion de martyrs. O merveille ! voilà que sous ses doigts le sang jaillit de la terre, il coule rouge et vermeil comme à l'heure de l'immolation : Martin en remplit plusieurs vases ; il en laisse un aux moines d'Agaune et emporte les autres, avec de nombreuses reliques, qu'on lui accorde volontiers cette fois.

Agaune, si riche en reliques, en a distribué des multitudes dans la suite des siècles, ce qui a beaucoup contribué à répandre au loin le culte de saint Maurice et de la *légion thébéenne*.

L'an 506, saint Séverin, abbé d'Agaune, vint à Paris, guérir Clovis malade, et s'en retourna comblé de faveurs.

En 515, Sigismond, roi de Bourgogne, que ses malheurs devaient conduire au ciel, venait se consoler à la tombe des saints martyrs ; sur le conseil de Maxime, évêque de Genève, et avec l'approbation de nombreux évêques, il transforme le couvent d'Agaune en une vaste abbaye; il dote de riches revenus la nouvelle basilique, où plusieurs centaines de religieux, divisés en neuf chœurs, se succèdent les uns aux autres pour chanter perpétuellement, jour et nuit, les louanges de Dieu et de ses saints : c'est ce qu'on appela le *laus perennis*, sublime effort des âges de foi, par lequel la terre s'efforçait de reproduire les chants immortels du ciel.

Plus tard, Gontran, roi de Bourgogne, répara l'abbaye ravagée par les Lombards. Charlemagne apporta aussi au sanctuaire le tribut de sa pieuse générosité ; il passa plusieurs jours à Agaune, priant l'héroïque légion et son vaillant chef, pour lui-même et pour l'empire des Francs. Saint Louis invoquait Maurice comme son modèle. Les princes de la maison de Savoie, longtemps souverains d'Agaune, avaient une grande dévotion au héros martyr. Des papes, comme Etienne III et saint Léon III, sont venus s'agenouiller en ce lieu béni ; beaucoup ont accordé des privilèges à l'abbaye. Saint Bernard de Menthon et saint François de Sales y ont répandu leurs prières.

Depuis l'an 1128, les Chanoines Réguliers de saint Augustin sont les fidèles gardiens de ce sanctuaire célèbre. En 1883, Mgr Bagnoud, évêque de Bethléem *in partibus*, abbé du monastère, voyait accourir vingt mille pèlerins pour célébrer la fête de saint Maurice.

Le nombre des églises ou chapelles dédiées en l'honneur de Saint-Maurice, dans le monde entier, est tellement considérable que nous ne pouvons les citer ici. — Glorieux soldat du Christ, et vous tous, invincibles héros de la légion martyre, soyez nos protecteurs dans le bon combat, afin qu'imitateurs de votre courage, nous participions un jour à votre gloire. Ainsi soit-il.

Imp.-*gérant*, E. Petithenry, 8, rue François Ier Paris.

SAINTE THÈCLE, VIERGE ET MARTYRE

Fête le 23 septembre.



Sainte Thècle exposée aux bêtes dans l'amphithéâtre, les voit s'entre-dévorer et rend grâces à Dieu.

AVANT SA CONVERSION

Sainte Thècle, dont le culte est resté si populaire dans l'Eglise universelle, a mérité de tous les siècles les plus grandes louanges. Les Saints Pères l'ont appelée : la femme apostolique, la fille aînée de saint Paul, la protomartyre parmi les femmes comme saint Etienne fut le protomartyr des hommes.

Dieu, qui l'avait destinée à être, dans la suite des temps, le modèle de toutes les vierges, la fit naître au moment même où Notre-Seigneur accomplissait l'œuvre de notre rédemption, à Iconium, en la province de Cilicie. Ses parents, comptés parmi les plus nobles et les plus riches de la ville, lui firent étudier les belles-lettres et la philosophie, et, à l'âge de dix-huit ans, la fiancèrent à un jeune seigneur, appelé Thamyris, héritier d'une des plus grandes familles de l'Asie. Ils n'attendaient plus que le temps de célébrer ce mariage, quand Dieu, pendant ce délai, envoya à Iconium Paul et Barnabé, qui firent connaître à Thècle l'Epoux céleste auquel elle était réservée.

SAINT PAUL A ICONIUM — CONVERSION DE THÈCLE

Les deux Apôtres, chassés d'Antioche, secouèrent la poussière de leurs pieds sur cette ville et vinrent à Iconium.

Onésiphore, homme vertueux, apprenant l'arrivée de Paul, quitta sa demeure avec son épouse, Lectra, leurs enfants Finnia et Zénon, pour aller au-devant de l'Apôtre. Tite leur en avait déjà parlé et fait, pour ainsi dire, le portrait, mais leurs yeux ne l'avaient point encore vu; aussi cherchaient-ils avec une curiosité inquiète dans tous les passants, les signes qu'ils avaient reçus. Bientôt, ils virent s'avancer un homme de petite taille, la tête chauve, les jambes légèrement courbées, les sourcils joints et le nez aquilin : c'était Paul. « Je te salue, s'écrie Onésiphore, ministre de Celui en qui est toute bénédiction. — La grâce soit avec toi, dit l'Apôtre, et avec ta maison. »

Onésiphore conduisit Paul et Barnabé dans sa demeure; aussitôt, ils firent la prière en commun, rompirent le pain, et commencèrent la

prédication de la parole de Dieu aux personnes fort désireuses de leur salut, assemblées dans la maison d'Onésiphore.

Thècle entendit raconter tant de merveilles de l'Apotre, on lui fit un récit si avantageux de ce qui se passait dans ces saintes réunions, qu'elle employa toutes sortes d'adresses pour y avoir entrée; mais elle ne put y réussir, car sa mère ne la perdait jamais de vue. Elle s'établit à une fenêtre contiguë à la demeure du disciple; de là, elle recueillait avec avidité les discours de l'Apôtre. Elle désirait ardemment accompagner les femmes et les vierges admises en présence du saint prédicateur, car, de sa fenêtre, elle n'entendait que des paroles, et ses yeux n'avaient jamais pu voir les traits de Paul.

Théoclia, tel était le nom de sa mère, voyant que rien ne pouvait arracher sa fille de ce lieu, fait mander Thamyris; celui-ci, tout joyeux, s'empresse d'arriver; il croit que le temps des noces est fixé. Quelle ne fut pas sa surprise, quand Théoclia lui apprit l'obstination de Thècle à rester assise à la fenêtre, suspendue aux lèvres d'un étranger qui trouble la ville par ses discours trompeurs : « Va, parle-lui, dit-elle, car Thècle est perdue pour toi. » Thamyris vint le premier auprès de Thècle et bientôt après la mère arriva. Ni leurs paroles flatteuses, ni leurs menaces ne purent un seul instant ébranler la résolution de la jeune fille.

FUREUR DE THAMYRIS

Thamyris, irrité, s'éloigna de la maison pour aller observer ceux qui se rendaient à la demeure d'Onésiphore. Au milieu de la rue, il vit deux hommes en querelle. « Etrangers qu'avez-vous? s'écrie Thamyris, et dites-moi quel est ce personnage qui instruit ici tant d'hommes et de femmes, et promet de grandes récompenses à ceux qui embrassent sa doctrine? » Démas et Hermogènes, deux faux disciples, remplis d'hypocrisie, qui avaient accompagné Paul à Iconium, lui répondirent : « Puisque tu es l'un des magistrats de la ville, nous te le ferons connaître. Disciple de ce Jésus de Galilée, il veut enseigner la doctrine de son Maître; mais, par ses maximes merveilleuses, il séduit les peuples, met le désordre dans les familles en abolissant le mariage. — Venez dans ma maison, interrompit Thamyris, nous en parlerons plus à l'aise. » Un festin splendide leur fut préparé; tout y était en abondance et les richesses étalées avec profusion. Les deux fourbes, qui espéraient une récompense s'ils parvenaient à livrer l'Apôtre, prirent la parole : « Thamyris ordonne de conduire devant le gouverneur Castellius ce nouveau philosophe qui trouble ainsi la ville. Nous, nous annoncerons que c'est un imposteur et que ses prédictions ne se sont jamais accomplies. » Jaloux et colère, Thamyris, à la tête des magistrats, des geôliers, de juifs armés de bâtons, court à la maison d'Onésiphore : « Tes discours jettent le désordre dans Iconium, dit-il à Paul, pervertissent les jeunes gens; suis-moi devant le gouverneur. — Qu'il disparaisse, ce magicien, vociférait la foule; par ses maximes nouvelles, il veut changer la face du monde. »

PAUL DEVANT LE GOUVERNEUR

Debout en présence de Castellius, le saint apôtre fut d'abord accusé par Thamyris. Le proconsul, inquiet, ne trouvait aucun motif suffisant pour le condamner. Alors Démas et Hermogènes dirent à Thamyris : « Dénonce-le comme chrétien, peut-être son nouveau culte lui vaudra la peine de mort. » Le gouverneur se fit amener Paul : « Qui es-tu? lui demanda-t-il, et qu'enseignes-tu? — Le Dieu tout-puissant, le seul qui mérite nos adorations et nos sacrifices, nous a aimés jusqu'à envoyer son fils unique sur la terre, pour nous sauver et nous arracher du péché. Je suis envoyé pour vous annoncer son Evangile, qui peut seul guérir les maux du monde vieilli par le péché. Si j'obéis à Dieu, proconsul, en quoi suis-je coupable? » Castellius, impatienté, fit enchaîner et jeter Paul en prison. « Qu'on le garde là, dit-il, jusqu'à ce que je puisse l'entendre à loisir. »

COMMENT THÈCLE REJOINT PAUL — ELLE EST TRAHIE

Thècle ignorait ce qui s'était passé. Les bruits confus de la foule, le silence de Paul la jetèrent dans une grande inquiétude. Bientôt après, instruite du sort de l'Apôtre, son amour de la vérité lui fit découvrir le moyen de se rendre aux pieds de son maître. Déjà complètement détachée des choses d'ici-bas, elle vendit ses bijoux et ses pierres précieuses et, avec leur prix, parvint à gagner le portier de la maison paternelle qui lui ouvrit les portes pendant la nuit. Elle se dirigea vers la prison, donna un miroir d'argent au geôlier et fut introduite près de l'Apôtre. Assise à ses pieds, attentive au récit des merveilles de Dieu, elle gravait dans son cœur les préceptes qu'elle entendait. L'exemple de Paul, souffrant avec courage, plein de confiance dans la puissance de Dieu, fortifiait sa foi, et souvent ses larmes arrosaient les chaînes du prisonnier.

Théoclia, inquiète sur le sort de son enfant, députa ses serviteurs dans toutes les directions. Elle la croyait perdue, quand le portier avoua que pendant la nuit elle s'était dirigée vers la prison. Des eunuques furent envoyés et, en effet, ils trouvèrent la jeune fille aux genoux de l'étranger. A cette nouvelle, la foule se rassembla et dénonça au proconsul ce qui venait d'avoir lieu. Castellius envoya chercher Paul et le fit comparaître devant son tribunal. Pendant ce temps, Thècle, restée seule à la prison, baisait avec respect le siège où Paul était assis pour l'instruire, et ses larmes baignaient la trace de ses pas.

THÈCLE AU TRIBUNAL

Castellius ordonna de la faire sortir. Pleine de joie, Thècle s'empressa de venir au tribunal où l'attendait le gouverneur. Au dehors, les païens, soulevés par les Juifs, redoublaient ces cris : « A mort le magicien, le séducteur! » Charmé de l'éloquence de Paul, Castellius écoutait avec plaisir les récits des miracles du Christ et admirait la sublimité de ses enseignements. Théoclia s'écria alors au sein de l'assemblée : « Brûle Thècle au milieu du cirque. Elle viole les lois. Que cet exemple remplisse de crainte tous ceux qui se sont laissés enchaîner par la doctrine de cet étranger. »

Le proconsul ne fit pas la moindre opposition, car le peuple ameuté menaçait de le dénoncer à l'empereur s'il ne livrait les chrétiens au supplice. Dans un moment de crainte, Castellius ordonna donc de faire paraître la jeune vierge. Immobile, les regards fixés sur Paul, elle ne répondit rien aux accusations insensées du proconsul, aux menaces de sa mère et aux promesses de son fiancé. Castellius, à la vue de la joie qui rayonnait sur le front de l'Apôtre et de la vierge,

se troubla, quitta le tribunal en ordonnant de flageller Paul et de le chasser d'Iconium.

Le gouverneur se rendit au théâtre. Les païens, soulevés par les Juifs, l'accompagnaient, demandant à grands cris la mort du magicien, du séducteur.

Paul venait à peine d'être conduit hors de la ville que Thècle reçut l'ordre de se rendre au lieu du supplice.

NOTRE-SEIGNEUR LUI APPARAIT ET LA PRÉSERVE DU FEU

Dans le trajet du tribunal au cirque, les menaces d'un peuple exalté, la pensée d'un supplice si cruel, ne purent diminuer en rien la joie qu'elle ressentait de mourir pour Jésus-Christ, mort pour moi, disait-elle, il y a très peu de temps. Le sort de l'Apôtre seul venait l'inquiéter. Ses regards se portaient souvent de part et d'autre et cherchaient sa présence. C'est alors que Notre-Seigneur, sous les traits de Paul, lui apparut au milieu du cirque. Paul vient assister à ma mort, se dit-elle, il craint que le courage ne m'abandonne. Ses yeux voulurent se fixer sur la vision, mais Notre-Seigneur s'éleva aussitôt dans le ciel.

La jeune vierge fut amenée au milieu du cirque en face du bûcher. L'éclat de la beauté toute céleste qui s'épanouissait sur son visage arracha des larmes au gouverneur; mais les cris d'un peuple en délire le forcèrent d'exécuter un ordre qu'il aurait voulu révoquer. Thècle monta sur le bûcher, fit sur elle le signe de la Croix, puis, livrant son corps aux flammes, elle priait Dieu de recevoir son âme dans son saint paradis. Déjà le feu l'entourait de toutes parts; le peuple croyait que la victime était consumée, quand soudain les flammes se divisèrent et laissèrent entrevoir le corps intact de la jeune vierge qui tenait les deux mains levées vers le ciel. Dieu ne voulut pas laisser plus longtemps sa servante en spectacle. En un instant, un épais nuage obscurcit le ciel, s'abattit tout entier sur le bûcher, et mit le désordre parmi les spectateurs. Les flammes furent complètement éteintes. Thècle, miraculeusement délivrée, fut reçue dans la maison d'un fervent chrétien de la ville; elle passa plusieurs jours sans savoir ce qu'était devenu le saint Apôtre, mais Dieu ne la priva pas longtemps de cette consolation.

SA JOIE DE REVOIR PAUL

Onésiphore fut chassé d'Iconium avec toute sa famille en même temps que saint Paul. Retirés dans une caverne non loin de la ville, ils jeûnaient et priaient. Au bout de quelques jours, les enfants d'Onésiphore dirent au saint Apôtre : « Père, la faim commence à nous faire souffrir et nous n'avons rien pour acheter du pain. » Leur père, en effet, avait abandonné toutes ses richesses pour suivre le ministre du Christ. Paul ne pouvait voir souffrir ceux qui avaient tout laissé pour embrasser les maximes de l'Evangile. Il se dépouilla de son manteau et ordonna aux enfants d'aller acheter du pain. Sur leur chemin, Zénon et Finnia aperçurent une jeune fille dont les larmes et la tristesse annonçaient la grande douleur. Finnia dit à son frère : « N'est-ce pas la jeune Thècle? Oh! non, mon frère, reprit Zénon, elle a confessé qu'elle était chrétienne et Castellius l'a fait brûler vive. » Finnia ne crut pas à la parole de Zénon et, s'avançant près de la jeune fille, il lui dit : « Thècle, où vas-tu? — Je cherche Paul, répondit-elle, depuis que Dieu m'a sauvée des flammes. — Viens, nous te conduirons à lui, car il a longtemps pleuré et prié pour toi. » Les deux enfants firent leurs provisions et conduisirent Thècle auprès des serviteurs du Christ. Paul priait à genoux. Aussitôt la jeune vierge fit à Dieu cette prière : « Maître tout-puissant, soyez béni, vous m'avez épargnée au milieu des flammes pour que je puisse revoir votre fidèle ministre. » A ces mots, Paul qui ne l'avait pas encore aperçue, se retourna et bénit le ciel de l'avoir exaucé. La joie occasionnée par la délivrance et le retour de la jeune fille fit oublier les souffrances endurées jusqu'alors. Pendant les agapes, les discours du saint Apôtre sur les œuvres et les miracles du Sauveur augmentaient la foi et la charité des frères. Il continua à instruire et à prémunir Thècle contre des épreuves bien plus terribles à cause des dons extérieurs dont le ciel l'avait comblée.

ANTIOCHE — NOUVEAU SUPPLICE

Dieu avertit Paul de quitter Iconium et de se rendre à Antioche. Il prit avec lui Thècle. Bénissant Onisèphore et sa famille, il le pria de retourner dans sa maison. Alexandre, l'un des principaux magistrats d'Antioche, voulut épouser Thècle, et pour cela, chercha à gagner l'Apôtre par des promesses. Celui-ci repoussa son or, ce qui blessa le gouverneur et fut l'occasion de nouveaux châtiments. Thècle refusa la main d'Alexandre et fut admise parmi les veuves et les vierges de la ville.

L'éclat de ses vertus la fit bientôt remarquer. Après une nouvelle accusation, on la condamna aux bêtes. En attendant le jour du supplice, une veuve nommée Triphéna, dont la fille Falconilla venait de mourir, demanda au gouverneur de recueillir la jeune vierge chez elle. La loi permettait d'exaucer ce genre de prière. Au jour indiqué, Triphéna conduisit elle-même sa fille adoptive jusqu'au lieu du supplice. Celle-ci fut amenée au milieu de l'amphithéâtre et aussitôt on lâcha une lionne furieuse. Oubliant sa férocité naturelle, l'animal vint doucement caresser de sa langue les pieds de sa victime. Depuis longtemps elle n'avait pas mangé; mais ni la rage de la faim, ni les artifices des bourreaux, ni les huées du peuple qui, seules, étaient capables de la mettre en furie, ne purent réveiller son instinct carnassier. « La lionne, dit saint Ambroise, adora sa proie, et, calmant sa fureur, elle se revêtit des sentiments de la compassion naturelle dont les hommes s'étaient dépouillés. » Le gouverneur ordonna de faire rentrer les bêtes, et Triphéna reconduisit sa fille dans sa maison. La nuit suivante, Falconilla apparut en songe à sa mère et lui dit : « Thècle, servante du Christ, peut m'ouvrir par ses prières les portes du ciel. » A son réveil, Triphéna se fit instruire et pria Thècle de secourir sa fille; bientôt après, une vision montra la félicité de Falconilla dans le ciel.

La vierge attendait avec bonheur le jour de sa délivrance. Alexandre vint la chercher à la maison de Triphéna : « Tu veux, lui dit celle-ci, faire entrer une seconde fois le deuil dans ma maison; privée de mon époux et de ma fille, tu mets le comble à ma douleur en torturant celle qui fait la consolation de mes vieux jours. » Emu jusqu'aux larmes, Alexandre s'éloigna. A cette nouvelle, le préfet donna l'ordre à ses soldats de lui amener la vierge. Triphéna lui prit la main et dit : « Hier, j'ai accompagné ma fille au tombeau, aujourd'hui c'est toi, ma chère Thècle, que je conduis aux bêtes. » La martyre,

les larmes aux yeux, pria le Seigneur de donner à Triphéna une digne récompense de son amour.

THÈCLE JETÉE UNE SECONDE FOIS AUX BÊTES MORT DE TRIPHÉNA

Arrachée des bras de sa mère, Thècle fut placée au milieu du stade. On lança d'abord sur elle des lions et des ours; aussitôt la lionne qui l'avait épargnée la première fois courut vers elle et lécha ses pieds. Un ours s'avança, mais la lionne le mit en pièces. Puis ce fut le tour d'un lion habitué à se nourrir de chair humaine; après une longue lutte, les deux animaux expirèrent pendant que la vierge priait les mains levées au ciel. Le préfet la fit alors jeter dans une fosse remplie de toute espèce de serpents. A peine y fut-elle précipitée, qu'un globe de feu consuma tous les reptiles, et la Sainte fut délivrée.

Alexandre dit au préfet : « Qu'on attache cette femme à des taureaux furieux pour qu'ils l'écartèlent. » Les deux pieds de la vierge furent attachés chacun à un taureau, et les bourreaux, armés d'aiguillons très pointus et de fers rougis au feu, excitaient les animaux. Ceux-ci s'élancèrent en poussant d'affreux mugissements; les liens se brisèrent, et notre Sainte resta encore seule au milieu du stade.

A la vue de tant de supplices, Triphéna expira, et sa mort effraya les spectateurs, surtout les magistrats qui demandèrent la délivrance de Thècle. Le préfet, étonné de ce prodige, demanda à la jeune martyre pourquoi les animaux avaient tant de respect pour elle. Elle répondit : « Je suis la servante de Dieu, maître de l'univers. » Alors, parut un décret du proconsul : « Je remets en liberté Thècle, qui adore le vrai Dieu, et dont la puissance nous a paru admirable. »

TRIPHÉNA REVIENT A LA VIE

A cette nouvelle, ce ne furent que des cris de joie et d'actions de grâces. « Il n'y a qu'un Dieu vrai, le Dieu de Thècle. » Celle-ci fut conduite en présence de Triphéna, et, au milieu des acclamations, la morte se ranima : « Je crois à la résurrection des morts, s'écrie-t-elle, je crois que ma fille Falconilla est vivante, » et en disant ces mots, elle s'élança dans les bras de la martyre. Elle retourna ensuite dans sa maison, où Thècle instruisait les personnes désireuses de leur salut.

THÈCLE APOTRE A ICONIUM

La joie était grande parmi les chrétiens d'Antioche, de posséder la servante de Dieu; mais celle-ci n'avait qu'un désir : revoir Paul. Après l'avoir fait chercher partout, on lui annonça que le saint Apôtre était à Myre. Accompagnée de plusieurs disciples, elle s'y rendit et trouva Paul instruisant les païens, étonnés des miracles que ses mains opéraient. L'Apôtre la conduisit aussitôt dans la maison d'un fervent disciple. Thècle raconta les grâces dont Dieu l'avait comblée, et comment elle était sortie victorieuse des supplices. Puis elle ajouta : « Maintenant, Dieu me veut à Iconium. — Va enseigner sa parole, » dit Paul en la bénissant.

Thècle vint à Iconium, se dirigea d'abord vers la maison d'Onisèphore, et baisa, en versant d'abondantes larmes, le siège où Paul était assis, quand il lui apprenait le chemin du bonheur. Thamyris était mort dans la fleur de l'âge, peu après le départ de sa fiancée. Théoclia vivait encore. Pour l'amener à la foi, la bienheureuse martyre employa tous les moyens, mais sa mère refusa de croire à ses paroles. C'est alors qu'elle quitta Iconium pour venir à Daphné et de là à Séleucie.

Non loin de la ville, elle se pratiqua un petit ermitage et y demeura jusqu'à la fin de ses jours. A l'âge de quatre-vingts ans, elle quitta cette vie de souffrance pour aller recevoir de son Epoux céleste la double couronne du martyre et de la virginité. Elle mourut dans la ferveur de l'oraison, comme une chaste colombe qui trouve son repos dans les trous de la pierre, autrefois son asile et son sanctuaire, maintenant son sépulcre.

CULTE ET RELIQUES

Les plus grands docteurs de l'Eglise se sont plu à exalter les vertus éclatantes de l'héroïque fille de saint Paul. Saint Augustin, dans son livre contre Fauste; saint Ambroise, dans son traité des vierges; saint Jérôme, saint Jean Chrysostome, saint Grégoire de Nysse, saint Epiphane et beaucoup d'autres, dans leurs écrits ou du haut de la chaire, ont mis toute leur éloquence à célébrer les louanges de notre Sainte. La haute estime qu'on avait de sa vertu faisait qu'anciennement, pour relever le mérite d'une femme et la distinguer du commun, on disait qu'elle était une autre Thècle. C'est ainsi que saint Grégoire de Nysse se plaisait à nommer sa sœur Macrine.

Saint Grégoire de Nazianze se rendit à Séleucie pour visiter son tombeau, et l'on y accourait de divers endroits, à cause des nombreux miracles que Dieu opérait par son intercession. Les païens, les infidèles eux-mêmes, allaient la prier, et souvent ils obtenaient le secours qu'ils demandaient. On implore d'ordinaire l'assistance de sainte Thècle pour demander au ciel de nous préserver de l'incendie et de nous être favorable dans les grandes traverses de la vie.

L'Eglise, dans l'oraison pour recommander à la miséricorde divine les âmes des agonisants, fait cette prière : « Nous vous supplions, Seigneur, que comme vous avez délivré la bienheureuse Thècle, vierge et martyre, de trois cruels tourments, vous ayez aussi la bonté de délivrer cette âme et de lui faire la grâce de jouir avec vous des biens célestes. »

L'empereur Zénon éleva à Séleucie une superbe église en l'honneur de la martyre; l'assistance de Thècle lui avait permis de recouvrer l'empire. Ses restes précieux, d'abord conservés à Séleucie, reposent maintenant dans l'église métropolitaine de Tarragone en Espagne.

Imp.-*gérant*, E. Petithenry, 8, rue François Ier, Paris.

SAINT GÉRARD

ÉVÊQUE ET PREMIER MARTYR DE LA HONGRIE

Fête le 24 septembre.



Saint Gérard à qui l'on attribue la consécration du samedi à la Sainte Vierge, lui dédie une chapelle avec un autel, devant lequel il établit la coutume de faire brûler de l'encens. Son martyre.

(Gravure du *Calendrier bénédictin*, XVIIe siècle.)

LES HONNEURS DÈS LA JEUNESSE

Gérard naquit à Venise, en 986, du comte Erhard, seigneur aussi distingué par sa vertu que par ses titres de noblesse. Dès sa plus tendre enfance, il commença à répandre autour de lui le parfum d'une piété angélique; aussi, à l'âge de cinq ans, ses parents l'offrirent-ils aux moines bénédictins de l'abbaye de Saint-Georges, pour lui faire apprendre les sciences divines et humaines. C'était dans l'un de ces asiles de la prière que saint Maur et saint Placide avaient façonné leur âme à la pratique des plus belles vertus. C'était là aussi que Gérard devait puiser son grand amour des âmes et sa force au milieu des tribulations. D'un talent précoce, il se mit à

étudier avec ardeur les sciences humaines, heureux surtout de pouvoir joindre à ces occupations le service de l'autel, et ainsi la culture de la piété ne le cédait en rien à celle de l'intelligence. Dès sa plus tendre enfance, en effet, il avait su faire briller la flamme d'un grand amour pour Notre-Seigneur et d'une tendre dévotion pour sa Mère. Sur son visage, se reflétait comme dans un miroir, l'innocence de son âme. A dix-huit ans, il apprit la nouvelle de la mort de son père, en Palestine. Cet événement que lui ménageait la divine Providence pour lui faire ensuite mieux connaître les vanités du monde, le força à revenir au foyer paternel pour consoler sa mère, et lui tenir compagnie dans sa solitude. Mais bientôt les vertus qu'il pratiquait avec tant de perfection, jointes à la noblesse de sa naissance, lui firent proposer une stalle de chanoine à la cathédrale de Saint-Marc, à Venise. Il accepta, à la grande joie du Chapitre et de ses concitoyens, qui, d'après de tels commencements, pouvaient, à juste titre, compter sur un glorieux avenir.

DÉGOUT DU MONDE — DÉPART POUR L'ORIENT

Les âmes humbles ne peuvent s'épanouir à leur aise au milieu des honneurs. Poursuivi par la grâce, Gérard conçut le dessein de quitter sa nouvelle position, et de renoncer à tous les avantages temporels qn'il y trouvait. Quand il considérait le monde, loin de regretter ce qu'il avait déjà fait pour le quitter, il lui semblait qu'il en était encore trop près, que son détachement n'était pas encore assez grand, ni son sacrifice assez parfait. Que voyait-il, en effet, chez les amis de ce monde? Des peines sans mérites, des espérances sans fruit, des désirs sans jouissances et des douleurs sans adoucissement. A cette vue, il n'hésite plus à rechercher, dans une vie toute d'abnégation, une paix que le monde promettait en vain. Dieu, en effet, vaut mieux à lui seul que toutes les créatures ensemble. Les ermites du Carmel avaient fondé un couvent à Venise, c'est dans ce monastère, à ce que l'on pense, que notre Saint, résolu de se donner tout à Dieu, reçut l'hospitalité monastique; quoi qu'il en soit, il partit bientôt pour la Palestine, pour visiter ces lieux, témoins des souffrances du Fils de Dieu. Il y passa plusieurs années, vint à Bethléem se prosterner avec amour dans la grotte où naquit le Fils de Dieu devenu Fils de David pour nous sauver, enfin il gravit la montagne du Carmel, jadis illustrée par le séjour du prophète Elie. Là, des âmes généreuses menaient la vie contemplative, en mettant en commun, comme des abeilles laborieuses, le fruit de leurs travaux.

Grande fut la joie de notre Saint de vivre parmi ces pieux solitaires, et d'y respirer comme un avant-goût de la paix du ciel. Plusieurs années s'écoulèrent pour lui dans cette douce solitude, mais bientôt des malheurs publics l'obligèrent à la quitter.

Opprimés par les Grecs schismatiques et par les Sarrasins, les catholiques, comme autrefois les juifs sur la terre d'exil, se nourrissaient du pain de l'amertume, souffrant des maux intolérables, sans espérance de les voir bientôt finir.

RETOUR EN OCCIDENT — SAINT GÉRARD PRÉCURSEUR DE PIERRE L'ERMITE ET DES CROISADES

Le patriarche de Jérusalem, après avoir entendu parler des éminentes vertus de Gérard, lui confia la difficile mission de retourner en Occident, afin d'engager les princes chrétiens à venir secouer le joug intolérable, que faisaient peser sur leurs frères d'Orient, les Grecs schismatiques et les musulmans. Il accepta avec la joie d'un apôtre, et partit aussitôt pour Rome. Le pape Benoît VIII le reçut avec une grande bienveillance, et son âme s'attendrit au récit des douleurs que souffraient les chrétiens. Plusieurs fois, il avait gémi de ne pouvoir leur porter secours, et sa douleur s'accrut encore à cette heure, à la vue de son impuissance à leur venir en aide. Toutefois, connaissant la haute piété de l'empereur d'Allemagne, saint Henri, il pria notre Saint de s'adresser à lui, et comme preuve de sa grande bienveillance, il le nomma patriarche de Constantinople.

Arrivé en Allemagne, Gérard se présenta à la cour de l'empereur pour lui retracer, selon le désir du Pape, les maux que subissaient les fidèles de Palestine. Saint Henri eût voulu partir aussitôt pour hâter leur délivrance, mais de graves difficultés surgissaient dans son royaume, aussi ne put-il donner la promesse d'un prochain départ. L'heure des croisades n'avait pas encore sonné, mais Gérard devait en préparer les voies. Voyant que ces négociations n'aboutissaient pas, notre Saint voulut retourner en Palestine et obtenir, dans la solitude, par la prière, ce qui faisait l'objet de ses plus chers désirs.

Saint Etienne régnait à cette époque en Hongrie. Avec le zèle d'un apôtre, le saint roi détruisait les temples des idoles et plantait, avec l'étendard de la foi catholique, la vraie civilisation au milieu d'un peuple qui ne s'était signalé encore que par son atroce barbarie, mais qui, devenu chrétien, devait accomplir un jour de grandes choses. Depuis longtemps, il cherchait des ouvriers apostoliques pour défricher cette terre que le Seigneur lui avait confiée. Gérard voulut s'édifier au spectacle des vertus du saint roi; mais ce dernier ne fut pas longtemps à apprécier le trésor que le ciel venait de lui envoyer, aussi retint-il le serviteur de Dieu.

SÉJOUR EN HONGRIE — APOSTOLAT

Gérard, sans hésiter, correspondit à l'appel de Dieu, en se livrant de toutes les forces de son âme au nouveau ministère qui s'offrait à lui. Il commença aussitôt à déposer dans cette terre encore au pouvoir du démon, la semence de la foi. Elle devait y prendre de profondes racines, et bientôt, semblable à un bel arbre, sous l'effort des prédications apostoliques de cet apôtre intrépide, porter des fleurs et des fruits.

Peuple au caractère cruel, avide de verser le sang, les Hongrois ressentirent en peu de temps les merveilleux effets de la parole du serviteur de Dieu et bientôt, de serpents qu'ils étaient, ils devinrent de candides colombes. Pour obtenir de tels résultats, Gérard ne cessait d'implorer le secours de la Vierge Marie qu'il honorait d'un culte spécial, et de s'imposer de rudes mortifications pour la conversion des pécheurs.

LA PÉNITENCE DANS LA SOLITUDE

La solitude a toujours exercé sur les âmes consacrées à Dieu un attrait particulier. Notre Saint en avait goûté les charmes sur la montagne du Carmel. Après s'être dépensé pendant plusieurs années dans une vie d'apostolat, il voulut, comme la sœur de Lazare, jouir des délices de la contemplation, aux pieds du Sauveur. Après avoir communiqué ses desseins à saint Etienne, il se retira non loin de Bude, à l'ermitage de Beel. Là, comme un nouveau Moïse, il ne cessa d'élever ses mains vers le ciel, pour obtenir

l'entière conversion du peuple hongrois. Joignant à la prière les pénitences les plus rigoureuses, le corps recouvert d'un rude cilice, n'ayant pour couche que la terre nue, se faisant parfois battre de verges, comme un malfaiteur; il passa plusieurs années dans cette retraite d'où son âme, souvent favorisée de douceurs surnaturelles et de célestes visions, n'en ressentait pas moins cependant, à certaines heures, les attaques du démon. Dieu se plut à récompenser tant de vertus par des prodiges remarquables. Au milieu de son désert de Beel, les cerfs s'approchaient de lui pour le servir, comme autrefois le corbeau qui apportait du pain au prophète Elie, et, vivant dans sa compagnie, les animaux lui obéissaient comme à Adam dans le paradis terrestre.

RETOUR AU MILIEU DES HOMMES
DÉVOTION DE SAINT GÉRARD A LA SAINTE VIERGE
SA CHARITÉ — GÉNÉREUSE RÉPARATION

L'âme de Gérard avait pris de nouvelles forces dans les exercices d'une si longue et si fervente retraite. Il avait retrempé ses armes spirituelles et se trouvait prêt à de nouveaux combats. Il céda donc aux instances du roi saint Etienne qui le suppliait de revenir éclairer et civiliser ses peuples, de reprendre un apostolat qui avait déjà produit tant de fruits.

Promu à l'évêché de Canadie, il se prodigua plus que jamais pour le salut des âmes dont il avait la charge. On le vit de nouveau parcourir les campagnes du royaume pour annoncer la foi; Dieu mettait sur ses lèvres tant d'éloquence et dans ses paroles tant d'onction, qu'il convertit un grand nombre d'âmes. Le progrès de la foi était attesté par les églises qu'on voyait s'élever çà et là, et où des populations, naguère encore idolâtres et barbares, venaient apprendre à aimer le vrai Dieu par-dessus toutes choses, et les autres hommes comme leurs frères. Le peuple de Canadie vit s'élever une basilique somptueuse, dotée d'immenses bénéfices par la largesse de saint Etienne.

Notre Saint pouvait-il oublier celle à qui il s'était consacré dès sa plus tendre enfance? Il dédia à Marie une chapelle spéciale, richement décorée, et, devant son image, des prêtres se succédaient pour brûler en son honneur de riches parfums. Sa dévotion pour cette bonne Mère était l'âme de sa vie. Le premier, il établit dans la semaine un jour spécialement consacré à l'honorer, pieux usage qui, ensuite, s'étendit à beaucoup d'autres églises. Chaque samedi, une fête se célébrait en son honneur; et les autres jours, après les vêpres, il se dirigeait lui-même, avec tout son clergé, devant son image pour chanter des hymnes en son honneur. Par ses soins, le royaume tout entier fut placé sous sa puissante protection. Tel était son respect pour cette tendre Mère, qu'il ne prononçait son nom qu'à genoux et en baisant la terre.

Le cœur du serviteur de Marie est comme un parterre où croissent les plus belles fleurs des vertus, aussi Gérard en répandait-il le parfum sur tous ceux qui l'approchaient; mais il se faisait surtout remarquer par son admirable charité. Riches et pauvres accouraient à lui : les uns pour recevoir ses conseils; les autres pour implorer sa charité bienfaisante. Ayant sans cesse devant les yeux l'exemple du Fils de Dieu qui voulut, pour notre amour, vivre de la vie des pauvres, Gérard se dépouillait de tous ses biens pour les donner aux indigents. Un jour, un lépreux se présente à sa demeure, il ne sait comment faire pour le secourir, car il a tout donné; mais la charité est ingénieuse à trouver des moyens pour secourir le prochain. Gérard fait reposer le pauvre sur sa couche et, quant à lui, il se contente de la terre nue. On le voyait parfois, pendant la nuit, sortir de son palais, se diriger vers la colline voisine et là, après avoir coupé du bois, le rapporter lui-même, autant pour exercer son humilité que pour alléger le travail de ses serviteurs.

Ses travaux apostoliques avaient fini par lui occasionner une grande faiblesse. Comme il ne pouvait plus marcher à pied, il avait coutume de se faire conduire dans un petit chariot afin de pouvoir lui-même vaquer davantage à l'exercice de la contemplation. Or, un jour, le conducteur, soit par négligence, soit par malice, le laissa tomber, ce qui fut, pour notre Saint, la cause de grandes douleurs. Distrait par d'autres pensées, Gérard se laisse aller à un mouvement d'impatience et, sans réfléchir, il ordonne à ses serviteurs de le châtier. Après quelques instants, il aperçoit le malheureux conducteur attaché à un arbre et les épaules couvertes de sang. A cette vue, navré de douleur, il se jette à ses pieds, lui demande pardon en versant des larmes amères, baise ses plaies avec regret et le renvoie après l'avoir comblé de présents.

LE TROUBLE APRÈS LA PAIX
COURAGEUSE FERMETÉ DU SAINT

Ce fut au milieu des progrès toujours croissants du catholicisme en Hongrie que Dieu appela à lui, au jour de l'Assomption, saint Etienne, le fidèle serviteur de Marie. A sa place fut élu un fils de sa sœur, nommé Pierre. Prince d'un caractère faible, sans amour de la justice, et livré aux plus mauvaises passions, il fut bientôt pour tout son peuple l'objet du plus grand mépris. Son cœur déjà endurci au mal ne se laissa toucher par aucune des paternelles observations de saint Gérard. Après trois ans d'un règne scandaleux, il fut chassé du royaume. Les Hongrois jetèrent alors les yeux sur Aba, cousin de saint Etienne, et ils le proclamèrent roi. Tout d'abord, les catholiques purent à juste titre fonder sur lui les plus belles espérances; mais bientôt il se précipita avec tant d'ardeur dans la voie du vice, qu'il en vint à faire regretter son prédécesseur. Présumant que plusieurs seigneurs de son entourage voulaient replacer Pierre sur le trône, il les fit égorger devant lui, et sans leur fournir aucun moyen de défense. Les mains encore teintes du sang des victimes, il demanda à Gérard de placer sur sa tête la couronne royale, au jour où l'Église célèbre la résurrection de son divin Epoux. Le courageux évêque repoussa avec force une telle proposition, mais d'autres eurent le triste courage de se prêter à ses désirs coupables. Gérard ne peut rien contre la force, mais du moins fera-t-il entendre les protestations de son cœur indigné. Au jour fixé pour le couronnement, l'âme remplie d'une sainte indignation, oubliant dans cette circonstance sa douceur habituelle, il monte en chaire, et là, devant la foule, adresse au roi ces paroles énergiques.

« Prince, s'écrie-t-il, l'Eglise a institué le saint temps du Carême pour que les pécheurs puissent faire pénitence. Tu n'as pas demandé à Dieu pardon de tes crimes; aussi, devant Dieu et devant cette foule, tu es indigne, je le déclare, que je t'appelle du doux nom de fils. Je méprise ta colère et je suis prêt à mourir sur-le-champ, si

cela est nécessaire, pour venger l'honneur de mon Dieu. Je te le prédis cependant, à la troisième année de ton règne, le glaive dont tu t'es servi si cruellement contre tant d'autres, se retournera contre toi, et tu seras forcé de laisser ce sceptre encore teint du sang de tes injustices. » Couvert de honte, Aba dissimula sa colère et résolut de remettre à plus tard l'heure de la vengeance. Dieu ne lui en laissa pas le temps, car Pierre, son prédécesseur, crut le moment favorable pour ressaisir la couronne. Aba sortit à sa rencontre avec une armée formidable; mais l'heure de la justice divine avait sonné. Il trouva la mort sur le champ de bataille.

LES ENNEMIS DE LA FOI — LE MARTYRE

Le moment approchait où notre Saint allait recevoir la récompense de tous ses travaux apostoliques, mais auparavant Dieu voulait qu'à la couronne des confesseurs vint se joindre sur son front celle des martyrs.

Pierre avait donc été replacé une seconde fois sur le trône de saint Etienne. Son peuple pouvait à juste titre compter sur une conversion sincère, mais il fut trompé dans ses espérances. S'enfonçant de plus en plus dans l'abîme, il donna libre cours à ses injustices et à ses cruautés, malgré les avertissements du saint évêque. Après trois ans d'un règne honteux, les Hongrois résolurent de secouer de nouveau le joug intolérable qui pesait sur eux.

Exilés depuis le couronnement de Pierre, deux jeunes seigneurs, André et Levata, attendaient un moment favorable pour pouvoir revenir dans leur patrie. Les seigneurs de la cour les prièrent de venir partager ensemble les honneurs du trône, mais à des conditions bien honteuses. « Promettez-vous, leur dirent-ils, de faire tous vos efforts pour abolir la religion catholique dans le royaume? » Excités par l'appât des honneurs, ils le promirent, appuyés d'ailleurs, sur ce faux principe que l'Etat peut s'accommoder de toutes les lois. Parvenus au terme de leurs désirs, ils se hâtèrent d'accomplir leurs promesses en essayant de déraciner du cœur de leurs sujets les germes de cette foi catholique qui, grâce aux travaux de saint Gérard, avait produit des fruits admirables. Bientôt le sol de Hongrie n'offrit plus que le spectacle de la désolation. Les prêtres et les moines étaient décapités, les églises profanées, et sur cette terre, hier encore féconde en prodiges de foi, l'œil attristé voyait surgir des temples d'idoles. Malgré les persécutions dont ils étaient les auteurs, les deux princes voulurent se faire couronner à Bude où se trouvait alors la cour, à la grande douleur de tous les cœurs catholiques. Ils partirent donc accompagnés d'une nombreuse suite. Saint Gérard et plusieurs autres prélats vinrent à leur rencontre pour les saluer. Notre Saint passa en oraison la nuit qui devait précéder l'entrevue, dans un temple dédié à sainte Sabine. Là, le front prosterné à terre, et le cœur rempli d'amertume, il disait : « Seigneur, prenez pitié de vos fidèles et défendez notre cause. — Ne crains point, lui repondit Notre-Seigneur; mais tressaille plutôt d'allégresse, car aujourd'hui je poserai sur ton front la couronne des martyrs. »

Encouragé par ces paroles, le Saint se revêtit alors des ornements sacerdotaux pour célébrer les Saints Mystères, et, s'adressant aux évêques qui l'accompagnaient, il leur dit : « Aujourd'hui même, vous verserez votre sang pour la cause du Christ, mais quant à vous, Bénétha, vous n'aurez pas ce bonheur (il s'adressait à l'un des évêques). Je le sais, car cette nuit, j'ai vu le Christ nous distribuant à tous son corps et le calice de son sang : vous seul, Bénétha, n'étiez pas admis à cette table où se trouve la force des martyrs. »

Tous alors se disposèrent à la mort et célébrèrent le Saint Sacrifice. Ils marchèrent ensuite jusqu'au Danube afin de rencontrer ces nouveaux chefs. Ils arrivaient sur les bords du fleuve, quand, tout à coup, ils voient accourir sur eux une bande de païens à la figure sinistre dont le chef avait été le premier à apostasier la vraie foi pour retourner au culte des idoles.

En apercevant les pontifes du Seigneur, l'apostat est saisi d'une violente colère, leur vue excite au fond de son âme de nouveaux remords; aussi ordonne-t-il de les massacrer à coups de pierres. Bénétha seul parvient à s'échapper. Mais c'est surtout contre Gérard que s'exerce la colère des meurtriers. Ils dirigent sur lui une grêle de pierres, en poussant des cris horribles.

Le Saint fait le signe de la croix, et aussitôt les pierres restent suspendues en l'air.

A la vue de ce miracle, la rage des meurtriers ne fait que s'accroître, ils se précipitent sur lui comme des bêtes fauves, le traînent au sommet des roches gigantesques qui bordent le Danube, le jettent violemment dans le précipice et contemplent, avec une joie sauvage, le corps meurtri du martyr bondissant de rocher en rocher et les teignant de son sang. D'autres soldats l'attendaient au bas du précipice; ils ont peine à reconnaître les traits d'un homme dans la masse ensanglantée qui tombe à leurs pieds. Cependant, ils remarquent que le cœur palpite encore. La victime n'a pas encore cessé de vivre, leur rage se réveille, ils transpercent le martyr avec leurs armes homicides et jettent son corps dans les crevasses de la montagne.

Pendant sept ans, les vagues du fleuve, en venant se briser contre la pierre, ne purent faire disparaître les taches de sang, qui restèrent ainsi longtemps pour attester le courage de l'évêque chrétien et la cruauté des bourreaux.

Telle fut la glorieuse mort de celui que la Hongrie honore comme son premier martyr.

Gérard obtint la couronne, le 24 septembre 1047. Du haut du ciel, il n'abandonna pas son peuple, et quelques années après sa mort, la foi catholique refleurit avec une nouvelle vigueur sur cette terre, témoin de ses glorieux travaux. Les chanoines de son église de Canadie purent alors chercher son corps pour le placer dans un lieu plus convenable. Ils le trouvèrent intact et comme empourpré du sang de son martyre. L'an 1400, ce précieux trésor fut transporté à Venise, dans une église consacrée à la Mère de Dieu. Un grand concours de peuple se fit à ce tombeau et il s'y opéra un grand nombre de miracles.

Imp.-gérant, E. Petithenry, 8, rue François Ier, Paris.

SAINT FIRMIN DE PAMPELUNE

PREMIER ÉVÊQUE D'AMIENS

Fête le 25 septembre.



Le bourreau tranche la tête de Firmin, pendant que ce saint évêque prie pour son peuple.

Lorsque les premiers ouvriers de l'Evangile, poussés par la grâce du Saint-Esprit, commençaient à parcourir les contrées de l'Occident pour y jeter les semences de la foi chrétienne, la ville espagnole de Pampelune avait à la tête de sa noblesse un sénateur opulent, juste, pacifique, appelé Firmus. Il vivait dans une grande paix avec la noble Eugénie, sa fidèle épouse, et aucune des vertus naturelles qu'il est possible à un païen de pratiquer ne lui était étrangère. Firmin, l'aîné de ses trois enfants, doué d'une intelligence précoce, d'un cœur ardent, généreux, et pourtant très soumis, faisait à la fois son bonheur et son espérance.

Dieu voyait avec complaisance une famille qui s'efforçait d'être vertueuse au sein même du paganisme ; il l'éclaira de la lumière de son Evangile et se choisit parmi ses membres un grand saint.

L'ÉVANGILE PRÊCHÉ A PAMPELUNE

CONVERSION DE LA FAMILLE DE SAINT FIRMIN

Suivant la coutume, Firmus s'était rendu au temple de Jupiter pour assister à un sacrifice. Soudain, au milieu des sanglantes cérémonies, les portes s'ouvrent et l'on voit entrer un vénérable étranger, dont la figure majestueuse et la tenue à la fois ferme et modeste inspirent le respect. Il ne craint

pas d'interrompre les louanges que l'on adressait aux dieux, par un discours véhément sur la fausseté de la religion païenne et sur la vanité de ces dieux qui ont des yeux et ne voient point, des oreilles et n'entendent point, une bouche et ne parlent point; blocs de marbre inertes, incapables de faire à personne du bien ou du mal.

Le sénateur Firmus, étonné d'une telle audace et d'un langage si étrange, s'approche : « Si nos dieux, lui dit-il, devant lesquels toute l'antiquité s'est saintement prosternée, et que les Romains eux-mêmes ont toujours adorés, ne sont que des idoles et de vains simulacres, dites-moi, noble étranger, quel dieu prétendez-vous nous faire adorer, à quelle religion voulez-vous que nous donnions notre préférence ?

L'Etranger. — Les dieux auxquels la gentilité, trompée par les esprits de ténèbres, a voué son culte profane ne sont que les démons; le Dieu que je vous annonce est celui qui a fait les cieux. Adorez le Créateur du ciel et de la terre et des merveilles qu'ils renferment. Il est l'unique vrai Dieu : par lui toutes choses ont été faites, en lui tout existe, sans lui rien ne peut subsister, car il est le maître de la vie et de la mort. »

En entendant ces mots, Firmus, indigné, se tourne vers les sénateurs Fortunat et Faustin : « Quelle réponse convient-il de donner aux impostures de cet étranger ?

— Laissons-le continuer, répond Fortunat, quand nous aurons entendu l'exposé de sa doctrine, il nous sera facile de le condamner par ses propres paroles : ce novateur ne manquera pas de se contredire.

— Etranger, reprend Firmus, quelle est votre race ou votre pays, quelle est votre religion, pour oser prononcer des blasphèmes si horribles, contre nos dieux et nos déesses?

L'Etranger. — Je vais satisfaire abondamment à toutes vos demandes. C'est avec plaisir que je réponds à la première : Je m'appelle Honeste, j'eus pour père Emelius et pour mère Honesta, la ville de Nimes est ma patrie. C'est avec un bonheur bien plus grand encore que je réponds à la seconde, et que je confesse ici ma foi en Jésus-Christ. Je suis chrétien, prêtre, disciple de Saturnin, évêque de Toulouse, et son fils par le baptême; j'ai été instruit dans les lettres et dans la science des Saintes Ecritures dès ma jeunesse, et ce que j'ai appris par de longues études, je vais vous l'exposer en peu de mots. »

Saint Honeste leur parla du mystère de la Trinité, de l'Incarnation du Fils de Dieu, des miracles innombrables par lesquels il prouva sa divinité, et enfin, de la mort ignominieuse qu'il voulut bien endurer pour sauver le genre humain de la mort éternelle, fruit du péché.

« Telle est, dit-il en finissant, la doctrine de vérité que m'a livrée Saturnin, disciple des Apôtres, vérité que Jésus-Christ nous a ordonné de répandre par toutes les nations, les baptisant au Nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, pour la rémission des péchés, et l'acquisition de la vie éternelle ».

Le discours de saint Honeste ferma la bouche à ses interlocuteurs, qui ne trouvèrent rien à lui opposer. Le sénateur Firmus, admirant son éloquence, s'écria : « Si Saturnin, que vous affirmez être disciple des Apôtres, eût développé devant nous cette même doctrine, nous lui aurions peut-être donné notre assentiment : sa renommée est venue jusqu'ici, et nous avons entendu parler des prodiges sans nombre qu'il opère au nom de Jésus-Christ, le Nazaréen.

Honeste. — Si vous êtes dans la disposition d'embrasser la vérité dès que vous l'aurez reconnue, mon vénérable père et maître est prêt à venir ici pour vous enseigner la doctrine salutaire de la vie éternelle, et vous amener des ténèbres à la lumière divine ».

La proposition fut acceptée; le saint prêtre plein de joie franchit aussitôt les Pyrénées ; et telle était l'ardeur du zèle des saints missionnaires que, peu de jours après, nous disent ses actes, Honeste reparut avec saint Saturnin en face de Pampelune.

Avant même d'entrer dans la ville, debout sous un grand térébinthe, à côté d'un vieux temple de Diane, le saint évêque fit retentir la parole de Dieu contre les superstitions païennes et le culte des idoles, avec une éloquence pleine de charité et d'onction qui excita l'enthousiasme des multitudes. Attirées par les miracles sans nombre dont il se servait pour appuyer la vérité de sa doctrine, les foules remplissent tous les chemins qui conduisent à Pampelune, inondent les rues de la ville, et courent vers le temple de Diane pour entendre l'apôtre. Quand il eut prêché et instruit le peuple pendant trois jours, quarante mille personnes, disent les vieilles chroniques, demandèrent le baptême.

La semaine suivante, les trois premiers sénateurs de la cité, Firmus, Faustin et Fortunat, se réunissent auprès de Saturnin, se font instruire plus complètement dans la religion chrétienne, reçoivent le baptême avec leur famille, décrètent l'abolition du culte des idoles dans la ville de Pampelune et deviennent d'infatigables propagateurs de la foi chrétienne. L'antique temple de Diane fut détruit jusque dans ses fondements et le bois sacré arraché jusqu'à ses racines.

SAINT FIRMIN CONFIÉ A SAINT HONESTE EST ORDONNÉ PRÊTRE PUIS SACRÉ ÉVÊQUE.

Firmus, saisi d'une profonde vénération pour saint Honeste, lui confia l'éducation de son fils Firmin. Sous un tel maître, le jeune chrétien fit des progrès extraordinaires dans la science et la vertu. Quand il eut passé l'âge de dix-sept ans, saint Honeste, qui vieillissait, le prit pour compagnon dans ses courses apostoliques.

Sept ans plus tard, il l'envoya à Toulouse pour y recevoir le sacrement de l'Ordre. Saint Saturnin n'était plus. Sa présence avait rendu muets les oracles des temples païens; le peuple, exaspéré du silence de ses dieux, s'était saisi de l'apôtre et l'avait attaché à un taureau furieux, qui, bondissant à travers les rues de la ville, mit en pièces le corps du martyr. Ce fut donc saint Honorat, son successeur, qui conféra l'onction sacerdotale à Firmin.

Le nouveau prêtre eut ensuite de tels succès dans la prédication, que saint Honeste le renvoya quelques années après à Toulouse pour y être sacré évêque. Saint Honorat, reconnaissant en lui tous les caractères du véritable apôtre, après lui avoir imposé les mains, lui adressa publiquement ces paroles : « Réjouissez-vous, mon fils, car vous avez mérité d'être pour le Seigneur un vase d'élection. Allez, dans toute l'étendue des nations, vous avez reçu de Dieu la grâce et la fonction de l'apostolat. Soyez sans crainte, car le Seigneur est avec vous ; mais sachez qu'il vous faudra beaucoup souffrir pour son nom avant d'arriver à la couronne de gloire. »

FIRMIN QUITTE SA PATRIE ET PRÊCHE L'ÉVANGILE A TRAVERS LES GAULES.

Firmin, rempli d'une sainte allégresse, vint raconter à saint Honeste tout ce qui lui était arrivé, séjourna quelque temps à Pampelune, et quitta pour toujours son Père spirituel, ses parents, sa patrie, heureux de tout sacrifier, pour gagner des âmes à Jésus-Christ.

Il commença son apostolat dans le midi de la Gaule. Arrivé à Agen, où le paganisme dominait encore, il rencontra un saint prêtre, nommé Eustache, et travailla quelque temps avec lui à cultiver dans ces contrées, la foi que saint Martial de Limoges y avait semée quelques années auparavant.

D'Agen, notre Saint se rendit chez les Arvernes et s'arrêta près d'*Augustonemetum* (Clermont-Ferrand), leur capitale. Arcade et Romule, les deux plus ardents sectateurs des idoles, mirent tout en œuvre pour arrêter les succès du saint Apôtre. Firmin engage avec eux une longue controverse sur la fausseté des idoles; il multiplie les discussions et sort victorieux de la lutte. Les deux idolâtres « rendirent les armes, embrassèrent notre religion, détestèrent la leur; ils attirèrent ainsi un grand nombre d'idolâtres sous les enseignes de la croix. » Quand Firmin quitta le pays des Arvernes, la plus grande partie des habitants de la contrée avait embrassé le Christianisme.

De Clermont, il passa à Angers, où l'évêque Auxilius le retint pendant quinze mois. Ses prédications dans cette ville, et dans tout le pays des Angevins, y furent encore couronnées des plus magnifiques succès.

Une chose cependant préoccupait beaucoup le messager de Dieu. Saint Honorat de Toulouse lui avait prédit de grandes souffrances et jusqu'ici il n'avait eu que des joies avec lesquelles les fatigues des voyages et de l'apostolat lui semblaient légères. Dans son désir de souffrir pour son divin Maître crucifié, il souhaitait voir l'accomplissement de la prophétie du saint évêque. Il apprit alors que Valère, gouverneur des Bellovaques, (territoire de Beauvais) persécutait cruellement les chrétiens. Ému par le récit lamentable de leurs souffrances et surtout passionné du désir de recevoir la palme du martyre, il prit le chemin de cette contrée, évangélisant tout le pays qui se trouvait sur son passage. Il fut fait prisonnier par les païens dans les environs de Pont-Audemer. Il espérait y verser son sang pour Jésus-Christ, mais les chrétiens l'arrachèrent à la prison. Il s'empressa d'user de sa liberté pour annoncer la foi dans le pays de Caux et entra dans Beauvais au commencement du second siècle. Il se mit aussitôt à prêcher avec ardeur et à consoler ces brebis qui étaient sans pasteur depuis le martyre de saint Lucien leur évêque. Il ne prenait de repos ni jour ni nuit, mais s'employait tout entier à raffermir les fidèles, à les encourager, à les fortifier au milieu des embûches et des persécutions.

Le cruel Valère croyait avoir noyé le christianisme dans le sang des chrétiens. Quelle ne fut pas sa fureur d'apprendre que, par le zèle d'un nouveau Lucien, la religion chrétienne menaçait une seconde fois de remplir la cité. Il jura de faire couler à nouveau des flots de sang. Firmin, cité devant son tribunal, confessa généreusement la foi de Jésus-Christ, fut cruellement battu de verges, chargé de chaînes et jeté dans un cachot noir et malsain.

Cette fois il se croyait assuré de la palme du martyre. Dieu toutefois en décida encore autrement. Les iniquités de Valère étaient montées à leur comble et le sang des martyrs criait vengeance. Le persécuteur périt misérablement dans une émeute populaire. Sergius, son successeur, imita sa cruauté et périt également d'une mort subite et malheureuse. Les chrétiens profitèrent de ces événements pour délivrer leur Père.

Firmin recommença aussitôt ses prédications avec un courage incroyable. Il alla jusqu'à faire bâtir une église au protomartyr saint Etienne au milieu de la cité idolâtre,

Le feu de la persécution ne tarda pas à se rallumer. Les chrétiens, qui ne voulaient pas priver l'Eglise d'un si vaillant défenseur, obligèrent leur saint évêque à sortir de la ville. Il alla porter la bonne nouvelle de la foi chrétienne aux environs de Beauvais; ses ennemis ne songerent pas à l'y inquiéter. Désespérant enfin de recevoir la palme du martyre, il jeta les yeux sur les peuples du nord de la Gaule, encore ensevelis dans les ombres de la mort: « Allons plus loin, dit-il, vers les *Ambiani*, chez les Morins, ces hommes barbares dont la cruauté fera couler mon sang. »

SAINT FIRMIN DANS LA VILLE D'AMIENS

Le 10 du mois d'octobre, dans les premières années du second siècle, notre Saint arriva près de la capitale des Ambiani. C'est au lieu où se trouve aujourd'hui la place Saint-Martin, nous dit la tradition, que le glorieux apôtre de la Picardie s'arrêta en face du bois sacré et du château fort comme pour braver le temple de Jupiter, et annonça pour la première fois aux Ambiani étonnés la bonne nouvelle de l'Evangile.

Faustinien, l'un des principaux sénateurs, l'accueillit avec joie dans sa maison. Le Saint baptisa sa famille et le reçut lui-même au nombre des catéchumènes. Deux siècles plus tard, un autre Firmin devait sortir de cette famille, et réunir sur sa tête la double couronne de l'épiscopat et de la sainteté.

Firmin commença ses prédications avec ce zèle infatigable et ce courage intrépide dont il avait déjà donné tant de preuves. Il joignait aux charmes de son éloquence, le témoignage invincible d'une suite non interrompue de miracles. Un jour, c'est Castus qui arrive au pied de la chaire ne voyant que d'un œil: le saint évêque lui rend l'autre en invoquant sur lui les trois personnes de la Sainte-Trinité. Le lendemain, deux lépreux étaient guéris. Des malades de toute sorte: des aveugles, des boiteux, des sourds, des muets, des paralytiques, des possédés du démon trouvaient chaque jour, avec la santé de l'âme, celle du corps. On conçoit facilement comment, avec de tels arguments, notre Saint put convertir plus de trois mille personnes, dans les trois premiers jours qu'il passa dans Amiens.

Quand Samarobrive (Amiens) fut devenue ville chrétienne, Firmin sortit de son enceinte pour évangéliser les autres cités de l'*Ambianum*. Il fit aussi plusieurs voyages apostoliques dans la Morinie (Pas-de-Calais) et prêcha l'Evangile dans les villes de Thérouanne, de Boulogne, de Montreuil et dans une partie du Ponthieu. Toutefois, Amiens restait toujours sa ville chérie entre toutes, et il répétait souvent ces paroles à son peuple: « Mes fils, sachez que Dieu le Père, Créateur de toutes choses, m'a envoyé vers vous pour purifier cette cité du culte de ses idoles, pour vous prêcher Jésus-Christ, crucifié selon la faiblesse de la chair, mais vivant par la force de Dieu. » Il continua son apostolat avec un succès si extraordinaire que peu de temps après les temples de Jupiter et de Mercure furent complètement déserts. Le démon fit enfin éclater sa fureur. Ses ministres, les prêtres païens, irrités de voir leurs idoles abandonnées, cherchèrent les moyens de perdre l'envoyé du vrai Dieu.

SAINT FIRMIN AU PRÉTOIRE DEVANT LES GOUVERNEURS SÉBASTIEN ET LONGULUS

Sébastien et Longulus étaient gouverneurs de la province de Gaule-Belgique dont Samarobrive faisait partie. Les prêtres de Jupiter portèrent devant eux des accusations nombreuses contre saint Firmin et ses disciples. Les deux magistrats vinrent de Trèves à Amiens et ordonnèrent à tous les citoyens de se réunir dans le prétoire au bout de trois jours.

Quand tout le peuple fut rassemblé, Sébastien harangua la foule en ces termes: « Les très sacrés empereurs ont décrété que l'honneur et le culte dus à nos dieux immortels leur soient conservés dans toute l'étendue de l'empire, dans toutes les contrées du monde, par tous les peuples, par toutes les nations. Qu'on leur offre donc de l'encens sur ces autels, qu'on les vénère selon les antiques coutumes des princes. Si quelqu'un d'entre vous essayait de contrevenir aux décrets des très saints empereurs ou d'y apporter la moindre opposition, on lui infligerait toute sorte de tourments; et d'après les décrets des sénateurs et des princes de la république romaine, il subirait impitoyablement la peine de mort.»

Auxilius, prêtre de Jupiter et de Mercure, prit ensuite la parole: « Il y a ici, dit-il, un pontife des chrétiens qui, non seulement détourne la ville d'Amiens du culte et de la religion des dieux, mais voudrait encore arracher l'empire romain et l'univers entier au culte des immortels ».

— Quel est cet impie? reprend Sébastien.

Auxilius. — Il se nomme Firmin; c'est un Espagnol habile, éloquent, plein de sagacité. Il prêche, et il détourne tellement le peuple de notre sainte religion qu'il ne vient plus personne prier et offrir de l'encens dans les temples respectables de Jupiter et de Mercure; il entraîne tous les sénateurs dans la religion chrétienne par ses séductions et ses maléfices. Si vous n'accablez cet homme de divers supplices pour offrir un exemple terrible au peuple, il mettra bientôt toute la république dans un grand péril. Ecoutez donc nos sages conseils, très excellent gouverneur; sauvez la république, délivrez nos dieux et nos déesses de ce péril imminent, et faites comparaître le coupable ici devant votre tribunal, en présence de tout le peuple.

Le « très excellent gouverneur », désireux de *sauver* ses « dieux *tout puissants* de ce péril imminent qui les menaçait,» ordonna à ses soldats de se saisir de Firmin, et de le lui amener dans deux jours aux jeux du théâtre, à la porte Clipienne.

Firmin apprend que les soldats le cherchent, il vient lui-même se présenter au prétoire, et proclame hautement, avant même d'être interrogé, qu'il faut adorer Jésus-Christ et détruire les idoles.

Sébastien indigné. — Es-tu ce malfaiteur, cet impie qui veut renverser les temples des dieux, et éloigner le peuple de la religion des très saints empereurs? quel est ton nom, ta patrie, ta condition?

Firmin. — Je m'appelle Firmin; je suis Espagnol, sénateur, citoyen de Pampelune; chrétien par la foi et par la doctrine; je suis évêque et j'ai été envoyé pour prêcher l'Evangile du Fils de Dieu, afin que les peuples et les nations sachent qu'il n'y a pas d'autre Dieu ni dans le ciel, ni sur la terre, que celui que je prêche; Dieu qui créa tout de rien et par qui tout subsiste. Il est entouré des Anges et des Vertus célestes; il tient en ses mains la vie et la mort, et rien n'échappe à sa puissance. Au ciel, sur la terre, dans les enfers, tout genoux fléchit devant Lui. Il abaisse ou détruit les royaumes, Il brise les sceptres des rois. Les générations s'écoulent et changent autour de Lui: Lui seul ne change pas, Lui seul reste immobile en face de la mobilité des siècles. Quant aux dieux que vous adorez, sous l'influence perfide des démons, ils ne sont que des simulacres sourds, muets, insensibles, qui trompent les hommes et précipitent leurs adorateurs au fond de l'enfer. Je déclare donc ici librement, qu'ils ne sont que des fabrications diaboliques, et que vous devez les renier, si vous ne voulez être engloutis vous-mêmes, dans les abîmes éternels du Tartare, où gémit la puissance infernale. ».

A ces mots, le président Sébastien, transporté de colère, poussa un grand cri, et d'une voix éclatante prononça cette sentence: « Au nom des dieux et des déesses immortels, au nom de leur invincible puissance, je t'adjure de laisser ta folie et de ne pas abandonner la religion qu'ont pratiquée tes pères; sinon, tremble devant les tourments qui t'attendent, devant la mort ignominieuse que tu endureras en présence de toute cette assemblée.

Firmin. — Sachez, président, sachez que je ne crains ni votre personne ni vos tourments. Je gémis plutôt sur votre folie et votre présomptueuse vanité, vous qui osez croire que la diversité et la multiplicité des tortures puissent faire trembler un serviteur de Celui qui est le Maître du monde. Accumulez les supplices; Dieu proportionnera ses secours pour me faire obtenir la couronne de la gloire impérissable. Je ne veux pas échapper aux souffrances dont vous me menacez en sacrifiant l'éternité de bonheur que le Fils de Dieu me réserve dans son royaume. Pour vous, vous serez condamné aux flammes éternelles de l'enfer, à cause des cruautés que vous exercez envers les serviteurs de Dieu. »

Tout le monde admira la constance du martyr et la fermeté de ses réponses. Soudain un mouvement d'agitation se produit dans le sein de la vaste assemblée: Le peuple se rappelant les miracles que son saint évêque accomplissait chaque jour voulait l'arracher de vive force des mains du président. Sébastien effrayé, craignant de provoquer une émeute populaire, leva la séance et laissa notre Saint en liberté. Mais il ordonna secrètement à ses soldats de l'arrêter un peu plus tard, de le conduire en prison, de lui trancher la tête pendant la nuit et de cacher son corps afin de le soustraire à la vénération des chrétiens.

MARTYRE DE SAINT FIRMIN.

Tant qu'on le laissa en liberté, l'Apôtre continua de proclamer la vérité évangélique avec la même ardeur; mais bientôt les satellites du gouverneur l'arrêtèrent et l'enfermèrent dans un noir cachot; et, quand Samarobrive fut ensevelie dans les ombres de la nuit, des soldats se rendirent à la prison pour accomplir les ordres de Sébastien.

Dès que le saint évêque les aperçut, il tomba à genoux, et versant des larmes de joie il adressa à Dieu cette prière: « Je vous rends grâces, ô souverain rémunérateur de tous les biens, de ce que vous daignez m'adjoindre à la société de vos élus. O roi miséricordieux et très clément, veillez sur ceux que vous avez appelés par ma voix, et daignez exaucer tous ceux qui vous invoqueront en mon nom... » Comme il achevait ces mots, un soldat lui trancha la tête.

Ainsi mourut saint Firmin, le premier évêque d'Amiens, sous le règne de l'empereur Trajan. Son sang, répandu par les païens, retomba en douce bénédiction sur les chrétiens. Dieu exauça la dernière prière du martyr, il garda ses brebis, et la ville consacrée par son sang devint l'une des cités les plus chrétiennes de la France.

Le corps du saint martyr, adroitement dérobé par le sénateur chrétien Faustinien, fut dignement enseveli, et plus tard, saint Firmin le confesseur fit bâtir une église à la Sainte Vierge au-dessus de son tombeau.

Au VII[e] siècle, on ignorait le lieu précis ou reposait le corps du martyr. Dieu le révéla à saint Salve par un rayon miraculeux pendant qu'il célébrait les saints mystères. Les précieuses reliques, mises au jour, exhalèrent une suave odeur qui se répandit au loin, et plusieurs miracles eurent lieu depuis auprès de sa châsse.

Im...-gérant : E. PETITHENRY 8, rue François I[er], Paris.

SAINT CYPRIEN & SAINTE JUSTINE

MARTYRS A NICOMÉDIE

Fête le 26 septembre.



Le magicien Cyprien s'efforçait de déchaîner le démon contre Justine, mais la jeune chrétienne rendait impuissant l'esprit mauvais, par le signe de la croix.

La lumière du Christ Notre-Seigneur était descendue du ciel sur la terre, les oracles des prophètes s'accomplissaient; partout la parole de Dieu multipliait les fidèles, et tous ceux qui confessaient la Très Sainte Trinité recevaient l'eau régénératrice.

Au nombre de ces nouvelles conquêtes de la foi, il faut compter la vierge Justine, dont le père, nommé Edusius et prêtre des idoles, habitait la ville d'Antioche, sous le consulat de Dioclétien.

Un jour, la vierge entendit le diacre Praulius qui faisait le récit des merveilles opérées par le Très-Haut; comment Dieu Notre-Seigneur s'était revêtu de notre chair mortelle pour nous arracher des mains du maudit des anciens jours. La bienheureuse vierge, en entendant ces prédications du diacre, ne pouvait soutenir la flamme de l'Esprit-Saint qui la consumait ni résister plus longtemps aux sollicitations de la grâce; elle dit à sa mère :

« Mère, écoute-moi et crois aux paroles de ta fille. Ces dieux que nous adorons tous les jours, ne sont

rien. De l'argent peut-être, ou de l'or, ou du fer, ou de l'airain, ou de la pierre, ou du bois, ou même des os de morts, voilà nos idoles. Vienne seulement un Galiléen, même avant d'y avoir touché du doigt, il les brisera toutes ensemble par une seule parole de sa bouche. »

La mère lui répondit :

« Tais-toi et prends garde que ton père n'entende de pareils discours. »

La fille continua :

« O ma mère, il est temps que mon père, ainsi que toi, vous sachiez que j'adore le Christ, celui que le diacre Praulius m'a appris à connaître. Or, ce Dieu assiste toujours, par le signe de la croix, ceux qui le craignent; car les chrétiens disent qu'il n'y a pas d'autre Dieu par lequel nous puissions être sauvés. »

Après avoir tenu ce noble et courageux langage à sa mère, Justine se retira. Sa mère, montant aussitôt dans les appartements de son époux, alla lui faire part des révélations étranges, autant qu'inattendues, que leur fille venait de lui faire. L'entretien se prolongea longtemps dans la nuit, jusqu'à ce qu'enfin le sommeil vint les surprendre. Mais, pendant leur repos, Edusius et son épouse virent en songe l'armée des anges, et au milieu des anges le Christ qui disait : « Venez à moi, et je vous donnerai le royaume des cieux. »

Le matin, à leur réveil, pleins d'admiration et de stupeur, à cause de cette vision, ils prirent avec eux leur fille et se présentèrent à la maison de Dieu. Le diacre Praulius les introduisit; ils lui demandèrent de les mener à l'évêque Optatus. Ce que le diacre ayant fait, ils se prosternèrent aux pieds du pasteur et le supplièrent de leur imprimer le caractère du chrétien.

L'évêque n'y voulut consentir que lorsque les deux époux lui eurent fait connaître la vision dans laquelle le Christ s'était manifesté à eux. En même temps, ils lui exprimèrent le désir que leur fille avait de se consacrer à Dieu.

Edusius fit tomber sa barbe et sa longue chevelure (c'était l'usage des prêtres des faux dieux de laisser pousser leur barbe et leurs cheveux), puis, tous trois, prosternés aux pieds de l'évêque, reçurent le caractère qui fait enfant de Dieu et de l'Église.

Après un an et six mois de préparation, Edusius mérita l'honneur du sacerdoce et renonça au monde. Quant à la jeune vierge, son bonheur était de venir souvent à l'église de Dieu.

Cependant, il advint qu'un jeune avocat de la cité, nommé Aglaïdas, qui la voyait souvent s'y rendre, conçut un vif désir de l'épouser. Il la fit demander par un grand nombre de personnes de tout rang; mais la vierge répondit toujours :

« J'ai été fiancée au Christ, l'Epoux céleste; il me gardera sans tache jusqu'au jour de son avènement. »

Un jour que, suivant son habitude, elle se rendait à l'église, Aglaïdas essaya de la faire enlever par ses gens; mais, Edusius, prévenu à temps, déjoua toutes ses machinations. La vierge continua depuis à fréquenter la maison de son Epoux et de son Dieu, et toujours elle triompha des entreprises nombreuses dont elle était l'objet, par le signe de la croix. Aglaïdas eut alors recours à un habile magicien, nommé Cyprien, et il lui promit deux talents d'or si, par ses maléfices, il pouvait lui gagner le cœur de la vierge Justine. Il ignorait, le malheureux, que la puissance du Christ est invincible.

Cyprien entra aisément dans les desseins pervers d'Aglaïdas.

Au moyen des secrets de son art magique, il évoqua un démon. Celui-ci, répondant à son appel :

« Pourquoi m'as-tu appelé?

— Peux-tu gagner le cœur d'une vierge, de la secte des Galiléens? »

Le démon, malgré son impuissance, promit tout. Alors Cyprien lui dit :

« Montre-moi tes œuvres, et je crois à ton pouvoir.

— J'ai déserté l'étendard de Dieu pour obéir à mon père; j'ai jeté le trouble parmi les hommes, et du ciel j'ai arraché des anges. C'est moi qui ai induit Caïn à tuer son frère, et persuadé aux Juifs de crucifier le Christ. Ce ne sont là que les moindres effets de ma puissance. Prends donc les mixtures que tu connais, va les répandre autour de la maison de la vierge; alors je viendrai à ton secours, je lui inspirerai les vrais sentiments de mon père, et à l'heure même elle m'obéira. »

On était au milieu de la nuit; or, la troisième heure étant venue, la vierge se leva pour prier.

Tout à coup, elle ressentit l'attaque impétueuse du démon; aussitôt elle fit sur toute la maison le signe de la croix, demandant à Dieu de mettre son ennemi en fuite :

« Dieu Tout-Puissant, disait-elle, vous qui avez » créé l'homme à votre image et à votre ressem- » blance, ayez pitié de nous, ô Seigneur, Seigneur » Dieu Rédempteur, aidez et fortifiez votre servante, » rendez-moi digne de vous, car Satan veut tenter » mon âme. »

Sa prière étant finie, elle forma de nouveau sur tout son corps le signe de la croix.

Le démon, vaincu, s'éloigna et alla trouver le magicien Cyprien. En le voyant, Cyprien lui dit :

« Eh bien! pourquoi n'as-tu pas tenu ta promesse?

— Ne me force pas d'avouer ce que je ne puis dire, j'ai vu un signe et j'ai tremblé. »

Cyprien se rit de sa faiblesse et le renvoya, puis il évoqua une seconde fois un démon plus puissant; celui-ci, comme le premier, se glorifiait de sa force et disait à Cyprien :

« J'ai entendu tes volontés et j'ai vu l'impuissance de celui que tu as appelé avant moi. Reprends donc les préparations de ton art, et va les répandre autour de la maison de la jeune fille; je viendrai ensuite et je me charge de la gagner. »

Cyprien fit scrupuleusement tout ce que l'ange des ténèbres lui avait ordonné. Au milieu de la nuit suivante, la vierge chrétienne s'était levée, selon sa coutume, pour prier. Elle disait, dans la ferveur de sa prière :

« Au milieu de la nuit, je me lève pour chanter » vos louanges, à cause des jugements de votre jus- » tice, ô Dieu de toute créature, Seigneur de misé- » ricorde! car c'est vous, Souverain dominateur du » ciel et de la terre, qui avez confondu le diable et » donné aux hommes le pouvoir de fouler aux pieds » la vertu de l'ennemi. Tendre Père, ne me rejetez » pas; pardonnez à votre servante, ô Roi tout puis- » sant! Seigneur, conservez-moi dans la sainteté et » la pureté!

» A vous soit la gloire avec Dieu le Père dans l'unité du Saint-Esprit! Amen. »

Elle dit, et imprimant sur elle le signe du salut, au nom de Jésus-Christ, elle souffla sur le démon; le démon aussitôt la quitta et revint auprès de Cyprien. Tout couvert de confusion, il se tenait devant lui debout et en silence. Cyprien lui dit :

« Où est la vierge vers laquelle je t'avais envoyé.

— J'ai été vaincu; je crains de répondre à ta question, car j'ai vu un signe qui m'a rempli de terreur. »

Cyprien le renvoya donc en insultant à sa faiblesse; et, recourant pour la troisième fois aux secrets de son art, il évoqua le prince des démons en personne et lui dit :

« Quelle est cette impuissance à laquelle vous êtes condamnés ? Une vierge a triomphé à elle seule de toute ta puissance.

— Je me flatte, moi, de la terrasser à l'heure. Seulement, tiens-toi prêt. »

A ces mots, le diable se manifesta, sous les traits d'une jeune fille, à la vierge de Dieu. Entré dans sa chambre, il lui dit :

« J'ai été envoyé aujourd'hui vers toi par le Christ, afin d'apprendre à vivre comme toi dans la chasteté Mais, dis-moi, d'abord, quelle est la récompense des combats que tu as à soutenir pour garder ta virginité ? Je te vois épuisée par l'abstinence. »

La sainte vierge Justine lui répondit :

« La récompense est immense et la peine légère. »

Mais Dieu, qui veille sur ses saints, et ne permet jamais qu'ils soient tentés au-dessus de leurs forces, révéla, par son Esprit-Saint, à la vierge, que c'était le diable qui s'efforçait de s'insinuer dans son cœur. Aussitôt, elle s'arma du signe victorieux de la croix, et, en même temps, souffla sur l'esprit infernal. Le diable s'évanouit à ses regards, comme la cire se fond à l'approche du feu, et il ne reparut plus.

Elle s'écria dans sa reconnaissance :

« Gloire à vous, ô Christ, Fils de Dieu, notre Sau-
» veur ! Dans les périls où vos serviteurs sont sur le
» point de sombrer, vous les sauvez et les ramenez à
» la lumière ; ils couraient après une volonté étran-
» gère, et vous leur faites embrasser votre volonté
» pour guide. Seigneur, mon Dieu, ne permettez pas
» que votre servante soit vaincue par Satan ; conser-
» vez-moi sans tache pour votre divine sainteté ;
» pénétrez ma chair de l'aiguillon de votre crainte. »

Le diable, couvert de honte, apparut de nouveau à Cyprien, et Cyprien, lui dit :

« Et toi aussi, tu as été vaincu ! Comment se fait-il qu'une vierge chrétienne, toute seule, ait suffi pour vous dompter ? Dis-moi quelle est la cause de sa victoire. »

Satan, la rage sur le visage, lui répondit :

« Je ne puis te le dire ; mais j'ai vu un signe terrible et j'ai tremblé ; aussitôt j'ai fui, et la forme que j'avais prise s'est dissipée comme la fumée. Tu veux savoir quelle vertu mystérieuse a donné la victoire à cette jeune fille ; je te demande un serment, fais-le, et je te répondrai. »

Cyprien lui dit : « Par qui veux-tu que je jure ? »

Le diable lui répondit :

« Jure par mes prodiges et ma puissance, qui demeurent intacts, que tu ne te sépareras pas de moi.

— Je le jure par tes prodiges et ta grande puissance, jamais je ne me séparerai de toi. »

Le diable, plein de confiance dans cette parole :

« J'ai vu le signe du Crucifié, et aussitôt l'effroi m'a saisi. » Alors Cyprien lui répliqua :

« Le Crucifié est donc plus grand que toi ? Artisan de mensonge, pourquoi tendais-tu un piège à mon âme, quand tu avais conscience de ta faiblesse ? Si l'ombre seule du Christ suffit pour te vaincre, que feras-tu quand il viendra lui-même en personne ? Son nom, le signe de sa passion, te frappent d'impuissance, pourras-tu nous arracher de ses mains lorsqu'il viendra pour punir ? Fuis donc loin de moi, cruel ennemi de la vérité et de la piété ; trop longtemps j'ai été le jouet de tes impostures. »

A ces mots, le diable se jette sur lui pour l'étouffer. Cyprien, sur le point d'être étouffé sous la violence de ses étreintes, se rappela le signe dont la vierge s'était servie, et il s'écria : « Dieu de Justine, secourez-moi. » A ces mots, il retrouva ses forces ; sa main était redevenue libre, il fit le signe de la croix.

Alors le diable le quitta, mais en lançant contre lui des malédictions et des menaces. Cyprien n'en fut point effrayé, car il venait de revêtir l'armure invincible du Christ. Il vint trouver l'évêque, se jeta à ses pieds et lui dit :

« Serviteur du Très-Haut, marque-moi du signe sacré et catéchise-moi, afin que je connaisse le Christ. »

L'évêque, craignant quelque fourberie de sa part, le chassa en disant :

« Contente-toi, Cyprien, de ceux qui sont dehors ; tu ne peux rien contre l'Eglise de Dieu, car la vertu du Christ est invincible. »

Mais Cyprien, désormais tout à Dieu, ne se rebuta pas et commença sur-le-champ à raconter à l'évêque la manière merveilleuse dont il avait connu la puissance du Christ. Le vigilant pasteur, connaissant la sincérité de l'ancien magicien, rendit grâces à Dieu et lui promit de l'accueillir au rang des catéchumènes en disant :

« Hâte-toi, mon fils, d'aller à l'église de Dieu, et ne cesse point d'offrir tes prières au Seigneur. »

Cyprien, étant retourné dans sa demeure, brisa toutes ses idoles ; il passa le reste de la nuit à prier et à répandre des larmes.

« Comment, s'écria-t-il, oserai-je paraître devant
» la vertu du Christ, après avoir commis tant de
» forfaits ? O Dieu ! j'implore votre miséricorde ;
» ayez pitié de moi. »

Le lendemain, étant venu à l'église, il assista à la messe des catéchumènes. Après le chant de l'Evangile, un diacre lui dit :

« Cyprien, lève-toi et sors avec les autres caté-
» chumènes. »

Cyprien lui répondit :

« Je suis devenu serviteur du Christ et tu me chasses dehors ? »

Le diacre lui dit :

« Es-tu devenu parfait serviteur de Dieu ?

— Vive le Christ ! qui a confondu les démons, a
» délivré la vierge Justine et a eu pitié de moi ! je
» ne sortirai pas avant d'être devenu un serviteur
» parfait du Christ. »

La réponse de Cyprien ayant été rapportée à l'évêque, celui-ci le fit catéchiser et lui administra le saint Baptême.

Puis, il fut fait diacre, et reçut, avec les dons du Saint-Esprit, le don des miracles et de chasser les démons.

Quelques années plus tard, il fut promu au sacerdoce dont il exerça les saintes fonctions pendant seize ans. Le bienheureux évêque, prévoyant sa fin prochaine, consacra Cyprien pour lui succéder sur le trône épiscopal d'Antioche. Cyprien, devenu évêque, fit entrer la vierge Justine dans un monastère dont elle fut abbesse et mère, avec autorité sur un grand nombre d'autres congrégations de vierges.

Le farouche Dioclétien, qui, en ce moment, gouvernait l'empire, ne tarda pas à renouveler les édits des empereurs, ses prédécesseurs, qui ordonnaient de pourchasser les chrétiens comme des bêtes fauves. Le peuple fidèle fut dispersé devant les cruels émissaires du tyran : Cyprien, dans ce danger pressant, n'abandonna pas les brebis confiées à ses soins. Il se fit tout à tous, il soutenait et confirmait par ses lettres tous les frères de la ville et de la contrée, et il parvint à en arracher un grand nombre à la dent du loup. Mais le serpent, envieux, suggéra à Eutolamas, comte d'Orient, que Cyprien, le docteur des chrétiens, ruinait la gloire des dieux ; que, de concert avec une certaine vierge, il pervertissait les âmes par ses prestiges, en même temps que par ses lettres il soulevait l'univers entier. Le comte, plein de colère à cette révélation, fit arrêter les deux accusés et donna l'ordre aux préfets de les

faire conduire sous bonne escorte à Damas. Quand ils furent arrivés, le comte les interrogea ; s'adressant à l'évêque, il lui dit :

« N'es-tu pas ce docteur des chrétiens qui as réuni autrefois, sous la puissance des dieux, de nombreux adorateurs, mais qui, aujourd'hui, trompe les hommes par le signe d'un Crucifié ?

— Et toi-même, répondit Cyprien, dis-moi comment tu oses ainsi t'élever dans le faste d'un vain orgueil et te livrer à cette démence diabolique. Autrefois, j'étais, comme tu l'es aujourd'hui, enchaîné par l'ennemi et aveuglé par la sagesse des Gentils. J'ai fait périr un grand nombre d'âmes; à un grand nombre, j'ai appris les infamies du vice ; mais le Christ m'a sauvé par la sainteté d'une vierge. »

Le comte, tout bouillant de colère et pour étouffer les cris d'une conscience coupable, ordonna de suspendre le martyr et le fit déchirer avec les ongles de fer. Quant à la vierge, il la fit fouetter avec de dures courroies par deux bourreaux qui se relevaient tour à tour. Pendant ce supplice, Justine chantait une hymne au Seigneur. A la fin, les forces des bourreaux s'épuisaient et les lèvres de la Sainte ne cessaient de redire les louanges de Dieu. De son côté, Cyprien, pendant qu'on le déchirait de la manière la plus brutale, ne songeait pas même à se plaindre.

Le comte lui dit alors :

« Pourquoi tant de folie et d'imprévoyance sur ton sort? »

Le bienheureux Cyprien lui répondit :

« C'est toi qui as fait preuve d'imprévoyance et de folie, en devenant un apostat, un transfuge de la foi du Christ ; car, pour ce qui est de moi, le divin Pasteur aujourd'hui me connaît, et j'ai hâte d'arriver dans le Palais des Cieux, afin de jouir des biens éternels que tes supplices m'auront fait mériter. »

A ces mots, le tyran, devenu plus furieux, s'écria :

« Si les tourments te font mériter le royaume des cieux, je veux en ajouter d'autres plus cruels encore. »

Cependant, lorsqu'il vit le martyr sur le point d'expirer sous les tortures, il le fit jeter en prison, et confia à un certain Térentius la garde de la vierge. Quelques jours plus tard, le comte se fit présenter une seconde fois les deux martyrs, et, s'adressant à Cyprien, il lui dit :

« J'ai voulu vous conseiller de ne point vous obstiner à mourir. »

Le bienheureux lui répondit :

« La mort, dans de pareilles conditions, procure à ceux qui la subissent la vie éternelle. »

Alors le comte, après un moment de délibération, voyant que rien ne pouvait vaincre le bienheureux évêque, fit allumer un grand feu sous une vaste chaudière qu'il fit remplir de poix, de cire et de graisse; puis, il ordonnna d'y jeter les saints martyrs. Le feu respecta le bienheureux Cyprien; pour la vierge, au moment où elle s'approchait pour y entrer, l'ennemi de tout bien lui inspira quelque frayeur. Alors le saint évêque lui dit :

« N'est-ce pas toi qui m'as ouvert les portes des cieux et manifesté la gloire du Seigneur, toi qui as vaincu les démons et humilié leur prince, Lucifer, par la vertu du signe de la croix? »

A ces mots, la Sainte, faisant le signe de la croix, s'élança dans la chaudière. Mais bientôt, au milieu de l'ardeur des flammes, tous deux sentirent comme une douce rosée, qui rafraîchissait leurs membres et leur donnait une vigueur nouvelle. Alors Cyprien, commençant un cantique d'actions de grâces, s'écria :

« Gloire à Dieu au plus des cieux et paix sur la » terre aux hommes de bonne volonté! car, depuis » que le diable a été renversé de son trône, la paix » a rempli le monde. »

Le comte s'écria en entendant cette sublime prière :

« Je veux aujourd'hui vous convaincre d'imposture et faire connaître à tous les vaines fraudes de votre magie. »

En même temps, un nommé Athanase, qui, autrefois prêtre des idoles, était devenu l'assesseur et l'ami du comte, lui dit :

« Que ta puissance m'ordonne de me tenir au milieu des feux de la chaudière, je veux, au nom des dieux, triompher du prétendu pouvoir du Christ. »

Le comte aussitôt, par un signe, promit à Athanase, qui s'approcha de la chaudière en disant :

« Hercule, ton nom est grand parmi les dieux ; Esculape, tu es appelé leur père, et c'est toi qui donne la santé aux hommes. »

Mais à peine était-il à quelques pas de la flamme, que le feu l'enveloppa, ses entrailles se répandirent à terre et tout son corps fut dévoré en un moment; tandis que le bienheureux Cyprien demeurait avec la vierge au milieu des flammes, sans en souffrir la plus légère atteinte, et glorifiait le Seigneur.

Le comte, hors de lui, s'écria :

« Elle est donc invincible la puissance du Christ ! Mais ce qui m'afflige profondément, c'est qu'il ait fait mourir un prêtre des dieux, le seul ami que j'eusse ici-bas. »

Il fit alors venir un de ses parents, nommé Terentius, et lui dit :

« Que dois-je faire à ces malfaiteurs ? »

Terentius lui répondit :

« Garde-toi de rien entreprendre contre les saints et n'essaye pas de résister à la vérité, car le Dieu des chrétiens est invincible ; mais envoie-les à l'empereur avec un rapport de ce qui est arrivé. »

Le comte fit, en effet, le rapport et l'envoya à l'empereur.

Dioclétien parcourut les actes des saints martyrs, et s'étonna qu'ils eussent pu résister à de pareils tourments. Ayant ensuite pris conseil, il les fit venir à Nicomédie, et prononça la sentence capitale.

Les martyrs furent amenés sur les bords du fleuve, et là, ils obtinrent du bourreau quelques instants pour prier et recommander à Dieu toutes les Eglises et tous les fidèles. La tête de la bienheureuse vierge tomba la première sous le glaive du bourreau ; le bienheureux Cyprien s'écria alors :

« Gloire à vous, ô Christ ! »

En ce moment, Théoctiste vint à passer sur les lieux de l'exécution; il aperçut Cyprien et l'embrassa avec tendresse. L'assesseur Pholéanus, qui présidait l'exécution, témoin de cette scène touchante, entra dans une grande fureur ; il fit arrêter Théoctiste, et lui fit trancher la tête, en même temps qu'au glorieux martyr Cyprien.

Par son ordre, les corps des martyrs furent jetés à la voirie ; six jours après, des fidèles de Rome, matelots de profession, ayant appris que Cyprien était mort dans la foi de leur Eglise, parvinrent à tromper la vigilance des gardes, et enlevèrent les corps des martyrs. Ils s'empressèrent ensuite de regagner leurs barques, et de retourner vers Rome, heureux de posséder un si riche trésor.

A leur arrivée à Rome, les reliques furent confiées à sainte Rufine, qui les plaça, avec honneur, dans les catacombes, avec les autres martyrs de la dernière persécution générale.

Paris. Imp.-*gérant* PETITHENRY, 8, rue François Ier.

SAINT COME ET SAINT DAMIEN

MARTYRS

Fête le 27 septembre.



Au moment où les saints martyrs Côme et Damien vont disparaître sous les flots, un ange vient rompre leurs liens et les ramène au rivage.

LEURS PREMIÈRES ANNÉES — DEUX BONS MÉDECINS

Saint Côme et saint Damien naquirent en Arabie vers la fin du IIIe siècle, d'un père que l'histoire ne nomme pas et d'une mère ornée de grandes vertus. Restée veuve avec cinq enfants, Anthime, Léonce, Euprèpe et nos deux Saints que saint Grégoire de Tours dit être jumeaux, elle mit tous ses soins à leur donner une éducation distinguée et surtout chrétienne. Avec le lait maternel, elle sut leur inspirer la crainte de Dieu et l'amour de Notre-Seigneur, et les cinq enfants, dociles à sa voix, firent de rapides progrès dans la vertu.

A la science des saints, ils joignirent l'étude des belles-lettres. Côme et Damien surtout se distinguaient entre tous les autres étudiants par leur activité, leur science et leur dévouement. La médecine fut la carrière qu'ils embrassèrent; elle leur fournit l'occasion d'exercer un véritable apostolat, car, à travers les corps, ils savaient pénétrer jusqu'aux âmes, appliquer les remèdes à leurs plaies, les toucher et les convertir. La grâce de l'Esprit-Saint vint encore féconder leur science et leur accorder le don des guérisons miraculeuses. Leur réputation devint alors universelle et, de toutes parts, on accourait à eux pour obtenir la délivrance des plus terribles maladies. Le résultat ne trompait jamais leur foi et leur confiance, et il ne se passait pas de jour sans qu'ils eussent opéré quelque cure souvent désespérée. Auprès d'eux les aveugles recouvraient la vue, les boiteux marchaient droit, les sourds entendaient et les estropiés étaient guéris. Leur puissance s'étendait même au delà de ce monde visible, et, sur leur ordre, les esprits immondes abandonnaient les corps des malheureux qu'ils torturaient. Tout cela, ils le faisaient par pure charité, accomplissant ainsi le précepte du Seigneur. *Gratis accepistis, gratis date :* vous avez reçu gratuitement, donnez aussi gratuitement. (Saint Matth., x, 8.)

UNE FEMME GUÉRIE — PIÉTÉ ET DÉSINTÉRESSEMENT

A cette époque, vivait une noble matrone nommée Palladie. Tourmentée par une violente maladie, elle avait dépensé presque toute sa fortune à consulter les médecins; mais toutes ses démarches avaient été jusque-là sans résultat, et le mal empirait de jour en jour. Le bruit de la réputation des saints Côme et Damien parvint jusqu'à elle. Sans perdre un instant, elle vint se jeter à leurs pieds et implorer sa guérison en versant d'abondantes larmes. Touchés de sa foi, les Saints firent une prière à Jésus-Christ, et incontinent la suppliante fut guérie. Se voyant délivrée, Palladie entonna un cantique d'actions de grâces en l'honneur de Dieu et de ses saints. Pour témoigner sa reconnaissance, elle voulut offrir à ses libérateurs une aumône considérable, mais lorsqu'on lui eut appris qu'ils refusaient toute récompense, elle usa d'un stratagème pour leur faire accepter son offrande. L'occasion s'en présenta bientôt. En effet, le lendemain, elle rencontra saint Damien qui priait seul dans un lieu retiré. En toute hâte, elle se jette à ses pieds et le conjure d'accepter son offrande. Comme celui-ci s'y refusait, elle ajouta : « Au nom du Christ que vous servez, je vous supplie d'agréer cette preuve de ma gratitude envers vous. » Par respect pour le nom adorable qui venait d'être prononcé devant lui, saint Damien n'osa pas refuser, mais il inclina la tête et accepta l'aumône.

A quelque temps de là, saint Côme fut instruit de ce qu'avait fait son frère. Cette nouvelle le jeta dans une grande tristesse, et il déclara qu'il ne voulait pas être enseveli avec lui dans un même tombeau. La même nuit, Notre-Seigneur lui apparut et lui dit : « Côme, mon serviteur, pourquoi avez-vous ainsi parlé contre votre frère? Ne savez-vous pas que l'aumône qu'il a reçue, ce n'est point en récompense de son miracle, mais uniquement par respect pour mon nom, qu'il l'a acceptée? »

Telle était l'éminente sainteté des deux frères. Un jour, ils rencontrèrent un chameau que la malice du démon avait réduit à l'impuissance de travailler; ils firent sur lui le signe de la Croix, et l'animal fut aussitôt guéri.

TRIBUNAL DE LYSIAS, PRÉFET DE LA VILLE D'ÉGÉE
INTERROGATOIRE

Mais leur gloire devait resplendir d'un plus pur éclat au milieu des persécutions et des tortures, ainsi que nous allons le voir.

En effet, sous l'empire de Dioclétien et de Maximien, Lysias siégeait sur son tribunal dans la ville d'Egée, lorsque quelques-uns de ses officiers lui firent le récit des merveilles opérées par les glorieux serviteurs du Christ, Côme et Damien. « Ces deux hommes, lui dirent-ils, guérissent toutes sortes de maladies, et ils chassent même les démons au nom de leur Dieu qu'ils appellent le Christ. Ils entraînent après eux des foules nombreuses; ils leur persuadent de fuir les temples de nos dieux tout-puissants; ils méprisent nos redoutables sacrifices, et ils traitent notre culte de superstition et d'infamie: nos temples déjà sont devenus déserts. »

A cette nouvelle, le préfet donne l'ordre d'amener à son tribunal ces perturbateurs de la tranquillité publique. Arrivés en sa présence, les saints martyrs ne perdent rien de leur calme; leur front demeure serein et un sourire plein de charme est encore sur leurs lèvres. Le préfet jette sur eux un regard sévère, et, d'une voix foudroyante : « Quelle est votre audace, leur dit-il, de parcourir ainsi les bourgades et les villes, semant partout le germe de l'impiété, persuadant aux habitants d'abandonner le culte de nos dieux et leur prêchant un Dieu crucifié? Croyez-moi, si vous ne cédez à mes menaces, je saurai bien avoir raison de votre obstination; je vous tourmenterai tellement que je vous réduirai malgré vous à demander grâce. Mais, d'abord, dites-moi quel est votre pays, votre nom, votre fortune? — Si tu veux savoir à qui tu parles, lui répondirent les confesseurs de la foi, sache que nous sommes des citoyens de la province d'Arabie. Quant à nos noms, les voici : Moi, dit l'un d'eux, je m'appelle Côme et mon frère Damien. Tu nous demandes maintenant quelle est notre fortune?.... Nous l'ignorons nous-mêmes, car les chrétiens ne la connaissent pas, ils n'en parlent même pas. Nous sommes issus de la noble race des enfants du Christ, et l'héritage qui nous vaut cette filiation est préférable mille fois à tous les biens de la terre. Nous avons encore trois autres frères, et, si tu le désires, nous te dirons leurs noms. — Eh bien! oui, dis-moi leurs noms, et ne crains rien.— Ils s'appellent Anthime, Léonce, Euprèpe, » répondit Côme. Le préfet donna aussitôt l'ordre de les amener.

CONFESSION DES TROIS FRÈRES ANTHIME, LÉONCE,
EUPRÈPE — ILS SONT MIS A LA TORTURE

Les gardes obéirent aussitôt, et quand les trois frères arrivèrent devant le tribunal, le préfet, les regardant, leur dit : « Ecoutez mes ordres; vous avez le choix entre ce qui vous est le plus avantageux : n'allez pas, à l'exemple de ces deux insensés, mépriser mes faveurs et me désobéir. Si vous vous rendez à mes conseils, vous recevrez de la part des empereurs de grands et magnifiques honneurs; si, au contraire, vous repoussez mon invitation, je vous soumettrai à mille sortes de tourments, et quand vous serez épuisés par la souffrance, alors vous renierez votre Christ. » Les saints martyrs n'eurent qu'une voix pour lui répondre : « Fais ce que tu voudras, épuise tous les ressorts de ta cruauté, invente les instruments de supplice les plus horribles; nous n'avons rien à craindre de tes tourments : le Christ est à notre droite, il nous soutiendra dans la lutte, et si le Christ est pour nous, qui sera contre nous? Si nous avons pour nous aider la main toute-puissante de Dieu, que nous importent les raffineries d'un faible tyran? Non, nous le déclarons hautement, jamais nous ne brûlerons d'encens devant l'autel de tes idoles; elles n'ont ni vie, ni sentiment; elles sont impuissantes à nous secourir; comment veux-tu donc nous faire adorer de telles divinités? »

A ces mots, le préfet ordonna de leur lier les mains et les pieds et de leur infliger une terrible flagellation. Les verges tombaient comme une pluie sur le corps des glorieux martyrs, mais, au milieu de leurs tortures, ils chantaient : « Seigneur, vous êtes notre refuge de génération en génération. Avant la formation des montagnes, avant la création de la terre et de l'univers, vous existiez à travers les siècles; ne vous détournez pas de nous dans notre bassesse, car vous avez dit : « Convertissez-vous, enfants des hommes. » Tournez vers nous votre face et prêtez l'oreille à la prière de vos serviteurs. Délivrez-nous des pièges du démon et des embûches de son fils, le préfet Lysias, car en vous est notre espérance, et votre gloire demeure pendant l'éternité..... »

Au milieu de ces ardentes prières, ils ne res-

sentirent aucun mal et ils dirent au préfet : « Si tu as de nouveaux supplices à nous infliger, hâte-toi de le faire, et tu verras combien, avec la grâce du Christ, nous redoutons peu tes tourments. — Je croyais, répondit le tyran, vous résoudre à sacrifier aux dieux, en vous soumettant seulement à une légère épreuve ; mais comme je le vois, vous persévérez dans votre impiété et dans votre folie; je vais donc châtier votre obstination comme elle le mérite et vous verrez si l'on résiste impunément à ma volonté. »

ON LES JETTE A LA MER — L'ANGE DU SEIGNEUR LES SAUVE

S'adressant alors à ses soldats: « Qu'on leur mette les fers, et qu'on les jette à la mer. — Encore un moment, s'écrièrent les généreux athlètes du Christ, et la gloire du Seigneur éclatera sur nous. » On les couvre aussitôt de chaînes pesantes et on les conduit à la mer au milieu d'une foule immense. Pendant le trajet, leurs visages rayonnaient d'une douce joie, et ils chantaient ces versets du psalmiste :

« Nous nous délectons, Seigneur, dans la voie de vos commandements comme au sein d'abondantes richesses. Lors même que nous marcherions dans les ombres de la mort, si c'est pour la gloire de votre nom, nous ne craignons rien, car vous êtes près de nous dans la souffrance. Votre verge et votre bâton même nous ont consolés et nous ont guidés, ô céleste Pasteur! Vous avez préparé devant nous une somptueuse table contre ceux qui nous tourmentent. Vous avez répandu l'huile de la force sur notre tête, et vous nous avez enivrés du breuvage divin du Nouveau Testament. Votre miséricorde nous accompagnera tous les jours de notre vie et nous mènera au port de votre sainte volonté. »

En priant ainsi, les confesseurs de la foi arrivèrent au rivage, et les soldats les jetèrent brusquement dans la mer. Au moment où leurs corps allaient disparaître sous les flots, voici que l'ange du Seigneur apparaît et plane au-dessus des eaux. Un silence profond règne dans la foule étonnée. Alors le messager divin s'approche des saints martyrs, rompt leurs liens, et les dépose sains et saufs sur la grève.

NOUVEL INTERROGATOIRE — LES SOUFFLETS DU DIABLE

En présence de l'admiration générale qui s'empare du peuple, les soldats prennent la fuite et courent annoncer à leur maître le prodige dont ils viennent d'être témoins. Celui-ci, saisi d'étonnement, se fait amener les martyrs et leur dit : « Par Jupiter, vos maléfices surpassent toute mesure! Les tourments vous sont un jeu, et les flots devant vous déposent leur furie. Enseignez-moi donc votre art, et alors je m'engagerai dans votre compagnie. — Nous ne connaissons pas de maléfices, reprirent les martyrs, car nous sommes chrétiens ; au nom de notre Dieu, nous réduisons à néant toute la puissance des magiciens. Toi-même, si tu le veux, fais-toi chrétien, et tu connaîtras alors la vertu du Christ. — Au nom de mon dieu Apollon, répondit-celui-ci, je vous suivrai partout où vous irez. » Il parlait encore que deux malins esprits se précipitent sur lui, et le frappent si violemment à la figure qu'il se met à pousser de grands cris sous la lourde main du diable, car le diable ne ménage pas ses amis. Les soufflets cependant tombaient drus comme la grêle, et le pauvre préfet redoublait ses cris. Enfin, n'y tenant plus : « Soldats du Christ, dit-il, je vous en conjure, priez pour moi votre Dieu, afin qu'il me délivre de ces mauvais esprits. » Touchés de compassion, Côme et Damien firent une ardente prière, et les démons disparurent avec fracas. Mais à peine fut-il délivré que l'ingrat préfet apostropha ainsi les confesseurs de la foi : « Vous le voyez, je n'avais qu'un vague désir d'abandonner leur culte, et déjà les dieux ont déchargé sur moi leur colère. — Insensé! lui répondirent-ils, jusqu'où pousseras-tu ton aveuglement? Ne vois-tu pas que notre Dieu vient de te donner une preuve de sa miséricorde, pourquoi donc persévères-tu dans ton obstination? Pourquoi vénères-tu comme des dieux des idoles sourdes et muettes? Adore donc le vrai Dieu, et cesse de mettre ta confiance dans de vils morceaux de pierre taillés par la main des hommes. »

TROISIÈME INTERROGATOIRE — SUPPLICE DU FEU
NOUVEAUX PRODIGES

Ces exhortations pleines de tendresse et de force ne purent faire brèche sur le cœur du préfet; elles ne firent, au contraire, qu'aiguiser sa fureur et préparèrent aux martyrs de nouveaux supplices. « Les dieux m'en sont témoins, s'écria le tyran, jamais je ne me rendrai à vos persuasions, je vous ferai, au contraire, déchirer les entrailles avec des ongles de fer; je vous ferai battre de verges et brûler à petit feu, car je vous le dis, ou vous vous soumettrez à mes ordres, ou vous payerez de la vie votre audace insensée. En attendant, qu'on les jette en prison. » En se rendant au cachot, les saints confesseurs répétaient : « Chantons au Seigneur un cantique nouveau, car il a fait avec nous de grandes merveilles; il nous a délivrés de nos ennemis et nous fera parvenir à la couronne de la victoire. » Ils passèrent ainsi toute la nuit dans la prière et le chant des hymnes.

Le jour suivant, Lysias remonte à son tribunal et se fait amener les saints martyrs. Comme on les conduisait, ils chantaient : « Donnez-nous, Seigneur, votre secours dans la tribulation, car vain est le salut qui vient de l'homme. Avec l'aide de Dieu, nous ferons des prodiges, et il réduira à néant toute la puissance de nos persécuteurs. » La voix du préfet vint faire trêve à ces chants : « Eh bien! quelle est votre détermination? Etes-vous résolus à sacrifier aux dieux? répondez. — Ecoute, ennemi de la vérité; nous te l'avons déjà dit, nous sommes chrétiens; chrétiens nous avons vécu, chrétiens nous voulons mourir. Nous combattons pour la vérité, nous marchons sous la noble bannière du Christ, nous crois-tu assez lâches pour déserter notre drapeau? Non, perds-en l'espérance, jamais nous n'abandonnerons notre Dieu pour nous courber devant de viles idoles et accepter le joug humiliant du prince des ténèbres. Tu sais notre résolution; n'espère donc plus nous séduire par des caresses ou des menaces. Et maintenant, si tu as imaginé de nouvelles tortures, hâte-toi de nous les infliger, car nous avons soif de souffrir pour la gloire de notre roi et de notre Dieu. »

A cette déclaration, le préfet ne put retenir sa colère; ses yeux s'empourprèrent de sang et ses traits se décomposèrent. « Qu'on apporte, dit-il, des sarments et des épines; qu'on allume un immense incendie et qu'on y précipite ces insolents. » Aussitôt fait que dit. La fournaise devient bientôt ardente et les martyrs sont jetés dans les flammes. Mais quel n'est pas l'étonnement du bourreau quand il voit ses victimes se promenant doucement sur ces brasiers incandescents comme dans un jardin de délices et chantant ces cantiques d'allégresse : « Vers vous nous

levons les yeux, ô Seigneur qui régnez dans les cieux. De même que les yeux des serviteurs sont fixés sur les mains de leurs maîtres, et les yeux de la servante sur celles de sa maîtresse, ainsi nos yeux sont tournés vers le Seigneur, notre Dieu, jusqu'à ce qu'il nous fasse miséricorde. Ayez pitié de nous, Seigneur, ayez pitié de nous, parce que nous sommes accablés de mépris. Jetez sur nous un regard de protection, afin que ceux qui ne connaissent pas votre nom ne disent pas : « Où donc est ce Dieu en qui ils ont placé leur espérance? » Leur prière fut exaucée.

Au moment où les païens lançaient contre le ciel et le Dieu des chrétiens d'horribles blasphèmes, voici que les flammes de la fournaise se divisent : une partie s'échappe dans les airs à la vue de toute la foule saisie d'admiration; l'autre sort comme un torrent, se jette sur quelques païens des plus exaltés, et les réduit en cendres.

Quant aux saints martyrs, ils sortirent de la fournaise sans avoir été touchés par le feu, qui n'avait fait que consumer leurs liens. Leur visage rayonnait d'une clarté toute céleste et leur bouche chantait des cantiques à la gloire du Très-Haut. Témoin de ces merveilles, le peuple assemblé n'eut qu'une voix pour louer le Dieu de Côme et de Damien, et bon nombre d'idolâtres se convertirent. Seul, le préfet persista dans son incrédulité. Revenu de son étonnement, il renchérit encore sur sa première cruauté : « Par les dieux tout-puissants, dit-il aux martyrs, vous me jetez dans une véritable inquiétude, et vos maléfices sans cesse renouvelés me font craindre pour vous. Mais cependant, je veux une fois encore user de miséricorde : sacrifiez, et les plus grands honneurs sont à vous.

— Perfide! répliquèrent les martyrs, tu n'as pu nous vaincre par la torture, voici maintenant que tu aiguises d'autres armes. Mais, sache-le, c'est en vain que tu veux nous séduire, car ce n'est point la magie, mais la puissance de notre Dieu qui nous a fait triompher du feu. Une fois encore, nous le répétons, jamais nous ne sacrifierons à des pierres sans raison Dieu notre maître, il le sera jusqu'à la fin. »

LE CHEVALET — LA LAPIDATION

A ces mots, le préfet s'écria plein de rage : « Ah! vous ne voulez donc pas obéir à mes ordres! Eh bien! moi je ne me lasserai pas de vous tourmenter. Vous avez subi les tortures de la flagellation, vous allez endurer maintenant celles du chevalet, et, cette fois, j'en suis sûr, je vaincrai votre obstination. Gardes, qu'on m'obéisse; qu'on suspende ces impies au chevalet; qu'on laboure leurs chairs avec des ongles de fer jusqu'à ce qu'ils se soumettent. Les saints martyrs s'étendirent eux-mêmes sur leur lit de douleur, mais l'ange du Seigneur descendit de nouveau du ciel pour les protéger. En effet, les bourreaux avaient beau déchirer leurs chairs sanglantes, le médecin du ciel guérissait aussitôt leurs plaies et ils ne ressentaient aucune souffrance. Les questionnaires, harassés de fatigue, tombaient épuisés. A ce spectacle inouï, le préfet fit cesser la torture, et les glorieux athlètes se présentèrent pleins de la grâce de Dieu et le visage resplendissant de bonheur. Leurs bienheureux corps étaient exempts de toute blessure. « Il est évident, dit alors le préfet, que vos maléfices seuls ont pu vous faire affronter de tels supplices, mais j'en prends les dieux à témoin, je ne cesserai pas de vous torturer jusqu'à ce que vous obéissiez aux édits de l'empereur. — Les empereurs, nous les méprisons, répondirent Côme et Damien, car nous avons dans le ciel un roi dont la puissance est autrement grande, c'est Jésus-Christ, le Fils de Dieu, dans la main de qui les rois de la terre ne sont que des jouets. Quant à tes tourments, tu sais mieux que nous combien ils nous sont peu redoutables. » Sur l'ordre du président, Côme et Damien furent attachés sur des croix, près desquelles se tenaient leurs trois frères Anthime, Léonce et Euprèpe. Au signal donné, la lapidation commença. Mais, ô prodige, les pierres, au lieu d'atteindre les patients, revenaient frapper ceux qui les avaient lancées. Le juge, encore une fois déçu, ne contint plus sa fureur. Il fit venir quatre archers qui décochèrent contre les deux frères des flèches empoisonnées. Mais le même miracle se renouvela : les flèches, changeant de direction, venaient frapper les spectateurs et semaient la mort parmi eux.

LE TRIOMPHE DANS LA MORT — LE CHAMEAU INTELLIGENT

En face de ce nouveau prodige, le préfet fut troublé jusqu'à la mort, et l'ordre fut donné de décapiter les saints martyrs. Ils furent donc conduits au lieu de leur supplice. Pendant le trajet, ils chantaient tous d'une voix : « Il est bon de bénir le Seigneur et de louer votre nom, ô Très-Haut, afin de publier votre miséricorde dès le matin et votre vérité pendant la nuit; votre bonté a éclaté magnifiquement sur nous. L'insensé ne connaît pas ces choses, et le fou ne les comprend pas. » Après ce cantique, les bienheureux levèrent les mains au ciel, et ayant prié intérieurement, ils dirent tous : *Amen*. Ils s'offrirent alors à leurs bourreaux, et, tandis que leur tête tombait sous la hache, leur âme était reçue dans les joies ineffables de l'éternité.

Les chrétiens recueillirent leurs corps. Mais il survint une discussion à propos du désir que Côme, on s'en souvient, avait manifesté de n'être pas enseveli avec son frère Damien. Au moment où la question se compliquait, on vit apparaître au milieu de la foule un magnifique chameau d'une taille gigantesque et inconnu aux habitants de la contrée. Il vint se placer près des corps des saints martyrs, et, comme autrefois l'âne de Balaam, il fit retentir sa voix sonore : « Hommes de Dieu, dit-il, vous avez été tous témoins des merveilles opérées par ces bienheureux martyrs; vous devez donc avec nous leur témoigner votre reconnaissance en ne séparant pas après la mort ceux qu'une si vive affection a unis pendant la vie, mais en les ensevelissant ensemble dans un même sépulcre. » Saisie d'admiration à la vue de ce prodige inouï, la foule glorifia Dieu qui sait se servir d'animaux sans raison pour faire éclater sa gloire. Une même tombe renferma donc les restes des bienheureux martyrs.

Leur culte s'est répandu par toute la terre, et l'Occident comme l'Orient se glorifie de posséder une partie de leurs saintes reliques. Les noms de Côme et de Damien sont inscrits au Canon de la messe.

Imp.-*gérant*, E. Petithenry, 8, rue François Ier, Paris.

SAINT EXUPÈRE, ÉVÊQUE DE TOULOUSE

Fête le 28 septembre.



Saint Exupère déclare aux Toulousains qu'on verra plutôt son bâton fleurir qu'on ne le verra retourner à Toulon, et aussitôt son bâton pastoral fleurit.

Saint Exupère naquit vers le milieu du IVe siècle, à Arreau, dans le diocèse actuel de Tarbes. Riches des biens de la grâce et de la vertu, ses parents étaient dépourvus des biens de la terre. L'enfant, néanmoins, reçut une éducation soignée. Jeune encore, Exupère montrait une grande aptitude pour les lettres; mais surtout sa douceur et son amabilité lui gagnaient l'affection de tous. L'évêque de Toulouse, saint Sylve, frappé de tant de belles qualités, le prit avec lui, l'instruisit, lui conféra les Ordres sacrés et le chargea d'annoncer à ses diocésains la parole de Dieu. Le jeune prêtre s'en acquitta avec tant de succès, qu'à la mort de Sylve, clergé et peuple choisirent Exupère pour le remplacer sur le siège de saint Saturnin, premier évêque de Toulouse. Mais il fallut faire violence à l'humilité du Saint pour lui imposer ce fardeau, qu'il trouvait trop lourd pour ses épaules.

Le nouvel évêque, ne respirant que la gloire de Dieu et l'honneur de la Très Sainte Vierge, convertit un temple, autrefois dédié à Minerve, en une église, qui est devenue Notre-Dame de la Daurade.

Saint Sylve avait jeté les fondements d'une basilique qui devait renfermer les reliques du grand apôtre du Languedoc, saint Saturnin; mais la mort l'avait empêché d'achever son œuvre. Saint Exupère réalisa les désirs de son prédécesseur et transporta solennellement, dans la nouvelle basilique, le corps du saint martyr. Il ouvrit le cercueil de bois qui le renfermait et, après l'avoir exposé à la vénération publique, le déposa à l'entrée du chœur, dans une tombe de marbre.

Plusieurs fois détruite et rebâtie, cette basilique est aujourd'hui l'église Saint-Sernin, de Toulouse.

Modèle accompli de toutes les vertus, saint Exupère se distingua surtout par son admirable charité et son amour pour les pauvres. « Non content d'employer tout ce qu'il possédait, dit de lui saint Jérôme, et de se réduire au dénuement le plus complet, pour soulager les indigents, Exupère, pendant une disette, alla jusqu'à vendre les calices et les reliquaires de ses églises. » Puis, le solitaire de Bethléem nous montre le saint évêque de Toulouse avec un visage pâle et défait par le jeûne et les privations de toutes sortes, et mourant lui-même de faim pour nourrir ses frères.

Cette conduite d'Exupère vis-à-vis du Saint-Sacrement, conduite qui peut paraître étrange, puisqu'il était réduit à se servir à la messe d'un simple verre pour calice, Dieu daigna l'approuver par un miracle éclatant. Saint Ambroise, à Milan, souffrait depuis longtemps d'une maladie grave; il envoie, sur le conseil de saint Jérôme, un messager à Toulouse avec ordre de lui rapporter de l'eau dont aurait été lavé le verre qui servait de calice à saint Exupère. Saint Ambroise n'en eut pas plutôt goûté qu'il fut guéri. Ce verre est resté avec les reliques du Saint, dans l'église de Saint-Sernin, de Toulouse, jusqu'aux profanations de la grande Révolution.

La charité de notre Saint, se trouvant comme à l'étroit dans la Gaule, se répandit jusque dans l'Egypte et la Palestine. Les vierges et les solitaires, au fond de leur désert, furent l'objet de ses libéralités.

Malgré tant de vertus, quelques mécontents se levèrent, qui forcèrent le Saint à s'éloigner de son troupeau; mais les malheurs qui fondirent sur l'Eglise de Toulouse, veuve de son pasteur, leur ouvrirent les yeux. Les rebelles se rendirent près du Saint, pour le supplier de vouloir bien leur pardonner et de retourner parmi eux.

Exupère refuse d'abord : « Je ne suis pas plus décidé à reprendre une charge que vous m'avez rendue si douloureuse, leur dit-il, que ce bâton que je tiens dans mes mains n'est prêt à fleurir. » Mais à peine cette parole était-elle prononcée, que le bâton verdit miraculeusement et paraît aux yeux de tous chargé de fleurs et de fruits. « Le ciel est pour nous ! » s'écrient les envoyés. Et ils protestent, en pleurant, qu'ils lui seront à jamais soumis.

Le Saint cède enfin, et rentre à Toulouse au milieu des transports de joie de ses enfants. Sa présence fait cesser les fléaux, et l'abondance rentre avec lui dans la ville.

L'hérétique Vigilance, qui attaquait le culte des saintes reliques et le célibat, trouva en saint Exupère et par lui, en saint Jérôme, des adversaires si ardents, qu'il fut contraint d'aller cacher sa honte en Espagne.

Après Vigilance, voici les barbares. Alains, Suèves, Vandales, menacent de ruiner Toulouse comme ils ont détruit déjà sur leur passage plusieurs villes de la Novempopulanie. Le saint évêque, dans cette extrémité, implore l'assistance de Dieu, se présente devant le chef barbare et lui intime hardiment l'ordre de lever le siège. A la vue du Saint, en qui il aperçoit quelque chose de divin, le barbare recule, saisi de respect et comme repoussé par une force invincible.

Sauvée une fois par son évêque, la ville de Toulouse est enfin prise par les Goths, qui en font la capitale de leur royaume et un foyer d'arianisme.

Nouvelles angoisses pour le pasteur. Il a, à la fois, à défendre la foi de son peuple et à lutter contre l'hérésie. Il eut du moins la consolation de voir bien de ces barbares ariens se convertir à la foi catholique. Ce fut de ce travail de conversion qu'il s'épuisa. Ses austérités, son zèle et les fatigues qu'il se donnait, pour prémunir les fidèles contre le prosélytisme des barbares, abrégèrent le cours de sa vie. Ce fut à l'œuvre que la mort le surprit, pendant qu'il visitait les populations de son diocèse, pour les affermir dans la foi. Il était à Blagnac lorsque, le 28 septembre, vers l'an 415, le Seigneur l'appela à lui.

Le corps de saint Exupère repose dans l'église de Saint-Sernin, qu'il avait lui-même achevée, à côté des reliques de saint Saturnin, qu'il y avait lui-même transportées avec amour.

SAINT WENCESLAS, MARTYR

Xe siècle. — Fête le 28 septembre.

Les saints naissent dans les palais des rois comme dans les huttes des bergers ; mais, qu'ils soient rois ou qu'ils soient bergers, Dieu a réservé à tous de cruelles épreuves, et souvent même il leur a demandé, comme à notre Saint, de donner leur sang pour le salut du monde.

Wenceslas naquit en Bohême, en 938, de Wratislas, duc de cette contrée, et de Drahomire.

Wratislas était un prince généreux, loyal et bon chrétien. Drahomire, au contraire, était encore adonnée au culte des idoles ; elle nourrissait dans son cœur une haine sans mesure contre le Christ et ses saints. Toutefois, elle savait donner le change et cacher à son époux ses sentiments véritables. Mais Ludmille, mère du duc, ne se laissa point tromper, et, à la naissance de Wenceslas, elle demanda à l'avoir près d'elle, à prendre soin de ses premières années pour le soustraire à la malheureuse influence de sa mère.

Ludmille était une sainte ; elle sut donner à son petit-fils tous les éléments nécessaires pour en faire un bon chrétien et un bon prince. Elle se chargea elle-même de l'instruire, tant qu'elle ne sut trouver un précepteur sur lequel elle pût compter pour achever l'œuvre si heureusement commencée. Mais, tandis que Wenceslas s'efforçait d'orner son intelligence de la science que lui communiquait son maître, et son cœur de toutes les vertus dont Ludmille lui donnait l'exemple, il perdit son père.

Wratislas avait ordonné, par testament, que Ludmille aurait la régence du duché pendant la minorité de Wenceslas ; mais il avait compté sans l'orgueil de Drahomire. L'ambition de son épouse en fut profondément blessée, et elle résolut de se venger, en s'emparant violemment du pouvoir. Tout lui réussit. Elle donna, dès lors, libre cours à sa haine et à sa fureur, elle persécuta cruellement l'Eglise, comme on le voit par les détails que nous ont laissés les historiens, détails anciens, mais malheureusement renouvelés de nos jours. Sous sa domination, les temples furent fermés, les prédications interdites ; à l'école, défense absolue de parler de Dieu et de tout ce qui touche à la religion : les religieux et les prêtres furent proscrits ; les magistrats chrétiens durent céder leur place à des magistrats païens, comme les maîtres chrétiens avaient dû fuir devant des maîtres athées.

On le voit, Bohémien ou autre, le diable est toujours le même.

Cependant, Ludmille priait pour son pays et demandait à Dieu, avec larmes, sa délivrance, prières et larmes qui touchèrent enfin le cœur de Dieu. Un libérateur se leva. Wenceslas, malgré son jeune âge, résolut, poussé par les conseils de Ludmille, de prendre le gouvernement de ses Etats ; il y réussit. Drahomire dut s'éloigner ; mais elle emportait dans son cœur une haine mortelle. Ludmille, informée par révélation du sort que lui réservait sa bru, se prépara au martyre, en redoublant de zèle pour le service de Dieu ; ses communions étaient très fréquentes, et c'est après la communion, pendant l'action de grâces, que des émissaires de Drahomire, l'étranglèrent dans sa chapelle, avec le voile qui couvrait sa tête.

Ainsi, continuait à se signaler par ses cruautés cette reine, retirée auprès de son second fils, Boleslas, dans la Boleslavie, province donnée pour apanage par Wenceslas à son frère, au moment de son avènement, pour éviter toute division.

Certes, ce n'était point ainsi que son fils Wenceslas se rendait célèbre : c'était par la piété et l'amour, encore plus que par la force et la crainte, qu'il voulait régner sur ses sujets. Aussi cherchait-il à s'attacher leur cœur par ses bonnes œuvres et par ses bons exemples. Il se fit le père des orphelins, le soutien et le défenseur des veuves, la providence des pauvres. Pendant la nuit (pour ne pas être reconnu, aussi bien que pour ne pas confondre ceux qui étaient l'objet de sa charité), il portait lui-même sur ses épaules du bois aux pauvres honteux. Il rachetait les captifs, visitait les prisonniers, les assistait de ses conseils, les consolait par ses exhortations et les secourait par ses aumônes. Souvent, on le vit verser des torrents de larmes sur les coupables qu'il était forcé de condamner à mort. La tempérance et la mortification furent les gardiennes de sa chasteté, qui ne se démentit pas un seul instant durant toute sa vie. Il assistait jour et nuit à l'office divin, tant était grand son esprit d'oraison ; il allait souvent nu-pieds par le froid et la neige, sans jamais se plaindre de la rigueur de l'hiver. Quelquefois cependant, le froid était si violent que son compagnon gelait, bien que vêtu des habits les plus chauds. Dieu donna à ce dernier un remède infaillible contre le froid le plus rigoureux : il n'avait qu'à marcher sur les pas de Wenceslas, et aussitôt il sentait une chaleur bienfaisante pénétrer tous ses membres. Le Saint avait un immense respect pour la hiérarchie de l'Église ; il honorait les évêques et les prêtres comme Notre-Seigneur lui-même ; il aimait chacun d'eux comme un père, et, lorsqu'il traitait quelque affaire avec eux, c'était dans une humilité et une déférence sans pareilles.

Sa grande dévotion était la dévotion à la Sainte Eucharistie. Pour témoigner son amour à Celui qui a tant aimé les hommes, qu'il n'a pas craint de se cacher pour eux sous les apparences du pain et du vin, Wenceslas semait lui-même de ses propres mains le blé et pressait le vin destinés au Saint-Sacrifice de la Messe ; il ne désirait rien tant que de servir à l'autel, de présenter au prêtre le pain et le vin, l'eau et l'encens.

Cette admirable dévotion, loin de diminuer son courage, lui donnait une intrépidité surprenante, fondée sur la parfaite confiance qu'il avait en Dieu.

Il le fit bien voir dans une guerre qu'il eut à soutenir contre Radislas, prince de Gurime, qui ravageait la Bohême. Il envoie d'abord à l'envahisseur des députés pour l'engager à se retirer ; vaines sont ses démarches : il est obligé de partir à la tête d'une puissante armée pour aller le combattre. Mais, pour épargner le sang de ses sujets, au lieu d'une bataille rangée, il propose



Martyre de saint Wenceslas.

à son ennemi de décider le différend par un combat singulier; Radislas accepte le défi et se présente au duel, armé comme un autre Goliath devant cet autre David presque désarmé. Wenceslas, en effet, n'a qu'une simple cuirasse pardessus son cilice, plus confiant en la puissance de Dieu qu'en son épée ou la force de son bras. Le signal donné, notre Saint se munit du signe de la Croix et attend.

Son adversaire fond sur lui; il va le percer d'un coup de lance, quand il voit près du duc deux anges qui le défendent. Eperdu, il se jette aux pieds de Wenceslas, et lui demande pardon.

Enfin, le moment arrivait où celui que les anges avaient, en plus d'une circonstance, accompagné sur la terre, devait les suivre lui-même au ciel. A ce front, que les esprits célestes avaient contemplé, il ne manquait plus que la couronne du martyre; elle va lui être donnée.

Le meurtre de Ludmille n'a pu assouvir la rage de Drahomire et de Boleslas : il faut encore à la mère le sang de son fils, au frère le sang fraternel; ce sang sera versé.

Invité par son frère à un festin, Wenceslas s'y rendit; il courait au martyre. En effet, à la fin du repas, comme, selon son habitude, il priait dans l'église, il reçut des coups d'épée portés par la main de Boleslas!

La vie s'échappe, avec le sang qui coule en abondance, et son âme, ainsi délivrée par le glaive des liens du corps, s'envole vers le ciel.

C'était le 28 septembre de l'an 936.

Imp.-*gérant*, E. Petithenry, 8, rue François Ier, Paris.

SAINT MICHEL ARCHANGE

PRINCE DES MILICES CÉLESTES ET PROTECTEUR DE L'ÉGLISE MILITANTE

Fête le 29 septembre.



UN CRI DE GUERRE ET UN NOM

Au premier jour du monde, Dieu, selon de graves théologiens, manifeste aux anges un grand secret de l'avenir. Il leur montre son Fils s'incarnant dans le sein d'une Vierge, caché sous les faiblesses de l'homme, expirant sur la croix, et il leur ordonne de l'adorer. Quoi, le Fils de Dieu se fera homme et non pas ange ? et il mourra sur une croix ?

Une clameur s'élève dans les cieux : Je ne servirai pas, *non serviam*. Lucifer, le flambeau du firmament, ne veut pas humilier sa gloire aux pieds de l'Homme-Dieu ; il lève l'étendard de la première révolte. « Je monterai jusqu'au trône éternel, s'écrie-t-il, et je serai semblable au Très-Haut. — *Qui est semblable à Dieu?* répond un autre cri ; c'est le second des anges qui proclame, venge la souveraine primauté de Dieu. L'armée fidèle terrasse les rebelles et Satan roule dans les abîmes avec tous les complices de son orgueil.

Le héros de Dieu prit la place de Lucifer déchu, et son cri de guerre devint son nom : nous l'appelons *Michael*, c'est-à-dire : *Qui est comme Dieu ?*

LE TOMBEAU DE MOISE — DANIEL — LE MESSIE

Comme un grand prince, au lieu de tout faire par lui-même, se sert de ministres, de généraux et de gouverneurs, ainsi Dieu aime à se servir des princes de sa cour, c'est-à-dire des anges dans le gouvernement du monde et des nations. Saint Michel fut, dans l'ancienne loi, le protecteur spécial du peuple choisi, *du peuple de Dieu*. C'est le prince des armées du ciel que les Pères reconnaissent dans l'ange qui arrête Abraham prêt à immoler Isaac. Il lutte une nuit entière avec Jacob, pour initier en lui toute sa race aux combats qu'elle devra soutenir, et c'est lui qui, sous la forme d'un guerrier aux armes étincelantes, précède les Machabées combattant pour leur loi et pour leur patrie ; l'Ecriture elle-même nous le montre comme le protecteur et le soutien des Hébreux.

Moïse, ministre de la Toute-Puissance, était presque un dieu pour le peuple qu'il avait arraché à l'Egypte et conduit aux confins de la terre promise, à travers des miracles sans nombre ; Satan épiait l'instant de sa mort, pour offrir ses restes aux adorations trop faciles d'Israël, et en faire un sujet d'idolâtrie. Mais, quand le grand prophète expira, Michel aussi était là. Un combat s'engagea. *Que Dieu t'impose sa loi*, dit l'Archange, et ce trait terrible pour celui qui ne voulait pas servir, assura sa victoire. Lucifer, défait encore une fois, le vainqueur alla confier le corps de Moïse à un tombeau dont le ciel seul a le secret.

Plus tard, Daniel, à genoux sur les bords du Tigre, demande la liberté pour son peuple captif des Mèdes et des Perses. Soudain, un ange se dresse devant lui : son visage et ses yeux brillent à la lumière du jour, comme l'éclair au milieu des ténèbres, son corps a l'éclat et la légèreté de la flamme, l'or et les pierres précieuses ceignent sa robe de lin, et sa voix est comme la voix de tout un peuple. C'était Gabriel, le messager de l'Incarnation. « Prophète, dit-il, depuis le jour où tu t'es prosterné devant le Seigneur, je lui ai offert tes prières et tes larmes, afin qu'il exauce tes désirs. Mais, pendant vingt et un jours, l'ange des Perses s'est opposé à ma demande ; seul, Michel, notre prince, a plaidé ta cause avec moi ; mais patience, il renversera les tyrans d'Israël et donnera au peuple fidèle à Dieu une paix et une gloire sans fin.

Un jour, Gabriel annoncera à Marie la naissance du Fils de Dieu ; Michel proclamera le triomphe de sa résurrection, et s'assoira sur la pierre de son sépulcre vide et à jamais glorieux.

DEUX FLEUVES DÉTOURNÉS POUR NOYER UN SEUL MOINE

Malgré les miracles qui avaient accompagné la mort du Sauveur, et la prédication des Apôtres, les Juifs incrédules offraient des sacrifices dans le temple. Un jour, cependant, ils entendirent des voix s'élever dans le sanctuaire : « Fuyons, disaient-elles, et allons protéger d'autres peuples » ; puis, le silence se rétablit, et le saint lieu sembla perdre le dernier reste de gloire et de vie qu'il avait conservé depuis le crime du Calvaire. C'étaient les anges qui abandonnaient l'autel et le peuple rejetés par Dieu et allaient porter leur secours aux Gentils.

L'Asie-Mineure était échue à saint Jean dans le partage des nations à évangéliser. Il vint à Hiéropolis où l'on adorait un serpent, il se mit en prières et le monstre expira ; mais l'Apôtre dut fuir pour échapper à la rage des prêtres de l'idole.

Chones fut plus docile à sa prédication ; aussi, après y avoir fait de nombreuses conquêtes à l'Evangile, il annonça aux fidèles que saint Michel les prenait sous sa spéciale protection, et qu'aux portes de la ville jaillirait une fontaine, où les malades, qui voudraient se munir du signe de la Croix et invoquer l'Archange, trouveraient une prompte guérison. Bientôt, en effet, la source miraculeuse apparut, et le renom de sa vertu salutaire, volant de bouche en bouche, fut connu dans toute la contrée.

Un riche Laodicéen avait une fille unique qu'un démon rendait muette. Les prodiges opérés à Chones vinrent jusqu'à lui, mais il était païen, et c'était à ses dieux, sourds et muets aussi, qu'il adressait pour son enfant des prières toujours sans succès. Une nuit, un esprit céleste lui apparut : « Conduis ta fille, dit la vision, à la fontaine des chrétiens et crois en la puissance de leur Dieu, ta foi sera récompensée. »

Tremblant de crainte et d'espérance, il arrive à la source et demande quelle divinité il doit invoquer. « C'est au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, par l'intercession de saint Michel, que nous usons de cette eau », répondent les fidèles ; et le païen, répétant ces paroles, invoque la Sainte Trinité et le secours du glorieux Archange. L'enfant recouvre aussitôt la parole, la foi illumine en même temps son âme et celle de son père ; ils demandent et reçoivent tous deux le baptême.

L'heureux père fit élever à côté de la fontaine miraculeuse un riche oratoire qui publiait la bonté toute-puissante de saint Michel et sa reconnaissance envers lui.

Un jeune ermite se constitua le gardien du nouveau sanctuaire, il y priait, il y prêchait aux pèlerins de l'Archange. Sa parole et les prodiges qui se multipliaient sans cesse convertissaient les païens. Les idolâtres obtinés résolurent d'ensevelir, sous une même ruine, la source, l'ermite et son sanctuaire.

Deux rivières, le Lycus et le Cuphus, sortaient de la montagne qui domine Chones. Séparées à leur origine, elles se réunissaient à quelques pas de l'oratoire de l'Archange et disparaissaient un instant sous le sol pour aller former plus loin un fleuve qui arrose toute la Lycie.

Une nuit, les infidèles jurent de les précipiter contre le sanctuaire, ils brisent les digues qui ralentissent leurs cours, et un torrent roule en mugissant vers la retraite de l'ermite.

Les païens se retirent pour assister à l'œuvre de destruction.

Mais le saint homme a tout vu ; il se jette à

genoux: « Seigneur, s'écrie-t-il, les fleuves ont amoncelé leurs flots, et la voix des grandes eaux arrive jusqu'à moi; votre Toute-Puissance se joue des abîmes de la mer, vous pouvez sauver le temple de votre Archange.» Il priait encore qu'une voix céleste retentit au dehors : saint Michel était descendu du ciel et venait déjouer la fureur de Satan. « Ne crains pas, dit-il à son serviteur, l'enfer ne peut rien contre nous. »

L'Archange étend sa main vers le tourbillon qui allait emporter la chapelle dans sa course. Les eaux furieuses, repoussées par un bras invincible, reculent vers les flancs de la montagne. La gorge, où se précipitaient autrefois les fleuves, ne peut suffire au passage de flots si pressés, ils s'amoncellent en murailles terribles, mais l'Archange lève de nouveau la main vers le ciel et trace le signe de la croix dans les airs. La foudre se fait entendre, la terre tremble et, au pied du rocher, qui portait le vainqueur de Lucifer, s'ouvre un gouffre où la masse des eaux s'engloutit tout entière. Saint Michel rassure de nouveau l'ermite, immobile de terreur et de respect à ses pieds, il lui ordonne d'appeler, comme autrefois, les malades à la fontaine miraculeuse pour qu'ils y trouvent la guérison du corps et le salut de l'âme; puis, reprenant son vol, il disparaît dans les cieux.

Les liturgies orientales ont conservé le souvenir de cette apparition qu'elles célèbrent encore aujourd'hui par une fête spéciale.

UNE ÉGLISE BATIE PAR LES ANGES

L'Eglise d'Orient avait goûté la salutaire protection du prince de la milice céleste, l'Eglise d'Occident devait avoir la même faveur.

Au commencement du vᵉ siècle, un riche fermier, du nom de Gargan, vivait dans la ville de Siponte en Apulie. Un jour, il s'aperçoit qu'un taureau a disparu de ses troupeaux; entouré de tous ses gens, il parcourt en tous sens la montagne où ils paissaient la veille, et, au sommet, il découvre l'animal obstinément agenouillé à l'entrée d'une grotte; ni les cris, ni l'aiguillon ne peuvent l'en arracher. Gargan, irrité, saisit un arc et lui décoche une flèche; mais un bouclier invisible protège le taureau fugitif, et le trait revient percer la main qui l'a lancé. Tous s'enfuient effrayés, et vont raconter le prodige à l'évêque qui ordonne un jeûne et des prières publiques pour supplier le ciel de manifester sa volonté. Saint Michel lui apparaît et déclare qu'il s'est consacré la grotte du mont Gargan. Du sommet de la montagne, comme d'un poste avancé, il veillait sur le siège de Pierre et lui apportait le secours de son glaive vainqueur. Les Sipontains, à la voix de leur pasteur, montent à la grotte de l'Archange, mais nul n'ose encore y pénétrer; on dresse un autel à l'entrée, et c'est là que les fidèles offrent leurs vœux.

Les Napolitains, en guerre avec l'Apulie, viennent assiéger Siponte; c'est vers saint Michel que se lèvent tous les bras, les combattants lui consacrent leurs armes. Au moment de la lutte, le mont Gargan paraît s'embraser, la foudre gronde à son sommet, les éclairs sillonnent les flancs, et les ennemis, frappés par les armées du ciel et celles de la terre, vont s'enfermer dans Naples, laissant le champ de bataille jonché de leurs morts.

Les vainqueurs reconnaissants montent aussitôt rendre grâces à celui qui leur a donné la victoire et ils reconnaissent avec des transports de joie que l'Archange a présidé à la bataille. L'Archange qui n'a point de corps, mais qui choisit la forme humaine pour apparaître aux hommes, avait laissé la trace de son pied profondément imprimée dans le rocher du sanctuaire.

L'évêque envoie demander au Pape s'il doit pénétrer dans la grotte et la consacrer comme église. La réponse lui vint du ciel. « J'ai béni moi-même ces lieux, dit l'Archange, allez sans crainte y célébrer les cérémonies saintes. »

L'évêque, rassuré par ces paroles, ose entrer avec son clergé dans le mystérieux sanctuaire. Après avoir franchi un portique, il arrive à une chambre spacieuse capable de contenir plus de cinq cents personnes. La main des anges n'avait rien changé à l'œuvre de Dieu, et la grotte, restée dans son état naturel, avait conservé sa voûte basse et tourmentée avec ses saillies et ses jets de pierre inégaux. Le Seigneur préfère une caverne ornée par la piété des fidèles à un temple de marbre et d'or où l'on ne prie pas. Au milieu se trouvait un autel recouvert d'une pourpre éclatante. L'archange lui-même l'avait sacré, il n'avait donc plus besoin des consécrations de l'évêque. Le Pontife y célébra plusieurs jours de fête, et y laissa des clercs qui perpétuèrent en ces lieux la louange de Dieu et le culte de saint Michel. A droite de l'autel, le rocher distille une liqueur précieuse qu'on appelle le baume et qui opère de nombreux miracles.

Rome voulut participer aux faveurs que l'Archange prodiguait au mont Gargan : elle lui dédia deux églises, dont l'une existe encore aujourd'hui; l'autre, placée aux portes de la ville, fut renversée par les barbares.

QU'IL FAIT BEAU VOIR

Michel, guerrier céleste et défenseur de l'Eglise, cherchait un soldat qui fût digne de porter son glaive sur la terre. Des sommets de l'Apulie, il voit tout un peuple naissant courir au combat sous les ordres de son roi; il entend le cri du prince à demi vaincu : « Dieu de Clotilde, si tu m'accordes la victoire, je te donnerai ma foi. » C'en est assez, l'Archange a trouvé son chevalier. Il vole au secours de Clovis, ses soldats reprennent courage et les Allemands fuient en désordre devant la terrible épée de nos Francs.

Quelques mois plus tard, le roi barbare demande le baptême à saint Remy : l'huile sainte va manquer, mais un ange apparaît au milieu des trois mille guerriers qui se pressent autour de la piscine, saint Michel (1) apporte du ciel l'ampoule, qui, pendant douze siècles, servira au sacre de nos rois. Clovis fut baptisé, et la France encore au berceau commença sa glorieuse mission : *Gesta Dei per Francos*.

L'Archange voulut se choisir une demeure au milieu de son armée. Il apparaît à l'évêque d'Avranches et lui ordonne d'élever un sanctuaire en son nom. Le Pontife n'ose croire à la vision; il redouble ses prières, ses aumônes et ses jeûnes, pour connaître les ordres du ciel. Deux fois encore l'Ange lui renouvelle sa demande; pour donner un signe sensible de son apparition, il lui touche le front. Le crâne, cédant comme la cire molle à ce contact céleste, conserva l'empreinte du doigt de saint Michel. C'est une ouverture oblongue que l'on peut voir encore dans le chef du saint évêque conservé à Avranches, et qui resterait inexplicable si on ne l'attribuait à un miracle (2).

Autbert ne pouvait plus hésiter. A quelque distance d'Avranches, un double monticule, que sa forme avait fait appeler *les Tombes*, s'élève au milieu

(1) Guillaume de Chasseneuz, *Catalogus gloriæ mundi*.
(2) Docteur Houssard. *Etude anatomique de la tête de saint Autbert*.

des flots. La mer l'abandonne chaque jour au moment du reflux et permet d'y aborder. C'est là que le patron de la France voulut placer son autel. Une rosée, qui laissa le sommet de la grande Tombe desséché, indiqua à l'évêque le lieu choisi par l'Archange; il y creusa une crypte semblable à celle d'Apulie et y établit des religieux chargés de se succéder sans cesse dans le chœur pour chanter, comme au ciel, la *louange perpétuelle* de Dieu. Les moines d'Italie partagèrent, avec ceux de France, les trésors du mont Gargan : une partie de la pourpre apportée par les anges, et un fragment du marbre où s'étaient posés les pieds de leur prince, furent envoyés au nouveau sanctuaire. Le passage des saintes reliques ne fut qu'un long triomphe et qu'une suite de prodiges; quand on put les saluer à Avranches, une pauvre aveugle-née cherchait à approcher de la châsse et invoquait saint Michel à haute voix. Tout à coup, ses yeux s'ouvrent à la lumière, elle n'a qu'un cri pour exprimer son ravissement : *Qu'il fait beau voir!* Le village d'Astériac où s'opéra le miracle changea son nom, et, depuis lors, s'appela *Beauvoir*.

Saint Michel prit possession de son nouveau temple, et, gardien vigilant, étendit son égide sur la France. La race des Carlovingiens arrivait au trône. Pépin et Charlemagne fondaient le patrimoine de saint Pierre; tout l'Occident acclamait le grand empereur, couronné à Rome par saint Léon, et son glaive portait le nom du Christ et la gloire de la France chez les Saxons du Nord et chez les Maures d'Espagne.

O saint Michel, qu'il fait beau voir ces premiers effets de votre amour et de votre protection sur notre patrie!

AULTRE AIDE N'AY QUE SAINT MICHEL

Mille groupes de pèlerins accouraient chaque année à la Tombe-de-la-Mer visiter la crypte de l'Archange et y puiser, avec la sainteté, ornement de ces âges, l'ardeur des saints combats. L'Eglise, en effet, avait besoin de soldats pour la soutenir, l'islamisme la menaçait, et la Terre Sainte était presque fermée aux chrétiens, qui ne pouvaient la visiter qu'aux prix des plus cruelles souffrances et bien souvent de la mort. Un pèlerin pourtant en revint. Il prêcha la croisade, et, deux ans après, un prince français, commandant à la France et à l'Europe tout entière, campait devant Jérusalem. Le 14 juillet 1099, il fait approcher ses machines de guerre des murs de la ville, l'incendie les dévore en partie, et ses soldats tombent sous les traits des musulmans, qui, déjà, insultent à sa nouvelle défaite. Mais un cavalier merveilleux apparaît sur le mont des Oliviers. Un cercle d'or couronne son front, la croix brille sur sa poitrine, et son glaive lance des éclairs. Il ramène Godefroy de Bouillon au combat et paraît avec lui sur les remparts. Les croisés l'ont reconnu: « Saint Michel combat pour nous », s'écrient-ils, et rien n'arrête plus leur audace. Jérusalem est prise et forme le royaume d'un prince français.

L'Archange, par les Francs, a délivré le Saint Sépulcre.

D'autres mécréants, plus tard, menacent la France: c'est l'Angleterre que Satan a lancée sur nous, car il savoure déjà sa prochaine apostasie, et il en voudrait souiller les fleurs de lys. Trois rois meurent sans avoir pu chasser l'ennemi : le royaume de Clovis et de saint Louis va devenir anglais. Mais la statue d'or de saint Michel brille toujours au sommet de son sanctuaire, il nous prépare un sauveur.

« Jeanne, dit-il, à une pauvre bergère de Lorraine, il y a grande pitié au royaume de France, arme-toi pour chasser l'Anglais et faire sacrer ton roi. » La timide enfant pleure et dit qu'elle ne saura jamais chevaucher ni conduire gens d'armes. « Va sans peur, répond l'Archange, je combattrai près de toi. » La Pucelle part, Orléans est délivrée, et Charles VII reçoit l'onction royale. Mais Jeanne est prise et brûlée, est-ce un signe que ses visions l'ont trompée? Non. Saint Michel fut toujours avec elle : il lui fit remporter vingt victoires, et, par le martyre, il ajouta une gloire de plus à sa couronne : depuis le Calvaire, la passion est le sceau des élus de Dieu.

Le mont Saint-Michel était regardé comme un fort important, aussi, plusieurs fois, les Anglais vinrent l'assiéger; mais des soldats bretons y pénétrèrent pour le défendre; un de leurs chefs prit cette devise : *Aultre aide n'ay que saint Michel;* et ce secours lui suffit : le sanctuaire resta toujours français. A la mort de Jeanne, l'ennemi crut que l'heureuse étoile de la France était éteinte pour jamais; il voulut de nouveau s'emparer de l'oratoire pour mettre, disait-il, saint Michel de son parti.

Le 17 juin, fête de saint Autbert, les armées anglaises entourent la forteresse; les béliers ouvrent une large brèche dans les remparts, et une immense clameur de joie s'élève jusqu'au ciel. Rien ne lui répond; les moines chantaient l'office au chœur, le duc d'Estouteville et ses soldats attendaient, cachés derrière les murailles. Les Anglais se précipitent dans la place, ils étaient vingt contre un; c'était pour laisser plus de morts dans la mêlée. En un instant, ils sont précipités hors de l'enceinte et poursuivis l'épée dans les reins. Des huit mille ennemis entrés dans la place, quelques-uns à peine purent échapper; mais, du côté d'Estouteville, il n'y eut pas un homme de tué, car, avec eux, combattait le *cavalier blanc* de l'Ecriture.

Longtemps, une reproduction de l'étendard de Jeanne d'Arc flotta aux tours du sanctuaire : il proclamait que c'était au prince des milices célestes que la France devait l'héroïne qui la sauva. Nos rois le savaient bien, ils venaient en pèlerinage au Mont. Ils instituèrent l'Ordre de Saint-Michel, et battirent monnaie à l'effigie de l'Archange. On l'y voyait revêtu de la couronne et du manteau aux fleurs de lys. Sa main gauche s'appuyait sur l'écu de la France, et sa droite écrasait la tête du dragon sous le pied de la croix. Il semblait dire : « Je suis ton chevalier, France chrétienne, c'est par moi que tu triompheras de tous tes ennemis. »

La Révolution ne veut pas entendre cet appel de salut, sa main a souillé le sanctuaire vénéré. Mais, ô Michel, la Révolution n'est pas la France, reprenez votre glaive, frappez ce dragon, et continuez, par les Francs, les œuvres de Dieu dans le monde.

E. Petithenry, Imp.-*gérant*, 8, rue François Ier, Paris.

SAINT JÉROME, DOCTEUR

Fête le 30 septembre.



La dernière Communion de saint Jérôme.
(D'après le célèbre tableau de Dominiquin, conservé à la Pinacothèque du Vatican.)

Ce fut sur les confins de la Dalmatie et de la Pannonie, que naquit, en 331, d'une famille illustre, l'un des quatre grands docteurs de l'Eglise, saint Jérôme. Ses parents l'envoyèrent de bonne heure à Rome étudier les belles lettres, sous la direction de deux maîtres célèbres, l'orateur Victorin et le grammairien Donat, et dans ces deux écoles, il se fit bientôt remarquer par la profondeur de son jugement, la vigueur de son intelligence et l'éclat de son imagination. Ces brillantes qualités n'étaient que l'indice du puissant génie qui devait un jour étonner le monde.

Les séductions de la grande ville entraînèrent un instant le jeune étudiant hors des voies de la sainteté, mais bientôt, revenant à des idées plus sérieuses, il demanda et reçut le baptême, et dès lors, il ne songea plus qu'à pleurer ses péchés.

AU DÉSERT

Dégoûté du monde et de ses frivolités, le jeune pénitent conçut le dessein de se retirer dans la solitude, et, n'emportant avec lui que sa biblio-

thèque, il s'embarqua pour Antioche. Les déserts de la Syrie étaient alors peuplés de monastères florissants, placés sous la direction de l'abbé Théodose; le jeune homme s'y rendit, et il fut reçu parmi les cénobites, dont il partagea désormais les jeûnes et les travaux. Mais l'antique ennemi ne pouvait se résoudre à laisser échapper une si belle proie. Il poursuivit le fugitif jusqu'au fond du désert, et là, lui rappelant la vie qu'il avait menée à Rome, il réveilla dans son imagination tous les fantômes qui l'avaient captivé. Mais l'athlète du Christ, loin de se laisser abattre par ces assauts incessants, redoubla d'austérités; il couchait sur la terre nue, passait les nuits et les jours à verser des larmes, refusait toute nourriture pendant des semaines entières. Ces prières et ces larmes furent enfin victorieuses, et les attaques mêmes du démon firent éclater sa sainteté.

La victoire n'était pas encore complète. Saint Jérôme avait emporté dans le désert des auteurs profanes et, au milieu de ses mortifications, il se plaisait à converser avec Cicéron et Quintilien. Mais Dieu, qui se réservait une si grande intelligence, ne permit pas au jeune solitaire de s'abreuver plus longtemps à ces sources empoisonnées, et dans une vision célèbre, il lui enjoignit de quitter pour toujours l'étude de la littérature profane. Laissons saint Jérôme raconter lui-même cet épisode de sa vie :

VISION DE SAINT JÉROME

« Vers le milieu du Carême, une fièvre brûlante, qui me dévorait jusqu'à la moelle des os, envahit mon corps épuisé. On apprêtait déjà mes funérailles; tout mon corps était glacé; la chaleur vitale s'était retirée au cœur, qui conservait seul un léger mouvement, lorsque, tout à coup, ravi en esprit, je fus traîné au tribunal du souverain Juge. La clarté qui rayonnait de toutes parts, réfléchie par les objets environnants, me terrassa. Je demeurai prosterné, sans oser lever les yeux. Interrogé sur ma condition : « Je suis chrétien, répondis-je. — Tu mens, me dit le juge. Tu es Cicéronien, non chrétien. Là où est ton trésor, là est aussi ton cœur. » Dans la frayeur que me causèrent ces paroles, je me tus. Sur un ordre du juge, je me sentis vigoureusement flagellé; mais le remords qui torturait ma conscience était plus dur que les verges elles-mêmes. Je m'écriais alors en sanglotant : « Seigneur, ayez pitié de moi! » Ma voix retentissait à chaque coup. Enfin, les assistants se prosternèrent devant le juge, le priant de faire grâce à ma jeunesse, d'accorder à mon erreur le temps de la pénitence, sauf à me châtier sans miséricorde si je revenais jamais à la littérature des Gentils. Dans l'horrible situation où je me trouvais, j'aurais fait des promesses bien autrement difficiles à tenir. Je m'écriai donc en invoquant le nom sacré de Dieu : « Seigneur, si désormais je prends un livre profane, si je le lis, je consens à être traité comme un apostat! » A peine eus-je articulé ce serment, que je fus délivré et renvoyé sur la terre. J'ouvris les yeux à travers un torrent de larmes; ceux qui veillaient près de mon lit de douleur ne savaient que penser. En cet état, j'aurais inspiré la foi aux incrédules. Or, ce ne fut là ni un songe, ni l'illusion d'un sommeil ordinaire. J'ai toujours présents à la mémoire ce juge, ce tribunal, ce châtiment! Puissé-je ne jamais retomber sous leur vengeance épouvantable! D'ailleurs, mes épaules ensanglantées témoignaient assez de la flagellation qu'elles avaient subie. A partir de ce moment, j'étudiai les divines Ecritures avec autant d'ardeur que j'en avais mis à la littérature profane. »

Saint Jérôme tint fidèlement sa promesse; il laissa de côté tous les auteurs profanes qui avaient si longtemps occupé son esprit de leurs questions futiles, et, afin de comprendre dans le texte original les Saintes Ecritures, il étudia l'hébreu avec ardeur. Un solitaire juif lui donna les premières leçons de cette langue, et, sous sa direction, saint Jérôme n'hésita pas à abandonner sa rhétorique pour épeler l'alphabet.

A ce moment, plusieurs factions rivales divisaient l'Eglise d'Antioche. Saint Jérôme, afin de se dérober à toutes querelles intestines, et dans le but de visiter les Lieux Saints et de se perfectionner dans la langue hébraïque, partit pour la Palestine, où il se mit en rapport avec les rabbins les plus illustres; puis il parcourut la Judée et visita avec le plus grand soin les lieux dont il est parlé dans l'Ecriture. Après un long séjour en ces contrées bénies, le moine infatigable se diriga vers Constantinople, dont saint Grégoire de Nazianze était alors évêque; il se proposait de poursuivre son voyage, quand le pape Damase convoqua un Concile à Rome, contre l'hérésie des apollinaristes. L'illustre solitaire s'y rendit.

L'évêque de Milan, saint Ambroise, désigné par le suffrage public pour être le secrétaire du Concile, tomba malade au dernier moment. Les Pères cherchèrent en vain un suppléant; personne n'osait assumer la responsabilité de cette grande mais terrible fonction. Les évêques anxieux étaient dans l'attente, quand le pape Damase, au milieu de l'immense assemblée, se leva et fit approcher le moine Jérôme, retiré humblement au dernier rang. Alors, le prenant par la main, il le présenta au Concile, et il fut proclamé secrétaire au milieu des acclamations unanimes. La tâche de saint Jérôme était difficile; il lui fallait non seulement soutenir la lutte contre les fauteurs de l'apollinarisme, mais encore ramener ces hérétiques à résipiscence, et leur faire abjurer l'erreur. Il n'y parvint pas sans combat; les hérétiques se défendirent avec opiniâtreté durant plusieurs séances, mais le Saint les pressa si bien par son argumentation, qu'il les contraignit à s'avouer vaincus et à signer le formulaire présenté par le Concile. Seul, le principal hérétique Apollinaire de Laodicée refusa. La vengeance divine ne se fit pas attendre, et bientôt il mourut, abandonné de tous, dans l'impénitence finale.

SAINT JÉROME, SECRÉTAIRE DU PAPE DAMASE

L'éclat avec lequel saint Jérôme avait soutenu la discussion pendant le Concile de Rome appela sur lui l'attention du Pontife, qui se l'attacha en qualité de secrétaire et d'archidiacre. Sur l'ordre du pape, le grand docteur entreprit l'œuvre capitale de sa vie, la traduction des Livres Saints, que l'Eglise devait un jour adopter sous le nom de Vulgate (1), en même temps, il écrivait la correspondance officielle du Pontife; malheureusement, cette partie de son œuvre est perdue.

Mêlé au mouvement des affaires, l'ancien solitaire n'avait rien changé à sa vie; il portait son habit de moine, et jeûnait comme au désert. Sous son impulsion, des réunions monastiques composées de vierges et de veuves se formèrent autour de plusieurs femmes illustres par la noblesse de leur origine et la sainteté de leur vie,

(1) C'est le texte dont nous nous servons, sauf quelques passages de l'ancienne version.

Paula, Marcella, Eustochium. Devant cet auditoire d'élite, il commentait les passages les plus difficiles de l'Écriture, et ses leçons étaient si bien comprises que les prêtres eux-mêmes venaient consulter ces saintes vierges, pour résoudre les questions d'exégèse les plus embarrassantes. Grâce à la salutaire influence du Saint, une véritable transformation s'opéra dans la haute société romaine, et l'on vit les dames les plus illustres quitter les attraits du siècle pour une vie cachée et retirée en Jésus-Christ.

L'œuvre de Dieu rencontre toujours des contradictions de la part des méchants, et la sainteté de saint Jérôme ne devait pas être à l'abri des attaques les plus passionnées. Les gens de plaisir, les captateurs de testaments dont il avait révélé l'infamie, formèrent contre lui une ligue terrible. A la mort du pape Damase, ces ennemis, contenus jusqu'alors, levèrent hautement la tête, et lancèrent contre le secrétaire du pape d'indignes calomnies. S'il ne se fût agi que de sa réputation personnelle, le Saint eût gardé le silence, mais on incriminait l'honneur de Paula et de sa fille Eustochium, et le grand docteur se crut obligé de traduire les calomniateurs devant le préfet de Rome. L'affaire eut un immense retentissement, et les misérables, qui n'avaient pas hésité à incriminer les vertus que tout le monde respectait, furent obligés de se donner un démenti formel en présence de toute la ville. Saint Jérôme ne profita point de son triomphe, et après avoir confondu ses ennemis, reprit le chemin de l'Orient; il se dirigea vers la solitude de Bethléem. Avant de quitter pour jamais le rivage du Tibre, il écrivit une lettre d'adieux aux communautés de vierges, dont il était le père, et qui, toutes, pleuraient son départ. Il l'adressa à l'illustre Asella.

« Je vous écris ces lignes à la hâte, disait-il, tandis que le vaisseau déploie ses voiles. J'écris entre les sanglots et les larmes, rendant grâces à Dieu de m'avoir trouvé digne de l'aversion du monde. On peut m'appeler malfaiteur, je n'ai jamais servi que la foi du Christ, et je m'en fais gloire; magicien, c'est ainsi que les juifs appelèrent notre divin Maître; séducteur, c'est le nom que reçut l'apôtre. Puissé-je ne jamais être exposé qu'aux tentations qui viennent des hommes! L'infamie d'un faux crime m'a été imputée, mais ce ne sont point les jugements des hommes qui ouvrent ou ferment la porte des cieux. Saluez Paula et Eustochium, miennes en Jésus-Christ, malgré tout l'univers. Dites-leur que nous nous trouverons un jour réunis devant le tribunal de Dieu. Enfin, souvenez-vous de moi, ô vous, modèle illustre de sainteté; que vos prières calment les flots sous l'éperon de mon navire. »

BETHLÉEM

Saint Jérôme, après avoir visité les établissements monastiques de Nitrie et de Scété, s'établit auprès de la grotte de la Nativité, à Bethléem. De nombreux disciples accoururent aussitôt autour de l'illustre cénobite, et bientôt, deux monastères, l'un d'hommes, l'autre de femmes, furent fondés. Saint Jérôme prit la direction du premier, et confia le second à Paula, qui, obligée de quitter Rome, était venue chercher un refuge près de son père spirituel. Au lieu d'occuper son temps à tresser les corbeilles, comme les solitaires de la Thébaïde, le docteur continuait à étudier l'hébreu, le chaldaïque, le syriaque et achevait sur les textes originaux la traduction de la Bible.

Afin de donner à son œuvre tous les perfectionnements nécessaires, saint Jérôme eut recours à la science des rabbins les plus distingués de Tibériade et de Lydda. A l'occasion de ces rapports avec les Juifs, ses ennemis le décrièrent à nouveau : « Le secrétaire du pape Damase, disait-on, est devenu un digne membre de la synagogue de Satan; à l'exemple des juifs, ses amis et ses maîtres, il préfère Barabbas à Jésus-Christ. » Il y avait, en effet, parmi les rabbins que consultait saint Jérôme un docteur nommé Barabbas.

Ces insinuations malveillantes n'arrêtèrent pas le concours des fidèles auprès des solitaires de Bethléem. L'immense *hospitium* élevé par le Saint était insuffisant, et saint Jérôme pouvait dire dans une de ses lettres : « La multitude romaine semble s'être donné rendez-vous à Bethléem ; si Joseph et Marie revenaient, ils auraient autant de peine à se loger que la première fois. »

Les solitaires travaillaient et mangeaient séparément, mais faisaient leur oraison en commun, et, à chacune des heures du jour, ils se réunissaient dans les grottes de la Nativité pour chanter l'Office.

Le démon, qui avait si longtemps poursuivi de ses attaques le grand champion de la vérité, ne devait point le laisser longtemps en repos dans sa solitude.

Près de Jérusalem, il y avait, à cette époque, le monastère fameux du Mont des Oliviers; il était dirigé par le moine Rufin. Cet homme avait d'abord témoigné pour Jérôme une grande admiration ; mais le succès de la colonie de Bethléem avait profondément blessé le moine ambitieux, et il ne tarda pas à vouer une haine implacable à notre Saint. Une circonstance imprévue lui permit de la faire éclater au grand jour.

SAINT JÉROME ET L'ORIGÉNISME

A cette époque, une question brûlante agitait l'Orient. Les disciples d'Origène, exagérant ses doctrines, soutenaient que l'Écriture Sainte ne devrait jamais être prise dans un sens littéral, qu'elle n'était qu'un symbole perpétuel dont l'esprit de Dieu révélait à chacun, selon ses mérites et sa science, le secret véritable. De violents contradicteurs s'étaient élevés contre cette fausse doctrine, mais, dépassant les mesures, ils étaient tombés dans l'exagération opposée, et ils prétendaient que tout, dans l'Écriture Sainte, devait être pris au pied de la lettre. Ils étaient même arrivés à soutenir que l'homme, dans son corps et dans son âme, reproduisait de telle façon la ressemblance et l'image de Dieu, que Dieu était réellement le type substantiel de l'homme. On avait donné le nom d'anthropomorphites à ces adversaires acharnés de l'origénisme.

Au moment où l'agitation était à son comble, un des anthropomorphites les plus exaltés, le moine Aterbius, passa par Jérusalem, et il accusa publiquement l'évêque Jean, les prêtres Rufin et Jérôme de suivre l'erreur opposée, l'origénisme.

L'émotion fut grande dans toute la province, et Jérôme, accusé à la fois par les anthropomorphites et les origénistes, dont il répudiait les doctrines, fut l'objet de grandes persécutions. Son évêque Jean de Jérusalem, se déclara pour ses ennemis, et il lança l'interdit contre le monastère de la Nativité.

Le Saint, injustement frappé, obéit aux censures que portait contre lui l'autorité épiscopale, et il supporta avec une inaltérable patience la persécution. Pendant de longs mois, les solitaires de Bethléem furent privés de la communion, comme

des infidèles ; on les chassait de l'église, et on refusait à leurs cendres les cimetières des chrétiens.

Cependant, tout l'univers catholique s'était ému à la nouvelle de cette persécution. L'évêque de Salamine, saint Epiphane, avait fait entendre une vigoureuse protestation, et le pape allait prononcer lui-même son jugement, quand le patriarche de Jérusalem, effrayé des proportions que prenaient les événements, porta la cause devant le patriarche d'Alexandrie, Théophile, dont on connaissait les sympathies pour l'origénisme. On attendait avec anxiété la décision du patriarche, quand, par un revirement soudain, Théophile d'Alexandrie condamna les erreurs d'Origène et se déclara en faveur de Jérôme.

Jean de Jérusalem n'osa pas résister à l'autorité du métropolitain; il leva l'interdit qu'il avait porté, et, pour prévenir de nouveaux conflits, il exigea que saint Jérôme acceptât le titre de *parochus* de Bethléem.

MORT DE SAINT JÉROME — UNE VISION DE SAINT AUGUSTIN

Du fond de sa retraite, le champion de la vérité ne se désintéressait pas de la grande cause pour laquelle il avait tant souffert. Il continua, malgré toutes les difficultés, sa traduction de la Bible, et sa version fut bientôt adoptée, sous le nom de Vulgate, par toutes les Églises d'Occident. Mais, au milieu de tous ses travaux, le docteur avait d'autres luttes à soutenir. De nouveaux hérétiques s'étaient élevés contre le dogme catholique, et le trop célèbre Pélage répandait dans tout l'univers le venin de ses erreurs.

C'était à saint Augustin qu'était réservé l'honneur de porter le dernier coup à cette hérésie; mais le solitaire de Bethléem ne pouvait demeurer indifférent dans la lutte, et il s'éleva avec toute la vigueur de son génie contre les pélagiens qui s'étaient répandus en grand nombre en Palestine.

Impuissants à répondre par des arguments solides à la dialectique puissante de saint Jérôme, les hérétiques employèrent la violence pour se débarrasser de leur contradicteur. Une nuit, ils se jetèrent, à la tête d'une troupe de paysans, sur le monastère de Bethléem. Les serviteurs de Dieu furent l'objet des plus sanglants outrages; un diacre fut tué ; on mit le feu aux édifices du couvent, et la foule des moines et des religieuses fut obligée de chercher un refuge dans une grande tour qui s'élevait près du couvent. Jean de Jérusalem ne prit aucune mesure pour réparer le désastre, et il fallut que le pape lui-même intervînt énergiquement auprès des évêques de Palestine en faveur des persécutés.

Saint Jérôme ne survécut pas longtemps à cet odieux attentat. Accablé de vieillesse, épuisé par ses austérités, il mourait dans la paix du Seigneur, le 30 septembre de l'an 420, à l'heure des complies.

Le même jour, saint Augustin, dans sa cellule, à Hippone, méditait sur la gloire qui environne les âmes des bienheureux. En présence des difficultés que soulevait cette question, il avait conçu le dessein de s'adresser au vénérable Jérôme pour lui demander ses conseils, et déjà il avait pris la plume pour écrire, quand une lumière inconnue, une odeur ineffable pénétrèrent dans sa cellule : c'était l'heure des complies.

A cette vue, frappé de stupeur et d'admiration, le saint évêque attendait, sans savoir ce que signifiait ce prodige, quand une voix céleste retentit:

« Augustin, Augustin, disait-elle, à quoi vous occupez-vous? Croyez-vous pouvoir mettre toute la mer dans un petit vase, tout l'univers dans le creux de la main, pouvoir immobiliser le firmament et l'arrêter dans sa course? Ce que l'œil d'aucun homme n'a jamais vu, le vôtre le verra-t-il? On renfermerait plutôt la mer dans un petit vase, on contiendrait plutôt l'univers dans le creux de la main, on arrêterait plutôt le ciel dans ses révolutions périodiques, que de comprendre la moindre partie des joies que possèdent éternellement les âmes des justes. Attendez encore quelque temps, mais n'essayez pas de faire l'impossible, tant que vous n'aurez pas achevé le cours de votre vie. »

Hors de lui-même, saint Augustin répondit d'une voix tremblante : « O vous, qui êtes si heureux et si grand, qui courez avec tant d'ardeur à ces joies divines, et dont les paroles sont si douces pour mon cœur, faites qu'il ne me soit pas permis de douter de ce que j'entends!

— Vous voulez savoir mon nom, répondit la voix inconnue; je suis l'âme du prêtre Jérôme, pour qui vous avez commencé une lettre. A cette heure même, à Bethléem de Juda, j'ai déposé le fardeau de la chair; je marche maintenant en compagnie de Jésus-Christ et de toute la cohorte céleste.»

Et, continuant cet entretien céleste, l'âme prédestinée dévoila à l'évêque d'Hippone quelle était la condition des âmes bienheureuses.

Imp.-*gérant*, E. Petithenry, 8, rue François Ier, Paris.

LE ROSAIRE



L'image du Rosaire de Pompéi, transportée de la cellule du P. Sadente à ce village, y opère des miracles.

S. S. le Pape LÉON XIII, *par six Encycliques publiées successivement au 1er septembre 1883, 30 août 1884, 22 septembre 1891, 7 septembre 1892, 8 septembre 1893 et 8 septembre 1894, a recommandé la dévotion du Rosaire et montré le prix qu'il y attache pour l'Eglise et le salut de la société.*

*Le Rosaire est une prière vocale qui consiste à réciter cent cinquante fois la Salutation angélique. Chacune de ces quinze dizaines d'*Ave Maria *s'ouvre par l'Oraison dominicale : elle se termine d'ordinaire par cette belle doxologie ou « parole de gloire » que la Sainte Église emprunte à la liturgie même du ciel pour rendre hommage aux trois personnes divines, et qui, depuis les temps apostoliques, sert de conclusion à bon nombre de prières sacrées, spécialement à chaque psaume de l'Office, ainsi que l'a définitivement réglé l'illustre pape saint Damase.*

Ainsi appuyée sur la prière même que le Sauveur nous a enseignée, et couronnée par un chant céleste, chacune de ces dizaines est, de plus, destinée à honorer les quinze principaux mystères évangéliques où Marie a le plus de part : d'où vient qu'ils sont justement appelés les mystères de cette Sainte Vierge, encore que, par le fond, ils soient ceux de Jésus. Enfin, ces quinze mystères sont divisés en trois séries, et chaque série contient cinq mystères, dont les premiers sont appelés joyeux, les seconds douloureux et les troisièmes glorieux.



Le règne de Jésus-Christ dans la joie, préparé dans l'Annonciation et la Visitation;
accompli dans la Nativité et l'adoration des Rois,
complété dans la Présentation et le séjour de Jésus au Temple.



Le règne de Jésus-Christ dans la douleur, préparé
dans l'agonie de Gethsémani et dans la flagellation, proclamé par le couronnement d'épines;
achevé dans le chemin de la Croix et le Crucifiement.



Le règne glorieux de Jésus-Christ préparé par la Résurrection et l'Ascension du Sauveur,
réalisé sur la terre au jour de la Pentecôte,
consommé au ciel par l'Assomption et le Couronnement de Marie.

Imp.-*gérant*, E. PETITHENRY, 8, rue François Ier, Paris.

LE SAINT ROSAIRE

1er DIMANCHE D'OCTOBRE



La Sainte Vierge donne le Rosaire à saint Dominique et à sainte Catherine de Sienne.

Le *Rosier mystique de Marie*, ou ROSAIRE, réunit les plus saintes prières à la méditation des plus hauts mystères. Il fut révélé à saint Dominique. L'Eglise l'a enrichi d'abondantes indulgences. Il est la prière populaire par excellence, surtout à l'heure des calamités.

Le Rosaire se compose de 15 dizaines d'*Ave*, précédés d'un *Pater* et suivis d'un *Gloria ;* pour gagner les indulgences, chaque dizaine doit être accompagnée d'une courte considération sur chacun des 15 mystères. Ces mystères forment trois séries : les joyeux, qui se rapportent à l'*Incarnation ;* les douloureux, qui se rapportent à la *Rédemption*, et les glorieux, qui se rapportent *à la gloire de la Sainte Vierge* et *à l'union glorieuse de l'âme avec Dieu au ciel.*







I. MYSTÈRES JOYEUX

L'Incarnation.

1° L'Annonciation. Préparation de l'Incarnation par l'intervention des anges. Fruit : *la Chasteté.*

2° La Visitation. Préparation de l'Incarnation par l'intervention des hommes. Fruit : *la Charité envers le prochain.*

3° La Naissance de N.-S. **Accomplissement du mystère.** Fruit : *la Pauvreté.*

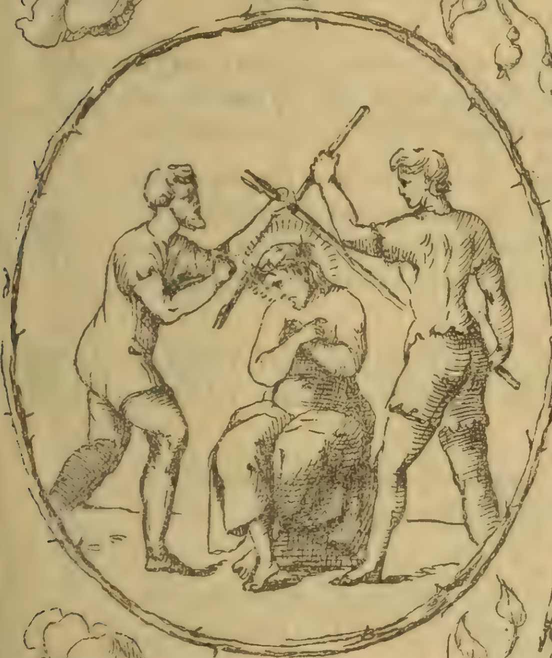
4° La Présentation de N.-S. Premier résultat de l'Incarnation dans la première révélation de Jésus-Christ. Fruit : *l'Obéissance.*

5° Jésus retrouvé au temple. **Résultat final :** la vérité est enseignée aux hommes. Fruit : *la Recherche de Jésus, vérité éternelle.*









II. MYSTÈRES DOULOUREUX

La Rédemption.

1° L'Agonie de Jésus, l'ange le fortifie. Préparation de la Rédemption par l'intervention des anges. Fruit : *la Contrition.*

2° La Flagellation. Préparation de la Rédemption par l'intervention des hommes. Fruit : *la Mortification corporelle.*

3° Jésus couronné d'épines. **Accomplissement du mystère.** Jésus est présenté au peuple pour être la victime : *Ecce Homo.* Fruit : *la Mortification de l'esprit.*

4° Jésus portant sa croix. Premier résultat de la Rédemption. Fruit : *la Patience dans les épreuves.*

5° Jésus crucifié. Résultat final. Fruit : *l'Abnégation.*











III. MYSTÈRES GLORIEUX

Union de l'homme avec Dieu.

1° La Résurrection annoncée par deux anges au Saint-Sépulcre. Préparation de la gloire par l'intervention des anges. Fruit : *la Conversion.*

2° Jésus, montant au ciel devant les hommes de Galilée, donne mission aux apôtres de prêcher et baptiser. Préparation de la gloire par l'intervention des hommes. Fruit : *le Zèle pour les âmes.*

3° La Descente du Saint-Esprit sur l'Eglise. **Accomplissement du mystère.** Fruit : *l'Esprit surnaturel.*

4° L'Assomption, gage de notre résurrection, premier résultat de l'union glorieuse. Fruit : *la Grâce d'une bonne mort.*

5° Couronnement de la Très Sainte Vierge. Résultat final : *Le ciel.* Fruit *la Dévotion à Marie.*





Le gérant : E. Petithenry. — Imprimerie P. Feron-Vrau, 3 & 5, rue Bayard, Paris, VIIIe.

LES SAINTS ANGES

Fête le 2 octobre.



L'Ange gardien. (Dessin de M. Imlé.)

Y A-T-IL DES ANGES? — CE QUE C'EST QU'UN ANGE

Y a-t-il des anges? Sans doute. Les démons, dont les œuvres ne révèlent que trop l'existence, sont des anges, bien que des anges mauvais, c'est-à-dire des anges qui, au moment de l'épreuve à laquelle ils furent soumis, après leur création, se révoltèrent contre Dieu. Mais, heureusement, il en est d'autres qui demeurèrent fidèles. Ce sont les bons anges. Ils ont apparu, nous le verrons tout à l'heure, bien des fois à l'homme, dans l'Ancien comme dans le Nouveau Testament.

La philosophie nous enseigne qu'il n'y a pas de saut dans la nature, ni de rupture dans la chaîne des êtres. Toutes les créatures, visibles à nos yeux, se superposent les unes aux autres. De degré en degré, tout vient aboutir à l'homme. L'homme est évidemment plus parfait que la créature purement matérielle, puisque, s'il est matière par son corps, par son âme il est esprit. Mais, quel abîme immense encore entre lui et Dieu ! Il convient donc qu'il y ait au-dessus de l'homme un être purement spirituel, qui comble le vide existant entre un esprit enchaîné à la matière, et l'être souverainement spirituel qui est Dieu : c'est l'*ange*, mot qui signifie *messager* ou *envoyé*, parce que les anges sont les ambassadeurs de Dieu vers nous.

Les anges sont des esprits, c'est-à-dire des créatures incorporelles douées d'intelligence et de volonté.

Ils n'ont point de corps, ils sont, par conséquent, incapables d'exercer aucun acte de la vie sensitive et végétative. Pourtant, de l'air ou de tout autre matière déjà existante, ils peuvent se former des corps et leur donner une figure ou une forme accidentelle. *Lorsque j'étais avec vous,*

disait l'ange Raphaël à Tobie, *je paraissais boire et manger, mais je faisais usage d'aliments invisibles.*

Il faut donc prendre dans un sens figuré ce que l'Ecriture Sainte nous dit de la face et des ailes des anges.

De la spiritualité de leur nature, il suit que les anges sont incorruptibles, c'est-à-dire qu'ils ne connaissent ni la maladie, ni les faiblesses de l'enfance, ni les infirmités de la vieillesse. Leur beauté, beauté merveilleuse, parce que, dans la chaîne des êtres, ils sont près de la source même de toute beauté, qui est Dieu, conserve toujours son éclat.

Et leur intelligence, qui en dira l'étendue? Pour eux, le ciel et la terre n'ont rien de caché dans l'ordre naturel, et depuis qu'ils sont confirmés en grâce, ils connaissent la plupart des vérités de l'ordre surnaturel.

De la spiritualité des anges naît encore leur agilité. Dans l'homme, le mouvement de l'âme est gêné par les organes; en un clin d'œil, l'ange peut être dans un lieu, puis dans un autre, sans que les corps opaques puissent lui faire obstacle, pas plus que les corps diaphanes n'arrêtent les rayons du soleil. Rien, quand il s'agit d'exécuter les ordres de Dieu, ne peut défier leur puissance sur le monde comme sur l'homme. L'histoire nous raconte comment ils transportèrent la maison de Marie à Nazareth en Dalmatie, et de la Dalmatie à Lorette, où elle reçoit aujourd'hui les hommages du monde catholique; et l'Ecriture nous apprend comment un ange mit à mort dans une nuit tous les premiers-nés des Egyptiens, comment un ange encore mit en pièces cent quatre-vingt-cinq mille hommes de l'armée de Sennachérib, roi d'Assyrie. Pourtant, les anges ne peuvent forcer la volonté de l'homme à se déterminer contre son gré, pas plus qu'ils ne connaissent, en vertu de leurs lumières naturelles, ses pensées secrètes. *Dieu seul a dans sa main le cœur du roi, et seul il connaît ses secrets.* Mais les anges peuvent inspirer de bonnes pensées. Demandons-le leur.

COMBIEN SONT-ILS ? — CHŒURS DES ANGES

Combien sont-ils ? Il est difficile de les compter. Job se demande avec étonnement si cela est possible. Leur nombre, en effet, dépasse notre imagination. Sainte Françoise Romaine, favorisée de révélations spéciales sur ce point, les vit sortir des mains de Dieu comme la neige qui tombe serrée sur la terre aux premiers jours de l'hiver; et quand les auteurs inspirés, comme Daniel, saint Jean, après leurs visions, veulent indiquer le nombre des anges, ils ne parlent que de millions et de centaines de millions, c'est-à-dire que leur nombre est incalculable.

Puisqu'ils sont si nombreux, il faut nécessairement qu'il y ait un ordre établi entre eux : le monde angélique n'est pas la République... Et, en effet, point là de confusion, mais une harmonie parfaite, résultant de la subordination mutuelle de ces êtres spirituels, suivant leur degré de perfection. C'est ce qu'on appelle la *hiérarchie.*

Saint Thomas en compte trois, dont chacune comprend trois chœurs ou Ordres différents, qui sont comme l'aristocratie, la bourgeoisie et le peuple dans ces bienheureuses principautés du ciel, que la jalousie ne trouble jamais, parce que les derniers sont humbles, et qu'il n'est pas d'orgueilleux parmi les premiers : les orgueilleux sont en enfer.

De là donc, les neuf chœurs des anges dans une triple hiérarchie. Saint Grégoire-le-Grand les classe ainsi : dans la première hiérarchie, les Séraphins, les Chérubins et les Trônes; les Dominations, les Principautés et les Puissances dans la seconde; enfin, dans la troisième, les Vertus, les Archanges et les Anges.

Magnifique armée que nous allons voir en mouvement.

ANGES ASSISTANTS — ANGES ADMINISTRATEURS

Relativement à leur dignité et à leurs fonctions, les Anges se divisent en anges *assistants* et en anges *administrateurs*. Les premiers, qui composent la première hiérarchie, considèrent en Dieu même la raison des choses à faire, et les manifestent aux anges inférieurs, chargés de les exécuter : ce sont les Séraphins, les Chérubins et les Trônes.

Les Séraphins ou *ardents* sont ainsi appelés, parce qu'ils sont tout brûlants d'amour pour Dieu. Demandons-leur de faire descendre en nos cœurs une étincelle de ce feu céleste qui les embrase.

Les Chérubins possèdent la plénitude de la science. Demandons-leur de nous donner la science de Dieu, sans laquelle toute autre science n'est rien.

Les Trônes, éblouissants de beauté, intiment les ordres de Dieu aux anges inférieurs. Demandons, pour ceux qui sont chargés de diriger, la sagesse dans le commandement.

Les Trônes finissent la hiérarchie des anges assistants, et les Dominations, qui indiquent et commandent ce qu'il faut faire, commencent celles des anges administrateurs. Les Principautés sont princes des nations, qu'ils conduisent à l'exécution du plan divin.

Les Puissances sont chargées d'ôter les obstacles à l'exécution des ordres de Dieu, de combattre l'influence des mauvais anges sur les peuples.

Les Vertus exercent leur empire sur la création matérielle. C'est une croyance fort ancienne et très raisonnable, que le mouvement des astres est réglé, dirigé, maintenu par ces intelligences supérieures, intermédiaires puissants entre Dieu et ses œuvres.

La terre, la mer, les eaux ont leurs anges.

Il y en a aussi qui président à la vie des plantes et des animaux.

L'erreur des anciens qui peuplaient les eaux et les forêts de divinités secondaires, de génies, de nymphes et de satyres, n'était que l'altération de cette notion traditionnelle des anges proposés aux forces de la nature, à toutes les manifestations de la vie.

Ceci, bien entendu, n'est pas article de foi, mais une pieuse croyance.

Les Archanges remplissent des missions auprès des hommes; ils veillent, sous le commandement de saint Michel, à la garde de l'Eglise en général et de chaque Eglise en particulier, de chaque ville et de chaque communauté.

Enfin, les anges du dernier chœur de la dernière hiérarchie, n'ajoutant rien à leur fonction commune d'envoyés, s'appellent tout simplement *anges*. C'est parmi eux que sont pris les anges gardiens des hommes, ces fidèles paranymphes de notre âme, comme les appelle saint Bernard, cette abeille vigilante, comme parle saint Anselme, qui s'empresse, dans son vol de la ruche, qui est le ciel, vers les âmes qui sont les fleurs; chaste

essaim, qui ne connaît point de souillure et obéit avec empressement.

L'ANGE GARDIEN

La théologie nous apprend que tous les hommes ont un ange gardien. Rien de plus naturel. L'homme, dans la vie présente, s'avance vers la patrie, mais, dans son chemin, sont cachés bien des pièges, il rencontre bien des dangers. On donne des guides à des hommes qui doivent suivre un chemin peu sûr; de même tout homme doit avoir, pendant tout le cours de son voyage, un ange pour guide et pour gardien.

Le père donne un maître à son fils pour cultiver son esprit, former son jugement, modérer ses passions, le conduire sagement, en un mot. Nous sommes les enfants de Dieu. Notre Père céleste connaît l'aveuglement de notre esprit, les faiblesses de notre volonté, la malice des démons qui nous environnent, le grand nombre de périls auxquels nous sommes exposés, et il nous donne pour tuteurs et pour guides ces esprits célestes qui sont nos frères aînés.

Les païens avaient imaginé des divinités préposées à la garde des enfants et un de leurs philosophes a dit que le maître des dieux donne à chaque homme, dès le moment de sa naissance, un génie pour l'initier aux mystères de la vie. « Pour nous, dit Tertullien, nous croyons que ce sont les bons anges. » — « Oui, à chacun de nous, ajoute Origène, est présent un bon ange, qui nous dirige, nous gouverne, nous corrige, et expose à Dieu nos prières. »

Mais à quoi s'étendent leurs soins? A toutes les circonstances de notre vie, depuis le berceau jusqu'à la tombe. Gardiens fidèles, les anges ne nous quittent jamais en cette vallée de larmes. Pendant notre sommeil même, ils sont là, veillant sur nous. « Ils entrent et sortent avec nous », dit saint Augustin.

Qu'il n'y ait donc rien en nous que de saint. « Je considère souvent mon ange gardien, disait un Père du désert, mon ange gardien qui est toujours à mes côtés, qui m'assiste dans tous mes besoins, et qui écrit, après chacune de mes actions, la manière dont je l'ai faite. Cette vue me pénètre pour lui d'un religieux respect, et fait que je suis toujours attentif à ne rien dire et à ne rien faire qui puisse lui déplaire. »

C'est qu'en effet, témoins de toutes nos actions, les anges seront, au jour du jugement, nos défenseurs ou nos accusateurs, suivant la nature de nos actes.

LEURS BIENFAITS — HISTOIRES VRAIES

Qui pourra jamais dire les bienfaits dont ils nous comblent?

Ils viennent à notre secours à l'heure du danger. Dieu a résolu de détruire Sodome. La veille du dernier jour de cette ville infâme, Loth, le juste Loth, reçoit chez lui deux anges sous la figure de deux jeunes hommes. La foule qui environne sa maison demande à grands cris ces étrangers. Loth refuse. On l'attaque avec violence, il va être écrasé par cette multitude impie; mais les anges frappent d'aveuglement ceux qui sont dehors, depuis le plus petit jusqu'au plus grand.

« Tous ceux qui sont à toi, disent les anges à Loth, fais-les sortir de cette ville, car nous allons détruire ce lieu par ordre de Jéhova. » Comme Loth différait, le lendemain, à la pointe du jour, les anges le pressaient: « Lève-toi, prends ta femme et tes deux filles si tu ne veux périr avec cette cité du crime. » Les quatre justes furent conduits par les anges hors de la ville et préservés ainsi de la mort. » (*Genese*, XIX, 13-17.)

Hérode, voyant qu'il s'était rendu agréable aux Juifs par la mort de l'apôtre saint Jacques, fit mettre saint Pierre en prison. Le prince des apôtres y était gardé par seize soldats. Cependant, l'Église était en prières pour demander la liberté du Vicaire de Jésus-Christ. Or, la nuit même du jour où il devait comparaître devant les juges, tandis que ce saint apôtre dormait chargé de chaînes, entre deux soldats, et que les autres gardaient la porte de la prison, l'ange du Seigneur apparut tout éclatant de splendeur, réveilla saint Pierre et lui dit de se lever; et aussitôt ses chaînes tombèrent de ses mains. Il suivit l'ange aux portes de la prison qui s'ouvrirent d'elles-mêmes. L'envoyé de Dieu, l'ayant conduit jusqu'au bourg le plus voisin, disparut. Alors saint Pierre, revenu comme d'un profond sommeil, s'écria : « Maintenant je suis assuré que le Seigneur a envoyé un ange pour me tirer des mains d'Hérode et me soustraire à la fureur des Juifs. » (*Actes*, XI.)

« Non, je ne subirai point de souillure, disait sainte Agnès, au préfet de Rome, Symphronius, qui la menaçait de lui arracher la couronne de sa virginité, je ne subirai point de souillure, parce que j'ai un gardien de mon corps, l'ange du Seigneur. » Et, en effet, cet ange punit de mort la sacrilège audace du fils de Symphronius, qui avait voulu réaliser ce criminel dessein.

Les anges nous protègent contre les obstacles que nous rencontrons dans le chemin du salut : ils nous défendent contre les démons. Sara avait vu successivement ses sept maris mis à mort par celui qui est homicide dès le commencement, *mais l'ange Raphaël s'empara du démon et l'enchaîna dans le désert de la Haute-Egypte.* (*Tob.* VIII, 3.)

Ils nous soutiennent dans nos tentations, nous fortifient dans nos faiblesses, nous consolent dans nos afflictions, nous animent dans nos découragements.

Voici Agar, cette pauvre servante, qu'Abraham vient de chasser: elle est dans un désert brûlant; son fils, son cher Ismaël va périr. « Je ne verrai point mourir mon enfant », s'écrie-t-elle ; et le laissant sous un arbre, elle va s'asseoir au loin pour pleurer. Or, Dieu, dit l'Ecriture, entendit la voix de l'enfant et l'Ange de Dieu appela du ciel Agar, lui disant: « Que fais-tu, Agar? Ne crains point, car Dieu a ouï la voix de l'enfant. Lève-toi, prends l'enfant et tiens-le par la main: car je le ferai devenir un grand peuple. » Et Dieu ouvrit ses yeux, et elle vit une source d'eau: elle alla et remplit le vase, et donna à boire à l'enfant.

Elie, le prophète, a pris la fuite devant la fureur d'Achab : il s'en va jusqu'à Bersabée, puis, de là, il s'avance à travers le désert d'Arabie. Après une journée de marche, découragé à la vue de la décadence de son peuple, il s'assied sous un genévrier et prie Dieu de le laisser mourir. « C'est assez, ô Eternel, dit-il, prenez mon âme, car je ne suis pas meilleur que mes pères. » Epuisé de fatigue, il s'endort, et voilà que l'ange de Jéhova le touche et lui dit: « Levez-vous et mangez. » Elie regarde, et voit auprès de sa tête un pain cuit sous la cendre et un vase d'eau. Il mange, il boit, et il s'endort de nouveau. L'ange, revenant une seconde fois, le touche encore et lui dit : « Levez-vous et mangez, car il vous reste un grand chemin à faire. » Elie se lève, mange et boit, et, ainsi fortifié, marche quarante jours et quarante nuits jusqu'à la montagne de Dieu, Horeb.

Les anges nous inspirent de saintes pensées. Ne les contristons point par nos résistances.

Ils offrent à Dieu nos prières. Voilà pourquoi Raphaël disait à Tobie : « J'ai présenté à Dieu tes supplications ». « L'ange de l'oraison, dit Tertullien, vient recueillir nos prières,» et saint Jean nous les représente montant de la main de l'ange jusqu'au trône de Dieu. Ils offrent encore nos aumônes, font valoir nos bonnes œuvres et recueillent jusqu'à nos désirs et nos pensées.

Mais qui pourrait dire avec quelle joie ils portent à Dieu les larmes du repentir et les travaux de la pénitence. C'est alors que s'élève au milieu d'eux un cri d'allégresse : « Enfin ! ce rebelle endurci a rendu les armes ! Cette tête superbe s'est humiliée !... »

Le pèlerinage est terminé; la mort arrive, elle va frapper sa victime. L'ange défend, dans ce moment terrible, celui qu'il a protégé depuis son berceau ; il l'encourage contre le désespoir, le remplit d'une crainte salutaire contre l'orgueil et la présomption, l'éclaire et le fortifie contre les difficultés de la foi et fait naître en son cœur des sentiments de componction et de pénitence.

L'âme abandonne-t-elle le corps, l'ange la suit jusqu'au tribunal de Dieu ; il se tient près d'elle pour plaider sa cause. Est-elle condamnée, son ministère est fini. Cette âme descend-elle en Purgatoire, son ange la visitera, la consolera; le jour enfin où elle sera purifiée, il la portera au ciel.

Le corps lui-même est l'objet de ses soins. Un tyran cruel fit jeter dans la mer les restes précieux de l'illustre diacre saint Vincent; mais, avertis par les anges du ciel, des mariniers vinrent le prendre et lui donnèrent la sépulture. Les anges confient aux flancs du Sinaï le corps de sainte Catherine; les anges, comme jadis pour le pape saint Clément, précipité au fond de la mer, font un mausolée dans le Tage, où l'on avait jeté le corps de sainte Irène, martyre de la chasteté.

NOS DEVOIRS

Tant de charité nous oblige, et naturellement la reconnaissance, le respect et l'obéissance s'imposent à chacun de nous.

Reconnaissance à leur charité... Quelles actions de grâces ne dut pas rendre saint Pierre à l'ange qui le délivra de la prison d'Hérode ! Notre ange nous rend les mêmes offices. « L'ange, disent les Actes, parut en présence de Pierre et se tint près de lui. » Il se tient aussi près de nous. « Une brillante lumière illumina sa prison. » Notre ange nous éclaire. Nous sommes, comme Tobie, aveuglés par la fiente d'hirondelle, c'est-à-dire par les biens de ce monde, qui nous quittent au moment de la mort comme les hirondelles en hiver.

Notre ange nous rend la vue. Il frappa Pierre au côté pour l'éveiller; il nous tire de notre torpeur spirituelle et du sommeil du péché. Il dit à Pierre : « Lève-toi ! » et, en même temps, il brise ses chaînes. Notre ange nous aide à nous relever en éloignant les obstacles qui nous retiennent dans le mal. Ouvrons donc souvent les yeux de l'esprit pour le considérer près de nous et dire comme Tobie : « Quelle récompense lui donner pour tant de bienfaits? » Il ne veut autre chose que de pieux désirs, des pensées saintes, de bonnes œuvres.

Reconnaissance, mais aussi respect. « Ne soyez pas si hardi, disait saint Bernard, de faire en présence de votre ange ce que vous ne feriez pas en ma présence. » Honorons aussi les anges gardiens de notre prochain. C'était autrefois dans le midi de la France la coutume de saluer l'ange gardien des personnes qu'on rencontrait, en leur disant : « *Bonjour, Monsieur et la compagnie!* » la personne fût-elle seule.

Saint François de Sales avait grand soin de se recommander aux anges gardiens des villes et des villages où il allait. Lorsque cet infatigable apôtre conférait avec les hérétiques, il saluait leur bon ange. Quand il prêchait, il faisait une longue pause après l'*Ave Maria,* promenant ses regards sur tous les points de l'auditoire, et, un de ses chanoines lui en ayant un jour demandé la raison: « Je salue, lui répondit-il, l'ange de chacun de mes auditeurs et le prie de préparer le cœur de ceux dont il a la garde: J'ai reçu de très grandes faveurs par cette pratique. »

Soyons, de plus, obéissant à notre ange. « Voilà que j'enverrai mon ange devant vous, disait le Seigneur sous la loi ancienne à son peuple choisi, afin qu'il vous précède et vous garde dans le chemin; qu'il vous introduise au lieu que je vous ai préparé. *Respectez-le et écoutez sa voix.* » (Ex., XXIII, 20.)

Pour encourager la dévotion à l'ange gardien, les papes ont attaché de grandes indulgences à la prière suivante : *Angele Dei, qui custos es mei, me tibi commissum pietate superna, hodie et quotidie illumina, custodi, rege, guberna.* C'est-à-dire : « Ange de Dieu, qui êtes mon gardien, la divine Providence m'a confié à votre sollicitude. Aujourd'hui et tous les jours de ma vie, éclairez-moi, protégez-moi, dirigez-moi, gouvernez-moi. Ainsi soit-il. »

On gagne ainsi les indulgences suivantes :

1° *Cent jours d'indulgence* chaque fois qu'on récitera cette prière avec un cœur contrit ;

2° *Indulgence plénière* aux conditions ordinaires (confession, communion et visite d'une église) pour ceux qui la récitent chaque jour de l'année, matin et soir ;

Indulgence plénière à l'article de la mort pour ceux qui l'auront récitée fréquemment pendant la vie. (Pie VI, 2 octobre 1795 et 20 septembre 1796.)

Pie VII, le 15 mai 1821, a confirmé toutes ces indulgences en ajoutant une *indulgence plénière* aux conditions ordinaires, *une fois par mois,* pour ceux qui réciteront la même prière une fois par jour du mois.

E. Petithenry, Imp.-*gérant*, 8, rue François Ier, Paris.

SAINT GÉRARD DE BROGNE

BÉNÉDICTIN, REFORMATEUR MONASTIQUE AU Xe SIÈCLE

Fête le 3 octobre.



Saint Pierre, accompagné de saint Paul et de saint Eugène, indique à saint Gérard l'emplacement et la dimension d'une basilique élevée sur les ruines de l'ancienne abbaye de Brogne.

PREMIÈRES ANNÉES — CHASSE — VISION

Le bienheureux abbé Gérard naquit à Staves, petit village situé sur le territoire de Namur, sous l'empereur Charles le Gros, c'est-à-dire, au commencement du xe siècle. Il était fils du comte Stance, de la famille des ducs d'Austrasie, et de Plectrude, sœur d'Etienne, évêque de Tongres. Dès son enfance, ses parents le formèrent aux rudes exercices de l'art militaire, comme il convient aux enfants des princes; malheureusement, ils négligèrent beaucoup la culture de son intelligence. Mais le noble enfant suppléa, par une ferveur et une application bien rares à son âge, aux défauts de son éducation. Il aimait à visiter les églises pour y entendre la parole de Dieu, à laquelle il s'efforçait ensuite de conformer sa conduite. Le monde n'avait pour lui aucun attrait : servir Dieu en tout et partout, tel était l'unique objet de sa jeune ambition.

Un jour, le comte de Namur, Bérenger, vint à passer par Staves. Le jeune Gérard lui fut offert pour vivre au palais et y commencer le métier des armes. Sa bravoure, sa prudence, son dévouement au comte, et par-dessus tout sa fidélité à Dieu, le firent remarquer entre tous. On admirait la sagesse profonde de cet adolescent, le charme de sa noble figure, la douceur de sa parole. Sa vigueur corporelle, son adresse, son courage furent signalés dans plusieurs expéditions guerrières. Mais la vie des camps n'altérait en rien sa grande pureté; il restait chaste, humble, assidu à la prière, et avait grand soin de fuir les mauvaises compagnies. Son unique préoccupa-

tion était d'établir le règne de Dieu parmi ses compagnons d'armes, et de faire honorer le nom du Christ en toute occasion; aussi disait-on de lui, qu'il était revêtu d'une armure invincible, c'est-à-dire, qu'il avait le casque de la foi, la cuirasse de la justice, le glaive de la parole de Dieu, et enfin le bouclier inexpugnable du droit et de l'équité.

Le comte Bérenger ne tarda pas à apprécier tant de belles qualités réunies, et il en fit son ami et son compagnon assidu; il voulut l'avoir sans cesse à ses côtés, aussi bien dans la tranquillité du palais que sur les champs de bataille. Les exercices du corps, la chasse, cette image de la guerre, étaient, on le sait, fort en honneur chez les princes francs. Bérenger partageait les prédilections de sa race; et, en un jour solennel, il partit pour la chasse dans la forêt de Marlaigne. emmenant avec lui son fidèle Gérard, qui n'était pas moins passionné que lui pour ces sortes d'exercices. Or, sur le soir, le comte rassembla ses gens pour rentrer à Namur; nais, cette fois, Gérard manquait à l'appel. Pendant que ses compagnons, tout entiers aux vanités du monde, poursuivaient avec une fougue belliqueuse les bêtes fauves de la forêt, notre jeune chasseur, guidé par la Providence qui lui réservait de plus hautes destinées, s'était arrêté près d'un oratoire en ruines, dans le coin le plus reculé du bois. C'était tout ce qui restait de l'ancienne abbaye de Brogne, bâtie autrefois en ce lieu par Pépin d'Héristal qui aimait à s'y retirer lorsqu'il venait chasser dans la forêt voisine. Il y avait deux siècles que cet oratoire avait été consacré au culte divin par saint Lambert, évêque de Liège, l'héroïque martyr de la morale chrétienne qui ne craignit pas de dire la vérité aux puissants de ce monde, et mourut victime des fureurs d'Alpaïde, femme illégitime de Pépin d'Héristal. Au jour de cette consécration, la pierre de l'autel avait laissé couler une huile miraculeuse.

La mort du comte Stance, son père, laissait Gérard seul maître de ce domaine. Le pieux héritier, voulant honorer ces lieux témoins d'un si grand miracle, avait fait venir un prêtre pour y célébrer les saints mystères, et c'était pour y assister qu'il s'était séparé de la troupe du comte de Namur. Or, dit l'hagiographe, dans la nuit qui précéda l'auguste sacrifice, comme il s'était endormi sur les pierres du sanctuaire désert, il vit se dresser devant lui trois hommes revêtus de robes éclatantes. *C'étaient saint Pierre et saint Paul*, les deux colonnes de l'Eglise, et ils était accompagnés de *l'illustre martyr saint Eugène* qui fut, dit-on, disciple de saint Denys et premier évêque de Tolède. Il serait ensuite revenu dans les Gaules et aurait souffert le martyre au village de Deuil, près de Paris. Le prince des apôtres semblait marquer avec une baguette d'or, qu'il tenait à la main, l'emplacement et la dimension d'une basilique. Puis, revenant vers Gérard : « Hâte-toi, lui dit-il, de bâtir une église en ce lieu, de la manière et de la forme que je viens de t'indiquer; car bientôt, mon cher fils Eugène doit venir y fixer sa demeure. » Le voyant n'avait même jamais entendu prononcer le nom du glorieux confesseur de la foi; mais, dit le chroniqueur, saint Pierre se chargea de lui procurer ce précieux trésor, et la vision disparut.

AMBASSADE — VOCATION

Gérard s'empressa d'accomplir les ordres qu'il avait reçus d'en haut, et, peu de temps après, il achevait les constructions d'un nouveau monastère. Brogne relevé de ses ruines, était transformé en une vaste abbaye de chanoines réguliers, et le petit oratoire était devenu une superbe basilique, en l'honneur de Marie, des saints apôtres Pierre et Paul et de saint Jean-Baptiste. Le généreux fondateur dota le monastère de toute sa fortune patrimoniale, champs, bois, pâturages avec tous leurs droits, telle qu'il la possédait en héritage.

L'église était donc bâtie; des clercs y chantaient jour et nuit l'office divin; seul le corps de saint Eugène manquait encore. Mais saint Pierre allait aussi accomplir sa promesse.

Or, il advint qu'en l'an 917, le comte Bérenger chargea son illustre ami d'une mission auprès du prince Robert, fils du comte Robert le Fort et frère du roi Eudes qui avait régné entre Charles le Gros et Charles le Simple. Le Saint, ayant laissé à Paris ceux qui l'accomgagnaient, alla seul loger à l'abbaye de Saint-Denys, résolu de passer la nuit en prières près du tombeau où repose le glorieux apôtre des Gaulois. Pendant que tout dormait dans la nature, Gérard veillait et priait avec ferveur. Puis les moines, devançant la lumière du jour, se rendirent au chœur pour y célébrer l'office divin. Notre pèlerin écoutait attentivement la louange de Dieu, et voici qu'il entend les religieux invoquer dans leurs litanies saint Eugène martyr. A ce nom, il tressaille de joie et se croit au terme de ses recherches. L'office terminé, il va trouver les moines et leur demande quel était ce Saint. « C'est, disent-ils, le premier évêque de Tolède et un disciple de notre glorieux patron saint Denys. » Gérard verse alors un torrent de larmes, et, prosterné à deux genoux, il les supplie de lui donner les reliques du saint martyr. Mais, d'une commune voix, tous refusent. « C'est Dieu lui-même, disent-ils, qui nous a envoyé Eugène pour patron. Les miracles sans nombre qu'il opère chez nous le prouvent assez. » Mais comme s'ils eussent voulu tempérer la dureté de ce refus, ils lui font entendre que s'il veut se faire moine à Saint-Denys, ils pourront peut-être lui accorder ce qu'il demande.

Gérard, un peu rassuré par cette dernière proposition, se retira néanmoins fort consterné. Diverses pensées agitaient son esprit; mais laissant bientôt échapper un profond soupir : « Que faisons-nous, s'écria-t-il, ô mon âme! Pourquoi aimons-nous encore le monde et sa vanité! pour quelle récompense? Sa gloire ne passe-t-elle pas comme l'ombre qui se dissipe, ou le torrent qui s'écoule? » Méprisant alors toutes ces choses périssables, Gérard conçut le projet de prendre rang dans l'armée du Seigneur et revêtir l'habit monastique.

GÉRARD SE FAIT MOINE — COMMENT ON DEVIENT SAVANT

Or, dit le chroniqueur, l'aurore commençait à jeter ses premiers rayons. Gérard, ayant terminé sa mission près du comte Robert, reprit en toute hâte le chemin de Namur. Bérenger le reçut avec l'affection d'un père pour son fils; mais il découvrit bientôt qu'il ne prenait plus le même goût aux inutiles et bruyants passe-temps d'autrefois. Comme il lui en demanda la raison: « Prince, répondit Gérard, vous savez avec quel dévouement je vous ai servi depuis le jour où je suis entré dans votre milice; partout j'étais à vos côtés. Maintenant donc, écoutez la parole de votre serviteur, ou plutôt de votre ami. Je vous demande la permission de servir désormais le Roi éternel dans une nouvelle milice; car mon vœu le plus ardent est de servir Dieu dans un

monastère. — Seigneur Gérard, dit le comte en versant d'abondantes larmes, le meilleur des amis! quelle dure parole vous venez de prononcer. Votre demande me blesse au cœur; et si vous aviez préféré à mon amitié un roi ou un empereur quelconque, je le prendrais à injure, et rien, fût-ce même une armée, n'aurait pu vous arracher de ce palais. Mais puisque vous souhaitez devenir soldat du Roi des anges, je ne puis m'y opposer, puisque moi-même je n'en suis que l'humble vassal. » Puis, se jetant au cou de son ami, il lui dit un dernier adieu, et Gérard quitta pour jamais le palais de son ancien maître, pour venir s'enfermer dans l'abbaye de Saint-Denys.

Dès son entrée au couvent, il déposa immétement le ceinturon militaire pour revêtir la coule bénédictine et les livrées du Roi des cieux. On lui coupa les cheveux et la barbe, qui, selon une ancienne pratique, étaient consacrés à Dieu. Plus Gérard avait été élevé dans le monde, plus il voulut s'abaisser dans le monastère, et le fait suivant le prouve assez. Comme il avait négligé la culture de son intelligence dans la carrière des armes, et comme il sentait les suites malheureuses de l'ignorance, il demanda comme suprême faveur la permission de se livrer à l'etude. Il l'obtint, mais on s'aperçut bientôt qu'il ne connaissait même pas les simples éléments. Un moine fut chargé de lui apprendre l'alphabet comme à un enfant de cinq ans. Le noble élève fit si bien que, peu de jours après, il surpassait son maître dans les sciences divines et humaines. Comme une diligente abeille, dit l'hagiographe, il parcourait sans cesse le pré spirituel des Livres sacrés et des Saints Pères, allant de fleur en fleur pour en extraire le suc qu'il distillait ensuite dans la ruche de son cœur.

Il fit des progrès non moins merveilleux dans la perfection chrétienne; et, malgré les oppositions de son humilité, ses supérieurs l'obligèrent deux ans après à recevoir les premiers Ordres (924). Mais il fallut lui accorder ensuite cinq années entières pour se préparer à celui de la prêtrise, tant était grande l'idée qu'il s'était formée de la dignité sacerdotale. Il y avait dix ans qu'il menait la vie religieuse dans l'abbaye, quand il fut promu au sacerdoce par Adhelme, évêque de Paris.

TRANSLATION DES RELIQUES DE SAINT EUGÈNE

Gérard, dont tout le désir consistait à faire la volonté de Dieu, crut alors que le moment était venu de retourner dans son pays pour y prendre soin de son église de Brogne. Mais il ne pouvait s'éloigner sans emporter avec lui les reliques de saint Eugène, et il réunit les religieux pour leur demander une seconde fois ce précieux trésor. L'homme de Dieu voulait obtenir de leur piété seule ce qu'il ne pouvait exiger à titre juridique, ni acheter au poids de l'or. Il commença donc par d'humbles prières, leur représentant avec larmes l'indigence de sa petite église de Brogne, comparée aux richesses de leur abbaye. D'ailleurs, leur terre n'en serait pas moins illustrée à jamais par le sang d'un martyr, et le patronage de saint Eugène resterait pour toujours acquis à ceux qui lui avaient donné les premiers la sépulture.

Son angélique visage, le miel de sa parole captivèrent toutes les âmes. Les moines de Saint-Denys, vaincus par la persuasion, non seulement accédèrent à sa demande, mais lui prêtèrent encore un concours empressé, et lui donnèrent un certain nombre de religieux pour l'accompagner. Gérard quitta donc l'abbaye emportant avec lui le corps du saint martyr (1), et l'autel portatif dont s'était servi saint Denys, le patron des Francs. La translation attira un concours immense; et le pieux cortège, ou plutôt cette magnifique ovation, décernée à un saint par une population qui ne l'avait jamais connu, même de nom, arriva ainsi au petit village de Couvin, à l'entrée du diocèse de Tongres. Une multitude immense, accourue de toutes les provinces de la Flandre, du Hainaut et du Brabant s'y trouvait réunie; aussi la translation de Couvin à Brogne fut-elle une véritable marche triomphale. Le précieux trésor fut déposé dans l'église que Gérard avait fait élever avec autant de zèle que de magnificence (18 août 930). C'est ainsi que saint Eugène, après avoir fécondé de son sang le sol des Francs, apportait aux habitants du Brabant son protectorat céleste.

Saint Gérard s'attacha dès lors à faire revivre dans son monastère la discipline et la ferveur des anciens jours. Voyant que les clercs qu'il y avait d'abord établis ne faisaient point leur devoir et ne voulaient aucunement changer de conduite, il les chassa et les remplaça par des religieux bénédictins qu'il avait amenés avec lui de Saint-Denys. Telle fut l'origine de la célèbre abbaye de Brogne, qui allait devenir un des foyers de la réforme monastique dans le nord de la France.

VOYAGE DE ROME — BIJOUX PERDUS ET RETROUVÉS

L'année suivante, saint Gérard voulut faire le voyage de Rome pour mettre son abbaye naissante sous la puissante protection du Saint-Siège, et pour solliciter du Pape une bulle nécessaire à l'exécution de ses plans.

Etienne VIII (929-931) siégeait alors sur le trône de saint Pierre. Le Pontife accueillit avec bonté ce fils dévoué de l'Eglise romaine. Il confirma les divers privilèges concédés à son abbaye par la munificence des précédents rois ou empereurs, et la prit sous la sauvegarde de l'immunité apostolique. Gérard, si paternellement secondé par l'autorité d'Etienne VIII, prit bientôt congé de ce Pontife, pour aller porter à son cher monastère de Brogne les privilèges pleins de consolation qu'il était venu chercher aux pieds du successeur des apôtres.

Le passage des Alpes offrait à cette époque les plus grands dangers. Le Saint prit la route de Mont-Joux, sur le sommet duquel un grand apôtre, saint Bernard de Menthon, devait, moins de trente ans plus tard, bâtir un monastère pour servir d'hospice aux voyageurs. Mais la Providence n'avait pas encore envoyé cet ange terrestre sur ces monts glacés, et notre pèlerin était exposé à plus d'un fâcheux incident. Ce fut en effet ce qui arriva. Une bête de somme, chargée de bijoux et de pierres précieuses destinés à orner la châsse de saint Eugène, roula tout à coup dans un affreux précipice. Le Saint n'en témoigna ni regret ni émotion, tant son cœur était détaché et soumis à toutes les dispositions de la Providence. « Dieu soit béni, dit-il à ses compagnons consternés, Dieu soit béni pour tous ses bienfaits! » Mais comme il avait coutume de dire que tout ce qui est rare nous est cher, il ne vou-

---

(1) L'abbaye de Saint-Denys ayant cédé plus tard (XVIe siècle), à l'église de Tolède des reliques de saint Eugène, évêque et martyr, il est à présumer que saint Gérard n'en reçut qu'une partie, ou reçut les reliques d'un autre Eugène; il y a eu plusieurs martyrs de ce nom.

lait pas que tout fût perdu, et il envoya un de ses serviteurs chercher le trésor. A juger humainement des choses, l'animal devait avoir été déchiré et mis en lambeaux par les nombreuses pointes de rochers escarpés et aigus qu'il n'aurait pas manqué de heurter dans sa chute. Il n'en fut rien cependant, et l'animal fut trouvé debout, dans le même état qu'auparavant, sans porter la moindre marque de la plus légère blessure. Le Saint en bénit Dieu, et continua sans autre incident sa route jusqu'à Brogne.

GÉRARD RÉFORMATEUR — L'ABBAYE DE SAINT-GUISLIN

Cependant, le bienheureux Gérard, qui avait fui les honneurs du siècle, se vit bientôt poursuivi dans sa solitude par les hommages populaires rendus à son éminente sainteté. Il voulut se dérober à ceux-ci comme il s'était soustrait à ceux-là. Se voyant donc obsédé par la foule des peuples qui avaient recours à lui de tous les points du Hainaut, du Brabant et de la Lorraine, il s'était construit une cellule à l'écart pour y vivre en reclus et converser avec Dieu en toute liberté. Mais la divine Providence en avait disposé autrement et allait l'arracher à sa douce retraite. Le chasseur des bêtes fauves de la forêt de Marlaigne allait devenir chasseur d'âmes.

Un jour, il vit arriver à la porte de sa cellule des envoyés de Ghislebert, duc de Lorraine: « Saint Guislin est apparu à notre maître, disent-ils, et lui a ordonné de vous confier le soin de rétablir son abbaye.

Saint Guislin, venu d'Orient, avait jadis évangélisé une partie de la Belgique, et fondé dans le Hainaut une abbaye qui porta depuis son nom. Mais les Normands en avaient chassé les moines; des paysans avaient secrètement enlevé les reliques du saint fondateur, et quelques clercs mondains occupaient seuls la partie du monastère restée debout.

Ce fut un grand sacrifice pour Gérard de quitter sa retraite, mais, comprenant la volonté de Dieu, il se mit courageusement à l'œuvre. Les clercs refusent d'embrasser une vie plus parfaite, il les remplace par une colonie bénédictine, répare les ruines du monastère, retrouve miraculeusement les reliques de saint Guislin que les ravisseurs avaient cachées dans l'église de leur paroisse, et les fait rapporter en grande pompe.

DEUX GRANDS MIRACLES
ARNOUL LE GRAND, COMTE DE FLANDRE

L'abbaye de Saint-Guislin devint dès lors célèbre dans la contrée, et, grâce à son Abbé, elle y répandit avec la foi du Christ, la bonne odeur de toutes les vertus. Aussi Gérard ne put, pas plus qu'à Brogne, trouver la solitude en ce lieu que des miracles sans nombre désignaient à la reconnaissance des multitudes.

Une femme aveugle, du village de Boussu, près de là, se fit un jour conduire au monastère : « J'y viens chercher, disait-elle, la miséricorde de Dieu et celle de son serviteur Gérard. » Après la messe, elle demanda instamment qu'on lui apportât l'eau qui avait servi à purifier les mains du serviteur de Dieu. Elle s'en frotta les yeux, qui s'ouvrirent aussitôt à la lumière.

La nouvelle de ce miracle se répandit bientôt dans les pays voisins. Or, à cette époque, c'est-à-dire vers l'an 937, Arnoul le Grand ou le Vieux, ainsi nommé à cause de son grand âge (il mourut à quatre-vingt dix ans), avait succédé depuis quelques années à son frère Adolphe dans le comté de Flandre. Ce prince possédait d'immenses richesses, dit naïvement le chroniqueur, mais il ne se possédait pas lui-même. Il était, en effet, gravement malade de la pierre, et ne pouvait se résoudre à subir une opération douloureuse et non sans danger.

Déjà on désespérait de sa vie, quand un de ses serviteurs lui fit savoir qu'un thaumaturge venait de paraître dans ses Etats. Des messagers, envoyés en toute hâte, vont supplier l'homme de Dieu de venir à la cour de Flandre. Gérard accourut : « Confiez-vous en Dieu, dit-il, et répandez d'abondantes aumônes en expiation de vos péchés, car les maladies sont souvent le châtiment des crimes des hommes. »

Notre Saint ne se trompait pas. Arnoul retenait en son pouvoir plusieurs abbayes que son père, Baudouin le Chauve, avaient injustement extorquées. Et ce qui est peut-être plus épouvantable encore, il venait, l'année précédente, 943, de faire assassiner traîtreusement Guillaume Longue-Epée, duc de Normandie, dans la petite presqu'île de Picquigny, sur la Somme. Après trois jours de jeûnes et de prières, le serviteur de Dieu célébra la solennité de la messe, et fit communier le prince au sacrement du Corps de Jésus-Christ. A l'instant, il fut complètement guéri.

DERNIER VOYAGE — PUITS MIRACULEUX

Cependant, notre Bienheureux avançait en âge, et il fut divinement averti du jour où il quitterait la terre. Mais, jusqu'à la fin, il voulait s'acquitter avec le plus grand zèle des obligations nombreuses de ses importantes fonctions, et, avant de mourir, il fit une dernière visite à tous les monastères qui étaient sous sa direction, laissant à la tête de chacun d'eux un de ses plus fervents disciples pour y continuer son œuvre.

Or, dit l'hagiographe, pendant qu'il se dirigeait vers Marchiennes, sur les bords de la Sambre, la nuit le surprit dans la forêt qui précédait cette abbaye. Alors le Saint s'enfonça avec ses compagnons dans la profondeur du bois, pour y chercher un asile sous la voûte de quelque grand arbre. La journée ayant été longue et pénible, on prépara un modeste repas. L'homme de Dieu, assis au pied d'un chêne séculaire, bénissait chacun des mets, mais ne touchait à aucun. Comme ses disciples s'en étonnaient. « O mes bien-aimés, leur dit-il, vous n'avez pas de poisson, et c'est ma seule nourriture. » A peine avait-il prononcé ces paroles, qu'un corbeau laissa tomber du haut de l'arbre un beau poisson sur les genoux du Saint. Celui-ci ne put rejeter ce don de la Providence, mais il n'en mangea que la moitié, et rendit le reste à l'oiseau pour nourrir sa couvée.

Le Saint entra ensuite à Marchiennes. Les religieux de cette abbaye, voyant son grand âge, le supplièrent de rester chez eux pour y terminer ses jours. « O mes enfants, leur répondit le Saint, il est une autre terre que j'ai choisie pour le lieu de mon repos. » Cette terre de prédilection était son cher monastère de Brogne, où il revint en effet quelque temps après pour s'étendre sur le lit où il devait mourir.

Enfin, le lundi 3 octobre de l'an 959, les anges emportèrent son âme bienheureuse en leur paradis. Au même moment, une source jaillit miraculeusement à côté du monastère, et devint le centre de merveilles sans nombre. « C'est ainsi, dit l'abbé Darras, que Dieu faisait éclore ces saintes fleurs de la solitude sur les champs désolés du xe siècle. Si orageuse que puisse être une époque, il ne faut pas désespérer de son avenir quand elle produit des saints. »

Imp.-*gérant*, E. PETITHENRY, 8, rue François Ier, Paris.

SAINT FRANÇOIS D'ASSISE

Fête le 4 octobre.

I — SA JEUNESSE

Elevé dans la vanité, lancé dans des affaires de négoce, porté naturellement vers les jouissances de la terre, François sut résister à leur entraînement. Bon et généreux, une fois seulement il refusa l'aumône à un pauvre, s'en repentit aussitôt, le combla de bienfaits, et promit à Dieu de donner toujours à ceux qui s'adresseraient à lui en son nom.



Il hésitait toutefois encore entre Jésus-Christ et le monde, quand Dieu lui fit la grâce de l'éprouver par de longues souffrances. Son âme s'y purifia comme l'or dans la fournaise et, peu après, rencontrant un soldat pauvre et mal habillé, il se dépouilla de ses vêtements pour l'en revêtir.

La nuit suivante, il vit un riche palais orné de faisceaux d'armes couronnés par la croix, et une voix du ciel lui dit que ces magnificences seraient pour lui et pour sa milice. Mais, peu versé encore dans les choses spirituelles, François crut qu'il s'agissait d'une milice terrestre et il résolut de se consacrer au métier des armes.

Dieu lui parla de nouveau : « François, qui peut le plus pour toi, le maître ou le serviteur, le riche ou le pauvre ?

François répondit :

— Le maître et le riche peuvent faire davantage ?

— Pourquoi donc laisses-tu le maître pour l'esclave, et Dieu si riche pour l'homme si pauvre?

Et François de s'écrier :

— Que voulez-vous que je fasse, Seigneur ?

— La vision qui t'a frappé a un sens tout spirituel, répondit la voix, ce n'est pas une pensée humaine qui la réalisera, mais une pensée divine. »

François abandonna ses projets, et voulant attirer sur lui les bénédictions de Dieu, il suivit avec fidélité, dans les moindres détails de sa vie, les inspirations de la grâce, renonça au négoce et appliqua son cœur à l'oraison.

Un jour, il chevauchait à travers la plaine quand se présente à lui un lépreux dont la vue seule lui fait horreur, mais, fidèle aux pensées de perfection dont son âme est pleine, il saute à bas de son cheval et court embrasser le lépreux qui disparaît aussitôt. François, pensant que Jésus-Christ lui-même lui était apparu, rendit grâces à Dieu.

Un autre jour, il priait avec larmes, demandant la connaissance et l'accomplissement de la volonté divine en lui, quand Jésus-Christ lui apparut attaché à la croix et, au même instant, la mémoire de la Passion s'imprima si fortement dans son cœur que désormais, il ne pouvait y penser sans verser des larmes. Il comprit cette parole de l'Evangile : *Si tu veux venir après moi, fais abnégation de toi-même, porte ta croix et suis-moi.* Pénétré en même temps du véritable esprit de pauvreté et d'humilité, et se souvenant de Jésus-Christ réputé méprisable et prenant pour l'amour de nous les apparences d'un lépreux, il se condamna lui-même au mépris et à l'humiliation, et se consacra au service des lépreux. Il les visitait, leur distribuait d'abondantes aumônes, les embrassait avec une touchante affection.

Il se dépouillait de tout, et venait principalement au secours des pauvres prêtres, surtout quand il s'agissait des ornements sacrés.

II — SA CONVERSION — GUÉRISON D'UN HABITANT DE SPOLÈTE

François priait seul dans la pauvre église de Saint-Damien, quand il entendit une voix lui répétant par trois fois : *François, va et répare ma maison.* L'obéissant disciple partit aussitôt pour Foligno, y vendit plusieurs pièces d'étoffe et son cheval, et revint plein de joie demander humblement au pauvre prêtre qui gardait l'église la permission de la réparer et de demeurer avec lui. Le prêtre lui permit de rester, mais refusa l'argent, et François, n'en faisant pas plus de cas que d'une vile poussière, le jeta par la fenêtre.

Or, il advint que Pierre Bernardon, son père, apprenant qu'il demeurait avec le pauvre prêtre, accourut furieux. François, encore novice dans les combats du Christ, se cacha dans une cavité secrète. Pendant plusieurs jours, il ne cessa de prier, et enfin, honteux de sa pusillanimité, il sortit de sa retraite et prit hardiment le chemin d'Assise où ses concitoyens, voyant ses traits altérés et ses idées nouvelles, le crurent fou, le bafouèrent et lui jetèrent de la boue et des pierres. Le serviteur de Dieu traversa les rues comme s'il n'entendait et ne voyait rien, mais son père, hors de lui, l'accabla de reproches et de coups et l'enchaîna. Pendant son absence, sa mère l'ayant délivré, Pierre courut à sa recherche ; mais cette fois, François fortifié par la grâce, se présenta de lui-même, et dit d'une voix ferme qu'il comptait pour rien les chaînes et les coups, et qu'il était prêt à

tout souffrir pour l'amour de Jésus-Christ. Son père le conduisit auprès de l'évêque où il lui ordonna de renoncer à l'héritage paternel. Loin de contester, François se dépouilla de tout, même de ses vêtements qui cachaient un cilice, et dit à Pierre : « Jusqu'à ce jour je vous ai appelé mon père, maintenant je puis dire en toute vérité: Notre Père qui êtes au ciel, en qui j'ai placé mon trésor, mon espérance et ma confiance. »

A ces mots, l'évêque embrassa François avec larmes et, le couvrant de son propre manteau, lui fit apporter les vêtements d'un pauvre ouvrier. Le Saint reçut le présent avec autant de reconnaissance que de joie, le marqua du signe de la croix, et ainsi revêtu des livrées de la pauvreté, quitta sa ville natale pour aller chercher la solitude.

Il traversait une forêt tout en chantant les louanges de Dieu, quand des voleurs se précipitent sur lui et lui demandent qui il est : « Je suis le héraut du grand roi, répondit-il. »

Ils le frappèrent et le jetèrent dans un trou rempli de neige : « Va, pauvre héraut du roi, » dirent-ils. François se releva plein de joie, et continua sa route en chantant, puis il demanda l'aumône à la porte d'un monastère où on la lui donna comme à un inconnu.

Vers le même temps, un habitant du comté de Spolète, affligé d'un chancre au visage et déclaré incurable par tous les médecins, mit sa confiance en Dieu et en la sainteté de son serviteur. Il voulut baiser les pieds de François; mais celui-ci le pressa dans ses bras et déposa un baiser fraternel sur cette horrible plaie. Aussitôt elle disparut.

III — RÉPARATION DES TROIS ÉGLISES — FRANÇOIS SE FIXE A SAINTE-MARIE DES ANGES — L'ÉVANGILE LUI SERT DE RÈGLE.

François cependant n'avait pas oublié l'ordre céleste de réparer l'église de Saint-Damien et, en vrai pauvre du Christ, non seulement il se mit à mendier sans honte auprès de ceux qui l'avaient connu dans l'abondance, mais encore il portait lui-même sur son corps, affaibli par les jeûnes, de lourdes charges de pierres.

Il fit de même pour l'église de Saint-Pierre et pour celle de la Portioncule, originairement appelée Sainte-Marie des Anges

Car, dit saint Bonaventure, « par ordre de la divine Providence qui le dirigeait en toutes choses, François a érigé trois églises matérielles avant de commencer l'établissement de son Ordre, s'élevant ainsi par degrés, des choses sensibles aux choses spirituelles, des petites aux grandes; car de même que trois églises sont réparées sous sa direction, de même l'église de Jésus-Christ devait par ses soins obtenir une triple réforme. »

François, souvent visité par les esprits célestes, passait ses jours et ses nuits dans le sanctuaire de Sainte-Marie des Anges, quand, assistant à la messe des saints apôtres, il fut frappé des paroles de l'Évangile: *Ne possédez ni or, ni argent, ni monnaie dans vos ceintures, ni sac sur la route, ni deux tuniques, ni souliers, ni bâtons.*

« Voilà ce que je veux! » s'écria-t-il, et, jetant au loin ses souliers, sa besace et le peu d'argent qu'il possédait, il ceignit ses reins d'une corde et partit prêcher l'Evangile.

Ses paroles et encore plus ses exemples lui attirèrent des disciples. Le vénérable Bernard fut le premier et, comme il demandait à François des règles pour la pratique des vertus évangéliques: « C'est Dieu qu'il faut consulter, répondit François. »

Ils prièrent longuement, puis, ouvrant trois fois, en l'honneur de la Sainte-Trinité, le livres des Evangiles, ils lurent d'abord ces paroles: *Si vous voulez être parfait, allez, vendez tout ce que vous avez et donnez-le aux pauvres;* puis: *Vous ne porterez rien dans le chemin,* et enfin: *Que celui qui veut venir après moi se renonce lui-même, qu'il porte sa croix et me suive.*

« C'est là, ajouta le Saint, notre vie et notre règle. »

IV — FRANÇOIS OBTIENT L'APPROBATION DU SAINT SIÈGE — VERTUS DES PREMIERS FRÈRES — FRANÇOIS ABSENT LEUR APPARAIT SOUS LA FORME D'UN GLOBE LUMINEUX

Le nombre de ses disciples s'étant accru, François voulut que leur règle eût la sanction du Siège apostolique. Innocent III, l'ayant vu en songe soutenir la basilique du Latran, figure de l'Eglise catholique, accueillit favorablement sa demande et donna aux Frères Mineurs, ainsi qu'ils s'appelaient eux-mêmes, la mission de prêcher la pénitence.

Revenus à Assise, François et ses compagnons s'établirent dans une pauvre maison abandonnée où ils vivaient de travail et de privation « s'appliquant plus à se nourrir du pain des larmes que de celui qui sustente les corps. »

Une nuit, l'homme de Dieu était absent. Il s'était retiré dans une chaumière pour y faire son oraison. Vers minuit, tandis que parmi les Frères les uns reposaient, les autres persévéraient dans la prière, un char de feu entra dans la maison et en fit trois fois le tour. Sur ce char resplendissait un globe lumineux ayant l'aspect du soleil. Ceux qui veillaient furent émerveillés, ceux qui dormaient se réveillèrent épouvantés. Tous éprouvèrent que la lumière avait pénétré au fond de leurs cœurs, car ils purent lire dans les consciences les uns des autres et ils comprirent que, sous cette forme lumineuse, ils avaient vu leur bienheureux Père et qu'ils pouvaient sans crainte marcher à sa suite.

V — LE TIERS-ORDRE — LES CLARISSES — RÉUNION EN CHAPITRE GÉNÉRAL DE CINQ MILLE FRÈRES MINEURS

De Sainte-Marie des Anges, François et ses compagnons prêchaient au loin l'Evangile. Les foules s'attachaient à leurs pas et, émus de leurs exhortations, beaucoup de laïques, même mariés, s'engagèrent à mener une vie sainte. Sous le nom de Frères de la Pénitence, ils furent les premiers du Tiers-Ordre de Saint-François qui a fait germer tant de vertus dans l'Eglise.

Désireuses d'une perfection plus haute encore, de jeunes vierges, et à leur tête l'illustre sainte Claire, embrassèrent la pauvreté et la règle de saint François dans toute leur rigidité; tant il est vrai qu'il suffit d'un vrai saint selon le cœur de Dieu pour peupler le monde de saints.

Les Frères Mineurs étaient déjà au nombre de cinq mille, quand François les réunit en chapitre général dans la plaine d'Assise. Toutes les choses nécessaires manquaient en ce lieu, mais la Providence y pourvut, parce qu'elle pourvoit toujours au besoin de ceux qui se confient en elle : la nourriture fut constamment abondante et les santés excellentes.

VI — MORTIFICATIONS DE FRANÇOIS

Attentif à cette parole de l'Apôtre : *Que ceux qui sont à Jésus-Christ crucifient leur chair afin de porter dans leurs corps l'amour de la croix,* François s'accordait à peine le nécessaire. Rarement il mangeait des aliments cuits, et alors il les assaisonnait de cendres ou les noyait dans l'eau pour les rendre

insipides. La terre nue lui servait de lit et il n'était couvert que d'une légère tunique.

Une nuit qu'il vaquait à l'oraison, le démon s'approcha et l'appela par trois fois : « Il n'y a pas dans le monde de pécheur, qui, s'il se convertit, ne trouve son pardon, lui dit-il, mais quiconque se sera livré à des pénitences excessives ne sera jamais pardonné. »

Une révélation vint bientôt faire connaître à l'homme de Dieu les tromperies du démon dont les intentions perverses se traduisirent aussitôt par une violente tentation. Aussitôt François déposa ses vêtements et se fustigea sévèrement.

« Allons, frère âne, dit-il à son corps; tu dois subir cette destinée, ce traitement te convient. La tunique c'est l'habit de religion, elle porte le signe de la sainteté. Il ne convient pas qu'un être possédé par la passion s'en empare, ce serait un vol. »

Puis, animé d'un saint zèle, il sortit et s'étendit sur la neige.

Cette fois le tentateur fut si bien vaincu qu'il ne reparut plus.

VII — HUMILITÉ DE FRANÇOIS

François se regardait comme le dernier des pécheurs, parce que, disait-il, si un brigand avait reçu les mêmes grâces que moi, il en aurait mieux profité; aussi ne pouvait-il souffrir le respect et la vénération dont il était l'objet.

Un jour, accablé par la maladie, il modéra un peu son abstinence. Ses forces revinrent et avec elles son ardeur à s'humilier. « Il n'est pas juste, s'écria-t-il, que le peuple me croie pénitent quand, en secret, je me nourris confortablement. » Et appelant le peuple d'Assise, il entre à l'église, la corde au cou, se fait traîner jusqu'à la pierre où on avait coutume de placer les malfaiteurs, y monte et malgré un froid rigoureux et sa fièvre quarte, il déclare qu'on avait tort de le regarder comme un homme spirituel, qu'il était un homme charnel, un gourmand digne de mépris.

VIII — PAUVRETÉ DE FRANÇOIS

François rappelait souvent à ses disciples les paroles de l'Evangile : « *Les renards ont des tanières et les oiseaux du ciel des nids, mais le Fils de l'homme n'a point où reposer sa tête.* Il ajoutait que l'imitation de la pauvreté de Jésus-Christ était le fondement de l'Ordre des Frères Mineurs, et que la ruine de cette vertu se ait la ruine de son institution.

Un jour, il traversait la Pouille, quand il trouva sur le chemin une énorme bourse gonflée comme si elle eût été pleine d'argent. Son compagnon l'engage à la ramasser et à en donner le contenu aux pauvres. Lui s'y refuse, disant qu'il ne veut pas prendre le bien d'autrui. Néanmoins, vaincu par les instances du frère, il se met en prières et lui ordonne de ramasser la bourse. Le frère tremble involontairement, il obéit toutefois, et aussitôt un serpent monstrueux s'échappe de la bourse. « L'argent mon frère, dit François, n'est pour les serviteurs de Dieu que le démon qui est un dangereux reptile. »

Dans une de leurs courses apostoliques, les compagnons de François ayant faim s'enquirent de ce qu'ils pourraient trouver et ne trouvèrent rien. « Vous n'avez rien trouvé, dit le Saint, parce que vous avez eu plus de confiance dans vos mouches que dans le Seigneur. » Or, il appelait mouches les pièces de monnaie. « Retournez sur vos pas et demandez l'aumône avec humilité, offrant pour prix l'amour de Dieu. » Et, en effet, les habitants pauvres, mais touchés de la grâce, donnèrent tout ce dont ils purent disposer.

IX — PUISSANCE DE FRANÇOIS SUR LES ANIMAUX

François appelait les animaux du nom de frère et de sœur et aimait d'une affection plus tendre ceux qui, comme les agneaux, symbolisent la sainte mansuétude du Sauveur. Les bêtes lui rendaient son affection : un jour, il salua un grand troupeau de moutons. Ceux-ci accoururent en levant la tête et lui firent une telle fête que les bergers et les Frères en étaient dans l'admiration.

Une autre fois on lui offrit une brebis qu'il reçut avec plaisir, à cause de l'innocence et de la simplicité de cet animal. Il l'avertissait d'être attachée aux louanges de Dieu et de n'offenser en rien les Frères. La brebis obéissait. Quand les Frères étaient au chœur, elle entrait d'elle-même à l'église, fléchissait les genoux et lorsqu'on élevait l'hostie elle s'inclinait comme si elle eût voulu inviter les fidèles au respect envers le Saint-Sacrement.

De même les poissons, les lapins et d'autres animaux, loin de s'effrayer, accouraient au-devant du Saint et jouaient en sa présence.

François traversait un jour les marais de Venise au milieu du gazouillement d'une multitude d'oiseaux. « Nos frères les oiseaux louent le Créateur, dit-il à son compagnon, allons au milieu d'eux et nous aussi louons Dieu et chantons nos heures canoniques. » Mais comme à cause de leur gazouillement, les religieux ne pouvaient s'entendre : « Mes frères les oiseaux, dit François, cessez vos chants jusqu'à ce que nous ayons acquitté la dette de reconnaissance que nous devons à Dieu. » Les oiseaux se turent et ne reprirent leurs chants que quand les religieux eurent cessé le leur.

X — FRANÇOIS, ATTIRÉ PAR L'ESPOIR DU MARTYRE, VA EN SYRIE ET N'Y TROUVANT QUE DES DÉLICES, REPART AUSSITOT

Dévoré depuis longtemps de la soif du martyre, François partit pour la Syrie avec le frère Illuminé, comme lui grand serviteur de Dieu. Ils furent pris par les Sarrasins qui les traitèrent ignominieusement, les frappèrent à coups de fouet et, les fers aux pieds, les conduisirent au Soudan de Babylone (Caire). Le Saint prêcha au prince les mystères de la Sainte Trinité et de l'Incarnation, et offrit d'entrer dans un feu allumé pour prouver la vérité de sa foi, pourvu que les prêtres de Mahomet consentissent à faire de même. Ils s'y refusèrent, mais le Soudan, tout en ne voulant pas se convertir, admira la foi et la constance des missionnaires. Il voulut les combler de richesses et d'honneurs, mais les serviteurs de Dieu trouvant ainsi les délices à la place du martyre se hatèrent de partir.

XI — LES SACRÉS STIGMATES

Deux ans avant sa mort, François s'était retiré sur une montagne élevée appelée le mont Alverne pour y jeûner et y prier pendant quarante jours en l'honneur de saint Michel. La contemplation des choses célestes répandit dans son âme des consolations extraordinaires et comme un serviteur fidèle et prudent, il recherchait le bon plaisir de Dieu pour s'y conformer aussitôt. Le Seigneur lui ayant révélé intérieurement qu'en ouvrant les Evangiles il y apprendrait ce que Dieu aurait de plus agréable, il prit sur l'autel le livre sacré, et le fit ouvrir par son compagnon trois fois, en l'honneur de la Sainte Trinité. Chaque fois, ils tombèrent sur l'endroit où il est question de la passion du Sauveur et François comprit qu'il devait ressembler à Jésus-Christ dans les douleurs de sa passion. Quoique l'austérité et les souffrances de sa vie eussent déjà été excessives,

il ne s'en troubla point, et s'anima avec plus de force à souffrir le martyre qui lui était demandé. Et un matin, comme il priait, il vit un séraphin descendu du ciel. Il avait six ailes étincelantes comme des flammes, et d'un vol rapide il arriva auprès de François. Celui-ci vit alors un homme crucifié. Deux ailes s'élevaient au-dessus de sa tête, deux autres lui servaient pour voler et les deux dernières lui couvraient tout le corps.

Nous laissons la parole à saint Bonaventure.

« François s'étonna et une joie mêlée d'amertume se répandit dans son cœur. Il était heureux de voir, dans cette gracieuse vision, Jésus-Christ le regarder sous la figure d'un séraphin, mais son crucifiement transperçait son âme de douleur et de compassion...

» Le Seigneur lui révéla que la divine Providence avait fait luire à ses yeux une pareille vision pour qu'il apprît que ce n'était pas par le martyre de la chair, mais bien par le feu de l'amour qu'il devait se rendre entièrement semblable à Jésus-Christ crucifié. La vision disparut laissant François animé du plus tendre amour de Dieu et, sur ses pieds et sur ses mains, apparurent les sacrés stigmates. Ses membres semblaient percés au milieu par des clous dont la tête se voyait dans l'intérieur des mains et dans la partie supérieure des pieds, la pointe ressortant de l'autre côté. La tête des clous était ronde et noire, leur pointe longue et tordue comme si on eût frappé dessus. En outre, François avait au côté droit une cicatrice rouge, marquant la place d'une plaie formée par un coup de lance, et il en sortait souvent un sang béni qui mouillait sa tunique. »

Les quarante jours qu'il avait résolu de passer sur la montagne étant écoulés, François redescendit, portant avec lui l'image de Jésus-Christ gravée non pas sur la pierre par la main humaine d'un ouvrier, mais sur sa propre chair par la main du Dieu vivant. Et parce qu'il est bon de cacher les secrets du roi, le Saint, dépositaire du secret royal, le cachait le plus possible aux yeux du vulgaire, mais il plut à Dieu d'opérer publiquement des prodiges par les stigmates sacrés, afin que leur force merveilleuse apparût plus manifestement.

Par un grand froid d'hiver, François, à cause de son extrême faiblesse, voyageait sur un âne, et la neige l'ayant empêché de continuer, il dut s'abriter dans le creux d'une roche élevée. Pendant la nuit, il entendit son conducteur pousser des cris plaintifs causés par la rigueur du froid. François étendit la main et, ô merveille! à peine touché par cette main devenue sacrée, le froid s'éloigne de cet homme, la chaleur le gagne au dedans et au dehors, et il dort sur les pierres et dans la neige d'un meilleur sommeil que dans son lit.

XII — ZÈLE DE FRANÇOIS POUR LE SALUT DES AMES SA PATIENCE

Désormais, attaché à la croix de Jésus-Christ selon la chair et selon l'esprit, François ne brûlait pas seulement pour Dieu d'un amour de séraphin, mais avec Jésus-Christ il avait une soif immense du salut des âmes. Ne pouvant plus marcher à cause des plaies de ses pieds, il se faisait traîner à travers les villes et les campagnes pour exciter les autres à porter la croix de Jésus-Christ. « Commençons à servir le Seigneur notre Dieu, disait-il à ses disciples, car tout ce que nous avons fait jusqu'à présent n'est rien. » Pour satisfaire sa soif de souffrances, Dieu permit qu'il fût attaqué de maladies graves et si multipliées qu'il ne lui restait presqu'aucune partie du corps où il ne ressentît une violente douleur. Et ses peines, il ne les appelait pas des peines: « c'étaient des sœurs, » disait-il.

Un jour, un frère lui conseilla naïvement de demander à Dieu de le traiter avec moins de rigueur: « Si je ne connaissais votre simplicité et la pureté de vos intentions, lui répondit le Saint, j'aurais désormais votre société en horreur. Quoi! vous avez osé juger blâmables les justices de Dieu à mon égard! »

Puis, se laissant tomber à terre (car il était épuisé par la maladie), il la baisa humblement en disant: « Je vous rends grâce, Seigneur mon Dieu, de toutes les douleurs que j'endure, et je vous conjure de m'en envoyer cent fois plus, si tel est votre bon plaisir. »

XIII — MORT DE FRANÇOIS

Il y avait vingt ans que François s'était converti. Depuis deux ans il avait été marqué des stigmates sacrés. Il était arrivé à la perfection sous l'action répétée des tribulations. Connaissant d'avance l'époque de sa mort, il en prévint les frères et se fit porter à Sainte-Marie de la Portioncule, pour rendre à Dieu la vie, là où il avait reçu la grâce. Il s'étendit sur la terre nue, et levant les yeux au ciel:

« Pour moi, dit-il, j'ai accompli ma tâche; que Jésus-Christ vous apprenne ce que vous avez à faire. »

Il leur recommanda la fidélité à la sainte Eglise romaine, la patience et la pauvreté; puis, après avoir étendu les bras en forme de croix et avoir béni les frères présents et ceux qui étaient absents:

« Mes enfants, fortifiez-vous dans le Christ, leur dit-il. Le moment de la tentation et de la tribulation approche. Heureux ceux qui persévèreront! Pour moi, voilà que je m'en vais à Dieu et je vous remets à sa grâce. »

Et il expira peu après.

Aussitôt le frère Augustin, qui depuis longtemps avait perdu la parole:

« Attendez-moi mon père, s'écria-t-il, attendez-moi, je viens avec vous. »

Il ajouta, s'adressant aux frères étonnés: « Ne voyez-vous pas notre Père François qui va en Paradis? » Et, en effet, un des disciples vit cette âme bienheureuse sous l'apparence d'une étoile très brillante portée au-dessus des grandes eaux sur une nuée blanche qui la conduisait au ciel.

Et l'âme d'Augustin, s'échappant de son corps suivit de près son très saint Père.

Et les alouettes, accourant en foule, voltigèrent autour de la maison, remplissant l'air de leurs gazouillements joyeux, en l'honneur du Saint qui les exhortait sans cesse à chanter les louanges du Créateur. — C'était le 4 octobre de l'an 1226.

Le gérant : E. PETITHENRY. — Imprimerie P. FÉRON-VRAU, 3 & 5, rue Bayard, Paris.

SAINTE FLORE

RELIGIEUSE HOSPITALIÈRE DE L'ORDRE DE SAINT-JEAN DE JÉRUSALEM

Fête le 5 octobre.



L'archange saint Michel, prince des armées célestes, présente à sainte Flore une épée lumineuse, symbole de la divine parole, pour combattre les puissances infernales.

UNE FLEUR DE L'AUVERGNE

Le XIVe siècle était à son début lorsque l'Auvergne, ce sol fécond en nobles dévouements, vit éclore une de ces fleurs humbles et chétives aux regards des hommes, mais d'une beauté sublime, d'un éclat incomparable aux yeux de leur Créateur. Nous allons voir se reproduire dans l'âme d'une jeune vierge ces traits d'héroïsme qui n'appartiennent qu'aux saints.

On admire à juste titre la bravoure que déploya Vercingétorix sur les champs de bataille de cette même Auvergne, on s'enthousiasme à la vue du magnanime sacrifice que s'impose le vaillant athlète des Gaules pour sauver ses concitoyens, mais on ne songe pas assez à ces saintes légions d'hommes et de femmes qui vont, au pied de l'autel, s'immoler spontanément, et dont les prières et les expiations concourent plus au bien de la société que toutes les armées réunies.

Sainte Flore est une de ces âmes d'élite, qui, l'esprit et le cœur en présence de Dieu, les mains remplies de bonnes œuvres et ouvertes aux malheureux, servent comme de traits d'union entre le ciel et la terre.

ENFANCE DE SAINTE FLORE — SON ATTRAIT POUR LA VIE RELIGIEUSE

Notre Sainte naquit à Maurs, petite ville du Cantal. Ses parents joignaient à une ardente piété la plus tendre compassion pour les pauvres : deux vertus qu'ils ne s'appliquèrent pas en vain à inculquer à leurs dix enfants. Flore était la plus jeune de cette nombreuse famille : ce fut elle qui profita le plus des instructions et des exemples reçus à la maison paternelle, puisque, pour se vouer au service de Dieu et des pauvres, elle quittera bientôt le monde.

Après Jésus-Christ, la sainte Vierge avait le plus de part à son amour. C'est qu'elle affectionnait tout particulièrement la virginité, cette vertu-reine dont la mère de Dieu était comme la personnification. Aussi la voyait-on fuir avec horreur les mauvaises compagnies et les occasions pernicieuses. Grave et recueillie, les jeux bruyants des enfants de son âge la trouvaient indifférente. Sa principale ou plutôt son unique joie consistait à s'entretenir dans la prière avec Jésus-Christ et les saints du ciel. Elle mena de la sorte, jusqu'à l'âge de quinze ans, une vie plus angélique qu'humaine.

Le moment était venu pour elle de faire choix d'un état. Tandis qu'à son insu, ses parents s'épuisaient à la recherche d'un parti qui pût lui convenir, Flore ne songeait à rien moins qu'à tout quitter pour se donner à Dieu sans réserve. Aux premières propositions que lui fait son père sur plusieurs mariages avantageux, elle répond respectueusement que son cœur appartient à un Epoux plus digne de son amour; elle le conjure en même temps de ne pas mettre obstacle à son désir d'embrasser la vie religieuse. Celui-ci, en homme sage et prudent, croit devoir s'assurer si la vocation de sa fille est sincère et si elle lui est inspirée du ciel. A cet effet, il renouvelle ses instances pour l'engager dans les liens du mariage. Flore demeure inébranlable, et son père, convaincu que telle est la volonté de Dieu, lui donne toute liberté de se consacrer à son service.

L'HOPITAL BEAULIEU

Parmi les institutions qui font le plus d'honneur au moyen âge et que produisit l'enthousiaste élan des Croisades, l'Ordre des Hospitaliers et Hospitalières de Saint-Jean de Jérusalem occupe une place considérable. Fondé, comme son nom l'indique, pour l'entretien des pèlerins, des voyageurs et même des indigents, il rendit à la société d'alors des services signalés. Notre âge ne doit-il pas, lui aussi, une grande reconnaissance à l'Eglise de Jésus-Christ pour des bienfaits semblables; l'admirable saint Vincent de Paul a perfectionné ces œuvres de charité et de dévouement et y a mis la dernière main en créant la Sœur de Charité.

Un siècle avant la naissance de sainte Flore, des religieuses de Saint-Jean s'étaient fixées aux environs de Maurs; leur monastère, qui prit le nom d'Hôpital Beaulieu, opéra dans la contrée un bien immense, autant par la sainteté que par la charité de celles qui en faisaient partie. Il va sans dire que les inclinations de Flore se trouvaient en parfaite harmonie avec l'esprit de ces dignes servantes de Jésus-Christ et de ses membres souffrants. C'est là qu'à l'âge de seize ans, foulant aux pieds les appâts trompeurs du monde, elle va chercher la paix et le repos que procure l'union habituelle avec Dieu.

PREMIER ASSAUT DU TENTATEUR

La jeune vierge, en franchissant le seuil du cloître, n'eut pas de peine à se former aux vertus de l'Hospitalière. La vie qu'elle avait menée jusqu'alors n'avait-elle pas été un noviciat continuel ? Quand vint le moment de la profession, elle ne fit que sceller par des engagements solennels le sacrifice d'elle-même qu'elle avait offert à Dieu dès sa plus tendre enfance.

Mais Jésus-Christ n'est entré dans sa gloire qu'après avoir traversé les humiliations et les souffrances de la Croix. Il voulait que son épouse goûtât au calice amer de ses douleurs et sentît les épines de la tribulation avant de recevoir la couronne des élus. Lui-même permit autrefois au démon de le tenter, pour donner aux hommes l'exemple de la résistance. Si le Maître n'a pas échappé aux attaques du prince des ténèbres, ses disciples auraient-ils la prétention d'être à l'abri de cette épreuve? Non, sans doute, puisque la vie chrétienne est un combat, le mérite ne consiste pas à n'avoir point de lutte ni de difficultés, mais à les soutenir avec courage et confiance et à demeurer vainqueur. A la suite de Jésus-Christ, à la suite de tous les saints, Flore marchera par la voie royale de la Croix.

Le malin esprit connaissait trop son horreur du mal pour le lui présenter brusquement devant les yeux; il a recours à un autre expédient non moins funeste. Les Sœurs Hospitalières recevaient des fidèles une grande quantité d'offrandes qu'elles convertissaient en aumônes. C'en est assez pour qu'il jette le trouble dans une âme qu'il voudrait perdre. « Comment, lui suggère-t-il, sans cesse occupée des biens terrestres, pourras-tu conserver intérieurement la pauvreté d'esprit recommandée par Jésus-Christ? » A cette pensée, qu'elle ne reconnaît pas comme venant du démon, car il se transforme souvent en ange de lumière, elle est toute consternée. La crainte de manquer à son vœu et de s'être engagée dans une voie qui ne serait pas la sienne, lui revient continuellement à l'esprit. Enfin, pressée par la douleur, elle se jette à genoux et implore le secours du ciel. Il ne se fait pas attendre longtemps; Dieu conduit au monastère un directeur éclairé, auquel elle révèle ses peines intérieures. « Ne craignez rien, ma fille, lui dit-il; combattez cette tentation de toutes vos forces. Si votre cœur n'est pas attaché aux choses de la terre, en les distribuant aux pauvres, le mérite de l'aumône se joint à celui du détachement. » Ces paroles la raffermissent et le scrupule qui la tourmentait disparaît complètement après une fervente prière.

NOUVEAUX COMBATS ET NOUVELLES VICTOIRES — APPARITION DU SAUVEUR — CRUCIFIEMENT INTÉRIEUR

Au trouble qui l'agitait si cruellement avait succédé pour sainte Flore un temps assez considérable de paix et de consolations. Cependant, son ennemi ne dort pas; il épie dans l'ombre l'occasion de revenir à la charge. Cette fois, il lui présente sous un faux jour, non plus son vœu de pauvreté, mais celui de chasteté. Pour la faire tomber dans le piège, il renouvelle la tactique inaugurée au désert, en citant à son appui des textes de la Sainte Ecriture. Ses efforts sont inutiles : Flore lui oppose une vigoureuse résistance. Alors, ne gardant plus de mesure, il lui remplit l'imagination de choses horribles qu'elle repousse avec indignation. Mais cette lutte à outrance épuise ses forces : elle se croit abandonnée de Dieu. Son état d'abattement devient tel que les autres religieuses la prennent pour une folle et bien souvent, au lieu de lui prodiguer leurs consolations, elles ont la faiblesse regrettable de ne lui faire entendre que des paroles railleuses. La Sainte supportait ces contrariétés en expiation de ses péchés. Quelquefois, la violence de ses douleurs lui faisait pousser ce cri vers le ciel: « Délivrez-moi, Seigneur, mais que votre volonté soit faite et non la mienne.»

Elle est, en effet, délivrée de la tentation, mais non pas de toute souffrance. Voici en quelles circonstances : un jour qu'elle épanchait son âme devant Dieu dans l'oraison, Jésus lui apparaît attaché à la croix. Depuis lors, l'impression que lui causa cette vision ne la quitte plus; il lui semble qu'elle porte en elle-même la croix de son Dieu; elle éprouve réellement les douleurs de la Passion. Le feu de l'amour divin, déjà si véhément, est activé par les ardeurs de son martyre spirituel et achève de la consumer; son Epoux céleste prend irrévocablement possession de ce cœur qu'elle a su si bien garder malgré les tentatives réitérées du ravisseur des âmes.

LE GLAIVE A DEUX TRANCHANTS — RAVISSEMENT PROLONGÉ

Parmi les grâces extraordinaires dont elle fut ensuite favorisée, deux seulement suffiront à donner une idée de ses rapports avec les habitants du ciel.

Elle avait aux saints anges une grande dévotion, mais particulièrement au vainqueur du démon, au protecteur de sa patrie, le glorieux saint Michel, qu'elle avait constitué, conjointement avec la Mère de Dieu, le gardien de sa vertu. L'archange fidèle, dans une de ses fréquentes apparitions, portait un glaive tout étincelant de lumière. Le présentant à Flore : « Prends, épouse de Jésus-Christ, lui dit-il, prends cette arme à deux tranchants, emblème de la parole divine; par elle tu vaincras les puissances de l'enfer. » La Sainte saisit le glaive pour marquer sa résolution de ne jamais reculer devant l'ennemi.

Une autre fois, c'était le jour de la Toussaint, elle se trouvait au chœur avec la communauté. Lorsque l'on fut arrivé au passage de l'office où il est question de la grande multitude d'élus qui font cortège à l'Agneau divin, elle est subitement ravie en extase : sa prière, commencée sur la terre, s'acheva dans le ciel. Vingt jours durant, elle jouit, comme autrefois saint Paul, de la vue des splendeurs éternelles. Dieu se plaît ainsi quelquefois à faire briller aux yeux de ses amis un reflet de l'ineffable clarté, en attendant qu'il leur soit permis de la contempler sans voile et à découvert.

APPLICATION DE SAINTE FLORE A CÉLÉBRER DIGNEMENT LES JOURS DE FÊTES

La sollicitude maternelle de la Sainte Eglise propose pour chaque jour de l'année un saint à imiter ou un mystère de la vie de Jésus-Christ à méditer. Flore ne pouvait laisser passer une seule fête sans s'efforcer d'acquérir la vertu du saint que l'on vénérait. On ne saurait apprécier les avantages immenses qu'elle retira de cette pieuse pratique.

Son zèle devenait plus intense aux fêtes de Notre-Seigneur et de Marie. A l'Annonciation, elle accompagnait l'archange Gabriel et saluait avec lui la Vierge des vierges. A Noël, elle se prosternait aux pieds de l'Enfant Jésus, couché dans la crèche, lui promettant d'être toujours douce, humble, pauvre, dépouillée de sa volonté propre. Pendant la Semaine Sainte, elle suivait en esprit le Rédempteur sur la Voie douloureuse et au Calvaire. Les larmes qu'elle répandait alors manifestaient assez ses sentiments intérieurs. La fête de Pâques la remplissait d'une allégresse inaccoutumée; elle soupirait après l'heureux moment qui verrait finir son exil et commencer les joies de la patrie véritable. Il en était de même pour toutes les autres solennités.

Il résulta de ces communications surnaturelles une grande abondance de lumières spirituelles, comme le don de prophétie, le discernement des cœurs. Ces grâces, elle sut les employer d'une manière utile au salut du prochain. La renommée de ses vertus avaient franchi les limites restreintes du cloître; des personnes de toute condition venaient de loin se recommander à ses prières et la consulter sur des affaires importantes. Ceux qui s'adressaient à elle ne la quittaient jamais sans éprouver les effets de sa médiation puissante.

VÊTURE D'IMMORTALITÉ — NAISSANCE DE SAINTE FLORE A LA VIE DE LA GLOIRE

L'humilité de Flore était si grande qu'elle cachait même à ses sœurs les prodiges extraordinaires que Dieu opérait en elle. Mais ses efforts pour dissimuler les ardeurs de l'amour qui la dévorait n'empêchaient pas toujours les religieuses d'en apercevoir le rayonnement à l'extérieur : ce qui excitait en elles une sainte émulation et leur inspirait un respect profond pour ce tabernacle vivant de l'Esprit-Saint.

Pour récompenser cette vertu pratiquée d'une manière héroïque, l'Homme-Dieu apparaît à l'humble Hospitalière, entouré de toute la cour céleste. Les esprits bienheureux descendent vers elle et la revêtent de la robe nuptiale, lui signifiant par là que le jour des noces éternelles n'est pas éloigné. Puis un archange se détache de la sainte phalange et lui montrant un trône magnifiquement paré « Voilà, dit-il, la récompense que Dieu destine à ceux qui persévèrent dans son service jusqu'à la fin. Courage! l'heure du triomphe approche. »

A cet avertissement du ciel, elle ne se sent plus de joie. Ses chaînes vont être enfin brisées, et son âme va s'élancer vers le séjour de la vraie liberté. C'est avec une tranquillité douce et sereine qu'elle voit venir la mort. Le 11 juin 1347, âgée seulement de 38 ans, elle ferme les yeux du corps aux ténèbres de cette terre pour aller contempler à jamais le Soleil sans déclin.

CULTE DE SAINTE FLORE — ÉPISODE DE LA RÉVOLUTION

A peine la Bienheureuse eut-elle rendu le dernier soupir, que son corps parut environné d'une auréole resplendissante, et qu'un parfum délicieux se répandit dans tout le monastère. Un grand nombre de miracles s'opérèrent à son tombeau, ce qui détermina treize ans après l'évêque du diocèse à faire solennellement l'exaltation de ses reliques. Dès que son tombeau fut ouvert, le même prodige qui s'était accompli le jour de sa mort se renouvela. Tous les malades et infirmes présents à la cérémonie recouvrèrent la santé. Depuis lors, la vénération populaire pour la Sainte alla toujours croissant à travers les siècles.

Laissons au digne prêtre (1), dont la paroisse a le bonheur de posséder plusieurs reliques de sainte Flore, le soin de raconter comment elles furent miraculeusement sauvées de l'incendie pendant la Révolution :

« A cette époque néfaste de notre histoire, le corps de sainte Flore était encore dans la chapelle du couvent; les cheveux étaient encore adhérents à sa tête; tous les ans, on y faisait une grande fête et on y exposait ses saintes reliques déposées sur un voile de soie rouge.

» Tel était l'état où se trouvaient les reliques de sainte Flore lorsque la Révolution de 1793 éclata. Alors commencèrent ces scènes d'horreur dont le récit épouvante encore après tant d'années : le marteau démolisseur s'abattit sur l'hospice comme aussi sur le couvent et sur la chapelle; tout fut pillé, profané et dévasté, et pour que rien ne manquât à ce drame lugubre, les restes sacrés de Flore furent livrés aux flammes sur le seuil même de cette maison toute resplendissante encore de l'éclat de ses vertus et de ses miracles, à cette même place où elle avait accueilli avec tant de bonté les pauvres et les voyageurs, où ses mains s'étaient si souvent ouvertes pour répandre dans le sein de l'indigence les trésors de la charité. Mais le feu ne pouvait brûler ces ossements sacrés; la tête virginale de Flore roulait toujours du milieu des flammes; rendus plus furieux par l'impuissance des éléments contre Dieu, ils la rejetaient dans le feu en poussant d'horribles blasphèmes. Le feu respecta même les blonds cheveux de Flore qui n'avaient jamais servi d'appât à la vanité. Heureusement, au milieu de cette tourbe de

(1) M. l'abbé Lacarrière, curé d'Issendolus.

scélérats, se rencontra un homme de bien qui, passant par hasard, assistait avec douleur à cet horrible drame; il s'empara de cette tête sacrée, la conserva avec respect et la déposa au monastère de la Visitation de Saint-Céré. Une parcelle de la tête de Flore, reconnue authentique par l'évêque de Cahors, est déposée dans l'église d'Issoudun.

» Ainsi fut détruit le monastère de l'Hôpital Beaulieu; fondé en 1235, il avait duré environ cinq cent cinquante-six ans. Les reliques de sainte Flore, déposées dans un lieu éminent de la chapelle le 11 juin 1360, jetées dans le feu vers la fin de 1792, avaient reposé dans le lieu saint, entourées de la vénération publique, pendant quatre cent trente-deux ans.

» La gloire et le culte de sainte Flore ont survécu à la ruine de son monastère; son souvenir est demeuré vivant et en honneur à l'Hôpital Beaulieu. Aujourd'hui encore, on se plaît au baptême à donner le nom de Flore ; on l'invoque dans les orages, avec sainte Barbe, contre la foudre. »

AUTRES SAINTES DU MÊME NOM

Avant la sainte religieuse dont nous venons de résumer l'histoire, quatre servantes de Dieu avaient déjà illustré le nom de *Flore*, *Fleur*, ou *Flora*, mais nous n'avons que peu de détails sur leur vie. C'est :

Sainte Flore, vierge et martyre à Rome, sous l'empereur Gallien, fête le 29 juillet.

Sainte Flore, martyre à Catane en Sicile, fête le 31 décembre.

Sainte Flore, vierge et martyre à Cologne. C'était une des compagnes de sainte Ursule; fête le 22 octobre.

Sainte Flore, vierge et martyre à Cordoue. Elle fut longtemps retenue en prison par les Musulmans, avec une de ses compagnes nommée Marie. Enfin, sur leur refus constant de quitter Jésus-Christ pour embrasser la religion de Mahomet, on leur trancha la tête, l'an 851.

Que celles qui ont l'honneur de porter leur nom soient dignes d'elles par leur courage chrétien.



Imp.-gerant, E. Petithenry, 8, rue François 1er, Paris.

SAINT BRUNO

Fête le 6 octobre.



Saint Bruno.

(D'après la statue de Houdon, à Sainte-Marie des Anges, de Rome.)

LES CONTEMPLATIFS

Dans notre siècle d'activité fiévreuse, la multitude sourit lorsqu'elle entend parler de vie contemplative et de religieux contemplatifs. Le *vivit Dominus cujus in conspectu suo* du prophète Elie; ces paroles d'Elisée aux fils des prophètes : *Ego novi, silete,* qui résume si bien cette vie de contemplation dans laquelle l'homme, fixant les vérités, se possède dans le calme et le silence, en présence de son Dieu, ne sont plus à la portée de notre époque. Pourtant, il est impossible de rencontrer un savant s'il n'a longtemps contemplé. Le philosophe qui approfondit les vérités générales dans l'ordre naturel, qui les médite, qui les raisonne, est un contemplatif des vérités naturelles; il se borne à l'homme tel qu'il est en lui-même. Mais tout n'est pas là. Etabli sur l'ordre naturel, il y a l'ordre surnaturel qui élève l'homme au-dessus de sa nature par la grâce et le dispose à voir Dieu tel qu'il est en lui-même. Cet ordre surnaturel embrasse un ensemble de vérités religieuses, une science qui s'étend à la fois à l'ordre naturel et à l'ordre surnaturel; une science qui embrasse le ciel et la terre, le temps et l'éternité, Dieu et l'homme, Dieu et ses œuvres, Dieu considéré en lui-même et à travers ses créatures, l'homme avec ses destinées présentes et futures. Elle présente ainsi un immense ensemble de vérités vivantes et vivifiantes que l'intelligence du chrétien, même dans la gloire, ne parviendra jamais à connaître, à contempler et à aimer

autant qu'elles peuvent être aimées, contemplées et connues.

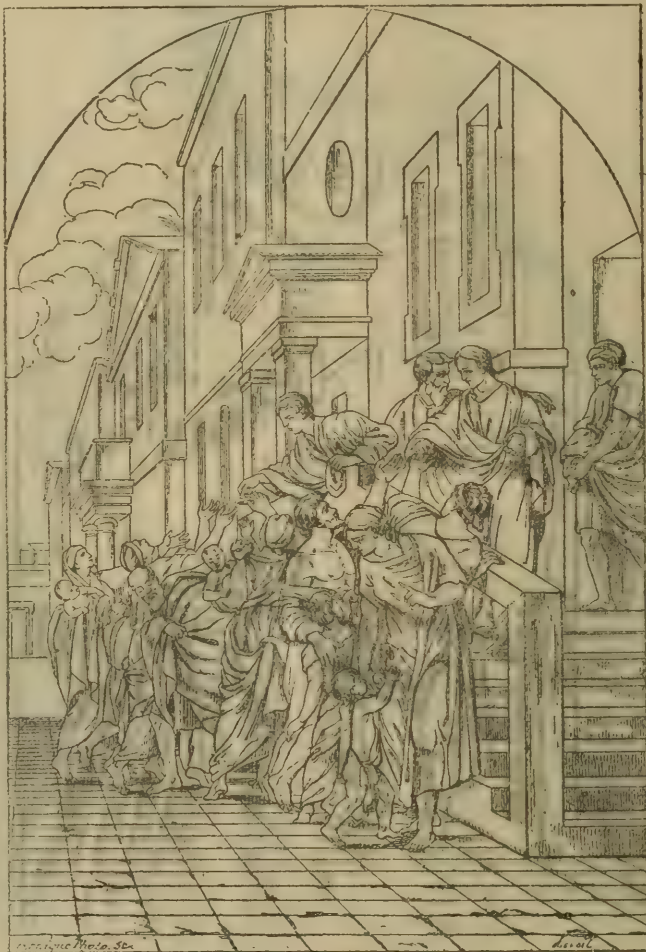
DEUX OCÉANS

C'est au milieu de cet océan de vérités formées par l'union des deux ordres naturel et surnaturel que l'intelligence du chrétien vit et agit comme le poisson dans l'eau. Dans les vastes flots de la mer, le poisson se promène, se repose, monte à la surface et plonge aux profondeurs de l'abîme; tantôt il s'élance avec impétuosité, tantôt il se repose et dort immobile; mais il est toujours heureux et toujours vivant; car il est dans son élément, il ne mourra que s'il en sort. Il en est ainsi de l'homme élevé à l'état surnaturel, au milieu de l'immensité des vérités religieuses.

En conséquence, il y a dans l'Eglise catholique, pour les âmes ferventes, un besoin extraordinaire de prière, de méditation et de contemplation. C'est de ce besoin de contemplation que naissent les Ordres contemplatifs qui favorisent, pour les intelligences créées, l'exercice le plus élevé et le plus pur, l'apprentissage même des fonctions de l'éternité.

Nous savons bien qu'au jugement dernier tout ce qui aura été caché sera révélé au grand jour. Que de sublimes contemplations, que de conceptions magnifiques, que de mouvements d'amour cachés dans la solitude des cloîtres, dont Jésus-Christ aura tiré sa gloire! En attendant, ces intelligences occupées de vérités toutes pures, ces cœurs enflammés d'ardeurs célestes auront consolé le Cœur de Dieu des impuretés et des immondices qui souillent tant de cœurs et tant d'autres intelligences. Puis, comme l'Eglise de Jésus-Christ est la communion des saints et des choses saintes, ce saint exercice de la contemplation ne profite pas seulement à l'individu qui le fait, mais au corps entier dont il est le membre.

Il est pour lui une source continuelle de grâces, de lumière, de force et de vie. Et de même que, dans le corps humain, les esprits vitaux se portent vers le membre qui en a le plus besoin, ainsi, dans l'Eglise, ces grâces, ces lumières et cette force se portent vers la partie qui en a le plus besoin. De là peut-être cette force, cette prudence et cette lumière surabondantes des saints, qui semblent ne faire qu'un avec l'Eglise de Dieu, qui ne vivent, ne pensent, n'agissent, ne meurent que pour elle, comme saint Athanase, par exemple.



Saint Bruno et ses compagnons distribuent leurs biens aux pauvres.

PREMIÈRES ANNÉES DE BRUNO

C'est au XIe siècle, au moment où l'Eglise était déshonorée dans la partie qui doit donner la lumière et l'exemple, que Dieu suscita un nouveau patriarche de cette vie contemplative, réputée de nos jours inutile : un homme qui devait, par la vie pénitente, reproduire les exemples de la Thébaïde, le fondateur d'un Ordre qui, après huit siècles, est encore le même, sans avoir jamais eu besoin de réforme. Cet homme est saint Bruno, fondateur des Chartreux.

Saint Bruno naquit en la ville de Cologne de riches et nobles parents. Enclin dès son jeune âge à la vertu et aux lettres, il fut envoyé à l'Université de Paris. Ses succès et sa réputation pour sa doctrine lui firent donner la chaire de l'école de Reims. Manassès, archevêque de Reims, le nomma son chancelier; mais Manassès se laissait aller à la simonie. Bruno l'accusa, ce qui lui attira les persécutions de l'archevêque qui le priva de ses bénéfices.

Bruno conçut dès lors le désir d'une vie plus parfaite. C'est à Reims qu'il forma, avec plusieurs de ses amis, le dessein d'embrasser la vie monastique; ils discouraient ensemble sur la caducité des biens et des plaisirs de la terre, comparés à la durée des joies célestes. On regarde généralement cet entretien avec ses amis comme la cause de sa retraite. Voici une autre cause épouvantable :

FUNÉRAILLES EFFRAYANTES

Parmi les docteurs de l'Université de Paris, Bruno avait un grand ami estimé, vertueux et savant. Il mourut, et tous les membres de l'Université assistèrent à ses funérailles. Pendant le service, lorsque l'un des petits choristes commença la leçon de Job : *Responde mihi, quantas habeo iniquitates*, le corps du défunt, qui était dans le cercueil, au milieu de l'église, leva la tête et dit d'une voix effroyable : *Je suis accusé par un juste jugement de Dieu!* et il se remit dans son cercueil.

Les terreurs causées par un événement aussi étrange firent différer l'enterrement au lendemain pour voir ce qui arriverait. La renommée rassembla à l'église une assemblée beaucoup plus nombreuse. Pendant l'office, à la même leçon, le cadavre s'écria d'une voix plus horrible encore : *Je suis jugé par un juste jugement de Dieu!*

Le peuple fut plus effrayé et l'on ne l'enterra point ce jour-là.

Le troisième jour, il se leva encore en s'écriant

d'une voix éclatante et terrible : *Je suis condamné par un juste jugement de Dieu!*

Ces paroles glacèrent le sang dans les veines de ceux qui les entendirent.

On jeta le corps du mort à la voirie ; car il ne devait point reposer en terre sainte, celui qui avouait sa propre condamnation.

Tant par la considération des vanités du siècle que par la crainte de la justice divine, Bruno résolut de quitter le monde et de mourir à la vie qui passe, pour vivre de l'éternelle vie.

LA GRANDE CHARTREUSE

Pour exécuter son dessein, il s'associa six compagnons d'une grande ferveur ; ils vendirent tous leurs biens, en distribuèrent l'argent aux pauvres, consultèrent un saint ermite sur le genre de vie qu'ils devaient embrasser, puis se rendirent à Grenoble. Là, était un saint évêque nommé Hugues. La visite de Dieu précéda d'une manière admirable les sept compagnons auprès du saint évêque. Il eut un songe, dans lequel il vit un immense désert, où Dieu le Père se bâtissait une maison pour demeurer ; sept étoiles brillantes, en forme d'une couronne élevée de terre, différentes de celles du ciel en situation, en mouvement et en clarté, cheminaient devant lui comme pour lui montrer le chemin.



Les disciples de saint Bruno se préparent des oratoires.

Saint Hugues ne savait ce que cette vision signifiait, lorsque, le lendemain, les sept pèlerins vinrent se prosterner à ses pieds, s'ouvrant à lui de leur résolution, et le priant de leur venir en aide. Saint Hugues jugea que les sept pèlerins seraient pour son diocèse comme autant d'astres éclatants par leurs vertus et leur doctrine. Il les reçut avec joie, car ces hommes ne pouvaient que procurer la gloire de Jésus-Christ, les encouragea et les confirma dans leurs saintes résolutions.

Il leur donna comme retraite des montagnes affreuses, près de Grenoble, nommées la *Chartreuse*, plus propres aux bêtes sauvages qu'à la demeure des hommes.

Bruno ne se laissa décourager ni par l'âpreté des montagnes, ni par les neiges qui les couvrent une grande partie de l'année, ni par la stérilité du sol pierreux. Enflammés du désir de servir Notre-Seigneur, ils bâtirent sur le flanc de la montagne, en l'honneur de la Sainte Vierge, à deux kilomètres environ du monastère actuel, un oratoire qui existe encore aujourd'hui, et qui porte le nom de Sainte-Marie *de Casalibus*. C'est là, et dans un oratoire qui se trouve quelques pas plus haut, en face des rochers où saint Bruno contemplait des journées entières, qui renferme l'autel sur lequel il célébrait le Saint Sacrifice, que les touristes de la Grande Chartreuse devraient se rendre pour demander au patriarche des moines qu'ils visitent un peu de cette puissance de contemplation et de pénitence qu'il leur a léguée.

Les sept compagnons bâtirent, autour de leur oratoire, de petites cabanes assez près de la chapelle et éloignées les unes des autres. C'était vers la Saint-Jean de l'année 1084.

Tels furent les commencements du nouvel Ordre, qui a donné et donne toujours à l'Eglise, et en particulier à la France, qui fut son berceau, des exemples peu communs de sainteté.

C'est là, dans ce désert de la Chartreuse, qui donna son nom à tous les monastères de l'Ordre, que saint Bruno et ses compagnons imitèrent la vie de saint Jean-Baptiste. Portant le cilice sur la chair nue, vêtus d'habits de laine grossière, dans l'abstinence complète de la viande, ne faisant qu'un seul repas par jour, ils unissaient à l'oraison une merveilleuse pénitence ; partageant leur temps entre la prière et quelques travaux manuels, particulièrement la traduction de quelques bons livres pour se procurer leur pauvre nourriture.

Saint Hugues n'avait point de consolation plus sensible que d'aller souvent à la Chartreuse s'édifier de la vie sainte que menaient ces vaillants solitaires. Saint Bruno prenait souvent la liberté de le renvoyer à son Eglise : « Allez à vos ouailles, lui disait-il, elles ont besoin de vous ; rendez-leur ce que vous leur devez. » Le saint évêque obéissait à Bruno comme à son supérieur, et, quand il avait passé quelque temps avec son peuple, il revenait dans la solitude, où son humilité, lui faisant oublier sa dignité, il tenait à honneur de servir les serviteurs de Dieu.

Tous tendaient à la perfection, et saint Bruno plus rapidement que ses compagnons, lorsque le pape Urbain II, qui avait été disciple de saint Bruno, à Reims ou à Paris, apprit la sainte vie qu'il menait depuis six ans dans les montagnes de la Chartreuse. Connaissant, d'ailleurs, sa science et sa sagesse, il l'appela auprès de lui pour profiter de ses conseils dans le gouvernement de l'Eglise. Il était impossible pour le pauvre solitaire de recevoir un ordre plus dur à exécuter. Il fallait s'arracher à sa chère solitude, quitter ses Frères qu'il aimait tendrement, s'exposer au danger de voir dissiper le petit troupeau qu'il avait ras-

semblé avec tant de peine. Son respect pour le Saint-Siège ne lui permit pas de délibérer; il nomma Lauduin, l'un de ses compagnons, prieur de la Chartreuse, pendant son séjour en Italie, et partit.

Mais les solitaires, accoutumés à souffrir avec joie les plus grandes austérités, ne purent supporter l'absence de leur Père. La Chartreuse qui, avec lui, leur paraissait un paradis terrestre, redevint à leurs yeux ce qu'elle était, en effet, un désert affreux et inhabitable. Ils ne purent en supporter les ennuis et en sortirent sans toutefois se séparer. Ils y revinrent après les exhortations de Lauduin.

Bruno fut reçu par le pape avec la distinction due à sa piété et à son mérite; il était souvent consulté sur les affaires les plus importantes de l'Eglise; mais l'embarras et le tumulte inséparables de la cour romaine, où toutes les causes du monde chrétien étaient portées, ne pouvaient satisfaire un religieux qui avait éprouvé les douceurs de la solitude et de la contemplation. Bruno demanda donc avec instance la permission de retourner s'ensevelir dans sa chère Chartreuse.

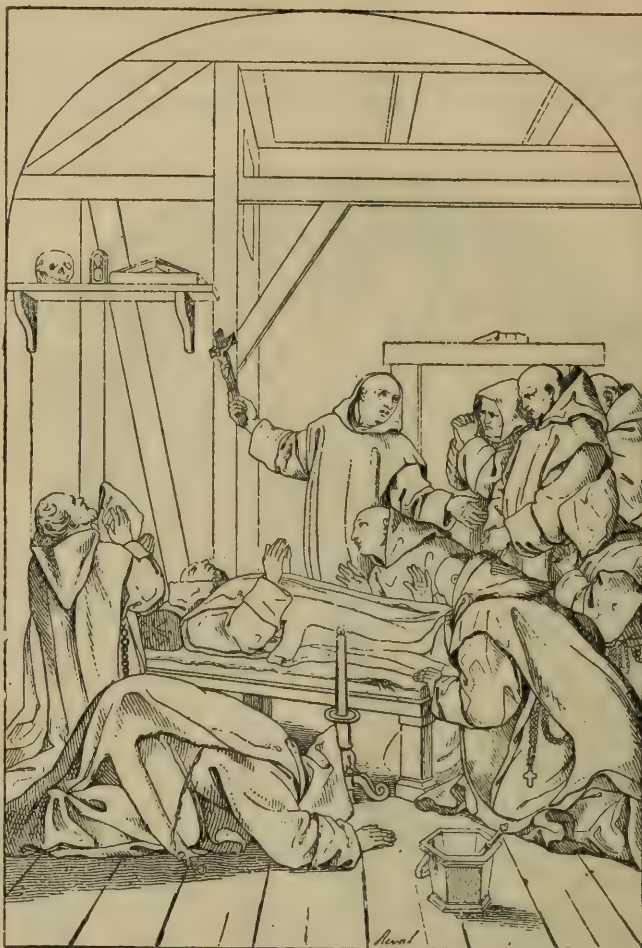
Le pape, loin de le lui accorder, le pressait d'accepter l'archevêché de Reggio; mais le solitaire s'en excusa avec une humilité si vraie, que le pape ne voulut point lui faire violence. Il lui permit même de se retirer dans une solitude de la Calabre avec quelques compagnons qui voulaient partager sa vie.

Un jour, Roger, comte de Sicile et de Calabre, allant à la chasse, vint jusqu'au désert de Torre, où vivait Bruno avec ses compagnons; il les trouva à genoux et en prières. Il s'informa de leur genre de vie, et fut si édifié qu'il leur fit présent de l'église de Saint-Martin et de Saint-Étienne.

Roger aimait tellement saint Bruno que, parfois, il l'envoyait chercher ou le venait voir, pour prendre ses conseils et se recommander à ses prières. C'est par les prières du Saint que le comte fut délivré d'un grand péril lorsqu'il assiégeait Capoue, où l'un de ses capitaines le trahissait; il eût été perdu, si, par le moyen de saint Bruno, il n'eût reçu un avertissement du ciel.

De la solitude de Calabre, Bruno écrivait en ces termes à son ami Raoul pour l'engager à renoncer au monde; l'austérité de sa vie n'empêchait point l'épanouissement et la poésie de son âme :

« J'habite, lui disait-il, un désert sur les confins de la Calabre, assez éloigné du commerce des hommes. Comment vous décrire la beauté de ce lieu et la pureté de l'air qu'on y respire? C'est une plaine spacieuse et agréable qui s'étend au loin entre des montagnes, et où l'on trouve des prairies toujours vertes et des pâturages toujours fleuris. Il ne m'est pas possible de vous peindre l'agréable perspective que forment les collines qui s'élèvent insensiblement, et l'enfoncement obscur des vallées, où les fontaines, les ruisseaux et les rivières qui les arrosent, présentent aux yeux le plus charmant spectacle. Mais pourquoi m'arrêter à faire ce détail des agréments de notre solitude? L'homme sage y trouve d'autres plaisirs plus agréables et plus purs parce qu'ils sont plus divins. Cependant, l'esprit, fatigué par la méditation et les exercices de la discipline régulière, a besoin de trouver dans ses plaisirs une belle campagne, un délassement innocent; car un arc toujours tendu perd sa force. »



Mort de saint Bruno.

Après avoir exhorté à la persévérance, dans une lettre, ses religieux de la Chartreuse, il tomba malade et son âme fut portée dans les cieux, sur les ailes des vertus dont il avait donné l'exemple. C'était l'an 1101.

Sa postérité spirituelle s'est multipliée sur la terre et conserve encore aujourd'hui, après sept siècles, la vie austère et silencieuse de ses premiers âges.

Nous possédons encore de saint Bruno divers écrits, témoins de sa science et de sa piété.

Le gérant : E. Petithenry. — Imprimerie P. Féron-Vrau, 3 & 5, rue Bayard, Paris.

SAINTE JUSTINE DE PADOUE

VIERGE ET MARTYRE

Fête le 7 octobre.



Arrêtée par les soldats païens envoyés à sa recherche, sainte Justine demande à Dieu, dans une fervente prière, la grâce de lui être fidèle jusqu'à la mort.

L'apôtre saint Pierre, guidé par l'esprit de Dieu, était venu fixer intrépidement son siège et le centre de son apostolat à Rome alors la capitale du monde païen, mais dont Jésus-Christ voulait faire la capitale de son empire spirituel. De cette ville, le Prince des apôtres envoyait des missionnaires dans les diverses provinces d'Occident, et lui-même entreprit de nombreux voyages pour répandre la bonne nouvelle de l'Évangile.

Il envoya dans la ville de Padoue un de ses plus zélés disciples, saint Prosdocime, qu'il sacra évêque. La prédication et les miracles de Prosdocime ouvrirent les yeux à beaucoup de personnes qui reconnurent l'impiété du culte des idoles et se firent chrétiens. Parmi les nouveaux convertis, se trouva le préfet de la ville, homme remarquable par sa noblesse et ses richesses. Il s'appelait Vitalien. Jusque-là, il avait adoré les faux dieux ; mais quand son intelligence droite, aidée de la grâce, eut reconnu la vérité de la religion chrétienne, il l'embrassa sincèrement, et reçut avec joie le baptême, en compagnie de sa femme Prépédigne.

Après cette immense faveur, les deux époux ne tardèrent pas à en recevoir une autre qui renouvela la joie du foyer domestique. Jusqu'alors leur mariage avait été stérile. Quelque temps après leur baptême, Dieu leur donna une fille qu'ils appelèrent Justine. C'est cette enfant de bénédiction qui devait être un jour la patronne de Padoue. Les deux nouveaux chrétiens étaient pleins de ferveur, ils considérèrent leur enfant comme un présent du ciel et l'élevèrent avec le plus grand soin dans la pratique de toutes les vertus chrétiennes.

Ils ne tardèrent pas à apercevoir quels trésors de grâces Dieu avait déposés dans cette jeune âme. Avec quelle docilité elle répondait à leurs sages enseignements ! Obéissante, réfléchie, sérieuse dans un âge tendre encore, Justine unissait la maturité d'une grande personne à la

simplicité, à l'innocence et aux grâces d'un enfant. La prière avait plus d'attrait pour elle que les jeux les plus agréables en ont pour les autres enfants; avec quelle modestie, avec quel recueillement, avec quelle ferveur elle priait! Avec quelle attention et quel respect elle écoutait les saintes instructions du Père spirituel de son âme, Prosdocime, le disciple de saint Pierre!

L'amour de Jésus-Christ grandissait de jour en jour dans son cœur et l'élevait au-dessus de toutes les choses de ce monde. Toute la terre, avec ses richesses, ses plaisirs, ses flatteries et ses honneurs, ne lui paraissait rien en comparaison de Notre-Seigneur. Avec quelle promptitude elle aurait sacrifié tout cela plutôt que d'offenser Dieu! Elle voulut faire plus encore, et se donner tout entière à Jésus-Christ; son saint directeur fut loin de s'y opposer, et quand son âge l'eut rendue maîtresse d'elle-même, elle se consacra au céleste Époux des âmes pures par le vœu de virginité perpétuelle. Elle fut fidèle à sa promesse, et ni les sourires ni les menaces du monde ne purent jamais l'en détourner.

Mais le temps s'écoulait. Depuis quelques années l'empire romain était gouverné par Néron dont les cruautés et les crimes étaient devenus la terreur du monde. Un tel homme ne pouvait aimer l'Église catholique, on le conçoit. Aussi est-il le premier parmi les princes qui ait décrété une persécution générale contre les chrétiens, et, comme le disait Tertullien, c'est une gloire pour nous que le chef de nos persécuteurs ait été un des plus méchants hommes que la terre ait portés.

Après avoir lui-même fait incendier Rome pour le plaisir de contempler les flammes du haut d'une tour, il accusa les chrétiens de ce crime et en fit mourir des milliers au milieu de tourments affreux. Non content de mettre à mort tous ceux qu'on arrêtait dans Rome, il envoya l'ordre aux gouverneurs des provinces de jeter en prison tous les chrétiens qu'ils découvriraient, de les obliger à offrir des sacrifices aux idoles et de faire périr ceux qui refuseraient.

Vitalien, le père de sainte Justine, n'était plus gouverneur de Padoue; l'empereur l'avait remplacé par Maximien, païen cruel et violent. Celui-ci se hâta d'exécuter les ordres du tyran. De nombreux chrétiens furent arrêtés; les uns étaient déchirés avec des ongles de fer, les autres jetés dans des chaudières d'huile bouillante, quelques-uns écrasés comme la vendange sous de lourds pressoirs qui broyaient leurs membres. Un certain nombre s'enfuirent de la ville et allèrent chercher un refuge dans les fossés et les cavernes.

Justine avait alors environ seize ans. Bien différente de ces personnes dont le moindre respect humain paralyse la foi, au milieu de tant de périls, elle ne tremblait pas. Elle priait Jésus-Christ son bien-aimé de l'assister de sa grâce, et marchait avec confiance. Elle pénétrait jusque dans les prisons pour encourager les martyrs, les soigner et leur porter des aumônes. Le préfet ordonna de l'arrêter. Il fut bientôt satisfait.

Justine revenait un jour de la campagne, où elle était allée visiter quelques chrétiens, lorsqu'en rentrant à la ville par la route du Pont-Marin, elle tomba entre les mains des soldats qui la cherchaient. L'heure du grand combat était arrivé pour elle. Justine le comprend. Sans perdre son sang-froid, elle demande noblement aux soldats de lui laisser un instant pour prier. Ils y consentent. La jeune chrétienne s'agenouille sur une pierre, et, dans une prière dont Dieu et ses anges savent la ferveur, elle supplie Jésus-Christ de soutenir son courage et de la remplir de force, afin de lui être fidèle jusqu'à la mort. Comment Dieu ne l'aurait-il pas écoutée? La pierre elle-même s'amollit sous ses genoux, dont l'empreinte y reste gravée. (Les Vénitiens conservent encore cette pierre dans l'église qu'ils ont bâtie en l'honneur de la Sainte.) Justine, comprenant que Dieu l'a exaucée, se lève avec confiance et se laisse emmener par les soldats. Ils la conduisent au préfet Maximien. Celui-ci, à la vue de sa modestie, ne peut s'empêcher d'être ému. Du ton le plus paternel, il lui promet des richesses si elle consent à adorer les idoles, et finit par lui déclarer qu'il veut la choisir pour épouse et l'associer à tous ses biens.

« J'ai consacré ma virginité à Jésus, Fils de Dieu, répondit la vierge chrétienne, jamais aucun homme mortel ne partagera avec lui mon cœur. Et pour ce qui est de vos idoles, je ne les adorerai pas. »

Outré de dépit, le préfet éclate en injures contre elle et lui fait percer le cœur d'un coup d'épée. Au lieu d'aller au palais d'un préfet de Padoue, l'âme victorieuse de Justine s'en alla régner au palais du Roi du ciel, le 7 octobre de l'an 63.

Les chrétiens enlevèrent son corps, et saint Prosdocime le fit ensevelir avec respect dans un oratoire qu'il avait récemment dédié à la Très Sainte Vierge. Ce précieux trésor y fut découvert en 1177. Gérard, évêque de Padoue, le fit transférer solennellement dans une église de Padoue, l'une des plus belles de l'Italie. Les cloches sonnèrent d'elles-mêmes en cette fête.

La ville de Padoue a reçu de grandes grâces de sa sainte patronne et de nombreux miracles ont illustré son tombeau. Les Vénitiens se sont mis également sous sa protection, l'ont associée aux honneurs qu'ils rendent à leur patron, saint Marc, et en ont obtenu beaucoup de faveurs.

M. V.

SAINTE PÉLAGIE, PÉNITENTE

Fête le 8 octobre.

Entre les évêques que le patriarche Maximien avait rassemblés en un Concile à Antioche, il s'en trouva un appelé Nonnus, qui avait passé du monastère de Tabenne au siège d'Héliopolis (1). Ils étaient tous assis devant l'église du martyr Julien, et Nonnus leur parlait de Dieu avec l'accent de la foi et de la sainteté lorsque, tout à coup, passa au milieu d'eux la plus fameuse des comédiennes d'Antioche; une grande pompe l'environnait, l'on ne voyait sur elle qu'or, perles, pierreries, et sa beauté était telle, qu'on ne se lassait point de la regarder. Comme une épouse au jour de ses noces, elle était suivie d'un brillant cortège de jeunes gens et de jeunes femmes magnifiquement vêtus, et ce fut assez qu'elle passât pour embaumer toute l'atmosphère.

Les évêques, la voyant s'avancer ainsi, les épaules et la tête nues, gémirent dans leur cœur et, sans prononcer une seule parole, ils détournèrent leurs yeux.

Mais le bienheureux évêque d'Héliopolis la considéra si attentivement que, même alors qu'elle fut passée, il la regardait encore; puis, se tournant vers les évêques qui étaient à ses côtés : « N'avez-vous point, leur dit-il, pris plaisir à contempler la beauté de cette femme? » Nul parmi eux ne répondant rien, il inclina sa tête sur ses genoux et sur le saint manuel qu'il tenait entre ses mains, et, les yeux pleins de larmes, il reprit pour la seconde fois : « N'avez-vous point pris plaisir à voir la beauté de cette femme? » Et comme les évêques continuaient à se taire : « Moi, j'y ai pris, leur dit-il, un très grand plaisir, car Dieu la placera un jour devant son trône et il s'en servira pour nous juger tous. Combien, en effet, pensez-vous qu'elle ait consacré d'heures à parfumer son visage, à orner sa chevelure et à se parer avec art, pour que rien ne manque à sa beauté et qu'elle puisse plaire à ses amants qui vivent aujourd'hui et peut-être demain seront morts? Et nous, qui avons au ciel un Père éternel, nous qui le savons tout-puissant et qui attendons de lui les récompenses infinies, nous ne prenons aucun soin de purifier nos cœurs! »

Lorsqu'il eut parlé ainsi, le pieux évêque d'Héliopolis se retira dans sa chambre. Là, prosterné à terre, il frappait sa poitrine et il disait : Ayez pitié de moi, Jésus-Christ, mon Seigneur et mon Maître, jamais, durant toute ma vie, je n'ai pris autant de soin de parer mon âme que cette courtisane en un seul jour en a pris pour parer son corps; elle s'est engagée à plaire aux hommes, elle n'y manque point; moi, j'ai promis de vous plaire et j'oublie mes promesses. »

La nuit suivante, l'évêque d'Héliopolis eut un songe : il lui semblait qu'à l'angle de l'autel volait une colombe couverte de souillures; au moment où le diacre, s'adressant aux catéchumènes, leur ordonne de se retirer, la colombe disparut. Après la messe des fidèles, il la revit encore et, la pressant dans ses mains, il la jeta dans le bassin de la fontaine d'où elle s'envola si haut qu'il cessa de l'apercevoir.

L'on était au dimanche; lorsque, devant les évêques assemblés, l'Évangile eut été lu, le patriarche Maximien, prenant le divin livre, le présenta à l'évêque d'Héliopolis et le pria d'instruire le peuple. Plein de l'esprit de Dieu, le saint évêque, qui avait converti des milliers de Sarrasins parla si éloquemment des jugements du Tout-Puissant et de l'éternel bonheur réservé au juste, que l'assistance entière mouilla de ses larmes le pavé de l'église. Pélagie était là, mêlant les pleurs qu'elle ne pouvait retenir aux pleurs de l'assemblée. Bientôt elle envoya à l'évêque des tablettes où elle avait écrit ces mots :

« Au saint évêque de Jésus-Christ, la pécheresse et l'écolière du démon. J'ai appris que le Dieu que tu adores est descendu du ciel pour sauver les pécheurs; il conversa avec les pécheurs, ce Dieu que dans le ciel n'osent regarder les anges.

» Ainsi donc, je t'en conjure, toi, le prêtre de celui qui se montra près du puits à la Samaritaine, toi qui ne l'as pas vu de tes yeux mortels, mais qui le sers depuis longtemps, montre que tu es son disciple en ne méprisant point le désir que j'ai de m'approcher de lui et de voir son visage. »

Le saint évêque lui répondit : « Dieu connaît vos pensées, n'espérez donc point de tromper. Si, aspirant à lui plaire, vous voulez sincèrement embrasser la vertu, venez et vous pourrez me voir en présence de mes frères les évêques. »

Pélagie, aussitôt, courut à l'église de Saint-Julien et, se jetant aux pieds de celui qui avait touché son âme :

« Monseigneur, dit-elle, imitez la bonté de Notre Seigneur Jésus-Christ, et faites-moi chrétienne. » L'évêque lui dit :

(1) La légende dorée, nous ne savons pour quel motif, nomme cet évêque Véronius, et elle le fait occuper le siège de Damiette, qu'elle confond avec Héliopolis.

« Les Saints Canons défendent de baptiser une courtisane, si elle ne donne pas une caution pour l'avenir.

— Au jugement de Dieu, vous serez responsable de mon âme, dit alors la pécheresse, et je rejetterai sur vous tous mes crimes et mes désordres, si vous refusez de faire disparaître dans les eaux saintes du baptême les souillures de mon âme. »

Une sainte veuve nommée Romaine se présenta en ce moment pour être la marraine de Pélagie. L'évêque d'Héliopolis dit à celle-ci :

« Levez-vous et confessez vos fautes.

— Si j'interroge mon cœur, répondit Pélagie, je n'y trouve rien d'innocent; les sables de la mer pèsent moins que mes péchés, mais j'ai cette espérance que votre Dieu me les pardonnera. »

L'évêque lui dit : « Comment vous nommez-vous. »

Elle lui répondit : « Mon vrai nom est Pélagie, mais ces mille ornements dont m'a enrichie l'enfer m'ont fait dans Antioche donner le nom de Perle. »

L'évêque la baptisa et lui donna le saint corps de Jésus-Christ, puis il dit à Jacques, l'un de ses diacres :

« Mon frère, réjouissons-nous aujourd'hui avec les anges de Dieu. Contre notre coutume, pressons de l'huile, buvons du vin et montrons que nous sommes heureux du salut de cette femme. »

Trois jours après son baptême, Pélagie dit à son intendant : « Faites le compte exact de tout ce que je possède en or, en argent, en pierreries et apportez-le moi. » L'intendant s'acquitta de l'ordre de Pélagie, et celle-ci, déposant ses trésors entre les mains de l'évêque d'Héliopolis :

« Je remets, lui dit-elle, ces biens à votre sainteté, car pour moi, je ne désire désormais que les richesses de Jésus-Christ. »

Cet or et cet argent furent distribués aux orphelins, aux œuvres et aux pauvres, et Pélagie, donnant, avec la liberté, des chaînes d'or à ses esclaves, leur dit : « Hâtez-vous de vous affranchir de la servitude du monde, nous y avons passé quelques jours ensemble, puissions-nous, de même, jouir ensemble de cette vie dont nulle affliction ne traverse les joies divines. »

Huit jours après, quittant la robe blanche des nouveaux baptisés, elle s'éloigna pendant la nuit et ne reparut plus dans Antioche. Le saint évêque Nonnus, voyant pleurer Romaine, lui dit : « Ne pleurez pas, ma fille : Pélagie, ainsi que Marie qu'a louée Notre-Seigneur, a choisi la meilleure part. »

Pélagie cependant s'en allant à Jérusalem, se bâtit une cellule sur le point de la montagne des Oliviers où pria le Sauveur. Or, trois ans après, comme le diacre Jacques partait pour Jérusalem afin d'y adorer la glorieuse résurrection du Christ, l'évêque d'Héliopolis lui dit : « Mon frère le diacre, lorsque vous aurez atteint le terme de votre voyage, informez-vous d'un solitaire nommé Pélage et ne manquez point de l'aller voir. »

Arrivé à Jérusalem, Jacques s'informa du saint ermite; il le trouva sur la montagne des Oliviers dans une humble cellule qui, hormis une petite fenêtre, était fermée de toute part. Jacques frappa à cette fenêtre. Pélagie l'ouvrit et elle le reconnut; mais pour lui il ne reconnut point Pélagie; il l'avait vue éclatante de beauté, il la retrouvait défigurée par les travaux de la pénitence. Elle lui dit : « D'où venez-vous, mon frère? » Jacques reprit : « Je viens vers vous par l'ordre de Nonnus, mon évêque. — C'est un saint, dit Pélagie, et je le supplie de prier Dieu pour moi! » Disant cela, elle ferma sa porte et elle commença à chanter des cantiques.

Cependant le diacre Jacques, entendant vanter dans tous les monastères des environs de la Ville Sainte la vertu de Pélage, retourna de nouveau pour le voir. Comme la première fois, il frappa à sa fenêtre et il appela l'ermite par son nom; mais nulle voix ne lui répondit. Au bout de deux jours, Jacques se dit à lui-même : Peut-être celui qui était ici s'en est-il allé, à moins pourtant qu'il ne soit mort. Il ouvrit donc la fenêtre et courut annoncer à Jérusalem que le solitaire Pélage s'était endormi dans la justice. Soudain, les prêtres et les moines de Jérusalem et des lieux voisins se rendirent à la petite cellule de la montagne des Oliviers, et, plaçant sur un drap d'or le corps de l'ermite pour l'oindre de myrrhe, ils reconnurent que c'était celui d'une femme et tous s'écrièrent : « Gloire éternelle à Jésus-Christ! »

Cette nouvelle se répandit bientôt dans toute la Palestine, et les vierges du monastère de Jéricho et du Jourdain, portant des cierges allumés, accompagnèrent jusqu'à son tombeau celle qui avait lavé dans la pénitence les taches de sa vie.

C[te] JOSEPH D'AVENEL.

Imp.-*gérant*, E. PETITHENRY, 8, rue François I[er], Paris.

SAINTE BRIGITTE, VEUVE

Fête le 8 octobre.





Sainte Brigitte écrit ses révélations. — Elle sert ses douze pauvres.

SES ANCÊTRES — SON ENFANCE

Sainte Brigitte naquit au commencement du XIVe siècle, vers l'an 1302, non loin d'Upsal, alors capitale de la Suède. Sa famille, issue des anciens roi du pays, unissait à la noblesse du sang la noblesse de la vertu. La piété y était héréditaire; car l'aïeul, le bisaïeul et le trisaïeul du père de notre Sainte firent le pèlerinage de Jérusalem et des autres lieux sanctifiés par la présence de Notre-Seigneur. Les parents de Brigitte, le prince Birger et la princesse Ingerburge, étaient dignes de leurs ancêtres; chaque vendredi ils se confessaient et communiaient; leur bonheur était de s'occuper à faire construire des églises et des monastères où Dieu devait être servi et honoré.

Le ciel les combla de bénédictions en leur donnant sept enfants qui furent des modèles de vertu. Brigitte fut la dernière.

Avant sa naissance, sa mère ayant fait naufrage sur les côtes de Suède, fut sauvée par elle; car la nuit même qui suivit ce danger, un ange lui dit: « C'est en considération de l'enfant que vous avez été arrachée à la mort; ayez soin de la nourrir dans l'amour de Dieu et chérissez-la comme un présent singulier que le ciel vous a fait. »

La naissance de cette enfant privilégiée fut révélée à un saint prêtre, curé de sa paroisse. Cet homme de Dieu se trouvait en oraison dans une église voisine du palais; tout à coup, au milieu de sa prière, la Sainte Vierge lui apparut, assise sur une nuée lumineuse et lui dit: « Il est née à Birger une fille dont la voix sera entendue dans tout le monde. »

Cependant, la prédiction ne devait pas s'appliquer aux premières années de Brigitte, car elle demeura muette trois ans; mais ce temps écoulé, elle commença à parler, non comme les enfants qui ne savent que bégayer, mais avec la facilité d'une grande personne; la puissance divine révé-

lait ainsi son action sur celle qui devait être la merveille de son siècle.

PREMIÈRES APPARITIONS

Un matin, Brigitte, âgée de sept ans, aperçut un autel en face de son lit; sur cet autel, une dame, tenant dans sa main une couronne, disait à l'enfant:

« Viens, Brigitte.

L'enfant se leva aussitôt et courut à l'autel.

« Veux-tu, ma fille, cette couronne?

— Volontiers, madame, » répondit l'enfant; et aussitôt la Très Sainte Vierge, car c'était elle, plaça sur la tête de Brigitte une couronne apportée du ciel, symbole des vertus dont elle devait bientôt donner l'exemple au monde.

A peine âgée de dix ans, on la voyait uniquement occupée du désir d'obéir à Dieu et à son Eglise; dès ce moment, on la considérait comme un modèle de modestie et de candeur, d'humilité et d'obéissance.

Pendant la journée, elle s'occupait à faire des broderies d'or et de soie. Mais son attention à la présence de Dieu la distrayait souvent de ce travail. Dieu y suppléait : bien des fois on aperçut auprès d'elle une jeune fille d'une beauté extraordinaire qui l'aidait. Un jour, sa tante fut témoin de cette merveille; elle prit l'ouvrage que Brigitte faisait alors, et le conserva comme une précieuse relique.

Ayant entendu raconter la passion du Sauveur, elle en fut touchée jusqu'aux larmes. La nuit suivante, elle vit le divin Maître dans l'état où il était à l'heure du crucifiement.

« Regarde, ma fille, lui disait Notre-Seigneur, de quelle manière j'ai été traité!

— Et qui donc vous a blessé de ces plaies?

— Ceux qui me méprisent ou qui demeurent insensibles à mon amour. »

A partir de ce moment, la seule pensée des mystères de la Passion faisait toujours couler ses larmes.

Quelque temps après, pendant que ses compagnes dormaient, elle quitta son lit et vint s'agenouiller aux pieds du crucifix suspendu à la muraille. Une de ses tantes, chargée de son éducation depuis la mort de sa mère, entra dans sa chambre; la trouvant levée et à genoux, elle la gronda et voulut même la punir, croyant qu'elle obéissait à un caprice d'enfant; mais les verges se rompirent entre ses mains. Cette dame, ne pouvant s'expliquer un fait si surprenant:

« Pourquoi agissez-vous ainsi? lui dit-elle.

— Je me suis levée, répondit l'enfant, pour louer celui qui m'assiste toujours.

— Qui est-il?

— C'est le crucifix, dit Brigitte, que j'ai vu dernièrement. »

La tante, étonnée et ravie à la fois de ce qu'elle venait d'apprendre, remercia le ciel du trésor qu'il lui avait confié.

LE DIABLE PRIS DANS SES PIÈGES

Témoin de ces faits surnaturels, furieux de voir une si jeune fille marcher rapidement vers les sommets de la perfection, le démon lui apparut sous une forme horrible pendant qu'elle jouait.

L'enfant, épouvantée, accourut près de son protecteur ordinaire, le crucifix de sa chambre; le diable l'y suivit; mais ce fut pour reconnaître la puissance divine, il dut s'écrier :

« Je ne puis rien si le Crucifié ne le permet. »

Brigitte, consolée par ces paroles, accourut près de sa tante pour lui découvrir ce qu'elle avait vu et entendu, celle-ci l'encouragea :

« Ne vous effrayez pas, ma fille, lui dit-elle, la persécution est le sceau de la vertu; Dieu ne couronne au ciel que ceux qui ont combattu, et la victoire appartient toujours aux âmes de bonne volonté, car Notre-Seigneur ne permet pas au démon de nous tenter au delà de nos forces.

SON MARIAGE — SES ENFANTS

Brigitte arriva ainsi à l'époque de son mariage. Toute jeune encore, elle avait été fiancée, par l'ordre de son père, au prince Ulphon, gouverneur de Néricie.

La jeune fille eût bien désiré passer sa vie dans le saint état de la virginité, mais telle n'avait point été la volonté de Dieu, manifestée par les circonstances de sa jeunesse. Modèle jusqu'alors de la jeune fille par son amour de la croix et sa tendresse pour la Très Sainte Vierge, par son détachement du monde et de ses vanités et par sa fuite des plaisirs dangereux, Brigitte devait encore offrir un modèle parfait à la vie conjugale. Pendant une année, à l'exemple du jeune Tobie et de Sara, les deux fiancés se disposent par la prière et les œuvres saintes aux graves obligations du mariage. Dieu bénit cette union si saintement préparée en donnant à Brigitte huit enfants, quatre fils et quatre filles. Deux de ses fils s'envolèrent au ciel le lendemain de leur naissance; ce furent, sans doute, les ambassadeurs choisis pour plaider au ciel la cause de leurs parents et de leurs frères, car toute cette heureuse famille suivit les nobles chemins de la perfection chrétienne.

Ecoutons Brigitte, modèle des mères, traçant à l'un de ses fils la ligne qu'il doit suivre au milieu du monde.

« Mon fils, souvenez-vous en tout temps de la passion de Notre-Seigneur et recevez-le fréquemment dans la Sainte Communion. En quelque lieu que vous soyez, secourez le pauvre selon votre pouvoir. A l'ouvrier, payez de bon cœur son salaire et demeurez fidèle à Dieu et à votre prochain. Chaque matin, priez Dieu de diriger vos actions, et marquez votre poitrine du signe de la Croix. »

Si les mères parlaient toujours ce mâle langage à leurs fils, elles n'auraient pas à pleurer si souvent sur leurs égarements.

LA MAISON DE BRIGITTE

La maison de Brigitte était réglée; elle n'y recevait que ceux qui y apportaient l'édification et le salut. Sachant que l'oisiveté est la mère des vices, elle travaillait sans cesse pour les églises ou pour les pauvres, et sa sollicitude s'étendait à tous ceux qui vivaient sous sa direction.

« Après la lecture de la Bible, leur répétait-elle constamment, n'ayez rien de plus cher que la vie des saints; c'est à l'école de ces grandes âmes qu'on étudie l'héroïsme et qu'on apprend à le réaliser. »

« On entend dire souvent, ajoutait-elle : « les saints s'en vont », et après cet aveu navrant pour la foi, on poursuit sa route sans modifier sa vie. Non, non, il n'en peut être ainsi; il faut rappeler les saints, vivre de leur vie, nous former à leur école et devenir nous-mêmes des saints. »

Brigitte possédait dans son palais un petit oratoire où fréquemment elle se recueillait en présence de Dieu, examinant sa conscience,

pleurant ses fautes et se préparant à recevoir souvent son Dieu dans la Sainte Communion.

Quand son époux, le gouverneur Ulphon, était retenu par les affaires du pays, Brigitte, n'ayant à plaire qu'à Dieu seul, donnait, en dehors du travail et d'un court repos, tout son temps à la prière et à la pénitence. Souvent, son oraison du soir se prolongeait jusqu'au matin.

Elle s'abstenait des mets les plus délicats, sans que son mari ou ses convives pussent le remarquer.

Chaque jour elle recevait douze pauvres à sa table, et chaque jeudi elle leur lavait les pieds pour imiter l'humilité du Sauveur envers ses apôtres.

Fréquemment elle conduisait ses filles au chevet des malades, pansait les plaies en leur présence, leur montrant comment il faut servir les membres souffrants de Jésus-Christ.

Une si grande vertu ne pouvait demeurer longtemps ignorée; les saints sont habiles à cacher leurs mérites, mais le ciel, tôt ou tard, se plaît à les trahir, ne permettant pas que la lumière reste dans l'ombre.

A LA COUR

Le roi Magnus de Suède, ayant épousé Blanche, fille du comte de Namur, donna Brigitte pour gouvernante à la jeune reine. Notre Sainte, loin de trouver, dans la haute distinction dont elle est l'objet, un aliment à son orgueil, n'y voit qu'une charge nouvelle et de graves responsabilités. Aussi avec quelle ardeur elle travaillait et priait pour les jeunes époux! Aux bons exemples et aux leçons, elle joignait les conseils: et avec le secours d'en haut, elle put faire grand bien au roi et à la reine et à tout le royaume. Brigitte était heureuse, car les grandes âmes mettent leur bonheur à faire le bien; mais ce bonheur fut court. D'un caractère inconstant, le roi et la reine s'affranchirent bientôt de l'influence trop austère de la gouvernante pour suivre des conseils moins sages. Brigitte, sans crainte de perdre les faveurs royales, avertit courageusement; les avertissements n'étant pas écoutés, elle y joignit les reproches et bientôt les menaces..... elle annonça des calamités au nom du ciel.

Le roi accueillit les menaces par des sourires et ne s'arrêta pas sur la pente du crime; de temps à autre, il disait à Birger, fils de notre Sainte :

« Qu'est-ce que votre mère a rêvé cette nuit sur notre compte? »

Les prédictions de Brigitte n'étaient pas des rêves; le règne du roi fut rempli de troubles et de révolutions; les Etats se soulevèrent contre sa tyrannie; il périt misérablement ainsi que la reine après avoir été frappé des foudres de l'Eglise et renversé du trône. Le triomphe des méchants est court; il ne faut pas l'oublier de nos jours.

Brigitte avait quitté la cour depuis longtemps; et son mari n'avait pas tardé à la suivre dans sa retraite, car dans le commerce des méchants il y a tout à perdre et le mauvais exemple est surtout pernicieux quand il est donné par les grands.

Libres de leurs temps, Ulphon et Brigitte s'acheminent vers les principaux sanctuaires. Leur première visite fut pour le tombeau du saint roi martyr Olaüs à Tridosie, en Norvège; de là nos pieux pèlerins dirigèrent leurs pas vers le nord de l'Espagne pour y vénérer les reliques de l'apôtre saint Jacques.

GUÉRISON MIRACULEUSE

C'est au retour de ce long pèlerinage qu'Ulphon tomba gravement malade dans la ville d'Arras.

En quelques jours, il fut à toute extrémité. La Sainte, témoin des progrès du mal, et considérant la mort de son mari comme imminente, le prépara aux derniers sacrements et pria l'évêque de les lui conférer.

Quand tout espoir terrestre fut perdu, Brigitte, levant les yeux au ciel, s'adressa à saint Denis, le premier apôtre de la France, et lui demanda la guérison.

Saint Denis lui apparut, et lui révélant les grands desseins de Dieu sur elle :

« Je vous avertis, disait le saint, que Dieu veut se servir de vous pour sa gloire..... et pour que vous ne puissiez douter de la vérité de mes paroles, votre mari va recouvrer immédiatement la santé. »

Au même instant, le prince s'était trouvé guéri. Mais cette vie miraculeusement rendue, Ulphon ne voulut la recevoir de Dieu que pour la lui consacrer dans la vie religieuse. Il reprit donc immédiatement le chemin de la Suède, régla ses affaires temporelles, et quand il eut disposé de ses biens, il s'enferma dans la solitude pour y finir saintement ses jours.

Cet exemple d'un homme donnant à la perfection de l'état religieux la vie que le ciel lui a conservée, se retrouve fréquemment de nos jours, car, chaque année, les monastères s'enrichissent de ceux qui ont retrouvé la santé et la vie au pied des roches Massabielles et dans les eaux miraculeuses de Lourdes.

BRIGITTE PÉNITENTE

Brigitte, désormais maîtresse d'elle-même, réalisera la parole de saint Denis; elle donne ses biens à ses enfants et aux pauvres, et consacre tout son temps à la pénitence et à la méditation des souffrances du Sauveur. Elle voyait souvent le Cœur sacré et les cinq plaies rayonner.

Pendant les trente années qu'elle doit vivre encore, la *pénitente*, tel est le nom qu'elle veut porter désormais, n'aura plus qu'une pensée unique : souffrir, expier, être victime avec son Jésus crucifié. La réparation par la souffrance sera sa préoccupation constante.

Elle ne portera plus de linge que le voile de lin dont elle se couvre la tête et sous le manteau aimé de la pauvreté elle cachera les rudes cilices. Elle passera les jours et souvent les nuits en oraison, presque toujours à genoux; et quand la fatigue la contraindra à quelques heures de repos, ce sera sur le tapis étendu aux pieds de son lit.

On lui demanda un jour comment elle pouvait résister sans feu au froid extrême des contrées du Nord? « L'amour de Dieu qui brûle mon âme, répondit-elle simplement, me rend presque insensible aux rigueurs du climat. »

En dehors des jeûnes de l'Eglise, Brigitte jeûnait quatre fois la semaine et souvent au pain et à l'eau.

Chaque vendredi, en l'honneur des plaies du Sauveur, elle faisait couler sur son corps de la cire brûlante et aimait à ne goûter que des aliments amers, en souvenir du fiel présenté au Sauveur.

Le monde, dont une vie si austère condamnait les scandales, ne lui épargna pas les railleries....., la Sainte se contenta de répondre :

« J'ai commencé pour plaire à Dieu et les rail-

leries ne me feront point cesser.....; priez, afin que je persévère dans la voie que je me suis tracée. »

Sévère pour elle-même, la Sainte traitait les autres avec une merveilleuse douceur et avait pour les pauvres une tendre compassion; elle voulut, par amour pour leur état, se faire pauvre avec eux, et abandonnant à une personne étrangère le petit revenu qu'on lui envoyait, elle se condamna à lui demander, pour l'amour de Notre-Seigneur, le pain de chaque jour.

Dans ses nombreux pèlerinages, elle était ravie de pouvoir manger avec les pauvres; elle mendiait avec eux, et le pain qu'elle recevait ainsi, elle le baisait avec respect comme le pain de Dieu, le préférant aux mets les plus délicats.

Brigitte avait été ainsi préparée aux desseins de Dieu sur elle.

Notre-Seigneur les lui fit connaître :

« Je suis votre Maître et votre Dieu, lui dit-il; je me servirai de vous comme d'un canal pour faire connaître aux hommes les secrets qu'ils ignorent. Vous travaillerez au salut de plusieurs. »

Ce fut le commencement de ses révélations et de sa vie apostolique.

« Les révélations de sainte Brigitte, nous dit Benoît XV, ne méritent pas sans doute la même foi que les vérités de la religion; cependant on serait fort imprudent si on les rejetait, car elles reposent sur des motifs suffisants pour qu'on les croie pieusement. L'avenir le prouvera, car Brigitte sera manifestement l'instrument du ciel et travaillera efficacement au salut des âmes par ses paroles, par ses prières, ses exemples et aussi par les lettres qu'elle écrira aux grands de la terre. »

Son amour pour la passion du Sauveur et pour la Très Sainte Vierge donna naissance à une double Congrégation d'hommes et de femmes dont le but est l'étude des mystères de la Passion et la diffusion du culte de la Très Sainte Vierge. Après avoir établi cette double famille qui devait poursuivre en Suède l'œuvre commencée, Brigitte, par l'ordre de Dieu, se rendit à Rome. Pendant son séjour au tombeau des apôtres, elle continua sa vie pénitente et répandit partout le parfum de ses vertus. Notre-Seigneur daigna la visiter plusieurs fois et lui révéler bien des faits relatifs à sa Passion, à la vie de la Sainte Vierge et aussi des choses spéciales au gouvernement de l'Eglise. C'est ainsi qu'elle fut chargée de porter à plusieurs papes les ordres du ciel. Le Seigneur voulut qu'avant de quitter la terre, elle vénérât la montagne du Calvaire et tous les endroits sanctifiés par sa présence et par l'effusion de son Sang; elle obéit à cet ordre, et c'est en se rendant en Terre Sainte qu'elle prédit des châtiments aux insulaires de Chypre s'ils ne faisaient pénitence; de Jérusalem, elle leur rappela à nouveau les menaces du ciel, et écrivit en même temps aux Grecs pour leur annoncer les malheurs qui les attendaient pour s'être séparés de l'Eglise de Rome. Pendant son séjour en Palestine, la Sainte fut attaquée d'une fièvre qui lui causa de grandes douleurs; c'était le commencement de la maladie destinée à briser ses liens terrestres et à la réunir à son Créateur.

Elle reprit bientôt le chemin de Rome où elle reçut, pour la dernière fois en ce monde, la visite de son divin Maître. Le Sauveur lui révéla l'heure de sa mort; il lui prescrivit, en outre, de se faire ensevelir avec l'habit religieux des filles qu'elle avait fondées. La Sainte fit connaître les ordres du Sauveur, puis se prépara à l'arrivée de l'Epoux. Quand elle sentit arriver l'heure bénie, elle reçut les sacrements, adora Notre-Seigneur, présent dans sa chambre, prononçant avec amour les paroles de Jésus mourant: « Mon Père, je remets mon âme entre vos mains. »

Elle s'envola vers le ciel le 23 juillet 1873; elle était âgée de 71 ans. Sa fête est fixée au 8 octobre.

Son corps fut enterré à Rome dans l'église des religieuses de Sainte-Claire, du monastère de Saint-Laurent *in Panisperna*, sur le Viminal; un an après, il fut transporté en Suède au couvent du Saint-Sauveur de Wadstena qu'elle avait fondé. En 1892, tandis qu'on réparait l'église de Saint-Laurent *in Panisperna* en l'honneur du jubilé épiscopal de Léon XIII, on mit à découvert l'ancien tombeau qui avait renfermé les restes de la Sainte.

On vénère encore à Rome la maison que sainte Brigitte habita, la table de bois sur laquelle elle voulut mourir. Son souvenir est encore vivant aux catacombes de Saint-Sébastien où elle allait souvent prier, et à Saint-Paul-Hors-les Murs où se trouve un crucifix qui lui parla, et devant lequel les pèlerins aiment à se prosterner.

Imp.-*gérant* E. PETITHENRY, 8, rue François I[er], Paris.

SAINT DENIS L'ARÉOPAGITE

PREMIER ÉVÊQUE DE PARIS

Fête le 9 octobre.



Après la décapitation de ses disciples Rustique et Eleuthère, saint Denis reçoit le coup de la mort; mais aussitôt il se relève, prend sa tête dans ses deux mains et la porte jusqu'au lieu appelé, depuis, Saint-Denis.

(Peinture murale de M. Bonnat, dans l'église Sainte-Geneviève, à Paris.)

SAINT DENIS AVANT SA CONVERSION

Le glorieux apôtre et martyr de Paris naquit à Athènes, vers l'an 9 de notre ère, de parents riches et honorables, quoique plongés, ainsi que tous leurs patriotes, dans les ténèbres du paganisme.

Il étudia, avec le plus grand succès, la rhétorique et la philosophie dans sa ville natale, en compagnie d'un certain Apollophane, son inséparable ami, mais qui plus tard lui reprochera amèrement sa conversion.

Le cours de ses études terminé, Denis, qui avait alors vingt-cinq ans, se mit à voyager en Egypte pour compléter son éducation, et s'adonna à l'astrologie.

Ce fut dans la ville d'Héliopolis qu'il fut témoin de la grande et miraculeuse éclipse du soleil, qui arriva contrairement à toutes les lois de la nature, au temps de la pleine lune, lors de la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Lui-même nous a conservé le récit détaillé de cet événement dans une lettre adressée à saint Polycarpe.

Denis, faisant voir à Apollophane cette éclipse

surprenante, lui dit : « Qu'est-ce ceci? Que peut signifier un prodige si nouveau et si extraordinaire?

— C'est un signe qu'il y a quelque changement dans les choses divines, » répondit Apollophane.

Et Denis, admirant de plus en plus les merveilles de ce phénomène, dont il ne pouvait pénétrer la cause, s'écria : « Où le Dieu de la nature souffre, ou toute la machine du monde va se détruire et retourner dans son ancien chaos. »

Denis revint ensuite à Athènes, et vit s'ouvrir devant son mérite la carrière des charges publiques. Il fut, en effet, bientôt élevé à une des premières dignités, qui était celle des archontes, c'est-à-dire des neuf hommes qui avaient le gouvernement de la ville.

Saint Jean Chrysostome et saint Ambroise disent qu'il se maria, et que Damaris, qui se convertit avec lui à la voix de saint Paul, était son épouse. D'autres croient qu'il est toujours demeuré dans le célibat.

Denis s'acquitta si dignement de sa charge d'archonte, qu'il fut enfin choisi pour être un des conseillers du célèbre tribunal de l'Aréopage. Pour faire partie de cette illustre assemblée, il fallait avoir fait preuve d'un parfait désintéressement et d'une équité tout à fait incorruptible; et les historiens s'accordent à dire que Denis était un des premiers par sa science, sa noblesse, et surtout par sa prudence et sa vertu.

CONVERSION DE SAINT DENIS

A cette époque, Jésus-Christ remonté à la droite de son Père, fécondait merveilleusement l'œuvre de ses Apôtres, et l'Eglise chrétienne voyait chaque jour de nouveaux et nombreux disciples embrasser la pure doctrine de la foi.

Saint Paul, étant venu à Athènes, s'appliqua à y dissiper les ténèbres de l'idolâtrie en faisant connaître la vérité d'un seul Dieu. Il discutait donc dans la synagogue, avec les juifs et avec les prosélytes, disent les Actes des Apôtres, et prêchait tous les jours sur la place publique à ceux qui s'y trouvaient.

Quelques philosophes épicuriens et stoïciens discutèrent avec lui, mais ne pouvant éluder, par des subtilités, la force invincible de ses arguments, ils le traînèrent à l'Aréopage pour y être jugé et condamné comme un semeur de nouveautés.

L'apôtre, devant cette auguste assemblée, parla si éloquemment de la nécessité de connaître et d'adorer le Dieu inconnu auquel les Athéniens avaient dressé un autel, que plusieurs se rendirent à ses raisons. Le principal de ceux qui s'attachèrent à l'apôtre fut Denis l'Aréopagite, qui renonça immédiatement à la superstition de l'idolâtrie et quitta même les emplois de la vie séculière pour se faire un parfait disciple de Jésus-Christ.

SAINT DENIS, ÉVÊQUE D'ATHÈNES

Comme il ne fut pas longtemps à être parfaitement instruit des mystères de la foi, saint Paul lui conféra bientôt le sacrement du baptême. Il le mena ensuite avec lui, pendant trois ans, dans ses voyages apostoliques, et le forma aux vertus évangéliques et aux travaux de la prédication.

Denis eut aussi pour maître et pour directeur le bienheureux Hiérothée, comme il le témoigne lui-même dans un de ses ouvrages, et il apprit de lui de grands secrets sur les différentes manières de connaître Dieu et la Sainte Trinité.

Enfin, le nombre des chrétiens s'étant augmenté dans Athènes, saint Paul leur laissa saint Denis pour évêque.

VIE INTÉRIEURE DE L'ÉVÊQUE DENIS

« On ne peut, disent les Bollandistes, assez dignement décrire la conduite sainte et les vertus éminentes de saint Denis dans l'épiscopat. »

Il se fit une image vivante de la mortification, du zèle et de la charité de l'Apôtre; il traitait son corps avec une rigueur impitoyable; le jeûne et l'abstinence étaient, selon l'expression de son hagiographe, son aliment le plus agréable. Il s'appliquait assidûment à la lecture, à l'oraison et à la contemplation, de telle sorte qu'il vivait plus en Dieu et de Dieu qu'en lui-même et de lui-même.

Cette occupation intérieure le détacha si fort des sens et de toutes les affections sensibles, qu'il devint un homme tout céleste : ce caractère ressort avec évidence dans toutes ses œuvres; les écrits de saint Denis reflètent admirablement cette lumière divine dans laquelle il aimait à se plonger.

L'humilité, la patience, la douceur, la chasteté et la simplicité étaient aussi en lui à un degré très éminent.

ZÈLE EXTÉRIEUR DE L'ÉVÊQUE DENIS

Malgré tous ces exercices de la vie chrétienne, il ne laissait pas que de s'adonner, avec une vigueur admirable, à tous les devoirs de la vie apostolique. Il prêchait souvent à son peuple, et il le faisait avec tant de zèle et de feu, qu'il enflammait de l'amour divin tous ceux qui avaient le bonheur de l'entendre.

Sa charité ne se renfermait pas dans les murs d'Athènes; il sortait souvent de la ville pour aller aux environs répandre la lumière de l'Evangile, et, par ce moyen, il grossit si notablement son troupeau, qu'il en fit en peu de temps une des Eglises les plus considérables de la Grèce.

SES RELATIONS AVEC LES APÔTRES ET LA SAINTE VIERGE

C'est ainsi que, sous la conduite d'un si sage pasteur, l'Eglise d'Athènes florissait et était de tous côtés la bonne odeur de Jésus-Christ. D'ailleurs, Denis entretenait un saint commerce de lettres avec les plus grands hommes du christianisme naissant.

Nous avons encore celles qu'il écrivit à saint Jean l'Evangéliste, à saint Polycarpe, à saint Timothée, à saint Tite, et à d'autres prédicateurs de l'Evangile : ces lettres sont pleines de l'esprit de Dieu et de la science des saints.

Quelques auteurs même ont assuré qu'il écrivit aussi à la Sainte Vierge, et qu'il eut le bonheur de la voir avec saint Jean, à Ephèse.

Ce qui est plus certain, et ce qu'il nous apprend lui-même dans son livre des *Noms divins*, c'est qu'il eut la consolation de se trouver à Jérusalem au temps de la mort et de l'Assomption de la Mère de Dieu. Il assista, avec les apôtres, au trépas de cette Vierge très pure et immaculée; il vit le Seigneur Jésus, environné de ses anges, venir pour recueillir l'âme de sa Mère, et fut témoin de ce qui se passa lorsque le tombeau de Marie, ayant été ouvert trois jours après, devant saint Thomas, on n'y trouva plus que les linges dont avait été enveloppé son saint corps. « Là, dit saint Denis, se trouvaient Jacques, frère du Seigneur, Pierre, coryphée et chef suprême des théologiens, et tous les autres apôtres. Alors, tous les pontifes voulurent célébrer à l'envi la toute-puissante bonté de Dieu. »

Cet honneur, que notre Saint avait eu, d'assister à la mort de la Sainte Vierge, et d'être témoin des merveilles qui la suivirent, lui donna toute sa vie une affection et un culte tout particuliers envers Marie; aussi, nous verrons qu'à Paris il fera bâtir une église sous le vocable de cette Reine immaculée, et qu'il propagera partout sa dévotion.

COMMENT SAINT DENIS CORRIGE LE ZÈLE IMPATIENT D'UN CERTAIN DÉMOPHILE

De retour à Athènes, saint Denis se consacra avec une ferveur nouvelle, au gouvernement de son diocèse. Il réprimait le vice et le relâchement, animait les autres à la vertu par son propre exemple et par ses paroles enflammées.

Pendant son absence, un religieux, nommé Démophile, poussé par un zèle indiscret, voyant un pécheur aux pieds d'un prêtre pour recevoir la pénitence et l'absolution, et le prêtre disposé à les lui accorder, s'irrita tellement contre les deux, qu'après avoir reproché au prêtre sa trop grande indulgence envers les impies, il se jeta sur le pénitent, l'arracha violemment du tribunal sacré, et le chassa bien loin à coups de pied.

Son aveuglement fut si grand, que, croyant avoir fait une bonne action, il en informa son évêque et lui en demanda l'approbation. Mais saint Denis remontra, avec une grande charité, l'énormité de sa faute au religieux en lui rapportant divers exemples de douceur dont il est parlé dans la Sainte Ecriture, et en lui faisant voir la disproportion de son état avec celui du prêtre qu'il avait outragé. Enfin, il lui raconta un fait digne de mémoire qui était arrivé à l'un de ses disciples, nommé Carpus, chez qui il avait reçu l'hospitalité pendant son passage en Crète.

« Carpus, dit saint Denis, conçut un jour une tristesse profonde parce qu'un infidèle avait ravi à l'Eglise et ramené au paganisme un nouveau chrétien dans le temps même des pieuses fêtes de son baptême. Au lieu de prier avec amour pour la conversion de ces deux âmes, il se laissa entraîner, contre son habitude, à des sentiments de violente indignation.

» C'était le soir: il se couche et s'endort dans ces pensées de haine. Il avait coutume d'interrompre son repos et de s'éveiller dans la nuit pour la prière. L'heure venue, après un sommeil pénible et entrecoupé, il se lève, plein de trouble. « Pourquoi, disait-il, les impies qui s'opposent à » la volonté du Seigneur, vivent-ils plus long- » temps? » Et il demandait à Dieu de foudroyer les deux pécheurs.

» A ces mots, il crut voir la maison s'ébranler et se diviser dans toute sa hauteur. Devant lui se dressait une flamme, d'un éclat immense, qui, du haut des cieux, à travers le faîte déchiré, semblait descendre jusqu'à ses pieds; dans la profondeur du firmament apparaissait l'Homme-Dieu, environné de la multitude des anges; abaissant ses regards, Carpus voit, au-dessus du sol bouleversé, un vaste et ténébreux abîme : les deux pécheurs qu'il avait maudits se tenaient sur le bord du précipice, tremblants, épouvantés, tandis que, du fond du gouffre, des serpents rampaient vers eux, s'enlaçaient autour de leurs membres, cherchant à les renverser dans l'abîme.

» Carpus suivait d'un œil impatient cette lutte émouvante. Le moment vint où les deux pécheurs semblaient près de périr, mais le Sauveur, se levant de son trône, descendit vers les malheureux, pour les secourir, et, comme Carpus s'étonnait d'une telle charité, Jésus lui dit : « Lève la main et frappe-moi désormais, car je » suis prêt à mourir encore une fois pour e » salut de ces hommes, et cela me serait doux, » si l'on pouvait me crucifier sans crime! »

» Tel est, ajoute saint Denis, le récit que m'a fait Carpus. »

Par cette lettre, le Saint convainquit Démophile de cette vérité qu'il ne faut jamais repousser le pécheur qui a recours au remède salutaire de la pénitence.

SAINT DENIS CONVERTIT SON AMI APOLLOPHANE

Nous avons vu, au commencement de cette vie, l'étroite liaison que saint Denis contracta avec Apollophane, son compagnon d'études. Celui-ci avait été extrêmement indigné de la conversion de son ancien ami, et ne pouvait s'empêcher, parfois, de s'emporter avec furie et de vomir mille injures contre lui.

Saint Polycarpe fut souvent témoin de ces emportements et de ces excès, il tâcha de les arrêter par sa douceur, mais, ne pouvant y parvenir, il crut bon d'avertir Denis lui-même. C'est ce qui nous a valu la lettre admirable que notre Saint écrivit à Polycarpe, dans laquelle il fournit à l'évêque de Smyrne des armes toutes-puissantes pour surmonter l'opiniâtreté d'Apollophane.

Cette lettre désarma la colère de celui qui avait été le compagnon de jeunesse de l'Aréopagite; il demanda pardon à Dieu de son fol orgueil, et embrassa la religion chrétienne.

A la nouvelle de sa conversion, saint Denis lui écrivit une lettre de félicitation, qui se termine par ces mots : « Je puis maintenant mourir joyeux en Jésus-Christ, qui est mon être et ma vie, puisque vous-même avez reçu la vie. »

SAINT DENIS VIENT EN GAULE

Denis avait alors soixante-dix-huit ans; il se livrait à des travaux sans nombre, et voyageait de tous côtés pour prêcher la bonne nouvelle.

Etant venu à Ephèse, où saint Jean l'Evangéliste venait de rentrer après son exil de Pathmos, il eut avec cet apôtre bien-aimé un entretien dans lequel saint Jean lui représenta l'état déplorable des nations de l'Occident encore plongées pour la plupart dans les ténèbres de l'idolâtrie. Denis n'hésita point, malgré son grand âge, à entreprendre la mission d'évangéliser ces contrées.

Il laissa donc, pour son successeur, à Athènes, saint Publius, et, prenant avec lui saint Eleuthère et saint Rustique, il vint à Rome et se présenta à saint Clément, pape, disposé à aller partout où il l'enverrait.

Le saint Pontife ressentit une grande joie de cette résolution, et, adjoignant au vaillant missionnaire quelques prêtres romains, il l'envoya dans la Gaule.

Saint Denis arriva d'abord à Arles, et, y laissant saint Rieul comme évêque, il s'avança jusqu'à Paris.

Or, Paris ou Lutèce, disent les Actes de saint Denis, était alors le rendez-vous des nobles Gaulois à cause de la salubrité de l'air, des agréments du fleuve et de la richesse du sol, fertile surtout en vignes et fort ombragé de forêts.

Le serviteur de Dieu s'y fixa avec courage; il se mit à prêcher avec tant de foi et de constance, qu'il attira bientôt une foule de personnes au christianisme. Encouragé par le succès, saint Denis éleva plusieurs temples au vrai Dieu, et institua des prêtres pour les desservir, choisissant des hommes d'une vertu éprouvée pour leur conférer les Ordres sacrés et l'on vit bientôt

presque toute la ville accourir à ses prédications et se soumettre à l'envi à la vraie foi.

SAINT DENIS ET SES COMPAGNONS SONT MIS EN PRISON SUPPLICE

En ce moment éclata dans tout l'empire romain la seconde persécution générale contre les chrétiens. Le préfet Sisinnius Fescenninus, qui gouvernait la Gaule au nom de l'empereur, fit aussitôt arrêter l'intrépide apôtre Denis avec le prêtre Rusticus et le diacre Eleuthère, et plusieurs des principaux chrétiens, et les fit comparaître devant son tribunal.

« C'est donc toi, infâme vieillard, dit le magistrat romain à saint Denis, c'est donc toi qui prétends anéantir le culte des dieux, et qui outrages la majesté de l'invincible empereur! quelle religion prêches-tu? »

Les trois confesseurs répondirent d'une seule voix : « Nous prêchons un seul Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit, trinité de personnes dans l'unité de substance, de divinité et de gloire.

— Vous l'avouez, dit le préfet; les accusations portées contre vous sont donc véritables : vous refusez d'adorer les dieux et d'obéir à l'empereur. »

Les saints répondirent : « Nous adorons le Christ, engendré du Père avant tous les siècles. En ces derniers temps, il a pris naissance d'une vierge et s'est manifesté au monde. Pour la gloire de son nom nous sommes prêts à affronter tous les supplices et à subir la mort. »

Le proconsul les fit flageller dans l'espoir de vaincre leur constance, mais la patience des bourreaux s'épuisa avant celle des martyrs. Saint Denis et ses compagnons furent alors jetés dans un cachot où on leur passa la tête dans de grosses pierres percées par le milieu, et on les attacha de telle sorte, qu'ils étaient obligés de demeurer toujours couchés par terre sans pouvoir se remuer.

Peu de temps après, le président les fit revenir devant son tribunal, et, après les avoir inutilement pressés d'apostasier, il les fit une seconde fois cruellement fustiger. On ne peut assez admirer la force et la constance du grand saint Denis qui, âgé de plus de cent ans, endurait ce martyre avec autant de paix et de tranquillité que s'il eût été couché sur un lit de roses.

On lui déchira tous les membres à coups de fouet, on lui découvrit même les os, on le baigna dans son propre sang. Au milieu de ce supplice, il n'ouvrait la bouche que pour louer Dieu : « Que ma langue, disait-il, bénisse le Seigneur, et que toutes mes entrailles soient employées à exalter sa bonté. »

Alors le saint martyr fut reconduit en sa prison. Fescenninus espérait que la douleur de ses plaies, jointe à l'odeur insupportable du cachot, le rendrait enfin plus soumis aux ordres de l'empereur; mais il se trouva trompé dans son attente. Denis parut le lendemain à son tribunal avec plus de joie et de hardiesse encore que la veille.

Le préfet, furieux, fit recommencer la flagellation et, comme cette cruauté ne servait de rien, et que le saint évêque ne cessait d'exhorter ses compagnons à la constance, Fescenninus, s'armant d'une nouvelle rage, le fit étendre sur un gril, sous lequel il commanda d'allumer un grand feu!

Le corps du serviteur de Dieu fut ensuite retiré de cet instrument de supplice pour être exposé à des lions; mais ces animaux, n'ayant osé le toucher et s'étant prosternés devant lui, pour lui lécher les pieds, il fut jeté dans un four ardent qui devait le consumer en un moment.

Notre-Seigneur, qui voulait rendre son martyre encore plus éclatant, le secourut admirablement en cette rencontre : il amortit l'ardeur de ce four, renouvelant le miracle des trois enfants dans la fournaise de Babylone, et Denis en sortit en meilleur état qu'il n'y était entré.

Ensuite, on l'attacha à une croix, mais le courageux apôtre fit de son nouvel instrument de supplice une chaire pour prêcher. Le peuple s'étant assemblé autour de lui, il saisit l'occasion pour leur annoncer le mystère ineffable de la Passion du Sauveur et le bonheur qu'elle avait apporté au monde : et il n'eût pas moins fait de conversions sur sa croix que dans la chaire de son église, si le président ne l'en eût fait promptement détacher pour le conduire en sa prison.

DERNIÈRE MESSE DE SAINT DENIS — APPARITION DE NOTRE-SEIGNEUR

Ce fut alors que le bienheureux prélat, laissé libre dans son cachot, voulut célébrer pour la dernière fois l'auguste sacrifice de la messe, afin de se fortifier, lui et ses compagnons, contre les combats qui leur restaient à endurer.

Mais, par une insigne merveille, lorsqu'il fut à la fraction de l'hostie, Notre-Seigneur apparut visiblement devant ceux qui étaient présents, et, prenant de ses propres mains son corps qui était sur l'autel, il le lui donna en disant : « Recevez ceci, mon bien-aimé, et ne doutez point de la récompense qui vous attend, vous, et tous ceux qui écouteront votre parole. Vous combattrez vaillamment et vous remporterez la victoire. La mémoire de votre martyre sera immortelle; et lorsque vous prierez pour quelqu'un, vous obtiendrez tout ce que vous demanderez. »

En même temps, la prison fut remplie de lumière et les confesseurs de la foi demeurèrent fortifiés et consolés.

MORT GLORIEUSE DE SAINT DENIS

IL PORTE SA TÊTE A DEUX MILLES DE PARIS

Le lendemain, Fescenninus trouvant Denis aussi ferme et aussi inébranlable qu'auparavant, le condamna à avoir la tête tranchée. On le mena aussitôt sur une colline dédiée à Mercure qui est aujourd'hui la colline de Montmartre; et là, en présence d'une multitude considérable de personnes qui fondaient en larmes, on le décapita avec une petite hache émoussée, afin de lui causer plus de douleur.

On vit alors le corps du Pontife se soulever; il prit sa tête dans ses deux mains, et la porta en triomphe jusqu'au lieu où a été bâtie depuis la ville qui porte son nom, à deux milles de Paris.

Pendant sa marche, des anges chantaient : *Gloria tibi, Domine!* Gloire à vous, ô Seigneur! et d'autres répondaient : *Alleluia!*

Ayant rencontré une pieuse femme, du nom de Catulle, qu'il avait instruite en la foi, il lui remit son chef vénérable, et tomba en même temps à ses pieds.

Cette sainte chrétienne cacha soigneusement les précieuses reliques dans sa maison, avec celles de saint Rustique et de saint Eleuthère qu'elle eut le bonheur de recouvrer à prix d'argent.

Imp.-*gérant*, E. PETITHENRY, 8, rue François Ier, Paris

SAINT FRANÇOIS DE BORGIA, TROISIÈME GÉNÉRAL DES JÉSUITES

Fête le 10 octobre. — XVI[e] siècle.



François de Borgia, devant le cadavre de l'impératrice, prend la résolution de quitter le monde. (*Fragment d'un tableau de* JEAN-PAUL LAURENS.)

NAISSANCE DE FRANÇOIS — SA PIÉTÉ — IL PERD SA MÈRE

François de Borgia naquit au château de Gandie, en Espagne, le 28 octobre de l'année 1510. Sa famille était l'une des plus anciennes de ce royaume. A l'époque dont nous parlons, elle se trouvait unie aux principaux monarques de l'Europe. L'aïeul de notre Saint était l'arrière petit-neveu du pape Célestin III; sa mère, Jeanne d'Aragon, petite-fille de Ferdinand le Catholique, descendait de Henri de Bourgogne, premier roi de Portugal, et, par ce dernier, de Robert Ier, roi de France.

L'éducation religieuse de notre Saint fut la première préoccupation de ses parents chrétiens et vertueux. Avec le lait maternel, il reçut l'aliment qui forme les enfants de Dieu : celui de la piété. Il apprit de bonne heure à prononcer les noms de Jésus et de Marie. A mesure qu'il grandissait, on le voyait se détacher peu à peu de la terre, et s'occuper davantage des choses du ciel. Il aimait peu les amusements folâtres de ses jeunes compagnons. Son plus grand plaisir était d'entendre parler du paradis. Il allait volontiers à l'église pour voir les cérémonies et écouter les sermons. Sa mémoire était telle à son âge, qu'il retenait par cœur les paroles du prédicateur et même ses gestes. Rentré chez lui, il refaisait le sermon devant toute la famille réunie. Il exécutait le tout avec tant d'habileté et d'onction, que chacun en était touché et disait : « Vraiment, cet enfant fera plus tard de grandes choses. »

A l'âge de 5 ou 6 ans, le jeune François fut placé sous la garde de son oncle, Don Juan d'Aragon, évêque de Saragosse. Ce dernier admirait les dispositions heureuses de son élève, et il espérait qu'il deviendrait l'honneur et la gloire de sa famille. Mais les vues de l'enfant étaient tout autres que les siennes, et c'était avec peu d'intérêt qu'il entendait le prélat lui exposer les obligations de sa naissance et les dignités auxquelles il le croyait appelé. L'oncle, en effet, rêvait la gloire du siècle; le neveu n'aimait que celle du ciel.

François rendait abondamment à ses parents la peine que leur coûtait son éducation. Il les chérissait d'un amour véritable et surnaturel, en sorte qu'il aurait préféré les voir mourir que tomber dans l'inimitié de Dieu. C'est ce qu'il prouva dans la suite ; car, ayant perdu sa mère à l'âge de dix ans, il redouta tellement, non qu'elle fût en enfer, mais dans les flammes vengeresses du Purgatoire, qu'il fustigeait son corps à coups de discipline, afin d'obtenir sa délivrance.

A la vue de ces austérités si prématurées, on s'inquiéta pour sa santé, et l'on chercha, mais en vain, de qui il avait pu recevoir l'instrument avec lequel il se mortifiait de la sorte.

IL QUITTE SARAGOSSE — SON PÈRE L'ENVOIE A LA COUR — IL LA QUITTE POUR ACHEVER SES ÉTUDES — IL Y RENTRE

François quitta Saragosse pour aller à Baëza, où se trouvait alors la plus grande partie de sa famille. Peu après son arrivée, il tomba gravement malade. On fut un instant dans la crainte de le perdre. Mais Dieu avait des vues sur lui, et il ne voulut pas encore lui donner le repos. Le jeune duc recouvra donc la santé.

Cependant, Don Juan, son père, connaissait ses attraits particuliers, et il redoutait de le voir embrasser la carrière ecclésiastique ou religieuse. Afin de façonner à la vie du monde son naturel trop enclin à le mépriser, il l'envoya à la cour de Charles-Quint, pour être enfant d'honneur de l'infante Catherine. Mais, cette dernière fut obligée de quitter l'Espagne après son mariage avec Jean III, héritier de la couronne de Portugal. Don Juan de Borgia rappela son fils et lui fit achever ses études auprès de l'évêque de Saragosse. Le père et l'oncle unirent alors leurs efforts pour détourner le jeune homme de la vie religieuse.

Désespérant de le pouvoir par eux-mêmes, ils se résolurent à l'envoyer de nouveau à la cour. François possédait toutes les qualités suffisantes de l'esprit et du corps pour obtenir auprès des courtisans les succès les plus brillants. Il le comprit. Aussi se décida-t-il à prendre tous les moyens pour se prémunir contre la corruption. Les sacrements et la dévotion à la Sainte Vierge furent ses armes principales. Toutefois, cette vie chrétienne, au milieu des vanités les plus mondaines, ne l'empêchait pas de remplir auprès de l'empereur et de l'impératrice les devoirs d'un fidèle serviteur. Il le fit même avec une délicatesse telle, qu'il s'attira non seulement l'affection du monarque et de son épouse, mais encore celle de tous ceux qui habitaient au palais royal.

Charmé de ses vertus et de ses qualités distinguées, Charles-Quint le nomma marquis de Lombay, et lui donna en mariage Eléonore de Castro, illustre princesse d'une des plus nobles familles de Portugal. Cette union combla de joie son père et son oncle, l'évêque de Saragosse. En effet, c'était une des plus hautes marques d'estime que François pouvait espérer de l'empereur. Cette estime s'augmenta de jour en jour, et bientôt Charles le fit son confident le plus secret. Il voulait l'avoir sans cesse auprès de lui, afin d'être aidé dans l'administration de son vaste empire.

MORT DE L'IMPÉRATRICE ISABELLE — IMPRESSION QUE CAUSE SUR FRANÇOIS DE BORGIA LA VUE DE SON CADAVRE

Le marquis de Lombay suivit Charles-Quint sur les champs de bataille, en Afrique et en France. Deux maladies qu'il eut à la suite de ces entreprises le décidèrent à quitter le monde. Mais un événement remarquable fut pour lui le dernier avertissement du ciel.

Or, c'était au printemps de l'année 1539. La cour s'était rendue au magnifique palais de l'Alcazar, à Tolède, pour la tenue des Etats de Castille. Des fêtes splendides se succédaient au palais dans l'intervalle des séances de l'assemblée. Soudain tout cesse. « Qu'y a-t-il, se demande-t-on partout? — L'impératrice est malade. » Tous les cœurs sont émus. La nouvelle est bientôt répandue par tout l'empire. Les médecins les plus habiles sont appelés auprès d'elle, et ils lui prodiguent les soins les plus assidus. Hélas ! tout est inutile : la maladie est mortelle. La reine succombe le 1er mai de la même année. Les sujets n'eurent qu'une voix pour déplorer sa mort. L'empereur tomba dans la tristesse la plus profonde.

La dépouille d'Isabelle devait être déposée dans le caveau des rois, à Grenade. L'usage voulait qu'elle fût confiée à un prince de sang royal, et conduite sous escorte jusqu'à sa dernière demeure. Charles confia cette mission délicate au marquis de Lombay. Celui-ci partit avec le cadavre, accompagné d'officiers et des gens de sa suite. Sur le chemin, des peuples accouraient en foule, comme

pour venir dire un dernier adieu à leur bienfaitrice. Arrivé à Grenade, le convoi funèbre s'avança entre deux haies de soldats jusqu'à la cathédrale. Au son des cloches qui annonçaient par leur voix lugubre l'arrivée de la royale dépouille, l'archevêque sortit, précédé de son clergé, et vint l'attendre sous le portique. Là, il exigea du marquis les serments accoutumés; les notaires en prirent acte, et l'on ouvrit le cercueil pour vérifier le corps. Mais, ô horreur! à peine est-il ouvert qu'il s'en exhale une odeur fétide qui repousse tous les témoins. Ils ne s'approchent qu'à grand'peine pour voir le corps de cette reine fameuse par sa beauté. Qu'y voient-ils? Un corps en pourriture. A cette vue, François ne peut contenir son émotion. Cependant, l'archevêque l'interroge et lui dit : « Senor, jugez-vous que ce soit là le corps d'Isabelle? » Un silence complet se fait parmi les assistants. Le duc hésite, tous ceux de sa suite l'imitent. Le prélat l'interroge à nouveau. Cette fois il répond : « Des officiers loyaux ont été préposés à la garde de ce cercueil. Rien n'a pu être enlevé. Je puis donc attester que ce sont là les restes de l'illustre souveraine. » Cette attestation fut répétée par les officiers. Les notaires la consignèrent. Le cercueil fut ensuite refermé.

Comme c'était vers le soir que cette cérémonie avait eu lieu, chacun se retira quand elle fut terminée. François, terrifié par le spectacle qu'il avait vu, se plongea dans une méditation continuelle des vanités de ce monde. Il s'efforçait, mais en vain, de chasser cette pensée qui le tourmentait sans cesse : « Tu vois, François, ce que tu deviendras un jour. Ce jour n'est peut-être pas éloigné. A quoi te servira alors d'avoir brigué les honneurs du monde? » Il cessa enfin d'hésiter et, fondant en larmes, il s'écria à plusieurs reprises : « Non, non, je ne veux plus servir de maître que la mort puisse m'enlever! » La décision était énergique. Désormais, il ne songera plus qu'au moment de l'exécuter.

L'EMPEREUR LE FAIT VICE-ROI DE CATALOGNE
SON ADMINISTRATION

Le lendemain, le marquis assista à la cérémonie funèbre pour l'impératrice; il reprit ensuite la route de Tolède. Il fit part de son impression à l'empereur, duquel il sollicita la permission de se retirer des affaires. « Comment! vous retirer à votre âge! répondit le monarque. Francisco, je vous confie la vice-régence de Catalogne. Vous seul pouvez gouverner dignement cette province. — Mais, Sire, je n'ai que vingt-huit ans; je suis inexpérimenté dans l'administration, et vous me confiez une mission des plus périlleuses. — C'est parce qu'elle est périlleuse que je vous la confie, ajouta Charles-Quint. » Un refus était une offense pour le prince : le marquis se tut et prépara son départ. Charles le fit commandeur des chevaliers de l'épée de Saint-Jacques, nouvelle marque d'estime qu'il lui donnait.

La Catalogne était depuis assez longtemps infestée de brigands qui la ravageaient en tous sens, semant la désolation dans les villes, les bourgs et les villages. François entreprit contre eux une campagne sans relâche, et parvint à délivrer le pays du fléau.

Cette œuvre importante une fois accomplie, il s'occupa de rétablir l'ordre dans la société longtemps ébranlée par ces terribles secousses, et la province se trouva bientôt dans une paix profonde.

IL RETOURNE EN SON DUCHÉ DE GANDIE — IL PERD SON ÉPOUSE — IL ENTRE DANS LA COMPAGNIE DE JÉSUS

François, après s'être illustré dans l'administration de la Catalogne et plusieurs entreprises militaires, obtint la permission de se retirer dans son duché de Gandie. Quelques années après, il perdit son épouse, il avait alors environ trente-six ans. Il crut le moment venu de quitter le monde. Il fit part de sa résolution au P. Lefebvre, religieux de la Compagnie de Jésus, aussi remarquable par sa sainteté que par sa science. Ce dernier lui conseilla de suivre les exercices de saint Ignace : ce qu'il fit avec un grand profit. Néanmoins, il ignorait encore dans quelle religion il devrait entrer. Comme le P. Lefebvre l'avait quitté pour se rendre au concile de Trente, il demanda conseil à un Père Franciscain, nommé Texéda, qu'il aimait particulièrement. Le fils de saint François lui répondit : « Seigneur, la Sainte Vierge a daigné m'apporter les ordres de son divin Fils. Vous êtes appelé dans la Compagnie de Jésus. » Rassuré désormais sur sa vocation, le marquis écrivit à saint Ignace, qui se trouvait alors à Rome, pour lui demander de vouloir bien l'admettre parmi les siens. Saint Ignace acquiesça à son désir, mais il ne voulut pas lui permettre de quitter le monde tant que ses enfants, qui étaient au nombre de huit, dont cinq garçons et trois filles, auraient besoin de lui. François obtint du Pape de faire ses vœux et de rester encore quatre ans dans le siècle, pour arranger ses affaires. En même temps, il se livra à l'étude de la théologie et se prépara au doctorat, comme le vénéré fondateur le lui avait recommandé.

IL PART POUR ROME

Quand il eut pleinement payé la dette qu'il devait à ses enfants et qu'il eut obtenu le grade de docteur, le marquis de Lombay prit le chemin de la Ville Eternelle. Jules III lui fit offrir un appartement au Vatican. Par humilité, notre Saint refusa, se contentant de ce que pouvait lui offrir saint Ignace. Cependant, il fut affligé de voir que ses frères n'avaient pas encore de collège à Rome. Il en demanda la cause au vénéré Père : « Je désire cette œuvre depuis longtemps, lui répondit-il, mais les ressources me manquent. » Aussitôt, le Saint lui offrit six mille écus d'or, c'est-à-dire 84 000 francs pour la première pierre, somme qui aurait presque suffi pour le reste de l'établissement.

François fit l'édification de saint Ignace durant son court séjour dans la capitale du monde chrétien.

FRANÇOIS REVIENT EN ESPAGNE — IL PREND L'HABIT
ET REÇOIT LA PRÊTRISE

Cependant, Charles-Quint obtint du Pape le cardinalat pour son ancien conseiller. Mais, à cette nouvelle, ce dernier s'enfuit de Rome et revint en Espagne. Il se retira dans le Guipuscoa, visita pieusement le château de Loyola, et fit sa retraite de prise d'habit à Ognate, petite ville à peu de distance du château. Il quitta ensuite le vêtement du gentilhomme pour revêtir celui de la Compagnie où il entrait définitivement. Peu de temps après, il reçut l'onction sacerdotale. Il avait promis de prêcher à sa première messe. Cette nouvelle se répandit dans tout le pays. On accourut de toutes parts pour entendre parler le saint duc : on ne l'appelait plusque de

ce nom : « Savez-vous que le saint duc est prêtre, répétaient toutes les bouches ? Il va prêcher le 1er août. » A ces mots, chacun préparait son voyage vers Ognate. Saint François ne parlait que l'espagnol. Un grand nombre donc ne le comprenaient pas, car le basque était à peu près la seule langue parlée dans les provinces de ce nom, et cependant tous étaient émus, beaucoup même pleuraient. Au sortir de l'église, les gentilshommes du marquis de Gandie leur demandèrent ce qui avait pu leur causer pareille émotion, puisqu'ils n'avaient pas compris le sermon du P. François : « Eh! répondaient-ils, n'était-ce pas le duc qui prêchait comme un simple prêtre ? n'était-ce pas assez beau? et peut-on ne pas pleurer en voyant un tel saint? »

Par l'ordre de saint Ignace, François évangélisa une partie de l'Espagne et tira beaucoup d'âmes de la boue du péché.

A Casa-de-la-Reina, il était allé assister au sermon d'un célèbre prédicateur, quand celui-ci, l'apercevant en face de la chaire, l'apostropha avec véhémence : « Oui, senor Francisco, vous êtes un criminel. En vous retirant chez les Jésuites vous avez laissé Valence et la cour à la merci de tous les désordres que vous pouviez prévenir en restant dans le monde. Votre crime est grave,car il réunit en lui tous les crimes qui se commettent dans la province que vous avez quittée. » C'était pousser trop loin l'impertinence. Le connétable de Frias était impatient : il avait peine à retenir sa colère. En descendant de sa chaire, le prédicateur fut accablé de reproches. Quant au P. François, il l'aborda amicalement et l'invita à dîner pour le lendemain. Le religieux fut exact. Le repas terminé, le saint duc l'emmena dans sa chambre et, l'ayant fait asseoir, il lui dit : « Je désire, mon Père, vous remercier en particulier des réprimandes que vous m'avez faites hier. J'en mérite peut-être davantage. Vous m'imputez tout le mal que, dites-vous, j'aurais dû conjurer. Je doute que vous puissiez me prouver que j'eusse pu le faire. Au reste, en me faisant Jésuite, j'ai cru devoir obéir à un appel divin. Je redoutais la parole de Notre-Seigneur touchant le jeune homme de l'Evangile et je ne voulus pas tarder à correspondre à cet appel. » En terminant ces mots, il se jetait aux pieds du prédicateur pour les baiser humblement. Mais l'autre l'avait prévenu et s'était agenouillé pour lui demander pardon de ce qu'il avait dit contre lui.

PRÉDICTION — UN POSSÉDÉ DÉLIVRÉ

François ne touchait pas seulement les cœurs, il annonçait encore l'avenir et faisait des miracles étonnants. Ses enfants étant venus le voir à Casa-de-la-Reina, il leur dit un jour pendant le dîner : « Mes enfants, soyez prêts à paraître devant Dieu. Ne vous fiez pas sur votre jeunesse; l'un de vous va mourir, et sa mort sera subite. » Cet avertissement jeta l'épouvante dans tous les cœurs, chacun pensant avec raison que c'était lui, se prépara sans retard à rendre compte au souverain Juge.

Sur le point de quitter son bel-oncle, le Saint reçut un message de la noblesse et du Chapitre de Burgos, le priant de venir prêcher en leur cité. Il s'y rendit aussitôt. Là, comme ailleurs, un grand nombre d'âmes abandonnaient le chemin large de la perdition pour rentrer dans l'étroit sentier du salut. Le démon, rempli de terreur, fuyait à l'approche de François. Un jour, on lui amena un possédé. Il posa les mains sur la tête de ce malheureux et dit à haute voix ces paroles du Seigneur : « *In nomine meo dæmonia ejicient;* en mon nom ils chasseront les démons. » Et, à peine avait-il achevé que le diable sort de la victime. Tous crient au miracle. Pourquoi s'étonner que le démon me fuie? répond François. Longtemps, je ne fus, comme lui, qu'un tentateur, et j'ai porté les âmes au mal. Je faisais alors l'office de Satan, et vous n'ignorez pas que les ouvriers de même métier se haïssent et se fuient. »

IL EST NOMMÉ GÉNÉRAL DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS SON HUMILITÉ — SA MORT

A la mort du P. Lainez, successeur de saint Ignace, en l'année 1565, le P. François fut élu Général de la Compagnie de Jésus. Cette fois, le bien que le Saint accomplit n'eut plus les frontières des Espagnes pour limites : le monde entier en fut le théâtre. Sous lui, la Compagnie de Jésus, naissante, prit des accroissements considérables en extension, en science et en sainteté. Telle était la sagesse du nouveau Général, que Pie V lui-même poussait l'estime qu'il en avait jusqu'à le consulter dans toutes ses entreprises importantes.

Malgré la considération dont il était entouré de toutes parts, saint François de Borgia était d'une humilité admirable. Rien ne lui plaisait plus que le mépris. Pour lui le jeûne n'était pas une mortification. La première à ses yeux était l'*humilité*. Aussi s'efforçait-il, par tous les moyens possibles, de perfectionner en lui cette vertu si chère à son cœur. Toutes ces lettres n'avaient d'autres signatures que celle-ci : *François, pécheur* Etant encore simple religieux, François avait un tel respect pour l'autorité supérieure, qu'il lisait à genoux les lettres qu'il en recevait. En outre, il ne craignait pas d'aller mendier son pain de porte en porte, de servir les pauvres dans les hôpitaux et de se livrer dans sa communauté aux offices les plus rebutants.

Chose digne de remarque : plus il s'humiliait, plus il était exalté, de sorte que cette parole du Seigneur : « *Qui se humiliaverit, exaltabitur:* celui qui s'humiliera sera exalté » se réalisait à la lettre dans tous les traits de sa vie. Il était aimé de Dieu, qui accomplissait par lui des miracles étonnants, et honoré des hommes, qui lui conféraient les plus grands honneurs. Il prit part aux plus graves événements de son siècle, et fut même sur le point d'être élu pape à la mort de saint Pie V. Mais tant de travaux divers devaient recevoir leur récompense. Saint François tomba malade au retour d'une mission qu'il avait accomplie avec le cardinal-légat, Alexandrin, aux cours de France, de Portugal, d'Espagne, pour les engager à former une ligue contre les Turcs qui menaçaient l'Occident. Il put cependant revenir à Rome. Là, le mal s'aggrava et le Saint ne voulut plus recevoir d'autres visite que celle des religieux ses frères. Enfin, il fit solliciter du pape une indulgence plénière pour ses péchés, demanda pardon aux religieux pour les scandales qu'il avait pu leur donner, et tomba dans une extase que la mort acheva le 1er octobre 1572. Il était à la fin de sa soixante-deuxième année.

Le Gérant : E. Petithenry. — Imp. P. Féron-Vrau, 3 & 5, rue Bayard, Paris.

LES SAINTS TARACHUS, PROBUS ET ANDRONIC, MARTYRS

Fête le 11 octobre.



Les saints martyrs exposés aux bêtes dans l'amphithéâtre. Un ours lèche doucement les pieds blessés de saint Andronic au lieu de le dévorer.

C'était au temps du cruel Dioclétien. Soldat parvenu, superstitieux et violent, cet empereur avait cependant fait preuve de véritables qualités militaires et d'une certaine habileté dans l'administration de ses Etats. Il touchait d'assez près au christianisme: l'impératrice Séréna, sa femme, était secrètement chrétienne, son cousin Caïus devint prêtre, pape et martyr. Sainte Suzanne, vierge et martyre, nièce de saint Caïus, était également de la parenté de Dioclétien. Ce prince laissa d'abord aux disciples de Jésus-Christ une certaine liberté, mais son collègue, Maximien Hercule, et surtout son fils adoptif, le barbare Galérius, firent tant par leurs calomnies et leurs intrigues, qu'il finit par regarder les chrétiens comme ses plus dangereux ennemis. Il publia donc, l'an 303, l'édit de la dixième persécution générale; ce fut l'une des plus affreuses dont les annales de l'Eglise aient gardé le souvenir.

Elle devait durer dix ans et donner à cette époque de sang et de carnage le nom d'*ère des martyrs*.

Il y avait alors dans la préfecture d'Orient trois catholiques convaincus qui, pour mettre leur foi à couvert des insultes et des vexations des païens, s'étaient séparés d'eux et pratiquaient en commun leur religion, résolus, s'il le fallait, à ne pas reculer, même devant le martyre.

C'étaient Tarachus, de Claudiopolis (Isaurie), Probus d'une ville de Pamphylie et Andronicus d'Ephèse. A la même époque, Dioclétien donnait la préfecture d'Orient à un certain Maxime dont la superstition, poussée jusqu'au fanatisme, et la cruauté devenue proverbiale, en faisaient un serviteur digne de son maître. Sitôt arrivé au lieu de sa juridiction, il parcourt les provinces, escorté de licteurs, et siège sur son tribunal pour juger les chrétiens conformément à l'édit impérial. De passage en Cilicie, nos trois vaillants chrétiens, qui pratiquent ouvertement leur religion, lui sont dénoncés et amenés. Il les interroge séparément pour en avoir, pense-t-il, plus facilement raison : ruse inutile, comme nous allons le voir.

Tarachus, le plus âgé, comparaît le premier.

« Ton nom? dit le préfet.

— *Chrétien*, voilà mon vrai nom; ce nom tu le

persécutes; et c'est mon titre de gloire; si cependant tu tiens à savoir celui de ma famille, on me nomme Tarachus.

— Ta profession?

— J'étais soldat des armées de l'empire; mais elles sont au service de Satan, j'ai demandé et obtenu mon congé pour m'engager dans le camp adverse, dans la grande armée des soldats de Jésus-Christ. J'ai blanchi tu le vois dans cette milice; mais, ne crains point, exécute les ordres que tu as reçus, un cœur chrétien est toujours jeune, comme le Dieu qui le vivifie; car ce Dieu nous a faits à son image et c'est le seul que j'adore. Vous pouvez garder, ton empereur et toi, vos dieux de bois et de pierre avec les abominations que vous leur offrez et dont ils se contentent. »

Maxime, à cette parole, devient furieux: « Licteurs, dit-il, châtiez cet impertinent, frappez au visage. »

Le martyr est roué de coups; les païens en sont attendris et détournent les yeux; ils le supplient de désavouer son langage insensé.

« Insensé, ce langage? réplique-t-il; il y a soixante-six ans que je le tiens, l'habitude est trop vieille pour que je la puisse changer en une heure, même devant les brutalités et les menaces d'un autre Maxime plus féroce que le vôtre; on ne déserte point ainsi une lutte entreprise pour l'amour du vrai Dieu et soutenue par la confiance en Lui. »

A ce fier langage, de nouveaux coups répondent. Tarachus est cruellement flagellé; mais il ne faiblit point et ses membres, ensanglantés, rompus sous les verges, portent courageusement les lourdes chaînes avec lesquelles il est reconduit en prison.

C'est le tour de Probus maintenant. Il comparaît, mais il a hâte de souffrir; son langage est concis, serré, et dit tout en quelques mots:

« Mon vrai nom est *Chrétien*, on me nomme Probus dans le monde; je suis originaire de Thrace; votre amitié, qu'on n'achète qu'en la payant de celle de Dieu, je l'exècre au moins à l'égal de la haine que vous avez pour ce Dieu et sa religion. J'ai acquis l'honneur de lui appartenir par le sacrifice d'immenses richesses dont il a su m'inspirer le mépris. »

A peine a-t-il fini qu'un signe du préfet le fait lacérer de coups de nerfs de bœuf; ils tombent drus et serrés comme la grêle et des bouillons de sang inondent la terre.

« De grâce, crie-t-on au martyr de toutes parts, n'auras-tu point pitié de toi? — Ce sang, leur répond-il, c'est l'huile qui assouplit le corps des athlètes et les dispose pour de nouveaux combats. »

Les coups redoublent à ce moment et arrachent au martyr cette prière: « Seigneur, secourez-moi, —. Qu'il te délivre donc de mes mains? » répond Maxime.

« Je ne lui demande point de me délivrer, mais de souffrir courageusement jusqu'au bout; un soldat, à moins d'être fou, ne demande point à déserter la bataille où il doit remporter la victoire. Je suis exaucé; aveugle ne le vois-tu pas? Je me moque sous tes yeux des supplices par lesquels tu croyais me terrasser; mieux que cela, j'en sors plus vigoureux. »

Ce courage était visiblement inspiré de Dieu et ce n'est que devant de tels courages que vient se briser infailliblement le despotisme des tyrans, fussent-ils empereurs ou présidents de république. Le préfet Maxime l'éprouve, à sa honte; il refuse, on le comprend, de s'avouer vaincu. Probus chargé de fer est reconduit en prison où on le livre à la torture.

Enfin paraît Andronicus. Il est le plus jeune des trois, mais sa valeur est égale. Il répond, lui aussi, qu'il est chrétien, soldat de Jésus-Christ.

« Assez de folie comme cela, interrompit le préfet, toi, du moins, sois sage, et sacrifie aux dieux de l'Empire.

— Tu dirais vrai, si nos espérances n'étaient pas fondées, mais écoute donc l'Apôtre de notre religion nous dire qu'on aurait encore à bon marché le bonheur éternel, dût-on le payer des tourments d'ici-bas les plus inconcevables (Rom. VIII).

— Voilà une belle philosophie, nous allons voir comment tu la pratiques; licteurs, cet homme au chevalet! »

On obéit, puis on lui laboure les jambes avec des pointes de fer, on lui perce les flancs et on sature de sel les plaies fraîches et béantes dont il est couvert. Andronicus plaisante encore ses bourreaux: « Mais vous adoucissez ma douleur, votre sel est un baume sur mes blessures; à recommencer (1). »

Une fois de plus le tyran est battu et quand il reconduit sa victime en prison, il ressemble à un vaincu ornant le triomphe de son vainqueur.

C'est sa troisième défaite en un jour. Pourtant il n'a pas perdu tout espoir. « La réflexion, pense-t-il, ramènera ces fanatiques à la raison. » Il leur fait subir un nouvel interrogatoire, séparément et dans le même ordre que la première fois. Tarachus a encore plus de vigueur dans le langage; il accuse de faiblesse, d'imbécilité, l'empereur, son préfet et leurs dieux. La rage de Maxime est au comble; il lui fait brûler les mains et fracasser la mâchoire à coups de pierres. Voyant sa victime inflexible, il la fait suspendre par les pieds, la tête en bas, essaie alors de l'asphyxier d'un jet d'épaisse fumée qu'il lui envoie dans les narines; puis les remplit d'un affreux mélange de sel, de vinaigre et d'acides brûlants. Au milieu de ces raffinements de cruauté le martyr peut encore dire au tyran: « Votre feu, c'est une eau glacée à côté du feu de l'enfer; votre sel, vos acides, mais c'est du miel, le bourreau s'est mépris. »

Nouveaux tourments, nouvelle victoire, Tarachus est reconduit en prison.

Voici Probus à son tour: « Ne me parlez pas de vos dieux, dit-il au préfet, ces dieux d'emprunt que la Grèce vous a passés parce qu'elle s'en moque; ne me parlez pas davantage de vos tyrans d'empereurs qui se font un jeu des plus grands crimes qu'ils commandent, quand ils ne peuvent eux-mêmes les accomplir ».

Le préfet dévore sa honte, mais il va la venger; l'instinct du sang se réveille; le généreux martyr ne lui marchande pas le sien. Comme à Tarachus, on lui déchire, on lui broie la face à coups de pierre: il sourit, il exulte; on l'étend sur une barre de fer rougie au feu: il sourit davantage.

« Chauffez à blanc, crie le préfet avec rage.

— Peine inutile, répond placidement le martyr. »

Le persécuteur sent son courroux désappointé; il en est fou furieux; il mutile horriblement le dos de sa victime, lui fait raser la tête et la couvre de charbons ardents. « Maintenant, rugit cette bête féroce, coupez-lui la langue.

— La voici, dit le martyr, mais sache qu'il m'en reste une autre que tu ne couperas point, qui crie vengeance au ciel et que Dieu entend toujours; c'est celle de mon sang répandu. »

Ces paroles n'arrêtent point le bourreau, il

(1) Généralement les martyrs ressentaient dans toute leur force et leur acuité les souffrances qu'on leur infligeait, mais Dieu soutenait leur héroïque courage; il arrivait cependant parfois que Dieu, pour les encourager et leur donner une preuve de sa présence, les rendait miraculeusement insensibles à la douleur. Les saints martyrs, dont nous parlons ici, paraissent avoir joui à certains moments de cette faveur.

exécute l'ordre reçu et reconduit en cet état sa victime en prison.

Enfin comparaît Andronicus. Maxime essaye de la ruse, puisque la violence ne lui a pas réussi : « Sois sage une fois pour toutes, lui dit-il, et sacrifie aux dieux de César, sinon, je tremble pour les supplices qui t'attendent; tes compagnons n'ont pas osé les affronter, ils ont enfin compris que leur stupide résistance n'aboutirait à rien et ils ont obéi; fais de même.

— Quand tu m'auras vaincu, réplique Andronicus (ce qu'à Dieu ne plaise!), je croirai à leur défaite. Je reste, en attendant, le plus sûr garant de leur persévérance; ignores-tu donc que nous ne faisons qu'un cœur et qu'une âme dans ce Jésus que tu persécutes? »

Sur ce, menaces plus instantes, mais inutiles du préfet; il les exécute. Les licteurs reprennent les nerfs de bœufs; Andronicus est flagellé sans miséricorde, et son corps, comme autrefois celui du divin Maître, ne forme plus qu'une plaie.

Le supplice achevé : « C'est tout? dit-il en riant; je connais cela; ce n'est qu'une répétition.

— Tu veux du nouveau? en voici. » On inonde ses plaies de sel fondu.

« Erreur, tyran, Dieu te tiendra compte de l'intention; mais je n'en souffre pas davantage. Ce sel, c'est le remède aux plaies que tu viens de faire; aveugle! n'as-tu pas vu tout à l'heure que j'étais guéri de mes blessures d'hier? Je le serai demain de celles d'aujourd'hui, par la vertu miraculeuse de mon Jésus. »

Maxime croit qu'on a introduit des médecins dans la prison et invective contre les gardiens; ceux-ci jurent sur leur tête qu'aucun médecin n'a soulagé les victimes. Voilà donc le persécuteur en face d'un miracle, se rendra-t-il? Jamais, il faudrait pour cela de l'humilité et du vrai courage. Une lâcheté orgueilleuse ne sait pas reconnaître ses torts. En conséquence, Maxime renvoie Andronicus en prison, en feignant toutefois des airs de justicier indigné. Tarachus, Probus et Andronicus sont réservés pour le lendemain aux bêtes de l'amphithéâtre.

Dans l'intervalle, rien n'est négligé pour les amener à la défection : promesses, flatteries, ruses, mais en vain. La rage inassouvie du préfet demande encore du sang, s'il en reste dans les veines de ses victimes expirantes. A Tarachus, il fait couper les lèvres et les oreilles; il crève les yeux à Probus et lui fait prendre de force des mets offerts aux dieux. Andronicus subit le même supplice. A tous trois, il déchire les reins, les flancs et les jambes, leur perce les intervalles des doigts avec des aiguilles rougies au feu. C'est le génie de la cruauté, épuisant tous ses raffinements, en pure perte.

« Après tout, s'écrie-t-il, il vous a bien fallu participer aux sacrifices des dieux; vous avez mangé de leurs viandes!

— C'est donc tout ce que tu voulais de nous? répond ironiquement Andronicus; alors c'est par là que tu aurais dû commencer: mais non, ce sont nos âmes que tu voulais et c'est pour les avoir que tu as torturé nos corps; mais notre Dieu nous a appris à mépriser ceux qui tuent les corps sans atteindre les âmes. Si, cependant, tu crois nous avoir souillés par la violence que tu nous a faite, coupe ces lèvres qui ont touché à ces viandes impures; tout, même la mort, plutôt que d'adorer vos démons.

— Je vous ferai dévorer par les bêtes.

— Tu es la plus cruelle de toutes, et nous t'avons vaincu. »

L'énergie des martyrs, on le voit, se soutient jusqu'au bout. Le préfet use de sa dernière ressource et les envoie aux bêtes de l'amphithéâtre. Ils ne peuvent marcher, on les y traîne au milieu d'une vile populace qui se presse pour les voir dévorer: les fauves sont lâchés; ils fuient les martyrs. Maxime en rend les gardiens responsables et les menace de mort. Ceux-ci, pour justifier leur zèle, lâchent un ours qui, le même jour, a fait trois victimes humaines; il va droit à Andronicus, s'étend à ses pieds et lèche ses plaies; le préfet, plus ours que cet ours, le fait égorger aux pieds du martyr pour le punir d'avoir un instant oublié sa férocité.

On essaye ensuite une lionne qu'on provoque; ses rugissements glacent les spectateurs; elle vient près des martyrs et, comme l'ours, s'étend à leurs pieds. Tarachus la saisit par la crinière et les oreilles et la tire vers lui; elle se laisse faire comme une brebis; puis, tout à coup, elle s'élance d'un bond vers la barrière de l'amphithéâtre où elle essaye, à coups de gueule, de s'ouvrir un passage; l'assistance épouvantée conjure qu'on la reconduise dans sa loge.

Les bêtes, par une permission divine, n'ont pas osé toucher à ces courageux défenseurs de leur foi. Maxime sera moins humain; et c'est à juste titre que lui revient une besogne dont n'ont point voulu les bêtes féroces. Il leur fait trancher la tête comme à de vulgaires malfaiteurs. C'était le 11 octobre; les martyrs ne voulaient pas autre chose; ce fut, en effet, pour eux, la victoire, l'entrée au ciel.

La haine du préfet s'acharne encore sur leurs dépouilles; pour les profaner, il commande qu'on les brûle sur un même bûcher avec des corps de gladiateurs tués récemment à l'amphithéâtre; mais un violent orage éteignit le feu et dispersa les gardes; une nuée lumineuse avertit des fidèles qui avaient tout observé d'une colline voisine; ils enlevèrent leurs corps et les ensevelirent respectueusement dans une caverne tout près de là, en bénissant Dieu à qui revient la gloire des martyrs, ainsi que toute gloire, dans les siècles des siècles. Amen.

SAINTE CÉSARIE OU CÉSARINE, VIERGE ET ABBESSE

Fête le 12 janvier.

Césarie (qu'on appelle aussi Césarine) naquit vers l'an 530, à Chalons-sur-Saône, de parents exemplaires par la pureté de leur foi et de leurs mœurs, et eut pour frère le grand saint Césaire, d'abord moine à Lérins, puis évêque d'Arles. Cet excellent frère prit lui-même soin de son éducation et la fit élever à Marseille, dans un monastère de vierges.

Devenu évêque d'Arles, saint Césaire eut un grand désir de doter sa ville épiscopale d'un couvent de religieuses, dont les prières saintes et les bons exemples fussent une source de bénédictions pour son peuple. Connaissant les vertus et les nobles qualités de sa sœur, il était persuadé de trouver en elle une supérieure et une fondatrice pour la future communauté.

Mais, au moment d'achever une œuvre où il avait dépensé si généreusement son zèle et ses largesses, il eut la douleur de la voir renversée par les Goths d'Italie que les Francs et les Bourguignons étaient venus assiéger dans Arles même.

Césaire ne se découragea point. Le siège fini, il reprit ses travaux et put cette fois, avec l'aide de Dieu, mener la construction du monastère à bonne fin et en faire la dédicace.

La ruche était prête et attendait son essaim. Césarie, formée au commandement, à l'école de l'obéissance, y entra comme première mère avec trois religieuses seulement sous sa direction. Le monastère était fondé, les vocations y affluèrent bientôt, et moins de trente ans après, le saint évêque avait la consolation de le voir peuplé de deux cents religieuses.

Césarie, dont la sagesse, la douceur, la fermeté, les exemples admirables de prière et de pénitence avaient si heureusement présidé aux premiers temps de cet Institut, n'eut que le temps d'entrevoir sur la terre cet essor rapide de son Ordre, car elle mourut peu après l'avoir fondé. Mais elle lui laissait en héritage le souvenir de ses vertus et de ses miracles, et surtout la règle qui devait le perpétuer pendant plusieurs siècles.

Cette règle n'est autre pour le fond que celle de saint Augustin, tantôt citée textuellement, tantôt commentée, complétée et adaptée par saint Césaire au but de son Ordre; elle fut adoptée par beaucoup de monastères de France. C'est la règle de saint Césaire que sainte Radegonde, reine de France, établit dans son monastère de Poitiers, où elle prit elle-même l'habit religieux. En voici les principales dispositions :

Les religieuses s'adonnent à la prière, au travail et à la pénitence.

Elles récitent en chœur l'office canonial.

Elles s'exercent aux travaux les plus humbles, tels que faire la cuisine ou tisser de la laine. La supérieure distribue elle-même les fonctions et les travaux d'utilité commune, les religieuses n'ayant jamais le choix personnel de leurs occupations. (L'étude des lettres et la transcription des Livres Saints faisaient partie de ces occupations.)

La clôture est rigoureuse et interdit tout rapport inutile de parloir avec les personnes du dehors.

Les religieuses observent l'abstinence continuelle, font plusieurs carêmes. Elles jeûnent encore tout l'avent, les samedis et jours de fêtes exceptés; toute la semaine qui précède l'Epiphanie ; elles jeûnent enfin trois fois la semaine du 1er septembre au 1er novembre et de l'Epiphanie au carême. Si la faiblesse de santé d'une sœur exige quelque adoucissement ou quelque dispense à la règle commune, c'est à la prudence de l'abbesse à y veiller.

Une autre Césarie succéda à notre Sainte et put voir le rapide développement de la congrégation dont elle était la seconde mère. Quant à saint Césaire, qui en était le Père, il lui prodigua tous ses soins jusqu'au dernier soupir. Trois jours avant sa mort, il se fit porter au monastère pour bénir une dernière fois l'abbesse et les religieuses et leur recommander la fidélité à leur règle.

Le martyrologe fait mémoire de sainte Césarie, le 12 janvier; mais ce jour tombant dans l'octave de l'Epiphanie, la fête de la Sainte se célèbre, dans le diocèse d'Aix et Arles, le 28 janvier.

SAINT ANTOINE DE LIAROLES, ERMITE ET MARTYR A AGEN

Fête le 2 septembre.

Antoine, d'une riche et noble famille d'Agen, se distingua d'abord par sa valeur dans la carrière militaire. C'était au milieu du VIe siècle; l'Aquitaine était alors soumise aux Visigoths hérétiques. Antoine, craignant les périls que courait sa foi au milieu de ces ariens, et persuadé que Dieu seul donne la véritable gloire, se sentit appelé à imiter son patron, le patriarche des anachorètes. Il quitta secrètement l'armée et sa famille et s'enfuit dans la solitude. Sa famille le chercha longtemps à travers les forêts et les montagnes; enfin, un jour, en traversant un vallon, on entend une voix qui priait, c'était Antoine. Ses parents se jettent dans ses bras et l'embrassent en pleurant. L'ermite, pour les dédommager de la peine qu'ils ont éprouvée, consent à revenir avec eux jusqu'à Agen, mais bientôt il va chercher une nouvelle solitude dans la Lomagne. De nombreuses visites troublent son recueillement, il faut chercher une autre retraite; en attendant il reprend la route d'Agen. A l'entrée de la ville, on lui présente un paralytique sexagénaire, on le supplie d'avoir pitié de ce malheureux et d'obtenir du ciel sa guérison. Antoine, touché de ces instances, invoque le nom de Jésus-Christ, le paralytique se lève et marche comme un jeune homme. Ce miracle eut un grand retentissement. La religion d'Antoine, disait-on, est la seule véritable. Les ministres d'Alaric II, roi hérétique des Visigoths, arrêtent le thaumaturge, et mettent tout en œuvre pour le gagner à leur parti; Antoine résiste aux promesses et aux menaces, et enfin expire au milieu des supplices plutôt que de renoncer à Jésus-Christ. Ses reliques transférées à Liaroles, près de Condom (Gers), y étaient autrefois en grand honneur.

Imp.-*gérant*. E. Petithenry, 8, rue François Ier, Paris.

SAINT WILFRID, ÉVÊQUE D'YORK (Angleterre)

Fête le 12 octobre.



Saint Wilfrid priant, les bras étendus, demande à Dieu de rendre à la vie un enfant mort sans baptême.

L'INCENDIE MERVEILLEUX

L'apparition d'un saint sur la terre est un sujet de joie pour l'Eglise triomphante, qui voit par avance un nom de plus figurer au livre de vie; c'est une gloire pour l'Eglise militante, qui reçoit un nouveau soldat d'élite pour ses sublimes combats; mais c'est aussi un grand sujet d'allégresse pour les âmes errantes que la main du nouvel apôtre doit conduire dans les voies de la lumière et du salut. Ces âmes pourraient emprunter la voix de saint Zacharie et répondre aux premiers bégayements de leur futur libérateur: O petit enfant, tu deviendras pour nous un grand prophète ; hâte-toi, viens à notre secours, et dissipe les ombres de l'erreur qui nous enveloppent comme un linceul de mort.

Saint Wilfrid, comme un nouveau saint Jean-Baptiste, était destiné à ramener dans le droit chemin de la vérité et de la paix beaucoup d'hommes encore égarés dans les ténèbres.

Un fait extraordinaire signale sa naissance. La maison dans laquelle il reçoit le jour paraît tout embrasée. Les voisins effrayés accourent pour éteindre l'incendie, mais ô merveille ! ils voient les flammes

respecter les murs de cette demeure bénie, et se réunir en faisceau pour s'élancer vers le ciel. Ils apprennent la bienheureuse naissance qui vient de s'accomplir et reconnaissent dans le prodige dont ils viennent d'être les témoins, un présage des grandes destinées de l'enfant. Leurs prévisions ne seront point déçues. Le flambeau des vertus de Wilfrid brûlera toute sa vie, sans s'éteindre ni se ralentir jamais. C'était en 634 que cet astre apparaissait au firmament de l'Eglise.

VOCATION RELIGIEUSE

Issu d'une des plus nobles familles du Northumberland, il eût pu s'acquérir un renom dans les armées; mais son caractère, naturellement doux et pacifique, répugnait à la profession militaire. Toutefois, à l'âge de treize ans, pour échapper aux mauvais traitements de sa marâtre, il se rend à la cour avec un cortège magnifique. C'est une issue qu'il se ménage entre le monde et le cloître. Un an s'est à peine écoulé que, par le crédit de la reine Eanfléda, il obtient du roi l'autorisation de se retirer au monastère de Lindisfarne.

Après un court séjour dans ce couvent, il crut remarquer quelques imperfections dans les pratiques des moines celtiques. Il ne se trompait pas: ces religieux étaient en désaccord sur plusieurs points avec l'Eglise romaine, notamment sur la célébration de la fête de Pâques. Pour ne pas s'engager témérairement par des liens indissolubles dans une voie douteuse, il conçoit le désir d'aller à Rome, dans le double but d'expier ses péchés et de s'instruire sur la vraie discipline ecclésiastique. Ce voyage, aujourd'hui si rapide et si facile, était, à cette époque, long et plein de périls. L'entreprise de Wilfrid marquait beaucoup de foi et de courage; il fut l'un des premiers Anglo-Saxons qui eurent le bonheur de venir prier au tombeau de saint Pierre, et recevoir la bénédiction de son successeur. Ce mérite est d'autant plus glorieux pour lui, que son exemple suscita beaucoup d'imitateurs, et les pèlerinages à Rome furent en grand honneur en Angleterre, au VIIe siècle.

PÈLERINAGE A ROME

Recommandé par la pieuse princesse Eanfléda à Ercombert, roi de Kent, il est reçu honorablement par ce monarque, qui le retient un an auprès de lui. Ce temps révolu, Wilfrid prend le chemin de Rome, accompagné de saint Benoît Biscop, dont le nom figurera plus tard parmi les hommes les plus éminents de son siècle.

Tous deux sont animés d'une égale ardeur, d'un entrain magnifique. C'est qu'ils vont porter au prince des apôtres le tribut de leurs hommages et puiser, sur les lieux mêmes de son martyre, quelque chose de la merveilleuse fécondité de l'Église catholique. La source de la vérité était là; le Vicaire de Jésus-Christ y rendait ses oracles. Ces hautes pensées soutiennent leur enthousiasme. Le désir de rapporter à leur patrie les bienfaits d'une telle visite, leur donne des ailes et leur fait oublier les fatigues du voyage.

Ils traversent la France et parviennent à Lyon. Biscop ne s'y arrête pas; mais Wilfrid avait gagné le cœur de l'évêque saint Delphin, par ses manières affables et distinguées. Pour le retenir auprès de lui, il lui offre un mariage avantageux, avec une province à gouverner. Mais quelque attrayantes que soient ces propositions, Wilfrid les refuse: il avait d'ailleurs résolu de se donner à Dieu complètement. Saint Delphin n'insiste plus; il encourage, au contraire, son hôte dans son pieux dessein, et lui fournit les moyens de continuer sa route.

Dans le courant de l'année 654, il entre dans la ville des papes. Son premier soin est de visiter le tombeau des Apôtres; il prie avec ferveur pour l'Angleterre et demande à Dieu de nouveaux Augustin pour évangéliser cette grande nation. Sa prière est exaucée, car lui-même était destiné à remplacer auprès de ses compatriotes l'envoyé de saint Grégoire-le-Grand. Un archidiacre nommé Boniface, fort instruit dans la connaissance de l'Ecriture Sainte et des canons, lui propose de les lui enseigner. Le jeune pèlerin accepte avec empressement. L'année suivante, emportant avec lui des trésors de science, il s'éloigne de Rome, après avoir reçu la bénédiction du Pape. De retour à Lyon, il demeure trois ans avec saint Delphin, qui lui confère la tonsure cléricale. Mais en 658, l'évêque est livré à la mort par les ordres du cruel Ebroïn. Saint Wilfrid avait suivi son bienfaiteur au lieu du supplice, dans l'espoir d'être réuni à lui dans un commun martyre. Cette grâce lui est refusée, et il revient en Angleterre.

LE MONASTÈRE DE RIPON — SAINT WILFRID EST ORDONNÉ PRÊTRE — CONFÉRENCE DE WITHBY

A peine entré dans sa patrie, Wilfrid est mandé à la cour du roi Alfrid. Ce prince, attaché de cœur à tous les usages de l'église romaine, voyait avec déplaisir les divergences qui existaient dans la discipline ecclésiastique du royaume. Pour réussir dans l'œuvre de réformation qu'il méditait, il lui fallait un homme qui eût puisé à la source même de la vérité; son choix ne pouvait mieux tomber que sur Wilfrid. Dès lors, une étroite liaison s'établit entre eux. L'abbaye de Ripon était habitée par des moines du rit celtique; notre Saint y fut préposé par son royal ami. Bientôt, les coutumes celtiques firent place aux usages romains, et le monastère se remplit de religieux en parfaite harmonie de sentiments avec le Saint-Siège. C'est de ce centre important que partit le mouvement de réaction contre les innovations des moines bretons et irlandais. La lutte était commencée; le courageux défenseur des droits du Saint-Siège la continuera toute sa vie, malgré les persécutions et les vicissitudes de toutes sortes.

Aux sollicitations du roi, Wilfrid est ordonné prêtre. Le nouveau ministre des autels débuta par un acte qui rendit son nom plus éclatant, et qui fut le signal de ses combats futurs. Comme il a été dit plus haut, les Irlandais étaient divisés sur le jour de la célébration de la fête de Pâques. Ce n'était pas là une question de doctrine, sans doute; mais, pour être une question secondaire, elle avait son importance pour l'unité de l'Eglise, et convenait-il qu'une partie des fidèles fussent déjà à la fête de Pâques, pendant que les autres étaient encore en Carême et dans la tristesse du souvenir de la Passion de Notre-Seigneur? Le roi anglo-saxon Alfrid, voulant en finir avec cette division et ramener les Bretons à la pratique commune de l'Eglise, indiqua une conférence à Withby, sur le bord de la mer. Les évêques irlandais, Colman et Celd, accompagnés de leur clergé, s'y rendirent. Colman parla longtemps, alléguant en faveur des coutumes irlandaises l'autorité et l'exemple de saint Jean l'Evangéliste. Chargé par Agilbert de répondre à ses arguments, Wilfrid s'en acquitta victorieusement et démontra qu'il fallait se rattacher en tout à l'Eglise Romaine. Après son discours, un jugement fut porté par le roi dans un sens favorable à la cause du Saint-Siège. Tous les assistants, à l'exception de Colman, adhérèrent aux

raisons si justes que saint Wilfrid leur apportait. Ce fut sa première victoire.

L'ÉVÊQUE SANS DIOCÈSE — ACTIVITÉ QU'IL DÉPLOIE DANS LES DEUX ROYAUMES DE KENT ET DE MERCIE

La part importante qu'il prit dans cette assemblée mémorable lui valut l'honneur de l'épiscopat. Alfrid, de plus en plus admirateur de son ami, le désigna, malgré sa résistance, pour le siège d'York. Oswi, père du jeune prince, y consentit, non toutefois sans arrière-pensée. Pour pacifier le royaume, il avait adopté les décisions de Withby; mais il attendait une occasion favorable pour accréditer de nouveau les prétentions celtiques. Le zèle du nouvel élu qui était allé se faire sacrer à Paris, pour ne pas être ordonné par des prélats d'un rit différent du sien, l'avait profondément blessé. C'était en 684; Wilfrid n'avait que trente ans. Son long séjour dans les Gaules fut un prétexte pour le faire remplacer à l'évêché d'York par Céadda, saint prélat d'ailleurs, mais qui avait le tort d'appartenir au rit celtique, dont il ne comprenait pas assez les inconvénients.

Quelque temps après ce changement anticanonique, Wilfrid revint en Angleterre. Dès que la nouvelle de l'intrusion de Céadda parvint à ses oreilles, il ne fit entendre aucune plainte. Résolu de ne pas réclamer, il se retire dans son couvent de Ripon, pour se retremper dans la prière et l'austérité. Il y reste trois ans, occupé de Dieu seul. A la demande du roi des Merciens, il consent à quitter sa chère solitude; ces peuples sortaient à peine de l'idolâtrie; sa parole ardente les confirme dans la foi. Il établit de nombreux monastères, qui deviennent pour la Grande-Bretagne autant de foyers d'instruction, d'apostolat et de civilisation.

Sur ces entrefaites, l'archevêché de Cantorbéry vint à vaquer. Le roi de Kent fait venir le saint prélat dans ses Etats, afin de veiller à l'observance des saints Canons. Il s'acquitte si bien de cet office, qu'en 669, saint Théodore, nommé par le pape primat d'Angleterre, trouve sa métropole dans l'état le plus florissant. Ainsi Dieu permettait que, dans son exil, saint Wilfrid opérât plus de bien que s'il eût été tranquille sur son siège.

SAINT WILFRID SUR LE SIÈGE D'YORK — SOLLICITUDE ÉPISCOPALE — LE PÈRE DE L'ARCHITECTURE ANGLAISE — RÉSURRECTION D'UN ENFANT

Un des premiers actes du primat fut de rendre justice à saint Wilfrid. Pour cela, il écrivit à Oswi, qui s'empressa d'obéir au représentant du Pape : l'évêque reprit donc possession de son siège. Céadda, reconnaissant l'illégitimité de son élection, se retira dans un monastère. Wilfrid qui ne lui cédait pas en générosité, lui fit, peu après, obtenir l'évêché de Lichfield en Mercie.

La première période de l'épiscopat de notre Saint dure six ans; tout alors dans le pays des Northumbres prend un développement merveilleux : les monastères se multiplient; de magnifiques cathédrales en pierre et en marbre s'élèvent sur le sol anglo-saxon. Le saint évêque présidait lui-même à la construction de ces édifices grandioses, qui ravissaient d'admiration les regards étonnés de ces peuples encore à demi-barbares. Il avait amené de France un grand nombre d'habiles ouvriers pour exécuter ces travaux et apprendre l'architecture à ses compatriotes, qui ne savaient encore construire que des édifices en bois.

L'activité de l'évêque civilisateur ne se bornait pas à l'organisation matérielle de son Eglise. Le progrès intellectuel et moral lui tenait bien plus à cœur. Le clergé, dont les fidèles ont le droit d'attendre le bon exemple et la nourriture spirituelle, avait la première place dans l'affection du vigilant pontife. Il propagea en Angleterre la règle du législateur des moines d'Occident, saint Benoît. Sa juridiction spirituelle était aussi étendue que le pouvoir temporel du roi, et cependant il suffisait à tout. S'agissait-il de l'intérêt des âmes? rien ne l'arrêtait. Les abus se glissaient-ils parmi les prêtres, les désordres parmi les fidèles? sa vigueur y mettait fin promptement.

Mais s'il était énergique lorsqu'il le fallait, un trait nous dépeindra bien la tendresse de son cœur. Il donnait un jour la confirmation, quand une pauvre veuve, tout en larmes, lui présente son enfant qui venait de mourir : « Père saint, lui dit-elle, de grâce, rendez la vie à mon fils. » A ce spectacle, le pasteur admire et s'émeut. « Seigneur Jésus ! s'écrie-t-il, auriez-vous en Israël trouvé une foi si vive, auriez-vous repoussé une mère désolée! » En même temps, il bénit le petit corps qui revient à la vie. La mère, reconnaissante, lui promet de consacrer à Dieu l'enfant qu'il lui avait rendu d'une manière si merveilleuse.

L'EXILÉ ROYAL — SAINT WILFRID COOPÈRE EFFICACEMENT AU RÉTABLISSEMENT DE DAGOBERT II

L'année 674 vit s'accomplir un de ces événements mémorables qui jettent tant de lustre sur l'histoire de notre pays. Il s'agit du rétablissement de Dagobert II sur le trône de ses pères. On sait comment le maire du palais, Grimoald, par une coupable ambition, qui contraste tristement avec le noble caractère de son père, le bienheureux Pépin de Landen, avait fait reléguer secrètement en Angleterre le jeune Dagobert II, encore enfant, pour élever sur le pavois son propre fils Childebert. Le temps n'était pas encore venu, pour la race de Pépin, de supplanter les descendants de Mérovée et de Clovis. Cent ans plus tard, une situation nouvelle rendra la chose possible et légitime.

Mais durant le règne éphémère de l'usurpateur Childebert et la domination de Childéric II, qui s'était approprié l'Austrasie, qu'était devenu le jeune Dagobert dont Grimoald avait annoncé la mort et que les peuples avaient pleuré? Il vivait encore, caché en Grande-Bretagne. Un homme s'y était trouvé, qui, touché de l'infortune du jeune prince, l'avait accueilli avec la tendresse d'un père et les honneurs dus à son rang. Il l'éleva dans sa maison et lui donna une éducation digne d'un roi de France. Cet homme était un évêque, et cet évêque était saint Wilfrid.

Seize ans s'étaient écoulés depuis que l'enfant royal avait abordé sur la terre étrangère, lorsque Childéric II fut assassiné dans la forêt de Livry. A cette nouvelle, saint Wilfrid met tout en œuvre pour rétablir son auguste pupille sur le trône qui lui appartenait. Par une secrète disposition de la Providence, les difficultés s'aplanissent, et le jeune roi, avec une magnifique escorte, que lui avait procurée le saint prélat, reprend le chemin de l'Austrasie.

SAINT WILFRID EST INJUSTEMENT DÉPOSÉ — APPEL A ROME ET JUSTIFICATION — RETOUR, EXIL, MISSION DANS LE SUSSEX.

Egfrid, second fils d'Oswi, venait de lui succéder dans le Northumberland. Sa femme, jalouse du crédit que l'évêque d'York s'était acquis par tout le royaume, résolut de le perdre dans l'esprit du monarque. La grandeur du diocèse, la magnificence des églises et des monastères, l'attachement de Wilfrid à la chaire de Saint-Pierre, furent autant de

prétextes mis en avant pour persécuter le saint pasteur.

Egfrid prête l'oreille à ces insinuations perfides. Par un faux rapport sur l'état du diocèse d'York, il parvient à obtenir du primat, qu'il fût divisé en trois parties. Après des protestations infructueuses, le saint évêque dépossédé en appelle au Pape. Il s'embarque en 678; la Providence le fait aborder en Frise, dont le roi Adalgise l'accueille avec le respect dû à son rang; ses sujets étaient païens pour la plupart: il laisse à l'exilé toute liberté de leur annoncer l'Evangile; un grand nombre se convertissent et le roi lui-même demande le baptême.

Le saint missionnaire ne devait que passer : au printemps de l'année 679, il reprend le chemin de Rome. Mais au monastère de Ripon, un jeune moine du nom de Willibrord se préparait à devenir l'apôtre de ces contrées : il achèvera l'œuvre si bien commencée par son père spirituel, malgré les grandes difficultés que l'enfer suscitera.

Echappant aux trames de ses ennemis et aux émissaires du maire du palais Ebroïn, qui tyrannisait alors la France et avait donné ordre de le ramener mort ou vif, saint Wilfrid parvient heureusement à Rome. Le souverain pontife, saint Agathon, lui rend justice dans un concile et lui remet des lettres pour le primat et le roi d'Angleterre, où il leur ordonne de réintégrer Wilfrid dans tous ses droits.

Rentré dans sa patrie, il fait connaître la missive du Saint-Siège à Egfrid qui l'accuse de l'avoir obtenue à prix d'argent. Puis, sans autre preuve, il le jette en prison. Le Saint employa le temps de sa captivité qui dura neuf mois, à louer Dieu et à chanter les psaumes. Cependant la reine tombe dangereusement malade ; pour calmer ses remords, elle supplie son mari de rendre à la liberté l'auguste prisonnier. Il y consent, mais à la condition que le captif prendra la route de l'exil.

Le saint évêque s'éloigne donc de cette terre ingrate, en songeant au conseil du divin Maître : *Lorsque les hommes vous persécuteront dans une ville, allez dans une autre.* C'est dans le royaume païen de Sussex qu'il va chercher un nouvel aliment à son zèle apostolique. A sa voix, cette nation se convertit tout entière. Le roi du pays lui offre plusieurs évêchés qu'il refuse, pour rester fidèle à l'union qu'il avait contractée avec son Eglise d'York.

SAINT THÉODORE LE RÉTABLIT SUR SON SIÈGE — NOUVELLE DISGRACE — SECOND APPEL A ROME

Dieu venge tôt ou tard l'innocence opprimée : en 685, le persécuteur de Wilfrid avait été tué dans un combat contre les Pictes. Son frère, Alfrid, qu'il ne faut pas confondre avec un autre du même nom, mort depuis longtemps, lui succède. Vers le même temps, saint Théodore tombe malade; il ouvre alors les yeux sur l'injustice faite à Wilfrid, à laquelle il a eu la faiblesse de participer. Repentant de cet acte malheureux, il fait appeler l'exilé, lui demande humblement pardon et le remet en possession de son évêché. Alfrid ne fait aucune difficulté et, pendant cinq ans, nous voyons reparaître dans le saint pontife les mêmes vertus qui l'avaient distingué six ans auparavant.

Saint Théodore, mort en 690, n'était plus là pour le défendre contre de nouvelles agressions du pouvoir civil. Alfrid, en effet, marchait sur les traces de son prédécesseur : jaloux de l'évêque, il fait revivre contre lui les griefs d'autrefois; le dépouille de son diocèse et de ses biens. C'était en 691.

Exilé pour la seconde fois, il se retire en Mercie : onze ans durant, il jouit de la faveur du roi Ethelred qui lui laisse pleine liberté d'exercer le ministère apostolique dans son royaume.

En 703, le nouvel archevêque de Cantorbéry convoque, à Nosterfield, une assemblée d'évêques à laquelle il invite saint Wilfrid, lui promettant de juger sa cause. Il s'y rend sans défiance; mais ce n'est qu'une ruse : on veut le contraindre à signer un formulaire par lequel il s'engagerait à obtempérer à toutes les décisions du primat. Avant d'agir, il a la prudence de s'informer des conditions qu'on veut lui imposer. On lui répond par un refus : « En ce cas, dit-il, je ne puis engager ma signature ; mais je promets d'obéir à mon supérieur ecclésiastique en ce qui n'est pas contraire aux saints canons. » Ce noble langage, loin de calmer les esprits, les aigrit davantage. Le prince anglais ratifie contre lui la sentence de déposition.

Rome est le centre de l'Eglise, l'Angleterre le savait alors ; le Pape est le pasteur suprême des évêques et des fidèles ; Wilfrid, se voyant condamné injustement, a donc recours à Rome, où siégeait Jean VI. Comme la première fois, il est déclaré innocent des incriminations portées contre lui ; le Pape ordonne au roi, sous les peines les plus graves, de lui rendre son siège.

APPARITION DE SAINT MICHEL — SAINT WILFRID EST REMIS EN POSSESSION DE SON DIOCÈSE

De nouveau justifié, il retourne en Angleterre. A Meaux il tombe malade et les médecins n'ont plus d'espoir de le sauver. Tandis que ses amis l'entourent en pleurant, il se relève tout à coup sur sa couche et leur dit : « Consolez-vous, mes frères ; Dieu a daigné m'envoyer son archange Michel pour m'annoncer que je mourrai au milieu de mon troupeau. » Il guérit, en effet, et put continuer sa route.

En 705, il arrive dans le Northumberland ; chassé de nouveau par Eadulf, successeur d'Alfrid, il rentre en possession de son diocèse sous le règne d'Osred. Les quatre dernières années de sa vie sont employées à restaurer tout ce que les troubles avaient ruiné. Bientôt, la paix et la prospérité succèdent aux désordres, les loups s'enfuient à l'approche du vigilant pasteur : le deuil fait place à la joie.

MORT DE SAINT WILFRID — SON CULTE ET SES RELIQUES

Le saint pontife, sentant venir l'heure suprême, n'a plus d'autre pensée que la préparation de son âme au redoutable passage de cette vie à l'éternité. Le monastère d'Oundla lui paraît le lieu le plus favorable à la contemplation de la vérité divine. C'est là qu'il se retire pour y vivre dans la paix et la retraite jusqu'au jour de sa mort qui arriva le 12 octobre 709.

Ses miracles nombreux attirèrent à son tombeau des pèlerins de tous les pays. Aux temps de l'Angleterre catholique, saint Wilfrid était un des saints les plus populaires ; de nos jours encore, sa mémoire est en grande vénération. Ses reliques restèrent au monastère de Ripon jusqu'au seizième siècle ; elles furent alors transférées dans la cathédrale de Cantorbéry.

Imp.-gérant : PETITHENRY 8 rue François Ier, Paris.

SAINT ÉDOUARD

Fête le 13 octobre.

Les rois de la race anglo-saxonne s'étaient succédé en paix depuis près de deux siècles sur le trône de la Grande-Bretagne, quand, en la fête de saint Brice (1002), Ethelrède II, pour se défaire des Danois, qui menaçaient peu à peu d'envahir son royaume, les attira à des festins, et les fit tous égorger. Suénon Ier, roi de Danemark, vengea la mort de ses sujets par la conquête de l'Angleterre: mais il mourut bientôt, et Ethelrède reprit le sceptre et la couronne.

A sa mort, Edmond II, son fils aîné, hérita du trône et résista avec vigueur aux envahissements du roi de Danemark, le vainquit en deux rencontres; mais, victime de la perfidie d'Edric, duc de Mercie, il dut céder enfin le royaume à son rival, et périt, assassiné un mois après (1016).

Pendant ces troubles, la reine Emma, seconde femme d'Ethelrède, s'était retirée avec ses deux fils, Edouard et Alfred, chez son frère, Richard II, duc de Normandie.

Dans cet exil, Edouard verra s'écouler trente-cinq années de sa vie, donnant à tous les exemples de ses vertus. Nous avons peu de détails sur cette période de la vie du prince. Doué d'un caractère doux, ami de la solitude, il passait de longues heures dans les églises, assistait aux offices divins, et conversait familièrement avec les religieux.

L'Angleterre, gémissant sous le joug des Danois, suppliait le ciel de lui rendre la paix et son prince légitime. Un saint évêque de ce pays priait avec larmes Notre-Seigneur de retirer sa main vengeresse et de jeter les yeux de sa miséricorde sur ce royaume désolé. Succombant à la fatigue de ses longues prières, il s'endormit et vit en songe l'apôtre saint Pierre, devant lequel se tenait Édouard, couvert du manteau royal et le visage radieux. Le prince des apôtres l'ayant sacré roi, lui donnait de belles instructions, entre autres, celle d'être chaste, et lui promettait son appui.



Saint Pierre demande à saint Edouard de reconstruire Westminster.

Le Saint, émerveillé de cette vision, demande au glorieux apôtre ce qu'elle signifie. Saint Pierre, se retournant doucement vers l'évêque, lui dit : « Les royaumes sont de Dieu ; il donne les royaumes à qui il lui plaît, change les empires et permet que l'impie triomphe. L'Angleterre a grièvement offensé Dieu; c'est pourquoi le Seigneur l'a livrée entre les mains de ses ennemis; toutefois, le châtiment apaisera sa justice. Dieu a choisi un homme selon son cœur; il sera roi *par ma faveur ;* il sera chéri de Dieu, agréable aux hommes, terrible à ses ennemis, aimable à ses sujets, très utile à l'Eglise de Dieu et finira saintement sa vie. » Le saint évêque, consolé, attendit l'heure de la Providence.

Les événements, alors, n'étaient pourtant pas de nature à permettre de sitôt la réalisation de ces belles espérances. Les Danois continuaient à ruiner l'Angleterre avec toutes sortes de cruautés et d'impiétés; ils abattaient les églises, brûlaient les monastères, tuaient les prêtres, sans épargner choses sacrées ou profanes.

Ces pirates, vomis par l'enfer, avaient déjà mis à mort Edmond; ils massacrèrent encore, à l'instigation de Godwin, le jeune frère d'Edouard, Alfred, qui, rappelé par les Anglais, venait de repasser en Angleterre. Ce n'était que meurtre et brigandage; le vieux royaume des Angles s'abîmait dans le crime.

En présence de maux si lamentables, l'âme du prince était accablée de tristesse, et, sous l'étreinte de la douleur, Edouard gémissait : il eût voulu délivrer son peuple; mais, ici-bas, quels secours à attendre ? Il s'adressa donc au ciel : « Seigneur, disait-il, humblement prosterné, voyez mes larmes et prenez pitié du royaume anglais; arrachez-le des mains des Danois, ennemis de votre saint nom. Leurs mains se sont déjà rougies dans le sang de mes deux frères, et ils veulent encore attenter à mes jours. Si vous avez résolu de prendre ma vie pour le salut de mon

peuple, je vous l'offre joyeusement. Mais, s'il vous plaît, ô mon Dieu, de me rendre le royaume de mes pères, je vous consacre ce royaume, je prends saint Pierre pour patron spécial, je fais vœu de rester vierge et d'aller à Rome me prosterner au tombeau des glorieux apôtres.»

Les vœux des Anglais fidèles étaient aussi montés ardents vers le ciel pour le retour d'Edouard. Ce jour heureux parut enfin. Voici en quelles circonstances eut lieu cette restauration d'Edouard, œuvre nationale, accomplie en haine de la tyrannie danoise. Un pâtre des forêts de Warwick, Godwin, s'était attiré la bienveillance de Canut le Grand pour avoir sauvé la vie à un chef danois, égaré dans les montagnes après une victoire d'Edmond Côte de Fer. Le pâtre devint soldat, se signala en maints combats, et obtint, avec le titre de comte, le gouvernement d'une province. Son ambition, dès lors, ne connaît plus de bornes, et le meurtre comme la félonie lui semblent de bons moyens, s'ils peuvent le seconder dans ses desseins. Il avait fait poignarder Edmond II et le jeune Alfred; se retournant contre ceux qu'il avait flattés, aidé de son fils Harold, il soulève, à la mort de Canut III, le peuple contre les Danois et les chasse de l'île. A ce moment, la couronne brille à ses yeux: encore un pas et il est roi; mais il se souvient de son ancienne condition. Du reste, les Anglais redemandent avec instance Edouard, leur vrai prince. L'intrigant ministre, s'il ne peut être roi lui-même, sera, au moins, beau-père du roi. En effet, Godwin avait une fille, Editha, dont la piété, la douceur et la modestie contrastaient avec les mœurs farouches et la cruauté de son père. Edouard épousera Editha: c'est elle qui lui ouvrira les portes du royaume. Le mariage est conclu et solennellement célébré en l'église de Winchester (1042). La tyrannie danoise est terminée.

A peine rétabli sur le trône, Edouard s'appliqua à développer dans son âme les vertus du prince chrétien et à procurer à ses sujets la paix et la prospérité. Sans être politique ni guerrier d'inclination, la prudence et la force évangéliques lui suffiront pour rendre ses armes respectables à ses ennemis: il repoussera les Écossais, et les rebelles qui se soulèveront dans le sein du royaume seront contraints de rentrer sous son autorité.



Saint Édouard surprend pour la troisième fois un de ses gens qui le vole, et lui dit simplement: « Prenez garde qu'on ne vous surprenne! »

Dans ces opérations, du reste, le ciel lui-même l'assistait visiblement et combattait pour lui. Ainsi, les Danois, chassés de l'île, n'avaient pas perdu l'espoir d'y rentrer en vainqueurs. Dans ce but, le roi de Danemark assembla une grande armée; mais, sur le point de s'embarquer, il tomba dans la mer en passant de l'esquif en son navire et se noya. Saint Edouard, entendant la messe le jour de la Pentecôte, eut révélation de ce fait et se réjouit, en souriant, de la protection de Dieu sur son royaume. Ceux de sa cour, étonnés, demandèrent au roi la cause d'une joie si extraordinaire; il leur dit en simplicité ce qu'il avait vu, et le fait justifia sa parole.

Près du roi se tenait un autre ennemi, Godwin, véritable serpent nourri dans le palais. Cet ancien pâtre prétendait dominer le prince, et si Edouard portait le titre de roi, pour lui, il voulait en exercer l'autorité. Il essaya donc, mais vainement, de soulever les Anglais et de les armer contre leur roi: la vertu d'Edouard lui avait conquis tous les cœurs. Le comte dut s'enfuir du royaume avec sa poignée de rebelles. Mais bientôt, par l'entremise de la reine, Edouard octroya au coupable un généreux pardon.

Tant de crimes, cependant, ne pouvaient demeurer impunis; Dieu lui-même prit le soin de venger les innocents. Le jour de Pâques (1053), quelques mois après être rentré en grâce avec Edouard, Godwin était assis au banquet royal. Le page qui présentait à boire au prince fit un faux pas et trébucha: il serait fatalement tombé avec l'aiguière, s'il ne se fût rejeté vivement sur l'autre pied: « C'est le frère qui est venu au secours du frère », dit en riant Godwin. A ces mots, le roi prit un visage sévère et dit: « Sans doute, le frère a besoin du frère; et plût à Dieu que le mien vécût encore, il me prêterait son appui! » Il était aisé de remarquer dans ces paroles une allusion au meurtre d'Alfred, dont Edouard avait feint jusqu'ici d'ignorer l'auteur. Le comte ne s'y méprit pas et, pour écarter de lui tout soupçon: « Fasse le ciel, ô prince, s'écria-t-il, que je ne puisse avaler ce morceau de pain, si j'ai trempé, en quoi que ce soit, dans la mort de votre frère! » Le comte porta le morceau de pain à sa bouche; mais il ne put l'avaler, et en fut suffoqué. Ainsi délivré d'un ennemi domestique, plus redoutable que ceux du dehors, Edouard mit ses soins à procurer à

son peuple le bonheur de la paix. Un impôt du *Danegeld* (taxe des Danois) avait été établi vers la fin du x[e] siècle, soit pour éloigner à prix d'argent les pirates danois, soit pour solder les troupes destinées à les repousser, et il avait été conservé comme branche du revenu royal. Edouard le supprima. Il fit aussi un recueil des meilleures lois portées par ses prédécesseurs, principalement de celles qui étaient le plus favorables à l'ordre commun des sujets, d'où leur nom de *Lois communes:* il leur donna une nouvelle consécration, et ces lois sont restées comme la base de la constitution anglaise.

La paix ainsi rétablie et assurée, Edouard voulut enfin accomplir le vœu qu'il avait fait en des jours mauvais, d'aller à Rome, vénérer les reliques du Prince des apôtres, son glorieux patron. En prince sage, il assemble son Conseil, tous les prélats du royaume, et leur fait part de sa résolution. « Je l'ai promis, dit-il, j'irai ! » A cette proposition, tous, grands, nobles et prêtres assemblés de s'écrier d'une voix: « Il ne se peut, prince ; après de longues souffrances l'Angleterre commence à respirer sous votre autorité bien-aimée ; l'abandonner serait la rejeter au sein des discordes, ouvrir de nouveau la porte aux brigandages des Danois toujours prêts à l'envahir. »

Et ils suppliaient le roi de ne pas les abandonner. Touché de leurs instances, et confus de repousser la prière de ses fidèles, lié, d'un autre côté, par son vœu, Edouard prend le parti de s'en rapporter à la décision du pape, alors Léon IX. Les députés chargés de cette négociation arrivèrent à Rome pour le Concile de l'an 1051. Le pape leur remit, en séance solennelle, une lettre adressée au roi par laquelle il le déliait de son vœu.

Joyeux de savoir par l'oracle le plus autorisé quelle marche il avait à suivre, Edouard accomplit de point en point les prescriptions du pape. L'apôtre saint Pierre lui fit connaître lui-même le lieu qu'il avait choisi. C'était celui où le roi Sébert avait fait bâtir une église en l'honneur de saint Pierre, et que l'apôtre avait consacrée par des miracles éclatants. Edouard éleva donc là une superbe basilique, avec un monastère de religieux bénédictins, amplifiant celui qui y était auparavant, l'enrichit de dons magnifiques et de nombreux privilèges.

Sa charité lui rendait facile le sacrifice que le pape lui demandait.

Le roi vit un jour un de ses gens prendre de l'argent dans ses coffres et l'emporter : il ne dit rien ; une seconde fois, il s'aperçut et dissimula encore. Ce voleur, enhardi par la pensée que personne ne le voyait, revint pour la troisième fois puiser dans les coffres du roi qui lui dit alors : « Prenez garde qu'on ne vous y surprenne ! » Le trésorier, affligé de ce larcin, s'en plaignait au prince. Edouard, comme s'il n'en eût rien su, lui répondit : « De quoi vous mettez-vous en peine : sans doute, celui qui l'a pris en avait plus besoin que nous ! »

Un autre jour, un pèlerin demandait au roi l'aumône au nom de saint Jean l'Evangéliste. Comme, après saint Pierre, Edouard avait pris saint Jean pour patron, il ne savait rien refuser à qui l'implorait au nom de l'apôtre bien-aimé. Mais, hélas ! l'aumônier du roi est absent ! Alors de crainte de faire trop attendre ce pauvre, Edouard retire de sa main un riche anneau et le lui donne.

Du haut du ciel, le Seigneur contemplait les vertus de son serviteur, et comme elles lui étaient très agréables, il se plut à faire éclater aux yeux des hommes la sainteté du prince. Un pauvre Irlandais tout contourné, crochu, mal fait, se présenta un jour au palais et dit au roi qu'ayant prié six fois saint Pierre, visité son église et demandé sa guérison, le grand apôtre lui avait répondu qu'il voulait avoir pour compagnon de ce miracle le roi Edouard son ami ; en conséquence, qu'il le portât depuis son palais jusqu'à l'église. Le roi chargea ce pauvre sur ses épaules et le porta en grande humilité et allégresse, malgré les ris et moqueries de plusieurs. A l'église, il offrit son fardeau au bienheureux apôtre Pierre, et aussitôt l'infirme fut guéri.



Saint Pierre a dit à un pauvre estropié : « Je te guérirai si mon serviteur Edouard te porte lui-même à mon église. »

Cependant, une vie si sainte allait être bientôt couronnée. Deux Anglais se rendant en pèlerinage aux Lieux Saints se fourvoyèrent dans une nuit sombre. Un vénérable vieillard leur apparut, les mena à la ville, les logea et les traita fort honnêtement ; le lendemain matin, comme ils prenaient congé de leur hôte, le vieillard leur dit : « Courage, bons pèlerins, poursuivez hardiment votre chemin, vous retournerez sains et saufs en votre pays, je vous protégerai et servirai de guide. Car, sachez-le, je suis Jean l'Evangéliste, apôtre de



Saint Edouard, n'ayant plus d'argent, donne son anneau en aumône à saint Jean, qui lui est apparu sous la forme d'un pèlerin.
Saint Jean rend cet anneau, en Terre Sainte, à deux pèlerins anglais égarés, en leur disant : « Vous le rendrez au roi. »

Jésus-Christ ; j'aime le roi Edouard à cause de son excellente chasteté. Vous lui remettrez cet anneau que le roi lui-même m'a donné, comme je lui demandai l'aumône en habit de pèlerin. Dites-lui aussi de ma part que le temps s'approche où il doit sortir de ce monde. A six mois d'ici, je le visiterai et le mènerai avec moi à la suite de l'Agneau immaculé. »

A ces mots, le vieillard disparut. Les pèlerins, de retour, s'acquittèrent fidèlement de leur message, et, en témoignage de la vérité, ils rendirent au roi l'anneau qu'ils avaient reçu du saint apôtre.

Averti par un oracle divin de sa mort prochaine, Edouard se préoccupa de laisser l'Angleterre entre les mains d'un maître qui sût la protéger, maintenir la paix si péniblement établie et sauvegarder ses droits. Harold, fils de Godwin, affichait hautement ses prétentions à la succession; mais Edouard, voyant revivre dans le fils les instincts farouches du père, l'écarta. Mais il fit partir son confident intime, l'archevêque Robert de Cantorbéry, près du duc Guillaume, pour l'informer que, en raison de son mérite non moins que de sa parenté, il le déclarait son héritier.

Il ne restait plus maintenant au roi qu'à se préparer à paraître devant son Seigneur. Ses forces s'épuisaient; et le soir même de la fête de Noël (1066), il fut pris d'une fièvre violente durant la nuit. Saint Jean, suivant sa promesse, lui apparut et l'avertit que, sous peu, il reviendrait le chercher. Après vingt ans de travaux, l'abbaye de Westminster était achevée, et on célébrait alors les fêtes de la dédicace. Malgré son épuisement et sa faiblesse, le roi voulut se rendre à la cérémonie et y assista jusqu'à la fin. Mais, au retour, il tomba en défaillance et fut deux jours sans donner signe de vie. Il était en extase ! et Dieu lui révéla les malheurs futurs de l'Angleterre.

Apercevant près de lui la reine, qui fondait en larmes : « Ne pleurez pas, ma sœur, lui dit Edouard, je vais quitter cette terre, séjour de mort, pour aller en la patrie des vivants. » Puis, s'adressant aux seigneurs et officiers qui entouraient sa couche funèbre : « J'ai reçu, des mains de Jésus-Christ, Editha pour épouse, dit-il; je la remets vierge aux mains du Seigneur et la recommande à votre dévouement. » Ces paroles révélaient tout le secret d'une vie angélique, force d'Edouard et rayon le plus éclatant de son auréole.

Le prince indiqua l'heure à laquelle il devait mourir et ordonna qu'on prévînt aussitôt le peuple de commencer les prières pour le repos de son âme. Il ne parla plus désormais qu'avec les anges; et, plein de jours et de bonnes œuvres, émigra vers le Seigneur le 5 janvier 1066. Il avait régné vingt-trois ans, six mois et vingt jours.

Puisse son souvenir et sa céleste protection ramener l'Angleterre, aujourd'hui protestante, à la religion de ses aïeux, c'est-à-dire à la religion catholique. Il n'y a qu'une seule véritable Eglise, c'est l'Église fondée par Jésus-Christ; or, cette Eglise a été fondée sur Pierre, c'est-à-dire sur le Pape.

Le gérant : E. Petithenry. — Imprimerie P. Féron-Vrau, 3 & 5, rue Bayard, Paris.

SAINT DOMINIQUE L'ENCUIRASSÉ

Fête le 14 octobre.



Saint Dominique, dit l'ENCUIRASSÉ,
à cause d'une cuirasse de fer qu'il portait sur la peau par mortification.

SAINT DOMINIQUE L'ENCUIRASSÉ

Saint Dominique a été surnommé l'Encuirassé à cause d'une cuirasse de fer qu'il porta de longues années sur la chair nue, en esprit de pénitence. Saint Pierre Damien nous a laissé quelques détails pleins d'intérêt sur la vie de ce glorieux anachorète, dans une lettre qu'il adressait au pape Alexandre II. Malheureusement, il ne nous dit rien sur ses premières années.

LA SIMONIE — SAINT DOMINIQUE SE FAIT MOINE

Saint Dominique, marqué du sceau de l'élection divine, était déjà dans la phalange des clercs quand ses parents, pour hâter le jour de son ordination sacerdotale, donnèrent à l'évêque consécrateur une peau de bouc habilement travaillée.

La simonie, on le voit, n'était pas entièrement étouffée, et il arrivait souvent encore qu'à l'exemple de Simon le Mage, des clercs ou même des laïques offraient d'acheter, non plus le droit de faire des miracles, mais l'exercice des fonctions les plus sacrées; et il se trouvait, hélas! des évêques assez avilis pour se laisser corrompre par l'éclat de l'or et devenir ainsi leurs complices. Saint Pierre Damien et saint Grégoire VII ont déploré cet abaissement lamentable, et ils n'ont pas peu contribué au renouvellement et au rétablissement de la liberté de l'Eglise. Des provinces entières doivent à ces deux athlètes d'avoir été arrachées au fléau corrupteur de la simonie.

Cependant, cette faute de Dominique, ou plutôt de ses parents, n'attira pas sur lui la vengeance du ciel; elle fut, au contraire, la cause de sa conversion et le point de départ de son éminente sainteté. L'on vit alors se réaliser dans toute sa plénitude cette parole de l'Apôtre : « Toutes choses concourent à l'avantage de ceux qui aiment Dieu, » car cette seule faute fut pour Dominique la source de biens innombrables et de grâces de choix.

Dominique était de bonnes mœurs et avait le cœur droit; aussi, quoique ses lumières fussent très peu étendues, il ne tarda pas à reconnaître le péché de ses parents. Il en fut tellement effrayé qu'il résolut de ne jamais exercer les fonctions d'un Ordre qu'il croyait avoir acquis par une voie illégitime. Il voulut porter plus loin ce renoncement et, pour satisfaire pleinement la justice divine, il quitta le monde et se consacra tout entier aux exercices de la plus rigoureuse pénitence. Il embrassa donc la vie monastique, qui prenait en Occident un nouvel épanouissement. Puis il se fit ermite avec Pierre Damien, en un lieu nommé Lucéole, en Ombrie, sous la conduite d'un saint abbé, Jean de Montefeltre.

C'est alors que ses vertus brillèrent dans tout leur jour. Il préserva de toute atteinte la fleur de sa virginité, car, nous dit saint Pierre Damien, il sut entourer ce lis précieux, que le moindre souffle ternit, des épines de la mortification et des austérités corporelles. Son cœur brûlait aussi de charité. Il donnait à tous ses frères les marques d'une affection prévenante et se chargeait souvent de leurs pénitences qu'il acquittait lui-même.

AUSTÉRITÉS DES ERMITES DE LUCÉOLE
UNE CORRECTION

La vie qu'on menait dans ce désert était des plus austères. Les ermites de Lucéole habitaient en dix-huit cellules. Leur règle était de ne point boire de vin ni de toute autre liqueur enivrante, de ne pas se servir de graisse pour assaisonner leurs aliments, de ne manger rien de cuit que le jeudi et le dimanche, de jeûner au pain et à l'eau les cinq autres jours de la semaine et de s'occuper continuellement de la prière et du travail des mains. Le temps était ainsi partagé, et à peine en était-il laissé une très petite partie à la nature pour le repos de la nuit. Tout leur bien consistait en un cheval ou un âne pour apporter les subsistances. Ils gardaient un silence rigoureux toute la semaine et ne parlaient que le dimanche au soir, après le repas, c'est-à-dire entre Vêpres et Complies. Ils ne portaient point de chaussures et châtiaient leur corps par des macérations de tout genre. Telle était leur règle de vie.

Mais le malin esprit pénètre les sanctuaires les plus secrets et se glisse parfois dans les cœurs qui semblent le plus fermés au monde et aux voix du dehors. Il était parvenu à troubler l'âme d'un de ces heureux ermites. Voici comment le pieux Jean de Montefeltre humilia l'orgueilleux Lucifer.

Il y avait dans le désert un Frère qui sortait habituellement de sa cellule et s'en allait folâtrer dans la campagne. Le prieur du couvent le remarqua. Il lui adressa tout d'abord une verte réprimande, et, comme il refusait de s'amender, le fit dépouiller de ses vêtements et battre de verges, sous ses yeux. Mais à peine avait-il reçu cette correction que, ne pouvant plus contenir sa fureur, l'ermite rebelle éclate en injures et en menaces; il vomit mille imprécations contre son supérieur, et, dans sa rage, il s'écrie qu'il n'obéira pas. Jean, sans se déconcerter, le fit frapper de verges une seconde fois, puis une troisième et jusqu'à une sixième fois, nous dit Pierre Damien. Même obstination et même orgueil. Le jeune ermite ne veut pas se soumettre. Il regimbe encore contre l'aiguillon, et le démon le presse. Une septième fois il est dépouillé de sa robe de bure et flagellé. C'en est trop. L'esprit malin ne peut supporter une plus longue humiliation. Il sort de l'âme de ce malheureux après l'avoir jeté presque mourant aux pieds du saint abbé Jean de Montefeltre. Celui-ci le relève et le jeune Frère de s'écrier : « Le diable m'a quitté; mes filets sont rompus. Vous avez brisé mes entraves. Maintenant je suis libre et je veux obéir. Je le veux, je vous serai soumis, ô mon Maître et Seigneur! »

SAINT DOMINIQUE A LUCÉOLE

Mais revenons à notre saint Dominique que nous avions perdu de vue un moment. Il a fait ses premières preuves, et, semblable à l'athlète qui essaye ses forces avant d'attaquer son adversaire, Dominique se prépare à la lutte, en ouvrant son âme à la grâce qui descend en elle comme une rosée bienfaisante, et fait germer les fleurs des plus pures vertus. Revêtu de cette force divine, il ne craint plus les assauts de la chair et méprise les suggestions du démon. Comme un intrépide guerrier qui, toujours sur la brèche, épie les moindres mouvements de l'ennemi, Dominique veille sans cesse et défend avec bravoure la citadelle de son âme. Depuis longtemps il porte sur la poitrine une large cuirasse; c'est afin de se prémunir contre les traits empoisonnés des puissances infernales. Son langage un peu rude révèle une origine obscure, mais s'il ne prêche pas par la parole, il prêche par l'exemple de ses œuvres vivifiantes et salutaires, et cette prédication ne le cède pas en efficacité à la pré-

mière, car tout le monde sait et chacun le répète : Les exemples entraînent.

Il portait sur son corps une chemise de mailles de fer, et ne la dépouillait que pour se donner la discipline. Il ne se passait guère de jour qu'il ne chantât deux psautiers en se frappant à deux mains avec des poignées de verges, encore était-ce dans le temps où il se relâchait le plus, car, pendant le Carême ou lorsqu'il acquittait une pénitence pour quelqu'un (ce qu'il faisait très fréquemment), il disait au moins trois psautiers par jour, en s'accompagnant, comme nous venons de le voir, de son instrument favori. Souvent il disait deux psautiers de suite, se donnant continuellement la discipline et demeurant toujours debout, sans s'asseoir un moment ni cesser de se frapper.

SAINT DOMINIQUE ET SON DIRECTEUR PIERRE DAMIEN

Après avoir passé plusieurs années de la sorte sous la conduite de son supérieur, Jean de Montefeltre, il se soumit, du consentement du prieur, à la direction de Pierre Damien, qui fut depuis cardinal et évêque d'Ostie, et qui était alors dans son ermitage de Fontavelle, dans le diocèse de Gubbio. La régularité, la ferveur, les austérités de Pierre Damien n'avaient pas tardé à le désigner aux suffrages des religieux, qui le choisirent pour abbé. Dominique se trouva dès lors plus près de son nouveau directeur; l'église seule, élevée entre les deux cellules, les séparait. Il était ainsi plus à portée de recevoir ses conseils et sa direction, tout en se livrant à ses pieux exercices, et il semble que, sous la conduite de ce nouvel apôtre de la pénitence, son âme avança plus rapidement dans les voies de la sainteté.

QUELQUES TRAITS DE SA VIE

Il venait d'atteindre sa soixantième année. Les glaces de l'âge n'avaient cependant pu refroidir son ardeur ni ralentir son zèle. Il était demeuré l'invincible lutteur, l'athlète infatigable de Lucéole. Un jour que Pierre Damien lui demandait s'il pouvait faire quelques génuflexions avec sa cuirasse, Dominique lui répondit avec simplicité : « Quand la santé répond à mes désirs, je fais cent génuflexions à tous les quinze psaumes, c'est-à-dire mille pendant un psautier. »

Un soir, après les Vêpres, raconte encore saint Pierre Damien, il entra dans ma cellule le visage tout livide de coups. « Mon maître, me dit-il, j'ai fait aujourd'hui ce que je ne me souviens pas d'avoir encore fait : J'ai dit huit psautiers en un jour et une nuit. Il est vrai que pour dire plus vite le psautier, il avouait lui-même qu'il ne prononçait pas les psaumes entièrement et se contentait d'en repasser les paroles dans son esprit; mais il disait que, pour réciter vite, il fallait être fort attentif.

Il vécut quelque temps éloigné de son directeur, qui s'informa un jour de sa manière de vivre. Dominique lui répondit qu'il vivait en homme charnel et qu'il relâchait son abstinence les jeudis et les dimanches. « Quoi! dit Pierre Damien, mangez-vous des œufs ou du fromage? — Non, dit-il. — Mangez-vous du poisson ou du fruit? — Je les laisse aux malades qui assiègent tous les jours les abords de ma cellule et dont la vue me déchire le cœur. » Poussé à bout, Pierre Damien lui dit : « Mais comment vivez-vous donc ces jours-là, si le feu ne cuit point vos aliments ou si les arbres ne vous fournissent point leurs fruits? — Je mange du fenouil avec mon pain, » répondit humblement Dominique. Tel était le relâchement de cet ascète, si dur pour lui-même, qui mettait ses délices à se nourrir de fenouil deux fois par semaine.

Pierre Damien avait écrit de lui qu'il avait récité un jour neuf psautiers, avec la discipline. Dominique l'apprit, et, tout honteux, s'empressa de venir trouver son directeur.

« Mon Père, lui dit-il, il m'est arrivé de connaître ce que vous avez écrit. J'en ai frémi dans le secret de mon âme, et, frappé de ce fait, j'ai voulu en refaire l'expérience. Mercredi dernier, je me suis donc dépouillé de mes vêtements, selon mon habitude, et, les mains armées de verges, j'ai passé toute la nuit en prières. Je n'ai cessé de réciter en me frappant, et le lendemain, lorsque l'aube commençait à poindre, j'avais dit douze psautiers, et le treizième jusqu'au psaume 31, *Beati quorum.* »

A son exemple, l'usage de la discipline s'établit tellement dans le pays, que non seulement les hommes, mais les femmes nobles, s'empressaient de se la donner, mettant ainsi en pratique le conseil de saint Paul.

Dominique trouva un jour un écrit portant que si l'on disait quatre-vingts fois douze psaumes qui y étaient marqués, les bras en croix, on rachèterait un an de Purgatoire. Aussitôt il voulut réaliser cette bonne œuvre pour lui et ses frères, vivants ou trépassés. Il récitait tous les jours ces douze psaumes, les bras vers le ciel, quatre-vingts fois de suite sans intervalle.

En disant le psautier, il ne se contentait pas des 150 psaumes, il y ajoutait les cantiques, les hymnes, le symbole de saint Athanase et les litanies des saints. Une nuit qu'il se trouvait en prière, il lui vint à l'esprit, avant de commencer le symbole de saint Athanase, de réciter encore un psautier pour les âmes du Purgatoire. Il le fit aussitôt sans tenir compte de la fatigue et du sommeil, et reprit ensuite le symbole et les litanies. Cette nuit, disait-il lui-même naïvement, me parut plus courte qu'aucune autre nuit de l'année.

SES DERNIÈRES ANNÉES — SA MORT

Quelques années avant sa mort, ayant trouvé que les lanières de cuir étaient plus rudes que les verges, il s'accoutuma à s'en servir, et, quand il sortait, il portait sur lui ce fouet pour se donner la discipline partout où il se couchait. Quand il n'était pas en un lieu où il pût se dépouiller entièrement, il se contentait de se frapper sur les jambes, les bras et le visage. C'est ainsi que, livide de coups, les chairs déchirées, il se rendait méconnaissable. Le jeûne et le poids de sa cuirasse lui avaient rendu la peau noire comme celle d'un Ethiopien. Il portait, en outre, quatre cercles de fer, deux aux cuisses et deux aux jambes. Pour accroître l'acuité de ses douleurs, il y en ajouta quatre autres avant de mourir.

Ces austérités ne l'empêchèrent pas d'arriver à une vieillesse avancée. Pierre Damien l'avait obligé, pendant quelque temps, à boire un peu de vin à cause d'une grande faiblesse d'estomac dont il était incommodé. Mais, sur la fin de sa vie, il obtint de s'en priver entièrement, car, loin de trouver quelque soulagement dans la médecine, il remarqua, au contraire, que le mal empirait avec le nombre toujours croissant des remèdes. Il s'en remit à la volonté du Seigneur.

Dieu ne tarda pas à lui faire connaître que son heure était venue et que, purifiée par ces dernières souffrances, son âme, si fortement

trempée dans l'amertume des mortifications, allait recevoir le prix de tant d'années de pénitence. Dominique se prépara donc à entrer dans la joie de son Maître, comme le bon et fidèle serviteur de l'Evangile.

Tandis que ses lèvres murmuraient encore quelques prières, ses regards étaient fixés au ciel et semblaient contempler les splendeurs de la Jérusalem céleste. Soudain, une brillante lumière, pâle reflet de la gloire de notre Saint, illumina sa cellule. Ses yeux affaiblis n'en purent supporter l'éclat. Il les ferma doucement.

Ainsi s'éteignit le serviteur de Dieu, en souriant aux anges qui venaient déposer sur son front la couronne d'immortalité. Son âme s'envolait joyeuse et libre, escortée des prières des religieux ermites qui venaient s'édifier une dernière fois autour de lui. C'était le 14 octobre de l'an de Jésus-Christ 1060, un samedi.

PIERRE DAMIEN ET HILDEBRAND

L'ami de notre Saint et son sage directeur, Pierre Damien, n'était pas à Fontavelle quand Dominique s'endormit dans la paix du Seigneur. Il se trouvait à Rome.

La nuit qui suivit le glorieux trépas que nous venons de raconter, Pierre Damien vit en songe un ange vêtu de blanc, tenant à sa main un lis éclatant. Cet ange s'approcha de lui et sembla lui fermer les yeux. Etonné de ce prodige, Pierre Damien crut que sa dernière heure allait sonner. Dès l'aube du jour, il s'en vint chez l'archidiacre de l'Eglise romaine, Hildebrand, qui fut depuis Souverain Pontife sous le nom de Grégoire VII et l'une des plus grandes figures de ce siècle de rénovation. Il lui exposa en quelques mots le motif de sa visite.

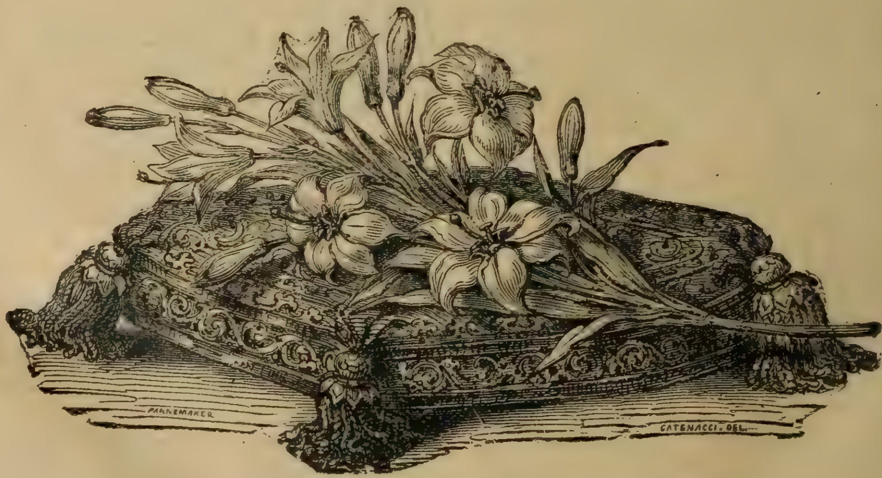
Hildebrand, divinement inspiré, lui répondit : « Non, ce n'est pas l'indice d'une mort prochaine. Mais un de vos meilleurs disciples, tendrement chéri, que vous aimez comme la prunelle de votre œil, vient de s'éteindre à la lumière de ce monde, pour revivre dans les splendeurs de la félicité du ciel. »

Quelques jours après, Pierre Damien recevait la complète explication de ce consolant mystère.

NEUF JOURS APRÈS SA SÉPULTURE, LE CORPS DE SAINT DOMINIQUE EXHALE DE SUAVES PARFUMS

Mais à peine saint Dominique avait-il rendu son dernier soupir, que ses frères creusèrent une fosse et l'ensevelirent dans sa propre cellule. Ils avaient craint que la nouvelle de la mort de Dominique, dont la sainteté jouissait du plus merveilleux renom, n'attirât dans leur couvent un trop grand nombre de visiteurs et de moines et que les restes précieux ne leur fussent enlevés clandestinement par les ermites du voisinage.

Depuis plusieurs jours déjà, le corps de saint Dominique avait été confié à la terre, quand Pierre Damien arriva de Rome où il avait appris la fatale nouvelle de la mort de son cher disciple. Il voulut à son tour coller ses lèvres sur les reliques vénérables et donner à son fils spirituel le témoignage du plus profond respect. Pour honorer comme elle le méritait la mémoire du regretté défunt, il ordonna de célébrer de solennelles funérailles et d'ensevelir son corps dans la salle capitulaire. Il fut donc retiré de sa première sépulture. Mais à peine avait-on remué la terre qui renfermait ce riche trésor, qu'il s'exhala de cette tombe entr'ouverte un parfum délicieux et enivrant. Ils découvrirent son corps, et, au grand étonnement de tous, ils le trouvèrent dans une intégrité parfaite. Son visage, défait par les souffrances, avait une fraîcheur qu'il ne connut jamais de son vivant; ses lèvres légèrement empourprées semblaient révéler le secret de sa mortification, et ses regards doucement fermés trahissaient plutôt un sommeil d'amour que la froide immobilité de la mort. Or, c'était le neuvième jour après sa sépulture.



Imp.-*gérant*, E. Petithenry, 8, rue François Ier, Paris.

SAINTE THÉRÈSE



. A l'âge de sept ans, Thérèse, déjà embrasée par l'amour Dieu, quitte la maison paternelle avec son frère, pour aller oir le martyre. Dieu, qui prépare des couronnes aux deux fants, n'accepte pas ce sacrifice.



3. Notre-Seigneur, couronné d'épines, apparaît à Thérèse : « Ne pleurez pas, dit-il, à cause des mauvais traitements que m'ont infligés les Juifs, mais bien pour ceux que me font subir les chrétiens indignes de ce nom. »



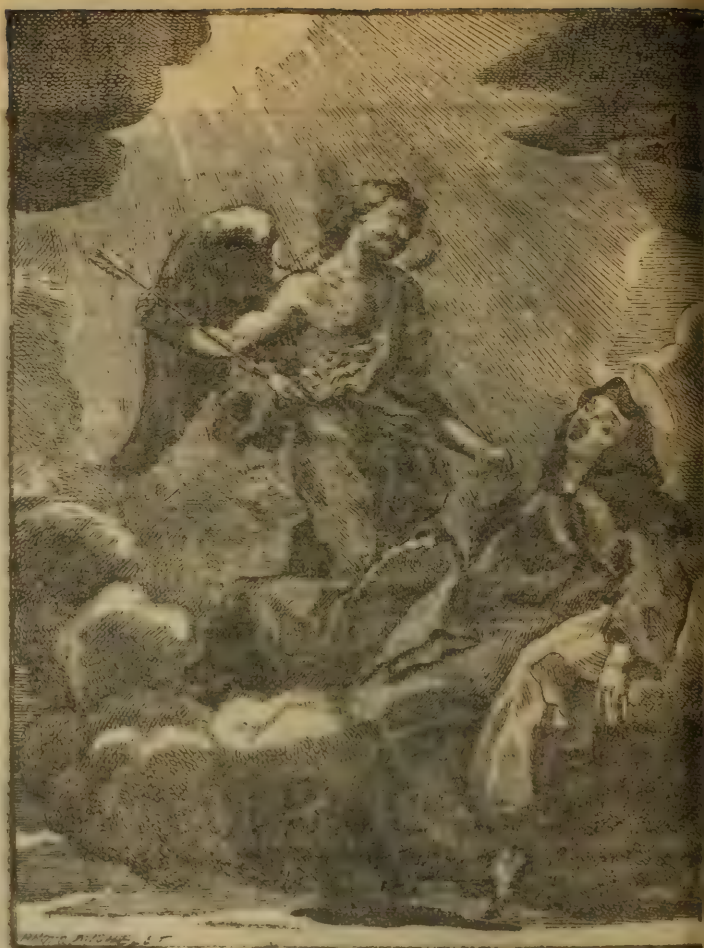
Thérèse obtient, par l'intercession de saint Joseph, pour elle professait une dévotion particulière, d'être délivrée ne contraction des membres qui la faisait vivement uffrir.



4. Accablée par une douloureuse maladie, Thérèse apprend, dans les livres de saint Grégoire, à mépriser les souffrances pour être digne d'accomplir de grandes choses.



5. La Sainte, lisant les Confessions de saint Augustin, entend, elle aussi, la voix mystérieuse qui appelle le grand docteur dans le jardin. Dès ce moment, une véritable transformation s'opère dans sa vie.



7. Un ange transperce le cœur de la Sainte d'un trait flamme et embrase son âme de l'incendie de l'amour di Cette flamme l'embrase jusqu'à la mort.



6. Thérèse mortifie son corps par les jeûnes, les cilices; elle va même se rouler dans les épines. Elle s'écrie avec un accent qui met en fuite le démon : « Ou souffrir, ou mourir! »



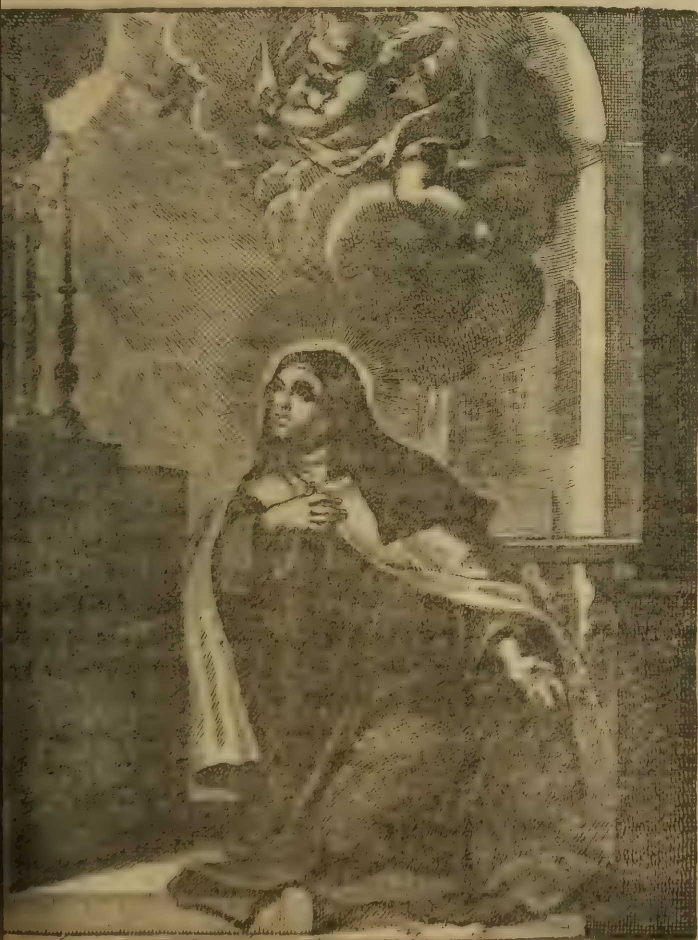
8. Ravie en esprit jusqu'au ciel, Thérèse, admirant splendeurs de la Jérusalem céleste, entend son divin M lui dire : « Ma fille, vois de quels biens se privent pécheurs. »



Au milieu de ses contemplations, la vierge séraphique, tée par les anges, est enlevée à la terre et demeure des res entières dans cet état extatique, regardant le ciel.



11. Le démon, pour effrayer la Sainte, se présente à elle sous des formes horribles; mais Thérèse repousse victorieu sement toutes ses suggestions et fait éclater une admirable patience.



. En présence du Crucifix, Thérèse fait le vœu d'accom- dans toutes les circonstances ce qu'elle croira être le s parfait.



12. La Sainte ressuscite son neveu, que le démon, par dépit avait enseveli sous les ruines du monastère. Elle rend l'enfant sain et sauf à sa mère.



13. Thérèse, renonçant pour toujours au faste du siècle, ne veut plus porter le nom illustre que lui a laissé sa famille et elle veut s'appeler *Thérèse de Jésus*



15. Notre-Seigneur ordonne à Thérèse de conférer avec
Dominique, qui lui apportera tous les secours nécessaires
accomplir la réforme qu'elle veut entreprendre.



14. Sur le conseil de la Bienheureuse Vierge Marie, Thérèse choisit comme son patron saint Joseph, qui, par sa pureté, a mérité d'être le père nourricier de l'Enfant Jésus.



16. Saint François et sainte Claire apparaissent à la
séraphique et lui promettent de la secourir au milieu de
les adversités.

Imp.-*gérant*, E. Petithenry, 8, rue François Ier, Paris.

SAINT GALL

Fête le 16 octobre.



Saint Gall prend dans la gueule d'un ours le pain que Dieu lui envoie. On aperçoit dans le ciel la Sainte Vierge, saint Didier et saint Maurice qui bénissent le Saint. Dans le fond du tableau, un ours apporte du bois et le jette dans son feu.

L'Irlande, cette terre dont la foi est demeurée vierge à travers quatre siècles de persécutions, vit s'épanouir au VIe siècle, dans la personne de saint Gall, une des plus belles fleurs de la vie monastique et l'un des premiers apôtres de la Suisse. Issu d'une famille dont la noblesse était encore rehaussée par l'éclat d'une foi ardente, le jeune Gall manifesta dès sa plus tendre enfance un profond mépris pour les honneurs et les richesses de la terre, et un attrait tout divin pour la vie religieuse. Touché de ces saintes dispositions, les pieux parents de Gall n'hésitèrent pas un instant : à peine leur fils avait-il atteint sa douzième année, qu'ils le consacrèrent à Dieu dans le monastère de Benchor, dont saint Comgall était alors abbé. Saint Colomban y enseignait avec beaucoup de succès les lettres divines et humaines.

Sous la conduite d'un tel maître, favorisé d'ailleurs des grâces les plus précieuses et doué d'une rare intelligence, Gall fit des progrès merveilleux dans la vertu et les sciences. Mais il était pardessus tout un modèle d'humilité. A l'exemple de Notre-Seigneur, il aimait à servir ses Frères, et ses délices étaient de vaquer aux plus humbles travaux. En vain, saint Colomban voulut-il le faire élever aux Ordres sacrés : il put à peine le déterminer à recevoir les Ordres mineurs, tant il se jugeait indigne du sacerdoce. C'est ainsi que Dieu préparait, dans l'obscurité du cloître, le flambeau qui devait un jour illuminer la Suisse, encore assise à l'ombre de la mort.

Gall croissait donc en âge, en vertus et en grâces devant Dieu et devant les hommes. Mais, lui croyait n'avoir encore rien fait. Et, pour accomplir d'une manière parfaite le précepte de

l'Evangile, il voulait tout quitter, parents et patrie, pour prendre sa croix et suivre Jésus-Christ. Ce fut alors que saint Colomban manifesta à son abbé le dessein qu'il avait d'aller hors de son pays mener une vie plus austère et étendre le règne de Jésus-Christ dans les âmes. Saint Gall et onze autres religieux se déclarèrent prêts à suivre le nouveau missionnaire.

Munis de la bénédiction de leur abbé, saint Comgall, ils passèrent d'Irlande en Angleterre, puis en France, et s'arrêtèrent quelque temps en Austrasie, où régnait Childebert II. Saint Gall profita de ce séjour pour apprendre la langue du pays, le teutonique, afin d'instruire les populations indigènes dont la barbarie et le paganisme avaient ému son cœur d'apôtre. Tous ensemble, ils entrèrent dans les Vosges et bâtirent le monastère d'Anegray, dans une terre tout à fait stérile, sur les confins des diocèses de Toul et de Besançon. Là, saint Colomban et ses disciples menèrent pendant deux ans une vie toute céleste. Saint Gall surtout ne cessait de rendre grâces à Dieu de l'avoir conduit dans cette solitude bénie. Inconnu au monde et ne connaissant que Dieu seul, il désirait ardemment terminer ses jours dans sa pauvre cellule. Mais Dieu, qui ne voulait pas laisser la lumière sous le boisseau, en avait disposé autrement.

FONDATION DE LUXEUIL

La renommée de saint Colomban et de saint Gall s'était répandue au loin. Plusieurs personnes de piété, entre autres Agnoald, père de saint Ayl, les supplièrent de venir s'établir de l'autre côté des Vosges. Saint Colomban et ses fils crurent voir la volonté de Dieu dans cette invitation. Et, toujours soumis à cette adorable volonté, ils quittèrent leur solitude chérie, et s'acheminèrent vers la terre de Bourgogne. Ils y furent reçus comme des anges du ciel, et, grâce à la protection du bon roi Gontran, saint Colomban bâtit un nouveau monastère sur les ruines d'un château-fort, appelé Luxeuil, au diocèse de Besançon. Telle fut l'origine de cette célèbre abbaye qui devait jouer un si grand rôle dans l'histoire de nos rois et servir de retraite, un siècle plus tard, au fameux Ebroïn et à sa noble victime, le grand saint Léger.

Luxeuil grandissait de jour en jour. Les vertus de saint Colomban lui attiraient de nombreux disciples. Mais saint Gall se distinguait entre tous par sa profonde humilité et son esprit de mortification. Comme à Benchor, il aimait à être le dernier de tous. Saint Colomban dut user de toute son autorité pour le déterminer à recevoir la prêtrise. Son austérité n'était pas moins grande; non content des jeûnes prescrits par la règle, bien souvent, il ne prenait pour nourriture qu'une racine trempée dans l'eau.

Notre Saint passa plusieurs années dans le silence et la retraite de la vie religieuse, jusqu'à ce qu'il plût à Dieu d'envoyer d'autres épreuves à la vertu de son serviteur dans les persécutions suscitées à saint Colomban. Au pieux roi Gontran venait de succéder, sur le trône de Bourgogne, Thierry, fils de Childebert II. Avec ce prince, commença pour Luxeuil une longue suite de calamités. A l'instigation de sa grand'-mère Brunehaut, il exila saint Colomban et suscita des épreuves de tout genre à ses religieux. Profondément affecté des souffrances de son bienheureux Père et ne trouvant d'ailleurs aucune sûreté dans sa communauté contre les insultes de Brunehaut, saint Gall se réfugia en Austrasie, auprès du roi Théodebert. Peu de temps après, l'arrivée de saint Colomban calma sa douleur. Théodebert leur témoigna de grandes marques de respect et leur permit de choisir, dans ses Etats, tel lieu qu'ils jugeraient convenable pour servir Dieu en paix.

Saint Colomban accepta cette faveur royale avec reconnaissance. Et, prenant avec lui saint Gall et quelques autres disciples, il remonta le cours du Rhin, entra en Suisse, s'avança jusqu'à l'extrémité du lac de Zurich et passa dans le territoire de Zug. Il y trouva une solitude en tout conforme à ses désirs, et s'y établit avec ses disciples.

SAINT GALL, APOTRE DE LA SUISSE

A partir de ce moment, commence pour saint Gall une vie nouvelle. Les habitants du pays de Zug étaient plongés dans la plus honteuse idolâtrie. Embrasé d'ardeur pour l'extension du règne de Jésus-Christ, saint Gall leur annonça la bonne nouvelle de l'Evangile. Mais leurs oreilles demeurèrent fermées aux paroles de la vérité, et leurs yeux refusèrent de s'ouvrir à la lumière de la foi. Saint Gall, saisi d'une sainte indignation, mit le feu au temple de leurs dieux et en jeta les statues dans le lac. Mais alors les missionnaires durent fuir devant la fureur des païens.

Ils se dirigèrent vers le bourg d'Arbon. En y entrant, ils virent arriver au-devant d'eux un vénérable prêtre nommé Willimar, qui les accueillit comme des frères. Durant sept jours, il leur prodigua les soins les plus touchants, recevant en échange du pain matériel, le pain des divines Ecritures que saint Gall lui donnait avec un zèle admirable. Un matin, saint Colomban demanda à son hôte charitable s'il ne connaissait point de lieu solitaire qui pût lui servir de retraite à lui et à ses disciples :

« Bienheureux Père, lui répondit Willimar, vous trouverez à l'extrémité du lac, vers le Levant, une solitude en tout conforme à vos desseins : c'est une vallée très fertile où se dressent encore quelques vieilles maisons abandonnées que vous pourrez habiter. »

Sur cet avis, saint Colomban monta dans une barque avec saint Gall et un diacre d'Arbon et arriva bientôt au lieu indiqué. C'était, en effet, une solitude très agréable, située à quelque distance de la ville de Bregenz. Là encore, ils ne trouvèrent que des païens. Saint Gall soupirait après le moment où il pourrait annoncer l'Evangile aux malheureux habitants de cette contrée. L'occasion arriva bientôt. Le jour de la fête du lieu, une grande multitude accourut vers eux, autant pour voir les étrangers que pour sacrifier à leurs dieux dans un temple, situé tout près de l'habitation de nos saints. A l'heure du sacrifice, saint Gall commença à faire connaître au peuple le Dieu unique et véritable; il leur montra l'absurdité du culte des idoles et les exhorta vivement à adorer le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Puis il brisa les statues de leurs dieux et en jeta les débris dans le lac. Alors, un bon nombre d'idolâtres renoncèrent à leur fausse religion pour embrasser la foi de Jésus-Christ.

Quelques jours après, les autres disciples de saint Colomban vinrent rejoindre leur maître. Le temple païen fut converti en chapelle, et, en peu de temps, on vit s'élever autour de ses murs une multitude de cellules destinées aux religieux, dont le nombre augmentait sans cesse. Comme à Luxeuil, saint Gall était un modèle accompli

de régularité et d'humilité. Il s'occupait à fabriquer des filets et à pêcher les poissons dont ses Frères se nourrissaient. Mais son office principal était la prédication. Dieu semblait prendre plaisir à féconder la parole de son apôtre. Chacune de ses instructions était marquée par de nombreuses conversions, et le jour approchait où le Christ allait détruire entièrement l'empire du démon en ce pays.

Aussi l'enfer était-il furieux de se voir arracher un domaine où il régnait depuis si longtemps. Une nuit, saint Gall, monté dans une barque, tendait ses filets pour la pêche. Le ciel était pur et le lac tranquille; personne n'était sur le rivage; la surface des eaux était unie et calme. Soudain, un rugissement épouvantable se produit, puis il se fait un moment de silence, et notre Bienheureux entend, cette fois, le démon de la montagne crier à celui du lac :

« Viens à mon secours, et chassons ces étrangers : ils m'ont expulsé de mes temples, ils ont brisé mes statues et attiré au Christ le peuple qui me suivait. »

Le démon du lac de Constance répondit :

« Je suis en butte à des infortunes semblables aux tiennes, car l'un de ces étrangers me presse dans les eaux; je ne saurais briser ses filets ni le tromper lui-même. Sans cesse il invoque le nom de Dieu et il se rit de mes pièges. »

Sans se troubler, l'homme de Dieu s'arma du signe de la Croix et dit aux démons :

« Au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, quittez ce lieu et n'y faites plus aucun mal. »

Aussitôt, ils disparurent en poussant des gémissements.

Ne nous étonnons point de ce curieux récit. A cause du péché originel d'abord, et ensuite du règne universel de l'idolâtrie, Satan était devenu le *prince de ce monde*, comme a dit Jésus-Christ. Les démons régnaient tyranniquement sur la terre. Jésus-Christ est venu renverser cette cruelle et impie domination.

L'enfer tenta un suprême effort. Il se servit à cet effet de quelques païens opiniâtres et sourds à la voix de saint Gall. Ces malheureux accusèrent les serviteurs de Dieu de troubler la sécurité publique et de ruiner la chasse. Le duc de la contrée, nommé Gunzon, accueillit leurs plaintes, et, sans examiner la véracité des griefs allégués, il intima à saint Colomban et aux siens l'ordre de quitter le pays. Saint Colomban résolut de passer en Italie. Saint Gall se disposa à le suivre en répétant ces paroles de l'Evangile : » Si l'on vous chasse d'un pays, fuyez dans un autre. »

Mais, au moment du départ, une fièvre soudaine s'empare de saint Gall et le met dans l'impossibilité de suivre ses Frères. A chaque instant il se sent défaillir. Alors, il déclare humblement à son bienheureux Père qu'il ne peut l'accompagner. Saint Colomban croyait que le désir d'évangéliser le peuple retenait seul son disciple dans cette contrée. Néanmoins, il le laissa libre :

« Mais, ajouta-t-il, de mon vivant, vous ne vous permettrez pas de célébrer la messe. »

Puis les deux saints s'embrassèrent en pleurant et se quittèrent pour ne plus se revoir sur la terre.

Toujours tourmenté par la fièvre, saint Gall, désormais seul, retourna à Arbon, auprès du vénérable Willimar. Grâce à ses soins, notre Saint se rétablit en peu de temps. C'est ainsi que Dieu le retint au milieu des montagnes de la Suisse pour qu'il continuât à en être l'apôtre.

FONDATION DE L'ABBAYE DE SAINT-GALL

Cependant, saint Gall désirait rentrer dans la solitude pour y vivre seul avec Dieu. Un jour, il demanda à un diacre de Willimar, nommé Hiltibold, s'il ne connaissait pas quelque lieu solitaire et propre à la culture :

« Père, lui répondit Hiltibold, j'en connais un tel que vous dites, mais il est hanté par les bêtes féroces; je crains donc de vous y conduire de peur qu'elles ne vous dévorent.

— Si Dieu est avec nous, qui sera contre nous ? repartit le bienheureux; celui qui a délivré Daniel de la fosse aux lions, saura bien m'arracher à la griffe des bêtes.

Et ils se mirent en route, guidés par l'ange du Seigneur. Ils marchèrent tout le jour sans prendre aucune nourriture. Au coucher du soleil, nos voyageurs arrivèrent à une petite rivière appelée Steinach et la descendirent jusqu'à un rocher d'où elle se précipitait en cascade dans un gouffre profond. Hiltibold jeta ses filets et prit quelques poissons pour le repas. Pendant ce temps, saint Gall s'écarta un peu pour prier : mais il s'embarrassa dans les ronces qui couvraient le sol et tomba. Le diacre accourut pour le relever. Mais l'homme de Dieu lui dit :

« Laissez-moi, c'est ici le lieu de mon repos. »

Sa prière terminée, il se leva, prit une branche de cornouiller, en fit une croix qu'il planta en terre et y suspendit une boîte où étaient les reliques de la Sainte Vierge Marie, du grand saint Maurice et de saint Didier. Puis, se mettant à genoux avec le diacre, il dit tout haut :

« Seigneur Jésus-Christ, qui, pour le salut du genre humain, avez daigné naître de la Vierge et subir la mort, ne méprisez pas mon désir en vue de mes péchés; mais, pour l'honneur de votre Sainte Mère, préparez en ce lieu une demeure où nous puissions vous servir. »

Après cette prière, tous deux se couchèrent au pied d'un arbre pour reposer un peu. Quand saint Gall crut son compagnon endormi, il se releva, puis se prosterna les bras en croix devant le reliquaire et fit à Dieu une fervente oraison. Pendant ce temps, un ours, descendu de la montagne, ramassait avec soin les miettes restées sur le sol après le repas. A la vue de ce nouvel hôte, l'homme de Dieu lui dit sans éprouver le moindre trouble :

« Au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, prends du bois et mets-le dans le feu. »

Et l'ours d'obéir sur-le-champ.

« Au nom du Seigneur Jésus, continua saint Gall, retire-toi de cette vallée et n'y reviens plus. »

L'ours s'éloigna aussitôt; l'instant d'après, il avait disparu dans la profondeur de la forêt. Alors, le diacre qui, à l'insu du Bienheureux, avait été témoin d'un tel prodige, se jeta aux pieds du serviteur de Dieu. Celui-ci le releva en disant :

« Gardez-vous de raconter ceci jusqu'à ce que vous voyiez la gloire du Seigneur.

Au matin, Hiltibold se rendit sur le bord de la rivière pour y prendre du poisson. Mais, au moment de lancer ses filets, il aperçoit sur l'autre rive deux esprits immondes qui lui jetèrent des pierres. Le diacre, épouvanté, court raconter à saint Gall sa terrible vision. L'homme de Dieu se rend aussitôt sur les bords de la rivière et, traçant sur son front et sur sa poitrine le signe de la Croix :

« Fantômes impurs, dit-il aux deux démons,

Je vous ordonne, au nom de la toute-puissante et éternelle Trinité, de quitter ces lieux pour toujours. »

A ces mots, les esprits immondes prirent la fuite sur la montagne en s'écriant :

« Hélas! que ferons-nous? Cet étranger ne nous laisse point habiter parmi les hommes; il ne nous permet pas même de demeurer dans la solitude. »

C'est ainsi que Dieu se plaisait à manifester sa puissance par le moyen de son serviteur.

Nos deux pèlerins explorèrent ensuite la vallée et trouvèrent ce qu'ils cherchaient : entre deux ruisseaux aux eaux fraîches et limpides, était une belle forêt avec une vaste clairière et des montagnes à l'entour.

« Le Seigneur est vraiment en ce lieu, » s'écria saint Gall à la vue de ce site ravissant. Et il y fixa son séjour, tandis que le diacre Hiltibold retournait auprès de Willimar.

Absorbé dans la contemplation des beautés divines, il oubliait souvent de satisfaire aux exigences de la chair. Mais Dieu veillait sur son serviteur. Comme jadis pour le prophète Elie, il pourvoyait à sa nourriture par l'intermédiaire des animaux. C'est pourquoi on représente notre Saint recevant d'un ours le pain que lui envoyait la Providence.

Notre Saint demeurait donc dans son ermitage, passant sa vie dans le jeûne et la louange du Seigneur. Mais, si éloigné qu'il fût du commerce des hommes, le lieu de sa retraite ne tarda pas à être découvert. Le bruit de sa sainteté se répandit bientôt. De toutes parts, on accourait pour le voir et pour réclamer le secours de ses prières. La bonne odeur de ses vertus lui attira un bon nombre de disciples, et, en quelques mois, il se vit à la tête d'une communauté fervente et nombreuse.

GUÉRISON D'UNE POSSÉDÉE — LA VILLE DE SAINT-GALL

Pendant ce temps, la vengeance divine frappait d'une manière terrible les persécuteurs de saint Gall. Gunzon, que nous avons vu si fier et si injuste à l'égard de saint Colomban et de saint Gall, ne devait pas tarder à venir implorer le secours du serviteur de Dieu. Un jour que notre Saint se trouvait chez le prêtre Willimar, ce dernier reçut une lettre de Gunzon, lui demandant de se rendre au château d'Oberling et d'amener avec lui le saint abbé Gall. Le duc avait une fille unique, appelée Frideburge et promise au roi Sigebert; mais, depuis quelque temps, elle était possédée d'un démon qui la tourmentait cruellement. Deux évêques l'avait exorcisée sans pouvoir la guérir. Willimar conduisit donc saint Gall au château du duc.

Lorsque le serviteur de Dieu entra, la jeune fille n'avait pris aucune nourriture depuis trois jours. Elle était les yeux fermés et comme morte, sur les genoux de sa mère éplorée. A cette vue, le Saint ne put retenir ses larmes, et, se jetant à genoux :

« Seigneur Jésus, dit-il, qui avez daigné naître d'une Vierge, qui avez commandé aux vents et à la mer et chassé les démons, ayez pitié de cette pauvre enfant et délivrez-la du joug de Satan. »

S'étant relevé, il prit la main droite de la jeune fille, et, lui touchant la tête, il dit tout haut :

« Esprit immonde, je t'ordonne, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de sortir de cette créature de Dieu.

— Est-ce toi, Gall? s'écria le démon. Tu m'as expulsé de mes temples; c'est pour me venger que je suis entré dans cette fille, parce que son père t'a chassé toi-même. Où donc irai-je si je pars d'ici?

— Là où le Seigneur t'a précipité, dans l'abîme! » répondit l'homme de Dieu.

A ces mots, on vit sortir de la bouche de la possédée un oiseau noir et hideux. La jeune fille se leva guérie et saint Gall la rendit à sa mère, comme autrefois le Sauveur Jésus rendait à la veuve de Naïm son fils ressuscité. Voilà comment notre Saint se vengeait de ses ennemis.

Au comble de la joie, le duc offrit au serviteur de Dieu de magnifiques présents. Le saint abbé les accepta, mais pour les distribuer sur-le-champ aux indigents d'Arbon, sans en réserver un seul pour sa communauté, bien pauvre cependant.

Quelques jours après, la jeune fille renonçait à son mariage avec le roi Sigebert pour aller s'enfermer dans un monastère et y suivre les célestes attraits du divin Epoux.

Après cela, saint Gall se retira dans sa chère solitude. Le nombre de ses fils spirituels augmentait sans cesse. Notre Saint se faisait tout à tous : son humilité, sa grande simplicité étaient pour eux un exemple sans cesse renaissant. Aussi sa communauté était-elle une des plus florissantes de cette époque. Bientôt, une belle église, entourée de cellules, s'éleva dans ce désert. Ce fut là le berceau de l'abbaye de Saint-Gall et de la ville du même nom, qui compte aujourd'hui plus de 16 000 habitants.

Notre Bienheureux commença dès lors d'établir une discipline réglée dans son monastère, sans s'écarter de l'institut de saint Colomban, qu'il regardait toujours comme son maître.

Un matin, après Matines, le saint abbé dit à son diacre Magnoald de préparer l'autel parce qu'il voulait célébrer la messe. Le diacre s'en étonna. Il croyait que le Saint ne songeait plus à la défense que lui avait faite saint Colomban. Saint Gall comprit sa pensée :

« Allez, lui dit-il, préparez l'autel, je vais offrir le Saint Sacrifice pour mon père Colomban ; un ange m'a révélé cette nuit qu'il était passé des misères de cette vie à la félicité du ciel. »

La vision était vraie. Magnoald, envoyé au monastère de Bobbio, en Italie, en rapporta la crosse que saint Colomban avait recommandé, avant sa mort, d'envoyer à saint Gall, en signe d'absolution.

Dix ans après, les religieux de Luxeuil, à la mort de leur abbé, saint Eustase, envoyèrent prier saint Gall de venir les diriger. L'humilité du saint abbé fut effrayée d'une telle proposition et demeura inébranlable. Il demeura donc dans sa retraite, d'où il ne sortait que pour aller évangéliser les populations des alentours.

Il conservait toujours une sainte amitié pour le prêtre Willimar. Mais, étant l'un et l'autre fort avancés en âge, ils se voyaient plus rarement. Willimar s'en plaignit et le supplia de venir encore une fois donner une mission au peuple de sa paroisse. Saint Gall, vaincu par l'amour des âmes, fit le voyage d'Arbon. Malgré sa faiblesse, il adressa aux fidèles plus de dix instructions.

Ce fut le dernier acte de son apostolat sur cette terre de Suisse qu'il avait tant aimée. Trois jours après la mission, il fut pris de la fièvre chez son pieux ami, et quatre jours plus tard, le 16 octobre 646, son âme glorieuse s'envolait vers les cieux. Il était âgé de 81 ans.

Imp.-*gérant :* PETITHENRY, 8, rue François Ier, Paris.

SAINT JUNIEN

ERMITE AU DIOCÈSE DE LIMOGES

Fête le 16 octobre.



Saint Junien et saint Amand — Un gardien du tombeau de saint Junien
Le miracle des Poitevins — Saint Junien ermite.

Saint Junien, si célèbre dans le diocèse de Limoges et qu'il ne faut pas confondre avec un autre saint du même nom honoré dans le Poitou, saint Junien, disons-nous, naquit à Amiens, bien qu'issu de la race des comtes de Cambrai.

La tradition raconte que son père, officier de l'armée de Clovis, fut baptisé avec son fils, saint Junien, le jour même du baptême de Clovis, par saint Remi.

Tout jeune encore, notre Saint, animé de l'amour de Dieu, résolut de se consacrer tout entier à son service. L'Aquitaine avait alors un grand renom de sainteté. Les forêts, les sites pittoresques, le climat tempéré de ce pays, y avaient attiré un grand nombre de solitaires avides de silence et de méditation. Junien quitta donc résolument parents et patrie malgré le sincère attachement de son cœur, et après bien des étapes laborieuses arriva à Limoges.

Là, il entendit parler de tous côtés d'un saint

ermite nommé Amand (1), qui menait une vie très austère, à 7 lieues de la ville, dans une cellule bâtie à l'extrémité d'une sombre forêt, au confluent de la Vienne et de la Glane, en un lieu du nom de Comodoliac (2). Cette nouvelle lui parut être un avertissement du ciel, et, sans délibérer davantage, il se mit en route avec toute l'impétuosité de la jeunesse et l'ardeur de la sainteté. Il marche sans prendre aucun repos, malgré la difficulté des chemins et le peu de forces de ses quinze ans et arrive enfin au but tant désiré, excédé de fatigue, mais plein de joie. Il frappe timidement et à plusieurs reprises. Mais, ô douleur! le saint vieillard qui avait été souvent la victime du démon, craignant encore quelque piège tendu à son innocence, ne voulut point ouvrir et laissa le pauvre enfant se morfondre à la porte durant une longue nuit d'hiver. Celui-ci ne croyant pas payer trop cher le bonheur auquel il aspirait, attendit l'heure de la Providence; mais comme il était épuisé de fatigue et de sommeil, le saint enfant s'étendit au pied d'un arbre et sous la garde de Dieu qui veille sur l'orphelin. Junien s'endormit doucement, sans songer aux bêtes féroces qui parcouraient la forêt.

MIRACLE EN FAVEUR DE SAINT JUNIEN — SAINT AMAND

Il plut à Dieu de récompenser par un miracle la simplicité et la confiance de son serviteur. Durant la nuit, tandis que Junien dormait paisiblement, la neige tomba à gros flocons; mais elle respecta le corps du jeune Saint qu'elle entoura comme d'une auréole. On eût dit que l'ange du Seigneur avait étendu ses deux ailes pour le préserver des rigueurs de la nuit.

Comment dire les regrets du bon saint Amand, quand, au sortir de sa cellule, il aperçut cet enfant endormi! Il reconnut aussitôt son erreur, et le prodige dont il était témoin lui fit comprendre combien ce doux enfant était cher au cœur de Dieu.

Le réveil de Junien fut pour les deux Saints un moment de douce joie qu'on ne saurait dépeindre. Ce furent des effusions de tendresse l'un pour l'autre, transformés aussitôt en élans d'amour et de reconnaissance pour Dieu, principe et fin de leur mutuelle affection.

Dès ce moment, le saint anachorète, voyant dans Junien un secours de la Providence, se fit un devoir de l'adopter pour son disciple et de l'instruire des secrets de la vie spirituelle. Il s'établit entre ce vieillard blanchi par l'âge et cet adolescent une touchante émulation, une sorte de sainte rivalité. C'était à qui serait le plus humble, le plus patient, le plus charitable et le plus prévenant, à qui prolongerait davantage ses jeûnes et ses veilles, ses oraisons et ses travaux; à qui procurerait par ses discours et ses exemples plus de gloire à Dieu, plus d'édification au prochain, plus de prosélytes à la religion chrétienne.

Bientôt, au nom si célèbre de saint Amand s'adjoignit celui de saint Junien, et le nombre de ceux qui recouraient à eux indistinctement pour leur instruction chrétienne, la guérison de leurs maux ou la consolation de leurs peines, croissait de jour en jour.

Nos deux Saints craignirent alors avec raison de s'écarter du but primitif de leur retraite et de négliger les exercices de la vie érémitique.

Saint Junien qui, par la légèreté naturelle de son âge, risquait davantage de voir diminuer sa première ferveur, demanda et obtint de son maître de s'enfoncer parfois bien avant dans la forêt pour y vaquer à l'oraison. Le jeune cénobite choisit de préférence une clairière (1) à un kilomètre de la Vienne, et là, agenouillé sous une grande et belle aubépine, il s'entretenait longuement avec Dieu.

MORT DE SAINT AMAND

Dieu seul sait à quel merveilleux degré de perfection s'élevèrent nos deux Saints pendant les trop courtes années qu'ils vécurent ensemble. Mais, y a-t-il rien de stable ici-bas! Quand saint Amand eut achevé son œuvre sur la terre et qu'il eut suffisamment tracé à son jeune disciple la voie du ciel, le Seigneur l'appela à lui pour l'enivrer de ses joies célestes. C'était le 25 juin 500. On devine quels soins Junien prodigua au saint vieillard durant la maladie qui précéda cette mort et avec quel filial dévouement il l'assista à ses derniers instants. Après sa mort, il l'enseve-lit de ses propres mains, et pour ravir à la mort tout ce qu'il pouvait conserver de son maître bien-aimé, il l'inhuma avec respect dans un sépulcre qu'il avait creusé dans le rocher de leur cellule même.

Voilà donc saint Junien seul désormais dans cette modeste cellule, dans cette solitude de Comodoliac où il continua sa vie d'amour de Dieu et de charité pour le prochain. Mais s'il était seul sur la terre, il avait un protecteur de plus dans le ciel, et, avec ce puissant appui, il pouvait s'envoler vers les sommets de la perfection, en se livrant avec plus d'ardeur à la pratique de la vertu.

MIRACLES — GUÉRISON D'UN POSSÉDÉ

Le Seigneur ne tarda pas à honorer du don des miracles son généreux serviteur qui, de son vivant même, fit des prodiges innombrables. L'espace restreint qui nous est confié ne nous permet d'en citer que quelques-uns des plus éclatants et des mieux attestés. En voici un premier :

Rorice l'Ancien, évêque de Limoges, qui avait fait bâtir une cellule pour saint Amand, avait un petit-fils nommé comme lui, Rorice. Ce jeune homme s'étant laissé enorgueillir par ses grands biens et ses brillantes qualités naturelles, le Seigneur le punit en le livrant à une légion d'esprits infernaux. Le malheureux fut tellement tourmenté qu'il perdit la raison. Pour le délivrer de cette cruelle affliction, ses parents s'adressèrent tout d'abord à des magiciens à qui ils promirent de grosses sommes d'argent. Mais ils se repentirent bientôt d'avoir recouru à l'art diabolique, qui, loin de diminuer le mal, l'aggravait de plus en plus.

Ils conduisirent alors Rorice aux tombeaux de plusieurs saints, mais n'obtinrent aucune amélioration. C'est alors qu'ils se souvinrent de la réputation de sainteté dont jouissait saint Junien. Ils partirent pleins de confiance et vinrent trouver le solitaire, à qui ils racontèrent naïvement leurs tentatives infructueuses. Le Saint les réprimanda doucement, et, se jugeant indigne

(1) Fête, 25 juin.
(2) Aujourd'hui, ville de Saint-Junien.

(1) Là où est aujourd'hui la collégiale de Saint-Junien.

de délivrer un possédé, demanda qu'on lui laissât Rorice pendant trois jours, afin qu'il pût implorer la miséricorde de Dieu.

Notre Saint se mit alors en prière, et le Dieu qui a dit : « Demandez et vous recevrez, » montra une fois de plus quelle puissance ses amis ont sur son Cœur. Les trois jours expirés, Junien interrompit son oraison et faisant le signe de la croix sur le démoniaque, en présence de ses parents et de ses amis, il chassa visiblement de son corps la légion impure qui s'en était emparée.

Ce Rorice qui, comme nous le verrons plus tard, conserva un culte si religieux pour son bienfaiteur, entra dans le sacerdoce. Il s'appliqua avec tant d'ardeur à l'étude de la théologie et fit preuve de tant de piété, qu'il mérita de succéder à son aïeul saint Rorice sur le siège épiscopal de Limoges, et d'être lui-même canonisé et vénéré comme saint.

SAINT JUNIEN TUE LE SERPENT

Une affluence toujours plus grande d'étrangers venait auprès de saint Junien, ne redoutant ni la longueur du chemin, ni les dangers de la route, ni les rigueurs des saisons, ni l'incommodité d'un séjour en pareil lieu, ni la présence d'un monstrueux serpent qui se cachait près de la demeure de saint Junien.

Ce serpent, sorte de dragon d'une grandeur démesurée, dit la légende, se jetait sur les troupeaux, tuant brebis et pasteurs, surprenant de malheureux laboureurs et mettant à mort les pèlerins.

Saint Junien, rempli de compassion à cause des nombreux malheurs dont cette bête maudite était cause, s'arma de la croix et alla au-devant du serpent : comme celui-ci s'allait jeter sur lui, il lui commanda de quitter le pays et d'aller se jeter dans la mer.

Aussitôt le dragon obéit aux ordres du pieux ermite et, s'élevant dans les airs, alla se jeter dans la mer, vers les Sables d'Olonne. Mais partout où il passa, il laissa une si horrible puanteur, que dans toute la province elle engendra une cruelle maladie qui faillit dépeupler tout le pays.

On eût dit un feu dévorant qui faisait souffrir atrocement ceux dont il s'emparait, et leur donnait la mort. On n'y pouvait trouver aucun adoucissement, encore moins la guérison.

MAL DES ARDENTS

Mais, le plus célèbre de tous les miracles qu'opéra saint Junien fut la guérison des habitants du Poitou, atteints du mal contagieux si connu dans nos annales sous le nom de « mal des Ardents ». Ce mal était un feu intérieur qui dévorait d'une façon si violente qu'aucune boisson n'en pouvait tempérer l'ardeur.

Ces malheureux, se souvenant des miracles opérés à Comodoliac par les prières de saint Junien, vinrent en foule supplier notre Saint pour la délivrance de ce terrible fléau. Saint Junien, effrayé d'une telle affluence de solliciteurs et craignant pour lui-même quelque tentation de vaine gloire, leur répondit avec simplicité qu'il ne saurait accéder à leur désir, n'ayant pour tout remède que l'eau de la Vienne qui coulait au-dessous de sa cellule. Cependant, touché de compassion pour leur misère, il leur dit de revenir le lendemain après avoir pris dans les villages voisins un peu de nourriture et de repos.

Le bon solitaire passa la nuit en prières et en supplications et quand, le lendemain, les malheureux arrivèrent à l'heure dite, ils virent tout à coup jaillir du rocher de la cellule une source claire et limpide. Le saint ermite, à cette vue, fut transporté de reconnaissance et de joie et, bénissant d'un signe de croix cette eau miraculeuse, il ordonna aux Poitevins d'en boire et d'en emporter pour leurs malades. Ainsi fut fait, et le mal disparut aussitôt.

Cette fontaine existe encore et l'on continue d'aller y puiser bien que le couvent construit par des Franciscains sur l'emplacement de la cellule leur ait été enlevé à la Révolution.

Les habitants du Poitou ont longtemps conservé une grande dévotion pour saint Junien, ils l'ont honoré d'un culte spécial dans les Eglises de Saint-Pierre et de Saint-Hilaire de Poitiers, et venaient tous les ans en pèlerinage à l'Eglise de Saint-Junien en mémoire de ce miracle.

MORT DE SAINT JUNIEN

Quand saint Junien fut âgé de cinquante-cinq ans, après quarante ans de la vie la plus sainte et la plus austère, le Seigneur l'appela à lui. C'était le 16 octobre, vers le milieu du VIe siècle, sous le règne de Clotaire Ier. Saint Junien alla rejoindre son ami Amand et chanter avec lui les éternels cantiques.

Rorice II, alors évêque de Limoges, voulut rendre les derniers devoirs à son saint bienfaiteur. Il présida à ses obsèques accompagné d'un grand nombre de prélats distingués. Il le fit d'abord inhumer sous l'aubépine dont nous avons parlé, et à l'ombre de laquelle saint Junien aimait à méditer. « A partir de ce moment, raconte un historien, il se fit sur ce tombeau un si grand nombre de miracles, que si la vie toute céleste qu'avait menée saint Junien n'avait pas été connue, ils auraient suffi pour attester sa sainteté et le bonheur dont son âme jouissait dans le ciel. » Le célèbre Grégoire de Tours vint exprès à Comodoliac, pour vérifier les faits. « J'ai vu moi-même, dit-il, de nombreux aveugles recouvrer la vue, des paralytiques qui étaient venus tout perclus s'en retourner en pleine santé. »

Quatre ans après, Rorice II voulut faire transporter le corps du Saint dans l'église de Saint-Augustin, à Limoges, afin d'être plus tard inhumé avec lui, mais le saint corps demeura constamment immobile, malgré tous les efforts qu'on fit pour le déplacer.

On fut obligé de remettre saint Junien dans son tombeau primitif, car le Saint avait fait comprendre par ce miracle qu'il tenait à rester dans son lieu de prédilection.

Depuis on a dressé, sur l'emplacement, un tombeau sculpté, et saint Junien continue à faire sentir sa bienfaisante puissance par les nombreux miracles accomplis près de son tombeau.

LE CULTE DE SAINT JUNIEN — LES OSTENSIONS

Saint Junien est vénéré dans tout le centre de la France. Son culte est surtout éclatant lors des *ostensions septennales* ou exposition des reliques des saints, qui se fait tous les sept ans dans le diocèse de Limoges.

La ville de Saint-Junien est renommée entre toutes pour le culte qu'elle rend à son saint protecteur.

Voici quelles sont les principales cérémonies des ostensions de Saint-Junien :

Depuis le commencement de l'année, des cérémonies très curieuses et d'origine fort ancienne animent la ville.

Ainsi, le 12 janvier, nomination des *suisses*, ou gardes du tombeau, dont nous parlons un peu plus bas.

Le 28, fête de saint Junien des Neiges, salutations des églises et des portes de la ville par les suisses, les pompiers et les sociétés musicales.

Le jeudi de la mi-Carême, bénédiction des drapeaux qui sont arborés à l'église paroissiale et à la chapelle du Pont. Comme pour le 28 janvier, salutations des églises et des portes par le même cortège.

Le 1er mai, plantation des mais devant les églises, et salutations habituelles.

Le dimanche de Quasimodo, ouverture solennelle des Ostensions. Les reliques sont exposées.

LES CHAPELLES

Le jour de la procession générale, on construit dans les rues des reposoirs qui rappellent diverses scènes de la vie de saint Junien ; la rencontre de saint Junien et de saint Amand ; saint Amand poursuivi par le dragon ; l'inhumation de saint Amand. Une rue entière de la ville est plantée d'arbres et recouverte d'un épais feuillage pour représenter la forêt de Comodoliac.

Le miracle des Poitevins est même représenté par une scène dialoguée qui rappelle les mystères du moyen âge. Une cabane de verdure est représentée sur des gradins. Aux abords et dans l'intérieur de la cabane, on voit aller et venir saint Junien, qui a passé sa dernière nuit en prières. Parfois il se prosterne. Tout à coup arrivent de jeunes pèlerins en costumes de l'époque, à qui il a donné rendez-vous dès la veille. « Grand saint, ayez pitié de nous, s'écrient les pèlerins. — Que demandez-vous? — Ce que nous vous demandions hier, Junien l'ermite : la guérison pour notre ville de Poitiers et pour toute la contrée ; nous demandons la délivrance du fléau qui fait, comme vous le savez, les plus terribles ravages parmi nous. — Enfants, je vais prier encore ! » L'ermite se prosterne ; les pèlerins, qui s'étaient retirés à l'écart, reparaissent, et des flancs d'un rocher jaillit tout à coup une source abondante. « Buvez, mes enfants, dit le Saint ; emportez de cette eau à vos compatriotes, et ils seront guéris.

— Merci, grand saint Junien, » répondent les jeunes pèlerins, qui boivent l'eau miraculeuse, et en recueillent dans des vases pour en porter aux Poitevins.

Cette scène a lieu au moment de l'arrivée de la procession. C'est fort émouvant. La procession reprend alors sa marche, et saint Junien, suivi de tous les Poitevins, prend place dans la procession.

LES SUISSES

Les suisses, ou « gardes du tombeau de saint Junien » sont au nombre de quatre. Ils sont élus par les habitants du quartier du cimetière.

Leur costume se compose d'un pantalon très vaste, ayant quelque rapport avec celui de nos zouaves. Il est rouge et maintenu par une ceinture noire à agrafes ; une chemise blanche à poignets, et collerette en dentelle ; une écharpe et des rubans de soie noire. Les rubans de soie servent à maintenir les manches de la chemise, on en attache deux à chaque bras.

Le casque rappelle un peu une des coiffures militaires en usage sous Louis XIII. Le fond est gros vert ; une cocarde tricolore au haut du front ; le tour de tête se compose d'une bande rouge et de deux petites bandes blanches, de plus l'inscription : « Gardes du tombeau de saint Junien ».

Enfin, le sergent se distingue par l'addition sur le casque d'une croix en or entourée d'une palme également en or. Du côté gauche, on ajoute une branche de laurier.

Gants blancs, souliers découverts, bas blancs.

Comme armures, une longue épée à deux tranchants et munie de deux arêtes à 4 centimètres de la garde. La garde est garnie d'une enveloppe de cuir peint en noir, rouge et blanc. Ces quatre épées ou *colichemardes* sont de quatre grandeurs. La plus haute a environ 1m,50.

L'ÉGLISE — LE TOMBEAU DE SAINT JUNIEN

L'église a été construite du XIe au XIIe siècle. On y remarque surtout la rosace à 12 meneaux au chevet ; les deux bénitiers côtelés placés près de l'entrée principale ; le maître-autel, enlevé en 1819, à l'abbaye de Grandmont, dont un bas-relief en marbre blanc représente la scène des *Disciples d'Emmaüs*. Derrière le maître-autel se trouve le tombeau de saint Junien, 2m,72 de longueur ; 0m,83 de largeur ; 1m,18 de hauteur.

Sur la face de l'Est, dit l'abbé Arbellot, le Christ est représenté dans sa gloire, accompagné des quatre attributs des évangélistes. Sur les deux faces latérales, vingt-quatre statuettes, douze de chaque côté, représentent les vingt-quatre vieillards de l'Apocalypse tenant à la main des instruments de musique et des vases à parfums. Au milieu d'eux, sur l'un des côtés, on voit la Vierge assise, tenant l'Enfant Jésus, cernée d'une auréole que quatre anges portent comme en triomphe. La face opposée montre l'Agneau de Dieu sur un disque ou large nimbe timbré d'une croix.....

Ajoutons que, pour l'ouvrir, il y a quatre serrures et que pour l'ouverture solennelle trois des clés sont distribuées aux principaux personnages de la ville ; M. le curé-doyen garde la quatrième.

RÉFÉRENCES

Cf. Les articles historiques de M. Maurice Ardant et de M. le chanoine Maublanc sur les ostensions en Limousin ; les savantes études de M. le chanoine Arbellot, président de la Société archéologique et historique du Limousin.

M. le chanoine Delort, curé-doyen de Saint-Junien, a soigneusement recueilli les traditions orales sur le culte de saint Junien et les solennités septennales.

Imp E. Petithenry, 8, rue François Ier, Paris.

SAINT LUC, APOTRE ET ÉVANGÉLISTE

Fête le 18 octobre.



Saint Luc, patron des artistes, peint le portrait de la Sainte Vierge. — Raphaël, l'auteur de ce tableau, a voulu se représenter derrière saint Luc, comme un élève docile, assistant à la leçon du maître. — A droite, le bœuf, emblème du saint évangéliste.

PREMIÈRE PÉRIODE DE LA VIE DE SAINT LUC

Antioche était, au premier siècle de l'Eglise, la ville de Syrie la plus recommandable par la beauté de son site, par son commerce et la politesse de ses habitants.

Ancienne capitale du royaume de Syrie, elle avait conservé, sous la domination romaine, ses richesses et son activité intellectuelle et commerciale. Toutefois, l'un de ses plus beaux titres de gloire fut d'avoir été la patrie de l'évangéliste saint Luc, le fidèle disciple du grand saint Paul.

L'histoire nous apprend peu de chose des premières années du futur apôtre. De quelle religion était-il avant sa conversion? Suivait-il les superstitions de l'idolâtrie ou les observances de la loi mosaïque? Les Pères de l'Eglise, témoins autorisés des traditions chrétiennes, ne sont pas d'accord sur ce point. Quelques-uns pensent qu'il était juif, parce que les juifs étaient très nombreux de son temps à Antioche.

D'autres, tels que saint Jérôme et saint Grégoire,

assurent qu'il était grec, à cause de sa parfaite connaissance de la langue grecque et des usages des gentils.

Toutefois, l'opinion la plus commune est que saint Luc appartenait à une de ces familles juives, appelées *hellénistes*, parce qu'elles vivaient au milieu des grecs et en avaient adopté la langue. Elles lisaient la Sainte Ecriture dans la traduction grecque des Septante. Cette opinion s'appuie sur la connaissance admirable qu'avait saint Luc des coutumes judaïques.

Dès qu'il fut à l'âge d'étudier, Luc fut assidu aux écoles de son pays, où il fit bientôt de rapides progrès dans toutes les sciences.

Doué d'un caractère énergique et d'une intelligence élevée, il se livra, avec toute l'ardeur de la jeunesse, à l'étude des arts libéraux. Il aimait la peinture, et se rendit utile à ses compatriotes par l'art de la médecine, dans lequel il excellait. Enfin, il suivit avec tant de succès les leçons de rhétorique et de philosophie, qu'il faisait l'admiration de ses maîtres et de ses concitoyens. Estimé de tous pour ses mérites, il semblait que Luc allait occuper un poste important à Antioche, lorsque Dieu, qui avait ses desseins sur lui, résolut de lui envoyer un rayon de sa lumière, et de faire servir à sa plus grande gloire les connaissances profanes qu'il avait acquises.

SAINT LUC EMBRASSE LA RELIGION DE JÉSUS-CHRIST

A quelle époque Dieu lui fit-il cette grâce? Ici encore les renseignements certains nous manquent.

Quelques-uns placent sa conversion à l'époque où saint Barnabé et saint Paul illustraient par leurs prédications l'Eglise naissante d'Antioche.

Il est une autre opinion, suivant laquelle Luc aurait connu Jésus-Christ lui-même, vivant encore sur la terre.

L'heure était venue où Jésus-Christ, le Sauveur du monde, quittant sa paisible retraite de Nazareth, accomplissait les œuvres de son Père.

Le bruit se répandait partout qu'un homme extraordinaire avait paru dans la Judée, parcourant les villes et les bourgades, prêchant une doctrine nouvelle, annonçant un royaume nouveau, et confirmant la véracité de ses paroles par des miracles.

Luc fut frappé des récits merveilleux qu'il entendait sur le Messie. Il voulut voir cet homme qui se disait le Fils de Dieu, descendu du ciel sur la terre pour racheter le genre humain. Il le vit, et il crut qu'il était vraiment le Messie promis au monde et attendu depuis tant de siècles.

Un jour que Jésus-Christ enseignait au peuple ce magnifique conseil évangélique : « Que celui qui veut être mon disciple quitte tout et me suive, » notre Saint, gravant ces paroles dans le fond de son cœur pour les redire à la postérité, résolut de tout quitter, sa patrie, sa famille, les arts qu'il aimait, l'avenir brillant qui s'ouvrait devant lui, et de s'attacher à Jésus.

Obéissant au souffle de la grâce d'en haut, Luc se mit à la suite du Sauveur et devint bientôt un de ses plus zélés disciples.

Il était de ceux que le divin Maître envoya deux à deux porter la paix en son nom aux peuples de la Judée, et qui le suivirent pas à pas dans ses courses apostoliques.

Rien ne put jamais ébranler la foi et la confiance qu'il avait dans le Christ. Lorsqu'aux jours douloureux de la Passion, la plupart des disciples se demandaient, inquiets, si celui qui mourait comme un vil criminel était l'envoyé de Dieu, Luc, dit-on, resta l'un des plus fermes dans la foi. Il se montra digne ainsi de rendre à la vérité l'éclatant témoignage que le Seigneur allait lui demander.

Après l'Ascension du Sauveur, le saint évangéliste revint au Cénacle en compagnie des apôtres, où il reçut les dons de l'Esprit-Saint. Ce fut alors qu'embrasé du feu divin, il partit pour Antioche, sa patrie, où il convertit un grand nombre de juifs et d'idolâtres à la foi de Jésus-Christ.

SAINT LUC DISCIPLE, ET COMPAGNON DE SAINT PAUL

Quelques années plus tard, par un étonnant miracle de la grâce, Saul, le savant et fougueux pharisien, le persécuteur de l'Eglise naissante de Jérusalem, terrassé sur le chemin de Damas, converti et instruit par Jésus-Christ lui-même, en des visions admirables, Saul était devenu saint Paul, l'Apôtre des nations. Saint Barnabé, chargé par les apôtres d'enseigner l'Eglise d'Antioche, appelle saint Paul à son aide et bientôt l'Esprit-Saint les envoie prêcher au loin.

Après un premier voyage, ils reviennent à Antioche. C'est pendant les fréquents séjours du grand apôtre dans la capitale de la Syrie, que saint Luc s'attacha définitivement à lui pour travailler sous sa direction à la prédication évangélique.

Saint Luc lui-même dit clairement, dans les *Actes des Apôtres*, qu'il accompagnait saint Paul lorsque celui-ci, quittant l'Asie, afin de porter le flambeau de la foi en Europe, s'embarqua pour passer de Troade en Macédoine. C'était vers l'an 51 de Jésus-Christ. Luc fut dès lors l'un des compagnons les plus inséparables de saint Paul; ils ne s'éloignèrent l'un de l'autre que par intervalles et lorsque le bien des Eglises le demandait.

Ensemble, ils parcoururent la Macédoine et la Grèce. De nombreuses conversions et la fondation de diverses Eglises furent les fruits de cet apostolat, comme on peut le lire tout au long dans le récit des *Actes des Apôtres*.

L'ÉVANGILE SELON SAINT LUC

Mais, en même temps que les envoyés de Jésus-Christ semaient dans le monde le pur froment de la vérité, le démon, pour détruire leur œuvre, faisait semer, par ses suppôts, l'ivraie de l'erreur et du mensonge. Diverses hérésies, nées, les unes du judaïsme, les autres du paganisme, cherchaient à obscurcir la foi dans les âmes. Pour appuyer leurs doctrines, plusieurs hérétiques écrivaient de faux récits de la vie de Jésus-Christ et de la fondation de son Eglise, et prétendaient que c'était là l'enseignement des apôtres.

Il est probable aussi que certains chrétiens de bonne foi, mais non suffisamment instruits, s'étaient mis à écrire sur ces sujets, sans en avoir la mission.

C'est ce qui rendit nécessaire la publication d'un livre authentique et véritable, dont l'autorité réduisît à néant les fictions de l'erreur. L'Esprit-Saint suggéra à saint Luc la pensée de faire ce livre et lui inspira également tout ce qu'il devait y écrire. Telle est l'origine de l'*évangile selon saint Luc*.

On en place généralement la composition vers l'an 53.

L'auteur sacré commence ainsi : « Beaucoup de personnes ayant entrepris d'écrire l'histoire des choses qui se sont accomplies parmi nous,

suivant que nous les ont transmises ceux qui, dès le commencement, les ont vues de leurs propres yeux, et qui ont été les ministres de la parole, j'ai cru très excellent, Théophile, après m'être informé exactement de toutes choses depuis leur premier commencement, de vous en écrire, par ordre, toute l'histoire, afin que vous connaissiez la vérité de ce qui vous a été annoncé. »

Quelques Pères ont attribué à saint Paul l'*évangile de saint Luc*, comme si le disciple n'avait été en cet ouvrage que le secrétaire de son maître. La vérité est que saint Luc a été réellement lui-même l'auteur de son évangile; mais il est certain qu'il l'a écrit sous les yeux de saint Paul, avec son approbation et selon la doctrine qu'il lui entendait prêcher.

L'évangéliste assure lui-même qu'il a pris soin de s'informer exactement de tous les faits auprès de ceux qui en avaient été témoins dès le commencement. Ceux-là mêmes, en effet, qui croient pouvoir placer saint Luc parmi les soixante-douze disciples ne pensent pas qu'il ait connu le divin Maître dès le commencement de sa prédication.

Parmi les témoins qui l'instruisirent, il est probable que le futur évangéliste avait entendu la Très Sainte Vierge elle-même. Saint Luc seul, en effet, nous donne le récit de la naissance de saint Jean-Baptiste, celui de l'Annonciation, le cantique *Magnificat*, l'histoire de la Purification et l'épisode de Jésus âgé de douze ans, retrouvé au temple par Marie et Joseph, au milieu des docteurs. La généalogie de Jésus-Christ qui se trouve dans saint Luc est généralement regardée comme étant celle de Marie, sa Sainte Mère. Aussi plusieurs ont-ils surnommé saint Luc l'*évangéliste de la Sainte Vierge*.

Au moment où le disciple de saint Paul écrivait son évangile en Grèce, il est probable que saint Matthieu avait déjà écrit le sien en Palestine, et que saint Marc avait composé à Rome celui qui porte son nom. Une quarantaine d'années plus tard, l'audace de nouveaux hérétiques déterminera l'apôtre saint Jean à écrire à son tour, et ainsi l'Eglise militante sera dotée de ces quatre colonnes divines qui sont les *quatre évangiles*.

SAINT LUC A ROME — LES ACTES DES APÔTRES

Saint Paul, étant retourné à Jérusalem, faillit y être massacré par les juifs ses ennemis. Les soldats du gouverneur romain l'arrachèrent aux mains de ces forcenés; mais le gouverneur, qui était païen, différa de lui rendre justice, espérant que Paul se rachèterait à prix d'argent.

L'apôtre resta ainsi captif durant deux années, et, à la fin, pour échapper aux nouveaux complots des juifs contre sa vie, il dut en appeler au tribunal de César, c'est-à-dire de l'empereur.

Il fut donc envoyé à Rome, sous bonne escorte. Son fidèle disciple saint Luc voulut l'accompagner dans ce long et pénible voyage. Comme il nous en a laissé le récit dans les *Actes des Apôtres*, leur traversée fut pleine de périls. Après avoir été, pendant plusieurs jours, sur le point d'être engloutis dans les flots irrités, ils firent enfin naufrage sur les côtes de l'île de Malte.

De là, un nouveau navire les conduisit en Italie; et après avoir débarqué, ils se mirent en route pour Rome. Dès que les chrétiens de cette ville apprirent leur arrivée, ils allèrent au-devant d'eux et reçurent saint Paul avec une grande joie.

L'apôtre dut attendre encore deux ans pour obtenir justice; on lui permit cependant d'habiter où il voudrait sous la garde d'un soldat. Le prisonnier était rattaché à son gardien par une chaîne. « Mais *on ne peut enchaîner la parole de Dieu*, » disait Paul, et il ne cessait d'enseigner la vraie foi. Saint Luc ne le quitta point durant cette captivité. En terminant sa lettre aux Colossiens, Paul leur dit: *Luc, le médecin très aimé, vous salue*.

C'est pendant ce séjour à Rome que le disciple de saint Paul écrivit, sous l'inspiration de l'*Esprit-Saint*, le livre des *Actes des Apôtres*, qui est comme la continuation et le complément de son *évangile*. Saint Luc y résume l'histoire de l'Eglise naissante, depuis l'Ascension et la Pentecôte jusqu'au martyre de saint Jacques, en insistant surtout sur l'apostolat de saint Pierre. Ensuite, il raconte les travaux de saint Paul depuis ses débuts à Antioche jusqu'à sa captivité à Rome.

LES VIERGES DE SAINT LUC

« En quittant le siècle, écrit le R. P. Hilaire, Franciscain, saint Luc avait quitté ses pinceaux par dégoût des beautés trompeuses et éphémères d'ici-bas; il les reprit dans un transport d'amour et de contemplation à la vue du Dieu fait homme, et de sa Mère, la Vierge ravissante. Saint Luc, à la fois peintre, évangéliste et médecin, aima le beau, le vrai et le bien, ce triple rayon du Dieu révélé, Père, Fils et Saint-Esprit, source de tout don, de toute lumière et de tout amour. Comme apôtre, saint Luc faisait le bien en guérissant les âmes par le baptême, au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Comme évangéliste, il s'adresse aux intelligences, il instruit les siècles. Peintre, il parle encore à nos yeux pour imprimer dans notre mémoire les traits sensibles du Verbe incarné et de sa Mère, la virginale beauté qui ravit les cœurs.

» C'est donc avec raison qu'on a dit que Raphaël écrivait une page d'histoire, lorsque, dans un de ses chefs-d'œuvre, il nous représente saint Luc en extase, peignant la Vierge qui pose devant lui et tient son fils entre ses bras (1) ».

On conçoit facilement le désir des premiers fidèles de conserver les traits chéris de la Mère du Sauveur, et puisque saint Luc, sans être peintre de profession, était capable de retracer cette sublime image, pourquoi ne la lui auraient-ils pas demandée? Beaucoup d'images de Marie ont été attribuées à saint Luc : deux surtout sont célèbres, l'une longtemps vénérée à Constantinople et détruite enfin par les Turcs, l'autre encore entourée d'un culte filial, à Rome, dans la basilique de Sainte-Marie-Majeure.

Les Grecs étaient unanimes à attribuer la première à saint Luc; des raisons très sérieuses permettent de croire qu'il est également l'auteur de la seconde.

Cette image qui a servi de type à tant d'autres copies conservées en diverses églises, est peinte sur une planche de cèdre d'environ 1^{m},50 de haut sur 1 mètre de large. La Vierge, couverte d'un manteau comme d'un grand voile, l'Enfant Jésus complètement vêtu d'une robe qui descend jusqu'aux pieds, tout dans ce tableau respire une modestie et un idéal de pureté, trop souvent inconnu, hélas! aux peintres modernes. Point d'ornements mondains à ces vêtements simples et amples.

---

(1) *La Madone de saint Luc*, devant l'histoire et la science, par le T. R. P. Hilaire, de Paris; librairie Saint-Paul, 6, rue Cassette, Paris.



La Vierge de saint Luc.

« Voyez la Vierge, reprend l'auteur cité plus haut, son calme et sa placidité parfaite, sa majesté sereine, sa suave mélancolie. Elle tient son Enfant comme la plupart des mères, mais avec une dignité et une grâce non communes. Ses mains, longues et fines, se croisent sur les genoux de son Fils sans afféterie ni recherche. Elle joint au naturel et à la simplicité tant de pureté et de noblesse, qu'on reconnaît facilement la Fille de David et la Mère de Dieu même. Toute sa physionomie et sa pose respirent une grandeur incomparable, mêlée de grâce et de bonté. »

DERNIÈRES ANNÉES DE SAINT LUC

Peut-être saint Luc laissa-t-il aux fidèles de Rome ce précieux souvenir apporté avec lui de Jérusalem, lorsqu'il quitta cette ville avec son maître pour reprendre le cours de ses voyages apostoliques.

Les détails nous manquent sur cette nouvelle époque de sa vie.

Quand saint Paul, captif à Rome pour la seconde fois, attendait le jour de son martyre, saint Luc était encore auprès de lui, et même il restait son unique compagnon. *Luc est seul avec moi*, écrivait le grand apôtre à son disciple Timothée.

Après le martyre de saint Paul, l'an 67, saint Luc continua à semer dans le monde la parole divine. Saint Epiphane dit qu'il prêcha en Italie, en Gaule, en Dalmatie, en Macédoine. Métaphraste prétend qu'il évangélisa l'Egypte et la Thébaïde. Quelques-uns ont dit qu'il couronna sa vie par le martyre ; d'autres affirment, au contraire, qu'il mourut très âgé en Bithynie. L'Eglise, dans l'oraison de sa fête, le loue d'avoir porté toute sa vie dans son corps la *mortification de la croix pour l'amour de Jésus-Christ.*

Son corps, qui se trouvait au IVe siècle à Patras, en Grèce, fut transporté à Constantinople, l'an 357, avec les reliques de saint André et de saint Timothée. Plus tard, le chef de l'évangéliste fut porté à Rome.

Saint Luc est le patron des peintres et des enlumineurs, des libraires et des relieurs, et aussi des médecins. Son emblème est le bœuf, parce qu'il commence son évangile en parlant de Zacharie, prêtre de l'ancienne loi, pendant laquelle les animaux servaient de victimes aux sacrifices, en attendant l'Agneau divin, Jésus-Christ.

Imp.-*gérant*, E. Petithenry, 8, rue François Ier, Paris.

SAINT PIERRE D'ALCANTARA

Fête le 19 octobre.



Saint Pierre d'Alcantara écrivant le « Traité de l'oraison ».

NAISSANCE

Le sang des plus nobles familles d'Espagne coulait dans les veines de cet homme qui fut un prodige d'austérités. Son père, Alphonse Garavito, était gouverneur d'Alcantara, dans l'Estramadure, et sa mère, Villila de Sarabria, était alliée, comme son époux, aux premières familles d'Espagne.

PREMIÈRES MARQUES DE SAINTETÉ

Ni l'abondance ni l'éclat des biens de ce monde ne séduisit l'âme de Pierre. Cette âme bénie se

tourna vers les biens invisibles dès que brillèrent en elle les premières lueurs de la raison. Pierre n'avait pas encore sept ans lorsqu'il fut trouvé derrière les orgues de l'église, absorbé dans une prière et une contemplation qui le rendaient complètement étranger aux choses d'ici-bas. Il ne voyait plus rien, il n'entendait plus rien.

SES ÉTUDES

Après avoir fait sa philosophie, Pierre se rendit à l'Université de Salamanque pour y suivre le cours de droit canon. Il y parut comme un modèle accompli, unissant aux travaux de l'intelligence les œuvres de la charité, employant ses loisirs à la visite des hôpitaux et au service des malades.

La netteté et la pénétration de son esprit faisaient concevoir dès lors à ses maîtres et à sa famille les plus magnifiques espérances. Mais, en même temps, il y avait en lui un goût prononcé pour les Livres Saints et un dégoût profond des profanes; la compagnie des religieux le séduisait autant que celle du monde lui était à charge.

RELIGIEUX

A seize ans, ses études terminées, Pierre prenait le chemin d'un couvent de saint François, celui de Manjarez.

Il eut à se rendre, pour sa prise d'habit, dans un bourg peu distant de Valence où se trouvait alors son supérieur. Il arrive sur les bords de la rivière du Tiétar avec l'espoir d'y trouver facilement un bateau, mais c'est en vain qu'il cherche des yeux, sur les rives de la rivière gonflée par les pluies, le batelier qui doit le transporter. Il se tourne immédiatement vers Dieu, et le saint homme se trouve en un instant transporté sur la rive opposée.

Le jeune novice était séparé désormais du monde par les habits. Il en était également éloigné par son couvent de Manjarez, fort solitaire, environné de précipices et de rochers, situé dans les montagnes qui séparent la Nouvelle-Castille du Portugal: il sut se créer une retraite encore plus profonde que celle du couvent le plus solitaire.

Un jour, son supérieur lui demanda pourquoi il ne servait pas aux religieux les fruits qui faisaient partie des provisions confiées à ses soins. Pierre répondit qu'il n'en avait pas. Et, en effet, les raisins secs qui étaient suspendus au plancher de la dépense étaient comme n'existant pas pour le très modeste religieux qui ne les avait jamais aperçus.

Le pacte qu'il avait fait avec ses yeux était plus onéreux que celui de Job. Il ne connaissait ses Frères qu'à la voix. Il n'eût pu se rendre seul, dans plusieurs salles de la maison où cependant il allait tous les jours, à la suite de ses Frères, pour les exercices de la communauté. Il en était de même des chemins. Quelle était la forme de la voûte de l'église? Il n'eût pu le dire. Il passa quatre ans dans un couvent sans apercevoir un arbre qui étendait ses branches et donnait son ombre près de la porte.

SAINT PIERRE D'ALCANTARA, SUPÉRIEUR

On n'hésita pas à nommer Pierre, âgé de vingt ans, gardien du couvent de Badajoz, métropole de l'Estramadure.

Il se montra tout de suite à la hauteur de sa charge. Il eut de la douceur au point d'attirer ses inférieurs à l'imitation de ses austérités. Il eut de l'humilité jusqu'à pratiquer certains actes qui paraissent abaisser beaucoup plus un supérieur qu'un simple religieux. Il baisait les pieds de ses religieux. Il se faisait imposer des pénitences publiques par son vicaire. Mais aussi il eut de l'autorité et de la fermeté.

Ses religieux devaient, à son exemple, se décharger complètement sur la Providence du soin de leur nourriture; et chaque jour on distribuait aux pauvres les restes des aumônes accordées aux religieux, et cela, même à l'époque la plus rigoureuse et la plus difficile de l'hiver. Il arriva un jour que les religieux, se trouvant assiégés dans leur couvent par une grande quantité de neige, et privés de toute provision, commençaient à se plaindre de la trop grande austérité et de l'imprévoyance de leur supérieur. La porte du couvent fut ouverte. Elle adhérait à la neige jusqu'à une certaine hauteur. Mais les religieux présents aperçurent avec étonnement une charmante corbeille. On approche..... elle était remplie de pains. On regarde de tous côtés; mais, sur cette grande surface blanche qui entourait l'asile des religieux, aucune trace de pas ne paraissait. Qui pouvait avoir déposé à la porte du couvent cette bonne aumône, sinon celui en qui Pierre avait mis sa confiance et dont les bienfaits ne peuvent être arrêtés par aucun obstacle.

SAINT PIERRE D'ALCANTARA, PRÊTRE

Le temps de recevoir les saints Ordres et le sacerdoce arriva pour le Saint. Il demanda à ses supérieurs un délai qui ne lui fut point accordé. Il était appelé par Dieu à monter à ces autels qu'il devait toute sa vie baigner de ses larmes.

SAINT PIERRE D'ALCANTARA, SUPÉRIEUR POUR LA DEUXIÈME FOIS

Sa vingt-sixième année fut la première de son second gardiennat. Le nouveau couvent qui lui était confié, le couvent de Notre-Dame-des-Anges, était situé dans l'endroit le plus froid de l'Espagne, au milieu des glaces, des neiges et des frimas. Il est vrai que Pierre avait contre le froid un secret qu'il n'appartient qu'aux saints de trouver.

Il ne portait jamais qu'une pauvre robe de bure et un misérable manteau, qu'il lavait et rapiéçait lui-même avec les vieux habits de ses religieux. Or, au milieu des plus grands froids de l'hiver, alors que tout se glaçait soit au dehors, soit au dedans de sa cellule, à l'exception de son cœur qui était toujours brûlant, il ôtait son manteau, ouvrait la porte et la fenêtre de sa cellule; puis, après un certain laps de temps, reprenait son manteau et refermait porte et fenêtre. Il pensait user par là d'une grande miséricorde à l'égard de son corps.

SAINT PIERRE D'ALCANTARA, PRÉDICATEUR

Le temps de son deuxième gardiennat expiré, saint Pierre d'Alcantara fut dès lors appliqué au ministère de la prédication et de la confession. On vit paraître dans les chaires chrétiennes, pour nous servir de l'expression de sainte Thérèse, la mortification personnifiée. Cette grande et belle statue de la pénitence lançait, avec puissance, ces flèches aiguës dont parle l'Ecriture et qui vont faire d'heureuses blessures dans les cœurs. Les victimes qui tombèrent sous ces coups salutaires furent innombrables. La vue seule du Saint produisait déjà une impression pro-

fonde. Cette impression s'accroissait durant le discours. Puis, c'étaient des larmes, des sanglots qui obligeaient quelquefois le prédicateur de s'arrêter. Enfin et surtout, c'étaient des changements de vie considérables, des réparations consolantes, des vocations religieuses suivies courageusement.

Au sortir de la chaire, avec une grande connaissance des voies intérieures, il donnait des conseils, dirigeait et affermissait les âmes, chacune dans sa voie.

SAINT PIERRE D'ALCANTARA, SUPÉRIEUR POUR LA TROISIÈME FOIS

Pierre demeura appliqué à cette vie extérieure pendant six ans. Ensuite, il demanda et obtint de se retirer dans une bienheureuse solitude, sa seule béatitude. On l'envoya au couvent de Saint-Onufre de Lapa, mais à la condition qu'il en prendrait le gouvernement.

C'est là qu'il composa son *Traité de l'Oraison*, à l'instance de Rodriguez de Chiave, gentilhomme très pieux. Ce livre se répandit dans toute l'Espagne. Le R. P. Louis de Grenade conçut, en le lisant, l'heureux projet de composer ses ouvrages spirituels. Grégoire XV a déclaré que le livre de saint Pierre d'Alcantara est une lumière très pure destinée à conduire au ciel un grand nombre d'âmes, et il fit peindre le Saint-Esprit sous la forme d'une colombe, dictant à l'oreille de Pierre les paroles de son livre.

SAINT PIERRE D'ALCANTARA A LA COUR DU ROI DE PORTUGAL

Un jour, notre Saint reçut un ordre émanant de ses Supérieurs et l'envoyant à la cour du Portugal. Jean III avait témoigné le grand désir qu'il avait de le voir et de l'entendre. Pierre quitte sa cellule et, refusant les voitures qui lui sont offertes, s'achemine nu-pieds et la tête découverte vers la ville royale du Portugal. Il ne mit pas de sandales à ses pieds, pour se présenter à la cour; il ne changea pas non plus le pauvre habit qu'il avait toujours porté.

Ce n'était pas au Saint à changer, c'était plutôt au monde du palais. C'est, en effet, ce qui arriva. L'infant D. Louis, frère du roi, fit bâtir le couvent de Salvatierra et s'y retira. L'infante Marie, sœur du roi, renonça à ses divertissements, à ses parures, à ses appartements, consacra tous ses biens au service de Notre-Seigneur et fit le vœu de chasteté.

SAINT PIERRE D'ALCANTARA, PROVINCIAL

Le roi désirait beaucoup retenir le Saint à la cour et lui avait fait construire une cellule et un oratoire. Mais l'austère religieux aimait trop peu le voisinage des grandeurs et des splendeurs terrestres, pour ne pas s'en éloigner le plus tôt possible. Il rentra donc en Espagne n'ayant pas encore quarante ans.

Il n'oublia pas de le faire valoir lorsqu'on voulut le nommer provincial de la province de Saint-Gabriel. Mais ce fut en vain.

SAINT PIERRE D'ALCANTARA, RÉFORMATEUR

Plus tard, le Saint travailla à une réforme de son Ordre entreprise par le R. P. Martin de Sainte-Marie. Il en entreprit une autre lui-même qui devait faire revivre très exactement la règle de saint François. Il se rendit en Portugal, fut rappelé en Espagne; puis, réclamé de nouveau en Portugal par le prince Louis, frère du roi, il rentra ensuite en Espagne, mais pour retourner en Portugal. Il fit deux fois le voyage de Rome.

On voit que les fatigues et les travaux ne lui manquèrent pas, surtout si l'on considère qu'il ne paraissait jamais sur les chemins que nu-pieds et la tête découverte : la tête découverte, parce que, disait-il, il voulait vénérer la présence de Dieu qui se trouve partout; à pied et nu-pieds, parce qu'il ne voulait négliger aucune occasion d'offrir à Dieu des mortifications.

S'il lui arrivait de se blesser un pied, il prenait une sandale, mais une seule, parce qu'il ne convenait pas, disait-il, qu'un pied fût à son aise, pendant que l'autre était incommodé.

Sa réforme, fécondée par tant de pénitences, tant de travaux, fut bénie de Dieu qui l'avait inspirée. Plusieurs maisons l'adoptèrent. Un certain nombre de couvents furent bâtis; et, six ans après la fondation (1561), elle comptait assez de maisons pour former une province, la province de Saint-Joseph. Ensuite Paul IV l'affranchit de la juridiction des conventuels pour la soumettre au ministre général des Observantins. Bientôt, elle compta un bon nombre de maisons en Espagne, en Italie et s'étendit jusqu'aux Indes. Pierre en fut nommé le visiteur général.

ENTREVUE DE SAINTE THÉRÈSE

Cependant, Charles-Quint, fatigué du trône et méditant sa retraite au monastère de Saint-Just, avait porté ses yeux sur Pierre, pensant trouver dans le célèbre réformateur un puissant auxiliaire pour sanctifier les derniers jours de sa vie. Mais le Saint sut si bien s'en excuser que le puissant empereur renonça à son désir.

En ce même temps, il prit volontiers la responsabilité des œuvres de sainte Thérèse. La Providence, qui veille d'une manière particulière sur ses saints, ménagea une rencontre qui devait être extrêmement précieuse pour cette Sainte.

C'est à Avila que la réformatrice du Carmel eut le bonheur de voir ce vieillard qui portait sur sa figure les marques d'un grand amour divin uni à des mortifications sans nombre et à un calme incomparable. La peau s'était presque séchée sur les os, les deux yeux étaient enfoncés dans leurs orbites. S'échappant de là bien des fois, des larmes abondantes avaient creusé deux sillons sur le visage du Saint. Lorsqu'il parlait, un sourire céleste se dessinait sur ses lèvres; et ses paroles, quoique rares, portaient le caractère de cette douceur qu'il avait toujours montrée envers les autres.

Sainte Thérèse se sentit en présence d'un grand saint; de son côté saint Pierre d'Alcantara reconnut en Thérèse de Jésus une sainte de premier ordre.

Celle-ci sortit de cet entretien entièrement rassurée sur ses visions et pleinement éclairée sur les difficultés que présentait sa réforme. Celui à qui elle donnait déjà le nom de saint lui apparut plusieurs fois dans la suite, pour lui apporter ses secours et ses conseils.

MORTIFICATIONS DE SAINT PIERRE D'ALCANTARA

Sa mortification était universelle et telle qu'il paraissait ne plus se servir de ses sens et de ses facultés que pour se faire souffrir.

Nous avons déjà parlé de l'empire qu'il exerçait sur ses yeux. Celui qu'il avait obtenu sur le sens du goût était non moins admirable. Il ne mangeait qu'une fois tous les trois jours, se con-

tentant, à ce rare repas, de pain et d'eau. Et quel pain encore ? Il savait se procurer tout ce qu'il y avait de plus sec et de plus noir dans le couvent. Dans sa vieillesse, il ajouta au pain qui faisait presque sa seule nourriture quelques légumes cuits qu'il préparait pour toute une semaine, de peur que de plus nombreuses préparations ne lui dérobassent quelques parcelles de son temps. S'il arrivait que l'appétit donnât quelque saveur à des mets si peu savoureux par eux-mêmes, il y mettait ordre immédiatement, en jetant dans son plat de l'eau ou de la cendre. Il demeura quelquefois huit jours sans manger; mais ce fut sans doute, comme le dit sainte Thérèse, durant les grands ravissements dont Dieu le favorisait.

Il passa quarante ans sans pouvoir jamais se résigner à donner au sommeil plus d'une heure et demie par jour; et encore, ce sommeil si court, ne le prenait-il qu'assis et la tête appuyée sur une corde tendue ou sur une planche fixée dans le mur de sa cellule, ce fut là la mortification qui lui coûta le plus, selon la confidence qu'il en a faite à sainte Thérèse.

Sachant combien il est difficile de dompter la langue, il porta, pour la soumettre entièrement, pendant trois ans, de petites pierres dans sa bouche.

Sous son pauvre habit se trouvait un cilice terrible en lames de métal, et ce métal, percé en forme de râpe, avait ses pointes tournées en dedans.

Deux fois par jour le Saint armait son bras d'une chaîne de fer qui lui servait de discipline. Enfin, il avait fait cette convention avec son corps, de ne jamais lui laisser un moment de repos.

SON ORAISON

Nous ne pouvons pas nous rendre témoins de l'union même de son âme avec Dieu; mais au moins nous en admirerons les manifestations et les effets les plus certains.

Il éprouvait, en certains jours, de tels mouvements intérieurs, qu'il quittait précipitamment tout le monde pour se retirer soit dans sa cellule, soit à l'église. Il y avait dans son cœur un feu intérieur qui l'obligeait, à certains moments, de sortir et de se découvrir la poitrine. Les transports d'allégresse qui emportaient son âme étaient tels qu'il poussait des cris, qu'il ne pouvait s'empêcher de chanter, en quelque endroit qu'il se trouvât, au point de jeter les religieux dans la stupéfaction et de se faire passer auprès des étrangers pour un extravagant. Il lui arriva souvent de se retirer dans les bois pour donner libre cours à ses transports, et les paysans d'alentour qui l'entendaient le prenaient pour un homme dont la raison s'égare. Lui parlait-on simplement du Très Saint-Sacrement ou du mystère de l'Incarnation, il entrait aussitôt en extase. La Passion de Notre-Seigneur faisait en son âme de telles impressions qu'on le vit un jour élevé de terre jusqu'aux bras d'une grande croix. Le Saint était en extase et les flammes extérieures qui l'enveloppaient étaient un signe de l'incendie allumé dans son âme.

On voulut arborer une grande croix sur la montagne de Gata, en Estramadure. Elle était extrêmement pesante. Pierre la prit sur ses épaules et gravit la montagne. Arrivé à une certaine distance du sommet, il ne voulut plus marcher qu'à genoux. Il s'ensanglanta les pieds, les genoux sur la pointe des cailloux et sur une terre toute couverte de ronces et d'épines.

SES MIRACLES

Notre-Seigneur était dans son serviteur avec ce foyer divin qui enflamme si facilement les âmes bien disposées; mais il y était aussi avec sa puissance.

Un incendie éclate dans un couvent, le Saint s'avance au milieu des flammes et les flammes, obéissantes, disparaissent.

Le ciel refuse à la terre sa pluie bienfaisante; une contrée tout entière est menacée de la famine; à la prière de Pierre, des nuages se forment et le danger est éloigné.

Le Tage durcit ses eaux sous les pieds du Saint.

La neige, en s'arrêtant suspendue sur sa tête, lui forme, dans un de ses voyages, une petite chapelle où il passe la nuit paisiblement avec ses frères.

Un jour, son compagnon de voyage tombait de fatigue et d'épuisement; les deux voyageurs s'arrêtèrent pour prier, et voilà que, soudain, ils virent briller sous les feux du soleil les eaux d'une petite fontaine, près de laquelle se trouvaient déposés un pain et quelques poissons.

Le Saint planta au couvent de Palençar le bâton dont il s'était servi durant l'un de ses deux voyages de Rome. Ce bâton jeta de profondes racines, s'étendit en branches magnifiques et se chargea bientôt de figues qui rendaient la santé aux malades. Des rejetons de ce figuier, qu'on appela le *figuier aux miracles*, sortirent d'autres figuiers qui eurent la même propriété.

AUTRES MERVEILLES — SA MORT

Notre-Seigneur étant dans son serviteur avec sa puissance, il y était aussi avec ses lumières. Saint Pierre d'Alcantara avait le don de la discrétion des esprits, le don de prophétie, le don des langues dont il se servit pour prêcher aux étrangers avec une connaissance admirable de l'Ecriture et de la Théologie. Enfin, de quelle faveur spirituelle pouvait manquer celui à l'intercession duquel, selon la révélation faite à sainte Thérèse, Notre-Seigneur ne peut rien refuser.

Il fut vu par cette même Sainte, assisté au saint autel d'un diacre et d'un sous-diacre; le diacre était François d'Assise, le sous-diacre saint Antoine de Padoue. Notre-Seigneur lui-même voulut honorer de sa visite la maison où se trouvaient un jour saint Pierre d'Alcantara et sainte Thérèse. Une femme pieuse, qui était présente, s'écria :

« Comment ! Seigneur, votre majesté daigne-t-elle venir ici ? »

Le Seigneur répondit :

« Où voulez-vous que j'aille sinon où je trouve mes élus ? »

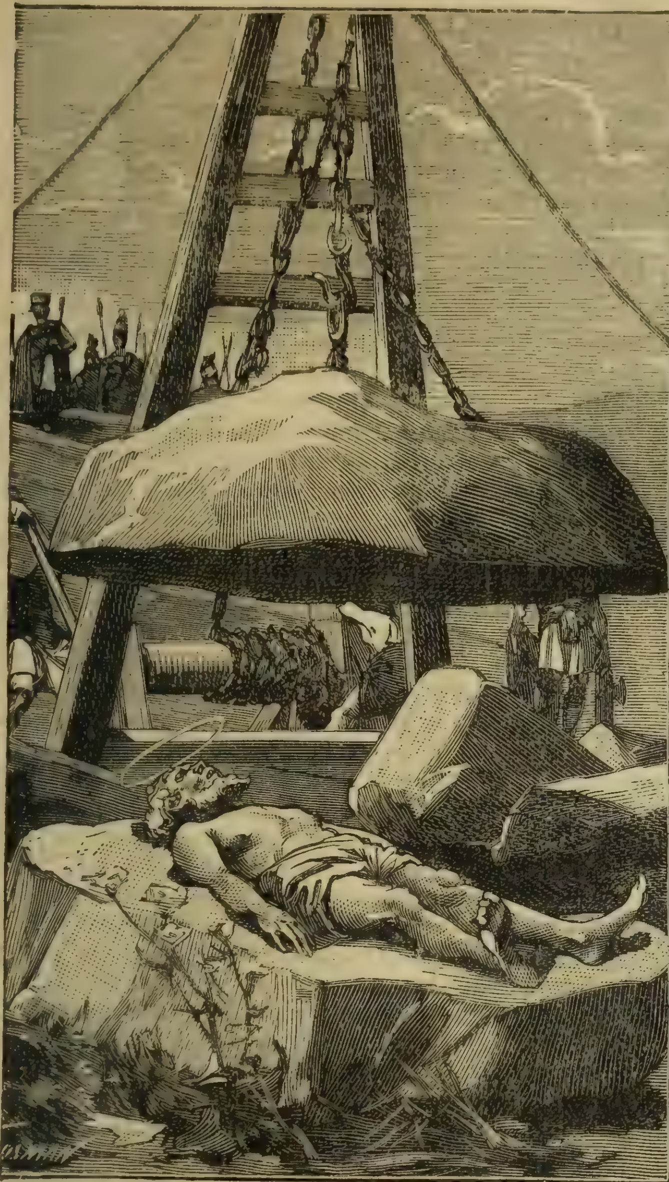
Tombé gravement malade, il reçut avec joie les derniers sacrements au couvent d'Arenas. Puis, au sortir d'une longue extase, il dit :

« Eh ! mes frères, ne voyez-vous pas la Très Sainte-Trinité, la Très glorieuse Vierge et saint Jean l'Evangéliste ? » Les lèvres du Saint s'ouvrirent une dernière fois pour dire ces paroles : « Je me suis réjoui lorsqu'il m'a été dit que nous irons dans la maison du Seigneur. » En ce moment, son âme bienheureuse apparaissait à sainte Thérèse pour lui laisser ces paroles : « O la bienheureuse pénitence qui m'a valu tant de gloire ! » Au même instant, cette belle âme s'éleva rapidement dans les cieux, laissant derrière elle un long sillon de lumière.

Imp.-*gérant*, E. Petithenry, 8, rue François Ier, Paris.

SAINT ARTÉMIUS, PRÉFET, MARTYR

Fête le 20 octobre.





Sur l'ordre de l'empereur Julien, Artémius est étendu sur la moitié d'une énorme pierre sciée en deux; puis on laisse retomber sur lui la seconde moitié. Les os se brisent, les entrailles s'écrasent et les yeux sortent de leurs orbites.

Vingt-quatre heures après cette horrible scène, la pierre supérieure est enlevée, et le saint martyr, qu'on croyait broyé, se lève intact.

Julien, qui veut en finir avec sa victime, donne l'ordre de le décapiter.

ARTÉMIUS ET LES CORPS DE SAINT ANDRÉ ET DE SAINT LUC
LA PRÉFECTURE D'ÉGYPTE

« Artémius, patricien d'origine, avait fait ses premières armes sous Constance Chlore et sous Constantin le Grand. Il faisait partie des légions qui guerroyaient à cette époque contre les Pictes en Grande-Bretagne, et contre les Germains et les Francs sur les bords du Rhin. Témoin de l'apparition miraculeuse de la croix, il avait vu le labarum substitué aux aigles romaines; il était entré dans Rome avec l'armée victorieuse de Constantin, après la défaite de Maxence; il avait assisté aux glorieuses journées d'Andrinople et de Chrysopolis durant l'expédition contre Licinius. Soit qu'il fût chrétien d'origine, soit que le miracle du labarum l'eût converti plus tard à la foi, Artémius, à la mort de Constantin le Grand, était compté parmi les plus fervents disciples de Jésus-Christ. » Tels sont les détails que nous avons sur la vie de ce courageux confesseur de la foi avant l'heure de son héroïque martyre souffert pour le nom du Christ. Nous les empruntons à l'abbé Darras (1).

Mais, dès ce moment, la figure de saint Artémius nous apparaît entourée d'une auréole toujours croissante de lumière et de sainteté. Constantin le Grand, nous dit l'histoire, avait choisi pour lieu de sa sépulture la basilique des douze apôtres, élevée par lui à Constantinople. Mais la nouvelle Rome, moins riche que l'ancienne, ne pouvait immédiatement enrichir de reliques sacrées les douze tombes au milieu desquelles Constantin avait placé la sienne. L'occasion s'en présenta bientôt.

(1) *Histoire générale de l'Église*, t. X, p. 118.

En effet, le bruit parvint aux oreilles de l'empereur Constance que les barbares des rives du Danube s'apprêtaient à traverser ce fleuve et à fondre sur les provinces de l'empire. Le César byzantin réunit à la hâte une armée et part contre les envahisseurs; mais, après bien des marches inutiles, il s'aperçoit qu'on a donné une fausse alerte. Rassuré sur l'imminence du danger, il revient sur ses pas et va camper non loin de la cité d'Odrysses (Andrinople).

A peine a-t-il planté ses tentes, qu'un évêque vient lui annoncer la nouvelle de la découverte des corps de saint André et de saint Luc en Achaïe : « Les restes du frère du Prince des apôtres, lui dit-il, reposent en la ville de Patras, et ceux de l'évangéliste, à Thèbes en Béotie..... » A cette nouvelle, l'empereur, étonné, s'écrie d'une voix forte : « Qu'on appelle sur-le-champ mon ami Artémius. » Artémius parut : « Réjouissez-vous, saint homme, lui dit l'empereur, nous avons de bonnes nouvelles. — Dieu veuille que César n'en reçoive jamais d'autres, reprit Artémius, mais de quoi s'agit-il? — Il ne s'agit de rien moins, cher ami, que de la découverte d'une tombe d'apôtre : pouvait-on souhaiter un plus précieux trésor? — Mais qui donc, seigneur, a fait cette heureuse trouvaille? — C'est l'évêque de Patras qui vient de me l'annoncer. Mais allez le rejoindre, et rapportez en notre ville de Constantinople ces saintes reliques. »

A ces mots, Artémius prit congé de l'empereur et vint en toute hâte au tombeau de l'apôtre. Les restes des saints André et Luc furent solennellement exhumés et portés en triomphe à Constantinople. Cette cérémonie achevée, Artémius repartit pour Ephèse en Ionie, et procéda de même à la translation des reliques de saint Timothée. Au retour de ces deux expéditions saintes, les évêques prièrent l'empereur de récompenser dignement le zèle de son ami en l'élevant à la préfecture d'Egypte. Cette prière fut exaucée, et, quelques jours plus tard, Artémius partait pour Alexandrie.

TYRANNIE DE JULIEN L'APOSTAT
HÉROISME DES PRÊTRES EUGÈNE ET MACAIRE

Cependant Constance était descendu dans la tombe, et Julien se voyait maître de tout l'empire. Sous le sceptre tyrannique de cet apostat qui entreprit de faire rétrograder le monde et de le ramener au paganisme, l'Eglise de Jésus-Christ eut à souffrir l'une des plus sataniques persécutions que l'enfer ait jamais soulevées contre elle. L'empereur apostat, philosophe et magicien tout ensemble, déploya toutes les ressources que sa situation mettait en sa main pour tenter de faire tomber les chrétiens (*les Galiléens,* comme il les appelait) dans le mépris public.

Partout le culte des faux dieux fut mis en honneur, les dignités furent pour les païens et les chrétiens voués par l'empereur au mépris, les églises profanées. Mais ces moyens ne suffisant pas, on en vint bientôt au sang, et le règne du persécuteur, pourtant si court, fit de nombreux martyrs.

Cependant, après les obsèques de Constance, Julien quitta Byzance, parcourut la Phrygie et la Cilicie, et après avoir, à l'exemple d'Alexandre de Macédoine, campé aux environs d'*Issus,* il dirigea sa marche vers Antioche. Altéré du sang des chrétiens, il se flattait d'anéantir bientôt leur race maudite. Dès son arrivée à Antioche, tandis qu'il se livrait à la débauche au palais impérial, on lui amena deux prêtres, Eugène et Macaire, à qui l'on voulait arracher une sacrilège apostasie. « Qui êtes-vous? Quelle est votre profession? leur dit le tyran. — Nous sommes chrétiens, reprit Eugène, nous sommes deux pasteurs du troupeau du Christ. — Le troupeau du Christ, où donc est-il? répliqua Julien. — Par toute la terre. Tous les hommes que le soleil éclaire sont appelés à en faire partie. — Vraiment! et de qui serai-je donc le chef, moi? Sur qui s'exercera mon empire si le Christ me ravit tous les hommes? — Vous-même, ô empereur, vous avez charge du troupeau dont nous sommes les pasteurs, car c'est Jésus-Christ qui donne ou ôte les couronnes à son gré. C'est par lui que les rois règnent et que les puissants commandent à la terre. Vous n'êtes devant lui qu'un faible roseau agité par la tempête; c'est lui qui vous l'enlèvera demain, si vous n'en êtes pas digne : votre règne est d'un jour et vous commandez à des hommes qui passent du soir au matin. Mais le règne du Christ est éternel et n'aura point de fin. — Impie, s'écria l'empereur, ton Christ naquit sous Auguste, vécut trente-trois ans et mourut sur un gibet. Quelle éternité y a-t-il là dedans? — Oui, comme homme, il est né sous Auguste, le Christ que nous adorons, il a vécu, et est mort sur la croix mais, comme Dieu, il a l'éternité pour lui. »

L'apostat, qui regardait le martyr comme un homme sans lettres, se mit à le railler : « Je comprends, lui dit-il, ton Christ est né deux fois; mais il n'y a pas de quoi t'en glorifier; chez les Grecs, il y a des hommes très sages qui sont nés non pas deux fois seulement, mais trois fois : tels Mercure et Pythagore. — Ce n'est point pour vous répondre, dit Eugène, que je prendrai la peine de relever une plaisanterie, dont, mieux que personne, vous connaissez l'inanité. Mais pour cette foule qui nous environne, et dont les âmes me sont plus chères que ma propre vie, je parlerai : Le Christ que nous prêchons a été annoncé par les prophètes; vos oracles et vos Sybilles même ont témoigné de son avènement. Sa mort sur la croix a racheté le monde coupable; mais il est ressuscité le troisième jour, en présence des soldats romains qui gardaient son sépulcre, et, après s'être montré pendant quarante jours à un grand nombre de disciples, il s'est élevé vers les cieux dans une ascension glorieuse. Dix jours plus tard, le Saint-Esprit est descendu sur les apôtres, et, à partir de ce jour, ces hommes ignorants parlaient toutes les langues, voyaient les choses futures et prédisaient l'avenir. Ils ont ensuite conquis le monde, sans autres armes que leur faiblesse, leur nudité et leur pauvreté; ils ont ressuscité les morts, guéri les lépreux et chassé les démons. Et maintenant, empereur, comparez à ces merveilles les fables de vos dieux, et souvenez-vous que le Christ viendra vous juger à votre tour alors que les vivants et les morts comparaîtront devant lui. » Outré d'une telle audace, le tyran livra le martyr aux bourreaux pour être flagellé. Macaire montra la même fermeté et partagea le même supplice.

COURAGEUSE PROTESTATION DU PRÉFET ARTÉMIUS
IL EST DÉGRADÉ

Artémius avait pris place parmi la foule qui encombrait le tribunal. Témoin de cette scène barbare, il ne put contenir son indignation : « César! s'écria-t-il, oubliez-vous donc que vous

êtes homme en faisant torturer ainsi des innocents! Si vous tenez de Dieu l'empire, craignez que Satan ne vous ait demandé et obtenu pour cribler le froment du Christ et semer l'ivraie dans le champ des âmes. Mais le démon en vain s'agite; depuis que la croix s'est élevée sur le Calvaire, la puissance de l'enfer s'est ébranlée. Ne vous faites donc point illusion, empereur, et n'allez pas, par amour des démons, persécuter les chrétiens que Dieu protège. Apprenez plutôt que le Christ est invincible, et que ni la pourpre, ni le trône, ni le sceptre ne garantissent des coups de sa justice. — N'est-ce point ce que vient de vous apprendre l'oracle d'Apollon? — Allez dire à l'empereur : « Le palais superbe s'est écroulé; Phébus a perdu son temple et son laurier fatidique; la fontaine qui rendait des oracles a vu tarir ses ondes sonores!..... — Quel est le scélérat qui ose tenir un tel langage en présence de mon tribunal, demanda Julien? — C'est le préfet d'Alexandrie, vociféra la foule. — Artémius! le complice de la mort de mon frère! qu'on le dépouille sur l'heure de ses insignes préfectoraux, dont il s'est rendu indigne, et qu'on châtie cruellement son audace!..... Demain, je vengerai sur lui le sang de mon frère Gallus. »

Aussitôt fait que dit, Artémius est garrotté; les licteurs lui lient les pieds et les mains, et, au signal donné, une épouvantable flagellation commence. Elle dura si longtemps, que les bourreaux durent se relayer quatre fois.

PATIENCE ET RÉSIGNATION — LA PRISON

Sous cette grêle de coups, Artémius ne poussait pas un soupir et ne perdait rien de sa sérénité habituelle. On eût dit que ce n'était pas lui qui souffrait, et cependant tout son corps ruisselait de sang. L'étonnement était peint sur tous les visages. Aussi Julien donna-t-il l'ordre de relâcher les victimes et de les jeter en prison.

Tandis qu'on les y conduisait, les martyrs chantaient : « Vous nous avez soumis, Seigneur, à l'épreuve du feu comme l'argent dans la fournaise; vous nous avez accablés de douleur; nous n'avons plus maintenant qu'à passer par le feu et l'eau pour entrer dans le lieu du rafraîchissement. » (Ps. 65.)

Quant au bienheureux Artémius, il se disait à lui-même : « Artémius, voici que tu portes, gravées sur ton corps, les stigmates sacrées du Christ, il te faut donc pour lui sacrifier généreusement ta vie. » Puis il ajoutait : « Je vous rends grâces, ô mon Dieu, de ce que vous m'avez jugé digne d'être compté parmi vos saints. Voici que j'ai commencé de parcourir la carrière de la souffrance, accordez-moi de persévérer jusqu'au bout, car, vous le savez, je vous appartiens tout entier. »

Au milieu de ces suaves cantiques, les confesseurs de la foi arrivèrent sur le seuil de la prison. Toute la nuit qui suivit, ce ne furent que chants de joie et d'allégresse. Mais, le matin, devait avoir lieu une cruelle séparation.

L'EXIL — EUGÈNE ET MACAIRE DÉCAPITÉS

En effet, dès la première aube du jour, les portes du cachot roulèrent sur leurs gonds, et deux licteurs se saisirent des prêtres Eugène et Macaire, qu'un ordre de l'empereur condamnait à l'exil. Embarqués sur-le-champ, on les conduisit dans une retraite infecte et pestilentielle de l'Arabie où, jusque-là, personne n'avait pu vivre pendant un an. Mais à peine étaient-ils arrivés à leur nouvelle prison qu'on les décapita.

A l'heure même où leur tête tombait sous le glaive, un miracle insigne s'opéra. Toute la région souffrait cruellement de la sécheresse, et il était impossible de se procurer un peu d'eau sur une distance de plusieurs lieues à la ronde. Mais, par la vertu des saints martyrs, une belle fontaine aux eaux limpides jaillit du sol aride et desséché. L'onde miraculeuse avait la propriété de guérir toute langueur et toute maladie. Cette source, dit-on, n'a point encore tari.

NOUVEL INTERROGATOIRE — NOUVEAU TRIOMPHE

Cependant l'empereur manda de nouveau à son tribunal le courageux Artémius : « Ta témérité, lui dit-il, me force, malgré moi, d'user de violence à ton égard; jette un grain d'encens dans ce brasier, et tout est dit : Je te pardonnerai non seulement le sang de mon frère, mais je te comblerai, en outre, des plus grands honneurs; je t'élèverai à la dignité de préfet du prétoire; je t'établirai pontife des dieux tout-puissants; je t'appellerai mon père, et tu seras le second après moi dans l'empire. — Arrière! perfide serpent, répondit le martyr, tu voudrais cacher l'abîme sous la fleur, mais je connais ta fourberie, et tes amorces n'auront point de prise sur moi. Quant au crime dont tu m'accuses, sache, ô empereur, que je n'en suis point coupable. Jamais je n'ai fait à ton frère le moindre mal, ni de fait, ni de parole, ni même de pensée, car je le savais un chrétien fidèle et fervent. D'ailleurs, si tu veux une preuve plus convaincante, je te dirai qu'à l'époque de sa mort, j'habitais l'Egypte. J'en prends donc à témoin le ciel et la terre, les chœurs angéliques et le Fils de Dieu lui-même; je suis innocent du sang de Gallus, et je n'ai pactisé en rien dans l'infâme complot qui le voua au supplice.

» Pour ce qui est de renier le Christ et de sacrifier au démon, je te répondrai, César, comme les trois enfants à Nabuchodonosor :

» — Apprends, ô roi, que nous n'adorons point tes dieux, et que nous ne fléchirons pas le genou devant la statue de ton Apollon. (Daniel, II.)

» Aussi bien que moi, d'ailleurs, tu sais que le Christ est le seul vrai Dieu, annoncé par les prophètes, prédit même par la voix des Sybilles, des poètes et des oracles du paganisme. Je me sers de ces preuves, non pour moi, mais dans l'intérêt de ton salut éternel, ô membre apostat du corps de Jésus-Christ. J'ai honte de te voir appeler dieux le soleil, la lune et les étoiles, de te voir offrir à ces créatures inanimées et insensibles un tribut d'adorations qui n'est dû qu'à un Dieu seul. Mais pourquoi continuer encore le récit de telles abominations. Je n'ai plus qu'un mot à dire : C'est à vous, Seigneur, vrai Roi du ciel et de la terre, que je veux l'adresser. Non, jamais je ne déserterai votre noble drapeau; jamais je ne renierai cette religion divine que nos ancêtres nous ont léguée, pour embrasser l'abominable impiété des gentils. »

LE SUPPLICE — VISITE DU SAUVEUR

En face d'un tel courage, Julien resta muet.

« Abandonnez, empereur, le culte des démons, reprit de nouveau le martyr, car depuis longtemps déjà il tombe en pourriture. Revenez au bercail; le Christ, plein de douceur et de bonté, vous ouvre ses bras et s'apprête à vous rendre la grâce que vous avez perdue. »

Insensible à cette touchante invitation, l'apos-

tat donna l'ordre de châtier doublement l'invincible soldat de Dieu : « Qu'on dépouille cet insolent, s'écria-t-il, qu'on lui laboure le flanc avec des ongles d'airain rougis au feu; qu'on lui enfonce dans le dos des pointes aiguës et qu'on le traîne ainsi sur le sol. »

Cet affreux supplice qui dura plusieurs heures, n'arracha pas même une plainte à l'héroïque vieillard. Il fut reconduit en prison, où il demeura quinze jours sans recevoir aucune nourriture. Julien avait pris cette précaution barbare, dans l'espoir que l'illustre victime succomberait aux tortures de la faim. « Mais, dit l'abbé Darras, il comptait sans le Dieu tout-puissant qui nourrit ses enfants au désert, et sait ouvrir des sources de vie dans les murailles d'un noir cachot. » En effet, vers le milieu de la première nuit, la prison devint toute resplendissante d'une céleste clarté, et le Christ, entouré de nombreux séraphins, descendit au milieu des suaves accents des milices angéliques. « Confiance, bon serviteur, dit-il à Artémius, comme tu m'auras confessé sur la terre devant les hommes, ainsi je te confesserai devant mon Père qui est aux cieux. N'aie donc point de crainte, car bientôt tu seras avec moi dans le Paradis. »

A ces mots, le martyr se sentit fortifié, les plaies de son corps disparurent et il passa toute la nuit à bénir Dieu.

ARTÉMIUS, VRAI FROMENT DU CHRIST, BROYÉ SOUS LA MEULE — LE DERNIER COMBAT — LA VICTOIRE

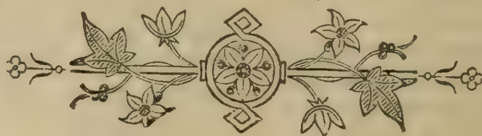
Quinze jours déjà s'étaient écoulés depuis qu'Artémius avait été jeté en prison. Un incident inopiné vint rallumer la fureur de Julien et le fit souvenir de son prisonnier.

Le feu avait dévoré en une nuit le temple d'Apollon et le bois sacré de Daphné, si célèbres dans les fastes de l'histoire païenne. L'incendie arriva au moment où l'empereur se disposait à offrir un sacrifice; aussi affecta-t-il de l'attribuer à la vengeance des chrétiens. Il fit donc de nouveau comparaître Artémius. « Tu connais sans doute le sacrilège attentat commis par tes compagnons d'impiété; tu sais que les chrétiens ont incendié le temple d'Apollon? mais ils ne s'en réjouiront pas longtemps, car je me prépare à leur faire payer la peine de ce crime, septante fois sept fois, comme parlent vos Ecritures. — Oui, reprit Artémius, j'ai su que le feu du ciel, allumé par la vengeance divine, a consumé ton fantôme de dieu Apollon et le temple qui l'abritait. J'applaudis à la ruine des démons et au triomphe de la justice divine. L'heure approche, César, où ta mémoire s'écroulera avec fracas, pendant que ton âme sera livrée aux flammes inextinguibles de l'enfer.

Effrayé par cette menace, Julien ordonne aux bourreaux de faire leur œuvre : « Qu'on scie par le milieu ce bloc de pierre et qu'on écrase sous son poids ce maudit chrétien. » On obéit. Le martyr, vrai froment du Christ, est étendu sur une moitié de cette énorme pierre, puis on laisse retomber sur lui la seconde moitié qu'on tenait suspendue par des chaînes. Aussitôt les os se brisent, les entrailles s'écrasent et les yeux sortent de leurs orbites.

Vingt-quatre heures après cette horrible scène, la pierre supérieure est enlevée, et l'invincible athlète du Christ, qu'on croyait broyé, se lève intact.

A bout de ressources, Julien, qui veut en finir avec sa victime, donne l'ordre de le décapiter. Mais, avant d'offrir sa tête au bourreau, Artémius fléchit trois fois le genou, adore vers l'Orient et dit : « Jésus-Christ, unique et indivisible avec le Père, Sauveur du monde, couronne des martyrs et des confesseurs, recevez mon âme en paix. » Une voix répond du ciel que sa prière est exaucée, que Julien l'Apostat va périr misérablement en Perse, qu'un empereur très chrétien lui succédera et que l'idolâtrie tombera sans retour. A ces mots, le saint martyr, plein de joie, présente sa tête au soldat qui la lui tranche, et son âme s'envole vers les cieux.



350. — *Imp.-gérant* E. PETITHENRY, 8, rue François 1er, Paris.

SAINT HILARION, ERMITE

Fête le 21 octobre.



Saint Hilarion dans la solitude de Paphos. — A l'entrée de la grotte, guérison d'un paralytique.

NAISSANCE ET PREMIÈRE ÉDUCATION DE SAINT HILARION
UN DE SES MAITRES LE CONVERTIT

Comme la rose s'épanouit au milieu des épines, Hilarion, cette fleur de sainteté qui jeta tant d'éclat, naquit à Tabatha, dans une famille opulente et païenne.

Ses parents, ambitieux de le voir ajouter encore à la vaine gloire de leur nom, l'envoyèrent de bonne heure étudier dans les écoles d'Alexandrie. A la vivacité de l'intelligence, l'enfant joignait un grand fond de vertus naturelles qui le firent bientôt remarquer au milieu de ses compagnons, aussi corrompus que légers.

L'un de ses maîtres, chrétien secret et véritable apôtre sous le manteau de philosophe, voulut donner à son innocence d'autres remparts que les maximes, toujours plus ou moins corruptrices, du paganisme ; il découvrit à son disciple les beautés de la foi chrétienne, et cette âme, que n'avaient pas encore obscurcie les passions, s'ouvrit sans peine à la vérité et à l'influence de la grâce.

Baptisé à quinze ans, Hilarion devint bientôt le modèle des vieux chrétiens.

Les dangereuses frivolités du théâtre, les folies sanguinaires du cirque lui devinrent odieuses; il ne connut plus que le chemin de l'église et de l'école; son repos était de partager les entretiens des vrais serviteurs de Dieu.

DIEU LUI RÉVÈLE SA VOCATION DURANT UN PÈLERINAGE

A cette époque, le nom du grand saint Antoine résonnait dans toutes les bouches. Franchissant les limites du désert, où il aurait voulu les ensevelir, ses vertus faisaient l'admiration du monde et attiraient chaque jour des foules innombrables auprès de lui. Hilarion, pressé par une grâce secrète, vint aussi visiter le solitaire. A la vue du patriarche du désert, son cœur s'émut; son esprit, éclairé par une lumière surnaturelle, comprit que le monde n'est rien et que Dieu est tout : « Et moi aussi! s'écria-t-il, le Seigneur me veut ermite. »

Il revêt aussitôt la bure monastique, et, pendant deux mois, étudie la vie du patriarche de la Thébaïde.

La régularité de saint Antoine, son continuel recueillement, son amour de la prière, sa constante humilité au milieu des peuples qui venaient à lui, sa douce fermeté dans les réprimandes, son ardeur dans la prédication, ses jeûnes perpétuels enflammèrent Hilarion, qui, dès lors, ne brûla plus que du désir de marcher, sous ses ordres, à la conquête du royaume de Jésus-Christ.

Cependant, il ne put supporter longtemps l'immense multitude qu'attirait le parfum de sainteté de son maître spirituel. « Suis-je venu chercher au désert, s'écria-t-il un jour, le tumulte des villes, et dois-je partager les triomphes du héros dont je n'ai pas été le compagnon d'armes? »

Comme il se disposait à entrer plus avant dans la solitude, il apprit la mort de ses parents. Forcé par là de revenir dans sa patrie, Hilarion n'y reparut que pour y donner un grand exemple : il répandit ses biens dans le sein des pauvres et dit adieu, pour cette vie, à ses proches. Libre alors, comme il convient à un soldat de Dieu, il alla chercher un abri contre la vanité et les joies menteuses d'ici-bas dans une île marécageuse, à sept milles de Gaza.

SAINT HILARION ET LES VOLEURS

Une bande d'assassins, qui faisait trembler la contrée, s'y était déjà établie dans un but moins louable. Hilarion connaissait le danger. Mais, que lui importait la mort corporelle, pourvu qu'il évitât le péché qui tue l'âme ? Cependant, ses terribles voisins, indignés de se voir braver par un enfant, résolurent d'en tirer une prompte vengeance.

Une nuit, ils marchèrent dans ce but vers le creux de rocher qu'habitait Hilarion. Mais Dieu fit passer sur leurs yeux corporels les ténèbres du péché qui obscurcissaient leurs âmes, et ils errèrent jusqu'à l'aube sans pouvoir rencontrer leur victime. Ils s'humilièrent alors sous la main qui les frappait, et leur fureur était tombée quand, au matin, ils aperçurent le jeune ermite qui priait à quelques pas d'eux. « Ne craignez-vous point, lui dirent-ils, les » criminels qui hantent ces parages? — Dénué de » tout comme je le suis, qu'ai-je à craindre? — » Mais ils pourraient vous ôter la vie! — Que m'importe! puisque je suis prêt à mourir. Mais vous, » malheureux ! que deviendrait votre âme si elle » tombait maintenant aux mains du Dieu tout-» puissant?..... Faites donc pénitence, si vous ne » voulez pas servir d'aliment aux feux de l'enfer! »

Fécondées par la grâce divine, ces simples paroles changèrent les coupables, qui s'efforcèrent, dans la suite, de réparer leurs torts envers Dieu et les hommes.

HILARION AUX PRISES AVEC SATAN

Mais quel était donc le héros qui tenait un tel langage? « C'était, dit l'historien, un pauvre adolescent de faible complexion. Le moindre changement de temps le faisait souffrir; les grandes chaleurs l'accablaient et le froid paralysait ses membres délicats. Cependant, il n'avait pour vêtement qu'un sac et un manteau de poil de chameau. Son unique repas, qu'il prenait au coucher du soleil, se composait de quinze figues, et, malgré cela, le fervent religieux poursuivait bien avant dans la nuit le labeur de ses oraisons. »

Tant de zèle pour la gloire de Dieu devait nécessairement enflammer le courroux du superbe qui avait voulu égaler le Roi des cieux, et se rendre semblable à lui. Satan vint donc s'attaquer à la vertu d'Hilarion.

Bientôt, l'austère Hilarion sentit s'allumer en lui les feux de la concupiscence. Son cœur, qui n'avait encore connu que les feux de l'amour divin, fut assailli par des fantômes impurs. Irrité contre lui, l'enfant se frappait la poitrine comme pour en chasser les pensées qui l'obsédaient. « Méchant petit âne, disait-il à son corps, avec la grâce de Dieu, je te dompterai ; je t'accablerai sous les tourments de la faim et de la soif et, en même temps, je redoublerai tes travaux, si bien que tu ne penseras plus qu'à manger, sans te soucier de la luxure. »

Quand, au soir de ces longues et laborieuses journées, l'athlète du Christ tombait, épuisé par la fatigue et le jeûne, sur la natte qui lui servait de lit, des courtisanes venaient lui faire des propositions que, dans son innocence, il ne comprenait pas. Il se relevait alors, recommençait sa prière et les fantômes impurs disparaissaient. Mais l'ennemi irréconciliable de nos âmes recourait à d'autres ruses pour le distraire de son oraison.

Hilarion entendait les cris de loups et de renards qui se précipitaient sur sa cellule comme pour la renverser; un jour même il vit arriver sur lui un brillant quadrige : « Seigneur Jésus! » s'écria-t-il, et tout disparut. Une fois, pourtant, qu'Hilarion chantait les psaumes, le front incliné contre terre, troublé par les ruses infernales, il ne priait que de bouche, et son cœur était distrait. Fier de sa victoire, le démon lui saute sur le dos, et le flagelle cruellement. « Allons, lui dit-il, est-ce ainsi que tu dors? Voici de l'orge pour te réveiller », et il redouble ses coups.

Le saint ermite pleura sa faute, mais il s'en consola en voyant que le diable lui-même l'aidait à en faire pénitence. Depuis, il se tint si bien sur ses gardes que son adversaire, honteux de ses continuelles défaites, recourut à un stratagème plus subtil en lui faisant, par l'orgueil, un piège de ses vertus elles-mêmes.

COMMENT HILARION SE VENGE DE SATAN EN LE CHASSANT DU CORPS DES POSSÉDÉS

A mesure que le jeune anachorète croissait en âge, il redoublait ses austérités. A vingt-deux ans, il ne se nourrissait plus que de racines ou de légumes trempés dans l'eau. Il habitait une cellule de quatre pieds de haut sur cinq de large; véritable tombeau où il ne pouvait se tenir qu'assis ou couché : son corps y languissait, mais son âme y puisait la vie.

« C'est du superflu que de chercher la propreté

dans un cilice », disait ce grand pénitent, et jamais il ne lava son sac. Livré tout entier à la prière et à la méditation, il apprit les Saintes Écritures par cœur, et finit par rester uni à Dieu aussi intimement que le permet la faiblesse humaine.

Malgré lui, le bruit de ses vertus finit par se répandre au loin, et bientôt les foules le vénérèrent comme le saint Antoine de la Palestine.

Après quinze années d'une union inféconde, une pauvre femme se voyait abandonnée de son mari. Son désespoir lui donna la force de violer la première la retraite du saint ermite.

A sa vue, Hilarion se trouble et détourne les yeux. La suppliante se jette alors à ses genoux. « Pardonnez à mon audace, c'est la nécessité qui m'amène ici comme le malade au médecin. Vous ne voulez pas regarder une femme? C'est pourtant l'une d'elles qui a donné au monde le Christ Jésus! Au nom de ce divin Sauveur, écoutez ma demande » ; puis elle lui expose son malheur. « Allez en toute confiance, je prierai avec vous, et nous serons exaucés, répondit l'homme de Dieu. » L'année suivante, l'heureuse mère inclinait son fils nouveau-né sous la main bénissante d'Hilarion.

Un second prodige manifesta plus clairement encore sa sainteté. L'illustre Aristénéta, riche en biens et en vertus, avait été avec toute sa famille chercher la bénédiction du patriarche de la Thébaïde. Elle était à peine revenue que ses trois fils mouraient en même temps. Folle de douleur, elle court aux pieds d'Hilarion : « Au nom de notre très clément Sauveur, au nom de sa croix, de son sang, venez à Gaza me rendre mes enfants. Votre charité éclairera les païens et renversera les idoles qu'ils y adorent encore. — Allez, je prierai d'ici, mais jamais je ne rentrerai dans vos villes; j'en connais trop les dangers. — Serviteur du Christ, rendez-moi mes enfants, s'écrie l'infortunée », puis elle embrasse les genoux du solitaire et le retient jusqu'à ce qu'il promette de venir au moins la nuit. Protégé par les ténèbres contre les scandales du monde, le moine arrive dans la riche demeure où pleurait Aristénéta. Il fait le signe de la Croix sur les cadavres, desquels s'échappe aussitôt une sueur abondante, et, peu après, il rend à l'heureuse mère ses enfants pleins de vie. « Bénissez Dieu qui a tout fait, » fit le thaumaturge, et, se dérobant à la hâte, il regagna sa modeste cellule. Elle ne tarda pas à devenir le rendez-vous de toutes les misères. Une femme aveugle se fait conduire au saint ermite : « Seigneur, ayez pitié de moi, j'ai dépensé toute ma fortune en remèdes et mon mal n'a point diminué. » Hilarion la guérit et dit : « Si vous étiez venue à Dieu avant de recourir aux hommes, il vous aurait exaucée comme aujourd'hui et vous auriez pu, par l'aumône, racheter vos péchés. »

Un païen de Gaza, frappé de paralysie, n'avait plus que la langue de libre, il s'en sert pour implorer l'anachorète. Celui-ci s'en sert pour dégager son âme des liens de l'erreur et lui rend ensuite la santé corporelle.

Il y avait à Jérusalem un géant qui se faisait gloire, dit l'historien, de porter plus qu'un âne. Devenu la proie du démon, il faisait par ses violences l'effroi de la contrée. Après bien des efforts, on l'enchaîne et on le mène à Hilarion. Le possédé se prosterna aussitôt et se mit à lui lécher les pieds. Celui qui avait si constamment vaincu le démon en lui-même le poursuivait aussi efficacement dans les autres et Satan dut abandonner sa victime.

Toute une légion infernale qui tourmentait l'illustre et opulent Orionus subit le même sort, et on l'entendit s'échapper du corps du patient en poussant une clameur confuse comme celle d'une multitude immense. Dans sa reconnaissance, le malade offrit à son bienfaiteur un immense trésor.

« Ne sais-tu pas que Giézi fut frappé de la lèpre pour avoir accepté l'argent de Naaman guéri par son maître Élisée, lui dit le Saint. Prenez et distribuez tout aux pauvres. Vous qui vivez dans le monde, vous les connaissez mieux que moi, je n'ai pas abandonné mes biens pour m'embarrasser de ceux des autres. Mais consolez-vous, mon fils, Dieu voit votre intention et vous en tiendra compte. »

Sa nouvelle victoire sur la cupidité rend Hilarion plus que jamais redoutable à l'enfer. Italicus de Gaza doit lutter au cirque contre un païen qui se sert de sortilèges pour faire de sa victoire le triomphe de ses dieux. Le saint moine lui donne sa coupe en disant : « Remplissez-la d'eau que vous répandrez sur votre char et sur vos chevaux, le Seigneur vous donnera la victoire. »

Au jour de la lutte, le chrétien atteignit le terme de la carrière avant que son adversaire, retenu par une force mystérieuse, eût pu s'élancer.

Après avoir vainement tendu des pièges à la chasteté d'une vierge, un débauché a recours au démon. L'ennemi de toute pureté entre dans le corps de la jeune fille, et enflamme son âme d'une passion si violente, qu'elle en devient comme folle; ses parents la conduisent à l'homme de Dieu qui la délivre aussitôt, mais la blâme de s'être laissée parfois aller à la familiarité avec son persécuteur, « car c'est par là, dit-il, que commence à mourir l'innocence, et ce sont ces faiblesses qui ont livré votre âme au démon. »

Mais l'on ne pourrait tout énumérer : Hilarion guérit jusqu'aux animaux malades des pauvres laboureurs, et l'on accourait pour le voir du fond de la Germanie et des Gaules. L'on venait à lui, et lui menait à Dieu en gagnant ses pieux visiteurs à la vie religieuse; au bout de quelques années, les déserts de la Palestine furent parsemés d'ermitages où s'épanouirent les fleurs du ciel.

Rien n'égalait le zèle de ce bienheureux Père pour maintenir les Frères dans la ferveur. Quoique épuisé par les jeûnes, il les visitait tous chaque année, semant les miracles pour récompenser les bons comme aussi pour châtier et convertir les tièdes.

Un moine refuse un jour l'entrée de sa vigne à l'immense troupe de religieux qui accompagnaient le saint patriarche : son raisin se dessèche, et le peu de vin qu'il en tire se change en vinaigre.

Un autre, plus confiant dans la Providence, livre tout à ses hôtes et son champ, fécondé par la bénédiction d'Hilarion, rend cinq fois plus que les années précédentes.

Un ermite avare envoie au vénérable Abbé les prémices de son jardin : « Je n'en veux point, s'écrie-t-il, les mains du maître leur ont laissé une telle odeur de péché que les bœufs eux-mêmes n'en mangeraient point. » On met les légumes à l'étable, et les animaux, irrités, brisent leurs attaches et s'enfuient.

COMMENT SAINT HILARION REDEVINT ERMITE

Cependant, le bienheureux Père avait atteint sa soixante-troisième année, et, se voyant entouré d'une multitude de moines et continuellement assiégé par les pèlerins qui venaient de toutes les parties du monde, il trembla pour le salut de son âme. « Je reçois, se dit-il, ma récompense ici-bas, il faut aller me cacher pour prier et souffrir si je ne veux pas me rendre indigne de la miséricorde divine ». « Que l'on célèbre les miracles de ce vrai

serviteur du Christ, que l'on vante son incroyable abstinence, pour moi, je ne pourrai assez admirer son humilité », s'écrie saint Jérôme.

Les nobles, les magistrats, les princes, les évêques s'empressaient autour de lui, heureux de recevoir un peu de pain ou une fiole d'huile bénite de sa main ; et lui, foulant aux pieds le démon de l'orgueil, se dérobait à leur empressement.

Quand il voulut partir, plus de dix mille hommes accoururent pour arrêter par leurs larmes et leurs gémissements « leur père, leur unique secours, leur providence ici-bas »; c'est ainsi qu'ils l'appelaient. Cette manifestation ne fit que confirmer saint Hilarion dans sa pensée.

« Rien ne m'arrêtera, dit-il, et je ne romprai pas le jeûne avant d'avoir quitté cette terre où j'expose tant mon éternité. » Après sept jours d'abstinence complète, il fallut lui céder. Il prit quarante de ceux qui pouvaient, comme lui, jeûner jusqu'au coucher du soleil et ils allèrent ensemble vénérer l'ermitage de saint Antoine, dont une vision lui avait révélé la récente et bienheureuse mort. Fortifié par ce pèlerinage, il s'enferma dans la solitude et mena une vie si fervente qu'on aurait dit qu'il commençait seulement à servir Dieu et qu'il voulait réparer le temps perdu.

Cependant, avec le bienheureux Antoine, le bonheur avait disparu pour la Thébaïde : les éléments eux-mêmes semblaient vouloir se mêler au deuil, car pas une goutte d'eau n'était venue fertiliser la terre trois ans encore après son trépas. Des malheureux cherchant quelques racines, découvrirent Hilarion qui se vit bientôt entouré d'une foule affamée demandant par ses cris et ses larmes la cessation du fléau. Le Saint se mit en prière, et bientôt la pluie tomba par torrents.

Ce prompt changement fit éclore une multitude de serpents qui faisaient mourir les hommes et les plantes. Par sa bénédiction, l'homme de Dieu donna à l'huile la vertu de tuer ces reptiles venimeux et de guérir leurs victimes.

Ces miracles éclatants attirèrent encore les peuples, et bientôt Hilarion, s'échappant de nouveau, allait chercher un abri contre les honneurs qui le poursuivaient partout, dans les déserts voisins d'Alexandrie.

Des religieux l'avaient arrêté dans sa course pour le faire reposer; mais, le soir même du premier jour, il annonce qu'il va partir. On se jette à ses genoux, on le supplie de passer au moins une nuit. « Non, non, répond-il, vous payeriez trop cher votre hospitalité. Je ne veux pas que votre couvent soit renversé à cause de moi. »

Le lendemain, on comprit ces paroles prophétiques, quand on vit le monastère envahi par les satellites du plus puissant et du plus cruel ennemi des moines qui fût jamais (et qui, pourtant, mourut sans pouvoir les anéantir), Julien l'Apostat. Ils cherchaient Hilarion et son fidèle disciple Hésychius pour les mettre à mort, mais ils ne purent retrouver leurs traces.

Le saint ermite, en effet, poursuivi dans son nouveau refuge par l'amour et la juste admiration des fidèles, était passé en Occident.

Il vécut quelque temps dans l'île de Sicile, ignoré de tous et payant par la prière la dette que chaque homme doit à la société, mais Dieu lui réservait une autre mission.

Un possédé, dont le voisinage de l'homme de Dieu avait aggravé les tourments, s'écria un jour dans Saint-Pierre de Rome : « Le bienheureux Hilarion est en Sicile et c'est lui qui me guérira. »

Le démon n'avait pas menti, car, quelque temps après, le patient rentrait en Italie plein de force et de santé, et proclamant partout la haute sainteté de son bienfaiteur. Ce miracle fut le prélude d'une infinité d'autres, et bientôt, le thaumaturge, accablé par les multitudes, reprit la fuite.

Hésychius le conduit dans la ville d'Epidaure, mais sa charité pour le prochain ne lui permit pas de satisfaire son ambition d'être inconnu et méprisé.

Un énorme boa dépeuplait la contrée ; Hilarion, plein d'une sainte foi, fait enflammer un bûcher et ordonne à la bête de s'y précipiter. Le serpent obéit, et on l'entendit mugir dans les flammes comme Lucifer au jour où son orgueil creusa les enfers.

Une autre fois, la mer, soulevée par la colère divine, avait franchi son lit, menaçant d'engloutir ce pays sous un nouveau déluge; les habitants saisissent le Saint et le placent sur le rivage comme une barrière que les flots ne pourront franchir. L'humble Hilarion fait trois signes de Croix sur le sable et étend sa main vers les flots qui se calment aussitôt et rentrent dans leurs bornes.

Plus honoré en Dalmatie qu'il ne l'avait été en Sicile et en Palestine, il chercha vainement à s'ensevelir dans l'oubli en allant dans les solitudes de Paphos ; partout, il était entouré de cette même admiration et de ces mêmes égards qui lui donnaient tant de craintes pour son éternité. « Dieu Tout-Puissant qui sauvez les âmes, s'écria-t-il un jour, ayez pitié de votre indigne serviteur et permettez-lui de se disposer à paraître devant votre redoutable tribunal par la prière et la pénitence », et il alla s'établir au milieu d'un pays idolâtre, dans des lieux presque inaccessibles. Il resta là cinq ans, savourant les délices de la macération et de l'oraison perpétuelle, séparé de tous, même de son cher Hésychius qu'il avait envoyé visiter ses fils spirituels en Palestine.

Un jour qu'il descendait de sa cellule, il rencontre un pauvre paralytique qui se traînait péniblement à terre. L'homme de Dieu ne peut le voir sans être ému de compassion, et il sacrifie son repos pour le bien de ce membre souffrant de Jésus-Christ. « Au nom de la Trinité Sainte, lève-toi et marche ! » Merveilleuse puissance ! les paroles résonnaient encore sur les lèvres d'Hilarion que, déjà, le malade était debout, tressaillant d'allégresse. De nouveau, le saint ermite fut entouré par les foules, et de nouveau, il trembla pour son salut; mais le Seigneur le rassura bientôt en venant l'avertir qu'il allait l'appeler des dangers d'ici-bas aux joies sans mélange de l'éternité.

A cette nouvelle, les pèlerins accoururent plus nombreux et ils purent contempler le bienheureux Hilarion étendu sur sa natte et mourant dans un dernier élan d'espérance et d'amour : « Echappe-toi, disait-il à son âme pour l'encourager dans ses craintes dernières, brise les derniers liens! Pourquoi tarder encore ? il y a bientôt soixante ans que tu sers le Christ; peux-tu craindre la mort ? » Et il rendit l'esprit. Son corps, enseveli par les habitants et entouré du plus grand respect, fut rendu plus tard à la Palestine par Hésychius, et il opéra les plus éclatantes merveilles.

Paris. Imp.-*gérant*, Petithenry, 8, rue François Ier.

SAINT ABERCIUS, ÉVÊQUE D'HIÉRAPOLIS

Fête le 22 octobre.



Les prêtres des idoles accourent, attirés par le bruit des statues qui tombent.

En Asie-Mineure, au lieu où subsiste aujourd'hui la petite bourgade turque Bunibuk-Kalessi, s'élevait la ville sainte d'Hiérapolis, consacrée par les païens à Apollon. C'était la capitale de la petite Phrygie.

Saint Paul l'évangélisa (1), et, à l'avènement de l'empereur Marc-Aurèle, en 161, un saint évêque, ABERCIUS, y gouvernait le peuple chrétien.

Marc-Aurèle, que Dieu entoura de grâces insignes dont il ne sut pas profiter pour devenir chrétien et jouer le rôle de Constantin, inaugura son règne par un édit prescrivant à tous d'offrir des sacrifices aux faux dieux.

De toutes parts, on se rendait en foule aux temples des idoles et les prêtres païens faisaient là de grands festins avec les viandes des sacrifices et avec les vins des libations.

C'est ce qui se passait particulièrement en la ville sacrée d'Hiérapolis. Les processions étaient perpétuelles vers les temples, et Abercius, voyant ces hommes couronnés, ces femmes vêtues de blanc qui portaient leurs hommages aux démons, se retira, en proie à une grande douleur, en son oratoire et demeura longtemps prosterné.

La nuit venue, un jeune homme, brillant comme un ange, lui apparut et lui remit une verge en disant :

« Lève-toi, c'est l'heure, et avec cette verge, va renverser les vains simulacres qui trompent le peuple. »

Sans délai, il court au parvis du temple devenu silencieux après les sacrifices : de son épieu, il renverse Apollon, Hercule, Diane, Vénus, et les met en morceaux.

Les prêtres et les gardiens, alourdis par les viandes et les vins, se réveillent à ce fracas, accourent avec des torches et sont surpris de rencontrer Abercius.

« Allez dire aux magistrats et au peuple d'Hiérapolis que leurs dieux, repus de viandes, enivrés de vins, se sont rués les uns sur les autres et se sont taillés en pièces. »

Et comme les prêtres étaient stupéfaits, il ajouta :

« Ramassez donc ces débris, ils feront peut-être une chaux passable, » et il se retira sans qu'on osât le toucher.

A peine le soleil levé, la foule, ameutée par les prêtres des idoles, envahit le parvis et réclame vengeance.

« Mort à Abercius ! » criait-on de toutes parts.

Abercius, tranquillement assis au milieu de ses disciples, enseignait à l'aurore comme si rien ne s'était passé. On l'avertit que des furieux arrivaient et on lui dit : « Il en est temps, sauvez-vous.

— Non, répondit-il avec calme, il faut savoir mourir.

— Mais, il est écrit qu'on doit fuir la persécution.

— Eh bien, puisque vous le croyez bon, sortons. » Et, prenant un chemin détourné, il va s'asseoir au *Forum,* où il continue simplement sa prédication, tandis que les furieux le cherchaient chez lui.

Cependant, les païens, qui ont trouvé la maison

(1) Il écrit à Tite : *Festina ad me venire Hierapolim.* Hâte-toi de me rejoindre à Hiérapolis.

vide, accourent au Forum, et, plus indignés encore de le voir prêcher en plein air, ils allaient le massacrer, quand un spectacle horrible les arrête : ce sont trois démoniaques bien connus de la cité qui s'élancent en un accès indescriptible de fureur, lacèrent leur chair avec les dents et se livrent à des convulsions épouvantables. Les démons criaient :

« Au nom du Dieu véritable, Abercius, nous t'en conjurons, cesse de nous tourmenter avant le temps. »

La foule, arrêtée soudain par ces énergumènes, avait les yeux fixés sur Abercius, dont la noblesse mêlée de douceur les frappait d'étonnement, en même temps que les contorsions des malheureux les jetaient dans la terreur.

L'évêque éleva les mains :

« Dieu tout-puissant, Père de Jésus-Christ, dont la miséricorde dépasse infiniment la malice des hommes, je vous en supplie, délivrez ces trois infortunés des chaînes de Satan, afin que tout ce peuple vous reconnaisse pour le Dieu véritable. »

Et, de son bâton, déjà vainqueur des idoles, il les toucha; aussitôt, les démons sortirent en poussant des hurlements surhumains, et les trois pauvres possédés tombèrent inanimés aux pieds de l'évêque. Celui-ci les releva.

Ils étaient redevenus maîtres d'eux-mêmes, et, tout honteux de leur nudité, ils s'enveloppèrent de lambeaux de vêtements qu'on leur donna, et, s'approchant du Saint, ils jurèrent de ne plus le quitter. A ce spectacle, la foule changeante, qui voulait un instant auparavant massacrer l'évêque, s'écria :

« Le baptême! le baptême! Le Dieu d'Abercius est le vrai Dieu! »

Le saint évêque donna la doctrine à cette multitude avide de vérité, jusqu'au soir, sur ce Forum même profané la veille par des processions impies, et quand il voulut se retirer :

« Non! non! crièrent-ils, le baptême tout de suite! »

Abercius, pour les éprouver, remit au lendemain ; mais ils demeurèrent devant sa maison ; et à minuit, touché de leur persévérance, il sortit, et, allant à l'église, il commença à faire le baptême de 500 néophytes ; c'était l'heure où, la nuit précédente, il avait brisé les idoles.

Toute l'Asie s'émut de cet événement: on accourait des diverses provinces à la capitale de la petite Phrygie pour entendre le thaumaturge, qui, assis sur une éminence hors de la ville, entouré de ses prêtres et de ses diacres, parlait aux foules dans la plaine. C'est là qu'on vit un jour, au milieu des pèlerins, s'avancer une noble matrone, Prygella, la mère d'Euxenianus Poplio, gouverneur d'Hiérapolis. Elle était aveugle et s'écriait :

« Homme de Dieu, rendez-moi la vue!

— Femme, je ne suis qu'un pécheur; si pourtant vous croyez fermement au Dieu que j'adore, lui, qui ouvrit les yeux d'un aveugle-né, peut vous guérir.

— Je crois; touchez mes yeux et je verrai.

— Si vous croyez, voyez. »

Aussitôt, les yeux de l'aveugle s'ouvrirent; le peuple faisait éclater ses actions de grâces; elle ne voulait plus quitter l'évêque et réclamait le baptême. Son fils, le gouverneur E. Poplio, vint remercier Abercius, demandant quelle récompense on pourrait offrir à qui méprisait tous les biens de ce monde.

« Aucune autre récompense que votre âme, » répondit l'évêque ; mais Poplio n'osa se convertir.

Dieu daigna offrir alors, par son serviteur Abercius, la même grâce à un homme plus puissant.

Marc-Aurèle avait associé au trône son frère adoptif, Lucius-Vérus, et lui préparait pour épouse sa fille aînée, Lucilla, âgée de 16 ans, lorsque la future héritière de l'empire fut saisie d'une obsession démoniaque comme celles qui étaient si souvent la terreur du paganisme. Elle labourait ses chairs de ses ongles ensanglantés, se roulait, se rongeait.

Cependant, l'univers attendait l'alliance impériale; elle devait avoir lieu au temple de Diane d'Ephèse, où de grands préparatifs étaient faits, et Vérus, vainqueur des Parthes, y attendait déjà sa fiancée. Or, tandis que, dans cette extrémité, on consultait en vain augures et aruspices, l'enfant, au milieu des convulsions, répétait sans cesse: « Je ne sortirai d'ici que par ordre d'Abercius, évêque d'Hiérapolis. »

Le démon, en parlant ainsi, exécutait l'ordre de Dieu qui avait dit en une vision à son serviteur :

« Tu iras à Rome, c'est moi qui t'y conduirai pour y faire éclater la puissance de mon nom. Ne crains pas, ma grâce sera avec toi.

— Seigneur, que votre volonté s'accomplisse, » avait répondu le serviteur.

***

Cependant, la famille impériale, désespérée, avait envoyé en toute hâte des officiers à Hiérapolis. Aux portes de cette ville, ils aperçurent un vieillard vénérable qui achevait de parler à un groupe d'auditeurs et rentrait dans la cité. C'est à lui qu'ils s'adressèrent comme au plus digne de les renseigner.

« Où est la demeure de Poplio le gouverneur, lui demandèrent-ils?

— Je vous y conduirai, » dit le vieillard. Et il les accompagna.

A peine le gouverneur eut-il lu la lettre impériale, qu'au grand étonnement des ambassadeurs, il la remit au vieillard lui-même, en le suppliant de se rendre de suite au désir de Marc-Aurèle.

« J'irai volontiers, » répondit Abercius, d'autant que le Seigneur m'a déjà manifesté sa volonté.

Au bout de quarante jours, le Saint arrivait donc à Rome, mais l'empereur en était parti pour la guerre de Germanie et il fut reçu par l'impératrice Faustine, fille de la célèbre Faustine qui avait déshonoré le trône d'Antonin par tant de crimes et dont on avait néanmoins fait une déesse. Son temple, transformé en église, subsiste encore sur le Forum.

L'impératrice, tout émue, lui dit :

« Je sais, par la renommée et par les ambassadeurs qui vous ont accompagné, des choses



Abercius prit la main de Lucilla, elle sembla sortir d'un profond sommeil.

merveilleuses de vous, et que vous servez un Dieu très bon et très puissant ; sauvez ma fille : nous vous comblerons d'honneurs et de biens.

— Ce que Dieu nous donne gratuitement, nous en usons gratuitement ; où est votre fille ? »

On veut amener Lucilla ; le démon qui la possède s'y oppose, ce sont des rages et des convulsions plus étranges qu'aucune des précédentes.

« Te voilà donc, Abercius, s'écriait le démon par la voix de la possédée ; je l'avais bien dit que je t'amènerais à Rome. »

Une fois, en effet, que le Saint exorcisait une malheureuse créature à Hiérapolis, le démon en la quittant lui avait répondu : « Tu me chasses, mais je te chasserai et t'enverrai à Rome. » C'est à cette époque que le démon, qui sert Dieu malgré lui, était entré dans le corps de Lucilla et n'avait cessé de répéter : « Je ne sortirai qu'à la venue d'Abercius. »

Dieu voulait par son serviteur offrir le salut à la famille des Antonins.

« Oui, tu m'as fait venir, répondit le Saint, mais tu n'auras pas à t'en féliciter. »

Il fait conduire la jeune fille dans la cour attenante à l'hippodrome, où se trouvaient des officiers et des gardes. Le démon vomissait mille injures et tourmentait sa victime, et Abercius, les yeux au ciel, priait :

« Esprit du mal, sors de cette jeune fille, Jésus-Christ te l'ordonne. »

Et elle tomba inanimée.

« Qu'avez-vous fait ! s'écria Faustine effrayée ; le démon en partant a tué ma fille. »

Il est à remarquer que ces païens croyaient beaucoup plus au démon que certains chrétiens de nos jours, qui voudraient tant qu'il n'y eût pas d'enfer.

Abercius prit la main de Lucilla ; elle sembla sortir d'un profond sommeil.

Faustine, fondant en larmes, se précipita sur cette chère enfant, la tint longtemps embrassée, la couvrant de baisers. Puis elle supplia le Saint d'accepter un témoignage de sa reconnaissance.

« Que pouvez-vous donner à qui n'a besoin de rien ? Un morceau de pain et quelques gouttes d'eau me suffisent. »

Elle insista. Alors l'évêque, songeant aux pauvres d'Hiérapolis, demanda pour eux une distribution de blé et la construction de bains pour les malades aux sources thermales de la ville.

L'impératrice donna immédiatement l'ordre d'inscrire la cité d'Hiérapolis pour une distribution annuelle et gratuite de 3000 mesures de froment, qui ne fut supprimée que 200 ans plus tard par Julien l'Apostat, quand il abolit tous les privilèges des chrétiens et se fit un profit de la confiscation de leurs biens. Les bains aussi furent construits.

Tandis que les courriers portaient à Marc-Aurèle et à Vérus l'heureuse nouvelle de la guérison de Lucilla, Abercius demeurait à Rome, édifiant les assemblées des chrétiens par ses instructions et ses vertus.

Faustine, Lucilla, Marc-Aurèle et Vérus eurent ainsi tout le loisir de connaître le vrai Dieu, mais ne se convertirent point.

***

Dieu tenta un nouvel acte de miséricorde en faveur de l'empereur, qu'il avait, semble-t-il, préparé pour un grand rôle dans le monde. Son armée, enfermée par les Quades, allait périr de soif, dans un défilé, et les soldats, livrés aux tortures de la soif, ouvraient leurs veines pour boire du sang. En vain, tous les dieux avaient été invoqués, lorsque Marc-Aurèle, qui persécutait alors cruellement les chrétiens, eut l'idée de recourir au vrai Dieu. Il demanda les soldats chrétiens, et, tout d'abord, il fut indigné de voir

qu'ils étaient si nombreux, car il y avait notamment toute une légion de Mélitène. Par son ordre, ils invoquèrent le Tout-Puissant, les ennemis s'arrêtèrent, et, à cet instant, la foudre éclata en jets de flammes sur les Barbares, tandis qu'une pluie bienfaisante rendait la force aux Romains. Ces feux de foudre n'avaient rien des feux ordinaires du ciel, disent les écrivains païens.

Marc-Aurèle donna à la légion de Mélitène, qui avait obtenu le salut, le nom de *Légion fulminante*, et porta un édit, conservé par l'histoire, dans lequel il raconte le prodige dû aux chrétiens, et il ordonna qu'on cessât immédiatement de les persécuter. C'est la fin de la quatrième persécution.

Marc-Aurèle, de retour à Rome, eut un triomphe splendide : le Sénat éleva au champ de Mars une haute colonne de marbre, qu'on voit encore debout, et sur laquelle est sculpté le miracle de la Légion fulminante, attribué il est vrai à Jupiter pluvieux, mais figuré à la façon du Père éternel dans les vieilles peintures chrétiennes.

Aujourd'hui, la statue de saint Paul surmonte la colonne de Marc-Aurèle le philosophe, qui n'a pas su croire et qui n'a plus, lui, ni statue ni tombeau.

***

Après ce triomphe, Vérus épousa Lucilla à Ephèse, dans le célèbre temple de Diane, au milieu de la persécution reprise contre les chrétiens en Asie.

La miséricorde de Dieu se lassa, et la malédiction frappa alors coup sur coup la famille de Marc-Aurèle.

L. Vérus, à la suite d'horribles débauches, mourut subitement sur son char, auprès de Marc-Aurèle (170), empoisonné, dit-on, par Faustine. Elle-même mourut et on en fit une déesse comme sa mère. Marc-Aurèle, au milieu d'une lutte prolongée contre les barbares, mourut à son tour à Vienne (Autriche); il fut le dernier véritable empereur. Lucilla fut assassinée par son frère Commode, devenu empereur.

Revenons à notre Saint. Le Sauveur, qui lui avait dit de se rendre dans la grande ville, afin de proposer le salut aux empereurs, daigna lui parler de nouveau et lui ordonna de consoler les fidèles de Syrie qui venaient de donner tant de martyrs au ciel.

Il visita Antioche, Apamée, franchit l'Euphrate, visita la Mésopotamie, Nisibe, confondant partout les hérétiques et prêchant la véritable doctrine. Les églises voulaient faire des collectes pour le voyageur apostolique.

« L'épouse de César, dit-il, m'a ouvert les trésors de l'empire, je n'ai rien accepté : permettez-moi d'en user de même avec vous. »

Et toutes les insistances furent inutiles.

« Frères, ne faisons pas violence, dit alors un chrétien, Barksan, qui tenait un rang illustre, notre argent est indigne de lui, mais il ne peut refuser un hommage; proclamons Abercius l'égal des apôtres. »

De là, le surnom grec *Isapostolos*, qui est resté attaché à son nom.

Il parcourut encore la Cilicie, la Lycaonie et la Pisidie, rentra en Phrygie. A son retour, un peuple immense accourut de loin à Hiérapolis et le reçut avec un incomparable enthousiasme. Il reprit sa vie accoutumée, prêchant, administrant le baptême aux païens, exorcisant les démoniaques, guérissant les malades, multipliant les miracles. Il laissa à ses prêtres un livre précieux intitulé *Doctrine*, qui, malheureusement, a été perdu.

Une dernière vision céleste le réjouit.

« Abercius, lui disait le Seigneur, l'heure approche, où je t'accorderai le repos après tant de labeurs. »

***

Il désigna sa sépulture et fit graver sur le marbre pour son tombeau une longue inscription bien détaillée, qui, retrouvée en ce siècle, a donné une complète authenticité aux faits extraordinaires de la vie de ce saint, que des histoires du dernier siècle avaient prétendu contester. Les historiens profanes ont grand tort, en parlant du règne de Marc-Aurèle, de passer sous silence les choses capitales qu'on vient de lire en cet humble écrit.

E. PETITHENRY, Imp.-*gérant*, 8, rue François Ier, Paris.

SAINT MAGLOIRE

ÉVÊQUE DE DOL ET SOLITAIRE

Fête le 23 octobre.



Saint Magloire sur le point de mourir reçoit la Communion des mains d'un ange.

Dans le courant du v[e] siècle, pendant que les Angles et les Saxons, encore barbares, se disputaient les lambeaux de la Grande-Bretagne qu'ils venaient d'envahir, la race valeureuse des Bretons vit naître Magloire, dont le nom signifie gloire et science. Dieu avait destiné ce Saint à être la lumière des peuples, en même temps que l'admiration des grands et des rois.

UN ANGE SE FAIT ÉCOLIER

Magloire était né de parents pieux qui mirent tous leurs soins à donner à leur enfant une éducation soignée, et surtout chrétienne. Magloire sut profiter de cette grâce. Il était d'ailleurs doué de brillantes qualités. Il aimait la vertu et surtout la virginité. Son intelligence était égale à sa piété. A l'école Magloire surpassait tous ses condisciples. Aussi était-il respecté et admiré de tous. La jalousie même disparaissait devant lui.

Un mystère qu'on ne pouvait s'expliquer déterminait presque les maîtres à se placer à l'école de leur élève. Le professeur, durant la classe, dictait un devoir que chacun copiait fidèlement sur de petites tablettes. Le lendemain on rendait les tablettes au maître d'école. Or il arrivait que la tablette de Magloire contenait toujours plus que le maître n'avait dicté. On voulut éclaircir ce mystère. On donna à Magloire une copie sur laquelle il n'y avait rien d'écrit. Le maître dicta la leçon et reprit la page que notre jeune Saint avait écrite, l'enferma soigneusement et se retira. Le lendemain le miracle s'était renouvelé. Un ange avait visiblement travaillé à la place de Magloire et Dieu récompensait ainsi la fidélité de l'enfant qui remplissait ses devoirs avec amour et humilité.

VOCATION ET APOSTOLAT

Cette âme ornée de tant de vertus était digne de recevoir la couronne sacerdotale. Magloire n'eût jamais osé aspirer à cette sublime dignité, mais Dieu

l'avait choisi. Saint Samson, oncle de Magloire, ayant entendu parler des vertus de son neveu, l'appela auprès de lui pour en faire le coadjuteur de ses bonnes œuvres et de son apostolat. L'humble jeune homme se croyait trop indigne d'approcher des autels, il résista longtemps mais enfin il se laissa vaincre et fut ordonné diacre.

Ses fonctions étaient désormais de distribuer la sainte Eucharistie aux fidèles et d'annoncer la parole divine. Il se donna tout entier à ce ministère. Il enflammait les cœurs des fidèles par son ardente charité. Les pécheurs revenaient à Dieu, et le peuple transporté de reconnaissance s'écriait : Le Seigneur nous a envoyé un prophète.

LES APOTRES DES BRETONS

Mais de plus grands travaux attendaient Magloire. Saint Samson, fatigué des dignités, résigna son siège épiscopal et vint chercher la solitude dans la petite Bretagne. Il ne pouvait abandonner celui qui avait été un si digne coopérateur de son ministère.

Le bienheureux Magloire suivit l'évêque Samson. Retirés dans une profonde solitude, ils vécurent quelque temps de la vie des anges, chantant les louanges de Dieu et ne s'occupant que du ciel. Mais plus les saints cherchent à se cacher, plus la renommée porte leur gloire au loin. Le roi Childebert, sachant la grande vertu de saint Samson, le pria d'accepter le siège de Dôl. Poussé par l'Esprit de Dieu, le solitaire vénéré accepta. Magloire le suivit, et sacrifia à Dieu sa chère solitude. Le saint évêque s'appliquait à conduire ses brebis dans les pâturages du Seigneur, et son neveu, quoique jeune selon les hommes, montrait l'expérience d'un vieillard.

MAGLOIRE NOUVEL ÉLISÉE

Quand l'évêque Samson comprit que l'heure de sa mort était venue, il fit appeler ses prêtres et Magloire avec eux. Après les avoir exhortés à la vertu et leur avoir promis son secours, il dit : « Autrefois le prophète Elie, ravi au ciel dans un char de feu, laissa à ses disciples Elisée comme un second père; aujourd'hui mon âme va rejoindre le Seigneur, je vous laisse donc pour me remplacer Magloire, dont vous connaissez les vertus ». Tous applaudirent à ce choix, et malgré ses refus, Magloire dut accepter le siège de Dôl.

Dédaignant tout faste, le nouvel évêque n'avait qu'une préoccupation : le salut des âmes que Dieu lui avait confiées. Il se donna sans réserve à son peuple.

LE DÉSERT FLEURI

Mais Dieu voulait mener notre Saint à la plus haute perfection par un détachement complet des choses de ce monde. Magloire venait d'accepter le siège de Dôl et dirigeait depuis quelque temps son Eglise lorsqu'un ange vint l'avertir de quitter ce fardeau, et de se retirer dans la solitude. Au lever du jour Magloire réunit le peuple dans la maison de Dieu, il lui expose l'ordre qu'il a reçu du Ciel : et, au milieu de l'affliction générale, ne pouvant lui-même retenir ses larmes, il procède à l'élection de son successeur. Budocius est élu et le Saint fait ses adieux à son peuple.

Mais on se refuse de voir dans cette entreprise la volonté de Dieu, on lui barre le passage, les pauvres qu'il a toujours aimés se jettent à ses pieds, c'est en vain : Dieu a parlé, Magloire se retire dans le désert.

Une vie nouvelle commence pour lui, une vie pleine de merveilles, car si Dieu l'avait arraché aux grandeurs, il ne voulait pas le laisser ignoré. Arrivé dans le lieu de sa retraite, Magloire se jette à genoux, remercie le Seigneur de lui avoir rendu la liberté et, sans plus tarder, il s'adonne à la prière et à l'étude de l'Ecriture Sainte. Sa vie est une vie de pénitent; il maltraite sans relache son pauvre corps qu'il appelle son grand ennemi et la cause de tous ses péchés. Il vit tout en Dieu et s'il revient parfois sur la terre, c'est pour y exercer les œuvres de charité.

MIRACLES

Magloire recueillait les voyageurs égarés dans le désert, et son humilité trouvait à cela un charme particulier. C'était de se faire le serviteur de ces hommes qui ignoraient sa dignité. Mais bientôt on ne parla dans le pays que de la sainteté du bon solitaire. Les infirmes vinrent chercher auprès de lui la guérison et les âmes souffrantes conseil et soulagement. Boiteux, aveugles, sourds-muets remplissaient la solitude qui se changeait en une véritable cité des malheureux. Un combat s'engageait alors entre la charité et l'humilité, et la charité l'emportait, car Magloire, voyant tous ces malades, se sentait touché de compassion et il les guérissait.

DÉCOURAGEMENT

Toutefois, l'évêque ermite s'affligeait de ce concours qui troublait sa prière et son humilité. Il se plaignait et faisait de tendres reproches au Seigneur de l'avoir mené dans une solitude où il retrouvait tous les dangers du monde, il fondait en larmes, se frappant la poitrine et se reprochant ses nombreux péchés. Il quitta subitement le désert et revint à Dôl chercher les consolations de Budocius. Celui-ci consola son père et lui assura que c'était la volonté de Dieu de lui faire accomplir ces prodiges et de le sanctifier plus par ce moyen qu'en le laissant dans une paisible solitude. Magloire revint donc en son ermitage et y reprit ses œuvres de charité ainsi que ses miracles.

SAINT MAGLOIRE ET LE LÉPREUX

Un seigneur, nommé Loïescon, qui vivait très pieusement et faisait de grandes largesses aux pauvres, était cependant attaqué d'une lèpre hideuse. Désespérant du secours des médecins, il vint trouver le serviteur de Dieu. Le solitaire adressa à Dieu une fervente prière, toucha Loïescon de la main, et la lèpre disparut à l'instant. Transporté de joie, le comte se jette aux pieds de Magloire et lui offre, comme gage de reconnaissance, une partie de ses terres situées dans l'île de Sarck.

DIEU COMMANDE AUX POISSONS ET AUX OISEAUX

Magloire consulta le Seigneur et accepta l'offre qui lui était faite. Il voulait construire une belle abbaye qui retentirait sans cesse de la louange de Dieu. Il vint visiter les terres que son protégé avait données au Seigneur. Il n'y fut pas plutôt entré que les poissons, quittant les étangs de Loïescon, vinrent dans le territoire concédé au serviteur de Dieu, et les oiseaux, quittant leurs bosquets, vinrent l'entourer en faisant retentir leurs chants mélodieux.

Le comte s'en aperçut bientôt car les poissons ne venaient plus dans ses filets. Sa femme, qui était loin d'être aussi vertueuse que lui, fit tant d'instances qu'elle persuada à Loïescon de changer de part avec Magloire. L'échange se fit, mais oiseaux et poissons suivirent Magloire. Le noble Franc ne voulut plus lutter davantage contre Dieu dont il reconnaissait la main dans ce prodige. Le solitaire commença aussitôt à construire à Sarck une belle

abbaye. Quand tout fut achevé, il appela soixante religieux et les plaça dans ce monastère dont il dut prendre la direction.

Il était la règle vivante des moines, et ses exemples étaient pour eux la meilleure prédication. Il pratiquait toutes les vertus, jeûnait fréquemment et au milieu des plus grandes fatigues n'accordait presque rien à son corps. On aurait cru que pour se reposer il redoublait de travaux et d'austérités.

Mais la vertu qu'il aima le plus, ce fut la virginité qu'il garda jusqu'à la mort. Son cœur étant pur, il voyait déjà Dieu ici-bas par l'œil intérieur de son âme éclairée par la foi; il communiquait sans cesse avec le ciel, et les anges se plaisaient à venir en sa compagnie.

Cependant, si rude qu'il fût pour lui même, il était doux et affable envers les autres. Il soignait les pèlerins qui venaient à lui avec une charité inaltérable et avec un grand respect, voyant Jésus-Christ dans ses membres souffrants. Aussi quand ses soins et ses ressources étaient épuisés, les miracles venaient à son aide.

RÉSURRECTIONS

Magloire avait envoyé ses serviteurs à la mer afin de prendre du poisson pour la Communauté. Il arriva qu'un des serviteurs tomba dans les flots et se noya. On voulut en vain le sauver, son corps resta enseveli sous les eaux. Affligé de ce malheur, dont il s'attribuait la responsabilité, Magloire se rend sur le rivage, se jette à genoux, prie avec larmes, et le noyé bientôt reprend vie et santé. Une autre fois c'est un pauvre laboureur qui a perdu tous ses biens et dont la fille unique, par un surcroît de malheur, est morte à la fleur de son âge. Le Saint ressuscite la jeune fille et la rend à son père.

Le démon, jaloux de notre Saint, déchaîna des fléaux sur le pays. Une cruelle famine désola durant quelque temps l'île de Sarck, mais le malheur ne servit qu'à augmenter les mérites et la renommée de Magloire. Tous les malheureux se jetaient dans ses bras et il les secourait en se dépouillant lui-même avec sa Communauté. Enfin les ressources manquèrent. Les moines voulaient priver les pauvres affamés du repas habituel qu'on leur donnait à l'abbaye. Mais Magloire fit venir plus de monde que de coutume et tous furent rassasiés. L'économe du couvent vint se plaindre au Père Abbé: « Les religieux n'auront absolument rien à manger aujourd'hui, dit-il avec désespoir. » Magloire fut attristé de ce manque de foi: en effet il se mit en prière et la Providence se chargea de donner à l'abbaye des vivres en abondance.

INVISIBLE PILOTE

L'abbé de Sareck avait de jeunes novices qu'il formait à la vie religieuse. Il leur permit un jour d'aller prendre leur récréation sur la plage. Les jeunes enfants aperçoivent un grand bateau désemparé rejeté sur la côte. Y courir, le visiter, s'y asseoir, fut l'affaire d'un instant, mais le jeu ne dura guère.

Tout à coup arrive une vague furieuse qui emporte les enfants en pleine mer, sans voiles, sans rames, sans mâts. Ils voient la mort se dresser devant eux et le désespoir glace leurs cœurs. Ils invoquent leur Père comme on invoque un saint du ciel, et ils reprennent confiance. Cependant le vent les pousse toujours, l'immensité de la mer se déroule sous leurs yeux. Les abîmes se creusent et s'agitent sous les flancs de la frêle embarcation, ils recommandent leurs âmes à Dieu et s'abandonnent à sa miséricorde. Elle ne leur fit point défaut. Magloire, averti du péril de ses enfants, priait pour eux. Le bateau désemparé aborda heureusement sur un rivage inconnu; la foule était accourue à la vue du miracle. On fait descendre les enfants, on les entoure, on les interroge; enfin on les conduit au roi de la contrée. Emerveillé au récit de ces marins improvisés, celui-ci se demandait comment un si grand serviteur de Dieu pouvait vivre dans un pays voisin sans qu'il le connût. Il résolut d'honorer saint Magloire et de le secourir dans les nécessités qui l'affligeaient. Il fit donc charger la barque de nombreuses provisions, et confiant dans la Providence de Dieu qui avait conduit les novices sains et saufs sur ses terres, il les renvoya à Magloire dans le bateau qui les avait amenés. En effet, conduits invisiblement par leur Père, les enfants revinrent à Sarek sans aucun accident, et ramenèrent l'abondance dans le pays.

APPARITIONS ET MORT

Cependant l'heure de la récompense arrivait, heure de consolation pour le maître, d'affliction et de tristesse pour les disciples. Dieu voulut faire connaître à son serviteur le jour auquel son âme bienheureuse entrerait dans l'éternité. A la veille de Pâques de l'an 528, l'ange du Seigneur lui apparut à trois reprises. Il l'avertit de sa mort prochaine et lui apporta des consolations célestes qui procurèrent un soulagement à ses souffrances. A la troisième apparition, l'ange, ayant pris une hostie, communia visiblement le Saint sur son lit de douleur. Magloire attendit joyeux et fort la visite du Seigneur jusqu'au 24 octobre. Ce jour-là les portes du ciel lui furent ouvertes et il naquit à l'éternité bienheureuse.

Les reliques de saint Magloire furent apportées à Paris lors de l'invasion des Normands, et elles ont été placées avec honneur dans l'église Saint-Jacques du Haut-Pas. Saint Magloire, priez pour nous.

SAINT SÉNOCH, ABBÉ EN TOURAINE

Fête le 28 octobre.

Saint Sénoch était originaire du Poitou. Il vivait au VIe siècle. Ses parents l'avaient élevé dans les erreurs païennes, mais Dieu, le prévenant de ses grâces, illumina l'intelligence de ce jeune enfant. Sénoch reconnut la fausseté de la religion qu'il pratiquait et se fit chrétien. Afin d'échapper plus facilement aux dangers du monde, il s'enfuit de la maison de son père et se réfugia dans la solitude. Un monastère ruiné lui servit de retraite; Sénoch en releva les murs, y construisit quelques cellules et un oratoire. Le fervent jeune homme se vit favorisé de la grâce des miracles. La renommée de sa sainteté lui attira plusieurs disciples qui vécurent sous sa conduite dans l'austérité et la prière.

Sénoch observait un jeûne presque continuel et voulant ressembler à son maître, qui avait consumé sa vie dans les souffrances par amour des hommes, il portait aux mains, aux pieds et au cou de lourdes chaînes.

Cependant si Sénoch est un exemple admirable de mortification et de pureté, il peut aussi servir de modèle aux pécheurs repentants. Le Sain tfut obsédé un jour par la tentation d'aller revoir ses parents, il céda, quitta sa solitude. Le démon, qui l'observait, sut profiter de ce moment pour lui inspirer l'esprit d'arrogance et de fierté.

Quand il revint dans le désert, hélas! Sénoch n'était plus l'admirable solitaire d'autrefois, le souffle du monde avait terni cette fleur jadis si belle et qui répandait des parfums si délicieux. L'amour-propre s'était glissé dans son âme.

Saint Grégoire, alors évêque de Tours, s'aperçut bientôt des ruses de Satan, il adressa de vifs reproches au solitaire. Celui-ci triomphant de lui-même les accepta en toute soumission et rentra en possession de la belle vertu d'humilité. Il demanda pardon à Dieu d'avoir laissé un instant la vanité enfler son âme et Dieu, qui aime les humbles, lui rendit le pouvoir de faire des miracles.

Saint Sénoch compatissait à toutes les misères, à toutes les douleurs. Il avait tant de sollicitude pour les pauvres qu'il leur construisait des ponts afin qu'il ne leur arrivât point d'accident au moment de la crue des eaux. Après une longue vie d'austérités et de prières, le Saint fut pris de la fièvre; il expira entre les bras de saint Grégoire de Tours accouru à son chevet, et alla recevoir la couronne de gloire que lui avaient méritée ses travaux.

LES DEUX CENTS BÉNÉDICTINS MARTYRS DE SAINT-PIERRE DE CARDEGNA

Fête le 6 août.

Au temps où les Maures étaient maîtres de la plus grande partie de l'Espagne et ravageaient, par de fréquentes incursions, les provinces chrétiennes du nord, deux cents religieux Bénédictins servaient le Seigneur au couvent de Saint-Pierre de Cardegna, près de Burgos, en Vieille-Castille. C'étaient de vrais fils de saint Benoît, admirables de régularité, d'austérité et d'obéissance. Avec quelle ferveur ils chantaient chaque jour les louanges du Seigneur. Dieu les écoutait avec d'autant plus d'amour qu'il leur réservait la grâce de remporter tous ensemble la couronne des martyrs.

L'an 872, les Musulmans, conduits par Zafa, dévastant la Vieille-Castille, se ruèrent sur le couvent de Saint-Pierre de Cardegna, forcèrent l'entrée de ce pieux et pacifique asile, et trouvèrent tous les moines réunis autour de leur abbé, saint Etienne. Désireux de verser leur sang pour Jésus-Christ, aucun d'eux n'avait voulu se soustraire par la fuite à la fureur des ennemis de la foi. Les soldats de Mahomet les égorgèrent tous jusqu'au dernier

Ainsi se tut sur la terre ce beau chœur de deux cents moines; mais si ce soir-là l'église de Cardegna resta dans le silence de la mort, quelles magnifiques vêpres les deux cents martyrs entonnèrent au ciel avec les anges. Et là-haut leur chant ne cessera plus.

Quand les infidèles se furent retirés, gorgés de sang et enrichis de pillage, les chrétiens donnèrent la sépulture aux martyrs. D'autres Bénédictins revinrent ensuite relever et repeupler le cloître désert; et de ces tombes jaillit une vie nouvelle pour plusieurs siècles. Pendant longtemps, chaque année, au jour anniversaire de leur glorieuse mort, on voyait le pavé, qui couvrait la sépulture des moines martyrs, suer une liqueur sanguinolente et parfumée, instrument de divers miracles. La fête achevée, le prodige disparaissait. Ce miracle annuel cessa quand les Maures eurent été définitivement chassés d'Espagne, à la fin du XVe siècle.

On obtint un grand nombre de faveurs par l'intercession des saints martyrs de Cardegna; de divers côtés on voulut avoir de leurs reliques, et les rois d'Espagne comblèrent de leurs bienfaits le monastère et son église.

L'an 1604, le P. Antoine Ordognez, étant en voyage, s'arrêta au bourg de San Esteban de Gormaz (sur la rive droite du Duero, en Vieille-Castille) et reçut l'hospitalité dans la maison de Catherine Gonzalez. Il était possesseur de quelques reliques des martyrs bénédictins et parla avec enthousiasme de la fête qu'on venait de célébrer en leur honneur à Cardegna. Aussi son hôtesse ne voulut-elle pas le laisser partir avant de s'être fait donner quelques fragments de ce précieux trésor. — Elle ne tarda pas à s'en féliciter. Une de ses voisines fut soudainement atteinte d'une maladie si grave qu'on la crut morte, et peut-être l'était-elle réellement. Son mari en larmes songeait déjà aux préparatifs des funérailles. Catherine Gonzalez, désolée de ce que la malade n'avait pu recevoir les derniers sacrements, arrive avec ses reliques et les place sur la tête de la pauvre femme : « Laissez-les là un moment, » dit-elle au mari. Bientôt la malade revient à elle et ouvre les yeux : « J'ai rêvé, dit-elle, qu'un reliquaire descendait du ciel et se posait sur ma tête. — Mais, ajoutèrent les assistants, nous avons justement mis sur ta tête les reliques des martyrs de Cardegna ». Alors la malade se mit à invoquer avec confiance les saints moines et, peu de jours après, sa guérison était complète.

Imp.-gérant : PETITHENRY, 8, rue François Ier, Paris.

SAINT CRÉPIN ET SAINT CRÉPINIEN

PATRONS DES CORDONNIERS

Fête le 25 octobre.



CRÉPIN ET CRÉPINIEN, DE FAMILLE ILLUSTRE, SE FONT CORDONNIERS POUR L'AMOUR DE DIEU ET LE SALUT DES AMES

Saint Crépin et saint Crépinien étaient deux frères jumeaux. Issus d'une illustre famille de Rome, ils quittèrent de bonne heure leurs parents, leurs biens et leur patrie, et vinrent dans les Gaules pour y travailler au développement de la religion chrétienne. C'était l'époque où les empereurs Dioclétien et Maximien rivalisaient de rage et d'impiété pour anéantir l'Eglise naissante. Ils répandirent beaucoup de sang ; mais ce sang, loin d'ébranler, fortifia au contraire l'édifice immortel dont on avait juré la ruine. Les bienheureux Quentin, Lucien, Rufin, Valère et Eugène, compagnons de nos deux illustres martyrs, confessèrent comme eux la foi du Christ, et confièrent à la terre des Gaules, en l'imprégnant de leur sang, le secret de ces innombrables merveilles dont notre pays a donné le spectacle durant la suite des siècles.

Saint Crépin et saint Crépinien se fixèrent à Soissons. Afin de n'être pas à charge aux rares chrétiens de cette ville et aussi pour se conformer au précepte de l'Apôtre, ils voulurent se choisir un métier, pour subvenir à leurs besoins; la profession de cordonnier leur parut plus paisible et ils l'embrassèrent. Dieu aidant, leur apprentissage ne fut pas long : en peu de jours on estima plus leur travail que celui de leur maître ; en sorte qu'ils purent établir une boutique par-

ticulière où voulurent s'adresser la plupart des Soissonais. Ce qui attirait cette nombreuse clientèle, c'était une excellente marchandise en même temps qu'un excessif bon marché : les deux jeunes ouvriers ne prenaient presque rien pour leur travail, et savaient, en outre, donner à leurs chaussures une élégance et un fini qui les rendaient supérieurs à tous les autres cordonniers du lieu. C'était une nouveauté sans exemple; on venait les voir de tous les côtés et on leur témoignait beaucoup d'admiration et de sympathie.

Toutefois, le but de Crépin et de Crépinien n'était pas la vaine gloire ou leur propre satisfaction. Aux félicitations admiratives des visiteurs, ils répondaient en parlant de Dieu, de Jésus-Christ, de la religion chrétienne, et le charme de leurs discours, accompagnés de manières polies et affables, plaisaient tellement qu'on ne venait presque plus que pour avoir le bonheur de les entendre parler de choses aussi magnifiques que nouvelles. Ainsi, peu à peu, ils insinuaient dans l'esprit des païens les croyances chrétiennes. Quelquefois méprisés par l'effet de la jalousie du diable, la patience et la douceur qu'ils montraient alors à l'égard de leurs ennemis étaient une nouvelle cause de conversions. La salutaire influence de la grâce compléta l'œuvre commencée par les exemples et les instructions de nos ingénieux cordonniers, et l'on vit la plupart des Soissonais abandonner leurs erreurs, déserter les temples des dieux et briser leurs idoles pour donner au Dieu vivant et véritable leurs adorations et leur amour.

Environ quarante années se passèrent dans l'exercice de ce fructueux apostolat.

DEUX CORDONNIERS CHRÉTIENS EN PRÉSENCE D'UN PAIEN

Vers l'an 286, Maximien, vainqueur des Bagaudes, commença à se montrer hostile aux chrétiens; la légion thébaine avec saint Maurice furent ses premières et ses plus illustres victimes. On vit l'empereur à Paris et à Meaux; la ville de Soissons le reçut au mois d'octobre. La désertion du culte des idoles et les progrès de la religion chrétienne dans cette ville irritèrent vivement Maximien qui, ayant appris d'où partait ce mouvement en faveur d'une doctrine qu'il détestait et condamnait, envoya Rictiovarus s'emparer des missionnaires. Ceux-ci s'occupaient à coudre des chaussures pour les pauvres, lorsqu'ils entendirent le ministre impérial leur demander : « Quels dieux adorez-vous ? » Ils répondirent : « Nous n'adorons qu'un Dieu, le seul véritable; quant à Jupiter, Apollon, Mercure et tous les autres de leur espèce, nous ne saurions leur donner nos adorations ni même nos hommages. » Pour cette réponse, Rictiovarus enchaîne les généreux confesseurs et les conduit à son maître. Maximien les interroge : « D'où êtes-vous et quelle religion professez-vous ? — Nous sommes sortis, répondent les Saints, d'une illustre famille romaine. Nous avons tout quitté pour venir dans les Gaules y prêcher la foi du Christ qui, avec le Père et l'Esprit-Saint, est un seul Dieu, créateur de l'univers, et dont le règne s'étend dans les siècles des siècles. Nous le servons dans la foi avec un dévouement prompt et généreux, et si nous avons un désir, c'est que nous l'honorions et le servions, tant qu'un souffle de vie animera nos membres. » Maximien s'irrite : « Par la vertu des dieux, dit-il, si vous persistez dans cette folie, vous serez soumis à des tourments sans exemple jusqu'ici, et je vous ferai périr d'une mort cruelle. Si, au contraire, vous consentez à sacrifier aux dieux, je vous comblerai de richesses et d'honneurs. » Les saints martyrs répondent : « Tu crois nous effrayer par tes menaces, mais pour nous, le Christ est la vie, et la mort, un gain. Quant aux honneurs et aux richesses que tu nous promets, donne-les aux tiens; pour nous, nous n'en avons que faire, puisque nous avons autrefois foulé aux pieds nos dignités et notre héritage, et nous nous réjouissons de ce mépris. O empereur! si comme nous tu connaissais le Christ et si tu l'aimais, il te serait facile de renoncer non seulement aux richesses et même à l'empire, mais encore au vain culte des démons, et sa bonté te donnerait la vie éternelle, objet de nos plus chères espérances. Mais si tu persistes à vivre dans ces vanités impies, notre Dieu juste te précipitera dans le Tartare avec ces affreux démons dont tu adores les simulacres. » Alors Maximien, d'un ton sévère, dit aux confesseurs : « Vous avez jusqu'ici fait périr assez de personnes par vos maléfices et vos détestables artifices. — Misérable, disent encore les martyrs, c'est par la permission de notre Dieu, que tu fus élevé à l'empire malgré ton indignité; tu voudrais maintenant détruire sur la terre le règne immortel de ton divin bienfaiteur, mais c'est en vain. »

LA FLAGELLATION

Impuissant en présence de cette courageuse et chrétienne attitude, Maximien, transporté de fureur, donna l'ordre à Rictiovarus d'infliger aux martyrs les plus effroyables tourments et de les faire périr de la mort la plus horrible.

Fidèle exécuteur des ordres du tyran, le féroce ministre fit d'abord suspendre nos bienheureux à des poulies pour y être frappés avec des bâtons noueux. Pendant ce supplice, les martyrs regardaient le ciel, implorant l'assistance et le secours du Christ. Rictiovarus, n'entendant que des prières au lieu des cris que devait leur arracher la vivacité de la douleur, fut outré de dépit, et ordonna de détacher les martyrs pour les soumettre à un genre de supplice plus terrible que le premier.

LES ROSEAUX CAPRICIEUX

Il enjoignit aux bourreaux de leur enfoncer sous les ongles des roseaux pointus et d'arracher de leur dos de larges lanières de chair. Au milieu de tourments si atroces, les martyrs priaient : « O Dieu, jetez un regard sur vos serviteurs, secourez-nous et ne souffrez pas qu'aucune tache déshonore l'œuvre entreprise en votre nom et pour votre gloire. Seigneur, faites éclater votre justice et délivrez-nous de l'homme inique et rusé. » Le Seigneur ne se montra pas sourd à ces prières : soudain les roseaux aigus s'élancent de leurs doigts avec tant d'impétuosité que plusieurs des bourreaux furent tués et les autres grièvement blessés.

UN BAIN D'ÉTÉ EN PLEIN HIVER

Rictiovarus, fou de colère, commande alors d'attacher des pierres meulières au cou des martyrs et de les précipiter dans la rivière de l'Aisne pour les y submerger ou les faire mourir de froid, car on était au milieu de l'hiver. A la vue de ce nouveau supplice, les martyrs furent remplis de joie. Mais ni les eaux ne les submergèrent, ni les pierres ne les accablèrent, ni le froid ne les saisit; bien plus, ils se trouvaient

au milieu de la glace comme dans l'eau d'un bain que l'on prend en été ; et, se débarrassant des pierres meulières, ils passèrent sur la rive opposée sains et saufs.

RICTIOVARUS, BORGNE, SE SUICIDE DE DÉSESPOIR

A la vue de ce miracle, Rictiovarus, que le démon enflammait de colère, ordonne qu'on se saisisse des rebelles, et qu'on les garde enchaînés dans une prison. L'emplacement du lieu où furent détenus les martyrs se trouve au nord de la ville de Soissons, occupé par une abbaye qu'on y éleva plus tard sous le nom de Saint-Crépin *in cavea* ou *en chaie*.

Pendant ce temps, sur le lieu de supplice, on faisait fondre du plomb dans une chaudière. Quand tout fut préparé, on y jeta les martyrs. Mais le feu pouvait-il atteindre ceux que gardait l'invincible main du Christ ? Plongés dans le plomb liquéfié, les saints martyrs, à l'imitation des trois enfants qui louaient le Seigneur dans la fournaise de Babylone, chantaient et disaient : « Hâtez-vous de nous secourir, ô Dieu notre Sauveur; et, pour glorifier votre nom, Seigneur, délivrez-nous, et montrez-vous miséricordieux pour nos péchés à cause de votre nom, de peur que les païens ne disent : Où est leur Dieu ? »

A peine cette prière était-elle achevée qu'une goutte de plomb sauta de la chaudière dans l'œil de Rictiovarus et l'aveugla en lui faisant souffrir d'inexprimables douleurs.

Au comble de la rage, le misérable et cruel ministre, sans prendre soin ni de son âme ni de son corps, s'occupe d'inventer de nouveaux supplices plus efficaces. Il fait donc fondre un mélange de poix, de graisse et d'huile et ordonne d'y jeter les martyrs. On obéit aussitôt. Mais les Bienheureux, l'âme tranquille, le visage souriant, et pleins de confiance dans le Seigneur : « O notre Dieu ! disent-ils, vous pouvez nous délivrer des tourments auxquels nous soumet l'impie Rictiovarus. Donc, de même qu'il vous a plu que nous souffrions pour confesser votre saint nom, ainsi daignez nous retirer sans lésion de ce supplice, pour que notre victoire tourne à la confusion de Satan et de ses suppôts. » Cette prière achevée, un ange descendit du ciel près de la chaudière d'où il retira sans aucune douleur les intrépides chrétiens.

En voyant cette délivrance, l'impie Rictiovarus ne se contient plus. Il s'indigne de l'inefficacité de tous ses supplices ; et, au comble de la démence et du désespoir, il se précipite dans le brasier, où le juste jugement de Dieu le condamna à périr. « Et ce fut sans doute, disent les Actes des martyrs, par une permission de la Providence que celui qui avait fait mourir tant de chrétiens, par le supplice du feu, périt lui-même dans cet élément, pour être ensuite précipité dans l'enfer et brûler éternellement dans les flammes inextinguibles. »

LA FIN DES COMBATS

Les saints martyrs, victorieux du tyran, se prosternent à terre, passent la nuit en prières pour remercier Dieu de leur triomphe et supplier sa bonté qu'après les avoir ainsi délivrés des assauts de la lutte, elle daigne leur ordonner maintenant d'aller à lui. Cette même nuit il leur fut révélé d'en haut qu'au lever du jour, ils recevraient la récompense de leurs travaux et de leur généreuse confession. Cette révélation les combla de joie.

L'événement vérifia bientôt la réalité de la vision. Quand Maximien eut appris la fin tragique de son prévot, sans reconnaître que tous ces prodiges étaient une marque évidente de la protection de Dieu sur ces saints, il condamna les martyrs à être décapités. A cette nouvelle, les Bienheureux se répandirent en actions de grâces devant Dieu, de ce qu'il les arrachait aux misères de ce monde pour les mettre en possession de la gloire du ciel. Le 23 octobre, les têtes de Crépin et de Crépinien tombèrent sous la hache du bourreau.

UN PIEUX LARCIN

Les corps des martyrs, abandonnés à la voracité des chiens et des oiseaux de proie, ne reçurent aucune atteinte, parce que le Christ voulut les garder. Or, la nuit même qui suivit le martyre, on raconte qu'un pauvre vieillard, Roger, avec sa sœur Pavie, fort âgée comme lui, reçurent d'un ange l'ordre de recueillir les corps des saints martyrs et de les confier à la sépulture avec beaucoup de soin et de respect. Le vieillard se lève sans hésiter et se rend avec sa sœur au lieu du martyre : les saints avaient été décapités sur les bords de l'Aisne, mais comment transporter ces précieuses reliques jusqu'à l'endroit désigné pour leur sépulture ? Tandis qu'ils se concertaient sur les moyens à employer, ils aperçurent une barque sur le rivage. Faibles, ils étaient incapables de diriger cette embarcation, nous disent les Actes des martyrs. Toutefois, animés l'un et l'autre d'une très grande confiance, ils prennent chacun un des corps et les emportent avec une telle souplesse et rapidité qu'on eût dit qu'ils étaient portés eux-mêmes par leur fardeau. Ils déposent les saints corps dans la barque, puis, sans rame ni gouvernail, ils remontent avec vitesse la rivière au rapide courant, et quand ils arrivent chez eux pleins d'allégresse, ils placent les précieuses reliques dans un endroit secret. Personne, continuent les Actes, ne doute que la vigueur n'ait été communiquée à ces heureux vieillards par le Christ, en l'honneur de ses martyrs qui avaient souffert la mort en confessant sa foi.

CULTE SECRET DES RELIQUES

Les corps de saint Crépin et de saint Crépinien restèrent cachés dans la cabane de Roger jusqu'à la fin du IIIe siècle. Les pieux fidèles qui avaient été intimement liés d'amitié avec les heureux martyrs venaient en cachette vénérer les saintes reliques, et implorer devant elles la grâce de la persévérance dans la foi du Christ. Quand les empereurs romains furent devenus plus tolérants et qu'ils commencèrent à laisser quelque paix à l'Eglise chrétienne, les fidèles vinrent en plus grand nombre dans la pauvre cabane qui se transforma en un oratoire fervent.

PREMIÈRE TRANSLATION
GUÉRISON D'UN AVEUGLE, SOURD, MUET ET BOITEUX

Enfin quand, avec l'empereur Constantin, l'Eglise sortit des catacombes, les vieillards qui avaient dérobé ce trésor aux impies le révélèrent aux chrétiens, leur annonçant, avec une inexprimable joie, qu'ils possédaient dans leur chaumière les corps des martyrs Crépin et Crépinien. Environ trente ans s'étaient écoulés depuis leur martyre dont la plupart des fidèles avaient conservé le souvenir. On accourut donc de tous les côtés pour revoir et reconnaître la figure de ces chers martyrs dont les corps étaient demeurés intacts. La pauvre chaumière retentit de cantiques d'actions de grâces et devint

plus en honneur, disent les Actes, que la cour ou le palais d'un roi.

Or, le clergé et le peuple ayant tenu conseil, on décida que les saints corps seraient enlevés de ce lieu. Quand on eut préparé les tombeaux dignes de les recevoir, on les plaça sur une barque magnifiquement décorée que tout le peuple accompagna en chantant des psaumes et des cantiques.

On remonta le cours de la rivière et on s'arrêta devant le château de Crise. Là, une crypte avait été préparée pour recevoir les précieuses dépouilles et on les y enferma. Mais avant de les soustraire au regard de la foule, le Seigneur voulut, par un miracle, affermir la foi et augmenter l'allégresse de ce peuple religieux. A peine la barque avait-elle touché le rivage, qu'un enfant aveugle, sourd, muet et boiteux se trouva guéri, dès qu'il eut touché avec confiance la bière qui renfermait les saintes reliques; et, se joignant à la foule, il louait Dieu et manifestait sa joie par des sauts. Tout le peuple vit ce prodige et en rendit grâces au Seigneur.

Quand le château de Crise fut détruit, on éleva à sa place une vaste église qui prit le nom de Saint-Crépin-le-Grand, pour la distinguer de la maison de Roger, érigée en oratoire public sous le nom de Saint-Crépin-le-Petit.

NOUVELLES TRANSLATIONS

Nous ne raconterons pas en détail l'histoire de ces reliques dont les peuples, les rois et les évêques se sont presque disputé la possession.

Nous n'indiquerons que la seconde translation dans la nouvelle église de Saint-Crépin-le-Grand. Elle fut faite, en 648, par saint Anséric, vingtième évêque de la ville de Soissons, assisté de saint Eloi, de saint Ouen, de saint Faron et de plusieurs autres prélats. Après un jeûne de trois jours, le clergé et le peuple se réunirent dans l'église élevée au-dessus du tombeau des saints martyrs. Saint Anséric et les évêques descendirent dans la crypte; aussitôt qu'ils eurent enlevé le couvercle des deux cercueils, une odeur suave se répandit dans toute la basilique. Les saints prélats, après avoir baisé et arrosé de leurs larmes les ossements sacrés, les placèrent dans une magnifique châsse en argent que saint Eloi avait eu soin de faire ciseler ou qu'il avait ciselée lui-même; puis, ne voulant céder à personne cet honneur, ils chargèrent eux-mêmes la sainte châsse sur leurs épaules et la déposèrent au-dessus de l'autel. La tête de saint Crépin avait été mise à part dans un vase d'argent, afin que le peuple pût facilement la vénérer et la baiser; celle de saint Crépinien fut offerte à saint Eloi, qui en fit présent à l'abbaye de Solignac, près de Limoges.

Charlemagne ayant fondé un évêché à Osnabruck, en Westphalie, y fit bâtir une cathédrale qu'il dota d'une partie considérable des reliques de saint Crépin et de saint Crépinien. On conserve encore ces précieux restes qui sont: quatre os des bras ou des tibias, une épaule, l'os sacrum, dix grands fragments de divers ossements, une vertèbre de l'épine du dos et un os entier du fémur. La ville de Soissons est moins bien partagée. Par suite de nombreuses donations, elle ne possède plus aujourd'hui, dans une grande châsse en bois doré, que deux fragments de la tête de saint Crépin, une partie considérable d'un fémur et quelques autres petits ossements.

Chaque année, ces précieuses reliques sont exposées à la vénération des fidèles; les cordonniers de Soissons tiennent à honneur de les porter sur leurs épaules à la procession qui précède la grand'messe que l'association des cordonniers de la ville fait chanter annuellement.

PATRONAGE

Le culte de saint Crépin et de saint Crépinien est un de ceux qui sont restés le plus populaires parmi les chrétiens. Beaucoup de paroisses ont désiré les prendre pour patrons de leurs églises, et les fidèles, par l'intercession des martyrs, ont obtenu et obtiennent encore de nombreux miracles et des grâces signalées.

Dans les diocèses de Laon et de Soissons, en dehors des trois églises de cette dernière ville, les paroisses de Château-Thierry, de Saint-Crépin-aux-Bois, d'Aiguizy, de Bussiares, de Cugny, de Vichel, de Serches, de Venizel, de Verdelot, de Bouconville, et d'autres encore sont placées sous le vocable de saint Crépin et de saint Crépinien.

LES FRÈRES CORDONNIERS

Il existait en France et en Italie une association dite des frères cordonniers, et dont le genre de vie était très édifiant. Les membres dont elle se composait se levaient à cinq heures, récitaient des prières en commun à des moments fixés, entendaient la sainte messe chaque jour, n'interrompant le silence que par le chant des cantiques, faisaient une méditation avant le dîner, assistaient à tout l'office fêtes et dimanches, visitaient les pauvres dans les prisons, dans les hôpitaux et dans leurs maisons, et se mettaient enfin chaque année en retraite pendant plusieurs jours, etc. Sans doute, tous ceux qui exercent l'humble métier de cordonnier ne peuvent pas suivre, dans ses détails, le règlement que s'était tracé la pieuse association; mais, du moins, qu'ils tiennent à honneur de satisfaire parfaitement à toutes leurs obligations religieuses: devoirs de chrétiens, sanctification du dimanche, communion pascale, œuvres de charité, prière de chaque jour, etc.

De cette façon, leur petit commerce ne marchera que mieux, parce qu'ils attireront sur leurs travaux la bénédiction de Dieu et la protection de saint Crépin et de saint Crépinien.

Pour la commodité des dévots envers ces bienheureux martyrs, nous transcrivons, en terminant cette vie, quelques passages d'une prose qui se chantait le jour de leur fête, selon le rite soissonais:

« Louons par de pieux concerts ces apôtres de » notre pays, réunissons nos accents pour élever » jusqu'aux cieux ces illustres héros.

» Puissants en œuvres, grands par leurs vertus, » ils se cachent avec humilité dans une pauvre » maison pour répandre plus facilement la foi.

» Tandis que, pleins de joie, ils méprisent les » tortures dont on les menace, la grâce anime ces » généreux martyrs et les soutient dans un rude » combat.

» Tous deux baisent avec joie les fers dont on » les charge; tous deux supportent les tourments » avec courage et se sacrifient volontiers.

» O vous! dont le sang a arrosé cette terre, et, » comme une semence, y a fait germer la foi, » illustres athlètes;

» Venez à notre secours, nous vous en supplions; soyez, par vos prières, les défenseurs de » notre peuple, ô martyrs de Jésus-Christ (1)! »

(1) Traduction de Henri Congnet, doyen du Chapitre de Soissons.

Imp.-*gérant*, E. PETITHENRY, 8, rue François Ier, Paris.

SAINT FRONT, APOTRE DU PÉRIGORD

Fête le 25 octobre.



Sur le commandement de saint Front, le colosse de Vénus croule, et un énorme dragon, sortant des débris, tue sept païens.

DE JÉRUSALEM A ROME

Saint Front naquit dans une petite ville de la tribu de Juda. Ses parents, fidèles observateurs de la loi, étaient de ceux qui attendaient avec patience l'arrivée du Messie, tant annoncée par les prophètes, bien qu'il fût déjà venu au monde, pauvre et ignoré, dans l'étable de Bethléem.

L'âge que pouvait avoir le jeune Front à la naissance du Sauveur, nous ne saurions le dire, car, sur toute son enfance et sa jeunesse, les légendes disent seulement qu'il fut soldat du roi Hérode, se convertit à la voix de saint Jean, puis se retira sur le mont Carmel, où il devint bientôt fort habile dans la connaissance de la loi et des prophètes.

Lorsque Jésus-Christ, sortant de Nazareth, se manifesta au monde par ses prédications et ses miracles, les enfants du Carmel descendirent de leur sainte montagne, et, reconnaissant en lui l'objet de leur longue attente, ils s'attachèrent à ses pas.

Front fut baptisé par saint Pierre et placé au nombre des disciples que le Sauveur envoyait deux à deux dans les villes et les bourgades avec le pouvoir de chasser les démons et de guérir les malades en son nom.

Après la Pentecôte, les apôtres et les disciples de Jésus-Christ se partagèrent le monde. Front s'attacha à la personne de saint Pierre et le suivit dans ses pérégrinations; c'est ainsi qu'il vint à Antioche, puis à Rome, où ses prédications et ses miracles attirèrent sur lui l'attention publique..... Une jeune fille était tourmentée depuis quatorze ans par les démons; Front les força à confesser publiquement la puissance du nom de Jésus, puis il les chassa ignominieusement à la face de tout le peuple qui se convertit en masse à ce spectacle.

DE ROME DANS LES GAULES

Cependant, Pierre, prince des apôtres, ayant établi son siège à Rome, envoya son disciple Front porter la bonne nouvelle aux peuples de la Basse-Guyenne; il lui donna saint Georges pour compagnon fidèle, et ils partirent tous deux, prêchant, convertissant les peuples et semant des miracles.

Cependant, la foi de notre Saint devait être soumise à une terrible épreuve; en effet, à peine était-il à quelques journées de Rome, que Georges, son bon compagnon, mourut subitement. Front fut inconsolable de cette perte cruelle; mais, se rappelant ce qu'avait fait Marthe et Marie à la mort de Lazare, il reprit en toute hâte le chemin de Rome, et s'en alla se jeter aux pieds du prince des apôtres, en lui disant : « Maître, celui que vous m'aviez donné pour compagnon est mort! Venez, et vous le ressusciterez! »

Saint Pierre, ému et de la foi et de la douleur

de son disciple, lui donna son bâton et le renvoya en lui recommandant de le poser sur le corps de son ami. Front revint, et, posant le bâton de Pierre sur le corps de Georges, il le rendit à la vie devant une foule innombrable d'infidèles.

C'est, dit-on, en souvenir de l'abandon que Pierre fit de son bâton en faveur de saint Front que les papes ne peuvent porter à Rome le bâton pastoral que les évêques portent en leurs diocèses. Ils ne le prennent qu'à Trèves, où saint Front a porté la partie supérieure du bâton de saint Pierre, après avoir laissé la partie inférieure au Puy.

NOTRE-DAME DU PUY

Cependant, les deux serviteurs arrivèrent bientôt au Velay. Là, ils devaient se séparer, car ce pays était réservé au zèle de saint Georges. Toutefois, Dieu voulut les réunir auparavant dans une dernière œuvre commune, je veux parler de la fondation de Notre-Dame du Puy. En effet, la Sainte Vierge, Mère de Dieu, les fit avertir par une pieuse femme qu'elle désirait être honorée en ce pays, sur la montagne d'Anis, proche de Vélaunes. A cette nouvelle, Front et Georges, son compagnon, gravirent aussitôt la montagne indiquée et la trouvèrent couverte de neige, bien que l'on fût en la saison la plus chaude de l'année.

Or, tandis qu'ils étaient là, un cerf survint tout à coup et, parcourant cette neige, il y traça le plan parfait d'une église. A ce spectacle, les deux saints apôtres n'hésitèrent plus et ils promirent à Marie de consacrer ce lieu à son culte. En effet, saint Georges y dressa un autel; ses successeurs y bâtirent une église, puis une ville qui fut appelée Le Puy, lieu du célèbre pèlerinage que nous connaissons.

Après cette fondation mémorable, il fallut se séparer. Les adieux furent touchants entre les deux saints; ils rompirent ensemble le Pain eucharistique, se partagèrent le bâton de saint Pierre et se quittèrent après s'être tendrement embrassés.

Georges demeura au Velay. Quant à saint Front, il partit vers de nouvelles conquêtes, en compagnie de trois nouveaux disciples : Frontaise, Séverin et Sévérian.

CONVERSION D'UNE VILLE

Vésone fut une des premières villes dans laquelle retentit la voix du saint apôtre. Elle était livrée à toutes sortes d'idolâtries. Quelques jours suffirent à Front pour convertir un grand nombre de ses habitants, chasser les démons et faire rentrer les idoles dans la poussière.

Un jour qu'il prêchait au théâtre, devant le peuple réuni, on lui amena un possédé du démon, furieux, qu'on était obligé d'attacher avec des chaînes. A peine fut-il en la présence du Saint, qu'il s'écria d'une voix lamentable : « O Front! envoyé de Jésus de Nazareth, tes paroles et tes prières me brûlent! » Puis il abandonna sa victime, dans un dernier accès de rage. A ce spectacle, un grand nombre de païens reçurent le baptême.

A la nouvelle de ce miracle, Chilpéric, puissant seigneur de Vésone, qui était paralytique et perclus de tous ses membres, envoya supplier le Saint de venir le voir. Or, comme il lui demandait s'il pouvait le guérir, Front lui répondit : « Oui, si vous voulez croire au Christ et recevoir le baptême. — J'y crois, » répondit Chilpéric, et il fut aussitôt guéri.

Après Chilpéric, saint Front guérit encore de la lèpre Aurélius, gouverneur de Vésone, qui se convertit avec toute sa famille, puis ressuscita le fils d'une pauvre veuve tombé dans un puits, et enfin un tout jeune enfant du nom de Chronope, qui devint son disciple le plus fervent et, plus tard, son successeur immédiat dans l'épiscopat.

Témoins de ces prodiges, les Vésonais abandonnèrent pour la plupart le culte des idoles et embrassèrent la religion chrétienne ; mais ce fut là le signal de la persécution contre le saint apôtre. Satan, voyant ses autels abandonnés, souffla sa rage infernale dans le cœur de ses fidèles..... Les prêtres des idoles résolurent de relever le prestige du culte païen, par la célébration de fêtes solennelles. Mais que peut l'homme, fût-il aidé par Satan et ses anges, contre le plus petit des serviteurs de Dieu ?

Front, sans s'effrayer, vint lui-même au temple des idoles, à l'heure du sacrifice ; mais, au lieu d'offrir l'encens, il brisa les idoles à la face de tout le peuple, puis chassa du temple les démons, qui firent entendre d'affreux mugissements.

Toutefois, malgré ce coup hardi, l'idolâtrie était encore debout, car il restait le fameux temple d'Isis, divinité privilégiée des Gaulois. Le saint apôtre résolut de frapper le dernier coup, il profita d'une fête solennelle en l'honneur de la déesse et vint au temple, malgré les clameurs et les menaces des païens ameutés contre lui. A peine fut-il arrivé, que, sur son commandement, toutes les statues du temple et l'énorme colosse de Vénus se réduisirent en poudre ; puis, aussitôt, un énorme dragon, s'élançant des débris, tua sept païens. La foule, effrayée, se jeta à ses pieds, demanda miséricorde, et, à sa prière, Front obtint de Dieu de ressusciter les sept païens tués dans l'acte de leur blasphème et qui le menaçaient de mort.

Le temple seul restait encore debout; mais saint Front, voulant persuader davantage ces pauvres idolâtres de la fausseté et de l'impuissance de leurs dieux, commanda qu'une partie s'écroulât et que l'autre demeurât comme témoignage aux générations futures : ce qui fut fait incontinent comme le Saint l'avait dit, et cette partie subsiste encore de nos jours.

Satan était donc vaincu et Jésus-Christ allait régner pour toujours sur cette ville convertie. Quant à Front, la persécution, qui voulait arrêter son zèle, fut la cause même qui l'obligea à porter la bonne nouvelle à d'autres populations.

Les prêtres des idoles essayèrent, en effet, un autre moyen contre notre Saint : ils le dénoncèrent comme un perturbateur auprès du gouverneur Squirinus, ennemi juré du nom chrétien. Celui-ci ordonna de l'arrêter et de l'amener avec ses disciples à son tribunal.

Aux menaces, saint Front répondit que les flammes de l'enfer étaient réservées aux infidèles qui refusaient de se convertir. Ceci ne calma pas Squirinus, qui ordonna de lui trancher la tête ; mais, au moment où le soldat allait frapper, l'épée et la main qui la soutenait demeurèrent suspendues et immobiles, tandis qu'une éclatante lumière entoura la sainte victime. Frappés de terreur, juge et satellites quittèrent le tribunal, à l'exception toutefois du soldat bourreau qui tomba mort aux pieds du Saint.

TROIS MARTYRS

Cependant, revenu de sa frayeur, Squirinus fit arrêter de nouveau, quelques jours après, les trois compagnons de saint Front et leur ordonna de choisir entre la mort ou l'apostasie; tous trois se montrèrent dignes de leur maître. « Notre gloire et notre bonheur, répondirent-ils, est de vivre et de mourir pour Jésus-Christ. — Qu'il en soit donc ainsi, » répondit Squirinus plein de rage. Et ils furent entraînés en dehors de la ville pour y souffrir les tortures les plus atroces.

Par dérision, on les couronna d'épines; on les attacha à des poteaux; on y cloua leur tête avec de longues pointes de fer, puis on transperça leurs épaules à la jonction des os, avec des tarrières embrasées. Mais tout fut inutile : ce raffinement de cruauté augmenta la gloire des martyrs et la honte de Squirinus. Ne pouvant plus vaincre leur foi, il leur fit trancher la tête..... Mais, à peine la sentence fut-elle exécutée, que les corps, se redressant soudainement, reprirent chacun leur tête et allèrent les déposer aux pieds de leur maître, alors en prière sur la montagne voisine. Front bénit une dernière fois ses disciples bien-aimés et ensevelit leurs saintes dépouilles, rendant grâces au Seigneur de ce qu'il avait bien voulu les appeler à la gloire du martyre.

Après tant de prodiges, faut-il s'étonner que le sang des martyrs soit devenu une semence si féconde de chrétiens. Squirinus, dans sa rage, crut arracher la racine de cette noble semence en exilant le bienheureux apôtre qu'il n'avait pu faire périr; mais il fournit, en réalité, un champ plus vaste à son zèle.

A TRAVERS LES GAULES

Chassé de Vésone, Front évangélisa tour à tour l'Angoumois et la Saintonge, prêchant, faisant des miracles et chassant les démons. « O Front, envoyé de Jésus! s'écriaient ces malheureux, pourquoi venir ici nous persécuter! Contente-toi de nous avoir vaincus ailleurs par tes prières.»

A Bordeaux, une barque, se détachant d'elle-même du rivage, vint chercher le saint apôtre et le transporta au delà du fleuve. A son arrivée, les idoles et les oracles gardèrent le plus profond silence. Les possédés et les démons firent entendre des cris déchirants. Alors, rapporte la légende, Jupiter, interrogé sur ce mutisme extraordinaire, répondit au sacrificateur : « Ne sais-tu pas qu'un disciple de Jésus le Nazaréen est dans la ville et qu'il nous ferme la bouche! »

A cette nouvelle, les prêtres et les idoles arrêtèrent l'apôtre et le conduisirent au gouverneur. Front fut battu de verges et chassé de la ville avec menace de mort s'il y rentrait; il quitta donc cette cité idolâtre, non toutefois sans y avoir jeté quelques étincelles de foi. En passant devant le temple de Vénus, divinité qu'il détestait, il le réduisit en poudre, au nom de Jésus, et les démons s'écrièrent en fuyant : « O nom terrible! qui nous violente et nous force de sortir ! »

Blaye, Poitiers, Tours furent les nouvelles conquêtes du bienheureux apôtre.

A Blaye, il avait imploré sans succès la grâce de dix-huit captifs auprès du gouverneur; il s'adressa à Dieu, et, pendant la nuit, les portes des prisons s'ouvrirent d'elles-mêmes, et les chaînes des prisonniers tombèrent par le ministère des anges. Ce prodige changea le cœur des habitants, et ils reçurent le baptême.

A Poitiers, saint Front fut chassé à l'instigation des prêtres d'Esculape; puis, étant revenu, sur les ordres mêmes de Dieu, il trouva cette fois tous les cœurs dociles et jeta les fondements d'une des Eglises les plus florissantes de la Gaule.

A Tours, au contraire, il put à peine opérer quelques conversions, les Gentils le chassèrent impitoyablement. Front, se souvenant des paroles du Sauveur, secoua la poussière de ses pieds sur cette ville infidèle, qui devait s'abreuver du sang de saint Gatien, et alla porter ailleurs la bonne nouvelle.

Il visita le Maine, la Normandie, où il se rendit célèbre par ses miracles et où il laissa son nom à plusieurs localités, puis le Beauvaisis, qu'il ne fit que traverser. L'honneur de convertir ce dernier peuple était réservé à saint Lucien.

De Beauvais, saint Front se rendit à Soissons, où il enfanta de nombreux enfants à l'Eglise par ses miracles.

Il délivra la contrée d'un dragon monstrueux qui désolait le pays d'alentour et glaçait de terreur les habitants. Il alla seul à lui : « Au nom de Jésus, je t'ordonne de mourir ! » Il expira sur l'heure.

Comme il célébrait les Saints Mystères, le jour de la Pentecôte, dans une ville qui s'appelle aujourd'hui Neuilly-Saint-Front, le vin manqua pour la consécration. Affligé de ce contretemps, le saint évêque se tourna vers Dieu, et, tandis qu'il priait, une blanche colombe apparut aux regards de tous, tenant en son bec une fiole pleine de vin; elle plana quelques instants sur l'apôtre; puis, déposant son fardeau sur l'autel, elle reprit son vol, laissant la suave odeur du parfum le plus doux.

Un seigneur de Lorraine, dont la fille était possédée du démon, lequel disait : « Je ne sortirai que chassé par saint Front », l'envoya chercher à Soissons. Il la guérit.

Mais saint Clément, évêque de Metz, envoyé par saint Pierre en même temps que saint Front, le supplia de venir. Les deux disciples de saint Pierre se fortifièrent mutuellement quelque temps, et c'est en sa faveur que saint Front se dessaisit, sans doute, de la partie supérieure du bâton de saint Pierre, avec lequel il avait fait tant de miracles et qu'on conserve à Trèves. Il allait d'ailleurs, sentant sa course sur la terre près de finir, revoir saint Georges, son ancien compagnon, à qui il avait laissé l'autre moitié du bâton; il le trouva évangélisant la Gaule narbonnaise, car la persécution l'avait jeté, lui aussi, loin de Vélaunes (Le Puy), sa ville épiscopale.

Ils cheminèrent ensemble vers la Provence, afin de visiter Marthe, sœur de saint Lazare, évêque de Marseille. Front entra chez elle comme il y entrait dans la Judée en la compagnie du Sauveur, et Marthe les reçut tous deux comme elle recevait autrefois Jésus et ses apôtres.

Toujours pleine de la même sollicitude, elle les consola, leur prédit la fin de la persécution et leur retour dans leurs villes épiscopales. Puis, s'adressant à saint Front, elle lui fit promettre de revenir donner la sépulture à son corps; car, avant la fin de l'année prochaine, disait-elle, je quitterai cette terre pour retourner à Dieu.

Front le lui promit et retourna vers ses fidèles de Vésone. La prophétie de sainte Marthe se réalisa : Dieu avait touché le cœur de Squirinus qui, de violent persécuteur, était prêt maintenant à se convertir, car les victimes de ses fureurs s'étaient vengées en priant pour lui. Dès qu'il apprit le retour du Bienheureux, il courut à sa

rencontre, se jeta à ses pieds en lui demandant le baptême. L'exemple du gouverneur fut suivi du grand nombre de ceux que la crainte avait retenus jusqu'alors, et Vésone n'eut désormais plus d'autre Dieu que le vrai Dieu.

DOUBLES FUNÉRAILLES

Un jour que saint Front parlait de Jésus-Christ à une grande multitude, il s'arrêta tout à coup, tenant ses regards fixes et le corps immobile comme un homme livré à une profonde réflexion ; puis, les larmes coulèrent avec abondance de ses yeux; ce que voyant, les fidèles s'unirent à sa douleur et pleurèrent avec lui jusqu'à ce que, sorti de son extase, il leur raconta que saint Pierre, constitué par Jésus-Christ prince des apôtres, venait d'être crucifié à Rome par les ordres du cruel Néron.

Pour perpétuer le souvenir de cette révélation, le Saint posa aussitôt la première pierre d'une église dédiée à Pierre.

Un jour qu'il allait commencer le Saint Sacrifice de la Messe, il s'endormit paisiblement. Dans ce sommeil, Jésus-Christ lui apparut et lui dit : « Il est temps d'aller aux funérailles de Marthe, mon hôtesse. » Et, à peine ces paroles étaient-elles prononcées, qu'il fut transporté auprès de cette sainte, qu'il ensevelit de ses propres mains, au grand étonnement de la foule, qui ne savait qui il était ni d'où il venait. (Voir la *vie de sainte Marthe.*)

Cependant, le diacre, ayant attendu un certain temps pour la messe, alla réveiller le saint pontife. Celui-ci, revenu à lui, raconta à son peuple tout ce qui venait de se passer, et, pour prouver la véracité de ce miracle, il envoya des messagers chercher son anneau laissé par lui au tombeau de sainte Marthe.

Cependant, le temps était proche où le Christ allait récompenser les travaux de ce fidèle serviteur. Comme à Marthe, sa servante, il lui fit connaître le jour de sa délivrance, ce qui le combla de joie. Il réunit autour de lui ses prêtres et ses diacres, leur communiqua la bonne nouvelle; puis, ayant parlé des délices de la patrie céleste, il choisit son successeur et convoqua le peuple pour le huitième jour.

Ce jour étant arrivé, saint Front célébra les Saints Mystères, le visage tout rayonnant de la joie des bienheureux; il prêcha longtemps à son peuple, qui ne pouvait se lasser de l'entendre, et, l'oblation de la messe terminée, il fut soudainement enveloppé d'une vive lumière, au milieu de laquelle une voix se fit entendre qui l'appelait au séjour de son repos.

Front répondit à cet appel par un dernier chant de louange à la Très Sainte Trinité et s'endormit paisiblement dans le Christ, dont il avait été le fidèle disciple sur la terre.

C'était le 28 octobre, 42 ans après la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Tandis que saint Front mourait, saint Georges, son compagnon fidèle, le vit monter au ciel au milieu d'une troupe d'anges, de trois diacres, et disant : « Georges, soyez béni, vous et votre troupeau; je vous précède dans le ciel. »

Et le Saint, ayant annoncé cette bénédiction à son peuple, partit aussitôt pour le Périgord rendre les derniers devoirs à celui qui l'avait tiré du tombeau et dont les funérailles durèrent plusieurs jours au milieu des miracles, comme pour lui donner le temps d'arriver.

Le corps de saint Front fut, pendant de longs siècles, le trésor de la ville de Périgueux qui construisit, au xe siècle, en l'honneur de son patron, une splendide cathédrale, encore aujourd'hui l'ornement de la cité. Ce magnifique édifice a beaucoup souffert de la barbarie protestante et révolutionnaire, mais la perte la plus regrettable est celle des reliques de saint Front, détruites par les calvinistes en 1575.

Imp.-*gérant*. PETITHENRY, 8, rue François Ier, Paris.

LE BIENHEUREUX ALFRED LE GRAND, ROI D'ANGLETERRE

Mémoire le 26 octobre.



Le Bienheureux Alfred le Grand est présenté à Léon IV. — Sa charité. — Il explore le camp des Danois. — Il dicte les lois de l'Angleterre.

LES COURONNES D'ALFRED

« O Alfred, la merveille et l'étonnement de tous les siècles! s'écrie un auteur anglais, Spelman, dans son recueil des conciles d'Angleterre. Si nous réfléchissons sur sa religion et sa piété, nous croirons qu'il a toujours vécu dans un cloître; si nous pensons à ses exploits guerriers, nous jugerons qu'il n'a jamais quitté les camps; si nous nous rappelons son savoir et ses écrits, nous estimerons qu'il a passé toute sa vie dans une école; si nous faisons attention, enfin, à la sagesse de son gouvernement et aux lois qu'il a publiées, nous serons persuadés que ces objets ont été son unique étude. »

L'histoire a reconnu ces louanges en donnant à Alfred le surnom de Grand. L'Eglise a rendu également hommage à ses vertus ; d'anciens martyrologes anglais citent son nom parmi les saints, à la date du 26 octobre. C'est pour cela que nous lui donnons le titre de *bienheureux*. Toutefois, aucun diocèse ne lui rend aujourd'hui un culte public.

L'ÉPÉE DE CHARLEMAGNE — DOUBLE BÉNÉDICTION

Alfred était le plus jeune des quatre fils d'Ethelwulf, roi d'Angleterre, et d'Osburge, sa première femme. Il était né en 849.

L'Angleterre, depuis un demi-siècle, se trouvait gouvernée par un seul maître. Les sept royaumes,

qui avaient formé pendant quatre cents ans l'Heptarchie, avaient été réunis en un seul par l'aïeul d'Alfred, Egbert, ami et compagnon d'armes de Charlemagne.

Egbert était à Rome, quand les députés anglais de Wessex vinrent lui offrir la couronne. Charlemagne le pressa d'accepter et, tirant son épée, la lui remit en disant : « Mon fils, après que votre épée m'a si utilement servi, il est juste que je vous donne la mienne. »

Le jeune monarque parut avoir reçu le génie du grand empereur, avec ses armes. Quand il mourut, en 836, laissant le trône à son fils, Ethelwulf, l'unité de l'Angleterre était accomplie.

Ethelwulf voulut, lui aussi, se rendre à Rome, déposer son épée sur le tombeau des Apôtres. Un courant irrésistible a, de tous temps, emporté vers ce centre les peuples et les rois. C'est la bénédiction du Pape qui consacre ici-bas le pouvoir. Le saint roi l'avait compris : il voulut imiter son père, et vint, comme lui, recevoir la bénédiction de Pierre.

L'Angleterre avait déjà, depuis près de deux siècles, fondé à Rome un collège, la « Scola Saxonum », l'école des Saxons, où allaient étudier les jeunes Anglais. Ethelwulf y conduisit, en 853, son plus jeune fils Alfred : l'enfant n'avait que cinq ans. Il fut présenté au pape, et Léon IV, en souvenir de saint Léon III qui avait béni l'aïeul Egbert, voulut avoir auprès de lui le jeune prince. Il le garda deux ans.

En 855, son père vint le chercher et le ramena en Angleterre. Alfred devait se souvenir toute sa vie des leçons du pape et de cette familiarité avec les saints qu'on ne goûte qu'à Rome. L'enfant, en arrivant en Angleterre, n'y retrouva plus sa mère. Elle était morte sans avoir revu celui de ses enfants qu'elle avait le plus aimé. Ethelwulf épousa en secondes noces Judith, fille de Charles le Chauve. Elle fut pour les enfants une seconde mère.

LES PREMIÈRES LEÇONS DE LECTURE — DEUILS

L'évêque Asser nous raconte qu'un jour Alfred, entrant avec ses frères dans la chambre de la reine, lui vit entre les mains un livre d'or orné de miniatures et de dessins. Ce qui frappait l'enfant, remarque l'historien, c'étaient surtout l'éclat et la beauté de ces grandes lettres initiales aux reflets d'argent et d'or. « Je le donnerai, dit la mère, à celui d'entre vous qui saura le lire le premier avec moi. » Alfred était le plus jeune, mais il s'était promis de gagner le livre : il y arriva. Sa vie tout entière devait être, d'ailleurs, une vie d'étude.

Le cœur de l'enfant s'éveillait avec son intelligence. Bien des douleurs devaient l'éprouver avant qu'il eût atteint l'âge d'homme. En 858, il perdit son père : il n'avait alors que neuf ans. Son frère aîné, Ethelbald, hérita de la couronne. Il ne régna que deux ans, et laissa le trône à son frère Ethelbert. Ethelbert lui-même mourut après quatre ans de règne et le troisième fils d'Ethelwulf, Ethelred, prit, en 866, les rênes du gouvernement.

Ethelred avait toujours été le protecteur de son plus jeune frère; il continua ce rôle.

Il lui servit de maître dans la science des armes. Ses leçons ne ressemblaient point, d'ailleurs, à celles de la stratégie ordinaire.

L'ART DE GAGNER DES VICTOIRES

Dans une attaque des Danois, à Hashdom, Ethelred avait confié à son frère la moitié de son armée. Le combat devait se livrer le soir, mais la nuit vint différer l'attaque.

Le lendemain, dès le lever du jour, Alfred, plein de cette ardeur que donne la jeunesse, attaqua l'ennemi ; mais bientôt les Danois, favorisés par leur position, chargèrent les Anglais avec tant de violence, que ceux-ci furent contraints de battre en retraite.

Ethelred, pendant ce temps, assistait à l'Office divin. Alfred lui dépêcha des courriers pour lui demander des secours, Ethelred attendit que l'office fût achevé; alors seulement il se mit à la tête de ses troupes et s'avança au secours de son frère; il ordonna aux soldats de faire le signe de la Croix et donna l'ordre d'attaquer l'ennemi.

Les Anglais reprirent le dessus, et la victoire demeura de leur côté. Ce succès fut regardé par tous comme la récompense de la prière d'Ethelred. Alfred y vit une leçon, et, désormais, il ne voulut jamais entreprendre une guerre ou inaugurer un travail sans commencer par la prière. C'est là le secret de tous les succès.

Les Danois, cependant, ne furent point découragés par ce premier échec; ils revinrent à la charge, et, dans un nouvel engagement, Ethelred, blessé à mort, ne fut arraché aux mains de l'ennemi que par l'intrépide bravoure d'Alfred; mais il ne tarda pas à succomber à ses blessures. Les Anglais le vénérèrent comme un martyr.

Alfred restait seul en face de l'ennemi; il lui tint tête avec vaillance et le força à conclure une paix qui dura cinq ans. C'était en 871. Le jeune roi fortifia son pouvoir en faisant alliance avec les chefs voisins. C'est alors qu'il épousa la fille d'un prince de Mercie, la pieuse et douce Alswitha.

ALFRED SUR LE CHEMIN DE L'ENFER — CHATIMENT ET CONVERSION

Comblé de gloire et de joie, Alfred ne sut malheureusement pas en rendre honneur à Dieu, de qui nous viennent tous les biens. Il laissa aller son cœur à l'orgueil, devint hautain et dur vis-à-vis de ses sujets, et ses mœurs subirent d'humiliants écarts. Son peuple, scandalisé, lui retirait son affection.

Le roi étant allé visiter un de ses parents, le saint ermite Néot, celui-ci lui adressa des remontrances à la fois paternelles et sévères : « Pourquoi vous glorifier dans le mal? disait le moine, cette souveraineté dont vous vous vantez avec une vaine jactance, vous en serez bientôt dépouillé. Les barbares fondront sur ce pays et en triompheront par la permission de Dieu. Vous échapperez à peine tout seul; vous serez errant et fugitif, pauvre et nécessiteux. Toutefois, prenez courage et agissez en homme, car j'ai obtenu de Dieu qu'après ces abaissements vous soyez rétabli en votre dignité première. »

Alfred eut le courage de ne point s'irriter de ces avis. Il reconnut ses fautes, et de fréquents entretiens avec le solitaire le ramenèrent au chemin du ciel.

Cependant, en 878, suivant la prédiction du moine, les Danois envahirent les États d'Alfred. Ses messagers parcoururent aussitôt le pays pour convoquer à la guerre, et le cri traditionnel : « Sauvons la patrie ! » retentit sur les montagnes et le long de la mer. Ce fut en vain. Les nobles, irrités de la façon orgueilleuse dont Alfred les avait traités, ne répondirent point à son appel et le roi, attaqué par les ennemis, abandonné des siens, fut obligé de s'enfuir sous un déguisement de pêcheur.

LE ROI ET LE PÊCHEUR

Il trouva un asile dans une île située au confluent du Thane et du Parret, appelée depuis « l'île du Prince ». Un paysan le reçut dans sa cabane et lui donna l'hospitalité sans le connaître. Peut-être eût-il refusé de le recevoir s'il avait su son nom. L'humiliation du roi devait être complète.

La femme du paysan, étonnée de voir l'étranger si peu au courant des travaux des champs, fut touchée de compassion pour cet homme qui lui paraissait grand, même dans l'infortune. Elle voulut le garder dans sa chaumière et l'occuper comme un pauvre.

On raconte qu'elle lui confia un jour le soin de veiller sur des pains placés autour du feu, pendant qu'elle se rendrait à la fontaine. Alfred, peu habitué à cette surveillance d'un genre nouveau, laissa brûler les pains. La pauvre femme lui en fit de doux reproches en disant dans son bon sens : « Mon ami, si vous êtes si négligent, vous ne réussirez à rien dans le monde. »

LA RÉCOMPENSE DE L'AUMÔNE

Cependant, Alfred ne tarda pas à être rejoint par quelques-uns de ses barons, et l'île, où il s'était réfugié, devint bientôt le centre des opérations militaires. On y construisit à la hâte un château fort. Alswitha vint y rejoindre son mari, et l'on commença une guerre d'escarmouches. Il fallait conquérir à nouveau tout le territoire. Les débuts furent pénibles. Plus d'une fois, les vivres manquèrent aux guerriers; souvent, la pêche et la chasse seules leur fournissaient la nourriture indispensable.

Au plus fort de l'hiver, pendant que les soldats étaient à la chasse, un pauvre se présenta au château. Alswitha n'avait plus qu'un seul pain. Elle demanda s'il fallait le donner. Alfred, se souvenant de sa première visite à l'île, ordonna de partager avec le pauvre : « Celui, ajouta-t-il, qui a pu nourrir cinq mille hommes avec cinq pains et deux poissons, saura, s'il le veut, nous nourrir tous avec un demi-pain. » Sa charité fut récompensée. Des communications furent établies avec les villes voisines, et les vivres ne manquèrent plus désormais.

Alfred se souvint alors des prophéties de saint Néot. L'ermite n'était plus de ce monde; mais il lui apparut en songe et lui dit : « Dieu m'envoie vous annoncer qu'il est enfin touché des peines que souffrent les Anglais. L'aumône que vous venez de faire lui a été si agréable, qu'il a résolu de vous rétablir dès maintenant dans votre royaume. » Alfred raconta sa vision à Alswitha, et la reine ajouta qu'il lui semblait avoir entendu la même voix dans le sommeil.

LE MÉNESTREL ET LE ROI

Il restait une entreprise difficile à tenter. Les Danois s'étaient emparés d'Icgléa, et nul ne savait le nombre de leurs forces. Il était indispensable pour l'attaque de s'en assurer. Alfred pénétra lui-même dans le camp ennemi. Déguisé en ménestrel, il fut reçu sans défiance; il put, tout en chantant, examiner à loisir les dispositions des barbares.

De retour à l'île d'Ethelengery, il prépara sa petite armée à une attaque, et, quelques jours après, il paraissait en face d'Icgléa, à la tête des Anglais.

Les Danois furent surpris : ils étaient occupés à fêter leurs idoles. Alfred invoqua le vrai Dieu et fondit sur l'ennemi. L'armée danoise fut taillée en pièces; l'étendard sacré fut pris, et le chef, Gothrum, obligé de se rendre.

Alfred se montra grand dans la victoire, comme il l'avait été dans la défaite. Il rendit la liberté aux Danois qui voulurent retourner dans leur pays et offrit à Gothrum le gouvernement d'une province, s'il consentait à embrasser le christianisme. Le roi barbare se fit instruire et reçut le baptême. Alfred lui servit de parrain et lui donna le nom d'Aldestan. L'Angleterre, dès lors, n'eut point de plus fidèle défenseur que le nouveau converti. La plupart des compagnons du chef imitèrent son exemple, et Alfred put se glorifier d'avoir conquis à la fois des terres au roi et des âmes à Dieu.

ALFRED, LÉGISLATEUR DES ANGLAIS

Il s'agissait maintenant d'organiser le royaume après ces longues guerres, et d'y faire fleurir la justice, la paix et la vertu.

Œuvre grande et difficile, plus que la victoire sur le champ de bataille. Un général victorieux n'est pas toujours administrateur et législateur. Alfred fut l'un et l'autre. Quinze années de paix lui permirent de réaliser ses projets.

L'Angleterre ne possédait point, jusqu'à lui, de code précis, uniforme et complet. Offa, roi des Merciens, et Ethelbert, le premier roi chrétien de Kent, avaient donné à leurs peuples des lois basées sur la justice et l'égalité. Alfred retint de leurs codes ce qu'ils avaient de meilleur, et travailla à les réunir en un seul corps de droit chrétien.

La façon dont il procéda pourrait, avec avantage, être imitée de tous les législateurs.

Il inscrivit en tête de son code les dix commandements de Dieu. Sur cette base immuable et divine, il assit toute la législation nouvelle. Aucune branche d'administration ne fut oubliée. Les lois concernant les églises furent collationnées sur les décrets des conciles; les évêques étaient de droit chargés de veiller à leur exécution. Le roi, à cet effet, confiait aux prélats le droit de requérir la force armée.

L'organisation civile et militaire fut aussi imitée de celle du peuple de Dieu, et Alfred paraît avoir résolu le problème si épineux des armées permanentes : tant il est vrai que la piété, selon le mot de l'apôtre saint Jacques, est utile à tout.

Guidé par cette instruction que donne la foi, le pieux monarque n'avait pas tardé à voir que l'organisation administrative, dictée par Dieu lui-même à Moïse, pouvait servir de modèle à toutes les organisations politiques dans les âges suivants, si l'on savait, en même temps, tenir compte des différents caractères des peuples et des divers intérêts nationaux.

Le pays fut divisé en comtés, les comtés en districts, ceux-ci en centuries. Les bases de la division étaient à la fois la population et le territoire. Les magistrats, placés à la tête de chaque division, sous les ordres de l'évêque et du comte, jugeaient les différends, en faisant appel aux interprétations des pairs et des compagnons, ainsi qu'on l'a pratiqué dans les Conseils d'arbitrage.

La Cour suprême du comté se réunissait deux fois l'an et jugeait les intérêts communs à toute la province.

Chaque citoyen était tenu de faire connaître la centurie à laquelle il était inscrit; de cette façon, l'organisation militaire devenait plus facile. A

l'exemple de ce qui se pratiquait sous Moïse, tous les hommes en état de porter les armes étaient appelés à la défense de la patrie. Ils étaient exercés à la guerre dans les places fortes et dans les campagnes, sans être astreints à séjourner longtemps hors de leurs habitations. De cette sorte, disparaissaient les inconvénients d'une armée permanente, source de corruption et de ruine économique pour un Etat, et l'on conservait en même temps l'avantage de mettre en campagne, au premier signal, une armée aussi nombreuse qu'exercée.

ALFRED ET LES ÉCOLES

Un autre travail s'imposait à Alfred. Les invasions successives des Danois avaient rapidement accéléré la décadence des lettres en Angleterre. Les monastères, centres traditionnels d'études ecclésiastiques et littéraires, avaient disparu ; les écoles étaient sans maîtres.

L'Angleterre, qui avait envoyé Alcuin à la France, lui demanda à son tour des docteurs. Grimbold de Saint-Omer et Jean de Saxe furent envoyés par Hincmar auprès d'Alfred. Les deux moines trouvèrent à la cour le célèbre Asser, abbé de Ménère, l'ami intime et le futur historien du Saint.

Asser, parent du roi, n'avait consenti à venir à la cour que sur la promesse qu'il retournerait aussi souvent qu'il le voudrait à son monastère. Ce fut à regret qu'il accepta, plus tard, l'évêché de Schirburn.

Une foule de savants accoururent auprès d'eux, et bientôt le roi dut ouvrir des écoles nouvelles.

En 886, il fonda, à Oxford, l'université qui devait devenir une des plus célèbres du monde entier.

Le roi surveillait lui-même la marche des études, et, chose rare ! cet homme, occupé à la défense et à l'organisation de l'Etat, était à la fois le plus instruit, le plus lettré de son royaume. Il traduisit lui-même du latin l'*Histoire ecclésiastique*, du vénérable Bède ; la *Consolation philosophique* de Boëce, et le *Pastoral* de saint Grégoire. L'histoire, la philosophie et la théologie trouvaient ainsi un premier fondement dans les livres du roi.

« Songeons aux punitions de Dieu, écrivait-il, si nous n'aimons la sagesse et la laissons aux autres. »

LE ROI ET LES MONASTÈRES
LES COURONNES DE SES FILLES

Alfred ne montra pas moins de zèle à fonder des monastères qu'il avait témoigné d'ardeur à créer des écoles. Par un sentiment, à la fois plein de reconnaissance et de piété, il établit dans l'île d'Ethlengey, qui lui avait servi de retraite aux jours d'exil, un monastère de religieux. La voix de ces hommes de Dieu ne devait pas cesser de faire monter au ciel des actions de grâces pour le retour de la paix.

Les enfants y étaient reçus dès le jeune âge, et tous se livraient aux études littéraires dans une partie séparée du monastère. Ils unissaient leurs innocentes voix aux voix puissantes des moines, pour le chant de l'Office divin. Le nom du fondateur était uni dans les prières à celui du pape et de l'évêque.

Alfred se préparait ainsi des avocats auprès de Dieu. Il voulut en accroître le nombre, en semant, pour ainsi dire, sur le territoire de son royaume, des abbayes et des prieurés.

Un des monastères qu'il affectionnait le plus, avec celui d'Ethlengey, était celui de Shaftesbury, c'était un monastère de vierges. Comme les moines de l'île, les religieuses de la cité chantaient l'Office au chœur, en actions de grâces pour la paix. Saint Alfred avait placé à la tête de l'abbaye la plus jeune de ses filles, Ethelgive. L'aînée, Ethelflide était devenue reine de Mercie, mais cette couronne royale lui apporta moins de secours que ne lui en fournit la couronne virginale d'Ethelgive. Alfred le savait, et c'est auprès de sa plus jeune fille qu'il venait souvent inaugurer ses entreprises, en lui demandant des prières.

LE BUDGET D'ALFRED LE GRAND — DERNIERS EXPLOITS

Les aumônes d'Alfred ne s'arrêtaient point, d'ailleurs, aux limites de la Grande-Bretagne.

Un historien nous raconte que le saint roi avait fait quatre parts de ses revenus annuels. La première était affectée aux pauvres, la seconde aux monastères, la troisième aux écoles et la quatrième aux missions. Des ambassades furent par lui envoyées jusque dans les Indes, afin de secourir les missionnaires.

Souvent aussi, des aumônes arrivaient à Rome, d'Angleterre.

Asser raconte que le pape Marin, pour témoigner toute sa gratitude à Alfred, lui envoya une relique du bois de la vraie Croix. Ce fut pour le Saint le plus auguste palladium dans les batailles, et son trésor le plus précieux durant toute sa vie.

Asser nous parle d'un ingénieux système inventé par le roi, afin de régler méthodiquement les heures de la journée. Il avait fait placer dans son oratoire des cierges en cire d'égale longueur et de même volume. Les chapelains les allumaient successivement et avertissaient le roi quand l'un était consumé et que le suivant commençait à brûler. De cette façon, Alfred pouvait connaître le temps employé aux affaires, et le temps consacré à la prière. Comme les cierges de l'autel, la vie d'un roi tout entière ne doit être aussi qu'une lumière placée auprès de la Croix, pour éclairer et diriger les peuples.

Le Saint portait continuellement sur lui un psautier, auquel il avait joint du papier blanc, nous dit encore Asser. Il ne passa point un jour sans y transcrire quelque pensée. Il aimait à relire plus tard ces notes courantes, en y ajoutant des commentaires : c'était tout à la fois un délassement et un examen de conscience.

Il ne dédaignait point de se mêler aux moines pour célébrer l'Office divin et il voulut se faire une règle de réciter tous les jours les heures canoniales dans son palais. Heureuse institution! Si elle était suivie par tous les chefs de peuples, peut-être beaucoup de questions se trouveraient-elles plus facilement résolues!

En 893, le farouche Hastings aborda avec deux escadres aux rivages anglais.

Un coup d'audace sauva la patrie. Les flottilles danoises avaient remonté la Léa pour débarquer des combattants sur le continent. Alfred fit détourner le cours de la rivière et s'empara du plus grand nombre des barques d'Hastings. Le roi de la mer put échapper à la mort et vint se retirer à Chartres, mais la plupart de ses soldats furent faits captifs.

Alfred, d'ailleurs, les traita en père plutôt qu'en vainqueur; les ennemis de la ville devinrent bientôt, sous sa conduite, les défenseurs du lendemain.

Ce fut le dernier triomphe du saint roi, il mourut à Winschester, le 26 octobre de l'an 900.

Alfred fut enseveli par ses fils, Ethelwerd et Edward dans la cathédrale de Winschester.

Impr.-*Gérant* E. Petithenry, 8, rue François Ier, Paris.

SAINT FRUMENCE

APOTRE DE L'ÉTHIOPIE (Abyssinie).

Fête le 27 octobre.



Saint Frumence convertit à la religion catholique romaine les frères Abreha et Atzbeha, rois d'Ethiopie.

Les journaux parlent sans cesse, depuis plusieurs mois (1887-88) des Abyssins, de leur empereur le grand Négus Joannès et de ses armées nègres, qui tiennent en échec les forces italiennes à Massaouah; nos lecteurs liront avec plaisir comment le christianisme s'est introduit jadis chez les Abyssins. Ils ont cessé plus tard d'être catholiques pour tomber dans l'hérésie d'Eutychès, ce qui a été pour eux un grand malheur.

L'ABYSSINIE AVANT SAINT FRUMENCE

D'après la chronique royale d'Axoum, les rois de la Haute-Ethiopie prétendaient descendre de Ménilehek, fils de Salomon, et de la reine de Saba, appelée Makéda par les Ethiopiens, Belkis par les Arabes.

La reine de Saba régnait sur l'Yemen (Arabie), si l'on en croit les historiens arabes; mais rien n'empêche que son fils juif soit allé s'établir sur le rivage opposé de la mer Rouge dans les territoires déjà subjugués depuis un siècle par ses ancêtres. Elevé à Jérusalem, Ménilehek-enb-el-Haquim (fils du Sage), disent les traditions éthiopiennes, amena avec lui une colonie israélite; il organisa son royaume éthiopien sur le modèle de la monarchie des Hébreux, et introduisit parmi son peuple le culte du vrai Dieu et la loi de Moïse. De fait, il existe encore, dans certains districts montagneux de l'Abyssinie, des tribus de race juive appelées Falashas. Mais l'idolâtrie ne tarda pas à reprendre le dessus, du moins au sein de la majorité des habitants, et même à la cour. Plus tard le polythéisme grec vint se mêler aux superstitions nationales.

Au commencement de la prédication évangélique,

nous voyons l'intendant des finances de Candace, reine d'Ethiopie, homme au cœur droit, venir adorer le vrai Dieu à Jérusalem. Il retournait dans son pays, quand un ange porta sur sa route le diacre saint Philippe, qui lui fit connaître la dignité du Sauveur Jésus-Christ et le baptisa. Bientôt saint Barthélemy traversa ce royaume lointain en y annonçant la vérité. Le bréviaire romain nous parle aussi des succès de l'apôtre saint Mathieu en Ethiopie, entre autres personnes notables il y baptisa Iphigénie, fille du roi, qui consacra à Dieu sa virginité et fonda une sorte de monastère avec plusieurs de ses compagnes. A cause de cela, saint Mathieu fut martyrisé aux pieds des autels.

Le long et fructueux apostolat de saint Panthène, le célèbre docteur d'Alexandrie au second siècle, paraît avoir eu pour théâtre l'Ethiopie plutôt que l'Hindoustan. Quoiqu'il en soit, ce n'est qu'au quatrième siècle que le Christianisme s'implante définitivement dans le royaume d'Axoum, par le zèle de saint Frumence.

SAINT FRUMENCE

Au temps du roi axoumite El.-Samara (312-315 après J.-C.), un philosophe de l'empire romain, natif de Tyr, nommé Méropius, avait entrepris le voyage des Indes avec deux jeunes parents, dont il faisait l'éducation, Frumentius et Ædesius. Au retour, le navire qui les portait s'arrêta dans un port de la côte éthiopienne (1). La paix, à cette époque, était rompue entre Rome et la Haute-Ethiopie. Les habitants de la côte massacrèrent Meropius et l'équipage de son navire. A cause de leur jeunesse, Frumentius et Ædesius furent épargnés et conduits à Axoum.

Ils plurent au roi. Le plus jeune, Ædesius, (connu en Ethiopie sous le nom de Sydracos), reçut la charge d'échanson royal; — Frumentius (dont le nom, également altéré par les Ethiopiens, est pour eux devenu Fremonatos) fut élevé à des fonctions plus importantes ; le roi lui confia la surveillance des archives, la direction du palais et la garde du trésor.

Peu après (car il ne régna que trois ans), le roi El Semera mourut. Avant d'expirer, voulant récompenser les loyaux services de Frumentius et d'Ædesius, il les affranchit.

Les deux jeunes Romains allaient profiter de la liberté que leur avait donnée le roi défunt pour rentrer dans leur patrie, lorsque la reine-mère (Itéghé) dont le fils aîné, encore enfant, ne pouvait régner par lui-même, leur demanda de demeurer avec elle et d'être ses ministres (*Bahtuded*) dans le gouvernement du royaume. Ædesius et Frumentius accédèrent au désir de la reine et restèrent à la cour d'Ethiopie. Frumentius continua à remplir les charges les plus considérables, et l'exercice du pouvoir fut entre ses mains.

Il profita de sa haute situation pour rechercher s'il n'y avait pas des chrétiens tant parmi les indigènes que parmi les Romains qui fréquentaient les marchés de la Haute-Ethiopie. Ses agents lui ayant amené quelques chrétiens, il les accueillit avec affabilité, leur apprit qu'il professait la même religion qu'eux, et les engagea à se créer des lieux de réunion, où ils pourraient prier Dieu en commun, de même que dans les pays chrétiens.

Plus tard, il fit bâtir une église. Des indigènes, descendants de ceux convertis à l'époque des apôtres, et qui conservaient confuse la connaissance des mystères de la religion chrétienne, se joignirent aux chrétiens originaires de l'empire romain et furent admis comme catéchumènes dans la nouvelle église.

Où cette première église fut-elle élevée? On peut supposer que c'était dans un port de mer, puisqu'elle était surtout destinée aux chrétiens venus de l'empire romain pour leurs affaires en Ethiopie. Or, à Massaouah, il y a un édifice, aujourd'hui mosquée Cheikh-el-Hammal, qui passe pour avoir été bâti par saint Frumentius. Au temps que Massaouah était chrétien, cet édifice était une église dédiée à la Sainte Vierge qui, et sans doute en souvenir de saint Frumentius, jouissait d'un droit d'asile, respecté depuis par les conquérants musulmans, même à l'égard des chrétiens et des idolâtres (1).

Cependant le jeune roi, dont Frumentius était le ministre, avait atteint sa majorité. Ce prince est celui que les Grecs appellent Aïzana et la chronique d'Axoum, Abreha. Il reçut probablement ce nom d'Abreha au moment de son couronnement.

Frumentius résigna entre ses mains l'administration du royaume, et lui demanda la permission de s'en retourner dans sa patrie. Le roi et sa mère cherchèrent en vain à lui persuader de rester auprès d'eux; Frumentius et son compagnon Ædesius quittèrent l'Ethiopie.

Arrivés en Egypte, ils se séparent : Ædesius se rend en toute hâte à Tyr, leur patrie. Mais Frumentius, poussé par l'esprit apostolique, va à Alexandrie trouver saint Athanase, qui venait d'être tout récemment élevé au siège patriarcal (2) (327). Il lui raconte les péripéties de son séjour dans le royaume d'Axaoum, lui communique l'espoir de voir les habitants de ce pays embrasser le christianisme, et

(1). Le récit de Rufin, reproduit par Socrate, Sozomène et Théodoret, appelle Indiens le peuple qu'évangélisa saint Frumentius : ce nom d'Indiens était souvent appliqué par les anciens aux Ethiopiens orientaux riverains de la mer Rouge.

(1) Arnaud d'Abbadie, *Douze ans dans la Haute-Ethiopie*, p. 7.

(2) Le patriarche saint Alexandre mourut le 17 avril 326, quelques mois après son retour du concile de Nicée. Saint Athanase lui succéda le 27 décembre suivant, élu, malgré sa résistance, par les Pères du Concile du patriarcat d'Alexandrie, réunis à cet effet.

le supplie d'envoyer un évêque et des prêtres qui les mettent dans la voie du salut.

Frappé de ce récit, saint Athanase réunit son Conseil patriarcal, puis, s'adressant à Frumentius : « Qui, mieux que toi, dit-il, peut dissiper les ténèbres qui obscurcissent les âmes de ce peuple et leur porter la lumière de la prédication divine ? » Il l'élève donc à l'épiscopat et l'envoie évangéliser la Haute-Ethiopie.

C'est pendant le temps qui s'écoula entre le départ de Frumentius pour Alexandrie et son retour comme évêque missionnaire dans la Haute-Ethiopie, qu'il faut placer l'expédition contre les Bougaïétes dont parle l'inscription grecque d'Axoum, rapportée par Salt (24).

En effet, le roi Aïzana ou Abreha, que Frumentius devait convertir à la foi chrétienne, professait encore, au moment de la rédaction de l'inscription, le culte païen hellénique, puisque sur cette inscription, il se qualifie de « fils du dieu Mars l'invincible. »

Le commandement des troupes envoyées contre les Bougaïétes avait été confié, par le roi Abreha, à ses deux frères puinés dont l'un, nommé Saïazana fut, en récompense de ses victoires, associé à l'empire et couronné roi sous le nom d'Atzbeha.

Les deux princes régnaient de concert dans la Haute-Ethiopie, lorsque Frumentius revint, chargé de sa mission apostolique. Ils l'accueillirent avec affection, écoutèrent ses enseignements, et unirent leurs efforts aux siens pour convertir à la foi chrétienne les Ethiopiens, tant ceux qui suivaient la loi de Moïse que ceux qui étaient retournés au culte du grand serpent Arwé.

« Leur bouche, dit la liturgie éthiopienne, prêcha la parole évangélique du Christ, et leurs mains élevèrent ses temples. »

Nombreuses furent les églises que saint Frumentius fit bâtir sur divers points du royaume. Dieu confirma sa mission par des miracles semblables à ceux des anciens apôtres ; en même temps qu'il guérissait les âmes, il rendait la santé au corps. Les Ethiopiens, en particulier les deux rois, étaient dans une grande admiration de ces merveilles. « Très cher ami, lui dirent-ils un jour, autrefois, pendant votre premier séjour au milieu de nous, vous ne faisiez pas de pareils prodiges. — C'est que ce pouvoir ne vient pas de moi, répondit Frumence, mais du sacerdoce dont je suis revêtu, c'est un don de Jésus-Christ. » Et il leur racontait comment il avait été sacré évêque par le patriarche d'Alexandrie.

ÉPREUVES ET DIFFICULTÉS

Mais sa prédication apostolique ne fut pas sans épreuves, et il faillit subir le contre-coup de la persécution arienne qui désola les provinces orientales de l'empire romain sous Constance, fils et successeur de Constantin le Grand. Non content de faire déposer saint Athanase de son siège patriarcal et de l'exiler, Constance chercha à le persécuter même dans les missions qu'il avait fondées. De ce nombre fut celle de la Haute-Ethiopie.

Vers 356, un moine arien, de race hindoue, venu dans l'empire romain à la fin du règne de Constantin, fut, après avoir reçu l'onction épiscopale, envoyé avec une mission tant politique que religieuse dans l'Yémen, dans l'Hindoustan, et enfin dans la Haute-Ethiopie. Par son intermédiaire, Constance écrivit aux rois Aïzama (Abreha) et Saïazama (Atzbeha), pour les avertir que « Frumentius, ayant été élevé à l'épiscopat par Athanase, devait venir se soumettre au patriarche George et aux autres évêques (ariens) de l'Egypte ; il serait alors confirmé dans sa dignité épiscopale. Que s'il refusait, ce serait une preuve qu'il était partisan de l'impie Athanase. »

Cette lettre (citée dans les œuvres de saint Athanase), fut écrite alors que les destinataires, les rois Abreha et Atzbeha avaient depuis longtemps cessé de régner, soit qu'ils fussent morts, soit qu'ils eussent abdiqué. Leur règne, qui dura 26 ans, suivant la chronique d'Axoum, se serait terminé vers 341 ou 342.

Quoi qu'il en soit, l'évêque missionnaire arien Théophile, l'Hindou, pénétra dans le royaume d'Axoum. L'*Histoire ecclésiastique* de l'arien Philostorge, s'étend peu sur le résultat de son passage dans la Haute-Ethiopie : « Il y arrangea les affaires, dit-il ; » termes bien vagues qui cachent une défaite. Saint Frumentius maintint sans faiblir la foi du concile de Nicée ; c'est à son enseignement que le peuple de la Haute-Ethiopie doit sa piété envers la Sainte Vierge Marie, *Mère de Dieu*, piété inébranlable qui, plus tard, devait faire la force de ce peuple au milieu des flots montants de l'islamisme.

Quelques années après, en 362 et en 363, eurent lieu à Alexandrie deux conciles provinciaux, sous la présidence de saint Athanase. Ce fut probablement dans ces conciles, *où fut exposée de nouveau la doctrine du concile de Nicée*, que furent édictés et rattachés à ce concile œcuménique les canons dits *canons arabiques du concile de Nicée*.

L'un de ces canons, le quarante-deuxième, stipule que les Ethiopiens devront recevoir leur métropolitain des mains du patriarche d'Alexandrie, et que ce métropolitain aura les honneurs, mais non les pouvoirs patriarcaux. Un autre canon *arabique* détermine le rang du métropolitain de la Haute-Ethiopie dans les conciles œcuméniques ; il doit siéger immédiatement après le patriarche chaldéen de Séleucie.

C'est sans doute pendant l'un de ces conciles, où la nouvelle Eglise de la Haute-Ethiopie devait être représentée, que saint Athanase, ayant appris la fermeté dans la foi de saint Frumentius, lui donna ce beau surnom de « Père du salut, Abba-Salama » que l'histoire et la reconnaissance des Ethiopiens lui ont conservé.

« Je te salue d'une voix joyeuse, dit la liturgie

éthiopienne. Je te glorifie, je t'exalte. Saluma, porte de la miséricorde et de la clémence, qui sur l'Ethiopie, plongée dans les ténèbres, a fait luire la lumière du Christ.

« Je te salue, Salama qui reçus l'ordre de révéler la doctrine cachée. Comme un porte-flambeau, tu la fis apparaître par ta suave lumière, par ta douce beauté; et, jusqu'à nos jours, l'Ethiopie en reçoit une joyeuse allégresse.

Saint Frumence continua jusqu'à sa mort à édifier l'Eglise d'Ethiopie par ses discours, ses vertus et ses miracles; enfin il s'endormit pieusement dans le Seigneur à l'âge d'environ cent ans. Les guérisons opérées à son tombeau furent un témoignage de la vraie doctrine qu'il avait prêchée et de sa gloire dans les cieux.

APRÈS SAINT FRUMENCE — NOMBREUX MARTYRS

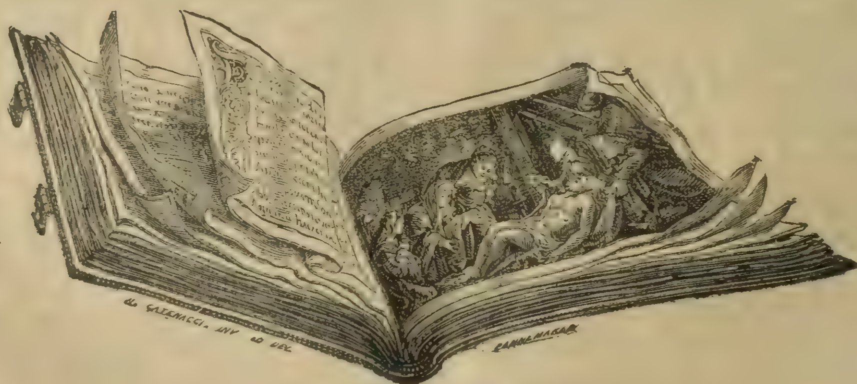
Le christianisme se maintint en Ethiopie après la mort du saint évêque et fit de nouvelles conquêtes, mais il eut à subir de rudes persécutions dans diverses provinces, spécialement dans le Damot. Parmi les nombreux martyrs que cite la liturgie éthiopienne, quelques-uns appartiennent à l'Arabie, d'autres à l'Egypte et aux différentes parties de l'empire romain. Mais on peut supposer avec raison que quelques-uns sont de nationalité éthiopienne. Parmi ceux-là, je placerais ceux dont la mémoire est célébrée le 23 juin, Palladius, les deux Cotylos, Adrama, Moses, Esan, Paliconos; ils furent mis à mort par des idolâtres ivres de fureur; puis cent cinquante martyrs condamnés par sept juges païens; rien ne put les ébranler, ni supplices, ni poix bouillante, ni glaive; le soldat Bisoé, attaché à un taureau furieux, son frère Nor et sa mère Didara; Behnuda, qui fut pendu à un palmier, et aussitôt cet arbre se couvrit de fruits.

Peut-être aussi faut-il compter comme martyrs éthiopiens Gaianus, Jovianus et Philippus qui souffrirent pour Jésus-Christ dans la ville de Barbaria, qu'Ortelius assimile à la Berberah moderne. Mais ces persécutions n'anéantirent point la foi de Jésus-Christ en Ethiopie, et nous raconterons, dans d'autres livraisons, l'histoire de plusieurs autres saints de cette vaste contrée, qui est plus tard malheureusement tombée dans l'hérésie entychéenne et dans une profonde ignorance. Les missionnaires catholiques, envoyés en Abyssinie ces dernières années, sous la direction de Mgr Massaia et de Mgr Taurin, par le Souverain Pontife, ont eu à souffrir de grandes persécutions. Que Dieu daigne leur accorder, par l'intercession de saint Frumence, de voir bientôt briller des jours plus heureux pour cette vaste contrée.

Extraits et résumés d'articles publiés par M. Romanet du Caillaud, dans le Moniteur de Rome.

---

(30) Lequien *Oriens Christianus*, t. II, p. 644.
(5) *Vie de saint Thecla Haïmanot.*



Imp.-*gérant :* E. PETITHENRY, 8, rue François Ier, Paris.

SAINT SIMON ET SAINT JUDE, APOTRES

Fête le 28 octobre.



Saint Simon et saint Jude, d'après les dessins de Raphaël, gravés par Marc-Antoine. Les deux apôtres tiennent à la main l'instrument de leur martyre devenu leur attribut caractéristique dans l'iconographie chrétienne

L'Eglise fête ces deux apôtres le même jour, parce qu'ils ont travaillé ensemble à la conversion des Gentils.

SAINT SIMON

Saint Simon fut surnommé le *Cananéen* pour le distinguer de saint Pierre qui s'appelait également Simon. Ce surnom semble lui avoir été donné parce qu'il était originaire de Cana, en Galilée, où Jésus changea miraculeusement l'eau en vin. Quelques auteurs pensent qu'il était l'époux des noces auxquelles Notre-Seigneur assista. En syro-chaldaïque, le mot *cananéen* signifie *zélé*. Or, Simon aurait eu les plus pressants motifs d'être attaché à Jésus et de se montrer très zélé pour sa gloire, si l'on en croit ce trait que la légende nous rapporte sur sa jeunesse :

C'était au mois d'Adar (fin de février et commencement de mars), Jésus n'avait encore que dix ou onze ans ; il réunit un jour les enfants de

son âge, ses compagnons de jeu, et les rangea à ses côtés, comme s'il eût été leur roi. Jésus était assis sur leurs vêtements, une couronne de fleurs sur la tête; autour de lui, rangés, les autres enfants criaient aux passants : « Venez adorer le Roi. » Et les passants venaient s'incliner devant Jésus.

Cependant, voici un triste cortège : c'est un enfant presque inanimé, porté sur une litière. Un serpent l'a mordu sur la montagne où il était allé ramasser du bois.

« Approchez et saluez le Roi! » crient les jeunes soldats du Roi Jésus.

Ils s'approchent. L'Enfant Roi se fait tout expliquer; puis : « Venez, dit-il aux enfants, venez tuer le serpent. »

« Allons, tuons le serpent », répètent les enfants, et tous suivent Jésus. Arrivés à la retraite du serpent, Jésus appelle l'animal malfaiteur : « Va, reprends sur le corps de cet enfant le venin qui le tue. » Le serpent obéit, et l'enfant est rendu à la santé ou plutôt à la vie; or, cet enfant, c'est Simon le Cananéen.

Nous rapportons ce fait sans le donner comme historique, car tous les miracles attribués à Jésus enfant sont mis en doute, comme contraires à la parole de l'Evangile qui dit que le miracle de Cana fut le commencement des miracles de Jésus.

*
* *

Devenu apôtre, Simon parcourut l'Egypte, la Cyrénaïque et l'Afrique, alla prêcher l'Evangile dans la Mauritanie et dans toute la Lybie, confirmant partout sa doctrine par des miracles. Enfin, après des persécutions supportées dans toutes ses courses évangéliques, il meurt martyr en Perse, dans les circonstances indiquées plus loin.

SAINT JUDE

Saint Jude était frère de saint Jacques le Mineur et de saint Siméon, évêque de Jérusalem, appelés *les frères du Seigneur*. Ils étaient tous fils de Marie, sœur ou belle-sœur de la sainte Vierge et de Cléophas, frère de saint Joseph. Avant son élévation au ministère évangélique, saint Jude aurait été agriculteur, d'après ce passage des *Constitutions apostoliques :* « Qu'il n'y ait parmi les fidèles aucune personne oisive. Que si quelqu'un veut l'être, qu'il ne mange point. Car Pierre a été pêcheur, ainsi que les autres apôtres; Jude, frère de Jacques, a été agriculteur. »

Saint Jude fut fait apôtre l'an 31 de l'ère commune, un peu après Pâques. Il était très cher à son divin Maître, et il en fut moins redevable aux liens du sang qu'à son mépris pour le monde, à l'ardeur et à la vivacité de son zèle.

L'Evangile ne dit rien de lui jusqu'à l'endroit où il est compté parmi les apôtres.

Dans la dernière Cène, le Seigneur ayant adressé un discours à ses disciples et leur ayant dit :

« Celui qui garde mes préceptes m'aime. Or, celui qui m'aime sera aimé de mon Père, et je l'aimerai aussi, et je me découvrirai moi-même à lui. »

Saint Jude lui fit une question et lui dit :

« Seigneur, d'où vient que vous vous découvrirez vous-même à nous, et non pas au monde (1)? »

Jésus lui répondit :

« Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui, et nous ferons en lui notre demeure. »

L'apôtre saint Jude semble n'avoir pas bien compris ce qu'avait dit Jésus : « Que le monde ne le verrait plus, mais que pour eux ils le verraient. »

Mais Jésus lui fait entendre par sa réponse que le *monde* dont il parlait, c'était ceux qui n'avaient de goût que pour les choses de la terre, et qui se rendaient comme esclaves de la vanité du monde. C'est donc l'amour de Dieu qui fait le discernement des justes et des saints d'avec ceux qui sont appelés *le monde*.

Parti d'abord pour l'Afrique, où il convertit beaucoup de monde, l'apôtre saint Jude fit, vers l'an 62, après le martyre de saint Jacques le Mineur, son frère, un voyage à Jérusalem. Il annonça alors l'Evangile dans la Judée, la Samarie, la Syrie et la Mésopotamie.

Ce fut vers ce temps qu'il adressa une épître à toutes les Eglises d'Orient et particulièrement aux chrétiens convertis du judaïsme, qui avaient été l'objet spécial de ses travaux, pour les préserver des erreurs des Simoniens, des Nicolaïtes et des Gnostiques. Il s'éleva avec force contre les hérétiques, « météores errants, qui, après avoir ébloui un instant, vont se perdre dans la nuit éternelle. »

SAINT SIMON ET SAINT JUDE EN PERSE

C'est sur la terre de Perse que se rejoignent les deux apôtres. C'est là qu'ils combattent ensemble et meurent ensemble.

A l'entrée de la Perse, saint Simon et saint Jude recontrent l'armée de Vérardach, général du roi des Babyloniens. Ce prince avait entrepris une guerre contre les Indiens, qui avaient envahi une partie des frontières de la Perse. Le général avait, dans son camp, sacrificateurs et devins, magiciens et enchanteurs, qui, à chaque station, sacrifiaient aux démons et donnaient des réponses trompeuses. Mais le jour où les apôtres se trouvèrent dans l'armée, les magiciens restèrent muets. La faute en était à Simon et Jude : « Ils ont reçu de Dieu, disait l'oracle consulté, une telle puissance, qu'aucun des nôtres n'ose parler en leur présence. »

Vérardach, informé, fit venir les coupables :

« D'où êtes-vous? leur demande-t-il.

— Nous sommes Hébreux.

— Qu'êtes-vous?

— Serviteurs de Jésus-Christ.

— Pourquoi êtes-vous venus ici?

— Pour votre salut, afin qu'abandonnant le culte des idoles vous puissiez connaître le Dieu qui est dans les cieux.

— Je vous entendrai après la bataille qui se prépare, si le succès couronne mon entreprise.

— Connaissez plutôt avant le Dieu tout-puissant qui donne la victoire.....

— Que vous me disiez l'issue de cette guerre, c'est tout ce que je vous demande pour ce moment.

— Pour dévoiler la tromperie de vos prétendus prophètes, nous leur donnons le pouvoir de vous répondre. »

Les magiciens parlèrent alors :

« Sanglante guerre! disent-ils, affreux carnage; que de morts de part et d'autre! »

Et les apôtres de rire, tandis que la crainte glaçait le général.

« Soyez sans crainte, dirent les vrais prophètes de Dieu, car, en entrant ici, nous avons apporté la paix. Demain, à cette heure, vous verrez revenir à vous ceux que vous avez envoyés, porteurs

(1) Saint Jean, XIV, 21-23.

d'un traité de paix. Ils seront accompagnés des ambassadeurs indiens qui vous annonceront leur soumission et la fin des hostilités aux conditions par vous proposées. »

Ainsi arriva-t-il, et les apôtres durent intercéder auprès du général en faveur des pauvres magiciens qu'il avait condamnés à périr sur un bûcher.

« Rendre le bien pour le mal, me dites-vous, reprit le général, est une des règles de votre religion, je consens à laisser la vie à ces faux prêtres, mais du moins que leurs immenses richesses vous soient livrées.

— Nous méprisons les biens de la terre, parce que nos richesses sont dans le ciel. Distribuez plutôt ces biens aux pauvres. »

Le roi de Perse, informé de tout par le général, supplie les bienheureux Simon et Jude de demeurer à Babylone. A partir de cette époque, ils séjournèrent en effet dans cette ville, y opérant chaque jour de grands miracles.

Ils avaient avec eux un grand nombre de disciples. Ils en choisirent plusieurs pour leur conférer les Ordres sacrés, parce qu'ils fondaient beaucoup d'églises.

Dans une petite ville, près de Babylone, deux tigres échappés de cage étaient la terreur de l'endroit, parce que nombreuses étaient chaque jour leurs victimes. Ce peuple consterné eut recours aux deux apôtres. Au nom de Jésus-Christ, les Saints commandent à ces tigres de les suivre dans la maison qu'ils habitaient à Babylone. Les tigres obéirent. Saint Simon et saint Jude profitèrent de cette circonstance pour parler à la multitude qu'un prodige si étonnant avait réunie.

« Ecoutez, dit saint Jude, écoutez vous tous, enfants des hommes, qui avez été créés à l'image de Dieu, vous à qui il a donné l'esprit, la mémoire, l'intelligence ; considérez ces bêtes féroces, aussitôt qu'elles eurent entendu le nom du Seigneur, elles furent changées en agneaux ; et des hommes persévèrent encore dans un tel endurcissement qu'ils ne comprennent pas que ce ne sont pas des dieux ces simulacres d'or et d'argent, fabriqués au gré de l'homme, sculptés sur la terre ou sur le bois. Et vous ne connaissez pas le Seigneur qui vous a créés, qui vous donne la pluie du ciel..... Afin que vous sachiez qu'il est le vrai Dieu, ces tigres vont vous avertir eux-mêmes qu'il ne faut adorer d'autre Dieu que Notre-Seigneur Jésus-Christ; voilà, en effet, qu'en vertu de son nom, ils ont perdu leur férocité. Ils vont demeurer au milieu de vous, doux comme des agneaux et, le soir, ils rentreront tranquilles dans leur cage. Pour nous, nous allons voyager et porter à d'autres provinces, à d'autres villes, la bonne nouvelle que nous vous avons annoncée. »

Mais le peuple ne voulait pas se séparer d'eux. Force fut faite aux apôtres de rester encore un an en Perse.

Dans cet espace, plus de soixante mille hommes furent baptisés ; le roi lui-même et tous ses dignitaires se firent chrétiens. Des églises s'élevèrent nombreuses sur les ruines des temples. Aussi le démon leur fit-il expier par le martyre la gloire de tant de triomphes remportés sur lui.

Dans la ville de Suanyr, les deux apôtres sont saisis et conduits au temple du Soleil. On voulait les contraindre à adorer les faux dieux..... Cependant Jude dit à Simon :

« Mon frère, je vois Jésus-Christ Notre-Seigneur qui nous appelle.

— Il y a longtemps, mon frère Jude, que je vois aussi le Seigneur au milieu des anges, car l'ange du Seigneur m'a dit, lorsque je priais : « Je vous ferai sortir du temple et je ferai crouler sur eux tout l'édifice. » Je lui répondis : Non, Seigneur, qu'il n'en soit pas ainsi; peut-être quelques-uns d'entre eux se convertiront-ils. »

Saint Simon parlait encore quand leur apparut à tous deux un autre ange qui leur dit :

« Armez-vous de force et de courage. Choisissez ou l'extermination pour cette foule impie, ou le martyre pour vous.

— Miséricorde, miséricorde pour ce peuple, s'écrièrent les deux apôtres; et que le martyre soit notre partage. »

Or, pendant que les apôtres seuls voyaient et entendaient ces choses, les pontifes les pressaient d'adorer les idoles du *Soleil* et de la *Lune*.

« Ecoutez tous et voyez, dit hautement saint Simon. Le soleil sert Dieu comme un serviteur docile; pareillement la lune est soumise aux ordres de son Créateur. Pour vous prouver que leurs simulacres renfermés en ce temple ne contiennent que des démons, je vais commander à celui qui est dans l'idole du Soleil et mon frère Jude à celui qui se trouve dans l'idole de la Lune, de sortir de ces statues et de les briser eux-mêmes en sortant. » Et les démons de sortir aussitôt des statues brisées, sous la forme de deux noirs Ethiopiens.

Le peuple, furieux de voir ses chefs-d'œuvre réduits en poudre, massacra les deux apôtres. Remplis de joie et d'allégresse, Simon et Jude rendaient grâces à Dieu d'avoir été trouvés dignes de souffrir pour le nom du Seigneur. Ce fut vers l'an 65 que les deux apôtres remportèrent les palmes du martyre. Leurs reliques sont vénérées en grande partie à Saint-Pierre du Vatican, sous l'autel qui leur est dédié. L'église cathédrale de Toulouse possède aussi une portion de ce trésor.

COMMENT LES SAINTS PUNISSENT CEUX QUI NÉGLIGENT LEUR CULTE

Un pieux évêque arménien vint, en l'année 1204, d'Orient à Cologne, pour s'agenouiller sur la tombe des saints rois mages, et il apporta avec lui un bras de l'apôtre saint Simon. Cette relique fut donnée au monastère des Prémontrés de Seyn. Elle opéra un grand nombre de miracles, dont voici un des plus remarquables.

Une femme, nommée Mechtilde, du bourg de Heymbach, souffrait d'un mal de jambes qui la rendait incapable de se mouvoir. Elle pria saint Simon et recouvra la santé. Dans sa reconnaissance, elle promit à l'apôtre d'aller chaque année en pèlerinage au monastère de Seyn, et de faire une aumône en son honneur.

Deux ans elle fut fidèle à sa promesse. Mais l'année suivante, sous un futile prétexte, elle négligea son pelerinage.

Mal lui en prit, car une nuit l'apôtre se présenta à elle et lui dit d'une voix terrible : « Lève-toi, et pars pour Seyn. » Mechtilde, épouvantée, étendait le bras comme pour se défendre. Mais l'apparition lui saisit la main qui demeura recourbée sur elle-même. En même temps, la femme ressentit dans le bras une telle douleur qu'elle tomba comme morte. Au point du jour, son mari et sa fille la transportèrent dans l'église des Prémontrés, qu'elle remplissait de ses gémissements et de ses supplications. « Saint Simon, s'écriait-elle, venez à mon secours, désormais je serai fidèle à ma promesse. » Emus de ces cris, les religieux apportèrent la relique du saint apôtre. A peine la pauvre femme eut-elle



Saint Simon et saint Jude reçoivent leur mission de Notre-Seigneur.

(D'après la Bible de Schnorr. Paris, A. W. Schulgen.)

placé son bras sur celui de saint Simon, que tous ses doigts crispés se redressèrent les uns après les autres, et toute douleur disparut comme par enchantement.

Ce fait a été attesté par des témoins oculaires; il eut lieu en l'année 1259, le vendredi avant la Pentecôte. Il nous montre combien nous devons honorer les reliques des saints et des martyrs, qui ont été le temple de l'Esprit-Saint, et qui seront un jour glorifiés dans le ciel.

Saint Bernard avait quelques reliques de saint Jude qu'il portait toujours sur lui, et avec lesquelles il voulut être enterré, afin d'avoir quelque part au triomphe de l'apôtre au jour de la résurrection commune.

***

Saint Simon est le patron des corroyeurs en Auvergne, peut-être en souvenir du corroyeur hospitalier qui reçut saint Pierre dans sa maison, et qui portait le même nom que l'apôtre de Jésus-Christ.

Quant à saint Jude, il est le patron des causes désespérées. Ce qu'atteste cette ancienne prière traduite de l'allemand :

« O Dieu! qui avez rendu très aimable et très agréable à vous et à nous saint Jude Thaddée, non seulement en votre présence et en celle de toutes les milices célestes, mais encore devant tous les enfants des hommes, quoique son nom de *Judas* le leur eût d'abord rendu méprisable, et qui l'avez constitué notre protecteur dans les *causes désespérées*, nous vous prions, par son intercession, de nous accorder votre secours dans tous les dangers que nous avons à courir. Amen. »

Imp. E. Petithenry, 8, rue François Ier, Paris.

SAINTE ERMELINDE, VIERGE ET RECLUSE

Fête le 29 octobre



Sainte Ermelinde reçoit d'un ange l'ordre de se retirer à Meldert.

SAINTS DU VIe SIÈCLE EN FRANCE

Notre beau pays de France vit éclore, au VIe siècle, une riche moisson de saints personnages, de tous les états et de toutes les conditions, qui, par leur piété et leurs vertus, amenaient au Christ les peuples francs et gaulois, les unissaient par les liens de la fraternité dans la même religion et préparaient le règne incomparable de notre Charlemagne, roi des Francs, empereur d'Occident et protecteur dévoué du siège apostolique.

Sur le trône, on vit briller sainte Clotilde et sainte Radegonde ; saint Cloud, petit-fils de Clovis et de Clotilde, privé par ses oncles d'un royaume terrestre, conquérait par ses vertus le royaume du ciel. — Saint Remy à Reims, saint Avit à Vienne, saint Viventiole à Lyon, saint Grégoire à Langres, saint Apollinaire à Valence, saint Claude à Besançon, saint Pragmace à Autun, étaient les modèles des évêques et devenaient les conseillers des grands et des princes.

De saints abbés, Avit à Mici, Thierri à Maineray, Eusice à Celle, Evroul à Ouche, fondaient ou gouvernaient de nombreux et florissants monastères.

Dans ce même siècle, peut-être dans la seconde moitié, vivait volontairement cachée aux yeux de

hommes, sainte Ermelinde, dont Dieu même devait faire resplendir les vertus, et dont nous allons retracer fidèlement la vie, en prenant pour guide les *Bollandistes*.

FAMILLE D'ERMELINDE

Ermelinde eut pour père Ermenold et pour mère Ermesende, nobles Francs, puissants par leurs richesses autant que par leur noblesse.

Sa famille était unie par une parenté très rapprochée avec la famille du bienheureux Pépin de Landen, maire du palais d'Austrasie, et de la bienheureuse Itta sa femme, qui donnèrent le jour à sainte Gertrude.

Cette parenté avec une famille qui devait monter plus tard sur le trône des Francs, et produire Charles-Martel et Charlemagne, les noms de son père et de sa mère et le sien propre, la grandeur de son corps, ne laissent pas de doute qu'Ermelinde ne fût de race franque.

Son père, le noble Franc Ermenold, avait-il reçu le baptême avec le roi Clovis, à Reims, après la bataille de Tolbiac, avec tous ces guerriers qui voulurent ainsi suivre leur chef, et abandonner comme lui leurs fausses divinités, pour adorer le Dieu de leur reine Clotilde, Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui venait de les rendre victorieux?

Nous ne le savons. Mais si Ermelinde montra une piété si touchante dès son plus bas âge, où aurait-elle puisé une religion si précoce, sinon au sein d'une famille chrétienne elle-même, auprès de parents pratiquant cette religion?

Jamais, disent ses biographes, même dans ses premières années, Ermelinde ne laissa paraître rien de puéril dans son langage ou sa conduite; en toutes choses et partout, elle portait une gravité et un sérieux au-dessus de son âge. Elle aimait peu à prendre part aux jeux de ses compagnes; elle préférait se retirer dans la maison de ses parents et elle s'adonnait à la lecture et à l'étude des *psaumes*.

Nos pères aimaient l'Ecriture sainte, parole de Dieu, lettre venue du ciel, selon l'expression de saint Antoine. Elle était lue dans la maison du noble Ermenold, et sa fille apprenait de mémoire les *psaumes* inspirés de David, *psaumes* sublimes dont nul génie humain n'a pu imiter les beautés, et dont le chant si populaire dans l'Eglise catholique remue profondément tout cœur chrétien.

ADOLESCENCE D'ERMELINDE — ELLE SE CONSACRE AU SEIGNEUR DANS LA VIRGINITÉ

La pieuse enfant avait déjà atteint l'âge de l'adolescence. Ses parents lui proposèrent une noble alliance digne de son rang. Elle refusa; elle avait, leur dit-elle, consacré sa virginité au Seigneur, elle ne voulait point d'autre époux que Jésus-Christ.

L'Apôtre lui avait, en effet, appris que celle qui est mariée pense au monde et à plaire à son mari, mais que *la vierge* ne pense qu'au service du Seigneur. Elle avait compris cette leçon du grand saint Paul, et son parti était pris: elle n'aimerait que le Seigneur, elle ne penserait qu'à lui seul pour plaire à cet unique bien-aimé.

Ses parents essayèrent en vain de la gagner à leurs vues, elle résista à toutes leurs instances. Pour s'arracher à ces importunités et témoigner de sa volonté inébranlable de ne pas contracter d'alliance avec un homme quelconque, elle coupa elle-même et fit tomber sa belle chevelure.

Une longue chevelure était un signe distinctif de noblesse et de liberté chez les Francs, et on voit par notre histoire nationale, qu'un prince ou un roi était lui-même déshonoré par la perte de sa chevelure et jugé indigne de régner.

Pour une femme, le déshonneur était encore plus grand, elle ne méritait plus qu'un mépris universel.

Grâce à son généreux sacrifice, Ermelinde, désormais libre, renonça complètement au monde et à ses vanités; elle quitta la maison de ses parents pour suivre Jésus-Christ par la voie étroite et dure. Et, de ce premier jour jusqu'au jour de sa bienheureuse mort, elle ne regarda plus en arrière, nous disent ses biographes, elle ne recula jamais dans le chemin qu'elle s'était tracé.

Ses parents lui assignèrent pour sa subsistance les revenus de la villa ou métairie d'Odenka (aujourd'hui Terdonck), hameau de la paroisse de Lovenjoul, dans le diocèse de Malines, en Belgique.

Elle méditait chaque jour les bienfaits de Dieu, ainsi que la vie et la passion du Sauveur.

La conduite des saints, qui paraît une incompréhensible folie aux yeux des mondains, est, en vérité, une sagesse fort éclairée, puisée dans la méditation des vérités éternelles. Ermelinde savait ce qu'elle voulait, elle savait où elle allait en entreprenant cette vie de sacrifice et d'amour divin, et si elle ne recula jamais dans la voie du Seigneur, c'est qu'elle appliquait avec persévérance son esprit à méditer la bonté divine et la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Son âme, toute remplie des sentiments de la sainte Ecriture, *goûtait et voyait combien le Seigneur est doux*: elle méditait sur l'amour du *Père qui nous a tant aimés qu'il nous a donné son Fils unique, et, avec lui, toutes choses;* elle méditait sur l'amour du *Fils, Verbe fait chair, qui s'est anéanti sous la forme d'esclave, se rendant obéissant jusqu'à la mort de la croix.* Alors son cœur répétait cette parole enflammée du roi prophète: *Comme le cerf soupire après les sources des eaux, ainsi mon âme soupire après le Dieu vivant et fort.*

Saint Paul se glorifie de ne *savoir que Jésus-Christ Crucifié*: « La mort et passion de Notre-Seigneur » est le motif le plus doux et le plus violent, qui » puisse animer nos cœurs en cette vie mortelle, » dit saint François de Sales.

Cette science de Jésus-Christ crucifié a été la science des saints; elle fut, lisons-nous dans sa vie, la science d'Ermelinde, la source de sa force et le foyer inextinguible où se rallumait sans cesse son amour.

O Seigneur Jésus, *détournez mes yeux de la vanité*; donnez-moi de goûter votre douceur et vos amabilités infinies, et de vous méditer avec un cœur pur.

Odenka (Terdonck), hameau de la paroisse de *Lovenjoul*, passe, dans la tradition des habitants ainsi que nous l'avons dit plus haut, pour le lieu de naissance de sainte Ermelinde, et on y montre une fontaine qui porte son nom.

Beauvechain, paroisse voisine de la précédente et de *Meldert*, est aussi regardée comme le lieu de la première retraite de la Sainte.

Odenka, *Beauvechain* et *Meldert* sont dans le diocèse de *Malines*, en Belgique.

Au VI[e] siècle, la règle bénédictine n'était pas encore adoptée par les femmes, en Belgique, comme l'établissent les *Bollandistes*. Ermelinde ne doit donc pas être rangée au nombre des religieuses de l'Ordre de Saint-Benoît. Elle n'habitait pas non plus dans un monastère proprement dit, car nous lisons dans la vie de sainte Gertrude, fille du bienheureux Pépin de Landen, et de la bienheureuse Itta, qu'elle fonda le premier monastère de femmes en Belgique, au

VIIe siècle, sur les conseils et les plans de saint Amand.

L'histoire de cette époque nous fournit bien des exemples de *vierges* qui avaient reçu le voile de la main de l'évêque, et qui continuaient à demeurer dans la maison paternelle; mais Ermelinde vivait dans la retraite où elle s'était réfugiée. La pieuse solitaire fréquentait assidûment l'église voisine de sa résidence. Elle y passait la plus grande partie de son temps, disant avec le psalmiste : « *Qu'ils sont aimés, Seigneur, vos tabernacles; mon âme soupire et défaille dans vos parvis; mieux vaut un jour passé dans votre temple que mille années dans les palais des méchants.* »

UN ANGE ORDONNE A SAINTE ERMELINDE DE SE RETIRER A MELDERT — L'AUBÉPINE EN FLEURS

Les fréquentes visites d'Ermelinde à l'église avaient attiré sur elle l'attention de deux jeunes hommes, chefs de la localité, et ces deux frères avaient conçu, à l'insu l'un de l'autre, le projet de l'épouser. Mais leurs instances furent sans succès.

Le plus jeune gagna par des présents le gardien de l'église, espérant, avec son concours, enlever la vierge du Christ quand elle viendrait prier à son ordinaire, durant la nuit. Il n'osait, en effet, l'enlever durant le jour, par crainte du mécontentement et de l'opposition des habitants de la localité, pleins de vénération pour les vertus de la jeune vierge.

Mais le Seigneur, qui *veille sur ses justes comme sur la prunelle de ses yeux*, et qui déclare dans l'Evangile *ne pas laisser tomber un seul cheveu de nos têtes sans sa volonté*, avertit sa fidèle servante du danger qui la menaçait, et la nuit même où le complot devait s'exécuter, un ange vint du ciel, comme autrefois pour Joseph, lui ordonner de fuir et de se retirer à Meldert.

Ermelinde s'empressa d'obéir, et de gagner la retraite indiquée par le messager de Dieu.

Entre Beauvechain et Meldert, le voyageur rencontre une aubépine très ancienne, connue dans la contrée sous le nom d'*aubépine de sainte Ermelinde*.

Une tradition locale rapporte que la Bienheureuse, poursuivie par le jeune homme qui l'attendait sur le chemin de l'église, se cacha, en ce même endroit, au milieu d'un troupeau de brebis, et qu'elle planta en terre une branche d'aubépine qu'elle tenait à la main. Aussitôt Dieu fit grandir cette branche et la revêtit de fleurs.

D'après la même tradition, le ravisseur aurait demandé au berger des nouvelles de la fugitive, et celui-ci aurait répondu qu'elle était passée par là, et qu'elle y avait planté l'aubépine qu'il avait devant ses yeux, déjà toute couverte de fleurs.

VIE D'ERMELINDE A MELDERT — SA PÉNITENCE ET SA BIENHEUREUSE MORT

La servante de Dieu s'établit à Meldert selon l'ordre de l'ange. Elle fréquenta l'église de ce lieu avec non moins de piété que celle de Beauvechain. Toujours plus fervente dans la prière, elle augmenta ses pénitences et ses mortifications. Désormais elle n'usa plus de viande; des fruits et des légumes faisaient toute sa nourriture. Elle vécut longtemps dans cette nouvelle retraite, et la renommée de ses vertus lui amenait assez souvent des personnes désireuses de la consulter et de se recommander à ses prières.

A cette époque les reines Frédegonde et Brunehaut remplissaient notre pays de guerres et de meurtres, bien dignes de peuples encore à moitié barbares.

Ermelinde offrait à Dieu ses pénitences et ses mortifications, en réparation de tant de crimes et pour le salut et le bonheur de sa chère patrie et des princes francs, ses proches parents.

Le Seigneur, toujours miséricordieux, pardonna à la France à cause des saints qu'elle produisait alors, et il la choisit pour terrasser la puissance musulmane avec Charles-Martel, pour arrêter définitivement les grandes invasions barbares avec Charlemagne et pour fonder à jamais le pouvoir temporel du Saint-Siège.

Ermelinde ne devait point voir sur la terre la réalisation des desseins miséricordieux du Seigneur sur sa patrie. Elle mourut à Meldert, probablement vers la fin du VIe siècle, inconnue des hommes, disent ses biographes, mais connue des anges, ses frères, qui reçurent sa belle âme et la portèrent au doux paradis, parmi la troupe innombrable des vierges qui accompagnent partout l'*Agneau Immaculé* et font cortège à la Vierge-Mère, pleine de grâce et bénie entre toutes les femmes.

DIEU RÉVÈLE LA GLOIRE D'ERMELINDE — MIRACLES UN ORATOIRE EST ÉLEVÉ SUR SON TOMBEAU

Quarante-huit ans après la mort d'Ermelinde, Dieu voulut manifester la gloire et la sainteté de sa fidèle épouse. Hugo, intendant du bienheureux Pépin de Landen, passant de nuit à Meldert, vit le tombeau de la Sainte tout resplendissant d'une lumière céleste, et, en même temps, il fut surnaturellement instruit de la sainteté d'Ermelinde. Semblable au *bon négociant* de la parabole évangélique, *lequel, ayant trouvé une perle précieuse, va vendre tout ce qu'il possède pour l'acheter*, Hugo se hâta d'aller vendre ses biens et il vint habiter près du tombeau d'Ermelinde, avec le consentement de son pieux maître. Par leurs soins communs et à leurs frais, un oratoire s'éleva sur la tombe. Les fidèles y accoururent, et des miracles si nombreux s'y produisirent, qu'on disait dans le Brabant : *tous les maux cessent au tombeau d'Ermelinde.* Cependant les maux de jambes étaient plus souvent guéris que d'autres.

Des monastères de religieux et de religieuses s'élevèrent bientôt près de ce lieu aimé du ciel, — et les *béguines* belges prétendent se rattacher aux religieuses de Meldert. Mais il faut dire que depuis longtemps il ne reste plus aucune trace de ces monastères.

RELIQUES — CONFRÉRIE

Le corps de sainte Ermelinde, reconnu solennellement en 1849, en présence du cardinal de Malines, et placé dans une châsse plus riche, repose depuis le XVIIe siècle dans l'église paroissiale de Maillard. Il était resté jusqu'alors dans l'oratoire construit par Pépin de Landen et son intendant, restauré et orné par les comtes de Oyenbrudge, qui élevèrent aussi le mausolée en marbre noir où étaient les précieux ossements et sous lequel coule la fontaine miraculeuse. Anne de Oyenbrudge mourante fut ramenée soudain à une santé parfaite par quelques gouttes d'eau puisée à cette fontaine.

Cette guérison, représentée dans les tableaux qui décorent l'oratoire, était comme une récompense de la Sainte pour cette pieuse et généreuse famille qui, au prix de tous les sacrifices, avait, pendant deux siècles, protégé les saintes reliques contre les calvinistes et contre toutes les invasions si nombreuses dans cette partie de la Belgique. Les comtes de Oyenbrudge avaient considéré la garde de *ces*

précieuses dépouilles comme le plus sacré de leurs devoirs, et leur nom sera toujours associé au culte de sainte Ermelinde.

Cachée dans un champ, près du moulin, durant toute la période révolutionnaire, la châsse de la Sainte fut rapportée à l'église, le jour de la Pentecôte, en 1803. Une femme aveugle recouvra la vue en la touchant, durant le trajet.

Une confrérie, enrichie d'indulgences, a été canoniquement rétablie en l'honneur de sainte Ermelinde, en 1849, dans l'église de Maillard. L'ancienne confrérie était devenue caduque, à cause de la suppression de l'ancienne paroisse.

Ainsi la gloire véritable est attachée au nom de l'humble servante du Christ. Dieu rend au centuple à ses saints.

SAINT NAAMAS DE RODEZ, DIACRE ET CONFESSEUR

Fête le 3 novembre.

Naamas naquit à Rodez, au ve siècle. Dès son enfance, il fit preuve d'une grande innocence et d'une grande piété, et fut reçu au nombre des clercs de l'église de Rodez. L'illustre saint Amans était alors évêque de cette ville. Il ne tarda pas à apprécier le mérite et les vertus du saint jeune homme, et il lui conféra l'ordre du diaconat.

Ce fut pour Naamas un nouveau motif de se vouer tout entier à l'amour de Dieu et à son service.

Parfait imitateur de saint Etienne et de saint Laurent, il était l'édification des fidèles, la consolation de son évêque et la terreur des démons. Ces esprits de malice tremblaient en sa présence, et sa parole les forçait à quitter le corps des possédés.

Un jour qu'on amenait un démoniaque à saint Amans, pour qu'il le guérît, le prélat renvoya les solliciteurs à son diacre, bien certain qu'aucune puissance de l'enfer ne pouvait lui résister. Naamas, pour obéir à son évêque, prononça sur le possédé les exorcismes accoutumés, ordonnant, au nom de Jésus-Christ, à l'esprit des ténèbres de quitter sa victime. Le démon, obligé de céder à la puissance divine, sortit plein de rage, annonçant au Saint qu'il se vengerait en le forçant à faire un long voyage.

L'esprit malin se jeta sur une jeune nièce de l'empereur (probablement Valentinien III), et il la tourmentait si cruellement qu'elle ne pouvait se tenir droite, ni couchée. Le prince appela les plus habiles médecins pour guérir ce mal singulier, mais aucun ne put réussir à la soulager; ils s'aperçurent bien vite que cette maladie venait d'un agent étranger à la nature, et contre lequel la médecine corporelle n'a pas de remède. L'empereur demanda donc des exorcistes pour chasser le démon qui tourmentait la jeune fille. Le mauvais esprit finit par répliquer aux exorcistes qu'il ne sortirait que sur l'ordre de Naamas, diacre de Rodez. On ne savait s'il fallait le croire. Cependant l'empereur, désireux de sauver sa nièce, envoya aussitôt des messagers à Rodez chercher ce personnage.

Dès que le saint diacre fut en route pour l'Italie, le démon se mit à tourmenter la possédée avec une telle fureur, qu'on craignait à chaque instant de la voir mourir. Des cavaliers furent envoyés en toute hâte au-devant de l'homme de Dieu, pour le supplier d'accélérer sa marche le plus possible. Naamas leur donna son manteau: « Retournez promptement, leur dit-il, et enveloppez la malheureuse enfant dans ce manteau, pour la calmer. » A peine ce manteau fut-il posé sur la possédée, que le démon la laissa, en criant: « Naamas de Rodez m'a chassé d'ici. » L'enfant était délivrée.

L'empereur, plein de joie, alla au-devant de l'homme de Dieu, qui arrivait humblement à pied. Il le reçut avec de grands honneurs et lui offrit de riches présents; mais le diacre les refusa. Il se contenta de demander des ouvriers pour achever une église que saint Amans avait commencée à Rodez. Le prince donna immédiatement l'ordre de mettre à la disposition de l'évêque tous les ouvriers qu'il demanderait. Il fit don au bienheureux diacre de précieuses reliques, entre autres de saint Pierre, de saint Laurent et de la vraie Croix.

Ce trésor, plus estimable que l'or, fut déposé par saint Naamas dans la nouvelle église. Peu après, le saint lévite mourut, et saint Amans, fondant en larmes, présida à sa sépulture, dans cette même église. Elle était dédiée à saint Pierre. Quelques années après, elle reçut aussi la dépouille mortelle de saint Amans et en porta le nom. Depuis lors, jusqu'à nos jours, les fidèles y ont uni dans une commune vénération les reliques du saint évêque et de son saint diacre. Qu'ils protègent toujours du haut du ciel le clergé et le peuple, et en particulier les jeunes aspirants au sacerdoce, afin qu'ils triomphent du démon!

Imp.-*gérant :* E. Petithenry, 8, rue François Ier, Paris.

SAINT ALPHONSE RODRIGUEZ

FRÈRE COADJUTEUR DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

Canonisé par Notre Saint Père le Pape Léon XIII, le 8 janvier 1888. — Fête le 30 octobre.



Portrait de saint Alphonse Rodriguez.

AMOUR DU JEUNE RODRIGUEZ POUR LA SAINTE VIERGE

Alphonse Rodriguez naquit à Ségovie, le 25 juillet 1511, jour où l'Espagne fête son illustre patron, le grand saint Jacques. Il fut élevé très chrétiennement par ses riches parents et ne tarda point à manifester les plus belles dispositions à la piété et à la pratique de toutes les vertus. Mais ce qu'on admira le plus en lui, dès sa plus tendre enfance, ce fut son amour pour la Vierge Marie : lui mettait-on entre les mains une image ou une statuette de la Mère de Dieu, il lui parlait avec une délicieuse naïveté, comme à sa mère et à sa protectrice.

— Oh ! ma Dame, disait-il, priez pour moi Jésus votre Fils ! Si vous saviez combien je vous aime ! Je vous aime tant, que vous ne pouvez m'aimer davantage.

— Tu te trompes, mon enfant, lui répondit un jour la Vierge immaculée qui lui apparut visiblement; tu te trompes, car je t'aime bien plus que tu ne saurais m'aimer.

A cette réponse inattendue, l'enfant resta muet de surprise et de confusion; mais il sentit s'accroître en son âme l'affection et la dévotion qu'il portait à Marie.

SAINT ALPHONSE RODRIGUEZ DANS LE MONDE

Après avoir fait ses études au collège d'Alcala, sous la direction des Pères de la Compagnie de Jésus, saint Alphonse Rodriguez revint à Ségovie,

où il eut la douleur de perdre son père. Tandis que son frère aîné, continuant ses études, suivait un cours de droit, notre jeune Saint fut mis à la tête de la maison; il dut prendre en mains la direction des affaires et l'administration des biens de la famille. Il faisait le commerce du drap, et en cela, comme dans toutes ses actions, il se montrait véritablement chrétien et loyal jusqu'au scrupule.

Notre-Seigneur désirait voir ce noble cœur tout entier à Lui, et, pour qu'il ne s'attachât point aux choses de la terre, il ne lui ménagea pas les épreuves. Rodriguez avait épousé Marie Suarez, qui lui avait donné deux enfants, un garçon et une fille; en quelques mois, il perdit sa fille et son épouse.

C'est alors que, dégoûté du monde, notre pieux commerçant se retira des affaires, assura à sa mère et à ses sœurs un revenu convenable, leur abandonnant presque toute la maison, et ne réservant qu'une petite chambre, pour y vivre avec son jeune fils. Alphonse Rodriguez n'avait alors que trente-deux ans.

PÉNITENCES ET ORAISONS

A partir de ce moment, il ne voulut plus s'occuper que de la mort, et penser à son salut éternel. .. fit une confession générale telle que, pendant trois ans il ne cessa de pleurer. Une nuit entre autres, tandis qu'il versait des torrents de larmes au souvenir de ses fautes, Notre-Seigneur lui apparut, accompagné de douze saints, parmi lesquels était saint François d'Assise. Celui-ci, s'approchant d'Alphonse Rodriguez, lui demanda :

— Pourquoi pleures-tu de la sorte ?

— Ah ! répondit-il, si un seul péché véniel mérite d'être pleuré toute la vie, comment ne pleurerais-je pas, moi qui suis si coupable ?

Cette réponse plut beaucoup à Notre-Seigneur, qui jeta un regard d'amour sur son serviteur, et en même temps la vision disparut.

Non seulement Alphonse pleurait, mais il se mortifiait et priait. Il était revêtu d'un cilice, il jeûnait le vendredi et le samedi et soumettait son corps à de fréquentes disciplines. Tous les jours il récitait le rosaire; souvent il s'approchait des sacrements, mais surtout il aimait à méditer la vie et la passion de Jésus-Christ, qu'il avait sans cesse devant les yeux.

Comme plusieurs autres saints, il mérita d'endurer dans son corps une partie des souffrances de son Maître crucifié. C'est ainsi que le Sauveur le récompensa de toutes ses héroïques vertus, et augmenta ses mérites.

VISION PROPHÉTIQUE — EXTASE

Parmi les grâces extraordinaires que reçut saint Alphonse dans le siècle, il faut citer une vision prophétique qu'il eut en 1568, par laquelle il connut d'avance la révolte des Maures et les malheurs de Grenade. Une nuit, pendant qu'il était en prières, il lui sembla être transporté dans les rues de cette ville, où des troupes de gens armés combattaient les unes contre les autres. Puis il fut conduit en esprit dans une église livrée au pillage et à la profanation ; des hommes faisaient manger leurs chevaux sur les autels et insultaient la Mère de Dieu. Saint Alphonse, à cette vue, ne put retenir ses larmes et redoubla ses prières ; or, l'année suivante, tous ces malheurs se réalisèrent à Grenade.

Dans une autre circonstance (c'était le 15 août, fête de l'Assomption), comme il faisait son action de grâce après la communion, il fut ravi en extase au pied du trône de la Bienheureuse Vierge Marie, qui l'accueillit avec tendresse, et présenta son âme à Dieu le Père, comme une offrande agréable et digne de la Majesté divine. Au sortir de l'église, le Saint put à peine retourner à son logis ; ses jambes fléchissaient, ses yeux semblaient ne plus voir le monde corporel, il ne reconnaissait plus les personnes qu'il rencontrait, tant son esprit était absorbé dans le souvenir de cette vision ineffable, qui lui avait causé un si grand ravissement.

DÉTACHEMENT ABSOLU DE LA TERRE. — VOCATION

Alphonse avait, comme nous l'avons dit, un fils qu'il aimait tendrement ; il résolut d'en faire à Dieu le sacrifice, ainsi que le raconte Ribadéneira. L'enfant avait alors trois ans; il était plein de grâces et charmait tous ceux qui le voyaient. Considérant quel malheur ce serait, qu'une si aimable créature fût un jour souillée par le péché, le père se mit en oraison, et pria Notre-Seigneur de l'attirer à Lui, s'il devait un jour l'offenser. Le petit innocent fut en effet choisi par le Seigneur et, quelques jours après, il était admis dans la compagnie céleste des anges.

Après la mort de son fils, Alphonse Rodriguez ne songea plus qu'à suivre son attrait pour la vie religieuse. Il vendit le reste de ses biens et partit pour Valence, où il manifesta le désir d'entrer dans la Compagnie de Jésus. Le recteur du collège de cette ville lui conseilla d'étudier la langue latine, et le Saint, alors âgé de trente-huit ans, ne dédaigna point d'aller en classe avec les petits enfants, supportant patiemment leurs railleries et travaillant avec ardeur. Malgré ses efforts, il ne fit guère de progrès et, après deux années, il dut renoncer à son dessein.

C'est alors que Rodriguez, ne sachant plus que faire, eut la pensée de suivre dans un ermitage l'un de ses amis, qui venait de se retirer près de Valence, et qui aurait bien voulu attirer près de lui l'homme de Dieu. Alphonse fit part de cette idée à son confesseur, qui était le recteur du collège des Jésuites. Celui-ci lui répondit :

— Je crains beaucoup que vous ne vous perdiez.

— Et pourquoi me perdrais-je ainsi? demanda le Saint.

— Parce que vous voulez suivre votre imagination, ce qui est très dangereux; il vous faut l'obéissance.

Ces paroles firent une telle impression sur Alphonse, qu'il se jeta aussitôt aux pieds du recteur en disant :

— Je fais vœu de ne suivre jamais ma volonté propre, tant que je vivrai, que votre Révérence dispose de moi comme elle jugera à propos.

Le recteur l'engagea alors à entrer dans la Compagnie de Jésus, et, comme on ne pouvait le recevoir en qualité de religieux actif ou prêtre, il fut admis comme frère coadjuteur temporel, c'est-à-dire comme frère convers.

UN FRÈRE CONVERS MODÈLE

Saint Alphonse Rodriguez commença son noviciat le 31 janvier 1571, à l'âge de trente-neuf ans. De Valence, il passa ensuite au collège de l'île Majorque, prononça ses vœux simples le 5 avril 1573, et ses vœux solennels le 5 avril 1585. Il resta jusqu'à sa mort dans l'île Majorque, et il exerça pendant plus de trente ans les humbles fonctions de portier du collège.

Le matin, sitôt que la cloche sonnait, il se jetait à genoux, récitait le *Te Deum* et prononçait avec une ferveur toute particulière ces paroles : *Dignare, Domine, die isto sine peccato nos custodire*, daignez, ô Seigneur, nous garder sans péché durant ce jour.

Ensuite il se tournait vers la Sainte Vierge et lui offrait la prière des Litanies, pour se mettre sous sa maternelle protection.

Après l'oraison et la sainte messe, il s'occupait de son office de portier, accueillant tous ceux qui entraient ou qui sortaient, comme si c'eût été Notre-Seigneur lui-même : aussi était-il humble et prévenant vis-à-vis de tous ; et, s'il lui arrivait de recevoir des injures pour avoir fait attendre involontairement quelqu'un, il écoutait avec un calme parfait et manifestait ensuite la plus grande joie et la plus grande reconnaissance, comme si on lui eût dit les paroles les plus gracieuses.

Il employait ses moments libres à la récitation du Rosaire ou à la prière mentale, et quand la cloche sonnait, il ne manquait pas de donner son cœur à la Sainte Vierge.

Au réfectoire, il n'était pas moins admirable : il priait alors la Mère de Dieu de penser aux âmes du purgatoire, pour lesquelles il avait une compassion spéciale, et offrait dans ce but toutes les mortifications qu'il pratiquait pendant le repas. Il arrivait souvent, qu'à la pensée des souffrances de ces pauvres âmes, il oubliait de manger et ne faisait que verser des larmes.

S'il devait sortir de la maison, il demandait à Notre-Seigneur de le faire mourir sur le champ, plutôt que de permettre le moindre péché, et, pour obtenir la protection de Marie, il récitait dévotement le *Monstra te esse matrem*. Aussi, pendant ses visites au dehors, il observait une modestie exemplaire; ses paroles étaient brèves et rares; son recueillement était tel, qu'on ne l'appelait dans l'île que le *Frère mort;* et, en effet, il était mort au monde.

SECOURS QUE SAINT ALPHONSE REÇOIT DE LA VIERGE MARIE DANS LES TENTATIONS

Saint Alphonse fut en butte à de terribles tentations de la part du démon, qui ne pouvait voir une si sainte âme progresser de la sorte dans les voies de la perfection. Il eut surtout à soutenir des assauts violents au sujet de la chasteté : pendant sept ans, ces combats ne discontinuèrent point; mais Rodriguez résista toujours courageusement, et, fort du secours de Marie, sa céleste patronne, il sortit toujours victorieux des plus effroyables épreuves.

Pour se venger de leur défaite, les démons le maltraitèrent avec une rage infernale : deux fois, dit son biographe, ils le précipitèrent du haut d'un escalier; la nuit, ils lui apparaissaient sous des figures horribles, et lui faisaient endurer d'atroces supplices.

Le saint Frère souffrait tous ces tourments avec une patience admirable, soutenant son courage par les saints noms de Jésus et de Marie, qu'il répétait fréquemment. Une fois, les mauvais esprits le soumirent à un feu si terrible, que, se sentant périr, il appela le ciel à son aide : aussitôt la troupe infernale disparut, et, un moment après, ses plaies furent guéries.

Le démon l'attaqua ensuite par le désespoir. Cette tentation, à laquelle fut sujet saint François de Sales, est une des plus douloureuses qu'on puisse éprouver. Rodriguez se mit à réciter le rosaire, et, à chaque *Ave Maria*, il ajoutait : *Sainte Mère de Dieu, souvenez-vous de moi!*

Mais la pensée de désespoir ne le quittait pas pour cela, et il se voyait sur le point de succomber, lorsqu'il se tourna vers sa divine Mère, en s'écriant avec angoisse : « Aidez-moi, Notre-Dame, car je péris ! » A l'instant même, la bienheureuse Vierge lui apparut, toute resplandissante de lumière, le démon s'enfuit, et la paix rentra dans l'âme du Saint.

Dans une autre circonstance, le tentateur étant revenu à la charge, la Très Sainte Vierge le chassa encore, et dit à son serviteur : « *Mon fils Alphonse, là où je suis, tu n'as rien à craindre.* » Le démon retint ces paroles; et, un jour qu'Alphonse sentait des pensées de tristesse envahir son âme, une troupe d'esprits infernaux fit irruption devant lui et demanda avec raillerie :

— Où est Marie maintenant?

A l'instant même, une vive lumière éclaira la chambre, et la Vierge Immaculée apparut : les mauvais esprits s'enfuirent pleins de rage et la Mère de Dieu conforta son serviteur.

DÉVOTION DE RODRIGUEZ POUR LA SAINTE VIERGE

Rodriguez avait pour la Très Sainte Vierge une dévotion et une tendresse filiales : c'est à elle qu'il s'adressait quand il voulait obtenir quelque grâce. Le Père Colin, qui écrivit sa vie en espagnol, raconte que, devant quitter Majorque, il alla voir le Saint pour lui faire ses adieux. Il le trouva dans sa cellule, tout absorbé en Dieu, et, profitant de ce moment, il se jeta à genoux pour lui baiser les pieds. Rodriguez revint à lui; son visage se couvrit de rougeur en voyant le Père Colin humilié ainsi devant lui.

« Frère Alphonse, lui dit le Père, je vais vous quitter; mais, en mémoire des années que nous avons vécu ensemble, je vous prie de me donner quelque souvenir spirituel.

— Quand vous désirez obtenir quelque chose de Dieu, répondit alors le Saint, demandez-le avec confiance à la Très Sainte Vierge, et soyez sûr qu'elle vous obtiendra tout. »

En retour de cette affection, Notre-Dame avait pour Alphonse un amour de mère. « Un jour, il accompagnait un religieux à un château élevé sur le sommet d'une colline; comme il marchait difficilement et que la montée était rude, il resta un peu en arrière, offrant à Dieu ses fatigues et la sueur dont il était tout trempé. En ce moment la Très Sainte Vierge lui apparut et, avec un linge blanc qu'elle tenait à la main, lui essuya le front et le visage. Elle répandit, en même temps, une telle vigueur dans tous ses membres, qu'il accomplit le reste du voyage sans être aucunement fatigué. Que notre Mère est bonne, dit à ce propos le biographe, et que nous sommes ingrats lorsque nous ne l'aimons pas! »

OBÉISSANCE DE SAINT ALPHONSE

L'amour que le Saint portait à Notre-Seigneur et à sa très sainte Mère lui rendait doux et facile le devoir de l'obéissance, habitué qu'il était à voir Dieu dans la personne de ses supérieurs. Il resta parfois des journées entières à la même place, parce qu'on lui avait commandé de s'y trouver, bien qu'ensuite on n'eût plus songé à lui. Et si alors on riait de sa simplicité, il se réjouissait de se voir ainsi méprisé et humilié.

Le Père recteur voulut un jour l'éprouver et lui commanda d'aller au port et de s'y embarquer, sans lui dire ni où il l'envoyait, ni sur quel navire il devait prendre passage. Le Saint va immédiatement à la porte pour sortir et ne songe même pas à retourner en sa cellule. Un frère, prévenu de la chose, l'arrête, et lui dit que le supérieur veut lui parler, Alphonse revient sur ses pas :

— Où alliez-vous ainsi, demande le Père recteur,

et sur quel vaisseau vouliez-vous vous embarquer? car il n'y en a aucun dans le port.

— J'allais faire l'obéissance, répondit-il simplement.

Une autre fois, le même supérieur lui ordonne de partir pour les Indes; Alphonse se dispose à partir sur le champ.

— Où voulez-vous aller? dit le Frère qui était à la porte.

— Je vais aux Indes, comme me l'a commandé le Père recteur.

Le Père recteur, averti, fait rappeler aussitôt le saint religieux et lui dit :

— Et de quelle manière vouliez-vous donc aller aux Indes, mon frère?

— Je m'en allais au port, répondit Rodriguez; si j'y eusse trouvé un vaisseau, je me serais embarqué; si je n'en avais pas rencontré, je me serais mis à l'eau, et j'aurais été aussi loin que j'aurais pu, afin d'obéir.

Le supérieur l'appelle un jour et lui dit :

— Vous êtes vieux, infirme et incapable de rendre aucun service; il n'est pas convenable que la maison nourrisse plus longtemps un sujet inutile, vous pouvez donc partir.

A cet ordre, pourtant si dur, le bon vieillard baisse la tête sans répliquer un mot; il met son manteau sur ses épaules et se prépare à sortir de cette maison qu'il avait servie pendant plus de trente ans, et d'où on le chassait sans pitié. Il ne pense pas même à emporter quoi que ce soit. A la porte, il prie le Frère de le laisser sortir; mais celui-ci, averti par le supérieur, renvoie le Saint dans sa chambre.

PROPHÉTIES ET MIRACLES DE SAINT ALPHONSE

Douze religieux du collège de Majorque devaient se rendre à Valence. Le recteur ordonna à saint Alphonse de consulter le Seigneur sur l'issue de ce voyage; une voix intérieure répondit au Saint que la navigation serait *toute d'or*. Le voyage fut donc résolu ; les commencements furent prospères; mais, comme le vaisseau approchait des côtes d'Espagne, il fut pris par des pirates et tous les passagers furent emmenés en captivité à Alger.

A cette nouvelle, la désolation fut grande à Majorque; on reprocha même à Rodriguez d'avoir induit tout le monde en erreur. Et pourtant, on ne tarda point à voir clairement que la navigation avait été d'*or*; car les Pères captifs firent de nombreuses conversions parmi les Turcs, souffrirent des persécutions et s'affermirent eux-mêmes dans la foi, jusqu'à ce qu'au bout d'un an, ils fussent rachetés et ramenés en Espagne, bénissant Dieu d'une aussi heureuse captivité.

Il y avait au collège un religieux, nommé le Père Jean Aguirre, qui reçut un jour l'ordre de passer en Catalogne. Comme le Saint l'aimait singulièrement, il se mit en prières afin de recommander à Dieu son voyage. La Vierge Marie lui apparut et lui révéla que, si ce Père s'embarquait, il serait infailliblement pris par les Turcs Alors, Alphonse s'écria en versant un torrent de larmes :

— O chère Mère, le laisserez-vous tomber dans cet affreux malheur? Si vous le voulez, vous pouvez l'en délivrer. Je ne cesserai de vous prier, jusqu'à ce que je voie le Père de retour et dans ma chambre.

Or, à ce moment même, le supérieur, on ne sait par quel motif, envoya au religieux l'ordre de retarder son départ, et celui-ci revint au couvent. Quelque temps après, on apprit que des corsaires avaient pillé le navire et vendu l'équipage à Alger.

Parmi les jeunes religieux qui venaient faire leurs études de philosophie au collège de l'île Majorque, Alphonse distingua dès la première rencontre Pierre Claver, dont il devina, par un instinct surnaturel, la belle et sainte âme. Ils devinrent étroitement unis dans le Seigneur. Les entretiens du vénérable Frère firent faire au jeune philosophe de grands progrès dans la perfection et le décidèrent à se consacrer aux missions d'Amérique. Alphonse entrevit dans une extase la magnifique récompense que Dieu réservait dans le ciel à Pierre Claver, l'apôtre des nègres. — Les deux amis ont été canonisés le même jour : touchante disposition de la Providence.

MALADIE DE SAINT RODRIGUEZ — SA MORT

Alphonse Rodriguez avait quatre-vingt six ans. Depuis longtemps déjà, il souffrait d'une maladie douloureuse, et, pour ajouter encore à ses mérites, Dieu permit que son serviteur fut tourmenté cruellement par le démon.

Notre Saint, cependant, ne perdait jamais la sérénité de son âme, et plus il était tenté, plus il éprouvait les délices des consolations célestes. La Vierge Marie lui apparaissait fréquemment; elle réconfortait son esprit et son cœur par des suavités inexprimables et des ravissements d'une douceur infinie.

Lorsqu'on lui administra le sacrement de l'Extrême-Onction, sa joie prouva bien qu'il n'était plus déjà habitant de la terre, mais du paradis.

Tous ceux qui l'entouraient pleuraient à la pensée que dans quelques heures il allait les quitter, notre Bienheureux, ouvrant les yeux, se prit à les regarder avec une expression de gaîté surnaturelle et à les consoler :

— Comment pouvez-vous vous affliger d'une chose qui est pour moi la source de ma plus vive allégresse?

Puis il fit ses adieux à chacun, se recommandant aux prières de ses frères et promettant de se souvenir d'eux lorsqu'il serait dans l'éternelle patrie. C'est dans ces sentiments, et en prononçant les noms aimés de Jésus et de Marie, qu'il rendit son âme à Dieu la veille de la Toussaint, à minuit et demi.

On lui fit de magnifiques funérailles : le vice-roi et toutes les autorités civiles se joignirent aux autorités religieuses pour accompagner son corps jusqu'à sa dernière demeure. Des miracles éclatants ne tardèrent point à manifester publiquement l'héroïcité de ses vertus et de sa puissance dans le ciel.

Alphonse Rodriguez, béatifié par Léon XII, a été solennellement canonisé au mois de janvier par Notre Saint-Père le Pape Léon XIII, pendant les belles fêtes de son Jubilé sacerdotal.

Imp.-*gérant :* PETITHENRY, 8, rue François Ier, Paris.

SAINT QUENTIN MARTYR

Fête le 31 octobre.



Saint Quentin au tribunal de Rictiovare.

SAINT QUENTIN DANS LES GAULES
OU LES MISSIONNAIRES ROMAINS

Vers la fin du IIIe siècle, sous les empereurs Dioclétien et Maximien, une troupe de jeunes Romains vinrent apporter l'Evangile dans le nord des Gaules. Pleins de jeunesse et d'amour de Dieu, ils quittèrent leur patrie, leurs biens, pour enrichir les Gaules des bienfaits de la loi divine. C'est ainsi que saint Quentin, fils d'un sénateur de Rome, abandonna biens, parents et patrie, et prit le chemin des Gaules. Accompagné du bienheureux Lucien, il se rendit jusqu'à la ville d'Amiens. Là, les deux apôtres se séparèrent afin que la parole divine fût distribuée à un plus grand nombre d'âmes. Saint Lucien se retira à Beauvais tandis que saint Quentin demeurait à Amiens.

Dès lors, les deux apôtres se mirent à publier le nom du Christ, à prêcher sa parole, faisant accompagner leurs enseignements et prédications du témoignage de leurs miracles. Ils traçaient le signe de la Croix sur les yeux malades, et les aveugles voyaient; au nom de Jésus, ils faisaient parler les muets, entendre les sourds, marche les paralytiques. Mais ces merveilles, qui com blaient de joie les fidèles du Christ, ne serviren qu'à irriter les idolâtres.

Les bienheureux Quentin et Lucien, préparés à tout événement, s'adonnaient de plus en plus au jeûne et à la prière, afin que le Maître les trouvât prêts au moment de sa visite.

Elle ne tarda pas longtemps.

RICTIOVARE LE BOURREAU

En effet, il s'éleva à cette époque une violente persécution contre les chrétiens dans tout l'empire du tyran Dioclétien, mais particulièrement dans les Gaules, grâce à la cruauté incroyable de Rictiovare. Ce bourreau des chrétiens avait été envoyé comme préfet des Gaules ; dès lors, il se prit d'une telle rage contre les fidèles du Christ, que les flots de sang chrétien qu'il versa ne purent jamais l'assouvir, et Dieu sait s'il en versa! D'abord, en passant à Bâle, il y fit rechercher les chrétiens, puis les trouvant inébranlables, il les fit noyer au lieu où la Birsa se jette dans le Rhin.

De là, il se rendit au fort appelé autrefois Samarobriva, et depuis Amiens, où on lui apprit que saint Quentin faisait éclater ses vertus et ses miracles. A cette nouvelle, Rictiovare en conçut une indignation profonde. Il fit saisir aussitôt le bienheureux martyr et donna l'ordre de le jeter en prison. Pendant qu'on l'entraînait, le martyr était plein de joie et priait le Seigneur de ne pas l'abandonner, lui redisant la prière de David : « Seigneur mon Dieu, délivrez-moi de la main du pécheur, car vous êtes mon espérance dès ma jeunesse. »

INTERROGATOIRE

Le lendemain, Rictiovare le fit comparaître devant son tribunal.

« Quel est ton nom? » lui demanda-t-il. Le bienheureux Quentin répondit : « Je m'appelle chrétien, car je le suis en effet, et je crois de cœur au Christ et le confesse de bouche. Maintenant, j'ajouterai que je suis citoyen de Rome, fils du sénateur Zénon, et que mes parents m'appellent Quentin. » Le préfet lui dit : « Comment! malgré tant de noblesse, d'où vient que tu te sois livré à de telles superstitions, et que tu adores comme Dieu un homme crucifié par les juifs?

— La plus haute noblesse, répondit le martyr, c'est de reconnaître Dieu et d'obéir généreusement à ses lois. La religion chrétienne n'est pas une superstition; elle nous élève à la souveraine félicité, elle nous donne la connaissance de Dieu le Père Tout-Puissant, de son Fils Jésus-Christ, engendré avant tous les siècles.

— Quentin, quitte ces folies, sacrifie aux dieux.

— Je ne sacrifierai point à tes dieux, car ce ne sont que des démons. Ma folie est la véritable sagesse, celle que le Fils de Dieu nous a enseignée. Et la véritable folie serait de t'obéir en sacrifiant aux dieux.

— Si tu ne sacrifies, dit alors le préfet, je te tourmenterai jusqu'à la mort.

— Je ne crains point tes menaces, et suis prêt à endurer tout ce que Dieu voudra. Tu as tout pouvoir sur mon corps, mais le Christ prendra mon âme en pitié. »

SAINT QUENTIN EST BATTU DE VERGES

Ces paroles excitèrent la fureur du préfet : il ordonna de le flageller cruellement. Pendant ces tourments atroces, le bienheureux martyr levait les yeux au ciel, remerciait Dieu de pouvoir souffrir ces durs traitements pour Jésus-Christ, et lui demandait la force de vaincre le tyran, pour la gloire de son nom. Comme il terminait sa prière au milieu des coups que les bourreaux déchargeaient sur tout son corps, une voix se fit entendre qui disait : « Quentin, persévérez jusqu'à la fin, car je serai toujours auprès de vous. » Au même instant, les appariteurs, qui le flagellaient sans pitié, chancelèrent et tombèrent à la renverse, sans pouvoir se relever; se sentant brûlés tout vifs par un feu intérieur, ils demandaient, à grands cris, du secours au préfet.

JETÉ EN PRISON, QUENTIN EN SORT PAR MIRACLE ET PRÊCHE AU PEUPLE

Rictiovare, à ce spectacle étrange, attribue cette vengeance divine à la magie du saint martyr; il ordonna qu'on le jetât au plus profond de la prison, et qu'on ne permît à personne de le voir.

Les ordres du préfet furent exécutés; mais la nuit suivante, pendant que saint Quentin donnait un peu de repos à ses membres tout couverts de plaies, un ange lui apparut et lui ordonna de se rendre au milieu de la ville et de prêcher au peuple, afin de consoler les fidèles et de baptiser ceux qui ne l'étaient pas encore, pour la grande confusion des ennemis du nom chrétien.

Quentin se leva aussitôt; ses fers se détachèrent d'eux-mêmes; et, sous la conduite de l'ange, il traversa tous les corps de garde de la prison, sans rencontrer aucun obstacle.

A peine était-il arrivé au lieu indiqué par l'ange, que le peuple y accourut de tous les côtés en foule. L'apôtre parla alors longuement de la vanité des idoles, de la nécessité de la pénitence et du baptême. « Mes frères, disait-il, écoutez-moi; le Seigneur m'a envoyé pour vous enseigner la vraie foi et vous gagner à Notre-Seigneur Jésus-Christ. Convertissez-vous donc, faites pénitence, et recevez le baptême, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. »

Après plusieurs jours de cet apostolat, il eut la joie de voir une grande partie du peuple demander le baptême; il le donna à six cents personnes.

CONVERSION DE SES GARDES

A leur réveil, les gardes ouvrirent la prison; n'y voyant plus saint Quentin, ils se mirent à sa recherche, et bientôt ils le trouvèrent au milieu du peuple qu'il évangélisait. Jusqu'au fond de l'âme, frappés d'un tel prodige, ils embrassèrent eux-mêmes la foi, et ne craignirent point de proclamer hautement la grandeur du Dieu que prêchait Quentin.

De là, ils allèrent trouver le préfet, lui annoncèrent ce qui s'était passé, puis se mirent à maudire les dieux et leur culte, et à proclamer qu'ils ne reconnaissaient plus que le Dieu unique et véritable.

Le préfet, indigné, les regarda comme des magiciens et, ne pouvant supporter plus longtemps leurs injures envers les dieux, il les fit chasser de sa présence.

NOUVELLES TORTURES

« Si je ne tue ce magicien, disait Rictiovare, il finira par séduire tout le peuple et anéantir le culte de nos dieux. »

Pour tenter une seconde fois de vaincre son courage, il fit appeler de nouveau le saint martyr. D'abord il essaya la voie de la ruse. Il promit au martyr toutes sortes de faveurs et de richesses, des dignités, des vêtements de pourpre, des colliers d'or. « Que ferai-je de tous ces riens, de toutes ces vanités? répondit le Saint; Jésus seul me suffit. »

Rictiovare vit bien que sa constance était insurmontable, il crut que les tourments seraient plus persuasifs que les promesses, mais là encore, il eut la honte de se voir vaincu.

« Tu aimes donc mieux la mort que la vie? » dit-il au martyr. Le bienheureux Quentin répondit : « Je ne redoute point la mort, car si je meurs par tes mains, ce sera pour vivre avec le Christ. »

Le préfet lui fit alors infliger le supplice des roues, avec une telle violence, que tous les membres du Saint furent disloqués. Il ordonna ensuite de le frapper avec des verges de fer, de répandre de l'huile bouillante et de la poix sur ses plaies, pour rendre ses douleurs plus aiguës; et, pour assouvir davantage sa rage, il fit appliquer des torches ardentes à ses côtés.

Mais le saint martyr, plus embrasé du feu divin que de celui du tyran, remerciait Dieu et criait au préfet : « Juge inhumain, fils du diable, tes tourments me sont comme des rafraîchissements. »

Rictiovare, plein de dépit de se voir toujours vaincu, lui fit verser dans la bouche de la chaux détrempée dans du vinaigre et dans d'autres liqueurs fort amères. Enfin, il le menaça de l'envoyer à Rome pour lui faire souffrir de plus cruels tourments en présence de ses plus illustres parents. Le saint martyr lui répondit que Dieu étant partout, il saurait aussi bien mourir à Rome qu'en Gaule. « J'ai cependant la confiance, ajouta-t-il, qu'il n'en sera pas ainsi, parce que Dieu m'a révélé que je mourrai en Gaule. »

Le préfet Rictiovare se rendit au lieu appelé alors l'Auguste des Vermandois, et qui porte maintenant le nom glorieux de Saint-Quentin. Il y fit conduire le martyr, chargé de grosses chaînes et d'énormes liens. Puis il le fit paraître de nouveau en sa présence, renouvela les flatteuses promesses qu'il lui avait déjà faites, en vint encore à le menacer des plus cruels supplices; mais ni les promesses, ni les menaces, n'ébranlèrent la constance de Quentin; au contraire, il se réjouissait dans le Seigneur.

SUPPLICE DES BROCHES

C'est alors que le tyran, saisi d'une fureur inouïe, imagina des tourments dont on peut à peine se faire l'idée. Il fit appeler un forgeron, et lui commanda deux longues broches de fer, qui devaient transpercer le bienheureux Quentin de la tête aux jambes; il lui commanda encore dix clous destinés à percer les doigts du martyr entre la chair et les ongles. Il se félicitait d'avance que des tourments aussi aigus arracheraient enfin au bienheureux Quentin, ou la vie ou la foi. Il fut encore confondu; tel est toujours le sort des ennemis de Dieu.

Saint Quentin triompha de si affreux supplices, par la grâce de Dieu. Il endura tout avec patience, et se montra aussi généreux que dans tous les tourments antérieurs.

Pendant qu'il souffrait ainsi, le tyran, dépité, l'accablait d'injures et d'outrages : « Que les chrétiens, disait-il, viennent contempler leur maître au milieu de ses tourments et qu'ils prennent exemple sur lui. » Rictiovare ne savait pas qu'il disait une belle vérité, car la vue d'une constance si héroïque et si digne d'imitation n'était pas un petit exemple donné aux fidèles pour les affermir en la foi, et même aux infidèles pour les attirer à cette foi, qui donnait tant de courage à ceux qui en faisaient profession.

MORT DE SAINT QUENTIN

Le tyran, à bout de supplices, se résolut enfin à frapper le dernier coup. Sur le conseil d'un certain Séverus, il ordonna de trancher la tête au saint martyr. On le conduisit au lieu de l'immolation. Le bienheureux Quentin demanda alors aux bourreaux quelques instants pour prier. Les soldats les lui accordèrent, et le martyr, s'adressant au Seigneur, lui demanda de vouloir bien le recevoir en son glorieux paradis, afin qu'il pût jouir de sa vue pendant toute l'éternité. Sa prière finie, il présenta la tête aux bourreaux : « Je suis prêt, leur dit-il, faites votre office. » Et on lui trancha la tête.

Au même instant, les assistants virent sa sainte âme, sous la forme d'une blanche colombe, prendre son essor vers le ciel. Une voix se fit entendre : « Venez, disait-elle, Quentin mon serviteur, venez recevoir la couronne que je destine à vos mérites. » Ainsi mourut le bienheureux martyr Quentin, le 31 octobere 287.

Le préfet ordonna de conserver et de garder avec soin le corps du martyr. Son intention n'était point de lui rendre des honneurs mérités, il voulait attendre le moment favorable de s'en défaire en secret. La nuit suivante, il ordonna de le jeter dans la Somme, afin de le dérober, par ce moyen, à la vénération des chrétiens.

MISSION D'EUSÉBIE

Mais, dans la suite, Dieu trompa encore son attente et le corps de saint Quentin fut retrouvé, cinquante-cinq ans après, d'une manière toute miraculeuse. Voici comme se fit l'invention de ces précieuses reliques.

Le cruel Rictiovare était mort misérablement; les empereurs impies, ses maîtres, l'avaient suivi dans la tombe, et les persécutions avaient cessé. L'Eglise, longtemps agitée, jouissait alors de la paix sous le gouvernement des empereurs chrétiens. Or, sous le règne de Constance, fils de Constantin, et de ses frères Constantin et Constant, vivait à Rome une noble dame du nom d'Eusébie. Sa naissance et ses richesses auraient pu la rendre heureuse, mais depuis neuf ans elle était aveugle. Assidue à la prière, elle implorait souvent la clémence du Seigneur. Une nuit qu'elle demandait ainsi à Dieu la guérison de son infirmité, un ange lui apparut et lui dit : « Eusébie, tes prières sont exaucées, car le Seigneur les a trouvées agréables. Lève-toi, va dans les Gaules, informe-toi du lieu appelé l'Auguste des Vermandois et situé sur les rives de la Somme. Arrivée à l'endroit où la voie publique d'Amiens à Laon coupe la Somme, cherche avec soin, tu trouveras le corps du bienheureux Quentin, martyr du Christ, enseveli depuis longtemps sous les eaux. Lorsque, grâce à tes soins, il aura été enlevé de là et montré aux peuples, tu recouvreras l'usage de tes yeux. »

Cette vision se répéta la nuit suivante et, cette fois, Eusébie ne douta plus de sa réalité. Sans retard, elle se met en route; montée sur un char à cause de son infirmité, elle se dirige vers les Gaules. Outre les provisions du voyage, elle avait eu soin de prendre des linges précieux destinés à envelopper le trésor que Dieu lui avait fait connaître.

Parvenue, sous la direction de l'ange, au lieu indiqué, elle fit la rencontre d'un vieillard nommé Héraclien. Elle lui demanda où était le lieu que l'on nommait l'Auguste des Vermandois.

« C'est là tout près, » répondit le vieillard. Eusébie repartit : « Dis-moi, je te prie, si tu as connu autrefois en ce lieu un homme du nom de Quentin, que les païens ont mis à mort.

— Oui, certes, dit le vieillard, j'en ai entendu parler, mais il y a longtemps que cela est arrivé. — Si du moins tu connais l'endroit où repose son corps, dis-le moi, je t'en supplie. — Je n'en sais rien. » Eusébie, que l'ange avait parfaitement renseignée, demanda alors : « Je te conjure de m'indiquer seulement l'endroit où le grand chemin qui va d'Amiens à Laon traverse la rivière de la Somme. »

Ils cheminèrent quelque temps, puis le vieillard lui dit : « Voici le lieu que vous cherchez. » Alors Eusébie, voyant qu'une partie de la vision s'accomplissait, ne douta plus de l'heureux succès du reste.

LE CORPS DE SAINT QUENTIN EST RETROUVÉ

Elle descendit joyeuse de son char, et, se jetant à genoux pour prier, conjura plus fervemment que jamais le Seigneur de lui découvrir le corps du martyr, comme il avait accordé à sa servante Hélène de découvrir le bois sacré de la Croix.

Comme elle achevait sa prière, le lieu où le saint corps reposait sous les eaux, se mit à trembler. Aussitôt, le corps du saint martyr, par une merveilleuse intervention divine, s'éleva au-dessus des eaux, qui l'apportèrent elles-mêmes jusqu'au bord, à portée de la main des hommes ; et, par une autre faveur du ciel encore, la tête, qu'on avait jetée plus loin, sortit également de l'eau, et vint se réunir heureusement à son saint corps.

La matrone, toute remplie de joie, retira de l'eau les précieuses reliques, les enveloppa dans les linges qu'elle avait apportés à cet effet, ne cessant de bénir le Seigneur et de le remercier de tant de faveurs.

Le corps du martyr était sans tache ni corruption, et dans toute son intégrité. Il était éclatant de blancheur, et répandait une suave odeur, en sorte que les assistants, émerveillés, semblaient oublier les joies profanes du monde, selon que l'atteste un témoin oculaire, le premier historien du martyr.

ON CONSTRUIT UN ORATOIRE

Après avoir enveloppé le saint corps, la vénérable Eusébie se disposa à le conduire avec respect, pour l'y ensevelir, jusqu'au fort des Vermandois, qui se trouvait à cinq milles de là. Mais le bienheureux martyr, qui ne voulait pas abandonner le lieu qu'il avait arrosé de son sang, dès que son corps eut été déposé sur le sommet de la colline voisine, le rendit si pesant, qu'on reconnut bien vite, à ce nouveau miracle, les volontés du Saint. Eusébie le fit donc ensevelir au même endroit, et elle commanda de bâtir un oratoire en ce lieu.

A peine avait-on achevé la sépulture, que la vénérable matrone sentit comme d'épaisses ténèbres tomber de ses yeux ; et soudain elle recouvra la lumière. Au même instant, tous les infirmes qui se trouvaient là eurent aussi le bonheur de retrouver la santé.

Eusébie fit retirer les broches de fer que l'on avait enfoncées dans le corps du saint martyr, et qui s'y trouvaient encore attachées, et elle les emporta avec elle à Rome, où elle retourna bientôt, publiant partout les merveilles que Dieu avait faites en elle, par les mérites de son glorieux martyr. La solennité de cette invention se célèbre le 25 juin.

L'ÉGLISE ET LES RELIQUES DE SAINT QUENTIN

De nombreux miracles attirèrent bientôt les foules au tombeau de saint Quentin. La chapelle, bâtie par Eusébie, devint insuffisante ; il fallut une église pour la remplacer.

Cette église, bientôt célèbre, devint le siège d'un évêché, dont saint Médard fut le quatorzième pontife. Pour échapper aux invasions des barbares, qui ravageaient souvent cette partie de la France, il se retira à Noyon, où il établit son siège. Les années qui suivirent furent malheureuses ; et c'est dans cette période de troubles que, pour soustraire à la profanation le corps de saint Quentin, on le confia à la terre.

SECONDE INVENTION DES SAINTES RELIQUES

Mais la longueur des années fit oublier l'endroit, en sorte que le peuple le vénérait là où il n'était point. Comme tout le monde était dans l'incertitude à ce sujet, un prêtre, du nom de Morin, religieux en apparence, mais qui cachait au fond de son cœur des sentiments vains et superbes, se vanta de pouvoir trouver le saint corps. Il voulut chercher sa gloire au lieu de celle de Dieu et de son serviteur, le glorieux Quentin, mais il fut vite puni.

Comme il creusait la terre, soudain sa robe se rompit en deux parties et il devint paralytique. Le lendemain, il mourut rongé de vers.

Cette terrible punition jeta une telle épouvante dans tous les cœurs, que personne n'osa plus chercher les saintes reliques, jusqu'au bienheureux Cler, à qui l'invention en était réservée, à cause de sa grande sainteté. Pendant trois jours, il observa un jeûne rigoureux, il pria avec abondance de larmes, et, plaçant toute son espérance en Dieu, il protesta devant sa divine Majesté de quitter son évêché, de se retirer dans la solitude, et de ne point manger jusqu'à ce qu'il eût trouvé le corps du martyr. Puis, ces saints préparatifs achevés, plein de confiance, il fit fouiller derrière l'église, où personne ne se fût jamais douté que le corps pût être.

Ses serviteurs creusèrent jusqu'à dix pieds de profondeur, mais rien ne paraissait encore. Le Saint y mit alors la main lui-même, fit allumer un grand nombre de lampes, et aussitôt il découvrit le sacré corps, ainsi que les clous dont on l'avait percé. Une odeur agréable en sortit, de même qu'une vive clarté, au point que la nuit parut, aux environs, aussi éclairée que le jour en plein midi. Cette invention merveilleuse arriva le 3 janvier ; on en célébrait chaque année la mémoire avec magnificence ; il n'en reste plus aujourd'hui qu'une cérémonie destinée à rappeler ce souvenir : c'est l'*Allumerie*. Le premier dimanche après le 2 janvier, on expose les reliques de saint Quentin dans la nef de l'église ; une brillante illumination les entoure et on chante solennellement les Matines.

Mais ce fut surtout lorsque saint Cler eut trouvé le corps du martyr que le peuple se réjouit et principalement les nombreux malades qui reçurent, à cette ocasion, la guérison de leurs maux.

Saint Eloi, évêque de Noyon, qui se trouvait là, et qui avait pris une grande part à cette insigne découverte, par ses prières, ses mortifications et sa sainteté, voulut enlever les dents de la tête du martyr. — Aussitôt le sang sortit des gencives, à la grande admiration et reconnaissance de tous ceux qui assistaient à ce miracle.

Après avoir enveloppé le corps du saint martyr dans un drap de soie, saint Eloi lui fit une magnifique châsse en argent, qu'il revêtit de pierreries. Il n'en reste plus aujourd'hui que le souvenir ; elle a disparu comme tant d'autres choses, pendant les horreurs de la Révolution. Dans la suite, à l'époque des Normands, on descendit le corps dans un caveau qui reçut aussi plus tard les restes de saint Cassien d'Autun et de saint Victoric.

On voulut un jour le tirer de cet endroit pour le transporter à Sinceny, dans une des terres des comtes du Vermandois ; mais le peuple de la ville, soulevé, accompagna le trésor qu'on voulait lui ravir ; les populations des lieux que l'on traversait se mirent à tout quitter pour suivre le cortège ; les usurpateurs, effrayés, redoutant la vengeance divine et l'irritation populaire, rendirent ce qu'ils avaient pris. Maintenant, le caveau ne renferme plus que les trois tombeaux vides, les reliques sont placées dans une sorte de confession au-dessus du maître-autel.

Imp.-*gérant*, E. PETITHENRY, 8, rue François Ier, Paris.

FÊTE DE TOUS LES SAINTS

Fête le 1er novembre.



QUAND SERONS-NOUS AU CIEL!
(Tableau d'Ary Scheffer.)

Saint Augustin, récemment converti, et sa mère sainte Monique, s'élevant par la pensee au-dessus de toutes les choses créées, s'entretiennent du bonheur de voir Dieu et de la beauté du ciel, dont leur âme illuminée par la foi entrevoit de loin les éternelles splendeurs.

RAISONS DE CETTE FÊTE

« L'Eglise notre Mère a eu le talent de retracer dans la division de son année liturgique toute l'histoire du genre humain. Les quatre semaines de l'Avent, qui aboutissent à la naissance du Sauveur, nous rappellent les quatre mille ans pendant lesquels ce divin Messie fut attendu. Le temps qui s'écoule depuis Noël jusqu'à la Pentecôte nous redit toute la vie cachée, publique et glorieuse du Rédempteur, et cette partie de l'année se termine par l'Ascension de Jésus-Christ dans le ciel et la fondation de l'Eglise. L'intervalle qui sépare la Pentecôte de la Toussaint nous représente le pèlerinage de l'Eglise sur la terre, et cette nouvelle partie de l'année se termine encore par la fête du Ciel. » (*Mgr Gaume.*)

Le ciel, c'est le terme de la vie chrétienne, c'est le but et le couronnement de tous nos travaux, c'est la patrie bienheureuse et immortelle où l'on se retrouve pour ne plus se quitter, où l'on possède Dieu pour ne plus le perdre jamais. Penser au ciel, quelle source de force et de consolation durant notre pénible voyage sur cette terre, et c'est une grande pensée qui préside à la fête de *tous les saints*.

Quatre raisons principales ont déterminé l'Eglise à établir la fête de *tous les saints* (vulgairement la *Toussaint*) et à lui donner l'éclat d'une des grandes solennités de l'année.

Qui pourra dire les millions et les millions d'hommes qui se sont succédé sur la terre depuis bientôt six mille ans que le monde existe ! Parmi cette foule incalculable, le nombre des élus est, hélas ! beaucoup moindre que celui des réprouvés, car la voie qui mène à la perdition est large et facile et beaucoup la suivent, tandis que le chemin qui conduit au salut est étroit; mais si le nombre des élus est petit relativement au nombre plus considérable des réprouvés, il reste encore immense, considéré en lui-même. C'est *une multitude que nul homme ne saurait compter*, venue de toutes les nations et de tous les peuples, dit l'apôtre saint Jean. Nous ne connaissons pas tous les saints, et le nombre des jours de l'année est loin de suffire pour rendre un hommage particulier à chacun de ceux que nous connaissons et dont les vertus et les miracles ont porté l'Eglise à autoriser le culte ; il convenait donc qu'une fête commune fût instituée, dans laquelle nous célébrerions la mémoire de tous ces héros de la vérité et de la vertu, nos pères et nos frères aînés dans la grande famille chrétienne, une fête qui fût comme l'hommage de toute l'Eglise militante à toute l'Eglise triomphante.

II

La fête de beaucoup de saints passe inaperçue pour un grand nombre de fidèles à qui leurs occupations ne permettent pas d'assister aux offices de l'Eglise les jours de semaine, la fête de tous les saints leur permet de réparer cette lacune de leur piété chrétienne.

III

Cette même fête offre à tous une occasion de réparer leurs négligences de l'année vis-à-vis du culte des saints en général et de leurs patrons en particulier.

IV

Nous avons si grand besoin de protecteurs au ciel, au milieu des mille dangers et des épreuves de cette vie, qu'après avoir invoqué chaque jour de l'année un certain nombre de saints en particulier, il nous est grandement utile de les invoquer tous dans une fête solennelle. Tous, d'ailleurs, sont nos amis et désirent ardemment que nous arrivions un jour à partager leur bonheur.

LE PANTHÉON DE ROME

La première institution de la fête de tous les saints remonte à la sublime transformation d'un des plus célèbres temples païens, le Panthéon, en une église chrétienne, l'an 607. Vaste et solide édifice de forme ronde, avec une large fenêtre circulaire au centre de la voute, le Panthéon était un temple que les Romains avaient élevé, l'an 27 avant Jésus-Christ, à Jupiter Vengeur et à tous les dieux du paganisme. Quatre siècles durant, il servit aux criminelles superstitions de l'idolâtrie et au culte de Satan ; puis, fermé sous le règne des empereurs chrétiens, il resta de longues années solitaire et délaissé et n'échappa pas aux rapines de divers barbares. Mais en 607 le pape Boniface IV demanda à l'empereur Phocas de le lui céder pour en faire une église. Le Pape purifia l'édifice et le dédia au vrai Dieu, sous l'invocation de la Très Sainte Vierge et de tous les martyrs. Un nombre très considérable de corps des martyrs furent tirés des catacombes et ensevelis dans la nouvelle église, qu'on appelle désormais *Sancta-Maria ad Martyres* (Sainte-Marie des Martyrs).

Quel changement sublime, quelle transformation victorieuse ! à la place de tous les démons et de tous les vices divinisés par l'idolâtrie païenne, à cause desquels on avait pendant trois siècles fait périr des millions de chrétiens dans les tortures et versé des torrents de sang, à la place de tous les faux dieux d'un monde corrompu, le vrai Dieu, la Sainte Vierge et tous les saints !

Qu'auraient dit Néron et Dioclétien, et les autres persécuteurs, s'ils avaient pu ressusciter un instant pour voir les cendres de ces martyrs qu'ils avaient immolés aller prendre la place de leurs idoles renversées et y attendre en paix la résurrection sous l'autel du vrai Dieu ! Mais combien plus magnifique encore sera le triomphe de Jésus-Christ au jugement dernier sur tous ses ennemis !

Après tant de siècles, le Panthéon, devenu l'église de Sainte-Marie des Martyrs, est toujours debout à Rome, et sa puissante voûte abrite encore les fidèles qui viennent y prier. Ces dernières années, on lui a, il est vrai, infligé l'humiliation de recevoir les cendres d'un spoliateur de la papauté, mais la révolution garibaldienne n'est pas plus puissante que le paganisme d'Agrippa et de Dioclétien, et le vieil édifice est là pour dire que si le Christ a vaincu l'un, il peut vaincre l'autre.

L'EXEMPLE DES SAINTS

Empruntons maintenant à Bourdaloue, le grand prédicateur, de très belles pensées sur la fête de la Toussaint.

« Après nous avoir présenté l'exemple de chaque saint en particulier dans les autres fêtes de l'année, l'Eglise tire aujourd'hui le rideau, s'il m'est permis d'user de cette expression, et nous les montre tous, espérant que la vue de tant d'exemples nous convaincra et nous convertira; comme si elle nous disait : Voyez, chrétiens, voilà les héros de votre foi; voilà ces hommes dont le monde n'était pas digne et qui, en mépri-

sant le monde se sont rendus dignes de Dieu; voilà ceux qui remplissent le ciel. Comparez-vous à eux, et dans l'éloignement infini que cette comparaison vous fera découvrir entre eux et vous, confondez-vous de ce que vous êtes, et aspirez à ce que vous n'êtes pas.....

» Les Saints sont des modèles qui nous persuadent la sainteté; et il y a dans cette persuasion un certain charme qui gagne également le cœur et l'esprit. Ce n'est ni raisonnement ni autorité, c'est quelque chose qui tient de l'un et de l'autre, qui a tout le poids de l'autorité, qui a toute la force du raisonnement, mais qui, de plus, a je ne sais quoi que tous les raisonnements et toutes les autorités n'ont pas et ne peuvent avoir.

» Comment donc la vie d'un Saint nous persuade-t-elle? En nous faisant comprendre, d'une simple vue, toute la perfection et tout le mérite de la sainteté.

» Qu'est-ce qu'un Saint? Un Saint, répond Guillaume de Paris, c'est une idée réelle, visible, palpable et substantielle de toute la perfection évangélique. Et quand Dieu nous met un Saint devant les yeux, que nous dit-il? Ce qu'il dit autrefois à Moïse en lui faisant voir la figure du tabernacle : *Inspice, et fac secundum exemplar :* Regarde, chrétien, ce portrait vivant et animé, voilà ce que tu dois être, et sur quoi je veux que tu te formes; c'est dans l'exemple de ce prédestiné et de ce Saint que tu apprendras à observer ma loi, à accomplir la justice, à garder la charité, à satisfaire aux devoirs de la religion, à régler toute la conduite de ta vie.....

» Je conviens que la sainteté surpasse les forces de la nature, je conviens qu'il n'y a rien là que de grand; mais Dieu n'est-il pas admirable de nous avoir facilité tout cela, de nous l'avoir adouci jusqu'à pouvoir dire que si sa loi est un joug, c'est un joug léger et un fardeau aisé à porter? *Jugum meum suave et onus meum leve.* Or, il l'a fait, en nous donnant les Saints pour exemple. Avant cet exemple des Saints, nous pouvions trembler, et notre crainte semblait raisonnable, mais maintenant qu'on nous montre tant de martyrs, tant de vierges, tant de glorieux confesseurs qui ont marché devant nous et qui nous ont tracé le chemin, que pouvons-nous trouver d'impossible !....

» Ah! mon cher Frère, souvenez-vous des Saints, et vous apprendrez qu'il n'y a point d'habitude si invétérée que vous ne puissiez détruire, qu'il n'y a point d'attachement si étroit que vous ne puissiez rompre, qu'il n'y a point d'état de péché d'où il ne soit en votre pouvoir de sortir..... Combien y a-t-il eu de Saints pénitents qui, à certains temps de leur vie, ont été dans les mêmes habitudes que vous, ont été aussi redevables à la justice de Dieu que vous, ont eu autant de sujet, et peut-être même plus de sujet que vous de se défier de sa miséricorde et de désespérer de leur retour? Cependant, ils se sont convertis, ils se sont remis dans leur devoir, ils s'y sont perfectionnés, ils se sont élevés à la plus sublime sainteté.

» Est-ce que la grâce était plus puissante pour eux qu'elle ne l'est pour vous? Est-ce que les trésors de la divine miséricorde, si abondants pour eux, sont épuisés pour vous? Non, sans doute; et dès que vous voudrez en faire l'épreuve comme les Saints, vous trouverez toujours un Dieu patient pour vous attendre, un Dieu prévenant pour vous chercher, un Dieu bienfaisant pour vous combler de ses grâces, un Dieu tout-puissant pour opérer en vous des miracles de conversion et de sanctification.

» C'est ainsi qu'il renverse tous vos prétextes par l'exemple des Saints..... Mais en quoi vous êtes condamnables, c'est de ne pas profiter de cet exemple. Qu'aurez-vous à répondre quand Dieu, dans son jugement dernier, produira contre vous ces glorieux prédestinés, et qu'il vous demandera compte de l'affreuse différence qui paraîtra entre eux et vous, entre leur pénitence et votre obstination, entre leur courage et votre lâcheté, entre leur zèle, leur activité, leur ferveur et votre mollesse, votre indolence, vos froideurs.....

» Voilà le jugement de comparaison que vous aurez à soutenir, et qui vous convaincra, qui vous confondra, qui vous réprouvera..... Or, il ne tient qu'à vous de détourner ce triste malheur; aimons-nous assez nous-mêmes pour ne pas nous l'attirer volontairement. Si nous ne sommes pas encore saints, et si même nous ne sommes rien moins que saints, souhaitons de l'être, demandons à l'être, et prenons toutes les mesures nécessaires pour l'être. » (*Bourdaloue.*)

LE CIEL

Y a-t-il un bien comparable au ciel? Y a-t-il donc une folie comparable à celle qui consiste à perdre le ciel pour quelques plaisirs d'un moment ou quelques biens terrestres? Que le monde est insensé! Dieu vaut infiniment mieux que tout ce qu'il a créé, par conséquent, tout le plaisir qu'on peut goûter avec les créatures n'est rien en comparaison du bonheur qu'il y aura à voir et à posséder Dieu. Et quelle joie de se trouver en compagnie de la Sainte Vierge, de tous les anges et de tous les Saints! Après la résurrection, le corps sera associé au bonheur de l'âme : l'âme de l'élu reprendra son corps, non plus passible et mortel, mais immortel et glorieux, lumineux comme le soleil, plus agile et plus subtil que l'électricité. Plus de maux, tous les biens, et pour toujours!

Sainte Thérèse, ayant entrevu dans une extase quelque chose des grandeurs du ciel, écrivait : « Les choses que je voyais étaient si grandes et si admirables, que la moindre suffirait pour transporter une âme et pour lui inspirer un extrême mépris de tout ce qui se voit ici-bas. Il n'est point d'imagination ni d'esprit qui se les puisse figurer. Leur vue me causa un plaisir si exquis et embauma mes sens d'un contentement si suave, que je n'ai point de paroles pour les représenter. Et Notre-Seigneur, me faisant voir cela, me disait : « Regarde, ma fille, ce que perdent ceux qui m'offensent et ne manque pas de les en avertir. » Il me demeura de là un tel dégoût des biens et des satisfactions de ce monde, que tout ne me paraissait plus que fumée, que mensonge, que vanité. »

Et le grand saint Augustin! quels transports soulevaient son âme quand il songeait à la Jérusalem céleste ! « Jérusalem, ma douce Mère, s'écriait-il, sainte cité de mon Dieu, épouse très chère de Jésus, mon cœur vous aime, mon âme est ravie de vos beautés. Oh! que vous êtes agréable, glorieuse et sûre! Vous êtes toute belle, rien d'imparfait n'altère vos grâces..... C'est en vous que Jésus me parlera sans obscurité ni énigme, qu'il me rassasiera si pleinement que jamais la soif ni la faim ne m'importuneront..... Là se célèbre une fête perpétuelle pour ceux qui, des misères de cette vie, sont passés aux joies de la vie éternelle. »

Pensons au ciel et allons au ciel !



LE CIEL, RENDEZ-VOUS DES SAINTS, AUQUEL NOUS SOMMES CONVIÉS

Le gérant : E. PETITHENRY. — Imprimerie P. FÉRON-VRAU, 3 & 5, rue Bayard, Paris.

LA COMMÉMORATION DES MORTS

Fête le 2 novembre.



LE PURGATOIRE

Au lendemain de la fête des Saints qui sont déjà dans le ciel, l'Eglise nous invite à consacrer la journée du 2 novembre à prier pour les Saints qui ont encore à subir dans les flammes du purgatoire les peines dues aux péchés pardonnés, mais pour lesquels ils n'ont pas entièrement satisfait dans leur vie.

Nous racontons dans la vie de saint Odilon (fête le 1er janvier), comment cette solennité fut instituée, d'abord en France, dans les couvents dépendants de Cluny et comment cette cérémonie, toute monastique, fut ensuite étendue à l'Eglise universelle.

Le 2 novembre, des messes pour les défunts doivent être célébrées dans le monde entier et, en Espagne, afin de multiplier les suffrages en faveur des âmes du purgatoire, l'épiscopat a obtenu autrefois du Saint-Siège que chacun des prêtres puisse célébrer ce jour *trois messes* comme à Noël.

La même faveur, sollicitée de notre temps par plusieurs évêques de France et d'Italie, sera sans doute octroyée dès que les demandes auront été assez nombreuses.

Le vœu de l'Eglise est en effet de multiplier de plus en plus les prières pour le purgatoire, à mesure que les siècles qui se suivent remplissent davantage le lieu d'expiation.

D'ailleurs une pieuse coutume, qui se répand de plus en plus, consiste à prolonger la prière jusqu'à la fin du mois et à faire, en novembre, le *mois des morts*, comme l'on fait, en mai, le mois de Marie.

Il importe aujourd'hui de s'exciter à la dévotion en faveur des âmes du purgatoire et de considérer combien les secours que nous leur portons sont précieux et combien notre charité pour ces âmes est aimée de Dieu et profitable à nous-mêmes.

* * *

Sur la terre, en effet, aucune charité ne saurait égaler en richesse celle qui s'exerce pour le purgatoire, car tout l'or et tous les royaumes de la terre ne ressembleront jamais au ciel et à Dieu lui-même, et c'est là ce que de pauvres humains, comme nous, peuvent donner par leurs prières à leurs frères qui expient.

Sur la terre, aucune charité ne saurait non plus égaler celle qui s'exerce pour le purgatoire, si l'on veut considérer les souffrances soulagées, car les âmes souffrent inexprimablement, et les plus illustres théologiens, saint Augustin et saint Thomas, ne craignent point d'affirmer que *la plus petite peine du purgatoire dépasse toutes* les peines qui se peuvent ressentir en ce monde — excepté celles que Notre-Seigneur a voulu endurer ici-bas pour nous.

Nous ne pouvons donc point comparer le zèle qui fait secourir les malades, et compâtir aux plus cruelles opérations, à cette charité par laquelle on guérit les âmes du purgatoire.

Ajoutons que, quelle que soit l'ardeur des désirs des malheureux ici-bas, aucune aumône n'est autant désirée que ne le sont nos prières par les âmes encore privées de Dieu.

« C'est une faim, c'est une soif, c'est une fièvre: faim de Dieu, soif de Dieu, fièvre de Dieu. Le besoin emprunte ici quelque chose de la grandeur et de la nécessité de son objet; son intensité, son urgence, sont tout à fait incalculables. (Mgr Gay.) » Ici, il ne saurait plus y avoir cette joie de la souffrance qui unit les Saints au Sauveur, et qui faisait s'écrier à l'un d'eux encore sur la terre: toujours souffrir, jamais mourir. Car ici, la souffrance au lieu d'être l'union à Dieu, consiste en une séparation de Dieu.

D'ailleurs, aucun pauvre n'a autant besoin de l'aide d'autrui, puisque ces âmes sont complètement hors d'état de s'aider elles-mêmes. Elles ne peuvent ni faire pénitence, ni mériter, ni satisfaire, ni gagner d'indulgences. Elles sont privées des sacrements; si l'on ne les secourt, elles restent là dénuées et incapables de tout, hormis de demeurer passivement livrées à ce fleuve de pleurs et de feu qui, dans son cours imperceptible, les entraîne peu à peu à l'océan du paradis.

Sur la terre enfin, aucune misère n'est aussi longue; la fin de la vie, tant redoutée, est toujours proche comme une délivrance assurée, tandis qu'au purgatoire, la tradition commune, justifiée par la pratique de l'Eglise qui fait célébrer des anniversaires perpétuels et qui accorde des indulgences de mille ans et plus, est que les flammes du purgatoire durent parfois des siècles et peut-être jusqu'à la fin du monde pour certaines âmes.

Et dans cette vie de douleur, s'écrie un pieux auteur, quel rapport avec le temps? Aucun soleil ne marque la durée des jours, point de printemps succédant à l'hiver; on n'y connaît point de sommeil et l'âme veille inexorablement dans cette nuit inexorable.

Un malade, rapporte Antonin, en proie à d'excessives souffrances, demandait avec larmes la délivrance de ses maux. Un ange lui apparut : — Le Seigneur m'envoie vous donner le choix d'une année de souffrance sur la terre, ou un seul jour au purgatoire.

— Un seul jour dans le purgatoire, s'écrie-t-il. Il expira, et son âme fut précipitée dans l'expiation. Alors l'ange s'offrit à le consoler. Mais le malheureux s'écria cette fois :

— Ange, vous m'avez trompé; vous m'avez assuré que je ne serais qu'un jour dans le purgatoire, et voilà déjà vingt ans que je suis livré aux plus affreux supplices.

— Vous êtes dans l'erreur; la rigueur de vos tourments vous en fait exagérer la durée, et regarder comme un siècle ce qui n'est en effet qu'un instant. Détrompez-vous; à peine quelques minutes se sont écoulées depuis votre trépas, et votre cadavre n'est pas encore froid sur votre lit de mort.

— Alors, de grâce, obtenez que je retourne sur la terre pour y souffrir, pendant un an, tout ce qu'il plaira à Dieu

Il fut exaucé et il excitait ceux qui venaient le voir à accepter toutes les peines de ce monde, plutôt que de s'exposer aux tourments de l'autre.

Nous ne comparerons donc point les misères que nous voyons et que nous essayons de soulager avec des souffrances absolument différentes et que des âmes séparées du corps peuvent endurer. « Cet état est transcendant, et leur douleur est transcendante. » (*Suarès*). Les souffrances dont ces âmes sont imprégnées, disent les docteurs, sont analogues à celles de l'enfer quoique la certitude du salut mette entre elles et les damnés un abîme immense.

* * *

Maintenant élevons nos regards vers notre Sauveur, et admirons qu'aucune des aumônes qu'il a promis de récompenser si merveilleusement ne touche autant son cœur. Ces âmes soumises à de si grandes souffrances aiment Dieu souverainement, totalement, nécessairement, et cet amour attire sur elles les torrents de l'amour divin de telle façon que Dieu ne peut plus cesser de les aimer. Comme elles désirent être délivrées par amour pour Dieu, Dieu désire qu'elles soient délivrées à cause de son amour pour elles; mais ici Jésus veut encore être aidé par nous et donner ses mérites à nos œuvres pour achever sa conquête.

Autour du trône de Dieu, Marie, les anges, les saints sont des miroirs de sa volonté, et les enfants

de la terre qui tirent une âme du purgatoire paient les larmes de Marie, font exalter les chœurs des anges et versent une joie immense en cet abîme de joie qui est le ciel des élus.

*
* *

Redescendons sur la terre et ajoutons qu'aucune charité n'est aussi profitable à ceux qui la font.

La puissance de payer leurs libérateurs commence pour les âmes avant même qu'elles soient en paradis, car il n'est pas douteux qu'elles ne prient là où elles souffrent et que la prière ne soit très efficace. « Quand je veux obtenir sûrement une grâce, disait sainte Catherine de Bologne, j'ai recours à ces âmes souffrantes, afin qu'elles présentent ma requête à notre Père commun, et, d'ordinaire, je sens devoir à leur intercession le succès de ma prière. »

*
* *

On comprend, après cet exposé rapide de la valeur qu'ont nos œuvres pour les âmes du purgatoire, le zèle de plusieurs à prier pour elles et la prodigalité de la sainte Mère Eglise à dépenser en leur faveur le trésor de ses indulgences.

Le premier moyen de venir en aide au purgatoire c'est la PRIÈRE; l'Eglise nous impose, chaque fois qu'on célèbre la messe ou qu'on dit l'office divin, de prier pour elles, et nous trace ainsi notre dévotion.

Parmi les prières, celles qui s'unissent à la méditation de la Passion sont très spécialement indiquées : la messe et la communion, qui surpassent toute prière, le *Chemin de Croix;* les quinze mystères du Rosaire ; des prières indulgenciées comme celles que nous indiquons.

La dévotion à la Sainte Vierge qui est la *porte du ciel* est nécessaire, et particulièrement la dévotion au mystère de l'Assomption. La plupart des confréries pour le purgatoire ont pour fête l'Assomption de Marie parce qu'en ce jour béni elle dut entrer au ciel avec la multitude du purgatoire.

Marie est la Reine du ciel et la libératrice du purgatoire et Jésus veut qu'on vienne à Lui par Elle.

La prière à saint Michel et à ses anges qui combattent sans cesse pour arracher les âmes au démon, à l'enfer et au purgatoire.

Enfin comme moyens excellents de soulager les âmes du purgatoire, on indique les aumônes, les mortifications et par dessus tout le pardon des injures.

*
* *

Il faut gagner beaucoup d'indulgences pour le purgatoire, car ne pas user d'un trésor que l'Eglise ouvre si largement, serait injurieux à la miséricorde de Dieu qui nous l'offre, ce serait cruel pour ces malheureux que nous pouvons tant aider, et ce serait une grave responsabilité pour nous qui serons abandonnés dans la mesure où nous aurons délaissé les autres.

ACTE HÉROIQUE DE CHARITÉ

OFFRANDE DE TOUTES LES ŒUVRES SATISFACTOIRES ET SUFFRAGES

EN FAVEUR DES AMES DU PURGATOIRE

Cet acte héroïque de charité, au profit des âmes du purgatoire, consiste dans une offrande volontaire que fait le fidèle à ces âmes de toutes ses œuvres satisfactoires pendant la vie, et de tous les suffrages dont il peut être l'objet après la mort.

Il les dépose entre les mains de la très Sainte Vierge, afin qu'elle les distribue à celles de ces saintes âmes qu'elle veut délivrer des peines du purgatoire.

Il déclarera aussi que, par cette offrande, il ne cède rien autre chose à ces âmes, sinon le fruit *spécial et personnel* de ces œuvres et suffrages, de sorte que les prêtres ne sont point empêchés par là d'appliquer la sainte messe suivant l'intention de ceux qui leur auraient donné des honoraires.

Cet acte héroïque de charité, appelé aussi vœu et oblation, fut institué par le Père D. Gaspard Oliden, théatin ; car, bien que connu dans le siècle passé, il fut propagé par lui, et c'est à sa demande qu'il a été enrichi d'un grand nombre d'indulgences par un décret du 23 août 1728, du pape Benoît XIII.

Ces indulgences furent ensuite confirmées par Pie VI le 12 décembre 1788, et finalement spécifiées par le Saint Père Pie IX, dans un décret de la Sacrée Congrégation des Indulgences du 30 septembre 1852. Ce sont les suivantes :

I. Les prêtres qui auront fait cette offrande pourront jouir de l'autel privilégié personnel tous les jours de l'année.

II. Tous les fidèles qui auront fait, comme précédemment, cette offrande, peuvent gagner l'indulgence plénière applicable seulement aux âmes du purgatoire, en quelque jour de l'année qu'ils fassent la sainte communion, pourvu qu'ils visitent une église ou oratoire public, et y prient quelque temps suivant l'intention de Sa Sainteté.

III. Ils gagneront pareillement une indulgence plénière, tous les lundis de l'année, en entendant la messe pour le repos des âmes du purgatoire, pourvu qu'ils visitent, etc., et prient comme plus haut (1).

IV. Puis, toutes les indulgences qui ont été accordées, ou qui le seront à l'avenir, quoique non applicables aux âmes du purgatoire, pourront l'être par les fidèles qui auront fait cette offrande.

Sa Sainteté Pie IX a donné en outre, par le décret du 20 novembre 1854, aux ordinaires respectifs, la faculté d'autoriser les confesseurs à commuer les œuvres, en faveur des fidèles qui ne communient pas encore ou qui sont empêchés de le faire.

On prévient aussi que cet acte héroïque de charité, quoiqu'il soit appelé souvent du nom de vœu, dans quelques feuillets imprimés, et qu'il s'y trouve une formule particulière de cette offrande, n'oblige cependant point sous peine de péché : il n'est pas nécessaire de prononcer ladite formule ; mais il suffit d'un acte de la volonté qui parte du cœur pour pouvoir gagner les indulgences que nous avons indiquées. (Traduction de la *Raccolta* par M. Pallard).

PRIÈRES INDULGENCIÉES APPLICABLES AUX AMES DU PURGATOIRE

Les actes de foi, d'espérance et de charité

(7 ans et 7 quarantaines d'indulgences toutes les fois qu'on les récite; indulgence plénière une fois le mois à ceux qui les récitent chaque jour et indulgence plénière à l'article de la mort. — Benoît XIV, 11 décembre 1654).

Doux cœur de Marie soyez mon salut

(300 jours d'indulgences toutes les fois qu'on récite cette invocation et indulgence plénière une fois le mois si on la récite chaque jour. — Pie IX, 30 septembre 1852)

Lorsqu'on est reçu du Scapulaire bleu de l'Immaculée Conception, la récitation de six *Pater*, *Ave* et *Gloria* permet de gagner les innombrables indulgences de la Terre-Sainte, des sept basiliques de Rome, de la Portioncule et de saint Jacques de Compostelle en Espagne et cela *toties quoties*.

---

(1) Pour les fidèles qui ne peuvent entendre la messe le lundi, celle du dimanche pourra suppléer (Décret du 20 novembre 1854).



INDULGENCE PLÉNIÈRE

APRÈS LA COMMUNION

APPLICABLE AUX AMES DU PURGATOIRE

A ceux qui réciteront à genoux, devant l'image de Notre-Seigneur Crucifié, la prière suivante :

O BON ET TRÈS DOUX JÉSUS! Je me prosterne à genoux en votre présence, et je vous prie et vous conjure, avec toute la ferveur de mon âme, de daigner graver dans mon cœur de vifs sentiments de foi, d'espérance et de charité, un vrai repentir de mes égarements et une volonté très ferme de m'en corriger, pendant que je considère en moi-même et que je contemple en esprit vos cinq plaies, avec une grande affliction et une grande douleur, ayant devant les yeux ces paroles prophétiques que prononçait déjà le saint roi David de vous, ô bon Jésus : « ILS ONT PERCÉ MES MAINS ET MES PIEDS, ET ILS ONT COMPTÉ TOUS MES OS. »

En ego, o bone et dulcissime Jesu, ante conspectum tuum me genibus provolvo, ac maximo animi ardore te oro atque obtestor, ut meum in cor vividos Fidei, Spei et Charitatis sensus, atque veram peccatorum meorum pœnitentiam, eaque emendandi firmissimam voluntatem velis imprimere : dum magno animi affectu et dolore tua quinque Vulnera mecum ipse considero ac mente contemplor, illud præ oculis habens, quod jam in ore ponebat suo David propheta de te, o bone Jesu : *Foderunt manus meas et pedes meos*, dinumera verunt omnia ossa mea.

PIE IX, 31 jul. 1858. *Raccolta*

On doit en outre prier un certain espace de temps aux intentions de Sa Sainteté.

Le gérant : E. PETITHENRY. — Imprimerie P. FERON-VRAU, 3 et 5, rue Bayard, Paris, VIIIe.



SAINT HUBERT

PATRON DES CHASSEURS

Fête le 3 novembre.

LE JEUNE HUBERT LUTTE AVEC UN OURS

Saint Hubert est un prince royal de France, descendant en ligne directe de Clovis, notre premier roi chrétien, et de sainte Clotilde. Il eut pour père le noble duc d'Aquitaine, Bertrand, arrière petit-fils de Clovis.

Enfant de 12 ans, dans une de ces chasses que les princes de sa race aimaient si passionnément, le jeune Hubert voit un ours furieux se précipiter sur son père et l'étouffer de ses pattes puissantes. A ce spectacle, l'adolescent jette un cri : Mon Dieu, donnez-moi la force de sauver mon père ! Aussitôt, il se jette sur l'animal féroce et, d'un coup de framée, asséné par une

main que l'amour filial rendait déjà virile, il lui ouvre la poitrine. Son père était sauvé. C'est le premier titre de saint Hubert à protéger les chasseurs. Le duc Bertrand fit vœu, en reconnaissance de ce bienfait, d'élever à saint Saturnin de Toulouse une basilique, reconstruite au XIe siècle, et demeurée l'ornement de la cité.

SAINT HUBERT A LA COUR DE THIERRY III ET DE PÉPIN D'HÉRISTAL

Bientôt après, le jeune prince fut envoyé auprès de Thierry III, roi de France, pour étudier à l'école Palatine. Il y remporta de grands succès. Mais la vue du misérable Ebroïn, l'assassin de saint Léger, provoquait en lui une invincible répulsion. C'est pourquoi il résolut de passer à la cour d'Austrasie, où gouvernait le petit-fils de saint Arnoul, Pépin d'Héristal, héros aussi sage que vaillant. Hubert gagna tellement l'affection de tous que Pépin lui donna la main d'une arrière-petite-fille de saint Arnoul, Floribana, princesse d'Austrasie, dont il eut un enfant, Floribert, qui sera un saint comme son père, et lui succédera sur le siège épiscopal.

LE CERF ET LA CROIX MIRACULEUSE

A cette époque, cependant, le cœur du jeune prince était encore épris du sentiment de la gloire humaine. Il brûlait d'ardeur pour la puissance que son titre de prince royal l'appelait à exercer, il avait enfin une véritable passion pour les armes. La chasse surtout, cette image de la guerre, avait ses prédilections.

Or, le jour du Vendredi-Saint 683, il chassait, ce qui n'est pas un crime, mais ce qui est fortement répréhensible. Au lieu de méditer sur le grand mystère de ce jour, il courait la forêt des Ardennes. Soudain, un cerf d'une incomparable beauté qu'il poursuivait depuis longtemps, s'arrête et lui fait face. Entre les cornes de l'animal apparaît une croix éclatante, et une voix se fait entendre : « Hubert! Hubert! Si tu ne te con- » vertis pas et ne mènes pas une vie sainte, tu » descendras bientôt en enfer! »

L'ardent chasseur, effrayé, saute à bas de son cheval et se prosterne en disant:

« Seigneur, que voulez-vous que je fasse?

— Va vers l'évêque Lambert, il t'instruira. »

La vision disparut. Saint Hubert ne chassa plus, et cette circonstance de sa vie qui l'a arraché au plaisir de la chasse, l'a constitué le patron de ceux qui s'y livrent. Il vint écouter pendant deux ans les enseignements de saint Lambert, évêque de Tongres, et à la mort de son épouse Floribana, il se fit ermite au lieu même où le cerf mystérieux lui était apparu, à Andlaïn.

SAINT HUBERT PÈLERIN — MEURTRE DE SAINT LAMBERT

Cependant, la volonté de son père l'appelait au trône d'Aquitaine. Le pénitent céda ses droits à son oncle Boggis, qui fut bientôt le seul descendant de Clovis couronné. Quelques années plus tard, Hubert, poussé par l'esprit de Dieu, se constitua pèlerin, et alla vers la ville des grandes missions, à Rome.

Au moment où il s'agenouillait sur le tombeau des saints Apôtres, son maître et son père spirituel, saint Lambert, tombait martyr sous les coups d'une femme adultère. Pépin d'Héristal, marié à sainte Plectrude, avait oublié les devoirs de la vie conjugale, et donné son cœur à une misérable concubine du nom d'Alpaïde, dont il eut un fils qui devait remplir le monde du bruit de ses hauts faits, Charles Martel. Comme autrefois Jean-Baptiste à Hérode, saint Lambert ne cessait d'adresser des remontrances au royal coupable. Elles restaient sans effet, mais la concubine tremblait de se voir chassée ; elle chercha à faire assassiner l'homme de Dieu. Une première fois, ses plans échouèrent. L'évêque n'en montra que plus de fermeté. Dans un grand festin, devant tous les seigneurs, il renouvela l'anathème et sortit de la salle. La famille d'Alpaïde jura sa mort. En effet, à peine rentrée dans sa villa de Léodium, l'auguste victime tombait sous le poignard, au pied de l'autel.

ÉTOLE ET CLÉ MIRACULEUSE

Au même instant un ange apparaissait au Souverain Pontife, Sergius, qui prenait quelques instants de repos après la récitation de Matines, et lui apprenait le meurtre qui s'accomplissait : « Or, ajouta l'ange, un disciple de Lambert viendra aujourd'hui se prosterner *ad limina Apostolorum*. Il se nomme Hubert : c'est lui que tu devras choisir pour succéder au nouveau martyr sur le siège de Tongres. »

Sergius, après cette vision, s'éveilla, et comme il hésitait à y ajouter foi, un ange vint déposer à ses côtés le bâton pastoral de saint Lambert. La chronique continue : « Après avoir terminé ses oraisons et immolé la Sainte Hostie, Sergius se tint en observation auprès du tombeau des saints Apôtres. En ce moment, Hubert, qui avait passé la nuit dans un bourg voisin de la ville, entrait pour la première fois dans l'église du bienheureux Pierre, terme de ses longues fatigues, but de ses plus chères espérances. « Qui êtes-vous? lui demanda Sergius. — Je me nomme Hubert, serviteur de Votre Sainteté, » répondit le pèlerin. Le Pontife le prit affectueusement par la main, le conduisit à l'autel du prince des apôtres, et lui fit connaître avec tous ses détails la vision angélique. En apprenant la mort de son vénérable évêque, Hubert fondit en larmes. Mais quand le Pontife eut ajouté que le disciple devait succéder au maître, et devenir évêque de Tongres, le pèlerin refusa nettement, se déclarant indigne d'un tel honneur.

Comme il parlait ainsi, on vit paraître, divinement apportés sur l'autel, par le ministère des anges, les ornements pontificaux dont se servait saint Lambert. Sergius en fit sur-le-champ revêtir Hubert : il ne manquait que l'étole. Soudain, une étole de soie blanche, brodée d'or, fut apportée par un ange : on la conserve encore aujourd'hui. Elle était envoyée par la Vierge Marie. A la vue de tant de prodiges, tous les assistants poussèrent des cris d'admiration. Le bienheureux Hubert reçut du Pontife la consécration épiscopale.

Or, un jour qu'il célébrait la messe sur l'autel de la Confession, le prince des apôtres lui apparut et lui remit une clé d'or. Cette clé, symbole du pouvoir spirituel de lier et de délier les âmes, avait la puissance de rendre la santé aux lunatiques furieux. Elle se conserve encore, et elle a de tout temps opéré un nombre infini de merveilles. Tel est le récit de la légende.

Le pape Sergius envoya aussitôt Hubert recueillir l'héritage sanglant que saint Lambert lui léguait. C'était l'heure du péril. Alpaïde, dont les mains étaient encore teintes du sang innocent, ne devait pas se résoudre à céder facilement devant un Pontife décidé, du reste, à se montrer aussi inflexible dans le devoir que l'avait été son prédécesseur. Mais Hubert rapportait l'étole qui guérit de la rage, et la clé mystérieuse du pardon; il allait en faire le premier usage.

L'un des deux fils de l'infortunée sainte Plec-

trude, Grimoald, étant venu à la cour de son père, ne dissimula pas son mépris pour la coupable Alpaïde, et annonça publiquement son dessein de se rendre en pèlerinage au tombeau récemment fermé de saint Lambert, le défenseur et l'ami de sa mère. Alpaïde considéra cette déclaration comme une cruelle injure, et résolut de la laver dans le sang. Quelques jours après, l'héritier royal, prosterné sur le tombeau du saint martyr, tombait, lui aussi, victime des mêmes haines.

Saint Hubert n'hésita pas un instant. Il fit ramasser le cadavre ensanglanté du jeune prince, et l'apporta au palais de Pépin. A la vue de ces blessures béantes, le malheureux père ouvrit enfin les yeux. Alpaïde fut honteusement chassée.

Saint Hubert eut aussitôt la mission de réhabiliter la nouvelle maison d'Héristal. La pécheresse trouva auprès de lui un asile miséricordieux, et il lui fit réparer sa vie criminelle dans la pénitence du cloître. Son fils, Charles Martel, devait, lui aussi, faire amende honorable à saint Lambert. Hubert fut chargé de lui ménager cet acte de réparation, au moment même de son plus complet triomphe.

Charles Martel avait, en effet, brisé les liens de la captivité où il avait été retenu après le meurtre de saint Lambert. Déjà, il était maître de l'Est de la France, et sa victoire de Soissons venait de lui soumettre l'Ouest. C'est à cette heure que saint Lambert apparut à Hubert et lui dit : « Prends mes reliques qui sont à Trajectum, et transporte-les à Léodium. » Obéir, c'était réveiller un passé honteux pour le conquérant et attirer peut-être sur sa tête et sur son peuple la colère d'un vainqueur. On craignait que sa vengeance ne cherchât un prétexte pour s'assouvir dans le sang. Hubert hésitait donc.

Une seconde fois, saint Lambert répéta le même ordre. Hubert, en proie à la plus vive anxiété, demanda aux moines et aux fidèles de son diocèse de se livrer à la prière et au jeûne afin d'obtenir des lumières d'en haut.

Une nuit, la villa de Léodium, où saint Lambert avait été massacré, fut environnée, à la vue de tous, de resplendissantes clartés, et le saint martyr apparut à plusieurs prêtres en leur renouvelant les mêmes injonctions qu'à saint Hubert.

Aussitôt, celui-ci, sans plus se préoccuper des hommes, ordonna la solennelle translation des reliques du saint. Une foule d'évêques et de prêtres y accoururent de tous les points de la France. Des miracles très nombreux s'accomplirent durant la cérémonie, de sorte qu'elle eut un immense retentissement. Les foules s'y pressèrent bientôt, et, autour de ce tombeau, se forma une petite ville qui n'est autre que Liège. Saint Hubert y transporta le siège de son évêché. Charles Martel, loin de s'irriter de ces démonstrations de foi et de piété, les favorisa, et félicita saint Hubert de son zèle courageux. Il lui donna même, en récompense, de nombreuses terres, et après saint Hubert, jusqu'au commencement de ce siècle, les évêques furent les naturels et légitimes gouverneurs de la cité de Liège. Charles Martel préparait dignement son glorieux avenir.

SAINT HUBERT APOTRE — SES MIRACLES

Saint Hubert, fondateur de l'Eglise de Liège, y plaça le flambeau de sa vie apostolique. La multitude des idolâtres se pressait près de lui, sollicitant la grâce d'être délivrée du démon. On rapporte que des peuplades voisines, guéries par saint Hubert de la rage païenne, renversaient spontanément leurs temples et leurs idoles.

« La parole d'Hubert, dit le biographe, avait une douceur, une grâce, une force irrésistibles. Elle réalisa, dans le royaume des Francs, la prophétie sacrée : « Le peuple, assis dans les ténèbres, vit se lever la grande lumière. »

Le témoin oculaire, qui raconte ces œuvres de salut, nous a transmis quelques-uns des sujets que saint Hubert traitait de préférence devant les foules, captivées par les charmes de sa sainteté et de son éloquence.

L'amour infini de Dieu pour les hommes, et réciproquement, les joies célestes de l'amour des hommes pour Dieu, l'élévation surnaturelle du chrétien, et le respect qu'on doit avoir pour les temples vivants de Jésus-Christ, revenaient dans presque tous ses discours. Il lui arrivait souvent de parler trois heures de suite et on ne se lassait pas de l'entendre. C'était un langage plein de simplicité forte et éloquente, où il se mettait quelquefois en scène, comme un pasteur en face de ses brebis; mais, à la puissance du verbe chrétien, il ajoutait celle des miracles.

A Nivoch, une femme pétrissait son pain le saint jour du dimanche. Dieu, pour la punir, lui contracta subitement les deux mains. Saint Hubert pontifiait à l'église. La malheureuse, dont les ongles pénétraient fortement dans la chair, poussait des cris lamentables. Elle accourt à la porte du temple où elle aurait dû se trouver. L'homme de Dieu sortait en ce moment : elle se jette à ses pieds et lui demande la guérison et le pardon de sa faute. Le Saint lui accorda l'un et l'autre : *Relevez-vous, et jurez de respecter le jour du Seigneur, et vous serez guérie.*

Un autre jour, le saint pontife paya l'hospitalité qu'on lui avait donnée, en arrêtant, d'un signe de Croix, le feu qui avait déjà pris à la maison de ses charitables hôtes.

Une sécheresse extraordinaire désolait les campagnes. La Meuse était presque desséchée. Saint Hubert, se trouvant à Gabelium, s'entretenait avec ses disciples de ce fléau. Tout à coup, il leur fit cette question : « Pourriez-vous me dire le nom de celui qui ouvrit les cieux fermés depuis trois ans, et fit tomber la pluie avec fécondité sur le sol aride ? — C'est Elie, répondit l'un d'entre eux. — Le Dieu d'Elie est le nôtre : implorons-le dans la prière et le jeûne : sa miséricorde fera le reste. » Il se mit à genoux et pria avec ferveur. Aussitôt, le ciel se couvrit de nuages, et la pluie, fine d'abord, tomba ensuite avec une telle abondance que le fleuve eut bientôt son lit rempli.

Cependant, une voix céleste parla un jour à Hubert : « Dans un mois, tes liens seront brisés : » tu viendras en mon royaume jouir de la gloire » des élus. » C'était l'annonce de la bonne nouvelle. Aussi le saint évêque eut-il soin de bien noter le jour et l'heure de sa délivrance. Il résolut de se préparer saintement à la mort.

Il commença par prier abondamment sur le tombeau de saint Lambert, et dans la basilique qu'il avait élevée en l'honneur de saint Pierre pour le remercier de la clé merveilleuse qu'il en avait reçue. Là, il étendit les bras contre les parois de la muraille d'une chapelle, et dit : *C'est en ce lieu que vous creuserez la terre pour me donner sépulture.*

Il eut encore assez d'énergie pour aller consacrer une église dans le Brabant. Ce fut le dernier travail du pasteur. Deux jours avant la date fixée, il fut pris de la fièvre mortelle, mais il

n'interrompait aucun de ses exercices. « En ce moment, disait-il quelquefois, je vois passer sous mes yeux, comme des bataillons formidables, les péchés de toute ma vie. Implorez le Seigneur pour qu'il me pardonne. »

Il jetait ensuite un regard sur le passé, et il remerciait Dieu. Mais bientôt, la maison retentissait de clameurs semblables au rugissement des bêtes fauves. C'était le démon : « Cherchez l'eau consacrée par le sel, dit le Saint mourant, et bénie selon le rit apostolique : elle mettra en fuite l'esprit infernal. » Puis il commença le psaume : *Qui habitat in adjutorio Altissimi,* et l'ennemi laissa la paix se rétablir dans la maison.

Saint Hubert se sentait mourir. « Préparez, dit-il, préparez un voile à mon visage, mon âme va s'échapper. »

Il appela son doux fils Floribert et lui donna le dernier adieu. Alors il chanta en entier le *Credo.* Il entonna le *Pater noster,* mais il alla le continuer dans les cieux. Il avait rejoint *notre Père.* (3 mai 727.) C'était la trente-sixième année après sa conversion et la soixante-dixième de son âge.

Les funérailles du saint Pontife furent admirables. Toute la contrée voisine s'était réunie pour l'accompagner à sa dernière demeure. Les miracles se multiplièrent sur sa tombe. On avait déposé sur le cercueil un rameau vert, symbole de céleste victoire; il s'allongea tout à coup de deux palmes pour couvrir tout le corps du Saint, Dieu voulant ainsi manifester qu'il vivait de l'éternelle vie.

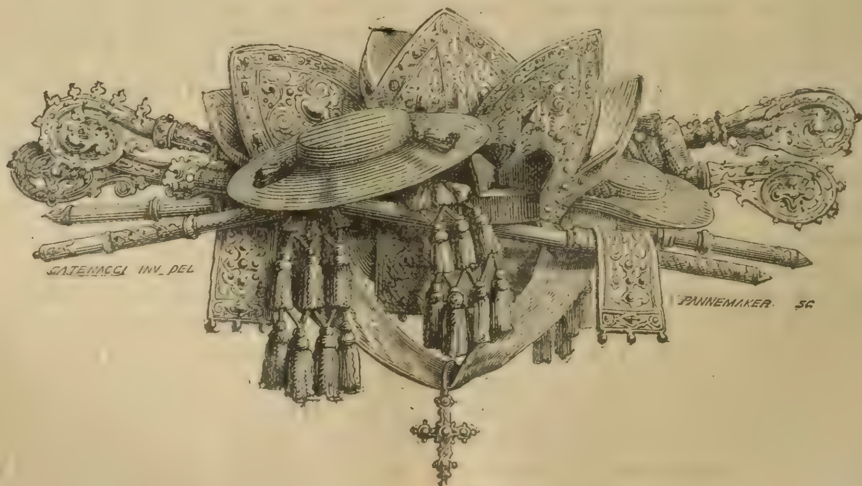
LE MÉDECIN DE LA RAGE

Saint Hubert fut enseveli avec l'étole que lui avait donnée la Sainte Vierge, et la clé d'or qui lui avait été remise par saint Pierre. Seize ans après, on voulut faire l'exhumation, le corps fut retiré entier et sans corruption. La piété des fidèles s'accrut encore, et tous les jours elle était magnifiquement récompensée par d'éclatants miracles. Mais la puissance de saint Hubert se manifestait surtout contre la rage, et elle excitait d'autant plus la reconnaissance, que cette maladie a, de tous temps, échappé aux remèdes de la science. Aussi l'appelait-on le thaumaturge de l'Eglise. Le peuple chrétien l'honore universellement, et tous les siècles ont reçu des bienfaits signalés par son intercession.

En l'an 830, on ouvrit encore le cercueil du Saint, le corps fut retrouvé parfaitement inctact. C'est alors qu'on prit l'étole et la clé. L'étole est un tissu de soie blanche, entremêlé de fils d'or. On dit qu'elle garde toujours la même longueur, malgré les nombreux fils qu'on a enlevés pour les poser sur les blessures. Aujourd'hui, le prêtre la met sur la tête du malade et la guérison a toujours suivi.

La clé de saint Hubert ressemble plutôt à un sceau. Elle sert à pratiquer le *répit* ou la *taille,* c'est-à-dire, à faire des incisions plus ou moins profondes, selon que la morsure est plus ou moins dangereuse.

Jusqu'à nos jours, le seul et infaillible remède contre la rage a été le recours à saint Hubert. Le sera-t-il longtemps? Il est permis de le croire. Nous savons qu'un illustre savant a fait en ce sens plusieurs découvertes dont nous ne voulons aucunement attaquer l'efficacité, mais il reste toujours vrai, d'une part, que le recours à saint Hubert est plus facile, et que, de l'autre, il est plus assuré et plus infaillible.



Imp.-*gérant*, PETITHENRY, 8, rue François Ier, Paris.

SAINT CHARLES BORROMÉE

Fête le 4 novembre.

Ce fut sur les bords du lac Majeur, dans le château d'Arone, que naquit, le 15 octobre 1538, saint Charles Borromée. Sa mère, Marguerite, appartenait à la célèbre famille des Médicis, de Milan, et son père, Gilbert, occupait un des premiers rangs parmi la noblesse de la Lombardie. Au milieu des honneurs dont le monde l'entourait, le noble seigneur menait la vie d'un religieux. Tous les jours, il récitait l'office et donnait plusieurs heures à la méditation; souvent même, on le voyait, revêtu de l'habit de pénitent, se livrer aux mortifications les plus austères. Il n'usait de ses immenses richesses que pour soulager les misères de ses vassaux, et ses aumônes étaient si abondantes que ses amis l'accusèrent de faire tort à ses enfants. Malgré toutes les récriminations, Gilbert savait qu'en distribuant aux pauvres une partie de sa fortune, il préparait à ses fils un héritage bien plus précieux que tous ceux de la terre. Ses espérances ne devaient pas être déçues : Dieu lui réservait la gloire d'avoir un fils couronné de l'auréole des saints.

Les commencements du jeune Charles firent présager ce qu'il serait plus tard. Dès son âge le plus tendre, il passait une grande partie de son temps dans les exercices de piété, et ses amusements eux-mêmes ne respiraient que l'amour du service de Dieu. Dès cette époque, sa vocation extraordinaire se manifesta d'une manière si éclatante, que son père crut pouvoir le faire admettre au nombre des clercs, et que son oncle, Jules-César Borromée, charmé de ses heureuses dispositions, lui céda, selon l'usage du temps, l'abbaye de Saint-Gratinien, de l'Ordre de saint Benoît. Un jour, l'Eglise interdira l'abus de la collation des bénéfices aux enfants; mais ici, il n'y eut aucun des inconvénients dont Charles devait lui-même s'occuper plus tard, car le jeune clerc prit d'une main ferme la direction du monastère, et, malgré son extrême jeunesse, sut acquérir assez d'autorité pour y maintenir la discipline et exécuter des réformes importantes. Comprenant les grandes responsabilités qui pesaient sur lui, il donna l'ordre de distribuer aux pauvres les revenus de l'abbaye, et il ne permit jamais qu'on détournât des œuvres de charité les biens provenant de l'Eglise.

Les soucis de l'administration ne l'empêchèrent pas de se donner à l'étude avec une incroyable ardeur. Après avoir terminé ses humanités à Milan, il alla s'asseoir sur les bancs de l'université de Pavie, où un savant jurisconsulte, François Alciat, attirait de nombreux auditeurs autour de sa chaire. A son école, le jeune homme fit de rapides progrès.

Pendant qu'il étudiait le droit, le démon tendit des pièges à sa virginité par l'entremise d'un domestique infidèle; mais, à l'exemple du patron des étudiants, saint Thomas d'Aquin, il sut repousser énergiquement toutes les attaques, et il demeura victorieux dans ce rude combat.

Après avoir pris le grade de docteur, il revint à Milan, où l'attendait son frère, le comte Frédéric. A peine arrivé dans cette ville, il apprit que son oncle, le cardinal Ange de Médicis, venait d'être promu au souverain pontificat et avait pris le nom de Pie IV. L'humble clerc, pour se soustraire aux honneurs ecclésiastiques, résolut de rester à Milan, dans le recueillement et la retraite, mais le Pape, qui connaissait ses vertus et ses mérites, le fit venir à Rome et, malgré ses résistances, lui donna le chapeau de cardinal. Charles n'avait pas vingt-trois ans et il n'était pas encore prêtre. Les honneurs extraordinaires dont il était l'objet ne l'éblouirent pas, et, au milieu des splendeurs de la cour pontificale, il reprit la vie simple et retirée qu'il menait à Milan. Loin de renoncer à ses exercices de piété, il redoubla de ferveur dans son oraison, et, se mettant sous la direction d'un jésuite, dont le nom est demeuré célèbre, le P. Ribéra, il se prépara à recevoir dignement le sacerdoce.

Le Pape, qui l'appréciait tous les jours davantage, l'avait promu à l'évêché de Milan; mais, voulant l'attacher à la cour de Rome d'une manière toute spéciale, il le nomma *grand pénitencier* de l'Eglise romaine et *protecteur* de la Germanie, du Portugal et de la Flandre. La tâche qu'il imposait à son neveu était lourde et difficile, et le jeune prélat, retenu à Rome par les affaires importantes dont il était chargé, dut renoncer à aller prendre possession de son siège épiscopal, et, pour suppléer à son absence, il envoya en Lombardie l'illustre canoniste Nicolas Ormane, son vicaire général, dont tout le monde admirait la science et les vertus.

Le diocèse de Milan se trouvait alors dans une situation critique, et tous les efforts du vicaire général furent impuissants à porter remède au mal qui grandissait tous les jours. Le jeune évêque comprit que son église ne pouvait pas plus longtemps demeurer sans pasteur, et il demanda au Pape la permission de quitter Rome. Pie IV hésitait, mais les instances de son neveu triomphèrent de ses répugnances, et, le 1er septembre 1565, le cardinal Borromée partait pour Milan, avec le titre de légat *a latere*. A son arrivée, il convoqua un concile provincial, et l'on vit cet archevêque de 26 ans diriger, avec la sagesse et la science des vieillards, les travaux de l'illustre assemblée dans laquelle siégeaient, à côté des évêques suffragants, deux cardinaux étrangers, et où l'on agita les questions les plus épineuses.

Il commençait la visite de son diocèse, lorsqu'il apprit que Pie IV venait de tomber dangereusement malade. A cette nouvelle, il partit aussitôt pour Rome, et il eut avec saint Philippe de Néri la consolation de fermer les yeux à son oncle. Dieu récompensait dignement Pie IV d'avoir repris et achevé le grand concile de Trente en lui faisant la grâce de mourir entre deux saints.

Après l'élection de Pie V, le cardinal Borromée retourna dans son diocèse. Sa présence y était plus que jamais nécessaire. Le désordre s'était introduit jusque dans le clergé, et les laïques, rompant impudemment la clôture, pénétraient

dans les couvents, où les vierges n'étaient plus soustraites aux séductions du monde.

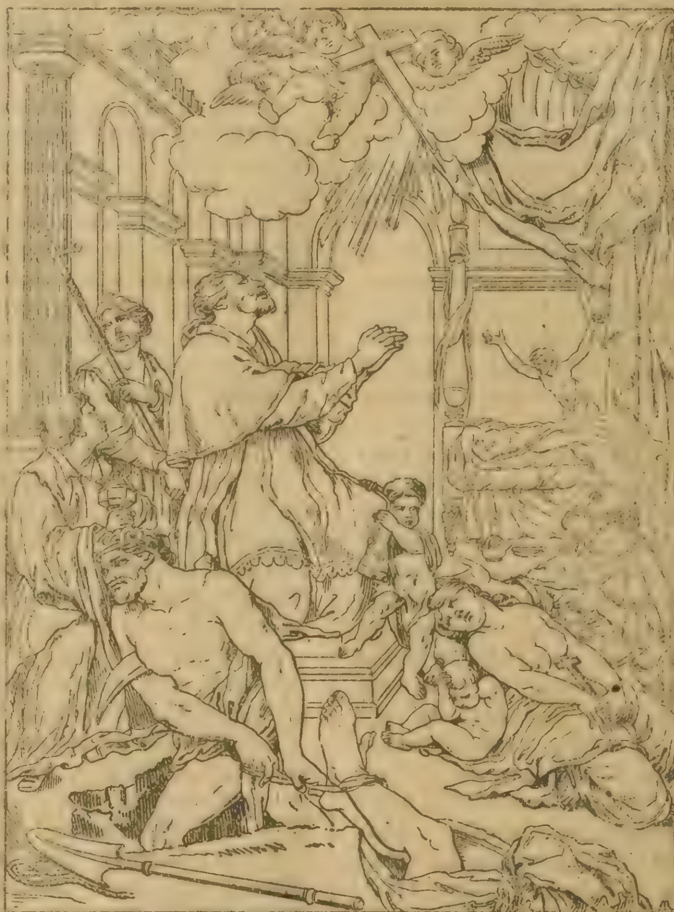
L'archevêque comprit toute l'étendue du mal, et, afin d'extirper les abus, il résolut de prêcher d'exemple et de se sacrifier pour son peuple. Dans son palais épiscopal, il menait la vie d'un véritable anachorète; à la fin de sa vie, le pain et l'eau formèrent sa seule nourriture, et encore ne prenait-il ce modeste repas qu'une fois par jour; ses austérités prirent une telle proportion que sa santé fut compromise, et le Pape dut exiger quelque tempérament à tant de mortifications.

Cependant, malgré les efforts et les exemples du pasteur, le troupeau continuait à être la proie des désordres les plus honteux. Le cardinal, afin d'introduire de vigoureuses réformes, commença, pour être plus libre, à confier l'administration du temporel à des économes d'une probité reconnue, dont il vérifiait les comptes tous les ans, et, ainsi déchargé de toutes ces préoccupations terrestres, il se mit résolument à l'œuvre.

En prenant possession de son siège épiscopal, il avait fait publier dans tout le diocèse les décrets du Concile de Trente et ceux de son synode provincial. Il exigea qu'ils fussent scrupuleusement observés. Commençant les réformes par sa maison, il vendit ses meubles précieux, se débarrassa de ses riches habits et résigna tous les bénéfices que son oncle lui avait donnés. Après avoir ainsi réduit ses revenus, il employa ce qui restait à l'entretien des séminaires, des hôpitaux, des écoles et au soulagement des pauvres honteux et des mendiants.

Les laïques qui habitaient son palais étaient soumis à une règle sévère; les heures de prières étaient marquées, et, à ce moment, personne ne pouvait s'absenter sans permission. Les prêtres de son entourage, soumis à une discipline encore plus austère, formaient une véritable communauté, qui fut digne de donner à l'Eglise un cardinal et plus de vingt évêques.

Comme le chapitre de la cathédrale s'était relâché de sa première ferveur, il fut obligé de rétablir l'office divin, et, malgré l'importance des affaires qu'il avait à traiter chaque jour, il se fit un devoir d'assister aux heures canoniales, que les chanoines n'osèrent plus déserter. Afin de donner plus de majesté aux cérémonies, il corrigea le chant, qui avait été depuis longtemps négligé, et il fit revivre, dans l'église de Milan, les traditions d'Ambroise.



Pendant la peste de Milan, saint Charles Borromée reçoit les malades dans son archevêché, et, au milieu des cadavres qui encombrent son palais, il supplie le ciel d'épargner enfin son peuple.

(Cette scène émouvante est empruntée au bas-relief de Pujet.)

Le chapitre de la cathédrale n'attira pas seul son attention, et il mit un soin assidu à réformer les communautés et les confréries. Il rétablit le tribunal ecclésiastique, et lui donna pleins pouvoirs pour châtier et emprisonner les misérables qui jetaient le scandale dans la ville par leurs dérèglements publics. Il prit aussi d'une main ferme la défense de la clôture monastique, que les laïques violaient malgré les décrets du Concile de Trente, et, grâce à ses mesures énergiques, les communautés religieuses, délivrées de tout commerce avec le monde, furent entièrement transformées.

Le démon ne pouvait voir ces heureux changements s'accomplir sans faire éclater sa rage. Il communiqua son esprit de vengeance à quelques misérables qui n'avaient pris l'habit religieux que pour mieux séduire le peuple. Exaspérés par le courage et la fermeté que déployait le saint évêque, les imposteurs résolurent de se défaire de lui, et, un soir, pendant qu'il présidait à la prière, dans une chapelle particulière, avec ses domestiques, un assassin entra furtivement et déchargea son arquebuse sur le prélat. La balle perça jusqu'à la chair; mais, comme si elle eût été arrêtée par une main invisible, elle tomba aux pieds du Saint. Au bruit de la détonation, les domestiques s'étaient levés pour se jeter sur l'assassin; mais, d'un geste plein d'autorité, le cardinal les retint à leur place, et il continua la prière, comme s'il n'était arrivé aucun accident. La nouvelle de cet attentat provoqua en Italie et en Europe la réprobation universelle, et le gouverneur de Milan reçut l'ordre de poursuivre sans merci les coupables. Malgré les supplications du Saint, la justice séculière fut inexorable, et l'assassin subit, avec ses complices, la peine du parricide.

Saint Charles n'avait pas encore terminé son œuvre de rénovation. Les dérèglements qu'il avait victorieusement combattus à Milan régnaient encore dans les campagnes, et il lui fallut toute sa constance et toute son énergie pour venir à bout des difficultés incessantes que le démon se plaisait à susciter.

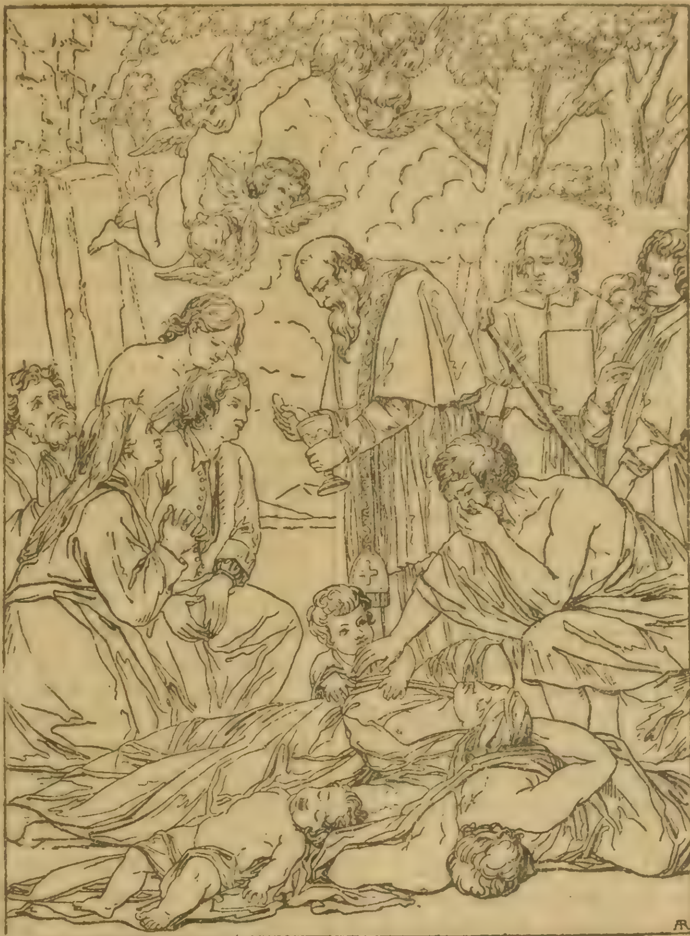
Dans la visite du diocèse, il pénétrait jusqu'aux moindres bourgades. On voulait le détourner de visiter trois vallées écartées, enclavées dans les gorges des Alpes, et qui appartenaient à sa juridiction, on objectait la difficulté et le danger des sentiers; il répondit qu'il irait au moindre des

montagnards de ces vallées écartées, et il accomplit, au prix de mille fatigues et de dangers, sa course au milieu de ces populations ignorantes, chez lesquelles il découvrit que le venin de l'hérésie avait commencé à s'infiltrer.

Le Saint comprit que ses prédications demeureraient stériles s'il ne donnait à son église un clergé capable de seconder ses efforts. Par ses soins, trois séminaires furent fondés, et, à côté de ces écoles de théologie, il établit des écoles spéciales où les enfants que leur vocation appelait à l'Eglise étudieraient la grammaire, la rhétorique, et les premières notions de liturgie. Peu à peu, le clergé se renouvela et les brebis égarées rentrèrent en foule au bercail, où elles trouvèrent des pasteurs vigilants.

L'archevêque ne se borna pas à établir des séminaires et des écoles ecclésiastiques; il fit appel au dévouement des religieux, pour l'aider à évangéliser son peuple. Sur sa demande, les Jésuites vinrent s'établir à Milan, et il leur confia l'église paroissiale de Saint-Fidèle. S'occupant avec un soin tout particulier à l'éducation de la jeunesse, il fonda des collèges à Lucerne et à Fribourg et il en donna la direction aux Jésuites, qu'il avait pu apprécier à Milan.

Il établit aussi les Théatins dans sa ville métropolitaine, et leur donna l'église et l'abbaye de Saint-Antoine; enfin, il appela les capucins et leur confia l'évangélisation des montagnes de la Suisse, où leur influence salutaire se manifesta bientôt.



Saint Charles, suivi de son clergé, va distribuer la communion aux mourants à travers les cadavres qui remplissent les rues.

(Cette gravure est la reproduction du tableau célèbre de Van Oost.)

Ce n'était pas encore assez, et le Saint, pour réfréner les audaces du libertinage et de l'hérésie, convoqua jusqu'à six conciles provinciaux et onze synodes diocésains. Grâce aux dispositions prises dans toutes ces assemblées, la discipline ecclésiastique retrouva toute sa vigueur, et l'on vit peu à peu disparaître les nombreux abus du diocèse.

Au milieu de ses travaux apostoliques, le pasteur trouvait encore le temps de parler à son troupeau, et, rapporte un de ses biographes, on eût dit qu'il n'eût que ce seul emploi. Sa parole pleine d'onction pénétrait jusqu'au fond des cœurs les plus endurcis, et l'on vit bien souvent des libertins, venus à ses sermons pour se distraire, fondre en larmes et rompre, à l'heure même, les liens criminels qui les enchaînaient au péché.

Le démon poursuivait toujours de sa haine implacable le serviteur de Dieu, et, après avoir essayé de l'arrêter par la révolte de quelques clercs indignes, il suscita contre lui la persécution.

Comme le Saint soutenait avec vigueur les droits de sa juridiction archiépiscopale et les immunités ecclésiastiques, il n'hésita pas à faire emprisonner les pécheurs scandaleux, défendit les danses publiques les jours de fête, et interdit les orgies auxquelles le peuple avait coutume de se livrer sur la place de la cathédrale, sous prétexte de célébrer le carnaval. Les débauchés, atteints par ces mesures énergiques, se soulevèrent contre l'autorité épiscopale, qu'ils accusèrent de porter atteinte à la puissance du roi, et ils firent appel aux juges séculiers.

Le gouvernement de Milan épousa leur querelle, et, sans plus tarder, il entra en lutte avec le cardinal. Les juges du tribunal ecclésiastique furent arrêtés comme des malfaiteurs; le château d'Arone, domaine patrimonial des Borromée, fut occupé par la force, et le palais épiscopal, cerné par une troupe de soldats, fut transformé en une véritable prison. Le Saint ne se laissa pas effrayer par ces démonstrations menaçantes, et, fort de son droit, il lança une sentence d'excommunication contre les agents du pouvoir civil, qui osaient porter atteinte d'une manière si brutale aux immunités ecclésiastiques.

Pendant qu'il était prisonnier dans son archevêché, le bruit courut que le Pape et le roi d'Espagne s'étaient prononcés en faveur des juges séculiers. A cette nouvelle, le prélat ne se découragea pas, et, dédaignant de recourir aux moyens humains, il redoubla de prières et de jeûnes, et il se contenta de plaider sa cause devant le crucifix. Sa prière fut entendue et, au moment où tout semblait conjuré contre lui, le Pape approuva sa conduite par un acte solennel, et le roi d'Espagne infligea un blâme public au gouverneur qui avait osé se porter à de tels excès contre un Saint. La justice divine n'était pas encore satisfaite, et la mort subite des principaux instigateurs de cette persécution annonça aux populations terrifiées qu'on ne se joue pas impunément de la justice et des immunités de l'Eglise.

Cependant, le peuple ne tarda pas à retourner à son vomissement, et il reprit ses réjouissances licencieuses à l'occasion des fêtes données au passage d'un prince. Le Saint, voyant qu'on méprisait ses conseils, annonça l'apparition d'un cruel fléau; on ne tint aucun compte de cet avertissement; mais la prédiction ne tarda pas à s'ac-

complir et à apporter une terrible sanction aux efforts si longtemps inutiles de l'envoyé de Dieu.

Les jeux n'étaient pas terminés que la peste se déclara dans la ville, à deux endroits à la fois. Aux premiers indices de la contagion, le prince, le gouverneur, les magistrats municipaux s'enfuirent précipitamment, et l'évêque demeura seul avec son clergé dans la ville désertée par les agents de l'autorité civile. En vain des conseillers timides le pressèrent-ils de partir, sous prétexte de se conserver à son peuple et de ne pas priver de ses soins tout le reste du troupeau; le Saint n'était pas un pasteur mercenaire, et au milieu de la tourmente, il voulut partager toutes les tribulations des brebis. Six mois durant, il fut la providence des pauvres, des mourants, des affamés. Après avoir vendu son argenterie pour subvenir aux besoins des malheureux dont le nombre augmentait tous les jours, il donna aux pestiférés les meubles de sa maison, ses habits, et jusqu'à son propre lit. On le voyait passer à travers des monceaux de cadavres, pour porter aux mourants les derniers sacrements. Il voulut visiter lui-même toutes les maisons et tous les hôpitaux, et aucune misère n'échappa à son inépuisable charité; on compte jusqu'à 70 000 le nombre de ceux que ses libéralités arrachèrent à la mort!

Mais ce n'était pas assez. L'évêque s'était donné tout entier pour soulager son peuple; il lui restait à conjurer le fléau. En présence de ce malheur public, il eut recours à la prière publique, et il donna l'ordre de faire des processions dans toute la ville. Lui-même, les pieds nus, le crucifix dans les mains, la corde autour du cou, dans ces cérémonies expiatoires, il s'offrait en holocauste, et il ne cessait de crier dans les rues et sur les places publiques : Miséricorde, Seigneur, misécorde! La prière du Saint fut enfin entendue, le fléau disparut; l'autorité séculière put alors, en toute sécurité, venir prendre possession de la ville qu'elle n'avait pas su protéger.

L'attitude du prince de l'Eglise, pendant la grande peste de Milan, fut, non seulement le châtiment de ceux qui résistaient à ces enseignements, mais aussi le théâtre le plus éclatant de son héroïque sainteté.

Les artistes se sont plu à le représenter la corde au cou, implorant la miséricorde ou portant la communion aux mourants au milieu des cadavres.

A la mort de saint Pie V, Charles se rendit à Rome, pour prendre part au conclave, et il obtint du nouveau pape Grégoire XIII, l'autorisation d'être déchargé de la Grande Pénitencerie.

De retour à Milan, il reprit sa vie d'apostolat et de prière; il employait le jour à la prédication, à la visite des malades, aux audiences particulières; il passait presque toute la nuit à faire oraison, à lire des livres de piété, à écrire des lettres pastorales. Le peu de temps que lui laissaient ces multiples occupations était seul réservé au sommeil.

La dernière année de sa vie, il entreprit la visite du pays des Grisons; sa mission était difficile. Le calvinisme s'était répandu dans cette région et y avait fait de nombreux adeptes. Les hérétiques, les apostats, les usuriers, les libertins usaient de tous les moyens pour empêcher le voyage de l'archevêque. Prières, menaces, embûches de tout genre, rien ne fut épargné; mais les fatigues et les périls n'arrêtèrent pas le courageux apôtre, et il pénétra presque seul dans ces contrées révoltées à la fois contre l'autorité du Pape et celle du roi d'Espagne. Sa présence produisit un effet inespéré. Les catholiques, raffermis dans leur foi, reprirent la pratique de la religion, et les protestants, domptés par le prestige de sa sainteté, rentrèrent en foule dans le giron de l'Eglise. En vain les prédicants, jaloux de l'influence que prenait le saint archevêque, lancèrent-ils contre sa personne d'indignes calomnies. Leurs attaques mêmes ne firent que rehausser sa vertu. A la vue de cet humble voyageur, qui couchait sur un peu de paille, ne se nourrissait que de pain, supportait sans se plaindre les rigueurs d'une température glaciale, et occupait ses loisirs à visiter les malades ou à faire des aumônes, les simples habitants de ces montagnes ne reconnaissaient point le prince de l'Eglise fastueux, cupide, hautain qu'on leur avait dépeint, et ils s'agenouillaient avec amour devant le père qui venait à eux pour les bénir.

A son arrivée à Milan, l'archevêque organisa de nouvelles dévotions pour le temps du carnaval, et ses efforts furent couronnés d'un tel succès que la foule, abandonnant bals et fêtes, se pressa dans les églises. Elle ne savait pas en ce moment qu'elle n'entendrait plus la voix de son pasteur.

Le Saint avait l'habitude de faire, chaque année, sa confession générale, et il s'était retiré au mont Varile pour s'y préparer, lorsque, le 24 octobre, il fut en butte à un violent accès de fièvre; il comprit qu'il allait mourir. Le mal augmentant tous les jours, il donna l'ordre qu'on le transportât à Milan, où il espérait célébrer, le jour de la Toussaint, sa dernière messe pontificale. Obligé de s'arrêter en chemin, il ne put arriver que le 3 novembre, à deux heures du matin, dans sa ville métropolitaine, et comme la maladie l'empêchait de se lever, il ordonna qu'on dressât un autel dans sa chambre, et il fit placer sur son lit un tableau de l'agonie de Notre-Seigneur au jardin des Olives.

Le 4 novembre au matin, il reçut le Viatique et l'Extrême-Onction; puis, faisant couvrir de cendres bénites une de ses haires, il la prit sur son corps afin d'être muni de l'armure de la pénitence, contre les derniers assauts de l'ennemi.

Cependant, la nouvelle de la maladie s'était répandue à travers la ville; le peuple se pressait dans les églises pour demander la guérison du Pontife, et une foule compacte attendait avec anxiété devant la porte du palais archiépiscopal. Son attente ne devait pas être longue. A trois heures du soir, les cloches de la cathédrale annonçaient au peuple de Milan que son père était mort.

E. Petithenry, Imp.-*gérant*, 8, rue François Ier, Paris.

SAINT ZACHARIE

Fête le 5 novembre.



Saint Zacharie, encore muet, écrit le nom de Jean qui lui a été révélé par l'ange. (D'après la fresque de fra Angelico.)

Zacharie, issu de la famille d'Abias, appartenait à la tribu sacerdotale de Lévi, et selon la coutume introduite chez le peuple juif, il chercha une compagne parmi les filles d'Aaron ; il eut le bonheur et la grâce de choisir Elisabeth, parente de la Sainte Vierge.

Le Saint-Esprit nous fait dans la Sainte Ecriture la description de ce ménage : « Ils étaient tous deux justes devant le Seigneur, marchant dans le chemin de tous ses commandements, et selon les prescriptions de la loi *sine querela,* sans donner lieu à aucune plainte. »

Cependant, aux yeux du monde, le mariage n'avait pas été béni, on le réputait presque malheureux, car Elisabeth n'avait point d'enfants et la stérilité était réputée une honte chez le peuple juif. Les époux subirent l'opprobre de l'opinion avec patience ; ils savaient que Dieu était avec eux, et comme les saintes femmes de la Bible, auxquelles le Seigneur fit attendre un fils pour la naissance duquel il voulait de longues prières, elle priait et offrait l'épreuve.

Or, il arriva que le sort désigna le prêtre Zacharie pour pénétrer dans le Saint des saints et offrir le sacrifice ; chaque semaine, le lévite chargé de cette sainte mission était désigné de cette façon.

A l'heure du sacrifice, il était donc entré au temple pour remplir ses fonctions, tenant l'encens,



Saint Zacharie reçoit de l'ange Gabriel la nouvelle qu'il sera père de saint Jean-Baptiste.

et la foule des fidèles se pressait au dehors afin d'unir ses prières à celles du prêtre.

C'est ordinairement lorsque les esprits sont ainsi tournés vers Dieu que le Seigneur manifeste ses grâces. A l'heure donc de la prière et du sacrifice, l'ange Gabriel apparut debout à droite de l'autel des parfums et Zacharie fut effrayé.

« Ne craignez point, dit l'ange, votre prière a été exaucée, Elisabeth, votre épouse, enfantera, elle aura un fils et vous le nommerez Jean. Vous serez dans le ravissement, et beaucoup se réjouiront de sa naissance, car il sera grand devant le Seigneur. Il ne boira ni vin, ni liqueur enivrante, et il sera rempli du Saint-Esprit dès le sein de sa mère. Il convertira plusieurs enfants d'Israël au Seigneur, leur Dieu, et il marchera devant Lui dans l'esprit et la vertu d'Elie, afin d'unir les cœurs des pères à ceux des fils, de ramener les incrédules à la sagesse des justes, et de préparer ainsi au Seigneur un peuple parfait. »

« A quel signe, demanda-t-il, reconnaîtrai-je que cela doit arriver ainsi, je suis vieux et ma femme est avancée en âge.» Le signe ne se fit pas attendre.

« Je suis Gabriel, répondit l'ange, je me tiens devant Dieu, et j'ai été envoyé pour vous parler et vous annoncer cette bonne nouvelle, et voilà que vous serez muet et vous ne pourrez plus parler jusqu'au jour où ces choses arriveront; il en sera ainsi parce que vous n'avez pas cru à mes paroles qui s'accompliront en leur temps. »

Et sa langue fut nouée.

Cependant, la foule, impatiente, s'étonnait que le prêtre demeurât si longtemps derrière les voiles du Saint des saints, et l'on disait : « Il y a quelque chose d'extraordinaire. »

Aussi, dès que Zacharie sortit, on l'entoura pour lui demander ce qui était arrivé, et lui aurait voulu répondre, mais il ne put articuler une parole, et à ce spectacle et aux signes qu'il faisait, le peuple éprouva le sentiment que quelque grande chose s'était accomplie.

Cependant, le temps de son ministère sacerdotal étant achevé, Zacharie céda l'encensoir à celui que le sort appelait à lui succéder et rentra dans sa maison; Elisabeth conçut dans sa vieillesse et ils partirent vers les montagnes, en leur maison d'Hébron, cacher aux regards des hommes le secret du miracle.

Zacharie et Elisabeth dans cette retraite rendaient grâces au Seigneur, et pendant cinq mois, les hommes ignorèrent la faveur dont ils étaient l'objet et, sans doute déjà, ils disaient la parole qui sera répétée à la naissance : « Que sera donc cet enfant? »

Au bout de cinq mois, l'ange Gabriel descendit de nouveau sur la terre et il se présenta à Nazareth, à la Vierge Marie :

« Voici, disait le messager du ciel, que vous concevrez un fils et vous l'appellerez Jésus.....

— Comment puis-je devenir mère? avait répondu la Vierge bénie entre toutes les femmes.

— L'Esprit-Saint descendra en vous et la vertu du Très-Haut s'étendra sur vous, et ce qui naîtra de vous sera le Fils de Dieu. »

Or, elle ne demanda aucun signe de la vérité de cette étonnante nouvelle, mais l'ange le lui donna :

« Voici qu'Elisabeth ta parente a, elle aussi, conçu un fils en sa vieillesse, et celle qui était stérile est mère depuis six mois, car rien n'est impossible à Dieu. »

Et aussitôt, dit le texte sacré, Marie partit vers Hébron pour voir sa cousine Elisabeth auprès de laquelle l'ange l'avait conviée à se rendre.



Saint Zacharie assiste au mystère de la Visitation qui a lieu dans sa maison d'Hébron.

L'Ecriture, en retraçant la scène de la Visitation ne fait pas mention de Zacharie. Il y assista cependant. Il comprit, au tressaillement de son fils dans le sein maternel, que la mère des vivants était venue visiter sa demeure; mais son mutisme persistant l'empêcha de joindre ses accents à ceux d'Elisabeth.

L'heure approchait néanmoins où les promesses du ciel allaient, se réalisant dans leur plénitude, permettre à Zacharie de rompre le silence.

Lorsque le temps de l'enfantement fut arrivé, Elisabeth mit au monde un fils. A la nouvelle de cet événement inattendu, les voisins et les parents qui ne connaissaient point la prédiction de l'ange et n'avaient pu pénétrer le secret de la Visitation, vinrent en foule admirer la merveille qui s'accomplissait en la nativité de saint Jean-Baptiste, et ils faisaient éclater leur joie en bénissant le Seigneur.

Le huitième jour, ils se réunirent pour circoncire le nouveau-né, et, d'un commun accord, ils l'appelèrent Zacharie, du nom de son père. Mais Elisabeth s'opposa vivement à ce choix, et, d'une voix inspirée, elle répondit: « Non, on l'appellera Jean. »

Cette résistance imprévue provoqua une profonde surprise dans l'assemblée et l'on se récria en disant : « Il n'y a personne dans la famille qui porte ce nom. »

Zacharie, le père de l'enfant, assistait à la contestation et, malgré la prérogative attachée à l'autorité paternelle, son mutisme l'empêchait de donner son avis. On résolut de le choisir pour juge du conflit et on l'interrogea par signe pour connaître le nom qu'il voulait donner à l'enfant.

Mais lui, demandant des tablettes, écrivit : « Jean est le nom qu'il doit porter. »

Au même instant, alors qu'autour de lui on s'étonnait de cette résolution étrange, sa bouche s'ouvrit tout à coup, sa langue se délia, et il parla en bénissant le Seigneur.

Ce nouveau prodige, qui venait s'ajouter à toutes les merveilles de la naissance miraculeuse de Jean-Baptiste, frappa d'effroi les assistants, et ils se retirèrent pleins de respect pour l'enfant que Dieu prédestinait d'une manière si éclatante.

Le bruit de ces événements se répandit dans toute la contrée et les échos redirent aux montagnes de Judée la gloire de Jean-Baptiste.

En cette journée bénie, les merveilles succédèrent sans interruption aux merveilles, et le père de l'enfant, Zacharie, en présence de la nombreuse parenté accourue pour les fêtes de la Circoncision, fut tout à coup saisi de l'Esprit-Saint, et, d'une voix prophétique, entonna le *Benedictus*. Ce cantique de joie et d'espérance a mérité l'honneur d'être reproduit tout entier par l'Evangile, et l'Eglise le fait réciter chaque jour à ses religieux et à ses clercs.

Il appartenait au père de Jean-Baptiste de résumer toutes les prophéties au moment où leur accomplissement était si proche, et, en présence du Précurseur et de la Mère du Christ, d'annoncer la venue prochaine du Messie. La Sainte Vierge assistait, en effet, à la naissance de Jean-Baptiste, si nous nous en rapportons au témoignage de la plupart des pères et des docteurs. Aussi, l'iconographie a-t-elle plus d'une fois représenté la Mère de Dieu portant le Précurseur entre ses bras, ce qui fait dire : « Jamais plus bel enfant eut-il plus belle porteuse! » à saint Bonaventure.

Zacharie chantait: « Béni soit le Seigneur, le Dieu d'Israël de ce qu'il a visité et racheté son peuple et nous a suscité une corne de salut dans la maison de David, comme il l'a promis dès les



Le Précurseur vient au monde, et chacun se demande : « Que pensez-vous que sera cet enfant ? » (Tableau de Carrache.)

temps les plus reculés par la bouche de ses saints prophètes. »

Puis, s'adressant au nouveau-né, dont la mission extraordinaire avait été dévoilée par tant de miracles, il ajouta : « Et toi, petit enfant, tu seras appelé prophète du Très-Haut et tu marcheras devant la face du Seigneur pour lui préparer les voies, pour donner au peuple la science du salut, et pour la rémission de ses péchés par les entrailles de la miséricorde divine; avec lesquelles est venu nous visiter le soleil se levant d'en haut pour éclairer ceux qui sont assis dans les ténèbres et l'ombre de la mort, et diriger nos pas dans la voie du salut. »

Par une permission du ciel, Zacharie, dont le mutisme avait été le premier indice des grands événements qui allaient s'accomplir, dévoilait, par un chant inspiré, les secrets de la Providence divine.

La mission de Zacharie était remplie, Jean-Baptiste apparaissait au milieu des hommes et le monde attendait le Sauveur, dont le père du Précurseur avait chanté la venue prochaine.

Dès ce moment, l'Evangile ne fait plus mention de Zacharie, et l'on est obligé de recourir aux légendes populaires pour compléter sa vie.

Si l'on accepte une tradition fort répandue en Orient, et appuyée sur l'autorité de plusieurs pères de l'Eglise, à l'époque du massacre des Innocents, Elisabeth, avertie elle aussi par un ange, prit son enfant entre ses bras et s'enfuit la nuit dans les montagnes. Après une longue course, elle s'arrêta épuisée de fatigue, sans ressources et sans abri, elle ne douta point de la Providence divine, et comme un pic escarpé se dressait devant elle et l'empêchait de passer, d'une voix inspirée, elle s'écria : « Montagne de Dieu, recevez-moi avec mon fils. » A ces mots, la montagne s'entr'ouvrit avec respect devant la mère et l'enfant qu'elle cacha dans son sein, et un ange, éclatant de lumière, descendit dans cette demeure improvisée pour être le gardien du Précurseur (1).

Cependant, les satellites d'Hérode arrivèrent à la maison de Zacharie, et ils réclamèrent le nouveau-né. Zacharie se trouvait ce jour-là dans le temple, et il était auprès de l'autel occupé à son ministère. Hérode le fit saisir par ses soldats et comparaître devant son tribunal. Il le somma d'indiquer le refuge qu'avait trouvé son fils. Zacharie refusa de répondre, et comme les menaces et les promesses étaient impuissantes à vaincre son silence obstiné, les soldats le conduisirent au temple, et ne reculant point devant ce dernier sacrilège, ils le tuèrent dans le vestibule de l'autel.

Le peuple attendait le pontife et, comme on ne le voyait point revenir, il entra dans le temple et il ne trouva que le cadavre de Zacharie.

L'Eglise grecque honore Zacharie le 5 septembre comme un prêtre, un prophète et un martyr. En Occident, la fête a été fixée au 5 novembre, et dans plusieurs églises, on célèbre sa mémoire le même jour que celle de sainte Elisabeth.

L'Occident a eu le bonheur de posséder les reliques du père de Jean-Baptiste et, chaque année, le pèlerinage national de France à Rome peut aller vénérer à Venise le corps de saint Zacharie. Sa tête se trouve à Rome dans l'église de Saint-Jean de Latran, et Baronius rapporte que, plusieurs fois, il en est sorti du sang.

(1) Nous représentons dans la vie de sainte Elisabeth la copie d'une antique miniature du IXe siècle qui vient à l'appui de cette tradition.

Imp.-*gérant*, Petithenry, 8, rue François Ier, Paris.

SAINT LÉONARD

MOINE, PATRON DES PRISONNIERS

Fête le 6 novembre.



Saint Léonard accueille les prisonniers — La fontaine miraculeuse.

Les Francs venaient de faire la conquête des Gaules, Clovis, leur chef, apprenant que les Allemands s'avançaient pour leur disputer la possession de cette belle contrée, se porta à leur rencontre et les rejoignit près de Tolbiac. Un combat terrible s'engagea entre ces deux peuples également braves et également jaloux de leur gloire et de leur liberté. Bientôt la victoire paraît assurée aux Allemands. En ce moment suprême, Clovis encore païen se rappelle le Dieu de Clotilde, son épouse, et il s'écrie : « O Dieu que Clotilde dit être le seul vrai, je n'ai plus d'autre secours que vous; si vous me donnez la victoire je croirai en vous et me ferai baptiser en votre nom. »

Le Christ entendit ce cri de détresse, et Clovis, revenu de son expédition, s'empressa de tenir sa promesse. Il se fit instruire de la religion chrétienne par saint Vaast, moine des environs de Toul; et dans la nuit de Noël 496, il alla avec trois mille guerriers et grands de la cour abjurer les erreurs du paganisme et recevoir l'onction sainte du baptême.

Parmi les jeunes seigneurs qui eurent le bon-

heur de participer à cette régénération surnaturelle, nous devons signaler Léonard, issu d'une illustre famille, et dont le père était le favori de Clovis.

SAINT LÉONARD SE FAIT DISCIPLE DE SAINT REMI

Après son baptême, Léonard, poussé par une inspiration divine, résolut d'abandonner son prince terrestre pour se consacrer au service du Roi du ciel. Il dit adieu aux splendeurs et aux pompes mondaines, afin de voler plus librement vers la conquête des biens éternels, et vint fixer sa demeure auprès de l'apôtre des Francs, le grand saint Remi.

SES VERTUS

Attentif à écouter les avis et les conseils d'un si habile maître, Léonard marcha à grands pas dans la voie de la vertu. Son historien fait son éloge en peu de mots : il était, dit-il, affable dans ses entretiens, fidèle à tenir ses promesses, prodigue dans ses aumônes, modeste en ses réponses, si humble et si simple en tout ce qu'il faisait, qu'on l'aurait plutôt pris pour le fils d'un homme pauvre que pour celui d'un riche seigneur. Mais Dieu, qui se plaît à exalter les humbles, ainsi qu'il est écrit : *Qui se humiliat exaltabitur*, voulut faire briller aux yeux du monde cette lumière jusque-là cachée sous le boisseau; il l'honora bientôt du don des miracles. Tandis que notre Saint répandait par ses discours le baume de la consolation sur les âmes affligées et qu'il les guérissait de la lèpre du péché, il rendait par le signe de la Croix et l'efficacité de ses prières la santé aux corps accablés par les maladies et les infirmités.

IL REFUSE UN ÉVÊCHÉ

Clovis, informé par la voix publique des merveilles opérées par saint Léonard, le fit venir auprès de lui et le supplia humblement de ne point s'éloigner de la cour avant qu'il l'eût fait pourvoir d'un évêché. Alors le serviteur de Dieu fit au roi cette belle réponse : « Si, à l'exemple de mes aïeux, j'avais voulu servir les rois de France, sans nul doute, j'aurais trouvé auprès de vous et puissance et honneurs. Mais, après avoir sacrifié les gloires et les vaines pompes de ce monde, je ne puis, en ce jour, accepter les honneurs dont vous voulez me combler. Souffrez, ô puissant prince, que je me retire dans la solitude pour me consacrer dans la pauvreté au service de mon unique Roi et Seigneur Jésus-Christ. »

Le prince franc, non moins étonné qu'édifié de voir en ce jeune seigneur un si grand détachement des dignités terrestres, le pressa de lui demander quelque autre grâce. Saint Léonard, jaloux de procurer la gloire de Dieu et de travailler au salut des âmes, demanda le pouvoir de visiter les prisons et d'en délivrer les captifs jugés dignes de cette faveur.

Le roi accéda volontiers aux désirs du Saint et le laissa libre de suivre l'impulsion de la grâce.

IL ÉVANGÉLISE LE BERRY

Après avoir refusé la charge épiscopale, saint Léonard se retira à Orléans, auprès de saint Mesmin, cet illustre fondateur de l'abbaye de Micy. Il demeura quelque temps avec lui, s'instruisit de toutes les règles de la vie monastique et prit ensuite le chemin de l'Aquitaine pour y chercher un lieu solitaire où il pût se livrer à la prière et à la contemplation des choses célestes. Il passa par le Berry. Il trouva là des hommes encore enfoncés dans les erreurs du paganisme et ensevelis dans les ombres de la mort. Il leur annonça l'Evangile de Jésus-Christ et eut la joie de voir ses prédications couronnées de succès. Les nombreux miracles qu'il opéra en cette contrée contribuèrent grandement à produire ces heureux résultats. A sa voix, les démons sortaient du corps des possédés; les aveugles, les sourds, les boiteux et tous les impotents qui venaient le trouver s'en retournaient complètement guéris.

VIE ÉRÉMITIQUE

De là, saint Léonard se retira dans la forêt de Pauvain, non loin de Limoges. C'était un lieu vraiment fait pour la vie solitaire, où le bruit, le tracas, les préoccupations du monde, ne pouvaient trouver accès; aussi notre Saint le choisit-il pour le lieu de sa retraite. Il s'y bâtit un petit ermitage et y mena pendant vingt ans une vie plus angélique qu'humaine. Quelles furent alors les actions de ce grand Saint? Dieu, pour qui rien n'est caché, en fut le seul témoin. Cependant, nous pouvons présumer que sa vie fut une oraison et une pénitence continuelles, et qu'il sortait quelquefois de sa retraite pour aller évangéliser les peuples d'alentour.

Mais, enfin, Dieu voulut, par un miracle éclatant, montrer au monde cet ange terrestre.

SAINT LÉONARD ET LA FAMILLE ROYALE

Un de nos rois (peut-être Téodebert, roi d'Austrasie) était venu chasser en la forêt de Pauvain, alors renommée par l'abondance du gibier. La reine, qui l'accompagnait et attendait prochainement la naissance d'un fils, tomba gravement malade.

Ses douleurs furent si violentes que les médecins, même les plus habiles, furent impuissants à la soulager, de sorte qu'il ne lui restait plus aucune espérance de vie. La cour tout entière était plongée dans une grande tristesse et dans un profond abattement; l'on n'entendait plus que des cris, des pleurs et des lamentations. Informé de ce qui se passait, le saint solitaire se rendit au château où se trouvait la reine mourante et demanda à parler au prince. Théodebert n'eut pas plutôt appris la visite du serviteur de Dieu, qu'il accourut et lui adressa la parole en ces termes : « O vénéré Père, qui êtes-vous, quelle est votre patrie, quelle cause vous fait venir ici? — Je suis Franc d'origine, répondit le Saint. Averti de vos angoisses par les cris de désespoir de toute la cour, je viens adoucir et soulager vos peines. — Connaissez-vous l'art de la médecine? reprit le roi. — Nullement, mais le Christ est assez puissant pour me permettre de faire de nombreuses guérisons sans que j'aie besoin de recourir aux remèdes employés par les médecins. »

Le serviteur de Dieu se jette alors à genoux et obtient par ses prières l'heureuse délivrance et la parfaite guérison de la reine. On ne saurait dire combien la nouvelle de ce prodige inattendu remplit de joie toute la cour, et quelles actions de grâces l'on rendit à Dieu pour un bienfait si grand.

Mais après le tribut de louanges rendu au Seigneur, l'auteur de tout bien, Théodebert vou-

lut se montrer reconnaissant envers le saint solitaire. Il lui offrit des vases précieux d'or et d'argent, avec d'autres magnifiques présents. L'homme de Dieu répondit avec une sainte liberté : « Je n'ai nul besoin des richesses et de l'or de ce monde, car j'ai tout laissé pour servir Jésus-Christ. Le don de Dieu ne s'acquiert pas à prix d'argent, mais il est accordé aux fidèles par les mérites de la foi. Distribuez donc aux pauvres, aux veuves et aux orphelins, ces biens dont vous vouliez m'enrichir, et achetez ainsi le ciel par des aumônes. Pour moi, ajouta le Saint, j'attends du Christ une récompense plus précieuse que l'or et l'argent, et telle est la raison qui m'a fait retirer dans ces lieux déserts et qui me fait refuser vos présents. »

DON QUE LUI FAIT LE ROI

Le roi, fort édifié de la générosité du saint ermite, le pria d'accepter au moins la forêt de Pauvain et d'en disposer comme il le jugerait convenable pour la gloire de Dieu. Léonard, sachant que le prince s'affligerait de son refus, lui dit : « Excellent roi, que puis-je faire d'une si grande étendue de terrain? Souffrez que je n'accepte qu'une partie de cette immense forêt. » Les lettres de la donation en furent dressées sur-le-champ, et, pour perpétuer le souvenir de ce don royal, tout ce canton fut ceint d'un mur de pierres auprès duquel on voyait autrefois de belles croix chargées de menottes et d'autres chaînes que des malheureux captifs, délivrés de leur prison, grâce à l'intercession de saint Léonard, y avaient apportées.

Ce lieu fut appelé *Noblat (Nobiliacum)*, tant à cause de la noblesse du très illustre donateur qu'à cause de l'exemption de tout impôt qui le rendait extrêmement noble. C'est de cette même terre que les habitants de la ville de Saint-Léonard-de-Noblat tiraient leurs privilèges, confirmés dans la suite par la plupart des rois de France.

NOTRE-DAME SOUS LES ARBRES

Notre Saint ayant donc accepté à titre de don une partie de la forêt de Pauvain, résolut de placer cette terre sous la protection de la reine du ciel. A cet effet, il fit bâtir sur le haut de la montagne une église dédiée à la Très Sainte Vierge sous le vocable de *Notre-Dame sous les arbres*. Dans cette même église, il érigea un autel à la mémoire de son bien-aimé maître saint Remi, que l'Eglise venait d'inscrire au catalogue des saints. Ce fut sur cette montagne et dans cette église que saint Léonard voulut passer le reste de ses jours dans la prière et la pénitence. Il ne quittait sa retraite que pour aller visiter le tombeau de saint Martial, premier évêque de Limoges et grand apôtre de l'Aquitaine. Deux religieux étaient venus se joindre à lui et partager sa paisible solitude, et quand il s'absentait pour son pèlerinage à Limoges, ces fervents disciples ne cessaient pas de chanter les louanges du Verbe Eternel et de la Vierge Marie.

FONTAINE MIRACULEUSE

Les deux compagnons de notre Saint étaient obligés, pour se procurer de l'eau, d'aller la chercher à plus d'une lieue de leur ermitage. Ils eurent recours à leur Père et le supplièrent de pourvoir à ce besoin. Saint Léonard leur ordonna de creuser une fosse en forme de puits, ensuite il se mit en prière et demanda à la divine Bonté qui avait fait jaillir l'eau du rocher d'Horeb en faveur des Israélites de vouloir renouveler pour ses serviteurs les merveilles accomplies autrefois sous Moïse.

La prière du Saint ne fut pas plus tôt achevée, qu'une source abondante sortit de terre, et cette source miraculeuse est encore si vive, qu'elle sert aujourd'hui aux habitants du lieu.

LA SOLITUDE ENVAHIE

Saint Léonard aurait voulu vivre seul en cet ermitage avec ses deux disciples. Mais le flambeau placé sur le chandelier peut-il ne pas projeter au loin sa lumière? la ville située sur la hauteur peut-elle ne pas être aperçue de ceux qui sont au pied de la montagne? Saint Léonard faisait tant de miracles, que la renommée de ses vertus volait par toute la Guyenne, la France, l'Allemagne, l'Angleterre, et attirait à sa cellule une foule nombreuse de visiteurs. Une infinité de malades se faisaient conduire à lui pour recouvrer la santé du corps : d'autres venaient entendre ses paroles et recevoir de lui le baume de la consolation. Mais, au milieu de tous ces travaux, saint Léonard s'occupait surtout à retirer les captifs de leur prison, estimant que c'était honorer davantage Notre-Seigneur d'accomplir ces paroles de l'Evangile : *J'étais prisonnier et vous m'avez visité. Ce que vous avez fait au plus petit d'entre les miens, je le considère comme fait à moi-même.* Dieu montra clairement à son serviteur combien ce dévouement lui était agréable. Les prisonniers échappés de leur cachot venaient trouver le saint ermite, lui apportaient leurs menottes, leurs chaînes et leurs fers; ensuite ils se prosternaient à se spieds, lui faisaient le sacrifice de leur vie, résolus à demeurer avec lui. « Nous ne voulons plus subir le joug du monde, lui disaient-ils, ô Père, vous nous avez délivrés de ces chaînes de fer, achevez votre œuvre et rompez les liens dont le démon voudrait nous charger. » Notre Saint apprenait alors à ses nouveaux hôtes à honorer, à aimer et à servir Dieu, et leur faisait part du champ que la libéralité du roi lui avait octroyé, afin qu'ils le cultivassent et vécussent du fruit de leur travail.

L'APOSTOLAT DE L'EXEMPLE — SANCTIFICATION DE SA FAMILLE

Attirés par la renommée du saint solitaire, grand nombre de ses parents et de ses proches vendirent leurs biens, en distribuèrent le prix aux pauvres et se rendirent en Limousin auprès du Saint, afin d'apprendre de lui le chemin de la vertu. Saint Léonard, les voyant arriver vers lui, leur dit : « Que voulez-vous de moi, mes amis? Je me suis séparé de vous et vous voulez maintenant me suivre jusqu'en ces lieux déserts?.. Plaise à Dieu que vous puissiez me chercher de la sorte jusqu'aux portes du ciel!.....

— O vénéré Père, s'écrièrent les pieux solliciteurs, accordez-nous la faveur de vivre auprès de vous, montrez-nous le chemin qui seul conduit à Dieu, et apprenez-nous à marcher dans ces voies glorieuses de l'éternité. — Mes bien-aimés, répondit le Saint, craignez le Seigneur, mettez en lui votre confiance, et sachez qu'il n'abandonne jamais ceux qui veulent se reposer en lui. Dieu vous a fait sortir du tumulte, des embarras et des préoccupations de ce monde trompeur, pour vous mener par ces chemins et

ces lieux déserts à la patrie bienheureuse. Remerciez-le de cet immense bienfait, et servez-le ici dans la joie : *Servite Domino in lætitia.*

Après ces salutaires exhortations, saint Léonard partagea la forêt en sept cantons et les leur distribua, en leur recommandant de travailler de leurs mains et de faire l'aumône aux veuves, aux orphelins et à tous les pèlerins pauvres.

MORT TEMPORELLE ET VIE ÉTERNELLE

Enfin, après avoir servi fidèlement son Dieu sur la terre, après une vie chargée de mérites pour le ciel, l'âme de saint Léonard, ornée des perles de toutes les vertus, quitta cette terre pour aller jouir de la gloire céleste et recevoir la couronne réservée à tous ceux qui ont combattu le bon combat. Sa mort arriva le sixième jour de novembre 559, selon Trithème. Son corps fut déposé avec grande pompe par ses disciples dans l'église qu'il avait fait bâtir en l'honneur de la Très Sainte Vierge et de son glorieux maître saint Remi, évêque de Reims. Les miracles ne tardèrent pas à se multiplier dans ce sanctuaire béni. Par l'intercession du Saint, les aveugles voyaient, les lépreux étaient guéris, les boiteux et les paralytiques marchaient, les démons étaient chassés du corps des possédés. Les pèlerins trouvaient sur ce tombeau un soulagement tant à leurs maux corporels qu'à leurs souffrances intérieures et spirituelles.

SON CULTE

Tant de merveilles ne manquèrent pas d'attirer les foules. La petite chapelle bâtie sur le sommet de la montagne ne pouvait plus contenir le nombre des pieux visiteurs qui se pressaient chaque jour autour des saintes reliques. Il fallait à notre Saint un monument plus digne de sa gloire. Les prêtres de Noblat, d'après un avertissement qu'ils reçurent du ciel, résolurent de lui élever une magnifique basilique. Avis en fut donné au peuple, et on ordonna un jeûne de trois jours, afin qu'il plût à Notre-Seigneur de faire connaître le lieu où devraient être vénérées les reliques de son serviteur. Le ciel ne tarda pas à donner la réponse désirée. Dans la nuit du troisième jour, une neige abondante couvrit toute la campagne, à l'exception de l'endroit où devait être bâtie l'église de Saint-Léonard.

A la vue de ce prodige éclatant, les habitants de Noblat rendirent à Dieu des actions de grâce et tous s'empressèrent de contribuer à l'érection du monument.

Le temple, édifié en très peu de temps, put recevoir les glorieux restes du saint confesseur. La translation du corps se fit en présence d'une foule nombreuse de pèlerins, au milieu des hymnes et des chants d'allégresse.

Les reliques du Saint ont toujours été gardées avec le plus grand soin et la plus grande vénération, malgré les ravages du temps et des révolutions.

L'église actuelle de Saint-Léonard possède dans trois riches reliquaires : 1° le chef bien conservé ; 2° un bras entier; 3° plusieurs autres ossements et une grande quantité de poussière du corps du Saint. Le chef est porté processionnellement dans la ville une fois par an, et, chaque sept ans, toutes les reliques sont exposées, pendant sept semaines, de Pâques à la Trinité, à la vénération des fidèles et des nombreux pèlerins. Cette pratique, qui date de l'an 1403, est appelée dans le pays l'*ostentation*, ou la *vote*, à cause des vœux que chaque pèlerin vient déposer auprès de ces restes bénis.

NOMBREUX MIRACLES — CAPTIFS DÉLIVRÉS

Les miracles qui se sont opérés par l'intercession de saint Léonard sont si nombreux, qu'il faudrait un volume pour les rapporter tous; nous nous bornerons ici à en citer deux seulement.

Près de Noblat, un homme, fort dévot à saint Léonard, fut pris par un seigneur barbare et jeté dans une fosse, pieds et mains liés. Le tyran avait placé des gardes à la porte de la prison, afin d'empêcher saint Léonard de lui ravir sa victime. Le captif se met en prière et se recommande à son puissant protecteur. Au milieu de la nuit, une lumière plus éclatante que le soleil brille dans la prison. Les gardes, effrayés, tombent évanouis. Une voix se fait alors entendre; saint Léonard apparaît au captif, lui ôte ses chaînes, et, le prenant par la main, il le tire de cet horrible cachot où il était détenu, sans que personne l'en pût empêcher.

Un autre miracle, non moins éclatant, attribué à saint Léonard, est la délivrance de Martel, sire de Bacqueville, au pays de Caux, dans le XVIe siècle. Il avait été fait prisonnier par les Turcs avec deux autres seigneurs français. Les mauvais traitements dont on l'accablait lui faisaient déjà entrevoir l'heure de sa mort. L'esclave qui le gardait vint même un jour l'avertir qu'il ne tarderait pas à subir le dernier supplice. Martel, loin de tout secours humain, met en Dieu toute sa confiance, se recommande à l'intercession de saint Léonard et lui fait vœu, s'il recouvre la liberté, de faire bâtir une chapelle en son honneur. Le prisonnier s'endort, et le matin à son réveil il se trouve, portant encore ses fers aux pieds, à l'entrée de sa seigneurie.

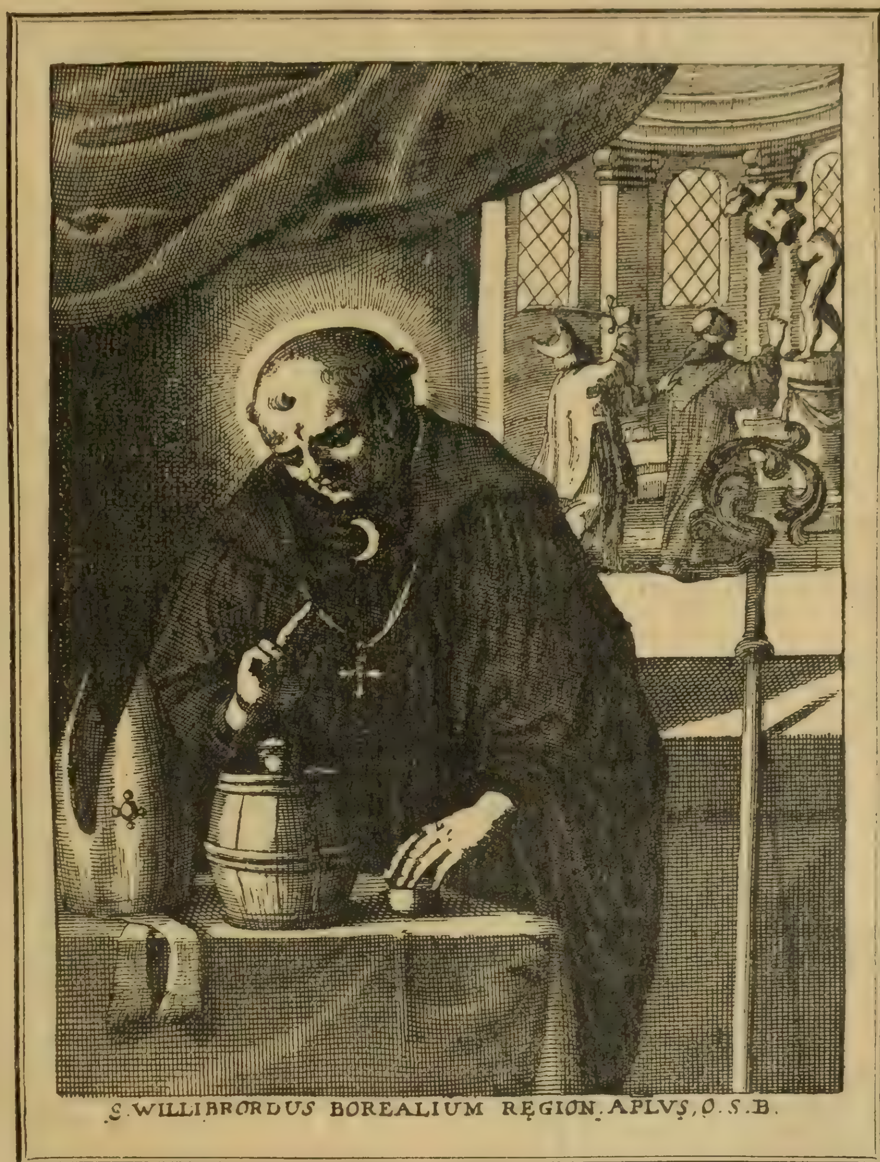
Des miracles semblables opérés par saint Léonard se sont renouvelés fréquemment dans la suite des siècles; il en est même qui se sont passés dans une époque peu reculée de la nôtre.

Imp.-*gérant*, E. PETITHENRY, 8, rue François Ier, Paris.

SAINT WILLIBRORD

APOTRE DE LA HOLLANDE

Fête le 7 novembre.



Saint Willibrord, apôtre de la Hollande, multiplie le vin par sa bénédiction.

L'ASTRE PROPHÉTIQUE

Au milieu du VII[e] siècle, vivaient en Angleterre, dans le Northumberland, Wilgis et sa pieuse femme. L'or ne brillait point chez eux, mais la sainte charité les avait toujours étroitement unis entre eux, et bien plus étroitement encore avec Dieu. Pleins de piété, ils avaient demandé un fils au ciel, et le ciel semblait les exaucer.

Une nuit, la femme de Wilgis eut un songe. Tandis qu'au firmament les astres brillaient silencieusement, un autre astre éclatant apparut dans les airs et descendit dans sa demeure. Pendant qu'elle le considérait attentivement, le météore vint se poser sur ses lèvres, puis, pénétrant dans sa poitrine, la rendit resplendissante comme l'albâtre.

Le songe merveilleux fut rapporté à un saint ermite des environs : « Cet astre, répondit-il, figure le flambeau de vérité que cette dame donnera bientôt au monde. Elle enfantera un fils qui dissipera chez un grand peuple les ténèbres de l'erreur. »

LES HEUREUX CHOIX

L'enfant naquit; au baptême il fut appelé Willibrord, c'est-à-dire pain du salut. A peine sut-il marcher que son père le conduisit au monastère bénédictin de Ripon.

Mais, embrasé lui-même du feu de l'Esprit-Saint, Wilgis quitta le monde, alla s'établir sur une montagne, afin de se rapprocher davantage du ciel dont sa pensée ne devait plus s'éloigner. Il y vécut dans le jeûne, la prière, les saintes

veilles et la pénitence, au milieu d'âmes privilégiées qui vinrent se joindre à lui; et quand il mourut, on exaltait partout sa sainteté et ses miracles.

Cependant Willibrord, après avoir grandi sous la direction de saint Wilfrid, ne sentit en son âme que dégoût pour le monde et, imitant l'exemple de son père, il se consacra à Dieu dans la vie monastique.

EN IRLANDE

A cette époque, la renommée des écoles d'Irlande était grande. Désireux d'approfondir en son âme la connaissance de Dieu et la science de la sainteté, Willibrord obtint d'y être envoyé. On choisit le monastère de Melfont. Il y passa douze ans sous la direction de maîtres habiles, tels que saint Egbert et saint Wicbert, étudiant les sciences sacrées et préparant ainsi en lui cette lumière qui devait amener à l'Eglise un grand peuple.

MISSIONNAIRE

A l'âge de trente-trois ans, il fut ordonné prêtre. Alors il sentit redoubler en lui un feu qu'il avait toujours éprouvé : le zèle des âmes.

Chez les Barbares du Nord la moisson était grande, mais les ouvriers apostoliques faisaient défaut : Willibrord propose à quelques-uns de ses frères d'aller évangéliser la Frise. Douze compagnons s'unissent à lui et, munis de la bénédiction de saint Egbert, leur abbé, ils s'embarquent, les uns pour recueillir la palme du martyre, d'autres de riches et longs travaux, tous, des âmes à Jésus-Christ.

CHEZ LES FRISONS

La conversion de la Frise était difficile. Souvent des missionnaires francs ou gaulois avaient tenté l'évangélisation de ce peuple barbare; mais, ennemis des Francs, les Frisons se figuraient que se soumettre à la religion que pratiquaient leurs adversaires, c'était se soumettre à leur joug.

Ils n'étaient cependant pas beaucoup mieux disposés à recevoir les missionnaires des autres nations. Deux moines anglais, Ewald le Blanc et Ewald le Noir, venaient de tenter leur conversion, mais ils n'avaient réussi qu'à obtenir la couronne des martyrs.

Nos saints missionnaires abordèrent heureusement à l'embouchure du Rhin; puis, remontant le cours du fleuve, ils parvinrent à Utrecht. Toute la Frise citérieure venait d'être soumise à l'épée de Pépin d'Héristal. Le cruel Radbod, qui tyrannisait le pays et en empêchait la conversion, avait été refoulé dans la Frise ultérieure.

Les missionnaires, heureux de voir l'apostolat s'offrir ainsi à eux plus libre, vinrent demander la protection du duc d'Austrasie. Joyeux de leur projet, Pépin leur promit d'user de tout son pouvoir en leur faveur. Dieu bénissait la France quand la France savait se servir de sa puissance pour le salut des peuples.

LA BÉNÉDICTION DU PAPE

Saint Willibrord et ses compagnons commencèrent à l'instant leurs prédications, et Dieu bénissait merveilleusement leurs travaux. Néanmoins, pour les rendre plus féconds, Pépin voulut que Willibrord allât à Rome faire consacrer sa mission par la puissante bénédiction du Souverain Pontife.

Willibrord fut reçu avec une sainte joie par Sergius Ier, qui le combla de ses bénédictions, et lui donna des reliques pour les églises que Dieu lui ferait la grâce d'élever bientôt.

Cependant, durant l'absence du Saint, ses compagnons avaient choisi l'un d'entre eux, saint Switbert, et l'avaient envoyé en Angleterre recevoir la consécration épiscopale des mains de saint Wilfrid d'York, alors exilé dans le royaume de Mercie.

Mais, au retour de Willibrord, Switbert alla s'établir dans la Frise citérieure.

SAINT CLÉMENT WILLIBRORD DEVENU ÉVÊQUE D'UTRECHT

Notre Saint se remit à l'œuvre avec une nouvelle ardeur : les conversions étaient nombreuses, et bientôt il fit élever une chapelle à Utrecht, et y déposa une insigne relique de la vraie Croix.

Le peuple chrétien, croissant de jour en jour, supplia Pépin d'Héristal d'envoyer l'apôtre à Rome pour y recevoir le sacre des évêques. L'humilité du saint missionnaire dut céder devant les désirs unanimes du peuple et du prince; il se mit en route pour la Ville Eternelle.

Sergius, averti par un ange du retour de l'apôtre des Frisons, le reçut avec honneur, l'ordonna archevêque d'Utrecht, lui mit le pallium et lui imposa le nom de Clément.

Après quatorze jours passés à Rome, Clément Willibrord reprit le chemin de sa mission. De retour au milieu de ses enfants, il se mit à édifier des églises et des monastères, afin d'assurer la durée de ses pacifiques conquêtes.

LE REFUS DES DANOIS

Désireux de sauver le plus d'âmes possible, il franchit les frontières des Francs pour aller porter la foi du Christ au féroce Radbod et à ses sujets, mais ce fut en vain. Néanmoins, le tyran le renvoya sain et sauf. Le missionnaire tourna ses regards vers un autre peuple non moins barbare, les Danois.

Dans ce pays régnait alors Ongond. Sa cruauté surpassait celle des fauves, et la dureté de son cœur celle des rochers. Le Saint prêcha d'abord en liberté, mais quand Ongond eut appris qu'il s'agissait d'abandonner le culte des idoles, il le chassa avec colère. Willibrord se retira, mais il emmenait avec lui une trentaine d'enfants qu'il instruisit et dont il baptisa la plupart en route, dans la crainte que l'ennemi des âmes ne suscitât contre lui les fureurs de l'Océan.

L'ILE SACRÉE

En effet, une tempête les força à s'arrêter dans l'île de Fositland (Helgoland).

C'était une île sacrée pour les païens du Nord et le foyer de la religion germanique. On y accourait de tous les pays voisins pour y vénérer une idole nommée Fosit. Le dieu, disait-on, faisait mourir quiconque tuait un animal dans cette île. Là aussi se trouvait une fontaine où personne ne puisait de l'eau sans un profond silence. C'est toujours par la terreur que le démon veut saisir les âmes. Le sanguinaire Radbod se trouvait alors dans l'île et se chargeait d'exécuter lui-même la vengeance de son dieu.

Afin de montrer l'imposture de Satan, Willibrord ordonna à ses compagnons de tuer des animaux pour leur nourriture; et, conduisant à la fontaine trois jeunes Danois qui n'étaient pas encore baptisés, il les délivra du joug de Satan avec cette même eau dont se servait le père du mensonge pour retenir les hommes sous son pouvoir funeste.

Les païens, effrayés, attendirent la vengeance de leur dieu, mais en vain.

Cependant Radbod fut averti : « Des étrangers, lui dit-on, ont profané la fontaine sacrée et tué des animaux, et le dieu n'est pas encore vengé. » A cette nouvelle, la colère du vieux roi ne connut plus de bornes. Durant trois jours et trois fois par jour, il fit jeter le sort pour désigner des victimes à son dieu. Mais le sort tomba une seule fois sur un compagnon du Saint qui fut à l'instant martyrisé.

Radbod fit ensuite comparaître Willibrord devant lui et lui demanda compte de sa conduite. Le Saint en profita pour lui parler de Dieu, de la vanité des idoles et des terribles supplices de l'enfer, mais le tyran endurci ne se convertit pas. Cependant, il renvoya avec honneur le missionnaire auprès de Pépin.

DÉSASTRES D'UNE INVASION

Le duc d'Austrasie fut ravi de le voir, et le félicita d'avoir échappé à tant de périls. Clément Willibrord parcourut de nouveau toutes les campagnes, villes et villages qu'il avait déjà évangélisés.

Des riches, afin de se retirer dans un monastère, venaient déposer leurs biens aux pieds de l'apôtre, et celui-ci, avec ces richesses, fondait de nouvelles abbayes et des églises. Sa chrétienté était florissante.

Mais un grand orage allait éclater. Pépin d'Héristal meurt l'an 714; le vieux et farouche Radbod jure de se venger des défaites que les Francs lui ont infligées. Il accepte avec joie l'alliance que Chilpéric II, roi de Neustrie, lui propose contre Charles Martel.

A sa voix, des bandes de barbares accourent comme des oiseaux de proie et se mettent aussitôt en campagne. Charles Martel arrive avec ses troupes, mais il est vaincu; les principaux chefs de son armée périssent sous ses yeux. Les barbares, victorieux, dévastent les provinces du Rhin; cependant, ne voyant pas arriver l'armée des Neustriens, ils acceptent l'or que les Austrasiens leur offrent et se retirent. Alors Charles Martel, après avoir formé une nouvelle armée, et battu deux fois les Neustriens, marche contre les Frisons, met Radbod en déroute, et la Frise tout entière, devenue sujette des Francs, se trouve ouverte aux missionnaires de l'Evangile.

L'IDOLATRE LIVRÉ A SATAN

Saint Willibrord put reprendre ses courses apostoliques, relevant partout les chrétientés détruites par le fer des barbares, semant la parole divine dans les contrées d'où Radbod l'avait autrefois repoussée.

Mais ce n'était point sans fatigue et sans danger.

Etant un jour dans l'île des Walacres, au lieu où s'éleva depuis Notre-Dame de Middlebourg, il fit abattre l'idole qui s'y trouvait. A cette vue, le gardien de l'idole brandit son épée, et déchargea sur la tête du Saint un tel coup que le sang sortit en abondance.

Les amis du Saint s'apprêtaient à faire expier au barbare sa cruauté, l'apôtre les arrêta et pardonna au coupable. Le malheureux ne se convertit point, et Dieu permit au démon de s'emparer de lui. Trois jours après, il mourut dans les cruelles tortures que lui infligeait le maître infernal qu'il avait si fidèlement servi.

RÉCOMPENSE ET PUNITION

Dans une course apostolique le saint évêque et ses compagnons, harassés de fatigue, entrèrent chez un Frison. Celui-ci les reçut avec bonheur, mais, à son grand déplaisir, il n'avait pas une goutte de vin à leur offrir. Les missionnaires en avaient heureusement quelques fioles, le Saint les bénit et il y eut assez de vin pour quarante personnes.

Un autre jour, pour abréger sa route, il voulut suivre un petit sentier qui traversait le champ d'un riche propriétaire. Mais un gardien était là qui s'y opposa et même injuria fortement le Saint. Celui-ci se retira, laissant libre cours à la colère du gardien; mais le lendemain, le malheureux étant revenu au même endroit, la main de Dieu le frappa et il mourut subitement.

LA SOIF DE L'OR PUNIE PAR LA SOIF DU CORPS

Une autre fois, Willibrord hâtait sa marche à travers la Frise pour aller accomplir l'œuvre de Dieu. Il s'arrêta près de riches et vastes pâturages et pria le possesseur de ces domaines de laisser prendre aux chevaux de la petite caravane quelque peu de nourriture et de repos. Mais le riche était avare, et sa réponse fut un refus. En vain le Saint insista-t-il, lui représentant que Dieu lui rendrait l'aumône faite aux messagers de sa parole; tout fut inutile.

Néanmoins, en signe d'amitié, Willibrord lui offrit à boire dans sa coupe.

« Quel bien puis-je retirer de votre alliance? lui dit l'avare. Je ne boirai pas.

— En vérité, lui répondit le Saint, vous ne boirez pas. » Et il s'éloigna avec ses compagnons.

Il était déjà loin quand le riche, rentrant chez lui, fut saisi d'une soif ardente; il voulut se désaltérer, mais il eut beau porter le breuvage à ses lèvres, il ne put pas boire. Sa poitrine desséchée le faisait souffrir horriblement, et l'art était impuissant à le guérir.

L'année suivante, la miséricorde divine ramenait le Saint par le même chemin. L'infortuné riche, l'ayant appris, courut se jeter à ses genoux, implorant pardon et guérison. Le serviteur de Dieu le reçut avec bonté et, après avoir versé et béni un peu de vin dans une coupe, il le lui présenta. A l'instant le malade fut guéri.

LES MERVEILLES DE LA CHARITÉ

Tout pauvre qu'il était, le Saint savait toujours donner. Il fit un jour la rencontre d'une douzaine de mendiants qui lui tendirent la main. Il n'avait qu'un petit flacon de vin, il commanda à son compagnon de donner à boire à chacun et, quand ils eurent tout bu, le flacon se trouva tout aussi plein qu'auparavant.

Ce miracle de la multiplication du vin, il le renouvela plusieurs fois dans les monastères pauvres.

Un jour il reçoit, à l'abbaye d'Epternach, un messager qui l'appelle en toute hâte à Trèves dans un monastère de religieuses.

Il part à l'instant. La communauté était décimée par une épidémie. Beaucoup étaient mortes, les autres s'attendaient à les suivre bientôt. Emu de compassion pour les épouses du Christ, il se met en prières, offre le Saint Sacrifice et, ayant fait de l'eau bénite, il l'envoie aux malades et en fait asperger le monastère.

A peine son ordre est-il accompli que le fléau disparaît, que les religieuses malades se lèvent guéries.

RAGE DE SATAN

Si le Saint semait partout les bienfaits, le démon ne restait pas inactif. Cet ennemi des âmes entra un jour dans la maison d'une famille nouvellement convertie. Sa rage était grande de la voir abandonner son culte, aussi la tourmentait-il cruellement : aliments, vêtements, objets nécessaires à la vie, il jetait tout dans le feu. Le père et la mère avaient un petit enfant au berceau; une nuit, Satan s'en empara et le jeta dans le feu. Réveillés par les cris de la victime, les parents accourent et l'arrachent à grand'peine du milieu des flammes.

Des prêtres furent plusieurs fois appelés à faire des exorcismes, mais le malin esprit refusa de sortir.

Enfin, les malheureux eurent recours à leur saint évêque qui leur envoya de l'eau bénite et leur fit dire : « Eloignez de votre demeure tout ce qui s'y trouve et aspergez chaque objet d'eau bénite. »

Il fut ainsi fait et l'on n'eut pas plutôt sorti les objets de la maison que celle-ci prit feu et se consuma dans les flammes.

Une nouvelle habitation s'éleva bientôt à l'emplacement de la première; on eut soin de la faire bénir auparavant, et le démon n'y revint plus.

LES DUNES DE HOLLANDE

D'après une ancienne tradition que l'on aimait autrefois à se raconter en Hollande, comme les vagues furieuses de l'Océan venaient souvent jeter la dévastation sur le rivage et à une assez grande distance dans l'intérieur des terres, notre Saint, plein de confiance en la miséricorde de celui qui avait fixé des bornes à l'Océan et qui en avait calmé la fureur, suivit longtemps le rivage, traçant un sillon avec son bâton, et partout où il avait passé, la terre s'élevait, formant ces *dunes* contre lesquelles viennent se briser les flots de la mer du Nord.

SAINT WILLIBRORD ET SAINT BONIFACE L'APOTRE DE L'ALLEMAGNE

Un missionnaire que la persécution de Radbod avait obligé de s'éloigner de la Frise et de retourner en Angleterre, saint Winfrid, appelé plus tard saint Boniface, en apprenant la victoire de Charles Martel, était venu se joindre à saint Willibrord après être allé cherché les bénédictions du Pape.

Durant trois ans, il partagea les pénibles travaux de notre Saint. Celui-ci, heureux de son zèle, lui manifesta un jour le désir de l'associer à la charge épiscopale. Winfrid ne répondit pas, mais le lendemain, on le chercha en vain. Les desseins de son ami avaient effrayé son humilité; durant la nuit, il avait pris le chemin de la Thuringe pour y prêcher Jésus-Christ.

Un jour, cependant, il devait continuer les travaux de Willibrord et consacrer, par son sang, la fertilité de cette mission.

LA MORT DE SAINT WILLIBRORD

Cependant, Clément Willibrord, courbé sous le poids des travaux apostoliques et de l'âge, s'avançait vers l'éternité. Se voyant privé de celui dont il voulait faire son coadjuteur et son successeur, il choisit à sa place un de ses compagnons.

Il passa encore quelques années au milieu de ceux qu'il avait convertis et qu'il appelait ses enfants, goûtant dans la joie le fruit de ses fatigues. Enfin, chargé de mérites devant Dieu et des bénédictions de son peuple, il s'endormit doucement dans le Seigneur, au monastère d'Epternach, le 7 novembre 739, à l'âge de quatre-vingt un ans.

UN TOMBEAU GLORIEUX

La foule, accourue de tous côtés à ses funérailles, témoignait par ses larmes l'affection qu'elle lui portait.

Un sarcophage de marbre avait été préparé pour recevoir le corps du saint apôtre de la Hollande; mais quand on voulut l'y déposer, on s'aperçut qu'il était d'un demi-pied trop court. On essaya en vain de disposer le corps de différentes manières; mais soudain le sarcophage s'agrandit d'un pied, et une odeur suave se répandit dans toute l'église.

Ce parfum se manifesta souvent dans la cellule du Saint.

Au moment où son âme s'échappa de son corps, deux de ses disciples la virent éclatante de gloire monter au ciel au milieu des concerts angéliques.

Un grand nombre de miracles s'opérèrent bientôt sur son tombeau. L'huile de la lampe qui brûlait à son trépas guérit beaucoup de malades, et sur le lit où il mourut une vive lumière apparut plusieurs fois pour rendre témoignage à sa gloire.

Ainsi pendant cinquante ans d'apostolat et avec l'aide de ses douze compagnons, saint Willibrord avait tiré la Hollande des ténèbres du paganisme, l'avait préservée de la fureur de l'Océan et avait assuré pour longtemps son avenir chrétien par la fondation de nombreux monastères.



Imp.-*gérant :* E. PETITHENRY, 8, rue François Ier, Paris.

SAINT GODEFROY, ÉVÊQUE D'AMIENS

Fête le 8 novembre.



L'intendant du saint évêque, indigné en voyant la table envahie par les malheureux lépreux de la ville, se plaint amèrement de la largesse de Godefroy

DES PARENTS CHRÉTIENS

Saint Godefroy naquit en 1066, au village de Moulicourt, dans le Soissonnais. Son père, Frodon, et sa mère, Elisabeth, étaient d'excellents chrétiens, pleins de foi et de dévouement. De condition aisée, ils consacraient les revenus de leurs terres au soulagement des pauvres, à l'embellissement des églises et au soutien des monastères. Celui de Notre-Dame de Nogent avait leur prédilection. Le généreux Frodon, après lui avoir donné une foule de biens, s'y donna lui-même, et passa dans le cloître ses vieux jours, pendant que sa femme continuait dans le monde ses œuvres de piété. L'heureuse mère vécut assez pour voir son fils devenir abbé du même couvent. Mais il faut dire d'abord la facon merveilleuse dont ils reçurent du ciel leur cherfils Godefroy.

L'ENFANT DE L'HOSPITALITÉ ET DE LA PRIÈRE

Près de Péronne, sur une charmante colline, s'élevait alors un florissant monastère, dédié au martyr saint Quentin. L'abbaye a disparu, mais le souvenir s'en est gardé chez les gens du pays. Aussi appellent-ils le petit village du mont Saint-Quentin, qui s'est élevé sur ses ruines, du nom de l'*Abby*, corruption du mont *abbaye*.

A cette époque était supérieur un saint homme de Dieu, Godefroy, grand-oncle du chef des Croisés, l'illustre Godefroy de Bouillon.

Un jour qu'il voyageait dans le Soissonnais, il vint demander l'hospitalité au noble Frodon, dont la maison était ouverte aux pauvres, aux religieux et aux pèlerins. Il y fut reçu avec honneur, et les premiers devoirs de l'hospitalité une fois remplis, la conversation s'engagea. On parla d'abord des Saintes Ecritures, de la gloire des justes, du mépris des biens de ce monde, du bonheur éternel; puis, l'abbé demanda entre autres choses à ses hôtes s'ils n'avaient pas consacré quelque fils au service de Dieu. Ils en avaient deux, et depuis dix ans, ils n'en avaient point eu d'autre; aussi répondirent-ils avec un soupir que leurs deux premiers fils étaient dans la milice

séculière et qu'ils espéraient peu désormais pouvoir offrir un enfant à Dieu. « Pourquoi n'en demanderiez-vous pas un au Seigneur par des prières et des bonnes œuvres? » dit l'abbé. Et il leur promit que Dieu les exaucerait.

Les pieux parents redoublent alors leurs bienfaits en faveur des pauvres. Ils offrent deux champs aux religieux du mont Saint-Quentin. Les moines implorent le ciel par des jeûnes, des veilles et par de nombreuses messes.

Dieu exauça leur demande, et quelque temps après, un enfant naissait de celle qu'on croyait désormais stérile. Elisabeth mettait au monde un autre Jean-Baptiste.

AU MONASTÈRE

L'enfant fut aussitôt porté au monastère pour y être offert au Seigneur, comme autrefois Samuel.

L'abbé Godefroy le tint lui-même sur les fonts du baptême et lui donna son nom.

Puis l'enfant, élevé avec soin par sa pieuse mère, grandit dans l'innocence et la piété.

A cinq ans, ses parents vinrent le conduire à l'abbaye.

Il était désormais à Dieu, tout entier, pour toujours.

Il donna bientôt des marques de la sainteté à laquelle il devait parvenir, car, un jour, une vieille grue lui donna un si formidable coup de bec entre les yeux, que l'on crut bien sa vue à jamais perdue et peut-être sa vie.

Mais l'enfant se contenta d'invoquer le nom de Jésus et de tracer sur la plaie saignante le signe de la Croix; à l'instant même, elle disparut et ne laissa qu'une petite cicatrice qui lui resta toute la vie, comme pour perpétuer le souvenir de cette merveille.

Cependant, Godefroy faisait de jour en jour de grands progrès dans les sciences et dans la sainteté. Comme une terre longtemps brûlée par le soleil reçoit avidement la pluie du ciel, dit son historien, Nicolas, moine de Nogent, ainsi son âme s'ouvrait aux grâces de Dieu; et son abbé le regardait comme un champ fécond dont les fleurs annonçaient une ample moisson.

Malgré sa jeunesse, Godefroy fut bien vite un modèle pour les religieux ses frères. L'étude et la psalmodie remplissaient ses journées, et ses nuits étaient consacrées aux veilles et à la prière. Il y avait au monastère, près de l'infirmerie et du dortoir, deux oratoires dédiés à saint Thomas l'apôtre et à saint Ægidius; c'était là, qu'à l'insu de ses frères, il passait une longue partie de ses nuits.

Son jeûne étai presque perpétuel, il le prolongeait souvent jusqu'au soir; alors seulement, il prenait un peu de pain et d'eau. Mais les vertus qui reluisaient davantage en lui étaient la prudence, l'humilité et la charité. C'est pourquoi l'abbé lui confia différentes charges importantes. D'abord infirmier, il reçut ensuite la charge des hôtes et des pauvres; enfin, on lui confia toute l'économie de l'abbaye.

Il s'acquitta de tout en véritable saint, et personne n'eut jamais à murmurer contre lui.

Il n'oubliait pas sa famille de la terre· et ce fut grâce à ses prières et à ses douces paroles que son frère Odon quitta l'armée pour le rejoindre au monastère, où il vécut fort saintement.

RESTAURATION DE L'ABBAYE DE NOGENT

Vingt ans s'étaient écoulés depuis le jour de son entrée en religion, l'abbé voulut qu'il reçut la prêtrise. Cet ordre lui causa une grande répugnance tant il s'estimait indigne de fonctions si sublimes; cependant, il obéit et se rendit à Noyon, où l'évêque Rathaud lui imposa les mains.

Peu de temps après, l'archevêque de Reims voulut faire refleurir l'abbaye de Notre-Dame-de-Nogent, au diocèse de Laon, qui allait s'éteignant comme une lampe sans huile, car elle comptait à peine six religieux et deux petits enfants. De concert avec les évêques de sa province, il chercha un homme qui put rendre la vie au monastère mourant; leur choix unanime tomba sur Godefroy. Pour prévenir toute résistance, ils firent approuver leur élection par le roi Philippe Ier et, munis de son autorité, ils obligèrent le nouvel abbé, malgré ses plaintes, malgré les regrets de tous ses frères du mont Saint-Quentin, à prendre possession de sa charge.

Godefroy, arrivé à Nogent, trouva tout en désordre : l'église en ruines, les cellules presque abattues, les biens aliénés, et partout des ronces et des épines. Sans découragement, il se mit à l'œuvre, répara l'église, construisit des dortoirs, recouvra les biens usurpés, et surtout fit observer la règle monastique avec ferveur, à l'aide de plusieurs jeunes hommes, qui vinrent recevoir l'habit de ses mains. Puis d'autres arrivèrent en foule, dit l'historien, comme les abeilles qui se jettent sur le thym ou le cytise en fleurs.

Deux abbés même, Lambert, de Florigny, et Walrad, de Saint-Nicolas de Ribemont, quittèrent leurs dignités pour terminer leur vie sous son obéissance, comme de simples moines; et au bout de peu de temps, Notre-Dame-de-Nogent était une des plus florissantes abbayes.

DÉSINTÉRESSEMENT ET VIGUEUR — MIRACLES

Manassé, archevêque de Reims, voulut ensuite le mettre à la tête de l'abbaye de Saint-Rémi, dans sa ville archiépiscopale. Mais Godefroy refusa toujours, et comme on le pressait plus fort, il protesta qu'il voulait observer fidèlement le canon du Concile de Nicée « ne voulant ni ne pouvant mépriser une épouse pauvre pour une autre plus riche. » Tous admirèrent un tel désintéressement, et le Saint continua à gouverner sa chère abbaye.

Sa tendresse pour ses enfants ne l'empêchait point d'être sévère lorsqu'il s'agissait de l'obéissance. Un jour, l'économe du couvent refusa, malgré ses ordres, de prêter la selle de son cheval à un homme qui en avait besoin. L'abbé fit allumer un grand feu et y jeta lui-même cette selle en présence de tous les religieux.

La sainteté du Bienheureux se manifestait dans toutes ses actions; Dieu se plut à y ajouter l'éclat des miracles.

Tout le pays souffrait d'une sécheresse terrible. Les rivières étaient à sec; les animaux mouraient de soif, et les moissons brûlées menaçaient la contrée d'une famine prochaine. L'évêque de Soissons appelle à lui l'abbé de Nogent, lui demande ce qu'il faut faire. Sur son conseil, il ordonne par tout le diocèse un jeûne général, pour les hommes et pour les animaux comme autrefois à Ninive. Au jour fixé, une foule immense arrive à Soissons et se rend à l'église de Saint-Etienne, où l'évêque invite le Saint à prêcher. Godefroy parle avec onction, touche les assistants de repentir et leur promet une pluie abondante. En effet, il parlait encore que le ciel se couvrit de nuages et que la pluie désirée vint rendre la vie à tout le pays.

IL EST ÉLU ÉVÊQUE D'AMIENS

C'est pourquoi, lorsque Gervin, évêque d'Amiens, quitta de lui-même son siège, le clergé et le peuple de la ville choisirent, pour le remplacer, Godefroy, abbé de Nogent. Le roi Philippe Ier, heureux d'un tel choix, l'approuva pleinement; Godefroy seul n'était pas de cet avis. Il ne se rendit qu'à l'injonction du Concile de Troyes, présidé par Richard, légat du Pape, auquel les délégués d'Amiens avaient porté l'affaire.

Manassé, archevêque de Reims, le sacra dans cette ville, assisté de Lambert, évêque d'Arras, et de Jean de Thérouanne.

Les deux évêques qui assistaient au sacre le conduisirent ensuite dans sa ville épiscopale. L'humble prélat voulut y entrer pieds nus. Il marcha ainsi depuis l'église de Saint-Acheul jusqu'à celle du bienheureux Firmin, à la grande édification de tous les fidèles, venus à sa rencontre.

LE PÈRE DES MALHEUREUX

Le nouvel évêque ne cessa jamais d'être moine au fond du cœur; il en garda même l'habit, et mena une vie toute simple et tout éloignée du faste. Sa position lui donnait plus de ressources pour secourir les pauvres, dont il devint le père. Sa maison leur était toujours ouverte, et chaque jour, treize d'entre eux étaient admis à manger à sa table. C'était un bonheur sans égal pour lui de leur laver les pieds et de les servir de ses propres mains.

Les lépreux, que tous avaient à dégoût, lui étaient chers. Un jour, ils l'attendirent en certain nombre à la porte de l'église Saint-Firmin. Le Saint les vit, marcha au milieu d'eux, se recommanda à leurs prières, puis donna ordre à son intendant de leur préparer à manger. Celui-ci, pressé d'ailleurs, oublia la chose, et, trois ou quatre heures plus tard, les clochettes des lépreux vinrent frapper les oreilles de l'évêque; il descendit aussitôt vers eux, apprit avec douleur la négligence de son intendant et, ne trouvant point d'argent sur soi, car il avait déjà tout donné, courut à la cuisine, prit le repas qui s'y trouvait préparé, le vint apporter aux malheureux qui le reçurent avec joie.

SAINT GODEFROY SOUTIENT LES DROITS DE SON ÉVÊCHÉ

Il eut à cette époque à soutenir un procès pour maintenir sa juridiction sur les moines de Saint-Valéry, qui prétendaient à tort que leur monastère ne dépendait pas de lui. Condamnés par l'archevêque de Reims, les moines en appelèrent au Pape, et Godefroy dut se rendre à Rome pour soutenir ses droits.

Au passage des Alpes, il trouva au milieu des neiges une pauvre femme sur le point de mourir. Ses compagnons étaient loin devant lui. Il se dépouille de son manteau, en revêt la malheureuse et puis rejoint son escorte, tout transi de froid, car il n'avait gardé que son cilice et sa coulle monastique.

Mais les moines l'avaient précédé à Rome et avaient circonvenu plusieurs juges ecclésiastiques qui mirent tout en œuvre pour obtenir du pape Pascal II une sentence en leur faveur. L'évêque d'Amiens, voyant la tournure que prenaient les affaires, s'écria : « Si l'iniquité triomphe ainsi de la justice, je préfère renoncer à mon évêché et vivre en simple particulier que de laisser perdre à mon Eglise le moindre de ses droits. » Et il quitta la cour romaine pour faire un pèlerinage à Bari.

Cependant Pascal II, après avoir admiré la fermeté du saint évêque, examina lui-même soigneusement toute cette affaire et reconnut les droits de l'évêque d'Amiens sur l'abbaye de Saint-Valery.

PÈLERINAGE A BARI

A Bari, Godefroy passa de longues heures en prières auprès des reliques sacrées de saint Nicolas de Myre. Il y célébra le Saint Sacrifice, et l'évêque du lieu, qui le prit en grande estime et vénération, lui donna une fiole de l'huile miraculeuse qui suinte du corps du Saint. Godefroy reçut avec bonheur ce précieux trésor; il le suspendit à son cou et, durant le voyage, il échappa à tous les dangers.

Comme il repassait par Rome, le Souverain Pontife l'arrêta, et lui ayant fait un accueil plein de respect, lui donna des lettres pontificales, en vertu desquelles les moines de Saint-Valery devaient lui rendre obéissance comme à leur père et à leur pasteur. Le Saint reprit alors le chemin de son diocèse; il se rendit à Saint-Valery, les moines lui demandèrent pardon humblement et, depuis, se montrèrent fidèles sous son obéissance.

LE CULTE DES SAINTS

L'évêque s'empressa de reprendre le ministère de la parole de Dieu. Un jour, il anima tellement les fidèles à honorer les saints, et en particulier saint Firmin, dont les reliques étaient vénérées dans cette église, que tous vinrent apporter à l'envi de l'or, de l'argent, des perles, des boucles d'oreilles, des bracelets, des anneaux. Une châsse magnifique fut faite avec ces dons généreux, et l'on fit la translation des reliques avec la plus grande solennité.

Godefroy fit rendre les mêmes honneurs à saint Sauve, qui avait été, comme saint Firmin, évêque d'Amiens, et à beaucoup d'autres encore. Sa dévotion ne tarda pas à avoir sa récompense.

Pendant vingt jours de suite, le ciel était demeuré si couvert et si obscur, que la Picardie semblait devoir être inondée bientôt par la persistance des pluies. Saint Godefroy prit les reliques de saint Firmin entre ses mains, et la sérénité reparut enfin à la grande joie des habitants de la Picardie.

GODEFROY PRÉSIDE UN CONCILE ET S'ENFUIT A LA GRANDE CHARTREUSE

A ce même temps, le pape Pascal II fut fait traîtreusement prisonnier par l'empereur d'Allemagne, Henri V. Guy, archevêque de Vienne, qui plus tard devint le pape Calixte II, réunit un Concile national des évêques de France, pour chercher un remède à la situation pénible de l'Eglise et de son chef. Godefroy fut un des plus empressés à s'y rendre, sur l'invitation même du prélat, qui l'avait invité tout particulièrement.

L'archevêque, qui avait la langue embarrassée, lui céda même la présidence de la sainte assemblée, ce dont il s'acquitta à l'admiration de tous.

Après le Concile, il visita la célèbre abbaye de Cluny, puis rentra dans sa ville épiscopale, mais ce fut pour peu de temps. Il apprit la ferveur des moines de la Grande Chartreuse, et, dégoûté

des affaires et du monde, il quitta tout pour s'y aller ensevelir dans le silence et la solitude.

Le prieur Guigues n'osa point le recevoir au nombre de ses religieux, sachant bien que le Souverain Pontife n'accorderait point cette permission; mais il lui donna une cellule comme aux autres Frères; le Saint y passa quelques mois dans la plus grande ferveur.

Les Amiénois ne le voyant point revenir, allèrent exposer leur situation au Concile de Beauvais et demandèrent un autre pasteur. Le légat apostolique, Conon, qui le présidait, leur reprocha amèrement de s'être rendus indignes d'un tel évêque et pasteur, et jura qu'ils n'en auraient point d'autre tant que Godefroy serait vivant; qu'ils eussent en conséquence à le chercher.

LE PASTEUR RENDU A SON TROUPEAU

En même temps arrivait au Concile une lettre du fugitif, qui suppliait les évêques d'accepter sa démission, parce qu'il était indigne d'une telle charge et qu'il avait détruit par sa conduite et ses mauvais exemples ce que ses instructions et ses avis avaient pu édifier.

Une telle humilité toucha profondément tous les cœurs, et les prélats, loin de consentir à sa démission lui députèrent Henri, abbé du mont Saint-Quentin, et Herbert, moine de Cluny, pour le prier ou plutôt pour lui commander de revenir à la tête de son troupeau.

Ce fut en pleurant qu'il partit de sa délicieuse solitude de la Chartreuse et revint à Amiens, où le peuple accourut à sa rencontre comme au jour de sa première entrée.

Il recommença bientôt ses prédications apostoliques. Un jour des Cendres, il défendit, selon la coutume de l'Eglise à cette époque, l'usage de la viande jusqu'au jour de Pâques. La plupart des hommes transgressèrent cette défense avec un certain éclat. L'évêque l'apprit, mais ne dit rien jusqu'au Jeudi-Saint où il reprocha aux coupables leur désobéissance et leur défendit de communier jusqu'au lundi suivant.

Cette punition fut un coup de foudre pour les malheureux qui se voyaient privés de la communion aux solennités pascales.

Toutefois, un seul voulut enfreindre la défense, il prit des habits de femme et vint se présenter à l'autel. Mais, ô prodige, à peine a-t-il reçu le corps de Jésus-Christ, qu'il tombe à la renverse et ne peut garder la nourriture céleste qu'il a voulu prendre indignement. Il avoue son crime, et proclame par des douleurs terribles qu'il souffre qu'il ne faut point désobéir à son évêque.

LA COMMUNE D'AMIENS

A l'exemple de plusieurs autres villes, les bourgeois d'Amiens voulurent se rendre libres et s'ériger en commune. Quatre seigneurs dominaient dans la ville : l'évêque, son délégué, appelé vidame, le Cte Enguerrand de Coucy et le délégué du roi, appelé châtelain, parce qu'il possédait un château-fort.

L'évêque et son vidame s'empressèrent d'accorder au peuple la liberté qu'il demandait; mais les deux autres seigneurs opposèrent une longue résistance. Pendant deux ans, une guerre intestine fit couler le sang des fidèles aux yeux du pasteur désolé. A la fin, le château-fort fut pris, et, par ordre du roi et de l'évêque, rasé immédiatement.

NOUVEAU DÉSIR DE LA SOLITUDE

Après les désordres de la guerre, les désordres des mœurs vinrent encore affliger le cœur de notre Saint. Mais jamais il ne cessa de lutter contre eux avec vigueur. Comme il voyait ses paroles presque sans effet, il leur annonça, au nom de saint Firmin, pour qui il avait une grande dévotion, que Dieu s'apprêtait à les punir. En effet, la veille de saint Barthélemy, un immense incendie consuma toute la ville à l'exception de l'église Saint-Firmin, du palais épiscopal et de quelques pauvres maisons; ce châtiment exemplaire arrêta les désordres pendant deux ans.

Cependant le saint évêque sentait qu'il approchait de la tombe. Un jour qu'il était allé conférer avec Jean, évêque de Thérouanne, de choses spirituelles et de l'état de l'Eglise, celui-ci le pria d'avoir la charité d'offrir le Saint Sacrifice pour lui quand il apprendrait sa mort et de venir lui rendre les derniers devoirs.

« Non, répondit-il, il n'en sera pas ainsi, car je dois partir le premier; aussi, je vous supplie de m'accorder vous-même ce que vous me demandiez à l'instant. »

Il prédisait vrai, car Jean de Thérouanne vécut encore quinze ans après lui.

Au milieu des difficultés de sa charge, la pensée de la Grande Chartreuse lui venait souvent à l'esprit et au cœur.

Du reste, il se sentait mourir, et il ne voulait pas mourir dans son diocèse à cause des troubles qui l'agitaient alors.

SA BIENHEUREUSE MORT

Dieu exauça son désir, et ce fut à Soissons qu'il mourut. Il se rendait à Reims pour traiter de quelque affaire avec Raoul le Vert, archevêque de cette ville.

Le vénérable Odon, restaurateur de l'abbaye de Saint-Crépin, apprit qu'il était de passage à Soissons. Le monastère était près de la ville, il invita donc le saint évêque à venir célébrer sur leur tombeau la fête des glorieux martyrs Saint Crépin et saint Crépinien. Godefroy officia solennellement dans l'église de l'abbaye. Malgré la fièvre qui le tourmentait, il passa près des saintes reliques une grande partie de la journée.

Le lendemain, sans prendre garde au mal qui faisait des progrès, il voulut partir, malgré les efforts de tous.

Mais à deux lieues du monastère, il se vit obligé de s'arrêter, la fièvre ne lui permettait plus de faire un pas.

On le porta au village le plus proche, où il reposa quelque temps; puis l'abbé de Saint-Crépin l'envoya chercher, et le saint évêque revint mourant au monastère. Il vécut encore trois jours, reçut les sacrements de la main de Lisiard, évêque de Soissons, puis, ayant dit adieu aux Frères, il rendit en paix sa sainte âme au Créateur, le 8 novembre 1115, heureux d'échanger ce triste monde qui passe contre la bienheureuse éternité.

Le corps sacré fut enseveli dans le Chapitre du couvent; mais plus tard, Joscelin, évêque de Soissons, le fit transporter à l'église devant le grand autel, où il opéra de nombreux miracles.

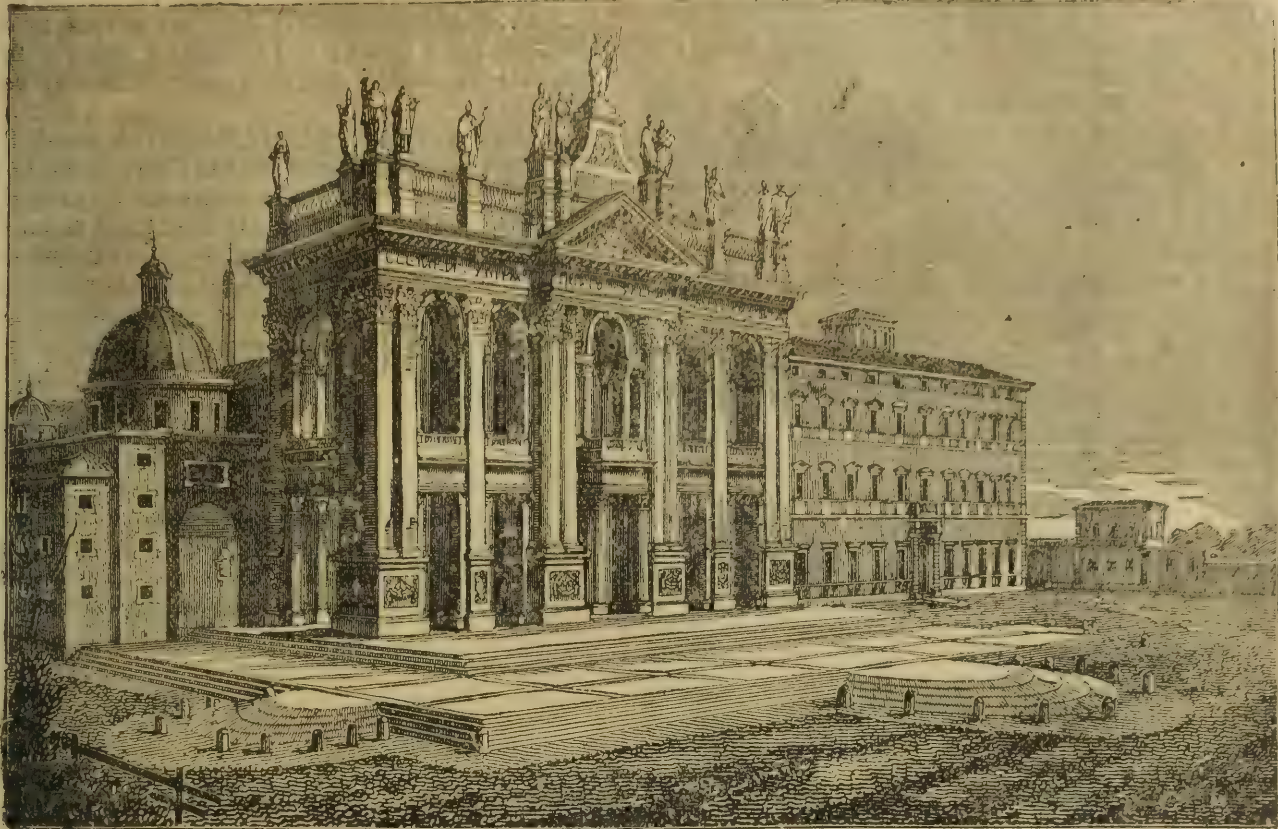
Imp.-*gérant*, E. PETITHENRY, 8, rue François Ier, Paris.

BÉDICACE DE LA BASILIQUE DU TRÈS SAINT-SAUVEUR

OU DE SAINT JEAN-DE-LATRAN

CATHÉDRALE DE ROME, MÈRE ET MAITRESSE DE TOUTES LES ÉGLISES DU MONDE

Fête le 9 novembre.



Façade principale de la basilique de Saint-Jean-de-Latran; à droite le palais apostolique.

LES PREMIÈRES ÉGLISES

Dieu, partout présent, peut être adoré, invoqué et béni sur tous les points de son domaine, qui est l'univers entier. Il a voulu néanmoins qu'il y eût des lieux spécialement consacrés à son service, entourés d'un plus grand respect de la part des hommes, des lieux où les fidèles pussent se réunir avec plus de tranquillité et de recueillement, où les cérémonies du culte divin pussent se célébrer avec tout l'ordre et toute la pompe qui conviennent.

C'est ainsi que dans l'ancienne loi il commanda à Moïse de faire construire le tabernacle, et qu'il agréa plus tard la construction du fameux temple de Jérusalem bâti par Salomon, promettant d'écouter favorablement les prières qu'on lui adresserait dans cet édifice sacré.

La première église chrétienne fut, sans contredit, le *Cénacle*, « cette salle grande et décorée », comme l'appelle l'Evangéliste, où Jésus-Christ institua la Sainte-Eucharistie, la veille de sa passion, à Jérusalem.

Au temps des apôtres, les nouveaux chrétiens, obligés ordinairement de tenir leurs réunions dans les maisons particulières, s'assemblaient aussi de préférence dans le *Cénacle* ou salle à manger, parce que c'était la pièce la plus vaste des maisons antiques.

Bientôt la violence des persécutions obligea nos pères dans la foi à se réfugier dans les catacombes pour prier ensemble, et ils assistaient aux saints mystères dans de très petites chapelles souterraines à la lumière des lampes, au milieu des tombeaux des martyrs et des autres chrétiens décédés. Cependant, dès que la persécution se ralentissait et leur laissait une liberté relative, ils construisaient des oratoires et autres édifices destinés au culte; mais on ne pouvait guère compter sur leur durée. La terrible persécution de Dioclétien commença par la destruction de l'église de Nicomédie et de tous les édifices semblables que l'on avait osé élever dans l'empire. Ce ne fut qu'après le triomphe de la Croix sous Constantin, que les chrétiens purent construire des églises durables et magnifiques. La première et la principale fut la basilique du Sauveur au Latran.

NOM ET SYMBOLISME DES ÉGLISES

Les chrétiens ne donnèrent pas à leurs édifices religieux le nom de temple, alors usité par les païens pour les sanctuaires idolâtriques; ils les appelèrent simplement *églises, ecclesia,* mot grec qui veut dire *assemblée.* Ils les nommèrent aussi *basiliques (maison royale),* à cause de la ressemblance de leur forme avec les basiliques civiles, vastes édifices publics où les magistrats réunissaient le peuple pour rendre la justice, pour les marchés, etc.

Dès que les temps le leur permirent, les disciples de Jésus-Christ se plurent à embellir et à orner leurs églises; ils regardèrent comme une manifes-

tation de piété ce soin de la maison de Dieu. Que le froid protestantisme ne s'en étonne point: nos églises de pierre sont en effet la figure de l'Eglise spirituelle, cité mystique, dont le fondement est le Christ et dont les pierres sont les fidèles. Figure de l'Eglise militante, l'église matérielle est aussi la figure de l'Eglise triomphante, la figure du palais éternel du ciel, où Jésus-Christ règne au milieu des saints. N'est-elle pas sur la terre la *maison de Dieu*, où Jésus-Christ réside personnellement, caché dans le sacrement de son amour? Enfin n'est-il pas juste de consacrer ainsi d'une manière plus spéciale certaines richesses de ce monde au Dieu qui a tout créé et à qui tout appartient? N'est-il pas juste de payer ce tribut au Souverain Roi?

A la vue de la splendeur et de la richesse des églises, ne disons donc pas avec Judas: « A quoi bon cette perte? » mais que la beauté de la maison de la prière nous fasse songer à la grandeur et à la beauté du Dieu qu'on y adore.

COMMENT FUT FONDÉE LA BASILIQUE DE SAINT-JEAN-DE-LATRAN

Depuis bientôt trois siècles, Rome voyait couler le sang des martyrs. Des milliers et des milliers de chrétiens étaient morts dans les supplices plutôt que de renoncer à Jésus-Christ; ils avaient légué intact à leurs successeurs le trésor de la vraie foi et le nombre des fidèles était allé en augmentant. Le jour du triomphe et de la paix était proche. Cependant, en 312, Rome gémissait encore sous la sanguinaire tyrannie de Maxence, et le pape saint Marcel, condamné par le persécuteur à garder des bêtes féroces, était mort dans cet esclavage en 1310. Saint Eusèbe, bientôt exilé, puis saint Melchiade avaient succédé à saint Marcel. Alors Dieu envoya au secours de Rome un jeune prince, déjà favorable aux chrétiens, c'était Constantin. Il arrivait de notre pays des Gaules, à la tête d'une vaillante armée de 40 000 soldats. Le tyran l'attendait, à l'abri des remparts de Rome, avec une armée de 170 000 hommes! Cependant Constantin s'avance vers les rives du Tibre; le 27 octobre, il campait sur le penchant du mont Marius, en face du pont Milvius. Vers midi, il vit se dessiner dans le ciel une croix éclatante de lumière, sur laquelle on lisait en lettres de feu: *In hoc signo vinces*, « Tu vaincras par ce signe. » En grec: ΕΝ ΤΟΥΤΩ ΝΙΚΑ. Toute l'armée fut témoin du prodige. La nuit suivante, Jésus-Christ se manifesta en songe à Constantin et lui ordonna de mettre la croix sur ses drapeaux. Dès le lendemain une longue croix, au bras de laquelle flottait un riche étendard, orné des premières lettres grecques du nom de Jésus-Christ, dominait les aigles romaines et conduisait les légions de Constantin à la victoire.

Maxence s'était porté avec toutes ses forces au devant de son ennemi, ses bataillons sont enfoncés, les plus braves de ses guerriers tombent sous le glaive, les autres s'enfuient en désordre, beaucoup se noient dans le Tibre, un pont s'écroule sous les pas des fuyards, Maxence tombe lui-même dans les flots et périt. Constantin entre en vainqueur dans Rome délivrée, au milieu d'une foule immense qui l'acclame, et le Sénat lui dresse un arc de triomphe qui subsiste encore aujourd'hui.

Bientôt le jeune vainqueur, reconnaissant envers le Christ, rendait un édit qui accordait aux Chrétiens la paix et la liberté.

Toutefois il n'osa point encore recevoir lui-même le baptême ni faire dès ce moment profession publique de christianisme, et même, ô faiblesse de la nature humaine (si nous en croyons des historiens sérieux, d'accord avec la tradition romaine) peu d'années après, le prince, cédant à la pernicieuse influence de sa femme, la païenne Fausta, prêta l'oreille aux réclamations du parti idolâtrique et l'on craignit un instant de revoir les mauvais jours de Maxence. Mais Dieu soumit bientôt cette âme qui voulait regimber contre l'aiguillon de sa grâce: une lèpre hideuse et douloureuse couvrit le corps du héros, qui sollicita en vain les secours de la science humaine. Les théurges païens lui proposèrent comme remède infaillible un bain pris dans le sang chaud d'enfants égorgés. Déjà on avait réuni au palais quelques jeunes enfants, mais en entendant leurs cris et les gémissements de leurs mères, le cœur de Constantin s'émut: « Je préfère souffrir toute ma vie, dit-il, plutôt que de laisser immoler ces innocents ».

La nuit suivante, saint Pierre et saint Paul lui apparurent, ils lui ordonnèrent d'appeler le pontife Sylvestre et de recevoir le baptême de sa main, l'assurant que son corps serait guéri en même temps que son âme. Saint Sylvestre, successeur du Pape saint Melchiade, s'était réfugié au mont Soracte; il fut amené à Constantin et l'empereur en recevant le baptême au palais de Latran se trouva parfaitement guéri (1).

Après sa conversion, Constantin le Grand donna au Souverain Pontife, pour sa résidence, le palais impérial de *Latran*. Ce palais avait jadis appartenu au patricien *Lateranus* mis à mort par Néron; depuis il avait fait partie du domaine des empereurs et avait servi en dernier lieu de demeure à Fausta.

A côté du palais, l'empereur ordonna de construire une splendide basilique au Sauveur Jésus-Christ.

SPLENDEUR DE LA NOUVELLE BASILIQUE

« L'emplacement de cette basilique, dit Mgr Gerbet (2), se trouva être bien choisi. De l'éminence où elle s'élevait, d'un côté elle dominait une grande partie de la campagne romaine (où tant de martyrs reposaient dans les catacombes); de l'autre, elle voyait, à une distance peu considérable, les trois monuments païens au-dessus desquels le christianisme désirait le plus arborer la croix; sur le Capitole, le temple de Jupiter, métropole de l'idôlatrie; sur le mont Palatin, le palais des vieux Césars, du fond duquel étaient sortis tant de décrets sanguinaires contre les chrétiens; et, plus près encore, le Colysée où ils avaient tant souffert. A la beauté de la situation, s'unirent dès l'origine, dans l'église de Latran, les richesses et les décorations de l'art. Elle fut saluée du nom de *Basilique d'or*, par une sorte d'acclamation populaire, à la vue de ses ornements splendides, qui contrastaient si fort avec les sombres arceaux et les autels nus des catacombes. »

Au frontispice de l'édifice brillait une statue d'argent représentant le Sauveur assis sur une chaire et pesant cent vingt livres. Autour de lui étaient rangées les statues des douze apôtres, portant des couronnes d'argent massif. Dans l'abside, le Sauveur était représenté sur un trône d'or entouré de quatre anges d'argent portant une croix à la main. La statue du Sauveur pesait cent quarante livres. Celle de chacun des anges était du poids de cent cinq livres. Les yeux étaient des rubis. Les deux soubassements de ces groupes de statues étaient en argent repoussé, d'un travail remarquable.

---

(1) Voir pour la discussion de ces faits, *Darras, Hist. générale de l'Eglise*, tome IX, page 72, etc.

(2) *Esquisse de Rome chrétienne.* Chap. IV.

Devant l'autel principal, brillait un lampadaire d'or pur, du poids de trente livres, orné de quatre-vingts dauphins de la bouche desquels sortait la lumière; on y brûlait constamment une huile très précieuse et parfumée. La voûte était ornée de lames d'or imbriquées, sur une surface de cinq cents pieds. On comptait sept autels d'argent, travaillés au marteau et pesant chacun deux cents livres. Dans la nef droite furent placés quarante lampadaires d'argent, dans la nef gauche, vingt-cinq lampadaires de même métal. Devant les sept autels étaient sept candélabres de cuivre doré, à pieds sculptés, avec ornements d'argent, portant les noms des douze prophètes.

La basilique reçut encore trois bénitiers d'argent en forme d'urne, pesant chacun trois cents livres; sept grandes patènes d'or, sept calices d'or, un calice d'or et de corail enrichi d'émeraudes et d'améthystes, vingt calices et vingt burettes d'argent, etc.

La pieuse munificence des Romains et de leur empereur enrichit l'église du Latran d'une foule d'autres objets d'art, dont nous ne faisons pas ici l'énumération de peur de fatiguer le lecteur. Constantin compléta et perpétua ces largesses en assignant à sa basilique de nombreuses fermes et propriétés, dont les revenus devaient servir, à perpétuité, à l'entretien de l'édifice et du clergé qui y était attaché, aux frais du service divin et au soulagement des pauvres.

Près de la basilique fut construit le baptistère de Saint-Jean, appelé aussi de Constantin, et où on



La Croix apparaît à Constantin.

plaça pour fontaine baptismale une vaste urne en basalte vert qui avait servi, dit-on, au baptême de l'empereur.

DÉDICACE

Quand l'édifice fut achevé, le Souverain Pontife, pour la première fois dans l'Eglise, put procéder à la dédicace et consécration de la basilique aux yeux du peuple romain, avec toute la splendeur et la solennité des cérémonies saintes et des prières publiques. Ce jour à jamais célèbre fut le 9 novembre de l'an 324.

Les Saintes Ecritures nous apprennent qu'au moment de la dédicace du temple de Salomon, Dieu manifesta sa gloire et sa protection en enveloppant l'édifice sacré d'une nuée miraculeuse. Suivant une antique tradition, le Seigneur témoigna qu'il avait pour agréable l'offrande de la basilique constantinienne, d'une manière plus surprenante encore : le peuple romain vit apparaître tout à coup, sur le point le plus élevé de la tribune, la resplendissante image du Rédempteur; en même temps on entendit ces mots : *Pax vobis*. (*La paix soit avec vous.*)

Saint Sylvestre plaça dans la basilique l'autel de bois, en forme de coffre, qui avait servi à saint Pierre et à ses successeurs. Il décréta que le Pape seul pourrait désormais célébrer la sainte messe sur cet autel, et que tous les autres autels devraient être de pierre. Il investit cette église du titre de cathédrale de Rome, et y établit sa chaire pontificale. Comme l'autorité de Vicaire de Jésus-Christ et de chef suprême de l'Eglise universelle est attachée à la qualité de successeur de saint Pierre, premier évêque de Rome, il en résulte que l'insigne basilique du Sauveur au Latran est la première en dignité de toutes les églises. Tel est le sens de l'inscription qu'on lit sur ses murs : SACROSANCTA LATERANENSIS ECCLESIA OMNIUM URBIS ET ORBIS ECCLESIARUM MATER ET CAPUT : *La très sainte église de Latran, mère et maîtresse de toutes les églises de Rome et du monde.*

Constantin fit élever à cette même époque et dota également de rentes nombreuses plusieurs autres basiliques magnifiques, entre autres les basiliques de Saint-Pierre et de Saint-Paul.

Devenu maître de tout l'empire par ses victoires sur Lucinius d'abord son collègue, puis son ennemi, le premier empereur chrétien, considérant sans doute que Rome n'était pas trop grande pour la seule majesté du Souverain Pontife, père de tous les

chrétiens, alla fonder pour lui-même une nouvelle capitale, une Rome orientale, qu'il appela Constantinople ou ville de Constantin.

SEIZE SIÈCLES

Depuis sa fondation, c'est-à-dire depuis bientôt seize siècles, l'histoire de la basilique Constantinienne du Latran est intimement liée à l'histoire de Rome et de toute l'Eglise catholique. (Cette histoire d'un édifice remplit tout un livre, publié récemment à Rome). Le palais contigu à la basilique a servi de demeure aux Souverains Pontifes pendant plus de mille ans. Ils ont depuis fixé leur résidence ordinaire au palais du Vatican près de Saint-Pierre ; mais Saint-Jean de Latran a gardé sa dignité de cathédrale de Rome. Plus de vingt-quatre conciles, dont cinq œcuméniques, s'y sont réunis.

Tous les saints qui, pendant une si longue série de siècles, ont vécu à Rome ou y sont venus en pèlerins, ont prié dans ce sanctuaire célèbre. Quel admirable cortège: depuis saint Sylvestre, saint Athanase, saint Jérôme, saint Augustin, jusqu'à saint Benoît Labre et à des serviteurs de Dieu plus récents encore ; cortège dans lequel nous pouvons saluer saint Léon le Grand, saint Grégoire le Grand, saint Léandre d'Espagne, saint Boniface, l'apôtre de l'Allemagne, saint Adrien 1er et saint Léon III, les amis de Charlemagne qui reçut l'hospitalité au palais voisin, saint Grégoire VII, saint Bernard et tant d'autres.

En 1210, un mendiant d'Assise se présenta au pape Innocent III pour obtenir l'approbation de la règle qu'il suivait avec ses compagnons. Le Pape hésitait, mais, la nuit suivante il vit en songe « la basilique de saint Jean, la mère église du monde entier (figure de l'Eglise catholique) prête à s'écrouler. Elle s'inclinait déjà et menaçait de couvrir le sol de ses ruines, lorsque le mendiant d'Assise accourut, la soutint de ses vigoureuses épaules et la redressa ». Dès lors le Père commun des fidèles n'hésita plus, il donna à l'Ordre de saint François d'Assise une approbation de vive voix, plus tard confirmée par une bulle d'Honorius III.

Peu après, saint Dominique venait également à Rome demander l'approbation de son Ordre naissant. Triste et inquiet en présence des difficultés qu'il rencontrait, il priait dans le silence de la nuit, « quand il s'endormit, et vit en songe Jésus-Christ se préparant à exterminer les méchants et les superbes et apaisé par la Vierge qui présentait deux hommes à son Fils. L'un de ces hommes était Dominique lui-même, l'autre lui était inconnu. Mais le lendemain, comme il se rendait dès l'aube du jour à la basilique de Latran, il aperçut un mendiant couvert de haillons et priant avec une extrême ferveur. Il reconnut aussitôt en lui l'individu de la vision. S'élançant alors dans ses bras et le serrant sur son sein, Dominique s'écria : « Tu es mon compagnon et mon frère, nous courons dans la même voie ; restons unis, et aucun adversaire ne prévaudra contre nous ». Or le mendiant était saint François d'Assise, et depuis ce moment, ils n'eurent plus qu'une âme dans le Seigneur ». (M. Th. de Bussières, *Les sept basiliques de Rome.*) — Saint François ne tarda pas à compter plus de 5 000 disciples et l'Ordre des Frères Prêcheurs se répandit également dans toute l'Europe avec une rapidité merveilleuse.

En 496, saint Gélase fit construire à côté de la basilique un monastère (dont le cloître a été admirablement rebâti au XIIIe siècle) et y établit des chanoines-réguliers de Saint-Augustin, pour desservir l'église et y chanter l'office canonial. Ils y ont rempli ces fonctions pendant plusieurs siècles, ont été ensuite transférés au couvent de Sainte-Marie de la Paix et remplacés par des chanoines séculiers, qui ont rang de prélats. — Lucius II, en l'année 1144, a dédié additionnellement la basilique sous l'invocation de Saint-Jean-Baptiste et de Saint-Jean l'Evangéliste.

RESTAURATIONS

Pendant tant d'années d'existence, la basilique du Sauveur a subi de nombreux désastres qui ont exigé des réparations plus ou moins considérables. Elle fut quelquefois pillée, elle fut à moitié renversée par un tremblement de terre en 896, presque entièrement détruite par un incendie qui dura trois jours en 1308, mais ces malheurs furent successivement réparés par la généreuse sollicitude des papes, les offrandes des princes et des fidèles. Enfin de nos jours, le pape Léon XIII, dépouillé de ses Etats, retenu captif par la révolution, a trouvé dans sa pauvreté des ressources pour faire reconstruire l'abside avec une splendeur royale.

Parm les reliques précieuses de saint Jean de Latran, ion vénère la table sur laquelle Notre-Seigneur institua la Sainte Eucharistie à la dernière Cène ; la coupe dans laquelle, par ordre de Domitien, on fit boire du poison à l'apôtre saint Jean, sans que l'évangéliste en subit aucun mal ; les têtes de saint Pierre et de saint Paul ; un morceau du manteau de pourpre dont le Sauveur fut couvert par dérision durant sa passion, etc. Près de là, on gravit à genoux l'escalier du palais de Pilate, par où Notre-Seigneur est monté ; il a été apporté de Jérusalem par sainte Hélène.

Chaque année, des jeunes gens de toutes les nations reçoivent les Ordres sacrés dans l'antique basilique et vont ensuite porter au loin la lumière de Jésus-Christ.



Imp.-*gérant :* PETITHENRY, 8, rue François Ier, Paris.

SAINT ANDRÉ AVELLINO

QUE L'ON INVOQUE CONTRE LA MORT SUBITE ET IMPRÉVUE

Fête le 10 novembre.



Par une grande tempête, André Avellino revenait de porter les sacrements à un malade, la violence de l'orage éteignit le flambeau de ses compagnons, et l'on ne pouvait plus retrouver le chemin; mais soudain le corps du saint s'illumina, un éclat miraculeux éclaira le chemin, et en même temps l'eau s'écartait, et ils passaient au milieu des torrents de pluie sans être mouillés.

Les Saints sont tous, au milieu des orages de ce monde, des phares bienfaisants pour préserver ceux qui les suivent dans les bonnes œuvres.

(La vie qui suit est écrite par un prélat qui s'efforce de propager la dévotion à saint Avellino, sur laquelle il a écrit un opuscule, approuvé par Mgr de Caval.)

Où sont en France les fidèles qui connaissent saint André Avellino, ou, du moins, qui l'invoquent, comme un protecteur puissant contre la mort subite et imprévue (1) ?

Et cependant, saint André Avellino jouit à Rome d'une confiance bien méritée sous ce rapport. Il y est l'objet d'un culte spécial, qui se manifeste par des neuvaines, des triduum, etc. En effet, ce grand Saint, qui fut frappé d'apoplexie, en disant la Sainte Messe, intercède auprès de Dieu pour que ses dévots serviteurs ne soient pas surpris par une mort imprévue.

Nous ne saurions donc trop recommander *à tous les fidèles* (tous, en effet, doivent craindre la mort imprévue) la dévotion à saint André Avellino, dévotion trop peu connue, trop peu pratiquée jusqu'ici dans nos contrées, dévotion douce, consolante, et qui peut contribuer puissamment à nous faire obtenir la grâce d'une sainte mort.

André Avellino (2) naquit en 1521, dans le royaume de Naples, de Jean Avellino et de Marguerite Apella, son épouse. Tous deux, excellents chrétiens, formèrent de bonne heure leur enfant à la pratique de la vertu. Son oncle, archiprêtre du lieu de sa naissance, lui enseigna les éléments de la grammaire. Dès son enfance, André donna des marques éclatantes de sainteté. Parvenu à l'adolescence, il quitta la maison paternelle, pour se livrer à l'étude des lettres, et passa, dans ce genre d'occupation, les années dangereuses de cet âge, sans jamais perdre de vue la crainte du Seigneur, qui est le commencement de la sagesse.

Il était déjà entré dans l'état ecclésiastique, quand il se rendit à Naples, pour étudier la science du droit. Il y obtint le grade de docteur, et élevé sur ces entrefaites à la dignité sacerdotale, il exerça les fonctions d'avocat, mais seulement devant les tribunaux ecclésiastiques, et dans les causes de quelques particuliers, suivant les prescriptions des saints Canons. Un jour, qu'un léger mensonge lui était échappé dans l'exercice de ses fonctions, il tomba par hasard sur ces paroles de la Sainte Ecriture : *Os quod mentitur, occidit animam,* et fut saisi alors d'une si vive douleur et d'un tel repentir de sa faute, qu'il forma soudain le projet de renoncer à ses fonctions d'avocat. Ce qu'ayant fait, il se consacra tout entier au culte divin et au saint ministère.

Les vertus ecclésiastiques dont il donna l'exemple, le signalèrent à l'attention de l'archevêque de Naples, qui le chargea de la direction d'un couvent de religieuses. S'étant attiré dans cette charge la haine d'hommes pervers, notre Saint échappa une première fois à une tentative de meurtre; mais bientôt, frappé par un sicaire de trois coups de stylet à la figure, il supporta avec un grand calme l'atrocité de cet attentat.

ANDRÉ SE FAIT RELIGIEUX

Animé alors du désir d'une vie plus parfaite, il demanda humblement à être admis au nombre des Clercs réguliers, c'est-à-dire des Théatins, qui le reçurent et lui donnèrent le nom d'André, qu'il avait demandé instamment de prendre, à cause du grand amour qu'il avait pour la Croix.

Entré dans une nouvelle voie, André s'exerça avec un zèle de plus en plus grand aux pratiques de la vertu, et se lia par deux vœux difficiles : l'un, de résister continuellement à sa volonté propre, l'autre de faire toujours de nouveaux progrès dans la carrière de la perfection chrétienne. On admirait son zèle pour la mortification extérieure, et la sévérité avec laquelle il traitait son corps ; mais ce qu'on admirait surtout en lui, c'était son amour pour l'abjection, et son ardeur à se dépouiller du vieil homme.

Observateur assidu de la discipline régulière, André en devint le zélé promoteur, quand il fut mis à la tête de ses Frères. Tout ce qui lui restait de temps en dehors des devoirs de son office et des prescriptions de sa règle, il l'employait à la prière et au salut des âmes. En entendant les confessions, il se fit remarquer par une piété et une prudence admirables; et en se livrant fréquemment, dans les villes et les bourgs qui avoisinent Naples, aux œuvres du ministère évangélique, il obtint de grands succès spirituels. Dieu se plut même à illustrer par des prodiges l'ardente charité de son serviteur envers le prochain.

Une nuit que, par une grande tempête, André revenait de confesser un malade, la violence de la pluie et du vent éteignit le flambeau qui servait à l'éclairer; non seulement ses compagnons et lui ne reçurent aucune goutte d'eau au milieu des torrents de pluie qui tombaient, mais encore il arriva que notre Saint, grâce à une vive splendeur qui jaillissait miraculeusement de son corps, servit de guide, au sein des plus profondes ténèbres, à ceux qui l'accompagnaient. Il pratiqua à un haut degré la mortification, la patience, l'abjection et la haine de soi-même. Il supporta avec

(1) L'auteur de cet écrit avoue bien franchement être arrivé à l'âge de plus de quarante ans, sans avoir su que saint André Avellino fût invoqué contre ce genre de mort. Il confesse avec la même simplicité que les frayeurs qu'il éprouvait, en pensant à la mort subite, se sont calmées, depuis qu'il a eu le bonheur de se recommander chaque jour à ce grand serviteur de Dieu; et il espère obtenir, par son intercession, l'insigne faveur de recevoir, dans de saintes dispositions, les derniers sacrements à l'heure de la mort.

(2) L'auteur s'est servi, pour rédiger cette notice, des leçons du Bréviaire romain, de la Bulle de canonisation, et de l'ouvrage intitulé : *Vie des Pères, Martyrs, etc., par Godescard, édition augmentée par Mgr Doney, évêque de Montauban.*

calme la mort violente dont son neveu fut victime, réprima dans les siens tout désir de vengeance, et alla jusqu'à implorer la protection et la miséricorde des juges en faveur des meurtriers.

Plein de zèle pour la sanctification des prêtres, André voulait rétablir dans le clergé l'esprit dont les apôtres avaient été animés. Il fut appelé à Milan et à Plaisance pour y établir des maisons de son Ordre. Dieu bénit ses entreprises. Dans la première de ces deux villes, il assista de ses conseils saint Charles Borromée, et dans la seconde, il établit une maison de pénitentes qui devint, grâce à son zèle ardent et à l'action féconde de l'Esprit-Saint, une sorte de paradis.

Rempli d'une singulière dévotion envers la Sainte Vierge, André fut admis à jouir de l'entretien des anges qu'il entendit chanter, pendant qu'il récitait le saint office.

ANDRÉ FRAPPÉ D'APOPLEXIE

Enfin, après des exemples héroïques de vertu, célèbre par le don de prophétie qui lui révéla les secrets des cœurs, les choses éloignées et les choses futures, épuisé de travaux, âgé de 88 ans, André fut subitement frappé d'apoplexie au moment où, commençant à célébrer avec sa ferveur ordinaire le Saint Sacrifice de la messe, il répétait pour la troisième fois les paroles: *Introibo ad altare Dei*. Le coup fut tellement soudain que, sans le secours de son servant de messe, André serait tombé par terre, *si toutefois avait pu tomber,* comme dit Clément XI dans sa Bulle de canonisation, *ce vieillard intrépide que la vieillesse avait saisi au service du Christ, et que le dernier jour trouvait combattant pour le Sauveur...*

Les assistants accoururent aussitôt pour venir à son aide. Les Pères Théatins, avertis à temps, l'emportèrent dans leur maison contiguë à l'église, et lui ôtèrent les vêtements sacrés dont il était revêtu. On lui administra plusieurs remèdes qui ne produisirent aucun effet. La violence du mal lui avait enlevé l'usage de la parole, mais n'avait nullement altéré sa raison, ainsi qu'on put s'en convaincre, en lui voyant faire des signes et des gestes par lesquels il manifestait son désir ardent d'être porté devant le maître-autel. Le Supérieur lui ayant demandé si c'était pour recevoir la Sainte Eucharistie, André baissa deux fois la tête, en signe d'affirmation, et continua de manifester ce même désir, jusqu'à ce qu'il eût obtenu la promesse qu'on satisferait à sa demande. Mais, préalablement, on voulut le transporter dans sa chambre pour qu'il pût y recevoir les soins convenables. Les médecins arrivèrent et déclarèrent que le malade n'avait plus que quelques heures à vivre; alors on s'empressa de lui administrer le Saint Viatique et le sacrement de l'Extrême-Onction.

Quelque violent que fût son mal, André conserva, par une faveur singulière de Dieu, sa liberté d'esprit pleine et entière; si bien qu'ayant vu de loin le Saint-Sacrement dans les mains du prêtre, il donna des signes extraordinaires de piété et de dévotion, il fit tous les efforts possibles pour sortir de son lit, afin de recevoir, le front dans la poussière, le Dieu de gloire qui venait le visiter. La violence du mal et l'ordre du Supérieur empêchèrent notre Saint d'exécuter son désir.

Après avoir reçu les sacrements de l'Eglise, André goûta un peu de repos pendant quelques heures. Des religieux et des séculiers entrèrent dans sa chambre, et demandèrent sa bénédiction. Le malade indiqua qu'il les reconnaissait parfaitement, et daigna accéder à leurs vœux. Plus d'une fois, il avait prédit que, pendant son agonie, il aurait un rude combat à soutenir contre l'ennemi du genre humain. Lorsque ceux qui l'assistaient virent son visage se contracter, comme sous l'empire de la crainte, et se couvrir d'un nuage de tristesse, ils crurent que l'heure du combat prédit était arrivée et prièrent pour lui avec ferveur. André, de son côté, ayant fixé plusieurs fois avec une grande fermeté les yeux sur une image très pieuse suspendue à la muraille de sa chambre, recouvra bientôt sa tranquillité accoutumée; et son âme joyeuse et triomphante s'envola vers le ciel pour y recevoir la couronne du bon combat qu'il avait combattu.

Lorsque André se fut endormi dans le Seigneur, le bruit de sa sainteté se répandit de tous côtés. Béatifié par le pape Urbain VIII, en 1628, il fut canonisé, c'est-à-dire inscrit solennellement au nombre des saints par le pape Clément VI, en 1712, après la constatation de huit miracles éclatants, dont trois furent approuvés par le même Pontife. Choisi par la Sicile et par la ville de Naples pour être un de leurs patrons, André y est l'objet d'un culte particulier. Sa fête obligatoire, et du rit *semi-double* pour toute l'Eglise, a été élevée au rit *double* pour l'Italie, et se célèbre le 10 novembre. Son corps repose à Naples dans l'église Saint-Paul (1).

(1) Saint André Avellino a composé plusieurs ouvrages de piété, qui ont été imprimés en cinq volumes in-4° à Naples, en 1733 et 1734.

Le premier volume renferme: 1° un traité de la prière; 2° une exposition de l'oraison dominicale; 3° des réflexions sur les prières les plus usitées dans l'Eglise en l'honneur de la Sainte Vierge; 4° un commentaire sur l'épître de saint Jacques.

On trouve dans le second volume: 1° un traité de renoncement au monde; 2° des commentaires sur le psaume CXVIII et sur le psaume XLV; 3° un traité sur les huit béatitudes.

Des homélies sur les évangiles de tous les dimanches de l'année, et de tous les jours de Carême, forment le troisième volume.

Le quatrième contient un traité intitulé: *Les Exercices de l'esprit*: des méditations, des avis à une religieuse, une explication des dons du Saint-Esprit, une dissertation sur le péché originel.

Le cinquième volume est composé de divers

DE LA DÉVOTION A SAINT ANDRÉ AVELLINO

Dieu ne s'est pas contenté d'établir pour les maux physiques qui peuvent fondre sur nous des remèdes naturels destinés à les prévenir ou à les combattre. Il a fait plus : dans sa miséricordieuse bonté à notre égard, il a mis à notre disposition des moyens surnaturels qui peuvent soulager ou guérir, non seulement nos maux spirituels, mais encore nos maux temporels eux-mêmes. L'invocation des saints, nos frères du ciel, qui, comme nous, ont connu la douleur et la souffrance, est un de ces moyens, moyen puissant qui n'est peut-être pas aussi usité en France que dans d'autres contrées catholiques. Le jansénisme ayant exercé chez nous, sur le culte des saints, des influences funestes, dont nous ressentons encore les effets, il se trouve que des chrétiens, instruits d'ailleurs, semblent



Saint André, prononçant ces paroles du commencement de la messe : *J'entrerai près de l'autel du Seigneur*, frappé d'apoplexie, tombe dans les bras de son servant.

ignorer ce que l'on sait si bien en Italie, et surtout à Rome, à savoir qu'il n'est guère de maladies, ou de besoins temporels de l'ordre même le plus vulgaire, dans lesquels on ne puisse recourir, avec plus ou moins de fruit, à l'intercession de tel ou tel saint en particulier. Où sont dans nos villes (les campagnes sont généralement plus chrétiennes, plus traditionnelles), où sont, en dehors des dévots et des gens du peuple, les fidèles qui, par exemple, s'adressent à saint Antoine de Padoue pour retrouver un objet perdu, se recommandent à saint Hubert contre la rage, recourent à saint Roch contre la peste, à sainte Apolline contre les maux de dents, à saint Liboire contre la pierre, à sainte Lucie contre les maux d'yeux, etc? Ainsi, pour obtenir la plus précieuse de toutes les grâces, puisqu'elle décidera de notre sort éternel, la grâce d'une bonne mort, on invoque saint Joseph, sainte Barbe et saint André Avellino.

traités, qui ont pour objet l'humilité, l'amour de Dieu et du prochain, la miséricorde de Dieu, et plusieurs vertus chrétiennes.

Nous avons aussi de saint André Avellino des lettres très intéressantes, qui ont été imprimées à Naples, en 1732, en deux volumes in-4°. Voyez le P. de Tracy. Nous n'avons fait qu'abréger la notice qu'il a donnée des ouvrages de saint André Avellino.

(*Vies des Pères, Martyrs*, etc.)

E. PETITHENRY, Imp.-*gérant*, 8, rue François Ier, Paris.

SAINT MARTIN

PATRON DE LA FRANCE

Fête le 11 novembre.



Un globe de feu paraît sur la tête de saint Martin, pendant qu'il célèbre la messe.

Fragment du tableau de Le Sueur (Vie de saint Martin. Mame éd. Tours).

Martin naquit à Sabarie, en Pannonie (Hongrie), de parents nobles et païens; son père, vétéran des armées romaines, avait exercé la charge de tribun militaire et unissait dans son esprit l'amour de son état à la haine du christianisme. Cependant, l'âme de Martin enfant fut captivée par le spectacle des vertus des chrétiens, et leurs exemples l'emportèrent sur les préjugés de son éducation, en sorte qu'à dix ans, à l'insu de ses parents, il obtint d'être mis au nombre des catéchumènes.

Deux ans après, il voulut fuir la maison paternelle pour s'ensevelir au désert, où il avait entendu dire que les solitaires se livraient aux austérités de la perfection chrétienne ; mais la faiblesse de son âge ne lui permit pas alors d'exécuter ce dessin.

Son père, païen, ne voulait pas lui permettre d'embrasser une religion qui ordonnait d'aimer ses ennemis; cette religion lui paraissait en opposition avec l'idée qu'il se faisait de l'honneur militaire, et, lorsqu'un édit de l'empereur Constance appela les fils des vétérans sous les armes, le vieux soldat saisit avec empressement cette occasion de détourner son fils du Christ, et, sans compter avec ses quatorze ans, il l'enrôla.

Martin, désolé, quitta les réunions des chrétiens, mais n'oublia pas les leçons du Christ. Dans les armées romaines, le fils d'un tribun était de suite élevé au rang de *circitor*, qui correspond à celui de sous-officier. Cette dignité, au lieu de lui donner la vanité propre à la jeunesse, lui servit d'occasion pour exercer la patience et la douceur envers ses inférieurs, au point de vouloir brosser les habits et nettoyer les chaussures de son servant d'armes; il le faisait manger avec lui, lui présentait les aliments et lui rendait plus de bons offices qu'il n'en recevait. Les

soldats le chérissaient tous, et prétendaient qu'il menait dans les camps la vie du moine, non celle du militaire.

Par un hiver tellement rigoureux que plusieurs périssaient de froid, la troupe à laquelle appartenait Martin entra dans la ville d'Amiens; or, il y avait à la porte de cette ville un mendiant presque nu, il pouvait à peine tendre la main, tant ses membres étaient glacés, et chacun passait, sans se préoccuper de ses cris; les plus compatissants le plaignaient. Le jeune officier fut touché par cette affreuse misère; mais, que peut-il faire? Il n'a que son manteau de service, la chlamyde romaine; il saisit son glaive, sans hésiter, et, divisant cette chlamyde en deux parts, il en donne la moitié au mendiant et se drape, comme il peut, de l'autre morceau (1).

La nuit suivante, pendant le sommeil, un spectacle magnifique se déroula devant ses yeux. Le Christ lui apparaissait, les anges plaçaient sur les épaules divines la chlamyde, et le Sauveur disait aux milices célestes, en leur montrant Martin:

« Martin, encore catéchumène, m'a fait don de ce vêtement. »

A son réveil, le catéchumène versa un torrent de larmes, fut pris d'un immense désir du baptême et jura de donner toute sa vie au Seigneur qui récompense si merveilleusement ce qu'on fait pour lui.

On croit que Martin put se faire baptiser à cette époque, mais il ne put encore quitter le service.

Les Allemands ayant commencé une invasion des Gaules, du côté du Rhin, le césar Julien appela toutes ses légions pour les repousser. Martin était alors commandant de deux compagnies, il combattit vaillamment; on prit d'assaut la forteresse Roucarum et l'on campa sur les rives du Rhin.

Martin fut brave entre tous; il fallait que le futur patron de la France fût un valeureux soldat.

Après la victoire, l'empereur fit faire devant lui une distribution d'argent aux soldats, afin de récompenser leur courage, et lorsque le tour de Martin arriva, au moment de toucher la part plus considérable réservée aux officiers, celui-ci, jugeant l'occasion propice, se détourna du trésor et, s'adressant à Julien, lui dit à haute voix:

« Jusqu'ici, ô prince, j'ai combattu pour toi; souffre que, désormais, je combatte pour mon Dieu.

— Voilà ta récompense, répondit l'empereur en montrant l'argent.

— Que ceux qui doivent encore batailler le prennent, car, pour moi, je deviens soldat du Christ et je ne dois plus verser de sang. »

A cette déclaration précise, Julien, qu'on devait bientôt surnommer l'*apostat*, bondit de fureur.

« Lâche! s'écria-t-il avec toute l'autorité de son rang, c'est la peur que t'inspire le combat de demain, et non ton zèle pour Dieu qui te fait quitter les enseignes.

— Moi, lâche! reprit Martin indigné, eh bien! empereur, ordonne, et demain, sans armes, je me tiendrai droit en face de l'ennemi, je pénétrerai dans ses rangs, et, si je reviens sain et sauf, ce sera, non par le secours d'un casque ou d'un bouclier, mais par le seul nom de Jésus. »

Le défi fut accepté : Martin, étroitement gardé pendant cette nuit, la passa entièrement en prières, et le matin, il se préparait à affronter la mort.

Mais Dieu, qui déjoue par les moyens les plus inattendus les plans du démon, disposa, cette nuit-là même, de telle sorte les esprits tenaces des Allemands, que, avant l'aurore, ils apportaient à l'empereur leur entière soumission.

La bataille ayant été ainsi évitée, Martin, qui avait, d'ailleurs, achevé les années ordinaires du service, fut libre.

SAINT MARTIN DISCIPLE DE SAINT HILAIRE

Le grand Hilaire, évêque de Poitiers, revenait de son exil en Orient et brillait sur les Gaules comme un phare lumineux. Le soldat des bords du Rhin fut attiré par cette lumière, et Martin, devenu libre, vint se jeter à ses pieds et se donner à lui pour disciple.

Le génie d'Hilaire devina aussitôt le trésor que le ciel lui envoyait, et, pour l'attacher irrévocablement à son Eglise, il voulut lui imposer le diaconat; mais ses instances se brisèrent devant l'inexorable humilité du Saint; à peine parvint-il, à force de supplications, à lui faire accepter la charge d'exorciste; c'était la moindre des dignités de l'Eglise, mais elle le liait pour toujours au diocèse de Poitiers.

Cependant, Martin, averti par un ange, demanda à saint Hilaire de le bénir et retourna au pays lointain de sa naissance, en Pannonie, pour tenter de convertir les siens. Il retrouva son père et sa mère; mais, ni les solides arguments, ni les larmes ne purent vaincre l'obstination de son père; il est rare que ceux qui ont persécuté des vocations trouvent miséricorde. Quant à sa mère, qui avait favorisé autrefois les saints désirs de son fils, elle eut, au contraire, le bonheur d'ouvrir les yeux à la vérité et de se convertir.

Après cette conquête si précieuse pour son cœur, l'apôtre étendit le cercle de sa prédication autour de la cité; il parcourut les bourgs, prêchant Jésus-Christ, et il irrita tellement les hérétiques ariens, qu'ils se saisirent de sa personne et le fustigèrent. Martin montra une grande joie d'avoir pu souffrir pour Jésus-Christ, et son père, le vieux tribun militaire, faillit mourir de honte, en apprenant que, non seulement son fils, soldat comme lui, avait subi ce supplice déshonorant sans se défendre, mais en pardonnant.

C'est à son retour à Poitiers que saint Martin fonda le célèbre monastère de Ligugé, dont on voit du chemin de fer les ruines restaurées, lorsqu'on quitte la ville pour se rendre à Bordeaux, et c'est là qu'il réalisa, enfin, ses désirs de solitude; or, parmi les disciples que sa sainteté avait attirés en ce lieu, se trouvait un jeune catéchumène, de nature maladive, qu'un violent accès de fièvre emporta un jour subitement pendant son absence. A son retour, saint Martin trouve les Frères plongés dans la consternation; il se précipite dans la cellule du défunt, et là, pensant que son cher fils, mort sans baptême, était pour toujours privé de la vision béatifique de Dieu, il veut forcer la mort à lâcher sa proie. Il s'étend sur le cadavre, commence à prier avec larmes. Dieu pouvait-il résister devant une foi si vive? Martin aurait-il espéré en vain? Averti par un souffle de l'Esprit, soudain il se relève et, les yeux fixés sur ceux du défunt, il attend patiem-

(1) Une tradition populaire rapporte que l'inexorable discipline romaine fit condamner sévèrement le circitor Martin pour ce fait: il fut attaché au pilori, malgré la rigueur du froid. Le soleil vint aussitôt le réconforter, et telle serait l'origine de l'été de la Saint-Martin.

ment durant deux heures entières l'effet de ses supplications. Enfin, il jette un cri d'actions de grâces. Ces yeux, fermés par la mort, venaient de s'ouvrir ; ce corps inanimé venait de tressaillir, le catéchumène était ressuscité. (*Gravure de la quatrième page.*)

A quelque temps de là, le serviteur d'un noble Romain s'étant pendu de désespoir, le Saint le ramenait des portes de l'enfer.

Des miracles aussi éclatants se racontaient au loin; les malades venaient en foule et il les guérissait.

SAINT MARTIN, ÉVÊQUE DE TOURS

L'évêque de Tours mourut, les habitants jetèrent aussitôt les yeux sur l'homme de Dieu et résolurent de l'enlever à l'Eglise de Poitiers, mais ils savaient qu'on ne pourrait le contraindre à un tel honneur que par force. Voici leur stratagème. Un Tourangeau, nommé Rouvic, se précipita effaré dans la cellule du Saint, en criant: « Ma femme se meurt, venez l'assister; vous seul pouvez la guérir. » Martin, obéissant à un mouvement de charité, suivit Rouvic; on marcha longtemps, jusqu'à ce qu'on fût parvenu hors du territoire de Poitiers, et alors, des Tourangeaux armés sortirent d'une embuscade et amenèrent le Saint, bien garrotté, pour le proclamer évêque et le faire sacrer dans la cathédrale. Ce procédé n'est plus dans nos mœurs.

Sur la chaire des pontifes, le moine ne renonça à aucune de ses austérités; mais ses vertus cessèrent d'être cachées, et il devint le grand évêque des Gaules, le thaumaturge de son temps et le patron perpétuel de la France.

Il y avait encore beaucoup de païens dans notre pays, surtout dans les campagnes; saint Martin, pendant plusieurs années, parcourut en missionnaire, non seulement son diocèse, mais encore une grande partie des Gaules, renversant les idoles et les autels païens, multipliant les miracles pour attester la vérité de notre foi, chassant les démons, et amenant à Jésus-Christ des multitudes d'âmes.

Un trait de la vie de saint Martin montre l'assistance de Dieu sur ses pontifes, dans la question du culte à rendre aux saints. Chaque printemps, les paysans venaient orner un tombeau de fleurs, assurant que c'était le tombeau d'un illustre martyr. Martin demanda le nom et les actes du martyr, et nul ne pouvait lui répondre; alors il eut la hardiesse de s'adresser au mort: « Qui que tu sois, martyr ou non, s'écria-t-il, au milieu du peuple étonné, au nom de Dieu, dis-nous qui tu es? » A peine eut-il achevé qu'une ombre épouvantable se dressa, et elle disait, d'une voix qui saisit le peuple de terreur: « Je suis l'âme d'un voleur mis à mort pour ses crimes; je n'ai rien de commun avec les martyrs, car, tandis qu'ils se réjouissent dans le ciel, moi je brûle dans l'enfer. »

Les paysans détruisirent aussitôt le tombeau et l'autel, et admirèrent davantage le grand évêque.

Racontons quelques-uns de ses miracles.

Un jour, il voit au loin une procession païenne qui s'avance vers lui avec ses voiles de pourpre et portant une idole; l'homme de Dieu trace une croix dans l'air, et, soudain, la troupe s'arrête, immobile comme les statues de pierre; les porteurs de l'idole font un violent effort pour avancer, et les voici emportés comme par un tourbillon, et ils tournent avec une rapidité vertigineuse jusqu'au moment où ils jettent leur fardeau.

Cependant, ils cherchent la cause d'une aussi étrange mésaventure, et voient Martin...

Un pin gigantesque était consacré au diable; Martin veut le renverser. Les païens mettent l'épée à la main pour empêcher ce sacrilège; mais, se ravisant, ils disent au Saint: Puisque tu as tant de confiance en ton Dieu, nous couperons l'arbre nous-mêmes, à condition que tu le recevras sur tes épaules lorsqu'il tombera. » La condition est acceptée; on lui attache les pieds ensemble, par crainte d'une évasion, et l'on commence à scier le pin. Puis quand, avec un fracas horrible, l'arbre gigantesque fondit sur lui, Martin fit rapidement un signe de croix, et soudain le pin, déjà à la moitié de sa course, se redressa et alla tomber du côté des idolâtres.

Une autre fois, il rencontra une colonne fort élevée surmontée d'une idole; il voulut aussitôt l'abattre, mais il n'avait point les instruments nécessaires; il eut recours à l'oraison. Aussitôt, à la vue de toute l'assistance, une autre colonne parut dans l'air, elle tomba sur la première, et la réduisit en poudre, ainsi que son idole.

SAINT MARTIN ET LES EMPEREURS

Or, à cette époque, la corruption régnait partout, et gagnait même certains membres du clergé; quelques évêques courtisans soumettaient leur dignité et leur autorité aux caprices de l'empereur Maxime et courbaient le front devant ce parvenu. Martin conserva la fermeté d'un apôtre; invité souvent à la table de l'empereur, il déclinait toujours ses offres, disant qu'il aurait honte de siéger à côté du barbare qui avait chassé deux princes légitimes, l'un du trône, l'autre de ce monde. Cependant, pour obtenir la grâce de deux innocents condamnés à mort, il accepta un jour l'invitation; mais, au milieu du repas, l'intendant étant venu, suivant la coutume, présenter une coupe à l'empereur, celui-ci, afin de marquer sa déférence pour le saint évêque, la lui offrit aussitôt, pensant bien qu'il la lui présenterait ensuite. Martin but et la tendit à son clerc, estimant que, dans toute cette brillante assemblée, aucun n'était plus digne de boire après lui que ce petit clerc, consacré à Dieu.

L'empereur Valentinien, prince d'une humeur farouche, avait constamment refusé depuis plusieurs jours de voir le Saint; il avait expressément défendu à ses gardes de le laisser entrer. Martin ne se découragea pas; il s'arma de la prière et du jeûne, et, au bout de sept jours, se présenta au palais. Chose étonnante : toutes les portes étaient ouvertes, aucun garde ne l'arrêta, et il parvint jusqu'au prince. Celui-ci, étonné, gourmande ses officiers, puis, se renfermant dans un morne silence, ne répond à aucune des questions de l'homme de Dieu, ne se levant même pas pour le recevoir. Un accident étrange modifia bientôt son attitude; en effet, une vaste flamme environnait tout à coup son siège; il se leva, plus prompt que l'animal sous l'aiguillon, et accueillant le Saint avec une grande bienveillance, il lui accorda tout ce qu'il demandait.

Le démon considérait Martin comme son plus terrible ennemi.

«Partout où tu iras, quoi que tu entreprennes, lui avait dit le mauvais, tu me trouveras contre toi.

— Le Seigneur est mon aide et je ne craindrai pas, » répondit Martin.





Le combat fut terrible entre ces deux athlètes, qui semblaient renouveler sur la terre la lutte de saint Michel et de Satan.

Une nuit, le prince des ténèbres lui apparut, vêtu en roi, une couronne d'or et de pierreries sur la tête :

« Martin, disait-il d'une voix douce, je suis le Christ et je viens me manifester à toi avant tous les autres. »

Le Saint, un moment troublé, le regarde et le chasse en disant :

« Jamais mon Jésus n'a dit qu'il viendrait couvert de pourpre; jamais je ne croirai que celui-là soit le Christ qui vient sans porter les stigmates sacrés de la Croix. »

Une autre fois, le diable lui apparut sous la forme du grand Jupiter, pour le railler de ce qu'il avait reçu des pécheurs dans son monastère.

« Crois-tu donc que Dieu pardonne à ceux qui sont une fois tombés? » lui disait-il en ricanant.

Dans sa confiance au Christ, Martin lui répond :

« Si toi-même, ô misérable ! tu pouvais un seul instant cesser de tromper les hommes et te repentir, je me fais fort d'obtenir ton pardon auprès de mon Seigneur Jésus. »

Le temps est enfin arrivé où Martin va recevoir la récompense de ses travaux.

C'est à Candé, ville du diocèse de Tours, qu'il tomba subitement malade et fut bientôt réduit à la dernière extrémité. A cette vue, ses disciples gémissent et pleurent :

« Pourquoi nous quittez-vous, ô Père bien-aimé! à quelles mains allez-vous confier votre troupeau désolé? Voici que les loups envahissent le bercail, qui nous défendra de leurs morsures? Pourquoi nous quittez-vous? »

Emu par ces paroles, le Saint hésite un moment entre l'espérance de s'unir bientôt à Jésus-Christ et l'amour qu'il a pour ses fils.

« O Seigneur, s'écrie-t-il, si tout pauvre et chétif que je suis, votre peuple a besoin de moi, je ne refuse pas les labeurs; mais que votre volonté soit faite! »

Apercevant le démon, son ennemi, qui rôdait:

« Que fais-tu là, bête cruelle? je n'ai rien en moi qui t'appartienne, c'est le sein d'Abraham qui me recevra tout entier. »

Soudain, son visage devint radieux comme celui d'un ange. Ses traits contractés par la douleur se détendirent. Saint Martin venait d'expirer. La Gaule avait perdu sur la terre son grand thaumaturge, pour retrouver dans le ciel, pendant tous les siècles, un puissant protecteur. Au siècle suivant, les nombreux miracles opérés à son tombeau contribuèrent puissamment à la conversion des Francs; et tous les vrais Français ont le devoir d'invoquer saint Martin comme grand patron de la France après saint Michel.

Le gérant : E. Petithenry. — Imprimerie P. Féron-Vrau, 3 & 5, rue Bayard. Paris.

SAINT MARTIN, PAPE ET MARTYR

Fête le 12 novembre



Théodore Calliopas, chambellan de l'empereur Constant, entouré de satellites en armes, vient trouver le pape saint Martin, avec le rescrit impérial leur enjoignant de procéder à son expulsion.

SAINT MARTIN ÉLU DE DIEU POUR COMBATTRE LE MONOTHÉLISME

Le bienheureux Martin, premier pape de ce nom, naquit à Todi, ville de Toscane. A la mort de Théodore Ier, le clergé et le peuple romain, qui connaissaient depuis longtemps la science, la vertu et la sainteté de Martin, le choisirent unanimement pour remplacer le Pontife défunt sur la Chaire apostolique.

Les temps étaient mauvais, le nouveau pape savait qu'en acceptant la dignité pontificale, il sacrifiait le repos et la tranquillité de sa vie; peut-être entrevoyait-il déjà la couronne du martyre qui l'attendait après six ans de règne.

Depuis un certain nombre d'années, l'hérésie d'Eutychès, solennellement condamnée au Concile général de Chalcédoine, et un moment déconcertée par les anathèmes de l'univers catholique, relevait la tête avec insolence. Pour donner le change et surprendre plus facilement l'âme des fidèles, les fauteurs de l'hérésie l'avaient habilement déguisée en modifiant plusieurs points de leur doctrine, car il ne coûte rien aux hérétiques d'ajouter ou de retrancher à leurs dogmes.

D'ailleurs, le monothélisme, nom que prenait la nouvelle erreur, attaquait surtout le mystère de l'Incarnation, comme précédemment l'avait fait Eutychès. En se rapportant au symbole des sectaires, la divinité du Verbe ne se serait pas unie à l'humanité dans la personne de Jésus-Christ, mais la nature humaine aurait été, pour ainsi dire, absorbée, aurait disparu dans la divinité. En réalité, il n'y aurait pas eu d'Homme-Dieu, et, par conséquent, la Rédemption n'eût pas été possible.

CÉSAR S'ÉRIGE EN PONTIFE

En Orient, la terre classique de l'hérésie, la nouvelle doctrine jouissait à la fois du double

appui de la puissance spirituelle et de la puissance temporelle : Paul, patriarche de Byzance, et l'empereur Constant II se vantaient d'être ses deux principaux soutiens.

Or, deux choses leur déplurent dans l'élection de saint Martin Ier. D'abord la personne de l'élu, qu'ils connaissaient depuis sa légation à Constantinople où il avait déployé un courage au-dessus de tout éloge; en second lieu, le clergé romain n'avait ni sollicité ni attendu la ratification impériale avant de procéder au sacre du nouveau Pape.

Néanmoins, l'empereur dissimula son ressentiment. Ce singulier docteur de l'Eglise envoya même au Souverain Pontife un décret dogmatique, qu'il avait rendu de sa propre autorité, afin de terminer les controverses entre les catholiques et les hétérodoxes. L'édit imposait silence aux deux partis, sous peine de confiscation, d'exil, de mort même. « Ceux qui contreviendront à notre ordonnance, disait le prince, encourent l'indignation impériale. S'ils sont évêques ou clercs, ils seront déposés; s'ils ont embrassé la vie monastique, ils seront excommuniés et chassés de leurs demeures. »

Le saint Pape rejeta avec indignation les ridicules et sacrilèges édits du César byzantin, qui rappellent si bien les usurpations impies de tous les gouvernements persécuteurs. Il fit plus : ayant réuni à Rome les évêques d'Occident, au nombre de cent cinq, il fulmina une nouvelle sentence de condamnation contre le patriarche d'Alexandrie, Cyrus, ceux de Constantinople, Sergius, Phyrrus Paul, et les nouveautés scandaleuses qu'ils avaient la prétention de faire prévaloir contre la foi immaculée.

TENTATIVE D'ASSASSINAT

En apprenant les événements de Rome, Constant ne put se contenir davantage et il résolut de perdre le Pape. A cette fin, il envoya en Italie l'évêque Olympius avec la mission de répandre partout la doctrine du patriarche de Constantinople. « J'ai appris, ajoute-t-il, que l'évêque de Rome, Martin, se montre hostile à mon décret. Si vous trouvez l'armée bien disposée, faites arrêter ce Martin, et donnez l'ordre que mon édit soit reçu dans toutes les églises. Si l'armée vous paraît suspecte, patientez en silence, jusqu'à ce que vous puissiez vous assurer de la province et avoir sous la main des soldats prêts à vous obéir. — Ne perdez pas de vue que Rome et Ravenne doivent être les premières à recevoir notre décret orthodoxe. »

Olympius arriva à Rome pendant le Concile. Selon les instructions de l'empereur, il essaya de soulever l'armée et le peuple. Mais ses négociations restèrent sans succès, les fidèles Romains, unis d'esprit et de cœur au pasteur suprême, déjouèrent les manœuvres et les basses intrigues de l'envoyé byzantin. Vaincu de ce côté, Olympius feignit hypocritement avoir renoncé à ses mauvais desseins.

Or, un jour, comme le Pontife célébrait solennellement les Saints Mystères dans la basilique de la Mère de Dieu, ordinairement désignée sous le nom de Sainte Marie *ad Presepe*, l'exarque se présenta à la communion. Il avait ordonné à son écuyer de se tenir auprès de lui et de poignarder le bienheureux Pape, quand celui-ci s'approcherait, tenant en main la Sainte Hostie. Mais le Dieu tout-puissant, qui entoure les fidèles de sa protection et les délivre de tout mal, permit que le serviteur de l'exarque fût frappé d'une cécité momentanée. Il ne put distinguer le pontife quand celui-ci s'approcha d'Olympius pour lui donner le baiser de paix et le faire participer au banquet eucharistique. A ce signe, l'exarque, reconnaissant l'intervention divine, vint se jeter aux pieds du Pape, lui révéla les ordres qu'il avait apportés de Constantinople et se réconcilia avec lui; puis il quitta Rome avec l'armée pour aller combattre les Sarrasins qui ravageaient la Sicile. Mais la peste et l'ennemi décimèrent ses troupes, et lui-même périt victime de la maladie.

COMMENT LE BIENHEUREUX PAPE MARTIN TOMBA AUX MAINS DE CALLIOPAS ET COMMENT ON L'EMMENA A CONSTANTINOPLE

La mauvaise issue d'une première entreprise ne déconcerta point l'empereur Constant. Il investit Théodore Calliopas, son chambellan, de l'exarchat de Ravenne, et l'envoya en Italie avec le commandement d'enlever le Pape et de le traîner jusqu'à la ville impériale.

L'entourage du prince ne manqua pas de trouver des raisons propres à colorer les violences dont le maître allait se rendre coupable à l'égard du Souverain Pontife. Les uns accusaient ce dernier de nestorianisme, et prétendaient qu'il enlevait à Marie son titre glorieux de Mère de Dieu. D'autres le chargeaient du crime de haute trahison, disant qu'il avait fait passer de l'argent aux Sarrasins de Sicile. Martin avait, en effet, envoyé des sommes considérables dans ce pays, pour racheter les malheureux chrétiens tombés aux mains des infidèles. Cet acte de charité paternelle devenait un forfait aux yeux de ses ennemis.

Le Pape se trouvait malade dans le palais de Latran lorsque le ministre de l'empereur arriva à Rome. Calliopas n'osa pas accomplir sur-le-champ l'infâme mission dont il était chargé; il craignait que le Souverain Pontife n'eût organisé quelque résistance. Certes, il eût été facile à Martin de soulever les fidèles de Rome, qui auraient renvoyé le courtisan à son maître après l'avoir châtié d'une manière exemplaire.

Une perquisition faite dans le palais de Latran ayant rassuré l'exarque sur les sentiments du Pontife, il vint à l'église avec des satellites en armes. Il y trouva le bienheureux Pape au milieu de son clergé. Calliopas remit à ses derniers un rescrit impérial où l'empereur leur enjoignait de procéder à la déposition canonique de Martin dont les doctrines hétérodoxes scandalisaient l'univers.

Mais les clercs, protestant unanimement, s'écrièrent :

« Anathème à quiconque dira que Martin n'a pas gardé intact le dépôt de la foi. — Moi aussi, répondit Calliopas, qui tremblait de tous ses membres, moi aussi je professe la foi des Romains; il faut cependant que j'exécute les ordres de l'empereur. » Le Pape, le rassurant, lui promit de le suivre jusqu'à Constantinople; il demanda seulement la faveur de pouvoir emmener avec lui quelques-uns de ses clercs. Cette requête lui fut ostensiblement accordée, mais l'exarque se réservait d'en éluder l'effet. Il fit embarquer secrètement le Pape sur le Tibre pendant la nuit, et lorsque la flottille eut quitté Rome, les portes de la ville furent fermées au dévouement des fidèles qui voulaient aller rejoindre leur maître. On ne laissa avec lui que six serviteurs et un jeune secrétaire.

Arrivé à l'île de Naxos, les bourreaux du bienheureux Pape y relâchèrent et il lui fut permis de

descendre à terre. Pendant la traversée, il avait enduré des souffrances atroces sans parvenir à toucher le cœur de ses féroces gardiens. On lui avait refusé toute espèce de soulagement, même celui de sortir un instant du vaisseau dans les différents ports où l'on avait fait halte.

Cependant, les évêques et les fidèles de l'île accouraient en foule auprès du saint Pontife, lui prodiguant les marques de la plus profonde vénération. On lui apportait aussi des présents afin de soulager son dénuement et sa détresse; mais les soldats s'emparaient des offrandes des pieux chrétiens qu'ils renvoyaient brutalement, après les avoir chargés d'injures. Ils en vinrent jusqu'à frapper quelques-uns de ces courageux fidèles en leur disant : « Qui aime cet évêque est ennemi de l'État. » L'homme de Dieu sentait plus vivement les mauvais traitements infligés à ses bienfaiteurs que les douleurs, pourtant si aiguës, dont son corps était tourmenté.

Enfin, le Pape quitta Naxos et arriva à Constantinople. Depuis le matin jusqu'à 4 heures du soir, on le laissa, dans le port, couché sur un misérable grabat, et exposé à l'insolence d'une populace en délire. Durant tout le jour, les hérétiques et les païens purent venir insulter à leur aise l'auguste Vicaire de Jésus-Christ. Vers le coucher du soleil, des soldats tirèrent le saint Pontife du navire, et l'ayant déposé sur un brancard, ils l'emportèrent dans la prison Prandevica. Il y resta trois mois sans parler à d'autres personnes qu'à son geôlier.

SAINT MARTIN AU TRIBUNAL DE CONSTANT II

Quand le jour choisi pour le jugement fut venu, les gardes transportèrent saint Martin dans l'appartement du trésorier impérial, nommé Bucoléon, où le Sénat s'était réuni pour examiner la cause du Souverain Pontife, ou plutôt pour outrager Notre-Seigneur en la personne de son Vicaire. La maladie qui le torturait ne lui permettait pas de se tenir debout, le trésorier l'exigea cependant, et il ordonna à deux soldats de maintenir le Saint dans cette posture.

Puis, du haut du tribunal d'où il présidait l'assemblée, Bucoléon apostropha le Pontife en ces termes : « Dis, misérable, quel mal t'a fait l'empereur? A-t-il confisqué tes biens? Peux-tu lui reprocher sa tyrannie? » Le Vicaire du Christ ne répondit point. « Tu ne réponds pas au ministre de l'empereur? Eh bien! tes accusateurs vont entrer. » Aussitôt, comme au tribunal de Caïphe, une foule de témoins se présentèrent pour déposer contre l'innocent. La plupart étaient des soldats, et le reste appartenait à la lie du peuple.

A leur vue, le Pape sourit tristement; et, se tournant vers le président, lui dit : « Sont-ce là vos témoins? est-ce là votre procédure? » Puis, comme on les faisait jurer sur le livre des Evangile, touché de compassion pour ces malheureux, il s'écria : « Je vous en supplie, au nom de Dieu, dispensez-les d'un serment sacrilège; qu'ils disent ce qu'ils voudront, et faites vous-même ce qui vous est ordonné. »

Le premier des accusateurs, parlant sous la foi du serment, dit en désignant le Pape de la main : « Si cet homme avait cinquante têtes, il mériterait de les perdre toutes pour avoir conspiré en Occident de concert avec l'exarque Olympius contre l'empire et l'empereur. » Martin voulut se défendre en faisant observer qu'il n'avait jamais trahi les intérêts de l'empereur en matière politique; mais qu'il n'avait pu lui obéir en ce qui touche la foi. Il fut bientôt interrompu par l'un des juges qui lui dit : « Ne nous parle pas ici de la foi; il est question de crime d'Etat, Nous sommes tous chrétiens et orthodoxes, les Romains et nous. — Plût à Dieu qu'il en fût ainsi, repartit Martin; toutefois, au jour terrible du jugement, je rendrai témoignage contre vous sur ce point. »

L'interrogation dura longtemps encore. Les réponses du Pontife étaient si écrasantes pour les accusateurs et les juges que le trésorier était hors de lui. Il s'adressa, plein de rage, au consul Innocentius qui faisait l'office d'interprete entre le Pape et les Grecs parce que ces derniers n'entendaient pas le latin : « Pourquoi, s'écria-t-il, nous répètes-tu ce qu'il dit. » Telle était la justice au tribunal de Byzance.

OUTRAGE — PRISON — SENTENCE D'EXIL

Cependant Bucoléon, après avoir fait à l'empereur un récit détaillé de l'inique interrogatoire et avoir pris ses ordres, revint auprès du martyr. Un soldat, sur son commandement, déchira le manteau du Pape qu'il dépouilla de ses ornements pontificaux. Réduit à une nudité presque complète, Martin fut chargé de fers et traîné à travers les rues de la ville. Au milieu de ces souffrances et de ces opprobres, il conservait la paix du cœur et la même sérénité de visage qu'il avait lorsqu'il offrait les Saints Mystères entouré des clercs et des fidèles.

Arrivé au prétoire, on lui mit aux pieds des fers plus lourds et on le jeta dans la prison destinée aux voleurs et aux assassins.

Sur cette entrefaite, le patriarche hérétique Paul étant tombé malade, l'empereur l'alla voir, et lui raconta les supplices que l'on avait infligés au Pape. Paul, le premier auteur de ce crime, se tournant vers la muraille, se mit à gémir : « Malheur à moi, dit-il, c'est ce qui va mettre le sceau à ma condamnation. » Et il expira quelques jours plus tard.

Durant trois mois, le Pape vécut dans un cachot à côté des scélérats et des bandits. Personne ne lui témoigna la moindre compassion, à l'exception de la femme et de la fille du geôlier. Un jour que le Pontife souffrait plus qu'à l'ordinaire, ces chrétiennes courageuses, à l'insu de tous les gardiens, le retirèrent du cachot et le gardèrent un jour entier dans leur propre demeure, lui prodiguant les soins les plus charitables.

Enfin, un jour, le scribe Sayoleba ouvrit la porte de la prison et dit à Martin: « J'ai ordre de vous transférer dans ma demeure pour y attendre les instructions que, d'ici à deux jours, Bucoléon me transmettra. — Où veut-on définitivement me conduire, » demanda le Pape ? Bucoléon refusa de lui répondre. « Du moins, laissez-moi dans cette prison jusqu'au moment de partir pour l'exil. — Je ne le peux, » repartit le scribe. Le vénérable Pontife réunit une dernière fois ses compagnons de captivité, il leur donna le baiser de paix et il suivit son nouveau geôlier.

A quelque temps de là, l'auguste prisonnier était embarqué, dans le plus grand secret, sur un navire qui le transporta en Chersonèse, la Crimée actuelle. Autrefois saint Clément y avait été relégué par l'empereur Trajan.

DERNIÈRES SOUFFRANCES DE SAINT MARTIN — SA MORT

Sur cette terre barbare, séparé du reste des hommes, le bienheureux Martin eut à supporter toutes les rigueurs de l'exil. « La famine et la

disette, écrivait-il au clergé de Rome, sont telles en ce pays qu'on parle de pain sans jamais en voir. Si l'on ne nous envoie quelque secours de l'Italie ou du Pont, nous ne tarderons pas à succomber. Il nous est impossible de nous procurer ici des vivres pour nous soutenir. Envoyez-nous promptement ce que vous pouvez de blé, de vin et d'huile. A Rome, saint Pierre nourrit les étrangers eux-mêmes; j'espère qu'il aura pitié de celui qui l'a servi, du moins un peu de temps, et qui maintenant vit dans un tel exil et une telle affliction. »

Cet exil ne fut pas de longue durée. Dieu appela au ciel le glorieux martyr environ quatre mois après son arrivée en Chersonèse.

De nombreux miracles s'opérèrent sur ses reliques conservées pendant un certain laps de temps dans une église de la ville de Chersone. Plus tard, on les transféra à Rome, où on les vénère encore de nos jours, dans l'église de Saint-Martin de Tours.

COMMENT LE SEIGNEUR VENGEA SAINT MARTIN

Malheur à l'homme, soit prince, soit sujet, qui ose lever une main sacrilège contre le Vicaire de Jésus-Christ. Il tombera sous les coups réservés aux parricides par le ciel vengeur.

Cette loi de l'histoire se vérifia d'une façon terrible en la personne de Constantin II, le bourreau de l'héroïque pontife Martin. Son règne ne fut qu'un tissu de calamités, de désordres et de défaites. Ses armes furent constamment vaincues, en Orient, par les musulmans, en Occident par les Sarrasins et les Lombards. Il devint lui-même tellement exécrable à son peuple, qu'il prit la résolution d'abandonner Constantinople et de reporter le siège de l'empire à Rome. Quand il voulut accomplir son projet, le peuple se souleva; ce fut au milieu des huées et des malédictions que le tyran s'enfuit de son pays natal.

Sur le territoire italien, il se trouva en face des Lombards qui lui firent subir de sanglantes défaites. En guise de représailles, il livra Rome au pillage, ses troupes saccagèrent la Ville Eternelle durant douze jours consécutifs. Mais ne pouvant tenir tête aux ennemis, il quitta le continent et vint chercher un refuge à Syracuse. C'est là qu'il trouva une fin bien digne de couronner sa misérable vie.

Le 25 juillet 668, pendant qu'il était au bain, l'officier de service, nommé André, fils du patrice Troïus, qui avait joué un rôle dans l'interrogatoire de saint Martin, saisit une lourde aiguière de bronze, lui fendit le crâne d'un seul coup et prit la fuite. Quelques instants après, les serviteurs entrèrent et trouvèrent leur maître noyé dans l'eau et le sang. Ainsi mourut dans la trente-huitième année de son âge, la vingt-septième de son règne, un prince qui emportait au tombeau une mémoire abhorrée.



Imp.-*gérant :* E. Petithenry, 8, rue François Ier, Paris.

SAINT STANISLAS KOSTKA

NOVICE DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

Fête le 13 novembre.



L'Enfant Jésus apparaît à saint Stanislas.

(D'après le tableau de Cignaroli.)

L'ANGE DE ROTSCOVO

Cet angélique enfant, qui en peu d'années devait arriver à une si haute sainteté, naquit en Pologne le 28 octobre 1550, au château de Rotscovo. Son père, Jean Kostka, était sénateur et héritier d'une des plus nobles familles du royaume ; sa mère, Marguerite Kriska, sœur du palatin de Mazonie, appartenait à une noblesse non moins illustre.

Dès ses plus tendres années, Stanislas était si pieux, si doux, si pur, si modeste et en même temps si gracieux de visage, que son père et sa mère l'appelaient leur petit *ange*, et les domestiques du château le respectaient comme un saint. Si par hasard, dans la conversation, quelque

convive étranger ou quelque cavalier de passage s'oubliait jusqu'à dire en sa présence une parole inconvenante, le saint enfant en éprouvait une telle horreur qu'il s'évanouissait. Aussi son père avait-il soin de prier ses hôtes de veiller sur leurs paroles.

AU COLLÈGE DE VIENNE — LES DEUX FRÈRES

Après avoir commencé avec succès ses études au château paternel, Stanislas, âgé de quatorze ans, fut envoyé avec Paul, son frère aîné, continuer son éducation à Vienne, au collège de la noblesse dirigé par les Jésuites.

Un précepteur, nommé Bilinski, accompagnait les deux jeunes seigneurs polonais. Cet homme méritait malheureusement trop peu la confiance dont les parents de Stanislas l'avaient honoré ; il se montra d'une regrettable faiblesse envers Paul Kostka, qui, bien différent de son frère, était alors tout épris du monde, de ses plaisirs et de ses vanités. C'est ainsi qu'il lui laissa choisir un appartement dans l'hôtel d'un hérétique luthérien, uniquement parce qu'il était situé dans le plus beau quartier de la ville.

Stanislas, affligé de loger chez un ennemi de la sainte Eglise, en profita pour fuir le monde davantage. Chaque matin, avant la classe, il faisait sa méditation dans l'église des Jésuites et il y revenait le soir adorer le Maître de toute vraie science. Quand il avait un peu de temps libre, c'est encore à l'église qu'il se rendait. Plusieurs fois on l'y trouva ravi en extase. La nuit, il se levait pour prier, même pendant l'hiver.

Il suivait les cours avec assiduité, travaillait consciencieusement et avec ardeur, et le succès couronnait ses efforts, sans nuire à son humilité et à sa piété.

Il évitait comme la peste la société des jeunes gens de mœurs frivoles et légères ; sa meilleure récréation était de s'entretenir de sujets religieux avec les plus pieux et les plus exemplaires de ses condisciples.

Sans orgueil et sans vanité, il évitait de se poser en fils de grand seigneur, et sortait sans laquais, à moins que son gouverneur ne l'obligeât à s'en faire accompagner. Il portait des vêtements simples et pauvres, sans gants ni fourrures même durant les grands froids. Il ne reculait point devant les occupations les plus humbles, au point de balayer parfois la chambre de son frère.

L'austérité et une tendre dévotion à Marie servaient de rempart à sa chasteté. Il récitait chaque jour le chapelet avec recueillement. Il avait l'adresse de jeûner souvent sans qu'on s'en aperçût et se flagellait en secret par de rudes disciplines.

Cependant son frère et son gouverneur, irrités de ses vertus qui condamnaient leur frivolité, s'efforcèrent de le pervertir. « Hé ! quoi ? Stanislas, lui disaient-ils, pensez-vous que nous ne voulions pas nous sauver aussi bien que vous ? Avez-vous assez de présomption pour croire que, parmi tant de personnes de qualité que nous voyons à Vienne, vous soyez le seul qui viviez bien ? On ne doit pas vivre dans le monde comme dans un cloître. La dévotion d'un homme du monde n'est pas celle d'un moine ; elle doit être cachée dans son cœur et ne paraître qu'autant qu'il est nécessaire pour faire voir qu'on n'est pas sans religion. Comment comptez-vous plaire à Dieu en désobéissant sur tant de points à votre gouverneur et à votre frère ? Ne refusez donc pas de vous vêtir proprement et de venir dans les assemblées, où, en vous divertissant avec nous, vous vous formerez l'esprit et apprendrez le monde. »

Stanislas répondit qu'il n'était pas fait pour le monde. Il savait qu'une chose est nécessaire pour tous, pour l'homme du monde aussi bien que pour le religieux, c'est de sauver son âme !

Le jeune étudiant continua donc son genre de vie. Il communiait tous les dimanches et à chaque fête solennelle.

GRAVE MALADIE — COMMUNION MIRACULEUSE LA SAINTE VIERGE LE GUÉRIT

Un autre genre d'épreuve vint exercer sa vertu : il tomba si dangereusement malade, que les médecins désespérèrent de sa vie. Stanislas était résigné à tout, mais le farouche luthérien chez qui il logeait refusait de laisser apporter la Sainte Eucharistie au jeune malade dans sa maison. Ni Paul, ni Bilinski n'osaient insister. Le démon, de son côté, attaqua visiblement le saint jeune homme. Plusieurs fois, il lui apparut dans sa chambre sous la forme d'un gros chien noir qui se jetait sur lui pour le dévorer : mais chaque fois Stanislas le chassa en faisant le signe de la Croix.

Il se souvint avoir lu que ceux qui invoquent sainte Barbe reçoivent la grâce de ne point mourir sans sacrements ; et il se mit à invoquer avec ferveur cette vierge martyre.

Une des nuits suivantes, pendant que la violence du mal empêchait Stanislas de dormir, la sainte apparut près de son lit, accompagnée de deux anges d'un éclat merveilleux. L'un d'eux portait la Sainte Eucharistie. A cette vue, le jeune malade, recueillant ses forces, se mit à genoux sur son lit, avertit son gouverneur qui le veillait, d'adorer avec lui son Sauveur, et il reçut la communion des mains de l'ange.

Après cette faveur divine, Stanislas, embrasé d'amour divin, ne songeait plus qu'au ciel. De fait, l'heure de son dernier soupir ne semblait pas éloignée, lorsque la Sainte Vierge daigna lui apparaître à son tour. La Mère de Dieu tenait son divin Fils entre ses bras ; elle le déposa un instant sur le lit du malade. Celui-ci, ravi d'un si grand trésor, eût souhaité le posséder à jamais. Mais la Reine du ciel, reprenant son Fils, dit à Stanislas que les jours du bonheur éternel n'étaient pas encore arrivés pour lui, et qu'il devait le mériter en entrant dans la Compagnie de Jésus.

VOCATION ET FUITE

Une rapide guérison suivit cette merveille ; peu de jours après, Stanislas pouvait se lever et se rendre à l'église pour remercier Dieu. Il raconta à son directeur la faveur dont il venait d'être l'objet, et lui exposa son désir d'être reçu dans l'Ordre des Jésuites. Celui-ci approuva son dessein.

Le jeune seigneur s'empressa d'aller s'offrir au Père Provincial des Jésuites, à Vienne, il supplia même le cardinal Commendon, légat du Saint-Siège, d'intervenir en sa faveur ; mais, ni le Provincial, ni le Cardinal n'osèrent accéder à ses désirs, par crainte des ennuis que la famille du jeune homme pourrait susciter à la Compagnie.

Stanislas, sachant bien que ni son frère, ni son gouverneur ne lui accorderaient jamais l'autorisation de se faire jésuite, résolut de quitter Vienne, et d'aller se présenter au Père Canisius, provincial de la Haute Allemagne.

Mais comment échapper à son frère, dont la surveillance devenait de plus en plus rigoureuse et sévère? Paul le traitait avec une grande dureté. Un jour qu'il lui parlait encore plus rudement et menaçait de le frapper, Stanislas lui répondit : « Si vous continuez à en agir ainsi, je serai obligé de me séparer de vous et d'en avertir nos parents. — Allez où vous voudrez, repartit Paul, je ne m'en soucie nullement. »

Stanislas ne se le fait pas répéter deux fois. Il passe une grande partie de la nuit suivante en prière, se lève de grand matin, va communier à l'église des Jésuites, prie le Père Antoine de lui donner une lettre de recommandation, sort de la ville de Vienne, et marchant toujours à pied, s'engage sur la longue route qui mène à Augsbourg. Bientôt il rencontre un mendiant, auquel il donne sa tunique ; il se revêt alors d'un mauvais pardessus de toile et, un bâton à la main, il continue sa marche.

Le soir, Paul Kostka, ne le voyant pas rentrer à la maison est très affligé. Il craint que ses mauvais traitements n'aient engagé son frère à s'enfuir ou à se cacher. Dès le lendemain, de concert avec Bilinski, il le cherche dans toute la ville de Vienne. Peine inutile. Alors, les deux Polonais et leur hôte hérétique montent dans une voiture et s'élancent à la poursuite du fugitif, précisément sur la route d'Augsbourg.

Comme Stanislas allait à pied, ils ne tardent pas à le rejoindre; mais ils ne le reconnaissent pas sous ses habits de mendiant, et continuent leur course.

Etonnés de ne pas le rencontrer, ils se demandent si le jeune homme qu'ils ont dépassé ne serait pas Stanislas; ils reviennent sur leurs pas, et prennent un chemin de traverse où Stanislas venait de s'engager. Ils allaient l'atteindre, lorsque leurs chevaux se raidissent sur le sol et refusent obstinément d'avancer. Alors ils se décident à reprendre la direction de Vienne et les chevaux de repartir au galop.

De retour à Vienne, Bilinski recevait la visite d'un ami de Stanislas qui lui apportait la lettre suivante, trouvée dans un de ses livres : « Ne cherchez point d'autres raisons à ma fuite que le dessein où je suis de me retirer du monde, et de suivre la vocation de Dieu qui m'appelle dans la Compagnie de Jésus. Si mon père et mon frère m'aiment comme ils doivent m'aimer, ils ne trouveront pas mauvais que je me sois éloigné d'eux pour chercher la seule chose qui peut faire le bonheur de ma vie. Quand mon père songera comment il a souvent déclaré qu'il ne souffrirait jamais de me voir entrer dans un Ordre religieux, il comprendra facilement que je ne pouvais lui déclarer mon projet sans me mettre dans l'impuissance de l'exécuter. Je devais donc le tenir secret. Et je l'assure qu'un jour il me saura bon gré, de lui avoir ôté, par mon éloignement, l'occasion de s'opposer à mon bien et à la volonté de Dieu. »

LA COMMUNION DANS UN TEMPLE PROTESTANT
STANISLAS A ROME

Après avoir fait cent quatre-vingt-trois lieues à pied, Stanislas entra dans Augsbourg. Apprenant que le Père provincial des Jésuites était à Dilingen, il part pour cette ville. En route, il s'arrête dans un village et va droit à l'église ; elle était pleine de monde, mais hélas! c'était des hérétiques, qui s'étaient emparés de cette église et en avaient fait leur temple. Pendant que le saint voyageur pleurait sur cette profanation, et exprimait à Dieu ses regrets de ne pouvoir communier en ce lieu comme il l'avait souhaité, des anges lui apparurent, escortant l'un d'entre eux qui portait la Sainte Eucharistie. Le saint jeune homme reçut la communion de la main de l'ange et offrit à son Sauveur les élans de sa reconnaissance et de son amour.

A Dilingen, il fut parfaitement accueilli par le Père provincial. Les Jésuites tenaient un collège dans cette ville. Chargé de servir les pensionnaires, le jeune seigneur polonais s'acquitta de ces fonctions vulgaires avec autant de charité que d'humilité. Après quelques semaines de cette épreuve, le Père provincial le jugea digne d'être admis dans la Compagnie. Mais, pour éviter les obstacles que pouvait lui susciter sa famille, il l'envoya faire son noviciat à Rome.

C'était un voyage de deux cent soixante lieues, que Stanislas accomplit à pied, avec deux autres jeunes religieux. Forêts, plaines, montagnes, torrents, chaleur ou froid, rien n'arrêta son courage, tant était grand son désir d'être fidèle à sa vocation et de se consacrer complètement à Jésus-Christ.

Arrivé à Rome, il alla se jeter aux pieds du supérieur général des Jésuites. C'était alors l'illustre saint François de Borgia. Celui-ci accueillit en père le jeune exilé et lui donna l'habit religieux le jour de la fête de saint Simon et de saint Jude, de l'année 1567.

La joie de Stanislas, en se voyant enfin revêtu de l'habit religieux, fut immense. « Que nous sommes heureux, mes frères ! disait-il à ses compagnons de noviciat. Dieu est tout à nous et nous sommes tout à Dieu. La vie que nous menons ici ressemble à celle des saints dans le ciel ; Dieu nous tient lieu de toutes choses comme à eux. Ils font toujours la volonté de Dieu, il en est de même de nous, si nous pratiquons fidèlement l'obéissance. Sans doute, les saints n'ont aucune peine en cette soumission et nous en avons, mais c'est afin d'augmenter chaque jour le trésor de nos mérites... Oh ! que la vie des hommes du siècle est différente de celle-là ! Quelque chose qu'ils donnent à Dieu, ils lui donnent toujours très peu, parce qu'ils ne se donnent pas eux-mêmes. »

LETTRE A SON PÈRE

Cependant le père de Stanislas ne tarda pas à apprendre comment son fils s'était fait jésuite à Rome. Il lui écrivit des lettres pleines de reproches et d'injures; il l'accusait d'avoir déshonoré la noblesse de sa famille en s'enfuyant de Vienne sous les haillons d'un mendiant, en embrassant une profession indigne de sa haute naissance et des richesses de sa famille. Enfin il lui déclarait que si jamais il rentrait en Pologne, il saurait le châtier d'une manière exemplaire.

Stanislas, qui avait toujours eu pour son père un respect plein de tendresse, fut ému jusqu'aux larmes en voyant ses préventions et sa douleur. Mais, confiant en Dieu, son premier Père, il écrivit à son père de la terre, ces lignes touchantes :

« Je serais inconsolable si j'avais mérité votre colère et les reproches que vous m'adressez, par quelque mauvaise action. Mais je vous l'avoue, je ne puis avoir honte de celles dont vous me blâmez, et par lesquelles vous prétendez que j'ai déshonoré mon nom. Il y a longtemps que j'ai mis ma gloire à obéir à Dieu et à embrasser la croix de Jésus-Christ. J'y ai trouvé tant de douceur, que je ne puis me persuader, qu'aimant

vos enfants comme vous faites, vous voulussiez me priver d'un bien que je ne changerai pas pour toutes les couronnes du monde. »

NOVICIAT — FERVEUR ET VERTUS

De fait, le fervent novice, sans se laisser ébranler par cette tentation, ne songea qu'à prier Dieu de protéger ses parents et à devenir lui-même un parfait religieux.

Avec quelle docilité et quelle exactitude il employait tous les moyens que la vie religieuse met à la disposition des âmes pour avancer dans la vertu. Aussi, en dix mois, fit-il plus de progrès que d'autres en cinquante ans. Son obéissance absolue et sa parfaite observance de la règle lui permettaient de s'immoler sans cesse à Dieu.

Cette âme si pure, qui avait conservé l'innocence de son baptême, avait cependant soif d'expiations et de sacrifices. Il portait habituellement le cilice, se flagellait jusqu'au sang et jeûnait souvent, aussi souvent que lui permettait le maître des novices : car il soumettait à l'approbation de son directeur toutes ses austérités, sachant bien que nul sacrifice n'est plus agréable à Dieu que celui de notre propre volonté.

La noblesse de sa famille, le courage dont lui-même avait fait preuve pour suivre sa vocation, ses brillantes qualités ne lui donnaient point d'orgueil; il était le plus humble, le plus charitable, le plus empressé à rendre service aux Frères et à se charger des emplois les plus vulgaires de la maison. Un jour qu'un autre novice le louait de sa haute naissance : « C'est peu de chose, répondit-il, d'être grand en ce monde où tout est si petit. Il n'y a point de vraie grandeur que celle qui vient de la grâce de Jésus-Christ, par laquelle nous sommes faits enfants de Dieu et héritiers de son royaume. Faible avantage que d'être né avec des biens qu'on n'emporte point en mourant. Rien ne nous fait riches que ce que l'on ne peut nous ôter. »

Aussi, après avoir quitté sans regret les grandes richesses de sa famille, il ne s'attachait pas, comme il arrive parfois, aux petits objets à son usage comme livres, meubles, images et autres choses semblables. Tout son cœur était à Dieu, et l'amour divin le remplissait entièrement.

Nous avons vu quelle était son assiduité à la prière, dans le monde. Une fois dans le couvent, on peut dire que sa vie fut comme une oraison perpétuelle. Modeste dans ses regards et ami du silence, il était sans cesse uni à Dieu, même au milieu des occupations matérielles. Et quand il se trouvait au pied des autels, il se sentait parfois embrasé d'un si grand feu d'amour divin, que sa poitrine elle-même devenait brûlante : il lui arriva d'être obligé de sortir au grand air, et d'appliquer des linges mouillés sur sa poitrine pour obtenir un rafraîchissement indispensable à sa santé.

LE SERVITEUR DE MARIE — L'ASSOMPTION CÉLÉBRÉE AU CIEL

Sa dévotion à la Sainte Vierge n'était pas moins admirable. « Il était si passionné pour sa gloire, dit un de ses historiens, qu'il avait fait une étude particulière de tout ce que les auteurs ont dit de plus sublime et de plus propre à donner une haute idée de sa grandeur. » Il parlait de cette divine Mère avec un charme qui ravissait ses auditeurs, et ne commençait jamais une action sans l'invoquer.

L'année de son noviciat n'était pas encore terminée, quand la Reine du ciel jugea digne du paradis cette fleur dont les parfums embaumaient la terre. Quelques jours avant la fête de l'Assomption, Stanislas dit à un Père : « Ah! mon Père, que ce fut un heureux jour pour les Saints que celui où la Sainte Vierge entra dans le ciel ! Je suis persuadé qu'ils en renouvellent tous les ans la mémoire par quelque réjouissance aussi bien que nous ; j'espère voir la première fête qu'ils en feront. »

Déjà, à la suite d'une belle exhortation du P. Canisius sur la préparation à la mort, Fr. Stanislas avait dit à un autre novice : « Cette exhortation est un salutaire avertissement pour tout le monde; mais pour moi, qui dois mourir durant ce mois, c'est vraiment la voix de Dieu. »

On n'attacha point d'importance à ces paroles, tant il paraissait alors plein de vie et de santé, mais lui se préparait en silence.

On rapporte que le 10 août, fête de saint Laurent, il alla communier, portant sur sa poitrine une lettre, dans laquelle il suppliait la Sainte Vierge de lui obtenir la grâce de mourir avant le beau jour de son Assomption. Le soir, il dit sa coulpe au milieu du réfectoire, baisa les pieds de tous les religieux, leur demanda en aumône le pain qu'il devait manger, et ensuite alla servir à la cuisine. Il n'avait pas terminé cet office d'humilité, quand il se sentit saisi de la fièvre.

Le médecin, appelé le lendemain, crut à une indisposition passagère; mais Stanislas dit au Père recteur qu'il mourrait avant quatre jours. En effet, une hémorragie étant survenue, l'état du malade empira rapidement, et devint bientôt sans remède. Après avoir reçu les derniers sacrements, le saint jeune homme demanda d'être placé à terre pour y mourir. Il ne s'entretint plus qu'avec Notre-Seigneur et la Sainte Vierge, baisant souvent les plaies du crucifix et exprimant sa joie d'aller au ciel.

Enfin, la nuit qui précède le jour de l'Assomption, vers trois heures du matin, la Sainte Vierge vint elle-même chercher l'âme de cet enfant d'adoption pour la conduire à la fête éternelle du ciel.

Stanislas avait dix-huit ans.

En voyant la multitude qui se pressait à ses funérailles et baisait ses pieds, François Tolet, plus tard cardinal, s'écria : « Voilà sans doute une chose merveilleuse, qu'un petit novice polonais, qui vient de mourir, se fasse honorer dans la ville de Rome comme un Saint. »

Les miracles obtenus à son tombeau le firent déclarer Bienheureux par le pape Clément VIII, dès l'an 1604, et son culte devint populaire, surtout en Pologne. Paul Kostka se convertit peu d'années après la mort de Stanislas, qui priait pour lui au ciel. Toute sa vie, il voulut faire pénitence des mauvais traitements qu'il avait infligés à son admirable frère. Il mourut lui-même en odeur de sainteté, âgé d'environ soixante ans.

Le tombeau de saint Stanislas Kostka est vénéré dans l'église de Saint-André à Rome. Plusieurs lampes y brûlent constamment.

O saint jeune homme, protégez la jeunesse chrétienne contre les séductions et les persécutions actuelles; obtenez à l'Eglise romaine le triomphe et la liberté.

PETITHENRY, Imp.-*gérant*, 8, rue François Ier, Paris.

SAINT LAURENT

ARCHEVÊQUE DE DUBLIN

Fête le 14 novembre.



Saint Laurent se préparait à célébrer le Saint Sacrifice à Cantorbéry, à l'endroit même où saint Thomas Becket avait été assassiné, lorsqu'un fou furieux se précipite sur lui. Il lui assène un coup formidable sur la tête qui le fait tomber inanimé sur les marches de l'autel.

ILLUSTRE ORIGINE DE SAINT LAURENT — IL REÇOIT SON NOM DU CIEL

L'île des saints et des martyrs, l'héroïque Irlande, était, au XIIe siècle, partagée en quatre provinces. Chacune d'elles obéissait à un roi indépendant. Mais le manque d'unité dans le gouvernement de ce pays finit par susciter des guerres civiles, que le roi d'Angleterre, Henri II, fit habilement tourner à son avantage. En 1175, il annexa l'Irlande à ses états. Jusqu'au schisme anglican, elle jouit d'une tranquillité relative. Ses malheurs datent de cette époque néfaste, mais ils n'ont pu abattre son courage. Depuis quatre siècles les catholiques irlandais présentent au monde entier le spectacle d'une fidélité invincible aux croyances de leurs ancêtres.

Le saint évêque, dont nous écrivons la vie, était fils de Maurice O'Ahuatails, duc de Leinster. Il naquit au commencement du XIIe siècle dans la ville de Dublin. Son père n'était pas alors dans les meilleurs termes avec le comte Donat de Kildara. Ne voulant pas que l'ombre même d'une discorde vînt troubler la joie apportée à la maison ducale par la naissance du jeune prince, il offre à Donat de lui servir de parrain : « Je veux, ajoutait-il, que l'enfant porte le nom d'O'Connor. »

Donat accepte la proposition avec empressement, ce pardon mutuel était comme un gage de bénédiction qui brillait sur le berceau du nouveau-né. On se rend à l'église, où doit avoir lieu la cérémonie du baptême. Tout à coup, survient un saint personnage, que toute la région regardait à juste titre comme inspiré d'en haut — « Arrêtez ! s'écria-t-il; le nom de cet enfant est écrit au livre de vie. Laurent, voilà ce nom ! Dieu exige qu'il n'en ait point d'autre, pour marquer la gloire qui lui est réservée dans son Eglise. »

L'embarras du comte est à son comble. Quel moyen de concilier la volonté divine avec le désir du prince ? — « Soyez sans crainte, ajoute le prophète, j'avertirai moi-même le duc et il ne résistera pas à l'ordre du ciel. » — Tranquillisé par ces paroles, Donat impose à son pupille le nom de Laurent.

L'AMBASSADEUR — LE JEUNE CLERC

Parvenu à l'âge de dix ans, le jeune Laurent dut accomplir une mission périlleuse, qui lui ouvrit la carrière ecclésiastique.

Par suite de démêlés survenus entre le duc de Leinster et le puissant Dermot, la guerre était à la veille d'éclater. Pour prévenir les désastres d'une invasion, Maurice députe Laurent à son rival. Il espérait que la voix de l'innocence et de la candeur serait plus éloquente que les négociations d'un habile diplomate. Son espoir fut déçu: à peine l'enfant a-t-il dépassé la frontière, que sans daigner le voir ni l'entendre, Dermot le fait déporter dans un lieu aride et désert, où il est privé même du nécessaire.

A cette nouvelle, Maurice indigné, menace Dermot de mettre à mort douze de ses soldats, prisonniers de guerre s'il ne lui rend son fils sur le champ. Celui-ci préfère cette dernière alternative et confie le jeune homme à l'évêque de Glandenoch, qui s'était fait l'arbitre des deux souverains. L'intelligence pénétrante de l'enfant, son goût pour le culte divin frappa singulièrement le prélat; il ne put résister au désir de le retenir auprès de lui et douze jours durant, il l'instruisit des mystères de la foi. Laurent profita si bien des leçons, que ce court espace de temps lui suffit à se convaincre du néant des avantages temporels et de la stabilité des seuls biens spirituels.

Il ne balance pas dans le choix du parti à prendre et lorsque son père veut le ramener à la cour : « Ne cherchez plus, lui dit-il respectueusement, à me procurer une place honorable dans la société. Si tel est votre bon plaisir, je m'engagerai dans la milice du Christ. » — Maurice était chrétien; il comprenait que la prière et le sacrifice volontaire des âmes pures sont la meilleure sauvegarde des états. Aussi lui permit-il, après avoir imploré sur lui l'intercession de saint Coëngin, archevêque de Dublin, de se consacrer à Dieu dans la cléricature.

IL EST PRÉPOSÉ A L'ABBAYE DE GLANDENOCH

L'évêque de Glandenoch mourut, après avoir dirigé les premiers pas de son fervent disciple dans la sainteté. Laurent ressentit vivement cette perte; sa reconnaissance ne se borna pas à le pleurer; chaque jour, il recommandait à Dieu l'âme de son bienfaiteur et il ne cessa de prier pour lui que lorsqu'il eut connu par révélation, sa délivrance du purgatoire.

A vingt-cinq ans, il est choisi, malgré sa résistance, pour gouverner l'abbaye de Glandenoch. Saint Coëngin l'avait fondée autrefois, et depuis, la munificence des princes en avait fait le plus riche monastère d'Irlande. Saint Laurent ne conçut aucun sentiment de vaine gloire de cette élévation. D'ailleurs, n'avait-il pas abandonné déjà la plus brillante fortune pour obéir à l'appel de Dieu? Un abbé, vraiment digne de ce nom, doit se considérer comme le serviteur de ses frères. Aussi, le bienheureux fut-il un modèle d'humilité pendant les quatre années de son administration.

La famine s'étant déclarée en Irlande, il ouvrit aux indigents les greniers du couvent. Dieu seul connaît le nombre de personnes que sa charité compatissante préserva du fléau. Les tribulations ne lui manquèrent pas à l'abbaye de Glandenoch. Sans parler de la responsabilité, qui constitue la plus lourde charge assumée par un supérieur, il eut à supporter les calomnies de plusieurs de ses subordonnés. Ces esprits turbulents ne pouvaient se résoudre à entrer dans la voie de perfection qui leur était indiquée; c'est pourquoi ils cherchèrent à dénigrer leur abbé de toutes les façons possibles. Mais leurs attaques ne servirent qu'à rehausser davantage la vertu et la patience de l'homme de Dieu.

LES BANDITS

Non loin du monastère de Glandenoch, une troupe de bandits avait établi son repaire. Le chef de ces malfaiteurs était un noble dégénéré qui ne rougissait pas de tourner contre la société les armes qu'il aurait dû employer à la défendre. Personne ne trouvait grâce devant sa brutalité, pas plus le clerc que le laïc.

Un jour, les moines de Glandenoch travaillaient à la moisson, de concert avec les paysans des alentours, lorsqu'ils sont assaillis par la horde des scélérats. Dans l'impossibilité de résister par la force, ils sont accablés de mauvais traitements; quelques-uns même sont frappés à mort.

Saint Laurent, mis au courant du forfait, se dirige vers l'église du monastère et s'adressant à Dieu : « Protecteur des opprimés, dit-il, à vous je laisse le soin de venger l'outrage que vous avez reçu dans la personne de vos serviteurs. Mais, parce que vous unissez la miséricorde à la justice, daignez convertir les coupables en les punissant. »

Trois jours après, on apprit que les auteurs du crime étaient découverts. Leur chef subit la peine capitale et donna en mourant, des marques du plus sincère repentir.

SAINT LAURENT, ARCHEVÊQUE DE DUBLIN — LES CHANOINES RÉGULIERS

La mort presque simultanée de l'évêque de Glandenoch et de l'archevêque de Dublin, fournit au Bienheureux l'occasion de montrer le peu de cas qu'il faisait des honneurs. Ces deux prélatures lui furent offertes : il les refuse l'une après l'autre. A Glandenoch, on respecte sa volonté, mais à Dublin, le peuple, désireux d'avoir à sa tête un si digne pasteur, revient à la charge.

A force d'instances, l'adhésion de saint Laurent est obtenue, et Gélase, primat d'Irlande, vient lui-même le sacrer à Dublin. Sous le gouvernement du nouvel archevêque, le diocèse entre dans une prospérité inconnue depuis saint Coëngin. Des réformes salutaires sont établies; les cérémonies liturgiques. la psalmodie, le chant avaient beaucoup souffert sous l'administration de son prédécesseur; la piété et la vigilante fermeté du nouvel évêque leur rendent bientôt leur nouvel éclat.

Il entreprit aussi la transformation des chanoines séculiers en réguliers. Pour que ce nouvel ordre de choses fût durable, le consentement du Saint-Siège était requis. Deux chanoines partirent donc pour Rome et en revinrent avec l'autorisation du Pape.

L'archevêque adopta lui-même le premier le genre de vie monastique auquel il invitait ses chanoines, il voulut faire partie de la nouvelle communauté et il en partageait les exercices avec une scrupuleuse régularité. Il pouvait se croire encore à la tête de son abbaye de Glandenoch. La prière et la pénitence étaient ses deux grandes armes contre le prince des ténèbres, et dans ses discours il ne manquait pas d'en recommander l'usage.

Il n'était pas rare de le trouver à genoux devant un crucifix et s'entretenant plein d'amour avec son divin modèle. Trois fois le jour, par son ordre, un serviteur le flagellait jusqu'au sang. C'est ainsi que par les mortifications du corps, il conservait son âme pure et sainte.

SAC DE DUBLIN

La conduite extérieure de notre Saint n'est pas moins remarquable. A la chaire comme au palais épiscopal, il est vraiment le père nourricier de sa

nombreuse famille. Les âmes reçoivent de sa bouche la doctrine vivifiante et sont prémunies contre le venin de l'erreur et du vice; ses mains répandent autour de lui d'abondantes aumônes.

Cependant, malgré les efforts de son zèle, il fut un temps où son troupeau se montra rebelle à sa voix. Les désordres en vinrent à un tel point que l'archevêque menaça la ville d'une destruction prochaine, si elle ne revenait à Dieu.

Moins heureux que Jonas, il eut la douleur de voir se réaliser la prédiction. Le fils de Dermot, qui soutenait Henri II, s'empare de Dublin, qu'il saccage de fond en comble. C'est à peine si la cathédrale, grâce aux réclamations de l'archevêque, échappe à l'incendie.

Aussi attentif au bien temporel qu'aux besoins spirituels de son peuple, saint Laurent ne se ménage point durant la catastrophe. A ceux qui n'ont plus espoir de guérison il administre les derniers sacrements; les blessés, les malheureux trouvent en lui secours et consolations.

L'histoire dit que cette leçon terrible ouvrit les yeux aux fidèles et les réveilla de leur torpeur.

UN BOURREAU NAÏF

La ville de Dublin restaurée, saint Laurent fit le voyage d'Angleterre, afin d'intercéder auprès du roi en faveur de la pauvre Irlande, sur laquelle commençait à peser le joug britannique.

Les pèlerins affluaient alors au tombeau de saint Thomas Becket, attirés par les nombreux miracles qui s'y opéraient. Le Bienheureux ne resta pas en arrière de ce mouvement général; il vint à Cantorbéry et pria longuement le martyr des droits de l'Eglise.

Dans sa piété, il voulut dire la sainte messe à l'endroit même où le primat d'Angleterre avait été assassiné. Déjà, il avait revêtu les ornements pontificaux et se préparait à monter à l'autel, lorsqu'un fou furieux, apprenant qu'il était vénéré à l'égal d'un saint, croit lui rendre service en lui faisant partager le sort de saint Thomas Becket. Armé d'une massue, il fend la foule avec impétuosité. On se demande ce que va faire cet insensé; en vain essaie-t-on de l'arrêter, il parvient jusqu'à saint Laurent et lui assène à la tête un violent coup de sa massue.

L'archevêque tombe évanoui; le sang ruisselle à flots de sa blessure. « De l'eau ! de l'eau! » telle est sa première parole, lorsqu'il reprend connaissance. Un vase rempli d'eau lui est présenté. Il le bénit, récite le *Pater* et ordonne de verser le liquide sur la plaie. La guérison suit instantanément l'application du remède, et le Saint, après avoir rendu grâces à Dieu et obtenu l'élargissement de on meurtrier, célèbre le saint sacrifice.

E TEMPÊTE APAISÉE — L'ÉGLISE DE LA SAINTE VIERGE

La grande dévotion de saint Laurent envers la Reine des Anges lui inspira l'heureuse idée de lui élever un temple dans sa ville archiépiscopale. Depuis sa nomination cette pensée le poursuivait partout; des travaux avaient même été entrepris à cet effet, mais des difficultés insurmontables le forcèrent de les interrompre.

La Mère de Dieu lui fournit les moyens de mener cette affaire à bonne fin, au moment qu'il s'y attendait le moins. Dans un de ses fréquents voyages sur la mer d'Irlande, le vaisseau qui le portait allait toucher la côte d'Angleterre, quand un violent coup de vent le rejeta en plein océan ; sans un miracle, le navire était perdu, car la tempête se déchaînait avec fureur. De grands seigneurs avaient tenu à honneur d'accompagner notre Saint. A la vue de son sang froid et de son impassibilité qui contrastait avec l'affolement des autres passagers, connaissant d'ailleurs son éminente sainteté, ils le supplient de calmer les flots courroucés : « Je vous promets de la part de la Vierge Marie, leur dit-il en regardant le ciel, que vous serez délivrés de ce péril, si vous faites vœu de coopérer à l'achèvement de la basilique commencée en son honneur. » Tous le jurent et saint Laurent fait le signe de la croix sur la mer, aussitôt le calme succède à l'agitation. Des cris de joie partent de toutes les poitrines, et l'humble thaumaturge, pour détourner l'attention de sa personne, entonne l'hymne d'actions de grâces.

Trois mois après, il consacrait l'église de Notre-Dame de Dublin.

SAINT LAURERT, LÉGAT DU SAINT-SIÈGE EN IRLANDE — RÉSURRECTION D'UN PRÊTRE

Peu après cet événement, les devoirs de sa charge l'appelèrent à Rome. Le renom de ses vertus l'y avait précédé. On l'admira bien plus lorsque, au milieu d'une assemblée d'évêques, présidée par le Pape, il éleva la voix contre l'ingérence des souverains anglais dans les affaires ecclésiastiques de la Grande-Bretagne. Le souverain Pontife confia sans hésiter la fonction de légat d'Irlande à ce digne émule des Anselme et des Thomas Becket.

Muni de la bénédiction papale comme d'un bouclier, saint Laurent reprit la route de la patrie, brûlant d'un nouveau zèle pour Jésus-Christ et sa divine épouse, l'Eglise catholique. Arrivé à Dublin, il apprend que l'un des membres les plus distingués de son clergé vient de rendre l'âme. Les liens de la plus sainte affection l'unissaient au prêtre dont on lui annonçait la mort; maintes fois il en avait reçu des services signalés pour l'administration du diocèse. Le bien des âmes allait beaucoup souffrir de cette fin prématurée.

Le saint court à la maison du défunt, prie quelques instants et touche le corps déjà glacé qui revient à la vie. Le ressuscité promène ses regards autour de lui, puis s'adressant aux personnes présentes : « Je viens de paraître devant le Juge suprême, dit-il d'une voix qui ne laisse aucune place au doute. Auprès du tribunal, les témoins à charge et à décharge, je veux dire les démons comme aussi les bons anges déposaient contre moi ou en ma faveur. La Sainte Vierge me servait d'avocate. Bref, j'ignore quel eût été le résultat de cette redoutable procédure, car au moment même où le Juge allait prononcer la sentence définitive, les prières de notre bienheureux pasteur ont rappelé mon âme sur la terre. »

UN DIABLE QUI CONVERTIT UN HOMME SANS LE VOULOIR

Le fait que l'on va lire montrera comment saint Laurent avait le don de discerner les esprits et quels moyens ingénieux et délicats sa charité lui inspirait pour retirer les âmes du péché.

Deux évêques suffragants et l'abbé de Glandenoch, neveu du Saint, l'accompagnaient dans sa tournée pastorale Parvenus au sommet d'une colline que surmontaient quelques rares habitations, nos voyageurs s'arrêtèrent un instant pour prendre du repos. Sur ces entrefaites, on vient les avertir qu'une femme du voisinage est tourmentée par l'esprit mauvais — « Allez ! dit l'archevêque à l'abbé de Glandenoch, allez délivrer cette malheureuse ! » — Celui-ci avoue qu'une pareille tâche est au-dessus de ses forces; l'évêque de Kildara tient le même

langage, mais Clément de Wicklow s'y prête de bonne grâce. Il se rend auprès de la possédée qui, en l'apercevant, vomit contre lui un torrent d'injures et lui reproche de mener une vie peu édifiante. Couvert de confusion, Clément retourne vers le Saint et lui expose son impuissance — « Dieu veut que je l'exorcise moi-même, lui répond-il; qu'on l'amène en ce lieu! » — Sa demande satisfaite, il trace le signe de la croix sur la poitrine de l'énergumène, et le démon s'enfuit en poussant des hurlements terribles.

Quant à l'évêque de Wiklow, il profita de la leçon que lui avait faite saint Laurent par le démon lui-même; il confessa ses fautes et dès lors sa conduite fut des plus exemplaires.

SAINT LAURENT INTERVIENT ENTRE L'ANGLETERRE ET L'IRLANDE — IL MEURT EN NORMANDIE

Henri II, mécontent des Irlandais, ne cachait pas son intention d'opérer une descente sur les côtes de leur île, « pour laver dans le sang, disait-il, les torts que m'ont faits ces manants. » Il se promettait d'exécuter ses menaces après l'expédition de Normandie où ses deux fils révoltés avaient pris les armes contre lui.

Alarmé du danger que courent ses compatriotes, saint Laurent s'embarque pour l'Angleterre et va droit à la cour. Ses réclamations ne sont pas écoutées. Le vertueux prélat ne perd pas confiance; il suit le monarque à Calais et en Normandie, espérant toujours fléchir le meurtrier de saint Thomas Becket.

Cependant, épuisé par les fatigues d'un long voyage, il est contraint de s'arrêter au monastère d'Eu. Son état de souffrance se complique encore d'une maladie, que les médecins déclarent sans remède. Avant de mourir, il veut pourtant terminer l'affaire pour laquelle il était venu en France. Il charge son neveu d'adresser à Henri II une nouvelle requête en faveur de l'Irlande. Cette fois, le prince anglais laisse tomber son injuste courroux. Désormais, la mort n'a plus rien que d'attrayant pour le saint prélat, qui rend son âme à Dieu après avoir épargné à sa patrie les horreurs de la guerre (1181).

DIEU MANIFESTE LA GLOIRE DE SON SERVITEUR

La sainte Écriture dit de Notre Seigneur : *Son sépulcre sera glorieux*. Ne peut-on pas appliquer cette prophétie d'Isaïe à saint Laurent, qui opéra plus de miracles après sa mort que pendant sa vie?

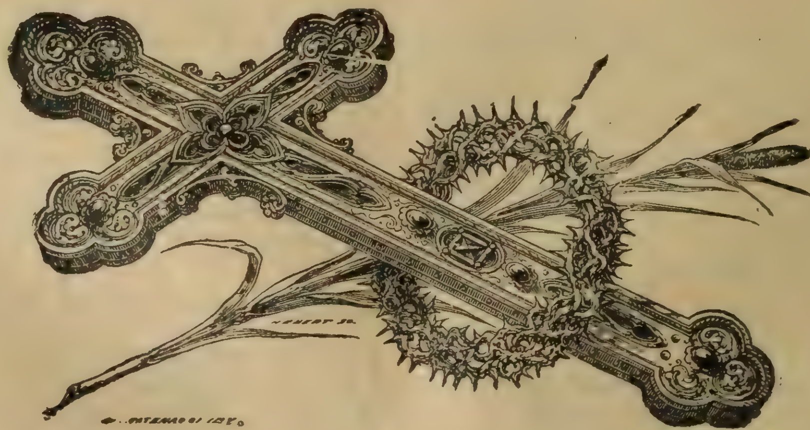
En voici quelques uns entre mille :

Au moment de son trépas, une auréole lumineuse apparut au-dessus du monastère de Notre-Dame d'Eu. En même temps, un avertissement surnaturel, plus rapide et plus sûr que nos télégraphes modernes, apprenait à plusieurs habitants de Dublin l'heure et le jour de cette bienheureuse mort.

Deux enfants, l'un de dix ans, l'autre encore en bas âge, s'étaient noyés; ils ressuscitèrent à l'attouchement de ses reliques. — On ne pourrait énumérer toutes les guérisons obtenues par son intercession, tous les possédés qu'il délivra des entraves diaboliques.

Ces prodiges déterminèrent Honorius III, quarante ans après, à ranger ce digne pontife parmi les saints.

Enseveli sur la terre étrangère, saint Laurent n'oublie pas du haut du ciel sa patrie terrestre, non plus que le pays de France qui a reçu son dernier soupir. Il voit les maux que ces deux contrées endurent pour la foi qui fut la sienne, et sans aucun doute, il n'assiste pas impassible à la lutte que se livrent le camp de la vérité et celui du mensonge et de l'erreur. Si l'Irlande, malgré tant de glorieux protecteurs, dont il est un des premiers, a été si longtemps, si cruellement persécutée, c'est que Dieu a voulu opposer un peuple de martyrs aux nations apostates.



Imp.-*gérant*, E. Pe ithenry, 8, rue François Ier, Par is.

SAINT MALO

MOINE ET ÉVÊQUE D'ALETH

Fête le 15 novembre



NOMS, PARENTS, ÉDUCATION DE SAINT MALO

Saint Malo, appelé aussi Maclou ou Machut, naquit dans la Grande-Bretagne, d'une famille très chrétienne et très noble, qui habitait le comté de Gwent. Sa mère avait quarante ans quand elle le mit au monde miraculeusement, dans l'église du monastère de Lancarvan, où elle était venue assister aux offices de la nuit de Pâques, selon la pieuse coutume de cette époque.

Saint Brendan, abbé de ce monastère, baptisa l'enfant et le prit sous sa protection spéciale : il voulut lui servir de père et lui procurer tous les bienfaits d'une éducation profondément religieuse. Pour cela, il l'admit au nombre des enfants qui faisaient partie de l'école monastique.

Le petit Malo s'instruisit rapidement dans la science des lettres; on le voyait grave, pieux, assidu au travail, et tellement embrasé de l'amour de Dieu, qu'au plus fort de l'hiver, alors que ses compagnons grelottaient de froid, il était obligé de quitter son manteau, et l'on observait la sueur perler continuellement sur son front et sur son visage.

IL EST SAUVÉ MIRACULEUSEMENT DES EAUX

Un jour que les enfants de l'école monastique étaient allés prendre leurs ébats sur le bord de la mer, Malo, au lieu de jouer, s'endormit paisiblement sur un amas d'algues. Quand ses compagnons retournèrent au monastère, ils ne remarquèrent point sa disparition.

Cependant, le reflux étant survenu surprit l'enfant dans son sommeil : l'eau de la mer l'entoura bientôt de toutes parts; mais, ô prodige, à mesure que les vagues s'élevaient, l'endroit où s'était placé notre Saint s'élevait et s'agrandissait lui-même, de telle sorte qu'il se forma un petit îlot, sur lequel l'enfant était en sûreté.

Or, les compagnons de Malo étaient réunis au monastère pour réciter en chœur, avec les moines, l'office des Vêpres; leur maître, s'apercevant alors de son absence, leur demanda où il était.

« Il est venu avec nous sur la plage, répondirent les enfants; il s'y est endormi pendant notre récréation, et lorsque nous avons cessé nos jeux, nous ne l'avons point revu. »

A ces mots, le maître se mit à verser des

larmes et à gémir amèrement : « Hélas ! disait-il, la mer l'a englouti ! Oh ! combien il eût été préférable pour moi de ne l'avoir jamais connu, que d'en être privé si cruellement avant que Dieu ait réalisé en lui ce que je désirais. »

Quand l'office de Vêpres fut achevé, tous allèrent au rivage pour rechercher le cadavre de Malo ; et voici qu'à leurs yeux étonnés apparaît une île qu'ils n'avaient jamais vue auparavant ; mais ils ne découvrent aucune trace de l'enfant perdu. Aussi, après avoir poursuivi leurs investigations jusqu'à la nuit, ils revinrent tout tristes à l'abbaye, où ils chantèrent pour son âme l'office des morts.

Pour surcroît d'affliction, cette nuit-là même, des hommes arrivèrent au monastère, et dirent à saint Brendan : « Les parents de Malo nous ont envoyés auprès de toi réclamer leur enfant en aussi bonne santé qu'il était lorsqu'ils te l'ont confié. »

L'abbé leur répondit : « Les malheurs qui fondent sur moi accablent mon âme : retournez dire à ceux qui vous ont envoyés que leur fils vit avec le Père dans l'éternité. »

Vers l'aurore, tandis que saint Brendan était encore plongé dans sa douleur, un ange lui apparut et lui dit : « Brendan, rassure-toi ! Celui que tu pleures comme mort vit par la grâce de Dieu ; il est dans l'île nouvellement sortie de la mer, que tu as vue hier. »

Consolé par ces paroles, le saint abbé remercia le Seigneur, et annonça la nouvelle à ses frères, au moment où ils se réunirent pour le chant de Laudes. Tous ensemble, ils allèrent de nouveau à la mer, et virent en effet Malo à genoux dans son île, occupé à chanter des hymnes.

Le maître était au comble de la joie ; il lui tardait d'embrasser le fils chéri qu'il avait cru perdu ; mais celui-ci demanda qu'on le laissât un jour entier dans le lieu où l'avait mis la Providence :

« Remettez-moi seulement mon psautier, dit-il, et si vous n'avez pas d'autre moyen de me l'envoyer, confiez-le à la mer ; Dieu, qui m'a sauvé des eaux, saura me l'amener intact. »

En effet, le psautier, mis sur les vagues, fut miraculeusement porté jusqu'au Saint, qui passa toute cette journée en prières.

Saint Brendan fit aussitôt avertir les parents, qui accoururent voir la merveille accomplie en faveur de leur enfant, et, le jour suivant, une petite barque envoyée vers Malo le ramena sain et sauf au monastère.

IL SE FAIT MOINE ET EST ORDONNÉ PRÊTRE

Alors saint Brendan remit son jeune disciple entre les mains de son père, ainsi que celui-ci l'avait demandé ; mais le jeune Malo ne voulut point consentir à quitter le cloître où s'étaient écoulées si paisiblement ses premières années. Il protesta avec énergie que son dessein était de devenir religieux et de se séparer à jamais du monde pour l'amour de Dieu, à l'exemple de son maître.

Il reçut donc l'habit monastique et s'adonna avec une ferveur exemplaire à la pratique de toutes les vertus. Chaque jour, il allait prier dans son îlot miraculeux, et le reste du temps, il se livrait à l'étude ou à la contemplation dans l'abbaye.

Saint Brendan, voyant avec satisfaction les choses extraordinaires que Dieu opérait en lui, voulut le faire ordonner prêtre. Saint Malo était trop humble pour accepter sans difficulté cette sublime dignité ; mais l'obéissance eut le dessus : il reçut l'imposition des mains et fut consacré au service des autels.

Pendant son ordination, tous les assistants virent une blanche colombe reposer sur son épaule droite, et disparaître à la fin sous la forme d'une flamme.

VOYAGE SUR MER — MESSE SUR LE DOS D'UNE BALEINE

Vers cette époque, Dieu inspira à saint Brendan d'entreprendre un voyage sur mer, à la recherche de l'île Yma, où, disait-on, les hommes menaient une vie angélique. Le saint abbé voulut avoir Malo pour compagnon ; celui-ci répondit :

« Maître, je vous suivrai partout où vous irez. »

Ils s'embarquèrent donc avec beaucoup d'autres moines ou fidèles, et ils quittèrent leur patrie.

Ils naviguèrent pendant sept ans, courant plusieurs hasards et endurant de grandes fatigues. C'est alors que Dieu opéra par son serviteur les miracles les plus étonnants. Je n'en citerai qu'un :

Le jour de Pâques de la septième année, se trouvant en pleine mer, et désirant célébrer le Saint Sacrifice, Malo vit une petite île fort peu élevée au-dessus des vagues et couverte de sable. Il descendit sur ce rivage et y chanta la messe solennellement.

Quand il fut arrivé à l'*Agnus Dei*, voici que tout à coup l'île se mit à trembler et à s'ébranler d'une façon extraordinaire. Saint Malo cependant, sans se troubler, acheva tranquille la célébration des Saints Mystères, et remonta après tous ses compagnons dans le navire ; en ce moment, ils s'aperçurent que ce qu'ils avaient pris pour une île était le dos d'une baleine que Dieu leur avait envoyée, pour leur procurer le bienfait de la Sainte Messe.

RETOUR AU COUVENT ET NOUVEAUX PÈLERINAGES

Enfin, le vaisseau vint aborder aux côtes d'où il était parti sept ans auparavant, et les voyageurs allèrent raconter partout les prodiges dont ils avaient été témoins.

Saint Malo rentra en son monastère avec son maître, et y reprit sa vie de pénitence et de prière. Mais Notre-Seigneur, qui avait des vues particulières sur son âme, et qui voulait le mener par des voies extraordinaires dans la sainteté, lui fit connaître bientôt qu'il l'appelait à de nouveaux pèlerinages.

Entendant un jour, dans un sermon, citer ces paroles de l'Evangile : « Quiconque n'abandonne pas son père, sa mère, sa famille et ses possessions pour l'amour de moi, ne peut être mon disciple, » Malo se les appliqua strictement à lui-même, et, sans plus de délais, il alla trouver immédiatement saint Brendan, lui demanda sa bénédiction, et lui manifesta son dessein de partir pour de lointains et pieux voyages.

Le maître fut d'abord attristé de cette résolution, mais, ne tardant pas à y reconnaître la volonté de Dieu, il consentit à la séparation ; il bénit avec tendresse son saint disciple, et lui dit :

« Que le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob soit toujours avec toi dans ton voyage ! Qu'il dirige tes pas, qu'il te donne la force contre l'ennemi, et les clés du royaume des cieux, comme il l'a fait pour les apôtres et leurs imitateurs. »

NOTRE-SEIGNEUR, PILOTE DE SAINT MALO

Trente-trois condisciples de saint Malo l'accompagnèrent, et s'embarquèrent avec lui en chan-

tant les litanies et des cantiques à la louange de Dieu.

Tandis qu'ils voguaient en pleine mer, Jésus-Christ, qui s'était fait le pilote du navire, les interrogea sur le motif et sur le but de leur voyage. Saint Malo répondit : « Nous avons abandonné notre patrie pour trouver la vie éternelle en servant le Dieu tout-puissant; nous avons abandonné nos parents afin d'avoir l'Église pour mère ici-bas et Dieu pour père dans le ciel. Enfin, nous désirons aller chez les Bretons de la Gaule, pourvu que Dieu nous accorde une heureuse traversée.

— Mes enfants, ne craignez rien, répliqua le divin Pilote : Dieu est avec vous, et sa Providence vous dirige. »

A ces mots, le Saint reconnut le Seigneur dans la personne de celui qui lui parlait, et, tout pénétré d'amour et de respect, il se prosterna à ses pieds; mais quelque temps après, s'étant relevé, il se trouva seul avec ses compagnons : le pilote avait disparu, et le vaisseau abordait aux côtés de l'île de Césembre, à quelques kilomètres du continent et en face de la ville qui porte aujourd'hui le nom de Saint-Malo.

VICTOIRE SUR UN DRAGON

Un saint prêtre du nom de Festivus, qui dirigeait, dans l'île de Césembre, une école fort célèbre et très fréquentée, avait été averti par un ange de l'arrivée de Malo et de ses compagnons. Il alla donc au-devant de nos pieux voyageurs, et les accueillit avec des transports d'allégresse.

Or, il y avait près du rivage une caverne qui servait de repaire à un cruel dragon; le monstre avait déjà dévoré trois des enfants de l'école. Comme saint Malo, après avoir débarqué, dirigeait ses pas vers cette caverne sans y prendre garde, les habitants de l'île l'avertirent du danger; mais le Saint, poussé par l'esprit de Dieu, s'avança toujours sans rien craindre : soudain, l'horrible bête fit entendre son sifflement, et déjà on la voyait sur le point de se jeter sur le serviteur de Dieu, lorsque celui-ci, la touchant du bout de son bâton, lui enjoignit, au nom du Seigneur, de quitter ces lieux et de ne plus faire de mal à personne.

Et aussitôt, à la grande admiration de tous ceux qui étaient présents, la terrible bête inclina la tête, se mit à ramper vers la mer et disparut dans les flots.

Saint Malo pénétra alors dans la caverne, et, frappant le roc de son bâton, en fit jaillir une source limpide qui coule encore aujourd'hui.

SAINT MALO A ALETH — SES VERTUS EXTRAORDINAIRES

Ensuite, il passa dans l'Armorique et vint à Aleth : de nombreux disciples ne tardèrent pas à accourir se mettre sous sa conduite et à former plusieurs monastères, tant d'hommes que de femmes.

Ayant établi solidement tous ces couvents, saint Malo se retira, avec son compagnon saint Rivan, dans une solitude d'où il dirigeait une communauté de prêtres. Là, il se livra à la pénitence et à la mortification jusqu'au degré le plus héroïque. Sa nourriture consistait en un peu de pain, d'eau et de légumes; il portait constamment un rude cilice hérissé de pointes aiguës, il couchait sur la terre nue, et fuyait tout entretien avec les femmes.

La psalmodie et l'oraison faisaient toutes ses délices, et comme rien ne le détournait de la conversation céleste, il avait continuellement son cœur et son esprit dans le ciel.

Sa libéralité envers les pauvres le poussait à donner tout ce qu'il avait. Un jour qu'il ne lui restait plus qu'une moitié de pain, il l'offrit à un pèlerin qui lui demandait l'aumône. A l'heure du repas, son compagnon Rivan, ne trouvant rien à manger, se plaignit amèrement en disant : « Tout le monde ici, excepté moi, a de quoi se sustenter : c'en est trop; je ne puis supporter davantage ce genre de vie.

— Jésus-Christ, répondit saint Malo, abonde en toutes sortes de biens; il préparera à ses serviteurs la nourriture qui leur est nécessaire. »

A peine achevait-il ces mots qu'un des religieux du monastère voisin apporta une grande quantité de provisions, ce qui émerveilla saint Rivan et le remplit de confusion.

DIVERS AUTRES PRODIGES

Saint Malo, allant un jour visiter dans son ermitage son disciple saint Domnec, rencontra un pauvre paysan, caché dans un fossé et pleurant à chaudes larmes.

« Que faites-vous là? lui demanda l'homme de Dieu.

— J'étais occupé à garder une truie et ses huit petits, qui appartiennent à Domnec, mais la truie est morte depuis trois jours, et je n'ose plus reparaître en la présence de mon maître. »

Ému de compassion pour ce malheureux inconsolable, saint Malo touche de son bâton la truie, qui se relève soudain pleine de vigueur et de vie.

Une autre fois, passant par un petit village, un enfant, muet de naissance, vient à lui : saint Malo, voyant qu'il ne pouvait ouvrir la bouche, ni faire entendre le moindre son, trace sur ses lèvres le signe de la Croix avec son doigt mouillé de salive, et aussitôt l'enfant se met à parler.

IL EST ÉLU ET SACRÉ ÉVÊQUE D'ALETH

La renommée de saint Malo se répandit bien vite dans tout le pays; on l'acclamait universellement comme un saint et comme un protecteur. Aussi, le prince Judicael, qui gouvernait la Bretagne, ayant ouï raconter les merveilles opérées par le serviteur de Dieu, le fit venir à sa cour.

Celui-ci, se rendant aux désirs du monarque, vint avec sept de ses disciples. A l'entrée du palais, un possédé du démon se mit à faire des contorsions et à grincer des dents en présence du Saint; mais Malo, s'approchant de lui, lui toucha les lèvres du doigt, et soudain le démon sortit du corps de ce malheureux qui recouvra en même temps l'usage de la parole.

Ce miracle attira l'attention de tous les officiers de la cour, et le clergé et le peuple furent unanimes à demander au roi Judicael de leur donner le Saint pour évêque.

Le prince ratifia les vœux si légitimes de ses sujets, et ayant obtenu le consentement de saint Malo lui-même, il l'envoya au tombeau de saint Martin à Tours, avec des lettres dans lesquelles il demandait à l'évêque de cette ville de lui conférer le sacre épiscopal.

Malo arriva donc à Tours : prévenus déjà en sa faveur, les prêtres et les fidèles l'accueillirent avec des transports de joie et des marques de la plus grande vénération. Il reçut l'ordination sainte et l'enthousiasme fut au comble, lorsque l'on vit une colombe se reposer pendant la cérémonie sur l'épaule du serviteur de Dieu.

Le nouvel évêque revint ensuite au palais de Judicael, et ce prince fut tellement ému au récit des merveilles de sainteté qui lui furent rapportées au sujet de Malo, qu'il abdiqua aussitôt, dit adieu au monde, et se livra à une vie de pénitence.

Quant à saint Malo, il alla prendre possession de son siège d'Aleth, qu'il occupa l'espace de quarante ans, donnant les exemples de la plus haute vertu et du plus généreux dévouement.

VERTUS D'UN ÉVÊQUE

Jusqu'à quel degré saint Malo porta la mortification, combien d'heures il passa pendant la nuit en prière, combien il donna en aumônes aux pauvres et aux mendiants, Dieu seul peut le savoir. Ses macérations, ses veilles, ses disciplines effrayaient les plus vertueux. « Le jeûne, dit un biographe, était sa principale nourriture. »

Et que dire de son esprit de prière? Dans ses voyages, ou dans les visites qu'il faisait aux monastères, par exemple à l'abbaye de Saint-Colomban à Luxeuil, il s'unissait à Dieu pendant la route, soit en chantant, soit en priant. Enfin, il n'y avait pas une minute qu'il ne sût faire tourner à son profit ou au bien des âmes.

Pour récompenser cette vertu héroïque, Dieu semait les miracles sous les pas de son serviteur. Un jour, en rentrant de voyage, il se dirige vers son église pour y prier; mais la porte était fermée et l'on ne trouvait pas les clés. Saint Malo trace le signe de la Croix sur la serrure, et immédiatement, la porte s'ouvre toute seule.

Il guérissait les malades, rendait la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la parole aux muets, la vie aux morts. Il n'est peut-être pas de saint qui ait opéré plus de prodiges, et des prodiges aussi extraordinaires.

Saint Malo délivra aussi un grand nombre de possédés par sa seule présence; sa charité s'étendait à tous, sa tendresse paternelle embrassait tous les malheureux, et dans toutes ses actions, il était guidé par le zèle de la gloire de Dieu et l'amour du prochain.

Un cordonnier, qui travaillait le dimanche, fut soudain puni par Dieu, et vit ses mains paralysées et contractées, comme châtiment de son péché. Reconnaissant sa faute, il alla le lendemain s'en accuser à son évêque, et celui-ci, après lui avoir fait promettre de ne plus violer désormais le jour du Seigneur, le guérit entièrement de son infirmité.

TROIS MIRACLES LE JOUR DE PAQUES

Saint Malo se trouvait pour le jour de Pâques à l'église de Corseult : une foule innombrable était accourue pour le voir, et désirait entendre sa messe. Mais malheureusement, il n'y avait ni vin ni calice pour offrir le Saint Sacrifice.

Cependant, tandis que le peuple attendait, on vint avertir le saint évêque qu'un jeune homme, de noble famille, avait été trouvé mort, et que ses parents étaient plongés dans la désolation.

Malo, toujours charitable, demanda ce qu'on voulait qu'il fît. Et tous les assistants de répondre :

« Ressuscitez ce jeune homme, ô vous, qui êtes juste, et dont les prières obtiennent tant de miracles.

— Ce n'est pas moi, repartit le Saint, mais c'est Dieu seul qui peut, s'il le veut, le rappeler à la vie. »

Puis, vaincu par les instances de la foule : « Apportez ici le cadavre, » dit-il. Et lorsque le corps eut été déposé dans l'église, saint Malo, se prosternant longtemps, supplia le Seigneur de faire éclater sa miséricorde. Tout à coup, le mort se leva, et le serviteur de Dieu, le prenant par la main, le rendit plein de vie à ses parents.

L'enthousiasme était général, et la joie la plus vive éclatait de toutes parts. Mais les transports d'admiration et d'allégresse redoublèrent encore, lorsque saint Malo, pour célébrer la messe, changea de l'eau en vin, et une pierre en calice; car, ainsi que nous l'avons dit, il n'y avait ni vin ni calice dans cette église, et, sans ce double miracle, le peuple fidèle, malgré son pieux désir, eût été privé d'entendre la messe le jour de Pâques.

PUNITION D'UN VOLEUR

Saint Malo se promenant un jour hors des murs d'Aleth, le long du fleuve Renc, vit venir à lui un méchant homme qui, après l'avoir accablé d'outrages et d'injures, lui enleva son manteau.

Le serviteur de Dieu se laissa faire sans se plaindre; mais, la nuit suivante, la femme et la fille du voleur devinrent muettes et aveugles.

Terrifié par ce châtiment, cet homme s'empressa de renvoyer au Saint son manteau. Il vint lui-même demander pardon et amena son épouse avec sa fille, pour implorer leur guérison. Saint Malo se mit en prières, et, à peine eut-il béni ces malheureuses, qu'elles furent délivrées de leur cécité et de leur surdité.

DERNIÈRES ANNÉES DE SAINT MALO — SA MORT

Vers la fin de sa vie, notre Saint, persécuté par des gens mal intentionnés, entreprit un pèlerinage en Aquitaine; il s'embarqua avec trente-trois compagnons et suivit les côtes de la Gaule, s'arrêtant aux ports principaux pour prêcher et faire du bien aux âmes : il opéra beaucoup de prodiges et bâtit un grand nombre de monastères dans cette course apostolique. Enfin, après être demeuré quelque temps dans l'île d'Aix, près de La Rochelle, il arriva au but de son voyage.

L'évêque du lieu, saint Léonce, le reçut comme un prophète et comme un envoyé du Seigneur, et, en effet, la contrée tout entière ne tarda pas à reconnaître le prix du trésor qui lui était donné dans la personne de Malo.

Une jeune fille avait été mordue par un serpent venimeux : la blessure s'était enflée considérablement, et chacun s'attendait à la voir mourir bientôt, lorsque l'on eut la pensée de recourir au serviteur de Dieu : celui-ci se mit en prières, puis, prenant une feuille de lierre, il la porta d'abord à sa bouche et l'appliqua ensuite sur la plaie de cette jeune fille; et au même instant, tout le venin s'écoula au dehors, et la malheureuse se trouva complètement guérie.

Après être demeuré sept ans en Aquitaine, saint Malo revint en Bretagne. Lorsqu'il fit son entrée à Aleth, la pluie qui, depuis longtemps, n'était pas tombée en ce pays, vint en grande abondance arroser et fertiliser la terre. Puis, de nouveau, il alla trouver saint Léonce à Archinglay, et c'est en cette ville de la Saintonge que ce grand serviteur de Dieu s'endormit paisiblement dans le Seigneur.

Les miracles qui s'accomplirent sur son tombeau furent innombrables. On en peut voir le récit dans la vie inédite de saint Malo, publiée par le R. P. dom Plaine, Bénédictin de la Congrégation de France.

Imp.-*Gérant*, E. Petithenry, 8, rue François Ier Paris.

SAINT EDMOND, ARCHEVÊQUE DE CANTORBÉRY

Fête le 16 novembre.



Saint Edmond, archevêque de Cantorbéry.

L'excellent docteur saint Edmond, l'honneur de l'Université de Paris et l'ornement de la nation anglaise, naquit au village d'Abingtdon, de parents plus riches en vertus qu'en biens d'ici-bas.

Edouard, son père, se retira, du consentement de sa femme, au monastère d'Evesham, où, après avoir vécu dans l'observance étroite de sa règle, il mourut en odeur de sainteté.

Mabile, sa mère, contrainte de demeurer dans le monde pour veiller sur ses enfants, fut le modèle de toutes les mères chrétiennes.

Dès que son fils aîné Edmond fut en âge de pratiquer la vertu, la pieuse Mabile l'accoutuma à une vie austère. Elle le faisait jeûner le vendredi au pain et à l'eau, le revêtait quelquefois d'un petit cilice et, par de petits présents, l'engageait doucement à la mortification et à la pénitence.

Lorsqu'elle l'envoya avec son frère Robert étudier à Paris, craignant que le feu de la jeunesse ne leur fît perdre le trésor inestimable de la chasteté, elle leur donna encore à chacun un cilice, leur recommandant de le porter deux ou trois fois la semaine.

Le bienheureux Edmond, tant en Angleterre qu'à Paris, correspondit parfaitement aux soins d'une mère si prudente. Il était un modèle de douceur, de modestie et de dévotion. On ne le voyait presque jamais qu'à l'école, à l'église ou dans sa chambre.

La prière et l'étude, hors les soins indispen-

sables du corps, partageaient tout son temps, et il ne manquait pas les dimanches et les jours de fête de réciter le Psautier tout entier.

Il avait ordinairement sur les lèvres cette belle maxime, digne d'être gravée en lettres d'or : « Si d'un côté je voyais le péché et de l'autre l'enfer, je descendrais plus volontiers en enfer que de commettre un seul péché. »

NOTRE-SEIGNEUR LUI APPARAIT

L'amour de Jésus-Christ Enfant était profondément enraciné dans son cœur; il pensait souvent à lui, et cet aimable Sauveur ne l'oubliait pas de son côté, mais veillait assidûment à tous ses besoins.

Edmond en reçut un jour une insigne faveur. En se promenant avec d'autres écoliers, il s'était écarté un moment de la compagnie, pour ne pas entendre certains discours peu charitables ou peu honnêtes; ce divin Enfant lui apparut avec une beauté ravissante, et, jetant sur lui un regard plein d'amour, il dit ces paroles : « Je vous salue, mon bien-aimé. »

Edmond fut surpris d'une salutation si obligeante, et demeura tout interdit sans répondre.

Mais le Sauveur ajouta : « Ne me reconnaissez-vous donc pas?

— Je n'ai pas cet honneur, lui dit Edmond, je me persuade même que vous me prenez pour un autre et que vous ne me connaissez pas non plus.

— Comment peut-il se faire, lui répliqua le petit Jésus, que vous ne me connaissiez pas, moi qui me tiens toujours à vos côtés quand vous êtes à l'école, et qui vous accompagne partout où vous allez? Regardez sur mon visage, et voyez ce qui est écrit. »

Le Saint leva les yeux et lut sur le front du Sauveur ces mots écrits en caractères célestes : **Jésus de Nazareth, Roi des Juifs.**

« Voilà mon nom, continua cet Enfant adorable; gravez-le profondément dans votre cœur; pendant la nuit, imprimez-le sur votre front, et il vous préservera de la mort subite, vous et tous ceux qui feront la même chose. »

Jésus disparut alors, laissant le bienheureux Edmond comblé d'une joie inconcevable.

Depuis, il eut une dévotion particulière envers la passion de Notre-Seigeur, et il en fit l'occupation continuelle de son esprit.

MORT DE SA MÈRE

La mère de notre Saint, étant tombée gravement malade et jugeant bien que son heure dernière approchait, rappela au plus tôt ce cher fils de Paris, pour lui donner sa bénédiction.

Edmond la reçut avec un profond respect et pria ensuite cette bonne mère de la donner aussi à son frère et à ses sœurs. « Cela n'est pas nécessaire, mon fils, répondit-elle, je les ai tous bénis en votre personne, d'autant plus que Dieu vous a choisi pour les rendre participants des bénédictions du ciel. »

En effet, le Seigneur lui avait révélé, la nuit précédente, à quel degré de sainteté Edmond arriverait un jour, et elle l'avait vu en songe portant sur la tête une couronne d'épines, qui envoyait ses flammes vers les cieux.

UN BON FRÈRE

La pieuse Mabile recommanda ensuite à son cher Edmond d'avoir soin de son frère et de veiller particulièrement sur la vertu de ses sœurs.

Leur extrême beauté lui faisant craindre pour elles les périls où elles seraient exposées dans le siècle, il leur proposa de se faire religieuses.

Elles y consentirent volontiers. Alors, ce frère dévoué adressa une fervente prière à Dieu et se dirigea vers un pauvre monastère où il savait que l'observance était gardée dans toute son intégrité. Dès que la prieure le vit, elle l'appela par son nom, quoi qu'elle ne le connût point, et, prévenant sa demande que le Seigneur lui avait révélée, elle lui dit qu'il pouvait amener ses sœurs et qu'on les recevrait avec joie.

CONSÉCRATION A MARIE

Edmond se consacra d'abord à Dieu et à la Sainte Vierge par le vœu de chasteté. Il choisit pour cet acte solennel un jour et un sanctuaire dédiés à la Mère de Dieu, et voici comment il accomplit cette donation de lui-même : il vint à un autel de Marie, déposa au pied de sa statue deux anneaux préparés d'avance et autour desquels il avait fait graver la salutation de l'ange. Edmond prononça alors son vœu de chasteté perpétuelle, prit ensuite un des anneaux qu'il mit au doigt de l'image sainte, comme gage de ses serments et d'une alliance désormais irrévocable, et plaça à son propre doigt l'autre anneau qu'il conserva jusqu'à la mort. Depuis cette époque, Marie ne cessa de le protéger, et de son côté, il fut toujours fidèle à celle qu'il appelait sa souveraine, sa gardienne, son épouse, sa mère.

PROGRÈS DANS SES ÉTUDES

Edmond revint à Paris pour achever ses études. Il était amoureux des sciences, mais il n'avait pas moins d'ardeur pour la vertu. Il étudiait comme s'il eût dû toujours vivre, et il vivait comme s'il eût dû mourir le lendemain; l'étude lui faisait mépriser la vanité, les plaisirs des sens, et la vertu remplissait son âme de lumières célestes qui la rendaient capable de pénétrer les vérités les plus sublimes.

Aussi, par cet heureux concert, il se rendit si savant qu'il fut l'admiration, non seulement de ses condisciples, mais encore de ses maîtres, et qu'on le considéra comme un prodige de doctrine et d'érudition, en même temps que la pureté et l'innocence de sa vie le rendait un miracle de sainteté.

UN MAITRE ADMIRABLE

Quand Edmond eut reçu les premiers grades de la Faculté de Paris, il y enseigna les belles-lettres avec une grande réputation.

Dans cet emploi, son désintéressement faisait l'admiration de tous ses élèves. Quand ces derniers étaient dans la nécessité, il les soulageait de ses aumônes, et, un jour, il en prit un qui était malade et coucha six semaines auprès de son lit pour l'assister. Il en guérit un autre d'un mal plus cruel qu'il avait au bras, en lui disant : « Que Notre-Seigneur Jésus-Christ te guérisse. »

Son ardeur pour porter ses disciples à la vertu n'était pas moins grande; il leur faisait souvent de pressantes exhortations sur les obligations qu'ils avaient de vivre en chrétiens. Il fit même élever à la Sainte Vierge une chapelle où il les menait à la messe.

Il disait tous les jours, en l'honneur de cette Reine des anges et de saint Jean l'évangéliste, la prière *O intemerata*, et une fois qu'il l'avait omise, il en fut repris par ce disciple bien-aimé de Jésus. Saint Jean, le premier des fils adop-

tifs de Marie, est le protecteur et le modèle de tous ceux qui choisissent la Sainte Vierge pour mère.

UNE SUBLIME LEÇON DE GÉOMÉTRIE

Pendant qu'Edmond enseignait la géométrie et qu'il s'appliquait à en résoudre les problèmes, sa mère lui apparut en songe et lui demanda ce que signifiait toutes ces figures auxquelles il se rendait si attentif. Comme il ne savait que répondre, elle lui prit la main et y imprima trois cercles qui représentaient la Sainte Trinité disant : « Laissez, mon fils, toutes les figures qui font maintenant votre occupation, et ne pensez plus qu'à celle-ci. »

Le Saint comprit bien ce que cela voulait dire, et s'appliqua aussitôt à l'étude de la théologie.

EDMOND REDEVIENT ÉLÈVE

Après avoir enseigné six ans les arts libéraux, il retourna donc en classe comme un simple disciple. En étudiant, il s'adressait à la Sainte Vierge, *Trône de la sagesse*, avec tant de ferveur que son esprit entrait quelquefois dans la douceur de la contemplation.

Il ne prenait jamais la Bible pour la lire sans la baiser avec respect.

Tous les jours il assistait aux Matines à Saint-Merry, et demeurait ensuite fort longtemps en prières, avec larmes et gémissements, au pied d'un autel de la Mère de Dieu. De là, il se rendait aux écoles sans prendre aucun repos. On rapporte qu'il vendait quelquefois ses livres pour faire l'aumône aux pauvres, car c'est aux claires fontaines de Jésus-Christ qu'il puisait surtout ses lumières et la doctrine céleste.

IL EST REÇU DOCTEUR

C'est par ces actes de religion autant que par l'étude que saint Edmond se rendit digne du grade de docteur. Il fallut néanmoins le forcer à recevoir ce titre, parce que son humilité lui faisait croire qu'il ne méritait pas un si grand honneur.

Il employa aussitôt cette nouvelle dignité au profit du prochain, comme s'il n'était né que pour l'utilité des autres. En même temps que ses leçons éclairaient l'esprit de ses auditeurs, elles attendrissaient leur cœur; plusieurs, touchés des exhortations enflammées de l'amour divin qu'il mêlait parmi ses discussions, quittèrent des bénéfices considérables et des dignités ecclésiastiques pour embrasser la vie religieuse.

PROFESSEUR ET PRÉDICATEUR

Une nuit, saint Edmond vit dans un songe prophétique un grand feu remplir la salle où il enseignait publiquement, et de ce feu jaillirent sept flambeaux qui s'envolèrent au dehors.

Le lendemain, sept de ses disciples se joignirent à l'abbé de Cîteaux, venu pour l'écouter, et allèrent recevoir l'habit dans son monastère.

Une autre fois qu'il devait traiter de la Très Sainte Trinité, il s'endormit dans sa chaire en attendant l'ouverture de la leçon; pendant son sommeil, il vit une colombe descendre du ciel et lui apporter une hostie dans la bouche. A son réveil, il parla d'une manière si sublime du mystère adorable de la Trinité, que ses auditeurs s'aperçurent bientôt que leur maître était sous une impression extraordinaire de l'Esprit de Dieu.

Saint Edmond, élevé à la dignité du sacerdoce, s'appliqua aussi à la prédication, et ses sermons étaient tellement animés du zèle apostolique, qu'il surmontait les résistances des pécheurs les plus endurcis. Pendant qu'il distribuait au peuple la parole de Dieu, il tenait ordinairement à la main un crucifix qu'il contemplait de temps à autre, tantôt pleurant, tantôt souriant. Ces pleurs, disait-il à ses amis, provenaient de ce que, d'un si grand nombre d'auditeurs, il en voyait si peu bien faire, alors même que tous connaissaient les commandements de Dieu et de l'Eglise, et avaient devant les yeux l'exemple de Notre-Seigneur et de ses saints. Toutefois, il faisait paraître assez souvent un visage joyeux, en pensant à l'amour divin et à toutes les grâces que le sacrifice du Calvaire avait méritées au genre humain.

IL REDOUBLE SES AUSTÉRITÉS

Saint Edmond avait, dès son enfance, jeûné au pain et à l'eau les vendredis et depuis la Septuagésime jusqu'au Carême; après sa promotion au sacerdoce, il ne mangeait plus qu'une fois le jour. Il gardait une abstinence si rigoureuse, qu'elle semblait dépasser les forces humaines. Il s'abstenait même souvent de boire, tellement que ses lèvres se fendaient, et son corps devint si sec que ses cheveux et sa barbe tombèrent.

On le voyait presque toujours en oraison. Il adorait souvent Notre-Seigneur par ces paroles : *Adoramus te, Christe,* qu'il répétait à chacune de ses plaies.

On rapporte que, pendant trois ans, il ne se coucha jamais dans son lit, et qu'il dormait, tantôt étendu sur un banc ou sur la terre nue, tantôt assis, afin de faire souffrir son corps même en lui donnant du repos.

SON DÉSINTÉRESSEMENT

Plusieurs prélats s'efforcèrent de l'attirer auprès d'eux, et lui offrirent de riches bénéfices qu'il refusa; cependant, pour avoir plus de liberté de s'appliquer au ministère de la prédication, sans être à charge à personne, il accepta, bien qu'avec beaucoup de peine, et seulement sur l'instance que lui en firent ses amis, la trésorerie de l'église de Salisbury. Son mépris pour l'or et l'argent était tel qu'il n'en touchait que pour faire l'aumône. Il se reposait de sa recette et de sa dépense sur son économe, et ne lui en demandait point de compte, pourvu qu'il fût libéral envers les pauvres.

IL EST ÉLU ARCHEVÊQUE

Le pape, informé de la sainteté et du zèle d'Edmond pour la gloire de Jésus-Christ, lui envoya une mission apostolique pour prêcher la croisade contre les hérétiques, avec le pouvoir d'exiger des Eglises ce qui serait nécessaire pour son voyage.

Le siège de Cantorbéry étant devenu vacant, Sa Sainteté y nomma le célèbre prédicateur; mais il se cacha pour éviter cet honneur. Il fit de grandes résistances lorsqu'on l'eut trouvé ; cependant, comme on lui montra qu'il ne pouvait plus s'opposer à ce choix sans offenser Dieu, il se laissa conduire à son siège archiépiscopal.

Ayant été sacré, aux applaudissements de tout le peuple, il se montra digne pasteur du troupeau de Jésus-Christ. Les besoins spirituels et corporels de ceux qui lui étaient confiés faisaient l'objet de sa plus grande attention. Il était le nourricier des pauvres, le père des orphelins, le soutien des veuves, l'asile des persécutés, le soulagement des malades. Il dotait les filles qui n'avaient pas de quoi se pourvoir, et appliquait à

ses œuvres de charité, outre son propre revenu, les amendes de son officialité.

Saint Edmond persécutait le vice partout et sans faiblesse; mais en même temps, il travaillait partout à gagner les pécheurs et à les amener à la pénitence.

SES SOUFFRANCES POUR LA DÉFENSE DE L'ÉGLISE

Telle fut la vie de Saint Edmond pendant qu'il jouit paisiblement de son siège; mais, parce qu'il était agréable à Dieu et chéri du ciel, il fallait qu'il fût éprouvé dans la fournaise de la tribulation.

En effet, comme il se montra inflexible dans la défense des droits de l'Eglise et des immunités ecclésiastiques, il encourut tellement l'indignation du roi, des seigneurs, des évêques lâches et complaisants et de son Chapitre même, qu'ils lui firent mille sortes d'outrages et de persécutions.

Ces tempêtes le battaient, mais ne l'abattaient pas; au contraire, il en triomphait, au point de demeurer aussi paisible que s'il n'eût rien enduré, et de chérir tendrement ses propres persécuteurs, en leur faisant toutes sortes d'amitiés. Et à ceux qui s'en étonnaient, il répondait : « Quand même ils me couperaient les deux bras et me crèveraient les deux yeux, je les aimerais toujours; de même que les enfants ne doivent pas haïr leurs mères qui leur donnent dans la maladie une médecine désagréable, de même je ne dois pas haïr mes ennemis qui me procurent les moyens de remédier à mes secrètes maladies. Sur la Croix, Notre-Seigneur n'avait plus de libre que la langue; cependant, il sut bien l'employer pour pardonner à ses bourreaux. »

Saint Edmond comparait encore les injures de ses persécuteurs au miel sauvage dont saint Jean vivait dans le désert, qui avait en même temps de l'aigreur et de la douceur. Cependant, comme il voyait que sa patience opiniâtrait les esprits et qu'on ne lui laissait plus la liberté de remplir ses fonctions épiscopales, il eut recours à Dieu, qui lui inspira de se retirer en France, l'asile des prélats persécutés.

Avant son départ, il fit encore plusieurs miracles pour prouver son innocence. Lorsqu'il fut sur le point de s'embarquer, son illustre prédécesseur, saint Thomas Becket, cet admirable archevêque qui lui avait laissé un si bel exemple de la vigueur et du zèle apostoliques, lui apparut et l'exhorta à avoir toujours bon courage, l'assurant que, dans peu de temps, il recevrait la récompense de tous ses travaux.

Edmond sortit donc secrètement d'Angleterre, et se retira dans l'abbaye de Pontigny, de l'Ordre de Cîteaux, où il fut reçu avec toute la révérence due à son caractère et à son éminente vertu.

SA SAINTE MORT

Dans sa retraite, saint Edmond s'adonna à la contemplation, ne faisant que prier, lire, écrire et prêchant quelquefois dans les lieux circonvoisins.

A la prière des religieux, il composa un livre où il donna de profitables enseignements pour la vie monastique. Etant tombé malade, notre Saint reconnut bientôt que son heure dernière était arrivée; il demanda le saint Viatique.

Dès qu'il aperçut la Sainte Hostie entre les mains du prêtre, il étendit les bras vers l'objet de son amour, en s'écriant avec une extrême confiance : « Vous êtes, Seigneur, celui en qui j'ai cru, vous êtes celui que j'ai prêché et annoncé à votre peuple, selon la vérité de votre Evangile. Je vous prends à témoin que je n'ai cherché sur la terre que vous seul et que tout mon désir a été d'accomplir votre sainte volonté; c'est encore ce que je souhaite maintenant au-dessus de toutes choses; faites de moi ce qu'il vous plaira. »

Ceux qui se trouvèrent présents furent tout surpris de l'entendre parler de la sorte, parce qu'il semblait, par ses gestes, ses regards, et le ton de sa voix, qu'il vît réellement Jésus-Christ en forme humaine.

Après avoir reçu la Très Sainte Eucharistie, Edmond demeura toute la journée dans une grande joie. Il semblait qu'il ne fût pas malade, car plus ses membres s'affaiblissaient, plus il sentait son âme se fortifier par de nouvelles grâces. Enfin, sans donner aucun signe de mort ni jeter aucun soupir, il rendit sa belle âme à Dieu, le 16 novembre de l'année 1240. La nuit qui précéda son décès, un saint homme eut une révélation de sa gloire et de la vénération qu'il méritait sur la terre.

La multitude des miracles opérés à son tombeau décidèrent le pape Innocent IV à inscrire Edmond au catalogue des saints, dès l'an 1247. La translation des reliques fut faite solennellement en présence du roi de France, saint Louis, accompagné de toute sa cour. Le corps du saint évêque fut retrouvé intact et sans corruption; on le déposa dans une magnifique châsse resplendissante d'or, de cristal et de pierreries, et posée sur quatre colonnes de bronze. Dès lors, les pèlerins accoururent nombreux de France et d'Angleterre au tombeau de saint Edmond. Aujourd'hui encore, la magnifique église de Pontigny conserve ces saintes reliques, plus précieuses que l'or et échappées comme par miracle aux ravages du temps et des impies.

Imp.-*Gérant* : E. Petithenry, 8, rue François Ier, Paris.

SAINT GRÉGOIRE DE TOURS

Fête le 17 novembre.



**Saint Grégoire de Tours miraculeusement guéri au tombeau de saint Martin
Il arrête un orage.**

PREMIÈRES ANNÉES ET ÉTUDES DE SAINT GRÉGOIRE

Le 30 novembre 539, en la fête de saint André, Georges-Florent-Grégoire commençait en Auvergne le cours de sa vie mortelle. Sa famille, illustre déjà par sa noblesse et par ses richesses, l'était encore plus par sa sainteté. Grégoire était neveu de saint Gal de Clermont, arrière-petit-fils de saint Grégoire de Langres, petit-neveu de saint Nicétus de Lyon, et comptait parmi ses ancêtres saint Vettius Epagathus, qui subit le martyre avec sainte Blandine et saint Pothin.

« Ainsi, écrit saint Odon de Cluny, rose plus gracieuse que sa tige, Grégoire devait un jour renvoyer sur ses ancêtres son propre éclat, augmenté de la noblesse qu'ils lui avaient transmise. »

Ce fils des saints commença vers l'âge de huit ans ses études, sous la direction de son oncle, saint Nicétus. Ses premières lectures furent les livres de Josué et de Tobie. Cet attrait pour la littérature sacrée fut développé d'abord par saint Gal de Clermont et, plus tard, par saint Avit, son successeur. Descendant d'une race de saints, disciple de saints, nourri par l'étude des livres sacrés, Grégoire ne pouvait qu'avancer vers la sainteté. « Grâce aux maîtres de mon adolescence, dit-il, et au goût qu'ils m'inspirèrent pour les études chrétiennes, j'eus l'insigne bonheur de connaître la Rédemption du monde par Notre-Seigneur Jésus-Christ et les grâces ineffables réservées à ceux qui suivent l'Epoux en portant sa croix. » Ainsi, fidèle aux premières inspirations de son enfance, Grégoire de Tours ne concevait pas qu'un disciple de Jésus-Christ pût s'attarder dans les sentiers de la mythologie et préférer les fables des auteurs païens aux merveilleux récits de l'hagiographie. « La merveille des merveilles, dit-il, n'est-elle pas pour nous la prédication évangélique qui se continue par les miracles des saints ? »

IL GUÉRIT MIRACULEUSEMENT SON PÈRE

Bien jeune encore, Grégoire donna des signes de sa future sainteté. Une première fois, il guérit son père d'une grave maladie en plaçant sous son chevet une tablette où était écrit le nom de Jésus. Peu de temps après, la maladie revint jeter le trouble dans la famille. Une nuit, un ange apparut au fils de Florentius : « As-tu lu le livre de Tobie? lui demanda-t-il. — Non, répond Grégoire, pas encore. — Alors, lis-le, et tu verras comment le jeune Tobie guérit son père; suis son exemple, et le tien sera sauvé. » A son réveil, l'enfant suit le conseil céleste, prend du fiel de poisson, et son père recouvre la santé.

GRÉGOIRE EST GUÉRI PLUSIEURS FOIS PAR DES PÈLERINAGES

Dans sa jeunesse, Grégoire fut atteint par la maladie. On recourut, pour le sauver, aux grands remèdes de cette époque de foi. C'était auprès des tombeaux des martyrs et des confesseurs qu'on allait demander une guérison que la science humaine ne pouvait procurer. Grégoire se fit porter au tombeau de saint Allyre. Il avait confiance. Il se soumet à la volonté divine, et, dans un élan d'amour, il promet à Dieu d'entrer à son service si sa prière est exaucée. Dieu lui rend la santé, et Grégoire, fidèle à son vœu, se présente à saint Avitus, qui l'admet au nombre de ses clercs en lui donnant la tonsure. Une autre fois, le jeune Arverne vit encore ses jours en danger : « J'étais presque à l'agonie, dit-il, lorsque j'invoquai le bienheureux Martin; son nom sortit avec une prière de mes lèvres mourantes. » L'amélioration se fait sentir, et Grégoire demande à être porté à Tours, au tombeau du protecteur des Gaules. Ses parents, ses amis veulent le dissuader d'un projet qui paraît insensé; mais, ne pouvant triompher de sa résistance, ils veulent du moins l'accompagner. Dieu, qui voulait éprouver la foi du malade et le rapprocher, par une guérison plus éclatante, du but prédestiné de sa vie, permit que, pendant le trajet, Grégoire fût réduit à la dernière extrémité. Ses amis veulent retourner : « Si Dieu vous appelle à lui, disent-ils, vous aurez la consolation de mourir sous le toit paternel; si vous guérissez, vous aurez le loisir de faire votre pèlerinage plus tard; de toutes façons, nous ne pouvons vous laisser mourir dans ce désert ».

« Ces paroles, dit saint Grégoire, me perçaient le cœur, je fondis en larmes, et je leur dis : « Je vous adjure, par le Dieu tout-puissant et par son jugement, de consentir à ce que je vous demande. Si je mérite de voir la basilique du bienheureux Martin, je rends grâces à Dieu; sinon, portez-y mon cadavre pour l'y ensevelir. »

Il fallut se laisser fléchir, et Dieu récompensa la foi de Grégoire en lui accordant une guérison complète.

Un clerc, nommé Armentarius, très versé dans l'Ecriture Sainte, l'avait accompagné. Une maladie l'avait réduit à un état d'idiotisme presque complet. Un matin, Grégoire appelle un de ses domestiques. Armentarius se présente « Seigneur, dit-il, je préparerai tout, vous n'avez qu'à ordonner ». Grégoire, étonné, demande des explications. « Ce que je sais, répond le jeune clerc, c'est que je me porte très bien, mais ce que je ne sais pas, c'est comment et d'où je suis venu ici ». En effet, une double guérison avait eu lieu, et, depuis, saint Martin n'eut pas d'apôtre plus fervent que Grégoire. Plus tard, lorsqu'il aura pris rang parmi les pontifes, il dira au médecin qui désespère de sa guérison : « Vous avez épuisé tous les secrets de votre art, mais j'ai un excellent remède dont je veux vous donner la recette : allez prendre la poussière du tombeau de mon seigneur saint Martin, et faites-m'en une potion. » C'est par de semblables moyens que Grégoire triomphait de la maladie et recouvrait assez de forces pour combattre encore longtemps le bon combat.

IL EST NOMMÉ ÉVÊQUE DE TOURS

Le siège de Tours était alors occupé par le bienheureux Euphrone. Chargé d'ans et de mérites, le saint pontife s'endormit dans le Seigneur. Lorsqu'il fallut lui choisir un successeur, le nom de Grégoire sortit de toutes les bouches. Une députation fut envoyée à Metz, à la cour du roi Sigebert où Grégoire se trouvait alors. Son humilité repoussa le fardeau qu'on voulut lui imposer, mais la volonté de Dieu était manifeste, il fallut consentir. Quelques jours après, Œgidius, successeur de saint Remy, lui conférait l'onction épiscopale.

L'entrée du nouvel évêque dans sa ville fut un triomphe. Saint Fortunat, que les Gaules et l'Italie appelaient le prêtre de Poitiers, le Virgile chrétien, écrivait aux habitants de Tours : « Applaudissez, peuples heureux, qui possédez enfin le nouvel objet de vos désirs. Votre pontife est arrivé. Il se nomme Grégoire, nom prédestiné qui signifie bon pasteur. Désormais, les agneaux du Christ seront à l'abri de l'invasion ennemie, il les gouvernera dans la joie du Seigneur sous l'autorité des clés de Pierre. Une auréole de lumière entoure son front, c'est un rayonnement nouveau émané des sphères supérieures où brillent l'héroïque Athanase, l'illustre Hilaire, la riche pauvreté de Martin, la douceur d'Ambroise, la resplendissante figure d'Augustin. »

Au moment où Grégoire prenait la houlette de saint Martin, la Gaule était déchirée par les rivalités des descendants de Clovis. Alors l'évêque était non seulement le père spirituel de son diocèse, mais le défenseur né de son troupeau, son

protecteur le plus puissant, même dans l'ordre civil. Alors comme aujourd'hui, les grands voulaient dominer les évêques, et, en la personne des évêques, c'était l'Eglise qu'ils voulaient abaisser, soit en contestant ses droits, soit en voulant la faire entrer dans leurs voies coupables. Grégoire est évêque, il sera donc le pasteur et le défenseur de son peuple ; malgré tout, il saura maintenir les droits de l'Eglise, et faire entendre aux rois des paroles de justice et d'équité. Aussi, la conduite de tels pasteurs a-t-elle fait dire que la France avait été formée par ses évêques.

En 575, Chilpéric s'étant emparé de la Touraine, demande à l'évêque de lui livrer le duc Boson qui s'était réfugié dans l'église de Saint-Martin, jouissant du droit d'asile. Grégoire résiste aux menaces et a recours à son arme habituelle, la prière. Dieu, pour l'encourager, guérit sur-le-champ une femme infirme depuis douze ans. Les ministres du roi insistent et l'évêque leur répond que saint Martin saura bien défendre sa basilique. On veut passer outre, mais la prédiction de l'homme de Dieu se vérifie; l'envoyé de Chilpéric succombe bientôt à une maladie soudaine. Ainsi, la vertu de saint Martin et l'énergie des évêques forçaient les rois francs à respecter la justice et l'humanité au milieu de leurs guerres civiles.

SAINT GRÉGOIRE ET SAINT PRÉTEXTAT

Ce fut surtout au comité réuni pour juger saint Prétextat que Grégoire montra qu'il était évêque. Chilpéric et Frédégonde avaient tout mis en œuvre pour faire condamner et déposer le prélat. On avait trouvé de faux témoins et même des évêques courtisans avaient promis leurs voix. Seul, Grégoire se montra juste et indépendant : « Souvenez-vous, seigneurs et frères dans le sacerdoce, dit-il, souvenez-vous des paroles du prophète : si le guetteur voyant venir l'ennemi ne sonne point de la trompette, il répondra de l'âme des victimes. Ne restez pas muets, parlez haut, mettez devant les yeux du roi son injustice, de peur qu'il n'arrive quelque catastrophe dont vous seriez responsables. » Deux évêques ambitieux rapportèrent au roi les paroles de l'évêque de Tours qui fut aussitôt mandé devant Chilpéric. Les promesses et les menaces ne purent rien sur l'indépendance du Saint, et il parvint même à ramener pour un moment le roi dans les voies de la justice. La nuit suivante on viendra lui offrir honneurs et richesses s'il veut, avec les autres évêques, parler en faveur du roi contre l'évêque de Rouen : « Je ferai ce que le Seigneur me commande, répondra-t-il, et je parlerai conformément aux saints canons. »

Cependant l'injustice triompha, Prétextat fut relégué en exil. Peu de temps après, il fut rappelé dans sa ville épiscopale, mais ce fut pour y tomber martyr sous les coups des meurtriers armés par Frédégonde. Après cette triste séance, Grégoire quittait le palais royal pour retourner en sa province. Son compagnon de route, saint Salvius d'Albi, l'arrête et, lui montrant la demeure du roi : « Ne voyez-vous rien sur le palais, lui demande-t-il. — J'y vois, dit Grégoire, le nouveau belvédère que Chilpéric y a fait construire. — Moi, continua Salvius, j'y vois le glaive du Seigneur prêt à frapper cette maison. » Terrible menace qui devait bientôt s'accomplir.

Lorsqu'il monta sur le siège de Poitiers, saint Hilaire, voulant donner à son troupeau sa ligne de conduite, avait dit : « Je suis évêque. » Grégoire, s'inspirant de la conduite du grand docteur, avait dit, lui aussi : « Je suis évêque. » Pour sauvegarder les droits de la justice, pour conserver à l'Eglise sa liberté, il avait résisté à Chilpéric et à Frédégonde. Son langage apostolique lui avait attiré la colère de la reine qui avait dès lors juré sa perte.

Une odieuse calomnie fut portée contre lui et un concile fut convoqué pour juger l'évêque de Tours. De faux amis envoyés par Frédégonde lui conseillèrent de fuir en emportant ce qu'il avait de plus précieux. Mais le Saint découvrit l'artifice, et loin d'y succomber, il fut un des premiers à se rendre au Concile. Son innocence fut prouvée et il rentra dans les bonnes grâces de Chilpéric. Il n'usa de cette faveur que pour demander la grâce du clerc qui l'avait calomnié.

Saint Grégoire avait pour ami saint Fortunat de Poitiers qui a chanté sa consécration et son entrée dans la ville de Tours; la vie de notre Saint se trouve mêlée à celle de sainte Radegonde, et c'est à sa plume que nous devons le récit des funérailles de la pieuse reine.

SA DÉVOTION AUX SAINTS

Saint Grégoire avait une grande dévotion aux saints et il portait toujours suspendues à son cou des reliques de Notre-Dame et de son seigneur saint Martin. Ce culte des saints lui avait été transmis par sa famille. C'est par leur protection que son père, arraché à sa patrie pour suivre le roi Théodebert comme otage, avait échappé aux dangers des éléments et des hommes de guerre.

Grégoire n'était encore que diacre lorsque le ciel se servit de lui pour faire rendre plus d'honneur aux saints. Un de ses concitoyens gardait avec beaucoup de négligence quelques parcelles du tombeau de saint Martin. Il tomba dangereusement malade, et une nuit, un personnage au visage terrible lui apparut : « Si tu veux guérir, dit-il, porte au diacre Grégoire les reliques que tu gardes avec tant de négligence. »

Allant un jour de Bourgogne en Auvergne, le diacre, devenu évêque, fut surpris par une épouvantable tempête. Prenant alors ses reliques, il les présenta à la nuée qui venait fondre sur lui et aussitôt la sérénité de l'atmosphère se rétablit. A ce prodige, Grégoire eut une pensée de vaine gloire, mais son cheval trébucha et le Saint ayant reconnu à ce signe une punition divine, en demanda aussitôt pardon à Dieu.

Il avait donc une confiance sans bornes en saint Martin. Le démon fit tous ses efforts pour le détourner de cette dévotion. C'était le jour de Noël; Grégoire, avec son clergé, se rendait à la basilique du bienheureux confesseur pour y célébrer les saints mystères. Un possédé furieux se jette au-devant de la procession : « C'est en vain, dit-il, que vous implorez le secours de Martin, il vous a abandonnés à cause de vos péchés. Ce n'est plus à Tours, c'est à Rome qu'il fait des miracles. » Ces paroles jettent les assistants dans la douleur et tous vont prier avec larmes devant le tombeau de leur apôtre et protecteur. Dieu, par un miracle, découvrit les impostures de l'esprit de mensonge. Un malade, paralysé depuis trois ans, s'étant approché du tombeau du saint, recouvra tout à coup l'usage de ses membres. Aussitôt le peuple fait retentir ses actions de grâces : « Chassez la crainte de vos cœurs, dit l'évêque, le bienheureux confesseur habite encore parmi nous. N'ajoutez pas foi aux paroles du démon, il est menteur dès le commencement et la vérité n'habite pas en lui. »

Dieu témoignait par des prodiges combien les

honneurs rendus par Grégoire aux reliques des saints lui étaient agréables. L'évêque allait consacrer un oratoire. Les prêtres et les clercs, revêtus d'ornements sacrés, portaient les reliques de saint Saturnin et de saint Martin. Tout à coup, une lumière surnaturelle resplendit. Les habitants, éblouis, tombèrent la face contre terre. Grégoire les releva: « Rappelez-vous, leur dit-il, qu'un globe de feu s'échappa du chef de notre bienheureux protecteur. Le prodige qui vient de s'accomplir nous montre que nos saints sont toujours avec nous. Gloire à Dieu, béni soit celui qui vient en son nom; le Seigneur notre Dieu nous a illuminés. »

Au don des miracles, il joignait celui de discerner les esprits. Son humilité était telle qu'il se jugeait indigne d'écrire les prodiges de saint Martin, et il fallut qu'un ordre du ciel lui enjoignît de les rédiger, sous peine d'encourir l'indignation divine.

GRÉGOIRE A ROME

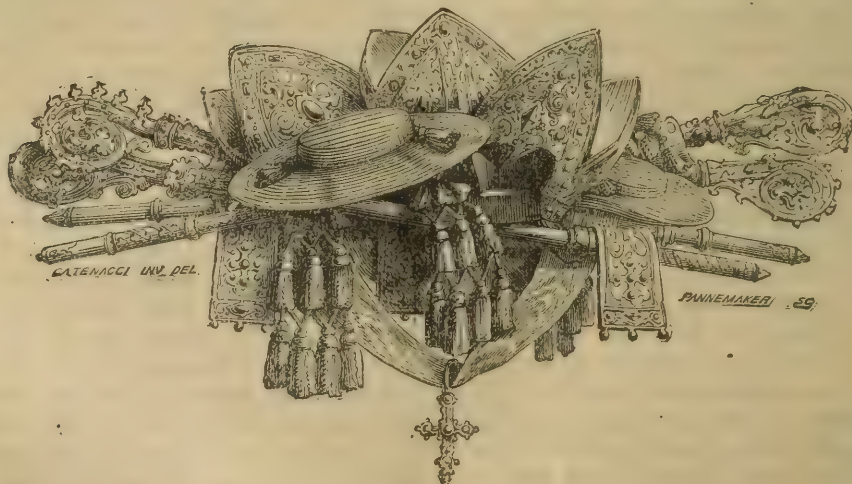
Vers les dernières années de sa vie, Grégoire vint visiter le pontife romain. Il priait humblement prosterné devant le tombeau des bienheureux apôtres Pierre et Paul quand un homme de haute stature, à la physionomie noble et douce, s'approcha de lui et le considéra attentivement. C'était le pape saint Grégoire le Grand. Prévenu de l'arrivée de l'évêque de Tours, il regardait cet homme dont la vertu et l'éloquence, célébrées par Fortunat, étaient connues de toute l'Italie. Le contraste d'une taille si exiguë (celle du Saint était en effet petite) avec tant d'éminentes qualités lui vint à l'esprit et il admirait les secrètes dispositions de la Providence qui choisit parfois les plus humbles instruments pour opérer les plus grandes choses. Cependant l'évêque de Tours se relève et, regardant le Souverain Pontife d'un air inspiré : « Nous ne nous sommes pas créés, dit-il, et le Dieu qui nous a faits est le même dans les grands que dans les petits. » Cette réponse émut et ravit le pape qui redoubla de soins pour son hôte, et lui offrit à son départ une chaire dorée pour son église de Tours.

SA MORT

Un si grand et si laborieux pontificat dura vingt et un ans, et, le 19 novembre 594, en l'octave de saint Martin, Grégoire de Tours alla jouir de la récompense éternelle. Il avait demandé à être enterré en un lieu où tout le monde pût passer sur sa tombe. Mais son clergé n'y voulut pas consentir et mit son corps à côté de celui de saint Martin pendant que son âme partageait la même gloire dans le ciel.

SES ÉCRITS

Saint Grégoire de Tours ne fut pas seulement un grand saint, un grand évêque, mais encore l'historien de la nation des Francs ; aussi mérita-t-il d'être appelé le père de notre histoire. Ses écrits commencent par une profession de foi au dogme de la Très Sainte Trinité. On y trouve l'histoire civile mêlée avec l'histoire de l'Eglise ; il raconte les combats des rois contre les nations ennemies, ceux des martyrs contres les persécuteurs, et enfin ceux de l'Église contre les hérétiques.



Imp.-*gérant*, PETITHENRY, 8, rue François Ier, Paris.

SAINT ROMAIN, DIACRE & MARTYR

Fête le 18 novembre.



Saint Romain, au milieu des supplices, appelle un enfant en témoignage de la vérité chrétienne.

LES PREMIÈRES ANNÉES — ÉDIT DE PERSÉCUTION

Saint Romain était originaire de Palestine. Son biographe ne nous apprend rien sur ses premières années, mais l'on croit avec fondement qu'il fut élevé de bonne heure dans la foi de l'Eglise romaine et nourri dans la saine doctrine de la vérité. Toujours est-il qu'il se distingua bientôt par une éminente vertu et excella dans l'art de l'éloquence.

Enrôlé dans la milice des clercs, il exerçait à Césarée les fonctions saintes du diacre. Il se trouvait à Antioche quand Dioclétien, aiguillonné par la haine fanatique du féroce Galère, porta un premier édit de persécution pour enlever aux chrétiens leurs églises et livrer aux flammes, sans distinction d'ordre ni de rang, les adorateurs de Jésus-Christ.

Galère avait hérité de sa mère, druidesse exaltée de la Dacie, une haine farouche contre les chrétiens, au point qu'il surpassa en cruauté, dit Lactance, les bêtes les plus féroces. Lorsque Dioclétien et Maximien, son collègue, furent forcés d'abdiquer, ils nommèrent deux Augustes : Galère et Constance-Chlore reçurent, le premier l'Orient, et le second l'Occident en partage. Pour assouvir cette haine qu'il couvait depuis longtemps dans le secret de son cœur, Galère se hâta de promulguer un édit sanguinaire : « Nul ne peut vivre, s'il ne renie le Christ! »

Le décret de persécution était à peine porté que les préfets de ce maître implacable embrassèrent avec zèle ses ordres. Et l'on vit bientôt un grand nombre d'églises s'ébranler sous les pics des démolisseurs païens et tomber en ruines. Les idolâtres couraient en foule aux autels païens pour n'être pas confondus avec les disciples de Jésus-Christ. On voyait même des chrétiens succomber à la terreur et trahir leur foi. Romain, en présence de ce spectacle navrant, ne se contenta plus de déplorer dans son âme ce malheur; il protesta hautement et fit connaître

l'énormité des crimes qui s'élevaient contre Dieu. Mais quand il eut vu quelques lâches ministres du vrai Dieu se joindre à la foule idolâtre pour brûler des grains d'encens devant des dieux de pierre, il ne put contenir son indignation. Il rassembla dans l'église d'Antioche les chrétiens que la crainte des châtiments avait gagnés, et là, il leur parla avec tant de force et d'onction qu'il releva leur courage et fit passer dans leurs âmes l'ardeur sainte et le feu sacré qui embrasaient la sienne.

DANS L'ÉGLISE D'ANTIOCHE

Asclépiade, préfet d'Antioche, crut que le moment était favorable pour forcer les chrétiens à sacrifier aux dieux ou les ensevelir tous d'un même coup sous les ruines de leur basilique. Il ordonne donc à ses soldats de se porter sur l'église et de faire exécuter les ordres de l'empereur romain. Lui-même se dispose à les y rejoindre. Le zèle sacrilège qui le pousse à détruire le Saint des saints lui fait choisir les armes les plus propres à briser les portes du sanctuaire et à renverser l'autel de Jésus-Christ.

Mais Romain, averti de l'arrivée des soldats, prévient les fidèles que les ennemis viennent en armes. « Ne vous laissez pas ébranler, leur dit-il, mais songez à réparer, par une généreuse confession de votre foi, vos défaillances passées. » Alors c'est un bataillon intrépide de mères et d'époux, d'enfants et de vierges, qui se forme et jure de mourir pour la foi plutôt que de laisser profaner l'asile le plus inviolable, le temple du Seigneur. Les soldats se présentent, mais les chrétiens leur opposent une énergique résistance. Les uns, emportés par leur zèle, les repoussent par la violence, les autres, forts de l'appui du Très-Haut, présentent avec confiance leur poitrine nue aux coups des profanateurs.

Vaincus, les soldats se retirent et font avertir Asclépiade qui envoie de nouveaux ordres : « Qu'on arrête Romain, s'écrie-t-il; c'est lui qui a été l'instigateur de la révolte, il répondra pour ce peuple en délire. » Romain se présente de lui-même aux mains des soldats. Il demande qu'on l'enchaîne et suit sans contrainte jusqu'au palais du préfet les envoyés d'Asclépiade. Bien plus, la soif du martyre qui dévore son âme lui fait devancer ceux qui le mènent, et, arrivés au prétoire, les gardes s'étonnent et demandent : « Où est le coupable? » C'est lui-même, en effet, qui traîne à sa suite le bourreau.

INTERROGATOIRE — CHEVALET — ONGLES DE FER

Le voilà donc debout devant le tribunal du tyran. L'interrogatoire commence.

« Monstre infâme, s'écrie Asclépiade, c'est toi qui as perverti cette foule ignorante et lui as persuadé de résister aux lois du sérénissime Galère! Ignores-tu le malheur qui les menace? Est-ce donc le spectacle que tu nous prépares : la ruine de notre prestige et Antioche noyée dans une mer de sang? Une telle conduite est une révolte manifeste, et avant de frapper les victimes de tes criminelles séductions, il est juste que la honte de ce forfait retombe en premier lieu sur toi. »

Romain ne désavoue pas le crime qu'on lui impute. Il ne saurait se soustraire à l'honneur d'être immolé pour ce troupeau choisi qu'il affectionne, ou au moins de les fortifier par son exemple, en arrosant de son sang la semence de la vérité qu'il a déposée dans leurs âmes. « Oui, je mérite les tourments dont vous me menacez, et je suis prêt à souffrir tout ce qu'il vous plaira d'inventer pour exercer votre cruauté. »

Irrité de cette réponse : « Qu'on l'étende sur un chevalet, s'écrie Asclépiade, qu'on lui déchire les entrailles avec des ongles de fer. » Mais, aveuglé par la colère, le préfet semble seul ignorer que Romain appartient à une riche famille, renommée par sa noblesse; il oublie également le rang qu'occupe dans la ville son illustre victime et ses nombreux mérites personnels. Les bourreaux, par respect pour Romain, n'osent porter la main sur lui. Ils rappellent à Asclépiade sa noble origine.

Celui-ci retire son ordre; mais semblable au vautour qui, contraint de lâcher sa proie, ne fond sur elle qu'avec plus de rapacité pour l'étreindre plus fortement dans ses serres, ainsi ce juge tyrannique, non moins cruel que cet oiseau de proie, ne retire son ordre que pour porter un coup plus inhumain : « Je veux, dit-il à Romain, vous punir en homme de qualité. » Et il ordonne qu'on le frappe à coups redoublés avec des fouets armés de pointes de fer et de plomb. Romain est soumis à cet affreux supplice; mais il semble impassible, et loin de courber les épaules sous cette grêle de plomb, il relève la tête pour témoigner de sa noblesse, maintenant surtout qu'il a la gloire de mêler son sang à celui de Jésus-Christ. Il parle au juge avec beaucoup de liberté, mais c'est pour lui dire que la véritable noblesse consiste à servir Dieu.

Le préfet devient de plus en plus furieux et, pour assouvir sa cruauté, sa rage lui fait inventer de nouvelles tortures. Toujours maître de lui-même, Romain demeure intrépide au milieu des supplices; il n'élève la voix que pour implorer le secours du Très-Haut et confesser le nom ineffable de Jésus-Christ.

Asclépiade croit de son devoir de prendre sous sa protection les dieux du paganisme. Il prête donc sa voix à ces statues muettes et s'érige en défenseur de ses divinités. Mais c'est en vain qu'il s'efforce de faire triompher leur cause. En voulant faire l'apologie des dieux il n'aboutit qu'à étaler au grand jour les turpitudes les plus honteuses. A ce discours perfide, Romain n'oppose qu'un mot : « Jamais je n'obéirai à un prince quand il m'ordonnera de transgresser la loi de Jésus-Christ. »

Le juge regarde ces paroles comme une insulte. Il commande que le Saint soit suspendu au chevalet et qu'on lui déchire les chairs. Aussitôt de noirs crochets de fer lui labourent les flancs et tracent dans tout son corps de larges et sanglants sillons. Les os sont mis à nu. Ce spectacle attendrissant n'amollit en rien la dureté de son tyrannique bourreau. Il lui fait encore déchirer les joues et le visage. Et Romain, que l'aiguillon de la douleur ne peut vaincre, mais qui trouve dans les supplices mêmes de nouveaux sujets de force, conserve au milieu de cet atroce tourment une grande tranquillité d'âme. Les flots de sang qui jaillissent de ses plaies ne peuvent étouffer sa voix. Il remercie le juge : « C'était trop peu d'une bouche pour confesser le Christ, vous m'en avez ouvert cent autres, Dieu soit loué! »

Cependant, les bourreaux sont haletants; ils ruissellent de sueur et, lassés par la constance inébranlable de Romain, ils demandent en grâce un instant de repos.

Mais, tandis que le saint martyr laisse s'épa-

nouir librement sur son front la joie qui inonde son âme, l'œil morne d'Asclépiade s'assombrit de plus en plus. Il cherche autour de lui et il ne trouve rien. Il roule dans son esprit des projets homicides; il veut faire retomber son courroux sur les chrétiens rebelles, et venger noblement la cause de ses dieux. Dans son égarement, il appelle à son aide son imagination pour inventer de nouvelles tortures.

Il fait suspendre les tourments et, dans un discours plein de fureur, il menace le saint martyr de le faire brûler vif.

Mais Romain ne se laisse pas plus effrayer par cette menace que par les précédentes. Il continue sans se déconcerter à instruire de la foi les témoins de son martyre. Il prêche à tous la grandeur de la religion chrétienne, et sa voix, que le sang de ses blessures béantes remplit d'une éloquence invincible, a le secret de toucher les cœurs les plus endurcis.

L'INNOCENCE ET LA VÉRITÉ

Cependant, Romain ne peut dévoiler à son gré les profondeurs des dogmes chrétiens. Il sait qu'on ne doit point livrer les saints mystères aux chiens; mais, se ressouvenant de cette parole du Roi-Prophète que : « Dieu sait tirer sa louange de la bouche des enfants et de ceux qui sont à la mamelle », il propose à Asclépiade de s'en rapporter au jugement d'un enfant et de recueillir sur ses lèvres innocentes la vérité toute simple et toute pure, telle que la lui dictera sa nature ingénue : « Donnons-nous un arbitre, lui dit-il, et voyons quels attraits séduisent les premiers élans d'une âme, à son entrée dans la vie. » La proposition est acceptée.

Dans la foule des enfants qui se rangent en un instant autour du tribunal, pour avoir le bonheur de plaire au saint Enfant Jésus, le juge en fait choisir un tout jeune. Il se nomme Barulas et vient d'atteindre sa septième année.

Romain lui demande : « Est-il plus raisonnable d'adorer un seul Dieu que d'en adorer des milliers? »

Il se fait aussitôt un silence profond; chacun veut entendre la réponse de l'enfant et sa profession de foi. Mais Barulas sourit et répond sans hésiter : « Il n'y a qu'un seul Dieu, on ne doit pas en adorer plusieurs. »

Le tyran, exaspéré, peut à peine surmonter sa colère : « Qui donc t'a inspiré cette réponse? » Et l'enfant de répondre aimablement : « C'est ma mère, et Dieu l'a appris à ma mère. — Qu'on amène aussi la mère, s'écrie Asclépiade, et que la mort de l'enfant qu'elle a si mal élevé soit son supplice. » Et en disant ces mots, le juge fait attacher l'enfant sur un instrument de torture. Ce tendre agneau est dépouillé de ses vêtements, et présente à la fureur criminelle d'un tyran sans nom ses chairs à peine formées. On le flagelle si cruellement que la terre se recouvre bientôt d'une rosée sanglante. Les assistants fondent en larmes. Les entrailles de toutes les mères se soulèvent contre le juge, et chacune maudit le sein qui a engendré pareille vipère. Seule, la mère de Barulas ne partage pas l'émotion commune; son âme est, au contraire, remplie d'une sainte joie. Elle n'a qu'un regret : Que n'a-t-elle sept fils, comme la mère des Machabées! Joyeuse, elle offrirait ses sept victimes au Seigneur et les placerait elle-même sur l'autel du sacrifice. Mais, si elle n'a qu'un fils, elle l'offre généreusement. « O mon très doux enfant, ô ma vie, il dépend de toi de fournir à ta mère une abondante moisson de gloire. »

Les ardeurs de la torture arrachent à son enfant un cri : il demande à boire. La mère l'a entendu. Elle le regarde d'un œil sévère, craignant une défaillance, puis elle relève son courage par ces paroles : « Ne crains rien, mon enfant, bientôt tu boiras à la source d'eau vive qui jaillit pour la vie éternelle, que ton cœur n'ait plus qu'une soif, celle de voir le Christ! »

Ainsi parlait la mère! Mais le juge, courroucé, pour se soustraire à la honte qui retombe sur lui, ordonne que le jeune enfant soit jeté en prison et que Romain, l'auteur de tous ces maux, expie cette nouvelle faute par des supplices plus cruels que les premiers. En un instant, ses plaies sont rouvertes et la terre se rougit de son sang. Romain se rit de leurs menaces insensées et raille la lâcheté des bourreaux : « Qu'on allume les feux du bûcher et que Romain soit brûlé vif », s'écrie Asclépiade. On emmène le courageux martyr. Mais, avant de quitter le prétoire, Romain jette un regard sur le juge et lui dit : « Il m'est glorieux de mourir, mais j'en appelle au tribunal de Jésus-Christ, mon Dieu, qui, tôt ou tard, vengera son ministre. »

L'AGNEAU IMMOLÉ

Arrivé sur le lieu du supplice, Romain promène ses regards sur la foule assemblée. Il se trouve en face du jeune Barulas.

Pour en finir avec ses victimes, Asclépiade a voulu réunir dans une même mort le maître et le disciple de la vérité.

Le jeune enfant est condamné à avoir la tête tranchée. Sa mère a eu la gloire de le porter elle-même dans ses bras. Elle le baise tendrement, l'encourage par ses paroles et se recommande à ses prières. Mais la voix du juge se fait entendre et le bourreau réclame sa victime. La glorieuse mère imprime un dernier baiser sur le front de son fils : « Adieu, très doux fils, adieu, lui dit-elle. »

Et, en disant ces mots, elle livre avec un cœur viril cette hostie innocente, ce tendre agneau. Tandis que l'exécuteur inhumain plonge son glaive dans le cœur du jeune enfant, la pieuse mère, instruite à chanter les sacrés Cantiques de David, accompagne de ses prières l'âme de son cher fils que les anges emportent au ciel : « Celui-ci, ô mon Dieu, est votre serviteur, et le fils de votre servante. » Et elle étend son voile pour recueillir le sang du jeune martyr.

BUCHER NOYÉ

Mais un nouveau spectacle attire les regards. A quelques pas de là, on voit se dresser un bûcher. De vils esclaves, noircis par la fumée, s'agitent tout autour pour rassembler le bois, et afin d'activer les ardeurs du feu, ils l'arrosent de poix brûlante.

Le saint martyr va devenir la proie des flammes. Déjà il a les mains liées derrière le dos. Il élève la voix : « Ce n'est pas le martyre que Dieu me réserve, je ne dois pas être brûlé. » Et ses paroles sont suivies d'un violent coup de tonnerre. Un orage éclate subitement, et, en un moment, le torrent de ses eaux ensevelit les feux du bûcher.

FUREUR DU JUGE — LANGUE COUPÉE

Le préfet ne peut contenir sa rage : « Jusques à quand, s'écrie-t-il, serons-nous le jouet de cet

habile magicien? Où dois-je porter mes coups? Si je lui fais trancher la tête, peut-être viendra-t-elle se réunir d'elle-même au cou et couronner ses épaules avec une nouvelle gloire! Qu'on amène un de ces hommes habiles à couper, qui sache séparer les nerfs des nœuds qui les rassemblent. Qu'on lui arrache d'abord la langue. »

Sur l'ordre d'Asclépiade, on amène un médecin, appelé Ariston, renommé pour son art. Celui-ci ordonne à Romain de sortir la langue. Et Romain se prête de bonne grâce à ce nouveau tourment. Ariston plonge sa main dans la bouche du saint martyr, et touche du doigt les organes de la voix. Il tire le plus qu'il peut hors de la bouche la langue de Romain, il introduit son scalpel jusqu'au fond du gosier et coupe lentement chacun des muscles. L'atrocité des souffrances n'arrache pas un cri à la malheureuse victime. Des flots de sang s'échappent de ses plaies affreuses, et Romain contemple avec bonheur cette pourpre éclatante qui lui ouvre l'entrée du ciel où règne le Roi des rois.

Le juge inique savoure déjà les délices du triomphe. Il fait préparer un autel devant son tribunal et sur l'autel quelques grains d'encens et des charbons ardents. Romain s'avance et souffle sur le feu. Asclépiade sourit avec mépris. Il n'a plus à redouter les traits d'éloquence qui tout à l'heure encore transperçaient son âme et il raille le saint martyr : « Parle maintenant, lui dit-il, et dis-nous tes fureurs. »

ROMAIN PARLE SANS LANGUE

Soudain Romain pousse un profond soupir : « A qui parle du Christ, la langue n'a jamais fait défaut. » Et il commence, au grand étonnement de tous, un long discours rempli d'une sainte éloquence. Sa voix vibre avec une nouvelle force, et elle émet des sons plus doux. C'est un langage mystique, c'est une poésie divine qui respire le parfum de la grâce. C'est, en un mot, l'Esprit-Saint lui-même ou le Verbe Eternel du Père qui parle par sa bouche sans langue.

Le juge se rendra-t-il enfin à des prodiges si évidents? A son tour saint Romain le provoque. Mais Asclépiade repousse le défi. Il est au paroxysme de la colère. Il ne peut s'expliquer la cause d'un phénomène si étrange. Sur qui doit-il porter ses coups? Sur les bourreaux impuissants ou sur lui-même? Il ne le sait.

Il appelle Ariston et l'accuse de s'être laissé corrompre. Mais il n'allègue que de vaines raisons qui trahissent le délire de la fureur. Il ne veut pas se rendre à l'évidence et s'avouer vaincu. Ariston est contraint de réfuter par les faits ses coupables soupçons et les accusations mensongères dont il est l'objet. « Sonde toi-même, lui dit-il, les profondeurs de sa gorge et cherche cette langue qui t'accable de ses traits. Tu ne saurais en trouver même les racines. — Est-ce son propre sang qui coule sur sa poitrine? demande encore le juge. — Oui, c'est bien mon vrai sang, reprend Romain : me voici, regarde. » Et après un discours plein d'une force divine, il termine par ces mots qui seront ses dernières paroles. « Maintenant je rentre dans le silence. La fin de mes maux est arrivée, je vais recevoir la gloire de la passion et la palme du triomphe. »

LE SAINT MARTYR EST ÉTRANGLÉ

« Approchez, licteurs, s'écrie le juge d'un ton plein de rage, emmenez dans le cachot des condamnés cette victime insolente. »

Romain salue une dernière fois les fidèles qui l'entourent et se livre aux mains de ses bourreaux. Mais ses forces, affaiblies par le sang qu'il a versé, ne lui permettent plus de courir comme au jour de son arrestation. Il marche péniblement, soutenu par les soldats qui redoutent de le voir tomber sur le chemin.

On arrive dans un antre profond, où ne pénètre jamais un rayon de soleil. C'est le noir cachot des suppliciés. Le saint martyr y passe quelques jours dans les plus atroces douleurs, attendant avec anxiété l'heure de sa délivrance. Elle ne tarda pas à sonner. Une nuit (c'était au temps où l'on célébrait les fêtes vicennales), alors que la ville se livrait à la débauche et aux plaisirs en l'honneur du prince, la prison s'ouvrit et le glorieux martyr périt par la main du licteur. On croit qu'il fut étranglé.

Son âme, dégagée des entraves de la chair, s'envola libre et joyeuse pour aller prendre place dans la glorieuse phalange des confesseurs de la foi.

C'était le 18 novembre de l'an 303.

Sa mémoire est restée chère aux fidèles d'Antioche, et son nom est entouré de la plus grande vénération. Saint Jean Chrysostome nous a laissé deux discours pleins d'éloquence, adressés à la louange du glorieux martyr saint Romain. Prudence a fait vibrer les cordes de sa lyre pour célébrer les merveilles qui font la gloire du vaillant confesseur de la foi.

Imp.-*gérant*, E. Petithenry, 8 rue François Ier, Paris.

SAINTE ÉLISABETH DE HONGRIE

Fête le 19 novembre.



Nous avons à raconter l'histoire d'une fille de roi qui fut au comble des joies de la terre et qui en connut les extrêmes misères, qui ne vécut que vingt-quatre ans et fut le modèle accompli des enfants et des fiancées, des épouses et des mères, des veuves et des religieuses, des riches et des pauvres, prompte à se sacrifier dans l'adversité comme dans la prospérité. Sainte Elisabeth eut pour père André II, roi de Hongrie, et pour mère Gertrude de Méranie. Elle vint au monde en l'an de grâce 1207, à Presbourg; son baptême fut célébré avec une grande magnificence. On la porta à l'église sous un dais, formé des plus riches étoffes que l'on ait pu trouver.

Elisabeth n'avait encore que trois ans, et dès lors elle donnait des marques non équivoques d'une sainteté précoce. Son cœur, en même temps que son esprit, s'ouvrait à tous les sentiments de la foi et à tous les préceptes de la charité. Les pauvres étaient ses meilleurs amis, et on se plaisait à remarquer que, depuis la naissance de cette enfant bénie, les guerres avaient cessé en Hongrie, les dissensions intérieures s'étaient apaisées, les excès et les blasphèmes étaient moins fréquents. Tant il est vrai qu'il suffit d'une âme sainte pour sanctifier tout un peuple. Prions Dieu qu'il nous donne des saints, et le monde sera sauvé.

Dieu, jaloux de la gloire de ses élus, entoura le berceau de l'humble Elisabeth d'une auréole de

poésie et de gloire populaire. Le landgrave duc de Thuringe, Hermann, favorisait de tout son pouvoir les savants et les poètes ; or l'un d'eux, le célèbre Khingsohr, connu dans toute la Germanie, inspiré sans doute d'en haut, avait dit un jour aux seigneurs d'Hesse et de Thuringe :

« Je vous apprendrai quelque chose de nouveau et de joyeux aussi ; je vois une belle étoile qui se lève en Hongrie et qui rayonne de là à Marbourg, et de Marbourg dans le monde entier. Sachez que, cette nuit même, il est né à Monseigneur le roi de Hongrie une fille qui sera donnée en mariage au fils du prince d'ici, qui sera sainte, et dont la sainteté réjouira et consolera toute la chrétienté. »

Les assistants entendirent cette parole avec grande joie et allèrent la répéter au duc. Celui-ci, ayant su qu'en effet le roi de Hongrie avait eu une fille, s'enquit avec soin des dispositions de cette enfant, et apprit avec bonheur tout ce qu'on disait de sa sainteté. Un inconnu lui raconta qu'étant aveugle depuis quatre ans, il avait été subitement guéri par l'attouchement de la jeune princesse. « Toute la Hongrie, ajouta-t-il, se réjouit de cette enfant, car elle a apporté la paix avec elle ! »

C'en fut assez pour décider Hermann à demander la main de la jeune fille au nom de son fils Louis. Il envoya des ambassadeurs au roi de Hongrie, et celui-ci ayant favorablement accueilli leur demande, la petite Elisabeth, seulement âgée de quatre ans, leur fut amenée enveloppée d'une robe de soie brodée d'or et d'argent. On la coucha dans un berceau d'argent massif, et les ambassadeurs l'emmenèrent au milieu des larmes des parents, et du peuple qui la chérissait.

Les fiançailles furent célébrées aussitôt après l'arrivée des ambassadeurs. Il y eut des banquets et des fêtes somptueuses données au peuple, et dès lors, Louis, alors âgé de onze ans, et Elisabeth, élevés ensemble, partagèrent les mêmes jeux et ne firent plus qu'un cœur et qu'une âme.

La sainte enfant, chaque fois qu'elle le pouvait, entrait dans la chapelle du château, faisait ouvrir un grand psautier, bien qu'elle ne sût pas lire, puis, pliant ses petites mains et levant les yeux vers le ciel, elle se livrait avec un recueillement merveilleux à la méditation et à la prière.

Souvent elle conduisait ses amies au cimetière et leur disait :

« Souvenez-vous que nous ne serons un jour rien que de la poussière. Ces gens ont été vivants comme nous le sommes, et sont maintenant morts comme nous le serons ; c'est pourquoi il faut aimer Dieu. Mettons-nous à genoux, et dites avec moi « Seigneur, par votre mort cruelle et par votre chère Mère Marie, délivrez ces pauvres âmes de leur peine ; Seigneur, par vos cinq plaies sacrées, faites-nous sauves. »

Sa charité était sans bornes. Elle donnait tout ce qu'elle avait, et allait sans cesse dans les offices et les cuisines du château pour y ramasser des restes qu'elle portait avec soin aux pauvres affligés, ce qui éveillait déjà contre elle le mécontentement des officiers de la maison ducale.

Tous les jours elle cherchait quelque moyen de briser sa volonté dans les petites choses pour s'habituer aux grands sacrifices. Dans ses jeux, quand elle gagnait et que le succès la rendait toute joyeuse, elle cessait tout à coup en disant :

« Maintenant que je suis en veine de bonheur, je vais m'arrêter pour l'amour de Dieu. »

Elisabeth avait à peine atteint sa neuvième année quand elle perdit son beau-père, le landgrave Hermann, qui avait toujours été un père pour elle. Louis, son fiancé, était trop jeune encore pour gouverner par lui-même. Il était sous la surveillance de sa mère, la duchesse Sophie, qui voyait avec déplaisir l'extrême dévotion d'Elisabeth et lui faisait d'amers reproches.

Un jour de l'Assomption, la duchesse Sophie emmena avec elle Agnès et Elisabeth, leur disant :

« Descendons à la ville, allons à l'église de notre chère Dame. Mettez vos plus beaux habits et vos couronnes d'or. Les jeunes princesses obéirent; elles allèrent à l'église et se prosternèrent devant un grand crucifix. A la vue du Sauveur mourant, Elisabeth déposa sa couronne et se prosterna le visage contre terre.

— Qu'avez-vous donc ? lui dit brusquement la duchesse. Qu'allez-vous faire de nouveau, mademoiselle Elisabeth ? Les demoiselles doivent se tenir droites, et ne pas se jeter par terre comme des folles ou comme de vieilles nonnes qui se laissent tomber à la façon de rosses fatiguées. Ne pouvez-vous pas faire comme nous au lieu de faire comme les enfants mal élevés. Est-ce que votre couronne est trop lourde ; à quoi sert de rester ainsi ployée en deux comme un paysan ? »

Elisabeth se releva humblement :

« Chère dame, ne m'en voulez pas. Voici devant mes yeux mon Dieu et mon Roi, ce doux et miséricordieux Jésus, qui est couronné d'épines aiguës, et moi qui ne suis qu'une vile créature, je resterais devant lui couronnée de perles, d'or et de pierreries ! ma couronne serait une dérision de la sienne ! »

Et aussitôt elle se mit à pleurer amèrement, car l'amour du Christ avait déjà blessé son tendre cœur. Elle se prosterna comme auparavant, et les deux autres princesses se virent obligées de faire comme elle pour éviter un contraste fâcheux; ce qui leur aurait été aussi agréable de ne pas faire, ajoute le chroniqueur.

Non contents de l'injurier en public et en particulier, les officiers de la cour cherchèrent à détourner le jeune Louis de l'amour qu'il avait voué à Elisabeth. Ils disaient tout haut qu'une pareille béguine n'était pas faite pour leur prince, et qu'il fallait la renvoyer à son père. Mais Louis fut aussi sourd à leurs discours qu'il l'était à ceux de sa mère et de sa sœur Agnès. « Voyez-vous, leur dit-il, cette grande montagne en face de nous ? Eh bien, quand même vous me donneriez une quantité d'or plus considérable que cette masse gigantesque, je ne renverrais pas Elisabeth. » Son amour pour Elisabeth augmentait chaque jour. Il voyait avec joie et admiration ce qui lui attirait les sarcasmes du monde. Plus les méchants l'obsédaient de conseils perfides, plus il l'aimait, et bientôt il profita de toutes les occasions qui s'offraient à lui pour pouvoir, sans offenser sa mère, aller la consoler secrètement.

Enfin, en 1220, malgré tant d'oppositions, le mariage fut célébré au château de Wartebourg. Louis avait vingt ans; Elisabeth n'en avait que treize. Tous deux étaient innocents, encore plus par le cœur que par l'âge ; tous deux étaient unis encore plus par la foi que par la tendresse ; ils s'aimèrent en Dieu, nous dit-on, d'un incroyable amour, et c'est pourquoi les saints anges demeuraient autour d'eux.

Louis était digne de la Sainte que Dieu lui avait donnée pour épouse. Sa mâle beauté était célèbre parmi ses contemporains, mais elle était surpassée par la beauté de son âme, intrépide en présence du danger. Il était modeste et pudique comme une jeune fille. Ce n'était cependant pas le fruit d'une jeunesse dérobée à tout péril, mais celui d'une volonté ferme et enracinée dans le bien. Livré à lui-même au moment d'entrer dans l'adolescence, maître à seize ans d'une des principautés les plus riches de l'Allemagne, entouré de tous les prestiges du pouvoir et du luxe, environné surtout de perfides conseillers

jamais il ne fléchit, jamais il ne ternit de l'ombre la plus légère la fidélité qu'il avait promise à Dieu, à lui-même et à celle qu'il aimait en Dieu.

Louis était, dans toute la vérité, un souverain chrétien. Passionné pour la justice, il employait toute la sévérité nécessaire pour punir les violateurs de ses lois. Il éloigna de la cour et priva de leurs emplois ceux qui opprimaient le peuple et étaient orgueilleux envers les pauvres. Les blasphémateurs étaient condamnés à porter pendant un certain temps un signe public d'ignominie. Inflexible envers ceux qui outrageaient la loi de Dieu, il était plein d'indulgence envers ceux qui lui manquaient à lui-même. Il était d'une prudence consommée et d'une véracité à toute épreuve. En un mot, toute sa vie pouvait se résumer dans la noble devise qu'il s'était choisie : *Piété, chasteté, justice.*

Elisabeth, de son côté, unissait en elle tous les avantages extérieurs de toutes les vertus qui pouvaient la rendre chère à son mari. Malgré sa grande jeunesse et la vivacité presque enfantine de son amour pour lui, elle n'oubliait jamais qu'il était son chef, comme Jésus-Christ est le chef de l'Eglise, et elle lui était soumise. Du reste, il lui accordait une pleine liberté pour ses œuvres de prière et de charité, et elle, se confiant en sa piété et en la sagesse de son époux, ne lui cachait aucune de ses mortifications. Ils se faisaient mutuellement de douces exhortations pour avancer ensemble dans le chemin de la perfection, et cette sainte émulation les fortifiait et les maintenait dans le service de Dieu.

Elisabeth sentait que la grâce que Dieu lui avait faite en l'unissant à un si saint mari, l'obligeait à une fidélité plus grande envers son bienfaiteur céleste et son bonheur ne lui faisait pas oublier que nous sommes sur la terre pour souffrir, pour expier et pour mériter le ciel. Sous ses riches vêtements, elle portait toujours un cilice ; tous les vendredis et chaque jour en carême, elle se faisait donner la discipline et reparaissait ensuite à la cour avec un visage joyeux, car elle détestait toute espèce d'exagération extérieure dans les œuvres de piété, et disait de ceux qui prennent en priant un visage morne et sévère :

« Ils ont l'air de vouloir épouvanter le bon Dieu ; qu'ils lui donnent donc ce qu'ils peuvent de bon cœur. »

Le tendre amour d'Elisabeth envers les pauvres augmentait chaque jour. Elle donnait si rapidement tout ce qu'elle avait qu'il lui arriva souvent d'être obligée de prendre de ses propres vêtements pour soulager les malheureux.

De pauvres paysans étant venus se plaindre à elle que les serviteurs du duc leur avait enlevé tous leurs bestiaux, elle courut chez son époux et en obtint la restitution immédiate ; après quoi elle s'écria :

« Le bétail leur est rendu, mais qui leur rendra leurs larmes ? »

Elisabeth aimait à porter aux pauvres non seulement l'argent mais les vivres. Un jour qu'elle descendait par un petit sentier très rude et que l'on montre encore, portant dans son manteau du pain, de la viande, des œufs et autres mets destinés aux pauvres, elle se trouva tout à coup en face de son mari.

« Voyons ce que vous portez, lui dit-il. »

Et en même temps, il ouvre le manteau serré contre sa poitrine. Mais il n'y avait plus que des roses blanches et rouges, ce qui le surprit d'autant plus, que ce n'était plus la saison des fleurs. Elisabeth se troublant, il voulut la rassurer; mais il s'arrêta tout à coup en voyant apparaître sur sa tête une image lumineuse en forme de crucifix.

Parmi tous les malheureux, les lépreux étaient l'objet de la plus tendre sollicitude d'Elisabeth. Ayant rencontré un jour un de ces infortunés qui souffrait en outre d'une maladie de tête et dont l'aspect était horrible, elle le fit venir en secret, lui coupa elle-même les cheveux, le lava et pansa sa tête qu'elle tenait sur ses genoux.

Un jeudi-saint, elle rassembla un grand nombre de lépreux, leur lava les pieds et les mains, puis se prosternant devant eux, elle baisa humblement leurs plaies et leurs ulcères.

Une autre fois, pendant l'absence du duc, Elisabeth, ayant soigné les pauvres et les malades avec un redoublement de zèle, prit l'un d'eux, un pauvre petit lépreux que tout le monde rebutait, le baigna elle-même, l'oignit d'un onguent et le déposa dans son propre lit. Le duc était revenu sur ces entrefaites, et prévenu par sa mère, était prêt à se courroucer contre Elisabeth, quand, à la place de l'enfant lépreux, il vit Jésus-Christ lui-même crucifié et étendu dans le lit.

Sainte Elisabeth ayant établi dans la capitale de ses Etats, à Eisenach, un couvent de Franciscains, elle apprit par eux à connaître le Tiers-Ordre de Saint-François, et elle fut la première en Allemagne qui s'y associa. Elle en observa la règle avec une scrupuleuse fidélité.

Elle obéissait avec une grande humilité et une parfaite exactitude au bienheureux prêtre Conrad, directeur de sa conscience ; elle lui faisait connaître son âme avec beaucoup de confiance et de sincérité, pour recevoir ses conseils.

Dieu se plaisait parfois à récompenser par des prodiges l'esprit de pauvreté et de détachement de son humble servante.

Un jour qu'il y avait à la cour de Thuringe une grande assemblée de seigneurs, le duc vint tout affligé auprès de sa femme, lui reprochant de n'avoir aucun vêtement richement brodé et qui leur fît honneur.

« Mon cher seigneur, il faut, répond la duchesse, que cela ne t'inquiète pas, car je suis bien résolue à ne jamais mettre ma gloire dans mes vêtements. Je saurai bien m'excuser envers ces seigneurs et je m'efforcerai de les traiter avec tant de gaieté et d'affabilité, que je leur plairai autant que si j'avais les plus beaux habits. »

Et aussitôt elle se met en prières, demandant à Dieu de lui venir en aide. Or, au grand étonnement du duc, elle parut revêtue d'un manteau de velours d'azur tout parsemé de perles. Questionnée par son époux, elle lui sourit doucement :

« Voilà, fit-elle, ce que sait faire le Seigneur quand cela lui plaît. »

Cependant le moment de l'épreuve arrivait. A l'appel du souverain Pontife, les princes chrétiens s'étaient armés pour aller combattre les infidèles, et le pieux et vaillant Louis s'était enrôlé des premiers dans la sainte milice.

Malgré sa trop légitime douleur, Elisabeth lui avait dit :

« Contre le gré de Dieu, je ne veux pas te garder. Que Dieu t'accorde la grâce de faire en tout sa volonté ! je lui ai fait le sacrifice de toi et de moi-même. Que sa bonté veille sur toi ! que tout bonheur soit avec toi à jamais ! Pars donc au nom de Dieu. »

Louis partit couvert des larmes de sa chère Elisabeth, pour qui le bonheur d'ici-bas était à jamais évanoui. En effet, Louis ne devait pas revenir : il mourut en route, laissant aux chevaliers qui l'entouraient le douloureux devoir de rapporter à Elisabeth les dernières paroles de tendresse qu'il prononça en pensant à elle.

De leur chaste et courte union, Louis et Elisabeth

avaient eu quatre enfants. Hermann, l'aîné, devait succéder à son père, sous la tutelle de ses oncles Henri et Conrad ; mais ces hommes dénaturés, au lieu de protéger la veuve et les orphelins, chassèrent Elisabeth et ses enfants du palais, lui refusant d'emporter quoi que ce fût avec elle. La fille des rois descendit à pied le rude sentier qui menait à la ville. Elle portait dans ses bras son plus jeune enfant, qui n'avait pas deux mois ; les trois autres, qui n'avaient pas voulu l'abandonner, la suivaient. Le froid était rigoureux. Elisabeth, au temps de sa grandeur, avait comblé les habitants d'Eisenach de ses bienfaits ; aucun cependant, par crainte du duc Henri, ne voulut la recevoir. Elle ne trouva d'asile que dans l'étable aux pourceaux. Ce dernier degré d'humiliation ramena le calme dans son âme ; elle sécha ses larmes, et elle se sentit remplie d'une joie surnaturelle. Elle entendit sonner matines chez les Franciscains, entra dans leur église, et là, elle épancha son âme dans les élans de la plus vive reconnaissance envers le Dieu pauvre et humilié qui l'appelait à l'honneur de partager ses opprobres.

Cependant, la vue de ses pauvres enfants, mourant de froid et de faim, ramena dans Elisabeth le sentiment de la douleur. Elle s'accusa alors d'être la cause de tant de maux. Elle attribuait à ses péchés un châtiment si grand.

L'ingratitude humaine ne se montra jamais plus grande que chez les habitants d'Eisenach. Personne n'avait pitié de la jeune et infortunée duchesse.

Il y avait, entre autres, une vieille mendiante, affligée de plusieurs infirmités graves et qui avait été longtemps l'objet des soins d'Elisabeth. Un jour, que celle-ci passait un ruisseau bourbeux qui traverse Eisenach et sur lequel on avait jeté quelques pierres étroites pour aider les passants à le franchir, elle y rencontra cette même vieille qui, heurtant rudement la jeune et faible femme, la fit tomber :

« Tu n'as pas voulu vivre en duchesse pendant que tu l'étais ; te voilà pauvre et couchée dans la boue ; ce n'est pas moi qui te ramasserai. »

Elisabeth se releva en riant.

« Voilà, dit-elle, pour l'or et les pierreries que je portais autrefois. »

Cependant, la famille d'Elisabeth s'émut en apprenant ses épreuves, et, tour à tour, sa tante, l'abbesse Mathilde, et son oncle, l'évêque de Bamberg, lui donnèrent asile à elle et à ses enfants. Ils voulurent même la décider à se remarier et à épouser l'empereur Frédéric II, mais autres étaient les pensées d'Elisabeth. Momentanément séparée du mari qu'elle avait tant aimé, elle n'avait plus de pensée que pour Dieu, et, dans son cœur de vingt ans, le dernier cri de la nature vaincue fut le dernier qu'elle poussa en revoyant les restes de son époux bien-aimé :

« Vous savez, ô mon Dieu ! combien j'ai aimé cet époux qui vous aimait tant ; vous savez que j'aurais mille fois préféré à toutes les joies du monde sa présence qui m'était si délicieuse ; vous savez que j'aurais voulu vivre toute ma vie dans la misère, lui pauvre et moi pauvresse, mendiant de porte en porte le bonheur d'être avec lui, si vous l'aviez permis, ô mon Dieu ! Maintenant, je l'abandonne et je m'abandonne moi-même à votre volonté. Et je ne voudrais pas, quand même je le pourrais, racheter sa vie au prix d'un seul cheveu de ma tête, à moins que ce ne fût votre volonté, ô mon Dieu ! »

Les chevaliers qui avaient accompagné le duc Louis et ramené ses restes en Thuringe, ne purent voir sans indignation la conduite d'Henri et de Conrad à l'égard de leur sainte belle-sœur. Leurs remontrances et peut-être surtout leurs menaces décidèrent les princes à lui rendre justice, à réintégrer le jeune landgraff Hermann dans ses droits héréditaires et à rappeler Elisabeth au château de la Wartebourg. Elisabeth n'eut pour eux que des paroles de douceur.

Du reste, le duc Henri, à qui appartenait de droit la régence pendant la minorité d'Hermann, la combla désormais d'égards et lui laissa une entière indépendance pour ses œuvres de piété et de charité. Elle prit l'habit de sainte Claire, la tunique grise et le cordon de saint François, conserva ce costume toute sa vie, et marcha désormais nu-pieds. Mais tout cela était peu, elle fit le sacrifice héroïque de se séparer de ses enfants. Deux de ses filles furent placées, suivant les mœurs catholiques de ce temps, dans des couvents, où elles prirent plus tard le voile ; une autre était fiancée au duc de Brabant, et son fils aîné Hermann succéda à son père, sous la tutelle de son oncle.

Dès lors, cette sainte femme, cette princesse, cette veuve de vingt-deux ans put dire en toute vérité : « Je vis, mais ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi. »

En effet, cette âme, toujours si généreuse, devint plus généreuse encore. Elle remplaça ses deux fidèles compagnes, par des personnes acariâtres, dont le mauvais caractère devait lui permettre d'exercer la patience jusqu'à l'héroïsme, car elle se fit de maîtresse servante, et jamais servante ne fut aussi malmenée, injuriée par ses maîtres qu'Elisabeth, sans cesse accusée de ne savoir ni balayer, ni faire une soupe. Elle s'efforçait, au milieu de ses affronts, de dissimuler le don des miracles qui éclatait sans cesse sur les infirmes et sur les âmes délaissées.

Un jour, rapportent les chroniqueurs, qu'elle était malade et qu'elle semblait dormir retournée contre la muraille, une de ses compagnes entendit comme une douce mélodie s'échappant du gosier de la malade.

« O madame, lui dit-elle, que vous avez délicieusement chanté !

— Quoi ! répondit Elisabeth, as-tu donc entendu quelque chose ! Je te dirai qu'un charmant petit oiseau est venu se poser entre moi et la muraille ; et il m'a chanté pendant longtemps d'une manière si douce et si suave, et il a tellement réjoui mon cœur et mon âme, qu'il m'a bien fallu chanter aussi. Il m'a révélé que je mourrais dans trois jours. »

C'était, sans doute, ajoute le chroniqueur, son ange gardien, qui venait lui annoncer les joies éternelles.

Ainsi miraculeusement avertie, Elisabeth se prépara aux noces de l'Agneau dans une prière continuelle. Elle purifia sa sainte âme par une confession nouvelle, reçut la Sainte Eucharistie et expira en prononçant ces paroles :

« O Marie ! viens à mon secours... Le moment arrive où Dieu appelle ses amis à ses noces... L'époux vient au-devant de l'épouse. Silence ! Silence ! »

C'était dans la nuit du 19 novembre 1231.

Les Pères Franciscains transportèrent son corps dans la chapelle de l'hôpital de Saint-François ; il y resta exposé quatre jours entiers ; il s'en exhalait un suave et délicieux parfum. On l'ensevelit ensuite dans la chapelle même ; les fidèles venaient prier sur son tombeau et obtenaient de nombreuses grâces ; des sourds, des boiteux, des aveugles, et d'autres malheureux, atteints de toute espèce d'infirmités, s'en retournaient pleinement guéris. Alors, on remplaça la chapelle par une grande et magnifique église, et les reliques de sainte Elisabeth furent placées dans une belle châsse.

Le gérant : E. Petithenry. — Imprimerie P. Feron-Vrau, 3 & 5, rue Bayard, Paris, VIIIe.

SAINT FÉLIX DE VALOIS

FONDATEUR DES TRINITAIRES

Fête le 20 novembre.



Les captifs rachetés par les Trinitaires viennent en pèlerinage d'actions de grâces à Cerfroy avec leurs chaînes. Saint Félix et saint Jean de Matha les accompagnent.

(D'après une ancienne fresque du couvent des Mathurins, à Paris, détruit à la Révolution.)

NAISSANCE DE SAINT FÉLIX DE VALOIS

Dieu, toujours admirable en ses saints, sait les donner au monde au temps où ils sont le plus nécessaires au bien de la société. Ainsi, lorsque la barbarie regorgeait de pauvres captifs chrétiens, il suscita saint Félix de Valois et saint Jean de Matha pour accomplir une œuvre qui fut certainement l'une des plus belles créations du génie catholique.

Félix de Valois naquit le 9 avril de l'an 1127, dans la ville de Saint-Quentin, pour la plus grande gloire de Dieu et le salut d'un grand nombre.

Ses parents, plus recommandables encore par leurs vertus que par la noblesse de leur race, tenaient rang parmi les plus illustres familles du royaume. Son père, comte de Vermandois et de Valois, était le petit-fils du roi Henri Ier, et sa mère était fille de Thibaut III, comte de Champagne et de Blois. Ainsi, Félix, issu par son père d'un sang royal, pouvait légitimement prétendre à la couronne de France. Mais Dieu avait d'autres desseins sur lui.

En effet, au temps où sa mère le portait encore dans son sein, elle eut un songe où le Seigneur lui manifesta les futures destinées de son enfant.

Comme elle s'était endormie au pied d'un autel dédié à saint Hugues de Rouen, elle vit venir à elle la Mère de Dieu, tenant son divin Fils dans ses bras, et précédée d'un bel enfant qu'elle ne connaissait pas. Jésus, prenant alors la croix qu'il portait sur ses épaules, la donna à son jeune compagnon, et celui-ci lui offrit à son tour, avec beaucoup de grâce, une belle couronne de fleurs qu'il avait dans les mains.

Comme la pieuse princesse cherchait ce que cela pouvait signifier, saint Hugues lui apparut et lui dit de « s'estimer heureuse de devenir la mère d'un tel » fils, car le bel enfant qu'elle voyait était le sien. » Puis, il ajouta qu'il échangerait un jour les lys de » France pour la croix de Jésus-Christ, mais qu'il la » partagerait avec elle, afin de lui permettre de » suivre avec lui la voie douloureuse du Calvaire. »

En effet, l'enfant, partageant alors sa croix, en donna la moitié à sa mère, qui se réveilla toute troublée de ce songe.

ENFANCE DE FÉLIX DE VALOIS — COMMENT IL FAIT TOMBER LA ROSÉE DU CIEL

Peu de temps après la naissance de notre Saint, une effroyable disette sévit dans tout le pays du Vermandois, et sema la mort et la désolation dans cette belle contrée.

Le comte, touché de la misère de ses sujets, commanda d'ouvrir les portes de son palais, et de distribuer d'abondantes aumônes à tous ceux qui demanderaient secours. Cependant, les pauvres devinrent si nombreux, que les provisions furent bientôt épuisées, et le généreux prince allait se voir exposé lui-même, avec sa famille, aux atteintes du terrible fléau.

Mais Dieu n'abandonne jamais ceux qui ont recours à lui. Un jour que la nourrice du petit Félix se trouvait à la distribution des vivres, elle eut la pensée de former, avec la main du petit prince, le signe de la croix sur le peu de pain qui restait. Alors, chose merveilleuse, ce pain se multiplia de telle sorte qu'on en put distribuer plusieurs jours de suite à tous les pauvres qui se présentaient. Ce que voyant, la nourrice lui fit aussi bénir les champs d'alentour, et les nuées du ciel, obéissant à la main de l'enfant, se répandirent aussitôt en douces pluies, et, fécondant la terre, ramenèrent l'abondance dans tout le pays. Que ne peut l'innocence d'un petit enfant sur le cœur de Dieu!

SAINT FÉLIX DE VALOIS CHEZ SON ONCLE THIBAUT DE CHARTRES — POURQUOI THIBAUT REFUSE SON CHAPEAU A UN ANGE DU CIEL

Quand il fut en âge de comprendre et de penser, Félix n'eut pas d'abord d'autre école que celle du foyer domestique. Il grandit sous les regards vigilants de ses parents qui lui inspirèrent, dès l'âge le plus tendre, l'amour et la pratique des vertus chrétiennes.

Ce fut en ce temps-là que le Souverain Pontife Innocent II se réfugia en France à cause du schisme de l'antipape Anaclet, et vint demander l'hospitalité au comte Thibaut de Chartres, frère de la comtesse de Valois.

On conçoit la joie de cette pieuse princesse en apprenant cette bonne nouvelle. Elle s'empressa d'accourir se jeter aux pieds du Vicaire de Jésus-Christ, qui bénit son petit Félix avec une tendresse toute paternelle. Le grand saint Bernard, qui se trouvait là, fit mieux encore : inspiré sans doute par un ange de Dieu, il le prit dans ses bras et l'offrit à la Très Sainte Vierge Marie, la suppliant de le prendre désormais sous sa sauvegarde et sa protection.

On comprend les rapides progrès que Félix dut faire dans la vertu sous un si bon patronage.

Il croissait en sagesse et en grâce devant Dieu et devant les hommes.

Docile de caractère, on ne vit jamais enfant plus obéissant à ses parents, plus doux envers ses semblables, et surtout plus charitable à l'égard des pauvres de Jésus-Christ; car la charité était sa vertu de prédilection.

En cela, du reste, il ne faisait que suivre les nobles exemples de ses parents, mais principalement de son oncle Thibaut qui passait pour le prince le plus magnifique et le plus charitable du royaume.

Les légendes racontent de beaux traits de la charité de Thibaut qui faisait toujours l'aumône le plus gracieusement et le plus joyeusement du monde.

Il aimait d'un amour tout particulier son neveu Félix qu'il avait nommé son grand *aumônier*, parce qu'il s'acquittait fort bien de cette charge.

Un jour qu'ils se promenaient ensemble pendant un hiver rigoureux, ils rencontrèrent un pauvre presque nu et tout transi de froid, qui leur demanda l'aumône pour l'amour de Dieu. Le bon Thibaut, tout aussitôt touché de compassion, lui demanda ce qu'il voulait :

« Votre manteau, répondit le mendiant.

— Volontiers, repartit le prince, le voici! que veux-tu encore?

— Vos bagues, sire comte, sont bien belles!

— Tiens, les voilà; désires-tu autre chose?

— Hélas! lui fut-il répondu, vous êtes riche, moi je suis pauvre, votre collier de chevalier ferait bien mon affaire.

— C'est juste, dit encore le comte sans se troubler, prends aussi mes gants, je te les donne de bon cœur; est-ce tout?

— Non, monseigneur, répéta pour la troisième fois le mendiant, je voudrais aussi votre chapeau.

— Oh! pour cela, répondit Thibaut en riant, n'y pense plus, car si je te donnais mon chapeau, on verrait que je suis chauve, et l'on se moquerait de moi. »

Alors, le pauvre disparut, dit la légende, laissant à terre manteau, bagues, gants et collier; et le bon Thibaut, tout joyeux d'avoir donné l'aumône à un ange du ciel, fit vœu avec Félix, son neveu, de ne jamais la refuser à qui la lui demanderait pour l'amour de Dieu.

EN QUELLE CIRCONSTANCE FÉLIX DE VALOIS ET SON ONCLE THIBAUT SECOURENT UN LÉPREUX

On raconte qu'en s'en allant un jour visiter saint Bernard à Clairvaux, Félix de Valois et son oncle Thibaut rencontrèrent en chemin un pauvre lépreux. Aussitôt, le saint jeune homme descendit de cheval, et se mit en devoir de consoler cet infortuné par de douces paroles. Le comte Thibaut fut tout honteux de s'être laissé prévenir; néanmoins, il se hâta de venir en aide à son neveu. Alors, prenant tous deux le lépreux dans leurs bras, ils le transportèrent

dans une maison voisine, où ils veillèrent à sa subsistance et vinrent souvent le visiter.

Cependant, le lépreux mourut et le comte Thibaut était absent.

Lorsqu'il revint, comme il ne savait rien de ce qui s'était passé, il alla pour visiter, selon sa coutume, le pauvre lépreux. Mais, quel fut son étonnement de le trouver parfaitement guéri et si resplendissant de lumière qu'il en fut ébloui !

« N'êtes-vous pas le lépreux? dit-il.

— Oui, c'est bien moi le lépreux que vous cher-» chez, lui fut-il répondu ; et je viens maintenant » vous remercier de vos bienfaits. Pour moi, comte » Thibaut, vous êtes descendu de cheval avec votre » neveu ; pour vous, je descends des cieux où je jouis » maintenant du bonheur éternel. Merci pour votre » charité ; je vous aiderai là haut de mes prières. »

En disant ces paroles, le lépreux s'en retourna au ciel, et le comte Thibaut renouvela sa promesse de toujours secourir son prochain.

Tel était le prince généreux auprès duquel notre Saint acquit un si tendre amour pour les membres souffrants de Jésus-Christ.

FÉLIX DE VALOIS PART POUR CLAIRVAUX

Le jour arriva où le comte de Vermandois se vit obligé de se séparer de son cher fils. Tout ce que l'on pouvait apprendre dans la maison paternelle, Félix le savait; mais ce n'était pas suffisant pour un jeune homme de son rang. Du moins, son père voulut se donner la satisfaction de le placer sous la direction d'un maître aussi savant que saint : il l'envoya à Clairvaux où les princes du royaume envoyaient leurs enfants.

Nous connaissons déjà suffisamment notre Saint pour nous faire une idée des merveilles de sainteté qu'il dut accomplir sous la direction de saint Bernard. Non seulement il surpassa tous les jeunes compagnons de son âge en toutes sortes de perfections, mais il leur fut proposé par le maître comme le modèle sur lequel ils devaient se régler dans toutes leurs actions. Toutefois, à Clairvaux, comme à la maison de son père et de son oncle Thibaut, la charité envers le prochain était toujours la vertu la plus chère à son cœur.

Un jour qu'il se trouvait à Chartres, avec son maître saint Bernard, il rencontra par les rues de la ville un grand criminel que l'on conduisait au supplice. Touché de compassion, le saint jeune homme supplia son oncle de lui faire grâce de la vie. Mais Thibaut, aussi juste aux méchants qu'il était charitable aux bons, refusa, parce que, disait-il, cet homme était un danger continuel pour la contrée. Félix, néanmoins, ne se tint pas pour battu : « Je ne sais, » dit-il de nouveau, quels crimes il a pu commettre, » mais ce que je sais, c'est que, si vous lui donnez » la vie, il deviendra un grand serviteur de Dieu. »

Thibaut connaissait trop la vertu de son neveu pour ne pas ajouter foi à ses paroles; il pardonna donc au coupable qui prit bientôt l'habit au monastère de Clairvaux, et mourut quelques années après en odeur de sainteté.

SAINT FÉLIX DE VALOIS A LA COUR DE FRANCE — IL PART POUR LA CROISADE

La vie de l'homme est ainsi faite, qu'à peine s'attache-t-il à quelque chose, qu'il la faut aussitôt quitter. Il faut que, sur la terre, il poursuive son chemin ; il peut cueillir une fleur en passant, mais ne peut s'arrêter qu'il n'ait atteint le but que Dieu lui a montré.

Pour saint Félix de Valois, il lui fallut échanger sa chère solitude de Clairvaux pour le séjour dangereux de la cour. Son père le voulait ainsi, car le roi l'avait réclamé, et le comte de Valois ne pouvait refuser son fils au roi son proche parent.

Notre Saint ne démentit pas un instant la réputation qui l'avait précédé à Paris. Modèle des bons fils et des bons disciples, il devint le parfait modèle du bon chevalier chrétien. Il s'acquit par ses vertus l'affection du monarque et la vénération des grands du royaume. Il était à la cour comme un ange envoyé du ciel ; et Dieu, se plaisant à manifester sa sainteté par d'éclatants miracles, chacun l'aimait et voulait le voir.

On raconte que, dans un brillant tournoi donné par le roi aux princes, ducs et barons de son royaume, un noble chevalier tomba malheureusement de cheval et se tua sur le coup.

Félix fut touché des cris et des sanglots de cette noble assemblée, c'est pourquoi il demanda au Seigneur de vouloir bien faire un miracle, ce qu'il obtint aussitôt, tant il est vrai que la foi est toute-puissante auprès de Dieu. En effet, prenant le cadavre par la main, il lui commanda de se relever au nom de la Sainte Trinité. Alors, celui qui était mort revint à la vie, et se précipita aux pieds de son libérateur, louant et bénissant Dieu.

Quand saint Bernard prêcha la croisade quelque temps après, Félix de Valois ne fut pas le dernier, comme on doit bien le penser, à prendre la croix. Il accompagna partout le roi, et lui, si humble et si doux aux pauvres, se rendit terrible aux mécréants. Toutefois, s'il était preux chevalier sur le champ de bataille, de retour au camp, il menait la vie austère de Clairvaux; joignant ainsi, disent les légendes, au courage militaire, la modestie et la retenue d'un religieux.

Après la malheureuse issue de la croisade, Félix de Valois revint à Paris, non sans avoir donné des preuves éclatantes de sa valeur, mais surtout de sa sainteté.

COMMENT FÉLIX DE VALOIS PRÉFÈRE LE DÉSERT A LA COUR DU ROI DE FRANCE

Il faut le dire cependant, les grandeurs et les richesses de la terre étaient insuffisantes à contenter un cœur tel que le sien. Vint donc le jour où, foulant aux pieds toutes les dignités et les honneurs du monde, il échangea la couronne de France pour la croix de Jésus-Christ; et sans même jeter un regard sur le brillant avenir auquel il renonçait pour toujours, il se retira dans le désert, ne respirant que l'amour de Dieu, ne voulant que lui seul pour tout héritage.

Dans la solitude, Félix sentit son esprit s'illuminer d'une foi nouvelle, et son cœur s'embraser d'un amour plus vaillant et plus fort; mais aussi, qui pourrait raconter les luttes mémorables qu'il eut à soutenir. Le démon, ne pouvant supporter plus longtemps l'éclat de ses vertus, lui livra une terrible guerre, mais le fidèle champion de Dieu savait combattre les bons combats; il redoublait d'austérité, mortifiait sa chair par les plus cruelles macérations, répandait ses larmes et ses prières devant le Seigneur.

Une misérable grotte remplaçait le magnifique palais de son père. Un âpre cilice tenait lieu des vêtements précieux d'autrefois, et lui, qui mangeait naguère à la table du roi de France, se nourrissait maintenant d'herbes amères.

Saint Félix de Valois renouvela dans son désert les merveilles de saint Antoine et de saint Hilarion; aussi, Dieu voulut-il lui accorder les mêmes faveurs qu'à ces grands solitaires. Un corbeau lui apportait tous les dimanches de sa part un pain du ciel.

RENCONTRE DE FÉLIX ET DE JEAN DE MATHA

Saint Félix de Valois vivait depuis quarante ans déjà dans un désert au diocèse de Meaux, lorsque Dieu lui envoya saint Jean de Matha, docteur de l'Université de Paris, et dont il voulait faire son compagnon. Ils ne s'étaient jamais vus, ils ne se connaissaient que de réputation; néanmoins, ils allèrent au-devant l'un de l'autre, s'embrassèrent avec effusion en s'appelant par leur propre nom.

Dieu seul sait ce qui se passa entre ces deux âmes d'élite. Ils se communiquèrent leurs pensées mutuelles. Saint Jean de Matha disait que Dieu ne l'avait conduit dans ce désert que pour s'instruire auprès d'un maître aussi sage et aussi expérimenté que Félix. Félix prétendait à son tour que Dieu ne lui avait envoyé un docteur consommé en science et en piété que pour en recevoir des leçons. Tous deux bénissaient le Seigneur de cette heureuse rencontre.

Saint Jean de Matha vécut quelque temps de la vie de saint Félix de Valois. Il priait avec lui, mortifiait sa chair comme lui, unissait sa voix à la sienne pour chanter les louanges de Dieu, savourait ce que l'amitié la plus pure peut avoir ici-bas de plus délicieux. Ils faisaient tous deux leur veillée d'armes, car le temps était proche où Dieu allait les envoyer accomplir la mission qu'il leur avait destinée.

LE CERF MIRACULEUX — DÉPART POUR ROME

Un jour que nos deux saints solitaires s'entretenaient de Dieu et du paradis sur les bords d'une claire fontaine, ils virent venir se désaltérer à l'eau de la source un cerf blanc qui portait sur le front une croix bleue et rouge.

Comme saint Félix cherchait à expliquer ce mystère, saint Jean de Matha lui révéla que Dieu lui avait déjà manifesté sa volonté par un prodige analogue, et qu'il les conviait tous deux à fonder un Ordre nouveau pour la rédemption des captifs chrétiens.

Un nombre incalculable de ces malheureux mouraient en Barbarie dans des tortures atroces. On les vendait comme des bêtes de somme sur le marché public. On les faisait travailler tout le jour, exposés presque nus aux ardeurs du soleil d'Afrique. Et, lorsque, épuisés par les coups d'un maître impitoyable, ils ne voulaient point renier leur nom de chrétien, on les pendait, on leur arrachait les entrailles, on les brûlait vifs, ou encore on les enferrait par le ventre ou les épaules à des crocs fixés aux murs.

Au récit de ces souffrances inouïes, saint Félix de Valois sentit son cœur s'enflammer d'un immense désir de délivrer ces pauvres captifs, ou du moins de soulager leur martyre. C'était ce que voulait saint Jean de Matha, ou plutôt ce que Dieu lui avait ordonné d'accomplir.

Tandis qu'ils réfléchissaient tous deux sur ce sujet, ils reçurent l'un et l'autre en songe l'ordre, par trois fois répété, de se rendre auprès du Souverain Pontife; ils quittèrent donc sans hésiter leur grotte bien-aimée et s'acheminèrent un bâton à la main vers la Ville éternelle.

Le saint pape Innocent III fut miraculeusement averti de leur arrivée, un ange vêtu de blanc avec une croix bleue et rouge lui était apparu pendant son sommeil, tenant ses mains croisées sur la tête de deux captifs. Il reçut donc nos saints voyageurs comme des envoyés du Seigneur.

Inspiré de Dieu, il approuva tous leurs projets, les revêtit de l'habit que lui-même avait vu à l'ange, et les bénissant tendrement, il les envoya accomplir, au nom du Seigneur, leur sublime mission.

FÉLIX DE VALOIS AU MONASTÈRE DE CERFROY

Après leur retour en France, saint Félix de Valois et saint Jean de Matha vécurent encore quelque temps ensemble, puis il fallut se séparer pour ne plus se revoir sur la terre.

Saint Jean de Matha retourna à Rome pour y établir une maison de l'Ordre. Saint Félix de Valois fut chargé du monastère de Cerfroy, bâti sur l'emplacement même où le cerf miraculeux était apparu.

D'illustres et nombreux disciples, sortis la plupart de l'Université de Paris, tels que Jean l'Anglais et Bérenger le Lépreux, vinrent bientôt se ranger sous la houlette du saint vieillard. Plein d'une sollicitude toute paternelle, il leur communiqua l'amour, le zèle, les ardeurs dont il était lui-même embrasé, et, prêchant plus encore par ses exemples, il les conduisit insensiblement à mener à Cerfroy une vie toute céleste. Dès lors, il ne faut plus s'étonner si la Mère de Dieu et les anges du ciel aimaient à leur venir tenir compagnie.

En effet, une nuit, qui était celle de la Navivité de la Sainte Vierge, le sacristain du monastère avait oublié de sonner les Matines. Saint Félix descendit néanmoins au chœur et le trouva tout environné d'éclatantes lumières. Quel ne fut pas son étonnement, lorsqu'il vit toutes les stalles occupées par des anges revêtus de l'habit de l'Ordre, en compagnie de la Vierge Marie qui les présidait.

Or, dès qu'il fut entré, la Mère de Dieu entonna l'antienne des Matines que les esprits bienheureux continuèrent dans une douce et suave harmonie.

Quant à lui, ne sachant plus s'il était sur la terre ou dans le paradis, il s'unit au chœur des anges pour chanter les louanges de Dieu. En mémoire de cette faveur, les Trinitaires ont le privilège de célébrer la messe à minuit le jour de la Nativité de Notre-Dame.

Toutefois, saint Félix de Valois n'exerça pas uniquement son zèle pour la gloire de Dieu et l'amour du prochain dans son monastère de Cerfroy. Il fonda en France plusieurs maisons de son Ordre, et ne pouvant aller racheter lui-même les captifs à cause des infirmités de sa vieillesse, il y envoya ses chers disciples. Ainsi, il eut par eux la consolation de rendre à leur patrie et à leur famille un grand nombre de ces malheureux.

MORT DE SAINT FÉLIX DE VALOIS

Le temps était proche où ce vaillant serviteur de Dieu allait recevoir la couronne du ciel pour prix de ses travaux et de ses bons combats.

Il apprit cette bienheureuse nouvelle par une révélation céleste, et son âme en fut tout inondée de joie. Epuisé par l'âge, par les labeurs de l'apostolat, par les austérités de la pénitence, il tomba malade. La mort n'était pas loin ; il avait peine à penser à ses enfants qu'il allait laisser orphelins ; toutefois, sa peine fut de courte durée, car la Vierge Marie lui apparut et lui promit de leur servir désormais de mère.

Dès lors, le saint vieillard n'avait plus rien à faire ici-bas. Dans un transport d'amour, il s'écria : « O » bienheureux le jour où j'ai quitté la cour pour le » désert. Bienheureuses les larmes que j'ai versées » et les austérités dont j'ai affligé mon corps; elles » me conduisent aujourd'hui à la bienheureuse » éternité.....» Puis, prenant son crucifix, il le pressa une dernière fois sur ses lèvres, et rendit doucement son âme à Dieu le 4 novembre 1212. Il avait alors quatre-vingt-cinq ans.

Dans le même instant, les cloches du monastère sonnèrent d'elles-mêmes, et le bienheureux Félix, tout rayonnant de gloire, apparut à saint Jean de Matha, qui était à Rome.

Imp.-*gérant*, Petithenry, 8, rue François Ier, Paris.

SAINT COLOMBAN
FONDATEUR ET ABBÉ DE LUXEUIL

Fête le 21 novembre



Saint Colomban caresse les bêtes sauvages dans la solitude. Il porte sur sa poitrine le soleil vu par sa mère.

ENFANCE ET JEUNESSE — SACRIFICE HÉROÏQUE

Ce merveilleux semeur de monastères, père spirituel de beaucoup de saints, est né au VIe siècle, dans le comté de Leinster, en Irlande, pays converti depuis à peine deux siècles et dont la foi vaillante était déjà célèbre dans tout l'Occident.

Peu de temps avant de donner le jour à cet enfant prédestiné, sa pieuse mère le vit, dans un songe prophétique, étincelant comme le soleil, s'élever dans les nues, prendre sa course et illuminer toute la terre. A son réveil, frappée de ce qu'elle avait vu, elle se demandait ce que cela pouvait signifier, et en parla à plusieurs personnes éclairées; toutes furent unanimes à penser qu'elle aurait un fils béni du ciel, qui serait la lumière des peuples.

Colomban suivit l'école d'un monastère voisin et fit des progrès rapides dans la grammaire, la rhétorique et la géométrie.

Or, comme il était d'une rare beauté, le démon suborna plusieurs mauvaises créatures pour lui tendre des embûches, le jeune homme les déjoua. Mais, s'il restait au milieu du monde, les pièges et les périls pouvaient se renouveler tous les jours. C'est ce que Dieu lui avait fait entendre par la bouche d'une sainte recluse, que l'adolescent était allé visiter.

« Tu n'es pas plus fort que Samson, lui dit-elle, plus irréprochable que David, plus sage que Salomon, et ils se sont laissé surprendre. »

Colomban prit à l'instant même la résolution de quitter le monde.

Le principal obstacle à l'appel de Dieu fut sa mère, jusque-là son guide et son appui. Elle aimait tendrement son fils, comme beaucoup de mères, mais elle l'aimait un peu trop pour elle et pas assez entièrement pour Dieu. Elle se jeta à ses genoux, le suppliant avec larmes de ne pas la quitter.

« Ma mère, répondit Colomban, le cœur ému, mais inébranlable, ignorez-vous donc la parole du Sauveur : « *Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi ?* »

Et il se dirigea vers la porte.

Sa mère courut se jeter en travers, s'étendit sur le seuil et dit à son fils :

« Non, jamais, je ne pourrai te laisser partir.

— Au revoir, au ciel, dit le jeune homme, car partout où je verrai le chemin du salut je veux le suivre. » Et il franchit le seuil en passant sur le corps de sa mère.

LE MONASTÈRE DE BENCHOR, EN IRLANDE

Colomban se retira à l'abbaye de Benchor, où plus de mille moines s'exerçaient à la perfection évangélique sous la direction de saint Commgall.

Son sacrifice avait été complet, il fut sans retour. Désormais tout à Dieu, il ne pensa plus au monde, si ce n'est pour le recommander à la miséricorde du Seigneur, il se livra avec ardeur à la mortification et la prière, donna de grands exemples de charité, de ferveur et d'obéissance.

Il étudia les Saintes Ecritures, en nourrit son âme et pénétra bien avant dans les secrets divins.

Après quelques années de cette formation spirituelle, moine brûlant du désir de faire connaître et aimer Jésus-Christ, il demanda à saint Commgall la permission d'aller partout où le Seigneur le conduirait.

Dieu avait inspiré la même pensée à plusieurs autres Frères, qui demandèrent la même permission; Commgall, reconnaissant la volonté du ciel, réunit la communauté; tous prièrent avec ferveur pour les missionnaires, le saint abbé les bénit et ils partirent au nombre de douze.

Arrivés sur le rivage, ils trouvèrent un vaisseau faisant voile pour l'Angleterre, et s'y embarquèrent.

Le spectacle de leurs vertus, l'éloquence entraînante et persuasive de Colomban firent beaucoup de bien en Angleterre. Mais c'est en France que Dieu les voulait, et il leur offrit bientôt l'occasion d'y passer.

DIEU DONNE COLOMBAN A LA FRANCE QUI AVAIT BESOIN DE COUVENTS ET DE SAINTS

L'Eglise catholique travaillait alors à former la nation française; c'était une tâche magnifique, mais longue et difficile. Au moment où saint Colomban arrivait dans notre pays, les mœurs y étaient encore barbares, les guerres civiles entre les trois royaumes français de Neustrie, d'Austrasie et de Bourgogne étaient fréquentes, et les désordres qui renaissaient sans cesse envahissaient parfois le clergé et les couvents eux-mêmes.

Les moines irlandais s'avancèrent à travers les provinces des Francs; leur charité fraternelle, leur obéissance, leur modestie, leurs abstinences, leur mansuétude, édifièrent vivement les populations. La renommée de leurs vertus s'étendit au loin, on en parla à la cour de Sigebert, qui régnait alors sur l'Austrasie et la Bourgogne. Le roi fit venir Colomban et ses Frères, les pria de se fixer dans son territoire et leur donna l'ancien château d'Anegrai dans les Vosges. Il y avait eu jadis des habitants; mais, depuis le passage d'Attila et de ses barbares, ce n'était plus que quelques ruines au milieu d'une immense solitude boisée.

DISETTE — LES BÊTES FAUVES — LES TROIS ABBAYES

Les religieux transformèrent ces ruines en monastère et se mirent à défricher le terrain, mais, avant que ce sol pût fournir des aliments, leur pauvreté et leurs privations furent extrêmes. Bien souvent, ils n'avaient pour nourriture que des racines, des herbes sauvages, les feuilles et l'écorce des arbres.

Une fois même, après une journée de prières et de travail, quand vint l'heure de rompre le jeûne, les Frères ne trouvèrent rien à manger. Ils s'agenouillèrent et demandèrent à Jésus-Christ d'avoir pitié d'eux et de se souvenir de ses promesses.

Bientôt, ils aperçurent un homme qui arrivait au couvent avec des chevaux chargés de vivres. Il venait d'assez loin, poussé par une secrète inspiration de Dieu, et sollicitait des prières pour sa femme qui se mourait, dévorée par une fièvre brûlante.

Sur l'ordre de leur Père, les religieux se mettent en oraison, Colomban congédie le paysan et lui donne sa bénédiction. Celui-ci, de retour dans sa maison, trouve sa femme pleine de santé: la fièvre l'avait quittée à l'heure précise où les moines avaient prié pour elle.

Quand cette aumône fut épuisée, les Frères se virent de nouveau réduits aux feuilles et aux écorces des arbres.

Cela durait depuis neuf jours quand Dieu parla en songe à Carantoc, abbé de *Salix*, et lui demanda de la nourriture pour son serviteur Colomban qui souffrait de la faim dans la solitude d'Anegrai. L'abbé s'empresse de faire partir Marculphe, cellerier du couvent, avec des chariots pleins de provisions.

Arrivé à l'entrée de la solitude, Marculphe, ne trouvant plus de chemin, ne sait où se diriger. Il suit ses chevaux, laissant à Dieu, qui l'avait appelé, le soin de les conduire. Les chevaux s'enfoncent dans le désert et viennent droit au monastère des Irlandais.

A partir de ce jour, les pèlerins affluèrent à la nouvelle abbaye pour se recommander aux prières de Colomban et en obtenir des miracles; et bientôt il y eut un chemin, car leurs pas le tracèrent.

Tout cela n'était guère du goût de Satan; il le fit bien voir.

Le bienheureux Père, s'étant enfoncé tout seul dans le bois pour y méditer les Saintes Ecritures, fut assailli par une violente tentation de découragement:

« Hé quoi! lui répétait intérieurement le démon, ne vaudrait-il pas mieux affronter les périls du monde que de t'exposer aux dangers dont te menacent ici les bêtes fauves? »

Le Saint s'efforçait de chasser cette pensée et multipliait sur son front les signes de croix, quand douze loups sortirent des fourrés et coururent à lui avec des hurlements affreux.

« Seigneur, venez à mon aide! s'écria-t-il, hâtez-vous de me secourir! »

Déjà, les loups l'entouraient et flairaient ses habits; le Saint, sans perdre confiance, continuait à prier, et les animaux sauvages se dispersèrent sans lui faire aucun mal.

Il venait de reprendre sa marche, lorsqu'il entend non loin de là les cris féroces d'une bande de brigands suèves, hommes de rapine et de meurtre, la terreur des populations.

Etaient-ce de vrais loups auxquels il venait d'échapper, entendait-il maintenant de vrais malfaiteurs, ou n'étaient-ce là que des fantômes diaboliques, le Saint ne le sut jamais bien. Quoi qu'il en soit, tout bruit cessa et il continua sa route.

Bientôt, ses regards aperçoivent une grotte au milieu de roches escarpées.

Voici, se dit-il en lui-même, une cellule toute préparée; il gravit les rochers, entre dans la caverne, et se trouve en présence d'un ours qui le regarde avec des yeux terribles.

« Va-t'en et ne reviens plus en ce lieu », dit le Saint; l'animal baissa la tête, passa doucement devant lui et s'enfuit pour ne plus revenir.

Le moine Jonas, qui a vécu avec les premiers disciples de saint Colomban, et dont nous suivons le récit, nous le montre en plusieurs autres circonstances se faisant obéir des animaux sauvages et des oiseaux, et on a coutume de le représenter les caressant dans la solitude.

Colomban s'établit dans cette grotte, qui devint dès lors son lieu de retraite le plus aimé. C'est là, qu'échappant aux sollicitudes de sa charge de supérieur, il venait passer des journées entières dans le silence, l'oraison et se livrer aux pénitences les plus dures.

Un enfant de ceux qui étaient élevés au monastère, le petit Domoal, lui servait de messager entre le couvent et sa retraite. Un jour, Domoal se plaignait de l'absence d'eau.

« Creuse, au pied du rocher », dit le Père.

L'enfant obéit; pendant qu'il battait la pierre aride, Colomban priait et une source jaillit.

Cependant, une foule d'âmes généreuses étaient venues peu à peu se joindre à la colonie irlandaise et, l'affluence augmentant tous les jours, il fallut songer à une nouvelle fondation.

Colomban se mit à explorer sa solitude, afin de découvrir un site convenable. Il s'arrêta à Luxeuil, sur les ruines d'un autre ancien château ou camp romain, entouré de débris idolâtriques; jadis station thermale florissante, ce n'était plus depuis longtemps qu'un désert marécageux fréquenté seulement par les ours, les aurochs et les loups.

Une colonie d'Anegrai vint s'y établir, et ainsi fut fondée la grande abbaye de Luxeuil, qui devint l'une des plus fameuses des Gaules et dura jusqu'à la Révolution française, c'est-à-dire douze siècles.

Bientôt, Luxeuil, à son tour, fut trop étroit pour la multitude de ceux qu'attirait au monastère le désir de se donner à Dieu et d'assurer leur salut; on fonda un peu plus loin l'abbaye de Fontaines.

Colomban gouverna simultanément les trois monastères; ils contenaient ensemble six cents religieux dont les voix « aussi infatigables que celles des anges » se succédaient pour chanter jour et nuit sans interruption les louanges de Dieu. Et pendant que les uns vaquaient ainsi à la prière, les autres sans distinction de riches ou de pauvres, de nobles, et de serfs, travaillaient aux défrichements que Colomban dirigeait lui-même.

VIGUEUR — OBÉISSANCE — MIRACLES

C'est alors, dit le moine Jonas, que le bienheureux Père écrivit sa règle. C'était une règle énergique et sévère, comme il convenait aux hommes de cette époque (plus tard, l'Ordre de saint Colomban se fondit dans celui de saint Benoît); la verge et le fouet venaient au besoin réveiller la nature et rendre à eux-mêmes les volontaires de la milice de Jésus-Christ.

L'intrépide Irlandais unissait dans sa règle les grands et rudes travaux à un jeûne de tous les jours, genre de vie que ceux qui ont traité les moines de fainéants n'auraient pu supporter pendant une semaine. Colomban disait aussi à ses Frères:

« Les moines qui vivent en communauté doivent apprendre de l'un l'humilité, de l'autre la patience et devenir tous des modèles de vertus les uns pour les autres. »

Mais il insistait surtout sur l'obéissance, et le ciel n'hésita pas à confirmer ses conseils par des miracles. Un jour, on vint lui annoncer dans sa grotte, celle dont il avait chassé l'ours, que les Frères de Luxeuil étaient presque tous malades de la fièvre (car la culture n'avait pas encore eu le temps d'assainir cet endroit marécageux). Colomban leur envoie l'ordre de se lever et d'aller battre le blé dans l'aire. Chez un grand nombre, l'esprit d'obéissance fut plus fort que la maladie, et ils s'empressèrent d'obéir du mieux qu'ils purent. Or, en achevant le travail, ils sentirent avec joie qu'ils étaient tous guéris. Ceux, au contraire, qui n'avaient pas eu le courage d'obéir restèrent malades toute l'année, et c'est à grand'peine qu'ils échappèrent à la mort.

Le moine Gall avait été envoyé pêcher à la rivière de Brusch ; or, cette rivière n'avait que très peu de poissons, tandis qu'ils étaient fort nombreux dans celle de Loignon. Gall crut donc bien faire d'aller pêcher dans cette dernière. Il travailla tout le jour et ne put rien prendre. Colomban l'ayant vu revenir le soir les mains vides, lui reprocha sa désobéissance et le renvoya immédiatement à la rivière de Brusch. Au premier coup de filet, les poissons s'y précipitèrent si nombreux qu'il eut grand'peine à les tirer.

Une année, au moment de la moisson, comme la pluie tombait en abondance, le saint abbé ordonne aux religieux d'aller couper le blé. Arrivé avec eux sur le terrain, il place quatre religieux des plus fervents en prière aux quatre coins du champ de blé, les nuages se divisent au-dessus de leurs têtes, les Frères moissonnent, sous l'éclat d'un soleil ardent, pendant que les prés voisins sont inondés de pluie.

COLOMBAN EXPULSÉ

Saint Colomban fit encore bien d'autres miracles; sa renommée et celle de ses disciples s'étant répandue dans toutes les Gaules, Thierry, petit-fils de Sigebert et de Brunehaut, devenu roi de Bourgogne, ou des Burgondes, comme on disait alors, venait souvent à Luxeuil. Le Saint lui rendait quelquefois ses visites aux villas royales les plus voisines.

Or, le jeune roi se laissait aller à ses passions et Colomban se mit à le reprendre avec beaucoup de courage et de fermeté; un jour même, comme Brunehaut lui présentait les enfants du roi, il refusa de les bénir, en disant: « Ils ne régneront jamais, ce sont des fils de péché. » Ce fut une grande colère à la cour, surtout dans le cœur de Brunehaut qui craignait de perdre son influence si une reine légitime entrait au palais.

Alors, on menace Colomban; mais, au repas, sans se troubler, le Saint refuse les mets que le roi lui fait apporter, il bénit les plats qui éclatent en morceaux en répandant tout ce qu'ils contenaient. Effrayés par ce miracle, Thierry, Brunehaut elle-même, demandent pardon au Saint, qui retourne à Luxeuil.

Ce n'était qu'une trêve, un orage se préparait et menaçait. Bientôt, Thierry vient au couvent, fait à l'abbé divers reproches, entre autres de ne pas laisser entrer les séculiers dans l'intérieur des bâtiments claustraux, et lui ordonne de partir. Colomban proteste qu'il ne sortirait que par la force, et le roi ordonne au leude Baudulphe de le saisir et de le conduire en exil.

En arrivant à Besançon, Colomban passa devant les fenêtres d'une prison remplie de malfaiteurs, il se mit à leur prêcher, les convertit, et leurs chaînes s'étant brisées miraculeusement à sa prière, il leur donna la liberté.

Son escorte, émerveillée, n'osa le conduire plus

loin, et le bienheureux Père s'empressa de revenir au milieu de ses enfants.

A cette nouvelle, le roi et son aïeule envoient une autre escouade à Luxeuil. Colomban, assis à l'entrée de l'église, lisait tranquillement les Ecritures; les soldats, le cherchant partout, passaient et repassaient devant lui sans le voir; enfin, Dieu fit cesser ce prodige, le chef d'abord, puis ses hommes d'armes, aperçurent le Bienheureux, et, saisis de respect et d'admiration, ils se retirèrent.

Peu de temps après, comme les Frères chantaient l'office, d'autres soldats, envoyés sous la conduite du comte Berthaire et de Baudulphe, envahissaient de nouveau la paisible abbaye.

« Homme de Dieu, dit le comte à l'abbé, nous vous prions d'obéir aux ordres que le roi nous charge de vous transmettre. Quittez ce pays et retournez en Irlande.

— J'ai abandonné ma patrie pour le service de Dieu, repartit Colomban, je ne dois plus y retourner. »

A ces mots, Berthaire et une partie de ses hommes se retirèrent, pendant que les autres soldats, se jetant aux pieds du Saint, le supplièrent d'avoir pitié d'eux : car ils devaient exécuter l'ordre du roi sous peine de mort. Alors Colomban crut devoir céder, il se tourna vers les Frères qui l'entouraient fondant en larmes, il les exhorta à persévérer et leur fit de tendres adieux. Tous voulaient le suivre dans son exil, mais cette faveur ne fut accordée qu'aux moines d'origine irlandaise ou britannique.

L'un d'eux, le saint vieillard Déicola (saint Delle), se sentit bientôt à bout de forces et dut s'arrêter. Revenu ensuite à la santé, il fonda l'abbaye de Lure.

Colomban poursuivit sa marche par Besançon, Autun, Avallon, semant partout les miracles sur sa route. A Autun, il chasse les démons du corps de douze possédés et annonce qu'avant trois ans, Thierry et ses enfants seront morts et Clotaire régnera sur tous les Francs; ce qui arriva comme il l'avait dit.

A Orléans, il reçoit l'hospitalité chez une femme syrienne et guérit son mari qui était aveugle. En Touraine, il oblige, par un miracle, les bateliers qui le conduisaient sur la Loire à s'arrêter et il va s'agenouiller avec joie sur le tombeau de saint Martin.

Enfin, il arrive à Nantes et avant de s'embarquer il envoie à ses fils et à leur nouvel abbé, saint Eustaise, un dernier adieu: « Mes larmes coulent, écrit-» il, il faut et je veux les refouler; il ne sied pas à » un bon soldat de pleurer en face de la bataille. » Après tout, ce qui nous arrive n'a rien de bien » nouveau. N'est-ce pas ce que nous prêchions tous » les jours? L'Evangile n'a été écrit que pour ensei-» gner aux vrais disciples de Jésus Crucifié à le » suivre la croix à la main. Nos adversaires sont » nombreux, la guerre incessante, l'ennemi redou-» table. Mais, sans adversaires point de lutte, et sans » lutte point de couronne. Là où il y a lutte, il y a » courage, vigilance, ferveur, patience, fidélité, » sagesse, fermeté, prudence. En dehors de la lutte, » misères et désastres... »

Colomban fut mis sur un navire irlandais qui devait le porter dans sa patrie. Mais Dieu envoya une grande tempête qui rejeta le vaisseau sur la côte nantaise. Le Saint, redevenu libre, se retira dans les Etats de Clotaire qui l'accueillit avec empressement et reçut de lui l'annonce de ses futures victoires.

Quand le Saint arriva aux portes de Paris, un possédé accourut à lui en criant avec rage : « Que viens-tu faire ici, homme de Dieu? » Et Colomban de répondre : « Sors, esprit de pestilence, sors et n'afflige pas davantage un corps sanctifié par le baptême du Christ. » Cependant, le démon résistait et tordait sa malheureuse victime. « Cède à la puissance infinie de Dieu, répétait le moine, tremble au nom de Jésus-Christ, » et Satan s'échappa en répandant une odeur fétide.

A Champigny, Colomban fut reçu à bras ouverts par Agnéric, noble seigneur franc, dont le fils Cagnoald était élevé à Luxeuil. Colomban bénit ses deux autres enfants, Faro, plus tard saint Faron, évêque de Meaux, et Burgondofara, qui devint sainte Fare, fondatrice et abbesse de Faremoutiers.

La bénédiction du Saint ne fut pas moins féconde sur les enfants d'Autharis, autre seigneur franc, qui lui donna l'hospitalité à Ussy-sur-Marne. L'un d'eux, Adon, devint le fondateur de l'abbaye de Jouarre, l'autre fonda celle de Reuil, et le troisième devint saint Ouen, archevêque de Rouen.

Colomban, continuant sa route vers le Nord, entra dans l'Austrasie gouvernée par le roi Théodebert, prêcha l'Evangile aux populations païennes des rives du Rhin et vint se fixer sur les bords du lac de Constance où il fonda le monastère de Brégentz.

Comme autrefois à Anegrai, les premiers temps furent rudes et semés d'épreuves entremêlées par la Providence de secours miraculeux.

Mais Thierry de Bourgogne vainquit son frère Théodebert d'Austrasie et s'empara de ses Etats ; Colomban, obligé de fuir devant son ancien persécuteur, laissa en Suisse son disciple saint Gall fonder la fameuse abbaye qui porta plus tard son nom, Saint-Gall, et devint un grand centre religieux et intellectuel. Pour lui, âgé de 70 ans, suivi d'un seul compagnon, il franchit les Alpes et alla chercher asile en Italie.

DERNIÈRE FONDATION — IL MEURT EN ITALIE

Agilulphe, roi des Lombards, et la reine Théodelinde l'accueillirent avec bonté. Il leur demanda deux choses, un désert pour y mourir, et l'autorisation d'user de ce qui lui restait de forces à convertir ceux des Lombards restés hérétiques ariens malgré leur exemple. Les augustes époux lui cédèrent le territoire de Bobbio, dans une gorge des Apennins, entre Gênes et Milan.

Le saint abbé y trouva une église dédiée à saint Pierre, lieu de pèlerinage, mais tombant en ruine. Il releva ce sanctuaire, vit accourir à lui une foule de disciples et fit de Bobbio le Luxeuil de l'Italie.

Le vénérable vieillard travailla de ses mains à la construction du couvent; on le vit une fois porter avec deux Pères seulement, par un sentier difficile, une poutre que trente hommes auraient eu de la peine à soulever.

Il sembla retrouver l'ardeur de ses premières années dans ses controverses avec les ariens et les schismatiques. Cependant, il sentait approcher la fin de sa carrière ici-bas. Un jour, il vit arriver son cher disciple Eustaise, abbé de Luxeuil, à la tête d'une ambassade envoyée par Clotaire, vainqueur de Brunehaut et devenu roi de tous les Francs, comme le Saint le lui avait prédit. Le roi le suppliait de revenir en France. Colomban se contenta de lui écrire pour le remercier, recommander à sa bienveillance ses fils de Luxeuil, l'exhorter à vivre plus chrétiennement qu'il ne faisait. Puis il s'endormit saintement dans le Seigneur, un an après la fondation de Bobbio.

Ainsi vécut et mourut cet homme qu'on surnomma « le roi des moines et le char de l'Eglise ».

Il laissait florissants tous ses monastères; ceux-ci, à leur tour, envoyèrent de nombreuses colonies sur divers points des Gaules; ce furent autant de centres de lumière, d'éducation, d'apostolat; il en sortit beaucoup de saints évêques; ce qui contribua grandement à la réforme du clergé et à la belle et chrétienne civilisation du peuple français.

E. Petithenry, Imp.-*gérant*, 8, rue François Ier, Paris.

SAINTE CÉCILE

VIERGE ET MARTYRE

Fête le 22 novembre.

Dans les temps d'Alexandre Sévère, empereur clément, qui « souffrit, dit Lampride, qu'il y eût des chrétiens, » le successeur de saint Pierre, Urbain Ier, habitait une grotte creusée sous un temple des idoles, aux portes de Rome, non loin du tombeau de Cæcilia Metella. C'est là que les fidèles, décimés et multipliés par la récente persécution de Septime-Sévère, en attendant une persécution nouvelle, venaient aux exhortations du Pontife et amenaient les néophytes pressés de recevoir le baptême. Des pauvres de Jésus-Christ, mendiants en apparence, se tenaient sur la voie, autant pour guider l'étranger que pour avertir si quelque péril s'annonçait.

Dans le nombre des fidèles que ces pauvres étaient accoutumés de voir et dont ils transmettaient fréquemment les messages au pontife errant ou caché, ils admiraient une jeune fille, presque encore une enfant, dont la foi et la charité brillaient même en ces jours illustres du martyre. Elle était leur humble sœur et elle portait le grand nom de Cæcilius, si fier et si retentissant. Seule chrétienne de sa famille, elle sortait de son palais plein de trophées et de couronnes, et elle venait dans ces cryptes sanglantes, où les mystères du Crucifié se célébraient sur les restes des confesseurs.

Alors, le martyre était la fin probable et imminente de toute vie chrétienne. Cécile le savait et elle y trouvait la joie de son cœur. En attendant l'appel du Christ, elle vivait d'avance avec lui, et sa prière ne cessait pas. Le livre des saints Evangiles reposait caché sur sa poitrine. Comme pour se créer une assurance de plus qu'elle répandrait son sang, elle voua au Christ sa virginité. Le Christ, répondant à son amour, lui rendit visible l'ange qui veillait sur elle, et elle vit que l'Epoux divin l'agréait et la garderait.

Cependant, les parents de Cécile l'engagèrent à Valérien, qui était jeune, noble et bon, et qui l'aimait ardemment, mais qui portait le joug des idoles. Cécile avait pour Valérien l'affection d'une sœur; elle chérissait son âme, espérant l'amener à Dieu. Tremblante et confiante, elle se prépara pour le combat. Sous sa robe tissée de soie et d'or, elle cacha un cilice; elle multiplia ses jeûnes et ses prières, et, remplie de force intérieure, elle abandonna sa main.

Les noces furent célébrées suivant le rit païen, où demeurait plus d'un reste de l'antique gravité des mœurs, jadis tout imprégnées du souvenir et de l'attente des dignités de l'âme humaine. L'épouse portait la robe de laine blanche unie, dont la simplicité devait rappeler celles que tissait la royale matronne Caïa Cæcilia; ses cheveux, partagés en six tresses, imitaient la coiffure des vestales, privilège des jeunes épouses au jour du mariage, dernier hommage à la virginité; elle avait sur la tête le *flammeum*, symbole de la stabilité dans le lien conjugal, car ce voile couleur de flamme distinguait les femmes des flamines, lesquelles ne pouvaient divorcer. Ainsi, le paganisme lui-même protestait contre ses propres corruptions.



Le martyre de sainte Cécile.

(D'après Jules Romain.)

A la chute du jour, la mariée fut conduite à sa nouvelle demeure. Les torches nuptiales précédaient le cortège, la foule applaudissait, la vierge conversait en son cœur avec le Dieu des martyrs. Elle entra dans la maison où elle apportait la mort et la vie, la ruine absolue et l'immortelle gloire. Sous le portique orné de tentures blanches et de fleurs, Valérien l'attendait. Suivant l'usage, il lui demanda : « Qui es-tu ? » Elle répondit par la formule consacrée : « Là où tu seras Caïus, je serai Caïa. » Autre souvenir de la première Cæcilia, plus auguste dans cette bouche chrétienne ! Ainsi l'Eglise, belle, jeune, aimante et pure, entrait dans le monde païen pour l'échauffer de son amour et le laver de son sang.

Quelques rites superstitieux lui furent sans doute épargnés ; d'autres purent s'accomplir. On lui présenta l'eau, signe de la pureté qui doit orner l'épouse ; on lui remit une clé, symbole de l'administration intérieure confiée à sa vigilance; on la fit un

instant asseoir sur une toison de laine, mémorial des travaux domestiques. Durant le souper des noces, elle entendit chanter l'épithalame, et les musiciens remplirent la salle du son de leurs instruments. Au milieu de ce concert profane, Cécile aussi chantait, mais dans le secret de son cœur, et pour Dieu seul. Elle chantait avec les Anges, et elle disait au Seigneur: « Gardez sans tache mon cœur et mon corps, et faites, Seigneur, que je n'aie point à rougir. »

Et lorsque, enfin, les époux se trouvèrent seuls dans la chambre nuptiale, Cécile, forte de la vertu d'en haut, s'adressa doucement à Valérien: « Ami très cher, lui dit-elle, j'ai un secret qu'il faut que je te confie, mais peux-tu me promettre de ne le point livrer? » Ayant reçu le serment du jeune homme, elle reprit: « Ecoute. Un ange de Dieu veille sur moi, car j'appartiens à Dieu. S'il voit que tu m'aimes d'un mauvais amour, il me défendra et tu mourras; mais si tu respectes ma virginité, alors il t'aimera comme il m'aime, et sa grâce s'étendra aussi sur toi. »

Troublé, Valérien répondit: « Cécile, pour que je puisse croire à ta parole, fais-moi voir cet ange. Quand je l'aurai vu, et si je reconnais qu'il est l'ange de Dieu, alors, ce à quoi tu m'exhortes, je le ferai. Mais, si c'est un autre homme que tu aimes, sache que je vous frapperai de mon glaive, et toi et lui. » Cécile reprit: « Si tu consens d'être purifié dans la fontaine qui jaillit éternellement, si tu veux croire au Dieu unique, vivant et véritable qui règne dans les cieux, tu pourras voir l'ange qui veille sur moi. » Valérien dit: « Et qui me purifiera afin que je voie l'ange? »

Cécile répondit: « Il est un vieillard qui purifie les hommes afin qu'ils méritent de voir l'ange de Dieu. Va par la voie Appienne jusqu'au troisième milliaire. Là tu trouveras des pauvres qui demandent l'aumône aux passants. J'eus toujours soin de ces pauvres et mon secret leur est connu. Tu les salueras de ma part et tu leur diras: *Cécile m'envoie vers le saint vieillard Urbain. J'ai un message secret à lui transmettre.* Arrivé en présence du vieillard, tu lui rendras mes paroles. Il te purifiera et te revêtira d'habits nouveaux. A ton retour, dans ce lieu où nous sommes, tu verras l'ange saint, devenu aussi ton ami, et tout ce que tu lui auras demandé, il te le donnera. »

Valérien courut au Pontife, et celui-ci, l'ayant écouté, s'écria: « Seigneur Jésus-Christ, semeur des chastes résolutions, recevez le fruit de la semence que vous avez déposée au cœur de Cécile. Seigneur Jésus-Christ, bon pasteur, Cécile, votre brebis éloquente, vous a bien servi. Cet époux qu'elle avait reçu semblable à un lion impétueux, en un instant, elle en a fait un agneau très doux. Le voici déjà! Déjà il croit, puisqu'il est venu. Ouvrez-donc, Seigneur, la porte de son cœur à vos paroles; qu'il reconnaisse que vous êtes son créateur et qu'il renonce au démon! »

Tandis qu'Urbain prolongeait sa prière, un second vieillard, d'aspect auguste, couvert de vêtements blancs comme la neige, apparut, tenant un livre en lettres d'or. Ce vieillard était Paul, l'Apôtre des Gentils, la seconde colonne de l'Eglise romaine. Présentant le livre, il dit à Valérien: « Lis, crois, mérite de contempler l'ange dont la vierge Cécile t'a promis la vue. » Valérien lut ces paroles: *Un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême; un seul Dieu, Père de toutes choses, qui est au-dessus de tout et en nous tous.* Le vieillard dit: « Crois-tu qu'il en est ainsi? » Valérien s'écria: « Rien de plus vrai sous le ciel! »

Cécile était restée en prières dans la chambre nuptiale. Lorsqu'elle y vit rentrer Valérien, elle connut aussitôt que le Christ et elle avaient triomphé. Valérien portait la tunique blanche des néophytes. Et lui, au même instant, connut que le Christ et Cécile étaient fidèles en leurs promesses; près de l'épouse vierge, il vit debout l'ange au visage de flamme, aux ailes splendides, tenant dans ses mains deux couronnes de roses et de lis.

L'esprit bienheureux posa l'une de ces couronnes sur la tête de Cécile, l'autre sur la tête de Valérien, et leur dit: « Des jardins du ciel je vous apporte ces fleurs. Conservez-les par votre pureté, elles ne se faneront jamais, et jamais ne perdront leur parfum; mais ceux-là seuls les verront qui seront purs comme vous. Et maintenant, ô Valérien, parce que tu as acquiescé au vœu de la chasteté de Cécile, le Christ, Fils de Dieu, m'a envoyé vers toi pour recevoir toute demande que tu aurais à lui adresser. »

Valérien répondit à l'ange: « La grande douceur de ma vie, c'est l'amitié de Tiburce, mon frère unique. Maintenant que je suis affranchi du péril, je me trouverais cruel d'y abandonner ce frère bien-aimé. Je réduirai donc toutes mes demandes à une seule: je supplie le Christ de délivrer mon frère Tiburce, comme il m'a délivré moi-même, et de nous rendre tous deux parfaits dans la confession de son nom. » L'ange, radieux, lui dit: « Parce que tu as demandé au Christ cette grâce qu'il est encore plus empressé de t'accorder que tu ne l'es à l'obtenir, de même qu'il a gagné ton cœur par Cécile, ainsi, par toi, il gagnera le cœur de ton frère; et Tiburce et toi, vous conquerrez la palme du martyre. » L'ange disparut; les époux continuèrent de s'entretenir comme s'ils le voyaient encore, et le véritable amour inondait leurs âmes de ses clartés qui ouvrent déjà le ciel.

Au jour, Tiburce entra. S'approchant de Cécile, devenue sa sœur, il la salua par un baiser. « Mais, dit-il, d'où vient, ma sœur, cette senteur de roses et de lis en cette saison? Elle m'enivre, et il me semble que tout mon être en est soudain renouvelé. — O Tiburce, dit Valérien, Cécile et moi nous portons des couronnes que tu ne peux voir encore. Si tu veux croire, tu verras. Tu verras l'éclat de la pourpre et la pureté de la neige! »

Avec l'ardeur du néophyte, Valérien commença d'instruire son frère. Il le pressa d'abjurer les idoles et de se rendre au vrai Dieu. Mais Tiburce ne comprenait pas bien. Il avait suivi le culte public par coutume, sans plus chercher à connaître ses dieux qu'il ne connaissait le Christ. Cécile intervint. Prenant le langage des prophètes si souvent répété par les martyrs, elle montra la honte des idoles. « Oui, s'écria Tiburce, il en est ainsi! » Cécile, ravie de sa sincérité, l'embrassa: « C'est maintenant, lui dit-elle, que je te connais pour mon frère. Comme l'amour du Seigneur a fait de ton frère mon véritable époux, ainsi ton mépris des idoles fait de moi ta véritable sœur. Va donc recevoir la régénération. Alors, tu verras les anges et tes fautes seront pardonnées. »

Cependant, Tiburce apprenant qu'il fallait aller au chef des chrétiens, se souvint d'avoir entendu parler de lui. « N'a-t-il pas été, dit-il, condamné déjà deux fois? S'il est découvert, il sera livré aux flammes et nous pourrons partager son sort. Ainsi, pour avoir voulu trouver une divinité qui se cache dans les cieux, nous rencontrerons sur la terre un supplice cruel. — Ne redoutons pas, dit Cécile, de perdre la vie qui passe, pour nous assurer celle qui durera toujours. — Quoi, reprit Tiburce, une autre vie après celle-ci? — La vie de ce monde, répondit Cécile, pouvons-nous l'appeler vie! Elle est livrée à toutes les douleurs, elle aboutit à la mort, elle finit et elle n'a pas même été; car ce qui n'est plus

est comme rien. Quant à la vie qui succède, elle a des joies sans fin pour les justes et des supplices éternels pour les pécheurs. — Qui est allé dans cette vie, répliqua Tiburce, et qui en est revenu ? »

Cécile reprit avec une grande majesté : « Le Créateur du ciel et de la terre et de tout ce qu'ils contiennent a engendré un Fils de sa propre substance avant tous les êtres, et il a produit par sa vertu divine l'Esprit-Saint; le Fils, afin de créer par lui toutes choses, l'Esprit-Saint pour les vivifier. Tout ce qui existe, le Fils de Dieu, engendré du Père, l'a créé; tout ce qui est créé, l'Esprit-Saint, qui procède du Père, l'a animé. — Comment ! s'écria Tiburce, tout à l'heure, tu disais que l'on ne doit croire qu'un seul Dieu, et maintenant tu parles de trois Dieux ?..... » Cécile lui exposa le dogme de la Trinité; ensuite, provoquant ses questions, elle déroula le mystère du Christ mort sur la Croix pour le salut des âmes, enseveli, descendu aux enfers, victorieux de la mort, du sépulcre et du péché.

« Maintenant, ajouta-t-elle, ô Tiburce, vois s'il n'est pas expédient de mépriser cette vie présente et de rechercher celle qui doit suivre. Quiconque a foi dans le Fils de Dieu et observe ses commandements, celui-là, quand il déposera ce corps périssable, ne sera pas même touché par la mort. Les saints anges le conduiront dans le paradis. Mais la mort s'unit au démon pour lier les hommes. Elle les préoccupe d'une foule de prétendues nécessités. Un malheur à venir les intimide, un gain à saisir les captive, la beauté sensuelle les éblouit, l'intempérance les entraîne; par tous genres de séduction, la mort fait que les âmes, à la sortie des corps, soient trouvées entièrement nues, et n'ayant sur elles que le poids de leurs péchés. »

Tiburce pleura, son âme appelait Dieu. « Frère, dit-il à Valérien, prends pitié de moi : conduis-moi sans retard devant l'homme qui purifie. » Ils se rendirent aussitôt près du Pontife. Urbain lui donna le baptême, et, après sept jours, par l'onction de l'Esprit-Saint, il le consacra soldat du Christ. Or, plein de la joie et de l'amour de Jésus, et plongé dans la plénitude de la vie chrétienne, Tiburce voyait continuellement les anges du Seigneur, et il conversait avec eux. Cécile et Valérien se réjouirent de ces merveilles et tous trois, ils remplissaient l'Eglise de l'éclat de leur charité.

Les deux frères furent bientôt dénoncés, poursuivis et, après une vaillante confession qui convertit un grand nombre de païens, ils eurent la tête tranchée.

Le préfet Almachius ne tarda pas à prendre ses mesures pour s'emparer des biens de Valérien et de Tiburce Il ne trouva rien. Déjà Cécile avait tout mis à l'abri dans le sein des pauvres. En même temps, elle déclarait hautement sa foi proscrite, et l'éclat de sa situation attirait trop les regards pour que le préfet pût paraître l'ignorer. Il se décida donc à sévir aussi contre elle. Mais, craignant l'intérêt qu'elle devait inspirer, il ne la cita pas à son tribunal. Il lui envoya des agents pour lui proposer simplement de sacrifier aux idoles, sans démonstration publique.

Ils se présentèrent, honteux de leur mission, touchés de respect et de douleur. Cécile leur dit : « Mes concitoyens et mes frères, au fond de vos cœurs, vous détestez l'impiété de votre magistrat. Pour moi, il m'est glorieux et désirable de souffrir tous les tourments et de confesser Jésus-Christ; mais je vous plains, vous qui servez de ministre à l'injustice. » A ces mots, ils pleurèrent de voir qu'une dame si noble, si vertueuse et si brillante, voulait mourir. Ils la supplièrent de soustraire à un supplice cruel tant de jeunesse, de gloire et de beauté.

Elle leur dit : Mourir pour le Christ, ce n'est pas sacrifier sa jeunesse, mais la renouveler. C'est donner un peu de boue pour recevoir de l'or, échanger une demeure étroite et vile contre un palais. Ce qu'on offre à Jésus-Christ notre Dieu, il le rend au centuple et il ajoute la vie éternelle. » Voyant leur émotion, elle s'écria : « Ne croyez-vous point ce que vous venez d'entendre ? » Ils répondirent : « Nous croyons que le Fils de Dieu, qui possède une telle servante, est le Dieu véritable. — Allez, reprit Cécile. Dites au préfet que je lui demande de retarder un peu mon martyre. Vous reviendrez et vous trouverez ici celui qui vous rendra participants de la vie éternelle. »

Aussitôt, Cécile fit avertir Urbain qu'elle allait prochainement confesser Jésus-Christ, et qu'un grand nombre de personnes de tout âge, de tout sexe et de toute condition, touchées de la grâce divine, aspiraient au baptême. Urbain voulut venir lui-même, pour bénir une dernière fois Cécile et recevoir de ses mains virginales cette belle multitude, que son sang, prêt à couler, gagnait par avance au Seigneur Jésus. Le baptême fut donné à quatre cents néophytes. L'un deux était Gordien, noble personnage, à qui Cécile céda sa maison, afin que, soustraite au fisc, elle servît désormais pour les assemblées chrétiennes. Ainsi, le palais de Valérien devint une des églises de Rome.

Quelques jours s'étaient passés. Par une volonté de Dieu, Almachius avait accordé ce délai. Il appela enfin Cécile. Elle parut devant lui avec la modestie d'une fille de l'Eglise, avec la fierté d'une patricienne, avec la majesté d'une épouse du Christ. Il lui demanda son nom et sa condition. Elle répondit qu'elle se nommait Cécile devant les hommes, mais que *chrétienne* était son plus beau nom ; quant à sa condition, qu'elle était citoyenne de Rome, de race noble et illustre. Il s'étonna de son assurance; elle répondit que cette assurance lui venait de sa foi. Il l'avertit de prendre garde; elle répondit qu'elle était fiancée à Jésus-Christ. Il parla de sa puissance. « La puissance de l'homme, dit Cécile, est une outre gonflée de vent. Qu'une aiguille vienne à percer l'outre, elle s'affaisse, et tout ce qu'elle avait de consistance a disparu. » Le préfet changea de discours.

Il rappela la loi décrétée par les empereurs au sujet des chrétiens : loi de mort pour les confesseurs du Christ, loi de grâce pour les apostats. « Cette loi, répondit Cécile, prouve que vous êtes cruels et non innocents. Si le nom de chrétien était un crime, ce serait à nous de le nier, à vous de nous obliger à le confesser. Vous employez les tortures pour faire avouer aux malfaiteurs la qualité de leurs délits; s'agit-il de nous, tout crime est dans notre nom, et il suffit de l'abjurer pour trouver grâce. Mais nous connaissons la grandeur de ce nom sacré, et nous ne le renions pas. Quand vous exigez de nous un mensonge, nous proclamons la vérité, et par là nous vous infligeons une plus cruelle torture que celle que vous nous faites subir.

— Choisis cependant, dit Almachius : ou sacrifie, ou nie que tu sois chrétienne, et tu te retireras en paix. » Cécile se prit à sourire : « Le magistrat, dit-elle, veut que je renie le titre de mon innocence ! Si tu admets l'accusation, pourquoi veux-tu me contraindre à nier? Si ton intention est de m'absoudre, que n'ordonnes-tu l'enquête? — Les accusateurs, reprit le juge, déposent que tu es chrétienne. Nie-le, et l'accusation est mise à néant. Si tu persévères, tu connaîtras ta folie. — Le supplice, dit Cécile, sera ma victoire. N'accuse de folie que toi-même, qui as pu croire que tu me ferais renier le Christ. — Malheureuse femme, s'écria le préfet, ignores-tu donc que le pouvoir de vie et de mort est déposé entre mes mains par l'autorité des invincibles princes? — Le pouvoir de vie et de mort, répliqua tranquillement

Cécile, non! Tes princes ne t'ont conféré que le seul pouvoir de mort. Tu peux ôter la vie à ceux qui en jouissent, tu ne la peux rendre à ceux qui sont morts. Dis donc que tes empereurs ont fait de toi un ministre de mort. Si tu dis davantage, tu mens sans aucun profit.» Almachius, désignant à Cécile les statues qui s'élevaient dans le prétoire, lui dit: « Sacrifie aux dieux. »

La patricienne répondit: « Où as-tu la vue? Ces choses que tu prétends être des dieux, moi et tous ceux qui ont la vue saine, nous n'y voyons que des pierres, de l'airain ou du plomb. — Prends garde, s'écria le préfet, j'ai méprisé tes injures quand elles ne s'adressaient qu'à moi, mais l'injure contre les dieux, je ne la supporterai pas. — Préfet, reprit Cécile, tu n'as pas dit une parole dont je n'aie montré l'injustice ou la déraison, et maintenant te voilà convaincu de n'y plus voir. Tu t'exposes fâcheusement à la risée du peuple, Almachius! Tout le monde sait que Dieu est au ciel. Ces simulacres feraient plus de service, convertis en chaux. Ils s'usent dans leur oisiveté, et ne sauraient se défendre des flammes. Sache qu'ils sauraient moins encore t'en retirer toi-même! Le Christ seul peut sauver de la mort et délivrer du feu. »

Cécile se tut. Elle avait vengé par ses réponses la dignité humaine que l'idolâtrie et la tyrannie païenne violaient si indignement; elle avait flétri le matérialisme grossier qui asservissait encore ce monde racheté du sang d'un Dieu; elle avait conquis la palme, il ne lui restait plus qu'à la cueillir. Almachius, de son côté, avait à venger et ses dieux et sa justice et la majesté de l'empire, et surtout lui-même. Il prononça une sentence de mort. Toutefois, il n'osa pas ordonner l'exécution publique d'une femme si élevée par son rang, si respectée et si éloquente. Contraint de donner à sa justice les couleurs de l'assassinat, il commanda que Cécile fût reconduite chez elle et qu'on la fît mourir sans bruit, sans appareil de licteurs, sans effusion de sang, étouffée par la vapeur embrasée dans la salle de bains de son palais.

Le miracle déjoua ce lâche expédient. Une rosée céleste, semblable à celle qui rafraîchit la fournaise où furent jetés les trois enfants de Babylone, ne cessa de tempérer la vapeur brûlante. Après de longues heures, les bourreaux, lassés d'alimenter le feu toujours impuissant, vinrent dire au préfet que Cécile vivait encore. Il envoya un licteur, Cécile, penchant la tête, s'offrit à l'épée. Le licteur frappa; mais, en trois coups, il ne put abattre cette tête toujours sereine, et ne réussit qu'à faire jaillir le sang. Il s'enfuit. Une loi défendait au bourreau de frapper davantage la victime que trois coups n'avaient pas achevée.

Les chrétiens attendaient au dehors. Ils entrèrent en foule, pleins de pitié, de vénération et d'amour. Cécile expirante reconnut ses pauvres, ses néophytes, ses frères, elle leur sourit. Ils s'empressèrent autour d'elle, se recommandant à ses prières, et recueillant sur des linges le sang de ses blessures. D'un moment à l'autre, il semblait que cette âme pure dût rompre ses derniers liens. Mais, bientôt, ceux qui l'environnaient comprirent qu'elle vivait par un nouveau miracle. Cécile, en effet, attendait quelque chose qu'elle avait demandé à Dieu. Il se passa ainsi trois jours. Durant ces trois jours, elle exhorta ces chrétiens à demeurer fermes dans la foi. De temps en temps, faisant approcher les plus pauvres, elle leur marquait sa tendresse et veillait à leur faire distribuer ce qui pouvait rester dans la maison.



Le troisième jour, le saint pontife Urbain, à qui la prudence n'avait pas encore permis d'approcher, entra près de la martyre. C'était lui que Cécile attendait. Tournant vers le Père des fidèles ses regards consolés, elle lui dit: « Père, j'ai demandé au Seigneur ce délai de trois jours pour remettre aux mains de Votre Béatitude les pauvres que je nourrissais, et je vous lègue aussi cette maison, afin que, consacrée par vous, elle soit pour toujours une église. » Après ces paroles, son œil mourant vit les cieux s'ouvrir. Elle était couchée sur le côté droit, les genoux réunis. Ses bras s'affaissèrent l'un sur l'autre; elle tourna contre terre sa tête sillonnée par le glaive, et son âme s'envola doucement.

Urbain présida aux funérailles de Cécile. On ne toucha pas à ses vêtements, on respecta jusqu'à l'attitude de son corps. Tel qu'elle l'avait laissé, tel on le confia à ce cercueil, et l'on plaça aux pieds les linges imbibés de son sang. La nuit venue, on la porta au cimetière de Calixte, sur la voie Appienne. Valérien, Tiburce et Maxime reposaient à peu de distance, au cimetière de Prétextat. Urbain ne mit pas Cécile auprès d'eux. L'honorant comme apôtre, il voulut qu'elle eût sa sépulture dans l'enceinte que Calixte avait préparée pour les Pontifes. Lui-même n'était pas loin de la mort.

(Extrait du *Parfum de Rome*, par L. Veuillot.)

Le Gérant : E. Petithenry. — Imp. P. Feron-Vrau, 3 & 5, rue Bayard, Paris.

SAINT CLÉMENT DE ROME, PAPE ET MARTYR

Fête le 23 novembre.



Saint Clément, condamné aux carrières du Chersonèse, y trouve deux mille chrétiens. Emu de les voir souffrir beaucoup du manque d'eau, il se met en prière et un agneau fait sortir une source sous son pied.

Parmi les plus illustres disciples des Apôtres, entre saint Ignace d'Antioche, saint Denys, saint Timothée, saint Polycarpe, brille la douce et savante figure de saint Clément, le deuxième successeur de saint Pierre. La France, à qui ce zélé pontife envoya de saints missionnaires, lui doit une reconnaissance spéciale et a un droit véritable à s'appeler sa fille.

CLÉMENT DISCIPLE DE SAINT PIERRE ET DE SAINT PAUL

Clément était né à Rome, au pied de la colline du Cœlius, non loin du palais des Césars; la belle petite basilique que les chrétiens ont élevée depuis en son honneur est bâtie sur l'emplacement même de sa maison paternelle. Le sénateur Faustinien son père, et sa mère Mattidia appartenaient à la noblesse romaine; quelques auteurs disent même, mais ceci n'est point certain, que sa famille était parente des empereurs. Rome était alors la capitale du monde par le droit de la force et du glaive; c'était en même temps la capitale de l'idolâtrie et, comme dit saint Léon, *elle croyait s'être fait une grande religion parce qu'elle avait reçu toutes les erreurs*. Mais l'heure était arrivée où Jésus-Christ, qui venait de racheter le monde par sa croix, allait envoyer à Rome un batelier galiléen, pour faire de cette ville la capitale de la paix et de la vérité, et le centre de l'univers chrétien; ce batelier qu'il avait choisi et que l'Esprit-Saint avait transformé était Pierre, le Prince des apôtres et le premier pape.

Clément ne le connaissait pas encore, quand après avoir étudié la littérature latine et grecque, il cherchait avec ardeur la vérité; élevé dans le paganisme de ses ancêtres, qui ne satisfaisait point son intelligence, il étudiait les divers systèmes de philosophie, sans y trouver la lumière, lorsque Dieu lui fit la grâce, dans un voyage en Orient, de rencontrer l'apôtre saint Pierre. Cet ignorant, instruit par Jésus-Christ, lui enseigna ce que les philosophes n'avaient pu lui apprendre, et Clément, docile à la voix de la vérité, devint l'un des plus ardents disciples de Jésus-Christ. Désireux de procurer aux autres le même bienfait, il se joignit à l'apôtre saint Paul et travailla avec lui à la propagation de l'Evangile. La ville de Philippes, en Macédoine, admira son zèle et sa foi. Saint Paul écrivant plus tard aux Philippiens rappelle les travaux de Clément et assure que le nom de ce disciple est écrit au livre de vie (*ad Philip. IV*).

De retour à Rome, Clément fut le compagnon d'apostolat de saint Pierre; le Prince des apôtres lui conféra plus tard l'ordination épiscopale et l'adjoignit à saint Lin qui était son coadjuteur depuis plusieurs années. Le temps de l'épreuve était arrivé; aux jours de calme et de paix, avait tout à coup succédé l'effroyable persécution de Néron. Saint Paul

était venu rejoindre saint Pierre à Rome, pour soutenir le courage des fidèles, et donner sa vie pour Jésus-Christ. Les deux apôtres, après quelques mois de captivité, sont conduits, le même jour, au martyre. Saint Lin succède à saint Pierre, mais bientôt il est victime lui-même de la persécution, et saint Clément se voit obligé d'accepter le gouvernement de l'Eglise.

SAINT CLÉMENT SOUVERAIN PONTIFE

Le nouveau pape vit d'abord la justice de Dieu frapper Néron, le chef des persécuteurs : on sait la fin tragique et misérable qui enleva le trône et la vie à ce prince ; Néron n'avait que trente ans ; son nom est resté odieux à l'univers.

Un autre châtiment, plus terrible encore, éclata trois ans après : ce fut celui des Juifs déicides et infidèles. Trente-sept ans s'étaient écoulés depuis qu'ils avaient rejeté le Sauveur promis au monde et avaient fait crucifier le Fils de Dieu. Le Seigneur leur avait laissé le temps du repentir ; quelques-uns en profitèrent, la majeure partie de la nation resta obstinée dans son aveuglement ; le temps de la miséricorde passa. Après une guerre désastreuse contre les Romains, onze cent mille Juifs périrent dans l'épouvantable siège de Jérusalem, le plus affreux dont l'histoire ait gardé le souvenir. Saint Clément, grand prêtre du nouveau peuple choisi, vit arriver à Rome les restes malheureux de l'infortunée Jérusalem accompagnant, chargés de chaînes, le char des empereurs Vespasien et Titus, leurs vainqueurs.

L'avènement de Vespasien donna quelques années de paix relative à l'Eglise. La nouvelle famille impériale touchait même d'assez près au christianisme. La famille de Flavius Sabinus, frère aîné de l'empereur, était chrétienne.

Le zélé pontife profitait du calme momentané dont jouissait l'Eglise pour réparer les maux de la persécution et étendre les conquêtes de l'Evangile. Il envoya des missionnaires à diverses contrées d'Occident. Les Gaules furent privilégiées entre toutes, puisqu'il leur donna le grand saint Denys, premier évêque de Paris, accompagné de douze autres évêques.

L'Eglise d'Orient n'échappait pas non plus à son zèle. La chrétienté de Corinthe, fondée par saint Paul et sauvée une première fois par lui des dissensions d'un schisme, se voyait déchirée par de nouvelles divisions ; elle en appela au tribunal de Clément. Celui-ci écrivit aux Corinthiens une lettre admirable que nous avons encore ; elle rappela les révoltés à l'obéissance vis-à-vis de leurs pasteurs légitimes et rétablit la paix. On a beaucoup remarqué ces relations des Corinthiens avec saint Clément. Le grand apôtre saint Jean, le disciple bien-aimé, vivait encore, il était l'oracle de l'Orient, et cependant, c'est au tribunal lointain de Clément que les Corinthiens apportent leur cause : c'est que saint Clément était le successeur de saint Pierre et que le successeur de saint Pierre est chargé de gouverner l'Eglise universelle.

Le sage pontife réorganisait aussi la chrétienté de Rome ; il divisa la ville en sept régions et confia la responsabilité de chacune à un diacre, auxiliaire des prêtres et de l'évêque.

Il établit également sept *notaires* ou écrivains, chargés de recueillir, d'une manière authentique, les *Actes des martyrs*. C'est grâce à cette excellente institution que l'histoire de beaucoup de martyrs des persécutions suivantes a été écrite et conservée pour l'édification des fidèles. Saint Clément est donc l'un des patrons de ceux qui écrivent les *Vies des saints* et de ceux qui les lisent. Qu'il nous obtienne la grâce d'imiter les vertus des saints.

Sisinius, patricien païen, s'étant introduit en cachette pour assister à une assemblée des fidèles, fut frappé soudain de cécité ; alors il se convertit, et au moment où saint Clément le baptisait, il recouvra la vue.

EXIL

Cependant, Vespasien, préoccupé d'asseoir sa dynastie sur le trône impérial, se montrait très ombrageux contre tout ce qui semblait lui cacher un obstacle. C'est ainsi qu'il fit chasser de Rome les stoïciens qui manifestaient trop de sympathies pour l'ancien régime républicain. En outre, certains courtisans, profitant de ce qu'il avait été proclamé empereur en Judée, affirmaient que Vespasien était le *prince de la paix* et le Messie promis au monde ; l'empereur goûtait ces flatteries. Clément, le pontife du vrai Messie et le chef d'une religion que beaucoup de païens confondaient avec la religion de ces Juifs qu'on venait de vaincre et que l'on détestait, Clément devint facilement suspect à l'empereur. N'avait-il pas, d'ailleurs, donné le voile des vierges consacrées à Dieu à la petite-nièce du souverain, la princesse Flavie Domitille ? Grand crime aux yeux d'un païen.

Quoi qu'il en soit de ces motifs, il est certain que le pape, accusé par les idolâtres, fut arrêté et conduit devant le préfet Mamertinus. La foule se pressait aux abords du tribunal : « Quel mal a donc fait cet homme ? disait-on. Mais il n'a jamais fait que du bien, pourquoi le poursuivre ? Il guérit les malades et console les affligés. — C'est un impie, criaient les autres, il ne cesse d'outrager les dieux de l'empire. — N'écoutez point une multitude qui vocifère comme des chiens qui aboient, dit Clément au préfet, mais jugez des choses avec maturité et droite raison, voyez si c'est un crime d'adorer le Dieu véritable. » Mamertinus continua l'interrogatoire, et ne put s'empêcher d'admirer la sagesse du vertueux pontife. Ne trouvant aucun crime à lui reprocher, il envoya consulter l'empereur. « Que Clément sacrifie aux dieux, répondit le prince, ou qu'il soit exilé en Chersonèse. » La Chersonèse était à l'extrémité de l'empire : c'est la Crimée actuelle.

Cet ordre affligea Mamertinus qui commençait à prendre en estime son prisonnier. Clément refusa de trahir son Dieu et préféra l'exil. « Allez, dit Mamertinus, et que le Dieu que vous servez dans la sincérité de votre cœur, vous soit en aide. » Pour ne pas laisser l'Eglise de Rome sans pasteur, Clément donna sa démission ; son ami et coadjuteur Clétus, lui succéda sur le siège de saint Pierre, Clément avait gourverné l'Eglise pendant neuf ans.

L'AGNEAU DE DIEU

Après une longue navigation à travers la Méditerranée et le Pont-Euxin (Mer Noire), le courageux exilé aborda enfin sur la presqu'île lointaine de Cherson ou Crimée. La Providence avait-elle quelque dessein particulier en permettant qu'il fût conduit en ce pays plutôt qu'ailleurs ? Le Bienheureux le sut bientôt. Quelle ne fut pas son émotion, sa joie et en même temps sa tristesse, de retrouver en ce pays deux mille chrétiens : c'étaient des martyrs condamnés aux travaux forcés des mines, pendant les derniers mois de la persécution de Néron. Leur travail consistait à extraire des blocs de marbre de la montagne. Quelle consolation pour eux de recevoir au milieu d'eux le père de leurs âmes ! mais quelle affliction de le voir chargé de chaînes : « Saint Père, lui dirent-ils, ô Clément, priez pour nous, afin que nous devenions dignes des promesses de Jésus-Christ. — Dieu m'a fait une grâce dont je

n'étais pas digne, répondit humblement le doux pontife, en m'envoyant, au milieu de vous, partager vos couronnes ».

Il apprit bientôt que ces généreux confesseurs de la foi, au milieu de leurs rudes travaux, avaient souvent à supporter les tortures de la soif, ou d'ajouter à leurs fatigues celle d'aller chercher de l'eau à six milles de leur résidence. Plein de confiance en Dieu, il dit aux chrétiens : « Prions le Seigneur qui a fait jaillir de l'eau d'un rocher du désert, il nous viendra en aide. » Il se mit donc en prières et, un peu après, levant les yeux, il aperçut sur la colline un agneau blanc comme la neige; de son pied droit, l'agneau indiquait une source d'eau vive qui venait de jaillir sous ses pas. Clément poussa un cri de joie et dit avec le psalmiste : *Fluminis impetus lætificat civitatem Dei : L'abondance des eaux réjouit la cité de Dieu.* A partir de ce jour, les martyrs eurent de l'eau près d'eux en abondance.

APOSTOLAT INESPÉRÉ

La nouvelle de ce miracle fit bientôt le tour de la contrée; une foule d'indigènes accoururent auprès du vénérable étranger qui leur apportait la vérité au nom du Dieu suprême. Clément les instruisait et les baptisait. Les conversions se multiplièrent. Le bienheureux exilé évangélisa tout le pays, des églises s'élevèrent de toutes parts. Après vingt années de cet apostolat inespéré, le christianisme était si florissant en Crimée que, sur une vaste partie de la presqu'île, on ne rencontrait plus une seule idole. Le vrai Dieu y était adoré par des milliers d'âmes fidèles.

Il serait intéressant d'avoir le récit détaillé des missions de cet homme apostolique et des compagnons qu'il associa à ses travaux, mais l'histoire ne nous l'a point conservé. Voici, cependant, quelques traits, notés incidemment par Clément lui-même dans une de ses lettres.

« ..... Quand le mauvais temps vient à nous surprendre dans les champs, à la ville ou dans les hameaux, s'il se trouve quelque frère dans la localité, nous entrons dans sa maison. Les chrétiens s'y réunissent, et nous leur adressons des paroles d'exhortation. Ceux-là seuls prennent ainsi la parole, qui ont la science de prêcher. Leurs discours respirent la crainte de Dieu, la gravité, la modestie. Ils ont pour objet d'inviter les frères à chercher en tout la volonté de Dieu, à se prévenir réciproquement par le respect mutuel et les devoirs de charité, à montrer une sainte émulation pour les bonnes œuvres, et à servir le Seigneur dans la sincérité de leur âme. C'est en cela que consistent les obligations, la véritable gloire du peuple de Dieu.

» Parfois, il arrive qu'au déclin du jour, les frères nous voyant éloigné de notre retraite, nous pressent avec instance d'accepter chez eux l'hospitalité. Le désir d'entendre de notre bouche la parole sainte les fait insister. Si la maison où nous sommes appartient à un homme d'un âge et d'une conduite respectables, nous ne repoussons point l'invitation qui nous est faite d'y passer la nuit. (Il poussait la réserve et la discrétion jusqu'à n'accepter l'hospitalité pour la nuit que dans une demeure où ne logeaient ni veuve ni fille.)

» Un frère prépare ce dont il est besoin, et la couche où nous devons reposer; il nous lave les pieds et y verse de l'huile. Nous acceptons le pain, l'eau et les aliments qu'on veut y joindre, selon que Dieu y pourvoit. Ces offices de la charité sont d'ordinaire exercés par notre hôte lui-même, ou, à son défaut, par des frères qui nous servent. Mais aucune femme, mariée ou non, riche ou esclave, chrétienne ou païenne, n'est admise à nous rendre ces sortes de services; nous ne voulons les tenir que des hommes. Cependant, quand notre assistance ou notre ministère sont nécessaires aux femmes, et que celles-ci doivent prendre part aux prières et aux exhortations faites dans l'assemblée, on les y convoque et elles s'y rendent dans une tenue décente et modeste. Ceux d'entre nous qui ont reçu le don de prêcher et d'exhorter les fidèles, adressent aux assistants les paroles que Dieu leur a suggérées. Nous faisons ensuite la prière; après quoi, nous donnons aux hommes le baiser de paix. Les femmes et les vierges s'approchent à leur tour, et nous baisent la main, que, par modestie, nous tenons couverte de notre manteau. Les yeux élevés vers le ciel, nous recevons cet hommage de leur foi, et après cette cérémonie, nous partons pour nous rendre où le Seigneur nous appelle. »

Quelle suavité et quel charme dans ce tableau des missions apostoliques! écrit M. l'abbé Darras en achevant de traduire les phrases qui précèdent. (*Histoire générale de l'Eglise.*) « Où trouver, ajoute-t-il, dans ce récit vivant des courses du disciple de saint Pierre la moindre analogie avec le ménage des pasteurs protestants? » Une grave erreur des protestants est réfutée par la même lettre de saint Clément à laquelle nous avons emprunté la citation qu'on vient de lire. Saint Clément nous montre la confession sacramentelle en usage chez les chrétiens qu'il dirigeait. De quel droit les protestants viendraient-ils donc se présenter comme les vrais disciples des apôtres, quand ils rejettent un sacrement que les premiers disciples des apôtres avaient reçu de leurs maîtres, qu'administrait Clément, le disciple de saint Pierre et de saint Paul?

Nous possédons une autre lettre de saint Clément adressée, comme la précédente, à ceux qui, dans l'Eglise de Dieu, font profession de virginité, et spécialement aux ecclésiastiques et aux religieuses. Le pape leur donne d'admirables conseils pour marcher sans écarts dans le chemin de leur vocation sublime et tendre à la perfection de la vie chrétienne. Il y affirme qu'on ne gagne le ciel que *par une foi féconde en œuvres?* Chose curieuse, ces deux épîtres de saint Clément aux *Vierges*, louées autrefois par saint Jérôme, mais dont on a perdu le texte grec et qui étaient devenues inconnues en Occident, ont été remises en lumière et publiées d'après une version syriaque par un protestant, Wetsein, docteur de Bâle.

SAINT CLÉMENT JETÉ A LA MER

Depuis plus de vingt ans que le pontife exilé était en Chersonèse, l'empire romain avait vu mourir Vespasien, et bientôt après son fils, l'empereur Titus : il avait subi ensuite la tyrannie du cruel Domitien, émule de Néron, et promoteur de la seconde persécution générale contre les chrétiens. Après la mort de ce monstre couronné, l'Eglise avait respiré un moment sous le règne du vieux Nerva. On espérait que la paix continuerait sous Trajan, son fils adoptif, dont la bravoure était estimée et qui n'était pas cruel par nature. Mais ce que la cruauté n'aurait pas fait, la politique le voulut : attaquer le paganisme romain, c'était, aux yeux de Trajan, saper les fondements de l'empire; en outre, il confondait les chrétiens avec les juifs, alors révoltés. Il reprit donc la persécution. Sainte Flavie Domitille fut brûlée vive à Terracine, avec ses deux compagnes. Beaucoup de chrétiens donnèrent leur sang pour Jésus-Christ en diverses provinces. Saint Clément fut l'un des premiers.

Trajan ayant appris les progrès de la foi chrétienne dans la Chersonèse, envoya en toute hâte

dans ce lointain pays le préfet Ausidianus avec ordre de ramener le peuple au culte des idoles par tous les moyens possibles. A peine débarqué, le préfet fait arrêter de nombreux chrétiens et sur leur refus d'apostasier les livre aux plus affreux supplices que sa rage peut inventer. Il espérait ainsi triompher de leur constance ou du moins jeter l'effroi dans l'âme de leurs frères. Son attente fut trompée : loin de trembler et de faiblir en présence des tourments dont on les menaçait, des chrétiens, devançant ses satellites, venaient d'eux-mêmes, par troupes, au-devant du martyre et de la mort, le visage joyeux, comme on se rend à une fête. Plus il en faisait mourir, plus ceux qui restaient se montraient avides de partager le combat et la couronne de leurs frères martyrs.

Le tyran s'en prit alors au chef qui soutenait le courage et la foi de ce peuple de héros. Clément fut saisi ; le préfet le condamna à être jeté à la mer, avec une ancre au cou, afin que, perdu au fond des flots, son corps ne pût recevoir la sépulture et les honneurs que les chrétiens réservaient aux reliques de ceux qui étaient morts pour la foi.

Quand le funèbre cortège s'avança vers le rivage, une foule de chrétiens accompagnèrent Clément comme des fils qui pleurent leur père bien-aimé. Les soldats montèrent dans une barque, y firent entrer le saint vieillard, lui attachèrent une ancre au cou et se mirent à ramer vers la haute mer. Les chrétiens agenouillés ou debout sur la plage, suivaient l'évêque de leurs regards pleins de larmes, remplissant l'air de leurs cris et de leurs soupirs : « Seigneur Jésus, répétaient-ils, sauvez-le ! » De son côté, Clément se recommandait avec humilité au Seigneur : « Père céleste, recevez mon âme ! » Et les soldats le jetèrent dans les flots. C'était le 23 novembre, l'année 100 de l'ère chrétienne.

UN TOMBEAU BATI PAR LES ANGES

Déjà bourreaux et païens s'étaient retirés, les chrétiens toujours sur la plage semblaient ne pouvoir s'arracher à ce rivage et à cette mer où ils avaient vu disparaître leur père : « Prions tous ensemble, dirent Cornélius et Phœbus, afin que Dieu nous rende les reliques de son martyr. » Tous prièrent. Bientôt, chose inouïe ! la mer parut se replier sur elle-même et se retira d'une lieue et demie. Les fidèles suivirent avec assurance les eaux qui fuyaient et découvrirent une petite chapelle de marbre d'une structure admirable, construite par les anges ; ils y trouvèrent le corps du saint martyre et, à côté, l'ancre, instrument de son supplice. Pendant qu'ils vénéraient avec respect ces précieuses reliques et priaient près d'elles, ils furent avertis par révélation de les laisser en ce lieu, parce que chaque année, au jour anniversaire du martyre de saint Clément, ils pourraient recommencer leur pèlerinage.

Ils se retirèrent l'âme pleine de courage et de consolation ; puis les flots recouvrirent de nouveau l'abîme qu'ils avaient déserté quelques heures.

L'année suivante, à la même époque, ce reflux extraordinaire, et inconnu sur ces rivages se renouvela. Le jour de la fête de saint Clément et chacun des sept jours suivants, les pèlerins purent aller visiter le tombeau du pape martyr. Pendant plusieurs siècles ce prodige étonnant se reproduisit chaque année. Les pèlerins accouraient alors en foule, les miracles se multipliaient au tombeau du martyr, les aveugles recouvraient la vue, les muets la parole, les maladies les plus diverses étaient guéries. Aussi n'y eut-il bientôt plus un seul infidèle dans toute la province, tous les habitants convertis adoraient le Dieu pour l'amour duquel Clément avait donné sa vie et qui maintenant glorifiait son serviteur.

Un curieux miracle est celui que raconte saint Ephrem, martyr, évêque de la ville de Géorgie en Chersonèse. Une année, un habitant de cette même ville était venu avec sa femme et un fils très jeune encore, en pèlerinage au tombeau de saint Clément. La fête achevée, les deux époux avaient regagné le rivage, sans doute séparément, et les ondes avaient repris leur lit accoutumé, quand ils s'aperçurent que ni l'un ni l'autre n'avait ramené l'enfant. Il était donc resté dans la petite chapelle, maintenant au fond des abîmes ! Jugez du désespoir de la mère. L'année s'écoula dans la tristesse et les regrets. Quand une mère ne peut revoir son fils vivant, elle veut du moins, retrouver sa dépouille mortelle ; aussi quand, l'année suivante, les ondes se retirèrent, le 23 novembre, cette femme fut-elle la première à courir à la chapelle de saint Clément : elle entre, elle voit son fils étendu, immobile, elle le saisit : l'enfant se réveille dans les bras de sa mère : il était plein de vie et de santé et croyait n'avoir dormi qu'une nuit. Notre saint Grégoire de Tours a également consigné ce trait dans un de ses ouvrages, et le savant Haronius le regarde comme incontestable. C'est à cause de ce prodige que nos pères invoquaient spécialement ce saint pape pour la santé des enfants.

On représente parfois saint Clément avec une ancre, en souvenir de son martyre ; c'est sans doute pour cela que les bateliers à Bruges, l'ont choisi pour patron. C'est aussi le patron de Séville, en Espagne, parce que cette ville a été reconquise sur les Maures par saint Ferdinand, le 23 novembre 1248, fête du saint apôtre de la Crimée.

LA BASILIQUE DE SAINT CLÉMENT A ROME

Au IXe siècle, la Crimée, où s'étaient établis les Khasars, barbares et païens, reçut un nouvel apôtre qui eut la joie d'y renouveler pendant quelque temps les merveilles de conversions jadis opérées par le disciple de saint Pierre, c'était saint Cyrille. Quand il quitta ce pays, pour revenir à Constantinople et aller ensuite évangéliser les Slaves, en compagnie de son frère, saint Méthode, Cyrille emporta avec lui les reliques de saint Clément; il les laissa dans la ville de Rome, où il mourut lui-même sous le pontificat de saint Nicolas Ier. Les Romains déposèrent avec respect les restes du saint martyr, leur ancien pasteur, dans la basilique qui était bâtie en son honneur au pied du mont Célius; et ils ensevelirent saint Cyrille dans cette même église. Là, reposent aussi les reliques du saint martyr Flavius Clémens, consul et cousin germain de l'empereur Domitien, mis à mort pour la foi chrétienne par ordre de ce tyran; là encore se trouve ce qui nous reste des ossements du grand saint Ignace d'Antioche livré aux lions dans l'amphithéâtre voisin (le Colysée), par ordre de Trajan, peu après le martyr dont nous venons de retracer l'histoire.

Cette église, presque ensevelie sous les décombres, fut rebâtie au commencement du XIIIe siècle, par les soins du pape Pascal II ; c'est la basilique actuelle de saint Clément. En 1857, le P. Mullooly, prieur des Dominicains Irlandais, qui desservent ce sanctuaire depuis deux siècles, découvrit au-dessous du monument actuel, une vaste crypte, c'est l'ancienne église. Au-dessous une autre crypte permet d'apercevoir d'antiques assises de pierre, restes de la vieille demeure paternelle de la famille de saint Clément.

« Priez pour nous, saint Clément, afin que nous devenions dignes des promesses de Jésus-Christ. »

DEGUY, Imprimeur-*Gérant*, 8, rue François Ier, Paris.

SAINT JEAN DE LA CROIX

Fête le 24 novembre.

Gonzalve de Yepès, tombé dans la misère et obligé pour gagner sa vie de tisser la soie et la laine, eut trois fils : François, Louis et Jean. Le premier devint un homme d'oraison au milieu du monde ; le second mourut en bas âge comme un petit saint ; le troisième fut, dès son enfance, favorisé des grâces les plus extraordinaires.

Jouant un jour au bord d'un étang, il glissa au fond de l'eau ; une grande dame vint lui offrir la main pour le sauver. « Non, reprit l'enfant, vous êtes trop belle, et ma main salirait la vôtre. » Alors, un vieillard se présenta, marchant sur l'eau comme la belle dame, tendit à l'enfant son bâton et le ramena sur le bord. C'étaient Marie et Joseph.

Quelque temps après, admis à l'hospice pour y servir les pauvres et faire ses études, il tomba par mégarde dans un puits très profond. Les témoins accoururent en poussant des cris et croyant le trouver mort, mais ils le virent paisiblement assis sur l'eau. Et comme on s'étonnait : « Une belle dame m'a reçu dans son manteau et m'a gardé, » repartit-il avec un franc sourire.

C'est ainsi que grandissait sous le regard de arie le petit Jean de Yepès.

Comme il priait un jour Notre-Seigneur de lui faire connaître sa vocation, une voix lui dit au fond du cœur : « Tu me serviras dans une religion dont tu relèveras la perfection primitive. » Bientôt après, le Carmel lui ouvrit ses portes, et il y reçut l'habit en 1563, à l'âge de 21 ans. Cette grâce lui parut si surprenante, qu'il se compara à l'apôtre saint Mathias, favorisé par le sort de préférence à tant d'autres disciples plus vertueux et qu'il prit le nom de Jean de Saint-Mathias. Un an après, il prononça ses vœux entre les mains du P. Ange de Salazar et en présence de son protecteur, Alphonse Alvarez de Tolède. Le procès-verbal de sa profession, signé par lui, est religieusement conservé comme une relique dans le couvent de Santa-Anna de Medina del Campo, ainsi que la cellule qu'il habitait.

Les constitutions primitives de l'Ordre lui étant tombées dans les mains, il résolut de les suivre, et avec la permission de ses supérieurs, il mena au milieu de ses frères la vie des premiers Carmes, dissimulant si bien ses austérités que personne ne s'en aperçut.

Sa vie devint encore plus austère à Salamanque, où on l'envoya pour se préparer au sacerdoce. Il y habitait un réduit obscur, mais qui lui était plus cher que le plus beau des palais parce qu'il avait une fenêtre donnant sur la chapelle, en face du Très Saint-Sacrement. Son lit était une sorte d'auge en forme de berceau ; un morceau de bois lui servait d'oreiller. Il portait autour du corps une chaîne de fer hérissée de pointes, et par-dessus cette chaîne, un vêtement étroit et serré, composé de joncs enlacés les uns aux autres par de gros nœuds. Ses disciplines étaient si cruelles que le sang jaillissait en abondance et qu'il ne parvint pas à en dissimuler les traces à ses frères. Ceux-ci l'estimaient comme un saint, et on disait avec admiration, comme à la naissance de Jean-Baptiste : *Quis putas iste erit?* Ils l'admirent aux Ordres avec empressement et lui permirent d'aller célébrer sa première messe à Medina del Campo, à la grande consolation de sa mère.

Au moment où il tenait entre ses mains le corps du Sauveur, Jésus répondit à ses gémissements et à ses supplications : *Je t'accorde ce que tu demandes.* Il se sentit dès lors comme revêtu d'une pureté merveilleuse, confirmé en grâce et attiré à une vie plus solitaire.

Tandis qu'il méditait en son cœur ces grâces extraordinaires et formait le dessein de s'enfermer à la Chartreuse pour les conserver, la Mère Thérèse de Jésus commençait la réforme des Carmélites, et cherchait les moyens de réformer les religieux de son Ordre. Elle avait bien gagné à son projet le prieur Antoine de Heredia, mais elle ne voyait pas en lui l'homme choisi de Dieu. Elle le demandait avec ardeur, lorsque le Père maître, Pierre de Orozco, lui conduisit le P. Jean.

En apprenant la manière de vivre de ce jeune religieux et ses admirables dispositions, la Sainte lui découvrit ses projets et ajouta avec ardeur : « Mon Père et mon fils, prenez patience et renoncez à la Chartreuse pour vous occuper de préparer une réforme dans notre Ordre même. » La cause fut vite gagnée, et la Mère Thérèse, au comble de la joie, dit en plaisantant de la haute stature du P. Antoine et de la petite taille du P. Jean : « Allons de l'avant, nous avons un frère et demi pour commencer la réforme. »

Sur ces entrefaites, don Raphaël Mexia Velasquez offrit à la Sainte une petite maison dans le village de Durvelo ; le P. Jean partit aussitôt avec





un ouvrier maçon, tandis que le P. Antoine allait résigner ses fonctions de prieur. Le porche de la maison fut converti en chapelle; des croix de bois brut et des têtes de mort en étaient les seuls ornements. Un grenier dans lequel on ne pouvait entrer qu'à genoux et qui était éclairé par un trou pratique dans le toit servit de chœur. Au-dessous du chœur était le dortoir. La vieille cuisine, divisée en deux, servait à la fois de cuisine et de réfectoire; dans ce réfectoire, un morceau de bois pour table, une cruche cassée pour bouteille et des morceaux de calebasse pour verres formaient tout l'ameublement.

Une fois installé, le P. Jean bénit le nouvel habit que lui avait remis sainte Thérèse, s'en revêtit, s'imposa l'obligation de marcher sans sandales, ni alpargates, ni rien qui pût protéger ses pieds, et célébra la Sainte Messe.

Quelques jours après, arriva Antoine de Heredia, avec un Frère de chœur, et, le 28 novembre de l'an de grâce 1580, après la Sainte Messe, les trois religieux, à genoux en présence du Très Saint-Sacrement, renouvelèrent leur profession et, renonçant à leurs noms de famille, s'appelèrent Antoine de Jésus, Jean de la Croix et Joseph du Christ, de sorte qu'ils complétaient à eux trois le nom de *Jésus-Christ crucifié*.

La Réforme du Carmel était fondée.

Don Alphonse Gonzalès, provincial, vint la confirmer en nommant P. Antoine de Jésus prieur, P. Jean de la Croix sous-prieur et maître des novices, et Fr. Joseph du Christ procureur.

Bientôt, les novices accoururent; il fallut transférer le couvent à Pastrana, et deux ans après, en 1571, le nouveau provincial, Pierre Fernandez, voyant l'influence du P. Jean de la Croix, le nomma recteur du collège d'Alcana. Les élèves étaient si fervents que, parmi eux, s'établit ce proverbe : religieux et étudiants, mais religieux avant tout.

Elue prieure du couvent de l'Incarnation d'Avila, sainte Thérèse demanda le P. Jean de la Croix pour confesseur et l'obtint. C'est dans ces instructions simples et profondes du Père et de la Mère que s'établirent les grandes traditions du Carmel. Dieu lui-même ratifia ces sublimes enseignements, en faisant éclater les miracles autour de ses serviteurs.

Une religieuse, dona Maria de Yera, étant morte subitement, une pauvre Sœur, éperdue, dit vivement au confesseur : « Est-ce ainsi que Votre Révérence prend soin de ses filles en les laissant mourir sans sacrements ? » Le Saint se mit en prière, et puis, venant auprès de la morte, il la trouva vivante, la confessa, l'administra, et, s'adressant à la Sœur étonnée : « Etes-vous contente, ma fille ? »

Quelque temps après, conversant avec la prieure des beautés et des lumières de la grâce, il se sentit transporté d'amour pour Notre-Seigneur; il essaye de vaincre ses transports et se cramponné à la chaise, mais rien ne put résister à l'élan de la grâce; il s'élança vers le plafond, emportant son siège, tandis que, de l'autre côté de la grille, la Sainte s'élevait dans un ravissement semblable. Un grand nombre de Sœurs furent témoins de ce prodige. Une autre fois, pareille chose étant sur le point de se produire, sainte Thérèse lui dit en simplicité : « Serait-ce encore un ravissement ? — Je crois que oui, » répondit humblement le Saint.

Jésus se plaisait à l'instruire lui-même et l'initiait aux mystères de sa Passion. Un jour que le vénérable Père était tout absorbé dans la méditation des souffrances du Sauveur, il fut saisi jusqu'au plus intime de l'âme et vit des yeux de son corps tout ce qu'il se représentait au dedans de l'âme; l'impression fut si profonde que, revenu à lui, il prit une plume et, en quelques lignes, traça sur le papier un crucifix admirable, où sont vaincues, par un homme absolument ignorant du dessin, les plus grandes difficultés de l'art.

Nous le reproduisons ici.

De toutes parts, on accourait vers cette lumière du Carmel; il guérissait les malades, étonnait par la pénétration de ses vues, chassait les démons et les poursuivait avec une telle autorité que ceux-ci tremblaient sur son passage et l'appelaient *un nouveau Basile*.

Tant d'éclat autour du berceau de la réforme devait attirer la jalousie et susciter des tempêtes. Ne faut-il pas aux grandes œuvres de grandes épreuves? Les religieux non réformés furent ici l'instrument de la Providence. Leur commissaire général, Jérôme Tostado, craignit une innovation dangereuse, et le dénonça au chapitre de Plaisance, qui le condamna comme déserteur et rebelle et décréta contre lui les peines les plus sévères, s'il ne s'humiliait publiquement et ne renonçait à ses projets scandaleux. Rien ne put ébranler la résolution de l'humble fils de sainte Thérèse, il annonça qu'il obéirait, même au péril de sa vie, s'il le fallait, à ce qui était pour lui la volonté de Dieu.

Mais Dieu ne tente jamais l'homme au-dessus de ses forces. Un jour que cette âme écrasée se plaignait avec angoisse de l'état d'abandon où elle languissait, une douce et brillante clarté vint illuminer sa prison, et la voix du Seigneur se fit entendre : « Ne crains rien, Jean, je suis ici et je te délivrerai. »

Un jour, le prieur, entrant dans la cellule avec deux autres religieux, trouva le Bienheureux à genoux et si absorbé qu'il ne fit pas attention à sa présence. Croyant à la mauvaise volonté, il lui en fit de cruels reproches. « A quoi pensiez-vous donc? — Je pensais que c'est demain l'As-



somption de Notre-Dame, et que je serais grandement consolé de célébrer la Sainte Messe. — Jamais ! réplique le prieur en fermant la porte, jamais, tant que je serai ici. »

A peine était-il sorti, que la Sainte Vierge apparut au milieu d'une légion d'anges et consola son serviteur par ces douces paroles : « Prends patience, mon fils, tes souffrances finiront bientôt. Tu sortiras de cette prison et tu auras la consolation de célébrer la messe. »

Huit jours ne s'étaient pas écoulés que Jean, porté par une force invincible, se trouvait libre dans les rues de Tolède. Il courut aussitôt au couvent des Carmélites déchaussées, où une pauvre malade demandait en toute hâte un Père pour la confesser. Tandis qu'il remplissait ce ministère, les gardiens, s'étant aperçus de sa fuite, accouraient pour le reprendre; mais, ne l'ayant pas trouvé dans l'église, ils s'en retournèrent, convaincus que leur prisonnier avait dû quitter la ville.

La nouvelle de sa délivrance fut une immense joie pour sainte Thérèse. Les Pères de la réforme se réunirent autour de lui au couvent d'Almadovar, et résolurent d'envoyer à Rome, pour plaider leur cause, le prieur du Calvaire en Andalousie. En le voyant partir, le Bienheureux ne put s'empêcher de lui dire avec tristesse : « Père Pierre, votre Révérence part pour l'Italie déchaussée, elle en reviendra chaussée. » L'événement justifia cette douloureuse prédiction, mais n'arrêta point les progrès de la réforme, et le P. Jean, devenu prieur du Calvaire, put y reprendre ses austérités et enflammer ses fils d'amour pour la souffrance.

La nourriture de la communauté, c'était du pain et des herbes sauvages, et, comme les Frères ne savaient pas discerner les herbes bonnes des herbes malfaisantes, un âne fut chargé de ce choix et surnommé *le connaisseur*. Un jour, le pain vint à manquer; le Père, joyeux, fit un beau sermon à ses enfants, qui se retirèrent tout heureux de comprendre le prix de la pauvreté; mais ils étaient à peine rentrés au chœur pour prier que le Fr. Brocard de Saint-Pierre vint annoncer qu'un étranger apportait une charge de provisions avec une lettre. Le prieur fondit en larmes en lisant cette lettre, et comme le Frère, étonné, lui demandait la cause de ces larmes : « Je pleure, lui répondit-il, parce que nous avons si peu de courage que Dieu n'a pas même assez de confiance en nous pour nous laisser jeûner un jour entier. »

L'ardeur dont il embrasait les âmes était si grande que sainte Thérèse le considérait comme le meilleur de tous les confesseurs; elle écrivit à la Mère Anne de Jésus qui se plaignait de n'avoir pas de confesseur capable : « Vraiment, ma fille, je trouve plaisantes les plaintes que vous m'adressez, alors que vous avez dans le voisinage mon Fr. Jean de la Croix, qui est un homme tout divin. Depuis qu'il est parti de l'Andalousie, je n'en ai pas trouvé un autre comme lui. »

Il n'était plus sur la terre. Tout le monde en était frappé. Un jour qu'il avait eu deux extases en une seule conférence, il essaya de donner le change et dit à la Sœur : « Avez-vous vu combien j'ai été appesanti par le sommeil. » Etant prieur à Baéja, il fut saisi après la communion et resta immobile, le calice à la main. Revenu à lui, il dut rentrer à la sacristie épuisé. Qu'on fasse venir les anges pour achever cette messe, s'écria une sainte femme, la mère Penuala; eux seuls peuvent la continuer avec autant de dévotion que ce Saint, qui en est incapable. »

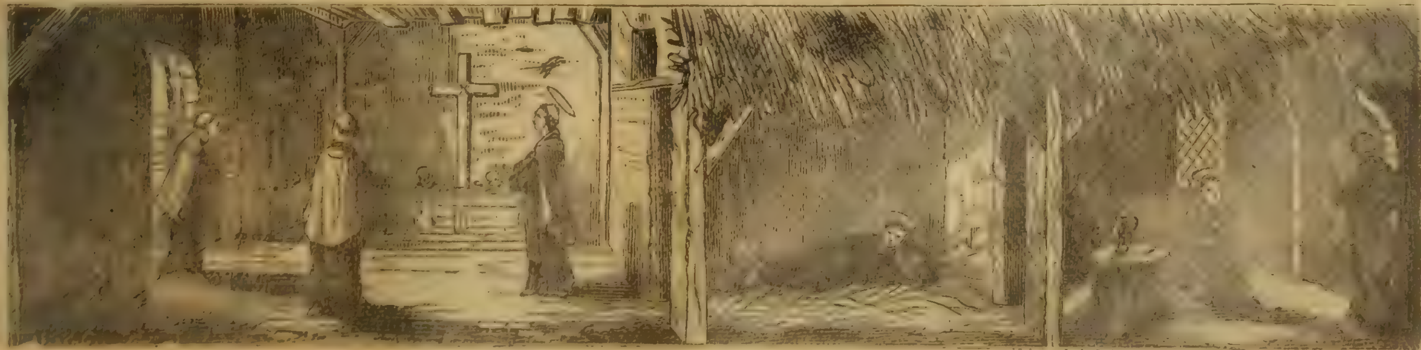
Nommé prieur de Grenade, puis définiteur de l'Andalousie le 11 mai 1585, il aspirait toujours à la solitude. « Etes-vous fils d'un laboureur? lui répliqua un jour le provincial, que vous ayez un goût si prononcé pour les champs. — Pardon, mon Très Révérend Père, reprit le serviteur de Dieu, je suis beaucoup moins encore, je ne suis que le fils d'un pauvre tisserand. » « Frère, dit-il un jour à son compagnon de voyage, le Fr. Martin de l'Assomption, si une horde de Maures ou d'hérétiques se précipitaient en ce moment pour nous massacrer et s'ils commençaient par tomber sur votre charité en l'assommant à coups de bâton, comment les recevriez-vous? — Avec la grâce de Dieu, reprit le Frère, je le supporterais patiemment. — Eh quoi ! répliqua-t-il avec indignation, c'est avec cette tiédeur que vos répondez! Vous ne sentez donc pas le désir d'être mis en pièces pour Jésus-Christ? Il faut que vous soyez bien peu fervent pour n'être pas dévoré de la soif de souffrir pour Celui qui a souffert pour nous! »

Que d'occasions de souffrances dans ces voyages multipliés pour accompagner les Carmélites dans leurs fondations de Malaga, de Madrid, de Mancha Réal, de Caravaca, etc., ou dans les visites des maisons de l'Ordre! Jamais il n'emportait de provisions, et toujours la régularité la plus parfaite régnait en route. Les dangers, les accidents abondaient dans le voyage, mais les miracles s'épanouissaient sous ses pas, comme les fleurs de la sainteté.

Dieu va mettre le comble à ses faveurs.

Etant au couvent de Ségovie, après une longue extase, devant une image de Jésus portant sa croix, il entendit une voix qui l'appelait : « Frère Jean! » Il essaya de fuir, mais la voix poursuivit: « Frère Jean ! Frère Jean ! — Me voici, Seigneur. — Quelle récompense veux-tu pour ce que tu as fait et souffert pour moi? — Souffrir, Seigneur, et être méprisé pour vous. » Prière surprenante, que Dieu ne tarda pas à exaucer.

Quelque temps après, des difficultés étant survenues entre la consulte de l'Ordre et les Carmélites, le P. Jean soutint les Carmélites et dut



renoncer à toute charge de l'Ordre. Il se retira joyeux au sanctuaire de la Penuela, dans l'Andalousie; c'est là qu'il composa la *Montée du Carmel*, la *Nuit obscure*, le *Cantique spirituel*, la *Vive flamme d'amour*, et plusieurs autres ouvrages spirituels. Une colombe le suivait partout, et une odeur suave s'exhalait de ses vêtements.

Le fruit était mûr, le maître pouvait le cueillir. Il lui envoya une fièvre violente compliquée d'une grave inflammation à la jambe droite. Dans l'espoir de guérir ce mal, le prieur du couvent fit des instances auprès du Saint pour le déterminer à partir pour Baëja; mais, dans son amour pour la souffrance, le malade choisit un couvent plus pauvre, celui d'Ubeda, et un Frère se mit en devoir de l'y conduire. En arrivant au pont de Quadalimar, le malade semblait sur le point de rendre l'âme. Le Frère, effrayé, lui demanda de se reposer et de prendre quelque nourriture. « Me reposer, oui; manger, je ne le puis. — Hé quoi! repartit le Frère, est-ce que rien ne ferait plaisir à Votre Révérence? — Il est une seule chose que je mangerais volontiers, répondit le malade, et cette chose, impossible de la trouver dans cette saison : ce sont des asperges. » Le pauvre Frère promenait des regards désolés le long de la rivière, lorsqu'il aperçut tout à coup une botte d'asperges aussi fraîches que si l'on venait de les cueillir.

Cependant, la maladie faisait des progrès effrayants; le long des jambes s'ouvrirent cinq plaies en forme de croix. Il fallut bientôt recourir aux opérations, et les médecins pratiquèrent de profondes incisions depuis le pied jusqu'au genou, de façon à mettre l'os complètement à nu. Plus on le torturait, et plus il encourageait les médecins : « Ne craignez rien, leur disait-il, enfoncez plus avant s'il le faut, je ne désire rien tant que de faire la volonté de mon Sauveur Jésus. » Les crises les plus aiguës semblaient sa récompense. « *Hæc requies mea in sæculum sæculi*, chantait-il avec le prophète, voici mon repos. »

Tant de patience ne pouvait rester cachée. Le provincial vint visiter son malade et ordonna que, désormais, il fût accessible à tous, aux hommes du dehors aussi bien qu'aux religieux. Le prieur fut le premier à demander pardon à son Frère et à encourager les fidèles qui accouraient en foule et admiraient cet amour si avide de souffrance. « C'est comme le bonhomme Job! dirent un jour devant lui les religieux. — Non, mes frères, répondit Jean de la Croix, cet homme gisait sur un fumier et raclait avec un tesson la sanie de ses plaies; voilà ce qui s'appelle souffrir. Mais moi, au lieu d'un fumier, je suis couché sur un lit moelleux, et, au lieu d'un tesson, on panse mes plaies avec du linge bien doux et de la charpie. Qu'y a-t-il de commun entre lui et moi? Ce que je souffre n'est rien. »

Cependant, les forces s'épuisaient et la Mère vint annoncer à son fils qu'elle viendrait le quérir le samedi dans l'octave de son Immaculée-Conception. « Avec cette bonne nouvelle, il n'y a plus de souffrances pour moi! » entendirent les élèves, sans comprendre ces paroles.

Le jeudi 12 décembre, il reçut le viatique; alors, les assistants le prièrent de leur partager les objets à son usage: habits, courroie, bréviaire, rosaire..... mais il leur répondit: « Je suis pauvre, je n'ai rien à moi, tout appartient à mon supérieur, c'est à lui qu'il faut le demander. » Puis, joignant l'exemple aux paroles: « Mon Père, je conjure Votre Révérence de me faire, pour l'amour de Dieu, l'aumône d'un habit dans lequel je puisse être enseveli. »

Le vendredi dans l'après-midi, contre son habitude, il demanda l'heure; et comme ses Frères étaient étonnés, il leur révéla son secret : « C'est que je dois aller cette nuit chanter les matines au ciel. » A cinq heures, on lui porta l'Extrême-Onction; après quoi, il dit à la communauté qu'elle pouvait se retirer, qu'il la préviendrait en temps opportun. A neuf heures, on l'entendit : « Il ne me reste plus que trois heures. » A dix heures, comme la cloche du couvent appelait les religieux à l'office : « Et moi aussi, j'aurai le bonheur de le dire au ciel avec la Bienheureuse Vierge. » Vers onze heures et demie, il s'assit sur son lit, comme s'il était bien portant : « Dieu soit béni! comme je suis bien! remercions le bon Dieu et prévenez les Frères, il est temps. » Puis, après avoir écouté la lecture de quelques versets du livre des Cantiques et béni la communauté, il remit à un de ses amis du monde son crucifix et disposa lui-même sa personne telle qu'elle devait être pour les funérailles, et comme, en lui rendant le crucifix, son ami lui baisa la main avec tendresse, le moribond le lui reprocha en souriant : « Je ne vous aurais pas demandé ce service, si j'avais su qu'il dût me coûter si cher! »

Il était près de minuit. Le Bienheureux, toujours observateur de la Règle, avertit le Frère : « Voici l'heure de matines, il est temps de sonner. Un globe de feu vint alors l'environner comme d'un soleil, au centre duquel il brillait comme un séraphin, et comme minuit sonnait, il ferma les yeux et dit doucement: « Je vais dire matines au ciel..... Seigneur, je remets mon âme entre vos mains. »

Cette belle âme venait de quitter la terre le 14 décembre 1591, après avoir édifié les hommes pendant 49 ans.



Imp.-*gérant*, Petithenry, 8, rue François Ier. Paris.

SAINTE CATHERINE

VIERGE ET MARTYRE, PATRONNE DES PHILOSOPHES ET DES JEUNES FILLES

Fête le 25 novembre.



Comment la vierge parle aux docteurs.

Fac-simile d'un des dessins faits au quinzième siècle par ordre du duc de Bourgogne, Philippe-le-Bon, pour la vie de la Sainte écrite par son secrétaire, Jean Miélot, et reproduits dans la belle traduction de cette vie en français moderne par M. Marius Sepet (publiée par Hurtrel, 35, rue d'Assas, Paris).

ORIGINE DE SAINTE CATHERINE

Sainte Catherine, dont le nom signifie pure ou immaculée, resplendit au milieu du chœur des saints comme une parfaite image de la virginité et de la sagesse chrétienne, il semble que le Seigneur l'ait choisie et destinée tout exprès pour être la preuve la plus aimable de cette parole qu'il a annoncée au monde : Bienheureux les cœurs purs, parce qu'ils verront Dieu.

A cause de ces deux privilèges, elle est honorée à la fois comme la patronne des philosophes et des vierges chrétiennes. Dans le siècle sensuel et ignorant où nous vivons (car il faut appeler ignorant

celui qui ne connaît point la sagesse par laquelle on arrive au paradis, eût-il pénétré tous les secrets de la nature), nous ne saurions trop méditer l'exemple de la noble vierge d'Alexandrie, ni trop recourir à son intercession.

Catherine était de race royale. Des auteurs disent qu'elle était fille du roi Costus. Elle naquit vers l'an 289. Alexandrie, où elle fut élevée, était alors une des villes les plus savantes du monde. La noble vierge y fut instruite dans toutes les sciences profanes, mais surtout dans la science des Ecritures. Noble, jeune, belle, ornée d'un savoir extraordinaire, elle excella plus encore par la sainteté que par tous ces dons de la nature.

COMMENT SAINTE CATHERINE DISPUTA CONTRE L'EMPEREUR

Elle avait dix-huit ans lorsque l'empereur Maximin, venu à Alexandrie, convoqua par un édit tous ses sujets à s'y rendre pour assister à un sacrifice solennel qu'il voulait offrir aux faux dieux en reconnaissance des victoires dont il croyait leur être redevable. Il menaçait en même temps de la mort les chrétiens qui refuseraient de prendre part à la fête impie.

On vit donc accourir de toutes parts les multitudes, soit par zèle pour le culte des démons, soit par la crainte des supplices.

La vierge Catherine, du fond de son riche palais, entendit les mugissements des animaux qu'on amenait à l'autel, les chants solennels et les applaudissements de la foule. Elle demanda ce que c'était, et, l'ayant appris, elle se munit du signe de la croix, prit avec elle quelques serviteurs, et se rendit au lieu du sacrifice.

Elle aperçut un grand nombre de chrétiens qui se laissaient conduire aux pieds des dieux par la crainte des tourments. Son cœur en fut pénétré de douleur. Mais prenant aussitôt une résolution courageuse, elle se présenta sans trembler devant l'empereur, et lui parla en ces termes :

« Le rang que tu occupes et la raison même, ô empereur, m'inviteraient à venir te saluer, si tu rendais hommage au Créateur du ciel et de la terre et si ton esprit était désabusé des faux dieux. » Se tenant alors debout sur le seuil du temple, en face de l'empereur, elle se mit à disputer avec lui, et elle lui proposait des conclusions qu'elle appuyait par des syllogismes et qu'elle revêtait de tous les charmes de l'éloquence. Elle traitait ainsi devant l'empereur, surpris et frappé de sa beauté, les matières les plus hautes.

Descendant ensuite à un langage plus familier, pour être comprise du peuple, elle ajouta : « J'ai parlé ainsi à toi parce que tu es un sage; mais dis-moi maintenant, pourquoi as-tu fait courir inutilement tout ce peuple pour rendre aux idoles un culte insensé? Tu admires ce temple, œuvre de la main des hommes, tu admires ces ornements précieux qui un jour se changeront en poussière que le vent emportera. Que n'admires-tu plutôt le ciel, la terre, la mer et tout ce qu'ils renferment? Considère les ornements des cieux, le soleil, la lune et les étoiles; regarde le service qu'ils font, et comment jour et nuit ils vont à l'Occident, puis reviennent à l'Orient, sans se fatiguer jamais. Et après cela rentre en toi-même et demande-toi quel est Celui qui est plus puissant qu'eux. Quand tu l'auras trouvé avec l'aide de sa grâce, quand tu auras compris qu'il n'y a personne de semblable à lui, adore-le et glorifie-le, car il est le Dieu des dieux et le Seigneur des seigneurs. »

Elle dit encore beaucoup de choses sur l'Incarnation du Fils de Dieu, si bien que l'empereur demeura stupéfait et ne savait que répondre. Revenu de sa surprise, il répondit : « Femme, laisse-nous achever le sacrifice, nous songerons ensuite à te répondre. » Il la fit donc conduire et garder dans son palais, et resta plein d'admiration pour sa beauté et sa sagesse.

Quand il rentra lui-même au palais, il dit à Catherine : « Nous avons entendu tes discours, et admiré ton éloquence et ta prudence, mais, occupés du sacrifice, nous n'avons pu apprécier la valeur de tes raisons. Maintenant, commence par nous dire quelle est ta race et ta naissance.

— Il est écrit, répondit Catherine, que l'homme ne doit ni se louer, ni s'accuser soi-même, comme font les insensés par vaine gloire. Je te dirai cependant mon origine, non pour m'en vanter, mais pour dire la vérité. Je suis Catherine, fille unique du roi Costus. Née dans la pourpre, et instruite dans les lettres, j'ai méprisé tout cela pour me donner à Jésus-Christ. Pour les dieux que tu adores, ils ne peuvent venir en aide ni à toi ni à personne. Malheureux ceux qui se confient en eux, ils ne peuvent en attendre aucun soulagement dans leurs nécessités, aucun secours dans la tribulation, aucune défense dans le péril. »

L'empereur irrité s'écria : « Si tu dis vrai, il faut donc que le monde entier se trompe, et que toi seul possèdes la sagesse. Comme cependant on exige toujours deux ou trois témoins pour confirmer un témoignage, quand même tu serais une vertu céleste au lieu d'une femme fragile, nul ne devrait te croire.

— Je vous conjure, César, dit la vierge, de ne pas vous laisser emporter par la colère. Le trouble ne convient pas à l'esprit du sage. C'est ce que dit le poète : Si c'est l'esprit qui gouverne en toi, tu es roi, si c'est le corps, tu n'es qu'un esclave.

— Je vois bien, reprit l'empereur, que tu veux me surprendre par la ruse, en produisant ainsi l'autorité des philosophes. »

COMMENT SAINTE CATHERINE, EN SE MONTRANT PLUS SAGE QUE CINQUANTE PHILOSOPHES, LES AMENA TOUS A LA SAGESSE.

Maximin, à ces mots, rompit l'entretien; et voyant qu'il ne pouvait tenir contre la sagesse de la noble vierge, il ordonna secrètement par lettres dans toutes les provinces de l'empire, qu'on fît venir en toute hâte les philosophes et les orateurs au prétoire d'Alexandrie, leur promettant de riches présents s'ils pouvaient triompher de cette fille par leurs arguments.

Il vint donc de diverses provinces cinquante orateurs qui surpassaient tous les autres hommes dans la connaissance de la sagesse mondaine. Comme ils demandaient pourquoi on les avait appelés de si loin, l'empereur leur répondit : « Il y a ici une jeune fille d'un sens et d'une prudence incomparable, qui réfute tous nos sages et prétend que nos dieux ne sont que des démons. Si vous pouvez la confondre, je vous renverrai chargés d'honneurs.

— Dessein profond et digne d'un empereur! s'écria l'un d'eux avec ironie. Quoi! pour une misérable dispute contre une fille, faire venir de si loin tous les sages du monde! La réfuter ne serait qu'un jeu pour le dernier de nos disciples.

— Et moi, dit l'empereur, je pouvais la forcer à sacrifier par la terreur des supplices ou la faire périr dans les tourments, mais j'aime mieux la voir réfutée complètement par vos arguments. »

Les philosophes lui répondirent donc : « Eh bien,

qu'on amène ici la jeune fille, pour que convaincue une bonne fois de sa témérité, elle reconnaisse que jusqu'à ce jour elle n'avait point vu de sages. »

Aussitôt que la vierge apprit le combat qui l'attendait, elle se recommanda tout entière au Seigneur; et un ange se tint près d'elle pour l'assister, l'exhortant à rester ferme et l'assurant que non seulement elle ne succomberait pas, mais encore qu'elle convertirait ses adversaires et en ferait de saints martyrs.

On l'amena en la présence des philosophes, et s'adressant d'abord à l'empereur, elle lui dit: « Votre procédé n'est point juste. Vous opposez à une seule fille cinquante orateurs, vous leur promettez de grandes récompenses s'ils remportent la victoire, et moi, vous voulez que je lutte sans espoir de récompense. Mais ma récompense sera le Seigneur Jésus-Christ, qui est l'espérance et la couronne de ceux qui combattent pour lui. »

Les philosophes lui objectèrent qu'il est impossible qu'un Dieu se fasse homme et qu'il souffre. Mais la vierge leur montra que les païens l'avaient cependant dit avant nous; car Platon attribue à Dieu la forme d'un corps humain, et la Sibylle dit : Heureux le Dieu suspendu à un bois élevé. Catherine continua ainsi, en se servant des paroles des sages de la Grèce, à réfuter les orateurs avec beaucoup de force et de conviction. Et ceux-ci, vaincus par la vertu divine qui régnait dans ses paroles, furent frappés d'étonnement et réduits au silence, ne trouvant pas un mot à répondre.

L'empereur irrité se mit alors à leur faire de violents reproches de ce qu'ils s'étaient si honteusement laissé vaincre par une jeune fille. Mais l'un d'eux, qui était le maître des autres, lui dit : « Sachez, ô empereur, que nul homme n'a jamais pu porter la parole contre nous sans être aussitôt confondu. Mais cette vierge, en qui parle l'esprit de Dieu, nous a jetés dans un si grand étonnement que nous ne savons plus et n'osons plus rien dire contre Jésus-Christ. C'est pourquoi, prince, nous confessons hautement que si vous ne produisez en faveur des dieux des raisons plus fortes que les siennes, nous sommes prêts à nous convertir tous au Christ. »

Le tyran, rempli de rage en entendant ces paroles, fit aussitôt dresser un bûcher, et ordonna de les brûler vifs au milieu de la ville. Catherine se mit à les exhorter à mourir avec constance et les instruisit dans la foi. Une seule chose les attristait, c'était de mourir sans recevoir le baptême, mais la sage vierge les consola en leur assurant que l'effusion de leur sang leur servirait de baptême et leur vaudrait la couronne.

Ayant fait le signe de la croix, ils furent jetés dans les flammes, et rendirent leurs âmes au Seigneur, mais par un prodige surprenant, ni leur corps, ni leurs vêtements, ni un cheveu de leur tête ne furent consumés par le feu. Les chrétiens ensevelirent leur dépouille.

SAINTE CATHERINE EST JETÉE EN PRISON OU ELLE CONVERTIT L'IMPÉRATRICE

Maximin, séduit par la beauté de Catherine, essaya alors de la gagner par des flatteries :

« Aie pitié de ta jeunesse, lui dit-il, renonce au Christ et viens dans mon palais, tu y seras assise au second rang, aussitôt après l'impératrice, je te dresserai une statue au milieu de la cité, et tu seras adorée de tous comme une déesse.

— Cesse de parler ainsi, répondit la vierge, c'est un crime d'y penser seulement. Je suis l'épouse du Christ, c'est lui qui est ma gloire, mon amour, ma douceur, tout mon bien ; ni la flatterie, ni les tourments ne pourront séparer mon cœur de son amour. »

Irrité de cette réponse, le tyran la fit dépouiller, battre de verges, et jeter dans une prison obscure où il ordonna qu'on la laissât douze jours sans lui donner aucune nourriture.

Durant cet intervalle, des affaires pressantes le forcèrent à s'absenter de la ville. L'impératrice, qui aimait Catherine, voulut lui rendre visite ; elle vint donc une nuit à la prison, accompagnée de Porphyre, commandant de la milice impériale. Elle vit le cachot resplendissant d'une incomparable lumière, et des anges qui appliquaient un baume céleste sur les blessures de la vierge.

Celle-ci se mit à lui parler des joies éternelles, et la convertit à la foi ; en même temps elle lui prédit qu'elle recevrait la couronne du martyre. Leur entretien dura jusqu'au milieu de la nuit. Porphyre, entendant ces discours, se jeta aux pieds de la vierge, et embrassa aussi la foi. Deux cents soldats suivirent son exemple.

Mais parce que le tyran avait ordonné qu'elle fût privée de nourriture pendant douze jours, le Christ la soutint tout ce temps en lui envoyant des mets célestes par le ministère d'une blanche colombe. Ensuite le Seigneur lui-même vint se montrer à elle, accompagné d'une multitude d'anges et de vierges, et lui dit: « Reconnais, ma fille, ton Créateur, pour qui tu as souffert de si rudes combats. Demeure ferme, car je suis avec toi. »

COMMENT L'EMPEREUR, NE POUVANT TRIOMPHER DE LA CONSTANCE DE SAINTE CATHERINE, LA CONDAMNE A PÉRIR SUR LA ROUE, ET COMMENT LA ROUE SE BRISE

L'empereur, à son retour, voulut qu'elle lui fût présentée. Il croyait la voir épuisée par un si long jeûne ; mais elle parut mieux portante que jamais. Il pensa que quelqu'un lui avait apporté à manger dans sa prison, et, plein de fureur, il fit mettre les geôliers à la torture. Mais Catherine lui dit : « Je n'ai reçu de nourriture d'aucun homme, mais le Christ m'en a envoyé par son ange. »

L'empereur reprit : « Pèse bien, je t'en prie, mes paroles dans ton cœur, et ne me réponds point par des discours trompeurs. Ce n'est pas comme une servante que nous voulons te posséder, c'est comme une reine triomphante et environnée de gloire.

— Je te prie à mon tour, répliqua la vierge, de considérer cette affaire selon la vérité et de prononcer un jugement équitable. Lequel vaut-il mieux que je choisisse, un époux puissant, éternel, glorieux, éclatant de beauté, ou bien un homme faible, mortel, sans noblesse et repoussant de laideur ? »

L'empereur, à ces mots, ne contenant plus son indignation, s'écria : « Choisis de deux choses l'une, ou tu sacrifieras pour conserver ta vie, ou tu périras dans les tourments les plus raffinés.

— Quels que soient ces tourments, reprit vivement la sainte martyre, ne les diffère pas davantage ; je désire offrir ma chair, mon sang pour le Christ, comme il s'est offert lui-même pour moi. Car c'est lui qui est mon Dieu, mon amour, mon pasteur et mon unique époux. »

L'empereur ne cherche plus que les moyens les plus cruels d'assouvir sa fureur. Un de ses officiers lui conseilla de faire préparer avant trois jours quatre roues armées tout autour de scies, de fer et de pointes aiguës. On les disposerait de manière à les faire tourner deux dans un sens et deux dans un autre, sur le corps de la martyre, de manière à le déchirer et à le briser horriblement.

Il comptait qu'un pareil supplice servirait encore d'exemple pour effrayer les chrétiens.

La vierge bienheureuse pria alors le Seigneur qu'il lui plût de déjouer ce projet impie, et de

rendre inutile cette affreuse machine, pour l'honneur de son nom et pour la conversion des assistants. Elle fut exaucée. Quand on voulut faire manœuvrer les roues sur son corps innocent, l'ange du Seigneur les toucha et aussitôt elles volèrent en éclat, avec une telle impétuosité qu'elles tuèrent un grand nombre de païens. A la vue d'un si surprenant prodige, plusieurs de ceux qui étaient là, s'écrièrent : « Le Dieu des chrétiens est grand. »

L'IMPÉRATRICE ET PORPHYRE MARTYRISÉS

L'impératrice n'avait pas encore révélé sa conversion à son époux. Quand elle eut vu ce miracle des fenêtres du palais, elle descendit aussitôt et se mit à reprocher au tyran sa cruauté.

Celui-ci, redoublant de fureur, lui enjoignit de sacrifier aux dieux, et, comme elle s'y refusait, il ordonna de lui arracher les mamelles et de lui trancher la tête. Tandis qu'on la menait au supplice, elle conjura Catherine de prier pour elle : « Ne craignez rien, princesse aimée de Dieu, dit la vierge, vous posséderez bientôt un royaume éternel au lieu d'une couronne périssable, et au lieu d'un homme fragile, vous recevrez un époux immortel. »

Fortifiée par ces paroles, l'impératrice exhortait elle-même les bourreaux à ne pas différer l'exécution des ordres qu'ils avaient reçus. Ils la conduisirent hors de la ville, et, après lui avoir déchiré les mamelles avec des pointes de fer, ils lui tranchèrent la tête. Porphyre recueillit ses restes et les ensevelit.

Le lendemain on se demanda ce qu'était devenu le corps de l'impératrice. Des soupçons s'élevèrent contre beaucoup de personnes, et le tyran les fit traîner au supplice. Porphyre, voyant cela, s'élança au-devant de l'empereur et dit : « C'est moi qui ai enseveli la servante du Christ, et j'ai aussi reçu la foi chrétienne. »

Maximin alors, ne se possédant plus de rage, poussa un rugissement terrible et s'écria : « Malheureux que je suis ! ainsi donc Porphyre, l'unique gardien de ma vie, le soulagement de mes travaux, a été séduit comme les autres ! » Et comme il s'en plaignait aux soldats, ceux-ci répondirent à leur tour : « Nous aussi, nous sommes chrétiens, et prêts à mourir pour le Christ. » Ivre de fureur, Maximin leur fit trancher à tous la tête et jeter leurs corps aux chiens.

DERNIÈRE PRIÈRE ET MORT DE SAINTE CATHERINE ; CE QUE DEVIENT SON CORPS

Après ces exécutions, l'empereur fit venir encore une fois Catherine en sa présence : « Quoique par les charmes de ta magie, lui dit-il, tu aies causé la mort de l'impératrice, cependant, si tu veux changer de sentiments, tu seras aujourd'hui la première dans mon palais. Choisis donc, ou de sacrifier aux dieux, ou d'avoir la tête tranchée.

— Fais tout ce que tu as conçu dans ton esprit, répondit Catherine, car tu me vois prête à tout souffrir. »

L'empereur prononça donc la sentence, et ordonna de lui trancher la tête.

Quand la douce vierge eut été conduite au lieu où elle devait mourir, elle se tourna vers ses bourreaux avec un visage tranquille et assuré, et leur demanda quelques instants de délai pour faire une dernière prière. Les bourreaux les lui accordèrent.

Et la martyre, levant les yeux au ciel, pria ainsi : « Jésus, roi plein de bonté, je vous rends grâces de ce que vous avez affermi mes pieds sur la pierre et dirigé mes pas. Etendez maintenant ces mains qui ont été pour moi clouées à la croix, et recevez ma vie que je sacrifie pour vous et pour la gloire de votre nom. Souvenez-vous, Seigneur, que nous ne sommes que chair et que sang, et ne permettez pas que les fautes que j'ai commises par ignorance me soient reprochées devant votre tribunal redoutable. Mais que le sang que je vais répandre pour vous purifie les souillures de mon âme. Faites aussi que ce corps de votre épouse, qui a été déchiré pour vous, ne reste pas au pouvoir de ces païens, mais qu'il soit dérobé à leurs regards. Que votre Providence, qui a créé les cœurs des hommes, daigne regarder avec clémence, du haut de votre saint temple, ce peuple qui m'entoure. Conduisez-le, Seigneur, vers la lumière de votre connaissance. Je vous conjure enfin, ô Jésus, que tous ceux qui feront mémoire de ma mort, et m'invoqueront, soit au moment de leur trépas, soit dans toute autre nécessité, ressentent les effets de votre miséricorde. »

Dès que Catherine eut fini cette prière, une voix se fit entendre et lui dit : « Viens, ma bien-aimée, mon épouse, la porte du ciel est ouverte pour toi, et tous ceux qui célèbreront ton martyre avec dévotion, je promets de leur accorder le secours qu'ils désirent. »

Les bourreaux lui tranchèrent alors la tête. Or, les assistants virent sortir de son corps virginal du lait au lieu de sang.

Le Seigneur, exauçant la dernière prière de son épouse, envoya ses anges prendre soin de sa dépouille mortelle. Aussitôt que son martyre fut consommé, ils enveloppèrent avec respect ce corps vénérable, et, le prenant dans leurs mains, ils l'emportèrent sur le sommet du Sinaï, qui est à plus de vingt journées de marche, et ils l'ensevelirent avec honneur. Il sort continuellement de ses ossements une huile salutaire qui rend la santé à tous les infirmes.

Le miracle de la translation des reliques de la vierge Catherine au Sinaï est mentionné par l'Eglise dans l'oraison de sa fête, qui s'exprime en ces termes : « O Dieu qui avez donné la loi à Moïse sur le sommet du mont Sinaï, et qui avez miraculeusement fait porter au même lieu le corps de la bienheureuse Catherine, vierge et martyre ; faites, nous vous en supplions, que par vos mérites et son intercession, nous puissions parvenir à la montagne qui est le Christ. »

Le martyre de l'aimable et puissante vierge sainte Catherine arriva le 25 novembre, probablement l'an 307. Le récit qui précède est tiré de Jacques de Voragine. Il concorde avec celui de Siméon Métaphraste, et avec la légende de la Sainte au bréviaire romain.

Le culte de sainte Catherine fut en grand honneur en Orient dès le quatrième siècle. Il se répandit en Occident à l'époque des croisades, à cause des secours merveilleux que les soldats chrétiens obtinrent par son intercession.

Imp.-gérant PETITHENRY, 8, rue François Ier. Paris.

SAINT LÉONARD DE PORT-MAURICE

RELIGIEUX DE L'ORDRE DE SAINT-FRANÇOIS

Fête le 26 novembre



Saint Léonard de Port-Maurice convertit un chef de brigands, surnommé *Lupus,* le loup.

LES PREMIERS DISCOURS D'UN FUTUR MISSIONNAIRE

Port-Maurice, berceau de notre Saint, est une ville du diocèse d'Albenga, sur le territoire de Gênes. Léonard y vit le jour le 20 décembre de l'année 1676, et reçut au baptême les noms de Paul-Jérôme.

Son père, capitaine de vaisseau, était un homme d'une foi robuste. Sa vie aventureuse ne l'empêchait pas de veiller avec soin à l'éducation de ses enfants. Paul-Jérôme, plus que ses autres frères, fut l'objet des sollicitudes paternelles. L'heureux père avait su comprendre de bonne heure le prix du trésor que Dieu lui avait donné. Il admirait son obéissance

exemplaire, dont l'affection et le respect étaient les seuls mobiles.

La Sainte Vierge avait souri à cet enfant dès l'âge le plus tendre. A huit ans, Paul-Jérôme récitait chaque jour le rosaire. On le voyait aussi grouper ses camarades à des processions qu'il présidait lui-même. Après les prières et les cantiques, le futur missionnaire de l'Italie montait sur une hauteur quelconque et leur improvisait de petits sermons. Parfois même, il les conduisait en pèlerinage à l'église de Notre-Dame de la Plaine, située à deux milles environ de Port-Maurice. Ils allaient surtout y conjurer la Mère de Dieu de délivrer leur pays des tremblements de terre qui jetaient l'épouvante dans tous les cœurs.

ÉTUDES A ROME — VOCATION — IL TRIOMPHE DES RÉSISTANCES DE SON ONCLE

Quand Paul-Jérôme eut atteint l'âge de douze ans, un de ses oncles, qui habitait Rome, proposa à Dominique Casanuova de faire jouir son fils des ressources que la capitale du monde chrétien offre au cœur comme à l'esprit. Le père fut enchanté du projet. Après trois ans d'études préparatoires, Paul entra au Collège romain pour y faire sa philosophie. Mais il n'oublia pas que la religion, comme on l'a si bien dit, est l'arome de la science, et que sans piété la science empoisonne les cœurs d'une sotte et dangereuse vanité. Aussi le vit-on s'adonner à l'oraison avec une ferveur sans cesse croissante, s'approcher souvent des sacrements, faire tous les jours une lecture spirituelle, particulièrement dans l'*Introduction à la vie dévote*. Il professait pour le saint auteur de ce livre une dévotion spéciale. Déjà il songeait à quitter le monde, sans savoir encore dans quel Ordre il entrerait.

Un jour qu'il traversait la place du Gésu, il vit passer deux religieux d'un extérieur pauvre et d'un maintien fort modeste. Paul-Jérôme fut frappé à leur aspect et se sentit enflammé du désir d'embrasser leur genre de vie. Il se mit à les suivre jusque dans leur couvent de Saint-Bonaventure, situé sur le Palatin et habité par les Frères Mineurs de Saint-François de l'étroite observance. Il entra dans l'église au moment où les religieux commençaient Complies et récitaient le verset : *Converte nos, Deus, salutaris noster :* Convertissez-nous, ô Dieu, notre Sauveur. — « Oui, Seigneur, se dit-il en lui-même ; c'est fini, je suis à vous. »

Son directeur, le père Grifonelli, le félicita de sa résolution. Il en fut autrement de son oncle qui, disait-il, ne l'avait reçu de son père que pour en faire un médecin. Mais Paul-Jérôme demeura inébranlable devant ses caresses et ses menaces. Outré de dépit, son oncle finit un jour par le chasser de sa maison.

Le bon jeune homme dut chercher un asile chez un autre de ses parents qui l'accueillit avec bonté. Il s'appelait Léonard Ponzetti. Nous signalons ce nom, parce qu'au jour de sa prise d'habit, Paul-Jérôme changera le sien en celui de Léonard, pour témoigner sa reconnaissance à celui qui l'abrite aujourd'hui. Enfin, en dépit des larmes qu'il voyait couler d'avance, il prit le parti d'envoyer à son père la terrible nouvelle. Dominique Casanuova se sentit comme arracher le cœur et ne put s'empêcher d'éclater en sanglots. Il perdait un fils tendrement aimé et sur lequel il avait fondé toutes ses espérances. Néanmoins ce père héroïque courut à l'église, et là, prosterné en face de l'autel, la terrible lettre à la main, nouvel Abraham, il fit au Seigneur le sacrifice de son cher enfant.

Ravi du consentement de son père, l'heureux jeune homme se rendit au couvent de Saint-Bonaventure et fut admis en qualité de postulant. On l'envoya ensuite à Ponticelli, dans la Sabine, où se trouvait un noviciat de l'Ordre. Il prit l'habit le 2 octobre 1697, et choisit le nom de Léonard, nous avons dit pourquoi.

Le noviciat dura un an. Un mot que notre Bienheureux aimait à répéter dans un âge plus avancé, suffira pour caractériser cette époque de sa vie. « L'année de mon noviciat, disait-il, voilà mon année sainte. Depuis je n'ai fait que reculer. »

Il n'était encore que diacre, lorsque, ses supérieurs admirant son talent oratoire et ses vertus d'apôtre, le chargèrent de prêcher un Carême aux filles repenties du Conservatoire de Saint-Jean-de-Latran. Le recteur de la maison ne put s'empêcher de s'écrier à la suite des prédications du jeune orateur : « Léonard sera un jour une trompette éclatante de l'Evangile, il ramènera beaucoup de pécheurs dans la voie du salut. »

Peu de temps après, le pieux diacre était appelé au sacerdoce.

LE MISSIONNAIRE

Léonard avait eu un jour la pensée de s'embarquer pour la Chine, dans l'espoir d'y cueillir la palme du martyre. Mais des empêchements survenus à l'improviste traversèrent son projet à la veille de se réaliser. Comme il s'en plaignait à un cardinal : « Croyez-bien, lui répliqua celui-ci, que ce contre-temps est le fait d'une volonté spéciale de Dieu. Vous êtes destiné à être l'apôtre de l'Italie. »

Il ne sembla pas d'abord que cette prophétie dût se réaliser. Le jeune et zélé prêtre, nommé par ses supérieurs professeur de philosophie, s'acquittait avec talent de ses fonctions, lorsqu'il sentit les atteintes de ce mal lent et cruel qui fauche tant de jeunes existences à la fleur de l'âge : la phtisie.

En vain les médecins l'envoyèrent se reposer sous le beau ciel de Naples, et respirer l'air de sa patrie. Le mal, continuant ses ravages, le consumait peu à peu et il semblait un squelette vivant. Voyant l'impuissance des remèdes humains, il s'adressa avec confiance à la Sainte Vierge, promettant de se consacrer à l'apostolat des missions s'il guérissait. Il fut guéri, et il devint l'apôtre de l'Italie.

Il la parcourut dans tous les sens. Rome, Florence, Naples, Gênes, Bologne, Livourne, Pise, Gaëte, pour ne citer que les villes principales, la Corse, entendirent tour à tour sa voix, voix toujours féconde même dans les milieux les plus perdus, parce que ce fut la voix d'un saint qui recherchait en tout la seule gloire de Dieu dans le salut des âmes, et qui attirait les grâces du ciel par ses ferventes prières et ses austérités héroïques. « Je crois que Dieu lui conserve la vie par une assistance spéciale, écrivait un témoin de ses prédications, car il n'est pas possible de se soutenir naturellement au milieu de si grandes fatigues avec de si rudes pénitences. »

L'évêque de San-Miniato écrivait de son côté au supérieur de notre Bienheureux : « Le Père Léonard rentre dans sa sainte retraite chargé de mérites ; il a travaillé avec un zèle admirable pendant quinze jours, et je pourrais dire aussi pendant quinze nuits au salut de mon bien-aimé troupeau. Rien ne surpasse son dévouement, si ce n'est, j'ose l'espérer, les fruits qu'il a produits. Pour moi je dis que la grâce divine triomphe en lui, car il ne me semble pas possible que sans un secours tout spécial de Dieu, un homme puisse faire tant. »

Le cardinal Corradini le voyant un jour exténué de fatigues le priait de se reposer : « Mon repos,

répondit Léonard, je ne le désire ni ne le veux sur la terre, mais je le désire et le veux en paradis. »

MISSION A LIVOURNE

Une des plus belles missions de notre Saint fut celle qu'il donna à Livourne. Cette ville maritime semblait être la sentine de tous les vices. On était aux approches du carnaval, et Dieu sait quel genre de divertissements se préparait. Léonard arrive en toute hâte, ouvre la mission, et met tant de feu à ses prédications que le branle est universel. On ne parle bientôt plus de carnaval. Les théâtres se ferment comme par enchantement. Tous les confessionnaux de la ville sont assiégés, au point que pour prévenir tout désordre, on jugea prudent de mettre des gardes dans les églises.

Entre autres conversions qui firent du bruit, on remarqua celles de plusieurs personnes de mauvaise vie, que le pieux missionnaire plaça dans un couvent, après les avoir revêtues d'un habit de pénitence, à la grande admiration de toute la ville.

Un jour, à Rome, il s'aperçoit qu'un homme le suivait en soupirant; il se retourne et par de douces paroles l'invite à lui exprimer le sujet de sa peine : « Mon père, dit le pauvre homme, vous avez à vos pieds le plus grand pécheur qui soit sur la terre. — Et vous, mon fils, répond le religieux, vous avez trouvé en moi, tout misérable que je suis, un père qui sera pour vous plein de tendresse. » Il le conduisit au couvent, entendit sa confession et le renvoya pardonné et plein de joie. — Oh ! si ceux qui ne se confessent pas ou se confessent mal savaient la joie que procure une bonne confession, comme ils s'empresseraient de recourir à ce divin remède !

MISSIONS EN CORSE

En 1744, Léonard fait voile vers la Corse. Le Pape l'avait vivement engagé à se rendre dans cette île que ravageaient des révolutions intestines. Il donna sa première mission à Mariana. Pour disposer les esprits à oublier leurs rancunes, il proposa à chaque famille de tracer le saint nom de Jésus sur la porte de sa maison et de saluer ce signe vénérable, en entrant et en sortant, par ces mots : *Mon Jésus, miséricorde.* Le Chemin de la Croix fut aussi, dans ces missions de Corse, contre l'esprit de haine et de vengeance, une de ses armes de prédilection. A chaque station, il conjurait les assistants de se pardonner les uns les autres, à l'imitation de Jésus-Christ qui avait prié pour ses bourreaux. Plusieurs familles que des haines invétérées tenaient constamment sous les armes commencèrent par les mettre bas. Bientôt on conclut la paix. Ces réconciliations donnèrent lieu aux scènes les plus attendrissantes. On s'embrassa publiquement comme des frères. Beaucoup pleuraient à chaudes larmes.

A Castel-d'Acqua, la situation était épouvantable. La ville se partageait entre deux partis qui avaient juré de s'entre égorger jusqu'au dernier. Dès son arrivée, Léonard fut effrayé de l'air féroce des habitants ; il en versa des larmes de compassion ; quand il ouvrit la mission, tout le monde vint l'écouter, mais en armes, le chef du parti en tête. L'église ressemblait plutôt à un champ de bataille qu'à un lieu saint.

Le missionnaire fit entendre des paroles de paix et de pardon ; on l'écoutait, mais les cœurs refusaient de se rendre. Aucun parti ne voulait céder. Une condition était-elle admise d'un côté, on la rejetait de l'autre. Le dernier jour était arrivé, et le Bienheureux se voyait sur le point de partir sans avoir obtenu de résultat. Il monte en chaire pour prendre congé de son auditoire, mais le supplie avec tant de force de renoncer à ces discordes sanglantes, que les plus endurcis eux-mêmes ne peuvent résister plus longtemps. On s'attroupe autour du prédicateur, on s'embrasse, on se pardonne. Après le *Te Deum*, que le bienheureux Léonard entonne en action de grâces, il y eut une décharge générale de toutes les armes à feux.

Nous terminerons par le récit de la mission d'Isolaccia, tiré d'une des lettres de notre apôtre au secrétaire de la République de Gênes :

« Que la grâce de l'Esprit-Saint soit avec vous.

» ... Nous nous transportâmes à Isolaccia. On peut dire qu'on y trouve la population la plus misérable de tout le royaume. La plupart des habitants ne vivent que de rapines. Deux factions divisaient la bourgade. La mission toucha un parti qui se montra disposé à faire la paix ; mais l'autre refusa longtemps de paraître. Tout le monde arriva enfin au dernier sermon, et parlait de conclure la paix. J'en excepte un seul, nommé *le Loup*, qui ne voulait pas entendre parler de réconciliation, et empêchait tous ceux de son parti de consentir à la paix... En rentrant dans ma mansarde, je me blessai en tombant de côté sur une poutre. Je repris peu à peu mes sens ; mais, comme il n'y a dans ce pays ni médecins, ni médicaments, mes compagnons jugèrent bon de me transporter dans un lieu voisin. *Le Loup* s'offrit pour me prêter le concours de son bras. « Ah ! mon fils, lui dis-je, le diable vous pousse à ne pas faire la paix ; mais Dieu vous ordonne le contraire. — S'il me l'ordonne, je veux la faire », et, cela dit, il tira son arquebuse en l'air en criant : « Vive la paix ! » Tous les autres déchargèrent leurs armes à leur tour et répondirent : « Vive la paix ! » C'est ainsi que les Corses manifestent leur joie. Le jour suivant, un Père capucin vint me dire que la paix avait été conclue entre tous..... »

COMMENT DIEU PUNISSAIT LES PÉCHEURS QUI RÉSISTAIENT A SON APOTRE OU QUI S'EN MOQUAIENT

Assez souvent le ciel intervenait ouvertement en faveur du missionnaire, parfois d'une façon terrible.

Pendant qu'il prêchait à Casacconi, un jeune homme, qui ne s'y était rendu que dans l'espoir d'y rencontrer un de ses ennemis pour le tuer, apostropha ainsi l'orateur : « Quand donc aurez-vous fini de nous prêcher la paix. » Au même instant, il devint noir comme un charbon et se trouva paralysé dans tous ses membres. Léonard accourut et l'exhorta d'une manière si touchante, que le jeune homme rentra en lui-même, abjura sa haine et se confessa.

A peine eut-il reçu l'absolution que, par un nouveau prodige, il se leva parfaitement guéri.

A Orezza, un malheureux, qui ne cessait de décrier les prédications de l'homme de Dieu et de détourner les âmes de leurs devoirs, est subitement atteint d'une maladie mortelle. Tout le monde vit dans ce coup de foudre une juste punition du ciel. Comme on s'entretenait du caractère surnaturel de cet événement et de plusieurs autres de ce genre, que publiait la renommée à la louange de notre Saint, un de ces hommes, qui veulent tout mesurer au compas de la seule raison, se mit à ricaner là-dessus, ajoutant avec un air de scepticisme moqueur que Dieu restait bien tranquille dans son Paradis, et qu'il ne fallait voir là que de purs effets de la nature. En même temps, il quitte la foule et se dirige vers sa maison par un chemin escarpé. Le pied lui glisse ; il tombe dans un précipice qui était sur le bord de la route. Mais Dieu lui fait la grâce de l'arrêter dans

sa chute ; il reste accroché à un arbre par ses habits. Aux cris désespérés du malheureux, qui se voit suspendu entre ciel et terre, la foule accourt. « Ah ! s'écria quelqu'un en le voyant dans cet état, c'est l'homme qui ne voit partout que des accidents naturels, ayons pitié de lui tout de même. » On le retira de l'abîme à l'aide de cordes, mais pleinement converti. Il était intimement persuadé que Dieu était intervenu du moins en sa faveur.

A Viterbe, le Saint avait menacé des châtiments de Dieu, ceux qui travaillaient le dimanche. Une jeune fille s'en moqua et alla travailler aux champs. Aussitôt, elle fut prise d'affreuses douleurs d'entrailles qui semblaient la brûler vive. Elle appelle au secours : « Je brûle ! je brûle ! » criait-elle. Ses compagnes accoururent pour la relever, mais elle expira peu après, au milieu de grandes souffrances

SAINT LÉONARD PRÊCHE LE JUBILÉ A ROME

En 1749, Léonard est appelé à Rome par le pape Benoît XIV, pour y disposer le peuple au Jubilé universel, qui devait être célébré l'année suivante.

Il donna sa première mission sur la place Navone, une des plus vastes de Rome. L'affluence des auditeurs fut incroyable : les fenêtres, la place et les rues avoisinantes étaient couvertes de monde. Le Saint-Père assista quatre fois au sermon. L'ardent apôtre prêcha deux autres missions, l'une sur la place de Sainte-Marie, au Transtévère, et l'autre dans l'église de Sainte-Marie, sur la Minerve.

Pour se faire une idée des fruits merveilleux que produisirent ces trois missions, il suffit de remarquer que tous les confessionnaux des trois cent cinquante à quatre cents églises de Rome étaient assiégés du matin jusqu'au soir. Il prêchait parfois en plein air à quinze ou vingt mille personnes, et, par un vrai miracle, tous l'entendaient distinctement.

A la suite de ces prédications, Léonard reçut la visite d'un protestant d'Allemagne, qui venait lui proposer certains doutes sur la primauté du Pape et l'invocation des saints. Le Bienheureux les résolut avec tant de clarté que le protestant abjurait peu après ses erreurs entre les mains du cardinal-vicaire.

A Viterbe, quelques années auparavant, saint Léonard avait converti un Juif.

DÉVOTION DE SAINT LÉONARD A LA PASSION DE JÉSUS-CHRIST ET A LA SAINTE VIERGE

Le bienheureux Léonard avait une dévotion toute spéciale à Jésus crucifié et à sa sainte Mère.

Il avait distribué par ordre les divers points de la Passion qu'il voulait méditer en récitant l'office divin, de telle façon qu'il avait sans cesse devant les yeux les souffrances de son divin Maître. On le voyait faire tous les jours le Chemin de la Croix, le plus souvent le visage inondé de larmes. « Je porterai Jésus crucifié dans mon imagination et au milieu de mon cœur, me recueillant souvent à ses pieds pour pleurer mes péchés », écrivait-il un jour dans le livre de ses résolutions.

Dans ses missions, même amour ardent de Jésus crucifié. Une de ses plus grandes joies était d'ériger des Chemins de Croix. Il en établissait partout où il prêchait. C'est à lui que nous devons l'érection du Chemin de la Croix qu'on voyait encore ces dernières années dans le Colisée de Rome, avant que la pioche des envahisseurs révolutionnaires ne l'eût démoli ; la méditation des souffrances du Sauveur, dans cette arène où de nombreux martyrs ont versé à leur tour leur sang pour Jésus-Christ, avait un caractère particulièrement touchant.

Notre Saint avait coutume de répéter que rien n'est propre à sanctifier une âme comme la méditation des souffrances de Jésus-Christ.

Sa tendresse pour la Mère du Sauveur n'était pas moins remarquable. « J'aime cette divine Vierge, écrivait-il un jour, comme un fils aime la plus tendre des mères, et je désire que tous l'aiment et lui portent le plus grand respect ». Dans toutes ses missions, il faisait un sermon sur la Sainte Vierge, et ce sermon était ordinairement le plus fructueux. Aussi Léonard aimait-il à répéter : « Ce que ne peuvent les frayeurs de l'enfer et du jugement, je l'obtiens par le sermon sur ma bonne Mère, la Sainte Vierge Marie. »

« Embrassez la dévotion à la Reine du ciel, disait-il encore, et vous êtes tous sauvés. Mais, ajoutait-il, celui qui est véritablement ennemi du péché mortel, voilà le véritable serviteur de Marie. Sans quoi ce serait prétendre que la Mère de Dieu est la protectrice, non pas des pécheurs, mais des péchés. »

De temps en temps le zélé missionnaire se retirait dans une solitude, sur une montagne, à six lieues de Florence, pour y vivre seul avec Dieu et renouveler sa ferveur dans de longues contemplations et de grandes pénitences.

MORT DE SAINT LÉONARD 1751

Léonard prêchait dans les environs de Lorette, quand il ressentit les premières atteintes de la maladie qui devait l'emporter. On était au mois de novembre ; c'était l'époque que le pape lui avait fixée pour son retour à Rome. En route il prit froid ; la chaleur se retirant de ses membres, il présenta l'aspect d'un cadavre. A Foligno, il demanda à célébrer la messe, quoique son extrême faiblesse l'empêchât de se tenir facilement sur ses jambes. Comme un de ses compagnons le priait de s'en abstenir : « Mon frère, lui répliqua-t-il d'un ton pénétré, une messe vaut plus que tous les trésors du monde. »

Enfin la voiture franchit la porte de Rome. « Entonnez le *Te Deum*, dit-il à son compagnon, et je répondrai ». Ce fut au chant de cette hymne qu'il arriva au couvent de Saint-Bonaventure.

A peine entré dans l'infirmerie, il demanda le saint viatique. Quand le prêtre lui apporta son Dieu, il adressa à Notre-Seigneur une prière si expressive et si pleine de foi que tous les assistants en furent émus jusqu'aux larmes. Enfin après un tendre colloque avec sa divine Mère, le visage de saint Léonard s'illumina d'un éclat céleste, sa tête s'inclina légèrement, et son âme monta vers Dieu. C'était un vendredi, 26 novembre 1751. Léonard était âgé de soixante-quatorze ans. « Nous avons beaucoup perdu, s'écria le Souverain Pontife en apprenant sa mort, mais nous avons gagné un protecteur dans le ciel. »

A la suite de nombreux miracles opérés par son intercession, il a été canonisé par Pie IX, le 29 juin 1867, l'année du centenaire de saint Pierre. Son corps repose dans l'église du couvent de Saint-Bonaventure, bâtie sur les ruines du Palais des Césars ; ainsi cet humble fils de saint François reçoit les pieux hommages des chrétiens au même lieu, où les anciens empereurs romains, persécuteurs du christianisme, ont si longtemps reçu les basses adulations du monde tyrannisé et tremblant.

Imp. *gérant*, E. Petithenry, 8, rue François Ier, Paris.

SAINT JOSAPHAT. ROI DES INDES

Fête le 27 novembre.



L'ermite saint Barlaam (fêté aujourd'hui) convertit le prince Josaphat.

CE QUE C'ÉTAIT QU'ABENNER — NAISSANCE DE JOSAPHAT

Peu de temps après que le sang de l'apôtre saint Thomas, répandu dans les Indes, eut fait germer en ce pays la divine semence de la religion du Christ, il s'éleva un roi puissant, fameux entre tous, du nom d'Abenner. Il était fort instruit dans toutes les sciences naturelles et possédait de nombreuses richesses. D'un fanatisme outré pour le culte des faux dieux, dans lequel il avait été élevé, une seule chose

l'étonnait, c'est qu'on pût s'abaisser à embrasser une religion dont le chef était mort sur la croix. Aussi voyait-il avec rage les progrès de la religion chrétienne dans ses Etats. Il se contenait cependant, mais sa colère éclata tout à fait lorsqu'il apprit que le satrape qu'il aimait le plus, et qu'il avait comblé de faveurs, préférant le service de Dieu à celui d'un princede laterre, avait généreusement quitté richesses, femme et enfants pour se retirer dans la solitude. Ce fut le signal d'une sanglante persécution au milieu de laquelle un fils, longtemps désiré, naquit au farouche Abenner. C'était une rose qui naissait d'un buisson d'épines; le sang des chrétiens semblait l'y avoir fait pousser.

COMMENT UN ASTROLOGUE, PAR LA PERMISSION DE DIEU, PUT PRÉDIRE UN JOUR LA VÉRITÉ

Le nouveau-né paraissait être plutôt un fruit du ciel que de la terre, soit à cause de la stérilité qui avait jusqu'alors frappé ses parents, soit à cause de la beauté incomparable qui rayonnait sur sa figure, son père l'appela Josaphat.

A sa naissance, il y eut de grandes réjouissances à la cour, tous les astrologues du royaume y furent convoqués, et tous prédisaient à l'envi la gloire, les combats qui devaient illustrer le fils d'Abenner, et les royaumes qu'il devait conquérir. Leur chef seul se taisait, et quand le roi, étonné, lui en demanda la raison: « Prince, lui dit-il, votre fils, il est vrai, deviendra puissant et grand, mais ce ne sera pas dans ces royaumes qui nous entourent, ce sera dans un autre infiniment plus beau et plus excellent. Il deviendra chrétien et rien sur la terre ne pourra l'empêcher d'embrasser cette religion que vous détestez tant, comme rien ne pourra l'en détacher.

A ces mots, l'orgueil paternel disparaît pour faire place à un sombre abattement. Comme les nuées dans l'air sont chassées par le vent, ainsi toutes les joies que le père s'était promises dans l'avenir, se sont évanouies en un clin d'œil. Malgré son peu d'espoir, il résolut cependant de s'opposer autant que possible à l'accomplissement de la funeste prédiction.

COMMENT LE ROI ABENNER VOULUT EMPÊCHER DIEU D'ARRIVER JUSQU'A SON FILS

Il fit d'abord construire, à cet effet, à peu de distance de la ville royale, un superbe palais regorgeant de richesses, dans lequel il enferma Josaphat. Il voulut choisir lui-même parmi les hommes les plus beaux et les mieux doués de son royaume, les serviteurs et les maîtres qui devaient soigner les uns le corps, les autres l'esprit du jeune prince. Puis, sous peine de mort, il interdit à tout autre l'entrée du palais. Ce qu'il voulait surtout éviter à son fils, c'était le spectacle des misères humaines, la pauvreté, la maladie, la mort, afin que, environné de délices, la pensée d'un autre ciel que celui dont il jouissait ne vînt jamais le troubler.

Josaphat était doué d'une merveilleuse intelligence; il eut bientôt appris toutes les sciences des Perses; les secrets de la nature lui devinrent familiers, ses maîtres voyaient le moment où ils n'auraient plus rien à lui apprendre. Ils furent un jour effrayés de le voir s'élever par lui-même au seul spectacle des choses visibles, à l'idée d'un Dieu invisible et leur prouver qu'il ne pouvait y en avoir plusieurs. C'était toujours sur ce Dieu qu'il voulait connaître, que l'enfant aimait à multiplier ses questions; ceux-ci n'y pouvant pas répondre, les éludaient le plus souvent et parlaient d'autre chose.

Josaphat s'en apercevait, et c'est pourquoi, au milieu des délices sans nombre qui entouraient son corps, il n'était pas heureux, parce que son âme ardente, haletante après la vérité, ne l'avait pas encore trouvée.

A mesure qu'il grandissait, sa tristesse croissait avec lui, surtout lorsqu'il songeait à la dure captivité dans laquelle on le détenait et dont il ne pouvait deviner les motifs. Son père, le voyant dépérir de jour en jour, fut contraint de lui laisser la liberté de sortir du palais autant qu'il voudrait.

Il recommanda en même temps à ses serviteurs d'écarter avec le plus grand soin de son chemin tout ce qui pourrait choquer sa vue, et faire impression sur son cœur.

Malgré cette précaution, le fils du roi rencontra un jour un vieillard couvert de rides, la tête chauve et penchée vers la terre. Frappé de stupeur à cette vue : quel est cet homme ? dit-il à ses officiers. C'est un homme qui touche à sa fin, lui répondent-ils en riant, et ils lui expliquèrent tout le mystère de la mort qu'ils lui avaient laissé ignorer jusqu'à ce moment.

Leurs paroles pénétrèrent bien avant dans l'âme du jeune homme, il revint tout pensif. Rentré en son palais, il répétait sans cesse : La mort me saisira donc moi aussi, et après, qui se souviendra de moi? serai-je, pour toujours et tout entier, réduit en poussière, ou bien jouirai-je d'une autre vie ?

Un doute cruel déchirait son esprit; il tomba bientôt dans un profond chagrin. Un serviteur qui l'aimait beaucoup s'en aperçut et lui en demanda la cause, s'offrant à le soulager autant qu'il lui serait possible.

« Je souffre, lui dit-il, parce que je ne sais point toute la vérité, et qu'il n'y a personne pour me l'enseigner.

— Hélas! lui répondit le serviteur, pourquoi votre père a-t-il chassé tous les sages du royaume, en exilant ou en tuant tous les chrétiens ? »

En entendant ce mot de chrétiens, Josaphat tressaillit et il commença à les estimer et à les aimer beaucoup, parce qu'ils étaient sages et qu'ils possédaient la vérité; mais Dieu aimait encore plus Josaphat.

COMMENT JOSAPHAT DEVINT CHRÉTIEN

En ce temps-là, un vénérable solitaire, du nom de Barlaam, qui habitait dans le désert de Sennaar, eut une vision dans laquelle un ange lui révéla les angoisses du fils d'Abenner. Plein de compassion, il revêtit ses anciens habits du monde et se mit aussitôt en route pour le soulager. Il se faisait passer partout pour un riche joaillier possédant et vendant des pierres précieuses de toutes sortes. Ce fut en cette qualité qu'il parvint enfin, après mille périls et mille peines, à être introduit auprès de Josaphat.

« Prince, dit-il en le voyant, réjouissez-vous, voici que je vous apporte une pierre précieuse, qui dépasse en beauté toutes celles que vous avez vues jusqu'ici et en comparaison de laquelle vos richesses ne sont rien. Pour vous l'apporter, j'ai fait un long chemin et j'ai parcouru beaucoup de contrées, afin de vous montrer ce que vous n'avez jamais vu, et de vous enseigner ce que vous n'avez jamais appris. Et le vieillard se mit à lui parler de Jésus-Christ, le Fils de Dieu, de son incarnation, de sa mort, de sa résurrection et des mystères de la religion chrétienne.

A mesure qu'il parlait, une merveilleuse transformation s'opérait en Josaphat, tous ses doutes se dissipaient au contact de la grâce, comme les ténèbres s'enfuient peu à peu à l'approche du jour, son visage rayonnait de bonheur. Quand Barlaam eut fini de parler, le jeune prince se jeta à son cou en pleurant. Il avait enfin trouvé la joie avec la vérité; malgré toutes les précautions d'Abenner, son fils était chrétien.

Par la permission de Dieu, Barlaam put revenir plusieurs fois au palais, les gardes le laissaient passer sans défiance, il en profita pour baptiser le prince et lui donner la Sainte Eucharistie pour le fortifier dans tous les combats qu'il aurait bientôt, sans doute, à soutenir; enfin, les soupçons s'éveillèrent et le vieux maître, après avoir encouragé son disciple à supporter généreusement tous les tourments plutôt que de renier la foi du Christ, retourna dans sa solitude.

Josaphat, resté seul au milieu d'une cour païenne, avec un père païen, prévit toutes les tribulations qui l'attendaient; il implora avec larmes le secours du Seigneur et se prépara à la lutte.

DOULEUR D'ABENNER — PREMIÈRE ÉPREUVE DE JOSAPHAT

Abenner apprit bientôt ce qui s'était passé; malgré vingt ans de luttes pour retarder l'accomplissement de la funeste prophétie, son fils était chrétien. Sa douleur, autant que sa colère, fut immense. Il s'élança d'abord à la poursuite de Barlaam, voulant venger sur lui tant de maux. Après avoir chevauché six jours et six nuits inutilement, il revint triste et fatigué au palais de Josaphat. Ce fut par les larmes d'abord qu'il s'efforça d'ébranler le jeune prince : « Hélas ! très doux fils, lui disait-il, qu'as-tu fait? Jamais un père ne ressentit autant de joie que moi à la naissance de son enfant, et jamais aucun fils ne causa tant de tristesse à son père.

— Cher père, lui répond celui-ci, après avoir longtemps gémi dans les ténèbres, j'ai trouvé la vérité et je suis heureux, je ne désire plus qu'une chose, c'est de vous en faire jouir comme moi. »

A ces paroles, Abenner change de ton; il fait à son fils les menaces les plus terribles.

« Pourquoi donc vous vanter auprès de moi de votre titre de père, interrompit Josaphat, puisque vous pleurez de rage de la félicité de votre fils et que vous voulez me traiter comme vous n'avez jamais traité vos ennemis ? Mais vous n'y gagnerez rien, vous n'y ferez que perdre votre nom de père, pour devenir un tyran, car vous poursuivriez plus facilement l'aigle rapide dans les airs et vous atteindriez plutôt le ciel avec votre main que de me séparer de l'amour de mon Dieu. »

Abenner, le désespoir dans l'âme, se retira vaincu.

COMMENT UN MAGICIEN, FEIGNANT D'ÊTRE BARLAAM, SE JETA LUI-MÊME DANS LE PIÈGE QU'IL AVAIT TENDU POUR UN AUTRE

Un jour, Arachis, le maître du palais, vint trouver le roi : « Seigneur, dit-il, modérez votre douleur, j'ai trouvé un moyen infaillible de vous ramener Josaphat. Je connais un magicien célèbre du nom de Nachor, fort instruit dans les mystères des chrétiens, et qui ressemble parfaitement à Barlaam.

» Assemblez tous les sages du royaume, et dans une discussion solennelle, le faux Barlaam, d'accord avec nous, après avoir d'abord défendu la religion chrétienne, avouera s'être trompé, et votre fils, en voyant son maître couvert de honte, incapable de répondre à ses adversaires, reviendra, lui aussi, au culte de nos dieux. »

Le lendemain, on apprit dans toute la ville que Barlaam, le séducteur, avait enfin été saisi et que le roi s'apprêtait à lui faire subir des supplices proportionnés à ses crimes.

Josaphat, fort affligé à cette nouvelle, versa d'abondantes larmes sur le sort de son maître, mais la nuit suivante, une vision merveilleuse lui découvrit l'imposture de Nachor et l'exhorta à persévérer.

Peu de jours après, Abenner vint le trouver de nouveau : « Puisque ma tendresse n'a pu te persuader, lui dit-il, j'ai voulu te convaincre par ma » raison, et c'est pourquoi j'ai épargné ton Barlaam, » afin que lui et les chrétiens soutiennent, s'ils le » peuvent, leur doctrine impie contre les sages de » notre nation. Mais, cher fils, s'il est vaincu, pro- » mets-tu de te rendre avec lui, comme nous, nous » nous rendrons à toi s'il est vainqueur ?

— Il n'y eu jamais de plus sage décision », répondit le jeune homme en souriant et, confiant au Seigneur, il le promit.

Au jour fixé, une multitude immense se réunit dans une salle du palais, curieuse de connaître l'issue du débat. Quand tous eurent pris place, Josaphat, s'avançant vers le faux Barlaam, lui dit : « O Barlaam, tu m'as tout fait perdre ou tout gagner. Je regorgeais de richesses, je nageais dans les délices et, alléché par l'espoir des biens éternels que tu m'as promis, j'ai tout quitté. Entraîné par tes discours, j'ai abandonné la religion de mon père; ses pratiques, je les ai réputées impies, et je me suis attaché avec ardeur à la tienne.

» A toi, maintenant, de défendre en public ce que tu m'as persuadé de croire. Si tu parviens à prouver, comme je l'espère, que la doctrine que tu m'as enseignée est la seule véritable et que toutes les autres sont fausses, des honneurs immenses t'attendent.

» Dans le cas contraire, ma vengeance sera terrible; je déchirerai ton cœur de mes propres mains, je t'arracherai la langue, et avec le reste du corps, je la donnerai aux chiens, afin qu'on apprenne, par ton exemple, à ne point abuser des fils des rois. »

En entendant ces paroles, Nachor vit, mais trop tard, le péril dans lequel il était tombé. Vainqueur ou vaincu, il avait tout à craindre, soit du père, soit du fils; cruellement agité en son cœur, il résolut, par inspiration divine, de soutenir la vérité.

VICTOIRE DE NACHOR — SA CONVERSION

En effet, aussitôt la discussion ouverte, le magicien commence à parler sur la religion chrétienne avec une telle éloquence que tous les sages pâlissent; il passe en revue les dieux de l'Egypte, de la Perse, des Grecs, des Romains, et il démontre avec évidence qu'ils sont faux. Abenner attend vainement le moment où le faux Barlaam doit s'avouer vaincu, tous ses rhéteurs sont muets; enfin, le peuple applaudit à la parole du chrétien Barlaam, on lui décerne la victoire, et le roi, furieux, est obligé de lever la séance.

Josaphat triomphait encore. N'ignorant pas la colère de son père contre Nachor, il le fit cacher chez lui, et là, lui révéla qu'il savait bien qui il était. Et celui-ci, s'étant jeté à ses genoux pour lui demander pardon de sa fourberie, il continua : « Réjouis-toi, cher Nachor, d'avoir été choisi pour être le protecteur de la vérité, tu n'as point voulu souiller tes lèvres par le mensonge, que le Seigneur t'en récompense en te faisant voir sa face. »

Aussitôt, la grâce toucha tellement le cœur du magicien que, versant un torrent de larmes au souvenir de ses péchés passés, il partit cette nuit-là même pour aller les expier dans quelque affreux désert.

Le roi, sur le conseil des prêtres des idoles, chassa les serviteurs de son fils et l'entoura de personnes abominables, sans corrompre la pureté de son cœur.

COMMENT JOSAPHAT DEVINT ROI — CONVERSION D'ABENNER

Tout en maudissant son fils, Abenner l'admirait dans le fond de son cœur; malgré les persécutions, quelquefois si pénibles et si dangereuses dont il l'avait accablé, il le retrouvait toujours le même,

plein de tendresse et de sollicitude pour lui; il l'avait dépouillé de ses biens, lui avait enlevé les officiers qui le servaient depuis son enfance et avait mis en leur place des créatures indignes et effrontées, des courtisans impurs; jamais Josaphat ne lui avait reproché sa cruauté. Confiant dans le Seigneur, il s'était remis lui-même entre les mains de son père, souffrant de lui avec douceur et patience tous les maux, ne désirant, en revanche, que lui rendre tous les biens en lui donnant Jésus-Christ. Si son père, avait désespéré de ramener son fils au culte des idoles, lui espérait toujours rendre son père à Dieu, et il attendait l'heure fixée par la Providence.

Abenner, irrésolu, ne sachant plus quel parti prendre, assemble un jour son conseil pour savoir ce qu'on ferait du jeune prince :

« Faites-le roi, lui dit Arachis, le maître du palais ; donnez-lui la moitié de votre royaume, et vous aurez ainsi conservé le plus aimable des fils avec votre meilleur successeur au trône. »

Josaphat fut donc roi, il eut la moitié des Indes en partage. En arrivant dans sa nouvelle capitale, il commence par détruire tous les édifices païens; une belle église, consacrée au Christ, s'élève au milieu de la place publique, et il fait dresser de grandes croix sur les remparts de la ville pour la protéger. Ce fut l'âge d'or pour l'heureux peuple qu'il eut à gouverner. Doux, affable, bienveillant pour tous, le jeune roi gagnait tous les cœurs de ses sujets pour les donner ensuite à Dieu; on accourait vers lui de toutes parts.

Les guerriers, les courtisans d'Abenner désertaient peu à peu la cour du père pour aller vivre sous l'obéissance du fils. On n'avait jamais vu, disait-on, tant de sagesse dans un si jeune roi. Pour lui, il méprisait toute cette gloire humaine; ses yeux, constamment levés vers le Seigneur, ne furent point obscurcis par l'encens des louanges, et Dieu combla enfin tous ses vœux en lui accordant la conversion d'Abenner.

Après avoir reçu le baptême, le vieux roi ne voulut plus reprendre ses habits royaux, il était enfant du Christ et cela lui suffisait maintenant.

Devant tout le peuple assemblé, il déclara son fils héritier de ses biens et son unique successeur.

Puis, on vit l'ancien persécuteur des moines s'acheminer, à son tour, vers la solitude pour y pleurer ses péchés. Il y vécut quatre ans dans la plus sincère pénitence, n'osant jamais lever les yeux au ciel, ni prononcer le nom de Dieu. Au bout de ce temps, il tomba dans une maladie mortelle pendant laquelle le moribond, effrayé tout à coup au souvenir de ses fautes, se crut damné pour toujours. Mais Josaphat était là, la parole si douce et si persuasive du fils rendit la paix au père, qui, plein de joie et de confiance, s'endormit ensuite dans le Seigneur.

COMMENT, A VINGT-CINQ ANS, LE ROI JOSAPHAT FIT GÉNÉREUSEMENT A DIEU LE SACRIFICE DE SON ROYAUME

Quarante jours après la mort d'Abenner, Josaphat assembla les grands de sa cour dans une réunion solennelle :

« Chers fils et chers frères, leur dit-il, vous n'ignorez pas comment la mort vient de frapper le roi mon père; elle l'a frappé comme le dernier de ses sujets, et ni ses richesses, ni son ancienne puissance, ni même la tendresse de son fils n'ont pu détourner de sa tête le coup fatal. Ainsi en sera-t-il de nous un jour, et, après notre mort, rien ne nous suivra et ne nous servira, excepté nos bonnes œuvres. Permettez-moi donc d'aller me préparer dans le désert à cet heureux et terrible moment, et d'accomplir ainsi le vœu que j'ai fait au Seigneur dès ma jeunesse de me consacrer à lui seul, sans réserve, en le servant dans la solitude. »

A ces mots, un grand tumulte s'élève dans l'assemblée : « Nous n'aurons jamais d'autre roi que Josaphat, » s'écrie-t-on de toutes parts.

Obligé de céder à ce torrent populaire, celui-ci revient au palais le cœur plein de tristesse. Il appelle son conseiller intime Barachias, le chef des satrapes; il le presse, il le supplie par mille raisons d'accepter la couronne.

« O roi! que votre jugement est peu conforme à » la doctrine du Sauveur! lui répond ce généreux » chrétien; si, comme vous le dites, il est si doux » de régner, pourquoi vous en aller? Et si le poids » d'un royaume est si lourd et si dangereux, pour» quoi en voulez-vous charger les épaules de votre » frère? »

Le roi semble convaincu; la nuit venue, il s'enfuit du palais. Reconnu et arrêté le lendemain par ses serviteurs, il est contraint d'y rentrer; mais il déclare à tous que c'est le dernier jour qu'il a encore à passer avec son peuple; après quoi, on ne verra plus jamais sa face.

Et, en effet, en voyant sa résolution inébranlable, on n'ose plus le retenir. Sur son ordre, Barachias est proclamé roi; il lui remet lui-même l'anneau et la couronne royale. Puis, après avoir longtemps prié pour la prospérité du royaume, il s'éloigna au milieu des pleurs et des gémissements de tous. Lui seul était joyeux et il ne cessait de répéter au fond de son cœur : « Vous avez brisé mes liens, Seigneur, et c'est pourquoi je vous chanterai comme le passereau délivré des lacets du chasseur. »

COMMENT JOSAPHAT RETROUVA SON ANCIEN MAITRE BARLAAM ET COMMENT ILS VÉCURENT ENSEMBLE COMME DEUX ANGES

Il faut se rappeler dans quel luxe et quelles délicatesses cet enfant avait été élevé pour se faire une idée des grandes fatigues que le serviteur de Dieu eut à supporter en parcourant à pied l'immense désert qui le séparait de la cellule de son ancien maître Barlaam, vers qui il dirigeait ses pas. Le démon ne manqua pas d'y venir l'éprouver de toutes manières. Tantôt, lorsqu'il le voyait bien fatigué, il lui représentait les douceurs et les commodités de son palais; tantôt, rugissant comme le lion ou sifflant comme le serpent, il voulait lui barrer le passage; mais Josaphat, faisant le signe de la croix, avançait toujours jusqu'à ce que, sur les indications d'un saint ermite, il eût trouvé dans un trou de rocher la demeure de Barlaam, qui allait maintenant devenir son palais.

Qui pourrait dire ici la vie admirable que Josaphat mena longtemps avec son maître et longtemps encore après la mort de celui-ci?

Il fit de son corps une hostie vivante et agréable; après l'avoir soumis tout le jour à de rudes travaux, il lui disputait encore le soir les quelques herbes qui lui servaient de nourriture, et il passait la nuit à chanter les louanges du Seigneur. L'enfer se montrait plein de haine pour un homme qui avait quitté la cour pour un désert, des vêtements précieux pour un affreux cilice, mais le ciel se montrait pour lui plein d'amour et Jésus venait souvent consoler son serviteur par des visions merveilleuses qui l'encourageaient et le réconfortaient. Trente ans s'écoulèrent ainsi; puis l'ancien roi, devenu ermite et pauvre, alla jouir au ciel du royaume qui ne finit point.

Il fut enseveli près de l'ermite saint Barlaam.

L'Eglise n'a point voulu les séparer dans le triomphe, et elle célèbre ensemble la fête de saint Barlaam et de saint Josaphat le 27 novembre.

Fr. Bernard.

Imp.-*gérant*, Petithenry, 8, rue François Ier, Paris.

SAINT JACQUES DE LA MARCHE

DE L'ORDRE DE SAINT-FRANÇOIS

Fête le 28 novembre.



Saint Jacques traverse un fleuve sans autre barque que son manteau.

PREMIÈRES ANNÉES

« Plût à Dieu que j'eusse pu être le ravisseur de toutes les âmes. » Ce cri de saint Josaphat de Pologne est assurément celui qui résume le mieux la vie de saint Jacques de la Marche. Saint Augustin aussi s'était écrié en s'adressant à son peuple : « O, vous, mes chères brebis, ravissez tous ceux que vous pourrez, et faites-leur aimer Dieu. »

Saint Jacques de la Marche fut dévoré par le zèle des âmes ; il fut grand en œuvres, en paroles, puissant par son apostolat, et illustre par ses travaux pour la défense de l'Eglise.

Il naquit en 1391 au bourg de Monte Brandone, dans la Marche d'Ancône, de parents pauvres, mais chrétiens. Une vive lumière enveloppa l'enfant, à l'instant de sa naissance, ce qui fit présager à ses parents que Dieu se réservait d'opérer de grandes choses au moyen de cet enfant. On le nomma Dominique au baptême, parce qu'il naquit un dimanche, *dies dominica :* le jour du Seigneur. Ses parents ne négligèrent pas de l'élever dans la

crainte de Dieu, laissant à ce divin Créateur de le faire avancer dans la science humaine, si telle était sa sainte volonté.

L'élu de Dieu fut de bonne heure privé de ses parents ; son oncle, prêtre très vertueux de la ville d'Offida, le reçut et lui enseigna les premiers éléments de la langue latine. — Dominique fit ses humanités à Ascoli, et vint bientôt étudier le droit civil et canonique, à la grande Université de Pérouse, où il obtint le titre de Docteur. Ce grade le mit en état de remplir les charges publiques : aussi commença-t-il par être précepteur dans la maison d'un riche seigneur de Pérouse. Ce dernier l'ayant amené à Florence, lui confia un emploi dans la magistrature ; mais le jeune Dominique vit bien qu'il n'était pas destiné à briller aux yeux du monde, et il résolut de se donner tout entier à Dieu dans la vie religieuse.

SON ENTRÉE DANS L'ORDRE DE SAINT-FRANÇOIS

Sa première pensée fut de se faire Chartreux : il fit même des démarches pour cela. Le supérieur du couvent le pria de réfléchir et de laisser mûrir encore sa vocation. Dominique ayant prié et réfléchi comprit que Dieu ne l'appelait pas chez les Chartreux, mais il eut bientôt occasion de faire un voyage à Bibienna, en Toscane, au pied du mont Alverne, célèbre par la solitude et les extases de saint François d'Assise. Il entra en relation avec les religieux du Père Séraphique, et fut tellement édifié de leurs bons exemples, qu'il résolut d'entrer dans leur famille religieuse. C'était en 1416 : le 25 juillet de cette même année, il reçut l'habit au couvent de Notre-Dame des Anges, près d'Assise, et se mit sous le patronage de saint Jacques dont on célébrait la fête. Son noviciat s'accomplit au couvent des Carceri, ou prison de Saint-François. Dès ses premiers pas dans la vie religieuse il n'eut qu'un désir, celui de s'immoler sur l'autel du sacrifice, et de s'offrir à Dieu en véritable holocauste, consumé par le feu du zèle pour les âmes.

Il fut, dès son noviciat, le modèle des vertus les plus héroïques. Il ne donnait que trois heures au sommeil ; il passait le reste de la nuit à prier au pied d'un crucifix pendant que des larmes inondaient son visage. C'est dans la méditation des souffrances de son Sauveur, qu'il puisa cette énergie surhumaine, dont il montrera de si beaux exemples, durant ses courses apostoliques. Il aimait à dompter son corps par ses veilles continues, par cet exercice de l'oraison, prolongé si longtemps, qu'il lui arriva quelquefois de n'avoir plus la force de se relever du lieu où il priait. Il avait en lui un trésor de vertus, mais selon l'expression de saint Bonaventure, il sut le tenir enfermé dans l'arche de son cœur, avec la clef de l'humilité.

Il ne mangeait jamais de viande ; un peu de pain et quelques herbes étaient sa nourriture. Tous les jours il prenait la discipline jusqu'au sang, et pendant dix-huit ans il porta sur la chair nue un cilice, et une cotte de mailles, armée de pointes de fer très aiguës. Il jeûnait inviolablement durant les sept carêmes de saint François. Ces austérités le rendirent si faible, que saint Bernardin de Sienne dut intervenir et lui ordonner d'y apporter quelques modérations. L'excès de ses pénitences lui attira de nombreuses maladies, dont son âme profita pour s'enrichir de mérites nouveaux. Sa conduite d'ailleurs était toujours conforme à la volonté de Dieu, tout son désir était de lui plaire et de l'aimer, et c'est assurément par un secours spécial de la Providence que, malgré tant d'austérités et de grandes maladies, le saint religieux ait pu atteindre l'âge avancé de 90 ans.

Son amour pour la Sainte Vierge grandissait de jour en jour ; il ne passa pas une journée sans offrir à la Reine des cieux la couronne des sept Allégresses, et sans réciter son office. Il souhaitait ardemment se livrer au ministère de la prédication pour le salut des âmes, mais sa mauvaise santé lui fermait cet apostolat. Il recourut à Marie et fit à cette intention le pèlerinage de Lorette, où se trouve la maison de la Sainte Vierge, apportée par les anges de Nazareth en Italie. Il venait d'assister dévotement à la messe dans ce célèbre sanctuaire, quand la Reine des apôtres lui apparut, et l'assura qu'il était exaucé. Frère Jacques revint plein de joie à son couvent et se mit avec ardeur à l'étude de la théologie, avec saint Jean de Capistran. A vingt-neuf ans, il reçut l'onction sacerdotale.

LE GRAND SEMEUR DE LA PAROLE DIVINE

Aussitôt ordonné prêtre, il donna libre carrière à son zèle apostolique, et se fit, selon son expression, « le semeur de la parole divine, » le héraut du Verbe. Le pape Martin V le chargea, avec saint Jean de Capistran, de combattre l'hérésie des fratricelles, très nombreux en Italie. Les *fratricelles* étaient de faux mystiques, imbus de certaines idées manichéennes et socialistes, qui, en cherchant le chemin d'une perfection chimérique en dehors de la soumission à l'Eglise, tombaient dans divers désordres et divers crimes. Le Père Jacques prêchait avec tant d'onction et d'énergie, que jamais il ne descendit de chaire sans avoir opéré d'insignes conversions. Ancône surtout, la cité reine de l'hérésie, entendit sa parole.

Mais son zèle ne pouvait se borner aux limites de l'Italie, il demanda donc à son maître, saint Bernardin de Sienne, de se rendre en Allemagne. Vienne, Augsbourg, Ulm, entendirent l'homme de Dieu.

A Flavia surtout, ses prédications opérèrent des fruits prodigieux. Plus de deux cents jeunes gens, entraînés par ses exemples, abandonnèrent le monde pour embrasser la vie religieuse.

LES HÉRÉTIQUES TENTENT DE L'EMPOISONNER

Mais il restait toujours des âmes rebelles. Tant de succès attirèrent à l'intrépide apôtre la haine implacable de quelques hérétiques obstinés. Les hypocrites avaient juré sa mort.

Un jour le serviteur de Dieu revenait exténué de fatigue, les fanatiques se présentent à lui, simulant une grande compassion pour sa faible santé, et lui offrirent des mets qu'ils avaient préparés. Les bons paysans qui l'accompagnaient, ne soupçonnant aucunement la fourberie de ces hérétiques, l'engagèrent à accepter. Mais une révélation divine éclaira intérieurement le Saint et lui découvrit le piège ; il fit le signe de la croix sur le plat, qui soudain éclata en morceaux : le liquide se répandit et un chien mourut subitement pour y avoir touché. A la vue de ce miracle, les hérétiques restent confondus. « Le doigt de Dieu est là, disent-ils, Dieu est avec cet homme. » Ils se jettent à ses pieds et lui demandent pardon d'un crime si horrible.

APOTRE DE LA POMÉRANIE, DE LA NORWÈGE ET DU DANEMARK

Saint Jacques dirigea plus loin ses pas. La Poméranie reçut le missionnaire, et les patarins, autre secte analogue aux fratricelles, eurent dès lors en cette contrée un terrible adversaire. Il réfutait leurs erreurs par une dialectique si pénétrante, que les hérétiques eux-mêmes se disaient les uns aux autres : « Il n'y a rien à répondre. » Mais ils ne se

convertissaient pas. Il dut recourir aux miracles pour leur faire abjurer leurs erreurs.

Deux autres peuples étaient assis à l'ombre de la mort, les habitants du Danemark et de la Norwège. L'idolâtrie y avait repris une triste influence. Touché de leur misère, l'apôtre Franciscain alla leur distribuer le pain de vie : ceux-ci à leur tour touchés de la grâce, rouvrirent les yeux à la lumière du Soleil divin, Jésus-Christ. En un seul jour cent mille personnes se firent baptiser, le lendemain cent mille autres reconnaissaient l'Eglise pour leur mère.

SES TRAVAUX EN BOHÊME

En 1430, saint Jacques pénétrait en Bohême. Les erreurs de Jean Huss y circulaient partout. Prague était le repaire de l'hérésie. S'y rendre, c'était s'exposer à la mort, le courageux prédicateur brava le péril. Il osa paraître dans la principale place de la cité pour y terrasser l'hérésie triomphante. Les hérétiques s'y rendirent en grand nombre, mais nullement pour tirer de ses prédications des fruits de pénitence et de salut. Ils admiraient son éloquence, mais ne se convertissaient pas. Voyant leur obstination, le serviteur de Dieu les avertit avec force des châtiments que Dieu réservait à leur malice. A bout d'arguments les hussites finirent par déclarer qu'ils se convertiraient, mais qu'il leur fallait un miracle. « Jésus-Christ, dirent-ils, a promis à ses disciples des miracles en confirmation de la doctrine qu'il les envoyait prêcher. Faites un miracle. » Ils lui présentèrent un breuvage empoisonné; le Saint fait le signe de la croix et boit d'un trait la coupe qui lui était offerte, sans en ressentir aucun dommage. Cédant enfin à la grâce de Dieu, les témoins de cette scène rentrèrent dans le giron de l'Église.

Un autre jour, un magicien le provoque à la discussion. Le Saint lève les yeux au ciel et se prépare à répondre, en implorant le secours d'en haut; puis il interroge son adversaire. Mais l'enchanteur était déjà puni, Dieu l'avait subitement rendu sourd et muet. Rempli de confusion, il dut se retirer au grand étonnement de la foule. Malgré ces merveilles et la conversion de plusieurs hérétiques, le serviteur de Dieu fut chassé de la ville par les hussites. Jacques ne reparut en Bohême qu'en 1435, où, de concert avec le roi Sigismond, il y rétablit le culte catholique, releva les églises, les monastères, appela les prêtres, enfin fut salué partout comme le restaurateur de la vraie civilisation, qu'on n'a jamais pu trouver en dehors de la véritable Église.

Les hussites frémirent de rage, en voyant détruit le temple où ils rendaient un culte sacrilège à l'impie sectaire Jean Huss. Ils calomnièrent le roi Sigismond, le couvrirent de toutes leurs malédictions, et de dépit se dispersèrent dans l'Autriche et la Hongrie. Mais là encore le berger courut à la recherche de la brebis perdue. L'apôtre de la Bohême les poursuivit dans leur fuite. Il parcourut tous les villages de la Hongrie, rappelant les peuples à une pratique sincère de la loi chrétienne. A Bude, il arrêta une furieuse sédition en montrant seulement son crucifix. Immédiatement les émeutiers, terrassés par un coup de la grâce, ne songent plus à piller, ils remercient le Saint, et pleins de joie, le prennent sur leurs épaules et le portent en triomphe à travers la ville.

SAINT JACQUES TRAVERSE LE PÔ SUR SON MANTEAU

Cependant l'Italie réclamait son ancien missionnaire. Eugène IV le nomma nonce apostolique dans le patriarchat d'Aquilée, avec mission d'y prêcher la croisade contre les Turcs. A son retour, saint Jacques eut à traverser le Pô : mais le nautonnier, homme grossier, refusa de le transporter sur l'autre rive : le Franciscain sans doute n'avait pas d'argent. Sans laisser échapper aucune plainte, le Saint étend son manteau sur le fleuve, et le traverse au grand étonnement du batelier.

En Italie, il reprit ses prédications comme autrefois. Les libertins dont il blâmait publiquement les débauches se tournèrent contre lui. Un jour que le saint prédicateur s'était élevé avec véhémence contre le vice de l'impureté, un homme s'imagina que le père Jacques avait fait allusion à lui. En proie à une grande colère, il va se poster sur le chemin où l'homme de Dieu devait passer, dans le but de l'assassiner. Il entre même dans un sanctuaire dédié à Marie, pour se cacher un instant ; mais il est à peine sur le seuil, qu'une voix formidable se fait entendre : « Malheureux, que fais-tu en ma présence, tu veux faire mourir mon serviteur, et le serviteur de mon Fils ! » Saisi d'épouvante, il lâche ses armes et tombe demi-mort sur le seuil de la chapelle.

LES DEUX ANGES ADORATEURS

En 1452, le serviteur de Dieu passait en Albanie, où les populations le reçurent comme un ange que Dieu leur envoyait. Il s'arrêta au couvent de Raguse : durant son séjour, il conseilla aux religieux de placer de chaque côté de l'autel deux anges adorateurs tenant en main un encensoir, et il fit la prédiction suivante : « On verra un jour des choses merveilleuses de ces deux anges. »

En effet, quelque temps après son départ, on vit ces deux anges se mouvoir d'eux-mêmes, et agiter leur encensoir aux jours de grande fête. Ce prodige dura pendant deux siècles, et ne cessa qu'en 1663 lorsqu'un tremblement de terre engloutit l'église et les anges adorateurs.

Saint Jacques, sur la demande du Pape Callixte III, continua ses courses apostoliques à travers l'Esclavonie, mais enfin, accablé d'infirmités, il dut se retirer en Italie. Le siège épiscopal de Milan étant vacant, tout le clergé le réclama comme pasteur ; mais l'humble disciple de saint François s'y refusa absolument, et supplia les Milanais d'en choisir un plus digne.

IL RESSUSCITE UN ENFANT TUÉ PAR UN JUIF

Un pieux habitant de Brescia envoyait chaque jour son enfant, Conrad, porter au serviteur de Dieu les choses nécessaires à son entretien. En reconnaissance, le saint vieillard apprenait à l'enfant les belles prières de l'Eglise. Conrad savait l'*Ave Maria*, il n'eut rien de plus empressé que de l'apprendre à un de ses compagnons, fils d'un juif du voisinage. C'est ainsi que tous deux, chaque matin, se plaisaient à le réciter devant une image de la Sainte Vierge. Le père du petit Israëlite s'en aperçut bientôt et entra dans un accès de rage satanique.

Ayant réussi à s'emparer en cachette du petit Conrad, il l'étrangla. Restait à faire disparaître le cadavre de sa victime. Le juif le cache dans un enfoncement pratiqué dans sa cheminée. Puis il a soin de murer l'ouverture, et d'en noircir la surface, pour écarter tout soupçon.

Le père de Conrad chercha longtemps son enfant, mais ce fut en vain. Enfin il en référa au serviteur de Dieu qui lui promit de prier le Seigneur à cette fin. Une révélation surnaturelle apprit au père Jacques le crime de l'Israëlite : il part avec deux autres personnes, entre dans la maison du coupable et demande à lui parler. Ils s'asseoient tous deux près du foyer, et au milieu de la conversation, le serviteur de Dieu montre du doigt, au père de la victime, la place de la muraille où est caché son

fils. Il la fait démolir, et pendant que les marteaux frappaient la muraille, l'enfant ressuscité s'écria : « De grâce, faites doucement, pour ne pas me blesser. » Le père était hors de lui. Il pardonna au meurtrier qui se jeta aux pieds du Saint et demanda immédiatement le baptême.

MORT DE SAINT JACQUES A NAPLES

Telle était la réputation de l'apôtre de la Bohême quand Ferdinand I[er], roi de Naples, le demanda près de lui. Saint Jacques de la Marche, âgé de quatre-vingt-dix ans s'y rendit en effet, et eut la révélation qu'il y finirait ses jours. Peu de temps après, l'heure de la récompense sonna, et dans des transports d'amour son âme s'élança vers le ciel, le 28 novembre 1476. Il fut enseveli à Naples dans l'église de Sainte-Marie-la-Neuve. L'an 1631, le mont Vésuve ayant jeté des flammes qui menaçaient la ville de Naples, on vit en l'air par deux fois le bienheureux vieillard repousser ce feu dévorant, et protéger la ville.

SAINT GRÉGOIRE III, PAPE

Fête le 28 novembre

Saint Grégoire III, Syrien de nation, fut avec son prédécesseur saint Grégoire II, le ferme défenseur de la vérité contre les iconoclastes, ou briseurs d'images. Aussi ignorants que barbares, ces hérétiques accusaient les catholiques d'idolâtrie à cause du culte que nous rendons aux images saintes. Nous avons raison de vénérer ces images, mais nous ne les adorons pas comme des divinités. Les iconoclastes se ruaient sur les églises, les écoles et les maisons particulières, détruisaient les images, les statues, les crucifix et toutes les peintures religieuses.

L'empereur Léon, ancien marchand de moutons en Isaurie, auteur de la secte, trouvait d'ailleurs un grand profit dans la confiscation de statues parfois en or ou en argent. La persécution déchaînée contre les catholiques par ces nouveaux sectaires dura de longues années et fut aussi terrible que les fureurs païennes de Néron et de Domitien. Une multitude de fidèles, surtout de religieux et de religieuses, souffrirent les plus affreux supplices plutôt que de renoncer à la vraie foi. On les faisait enduire de poix, on entassait sur leur tête des monceaux d'images, auxquelles on mettait le feu, puis on jetait aux chiens les cadavres. — Telle est l'hérésie que Grégoire III eut à combattre.

L'élection de ce Pontife fut un triomphe ; pendant les funérailles mêmes de son prédécesseur, le peuple l'enleva de force et le porta au palais de Latran. Ce saint Pontife, pour affirmer le culte des images, fit aussitôt placer dans l'église de Saint-Pierre, d'un côté les images du Sauveur et des Apôtres; de l'autre, celle de la Sainte Vierge et des plus illustres martyrs. Il écrivait en même temps à Léon l'Isaurien une lettre pleine d'énergie : « Vous croyez nous épouvanter en disant : *J'enverrai à Rome briser l'image de saint Pierre, j'en ferai enlever le pape Grégoire*. Nous ne craignons pas vos impuissantes menaces. Le Pape, en Campanie, est dans un asile inviolable. »

L'hérésie prenant des proportions tous les jours plus grandes, Grégoire III réunit à Saint-Pierre un concile de quatre-vingt-treize évêques, et déclara tout contempteur des saintes images indigne de la société de l'Eglise.

En l'apprenant, l'empereur Léon se met à rugir avec une force nouvelle. Il envoie contre Rome une flotte formidable. Mais la justice de Dieu le prévint, la flotte périt dans une affreuse tempête en traversant l'Adriatique.

GRÉGOIRE III ET L'ÉPÉE DES FRANCS.

Le roi Lombard, Luitprand, menaçait sans cesse d'envahir Rome et d'assujettir le Pape. Grégoire III jeta aussitôt les yeux sur la fille aînée de l'Eglise. Il envoya à Charles Martel une ambassade solennelle, chargée de lui remettre les clefs du tombeau de saint Pierre. L'aïeul de Charlemagne posant ses mains sur ces insignes sacrés, se déclara défenseur du Saint Siège, et jura qu'il ne laisserait ni le roi des Lombards, ni l'empereur d'Orient attaquer le Saint Siège et l'Eglise de Rome. — C'est à cette occasion que Grégoire III donnait à Charles Martel le nom de « Prince très chrétien ». Dans une autre révolte de Luitprand, Grégoire III écrivait à Charles Martel : « Nous sommes tellement accablé de douleur que nous ne cessons jour et nuit de verser des larmes, en voyant le triste état où est réduite l'Eglise de Dieu. Luitprand ne respecte rien. Lui et les siens nous disent avec une ironie amère : « Qu'il vienne donc ce Charles Martel; que l'épée des Francs vous tire de nos mains, si elle le peut ! » Fils très chrétien, secourez l'Eglise de saint Pierre. Ne fermez pas l'oreille à notre prière, afin que le prince des Apôtres ne vous ferme pas la porte du ciel. » La crainte des Francs retint encore quelque temps les Lombards, mais il fallut bientôt que le fils et successeur de Charles Martel, le roi Pépin le Bref, prit des mesures efficaces ; il vainquit les Lombards et constitua définitivement l'indépendance temporelle du Saint Siège.

Saint Grégoire III protégea aussi les missionnaires d'Allemagne, et en 738 les accueillit avec la plus paternelle hospitalité. Il institua les quatre évêchés de Saltzbourg, de Freisingen, de Ratisbonne et de Passaw, qu'il plaça sous la juridiction métropolitaine de saint Boniface, archevêque de Mayence. Enfin il fut pour l'Europe et le monde un rempart contre la décadence des Grecs, et la domination brutale des Mahométans. Homme d'une rare doctrine et d'une éminente vertu, il était instruit dans les langues grecque et latine, doué d'une admirable éloquence, et d'une mémoire prodigieuse. Il fut aussi l'ami des pauvres, et tous les captifs, les veuves et les orphelins, l'ont proclamé leur Père. — Son glorieux pontificat se termina en 741, année qui vit aussi mourir Charles Martel, le protecteur du Pape et Léon l'Isaurien son persécuteur.

Imp.-*gerant*. E. Petithenry. 8. rue François I[er]. Paris.

SAINT SATURNIN APOTRE DE TOULOUSE

Fête le 29 novembre.



Martyre de saint Saturnin a Toulouse.

Saturnin était de famille royale et, par sa mère Cassandre, descendait des Ptolémées qui furent longtemps souverains de l'Egypte. Il naquit à Patras en Achaïe (province de Grèce), au commencement de l'ère chrétienne.

Jeune homme, il voyageait en Syrie pour compléter la haute éducation que ses parents lui avaient fait donner, quand il entendit parler d'un prophète extraordinaire, qui attirait vers lui sur les bords du Jourdain les multitudes par ses héroïques vertus et ses sublimes enseignements. Un mouvement intérieur de la grâce lui inspira le désir d'aller l'entendre. Il arriva donc sur les rives du Jourdain, au milieu de la foule qui écoutait le prophète envoyé de Dieu. Ce prédicateur extraordinaire était saint Jean-Baptiste. « Faites pénitence, disait le précurseur du Messie, car le royaume de Dieu approche... Préparez la voie du Seigneur... Après moi doit venir un homme qui est plus ancien que moi... et je ne suis pas digne de délier les cordons de ses chaussures. » Saturnin, reconnaissant que la mission de Jean-Baptiste était divine et qu'elle était l'accomplissement de prophéties antiques, resta auprès de lui, et reçut le baptême figuratif de l'eau.

Bientôt le divin Sauveur Jésus-Christ vint lui-même de Nazareth recevoir le baptême de Jean, et le précurseur le voyant venir le montra du doigt à ceux qui étaient auprès de lui : « Voici l'Agneau de Dieu, dit-il, voici celui qui efface le péché du monde. »

Ainsi Saturnin connut le Sauveur du monde et crut en lui. Quand Jésus eut commencé sa vie publique, Saturnin s'attacha à ses pas; il renonça généreusement à sa famille, aux richesses et aux espérances de ce monde et devint l'un des soixante-douze disciples du divin Maître. Le Sauveur l'envoya quelquefois, comme les autres, prêcher dans les bourgades et les villes où il allait venir, et cela avec le pouvoir de chasser les démons, de guérir les malades et d'opérer toute sorte de prodiges. Il fut témoin de l'amour suprême de Jésus à la dernière Cène, des douleurs de la passion et des joies de la résurrection.

Après la résurrection, les apôtres et d'autres disciples, parmi lesquels Saturnin, étaient réunis au cénacle, quand Jésus parut au milieu d'eux et leur dit : « La paix soit avec vous! C'est moi, ne craignez rien. Voyez mes mains et mes pieds. Touchez-moi et voyez. Un pur esprit n'a ni chair ni

os comme vous voyez que j'en ai. » Et comme ils étaient encore incrédules, il ajouta : « Avez-vous ici quelque chose à manger? » Ils lui présentèrent un morceau de poisson grillé et un rayon de miel ; et ce fut saint Saturnin qui les lui offrit.

Après la Pentecôte, tout rempli de l'Esprit-Saint, il fut le collaborateur de saint Pierre, prêcha dans la Palestine, la Syrie, l'Asie centrale et l'Asie-Mineure. Saint Pierre avait alors fixé son siège à Antioche ; saint Saturnin lui amenait de temps en temps quelques-uns de ses convertis afin qu'il les confirmât dans leur foi naissante ; et de son côté, il lui rendait compte, en toute humilité, de ce que le Seigneur avait opéré par son ministère.

Les traits de Saturnin étaient d'une beauté remarquable, ses lèvres ne s'ouvraient que pour la vérité, ses jugements étaient marqués au coin de la plus haute sagesse. La bienséance chrétienne formait l'ensemble de sa conduite et son langage avait la douceur du miel.

Après avoir fait d'Antioche le centre de son apostolat pendant sept ans, saint Pierre, sur l'ordre de l'Esprit-Saint, partit pour la ville où il devait fixer pour jamais le siège de son épiscopat suprême, Rome, alors capitale du monde païen. Saint Saturnin était au nombre des hommes apostoliques que le prince des apôtres amenait avec lui pour porter le flambeau de la foi dans les contrées d'Occident.

SAINT SATURNIN ENVOYÉ DANS LES GAULES PAR S. PIERRE

Après quelques années de fructueux labeurs en Italie, saint Pierre, considérant l'abondance et l'étendue de la moisson qui s'étendait devant lui dans nos contrées, réunit ses collaborateurs et proposa à plusieurs d'entre eux, entre autres à Saturnin, de les envoyer au-delà des Alpes : « O mon Père et maître très bon, répondit Saturnin, je me sens disposé à obéir ; je me sens prêt à exécuter avec assurance les ordres que vous venez de me donner. » Saint Pierre lui conféra donc la consécration épiscopale, lui donna sa bénédiction et l'embrassa tendrement. L'apôtre des Gaules fit ses adieux à ses confrères et aux chrétiens de Rome, puis il partit, tout joyeux de la mission qui lui était confiée. Il avait pour compagnon saint Papoul, fils du préfet romain d'Antioche, que, durant son séjour dans cette ville, saint Pierre avait gagné à Jésus-Christ et dont il avait fait un apôtre. C'était sous le règne de Claude, l'an 52 de Notre-Seigneur.

Chemin faisant, saint Saturnin prêchait partout où il passait les vérités de la foi chrétienne. Il trouvait en tous lieux l'idolâtrie triomphante, les peuples assujettis à d'infâmes superstitions. Ses paroles faisaient frémir les adorateurs des faux dieux et provoquaient de leur part de terribles menaces, mais rien ne l'effrayait. Il se portait de préférence aux lieux où les démons se montraient plus forts ; il y fondait des chrétientés, leur bâtissait des oratoires et leur laissait des prêtres pour les maintenir dans la vérité et dans le bien.

C'est en évangélisant de la sorte qu'il arriva à la ville d'Arles, sur le Rhône, alors la cité la plus importante des Gaules. Pendant le temps qu'il y passa, il fit tant, par ses miracles et ses prédications, qu'il gagna une innombrable multitude d'âmes à Jésus-Christ.

De la ville d'Arles, il passa à celle de Nimes, déjà grande et célèbre. Il y obtint les mêmes succès, ainsi que dans toute la Gaule-Narbonnaise (aujourd'hui le Bas-Languedoc). Il fit à Nimes une conquête du plus grand prix : il convertit à Jésus-Christ un jeune homme nommé Honest, doué des plus brillantes qualités naturelles, fils d'un des plus riches cultivateurs de la contrée. Après l'avoir baptisé, saint Saturnin proposa au jeune homme de le suivre et de consacrer sa vie à procurer aux autres le bonheur et le bienfait qu'il venait de recevoir. Honest accepta avec ardeur ; il quitta sa famille bien-aimée dont il était l'honneur et l'espérance ; il quitta ses richesses et sa maison, et suivit l'apôtre des Gaules. Celui-ci le forma à la science, aux vertus sacerdotales et l'ordonna prêtre.

Saint Saturnin, étant arrivé à la cité de Carcassonne avec ses compagnons Papoul et Honest, voulut annoncer aux habitants la bonne nouvelle de l'évangile ; mais leur zèle leur valut une dure épreuve. Rufin, préfet de la ville, les fit saisir tous les trois et enfermer dans un cachot infect. Dieu permit qu'ils fussent ainsi traités, afin d'avoir l'occasion de leur donner un éclatant témoignage des soins de sa Providence à leur égard. La nuit suivante, il leur envoya un ange brillant de lumière qui brisa leurs chaînes et leur ouvrit les portes de la prison.

SAINT SATURNIN A TOULOUSE

Voici Saturnin au principal terme de son voyage apostolique. Un de ses anciens biographes s'écrie à ce sujet : « Oh ! le beau jour où Toulouse reçut dans ses murs l'émule et le cohéritier des apôtres, le pontife élu d'en haut, dont les vénérables pieds apportaient une paix réelle et durable, pour la faire succéder aux troubles et à la discorde. »

A son arrivée à Toulouse, saint Saturnin y rencontra son ami saint Martial, premier évêque de Limoges. Comme lui, disciple de Notre-Seigneur et de l'apôtre saint Pierre, comme lui, envoyé dans les Gaules pour porter la bonne nouvelle à nos ancêtres, Martial évangélisait alors l'Aquitaine, et il venait de fonder une chrétienté à Toulouse. Il lui avait donné pour centre un oratoire dédié au vrai Dieu, sous l'invocation de saint Etienne, premier martyr et parent de Martial. Cet oratoire deviendra un jour l'église métropolitaine de Toulouse.

La rencontre des deux Saints fut pour eux une grande consolation, et Dieu voulut manifester l'union de ces deux frères dans l'apostolat par un éclatant prodige qu'ils opérèrent ensemble. Austris, fille du gouverneur de Toulouse, atteinte d'une maladie cancéreuse, qu'aucun remède humain ne pouvait guérir, fit appeler les deux étrangers dont on vantait la puissance surnaturelle : « Puisque le Dieu crucifié que vous prêchez est si puissant, leur dit-elle, priez-le qu'il daigne me guérir. » Ils lui répondirent : « Vous serez exaucée, si vous l'adorez, si vous embrassez son culte et sa morale. » Elle acquiesça à cette exhortation ; on lui conféra le saint baptême, et au sortir des fonts sacrés elle se trouva délivrée de son mal.

Après le départ de saint Martial, saint Saturnin convertit de même une femme nommée Cyriaque, épouse du président du sénat toulousain, et atteinte d'une lèpre affreuse. Au moment où elle sortait de la piscine baptismale, ses membres se trouvèrent purs comme ceux d'un petit enfant. Ce prodige donna une nouvelle ardeur à la foi de Cyriaque ; toute sa maison se convertit, et bientôt après la moitié des Toulousains eut embrassé la foi en Jésus-Christ. Saturnin avec un zèle infatigable instruisait les nouveaux convertis, les confirmait dans la foi par de nouveaux miracles et cherchait sans cesse à arracher de nouvelles âmes à la tyrannie du démon. Brûlant de la plus ardente charité pour le prochain, il se faisait le consolateur de tous les affligés et s'appliquait de toute manière à les soulager. On venait de toutes parts, de près et de loin, lui présenter des malades. Le Saint les guérissait, en

faisant sur eux le signe de la croix ; puis il les instruisait et les renvoyait chez eux, ainsi que leurs porteurs, avec le bienfait de la foi et la grâce du baptême.

L'Eglise de Toulouse se trouvant assez bien établie, saint Saturnin se dirigea vers la Gascogne. Il prêchait au bourg de *Villa-Clara* (aujourd'hui Auch, sur le Gers) quand il apprit le martyre de son maître bien-aimé, saint Pierre, et il dédia en l'honneur du prince des apôtres la chapelle qu'il faisait bâtir pour servir de lieu de réunion aux nouveaux chrétiens de la ville d'Auch.

Il s'avança ensuite jusqu'à la ville *Elisana (Eause)*; ses prédications y convertirent un grand nombre d'âmes. Les nouveaux chrétiens se cotisèrent pour se bâtir un lieu de réunion et de prière ; Saturnin dédia cette église à la Sainte Vierge. — Nous trouvons là, contre les protestants, une grande preuve de l'antiquité du culte que l'Eglise catholique rend à l'auguste Mère de Dieu.

Les succès obtenus dans cette ville par le saint apôtre, furent si grands, qu'il résolut d'en faire le centre d'une province ecclésiastique et il y établit en qualité de métropolitain ou archevêque un de ses meilleurs disciples, saint Paterne. — Paterne, originaire de Bilbao en Espagne, ayant entendu parler des merveilles accomplies par Saturnin, était venu l'entendre, avait embrassé la religion chrétienne, s'était attaché à son illustre maître, et après avoir été pendant sept ans son disciple et collaborateur, il reçut la consécration épiscopale pour gouverner l'Eglise d'Eause.

Saint Saturnin revint ensuite à Toulouse, où sa présence était nécessaire. Les nombreux chrétiens qu'il y avait laissés avaient besoin d'être fortifiés dans la foi, guidés et soutenus dans la pratique des vertus chrétiennes, défendus contre les intrigues et les vexations des païens ; il fallait travailler à convertir d'autres âmes. Mais toutes ces occupations ne pouvaient lui faire oublier la patrie de son disciple et collègue saint Paterne, et il envoya en Espagne saint Honest.

VOYAGE EN ESPAGNE

Honest prêchait un jour dans la ville de Pampelune et racontait comment il avait lui-même appris la vérité de la bouche de Saturnin, disciple du Sauveur et témoin de ses miracles, ses auditeurs lui répondirent : « Puisqu'il en est ainsi, retournez auprès de Saturnin votre maître. Il ne nous est pas tout à fait inconnu. La renommée de ses vertus et de ses prodiges est déjà arrivée jusqu'à nous. Priez-le de notre part qu'il vienne lui-même nous visiter et nous parler de ce qu'il vous a chargé de nous dire, afin que nous croyions en votre Dieu. »

Saint Honest s'empressa de franchir les Pyrénées et de revenir à Toulouse porter ce message à son maître. En apprenant les bonnes dispositions des habitants de Pampelune, saint Saturnin, levant les mains au ciel, rendit au Seigneur d'ardentes actions de grâces. Il confia l'administration de l'Eglise de Toulouse à son autre disciple saint Papoul et, guidé par Honest, prit la route de l'Espagne. Ils ne mirent que seize jours pour faire le trajet de Toulouse à Pampelune. Ils s'arrêtèrent cependant en plusieurs endroits pour y prêcher Jésus-Christ et payèrent par le bienfait de la foi les personnes qui leur donnèrent l'hospitalité.

Ils furent reçus d'une manière honorable à Pampelune. Saint Saturnin s'établit près d'un temple de Diane et se mit aussitôt à prêcher. La foule accourait de plus en plus nombreuse à ses instructions, d'éclatants miracles attestaient la vérité de ses enseignements, et la grâce de Dieu, appelée par ses austérités et ses prières, touchait les cœurs. Quarante mille personnes demandèrent le baptême, parmi lesquelles le sénateur Firmus, dont le fils aîné Firminus (saint Firmin) devint plus tard l'un des plus zélés apôtres des Gaules, premier évêque d'Amiens et martyr.

Saint Saturnin ordonna Honest évêque de Pampelune, et alla porter l'évangile à d'autres provinces de l'Espagne, jusqu'à Tolède et en Galice. Au milieu de ces voyages, il apprit que saint Papoul avait été martyrisé au lieu qui porte encore son nom, à l'est de Toulouse, et pour ne pas laisser sans pasteur ses chères brebis de Toulouse, il reprit en toute hâte le chemin des Gaules.

Il rentra dans notre pays par la vallée de la Garonne, jetant sur ses pas la semence évangélique. Il érigea un autel à la Vierge Marie, dans un lieu nommé *Lugdunum* (*Saint-Bertrand*). Il s'arrêta ensuite au lieu dit *le Mas*, et depuis *Saint-Gaudens*, y convertit une multitude d'âmes et y posa les fondements d'une église qu'il dédia à saint Pierre. Cette église fut ravagée, au ve siècle, par les rois wisigoths de Toulouse, partisans acharnés de l'hérésie d'Arius. Quelque temps après, on la restaura et on la dédia à saint Gaudens, jeune enfant de douze ans, mis à mort pour la foi par les hérétiques.

MARTYRE DE SAINT SATURNIN A TOULOUSE

Saint Saturnin étant rentré à Toulouse se tenait habituellement dans l'humble résidence qu'il s'était ménagée. De là, tous les matins il se rendait à une modeste chapelle pour la célébration de la messe et des offices divins. Il était obligé de passer et de repasser devant le capitole, qui se trouvait entre son habitation et cette chapelle. C'était un édifice public, à la fois temple et forteresse, auquel on montait par plusieurs degrés.

Dès les premiers temps du séjour de Saturnin à Toulouse, on s'était aperçu que les dieux du capitole, par lesquels les démons rendaient de faux oracles, ne montraient plus en cela la même facilité qu'auparavant, et même assez souvent ils restaient sourds et muets. Les oracles cessèrent complètement quand Saturnin fut revenu d'Espagne. Les prêtres des faux dieux et leurs adhérents obstinés, effrayés autant que surpris de cet état de choses, se réunirent pour se consulter.

« Qui donc, s'écria l'un d'eux, a pu fermer la bouche à nos dieux? En vain nous répandons à leurs pieds le sang de nombreuses victimes, ils ne donnent plus aucune réponse à ceux qui viennent les consulter? Seraient-ils fâchés contre nous, ou seraient-ils absents? — Ce que vous cherchez à savoir, je crois le connaître, dit un autre. Vous n'ignorez pas qu'une secte, appelée *chrétienne*, s'est depuis quelques années établie parmi nous ; elle est l'ennemie de notre religion; elle cherche à ruiner le culte que nous rendons à nos dieux. Le chef de cette secte, dont le nom est Saturnin, passe souvent devant le capitole. Il est à croire que sa présence cause le silence de nos dieux. Si nous voulons qu'ils rouvrent la bouche, il faut mettre à mort cet homme pernicieux. — Mais, repartit un troisième, si nos dieux ont peur de cet homme, c'est qu'il sert un Dieu plus puissant qu'eux; en ce cas, nous devrions plutôt adorer nous-mêmes ce Dieu qui rend si puissants ses serviteurs. »

Ces paroles étaient sensées, mais l'assemblée n'était pas disposée à les accueillir. Sur ces entrefaites, Saturnin passa au pied du capitole suivant son habitude. Un de ces idolâtres l'aperçut : « Le voici, cria-t-il, le voici le sacrilège ennemi de nos dieux.

Si on le laisse continuer à prêcher son Christ, il finira par anéantir notre religion. Venez, emparons-nous de sa personne, et s'il refuse d'apaiser les dieux en leur offrant un sacrifice, vengeons par sa mort l'outrage qu'il a fait à nos divinités. »

Ces paroles mirent en fureur les gens du peuple qui se trouvaient là. En un instant ce fut un affreux tumulte, d'où s'échappaient des cris de rage et de mort. On courut contre Saturnin. Ses compagnons, un prêtre et deux diacres, cédant à la peur, prirent la fuite.

Après avoir garrotté le saint évêque, les idolâtres lui firent gravir les degrés du capitole et le placèrent au milieu de l'assemblée. Le chef de la réunion lui dit : « Je vous ordonne de sacrifier aux dieux, ou vous allez être traité avec la dernière rigueur. » Le saint vieillard répondit avec une majesté ferme et douce : « Ce que vous me proposez est insensé, impie. Bien loin de consentir à le faire, je vous exhorte moi-même à renoncer au crime d'idolâtrie, à vous repentir de vos offenses contre la majesté du vrai Dieu, afin qu'il vous fasse miséricorde. Cessez de me presser, je n'offrirai jamais de sacrifices aux démons; je n'en offre qu'au Dieu tout puissant à qui je les présente sur l'autel de mon cœur. » On répond à ces belles paroles par une explosion de fureur et de mauvais traitements, on le tire d'ici, de là, on le frappe, on le couvre de plaies.

A ce moment Dieu le glorifie par un grand prodige. Les idoles du temple tombent de leur piédestal et viennent se briser en mille morceaux devant le Saint. A cette vue, la rage des persécuteurs ne connaît plus de bornes: la nouvelle de la chute des idoles se répand aussitôt dans la ville, la populace païenne éclate en cris et en gémissements. « Quel désastre! nos dieux sont détruits, comment vivrons-nous maintenant? comment la ville subsistera-t-elle? Qu'attend-on pour faire mourir cet homme malfaisant, pour venger nos dieux outragés? »

Il y avait au capitole un taureau indompté, amené là pour être immolé en sacrifice; on entoure ses flancs d'une corde au bout de laquelle on attache le saint martyr par les pieds ; on lâche l'animal furieux, en le piquant de rudes coups d'aiguillon; le taureau se précipite, entraînant sa victime dont le crâne se brise sur les degrés du temple et la cervelle se répand çà et là. Le taureau poursuivant sa course furibonde à travers les rues, le corps de saint Saturnin est affreusement disloqué et déchiré. Cependant la corde vient à se rompre, l'animal continue à fuir et le corps du martyr reste gisant à l'endroit où se trouve aujourd'hui l'église de Notre-Dame du Taur. Ce glorieux martyre eut lieu le 29 novembre, trente-sept ans après la passion de Notre-Seigneur, saint Saturnin avait soixante-dix ans. C'était la dix-huitième année de son apostolat dans les Gaules.

LES SAINTES PUELLES — CULTE DE SAINT SATURNIN

Craignant la fureur des païens, les disciples du saint évêque martyr n'osaient aller donner la sépulture aux restes mutilés de leur maître ; mais deux vierges chrétiennes, l'une de condition élevée et l'autre, servante de la première, qui avaient été baptisées par saint Saturnin, n'écoutant que la voix de la reconnaissance et de la piété, eurent l'héroïque courage d'aller rendre les derniers devoirs au Père spirituel de leur âme.

Elles allèrent d'abord sur les degrés du capitole recueillir, dans une fiole, la cervelle du saint martyr et le plus possible du sang qu'il avait répandu. Puis, s'étant procuré un cercueil en bois, elles y déposérent respectueusement le saint corps, elles firent creuser, ou peut-être creusèrent elles-mêmes une fosse profonde, y descendirent le cercueil et confièrent ainsi à la terre ce précieux trésor, en ayant soin de dissimuler le dessus du tombeau pour que les païens ne vinssent pas le profaner.

Les ennemis de la foi firent payer cher aux deux chrétiennes leur admirable courage. Le gouverneur de la ville ordonna de les amener en sa présence, il leur reprocha leur bonne action comme un crime; puis on les conduisit à travers les rues en les flagellant, au milieu des injures de la populace, et enfin on les chassa de la ville. Elles se dirigèrent vers Carcassonne et s'arrêtèrent dans un lieu nommé *Recaudum*, où elles achevèrent leur vie dans les exercices de piété et la pratique des bonnes œuvres.

Les habitants de l'endroit qu'elles avaient grandement édifiés par leurs vertus, les ensevelirent avec honneur dans une chapelle du voisinage, dédiée à saint Michel.

Toulouse a gardé fidèlement leur mémoire, et de temps immémorial a célébré la fête des *saintes Puelles* (*vierges*, c'est ainsi qu'on les désigne,) le 17 octobre. Cet honneur, que des critiques exagérés leur avait fait perdre, vient de leur être restitué.

Les chrétiens de Toulouse oublièrent encore moins le tombeau de leur saint apôtre Saturnin, et ils allaient souvent y prier. Après les persécutions, saint Hilaire, évêque de Toulouse, construisit au-dessus un oratoire. A la fin du IVe siècle, l'évêque saint Exupère acheva une belle basilique commencée par son prédécesseur saint Sylve, et y transféra solennellement les reliques de saint Saturnin. Il paraît même qu'il fonda auprès de la basilique un monastère, dont les religieux étaient chargés d'y célébrer le service divin.

Transporté à l'abbaye de Saint-Denys, près de Paris, par ordre de Dagobert 1er (VIIe siècle), puis rendu aux supplications des Toulousains, le corps du saint apôtre de Toulouse repose toujours au milieu de ses enfants, dans la superbe basilique de Saint-Saturnin (par abréviation populaire *Saint-Sernin*), entouré d'un splendide cortège d'autres reliques et de la vénération des fidèles. (*Extraits et résumé de la Vie de saint Saturnin*, par M. le curé de Saint-Sernin. — *Toulouse, chez Privat, 45, rue des Tourneurs.*)

Le gérant : E. PETITHENRY. — Imprimerie P. FERON-VRAU, 3 & 5, rue Bayard. Paris.

SAINT ANDRÉ

Fête le 30 novembre.



SAINT ANDRÉ DANS L'ÉVANGILE

Saint André, le premier des Apôtres qui se soit attaché à Notre-Seigneur, était de la petite ville de Bethsaïde. Il exerçait le métier de pêcheur sur la petite mer de Galilée. Ayant entendu raconter tout ce que la renommée disait de Jean-Baptiste, il alla le trouver pour recevoir le baptême de pénitence dans les eaux du Jourdain. Charmé de la doctrine et de la sainteté de Jean, il résolut de demeurer

avec lui, et de devenir un de ses disciples. Cependant, il était appelé à un rôle bien plus grand que celui de disciple du Précurseur, il devait devenir un des plus grands Apôtres de Notre-Seigneur Jésus-Christ. La première entrevue qu'il eut avec le divin Maître est fort belle et fort touchante. Nous la lisons dans le premier chapitre de l'Evangile de saint Jean.

« Jean-Baptiste, se trouvant un jour sur les bords du Jourdain avec deux de ses disciples, regardant Jésus qui passait, leur dit : *Voici l'Agneau de Dieu.* Ce que les deux disciples ayant entendu, ils suivent Jésus. Alors Jésus se retourna et, voyant qu'ils le suivaient, leur dit : « Que cherchez-vous ? » Ils lui répondirent : « Rabbi (c'est-à-dire Maître), où demeurez-vous ? » Et Jésus leur dit : « Venez et voyez. » Ils allèrent, et ils virent où il demeurait; et ils restèrent chez lui ce jour-là. Il était environ la dixième heure du jour. Un des deux disciples qui avaient suivi Jésus était André, frère de Simon-Pierre. Il rencontre son frère Simon et lui dit : « Nous avons trouvé le Messie, c'est-à-dire le Christ. » Et il l'amena à Jésus. Et Jésus l'ayant regardé, lui dit : « Vous êtes Simon, fils de Jean ; désormais, vous vous appellerez Céphas (c'est-à-dire Pierre). »

Les commentateurs nous font remarquer cette parole. Il rencontra son frère Simon et lui dit : « Nous avons trouvé le Messie. » Il le rencontra, non par hasard, disent-ils, mais parce qu'il le cherchait. Quand on a trouvé le Messie, on est désireux de le faire connaître aux autres. Et c'est non seulement parce que, le premier, il avait suivi Jésus, mais encore parce que, le premier, il avait amené à Jésus son frère Simon, que saint André est appelé le premier des Apôtres.

Après ce premier entretien avec Notre-Seigneur, André retourna à ses occupations, puisque nous voyons que, plus tard, Jésus, passant sur les bords de la mer de Galilée et voyant Simon et André son frère jeter leurs filets dans la mer, leur dit : « Suivez-moi, je vous ferai pêcheurs d'hommes. » Et, ajoute l'évangéliste, « ils quittèrent aussitôt leurs filets et le suivirent ».

Saint André est nommé en plusieurs autres passages de l'Evangile, et nous voyons que c'est à lui qu'on s'adressait pour parler à Jésus, ce qui fait dire au vénérable Bède que saint André était l'introducteur auprès de Jésus-Christ. Ce privilège et la grande familiarité dont il jouissait auprès de Notre-Seigneur viennent peut-être de ce que saint André était vierge, comme le rapporte saint Jérôme.

PAYS QU'IL A ÉVANGÉLISÉS

Après l'Ascension de Notre-Seigneur et la Descente du Saint-Esprit sur les Apôtres, saint André prêcha dans Jérusalem, dans la Judée et la Galilée, jusqu'au moment où les Apôtres se dispersèrent. La tradition raconte qu'avant leur séparation, les Apôtres se réunirent dans une petite grotte située sur le flanc de la colline des Oliviers, et là, inspirés de Dieu, ils composèrent chacun un article du symbole. Saint André aurait composé le second article : « *Je crois en Jésus-Christ, son Fils unique Notre-Seigneur.* »

Saint André eut pour mission de prêcher l'Evangile aux peuples de la Scythie. Il a annoncé aussi la parole de Dieu aux Sogdiens, aux Sacces et aux Ethiopiens, prêché dans la Galatie, la Cappadoce et la Bithynie jusqu'au Pont-Euxin. Saint Jean-Chrysostome raconte que saint André redressa les erreurs de la Grèce, et les Grecs lui attribuent la fondation de l'église de Byzance.

Nous saurions fort peu de choses sur saint André si les prêtres d'Achaïe n'avaient pris soin d'envoyer aux églises du monde entier la relation de son martyre dont ils avaient été les témoins oculaires. Nous les traduisons intégralement, dans leur antique simplicité.

LES ACTES DU MARTYRE DU BIENHEUREUX ANDRÉ

« Nous tous, prêtres et diacres des églises d'Achaïe, envoyons à toutes les églises d'Orient et d'Occident, du Midi et du Septentrion, la relation du martyre de saint André que nous avons vu de nos propres yeux. Paix sur vous et sur tous ceux qui croient en un seul Dieu, Trinité parfaite, Père, Fils et Saint-Esprit. C'est la foi que nous avons apprise du bienheureux André, Apôtre de Notre-Seigneur Jésus-Christ, dont nous allons vous exposer la passion. »

SAINT ANDRÉ DEVANT LE PROCONSUL ÉGÉE

Le proconsul Egée, dès son arrivée dans la ville de Patras, voulut contraindre les fidèles du Christ à sacrifier aux idoles. Alors, le bienheureux André se présenta devant lui :

« Avant de vous glorifier du pouvoir que vous avez reçu de juger les hommes, apprenez à connaître votre juge qui est dans le ciel. Connaissez-le afin de l'adorer comme le vrai Dieu, et rejetez loin de vous le culte des idoles.

— N'es-tu pas, reprit Egée, cet André qui détruit les temples de nos dieux, et persuade au peuple d'entrer dans cette secte pernicieuse, qui, depuis peu, découverte à Rome, vient d'être condamnée par les empereurs romains ?

— Les princes romains ne savent pas encore que, pour le salut du monde, le Fils de Dieu est venu nous enseigner que, non seulement les idoles n'étaient point des dieux, mais d'affreux démons, ennemis du genre humain. Elles n'apprennent aux hommes qu'à offenser Dieu ; alors Dieu s'éloigne d'eux et ne les exauce pas, et par ce moyen, ils tombent au pouvoir du diable qui se joue d'eux au point de les faire mourir en état de péché, et emporter avec eux, au delà de la tombe, le poids seul de leurs fautes.

— Ce sont là de vaines et superstitieuses paroles; votre Jésus n'a-t-il pas été condamné par les Juifs au supplice de la Croix pendant qu'il prêchait ?

— Oh ! si vous vouliez connaître le mystère de cette Croix que, dans sa charité admirable, l'auteur du genre humain a voulu spontanément choisir, pour y opérer notre restauration !

— Comment oses-tu nous dire qu'il a subi spontanément ce supplice, puisque nous savons que, livré par ses disciples, pris par les Juifs, et conduit au gouverneur romain, il a été, sur la demande des Juifs, attaché à la Croix.

— En vérité, il a choisi spontanément ce supplice. J'étais avec lui lorsqu'il fut livré par un de ses disciples. Mais, longtemps avant, il nous avait dit qu'il serait livré aux Juifs et crucifié pour le salut des hommes. Il nous prédit aussi qu'il ressusciterait le troisième jour. Et comme mon frère Pierre lui disait : « Non, Seigneur, cela n'arrivera point; » Jésus, indigné, lui dit : « Loin de moi, tentateur ! Vous ne comprenez point les choses de Dieu. » Et pour nous montrer plus clairement qu'il voulait volontairement souffrir, il nous disait : « J'ai le pouvoir de quitter cette vie, et j'ai aussi celui de la reprendre. » Enfin, pendant le dernier repas qu'il fit avec nous, il nous dit : « L'un d'entre vous me trahira. » Et comme il nous vit tous attristés par cette parole, il ajouta : « Celui à qui je vais donner ce morceau de pain me trahira ; » nous montrant par là qu'il lisait dans l'avenir. Et, loin de fuir la trahison, il demeura dans le lieu où il savait que le traître devait venir le chercher.

— J'admire comment un homme aussi prudent que toi a pu se laisser séduire, car, volontairement

ou non, tu le confesses toi-même, Jésus a été crucifié.

— Oui, je l'avoue, et c'est là précisément le grand mystère de la Croix, si vous voulez le connaître, je vous l'expliquera.

— Ne dis pas mystère, mais supplice, interrompit Egée.

— Ce supplice est le mystère de la restauration humaine, si vous voulez avoir la patience de m'écouter, je vous en donnerai la preuve.

— Je t'écouterai avec beaucoup de patience, mais, à ton tour, tu obéiras à mes ordres, ou bien je te ferai faire sur toi-même l'application du mystère de la Croix.

— Si je craignais le supplice de la Croix, je ne prêcherais point la grandeur de la Croix.

— Insensé, pourquoi vouloir prêcher la grandeur d'un supplice, et pousser l'audace jusqu'au mépris de la mort.

— Ce n'est point l'audace qui me fait mépriser la mort, mais bien l'esprit de foi ; je sais que la mort des justes est précieuse aux yeux de Dieu ; la mort des pécheurs, au contraire, leur est un châtiment horrible. Aussi voudrais-je vous bien faire comprendre le mystère de la Croix, vous y faire croire, et par là vous faire travailler à la restauration de votre âme.

— On ne restaure que ce qui est tombé en ruines. Est-ce que mon âme aurait péri, pour prétendre la restaurer par la foi à ce que tu prêches ? »

IL EXPLIQUE AU PROCONSUL LE MYSTÈRE DE LA CROIX

Le bienheureux André répondit :

« Je veux vous apprendre comment les âmes ont été perdues, et comment elles ne peuvent être réparées que par le mystère de la Croix. Le premier homme introduisit la mort dans le monde en mangeant le fruit de l'arbre de la prévarication, c'est pourquoi il a été nécessaire que la mort fût détruite par l'arbre de la passion. Et de même qu'une terre vierge avait servi à former le premier homme, il fallait que le Christ, Fils de Dieu, et en même temps homme parfait, naquît d'une vierge immaculée. Par là, le créateur du premier homme rendit au genre humain la vie éternelle qu'il avait perdue, et remplaça par l'arbre de la croix l'arbre de la concupiscence. Ses mains immaculées furent étendues à la place de nos mains criminelles, le fiel et le vinaigre remplacèrent pour lui l'agréable douceur du fruit défendu. Il voulut recevoir en lui notre mortalité, pour nous rendre participants de sa glorieuse immortalité.

— Garde ces discours pour ceux de ta secte, et sacrifie aux dieux tout-puissants, sinon, après t'avoir fait flageller, je te ferai attacher à cette croix dont tu te fais gloire.

— J'offre tous les jours au seul et unique vrai Dieu, non point la fumée de l'encens, ni la chair des taureaux mugissants, ni le sang des boucs, mais l'Agneau sans tache immolé sur l'autel de la Croix. Les fidèles sont admis à manger sa chair et à boire son sang, et cependant l'Agneau demeure toujours intègre et vivant.

— Comment cela peut-il se faire, dit le proconsul intrigué ?

— Je ne puis vous le révéler que si vous voulez devenir le disciple du Christ.

— La torture saura bien te faire avouer ton secret.

— Vraiment, lui dit le bienheureux André, je m'étonne qu'un homme aussi sage que vous parle d'une manière si insensée. Pensez-vous donc par vos tortures me forcer à vous révéler nos saints mystères ? Je vous ai fait entrevoir les divins mystères de la Croix et du sacrifice. Maintenant, si vous croyez que le Christ est vraiment le Fils de Dieu et Dieu lui-même, je vous enseignerai comment, immolé, l'Agneau demeure vivant, comment, sacrifié et donné en nourriture aux fidèles, il demeure néanmoins entier et sans tache sur son trône de gloire.

— Mais comment donc peut-il se faire qu'immolé et distribué en nourriture au peuple, l'Agneau demeure intègre et vivant ?

— Si vous croyez de tout votre cœur, vous pourrez le savoir, mais si vous ne croyez pas, jamais vous n'arriverez à la connaissance de ce grand mystère. »

Alors, Egée, transporté de fureur, donna l'ordre de conduire le saint Apôtre en prison.

IL APAISE UNE SÉDITION DU PEUPLE

Pendant que le bienheureux André était en prison, une multitude de chrétiens venus de tous les points de la province, à la nouvelle de l'arrestation de l'Apôtre, voulaient tuer le proconsul et délivrer saint André. Mais il se montra à la foule et parvint à la calmer.

« Ne changez pas l'esprit de Notre-Seigneur en une sédition diabolique. Notre Maître montra la plus exquise patience lorsqu'on le trahit. Il ne cria point et nul ne l'entendit se plaindre sur les places publiques. Imitez son silence, sa paix et sa tranquillité. Non seulement n'empêchez pas mon martyre, mais vous-mêmes, comme de vrais athlètes du Seigneur, préparez-vous à surmonter avec un grand courage les menaces de votre ennemi. Ne craignez point les souffrances du corps ; ce qu'il faut craindre c'est la mort éternelle et les souffrances sans fin. Les douleurs de ce monde, ou elles sont légères, et alors on les endure facilement, ou bien elles sont trop douloureuses et alors l'âme abandonne aussitôt le corps. Mais les souffrances de l'autre monde sont éternelles ; toujours, toujours des larmes, des gémissements et des douleurs. C'est à ces tortures que le proconsul ne craint pas d'aller. Soyez donc prêts à pouvoir, par les tribulations temporelles, arriver aux joies sans fin, où toujours, dans l'allégresse et le triomphe, vous régnerez éternellement avec le Christ. »

IL EST CONDAMNÉ AU SUPPLICE DE LA CROIX

Le lendemain, Egée fit comparaître l'Apôtre devant son tribunal, et lui dit : « Je pense que tu auras profité de cette nuit pour réfléchir, et que tu vas cesser de nous prêcher le Christ. Ne regrette donc point les douceurs de la vie. N'es-tu pas insensé de vouloir subir des supplices rigoureux ?

— La plus grande de mes joies serait de vous voir abandonner le culte des idoles et embrasser la foi du Christ. Car c'est le Christ qui m'a envoyé dans cette province, où je lui ai déjà conquis un grand peuple.

— Et voilà pourquoi je veux te contraindre à sacrifier aux idoles, afin que, par ton exemple, les peuples désabusés des superstitions que tu leur as enseignées reviennent au culte de nos dieux. Il n'y a pas de ville dans toute l'Achaïe où les temples des dieux ne soient abandonnés et déserts. Maintenant donc travaille à restaurer le culte des dieux irrités contre toi, afin de les apaiser et de demeurer dans notre amitié. Sinon, pour venger les dieux, après t'avoir fait subir toutes sortes de supplices, je te ferai attacher à la croix que tu dis aimer tant.

— Ecoutez, fils de mort, brin de paille destiné aux flammes éternelles, écoutez ce que vous dit un serviteur de Dieu, un Apôtre de Jésus-Christ. Jusqu'à présent, je vous avais parlé avec douceur, vous croyant capable de me comprendre et de devenir,

par le mépris des idoles, un ardent défenseur de la vérité et un véritable adorateur du Roi des cieux. Mais parce que, persistant dans votre impudence, vous pensez m'effrayer par vos menaces, je vous supplie de me faire endurer les tourments les plus cruels que vous pourrez imaginer. Plus je souffrirai de tourments pour le nom de mon Roi, plus je lui serai agréable. »

Alors, le proconsul donna l'ordre d'étendre saint André et de le battre de verges. Trois bourreaux remplacés jusqu'à sept fois le flagellèrent jusqu'au sang, et après l'avoir relevé, l'amenèrent devant Egée qui lui dit : « Ecoute-moi, André, ne persiste pas plus longtemps à vouloir ta mort. Tu sais que si tu ne m'obéis pas, je te ferai mettre en croix.

— Je suis le serviteur du Christ. Non seulement je ne crains pas, mais je désire avec ardeur le triomphant supplice de la Croix. Pour vous, Egée, il vous sera encore possible d'échapper au crucifiement éternel que vous méritez, si, après avoir vu ma constance dans les tourments, vous croyez au Christ. Pour moi, je ne crains pas vos tortures. Les souffrances ne me troublent point. Mon supplice pourra durer un ou deux jours au plus ; votre supplice, à vous, ne finira jamais. Cessez donc, je vous en conjure, d'augmenter vos tourments, n'allumez pas vous-même l'incendie qui doit vous dévorer. »

A ces mots, Egée, saisi de fureur, donna l'ordre d'attacher le saint Apôtre à la croix, recommandant aux bourreaux de lui lier les mains et les pieds avec des cordes, et de ne point l'attacher avec des clous, afin de prolonger plus longtemps son supplice. Mais, pendant que les bourreaux le conduisaient pour être crucifié, il se fit un grand concours de peuple.

C'est un homme juste et saint, un ami de Dieu, criait-on de toutes parts, qu'a-t-il fait de mal pour le condamner ainsi à mort ?

Cependant, André conjurait le peuple de ne point mettre d'obstacle à son martyre. Il se réjouissait, au contraire, et marchait tout joyeux, ne cessant pas de prêcher Jésus-Christ.

PAROLES PLEINES D'AMOUR A LA VUE DE LA CROIX

D'aussi loin qu'il aperçut la Croix, le bienheureux André s'écria d'une voix forte :

« Je vous salue, ô Croix consacrée par l'attouchement du corps de Jésus-Christ ; vos perles précieuses sont les gouttes de son sang. Avant que mon Maître vous eût choisie pour son trône, le monde vous avait en horreur. Maintenant, on vous désire d'une ardeur toute céleste. Ceux qui croient au Christ connaissent les délices que vous possédez et les récompenses que, par vous, l'on obtient. Tout joyeux et sans crainte, je viens à vous, réjouissez-vous de recevoir un disciple du Crucifié. J'ai toujours été votre amant passionné, j'ai toujours désiré pouvoir vous embrasser. Votre éclat et votre beauté vous les avez reçus des membres du Seigneur, ô bonne Croix, si longtemps désirée, si ardemment aimée, recherchée sans relâche ! Maintenant je vous vois prête à satisfaire les élans de mon âme. Retirez-moi du milieu des hommes, rendez-moi à mon divin Maître. Que, par vous, il me reçoive, Celui qui, par vous, m'a racheté.

En prononçant ces paroles, il se dépouilla de ses vêtements et les distribua lui-même aux bourreaux. Ceux-ci, l'ayant couché sur la Croix, le lièrent avec des cordes, comme Egée le leur avait commandé. Plus de vingt mille personnes se tenaient au pied de la Croix. Parmi elles se trouvait Stratoclès, frère du proconsul, qui criait avec la foule : « C'est par un jugement inique que ce saint homme a été condamné. » Mais saint André exhortait les fidèles à savoir supporter avec joie les adversités temporelles. Il leur disait aussi de se rendre dignes du martyre, afin de mériter par là les récompenses éternelles.

SA MORT ET SA SÉPULTURE

Cependant, la foule courut à la demeure du proconsul en criant : « C'est un homme juste, saint, pieux, il nous prêche la vérité, cessez de le tourmenter, venez et ordonnez qu'on le descende de la croix, car voilà deux jours qu'il est crucifié, et il ne cesse pourtant pas de nous prêcher la vérité. » Egée, saisi de crainte, promit de délivrer saint André. Dès que le Saint l'aperçut, il lui dit :

« Que venez-vous faire ici ? Si vous voulez croire au Christ, les voies du pardon vous seront ouvertes comme je vous l'ai promis. Si vous n'êtes venu que pour me délivrer, vous ne le pouvez pas, car je ne descendrai pas vivant de cette croix. Déjà je vois mon Roi, déjà je l'adore et je me tiens en sa présence. Si je pleure, c'est sur vos propres misères et sur le supplice éternel qui vous attend. Hâtez-vous, misérable, pour vous-même, tandis que vous le pouvez ; un moment viendra où vous voudrez vous convertir, mais alors vous ne le pourrez pas. »

Les bourreaux, sur l'ordre du proconsul, voulurent le détacher de la croix, mais leurs bras restèrent suspendus dans l'air sans aucun mouvement. Alors, le bienheureux André s'écria :

« Ne permettez pas, Seigneur Jésus, que votre serviteur attaché à la Croix, à cause de votre nom, soit humilié par un homme corruptible, mais recevez-moi, vous le Christ, mon Maître, que j'ai aimé, que j'ai connu, que je confesse ! Que je désire vous contempler, vous en qui je suis ce que je suis ! Recevez mon esprit, Seigneur Jésus-Christ. Il est temps qu'il vienne à vous celui qui désire avec tant d'ardeur de jouir de votre présence. Ne permettez pas, Seigneur, que l'on me fasse descendre vivant de cette Croix.

Et comme il disait ces mots, son corps se trouva inondé d'une lumière toute céleste et si éclatante, que le peuple ne pouvait en supporter l'éclat. Cette lumière miraculeuse brilla environ une demi-heure, et disparut quand le courageux Apôtre rendit l'âme au Seigneur son Dieu.

Une noble matrone, nommée Maximilla, qui, depuis la mort de son mari, vivait retirée dans une grotte, ayant appris que le Saint venait d'expirer, s'approcha de la Croix, et prenant dans ses bras avec amour et révérence le corps du saint Apôtre, le déposa dans le sépulcre qu'elle s'était fait bâtir pour elle-même. Egée, irrité, voulut en prévenir l'empereur ; mais, comme il était occupé à composer son rapport, le démon le saisit et le traîna jusqu'au forum, où il expira. On vint en prévenir son frère, Stratoclès, qui envoya ses serviteurs avec ordre de l'enterrer parmi ceux qui mouraient de mort violente. Il ne voulut point entrer en possession de l'héritage de son frère.

« Que Notre-Seigneur Jésus-Christ, dit-il, en qui je crois, me fasse la grâce de ne point toucher aux biens de mon frère, de peur que son crime ne retombe sur moi. C'est par cupidité qu'il a fait mourir l'Apôtre du Seigneur. »

Les faits que nous venons de raconter se sont passés le 30 novembre, dans la province d'Achaïe, dans la cité de Patras. A la vue de tant de merveilles, une grande crainte s'est emparée de tous les habitants. Aussi, n'est-il personne aujourd'hui qui ne croie au Dieu fait homme, qui veut, par la connaissance de la vérité, nous faire tous parvenir au salut éternel. A lui honneur et gloire dans les siècles des siècles. Amen.

Imp.-*gérant*, PETITHENRY, 8, rue François Ier, Paris.

SAINT ÉLOI

Fête le 1er décembre.



8 Éloi orfèvre, devenu ministre, évêque et patron des ouvriers.

Saint Eloi naquit au petit bourg de Chatelac, à deux lieues de Limoges. Son père se nommait Eucher, et sa mère Terrigie. Il montra dès son enfance une adresse remarquable pour les ouvrages des mains, et son père, charmé de ses heureuses dispositions, l'envoya en apprentissage à la Monnaie de Limoges, dont Abbon était alors le préfet.

Sous la direction de ce maître renommé, Eloi fit en peu de temps de rapides progrès. Ses premières œuvres révélèrent son talent précoce; et le corps des orfèvres, qui était, à cette époque, entouré d'une grande considération, s'enorgueillit du jeune compagnon que nul ne pouvait surpasser dans l'art de travailler les métaux.

La réputation de saint Eloi s'étendit bientôt dans tout le royaume, et parvint jusqu'à la cour. Clotaire II appela auprès de lui l'artiste dont tout le monde vantait l'adresse et la probité, et il l'adjoignit à Bobbon, son trésorier.

Le roi aimait la munificence, et, depuis longtemps, demandait qu'on lui fît un siège d'or orné de pierreries; mais on ne trouvait pas d'ouvrier assez habile pour exécuter ce travail comme le voulait le roi. Eloi offrit de faire l'ouvrage si l'on voulait. Le roi y consentit avec plaisir, et donna aussitôt une grande quantité d'or.

Au jour indiqué, il parut à l'audience royale, apportant le trône, et, comme le prince s'extasiait devant ce chef-d'œuvre, Eloi fit signe, et l'une des personnes de sa suite montra aux yeux étonnés de l'assemblée un second trône aussi magnifique que le premier. Clotaire ne savait ce qu'il fallait le plus admirer, de l'habileté ou de la probité de l'ouvrier; il nomma Eloi sur-le-champ *argentier* du royaume; il lui confia la Monnaie de Paris.

Eloi pouvait désormais disposer à son gré des trésors de la terre, mais il possédait au fond de son cœur un trésor bien plus précieux, l'or de la charité.

Touché par la grâce divine, le riche argentier quitta les insignes de son rang, et s'appliqua sans relâche à se mortifier par les cilices, les jeûnes, les veilles; bravant le respect humain qui l'avait jusqu'alors retenu dans des habitudes de luxe, il n'hésita point à paraître en public, portant, en signe de pénitence, une corde grossière pour ceinture, comme les vulgaires malfaiteurs.

Un soir où il avait veillé plus longtemps que de coutume, méditant sur la mort et les peines de l'enfer, plein d'inquiétude pour son sort éternel, il supplia le Seigneur de lui faire connaître par quelque marque sensible que ses péchés lui étaient remis. Puis, accablé de fatigue, il s'endormit profondément; mais, au milieu de son sommeil, il fut tout à coup réveillé par une voix angélique qui disait distinctement : « Eloi, tu es exaucé; » et un parfum céleste, répandu dans l'appartement, attesta la réalité de la vision. Le Saint confia la faveur dont il venait d'être l'objet à son ami intime, le chancelier Dadon, en lui recommandant le secret, au moins tant que lui, Eloi, vivrait. Dadon prit ce jour la vocation de la sainteté : il quittera les honneurs, sera sacré évêque le même jour qu'Eloi, et deviendra l'illustre saint Ouen, patron de Rouen ; il a écrit la vie de saint Eloi, et il nous a transmis ce secret de son ami, qui avait déterminé sa propre vocation.

Eloi, débarrassé des appréhensions qui avaient un instant troublé son âme, marcha avec une





ardeur nouvelle dans la voie de la perfection, et se dévoua tout particulièrement aux pauvres. Ils affluaient autour de lui, dit saint Ouen, comme des abeilles autour d'un rayon de miel. Aussi, quand des étrangers demandaient à le voir, on leur répondait : « Allez dans telle rue, vous trouverez une troupe de mendiants, c'est là qu'il sera. » Ses plus chères délices étaient d'avoir des pauvres à sa table, et il ne prenait jamais son repas sans qu'il y en eût plusieurs. Il les servait de ses propres mains, ôtait lui-même leur besace, lavait leurs pieds et leurs mains, puis leur présentait à manger et à boire, et, par respect pour eux, ne prenait que la dernière place et ne mangeait que des restes laissés sur la table par ses convives. A notre époque de démocratie, où l'on parle tant de l'émancipation des classes ouvrières, le pauvre n'est plus entouré de tant d'honneurs. Heureux quand, affrontant mille rebuts, il peut trouver quelques secours dans les bureaux de bienfaisance, où l'on a remplacé les saintes folies de la charité par les durs et froids èglements de la philanthropie.

La charité d'Eloi ne s'étendait pas seulement sur les mendiants, mais encore sur les esclaves et surtout sur les Saxons, que l'on vendait à cette époque par grandes troupes. Il allait les attendre à la descente du bateau qui les amenait à Paris, et, lorsque l'argent lui manquait, il donnait ses meubles, sa ceinture, son manteau et ses souliers. Ensuite, il conduisait les esclaves en présence du roi, leur faisait jeter par terre un denier, selon le rit de l'affranchissement solennel, et leur donnait une charte de liberté.

Sa charité et ses vertus, jointes à l'élévation de son intelligence et à une habileté incomparable dans l'art de l'orfèvrerie, attirèrent sur lui la confiance de Dagobert, qui avait succédé à Clotaire II. Bientôt, le Saint et le roi se lièrent d'une étroite amitié. Il arrivait parfois qu'Eloi revenait à la cour après avoir échangé ses habits contre ceux d'un mendiant. Alors le prince, épris d'une sainte jalousie, se dépouillait lui-même de ses habits et de sa ceinture pour en revêtir son serviteur. Dieu daigna bénir ces excès de bienfaisance d'Eloi ; car, après avoir distribué d'abondantes aumônes et épuisé toutes ses ressources, il trouva dans sa bourse, qu'il avait mise à sec, l'argent nécessaire pour faire de nouvelles distributions.

Un jour, le Saint aborde le roi et lui dit :

« Mon prince, je viens vous demander une grâce. Donnez-moi la terre de Solignac, afin que j'en fasse une échelle par laquelle, vous et moi, nous méritions de monter au ciel. »

Le roi y consentit volontiers, et Eloi fit bâtir sur ce domaine un beau monastère, où il établit les règles de saint Colomban et de saint Benoît. Saint Remacle en fut le premier abbé.

Le chancelier de France, Dadon, plus tard saint Ouen, imita ce noble exemple, et, grâce à sa libéralité, on vit se fonder sur tous les points du territoire des monastères florissants, centres de science et de piété. Les ministres de France, à cette époque, étaient des saints, et ils fondaient les couvents que les ministres d'aujourd'hui veulent fermer.

Les Bretons de l'Armorique ayant fait des incursions sur les terres de France, Dagobert envoya saint Eloi auprès de saint Judicaël, leur roi, pour lui demander les satisfactions convenables. L'ambassadeur réussit complètement dans sa mission, et le prince breton, accompagné de toute la noblesse de son pays, vint, dans une audience solennelle, faire alliance avec le roi de France. Dagobert invita le roi breton à sa table ; mais Judicaël, trouvant les mœurs du roi trop légères, refusa, et il alla demander l'hospitalité au chancelier de France, Dadon.

De retour dans son royaume, Judicaël se fit moine.

Eloi, lui aussi, ressentit cette attraction qu'exerçaient les couvents à cette époque ; il n'embrassa pas la vie monastique, mais souvent il quittait la cour et allait à Luxeuil s'y édifier de la régularité des moines. Quand il allait à un monastère, à un pèlerinage, il envoyait devant lui ses domestiques rassembler tous les pauvres qu'ils rencontreraient en chemin. Arrivé au terme de son voyage, il leur faisait préparer un repas, les servait à table et s'asseyait avec eux pour prendre sa réfection, qui n'était d'ordinaire que de pain et d'eau. Ensuite, il lavait les pieds de ces pauvres, faisait lui-même leurs lits et quand tout le monde s'était retiré, sortait secrètement



S. Eloi interrompt son travail pour distribuer des aumônes aux pauvres.



S. Eloi est consacré Evêque du diocèse de Noyon dont Lille faisait partie.

visiter les églises, et il priait prosterné contre terre jusqu'à l'aurore.

Des miracles éclatants témoignèrent que ses prières étaient agréées. Le Saint rendit la vie à un mort, la vue à un aveugle, guérit deux boiteux et un homme perclus de tous ses membres. Le Seigneur, qui lui accordait la guérison des corps, lui donna même puissance sur les cœurs. Pendant qu'il était encore argentier du roi, des brigands dévastèrent l'église de Sainte-Colombe. A cette nouvelle, le Saint se met en prières, et voici que les voleurs, saisis d'un repentir soudain, rapportent les ornements qu'ils ont dérobés, confessent leurs péchés, reçoivent le pardon et assurent ainsi le salut de leur âme.

Tant de merveilles le désignaient à la vénération publique et, après la mort de Dagobert, le diocèse de Noyon le réclama pour pasteur. Malgré sa résistance, le Saint fut contraint d'accepter le siège épiscopal. Après être demeuré quelque temps dans la cléricature pour satisfaire aux saints canons, il fut donc ordonné prêtre par l'évêque de Mâcon, Dieudonné ; enfin, la troisième année du règne de Clovis II, il fut sacré évêque à Rouen, avec son ami saint Ouen, qui avait été élu évêque de cette ville.

Le diocèse de Noyon s'étendait bien avant dans les Pays-Bas, où l'idolâtrie régnait encore. Le nouvel évêque, dans l'ardeur de son zèle, se mit à prêcher la parole de Dieu à ces sauvages, et, malgré l'opiniâtreté des habitants, il parvint à détruire les idoles et à peupler de monastères et d'églises ce pays où il n'y avait eu jusqu'alors que les temples des faux dieux.

Les traditions locales rapportent qu'il poussa sa mission apostolique jusque sur les côtes de l'Océan germanique ; et, si l'on en croit certaines légendes, justifiées par le don des miracles que Dieu accordait à son serviteur, il serait allé porter le flambeau de la foi jusqu'en Danemark et en Suède.

De retour dans son diocèse, le Saint se donna tout entier à ses ouailles. Il était pour les pauvres un véritable père; il en recevait tous les jours douze à sa table, et il se plaisait à leur prodiguer les soins de l'hospitalité. Mais, s'il était compatissant envers les humbles et les affligés, il était plein d'une sainte énergie contre ceux qui troublaient, par leurs scandales, la paix de l'Eglise.

Un familier d'Ebroin, le maire du palais alors tout-puissant, voulut profiter de l'élévation de son protecteur pour usurper un bois qui appartenait à l'église de Noyon, et il maltraita fort le saint évêque pour l'obliger à le lui céder. Saint Eloi supporta patiemment les injures, mais il opposa à toutes les violences une inébranlable fermeté. « Mon ami, lui dit-il, vous devriez rougir de honte de désirer, comme vous le faites, un bien qui appartient à Jésus-Christ; s'il était à moi, je vous le donnerais bien volontiers, mais je ne puis permettre que l'on ravisse ce qui est destiné à l'usage des pauvres. Si vous passez outre, je saurai user contre vous du glaive de l'Eglise. » Le malheureux ne fit que rire de ces menaces, et sur-le-champ alla prendre possession du champ convoité. L'évêque, étendant alors la main, fulmina contre ce voleur tout-puissant la sentence d'excommunication. A l'heure même, l'usurpateur, frappé par la justice divine, tomba par terre, sans donner aucun signe de vie, apprenant par son exemple aux populations effrayées qu'on ne se joue pas impunément des foudres de l'Eglise.

Le jour de saint Pierre, saint Eloi, qui était allé prêcher dans une paroisse proche de Noyon, s'éleva avec force contre les danses et d'autres divertissements dangereux, restes du paganisme. Les habitants du village, jaloux de conserver leurs coutumes locales, jurèrent de tuer l'évêque s'il persistait dans son commandement. Le Saint, averti de cette conspiration, loin de céder devant les menaces, se présente au lieu même de la fête et, là, se met à prêcher avec une merveilleuse véhémence contre toutes les coutumes superstitieuses. Mais sa voix est bientôt étouffée par des clameurs sauvages, et une foule mena-

çante l'entoure de toutes parts. Alors l'évêque, sous le coup d'une inspiration toute divine, formule cette terrible prière :

« Je vous supplie, mon Dieu, que ceux qui ont la témérité de s'opposer à vos commandements et qui aiment mieux obéir aux lois de Satan que se soumettre à votre divine bonté, soient maintenant possédés de l'esprit malin. » A ces paroles, les hommes qui portaient la main sur leur pasteur furent saisis par des démons furieux, et ils demeurèrent ainsi pendant tout un an.

L'année suivante, à pareil jour, le Saint se rendit encore à ce village, fit venir les coupables en sa présence, et, après leur avoir adressé une sévère réprimande, les délivra par le signe de la croix et l'eau bénite.

Mais saint Eloi ne se borna pas à extirper les vices; il voulut augmenter la piété des fidèles, et, dans ce but, il multiplia les églises et les couvents. Il bâtit à ses frais le monastère de Saint-Martin, à Noyon; agrandit celui de Saint-Pierre; fonda, près d'Arras, l'ermitage du Mont-Saint-Eloi, et enfin érigea divers oratoires à Rotembourg, Atlembourg, Bruges et Courtray.



Quand S. Eloi mourut on vit un grande boule lumineuse s'élever au ciel.

Sa vénération pour les saints fut remarquable, et elle lui attira de grandes faveurs. Il trouva les corps de saint Quentin, de saint Piat et de saint Lucien; et, pour honorer ces serviteurs de Dieu, se rappelant son ancien état, il leur fit de ses propres mains des châsses d'un métal précieux.

Tant de piété et de zèle apostolique ne devaient pas rester sans récompense. La veille de sa mort, le Saint, qui avait eu la révélation de sa fin prochaine, appela auprès de lui ses disciples et ses domestiques, les exhorta puissamment à la crainte et à l'amour de Notre-Seigneur, et leur recommanda les oratoires et les monastères qu'il avait bâtis pour le salut des âmes et l'honneur de l'Eglise ; puis, les appelant à son chevet, il les embrassa tous l'un après l'autre et leur adressa un dernier adieu.

Le lendemain, comme il prononçait ces paroles de l'Ecriture : « Seigneur, laissez maintenant aller votre serviteur en paix, et n'entrez point en jugement avec moi, » il expira. C'était, si nous suivons la chronique de Sigebert, le 1er décembre, à une heure de la nuit, l'an de Jésus-Christ 665. Evêque depuis 19 ans, il était âgé de 78 ans.

Ses nombreux disciples, qui étaient accourus et se pressaient autour de son lit de mort, virent son âme s'élever au ciel au milieu d'une grande lumière, sous la forme d'un globe de feu surmonté d'une croix plus brillante encore que les rayons du soleil.

A la nouvelle de la maladie de saint Eloi, sainte Bathilde, la reine de France, qui avait pris le voile et s'était retirée au monastère de Chelles, s'était empressée de venir à Noyon; mais elle n'arriva que le lendemain de la mort. La reine voulait faire transporter le corps à son monastère de Chelles; mais, lorsqu'on voulut l'enlever, il devint si pesant qu'il n'y eut aucun moyen de le transporter. Devant cet arrêt du ciel, celle qui avait gouverné la France comprit qu'elle devait obéir : elle renonça à son pieux dessein, et fit célébrer les funérailles à Noyon avec une grande magnificence. Le Saint fut enterré à l'église Saint-Leu, qui était son sanctuaire de prédilection.

Les captifs pleurèrent cette mort comme celle d'un père, et ils demandèrent en grâce d'aller vénérer son tombeau; plus humain qu'on ne le serait aujourd'hui en pareille circonstance, on le leur accorda; mais, au moment même où ils arrivèrent dans la basilique, leurs chaînes se brisèrent, et, par cette charte de liberté qu'il leur octroyait à son tombeau, saint Eloi montra aux captifs et aux affligés qu'il ne les abandonnait pas du haut du ciel. Il est un des protecteurs de la France.

Saint Eloi est le patron de tous ceux qui travaillent les métaux : maréchaux, serruriers, ferblantiers, chaudronniers, charrons, menuisiers, peintres en voitures, plombiers, ingénieurs-mécaniciens, tailleurs de limes, constructeurs de métiers, modeleurs en bois, marchands de fer et de cuivre, monteurs d'appareils à gaz, quincailliers, étamiers, armuriers, cloutiers, fondeurs en fer et en cuivre, couteliers, fabricants de cannelés, lanterniers, selliers, plaqueurs sur métaux, repousseurs en fer et en cuivre, poêliers-fumistes, zingueurs, orfèvres, horlogers.

Imprimerie P. Feron-Vrau, 3 et 5, rue Bayard, Paris, VIIIe.

SAINTE BIBIANE OU VIVIENNE

VIERGE ET MARTYRE

Fête le 2 décembre.



Sainte Bibiane, refusant de renoncer à Jésus-Christ, est battue avec des fouets armés de pointes, jusqu'à ce qu'elle expire.

Bibiane naquit à Rome d'une famille aussi illustre par sa foi et par sa piété chrétienne que par la noblesse de son rang. Son père Flavien, préfet de Rome, fut jeté en prison sous l'empereur Julien l'apostat. Ce suppôt de Satan, dont la persécution hypocrite avait quelques-uns des caractères de celle que l'Église subit aujourd'hui, essayait de ressusciter le culte des idoles officiellement abandonné depuis la victoire de Constantin. Flavien s'était opposé à l'impiété tyrannique de Julien, qui le fit marquer au front d'un fer rouge comme un esclave et le relégua dans la Toscane; c'est là que ce vaillant confesseur du Christ termina sa longue agonie.

Cependant, à Rome, son épouse Dafrosa, et ses deux filles Bibiane et Démétrie restaient exposées aux coups du tyran.

Julien les enferma dans une maison pour les laisser mourir de faim ; mais ce supplice parut trop lent au persécuteur qui fit trancher la tête à Dafrosa.

Apronien, prêteur de Rome, confisqua tous les biens de cette noble famille, mais ne relâcha rien des rigueurs qu'il exerçait contre les deux vierges Bibiane et Démétrie. On les jeta d'abord dans une étroite prison espérant que la faim parviendrait à dompter ces courages que ni les menaces ni les flatteries ne pouvaient vaincre.

Dans la prison Dieu renouvela le miracle opéré en faveur des jeunes Hébreux qui refusèrent de se nourrir des viandes offertes aux idoles, Bibiane et Démétrie sortirent du cachot plus fortes et d'une santé plus florissante que jamais.

Apronien les fit alors comparaître à son tribunal: « Craignez, leur dit-il, une mort honteuse et cruelle. — Apronien, dirent-elles, les biens de ce monde et la vie ont perdu pour nous tous leurs attraits, nous ne soupirons qu'à la possession de Jésus notre céleste Epoux; oui, plutôt mille morts que de violer la foi que nous lui avons jurée » A ces mots Démétrie tomba aux pieds de sa sœur et son âme, blanche colombe, s'envola vers les célestes parvis.

Bibiane continua à gravir la voie douloureuse qui mène au ciel. Apronien la livra aux mains d'une femme de mauvaise vie qui essaya de la pervertir. Elle employa d'abord contre la jeune chrétienne la douceur et les promesses, elle feignit de lui témoigner une amitié dévouée, bientôt elle eut recours aux menaces, enfin elle vint aux coups et aux mauvais traitements.

Bibiane résista à toutes ses inventions et resta fidèle à son innocente fidélité à Jésus-Christ.

La méchante femme, à bout de ressources, alla déclarer au préfet qu'avec Bibiane elle perdait sa peine.

Apronien exaspéré donna l'ordre de frapper l'héroïque chrétienne jusqu'à ce qu'elle rendît l'esprit. Bibiane fut donc attachée à une colonne et les bourreaux, avec des fouets armés de pointes de fer, s'acharnèrent sur son corps virginal jusqu'à ce qu'elle s'affaissât mourante à leurs pieds.

Elle expira dans cet horrible supplice le deux décembre 363.

Sa dépouille mortelle fut jetée à la voirie pour y être dévorée par les chiens, mais la puissance de Dieu les tint éloignés. Le corps de la vierge martyre resta intact. Deux jours après, un courageux et saint prêtre nommé Jean, réussit à s'en emparer et lui donna la sépulture, près des restes de sa mère Dafrosa et de sa sœur Démétrie.

Après les persécutions, une dame romaine nommée Olympie, fit construire une petite église en son honneur sur l'emplacement même du palais de son père. Cette église se voit encore dans la campagne de Rome, elle a été très artistement restaurée en 1625 sous le pape Urbain VIII ; les murs en sont couverts de belles fresques dues au pinceau de Ciampelli et de Pierre de Cortone, qui rappellent la vie et le martyre de la Sainte. Les reliques de sainte Bibiane, de sainte Dafrosa et de sainte Démétrie reposent sous l'autel dans une magnifique urne d'albâtre oriental. Au-dessus de l'autel est une belle statue de la Sainte en marbre blanc, œuvre du célèbre Bernin. On voit encore dans cette église un souvenir bien précieux ; c'est une colonne de marbre rouge antique à laquelle la martyre fut attachée pour être flagellée. Le 2 décembre, l'insigne chapitre de Sainte-Marie-Majeure vient y célébrer les saints offices avec une grande solennité.

Sainte Bibiane est la patronne de Séville en Espagne.

LES SAINTS MARTYRS

HIPPOLYTE, EUSÈBE, MARCEL, MAXIME, ADRIAS, PAULINE, NÉON ET MARIE

Fête le 2 décembre.

ERMITE ET APOTRE

Hippolyte, d'une noble famille de Rome, se retira jeune encore dans la solitude pour se donner tout entier à la contemplation et à l'étude des Saintes Lettres.

Sa réputation de sainteté devint bientôt universelle parmi les chrétiens de la ville éternelle, et l'on vit les néophytes venir nombreux auprès de sa grotte y puiser les enseignements de la Sainte Ecriture. Le Saint se prêtait volontiers à leurs pieux désirs, et ses lèvres, parlant de l'abondance du cœur, versaient dans l'âme des nouveaux convertis les clartés de la foi et la force qu'inspire la parole de Dieu.

Quand l'instruction des catéchumènes était terminée, Hippolyte les conduisait au saint évêque Etienne qui purifiait leurs âmes dans les eaux saintes du baptême. Mais la lumière ne peut rester sous le boisseau, sesrayons jaillissent et se répandent au dehors.

Une accusation fut portée au préfet de la ville: Hippolyte, lui dit-on, professe la religion chrétienne et s'en montre un des plus zélés propagateurs. A cette nouvelle, le Saint comprit qu'on attenterait bientôt à sa vie, et que les jours de persécution allaient recommencer.

Il prévint l'évêque Etienne, qui réunit les chrétiens confiés à ses soins et leur adressa ces paroles: «Mes fils bien-aimés, écoutez-moi, pauvre pécheur, faisons le bien puisque Dieu nous en donne le temps. Souvenons-nous des paroles de Notre-Seigneur: Que chacun prenne sa croix et me suive, car celui qui aime cette vie mortelle plus que la vie éternelle perdra l'une et l'autre. Mais ne pensons pas à nous seulement; que ceux dont les parents et amis sont infidèles les pressent de se jeter dans les bras du Christ. »

Hippolyte s'avança alors vers l'évêque et lui dit : « Père, répandez, je vous en conjure, votre bénédiction et vos prières sur ma sœur Pauline, son époux Adrias et leurs jeunes enfants que le démon de l'idolâtrie tient encore dans ses fers.

— Allez, mon fils, reprit l'évêque, et mandez auprès de vous ces jeunes enfants, Dieu aura pitié de leur âge, il leur tient en réserve de grandes grâces. »

SAINT HIPPOLYTE CONVERTIT SES PARENTS

Le Saint obéit à l'ordre de l'évêque. Il fit venir auprès de lui sa sœur qui amena ses deux enfants. Son époux la suivit peu après. Alors Hippolyte les pressa de renoncer au culte des idoles et d'embrasser la foi de Jésus-Christ.

Pauline s'irrita contre son frère. « Quelle est cette religion, dit-elle, qui ne présente à ceux qui l'embrassent que des supplices, des affronts et la mort la plus infâme ; non, jamais un Dieu mort sur un gibet, ne sera l'objet de mes adorations ! » et elle s'éloigna.

GUÉRISON D'UN PARALYTIQUE — LA LUMIÈRE DE LA FOI

Hippolyte, la tristesse dans l'âme, vit sa sœur s'éloigner. Mais il espérait en Celui qui sonde les cœurs et les reins et qui tient la volonté humaine dans sa main. Il tombe à genoux et fait cette prière : « Seigneur, par les mérites de votre sang, déchirez le voile qui empêche votre lumière de pénétrer jusqu'à ces âmes .»

La nuit suivante des parents chrétiens apportèrent leur enfant paralytique au prêtre Eusèbe qui demeurait avec saint Hippolyte et partageait ses études et ses prières. Le ministre sacré lui conféra le baptême. A peine l'onde sainte eut-elle purifié cette âme que les membres du petit enfant prirent leur vigueur naturelle et il se leva bénissant le Seigneur.

Adrias et Pauline eurent bientôt connaissance du miracle qui s'était opéré. Ils revinrent auprès d'Hippolyte, mais leur cœur était complètement changé. Ils se jettent à ses pieds et lui demandent le baptême. Le Saint les instruit, et peu de temps après, le saint pape Etienne, assisté du prêtre Eusèbe et du diacre Marcel, leur confère le sacrement de baptême, au milieu des prières et de la joie de la petite communauté de chrétiens témoins de cette fête.

FUREUR DE L'EMPEREUR VALÉRIEN — UN ESPION CONVERSION SURPRENANTE

Ornés des dons de la grâce et remplis d'une force et d'une ardeur divines, Adrias et Pauline vendirent leurs biens et, se dépouillant complètement de leurs richesses, les distribuèrent aux pauvres. La ville de Rome toute entière connut bientôt leur conversion. Qui, en effet, en dehors des disciples d'un Dieu crucifié qui promettant de trésors dans un monde à venir, qui, disait-on, est assez insensé pour fouler aux pieds comme une vile poussière, honneurs, richesses et plaisirs ?

L'empereur Valérien, l'un des plus violents persécuteurs des chrétiens, mais dont la main de Dieu devait foudroyer bientôt l'orgueil, Valérien qui, fait prisonnier par Sapor, roi des Perses, sera contraint par son vainqueur de courber le dos et de lui servir de marchepied pour monter à cheval, ne songeait alors qu'à traquer les chrétiens. Il promit la moitié des biens que possédaient Adrias et son épouse, à celui qui les amènerait à son tribunal.

Maxime, un des officiers du palais, attiré par l'appât qui était offert, eut recours à la ruse pour se saisir des chrétiens. Déguisé en mendiant, les vêtements en lambeaux, les cheveux et la barbe en désordre, appuyé sur un méchant bâton qui soutenait mal ses membres courbés et son pas chancelant, il se dirigea vers le mont Cœlius. Adrias et les autres chrétiens, pour se rendre à la solitude d'Hippolyte, passaient par ce chemin. Maxime les voyant approcher, s'avance vers eux et leur dit : « Par Jésus-Christ en qui je crois, ayez pitié de mon indigence et venez à mon secours ! — Suis-nous, répondit Adrias », et il le conduisit à sa maison.

A peine en ont-ils franchi le sol, que le démon s'empare du pauvre officier ; il pousse des cris affreux, ses membres tremblent et tout son corps ruisselle de sueur. « Hommes de Dieu, s'écrie-t-il, je suis un traître et je venais pour vous livrer à l'empereur. Ayez pitié de moi, je vois à mes pieds une fournaise ardente ; que votre prière, je vous en conjure, m'empêche d'y tomber ! »

Les chrétiens se jettent à genoux, ils invoquent le Christ, et Maxime est aussitôt délivré du démon. « Périssent, sécrie-t-il, périssent les adorateurs des faux dieux ; je crois vraiment en Jésus-Christ et je demande le baptême. »

On le conduisit au bienheureux évêque Etienne qui l'instruisit, le baptisa et lui permit de rester quelque temps auprès de lui.

Cependant Valérien, inquiet de l'absence de Maxime, demande ce qu'il est devenu. On lui apprend qu'il s'est fait chrétien. « Qu'on s'empare de lui, dit le prince, et qu'il paraisse à mon tribunal. »

Les gardes obéirent et Maxime fut conduit en présence de l'empereur. « Est-ce ainsi, lui dit le prince, que tu es aveuglé par l'or des chrétiens et que tu te laisses prendre à leurs fallacieuses promesses ?

— Prince, répond Maxime, vous dites vrai ; jusqu'ici j'étais aveuglé, mais désormais mes yeux sont ouverts.

— Quelle est donc la lumière qui a brillé pour toi ?

— C'est la foi de Jésus-Christ qui éclaire mon âme. »

A ces mots, la fureur de Valérien ne connaît plus de bornes, et sans prolonger un interrogatoire où le confesseur de Jésus-Christ montre tant de courage, il le fait précipiter dans le Tibre.

SIX CHRÉTIENS ARRÊTÉS

Après cette exécution, semblable au tigre dont la vue du sang ne fait qu'exciter la cruauté, Valérien envoya une troupe de soixante soldats pour s'emparer des chrétiens qui étaient sous la direction d'Hippolyte. Le prêtre Eusèbe, Adrias, Pauline son épouse et leurs deux enfants, qui portaient depuis leur baptême les noms de Néon et de Marie, tombèrent aux mains des soldats. On les charge de chaînes et on les traîne au tribunal. Un diacre, nommé Marcel, rempli d'une ardeur toute surnaturelle, osa, en pleine audience, reprocher au juge sa cruauté impie et sacrilège. Il fut aussitôt saisi et prit rang parmi les glorieux confesseurs.

L'interrogatoire commence.

« Quel est ton nom, dit le juge Secundianus, en s'adressant à Eusèbe, et pourquoi troubles-tu la cité ?

— J'ai pour nom Eusèbe, répondit-il, et je suis prêtre.

— Qu'il s'éloigne, reprend le juge. »

Adrias alors est introduit.

« Quel est ton nom ?

— Je m'appelle Adrias.

— D'où te viennent les richesses que tu possèdes et de quel droit, dis-moi, les consacres-tu à séduire le peuple ?

— Au nom de Jésus-Christ, mon Seigneur, ces biens sont le fruit du labeur de mes pères.

— Mais pourquoi employer ton patrimoine à la ruine des autres.

— Je le dépense, dit Adrias, pour le bien de mes enfants et ma propre utilité, loin de m'en servir pour tromper le peuple.

— Où est ton épouse et tes enfants dont tu viens de parler ?

— Ils sont là avec moi, prisonniers.

— Qu'on les amène, dit le juge. »

Pauline, son fils Néon et sa fille Marie furent introduits; Marcel et Hippolyte entrèrent avec eux. Le juge, Secundianus, leur demande leur nom, puis fait sortir Pauline et ses deux enfants. «Indique-moi où sont tes trésors, dit-il en s'adressant à Adrias, sacrifie aux dieux et vous aurez tous la vie sauve ; si tu refuses, vous périrez tous dans les tourments. — Trève de vains conseils, répondit Hippolyte, nous avons trouvé maintenant la vérité. — Et comment donc la trouve-t-on, la vérité ? — Il faut abandonner les idoles, croire en Dieu roi du ciel et maître des abîmes, et en Jésus-Christ, Fils de Dieu. »

Après cette belle profession de foi, le juge donna l'ordre de jeter les martyrs dans la prison Mamertine, si glorieuse déjà par le séjour du Prince des apôtres.

LES TOURMENTS — MARTYRE DE SAINTE PAULINE SAINT EUSÈBE ET SAINT MARCEL ONT LA TÊTE TRANCHÉE

Trois jours après, on remarquait près du tribunal un grand déploiement de forces. Les instruments de supplice étaient nombreux, chevalets, torches embrasées, fouets armés de fers, tenailles rougies au feu. Quels étaient donc les malfaiteurs qui s'étaient attirés la colère implacable de l'empereur? quel forfait méritait une vengeance si terrible et un châtiment si rigoureux? Et l'on vit s'avancer un homme le front haut, l'air noble et dont la conscience calme et sereine semblait se refléter sur son visage; une noble matrone, cachée sous un long voile, accompagnée de deux timides enfants, marchait après lui; trois vieillards à la figure austère fermaient ce mystérieux cortège; mais la foule comprit bientôt.

«Adrias, dit le juge, j'ai fait allumer le brasier aux pieds de la statue de Pallas, jetez quelques grains d'encens dans le feu et vos chaînes tomberont aussitôt.»

Le refus le plus formel accueille cette demande. Le juge ne peut plus contenir sa fureur. De vigoureux bourreaux saisissent les fouets armés de fer et font pleuvoir une grêle de coups sur les épaules des martyrs,

Pauline est frappée avec tant de cruauté qu'elle tombe morte aux pieds du bourreau.

Les anges emportèrent son âme dans le ciel mais son corps fut jeté au loin. Une main pieuse l'ensevelit à l'endroit où les chrétiens avaient coutume de se réunir. Cette mort suspendit le supplice. Le prêtre Eusèbe et le diacre Marcel furent conduits auprès de l'amphithéâtre, « à la pierre du crime » (*ad petram sceleratam*), leur tête glorieuse tomba sous le fer du bourreau. Les chrétiens leur choisirent une sépulture sur la voie Appienne.

ENFANTS DIGNES DE LEUR PÈRE

Sécundianus, poussé par la soif des trésors, continue son interrogatoire. « — Où sont, dit-il à Adrias, les richesses que tu détiens? — J'ai distribué mes biens aux pauvres, je n'ai pour toute richesse que mon âme que je ne veux pas perdre; exécute les ordres que tu as reçus.»

Le juge cruel fait attacher au chevalet Néon et sa sœur et ordonne le supplice sous les yeux de leur père. Adrias, avec un courage surhumain, que la foi seule inspire, ne cesse de répéter à ses enfants: « Soyez forts, montrez-vous constants. » Et les petits martyrs quand leurs os craquaient et que leurs membres tombaient en lambeaux, au lieu de gémir et de crier, répétaient avec amour et confiance cette humble prière: « O Christ Jésus, venez à notre secours. »

Adrias et Hippolyte furent torturés à leur tour. Le bourreau leur appliqua des lames de fer rougies au feu. Au milieu du tourment, Hippolyte dit au juge « Accomplis ton œuvre, cruel, nous sommes ici comme à un festin qui n'aura point de fin. — Qu'on prenne Néon et sa sœur, dit le juge, et qu'on leur tranche la tête. » La sentence reçut sur le champ son exécution. Les deux dépouilles saintes furent recueillies avec respect et déposées dans un sépulcre des catacombes, près de la voie Appienne.

LE DERNIER COMBAT — CONSOMMATION DU SACRIFICE

Le glaive ensanglanté venait de moissonner les deux plus tendres épis de cette gerbe offerte au Seigneur, Adrias et Hippolyte restaient seuls dans la lice; Secondianus, le juge impie, avertit Valérien.

Huit jours après les deux confesseurs comparaissent au tribunal. Un héraut les précède: « Romains, dit-il, voilà les sacrilèges qui veulent ruiner la ville. » Le juge renouvela auprès d'eux ses instances: « Livrez-moi, leur dit-il, les sommes d'or et d'argent dont vous abusez pour corrompre le peuple et propager vos erreurs. »

Nous prêchons le Christ, repartit Adrias, qui nous a délivrés de l'erreur, non pour donner la mort aux hommes, mais pour leur procurer la vie.

Les tourments et les menaces ne pouvaient rien sur les généreux confesseurs, le juge s'en aperçut bientôt. Il les fit frapper de verges jusqu'au moment où leur âme, brisant les liens du corps, s'envola glorieuse et purifiée dans la céleste béatitude.

La mort ne sépara pas les confesseurs de Jésus-Christ. Pendant que leurs âmes se réjouissaient ensemble au ciel, les courageux chrétiens qui, au péril de leurs jours, avaient recueilli les restes saints de Maxime, de Pauline, d'Eusèbe et de Marcel, placèrent auprès d'eux leurs compagnons de combat et de victoire, Néon et Marie; Adrias et Hippolyte.

Neuf mois après, Marthe, noble chrétienne, parente d'Adrias et de son épouse, vint à Rome accompagnée de sa fille Valérie. Elle chercha longtemps leur demeure, et au lieu de les y trouver, elle apprit leur glorieux martyre. A cette nouvelle, remplie d'une allégresse sainte, elle se rend à leur tombeau et répand son âme en cantiques d'actions de grâce à la louange de Jésus-Christ, Notre-Seigneur, qui vit et règne dans les siècles des siècles. Amen.



Imp.-*gérant*, E. PETITHENRY, 8, rue François Ier, Paris.

SAINT FRANÇOIS-XAVIER

Fête le 3 décembre.



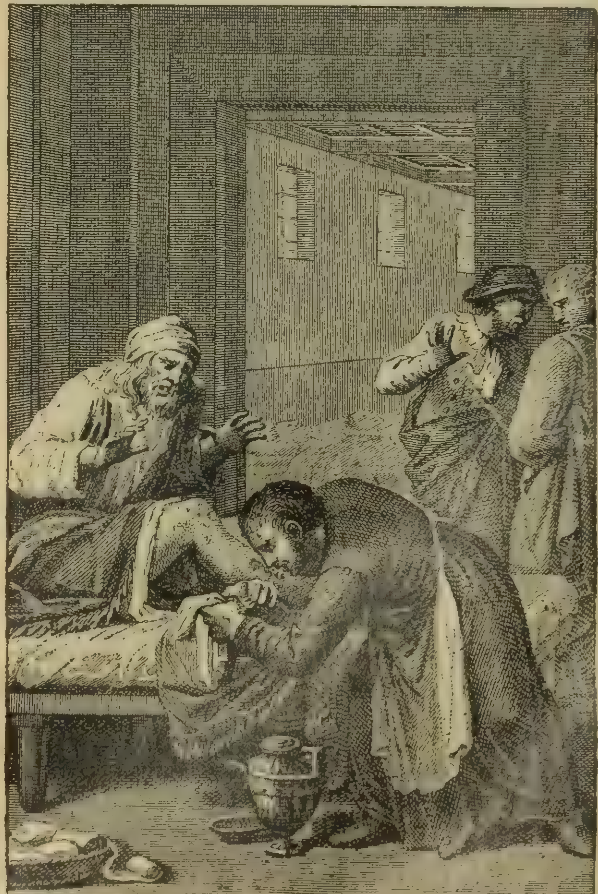
1. Livré à lui-même, au milieu de camarades débauchés, Xavier conserve l'innocence de son baptême. Sa chambre d'étudiant est ornée d'une statue de la Vierge, au pied de laquelle il renouvelle souvent l'offrande de sa virginité.



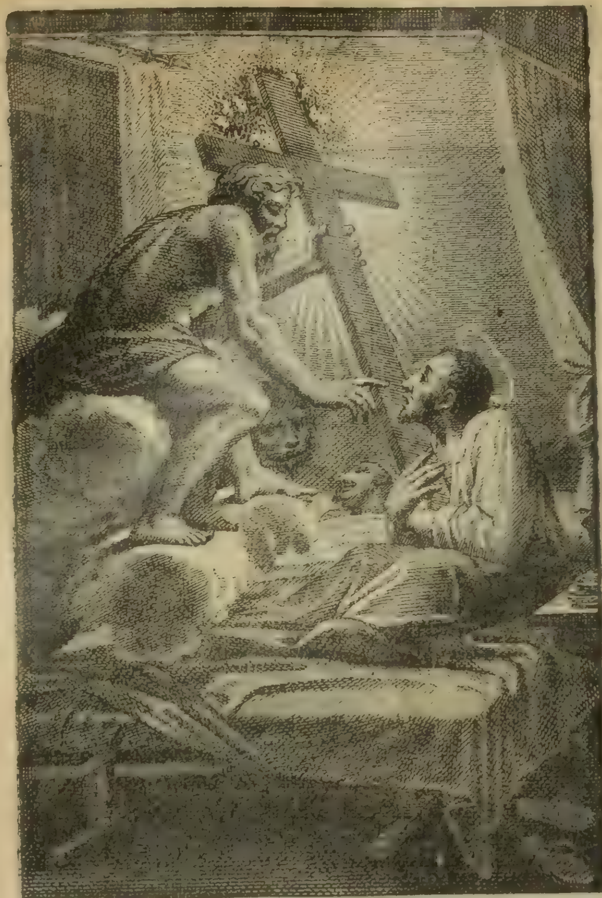
2. Le 15 août 1534, dans la crypte de Saint-Pierre, à Montmartre, il se consacre à Dieu avec six autres jeunes gens sous la conduite de saint Ignace. Ce fut la naissance de la Société de Jésus.



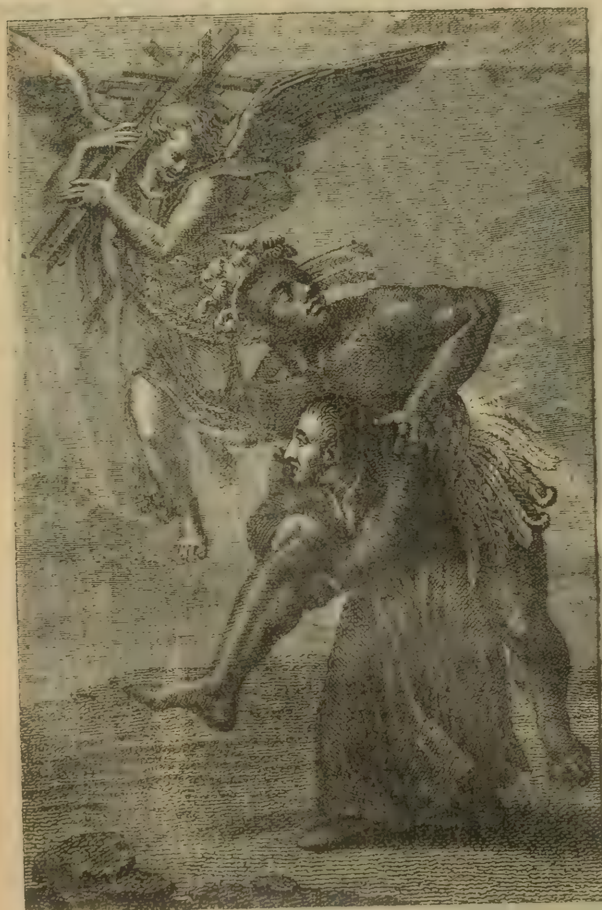
3. En traversant l'Allemagne pour se rendre à Venise, les instruments de sa pénitence pénètrent dans sa chair et lui causent d'horribles souffrances. Pendant la nuit, l'ange du Seigneur le délivre de ses liens et il se réveille complètement guéri.



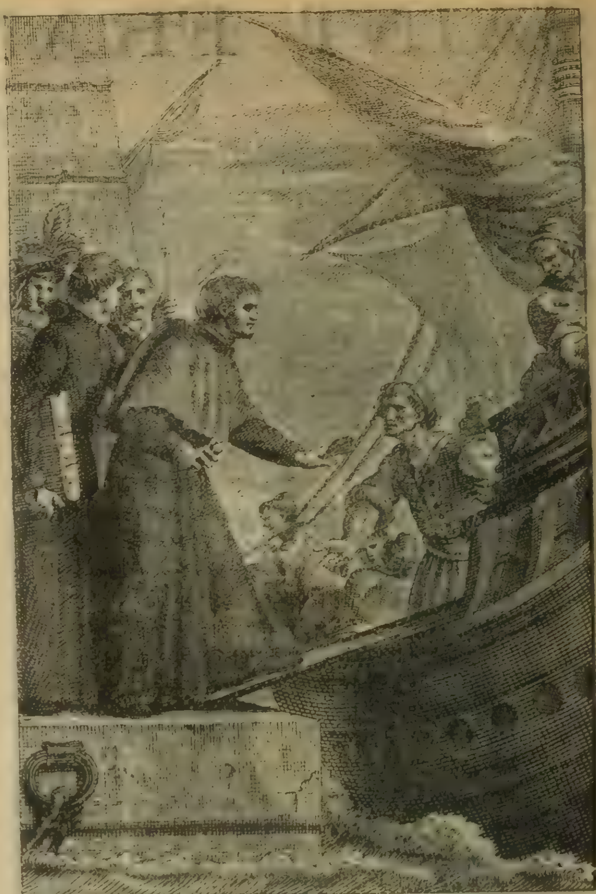
4. Arrivé à Venise, il se loge à l'hôpital où il passe son temps à soigner les malades. **Pour surmonter la répugnance qu'il éprouve, il baise les plaies les plus hideuses et les panse avec amour.**



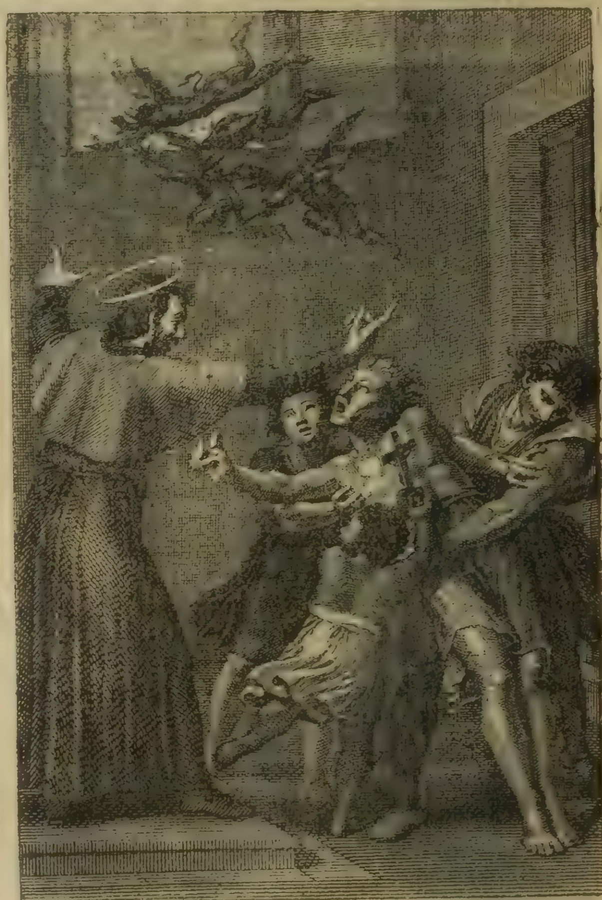
5. Pendant une maladie grave, saint Jérôme lui apparaît et lui prodigue les consolations célestes. Il lui annonce pour l'avenir de grands travaux et de grandes souffrances à supporter pour l'amour de Jésus-Christ.



6. Dans un autre songe, Xavier voit ses épaules chargées d'un Indien gigantesque. En même temps, un ange lui présente un faisceau de croix : signe de l'apostolat plein de sacrifices auquel Dieu le destine.



7. Ces songes mystérieux reçoivent enfin leur accomplissement. Saint François-Xavier, sur l'ordre de saint Ignace, s'embarque pour les Indes, suivi de deux jeunes religieux qu'il vient de donner à la Compagnie.



8. Son arrivée dans les Indes est le signal de nombreux miracles. Un jour on lui amène un possédé. Il tire un crucifix de sa poitrine et ordonne à de jeunes chrétiens qui se trouvaient là de le faire baiser de force au malheureux, et les démons sont chassés.



9. Au moment où il monte à l'autel pour célébrer la Sainte Messe, on lui apporte un enfant mort. Touché de pitié, il lui commande de se lever et le rend plein de vie à sa mère.



10. Tandis qu'il évangelise le royaume de Travancor, une armée de barbares envahit la contree. Le Saint s'avance au-devant d'eux, le crucifix a la main, et, saisis de frayeur à son aspect, ils prennent la fuite.



11 Priant un jour dans l'église de Saint-Thomas. à Méliapor, il est assailli de violentes tentations dont il demeure vainqueur. Furieux les démons se jettent sur lui et le frappent de verges.



12. Le Saint traversait la mer des Moluques : il perdit son crucifix en le plongeant dans l'eau pour apaiser une violente tempête. Le lendemain, un crabe s'avance vers lui. tenant dans ses pinces la précieuse image. Le Saint la reçoit à genoux.



13. Poursuivi par des sauvages, saint François-Xavier arrive devant un fleuve qui s'oppose à sa fuite ; il s'élance sur un tronc d'arbre flottant à la surface des eaux et, porté sur ce frêle esquif, il gagne sain et sauf l'autre bord.



14. Les lettrés du royaume de Bungo, jaloux des faveurs accordées à saint François, entreprennent de le confondre auprès du roi. Mais Xavier en triomphe aisément et avec tant d'efficacité que, peu de temps après, ce prince reçoit le baptême.



15. Une peste terrible sevissait à Malacca lorsque le Saint y passa pour se rendre en Chine. Ce fut pour lui une nouvelle occasion d'exercer sa charité : il assista les pestiférés, leur prodiguant en même temps les remèdes de l'âme et ceux du corps.



16. Usé par tant de travaux, l'apôtre des Indes et du Japon tombe malade en face des côtes de la Chine. Il meurt dans une cabane ouverte à tous les vents, étendu sur une mauvaise natte de jonc, et les anges accourent recevoir son âme bienheureuse.

Imp.-*gérant*, E. Petithenry, 8, rue François Ier, Paris.

SAINTE BARBE, VIERGE MARTYRE

Fête le 4 décembre.



Sainte Barbe, avec ses attributs traditionnels : le « livre » des Écritures, la « tour » de sa captivité, le « calice » insigne de l'Eucharistie, viatique des mourants, et la « palme » de son martyre. — *Dans les médaillons :* **Apparition de Notre-Seigneur à la sainte martyre. — Un rocher lui offre un asile. — Son martyre. — Elle procure le bienfait des derniers sacrements à ceux qui l'invoquent.**

PATRIE DE SAINTE BARBE — ELLE EST ENFERMÉE PAR SON PÈRE DANS UNE TOUR

Sainte Barbe, en latin *sancta Barbara,* est une des saintes les plus populaires et pourtant les moins connues. Elle est invoquée contre le tonnerre et contre tous les genres de mort subite; on obtient d'elle la grâce d'une bonne mort avec la réception des derniers sacrements, elle est la patronne des mineurs, artilleurs, carriers, etc., et presque de tous les états qui emploient la poudre ou taillent la pierre. Les historiens ne s'accordent pas sur sa naissance ; on croit généralement qu'elle naquit aux environs de Nicomédie et fut en Orient une des dernières martyres des premiers siècles, sous l'empereur Maximin.

Son père, Dioscore, était un grand seigneur, riche, puissant, fier, brutal et fort adonné au culte des idoles. Il aimait sa fille comme le lion aime ses petits, et ne pouvait supporter que nul autre que lui pût la voir. Pour la soustraire à tous les regards, il fit construire une haute tour, l'y

enferma et, constamment, il veillait sur elle avec une jalousie terrible, ne laissant approcher personne.

Il y a un maître aux regards duquel nul tyran ne peut soustraire sa victime et auquel tout véritable père doit aimer d'offrir son enfant; ce maître, c'est Dieu. Il vint visiter la prisonnière, épanouit son cœur à la vie de la grâce et lui apprit à prier de cette prière instinctive que forme une âme pure et naïve avant même de bien connaître celui qui doit combler ses désirs. Barbe priait son Sauveur et son Maître, et Jésus, exauçant sa prière, la gardait plus sûrement que toutes les barrières et toutes les tours les mieux fortifiées. Ce que Dieu garde est bien gardé; les parents l'oublient beaucoup trop. Bien souvent même, ils ne veulent pas de ce Dieu pour maître de leurs enfants et redoutent son appel plus que la mort.

Dioscore était païen, il ne redoutait guère ce Dieu invisible et ne pensait qu'à orner sa fille de ces qualités brillantes qui sont l'objet des ambitions humaines. Aussi, tout en la cachant aux regards des hommes, lui donna-t-il les maîtres les plus célèbres de son temps. Origène, le grand docteur de l'Eglise, éclipsait tous les autres maîtres par la prodigieuse étendue de son savoir et l'éclat éblouissant de son éloquence. On croit qu'il eut parmi ses auditeurs la fille de Dioscore, et qu'en révélant à son élève les secrets de la science humaine, il alluma en son âme le flambeau de la foi et l'enthousiasme des mystères chrétiens. Voilà, sans doute, pourquoi sainte Barbe fut choisie comme une des patronnes des étudiants des collèges catholiques.

L'enfant grandissait ainsi dans la science et dans la vertu, et la candeur de son âme, venant illuminer la beauté étincelante de ses traits, elle devint une des femmes les plus accomplies de son pays.

PERSÉCUTION CONTRE LA SAINTE

SAINTE BARBE ET LE MYSTÈRE DE LA SAINTE TRINITÉ

Dioscore était fier de sa fille et voulut la marier selon son gré. Il fit choix d'un riche et noble seigneur; mais, pour la première fois, il essuya de la part de Barbe un refus que ne purent vaincre ni les instances, ni les tendresses. Il en fut profondément affecté, mais il dissimula sa colère et projeta un long voyage pour consoler sa douleur, espérant qu'à son retour il trouverait sa fille plus traitable. Avant de partir, il donna l'ordre de combler tous les désirs de son enfant et de lui construire un bain magnifique au bas de la tour où il continuait à la faire étroitement garder.

D'après les plans de Dioscore, deux fenêtres seulement devaient éclairer ce bain, Barbe en voulut trois en l'honneur de la Sainte Trinité et s'affectionna tellement à ce lieu qu'elle y passait de longues heures. C'était là qu'elle jouissait des joies de la parfaite solitude et qu'elle pouvait converser librement avec son Dieu. Elle aimait à faire vivre sous ses yeux ce Dieu d'amour, et Jésus se plaisait à la récompenser par les plus fréquentes apparitions. Tantôt il se confiait à elle comme autrefois, petit enfant, il se confiait à sa Mère, et alors c'était l'allégresse, c'étaient les cantiques angéliques qui retentirent à Bethléem. Tantôt il lui apparaissait dans les angoisses de l'agonie ou les souffrances de la Passion, et allumait en son âme l'amour ardent de la croix.

Que de larmes de componction et d'amour versées en ce sanctuaire d'un nouveau genre! Ces larmes tombaient dans la fontaine comme des perles précieuses et lui communiquaient une vertu surnaturelle. Tous les malades qui descendaient ou étaient portés en ce bain en ressortaient guéris.

La Sainte vénérait avec amour les croix qu'elle avait fait graver sur la muraille; puis, se tournant avec mépris vers les nombreuses idoles de son père, elle lançait contre elles ces imprécations : « Que tous ceux qui vous fabriquent deviennent semblables à vous, ainsi que tous ceux qui vous adorent ou placent en vous leur confiance. » Souvent, elle purifiait les murs en les marquant du signe du salut. Un jour qu'elle traçait ce signe du bout des doigts sur un pilier de marbre, ses doigts pénétrèrent dans le marbre, comme ils seraient entrés dans le sable, et la croix y resta gravée en caractères indélébiles. La prison du château était devenue un véritable paradis.

Cependant, Dioscore revint. A la vue de ces trois fenêtres qui ouvraient sur le bain, alors qu'il n'en avait commandé que deux, il fut fort surpris et demanda raison à sa fille de ce changement. Barbe sourit et, montrant à son père et ces trois fenêtres creusées dans la tour, et tous les emblèmes tracés sur la muraille, elle en prit occasion pour lui parler de la Très Sainte Trinité et lui expliquer les mystères de l'Incarnation et de la Passion de notre Sauveur. Elle le fit avec tant de grâce et de simplicité que le père, n'en croyait pas ses oreilles; il essaya d'abord de combattre, mais le courage et la fermeté de Barbe lui ôtèrent bientôt toute illusion : sa fille était chrétienne.

LE ROCHER S'OUVRE POUR LAISSER PASSER LA SAINTE

SAINTE BARBE DEVANT LE PRÉTEUR

Transporté de colère, il voulut immédiatement offrir son enfant en sacrifice à ses dieux, et, tirant son épée, il se précipita sur elle; mais elle parvint à s'enfuir, évitant ainsi à son père un crime épouvantable.

Dioscore la poursuit le glaive à la main, il l'accule contre un rocher, il va l'atteindre..... Le rocher s'ouvre de lui-même, laisse passer la pauvre fille éperdue, puis il se referme devant l'idolâtre et le laisse étonné.

Sainte Barbe était sauvée; mais son père n'était pas converti.

La honte d'avoir pour fille une chrétienne, et plus encore la peur de voir tous ses biens confisqués, alimentaient sa colère, et il reprit bientôt ses poursuites avec une nouvelle rage. Deux bergers lui révélèrent l'asile où s'était cachée la fugitive ; il courut aussitôt, la saisit violemment, la jeta par terre, la foula aux pieds, et, la prenant par les cheveux, la traîna jusque dans sa maison, où il la fit étroitement garder par des soldats. Après de nouvelles scènes, après les plus cruelles violences, désespérant de la vaincre, il la conduisit lui-même au tribunal du préteur Marcien, et exigea du juge le serment solennel de la traiter selon toute la rigueur des lois.

Marcien n'avait pas besoin d'être encouragé dans ses fonctions de persécuteur; les édits de l'empereur et le soin de sa fortune suffisaient bien pour le rendre inexorable. Néanmoins, il parut un instant avoir pitié d'une enfant si jeune et si délicate, et essaya par des promesses de la détourner de ce qu'il affectait d'appeler ses superstitions. Mais que peuvent les promesses ou les flatteries de l'homme sur un cœur qui a goûté les promesses et les joies du ciel?

Les bourreaux sont prêts. L'humble vierge est dépouillée de ses vêtements, frappée en tous sens à grands coups de nerfs, puis ses blessures sont frottées cruellement avec de rudes cilices, de sorte que son sang jaillissait de toutes parts et que son corps si délicat ne fut bientôt qu'une plaie livide.

JÉSUS-CHRIST VISITE LA SAINTE DANS SA PRISON
NOUVELLES TORTURES ET NOUVEAU TRIOMPHE

La cruauté du préteur ne fut assouvie que lorsque la pauvre victime, déchirée, broyée, resta comme morte sous les coups de ses bourreaux. Il la fit alors transporter dans le cachot le plus infect de ses prisons. Jésus vint y visiter son épouse; il releva ses forces, guérit ses plaies, la combla de consolations et lui promit d'être toujours à côté d'elle dans la lutte, pour la rendre victorieuse de toutes les inventions de la barbarie.

Le lendemain, lorsque Marcien vit sa victime aussi saine dans son corps que forte par son esprit, il ne put s'empêcher de manifester son étonnement, et, feignant d'attribuer cette guérison à la puissance de ses dieux, il dit avec douceur à la Sainte : « Les dieux de l'empire ont eu pitié de ta jeunesse, reconnais donc leur bonté, prosterne-toi devant eux et adore-les. — Comment! s'écria la chrétienne dans un saint transport, es-tu assez aveugle, Marcien, es-tu assez insensé pour croire que tes idoles, qui doivent à la main de l'homme d'être ce qu'elles sont, aient eu assez de pouvoir pour opérer en moi cette merveille, Non, non, ce n'est point à elles; c'est à mon Seigneur Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant, que je dois cette grâce. Je l'en remercie, et c'est avec joie que je souffrirai la mort pour son amour.

— Puisqu'elle le veut, reprit froidement le préteur aux deux bourreaux les plus vigoureux, déchirez-lui les flancs avec des peignes de fer, et approchez ensuite des torches ardentes pour les brûler. »

Et, comme tous ses tourments ne réussissaient même pas à éteindre le sourire qui s'épanouissait sur les lèvres de la victime, il ordonna de lui décharger des coups de marteau sur la tête.

Efforts inutiles! La Sainte était comme ravie en Dieu et ne cessait de prier son Sauveur : « O bon Jésus! vous qui voyez le fond des cœurs, vous voyez que j'ai mis toute mon espérance en vous, ne m'abandonnez pas. Que votre main secourable continue à me soutenir et à me fortifier, pour que je sorte victorieuse de ce combat. »

Cependant, le juge, irrité, inventait de nouvelles tortures, et ajoutait aux supplices précédents, un supplice plus cruel encore, le même que sainte Agathe souffrit plus tard.

La prière de la martyre continuait : « Mon Dieu, ne détournez pas votre face de moi et ne me privez pas de la présence de votre Saint-Esprit. »

Tout à coup, du sein de la foule, un cri s'élève; la constance de la Sainte étonne tous les spectateurs; un des témoins, une femme nommée Julienne, frappée de tant de foi, vient de se convertir; elle crie au juge : « Et moi aussi, je suis chrétienne! — Puisque tu es chrétienne comme Barbe, tu seras traitée comme elle », reprit froidement Marcien. L'héroïne du Christ venait de conquérir par son courage un nouveau témoin de sa foi. Désormais, elles seront deux à rendre témoignage à Jésus.

La multitude elle-même commence à s'émouvoir; il faut l'effrayer par un tourment nouveau et l'amuser, en infligeant à Barbe le supplice qui devait lui être plus sensible : être exposée sans vêtements aux regards et aux risées de la populace.

Dans cet état ignominieux, les bourreaux devaient la poursuivre à coups de fouets à travers toutes les rues de la ville.

Le tyran se félicite de son invention et jouit déjà de son triomphe. Mais la prière de la vierge chrétienne monte vers le ciel, toujours plus vive et plus confiante : « Mon Seigneur et mon Roi, vous qui savez, lorsqu'il vous plaît, couvrir le ciel de nuages et envelopper la terre des obscurités de la nuit, cachez, je vous en supplie, la nudité de mon corps, afin que les infidèles n'aient pas sujet de faire des railleries de votre servante. »

Aussitôt, un globe de feu descendit du ciel et enveloppa la vierge très chaste d'un vêtement de lumière qui la déroba complètement aux regards des païens. Le juge, saisi de terreur et désespérant de vaincre cette femme, ordonna d'en finir et de lui trancher la tête, à elle et à sa compagne Julienne.

SAINTE BARBE TOUTE-PUISSANTE
POUR OBTENIR LA GRACE D'UNE BONNE MORT

Dioscore était là : il avait suivi toutes les péripéties de ce long martyre, et au lieu de l'émouvoir de compassion, toutes ses tortures n'avaient fait qu'endurcir son cœur et augmenter sa rage; il vint réclamer le rôle de bourreau : « Je suis son père, elle ne doit pas mourir par d'autres mains que par les miennes. » Triste privilège qu'un tyran ne pouvait refuser. Il prit donc sa fille et la conduisit au lieu des exécutions, sur une montagne hors de la ville.

Parvenue au lieu du sacrifice, la victime se mit à genoux pour remercier son Epoux de l'honorer de la gloire du martyre. « Seigneur Jésus, dit-elle, bonté infinie, vous qui êtes le solide fondement de l'espérance et du salut de ceux qui croient en vous, faites, je vous prie, que tous ceux qui vous invoqueront au souvenir de vos souffrances et de ma mort ressentent en toutes circonstances les effets de votre miséricorde et surtout qu'à la fin de leur vie ils reçoivent, avec un cœur vraiment contrit et humilié, l'huile sainte et le céleste viatique des mourants, et qu'ils soient délivrés des embûches du démon. Et maintenant, ajouta-t-elle, ô mon Dieu, recevez mon sang et ma vie, je remets mon âme entre vos mains. »

A ces mots, une voix du ciel se fit entendre : « Venez, la bien-aimée du Seigneur, venez, le ciel vous est ouvert. *Tout ce que vous avez demandé vous sera accordé.* »

Pleine de joie, Barbe regarda son père ei s'inclina doucement devant lui, Dioscore lut trancha la tête.

Quelques instants après, par un ciel sans nuages, la foudre éclate et va frapper Dioscore sur le chemin de sa demeure et Marcien sur son tribunal.

Ce terrible châtiment, qui semble mettre la foudre aux mains de la Sainte, explique la dévotion des fidèles, qui, dans toute l'Eglise, recourent à sainte Barbe dans les grands orages et lui demandent d'être préservés des coups du tonnerre.

C'est également une très ancienne et très louable tradition, parmi les fidèles, d'invoquer sainte Barbe pour obtenir la grâce de ne pas mourir sans sacrements.

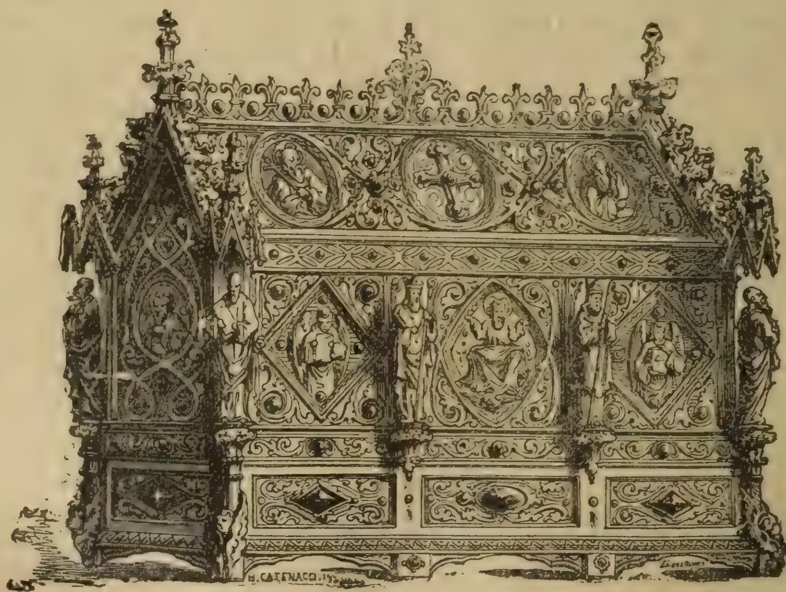
Surius raconte qu'en l'année 1418, à Gorcum, ville de Hollande, un certain Henri, homme fort dévoué à la Sainte, fut surpris par un immense incendie et devint bientôt la proie des flammes. Le corps à moitié calciné, il s'écria : « Sainte Barbe, ne permettez pas que je meure sans sacrements! » La Sainte lui apparut aussitôt; de son manteau, elle écarta les flammes qui, sans cela, eussent bientôt achevé le pauvre moribond, le préserva de toute nouvelle atteinte et prolongea sa vie jusqu'au moment où le prêtre lui eut administré tous les sacrements.

Sainte Barbe fut en grand honneur dans toute la chrétienté et plus particulièrement en Lorraine. Elle avait un sanctuaire aux environs de Metz, dans le village qui porte son nom, et les ducs de Lorraine lui étaient aussi dévots que les bons et pieux Messins. Ils la visitaient souvent et recouraient à elle dans le danger. L'un d'eux, Claude, fils de René II, tombant percé de vingt-deux blessures à la bataille de Marignan, fit vœu de lui porter un cierge du poids de son corps, s'il sortait vivant du combat; il fut retrouvé gisant sans connaissance sur le champ de bataille, mais il était sauvé. Dès le lendemain de son retour à Metz, le 8 mai 1519, il fit son èlerinage avec un grand nombre de seigneurs, et, après avoir présenté à la Sainte le cierge promis, il lui offrit une belle statue de grandeur naturelle.

Toujours les Messins avaient été fidèles à leur patronne, et cette puissante patronne les gardait (1). L'ont-ils invoquée en 1870? Les gouvernements de notre pays eussent rougi alors d'invoquer les saints. Metz n'a pas osé invoquer sainte Barbe, et l'artillerie de la Prusse a écrasé l'artillerie française, et la Lorraine subit le joug de l'étranger, comme sa sœur l'Alsace, tandis que la vie semble desséchée au cœur de la France comme la sève au cœur des grands chênes que la foudre a frappés.

Heureusement, Dieu est toujours là, avec sa miséricorde, ouvrant ses bras paternels à ceux qui le cherchent, et les saints sont toujours auprès de son trône afin de prier pour nous. Or, s'il est permis de désirer les gloires de la patrie terrestre, à plus forte raison devons-nous chercher pour nous-mêmes les gloires impérissables de la patrie du ciel. C'est là que sainte Barbe jouit à jamais de la victoire qu'elle a remportée, sur la terre, contre les ennemis de son âme et de son Dieu.

(1) Metz a pour patronne principale sainte Glossinde, dont la chapelle était construite dans les remparts, qu'on portait en procession aux jours des grands périls, et à qui la cité devait de n'avoir jamais capitulé et d'être toujours restée, jusqu'en 1870, « la Pucelle ». On ne voulut pas l'invoquer contre la Prusse. On eût rougi de la porter autour de ces murailles qu'elle avait toujours gardées. Ce que l'homme garde seul est toujours exposé.



Imprimerie P. Feron-Vrau, 3 et 5, rue Bayard, Paris, VIIIe.

SAINT SABAS, ABBÉ

Fête le 5 décembre.



Saint Sabas dans la solitude.

COMMENCEMENTS DE SAINT SABAS

Saint Sabas naquit l'an 439, au bourg de Mutalasque, près de Césarée en Cappadoce, de parents également recommandables par leur noblesse et par leurs vertus. Son père commandait une cohorte dans les armées de l'empereur : ayant reçu l'ordre de se rendre à Alexandrie, il quitta

son pays avec son épouse, confiant le jeune Sabas, âgé seulement de cinq ans, à la garde d'un de ses oncles.

L'enfant eut à endurer, sous cette tutelle, des traitements si durs, qu'au bout de quelques mois de souffrances, il s'enfuit secrètement, et alla se réfugier auprès d'un autre de ses oncles. Cette préférence alluma la jalousie entre les deux parents, chacun revendiquait la charge du jeune Sabas, surtout à cause des biens considérables que son père lui avait laissés.

Tant de contestations pour des biens si caducs dégoûtèrent l'enfant, et il résolut d'abandonner des richesses qui causaient tant de soucis pour aller chercher la paix dans la solitude. Il partit donc sans rien dire à personne, et alla frapper à la porte d'un monastère voisin. Il y fut reçu avec joie : les progrès qu'il fit dans la vertu et dans les sciences laissèrent deviner bientôt qu'il serait un jour un des plus beaux ornements de la vie cénobitique.

COMMENT LE JEUNE SABAS INAUGURE SA GRANDE VIE DE MORTIFICATIONS

Le jeune novice s'appliqua avec ardeur à acquérir toutes les vertus propres à son nouvel état; en peu de temps, et malgré sa jeunesse, il égala les plus anciens en humilité, en obéissance, en patience et surtout en mortification. Il ne laissait échapper aucune occasion de faire mourir en lui la nature, au prix même des mesures les plus rigoureuses. Un jour, comme il travaillait au jardin, de belles pommes sur un arbre le tentèrent; il en cueille une, mais il la jette promptement à terre au souvenir de la désobéissance d'Eve, la foule aux pieds et promet à Dieu de ne jamais plus manger de fruits de sa vie : il tint fidèlement sa promesse.

IL VISITE LES LIEUX SAINTS

Après avoir passé dix ans à cette école de sainteté, Sabas éprouva un vif désir de visiter les lieux arrosés par le sang du Sauveur, et de suivre le genre de vie des anachorètes qui peuplaient les déserts de la Palestine. Il se rendit donc à Jérusalem, où il vénéra les vestiges que le Seigneur a laissés de son passage parmi les hommes. Puis il se retira auprès de saint Euthyme, dont la réputation de sainteté remplissait tout l'Orient.

Le vénérable abbé, considérant la jeunesse délicate de Sabas, ne voulut point le recevoir aussitôt dans sa laure. C'était un monastère à quatre lieues de Jérusalem, où tous les religieux vivaient en solitaires. Euthyme l'envoya dans une autre maison, tout près de là, où la vie était moins austère, et qui avait pour supérieur saint Théoctiste.

Notre Saint, tout heureux de se trouver au milieu d'une communauté fervente, fit de nouveaux efforts pour égaler les plus parfaits. Il consacrait le jour au travail des mains et la nuit à la prière; le travail d'ailleurs n'interrompait point ses pieux exercices, et sa vie était une oraison perpétuelle. Il devint en peu de temps le modèle de ses frères. Saint Théoctiste avait une grande confiance en la solidité de sa vertu, au point qu'il le choisit, de préférence à tout autre, pour accompagner, au milieu des périls du monde, un religieux que de graves intérêts appelaient à Alexandrie. Une rude épreuve l'y attendait.

Comme il parcourait les rues de cette ville, il rencontra tout à coup ses parents. Ils le reconnurent malgré les changements qu'avaient opérés en lui vingt années de vie anachorétique. L'amour paternel mit tout en œuvre pour le décider à rentrer dans le monde ; mais les prières, les menaces et les larmes ne purent un instant ébranler sa vocation : « Voulez-vous donc, dit-il enfin, que j'abandonne le service de Dieu! et si les princes de la terre punissent sévèrement les soldats qui désertent leurs armées, quel châtiment ne mériterais-je point, si je désertais le service du Roi du ciel? » Cette réponse frappa ses parents; ils admirèrent la constance et la vertu de leur fils, et le laissèrent aller en se recommandant à ses prières.

SAINT SABAS CHERCHE UNE SOLITUDE PLUS PROFONDE

Saint Sabas vécut sous la direction de saint Théoctiste jusqu'à l'âge de trente ans. Tourmenté alors du désir d'une perfection plus grande et d'une pénitence plus rigoureuse, il demanda et obtint la permission de se retirer dans un désert voisin pour y vivre seul. Là, croyant n'avoir encore rien fait, il commença une vie de mortifications dont ses austérités passées n'avaient été que le faible prélude.

Renfermé dans une petite grotte, il y passait cinq jours de la semaine, sans prendre aucune nourriture, uniquement appliqué à la prière, au chant des Psaumes ou au travail des mains. Il faisait régulièrement dix paniers par jour, et le samedi, il apportait ses cinquante paniers au monastère. Il y passait le dimanche avec ses frères, puis, le soir, prenant autant de branches de palmiers qu'il lui en fallait pour s'occuper les cinq jours suivants, il revenait se renfermer dans sa grotte.

SAINT EUTHYME LE REÇOIT DANS SA LAURE

Quand Sabas eut mené ce genre de vie pendant cinq années, saint Euthyme, qui avait coutume de l'appeler le jeune vieillard, à cause de sa sagesse extraordinaire, le reçut dans sa laure. Sabas s'efforça de devenir une copie parfaite de ce grand homme. De son côté, Euthyme, estimant Sabas capable des plus grands travaux, le menait tous les ans, le 14 janvier, dans le désert de Ruban, où l'on croit que le Sauveur a passé les quarante jours qui suivirent son baptême; ils y demeuraient jusqu'au dimanche des Rameaux, se livrant à un jeûne étonnant et à toutes les rigueurs de la plus affreuse pénitence.

TENTATIONS, COMMENT IL EN TRIOMPHE

Saint Eutyhme étant mort, le relâchement se glissa dans le monastère; Sabas le quitta aussitôt, et se retira dans le désert du Jourdain, auprès de saint Gérasime. Mais tant de vertu dans un jeune religieux de trente-cinq ans exaspérait l'enfer; Satan déclara au généreux Saint une guerre acharnée. Tantôt, par des spectres horribles, des hurlements affreux, des menaces, des coups même, il essayait de lui faire peur; tantôt, des apparitions lascives, des invitations douces et passionnées cherchaient à séduire sa vertu. Mais le Saint, armé de la prière ou d'un mépris absolu, remporta autant de victoires que Satan lui livra de combats, et finit par lasser la rage de son ennemi.

NOUVELLE RETRAITE — SABAS EST DÉCOUVERT
DES DISCIPLES ACCOURENT SE RANGER SOUS SA DIRECTION

L'Esprit de Dieu conduisit Sabas à la recherche d'une solitude plus affreuse. Il la trouva dans les rochers abrupts qui avaient été déjà témoins de la

vie merveilleuse de saint Théodose le Cénobiarque.

L'antre qu'il choisit pour demeure était situé à la cime d'un rocher très élevé. Afin de pouvoir porter l'eau qu'il fallait aller chercher à deux lieues de là, et quelques vivres, Sabas imagina d'attacher à une pierre de la caverne une corde qui tombait jusqu'au pied du rocher et il s'en servait comme d'une rampe pour monter sa charge.

Dans ce lieu sauvage, le Saint n'avait pour toute nourriture que les racines qui croissaient parmi les rochers ; mais, qui dira l'abondance des consolations divines dont son âme était remplie?

Un jour, des paysans aperçurent la corde qui pendait de la grotte; ils montèrent jusqu'à l'endroit d'où elle partait, virent avec étonnement un homme vivant habiter ces lieux, et s'en retournèrent en publiant partout qu'ils avaient découvert un saint.

Dès ce moment, Sabas cessa d'être solitaire; sa terrible retraite ne rebutait point les foules, qui voulaient jouir du spectacle sublime de tant de sainteté. Il ne put refuser de dispenser à tant d'âmes généreuses, avides d'apprendre de lui les douceurs du service de Dieu et de la solitude, les trésors de lumières et de sagesse qu'il avait reçus du ciel.

Voyant croître de jour en jour le nombre de ses disciples, il consentit à ce que l'on groupât au pied de la montagne de petites cellules où chacun vivrait seul, fit élever une chapelle, et un prêtre des environs y venait célébrer chaque jour les Saints Mystères. Pour lui, il avait une si haute idée du sacerdoce qu'il estimait que lui et ses disciples étaient indignes d'en recevoir jamais le sacré caractère.

SAINT SABAS EN BUTTE AUX PERSÉCUTIONS DE SES FILS

Mais l'ivraie croît facilement parmi le bon grain. Au milieu de cette communauté fervente, le démon souffla l'esprit de révolte. Des religieux, trop lâches pour suivre longtemps une voie si difficile, trouvèrent que Sabas poussait trop loin l'austérité, et, dans leur orgueil, ils taxaient de simplicité exagérée la sainte humilité qui l'empêchait de se faire ordonner prêtre et les privait eux-mêmes de cet honneur. Ils allèrent se plaindre du saint abbé auprès de Salluste, patriarche de Jérusalem, et lui demandèrent de leur donner un supérieur moins dur et plus éclairé.

Le patriarche, qui connaissait le mérite de Sabas, feignit d'admettre leurs raisons ; il ordonna au Saint de venir le trouver avec tous ses religieux.

Le serviteur de Dieu, ignorant ce qui s'était passé, se rendit auprès du patriarche, à la tête de sa communauté. Nul des religieux qui ne s'attendît à voir Sabas déposé; mais ils furent bien surpris quand Salluste, après lui avoir conféré, en leur présence, les Ordres inférieurs, l'ordonna prêtre. La cérémonie achevée, il leur dit : « Voilà votre supérieur et votre Père; ce n'est point par le choix des hommes, mais par l'élection de Dieu même, qu'il est établi dans cette charge, et, en lui conférant le sacerdoce, nous n'avons fait que prêter notre ministère au Saint-Esprit. » Il les accompagna ensuite à leur monastère, où il consacra l'église que le Saint avait fait bâtir.

NOUVEAUX DISCIPLES, NOUVEAUX MONASTÈRES

La réputation de Sabas augmentait tous les jours ; les plus fervents et les plus anciens anachorètes d'alors enviaient, comme une grande grâce, le bonheur d'être placés sous sa direction. Saint Jean, surnommé le Silenciaire, attiré par le bruit de sa sainteté, et poussé par l'esprit de Dieu, échange les sollicitudes épiscopales contre la tranquillité de la solitude, et c'est auprès de Sabas qu'il veut apprendre la science des saints. Saint Théodore le Cénobiarque, lui-même, après de longues années passées dans des déserts affreux et les pratiques de la plus rude pénitence, vient solliciter la faveur d'être admis dans cette laure bénie. Sophie, mère du Saint, veuve depuis quelques années, veut finir ses jours dans la retraite; on la reçoit dans une cellule auprès du monastère, et elle a la consolation de mourir saintement entre les bras de son fils.

Mis, par cette mort, en possession de biens considérables, Sabas s'en servit pour élever deux vastes hôpitaux où il put recevoir les voyageurs pauvres et les religieux pèlerins. Il fonda aussi un nouveau monastère, à une lieue de l'ancien, puis, à égale distance de l'un et de l'autre, un plus petit encore pour y recevoir des novices et les former à la vertu.

LE SAINT ABBÉ FUIT DEVANT LA PERSÉCUTION
SOUMISSION ET DÉFÉRENCE D'UN LION

Sa réputation de sainteté lui avait fait des ennemis, et devant la persécution qu'ils lui suscitèrent, il alla une fois de plus demander au désert de lui procurer le bonheur d'être inconnu et oublié.

Sabas s'était retiré dans les montagnes de Scythopolis, sur les bords du fleuve Gadarar. Un jour, étant entré dans une caverne qui, la nuit, servait de repaire à un lion, il y fit sa prière, puis s'endormit. Pendant son sommeil, le lion rentra et, voyant cet hôte inattendu, il le tira doucement par sa robe, comme pour l'inviter à se retirer. Le Saint s'éveilla, mais, nullement effrayé à la vue d'un si terrible compagnon, il le remercia de l'avoir averti de l'heure de matines, et il se mit à réciter son office. Le lion, respectant la prière de Sabas, se retira et attendit, à l'entrée de la grotte, qu'elle fût terminée ; comme elle se prolongeait, il revint à la charge, tirant de nouveau le Saint par la robe; Sabas lui dit alors avec douceur : « Pourquoi tant d'égoïsme chez mon frère le lion? Ce gîte n'est-il point assez grand pour vous et moi? D'ailleurs, si vous voulez vivre seul, cherchez une autre demeure, car, tous deux créatures du bon Dieu, je suis, de plus que vous, créé à son image, et il est juste que vous cédiez et non pas moi. » A ces mots, le lion se retira et ne reparut plus.

NOUVELLE PERSÉCUTION DES ENFANTS
CONTRE LEUR PÈRE

Après une longue absence, Sabas crut devoir retourner à son monastère; mais il retrouva ses religieux plus opiniâtres que jamais. Il opposa quelque temps, à leur méchanceté, sa douceur et sa charité accoutumées ; mais, n'espérant d'eux aucun amendement, il voulut de nouveau les quitter. Cette fois, le patriarche de Jérusalem s'y opposa absolument et adressa une sévère réprimande aux moines indociles.

Ces hommes orgueilleux prirent le parti de se retirer plutôt que de vivre avec un supérieur qu'ils détestaient. Rejetés de tous les monastères, ils durent se réfugier dans des cellules abandonnées, d'où on voulait encore les chasser. Notre Saint fut le seul qui prit leur parti. Il leur envoya une somme d'argent, pourvut à toutes leurs nécessités, fit un voyage exprès pour leur

porter des secours et des consolations, enfin leur fit bâtir une église. Ce fut par ces armes qu'il sut les vaincre : ils reconnurent leurs torts et reçurent avec reconaissance un supérieur de la main de leur bon père.

COMMENT SAINT SABAS SAVAIT DONNER DES LEÇONS DE MODESTIE

Saint Sabas se promenait un jour avec un jeune religieux, le long du Jourdain : quelques dames, accompagnées d'une jeune fille, élégamment parée, passèrent auprès d'eux. Le Saint, qui avait toujours les yeux baissés, car il s'était fait une loi, dès son enfance, de ne jamais regarder une femme en face, fut bien aise de savoir comment son compagnon pratiquait la modestie. « C'est dommage, lui dit-il, que cette jeune personne soit si mal faite, il me semble qu'elle n'a qu'un œil. — Pardon, reprit le novice, je l'ai regardée attentivement : elle est fort bien faite et elle a ses deux yeux. » Le Saint adressa une vive réprimande au jeune imprudent, lui fit comprendre combien l'austérité est nécessaire pour se maintenir dans l'innocence, puis il l'envoya dans une solitude écartée où il eût tout le loisir de s'accoutumer à la mortification des sens.

VIE PUBLIQUE

Quelque attrait que saint Sabas eût pour la solitude, il sut pourtant s'en arracher toutes les fois que la gloire de Dieu et le bien de l'Eglise le demandaient.

L'empereur Anastase, fauteur des hérétiques, avait exilé Elie, patriarche de Jérusalem, et il dirigeait une cruelle persécution contre les chrétiens de Palestine. Sabas, rempli d'un zèle tout apostolique, entreprit le voyage de Constantinople. Il se rendit au palais de l'empereur et pénétra jusqu'à lui, malgré les gardes qui lui refusaient le passage, le prenant pour un mendiant, à cause des haillons dont il était couvert. Le prince aperçut aux côtés de l'homme de Dieu un ange resplendissant de lumière, qui semblait inspirer ses discours.

Il l'écouta avec beaucoup de respect, reconnut la vérité de ses paroles et promit de tout réparer. Mais bientôt, entraîné par des conseils hérétiques, il oublia ses promesses, et mourut enfin, frappé de la main de Dieu, qui le poursuivit de ses foudres vengeresses, jusque dans les endroits les plus secrets de son palais.

L'amour de Sabas pour la foi catholique était tel que lorsque l'empereur Justin, successeur d'Anastase, eut publié un édit qui mettait fin à la persécution et proclamait par tout l'empire l'autorité des décrets rendus par les quatre grands conciles, il voulut être le premier à porter au loin l'annonce d'une si heureuse nouvelle. Agé de quatre-vingts ans, tout épuisé par ses jeûnes et ses travaux, il retrouva dans l'ardeur de son zèle une nouvelle vigueur pour parcourir les villes de la Palestine, et faire recevoir cet édit par toutes les Eglises.

SAINT SABAS REPARAIT A LA COUR DE CONSTANTINOPLE

Cependant l'empereur Justin était mort, Justinien, son successeur, trompé par les Juifs, voulait châtier les chrétiens de Palestine, injustement accusés d'avoir causé une révolte au sein des populations infidèles de Syrie. Il s'agissait de sauver des multitudes d'innocents. Saint Sabas n'hésita pas, et, malgré les infirmités de la vieillesse, il reprit de nouveau le chemin de Constantinople.

L'empereur, qui était chrétien, le reçut comme un ange de lumière et de vérité, car le bruit de sa sainteté était parvenu jusqu'à lui. Il descendit de son trône pour aller au-devant de lui et l'obligea à le bénir lui et son auguste épouse.

Justinien accorda au vénérable vieillard au delà de ses demandes. Il lui offrit ensuite des revenus considérables, qui devaient assurer pour toujours l'avenir de ses monastères. Mais le saint abbé, ne voulant pour lui et les siens d'autre assurance que celle d'un abandon complet aux mains de la Providence, refusa tous ces avantages. Il supplia l'empereur d'employer ces richesses à fonder un hôpital à Jérusalem, à réparer les églises ruinées par les Samaritains, à élever une forteresse auprès des monastères, pour servir de refuge aux moines et aux ermites pendant les incursions des barbares, enfin à soulager la misère extrême des chrétiens de la Palestine.

Un trait, rapporté à propos du séjour de saint Sabas à la cour impériale, montre parfaitement sa complète et sainte indifférence pour tout ce qui ne regardait pas la gloire du Seigneur :

Pendant une des audiences que Justinien lui accorda et dans laquelle il prenait avec ses conseillers les mesures nécessaires pour assurer l'effet de toutes ses demandes, le Saint entendit sonner l'heure de Tierce; il se leva aussitôt pour aller réciter son office. Un de ses compagnons craignit que cette liberté, en apparence peu respectueuse pour la majesté impériale, ne froissât l'empereur. « Père, lui dit-il, vous oubliez sans doute que nous sommes en présence de l'empereur et qu'il travaille en ce moment avec zèle pour vous obliger. — J'y pense, mon fils, reprit le Saint ; mais je pense aussi que c'est l'heure de Tierce; or, la volonté de Dieu est, pour l'empereur, qu'il travaille à la gloire du Seigneur en s'occupant de ses intérêts; pour moi, elle m'avertit que je dois prier aux heures prescrites en chantant ses louanges. Nous faisons donc chacun notre devoir : tranquillisez-vous, mon fils, il n'y a là aucun mal. »

MORT BIENHEUREUSE DU SAINT

Lorsque les affaires qui l'avaient conduit à Constantinople furent terminées, Sabas se hâta de revenir dans son monastère, car il sentait que l'heure était proche où il quitterait enfin cette terre. Après avoir rendu compte de sa mission au Patriarche de Jérusalem et visité une dernière fois les Lieux Saints, il retourna dans sa laure, car il voulait mourir au milieu de ses enfants.

Il y tomba bientôt malade. Le patriarche vint le voir, et, trouvant que tout manquait dans sa pauvre cellule, il le fit transporter chez lui, pour qu'il y fût plus commodément. Le Saint le souffrit par obéissance; mais, quelques jours après, voyant sa fin approcher, il supplia qu'on le rapportât dans sa chère laure, où il mourut entre les bras de ses fils, le 5 décembre de l'an 541. Il était âgé de plus de 92 ans.

Le Seigneur rendit son tombeau glorieux par des miracles sans nombre qui répandirent son culte dans tout l'Orient.

Ses reliques ont été transportées depuis à Venise où elles sont encore aujourd'hui en grande vénération.

Imp.-*gérant*, E. PETITHENRY, 8, rue François Ier, Paris.



SAINT NICOLAS

Fête le 6 décembre.

NAISSANCE — VERTU PRÉCOCE

Saint Nicolas naquit en l'année 926, à Patare, ville de Lycie. Ses parents étaient nobles et riches, mais, ce qui valait mieux encore, ils étaient bons chrétiens. Ils restèrent assez longtemps sans avoir d'enfants. Dieu, qui les exauça enfin, sembla avoir voulu accorder à leurs prières et leurs bonnes œuvres, la grâce de donner au monde un enfant de bénédiction.

Nicolas avait à peine ouvert les yeux du corps à la lumière visible, que ceux de son âme s'ouvrirent à la connaissance de Dieu. A peine sut-il ce que c'était que de manger, qu'il sut aussi ce que c'était que de jeûner. On rapporte même que le vendredi et le samedi, il ne prenait qu'une fois le sein de sa nourrice, Dieu voulant sans doute, par ce prodige, montrer ce que serait plus tard l'esprit de pénitence de son serviteur.

Ses parents l'envoyèrent de bonne heure à l'école, où il apprit rapidement les sciences, mais où il se défendit avec soin des mauvais exemples de ses camarades. Il ne se liait d'amitié qu'avec ceux qui étaient honnêtes et vertueux. Il préservait son cœur de toutes mauvaises pensées, et domptait sa chair par les veilles, les jeûnes et les cilices. Mais surtout il priait, et Dieu récompensait ses efforts, en lui donnant une sagesse précoce.

L'oncle maternel de Nicolas était évêque. C'était un homme vertueux. Il fut frappé de la sainteté de son neveu et voulut l'élever au sacerdoce. Nicolas y consentit avec joie, et, devenu prêtre, il vérifia cette prédiction de son oncle : « Cet adolescent sera la consolation des affligés, le sauveur des âmes en péril, le bon pasteur qui ramène ses brebis égarées au bercail de Jésus-Christ. »

En effet, Nicolas s'appliqua avec plus de zèle que jamais à la pratique de toutes les vertus. Sa mortification était extrême. Il ne mangeait presque pas et ne buvait guère que de l'eau. Il s'habillait pauvrement, mais tenait à la propreté. Il s'adonnait à l'oraison et ne lisait que des livres capables de le porter à la vertu.

Ses parents étant morts, il hérita nominativement de leurs biens, mais les pauvres furent leurs riches héritiers, car Nicolas distribuait tout à mesure qu'il le recevait.

CHARITÉ INGÉNIEUSE DE SAINT NICOLAS

Il y avait à Patare un homme de bonne naissance et riche autrefois, mais, par suite de différents malheurs, il avait perdu tous ses biens. Il était dans l'impossibilité de marier ses trois filles quoiqu'elles fussent fort belles, car il n'avait rien à leur donner. Au lieu de se soumettre à Dieu et de se confier en lui, il ne rougit point de conseiller à ses malheureuses filles un honteux trafic, qu'elles eussent peut-être accepté sans l'intervention miséricordieuse de saint Nicolas.

Celui-ci voulait faire le bien, mais tenait avant tout à observer ce que dit l'Evangile : que ta main gauche ne sache pas ce que donne ta main droite. Il prit donc une grosse somme d'or, l'enveloppa dans un linge et, à la faveur des ténèbres de la nuit, se glissa jusqu'à la demeure du père infortuné, découvrit, à la clarté de la lune, la fenêtre de la chambre où il était couché, et y jeta son aumône, puis se retira en toute hâte.

L'homme, en s'éveillant, fut fort étonné de trouver une pareille somme. Il craignait d'abord qu'il n'y eût là quelque embûche du diable ou de quelqu'un de ses ennemis; mais, bien vite et bien volontiers, il se persuada que ce don lui venait plutôt d'une main amie. Il remercia Dieu, les larmes aux yeux.

« Ah ! Seigneur, disait-il, vous avez mieux fait envers moi que je me proposais d'en user envers vous : j'étais sur le point de vous offenser, et vous m'avez fait une si grande miséricorde, que je me sens obligé à perdre mille fois la vie plutôt que de pécher contre vous; je me repens de la mauvaise résolution où j'étais, et je vous en demande humblement pardon. »

Admirons ici combien l'aumône des saints porte la grâce avec elle. En venant au secours de la misère corporelle de cet homme, Nicolas vint plus encore au secours de sa misère spirituelle. Il lui apporta de l'or, et Dieu lui donna du repentir. Oui, sans doute, parce que Nicolas n'avait pas seulement donné son or; il avait entièrement aussi donné ses prières et ses jeûnes. Nous aussi, quand nous faisons l'aumône, prions, donnons-nous nous-mêmes, et notre aumône sera féconde en fruits pour les âmes.

Le père maria sa fille aînée, et Nicolas, plus heureux encore d'avoir donné son bien que le père ne l'était de l'avoir reçu, renouvela de la même façon une offrande pour la seconde fille, qui se maria également. Il voulut faire de même pour la troisième et rester encore une fois inconnu, mais le père monta si soigneusement la garde autour de sa maison pour surprendre, non pas le voleur, mais le bienfaiteur, que le Saint fut aperçu. L'homme se jeta à ses pieds :

« Pourquoi, lui dit-il, vous cachez-vous ainsi de moi ? Pourquoi ne voulez-vous pas que je déclare combien je vous suis obligé? Vous êtes mon secours et mon remède, celui qui a délivré mon âme et celles de mes filles de l'enfer. Par vous, Dieu a relevé le pauvre de la honte et de l'ordure. »

Et, en disant cela, il tenait les genoux de saint Nicolas embrassés, les arrosant de ses larmes. Nicolas, aussi confus d'être surpris dans l'exercice d'une bonne action que nous serions de l'être dans celui d'une mauvaise, supplia cet homme de lui en garder le secret. Mais ce fut en vain, Notre-Seigneur voulant sans doute que l'humilité et la charité de Nicolas nous servissent d'exemple.

PÈLERINAGE A JÉRUSALEM

L'oncle de Nicolas chargea son saint neveu du soin d'une paroisse. Il y déploya son zèle sacerdotal, et une foule de clercs, désirant profiter de ses exemples et de sa direction, se groupèrent autour de lui et vécurent dans un monastère dont il accepta le gouvernement. Chaque jour, Nicolas se sanctifiait davantage ; chaque jour était marqué par un nouvel acte de désintéressement et de charité. Aussi sa réputation se répandait-elle au loin, et il était l'objet du respect de tous. Cela pesait à son humilité plus que tous les travaux. Il voulut donc se soustraire à tant d'hommages, et aller vivre inconnu près du tombeau de Jésus-Christ. Une fois déjà il avait entrepris le voyage, il s'était prosterné devant le Sépulcre du Seigneur et avait baisé la trace de ses pas. Cette fois, il entendait bien ne pas revenir et demeurer oublié des hommes. Mais Dieu en avait disposé autrement.

Nicolas s'embarqua sur un navire qui faisait voile pour Alexandrie et qui devait relâcher dans les ports de Palestine. Durant le trajet, une tempête s'éleva et mit le vaisseau en péril.

« Soyez sans crainte, dit l'homme de Dieu aux matelots, dans une heure le danger aura disparu. »

Et il en fut ainsi.

Cependant un des matelots avait été précipité du haut d'un mât par la violence de l'ouragan; il était tombé mort sur le pont. Nicolas se mit en prières, prit le cadavre par la main et le rendit plein de vie à ses compagnons.

Etant arrivé en Palestine, Nicolas visita tous les endroits sanctifiés par la présence du Sauveur. Il y allait toujours nu-pieds, la tête découverte, et quelquefois se traînant à genoux, par respect. Il était au comble de ses vœux, et ne cherchait pas d'autre bonheur, mais un jour, étant en oraison, il entendit une voix du ciel lui disant :

« Ce n'est pas ici que je veux que tu sois, sors et converse avec les hommes, afin que je sois glorifié en toi. »

SAINT NICOLAS, ÉVÊQUE DE MYRE

Les saints sont de dociles instruments entre les mains de Dieu. C'est pourquoi ils accomplissent de si grandes choses. Nicolas obéit. Il alla à Myre, qui était la capitale de la Lycie, estimant que là il échapperait aux honneurs qu'on lui aurait rendus dans son pays.

Mais le vénérable évêque qui gouvernait l'église de Myre étant mort, clergé et fidèles, d'une voix unanime, élirent Nicolas pour lui succéder. Vainement, l'humble prêtre chercha à se dérober aux vœux de tout le peuple, il fut obligé de céder.

Sa vie avait été jusqu'alors l'exemple de tous. Nul n'aurait trouvé un reproche à lui faire; mais les saints, si indulgents pour les autres, sont sévères pour eux-mêmes. Dans une vie déjà si parfaite, Nicolas trouva qu'il y avait à perfectionner encore, et que la dignité dont il était revêtu l'obligeait à une vertu plus haute :

« Nicolas, se disait-il à lui-même, cette dignité requiert une autre vie : jusqu'ici tu as vécu pour toi; maintenant, il faut vivre pour les autres; si tu veux que ta parole persuade tes sujets, tu as besoin de leur montrer l'exemple et de donner par tes œuvres l'efficacité à tes paroles. »

Dès lors, il devint plus austère encore. Il ne

mangeait plus qu'une fois le jour et point de viande; il faisait toujours lire à sa table quelque livre de la Sainte Ecriture; il passait les nuits en oraison; il couchait sur la dure et ne dormait guère. Il se levait avant le jour, et réveillait les clercs pour chanter des hymnes et des psaumes à la louange de Jésus-Christ; aussitôt le soleil paru, il allait à l'église et employait le reste du jour à l'administration de son église et au service des fidèles.

Il avait soin des pauvres et pratiquait lui-même la pauvreté volontaire, ne possédant rien en propre et ne se servant même que de livres d'emprunt. Il s'informait avec soin des péchés publics et il y remédiait avec la douceur ou la sévérité convenables.

Se défiant de lui-même, comme le font tous les saints, il prenait volontiers conseil des gens doctes et prudents, et, craignant sa faiblesse, il suppliait avec larmes Notre-Seigneur de lui venir en aide. Un jour qu'il priait dans toute l'angoisse de son âme, il entendit une voix du ciel, lui disant :

« Ne crois pas, Nicolas, que faisant fidèlement mes affaires, je sois ingrat et te délaisse. »

On était à l'époque où l'empereur romain Licinius persécutait l'Eglise de Dieu. Nicolas fut pris, mis à la torture et jeté au fond d'un cachot, mais on n'osa le faire mourir à cause du peuple qui le chérissait. On se contenta donc de le bannir, et il consola et fortifia ses compagnons d'exil.

SAINT NICOLAS AU CONCILE DE NICÉE
IL PRÉSERVE SA PATRIE DE LA FAMINE

Appelé au concile de Nicée pour y condamner l'hérésie arienne, sa sainteté, l'orthodoxie de sa doctrine et sa courageuse éloquence obtinrent l'admiration universelle.

La tradition rapporte que, dans son zèle pour la défense de la vérité, l'athlète s'oublia jusqu'à saisir sa mitre et la jeter à la face de l'impie qui exposait devant les Pères une doctrine contraire à la foi. Aussi, en punition de cet excès de zèle, fut-il privé dès lors de porter la mitre.

Dans une famine qui désola l'Orient, Nicolas pourvut à la subsistance de toute la Lycie. Cependant, il n'avait pour toute richesse que l'oraison et la confiance en Dieu. Mais les pauvres volontaires ont à leur disposition les richesses de la Providence. Un marchand avait chargé un vaisseau de blé en Sicile pour aller le vendre en Espagne. Il était prêt à faire voile quand Nicolas lui apparut en songe et lui dit d'amener ce blé à Myre, en Lycie, où il le vendrait bien. Et pour appuyer sa demande, il lui remit trois pièces d'or à titre d'acompte de Dieu. Le marchand, en se réveillant, vit cet or et reconnut qu'il avait eu une vision véritable. Il leva l'ancre et prit la route que Dieu lui indiquait. Un bon vent le poussa rapidement; il arriva à Myre, y vendit son blé et le peuple rendit grâce à Jésus-Christ de l'avoir secouru par l'intermédiaire de son saint prélat.

Il y avait à Myre un temple très fameux dédié à la déesse Diane. Nicolas le renversa de fond en comble. Il n'en resta pas pierre sur pierre; mais pendant qu'on sapait les fondements, on avait entendu des hurlements épouvantables poussés par les diables, furieux d'être chassés de leur demeure.

Le respect que la sainteté de Nicolas inspirait à tous était si grand, qu'un jour d'émeute il se présenta seul à la populace rebelle et calma tous les esprits.

MERVEILLE QU'IL OPÈRE — INNOCENTS DÉLIVRÉS

Une fois on vint dire à Nicolas que le préfet Eustache, trompé par de faux rapports, venait de condamner trois innocents au supplice. Les victimes étaient déjà arrivées au lieu de l'exécution. Nicolas accourut, délivra les prisonniers et, suivi de la foule, se rendit chez le magistrat. Une enquête nouvelle fut ordonnée. Trois commissaires impériaux, Népotien, Ursus et Herpilio, furent chargés de l'instruire. Après mûr examen, l'innocence des accusés fut reconnue et les officiers retournèrent à Constantinople où ils rendirent compte de leur mission à l'empereur. Mais la malveillance et l'intrigue les poursuivant, on les accusa de s'être laissé gagner à prix d'argent. On dit que les malheureux qu'ils avaient déclarés innocents étaient, au contraire, des criminels ayant conspiré contre la vie de l'empereur. Ils furent jetés en prison et condamnés à mort. La nuit qui devait précéder leur supplice, ils s'entretenaient tristement dans leur cachot, quand Népotien se jetant à genoux :

« Seigneur du saint évêque Nicolas, s'écria-t-il, jadis vous avez arraché les trois Hébreux à la mort; nous sommes innocents comme eux! Tout secours humain nous est enlevé. Au nom de Nicolas, votre serviteur, prenez vous-même notre défense ! »

A ce moment, l'empereur était endormi. Un vieillard vénérable lui apparut en songe et lui dit :

« Lève-toi et donne sur-le-champ l'ordre de délivrer les trois officiers qui viennent d'être injustement condamnés à mort! »

Constantin, étonné, demande au vieillard :

« Qui es-tu pour me tenir un pareil langage? »

Le vieillard répondit :

« Je suis Nicolas, l'évêque de Myre. »

Après avoir prononcé ces paroles, la vision disparut. Constantin se leva et fit mander Ablavius, son préfet du prétoire. Avant que le messager du prince fût arrivé, Ablavius avait vu le même vieillard lui transmettant les mêmes ordres.

« Qui es-tu? avait demandé Ablavius.

— Je suis un serviteur du Christ. »

On demanda les trois captifs.

« Par quelle opération magique avez-vous produit ces fantômes? » leur dit-on.

Les malheureux ne comprenaient rien à cette question, et quand on la leur eut expliquée :

« Dieu tout-puissant! s'écria Népotien, avez-vous donc daigné exaucer ma prière et envoyé Nicolas, votre serviteur, attester en personne notre innocence? »

Il raconta alors la scène de la prison et se défendit des accusations portées contre eux avec un tel accent de sincérité qu'il émut et convainquit l'empereur.

Constantin leur fit grâce et leur dit :

« Ce n'est pas à moi que vous devez la vie, mais à ce saint vieillard qui est venu à votre secours. Allez lui rendre vos actions de grâces; dites-lui que j'ai fidèlement accompli ses ordres et que je lui demande de prier pour moi. »

Il fit apporter un exemplaire de l'Evangile écrit en lettres d'or, un calice enrichi de pierreries et deux burettes d'or. Il les leur remit avec ordre de les offrir en son nom à l'église de Myre, pour l'usage du saint évêque.

MATELOTS SAUVÉS ET CONVERTIS

MORT DE SAINT NICOLAS

Il arriva, un soir, que des matelots étant en très grand danger de périr supplièrent Notre-Seigneur de les délivrer par les mérites de son serviteur Nicolas. Aussitôt, le saint évêque parut devant eux, et leur dit :

« Me voici pour vous secourir, ayez confiance en Dieu dont je suis le serviteur ! »

Alors, prenant, à la vue de tous, le gouvernail, il guida le vaisseau en sûreté, apaisant la mer.

Les matelots vinrent aussitôt à Myre remercier leur libérateur. Ils le trouvèrent à l'église, assistant au service divin, et, se prosternant à ses pieds, ils racontèrent devant l'assistance ce qui leur était arrivé. Le Saint, couvert de confusion, leur dit :

« Mes enfants, rendez la gloire à Dieu, car je suis un pauvre pécheur et un serviteur inutile. »

Puis, les prenant charitablement à part, il leur déclara qu'ils étaient tombés en ce péril à cause de leurs péchés, et leur en découvrit quelques particularités secrètes, afin qu'ils en fissent pénitence. Car, parmi les grâces que Dieu avait faites à son serviteur, il avait reçu celle de lire au fond des consciences et d'inspirer aux pécheurs le repentir des fautes qu'il découvrait en eux. Aussi, ceux-ci s'en allèrent-ils tout contrits.

Saint Nicolas étant tombé malade, et ayant été averti par une inspiration du ciel qu'il allait achever son pèlerinage ici-bas, se disposa cependant par une préparation plus prochaine et plus complète à finir ses jours et à mériter sa récompense. Il s'éteignit doucement dans le Seigneur, le 6 décembre de l'an de grâce 326. D'autres placent la date de sa mort en 343.

Notre-Seigneur qui avait honoré son serviteur par de si grands miracles pendant sa vie, le glorifia encore après sa mort. Il coulait de son corps une liqueur merveilleuse qui était salutaire à toutes les maladies. Les fidèles venaient des plus lointains pays pour vénérer ses reliques et profiter de ce continuel bienfait. On raconte qu'un des successeurs de saint Nicolas, sur le siège épiscopal de Myre, ayant été chassé, cet onguent précieux ne coulait plus du tombeau du Saint, mais il reparut aussitôt que l'évêque eut été rétabli.

On raconte également que plusieurs pèlerins partis pour aller vénérer les reliques de saint Nicolas, le diable, chassé jadis du temple de Diane, voulut se venger du Saint sur ceux qui lui portaient de la dévotion. Il prit la figure d'une femme qui tenait un grand vase d'huile ; cette femme, parlant aux pèlerins et aux passagers, leur dit qu'elle savait bien qu'ils allaient en pèlerinage à Saint-Nicolas et qu'elle les y accompagnerait, si sa faiblesse ne l'en empêchait pas, mais, ajouta-t-elle, puisqu'elle n'y pouvait aller, elle les priait de prendre cette huile et de l'offrir de sa part pour servir à l'usage des lampes allumées devant le sépulcre du Saint. Les pèlerins prirent cette huile pensant qu'ils avaient affaire à une femme pieuse et dévote.

Le second jour, ils subirent une grande tempête, et comme ils voulaient relâcher, saint Nicolas leur apparut sous la forme d'un vieillard vénérable venant dans une barque. Il leur commanda de jeter à la mer ce vase d'huile, que le diable, déguisé en femme, leur avait donné et qu'ils feraient ensuite un bon voyage. Ils obéirent aussitôt et, à l'endroit où cette huile tomba, il s'éleva un feu si épouvantable et si infect au milieu de la mer, qu'ils n'eurent pas de peine à croire que cette huile était quelque produit infernal.

Les Vandales, passant d'Afrique en Calabre, ravagèrent tout le pays. L'un d'eux, ayant trouvé chez un chrétien une image de saint Nicolas, l'emporta sans savoir ce qu'il prenait, mais les chrétiens lui dirent que c'était le portrait de saint Nicolas, par qui Dieu opérait des prodiges admirables. Un jour, que sortant à la hâte pour quelque affaire, il laissait l'image du Saint au milieu de toutes ses richesses, sans prendre soin de les enfermer.

« Nicolas, lui dit-il, puisque vous avez tant de pouvoir, gardez bien la maison et tout ce que j'y laisse. »

A peine le Vandale était-il sorti que les voleurs entrèrent et emportèrent tout. Au retour, ne trouvant plus rien, il se fâcha contre le Saint et se mit à frapper l'image, menaçant de la brûler si tout ce qui lui avait été pris ne lui était pas rendu. Au même instant, saint Nicolas apparut aux larrons, leur commandant de tout rapporter. Ils le firent, et le Vandale se convertit avec sa femme et tous ceux de sa maison.

Une autre fois, un jeune homme, né de parents riches, nobles et très dévots à saint Nicolas fut pris par les Sarrasins et emmené captif. L'année d'après, comme il servait le roi à table, il jeta un profond soupir, et le roi lui ayant demandé la cause de son chagrin, il lui répondit qu'il avait été fait captif il y avait un an, en ce jour même de la Saint-Nicolas, et qu'autrefois ses parents avaient coutume de solenniser la fête du Saint en lui racontant les faveurs que Dieu faisait à ceux qui s'adressaient à lui par l'entremise de son serviteur. Enflé d'orgueil, le roi s'écria :

« O misérable, qui pourra te délivrer de mes mains? »

A l'instant même, saint Nicolas apparut, prit le jeune homme par les cheveux en la posture qu'il avait, la coupe à la main, l'enleva à la vue du roi et le rendit sain et sauf à ses parents qui solennisaient la fête du Saint en distribuant pour l'amour de lui à dîner aux pauvres et aux élèves, le suppliant avec larmes de leur rendre leur fils.

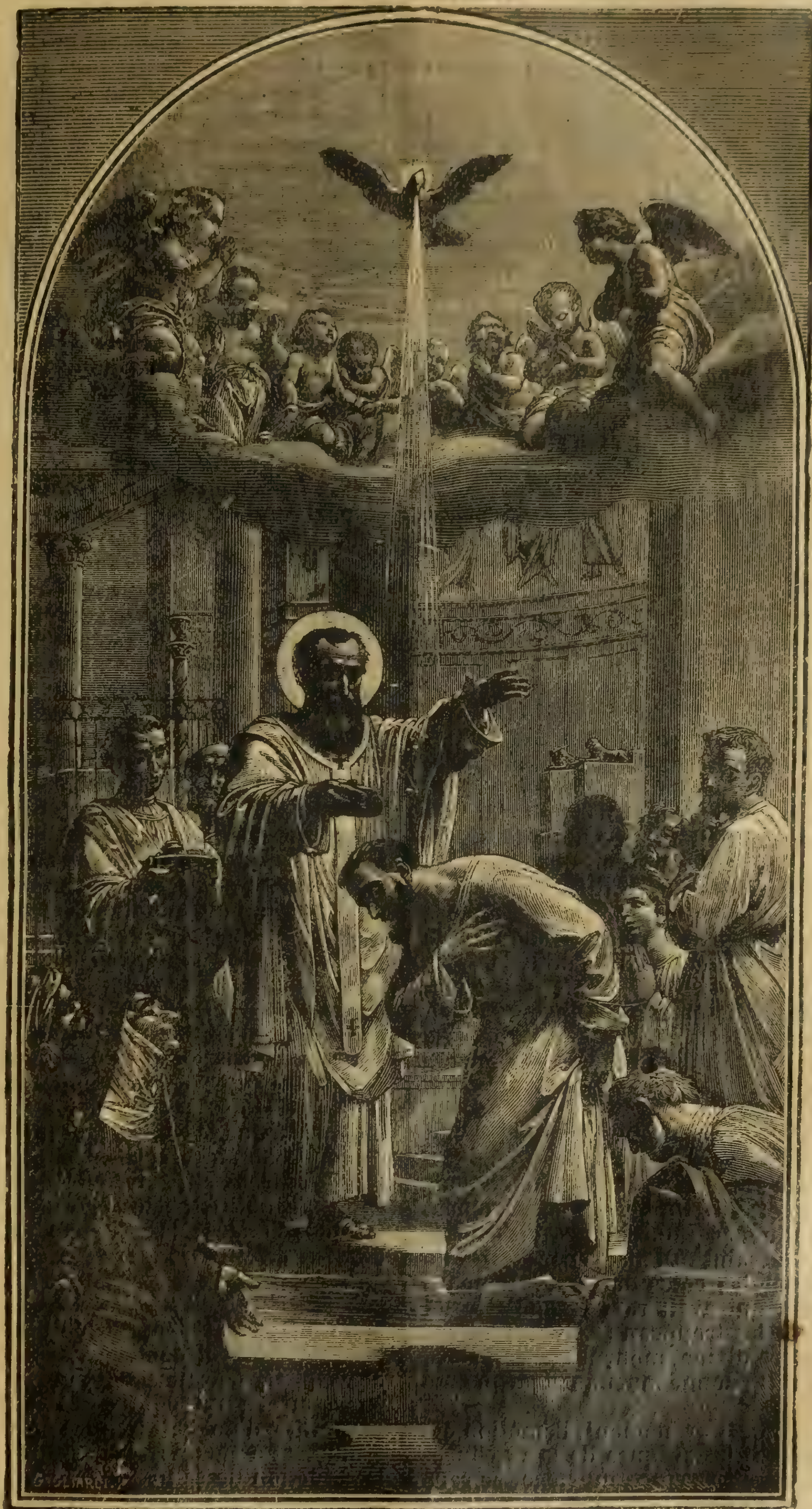
Le tombeau de saint Nicolas est encore aujourd'hui, à Myre, l'objet d'un pieux pèlerinage. Cependant ses reliques n'y sont plus depuis huit siècles. Des marchands napolitains les enlevèrent furtivement en 1087, et les transportèrent à Bari où elles sont encore aujourd'hui. A la même époque, quelques fragments de ce pieux trésor furent apportés en Lorraine et déposés dans une chapelle. On y érigea depuis un prieurs de l'Ordre de Saint-Benoît, connu sous le nom de Saint Nicolas-du-Port. Les Lorrains sont restés profondément dévots au culte de saint Nicolas qu'ils regardent comme un des patrons de leur pays.

Imp.-gérant, E. PETITHENRY, 8, rue François Ier, Paris

SAINT AMBROISE

ÉVÊQUE DE MILAN ET DOCTEUR DE L'ÉGLISE

Fête le 7 décembre



Saint Ambroise baptise saint Augustin.

(Tableau de Gagliardi dans l'église de Saint-Augustin, à Rome.)

Saint Ambroise naquit dans les Gaules, vers 335, d'une illustre famille romaine qui avait donné à l'Eglise une martyre, sainte Sotère, pendant la persécution de Dioclétien. Son père, alors préfet de la province, accueillit le nouveau-né avec de grandes marques d'allégresse ; il comptait lui léguer avec son immense fortune la charge dont il était investi ; mais Dieu réservait à une mission plus haute l'enfant prédestiné.

LES ABEILLES MYSTÉRIEUSES

Ambroise était encore au berceau, et il dormait un jour dans la cour du palais, quand des abeilles vinrent voltiger autour de lui, et, pénétrant dans sa bouche ouverte, elles semblaient y travailler leur miel. Une servante accourut pour chasser ces insectes importuns, mais le père d'Ambroise, frappé par l'étrangeté de ce spectacle, l'arrêta. Bientôt les abeilles, prenant leur essor, s'envolèrent si haut qu'on les perdit de vue. Le préfet des Gaules, tout entier à ses ambitions mondaines, ne comprit pas le sens de ce signe mystérieux, et il s'écria plein de joie : « Mon fils occupera les rangs les plus élevés de l'empire. »

Quelques années plus tard, Ambroise, mieux inspiré, devait annoncer qu'il n'était pas fait pour les honneurs de la terre. Dans une solennité, comme l'enfant voyait sa mère et sa sœur baiser la main de l'évêque, il se tourna vers elles, et, d'une voix pleine d'autorité : « Baisez-moi aussi la main, je serai aussi évêque un jour. »

AMBROISE ÉTUDIANT ET MAGISTRAT

A la mort du préfet des Gaules, le jeune homme vint étudier à Rome, sous la direction de jurisconsultes célèbres. Au milieu de la corruption qui régnait dans les écoles, l'étudiant sut mépriser les séductions de la grande ville, et, malgré les attaques réitérées du démon, il conserva toujours intacte sa chasteté. Sa sœur aînée, sainte Marcelline, lui donnait l'exemple.

La science et la vertu d'Ambroise ne tardèrent pas à attirer sur lui l'attention publique. Symmaque, le plus illustre des orateurs de Rome, se fit gloire de rechercher son amitié, et l'empereur Valentinien ne crut pouvoir dignement récompenser ses mérites qu'en lui confiant le gouvernement de la Haute Italie, dont la capitale était Milan. « Allez, lui dit alors Probus, préfet du prétoire, agissez non en juge, mais en évêque. » En attendant la réalisation littérale de ces paroles, Ambroise fut le modèle des magistrats par son intégrité, sa douceur et sa justice.

MALHEURS DE L'ÉGLISE DE MILAN — DIEU LUI DONNE AMBROISE POUR ÉVÊQUE

La ville de Milan se trouvait en ce moment dans une situation déplorable. Un hérétique, Auxence, soutenu par l'influence impériale, avait chassé l'évêque légitime saint Denis, qui était allé mourir en exil sur les côtes de l'Asie. Pendant vingt ans, le loup qui avait ravi la houlette du pasteur opprima le troupeau ; enfin l'intrus, frappé par la colère divine, mourut sur son siège usurpé, sans avoir donné aucune marque de repentir.

A la nouvelle de cet événement, l'émotion est grande dans la ville ; les évêques de la province, afin de pourvoir à la vacance du siège, se réunissent dans l'église, dont le peuple envahit les abords. Les catholiques, après vingt ans d'une attente pleine d'angoisses, demandaient énergiquement qu'on leur donnât enfin un pasteur ; les hérétiques réclamaient à hauts cris, et ils menaçaient d'imposer encore une fois leur candidat par la force.

Le tumulte prenait des proportions inquiétantes, et le sang était prêt à couler, quand le gouverneur parut sur la place publique. A la vue de ce magistrat que tout le monde avait appris à aimer, cette multitude s'apaise, et Ambroise peut haranguer la foule et lui conseiller d'attendre en paix la décision des évêques. Il parlait encore lorsqu'un enfant s'écria : « Ambroise, évêque ! »

De tous les côtés répond l'in[illegible]se clameur de la foule : « Ambroise, évêque ! Ambroise, évêque ! » Le cri vainqueur pénètre dans la basilique au milieu des intrigues impuissantes, et d'une voix unanime, le clergé proclame Ambroise métropolitain de Milan.

En vain, le noble patricien objecte-t-il qu'il n'est encore que catéchumène ; on n'écoute pas ses protestations. Alors, prenant une résolution soudaine, le préfet se fraye un passage jusqu'au prétoire, et là, il prend place sur son tribunal, et, avant même d'interroger les accusés, ordonne qu'on les mette à la torture. Jamais, depuis qu'il était gouverneur de Milan, il n'avait pris une pareille décision. Cette cruauté affectée ne désarme pas la foule, et ce cri fait retentir les voûtes du prétoire : « Que votre faute retombe sur nous ; Ambroise, évêque ! »

Le gouverneur, au désespoir, cherche à ternir sa propre réputation, Mais le peuple, connaissant bien la vertu d'Ambroise, ne se laisse pas prendre à cette manœuvre.

Durant la nuit, Ambroise sort furtivement du palais, et s'élance à cheval hors de la ville. Mais l'ange de l'Eglise de Milan le détourne de sa route, et le lendemain, quand il se croit arrivé aux portes de Pavie, il se trouve au milieu de son peuple qui acclame le pasteur que Dieu lui a rendu.

Pressé par les sollicitations de tous, le préfet emploie un dernier stratagème : « Je suis fonctionnaire de l'empire, s'écrie-t-il ; l'empereur m'a confié la fonction que je remplis, lui seul peut m'en décharger ; j'en appelle à César. » La foule ne se laisse pas troubler sur cette protestation, et aussitôt une députation est envoyée à Valentinien pour lui demander son adhésion. César répondit qu'il voyait avec plaisir un de ses magistrats jugé digne des sublimes fonctions de l'épiscopat. Ambroise, vaincu, fut baptisé, et, après avoir été promu aux Ordres inférieurs, reçut l'onction épiscopale le 7 décembre 374.

Il était nécessaire de renouer la tradition catholique, brisée, sur un schisme de vingt ans ; le nouvel évêque le comprit, et il envoya une députation réclamer le corps de saint Denis, son légitime prédécesseur, au métropolitain de Césarée, saint Basile. Cet acte de réparation combla de joie les fidèles ; le schisme avait cessé dans l'Eglise de Milan.

AMBROISE DOCTEUR DE L'ÉGLISE

De magistrat laïc devenu si soudainement évêque, Ambroise, malgré sa connaissance du droit civil, n'avait pas toute la science sacrée nécessaire à un pontife ; avec la conscience et l'humilité d'un Saint, il se mit avec ardeur à étudier et à méditer les Saintes Ecritures, sous la direction de saint Simplicien, prêtre romain, aussi pieux que savant, qui unissait la vie religieuse au sacerdoce.

Ambroise fit de tels progrès dans la doctrine sainte, qu'il est devenu un des quatre docteurs de l'Eglise latine. Souvent il prêchait à son

peuple ; son éloquence forte et suave éclairait et fortifiait les âmes. Sa plus belle conquête fut un jeune professeur africain, plein de génie, Augustin, le fils égaré de sainte Monique, dont nous parlerons plus loin.

Le saint docteur a composé aussi de nombreux ouvrages, soit pour l'édification des fidèles, soit pour la défense de la foi catholique contre les païens et les hérétiques. Il avait un grand respect pour le Pape, et c'est lui qui a dit cette parole si souvent citée: *Ubi Petrus, ibi Ecclesia :* Là où est Pierre, là est l'Eglise.

Il travailla avec zèle à la sanctification du clergé, et écrivit pour le diriger son beau livre des *Devoirs*.

Saint Ambroise fut un des plus éloquents prédicateurs de la virginité. Il exhorta beaucoup de jeunes filles à se consacrer à Jésus-Christ; il fonda même une communauté de vierges et de veuves, qu'il plaça sous la direction de sa digne sœur, sainte Marcelline.

Il fut le conseiller et le juge des empereurs, et en même temps le père de son peuple. Sa charité allait si loin, qu'une année il vendit les vases sacrés pour racheter des catholiques, emmenés captifs par une invasion des Goths.

Enfin, il réforma et compléta la liturgie de Milan, et composa de belles hymnes que l'Eglise chante encore aujourd'hui dans ses offices.

AMBROISE ET LES EMPEREURS

Les hérétiques ariens, qui niaient la divinité de Jésus-Christ, désolaient alors l'Eglise. Valens, empereur d'Orient, s'était fait leur protecteur et persécutait les catholiques; mais dans une grande bataille livrée aux Goths, sous les murs d'Andrinople, ses légions furent taillées en pièces et lui-même périt dans sa fuite. A la nouvelle de ce désastre, son neveu Gratien, jeune prince de vingt ans et catholique zélé, eut la générosité de s'associer à l'empire un illustre général, Théodose, et lui confia le gouvernement de l'Orient.

Sous l'impulsion des deux empereurs, l'armée fut réorganisée, la défaite d'Andrinople vengée, et Gratien, vainqueur des Allemands, vint s'établir à Milan, auprès d'Ambroise.

Le jeune prince, loin de suivre les errements de Valens, fit appel à l'expérience consommée du grand docteur, et, se mettant complètement sous sa direction, il promulgua contre le paganisme et l'hérésie, des lois vraiment empreintes d'un esprit chrétien.

Malheureusement, le gouverneur de la Grande-Bretagne, Maxime, se révolta tout à coup contre l'autorité impériale, et, se revêtant de la pourpre, débarqua dans les Gaules. Gratien combattait alors les Allemands. A la nouvelle de cette défection, il marcha à la rencontre de ce nouvel ennemi; mais, abandonné par ses soldats, il fut trahi par le gouverneur de Lyon, qui offrit la tête sanglante de son maître aux usurpateurs. Ambroise pleura, dans une homélie touchante, la mort de ce prince, qu'il considérait comme un fils, et il flétrit avec des accents indignés ce crime qui plongeait dans le deuil toute l'Italie.

Le frère de Gratien, un enfant de douze ans, fut proclamé empereur sous le nom de Valentinien II, et Justine, sa mère, nommée régente, prit le gouvernement de l'Occident.

Cependant Maxime poursuivait sa marche victorieuse, que les légions étaient impuissantes à repousser. Dans cette extrémité, la régente eut recours au patriotisme d'Ambroise. Elle pénétra dans la maison toujours ouverte du Saint, et présentant son fils : « Vous seul pouvez le défendre ; soyez le père de l'orphelin. » — « Je pris ce royal enfant dans mes bras, raconte Ambroise ; je le couvris de baisers. » Malgré ses répugnances, l'homme de Dieu accepta d'aller auprès du meurtrier de Gratien plaider la cause de Valentinien II. Sa mission diplomatique réussit au-delà de toutes les espérances, et l'usurpateur renonça à l'invasion de l'Italie.

LUTTES CONTRE LES HÉRÉTIQUES — INVINCIBLE COURAGE

Mais l'impératrice Justine était arienne. Elle profita de cette paix inattendue pour payer d'ingratitude le saint évêque.

Elle avait amené à Milan un évêque arien, le Goth Mercurius. Elle fit construire dans les dépendances des écuries impériales un oratoire, où se réunirent bientôt les adeptes de la secte. Les courtisans et les fonctionnaires embrassèrent en masse l'hérésie que patronnait la mère de l'empereur, et l'oratoire ne tarda pas à être jugé insuffisant. On approchait des fêtes pascales, et Justine, comme si elle eût voulu renouveler le schisme d'Auxence, ordonna qu'on enlèverait à l'Eglise de Milan la basilique Portiana pour la confier à Mercurius, qui prit le nom d'Auxence II.

Le lendemain, la princesse fit venir Ambroise à l'audience impériale pour lui notifier cet ordre d'expulsion. Le peuple, ne voulant pas délaisser son pasteur en ce moment critique, se porte en masse à la suite de son évêque, et, malgré la résistance des gardes, pénètre dans le palais. A la vue de cette multitude, Justine perd toute son arrogance, elle se jette aux pieds du pontife et promet de renoncer à sa tentative sacrilège.

Quelques heures plus tard, on affichait un ordre impérial qui donnait aux hérétiques l'église métropolitaine.

Un officier se rendit auprès d'Ambroise, et lui présentant le décret qu'on avait fait signer à Valentinien : « Telle est, ajouta-t-il, la volonté irrévocable de l'empereur. Ayez soin de vous y conformer. » — « Allez dire à votre maître, répondit le Saint, qu'un évêque ne livrera jamais le temple de Dieu. »

La Semaine Sainte commençait et les fidèles étaient réunis à la cathédrale, où l'évêque célébrait la messe, lorsqu'on apprit que les troupes se portaient sur la basilique Portiana. « En un instant, raconte le Saint, le peuple entier m'abandonna. Tous volèrent à la défense du temple menacé; je demeurai seul avec mes prêtres et mes diacres. » Justine n'osa pas affronter l'indignation populaire. Elle ne renonçait pas cependant à son projet. Pendant trois jours, elle fit camper ses légions en face de la cathédrale et de la basilique Portiana.

Le Mercredi Saint, afin d'éviter toute complication, Ambroise se rendit à une chapelle abandonnée. Il y célébrait les saints mystères, lorsqu'on vint annoncer que les soldats envahissaient les deux basiliques menacées. A cette nouvelle, le pontife monte à l'ambon et, d'une voix vibrante : « Allez dénoncer aux violateurs du temple saint que l'évêque de Milan excommunie tous ceux qui prendront part au sacrilège. » L'ordre est exécuté sur le champ. Ambroise continuait à parler, quand une troupe de soldats envahit l'église. L'effroi était à son comble et l'on craignait que le sang ne souillât le temple de Dieu ; on fut bientôt rassuré. Les soldats, effrayés par la menace de l'excommunication, avaient abandonné leurs chefs et ils venaient se prosterner aux pieds de l'évêque et implorer le pardon.

L'impératrice, vaincue, fut obligée de rapporter son décret. Cependant elle ne renonça pas à la lutte et, quelques mois après elle transmettait au Saint un ordre ainsi conçu : « L'empereur vous exile, sortez de Milan ; allez où vous voudrez. » Ambroise répondit qu'il n'obéirait qu'à la violence : et comme les pauvres s'empressaient autour de lui : « Voilà mes défenseurs, disait-il. On me reproche de rechercher leurs suffrages par mes aumônes, je ne m'en défends pas. Oui, tout mon espoir est dans la prière des pauvres ; ces aveugles, ces boiteux, ces infirmes sont plus puissants que tous les gens de guerre. »

La Semaine Sainte approchait et l'impératrice, renouvelant ses tentatives sacrilèges de l'année précédente, voulut donner la cathédrale aux ariens. Pendant huit jours, les soldats cernèrent la cathédrale, où le peuple s'était réuni menaçant. On engageait le Saint à repousser la violence par la force. « Je ne résisterai pas à la force ouverte, répondit-il ; un évêque n'est pas un gladiateur. Contre les soldats et les Goths, je n'ai d'autres armes que mes pleurs ; mais je ne fuirai pas, je ne déserterai pas l'église ; tout mon sang sera versé pour elle. »

Le peuple voulut partager la captivité volontaire de son évêque, et il s'enferma aussi dans la basilique.

La prière du peuple triompha de la persistance des ariens, et, le Samedi Saint, le pontife, selon la coutume de l'Eglise à cette époque, put donner le baptême aux catéchumènes. Dans la foule des nouveaux baptisés, un jeune homme converti l'année précédente, attirait tous les regards : c'était saint Augustin. A sa vue, Ambroise s'arrête, et, dit une tradition, dans une inspiration soudaine, il entonne le *Te Deum ;* Augustin, inspiré, lui aussi, reprend l'hymne commencée, et les deux docteurs continuent tour à tour ce colloque que les anges seuls ont pu dicter et que l'Eglise a pris pour son chant de victoire.

Arrêtée par l'invincible fermeté du pontife, l'impératrice, obligée de respecter la basilique de Milan, eut recours à d'autres moyens pour se procurer la victoire. Un scélérat, dont elle avait payé le crime, s'introduit jusque dans la chambre d'Ambroise. Il s'approche du lit, et, levant le bras, il s'apprête à frapper. Soudain il s'arrête et pousse un cri formidable, son bras venait d'être atteint de paralysie. On accourt, on saisit le meurtrier, qui se jette à genoux et obtient de l'homme de Dieu, avec le pardon de sa faute, la guérison complète.

L'instigatrice du crime, Justine, ne devait pas attendre longtemps le châtiment. L'usurpateur Maxime envahit l'Italie ; l'impératrice fut obligée de s'enfuir précipitamment et d'aller chercher un refuge à la cour de Théodose.

L'empereur d'Orient prit vigoureusement la défense des fugitifs, et quelques mois après, vainqueur de Maxime, il franchissait les Alpes et venait se fixer à Milan, où se trouvait la résidence impériale. Il répara bientôt les désastres causés par l'administration de Justine et par l'invasion de Maxime, et il fit bénir son nom par les populations de l'Italie.

SAINT AMBROISE ET THÉODOSE-LE-GRAND

Au milieu de cette paix générale, un incident inattendu manqua soulever de nouveaux orages contre saint Ambroise.

La ville de Thessalonique avait pris les armes pour défendre un écuyer de mœurs infâmes qu'on avait donné l'ordre d'arrêter. Dans l'émeute, le gouverneur et les magistrats impériaux furent lapidés. A la nouvelle de cet attentat, Théodose jura de frapper les esprits, par un exemple terrible, et il donna l'ordre d'anéantir la ville coupable. Le peuple de Thessalonique fut convoqué au cirque, comme pour une fête, mais, au lieu du signal des jeux, ce fut le signal du massacre que l'on ordonna : sept mille victimes tombèrent sous le sabre des soldats.

A la suite de cette sanglante exécution, l'empereur, n'osant enfreindre l'excommunication que le métropolitain avait lancée contre les coupables, s'abstint de paraître aux offices divins. Cependant la fête de Noël approchait, et Théodose, ne voulant pas être séparé plus longtemps de la communion des fidèles, se présenta aux portes de la basilique.

A ce moment solennel, Ambroise n'hésita pas. Revêtu de ses ornements pontificaux, il s'avance vers le cortège impérial et, d'une voix sévère : « Le meurtrier de Thessalonique ne peut entrer dans le temple de Dieu, les mains souillées du sang des innocents ! »

Et comme l'empereur insistait en alléguant l'exemple de David qui, lui aussi, avait péché, mais avait obtenu le pardon : « Puisque vous avez imité David dans ses crimes, interrompt l'évêque, imitez-le aussi dans sa pénitence. »

Théodose baissa la tête. Il comprit en ce moment que la pourpre impériale et tous les insignes du pouvoir ne mettent pas à l'abri des foudres de l'Église, et, obéissant à la voix du pontife, il s'agenouilla sur le parvis de la basilique.

On le vit, revêtu des habits de pénitent, confesser publiquement sa faute, et ce ne fut qu'après avoir obtenu le pardon qu'il put entrer dans le sanctuaire et porter, avec la foule des fidèles, son offrande à l'autel.

L'empereur se releva plus grand après son humiliation volontaire, et il le comprit si bien que, depuis cette époque, il ne cessa de répéter : « Je ne connais qu'un seul homme qui ne m'ait jamais déguisé la vérité, c'est l'évêque Ambroise. »

Cependant, les travaux apostoliques du Saint avaient épuisé ses forces, lorsqu'un coup terrible vint porter une nouvelle atteinte à sa santé déjà ébranlée. Théodose, emporté par une maladie soudaine, expira en invoquant le nom d'Ambroise. Le saint évêque, brisé par la douleur, présida aux obsèques impériales, et ce fut au milieu des sanglots et des larmes qu'il prononça l'éloge du héros.

Ambroise ne devait pas survivre longtemps au grand prince dont il pleurait la perte.

La maladie dont il ressentait déjà les premières atteintes fit des progrès effrayants, et le Saint fut obliger de s'aliter.

La nuit du Samedi Saint (4 avril 375), l'évêque de Verceil, qui était venu visiter son métropolitain, était logé à l'étage supérieur de la maison, lorsqu'il entendit une voix lui dire : « Lève-toi ! il va quitter cette terre. »

Honorat se leva aussitôt. Les clercs étaient agenouillés autour du lit d'agonie. Depuis une heure, Ambroise priait, les bras en croix ; on voyait s'agiter ses lèvres, mais on ne distinguait plus ses paroles. Honorat lui donna le corps sacré du Seigneur.

A ce moment, les catéchumènes se rendaient à l'église pour recevoir le baptême ; ils ne devaient plus retrouver leur évêque. Ambroise était allé chanter avec les anges le *Te Deum* qu'il avait entonné au baptême d'Augustin.

E. Petithenry, Imp.-*gérant*, 8, rue François Ier, Paris.

L'IMMACULÉE CONCEPTION

Fête le 8 décembre.



L'Immaculée Conception.

Tableau de Murillo conservé à Madrid.

Tous meurent en Adam, dit l'apôtre saint Paul, savoir de la mort de l'âme, dont la mort corporelle est une conséquence. Adam avait reçu la vie de la grâce pour lui et pour toute sa race, il la perdit pour lui et pour tous les hommes.

Telle est la loi commune; nous recevons au premier instant de notre existence tout à la fois la vie et la mort, la vie du corps et la mort de l'âme. Cette mort de l'âme est le péché originel.

Mais celui qui avait créé la vie est assez puissant

et assez miséricordieux pour la réparer. Et dès l'instant même où le péché mit le trouble dans son œuvre, il résolut de rétablir l'ordre violé, afin de n'y point perdre sa gloire.

La mort entra dans le monde par une femme qui la transmit à l'homme. Dieu voulut commencer la réparation par où la chute avait commencé. La vie rentrera donc par une femme, qui sera la mère du Réparateur de la vie, et à cause de cela, n'aura rien de commun avec la contagion originelle, mais sera immaculée dans sa conception. C'est Marie, mère de Jésus.

POURQUOI MARIE EST IMMACULÉE

La mère de Dieu ne pouvait être souillée du péché originel. Les théologiens en donnent de nombreuses raisons. Une seule suffit, à laquelle toutes les autres se ramènent. L'honneur du Fils de Dieu exigeait que sa mère fût sans tache. Si la gloire des parents rejaillit sur les enfants, il en est de même de leur déshonneur. Nous qui ne sommes que misère, si, par impossible, il nous avait été donné de choisir notre mère, assurément nous aurions choisi la plus honorable, la plus sainte, la plus belle des filles des hommes ; nous n'aurions point demandé pour mère une femme qui aurait subi une sentence de mort, eût-elle été depuis longtemps absoute et réhabilitée. Le Fils de Dieu pouvait-il estimer son honneur à un moindre prix que nous n'estimerions le nôtre?

Saint Paul recommande à son disciple Thimothée d'être un ouvrier inconfusible, un ouvrier si exempt de tout reproche qu'il n'eût jamais à rougir de rien en face des adversaires de la foi. Et ce souverain ouvrier, qui doit accomplir l'œuvre de la rédemption universelle, aura-t-il à rougir de sa mère? Quand il se présentera dans sa chair mortelle pour commencer la guerre contre les puissances de l'enfer, Satan pourra-t-il lui dire : Toi qui prétends me vaincre aujourd'hui, souviens-toi que j'ai régné sur ta mère ; en foulant comme le vendangeur au pressoir les péchés de l'humanité, tu mets le pied sur l'origine de ta mère? Et le Christ aurait-il pu entendre ce discours sans rougir?

Non, le Très-Haut avant de se choisir une demeure sur la terre a commencé, comme dit le Psalmiste, *par sanctifier son tabernacle.* Marie sera cette épouse bien-aimée dont il est écrit : *Vous êtes toute belle, et il n'y a point de tache en vous.* Jérémie, Jean-Baptiste ont été sanctifiés, avant leur naissance, dans le sein même de leur mère; mais cela ne suffisait pas pour la Mère de Dieu ; il était juste qu'elle fût privilégiée par-dessus tous les saints, et que le Verbe éternel, en devenant l'Agneau divin, naquît, comme dit saint Epiphane, d'une brebis immaculée.

Isaïe s'écriait : *Qui donc fera surgir le juste du côté de l'Orient? qui l'appellera d'une voix assez forte pour l'attirer à sa suite?* Quelle excellence sera capable de séduire le cœur du Fils de Dieu, du juste par excellence? Et les saints ont trouvé la réponse à la question d'Isaïe dans ces paroles de la sagesse, qu'ils appliquent à Marie : *C'est moi qui ai fait lever dans le ciel la lumière indéfectible.* En effet, les saints Pères ne craignent pas d'assurer que quand même le Fils de Dieu n'eût pas eu le monde à racheter, il se serait encore fait homme pour le seul amour des excellences de Marie.

Frappé lui-même d'admiration devant le chef-d'œuvre de ses mains, il s'écria : *Quelle est celle-ci qui s'avance, semblable au lever de l'aurore, belle comme la lune, choisie comme le soleil?* Et voyant en cette Vierge le miroir très pur de la divine majesté, il répandit sur elle ses rayons et l'en pénétra entièrement.

C'est grâce à sa Conception Immaculée que Marie est ce miroir sans tache, capable de réfléchir sans s'altérer et de répandre sur le monde l'éclat du soleil de justice. C'est donc grâce à ce privilège qu'elle est capable d'être Mère de Dieu, et ce privilège même lui est accordé en vue de sa maternité divine.

CONSÉQUENCES DE L'IMMACULÉE CONCEPTION

Les conséquences de l'Immaculée Conception sont admirables et glorieuses pour elle, et bien consolantes pour nous.

La première est l'exemption de la concupiscence. Le penchant au mal qui se retrouve dans tous les enfants d'Adam, procède du péché originel. Le péché avec lequel nous naissons est une blessure de notre nature, une infirmité héréditaire de notre volonté. La volonté, si elle était dans toute sa force et son intégrité, dominerait sans peine nos sens et nos passions, et toutes les puissances de notre être vibreraient d'accord avec la grâce de Dieu, comme les cordes d'un instrument bien harmonisé. Mais la puissance maîtresse étant affaiblie, n'a plus assez de force pour maintenir son empire sur les sens, et ceux-ci se révoltent contre elle. Le baptême, en nous rendant la grâce sanctifiante, efface la tache du péché originel, mais ne nous ôte point cette inclination au mal, comme la conversion n'enlève pas d'un seul coup tous les restes d'une mauvaise habitude.

Le vase garde l'odeur de la première eau qu'il a reçue. Chez nous cette première eau est la nature corrompue ; l'odeur de la corruption ne nous sera ôtée que dans la rénovation de notre être par la résurrection glorieuse.

Mais en Marie, c'est la grâce qui a devancé la nature. Il fallait, dit saint Jean Damascène, que la Vierge, mère de Dieu, naquit de sainte Anne, selon la nature ; mais la nature céda le pas à la grâce, et demeura toute tremblante, n'osant s'avancer. Elle attendit jusqu'à ce que la grâce eût produit son effet dans la conception de Marie. A ce nouveau paradis, ajoute-t-il, le serpent n'a pas eu d'accès. N'étant pas héritière de la faute, Marie ne l'a pas été non plus de l'infirmité qui en est la conséquence. Elle n'eut jamais aucune inclination au mal, mais ses sens aussi bien que sa volonté tendaient parfaitement à Dieu, et il n'y avait aucune corde fausse sur cette harpe de David.

C'est pourquoi jamais elle ne rendit un son faux. Les autres saints, même quand leur volonté est parfaitement droite, ne peuvent éviter certaines surprises des sens qui les font tomber dans des fautes légères; il n'est pas possible de veiller exactement sur toutes les puissances de l'âme à la fois ; tandis que nous sommes attentifs d'un côté, la concupiscence nous surprend d'un autre. Mais Marie, qui n'avait aucun penchant au mal, ne pouvait y tomber, comme Adam, que par la malice de sa volonté. Or, sa volonté, meilleure que celle de la première Eve, resta fidèle à la grâce, et c'est pourquoi il n'y eut jamais en elle aucune trace de péché véniel, comme le concile de Trente nous l'affirme. Aucune épine ne parut sur cette terre nouvelle, car elle ne fut point maudite comme la première, mais toute remplie de la bénédiction du Seigneur.

Vérité consolante et pleine d'encouragement pour nous. Car si jamais Marie n'a subi l'atteinte d'aucun péché, elle est incomparablement puissante pour nous mettre à l'abri des coups du démon, et nous fournir les armes contre lui. Il n'y a pas de plus puissant appui qu'un bras qui n'a jamais été vaincu. Marie est cette tour inexpugnable de David où sont

suspendus mille boucliers, et toute l'armure des forts.

PROPHÉTIES ET FIGURES

Dieu ne fait rien de grand sur la terre, dit le prophète Amos, sans avoir auparavant révélé son secret à ses serviteurs.

Au jour même de la chute de l'homme, Dieu qui ne voulait pas rester vaincu, mais qui avait résolu dès lors de réparer son ouvrage brisé par la malice du démon, maudit le serpent séducteur qui a trompé la femme, et lui annonce que c'est une femme qui commencera sa ruine. *Je mettrai*, dit-il, *des inimitiés entre toi et la femme, entre sa race et la tienne; c'est elle-même qui t'écrasera la tête, et tu dresseras en vain des embûches à son talon.* « Le Seigneur nous dit, remarque D. Guéranger, que l'inimitié de la femme contre le serpent sera personnelle, et que de son pied vainqueur elle brisera la tête de l'odieux reptile; en un mot, que la nouvelle Eve sera digne du nouvel Adam, triomphante comme lui; que la race humaine un jour sera vengée, non seulement par le Dieu fait homme, mais aussi par la femme miraculeusement soustraite à toute atteinte du péché; en sorte que la création primitive *dans la sainteté et la justice* reparaîtra en elle, comme si la faute primitive n'avait pas été commise. »

Les figures de l'admirable privilège de Marie abondent dans les saints livres.

Quand le genre humain, ayant corrompu ses voies, fut submergé par les eaux du déluge, l'arche qui surnageait sur ce naufrage sans être engloutie, représente la Vierge immaculée que les flots du péché n'ont pu inonder. Le livre des Cantiques nous la montre sous l'image du lis au milieu des épines, sous celle d'une fumée de myrrhe et d'encens, s'élevant toute parfumée du sein de la corruption universelle.

Nous retrouvons encore l'Immaculée dans cette femme de l'Apocalypse qui donne le jour à un fils destiné à régner sur toutes les nations. Le dragon lance de sa gueule une grande eau semblable à un fleuve, le fleuve du péché, afin d'entraîner la femme dans ses ondes; mais la terre aida la femme, elle ouvrit son sein et absorba le fleuve lancé par la bouche du dragon. Et le dragon irrité, ne pouvant rien contre elle, s'en alla faire la guerre au reste de sa race.

Gédéon, dont le nom signifie celui qui écrase ou qui retranche l'iniquité, choisi de Dieu pour être le juge et le libérateur d'Israël, demande un signe au Seigneur : « Si vraiment vous voulez sauver votre peuple par ma main, comme vous l'avez dit, je le connaîtrai à ce signe : J'étendrai dans l'aire cette toison de laine; si la rosée descend sur la toison seule, tandis que la terre d'alentour restera desséchée, je saurai que vous voulez par moi délivrer Israël. » Et il arriva comme il l'avait demandé. Et Gédéon dit de nouveau à Dieu : « Ne vous irritez pas contre moi si je vous demande un autre signe par cette toison. Je vous prie maintenant qu'elle seule reste sèche, tandis que la terre sera humide de rosée. » Et Dieu lui accorda la nuit suivante ce qu'il avait demandé. Cette toison n'est-elle pas celle de la douce brebis, mère de l'Agneau divin qui doit délivrer son peuple en écrasant l'iniquité? Seule elle est inondée de la grâce quand tout le reste de la terre en est privé encore, et seule elle est pure des eaux du péché, quand tout le reste en est infecté.

La reine Esther entre dans l'appartement d'Assuérus pour demander la grâce du peuple juif; mais la loi ordonne que qui entrera chez le roi sans être appelé par lui sera frappé de mort. La reine avance en tremblant. Le roi la rassure en lui disant : « Non, vous ne mourrez point. Cette loi est faite pour tous les autres, mais elle n'est pas faite pour vous. » C'est ainsi que la Vierge, épouse du Saint-Esprit et Mère du Fils de Dieu, est exemptée de la loi de mort. Car les rois exceptent de la loi commune, si elle est flétrissante, leurs épouses et leurs mères, dont l'opprobre rejaillirait sur la couronne elle-même.

DÉFINITION DU DOGME DE L'IMMACULÉE-CONCEPTION

Le dogme de l'Immaculée-Conception, figuré dans l'Ecriture Sainte, n'y est cependant pas expressément enseigné. Mais il nous est parvenu par la tradition catholique. Les saints Pères l'enseignent en plusieurs endroits de leurs écrits. On a vu plus haut quelques-uns de leurs témoignages. La croyance s'est ainsi perpétuée d'âge en âge dans l'Eglise, et n'a rencontré aucune contradiction jusqu'au onzième siècle.

Dès le sixième siècle, la liturgie grecque faisait déjà la fête de la Conception de Marie. Nous la retrouvons au huitième siècle dans la liturgie gothique d'Espagne; au neuvième siècle à Naples et au mont Cassin; au onzième siècle, en France, en Angleterre et en Allemagne, où elle est sanctionnée dans un concile présidé par le Pape saint Léon IX; au douzième siècle à Liège, en Belgique (D. Guéranger, *Année lit.*).

L'Espagne mérite une mention à part. Ce pays se glorifie à bon droit d'être le peuple de l'Immaculée-Conception. Le dogme y a toujours été cru et professé, et ses rois, dit le Père Poiré, n'ont pas moins travaillé pour faire avancer l'honneur de l'Immaculée-Conception, qu'ils n'eussent su faire pour défendre leur propre couronne. « De sorte qu'aujourd'hui, ajoute-t-il, il n'est fils de bonne mère en Espagne qui ne prête le serment de fidélité à la Mère de Dieu, et qui ne jure de maintenir cette vérité toute sa vie; si bien que par les maisons vous ne voyez autre chose qu'écriteaux qui portent que Notre-Dame est conçue sans péché. Charles III, au siècle dernier, obtenait de Clément XIII que la Conception Immaculée devînt la fête patronale des Espagnes. L'usage se perpétue encore de nos jours d'inscrire au-dessus des portes l'invocation : *Ave, Maria purissima.* C'est une forme de salutation dont se servent les chrétiens, et c'est avec ces paroles que les pauvres demandent l'aumône.

Cependant, au onzième siècle, il s'éleva en Occident une grave discussion sur cette vérité. L'Eglise de Rome n'en célébrait pas encore la fête. De grands docteurs et des plus grands serviteurs de la Sainte Vierge faisaient opposition, comme saint Bernard et saint Thomas-d'Aquin. Dieu le permettait ainsi, afin que le dogme fût éclairé par la discussion même. Resté un peu dans l'ombre durant les premiers siècles il devait être défini de nos jours. La discussion prépara la définition.

Malgré ces controverses, ou plutôt à cause d'elles, la vérité ne cessa de gagner chaque jour du terrain. L'Ordre de Saint-François se signala surtout dans cette circonstance. Peu d'années après, saint Thomas, le célèbre Jean Duns-Scot, surnommé le *Docteur subtil*, soutint l'Immaculée-Conception devant une savante assemblée dans la Sainte-Chapelle de Paris. On dit qu'au sortir de là, la statue de la Sainte Vierge, qui se trouvait dans le vestibule, inclina la tête vers lui avec un doux sourire qui demeura empreint sur la pierre.

Dès cette époque, la fête de la Conception se répandit de plus en plus dans les églises particulières. Le Pape Sixte IV l'institua à Rome en 1476 et décréta les peines les plus graves contre ceux

qui nieraient que la Vierge Marie a été exempte du péché originel. Paul V, Grégoire XV et Alexandre VII confirmèrent ces censures. Déjà des universités, comme celle de Paris, la plus illustre de toutes, exigeaient de leurs docteurs le serment d'enseigner cette doctrine.

Le Concile de Trente déclare ne pas comprendre dans le décret qui affirme le péché originel la Bienheureuse et Immaculée Vierge Marie.

Dès lors, tout le monde catholique était d'accord, et déjà de toutes parts on réclamait de l'Eglise la définition du dogme.

Saint Léonard, de Port-Maurice, disait au dix-huitième siècle : « Je tiens pour très certain que, si on rend ce solennel hommage à la souveraine impératrice, il se fera tout aussitôt une paix universelle. »

C'est au grand Pape Pie IX que Dieu réservait l'honneur de rendre cet hommage à sa Mère. L'incrédulité était répandue par tout le monde. Négateurs de l'ordre surnaturel, les rationalistes attaquaient, par conséquent, la doctrine de la chute de l'homme et de sa réparation. La définition du dogme de l'Immaculée-Conception était une réponse à leurs erreurs, puisqu'elle publiait que, seule, parmi les créatures descendues d'Adam, Marie avait été exemptée de la faute par la Rédemption.

Le saint Pontife, à cause du grand amour qu'il avait pour Marie, désirait la glorifier sous le titre d'immaculée. Il ordonna des prières par toute l'Eglise. Ce fut partout un admirable élan de ferveur et de foi. Les évêques attestèrent de toutes parts la croyance immémoriale de leurs églises. Enfin, le 8 décembre 1854, en présence de cinquante-quatre cardinaux, de quarante-deux archevêques et de quatre-vingt-douze évêques, sous les yeux d'un peuple immense qui remplissait la vaste basilique, après avoir célébré le Saint-Sacrifice sur la Confession de saint Pierre, Pie IX, de sa bouche infaillible, rendit ce décret :

« Nous prononçons et définissons que la doctrine suivant laquelle la Bienheureuse Vierge Marie a été, dès le premier instant de sa conception, par une grâce et un privilège singulier du Dieu Tout-Puissant et en vue des mérites de Jésus-Christ, Sauveur du genre humain, préservée et exemptée de toute tache du péché originel, est une doctrine révélée de Dieu, et qu'elle doit, par conséquent, être tenue fermement et constamment par tous les fidèles. »

Une immense acclamation de joie répondit à ce décret du Pontife de toutes les parties du monde catholique. Des solennités éclatantes furent partout célébrées. Mais nulle part l'allégresse ne dut être plus grande que parmi les enfants de saint François, qui avaient été les champions du dogme nouvellement proclamé.

Quand Pie IX, après avoir orné d'un magnifique diadème l'image de la Reine immaculée, sortit de la basilique, « prosternés à ses pieds, dit D. Guéranger, les deux représentants du Patriarche séraphique arrêtèrent la marche triomphale. L'un présentait une branche de lis en argent; c'était le général des Frères-Mineurs de l'Observance; une tige de rosier, chargée de ses fleurs, de même métal, brillait aux mains du second; c'était le général des Frères-Mineurs conventuels. Lis et roses, fleurs de Marie, pureté et amour symbolisés dans cette offrande que rehaussait la blancheur de l'argent pour rappeler le doux éclat de l'astre sur lequel se réfléchit la lumière du soleil; car Marie *est belle comme la lune*, nous dit le divin Cantique. Le Pontife, ému, daigna accepter le don de la famille franciscaine, de qui l'on pouvait dire en ce jour, comme de l'étendard de notre héroïne française, qu'ayant été à la lutte, il était juste qu'elle fût au triomphe. Et ainsi se terminèrent les pompes si imposantes de cette grande matinée du huit décembre MDCCCLIV.

COMMENT MARIE IMMACULÉE RÉPOND A SON PONTIFE

Marie répondit d'une manière digne d'elle à la parole infaillible de Pie IX et aux acclamations de tout son peuple.

Un capucin du dix-septième siècle, Balthasar de Riez, après avoir rapporté une longue suite de miracles opérés pour prouver le privilège de la Mère de Dieu, ajoute : « Dieu ne cessera jamais de confirmer la vérité de l'Immaculée-Conception par des miracles; car, comme dit très bien saint Amédée, jusqu'à ce que le monde soit arrivé à sa fin, et que le royaume qui n'aura jamais de fin ait apparu, Dieu fera reluire par tout le monde de fréquents miracles, des grâces sans nombre, des visions spirituelles, des révélations célestes de la très douce et très pure Mère de Dieu. »

Quatre ans après la définition, en 1858, la Mère de Dieu venait ratifier d'une manière éclatante cette parole d'un de ses serviteurs. Elle apparaissait à Lourdes à une pauvre enfant des Pyrénées, et faisait jaillir sous ses pieds, comme signe des grâces qu'elle voulait y accorder, une source d'eau vive. Elle demandait qu'il y vînt du monde, qu'on y priât, qu'on fît des processions. A la dernière apparition, elle se nomma : *Je suis*, dit-elle, *l'Immaculée-Conception*.

Bientôt l'eau de Lourdes, véritable fontaine de vie, commença à guérir les malades et à opérer de nombreux miracles. Une église y fut bâtie; le peuple chrétien accourut en foule; on y fit des processions, on y pria, on y chanta, et les flancs de ces rudes montagnes furent entourés comme d'une ceinture d'allégresse.

Le Pape de Marie avait, par l'autorité de sa parole, condamné le rationalisme. Le rationalisme avait raillé. La douce Vierge est venue à son tour condamner l'incrédulité, mais comme une mère condamne, par la tendresse et les bienfaits. Beaucoup avaient ri sans doute de la parole du Pontife, qui furent touchés et convertis par l'amour de la Mère des pécheurs. S'il y a une menteuse apparence de force d'esprit à s'élever contre la parole souveraine du Père qui commande, il n'y a qu'évidente bassesse et méchanceté de cœur à ne point s'attendrir au sourire et aux larmes d'une mère.

Les miracles, qui condamnent si hautement les négateurs du surnaturel, ne s'opèrent pas seulement auprès de la source. L'eau salutaire les répand à profusion dans toutes les parties de l'univers. En ce moment où l'Orient s'agite et fermente comme pour revenir à la vraie foi, Marie Immaculée a voulu manifester sa bonté à ces régions qui lui furent jadis si chères. Aux portes mêmes de Constantinople, dans le couvent des Pères Georgiens de Féri-Keui, l'eau de Lourdes produit d'innombrables guérisons aux yeux étonnés des Musulmans et des schismatiques.

Elle parle à l'Orient comme à l'Occident, et semble vouloir les réunir en un seul bercail par l'attrait de sa miséricorde. N'est-ce pas le commencement de cette paix universelle annoncée par saint Léonard de Port-Maurice?

Le gérant : E. PETITHENRY. — Imprimerie P. FÉRON-VRAU, 3 & 5, rue Bayard, Paris.

SAINTE VALÉRIE

VIERGE ET MARTYRE A LIMOGES

Fête le 9 décembre.



Sainte Valérie, noble vierge de Limoges, se laisse volontiers trancher la tête pour l'amour de Jésus-Christ ; — pendant que son âme s'envole vers le ciel, son corps se relève miraculeusement et prend sa tête entre ses mains; — il la porte à saint Martial, — et s'étend comme une douce victime au pied de l'autel.

Valérie, fille spirituelle de saint Martial, naquit à Limoges dont elle fut la première vierge et la première martyre, la première gloire chrétienne.

Sa famille était païenne. Son père, Léocadius, était proconsul de Limoges sous le règne de Tibère. Valérie était encore jeune quand elle perdit son père

bien-aimé; le vide que cette mort fit dans la famille était irréparable. La mère et la fille se retirèrent dans un château qui s'élevait aux portes de la ville; et, ne gardant que peu de relations avec le monde, elles se rendirent chères à leurs voisins qu'elles aidaient de leurs généreuses libéralités.

Un jour, trois étrangers arrivèrent à Limoges. Dès le lendemain, le plus vénérable d'entre eux se rend sur la place publique de Limoges et prêche ouvertement la ruine des faux dieux et le règne du divin Crucifié qui peut seul sauver le monde. La main du témoin du Christ sème des miracles, les païens en foule demandent le baptême. Martial, (tel était le nom de l'apôtre que saint Pierre envoyait à l'Aquitaine), se dirige ensuite vers le château de Suzanne, mère de notre Sainte. Il vient d'apprendre qu'il y a là un pauvre frénétique qui se livre aux plus violents accès de rage et qu'on est obligé de lier avec de fortes chaînes. Suzanne, qui a eu connaissance des prodiges opérés par Martial, lui demande la guérison de cet infortuné: « Si vous croyez, répond Martial, vous verrez la gloire de Dieu », et, à l'instant, il fait le signe de la croix sur le front du frénétique, ses chaînes tombent, il est guéri.

Emerveillées de la puissance de ce signe mystérieux, Suzanne et Valérie pressent de questions le bienheureux Martial qui leur découvre les mystères de notre foi et leur développe les ravissantes beautés de la morale évangélique. Touchées de la grâce, elles demandent le baptême. Six cents serviteurs embrassent aussi la foi de Jésus et reçoivent le caractère du chrétien.

PROGRÈS DE VALÉRIE; ELLE FAIT VŒU DE VIRGINITÉ ET DE PAUVRETÉ

Peu de temps après avoir été régénérée dans les eaux du baptême, Suzanne passa à une vie meilleure. Cette épreuve émut profondément Valérie, mais sans l'abattre.

Sa maison était devenue l'asile de saint Martial. Là se réunissaient en foule les habitants de Limoges et des environs; les uns venaient demander à l'illustre apôtre la guérison de leurs maladies, les autres écouter l'enseignement des vérités chrétiennes. Valérie en profitait pour se faire l'humble servante de ces étrangers et surtout des pauvres. Elle ne craignait pas de leur rendre les services les plus humbles et les plus abjects aux yeux du monde. On la voyait enfin assister assidûment aux prédications de saint Martial. Sa soif d'entendre la parole de Dieu n'était pas encore satisfaite. Elle lui demandait des entretiens particuliers où elle pût savourer à l'aise les douceurs des conseils évangéliques. Aussi quelle ardeur pour l'oraison. Elle y passait des journées entières.

On conçoit qu'un cœur si aimant devait appartenir tout entier au divin Epoux des âmes. Sous l'influence de plus en plus croissante de la grâce, elle comprit la vanité des plaisirs et des richesses de ce monde. Fille d'un ancien proconsul, tout le monde la considérait comme la fiancée naturellement désigné du nouveau gouverneur de Limoges. Foulant aux pieds les rêves d'un avenir magnifique, elle va trouver saint Martial, se jette à ses pieds, et prononce devant lui le vœu de virginité.

A quelque temps de là, le bienheureux Martial expliquait aux fidèles assemblés ces paroles de Notre-Seigneur. « *Si tu veux être parfait, va, vends ce que tu as, donnes-en le prix aux pauvres, et tu auras un trésor dans le ciel; viens ensuite et suis-moi.* » Valérie se sentit pénétrée jusqu'au fond de l'âme, et tout embrasée d'amour pour son divin Epoux, elle voulut marcher vers cette haute perfection. Aussitôt, elle distribue aux pauvres tout ce qui lui restait de précieux, ses diamants, son or, son argent, ses riches vêtements, et se dépouille pour jamais des vastes domaines dont elle donnait depuis longtemps les revenus au bienheureux apôtre, pour subvenir aux besoins de l'Eglise et à l'entretien d'utiles institutions.

L'HEURE DU COMBAT

A cette nouvelle, Julius Silanus, le nouveau proconsul de Limoges, qui espérait la main de Valérie, fut saisi d'indignation et de dépit.

Il voulut dissimuler pourtant, et ordonna d'appeler la jeune patricienne.

Valérie parut, mais avec un maintien plein de gravité et de modestie. Elle se mit à ses genoux et attendit humblement qu'il lui plut de l'interroger.

« Est-il vrai, s'écria Silanus, que vous avez donné votre foi à un autre époux qu'à moi ? Quel est l'audacieux qui a osé se faire mon rival ?

— Je m'estimerais la plus malheureuse des créatures, répondit la vierge, si jamais j'avais eu la pensée de vous préférer n'importe quel mortel. Mais il est un autre époux qui a gagné mon cœur, Jésus-Christ le souverain du ciel et de la terre. Ah ! loin de vous croire offensé par mon vœu de virginité, vous devriez vous en tenir pour très honoré, puisque je ne mets au-dessus de vous dans mon estime que le Créateur du ciel et de la terre, le Rédempteur des hommes, mort sur la Croix, pour les faire régner avec lui dans le ciel. C'est à l'apôtre de ces contrées, au bienheureux Martial, disciple de Jésus-Christ, que je suis redevable de cet honneur. Comme moi, soyez docile à sa voix, reconnaissez le vrai Dieu, devenez chrétien, soyons vierges tous les deux, et nous demeurerons éternellement unis dans les liens de la céleste dilection. »

CONDAMNATION A MORT

Autant de paroles, autant de traits qui irritaient la rage brutale du tyran. Le ton calme et résolu que la vierge avait mis dans sa réponse acheva de convaincre Silanus qu'il n'avait rien à espérer. Aussi prononça-t-il contre Valérie la sentence de mort.

Notre Sainte marcha au lieu du supplice le sourire sur les lèvres : « Quelle erreur, est la vôtre, dit-elle

au décurion qui la conduisait; insensé, vous croyez me mener à la mort, et je cours à la vie. »

Enfin, elle arrive au lieu de l'exécution. Elevant alors ses mains vers le Ciel : « Mon Sauveur Jésus, s'écria-t-elle, mon Seigneur et mon Maître, vous avez daigné m'appeler à la connaissance de votre Saint Nom ; et votre serviteur, le bienheureux Martial, m'a révélé les desseins miséricordieux de votre tendresse sur moi, votre indigne servante. En retour, j'ai méprisé les alliances de la terre, et je me suis unie à vous par le lien sacré et irrévocable de la virginité. C'est donc parce que je ne veux pas d'autre époux que vous, que je vais mourir. Envoyez à mon secours les Anges du ciel pour me défendre contre les dangereuses entreprises du démon, et faites que je vous sois éternellement unie dans la sainte Jérusalem. »

Comme elle achevait de prier, on entendit une voix d'en haut lui répondre : « Ne crains rien, Valérie, les Anges te contemplent avec ravissement, ils envient ton bonheur, et ils s'apprêtent à te recevoir dans les splendeurs éternelles de Sion. »

Une lumière céleste illumina le front de la vierge : « Mon Dieu, mon Père, ajouta-t-elle, je remets mon âme entre vos mains. »

Elle inclina la tête sous le fer du bourreau qui la lui trancha d'un seul coup (9 décembre 46).

Les spectateurs furent témoins de deux miracles remarquables qui accompagnèrent cette mort. Ils virent l'âme de la Sainte s'élancer vers le ciel, toute éblouissante de lumière, comme le soleil, au milieu des suaves mélodies des esprits angéliques. On vit le corps de la bienheureuse martyre se lever de terre, prendre sa tête dans ses mains, entrer dans la basilique, s'approcher de l'autel où saint Martial offrait encore le saint Sacrifice pour sa chère Valérie, déposer sa tête à ses pieds, et s'étendre enfin sur le parvis sacré.

SAINTE LÉOCADIE DE TOLÈDE

VIERGE ET MARTYRE

Fête le 9 décembre.

Léocadie, jeune vierge de Tolède, était l'édification de ses concitoyens, quand un séide du farouche Maximien Hercule, Dacien, arriva dans cette ville. Modèle d'innocence dans un milieu corrompu et corrupteur, les païens la dénoncèrent au bourreau impérial comme une des plus ferventes chrétiennes. C'était un crime impardonnable. Dacien la fait comparaître devant son tribunal, et lui reproche de s'attacher à une religion qui n'avait rien que de bas et de dégradant pour une jeune fille de sa condition. Léocadie était de race noble.

L'épouse du Christ comprenait la grandeur de l'humilité chrétienne, et savait qu'en s'humiliant, l'homme ne fait que reconnaître le néant de son être devant l'immensité de l'Etre divin, elle répondit au proconsul que ses plus grandes délices étaient de servir Dieu et Jésus-Christ son divin Fils. Elle déclara d'une voix claire et ferme que rien ne pourrait lui arracher un mot d'apostasie, ni les tourments les plus cruels, ni la mort la plus ignominieuse.

Une réponse si courageuse ne pouvait qu'irriter un tyran aussi cruel qu'impie. Il ordonne de fouetter en sa présence la jeune et noble chrétienne, comme une misérable esclave, jusqu'à ce que son corps fût rouge de sang. Enfin, il commande qu'on mène la victime dans un cachot en attendant qu'il puisse lui préparer des châtiments plus terribles encore.

Léocadie marche à la prison, le visage calme et souriant. Aux chrétiens qui pleurent sur son triste sort elle dit : « Réjouissez-vous plutôt de la grâce que Dieu me fait de souffrir pour mon Seigneur et mon époux. »

Dacien avait envoyé des lieutenants dans les autres villes de l'Espagne, comme autant de ministres des vengeances païennes de l'empereur. La persécution contre quiconque aimait Jésus-Christ, organisée avec une habileté infernale, sévissait partout avec fureur. Calpurnien, un de ces bourreaux aux gages de Dacien, faisait alors endurer à sainte Eulalie de Mérida, un des plus cruels martyres qu'enregistre l'histoire. Le bruit s'en répandit jusqu'à Tolède et perça même les murs épais de la prison de notre Sainte. Au récit des cruautés barbares que l'on exerçait contre les serviteurs de Dieu, la vie lui devint tellement à charge, qu'elle pria son céleste époux de l'appeler à lui. Sa prière fut entendue. Plongée dans une oraison extatique, elle rendit sa belle âme en baisant tendrement une croix qu'elle venait de graver avec le doigt sur une pierre dure. (9 décembre 303).

CULTE ET RELIQUES

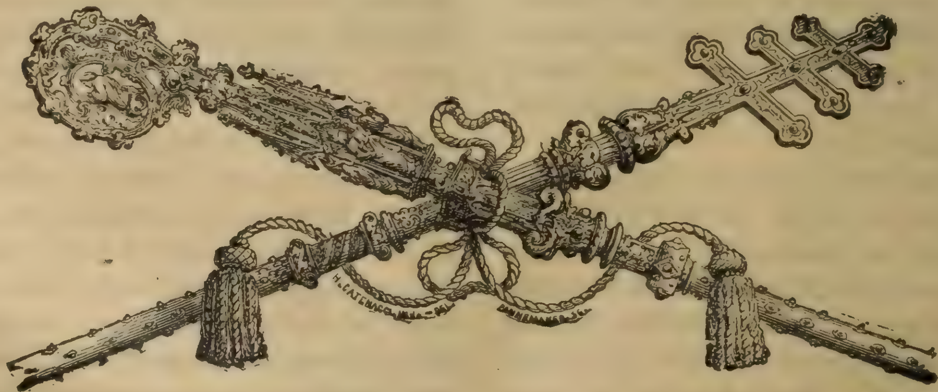
Les païens jetèrent le corps de sainte Léocadie par dessus les remparts de Tolède pour en faire la proie des chiens et des corbeaux. Mais les chrétiens l'ensevelirent avec honneur en un lieu assez rapproché de la cité. Tolède vit s'élever dans son sein trois églises en l'honneur de l'illustre vierge, l'une sur son tombeau, une autre au lieu de sa prison, la

troisième sur l'emplacement de sa maison paternelle.

Il arriva au VIIᵉ siècle, dans l'église où son corps reposait, un miracle remarquable. Le roi Ressesvinde, accompagné des seigneurs de sa cour, était venu assister à la fête anniversaire du jour où Léocadie avait cueilli la palme du martyre. Saint Ildefonse, alors archevêque de Tolède, était en prières devant le sépulcre de la Sainte. Tout à coup, la tombe s'entr'ouvre et Léocadie apparaît aux yeux de tous : « O Ildefonse, s'écria-t-elle, la gloire de Notre-Dame a été maintenue par toi. » (On connaît les luttes du pieux archevêque de Tolède, pour défendre la virginité de Marie contre les blasphèmes d'impurs hérétiques). Dominant son émotion : « O noble vierge, repartit Ildefonse, ô vierge digne de régner avec Dieu, qu'elle est heureuse cette ville où vous êtes née, et que vous avez consacrée par votre présence. Bénissez-la du haut des cieux et intercédez pour vos compatriotes et le roi qui solennisent si dévotement votre fête. » La tradition ajoute, qu'avant de rentrer au tombeau, la vierge permit au bienheureux Ildefonse de couper un bout du voile dont elle était couverte. Cette relique est encore gardée dans la sacristie de Tolède.

TRANSLATION DES RELIQUES DE SAINTE LÉOCADIE

Le corps de sainte Léocadie demeura à Tolède jusqu'au IXᵉ siècle. Quand les Maures eurent envahi l'Espagne, on le transporta hors de cette ville, pour le soustraire aux profanations des infidèles. Une partie des reliques fut transférée au monastère de Saint-Ghislain, près de Mons. Sous le règne de Philippe II, roi d'Espagne et des Pays-Bas, on rapporta à Tolède cette première portion des reliques. Le roi, le prince Philippe son fils, l'infante Isabelle vinrent assister à la fête et voulurent porter sur leurs épaules royales les précieux restes de la vierge martyre (1589). L'autre partie du corps de Léocadie, transférée d'abord au monastère de Saint-Médard de Soissons, puis à Vic-sur-Aisne, se trouve dans l'église de Haramont depuis la révolution.

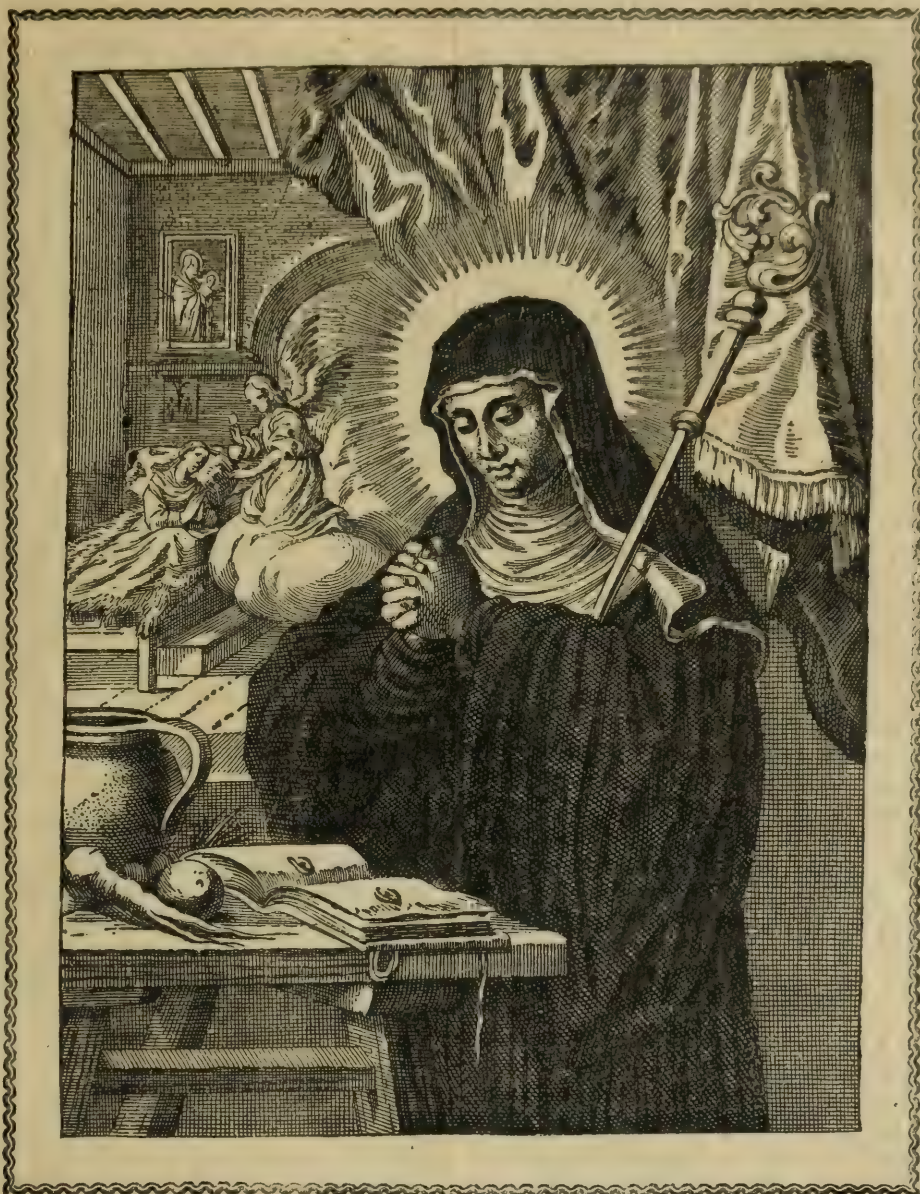


Imp.-gérant : E. PETITHENRY 8 rue François Iᵉʳ, Paris.

SAINTE ODILE, ABBESSE DE HOHEMBOURG

PATRONNE DE L'ALSACE

Fête le 13 décembre.



Sainte Odile. — On la représente devant un livre ouvert sur lequel se trouvent deux yeux en mémoire de la vue qu'elle recouvra si miraculeusement. — Un ange lui apporte le Saint Viatique.

L'AVEUGLE-NÉE

Odile, cette fleur si suave dont le parfum embaume encore l'Alsace, sortit d'une tige illustre, qui produisit des rois, des évêques, des saints et des papes. Son père, duc de l'Alsace, s'appelait Athalric : c'était un fier Germain qui n'avait pas, en devenant chrétien, dépouillé complètement la violence du barbare. Sa mère, Berswinde, était, au contraire, douce, pieuse, aimante, charitable.

La naissance d'Odile causa d'abord à son père une joie profonde, mais bientôt son bonheur fut suivi d'une amère déception : la pauvre enfant était aveugle. « Ah ! s'écria-t-il, la colère de Dieu me poursuit ; pareil opprobre ne s'est jamais vu parmi ceux de ma race. » Cédant à ses instincts naturels, il ne recula pas devant la pensée d'un meurtre odieux, et il mit la tendre Berswinde dans la terrible alternative ou de faire périr sa petite fille, ou de la soustraire à tous les regards humains, pour cacher ce qu'il croyait un déshonneur.

Berswinde ne put se résoudre, comme on le conçoit, à faire mourir son enfant ; elle la confia, à l'insu d'Athalric, à une femme qui avait été autrefois sa suivante : « Je vous la remets, dit-elle en la couvrant de ses larmes et de ses baisers, et je la recommande à mon Sauveur Jésus-Christ. »

La suivante fut si fidèle aux recommandations de son ancienne maîtresse que, dans la contrée, on se demanda bientôt quelle pouvait être cette petite aveugle, objet de tant de soins. Les suppo-

sitions commencèrent à courir; Berswinde en fut secrètement avertie, et les angoisses de la pauvre mère se renouvelèrent; elle craignit qu'Athalric n'apprît les bruits qui circulaient, et, pour sauver l'enfant, elle chercha une retraite plus impénétrable.

BAPTÊME D'ODILE

Ce fut le monastère de Palma, en Bourgogne, dont l'abbesse était sœur de Berswinde, qui reçut ce précieux dépôt. L'enfant grandit au milieu des religieuses, sous le regard de Dieu. L'histoire se tait sur les années de sa jeunesse, jusqu'au moment de son baptême, qu'elle reçut à l'âge de douze ans.

Un jour, le saint évêque Erhard eut une vision. « Lève-toi, lui dit le Seigneur, pars pour le monastère de Palma : tu y trouveras une vierge aveugle depuis sa naissance, tu la baptiseras au nom de la Sainte Trinité, tu lui donneras le nom d'Odile, et, après le baptême, elle recevra la vue. » Erhard se hâta de partir et s'adjoignit en chemin le moine Hidulphe, son frère. En quelques jours, ils furent à Palma.

La cérémonie du baptême s'accomplit suivant les rites de cette époque. Hidulphe tint la jeune fille sur les fonts, Erhard répandit sur elle l'eau sainte et fit ensuite sur ses yeux l'onction du saint chrême, en disant : « Au nom du Seigneur Jésus-Christ, que ton corps voie comme ton âme! » O prodige! à ce moment, les yeux d'Odile se dessillèrent, et leur premier regard fut pour le ciel. L'évêque et le moine, les religieuses, la jeune vierge, se laissèrent aller aux transports de leur reconnaissance et glorifièrent Dieu, qui seul peut guérir les aveugles-nés. Pour consommer cette œuvre, Erhard bénit un voile, en couvrit la tête d'Odile et la consacra au Seigneur, puis il reprit le chemin de la Bavière, pendant qu'Hidulphe allait porter la nouvelle du miracle à Hohembourg. Athalric, occupé à guerroyer, fut peu touché de ce prodige; il ne se soucia nullement de rappeler Odile.

ODILE AU MILIEU DES SIENS

Odile aprit alors le secret de son origine. Dès ce jour, son cœur si tendre se transporta bien souvent au château d'Hohembourg, auprès de son père, qu'elle ne pouvait pas croire insensible à l'amour de son enfant; auprès de sa mère, qu'elle chérissait sans l'avoir jamais vue; auprès de ses frères et de sa sœur.

Un jour que le désir de revoir ces êtres aimés la pressait plus que de coutume, elle résolut d'adresser un message à son frère, Hugues, dont on vantait la générosité, afin de le supplier de mettre fin à l'exil si dur qu'elle subissait. Hugues, ayant lu la lettre de sa sœur, ne craignit pas d'aller trouver Athalric : « Très aimé seigneur, lui dit-il, écoutez la prière du serviteur qui s'adresse à votre clémence. Votre fille est en pays étranger, elle n'a pas la consolation de connaître son père et sa mère; j'ose demander qu'elle puisse venir dans votre demeure et paraître en votre présence. » Athalric arrêta brusquement son fils et le renvoya avec dureté.

Mais Hugues aimait trop sa sœur inconnue pour se décourager. Jugeant le cœur de son père par le sien propre, il pensa que la présence d'Odile obtiendrait ce que lui-même n'avait pas obtenu. Il dépêcha donc, à son insu, une voiture et des gens du château pour aller chercher Odile.

Comme le duc était sur une terrasse avec son fils, il vit une voiture et un nombreux cortège montant à Hohembourg. « Quel est ce char qui approche? Que veulent ces gens? » demanda le duc. Hugues ne put se contenir et s'écria : « C'est notre sœur qui revient! » La colère d'Athalric fut prompte et terrible. Hugues, tout consterné, se jeta aux pieds de son père pour désarmer sa colère, mais le duc, hors de lui, frappa d'un coup violent le généreux adolescent qui s'affaissa et parut quelque temps sans vie.

TRIOMPHE DE LA SAINTETÉ

Les grâces d'Odile ne fléchirent pas tout d'abord le caractère sauvage de son père; elle fut à peine acceptée au rang des mercenaires. Toutefois, elle était heureuse, même au milieu de l'isolement terrible auquel Athalric l'avait condamnée; sa consolation était de pouvoir se livrer aux exercices de la vie monastique avec une religieuse irlandaise qu'on lui avait donnée pour compagne, de prier pour son père et de converser quelquefois avec sa mère, ses frères et surtout avec sa jeune sœur Roswinde.

Mais la sainteté finit par amollir les cœurs les plus durs. Athalric fut particulièrement ému de voir avec quelle délicatesse et quelle charité sa fille soigna et ensevelit la nourrice qui avait été la gardienne de son enfance délaissée.

Un jour, le duc rencontra, dans les cours du château, Odile qui portait sous son manteau un peu de farine dans un petit vase. Touché de son aspect doux et humble : « Très chère fille, lui dit-il, d'où viens-tu? où vas-tu? que portes-tu? » Odile répondit : « Seigneur, je porte un peu de farine, afin d'en faire de la nourriture pour quelques pauvres. » Il ajouta : « Ne t'afflige pas d'avoir mené jusqu'ici une vie d'étrangère; grâce à Dieu, c'en est fait, tu as triomphé. »

DERNIÈRE ÉPREUVE

Odile put désormais paraître à la cour ducale. Athalric désirait même qu'elle y parût souvent, mais l'agitation des fêtes, le bruit des banquets et des chasses détournaient son âme d'aspirations plus hautes. Le souvenir de la paix monastique, du chant des psaumes, de l'étude des saintes lettres, du tranquille bonheur des fêtes sacrées la faisait languir.

Un événement vint encore augmenter ses angoisses. Un jeune duc de la nation des Allemands demanda et obtint la main d'Odile. A cette nouvelle, la pieuse vierge se couvrit de haillons et s'enfuit. Elle arriva bientôt sur les bords du Rhin, qu'elle passa sur le batelet d'un pêcheur, moyennant une petite pièce de monnaie, et se mit à marcher à l'aventure; mais on s'était aperçu de sa fuite au château d'Hohembourg, et Athalric et ses quatre fils étaient partis à sa recherche dans toutes les directions.

Arrivée aux portes de Fribourg, Odile, haletante, épuisée, venait de s'asseoir au pied d'un rocher. Tout à coup elle entend le bruit du galop des chevaux, puis elle distingue quelques cavaliers et reconnaît bientôt son père. « O Sauveur des hommes! s'écrie la vierge éperdue, cachez-moi dans le sein de votre miséricorde. » Alors, le rocher s'entr'ouvre et la dérobe à tous les regards. Athalric passe outre et revient désolé à Hohembourg.

Quelque temps après, il faisait publier à son de trompe dans tous ses domaines qu'il laisserait Odile en liberté, si elle revenait auprès de lui. Odile quitta sa retraite et rentra au château, mais auparavant elle fit construire un oratoire auprès d'une fontaine qui jaillit du rocher où elle s'était cachée.

LE LÉPREUX GUÉRI ET LE VIN AUGMENTÉ

La vertu d'Odile avait triomphé du cœur d'Athalric. Celui-ci, touché du regret de ses fautes, transforma son magnifique château de Hohembourg et le donna solennellement à sainte Odile. On travailla dix ans à abattre ce qui ne pouvait servir à une communauté monastique et à bâtir ce qui y manquait. En quelques années, Odile y avait réuni cent trente vierges, parmi lesquelles on remarquait trois de ses nièces et Roswinde, sa propre sœur.

Le nouveau monastère brilla surtout par sa charité inépuisable. L'escarpement de la montagne sur laquelle il était situé n'empêchait pas les pauvres et les infirmes d'y traîner leur misère.

Or, il arriva qu'un lépreux fut trouvé devant la porte du monastère, demandant l'aumône. Sa lèpre répandait une odeur tellement infecte, qu'on ne pouvait s'arrêter dans le corridor voisin. Odile fut avertie : elle se hâta de préparer des aliments pour l'infortuné; elle vint ensuite, embrassa le lépreux, lui présenta de sa propre main la nourriture. « Seigneur, s'écriait-elle en versant d'abondantes larmes, ou donnez-lui la santé, ou accordez-lui la patience. »

L'on put voir alors combien la prière du juste est puissante auprès de Dieu. Cet autre Lazare fut aussitôt guéri ; on ne vit plus de trace de la lèpre, et toute infection avait cessé.

Mais il advint qu'un jour la charité avait épuisé les ressources du monastère. Pendant que les religieuses priaient et récitaient par cœur le psautier, la Sœur qui était chargée du soin de la maison vint trouver l'abbesse : « Dame abbesse, dit-elle, je ne puis vous le cacher, il ne reste plus de vin pour les Sœurs. Voyez dans votre sagesse comment il faut faire.

— Ma fille, répondit la sainte Mère, ne vous inquiétez pas davantage, ayez confiance en Dieu. Celui qui a nourri plusieurs milliers d'hommes avec cinq pains et deux poissons, pourra, s'il plaît à sa toute-puissance, augmenter le peu de vin qui nous reste. Allez où le devoir vous appelle, et n'oubliez point ce que dit le Seigneur : « Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et le reste vous sera donné par surcroît. » La religieuse, après avoir reçu cet avis et la bénédiction de l'abbesse, s'éloigna.

Quand il fut temps de chercher le vin pour le repas, la Sœur trouva rempli le vase qui avait été presque vide. Elle se hâta d'annoncer à l'abbesse ce qui venait d'arriver. Odile rassembla aussitôt ses religieuses, et toutes rendirent grâces à Jésus-Christ, qui ne délaisse jamais les âmes qui se confient en sa bonté.

ODILE ET ATHALRIC

Cependant, le duc Athalric avançait en âge et sentait que la mort approchait. Il ne put résister toujours aux constantes préoccupations de l'éternité qui dominaient en lui, depuis qu'il avait été converti par la sainteté de sa fille bien-aimée. Il partagea donc ses domaines entre ses fils et se retira ensuite au monastère de Hohembourg, pour ne plus vivre que d'une vie de prière, de charité, de pénitence.

Athalric fut atteint bientôt d'une maladie qui devait être la dernière. Odile consola son père, le fortifia à l'heure de la mort, et le noble duc rendit son âme en paix. Berswinde ne survécut que neuf jours à son époux ; elle ne fut pas malade : s'étant agenouillée dans l'église du monastère, elle s'affaissa, et, après avoir été douce pendant toute sa vie, elle s'endormit doucement en Dieu.

Odile ne se contenta pas de verser des larmes stériles, elle offrit, pour le repos de ces âmes qu'elle avait tant aimées, un jeûne rigoureux et des prières continuelles.

Or, Athalric, son père, lui apparut entouré de flammes et livré à de grands tourments, parce qu'il n'avait pas eu un regret assez profond de certaines fautes et surtout parce qu'il n'avait pas voulu admettre durant plusieurs années sa fille aveugle au nombre de ses enfants.

Cette vision l'affligea vivement; la pensée que son père souffrait à cause d'elle lui déchirait le cœur. Elle fit donc vœu de ne plus manger et de ne plus boire jusqu'à ce qu'Athalric fût délivré des peines qu'il endurait. Elle avait déjà passé cinq jours dans ce jeûne extraordinaire, lorsqu'elle vit tout à coup une clarté éblouissante inonder le lieu où elle priait. Elle aperçut en même temps l'âme du vénérable Athalric rayonnante de gloire : un ange et un saint, couvert de vêtements sacerdotaux, la conduisaient au ciel. Odile fut alors pénétrée de reconnaissance envers la bonté divine, et lui rendit grâce avec effusion.

CULTE DE SAINTE ODILE POUR SAINT JEAN-BAPTISTE

Depuis le jour de son baptême, Odile avait voué au Précurseur de Jésus-Christ le culte le plus ardent. Elle songeait à élever une chapelle qui porterait son nom; elle priait beaucoup et demandait, par l'intercession du Saint, que l'emplacement le plus favorable lui fût désigné.

Une nuit, elle se leva avant Matines et alla se prosterner sur un rocher écarté. Pendant qu'elle suppliait Dieu, saint Jean-Baptiste daigna lui apparaître, environné d'une lumière éclatante, vêtu comme au bord du Jourdain.

La religieuse qui était chargée d'annoncer l'office sortit à la même heure pour observer le cours des astres et pour savoir si le temps des Matines était arrivé. Elle aperçut une grande clarté et s'approcha pour en connaître la cause, mais l'éclat de la lumière fut tel que la religieuse, saisie de frayeur, se hâta de rentrer dans le cloître, mais elle avait pu distinguer au milieu de la lueur la sainte abbesse.

Dès que les Matines furent chantées, Odile fit appeler cette religieuse et lui défendit de parler de la vision nocturne avant la mort de son abbesse. « La clarté que vous avez vue, lui dit-elle, ne s'est pas produite pour moi; elle environnait saint Jean-Baptiste qui m'a ordonné de construire une chapelle en son honneur. » Le jour était à peine venu qu'Odile, pleine de joie, prenait déjà les premières dispositions pour l'œuvre sainte.

Or, pendant la construction de cette chapelle, une voiture, chargée de pierres, tomba d'un rocher haut de plus de soixante-dix pieds. Tous les gens de service accoururent, croyant les bœufs perdus, et décidés à les achever s'ils conservaient un reste de vie. Mais, grâce à la protection du Précurseur, la voiture était intacte, les bœufs n'avaient point souffert, et ils continuaient à traîner tranquillement la voiture dans un chemin si étroit qu'il semblait à peine praticable pour des chevaux.

Lorsque la chapelle fut terminée, saint Pierre vint lui-même, pendant qu'Odile priait, accomplir la cérémonie de la consécration.

MORT EXTRAORDINAIRE DE SAINTE ODILE

Au bas de la montagne d'Hohembourg, Odile fit encore construire un hôpital, et tous les jours elle y allait soigner les malades.

Un jour qu'elle revenait seule à Hohembourg, elle rencontra un pauvre lépreux, mourant de soif et de lassitude. Odile, touchée de compassion, eût voulu venir à son aide, mais la fontaine était trop loin. Alors, comme autrefois Moïse, elle frappa de son bâton le rocher voisin, et aussitôt il en jaillit une eau abondante et limpide, qui rendit la vie à ce malheureux. Aujourd'hui encore, cette source porte le nom de sainte Odile, et les fidèles viennent y chercher un remède contre les maux d'yeux.

Mais l'heure de la récompense s'avançait. Odile, sentant que sa dissolution était proche, se rendit à la chapelle de Saint-Jean-Baptiste. Elle y assembla ses religieuses, leur recommanda d'aimer Dieu, et leur demanda des prières pour elle-même et pour les siens. Voulant ensuite être seule avec son divin Epoux, elle leur dit de se retirer dans l'oratoire voisin, pour y chanter des psaumes.

De retour près de la Sainte, les religieuses la trouvèrent plongée dans une extase si profonde, que, la croyant morte, elles se livrèrent à la désolation et aux larmes. Leur douleur était d'autant plus grande que l'abbesse, qu'elles croyaient sans vie, n'avait point reçu le Saint Viatique.

Elles se mirent alors à supplier Dieu avec des torrents de larmes qu'il daignât commander à ses anges de ramener l'âme d'Odile dans son corps. Elles priaient encore que l'extase s'acheva. La Sainte put s'asseoir, et, s'adressant aux religieuses, elle leur dit : « Chères Mères et chères Sœurs, pourquoi vous livrer ainsi à la douleur? Vous m'avez cru morte, mais j'étais, par la grâce de Dieu, en la compagnie de la vierge Lucie, et les délices dont je jouissais étaient si grandes qu'elles dépassent toute imagination. »

Les religieuses s'excusèrent humblement d'avoir troublé la béatitude de l'abbesse, et répondirent qu'elles avaient agi de la sorte pour ne pas être coupables d'avoir laissé mourir leur Mère sans le secours du Saint Viatique. Recevoir son Sauveur et son Epoux, c'était le désir ardent de la Sainte, et le ciel se plut à récompenser sa ferveur par un miracle. Un ange lui apparut, environné de lumière, et lui présenta avec respect un calice, qui renfermait le Corps et le Sang de Jésus-Christ.

Quand Odile eut communié, l'ange disparut, et le calice précieux demeura entre ses mains. On n'a jamais pu, dit un historien, reconnaître de quelle matière était composé ce calice, qui fut conservé à Hohembourg, jusqu'en 1546.

Presque aussitôt, l'âme de la Sainte se dégagea de son corps, et il se répandit un parfum délicieux. La sainte patronne de l'Alsace avait soixante ans, c'était le 13 décembre de l'année 720.

ORAISON

« Dieu, lumière de toutes les nations, qui avez fait éclater les merveilles de vos œuvres dans la perfection de la vierge sainte Odile, nous supplions votre clémence, comme vous l'avez délivrée des ténèbres de sa cécité native, de nous accorder de même, par ses mérites et ses prières, la grâce de la lumière terrestre et la gloire de l'éternelle clarté. Par Jésus-Christ Notre-Seigneur. »

Imp.-*gérant*, E. Petithenry, 8, rue François Ier, Paris.

SAINT DANIEL STYLITE

Fête le 11 décembre.



Du haut de sa colonne, Daniel prêche à la foule, guérit des possédés et des malades. L'empereur Zénon remercie le Saint de sa restauration sur le trône de Byzance.

Au ve siècle, Constantinople, capitale de l'Orient, divisée par l'hérésie, souillée par la corruption du luxe et des plaisirs coupables, déchirée par des ambitieux avides du trône, causait la ruine de beaucoup d'âmes. Dieu voulut alors lui mettre sous les yeux un saint extraordinaire, dont la vie surhumaine forçât l'admiration de tous et fût une prédication vivante; ce fut saint Daniel Stylite.

Daniel naquit en 409, au bourg de Maratha, près de Samosate, en Mésopotamie. Lorsqu'il eut

atteint l'âge de cinq ans, ses parents, Eliu et Marthe, le présentèrent à l'abbé d'un monastère voisin. Le ciel leur avait accordé ce fils après de longues prières, et ils venaient accomplir le vœu qu'ils avaient fait de le consacrer à Dieu. L'abbé trouva l'enfant trop jeune et ne voulut point l'admettre encore parmi ses moines; mais il lui donna le nom de Daniel pour lui rappeler, par le souvenir d'un grand prophète, qu'il devait appartenir tout à Dieu.

L'enfant ne s'attarda pas sous le toit paternel. A douze ans, il quitta clandestinement sa famille et vint frapper à la porte d'un autre monastère situé à deux kilomètres de Maratha. Le supérieur lui représenta qu'il n'était pas d'un âge assez avancé pour revêtir l'habit religieux : « Pourrez-vous, lui dit-il, résister aux fatigues que notre genre de vie comporte? Après avoir, durant la journée, vaqué à de pénibles travaux, vous devrez, pendant la nuit, ravir de longues heures au sommeil, pour les donner à la prière; le pourrez-vous? Pourrez-vous prendre votre repos sur la terre nue? Aurez-vous la force de supporter les jeûnes que la règle ordonne? Et les mortifications de la volonté, saurez-vous les pratiquer, mon enfant? Restez quelque temps encore dans votre famille; plus tard, vous viendrez, et nous vous recevrons.

— Cette vie dont vous me dépeignez les austérités, oh! permettez-moi de l'embrasser, répondit l'enfant. Et qu'importe si je meurs par suite des fatigues qu'elle impose! Je préfère rester ici pour y mourir plutôt que d'aller vivre dans le monde. »

Ces paroles ardentes ne l'empêchèrent pas d'entendre un nouveau refus, mais le jeune Daniel continua à faire de si vives instances, que l'abbé, émerveillé, n'eut plus le courage de s'opposer à son désir. Il réunit la communauté et la consulta : tous les moines, d'un commun accord, demandèrent l'admission du jeune postulant.

Dieu sait avec quels transports de joie Daniel franchit le seuil du monastère! Il se mit à l'œuvre sans retard, et dès le premier jour, par son ardeur à observer les moindres points de la règle, il sut montrer à ses Frères aînés combien ils avaient eu raison de l'admettre dans leurs rangs.

Mais, tandis que le petit moine s'engageait si généreusement au service de Dieu, ses parents étaient dans les angoisses les plus cruelles. Marthe, abîmée dans sa douleur, n'eut pas la force de le chercher : elle se persuada qu'il était tombé dans les eaux de l'Euphrate. Eliu, plus fort, mais non moins affligé, parcourut tous les lieux environnants et, bientôt, il apprit où se trouvait le fugitif. Quel bonheur pour lui et pour la mère! Ils remercièrent Dieu d'avoir pris leur fils à son service; puis ils se rendirent au couvent, et prièrent l'abbé de lui donner, sous leurs yeux, l'habit monastique. L'abbé accéda à ce pieux désir, mais il leur demanda de ne pas venir visiter Daniel trop souvent : ils le promirent et s'en retournèrent joyeux.

DANIEL ET SAINT SIMÉON STYLITE

Deux mois, trois mois s'écoulèrent, et le moine de douze ans conservait l'ardeur qu'il avait déployée au commencement. Chaque jour, comme Jésus dans sa retraite de Nazareth, *il croissait en âge, en sagesse et en grâce, devant Dieu et devant les hommes.* (Luc, 2-52.)

Sa présence au monastère était l'occasion d'un redoublement de ferveur. Comme il était parfait sur tous les points, l'abbé le donnait souvent en modèle aux religieux, et les moines, honteux d'être dépassés dans la voie de la vertu par un enfant, se trouvaient constamment excités à une sainteté plus haute.

Il est vrai de dire que Dieu prodiguait à son jeune serviteur les grâces les plus exceptionnelles. Avec la force de mener à son âge une vie si austère, Daniel reçut du ciel la charité la plus ardente pour Notre-Seigneur. Cet amour brûlant engendra bientôt dans son cœur le désir d'aller prier aux lieux sanctifiés par la naissance, la vie et la mort de l'Homme-Dieu. L'abbé ne lui permit pas d'entreprendre ce pèlerinage, mais il l'emmena avec lui à Antioche, où l'appelaient les affaires de son couvent.

La route qu'ils suivirent traversait le bourg de Télada. C'est là que saint Siméon Stylite, debout sur sa colonne, menait depuis de longues années cette vie étonnante qui avait rendu son nom illustre dans tout l'Orient. Daniel fut frappé de la sainteté de cet homme qui supportait ainsi, pour l'amour de Dieu, les froids de l'hiver et les chaleurs de l'été, la violence des vents et les incommodités de la pluie ; il s'enthousiasma d'admiration pour ce héros qui, jamais assis, jamais couché, attendait, dans la prière et la pénitence, le moment où la mort, du haut de sa colonne, le porterait au sommet des cieux.

« Pourquoi ne ferais-je pas la même chose? » se dit Daniel.

Tandis qu'il se plongeait dans cette pensée, saint Siméon, qui l'avait remarqué, l'invita à monter auprès de lui. On approcha une échelle, et Daniel, heureux d'une telle faveur, s'empressa de répondre au désir du Stylite. Dans cette entrevue, les deux saints se lièrent d'une éternelle amitié. Le vieillard annonça au jeune homme la voie pénible qu'il devait suivre pour arriver au ciel, mais, en même temps, il l'assura du secours de Dieu.

De retour à Maratha, Daniel, enflammé par l'exemple du Saint qu'il venait d'admirer, réalisa encore de nouveaux progrès dans les vertus qu'il possédait déjà si bien. Aussi, lorsque l'abbé mourut, tous les moines jetèrent les yeux sur lui pour le placer à leur tête. Il refusa cette dignité, et, comme Dieu l'appelait ailleurs, il quitta le monastère.

Le bourg de Télada le posséda quatorze jours parmi les religieux qui vivaient au pied de la colonne de saint Siméon. Le Stylite eut de nouveau avec lui les plus intimes rapports; il chercha même à le retenir. Ce fut en vain, car Daniel voulait visiter les Lieux Saints à tout prix. L'entreprise n'était pas sans difficulté : à cette époque, les païens de la Samarie se livraient contre les pèlerins à toutes sortes d'atrocités. Mais cette perspective du martyre n'était point faite pour arrêter Daniel. Il se mit donc en route.

Dès le premier jour de son voyage, il rencontra un vieillard à cheveux blancs, vêtu de l'habit religieux, qui lui ordonna, de la part de Dieu, d'aller à Constantinople, non à Jérusalem. La nuit suivante, il reçut l'hospitalité dans un monastère qui se trouvait sur la route, et, durant son sommeil, le même vieillard vint lui répéter de nouveau la volonté de Dieu. C'était saint Siméon qui dirigeait ainsi les pas de son ami.

DANIEL ET LE DÉMON

Saint Daniel se rendit sur les rives du Bosphore. Après avoir passé huit jours dans une église dédiée à saint Michel, bâtie aux portes de

Constantinople, il se fixa aux bords de la mer, dans un vieux temple où Mercure avait autrefois été invoqué sous le nom de Philempore, c'est-à-dire *ami du commerce*. Après la chute du paganisme, le démon ne s'était pas montré jaloux de conserver ce titre : il avait continué à occuper le temple, et, de là, sa méchanceté, cruelle aux hommes, exerçait une funeste influence sur les environs. Tout le monde le tenait pour un voisin fort incommode. Le pêcheur ne jetait jamais ses filets près de la plage infestée ; les barques que le vent y poussait étaient perdues : jamais, non plus, le voyageur n'approchait de ce lieu maudit, car, au dire des habitants de la contrée, terrible était le sort des téméraires qui s'y aventuraient.

Daniel, fort du secours divin, choisit ce temple pour demeure. Les premières heures qu'il y passa furent tranquilles. Le soir venu, les mauvais esprits commencèrent à prendre leurs ébats. Ils se montrèrent sous des formes horribles et lancèrent une grêle de pierres en poussant des cris effrayants. Le Saint, peu soucieux de leurs menaces, resta au milieu d'eux, à genoux, continuant ses prières accoutumées. Une scène analogue eut lieu la seconde nuit. La troisième fut encore plus tapageuse que les précédentes : les démons apparurent nombreux et menaçants, sous la forme de géants sauvages. Repoussés par le jeûne et la prière, ils revinrent trois fois à la charge. Daniel prit alors un parti extrême : il s'enferma dans le temple, fit murer toutes les issues et pria. En face d'une détermination si intrépide et d'une attitude si ferme, les mauvais esprits se retirèrent et l'on n'eut plus à déplorer de malheurs dans la région.

Le pieux ermite vécut désormais tranquille dans la place qu'il venait de conquérir. Peu à peu, sa renommée s'étendit au loin et les foules affluèrent à sa retraite. Le démon en fut fort irrité : le désir de prendre une revanche de sa première défaite lui donna l'audace de tenter un nouvel effort. Il excita la jalousie de certains clercs qui dénoncèrent Daniel comme hérétique.

Le patriarche de Constantinople, Anatole, ému par leurs discours, interrogea l'ermite calomnié, reconnut son innocence, le prit sous sa protection et, désormais, personne n'osa l'inquiéter.

DANIEL SUR LA COLONNE

Saint Daniel habitait Philempore depuis neuf ans, lorsqu'il reçut la visite d'un moine qu'il avait connu à Télada : c'était Sergius. Sergius, disciple de saint Siméon, avait fait le voyage de Constantinople pour offrir à l'empereur Léon l'habit du Stylite décédé ; mais, à son arrivée, il avait tellement entendu louer Daniel, qu'il s'était décidé à lui donner la précieuse relique.

Sergius séjourna quelque temps à Philempore et, durant une vision, Dieu lui déclara que le successeur de Siméon serait Daniel. Ce dernier, instruit lui-même de la volonté divine, s'empressa de correspondre à cette sublime vocation. Une nuit, il quitta secrètement le temple et il monta sur la colonne que son ami lui avait fait bâtir dans un lieu solitaire, à quatre kilomètres de la mer et à dix de Constantinople.

Là, sa vie fut un prodige continuel de mortifications : jusqu'à sa mort, il y supporta, sans faiblir jamais, le soleil, la chaleur, le froid, le vent, la pluie, le sommeil et la faim.

L'enfer ne manqua pas de lui susciter des ennemis et des contradicteurs ; mais, à la suite d'un miracle, il obtint l'approbation du patriarche saint Gennade, successeur d'Anatole, et les critiques dont il était l'objet ne se renouvelèrent plus.

Les foules accourent au pied de la colonne, plus nombreuses qu'au temple de Philempore ; elles écoutaient avec un soin jaloux toutes les paroles qui tombaient des lèvres de l'homme de Dieu. Plusieurs hommes illustres, enflammés par ses exemples autant que par ses discours, résolurent de quitter le monde et de se placer sous sa direction. L'empereur leur fit élever un monastère au nord de la colonne : ils s'y établirent avec empressement et leur nombre s'accrut tous les jours. Parmi ces premiers disciples de saint Daniel, on cite l'officier de la cour impériale, Edrane, qui renonça à ses dignités pour servir Dieu sous le nom de Tite.

Daniel lutta surtout contre l'hérésie arienne qui niait la divinité de Jésus-Christ ; de tous ceux qu'il arracha à cette vilaine hérésie, Jordanès est le plus illustre par le crédit dont il jouissait à la cour. Il parlait aussi avec beaucoup de force contre la corruption qui avait envahi la ville impériale et il la menaça des plus terribles châtiments si elle ne revenait à la vertu. Sa voix ne fut pas écoutée, et, comme il l'avait prédit, au mois de septembre 465, un immense incendie détruisit en sept jours tous les quartiers qui s'étendaient entre la porte Julienne et la place de Constantin.

Au don de prophétie, le vaillant Stylite joignait celui des miracles. Sans descendre de sa colonne, il délivra de nombreux possédés et ramena la santé dans une multitude de corps infirmes et délabrés. Mais, de toutes les merveilles qu'il opéra, la plus grande fut de persévérer jusqu'à la fin dans le genre de vie qu'il avait embrassé, sur cette plage exposée tout l'hiver aux vents violents et glacés de la mer Noire.

Un hiver, il fut pendant quarante-huit heures secoué comme le plus haut rameau d'un peuplier, par un vent d'une fureur capable d'arracher ses habits. Pendant trois jours, il demeura raide comme une statue, le corps gelé. Ses disciples durent le frictionner longtemps avec une éponge imbibée d'eau chaude, pour rendre le mouvement à ses membres engourdis.

Daniel subit les ardeurs du soleil avec autant d'énergie que les rigueurs du froid. Vers la fin de sa vie, sur l'ordre de l'empereur, on couronna, malgré lui, sa colonne d'un petit toit ; mais il n'en fut pas moins exposé à la chaleur. Pour résister plus efficacement au sommeil, il profita des trois colonnettes qui soutenaient cette toiture, y cloua des cordes et s'y suspendit des heures entières. Ses jeûnes furent constamment prodigieux : il passait des semaines sans prendre aucune nourriture. Il est vrai que la Sainte Eucharistie soutenait ses forces. Le patriarche Gennade l'avait ordonné prêtre sur sa colonne vers 364 et, depuis, il n'avait jamais cessé d'offrir chaque matin le Saint Sacrifice.

DANIEL ET LES EMPEREURS

Les héroïques austérités qu'il pratiquait donnèrent au Stylite un grand ascendant sur tous les hommes de son temps. Les princes et les princesses de la cour byzantine se mêlèrent souvent à la foule au pied de sa colonne et souvent aussi inclinèrent leurs fronts couronnés sous sa bénédiction.

A leur retour d'Afrique, où Genséric les avait traînées en captivité, l'impératrice d'Orient Eudoxia, veuve de Théodose le Jeune, et sa fille,

Placidie, vinrent lui rendre grâce d'une délivrance qu'elles attribuaient en grande partie à ses prières.

L'empereur Léon le Thrace eut recours à lui pour obtenir du ciel un héritier de sa couronne. Il éleva près de la colonne un hospice pour les pèlerins et une chapelle pour les reliques de saint Siméon le Stylite qu'il fit transporter d'Antioche. Non content de visiter Daniel fréquemment, il lui envoyait encore tous les ambassadeurs qui venaient à sa cour. Un jour, il lui conduisit Gobazès, roi des Lazes, dans la Colchide (Caucase). Ce prince fut si frappé de la sainteté de l'homme de Dieu qu'il n'écrivit jamais dans la suite à Constantinople sans lui recommander sa personne et son royaume.

Zénon l'Isaurien, gendre et successeur de Léon le Thrace, n'eut pas moins d'estime pour le Saint. Celui-ci lui reprocha ses vices: longtemps à l'avance il lui prédit sa chute, son exil et son rappel au trône.

En 476, sous l'empire de Basilisque, Daniel eut un grand rôle à jouer. Il écrivit une lettre à ce cruel usurpateur, mais le nouveau Dioclétien, comme il l'appelait, ne s'arrêta pas dans la voie du crime. Le patriarche Acace, qui était le plus en butte aux persécutions du tyran, appela le Stylite à son secours. Celui-ci, vaincu par les instances de sept évêques qui vinrent se jeter à ses genoux, consentit pour la première fois de sa vie à quitter sa colonne. Une multitude innombrable forma son cortège et comme, par suite de ses mortifications, il ne pouvait faire usage de ses jambes, il fut porté en triomphe jusqu'au palais impérial. Basilisque, effrayé, envoya à sa rencontre un de ses officiers pour le prier de s'arrêter: le Saint, qui ne voulait pas occasionner une émeute, secoua aussitôt la poussière de ses pieds, et fit quelques pas en arrière. Au même instant, une tour du palais s'écroula d'elle-même avec fracas. « Ainsi tombera l'usurpateur », dit le Stylite, et il quitta la ville. Le peuple l'accompagna en masse jusqu'à la colonne. Sur son chemin, il opéra cinq miracles éclatants.

Durant une des nuits qui suivirent, Basilisque se rendit lui-même au pied de la colonne pour demander son pardon à l'homme de Dieu. Daniel ne fut pas attendri par cette hypocrite démarche du tyran : il lui reprocha énergiquement ses crimes; puis, en guise d'adieux, il ajouta : « Vous sentirez bientôt la main de Dieu qui brise les puissants. »

L'année suivante, la pourpre échappait à Basilisque avec la vie, et Zénon remontait sur le trône. Son premier soin fut d'aller remercier saint Daniel, auquel il attribuait sa restauration. L'impératrice Ariadne, et Vérine, la veuve de Léon le Thrace, l'accompagnèrent dans cette visite.

MORT DE DANIEL

C'est ainsi que ce pauvre moine, conduit par la Providence des rives de l'Euphrate aux plages du Bosphore, bénissait et faisait trembler tour à tour les maîtres du monde. Tous, même les plus vicieux, le respectèrent, depuis Léon jusqu'à Zénon.

Il ne vit pas la fin du règne de ce dernier, car Dieu l'appela à lui en 489.

La mort ne le surprit point : plusieurs mois à l'avance, il en avait marqué la date à ses disciples. Au commencement de décembre, ceux-ci se réunirent auprès de lui, et il leur lut son testament. Il n'avait pas de richesses temporelles à léguer, mais il leur donna la règle de conduite à suivre pour amasser *ces trésors du ciel que la rouille ne consume point, et qui ne sont pas à la merci des voleurs.* (Saint Matthieu, VI, 20.)

Il leur recommanda avec instances de ne pas boire à la coupe empoisonnée de l'hérésie, et de ne jamais se jeter dans les bras du schisme. « Si vous pratiquez la vertu, leur dit-il, mon départ ne vous rendra pas orphelins, car Dieu sera lui-même votre Abbé et votre Père. Vous pourrez l'appeler, avec l'Apôtre : *Abba, Pater*. (Romains, VIII, 15.)

Trois jours avant sa mort, Daniel, qui avait vu les grands de la terre fléchir si souvent le genou au pied de sa colonne, eut la joie de recevoir pour la première fois la visite des princes du ciel. Ces augustes visiteurs passèrent avec lui les dernières heures de sa vie. En leur présence, il célébra le Saint Sacrifice, puis son corps s'affaissa sur la colonne, tandis que son âme entrait en leur compagnie dans la gloire.

Le patriarche de Constantinople, Euphémius, successeur d'Acace, assista avec son clergé aux derniers moments de l'homme de Dieu : Constantinople s'y trouva aussi tout entière. Ce fut Raïs, illustre matrone de cette ville, qui pourvut à la sépulture du glorieux défunt : en 476, le Stylite avait fait en sa faveur un de ses plus grands miracles. Le jour de sa mort, le 11 décembre 489, saint Daniel était octogénaire depuis trois mois. Monté sur sa colonne en 461, il y était resté plus d'un quart de siècle : en vingt-huit ans, il n'en était descendu qu'une fois.

Impr.-*Gérant*, E. Petithenry, 8, rue François Ier, Paris.

SAINTE ADÉLAIDE, IMPÉRATRICE D'ALLEMAGNE

Fête le 12 décembre.



Sainte Adélaïde, impératrice d'Allemagne, pratique les œuvres de charité envers les pauvres.

SES ANCÊTRES — SA NAISSANCE

Au milieu des rivalités et des invasions qui désolèrent la première moitié du xᵉ siècle, Dieu suscita une femme forte, l'impératrice sainte Adélaïde, qui sut, par son courage et ses vertus, conserver la foi dans son peuple et le préserver de grands maux.

Rodolphe, roi de la Bourgogne transjurane, connu dans l'histoire sous le nom de Rodolphe le Belliqueux, appartenait, par sa mère, à la descendance de Charlemagne. C'était un prince aussi aventureux que brave, et ses Etats, souvent morcelés par les princes voisins, n'étaient pas propres à satisfaire son ambition.

Marié à la princesse Berthe, fille de Burcard, duc de Souabe, il se plaignait parfois de n'être pas au même rang que son beau-père. De concert avec celui-ci, il médita la conquête de l'Italie. Après quelques expéditions heureuses, Rodolphe,

déjà maître de plusieurs villes importantes, apprit qu'il avait été trahi et que Burcard venait d'être assassiné. Aussitôt il repassa les Alpes, et ne songea plus qu'à défendre ses Etats contre les Hongrois.

A son retour, Berthe, devenue mère, lui présenta une jeune enfant venue au monde pendant cette désastreuse campagne, en 932. L'enfant reçut à son baptême le nom d'Adélaïde, qui signifie noble serment, et voici pourquoi :

Hugues, roi d'Italie, s'était rendu odieux par la dureté de son gouvernement, l'exagération des impôts et l'inconstance de son caractère. Une conspiration le détrôna et le remplaça par Bérenger, tout en associant au trône son jeune fils Lothaire, à peine âgé de cinq ans.

Hugues passa les Alpes et vint se réfugier en Provence auprès de Rodolphe. Celui-ci, tout à l'heure son ennemi, maintenant son complice, ne vit qu'une occasion d'agrandir ses Etats : descendre en Italie, renverser Bérenger, tel fut le projet des deux princes. C'est avant d'entreprendre cette campagne que Rodolphe et Hugues fiancèrent l'un à l'autre, en signe d'alliance, Lothaire et Adélaïde encore au berceau. Mais Bérenger avait prévu la lutte et préparé de nombreuses troupes qui retinrent les deux conjurés en Bourgogne.

La princesse Berthe, dit son biographe, se plaisait à visiter les nombreux monastères de Provence et de Suisse, à leur faire de grandes largesses. Elle voulut, lors du départ de son époux pour l'Italie, passer quelque temps dans le couvent de Quedlimbourg. Elle emmena avec elle sa jeune Adélaïde, âgée de trois ans, pour la faire instruire dans le silence du cloître, jusqu'au moment où Dieu manifestera sa volonté sur elle.

« Elle était, dit saint Odilon, une merveille de beauté et de grâce. » On remarqua bientôt en elle les marques d'une piété solide, et un grand mépris pour les grandeurs et les pompes du monde. Elle n'avait que six ans quand mourut Rodolphe son père.

MARIAGE D'ADÉLAÏDE — SES ÉPREUVES

L'année même où le mariage si longtemps projeté de Lothaire et d'Adélaïde venait d'avoir lieu, la mort vint arrêter les projets ambitieux de Burcard sur l'Italie. Deux ans après, Lothaire laissait son épouse désolée : il mourut subitement, d'une attaque de frénésie, dirent les courtisans de Bérenger, d'un breuvage empoisonné, dirent les autres.

Adélaïde n'avait alors que dix-huit ans et venait de donner le jour à une fille nommée Emma, qui, plus tard, sera reine de France. Les afflictions qui lui survinrent à la mort de son mari ne servirent qu'à l'affermir dans le service de Dieu et à la détacher des biens terrestres. Ses possessions et ses richesses étaient alors immenses; outre le royaume de son père, elle héritait d'une partie de l'Italie et des provinces soumises à Burcard, mais tout cela ne servit qu'à enflammer la convoitise des princes voisins, ennemis de son père, surtout de Bérenger, le plus puissant de tous.

Au milieu de ces difficultés, Adélaïde se trouva tout d'un coup sans appui, sans conseil, sans secours; mais, pleine de confiance en la divine Providence, elle remit tout entre les mains de Dieu, sa personne et ses biens.

CRUAUTÉ DE BÉRENGER

Une nouvelle et odieuse combinaison se présenta à l'esprit de Bérenger. Il se fit couronner roi d'Italie, et ne rougit pas d'offrir à la noble reine la main de son fils Adalbert. Adélaïde écarta avec horreur une proposition aussi indigne. Bérenger voulut aussitôt s'en venger. Il députa quelques gens de sa suite qui, sur son ordre, allèrent s'emparer de la sainte veuve. Elle fut dépouillée non seulement de ses immenses possessions, mais aussi de ses meubles, de ses bijoux, de ses vêtements de princesse. « L'héroïque victime, dit Luitprand, qui a raconté cette scène barbare, souffrit mille outrages et mille indignités; on lui brisa le corps à coups de poing et de pied, on lui arracha les cheveux, on lui refusa les secours les plus nécessaires. Bérenger la fit ensuite emprisonner avec une de ses suivantes, restée seule fidèle à ses malheurs, dans la tour du château de Garde. » Adélaïde transforma bientôt son cachot en un pieux oratoire.

Les jours et les nuits s'écoulaient dans la prière, et Dieu seul entendait ces voix que des hommes barbares et sans cœur, dit son pieux biographe, voulaient étouffer; mais aussi, malgré les précautions de Bérenger, la Providence sut bien les tirer de prison.

L'ERMITE MARTIN

Pendant une nuit obscure, Adélaïde entendit quelque bruit dans un coin du cachot. Son humble et dévouée compagne, d'abord effrayée, s'avança, et vit que des pierres se détachaient de la muraille, puis un vieillard montrer la tête par cette ouverture et les inviter toutes deux à quitter la prison. C'était un saint prêtre nommé Martin. Pour mieux se livrer à la prière et au service de Dieu, il s'était retiré dans un ermitage, non loin du château de Garde. Il eut un songe dans lequel un ange lui ordonna d'aller annoncer aux servantes de Dieu la liberté. Martin, depuis longtemps séparé du monde, ignorait de qui l'ange voulait parler. Mais celui-ci l'instruisit des souffrances et des maux qu'avaient à endurer sainte Adélaïde et sa compagne dans la tour voisine.

Aussitôt Martin pratiqua une galerie souterraine qui aboutissait à la prison. Il apportait aussi pour les deux captives un déguisement pour pouvoir traverser la campagne sans éveiller les soupçons. A peine sorties de la prison, un nouveau péril leur était réservé.

L'obscurité de la nuit était telle, dit un historiographe, que la pieuse princesse tomba dans un étang, où elle aurait infailliblement péri, si Dieu, en qui seul elle avait confiance, ne l'eût fait rencontrer par un pêcheur, qui vint avec sa barque la retirer, elle et sa compagne. Elles avaient passé une nuit et un jour dans le limon de l'étang. Le froid et la faim les avaient extrêmement affaiblies; cependant, elles n'étaient pas dans un lieu propre à recevoir de grands soulagements. Tout ce que put faire le pêcheur fut de les réchauffer au feu qu'il alluma d'un peu de bois ramassé à la hâte et de leur faire cuire un poisson. Peu après, elles vinrent se cacher dans une forêt voisine.

Informé de l'évasion d'Adélaïde, Bérenger la fit traquer de toutes parts; lui-même se mit à la tête d'une bande de voleurs et de soldats pour la découvrir. Elle fut donc réduite à se cacher le jour, dans les bois, les marais, les cavernes, vivant de racines et d'herbes sauvages, et de voyager la nuit, souvent par des chemins impraticables et dans des transes continuelles. Un jour qu'elle était cachée dans un champ de blé,

elle entendit arriver derrière elle une troupe de cavaliers. C'était Bérenger avec son escorte. A l'entrée du champ, il donna l'ordre de le fureter en tous sens, en écartant les blés avec la lance. Lui-même se dirigea du côté où Adélaïde était couchée dans le creux d'un sillon. Toutefois, Bérenger ne put la découvrir; séparée de sa compagne, Adélaïde avait craint pour ses jours, mais Dieu les avait sauvées toutes deux, et elles se retrouvèrent la nuit suivante.

L'ermite, qui avait eu une seconde révélation des dangers que couraient les deux saintes victimes des fureurs de Bérenger, s'occupait de leur chercher un asile plus digne. Il se rendit à Reggio, dont l'évêque Adélard avait autrefois été l'ami de Lothaire et d'Adélaïde. « Bien qu'une amitié survivant au malheur soit chose rare, dit le savant abbé Darras, elle n'est cependant pas introuvable. » Adélard peut en fournir la preuve en cette occasion.

LE CHATEAU-FORT DE CANOSSA

OTHON LE GRAND EN ITALIE

L'Église de Reggio possédait un château-fort à Canossa. Bâti sur un rocher à pic des Apennins, dans une position inexpugnable, Adalbert crut que ce serait le lieu le plus sûr pour la retraite de la princesse malheureuse et de sa servante, en attendant des jours meilleurs. Elles y furent défendues par une quantité d'hommes armés. Bérenger, qui ignorait où sa victime s'était réfugiée, la fit poursuivre partout.

Les mauvais traitements, les souffrances qu'endurait Adélaïde, indignaient l'Europe. Les feudataires italiens se repentaient d'avoir si aveuglément accueilli Bérenger, car sa tyrannie surpassait celle de Hugues. Ils résolurent d'appeler Othon le Grand à leur secours. Ils députèrent des ambassadeurs à la cour de Germanie qui s'y trouvèrent en même temps que le saint ermite Martin. Le roi, à la demande des messagers, lui accorda une audience particulière. Martin lui apprit les malheurs d'Adélaïde, son évasion, le lieu de sa retraite et l'espoir que cette infortunée reine mettait en son secours.

Depuis quatre ans, Othon avait perdu la reine Edith, fille de saint Édouard, roi d'Angleterre. Il retint auprès de lui le saint ermite, sans cependant lui dévoiler la pensée qu'il avait d'épouser Adélaïde, puis il dit : « Vous verrez bientôt que le roi de Germanie sait punir les traîtres et protéger l'innocence opprimée. »

MARIAGE D'OTHON AVEC ADÉLAIDE

Peu de temps après, Othon, à la tête d'une armée formidable, fit la conquête de l'Italie. Il fit son entrée solennelle à Pavie ; puis on vit le prêtre Martin sortir de cette ville, avec une escorte magnifique. Le roi Othon l'avait chargé d'aller demander en mariage l'illustre captive.

Les noces se célébrèrent à Pavie, pendant les solennités de Noël, avec un éclat et une pompe jusque-là sans égale. Les vertus et les malheurs d'Adélaïde lui avaient gagné tous les cœurs. Othon la fit ensuite couronner reine de Lombardie. La pieuse princesse, en mettant le pied dans ce palais, où on l'avait si maltraitée, n'eut plus qu'une pensée : pardonner à ses ennemis, oublier les torts qu'ils avaient eus à son égard, et faire bénir par les pauvres le retour de la plus charitable des reines. Le pieux prêtre Martin fut nommé évêque de Ferrare. Othon retourna ensuite en Allemagne avec sa nouvelle épouse, qui fit bénir son pouvoir et son nom par sa piété et son inépuisable charité.

OTHON LE GRAND EMPEREUR

Le pape saint Léon III avait autrefois rétabli l'empire d'Occident en la personne de Charlemagne, à cette condition que les empereurs seraient les défenseurs titulaires de l'Église romaine contre les infidèles, les hérétiques, les séditieux. Défendre l'Église de Rome, voilà ce qu'ils promettaient avec serment à leur sacre. Othon I[er] demanda d'abord cette dignité au Souverain Pontife Agapit et ne l'obtint pas. Le pape Jean XII la lui conféra et l'empereur jura « de conserver au pape sa vie, sa dignité, de ne rien ordonner pour le gouvernement de Rome, de rétablir le patrimoine de saint Pierre, et d'exalter l'Église et son chef. » A ce titre, les Romains prêtaient aux empereurs un serment de fidélité subordonnée à celle qu'ils devaient au pape, leur véritable roi.

Malheureusement, cette bonne harmonie entre Othon et Jean XII ne dura guère. La division ayant éclaté entre eux, Othon réunit une assemblée d'évêques plus ambitieux que sages, qui prononcèrent contre Jean XII une sentence de déposition, et élurent un antipape. Othon eut tort, et les évêques encore plus; ils n'avaient pas le droit de juger le pape. Benoît V, successeur légitime de Jean XII, fut exilé en Allemagne. Ces tristes événements causèrent une grande douleur à la pieuse Adélaïde; elle priait beaucoup pour l'Eglise et pour l'empereur. Elle fut exaucée : Othon se réconcilia sincèrement avec le successeur de Benoît V, le pape Jean XIII. Ce pontife ayant été chassé de Rome par les factieux, il appela Othon à son secours. Le prince se hâta d'accourir et punit les conspirateurs.

Le jour de Noël 967, le jeune roi Othon II, son fils, déjà roi d'Italie, reçut de Jean XIII la couronne impériale, dans la basilique de Saint-Pierre et fut associé au trône paternel. A cette occasion, Othon le Grand envoya un ambassadeur à la cour de Constantinople demander pour son fils la main de la princesse Théophanie, fille de Romain II. La jeune princesse s'embarqua avec les ambassadeurs venus d'Occident, sur un navire pavoisé et couvert de fleurs. Arrivée à Rome, le pape Jean XIII la reçut dans la basilique de Saint-Pierre, et bénit son union avec Othon II. La splendeur des fêtes données à Rome en cette occasion dépassa encore celles que la princesse porphyrogénète avait vues à Constantinople. Othon le Grand quitta Rome et reprit le chemin de l'Allemagne, où la jeune impératrice eut bientôt conquis tous les cœurs.

Saint Udalric, évêque d'Augsbourg, avait fait le pèlerinage de Rome peu après les fêtes du mariage du jeune empereur. Au retour, il passa par Ravenne, où l'empereur se touvrait alors avec son auguste épouse Adélaïde. Au moment où on lui annonça l'arrivée de l'homme de Dieu, Othon le Grand sortit du palais pour aller à sa rencontre, sans prendre garde qu'il n'avait pas achevé de se chausser. On vit donc cet empereur traverser les rues de la ville un pied nu pour aller s'agenouiller sous la bénédiction d'un saint.

La pieuse Adélaïde le reçut comme l'envoyé du Seigneur, et quand le saint vieillard reprit sa route, des officiers impériaux furent mis à sa disposition pour l'escorter. L'empereur remit au saint évêque des sommes considérables pour les distribuer en aumônes et attirer la bénédiction du ciel sur son royaume. Il réclamait en même temps les prières des monastères, pour que son crime contre la papauté fût effacé. Udalric le lui promit, ainsi que le pardon.

ADÉLAIDE VEUVE UNE SECONDE FOIS

A partir de ce moment, Othon, déjà d'un âge avancé, se prépara à la mort. Fils de sainte Mathilde, frère de saint Brunon, évêque de Cologne, époux de sainte Adélaïde, il se montra digne d'une telle parenté. « Son règne éclata au milieu des ténèbres du xe siècle, comme un reflet des plus beaux âges de l'empire chrétien, dit encore l'abbé Darras. » Il fut le tuteur du jeune roi de France Lothaire, auquel il fit épouser la princesse Emma, fille de sa sainte épouse. Il mourut le 9 mai 973 en Burgondie.

EXIL DE SAINTE ADÉLAIDE

Le fils d'Othon Ier succéda à son père et fut heureux sur le trône, tant qu'il se conduisit par les conseils de sa mère. Celle-ci avait pris un grand soin de son éducation. Au milieu des délices de la cour, la vie d'Adélaïde était austère et se faisait remarquer par la pratique de toutes les vertus, particulièrement par une grande charité pour les pauvres.

Othon II ne manquait ni d'énergie, ni de courage, mais d'expérience. Les factieux comptaient sur sa jeunesse pour secouer le joug qu'ils avaient porté sans murmure sous le règne de son père. Grâce à leurs intrigues, la discorde éclata dans le palais impérial, et sainte Adélaïde, après avoir souffert toutes sortes de calomnies et d'ingratitudes, dut s'échapper pour sauver sa vie et se réfugier auprès de son père Conrad, roi de Bourgogne. Avec elle, le bon génie de l'empire sembla disparaître, la révolte fut au comble. Othon II fut battu par le roi de France Lothaire, qui reconquit sur lui la Lorraine et pilla Aix-la-Chapelle.

RÉCONCILIATION D'OTHON AVEC SA MÈRE

A la nouvelle du bannissement de la sainte impératrice, une vive indignation avait éclaté en Allemagne. On avait fait entendre au jeune Othon que sa mère dilapidait les trésors de l'Etat, qu'elle s'était mise à la tête d'une conjuration, dans le but de le détrôner. Les princes germains n'osèrent prendre la défense de la pieuse impératrice qui, voyant l'irritation de son fils, avait dû s'expatrier pour sauver sa vie.

Le bienheureux Mayeul, abbé de Cluny, osa seul rappeler Othon au devoir de la piété filiale. Il se repentit et envoya chercher sainte Adélaïde. Autant la Germanie se désolait de son absence, autant la Bourgogne se réjouissait de la posséder. « La ville de Lyon, dit saint Odilon, cette illustre mère nourrice de la philosophie, l'antique cité de Vienne, résidence des rois, furent tour à tour honorées de la visite de notre Sainte. » Quand elle arriva en Allemagne, Othon se prosterna à ses pieds, lui demanda pardon, et fut dès lors vis-à-vis d'elle le plus respectueux des fils. Cette réconciliation ramena les bénédictions de Dieu.

Othon II reconquit son autorité sur les princes allemands qui s'étaient révoltés, et put régner avec gloire, aidé de sainte Adélaïde.

Quand, tombé gravement malade en Italie, il sentit qu'il allait mourir, il fit partager son trésor en quatre portions; la première, pour les églises, la seconde, pour les pauvres, la troisième, pour sa sœur, sainte Mathilde, abbesse de Quedlimbourg, la quatrième pour son armée. Il fit ensuite sa confession à haute voix, devant le pape et les évêques, en reçut l'absolution et mourut le 7 décembre. Il fut enterré à la porte orientale de Saint-Pierre, appelée Paradis, au pied de la statue du Sauveur.

Théophanie refusa la régence, qui fut confiée par les seigneurs de la Germanie à la pieuse Adélaïde, que la reconnaissance publique avait surnommée la *mère des peuples*. En possession de la puissance, elle ne se souvint de ses ennemis que pour les combler de bienfaits.

Pour diriger sa conscience, elle eut saint Adelbert, archevêque de Magdebourg, puis saint Odilon, abbé de Cluny. Elle déploya sa générosité envers les pauvres et les églises. Elle érigea, restaura et dota de nombreux monastères d'hommes et de femmes dans toutes les parties de ses Etats, surtout en Bourgogne.

SES PÈLERINAGES
SAINT ODILON L'ASSISTE A SON LIT DE MORT

La dernière année de sa vie, dit son pieux biographe, elle visita les monastères d'Agaune, de Genève, de Lausanne, multipliant partout ses largesses impériales. Elle fit rebâtir le monastère de Saint-Martin de Tours, ruiné par un incendie. Elle envoya en même temps un manteau impérial pour orner le tombeau du Saint. Elle dit au messager, chargé de porter ces offrandes : « Je vous prie, très cher fils, quand vous les déposerez au tombeau du glorieux saint Martin, de vous exprimer ainsi : « Evêque de Dieu, recevez ces humbles présents que vous offre, par mes mains, Adélaïde, servante des serviteurs de Dieu, pécheresse par nature, impératrice par la grâce du Seigneur. Recevez ce manteau de son unique fils Othon, et priez pour lui, vous qui avez eu la gloire de revêtir de votre propre manteau le Christ en la personne d'un mendiant. » Saint Odilon vint la visiter quand elle était encore en Bourgogne. Le Saint parle ici de lui-même avec beaucoup d'humilité. « Parmi la foule qui se pressait autour de sainte Adélaïde, se trouvait un religieux indigne du titre d'abbé qu'on lui décernait et qu'estimait la pieuse impératrice. Ils se regardèrent l'un et l'autre et pleurèrent. Puis, l'impératrice prit le bord de la robe du moine, étoffe vile et grossière, la baisa et lui dit : « Mon fils, priez pour moi, ainsi que vos saints religieux. » Adélaïde voulut reposer auprès de son époux, Othon le Grand, au monastère de Seltz. Elle s'y rendit au commencement de décembre 999. La fièvre la saisit dès son arrivée, et elle fut réduite à l'extrémité en peu de jours. Son âme, recueillie en Dieu, s'absorbait dans la prière. Ses yeux, levés au ciel, cherchaient le Christ, unique objet de ses désirs. Elle reçut l'Extrême-Onction et participa au sacrement du corps du Seigneur A sa prière, les clercs chantèrent les psaumes de la Pénitence et les litanies des Saints.

L'auguste impératrice mêla sa voix à celle des assistants, puis son âme, s'échappant de son corps, alla rejoindre en toute joie et sérénité les chœurs angéliques, le 16 décembre 999, alors que beaucoup de gens attendaient avec effroi l'approche de l'an 1000.

Imp-.*Gérant*, E. Petithenry, 8, rue François Ier, Paris.

SAINTE LUCIE ET SAINTE EULALIE

VIERGES ET MARTYRES

Fête de sainte Lucie le 13 décembre.



Sainte Lucie au tombeau de sainte Agathe.

LA VIERGE DE CATANE ET LA VIERGE DE SYRACUSE

Trois jours après la fête de sainte Eulalie, l'Eglise célèbre le glorieux martyre de sainte Lucie.

Au commencement du IIIe siècle, toute la Sicile retentissait du nom de la vierge Agathe, qui avait versé son sang à Catane pour la foi et que le Christ favorisait du don des miracles.

De tous les points de l'île, les infidèles comme

les chrétiens accouraient à son tombeau, pour vénérer ses précieuses reliques et obtenir la guérison de leurs maladies.

Dans les premiers jours de l'année 301, on y vit venir, accompagnée de sa fille, nommée Lucie, une noble dame de Syracuse, qui, depuis plus de quatre ans, souffrait d'un flux de sang, que nul médecin n'avait pu arrêter.

Pendant la célébration des Saints Mystères, elles entendirent le récit de la guérison miraculeuse de l'hémoroïsse par le Sauveur, et aussitôt, la vierge dit à sa mère :

« Si tu crois à la vérité de ce qu'on vient de lire, crois aussi que sainte Agathe jouit maintenant de la présence du Dieu pour lequel elle est morte, approche de son sépulcre avec foi et tu seras guérie. »

Les offices terminés, les deux femmes se prosternent près du tombeau de la martyre, et la supplient d'exaucer leur prière.

Mais, soudain, le sommeil s'empare de Lucie et elle voit dans un songe merveilleux sainte Agathe qui vient à elle, éclatante de splendeur et le visage souriant.

« Lucie, ma sœur, dit-elle, pourquoi me demander ce que tu peux obtenir toi-même? Ta foi a déjà sauvé ta mère, et la voilà guérie ; tu seras un jour la gloire de Syracuse, comme je suis la gloire de Catane, parce que ton cœur virginal est un temple agréable au Seigneur. »

Tremblante d'espérance et d'émotion, l'enfant se relève et s'écrie :

« Mère, tu es guérie ! et maintenant, au nom de celle qui t'a délivrée, je te supplie de ne plus me parler d'époux ; n'attends plus de moi une postérité terrestre, je veux donner au Christ, qui gardera ma pureté, tous les biens que tu avais promis à l'homme qui devait flétrir la fleur de ma virginité.

— Tous les biens que ton père m'a laissés en mourant, répondit la mère, sont encore entre mes mains, ils t'appartiennent; reste seulement près de moi pour me fermer les yeux, et, après ma mort, tu exécuteras ton dessein. »

Mais Lucie : « Celui qui n'offre à Dieu que ce dont il n'a plus besoin ne saurait lui être agréable. Pour lui plaire, il faut sacrifier les biens dont on peut encore jouir ; commence donc dès cette vie à lui consacrer les richesses que tu voulais me laisser. »

AUMONES ET SACRIFICES — ÉGOISME PAIEN

De retour à Syracuse, Lucie commença à se défaire peu à peu de ses bijoux et à vendre ses immenses possessions. Le prix en était aussitôt consacré à soulager les veuves, les orphelins et les autres indigents. Un païen, son fiancé, inquiet de cette manière d'agir, vint demander des éclaircissements à la nourrice de la jeune Sicilienne.

Instruite par l'âge à garder un secret, cette femme lui répondit habilement : « Ta future épouse a trouvé le moyen d'acquérir à vil prix des biens d'une valeur infinie et, pour les acheter, elle est obligée de sacrifier quelques terres. »

Cette réponse le rassura entièrement et il aida lui-même l'opération de la vente.

Mais, bientôt, il apprit que toutes les sommes qu'elle avait produites avaient été répandues dans le sein des pauvres ; plein de rage, il court dénoncer sa fiancée comme chrétienne.

C'était préparer sa mort; mais, puisqu'il ne pouvait la posséder et satisfaire sa passion, peu lui importait que Lucie vécût.

MILLE HOMMES VAINCUS PAR UNE SEULE FEMME

Paschasius, gouverneur de Syracuse, appelle la vierge à son tribunal, et il commande de faire un sacrifice aux dieux.

« Le sacrifice véritable et pur aux yeux du Seigneur, notre Père, répond Lucie, est de visiter les veuves et les orphelins pour les secourir dans leurs tribulations. C'est ce que je fais depuis trois ans, maintenant qu'il ne me reste plus rien à donner, je viens m'offrir moi-même à Dieu comme une hostie vivante.

— Tu pourrais conter cela aux chrétiens de ta secte ; mais, devant moi, qui suis le gardien des lois, ces discours sont inutiles.

— Tu observes les préceptes des empereurs, moi je garde ceux de Dieu ; tu redoutes tes maîtres, moi je crains mon Seigneur ; tu désires être agréable à tes princes, moi je ne veux plaire qu'au Christ. Fais donc ce que tu jugeras convenable, moi j'agirai pour mon bien.

— Maintenant que tu as dilapidé tes richesses avec des débauchés, tu parles comme une courtisane impudente.

— Mes biens sont en lieu sûr, et jamais je n'ai laissé aucun corrupteur approcher de mon esprit ou de mon corps.

— C'est bien ; toutes ces belles paroles cesseront quand tu sentiras les verges.

— On n'arrête pas le Verbe de Dieu.

— Es-tu donc Dieu?

— Je suis la servante du Seigneur, et c'est lui qui parle par ma bouche, car il a dit : « Ce n'est pas vous qui répondrez aux juges, mais l'Esprit-Saint qui parlera en vous. »

— L'Esprit-Saint est donc en toi, et c'est lui qui nous parle ?

— L'Apôtre a dit : « Les cœurs purs sont le temple de Dieu, et son Esprit habite en eux. »

— Je te ferai conduire aux lieux infâmes, et l'Esprit-Saint abandonnera ton corps souillé par le vice.

— Le corps ne peut perdre sa pureté sans le consentement de la volonté. Place, malgré moi, des grains d'encens dans ma main, contrains-moi à les jeter dans les feux du sacrifice, et Dieu se rira de ta violence, car c'est dans notre cœur qu'il voit la sainteté de nos actes. Fais-moi donc outrager, et ma chasteté sera doublement couronnée.

— Obéis aux ordres des empereurs, ou tu succomberas, dans une maison de débauche, à la honte et à l'infamie.

— Je te l'ai déjà dit; jamais ma volonté ne consentira au péché. Quant aux traitements odieux que tu peux faire souffrir à ce corps qui semble en ton pouvoir, ils n'atteindront pas la servante du Christ. »

Pour mettre fin à ces discours où il avait toujours le dessous, Paschasius ordonne de conduire l'innocente vierge à la maison de crime.

Les soldats s'approchent pour se saisir d'elle; mais l'Esprit-Saint la couvre de sa protection, et ils ne peuvent la faire avancer.

Ils s'assemblent, ils réunissent toutes leurs forces, la sueur coule de leurs fronts, mais ils s'épuisent en efforts inutiles. Lucie demeure immobile à sa place.

Ils attachent des cordes à ses pieds et à ses mains, et cherchent tous ensemble à l'entraîner! mais c'est en vain; elle est inébranlable comme un rocher.

Paschasius se trouble, il commence à redouter quelque puissance occulte, il a recours à la

science des magiciens et des prêtres des idoles. Ils font des incantations autour de la courageuse chrétienne; ils l'inondent d'une eau infecte pour vaincre les prétendus secrets magiques qui font toute sa force. Mais tous les sortilèges sont sans effet.

On attèle alors plusieurs paires de bœufs à son corps, et toute la vigueur de ces robustes animaux ne parvient même pas à l'ébranler.

« Quels maléfices emploies-tu donc, s'écrie le préfet outré de dépit ?

— Je n'ai point recours aux maléfices, répond la vierge, les bienfaits de Dieu font ma puissance.

— Comment peux-tu, femme de rien, triompher des efforts d'un millier d'hommes ?

— Fais-en venir dix autres mille, et ils entendront l'Esprit de Dieu qui me dit : « Mille tomberont à ta gauche et dix mille à ta droite. »

La rage étouffait Paschasius et lui arrachait des cris.

« Pourquoi ce trouble, lui dit Lucie ? si tu reconnais que mon cœur est le temple du Seigneur, crois en lui ; si tu doutes encore, convaincs-toi davantage. »

A ce défi, le persécuteur ne se possède plus ; il ordonne de couvrir la jeune chrétienne d'huile, de poix, de résine, et d'allumer un grand feu autour d'elle.

Immobile au sein de son bûcher, elle lui dit : « J'ai prié le Seigneur de me faire triompher de ces flammes, pour permettre aux fidèles de se rire de toi, pour leur apprendre à ne pas craindre le martyre, et pour enlever aux impies l'occasion d'insulter aux chrétiens. »

Paschasius put voir de ses yeux le feu respecter le corps virginal de sa victime.

LA PALME

C'en était trop; honteux de la défaite de son maître, un satellite du préfet se saisit d'une épée, et la plonge tout entière dans le flanc de la sainte martyre. Lucie tombe baignée dans son sang. Ses bourreaux l'abandonnent et les chrétiens peuvent s'approcher de la vierge martyre. « Persévérez courageusement dans la foi, leur dit la sainte mourante, je vous annonce la fin de la persécution et la paix de l'Eglise. Le châtiment des ennemis de Dieu est proche. Comme ma sœur Agathe est protectrice de Catane, j'ai été désignée par le Seigneur pour garder la ville de Syracuse si ses habitants veulent recevoir la foi du Christ. »

On raconte que les prêtres lui apportèrent la Sainte Eucharistie, et, après avoir reçu une dernière fois son Sauveur, Lucie alla jouir au ciel de la double couronne de la virginité et du martyre.

Ses reliques illustrèrent Syracuse par de nombreux miracles. Au xe siècle, Dieu en enrichit la France, elles furent transportées à Metz et déposées dans l'église de Saint-Vincent. Depuis la Révolution, ce trésor a été confié à l'église paroissiale d'Ottange (Moselle); mais le culte de la Sainte est toujours vivant à Metz.

Sainte Lucie est également vénérée d'une manière spéciale dans l'église paroissiale de Mirmande (Drôme), qui lui est consacrée.

SAINTE EULALIE

Fête le 10 décembre.

EULALIE, VIERGE CHRÉTIENNE

Sainte Eulalie, noble par sa naissance, plus noble encore par son courageux trépas, naquit à Mérida, où ses reliques furent longtemps vénérées. Son père s'appelait Libère : c'était un chrétien fervent. Voulant par-dessus tout élever sa fille dans la pratique de la vertu, il confia son éducation à un prêtre nommé Donat.

Dès ses plus tendres années, Eulalie montra un vif attrait pour la virginité, et résolut de n'avoir jamais d'autre époux que Notre-Seigneur. Elle dédaignait, nous dit le poète Prudence, qui a chanté sa vie et son martyre dans un délicieux cantique, les parfums, les roses, les brillantes parures. Son visage portait l'empreinte de sa précoce gravité, sa démarche était modeste, et, dans ses manières enfantines, on trouvait cette sagesse que la vieillesse seule peut donner.

SON DÉSIR DU MARTYRE

Eulalie avait atteint sa douzième année lorsqu'un juge impie, envoyé par l'empereur Maximien, arriva à Mérida : c'était un ennemi acharné du nom chrétien. Bientôt, en effet, sa fureur éclata contre les serviteurs du Christ; il fit publier un édit portant qu'ils devaient tous se présenter à un sacrifice solennel, célébré en l'honneur des dieux, et brûler un sacrilège encens avec le foie des victimes.

A cette nouvelle, la jeune Eulalie frémit d'une sainte ardeur et se prépare à repousser un tel assaut, car l'amour dont elle est animée pour son divin Epoux la sollicite à braver le glaive des tyrans. Mais sa mère, qui connaissait sa soif du martyre, l'envoya avec Julie, sa sœur, dans une terre située à dix lieues de la ville, et retint la vierge généreuse dans le secret de la maison.

Eulalie ne resta pas longtemps dans cette retraite. Impatiente de confesser le nom de Jésus et de verser pour lui jusqu'à la dernière goutte de son sang, elle sort au milieu de la nuit et, sans autre compagne que Julie, se dirige vers Mérida. Elle vole plutôt qu'elle ne marche à travers des sentiers à peine frayés, couverts de ronces et d'épines. Sa sœur ne peut la suivre dans sa course rapide : « Eulalie, lui dit-elle, vous avez beau vous hâter, c'est moi qui mourrai la première. » L'événement justifia cette prophétie.

EULALIE AU TRIBUNAL DE CALPHURNIEN

A l'aurore, notre Sainte entrait dans la ville. Aussitôt, elle se rend au tribunal de Calphurnien, et vient se placer au milieu des faisceaux :

« Quelle fureur vous anime? s'écrie-t-elle alors. Vous perdez vos âmes en les abaissant devant des pierres taillées par le ciseau! Vous niez le Dieu, père de tous les hommes. Malheureux! vous cherchez les chrétiens; eh bien! je suis ennemie du culte des démons, je foule vos idoles sous mes pieds; de mon cœur et de ma bouche, je confesse le vrai Dieu.

» Isis, Apollon, Vénus ne sont rien; l'empereur Maximien aussi n'est rien: vos idoles, parce qu'elles sont faites de la main des hommes; lui, parce qu'il adore l'ouvrage de la main des hommes : tout cela est nul, tout cela n'est rien. Que Maximien, ce prince opulent, et pourtant l'humble serviteur de ces pierres, dévoue et sacrifie jusqu'à sa tête à de telles divinités; mais pourquoi persécute-t-il des cœurs généreux? Cet empereur plein de bonté, ce maître excellent, se repaît du sang innocent, il déchire les corps des saints, et jusqu'à leurs entrailles accoutumées au jeûne; son bonheur est de torturer leur foi elle-même.

» Allons, bourreau, arme-toi du fer et de la flamme, divise ces membres formés de limon; il est aisé de détruire une chose si fragile, mais au dedans vit une âme que la douleur n'atteindra pas. »

A ces mots, la colère du prêteur éclate d'abord en menaces : « Licteur, s'écrie-t-il, saisis cette furieuse, et dompte-la par les tortures. Fais-lui sentir ce que sont les dieux de la patrie, et qu'on ne méprise pas en vain les édits du prince. »

Après quelques instants de silence, il reprend d'une voix plus douce : « Jeune fille égarée, plutôt que de t'envoyer à la mort, je voudrais, s'il est possible, t'arracher à tes erreurs perverses. Vois donc quel bonheur cette vie te destine, quel honorable hymen t'est préparé. Ta famille en pleurs te recherche en ce moment; cette famille, d'une si illustre noblesse, se désole de te voir périr à la fleur de ta jeunesse, à la veille des pompes nuptiales.

» La splendeur d'une riche union n'est-elle donc rien pour toi? Dans ta présomption, veux-tu donc ébranler la piété filiale? Eh bien! considère ces instruments d'un cruel trépas. Ou ta tête tombera sous le glaive, ou tes membres seront déchirés par la dent des bêtes féroces, ou les torches embrasées les consumeront à petit feu, ou le bûcher te réduira en cendres au milieu des cris et des larmes de ta famille. Et quel effort as-tu à faire pour éviter un sort si affreux? Daigne seulement, jeune fille, toucher du bout de tes doigts un peu de sel et quelques grains d'encens, et ces supplices ne te regarderont plus. »

COURAGE D'EULALIE DANS LES TOURMENTS

La martyre garde le silence, mais elle frémit à un tel discours; dans son indignation, elle crache aux yeux du tyran, renverse d'un coup de pied les idoles, les gâteaux sacrés et l'encens.

Aussitôt, deux bourreaux déchirent la chair délicate de la vierge et sillonnent ses flancs jusqu'aux os avec des ongles de fer. Eulalie compte ses glorieuses blessures : « C'est, dit-elle, votre nom, ô Seigneur, que l'on trace sur mon corps. Que j'aime à lire ces caractères qui racontent vos victoires; ô Christ, la pourpre de mon sang sert à écrire votre nom sacré! »

C'est ainsi qu'elle chantait joyeusement, la vierge intrépide. De si cruelles souffrances sont pour elle comme si elles n'étaient pas ; et cependant, ses membres sont arrosés à chaque instant par un nouveau jet de son sang qui jaillit sous les ongles de fer.

Mais ce n'est pas la dernière de ses tortures; bientôt, des torches ardentes parcourent ses flancs et sa poitrine. Sa chevelure s'était détachée : flottant sur les épaules, elle était venue descendre comme un voile destiné à protéger sa virginale pudeur. Mais la flamme pétillante des torches est montée jusqu'au visage; en un instant, elle prend à la chevelure et parcourt la tête. Eulalie, avide de mourir, ouvre ses lèvres et aspire le feu qui l'environne.

On vit soudain une colombe plus blanche que la neige s'élancer de la bouche de la martyre et monter vers les cieux : c'était l'âme d'Eulalie, toute pure, toute vive, tout innocente. La tête s'incline au moment où l'âme s'est enfuie, le feu des torches s'éteint, les membres endoloris ont cessé de souffrir.

Le bourreau a vu l'oiseau s'envoler de la bouche d'Eulalie : saisi de terreur, il s'enfuit loin du théâtre de sa barbarie; le licteur lui-même disparaît tremblant.

Tout à coup, une neige inattendue se forme dans l'air et descend sur le forum; comme un blanc linceul, elle vient couvrir le corps d'Eulalie qui demeurait exposé aux injures de la saison. Plus tard, les chrétiens enlevèrent ces précieuses dépouilles et les enfermèrent dans un magnifique tombeau.

Ce récit est tiré du poème de Prudence.

Le corps de sainte Eulalie fut transporté plus tard de Mérida à Oviedo, où on le vénère encore aujourd'hui.



Le gérant : E. PETITHENRY. — Imprimerie P. FÉRON-VRAU, 3 & 5, rue Bayard, Paris.

SAINT NICAISE

ARCHEVÊQUE DE REIMS, MARTYR

Fête le 14 décembre.



Les corps des saints martyrs, abandonnés par les hommes, furent gardés par les anges, qui firent entendre de douces mélodies.

SAINT NICAISE, MODÈLE ACCOMPLI DES ÉVÊQUES ET DES PASTEURS DES AMES

Saint Nicaise, archevêque de Reims, au ve siècle, fut par excellence ce flambeau ardent placé sur le chandelier pour éclairer tous ceux qui habitent la maison du Seigneur. Sa prudence consommée, son érudition, sa vertu, relevées encore par une admirable humilité, le firent choisir pour pasteur des âmes, et le rendirent digne de monter sur le siège archiépiscopal de Reims. Il s'efforça de faire régner la justice et la paix. Ses prédications étaien pleines de force et d'onction. Ses exemples furent pour tous un vivant enseignement. Il était le modèle de tous : sa justice apprenait à rendre à chacun ce qui lui est dû, et à ne faire tort à personne ; sa modération prêchait l'humilité, la sobriété, la tempérance et le mépris des voluptés et des plaisirs sensuels. Sa charité, qui ne connut jamais de bornes, embrasait les âmes du feu de l'amour divin, et les excitait à secourir le prochain dans sa misère. « La gloire d'un pasteur, répétait-il souvent, n'est pas de se couvrir des dépouilles de ses ouailles, mais de se dépouiller lui-même pour les revêtir. » Cette maxime fut toujours sa règle de conduite pendant son laborieux épiscopat. Les pauvres étaient ses enfants privilégiés : il se plaisait en leur compagnie, à l'exemple du divin Maître ; et il n'était pas rare de le voir traverser les rues de sa ville épiscopale, pour porter à quelque indigent le pain qui soutient le corps, et la parole qui vivifie l'âme. Pendant de longues années, la cité de Reims a conservé le souvenir de ses largesses, et aujourd'hui encore, elle aime à se les rappeler. Enfin, la tendre dévotion de Nicaise exerçait sur tous ses diocésains un attrait puissant. On les voyait en

nombre considérable fréquenter les églises, s'approcher des sacrements, et prendre régulièrement part aux exercices de la piété chrétienne. D'ailleurs une des occupations chères au saint évêque, était l'ornementation et l'embellissement des sanctuaires, dont il augmenta beaucoup le nombre. L'un des plus magnifiques monuments de sa piété, fut la basilique de Notre-Dame, que Nicaise fit bâtir grâce surtout aux larges aumônes des fidèles.

Tel était saint Nicaise, le glorieux archevêque de Reims, que nous allons voir maintenant aux prises avec les Vandales.

SIÈGE DE REIMS — OBSTINATION ET CHATIMENT

Malgré l'éminente sainteté de son premier pasteur, aux prières duquel elle avait déjà dû d'être préservée de la peste, la ville de Reims ne s'en laissa pas moins aller peu à peu à une déplorable corruption. Les crimes s'y multipliaient de jour en jour, et la voix de Nicaise qui flagellait publiquement le vice, n'était plus écoutée. Dieu résolut de châtier sévèrement la cité rebelle afin que la punition pût lui ouvrir les yeux et servir d'exemple à la postérité. Il appela sur elle le glaive des Vandales. Les coups qu'il porta furent terribles. Toutefois, avant de frapper, le Seigneur voulut une fois encore user de miséricorde. Il députa du haut du ciel un ange qui vint annoncer au saint évêque Nicaise le jugement porté contre la cité de Reims coupable de tant de crimes. Le pasteur ne put contenir sa douleur, et sans aucun retard il assembla son peuple. « Pleurez, lui dit-il, gémissez sous la cendre, troupeau infortuné, car le Seigneur a compté le nombre de vos iniquités, et la multitude de vos crimes est montée jusqu'à lui. Vous avez imité dans leurs péchés, les anciens Ninivites, sachez aussi les imiter dans leur pénitence, et, à leur exemple, détournez de dessus votre tête les fléaux du ciel par un retour sincère à Dieu. Que si vous persévérez dans votre vie scandaleuse, je ne puis vous dire quels effroyables châtiments vont s'appesantir sur vous. » Mais ces salutaires avertissements furent inutiles, et sans doute parce que leurs péchés étaient arrivés à leur comble, ces mauvais chrétiens ne firent aucun cas des prédictions de leur évêque. L'apparition soudaine des Vandales se chargea bientôt de les justifier. En effet, l'an 407, sous l'empire d'Arcadius et d'Honorius, fils incapables du grand Théodose, cette peuplade barbare, jointe aux légions des Alains, quitta les froides forêts d'Allemagne, franchit le Rhin et fit irruption dans les Gaules. Après avoir mis tout à feu et à sang sur leur passage, ils se jetèrent sur la Champagne et mirent le siège devant Reims qui en était la capitale.

DERNIERS AVIS — PRISE DE REIMS — NOMBREUX MARTYRS

Pendant plusieurs jours les habitants de Reims soutinrent vaillamment le choc des assiégeants. Mais leur nombre diminuait d'heure en heure, et celui des ennemis se grossissait sans cesse à cause des nombreux prisonniers qu'ils traînaient après eux. Le peuple entrevit donc le moment de la défaite comme très prochain. Dans cette extrémité, tous ces cœurs obstinés, cédant soudainement à l'inspiration de la grâce, firent appel à leur évêque, le conjurant au nom du ciel de les arracher au péril. Mais celui-ci, sachant que l'arrêt du Souverain Juge était irrévocable, leur dit: « Vous n'ignorez pas, mes chers enfants, que ce sont nos crimes qui nous ont valu ce terrible fléau : Dieu est juste et il frappe justement les coupables. Sachons donc maintenant tourner à notre profit ces châtiments que nos crimes nous ont attirés. Si nous les supportons avec patience et résignation ils seront pour nous des remèdes, et nous feront rentrer en grâce auprès du divin maître irrité. Courage donc et pas de défaillance! Pour nous, mourir est un gain, car, si nous le voulons, notre dernier soupir montera vers le ciel comme un sacrifice d'agréable odeur devant Jésus-Christ notre Roi, à qui soit honneur et gloire pendant l'éternité. »

Il n'avait pas achevé qu'un héraut vint l'avertir en toute hâte que l'ennemi avait forcé les portes et se répandait dans la ville qu'il livrait au pillage et à l'incendie. Cette nouvelle ne troubla pas le Saint, qui, se jetant à genoux sur le seuil de l'église, attendit les barbares en priant. Bientôt on vit paraître leurs hordes indisciplinées. Nicaise s'avança au devant d'elles, et d'un geste de la main leur imposa silence : « Plût à Dieu, leur dit-il, généreux soldats, que vous fussiez enrôlés sous les enseignes du Christ : vous ne tremperiez pas ainsi vos mains dans le sang de ses enfants, et vous ne profaneriez pas, comme vous le faites, ses temples et ses autels. Avez-vous donc oublié la sublime devise des guerriers d'autrefois? *Pardon aux humbles, guerre aux superbes?* Or, voici prosternée devant vous l'humble famille du Christ qui demande à Dieu grâce pour ses fautes. Imitez-la, valeureux combattants, et pleurez vous aussi sur vos crimes, si vous ne voulez ressentir les coups de son implacable justice. Mais si vous persévérez à vouloir égorger ces tendres brebis que le ciel m'a confiées, sachez que je réclame l'honneur d'être votre première victime. »

A ces mots un barbare se précipite sur lui et d'un coup de hache fait rouler sa tête sur les degrés du temple. Ses compagnons eurent le même sort.

Sainte Eutropie, sœur de Nicaise, se vit d'abord épargnée à cause de sa beauté, dont un Vandale fut épris. Mais prévoyant qu'on ne la réservait que pour un outrage pire que la mort, la courageuse chrétienne, qui préférait mourir plutôt que d'offenser Dieu, se précipite vers le meurtrier de son frère, et le frappe rudement au visage. D'un coup de son épée, le barbare l'étend morte à ses pieds. — Ainsi l'héroïque saint Ignace d'Antioche, allant au martyre, disait : « Si les lions hésitent à me dévorer, je les exciterai moi-même pour qu'ils se hâtent de déchirer mon corps et d'envoyer mon âme à Jésus-Christ. »

Au même instant, un effroyable bruit se fit entendre dans la cathédrale : les Vandales effrayés prirent la fuite et ne revinrent plus. *Les corps des martyrs longtemps abandonnés des hommes, mais gardés par les anges qui chantaient mélodieusement à l'entour*, furent enfin recueillis et placés dans un même tombeau.

On invoque saint Nicaise contre la peste, parce qu'il en préserva par ses prières la ville de Reims. Cette cité a élevé une belle église en son honneur.

Quelques faibles parties de ses reliques sont actuellement encore conservées à Notre-Dame de Reims dans une châsse de bois doré. On voit également au milieu de la cathédrale, une dalle de marbre qui indique l'endroit où saint Nicaise fut décapité. On y conservait autrefois la pierre elle-même arrosée du sang de l'évêque martyr, mais elle a été enlevée au siècle dernier.

SAINT NICAISE DE ROUEN

ET SES COMPAGNONS, MARTYRS

Fête le 11 octobre.

ORIGINE DE SAINT NICAISE — ATHÈNES

Nicaise, le « *Victorieux* », car telle est la signification de son nom, naquit en Grèce, au premier siècle de l'ère chrétienne, alors que ce pays était fier de ses philosophes et de ses poètes, qui cependant l'avaient laissé dans les ténèbres de l'idolâtrie. Mais Dieu allait envoyer à la Grèce quelqu'un de plus sage qu'Aristote et Platon.

L'apôtre Paul, nous disent les *Actes*, venant pour la première fois prêcher l'Evangile dans la grande cité d'Athènes, sentait son cœur tressaillir au dedans de lui-même, au spectacle de ce peuple adonné tout entier au culte des idoles. Conduit à l'Aréopage, il fut interrogé sur sa nouvelle doctrine par les sages de la Grèce. On sait avec quelle véhémence et quelle clarté l'Apôtre des nations exposa la vérité catholique devant ces orgueilleux philosophes. Denys, l'un d'eux, se convertit avec Damaris, et plusieurs autres, dont l'auteur des *Actes* ne cite pas les noms. Or, suivant une tradition rapportée par des historiens très sérieux, au nombre de ces derniers il faudrait placer saint Nicaise, qui serait ainsi devenu le frère selon la grâce de son illustre compatriote, Denys l'Aréopagite.

Après un long séjour auprès de l'apôtre saint Paul, dont ils se firent les disciples zélés, les deux convertis travaillèrent eux-mêmes avec une grande ardeur à conquérir des âmes à Jésus-Christ. Saint Denys l'Aréopagite dirigeait l'église d'Athènes en qualité d'évêque quand ils apprirent que le grand apôtre, captif une seconde fois dans la ville de Rome, s'attendait d'un jour à l'autre à être mis à mort par Néron. Les deux amis s'embarquèrent pour aller embrasser une dernière fois leur maître. Mais ils arrivèrent trop tard : saint Paul avait déjà reçu la couronne du martyre. Saint Lin avait succédé à saint Pierre, et n'avait pas tardé à donner sa vie pour Jésus-Christ. Saint Clément fut alors élu pour gouverner l'Eglise. Le nouveau pape témoigna une grande amitié à saint Denys et à saint Nicaise ; au reste, il avait été, lui aussi, disciple de saint Paul.

L'APOTRE DE ROUEN

Une grande pensée préoccupait en ce moment saint Clément : c'était de continuer l'œuvre de la conversion des Gaules, vaillamment entreprise depuis quelques années par les premiers missionnaires envoyés par saint Pierre.

Dans ce dessein, il forma un nouveau groupe de missionnaires dont il confia la direction à saint Denys. Munis de la bénédiction du pontife et confiants en la force du Très-Haut, ces nouveaux conquérants se mirent en marche vers notre beau pays enseveli encore dans les ténèbres de l'idolâtrie. On se figure volontiers quelque grand général romain assistant au départ de ces soldats du Christ, et se riant de leur naïveté. Mais, ce que les puissants du siècle n'ont pu faire avec leurs nombreuses armées, quelques apôtres n'ayant pour se défendre qu'une croix, l'ont fait au grand étonnement de tous.

Saint Nicaise, que le Pape avait sacré évêque, suivit Denys jusqu'à Paris, où il combattit quelque temps avec lui les erreurs du paganisme. Il partit de là pour la métropole de Rouen, confiée à son zèle par le pape Clément. Mais cette ville qui le vénère encore aujourd'hui comme son premier Pontife, ne devait pas le voir dans ses murs : le Bienheureux trouva dans le Vexin la mort glorieuse des martyrs.

LE DRAGON DE VAUX

Nicaise menait avec lui saint Quirin et saint Egobille dont on ne sait pas bien le pays ni l'origine, mais dont le zèle pour le salut des âmes n'a jamais été oublié. « Leurs premières stations, dit Mgr Guérin, furent à Conflans-Sainte-Honorine, à Andrésy et à Triel, où ils firent quelques conversions. Ils se rendirent ensuite au village de Vaux, non loin de Pontoise, qui depuis quelque temps était infecté d'un horrible dragon. » Les habitants de ces contrées, accourus à leur rencontre, leur firent le tableau des ravages causés par ce monstre, et les conjurèrent de les en délivrer. « Si vous nous promettez, leur dit Nicaise, de chasser de vos âmes le dragon infernal qui y fait chaque jour tant de ruines ; si vous nous promettez de renoncer à l'idolâtrie pour embrasser le culte du vrai Dieu ; de quitter votre vie corrompue pour entrer dans la voie de la pénitence, au nom de Notre-Seigneur qui règne au ciel, nous commanderons au monstre de cesser ses destructions, et il nous obéira. » Tous n'eurent qu'une voix pour dire qu'ils voulaient se convertir. Alors saint Quirin s'approcha du dragon qui, par respect, demeurait immobile à ses pieds, le lia, et l'amena devant le peuple avec l'étole de saint Nicaise. Puis, quand la foule l'eut bien examiné, le saint fit un signe et l'animal expira. A cette vue, bon nombre d'idolâtres se convertirent à la foi du Christ, et trois cent dix-huit d'entre eux reçurent le baptême. Le bruit de ce prodige s'étant répandu

dans les pays environnants, les conversions devinrent plus fréquentes et les habitants de Meulan, de Mantes et de Monceaux commencèrent à ouvrir les yeux à la lumière de l'Evangile. Une troupe de démons, cantonnés dans une caverne, faisaient des maux incroyables aux passants, ils furent chassés par nos apôtres.

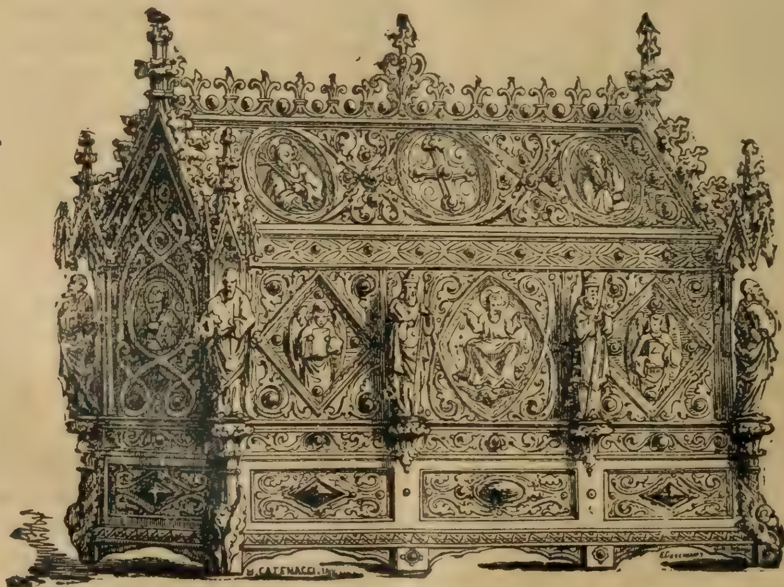
CONVERSIONS — L'AVEUGLE QUI VOIT

Cependant, Nicaise et ses compagnons n'étaient pas encore au terme de leur mission, ils résolurent donc de reprendre leur marche vers Rouen. Arrivés à la Roche-Guyon ils prêchèrent avec tant d'efficacité devant Pience, noble veuve de l'endroit, qu'ils la gagnèrent au christianisme. Son palais leur fut dès lors ouvert. Ils en profitèrent pour annoncer la bonne nouvelle à un prêtre des idoles nommé Clair, déjà fort âgé et qui avait perdu la vue. Nicaise le guérit, le catéchisa, et, lui ayant fait toucher du doigt son aveuglement spirituel plus déplorable encore que le corporel, il le baptisa avec plusieurs autres païens.

LE GOUVERNEUR FESCENNINUS

Mais le démon ne pouvait supporter plus longtemps de voir son empire ainsi attaqué. Il excita contre les deux missionnaires la haine des prêtres des faux dieux. Ceux-ci trouvèrent un complaisant exécuteur de leurs projets homicides dans le gouverneur Fescenninus qui venait de décapiter saint Denys et ses compagnons sur la colline Montmartre. Cet implacable persécuteur lança une bande d'archers à la poursuite de Nicaise, le fit charger de chaînes lui et ses disciples, et les fit comparaître devant son tribunal. « De quel droit, leur dit-il, prétendez-vous renverser la religion de Rome ? Vous agissez en impies, en rebelles et en séditieux, et si vous ne vous hâtez de sacrifier à Mars et à Mercure vous payerez de votre tête votre audace, insensée.

— Sache, reprit Nicaise, que nous sommes pour jamais au Christ, et que nous voulons, si faire se peut, lui conquérir toute la terre. » Outré d'une si courageuse réponse, Fescenninus les fit tous fouetter, et décapiter. Ceci se passait à Ecos, entre la Roche-Guyon et les Andelys, près de la rivière d'Epte, au diocèse d'Evreux. Les saints corps furent abandonnés aux bêtes féroces; mais, la nuit suivante ils se levèrent d'eux-mêmes, et prenant chacun leur propre tête, ils traversèrent la rivière et vinrent se reposer dans une petite île nommée Gasny. La veuve Pience et le vieillard Clair leur rendirent alors les devoirs de la sépulture. Cette bonne action leur valut à tous deux la palme du martyre. Saint Ouent fit élever plus tard un riche prieuré à Gasny; les reliques qui y demeurèrent longtemps, furent transférées au X[e] siècle à Meulan-sur-Seine par Robert, comte de cette ville. Elles y sont encore l'objet de la vénération des fidèles de ces contrées.



Imp.-*gérant*, E. Petithenry, 8, rue François I[er] Paris.

SAINTE NINA

APPELÉE AUSSI SAINTE CHRÉTIENNE

VIERGE ET APOTRE DE LA GÉORGIE (Caucase).

Fête le 15 décembre.



Sainte Nina, telle qu'on la représente en Géorgie.

(Gravure des *Missions catholiques.*)

UNE SERVANTE PLUS PUISSANTE QU'UN GÉNÉRAL

Au sud du Caucase et de la mer Noire s'étend une riche province; les anciens l'appelaient Ibérie; nous la nommons Géorgie. Aujourd'hui enclavée dans l'empire russe, elle pleure sa liberté qu'elle avait sauvegardée si longtemps. Rome avait envoyé ses plus habiles généraux pour en faire la conquête. Inutiles efforts! c'est à peine s'ils purent imposer un léger tribut aux rois de cette contrée qui conservèrent toujours leur trône.

Le Christ, pour gagner ces vaillants à sa foi, n'eut besoin que de sainte Nina, timide vierge, humble servante.

La faiblesse de l'instrument pour une œuvre si grande proclame la puissance de Celui qui daigna l'employer.

On aimerait à avoir des détails sur l'origine et les premières années de la grande sainte géorgienne; malheureusement, ils ne nous ont point été conservés d'une manière assez précise et assez authentique. Les traditions de la Géorgie la disent d'origine

royale et parente de saint Grégoire l'Illuminateur, l'apôtre de l'Arménie. D'autres la déclarent de race gréco-romaine ou même latine. Ce qui est certain c'est qu'elle vivait au commencement du quatrième siècle, à l'époque de Dioclétien et de Constantin le Grand.

Comment vint-elle en Géorgie? Ce point est également sujet à discussion. Rorhbacher pense qu'elle fut emmenée comme captive dans une incursion des Géorgiens sur les terres de l'empire romain; d'après des traditions orientales elle se serait d'elle même réfugiée en Géorgie, à l'époque de la persécution de Tiridate roi d'Arménie, et de sa propre volonté se serait faite la servante de la dame qui lui offrit l'hospitalité en cette contrée. — Avant d'entrer en Géorgie, elle aurait pratiqué la vie religieuse en compagnie de sainte Ripsime et de sainte Gaiana. Ces deux saintes et leurs compagnes, vierges martyres, sont restées célèbres chez les Arméniens qui font leur fête le 30 septembre; elles s'étaient retirées en Arménie à l'époque de la terrible persécution de Dioclétien. Mais la paix qu'elles y trouvèrent ne fut pas de longue durée. Leur attachement à la foi chrétienne et à la virginité qu'elles avaient vouée à Dieu leur valut la palme du martyre, après de nombreux supplices que leur fit souffrir la cruauté de Tiridate, roi d'Arménie. — Quelques années après, Tiridate, enfin converti par saint Grégoire l'Illuminateur, fut un des premiers à rendre hommage à la mémoire de ses victimes; une chapelle leur est dédiée dans la cathédrale d'Etchmiadzin. Au XVIIme siècle, les Pères Jésuites missionnaires en Perse possédaient la principale partie de leurs reliques.

Nous avons des Actes assez étendus de sainte Ripsime et de ses compagnes, mais l'imagination orientale parait avoir *brodé* beaucoup sur le texte primitif; en voici le résumé que nous donnons à titre de légende intéressante, sans en garantir historiquement tous les détails.

SAINTE RIPSIME ET SES CONPAGNES — LE VOILE DES VIERGES PRÉFÉRÉ A LA POURPRE IMPÉRIALE OU ROYALE.

Ripsime, fille d'illustre race, pour être plus fidèle au Christ son unique époux, vivait cachée au monde dans une villa près de Rome, (d'autres disent près d'Ephèse en Asie, cela nous paraît plus exact.) Ses amies d'enfance qui partageaient sa foi, partageaient aussi sa solitude.

Parmi elles se trouvait notre Nina. Douce et tendre fleur, elle ne révélait sa présence que par des parfums de modestie et d'humilité. Se cacher, passer inaperçue, se faire oublier même de ses compagnes, telle était toute son ambition. Plus tard, nous admirerons encore son humilité en la voyant se réduire à la condition d'esclave. Elle sut si bien se dérober aux regards des hommes que longtemps on ne connut même point son nom; ses vertus seules étaient restées dans la mémoire des peuples. Aussi le martyrologe ne désigne-t-il encore Nina, que sous le titre de « fille chrétienne. » Elle avait, comme le veut l'apôtre, caché sa vie dans le Christ, et le nom du Christ était devenu le sien. Le nom de *Nina* sous lequel elle est connue des Géorgiens ne paraît lui-même qu'une abréviation de *Christiana:* la *chrétienne.*

Gaiana dirigeait la fervente communauté. De longues oraisons, les exercices de la charité et de la pénitence occupaient les journées et les veilles. Toutes enrichies par les grâces du Ciel, les semaines passaient légères et rapides comme les heures du bonheur.

Pour renverser cette maison de prière, le démon arma la puissance impériale. Il mit au cœur du prince une de ces ridicules passions qui rendent leurs victimes la risée de tout un peuple.

Dioclétien, comme autrefois Assuérus, dit le narrateur asiatique, veut avoir pour épouse la plus belle parmi toutes les femmes de son empire. Des peintres expédiés dans toutes les provinces sont chargés du choix et lui envoient des portraits qui ne lui plaisent point.

Un jour, l'un des envoyés, découragé de l'inutilité de ses efforts, revenait tristement à la ville. Fatigué de la route, il frappe à la porte d'une villa dont il voit les pauvres s'approcher avec confiance. Ripsime, toujours empressée de partager ses biens avec les indigents, vient lui ouvrir. La grâce divine, la candeur de la virginité, unies à la noblesse de sa race, resplendissent à la fois sur son front, et illuminent son visage. A cette vue le voyageur est ravi. « Aux portes de la capitale, se dit-il, j'ai trouvé ce que j'avais été chercher aux confins de la terre. » Tandis que Ripsime remplit auprès de lui les devoirs de la charité, il reproduit tous ses traits. Joyeux, il court ensuite au palais impérial. L'éclatante beauté de la vierge émeut Dioclétien à son tour. « Voilà, s'écrie-t-il, celle qui seule mérite de partager mon trône. » Il envoie des hérauts proclamer son union prochaine. Des ambassadeurs annoncent à la chaste solitaire l'honneur qui l'attend, et lui offrent les premiers présents de son royal époux. A cette nouvelle Ripsime s'afflige. Elle s'était préparée aux supplices et à la mort pour sauver sa foi et sa virginité, mais comment les délivrer de l'étrange péril qui les menace soudainement toutes deux?

Gaiana conseille une prompte fuite. Les sœurs de Ripsime veulent partager ses dangers. A la faveur de la nuit elles s'embarquent toutes, au nombre de trente-trois, sur un navire qui partait pour l'Egypte.

Dioclétien avait appris que, dédaignant ses promesses et son trône, sa fiancée avait fui secrètement. Il lance aussitôt de nombreux émissaires à sa poursuite, c'est en vain; les jours se passent sans qu'on puisse retrouver les traces de la fugitive. Cependant l'embarcation voguait sous la garde de Dieu. Après une courte et facile navigation elle abordait à Alexandrie. D'Egypte nos intrépides voyageuses passèrent en Judée. Elles se fixèrent quelque temps à Jérusalem, vénérant les lieux où le Christ avait si douloureusement versé tout son sang pour sauver leurs âmes.

Un jour, à Bethléem, pendant qu'elles versaient des larmes d'attendrissement sur le froid et humide berceau de Celui qui est la Voie, la Vérité et la Vie, elles eurent une révélation. La Mère du Sauveur vint elle-même leur indiquer la route qu'elles devaient suivre. « Partez pour l'Arménie, leur dit-elle, c'est là que mon Fils vous attend. » A cette nouvelle Nina dut ressentir un tressaillement particulier, car pour elle, comme pour saint Paul, s'ouvrait la porte de l'apostolat.

Fidèles à l'ordre du ciel, nos pèlerines se remirent en marche. Après de longues fatigues, elles arrivèrent en Arménie, dans une ville située au pied du mont Ararat. Elles s'y fixèrent. Pour ne pas attirer l'attention, elles se retirèrent dans une grange abandonnée. Le travail de leurs mains suffisait à leur vie frugale et austère. Là, comme autrefois, la prière devint la principale occupation des servantes du Christ. Par une grâce d'en haut, Nina sentait déjà sans doute qu'elle était appelée à évangéliser ces peuples; elle devait hâter leur conversion par la ferveur de ses pénitences et de ses oraisons.

Cependant Dioclétien, encore guidé « par sa folle et enragée passion, » recherchait toujours Ripsime. « Ayant remué toutes les pierres de son empire pour

la trouver, ajoute naïvement notre chroniqueur, il finit par découvrir sa retraite. Il écrivit donc à Tiritade, roi d'Arménie : « J'avais jeté les yeux sur la plus belle des filles de mon royaume pour en faire mon épouse. Les chrétiens me l'ont ravie; c'est dans vos Etats qu'ils la retiennent cachée. Qu'on la leur arrache, et qu'on me la ramène à Rome, à moins que vous ne préfériez la retenir pour compagne. Vous triompherez aisément d'elle, car c'est une femme facile à captiver. » Il n'en fallait pas tant pour exciter la passion de ce prince barbare. Sur ses ordres, d'habiles émissaires explorent l'Arménie; ils découvrent le refuge de nos solitaires, et accourent annoncer à leur maître que la beauté de Ripsime est au-dessus de toute louange. Tiridate envoie aussitôt de nombreux soldats entourer le lieu où vivaient nos recluses. Leur chef va prier Ripsime de se rendre au palais, où le grand roi d'Arménie l'attendait, pour s'unir à elle par des noces magnifiques. Ripsime répond par un énergique refus. Elle entraîne ses compagnes dans l'oratoire commun, et toutes ensemble, elles supplient Dieu de venir à leur secours par un miracle, puisque la fuite n'était plus possible. Les envoyés s'apprêtaient à user de violence, quand soudain la foudre gronde avec fracas dans les cieux, et fait trembler la terre. Une voix puissante domine tout cet éclat, et l'on entend ces mots : « Ayez force et foi ! je suis avec vous, je vous garderai des souillures de l'ennemi, et vous entrerez sans tache dans le royaume céleste qui vous a été préparé. » Ce coup de tonnerre, ces paroles retentissantes, ont un instant glacé d'effroi toute la troupe qui reste immobile et atterrée. Bientôt, les chevaux s'agitent et se dressent; quelques-uns renversent leurs cavaliers et les foulent aux pieds. Les autres, terrifiés, s'enfuient en désordre.

Mais Tiridate se rit de leur frayeur. Il exige qu'on lui amène Ripsime; peu lui importe à quel prix. Son épée menaçante contraint les plus hésitants; ils vont s'exposer à la colère du Dieu éternel pour échapper à celle d'un mortel, qui demain ne sera plus. Le Seigneur eut pourtant pitié d'eux. Il leur laissa porter la main sur la vierge qu'ils enchaînèrent et conduisirent au palais. Fortifiée par la voix d'en haut, la Sainte avançait sans frayeur. Ses lèvres et son cœur répétaient cette prière du psaume. « Délivrez mon âme, ô mon Dieu, de l'épée qui la poursuit; délivrez-là de la puissance du chien qui veut la dévorer. »

A la vue de Ripsime, Tiridate est au comble de la joie. Il l'invite par de douces paroles à accepter son trône et sa main. Les dédains de cette faible femme l'irritent, et il s'élance sur elle avec fureur. Mais une force surnaturelle anime le bras de la vierge, qui repousse le tyran loin d'elle. Tiridate étonné, renonce à employer la force et fait appeler Gaiana. Il lui ordonne de persuader à sa fille spirituelle de condescendre aux désirs du roi. Mais animée d'une ardeur divine, Gaiana chante les splendeurs de la virginité, et l'éclat de la couronne qui lui est réservée dans le ciel. Fou de rage, le roi lui fait briser les dents. Quand son horrible supplice fut achevé, cette femme héroïque répétait les mêmes paroles. Sa constance lui mérita la palme du martyre.

Cependant, Tiridate interroge de nouveau Ripsime; mais sans plus de succès. Alors il ne songea plus qu'à tirer vengeance des mépris et de la défaite qu'il avait essuyés. Par ses ordres, Ripsime eut la gorge ouverte, et par cette plaie béante on lui arracha la langue; des torches ardentes furent appliquées sur ses chairs meurtries; on répandit ses entrailles sur le sol, et elle respirait encore quand les bourreaux lui arrachèrent les yeux. Ses blessures devinrent ses joyaux de noce, et c'est ainsi parée que son âme s'échappant de son corps brisé, alla se présenter à l'Epoux divin dans le palais éternel du ciel.

Dès qu'elles apprirent le trépas glorieux de Gaiana et de Ripsime, les vierges restées seules dans la ville accoururent pour recueillir leurs dépouilles meurtries. Toujours altéré de sang, Tiridate ordonne de les saisir et de les torturer comme leurs compagnes. Quelques-unes purent cependant échapper aux bourreaux. Nina fut de ce nombre.

SAINTE NINA, APOTRE DES GÉORGIENS

La fidèle Chrétienne s'enfuit à la hâte à travers des chemins et des pays inconnus. Dieu la conduisit. Après plusieurs jours de marche elle pensa qu'elle était à l'abri de toute poursuite. Elle s'arrêta dans la première ville qu'elle rencontra; c'était la capitale de la Géorgie, royaume voisin de celui d'Arménie. Pour mener la vie de retraite, de travail, et de pénitence qui faisait tous ses charmes, elle se vendit comme esclave ou, selon d'autres auteurs, elle fut saisie comme captive romaine et réduite à la servitude.

Quoiqu'il soit, elle devint esclave, et dans la petite chambre qui lui servait de réduit, elle n'avait pour lit et pour tout meuble qu'une simple natte sur la terre nue (1). C'était là qu'après sa journée de labeurs elle se retirait pour se flageller, pour méditer, et pour appeler les bénédictions de Dieu sur cette terre, devenue sa seconde patrie. La pureté de sa vie, sa sobriété, sa fidélité à ses maîtres, excitèrent l'admiration des barbares. Ils lui demandèrent la raison d'une telle conduite. « C'est ainsi, répondit simplement Nina, que je sers le Christ mon Dieu. » Ce nom leur était aussi nouveau que le reste.

DEUX GUÉRISONS MERVEILLEUSES

Alors, c'était une coutume, en Georgie, de porter les enfants malades de maison en maison. Chaque mère examinait le cas et indiquait le remède qui lui semblait le meilleur. Une pauvre femme avait vainement fait appel à la science et aux secours de ses voisines; son fils allait mourir dans ses bras. Elle le présente enfin à Nina. « Je ne connais aucun remède humain, répond l'esclave, mais par sa toute puissance, Jésus-Christ mon Dieu peut instantanément rendre la santé aux plus désespérés. » Elle prend le petit agonisant, le couche sur sa natte, le couvre de son cilice et invoque ardemment pour lui le Sauveur Jésus. Quelques instants après, frais et rose, l'enfant souriait dans les bras de sa mère. Celle-ci, dans sa reconnaissance, publie partout autour d'elle la guérison merveilleuse.

La nouvelle, franchissant le seuil du palais, arriva jusqu'à la reine de Georgie. Depuis de longues années elle gémissait sur un lit de douleur, victime d'un mal rebelle à tout remède. Elle fait, en toute hâte, appeler Nina. « La place d'une esclave, répondit notre Sainte, n'est pas dans un palais, » et en même temps elle songeait au danger que courait sa vertu au milieu de la cour. La reine, instruite par la souffrance, ne s'irrita pas du refus de l'esclave: « J'irai la trouver, dit-elle, puisqu'elle ne veut pas venir à moi. »

Nina vit donc la princesse frapper à la porte de son modeste réduit et implorer son secours. La pauvre servante pria pour la grande reine et celle-ci fut guérie. Dans sa joie elle veut se dépouiller de ses joyaux pour en faire présent à son humble

(1) Toute cette dernière partie de la vie de sainte Nina, consignée par Rufin, au volume Ier de son *Histoire*, est la plus certaine et ne peut être contestée.

bienfaitrice. « C'est mon Dieu qu'il faut seul remercier, s'écria Nina en repoussant l'or et les pierreries, lui seul vous a rendu la santé. Il n'a que faire de vos richesses. Ce qu'il demande de vous c'est que vous renonciez aux idoles, pour l'adorer et le servir uniquement. Faites-vous donc baptiser, et vivez selon la loi du Christ. »

De retour au palais, la reine se présente pleine de santé et de vie au monarque son époux. « Comment, s'écrie-t-il, récompenser assez celle qui t'a sauvée? — Elle a rejeté mes dons, reprit la princesse, elle ne réclame de nous qu'une seule chose : c'est que nous embrassions sa foi et qu'avec elle nous adorions le Christ Jésus. »

Le roi promit de se rendre à ce désir, mais il différait quand on le pressait de l'exécuter. Cependant Nina, toujours retirée, par ses prières et ses austérités, suppliait Dieu qui avait opéré de si grandes choses par ses mains de ne pas guérir seulement les corps, mais surtout de sauver les âmes.

UNE ÉPREUVE SALUTAIRE

Un matin, la capitale de la Georgie retentit du son des trompettes. et des cris de nombreux guerriers. Le roi partait pour une grande chasse. Il allait avec sa troupe s'enfoncer dans les forêts sauvages. La main de l'homme n'y avait pas encore tracé de chemin, et les fauves y régnaient comme dans un empire incontesté. Un brouillard humide tombait du ciel, mais on espérait que le soleil, perçant ce voile obscur, viendrait bientôt tout illuminer et tout réjouir.

Dans la course, le roi se laissa emporter par son impétuosité sans qu'on le remarquât. Il poursuivit longtemps la proie qui fuyait devant lui. Quand il s'arrêta, il était seul dans un fourré épais; il n'entendait plus les siens, et il lui était impossible de se diriger vers eux. La brume s'était épaissie, et la clarté du jour, qui s'obscurcissait, finit par s'éteindre complètement. Le chasseur imprudent se crut livré à une mort certaine. Les bêtes féroces profitant des ténèbres allaient sortir de leurs tanières, et seul, comment pourrait-il se défendre contre elles?

Au milieu du péril, Dieu fit revivre en sa mémoire et Nina, qui sans doute à ce moment priait pour lui, et l'engagement qu'il avait pris de se faire chrétien. « Que j'échappe à ce danger, se dit-il, je ne rentrerai dans mon palais que pour me faire baptiser. » Bientôt la nuit se dissipe et après bien des recherches le roi et sa troupe se rencontrèrent.

Fidèle à son engagement, le roi fait appeler Nina. Elle l'instruisit ainsi que son épouse des vérités chrétiennes. Prêts pour le baptême, ils ne voulurent pas aller seuls à Jésus-Christ. Le prince convoque ses sujets, il leur annonce les miracles que le Dieu des chrétiens a faits en sa faveur et pour la guérison de la reine. « Ce Dieu tout puissant et miséricordieux est le seul et vrai Dieu, s'écrie-t-il dans sa reconnaissance, aussi vos chefs vont-ils se consacrer à son service et laisser les vaines idoles qu'ils ont adorées jusqu'ici. Peuple, suis l'exemple de tes maîtres et deviens aussi chrétien. » Une acclamation générale répondit au vœu du monarque. Il s'occupa de l'instruction des hommes ; la reine et Nina apprenaient aux femmes les mystères et les dogmes de notre foi, et Dieu aidant, la foule n'aspira plus qu'à l'eau sainte du baptême « comme le cerf altéré soupire après les fontaines d'eau vive ».

LES GEORGIENS A BYZANCE

Ce troupeau nouveau manquait de pasteurs. Nina persuada au roi d'envoyer une ambassade à Constantin qui régnait alors à Byzance. Les délégués demanderaient à l'empereur de désigner des évêques et des prêtres, qui viendraient achever d'instruire les Géorgiens, leur administreraient les sacrements et les guideraient dans les voies du salut. Les messagers n'arrivèrent pas seuls à la cour impériale. L'Arménie réclamait aussi des ministres du vrai Dieu ; les prières que Nina et le sang que Gaiano, Ripsime et leurs compagnes avaient répandu sur cette terre, portaient déjà leur fruit. Des Ethiopiens et des Persans arrivaient à leur tour réclamer des missionnaires. Théodoret, un contemporain, décrit avec un certain effroi et un sourire mal déguisé, l'aspect farouche, le costume et les mœurs bizarres de ces étrangers. Mais Constantin ne voyait que les âmes. Il recevait tous ces hommes avec honneur et avec joie. Il les renvoyait dans leurs contrées chargés de ses présents et, autorisé par le Souverain Pontife, il les faisait suivre de vaillants missionnaires. C'était là dans sa pensée la plus belle conquête qu'il pût entreprendre.

COMMENT NINA A ELLE SEULE TRANSPORTA UNE COLONNE QU'UN ATTELAGE NE POUVAIT MÊME ÉBRANLER

Cependant Nina avait engagé ses catéchumènes à bâtir un temple en l'honneur du vrai Dieu dont ils allaient devenir les enfants. Ils se mirent à l'œuvre avec l'ardeur que donne la foi. On mit à contribution toutes les richesses de la région, les bois précieux, les marbres, l'or et l'argent. Une colonnade devait entourer l'édifice. Les blocs de granit s'élevèrent peu à peu dans les airs; bientôt il n'en resta plus qu'un seul à dresser. Mais c'est en vain que l'on travaille et que l'on sue, la lourde masse reste immobile. Un couple de bœufs est attelé à la colonne, on les excite, on les aiguillonne, mais la pierre ne cède pas. Un autre couple est amené, puis deux, puis trois; leurs efforts demeurent stériles. Le démon s'était évidemment mis de la partie. La journée s'écoula ainsi : rude journée pour les corps et surtout pour les cœurs que le doute agitait. Nina passe la nuit en prières; elle se charge de cilices et de chaînes de fer, elle veut par sa ferveur triompher de ce qu'elle nomme la dernière tentative de l'enfer.

Dieu, par un nouveau prodige, voulait récompenser et affermir la foi de son peuple. Le lendemain, la Sainte est appelée sur le chantier, où l'on recommençait à s'épuiser en labeurs inutiles. Nina se jette à genoux et invoque de toute l'ardeur de son âme Celui qui par sa mort a triomphé des démons. Pendant qu'elle priait, la colonne se dresse, s'élève dans les airs, portée par la main invisible des anges, et vient se placer à l'endroit qui lui était destiné. Le peuple applaudissait et mêlait dans ses acclamations le nom de Dieu et celui de Nina.

Quand les évêques et les prêtres arrivèrent, l'église était achevée. On la consacra : le roi, la reine et leurs sujets furent solennellement baptisés. La Géorgie était chrétienne.

Nina vécut encore longtemps pauvre, austère, humble, au milieu de ceux qu'elle avait enfantés à Jésus-Christ, puis elle monta au ciel jouir de la gloire qu'elle avait fui sur la terre.

La foi catholique prospéra pendant plusieurs siècles en Georgie; mais le schisme et l'hérésie introduits par les Arméniens et les Grecs, l'infidélité apportée par le Persan et le Turc, ont fait succéder le deuil à ces jours de triomphe.

Elle n'est pas non plus inconnue à nos contrées occidentales. Le martyrologe romain fait mémoire d'elle à la date du 15 décembre. En 1807, Mgr Jauffret, évêque de Metz, a fondé sous le patronage de sainte Chrétienne, une Congrégation de Religieuses enseignantes qui possède des maisons d'éducation dans plusieurs diocèses de France et en Allemagne.

Imp.-*gérant*, PETITHENRY, 8, rue François Ier, Paris.

SAINT EUSÈBE, ÉVÊQUE ET MARTYR

Fête le 16 décembre.



Saint Eusèbe de Verceil envoyé en ambassade par le Pape près de l'empereur Constance.

NAISSANCE DE SAINT EUSÈBE
LES DEUX PÈRES QUE TOUT CHRÉTIEN A SUR LA TERRE

A côté de saint Athanase, l'invincible défenseur de la divinité de Jésus-Christ contre les hérétiques ariens, un des plus grands hommes que l'on vit apparaître, pour consoler la Sainte Eglise au milieu de ses douleurs, est sans contredit le célèbre évêque de Verceil, saint Eusèbe.

Né en Sardaigne, l'an 286, Eusèbe eut, pour guider ses premiers pas dans le chemin de la vertu et former son cœur à la piété, une sainte mère nommée Restitute. Ce qu'il fit jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans, l'histoire ne le dit pas; mais quand, avec le lait maternel, on s'est nourri du pain substantiel de la parole divine, on ne peut qu'y trouver une force de vie et d'ardeur sainte qui fait mépriser les faussetés et les mensonges du monde et aspirer vers Dieu, seul bien véritable.

En 311, Eusèbe eut la douleur de perdre son père, homme noble et pieux, qui mourut pour la foi dans la persécution de Dioclétien. Ce fut un coup terrible pour le jeune homme; mais il avait appris sur les genoux de sa mère qu'il avait deux pères sur la terre : celui qui lui avait donné la vie corporelle, et le Pape, père commun de tous les fidèles. Les leçons qu'on apprend ainsi dans les bras maternels ne s'effacent point de la mémoire, et Eusèbe s'en souvint. Il voulut se rendre auprès de cet autre père, qu'il aimait sans l'avoir jamais vu, et être baptisé par lui. Restitute consentit volontiers aux désirs de son fils, et elle prit avec lui la route de Rome.

BAPTÊME MIRACULEUX
PRÉSAGES HEUREUX DE SAINTETÉ

Le jeune Sarde et sa mère, aussitôt arrivés dans la Ville sainte, allèrent s'agenouiller aux pieds du successeur de saint Pierre, et Eusèbe fut transporté de joie à la vue de son père en Jésus-Christ. Saint Eusèbe gouvernait alors la sainte Eglise de Dieu. Un ange lui apprit quelles devraient être plus tard les vertus de ce jeune homme. Le bienheureux Pontife l baptisa et lui donna son nom, présage heureux de la grande piété du futur évêque de Verceil, car *Eusèbe* signifie *pieux*. Pendant le baptême, des anges vinrent du ciel pour lever le catéchumène des fonts baptismaux et aider le saint Pape en cette cérémonie sacrée. Eusèbe, purifié dans les eaux du baptême et fortifié par la grâce divine, se leva comme un homme tout transformé et tout nouveau, prêt à tout ce que l'amour de Jésus-Christ demanderait de lui. A cette époque, apparaissaient de tous côtés des impies qui voulaient déchirer la robe sans couture du divin Maître en divisant son Eglise sainte. Eusèbe, ne comprenant pas qu'on pût s'insurger ainsi contre sa Mère, voulut la défendre. Dans ce but, il s'adonna avec ardeur à l'étude et à la prière. Sa vie était si sainte, si céleste, qu'on le regardait comme un ange. Sa pureté virginale surtout lui valut cette fécondité d'apostolat dont nous parlerons bientôt. Il la conserva intacte avec tant de soin que Notre-Seigneur lui-même le délivra un jour, sans même qu'il s'en doutât, des poursuites insensées d'une femme de mauvaise vie.

Il étudia les arts libéraux et les saintes lettres sous les papes saint Eusèbe et Melchiade. Saint Sylvestre, leur successeur, lui conféra tous les Ordres sacrés jusqu'à la prêtrise. On aimait à Rome à voir ce lévite, d'une vertu consommée, servir au saint autel, remplir l'office du lecteur, et surtout annoncer la parole de Dieu par le chant de l'Evangile. On l'écoutait comme un oracle, on le vénérait comme un saint.

CE QUE FUT LE PREMIER ÉVÊQUE DE VERCEIL

Saint Marc, successeur de saint Sylvestre, heureux de rencontrer tant de vertus dans Eusèbe, l'ordonna prêtre. La mort l'empêcha de voir se réaliser les espérances qu'il avait conçues de son diacre; Jules Ier, son successeur, en fut l'heureux témoin.

Mais déjà le nom d'un impie, qu'on ne devait prononcer plus tard qu'avec frémissement, commençait à se répandre parmi le peuple ami de la nouveauté. Arius poussait d'horribles blasphèmes à la face du monde entier, et osait dire que Jésus son Maître et son Rédempteur n'était pas Dieu. L'hérésie faisait de rapides progrès, et déjà Verceil, ville de Ligurie, était en proie à la fureur des hérétiques. Il était temps de mettre une digue au torrent dévastateur, et d'envoyer un pasteur à la recherche des brebis égarées. C'est sur Eusèbe que s'arrêta le choix du Souverain Pontife.

Les chrétiens de Verceil, restés fidèles à leur foi, surent vite apprécier la sainteté de leur nouveau père, et ils le voulurent pour évêque. Ils en écrivirent au Pape qui acquiesça volontiers à leur demande, et Eusèbe reçut la consécration épiscopale. Le champ de bataille était vaste, et le prélat entra résolument au combat. Les adversaires connaissaient le courage d'Eusèbe, aussi lui fermèrent-ils les portes de l'église principale de la ville. Mais Dieu déjoua leurs plans, et les portes s'ouvrirent comme poussées par une main invisible. Le saint évêque entra dans le temple sans que ni les hommes ni les démons ne pussent y mettre aucun obstacle.

LES ANGES AUTOUR DE L'AUTEL — UN SÉMINAIRE MODÈLE

La conduite du nouveau pasteur fit voir qu'on ne s'était pas trompé en le jugeant capable de gouverner cette Eglise affligée. Il n'avait jamais qu'une seule chose en vue : accomplir la volonté de Dieu, et rien au monde n'aurait pu l'en empêcher. Sa sainteté devint si grande que, quand il célébrait le saint sacrifice de la messe, les anges l'aidaient à rompre la sainte hostie et à la distribuer aux fidèles. Parfois aussi ils faisaient retentir autour de l'autel de suaves et de douces harmonies que le peuple même entendait. L'eau dont il s'était lavé les doigts, après avoir touché le corps du Sauveur, servait à guérir toutes sortes d'infirmités.

Lorsque, comme de nos jours, les hommes oublient leur Dieu et sacrifient à leurs passions, l'Eglise, toujours pleine de sollicitude pour ses enfants, a sans cesse jugé que le moyen le plus propre à réformer la société était de garder innocentes et pures les âmes des enfants. C'est ce que fit Eusèbe. Il fonda un alumnat dans son palais épiscopal et forma sous ses yeux des jeunes ecclésiastiques dont l'innocence et la piété lui étaient connues. Dieu bénit ses efforts, et, de toutes parts, on appela bientôt ses disciples aux évêchés. Il fut le premier qui, dans l'Occident, joignit la vie monastique à la vie cléricale. Bientôt saint Augustin devait reproduire à Hippone cette imitation de la communauté apostolique, et, par sa règle immortelle, lui assurer de longs siècles d'existence.

Bien que ses disciples vécussent au milieu de Verceil, leur vie était recueillie comme celle des moines dans les déserts. Les prières du saint évêque et de ses jeunes clercs attiraient de nombreuses vocations. Les prêtres de la ville voulurent les imiter, et, tout en veillant avec sollicitude sur les âmes qui leur étaient confiées, ils vivaient en communauté, dans la pratique de toutes les vertus religieuses et apostoliques. Saint Ambroise avait la plus grande admiration pour les disciples de saint Eusèbe. Il en parle en ces termes : « C'est une milice toute céleste et tout évangélique, occupée jour et nuit à chanter les louanges de Dieu, à apaiser sa colère et à implorer sa miséricorde par des prières ferventes et continuelles. Ils ont toujours l'esprit appliqué à la lecture ou au travail. »

LÉGATION EN GAULE — CONCILE DE MILAN

C'est dans cette vie de recueillement et de prières que le bienheureux évêque se préparait à de futurs combats.

On était en 354. Le pape saint Jules venait de mourir, et Libère lui avait succédé sur le trône de saint Pierre. Ce dernier, voyant attaquer la doctrine de l'Eglise sous prétexte de combattre le grand Athanase, envoya des légats en Gaule pour prier l'empereur Constance, alors en guerre contre les Allemands, de favoriser la réunion d'un concile à Milan.

Le Pape connaissait le zèle de *saint Eusèbe* : il lui écrivit pour le prier de se joindre à Lucifer, évêque de Cagliari, *à Pancrace et à Hilaire*, diacre de l'Eglise de Rome. L'évêque de Verceil accueillit

cette demande avec plaisir, se mit en route avec les autres légats, et obtint de l'empereur tout ce qu'il voulut. Les ariens, craignant pour leur secte, tâchèrent de s'insinuer de plus en plus dans l'esprit de Constance, et ces malheureux, qui refusaient de reconnaître la divinité en notre Sauveur, donnaient à ce souverain vaniteux le titre païen de maître du monde et d'éternel.

Le Concile de Milan se tint l'année suivante. L'empereur et les ariens y étaient les maîtres. Leurs troupes en gardaient les portes pour prêter main forte aux hérétiques. L'évêque de Verceil, ne prévoyant rien de bon d'une telle réunion, refusa d'abord de s'y rendre; mais, sur les instances des légats du Pape, de Constance et des évêques ariens, il vint à Milan avec les trois autres légats. Quand il parut au Concile, les hérétiques avaient déjà tout préparé et pris leurs mesures. Le saint évêque ne s'y était pas trompé. « Je ferai tout ce que vous désirerez, leur dit-il, mais je veux avant tout être assuré de votre foi. Voici le symbole de Nicée, souscrivez-y, sinon je me retire. » L'évêque de Milan se rendit aussitôt à cette demande, mais Valens de Murse lui arracha des mains le papier et la plume et leva violemment la séance. L'empereur alors réunit l'assemblée dans son palais et la présida lui-même. Il employa toutes les ruses pour vaincre le courage des légats, mais pas un ne céda. Désespérant d'abattre leur énergie, il les livra aux ariens.

EXIL DE SAINT EUSÈBE — SES TOURMENTS
UN ÉVÊQUE CATHOLIQUE ET UN ÉVÊQUE SCHISMATIQUE

Saint Eusèbe fut maltraité, battu de verges et exilé à Scythopolis, en Phrygie. Au milieu de ses tourments, il ne cessait de bénir son divin Maître, crucifié bien qu'innocent, et, comme les apôtres, il se réjouissait de pouvoir souffrir pour le nom de Jésus. « Il reçut l'exil, dit la légende du bréviaire, comme une charge de son ministère. »

Un chrétien, du nom de Joseph, le logea dans sa maison, où saint Epiphane et quelques clercs vinrent le visiter.

Patrophile, évêque de cette ville, un des chefs ariens les plus méchants, en étant informé, fit prendre le noble persécuté. Les barbares, chargés de cet office, le traitèrent avec cruauté et l'enfermèrent dans une chambre si petite qu'on ne pouvait s'y tenir debout. Les ariens, pour amener le Saint à leurs sentiments, venaient le maltraiter à différentes heures du jour. Ils le traînaient par terre à demi nu, lui faisaient descendre un escalier très élevé la tête en bas, l'accablaient de coups. Jamais une plainte n'effleura les lèvres du glorieux martyr, jamais non plus il ne faiblit dans sa foi. Comme un vrai fils de la sainte Eglise romaine, il était heureux de prendre part aux grandes douleurs de sa Mère, toujours persécutée.

Patrophile, pour gagner saint Eusèbe, l'invitait à sa table. Le noble exilé ne voulut jamais avoir de rapports avec cet hérétique. Il préféra même rester plusieurs jours sans prendre aucune nourriture. C'est sur ces entrefaites qu'il envoya à l'indigne évêque un acte de protestation sous ce titre : « Eusèbe, serviteur de Dieu, avec ses autres serviteurs qui souffrent avec moi pour la foi, à Patrophile, le geôlier, et aux siens. » Après un court récit des souffrances qu'il en avait reçues et une admirable affirmation de la divinité du Christ, il leur déclare qu'il ne recevra aucune nourriture s'ils ne lui promettent par écrit de permettre à ses frères de venir le voir et de lui apporter le nécessaire. « Sinon, ajoute-t-il, vous serez coupable de ma mort, et toute l'Eglise saura ce que les ariens font souffrir aux catholiques..... Je te conjure, toi qui lis cette lettre, par le Père, le Fils et le Saint-Esprit de ne la pas supprimer, mais de la donner aux autres. »

Après être resté quatre jours sans rien prendre, le saint évêque de Verceil peut retourner à son hospice. Le peuple l'y conduit avec joie et entoure la maison de flambeaux. Cependant, la fureur des ariens n'était pas assouvie encore, et, un mois après, ils viennent à l'hospice, armés de verges, y pénètrent avec violence et jettent de nouveau le Saint dans un cachot très étroit, avec un prêtre, nommé Tegrin.

Le lieu du bannissement fut souvent changé, et Eusèbe fut conduit tantôt en Cappadoce, tantôt en Egypte. Pendant ce pénible exil, le terrible adversaire des ariens reportait toujours sa pensée vers le troupeau bien-aimé qu'il avait dû quitter, et souvent il écrivait aux Eglises d'Italie pour les exhorter à demeurer fermes au milieu des persécutions.

Enfin, après des tourments inouïs, toujours supportés avec la plus grande joie, l'évêque de Verceil fut mis en liberté. Constance venait de mourir (361) et Julien l'Apostat, son successeur, rappelait les évêques de leur exil, car il pensait qu'il persécuterait mieux l'Eglise par d'autres moyens. En attendant, les fidèles virent, avec joie, rentrer leurs pasteurs.

SAINT EUSÈBE EST MIS EN LIBERTÉ
SES COMBATS CONTRE L'HÉRÉSIE

Les tourments qu'avait endurés saint Eusèbe, si cruels et si barbares qu'ils fussent, n'avaient pas abattu son courage. Son âme était plus forte et plus prête aux grands combats, son amour pour la sainte Eglise plus ardent, son zèle pour les âmes plus grand que jamais. Avant de revenir à Verceil, Eusèbe alla rallumer le flambeau de la foi dans les Eglises d'Orient, perdues par l'hérésie.

Et d'abord c'est Alexandrie qu'il visite, où il a le bonheur d'embrasser le grand saint Athanase. De concert avec ce glorieux persécuté, saint Eusèbe assemble un concile dans cette ville. Les évêques le chargent de parcourir les principales villes d'Orient pour ramener dans le sein de l'Eglise tous ceux que la peur des persécutions avait fait succomber. Sa parole forte et inspirée, sa grande sainteté et ses prières surtout, attiraient à lui toutes les âmes égarées. Le succès de sa mission fut complet, et l'Eglise eut la joie de voir revenir à elle ses enfants.

L'Italie avait aussi souffert de l'arianisme, et il fallait l'en délivrer. Le zélé confesseur de la foi, quoique épuisé par la persécution et les travaux, se jette dans ce glorieux champ de bataille avec une ardeur toute nouvelle. Mais avant, il va se prosterner aux pieds du Souverain Pontife, en est béni avec amour, lui rend compte de sa mission et revient à Verceil. Le peuple, à cette nouvelle, se porte au-devant de son père et le reçoit avec une joie indicible. Par ses larmes, ses prières, ses jeûnes, ses veilles, sa douceur en même temps que sa force, il ramène dans le sein de l'Eglise tous ceux de son diocèse qui s'en étaient écartés, et enflamme tout son peuple d'un grand amour pour Notre-Seigneur si indignement outragé par les hérétiques.

DERNIÈRES ANNÉES ET DERNIERS TRAVAUX
RÉCOMPENSE DU GLORIEUX CONFESSEUR

Saint Eusèbe, aussitôt rentré, continua à mener au milieu de ses disciples la vie monastique. Il fit aussi bâtir, en l'honneur de saint Théoneste, martyr, une église qu'il érigea en cathédrale.

Tout cela, cependant, ne suffisait pas à l'infatigable activité du saint apôtre. Il traduisit en latin les Commentaires d'Origène sur les Psaumes, en y retranchant quelques erreurs, comme il le fit encore pour les écrits d'Eusèbe de Césarée. Saint Jérôme place saint Eusèbe au nombre des écrivains célèbres de la Sainte Eglise.

Ferrarius, évêque de Verceil, parlant plus tard de son glorieux prédécesseur, résumait ainsi sa vie : « Eusèbe, défenseur de l'Eglise catholique, gardien fidèle de son troupeau, protecteur des errants, père des orphelins et des pauvres, soutien très zélé des veuves, hôte des pèlerins, se fit tout à tous, et amena à Jésus-Christ une innombrable multitude d'hommes. »

Il y avait bien longtemps déjà que notre Saint souffrait et combattait pour la Sainte Eglise, quand il eut révélation de sa mort prochaine. Les glorieux combats allaient lui mériter le martyre. Aussitôt il entra dans une grande joie, remercia Dieu avec effusion, et attendit l'heure de la récompense dans le recueillement et la prière.

L'évêque intrus de Milan, ayant suscité une sédition, supplia les ariens de se défaire enfin de l'évêque de Verceil, leur plus implacable ennemi. Sans plus tarder, les hérétiques se portèrent au palais épiscopal, s'emparèrent de l'héroïque vieillard, le traînèrent violemment par les chemins, puis lapidèrent le glorieux défenseur de la foi catholique.

C'était en 371, le saint martyr avait quatre-vingt-cinq ans; il venait de sceller de son sang cette foi qu'il avait tant aimée, et le glorieux athlète de Jésus-Christ avait bien mérité la couronne immortelle dont il jouit à jamais au ciel.

COURONNE DE SAINT EUSÈBE
CE QU'IL FAUT LUI DEMANDER

Lorsque mourut saint Eusèbe, quelques-uns de ses disciples jouissaient déjà de la vue de Dieu. Du haut du ciel, ils encourageaient et fortifiaient le saint vieillard, et quand sa belle âme prit son essor vers Dieu, ne vous semble-t-il pas voir ces âmes bienheureuses courir au-devant de lui pour recevoir leur père, baiser avec amour ses plaies sanglantes et le présenter au divin Agneau pour qui il avait tant souffert? Et plus tard, quand ses autres disciples : saint Denis, évêque, martyr de Milan; saint Liménius et saint Honorat, évêque de Verceil; saint Gandence, évêque de Novare, et quelques autres, quittèrent cette terre d'exil pour se rendre dans la véritable patrie, qui peut douter qu'ils n'aient formé et ne forment encore la couronne de leur père? C'est la récompense réservée à tous ceux qui consacrent leur vie à la formation de la milice sacerdotale, c'est aussi celle des personnes généreuses qui contribuent à cette belle œuvre par leurs aumônes. « Quiconque donnera seulement un verre d'eau froide à l'un de ces plus petits, parce qu'il est de mes disciples, je vous le dis en vérité, il ne sera point privé de sa récompense. » (Matth., x, 42.)

Les jours de combat sont revenus. Les suppôts de Satan veulent les ruines, et sur ces ruines, ils veulent arborer l'étendard de la haine. Saint Eusèbe, si nous le prions bien, nous apprendra à vaincre et à arborer sur l'univers régénéré l'étendard de Jésus-Christ, l'amour incarné.

On invoque encore saint Eusèbe contre les possessions diaboliques et les incendies. Saint Grégoire de Tours rapporte qu'il fut délivré d'un incendie qui menaçait sa maison par l'intercession du saint martyr.



Imp.-*gérant :* E. Petithenry, 8, rue François Ier, Paris.

SAINT LAZARE, AMI DU SAUVEUR

Fête le 17 décembre.



Jésus cria à pleine voix : « Lazare, sors du tombeau! » Et, soudain, le mort se leva.

(S. Jean, ch. XI.)

(D'après une fresque de Fra Angelico.)

ORIGINE DES AMIS DU SAUVEUR, LAZARE, MARTHE ET MARIE

Saint Lazare, l'ami de Jésus, était originaire de Béthanie, petit bourg voisin de Jérusalem, sur le versant oriental du mont des Oliviers. Sa mère, Eucharis, avait déjà eu d'un premier mariage une fille nommée Marthe; elle devait encore mettre au monde une seconde fille, qui sera Marie-Madeleine. La tradition ne nous dit rien du père de Lazare et de Marie, mais nous savons que leur mère Eucharis était juive et de sang royal : sa mort mit ses trois enfants en possession de biens immenses et d'esclaves nombreux.

Lazare et Marie laissèrent à Marthe, leur sœur aînée, le soin de gérer les biens et les domaines : celle-ci s'en acquitta avec zèle et avec prudence. Aimable et douce envers tous, elle se plaisait à venir en aide aux malheureux, et sa vertu demeura toujours à l'abri de tout soupçon. Marie, surnommée Madeleine, à cause du château de Magdalon, qu'elle possédait en propre, jeune fille d'une beauté éclatante, se complut d'abord dans ses qualités naturelles; elle rechercha avec trop d'amour et de dangereuse liberté les délices mondaines. Mais Jésus, le bon Pasteur, passe à travers la Judée à la recherche des brebis égarées; Marie entendra sa voix; la sagesse, l'autorité, la douceur, la grâce divine du Maître la saisiront, les paroles du Sauveur iront comme des flèches frapper son cœur; elle se retirera dans la solitude pour pleurer sa faute. Puis elle ira se jeter aux pieds de Jésus, les arrosant de ses parfums et de ses larmes; et pour prix de son immense repentir, elle méritera d'entendre cette parole de Jésus : « Vos péchés vous sont remis. »

Quant à Lazare, il menait une vie régulière selon la loi, et on peut lui appliquer comme à Nathanaël cette parole du Sauveur : « Celui-ci est un véritable Israélite, en qui il n'y a point de ruse. » Lazare était un homme de bien, craignant Dieu et attendant la consolation d'Israël. Dès qu'il entendit et vit Jésus, il résolut d'être son disciple.

CE QUE SIGNIFIE LE MOT « BÉTHANIE »

Béthanie signifie *maison de travail* : le travail, c'était bien l'office de Marthe, qui avait l'intendance des biens de la famille; *maison d'obéissance :* obéir à Jésus en le suivant et en s'attachant à lui par un ardent amour et une rude pénitence, ce sera la vocation de Madeleine; *maison de l'affliction :* la douleur régnera bientôt sous ce toit, quand Lazare sera mort; *maison de la prière exaucée :* elle le sera, en effet, lorsque Jésus viendra y apporter la consolation et la vie par la résurrection de son ami.

AMOUR DU SAUVEUR POUR LA MAISON DE BÉTHANIE

Le divin Maître affectionnait d'un amour tout particulier la maison de Lazare. Elle était comme un délicieux pied-à-terre, où le Fils de Dieu, fatigué de ses courses apostoliques, attristé de la froideur de tant d'âmes rebelles aux efforts de son amour, se plaisait à venir reposer ses membres et épancher son cœur. Marthe le servait alors avec une sollicitude empressée. Marie se tenait assise aux pieds de Jésus, écoutant sa parole : semblable à une colombe, dit saint Bernard, qui, s'étant une fois blanchie et désaltérée dans un ruisseau de lait, demeure sur les bords pour s'y plonger encore et ne veut plus s'en éloigner (1). Lazare était là aussi, et à ce contact divin, il laissait son âme se former à toutes les vertus, ne perdant rien des instructions du Maître et se montrant l'ami le plus dévoué et le plus généreux.

MORT DE LAZARE

« Or, dit saint Jean, il y avait un homme malade, appelé Lazare, qui était de Béthanie, le bourg de Marie et de Marthe, sa sœur. Marie est celle qui répandit sur Notre-Seigneur une huile de parfum, et qui lui essuya les pieds avec ses cheveux; et c'est Lazare, son frère, qui était malade. »

C'était au commencement de la trente-troisième année du Sauveur, et Jésus prêchait au delà du Jourdain; Lazare étant donc tombé gravement malade, les deux sœurs envoyèrent aussitôt des messagers à Jésus pour lui dire : « Seigneur, voici que celui que vous aimez est malade. » Ce que Jésus ayant entendu, il leur dit : « Cette maladie n'est pas pour la mort, mais pour la gloire de Dieu, afin que le Fils de Dieu en soit glorifié. » Or, Jésus aimait Marthe, et sa sœur Marie, et Lazare : ayant donc appris qu'il était malade, il demeura deux jours où il était, durant lesquels Lazare mourut. Alors, Jésus dit à ses disciples : « Retournons en Judée. — Maître, lui dirent-ils, il y a si peu de temps qu'en Judée on voulait vous lapider, et vous y retournez ! — Notre ami Lazare dort, dit encore le Sauveur; mais je m'en vais l'éveiller. » Ses disciples lui répondirent : « S'il dort, c'est bon signe, il guérira, » car ils s'imaginaient que Jésus parlait du sommeil ordinaire si salutaire aux malades. Alors, Jésus leur dit ouvertement : « Lazare est mort et je me réjouis de n'y avoir pas été, afin que votre foi s'affermisse (par le miracle que je vais faire); mais allons vers lui. » Saint Augustin dit : « Lazare dormait pour Notre-Seigneur; mais, pour les autres, il était mort. Il est aussi facile à Dieu de ressusciter un mort, qu'à un homme de réveiller celui qui dort. »

RÉSURRECTION DE LAZARE

« Or, poursuit saint Jean, Béthanie était éloignée de Jérusalem d'environ quinze stades, et beaucoup de juifs étaient venus vers Marthe et Marie pour les consoler de la mort de leur frère. Marthe ayant appris l'approche de Jésus, alla au-devant de lui, et Marie demeura dans la maison. Marthe dit à Jésus : « Seigneur si vous eussiez été ici, mon frère ne serait pas mort. Mais je sais que maintenant Dieu vous accordera tout ce que vous lui demanderez. » Jésus lui dit : « Votre frère ressuscitera. » Marthe lui dit : « Je sais qu'il ressuscitera au dernier jour. » Jésus lui dit : « Je suis la résurrection et la vie, quand celui qui croit en moi serait mort, il vivra. Et quiconque vit et croit en moi, ne mourra jamais. Croyez-vous cela ? » Elle lui dit : « Oui Seigneur, j'ai cru que vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant qui êtes venu en ce monde. » Lorsque Marthe eut ainsi parlé, elle s'en alla et appela Marie, sa sœur, et lui dit secrètement : « Le Maître est là, il t'appelle. » Marie n'eut pas plutôt ouï sa sœur, qu'elle se lève aussitôt et va trouver Jésus, car il n'était pas encore entré dans le bourg, mais il était au même lieu où Marthe l'avait trouvé. Cependant, les juifs qui étaient avec Marie dans la maison et qui la consolaient, l'ayant vue se lever si promptement et sortir, la suivirent en disant : « Elle s'en va au sépulcre pour y pleurer. » Lorsque Marie fut arrivée au lieu où était Jésus, dès qu'elle le vit, elle se jeta à ses pieds et lui dit : « Seigneur, si vous eussiez été ici, mon frère ne serait pas mort. » Quand Jésus la vit pleurant et les juifs qui étaient venus avec elle pleurant aussi, il frémit en son esprit et se troubla lui-même. Et il leur dit : « Où l'avez-vous mis? » Ils lui répondirent : « Seigneur, venez et voyez. » Et Jésus pleura. Sur quoi, les juifs dirent : « Voyez combien il l'aimait. » Mais il y en eut aussi quelques-uns qui dirent : « Ne pouvait-il pas empêcher qu'il ne mourût, lui qui a ouvert les yeux à un aveugle-né ! » Jésus,

(1) *Médit.*, XV, *in pass.*

frémissant de nouveau en lui-même, alla au sépulcre; or, c'était une grotte sur l'entrée de laquelle on avait mis une pierre. Jésus dit : « Otez la pierre. » Marthe, sœur du mort, lui dit : « Seigneur, il sent déjà mauvais, car il y a quatre jours qu'il est là. » Jésus lui répondit : « Ne vous ai-je pas dit que si vous croyez, vous verrez la gloire de Dieu? » Ils ôtèrent donc la pierre. Et Jésus, levant les yeux au ciel, dit ces paroles : « Mon Père, je vous rends grâces de ce que vous m'avez exaucé! Pour moi, je savais bien que vous m'exaucez toujours; mais je dis ceci pour ce peuple qui m'environne, afin qu'ils croient que c'est vous qui m'avez envoyé! ». Ayant dit ces mots, il cria à haute voix : « Lazare, sors du tombeau. » Et, à l'heure même, le mort sortit, ayant les pieds et les mains liés de bandes, et le visage enveloppé d'un linge. Jésus leur dit : « Déliez-le et laissez-le aller. » Beaucoup d'entre les juifs, venus pour consoler Marthe et Marie, et témoins de ce qu'avait fait Jésus, crurent en lui. D'autres coururent trouver les Pharisiens, et leur dirent ce qui venait de se passer. Les Pharisiens et les princes des prêtres, au lieu de croire en Jésus-Christ avec la multitude, conspirèrent de le faire mourir; ils songèrent même à faire mourir Lazare parce qu'un grand nombre de juifs les quittaient à cause de lui, et croyaient en Jésus. »

CE QUE DIT SAINT AUGUSTIN AU SUJET DE LA RÉSURRECTION DE LAZARE

Saint Augustin, dans ses admirables traités sur saint Jean, fait remarquer que le Christ a ressuscité trois morts pour manifester sa puissance. La mort corporelle est bien l'image de la mort spirituelle, avec cette différence, cependant, qu'on redoute beaucoup la première et qu'on ne craint guère la seconde, ce qui est une grande folie. La résurrection des corps est aussi l'emblème de celle des âmes par la foi. Si la fille de Jaïre et le fils de la veuve de Naïm figurent les pécheurs non invétérés de pensée et d'action, Lazare représente ceux qui se trouvent plongés dans la corruption des mauvaises habitudes; car la mauvaise habitude est un germe de mort bien cruel. Celui qui a l'habitude de pécher est enseveli, et l'on dit de lui avec raison : il sent mauvais. Car il commence à avoir une mauvaise réputation qui se répand autour de lui comme une odeur insupportable. La résurrection miraculeuse de Lazare devait être une preuve de la divinité du Seigneur. En raison de la mauvaise volonté des pharisiens, les apôtres voulaient le dissuader de se rendre à Béthanie, mais Jésus, après les avoir rappelés au devoir et leur avoir appris ce qu'est la mort avant le jour du jugement, s'en alla, et ils le suivirent. Avant de ressusciter Lazare, Jésus déclara à Marthe qu'il est le principe de vie pour le corps et pour l'âme; que quiconque croit vivra toujours de la vie de la grâce. Arrivé près de Marie, il frémit et pleura pour donner au pécheur l'exemple de ce qu'il doit faire pour revenir à la vie de l'âme.

Jésus se troubla pour nous montrer que nous devons nous-mêmes nous troubler à la vue de nos péchés. Tu t'es examiné, tu t'es reconnu coupable et tu as dit : J'ai entendu l'Evangile et je l'ai méprisé, j'ai reçu le baptême et je suis tombé dans les mêmes fautes : que faire? où aller? comment m'échapper? Quand tu parles ainsi, déjà Jésus-Christ frémit en toi, car ta foi frémit, et dans la voix du frémissement apparaît l'espérance de la résurrection. Si la foi est en nous, Jésus-Christ s'y trouve et frémit : si la foi est en nous, Jésus-Christ est en nous. L'apôtre dit-il autre chose? « Jésus-Christ, par la foi, habite » en nos cœurs. » Donc la foi en Jésus-Christ, c'est Jésus-Christ en ton cœur. Jésus dit : « Lazare, » viens dehors. » Le Seigneur nomme Lazare pour ne pas forcer tous les enfants d'Adam à ressusciter; car s'il n'eût adressé sa voix à un seul et désigné celui qu'il voulait, la mort, épouvantée, eût lâché toute sa proie et le genre humain eût comparu devant lui..... »

LAZARE, ÉVÊQUE DE BÉTHANIE, PUIS DE CHYPRE

Lazare fut témoin des humiliations comme du triomphe de Notre-Seigneur. L'Evangile nous apprend que Jésus, pour se rendre au mont des Oliviers le jour de l'Ascension, conduisit ses disciples à Béthanie : avant d'entreprendre son voyage glorieux, il voulait dire un dernier adieu à ses amis, et les rendre témoins de son triomphe. Après l'Ascension, il se renferma dans le Cénacle avec la Sainte Vierge et les apôtres, et reçut le Saint-Esprit et le don des langues au jour de la Pentecôte. Raban-Maur, archevêque de Mayence, dans sa *Vie* de sainte Madeleine affirme, sur la foi des traditions, que Lazare fut d'abord créé par les apôtres évêque de Béthanie. Sa maison fut convertie en basilique. Puis, durant la persécution suscitée à l'occasion d'Etienne, il alla prêcher l'Evangile dans l'île de Chypre, dont il fut aussi le premier évêque.

LES AMIS DU SEIGNEUR SONT ABANDONNÉS SUR UN VAISSEAU A LA FUREUR DES FLOTS

La haine des juifs avait déjà fait mourir Etienne et plusieurs disciples de Jésus ; mais leur rage était spécialement dirigée contre Lazare, cet homme dont la résurrection éclatante était la preuve vivante de la divinité de celui qu'ils avaient crucifié. Mais, faire mourir Lazare eût été une injustice et une impiété, la famille de Béthanie était de haute condition, leur seul crime était d'avoir été la famille aimée de Jésus-Christ. Aussi ils résolurent à tout prix de la faire disparaître. Ils vinrent donc chercher Marthe et Marie à Joppé où elles s'étaient retirées lors du soulèvement des juifs contre les fidèles de Jérusalem. On les plaça « sur un vaisseau fort usé, sans marinier, sans gouvernail, ni mâts, les exposant ainsi sur la mer à un évident naufrage ». Telle est l'antique tradition de la Provence chrétienne.

Raban-Maur décrit aussi le parcours de la petite barque livrée au souffle de Dieu et conduite par les anges. Madeleine, Marthe, le saint évêque Maximin, Parménas, chef des diacres, les évêques Trophime et Eutrope, etc., « furent poussés par le vent d'Est loin de l'Asie, entre l'Europe et l'Afrique, sur la mer Tyrrhénienne ; ils laissèrent à droite, après bien des détours, la ville de Rome et toute l'Italie, aussi bien que les Alpes qui, partant du golfe de Gênes et de la mer des Gaules, se terminent à l'Orient dans la mer Adriatique, et abordèrent enfin heureusement sur la droite dans la Viennoise, près de la ville de Marseille, à l'endroit où le Rhône se jette dans la mer. » (Chap. XXXVII.)

Saint Lazare se trouvait-il dans cette barque désemparée? quelques-uns l'affirment ; dans ce cas, il aurait été saisi par les juifs avec ses sœurs dans un voyage qu'il aurait fait de Chypre à Jérusalem. D'après Raban-Maur il vint les rejoindre peu de temps après.

C'est ainsi que Notre-Seigneur envoyait ses

amis planter la croix dans cette terre des Gaules qui devait lui être si chère, et où fleurira la nation vaillante, fille aînée de l'Eglise.

SAINT LAZARE, PREMIER ÉVÊQUE DE MARSEILLE

La sainte colonie que les anges avaient conduite en Provence fit bientôt éclater son zèle. Lazare fit à Marseille de nombreuses conversions et devint le premier évêque de cette ville. Marseille, où l'esprit vif des Grecs, ses fondateurs, s'unissait au caractère loyal et sympathique des Gaulois et à la fermeté des Romains, était, depuis longtemps déjà, l'une des principales villes de l'Occident. Cicéron l'appelait la sœur de Rome. Mais qu'étaient tout cet éclat et ces richesses terrestres de la ville païenne, comme ensevelie dans les désordres et les ténèbres de l'idolâtrie, à côté de la richesse de la foi, de la grandeur morale et de la résurrection que lui apportait l'ami ressuscité du Sauveur des hommes.

Lazare y représenta l'autorité de Pierre, prince des Apôtres, qui siégeait à Rome; il mena une vie très sainte et très austère et soutint la cause de Dieu en répandant dans les âmes la pureté de cette doctrine que lui-même avait puisée à l'école du Maître. L'Eglise naissante de Marseille prit bientôt un développement rapide. Mais, à cause des orages d'une persécution impie, le saint pasteur, pendant plusieurs années, se vit obligé d'instruire ses fidèles dans des souterrains creusés depuis des siècles dans le flanc des montagnes.

Cependant, le pieux évêque voyait croître ses brebis de jour en jour; et, en peu de temps, au milieu de la persécution, la religion chrétienne s'éleva radieuse sur les ruines du paganisme. La simplicité, la paix, la joie que donne le christianisme, succéda aux orgies, à la mollesse, à l'orgueil des temps antiques.

Le célèbre temple de Diane sera plus tard changé en une superbe église sous le titre de Notre-Dame la Majeure. Et en face de cette église une petite chapelle rappellera à la piété des Marseillais l'endroit où sainte Marie-Madeleine expliquait à leurs pères les merveilles de la vie du Sauveur, avant de se retirer à la solitude de la Sainte-Baume.

MARTYRE DE SAINT LAZARE

Après avoir pendant de longues années exercé son zèle dans son église de la Provence, saint Lazare tomba entre les mains des persécuteurs. Domitien régnait à Rome, et sa haine pour les chrétiens avait déjà fait couler des ruisseaux de sang : le farouche empereur avait envoyé des proconsuls dans les Gaules pour persécuter les fidèles adorateurs de Jésus-Christ. Lazare, conduit devant le préfet, refuse hautement de sacrifier aux idoles : « J'ai pour ami le Christ, Fils de Dieu; délivré une fois par lui des liens de la mort, je ne veux pas l'abandonner et immoler à vos dieux qui ne sont que de la boue. Je n'appréhende pas vos supplices; rien ne peut m'arriver de plus doux sur la terre que de donner ma vie pour celui qui me l'a rendue après que je je l'avais déjà perdue. »

Voici ce qu'on lit dans les *Actes* de son martyre échappés aux ravages des Sarrasins et conservés dans l'église d'Autun et l'office de Nantes :

« L'empereur Domitien ayant porté un édit contre les chrétiens, saint Lazare fut pris et conduit devant les magistrats de Marseille, qui l'engagèrent à sacrifier aux idoles. Sur son refus, ils le dépouillèrent de ses vêtements et le firent battre de verges jusqu'au sang. Après cette douloureuse torture, on le traîna cruellement par toute la ville, puis on le renferma dans une prison très obscure et souterraine, pour le réserver à un autre supplice. Le Seigneur, l'ayant visité dans son cachot, le fortifia pour l'heure du combat et l'invita à aller partager dans le ciel les délices dont jouissaient les apôtres.

» Le préfet l'interrogea de nouveau, et comme l'intrépide confesseur demeurait inflexible dans sa foi, il le fit lier à un poteau et percer d'une grêle de flèches : le Saint vivait encore, on appliqua sur ses plaies des lames de fer rougies au feu : il souriait au milieu de ces affreux tourments. Enfin, le juge lui fit trancher la tête. Les auteurs sont partagés au sujet de la date de ce martyre, et nous n'osons trancher la question. »

TOMBEAU DE LAZARE A BÉTHANIE ET A MARSEILLE

A Béthanie, le tombeau de Lazare est une grotte souterraine pratiquée dans le rocher. Dès les premiers siècles, ce tombeau fut l'objet de la vénération des fidèles : saint Jérôme dit qu'une église y fut bâtie au IVe siècle. Dans cette même grotte souterraine, on voit encore la chambre où se tenait le divin Sauveur quand il ressuscita Lazare. On voit aussi l'emplacement de la maison bénie où Jésus aimait à se reposer au milieu de ses courses apostoliques.

Marseille posséda longtemps les restes de son apôtre dans la catacombe qui avait pris le nom de Confession de Lazare. On voit aussi l'affreux cachot où il fut renfermé et où il subit le martyre. Les Marseillais avaient érigé un modeste oratoire dans la première crypte; et plus tard, en 425, le pieux et savant moine Cassien fit construire sur le rocher pour ses religieux la célèbre abbaye de Saint-Victor.

Lors des ravages des Sarrasins et d'autres barbares, on transporta à Autun, en Bourgogne, le corps de saint Lazare, moins une partie du chef que retinrent les Marseillais. Le 17 décembre est consacré au souvenir de son martyre. On fête, le 31 août, le patronage de saint Lazare dans tout le pays dont il fut le premier apôtre et pasteur, et dont il ne cessera d'être le protecteur très puissant.

Imp.-*gérant*, PETITHENRY, 8, rue François Ier, Paris.

SAINT GATIEN, PREMIER ÉVÊQUE DE TOURS

Fête le 18 décembre.



Saint Gatien reçoit, dans la nuit de Noël, la nouvelle de la naissance de l'Enfant-Dieu. — Il se rend à la Grotte et adore avec les autres bergers. — Devenu apôtre de la Touraine, il se retire souvent dans un sanctuaire qu'il a creusé de ses mains dans le roc, et y prie devant une image de la glorieuse Vierge Marie. — Notre-Seigneur vint un jour le visiter dans cette retraite et lui donna la Sainte Communion.

L'ancienne tradition de l'Eglise de Tours place au temps des apôtres l'arrivée du saint évêque Gatien dans nos provinces. Et ce n'est point sans raison, car, après bien des discussions, d'excellents historiens s'accordent à reconnaître que, sous l'empereur Claude, saint Pierre envoya dans les Gaules, accompagnés d'autres missionnaires, les sept évêques qui suivent : Trophime, d'Arles; Paul, de Narbonne; Saturnin, de Toulouse; Martial, de Limoges; Austremoine, de Clermont; Valère, de Trêves, et Gatien, de Tours.

Ce dernier était, selon la tradition, un des bergers de Bethléem qui reçurent des Anges la bonne nouvelle de la naissance du Sauveur.

FÉCONDE PRÉDICATION DE SAINT GATIEN

Le bienheureux Gatien, ordonné pontife par les apôtres mêmes du Christ, fut donc envoyé de Rome à Tours. Cette ville était alors la métropole des vastes provinces qui l'entouraient.

Matériellement florissante sous le gouvernement des Romains, elle était, hélas! plongée dans les ténèbres de l'idolâtrie et étrangère, par suite, à la vraie civilisation. A la pratique des superstitions les plus abominables, elle joignait des habitudes féroces d'une sauvage barbarie. Les regards du nouvel apôtre rencontraient partout les images des faux dieux, qui peuplaient la ville, les campagnes, les collines, les maisons particulières et les édifices publics.

Gatien se mit à l'œuvre. Dans des instructions familières, il commença par montrer la vanité des faux dieux, leur faiblesse et leur impuissance.

Quand il eut dissipé les erreurs les plus grossières, amoindri l'estime des vaines cérémonies dans l'esprit des *Turones* (habitants de la Touraine), il leur présenta les vérités de l'Evangile; il leur parla d'un seul Dieu, créateur du ciel et de la terre, il leur découvrit le mystère de la Sainte Trinité, il leur fit comprendre la nécessité de l'Incarnation du Verbe. Il célébra les grandeurs de la Vierge Marie, et la leur présenta comme une Mère pleine de bonté et de miséricorde.

La parole du saint apôtre ne tarda pas à faire de nombreuses conquêtes. Mais les passions ont l'oreille dure et le démon est furieux quand on veut lui arracher ses victimes. Aussi le messager de l'Evangile recueille souvent les mépris des riches et des grands et la haine furieuse de la populace ignorante.

L'ESPOIR DU MARTYRE

Saint Gatien, ferme et courageux au milieu de l'orage, se voit traité comme un espion, comme un violateur public des lois du pays. On le saisit alors, et on l'entraîne pour le faire mourir ou du moins le chasser de la contrée, après l'avoir rudement flagellé. Mais les infidèles ne purent exécuter leur inique dessein. Les disciples du Christ étaient déjà nombreux, et ils sauvèrent le pontife. « Cet homme, dirent-ils à leurs compatriotes, rend service à la ville par les guérisons qu'il y opère sur toutes sortes de maladies; et ses mœurs sont excellentes. »

Ces observations produisirent le meilleur effet : le peuple s'apaisa et laissa le saint évêque en repos. Saint Gatien poursuivit son œuvre avec ardeur. Sa vie, plus angélique qu'humaine, lui attirait un grand nombre de disciples; et ceux qui ne voulaient pas se rendre à sa parole se laissaient souvent toucher par ses miracles.

SAINT GATIEN ET SES MOINES

Mais la paix n'était jamais que passagère. Les païens s'irritaient souvent des conversions qu'opérait le pontife, et soulevaient de violentes persécutions contre les disciples de Jésus-Christ.

Saint Gatien se retirait alors dans la solitude pour se soustraire aux outrages dont les hommes puissants du pays voulaient l'accabler. Ses enfants spirituels le suivaient, et le Bienheureux célébrait en secret les Saints Mystères dans les grottes et les cryptes.

D'après un auteur du XIIIe siècle, l'oratoire du saint évêque se trouvait au lieu où l'on éleva plus tard la célèbre abbaye de Marmoutier. Au temps de saint Gatien, cet asile n'était pas d'un abord bien facile. Les ronces et les épines en obstruaient l'unique chemin. Le pontife creusait dans le roc, de ses propres mains, une grotte, dont il fit un sanctuaire qu'il dédia à la glorieuse Vierge Marie. C'était là qu'il venait passer de longues heures en prière, après ses courses apostoliques, et qu'il se retirait au temps des persécutions.

Ses disciples venaient partager sa retraite et ses entretiens; et, pour ne plus se mêler aux souillures des rites profanes des infidèles, ils se creusèrent dans cette solitude des retraites cachées. Ils se réunissaient dans le sanctuaire de Marie, à l'heure de la prière; ils y assistaient au Saint Sacrifice de la messe, et chacun d'eux se retirait ensuite dans sa grotte pour vaquer à la lecture, à la méditation, et, pour rendre leur corps obéissant à l'âme, ils l'assujettissaient par la pénitence et la mortification.

Ces solitaires se maintinrent en ces lieux jusqu'à l'arrivée du bienheureux Martin, et ils s'empressèrent alors de se mettre sous la conduite du grand thaumaturge des Gaules.

Au XVIIe siècle, le prieuré de la bienheureuse Marie-des-sept-Dormants, renfermé dans l'enclos du monastère de Marmoutier, passait pour être le sanctuaire dédié par saint Gatien à la Mère de Dieu.

UN CIMETIÈRE CHRÉTIEN.

Quand la persécution se ralentissait, le vaillant pontife quittait sa solitude et opérait de nouvelles conversions, de sorte que la multitude des fidèles croissait de jour en jour.

Saint Gatien acquérait en même temps par ses miracles et ses vertus une grande autorité et obtenait l'estime de tous les habitants du pays. Grâce à son influence, on voyait diminuer peu à peu les images des faux dieux. Les temples des idoles étaient renversés çà et là; et le saint apôtre pouvait élever des autels au vrai Dieu.

Les édits impériaux défendaient aux chrétiens d'enterrer leurs morts dans les villes. Saint Gatien acheta, dans un des faubourgs de la cité de Tours, un terrain pour en faire un cimetière et y déposer les restes de ses enfants.

UN SÉMINAIRE ET LA PSALMODIE SACRÉE AU Ier SIÈCLE

C'est auprès de ces tombes que le pontife aimait à rassembler son peuple. C'est là qu'il célébrait les Saints Mystères le jour du dimanche, transmettait ses instructions aux fidèles, et fortifiait leur cœur par sa parole et ses exemples. C'est là qu'il leur distribuait le pain de vie, initiait les catéchumènes aux vérités sublimes de notre foi, leur enseignait les pratiques de la vie chrétienne,

les formait aux cérémonies de notre culte, et leur apprenait à chanter les louanges de Dieu par des cantiques sacrés.

Sur ce cimetière chrétien, le bienheureux Gatien éleva même une sorte de Séminaire. De jeunes clercs se formaient à son école. Comme saint Polycarpe en Asie, il leur enseignait les devoirs de leur état, et les préparait soigneusement au sacerdoce, et puis, il les ordonnait prêtres.

A leur tour, ils soutenaient l'Eglise naissante et allaient même porter au loin les lumières de l'Evangile.

Fortifié par le secours du ciel et entouré d'une foule de croyants, le saint pontife Gatien créa de nouvelles églises sur le territoire de la Touraine. Il en éleva jusqu'à huit. La septième fut, dit-on, nommée Septimia ou Sepmes, et la huitième Oximæ ou Huisme : toutes les deux subsistent encore aujourd'hui.

APPARITION DE NOTRE-SEIGNEUR

Les travaux apostoliques du Saint ne l'empêchaient pas de se livrer à de grandes austérités. Il exténuait son corps par les jeûnes et par les veilles. Martyr par la volonté, il se préparait par ses œuvres à la gloire promise aux martyrs.

Gatien, comme tous les vrais disciples de Jésus-Christ, aimait éperdument les pauvres : et sa charité se plaisait à soulager leurs misères. Son histoire nous apprend qu'il fit bâtir, dans le faubourg de la cité des Turones, un hôpital pour y recevoir les indigents. C'est dans cet asile de la charité que Notre-Seigneur Jésus-Christ réservait à son fidèle serviteur une grâce extraordinaire. L'apôtre travaillait depuis près de cinquante ans dans la vigne du Maître et cultivait avec soin le sol de la Touraine. Ses sueurs, en arrosant la terre, l'avaient rendue féconde, et Gatien était devenu le père d'un peuple nombreux.

Un jour, accablé de fatigue et de vieillesse, il s'était retiré dans l'hôpital des pauvres, et il prenait un peu de repos sur sa couche, lorsque, soudain, un léger sommeil se répand dans ses membres et Notre-Seigneur lui apparaît :

« Ne crains rien, mon bien-aimé, lui dit Jésus, tu seras bientôt couronné dans la gloire avec tes cohéritiers et les habitants du Paradis. La patrie céleste te réclame, en effet, et l'agréable société des saints attend ton arrivée. »

Le divin Maître réveilla alors son disciple. Il lui administra lui-même la Sainte Communion en viatique.

La maladie ne se fit pas attendre ; saint Gatien en ressentit bientôt les premières atteintes ; et après sept jours de souffrances, il rendit son âme bienheureuse qui s'envola au sein du Paradis. C'était le XV des calendes de janvier (18 décembre), vers l'an 116, nous dit une ancienne légende.

GRANDE DÉVOTION DE SAINT MARTIN A SAINT GATIEN

Les restes précieux du pontife furent déposés dans le cimetière commun des pauvres où s'élevait l'église de Sainte-Marie-la-Pauvrette, que les fidèles appelèrent plus tard Notre-Dame la Riche, à cause du trésor qu'elle possédait.

Après la mort de saint Gatien, l'Eglise de Tours resta assez longtemps sans pasteur. Les païens, relevant la tête, avaient recommencé leurs persécutions contre les chrétiens, ils les obligeaient à célébrer les Saints Mystères dans les retraites les plus cachées, et quand ils les découvraient, ils les accablaient de coups ou leur tranchaient la tête.

Ce fut environ trois siècles après la mort du glorieux évêque de Tours, que saint Martin connut, par révélation, l'endroit précis où se trouvaient les précieuses reliques du vénérable pontife. Aussi, toutes les fois que le grand apôtre des Gaules rentrait de ses courses apostoliques, s'empressait-il d'aller se prosterner sur la tombe de son prédécesseur et de réclamer sa puissante intercession.

Or, l'ancienne liturgie de l'Eglise de Tours raconte qu'un jour où saint Martin demandait, selon son usage, la bénédiction de son patron, une voix mystérieuse, sortie du tombeau, lui donna, sous forme de bénédiction, l'ordre de transporter le corps à la grande église.

Saint Martin transféra les saintes reliques et les déposa dans la basilique de Saint-Lidoire, remplacée aujourd'hui par Notre-Dame la Riche.

A partir de ce moment, la dévotion du peuple de Touraine pour son apôtre augmenta de jour en jour ; et saint Grégoire de Tours, au VI[e] siècle, parle de saint Gatien, en plusieurs endroits de ses ouvrages, avec une très grande vénération.

PÉRÉGRINATIONS DES RELIQUES DE SAINT GATIEN

Lorsque les Barbares du Nord envahirent la Gaule et promenèrent partout le meurtre, le pillage et l'incendie, les pieux fidèles de Tours enlevèrent de son tombeau les saintes reliques de leur premier évêque, et pour les soustraire aux injures des Normands, ils les envoyèrent en Poitou, à Maillé ou Malliacum. Mais on les transféra bientôt ailleurs, et elles furent déposées dans le monastère de Saint-Prix, à Béthune, dans la Gaule-Belgique.

Enfin, le précieux dépôt fut confié aux moines de la célèbre abbaye de Saint-Waast, à Arras ; elles y restèrent jusqu'à l'époque de la conversion des Normands.

L'Eglise de Tours vit alors revenir son plus cher trésor.

On laissa cependant à Arras, et dans les autres lieux où le corps de saint Gatien avait été déposé pendant les invasions barbares, une partie de ses reliques, de sorte que plusieurs sanctuaires prirent, en souvenir de cette faveur, le nom de notre apôtre.

Vers le milieu du XIII[e] siècle, le corps de saint Gatien fut transporté à la métropole et déposé dans la cathédrale qu'on y élevait alors. Sa châsse en argent doré, ornée de pierres précieuses, fut d'abord placée derrière le grand autel. Plus tard, elle fut mise à côté du même autel, au milieu des reliques des saints Lidoire, Bénigne, Beat, Candide et Arnoul.

Un archevêque de Tours, Juhel de Manteflon, établit la fête de la translation solennelle de saint Gatien, le 2 mai, et ordonna de distribuer aux confrères qui la célébreraient des corbeilles pleines de viande et de fruits, à portions égales.

Il s'était donc formé une confrérie en l'honneur du saint évêque. Elle fut établie à la cathédrale avec messe quotidienne. Le concours empressé du peuple à venir assister à cette messe, offerte en présence du corps de saint Gatien, fit donner à l'église métropolitaine le nom du Saint à la place de celui de Saint-Maurice, qu'elle portait autrefois.

MIRACLES

C'était en 1638, sous le règne de Charles V. Des brigands venus d'Angleterre et de Gascogne se jetèrent sur la Touraine, et pillèrent le château

de Goulery, où ils enfermèrent un pauvre Tourangeau dans une cave profonde.

Le malheureux y resta onze semaines.

La veille de la fête de saint Gatien, il se souvint des nombreux bienfaits que le patron de son pays accordait à ceux qui l'invoquaient. Il implore à son tour l'assistance du saint évêque et il retrouve à l'instant tant de force qu'il franchit facilement le mur, repousse une cuve qui couvre la fosse, passe sans obstacle à travers les rues de la ville, et parvient à Tours, où il s'empresse de rendre ses actions de grâces au Saint.

Ces mêmes brigands s'emparèrent du fils d'un pauvre homme de Bourgueil, qui conduisait au marché six pièces de drap chargées sur une bête de somme. Le malheureux père, informé de cette perte cruelle, recommanda le tout à saint Gatien, et il eut bientôt la joie de retrouver miraculeusement son fils, sa bête et ses pièces de drap.

Les Anglais étaient entrés dans la maison d'un laboureur pour prendre ses bœufs et ses autres animaux. Le paysan, effrayé, se cache, recommande ses biens au bienheureux Gatien, et les voleurs ne purent rien emmener.

En sortant de la maison, les brigands poursuivent le frère du laboureur, celui-ci se voue au bienheureux évêque. Il passe au milieu des ennemis, échappe à tout danger, et raconte le miracle à son frère. Tous deux se rendent à la cathédrale de Tours pour remercier le Saint de sa protection toute-puissante.

Sous Charles VI, les Anglais vinrent assiéger la ville de Tours. Les habitants, effrayés, recourent à saint Gatien, ils lui offrent une quantité de cire suffisante pour faire un cierge capable d'entourer les murs de la ville. A peine ont-ils accompli ce vœu que la paix est conclue entre la France et l'Angleterre. Pendant la captivité du roi Jean, la reine-mère s'était rendue à Tours pour offrir ses vœux à saint Gatien et elle reconnut plus tard qu'elle devait au bienheureux évêque la délivrance du roi.

Il existe encore aujourd'hui, près de l'église la Riche, une petite chapelle appelée caveau de saint Gatien. Ce serait, selon les uns, la crypte où saint Gatien célébrait les Saints Mystères; selon d'autres, sa tombe même. En effet, la dévotion des fidèles y fit élever une pyramide qui porte, à l'une de ses faces, cette inscription :

ICY — ONT ÉTÉ LES RELIQUES — ET LE TOMBEAU — DU GLORIEUX SAINT GATIEN — APOTRE DE TOURAINE

Au XVI[e] siècle, l'hérésie des Iconoclastes sembla renaître avec les partisans de Calvin, qui brisaient les images des saints, brûlaient leurs reliques et en jetaient les cendres au vent.

L'église de Tours ne fut pas épargnée. Les calvinistes, maîtres de la ville, en 1562, s'emparèrent de la cathédrale et du corps de saint Gatien. Ils brûlèrent cette précieuse relique dans les fourneaux où ils firent fondre en même temps les objets d'or et d'argent qu'ils avaient enlevés aux différentes églises de la ville.

On sauva cependant quelques parcelles des restes vénérés du bienheureux pontife, grâce au courage et à la pieuse dévotion des fidèles de la paroisse Notre-Dame la Riche.

De nouveaux miracles attirèrent les foules autour des reliques du Saint; et vers la fin du XVIII[e] siècle, de riches ornements surmontaient déjà le tombeau de saint Gatien. Aussi le Conseil général d'Indre-et-Loire voulant, disait-il, faire triompher la cause de la philosophie, de la raison et de la liberté (et surtout la cause du brigandage et du vol), ordonna-t-il de dépouiller les églises de tous les objets de valeur. Les ornements qui décoraient le tombeau de saint Gatien étaient évalués à plus de 200 000 livres.

Les partisans de la Révolution se flattaient d'y recueillir de riches trésors, mais ils furent devancés par d'autres brigands, qui s'emparèrent, pendant la nuit, des principaux objets de décoration, parmi lesquels se trouvaient une douzaine de statuettes en argent ou en or massif.

APRÈS LA RÉVOLUTION

Les fureurs et les impiétés de la Révolution ne purent effacer de la mémoire des Tourangeaux le souvenir des bienfaits obtenus par l'intercession de saint Gatien. Aussi les pontifes de Tours cherchèrent-ils de bonne heure à raviver le culte de leur saint prédécesseur.

En 1827, Auguste-Louis de Montblanc, archevêque de Tours, demanda à l'église de Saint-Waast, d'Arras, une portion des reliques de saint Gatien, qu'on y vénérait. Sa demande fut accueillie; et on transféra solennellement ces restes précieux dans l'église métropolitaine de la Touraine, où elles sont exposées publiquement à la vénération des fidèles.

Saint Gatien est spécialement invoqué pour retrouver promptement les choses domestiques qui ont été perdues ou dérobées.

Imp.-*gérant*, E. PETITHENRY, 8, rue François I[er], Paris.

LE BIENHEUREUX URBAIN V, PAPE

Fête le 19 decembre.



L'HOMME PROVIDENTIEL — UN INCOMPRIS — L'ETUDIANT

« La papauté, dit excellemment le cardinal Pitra, de toutes les institutions la plus indépendante des hommes, rencontre toujours cependant l'homme indispensable, exclusivement et complètement propre à l'œuvre de Dieu. »

C'est ainsi qu'au XIVe siècle, au milieu de l'attiédissement de la foi en Europe et de la décadence générale des mœurs, un rare Pontife, le bienheureux Urbain V, renouvelle presque entièrement la face de l'Occident, pendant que ses envoyés vont porter la foi jusqu'aux contrées orientales les plus reculées.

Il est tout ensemble « un sage réformateur du clergé et des Ordres religieux ; un défenseur intrépide des droits et de la liberté de l'Eglise ; un ardent propagateur de l'Evangile parmi les nations infidèles. »

Né en 1310, au château de Grisac, près de Mende, sur un sommet des Cévennes, Guillaume de Grimoard (plus tard Urbain V) fut tenu sur les fonts baptismaux par saint Elzéar de Sabran, qui montrait alors à la France, avec sa jeune épouse, sainte Delphine, une merveille de virginité dans le mariage. Guillaume, digne d'un tel parrain, laissa éclater de bonne heure son aversion pour les amusements frivoles, dans lesquels les enfants dissipent trop souvent leurs premières années, peut-être les plus précieuses de la vie. « Mon fils, lui disait parfois sa mère étonnée, je ne vous comprends pas ; mais, ajoutait-elle, en vraie chrétienne, il me suffit que Dieu vous comprenne. »

Dieu avait en effet pris possession du cœur de cet enfant, et l'avait attiré à lui avant que le monde et ses trompeuses amorces ne l'eussent séduit ; car si Guillaume écartait avec soin de sa jeune âme les sucs vénéneux de la terre, il la livrait avec amour aux effusions de la rosée céleste de la piété et de la prière. Aussi quand l'heure fut venue pour lui de fréquenter les écoles publiques de Montpellier et de Toulouse, grâce à cet antidote bienfaisant, il sut conserver, au sein d'une jeunesse désordonnée, un cœur tout à fait virginal. La vie des étudiants de cette époque, agglomérés dans les grandes villes, était en effet loin d'être toujours exemplaire. La diminution de l'influence chrétienne a de nos jours encore augmenté le mal.

Doué d'une vive intelligence, Guillaume de Grimoard gravit rapidement les degrés successifs de l'échelle des lettres et des sciences, depuis la gram-

maire, base des connaissances humaines, jusqu'à la philosophie, leur maîtresse et leur reine. Puis il s'appliqua particulièrement à l'étude du Droit canon, y fit de grand progrès, et la jurisprudence ecclésiastique devint bientôt sa science favorite.

LE MOINE DE SAINT-VICTOR

Les brillants succès de Guillaume pouvaient lui ouvrir le chemin des honneurs et de la fortune, surtout à une époque où les plus savants étaient aussi les plus honorés. Mais Dieu lui fit sentir par sa grâce que le vrai bonheur, comme la véritable sagesse, consiste à la fois dans la science et l'amour de Dieu, et que la vraie piété, selon l'expression de l'illustre Bacon, est *l'aromate qui empêche la première de se corrompre*. La vie religieuse s'offrit alors à l'étudiant de Toulouse comme l'idéal le plus en harmonie avec les besoins de son esprit et les nobles aspirations de son cœur. Plus que toute autre la vie claustrale lui permettait de développer les élans d'amour qui le portaient vers Dieu, son souverain bien, et de se livrer sans vaine gloire aux exercices de l'intelligence. Plein de cette pensée, il se rend à Marseille et va frapper à la porte de la fameuse abbaye de Saint-Victor, qui fut longtemps un foyer de lumière et de vertu.

Après bientôt un siècle de désolation et de deuil, elle vient de refleurir de nouveau, grâce au zèle des enfants de saint Benoît et de Dom Guéranger.

A l'ombre paisible du cloître, comme au sein des bruyantes universités, Guillaume s'élevait chaque jour à une plus haute vertu ; et parmi les détails édifiants qu'ils nous ont conservés de cette période de sa vie, les historiographes ne manquent pas de citer sa tendre dévotion envers la sainte Vierge. Lui-même nous en a laissé un monument immortel dans les nombreux sanctuaires qu'il éleva plus tard en l'honneur de Celle qu'il appelait sa *bonne Mère*.

Cependant, loin d'éteindre son ardeur pour l'étude, la profession religieuse n'avait fait que le provoquer à de nouveaux élans. Bientôt, car on ne pensait pas alors que la robe du moine était incompatible avec une chaire publique, bientôt, dis-je, l'Université le reçut dans le rang de ses docteurs et le compta même parmi ses maîtres les plus distingués. Le moine de Saint-Victor reçut la mission d'enseigner le droit, et il sut féconder le texte aride de cette science par le charme d'une éloquence onctueuse. Voilà pourquoi à Montpellier comme à Paris, à Avignon comme à Toulouse, (car il parut successivement sur ces quatre grands théâtres), une foule de disciples entouraient sa chaire pour recueillir avidement la doctrine qui tombait à flots de ses lèvres.

GUILLAUME, VICAIRE GÉNÉRAL DE CLERMONT ET D'UZÈS, ET LÉGAT DU PAPE

Un éclat toujours croissant environnait le nom du nouveau docteur lorsque les évêques de Clermont et d'Uzès jetèrent successivement les yeux sur lui pour lui confier, avec la dignité de vicaire-général, l'administration de leur diocèse. Déjà vénéré de tous comme un serviteur de Dieu et un saint, Guillaume, par son zèle et sa sagesse, sut bientôt justifier l'estime et la sympathie des Pasteurs qui se l'étaient attaché, pendant que son inépuisable charité envers les pauvres et son ardeur à distribuer le pain de la parole de Dieu mirent le comble à l'admiration que ses vertus excitaient dans le peuple.

Quelques années après, Dieu l'appela à des fonctions plus élevées. Le pape Clément VI le désigna d'abord pour abbé de Saint-Germain d'Auxerre, et le choisit, bientôt après, pour son légat en Italie. Cette mission était des plus épineuses et des plus délicates; mais Dieu avait parlé par la bouche de son Vicaire ici-bas. Guillaume de Grimoard s'inclina donc devant ce choix inattendu, et se considérant appelé moins à l'honneur qu'à la peine, il se rendit à son nouveau poste. Pour comprendre l'importance de la légation de Grimoard, quelques mots sur l'état de l'Italie à cette époque sont indispensables. Les voici:

ROME ET L'ITALIE AU XIVe SIÈCLE
LES PAPES A AVIGNON

Au moment où le légat de Clément VI entrait en Italie, Rome était devenue un centre d'anarchie et un foyer de tumultes populaires. Elle avait secoué depuis près d'un demi siècle le joug bienfaisant du Saint-Siège; des séditions sans cesse renaissantes en Italie, non moins que les invitations du roi de France, avaient décidé Clément V à transférer la cour romaine à Avignon, chef-lieu du comtat Venaissin, province qui appartenait alors au Souverain-Pontife (1309). Plus tard sans doute, des conséquences déplorables résultèrent de cette translation, et le grand schisme d'Occident, qui en sortit indirectement, comme on sait, compromit un instant aux yeux des hommes l'autorité du Pontife Romain, source de tout pouvoir dans l'Eglise et sommet de la hiérarchie. Mais en même temps, le peuple de Rome abandonné à lui-même à cause de ses révoltes, put constater par expérience combien il était triste et malheureux pour lui d'être privé de la présence et du gouvernement du Pape. Des aventuriers, comme le trop fameux Nicolas Rienzi, une foule de tyrans subalternes s'étaient élevés, au milieu des troubles. Plus de sécurité, plus de liberté, plus de vraie civilisation. La ruine publique avait été à Rome la conséquence de la révolte contre la puissance temporelle des Papes.

Or, c'était précisément la restauration de ce pouvoir, source de la paix et du bonheur de l'Italie, que le légat Guillaume de Grimoard avait mission de préparer, et de rendre ainsi possible le retour de la Papauté au lieu providentiellement choisi pour sa résidence, Rome. Il ne s'agissait rien moins que d'une conquête complète ; et pour réussir dans une pareille entreprise, il fallait en confier l'exécution à un homme qui réunît en sa personne, avec le sentiment de l'équité et de la justice, une énergie et un courage invincibles, pour triompher de la résistance des indignes spoliateurs du Saint-Siège: telles furent, en effet, les qualités que Grimoard déploya sur le théâtre de sa légation.

Cette importante mission eut encore l'immense résultat de familiariser celui qui la remplissait avec les besoins et les mœurs des populations de la Péninsule, dont Dieu allait bientôt lui confier la direction. Quand il l'eut terminée, le pape Innocent VI, successeur de Clément VI, le nomma à la dignité abbatiale de Saint-Victor de Marseille, devenue vacante par la mort d'Etienne de Clapiers.

ÉLECTION D'URBAIN V — LA TIARE PAPALE

Cependant le pieux bénédictin eut à peine le temps de goûter une dernière fois la suave tranquillité de la vie monastique. L'Italie avait encore besoin de sa présence, et Innocent VI lui confia une nouvelle mission en ce pays. Arrivé à Florence, le légat apprit que le vieux Pape, son maître, venait de succomber sous le poids de l'âge et des infirmités, le 22 septembre 1362, dans la dixième année de son pontificat. Suivant l'usage, les cardinaux étaient aussitôt entrés en conclave, le 27 septembre 1362, leurs

suffrages unanimes se portèrent sur Guillaume de Grimoard. Celui-ci est aussitôt rappelé à Avignon; et comme on craignait les résistances de son humilité bien connue, on tint son élection secrète jusqu'à sa descente à Marseille (28 octobre). Ce fut de cette ville qu'il adressa au conclave la lettre par laquelle il acceptait de courber le front, « sous le joug de la servitude apostolique », et prenait le nom d'Urbain V. Il préféra ce nom à tout autre, parce que ceux qui l'avaient porté s'étaient tous distingués par la sainteté de leur vie. Lui-même, nous allons le voir, devait ajouter un nouveau et éblouissant fleuron à cette belle couronne de grands et saints Pontifes.

La chrétienté tout entière applaudit à son élection. Ce sont là, s'écriait le poète Pétrarque, (l'homme de ce temps-là, dit l'abbé Rohrbacher, qui disait le plus librement ses pensées, et qui les exprimait le mieux), ce sont là comme les premiers traits de la miséricorde de Jésus-Christ sur le peuple fidèle. Tous les maux qui nous ont affligés jusqu'ici vont disparaître; l'âge d'or revivra bientôt parmi nous, et nous en saluerons l'aurore dans le retour, à son antique siège, de l'Eglise exilée depuis longtemps à cause de nos crimes. » Le nouveau Pape ajouta à la tiare pontificale la troisième couronne, non pour un motif de luxe qu'il dédaignait, mais pour symboliser ainsi, selon les uns, les trois puissances, royale, impériale et sacerdotale, ou mieux encore, selon d'autres, la royauté spirituelle sur les fidèles, la suprématie sur les évêques, et la royauté temporelle de Rome (1).

LES TROIS GRANDS PROJETS D'URBAIN V — L'AURORE D'UN NOUVEL AGE D'OR, AU DIRE DE PÉTRARQUE

« Dès son exaltation sur la chaire de saint Pierre, dirons-nous avec l'auteur des *Petits Bollandistes*, le nouveau Pape se proposa trois desseins dignes de sa grande âme : ramener la Papauté à Rome, réformer les mœurs, notamment en combattant l'ignorance, enfin propager au loin la foi catholique. Sans nous astreindre à l'ordre chronologique, nous considérerons successivement ce que fit Urbain V pour réaliser ces trois grandes pensées. »

L'illustre, sage et vaillant cardinal Albornoz venait de pacifier les Etats pontificaux et de préparer le retour du Pape, mais les autres cardinaux, Français pour la plupart, éprouvaient une sorte d'horreur instinctive à s'exiler au delà des monts. De son côté, le roi de France Charles V fit tous ses efforts pour persuader au Pape de rester au milieu des Français. Mais rien ne put empêcher le Pontife de remplir son devoir.

Le cardinal Albornoz reçut l'ordre de disposer les palais de Viterbe et du Vatican, pour y recevoir le Pontife; le 30 avril 1367, celui-ci quittait Avignon et allait s'embarquer à Marseille le 19 mai, sur une flotte de vingt-trois galères. Le 3 juin, il abordait heureusement au port de Cornèto.

Le cardinal Albornoz, entouré d'un grand nombre de seigneurs et de prélats, le reçut à terre; et une députation de Romains vint déposer à ses pieds, avec les clés du château Saint-Ange, la souveraineté de leur ville. Plus loin, à Viterbe, c'étaient les ambassadeurs des royaumes chrétiens qui venaient le féliciter de son heureux retour ; le Patriarche de Constantinople lui-même, suivi de plusieurs seigneurs, parmi lesquels on distinguait le comte Amédée de Savoie, oncle maternel de l'empereur d'Orient, Jean Paléologue, vint encore augmenter l'immense concours du peuple qui s'était porté au devant du Pontife tenant en main des branches d'olivier, symbole de la paix. Trois mois après, le 28 octobre, Urbain V faisait son entrée triomphale à Rome. Des drapeaux flottaient sur les tours de la ville; l'air retentissait de ces acclamations : « Loué soit Jésus-Christ ! vive le Saint-Père ! » Ce dernier se rendit d'abord au tombeau des saints Apôtres, et pendant que de grosses larmes tombaient de ses yeux au souvenir de l'exil, sa voix murmurait doucement ce refrain, que répétaient autrefois les enfants des Hébreux sur les rives de l'Euphrate : « Nous nous sommes assis au bord des fleuves de Babylone, et là, nous avons pleuré en nous souvenant de Sion. » Tel fut ce retour de la Papauté à Rome avec Urbain V, retour que Pétrarque avait salué comme l'aurore d'un nouvel âge d'or. L'Eglise de Rome que le même poète représentait au Pape sous l'emblème d'une veuve désolée, pouvait enfin se jeter dans les bras de son époux.

URBAIN, RÉPARATEUR ET RÉFORMATEUR

En s'éloignant momentanément de Rome, la Papauté semblait avoir emporté avec elle tout l'éclat et toute la beauté de la Ville éternelle. Les édifices et les églises désolées tombaient en ruines; deux basiliques insignes, celles de Saint-Paul et de Saint-Jean de Latran, monuments vénérables de la piété des premiers âges, allaient s'effondrer. Urbain les répare l'une et l'autre, les décore richement; et pour complément de cette restauration générale, il offre à celle de Latran deux magnifiques reliquaires d'argent, destinés à recevoir les chefs précieux de saint Pierre et de saint Paul, deux noms toujours associés. Deux fleurs de lys en pierreries, qui rayonnaient sur chaque buste, splendide donation du roi Charles V, disaient assez que la France n'avait pas été étrangère à cette solennelle réparation. Il fit restaurer aussi l'église et les murs de sa chère abbaye de Saint-Victor de Marseille.

Au soin des églises, à la splendeur et à la majesté du culte, le zélé Pontife s'efforçait d'ajouter la science et la sainteté du clergé, et la ferveur des communautés monastiques.

Les guerres, l'oubli des vertus religieuses et surtout la grande peste qui dévasta alors l'Europe et dépeupla les couvents, celle-là même dont l'histoire a consacré le désastreux souvenir sous le nom de *peste noire*, furent autant de causes de décadence dans la régularité monastique. Les meilleurs religieux étaient morts victimes de leur dévouement en soignant les pestiférés, et ceux qui restèrent furent trop peu nombreux, ou même, il faut bien l'avouer, trop peu fervents, pour maintenir le bon ordre de la vie régulière. Le Pape s'efforça de ramener partout la ferveur primitive : c'est ainsi qu'en 1370, il renouvela entièrement le monastère du Mont-Cassin, sainte solitude, où le grand arbre bénédictin va plonger ses racines.

Dans la collation des saints ordres et des bénéfices, il se guidait par cette maxime de son prédécesseur Innocent VI : « Les dignités ecclésiastiques doivent être le prix de la vertu et non de la naissance. » Des visiteurs prudents et sages, envoyés dans chaque province, s'informaient d'une façon nette et précise de la science, des mœurs, de la piété des candidats, et c'était sur leurs rapports fidèles que le Pape se réglait dans ses choix.

(1) Quelques historiens ont attribué à Benoit XII, l'institution de cette troisième couronne, mais nous reproduisons ici le sentiment de l'abbé Rohrbacher, dont l'œuvre magistrale nous sert de guide principal.

L'ARBITRE DE LA CHRÉTIENTÉ

Les nations chrétiennes de l'Occident regardaient alors le Pape comme leur père commun, et dans leurs dissensions, elles trouvaient de grands avantages à le prendre pour arbitre et pour juge. En outre, gardien suprême de la morale et de la justice, le Pape a le droit de rappeler aux princes chrétiens leurs devoirs envers leurs sujets, aux sujets chrétiens, leurs devoirs envers leurs princes, et aux uns comme aux autres, leurs devoirs envers Dieu.

Le roi de Castille, Pierre IV, surnommé *le Cruel*, à cause de ses actions barbares et inhumaines, après avoir enfermé au château de Sigüenza son épouse Blanche de Bourbon, qu'il fit plus tard étrangler, venait de contracter une union sacrilège avec une aventurière nommée Marie Patilla, qu'il remplaça bientôt par Jeanne de Castro. A l'exemple d'Innocent II, qui avait déjà excommunié le coupable, Urbain se fait l'ardent vengeur de la morale outragée : il renouvelle l'anathème, déclare le coupable indigne de la couronne, et autorise Henri de Transtamare, frère de Pierre, à prendre le pouvoir. Il engagea en même temps le grand capitaine français Bertrand Duguesclin à réunir sous ses ordres les *Compagnies blanches* et d'autres bandes d'aventuriers qui désolaient la campagne de France, et de marcher à leur tête au secours de Henri de Transtamare. Pierre le Cruel fut vaincu, mais Henri ne se conduisit pas en prince chrétien en souillant sa victoire par un fratricide.

Avant d'envoyer en Espagne les *Grandes Compagnies* de Duguesclin, le pape avait d'abord essayé de les enrôler pour les jeter sur l'Orient et fermer le passage à l'invasion musulmane qui menaçait de plus en plus l'Europe et la civilisation. Mais l'idée seule de combattre les Turcs, *qui les feraient*, disaient-ils, *mourir de male mort*, les avait retenues en-deçà des mers. Le saint pontife n'avait pas abandonné son projet. Il y était d'ailleurs excité par l'empereur d'Orient qui, réduit à la possession de quelques provinces morcelées, venait de descendre en Italie pour demander du secours au chef de la chrétienté. Pour l'obtenir plus efficacement, il promettait la réunion des Grecs schismatiques à l'église romaine, réunion souvent tentée, mais toujours rendue vaine par la mauvaise foi des Grecs.

En même temps, le bienheureux Pierre Thomas, missionnaire, diplomate, guide plein de bravoure, en un mot la fleur des chevaliers et des apôtres, parcourait lui aussi l'Europe, accompagné de Pierre de Lusignan, roi de Chypre, afin de ranimer partout ce magnifique élan de foi et d'enthousiasme qui, à la voix d'un autre Urbain, Français comme celui dont nous écrivons la vie, avait enfanté les croisades. Un armement en masse répondit aux paroles du nouveau Pierre l'Ermite; mais la mort du roi de France Jean le Bon fit avorter l'expédition en la privant de son chef. Le roi de Chypre et Pierre Thomas, suivis des chevaliers de Rhodes et de quelques braves européens seulement, n'en prirent pas moins d'assaut la capitale de l'Egypte; mais trop peu nombreux pour maintenir leur conquête, ils revinrent en Chypre, où Pierre Thomas, l'âme de cette entreprise, expira le jour de l'Epiphanie, 1366, des suites de blessures qu'il avait reçues en Egypte.

Pour se dédommager du chagrin de n'avoir pu délivrer le tombeau du Sauveur, Urbain V concentra tout son zèle dans l'expansion de la foi en Orient. L'Inde, la Chine, la Tartarie, la Valachie et la Lithuanie virent se renouveler les merveilles des temps apostoliques. Pendant l'année 1366, dans le seul royaume de Bulgarie, huit Frères Mineurs baptisèrent en cinquante jours plus de deux cent mille personnes; la reine de Valachie se fit elle-même missionnaire en arrachant au schisme sa propre fille, mariée au roi de Bulgarie. Daigne le Seigneur, à la prière de notre Bienheureux, jeter un regard d'amour sur les nouveaux missionnaires qui, sur les rives du Bosphore comme dans les vallées bulgares, jettent au prix de pénibles efforts les semences de la vérité : qu'il féconde leurs travaux et que les fleurs du christianisme s'épanouissent encore sur ces contrées, comme aux jours d'Urbain V.

LE SAINT

Mais si la prédiction de l'Evangile est un puissant moyen de salut pour les peuples, l'exemple de la vertu est encore plus éloquent. Du sommet de son trône pontifical, Urbain V prêchait au monde entier par les merveilles de sa vie intime. Etranger à l'ambition, ennemi du faste, de la vie molle et sensuelle, il avait conservé sous la tiare l'austérité du moine de Saint-Victor. Considérant toujours cette abbaye comme son berceau, il en gardait le titre et l'habit, comme pour se ressouvenir des premiers engagements qu'il y avait pris devant Dieu. On aurait dit, au sein des splendeurs, un ascète de la Thébaïde, jeûnant au pain et à l'eau trois fois la semaine, et ne mangeant que le soir durant l'Avent et le Carême. « Ce n'est point à nous, Seigneur, disait-il, en voyant les monarques se prosterner à ses pieds, ce n'est point à nous, mais à votre saint nom que toute gloire est due. » Mais, obligés de nous restreindre entre les étroites limites de ces courtes biographies, nous aimons mieux édifier nos lecteurs en les faisant assister aux derniers moments de cet homme de Dieu.

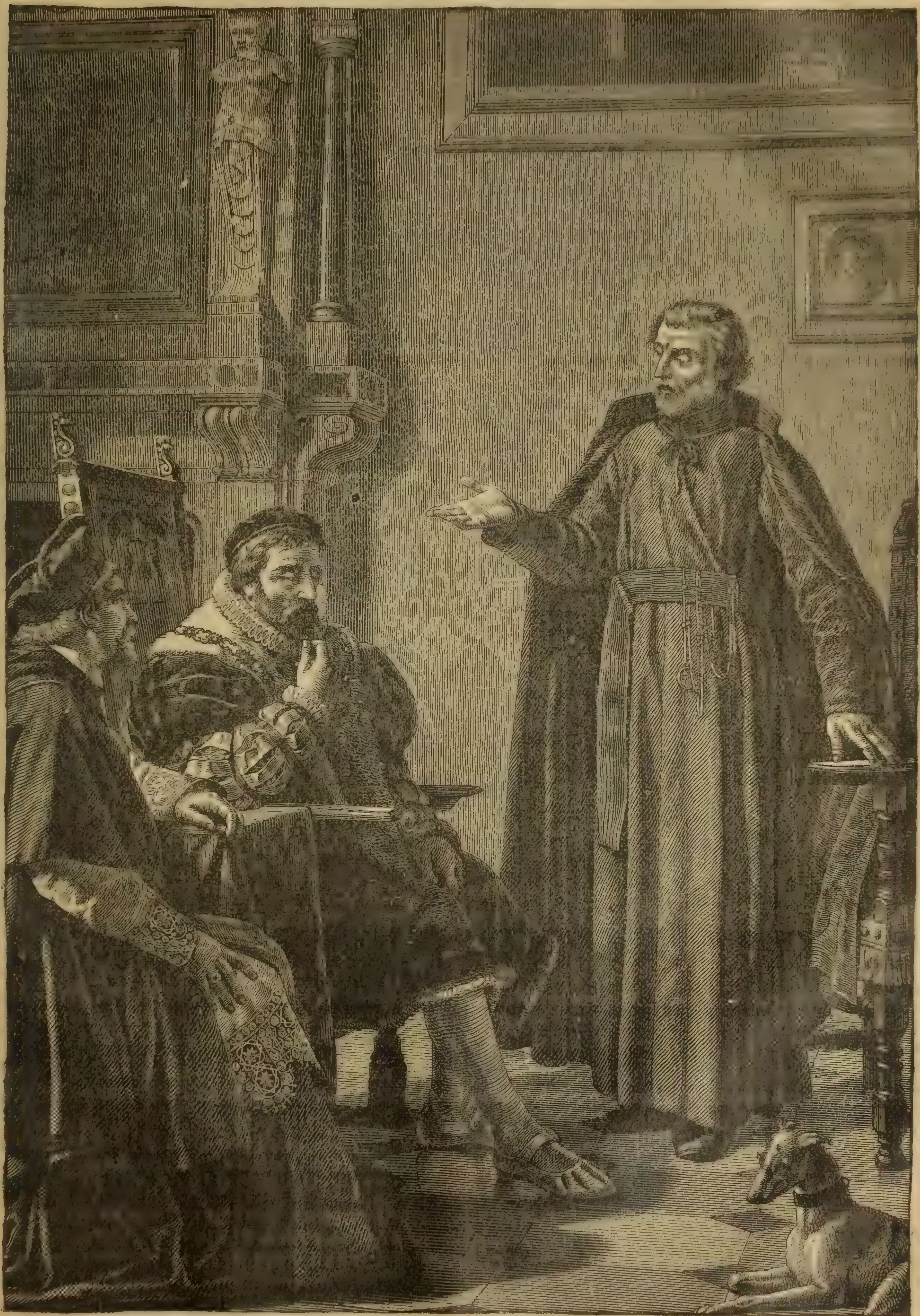
LA PROPHÉTIE DE SAINTE BRIGITTE. — « COMMENT UN PAPE MEURT. »

Le feu de la guerre internationale s'était allumé entre la France et l'Angleterre, plus violent que jamais. Dans l'espérance de travailler plus efficacement à rétablir la paix entre les deux royaumes Urbain annonça son dessein de revenir momentanément en France. A cette nouvelle, l'illustre sainte Brigitte, alors à Rome, reçut de la sainte Vierge la révélation suivante : « La volonté de Dieu est que le Pape ne sorte point de l'Italie; s'il retourne en France, une mort prochaine l'attend à son arrivée. » Cette révélation ne parut pas au pontife assez certaine pour l'obliger à rester, il partait d'ailleurs avec l'intention bien arrêtée de revenir à Rome. C'était cependant la voix de Dieu, si on en juge par l'événement. En effet, peu de temps après son retour à Avignon, et au moment où il se disposait à se rendre auprès des rois de France et d'Angleterre pour les ramener à la paix, une maladie inconnue le saisit tout à coup, et il se sentit mourir. C'était au mois de décembre 1370, dans la neuvième année de son pontificat. Il renouvela le vœu de retourner à Rome si la santé lui était rendue. Voyant approcher la mort, ajoute Mgr Guérin, « il voulut, par humilité, quitter le palais apostolique et il se fit porter dans la maison de son frère, au pied de ces hautes tours où il avait reçu tant d'honneurs. Il demanda qu'on ouvrît les portes et qu'on permît au peuple de circuler autour de son lit. « Il faut qu'il puisse voir, disait-il, comment les papes meurent ! » Son corps, d'abord enseveli à Avignon, fut transporté à Saint-Victor en 1372, et le 10 mars 1870, Pie IX confirma solennellement le culte qu'on lui rendait depuis près de cinq cents ans.

Imp.-*gérant*, PETITHENRY, 8, rue François Ier, Paris.

LE BIENHEUREUX PIERRE CANISIUS

Fête le 20 décembre.



Le bienheureux Pierre Canisius plaide la cause de l'Église devant l'empereur Charles-Quint.

Pierre de Hond (en latin *Canisius*) appartenait à une des familles les plus distinguées de la Hollande; son père, d'abord conseiller du duc de Lorraine, fut ensuite bailli de Verdun. C'est sous le toit paternel que Pierre passa dans l'innocence ses premières années. Dès l'âge de quinze ans, il fut envoyé à Cologne pour y apprendre les belles-lettres; en peu de temps, il acheva son cours d'humanités et reçut le grade de docteur en droit civil. Il vint ensuite à Louvain pour se livrer à l'étude du droit canonique.

On était alors aux plus mauvais jours du XVIe siècle. Luther s'était levé, au sein de l'Eglise, impérieux, opiniâtre, orgueilleux à l'excès, prêchant, sur le libre arbitre et la rémission des péchés, des doctrines erronées. L'Eglise et le pape le condamnent; Luther se révolte contre l'Eglise et le pape, veut tout *réformer* et fonde une religion nouvelle, le *protestantisme*. Mais Dieu, qui met toujours le remède à côté du mal et ne permet jamais le triomphe de l'impie sur le juste, suscita dans l'Eglise une légion d'athlètes vaillants et courageux, qui luttèrent de toute leur énergie contre les partisans de la prétendue Réforme. Notre Bienheureux appartenait à cette milice sainte.

Après avoir achevé la brillante carrière de ses études, Pierre dit un adieu complet au monde et à ses séductions et entra dans la Compagnie de Jésus. Ses progrès dans la voie de la perfection furent si rapides que, son noviciat à peine achevé, à Cologne, sous la direction du P. Lefebvre, il fut jugé digne de la prêtrise; et tout aussitôt après son ordination, il succéda à son ancien supérieur dans la charge de maître des novices.

Mais, tout à coup, le Bienheureux est convié à de plus hautes destinées: Dieu l'appelle dès lors à commencer ses luttes et ses combats contre l'hérésie.

CANISIUS ET CHARLES-QUINT

Un grand scandale était venu fondre sur l'Eglise d'Allemagne. L'archevêque de Cologne, Hermann de Wéda, s'était laissé séduire et entraîner dans l'hérésie. A la vue de la lâche trahison de son pasteur, la cité s'indigna; le clergé, l'Université, les magistrats, jaloux de conserver intact le trésor de leur foi, se décidèrent à demander la déposition du coupable. Toutefois, nul n'osait se rendre auprès de Charles-Quint et de Georges d'Autriche, prince et évêque de Liège, pour présenter une aussi grosse requête. On jeta les yeux sur Canisius: c'est lui qui fut, près de l'empereur et du cardinal, l'interprète chargé de réclamer contre l'indignité du coupable.

Dieu seconda l'envoyé des habitants de Cologne: le pape excommunia Hermann et le remplaça par un saint prêtre.

Pendant son voyage, le Bienheureux s'était rencontré à Ulm avec le cardinal Othon Truchess, évêque d'Augsbourg. Le prélat, frappé de son rare mérite, résolut de l'envoyer au concile de Trente, comme son théologien. Saint Ignace de Loyola, consulté, répondit au cardinal que son choix ne pouvait mieux tomber.

LE CONCILE DE TRENTE

La réunion des Pères de l'Eglise, à cette époque, semblait impossible. L'empereur Charles-Quint, pris entre les catholiques et les protestants, ne voulait rien faire qui semblât favoriser les uns ou les autres; le roi de France ne goûtait pas une assemblée où le pape serait le maître; enfin, le Pontife suprême lui-même pouvait craindre quelque attentat contre son autorité. Cependant, au milieu de tant de difficultés et d'entraves, l'œuvre de Dieu s'accomplit, et la foi fut sauvée. Eternel enseignement que, de tout temps, Dieu se plaît à donner aux audacieux qui voudraient résister à son Christ et à son Eglise.

Parmi la foule nombreuse de prélats et de théologiens appelés au Concile par la voix du Vicaire de Jésus-Christ, le bienheureux Canisius, dès le début des sessions, fut placé au premier rang. Mais au moment où, les préliminaires terminés, le Concile allait commencer ses séances dogmatiques, des fièvres se déclarèrent à Trente, et le siège de l'assemblée fut transféré à Bologne. Assisté du savant Jésuite, Jacques Laynez, théologien du pape, Canisius fut chargé de faire le relevé exact des erreurs avancées par les hérétiques au sujet des sacrements, et de recueillir, dans les monuments de la tradition, les enseignements et les règles de foi donnés par les successeurs des apôtres.

Malheureusement, après les troubles qui suivirent le meurtre du duc de Plaisance, l'assemblée des Pères est dissoute; le Saint est rappelé à Rome par saint Ignace.

LE COLLÈGE D'INGOLSTADT — PIERRE A VIENNE

On sait que Luther dut une grande partie de sa puissance à son éloquence ardente, à sa facilité prodigieuse pour traiter les matières philosophiques et religieuses dans sa langue maternelle; les disciples qui devaient le remplacer dans son enseignement l'imitaient et acquéraient très vite ce prestige qui éblouit les esprits faibles. Ignace forma des hommes qui surpassèrent bientôt les prétendus réformateurs.

Canisius, après cinq mois passés dans la prière et l'étude auprès de son supérieur, partit pour Messine; et celui qui, peu de temps auparavant, siégeait parmi les Pères du Concile, dut enseigner la rhétorique. Pendant un an, il s'acquitta de cette mission avec ce dévouement, cet amour du devoir qui lui faisaient trouver du charme dans les moindres emplois.

Cependant, il fut subitement rappelé à Rome pour y prononcer ses vœux solennels; c'était, pour ainsi parler, l'achèvement de l'homme de Dieu. Pierre se consacra solennellement et irrévocablement à l'œuvre de la Providence.

Le duc Guillaume avait fait demander de saints maîtres pour relever l'instruction publique en Bavière. Le bienheureux Canisius, le Jay, Salmeron, trois disciples prédestinés du Général de la Compagnie de Jésus, reçoivent l'ordre de se rendre à Ingolstadt pour y fonder un collège.

Le succès le plus éclatant vient couronner leurs efforts, et le duc Guillaume n'a qu'à se louer des trois Jésuites. L'université nomme Canisius son recteur. Tout d'abord, le Bienheureux se défend de cet honneur, mais saint Ignace ordonne, et l'humble religieux se soumet. Dès ce jour, tout prospère; les livres entachés d'hérésie sont enlevés aux étudiants, les discussions entre maîtres et élèves s'apaisent. La parole du Bienheureux ranime au cœur de la jeunesse le respect et l'amour du travail.

Le bruit de ces merveilles se répandait rapidement dans toute l'Allemagne: de tous côtés, des lettres et des prières étaient adressées aux supérieurs du bienheureux Pierre; on le désirait partout. Ferdinand, roi des Romains, appuyé par le Souverain Pontife obtint sa présence à Vienne. L'Autriche, à son arrivée, présentait un spectacle navrant. Le clergé séculier, les Ordres religieux,

les écoles étaient infectés de la lèpre hideuse dont Luther avait partout déposé le germe. Les villes n'avaient plus de pasteurs, les sacrements n'étaient plus administrés, les cérémonies religieuses avaient cessé d'être célébrées.

Pierre fut, en arrivant, effrayé de l'immensité du mal, mais en homme de foi, il ne se laissa pas ébranler. D'abord, il pria Dieu de toute l'ardeur de son âme apostolique, puis il prêcha à la cour, au peuple, aux enfants. La peste, ayant éclaté dans la ville, il ravit l'admiration de tous par son dévouement aux malades. Vienne revenait à la foi catholique.

LE CATÉCHISME DE CANISIUS

A l'apostolat de la parole, le P. Canisius joignait l'apostolat de la plume.

Ferdinand, ce prince que nous avons vu tout à l'heure si plein d'admiration pour le Bienheureux, avait réclamé de saint Ignace un exposé court et solide de la doctrine chrétienne. C'est à Canisius que fut confiée une œuvre aussi importante. Cet abrégé de la doctrine chrétienne restera avec le catéchisme du Concile de Trente comme un éternel monument du triomphe de l'Eglise sur l'erreur au temps de Luther.

A peine le livre eut-il paru que l'empereur, par un rescrit solennel, le répandit dans tout l'empire. Philippe II d'Espagne imita bientôt son oncle et le fit imprimer dans ses états de l'ancien et du nouveau monde. Il fut traduit dans toutes les langues de l'Europe. La Russie, la Pologne, la Suède, le Danemark, l'Angleterre, l'Irlande, la Hollande et la Suisse, ne connurent, pendant bien longtemps, d'autre exposition élémentaire de la foi catholique.

Canisius en fit une autre édition, plus volumineuse, où le résumé des dogmes chrétiens se trouve confirmé par un grand nombre de citations tirées des Pères de l'Eglise.

LE COLLOQUE DE WORMS

Nommé par saint Ignace provincial de son Ordre, en Allemagne, Canisius s'occupait à assurer l'existence des collèges de Prague, d'Ingolstadt et de Munich, lorsqu'il fut appelé à Worms. Les théologiens protestants, comptant sur leur audace, avaient demandé une conférence solennelle avec les théologiens catholiques, et l'empereur l'avait accordée.

Canisius y trouva réunis, auprès du vieux Mélanchton, l'âme damnée de Luther, tous les plus acharnés prédicateurs du « pur évangile. » La controverse avec des hommes d'aussi mauvaise foi était extrêmement difficile et menaçait de rester sans résultat. Mais Canisius priait, et Dieu lui inspira une idée victorieuse. « L'empereur, dit-il, n'a permis la conférence qu'aux protestants qui reconnaissent la *Confession* (profession de foi) *d'Augsbourg;* il faudrait que les autres se retirent. » Aussitôt, grande discussion entre les protestants de la *Confession d'Augsbourg*, qui veulent faire prévaloir leur doctrine, et leurs collègues des autres sectes. Les sacramentaires anathématisent les anabaptistes, les anabaptistes vouent au démon les sacramentaires, et la confusion devient telle entre les théologiens protestants qu'il faut renoncer au colloque et se séparer.

Canisius va évangéliser l'Alsace. Bientôt après, nommé légat du Pape, en Pologne, il préserve ce royaume du danger imminent où il était de perdre la foi.

LE CONCILE DE TRENTE REPREND SES SESSIONS

L'empereur Ferdinand et le Pape jugèrent, d'un commun accord, que la présence du savant missionnaire serait de nouveau très utile au concile de Trente. Dès que la célèbre assemblée put reprendre ses sessions, Canisius y fut envoyé et y présida la Commission de *l'Index*, chargé de revoir le catalogue des livres condamnés.

Plusieurs fois, il fut appelé à parler devant les Pères sur l'auguste sacrement de l'Eucharistie, et il s'en acquitta avec une telle éloquence, une telle piété, une telle précision de doctrine, que les évêques en bénissaient Dieu unanimement.

Après l'heureuse clôture de l'assemblée, le pape envoya le Bienheureux en Allemagne, pour obtenir des princes la proclamation des décrets du Concile dans leurs Etats. Il travaillait avec succès à cette mission, quand il en reçut une autre : celle de se rendre à la diète d'Augsbourg. C'était pour engager les princes allemands à s'unir à l'empereur, leur souverain légitime, contre les Turcs qui menaçaient l'Europe d'une invasion. Canisius vint donc à Augsbourg et obtint, parmi les princes, de nombreuses adhésions tant pour la guerre contre l'ennemi commun, que pour la proclamation des décrets du Concile.

Les hérétiques venaient de publier à Magdebourg, sous le nom de *Centuries*, une histoire mensongère du christianisme, pleine des plus perfides calomnies contre l'Eglise catholique. Le pape Pie V chargea Canisius de répondre à ce pamphlet.

Le savant religieux se mit à l'œuvre et produisit son livre des *Altérations de la parole divine*, œuvre admirable de controverse et brillante apologie de la vraie foi.

CRÉATION DU COLLÈGE DE FRIBOURG

Le salut des âmes était en grand péril en Suisse, où, dès les premiers temps de la révolte protestante, l'apostat Zwingli avait jeté le ferment de l'erreur. L'évêque de Verceil, chargé par le Saint-Siège d'examiner l'état du pays, écrivit à Rome que le seul moyen de sauver la religion était d'y établir un collège dirigé par les Pères de la Compagnie de Jésus. Ce projet fut approuvé, mais lorsqu'on apprit en Suisse que les Jésuites étaient sur le point d'arriver, les catholiques, par une singulière aberration, unirent leurs protestations à celles des hérétiques. C'était le fruit des calomnies répandues dans le pays contre les disciples de saint Ignace.

Un seul homme, pensa-t-on à Rome, sera capable de triompher de ces résistances. C'était le bienheureux P. Canisius. La présence du saint apôtre changea en effet l'aspect de ce pays.

A peine arrivé à Fribourg, le serviteur de Jésus-Christ fut l'objet de la vénération de tous; un collège fut fondé et le Père se plut à le diriger lui-même. Quoique recteur de la maison qui venait de s'ouvrir, le Bienheureux trouvait encore le temps de prêcher, de visiter les malades et les pauvres.

Les Fribourgeois s'attachaient de plus en plus à leur apôtre. Un jour, les luthériens de Genève, de Lausanne et de Bâle envoyèrent à Fribourg de honteux pamphlets contre la Compagnie de Jésus. Le canton de Fribourg répondit à ces calomnies en s'engageant par un serment solennel à maintenir toujours intacte la foi catholique; trois siècles écoulés répondent à la fidélité de cette promesse !

MORT DU BIENHEUREUX P. CANISIUS

« Après tant de travaux et de fatigues, écrit Mgr Guérin, le saint vieillard, ne désirant plus rien que le ciel, se renferma tout entier en Dieu. Bientôt, pour que rien ne manquât à ses mérites déjà si nombreux, il fut atteint d'une hydropisie qui lui fit souffrir un véritable martyre. Le 20 décembre 1567, après quatre mois de douleurs aiguës, il déclara que sa vie sur la terre était enfin terminée, et le lendemain, vers trois heures de l'après-midi, en présence de ses frères, il rendit sa belle âme à Dieu. Il était âgé de soixante-dix-huit ans; il en avait passé cinquante-quatre dans la Compagnie de Jésus.

» A peine la nouvelle de sa mort se fut-elle répandue, que la cité entière s'émut. On se pressait en foule aux portes du collège, on attendait avec anxiété que les restes dn Saint fussent exposés à la vénération publique. Enfin, une chapelle ardente fut disposée, et les Fribourgeois purent venir en foule s'agenouiller près du corps de leur bienfaiteur. Les uns restaient là, immobiles, et comme attendant que ses lèvres vinssent se ranimer pour leur adresser de saintes paroles; d'autres se prosternaient pour baiser avec respect les mains et les pieds du grand serviteur de Dieu; quelques-uns, voulant à tout prix satisfaire leur dévotion, lui coupaient en cachette une mèche de cheveux; on alla jusqu'à mettre en lambeaux ses vêtements sacrés.

» Le surlendemain, le clergé, le sénat, la magistrature firent enlever le corps et lui rendirent les honneurs funèbres, aux frais du Trésor public, dans la cathédrale de Saint-Nicolas, où il fut inhumé, avec la réserve que la précieuse dépouille serait rendue aux Jésuites dès qu'ils disposeraient d'une église pour la recevoir.

» L'oraison funèbre du vénérable défunt fut prononcée par le prévôt du Chapitre. Les habitants de Fribourg, jaloux de perpétuer à jamais la mémoire de leur Saint, firent graver sur sa tombe une inscription, qui retraçait en termes magnifiques les services que le saint apôtre avait rendus à la cause de la religion catholique.

VERTUS DU BIENHEUREUX P. PIERRE CANISIUS

» La première et la plus excellente des vertus de notre Bienheureux, celle que respire, pour ainsi dire, sa vie entière, c'est le renoncement à soi-même, l'immolation constante de tout son être.

Dieu, il est vrai, donne aux hommes qu'il choisit pour l'accomplissement de ses desseins, ce qu'on appelle une grâce d'état, mais on n'en est digne qu'autant qu'on s'efforce de s'effacer tout entier pour n'être qu'un instrument docile dans les mains du souverain Maître. Là est tout le secret des merveilles opérées par les saints que nous vénérons. Or, qui a plus éminemment pratiqué cette sainte abnégation que le bienheureux P. Canisius? Ne l'avons-nous pas vu toujours prêt à s'élancer où ses supérieurs, qui représentent Dieu sur la terre, l'appellent? Tour à tour, il exerce le double apostolat de la prière et de l'exemple; il enseigne le peuple, instruit la jeunesse, réfute l'hérésie; enfin, il est appelé à traiter de puissance à puissance avec les grands de la terre, et toujours et partout, dans sa cellule de religieux comme dans la chaire des églises, au collège comme au concile, près des rois comme au pied du trône de saint Pierre, nous le retrouvons humble et soumis aux inspirations d'en haut.

BÉATIFICATION DU P. CANISIUS

» Le 20 novembre 1864, Rome, la Ville Eternelle, était en fête. Au bruit du canon du château Saint-Ange, en présence de tout le corps diplomatique, des cardinaux et des prélats de la cour romaine, de l'état-major de l'armée française d'occupation, et d'une foule immense de peuple accourue à la Basilique Vaticane, Pie IX ordonnait, aux applaudissements de la ville et du monde, que le titre et les honneurs de Bienheureux fussent décernés au vénérable Pierre Canisius, prêtre de la Compagnie de Jésus. »

Imp.-*gérant*, E. Petithenry, 8, rue François Ier, Paris.

SAINT THOMAS, APOTRE

Fête le 21 décembre.



Saint Thomas mit sa main dans la plaie du côté de Notre-Seigneur.
(D'après la Bible de Schnorr. Schulgen, Paris.)

LA DÉVOTION A SAINT THOMAS CONVIENT A NOTRE SIÈCLE

Notre siècle devrait être fort dévot à l'apôtre saint Thomas. Plus esclaves des sens que ne l'ont été nos pères, plongés davantage dans la matière, il nous est difficile de nous élever jusqu'aux régions sereines de l'idéal, ou, pour employer un langage plus chrétien, nous éprouvons de graves difficultés lorsqu'on nous propose des pensées surnaturelles. Nous ne voulons pas paraître crédules, et nous devenons incrédules. Ce fut précisément le tort de saint Thomas avant sa conversion définitive, qui s'opéra le jour de la Pentecôte. Puisqu'il a expérimenté le mal dont se meurt notre temps, qui est le manque de foi, il est tout naturel que nous le choisissions comme l'un de nos avocats spéciaux auprès de Dieu.

LE COURAGE DE SAINT THOMAS

Les premiers événements que nous connaissons sur la personne de saint Thomas se trouvent consignés dans l'Evangile.

Saint Jean nous rapporte un fait qui nous révèle dans l'âme de Thomas une grande générosité.

Notre-Seigneur avait publiquement enseigné aux juifs qu'il était égal au Père, et que, par conséquent, il était Dieu comme lui. Ses auditeurs avaient compris le sens et la portée de ses paroles, c'est pourquoi ils avaient ramassé des pierres pour le lapider comme un blasphémateur. Mais comme le temps du Sauveur n'était pas encore venu, et qu'il voulait accomplir l'œuvre de la Rédemption en mourant sur la croix, et non sous les coups de pierre, il se déroba à la fureur des juifs, sortit de Jérusalem et même de la Judée.

Quand l'heure de la Passion s'approcha, Notre-Seigneur dit à ses disciples : « Retournons en Judée. » Ces simples paroles les jetèrent dans la consternation. « Quoi ! répondirent-ils au Maître, il y a quelques jours, les juifs vous cherchaient pour vous lapider, et maintenant vous parlez de retourner dans ce pays ! » L'amour inspirait sans doute ce langage, mais aussi la crainte. Les disciples, qui n'avaient pas encore reçu l'Esprit de force, redoutaient de partager avec Jésus-Christ les mauvais traitements que ses ennemis lui réservaient

Mais Thomas, surmontant toute crainte,

s'adresse à ses compagnons et s'écrie : « Allons et mourons avec lui. *Eamus et nos et moriamur cum illo.* » Sur ces mots, saint Vincent Ferrier fait remarquer que, en cette circonstance, Thomas montra plus de charité que tous les autres apôtres. Il fit l'acte d'amour parfait qui consiste à donner sa vie pour ses amis.

L'HUMILITÉ DE SAINT THOMAS REÇOIT SA RÉCOMPENSE

Et maintenant, transportons-nous au Cénacle. Le repos traditionnel est terminé, et le Seigneur livre à ses disciples les enseignements les plus sublimes qui aient jamais frappé oreille humaine. Ses apôtres n'étaient pas complètement préparés à ce discours, et parmi les vérités que Jésus leur annonçait, un bon nombre dépassait la portée de leur esprit. Thomas avoue sans contrainte, avec humilité, l'ignorance où il se trouve.

Jésus disait : « Vous savez où je vais et vous en connaissez le chemin. » L'apôtre lui répond : « Seigneur, nous ignorons où vous allez; comment pouvons-nous en savoir le chemin? »

La confession de nos défauts sera toujours récompensée. L'humble aveu de Thomas lui valut cette réponse admirable : « Je suis, repartit le Sauveur, la voie, la vérité et la vie. Personne ne va au Père que par moi. »

Seul, Jésus-Christ se connaît suffisamment pour définir ce qu'il est. Les paroles précédentes sont une véritable définition de sa personne qu'il a donnée lui-même, grâce à l'interrogation de saint Thomas; de sorte que l'on peut dire avec justesse que l'humilité de cet apôtre a forcé le Seigneur de se manifester au monde. Quelques jours plus tard, son incrédulité servira à confirmer notre foi.

SAINT THOMAS INCRÉDULE

Le dimanche qui vit sortir le Seigneur glorieux du tombeau, le vit aussi entrer dans le Cénacle, où les disciples se tenaient réunis, tant le Sauveur fut prompt à consoler le cœur affligé de ses amis! Mais une circonstance providentielle voulut que Thomas ne fût pas avec ses collègues, lorsque Jésus leur apparut pour la première fois. A son retour, les apôtres l'entourèrent et lui dirent : « Nous avons vu le Seigneur. » Il était convenable qu'il ajoutât foi à un témoignage si fort, si authentique et si désintéressé; mais il n'en fit rien. « Si je ne vois, dit-il, dans ses mains, les trous que les clous y ont faits, et si je n'y mets le doigt, et la main dans son côté, je ne croirai pas. » Le disciple, qui, jusque-là, avait été d'une fidélité exemplaire, se laisse aller à l'incrédulité. Il raisonne comme le ferait un de ces hommes grossiers qui ne se fient qu'à leurs sens et oublient la meilleure partie d'eux-mêmes, l'intelligence. Et puis, est-il dans l'ordre que le serviteur pose des conditions à son maître? Thomas veut bien soumettre son esprit à la foi, pourvu que Jésus-Christ le premier se soumette à ses ordres.

Cependant, il ne faudrait pas exagérer la faute de l'apôtre incrédule. L'obstination dans laquelle il persista pendant huit jours provenait, pour le moins, autant de l'amour que d'un manque de docilité. La tendresse qu'il portait à son divin Maître lui faisait craindre qu'il ne fût pas ressuscité.

Notre-Seigneur, qui lit ce qui se passe au fond des cœurs, ne jugea pas avec sévérité la conduite de son disciple. Il se contenta de l'abandonner quelque temps à ses doutes qui l'atteignaient à l'endroit le plus sensible. Puis, ce père miséricordieux daigna remplir les conditions qui lui avaient été dictées par un fils plus que téméraire. Il apparut de nouveau aux apôtres, en présence de Thomas; il appela celui-ci par son nom, et lui dit, en montrant ses plaies : « Porte ton doigt ici et regarde bien mes mains; approche ta main, mets-la dans mon côté et ne sois plus incrédule, mais fidèle. »

Quel privilège! Jean avait reposé la tête sur le sein du Maître, Thomas, plus heureux que le disciple bien-aimé, plonge la main dans les plaies ouvertes par les instruments du supplice. Plus tard, il pourra dire aux fidèles, comme l'Evangéliste : « Ce que nous avons entendu, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons considéré, ce que nos mains ont touché, nous vous l'annonçons. Nous vous annonçons cette vie éternelle qui était dans le Père et qui nous est apparue. » (Jean, Ep. I, chap. Ier, v. 1 et 2.)

Le contact avec la chair de l'Homme-Dieu réveilla la foi qui était à peine assoupie dans l'âme de l'apôtre. Il s'écria sur-le-champ : « Mon Seigneur et mon Dieu! » Là-dessus Jésus reprit : « Parce que tu m'as vu, Thomas, tu as cru, bienheureux ceux qui n'ont point vu et qui ont cru! »

L'incrédulité passagère du disciple s'est tournée à l'avantage de toute l'Eglise, ses doutes nous ont été plus profitables que la foi un peu précipitée des autres apôtres et des saintes femmes, parce que, en obligeant Thomas à toucher les plaies du Sauveur, ils ont guéri les plaies de notre infidélité, et ne nous ont plus permis d'hésiter au sujet de la Résurrection. Enthousiasmé par ces pensées, un Père de l'Eglise a écrit : « Le doigt de saint Thomas est devenu le docteur du monde, parce qu'il lui a appris la vérité de la chair de Jésus-Christ et le mystère ineffable de sa Résurrection. »

Mais dans quel sens faut-il entendre les paroles de Notre-Seigneur : « Parce que tu as vu, tu as cru; bienheureux ceux qui n'ont point vu et ont cru. » Notre apôtre serait-il exclu de la béatitude que Dieu promet à ceux qui ont la foi? Cela est inadmissible. A la vue de son Maître, Thomas recouvra la foi qu'il avait perdue seulement quelque temps. Mais, comme l'objet de cette vertu n'est pas de ceux qui tombent sous les sens, l'on doit dire que l'apôtre vit une chose et qu'il en crut une autre. Il vit les plaies du Seigneur, son humanité, son corps glorieux, et il crut à sa divinité, à son domaine souverain sur lui, sur toutes les créatures, et au miracle de sa Résurrection. Ainsi il a eu part à la bénédiction de ceux qui ne laissent pas de croire sans avoir vu.

AUTRE FAVEUR ACCORDÉE A SAINT THOMAS

Un dernier trait emprunté à l'Evangile nous montrera avec quelle bonté Jésus traitait son bien-aimé apôtre. Il y a eu certaines circonstances dans la vie du Sauveur, plus solennelles que les autres, auxquelles ont assisté quelques témoins privilégiés pris au sein du collège apostolique. Ainsi, quand il voulut établir la hiérarchie de l'Eglise, il ne le fit pas devant tous ses disciples réunis. Il se manifesta seulement à plusieurs sur les bords du lac de Tibériade. En compagnie de Jacques et de Jean, Thomas servit de témoin à Notre-Seigneur, lorsqu'il promit à Pierre le don de l'infaillibilité.

LES PREMIERS TRAVAUX DE SAINT THOMAS

Depuis ce temps-là, il participa aux faveurs qui furent accordées à ses collègues dans l'apostolat; il vit Jésus s'élever au ciel; il coopéra à l'élec-

tion de saint Mathias, choisi pour occuper la place laissée vacante par le traître Judas ; il reçut le Saint Esprit avec la plénitude de ses dons au jour de la Pentecôte ; il prêcha le nom de son Maître dans les rues de Jérusalem ; il fut persécuté, emprisonné et fouetté par les juifs ; il contribua à la composition du symbole des apôtres, où saint Augustin lui attribue l'article relatif à la Résurrection de Notre-Seigneur, dogme qu'il avait nié lors de son incrédulité momentanée ; enfin, il s'élança à la conquête de la partie du monde qui avait été assignée à son zèle.

UN PRÉSENT DE LA SAINTE VIERGE A SAINT THOMAS

Cependant la Judée et la Ville Sainte le revirent une autre fois ; ce fut lorsque, averti par une vision divine, il y vint pour rendre les derniers devoirs à Marie, la mère du Sauveur. Saint Thomas, dit la tradition, arriva trop tard. Déjà les autres apôtres avaient terminé la cérémonie des obsèques et ils entouraient le sépulcre de la Vierge, qu'ils avaient enseveli près de la grotte de l'Agonie. Le nouvel arrivant désira contempler encore une fois le visage de celle qui avait donné le jour à son divin Maître. On ouvrit le tombeau : mais le corps ne s'y trouva plus. Thomas commençait à se désoler quand, levant les yeux, il aperçut Marie monter au ciel, entourée des chœurs angéliques. La Vierge ne se contenta pas de réjouir le cœur de son apôtre par le spectacle agréable de cette vision ; elle détacha sa ceinture qu'elle laissa doucement tomber entre les mains de saint Thomas. On montre à Jérusalem, le pays de la tradition, l'endroit où ce fait s'est accompli. C'est un rocher d'une blancheur remarquable, que la piété des pèlerins aime à vénérer.

SAINT THOMAS BAPTISE LES ROIS MAGES ET LES ÉTHIOPIENS

Il nous reste à parler des travaux apostoliques entrepris par saint Thomas. Malheureusement, comme pour la plupart des autres apôtres, l'histoire est à peu près muette sur ce point. A peine connaissons-nous les pays qui ont reçu la foi de sa bouche.

Il avait été chargé d'évangéliser les Indes orientales, lors du partage du monde entre les apôtres. Tout en se dirigeant vers cette partie de l'univers, il annonçait le nom de Jésus-Christ dans tous les endroits qu'il traversait. Il rencontra les Mages, qui, premiers de la gentilité, étaient venus apporter leurs hommages à l'Enfant de Bethléem. Il les instruisit de toutes les circonstances qui avaient marqué la vie de Notre-Seigneur ; il les baptisa et les associa au ministère de la prédication évangélique, afin qu'ils pussent travailler au salut des âmes.

Il envoya Thaddée, l'un des soixante-douze disciples, au roi d'Edesse, Abgare, qui avait député une ambassade au Sauveur pour le supplier de venir dans ses Etats. Jésus lui avait répondu qu'il le ferait visiter après sa mort par un de ses disciples. Au nom de son maître, Thomas chargea Thaddée d'aller auprès de ce prince, qui reçut le baptême et fut guéri d'une cruelle infirmité.

Pendant ce temps, Thomas évangélisait l'Ethiopie asiatique, qui s'étendait au midi de Babylone.

LES PAYS ÉVANGÉLISÉS PAR SAINT THOMAS

Saint Thomas, qui avait le plus de peine à croire à la Résurrection de Jésus-Christ, est peut-être celui de tous les apôtres qui a porté le plus loin dans le monde la nouvelle du grand événement. Le P. Athanase Kircher, saint Jésuite allemand, qui a établi la question de l'apostolat de saint Thomas avec d'anciens documents venus des Indes, détermine ainsi l'itinéraire qu'aurait suivi l'apôtre :

« Après avoir longtemps séjourné dans la ville de Saldonie, en Perse, où il fonda une Eglise florissante, l'apôtre entra dans les vastes royaumes de Candahar, de Cabut, de Caphurstan et de Cazatarut ; il franchit les monts du Thibet, auprès du Bengale, et arriva enfin par le Décan au royaume de Narsingue, en la ville de Méliapour, où il fixa sa résidence. » Partout, sur son passage, il avait établi des chrétientés, ordonné des prêtres, consacré des évêques, en sorte qu'il put réunir un nombreux concile, dont faisaient mention quelques pièces que le P. Kircher avait eues entre les mains.

Certaines traditions orientales rapportent que le bienheureux apôtre pénétra jusque dans la grande île de Taprobane ou Ceylan, et qu'il atteignit même la Chine. *Les chrétiens* dits *de saint Thomas*, que les Portugais découvrirent dans les Indes, chantaient en leurs antiennes : « Par saint Thomas, les Chinois et les Ethiopiens ont été amenés à la connaissance de la vérité. Par saint Thomas, le royaume des cieux a volé et est monté dans la Chine. Les Ethiopiens, les Indiens, les Chinois et les Perses, Seigneur, en la commémoration de saint Thomas, offrent leurs adorations à votre saint Nom. »

Ces chrétiens sont assez nombreux au delà des frontières orientales de la Perse ; ils s'y sont conservés à travers les siècles passés, jusqu'aujourd'hui. Ils prennent le nom de *chrétiens de saint Thomas*, à cause de l'apôtre qui a fondé leurs Eglises. Malheureusement, vers la fin du VIIe siècle, ils furent entraînés dans l'hérésie de Nestorius par les nestoriens de la Perse, et leur éloignement du reste de l'Eglise les a laissés ensuite tomber en d'autres erreurs nombreuses. Au temps de la domination portugaise, le célèbre missionnaire Augustin, Alexis de Ménézès, archevêque de Goa, en ramena beaucoup à l'unité catholique ; mais tous ne persévérèrent pas.

Suivant d'autres traditions, sinon certaines, au moins fort curieuses, saint Thomas aurait poussé ses voyages apostoliques jusque sur le grand continent que nous appelons l'Amérique. On sait aujourd'hui que l'extrémité nord-est de l'Asie a toujours été en communication avec l'Amérique, dont elle n'est séparée que par le détroit de Behring.

Les Espagnols ont cru trouver des traces de l'apostolat de saint Thomas au Pérou. Les indigènes y vénéraient, dit-on, un rocher du haut duquel un personnage divin, du nom de Thomas, était venu jadis enseigner à leurs aïeux à mieux servir la divinité. Saint Turibe, archevêque de Lima, ne craignit pas de s'associer à cette dévotion. Des missionnaires Jésuites ont également retrouvé au Brésil des souvenirs d'un apostolat antérieur, qu'ils ont attribué à saint Thomas.

Ainsi se serait réalisée absolument à la lettre la prophétie de David au sujet des apôtres : *Le son de leur voix a retenti sur toute la terre, et leur parole est arrivée aux extrémités du monde.*

UN MIRACLE

Mais l'activité apostolique de saint Thomas s'est surtout exercée dans les Indes ; là était le vaste champ dont le père de famille lui avait confié la culture. « Il entra dans cette province, écrit Siméon le Métaphraste, pauvrement vêtu,

portant des cheveux longs et mêlés, le visage jaune et desséché, le corps si exténué qu'il paraissait plutôt être l'ombre d'un homme qu'un homme véritable. » Malgré un extérieur si misérable, il se mit à attaquer avec vigueur le culte impie qui dominait en ces lieux. Les prodiges venaient confirmer ses paroles, qui exerçaient une prodigieuse influence sur les foules.

Les traditions du pays racontent que le bienheureux Thomas voulant élever une église en l'honneur de Dieu, le roi Sagame et les prêtres des idoles ou brahmanes s'opposèrent à son dessein. Or, il arriva que la mer rejeta sur le rivage une poutre énorme que le prince ordonna de transporter à Méliapour afin de l'employer dans la construction d'un de ses palais. On réunit en vain les éléphants et les machines pour ébranler la pièce de bois; elle résista à tous les efforts. « Je m'offre, dit alors l'apôtre, de la traîner moi seul jusqu'à la ville, si l'on consent à me la donner pour mon église. » Le roi crut que Thomas déraisonnait; il lui accorda tout ce qu'il voulut, bien convaincu qu'un homme faible n'avait aucune chance de succès là où la force de ses éléphants, unie à l'art de ses ingénieurs, avait échoué.

Mais qu'y a-t-il d'impossible aux serviteurs de Dieu? Thomas attacha sa ceinture, don de la Vierge Marie, à un nœud de la poutre, il fit un signe de croix au-dessus, et, en présence de tout le peuple, il la traîna avec autant de facilité que si elle eût été un fétu.

La foule, le roi en tête, se mit à crier au prodige. Sagame ne s'opposa plus à la divulgation de l'Evangile, ni à l'édification de l'église projetée; au contraire, il y contribua pour sa part, et devint un fervent disciple de Jésus-Christ.

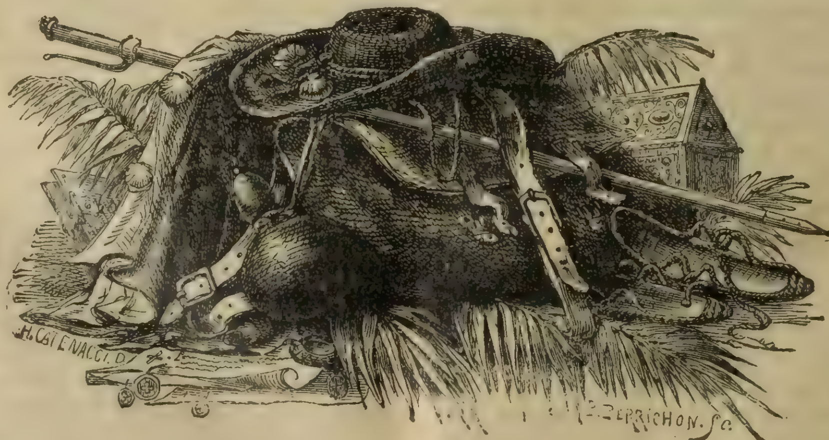
Les peintres et les statuaires du moyen âge avaient la coutume de représenter saint Thomas une équerre à la main; et les architectes, maçons et tailleurs de pierre l'ont choisi pour patron. C'est à cause du fait que nous venons de citer et aussi d'une légende célèbre qui représentait saint Thomas s'offrant à bâtir un palais au roi des Indes.

LE MARTYRE DE SAINT THOMAS

Les miracles qui se multipliaient sous ses mains multipliaient aussi le nombre des chrétiens. Les brahmanes s'en émurent. Ils redoutaient la chute des idoles, qui n'aurait pas manqué d'entraîner celle de leurs dignités, de leur puissance et de leur fortune. Ils conjurèrent ensemble la mort de l'apôtre; et un jour, comme il priait au pied d'une croix qu'il avait érigée, un de ces prêtres le perça d'un coup de lance. On dit que, pour l'achever, une troupe de soldats l'accabla sous une grêle de pierres et de flèches. Son sang rejaillit sur la croix et la pierre contre laquelle il s'appuyait.

Les chrétiens de Calamine ou Méliapour, lieu où s'était passé la sanglante tragédie, recueillirent le corps de leur Père, et ils l'ensevelirent dans l'église qu'il avait bâtie. On déposa à ses côtés le fer de la lance qui avait servi à lui donner la mort, le bâton dont il usait dans ses voyages, et une urne remplie de la terre qui avait été teinte de son sang.

Une partie des ces reliques fut plus tard transférée à Edesse, en Syrie, et de là jusqu'en Occident. L'an 1532, les Portugais découvrirent, parmi les ruines de Méliapour, le tombeau du saint apôtre, et ce qu'ils retrouvèrent de ses ossements glorieux fut porté, avec une solennité merveilleuse, à Goa, capitale de leur grande colonie des Indes.



Imp.-*gérant*, E. Petithenry, 8, rue François Ier, Paris.

LA BIENHEUREUSE MARIE MANCINI

VEUVE ET RELIGIEUSE DE L'ORDRE DE SAINT DOMINIQUE

Fête le 22 décembre.



La bienheureuse Marie Mancini encore au berceau voit son ange gardien.

A la fin du XIVe siècle, l'antique et fameuse cité de Pise eut la joie de donner plusieurs saints au ciel. Au mois d'avril, nous avons raconté les vertus héroïques de la bienheureuse Claire Gambacorti, charmante fleur éclose dans cette partie du jardin de l'Eglise. Nous avons vu cette servante de Dieu, après avoir victorieusement surmonté les grands obstacles que le monde opposait à sa vocation, fonder le monastère Saint-Dominique pour y faire revivre la règle du saint patriarche dans toute sa primitive rigueur. Les exemples de la Sainte ne devaient pas rester stériles. Des âmes d'élite se groupèrent autour de Claire, et parmi elles, la bienheureuse Marie Mancini brilla du plus vif éclat.

PREMIÈRES ANNÉES ET JEUNESSE DE LA BIENHEUREUSE

Catherine Mancini naquit à Pise, vers la fin du XIVe siècle. Elevée dans les traditions de foi

et d'honneur de son antique famille, elle resta toujours douce et pure. Sa vie s'écoulait dans la prière et l'humilité. Elle s'adonnait avec zèle aux légers travaux que lui confiaient ses parents. Encore au berceau, elle avait vu son ange gardien et reçu de lui un avertissement qui préserva ses jours. Quelque temps après, elle en eut une seconde visite et, dès lors, il s'établit entre l'âme virginale de l'enfant et l'esprit bienheureux un mystérieux échange de prières et de grâces. C'est à cette école que Catherine apprit le secret d'aimer Dieu.

JOIES ET DOULEURS

Catherine aurait voulu n'avoir jamais d'autre époux que Jésus-Christ; mais il lui fallut, pour obéir à son père, accepter une alliance terrestre. Elle se soumit humblement, et fut toujours le modèle des épouses chrétiennes. Elle eut deux enfants; mais ces petits anges s'envolèrent au ciel avant d'avoir connu leur mère. Peu de temps après, elle eut la douleur de perdre son époux. Elle le pleura longtemps et chercha dans la prière une consolation à sa douleur.

Son père, toutefois, ne lui permit pas encore de suivre son attrait pour la vie religieuse, et, malgré les rudes épreuves que ce premier mariage avait apportées à sa fille, il n'eut rien de plus à cœur que de lui en préparer un second. Voulant sans doute accroître la puissance et la richesse de sa maison, il offrit la main de sa fille à un noble seigneur de Pise. Catherine, toujours obéissante, consentit à cette nouvelle union. Dieu saura en tirer sa gloire et offrir à sa servante le moyen de purifier et de sanctifier de plus en plus son âme par la voie des douleurs. Tout d'abord, sa Providence bénit les vertus de cette sainte épouse et ne lui ménagea point les consolations. En quelques années, elle se vit entourée d'une nombreuse famille.

Cinq filles et un fils faisaient la joie et la gloire de cette vertueuse mère. Au milieu des travaux, des fatigues et des mille soucis que lui apportaient le soin de la famille et l'éducation de ses enfants, elle savait, par un emploi énergique et minutieux de son temps, trouver encore le loisir de s'unir à Dieu dans la plus haute contemplation. Combien de moments on trouverait pour la prière, si on ne perdait jamais une minute, et si on savait élever son cœur à Dieu dans le recueillement, tout en travaillant!

Sa charité était inépuisable, les pauvres ne venaient jamais en vain frapper à sa porte. Elle se plaisait surtout à soulager les malades, à panser leurs plaies, à leur distribuer, avec des secours matériels, des paroles de paix et de consolation.

Elle faisait ainsi renaître la joie dans des cœurs oppressés par la tristesse.

Mais le temps des redoutables épreuves que Dieu réservait à cette femme forte ne tarda pas à venir. La mort rapide et successive de ses six enfants bien-aimés et de son fidèle époux vint la plonger dans la plus profonde tristesse. Au sein de son immense douleur, élevant le regard vers le ciel, Catherine sentit que Dieu voulait être désormais son unique soutien.

Elle rejeta donc toute nouvelle alliance terrestre, pour s'élancer libre et dégagée de tout lien dans la voie de la perfection chrétienne. Elle fit vœu de jeûner quatre fois la semaine, de flageller chaque jour son corps par de rudes disciplines, et de ne prendre qu'un léger sommeil sur quelques morceaux de bois. Elle voulut aussi travailler des mains pour se procurer les aliments nécessaires à sa subsistance; encore les distribuait-elle souvent aux pauvres.

VIE RELIGIEUSE

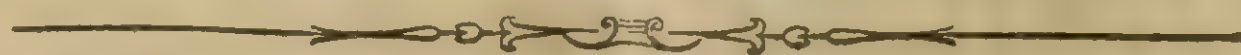
A cette époque, sainte Catherine de Sienne vint à Pise consoler et éclairer la courageuse veuve. Dans un entretien tout embaumé des parfums du ciel, la grande vierge dominicaine engagea sa sœur à se consacrer à Dieu. Pise, en effet, devait voir bientôt la fille des Mancini quitter les vêtements du monde pour prendre l'habit des Sœurs de la Pénitence. Poussée par la grâce, Catherine résolut d'entrer en religion; elle recueillit à cet effet le reste de ses biens, et vint les porter au couvent de Sainte-Croix.

Admise au nombre des novices, elle s'appellera désormais Sœur Marie. C'est sous la protection de la Reine du ciel qu'elle commence sa vie religieuse. La voilà enfin loin des dangers du monde, dans la paix du cloître qu'elle a si longtemps rêvée. Elle fait de rapides progrès dans la perfection. Elle obtient de pratiquer la règle de saint Dominique dans toute sa rigueur. Elle est l'âme d'une petite phalange qui se presse autour d'elle et marche sur ses traces. Elle est la première à suivre la bienheureuse Claire Gambacorti au couvent de Saint-Dominique. Là, elle seconde merveilleusement l'œuvre de réforme de la sainte fondatrice, et la règle n'a rien dans sa sévérité qui puisse l'effrayer ou la décourager. Il serait difficile, nous dit son hagiographe, de raconter les prodiges de son zèle.

A la mort de la bienheureuse Claire, Sœur Marie est élue supérieure par toutes les religieuses. Elle redouble alors de ferveur; elle se livre à la prière et à la pénitence avec une ardeur toujours croissante. Ses excès héroïques lui méritent des visions célestes et de grandes consolations; mais l'enfer lui livre en même temps de terribles assauts. Toujours victorieuse, elle écrase son ennemi; et sa charité se dilate au sein de la lutte. Elle se distingue, surtout à la fin de sa vie, par une tendre et généreuse compassion pour les âmes du Purgatoire.

Epuisée par les jeûnes et les excès de sa pénitence, la bienheureuse Marie s'endormit entre les bras de ses filles, l'année 1431, et son âme s'envola au ciel auprès de son divin Epoux.

Son corps, déposé d'abord dans un modeste tombeau, ne tarda pas à être placé sur les autels. Pise honora, à partir de cette époque, la bienheureuse dominicaine d'un culte perpétuel. Pie IX, après avoir consulté la Sacrée-Congrégation des Rites, l'approuva canoniquement, et accorda à tout l'Ordre de saint Dominique, ainsi qu'au diocèse de Pise, le privilège de dire la messe et de réciter l'office de la bienheureuse Marie Mancini.



SAINTE FRIDESWIDE, VIERGE ET ABBESSE

PATRONNE DE LA VILLE ET DE L'UNIVERSITÉ D'OXFORD

Fête le 19 octobre.

Sainte Frideswide naquit à Oxford, d'une très noble famille, vers le milieu du VIIIe siècle. Son père, Didan, était préfet de cette ville. Sa pieuse mère, Safrida, confia de bonne heure cette innocente enfant à une sainte religieuse, Algira, abbesse du monastère de Sainte-Marie de Waton, qui l'éleva dans les sentiments de la plus tendre piété. Elle l'habitua à renoncer complètement à elle-même, à sacrifier ses caprices et son amour-propre pour être tout entière, dans l'austérité et le dévouement, à la pratique de ses devoirs et à l'amour parfait de Dieu.

Au reste, la tâche était facile avec l'âme généreuse de Frideswide. A mesure que cette enfant grandissait, son âme s'élevait au-dessus des vanités terrestres pour s'attacher à Dieu, le seul bien véritable, le seul bien qui demeure. Beauté, honneurs, richesses, plaisirs, tous ces biens lui parurent incapables de faire le bonheur de l'homme, puisque Dieu l'a créé pour une destinée meilleure. Elle résolut donc de les éviter comme des pièges semés sur sa route. Pour n'être point surprise et maintenir l'énergique vigueur de son âme, elle affrontait de rudes pénitences; elle n'avait habituellement d'autre lit que le plancher de sa chambre, ne buvait que de l'eau pure; un peu de pain d'orge et quelques herbes communes composaient toute sa nourriture.

FRIDESWIDE AU COUVENT

Son âme aspirait sans cesse à une perfection plus grande. Cependant, les années de l'enfance étaient passées, la vertueuse fille du préfet devait se choisir une carrière. Il fallait continuer sa route vers le ciel, soit en affrontant les dangers et les périls du siècle, soit en mourant par avance au monde pour se consacrer, dès cette terre, au Bien-Aimé qui sera notre récompense au ciel. Frideswide préféra ce dernier parti. Elle rompit avec les séduisantes espérances que lui ouvraient dans la société sa naissance illustre et ses brillantes qualités, pour se retirer dans un monastère que son noble père avait construit aux portes de la ville. Douze jeunes filles, entraînées par son exemple, la suivirent bientôt dans le cloître. Désormais toute à Dieu, Frideswide redouble ses jeûnes et ses ferventes oraisons, le jour ne suffit plus à sa piété et, la nuit, elle interrompt jusqu'à cent fois son sommeil pour prier.

LE FAUX ANGE DE LUMIÈRE

Une telle ferveur ne pouvait qu'exciter la rage du démon, ennemi de Dieu et des hommes. Un jour, l'esprit des ténèbres se présente à Frideswide sous les traits de Notre-Seigneur, entouré d'une multitude de démons transformés en anges de lumière. Il s'approche d'elle et lui dit : « Venez, ma bien-aimée, le temps est enfin arrivé où vous devez recevoir la couronne de gloire immortelle que vous avez méritée. Venez, venez, et, prosternée devant moi, adorez la trace de mes pas après lesquels vous avez si longtemps soupiré. Je me suis ainsi présenté à vous afin que vous puissiez me considérer même dans cette vie mortelle, m'adorer et aller jouir de la gloire inestimable du ciel, sans passer par les souffrances de la maladie. » Un trouble indéfinissable saisit l'âme de la religieuse; mais, aussitôt, l'Esprit-Saint lui révèle intérieurement la fourberie de Satan. « Quoi! répond-elle, misérable orgueilleux, comment oses-tu promettre à d'autres ce que tu ne saurais avoir toi-même. Qu'y a-t-il de commun entre la bienheureuse immortalité et toi qui n'es qu'une mort vivante. Pour moi, misérable pécheresse, je participerais à ta mort, si la miséricorde de mon Sauveur, que tu singes, ne m'avait prévenue. Lui seul est mon espérance. »

Le monstre d'orgueil, se voyant découvert, ne put résister devant l'humilité de la Sainte, il disparut en poussant des vociférations terribles.

ALGARUS — LE VÉRITABLE ANGE DE LUMIÈRE

Après une défaite aussi humiliante, le démon n'ose plus attaquer Frideswide en face. Algarus, roi de Mercie, dévoré par l'ardeur des passions, devient l'instrument de sa malice. Ce malheureux prince conçoit le dessein d'épouser, de gré ou de force, notre sainte religieuse. Mais Dieu veille sur celle qui a juré de ne prendre d'autre époux que Jésus. Algarus a envoyé des satellites pour obtenir son consentement ou l'enlever de force à son monastère. Frideswide leur répond qu'elle s'est donnée à Dieu et n'appartiendra jamais à un homme. Alors, les soldats s'avancent pour la saisir et l'arracher au cloître. Aussitôt, ils sont frappés de cécité.

La nouvelle de ce châtiment céleste s'est bientôt répandue dans la ville d'Oxford ; les plus nobles citoyens viennent se jeter aux pieds de la Sainte, la suppliant de demander à Dieu le pardon des malheureux soldats. Frideswide prie pour eux, et le Seigneur exauce sa servante ; il rend la vue à ces infortunés qui retournent vers leur prince et lui racontent tout ce qui s'est passé.

A peine Algarus a-t-il entendu le récit de ses satellites qu'il s'écrie avec fureur : « Non, non, ses maléfices et ses enchantements ne pourront pas la tirer de mes mains. Elle me méprise, elle a cru se moquer de moi impunément; mais je saurai l'en faire repentir. » Et, sur-le-champ, il part lui-même pour Oxford.

Frideswide était encore en prière, elle remerciait Dieu de l'avoir ainsi miraculeusement protégée; soudain, son ange gardien, tout resplendissant, lui apparaît et lui dit : « O vierge, ne savez-vous pas que, demain, Algarus sera aux

portes de la ville pour vous arracher, s'il le peut, à votre Epoux céleste et vous rendre victime de ses passions brutales? Mais n'ayez aucune crainte, le Seigneur s'est constitué le gardien de votre chasteté, le roi subira le châtiment de son crime; ses yeux seront pour jamais fermés à la lumière. Pour vous, hâtez-vous, prenez la route qui conduit à la Tamise. Près de la rive, vous trouverez une barque que Dieu a préparée pour votre fuite. » Ayant ainsi parlé, l'ange disparut.

LA FUITE — RETOUR — GUÉRISON D'UN LÉPREUX

Frideswide se hâte d'obéir. Elle prend avec elle deux religieuses, quitte le monastère et court vers le fleuve, trouve la barque indiquée par le messager céleste et y monte avec ses compagnes. Un ange apparaît près d'elles, et, sous la figure d'un jeune homme au visage pur et rayonnant, il conduit la barque qui glisse rapidement sur les ondes. En moins d'une heure, les saintes fugitives ont parcouru plus de dix milles et sont déposées près de la ville de Bentona. A peine ont-elles mis le pied sur le rivage que, barque et nautonnier, tout a disparu. Elles se trouvent seules sur une terre inconnue. Leur première pensée est de remercier le Seigneur, puis elles s'enfoncent dans une forêt qui s'étend devant elles. Après avoir marché quelque temps, non sans peine, elles trouvent un hangar bâti pour servir d'abri aux animaux; elles le choisissent pour demeure, heureuses d'être logées aussi pauvrement que Jésus dans l'étable de Bethléem. Elles devaient y passer trois ans dans les souffrances, les privations et la prière.

Pendant ce temps, Algarus, armé et furieux, arrivait aux portes d'Oxford et cherchait à pénétrer de force dans le couvent. Mais, devenu soudain aveugle, il dut renoncer à son criminel projet. La main de Dieu s'appesantit sur lui et, jusqu'à sa mort, ses yeux restèrent fermés à la lumière.

La sainte abbesse, avertie sans doute encore par un ange, quitte alors sa retraite et revient vers Oxford. Son retour est un véritable triomphe; toute la cité se porte à sa rencontre. Soudain, un lépreux fend la foule qui se presse autour d'elle, et se jette à ses pieds en s'écriant : « O sainte vierge du Christ, au nom de Dieu, au nom du Seigneur, secourez-moi. » Frideswide s'incline et dépose un baiser sur ce visage hideux tout rongé par la lèpre. Aussitôt, le chancre disparaît complètement, et la peau devient lisse comme celle d'un enfant.

SA BIENHEUREUSE MORT

Un jour, sainte Frideswide était en prière dans le monastère de Sainte-Marie d'Oxford, quand un ange lui apparaît soudain et lui dit : « Le 9 novembre, le Seigneur mettra fin à tes combats par une récompense éternelle. » En effet, la fièvre ne tarda pas à saisir notre Sainte, et la conduisit en peu de temps aux portes du tombeau. Au jour marqué par l'ange, elle vit venir à elle sainte Catherine et sainte Cécile, qu'elle avait particulièrement honorées durant sa vie, et dans un transport d'allégresse, elle s'écria : « Oui, je viens à vous de suite, mes saintes bien-aimées, je viens à vous de suite. » Alors, elle dit adieu à ses chères filles qui l'entouraient en pleurant et son âme s'envola dans les bras de son céleste Epoux. Au même moment, une éclatante lueur brilla sur le monastère et répandit dans toute la ville un suave parfum.

RELIQUES — MIRACLES

La dépouille mortelle de sainte Frideswide fut déposée dans l'église du monastère de Sainte-Marie d'Oxford. En 1180, on en fit une translation solennelle et on la plaça dans une magnifique châsse, « afin, disent les chroniques, qu'une pierre si précieuse ne restât pas plus longtemps enfouie dans la terre ». D'autres translations, de plus en plus solennelles, eurent encore lieu dans la suite.

Dieu se plut à manifester la gloire de sa fidèle servante par des prodiges éclatants. Un marchand se rendait à Londres pour son commerce; passant un soir près de la chapelle du monastère de Sainte-Marie, il vit une lueur éclatante partir du clocher de l'église et se perdre dans les cieux en illuminant, comme un long et brillant éclair, la contrée tout entière.

RÉSURRECTION D'UN ENFANT

De nombreux miracles s'accomplissaient sur ce tombeau sacré. Les muets y retrouvaient la parole; les aveugles, la vue; les paralytiques l'usage de leurs membres. Le plus éclatant de tous ces prodiges fut la résurrection d'un enfant, tué dans une opération douloureuse par un chirurgien maladroit. Les parents désolés font le vœu de consacrer leur fils au service de Dieu s'il le rend à la vie. Ils le portent au tombeau de sainte Frideswide avec leurs prières mêlées de sanglots et de larmes. Soudain, la vie semble revenir dans ce petit cadavre tout mutilé ; son œil gauche s'anime d'abord, puis il ouvre l'œil droit, enfin, il fait quelques mouvements, et pousse de faibles gémissements. Sa mère, à cette vue, s'empresse de le reprendre dans ses bras, le couvre de baisers en lui disant : « Où étais-tu, cher enfant, et qu'as-tu vu? » Et l'enfant de répondre : « J'ai vu une belle dame toute resplendissante descendre du ciel. Elle s'approcha de de moi et fit sur ma blessure et mon corps tout entier un grand signe de croix; aussitôt, il me sembla que je sortais d'un profond sommeil. » Sainte Frideswide avait récompensé la confiance des pieux parents.

Satan, qui n'avait pu vaincre la vierge d'Oxford durant sa vie, se voyait encore terrassé par elle après sa mort. Il était obligé d'abandonner les possédés quand on les conduisait au tombeau de la Sainte.

L'enfer se vengea plus tard par la main souillée de crimes de l'apostat Henri VIII; cet impie viola la châsse qui renfermait les reliques de sainte Frideswide et les mêla avec les ossements d'une certaine Catherine, prétendue martyre de la réforme anglicane.

Le culte de sainte Frideswide est encore assez répandu dans le nord de la France. On l'honore particulièrement dans le village de Bonny-en-Artois. La tradition rapporte que la Sainte s'y est arrêtée à l'occasion d'un pèlerinage qu'elle fit à Rome (peut-être à l'époque de ses trois années d'exil). Quoi qu'il en soit, on y voit une fontaine dite de Sainte-Frideswide, où les pèlerins viennent boire pour obtenir la guérison des fièvres.

E. PETITHENRY, Imp.-*gérant*, 8, rue François Ier, Paris.

SAINT YVES DE CHARTRES

Fête le 23 décembre.



Saint Yves de Chartres devant Philippe Ier.

JEUNESSE ET PREMIERS TRAVAUX DE SAINT YVES

Le 24 novembre 1090, un pontife romain, exilé pour la fermeté de sa conduite, le bienheureux Urbain II, donnait à Capoue l'onction pontificale à un évêque qui allait devenir, par l'énergie de son caractère, comme il l'était déjà par la vertu et la doctrine, la gloire de l'Eglise de France au XIe siècle, c'était saint Yves de Chartres.

Yves était né vers l'an 1040, au territoire de Beauvais, de parents nobles, croit-on, mais surtout profondément vertueux. Aussi, leur préoccupation exclusive fut-elle de donner à leur jeune fils une éducation chrétienne. De bonne heure, Yves vint s'asseoir sur les bancs de l'école abbatiale du Bec, et aux côtés de saint Anselme, son condisciple préféré, il écoutait les leçons du célèbre Lanfranc. A cette école de science et de vertu, il étudia sa vocation. Le sacerdoce l'attirait : il se sentait fait pour servir Dieu dans la retraite et le studieux labeur de l'enseignement. Devenu prêtre, il professa d'abord le droit canonique à la collégiale de Nesle.

En 1075, Guy, évêque de Beauvais, le mit à la tête d'un monastère de Chanoines réguliers, qu'il venait de fonder. Le nouveau prieur s'occupa avant tout d'y établir une sainte discipline, et d'y faire briller, dans tout leur éclat, les saines doctrines.

Ce fut là qu'il composa les deux recueils de jurisprudence canonique, le *Decretum* et la *Panormia*, qui allaient le placer au rang des plus célèbres docteurs de France. C'était à la fois une œuvre d'érudition remarquable et un acte d'énergie vraiment sacerdotale.

Au plus fort de la lutte des investitures, le

jeune professeur proclamait bien haut, en face de l'enseignement césarien, la constitution de l'Eglise, la primauté du Siège de Pierre, sa juridiction souveraine, son droit d'excommunication, la subordination des princes chrétiens à sa puissance spirituelle, leur incompétence dans les élections épiscopales, enfin le crime de leur ingérence dans l'investiture des bénéfices ecclésiastiques.

SAINT YVES, ÉVÊQUE

Or, au moment où ce nouvel astre signalait ainsi son apparition dans le monde, le pape Urbain II venait de déposer une troisième fois le titulaire simoniaque du siège épiscopal de Chartres, qu'il déshonorait par une conduite scandaleuse : en même temps, il ordonnait au clergé et au peuple de procéder à une nouvelle élection. Tous les regards se portèrent sur le jeune prêtre dont le nom brillait d'un si vif éclat.

La promotion de saint Yves réjouit tous les catholiques. Mais la faction simoniaque des évêques de cour, réunis autour de Philippe Ier, résolut d'annuler l'élection. Le métropolitain de Sens, dont relevait l'Eglise de Chartres, refusa de le sacrer, prétendant que la déposition du premier titulaire avait été anticanonique. C'était une fin de non-recevoir dérisoire. Yves n'insista pas. Il partit pour l'Italie, afin de soumettre l'affaire à la décision du Souverain Pontife.

L'accueil qu'il reçut du pape exilé fut celui qu'un saint pouvait faire à un autre saint. Urbain II le sacra de sa main. Yves de Chartres revint en France, emportant, avec les bénédictions du Pontife, une admiration profonde pour ce glorieux défenseur de l'Eglise, et la ferme résolution d'imiter une pareille grandeur d'âme. Il allait bientôt en avoir besoin, et la Providence ne l'avait amené aux pieds du Vicaire de Jésus-Christ que pour le préparer plus directement à la lutte qui l'attendait en France.

En effet, loin de donner le baiser de paix au nouveau frère et coévêque, dont le pape lui notifiait la consécration, le métropolitain de Sens, dans une lettre injurieuse, le cita à comparaître devant le Concile provincial d'Etampes. La réponse du nouveau pontife fut une revendication solennelle des droits du pape outragé. « Résister au jugement et aux sentences de l'autorité apostolique, c'est, écrivait-il, encourir de » plein droit la note d'hérésie. »

Cependant, il ne refusa pas de se rendre au Concile. Accusé du crime de lèse-majesté, pour avoir reçu la consécration épiscopale des mains du bienheureux Urbain, il allait être déposé, quand il en appela au tribunal du Saint-Siège.

L'ADULTÈRE ROYAL

On le voit, le désordre était au comble dans le noble royaume de France. Les scandales de la cour, le dévergondage de la noblesse, l'abaissement du caractère épiscopal, funeste résultat des investitures simoniaques, tout semblait conspirer pour la ruine du royaume très chrétien. En face de tant de maux, Yves de Chartres ne put s'empêcher de pousser une plainte indignée. En racontant au bienheureux Urbain ce qui s'était passé au Concile d'Etampes, il le supplia d'envoyer en France un légat apostolique, dont la vertu et la fermeté pussent opposer une digue au torrent qui menaçait de tout envahir. Urbain II n'hésita pas : il rétablit l'archevêque Hugues de Lyon dans la charge de légat apostolique.

Des événements d'une gravité exceptionnelle rendaient cette mesure plus nécessaire que jamais. Après vingt-deux ans de mariage avec Berthe de Hollande, on apprit tout à coup que le roi Philippe Ier venait de reléguer la reine dans un couvent et d'enlever la jeune Bertrade de Montfort, femme du comte d'Anjou. L'aveuglement de cette passion insensée devait encore aller plus loin.

SAINT YVES DANS LES CACHOTS

Un jour, le roi appela saint Yves et l'invita à assister à la cérémonie du mariage qu'il voulait contracter solennellement avec sa complice.

Le noble évêque lui répondit qu'il ne pouvait se plier au gré de ses criminels caprices : « Bertrade, lui écrivait-il quelque temps après, ne peut pas devenir votre épouse, tant qu'une sentence canonique n'aura pas dissous le double lien de son précédent mariage et du vôtre. Je n'irai point à Paris : J'aimerais mieux être jeté au fond de la mer avec une meule au cou que de donner un pareil scandale au peuple chrétien. »

C'était le *non licet* de saint Jean-Baptiste répété avec une éloquente indignation. Yves fit transcrire cette lettre courageuse, et il en adressa des copies à tous les archevêques et évêques, en leur disant qu'ils avaient les mêmes motifs que lui de s'abstenir.

Cependant, il se trouva des âmes assez vénales pour sacrer l'adultère et couronner l'impudicité. Ce fut un long cri de douleur dans tout le royaume, mais saint Yves paya de la liberté sa courageuse résistance. Il fut jeté dans un cachot, déclaré coupable de félonie et conséquemment dépouillé de tous ses biens.

Cependant, les fidèles de Chartres voulaient délivrer leur Père par les armes. Du fond de son cachot, le saint pontife le leur défendit : « Laissez-moi, leur écrivit-il, laissez-moi boire seul le calice de la souffrance, et n'ajoutez pas à mes tribulations la douleur d'apprendre que d'autres souffrent à cause de moi. » Mais ses chaînes devenaient glorieuses.

Urbain II, en enjoignant à l'archevêque de Reims de réprimer l'infamie royale, même au moyen des censures, lui ordonnait en même temps de réclamer la mise en liberté de saint Yves, et, en cas de refus, d'excommunier le seigneur qui le retenait prisonnier, et de jeter l'interdit sur ses domaines.

Saint Yves fut délivré, mais les coupables adultères ne se séparèrent pas. A peine sorti de prison, le bienheureux évêque redoubla de zèle et d'activité pour exciter l'ardeur du légat. Il lui écrivit aussitôt : « Plus les pervers ont de témérité pour attaquer le droit et l'Eglise de Dieu, plus il nous faut montrer de courage pour la défense de la religion menacée. Hérodiade danse devant

Hérode ; elle demande la tête de Jean ; Hérode est toujours prêt à la lui accorder. Mais Jean ne cesse pas de redire le *non licet.* » Le nouveau Jean-Baptiste n'était autre que saint Yves lui-même.

Du reste, le bienheureux Hugues de Lyon était digne d'entendre un pareil langage. Pendant que saint Yves s'occupait d'annuler l'hypocrite légation de Philippe, à Rome, après la mort ou peut-être l'assassinat de la reine Berthe, le courageux légat fulminait, au Concile d'Autun, une sentence solennelle d'excommunication contre Philippe, Bertrade et leurs complices.

Pour se venger, le roi dressa un acte d'accusation contre saint Yves. L'évêque répondit : « Que le seigneur-roi fasse contre mon humble personne tout ce qu'il voudra ou pourra : qu'il m'emprisonne, me proscrive, m'anéantisse, je suis prêt à tout souffrir pour la loi de mon Dieu. Jamais je ne consentirai à un crime. »

Cependant, le roi persista dans sa criminelle résolution, et la coupable Bertrade lui donna deux fils.

SAINT YVES MÉNAGE LA RÉCONCILIATION

Pendant ce temps, un magnifique mouvement se préparait : c'était celui des croisades. Le bienheureux Urbain vint lui-même prêcher en France la guerre sainte et pousser le cri de la délivrance : Dieu le veut! Philippe resta, il est vrai, étranger à tout ce qui se passa à Clermont (1096) ; mais il sentait que sa situation devenait critique; il tremblait non seulement pour son âme, mais encore pour sa couronne. Après deux ans d'égarements, il se montra un moment touché. Ayant appris que le pape devait séjourner quelque temps à Montpellier, il députa vers Sa Sainteté le courageux Yves de Chartres, avec charge de faire les premières ouvertures de soumission.

Le choix du négociateur était de nature à inspirer la plus grande confiance. Le pape accueillit avec joie les démonstrations de repentir que manifestait Philippe. Il voulut bien se contenter d'une renonciation privée. Le roi vint donc à Nimes, et il prêta entre les mains du pontife le serment de renvoyer Bertrade. Urbain leva l'excommunication.

Hélas! ce n'était là qu'un nouveau parjure. A peine le pape eut-il quitté le territoire de France, que la femme adultère fut rappelée. Philippe cacha le plus possible la réapparition de Bertrade. C'était, en effet, son intérêt, car son semblant de soumission allait lui permettre de tromper plus sûrement la bonne foi du vénérable évêque de Chartres. Son dessein ne visait à rien moins qu'à mettre saint Yves dans son parti. Il n'y réussit pas complètement.

Ayant appris que saint Hugues de Lyon s'occupait activement de la convocation d'un prochain Concile, le roi craignit, non sans raison, d'y être frappé d'une nouvelle sentence d'excommunication. Il se plaignit donc vivement à saint Yves de tous ces agissements qui avaient lieu sans l'assentiment royal. Saint Yves, sans condamner le légat, donna au roi la réponse que celui-ci désirait. « Les lois canoniques, lui disait-il, ne permettent chaque année que la tenue de deux Conciles. Si celui dont vous parlez n'a pas été décidé auparavant, vous avez le droit de résister. » C'était une arme terrible dont Philippe ne devait que trop bien se servir pour entraver l'action du légat et les divers Conciles qu'il convoqua. Du reste, saint Yves se trompait, sans le savoir, en appliquant aux Conciles généraux ce qui n'était relatif qu'à la tenue des Conciles provinciaux.

A cette malheureuse concession, il ajouta un acte de regrettable faiblesse, celui de sacrer évêque une créature de Philippe, indigne de cette charge, et promue à l'épiscopat en dehors de toutes les règles canoniques.

Cette conduite étonna d'abord le légat. Bientôt il fallut l'entraver. Saint Hugues de Lyon lui défendit de sacrer une autre créature de Philippe et réclama auparavant une profession de foi. Saint Yves s'en offensa ; il s'en plaignit amèrement, et c'est à cette occasion qu'il se laissa entraîner à des récriminations injustes envers le légat. Mais ce léger nuage ne dura pas. Saint Yves s'humilia et reconnut qu'il s'était trompé.

Aussi a-t-il fallu la mauvaise foi la plus complète pour calomnier sa mémoire, au point d'appeler le vénérable évêque le porte-drapeau du gallicanisme. Sa vie, qui ne fut qu'une lutte continuelle pour la défense des doctrines romaines, et qui fut toute mise au service des Souverains Pontifes, protestait assez contre une telle injure. Plût à Dieu que tous les évêques courtisans de 1682 n'eussent jamais eu d'autres taches à se reprocher! Saint Yves les effaça, du reste. A peine eut-il connaissance de la réprobation que le pape donnait à sa conduite, qu'il s'empressa d'écrire une lettre désolée à Rome. « Je ne prétends pas soutenir ma lettre, disait-il, ni entrer en jugement avec vous. » Et, avec une humilité qui est le propre de tous les grands saints, quand ils se reconnaissent coupables, il suppliait le Souverain Pontife de le décharger d'un fardeau que ses épaules trop faibles ne pouvaient pas porter : « Nu, disait-il, je porterai nue la croix de mon Sauveur Jésus. » Mais le bienheureux Urbain II connaissait trop bien la valeur d'un tel champion, pour lui permettre le repos, au moment où Philippe, doublement adultère, affligeait de plus en plus l'Eglise de Dieu.

SAINT YVES ASSISTE AU TRIOMPHE DE LA MORALE CHRÉTIENNE

Sur ces entrefaites, le bienheureux Urbain II mourut en 1099. Saint Yves s'empressa aussitôt de mettre son dévouement au service du nouveau pontife, Pascal II. Philippe ne fut pas abusé longtemps sur la nature des véritables sentiments de saint Yves. Aussi s'efforça-t-il, par toutes sortes de moyens, de gêner l'action de celui qu'il redoutait le plus de tous les évêques de France.

Ainsi, vers l'an 1100, saint Yves voulut aller trouver lui-même le Souverain Pontife ; mais on surveillait le vaillant évêque. Il trouva les Alpes gardées par les agents du roi : il ne put passer.

Il parvint cependant à faire transmettre à Pascal II deux lettres sur la triste situation du royaume. En les lisant, le Souverain Pontife reconnut que la grandeur du mal nécessitait des remèdes énergiques. Yves de Chartres réclamait de nouveau le rétablissement de saint Hugues dans la charge de légat : c'est une preuve que les cœurs de ces deux saints n'avaient conservé aucun sentiment d'aigreur; mais, le bienheureux Hugues s'était embarqué pour Jérusalem. Deux cardinaux furent envoyés de Rome.

De concert avec les légats, saint Yves essaya encore de ramener le coupable : un des cardinaux parut même à la cour. Mais tous les efforts échouèrent devant la passion. Une seconde excommunication devenait nécessaire. Saint Yves guida les travaux des deux légats : il fixa lui-même la ville, l'époque où devait avoir lieu le Concile. Enfin, grâce à ses diligences, la sentence fut fulminée au Concile de Poitiérs, par un grand nombre de Pères, et malgré les cris de mort proférés par une soldatesque impudente.

Philippe sentit enfin la violence du coup qui le frappait. Il s'adressa encore au vénérable Yves pour lui exprimer son repentir : celui qui avait été l'instrument de la punition allait devenir l'instrument de la réhabilitation. Saint Yves fit donc les démarches nécessaires à Rome.

Pendant ce temps, un grand convertisseur d'âmes parcourait notre France : c'était le bienheureux Robert d'Arbrisselles. Bertrade alla un jour l'écouter. Après le sermon, elle résolut de changer de vie. La parole apostolique du saint avait enfin vaincu ce cœur impudique. Bertrade coupable était devenue une Madeleine repentante : elle allait désormais faire une rude pénitence. Bientôt le roi fut relevé de l'excommunication. La conversion était sincère.

DERNIERS TRAVAUX DE SAINT YVES

Une fois cette grande œuvre accomplie, le courageux défenseur des droits de Dieu et de l'Eglise n'apparaît plus que de temps en temps sur la scène agitée du monde. Cependant, il reste l'arbitre souverain entre tous les partis. La sainteté donnait à ses décisions une force inouïe. Enfin, ce vénérable vieillard, consumé par les labeurs d'un pénible épiscopat de vingt-cinq ans, mourut paisiblement, vers l'an 1115, à l'âge de soixante-quinze ans.

Le nom de saint Yves était entouré d'une auréole de sainteté que son époque si troublée n'a cependant pas refusé de reconnaître. Ce saint évêque fut, dans le noble royaume de France, l'un des plus sûrs soutiens sur lesquels les Souverains Pontifes purent alors compter.

Les miracles ne manquèrent pas non plus à sa mémoire. On raconte qu'on vit souvent planer un globe de feu au-dessus de sa tête, lorsqu'il offrait le Saint Sacrifice de la Messe, figure de l'amour ardent qui consumait son cœur pendant cette sainte action.



Imp.-*gérant*, E. Petithenry, 8, rue François Ier, Paris.

SAINTE TARSILE

VIERGE

Fête le 24 décembre.



Sainte Tarsile sur son lit de mort dit tout d'un coup aux assistants : « Retirez-vous et faites place, voici Jésus qui vient à moi ! » Elle expire doucement.

Sainte Tarsile fut tante de saint Grégoire le Grand, Voici en quels termes l'illustre Pape parle de cette servante de Dieu dans un de ses discours et dans le livre de ses dialogues : « Mon père avait trois sœurs ; toutes trois vouèrent leur virginité au Seigneur. L'une se nommait Tarsile, l'autre Gordienne, et la troisième Emilienne. Elles dirent adieu aux vanités du monde avec une égale ferveur, elles furent consacrées vierges en un même jour, et dès lors entreprirent une vie parfaitement régulière dans leur propre maison. Merveilleux étaient les progrès qu'elles faisaient dans la vertu, grâce aux bons exemples qu'elles se donnaient l'une à l'autre.

Cependant, au bout de plusieurs années, une notable différence parut en elles. Tarsile et Emilienne avancèrent tellement de jour en jour dans l'amour de Dieu, qu'on pouvait dire que leur corps seul était sur la terre, et que leur âme semblait déjà dans les délices de l'éternité.

» Mais Gordienne, par sa négligence, avait peu à peu laissé se refroidir cet amour intime dont son cœur brûlait auparavant ; elle tomba insensiblement dans le relâchement et commença à reprendre l'amour du siècle.

» Tarsile s'apercevait avec douleur de ce changement ; et souvent elle disait à Emilienne : « Je vois bien que notre sœur n'est plus de notre société ; elle se répand trop au dehors, et elle n'a pas le soin qu'elle devrait avoir pour conserver son cœur dans les bonnes résolutions qu'elle a prises. » Elles la reprenaient toutes deux avec une grande douceur, lui remontrant combien sa légèreté convenait peu à

la profession qu'elle avait faite de vivre dans la réforme des mœurs.

» Gordienne semblait, à la vérité, vouloir profiter de leurs charitables avertissements; lorsqu'on lui parlait de se corriger, son visage reprenait anssitôt la gravité convenable à une vierge; mais dès que la réprimande était finie, elle quittait cette modestie pour s'abandonner de nouveau à une grande liberté de paroles et à une entière dissipation; on la voyait chercher avec ardeur la compagnie des jeunes filles séculières, et ne pouvait souffrir celles qui ne vivaient pas selon les maximes du monde.

» Tarsile était la plus assidue à l'oraison, la plus courageuse à pratiquer des austérités pour affliger sa chair, la plus sévère pour l'abstinence et pour la modestie; elle arriva bientôt à un degré éminent de sainteté. Elle eut un jour la vision suivante qu'elle même m'a racontée.

» Le bienheureux Félix, mon bisaïeul, qui devint évêque de l'Eglise romaine lui apparut. Il lui montra une demeure remplie d'une clarté admirable, et lui dit : « Venez, c'est dans ce lieu de lumière que je vous reçois. »

» En effet, le lendemain, elle fut saisie d'une flèvre qui la conduisit aux portes du tombeau; et comme c'est la coutume de s'assembler lorsque des personnes de condition sont en danger de mort, pour essayer de consoler les parents, plusieurs hommes et quantité de femmes, parmi lesquelles était ma mère, se trouvèrent présentes à l'heure de l'agonie. Tout le monde était autour de son lit, lorsque tout d'un coup, elle éleva la voix et dit aux assistants : « Retirez-vous et faites place, voici Jésus qui » vient à moi ! »

» Et tandis qu'elle regardait fixement Celui qu'elle voyait, son âme fut délivrée des liens de son corps.

» Le parfum qui remplit en ce moment toute la chambre fit clairement connaître aux assistants que l'Auteur même de toute suavité avait daigné visiter sa fidèle servante. Quand on découvrit son corps pour le laver, selon l'usage, on trouva que ses coudes et ses genoux étaient couverts de calus semblables à ceux des chameaux; c'était un témoignage authentique des longues prières qu'elle avait faites, prosternée à terre, durant sa vie.

» Ces merveilles arrivèrent avant la fête de la naissance du Sauveur. Cette fête venait de s'achever, quand Tarsile apparut à Emilienne et lui dit : « Venez, ma sœur, je n'ai point célébré avec vous » la solennité de la fête de Noël, mais nous ferons » ensemble la fête de l'Epiphanie. — Si vous » m'appelez seule, répondit Emilienne, que ferons- » nous de notre sœur et à qui en donnerons-nous le » soin ? »

« Venez, vous dis-je, répliqua la sainte d'un visage » tout triste, Gordienne est résolue de demeurer avec » les mondaines ». Après cette vision, Emilienne tomba malade et mourut avant la fête de la Manifestation du Seigneur, ainsi que sa sœur le lui avait prédit.

» Dès que Gordienne se vit seule, elle se relâcha encore davantage; perdant la crainte de Dieu, renonçant à la virginité et à la bienséance, et oubliant tout à fait sa consécration religieuse, elle se maria avec son intendant.

» Vous avez vu trois sœurs, ajoute saint Grégoire, qui se sont données à Dieu en même temps, avec une égale ardeur, mais qui n'ont pas toutes persévéré, parce que, selon la parole de Jésus-Christ, il y a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus. Que ceux qui pratiquent la vertu ne se fient donc pas en leurs propres forces, mais qu'ils soient dans une continuelle défiance d'eux-mêmes, de crainte de perdre demain ce qu'ils ont acquis jusqu'aujourd'hui avec tant de travail. »

SAINTE VICTOIRE, VIERGE ET MARTYRE

Fête le 23 décembre.

Victoire était de Tivoli, petite ville proche de Rome, ses parents étaient chrétiens et de race noble. Jeune encore, elle fut promise en mariage à un patricien nommé Eugène, doué sans doute de certaines qualités, mais encore plongé dans les erreurs du paganisme.

Victoire était liée d'une amitié très intime avec Anatolie, noble romaine, et comme elle promise en mariage au seigneur Aurélien. Mais Anatolie avait voué sa virginité à Jésus-Christ qu'elle avait choisi pour unique objet de ses désirs, pour immortel et céleste Epoux de son âme. Aussi ne voulait-elle à aucun prix devenir l'épouse d'un homme terrestre, surtout d'un païen esclave du démon, comme l'était Aurélien.

Celui-ci, emporté par sa passion, usa de divers moyens pour obtenir son consentement; mais ce fut en vain. Caresses, menaces, promesses, tout fut inutile, la noble vierge était toute puissante en Celui qui la fortifiait. Aurélien eut recours à un autre stratagème, et résolut de la séduire par les voies de l'amitié. Il n'ignorait pas les liens d'affection qui unissaient Anatolie et Victoire, il crut que celle qu'il regardait comme sa future épouse ne résisterait pas à la voix d'une amie.

Victoire fut donc priée par Aurélien d'aller trouver Anatolie pour la faire revenir sur sa résolution. Elle ne pouvait refuser, et se rendit auprès de la généreuse vierge.

« Ecoute-moi, chère sœur, lui dit-elle; tu sais que nous professons la même foi, et j'ai appris que Dieu ne condamne pas les noces. Les prophètes et les patriarches eurent eux-mêmes des épouses, et le Seigneur bénit leur postérité. Ecoute donc mes conseils, et ne refuse plus une alliance fort honnorable pour toi. Ton époux ne te trahira point, et peut-être embrassera-t-il lui-même notre foi. »

Anatolie répondit à ces paroles : « ô Victoire, évite de tomber dans les pièges du démon, et sois vraiment *Victoire* de fait comme de nom. Alors que la terre était déserte, Dieu dit sans doute aux hommes : *Croissez, multipliez-vous et couvrez la terre ;* mais maitenant que le monde est peuplé, le Fils de Dieu, descendu du ciel, nous fait entendre chaque jour ces paroles plus belles : « Croissez dans la foi, multipliez-vous dans la charité, et remplissez le royaume céleste . »

Elle parla assez longtemps sur la grandeur de Dieu et la vanité des choses de la terre, puis elle ajouta : « Au jour où, remplie d'une sainte ardeur, je distribuai les ornements de ma vanité aux pauvres du Christ, j'eus une vision. Un beau jeune homme, ayant un diadème d'or sur la tête, et vêtu de pourpre et de pierreries m'apparut. Me regardant d'un visage plein d'allégresse et d'un air agréable, il s'écria : « O virginité, qui est toujours dans la lumière, » jamais dans les ténèbres ! » Entendant ces mots, je m'éveillai, et me mis à pleurer, car la voix céleste ne parlait plus. La face contre terre je priai le Seigneur afin que le divin messager se fit encore entendre à moi avec ses douces et belles paroles. Ma prière fut exaucée; et prosternée en priant, j'entendis le messager divin continuer ainsi : « La virginité est un vêtement royal qui élève à un degré sublime ceux qui en sont revêtus. La virginité est une pierre précieuse ; elle est le trésor du monarque tout-puissant. Les voleurs tendent des pièges à cette belle vertu. Mettez tous vos soins à la conserver ; redoublez de vigilance à mesure que vous croyez la posséder à un degré éminent. »

Cette conversation fit une vive impression sur l'esprit de Victoire, elle considéra la vanité des espérances de ce monde, que tant de soucis déflorent et que la mort vient bientôt moissonner; elle sentit son cœur s'enthousiasmer d'amour pour le charme infini, la beauté sans nuage, la splendenr éternelle de l'Epoux divin des âmes pures, que la mort ne ne peut nous enlever et qui, régnant, au-delà du tombeau, nous appelle au partage de son immortelle vie. Heureusement vaincue par celle qu'elle avait entrepris de vaincre, elle déclara qu'elle aussi voulait désormais n'appartenir qu'à Jésus-Christ seul.

En conséquence, elle vendit ses bagues, ses bracelets et autres vains ornements, et en distribua le prix aux pauvres.

A cette nouvelle, la fureur des deux fiancés fut extrême. Ils obtinrent de l'empereur Dèce la permission de s'emparer des deux vierges, de les emmener chez eux à la campagne et d'employer tous les moyens possibles, douceurs, menaces, rigueur pour les faire renoncer à la religion chrétienne et à leur vœu de virginité.

Rien ne put ébranler la constance des deux amies, elles restèrent inébranlablement fidèles à Jésus-Christ en toutes les promesses qu'elles lui avaient faites. Sainte Anatolie, traitée plus durement, succomba la première aux mauvais traitements et vit finir son martyre pas une mort glorieuse le 9 juillet.

Victoire restait seule, mais elle était soutenue par les prières de son amie déjà couronnée dans le ciel. La lutte dura pour elle plusieurs années encore. Internée dans un château, elle ne recevait pour toute nourriture qu'un morceau de pain bis le soir. Elle résistait à la faim aussi bien qu'aux douces paroles et aux sollicitations renouvelées. Elle conserva pur son cœur et son corps. Bien plus profitant du peu de liberté qu'on lui laissait, elle eut l'adresse de conquérir à Jésus-Christ plusieurs jeunes filles qui venaient la visiter, et même leur persuada de consacrer à ce divin Roi leur pureté virginale. Elle les réunissait de temps en temps autour d'elle pour chanter ensemble les louanges de Dieu, et Victoire semblait alors comme une supérieure au milieu de ses religieuses.

Enfin Eugène, désespérant d'obtenir jamais le consentement de son ancienne fiancée au mariage qu'il souhaitait et de lui faire adorer les idoles, fit demander à Julien, pontife du Capitole et chargé de la surveillance des temples païens, de lui envoyer un bourreau pour le débarrasser de sa prisonnière. Le bourreau vint, il s'appelait Tiliarque ; il tira son glaive et l'enfonça dans le cœur de sainte Victoire. C'était le 23 décembre de l'an 253. Le malheureux eut à peine achevé sa barbare exécution qu'il devint lépreux et mourut six jours après rongé par les vers. Le corps de la vierge martyre fut enseveli à l'endroit même où elle était morte.

SAINT SERVULE ESTROPIÉ ET MENDIANT

Fête le 23 décembre

Dans son livre des *Dialogues*, saint Grégoire le Grand raconte en ces termes la vie de saint Servule dont le nom signifie *petit serviteur*. « Je me souviens avoir vu, sous le portique qui conduit à l'église de Saint-Clément, un homme du nom de Servule, et que tout Rome a pu voir comme moi. Pauvre des biens terrestres, mais riche en vertus et en mérites, dès son jeune âge, il fut affligé, jusqu'au terme de ses jours, par une maladie qui le réduisit à un état pitoyable. Il lui était impossible de se tenir debout ; mais que dis-je ? non seulement ses jambes lui refusaient tout service, mais il ne pouvait même pas se lever sur son lit de douleur, ni s'asseoir, ni porter la main à la bouche ; en un mot, il était condamné à une immobilité complète.

» On lui faisait beaucoup d'aumônes, mais loin d'en user pour améliorer son état, il prenait la modique part nécessaire à son existence, et faisait distribuer le reste aux pauvres par l'entremise de sa mère et de son frère, qui se tenaient sans cesse à ses côtés pour le servir.

» Il ne savait point lire ; mais s'étant procuré un exemplaire des Livres Saints, il priait les religieux qui venaient le voir, et qui recevaient dans sa maison une généreuse hospitalité, de lui lire quelques passages. C'est par ce moyen qu'il apprit en entier l'Ecriture Sainte. Cloué sur un lit de douleurs, au milieu des incommodités, il ne perdit jamais la présence de Dieu. Il remerciait sans cesse le Seigneur qui avait daigné l'associer aux souffrances de notre divin Rédempteur. Sa vie entière était une hymne de louanges et d'actions de grâces.

» Lorsque le terme de l'épreuve fut proche, le mal qui avait envahi son corps attaqua les organes nécessaires à la vie. Ce fut un signe manifeste pour notre pauvre, que son exil ici-bas était fini et que Dieu voulait l'appeler au ciel, sa véritable patrie.

» Il pria les pèlerins qui recevaient l'hospitalité dans sa demeure, de se lever et de réciter les psaumes autour de lui, en attendant que Dieu disposât de son âme. N'ayant plus qu'un souffle de vie, il joignait cependant sa voix à celles des assistants. Tout à coup, il jeta un grand cri : « N'entendez-vous pas, » dit-il, cette harmonie céleste »

» Et tandis qu'il s'efforçait d'écouter les suaves mélodies du concert divin, son âme se dégagea des liens du corps et s'envola au ciel.

» Au même instant la chambre fut embaumée d'une odeur incomparable, et que ne répandent point les parfums les plus exquis. Les assistants jugèrent par là que notre pauvre venait d'être reçu dans la céleste demeure des bienheureux. Voilà, ajoute saint Grégoire, voilà la mort d'un juste, la mort d'un pauvre qui a souffert avec une patience admirable pendant tout le cours de sa vie ! La bonne terre, selon la parole de Notre-Seigneur Jésus-Christ, a produit le bon fruit, et la patience héroïquement pratiquée, a été couronnée d'une juste récompense. Dites-moi donc, mes bien chers frères, comment nous justifierons-nous au jugement dernier, nous à qui la divine Providence a donné les richesses en abondance, et des mains pour les distribuer ? Voici un pauvre, perclus de tous ses membres, qui trouve cependant le moyen d'accomplir la loi du Seigneur !

» Quelle raison pourrons-nous alléguer si nous la transgressons ? Ah ! pour nous condamner le souverain Juge ne produira contre nous, ni les Apôtres qui par leurs prédications ont mené tant d'âmes au ciel, ni les martyrs qui ont versé leur sang pour entrer dans l'éternité bienheureuse. Mais il nous objectera le pauvre Servule, dont les bras, sans mouvement par la nécessité de sa maladie, n'ont jamais cessé de faire le bien. Que cet exemple vous ranime donc, mes frères, qu'il vous remplisse d'une sainte ardeur pour travailler sans relâche à l'œuvre de votre salut. Imitons ainsi la ferveur des saints, vous mériterez de jouir de la même récompense. »

La vie de saint Servule est représentée en tableaux dans l'Eglise de Saint-Clément, à Rome, où sa mémoire est en grande vénération.

Imp.-*gérant*, Petithenry, 8, rue François Ier, Paris.

LA NATIVITÉ DE NOTRE-SEIGNEUR

Fête le 25 décembre.



ET VERBUM CARO FACTUM EST

LA PLÉNITUDE DES TEMPS

L'humanité en pleurs attendait depuis quatre mille ans le Rédempteur promis. C'est qu'il ne fallait pas que l'orgueil pût se méprendre par une Rédemption hâtée. Mais maintenant l'homme a fait une expérience suffisante de sa misère intellectuelle et morale. Les temps sont pleins d'erreurs et de fautes, et aussi d'espérance et de désirs. Durant ces longs siècles, l'erreur, comme la marée montante, a envahi le monde et l'a couvert de crimes : iniquités des gentils, prévarication du peuple choisi !

L'espérance aussi est à son comble. Zacharie vient de chanter son *Benedictus*. C'est la plus haute expression de l'espérance de la terre, et, jusque dans la mort, les générations qui s'y sont endormies en jetant au ciel une dernière fois ce cri : *Rorate cœli desuper et nubes pluant justum* attendent avec confiance que le Libérateur vienne

visiter leurs tombeaux. Parmi les gentils, les druides de la Gaule élèvent une statue et un autel à la Vierge Mère d'un fils attendu. Virgile l'annonce en vers immortels. C'est la plénitude des temps, voici le Sauveur qui vient éclairer le genre humain, guérir le monde malade, satisfaire ses désirs. Tout est prêt. Déjà, au ciel, une voix s'est fait entendre : « Faisons Dieu à la ressemblance de l'homme. » Le mystère s'est accompli à Nazareth. Les anges adorent dans le sein de Marie leur Dieu fait homme. La terre attend dans le silence de la paix sa venue pour unir ses adorations à celles des anges. C'est à Bethléem de Juda que le Messie doit naître. César-Auguste contribue, sans le savoir, à l'accomplissement de la prophétie de Michée.

ÉDIT DE CÉSAR

Il ordonne, en effet, le dénombrement de ses sujets dans toute l'étendue de l'empire romain. De Nazareth, Joseph et Marie doivent donc aller à Bethléem, cité de leur ancêtre David, se faire inscrire sur les registres impériaux.

La route est longue et pénible de Nazareth qu'ils habitent à leur ville d'origine, et Marie est sur le point d'enfanter.

BETHLÉEM

A Bethléem, personne ne fait attention aux deux voyageurs. Une foule d'étrangers y reflue de Jérusalem, où l'on célèbre la fête des lumières. Peut-être y a-t-il bien encore quelque petite place dans les hôtelleries, mais ils ont l'air si pauvres, Marie et Joseph!..... On les repousse partout. Nos pères, dans un langage simple comme leur foi, nous font assister à cet attristant spectacle. Il fait nuit, Joseph et Marie errent de porte en porte, toujours éconduits :

Saint Joseph. — Mon cher Monsieur, de grâce,
N'avez-vous pas chez vous
Quelque petite place,
Quelque chambre pour nous?
L'Hôte. — Pour des gens de mérite
J'ai des appartements;
Point de chambre petite
Pour vous, mes pauvres gens.
Marie. — Aidez-moi donc, de grâce,
Je ne puis plus marcher,
Je me trouve bien lasse!
Il faut pourtant chercher.
Une marchande. — Je voudrais avoir pour vous
Quelque petite chambrette;
Mais tout est si plein chez nous!.....
. . . .
Allez donc par cet endroit,
Il mène au faubourg tout droit.
Vous verrez, tout en sortant,
A droite, près d'une motte,
Un chemin rude et montant,
Lequel mène à une grotte.
Logez-y pour cette nuit :
Allez, il s'en va minuit.

LA GROTTE — LE MYSTÈRE

Suivez Joseph et Marie dans cette retraite; c'est une étable creusée dans le roc, située hors de la ville; elle a environ quarante pieds de longueur sur douze de largeur. Le bœuf et l'âne annoncés par le prophète sont là, près de la crèche, témoins muets du divin mystère que la demeure de l'homme a refusé d'abriter.

Joseph et Marie se réfugient dans cet asile. Le silence et la nuit les environnent. La Vierge dispose les langes qui doivent envelopper les membres du céleste Enfant. En prière, elle attend le moment où ses yeux verront enfin le fruit béni de ses chastes entrailles, où elle pourra le couvrir de ses baisers et de ses caresses.

Cependant le Sauveur s'incline devant son Père céleste et lui dit : « O mon Père, vous ne voulez plus des hosties grossières que l'on vous offre selon la loi; ces oblations vaines n'ont point apaisé votre justice; mais vous m'avez donné un corps, me voici, je viens m'offrir; je viens accomplir votre volonté. »

Il est minuit. La Vierge sent que le moment suprême arrive. Son cœur maternel est inondé de délices inconnues, il se fond dans l'extase de l'amour. Soudain, franchissant par sa toute-puissance les barrières du sein maternel, comme il pénétrera un jour la pierre du sépulcre, le Fils de Dieu, Fils de Marie, apparaît étendu sur le sol, sous les yeux de sa Mère, les bras tendus vers elle. Marie a mis au monde son premier-né, son fils unique, sans éprouver aucune des angoisses de l'enfantement, comme le soleil donne sa lumière et comme une fleur son parfum. La Vierge-Mère adore cet enfant qui lui sourit, elle le presse sur son cœur, l'enveloppe des langes qu'elle lui a préparés, le couche dans la crèche, et, penchée sur le berceau de son fils, l'heureuse Mère, dit saint Ephrem, murmure doucement :

« Par quelle faveur ai-je enfanté Celui qui, étant simple, se multiplie partout; Celui que je tiens petit dans mes bras et qui est si grand; Celui qui est à moi ici tout entier, et qui tout entier est aussi en tout lieu? Le jour où Gabriel descendit vers ma faiblesse, de servante que j'étais, je devins princesse. Toi, le fils du Roi, tu fis de moi, tout à coup, la fille de ce Roi éternel. Humble esclave de ta divinité, je devins la Mère de ton humanité, ô mon Seigneur et mon Fils! De toute la descendance de David, tu es venu choisir cette pauvre jeune fille, et tu l'as entraînée jusque dans les hauteurs du ciel où tu règnes!..... »

Joseph adore avec elle. Le ciel est ouvert au-dessus de l'étable, et les premiers vœux de Jésus montent vers son Père; ses premiers cris, ses doux vagissements arrivent à l'oreille de Dieu offensé et préparent déjà le salut du monde.

Heureuse grotte de Bethléem qui fut témoin de semblables merveilles! Qui de nous, à cette heure, n'y enverrait son cœur? Là, les enfants de saint François, l'amant passionné de la pauvreté de Jésus naissant, chantent l'office de Noël et baisent la terre à l'endroit de la grotte où on lit en lettres d'or ces paroles :

Hic de Virgine Maria Jesus Christus natus est.

BERGERS ET ANGES

Les champs où naissait Jésus étaient une propriété du temple, on y engraissait des animaux destinés au sacrifice. Il y avait là des bergers qui veillaient sur leurs troupeaux, comme autrefois Jacob à son retour de Mésopotamie. Soudain, un ange leur apparaît environné d'une vive lumière. C'est eux qu'illumine d'abord la clarté divine, parce qu'ils sont pauvres, simples et vigilants : *Claritas Dei circumfulsit illos.*

Ils s'effrayent. L'ange les rassure : « *Nolite timere*, soyez sans crainte, voici une nouvelle qui fera tressaillir la terre de joie : il est né le Sauveur, le Christ, le Seigneur, dans la cité de David. Là-bas, vous le trouverez, petit enfant, enveloppé de langes misérables, dans une crèche;

ce sont là les signes auxquels vous le reconnaîtrez. »

Les pasteurs alors de se dire : « Allons à Bethléem, allons voir cette merveille. » Et ils courent à la grotte; ils voient Marie, Joseph et l'Enfant dans la crèche, et ils adorent cet Enfant-Dieu.

« Et toi aussi, dit au chrétien saint Bonaventure, fléchis le genou, adore le Seigneur ton Dieu; vénère ta mère et révère le saint vieillard Joseph, baise les pieds de l'Enfant Jésus, gisant en sa couchette, et prie Notre-Dame de te le donner ou de te permettre de le prendre. Oui, prends-le en tes bras, retiens-le et contemple-le bien, baise-le avec respect. »

Tout nous parle ici : la crèche, les animaux, les larmes, les langes de Jésus. Ils nous prêchent l'humilité, la pauvreté, la pénitence, l'austérité de la vie, le mépris des richesses, des plaisirs, des douceurs de ce monde. O Jésus enfant, que d'enseignements vous donnez à qui vous contemple! Vous vous êtes fait petit pour nous élever; faible, pour nous fortifier dans la vertu; pauvre, pour nous enrichir; vous vous laissez envelopper de langes pour nous délivrer des chaînes du péché; vos mains et vos pieds sont captifs pour rendre les nôtres libres pour le bien; vous gémissez dans une pauvre étable pour que le ciel soit notre éternelle demeure.

Transeamus usque Bethlehem; Bethléem! patrie de David, lieu de son sacre, témoin de la touchante union de Ruth et de Booz, figure du mariage de la divinité et de l'humanité dans le Verbe fait chair.

Bethléem! c'est-à-dire la maison du pain : voilà pourquoi le pain vivant descendu du ciel l'a choisie pour s'y manifester. Nos Pères ont mangé la manne dans le désert et ils sont morts. Mais voici la nourriture divine qui donne la vie, et la vie éternelle.

Bethléem! c'est-à-dire enfin le ciel où Dieu sera l'éternel objet de notre contemplation et de notre amour. Pour arriver à Bethléem, passons, *transeamus;* passons à travers le monde sans nous arrêter.

GLORIA!

Et pendant que sur la terre les bergers sont appelés à la grotte par cet ange, ses frères du ciel, en chœurs immenses, font retentir dans les airs un joyeux chant de gloire : *Gloria in Altissimis Deo!*

Dans ce cantique, au-dessus du berceau de Jésus, ils adorent cette justice qui n'a pas donné le Rédempteur à leurs frères tombés et qui nous envoie pour libérateur le propre Fils de Dieu. Ils glorifient cet abaissement si plein d'amour dans Celui qui a fait l'ange et l'homme, et qui s'incline vers ce qu'il y a de plus faible.

Gloria in Altissimis Deo et in terra pax hominibus bonæ voluntatis. Gloire à Dieu et paix aux hommes de bonne volonté. Pour ceux-là, paix avec Dieu, avec eux-mêmes, avec le prochain, et pour ceux-là seulement, car il n'est pas de paix pour l'impie : *non est pax impiis*, parce que sa volonté est toujours en désaccord, en lutte avec la droite et immuable volonté de Dieu.

LE SOMMEIL

Voyez-vous l'Enfant Jésus endormi doucement dans son humble couchette ou sur le sein de sa Mère? Saint Alphonse de Liguori, ravi de ce spectacle, célèbre ainsi le sommeil de Jésus et la tendresse de Marie : « Les cieux ont suspendu leur douce harmonie lorsque Marie a chanté pour endormir Jésus. — De sa voix divine, la Vierge de beauté, plus brillante qu'une étoile, disait : — Mon Fils, mon Dieu, mon cher trésor, tu dors, et moi je meurs d'amour pour ta beauté! — Dans ton sommeil, ô mon bien, tu ne regardes pas ta Mère : mais l'air que tu respires est du feu pour moi. — Tes yeux fermés me pénètrent de leurs traits : que sera-ce de moi quand tu les ouvriras? — Tes joues roses ravissent mon cœur! O Dieu! mon âme se meurt pour toi. — Tes lèvres charmantes attirent mon baiser; pardonne, ô chéri, je n'en puis plus. — Elle se tait, et pressant l'enfant sur son sein, elle dépose un baiser sur son divin visage. — Mais l'enfant aimé se réveille, et de ses beaux yeux pleins d'amour, il regarde sa Mère. — O Dieu! pour la Mère, ces yeux, ces regards, quel trait d'amour qui blesse et traverse son cœur! — Et toi, mon âme, si dure, tu ne languis pas à ton tour, en voyant Marie languir de tendresse pour son Jésus? — Divines beautés, je vous ai aimées tard, mais désormais je brûlerai pour vous sans fin. — Le Fils et la Mère, la Mère avec le Fils, la rose avec le lis, ont pour jamais tous mes amours. »

LES LARMES

Il pleure, cet enfant, dit saint Bernard, mais non comme les autres enfants, ni pour la même raison. Les enfants des hommes pleurent de besoin et de faiblesse, Jésus pleure de compassion et d'amour pour nous. Recueillons ces larmes d'un Dieu qui s'est fait notre frère, ces larmes versées à cause de nos péchés.

A la vue des pleurs de l'Enfant, le cœur de la Mère est troublé : Marie pressent déjà qu'elle a mis au jour un homme de douleur. L'amour console Jésus. Disons-lui avec le poétique Père Faber : « Cher petit enfant, que tu es doux! De quel éclat brillent tes yeux! Ils semblent presque parler quand le regard de Marie rencontre le tien. — Combien faible est ton petit cri! Semblable au gémissement de l'innocente colombe est ta plainte de douleur et d'amour, dans ton sommeil. — Quand Marie te dit de dormir, tu dors; à son appel, tu t'éveilles; content sur ses genoux, content aussi dans la crèche rustique. — O le plus simple des enfants! avec quelles grâces tu cèdes à la volonté de ta Mère! Tes manières enfantines trahissent la science d'un Dieu qui se cache. — Lorsque Joseph te prend dans ses bras, et qu'il caresse tes petites joues, tu le regardes dans les yeux avec ton innocence et ta douceur. — Oui, tu es bien ce que tu parais être : une petite créature de sourires et de pleurs, et pourtant, tu es Dieu, et le ciel et la terre t'adorent en tremblant. — Oui, tes petites mains qui se jouent dans les cheveux de Marie soutiennent au même moment le poids du vaste univers. — Tandis que tu serres le cou de Marie d'une étreinte tendre et timide, les plus fiers séraphins se voilent devant ta face, ô divin enfant! — Quand Marie a étanché ta soif et calmé tes faibles cris, les cœurs des hommes demeurent encore ouverts devant ton œil endormi. — Faible enfant, serais-tu donc mon Dieu lui-même? Oh! alors, il faut que je t'aime, oui, que je t'aime, que j'aspire à étendre ton amour dans les cœurs oublieux. — Dors, doux enfant au cœur vigilant; dors, Jésus aimé, pour moi un jour tu veilleras; tu veilleras pour souffrir et pour pleurer. — Des fouets, une croix, une couronne cruelle, c'est ce que pour toi j'ai en réserve. Et cependant, une

petite larme, ô Seigneur, serait une rançon suffisante. Mais non; la mort, c'est le choix de ton cœur; c'est le prix décrété là-haut. — Tu veux faire plus que sauver nos âmes, c'est par amour que tu veux mourir.

LA CRÈCHE

C'est en vain que nous demanderions aujourd'hui à Bethléem l'heureuse crèche qui reçut l'Enfant divin. Depuis douze siècles, elle a fui ces contrées frappées de malédiction. Elle est venue chercher un asile à Rome, dans la radieuse église de Sainte-Marie-Majeure, qui s'élève comme une reine sur le mont Esquilin. Et, en cette nuit, un peuple immense se presse dans la basilique resplendissante de marbre et d'or, pour voir la crèche portée sur les épaules des ministres sacrés, comme une arche de nouvelle alliance.

AUTREFOIS

Naguère encore, un mystère profond et imposant s'accomplissait cette même nuit dans la vaste sacristie de la basilique.

Jésus est le *Dieu fort*, le *Prince de la paix;* il *porte la marque de sa royauté sur son épaule*. Pour honorer cette puissance de l'Emmanuel, Clovis et Charlemagne sont venus auprès de la crèche; et voici que le vicaire de l'Emmanuel bénissait, en son nom, une épée et un casque destinés à quelque guerrier catholique, dont le bras victorieux avait bien mérité de la république chrétienne. Et à Matines de Noël, c'est le chevalier à qui étaient destinés le casque et l'épée qui lisait la cinquième leçon, parce qu'il y est parlé du grand combat du Christ contre le démon, dans le mystère de l'Incarnation. Pendant le chant du répons *O magnum mysterium*, les maîtres des cérémonies le conduisaient aux pieds du Pape. En sa présence, il tirait son épée, en touchait trois fois la terre avec la pointe, la brandissait trois fois d'une façon martiale, et enfin l'essuyait sur son bras gauche. Il était ensuite conduit au pupitre, ôtait son casque et lisait la leçon.

LE GRAND JOUR

C'est véritablement un grand jour que celui de la naissance du Sauveur : jour attendu par le genre humain durant des milliers d'années. Le grand docteur de l'Eglise syrienne, saint Ephrem, célèbre avec enthousiasme le charme et la fécondité de ce jour mystérieux :

« Ce jour est semblable à vous, Seigneur; il est l'ami des hommes. A travers les âges, il revient chaque année; il vieillit avec les vieillards et se renouvelle avec l'enfant qui vient de naître. Chaque année il nous visite et passe, puis il revient plein de charmes. Il sait que la nature humaine ne saurait se passer de lui : comme vous, il vient au secours de notre race en péril. Le monde entier a soif du jour de votre naissance; cet heureux jour contient en lui-même les siècles à venir; il est un, et il se multiplie. Qu'il soit donc, cette année encore, semblable à vous, amenant la paix entre le ciel et la terre. Si tous les jours sont marqués par votre libéralité, combien est-il juste qu'elle déborde en celui-ci? A lui les autres jours de l'année empruntent leur beauté, et les solennités qui suivront lui doivent la dignité et l'éclat dont elles brillent. Le jour de votre naissance est un trésor, Seigneur, un trésor destiné à acquitter la dette commune. Béni soit le jour qui nous a rendu le Soleil, à nous, errant dans la nuit obscure; qui nous a apporté la divine gerbe par laquelle a été répandue l'abondance; qui nous a donné la branche de vigne où est contenue la liqueur du salut qu'elle doit nous fournir en son temps. Au sein de l'hiver qui dépouille les arbres de leurs fruits, la vigne s'est parée d'une végétation divine; dans la saison glaciale, le rejeton a poussé de la souche de Jessé. C'est en décembre, en ce mois qui retient encore dans les entrailles de la terre la semence qui lui fut confiée, que l'épi de notre salut s'élève du sein de la Vierge où il était descendu dans les jours du printemps, lorsque les agneaux bondissent dans les prairies. »

Selon la tradition de l'antiquité, qui place au vendredi 25 mars l'Incarnation du Fils de Dieu, la naissance du Sauveur, « Lumière du monde », a dû avoir lieu un dimanche (25 décembre), jour déjà sanctifié par la création de la lumière à l'origine des temps, et plus tard par la Résurrection de ce Sauveur qui se lève aujourd'hui sur le monde.

Le jour de Noël, c'est aussi le jour où naquit le royaume des Francs (le plus beau après celui du ciel), lorsque dans le baptistère de Reims, Clovis, le fier Sicambre, devenu doux comme l'agneau, fut plongé par saint Remi dans la fontaine du salut, au milieu des pompes de cette solennité. A la vue des lumières qui brillaient sous les voûtes de la basilique comme les astres au firmament : « Mon père, s'écria en entrant le Sicambre ébloui et agité d'une émotion inconnue, est-ce là le royaume que vous m'avez promis? — Non, mon fils, répondit l'apôtre des Francs, ce n'est que l'entrée du chemin qui doit t'y conduire. »

Un siècle plus tard, c'était le tour de la race anglo-saxonne. La voix du moine saint Augustin a fait entendre dans l'île des Bretons la parole de vie : un peuple entier demande le baptême. Le jour de Noël est fixé pour la régénération de ces nouveaux disciples du Christ; et le fleuve qui coule sous les murs d'York est choisi pour servir de fontaine baptismale à cette armée de catéchumènes. Du sein des ondes glacées sort, pleine de joie et éclatante d'innocence, toute une armée de néophytes; et, au jour de sa naissance, le Christ compte une nation de plus.

Enfin une autre naissance, plus illustre encore, devait embellir ce glorieux anniversaire. A Rome, dans la basilique de Saint-Pierre, en la solennité de Noël de l'an 800 naissait le saint empire romain. Ce jour-là, saint Léon III plaçait la couronne impériale sur la tête de Charlemagne. Noël devint en France un cri de patriotisme et de joie!

Imp.-*gérant*, E. Petithenry, 8, rue François Ier, Paris.

SAINT ÉTIENNE, DIACRE ET PREMIER MARTYR

Fête le 26 décembre.



Il s'écria : « Je vois les cieux ouverts et le Fils de l'homme à la droite de Dieu »

L'ÉCOLE DE GAMALIEL

Les Pères de l'Eglise, saint Augustin, saint Fulgence, saint Pierre Damien et d'autres n'ont pas trouvé assez de louanges pour célébrer Etienne, le premier diacre et le premier martyr de l'Eglise.

Nous avons peu de détails sur les années de sa jeunesse. On croit qu'il était né d'une de ces familles juives qui habitaient les provinces de l'ancien empire grec.

Il y avait à Jérusalem quelques écoles de synagogues où l'on voyait accourir des provinces une foule de jeunes gens désireux d'apprendre la loi de Moïse, les cérémonies et les traditions des anciens dans la capitale même de la Judée.

Parmi ces écoles, se faisait surtout remarquer celle du pharisien Gamaliel, l'homme le plus raisonnable qui se trouvât dans le Sanhédrin, celui-là même qui, au rapport de saint Luc, était vénéré de tout le peuple et qui fit relâcher les apôtres.

Son école comptait près de mille disciples, à la tête desquels se distinguait, par son zèle, sa science et la pureté de sa vie, un jeune Cilicien du nom de Saul, que Dieu devait ensuite convertir miraculeusement, pour en faire l'Apôtre des Gentils. Déjà cette école avait donné deux de ses disciples à l'Eglise naissante : saint Barnabé et saint Etienne. Gamaliel lui-même se convertit plus tard et mourut saintement.

Ce fut donc auprès de ce rabbi qu'Etienne étudia les Saintes Ecritures, avec saint Paul, que l'on croit avoir été son cousin.

Il devint dans la suite disciple de Jésus, comme le pensent saint Augustin et saint Epiphane; d'autres disent qu'il fut gagné par les prédications de saint Pierre, aussitôt après la descente de l'Esprit-Saint.

Ce qui est certain, c'est qu'il se fit bien vite remarquer par la plénitude de sagesse et de zèle qui était en lui, et mérita d'être choisi le premier parmi les diacres, de même que saint Pierre le fut parmi les apôtres.

ÉLECTION DES SEPT DIACRES

En ce temps-là, le nombre des disciples croissant dans l'Eglise naissante de Jérusalem, il s'éleva un murmure des Juifs nés hors de Palestine, que l'on nommait pour cela les Grecs, contre les Juifs, nés en Judée et qui s'appelaient Hébreux. Les premiers se plaignaient que leurs veuves étaient méprisées dans le ministère quotidien, c'est-à-dire, ou qu'on ne leur donnait point d'intendances aussi considérables qu'aux autres veuves dans l'assistance des pauvres, car il y avait des veuves choisies pour prendre soin des personnes de leur sexe et qu'on appelait diaconesses, ou bien les Grecs se plaignaient qu'on ne les traitait pas aussi bien que les autres dans la distribution des aumônes.

C'est pourquoi les douze apôtres ayant réuni les disciples, leur dirent : « Il n'est point convenable que nous abandonnions la prédication de la parole de Dieu pour nous occuper du service des tables. Choisissez donc, mes frères, parmi vous, après mûr examen, sept hommes de bon témoignage, pleins du Saint-Esprit et pleins de sagesse, que nous mettrons à la tête de cette œuvre. Et pour nous, nous nous adonnerons tout spécialement à la prière et au ministère de la parole. »

Ce discours plut à toute l'assemblée, et ils élurent Etienne, homme plein de foi et de l'Esprit-Saint, Philippe, Prochorus, Nicanor, Timon, Parménas et Nicolas, prosélyte d'Antioche.

Ils les présentèrent ensuite aux apôtres, qui, après avoir prié, leur imposèrent les mains. Telle fut la première ordination des diacres dans la Sainte Eglise.

LES CINQ PLÉNITUDES DE SAINT ÉTIENNE

Les vertus d'Etienne lui méritèrent d'être choisi le premier, et l'Esprit-Saint lui-même, par la voix de saint Luc, a pris soin de nous les faire connaître. Le texte sacré lui attribue, en effet, cinq plénitudes.

Il était plein de foi, parce qu'il croyait avec fermeté tous les mystères de la foi, et qu'il avait un don particulier pour les expliquer et persuader.

Il était plein de sagesse, aussi personne ne pouvait résister aux paroles qui sortaient de sa bouche.

Il avait encore la plénitude de la grâce, car il était fort agréable à Dieu, il possédait tous les dons gratuits, et cette grâce se répandait au dehors; elle parut surtout lorsque ses ennemis l'accusèrent devant le Sanhédrin.

Il était aussi plein de force, et son glorieux martyre en fut la preuve la plus frappante.

Enfin, il avait la plénitude de l'Esprit-Saint qu'il avait reçu au jour de la Pentecôte, ou plus tard, par l'imposition des mains des apôtres.

Saint Augustin ajoute à tant de mérites celui de la virginité: car, dit-il, malgré sa jeunesse et son excellente beauté, les apôtres n'hésitèrent pas à lui donner l'intendance des veuves.

LES SUCCÈS DE SAINT ÉTIENNE EXCITENT LA JALOUSIE

Tant de vertus réunies ne tardèrent pas à porter d'heureux fruits dans Jérusalem. Par son zèle, la parole de Dieu se répandait de plus en plus dans la Ville Sainte, et le nombre des disciples allait toujours croissant.

Etienne, en effet, plein de grâce et de force, pour confirmer la doctrine sainte qu'il annonçait, faisait des prodiges et de grands miracles parmi le peuple, et attirait une foule de Juifs à la foi de Jésus-Christ.

De tels succès excitèrent bientôt la jalousie de ses compagnons d'école. C'est ainsi que saint Paul, alors Saul, s'anima contre lui au point de consentir à sa mort, comme disent les Actes, bien qu'Etienne fût son parent.

Poussés par cette envie, et par un faux zèle pour la loi, qu'ils s'imaginaient être détruite par l'Evangile, ces jeunes gens se mirent à disputer contre Etienne et à vouloir le confondre. Les *Actes des Apôtres* nous parlent entre autres des synagogues des Affranchis, des Cyrénéens, des Alexandrins, des Ciliciens et des Asiatiques. Ils employèrent toute leur subtilité pour détruire la doctrine du saint diacre, mais ils furent toujours vaincus, sans pouvoir jamais répondre à ses arguments, ni résister à la sagesse et à l'Esprit-Saint qui parlait par sa bouche.

IL EST ACCUSÉ ET CONDUIT DEVANT LE SANHÉDRIN

La honte d'avoir été vaincus les porta aux extrémités les plus indignes. Alors, ils subornèrent des hommes pour dire qu'ils l'avaient entendu proférer des paroles de blasphème contre Moïse et contre Dieu.

Ils excitèrent ainsi le peuple, les Anciens et les Scribes, et se jetant à l'envi sur lui, ils l'enlevèrent et le conduisirent avec violence devant le Conseil.

En même temps, ils produisirent des faux témoins qui dirent : « Cet homme ne cesse point de proférer des paroles de blasphème contre le lieu saint et contre la loi. Nous l'avons, en effet, entendu dire que Jésus de Nazareth détruira ce lieu et changera les traditions que nous a laissées Moïse. »

Et tous ceux qui siégeaient dans le Conseil, ayant jeté les regards sur Etienne, virent son visage éclatant de lumière, comme celui d'un ange. (*Actes des Apôtres*, VI.)

RÉPONSE DE SAINT ÉTIENNE

Saint Etienne prit alors la parole, et, s'oubliant lui-même, il ne se préoccupa que de défendre la vérité et de proclamer la gloire de Jésus-Christ.

Il commença à remettre devant les yeux de l'assemblée toutes les grâces que leur nation avait reçues de Dieu depuis Abraham jusqu'à Jésus-Christ. Il leur rappela la prophétie de Moïse touchant le Messie ; il leur remit en mémoire toutes les ingratitudes et toutes les révoltes de leurs pères.

On l'avait traité de blasphémateur contre Moïse et contre le temple; mais saint Etienne réfuta victorieusement ces calomnies, et il prouva que le blasphème et l'impiété n'étaient pas de son côté, mais du côté de ses adversaires, dignes fils de leurs pères. « Têtes dures et inflexibles, leur » dit-il dans une sainte indignation contre leur » incrédulité, cœurs et oreilles incirconcis, vous » résistez toujours au Saint-Esprit, et vous êtes » tels que furent vos pères. »

» Quel est le prophète que vos pères n'aient » point persécuté ? Ils ont mis à mort ceux qui » leur prédisaient la venue du Juste que vous » venez de trahir, et dont vous avez été les meurtriers. Vous avez reçu la loi par le ministère » des anges, mais vous ne l'avez point gardée. »

A ces paroles, ils entrèrent dans une rage qui leur rongeait le cœur, et ils grinçaient des dents contre lui.

SAINT ÉTIENNE VOIT LES CIEUX OUVERTS

Alors, le ciel s'ouvrit, comme pour encourager le saint athlète de Jésus-Christ, et saint Etienne, tout rempli de l'Esprit-Saint, levant les yeux au ciel, vit la gloire de Dieu, et Jésus debout à sa droite; et dans sa joie et son admiration, il s'écria : « Voici que je vois les cieux ouverts, et le Fils de l'homme qui est debout à la droite de Dieu. »

Ses ennemis, en entendant ces paroles, poussèrent des cris de mort; ils se bouchèrent les oreilles et se ruèrent tous sur lui.

IL EST LAPIDÉ

Et l'ayant entraîné hors de la ville, ils se mirent à le lapider comme un blasphémateur, selon qu'il est ordonné dans la loi.

Les faux témoins déposèrent leurs vêtements aux pieds d'un jeune homme appelé Saul, et jetèrent les premières pierres contre le martyr.

Or, pendant qu'ils le lapidaient, Etienne invoquait Dieu et disait : « Seigneur, recevez mon esprit. »

Puis, s'étant mis à genoux, il s'écria à haute voix : « Seigneur, ne leur imputez point ce péché. »

Jésus avait fait les deux mêmes prières sur la Croix.

Après ces paroles, Etienne s'endormit dans le Seigneur.

C'est ainsi que les *Actes des Apôtres* nous rapportent la glorieuse mort du premier martyr, qui mérita à l'Eglise le grand Paul, apôtre des Gentils, car, dit saint Augustin, si Etienne n'avait pas prié, l'Eglise n'aurait pas eu saint Paul.

HONNEURS RENDUS A SAINT ÉTIENNE

Après sa mort, des hommes craignant Dieu prirent soin de son corps, et firent des funérailles avec un grand deuil. Cette mort arriva le 26 décembre, le premier jour de la trente-cinquième année depuis la naissance du Sauveur.

La mémoire de saint Etienne fut si honorée des premiers fidèles que les apôtres saint Pierre et saint Paul, nous dit le pape saint Clément, ordonnèrent de fêter le jour de son martyre. La France lui porta une grande dévotion ; sans compter les chapelles et églises, treize cathédrales le reconnaissent pour leur patron, et les premiers prédicateurs de la foi dans les Gaules, comme saint Ursin, saint Martial, saint Saturnin, saint Denis, saint Clément de Metz, ont donné son nom à plusieurs églises.

INVENTION DES RELIQUES DE SAINT ÉTIENNE
LA PREMIÈRE VISION DU PRÊTRE LUCIEN

Un vendredi, 3 décembre de l'an 415, sous les empereurs Honorius et Théodose le Jeune, un prêtre vénérable, nommé Lucien, dormait dans le baptistère de l'église de Caphargamala. C'était sa coutume de passer ainsi la nuit, pour garder les vases sacrés de l'église. Vers la troisième heure, il vit apparaître un vieillard majestueux, qui le toucha de sa verge d'or et l'appela par trois fois, Puis il ajouta en grec : « Pars pour Jérusalem, et dis à Jean, qui en est évêque, de venir ouvrir les tombeaux où les restes illustres de plusieurs grands saints gisent sans honneur. » Lucien demanda : « Seigneur, qui êtes-vous, et quels sont les saints dont vous parlez ? — Je suis, répondit-il, le docteur juif Gamaliel, qui élevai l'apôtre du Christ, Paul. A l'orient du tombeau où repose mon corps, se trouve aussi celui d'Etienne, que les Juifs lapidèrent hors de la porte septentrionale de Jérusalem sur la route du Cédron. Son corps resta là, exposé pendant plusieurs jours, sans que les oiseaux ni les bêtes osassent y toucher. J'avais aimé, durant sa vie, ce ministre de Jésus-Christ, je partageais désormais sa foi, et voulais avoir part à son héritage. J'allai donc trouver les fidèles de Jérusalem, et je les engageai à se rendre secrètement au lieu où gisait son corps; ils purent s'en saisir et, le plaçant sur mon char, ils le transportèrent à vingt milles de Jérusalem, dans ma maison de campagne qui porte encore mon nom, puisque Caphargamala signifie « villa de Gamaliel ». Là, nous fîmes pendant quarante jours les funérailles solennelles, et je le mis dans mon propre tombeau. Nicodème, qui venait voir Jésus de nuit, est à côté, dans un autre cercueil. Les Juifs ayant su qu'il avait été baptisé par les disciples du Christ, le chassèrent de la ville. Je le reçus dans ma maison où il termina ses jours, et je l'ensevelis à côté d'Etienne. J'enterrai encore dans le même tombeau mon fils Abibas, qui mourut avant moi, à l'âge de vingt ans, après avoir reçu, comme moi, le baptême de la main des apôtres. Et plus tard, mon corps fut déposé près du sien. » Le prêtre demanda alors : « Mais où pourrons-nous trouver votre sépulcre? » « Au milieu du champ qui se nomme maintenant Delagabri (les hommes de Dieu). » Après ces mots, la vision disparut.

Le prêtre Lucien sembla se réveiller alors comme d'un songe, et il se mit à prier avec ferveur.

DEUX AUTRES VISIONS

Craignant qu'un excès de crédulité ne le fît traiter d'imposteur, Lucien, pour s'assurer que cet avertissement venait de Dieu, demanda dans sa prière que cette vision se renouvelât une seconde et une troisième fois, et, pour mériter cette faveur, il jeûna tous les jours suivants, ne mangeant que des aliments secs.

Le vendredi suivant, le vieillard lui apparut de nouveau dans les mêmes circonstances ; il lui reprocha de n'être pas allé voir l'évêque de Jérusalem, puis lui montra de quelle façon étaient disposés les corps dans le tombeau, en lui faisant voir quatre corbeilles placées régulièrement. Il y en avait trois d'or et une d'argent. Des trois premières, l'une était pleine de roses rouges; elle figurait le martyr Etienne ; les deux autres étaient pleines de roses blanches, qui représentaient saint Nicodème et saint Gamaliel. La corbeille d'argent, remplie de fleurs odoriférantes, figurait l'innocence du jeune Abibas. Après cela, la vision disparut. Lucien voulut encore attendre un autre signe, et le vendredi suivant, 17 décembre, Gamaliel lui apparut une troisième fois, mais l'indignation éclatait sur son visage. Après cette dernière vision, Lucien partit pour Jérusalem.

L'évêque Jean se disposait à se rendre au concile de Diospolis; en entendant ces choses, il pleura de joie, et commanda au prêtre Lucien de commencer les fouilles.

INVENTION ET TRANSLATION DES RELIQUES
DE SAINT ÉTIENNE

Dès le lendemain, Lucien réunit ses fidèles dans l'église de Caphargamala; puis, après le chant des hymnes, on se dirigea en procession vers le champ indiqué. On creusa le sol, mais on ne découvrit rien qui dénotât un sépulcre. Alors s'approcha un vénérable moine du nom de Migetius, à qui Gamaliel était également apparu. Il

indiqua le lieu précis du tombeau qui se trouvait au nord du champ de Delagabri, où l'on voyait encore quelques pierres superposées. Les fidèles se mirent à fouiller à cet endroit, et bientôt l'on vit apparaître trois cercueils dans l'ordre indiqué. Le premier portait pour inscription un nom syriaque écrit en grec *Chéliel,* ce qui signifie Etienne ou Couronné; le second portait de même *Nasuam,* ce qui revient à dire Nicodème ou victoire du peuple. Le troisième, qui renfermait deux corps, portait l'inscription Abibas et Gamaliel.

L'évêque de Jérusalem, averti, vint aussitôt avec les évêques de Sébaste et de Jéricho, au bourg de Caphargamala.

Dès qu'on eut ouvert le cercueil de saint Etienne, la terre se mit à trembler. En même temps, il s'exhala une odeur très agréable qui frappa tous les assistants. Soixante-treize malades de tout genre qui se trouvaient dans la foule furent guéris à l'instant.

Les évêques, après avoir baisé les reliques du protomartyr, les enfermèrent dans une châsse précieuse. Puis on procéda, au chant des psaumes et des hymmes, à leur translation à Jérusalem dont le saint martyr avait été le premier archidiacre (26 décembre 415). Au moment où on leva les saintes reliques, une pluie bienfaisante commença à tomber et mit fin à la longue sécheresse qui désolait la contrée.

L'histoire de cette découverte et de cette translation, écrite en grec par le prêtre Lucien lui-même et traduite en latin par le prêtre espagnol Avit, fit une immense sensation dans toute l'Eglise, et partout l'on sollicita la faveur de posséder quelques parcelles des reliques du glorieux saint Etienne. Déjà, la ville d'Ancône possédait une des pierres qui avaient servi à la lapidation du saint diacre : elle avait été apportée dans cette ville par un chrétien témoin du martyre.

MIRACLES DE SAINT ÉTIENNE A MAHON

A l'époque de l'invention des reliques de saint Etienne, Paul Orose, prêtre espagnol, passa en Afrique pour conférer avec le grand docteur saint Augustin. Le Saint l'envoya à Jérusalem pour consulter aussi saint Jérôme. Orose s'y rendit, et ce fut lui, le premier, qui apporta aux pays d'Occident des reliques du bienheureux Etienne, récemment retrouvées. Le prêtre Avit lui en donna quelques parcelles avec la relation de leur découverte, pour l'évêque de Braga, en Lusitanie. Mais les dévastations des Goths l'empêchèrent de passer en Espagne, et il laissa les reliques du Saint à Mahon, principale ville de l'île Minorque. Sévère, évêque de l'île, s'y rendit afin de recevoir ce trésor sacré et ouvrir des conférences avec les juifs, fort nombreux en cette ville. La présence de ces reliques opéra un prodige étonnant. L'an 418, dans l'espace de huit jours, cinq cent quarante juifs, avec leur chef Théodore, se convertirent et demandèrent le baptême. Quelques femmes seules résistèrent plus opiniâtrément; mais elles finirent aussi par se rendre à la grâce de Dieu. Ces convertis bâtirent une église à leurs frais et de leurs propres mains.

A CALAME

Le glorieux martyr opéra de nombreux prodiges à Calame, ville d'Afrique, dont Possidius, ami de saint Augustin, était évêque. Cette ville possédait un oratoire et des reliques de saint Etienne.

Saint Augustin rapporte, entre une foule d'autres miracles, celui de la conversion du païen Martial. Sa fille et son gendre, le voyant malade, le priaient avec larmes de se faire chrétien. Mais il le refusa avec indignation. Son gendre résolut alors de recourir à saint Etienne. Il se rend à son oratoire, y prie longuement et avec ferveur, puis revient avec des fleurs qu'il a prises sur l'autel du Saint. Il les place près de la tête du malade et se retire, car il était nuit. Le lendemain matin, avant le jour, Martial demanda qu'on allât chercher l'évêque. Mais il était alors à Hippone avec saint Augustin. Les prêtres vinrent; il leur dit qu'il croyait et voulait recevoir le baptême, à la grande surprise de tous. Dès lors, jusqu'à son trépas, qui arriva bientôt, il avait toujours à la bouche ces mots : « Seigneur, recevez mon esprit! » Telles avaient été les dernières paroles de saint Etienne, mais il ne le savait pas.

A HIPPONE

En 424, l'Eglise d'Hippone reçut une portion de ses reliques. Saint Augustin nous raconte dans ses écrits un grand nombre de miracles dont il fut le témoin oculaire.

A Césarée, il y avait une famille considérable de dix enfants. Le fils aîné se livra aux plus détestables excès, et s'emporta même jusqu'à lever sur sa mère une main parricide. Tous ses frères et sœurs, présents à cette scène de violence inouïe, ne firent rien pour protéger leur mère. Alors, celle-ci, désespérée de tant d'ingratitude, lança sur tous ses enfants une malédiction solennelle. A l'instant, le fils aîné fut pris d'un tremblement convulsif dans tout le corps. Dans l'espace d'une année, à intervalles fixes, selon l'ordre de naissance, tous les autres enfants reçurent le même châtiment. Ils allèrent cacher leur honte dans d'autres pays, cherchant leur guérison près des grands sanctuaires. C'est ainsi que le second fils l'obtint, à Ravenne, du diacre saint Laurent.

Le sixième et le septième de ces enfants vinrent à Hippone en 425. Ils s'appelaient l'un Paul, et l'autre Palladie.

Le jour de Pâques, Paul se tenait debout, les mains appuyées sur la grille qui entourait la *memoria* du bienheureux Etienne, il priait avec ferveur, quand soudain il tomba à la renverse, sans connaissance. On accourut pour le relever, et l'on s'aperçut qu'il était paisiblement endormi. Les convulsions l'avaient quitté, il était guéri.

Il y eut alors une explosion de reconnaissance dans l'église, et les fidèles criaient de tous côtés : *Deo gratias! Deo laudes!* Louanges à Dieu!

Le jeune homme se jeta ensuite aux pieds de saint Augustin, qui le fit relever et l'embrassa. L'évêque prononça un discours au peuple et, montrant Paul, il disait : « Au lieu d'entendre un récit, vous assistez à un miracle; au lieu d'un parchemin, vous voyez la face rayonnante d'un miraculé. »

Le mardi de Pâques, il fit placer Paul et Palladie sur les degrés de la chaire afin que le peuple les vît, le premier, déjà guéri, mais la sœur encore agitée. Puis, les ayant fait retirer, il prêcha sur le respect des enfants envers leurs parents, et la modération des parents envers leurs enfants. Mais, au milieu de son sermon, voilà que des cris de joie s'élevèrent dans l'église : *Deo gratias!* criait-on partout. C'est que Palladie venait d'être guérie comme son frère.

Le récit de tous ces miracles se peut voir dans les sermons ou écrits de saint Augustin.

Imp.-gérant, E. Petithenry, 8, rue François Ier, Paris.

SAINT JEAN L'ÉVANGÉLISTE

Fête le 27 décembre.



LA PREMIÈRE RENCONTRE DE JÉSUS

Jean-Baptiste s'était fixé sur les bords du Jourdain, non loin du lac de Génésareth, pour baptiser les foules qui se pressaient autour de lui. Un jour, comme il se trouvait sur la rive du fleuve avec deux de ses disciples, Notre-Seigneur vint à passer; Jean, le désignant de la main, dit : « Voilà l'Agneau de Dieu. » Les deux disciples l'entendirent, et ils suivirent Jésus. Le Seigneur, se retournant, vit qu'ils marchaient derrière lui, il leur demanda : « Qui cherchez-vous ? » Et ils lui dirent : « Maître, où demeurez-vous ? » Il leur répondit : « Venez et voyez. » Ils allèrent, virent où il demeurait, et ils passèrent avec lui le reste du jour et la nuit suivante.

« Bienheureuse journée, bienheureuse nuit, s'écrie saint Augustin, et qui nous répétera les célestes entretiens dont vous fûtes témoins ! »

Si un des deux disciples s'appelait André, l'Evangile tait le nom de l'autre, car la modestie de Jean l'Evangéliste ne lui a pas permis d'inscrire son propre nom dans le récit de la première entrevue qu'il eut avec le Fils de Dieu.

Jean avait, à cette époque, environ vingt-cinq ans, l'âge où l'homme entre définitivement dans la carrière qu'il poursuivra jusqu'au bout de sa vie. Il était né à Bethsaïde, bourgade située au bord de la mer de Galilée, et habitée par une rude population de mariniers et de pêcheurs. Zébédée, son père, était patron d'une barque; il exerçait son industrie sur le lac, en compagnie de ses deux fils : Jean et Jacques, un peu plus âgé que son frère.

Salomé, leur mère, apparaît deux fois dans le cours de l'histoire évangélique. D'abord, elle s'y montre comme la femme juive, avec les idées charnelles qui étaient répandues au milieu de sa nation. C'est une mère que l'amour maternel rend ambitieuse; elle désire pour ses enfants les deux premières places dans le royaume terrestre d'Israël. Plus tard, nous la rencontrons sur la Voie douloureuse, à côté de Marie et de Jean, son fils. La Galiléenne, mieux éclairée à cette heure, comprenait que le trône du Messie sur la terre devait être l'infâme gibet où il allait bientôt expirer.

Un lien étroit de parenté l'unissait à la famille de Jésus, et Jean avait l'honneur d'être, selon la chair, le cousin de Notre-Seigneur. C'est une opinion qui a été admise par la plupart des Pères.

Le fils de Zébédée s'attacha de bonne heure à Jean-Baptiste, lorsque celui-ci, quittant son désert, vint prêcher la pénitence sur les rives du Jourdain. En écoutant les prédications du Précurseur, il acheva de préparer son âme à l'avènement prochain du Messie. La régularité de sa vie, la pureté de ses mœurs l'avaient admirablement disposé à profiter des enseignements du nouvel Elie. Au milieu de la corruption qui débordait dans le pays où il habitait, Jean avait su rester vierge.

Ce miracle de chasteté explique l'amour de prédilection que Notre-Seigneur, l'ami de la virginité, porta toujours à cet apôre, appelé dans l'Evangile « le disciple que Jésus aimait ».

LA VOCATION

Après l'entretien que nous avons rapporté, André et Jean avaient quitté le Maître ; ils étaient retournés à leurs barques et à leurs filets. La voix de la vocation n'avait pas encore retenti à leurs oreilles; ils n'avaient pas encore entendu la parole puissante de Jésus, qui, en appelant les hommes, les rend capables de tout abandonner pour le suivre. Ils l'entendirent bientôt.

A quelque temps de là, Jésus, marchant le long de la mer de Galilée, vit deux frères, Simon, plus tard surnommé Pierre, et André, qui jetaient leurs filets dans les eaux du lac, car ils étaient pêcheurs : « Suivez-moi, leur dit-il, et je vous ferai pêcheurs d'hommes. » Aussitôt, laissant leur barque et leurs filets, ils le suivirent.

Un peu plus loin, il aperçut Jacques, fils de Zébédée, et Jean, son frère, qui raccommodaient leurs filets dans leur barque. Jésus les appela. Et ils le suivirent, laissant dans leur barque leur père avec ses ouvriers.

Telle est l'histoire de la première vocation apostolique, type de toutes celles qui auront lieu dans la suite des âges.

En choisissant ses apôtres, Jésus leur demandera toujours, comme aux pêcheurs galiléens, de renoncer aux possessions de la terre et de le suivre.

JEAN A L'ÉCOLE DE JÉSUS

Cependant, Jean et ses compagnons n'étaient pas arrivés, tant s'en faut, au sommet de la perfection lorsqu'ils répondirent à l'appel de Jésus-Christ. Du reste, le Sauveur ne les séparait du monde que pour mieux les préparer à l'apostolat. Il fallait élever l'esprit et les pensées de ces hommes grossiers, élargir leur cœur étroit, corriger leur ambition, réprimer leur zèle mal réglé, en un mot, transformer ces humbles pêcheurs de poissons en sublimes pêcheurs d'hommes. Ce fut la principale occupation de Notre-Seigneur durant les trois années de sa vie publique. Dans le même espace de temps, il aurait pu, s'il l'eût voulu, convertir le monde entier; il préféra faire coopérer les hommes à l'œuvre de la Rédemption, et il se contenta de former ceux qui devaient renouveler la face de la terre.

Un jour, le fils de Zébédée vit quelques disciples qui, n'étant pas du collège apostolique, se permettaient de chasser les démons au nom de Jésus-Christ; son cœur s'en offensa comme d'une usurpation : « Maître, dit-il à Jésus, nous avons vu quelqu'un qui chassait les démons en votre nom ; mais, comme il n'est pas des nôtres, nous l'en avons empêché. » Et Jésus lui répondit : « Ne l'empêchez pas, car celui qui n'est point contre vous est pour vous. » Grandes paroles qui proclament la liberté du bien, et ouvrent un libre champ à l'initiative personnelle des disciples du Christ.

Une autre fois, Jésus, se rendant à la Ville Sainte, voulut passer par la Samarie, mais les habitants de la contrée, ennemis des Juifs, refusèrent de le recevoir parce qu'il allait à Jérusalem. Indignés de ce refus, Jean et Jacques, son frère, demandèrent au Seigneur de faire descendre le feu du ciel sur la tête des coupables. « Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes, répondit le Maître. Vous ne vivez plus au temps d'Elie, sous la loi de justice et de crainte ; les jours du Messie sont arrivés et avec lui la grâce et la miséricorde règnent sur la terre. »

Les deux frères ne comprirent pas sur le champ la parole du Sauveur, ils continuèrent d'ignorer de quel esprit ils étaient. Salomé, leur mère, qui suivait le cortège apostolique avec les autres saintes femmes pour subvenir aux besoins de Jésus, partageait l'ignorance de ses fils.

S'étant concertée avec eux, elle vint trouver le Seigneur et lui parla en ces termes : « Maître, nous voudrions que vous fissiez pour nous tout ce que nous vous demanderons. — Que voulez-vous, dit Jésus ? » Et Salomé : « Ordonnez que mes deux fils que voici, soient, l'un à votre droite, l'autre à votre gauche, dans votre royaume. » Jésus, connaissant les inspirateurs de la requête, ne répondit rien à la femme ; mais, se tournant vers les deux disciples, il dit : « Vous ne savez pas ce que vous demandez. Pouvez-vous boire le calice que je dois boire? »

Les deux frères, sans entendre parfaitement le sens de l'interrogation divine, mais soupçonnant que Jésus demandait quelque sacrifice à leur générosité, répondirent : « Nous le pouvons. » Et le Sauveur, dévoilant l'avenir, leur prédit le martyre qui les attendait. « Vous boirez, dit-il, mon calice. Mais ce n'est pas à moi de conférer l'honneur d'être assis à ma droite ou à ma gauche. C'est le partage de ceux à qui mon Père l'a destiné.

Telle fut la dernière leçon que Jean et Jacques reçurent du Maître; il n'y a pas d'enseignement plus élevé, puisqu'elle contient la science de l'immolation complète et absolue, la science du martyre. »

LE DISCIPLE BIEN-AIMÉ

Au sein du collège apostolique, Jean occupe une place à part. Représentant de l'amour, il marche à côté de Pierre qui symbolise la doctrine. Les plus tendres effusions de son cœur, Jésus semble les avoir réservées à Jean, dont l'âme pure et virginale était si admirablement préparée à les recevoir. Plus que tout autre, le disciple bien-aimé était capable de rendre à son Maître amour pour amour ; car la rose de la charité ne s'épanouit nulle part aussi belle qu'au milieu des lys de la chasteté.

Le Rédempteur des hommes multiplia les occasions où il pouvait manifester sa tendresse singulière envers son cher disciple. Il en fit le témoin des œuvres, mystérieuses qu'il voulut accomplir en dehors de la foule, loin même des regards de la plupart des apôtres. Il le fit assister avec Pierre et

Jacques à la résurrection de la fille de Jaïre, et pour la première fois, Jean vit le Maître en face de la mort, lui commander comme commande un souverain et la mort restituer immédiatement sa proie.

A quelque temps de là, Jésus, prenant encore à part les trois apôtres privilégiés, les conduisit sur le Thabor où ils virent la gloire du Verbe, comme l'Evangéliste l'écrivait plus tard.

Mais ce fut surtout la veille de la Passion, à la dernière Cène, que l'amour du Cœur de Jésus déborda dans l'âme de Jean. Après avoir participé au banquet eucharistique, le disciple put doucement reposer sa tête contre le sein du divin Maître. A cette source de charité et de science, il puisa la doctrine et l'amour qu'il répandit ensuite sur le monde, il y puisa aussi la fermeté et la constance qu'il allait déployer quelques heures après. Seul entre les disciples, il eut le courage de suivre Jésus sans défaillir, depuis Gethsémani jusqu'à la maison de Caïphe, depuis la maison de Caïphe jusqu'au Calvaire. Il y reste en compagnie de la Vierge des douleurs. Debout au pied de la croix de Jésus, étaient Marie sa Mère, Marie, femme de Cléophas, et Marie-Madeleine. Jésus, ayant vu sa Mère auprès de lui, et le disciple qu'il aimait, dit à Marie : « Femme, voilà votre fils. » Après, il dit au disciple : « Voilà votre Mère. » Et, depuis cette heure-là, le disciple reçut Marie chez lui.

Il était juste qu'ayant participé aux souffrances de la Passion, Jean goûtât, un des premiers, les joies pures de la Résurrection; le troisième jour depuis la mort du Seigneur, Marie-Madeleine vint de grand matin à la maison où se tenaient renfermés Pierre et Jean, et elle leur dit : « Ils ont enlevé le Maître, et je ne sais où ils l'ont mis. » A ces mots, les deux apôtres s'émurent, ils sortirent de la maison pour aller au tombeau. Jean courut plus vite que Pierre, il arriva le premier au sépulcre; mais il n'y entra que le second. Alors, il vit et il crut.

Jean n'a pas besoin, comme tant d'autres, de voir et de toucher le corps glorieux du Christ, pour être convaincu du mystère de la Résurrection. Avant d'avoir vu, avant d'avoir touché, il croit, car le plus court chemin pour arriver à croire, c'est d'aimer.

Durant les quarante jours qui séparent la Résurrection de l'Ascension, les apparitions de Jésus se multiplient, afin que les disciples demeurent persuadés de la réalité du miracle. Mais ils ont encore une idée bien vague de leur future destinée. A voir leur manière d'agir, on peut supposer qu'ils croyaient leur mission terminée. Ils abandonnent le Cénacle, Jérusalem même, et reprennent leur ancien métier sur le lac de Génésareth.

Comme ils pêchaient, Jésus apparut sur le rivage, ils ne le reconnurent pas d'abord. Le Maître renouvela en leur faveur le prodige de la pêche miraculeuse; alors les yeux de Jean furent les premiers ouverts, il dit à Pierre : « C'est le Seigneur », la virginité, remarque saint Ambroise, reconnut la première ce corps virginal.

Dans cette apparition, Jésus, après avoir confié à Pierre le soin de son troupeau, lui prédit sa mort sur la croix. Puis il annonce que Jean, tout en buvant le calice du Christ, mourrait doucement et sans violence, c'est du moins le sens attribué aux paroles mystérieuses qui terminent l'Evangile, et qui se rapportent au disciple bien-aimé : « Je veux qu'il demeure ainsi jusqu'à ce que je vienne. »

APRÈS L'ASCENSION

Après l'Ascension et la Pentecôte, Jean ne s'éloigna pas de Jérusalem aussi promptement que les autres apôtres. Il y resta pour veiller sur le précieux trésor que Notre-Seigneur lui avait confié avant de quitter la terre. Il vivait, dit la tradition, dans sa maison du mont Sion, en compagnie de la Bienheureuse Vierge Marie, dont il était le fils tendrement aimé. Il accompagnait cette Mère désolée dans le pèlerinage qu'elle accomplissait tous les jours aux diverses stations sanctifiées par les souffrances de Jésus. Il s'entretenait avec elle des sublimes mystères dont ils avaient été l'un et l'autre, et témoins et ministres. Chaque matin, Jean offrait le sacrifice, et Marie, pour tromper les douleurs de l'exil, participait au corps et au sang de son Fils, en attendant l'heureux moment où elle pourrait s'unir à lui, dans la gloire du paradis.

Sous la direction de sa Mère, Jean travaillait à la conversion des enfants de la maison d'Israël.

Un jour, Pierre et Jean se rendaient au temple pour la prière de la neuvième heure. Ils rencontrèrent, à la porte, un pauvre boiteux qui leur demanda l'aumône. Pierre et Jean, jetant les yeux sur lui, dirent : « Regarde-nous. » Et Pierre ajouta : « Je n'ai ni or ni argent; mais, ce que j'ai, je te le donne : au nom de Jésus de Nazareth, lève-toi et marche. » Le boiteux fut guéri sur-le-champ.

Le peuple s'étonna du miracle; il entoura les apôtres et écouta leur doctrine : les princes de la Synagogue s'en alarmèrent, ils se saisirent des deux prédicateurs et les jetèrent en prison, probablement dans le cachot de la maison de Caïphe, où Jésus fut garrotté une partie de la nuit qui précéda sa mort. Le lendemain, les apôtres comparurent devant le tribunal; on leur défendit, avec des menaces, de prêcher au nom du Crucifié. Mais Pierre et Jean répondirent : « Jugez s'il est juste de vous obéir plutôt qu'à Dieu. » On les remit en liberté, par crainte du peuple.

L'ÉVANGILE SELON SAINT JEAN

A la mort de la Sainte Vierge, Jean quitta définitivement Jérusalem; il vint s'établir dans la partie de l'Asie qui lui était échue lors du partage du monde entre les apôtres. Saint Paul l'avait précédé dans ces contrées, il les avait parcourues en y répandant la semence de la parole divine. Jean acheva l'œuvre du docteur des Gentils; il fonda et organisa des églises dans les principales villes de ce florissant pays. Il fixa sa résidence à Ephèse d'où il dirigeait tous les fidèles orientaux.

Or, les disciples pressaient leur père dans la foi, avec de longues instances, pour qu'il voulût laisser par écrit ce qu'il leur avait enseigné touchant la personne de Notre-Seigneur. L'apôtre les invita à un jeûne et une prière de trois jours. Durant ce temps, une vision lui ordonna d'accéder aux vœux des frères. Il écrivit alors son Evangile, le dernier selon l'ordre chronologique, le premier par la grandeur et la sublimité du récit.

Les trois autres évangélistes semblent marcher sur la terre avec Jésus-Christ homme; mais Jean, comme un aigle puissant, vole au-dessus d'eux tous, il s'élève par delà les cieux, les Puissances et les Principautés, les Chérubins et les Séraphins, il ne se repose que dans le sein du Père, dont il raconte la mystérieuse fécondité. « Au commencement était le Verbe et le Verbe était en Dieu. »

COMMENT L'APÔTRE SAINT JEAN BUT LE CALICE DU SEIGNEUR

Cependant, tout autour de lui, Jean portait de rudes coups à l'idolâtrie. Le culte de Diane, si répandu en Asie, à Ephèse surtout, paraissait à peu près détruit. Le temple de la déesse, l'une des merveilles de l'ancien monde, demeurait sans adorateurs; on eût dit un monument en ruines. Les sectateurs des faux dieux s'émurent; ils dénoncèrent

l'Evangéliste au proconsul romain qui, l'ayant fait saisir, l'adressa à Rome, à l'empereur Domitien, sous la triple accusation de magie, de mépris des dieux et de sacrilège.

Nous n'avons plus les actes de l'interrogatoire que le disciple bien-aimé subit au tribunal de César; mais des témoignages irrécusables nous en apprennent les résultats. D'abord, le prince commença par faire couper la longue chevelure que Jean portait à la Nazaréenne. Il ordonna ensuite que l'apôtre, après avoir été battu de verges, serait conduit en face de la Porte Latine, et condamné à périr dans une chaudière remplie d'huile bouillante : Jean ne périt pas au milieu de son supplice, au contraire, il sortit de l'étuve plus fort et plus vigoureux qu'il n'y était entré.

Domitien attribua le miracle aux artifices de la magie, et il relégua le magicien à Pathmos, petit îlot stérile qui appartient aux groupes des Sporades, dans la mer Egée ou l'Archipel.

D'après la tradition, l'apôtre subit dans son exil le supplice des mines. Dans le temps qu'il travaillait à extraire le fer des carrières, il s'efforçait de tirer des ténèbres de l'idolâtrie le peuple qui l'entourait. Il y parvint en accomplissant un grand nombre de prodiges. Le plus célèbre est celui de la coupe empoisonnée, que le vénérable Bède raconte de la manière suivante :

Un magistrat de l'île, nommé Aristosdème, se montrait fort irrité contre les prédications de Jean; désirant se défaire de l'apôtre, il lui dit : « Voulez-vous que moi aussi j'embrasse votre doctrine ? Acceptez cette épreuve : voici du poison, prenez-le. Je croirai s'il n'arrive pas que vous mourriez. Sachez toutefois que le poison est d'une violence extrême. Pour vous le prouver, je vais l'essayer, en votre présence, sur des condamnés à mort. »

Les condamnés burent le breuvage, et leur mort fut instantanée. A son tour, le Saint prit la coupe, s'arma du signe de la Croix, et il épuisa lentement ce qu'elle contenait. Puis, avec un sourire, il la remit au magistrat, et se hâta de ressusciter les deux infortunées victimes de la coupe empoisonnée. A cette vue, Aristosdème se déclara converti.

En mémoire de ce fait, les peintres chrétiens aiment à représenter saint Jean tenant à la main une coupe d'où s'échappe un serpent.

Ce fut dans l'exil de Pathmos que le disciple bien-aimé eut les sublimes visions de l'Apocalypse. Il vit en esprit la série des événements qui devaient s'accomplir depuis la naissance de l'Eglise jusqu'au jour du jugement. L'Apocalypse, en effet, contient toute l'histoire, mais enveloppée d'une merveilleuse obscurité qu'il est difficile de dissiper. Ces pages, disait saint Jérôme, renferment autant de mystères que de mots. Elles ne livrent leur secret qu'à mesure que le bien de l'humanité le réclame.

SAINT JEAN ET LE CHEF DE BRIGANDS

Après la mort de Domitien, le Sénat romain ayant annulé les décrets du tyran, Jean quitta le lieu de son bannissement, et revint à Ephèse.

Les contrées voisines se disputaient l'honneur de sa présence. Il y allait pour y constituer des églises, y établir des évêques et admettre aux fonctions du ministère divin ceux que le signe de l'Esprit-Saint avaient prédestinés.

Un jour, il vint dans une ville, non loin d'Ephèse. En adressant la parole aux fidèles assemblés, il aperçut dans la foule un jeune homme d'une taille élégante, d'un maintien noble et de mœurs irréprochables. Il le prit par la main et le présentant à l'évêque : « Je vous confie ce jeune homme, dit-il, devant l'Eglise et Jésus-Christ que j'invoque comme témoin. »

L'évêque reçut le jeune homme dans sa propre maison, il l'éleva, forma son cœur et son esprit, et enfin lui conféra le baptême.

Quand il l'eut marqué du sceau divin du sacrement, l'évêque crut pouvoir se relâcher de sa vigilance première; ce nouveau chrétien, trop tôt émancipé, ne tarda pas à se voir entouré de jeunes garçons de son âge, qui l'entraînèrent avec eux dans une société oisive, dissolue et habituée à tous les crimes.

Il se jeta dans le vice avec l'ardeur impétueuse de sa nature; aussi dépassa-t-il bientôt en perversion ceux qui, d'abord, l'avaient séduit. Il se mit à leur tête, organisa leur brigandage et se fit un renom de violences, de cruautés et de meurtres.

Quelque temps s'écoula, et Jean fut de nouveau appelé dans la même ville.

Après avoir réglé les affaires qui avaient nécessité sa venue, il se tourna vers l'évêque et lui dit : « Rendez le dépôt que le Christ et moi nous vous avons confié, en présence de l'Eglise dont vous êtes le pasteur. » L'évêque s'étonna; il crut qu'il était question d'une somme d'argent qu'il n'avait jamais reçue. Mais Jean reprit : « C'est le jeune homme que j'avais commis à votre garde, c'est l'âme de notre frère que je réclame. — Il est mort, répondit l'évêque en soupirant. — Comment? et de quelle mort? — Il est mort à Dieu. Ce n'est plus qu'un méchant et un perdu, car, à la tête d'une troupe de scélérats comme lui, il exerce le brigandage dans la montagne voisine. »

« A quel gardien j'avais confié l'âme de mon frère, dit l'apôtre en déchirant ses vêtements! Qu'on me donne un cheval et un guide! » Puis, quittant l'assemblée, il partit à l'instant.

Arrivé à la montagne, les gardes s'emparent de lui. Jean leur dit : « Menez-moi à votre chef, c'est pour cela que je suis venu. » Le chef était en armes, attendant son prisonnier. Mais, à peine eut-il reconnu l'apôtre, qu'il fut saisi de honte et qu'il s'enfuit en toute hâte.

Oubliant son grand âge, Jean se mit à le poursuivre en lui criant : « Mon fils, pourquoi fuis-tu ton père, un homme désarmé, un vieillard : Ne crains rien, ton salut n'est pas désespéré. Je répondrai pour toi au Christ, et s'il le faut, je donnerai ma vie pour toi, comme le Seigneur a donné la sienne pour nous. »

Le jeune homme, ému de ces paroles, s'arrêta, jeta ses armes, se mit à trembler et à pleurer amèrement. Quand l'apôtre l'aborda, il se précipita à ses genoux avec des gémissements et des sanglots. Mais il tenait cachée sa main droite, souillée de tant de crimes. Le Saint lui prit cette main purifiée par le repentir, et la couvrit de baisers.

Il ramena ensuite le pénitent dans l'assemblée des fidèles. Il jeûna et il pria avec lui, et ne le quitta qu'après l'avoir réconcilié avec l'Eglise.

LE TESTAMENT DE SAINT JEAN

L'apôtre aimait à présider les réunions chrétiennes. Lorsque son grand âge ne lui permit plus de s'y rendre de lui-même, il s'y faisait transporter par la main des disciples, et là, il ne cessait de répéter ces mots : « Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres. » Les frères, fatigués d'entendre toujours la même chose, lui dirent : « Maître, pourquoi toujours les mêmes paroles? — Parce que c'est le précepte du Seigneur; si vous l'accomplissez, il ne faut rien de plus. »

Cette réponse fut comme le testament du disciple bien-aimé. Il s'endormit doucement dans la paix du Seigneur, le dernier des apôtres, âgé de plus de cent ans.

Imp.-gérant, PETITHENRY, 8, rue François Ier, Paris.

LES SAINTS INNOCENTS

Fête le 28 décembre.



Le massacre des Innocents, de Fra Angelico. (Musée de Florence.)

LES TROIS PORTES DU PARADIS

Jésus est dans sa crèche, et les saints, qui sont ses seuls amis, viennent lui présenter leurs hommages. A leur tête, marche le diacre Etienne, le porte-étendard de l'armée triomphante des martyrs ; il est suivi du disciple bien-aimé, saint Jean, dans les mains de qui brille le lys très pur de la virginité. Après l'Evangéliste, on voit apparaître la foule des petits, des Innocents, que le tyran Hérode immola à sa fureur, lorsqu'il voulut perdre l'Enfant-Dieu à peine né. Ces tendres victimes entourent le berceau du divin Roi, et, à l'ombre de sa protection, ils jouent avec leurs palmes et leurs couronnes.

Mais, dans quel but l'Eglise a-t-elle rapproché, sur le cycle liturgique, de la solennité de Noël les trois fêtes de saint Etienne, de saint Jean et des saints Innocents ? Un grand prédicateur, qui fut en même temps un grand saint, nous en apporte

la raison suivante : Notre-Seigneur, dit saint Vincent Ferrier, est venu au monde pour ouvrir trois portes du paradis. La première, c'est la porte de la pénitence. Le diacre Etienne, qui se montra homme d'austérité par la pratique des jeûnes, des veilles, surtout par les souffrances d'un martyre volontairement enduré, mérita de voir la porte de la pénitence s'ouvrir devant lui après sa mort. C'est pour ce motif que sa fête est unie à celle de Noël.

La seconde porte qui permet de pénétrer dans le ciel est celle de l'obéissance : or, le bienheureux Jean obéit, non seulement aux préceptes de la loi, mais encore aux conseils de l'Evangile. Il aurait pu se contenter d'être chaste dans le mariage, il voulut quelque chose de plus, et il conserva l'intégrité de la virginité. C'est pourquoi le divin Maître l'aima d'une manière toute particulière, et l'introduisit dans le séjour des élus par la porte de l'obéissance. De là vient que la solennité de saint Jean suit celle du protomartyr.

La troisième porte que les mains de Jésus ont ouverte est la porte de l'innocence. Par elle sont entrés les tendres enfants dont l'Eglise célèbre la naissance au ciel, trois jours après avoir rappelé la naissance de son Epoux sur la terre.

TU NE FERAS PAS CUIRE LE CHEVREAU DANS LE LAIT DE SA MÈRE

Si nous comparons les circonstances qui accompagnèrent la venue de Jésus-Christ parmi les hommes à celles qui entourèrent ses derniers moments, nous trouverons qu'elles sont tout à fait différentes et même opposées les unes aux autres. Il ne voulut pas associer à sa mort quelque saint personnage; mais il mourut entre deux voleurs et porta tout seul le poids des supplices. Si un homme saint et innocent avait partagé sa mort, les infidèles n'auraient pas manqué de dire, dans la suite des temps, que sa Passion ne contenait pas des mérites suffisants, et qu'il avait été nécessaire de la compléter par les douleurs d'un autre.

Jésus, mourant, veut expirer tout seul; Jésus, naissant, permet qu'on massacre tous les enfants qui sont nés avec lui, et il échappe tout seul à la mort. Certes, si le Fils de Marie eût été immolé au berceau, Dieu, qui ne regarde pas à l'âge, mais à la qualité de la victime, aurait été apaisé par son Sang répandu; mais il ne convenait pas que le Verbe incarné nous fût livré sur le seuil de la vie, parce qu'il venait avec la double mission de nous racheter et de nous instruire. De plus, s'il se fût livré aux mains de ses ennemis dans la première enfance, certains blasphémateurs auraient pu soutenir avec quelque apparence de vérité que son sacrifice n'avait pas été volontaire.

Moïse qui, grâce à la lumière divine dont il était éclairé, voyait les événements futurs, avait dit aux Juifs : « Vous ne ferez pas cuire le chevreau dans le lait de sa mère. » Le peuple charnel avait pris ces paroles à la lettre; mais les chrétiens doivent les entendre d'un ordre que le prophète donne à Hérode, et que ce prince a exécuté sans le savoir. Jésus est la victime qui, selon les desseins de Dieu, ne serait pas sacrifiée tandis qu'elle suce le lait de sa mère, mais seulement lorsqu'elle aura atteint l'âge parfait. Toute la fureur d'un roi vint se briser contre l'arrêt du ciel.

LE MASSACRE DES INNOCENTS D'APRÈS L'ÉVANGILE

Laissons à l'Evangéliste le soin de nous raconter comment l'oracle divin reçut son accomplissement, malgré les efforts de l'homme.

Après avoir adoré l'Enfant-Dieu, les Mages, avertis des intentions sanguinaires du roi Hérode, avaient regagné leur patrie sans passer par Jérusalem, comme ils l'avaient promis. Or, à peine les souverains de l'Orient avaient-ils quitté la crèche « qu'un ange apparut à Joseph pendant son sommeil et lui dit : Lève-toi, prends l'Enfant et sa Mère, fuis en Egypte et demeure là jusqu'à ce que je te parle. Hérode doit chercher l'enfant pour le perdre ». Joseph se levant, prit l'Enfant et sa Mère durant la nuit, et il se retira en Egypte. Alors Hérode, voyant qu'il avait été trompé par les Mages, entra dans une violente colère. Il envoya tuer tous les enfants qui étaient dans Bethléem ainsi que dans le pays d'alentour depuis l'âge de deux ans et au-dessous, selon le temps indiqué par les Mages. Alors fut accompli ce qui avait été dit par le prophète Jérémie : Une voix a été entendue dans Rama, des pleurs et de nombreux gémissements. C'est Rachel pleurant des enfants, elle repousse toute consolation parce qu'ils ne sont plus. »

LES PRÉMICES DE LA NOUVELLE ALLIANCE

Que d'innocents égorgés! Si nous recherchons les causes de ce massacre, nous en trouvons trois principales : l'obéissance parfaite de Jésus-Christ, la malice envenimée d'Hérode, et le péché des Bethléémites.

Notre-Seigneur voulut, dès le premier instant de sa vie, obéir aux ordres de son Père, en se soumettant à tous les préceptes de la loi. Il n'était pas venu pour détruire la législation mosaïque, mais pour la perfectionner. Moïse avait dit aux Hébreux : « Lorsque vous serez entrés dans la terre que Dieu vous donnera, vous choisirez les prémices de tous vos fruits, vous les placerez dans une corbeille et vous viendrez au lieu que Notre-Seigneur aura désigné pour l'invocation de son nom. Et vous déposerez ces prémices devant le Seigneur votre Dieu. »

D'après saint Vincent Ferrier, cet ordre est la figure du commandement que Dieu fit à son Verbe : « Lorsque tu entreras dans le monde, au jour de ton Incarnation, lorsque tu auras pris possession de la terre par ta naissance, tu choisiras pour me les offrir de tous les fruits du sol. » Or, les fruits que Dieu attendait et que Jésus devait recueillir, c'étaient les martyrs, les docteurs, les confesseurs, les vierges, les pénitents et les innocents. La récolte a été si abondante que saint Jean, après avoir été introduit dans les celliers du Père de famille, s'écria : « J'ai vu une troupe immense que personne ne pouvait compter. » Et les prémices de fruits furent les petits enfants qui périrent sous le glaive d'Hérode. Jésus les présenta à son Père comme les premières gerbes qu'il avait moissonnées dans le champ de ce monde.

De ces bienheureux enfants le prophète a écrit : « Ils ont été rachetés d'entre les hommes pour être les prémices offerts à Dieu et à l'Agneau, et le mensonge ne s'est pas trouvé dans leur bouche, car ils sont sans tache devant Dieu. »

LA PURETÉ DES INNOCENTS

Le mensonge ne s'est pas trouvé dans leur bouche! Adressée aux Innocents, cette louange est-elle compréhensible? Ne jamais mentir, est-

ce une vertu pour des enfants qui ne remuent pas encore la langue ?

Les victimes de Bethléem n'ont jamais parlé, tandis qu'elles étaient sur la terre; mais leurs lèvres se sont ouvertes à leur arrivée dans les limbes. Etonnés à la vue de cette troupe d'enfants, les vénérables habitants de ces lieux entourent les nouveaux venus; ils les pressent d'interrogations. Ils leur demandent qui ils sont, d'où ils viennent et que signifie la pourpre éclatante dont ils sont revêtus. Et les enfants se mettent à raconter les causes de leur mort. Ils annoncent à leurs ancêtres que les temps sont accomplis, que le Messie est né et qu'on les a massacrés à cause de lui. Alors quelle ne fut pas la joie de tous les anciens justes! Et parce que les enfants ne les avaient pas trompés, l'Ecriture fait l'éloge des jeunes consolateurs, et dit : Le mensonge ne s'est jamais trouvé sur leurs lèvres.

« Ils sont sans tache devant le trône de Dieu. » Les enfants qui naissent selon la loi commune sortent doublement atteints du sein de leur mère; ils ont la souillure de la faute qui est le péché originel, ils ont la souillure de la peine qui est l'ignorance, châtiment du péché. L'âme s'échappe des mains de Dieu, semblable à une statue d'or; mais la statue tombe dans la boue lorsqu'elle s'unit à un corps corrompu. Son principe est le Dieu des lumières et des sciences, et, cependant, elle-même ne sait rien.

De ces deux taches, les saints Innocents ont été purifiés par le martyre. De même que les autres enfants sont lavés de la souillure originelle par l'eau du baptême, grâce à la foi des parents et de l'Eglise qui répondent pour eux, ainsi les tendres victimes d'Hérode trouvèrent la purification dans l'effusion du sang et l'amour de Jésus-Christ pour la cause de qui elles furent sanctifiées.

La mort qui les arrachait au péché les soustrait au châtiment de la faute qui est l'ignorance. A peine détachées du corps, leurs âmes virent se dissiper les ténèbres de l'intelligence. Ces jeunes esprits reçurent le don infus des sciences « avec une telle abondance que leurs lumières surpassèrent celles des plus fameux maîtres et docteurs de la terre; car si les Innocents n'entrèrent pas de suite dans la gloire, du moins furent-ils immédiatement enrichis des trésors de la sagesse (1). »

Ainsi, dans ce sens, Jésus-Christ a causé la mort des saints enfants de Bethléem; mais il leur a fait trouver le salut dans leur perte elle-même.

HÉRODE LE BOURREAU

Si Dieu permit leur trépas, c'est parce qu'il voulait les récompenser; Hérode les tua par pure méchanceté.

Dès que ce prince impie apprend la naissance du Christ et les miracles dont le berceau du Nouveau-Né est entouré, il le redoute comme un compétiteur et il se résout à tuer le jeune Enfant. Mais comme il ne saurait le reconnaître parmi les autres, dans sa brutalité extrême, il massacre les Innocents.

Laissons à un saint le soin de narrer comment se fit le cruel égorgement. Hérode appela les gardes qui veillaient dans son palais, et leur tint ce langage : « Vous avez entendu parler de ce Nouveau-Né. Déjà, on dit tout bas qu'il est le véritable roi d'Israël; j'ai peur qu'un jour le peuple ne s'insurge contre ma personne et contre vous, et que cet enfant ne s'empare de notre place. » Le mauvais roi et ses mauvais ministres dirent unanimement. « Qu'il meure, ce fantome de souverain! » Hérode reprit : « Je ne sais au juste où il est; mais je sais qu'il est né à Bethléem; par conséquent, il est ou bien dans cette ville, ou dans les environs. J'ai donc pensé qu'il fallait tuer tous les enfants de la contrée. » Et les ministres répondirent : « Vous avez bien pensé. Mais il est nécessaire que les parents n'aient pas vent de notre dessein, parce qu'ils cacheraient leurs petits. — Oui, dit Hérode, il faut tenir notre plan secret, et massacrer les enfants au même jour et à la même heure. — Trouvons maintenant un prétexte qui nous permette de rassembler nos victimes sans éveiller les soupçons, ajoute un conseiller. — Je n'en trouve pas d'autre que le suivant, repartit le tyran : l'empereur Auguste vient d'ordonner le recensement de tous ses sujets, et il a exigé que chacun payât un impôt au fisc; à mon tour, je dirai que je veux savoir le nombre des enfants mâles nés depuis peu dans le pays, et j'ajouterai, afin de tromper les mères, qu'on donnera des étrennes à tous ceux qui seront présents à la réunion. »

On publia dans Bethléem et les alentours que, par commandement du roi, tous les petits enfants devraient être rassemblés sur la place publique, à tel jour, à telle heure.

Alléchées par les promesses du prince menteur, les mères accoururent en foule avec leurs fils; celles qui, empêchées, ne purent venir, envoyèrent leurs petites créatures, portées sur les bras des nourrices. Or, les soldats d'Hérode entourèrent la place de manière à ne laisser échapper personne. Sur un ordre de leurs chefs, ils se précipitèrent sur cette foule innocente et en firent une horrible boucherie. Pas une de ces tendres victimes n'ouvrit la bouche pour se plaindre. L'agneau non plus ne se plaint pas quand on l'égorge. Mais, qui retracera les cris et la désolation des brebis, c'est-à-dire des mères? Saint Augustin en a peint le saisissant tableau.

« Des cris se sont fait entendre dans Rama! c'étaient des lamentations et des gémissements nombreux. Les mères s'arrachaient leurs cheveux parce qu'elles perdaient l'ornement de leur tête. Elles voulaient cacher leurs petits enfants, mais ces tendres créatures se trahissaient elles-mêmes. Elles ne savaient pas se taire parce qu'elles n'avaient pas encore appris à craindre. C'était un combat entre la mère et le bourreau, l'un saisissant violemment sa proie, l'autre la retenant avec effort.

Une autre mère s'écriait : « Bourreau, pourquoi me renvoies-tu toute seule? S'il y a une faute à punir, c'est moi qui l'ai commise. Si tu ne poursuis pas de crime, unis-nous dans la mort et délivre la mère de ses angoisses. »

Une voix apostrophait les cruels satellites : « Qui cherchez-vous? Vous n'en voulez qu'à un enfant et vous en tuez une multitude, et vous ne pouvez pas atteindre celui que vous cherchez. » Il y avait des mères qui suppliaient la cause innocente de ce massacre : « Venez, venez, Sauveur du monde, disaient-elles. On aura beau vous poursuivre, vous ne craindrez rien, que le soldat vous voie et ne tue pas nos chers enfants. » Et, tandis que les cris des femmes formaient un mélange confus, le sacrifice des petits était agréé du ciel.

La mort honteuse d'Hérode, qui finit dans la

(1) Saint Vincent Ferrier.

pourriture, fut le premier châtiment infligé par Dieu au meurtrier des Innocents.

LA FAUTE DES PARENTS

Il ne faudrait pas croire que le tyran de Jérusalem fût le seul coupable dans l'horrible attentat commis à Bethléem. Il est rare que les parents ne soient pas cause, eux aussi, de la perte corporelle ou morale de leurs enfants. Dieu permet souvent la mort de ces faibles créatures pour punir les fautes de ceux qui les ont mis au jour.

Les habitants de Bethléem avaient grandement péché. La Vierge, sur le point d'enfanter, et Joseph, son chaste époux, vinrent frapper à leur porte. C'était la nuit, il faisait froid dans la rue; aucune maison hospitalière ne s'ouvrit, et les deux voyageurs furent obligés de se réfugier dans une grotte qui servait d'abri aux animaux. Les Bethléémites furent rudement châtiés par le glaive d'Hérode, qui moissonna leurs nouveaux nés. Mais la mort des enfants, qui était une punition pour les parents, se changeait en récompense pour les victimes.

LA GLOIRE DES INNOCENTS

Saint Jean lui-même, dans l'Apocalypse, nous décrit la gloire dont Jésus-Christ a revêtu les saints Innocents, morts pour sa cause. « Je vis l'Agneau qui était debout sur la montagne de Sion, et, avec lui, se tenaient cent quarante-quatre mille élus, qui avaient son nom et le nom de son Père écrits sur leurs fronts. Et j'entendis la voix du ciel, comme la voix d'un grand tonnerre. Et la voix que j'entendis était comme la voix de plusieurs harpes touchées par un chœur de musiciens. Et ils chantaient comme un cantique nouveau devant le trône, les quatre animaux et les vieillards; et personne ne pouvait répéter les paroles de ce cantique, excepté les cent quarante-quatre mille qui ont été rachetés de la terre. Ceux-là ne se sont pas souillés avec les femmes, car ils sont vierges. Ceux-là suivent l'Agneau partout où il va. »

Il est évident que le nombre symbolique de cent quarante-quatre mille ne s'applique pas aux seules victimes d'Hérode. On a longuement disserté sur le nombro des enfants massacrés à Bethléem; il ne sera jamais fixé que d'une manière approximative. Dieu seul connaît combien de soldats il a couronnés le soir de la journée où la cruauté d'un roi soupçonneux inonda de sang innocent la cité de David. Les cent quarante-quatre mille élus de la vision apocalyptique représentent la totalité des vierges et des martyrs. Ces saints forment au ciel un groupe particulier que Jésus-Christ honore d'une manière spéciale. Ils ont le privilège de l'approcher de plus près et de le suivre partout où il va, et cela, parce qu'ils l'ont imité dans la pureté du corps et ont goûté avec lui l'amertume des douleurs.

Les saints Innocents appartiennent à cette glorieuse phalange: car ils sont vierges, n'ayant pas connu la corruption de la terre; et ils sont martyrs, puisqu'ils ont répandu leur sang pour Jésus-Christ.

Peu importe qu'ils n'eussent pas l'âge de raison lorsqu'ils succombèrent sous le fer des bourreaux. La grâce de Dieu opéra en leur faveur les merveilles qu'elle renouvelle tous les jours au baptême des enfants.

Pour ces motifs, il était juste que l'Eglise rendît un culte spécial aux bienheureux Innocents, devenus les frères des anges, et si aimés de Dieu. Leur fête remonte à un temps très reculé, il est probable qu'elle existait déjà au IIe siècle, car nous avons encore une homélie attribuée à Origène, docteur de cette époque, où il en est fait une expresse mention.

LES LEÇONS RENFERMÉES DANS LA FÊTE DES INNOCENTS

Toute solennité liturgique est féconde en enseignements. Quelles leçons devons-nous retirer de celle-ci? Le couronnement des saints Innocents, qui deviennent les premiers élus de la nouvelle alliance, nous montre l'état que Jésus-Christ fait de l'enfance. Le Sauveur aime les enfants, et il a voulu être enfant lui-même; il aime les enfants qui sont le symbole de l'humilité, de l'innocence et de la douceur; aussi ordonne-t-il à ses disciples de ressembler à un enfant afin d'être digne d'entrer dans le royaume des cieux. Restons dans l'enfance, en pratiquant les vertus dont cet âge est le modèle; redevenons enfants, si nous avons eu le malheur de vieillir dans l'habitude du mal. Et puis, aimons les enfants, c'est-à-dire les âmes fraîches et candides comme celles des petits.

Aimons aussi ces petits qui, de nos jours, sont la proie d'un tyran plus cruel que le fameux Hérode. Celui-ci n'atteignit que les corps et délivra les âmes; l'Hérode moderne, qui est l'éducation sans Dieu, plus barbare que l'ancien, perd les corps par la corruption, et tue les âmes par le poison de ses mauvaises doctrines.

Il n'y a que l'Eglise qui sache aimer les enfants, parce qu'elle seule comprend la valeur du trésor renfermé dans leurs âmes innocentes. Elle les invite, en ce jour, à se réjouir avec leurs petits compagnons de Bethléem, qui eurent le bonheur de mourir martyrs. Dans les cathédrales et dans tous les endroits où la voix de l'enfance s'unit à celle des hommes faits, pour rehausser la pompe des divins offices, il est d'usage d'accorder, aujourd'hui, certaines distinctions pleines de grâce à ces jeunes gens qui consacrent à Dieu les prémices de leur vie.

Au sein des communautés religieuses et dans certains collèges vraiment chrétiens, la part de l'enfance et de la jeunesse est encore plus belle en la fête des saints Innocents. Là, les rôles sont intervertis: les puissants descendent volontairement de leurs dignités et les petits sont exaltés; les disciples de la veille deviennent les maîtres, tandis que les maîtres se font disciples. Ce n'est qu'un jeu, si l'on veut, mais un jeu plein d'instruction : les inférieurs y apprennent l'amour et la confiance envers ceux qui sont placés à leur tête, et les supérieurs se rappellent que la véritable grandeur, aux yeux de Dieu, consiste dans l'innocence et l'humilité.

PRIÈRES AUX SAINTS INNOCENTS — HYMNE DES VÊPRES

« Salut, fleurs des martyrs! vous que, sur le seuil de la vie, le persécuteur du Christ a enlevés comme l'ouragan fait des roses.

» Vous êtes les premières victimes immolées à Jésus, ô tendre troupeau! sous l'autel, parés de votre simplicité, vous jouez avec vos palmes et vos couronnes. »

ORAISON

O Dieu! dont les Innocents martyrs ont aujourd'hui confessé la gloire, non par leurs paroles mais par leur mort, mortifiez en nous les passions et les vices, afin que votre foi, que notre langue publie, soit aussi confessée par nos mœurs. Par Jésus-Christ Notre-Seigneur. *Amen.*

Imp.-*gérant*, PETITHENRY 8, rue François Ier, Paris.

SAINT THOMAS DE CANTORBÉRY

MARTYR DES DROITS DE L'ÉGLISE

Fête le 29 décembre.



Saint Thomas massacré dans sa cathédrale par les courtisans du roi d'Angleterre.

Thomas naquit à Londres, le jour de la fête de saint Thomas, apôtre, le 21 décembre 1170. Ses parents étaient nobles sur la terre; mais ils avaient surtout la noblesse du ciel, car ils étaient de grande piété.

Thomas joignait à tous les dons de la nature celui de la modestie dans le succès et de la franchise dans le langage, et il ne déguisait jamais la vérité, ni dans les grandes ni dans les petites choses.

Thibaut, archevêque de Cantorbéry, informé de ses talents, le nomma archidiacre de son église et lui donna d'autres bénéfices. Thomas dépensait honorablement ses revenus. Il n'était pas avare et il aimait le faste.

THOMAS CHANCELIER ROYAL

D'après le conseil de Thibaut, Henri II, roi d'Angleterre, nomma Thomas chancelier du royaume. Il lui accorda une confiance si entière qu'il le chargea de l'éducation de son fils le prince de Galles.

Souvent, le roi venait chez lui; il s'asseyait à sa table, où, du reste, on ne tenait jamais que des discours honnêtes.

Le jeune chancelier jouissait de sa haute fortune. Il n'avait pas encore appris à l'école d'un Dieu pauvre et vivant du travail de ses mains le dépouillement que doivent aimer et pratiquer ses vrais disciples. Thomas déployait la magnificence d'un prince. Sa table était ouverte à tous ceux qui venaient à la cour.

« Quand il entrait dans une ville, dit son historien, le cortège s'ouvrait par deux cent cinquante jeunes gens chantant des airs nationaux; ensuite venaient ses magnifiques lévriers. Ils étaient suivis de huit chariots traînés chacun par cinq chevaux, et menés par cinq cochers en habits neufs. Chaque chariot était couvert de peaux et protégé par deux gardes et par un gros chien, tantôt enchaîné sous le chariot, tantôt assis dessus en liberté. Deux de ces chariots étaient chargés de tonneaux de bière pour distribuer à la population; un autre portait tous les objets nécessaires à la chapelle du chancelier, un autre encore le mobilier de sa chambre à coucher, un troisième celui de sa cuisine, un quatrième sa vaisselle d'argent et sa garde-robe; les deux autres étaient destinés à l'usage de sa suite. Après cela venaient douze chevaux de somme sur chacun desquels était un singe avec un groom; paraissaient ensuite les écuyers, portant les boucliers et conduisant les chevaux de bataille de leurs chevaliers; puis encore d'autres écuyers, des enfants de gentilshommes, des fauconniers, les officiers de la maison, les chevaliers et les ecclésiastiques, deux à deux et à cheval; le dernier de tous, enfin, arrivait le chancelier lui-même, conversant familièrement avec quelques amis. Comme il passait, on entendait les habitants du pays s'écrier : « Quel homme doit être le roi d'Angleterre, quand son chancelier voyage avec tant de pompe ! »

Et un autre de ses historiens, racontant la part active que prit Thomas à la campagne contre le comte de Toulouse :

« Au milieu de la foule des guerriers, nul ne se distinguait autant que le chancelier, qui avait enrôlé, à ses propres dépens, un corps de sept cents chevaliers, qui marchait le premier à leur tête dans toutes les entreprises... Il fortifia Cahors, emporta d'assaut trois châteaux regardés comme imprenables; il jouta contre un chevalier français dont il ramena le cheval comme preuve honorable de sa victoire... Après avoir réparti les troupes de sa maison en différentes garnisons, il revint en Normandie à la tête de douze cents chevaliers et de quatre mille hommes de cavalerie, qu'il avait récemment levés et qu'il entretenait à ses frais. »

Dans ce chancelier plein de faste, dans ce diacre violant les lois ecclésiastiques pour être un guerrier heureux et couvert de gloire, il est difficile de deviner le futur saint, le fidèle disciple du Dieu de paix et d'amour. Cependant, dit-on, Becket n'était pas absolument dépourvu de vertus. Dans les hautes fonctions qu'il occupait, il rencontra bien des difficultés et bien des dangers. Il lui fallait lutter tous les jours contre l'avarice du monarque et la rapacité des courtisans; sa justice fléchit rarement; le pays tout entier bénissait la sagesse de son administration, le renom de sa générosité s'était répandu au delà des mers avec ses bienfaits, et au milieu de la fange d'une cour corrompue, sa chasteté était restée sans tache. Peut-être est-ce à cette vertu que Dieu attacha la récompense qu'il réservait à Thomas, celle de devenir un saint et de sceller de son sang sa courageuse défense des droits de l'Eglise. Car Dieu aime les cœurs purs, et sa grâce habite en eux.

CONVERSION — L'ARCHEVÊQUE

A la mort de l'archevêque Thibaut, Henri II désigna Thomas pour lui succéder. Les prélats et les députés des moines de Cantorbéry, assemblés dans la chapelle royale à Westminster, l'acceptèrent avec acclamations, et Dieu bénit leur choix, car Thomas devint un homme nouveau.

Il commença à mener une vie tout apostolique, pratiquant les jeûnes, les veilles et les macérations, expiant par le cilice la mollesse de sa vie d'autrefois et remplaçant les frivolités et les vaines gloires du siècle par une oraison continuelle et la lecture des Saintes Ecritures. Car, plus Dieu l'avait élevé, plus il voulait s'abaisser.

Ce n'était pas sans de rudes efforts contre lui-même.

Pour se prémunir contre les faiblesses de sa nature, portée au relâchement et à l'orgueil, il voulut se soumettre à une règle monastique; il prit l'habit des Chanoines Réguliers de saint Augustin et s'efforça de satisfaire à la fois aux devoirs d'un prélat et d'un religieux.

Sa dévotion augmentait chaque jour. Tous les pauvres avaient recours à lui. Il ne se lassait jamais de leur donner. Il observait une exacte justice, méprisant les calomniateurs et ne songeant qu'à faire ce qu'il devait : « Fais ce que dois, advienne que pourra, » dit-on vulgairement. Les saints suivent cet axiome. Ils font ce que Dieu veut sans regarder ni à droite, ni à gauche, sans prendre garde ni à leur intérêt, ni à l'approbation du monde.

Quand le roi Henri avait parlé à Thomas Becket de le nommer à l'archevêché de Cantorbéry, celui-ci s'y était fortement opposé. Il avait fait valoir son indignité; mais surtout il avait dit à Henri qu'il craignait que Sa Majesté ne vînt à s'en repentir, « car si elle entreprend sur les droits ecclésiastiques, ajouta-t-il, je ne pourrai l'endurer en bonne conscience, étant prince de l'Eglise. »

Henri n'avait sans doute pas attaché une grande importance à ces paroles. Il avait alors devant lui le chancelier plein d'orgueil, le diacre inconscient des devoirs de son état et, sans doute, il ignorait ce que peut faire la grâce de Jésus-Christ dans une âme. Il ignorait la force divine que les sacrements donnent à ceux qui les reçoivent dignement; il ignorait qu'un bon prêtre, qu'un saint évêque acquiert avec le sacerdoce la force de résister jusqu'au sang quand il s'agit de défendre les droits de la sainte Eglise notre Mère. Il l'ignorait; beaucoup l'ignorent comme lui ou prétendent l'ignorer. Cependant, la grâce de Jésus-Christ est toujours la même. L'histoire de l'Eglise est sillonnée par la trace du sang des martyrs et ce sang est fécond. Le XIX[e] siècle a eu aussi ses martyrs; il en aura probablement encore et leur sang sauvera encore une fois l'Eglise.

En prenant le sceptre sur l'autel de Westminster, Henri II avait prêté le serment de respecter les immunités ecclésiastiques. Mais son caractère était une faible garantie de la valeur de ses promesses. Ses colères et ses rancunes étaient éternelles. Il n'avait ni religion ni justice. Il estimait peu les hommes parce qu'il les jugeait tous d'après lui-même. Il comptait sur leurs complaisances coupables, parce qu'il ne connaissait pas de volonté supérieure à la sienne.

En acceptant l'archevêché de Cantorbéry, Thomas avait renoncé aussitôt à ses fonctions de chancelier. Cette première démarche lui valut la disgrâce d'Henri. La question du serment acheva de l'irriter. Il voulut exiger de lui la promesse de maintenir les coutumes d'Angleterre, et sous ce nom, Henri comprenait tous les abus. Il voulait exercer son contrôle sur les excommunications lancées par les évêques, sur la procédure des cours spirituelles, sur la correspondance même du clergé avec la cour de Rome. (Nous osons à peine écrire ceci, on dira peut-être que nous faisons de la politique et que nous écrivons l'histoire des gouvernements de nos jours.)

UN INSTANT DE FAIBLESSE EXPIÉ PAR DES LARMES

Dans le but de faire sanctionner ces prétentions, Henri convoqua une assemblée générale à Clarendon. Deux conseillers de la couronne présentèrent une charte composée de seize articles attentatoires aux libertés de l'Eglise. Sous l'empire de la crainte, tous souscrivirent, sauf Thomas Becket. Malgré les menaces et les supplications, il resta longtemps inflexible. Mais enfin, il se laissa ébranler par les larmes et les représentations de ses collègues, qui le rendaient responsable des maux que sa résistance attirerait sur l'Eglise d'Angleterre. Thomas connaissait d'ailleurs mieux que tout autre le caractère du roi et ce qu'il était capable de faire, il donna donc son consentement verbal, sans vouloir toutefois apposer sa signature comme l'avaient fait les autres prélats ; puis il se retira.

Thomas, l'âme affligée et troublée de remords, s'en allait tristement, accompagné de ses clercs. Ceux-ci s'entretenaient en route des événements qui s'étaient passés et l'un deux, celui qui portait la croix, se mit à murmurer à voix haute :

« La puissance publique trouble toutes choses. Les princes se sont unis et ont conspiré tous ensemble contre le Christ et son Seigneur. Qui osera se lever maintenant que le chef est tombé? Que reste-t-il à celui qui a perdu son honneur et sa conscience ? »

Ainsi parlait le porte-croix. L'archevêque l'entendit et lui demanda :

« Mon fils, à qui s'adressent ces paroles?

— A vous, dit le clerc, qui avez aujourd'hui perdu votre honneur et votre conscience, alors que vos mains se sont étendues pour jurer l'observation de lois iniques. »

Ce fut, dit Bossuet, le chant du coq qui réveilla saint Pierre. L'humble Becket pleura amèrement, son âme était dans une angoisse inexprimable. Il écrivit au Pape et se priva volontairement des sacrements, jusqu'à ce que le Souverain Pontife lui eût envoyé l'absolution de sa faute.

Alexandre III, alors pape, était réfugié en France; Becket, fidèle aux traditions apostoliques qui veulent que toutes les causes importantes soient jugées par le Père commun des évêques et des fidèles, soumit sa conduite au Pape et le fit l'arbitre de son droit. Alexandre condamna les décisions de Clarendon, flétrit de sa réprobation ceux qui les avaient jurées et encouragea Thomas à donner des preuves publiques de son repentir.

INVINCIBLE COURAGE

Becket adressa au roi d'Angleterre la rétractation de son serment. Henri II le fit comparaître devant l'assemblée de Northampton pour y être jugé. Le courage de Thomas ne défaillit pas. Après avoir dit la messe, il se revêtit de ses habits pontificaux, portant sa croix archiépiscopale entre les mains. Il se présenta ainsi devant le roi. L'assemblée le déclara traître et parjure.

« Ecoutez votre sentence, dit le comte de Leicester.

— Ma sentence ? » dit l'archevêque, et se levant : « O comte, ô mon fils, dit-il, écoute toi-même. Autant l'âme est plus précieuse que le corps, autant je dois obéir à Dieu plutôt qu'au roi de la terre. Ni la loi, ni la raison ne permettent aux fils de juger leurs pères; c'est pourquoi je décline le jugement du roi, le tien et celui des autres, ne pouvant être jugé que par le Pape, après Dieu. J'en appelle devant vous tous à son tribunal et je me retire sous la protection du siège apostolique et de l'Eglise universelle... »

Il se retira. Personne n'osa l'arrêter. La foule, qui se pressait aux portes du palais, le reconduisit en triomphe, tant il est vrai que le peuple livré à lui-même a instinctivement le sentiment de tout ce qui est noble et beau. Et qu'y a-t-il de plus beau que la noble rétractation d'une faute jointe à la courageuse confession de la vérité ?

Becket, ayant appris qu'on en voulait à ses jours, s'enfuit pendant la nuit, erra quelques jours, dénué de tout et mourant de faim, à travers l'Angleterre; enfin, une barque de pêcheur le recueillit, il parvint en France et alla à Sens où le Pape l'accueillit comme un confesseur de la foi.

« Il fut beau de voir ces deux pontifes, dit un illustre écrivain, tous deux bannis de leur patrie et de leurs sièges, se rencontrer tous deux dans un même exil, pour une même cause, dans une même hospitalité, sur notre terre de France, justement fière de ce droit d'asile qu'elle exerçait en faveur des vertus proscrites; il fut beau de les voir, l'un portant la couronne d'épines, l'autre qui devait bientôt ceindre l'auréole du martyre, se consoler et s'affermir par un échange de courageuses pensées. »

Thomas parut devant un consistoire, il exposa sa conduite, produisit les décisions de l'assemblée de Clarendon et, après qu'une réprobation unanime les eut condamnées, il se confessa coupable, quitta l'anneau pastoral et le remit au Pape en le conjurant de le placer dans des mains plus dignes. L'assemblée fut émue. Cependant, quelques-uns conseillaient d'accepter cette abdication, pensant qu'à ce prix la pacification de l'Angleterre serait plus facile et la vie de l'archevêque plus en sûreté. Mais le Pape rejeta ces avis pusillanimes. Il voulut que Thomas reprît sa dignité et lui assurât un exil convenable à sa situation présente, en l'envoyant dans une abbaye de Citeaux, à Pontigny, près de Sens.

Thomas Becket, grand primat d'Angleterre, accoutumé à recevoir l'obéissance de quatorze évêques, devint, à Pontigny, le plus humble et le plus soumis des religieux. Il portait les vêtements de bure des moines, il ne mangeait que des légumes et, par les plus grands froids, il lui arrivait, pour se mortifier, d'entrer dans la rivière qui passe au pied du monastère, y demeurant longtemps. Sa prière était continuelle et ses journées s'écoulaient silencieuses dans l'étude des Saintes Ecritures.

Henri, ayant appris que Thomas était réfugié dans ce monastère, commanda à l'abbé de le chasser, le menaçant, s'il s'y refusait, de chasser

lui-même de son royaume tous les religieux de l'Ordre de Citeaux. Becket apprenant ces menaces: « A Dieu ne plaise, dit-il, que je mette tant et de si bons religieux en peine à cause de moi? »

Et il se retira au monastère de Sainte-Colombe, où il demeura quatre ans, donnant les mêmes exemples de sainteté.

Il ne couchait guère dans un lit, s'il n'était bien malade; il se levait avant le jour et s'employait au service divin; puis, quand il se retirait dans sa chambre, il s'adonnait à l'oraison, s'offrant en sacrifice à Notre-Seigneur et se disposant au martyre. Il dînait ensuite avec les pauvres. La nuit, il ôtait son cilice, et se faisait donner la discipline presque jusqu'au sang par son chapelain, puis il s'agenouillait et passait le reste de la nuit en oraison. Quand son corps était par trop épuisé, il se couchait par terre en appuyant sa tête sur une pierre.

Un jour que Thomas était prosterné devant l'autel, Notre-Seigneur lui apparut et lui dit :

« Thomas, tu illustreras mon Eglise par ton sang. »

Et le Saint répondit: « Qui êtes-vous, Seigneur?

— Je suis Jésus-Christ, ton frère et ton Sauveur, qui honorerai mon Eglise de ton sang. »

Thomas repartit avec joie :

« Qu'il en soit ainsi, et que ce que vous dites, Seigneur, s'accomplisse en moi ; mais je sais bien que je ne le mérite pas. »

Henri envoya des ambassadeurs au roi de France Louis VII pour lui demander de chasser Thomas de son royaume, mais Louis leur répondit:

« Dites à votre maître que je suis roi comme lui, et néanmoins, je ne voudrais pas avoir entrepris de déposer le plus petit clerc de mon royaume; que je ne sais comment il a été si hardi d'offenser tant l'Eglise catholique et de priver de la première dignité de son royaume un homme si saint et si vénérable que Thomas. »

L'exil de Becket dura sept ans, après lesquels Henri II, contraint par des nécessités politiques, vint lui-même à Sens au-devant de l'auguste fugitif. Il le salua en versant des larmes.

Cependant, les amis de Thomas le conjuraient de rester.

« Non, dit-il, avec l'aide de Dieu, je rentrerai en Angleterre où je sais que m'attend le martyre. »

Il ne se trompait pas. Rapportant le même zèle fortifié par une plus grande sainteté, il remplit sa charge partout avec l'intégrité dont il avait toujours fait preuve, et s'attira de nouveaux ennemis. Calomnié auprès d'Henri, celui-ci s'écria:

« Est-il possible que je ne puisse être maître d'un prêtre en mon royaume? Maudits soient ceux qui mangent mon pain, s'ils ne me vengent de cet homme! »

LE MARTYRE

Quelques serviteurs du roi, ayant entendu ces paroles, résolurent de tuer l'archevêque. Ils allèrent donc un jour le trouver et, après l'avoir injurié, ils sortirent de sa maison pour aller chercher leurs satellites, tandis que le Saint se rendait à Vêpres. Les clercs voulurent fermer les portes de l'église, mais il le leur défendit, disant que l'église ne se garde pas comme une place forte et qu'il devait vaincre en souffrant et non en combattant.

Alors, les bourreaux entrèrent dans l'église, criant à haute voix :

« Où est Thomas Becket, traître au roi et au royaume? où est l'archevêque? »

Le Saint, sans se troubler :

« Me voici, non traître au roi, mais prêtre de Jésus-Christ, prêt à mourir pour celui qui m'a racheté de son précieux sang.

— C'est ici, dirent-ils, qu'il faut mourir, et que tu seras payé de ton crime.

— Je suis disposé à la mort pour Notre-Seigneur Jésus-Christ, reprit le saint martyr, afin que l'Eglise, par mon sang, demeure en paix et en liberté; mais je vous commande, de la part du Dieu tout-puissant, de ne toucher à aucun des miens. S'il y a de la faute, elle est mienne; quant à eux, ils y sont étrangers. »

Il s'était jeté à genoux pour recommander son âme à Dieu, et il suppliait Notre-Seigneur d'avoir pitié de son Eglise par l'intermédiaire de la Très Sainte Vierge, de saint Denys et des autres saints, quand un bourreau lui porta un grand coup d'épée sur la tête. Il en sortit un ruisseau de sang. Saint Thomas resta immobile, continuant à prier :

« Frappez, frappez », dit le bourreau à ses compagnons. Ceux-ci se précipitèrent successivement sur lui, et l'archevêque, percé de coups, tomba expirant sur le pavé du sanctuaire. Les meurtriers s'enfuirent alors, laissant leur victime baignée dans son sang.

Ils ne lui survécurent tous que trois ans et celui qui le frappa le premier expira en coupant sa chair et en la jetant à terre par morceaux.

En même temps, Dieu châtia le royaume par des dissensions et des guerres civiles entre le roi et son fils. Henri voulut s'excuser auprès du Pape du meurtre du saint évêque; mais, quoiqu'il n'en fût pas directement coupable, le Souverain Pontife, cependant, lui reprocha les mauvais traitements qu'il lui avait fait subir et les paroles qu'il avait prononcées contre lui, et il ne voulut lui donner l'absolution que sous la condition d'une pénitence publique.

Henri vint à Cantorbéry et alla nu-pieds jusqu'à l'église où était le tombeau de saint Thomas.

A la porte, il se prosterna, fit sa prière; puis, entrant dans l'église, il baigna de ses larmes l'endroit où le Saint avait été tué; puis il dit sa confession aux pieds de l'évêque, et s'approchant du tombeau au milieu de l'émotion et des larmes de tous les assistants, il découvrit ses épaules et reçut cinq fois la discipline de la main des évêques; ensuite vingt religieux lui donnèrent chacun trois coups de leur discipline. Il fut alors absous, demeurant nu-pieds sur le carreau et à jeun tout le long de la nuit, plus grand en ce jour d'expiation qu'il ne l'avait été aux jours de sa gloire.

Du reste, Dieu se plut à récompenser dans ce monde l'humble pénitence d'Henri. Il lui accorda tout aussitôt une victoire signalée sur le roi d'Ecosse, qui fut fait prisonnier. Henri en fut si reconnaissant, qu'il en remercia constamment le Saint et enrichit son tombeau de présents.

Des miracles nombreux obtenus par l'intercession de Thomas attestèrent sa sainteté, et le pape Alexandre III le plaça sur les autels.

Saint Thomas Becket, glorieux martyr, priez pour nous! Priez pour l'Eglise. Demandez à Dieu qu'il lui donne beaucoup de pasteurs comme vous. Demandez-lui d'accepter nos sacrifices, et s'il le veut, notre sang. Nous serions heureux de le donner pour le triomphe de l'Eglise notre Mère.

Le gérant : E. Petithenry. — Imprimerie P. Feron-Vrau, 3 & 5, rue Bayard, Paris, VIIIe.

SAINTE EUGÉNIE, VIERGE ET MARTYRE

Fête le 25 et le 30 décembre.



Sainte Eugénie, escortée d'une foule de vierges, apparaît à sa mère Claudia qui vient prier à son tombeau et lui annonce qu'elle est au ciel.

PREMIÈRES ANNÉES D'EUGÉNIE — SES ÉTUDES
LA JEUNE PHILOSOPHE

Il y avait sept ans que Commode siégeait sur le trône des Césars, quand il confia le gouvernement de l'Egypte à un des plus nobles seigneurs de Rome nommé Philippe. Celui-ci quitta la cour pour se rendre à Alexandrie avec Claudia, son épouse, et ses trois enfants : Avitus, Sergius et Eugénie.

Tout en dirigeant avec sagesse les affaires de l'Etat, Philippe ne négligeait pas l'éducation de ses enfants. Ayant reconnu que sa fille avait de grandes dispositions pour l'étude, il lui donna pour maîtres des hommes distingués. Eugénie connut bientôt à fond les deux langues grecque et latine. Son père voulut alors l'initier à la philosophie. L'esprit vif et pénétrant de la jeune fille, sa mémoire prodigieuse qui lui permettait de retenir pour toujours ce qu'elle avait une fois lu ou entendu, ne tardèrent pas à la placer aux premiers rangs parmi les philosophes.

A ces qualités de l'esprit venait se joindre une beauté remarquable; mais les vertus d'Eugénie, la chasteté surtout, faisaient son plus bel ornement : une jeune païenne vertueuse, c'était une chose aussi rare que difficile; évidemment Dieu, qui avait de grands desseins sur cette âme, l'avait prévenue de grâces toutes particulières.

Elle avait à peine dix-sept ans, et déjà les jeunes gens de la plus haute noblesse sollicitaient sa main. Son père lui ayant un jour demandé si elle consentirait à accepter pour époux un jeune homme de famille illustre, elle lui répondit : « Ce n'est pas la

naissance, mon père, mais la vertu qui doit régler le choix d'un mari; car ce n'est point avec les ancêtres du jeune homme, mais avec le jeune homme lui-même que l'épouse doit vivre. » L'amour de la chasteté avait inspiré ce refus qui fut suivi de bien d'autres.

LA VIERGE CHRÉTIENNE

Née de parents idolâtres, idolâtre elle-même, Eugénie ne connaissait pas encore les doux mystères de notre foi; mais le bon Maître, qui aime les âmes droites et généreuses, ne devait plus la laisser longtemps dans les ténèbres de l'erreur. Le livre des Epîtres de saint Paul étant tombé par hasard dans les mains de la jeune fille, elle le lut avec avidité, et ses yeux, en parcourant ces pages inspirées, s'ouvrirent à la lumière de la foi. Dès lors, elle n'eut plus qu'un désir : se faire chrétienne et garder inviolablement la chasteté dont le grand Apôtre fait de si beaux éloges.

Sur ces entrefaites, Philippe reçut un édit de l'empereur qui intimait aux chrétiens l'ordre de quitter la ville. Il se crut obligé de le publier, et les persécutés durent se retirer dans les faubourgs. Comme Eugénie allait souvent visiter les terres que son père y avait acquises, un jour qu'elle passait devant un monastère, elle entendit chanter ce verset du psaume : *Tous les dieux des païens sont des démons : mais notre Dieu, c'est lui qui a fait les cieux.* Ces paroles jetèrent un trouble profond dans son âme. Après quelques moments de silence, se tournant vers ses deux serviteurs Protus et Hyacinthe, la jeune fille leur dit les larmes aux yeux : « Cette sentence, que nous venons d'entendre, ne condamne-t-elle pas tout ce que nous avons lu dans les livres des philosophes et le culte que nous rendons aux idoles? Si les dieux des païens ne sont que des démons, pourquoi leur offrir les sacrifices qui ne sont dus qu'au seul vrai Dieu? Faisons-nous chrétiens et nous pourrons chanter les louanges du Créateur du ciel et de la terre. Je connais votre science; nous avons étudié les lettres ensemble, nous avons lu les grandes actions des hommes, nous avons appris les syllogismes et les arguments des philosophes; mais dites-moi, tout cela ne s'évanouit-il pas devant cette seule parole que les chrétiens viennent de chanter? »

Puis, ouvrant le livre des Epîtres qu'elle tenait à la main, elle leur en fit une lecture, et les deux esclaves, vaincus par la grâce, déclarèrent à leur maîtresse qu'ils suivraient ses conseils. « Ne m'appelez plus votre maîtresse, reprit la fille du préfet, car la sagesse me fait aujourd'hui votre sœur. Dieu est notre maître et notre père; nous avons d'autres frères encore, les chrétiens, allons nous réunir à eux afin que jour et nuit nous puissions chanter Celui qui nous a aimés jusqu'à mourir sur une croix pour nous sauver. L'entrée du monastère est interdite aux femmes, mais vous me couperez les cheveux, et, à la faveur d'un déguisement, je pourrai être admise avec vous. » L'avis fut trouvé bon, et ils se préparèrent à l'exécuter. C'était là une inspiration spéciale de Dieu qui voulait soustraire ainsi la jeune chrétienne aux obstacles insurmontables que sa famillle païenne aurait opposés à sa conversion et à sa vocation. Sans cela, en effet, une telle façon d'agir ne saurait être approuvée.

VOCATION SINGULIÈRE

Comme d'habitude, le soir, on vint rechercher Eugénie. Elle monta dans la basterne avec ses deux serviteurs et partit. La nuit étant très obscure, il leur fut facile de s'évader sans qu'on s'en aperçût. Tous trois, habillés en patrices, se dirigèrent alors vers le monastère. Par une circonstance toute providentielle, Hélénus, évêque d'Héliopolis et fondateur de ce monastère, s'y rendait aussi. Une multitude de pieux fidèles l'escortaient avec amour et parmi les chants qu'ils répétaient, Eugénie distingua ces mots : « La voie des justes est devenue droite et facile, la voie des saints est préparée. »

Il n'y avait plus à en douter, Dieu même, pour la seconde fois, parlait par la bouche de ses serviteurs. Eugénie s'en réjouit avec ses frères, et, bénissant Dieu du fond de son cœur, elle se joignit à la foule qui chantait, et demanda quel était ce vieillard que le peuple entourait. On lui dit que c'était Hélénus, fondateur du monastère. « Mon Dieu, soyez béni », s'écria-t-elle alors, puis s'adressant à celui qui lui parlait, elle ajouta : « Présentez-moi, je vous prie, à cet homme de Dieu; car les dieux me sont en horreur et c'est Jésus-Christ seul que je veux désormais adorer. »

Tous trois furent présentés à Hélénus. L'évêque, ayant eu révélation de tout ce qui leur était arrivé et connaissant leur dessein, s'approcha d'eux avec joie, puis prenant la main d'Eugénie, il l'interrogea sur son nom, sur sa patrie et lui demanda quels étaient ceux qui étaient avec elle. « Comme mes deux frères, dit la jeune fille, je suis romain; l'un s'appelle Protus et l'autre Hyacinthe, et moi, l'on me nomme Eugène ». Hélénus reprit : « Tu as bien dit; c'est avec raison que tu te donnes le nom d'Eugène, car tu as agi avec le courage d'un homme. Sache cependant que l'Esprit-Saint m'avait déjà fait connaître et ton nom d'Eugénie, et les traits de ton visage, et la manière dont tu es venue en ce lieu. Courage, ma fille, tu as su garder l'honneur de ta virginité, tu as foulé aux pieds les vanités du monde, le ciel sera ton partage. D'autres épreuves t'attendent encore, mais ne crains rien, le Seigneur ne t'abandonnera pas. » Puis se tournant vers Protus et Hyacinthe, il les encouragea et leur dit de ne point abandonner leur noble maîtresse. Sur leur demande, Hélénus les baptisa, permit à Eugénie de rester déguisée et les admit dans le monastère.

EUGÉNIE EST ÉLUE SUPÉRIEUR

Après avoir dit un éternel adieu au monde et à ses vanités, la pieuse jeune fille ne songea plus qu'à l'œuvre de sa sanctification. Plus l'obéissance était pénible, plus elle l'embrassait avec zèle, mettant à toutes choses un air de contentement et de bonne grâce qui faisait la joie de ses supérieurs et de ses frères. Elle ambitionnait les services les plus humbles et aimait à prendre sur elle la charge des autres. Constamment oublieuse d'elle-même, elle était prévenante pour tous. Nul n'aimait ses frères avec plus de délicatesse, sans retour d'amour propre ou d'intérêt. Grâce à cette charité ardente pour son prochain, elle reçut de Dieu le don de guérir ceux qu'elle approchait. Eugénie se faisait toute à tous avec une grande simplicité, et si on la louait de ses admirables vertus, elle s'humiliait pour rapporter toute gloire à Dieu.

Il y avait trois ans qu'elle faisait l'édification du monastère, quand l'abbé mourut. Tous les yeux se fixèrent alors sur elle et elle fut élue supérieur à l'unanimité. Ce fut un des coups les plus sensibles que put recevoir l'humilité de la servante de Dieu qui se croyait même indigne de vivre parmi les moines. La crainte et le doute s'emparèrent de son âme, et, un instant, elle songea à quitter secrètement le monastère; mais elle comprit que la voix de Dieu se faisait entendre par celle des moines et elle se résigna. Pourtant elle voulut avant consulter le livre des Evangiles. « Dans toutes les élections, dit-elle aux moines, il faut consulter le divin Maître,

cherchons donc qu'elle est sa volonté. » Elle ouvrit le livre et ses yeux s'arrêtèrent sur ce passage : « Si quelqu'un parmi vous veut être le premier, qu'il soit le serviteur de tous. » Il n'y avait plus à hésiter, la pieuse fille, voyant que Dieu la choisissait malgré son indignité ajouta : « Je suis tout à vous, j'obéis à vos ordres, je consens à recevoir la supériorité puisque Dieu le commande. »

Dès que la servante de Dieu se fut chargée des soins du monastère, elle voulut accomplir à la lettre l'ordre de son Maître : « être la servante de tous ». Ce seul mot résumera toute sa vie du monastère. Toujours elle était occupée aux charges les plus pénibles et les plus viles. Balayer le couvent, laver la vaisselle, porter de l'eau, remplir l'office du portier, ce furent là ses occupations journalières.

Plus la jeune abbesse faisait d'efforts pour se dérober aux yeux du monde, plus Dieu se plaisait à faire éclater sa sainteté par des miracles. D'un seul mot, elle rendait la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, chassait les démons des corps des possédés, guérissait toutes les infirmités.

ÉPREUVES

Dieu pourtant voulait éprouver encore la fidélité de son épouse. Il y avait à Alexandrie une dame très riche, nommée Mélanthia, qui était travaillée depuis plus d'un an de la fièvre quarte. Elle avait souvent entendu parler du saint abbé Eugène, (c'est sous ce nom qu'était connue la noble fille de Philippe,) elle savait qu'il guérissait tous les maux, elle voulut donc aller le voir. Elle se rendit au monastère, et Eugénie ayant fait sur la matrone une onction avec de l'huile, la maladie disparut aussitôt.

Mélanthia, heureuse de sa guérison, envoya de nombreux présents au monastère. Eugénie les refusa, demandant qu'on les distribuât aux pauvres. Frappée de cette générosité, Mélanthia vint voir son bienfaiteur, dont l'aimable conversation lui plut tant qu'elle revint souvent dans l'espoir de faire accepter ses présents. Le démon, voyant qu'il ne pouvait pénétrer dans le cœur de l'abbesse, alluma dans Mélanthia le feu de la concupiscence et excita en elle un amour violent pour l'abbé du monastère. Or, un jour, elle feignit d'être malade et Eugénie vint avec empressement la visiter. Quand Mélanthia vit paraître le jeune abbé, elle sentit renaître en elle plus vif que jamais le désir de l'avoir pour époux et elle ne put le lui cacher plus longtemps.

« Je me sens éprise pour toi, dit-elle, d'un amour indiscible et je n'ai pu trouver d'autres remèdes à mes tourments que de te faire le maître et le seigneur de tout ce qui est à moi. Aujourd'hui, je dépose à tes pieds mes riches et vastes domaines, en retour, donne-moi ta main, et tout t'appartiendra, mes biens et ma personne.

— Oh ! non, répondit l'humble vierge, ne savez-vous pas que j'appartiens à Jésus-Christ ? Donnez pour maîtres à vos richesses des hommes qui vous ressemblent. Quant à moi, ma joie est de mendier avec le Christ. Chassez loin de vous les trompeuses images de la passion et pensez au salut de votre âme. »

Mélanthia redouble ses instances, mais Eugénie se dérobe à ses yeux à la faveur de la nuit.

EUGÉNIE DEVANT LE TRIBUNAL DE SON PÈRE

Mélanthia est outrée de dépit. L'affection si vive qu'elle avait ressentie pour Eugénie se changea bien vite en une haine des plus violentes, et, comme jadis la femme de Putiphar, elle va calomnier outrageusement l'innocence, auprès de Philippe, préfet d'Alexandrie et, comme on le sait, père d'Eugénie. Celui-ci, au récit mensonger de l'impudique, ne peut retenir sa colère. Il fait charger de chaînes et amener devant son tribunal l'abbé et tous les moines de son monastère.

Une foule immense s'assemble pour assister au supplice des prétendus coupables. Personne ne doute du crime de l'abbé, car Mélanthia est estimée à Alexandrie et on croit à sa parole. En présence du préfet et du peuple, elle renouvelle son accusation ; ses serviteurs, corrompus par l'argent, déposent aussi contre l'innocent abbé, et tous, ivres de sang, demandent déjà les bourreaux. Les fouets, les glaives, les peines les plus horribles, les supplices les plus cruels, tout est prêt, on n'attend plus que la réponse de l'accusé et la sentence. C'est alors que Philippe, prenant la parole dit à Eugénie : « Toi, le plus scélérat des chrétiens, réponds maintenant si tu le peux. »

Un grand silence se fait et Eugénie, calme et tranquille, prend la parole : « Le maître que je sers, dit-elle, a enseigné la chasteté, et à tous ceux qui restent purs il promet la vie éternelle. Je pourrais maintenant accuser Mélanthia de faux témoignage, mais j'aime mieux mourir que d'exposer cette femme aux supplices en la convaincant de mensonge. Cependant, noble prince, si vous promettez de ne point faire retomber sur elle la sentence que vous avez préparée contre nous, je dirai la vérité. »

Le préfet promet tout et Eugénie continue : « O Mélanthia ! ton nom signifie la noirceur ! Mélanthia, ton cœur a de ténébreux replis ! C'est toi qui nous a fait préparer les tourments; consomme donc, frappe et brûle, de pareils traitements enrichissent notre couronne; sache cependant que le Christ n'a pas de serviteurs infâmes. J'aurais volontiers accepté la mort, mais de peur qu'une criminelle audace ne s'en glorifie contre les serviteurs de Dieu, je dirai la vérité en peu de mots. La puissance du Christ est assez grande pour élever à la hauteur d'un courage viril même une femme timide. L'âme d'une femme est aussi chère à Dieu que celle d'un homme et la foi chrétienne les ennoblit également. Forte de la confiance que le Seigneur m'a inspirée, je n'ai voulu de la femme ni le nom ni la faiblesse, j'ai agi en homme lorsque j'ai embrassé la virginité. »

Alors, comme autrefois Joseph se faisant reconnaître à ses frères, elle se tourna vers le préfet et dit d'une voix émue : « C'est toi qui est mon père selon la chair, ô Philippe ! Claudia est ma mère, et ces deux personnages qui siègent à côté de toi, sont mes frères Avitus et Sergius. Je suis ta fille Eugénie qui, pour l'amour de Jésus-Christ, ai méprisé le monde et ses délices. Voici Protus et Hyacinthe, mes serviteurs..... » Elle ne peut achever, le peuple pousse des cris de joie et s'écrie avec enthousiasme : « Il n'y a qu'un Dieu vrai, c'est le Dieu des chrétiens. »

Philippe reconnait sa fille, se précipite vers elle et la serre longtemps dans ses bras. Avitus et Sergius fondent en larmes. Claudia, informée de ce qui venait de se passer, accourt et presse sur son cœur celle qu'elle croyait perdue.

Eugénie est aussitôt revêtue d'habits somptueux et conduite en triomphe dans la maison de son père. Le peuple l'escorte en chantant les gloires du Dieu des chrétiens, et, le même jour, le feu du ciel réduit en cendres la maison de Mélanthia.

CALME ET TEMPÊTE

Ces événements émurent toute la ville. Philippe reçut le baptême avec toute sa famille, et, à son exemple, beaucoup de païens embrassèrent la religion chrétienne. Philippe écrivit à l'empereur un rapport dans lequel il louait l'innocence et les vertus des chrétiens et déclarait qu'il était juste de les

laisser vivre en paix dans Alexandrie. Les églises, fermées depuis plusieurs années, furent ouvertes et les chrétiens de la contrée retrouvèrent un moment de calme.

Eugénie ne se reposa pas après une si belle victoire. Libre d'accomplir le bien au grand jour, elle fit bâtir un couvent, où elle eut la joie de réunir un grand nombre de vierges chrétiennes qu'elle formait elle-même à la pratique des vertus religieuses. Claudia, sa mère, devenue une chrétienne fervente, fit construire un hospice pour les voyageurs.

Un nouveau préfet, envoyé par l'empereur, vint à Alexandrie. Il s'appelait Perennis. C'était un païen violent. Son premier soin fut d'envoyer des impies à la recherche de Philippe pour le mettre à mort. L'ancien préfet fut frappé mortellement de leurs glaives, pendant qu'il priait avec les fidèles, et trois jours après son âme s'envolait glorieuse vers le ciel pour y recevoir la couronne des martyrs.

Ce fut une grande douleur pour Eugénie de voir mourir son père, mais en même temps son âme se remplissait de joie en songeant à l'immortelle couronne que ce père bien-aimé avait conquise au ciel; elle était saintement fière d'être la fille d'un père martyr et souhaitait ardemment verser, elle aussi, son sang pour Jésus-Christ.

A la suite de ces événements, elle revint à Rome, avec sa mère et ses deux frères; leurs parents et leurs amis les reçurent avec une grande joie. C'était vers l'an 204.

De longues années devaient s'écouler encore avant que sainte Eugénie eût la gloire de recevoir la couronne du martyre. Plusieurs empereurs se succédèrent sur le trône, les uns laissèrent un moment de paix relative à l'Eglise, les autres la persécutèrent avec une fureur nouvelle. Le plus acharné de ces ennemis de Dieu fut l'empereur Dèce. Au milieu de ces événements divers, Eugénie, toujours ferme et constante, poursuivait un double but : se perfectionner chaque jour elle-même dans l'amour de Dieu et dans la pratique de toutes les vertus chrétiennes, conquérir à Jésus-Christ le plus d'âmes possible. Elle réunissait autour d'elle ses anciennes amies et compagnes d'enfance et d'autres dames romaines pour leur parler des mystères de la foi.

CONVERSION DE BASILLA

Parmi les plus illustres conquêtes de sainte Eugénie nous devons nommer une noble romaine nommée Basilla. C'était durant la terrible persécution de Dèce; Eugénie ne pouvant faire venir Basilla à ses réunions, appela ses deux vieux serviteurs et leur dit : « Préparez-vous, ceignez vos reins, le Christ vous appelle au combat. Je veux vous offrir en présent à Basilla afin que vous l'instruisiez des mystères de notre foi. » Protus et Hyacinthe se rendirent auprès de Basilla qui les reçut avec joie. Dès ce jour, la jeune romaine qui était d'origine royale, ne songea plus qu'au salut de son âme. Souvent elle passait la nuit, avec ses deux serviteurs, dans la prière et dans de saints entretiens, demandant à Dieu de la recevoir enfin au nombre de ses enfants. Ses prières furent exaucées, l'eau sainte du baptême coula bientôt après sur son front.

MARTYRE D'EUGÉNIE

Cependant Gallien, prince voluptueux et cruel, était monté sur le trône. Comme Néron, il se plaisait aux supplices, il aimait à voir couler le sang. La persécution se ralluma et les plus nobles têtes tombèrent sous la hache des bourreaux. Eugénie, se voyant menacée, rassembla ses compagnes et leur dit : « Voici le temps de la vendange où les raisins sont coupés et foulés aux pieds, mais pour être placés ensuite avec honneur sur la table du roi. Vous donc, vierges saintes, vignes spirituelles, que mes mains ont cultivées, que la grâce divine a mûries avant le temps, soyez prêtes au combat. C'est maintenant le temps des larmes, supportez ces courts instants sans dégoût et sans effroi, afin que, lorsque viendra le jour des joies éternelles, vous méritiez de les goûter par le zèle de votre charité ». Elle dit, puis embrassa toutes ces vierges et dit adieu à Basilla. Deux jours après Basilla recevait la couronne du martyre, ainsi que Protus et Hyacinthe et une foule d'autres chrétiens et de vierges fidèles.

Eugénie, arrêtée à son tour, est traînée au temple de Diane où on veut la faire sacrifier à l'idole. La servante de Dieu, vénérable par l'âge et par ses vertus, lève alors les yeux au ciel et s'écrie : « O Dieu, vous connaissez les secrets de mon cœur, et vous avez toujours conservé intacte ma virginité, vous avez daigné me faire l'épouse du Christ, aujourd'hui, venez à mon aide et confondez les adorateurs de cette idole. » Sa prière achevée, la terre tremble, le sol s'entrouvre et le temple s'écroule avec son idole. Une foule immense se rassemble, les uns demandent la mort de la vierge, les autres la proclament innocente et amie de Dieu. Le préfet avertit l'empereur; celui-ci ordonne immédiatement d'attacher Eugénie à une grosse pierre et de la jeter dans le Tibre. Ses ordres sont exécutés, mais la pierre se détache du cou de la Bienheureuse qui s'avance tranquille sur les flots. La courageuse chrétienne était victorieuse de l'eau, on décida de la jeter dans le feu. On la conduit enchaînée, à travers les rues de la ville, jusqu'aux thermes de Sévère et on la jette dans la fournaise qui servait à chauffer les bains. Aussitôt la flamme s'éteint sans qu'on puisse la rallumer. Eugénie, restée intacte, est alors jetée dans un cachot ténébreux, les bourreaux reçoivent l'ordre de l'y enfermer pendant dix jours sans nourriture et sans lumière. Mais le bon Jésus vint visiter son héroïque servante. Il lui apparut rayonnant de lumière et lui donna un pain blanc comme la neige. A la vue de son divin maître, Eugénie est inondée de joie, elle tombe aux pieds de Jésus qui lui dit de se relever. A l'instant ses chaînes se brisent et le Christ lui dit : « Eugénie, reçois de ma main cette nourriture : je suis ton Sauveur, celui que tu as aimé et que tu aime de toute ton âme. Je te recevrai au ciel, le jour même où je suis descendu sur la terre. » Il dit et disparut.

Le 25 décembre, en effet, on ouvrit le cachot et on fut très surpris de la trouver vivante. Pour en finir, un gladiateur lui trancha la tête, et la noble chrétienne alla dans les cieux chanter avec les anges le glorieux avènement du Rédempteur.

EUGÉNIE APPARAIT A SA MÈRE.

Des chrétiens enlevèrent son corps et l'ensevelirent non loin de la Voie latine. C'est là que Claudia, sa vénérable mère, venait souvent prier. Or, un soir, Eugénie lui apparut, revêtue d'un riche manteau, et escortée d'une foule nombreuse de vierges : « Réjouissez-vous, ma mère, lui dit-elle; car le Christ m'a fait entrer dans la joie de ses saints, et a admis mon père au nombre des patriarches. Recommandez à mes frères de garder fidèlement le signe de la croix afin de venir partager avec nous le bonheur des élus ». Après ces paroles, Eugénie disparut dans un nuage éblouissant, au milieu des chants d'allégresse. La ville de Rome célèbre la fête de sainte Eugénie, à l'égise des douze Apôtres le 30 décembre. Plusieurs villes ont eu la joie de posséder des reliques de la Sainte, entre autres les villes de Sens, de Varzy et de Nevers en France.

Imp. P. FÉRON-VRAU, 3 & 5, rue Bayard, Paris.

SAINT SYLVESTRE

Fête le 31 décembre



Le baptême de Constantin par saint Sylvestre.
(D'après le tableau de Raphaël, gravé par Grenier.)

UN MARTYR ET UN PAPE

Saint Sylvestre, le grand pape qui devait baptiser le premier empereur chrétien et planter la croix au Capitole, naquit à Rome, vers l'an 280 de notre salut.

Il eut pour maître un saint prêtre qui forma son âme à la vertu, en même temps qu'il initia son esprit à la science. Le jeune enfant apprit à cette école, avec l'amour de Dieu, une ardente charité pour le prochain que nous verrons éclater dans toute sa vie.

Quand il fut en âge de disposer de ses biens, il se plaisait à donner l'hospitalité aux chrétiens étrangers qui passaient à Rome. Il allait les chercher aux portes de la ville, il les amenait dans sa demeure, il leur lavait les pieds et leur servait à manger, enfin il leur donnait, au nom de Jésus-Christ, tous les soins de la plus sincère charité.

Or, un jour, il vint à Rome un illustre confesseur de la foi : Timothée d'Antioche.

Malgré leur amour pour lui, les fidèles de la ville n'osèrent le recevoir chez eux, craignant de s'exposer au martyre et d'être compromis par le zèle de l'intrépide apôtre. Loin d'effrayer Sylvestre, ce glorieux péril ne fit qu'exciter son envie, il offrit sa demeure au serviteur de Dieu, et dès lors il participa à ses mérites, car il est écrit : Celui qui reçoit un prophète, parce qu'il est prophète, a droit à la même récompense que lui.

Pendant un an, Timothée parcourut librement

Rome, arrachant les païens à l'erreur et confirmant les chrétiens dans la voie du salut. Le soir, après ces longues journées d'apostolat, il payait son hôte en lui expliquant les mystères de la foi, et en le guidant dans la perfection; mais un jour il fut pris et conduit aux bourreaux. Sa foi ne put être vaincue, mais son corps succomba, et il conquit la palme du martyre au milieu des plus cruels tourments.

Non contents d'avoir arraché la vie à leur victime, les persécuteurs voulaient encore priver ses restes de la sépulture; mais ils comptaient sans l'hôte généreux de Timothée, à la faveur de la nuit, Sylvestre trompa les gardes qui veillaient près du corps du martyr, et il déroba ses précieuses reliques pour les déposer dans un riche monument que les aumônes d'une sainte femme lui avaient permis d'élever.

Dès lors, Tarquinius, préfet de Rome, soupçonna Timothée d'avoir laissé d'immenses richesses; il résolut de s'en emparer. Il fit venir Sylvestre à son tribunal, et couvrant sa cupidité du voile de la religion, il lui dit : « Adore à l'instant nos dieux, et remets-nous les trésors que t'a laissés Timothée, si tu veux sauver ta vie. »

L'illustre martyr n'avait laissé qu'un seul héritage à son hôte, celui de sa foi et de son courage apostolique.

« Insensé, lui répondit Sylvestre éclairé d'une lumière divine, tu n'exécuteras pas tes menaces, car, cette nuit même, on t'arrachera ton âme et tu reconnaîtras malgré toi que le seul vrai Dieu est celui que les chrétiens adorent. »

Troublé par ces paroles, Tarquinius ordonna de jeter le courageux confesseur en prison, et pour chasser les funestes appréhensions qui envahissaient son âme, il alla se plonger dans la folle joie d'un festin. C'était là que Dieu l'attendait.

Au milieu de l'orgie, une arête de poisson demeura dans sa gorge, et il expira malgré tous les soins qu'on lui prodigua.

Les officiers, qui avaient entendu la prédiction de Sylvestre, vinrent aussitôt le délivrer de ses chaînes, de peur qu'un pareil châtiment ne les frappât à leur tour, et c'est ainsi que les païens le rendirent à l'Eglise.

La charité et la constance du jeune chrétien avaient frappé le saint pape Melchiade, qui le fit ordonner diacre dès qu'il le vit en liberté. Sylvestre fut alors comme la lumière placée sur le chandelier, il devint le guide de tous ceux qui l'entouraient, et l'Eglise s'édifia de ses vertus. Il avait, dit un historien, la modestie des anges, il parlait comme un sage, ses conseils étaient toujours sûrs, sa foi était pure de toute erreur, et sa charité allait jusqu'à l'excès.

Aussi, quand le Seigneur appela saint Melchiade à la récompense céleste, le clergé et le peuple élurent d'une seule voix le nouveau diacre pour le remplacer. Longtemps Sylvestre s'en défendit, mais il dut céder aux instances des fidèles qui le proclamaient d'autant plus digne de la chaire de saint Pierre qu'il en ambitionnait moins l'honneur, et malgré lui, l'hôte de Timothée devint l'évêque de Rome et le Père de toute la chrétienté.

SAINT PIERRE ET LUCIFER

Le premier soin du nouveau Pontife fut de veiller à la sanctification des prêtres, car ils sont le sel de la terre. Il leur défendit de se livrer au commerce, aux achats et aux ventes, afin de pouvoir s'appliquer uniquement à la prière, selon cette parole de l'Apôtre : « Que ceux qui combattent dans la milice de Dieu laissent les choses du siècle, pour plaire au chef de l'armée. » Puis, pour faire perdre aux chrétiens les souvenirs du paganisme, il donna des noms nouveaux aux jours de la semaine, que Rome idolâtre consacrait à chacun de ses dieux. Il nomma le premier le jour du Seigneur, *dies Dominica*, en mémoire de la glorieuse résurrection du Sauveur; comme les juifs, il appela le samedi *sabbat* pour rappeler le repos de Dieu après la création et il nomma les autres jours féries, noms que l'Eglise a conservés depuis dans sa liturgie.

Placé à la tête de la chrétienté, Sylvestre ne pouvait plus, comme autrefois, courir au-devant des pèlerins pour leur offrir le premier une charitable hospitalité; mais il n'oubliait pas les malheureux. Il avait près de lui la liste de tous les orphelins, de toutes les veuves, et de tous les indigents de Rome, et chaque jour, il leur envoyait ce dont ils avaient besoin.

Là ne s'arrêta pas son zèle; pêcheur comme saint Pierre, à qui Jésus avait dit : « *Je te ferai pêcheur d'hommes* », il s'efforça aussi de faire entrer de nouvelles âmes dans les filets divins.

Un jour qu'il montrait aux païens combien ils s'égaraient en adorant des idoles de pierre et de bois :

« Donnez-nous, lui dirent-ils, un signe de la puissance de votre Dieu et nous croirons en lui.

— Rien n'est impossible au Dieu que je vous annonce, répondit le Pontife. Il vous accordera le signe que vous demandez, mais vous ne croirez pas encore tous en lui. »

Il y avait, au pied du mont Capitolin, une grotte profonde dans laquelle habitait un horrible dragon. La superstition païenne en avait fait un dieu. Le monstre avait ses prêtres et ses vierges, et chaque mois, ces malheureux, après s'être préparés par les actes de la plus honteuse corruption, portaient au reptile le pain, le vin et les viandes délicates que lui apportaient les Romains. Le dieu dévorait les offrandes, et, pour récompenser ses adorateurs, il se traînait lourdement jusqu'à l'entrée de son repaire, ouvrait sa large gueule et soufflait sur la campagne un air impur qui répandait partout la mort.

Sylvestre promit de délivrer la contrée de ce fléau par la puissance de Jésus-Christ.

Il réunit toute l'Eglise de Rome, ordonna des prières et un jeûne de trois jours. La rigueur de ses pénitences et l'ardeur de ses supplications lui rendirent le ciel favorable. Pendant la nuit qui précéda le jour fixé pour la mort du dragon, saint Pierre apparut au Pontife, et lui dit: « Prends deux prêtres avec toi, descends près du monstre, passe un lien autour de sa gueule que tu scelleras par le signe de la croix et adjure-le ainsi : Au nom de l'apôtre Pierre, cette bouche restera fermée jusqu'au terrible jour du jugement. »

Le lendemain, Sylvestre fit ce qui lui avait été commandé. La foule tremblait en le voyant descendre dans l'antre du dragon, mais lui ne craignait pas; la parole de Pierre l'assurait de la victoire. A leur approche, le monstre fit retentir son repaire de ses sifflements, il lança sur eux sa bave immonde; mais, malgré sa rage, un fil, que le signe de la croix avait rendu plus fort que l'airain, ferma sa gueule terrible, et son souffle impur ne put nuire aux serviteurs de Dieu, que saint Pierre couvrait de sa vertu. Mais deux païens, qui s'étaient avancés furtivement dans la grotte pour examiner si Sylvestre irait véritablement près du dragon, en ressentirent les atteintes funestes, ils allaient mourir, quand le Pontife les guérit et reparut, avec eux, sain et sauf, aux yeux de la foule anxieuse. L'apôtre Pierre avait vaincu l'enfer.

On cria au prodige et, dans la suite, voyant le dragon retenu prisonnier dans son antre par la

vertu du Christ, la plupart de ceux qui avaient été témoins du miracle embrassèrent la religion chrétienne. Mais, comme l'avait prédit Sylvestre, tous ne se convertirent pas (1).

LE PAGANISME ET LA CHARITÉ

Malgré ce miracle, et bien d'autres encore dont il avait été favorisé, Constantin, qui régnait alors, renouvela contre les chrétiens les édits de persécution déjà portés par ses prédécesseurs.

Le pape Sylvestre, prêt à souffrir le martyre si Dieu le lui demandait, ne s'exposa point de lui-même; il se retira avec ses prêtres dans une montagne nommée le mont Soracte, où il pria pour le triomphe de l'Eglise.

Le Seigneur, cependant, qui avait choisi Constantin pour amener le triomphe de la vérité, frappa ce prince d'un mal salutaire qui devait sauver son âme; des ulcères horribles le couvrirent depuis les pieds jusqu'à la tête. Les médecins accoururent des provinces les plus éloignées pour lui prodiguer leurs soins; l'Egypte et la Perse envoyèrent leurs mages; mais, ni l'art des hommes, ni les puissances de l'enfer ne purent guérir Constantin; il devait se résigner à mourir.

Au milieu du désespoir général, les prêtres de Jupiter, inspirés par le démon, vinrent suggérer un horrible remède :

« Grand prince, dirent-ils à Constantin, il nous reste encore une espérance de vous sauver. Ordonnez qu'on rassemble une troupe de jeunes enfants de votre empire, nous les égorgerons, vous vous plongerez dans leur sang encore chaud, et peut-être recouvrerez-vous la santé par ce moyen. »

Les bains formés avec le sang des nouveau-nés ont été souvent demandés par le démon pour guérir certaines maladies.

Les païens entendirent cette proposition sans frémir. Des bourreaux parcoururent les provinces, et trois mille nouveau-nés furent amenés à Rome pour y être égorgés et former le bain de sang.

UNE BONNE ACTION ET SA RÉCOMPENSE

Au jour fixé pour le bain sanguinaire, Constantin, porté sur un char brillant, quitta son palais pour se rendre au Capitole. Une grande troupe de femmes vinrent se jeter à ses pieds; folles de douleur et de désespoir, elles s'arrachaient les cheveux, elles levaient leurs mains vers le ciel et le suppliaient d'avoir pitié d'elles. C'était un spectacle d'inconcevable désolation, ceux mêmes qui entouraient l'empereur ne pouvaient lui cacher leur tristesse.

« Quelles sont ces femmes? leur demanda-t-il étonné.

— Ce sont les mères des enfants que l'on doit immoler pour vous, » lui répondirent les gens de son escorte.

Sortant alors comme d'une longue ivresse, Constantin s'écria :

« Egorger ces innocents serait un crime, et qui sait si je recouvrerai, par leur mort, la santé qu'on m'a promise. »

Aussitôt, il contremanda le sacrifice, revint dans son palais, ordonna de remettre une grande somme d'argent à chacun des enfants qu'on avait amenés et les fit rendre à leurs mères qui regagnèrent leurs provinces en bénissant l'empereur.

Le soir de ce même jour, Constantin, au milieu de son sommeil, se trouva tout à coup en présence de deux vieillards environnés d'auréoles lumineuses.

« Quels sont vos noms, augustes messagers du ciel? » leur demanda-t-il en tremblant.

« Nous sommes Pierre et Paul, les apôtres du Christ. Vous avez, par pitié, laissé une vie mortelle à de pauvres enfants; notre Seigneur et Maître nous envoie pour guérir votre corps, et donner à votre âme une vie qui ne finira point. Appelez près de vous l'évêque Sylvestre, que la persécution a forcé de se retirer au mont Soracte, il vous dira dans quel bain salutaire disparaîtront les ulcères qui couvrent votre corps, et les péchés qui souillent votre âme. » A ces mots, les deux apôtres disparurent. Constantin passa le reste de la nuit à remercier le Seigneur du secours qu'il lui envoyait. Quand, le lendemain matin, son médecin s'approcha, il lui dit de se retirer, car les soins de la terre lui devenaient désormais inutiles, puisque le ciel lui-même daignait venir à son secours; et il commanda qu'on allât aussitôt à la recherche de Sylvestre.

BAPTÊME DE CONSTANTIN

A la vue des soldats romains qui le cherchaient, le saint Pontife crut que l'heure de son martyre était arrivée; il se remit entre leurs mains et les suivit joyeusement en exhortant ses compagnons à confesser généreusement leur foi.

Quand il arriva devant l'empereur, son étonnement fut grand; au lieu d'un persécuteur, ce fut un fils soumis qu'il trouva. Constantin baisa respectueusement la main de Sylvestre et lui dit : « Au nom du Christ, apprenez-moi si les chrétiens n'adorent point des dieux du nom de Pierre et de Paul.

— Nous n'adorons qu'un seul Dieu, créateur du ciel et de la terre, dit Sylvestre, ceux que vous venez de nommer sont ses serviteurs.

— Montrez-moi leurs images, afin que je sache si ce sont eux que j'ai vus pendant mon sommeil. »

Un diacre alla chercher les images des saints apôtres, et, pendant ce temps, Constantin raconta sa vision au bienheureux Sylvestre; et, quand il eut reconnu ceux qui l'avaient visité dans les images qu'on lui présenta, il s'écria :

« Oui, ce sont bien ceux que j'ai vus cette nuit, saint Pontife, montrez-moi la piscine où, selon leur promesse, mon corps et mon âme doivent être purifiés.

— Personne n'y peut entrer, s'il ne croit d'abord que le Dieu, prêché par Pierre et par Paul, est le seul véritable.

— Si j'adorais encore d'autres dieux que le Christ, je ne vous aurais point appelé près de moi, hâtez-vous donc de me conduire au bain salutaire qui m'a été annoncé.

— S'il en est ainsi, grand prince, humiliez-vous dans la cendre et les larmes; pendant huit jours, déposez la pompe impériale et retirez-vous dans votre palais, confessez vos péchés; faites cesser les sacrifices des idoles, rendez à la liberté les chrétiens qui gémissent dans les cachots et dans les mines, répandez d'abondantes aumônes, et alors votre désir sera satisfait. »

Constantin promit de se soumettre à tout. De son côté, le Pape réunit le clergé et les fidèles de Rome et leur ordonna de jeûner et de prier pour le triomphe de l'Eglise.

Huit jours se passèrent dans la pénitence et dans les supplications. Le Seigneur en fut touché, et il prépara lui-même le cœur du royal néophyte.

Au jour fixé, Sylvestre vint trouver Constantin, acheva de l'initier à ce qu'il ignorait encore dans notre divine religion, et lui dit :

(1) Au forum de Rome, au milieu des débris de temples païens, une église, bâtie là où le dragon fut vaincu, rappelle la victoire de saint Sylvestre.

« Enfin, il est temps, illustre empereur, d'entrer dans l'eau qui a été sanctifiée par l'invocation de l'adorable Trinité, venez à ce bain salutaire où, selon la parole des saints Apôtres, votre âme et votre corps seront purifiés. »

Constantin se dépouilla alors de ses vêtements, il entra dans la piscine et le Pontife lui conféra le baptême. A ce moment même, une lumière brillante éclaira l'assemblée; le Christ se manifesta aux yeux de l'empereur, et la main divine se posa un instant sur sa tête, puis tout disparut. Quand Constantin sortit de la piscine sainte, sa chair était pure et saine comme celle d'un enfant, mais l'eau dans laquelle il avait été plongé était couverte d'écailles affreuses, souvenir de l'horrible lèpre qui couvrait auparavant et son âme et son corps.

Le nouveau chrétien ne reprit pas immédiatement la pourpre impériale ; mais, pendant huit jours, il se plut à porter la robe blanche, symbole de son innocence. Il ordonna de renverser les temples des idoles, d'élever des églises qu'il enrichit de ses dons, et défendit de blasphémer le nom du Christ. Après trois siècles de douleurs et de peines, les chrétiens, comme les anges au ciel, purent enfin chanter et louer librement le Roi et le Sauveur des âmes.

Saint Sylvestre est donc le pape qui put établir le règne social de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

L'église Saint-Jean-de-Latran, où, pour la première fois, un culte public fut rendu au Christ, s'ouvrit dans le palais même de l'empereur, et le lieu du baptême devint un baptistère célèbre qui subsiste. (Voir la gravure.)

Saint Sylvestre bâtit encore la première basilique de Saint-Pierre ou Vatican, celle de Saint-Paul et beaucoup d'autres.

MENSONGE ET VÉRITÉ — L'ARIANISME

Mais la paix n'est point de ce monde pour l'Epouse du Christ, l'erreur vint bientôt troubler ce moment de triomphe.

Un orgueilleux, Arius, osa nier la divinité du Verbe, il cacha le poison de sa doctrine perverse dans des chansons qu'il répandit parmi le peuple, et les chrétiens adoptèrent bientôt l'erreur sans s'en douter. Un saint évêque dénonça le loup dévastateur au souverain Pasteur des âmes, et, par les ordres de Sylvestre, un concile œcuménique se réunit à Nicée. Trois cents évêques s'y rassemblèrent. Ces vénérables Pères qui, pour la plupart, portaient encore les traces des tourments qu'ils avaient endurés pour la foi, ne pactisèrent pas un instant avec l'hérésie. Inspirés par le Saint-Esprit, sous la présidence des légats du Pape, et sous les yeux mêmes de Constantin, ils rédigèrent le symbole que l'Eglise chante à la messe, où il est déclaré plus explicitement que le Verbe est Dieu comme son Père, et consubstantiel avec lui : *Consubstantialem Patri.*

LES JUIFS — UN SORCIER ET UN SAINT

Avant cette attaque, Sylvestre avait déjà soutenu à Rome une première lutte contre le père du mensonge.

A la nouvelle de la conversion de l'empereur, les juifs vinrent trouver sa mère, Hélène, en Bithynie, et lui dirent : « Grande reine, nous nous réjouissons avec vous de voir votre illustre fils renverser les idoles, le Seigneur l'en récompensera; mais nous craignons pour l'empire, en le voyant reconnaître pour Dieu un homme, un Jésus, que ses crimes ont conduit à l'infamie de la croix. Pour venger un tel mépris, Jésus pourrait décharger sur lui le poids de sa colère. »

L'impératrice écrivit aussitôt à son fils pour lui rapporter les paroles des juifs : « Qu'ils viennent défendre leur cause contre les évêques chrétiens, répondit Constantin, et nous verrons de quel côté est la vérité. »

Hélène vint donc à Rome avec les rabbins. Le Sénat se réunit sous la présidence de l'empereur lui-même, et juifs et chrétiens vinrent disputer devant lui.

Douze docteurs de la loi se levèrent contre les chrétiens, et douze fois Constantin et le Sénat donnèrent la victoire aux réponses du Pontife. Les juifs s'attendaient à cette défaite ; aussi, n'espérant point vaincre par les arguments, avaient-ils amené avec eux un magicien nommé Zambres, dont les prestiges leur inspiraient plus de confiance que les subtilités des scribes.

« Les paroles ne sont rien, dit ce suppôt d'enfer, quand il vit ses concitoyens confondus, ce sont les faits qui montreront quel est le plus puissant du Dieu qu'adorent les Hébreux, ou du sacrifié que les chrétiens ont pris pour idole. Notre Dieu est si grand qu'aucune créature ne peut entendre son nom sans mourir.

— Comment donc avez-vous pu l'apprendre, lui demanda Sylvestre.

— Je me suis préparé par un jeûne et une prière de huit jours, et une main divine est venue le tracer à mes yeux dans l'eau pure d'une fontaine.

— Mais, comment pouvez-vous le prononcer sans mourir ? »

Le menteur ne s'attendait pas à cette question.

« Ne perdons pas le temps en paroles, répondit-il, mais qu'on aille aussitôt me chercher un taureau, qu'on le mette en furie, et je promets de l'étendre mort devant vous en prononçant doucement près de lui le nom de notre grand Dieu. » Le terrible animal parut bientôt. Cinquante bras vigoureux avaient peine à le retenir, tant sa force et sa rage étaient grandes. Zambres se pencha près de lui, murmura un nom mystérieux et le taureau tomba sans vie en poussant un mugissement plaintif.

Les juifs, triomphants, criaient au miracle.

Les fidèles tournaient des regards anxieux vers leur Père. Sylvestre éleva alors la voix et dit : « Il est écrit dans les Saints livres : *Le Seigneur donnera la mort, le Seigneur vivifiera;* si c'est par la puissance de Dieu que Zambres a tué le taureau, qu'il le ressuscite maintenant au nom de cette même puissance. »

Le magicien se reconnut impuissant à faire ce miracle. Sylvestre s'avança alors près de l'animal que le démon avait privé de la vie, resta quelques instants en prière, étendit les mains et s'écria :

« Si le Christ que nous prêchons est l'unique Dieu véritable, lève-toi plein de douceur et de mansuétude, et retourne à tes pâturages. »

A ces mots, le taureau se dressa sur ses pieds, ses liens tombèrent d'eux-mêmes, et d'un pas doux et tranquille, il regagna le lieu d'où on l'avait tiré.

A cette vue, les juifs et les païens tombèrent aux pieds du Pontife pour adorer le Christ avec lui, et peu de temps après, l'Eglise enfantait à Dieu dans les eaux du baptême une légion de nouveaux enfants.

LA MORT

Le saint pape Sylvestre ne survécut pas longtemps à ce triomphe ; le Seigneur l'appela à lui, et il alla recevoir dans l'Eglise du ciel la récompense de tous les travaux qu'il avait entrepris pour la gloire de l'Eglise de la terre.

Imp.-*gérant*, PETITHENRY, 8, rue François Ier, Paris.